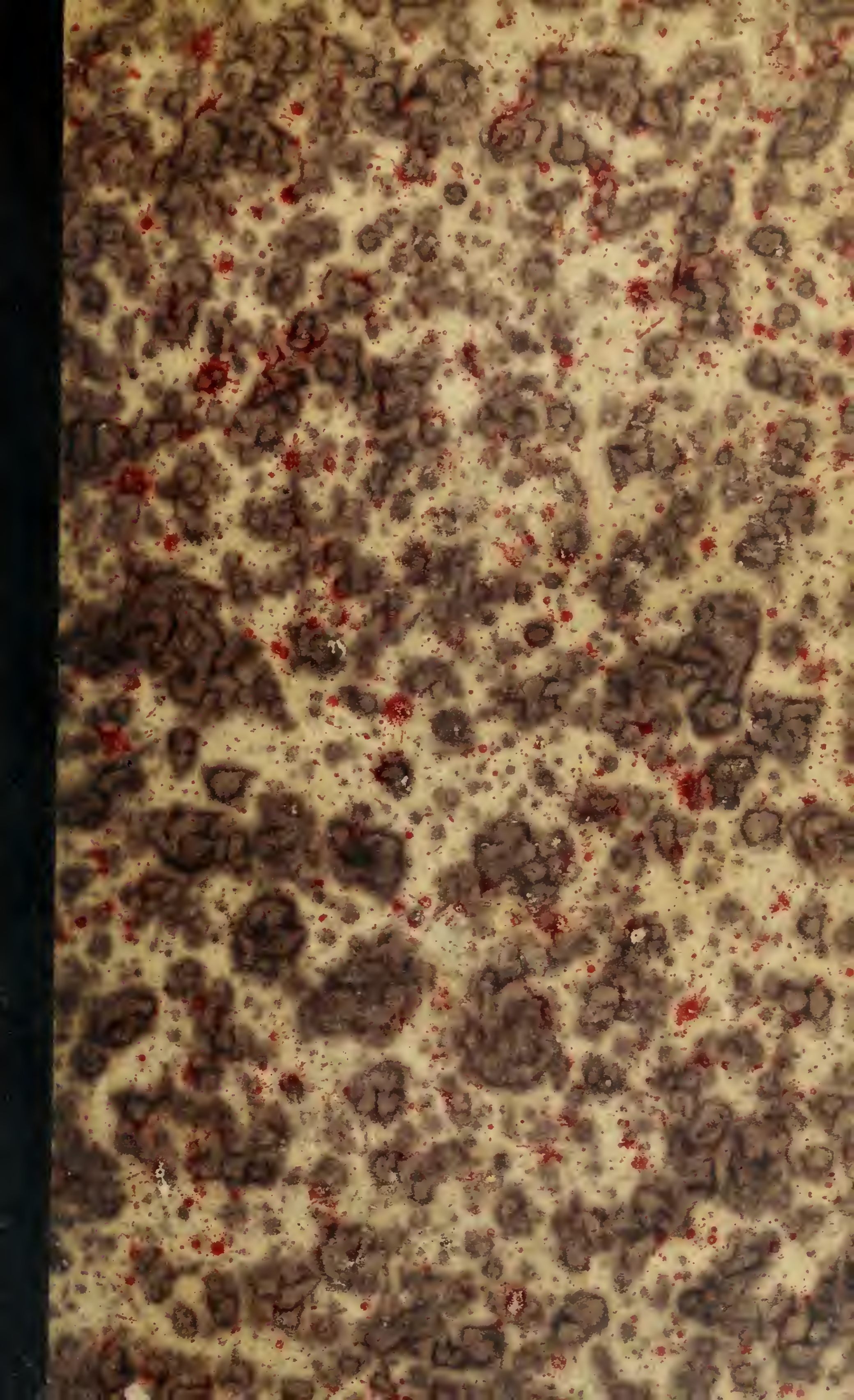






ACTE IV, SCÈNE III

LE COMTE JULIEN,

OU

LE CHATEAU MAUDIT,

DRAME EN QUATRE ACTES A GRAND SPECTACLE,

PAR MM. FRÉDÉRIC DUHOMME ET ÉLIE SAUVAGE,

Danse de M. RAGAINE. — Décorations de M. DEVOIR.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-ST-MARTIN, LE 31 JANVIER 1846.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
RODRIGUE, roi d'Espagne.....	M. CLARENCE.	ALIFA, esclave more..........	Mme CHARTON.
LE COMTE JULIEN....	M. JEMMA.	UNE GITANA..	Mlle D'HARVILLE.
FLORINDE, fille du comte.. ..	Mme J. REY.	UNE DAME D'HONNEUR.....	Mlle DÉSIRÉE.
RICAS, ami du comte.........	M. MARIUS.	ÉRIC, serviteur du comte......	M. NÉRAULT.
THÉODISTE, favori du roi.....	M. PERRIN.	VAMBA, écuyer du roi.......	M. LECLÈRE.
L'ÉMIR MOUZZA............	M. MULLIN.	UNE BOHÉMIENNE..........	Mlle DELESTRA.
GONSERIC, général..........	M. A. ALBERT.	ESPAGNOLS, MORES, BOHÉMIENS.	

DANSE. Mmes AD. FAILLER, ÉLISA, RAGAINE, CLÉMENT, DELESTRA, ANAÏS, MM. GREDELU, HASARD.

La scène se passe en Espagne, au commencement du huitième siècle.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente, à droite, le palais du comte Julien. Un peu au-dessus, un bosquet; puis vers le quatrième plan, une balustrade faisant face au public; des arbres derrière la balustrade. A gauche, des arbres; sur le même côté, un banc de gazon entouré de fleurs. A droite, au premier plan, un banc faisant face au public comme celui de gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORINDE, ALIFA.

Au lever du rideau, dona Florinde est à demi couchée sur le banc de gauche. Alifa est au fond, vers le milieu, et regarde par-dessus la balustrade.

ALIFA, *redescendant vers elle.* Toujours rêveuse, doña Florinde.

FLORINDE, *sans se déranger.* Non, pas rêveuse, triste.

ALIFA. Comment est-on triste quand on est aussi belle?

NOTA. Toutes les indications sont prises de la droite de l'acteur.

FLORINDE. Je ne sais pas si je suis belle, mais je sais que je suis en deuil.

ALIFA. Toute douleur humaine doit avoir sa fin, et l'on ne peut pas toujours pleurer, même une mère.

FLORINDE. Il n'y a qu'un an que la mienne est morte!

ALIFA. Prenez quelque distraction.

FLORINDE. Que veux-tu que je fasse?

ALIFA. Irai-je chercher votre fuseau?

FLORINDE. A quoi bon? la Vierge à l'automne laisse pendre dans les airs des fils plus fins et plus brillants que je n'en pourrais filer.

ALIFA. Voulez-vous votre tapisserie?

FLORINDE. Regarde ces fleurs, et dis-moi si ce n'est pas trop d'audace que d'essayer de lutter avec Dieu.

ALIFA. Vous dirai-je la ballade du château maudit?

FLORINDE. Non... elle prédit la ruine de notre patrie. Tu le sais, le jour où les portes du sombre château seront ouvertes, la monarchie des Goths disparaîtra de l'Espagne.

ALIFA. Pouvez-vous ajouter foi à ces fables ridicules?

FLORINDE. Ris si tu veux de ma folie, mais chaque fois que j'ai vu se dresser au loin le sinistre monument où repose depuis des siècles le roi Astaulphe, j'ai senti se glisser dans mon âme un frisson étrange et inexplicable... Non, Alifa, non, ne me dis pas la ballade du château maudit.

ALIFA. Que vous proposerai-je donc?

FLORINDE. Est-ce que je me plains, Alifa?

ALIFA. Non; mais votre père se plaint, lui. Il croit que vous souffrez, que vous vous ennuyez à Tolède.

FLORINDE. Je ne m'ennuie pas.

ALIFA. Cependant, toujours seule ainsi...

FLORINDE. Je ne suis pas seule.

ALIFA. Je comprends... vous êtes avec vos espérances.

FLORINDE. Tu te trompes... je suis avec mes regrets.

ALIFA. Mais vos regrets ne sont-ils pas encore des espérances?

Musique au fond du théâtre.

FLORINDE. Quel est ce bruit?

ALIFA *va regarder au fond par-dessus la balustrade.* Ce sont des Bohémiens qui passent. (*Puis elle revient vers Florinde.*) Voulez-vous que je les appelle?

FLORINDE. Appelle-les.

ALIFA. Peut-être vous distrairont-ils.

FLORINDE. J'en doute; mais je leur ferai l'aumône, et l'aumône est chose agréable à Dieu. Va.

ALIFA, *les appelant par-dessus la balustrade à gauche.* Entrez, Zingari... ma maîtresse, doña Florinde, veut vous voir danser.

SCÈNE II.

FLORINDE, ALIFA, BOHÉMIENS, BOHÉMIENNES, LA GITANA.

La Gitana va s'asseoir à droite.

BALLET.

Après le ballet, Alifa se trouve près de Florinde, tenant un plat en or rempli de pièces d'or. Une Bohémienne se détache du groupe et vient s'agenouiller devant Florinde, qui lui colle plusieurs pièces d'or sur le front.

LA BOHÉMIENNE. Est-ce tout ce que vous voulez de nous, señora?

FLORINDE. Non; je veux savoir pourquoi votre compagne qui est là-bas assise ne danse pas comme vous.

La Bohémienne se lève et fait signe à la Gitana de s'approcher.

LA GITANA, *se levant.* Je ne danse pas parce que je te regarde.

FLORINDE. Et pourquoi me regardes-tu?

LA GITANA. D'abord, parce que tu es belle, et que nous autres, qui adorons Dieu dans ses œuvres, avons l'habitude de regarder tout ce qui est beau... puis ensuite, parce que tu as sur le front quelque chose de prédestiné.

FLORINDE, *se lève et va au-devant de la Gitana.* Tu me rends curieuse, Gitana... parle, je t'écoute.

LA GITANA, *la mène sur le devant de la scène et lui prend la main.* Tu as dix-huit ans.

FLORINDE. Ce n'est pas dans ma main, c'est sur ma figure que tu lis mon âge.

LA GITANA. Tu t'appelles doña Florinde.

FLORINDE. Ne m'a-t-on pas nommée tout à l'heure devant toi?

LA GITANA. Tu pleures encore une personne qui t'est chère.

FLORINDE. Tu me vois vêtue de deuil.

LA GITANA. Tu es fille d'un grand capitaine.

FLORINDE. Le nom du comte Julien, mon père, est connu depuis le mont Atlas jusqu'aux monts Pyrénées... Dis-moi donc autre chose, si tu veux me faire croire à ta science.

LA GITANA. Eloigne tout le monde, alors.

FLORINDE *fait signe à Alifa de se retirer.* Laissez-nous, Alifa.

Ils remontent tous au fond.

LA GITANA. Réjouis-toi, jeune fille! toutes les étoiles heureuses brillaient sur ton berceau... La beauté doit être reine ici-bas... laisse faire ta destinée.

FLORINDE. Mais ce secret?...

LA GITANA. Tu aimes et tu es aimée.

FLORINDE. Moi?

LA GITANA. Tu aimes et tu es aimée.

FLORINDE. Tu te trompes, Gitana.

LA GITANA. Tu aimes le roi Rodrigue, et tu es aimée du roi Rodrigue.

FLORINDE. Du roi Rodrigue!... Oh! non, je ne veux pas l'aimer; je ne veux pas qu'il m'aime!

LA GITANA. La beauté doit être reine ici-bas; ton étoile est brillante; laisse faire ta destinée.

FLORINDE. Silence, Gitana, retire-toi!

La Gitana s'éloigne et se rencontre avec Alifa, qui lui remet une bourse.

ALIFA. C'est bien... tu m'as comprise... voici l'or que je t'ai promis.

Les Bohémiens se retirent.

SCÈNE III.

FLORINDE, ALIFA, *au fond.*

FLORINDE, *à elle-même.* « Tu aimes le roi Rodrigue. » Comment donc cette femme a-t-elle surpris un secret que je voulais me cacher à moi-même?... « Tu es aimée du roi Rodrigue. » Hélas! il est trop tard... une reine est assise sur le trône d'Espagne! Une femme vulgaire à qui le sort a jeté par mégarde un sceptre au lieu d'une quenouille!... Quand l'aigle s'élance au-dessus des montagnes et va regarder le soleil en face, sa compagne ne vole-t-elle pas fièrement à ses côtés?... Oh! s'il m'eût été donné de m'asseoir à cette place glorieuse, j'aurais voulu faire de Rodrigue le plus grand roi de la chrétienté... Comme son bon génie, j'aurais soufflé sans cesse à ses oreilles ces mots sacrés : vaillance, honneur, loyauté! je lui aurais crié : Roi Rodrigue, loin de toi ces amours vulgaires qui te dégradent... la passion d'un grand roi, c'est la gloire de son peuple!... Où me laissé-je entraîner?... Qui me délivrera de ces dangereuses pensées?

ALIFA, *descendant près de Florinde.* Eh bien! señora?

FLORINDE. Cette femme m'a dit des choses étranges.

ALIFA. Voulez-vous que nous nous assurions si elle a dit vrai?

FLORINDE. Et comment?

ALIFA. Je sais un secret qui vous concerne... si la Bohémienne vous l'a révélé, elle est vraiment sorcière.

FLORINDE. Et quel est ce secret?

ALIFA. Le roi Rodrigue vous aime!

FLORINDE. Alifa!... tu étais d'accord avec cette femme?

ALIFA. Moi!...

FLORINDE. Oui; Mores et Bohèmes, vous êtes tous infidèles, et vous pouvez vous entendre.

ALIFA. Je viens de parler à cette femme pour la première fois.

FLORINDE. L'époux de la reine Egilone ne saurait aimer la fille du comte Julien.

ALIFA. Doña Florinde est si belle!

FLORINDE. La fille du comte Julien ne doit pas aimer l'époux de la reine Egilone.

ALIFA. La reine peut mourir...

FLORINDE. Alifa!...

ALISA. Pauvre roi Rodrigue!

FLORINDE. Il a une maîtresse qui le consolera.

ALIFA. Laquelle?

FLORINDE. L'Espagne!

ALIFA. Il donnerait l'Espagne pour vous.

FLORINDE. Ce serait acheter trop cher un cœur sans amour.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMTE JULIEN.

LE COMTE, *sortant de son palais. A son entrée, Alifa se retire par la droite.* Encore ici, ma fille? Voici la nuit qui vient...

FLORINDE. J'ai la tête brûlante, et cet air me fait du bien.

LE COMTE. *Il va s'asseoir à gauche, Florinde se tient debout près de lui.* Tu souffres... je ne suis pas tranquille... Oh! je me suis bien aperçu de ce changement... tu étais si joyeuse et si vive autrefois!... maintenant tu sembles triste et abattue, comme une fleur à l'approche de l'orage.

FLORINDE. Rassurez-vous, mon père, ce n'est rien qui doive vous effrayer... La brise, en passant sur mon front suffit pour emporter cette douleur légère.

LE COMTE. Est-ce bien vrai, ma fille? ne me trompes-tu pas?... Hélas! j'ai déjà vu mourir ta mère... elle était belle et fière comme toi, ma Florinde... Mes yeux en t'admirant me disent que c'est elle que je revois. Oh! si je te perdais jamais... Florinde, Florinde, prends pitié de ton père!

FLORINDE. Votre tendresse s'alarme à tort, mon père; votre fille vivra longtemps pour vous aimer.

LE COMTE. Tu me le promets... C'est que tu ne sais pas combien je t'aime! je ne devrais pas te dire cela. Souris-moi donc un peu... Mon Dieu, que ma fille est belle et que je suis heureux! Dis-moi, tu ne désires rien?

Il se lève et vient sur le devant de la scène avec sa fille.

FLORINDE. Me laissez-vous le temps de former un désir ?

LE COMTE. Puis-je faire autrement? je n'ai que toi au monde... et je souhaitais un fils! un fils pour continuer mon nom... Maintenant je remercie Dieu de m'avoir donné une fille... une fille aime mieux son père...

FLORINDE. Et quel père mérite mieux d'être aimé ?

LE COMTE. Oui, tu m'aimes... et pourtant tu me quitteras un jour... Un jeune et beau cavalier verra ma Florinde et m'enlèvera mon trésor... oui, cela doit être ainsi... Eh bien! il y a des moments où il me semble que je serai jaloux de cet homme.

FLORINDE. Ne craignez rien, mon père, je ne vous quitterai jamais.

LE COMTE. Pas même pour suivre un époux?

FLORINDE. Florinde n'aura jamais d'époux.

LE COMTE. Enfant... ne crois pas que je te demande cela... je saurai me sacrifier à ton bonheur... car tu seras heureuse... tu n'aimeras jamais qu'un homme digne de toi.

FLORINDE. Vous n'aurez jamais à rougir de votre fille.

LE COMTE, *l'embrassant.* Chère enfant! je le sais bien, va, toujours comme en ce moment je pourrai te presser contre mon cœur avec orgueil.

ÉRIC, *venant du fond à gauche, tenant un parchemin.* Monseigneur...

LE COMTE. Un message?... donne. (*Eric sort; à part.*) Ricas à Tolède... l'imprudent! (*A Florinde.*) Rentre, ma fille... il faut que je te quitte... adieu... à bientôt... (*Elle entre à droite, le comte descend sur le devant de la scène.*) Ricas à Tolède! pourvu qu'on ne l'ait pas reconnu... dans ma maison, du moins, on ne le découvrira pas.

Il s'éloigne.

SCÈNE V.

ALIFA, *puis* THÉODISTE *et* LE ROI.

ALIFA *rentre du fond à droite, tenant un bouquet.* Deux roses, deux œillets, deux tubéreuses... c'est le signal convenu. (*Elle jette le bouquet par-dessus la balustrade.*) Est-ce vous, seigneur Théodiste?

THÉODISTE, *en dehors, sans être vu.* Moi-même.

ALIFA, *parlant par-dessus la balustrade.* A merveille.

THÉODISTE, *même jeu.* Tu es seule?

ALIFA, *même jeu.* Oui.

THÉODISTE, *même jeu.* Le comte Julien...

ALIFA, *même jeu.* Est déjà loin d'ici.

THÉODISTE, *paraissant par-dessus la balustrade à droite.* En ce cas, sire, vous êtes le bienvenu.

ALIFA, *surprise.* Le roi!

LE ROI, *paraissant et franchissant la balustrade d'un air joyeux.* En personne!... En amour comme en politique, j'ai toujours été mécontent de mes ambassadeurs.

THÉODISTE. Eh bien! quelles nouvelles?

ALIFA. Mauvaises.

RODRIGUE. Florinde ne m'aime point?

ALIFA. Hélas! sire, vous l'avez dit.

THÉODISTE. Pardieu, voilà qui est rare... nous ne sommes guère habitués à ces façons-là.

RODRIGUE. Elle repousse l'amour d'un roi!...

THÉODISTE. Et de quel roi! je ne dirai pas le plus longtemps, mais le plus souvent amoureux qu'il y ait au monde.

RODRIGUE. Cette fois, Théodiste, j'aime réellement.

THÉODISTE. Eh bien! voyez comme le hasard fait mal les choses... pour une fois que vous aimez réellement, voilà qu'on ne vous aime pas.

RODRIGUE, *à Alifa.* Mais quel obstacle s'élève donc contre moi dans le cœur de Florinde?

ALIFA. Le devoir.

THÉODISTE. N'est-ce que cela? Alors ce sera un peu plus long et un peu plus difficile.

RODRIGUE. Sais-tu bien que tu me désespères?

ALIFA. Oh! sire, n'avez-vous pas deux raisons pour espérer toujours? vous êtes jeune et vous êtes roi.

RODRIGUE. Tu oublies la troisième.... Alifa a promis de s'intéresser à mon amour.

ALIFA. Vous pouvez compter sur moi, sire... je suis More et je hais doña Florinde.

RODRIGUE. Tu hais doña Florinde? pourquoi?

ALIFA. Parce qu'elle est la fille du Nazaréen qui m'a enlevée à mon pays... parce qu'elle est jeune, parce qu'elle est belle, et surtout parce qu'elle est libre... Mais que vous importe, si cette haine tourne au profit de votre amour?

THÉODISTE. Nous n'en demandons pas davantage.

RODRIGUE. Et quel remède comptes-tu donc employer contre l'indifférence de doña Florinde?

ALIFA. Le temps, sire.

RODRIGUE. Le temps! Eh! ne sais-tu pas que l'amour et la patience ne peuvent tenir dans le même cœur?

Il va regarder au fond.

THÉODISTE, *à Alifa.* Cherchons autre chose... Qui t'empêche de mettre le roi en présence de l'ennemi... le roi est jeune,

amoureux, éloquent... ne t'inquiète pas du reste...

RODRIGUE. Théodiste a raison... Quand une place ne veut pas capituler, il faut l'emporter d'assaut. Etonnons Florinde par un coup hardi... c'est une de ces natures fières et rétives qu'on ne peut dompter qu'en les surprenant.

THÉODISTE. Mais le comte peut revenir.

RODRIGUE. Il ne faut pas lui en laisser le temps.

ALIFA. Je suis votre esclave, sire, commandez...

RODRIGUE. Eloigne les femmes de Florinde et quand il sera temps de me montrer, reviens me donner le signal... va...

Alifa sort.

SCÈNE VI.

RODRIGUE, THÉODISTE.

RODRIGUE. Que je la voie, que je lui parle et son indifférence fondra devant mon amour comme la glace aux rayons du soleil.

THÉODISTE. En vérité, sire, je ne vous vis jamais enflammé de la sorte.

RODRIGUE. Oh ! c'est que les obstacles ont irrité mes désirs et transformé en passion ce qui n'était d'abord qu'un simple caprice... Depuis le jour où Florinde a ébloui mes yeux, les autres femmes n'existent plus pour moi. J'emporte partout le trait qui m'a blessé, je ne vois plus au monde que Florinde, je ne puis vivre sans elle... il faut qu'elle soit à moi !

THÉODISTE. Mais prenez garde au comte Julien... c'est un homme qui ne plaisante pas sur ce qu'il appelle son honneur.

RODRIGUE. Si, comme je l'espère, Florinde vient à partager mon amour, nous trouverons bien moyen de cacher notre bonheur aux yeux du comte.

THÉODISTE. Au fait, sire, n'est-il pas gouverneur de Ceuta ? Les infidèles, qu'il a battus tant de fois en Afrique, sont, dit-on, plus menaçants que jamais, et votre altesse pourrait lui ménager quelque nouveau voyage d'outre-mer.

RODRIGUE. Silence !... j'entends du bruit de ce côté....

THÉODISTE. Serait-ce déjà le comte ? Sire, hâtons-nous...

Il va pour sortir.

RODRIGUE. Il est trop tard.

THÉODISTE. Derrière ces bosquets...

Ils se cachent sous le bosquet, à droite. La nuit vient.

SCÈNE VII.

RICAS, LE COMTE JULIEN ; LE ROI, THÉODISTE, *cachés.*

RODRIGUE, *à part.* Ricas à Tolède !...

LE COMTE. Maintenant que vous êtes en sûreté chez moi, parlez, Ricas. Qui vous a fait quitter Narbonne, le lieu de votre exil ? qui vous amène ici malgré le danger qui vous y attend ?

RICAS. Ce qui m'amène, comte, le voici : Je n'ai pu voir l'Espagne pencher vers sa ruine sans essayer de lui porter secours.

LE COMTE. Mais l'Espagne est triomphante !

RICAS. Triomphante au dehors, malheureuse au dedans.

LE COMTE. Vous parlez en exilé, Ricas.

RICAS. Je parle en Espagnol... et s'il y a, de l'Ebre au Guadalquivir, un homme capable de me comprendre, c'est vous.

LE COMTE. Je ne vous comprends pas.

RICAS. Alors, c'est que vous fermez à la fois les yeux et les oreilles... c'est que vous ne voyez pas la misère du peuple... c'est que vous n'entendez pas les plaintes de la nation...

LE COMTE. Et que proposez-vous, Ricas, pour faire cesser ces plaintes, pour adoucir cette misère ?

RICAS. Quand un arbre étend ses rameaux et ses racines aux dépens de tout ce qui l'entoure, buvant l'air et le soleil de telle façon que tout sèche et meurt dans son ombre, on déracine l'arbre, et tout refleurit.

LE COMTE. Ricas ! Ricas ! la royauté est un arbre qu'on ne déracine pas sans déchirer les entrailles de la terre où il a grandi. Que mettriez-vous à la place de Rodrigue ?

RICAS. Vous, comte.

LE COMTE. Moi !... J'ai juré fidélité à Rodrigue, et je n'ai pas l'habitude de trahir ma parole... Je ne la donne pas aisément; mais une fois donnée on peut compter sur elle. Certes, Rodrigue n'est pas un roi tel que le le voudrais, roi pour son peuple et non pour lui; ses plaisirs lui font trop souvent oublier ses devoirs; mais laissez se dissiper cette première effervescence de la jeunesse, et vous trouverez en lui l'homme énergique et brave que réclame l'Espagne. Croyez-moi, Ricas, l'Espagne n'est déjà que trop fatiguée des discordes civiles. Si vous ne voulez pas qu'elle meure au bout de son sang, laissez-lui prendre le repos dont elle a si grand besoin.

RICAS. Du repos dans les mains de Rodrigue ! de cet homme pour qui rien n'est sacré, ni la foi du serment, ni l'honneur des familles; dont les amours adultères laissent une tache de honte partout où elles s'abat-

tent!... (*Rodrigue sort du bosquet avec Théodiste.*) Depuis cinq ans que, pour venger son père, le duc de Cordoue, il a conquis le trône sur Witiza, dites, Julien, qu'a-t-il accompli de noble? qu'a-t-il fait de grand? A quoi passe-t-il sa vie?... A se faire un sérail comme un roi d'Orient; à partager les orgies de jeunes débauchés; à boire, sur des lits de pourpre, du vin de Xérès et de Chypre, dans une coupe plus lourde que son épée!... De toutes les vertus qu'il promettait, quelle est celle qui lui reste?

RODRIGUE, *se montrant tout à coup.* La patience!

LE COMTE. Sire!...

RICAS. Le roi!

RODRIGUE. Oui, le roi, qui a su votre départ de Narbonne, qui vous a fait suivre à travers la Catalogne et l'Aragon, qui est entré derrière vous dans ces jardins, et qui arrive à temps pour récompenser la fidélité et punir la trahison. Comte Julien, je vous fais duc de Ceuta. Comte Ricas, rendez votre épée...

LE COMTE. Oh! sire!

RICAS. Oh! l'Espagne est bien maudite, puisqu'elle perd ainsi tous ses défenseurs!... Voilà mon épée, seigneur Théodiste... Peut-être vous semblera-t-elle un peu pesante; mais elle a été faite pour la main d'un soldat.

LE COMTE *est remonté devant le palais, et fait signe à un page de faire venir sa fille. Florinde paraît.* Venez, ma fille...

RODRIGUE, *surpris.* Florinde!

LE COMTE. Le roi vient de me faire une grâce; je ne puis donc lui en demander une autre... mais vous, ma fille, tombez à ses genoux: il est roi et chevalier; il ne vous refusera pas.

FLORINDE. Et quelle grâce faut-il que je demande à son altesse?

LE COMTE. Demandez-lui le pardon du vieil ami de votre père, du comte Ricas, qui a eu le malheur de l'offenser.

FLORINDE, *s'agenouillant.* Grâce, sire, grâce pour le comte Ricas!

RODRIGUE. La fille d'un capitaine comme le comte Julien ne doit pas craindre de toucher à l'arme d'un soldat... Señora, rendez cette épée au comte Ricas.

RICAS. Sire, est-il possible?...

RODRIGUE. Et maintenant, Ricas, il ne tiendra qu'à vous d'être de nos amis, quoique toute liberté vous soit laissée de rester notre ennemi.

RICAS. Sire, vous êtes généreux, vous serez grand.

VOIX *au dehors* Le roi! le roi!...

RODRIGUE. Que veut dire ceci?

SCENE VIII.

LES MÊMES, GONSERIC, *avec une suite de soldats.*

GONSERIC. Le roi! le roi!

THÉODISTE, *lui montrant le Roi.* Le voici.

RODRIGUE, *surpris.* Gonseric!...

GONSERIC. Oui, sire, Gonseric, qui vient vous annoncer que l'émir Mouzza, favori du calife, s'est abattu sur l'Afrique avec ses cavaliers, comme une nuée de sauterelles, et qu'il faudra que vos soldats repassent le détroit, s'ils ne sont promptement secourus.

RODRIGUE. Et nos troupes ont perdu courage!

GONSERIC. Elles sont effrayées du nombre de leurs ennemis.

LE COMTE. Émir Mouzza, tu n'es pas encore vainqueur.

RICAS, *prenant la main du Comte.* Je vous ai compris.

LE COMTE. Bien!

RODRIGUE. Pour croire à cette nouvelle, j'ai besoin de l'apprendre de la bouche de Gonseric.

GONSERIC. A Tolède, on s'occupe peu de ce qui se passe en Afrique... Partout, sur mon passage, je n'ai entendu que le bruit des fêtes... J'étais venu en Espagne chercher des soldats, et je n'ai trouvé que des esclaves et des femmes.

RODRIGUE. Tu es sévère, Gonseric... Parce que le palais de Tolède ne ressemble pas à un camp, et que nous ne portons pas le casque en tête et la hache sur l'épaule, tu prends un air sinistre, et tu t'écries déjà: C'en est fait de la patrie! Mais nous te ferons voir, au besoin, que nous sommes toujours les enfants d'Alaric, d'Alaric qui, traversant le monde, un jour détruisit Rome.

GONSERIC. S'il vous souvient encore de vos pères, n'attendez pas que les Mores viennent vous égorger jusque dans vos foyers... Le torrent s'avance, et il ne s'arrêtera pas parce que vous lui aurez crié, du milieu de vos fêtes: Tu n'iras pas plus loin!

RODRIGUE. Gonseric, ta rude franchise sonne bien à mes oreilles... Le danger et grand, dis-tu? tant mieux! pour de grandes choses, le roi Rodrigue est toujours prêt... Tu marcheras à mes côtés, Gonseric, et tu verras mon épée balayer les ennemis de l'Espagne comme le simoun balaye la poussière du désert. Et vous, qui venez troubler mes plaisirs, mécréants maudits... oh! je me vengerai sur vous.

FLORINDE. Il part! Oh! merci, mon Dieu!

RODRIGUE. Partons, Gonseric!

LE COMTE. Non, sire, vous ne partirez

pas; votre place est au milieu de vos états. Sire, l'Espagne n'est pas encore assez habituée à son jeune roi pour qu'il puisse la quitter sans péril. C'est moi qui partirai pour l'Afrique.

FLORINDE, *à part.* Dieu!...

RICAS. Sire, j'accompagne le comte Julien, et cette épée que vous m'avez rendue vous est consacrée à jamais.

RODRIGUE. C'est bien!... Comte, je dois céder à vos conseils. Partez donc : allez ranimer l'ardeur de nos troupes et jeter la terreur parmi les infidèles. Abaissez l'orgueil du croissant devant le signe glorieux de notre rédemption, et ne revenez vers nous que lorsque l'Afrique sera pacifiée ou conquise.

THÉODISTE, *à part.* C'est-à-dire le plus tard possible.

FLORINDE. Vous m'emmenez avec vous, mon père?

LE COMTE. Y penses-tu, ma fille? au milieu de tant de fatigues et de dangers?...

FLORINDE. Mon père, ne me laissez pas seule, par pitié!...

LE COMTE. Que crains-tu, ma fille? c'est au roi lui-même que je vais te confier... Sire, je n'ai rien de plus précieux au monde que ma Florinde... je la laisse en partant sous votre royale sauve-garde.

RODRIGUE. C'est un honneur dont nous tâcherons de nous rendre digne.

LE COMTE. J'y compte; sire, que Dieu vous protége... Ma fille, ma fille, adieu!

FLORINDE. Mon père, mon père, pourquoi m'abandonnez-vous?...

RODRIGUE, *à part.* Seule!... confiée à ma garde!...

THÉODISTE. Maintenant, elle est à nous.

Le Comte reconduit sa fille jusqu'au palais, puis revient baiser la main du Roi. — Tableau.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon gothique. Au fond, grande porte à vitraux, ouvrant sur une galerie. De chaque côte, au second plan, une porte. A droite, au premier plan, une fenêtre, un guéridon; devant la fenêtre, plusieurs parchemins et tout ce qu'il faut pour écrire ; un graud fauteuil et plusieurs siéges. A gauche, faisant face à la fenêtre, est un prie-Dieu ; un peu en devant, un grand fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORINDE, ALIFA.

Au lever du rideau, Florinde est agenouillée au prie-Dieu.

FLORINDE. Dieu, qui voyez mes larmes, et qui savez tout ce que j'ai souffert, ne me laissez pas plus longtemps sans secours! Rendez-moi mon père... c'est le seul appui qui me reste... Prenez pitié de moi, mon Dieu : lorsque je descends en moi-même, ma faiblesse me fait peur!

ALIFA; *elle entre mystérieusement par la porte de gauche.* Señora, señora, quelqu'un est là sur le seuil de la porte, priant et suppliant; quelqu'un devant qui l'Espagne tremble, et qui tous les jours vient implorer la pitié d'une esclave, et que tous les jours l'esclave renvoie triste et désespéré.

FLORINDE *se lève.* Aucun message n'est arrivé d'Afrique?...

ALIFA. Aucun, señora.

FLORINDE. Mon père, mon père, m'avez-vous aussi abandonnée? Il y a un mois, un mois tout entier que j'attends... Oh! je suis malheureuse!...

ALIFA. Toujours des larmes, señora.

FLORINDE. Laisse-moi, Alifa; et que personne ne vienne troubler ma solitude.

Alifa sort.

SCÈNE II.

FLORINDE, *seule.*

Qu'as-tu dit, ô mon père, en recevant la lettre qui t'apprenait mon déshonneur et le tien? Longtemps j'ai hésité entre la mort et cet aveu... Mais je me suis dit : Dieu m'a gardé mon père... c'est lui qui me vengera. Ne m'as-tu point accusée de faiblesse? n'as-tu point rejeté le crime sur ta fille? Rodrigue, Dieu sait quel est le coupable, et si mes pleurs et mes prières ont eu sur toi quelque pouvoir... Peut-être imprudente, t'ai-je trop laissé voir l'amour dont mon cœur n'avait pu se défendre. Oh! lâcheté! honteuse! qui le croirait? Oui, Rodrigue, malgré l'outrage que tu m'as fait, j'ai de la peine encore à te haïr... Il le faut pourtant, et le devoir saura bien dompter ma passion insensée... mais alors même que je ne pourrais pas t'arracher de mon cœur, ne crois pas que ton crime reste impuni et que je dévore ma honte en silence. Non; je sais trop qui je suis; et dût ma vengeance retomber sur ma tête... je serai vengée.

SCENE III.

FLORINDE, ALIFA, *revenant par la même porte.*

ALIFA. Señora, un messager d'Afrique.

FLORINDE, *joyeuse.* D'Afrique!... un messager... qu'il vienne, qu'il vienne. (*A elle-même.*) Je tremble... que va-t-il m'apprendre ?

Alifa sort.

SCENE IV.

RODRIGUE, FLORINDE.

FLORINDE, *surprise.* Trahison !... c'est le roi !...

RODRIGUE. Non, ce n'est pas le roi... C'est un homme qui t'aime !

FLORINDE. Sire, que venez-vous faire ici?

RODRIGUE, *la suppliant.* Obtenir le pardon de mon crime, ou mourir à tes pieds.

FLORINDE, *reculant.* Sortez ! sire, sortez !

RODRIGUE. Par grâce, Florinde, écoute-moi un seul moment!... Veux-tu me désespérer? veux-tu que je devienne fou de douleur?... Je suis si malheureux que toute autre femme aurait pitié de moi... Florinde, Florinde... ne me pardonneras-tu jamais?...

FLORINDE. Vous pardonner... vous me mépriseriez si j'en étais capable!

RODRIGUE, *avec douleur.* Ah! que tu me punis cruellement d'un instant de délire!... Oui, j'aurais dû te fléchir à force de soins et de persévérance... mais j'avais pensé que ton cœur n'était pas insen ible à tant d'amour...

FLORINDE. Et qui vous a fait croire ?...

RODRIGUE. Rien, rien... j'étais insensé...

FLORINDE. Ainsi vous voudriez me rendre complice de votre crime?... c'est moi qui ai provoqué cet amour ? c'est moi qui ai appelé sur ma tête l'opprobre qui doit y peser éternellement ?...

RODRIGUE. Non, Florinde; je suis le seul coupable... jamais tu ne m'as aimé, je le vois trop à présent... Mais ton courroux est-il inexorable? Quel sacrifice exiges-tu de moi ? Que ne puis-je t'offrir un trône?... Maudit soit le jour où la reine Égilone m'a pris pour son époux!

FLORINDE. N'outragez pas la reine... elle est digne de vos respects!

RODRIGUE. Mais je ne l'aime pas!... je ne l'ai jamais aimée! et maintenant je la hais de tout l'amour que j'ai pour toi!... Dis un mot, et dans quelques jours un bref de Rome fera de mon épouse une étrangère !

FLORINDE. Les larmes d'une première épouse sont une mauvaise rosée pour un second hymen.

RODRIGUE. Que veux-tu que je fasse?... (*A lui-même.*) Mais je ne trouverai donc rien pour la persuader... Oh! prends garde ! Florinde... ne me pousse pas à quelque extrémité !... (*Elle fait un pas pour sortir.*) Arrête, au nom du ciel... et pardonne!... Si tu savais... depuis que ce fatal amour s'est emparé de moi, je ne me reconnais plus... J'étais bon autrefois : ta haine m'a rendu méchant... Mille pensées contraires bouleversent à chaque instant mon âme... Parfois je voudrais conquérir le monde pour le mettre à tes pieds... parfois aussi je voudrais détruire les lois, les coutumes, la société tout entière pour te posséder sans trouble et sans remords... Oh! pourquoi ne sommes-nous pas nés tous les deux pauvres et obscurs dans quelque humble village?... libre de la contrainte qui pèse sur la tête des rois, on ne m'eût point imposé un hymen détesté... J'aurais aimé Florinde et Florinde m'aurait peut-être aimé...

FLORINDE. Un roi, sire, ne doit jamais regretter d'être roi.

RODRIGUE. Périsse ma couronne, puisqu'elle m'empêche d'être heureux!... Les fils de Witiza réclament l'héritage de leur père... veux-tu que je le leur rende?... Il n'y a plus ici de roi d'Espagne; il n'y a que Rodrigue aux genoux de Florinde... Viens; allons dans quelque lieu solitaire cacher notre bonheur aux yeux du monde entier!

FLORINDE. Quand vous ne seriez plus roi, don Rodrigue, vous seriez toujours époux.

RODRIGUE. Ah! tu prends plaisir à me briser le cœur... Florinde, ne m'irrite pas... je suis roi, je peux tout, et je t'aime!

FLORINDE, *sévèrement.* Sire, vous oubliez que vous êtes chez le comte Julien... que votre présence ici est un nouvel outrage et qu'il est temps d'y mettre un terme. Sortez, sire, sortez!

RODRIGUE, *avec force.* Eh bien! non, je ne sortirai pas!

FLORINDE, *de même.* Sire !

RODRIGUE, *de même.* Je ne sortirai pas que tu ne m'aies pardonné... Je suis chez le comte Julien, dis-tu ? qu'il vienne donc lui-même pour me chasser d'ici!

VOIX, *au dehors.* Vive le comte Julien !...

FLORINDE, *avec joie.* Mon père!... enfin !...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMTE, MOUZZA, SEIGNEURS, PAGES.

FLORINDE, *allant au devant de lui.* Mon père.

RODRIGUE. Le comte Julien !...

LE COMTE. Oui, sire; le comte Julien, qui veut être le premier à vous donner avis du succès de ses armes. Les Mores sont vaincus, et voici leur chef que j'ai fait prisonnier et que je remets aux mains de votre altesse.

RODRIGUE. Émir Mouzza, ce n'est pas moi qui vous ai vaincu, vous ne m'appartenez donc pas... vous appartenez au comte Julien, duc de Ceuta... c'est avec lui que vous traiterez de votre rançon.

MOUZZA. Allah m'a fait riche et puissant en Mauritanie... Quand le comte Julien voudra me dire le prix qu'il met à ma liberté, j'enverrai un messager en Afrique, et à son retour nous mesurerons ce qu'il apportera dans son casque ou dans mon turban.

LE COMTE. Émir Mouzza, j'ai votre parole que vous ne chercherez point à fuir?

MOUZZA. Par Mahomet! je le jure.

LE COMTE. Vous avez mon palais pour demeure, Tolède pour jardin, l'Espagne pour prison.

MOUZZA. Est-ce le bon plaisir du sultan chrétien?

RODRIGUE. Oui; allez.

SCÈNE VI.

RODRIGUE, LE COMTE, FLORINDE.

RODRIGUE. Recevez, comte, les félicitations que vous méritez si justement... Quelque accoutumé que nous soyons à vos triomphes, nous ne nous attendions pas à une réussite aussi complète et nous n'osions espérer un aussi prompt retour.

LE COMTE. Moi-même, sire, en quittant ce palais je n'espérais pas y revenir sitôt... mais les circonstances l'ont voulu, et je me tiens heureux de me trouver aujourd'hui entre ma fille et mon roi.

FLORINDE, *à part.* Est-ce bien lui qui parle ainsi?

RODRIGUE. Après ces nouveaux succès, comte, je ne sais plus comment vous honorer.

LE COMTE. Que puis-je désirer encore?... quel homme fut ainsi que moi honoré par son prince? quel roi s'est montré plus reconnaissant que vous, sire?... Si j'ai exposé mes jours dans plus de vingt batailles, si je vous ai préparé les voies au trône, si chacune de mes journées vous a donné des preuves de mon zèle et de mon dévouement, vous, sire, sans parler des honneurs dont vous m'avez accablé, vous m'avez rendu un service qui efface à mes yeux tous ceux que je vous ai rendus... Vous avez veillé comme un père sur ma fille que je vous avais confiée et dont l'honneur est ce que j'ai de plus cher au monde, et vous me la rendez en bon et loyal dépositaire. Votre présence ici est la preuve d'une sollicitude dont j'étais assuré d'avance. Comptez sur la reconnaissance qui vous est due, sire... il est de ces choses qui ne s'oublient pas, et je ne sais comment remercier votre altesse.

RODRIGUE. Parlons de vos succès... Nous voilà donc, grâce à vous, délivrés encore une fois de ces éternels ennemis... Un pareil service ne peut rester sans récompense... Vous êtes plus digne que moi de gouverner l'Espagne : soyez mon premier ministre!

LE COMTE. J'accepte, sire.

RODRIGUE. Et je vous en remercie. (*A part.*) Il ne sait rien. (*Haut.*) Maintenant je comprends qu'après une aussi longue absence, un père et une fille aient besoin de se trouver ensemble... Adieu, comte, adieu.

Il sort par le fond avec les Seigneurs.

SCÈNE VII.

LE COMTE, FLORINDE, RICAS, GONSERIC, UN SEIGNEUR.

Après la sortie du Roi, le Comte entre à gauche, aussitôt paraissent Ricas, Gonseric et un Seigneur. Le Comte leur fait signe de s'assuoir, puis par un geste, ordonne à Florinde de se rester.

FLORINDE, *à part.* Pas un mot, pas un regard pour moi...

Pendant cet aparté, il va regarder au fond; puis revient vers les Seigneurs.

LE COMTE, *debout devant eux.* Je vous rends grâce de votre exactitude, mes amis. Nous voici rassemblés; écoutez-moi. (*Ils s'asseoient tous en silence.*) Si un homme avait payé vos bienfaits de la plus noire ingratitude; s'il vous avait marqués de l'affront le plus sanglant qui puisse allumer la rage dans un noble cœur; s'il avait une nuit, par trahison et violence, porté le déshonneur dans votre maison; s'il avait enfin séduit et souillé votre fille... dites, que feriez-vous?

RICAS. Nous ne dormirions pas avant d'être vengés.

GONSERIC. C'est le devoir de tout noble espagnol.

LE COMTE. Et si l'un de vos amis avait reçu cette injure... s'il voulait en tirer une juste vengeance... dites, l'aideriez-vous?

TOUS, *se levant.* Oui... oui...

RICAS. Dans un pareil malheur, nos conseils et nos épées ne lui manqueraient pas.

LE COMTE. Eh bien! écoutez donc... Le roi Rodrigue est le coupable... et voilà sa victime.

Il passe entre Ricas et Gonseric et leur montre Florinde, qui est toujours à gauche et qui tombe assise dans un fauteuil en cachant son visage.

TOUS. Ciel ! Rodrigue !

LE COMTE. Oui, Rodrigue... voilà comme il récompense ce que l'on fait pour lui.

TOUS. Le roi !

LE COMTE. J'ai craint d'abord de me laisser aller à la colère... La colère est bien souvent une mauvaise conseillère... Je suis content de voir que vous m'approuviez et soyez tous disposés à me servir... Il me faut une vengeance terrible... une vengeance qui épouvante le présent et qui instruise l'avenir... Il faut que l'affront disparaisse dans la grandeur du châtiment... Je puis compter sur vous?... Vous ne répondez pas ?...

RICAS. Si tout autre eût été l'offenseur, comte, nous vous eussions servi comme il convient à des hommes de cœur... mais la tête des rois est sacrée.

LE COMTE. Et c'est vous, Ricas, qui parlez de la sorte ?...

RICAS. A votre prière, le roi m'a pardonné, il m'a tendu la main, il m'a rendu sa confiance... jamais je ne tenterai rien contre le roi.

LE COMTE, *avec force.* Donc, parce qu'il est roi il faut attendre que ses forfaits montant, montant toujours, aillent réveiller la foudre jusque dans les mains de Dieu?... Quant à moi, voici mon sentiment : plus le coupable est grand et plus grand est le crime... Je dis que celui qui se fait de l'instrument du bien un instrument du mal, qui rend la royauté complice de tous ses désordres, qui, drapé dans son impunité se fait un jeu de l'honneur des familles, je dis que, si terrible que soit le coup qui doit le frapper, celui-là n'a pas le droit de se plaindre, car jamais le génie humain n'inventera un supplice qui puisse égaler ses forfaits.

GONSERIC. Comte, tant de destinées sont attachées à celles d'un grand roi, qu'il n'est pas permis de toucher à l'élu du Seigneur... C'est du fond du cœur que nous vous plaignons tous... Oui, Rodrigue est coupable... bien coupable... mais plus l'outrage est grand et plus le pardon est beau, et il n'est rien au monde de si difficile et de si héroïque qu'on ne doive attendre du comte Julien.

LE COMTE. Ainsi, je dois dévorer mon affront en silence... C'est votre avis à tous ? C'est bien... n'en parlons plus... Oh ! la vengeance ! la vengeance !... où m'eût-elle entraîné?... Merci de votre bon conseil... Si vous saviez ce que je voulais faire !... mais j'étais insensé, votre raison m'a ouvert les yeux... Allons, c'est fini... ma fille et moi nous n'avons plus qu'a nous résigner et à pleurer nos malheurs...

Il reste absorbé ; ils sortent tous trois.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, FLORINDE.

FLORINDE, *venant tomber aux pieds de son père.* Mon père ! mon père !...

LE COMTE. Florinde à genoux !... mais c'est la place des coupables !

FLORINDE, *avec fierté.* Mon père, je puis encore lever la tête devant vous !

LE COMTE, *lui tendant les bras.* Alors ! dans mes bras, sur mon cœur.

FLORINDE. Mon père !...

LE COMTE, *l'embrassant.* Ma fille... mon enfant !...

FLORINDE, *pleurant.* Ils se taisent, ils s'éloignent, ils nous abandonnent tous; mais vous, vous mon père, vous ne laisserez pas cet outrage impuni, n'est-ce pas?...

LE COMTE. Ne m'interroge pas... va, et songe seulement que je t'aime toujours... (*Il la reconduit à droite, appelant.*) Eric !

ERIC, *paraissant.* Monseigneur ?

LE COMTE. Mon prisonnier ?

ERIC. Il est ici.

LE COMTE. Qu'il entre.

Éric sort et introduit Mouzza.

SCÈNE IX.

LE COMTE, MOUZZA.

MOUZZA. Tu m'as fait demander ; me voici, j'attends.

LE COMTE *va s'asseoir à gauche.* Tu sais que tu es à moi, que tu m'appartiens, que je puis faire de toi ce que je veux.

MOUZZA. Le prophète a voulu que ses favoris fussent éprouvés sept fois sur la terre avant d'arriver à son paradis.

LE COMTE. Tu m'appartiens par le droit le plus sacré entre soldats, par le droit de l'épée... tu le sais.

MOUZZA. Je le sais.

LE COMTE. Je pourrais donc faire de toi comme font les Arabes des chrétiens, te mettre une chaîne au pied et dire : Voilà mon esclave ; te mettre un collier au cou et dire : Voilà mon chien !

MOUZZA. Tu le peux.

LE COMTE. Je pourrais encore, comme font les chrétiens des Arabes, t'ouvrir la porte de quelque mine profonde, refermer cette porte sur toi et dire : Fils du soleil, tu as vu le soleil pour la dernière fois, courbe-toi, fouille la terre et ne te relève qu'un lingot d'or ou d'argent dans chaque main.

MOUZZA. Ce serait indigne de toi et de moi; mais si le prophète t'aveugle, tu peux le faire.

LE COMTE. Bien.

MOUZZA. Seulement, tu songeras que Mouzza est riche, que Mouzza est un puissant émir, qu'il possède tout le terrain qui s'étend du mont Atlas à Calama, qu'il a enfoui sous les voûtes de son palais dix tonnes d'or que les génies de la terre et lui connaissent seuls, qu'il a un sérail où sont enfermées deux cents femmes, qui attendent chaque soir, à genoux, qu'il veuille bien étendre la main vers l'une d'elles; qu'il a un haras où bondissent mille chevaux, fils du désert et du vent. Tu lui demanderas cinq tonnes d'or, cent femmes, cinq cents chevaux, et tu le renverras libre.

LE COMTE. Je suis aussi riche que toi, émir. J'ai cinq palais pareils à celui-ci; en venant de Tarifa à Tolède, tu as marché deux jours entiers sur mes terres... j'ai autant de villages que tu as de femmes, et si tu as mille coursiers, j'ai dix mille vassaux. Tu ne peux donc pas me faire plus riche que je ne le suis, tandis que je puis te faire, moi, le plus misérable des enfants du prophète.

MOUZZA. Dis ce que tu veux faire de moi, et je t'écouterai avec les oreilles d'un esclave, mais avec le cœur d'un homme... C'est à Allah de te juger si tu abuses de ta victoire.

LE COMTE, *se levant.* Mouzza, j'ai préparé pour toi deux demeures : l'une dans les prisons du palais, avec une chaîne aux pieds, un rayon de jour pour tout soleil.

MOUZZA. Et l'autre?...

LE COMTE. L'autre dans le palais de Tolède, entre la salle du trône et la chambre du conseil. Emir Mouzza, veux-tu avoir une chaîne aux pieds ou une couronne sur la tête? Veux-tu être mon esclave ou veux-tu être mon roi?...

MOUZZA. Que dis-tu, chrétien?... je ne te comprends pas.

LE COMTE. Infidèle, tu as vu l'Espagne... qu'en penses-tu?

MOUZZA. C'est le paradis du monde!

LE COMTE. Eh bien! je te donne le paradis... je te donne l'Espagne!

MOUZZA. A moi?...

LE COMTE. Oui... La veux-tu?

MOUZZA. L'Espagne n'est pas à toi.

LE COMTE. Encore une fois, veux-tu l'Espagne?

MOUZZA. Et pourquoi me l'offres-tu à moi plutôt qu'à un autre?

LE COMTE. Parce que tu es là sous ma main au moment où j'ai besoin d'un homme et d'une vengeance.

MOUZZA. Bien... tu as trouvé l'homme... Maintenant que faut-il faire pour t'aider dans ta vengeance?

LE COMTE. Prendre Ceuta et débarquer à Calpé avec tout ce que tu pourras réunir de Sarrasins, de Mores et d'Arabes.

MOUZZA. Mais nous n'avons plus de vaisseaux.

LE COMTE. Tu en trouveras dans le port de Ceuta.

MOUZZA. Tu es gouverneur de Ceuta et tu sais bien que Ceuta est imprenable.

LE COMTE, *allant à la table de gauche. Il écrit quelques lignes et appose le sceau de l'état.* Je te la livre.

MOUZZA. C'est un rêve que je fais.

LE COMTE. Oui, un rêve d'or, car tu te réveilleras roi!...

MOUZZA. Et que me demandes-tu en échange?

LE COMTE. Rien.

MOUZZA. Que te reviendra-t-il de la perte de ton pays?...

LE COMTE. La perte du roi.

MOUZZA. Je puis donc partir?

LE COMTE. Quand tu voudras.

MOUZZA. Je suis libre?

LE COMTE. Comme moi-même.

MOUZZA. Ma parole?...

LE COMTE. Je te la rends.

MOUZZA. Adieu, comte Julien.

LE COMTE. Adieu, sultan Mouzza.

SCÈNE X.

LE COMTE, THÉODISTE, FLORINDE, SEIGNEURS.

CRIS AU DEHORS. Vive le comte Julien!...

Le Comte reconduit Mouzza à la porte de droite.

FLORINDE, *au Comte.* Mon père, quels sont ces cris et d'où vient ce tumulte?

LE COMTE. Ecoute!...

THÉODISTE. Comte Julien, le roi, mon maître, nous envoie vers vous, avec ordre de vous conduire solennellement au palais de Tolède... Il vous attend dans la grande salle du trône, entouré de toute sa cour, pour remettre entre vos mains les insignes de votre nouvelle dignité et vous proclamer premier ministre.

LE COMTE. Nous sommes prêts à vous suivre.

FLORINDE. Nous... près de lui... mon père...

LE COMTE. Silence! quitte ces habits de deuil, ma fille : je suis premier ministre, et je commande après le roi!

ACTE TROISIÈME.

Une salle du palais du Roi, à Tolède. Grande porte vitrée, au fond, donnant sur une galerie; deux portes latérales avec tentures. A droite, une table chargée de parchemins; un grand fauteuil près de la table; un autre à gauche; deux autres de chaque côté de la porte du fond.

SCÈNE PREMIERE.

LE COMTE JULIEN, RICAS.

Au lever du rideau, Le Comte est assis à droite, Ricas est auprès du Comte, debout.

LE COMTE. Ainsi c'est convenu, Ricas, vous revenez dans deux heures prendre vos dépêches, et vous partez sur-le-champ pour la Sicile.

RICAS. Oui, comte. Mais permettez-moi de m'étonner de ce qui se passe sous mes yeux. Certes, je vous savais grand et généreux... mais un pareil dévouement.... c'est plus que je n'osais espérer.

LE COMTE. Vous voyez là, mon ami, l'effet de vos conseils.

RICAS. Punir un ingrat en l'accablant de bienfaits, c'est se venger en héros.

LE COMTE. C'est tout simple, Ricas. L'Espagne ne devait pas souffrir de mes douleurs de père.

RICAS. Donc, la haine est morte au fond de votre cœur?

LE COMTE. Rodrigue a vaincu... J'étais son ennemi, me voilà son premier ministre.

ÉRIC, *lui remettant un parchemin.* Monseigneur...

RICAS, *à part.* Il me trompe; ce changement cache quelque mystère?

LE COMTE, *après l'avoir lu.* Enfin, nos soldats sont jetés loin de la mer; plus de craintes de ce côté.

RICAS, *à part.* C'est étrange!

ÉRIC. Monseigneur, un étranger, un marchand arabe demande à vous voir.

LE COMTE. Fais-le venir. Pardon, Ricas, vous le voyez, je ne m'appartiens pas... mes instant sont comptés... Revenez dans deux heures prendre vos dépêches: dans deux heures je vous attends.

RICAS. Je vous laisse, comte.

Il sort, à gauche.

SCÈNE II.

MOUZZA, *entrant du fond.* LE COMTE.

LE COMTE, *surpris.* Mouzza!

MOUZZA. J'ai tenu ma parole, et me voici.

LE COMTE. Ceuta?

MOUZZA. Est prise.

LE COMTE. Calpé?

MOUZZA. Prise aussi.

LE COMTE. Et ton armée?

MOUZZA. Elle s'avance, rapide et terrible comme le vent du désert.

LE COMTE. Enfin!

MOUZZA. Tarik et nos principaux chefs m'ont suivi jusqu'aux portes de Tolède... Ils désirent avoir avec toi une entrevue secrète... Où devrons-nous t'attendre?

LE COMTE. Au château d'Elbora.

MOUZZA. Celui que ton peuple appelle le château maudit?

LE COMTE. Oui! Nous y serons en sûreté... car une prédiction enracinée depuis des siècles dans l'esprit du peuple annonce que le règne des Goths doit finir le jour où s'ouvriront ses portes mystérieuses; et j'en profiterai pour jeter la terreur et le découragement dans l'Espagne tout entière.... Les traditions populaires sont choses avec lesquelles on ne joue pas impunément... Semées dans le cœur des hommes, on ne sait par qui ni dans quel temps, elles y germent, grandissent, s'y développent d'âge en âge, et deviennent comme ces fleuves qui sont d'autant plus sacrés que leur source est inconnue.

MOUZZA. Quel est ton dessein?

LE COMTE. Tu le sauras.

MOUZZA, *à part.* Si c'était un piége!.... (*Haut.*) Ecoute! Le prophète a dit: Ceux qui en te donnant la main te prêtent serment, le prêtent à Dieu... Quiconque violera ce serment sera puni par la main de Dieu...

LE COMTE. Ne crains rien, Mouzza... tu sera content. Je tiendrai ma promesse.

MOUZZA. Alors, au château d'Elbora...

LE COMTE. Ce soir... A la douzième heure!

MOUZZA. J'y serai.

Il sort par le fond.

SCÈNE III.

LE COMTE, FLORINDE.

FLORINDE, *entrant par la droite.* Mon père, mon père!

LE COMTE. Qu'as-tu, mon enfant? pourquoi ce trouble?

FLORINDE. Mon père, emmenez-moi, fuyons cette odieuse cour... Vous avez exigé de moi ce cruel sacrifice... mais les forces m'abandonnent et je me sens mourir. Songez à quel supplice vous m'avez condamnée.. Le déses-

poir dans le cœur, venir sourire à chaque fête... N'oser lever les yeux de peur qu'on ne lise ma honte écrite sur mon visage!... oh c'est horrible.... Emmenez-moi, mon père, par pitié, emmenez-moi!

LE COMTE. Eh bien, je cède à tes vœux, ma fille, nous partirons ce soir.

FLORINDE. Ce soir!

LE COMTE. Oui, ce soir...

FLORINDE, *à part.* Déjà?

LE COMTE. Pardonne-moi de t'avoir fait souffrir si longtemps... J'ai bien compris tes douleurs, va... mais la nécessité... Enfant, n'accuse pas ton père; il n'a fait que ce qu'il devait faire. Prépare-toi en secret, et sans perdre un moment.

FLORINDE. En secret! le roi n'est donc pas informé de notre départ?

LE COMTE. Il doit l'ignorer.

FLORINDE, *à part.* Le roi ne sait rien! (*Haut.*) Mon père, vous avez quelque dessein terrible?...

LE COMTE. Pourquoi cette frayeur? Que t'importe que le roi sache ou non notre départ? Ma fille n'a-t-elle plus confiance en moi?

FLORINDE. Oh, ne le croyez pas.

LE COMTE. Ai-je besoin de me justifier à ses yeux?

FLORINDE. Non, non, mon père...

LE COMTE, *sévèrement.* Alors hâte-toi de m'obéir. Vous m'avez entendu... Florinde, pourquoi ces pleurs?

FLORINDE. Moi, mon père, vous vous trompez... non, non, je ne pleure pas.

Elle sort en sanglotant.

LE COMTE. Oh, mon Dieu! l'aimerait-elle!

SCÈNE IV.

LE COMTE, RODRIGUE, THÉODISTE.

RODRIGUE, *il vient du fond suivi de Théodiste et de quelques Pages, et va s'asseoir à gauche. Le Comte debout à côte de lui, Théodiste à gauche.* Toujours occupé, comte... A vous toutes les fatigues, tous les ennuis de la royauté, à moi tous les honneurs et tous les plaisirs.

LE COMTE. Trop heureux d'épargner quelques soins à votre altesse.

RODRIGUE. Oui; mais le partage est trop inégal, il faudra que j'y mette ordre... Après tout, je ne suis pas aussi mauvais roi que vous le pensez peut-être, mon cher comte... mais que voulez-vous, je suis si mal entouré!

THÉODISTE, *s'inclinant.* Merci, altesse.

RODRIGUE. Des flatteurs, des débauchés qui profitent de ma faiblesse pour m'entraîner au mal... mais patience! tout cela changera, je vous en donne ma parole royale.

LE COMTE. Pour être un grand roi, sire, vous n'avez qu'à vouloir.

RODRIGUE. Oui, mais en attendant, les plaisirs coûtent cher, et si vous ne me venez en aide, je serai forcé de mettre en gage mon sceptre et ma couronne.

THÉODISTE. Il n'y a pas que les plaisirs qui vous ruinent, sire: si vous avez près de vous des flatteurs et des débauchés, vous avez aussi des ministres.

RODRIGUE. Il est dit que dans tous les siècles et sous tous les règnes cette place ne fera que des jaloux et des envieux.

LE COMTE. Notre administration, à ce que je vois, n'a pas le bonheur de plaire au seigneur Théodiste?

THÉODISTE. J'en conviens.

LE COMTE. Nous pensions que des méditations moins graves occupaient ses loisirs... maintenant que nous connaissons ses nouveaux penchans, nous serons heureux de les utiliser et de partager avec lui le fardeau des affaires publiques.

RODRIGUE. Eh bien! Théodiste, acceptes-tu les propositions du comte?

THÉODISTE. Je sais fort bien que le ciel ne m'a point fait pour administrer un royaume; mais il n'est pas nécessaire d'être un homme d'état pour s'étonner de ce qui se passe... En effet, pourquoi toutes ces troupes échelonnées sur la frontière tandis que l'intérieur est resté sans défense? Pourquoi ces permissions données à je ne sais quels marchands arabes de trafiquer à travers l'Espagne? pourquoi toutes ces constructions de palais et de monuments qui ont épuisé le trésor royal?... Si la guerre éclatait tout à coup, savez-vous, sire, qu'il y aurait de quoi s'épouvanter?...

RODRIGUE. Laisse faire mon étoile.

THÉODISTE. Je voudrais bien savoir comment notre grand ministre se tirerait d'affaires sans argent ni soldats.

LE COMTE, *avec intention.* Si votre altesse désire des explications, je suis tout prêt à la satisfaire.

RODRIGUE, *avec dignité.* Je vous ai fait mon premier ministre parce que j'avais confiance dans vos talents et dans votre loyauté... Vous demander compte de vos actes, ce serait douter de vous... je ne veux rien savoir... Maintenant, comte, occupons-nous des affaires sérieuses. Comme je vous l'ai dit, j'ai besoin d'argent... que me conseillez-vous?

LE COMTE. Il faut lever une nouvelle taxe sur le peuple.

RODRIGUE. Nous en avons déjà tant levé!

THÉODISTE. On murmure de toutes parts.

LE COMTE. On murmurera, mais on paiera.

RODRIGUE. Ne vaut-il pas mieux nous adresser aux juifs?

LE COMTE. Quelle garantie votre altesse veut-elle leur offrir?

RODRIGUE. Notre parole royale!

LE COMTE. Certes, elle est d'un prix inestimable... mais un juif ne prête pas sur un pareil gage.

THÉODISTE. Ah! sire! que n'avez-vous la baguette d'un enchanteur!

RODRIGUE. Dans l'état où je suis, je serais homme à conclure un pacte avec Satan... sauf, plus tard à faire pénitence...

LE COMTE. Vous n'avez plus d'argent, sire... il y a un moyen bien simple de remplir les coffres de l'état, et je m'étonne qu'on n'y ait pas songé plus tôt.

RODRIGUE. Et quel est ce moyen?

LE COMTE. Faites ouvrir le château d'Elbora.

RODRIGUE. Le château maudit?

LE COMTE. Vous savez qu'il renferme des monceaux d'or et de pierres précieuses.

RODRIGUE. Oui, mais cette prophétie...

THÉODISTE. Je m'étonne que le comte Julien ose donner un semblable conseil.

LE COMTE. Ah! le seigneur Théodiste s'effraye encore des contes de sa nourrice?...

THÉODISTE. Certes, je ne suis pas un homme à préjugés... je ne m'épouvante pas facilement... mais le château maudit...

LE COMTE. J'ai toujours remarqué que les plus incrédules étaient aussi les plus superstitieux.

THÉODISTE. Moi superstitieux!... allons donc!

LE COMTE. Le seigneur Théodiste ne croit ni à Dieu ni à Satan, mais il croit au château maudit. Au reste, sire, oubliez, je vous prie, ce que j'ai dit. Puisque le règne des Goths doit finir le jour où ces portes mystérieuses seront ouvertes, Dieu me préserve d'attirer un si grand malheur sur l'Espagne et sur le roi!

RODRIGUE. Ce n'est pas la peur qui me retient... mais je crains de blesser les croyances populaires.

LE COMTE. Eh! raison de plus, sire! pourquoi entretenir dans le peuple une erreur qui peut devenir dangereuse? Ouvrez le château maudit, sire, et prouvez à tous que la monarchie des Goths est fondée sur une base plus solide. Ouvrez le château maudit, et vous ferez à la fois deux grandes choses: vous enrichirez l'état et vous éclairerez la nation.

RODRIGUE, *se levant.* Eh bien! le sort en est jeté.

THÉODISTE. Sire, réfléchissez...

RODRIGUE. Nous verrons ce soir si la prédiction a dit vrai. (*Il remonte et appelle.*) Vamba!

VAMBA, *venant du fond.* Sire?

RODRIGUE. Je donne ce soir une fête dans le château d'Elbora?

VAMBA, *avec surprise.* Dans le château maudit?

RODRIGUE. Toute la cour y assistera... Qu'on dispose le vieil édifice à nous recevoir royalement; va. (*Vamba sort.*) Comte, vous serez du nombre des convives?

LE COMTE. Oui, sire, je vous le promets.

RODRIGUE, *allant vers Théodiste.* Quant à toi, Théodiste, si tu as peur, reste ici; mais, point de part aux dangers, point de part aux trésors.

THÉODISTE. Moi vous abandonner, sire? je vous suivrais jusqu'au fond des enfers.

RODRIGUE. A la bonne heure! Et maintenant allons nous préparer pour cette fête brillante. Comte, je vous donne rendez-vous au château maudit.

LE COMTE. J'y serai, sire, j'y serai.

SCENE V.

LE COMTE, *puis* RICAS.

LE COMTE. Pas un instant à perdre.. il faut prévenir Eric, et hâter le départ de Florinde. (*Appelant.*) Eric! (*Ricas paraît à gauche, le Comte surpris.*) Ricas! Excusez-moi, mon ami, un ordre à donner.. et je reviens dans un instant.

Il sort par le fond.

SCÈNE VI.

RICAS, FLORINDE.

FLORINDE. Comte!...

RICAS. Florinde!

FLORINDE. Ricas, ne partez pas, au nom du ciel, ne partez pas.

RICAS. Et pourquoi?

FLORINDE. Il y va de la vie de mon père, de la vie du roi, du salut de l'Espagne, peut-être.

RICAS. Expliquez-vous.

FLORINDE. Je sens qu'il se prépare quelque chose de terrible..

RICAS. Comment!

FLORINDE. Tout à l'heure, là, j'écoutais. En présence du roi, un nom fatal est sorti de la bouche de mon père... le nom du château maudit!

RICAS. Du château maudit!

FLORINDE. Comte, arrêtez mon père sur le bord de l'abîme, car si l'Espagne devait périr par lui, je n'y survivrais pas. Ricas, ne partez pas, au nom du ciel, ne partez pas.

RICAS. Oh! mes soupçons! mes soupçons!

Elle sort précipitamment.

SCÈNE VII.

RICAS, LE COMTE.

LE COMTE, *tenant des parchemins.* Voici vos dépêches, Ricas.

RICAS, *prenant les parchemins et les mettant sur la table.* C'est inutile, comte, je ne pars plus.

LE COMTE, *avec étonnement.* Comment! vous ne partez plus!... et pourquoi?

RICAS. Julien, vous m'avez sauvé la vie... je ferai plus pour vous, je vous sauverai l'honneur.

LE COMTE. Que voulez-vous dire?

RICAS. Que vous m'éloignez pour exécuter quelque horrible complot.

LE COMTE. D'où vous vient cette idée?

RICAS. Non, le comte Julien n'a pas accepté le pouvoir en échange du déshonneur de sa fille. Le comte Julien prépare sourdement sa vengeance, le comte Julien conspire.

LE COMTE, *avec force.* Ah! vous le comprenez donc enfin!... Eh bien! à la bonne heure! parlons à visage découvert.

RICAS. Malheureux, tu veux tuer Rodrigue!

LE COMTE. Pauvre vengeance! J'ai trouvé mieux que cela.

RICAS. Tu me fais trembler, Julien; que vas-tu faire?

LE COMTE. Demande-moi plutôt ce que j'ai fait, mais ne perds pas une minute, quitte l'Espagne, à l'instant même, fuis sans regarder derrière toi; car l'orage vient à pas de géant et enveloppera les innocents et les coupables...

RICAS. Que dis-tu?

LE COMTE. Je dis que le mal se rend avec usure, je dis que la mesure est comblée et qu'une main invisible a tracé sur la muraille l'arrêt de Balthazar!

RICAS. Oh! l'épouvante me gagne!

LE COMTE. Ecoute! écoute! là-bas du côté de la mer, entends-tu la marche lointaine de ce fléau vivant que Dieu envoie pour punir les crimes de Rodrigue?

RICAS. Aurais-tu donc livré l'Espagne aux mécréants?

LE COMTE. Eh bien! oui, je l'ai fait... puisque vous refusiez tous de servir ma vengeance... Maintenant, vous savez mon secret, partez, et laissez-moi partir.

RICAS. Arrête, malheureux, et contemple l'abîme où t'entraîne une aveugle vengeance. Livrer ta patrie, toi, qui depuis quarante ans prodigues ton sang pour la défendre? veux-tu perdre en un jour le fruit des labeurs de toute ta vie? Songe que l'inflexible histoire effacera pour ce seul crime la liste brillante de tes vertus et de tes services, et mettra à la place cette flétrissure éternelle: Le comte Julien fut un traître... il livra sa patrie à l'étranger!

LE COMTE. Non! si l'histoire est juste, elle dira: Le comte Julien vengea sur Rodrigue son honneur outragé.

RICAS. Mais contre tout un peuple, la vengeance est infâme!

LE COMTE. Vous n'avez pas d'enfants, vous, partant donc point de blâme! vous n'avez pas d'enfants!... mais si vous possédiez une fille, un ange de candeur, dont vos lèvres oseraient à peine toucher le front de peur d'en ternir la pureté; si vous aviez veillé quinze ans sur elle, comme un avare sur son trésor, et qu'un roi débauché vous l'eût déshonorée, alors je pourrais vous écouter, parce que vous pourriez me comprendre, parce que votre cœur serait comme le mien, avide de sang et de vengeance.

RICAS. Eh bien... je cède à ton malheur! Oui, pour toi, je me sens capable d'une trahison. Ecoute, je suis venu, une nuit, au nom des mécontents d'Espagne, t'offrir de détrôner Rodrigue et de te faire élire roi à sa place, tu as refusé... mais il est encore temps de revenir sur ton refus... Julien, veux-tu être roi?

LE COMTE. Non; car on dirait que j'ai couvert la honte de ma fille avec le manteau royal; non, car on croirait à mon ambition et non à ma vengeance.

RICAS. Mais as-tu songé que tu livrais l'Espagne aux Mores, les chrétiens aux infidèles; que c'était non-seulement une trahison, mais une impiété?

LE COMTE. J'ai songé à tout... mais l'heure se passe... laisse-moi.

RICAS. Julien, jamais Ricas n'a plié les genoux devant un homme, fût-il prince, fût-il roi, fût-il empereur. (*Il se met à genoux.*) Julien, je te supplie à genoux, les larmes dans les yeux, au nom d'une vieille amitié de quarante ans, au nom de ton propre honneur, prends pitié de l'Espagne, et ne venge pas ta fille en égorgeant ta mère!... Julien, l'Espagne n'est pas coupable du crime de son roi; fais-lui le plus beau sacrifice que puisse faire une grande âme justement offensée... le sacrifice de ta vengeance!

LE COMTE, *ému.* Ricas, Ricas, relève-toi...

RICAS. Jure-moi de renoncer à tes desseins.

LE COMTE, *avec force.* Il te serait plus facile d'arracher sa proie au tigre affamé!....

RICAS. Julien, au nom du ciel!

LE COMTE. Je suis son instrument.

RICAS. Au nom de ta fille!

LE COMTE. Je suis son vengeur!

RICAS. Tu es inflexible?

LE COMTE. Comme le Destin!

Bruit de fanfares au dehors. La nuit vient.

RICAS, *se levant.* Tu l'entends? le roi quitte le palais.

LE COMTE. Où vas-tu?

RICAS. Je vais tout révéler au roi!

LE COMTE, *lui barrant le passage.* Malheureux!... tu ne sortiras pas d'ici!

RICAS. Place! je veux passer!

LE COMTE. Oh! tu es mon ami, tu es mon ami. Mais ne te jette pas en travers de ma vengeance.

RICAS. Je ne suis pas l'ami d'un traître.

LE COMTE. Ricas, ne me force pas à te tuer.

RICAS, *tirant son épée.* Place! te dis-je! ou défends-toi...

LE COMTE, *tirant la sienne.* Tu ne peux pas mourir de ma main.

RICAS. Prends garde de mourir de la mienne.

LE COMTE. Tu le veux donc! eh bien!... (*Ils se battent; Ricas est frappé à mort. Le Comte tombe à genoux.*) Oh! qu'ai-je fait, mon Dieu? Ricas, réponds-moi... Ricas, ton meurtrier te demande pardon...

RICAS, *d'une voix faible.* Julien... sois maudit!...

LE COMTE. Qui m'eût dit qu'un jour cette loyale épée serait teinte du sang de mon meilleur ami?... O vengeance! vengeance!... où donc m'entraînes-tu?... Mais on ne peut s'arrêter sur cette pente fatale... A l'œuvre donc, à l'œuvre! au château d'Elbora!

Il sort par le fond. — Rideau.

ACTE QUATRIÈME.

La salle d'armes dans le Château maudit. A droite et à gauche, quatre colonnes chargées d'armures, ayant au-dessus des drapeaux. De chaque côté, au premier plan, une porte avec tentures. Au fond, de chaque côté, un escalier aboutissant à un perron. Sur le perron, est le tombeau du roi Astaulphe. De chaque côté du tombeau, sont deux colonnes chargées de boucliers, de lances, de casques, d'épées; le tout est surmonté d'étendards, d'oriflammes et de drapeaux, formant trophées. Au milieu du théâtre, une grande table formant le fer à cheval; elle est splendidement servie. Au haut de la table, un grand fauteuil occupé par le roi. Au bas de la table, sur le devant, à droite, Théodiste; à gauche, Vamba. Ils sont tous assis, et dans une grande gaieté. En face de Théodiste, est une femme; une autre est en face de Vamba; deux de chaque côté du roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

VAMBA, RODRIGUE, THÉODISTE, SEIGNEURS, DAMES, *des* PAGES *qui versent à boire.*

Au lever du rideau, on entend une musique dans une salle voisine.

THÉODISTE, *une coupe à la main.* Au roi le plus brave et le plus galant qu'ait jamais eu l'Espagne!

UNE DAME *qui se trouve à la droite du roi.* Au roi Rodrigue! que Dieu lui donne un long règne!...

TOUS, *se levant leur coupe à la main.* Au roi Rodrigue!

RODRIGUE. Eh bien! messeigneurs, en dépit du peuple et de ses sottes histoires, je crois qu'on peut donner une fête dans le château maudit.

VAMBA. Vous n'avez eu qu'à vouloir, sire, pour en faire un véritable palais enchanté.

THÉODISTE. Les rois sont des dieux sur la terre; ils disent: Que cela soit, et la chose est faite.

RODRIGUE. Ainsi, toutes tes craintes se sont évanouies?

THÉODISTE. Sire, je les ai noyées dans le vin de Chypre et dans les yeux de ces enchanteresses.

RODRIGUE. Tu t'attendais à quelque apparition bien sombre et bien épouvantable?

VAMBA. Il y avait de quoi effrayer de plus braves que lui.

THÉODISTE. J'avoue qu'en approchant de ce morne château, je n'étais pas trop rassuré... Ce site agreste et sauvage, ce noir monument penché sur le bord d'un abîme... ces milliers de corbeaux qui se sont envolés à notre aspect en poussant des cris sinistres...

RODRIGUE. C'est tout simple... se voir chasser après une possession si longue et si paisible... crois-tu donc que je serais charmé d'abandonner mon beau royaume d'Espagne aux noirs corbeaux de l'Afrique?

THÉODISTE. Et puis en traversant ces voûtes sombres, humides et silencieuses, en entendant l'écho répéter sourdement le bruit de nos pas, je ne sais quel frisson m'a parcouru tout entier.

RODRIGUE. C'est l'impression que devaient produire ces ruines abandonnées depuis des siècles... Mais de l'air, des lumières, des parfums et des femmes, et la caverne s'est changée en véritable palais enchanté... Nous n'avons pas, il est vrai, trouvé les trésors que nous venions chercher. Au lieu d'or et de pierres précieuses, des casques, des cui-

rasses, des lances, des épées... Et puis croyez donc aux traditions populaires!...

THÉODISTE. Eh bien ! sire ! c'est précisément cela qui me rassure; puisque la prophétie a menti sur un point, il est clair qu'elle n'aura pas dit plus vrai sur l'autre.

RODRIGUE. A défaut de trésors, nous avons du moins trouvé le plaisir... Voilà une soirée qui datera dans ma vie ; jamais je ne me suis senti plus joyeux, et rien ne manque à mon bonheur. (*A part.*) Excepté l'amour de Florinde. (*Haut.*) Mais le comte Julien se fait bien attendre.

THÉODISTE. Ah ! sire, de grâce, ne me parlez pas du comte Julien... Je le dispense de sa visite ; il suffirait seul pour glacer notre joie... Je ne connais pas d'homme qui ait autant que lui le privilége de me rendre sérieux.

UNE DAME. Parlez du comte devant le seigneur Théodiste, vous êtes sûr qu'il en dira du mal.

RODRIGUE. Savez-vous pourquoi?... Théodiste est devenu ambitieux.... Les faveurs dont j'honore le comte l'empêchent de dormir.

THÉODISTE. Ah ! sire!

RODRIGUE. Il croit que l'Espagne n'ira bien que le jour où je l'aurai choisi pour mon premier ministre.

THÉODISTE. Ma foi, sire, je crois qu'elle n'irait pas beaucoup plus mal.

Tous les personnages rient.

RODRIGUE. Vous l'entendez.

THÉODISTE. Ce qui est certain, du moins, c'est que je ne gouvernerais pas de la même manière que le comte.

RODRIGUE. Nous en sommes tous convaincus.

THÉODISTE. Et d'abord je réformerais...

Murmure des Convives.

RODRIGUE. Comment! tu es entouré de femmes charmantes et tu vas nous parler des affaires de l'état... Allons, prends ta coupe et fais-moi raison.

THÉODISTE. Volontiers, sire, volontiers.

RODRIGUE. A boire!

TOUS, *se levant.* A boire! à boire!

RODRIGUE. Des esclaves moresques doivent, d'après nos ordres, exécuter dans la salle voisine des danses de leur pays. Allez, señoras, allez jouir de ce joyeux spectacle : dans quelques instants le roi vous rejoindra. (*Ils se lèvent et saluent le Roi, qui est resté à sa place.* Vamba et toi, Théodiste, restez. (*Aux Pages.*) Fermez ces portes.

Ils sortent à droite et à gauche. La nuit vient.

SCÈNE II.

THÉODISTE, RODRIGUE, VAMBA.

THÉODISTE. Pourquoi toutes ces précautions, sire?

RODRIGUE, *les amenant sur le devant.* Nous sommes seuls... écoutez-moi. Vous avez cherché dans tous les coins du château maudit, fouillé dans tous les murs, sondé toutes les colonnes, vous n'avez rien trouvé ?

THÉODISTE. Absolument rien, sire; et je commence à croire que le bon roi Astaulphe, ici présent, a voulu se moquer de nous. Si l'on rit dans l'autre monde des sottises de celui-ci, il doit bien s'amuser de notre crédulité.

RODRIGUE. Eh bien ! moi, messeigneurs, j'ai meilleure confiance.

THÉODISTE. Mais si le trésor existe, où donc est-il caché ?

RODRIGUE, *montrant le tombeau.* Là, dans ce tombeau.

THÉODISTE. Dans ce tombeau! Hélas! sire, vous n'y trouverez qu'un peu de poussière, si toutefois le temps n'a pas tout dévoré... Voilà bien trois cents ans, si je ne me trompe, que le fondateur de la monarchie des Goths en Espagne a rendu son âme à Dieu?

RODRIGUE. Rappelle-toi ce que les chroniques nous racontent du grand roi Astaulphe et du prodigieux butin qu'il amassa. Il prit part au pillage de Rome, il traversa en vainqueur le midi de la Gaule, et vint s'établir en Espagne chargé des dépouilles d'une moitié de l'univers. Une seule chose égalait sa bravoure, c'était son avarice. Il a voulu sans doute emporter avec lui dans la tombe l'or qui faisait ses délices, et afin que nul ne vînt le troubler dans sa possession éternelle, il avait répandu le bruit que la monarchie des Goths serait détruite le jour où quelque audacieux entrerait dans le château maudit.

THÉODISTE. Pardieu, sire, vous avez raison : cela doit être ainsi; à nous le trésor... A l'œuvre ! à l'œuvre!

RODRIGUE. A l'œuvre.

VAMBA. Mais ne craignez-vous pas, sire, de dépouiller un tombeau?

RODRIGUE. Les morts n'ont besoin que de prières.

THÉODISTE *va détacher une épée à la deuxième colonne de gauche.* Et nous lui en donnerons, pour son argent. (*Montant quelques marches et s'adressant à la statue.*) Roi Astaulphe, permettez à un de vos descendants que des folies aimables ont réduit à une fâcheuse extrémité, de vous emprunter des trésors qui vous sont probablement inu-

tiles, et dont nous vous promettons de faire un royal et prompt usage. Il ne dit rien, il consent.

RODRIGUE. Alors, Théodiste, détache cette pierre.

THÉODISTE *s'approche du tombeau et au moyen de l'épée essaye de détacher la pierre de devant. Vamba l'aide avec son poignard.* Allons, Vamba! Diable!... elle est lourde. Enfin!

La pierre tombe..

RODRIGUE, *qui les a observés.* Eh bien?

THÉODISTE. Hélas! sire! pas le moindre trésor!...

RODRIGUE. Le tombeau est vide?

THÉODISTE. A peu près.

RODRIGUE. Pas d'or, pas de diamants?...

THÉODISTE, *tirant une épée et un parchemin.* Rien qu'une épée et un vieux parchemin.

VAMBA, *tenant l'épée et la regardant.* Il me semble que des caractères sont gravés sur l'épée.

RODRIGUE. Donne. (*Lisant l'inscription sur la lame.*) « C'est par le courage qu'on » gagne les empires; c'est par la prudence » qu'on les conserve. » (*Remettant l'épée à Vamba.*) Est-ce un avis que tu m'envoies, roi Astaulphe? Que dit le parchemin?

THÉODISTE, *lui donnant le parchemin.* Lisez, sire.

RODRIGUE, *lisant.* « Toi, que les plaisirs » auront ruiné; toi, qui pour chercher un tré- » sor ne craindras pas de profaner une tombe, » tremble, monarque imprudent; l'empire » que j'ai fondé sera détruit par toi. » La leçon est sévère...

THÉODISTE. Décidément, le roi Astaulphe avait un faible pour les maximes. J'aurais préféré un trésor.

RODRIGUE, *froissant le parchemin et le remettant à Théodiste.* Théodiste, détruis ce parchemin. Il n'est pas bon que le peuple sache ce que le roi voudrait ignorer.

VAMBA, *lui tendant l'épée.* Et cette épée?

RODRIGUE, *la prenant; avec force.* Je la garde. Elle ne me fera pas faute quand viendra le danger.

THÉODISTE. Sire, pouvez-vous ajouter foi à ces vaines menaces? Venez; ce sombre lieu fait naître de sinistres pensées.

RODRIGUE. Non, laisse-moi... ces paroles ont éveillé un écho dans mon âme!... (*A lui-même.*) Je suis comme un homme qui sort d'un long rêve... Pour la première fois, ma vie passée m'apparaît dans tout son néant. Roi Astaulphe, glorieux héritier du grand Alaric, père d'une race de héros, chaque jour de ta vie était marqué par quelque noble action. Qu'ai-je fait pour soutenir l'honneur de ton nom? pour conserver l'éclat de ta couronne? Rien... Les voluptés seules ont rempli mon règne... et pourtant, je le sens là, j'aurais pu être un grand roi...

THÉODISTE, *avec peur.* Venez, sire; sortons d'ici... Il me semble que la statue nous regarde avec des yeux menaçants...

RODRIGUE. La frayeur te fait extravaguer.

Cris au dehors.

THÉODISTE. Entendez-vous ces cris?

LES SEIGNEURS *entrant dans le plus grand désordre.* Trahison! trahison!..

RODRIGUE. Que signifie?...

THÉODISTE, *regardant à la porte de droite.* Sire, voyez-vous à la clarté de la lune ces armes qui brillent... ces ombres qui s'agitent?... Sire, nous sommes trahis!

RODRIGUE. Quel est donc le misérable?...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE, *suivi de* MOUZZA, *de* MORES *et d'*ARABES.

Ils paraissent au haut du perron et envahissent le théâtre. Le comte est à leur tête.

LE COMTE, *avec force.* Moi!...

TOUS. Le comte Julien!...

LE COMTE. Tu m'avais invité à ta fête, je crois... eh bien, me voici... Je viens te demander compte de l'honneur de ma fille!...

THÉODISTE. Oh! la prophétie!...

RODRIGUE. Le voile est tombé... je comprends tout!

LE COMTE. Imprudent, qui vas te confier au père de la femme que tu as déshonorée... Mais quand on blesse le lion il ne vous déchire donc pas?... Tu t'étais dit : J'ai séduit la fille du comte Julien... faisons le comte Julien premier ministre, et le comte Julien se taira... Infamie!... Voilà comment Rodrigue comprend l'honneur des autres... il le place à la hauteur du sien!...

RODRIGUE, *avec force.* Traître! n'insulte pas ton roi!

LE COMTE. Vous m'appelez traître... mais vous, sire, comment faut-il donc vous appeler?... Ma fille, mon espoir, mon trésor... je l'avais placée sous votre royale sauvegarde, quand j'allais, moi, risquer ma vie pour défendre votre couronne... Qu'avez-vous fait de ma fille?...

RODRIGUE. Comte!...

LE COMTE. Oh! ne dites pas un mot, car je ne sais pas ce que je ferais!..... Il ne comprend pas quel courage il m'a fallu pour contenir la fureur qui me dévorait... il ne comprend pas que, fatigué de la lenteur

de ma vengeance, ma main a mille fois saisi mon poignard!... Oh! quelle patience, mon Dieu!... Mais l'instant est venu, et le crime va recevoir son châtiment!

RODRIGUE. Oh! ne te réjouis pas encore... il me reste des sujets braves et fidèles!

LE COMTE. Mais regarde donc autour de toi... tu ne vois donc pas que ta vie m'appartient... que je n'ai qu'à faire un signe pour que ta tête roule à mes pieds!... Mais ce n'est pas ta vie seule qu'il me faut... c'est ta chute, roi Rodrigue... ta chute terrible et honteuse!... Va, il en est temps, porte la main à ta couronne, affermis ton trône qui chancelle... trône et couronne vont rouler avec toi dans l'abîme, et le monde épouvanté dira: C'est le comte Julien qui se venge!

RODRIGUE. Non, car auparavant cette épée aura fait justice d'un traître!

Il va prendre l'épée qu'il a déposée sur la table, à gauche, et s'élance pour en frapper le Comte; il est arrêté par les Mores.

LE COMTE. Arrêtez!... qu'il vive... La mort est un châtiment trop doux pour lui... Qu'il vive, pour envier le sort du dernier des mendiants... Roi Rodrigue, tu as séduit ma fille, je t'arrache ta couronne... tu m'as déshonoré, je te chasse!...

Florinde paraît sur le perron et écoute avec anxiété.

RODRIGUE. Tu triomphes!... Trop lâche pour m'attaquer en face, tu as creusé sourdement un piége sous mes pas!... Sois fier de ton ouvrage!... Va, je suis encore plus grand dans ma chute que toi dans ta victoire!... Oui, j'ai été coupable... je le confesse ici à haute voix, devant tous... mais ta vengeance, comte déloyal, a déjà effacé mon crime, et mon malheur même me réhabilitera dans l'avenir... Toi, comte Julien, je te livre aux malédictions des chrétiens, au mépris des infidèles et à l'exécration de la postérité!...

LE COMTE, *avec joie.* Que ta fureur s'exhale en paroles... j'y consens... si tu savais la joie qu'on éprouve à tenir sous ses pieds son ennemi palpitant... à voir devant soi pâle et anéanti celui qui n'a pas craint d'outrager notre honneur. ... Florinde! mon enfant bien aimée... la voilà enfin cette vengeance que tu m'as demandée!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FLORINDE.

FLORINDE, *avec force.* Cette vengeance... je ne l'accepte pas!...

RODRIGUE. Florinde!

LE COMTE. Elle ici!

FLORINDE, *au Comte.* Oh! dites-moi que vous n'avez pas commis un crime irréparable! que vous n'avez pas voué mon nom et le vôtre à une honte éternelle!... dites-moi que vous n'avez pas voulu inonder l'Espagne du sang de vos frères... que vous n'avez pas renié votre gloire, votre patrie et votre Dieu!... dites-moi qu'il en est temps encore... que vous chasserez ces infidèles, que vous sauverez l'Espagne?...

MOUZZA, *s'avançant.* Il est trop tard!

FLORINDE. Trop tard... Oh alors, mon père, je n'ai plus qu'à mourir!

Elle arrache le poignard qui est à la ceinture du Comte et se frappe.

LE COMTE. Florinde... que fais-tu?

FLORINDE, *chancelant.* Je me punis d'avoir été la cause de tant de malheurs, et je meurs pour échapper au spectacle de cette horrible trahison...

LE COMTE. Florinde... mon enfant!

FLORINDE, *le repoussant.* Ne m'approchez pas... ne m'approchez pas!

LE COMTE. Repoussé par elle!...

RODRIGUE. Florinde! Florinde!...

FLORINDE. Mon Dieu... pardonnez-moi... c'était trop de douleur...

Elle expire.

LE COMTE. Ma fille morte!... l'Espagne envahie... perdue!... O justice de Dieu!...

MOUZZA, *à Rodrigue.* Rodrigue, tu es mon prisonnier. (*Au Comte.*) Quant à toi, j'ai tenu ma parole, je t'ai livré ta proie... traître, je ne te connais plus... (*Montrant Rodrigue.*) Qu'on l'entraîne!

RODRIGUE. Arrière, mécréants!... Place... place au roi d'Espagne!

MOUZZA. Rangez-vous, soldats du Prophète... laissez passer le dernier roi des Goths!

Rideau.

FIN.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE V, SCÈNE V.

PAUL JONES,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par Alexandre Dumas,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, LE 8 OCTOBRE 1838.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS D'AURAY.
LA MARQUISE.
LE COMTE EMMANUEL, leur fils.
MARGUERITE, leur fille.
PAUL JONES.
LOUIS ACHARD.
LE BARON DE LECTOURE.

PERSONNAGES.

M. DE LA JARRY.
M. DE NOZAY.
UN NOTAIRE.
LAFFEUILLE, domestique de la Marquise.
JASMIN, domestique d'Emmanuel.
PLUSIEURS GENTILSHOMMES, DEUX OFFICIERS DE MARINE, UN PIQUEUR, PLUSIEURS VALETS.

La scène se passe, en 1779, au château d'Auray, en Bretagne.

ACTE PREMIER.

Un salon au rez-de-chaussée ; style de Louis XIII ; une porte au fond ; deux portes latérales ; une cheminée ; une glace dessus ; une croisée à droite de l'acteur.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE EMMANUEL, *rentrant au château, en costume de voyage; son domestique le suit et pose une paire de pistolets sur la table*, JASMIN, LAFFEUILLE, TROIS VALETS.

EMMANUEL, *s'étendant dans un fauteuil.*

Jasmin, un écu de six livres au postillon qui ne m'a versé que deux fois en me ramenant de Vannes ici. Quels chemins!... Sur mon âme, il faudra que je consulte le tabellion pour avoir de lui s'il n'y aurait pas dans les archives de la famille quelque vieux droit de corvée qu'on pourrait faire revivre... (*A un domestique qui porte une livrée du temps de Louis XV et qui lui fait des saluts.*) C'est bien, Laffeuille, c'est bien, je suis enchanté de te revoir.

NOTA. Les personnages sont placés au théâtre comme en tête de chaque scène, le premier nommé tient la droite de l'acteur.

LAFFEUILLE.

Et moi donc, monseigneur!

EMMANUEL.

Oui, je comprends, cela veut dire...

LAFFEUILLE.

Que toutes les bénédictions du ciel...

EMMANUEL.

Te descendent dans le gosier... c'est trop juste; voilà pour boire (*apercevant trois autres domestiques*) tout seul; puis voilà pour boire avec les autres. Jasmin, prévenez Mme la marquise que je suis arrivé, et lui demandez ses ordres de ma part, soit qu'elle me permette de monter chez le marquis, soit qu'elle veuille descendre. Quant à vous, mes vénérables, comme je ne veux pas priver mes ancêtres de vos services, allez chacun à vos affaires. (*Ils sortent; Laffeuille va pour les suivre.*) Laffeuille, rien de nouveau en mon absence? — Mon père?

LAFFEUILLE.

Toujours dans la même position; ni mieux ni pire.

EMMANUEL.

Et sa raison?

LAFFEUILLE.

Ça va, ça vient, à ce qu'on nous dit du moins, car vous savez qu'il ne veut voir personne que Mme la marquise.

EMMANUEL.

Oui, pas même nous, je le sais; et ma sœur?

LAFFEUILLE.

Toujours triste. Ah! c'est une bénédiction, comme elle pleure! pauvre jeune dame! elle ne sort du château que pour aller voir le vieil Achard.

EMMANUEL.

Toujours dans sa petite maison du parc?

LAFFEUILLE.

Ah! mon Dieu! il n'en bouge que pour aller s'asseoir sous le grand chêne, vous savez? puis il reste là des heures entières. On dirait qu'il prie.

EMMANUEL.

Singulier vieillard! et c'est toujours toi que Mme la marquise charge de veiller à ce qu'il ne lui manque rien?

LAFFEUILLE.

Oui, monseigneur; mais bonjour, bonsoir, merci, Laffeuille, voilà tout.

EMMANUEL.

C'est bien! (*Laffeuille va pour sortir.*) Laffeuille, tournez les canons de ces pistolets contre le mur, vous savez quelle peur ma mère a de ces armes.

LAFFEUILLE.

Voilà Mme la marquise.

EMMANUEL.

Laissez-nous!

La marquise entre lentement par la porte du fond; Laffeuille sort.

SCENE II.

LA MARQUISE, *vêtue de noir*, EMMANUEL.

EMMANUEL, *allant au-devant de sa mère, met un genou en terre et lui prend la main.*

Madame la marquise permet...

LA MARQUISE.

Levez-vous, mon fils, je suis heureuse de vous revoir.

Emmanuel la conduit à un fauteuil; elle aperçoit les pistolets et tressaille.

EMMANUEL.

Qu'avez-vous, ma mère?

LA MARQUISE.

Rien. (*Elle s'assied.*) J'ai reçu votre lettre, mon fils, et je vous fais mes complimens; vous me paraissez né pour la diplomatie plus encore que pour les armes, et vous devriez prier le baron de Lectoure de solliciter pour vous une ambassade au lieu d'un régiment.

EMMANUEL.

Et il l'obtiendrait, madame; tant son pouvoir est grand, et surtout tant il est amoureux.

LA MARQUISE.

Amoureux d'une femme qu'il n'a pas vue.

EMMANUEL.

Oh! Lectoure est un gentilhomme de sens, et ce qu'il sait de notre famille lui a inspiré le plus vif désir de s'allier à nous: il en est digne du reste. Il a fait ses preuves de 1399, et Chérin est très-content de ses titres. Un de ses ancêtres était même allié à la famille royale d'Écosse: de là vient le lion qu'il porte dans ses armes; c'est fort convenable enfin. C'est lui, du reste, qui a insisté pour que toutes les cérémonies se fissent en son absence. Vous avez eu la bonté d'ordonner la publication des bans, madame?

LA MARQUISE.

Oui, l'abbé a dû se charger de tous ces détails.

EMMANUEL.

Demain soir alors, si Lectoure arrive, nous pourrons signer le contrat?

LA MARQUISE, *faisant un signe de tête.*

Et il ne vous a fait aucune question sur ce Lusignan? Il ne vous a pas demandé à quel propos l'arrêt de sa déportation avait été sollicité par notre famille?

EMMANUEL.

Non, madame, de pareils services sont si communs qu'on les oublie le lendemain du jour où on les a rendus, puis encore on sait qu'ils cachent ordinairement quelque secret de famille qu'on ne doit pas pénétrer. Il n'y a que moi qui ai conservé mémoire de ce malheureux.

LA MARQUISE

Comment cela?

EMMANUEL.

Pour penser de temps en temps que j'aurais dû peut-être, pour me venger de lui, employer d'autres armes que celles...

LA MARQUISE, *se levant.*

Mon fils, ne parlez pas ainsi, si vous ne voulez pas me faire mourir.

EMMANUEL, *passant la main sur son front.*

Vous avez raison, ma mère, ce qui est fait est fait, n'y pensons plus.

LA MARQUISE.

Donc, il ne sait rien?

EMMANUEL.

Rien; mais voulez-vous que je vous dise ma pensée, madame? c'est que, sût-il tout...

LA MARQUISE.

Eh bien?

EMMANUEL.

Je le crois assez philosophe pour que ce qu'il apprendrait n'influât aucunement sur la détermination qu'il a prise.

LA MARQUISE.

Alors il est ruiné?

EMMANUEL.

Comme toute notre jeune noblesse à peu près; mais par Monsieur, de la maison duquel il est, il peut beaucoup.

LA MARQUISE.

C'est bien, nous sommes assez riches pour refaire sa fortune sans qu'il y paraisse à la nôtre; puis (*elle prend la main de son fils*) ce mariage assure le bonheur de mes enfans, ou de l'un d'eux du moins; je ne veux pas les enchaîner éternellement dans un vieux château de la Bretagne, loin de tout plaisir, près d'un père privé de sa raison, qui refuse de les voir, et qui, les vît-il, ne les reconnaîtrait plus peut-être; c'est à moi, qui suis vieille et triste, de veiller sur le vieillard mourant à l'ombre de ces vieux murs, et c'est à vous, mes enfans, dont la vie est jeune et gaie, d'aller chercher le soleil et le bonheur.

EMMANUEL, *lui baisant la main.*

Oui, ma mère, oui, je sais que vous avez juré d'être l'exemple de tous les dévouemens, le modèle de toutes les vertus; je sais que vous regarderez ce nouveau sacrifice comme un devoir à accomplir et voilà tout: il n'y a donc que ma sœur qui puisse détruire par son obstination...

LA MARQUISE.

Votre sœur pensera que sa soumission seule peut me faire oublier sa faute, et soyez tranquille, elle obéira.

EMMANUEL.

Pardon, ma mère, si j'insiste tant pour voir s'accomplir un projet qui m'éloigne de vous; mais vous comprenez que mon obscurité me pèse, que mon nom, que mes ancêtres ont rendu si grand, et vous si respectable, chaque fois qu'il est prononcé, bourdonne à mes oreilles comme un reproche. A mon âge mon aïeul était mestre de camp; mon père, premier écuyer du roi. Il y a dans la seigneurie des blasons qui ne peuvent pas s'effacer; il y a dans le ciel des étoiles qui ne doivent point s'éteindre. Et cependant mon père, malade depuis vingt ans, et depuis vingt ans éloigné de la cour, a été complètement oublié du vieux roi à sa mort et du jeune roi, à son avénement au trône. Vos soins pour le marquis vous ont enchaînée au chevet de son lit, depuis l'heure où il a perdu sa raison; pendant ce temps vos anciens amis disparaissent, morts ou oubliés; de nouvelles tiges poussent à la place des vieux troncs: si bien que lorsque je reparus à Versailles, à peine si notre nom, le nom des marquis d'Auray, était connu de cette jeune cour.

LA MARQUISE.

Et cependant, croyez-moi, mon fils, nul n'a fait plus que je n'ai fait, sinon pour y ajouter un nouveau lustre, du moins pour lui conserver son ancienne pureté.

EMMANUEL.

Madame!...

LA MARQUISE, *vivement.*

Cependant soyez tranquille, ce nom résonnera encore assez haut, je l'espère, pour que les oreilles royales puissent l'entendre sans se baisser. Mais à propos de leurs majestés, j'espère que la bénédiction de Dieu se répand toujours sur elles et sur la France!

EMMANUEL.

Et qui pourrait porter atteinte à leur bonheur? Louis XVI, jeune et bon, Marie-Antoinette, jeune et belle, entourés d'une brave noblesse, aimés d'un peuple loyal! Dieu merci, le sort les a placés hors d'atteinte de toute infortune.

LA MARQUISE, *tristement.*

Personne n'est placé, mon fils, au-dessus des erreurs et des faiblesses humaines: aucun cœur, fût-il caché sous la pourpre, n'est à l'abri des passions: aucune tête, fût-elle couronnée, ne peut répondre que ses cheveux ne blanchiront pas en une nuit. Ils sont entourés de leur noblesse, dites-vous? (*allant ouvrir une croisée*) voyez ces arbres, au printemps aussi ils étaient entourés de leurs feuilles, et les premiers vents de l'hiver se sont fait sentir à peine que les voilà nus et dépouillés. Ils sont aimés d'un peuple fidèle: voyez cette mer, elle est calme, elle est paisible; demain, cette nuit, dans une heure peut-être, le souffle de l'ouragan nous apportera les cris de mort des malheureux qu'elle engloutira. Quoique éloignée du monde, d'étranges bruits arrivent parfois à mon oreille; ne s'élève-t-il pas une secte philosophique, qui a entraîné dans ses erreurs quelques hommes de nom? ne parle-t-on point d'un monde tout entier, qui, comme une île flottante, s'est détaché de la mère-patrie? d'enfans rebelles qui refusent de reconnaître leur père? d'un peuple qui s'intitule nation? n'ai-je pas entendu dire que des gens de race avaient traversé l'océan, pour offrir à des révoltés des épées que leurs ancêtres avaient l'habitude de ne tirer du fourreau qu'à la voix de leurs souverains légitimes? Et ne m'a-t-on pas dit encore, ou bien n'est-ce qu'un rêve de ma solitude? que le roi Louis XVI et la reine Marie-Antoinette, oubliant eux-mêmes que les souverains sont une famille de frères,

avaient autorisé ces migrations armées, et donné des lettres de marque à je ne sais quel pirate?

EMMANUEL.

Tout cela est vrai, madame.

LA MARQUISE, *solennellement.*

Dieu veille donc sur leurs majestés le roi et la reine de France!

Elle sort lentement et sans se retourner.

SCENE III.

EMMANUEL, *puis* JASMIN.

EMMANUEL, *seul, regardant s'éloigner sa mère.*

C'est ce vieux château qui lui donne ces idées tristes et lugubres, et je ne sais moi-même pourquoi : mais on dirait qu'il a été commis ici quelque crime qui pèse sur la conscience de ceux qui l'habitent. Je ne crois plus à l'avenir dès que j'y rentre. Quand donc le quitterai-je, bon Dieu!

JASMIN, *présentant une carte à son maître.*

Pour monsieur le comte.

EMMANUEL.

Une carte. M. Paul... Qu'est-ce que M. Paul?

SCENE IV.

LES MÊMES, PAUL JONES.

PAUL.

C'est moi, monsieur.

EMMANUEL, *avec hauteur.*

Il paraît, monsieur, que vous désirez vivement me parler?

PAUL, *s'inclinant.*

J'avoue, monsieur le comte, que j'attache un grand prix à l'entretien que vous allez, j'espère, me faire l'honneur de m'accorder.

EMMANUEL.

Vous avez une manière de demander les choses, monsieur, qui éloigne jusqu'à la chance d'un refus. Veuillez vous asseoir, si cette conférence doit durer long-temps

PAUL, *s'asseyant tranquillement.*

Volontiers, car j'ai beaucoup de choses à vous dire.

EMMANUEL.

Parlez, monsieur.

PAUL.

Faites sortir votre valet.

EMMANUEL, *à Jasmin.*

Laisse-nous. (*Jasmin sort; à Paul.*) Maintenant j'espère que vous me direz d'abord, et avant d'entamer cet entretien, à qui j'ai l'honnneur de parler?

PAUL.

C'est trop juste, monsieur; je suis le capitaine dont le vaisseau a transporté à Cayenne le jeune Lusignan.

EMMANUEL, *se courbant pour le regarder.*

Impossible!

PAUL, *toujours assis et avec nonchalance.*

Il est vrai que l'avant dernière fois que nous nous vîmes, lorsqu'à Brest vous me fîtes l'honneur de me rendre visite à mon bord, je portais de longs cheveux noirs, coupés carrément, un large chapeau de paille et le palletot de marin, tout cela change un homme, surtout lorsqu'il ajoute à ce costume un accent bas-breton fortement prononcé.

EMMANUEL, *le regardant fixement.*

Effectivement, monsieur, je crois me rappeler que sous ce large chapeau dont vous me parlez, je vis briller des yeux pareils aux vôtres, je ne les ai point oubliés; puis ce capitaine se faisait appeler du nom sous lequel vous vous présentez chez moi, monsieur Paul... (*Paul s'incline*) mais c'est l'avant-dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, m'avez-vous dit? aidez mon souvenir, monsieur, je vous prie, car je ne me rappelle pas quelle fut la dernière.

PAUL.

La dernière, monsieur le comte, ce fut il y a huit jours, à Paris, dans un assaut d'armes chez le fils du ministre de la marine; cette fois, j'étais en officier anglais et m'appelais Jones; je portais des cheveux blonds, un habit rouge, un pantalon collant; j'eus l'honneur de faire des armes avec vous, monsieur le comte, et de vous boutonner trois fois, sans que vous me touchiez une seule.

EMMANUEL.

C'est étrange; oui, voilà bien le même regard, et cependant ce n'est point le même personnage.

PAUL.

C'est que Dieu a voulu que le regard de l'homme fût la seule chose qu'il ne pût déguiser, c'est pour cela qu'il y a mis une étincelle de sa flamme. Le capitaine Paul est le même que l'anglais Jones, et l'anglais Jones est le gentilhomme que vous avez devant les yeux.

EMMANUEL.

Et aujourd'hui, monsieur, que vous plaît-il d'être?

PAUL.

Moi-même : car aujourd'hui je n'ai aucun motif pour me cacher. Cependant, si vous avez quelque préférence pour une nation, je serai ce que vous voudrez... Français, Américain, Anglais ou Espagnol. Dans laquelle de ces langues vous plaît-il que je continue cette conversation?

EMMANUEL.

Quoique quelques-unes d'entre elles me soient comme à vous familières, je choisirai le français, monsieur, c'est la langue des explications courtes et concises.

PAUL, *avec mélancolie.*

Soit, monsieur le comte; cette langue est aussi celle que je préfère; car je suis né sur la terre de France. Le soleil de France est le premier qui ait réjoui mes yeux, et quoique bien souvent j'aie vu des terres plus fertiles et un soleil plus bril-

lant, il n'y a jamais eu pour moi qu'une terre et qu'un soleil.

EMMANUEL, *avec ironie.*

Votre amour national vous fait oublier, monsieur, le sujet auquel je dois l'honneur de votre visite.

PAUL.

Vous avez raison... Il y a donc deux ans qu'en vous promenant dans le port de Brest, vous vîtes parmi ses nombreux vaisseaux un brick, à la carène étroite, aux matéraux élancés, et vous vous dites : Il faut que le capitaine de ce bâtiment ait de puissans motifs pour faire le commerce avec un navire qui porte tant de toile et si peu de bois. — De là, naquit dans votre esprit l'idée que j'étais un corsaire, un pirate, un flibustier... que sais-je?...

EMMANUEL.

Me suis-je trompé?

PAUL.

Je crois vous avoir déjà exprimé mon admiration, monsieur le comte, pour la perspicacité avec laquelle vous jugiez au premier coup d'œil les hommes et les choses.

EMMANUEL.

Trêve de complimens, monsieur; venons au fait!...

PAUL.

Dans cette persuasion, vous descendîtes donc à mon bord, et vous trouvâtes dans l'entre-pont le capitaine Paul... Vous étiez porteur d'une lettre du ministre de la marine qui ordonnait à tout officier au long cours, requis par vous, de conduire à Cayenne le nommé Lusignan, coupable d'un crime d'état.

EMMANUEL.

C'est vrai.

PAUL.

J'obéis, monsieur, car je naviguais alors sous le pavillon de France, et j'ignorais... (*Ici Emmanuel se lève et s'approche de Paul*) que le nommé Lusignan n'avait commis d'autre crime que d'avoir été l'amant heureux de Mlle Marguerite d'Auray, votre sœur.

EMMANUEL, *lui posant la main sur l'épaule.*

Monsieur!...

PAUL, *se levant et prenant négligemment un des pistolets.*

Vous avez là de belles armes, monsieur le comte!

EMMANUEL.

Et qui sont toutes chargées, monsieur.

PAUL.

Portent-elles juste?

EMMANUEL.

Si vous voulez accepter une promenade avec moi, c'est un essai que nous pourrons faire ensemble.

PAUL.

Merci, monsieur le comte. Je connais ces pistolets; ils sortent de la boutique d'un maître allemand très-estimé. J'en ai gagné une paire à peu près pareille à Saint-Georges; vous savez, le colonel du régiment américain? Il avait parié couper douze balles de suite sur la lame d'un couteau; il n'en a pardieu pas manqué une.

EMMANUEL.

Et comment avez-vous gagné, alors?

PAUL.

Je les ai coupées plus au milieu.

EMMANUEL.

Cela ne change rien à la proposition que j'ai eu l'honneur de vous faire, monsieur. Vous êtes un habile tireur, voilà tout.

PAUL, *avec distraction.*

Que voulez-vous? pendant nos longs jours de calme, lorsqu'aucun souffle de vent ne ride ce miroir de Dieu qu'on appelle la mer, nous autres marins, isolés et solitaires, nous sommes obligés d'accepter les distractions qui viennent au-devant de nous: alors nous exerçons notre adresse sur les hirondelles fatiguées qui se posent au bout de nos vergues, ou sur les goëlands aux longues ailes, dont le cri plaintif nous annonce en passant le retour de la brise, et voilà comment nous arrivons à une certaine force sur des exercices qui paraissent d'abord si étrangers à notre profession.

EMMANUEL, *après un instant de silence.*

Continuez, monsieur.

PAUL.

C'était un bon et brave jeune homme que ce Lusignan! Il me raconta son histoire, comment cet amour ardent, profond, irrésistible leur était venu dans le cœur, comme à Paolo et à Francesca, comme à Roméo et à Juliette, et comment votre sœur lui répéta ces paroles de la jeune fille de Vérone : Je serai à toi ou à la tombe.

EMMANUEL, *les dents serrées.*

Et elle ne lui a que trop bien tenu parole.

PAUL.

Il me dit leurs amours long-temps chastes comme ceux des anges; ces projets que tout jeune homme nourrit, de se faire un nom comme celui (*riant*) d'Alexandre ou de Dante, pour venir le déposer aux pieds de celle qu'il aime; ses longues et respectueuses instances près de votre mère, ses refus hautains et vos railleries amères, qu'il supporta comme si le cœur d'un homme avait cessé de battre dans sa poitrine; il me dit ses douleurs, ses larmes, son désespoir, lorsque votre sœur lui ordonna en pleurant de quitter la Bretagne; il me dit cette nuit d'adieux, d'agonie, de sanglots.

EMMANUEL.

Et de honte!

PAUL.

Oui, n'est-ce pas? Vous appelez cela de la honte, vous autres gens vertueux, quand une pauvre enfant, que tout entraîne et que rien ne soutient, cède à l'âge, à la séduction, à l'amour! Oui, ils se séparèrent; mais elle avait succombé, votre mère, qui eût sauvé l'honneur de sa fille, peut-être, si des devoirs sacrés ne l'eussent éloignée d'elle, car je sais les vertus de votre mère,

comme je sais les malheurs de votre sœur : c'est une femme hautaine et sévère, plus sévère peut-être que ne devrait l'être une créature humaine, qui n'a sur les autres que l'avantage de n'avoir jamais failli; votre mère, dis-je entendit une nuit des cris étouffés, elle entra dans la chambre de votre sœur, s'avança pâle et muette vers son lit, arracha froidement de ses bras un enfant qui venait de naître, et sortit pâle et muette, ainsi qu'elle était entrée, impassible comme une statue et comme une statue, sans desserrer ses lèvres de pierre; quant à la pauvre Marguerite, elle ne poussa pas une plainte, elle ne jeta pas un cri; elle s'était évanouie en apercevant la marquise. Est-ce cela, monsieur le comte? suis-je bien informé? ou bien ai-je oublié quelques détails de cette terrible histoire?

EMMANUEL.

Aucun.

PAUL.

C'est qu'ils sont consignés dans ces lettres de otre sœur, qu'au moment de se séparer de moi pour prendre place parmi des brigands et des assassins, Lusignan m'a remises, afin que je les fisse passer à celle qui les a écrites.

EMMANUEL.

Donnez-les-moi donc, monsieur, et je vous jure qu'elles seront fidèlement rendues à celle qui a eu l'imprudence!...

PAUL.

De se plaindre à la seule personne qui l'aimât au monde, n'est-ce pas? Imprudente fille, à qui une mère arrache l'enfant de son cœur, et qui verse ses larmes amères dans le cœur du père de son enfant! Imprudente sœur, qui, n'ayant pas trouvé dans son frère, appui contre l'abandon de son père et la tyrannie de sa mère, a compromis sa noble famille en signant d'un nom de race des lettres qui peuvent... comment appelez-vous cela, vous autres nobles?... tacher son écusson, n'est-ce pas?

EMMANUEL, *avec impatience.*

Mais, puisque vous connaissez si bien l'importance de ces papiers, accomplissez donc la mission dont vous êtes chargé en les remettant soit à ma sœur, soit à ma mère, soit à moi.

Il lui tend la main.

PAUL.

J'étais débarqué à Brest avec cette intention, monsieur; mais voilà qu'il y a quinze jours à peu près, en entrant dans une église...

EMMANUEL, *avec ironie.*

Dans une église?

PAUL.

Oui, monsieur.

EMMANUEL.

Et pourquoi faire?

PAUL.

Pour prier.

EMMANUEL.

Monsieur le capitaine Paul croit en Dieu?

PAUL.

Si je n'y croyais pas, monsieur, qui donc invoquerais-je pendant la tempête?

EMMANUEL, *avec impatience.*

Si bien que dans cette église?...

PAUL.

J'ai entendu un prêtre annoncer le prochain mariage de M. le baron de Lectoure avec noble demoiselle Marguerite d'Auray.

EMMANUEL.

Et qu'a trouvé d'étonnant à cela monsieur le capitaine Paul?

PAUL.

Rien, comte. Mais un sentiment de compassion bizarre m'a pris au cœur: j'ai pensé que puisque tout le monde, et même sa mère, oubliait le pauvre orphelin (car je présume que c'est de son plein gré, et sans y être forcée, que votre sœur épouse le baron de Lectoure), il fallait que je m'en souvinsse, moi; que c'était un baptême de larmes assez grand que d'entrer dans le monde sans nom et sans famille, pour n'y pas vivre du moins sans fortune. Dans la position où vous êtes et avec les projets d'ambition qui se rattachent pour vous à l'alliance de M. de Lectoure, ces lettres valent bien cent mille livres, n'est-ce pas, monsieur le comte? et cette somme ne fera qu'une bien légère brèche au demi-million de rente qui compose votre fortune.

EMMANUEL.

Mais qui m'assure, monsieur, que ces cent mille livres?...

PAUL.

Vous avez raison, monsieur; aussi n'est-ce que contre une obligation au nom du jeune Hector de Lusignan que j'échangerai ces lettres.

EMMANUEL.

Puisque ce n'était purement et simplement qu'une affaire d'argent que nous avions à traiter ensemble, il fallait vous épargner, monsieur, la peine de me raconter cette longue histoire, et commencer par où nous avons fini, ou mieux encore, m'envoyer un homme d'affaires. La famille d'Auray a toujours réservé chaque année, pour ses aumônes, le double de la somme que vous réclamez.

Il s'approche de la table et écrit.

JASMIN, *entrant.*

Monsieur le comte.

EMMANUEL.

Je n'y suis pas, je n'y suis pour personne, laissez-moi.

JASMIN.

La sœur de monsieur le comte.

EMMANUEL.

Qu'elle revienne plus tard.

JASMIN.

Elle désire parler à M. le comte, à l'instant même.

PAUL.

Qu'à cela ne tienne, monsieur, je reviendrai un autre jour.

EMMANUEL.

Non pas, s'il vous plaît, capitaine Paul, termi-

nons cette affaire pendant que nous y sommes. Je vais recevoir ma sœur; mais, comme il est parfaitement inutile qu'elle vous voie, entrez dans ce cabinet, vous y trouverez une bibliothèque.

PAUL.

Faites, monsieur.

Il entre dans le cabinet à gauche de l'acteur.

EMMANUEL, *à Jasmin.*

Ouvrez à ma sœur.

SCÈNE V.

EMMANUEL, MARGUERITE, PAUL, *dans le cabinet.*

EMMANUEL.

Venez, Marguerite, et dites vite ce que vous avez à me dire; je suis en affaires.

MARGUERITE.

Il y a un temps, Emmanuel, où, en nous revoyant après deux mois d'absence, nous nous serions jetés dans les bras l'un de l'autre.

EMMANUEL.

Oui; mais depuis cette époque tant de choses ont passé entre nous!

MARGUERITE.

Qui peut donc passer entre deux enfans de la même mère? qui peut séparer le sang du sang, le frère de la sœur?

EMMANUEL.

Une faute.

MARGUERITE.

Vous êtes cruel, mon frère: vous savez que je ne puis implorer mon père, vous savez que devant ma mère je tremble à n'oser dire une parole, vous savez que mon seul espoir est en vous; vous me voyez entrer, non pas comme une sœur devrait entrer chez son frère, non pas la joie dans le regard, le sourire sur les lèvres, mais les larmes aux yeux, la prière à la bouche, comme un suppliant entrerait chez son juge, et d'un mot que vous laissez tomber sur ma tête, voilà que vous me ployez à vos pieds.

EMMANUEL.

Que voulez-vous?

MARGUERITE.

Je veux savoir si ce que l'on dit est vrai.

EMMANUEL.

Que dit-on?

MARGUERITE.

Que demain soir...

EMMANUEL.

Après?

MARGUERITE.

M. le baron de Lectoure...

EMMANUEL.

Sera ici, c'est vrai.

MARGUERITE.

Oh! mon Dieu!

EMMANUEL.

J'espérais qu'en prenant la précaution d'annoncer deux mois d'avance son arrivée vous auriez eu le temps de vous y préparer.

MARGUERITE.

Si menacé qu'on soit, l'on espère toujours, et l'on a vu des condamnés obtenir leur grâce au pied même de l'échafaud. (*Suppliante.*) Emmanuel!

EMMANUEL.

Eh bien?

MARGUERITE.

Ne comprends-tu pas? oh! si Dieu avait voulu que je pusse t'épargner un chagrin, comme tu peux m'épargner un malheur; si tu m'avais priée comme je te prie, si je n'avais eu qu'un mot à dire, non pas pour te rendre heureux, je n'aspire plus au bonheur, mais pour te sauver du désespoir... oh! avec quelle reconnaissance j'aurais béni le ciel en prononçant ce mot!

EMMANUEL.

Cela ne dépend pas de moi... c'est une chose que mon père désire, un projet arrêté par ma mère, une alliance nécessaire à l'honneur de notre famille.

MARGUERITE.

Une chose que mon père désire!... plût à Dieu qu'il put désirer quelque chose, pauvre père!... et que je pusse mourir pour cette chose... un projet arrêté par ma mère... oh! celui qui lui a suggéré ce projet obtiendrait, je crois, bien facilement qu'elle y renonçât... une alliance nécessaire à l'honneur de notre famille... grâce au ciel, notre famille est assez puissante de nom et de richesse pour qu'elle ne reçoive aucun nouveau lustre de l'alliance même d'un prince! Ce n'est pas tout cela, Emmanuel... non, ce n'est pas tout cela... Vous avez fait marché de moi, n'est-ce pas? vous m'avez vendue au compte de votre ambition, dites? vous m'avez troquée contre une croix et un brevet, et vous vous êtes dit: C'est une enfant qui obéira; d'ailleurs, si elle résistait, je me ferais une arme de son isolement et de son malheur pour tuer sa volonté... vous vous êtes trompé, Emmanuel, c'est dans mon malheur même que je trouverai ma force; c'est dans mon isolement que je puiserai ma résistance.

EMMANUEL.

Ainsi, vous êtes décidée à désobéir à votre mère?

MARGUERITE.

La nuit où je vis pour la dernière fois celui que je ne reverrai plus, un prêtre nous attendait pour nous unir; Lusignan était à mes pieds, fou, délirant, désespéré, disant que je ne l'aimais pas; je refusais de le suivre, car je ne voulais pas désobéir à ma mère; mais aussi, pendant cette même nuit, je lui jurai que si je n'étais pas à lui, je ne serais à nul autre, le serment que j'avais fait au père, je l'ai répété depuis sur la tête de mon fils, et maintenant, c'est non seulement un serment d'amante, mais encore un serment de mère.

EMMANUEL.

Alors, c'est une guerre déclarée?

MARGUERITE.

Que Dieu, je l'espère, me donnera la force de soutenir. Adieu, Emmanuel, sois heureux.

EMMANUEL, *la regardant s'éloigner.*

Adieu, pauvre roseau qui te crois un chêne; oh! quand la main de ma mère va s'appesantir sur toi, comme tu courberas la tête, comme tu plieras les genoux! (*Apercevant Paul à la porte de la bibliothèque.*) Ah! vous voilà monsieur! préparez vos lettres, et je vais vous signer l'obligation que vous demandez.

Il va vers la table.

PAUL.

C'est inutile, monsieur le comte.

EMMANUEL, *vivement.*

Comment cela?

PAUL.

Je donnerai les cent mille livres à votre neveu, et je me chargerai de trouver un mari à votre sœur.

EMMANUEL, *bondissant.*

Mais qui êtes-vous donc, monsieur, qui disposez ainsi de ma famille?

PAUL, *s'éloignant.*

Qui je suis? je vous le dirai demain, car je dois l'apprendre ce soir.

EMMANUEL, *l'arrêtant.*

Et vous me donnez votre parole d'honneur que je vous reverrai demain?

PAUL, *se dégageant.*

Je vous la donne.

Il sort.

EMMANUEL, *seul.*

Ce que je vois de plus clair dans tout cela, c'est que voilà un homme avec lequel je me brûlerai certainement la cervelle!...

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Une chambre au rez-de-chaussée, chez Louis Achard, à deux cents pas du château d'Auray; une porte au fond qui, lorsqu'elle est ouverte, laisse apercevoir les arbres d'un parc; à droite du spectateur, une fenêtre; à gauche, une porte donnant dans une deuxième chambre.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, ACHARD.

Au lever du rideau, la marquise seule est assise près d'une table à gauche de l'acteur; une bible ouverte est sur cette table; la marquise réfléchit profondément, son grand voile noir l'enveloppe presque entièrement et retombe jusqu'à terre; Achard entre, et, apercevant la marquise, il va à elle.

ACHARD.

Madame la marquise...

LA MARQUISE, *relevant la tête.*

C'est vous, Achard, je vous attends depuis une demi-heure; où donc étiez-vous?

ACHARD.

Si madame la marquise avait voulu faire cinquante pas de plus, elle m'aurait trouvé sous le grand chêne près de la porte du parc.

LA MARQUISE.

Vous savez que je ne vais jamais de ce côté.

ACHARD.

Et peut-être avez-vous tort, madame : il y a quelqu'un au ciel qui a droit à nos prières communes, et qui s'étonne peut-être de n'entendre que celles du vieil Achard.

LA MARQUISE.

Qui vous dit que je ne prie pas de mon côté, et qui vous fait croire que les morts exigent que l'on soit sans cesse agenouillé sur leur tombe?

ACHARD.

Rien! je crois seulement que si quelque chose de nous vit encore sous la terre, ce quelque chose tressaille de plaisir au bruit des pas de ceux que nous avons aimés pendant notre vie.

LA MARQUISE.

Mais si cet amour fut un amour coupable?

ACHARD.

Croyez-vous que la mort et le sang ne l'aient pas expié? Dieu fut alors un juge trop sévère pour n'être pas aujourd'hui un père indulgent.

LA MARQUISE.

Oui, Dieu pardonne peut-être, parce que la toute-puissance est la toute-bonté, mais croyez-vous que si le monde savait ce que Dieu sait, il pardonnerait comme Dieu.

ACHARD.

Le monde, oui, voilà le grand mot sorti de votre bouche : le monde! c'est à cette idole que votre orgueil a tout sacrifié, madame; sentiment d'amante, sentiment d'épouse, sentiment de mère; le monde! c'est lui qui vous a fait revêtir ce vêtement de deuil, derrière lequel vous avez espéré lui cacher vos remords; et vous avez eu raison, car il a pris vos remords pour des vertus.

LA MARQUISE, *se levant.*

Vous parlez au nom des autres avec une amertume qui ferait croire que vous avez personnellement des reproches à me faire. Achard, aurais-je manqué à quelques-uns des devoirs que je crois avoir à remplir envers vous? les gens qui vous servent par mes ordres n'ont-ils pas eu pour vous le respect et l'obéissance que je leur recommande?

Vous savez qu'alors vous n'auriez qu'à dire un mot...

ACHARD.

Pardonnez-moi, madame, c'est de la tristesse, et non de l'amertume ; c'est l'effet de l'isolement et de la vieillesse. Vous devez savoir ce que c'est que des pensées qui s'aigrissent sur votre conscience, ce que c'est que des larmes qui vous retombent sur le cœur ; non, depuis que par un sentiment dont je vous suis reconnaissant, sans chercher à l'approfondir, vous vous êtes chargée de veiller vous-même à ce que rien ne me manquât, vous n'avez pas un seul jour oublié votre promesse, et j'ai même, comme le vieux prophète, parfois vu venir un ange pour messager.

LA MARQUISE.

Oui, je sais que Marguerite accompagne souvent le domestique chargé de votre service, et j'ai vu avec plaisir les soins qu'elle vous rendait.

ACHARD.

Mais, à mon tour, je n'ai pas manqué à mes devoirs non plus, je l'espère ; depuis vingt ans j'ai vécu loin des hommes, et j'ai écarté tout être vivant de cette chaumière ; tant je craignais pour vous, le délire de mes veilles ou l'indiscrétion de mes nuits.

LA MARQUISE.

Oui, le secret a été bien gardé ; mais ce n'est qu'un motif de plus pour moi de craindre de perdre en un jour le fruit de vingt années : croyez-moi, plus sombres, plus isolées et plus terribles encore que les vôtres, nul n'a rien su de cette terrible histoire, mais à quel prix ! comprenez-vous ce que c'est que de veiller depuis vingt ans sur un insensé, qui, chaque fois qu'il reprend une lueur de raison, me reproche ma faute, et chaque fois qu'il retombe dans sa folie, répète dix fois le jour ces paroles, avec lesquelles sans doute l'ange du jugement dernier me réveillera dans ma tombe ?

ACHARD.

Et moi aussi, madame, je les ai entendues ces paroles; car j'étais là lorsqu'il expira en les prononçant.

LA MARQUISE.

Voilà pour l'épouse ; mes enfans éloignés de moi pour les éloigner de leur père, mes enfans qui ne me connaissent que par la terreur que je leur inspire, mes enfans qui, lorsque je leur ouvre les bras, tombent à mes genoux et m'appellent madame... voilà pour la mère.

ACHARD.

Vous ne me parlez là que de ceux qui savent que vous êtes leur mère.

LA MARQUISE, *tressaillant*.

Achard !

ACHARD.

N'est-ce pas vous avez tressailli ainsi plus d'une fois, en pensant qu'il y avait dans le monde un homme qui viendrait un jour me demander ce secret auquel vous avez tout sacrifié, et qu'à cet homme je n'avais le droit de rien taire ? mais rassurez-vous, madame, depuis l'âge de quinze ans, vous le savez, cet homme, cet enfant s'est échappé de la pension où on l'élevait en Écosse, et depuis cette époque, nul n'en a entendu parler ; il aura oublié la lettre de son père, il aura perdu le signe à l'aide duquel il devait se faire reconnaître ; ou mieux encore, peut-être n'existe-t-il même plus.

LA MARQUISE.

Vous êtes cruel, Achard, de dire une pareille chose à une mère, et vous ne connaissez pas encore tout ce que le cœur d'une femme porte en lui de secrets bizarres et de contradictions étranges : ne puis-je donc être tranquille si mon enfant n'est mort, et un secret qu'il a ignoré vingt-cinq ans devient-il à vingt-cinq si important à son existence, qu'il ne puisse vivre si ce secret ne lui est revélé ? Achard, mon vieil ami, ne pourrait-on lui dire que sa mère est allée rejoindre son père au ciel ; mais qu'en mourant elle l'a légué à son amie, la marquise d'Auray, dans laquelle il retrouverait une seconde mère ?

ACHARD.

Oui, vous pourriez lui dire cela, vous, et je vous connais, vous le lui diriez d'une voix ferme, vous pourriez le voir avec des yeux secs et un cœur tranquille, je le sais, vous pourriez, je n'en doute pas, lui parler sans que vos premiers mots soient : Mon enfant ! et cependant c'est le fils d'un homme que vous avez assez aimé, pour que cet amour vous fit oublier les devoirs les plus sacrés, et cependant il y a vingt ans que vous n'avez vu ce fils. Oh ! vous avez du pouvoir sur vos sentimens, vous ; mais moi, moi, si je le revoyais, je ne pourrais que me jeter dans ses bras en disant : Henri ! mon bon Henri !

LA MARQUISE.

Mais vous, vous n'avez rien à cacher, quarante ans d'une réputation sans tache ne sont point ternis par ce mot : Mon enfant ! Vous ne vous appelez pas d'Auray, vous n'avez pas un nom, reçu de nobles aïeux, à garder et à transmettre à de nobles descendans. Écoutez, Achard, je suis venue pour vous parler de cela, je suis venue pour vous dire : Prenez pitié de moi.

ACHARD.

Aussi fidèle que j'ai été aux promesses faites à Mme la marquise d'Auray, aussi fidèle je serai à celles faites au comte de Morlaix, le jour où son fils et le vôtre viendra me présenter le gage de reconnaissance et réclamer son secret, je le lui dirai, madame; quant aux papiers qui la constatent, vous savez qu'ils ne doivent lui être remis qu'après la mort de votre mari; le secret est là, (*il montre son cœur*) nul pouvoir humain ne peut l'empêcher ni le forcer d'en sortir. Ces papiers sont dans une armoire près de mon lit, et la clef ne me quitte jamais, il n'y a donc qu'un vol ou un assassinat qui puisse me les enlever.

LA MARQUISE.

Mais vous pouvez mourir avant le marquis, que deviendront alors ces papiers?

ACHARD.

Le prêtre qui m'assistera à mes derniers momens les recevra sous le sceau de la confession.

LA MARQUISE.

Ainsi la chaîne de mes angoisses se prolongera jusqu'à ma mort, et le dernier anneau en sera scellé dans mon cercueil; il y a dans le monde un homme, un seul peut-être, que ni larmes, ni prières, ni argent ne peuvent fléchir, et il faut que Dieu place ce rocher sur ma route, et que l'orage me pousse sur lui jusqu'à ce que je m'y brise; tu tiens mon secret entre tes mains, tu peux en faire ce que tu voudras, tu es le maître et moi l'esclave. Adieu.

ACHARD.

Madame la marquise veut-elle que je l'accompagne jusqu'au château?

LA MARQUISE.

Merci.

Elle sort.

SCENE II.

ACHARD, *seul.*

Oui, je sais que vous avez un cœur insensible à toute autre crainte qu'à celle que Dieu vous a mise au cœur pour remplacer le remords; mais celle-là tient largement lieu de toutes les autres, et c'est acheter cher une réputation de vertu! Il est vrai que celle de la marquise d'Auray est si bien établie, que si la vérité sortait de la terre ou descendait du ciel, je crois qu'elle serait traitée de calomnie; enfin, Dieu peut ce qu'il veut, et ce qu'il fait est écrit long-temps d'avance dans sa sagesse éternelle.

SCENE III.

ACHARD, PAUL, *entrant.*

PAUL.

Bien dit, vieillard: il y a plus de grandeur dans la résignation qui plie que dans la philosophie qui doute: c'est une maxime que pour mon bonheur éternel j'aurais voulu avoir moins souvent à la bouche et plus souvent au cœur.

ACHARD.

Pardon, monsieur; mais qui êtes-vous?

PAUL.

Pour le moment, je suis un enfant de la république de Platon, ayant le genre humain pour frère, le monde pour patrie, et pour toute place au soleil le nid que je m'y suis bâti moi-même.

ACHARD.

Mais que cherchez-vous?

PAUL.

Je cherche à vingt lieues de Brest et à deux cents pas du château d'Auray, une chaumière qui ressemble diablement à celle-ci, et un vieillard qui pourrait bien être vous.

ACHARD.

Et comment se nomme ce vieillard?

PAUL.

Louis Achard.

ACHARD.

Vous ne vous trompez pas; c'est moi-même.

PAUL, *ôtant son chapeau.*

Que la bénédiction du ciel descende sur vos cheveux blancs, car voilà une lettre que je crois de mon père et qui dit que vous êtes un honnête homme.

ACHARD, *ému.*

Et cette lettre, ne renferme-t-elle rien?

PAUL.

Si fait, quelque chose comme une moitié de pièce d'or, dont vous devez avoir l'autre.

ACHARD, *tendant la main et prenant machininalement la pièce et la lettre.*

Oui, oui, c'est bien cela, et plus que cela encore, c'est la ressemblance extraordinaire. Enfant, oh! oh! mon Dieu! mon Dieu.

PAUL.

Qu'avez-vous?

ACHARD.

Ne comprenez-vous pas que vous êtes le portrait, oh! mais le portrait vivant de votre père, et que votre père, je l'aimais à lui donner mon sang, ma vie! comme je le ferais pour toi, jeune homme, si tu me les demandais.

PAUL.

Embrasse-moi donc, mon vieil ami, car la chaîne des sentimens n'a pas dû se rompre entre la tombe et le berceau, et quel qu'ait été mon père, s'il ne faut, pour lui ressembler, qu'une conscience sans reproche, un courage à toute épreuve et un front qui ne pliera jamais, tu l'as dit, je suis son portrait vivant, et plus encore par l'ame que par le visage.

ACHARD, *le regardant.*

Oui, il avait tout cela, votre père, la même fierté dans le visage et le même feu dans le regard; mais pourquoi ne t'ai-je pas revu plus tôt, jeune homme, il y a eu dans ma vie bien des heures sombres que tu eusses éclaircies?

PAUL.

Pourquoi? parce que cette lettre me disait de te venir trouver quand j'aurais vingt-cinq ans, et que je les ai eus, il n'y a pas long-temps: tiens, il y a une heure.

ACHARD.

Déjà! il y a déjà ving-cinq ans, il me semble que ce fut hier, que vous naquîtes dans cette chaumière et que vous ouvrîtes les yeux dans cette chambre.

PAUL.

Et je les ai habités jusqu'à l'âge de quatre ans, n'est-ce pas?

ACHARD.

Oui.

PAUL.

Eh bien, laisse-moi me souvenir alors, car je me rappelle une chambre que je croyais avoir vue

dans mes rêves, si c'est celle-là, écoute, il doit y avoir un lit avec des tentures vertes au fond...

ACHARD.

Oui.

PAUL.

Un crucifix d'ivoire au chevet...

ACHARD.

Oui.

PAUL.

Une armoire en face, où il y avait des livres, une grande Bible entre autres, avec des gravures.

ACHARD.

La voilà !

PAUL.

C'est elle, c'est elle ! puis une fenêtre d'où l'on distinguait la mer, une île...

ACHARD.

Celle de Noirmoutiers.

PAUL, *se jetant dans l'appartement.*

Ah ! (*Achard veut le suivre*) seul, seul, laisse-moi seul un instant, j'ai besoin d'être seul.

ACHARD, *seul un instant.*

Allons, c'est un brave cœur, merci, mon Dieu, merci !

PAUL, *rentrant.*

C'était la même : après tout, pourquoi cacherais-je ce que j'éprouve ; regarde-moi, vieillard, eh bien, oui, j'ai vu la tempête faire tourbillonner mon vaisseau, et j'ai senti qu'il ne pesait pas plus au souffle de l'ouragan, qu'une feuille desséchée à la brise du soir ; j'ai vu tomber les hommes autour de moi, comme les épis sous la faucille du moissonneur ; j'ai entendu les cris de détresse et de mort de ceux dont la veille j'avais partagé le repas, et, pour aller recevoir leur dernier soupir, j'ai marché à travers une grêle de boulets et de balles sur un plancher où je glissais à chaque pas dans le sang ; mais cette chambre, vieillard, cette chambre dont j'avais si saintement gardé le souvenir, où j'ai reçu les caresses d'un père que je ne reverrai jamais, d'une mère qui ne voudra peut-être plus me revoir, cette chambre, c'est quelque chose d'unique et de sacré comme un berceau, comme un tombe, oh ! il faut que je pleure, ou j'étoufferais.

ACHARD.

Oui, tu as raison ; c'est à la fois un berceau et une tombe, car c'est là que tu es né, et c'est là que tu as reçu les derniers adieux de ton père.

PAUL.

Il est donc mort, et mes pressentimens ne m'avaient pas trompé.

ACHARD.

Il est mort.

PAUL.

Tu me diras comment ?

ACHARD.

Je vous dirai tout.

PAUL.

Dans un instant ! maintenant, je n'ai point la force de t'écouter, laisse-moi me remettre. (*Il ouvre la fenêtre.*) La belle chose qu'un soir d'automne et qu'un soleil qui se couche dans la mer ; cela est calme, comme Dieu, cela est grand comme l'éternité ; je ne crois pas qu'un homme qui a souvent étudié ce spectacle craigne la mort ! mon père est mort avec courage, n'est-ce pas ?

ACHARD.

Certes.

PAUL.

Je me le rappelle, mon père, quoique je n'eusse que quatre ans, lorsque je le vis pour la dernière fois.

ACHARD.

C'était un beau jeune homme comme vous, et justement de votre âge...

PAUL.

Comment se nommait-il ?

ACHARD.

Le comte de Morlaix.

PAUL.

C'est un noble nom parmi les noms de la Bretagne ; et ma mère ?

ACHARD.

Votre mère ! la marquise d'Auray.

PAUL, *bondissant.*

Qu'est-ce que tu dis ?

ACHARD.

La vérité.

PAUL.

Sur Dieu !

ACHARD.

Sur Dieu !

PAUL.

Alors Emmanuel est mon frère et Marguerite ma sœur.

ACHARD.

Les connaissez-vous déjà ?

PAUL.

Tu avais bien raison, vieillard, Dieu peut ce qu'il veut, et ce qu'il fait est écrit long-temps à l'avance dans sa sagesse.

Il tombe sur une chaise et appuie sa tête dans ses mains.

ACHARD.

Votre père et la marquise étaient fiancés l'un à l'autre dès leur jeunesse, je ne sais quelle haine divisa leur famille et les sépara... Le comte de Morlaix partit pour Saint-Domingue, où son père possédait une habitation ; je l'accompagnai, j'étais le fils de celui qui l'avait nourri... J'avais reçu la même éducation que lui ; il m'appelait son frère, et moi seul me souvenais de la distance que la naissance avait mise entre nous.

PAUL.

Brave homme !...

ACHARD.

Au bout de deux ans, il revint et retrouva celle qu'il aimait mariée à un autre ; mais le marquis, appelé à Paris par la charge qu'il occupait près du roi Louis XV, avait été forcé de laisser sa jeune femme trop souffrante pour le suivre dans ce vieux château d'Auray, dont vous apercevez d'ici

les tourelles. (*Paul lève lentement la tête, et fait signe qu'il les voit.*) Quant à moi, pendant ce voyage, mon père était mort, et m'avait laissé cette petite maison avec les terres qui l'entourent; j'en pris possession.

PAUL.

J'écoute.

ACHARD.

Une nuit, il y a vingt-cinq ans de cette nuit, on frappa à cette porte; j'ouvris, et votre père entra, portant dans ses bras une femme dont le visage était voilé. Louis, me dit-il, tu peux faire plus que me sauver la vie et l'honneur, tu peux sauver la vie et l'honneur à celle que j'aime... Monte à cheval, cours à la ville, et dans une heure, sois ici avec un médecin. J'obéis; le docteur fut introduit dans cette chambre, et votre père en ressortit bientôt, emportant dans ses bras et toujours voilée la femme mystérieuse qui venait de vous donner le jour.

PAUL.

Et comment sûtes-vous que cette femme était la marquise d'Auray?

ACHARD.

J'avais offert à votre père de vous garder près de moi; il avait accepté cette offre... de temps en temps il venait passer quelques heures avec vous.

PAUL.

Seul?

ACHARD.

Toujours... seulement, lorsque vous vous promeniez dans le parc et que la marquise vous rencontrait, elle vous faisait signe de venir à elle, et vous embrassait comme un enfant étranger que l'on a plaisir à voir parce qu'il est beau. Quatre ans se passèrent ainsi; puis, une nuit, on frappa de nouveau à cette même porte; c'était encore votre père, il était plus calme, mais plus triste et plus sombre peut-être que la première fois... Louis, me dit-il, je me bats demain, au point du jour avec le marquis d'Auray; c'est un duel à mort, et qui n'aura de témoin que toi seul, c'est chose convenue: donne-moi donc l'hospitalité pour cette nuit, et tout ce qu'il me faut pour écrire, j'obéis. Alors il s'assit devant cette table, sur cette chaise où vous êtes assis vous-même, (*Paul se lève*) et veilla toute la nuit... Au point du jour, il entra dans ma chambre et me trouva debout; je ne m'étais pas couché; quant à vous, vous dormiez dans votre berceau.

PAUL.

Après...?

ACHARD.

Votre père vous regarda tristement... Si je suis tué, me dit-il, comme il pourrait arriver malheur à cet enfant, tu le remettras avec cette lettre à Fild, mon valet de chambre, il est chargé de le conduire en Écosse et de le remettre entre des mains sûres; à vingt-cinq ans, il t'apportera l'autre moitié de cette pièce d'or, te demandera le secret de sa naissance; tu le lui diras. Quant à ces papiers qui la constatent, tu ne les lui remettras qu'après la mort du marquis; maintenant que tout est arrêté, partons, me dit-il. Alors il s'approcha de votre berceau, s'inclina vers vous, et, quoique ce fût un homme, je vis une larme tomber de ses yeux sur votre joue

PAUL, *d'une voix étouffée.*

Continuez.

ACHARD.

Cette larme vous réveilla, vous lui jetâtes vos deux bras au cou, en lui disant: Adieu, père!

PAUL.

J'ai souvent pensé que l'enfance avait des pressentimens de l'avenir; l'enfance et la vieillesse sont près de Dieu!

ACHARD.

Le rendez-vous était dans une allée du parc, à cent pas d'ici; en arrivant, nous trouvâmes le marquis; près de lui, sur un banc étaient des pistolets chargés; les adversaires se saluèrent sans échanger une parole: le marquis montra du doigt les pistolets; chacun s'empara du sien; tous deux allèrent se placer à trente pas de distance, et se mirent à marcher à la rencontre l'un de l'autre... Ce fut un moment terrible, je vous le dis, que celui où je vis le terrain diminuer graduellement entre ces deux hommes; à dix pas d'intervalle, le marquis s'arrêta et fit feu; je regardais votre père, pas un muscle de son visage ne bougea; il continua de marcher jusqu'au marquis, et, lui appuyant son pistolet sur le cœur...

PAUL.

Il ne le tua pas, j'espère!

ACHARD.

Il lui dit: — Vos jours sont à moi, je pourrais les prendre; mais je veux que vous viviez pour me pardonner comme je vous pardonne. — A ces mots, votre père tomba mort, la balle du marquis lui avait traversé la poitrine.

PAUL.

Mon père, mon père!... et il vit, cet homme, n'est-ce pas, Achard, qu'il vit, et que je pourrai venger mon père? n'est-ce pas que nous irons le trouver, et que tu lui diras: C'est son fils, son fils, entendez-vous, son fils! et il faut que vous vous battiez avec lui?

ACHARD.

Dieu s'est chargé de la vengeance; cet homme est fou!

PAUL.

C'est vrai, je l'avais oublié!

ACHARD.

Et, dans sa folie, il voit éternellement cette scène sanglante, et dix fois par jour il répète les paroles de mort qui lui furent adressées par votre père.

PAUL.

Voilà donc pourquoi la marquise ne le quitte pas d'un instant?

ACHARD.

Et voilà pourquoi, sous prétexte qu'il ne veut pas voir ses enfans, elle a éloigné de lui Emmanuel et Marguerite.

PAUL.

Pauvre sœur; et maintenant, ne veut-elle pas la sacrifier, en la mariant malgré elle à ce misérable Lectoure ?

ACHARD.

Oui ; mais ce misérable Lectoure emmène sa femme à Paris, donne un régiment de dragons à son frère. La marquise ne craint plus la présence de ses enfans; son secret reste alors entre elle et deux vieillards, qui demain, cette nuit, peuvent mourir ; et la douairière d'Auray, modèle d'amour maternel et de vertu conjugale, leur survit, entourée de la considération du monde.

PAUL.

Oh! crois-tu que ma mère...?

ACHARD.

Pardon! c'est vrai, je ne crois rien, j'ai tort; oubliez ce que j'ai dit, vous-même en jugerez... Ai-je besoin d'ajouter que les dernières volontés de votre père furent fidèlement exécutées: Fild vint vous chercher, dans la journée vous partîtes; vingt-un ans se sont écoulés depuis cette époque, et depuis cette époque, pas un jour n'a passé sans me voir faire des vœux pour le fils, agenouillé sur la tombe du père : ces vœux sont exaucés, Dieu merci! Vous voilà... votre père revit en vous; je le revois, je lui parle, je suis consolé.

PAUL, *regardant par la fenêtre.*

Silence, on vient!

ACHARD.

C'est un domestique du château.

PAUL.

Marguerite l'accompagne... Marguerite, ma sœur!... Tu me laisseras seul avec cette enfant, Achard; je voudrais lui parler.

ACHARD.

Songez que votre secret est celui de votre mère!

PAUL.

Sois tranquille, je ne lui parlerai que du sien. (*Achard entre.*) Pauvre enfant! cet intérêt que j'éprouvais pour toi hier, en te voyant, c'était donc de l'amour fraternel.... Enfin!...

SCENE IV.

PAUL, MARGUERITE, LAFFEUILLE.

MARGUERITE.

C'est bien, Laffeuille; posez là ces provisions, et allez m'attendre à la porte du parc. (*Laffeuille sort.*) Pardon, monsieur; mais je croyais trouver ici Louis Achard ?

PAUL.

Dans cette chambre.

MARGUERITE, *entrant.*

Merci.

SCENE V.

PAUL, *seul.*

Oh! pauvre isolé que je suis! comment feraije pour ne pas te serrer dans mes bras, pour ne pas te dire : Marguerite, nulle femme ne m'a jamais aimé d'aucun amour; aime-moi d'un amour fraternel... car je suis le fils de ta mère?... Oh! ma mère, en me privant de votre amour, vous m'avez privé aussi de l'amour de cet ange. Dieu vous rende dans l'éternité le bonheur que vous avez éloigné de vous et des autres.

SCÈNE VI.

MARGUERITE, PAUL.

MARGUERITE, *à la porte qui sépare les deux chambres.*

Adieu, Achard! j'ai voulu venir moi-même; qui sait maintenant quand je pourrai vous revoir?

Elle va pour sortir par la porte du fond.

PAUL.

Marguerite! (*Elle se retourne étonnée; mais fait un second mouvement pour sortir.*) Marguerite, n'entendez-vous pas que je vous appelle?

MARGUERITE.

Il est vrai que vous avez prononcé mon nom, monsieur; mais je ne pouvais penser... ne vous connaissant pas...

PAUL.

Mais je vous connais, moi; je sais que vous êtes malheureuse; je sais que vous n'avez pas un cœur où verser votre peine, pas un bras à qui demander un appui.

MARGUERITE.

Vous oubliez celui qui est là-haut, monsieur.

PAUL.

Et, si loin de l'oublier, je me croyais envoyé par lui; si je vous disais : Marguerite, je suis votre ami, votre ami dévoué?

MARGUERITE.

Je vous demanderais, monsieur, quelle preuve vous pouvez me donner de cette amitié et de ce dévouement?

PAUL.

Et si je vous en donnais une?

MARGUERITE.

Laquelle?

PAUL.

Irrécusable!

MARGUERITE, *avec espoir.*

Oh! alors!...

PAUL.

Vous portez au bras gauche un bracelet...

MARGUERITE.

Qui vous l'a dit?

PAUL.

Le bracelet se ferme avec un cadenas dont la clef est cachée dans une bague.

MARGUERITE.

Oh! mon Dieu!

PAUL.

Il y a un homme à qui vous avez juré, dan

une nuit de désespoir et d'adieu, que tant que cette bague ne vous serait pas rendue...

MARGUERITE.

Je ne serais à personne... Eh bien?...

PAUL.

Connaissez-vous cette bague?

MARGUERITE.

Miséricorde! il est mort!

PAUL.

Marguerite, il est vivant, il vous aime.

MARGUERITE.

S'il est vivant, s'il m'aime, comment cette bague est-elle entre vos mains?

PAUL.

Exilé, proscrit, il a pensé qu'il était de sa délicatesse de vous offrir de vous rendre la liberté, de disposer de votre cœur.

MARGUERITE.

Lorsqu'une femme a fait pour un homme ce que j'ai fait pour lui, elle ne doit aimer plus que cet homme et n'appartenir jamais qu'à Dieu!

PAUL.

Marguerite, vous êtes un ange.

MARGUERITE.

Dites-moi, vous l'avez donc vu?

PAUL.

C'est moi qui fus chargé de le déporter à Cayenne: pendant la traversée, il me dit tout et je vis que l'on m'avait fait l'instrument de la vengeance et non de la justice! Alors, je pensai que la Providence m'avait choisi pour être le juge des juges; Lusignan est exilé, mais libre, et il attend à New-York le résultat des démarches que ses amis à cette heure ont déjà faites à la cour.

MARGUERITE.

Et vous croyez obtenir sa grâce?

PAUL.

J'ai obtenu mieux que cela.

MARGUERITE.

Laissez-moi baiser vos mains, monsieur.

PAUL.

Venez dans mes bras, Marguerite, vous êtes une sainte jeune fille.

MARGUERITE.

Vous ne me méprisez donc pas?

PAUL.

Marguerite, si j'avais une sœur, je prierais Dieu qu'elle vous ressemblât.

MARGUERITE.

Vous auriez une sœur bien malheureuse!

PAUL.

Peut-être.

MARGUERITE.

Oh! vous ne savez pas?

PAUL.

Dites.

MARGUERITE.

M. de Lectoure doit être arrivé à cette heure.

PAUL.

Je le sais.

MARGUERITE.

Ce soir on signe le contrat.

PAUL.

Et vous le signerez?

MARGUERITE.

Ils me forceront.

PAUL.

Ne vous sentez-vous pas la force de résister?

MARGUERITE.

Je me sens la force de mourir.

PAUL.

Pauvre enfant!

MARGUERITE.

A qui voulez-vous que je m'adresse? qui voulez-vous que je prie? qui voulez-vous que j'implore, mon frère? Dieu sait si je lui pardonne, mais il ne peut me comprendre; ma mère! Oh! monsieur, vous ne la connaissez pas ma mère: c'est une femme d'une vertu sévère, d'une volonté inflexible, et lorsqu'elle a dit: Je le veux! il n'y a plus qu'à pleurer et à obéir. Mon père! vous ne savez peut-être pas, monsieur? il est insensé, il a perdu la raison, et avec elle, tout sentiment d'amour paternel .. il y a dix ans que je ne l'ai vu, mon père; il y a dix ans que je n'ai pressé ses mains tremblantes, que je n'ai baisé ses cheveux blancs. Il ne sait plus s'il a un cœur, s'il a des enfans, s'il a une fille... il ne me reconnaîtra pas, et, me reconnût-il, eût-il pitié de moi, ma mère lui mettra une plume entre les mains, lui dira: Signez, je le veux! et il signera, le pauvre et faible vieillard, et Marguerite sera condamnée.

PAUL.

Marguerite, je serai à la signature de ce contrat.

MARGUERITE

Et qui vous introduira au château?

PAUL.

J'ai un moyen.

MARGUERITE.

Oh! mon frère est brave, emporté; son ambition s'ouvre un avenir par mon mariage... Oh! monsieur! monsieur!

PAUL.

Votre frère m'est aussi sacré que vous-même, ne craignez rien!

MARGUERITE.

Vous me faites frémir.

PAUL.

Que comptez-vous faire avec Lectoure?

MARGUERITE.

Lui demander un entretien.

PAUL.

Et dans cet entretien?

MARGUERITE.

Lui tout dire.

PAUL, *inclinant un genou.*

Laissez-moi vous adorer.

MARGUERITE.

Monsieur...

AUL.

Oh! comme une sœur.

MARGUERITE.

Oh! vous êtes bon, et je crois que c'est Dieu qui vous envoie.

PAUL.

Croyez!

MARGUERITE.

Ainsi, ce soir...

PAUL.

Ne vous étonnez, ne vous effrayez de rien; seulement tâchez de me faire comprendre par un mot le résultat de votre entretien avec Lectoure.

MARGUERITE.

Adieu!

PAUL.

Adieu!

MARGUERITE, *lui serrant la main.*

Adieu, vous que je ne sais de quel nom nommer.

PAUL.

Nommez-moi votre frère.

MARGUERITE.

Adieu, mon frère!

PAUL.

Adieu, ma sœur; tu es la première qui m'ait fait entendre une aussi douce parole! Dieu t'en récompense, jeune fille! (*Marguerite sort : Paul appelant.*) Achard! (*Achard paraît.*) Maintenant, conduis-moi à la tombe de mon père!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'au premier acte; les candélabres qui sont sur la cheminée sont allumés.

SCENE PREMIERE.

EMMANUEL, LE BARON DE LECTOURE.

EMMANUEL.

Permettez, mon cher baron, que je vous fasse les honneurs du manoir de mes ancêtres. Cela date de Philippe-Auguste, comme architecture, et de Henri IV comme décoration.

LECTOURE.

C'est sur mon honneur une charmante forteresse, et qui répand à trois lieues à la ronde une odeur de baronie à parfumer un fournisseur. Si jamais il me prenait la moindre velléité de rébellion contre sa majesté, je vous prierais de me prêter ce bijou (*regardant les tableaux*), et la garnison avec.

EMMANUEL.

Trente-trois quartiers, pas davantage : cela commence à un chevalier Hugues d'Auray, qui accompagna Louis VII à la croisade; cela passe par ma tante Débora, que vous apercevez en grand costume de bergère, une houlette à la main, un nid d'oiseau-mouche dans les cheveux, un bichon sur les genoux; et cela vient définitivement aboutir, sans interruption dans la branche masculine, au dernier membre de cette illustre famille, votre très-humble et très-obéissant serviteur, Emmanuel d'Auray.

LECTOURE.

C'est tout-à-fait respectable.

EMMANUEL.

Oui; mais je ne me sens pas assez patriarche pour passer ma vie dans cette société ; aussi j'espère, baron, que vous avez pensé à me tirer de ce terrier.

LECTOURE.

Je voulais vous apporter votre commission de colonel des dragons de la reine; je savais l'office vacant, et je faisais des démarches, lorsque j'appris que la chose était accordée à la requête de je ne sais quel amiral mystérieux, une espèce de pirate, de corsaire, que sa majesté a pris en affection parce qu'il a battu les Anglais à White-Haven, où il a escaladé un fort, et sur les côtes d'Irlande, où il leur a pris un vaisseau: pour ces deux exploits, sa majesté l'a décoré de l'ordre du mérite militaire, et lui a donné une épée avec une garde en or, comme il aurait pu faire à quelqu'un de noblesse : bref, c'est partie perdue de ce côté, nous nous tournerons d'un autre.

EMMANUEL.

Et la croix?

LECTOURE.

Oh! pour cela c'est chose facile, j'ai promesse de M. de Vaudreuil.

EMMANUEL.

Très-bien, vous comprenez que peu m'importe l'arme à moi; ce que je veux, c'est un grade qui aille à mon nom.

LECTOURE.

Parfaitement!

EMMANUEL.

Et comment vous êtes-vous tiré de tous vos engagemens?

LECTOURE.

En disant la vérité; j'ai annoncé publiquement que je me mariais.

EMMANUEL.

C'est du courage, surtout si vous avez avoué que vous preniez femme au fond de la Bretagne.

LECTOURE.

Je l'ai avoué.

EMMANUEL.

Et alors la compassion a fait place à la colère.

LECTOURE.

Ah! vous comprenez: nos dames de la cour croient que le soleil se lève à Paris et se couche à Versailles, tout le reste de la France c'est de la Laponie, du Groënland, de la Nouvelle-Zemble; de sorte qu'on s'attend à voir arriver quelque chose d'inconnu, avec des mains terribles et des pieds formidables... et l'on s'est trompé, n'est-ce pas,

Emmanuel? vous m'avez dit, au contraire, que votre sœur...

EMMANUEL.

Vous la verrez.

LECTOURE.

Ce sera un grand désappointement pour cette pauvre Mme de Chaulnes... (*Se retournant.*) Qu'est-ce?

JASMIN, *entrant.*

Mlle Marguerite d'Auray fait demander à monsieur le baron de Lectoure l'honneur d'un entretien particulier.

LECTOURE.

A moi? avec le plus grand plaisir?

EMMANUEL.

Mais non, c'est une erreur; vous vous trompez, Jasmin.

JASMIN.

J'ai l'honneur d'assurer à monsieur le comte que je m'acquitte exactement de l'ordre qui m'a été donné.

EMMANUEL.

Impossible, baron, envoyez promener cette petite sotte.

LECTOURE.

Point du tout; qu'est-ce qu'une Barbe-Bleue de frère comme celui-là? Jasmin, dites à ma belle fiancée que je suis à ses pieds, à ses genoux, comme elle voudra. Et vous, comte, j'espère que vous aurez assez de confiance en moi pour permettre le tête-à-tête?

EMMANUEL.

C'est ridicule.

LECTOURE.

Point, c'est convenable; je ne suis pas une tête couronnée, moi, pour épouser une femme sur portrait et par ambassadeur; je désire la voir en personne : franchement, est-ce qu'il y a difformité?

EMMANUEL.

Eh! non, par Dieu! elle est jolie comme un ange.

LECTOURE.

Eh bien, alors, qu'est-ce cela veut dire? Voyons, faut-il que j'appelle mes gardes? (*Emmanuel sort.*) Enfin!... Jasmin, faites entrer.

SCENE II.

LECTOURE, MARGUERITE.

LECTOURE.

Pardon, mademoiselle, c'était à moi à solliciter la faveur que vous m'accordez, et la seule crainte d'être indiscret...

MARGUERITE.

Je vous sais gré de cette délicatesse, monsieur le baron, et elle m'enhardit encore dans la confiance que j'ai en vous.

LECTOURE.

Quelle qu'elle soit, cette confiance m'honore, et je tâcherai de m'en rendre digne. (*A part.*) Sur mon ame, Emmanuel a raison, elle est charmante!

MARGUERITE.

C'est que ce que j'ai à vous dire, monsieur le baron... pardon, mais je ne suis pas maîtresse...

Elle chancelle et cherche une chaise pour s'appuyer.

LECTOURE.

Bon Dieu! mais c'est donc une chose bien difficile? ou sans m'en douter, aurais-je l'air bien imposant? (*Il lui prend la main.*) Parlez... comment, mais ce n'est pas assez d'une figure adorable... des mains charmantes, des mains royales!

MARGUERITE, *retirant sa main.*

J'espère, monsieur le baron, que ce sont des paroles de pure galanterie?

LECTOURE.

Non, sur l'honneur, c'est la vérité.

MARGUERITE.

Et que même, penseriez-vous ce que vous dites, ce ne seraient point de pareils motifs qui vous feraient attacher un plus grand prix...

LECTOURE.

Si fait, je vous jure.

MARGUERITE.

J'espère que vous regardez le mariage comme une chose grave?

LECTOURE.

C'est selon, si je prenais une douairière, par exemple...

MARGUERITE.

Enfin, monsieur, pardon, si je me suis trompée; mais j'ai pensé parfois que vous vous étiez fait, sur l'union projetée entre nous, des idées de réciprocité de sentimens.

LECTOURE.

Jamais... non, jamais, depuis que je vous ai vue, surtout, je n'ai espéré être digne de votre... comment dirai-je? de votre amour. Mais mon nom, ma position sociale, me rendent digne sinon de votre cœur, du moins de votre main.

MARGUERITE.

Mais comment, monsieur, comment séparez-vous l'un de l'autre?

LECTOURE.

Mais les trois quarts des mariages se font ainsi. On épouse... l'homme, pour avoir une femme; la femme pour avoir un mari : c'est une position, un arrangement social; que voulez-vous que les sentimens et l'amour aient à faire dans tout cela?

MARGUERITE.

Pardon, je m'explique peut-être mal; la timidité d'une jeune fille en parlant d'un pareil sujet...

LECTOURE.

Point, vous parlez comme Clarisse Harlowe; et c'est clair comme le jour, et je comprends très-bien.

MARGUERITE.

Comment, monsieur, si, en descendant au fond de mon cœur, si, en interrogeant mes sentimens, j'y voyais l'impossibilité d'aimer jamais...

LECTOURE.

Il ne faudrait pas me le dire.

MARGUERITE.

Et pourquoi?

LECTOURE.

Parce que... parce que... c'est trop naïf.

MARGUERITE.

Et si je ne vous le disais point par naïveté, si je vous le disais par délicatesse, si j'ajoutais... monsieur, et que la honte de cet aveu retombe sur ceux qui me forcent à le faire, que j'ai aimé, que j'aime encore?

LECTOURE.

Quelque petit cousin, n'est-ce pas? c'est une race maudite, qui se fourre partout, et qui nous écorne toutes nos femmes en jouant au furet du bois joli, ou à la toilette de madame. Mais on sait ce que c est que ces sortes d'attachement: il n'y a pas une pensionnaire qui, à la fin des vacances, ne rentre au couvent avec une passion dans le cœur.

MARGUERITE.

Malheureusement pour moi, je ne suis plus une pensionnaire, monsieur, et, quoique jeune encore, j'ai depuis long-temps passé l'âge des jeux puérils et des attachemens enfantins. Lorsque je parle à l'homme qui me fait l'honneur de solliciter ma main, de mon amour pour un autre, il doit penser que je lui parle d'un amour grave, profond, éternel; d'un de ces amours qui creusent leur trace dans le cœur et leur passage dans la vie.

LECTOURE.

Diable; mais c'est de la bergerie, cela... voyons, est-ce un jeune homme que l'on puisse recevoir?

MARGUERITE.

Oh! c'est l'être le meilleur, le plus dévoué.

LECTOURE.

Je ne parle pas des qualités du cœur; il les a toutes, c'est convenu... je vous demande s'il est de noblesse, s'il est de race... si une femme peut... l'avouer enfin... sans faire tort à son mari?

MARGUERITE.

Son père, qu'il a perdu encore jeune, était conseiller à la cour de Rennes.

LECTOURE.

Noblesse de robe, j'aimerais mieux autre chose; mais enfin tout le monde n'a pas le bonheur du duc de Longueville, qui choisit lui-même les amans de sa femme. Pardon, voilà... il laissera passer six mois pour les convenances, mettra ses connaissances en quête pour quelque charge à la cour, se fera présenter chez vous par un ami commun, et tout sera dit.

MARGUERITE.

Je ne vous comprends pas, monsieur!

LECTOURE.

C'est pourtant limpide, ce que je vous dis: vous avez des engagemens de votre côté, j'en ai du mien, cela ne doit pas empêcher une union convenable sous tous les rapports de s'accomplir, et, une fois accomplie, eh bien, il faut la rendre tolérable.

MARGUERITE, *reculant.*

Pardon, monsieur, j'ai été bien imprudente, bien coupable peut-être; mais je ne croyais pas encore mériter une pareille injure... Oh! oh! le rouge de la honte me monte au front plus encore pour vous que pour moi. Oui, je comprends, un amour apparent et un amour caché, le visage du vice et le masque de la vertu; et c'est à moi, à la fille de la marquise d'Auray, qu'on propose ce marché honteux, avilissant, infâme! Oh! il faut donc que je sois une créature bien malheureuse, bien méprisable et bien perdue!

Elle tombe sur une chaise et cache son visage dans ses mains.

LECTOURE, *appelant.*

Emmanuel?

Emmanuel entre.

SCENE III.

EMMANUEL, LECTOURE, MARGUERITE.

LECTOURE.

Mon cher, votre sœur a des spasmes, il faut faire attention à ces choses, ou cela devient chronique. Mme de Meulan en est morte, tenez, voilà mon flacon, faites-le lui respirer!

Il sort par le fond.

SCENE V.

EMMANUEL, MARGUERITE.

EMMANUEL.

Marguerite, Marguerite... Eh bien! qu'est-ce que tu fais donc? tu pleures? Allons, de la tenue, nous avons déjà trois ou quatre personnes, le notaire est arrivé, mon père va descendre.

MARGUERITE.

Mon père!... es-tu sûr que mon père?

EMMANUEL.

Mais il le faut bien.

MARGUERITE.

Eh bien, oui, c'est mon seul, mon dernier, mon unique espoir; mon Dieu, donnez-moi le courage.

Elle sort par la gauche.

EMMANUEL.

Pauvre sœur, je crois que tu ferais mieux de lui demander la raison. Allons, voilà Lectoure en conversation avec M. de Nozay.

SCENE VI.

DE NOZAY, LECTOURE, EMMANUEL.

LECTOURE.

Mais savez-vous que c'est une chasse charmante et tout-à-fait de bonne compagnie; moi aussi, j'ai des marais, des étangs et des canards;

je demanderai à mon intendant où tout cela est. Emmanuel, voilà monsieur qui me dit une chose fort curieuse. Et prenez-vous beaucoup de canards de cette manière?

DE NOZAY.

Immensément.

LECTOURE.

Imaginez-vous que monsieur se met dans l'eau jusqu'au cou... à quelle époque?

DE NOZAY.

Mais au mois de décembre ou de janvier.

LECTOURE.

Se coiffe d'un potiron et se faufile dans les roseaux; cela le change au point que les canards ne le reconnaissent pas, et se laissent approcher à portée, n'est-ce pas?

DE NOZAY.

Comme d'ici à vous.

LECTOURE.

Et monsieur en tue autant qu'il en veut?

DE NOZAY.

Des douzaines.

LECTOURE.

Cela doit faire grand plaisir à votre femme, si elle aime les canards.

DE NOZAY.

Elle les adore.

LECTOURE.

Cela doit être une personne fort intéressante?

DE NOZAY, *s'inclinant.*

Monsieur...

LECTOURE.

Je vous assure que, de retour à Versailles, la première chose que je ferai sera de parler de cette chasse au petit lever, et je suis convaincu que sa majesté en fera faire l'essai dans la pièce d'eau des Suisses.

EMMANUEL, *à demi-voix.*

Pardon, baron, mais ce sont des voisins de campagne qu'il est impossible de ne pas recevoir dans une solennité comme celle-ci.

LECTOURE.

Comment donc? mais vous auriez eu grand tort de m'en priver, il entre de droit dans la dot de ma future épouse, et j'aurais été désespéré de ne pas faire sa connaissance.

LAFFEUILLE, *annonçant.*

Monsieur de La Jarry!

LECTOURE, *à M. de Nozay.*

Un compagnon de chasse?

DE NOZAY.

Non, c'est un voyageur.

SCENE VI.

LES MÊMES, M. DE LA JARRY, *avec une redingote fourrée.*

EMMANUEL.

Eh! mon cher La Jarry, comme vous voilà fourré! sur mon honneur, vous avez l'air du czar Pierre.

LA JARRY.

C'est que... voyez-vous, comte, lorsque l'on arrive de Naples...

LECTOURE.

Ah! monsieur arrive de Naples?

LA JARRY.

En droiture, et je trouve qu'il fait un froid en Bretagne!

DE NOZAY.

Avez-vous vu le Vésuve?

LA JARRY.

Je l'ai entrevu. D'ailleurs, ce n'est pas ce qu'il y a de plus curieux à Naples, une montagne qui fume... ma cheminée en fait autant... et puis, Mme La Jarry avait une peur effroyable des irruptions.

LECTOURE.

Vous avez été à la grotte du Chien, je présume?

LA JARRY.

Pourquoi faire? pour voir une bête qui a des vapeurs... donnez une boulette au premier caniche, il en fera autant. Puis Mme La Jarry a la passion des chiens, et cela lui aurait fait de la peine.

EMMANUEL.

J'espère au moins qu'un savant comme vous n'a pas négligé la Solfatara?

LA JARRY.

Moi, je n'y ai pas mis le pied. Je me figure bien ce que c'est : trois ou quatre arpens de souffre, voilà tout... qui ne rapportent absolument rien que des allumettes, et puis Mme La Jarry ne peut pas souffrir l'odeur du souffre.

EMMANUEL, *bas à Lectoure.*

Eh bien! comment trouvez-vous celui-là?

LECTOURE, *de même.*

Je ne sais pas si c'est parce que je l'ai vu le premier, mais je préfère l'autre.

LAFFEUILLE, *annonçant.*

M. Paul!

EMMANUEL, *se retournant.*

Hein?

LECTOURE.

Encore un voisin de campagne?

EMMANUEL.

Non, celui-là, c'est autre chose. — Comment cet homme ose-t-il se présenter ici?

LECTOURE.

Roturier, vilain, n'est-ce pas? — Poète, peintre, musicien, quelque chose comme cela! Eh bien! je vous assure, Emmanuel, que l'on commence à recevoir cette espèce; cette maudite philosophie confond tout. Un artiste s'assied près d'un grand seigneur, le coudoie, le salue du coin du chapeau, reste sur son siége, quand il se lève. Ils parlent ensemble des choses de cour, ils ricanent, ils plaisantent, ils chamaillent; c'est un mauvais goût de très-bon ton.

EMMANUEL.

Vous vous trompez, Lectoure; ce n'est ni un poète, ni un peintre, ni un musicien, c'est un homme auquel il faut que je parle seul. (*Prenant le bras de La Jarry.*) Si vous voulez passer un in-

stant dans le boudoir, monsieur, vous y trouverez des gouaches représentant les îles d'Ischia, de Capri, de Nisida.

LA JARRY.

Ah! oui, je les ai aperçues des fenêtres de l'hôtel, mais je n'y suis pas allé, Mme de La Jarry craint horriblement le mal de mer.

LECTOURE, *prenant le bras de Nozay.*

Et vous dites, monsieur, qu'on n'a qu'à se coiffer la tête d'un potiron?

DE NOZAY.

En se ménageant toutefois des ouvertures pour les yeux et pour la bouche.

Ils sortent tous quatre par la droite ; on ouvre la porte du fond ; Paul paraît.

SCENE VII.

PAUL, *au fond*, MARGUERITE, *entr'ouvrant la porte de la bibliothèque.*

PAUL, *allant vivement à elle.*

Je vous cherchais. Eh bien ?

MARGUERITE.

Je lui ai tout dit.

PAUL

Et...?

MARGUERITE.

Et dans dix minutes on signe le contrat!

PAUL.

Je m'en doutais. C'est un misérable!

MARGUERITE.

Que faire?

PAUL.

Du courage, Marguerite!

MARGUERITE.

Du courage... oh! je n'en ai plus!

PAUL, *lui présentant un papier.*

Voilà qui vous en rendra.

MARGUERITE.

Que contient ce papier?

PAUL.

Le nom du village où vous attend votre fils, et l'adresse de la femme chez laquelle on l'a caché.

MARGUÊRITE.

Oh! mais vous êtes donc un ange!

PAUL.

Silence! quelque chose qui arrive, vous me retrouverez chez Achard.

MARGUERITE.

Bien!

Elle rentre dans la bibliothèque.

SCENE VIII.

EMMANUEL, PAUL.

EMMANUEL, *rentrant par la droite.*

Je vous attendais à une autre heure, monsieur, et devant moins nombreuse compagnie.

PAUL

Nous sommes seuls, ce me semble.

EMMANUEL.

Oui; mais dans un instant ce salon sera plein

PAUL.

On dit bien des choses en un instant, monsieur le comte.

EMMANUEL.

Vous avez raison; mais il faut rencontrer un homme auquel il ne faille pas plus d'un instant pour les comprendre.

PAUL.

J'écoute.

Lectoure sort de la porte à droite, s'avance au fond, et écoute sans être vu d'Emmanuel et de Paul.

EMMANUEL.

Vous m'avez parlé de lettres?

PAUL.

C'est vrai.

EMMANUEL.

Vous avez fixé un prix à ces lettres?

PAUL.

C'est encore vrai.

EMMANUEL.

Eh bien! pour ce prix êtes-vous prêt à me les donner?

PAUL.

Emmanuel, remettez à demain la signature de ce contrat, et accordez-moi une entrevue cette nuit.

EMMAFUEL.

La signature du contrat ne peut se remettre; cette entrevue est inutile, puisqu'elle a lieu en ce moment. Êtes-vous prêt?

PAUL.

Écoutez-moi.

EMMANUEL.

Oui, ou non?

PAUL.

Deux mots.

EMMANUEL.

Oui, ou non?

PAUL, *froidement.*

Non.

EMMANUEL.

A quelle heure vous plaira-t-il, monsieur, de faire demain une promenade avec moi?

PAUL.

Je regrette de ne pouvoir accepter l'offre que vous me faites, monsieur le comte.

EMMANUEL.

C'est que vous ne comprenez pas bien sans doute?

PAUL

Au contraire, parfaitement.

EMMANUEL.

Que cette promenade n'est autre chose...

PAUL.

Qu'une rencontre.

EMMANUEL.

Et vous refusez?

PAUL.

Je ne puis me battre avec vous, Emmanuel!

EMMANUEL.

Vous ne pouvez vous battre avec moi?

PAUL.

Sur l'honneur!

EMMANUEL.

Vous ne pouvez vous battre avec moi, dites-vous?

Lectoure éclate de rire.

PAUL, *se retournant.*

Non; mais je puis me battre avec monsieur, qui est un misérable et un infâme.

EMMANUEL.

Que veut dire...?

PAUL, *à Lectoure.*

Vous avez entendu, n'est-ce pas?

LECTOURE, *froidement.*

Oui; seulement je regrette que vous ayez oublié, monsieur, qu'il est des hommes qu'on n'a pas besoin d'insulter pour les faire battre.

PAUL.

N'oubliez pas que vous avez le choix du temps, du lieu et des armes.

LECTOURE.

Emmanuel arrangera toutes ces choses avec votre témoin, vous comprenez qu'elles ne me regardent en aucune manière.

EMMANUEL.

J'espère que vous comprenez, monsieur, que, quant à moi, ce n'est que partie remise.

PAUL.

Silence! on vient.

EMMANUEL.

Et vous restez?

PAUL.

Je reste.

EMMANUEL.

Ici?

PAUL.

Ici, ou dans cette bibliothèque, si vous l'aimez mieux.

Il entre dans la bibliothèque.

EMMANUEL.

Jasmin! (*Jasmin entre.*) Faites entrer.

SCENE IX.

LES MÊMES, *à gauche;* LA JARRY, DE NOZAY, UN NOTAIRE, *à droite, tenant le contrat et le déposant sur la table;* PLUSIEURS AUTES GENTILSHOMMES.

LAFFEUILLE, *annonçant.*

Mme la marquise d'Auray.

LA MARQUISE, *entrant par le fond.*

Je suis bien reconnaissante, messieurs, de l'honneur que vous me faites, en assistant aux fiançailles de ma fille avec M. le baron de Lectoure: aussi ai-je désiré que le marquis, tout souffrant qu'il est, assistât à cette réunion et vous remerciât, du moins par sa présence, s'il ne peut le faire autrement. Vous connaissez sa situation, vous ne vous étonnerez donc pas si quelques mots sans suite...

LECTOURE.

Oui, madame, nous savons le malheur qui l'a frappé, et nous admirons la femme dévouée qui depuis vingt ans supporte la moitié de ce malheur.

EMMANUEL, *baisant la main de sa mère.*

Vous le voyez, madame, tout le monde est à genoux devant vous.

LA MARQUISE, *à demi-voix.*

Où est Marguerite?

EMMANUEL, *de même.*

Elle était là il n'y a qu'un instant.

LA MARQUISE.

Faites-la prévenir.

LAFFEUILLE, *annonçant.*

Le marquis d'Auray.

SCENE X.

LES MÊMES, LE MARQUIS D'AURAY, *en costume de cour et décoré de la croix de Saint-Louis.*

Il est soutenu par deux domestiques: il s'arrête à la porte et regarde avec étonnement et d'un air égaré tout ce qui l'entoure; puis s'avance, s'assied dans un fauteuil placé au milieu du salon près de la table et laisse en soupirant retomber sa tête sur sa poitrine. Emmanuel sort.

LE NOTAIRE.

Ferai-je la lecture du contrat?

LA MARQUISE.

C'est inutile, puisque les parties intéressées ont pris connaissance des conditions qu'il renferme. Monsieur le tabellion, offrez la plume.

De Nozay et La Jarry, signent comme témoins; le premier après avoir signé passe à gauche, l'autre reprend sa place.

EMMANUEL, *amenant Marguerite.*

Voici, ma sœur Marguerite.

MARGUERITE, *après avoir salué, s'adressant à sa mère.*

Madame!

LA MARQUISE, *lui fait un geste sévère.*

A vous, mon fils. (*Emmanuel signe.*) A vous, monsieur le baron. (*Lectoure signe, lui rend la plume, et va se placer près de La Jarry. La marquise signe à son tour.*) A vous, ma fille.

MARGUERITE, *faisant un pas.*

Madame

LA MARQUISE, *lui tendant la plume au-dessus de la tête du marquis.*

Signez!

MARGUERITE, *s'avance en chancelant, étend la main pour prendre la plume.*

Non, non, jamais! (*Se jetant aux pieds du marquis.*) Mon père, mon père! prenez pitié de moi!

LA MARQUISE, *se baissant, à demi-voix.*

Que faites-vous? êtes-vous folle?

MARGUERITE.

Mon père!

LE MARQUIS, *soulevant la tête.*

Qui m'appelle? quelle est cette voix? que faites-vous là à mes pieds, mon enfant? que voulez-vous? que demandez-vous?

LA MARQUISE.

Marguerite.

MARGUERITE.

Madame, je ne puis m'adresser à vous, laissez-moi donc implorer mon père, à moins que vous n'aimiez mieux (*montrant le tabellion*) que j'invoque la loi.

LA MARQUISE, *souriant avec effort.*

Allons, c'est une scène de famille, messieurs, et ces sortes de choses, fort attendrissantes pour les grands parens, sont d'habitude assez fastidieuses aux étrangers. Messieurs, veuillez passer dans les chambres voisines; mon fils, faites les honneurs; monsieur le baron, pardonnez.

LECTOURE.

Comment, madame? (*Se retournant vers La Jarry.*) Vous dites donc que Mme La Jarry craint horriblement le mal de mer?

LA JARRY.

Au point qu'elle a manqué de mourir pour aller d'ici à Belle-Isle.

Tout le monde sort.

SCENE XI.

LE MARQUIS, MARGUERITE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *regardant s'éloigner tout le monde; puis, lorsque la dernière personne est disparue, fermant la porte et venant vivement se placer à gauche de Marguerite.*

Maintenant qu'il n'y a plus ici que ceux qui ont le droit de vous donner des ordres, mademoiselle, signez, ou sortez.

MARGUERITE.

Oh! par pitié, madame! (*La marquise lui prend le bras; elle s'attache à son père.*) Mon père, mon père! grâce pour moi, grâce! Non, non, il ne sera pas dit que depuis dix ans que je n'ai vu mon père, on m'arrachera de ses bras, au moment où je le revois, sans qu'il m'ait reconnue, sans qu'il m'ait embrassée: mon père! c'est moi, c'est votre fille!

LE MARQUIS, *rappelant ses souvenirs.*

Qu'est-ce que cette voix qui me paraît si douce? qu'est-ce que cette enfant qui m'appelle son père?

LA MARQUISE, *se baissant entre Marguerite et le marquis.*

C'est une voix qui s'élève contre les droits de la nature, c'est une enfant rebelle.

MARGUERITE.

Mon père, regardez-moi, sauvez-moi, défendez-moi! je suis Marguerite.

LE MARQUIS.

Marguerite! j'ai eu un enfant de ce nom.

MARGUERITE.

C'est moi, c'est moi, c'est votre fille!

LA MARQUISE.

Il n'y a d'enfans que ceux qui obéissent, obéissez, et vous aurez droit de dire que vous êtes notre fille.

MARGUERITE.

Oh! à vous, mon père, à vous, je suis prête à obéir! mais vous n'ordonnerez pas, vous, vous ne voudrez pas que je sois malheureuse, oh! mais, malheureuse à désespérer!

LE MARQUIS, *la serrant dans ses bras.*

Viens! viens! oh! c'est une sensation délicieuse! et maintenant... oh! mais il me semble que je me souviens...

LA MARQUISE.

Monsieur!

LE MARQUIS, *relevant la tête.*

Prenez garde, madame, prenez garde, ne vous ai-je pas dit que je me souvenais!... Parle! parle, mon enfant; qu'as-tu?

MARGUERITE

Oh! je suis bien malheureuse!

LE MARQUIS.

Tout le monde est donc malheureux ici, cheveux noirs et cheveux blancs, enfant et vieillard! ah! moi aussi, moi aussi, (*il se renverse dans le fauteuil*) je suis bien malheureux!

LA MARQUISE, *qui est passée à la droite du marquis.*

Marquis, remontez dans votre appartement, il le faut.

LE MARQUIS.

Oui, n'est-ce pas, pour m'y trouver face à face avec vous! c'est bon quand je suis fou, madame!

MARGUERITE.

Oui, mon père, vous avez raison, et il y a assez long-temps que ma mère se dévoue, il est temps que ce soit votre fille. Mon père, si vous le voulez, je ne vous quitterai ni jour ni nuit.

LE MARQUIS.

Ah! tu n'auras pas le courage de le faire.

MARGUERITE.

Si, mon père, si, je le ferai, aussi vrai que je suis votre fille!

LE MARQUIS.

Si tu es ma fille, pourquoi depuis dix ans ne t'ai-je pas vue?

MARGUERITE.

Mais on m'a dit que vous ne vouliez pas me voir, que vous ne m'aimiez pas.

LE MARQUIS, *lui prenant la tête entre ses mains.*

On a dit que je ne voulais pas te voir, figure d'ange! on t'a dit cela! on t'a dit qu'un pauvre damné ne voulait pas du ciel! Et qui donc a dit qu'un père ne voulait pas voir sa fille, qui a osé dire à un enfant: Enfant, ton père ne t'aime pas!

LA MARQUISE.

Moi.

LE MARQUIS.

Vous!... mais vous avec donc eu mission de me tromper dans toutes mes affections: il faut donc que toutes mes douleurs prennent leur source en vous, et que vous brisiez le cœur du

père comme vous avez brisé celui de l'époux!

Il se lève.

LA MARQUISE.

Vous délirez, monsieur.

LE MARQUIS.

Dites, madame, que je suis entre un ange qui veut me rappeler à la raison, et un démon qui veut me rendre à la folie... Non, non, je ne suis plus insensé... faut-il que je vous le prouve? faut-il que je vous parle de lettres, d'adultère! de duel!

LA MARQUISE, *le prenant par le bras.*

Je vous dis que vous êtes plus abandonné de Dieu que jamais de dire de pareilles choses, sans songer aux oreilles qui vous écoutent! Baissez les yeux, regardez qui est là, et osez dire que vous n'êtes pas fou!

LE MARQUIS.

Vous avez raison. (*Retombant sur sa chaise.*) Elle a raison, ta mère! c'est moi qui suis insensé, et il ne faut pas croire à ce que je dis, mais à ce qu'elle dit, elle! ta mère! C'est le dévouement, c'est la vertu!... aussi, elle n'a ni insomnie ni remords! Qu'est-ce qu'elle veut, ta mère?

MARGUERITE.

Mon malheur, mon père, mon malheur éternel!...

LE MARQUIS.

Et comment puis-je empêcher ce malheur, moi, pauvre fou!... qui crois toujours voir du sang couler d'une blessure!... qui crois toujours entendre une tombe qui parle!...

MARGUERITE.

Oh! vous pouvez tout; dites un mot. On veut me marier... écoutez; me marier à un homme que je n'aime pas... comprenez-vous?... à un misérable, à un infâme!... et l'on vous a amené ici, vous, vous, mon père, pour signer ce contrat!... tenez, là, là, sur cette table!...

LE MARQUIS, *prenant le contrat.*

Sans me consulter! sans me demander si je le veux!... Me croit-on mort, et me craint-on moins qu'un spectre? Ce mariage fait ton malheur, as-tu dit?

MARGUERITE.

Éternel, éternel!

LE MARQUIS.

Ce mariage ne se fera pas.

LA MARQUISE.

Monsieur, j'ai engagé votre nom et le mien.

LE MARQUIS.

Ce mariage ne se fera pas, vous dis-je!... (*il se lève*) c'est une chose trop terrible qu'un mariage où la femme n'aime pas son mari!... cela rend fou!... ce n'est pas moi, ma fille!... moi, la marquise m'a toujours aimé... aimé fidèlement. Ce qui me rend fou c'est autre chose... ce contrat... (*il veut le prendre, la marquise l'en empêche*) ce qui me rend fou, moi!... c'est une tombe qui se rouvre!... c'est un spectre qui sort de terre!... c'est un fantôme qui vient!... qui me parle... qui me dit...

LA MARQUISE, *répétant près de l'oreille du marquis les paroles de Morlaix mourant.*

Vos jours sont à moi... je pourrais les prendre.

LE MARQUIS.

L'entends-tu, l'entends-tu?

LA MARQUISE, *continuant.*

Mais je veux que vous viviez pour me pardonner comme je vous pardonne!

LE MARQUIS, *retombant dans son fauteuil.*

Grâce, Morlaix, grâce!...

MARGUERITE.

Mon père!

LA MARQUISE, *triomphant.*

Vous voyez que votre père est insensé!...

MARGUERITE.

Oh! ma voix, mes caresses, mes larmes, lui rendront la raison.

LA MARQUISE.

Essayez.

MARGUERITE.

Mon père!

LA MARQUISE.

Monsieur!

LE MARQUIS, *tressaillant.*

Hein!...

MARGUERITE.

Mon père!...

LA MARQUISE.

Prenez cette plume et signez; il le faut, je le veux!

Elle pose la main du marquis sur le contrat, et lui met une plume entre les mains; le marquis signe à moitié.

MARGUERITE, *se renversant.*

Et maintenant, je suis perdue!...

SCENE XII.

LES MÊMES, PAUL, *sortant de la bibliothèque; puis* EMMANUEL *et* LECTOURE.

PAUL.

Marquise d'Auray!

LA MARQUISE.

Qui m'appelle?

Marguerite se relève.

LECTOURE *et* EMMANUEL, *entrant par le fond et allant à Paul.*

Monsieur!...

PAUL, *les repoussant du geste.*

Arrière!...

LECTOURE.

Vous me rendrez raison...

PAUL.

C'est chose dite!... Marquise d'Auray, il faut que je vous parle à l'instant.

LA MARQUISE, *reculant à droite et le regardant avec effroi.*

Est-ce un spectre!...

LE MARQUIS, *se levant épouvanté.*

Je connais cette voix, (*apercevant Paul*) je connais ce visage. (*Marchant droit à Paul.*) Morlaix!... Morlaix!... (*S'égarant tout-à-fait, et répétant les dernières paroles de Morlaix.*) Vos jours sont à moi, monsieur, et je pourrais les prendre; mais je veux que vous viviez pour me pardonner comme je vous pardonne...

Il tombe dans le fauteuil; Emmanuel le soutient.

MARGUERITE, *se précipitant sur son père.*

Mon père!

LAFFEUILLE, *accourant à la gauche de la marquise.*

Madame, madame! Achard fait demander le médecin et le prêtre du château; il se meurt!

LA MARQUISE, *regardant Paul avec effroi et montrant le marquis.*

Faites répondre qu'ils sont occupés tous deux auprès du marquis.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

L'appartement de Louis Achard, représentant les deux chambres séparées par une cloison; dans la première chambre, à gauche de l'acteur, la porte d'entrée au fond; une croisée figurée au premier plan, couverte par un grand rideau; au milieu à droite, la porte de communication; dans la deuxième chambre, un lit, au fond à droite, entouré de tentures vertes; un crucifix d'ivoire au fond du lit; une table au chevet, sur laquelle est une lampe allumée et une Bible sur un pupître; du même côté, une croisée, un grand fauteuil; vis-à-vis, à gauche de la porte, une armoire. Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

ACHARD, *dans un fauteuil*, LAFFEUILLE, *à côté de lui.*

LAFFEUILLE.

Avez-vous besoin d'autre chose, monsieur Achard?

ACHARD.

De rien.

LAFFEUILLE.

Voulez-vous que j'envoie quelqu'un près de vous?

ACHARD.

Un prêtre.

LAFFEUILLE.

Mais vous savez qu'à deux lieues à la ronde il n'y a que celui du château.

ACHARD.

Alors, merci; laissez-moi.

LAFFEUILLE.

Au revoir, monsieur Achard!

ACHARD.

Adieu.

Laffeuille sort.

SCENE II.

ACHARD, *seul.*

Le prêtre et le médecin sont occupés près du marquis. Ainsi Dieu nous appelle en même temps pour rendre le même compte: c'est justice céleste!.. Mais est-ce justice humaine de me laisser mourir sans secours et sans consolation, et ne pourrions-nous partager?... Lui, qui craint la mort, garder le médecin; et à moi, qui suis las de la vie, m'envoyerl e prêtre?... Mais le prêtre... le prêtre!... il aurait entendu la confession; il aurait reçu les papiers! et la marquise!... Oh! c'est elle, c'est cette femme qui me fait une mort solitaire et désespérée comme ma vie!... Quelques paroles de paix auraient cependant fait descendre tant de tranquillité sur ma dernière heure!... et l'adieu d'une voix consolatrice eût rendu si facile le passage de cette existence à l'autre!... (*Il renverse la tête.*) Dieu ne le veut pas; résignons-nous à la volonté de Dieu!

SCENE III.

ACHARD, PAUL, *entrant vivement et arrivant près d'Achard.*

PAUL.

Mon père!

ACHARD.

Oh! c'est toi! je n'espérais plus te revoir.

PAUL.

Avez-vous pu penser que, dès que j'apprendrais votre état...

ACHARD.

Mais je ne savais où te chercher, moi, où te faire dire...

PAUL.

J'étais au château: j'ai tout appris, et je suis accouru. Mais comment êtes-vous seul, ici, sans secours?

ACHARD.

Ils m'ont refusé un médecin, ils m'ont refusé un prêtre!

PAUL.

Je puis monter à cheval, et dans une heure...

ACHARD.

Dans une heure il serait trop tard. D'ailleurs, je le sens, un médecin maintenant serait inutile un prêtre seul...

PAUL.

Père, je ne puis le remplacer, je le sais, dans ses fonctions sacrées; mais nous parlerons de Dieu ensemble, de sa grandeur, de sa bonté.

ACHARD.

Oui; mais terminons d'abord avec les choses de la terre, pour ne plus penser qu'à celles du ciel... On dit que, comme moi, le marquis se meurt?

PAUL.

On le dit.

ACHARD.

Tu sais qu'aussitôt sa mort, les papiers renfermés dans cette armoire devaient t'être remis?

PAUL.

Je le sais.

ACHARD.

Si je meurs avant lui, si je meurs sans prêtre, à qui confier ce dépôt? (*Lui montrant sous le chevet de son lit une clef.*) Tu prendras cette clef; elle ouvre cette armoire; tu y trouveras une cassette; tu es homme d'honneur... jure-moi que tu n'ouvriras cette cassette que lorsque le marquis sera mort.

PAUL.

Je vous le jure.

ACHARD.

C'est bien! Maintenant je mourrai tranquille.

PAUL.

Vous le pouvez; car le fils vous tient la main dans ce monde, et le père vous la tend dans le ciel.

ACHARD.

Crois-tu qu'il sera content de ma fidélité?

PAUL.

Jamais roi n'a été obéi pendant sa vie comme il l'a été après sa mort.

ACHARD.

Oui, je n'ai été que trop exact à suivre ses commandemens. J'aurais dû ne pas souffrir ce duel... j'aurais dû me refuser à en être le témoin. Écoute, Paul, voilà ce que je voulais dire à un prêtre; car c'est la seule chose qui charge ma conscience; écoute : il y a des momens de doute, où j'ai regardé ce duel solitaire comme un assassinat!... Alors, alors, comprends-tu? je ne serais pas témoin, mais complice!

PAUL.

Mon père, je ne sais si les lois de la terre sont toujours d'accord avec les lois du ciel, et si l'honneur, selon les hommes, est la vertu selon Dieu. Je ne sais si notre église ennemie du sang permet que l'offensé tente de venger lui-même son injure sur l'offenseur, et si, dans ce cas, le jugement de Dieu dirige toujours ou la balle du pistolet, ou la pointe de l'épée. Ce sont là de ces questions qu'on décide non pas avec le raisonnement, mais avec la conscience. Eh bien! ma conscience me dit qu'à ta place j'aurais fait ce que tu as fait. Si la conscience qui me trompe t'a trompé aussi, plus qu'un autre j'ai droit de te pardonner, moi, et en mon nom, et en celui de mon père, je te pardonne.

ACHARD.

Merci : voilà des paroles comme il en faut à l'ame d'un mourant. Un remords est une terrible chose, vois-tu; un remords conduit à douter de Dieu, parce qu'en doutant de Dieu, on doute de la punition.

PAUL.

Écoute, moi aussi, j'ai souvent douté; car, isolé et perdu comme je l'étais dans le monde, sans famille et sans appui sur la terre, je cherchais un soutien en Dieu, je demandais à tout ce qui m'entourait une preuve de son existence, et je disais : Si je savais où trouver la tombe de mon père, je l'interrogerais.

ACHARD.

Pauvre enfant!

PAUL.

Alors, je me suis dit : Cherchons Dieu dans l'œuvre de Dieu!... Dès ce moment a commencé pour moi cette vie errante qui restera un mystère éternel entre le ciel, la mer et moi. Elle m'a égaré dans les solitudes de l'Amérique; car je pensais qu'un monde plus nouveau devait être plus près de Dieu. Et là, souvent dans ces forêts vierges, où le premier parmi les hommes, peut-être j'étais entré, sans autre abri que le ciel, sans autre couche que la terre, abîmé dans une seule pensée, j'ai écouté ces mille bruits divers de la nature qui s'endort ou du monde qui se réveille... Longtemps encore je suis resté sans comprendre cette langue inconnue, que forment en se mêlant ensemble le murmure des fleuves, la vapeur des lacs, le bruissement des forêts et le parfum des fleurs... Enfin peu à peu se souleva le voile qui couvrait mes yeux et le poids qui oppressait mon cœur; et dès lors, je commençai à croire que ces rumeurs du soir et ces bruits du crépuscule n'étaient qu'une hymne universelle, par laquelle les choses créées rendaient grâces au Créateur!... Alors j'ai cherché sur l'océan ce reste de conviction que me refusait la terre. La terre, ce n'est que l'espace; l'océan, c'est l'immensité! L'océan, c'est ce qu'il y a de plus large, de plus fort et de plus puissant après Dieu!... L'océan, je l'ai entendu rugir comme un lion irrité... puis, à la voix de son maître, se coucher comme un chien soumis. Je l'ai senti se dresser comme un géant rebelle, qui veut escalader le ciel; puis, sous le fouet de l'orage, se plaindre comme un enfant qui pleure. Je l'ai vu croisant ses vagues avec l'éclair et essayant d'éteindre la foudre avec son écume; puis s'aplanir comme un miroir, et réfléchir jusqu'à la dernière étoile du ciel. Sur la terre, j'avais reconnu l'existence; sur l'océan, je reconnus le pouvoir. Dans la solitude, j'avais entendu la voix du Seigneur; mais, comme Ézéchiel, je le vis passer dans la tempête! Dès lors, le doute fut chassé de mon cœur; je crus, et je priai!

ACHARD, *s'agenouillant, les mains jointes, et priant à demi-voix.*

Je crois en Dieu père tout puissant, créateur du ciel et de la terre!

PAUL, *continuant.*

Ce n'est point ainsi qu'un prêtre t'eût parlé, mon père; je t'ai parlé en marin, et avec une voix plus habituée à prononcer des paroles de mort que des mots de consolation: pardonne-moi!...

ACHARD.

Tu m'as fait croire et prier comme toi; qu'aurait fait de plus un prêtre? (*Il marche vers son lit, appuyé sur Paul.*) Ce que tu m'as dit est grand!... laisse-moi penser à ce que tu m'as dit. (*Se mettant sur son lit.*) Quand je me sentirai mourir, je t'appellerai.

PAUL, *tirant les rideaux sur lui.*

Et sois tranquille, je serai là.

Il s'assied sur une chaise au pied du lit, et reste un instant absorbé dans ses pensées; tout-à-coup on entend au dehors le nom de Paul.

MARGUERITE, *du dehors.*

Paul!

PAUL, *levant vivement la tête.*

Qui m'appelle?

MARGUERITE, *près de la porte en dehors.*

Paul!

PAUL, *s'élançant vers la porte.*

C'est sa voix! (*Il ouvre la porte et trouve Marguerite échevelée et agenouillée.*) Qu'as-tu? dis?

SCENE IV.

PAUL, MARGUERITE.

MARGUERITE, *se traînant sur ses genoux.*

A moi! à moi!

PAUL, *la relevant.*

Que crains-tu? qui te poursuit, et pourquoi viens-tu à cette heure?

MARGUERITE.

Oh! à toute heure du jour et de la nuit j'aurais fui, tant que la terre aurait pu me porter, j'aurais fui jusqu'à ce que je trouvasse un cœur pour y pleurer, un bras pour me défendre; j'aurais fui... Paul!... Paul!... (*se jetant dans ses bras*) mon père est mort!...

PAUL.

Pauvre enfant, qui s'échappe d'une maison mortuaire pour retomber dans une autre! qui laisse la mort au château, et qui la retrouve dans la chaumière!

MARGUERITE.

Oui, oui; mais ici on meurt tranquille, et là-bas on meurt dans le désespoir! Oh! Paul, si vous aviez vu ce que j'ai vu!...

PAUL.

Dis-moi cela.

MARGUERITE.

Vous savez quelle influence terrible ont eue sur mon père votre voix et votre présence?

PAUL.

Oui.

MARGUERITE.

On l'a emporté sans parole dans son appartement.

PAUL.

C'était à votre mère que je parlais; c'est lui qui a entendu, ce n'est point ma faute.

MARGUERITE.

Eh bien, je n'ai pas pu résister à mon inquiétude, et au risque d'irriter ma mère, je suis montée pour le voir; la porte était fermée, je frappai doucement, et j'entendis sa voix affaiblie, qui demandait qui était là.

PAUL.

Et votre mère?

MARGUERITE.

Ma mère était absente, et l'avait enfermé en partant. Mais, lorsqu'il reconnut ma voix, lorsque je lui eus répondu que j'étais Marguerite, que j'étais sa fille, il me dit de prendre un escalier dérobé qui, par un cabinet, donnait dans sa chambre; et une minute après, j'étais à genoux devant son lit, et il me donnait sa bénédiction avant de mourir, sa bénédiction paternelle, qui, je l'espère, appellera celle de Dieu!

PAUL.

Oui, sois tranquille; pleure sur ton père, mon enfant, mais ne pleure plus sur toi, car tu es sauvée!

MARGUERITE.

Mais en ce moment, Paul! comme j'étais agenouillée, comme je baisais ses mains; en ce moment, j'entendis les pas de ma mère; elle montait l'escalier; je reconnus sa voix, et mon père la reconnut aussi, car il m'embrassa une dernière fois et me fit signe de fuir: j'obéis; mais j'avais la tête si perdue, si troublée que je me trompai de porte, et qu'au lieu de prendre l'escalier par lequel j'étais venue, je me trouvai dans un cabinet sans issue. Ma mère entra avec le prêtre, et, je vous le dis, elle était plus pâle que celui qui allait mourir.

PAUL.

Mon Dieu!

MARGUERITE.

Le prêtre s'assit au chevet du lit; ma mère se tint debout au pied. Paul, comprenez-vous? j'étais là, ne pouvant pas fuir; une fille forcée d'entendre la confession de son pere! n'est-ce pas affreux, dites? Je tombai à genoux, fermant les yeux pour ne pas voir, priant pour ne pas entendre; et cependant, malgré moi, je vis et j'entendis; et ce que je vis et j'entendis ne sortira jamais de ma mémoire! J'entendis mon père prononcer les mots d'adultère, de duel et d'assassinat! et à chacun de ces mots, je vis ma mère plus pâle... haussant la voix pour couvrir la voix du mourant, et disant: Ne le croyez pas, ne le croyez pas, ne le croyez pas, mon père, c'est un fou, c'est un insensé... ne le croyez pas!... Paul, c'était un spectacle horrible, sacrilége, impie!... je sentis une sueur froide me passer sur le front, et je m'évanouis.

PAUL.

Justice du ciel!

MARGUERITE.

Lorsque je revins à moi, la chambre était silencieuse comme une tombe; ma mère et le prêtre étaient disparus. J'ouvris la porte, je jetai les yeux sur le lit, et il me sembla sous les draps, voir se dessiner la forme d'un cadavre!.. Je devinai que tout était fini... une terreur glaçante, invincible, mortelle, me poussa hors de l'appartement; je descendis l'escalier je ne sais comment, sans en toucher une marche, je crois; je traversai des chambres, des galeries; enfin je sentis, à la fraîcheur de l'air, que j'étais dehors. Je courais... je me rappelai que vous m'aviez dit que vous seriez ici, un instinct me poussait de ce côté. Il me semblait que j'étais poursuivie par des ombres, par des fantômes!... Au détour d'une allée, étais-je insensée!... je crus voir ma mère, ma mère tout en noir! c'est alors que vous avez entendu mes cris; je courus encore un instant; puis je tombai près de cette porte; si elle ne s'était pas ouverte, je mourais! car je vous le dis, j'étais tellement troublée que je croyais... silence!...

S'approchant de Paul.

PAUL.

Des pas!

La porte du fond s'ouvre, la marquise paraît.

MARGUERITE, *s'enveloppant dans les rideaux de la croisée et enveloppant Paul avec elle.*

Regardez, regardez!

SCENE V.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

Le théâtre est dans l'obscurité; la marquise entre lentement tire la porte derrière elle, la ferme à clef, et, sans voir Paul et Marguerite, traverse la première chambre, entre dans la seconde et s'arrête au pied du lit d'Achard.

ACHARD, *ouvrant un des côtés du rideau.*

Qui est là?

LA MARQUISE, *ouvrant l'autre.*

Moi.

ACHARD.

Vous! et que venez-vous faire au lit d'un mourant?

LA MARQUISE.

Je viens lui proposer un marché

ACHARD.

Pour perdre son ame, n'est-ce pas?

LA MARQUISE.

Pour la sauver! Achard, tu n'as plus besoin que d'une chose en ce monde: c'est d'un prêtre.

ACHARD.

Vous m'avez refusé celui du château.

LA MARQUISE.

Si tu le veux, dans cinq minutes il sera ici.

ACHARD.

Faites-le donc venir; mais hâtez-vous.

LA MARQUISE.

Mais si je te donne la paix du ciel, me donneras-tu la paix de la terre, dis?

ACHARD.

Que puis-je pour vous?

LA MARQUISE.

Tu as besoin d'un prêtre pour mourir, tu sais ce dont j'ai besoin pour vivre!

ACHARD.

Vous voulez me fermer le ciel par un parjure!

LA MARQUISE.

Je veux te l'ouvrir par un pardon.

ACHARD.

Je l'ai reçu.

LA MARQUISE.

Et de qui?

ACHARD.

De celui-là seul qui avait le droit de me le donner.

LA MARQUISE, *avec ironie.*

Morlaix est-il descendu du ciel!

ACHARD.

Non; mais il avait laissé un fils sur la terre.

LA MARQUISE.

Tu l'as donc revu aussi, toi?

ACHARD.

Oui.

LA MARQUISE.

Et tu lui as tout dit?

ACHARD.

Tout.

LA MARQUISE.

Et les papiers qui constatent sa naissance?

ACHARD.

Le marquis n'était pas mort: les papiers sont là.

LA MARQUISE.

Achard! (*tombant à genoux*) Achard! tu auras pitié de moi!

ACHARD.

Vous à genoux devant moi, madame!

LA MARQUISE.

Oui, vieillard, oui, je suis à genoux devant toi, et je te prie, et je t'implore! car tu tiens entre tes mains mourantes l'honneur d'une des plus nobles familles de France! ma vie passée, ma vie à venir; ces papiers, c'est moi, c'est plus que moi, c'est mon nom, celui de mes enfans! et tu sais ce que j'ai souffert pour garder ce nom sans tache? Crois-tu que je n'avais pas au fond du cœur comme les autres femmes des sentimens d'amante, d'épouse et de mère? Eh bien! je les ai étouffés tous les uns après les autres, et la lutte a été longue, car voilà vingt ans qu'elle dure!

MARGUERITE, *dans l'autre chambre.*

Que dit-elle? oh! mon Dieu!

PAUL.

Écoute! c'est le Seigneur qui permet que tout te soit dévoilé.

ACHARD.

Vous avez douté de la bonté de Dieu, madame, vous avez oublié qu'il a pardonné à la femme adultère.

LA MARQUISE.

Oui; mais les hommes ne lui avaient pas pardonné, eux... puisqu'ils allaient la lapider lorsqu'il arriva, les hommes... qui depuis vingt générations se sont habitués à respecter mon nom, à honorer ma famille, et qui n'auraient plus pour eux que honte et mépris! Ah! Dieu! (*elle se relève*) Dieu! j'ai tant souffert qu'il me pardonnera, je l'espère. Mais les hommes, ils ne pardonnent pas, eux! D'ailleurs suis-je la seule exposée à leurs injures? aux deux côtés de ma croix n'ai-je pas mes deux enfans, dont l'autre est le premier-né? Celui-là, c'est mon fils, je le sais bien, comme Emmanuel, comme Marguerite; mais ai-je le droit de le leur donner pour frère! Oublies-tu qu'aux termes de la loi il est le fils du marquis d'Auray, le chef de la famille? oublies-tu que le titre et la fortune lui appartiennent? Qu'il invoque cette loi, et que reste-t-il à Emmanuel? une croix de Malte! à Marguerite? un couvent!

MARGUERITE.

Oui, oui, un couvent; un couvent, où je puisse prier pour vous, ma mère!

PAUL.

Silence!

ACHARD.

Oh! vous ne le connaissez pas, madame!

LA MARQUISE.

Non; mais je connais l'humanité. Il peut retrouver un nom, lui qui n'a pas de nom, une fortune, lui qui n'a pas de fortune, et tu crois qu'il renoncera à cette fortune et à ce nom!

ACHARD.

Si vous le lui demandez.

LA MARQUISE.

Et de quel droit le lui demanderais-je? de quel droit le prierais-je de m'épargner, d'épargner Emmanuel, Marguerite? Il dira : Je ne vous connais pas, madame, je ne vous ai jamais vue; qui êtes-vous?

ACHARD, *s'affaiblissant.*

En son nom, madame, en son nom... je m'engage... je jure...

LA MARQUISE, *se courbant sur lui et suivant les progrès de la mort.*

Tu t'engages, tu jures... et sur ta parole tu veux que je joue les années qui me restent à vivre contre les minutes qui te restent à mourir! Je t'ai prié, je t'ai imploré, une dernière fois; je te prie et je t'implore encore : rends-moi ces papiers!

ACHARD.

Ces papiers sont à lui.

LA MARQUISE, *avec force.*

Il me les faut, te dis-je!

ACHARD.

Mon Dieu!

LA MARQUISE

Nul ne peut venir : nous sommes seuls. Cette clef, m'as-tu dit, ne te quitte jamais.

ACHARD.

L'arracherez-vous des mains d'un mourant!

LA MARQUISE, *d'une voix sourde et tombant sur la chaise.*

Non; j'attendrai.

ACHARD, *se levant sur son séant.*

Laissez-moi mourir en paix : sortez (*prenant le crucifix*) sortez, au nom du Christ!

Il retombe et meurt.

LA MARQUISE, *se courbant sous le crucifix.*

Oh!

Elle ferme les rideaux du lit.

MARGUERITE.

Horreur! horreur!

PAUL.

A genoux, Marguerite!

LA MARQUISE, *passant son bras entre les rideaux fermés, arrache la clef des mains d'Achard, se lève, marche vers l'armoire en regardant le lit avec terreur. Paul fait la moitié du chemin, et au moment où elle approche la clef de la serrure, il lui saisit le bras, elle jette un cri.*

Ah!

PAUL.

Donnez-moi cette clef, ma mère, car le marquis est mort et ces papiers m'appartiennent.

LA MARQUISE, *reculant épouvantée.*

Ah! (*Elle tombe dans le fauteuil.*) Justice de Dieu, c'est mon fils!

MARGUERITE, *à genoux dans l'autre chambre, levant les mains au ciel.*

Bonté du ciel! c'est mon frère!

ACTE CINQUIÈME.

Même décoration qu'au troisième acte ; les bougies des candélabres sont allumées et presque entièrement brûlées ; il y a du feu dans la cheminée ; une table garnie.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, *seule, les deux coudes appuyés sur la table, les yeux fixés sur le contrat ou Lectoure avoit déjà signé son nom, et le marquis la moitié du sien; elle étend la main, prend une clochette et sonne; un domestique se présente à la porte.*

Prévenez Mlle d'Auray que sa mère l'attend au salon.

Le valet obéit et la marquise reprend morne et immobile sa première attitude.

SCENE II.

LA MARQUISE, *puis* LAFFEUILLE, MARGUERITE.

LA MARQUISE, *seule.*

Quelle nuit!... il y a des momens de la vie où les hommes et les événemens se pressent comme si le temps et l'espace leur manquaient; et dire que la lutte n'est pas finie et que la mort a laissé des héritiers de son secret... mon fils... ce nom qui réjouit le cœur des mères serre et glace le

mien... oui, il n'y a que ce moyen. (*Elle sonne, un domestique paraît.*) Le comte Emmanuel.

LAFFEUILLE.

Il est sorti depuis dix heures du matin avec M. le baron de Lectoure.

LA MARQUISE.

Sorti!

LAFFEUILLE.

Je l'ai vu monter en voiture.

LA MARQUISE.

Faites venir son domestique.

LAFFEUILLE.

Il est sorti avec eux.

LA MARQUISE.

Et quelle voiture ont-ils prise?

LAFFEUILLE.

Celle du baron.

LA MARQUISE.

Qu'on mette les chevaux à la mienne, et dites à ma fille que je l'attends. (*Le domestique sort.*) Qu'elle signe ce contrat et qu'elle parte pour Rennes avec son frère; car ceux-là surtout il faut qu'ils ignorent... et moi je resterai seule à l'attendre, je lui offrirai ma fortune en échange de ces papiers, et soit calcul, soit pitié, ce secret, je l'espère, restera enfermé dans les sombres murs de ce château... Oh! si chacun de ces vieux monumens avait une mémoire et un langage, quelles terribles histoires ils se raconteraient entre eux!

MARGUERITE, *dont le bruit en entrant fait lever la tête à la marquise, étendant la main vers sa mère.*

Madame...

LA MARQUISE.

Approchez... Pourquoi êtes-vous ainsi pâle et tremblante?

MARGUERITE, *balbutiant.*

La mort de mon père, si prompte, si inattendue... Enfin, j'ai beaucoup souffert cette nuit.

LA MARQUISE, *d'une voix sourde.*

Oui, oui, le jeune arbre plie et s'effeuille sous le vent, il n'y a que le vieux chêne qui résiste à toutes les tempêtes; moi aussi, Marguerite, j'ai souffert, moi aussi j'ai eu une nuit terrible... et cependant vous me voyez calme et ferme.

MARGUERITE.

Dieu vous a fait une ame forte et sévère, madame, mais il ne faut pas demander la même force et la même sévérité aux ames des autres, vous les briseriez.

LA MARQUISE.

Aussi, je ne demande à la vôtre que l'obéissance. Marguerite, le marquis est mort, Emmanuel est maintenant le chef de la famille; vous allez à l'instant même partir pour Rennes avec Emmanuel.

MARGUERITE.

Moi! moi, partir pour Rennes! et pourquoi?

LA MARQUISE.

Parce que la chapelle du château est trop étroite pour contenir à la fois les fiançailles de la fille et les funérailles du père.

MARGUERITE.

Ma mère, ce serait une piété, ce me semble, que de mettre plus d'intervalle entre deux cérémonies aussi opposées.

LA MARQUISE.

La véritable piété, c'est d'accomplir les dernières volontés des morts: jetez les yeux sur ce contrat, et voyez-y les premières lettres du nom de votre père.

MARGUERITE.

Oh! je vous le demande, madame, mon père, lorsqu'il a tracé ces lettres que la mort est venue interrompre, mon père avait-il bien toute sa raison, toute sa volonté?

LA MARQUISE.

Je l'ignore, mademoiselle, mais ce que je sais, c'est que l'influence qui le faisait agir lui survit; ce que je sais, c'est que les parens, tant qu'ils existent, représentent Dieu sur la terre... or, Dieu m'a ordonné de terribles choses, et j'ai obéi; faites comme moi, mademoiselle, obéissez.

MARGUERITE.

Ma mère, il y a trois jours que, les larmes dans les yeux, le désespoir dans le cœur, je me traîne sur mes genoux, des pieds d'Emmanuel à ceux de cet homme, et des pieds de cet homme à ceux de mon père, aucun d'eux n'a voulu ou n'a pu m'entendre, car l'ambition ardente, ou la folie acharnée étaient là, couvrant ma voix. Enfin, me voilà arrivée en face de vous, ma mère, vous êtes la dernière que je puisse implorer, mais aussi vous êtes celle qui devez le mieux m'entendre, écoutez donc bien ce que je vais vous dire: si je n'avais à sacrifier à votre volonté que mon bonheur, je le sacrifierais, que mon amour, je le sacrifierais encore; mais j'ai à vous sacrifier mon fils... vous êtes mère, et moi aussi, madame.

LA MARQUISE.

Mère! mère, par une faute!

MARGUERITE.

Enfin, je le suis, madame, et le sentiment de la maternité n'a pas besoin d'être sanctifié pour être saint; eh bien, ma mère, dites-moi, car mieux que moi vous devez savoir ces choses, dites-moi, si ceux qui nous ont donné le jour ont reçu de Dieu une voix qui parle à notre cœur, ceux qui sont nés de nous n'ont-ils pas aussi une voix pareille? et quand ces deux voix se contredisent, à laquelle des deux faut-il obéir?

LA MARQUISE.

Vous n'entendrez jamais la voix de votre enfant, car vous ne le reverrez jamais.

MARGUERITE.

Je ne reverrai jamais mon fils! et qui peut en répondre, madame?

LA MARQUISE.

Lui-même ignorera qui il est.

MARGUERITE.

Et s'il le sait un jour... et s'il vient alors me demander compte de sa naissance? cela peut arriver, madame, et dans cette alternative, dites, faut-il que je signe?

LA MARQUISE, *après un moment de silence.*

Signez.

MARGUERITE, *de même*

Mais si mon mari apprend jamais l'existence de cet enfant; s'il demande raison à mon amant de la tache faite à son nom et à son honneur? si dans un duel acharné, solitaire et sans témoins, dans un duel à mort, il tuait cet amant, et que tourmenté par sa conscience, par une voix qui sortirait de la tombe, mon mari perdît la raison?

LA MARQUISE, *épouvantée.*

Taisez-vous! taisez-vous!

MARGUERITE

Vous voulez donc que, pour conserver pur et sans tache mon nom et celui de mes autres enfans, je m'enferme avec un insensé? vous voulez donc que j'écarte de moi et de lui tout être vivant? que je me fasse un cœur de fer pour ne plus sentir? des yeux de bronze pour ne plus pleurer? vous voulez donc que je me couvre de deuil comme une veuve avant que mon mari soit mort? vous voulez donc que mes cheveux blanchissent vingt ans avant l'âge?

LA MARQUISE.

Taisez-vous! taisez-vous!

MARGUERITE.

Vous voulez donc, pour que ce terrible secret meure avec ceux qui le gardent, que j'écarte de leur lit funéraire les médecins et les prêtres?... vous voulez donc enfin que j'aille d'agonie en agonie pour fermer moi-même, non pas les yeux, mais la bouche des moribonds?

LA MARQUISE, *se tordant les bras.*

Taisez-vous! au nom du ciel, taisez-vous!

MARGUERITE.

Eh bien, dites-moi donc encore de signer, ma mère, et tout cela sera, et alors la malédiction du Seigneur sera accomplie, et les fautes des pères retomberont sur les enfans jusqu'à la troisième et la quatrième génération.

LA MARQUISE, *étouffée par les sanglots.*

Oh! mon Dieu, mon Dieu! suis-je assez abaissée? suis-je assez punie?...

MARGUERITE, *tombant aux genoux de la marquise.*

Pardon, pardon, madame, pardon, pardon!

LA MARQUISE, *se levant.*

Oui, pardon, demande pardon, fille dénaturée, qui as pris le fouet de la vengeance éternelle, et qui en as frappé ta mère au visage!

MARGUERITE.

Grâce! grâce! je ne savais pas ce que je disais, ma mère; vous m'aviez fait perdre la raison! j'étais folle!

LA MARQUISE, *levant les deux mains au-dessus de la tête de sa fille.*

Oh! mon Dieu, mon Dieu, vous avez entendu les paroles qui sont sorties de la bouche de mon enfant, je n'ose pas espérer que votre miséricorde ira jusqu'à les oublier, mon Dieu; mais au moment de la punir, souvenez-vous que je ne la maudis pas.

Elle fait quelques pa pour s'éloigner.

MARGUERITE, *qui a saisi sa robe, se traîne sur les genoux en s'écriant:*

Ma mère! ma mère! grâce! grâce, oh! ma mère! (*La marquise se retourne vers sa fille, lui lance un regard terrible, la repousse et sort par la droite. Marguerite tombant et jetant un cri.*) Ah!

SCENE III.

MARGUERITE, *évanouie*, PAUL, *entrant par le fond.*

PAUL, *prenant sa sœur entre ses bras et la relevant à demi.*

Marguerite, ma sœur, reviens à toi!

MARGUERITE, *revenant à elle.*

Qui peut me secourir ici?... Paul!... ah! il n'y avait que lui... Paul, ma providence, c'est Dieu qui vous envoie encore.

Elle se relève aidée par Paul.

PAUL.

Ce contrat froissé sur cette table, votre évanouissement m'en disent assez; il est temps de faire cesser le supplice de la marquise, et de hâter l'entrevue que je suis venu chercher ici; Marguerite, chargez-vous d'aller la prévenir que le capitaine Paul attend ses ordres.

MARGUERITE.

J'y vais; n'ai-je pas aussi mon pardon à obtenir?

Paul la conduit jusqu'à la porte de droite.

PAUL, *seul.*

Je comprends ce qui doit se passer à cette heure dans le cœur de la marquise, elle qui après vingt ans de silence, d'isolement et d'angoisses, voit, sans qu'elle puisse deviner comment, son secret révélé à l'une des deux personnes à qui elle avait le plus d'intérêt à le cacher.

SCENE IV.

EMMANUEL, PAUL

Emmanuel arrive par le fond, deux pistolets à la main; Paul le salue avec une expression douce et fraternelle, Emmanuel le lui rend avec fierté.

EMMANUEL, *posant les pistolets sur la table et s'arrêtant à quelque distance de Paul.*

J'allais à votre recherche, monsieur, et cela cependant sans trop savoir où vous trouver; car, pareil aux mauvais génies de nos traditions populaires, vous semblez avoir reçu le don d'être partout et de n'être nulle part; enfin un domestique m'a assuré vous avoir vu entrer au château. Je vous remercie de m'avoir épargné la peine que j'étais résolu de prendre en venant cette fois au-devant de moi.

PAUL.

Je suis heureux que mon désir, dans ce cas, quoique probablement inspiré par des causes différentes, ait été en harmonie avec le vôtre; me voilà, que voulez-vous de moi?

EMMANUEL.

Ne le devinez-vous pas, monsieur ? En ce cas, et permettez-moi de m'en étonner, vous connaissez bien mal les devoirs d'un gentilhomme et d'un officier, et c'est une nouvelle insulte que vous me faites.

PAUL, *d'une voix calme.*

Croyez-moi, Emmanuel...

EMMANUEL, *avec hauteur.*

Hier, je m'appelais le comte, aujourd'hui je m'appelle le marquis d'Auray, ne l'oubliez pas, monsieur. (*Paul laisse percer un sourire.*) Je disais donc que vous connaissiez bien peu les sentimens d'un gentilhomme, si vous avez pu croire que je permettrais qu'un autre que moi vidât la querelle que vous êtes venu me chercher. Oui, monsieur, car c'est vous qui êtes venu vous jeter sur ma route, et non pas moi qui suis allé vous trouver.

PAUL, *souriant.*

Monsieur le marquis d'Auray oublie sa visite à bord de *l'Indienne.*

EMMANUEL.

Trève d'arguties, monsieur, et venons au fait : hier, je ne sais par quel sentiment étrange et inexplicable, lorsque je vous ai offert, je dirai, non pas ce que tout gentilhomme, ce que tout officier, mais simplement ce que tout homme de cœur accepte à l'instant sans balancer, vous avez refusé, monsieur, et, déplaçant la provocation, vous êtes allé chercher derrière moi un adversaire, non pas précisément étranger à la querelle, mais que le bon goût défendait d'y mêler.

PAUL, *toujours avec calme.*

Croyez qu'en cela, monsieur, j'obéissais à des exigences qui ne me laissaient pas le choix de l'adversaire. Un duel m'était offert par vous, que je ne pouvais pas accepter avec vous, mais qui me devenait indifférent avec tout autre; j'ai trop l'habitude des rencontres, monsieur, et de rencontres bien autrement terribles et mortelles, pour qu'une pareille affaire soit à mes yeux autre chose qu'un des accidens habituels de mes aventureuses journées. Seulement, rappelez-vous que ce n'est pas moi qui ai cherché ce duel; que c'est vous qui êtes venu me l'offrir, et que, ne pouvant pas, je vous le répète, me battre avec vous, j'ai pris à partie M. de Lectoure, comme j'aurais pris M. de Nozay ou M. de La Jarry, parce qu'il se trouvait là, sous ma main, à ma portée, et que s'il me fallait absolument tuer quelqu'un, j'aimais mieux tuer un fat inutile et insolent qu'un brave et honnête gentilhomme campagnard, qui se croirait déshonoré s'il rêvait qu'il accomplit en songe le marché infâme que le baron de Lectoure vous propose en réalité. Eh bien, le duel a eu lieu ; il est terminé sans qu'il y eût de sang versé. Dieu a permis que je le désarmasse deux fois ; je pouvais le tuer ; je lui ai laissé la vie ; ne me demandez rien de plus et n'exigez pas d'autre explication, car, sur mon honneur, je ne puis vous la donner.

EMMANUEL, *avec impatience.*

C'est cela ; et vous avez cru que je me contenterais de ce semblant de combat; vous avec cru, lorsque sur le terrain je vous laissais partir sans m'y opposer, que tout était fini; vous avez cru qu'à l'aide du manteau mystérieux dont vous vous enveloppez vous échapperiez à ma colère ! Eh ! monsieur, le temps des énigmes est passé ! Nous vivons dans un monde où, à chaque pas, on coudoie une réalité. Laissons donc la poésie et le fantastique aux auteurs de romans et de tragédies. Votre présence en ce château a été marquée par d'assez fatales circonstances pour que nous n'ayons pas besoin d'ajouter ce qui n'est pas à ce qui est. Lusignan de retour malgré l'ordre qui le condamne à la déportation ; ma sœur pour la première fois rebelle aux volontés de sa mère ; mon père tué par votre seule présence; voilà les malheurs qui vous ont accompagné, qui sont revenus de l'autre bout du monde avec vous, comme un cortége funèbre, et dont vous avez à me rendre compte ! Ainsi, parlez, monsieur, parlez comme un homme à un homme, en plein jour, face à face, et non pas en fantôme qui, glissant dans l'ombre, échappe à la faveur de la nuit, en laissant tomber quelque mot de l'autre monde, prophétique et solennel, bon à effaroucher des nourrices et des enfans ! Parlez, monsieur, parlez; voyez, voyez je suis calme. Si vous avez quelque révélation à me faire, je vous écoute.

PAUL, *conservant le calme.*

Le secret que vous me demandez ne m'appartient pas ; croyez à ce que je vous dis, et n'insistez pas davantage. Adieu.

Il fait un mouvement pour se retirer.

EMMANUEL, *s'élançant vers la porte et lui barrant le passage.*

Oh ! vous ne sortirez pas ainsi, monsieur ! je vous tiens seul à seul, dans cette chambre où je ne vous ai pas attiré, mais où vous êtes venu ; faites donc attention à ce que je vais vous dire : Celui que vous avez insulté, c'est moi ! celui à qui vous devez réparation, c'est moi ! celui avec qui vous vous battrez, c'est....

PAUL.

Vous êtes fou, monsieur ! je vous ai déjà dit que c'était impossible. Laissez-moi donc sortir.

Il saisit un pistolet.

EMMANUEL, *saisissant un pistolet.*

Prenez garde !... prenez garde. (*Paul va s'accouder sur la cheminée.*) Monsieur, après avoir fait tout au monde pour vous forcer d'agir en gentilhomme, je puis vous traiter en brigand ! vous êtes ici dans une maison qui vous est étrangère, vous y êtes entré je ne sais ni pourquoi ni comment ; si vous n'y êtes pas venu pour y dérober notre or et nos bijoux, vous y êtes venu pour voler l'obéissance d'une fille à sa mère et la promesse sacrée d'un ami à un ami; dans l'un ou l'autre cas vous êtes un ravisseur que je rencontre au moment où il met la main sur un tré-

sor, trésor d'honneur, le plus précieux de tous. Tenez, croyez-moi, prenez cette arme (*il jette le pistolet aux pieds de Paul*), et défendez-vous!

Il saisit l'autre pistolet.

PAUL, *sans changer d'attitude.*

Vous pouvez me tuer, monsieur, quoique je ne pense pas que Dieu permette un si grand crime; mais vous ne me forcerez pas à me battre avec vous! je vous l'ai dit et je vous le répète.

EMMANUEL.

Ramassez ce pistolet, monsieur! ramassez-le, je vous le dis, et défendez-vous! (*Paul, sans répondre, hausse les épaules et repousse le pistolet du pied. Emmanuel continuant et hors de lui.*) Eh bien, puisque tu ne veux pas te défendre comme un homme, meurs donc comme un chien!

Il lève le pistolet à la hauteur de la poitrine de Paul.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARGUERITE.

Marguerite pousse un cri, s'élance sur Emmanuel; en même tems le coup part, mais la balle, dérangée par l'action de la jeune fille, passe au-dessus de la tête de Paul, et va briser derrière lui la glace de la cheminée.

MARGUERITE, *courant à Paul et le pressant dans ses bras.*

Mon frère!... mon frère, n'es-tu pas blessé?

EMMANUEL, *laissant tomber son arme.*

Ton frère? ton frère?

PAUL.

Eh bien! Emmanuel, comprenez-vous maintenant pourquoi je ne pouvais me battre avec vous?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

La porte du fond s'ouvre vivement; la marquise, pâle, paraît, s'arrête sur le seuil, lève les yeux au ciel; Emmanuel et Marguerite se jettent à ses genoux, tenant chacun une de ses mains et la couvrant de larmes et de baisers.

LA MARQUISE, *après une minute de silence.*

Je vous remercie, mes enfans; maintenant, laissez-moi seule avec ce jeune homme.

Emmanuel et Marguerite se relèvent, s'inclinent avec respect et sortent.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, PAUL.

La marquise ferme la porte derrière ses enfans, fait quelques pas dans la chambre, puis, sans regarder Paul, va s'appuyer sur le dos du fauteuil près de la table sur laquelle est le contrat.

LA MARQUISE, *restant debout et les yeux baissés vers la terre.*

Vous avez désiré me voir, monsieur, et je suis venue; vous avez désiré me parler, j'écoute.

PAUL, *avec un accent plein de larmes.*

Oui, madame, oui, j'ai désiré vous parler: il y a bien long-temps que ce désir m'est venu pour la première fois, et ne m'est plus sorti du cœur. J'avais des souvenirs d'enfant, qui tourmentaient l'homme. Je me rappelais une femme que j'avais vue jadis se glisser jusqu'à mon berceau, et que, dans mes rêves juvéniles, je prenais pour l'ange gardien de mes jeunes années. Depuis cette époque si vivante encore, quoique si éloignée, plus d'une fois, madame, croyez-moi, je me suis réveillé en tressaillant, comme si je venais de sentir à mon front l'impression d'un baiser maternel; puis, ne voyant personne près de moi, je l'appelais, cette femme, croyant qu'elle s'était éloignée et qu'à ma voix elle reviendrait peut-être. Voilà vingt ans que je l'appelle ainsi, madame; et voilà la première fois qu'elle me répond. Serait-il vrai, comme j'en ai si souvent frissonné, que vous eussiez tremblé de me voir? Serait-il vrai, comme je le crains en ce moment, que vous n'eussiez rien à me dire?

LA MARQUISE, *d'une voix sourde.*

Et si j'avais craint votre retour, aurais-je eu tort? Vous m'êtes apparu hier seulement, monsieur, et voilà que le mystère terrible qui, à cette heure, ne devait être su que de Dieu et de moi, est connu de mes deux enfans.

PAUL.

Est-ce donc ma faute si Dieu s'est chargé de le leur révéler?... Est-ce moi qui ai conduit Marguerite éplorée et tremblante, près de son père mourant dont elle allait demander l'appui, et dont elle a entendu la confession! est-ce moi qui l'ai ramenée chez Achard, et n'est-ce pas vous, madame qui l'y avez suivie? Quant à Emmanuel, le coup que vous avez entendu et cette glace brisée font foi que j'aimais mieux mourir que de sauver ma vie aux dépens de votre secret. Non, non, croyez-moi, madame, je suis l'instrument et non le bras, l'effet et non la volonté; non, madame, c'est Dieu qui a tout conduit dans sa providence infinie, pour que vous ayez à vos pieds, comme vous venez de les y voir, les deux enfans que vous avez écartés si long-temps de vos bras.

LA MARQUISE, *avec hésitation.*

Mais il en est un troisième, et je ne sais ce que je dois attendre de celui-là.

PAUL.

Laissez-lui accomplir un dernier devoir, madame, et, ce devoir accompli, il demandera vos ordres à genoux.

LA MARQUISE.

Et quel est ce devoir?

PAUL.

C'est de rendre à son frère le rang auquel il a droit; à sa sœur le bonheur qu'elle a perdu; à sa mère la tranquillité qu'elle implore et qu'elle ne peut trouver.

LA MARQUISE.

Et cependant, grâce à vous, M. de Maurepas a refusé au baron de Lectoure le régiment qu'il lui demandait pour mon fils.

PAUL, *tirant le brevet de sa poche.*

Parce que le roi venait de me l'accorder pour mon frère.

La marquise jette les yeux sur le brevet.

LA MARQUISE.

Et cependant, vous voulez donner Marguerite à un homme sans nom, sans fortune, et, qui plus est, proscrit!

PAUL.

Vous vous trompez, madame; je veux donner Marguerite à celui qu'elle aime; je veux donner Marguerite non pas à Lusignan le proscrit, mais à M. le baron Anatole de Lusignan, gouverneur, pour sa majesté, de l'île de la Guadeloupe, et qui attend sa femme sur mon vaisseau. Voilà sa commission; prenez ces deux papiers, madame, et remettez-les vous-même à vos enfans.

LA MARQUISE, *laissant tomber un regard sur le parchemin et les recevant des mains de Paul.*

Oui, j'en conviens, voilà pour l'ambition d'Emmanuel et le bonheur de Marguerite.

PAUL.

Et en même temps pour votre tranquillité à vous, madame; car Emmanuel et Marguerite partent ce soir, l'une pour retrouver son époux, l'autre pour rejoindre son régiment, et vous demeurez isolée dans ce vieux château comme vous l'avez désiré tant de fois; n'est-ce point cela, madame, et me serais-je trompé?

LA MARQUISE.

Mais comment me dégager avec M. le baron de Lectoure?

PAUL.

Le marquis est mort, madame, n'est-ce point une cause suffisante à l'ajournement d'un mariage que la mort d'un mari et d'un père?

La marquise le regarde un instant, s'assied dans le fauteuil, écrit quelques lignes et sonne un domestique.

LA MARQUISE, *au domestique.*

Remettez dans deux heures cette lettre au baron de Lectoure.

Le domestique prend la lettre, s'incline et sort.

LA MARQUISE.

Maintenant, monsieur, que vous avez rendu justice aux innocens, faites grâce à la coupable. Vous avez des papiers qui constatent votre naissance; vous êtes l'aîné, selon la loi du moins, vous avez droit au nom et à la fortune d'Emmanuel et de Marguerite. Que voulez-vous en échange de ces papiers?

PAUL, *tirant les papiers de sa poche.*

Permettez-moi de vous appeler une seule fois ma mère, et appelez-moi une seule fois votre fils.

LA MARQUISE, *se levant.*

Est-ce possible!

PAUL.

Vous parlez de rang, de nom, de fortune! eh! qu'ai-je besoin de tout cela? je me suis fait un rang auquel peu d'hommes de mon âge sont montés; j'ai acquis un nom qui est la bénédiction d'un peuple et la terreur d'un autre; j'amasserais si je le voulais, une fortune à léguer à un roi. Que me font donc votre nom, votre rang et votre fortune à moi? si vous n'avez pas autre chose à m'offrir, si vous ne me donniez pas ce qui m'a manqué toujours et partout, ce que je ne puis me créer, ce que Dieu m'avait accordé, ce que le malheur m'a repris... ce que vous seule pouvez me rendre... une mère! ah! rendez-moi ma mère!...

LA MARQUISE, *entraînée.*

Mon fils!... mon fils!... mon fils!...

PAUL, *s'approchant vivement de la cheminée, jetant les papiers au feu et courant se précipiter aux genoux de la marquise, qui est retombée assise.*

Ma mère!... ah! le voilà donc enfin sorti de votre cœur ce cri que j'attendais, que je demandais, que j'implorais!... merci, mon Dieu, merci!

Il cache sa tête dans le sein de la marquise.

LA MARQUISE, *lui relevant le front.*

Regarde-moi! depuis vingt ans, voilà les premières larmes qui coulent de mes yeux! donne-moi la main; (*elle la place sur son cœur*) depuis vingt ans, voilà le premier sentiment de joie qui fait battre mon cœur!... viens dans mes bras!... depuis vingt ans voilà la première caresse que je donne et que je reçois!... ces vingt ans, c'est mon expiation sans doute, puisque voilà que Dieu me pardonne; puisque voilà qu'il me rend les larmes, la joie, les caresses! Merci, mon Dieu... merci mon fils!...

Elle le couvre de baisers.

PAUL.

Ma mère!...

LA MARQUISE.

Et je tremblais de le revoir!... je tremblais en le revoyant!... je ne savais pas, moi... j'ignorais quels sentimens dormaient dans mon propre cœur! Oh! je te bénis!... je te bénis!...

En ce moment la cloche de la chapelle se fait entendre; on entend un coup de canon; Paul s'agenouille de nouveau.

LA MARQUISE.

Que fais-tu?

PAUL.

N'entendez-vous pas, ma mère?

On entend un second coup.

LA MARQUISE

Deux coups de canon!

PAUL.

Le troisième m'indiquera qu'il faut me rendre à bord.

On entend un troisième coup.

LA MARQUISE.

Tu pars donc?

PAUL.

Cette nuit.

LA MARQUISE.

Béni soit donc le fils pieux qui après vingt ans d'angoisses et de tortures est venu rendre le calme à sa mère!

PAUL, *se relevant*

Adieu!

LA MARQUISE.

Adieu!

PAUL.

Adieu, ma mère, adieu! adieu, je pars!

Il s'élance hors de l'appartement.

LA MARQUISE, *regardant autour d'elle.*

Et moi, je reste seule entre deux tombeaux!

FIN.

[PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LA

BICHE AU BOIS,

OU

LE ROYAUME DES FÉES,

VAUDEVILLE-FÉERIE EN 4 ACTES ET 16 TABLEAUX,

PAR MM. COGNIARD FRÈRES,

MUSIQUE COMPOSÉE ET ARRANGÉE PAR M. **PILATI**,

Ballets de M. RAGAINE,

DÉCORS des 1er, 2e, 3e, 4e, 5e, 7e, 8e, 9e, 10e, 11e et 13e TABLEAUX DE M. DEVOIR;
Celui du 12e de M. SACHETTI,
et ceux des 6e, 14e, 15e et 16e, de MM. CICÉRI et RUBÉ;

COSTUMES DESSINÉS PAR M. **ALFRED ALBERT**;

MACHINES DE M. AUGUSTE MARIE.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-ST-MARTIN, LE 29 MARS 1845.

PARIS.

MARCHANT ÉDITEUR DU MAGASIN THÉATRAL
Boulevard Saint-Martin, 12.

1845

DISTRIBUTION :

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE ROI SAUMON.........MM.	Moessard.
FANFRELUCHE...........	Nestor.
LE PRINCE SOUCI........	Gabriel.
PÉLICAN................	Tournan.
CANTALOUP.............	Perrin.
GÉNIE DE LA CHAUMIÈRE.	Marius.
DRELINDINDIN...........	Dubois.
MESROUR...............	Mulin.
HOMARD	Munié.
BROCHET, March. de gaieté.	Vissot.
UN PROMENEUR..........	Marchand.
RAIMBAUT, 1er Seigneur...	Néraut.
PAIMPOL, Paysan.........	Coti.
ARTICHAUT, Mar. d'appétit.	Potonnier.
NÉBULUS.................	Mercier.
DÉMON Magnétiseur.......	Joly,
MERLAN.................	Ferdinand.
LE COUREUR.............	Le Petit Veldeman.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LA PRINCESSE DÉSIRÉE..Mmes	Grave.
GIROFLÉE...............	Pauline Amant.
AIKA....................	Levergne.
LA REINE JONQUILLE....	Saint-Firmin.
LA MÈRE L'OIE. } LA GOUTTE..... }	Théodore.
LA FÉE TOPAZE..........	Saint-Hilaire.
LA FÉE DE LA FONTAINE.	Frantz.
LE JEU..................	Esther.
LA VOLUPTÉ.............	Rosette.
L'AMBITION..............	J. Rey.
LA CARPE................	Héloïse.
MARCHde D'AMOURETTES.	Pauline Mayer.
UNE JEUNE FILLE........	Méry.
LA FÉE D'AZUR..........	Désirée.
LA FÉE PRINTANIÈRE....	Delestra.
LA FÉE BELLOTTE.......	Joséphine.

BALLETS.

Premier Tableau. — PAS DES SONNETTES.

Mmes Nher, Elisa, Rosette, Ad. Pailler, Clément, Ragaine.

Douzième Tableau. — PAS DE SEPT.

MM. Grédelu, Hasard; Mmes Richard, Nher, Elisa, Rosette, Ragaine.

Quatorzième Tableau. — PAS DE LA SYRÈNE.

Mlle Camille.

Quinzième Tableau. — LA VOLUPTÉ.

Mlle Rosette.

Génies, Seigneurs, Ecuyers, Pages, Dames, Guerriers, Poissons, Démons, Esclaves, Peuple, Légumes, etc

---

S'adresser au théâtre : pour la musique, à M. Pilati ; les dessins de costumes, à M. Alfred Albert ; la mise en scène, à M. Moreau, souffleur.

LA BICHE AU BOIS.

PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

Premier Tableau. — LE ROI DRELINDINDIN.

Le théâtre représente la terrasse du palais du roi Drelindindin. Au fond, des jardins; à gauche, l'entrée du palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, DRELINDINDIN, PÉLICAN, GARDES DU PALAIS, PEUPLE.

Au lever du rideau, des officiers du palais distribuent au peuple de l'argent, porté par des pages sur de grands plats d'or. On entend sonner les cloches.

CHOEUR.

AIR *de Pilati.*

Largesse! largesse!
A notre reine, en ce beau jour,
Par nos chants d'allégresse,
Prouvons tout notre amour!

LE ROI, *sur les marches du palais, et appuyé sur Pélican. Une grosse sonnette d'or est pendue à sa ceinture.* Oui, mes bien aimés sujets, la mère et l'enfant se portent bien. A dater de ce jour, vous avez une jeune reine en expectative, et moi, une héritière!..... La race des Drelindindin ne s'éteindra pas. Livrez-vous à la joie! Je veux, pendant trois mois, qu'on n'entende dans mon royaume que des chants de bonheur. Des tables ornées de rôtis seront incessamment dressées dans les rues et carrefours. Je vous livre ma cave tout entière; je vous exempte de tout travail, de toute corvée, et je supprime les impôts...

TOUS. Vive le roi!

DRELINDINDIN. Sauf à les augmenter par la suite, si c'est nécessaire. (*A Pélican.*) Il est probable que ce sera nécessaire... Riez, chantez, dansez, buvez, et allez-vous-en.

Il agite sa clochette.

REPRISE DU CHOEUR.

Largesse! largesse! etc.

Le peuple s'éloigne.

SCÈNE II.

DRELINDINDIN, PÉLICAN.

LE ROI. Eh bien, Pélican, qu'en dis-tu? Me voilà père!..... Après vingt-cinq ans de ménage, on doutait que ce bonheur pût m'arriver.

PÉLICAN. Sire, vous êtes capable de tout. Votre Majesté cachit son jeu.

LE ROI. Non... ma parole... J'ignore moi-même comment cela s'est fait... Madame la reine se désolait amèrement de n'avoir pas d'héritier.

PÉLICAN. Et crac! vous lui octroyez une héritière.

LE ROI. A défaut de garçon, c'est ce que j'avais de mieux à lui offrir... Ah! Pélican, j'eusse préféré un rejeton mâle... J'espérais que la prédiction de la fée de la Fontaine ne s'accomplirait pas.

PÉLICAN. Vous lui devez un cierge d'une fameuse grosseur, à cette fée: c'est elle qui a pris en pitié madame la reine.

LE ROI. En effet: un jour qu'elle se désolait sur le bord d'un ruisseau que ses larmes allaient transporter en torrent... elle vit s'approcher d'elle...

PÉLICAN, *poussant un cri.* Ah! peste! ah! diable!

LE ROI. Qu'est-ce qu'il te prend?

PÉLICAN, *tirant une longue liste qu'il examine.* Ah! diable! ah! peste!

LE ROI. As-tu fini, sénéchal?

PÉLICAN. Non, elle n'y est pas!... Elle n'y est pas!... voyez.

LE ROI. Qui?

PÉLICAN. Elle!

LE ROI. Qui, elle?

PÉLICAN. La fée!

LE ROI. Quelle fée?

PÉLICAN. De la Fontaine. Vous avez envoy des lettres d'invitation à toutes les fées des environs; vous les avez toutes conviées au repas de naissance de la jeune princesse..... et vous avez oublié la fée de la Fontaine.

LE ROI, *parcourant la liste.* Ah! fichtre! c'est exact... elle n'y est pas... Le cas est grave. Je l'ai foncièrement oubliée!

PÉLICAN. Si l'on expédiait un page? deux pages? trois pages?...

LE ROI. Hélas! il est trop tard!... les autres fées vont arriver.

PÉLICAN. C'est une saleté que vous lui avez faite.

LE ROI. Tu as raison, c'est le mot propre ..

Mais, j'y songe... Si j'ai bonne mémoire, la reine mon épouse m'a raconté que la fée en question était une grosse écrevisse.

PÉLICAN. C'est vrai ! je me le rappelle aussi.

LE ROI. Mais alors je ne pouvais pas inviter une écrevisse à dîner... Elle a beau être ma protectrice, par égard pour mes autres convives, je ne pouvais pas l'inviter.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

En l'admettant à nos côtés
J'aurais fait un joli chef-d'œuvre !
Recevoir de tels invités,
C'eût été tout à fait hors d'œuvre.
A mon festin, dans mon palais,
Si l'on voyait une écrevisse,
Mon cher ami, je deviendrais
Aussi roug'... que ma protectrice. *(bis.)*

PÉLICAN. Il a raison. D'ailleurs, qui nous dit qu'elle fût venue ?

LE ROI. Oui !... Et si, par hasard, elle se formalisait, je lui dirais que la lettre d'invitation s'est égarée... je jetterais la faute sur toi.

PÉLICAN. Oh ! sire, ne faites pas cela, je vous en supplie, ne faites pas cela. Ne me mettez pas mal avec une fée ! J'ai connu des infortunés brouillés avec ces dames, et les choses les plus calamiteuses bousculaient l'harmonie de leur existence. C'étaient, chaque jour, des tours pendables !

LE ROI. Ce que tu me dis là me décide tout à fait à mettre la chose sur ton compte. D'abord, es-tu, oui ou non, mon très-humble sujet ?

PÉLICAN, *s'inclinant.* Le plus dévoué de vos sujets !

LE ROI. Il est donc juste que tu supportes mille désagréments à mon sujet. Tu es, de plus, grand sénéchal... ministre responsable de toutes mes bévues. Si j'ai commis cette faute, c'est la tienne... tu dois avoir de la mémoire pour moi.

PÉLICAN. Mais, grand roi !...

LE ROI. Pélican, assez ! Sénéchal, taisez-vous... Il est temps de songer au repas. (*Il agite sa clochette, des pages accourent.*) Qu'on dresse la table du festin, et qu'on m'apporte mon télescope ! J'ai hâte d'apercevoir mes illustres convives. Allons, qu'on se dépêche! (*à Pélican.*) Viens, prêtes-moi ton dos.

Il agite sa clochette. Pendant qu'on dresse la table sur le devant, le roi et Pélican sont au fond; le roi regarde dans toutes les directions avec sa longue vue; Pélican, qui tient aussi une longue lunette, regarde dans les airs.

CHOEUR.

AIR : *Clochette de la Pagode.*

Quand sa cloche nous invite,
Serviteurs de ce festin,
Amis, exécutons vite
L'ordre de Drelindindin.

La musique continue pendant les apprêts du repas. Pélican et le roi, qui se trouvent dos à dos, poussent ensemble une exclamation.

ENSEMBLE. Ah !

LE ROI. Pélican !

PÉLICAN. Majesté !

LE ROI. J'en vois une !

PÉLICAN. J'en vois deux !

LE ROI. J'en vois encore une autre. Ça fait quatre... De la tenue, du respect, de l'enthousiasme !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA FÉE PRINTANIÈRE, LA FÉE BELLOTTE, LA FÉE TOPAZE, LA FÉE D'AZUR.

CHOEUR.

AIR de *Lady Henriette.* (La valse de Greenwich.)

O bonheur ! sur de légers nuages,
Les voilà ! qui viennent en ces lieux,
Descendant de leurs célestes plages...
Et pour nous, abandonnant les cieux !

L'une arrive sur un petit chariot d'ébène traîné par des pigeons blancs, l'autre sur un chariot d'ivoire traîné par des corbeaux, la troisième sur un nuage, la quatrième sur un oiseau.

LA FÉE TOPAZE, *au Roi, qui s'est agenouillé.* Relève-toi... la fée Topaze te le permet.

LE ROI, *se relevant.* La fée Topaze !... cette adorable fée qui a présidé à ma naissance !

LA FÉE TOPAZE. Elle-même !

LE ROI, *l'examinant.* Sans compliment, vous êtes mieux conservée que moi.

LA FÉE, *souriant.* J'ai le don de jeunesse.

LE ROI. Ah ! oui... tandis que moi...

LA FÉE TOPAZE. Tu m'as choisie pour être marraine de ta fille... je te sais gré de cette attention.

LE ROI. Vous me confondez.

LA FÉE TOPAZE. Mes compagnes, à mes pressantes sollicitations, ont bien voulu se rendre à ton désir. (*Les indiquant au Roi.*) La fée Bellotte !

LE ROI, *saluant.* Madame !

Tous les personnages de la cour s'inclinent.

LA FÉE BELLOTTE. Bonjour.

LA FÉE TOPAZE. La fée Printanière...

LE ROI, *même jeu.* Madame !

LA FÉE PRINTANIÈRE. Bonjour.

LA FÉE TOPAZE. Et la fée d'Azur...

LE ROI, *même jeu.* Madame !

LA FÉE D'AZUR. Bonjour, Drelindindin, bonjour.

LA FÉE TOPAZE. Chacune de nous veut accorder un don à ta fille... Fais apporter son berceau.

LE ROI, *qui fait un signe à Pélican.* A l'instant, grande et généreuse fée, à l'instant. Chacune un don, et elles sont quatre!... Heureux enfant! heureux père!

Deux nourrices richement vêtues apportent le berceau de l'enfant et le déposent au milieu du théâtre. *Musique.*

LE ROI. Grandes fées! voilà ma frêle créature; il ne s'agit plus maintenant...

LA FÉE TOPAZE. Silence!

DRELINDINDIN, *s'inclinant.* Oui, grande fée!...

Les quatre fées étendent leurs baguettes au-dessus du berceau dont elles font lentement le tour; puis elles s'arrêtent. — *La musique continue pendant ces prédictions.*

LA FÉE TOPAZE, *s'approchant.*

Par le pouvoir de ma baguette!
Que la vertu, la chasteté,
Descendent à ma voix sur ta barcelonnette,
Enfant, c'est mon présent.

Étendant sa baguette.

Telle est ma volonté!

LA FÉE BELOTTE, *même jeu.*

Sans jamais l'employer comme une arme funeste,
Reçois de moi l'esprit... suprême faculté!

LA FÉE PRINTANIÈRE.

Jeune fille, pour don, je t'offre la beauté!

LA FÉE D'AZUR.

Pour doubler ce présent céleste,
Moi, je t'accorde la bonté.

Elles font de nouveau le tour du berceau.

LE ROI. O avenir plein de charmes!... mes yeux se brouillent de larmes!... Et toi, Pélican, as-tu les yeux brouillés?

PÉLICAN, *avec émotion.* Majesté, je partage votre jubilation, quelque exagérée qu'elle soit!

LA FÉE TOPAZE. Il s'agit maintenant de lui trouver un nom.

LE ROI. Tiens! c'est vrai, je n'y pensais pas. Il lui faut un nom, c'est de première nécessité. Voyons, Pélican, cherchons un joli nom.

PÉLICAN. Si nous l'appelions Hurlande?

LE ROI. Fi donc!

PÉLICAN. Ou bien... Zirphile?... ou Ildegonde?

LE ROI. Zirphile... c'est gentil!

PÉLICAN. J'aime mieux Hurlande... mais si vous préférez Zirphile...

LA FÉE TOPAZE. Pendant vingt ans vous avez fait des vœux pour sa naissance... Elle se nommera Désirée.

LE ROI, *avec enthousiasme.* Bravo!... Il n'y a qu'une fée pour avoir de ces noms-là. Elle a été désirée pendant vingt années... elle se nommera du verbe en question... — Mais au milieu de tous les dons dont vous me comblez, illustres fées, il est encore une faveur que j'ambitionne : j'ai fait préparer des mets succulents... je possède des vins dignes de vous.... et si vous daignez accepter les uns et goûter aux autres...

LA FÉE TOPAZE. Volontiers. Allons, mes sœurs, à table!

LE ROI. Vous acceptez?... quel honneur! Je veux que ma fille assiste à ce repas, dans son berceau... Elle est encore bien jeune pour apprécier toute la gloire qui rejaillit sur sa couche... N'importe!... Nourrices, si l'enfant crie, vous donnerez à..... dîner à votre jeune reine... Vous, pages et varlets, servez.

CHOEUR.

AIR *de Lady Henriette.* (Galop des servantes.)

Allons, vassaux, de ce pas...
Que la fête, ici, commence!
De la joie! et que la danse
Vienne égayer le repas.

Pendant le chœur, chacun a pris sa place à la table. Les danseuses arrivent. — PAS DES CLOCHETTES. — *La danse est tout-à-coup interrompue par le bruit du tonnerre, les mets placés sur la table disparaissent, et du milieu d'un vase de fleurs apparaît la fée Furibonde.*

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA FÉE DE LA FONTAINE.

LE ROI. Qui ose se présenter ainsi?

LA FÉE DE LA FONTAINE. Moi, la fée de la Fontaine... surnommée la fée Furibonde.... moi, roi ingrat, dont tu as oublié les bienfaits.

LE ROI. La fée de la Fontaine... Ah! madame, de grâce...

LA FÉE DE LA FONTAINE. A qui dois-tu cet enfant, le bonheur de ton épouse?... à moi! mon pouvoir t'a rendu père... Et au festin de la naissance, je suis la seule, la seule... qui n'ait pas été conviée!...

LE ROI. Madame la fée... permettez-moi de vous expliquer... Pélican, mon grand sénéchal, est cause de tout.

PÉLICAN. Moi!

LA FÉE DE LA FONTAINE. Assez!... Malheur à toi! malheur à lui! malheur surtout à cette petite créature, cause première de l'affront que je reçois!

TOUT LE MONDE. Grâce! grâce!

LA FÉE TOPAZE. Ma sœur, ayez pitié de cette pauvre enfant, innocente de la faute de son père.

LES TROIS AUTRES FÉES. Pitié!

LA FÉE DE LA FONTAINE. Puisque vous intercédez pour elle, j'adoucirai ma vengeance. Je ne puis priver cette enfant des dons que votre bonté a répandus sur elle... mais retenez bien ces paroles : Malheur à elle si elle

voit la lumière du jour avant l'âge de dix-sept ans!... Malheur, malheur à elle!

Après ces paroles prophétiques, la fée disparaît avec la table, qui s'engloutit au milieu des flammes.

SCÈNE V.

LES MÊMES, *excepté* LA FÉE FURIBONDE.

LE ROI. O désolation!... que faire? que devenir? Pauvre enfant!

PÉLICAN. Ne pas voir la lumière du jour avant l'âge de dix-sept ans!

LE ROI. Chères fées! par pitié, sauvez-moi, sauvez votre filleule!

LA FÉE TOPAZE. Hélas! nous ne pouvons rien contre notre sœur, plus puissante que nous. Nous ne sommes que des fées à demi-baguettes... tandis qu'elle est fée de première classe!

LE ROI. Quel malheur que vous n'ayez que des demi-baguettes!... Mais, du moins, conseillez-moi... Faut-il donc transporter la princesse royale dans ma cave?

LA FÉE TOPAZE. Voici notre avis : il faut bâtir un palais sans portes ni fenêtres.

LE ROI. Vous croyez?... Mais s'il n'y a pas de portes, je ne vois pas trop comment nous ferons pour y entrer.

LA FÉE TOPAZE. On y pénétrera par une entrée souterraine... et, dans ce lieu, vous élèverez la princesse jusqu'à l'âge exigé par la fée de la Fontaine.

LE ROI. Oh! très bien!... Cette idée est sublime! Vite, mes architectes, des maçons.

LA FÉE. Attends! ce soin nous regarde.

Les fées étendent leurs baguettes. — A ce moment, apparaît une foule de petits génies ailés. Les uns sont architectes, les autres peintres. D'autres, charpentiers, maçons, scieurs de pierre, scieurs de long, etc., etc.—Ils se mettent à l'œuvre, et bientôt un joli palais s'élève au milieu du théâtre.

CHOEUR.

AIR *du Serment.*

Comblez nos souhaits!
Accourez du séjour des anges,
Divines phalanges,
Et bâtissez notre palais.
Comblant nos souhaits,
Arrivés du séjour des anges,
Ces petits archanges
Ont élevé notre palais!

Deuxième Tableau. — L'EMPIRE JAUNE. — LE PRINCE SOUCI (*).

Un palais jaune ouvert sur des jardins, et orné de vases remplis de jonquilles et de soucis. A gauche, sur un pan coupé, un portrait ovale recouvert d'un rideau de soie jaune.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE JONQUILLE, FANFRELUCHE.

Deux Dames de la cour les précèdent, deux autres les suivent; ils arrivent du fond en causant.

LA REINE. Cette histoire m'intéresse, Fanfreluche. Et vous dites que depuis seize ans cette pauvre princesse est enfermée dans la tour obscure?

FANFRELUCHE. Oui, reine, seize années se sont écoulées, et pendant ce long espace de temps, la jeune fille n'a pas entrevu une seule fois la lumière du soleil!. C'est ce qui la fait surnommer la princesse des ténèbres.

LA REINE. La princesse des ténèbres?... mais nous avons reçu son portrait, il y a quelques mois!

FANFRELUCHE. C'est une idée du roi Drelindindin, son auguste père... Une fille qu'on élève dans une tour obscure... à l'étouffée, pour ainsi dire, n'est pas facile à marier. Le roi de l'île des Sonnettes a donc imaginé, à l'aide de trois mille portraits plus ou moins frappants, de mettre la princesse en circulation dans les cours étrangères.

LA REINE. Cette diplomatie n'est pas maladroite!... mais pour nous cette précaution était inutile. La main de mon fils, le prince Souci, est promise à la princesse noire, la belle Aïka, et la reine Jonquille n'a qu'une parole. A propos de mon fils, pouvez-vous me donner de ses nouvelles?

FANFRELUCHE. Reine, l'héritier présomptif de vos états est toujours dans le même état!

LA REINE. Toujours cette mélancolie!...

FANFRELUCHE. Hélas! oui!... Il ne voit que papillons jaunes. Rien ne peut le distraire; quand je lui parle, ça paraît l'ennuyer!...

LA REINE. Et quand vous ne lui parlez pas?

FANFRELUCHE. Il semble ne rien entendre.

LA REINE. C'est bien triste pour un jeune prince, beau, bien fait, et qui donnait les plus belles espérances!... Et cela, au moment où la princesse noire m'annonce qu'elle va venir chercher son époux. Elle peut se formaliser de cet état de somnambulisme... c'est manquer envers elle de diplomatie.

FANFRELUCHE. Et si elle se formalisait, il pourrait en résulter de grands malheurs! Cette royale négresse est, dit-on, fort irascible... elle commande à une armée de négrillons très-nombreuse et très-aguerrie.

(*) Tous les personnages composant la cour de la reine Jonquille sont habillés de jaune des pieds à la tête.

LA REINE. Fanfreluche, il faut savoir ce qu'a mon illustre rejeton... J'avais ordonné à mes médecins extraordinaires de s'assembler pour une consultation.

FANFRELUCHE. Vos ordres ont été exécutés, grande reine!

LA REINE. Eh bien, qu'ont-ils dit?... quel est leur avis?

FANFRELUCHE. Le docteur Flegmasia présume que la maladie est à l'estomac... Le docteur Manganèse soupçonne que le cerveau est endommagé... Le docteur Fébrilas penche pour une obstruction au foie; et le docteur Rhubarba accuse hautement la rate d'être compromise!... Telle est leur entente médicale.

LA REINE. Lequel a raison?... et qu'ont-ils ordonné? quel régime? quel traitement?..

FANFRELUCHE. Voici :

AIR : *Il faut avoir perdu l'esprit.*

L'un veut le saigner, l'affaiblir,
Le second prescrit les toniques,
L'autre prétend qu'aux narcotiques
A l'instant il faut recourir;
Le quatrième enfin réclame...

LA REINE.

Mais ils vont le faire mourir!

FANFRELUCHE.

Ils assurent que c'est, madame,
Le seul moyen de le guérir.

LA REINE. Fi des docteurs et de leurs ordonnances!... Fanfreluche, je veux voir mon fils, lui parler!... c'est l'heure de sa promenade du matin... usons de diplomatie, guettons-le... épions ses faits et gestes... peut-être découvrirons-nous mieux la cause de cette tristesse opiniâtre...

Musique.

FANFRELUCHE. Précisément, le rejeton royal sort de ses appartements.

LA REINE. Venez, retirons-nous à l'écart et observons.

La Reine et Fanfreluche disparaissent par le fond.

SCENE II.

LE PRINCE SOUCI, *seul.*

Il a l'air mélancolique et promène ses doigts sur les cordes d'une mandoline.

AIR *du Point du Jour.*

Au point du jour,
Le gobéa, s'ouvre quand vient l'aurore!
Le pinson chante au point du jour!
Et moi, victime de l'amour,
Je geins la nuit; je geins encore
Au point du jour. *(bis.)*

Je suis seul avec moi!... Je puis, sans témoin, soupirer et m'ennuyer tout à mon aise, en pensant à l'être invisible qui voltige dans mes rêves!... Invisible, ai-je dit? Oh non!... N'ai-je pas en ma possession le portrait qui retrace son doucereux visage, et devant lequel je viens, chaque jour, me prosterner et gémir?... Elle n'est pas à moi en réalité... mais c'est égal... je la possède... à l'huile... il est vrai... mais enfin je la possède!... (*Il indique l'endroit où est le portrait.*) C'est là, derrière ce rideau... qu'elle m'attend... Ah! l'idée de soulever cette draperie et de me trouver avec elle, en tête-à-tête... cette idée seule me donne de véhémentes palpitations! (*Il regarde autour de lui.*) Personne!... allons! de l'audace!...

Musique.

Il avance avec crainte, et tire doucement le rideau qu laisse voir le portrait de la princesse Désirée.

Quelle jolie créature!... quel nez fin et spirituel!... quelle charmante petite bouche chinoise!... et quel œil!... Ah! princesse, de grâce, atténue ce regard qui me pénètre, qui m'agite, qui bouleverse mon organisation!...

AIR : *Ne me regardez pas ainsi.* (Grisar.)

Ne me regarde pas ainsi
Avec cet œil qui me transperce,
Ou bien je tombe à la renverse
De frayeur, de plaisir aussi.
Devant ton image jolie,
Je suis comme un roseau qui plie!
Oui, tout mon être est détraqué,
Et j'ai grand peur d'être toqué!
D'honneur, j'ai peur, j'ai peur d'être toqué,
D'être toqué (*bis*) j'ai peur!
Ah! j'ai grand peur *(bis.)* d'être toqué!

SCÈNE III.

LE PRINCE, LA REINE ET FANFRELUCHE, *qui arrivent à la fin du couplet.*

LE PRINCE, *apercevant la Reine et se relevant tout à coup.* Ciel! la reine!

Il va promptement tirer le rideau qui cache le portrait.

LA REINE. Ne cherchez pas à cacher ce portrait, mon fils!... La diplomatie serait inutile... j'ai tout entendu!...

LE PRINCE. Tout?

FANFRELUCHE. Tout!

LE PRINCE. Alors, ô ma mère, je ne veux plus rien vous cacher!...

LA REINE. Voilà donc la cause de cette mélancolie... jusqu'ici inexplicable!... Un prince de votre rang... amoureux d'un portrait!

LE PRINCE. Qu'importe?... si cela cadre avec mes idées.

LA REINE. S'agenouiller devant une peinture... c'est original!

LE PRINCE. L'original!... je l'ai dans la

tête et dans le cœur !... Écoutez-moi, madame la reine, l'amour que je ressens pour cette jeune princesse étrangère surpasse tous les amours connus... Je l'idolâtre, j'en suis abasourdi !... Il faut que je la voie, que je lui parle, que je l'épouse... ou que je meure !...

LA REINE. Malheureux enfant !... mais la raison d'état veut que tu épouses la princesse noire.

LE PRINCE. La raison a tort. (*Allant tirer le rideau.*) Mais voyez donc, ma mère, comparez ce teint de lis au visage de votre mauricaude !

LA REINE, *avec fermeté.* Mon fils, j'ai donné ma parole à la princesse Aïka... La diplomatie exige que je tienne ma parole... La princesse Aïka sera donc votre épouse!

LE PRINCE. Et moi, j'ai juré à la face des étoiles que je n'aurai pour compagne que la princesse Désirée!... Il faut donc que j'épouse la princesse Désirée!

LA REINE. Prince, vous oubliez que je suis votre mère, et que je m'appelle la reine!... C'est en vain que vous espérez me toucher... ma résolution sera inébranlable.

LE PORTRAIT, *parlant.* Peut-être !

LA REINE. Il n'y a pas de peut-être.

LE PRINCE, *regardant le portrait.* Qu'ai-je entendu?... le portrait a dit : Peut-être!

FANFRELUCHE. Hein? le portrait?

LA REINE, *à part.* Il devient aliéné. (*A son fils.*) D'ailleurs, qui vous dit que la princesse Désirée n'a pas fait un autre choix?

LE PRINCE. Ah ! dans ce cas, je n'aurais plus qu'à me perforer de mon épée. (*S'adressant au portrait.*) Oui, princesse adorée, si un autre parvenait à vous plaire...

LE PORTRAIT. Jamais!...

LE PRINCE. L'avez-vous entendu?

LA REINE. Se peut-il?

FANFRELUCHE. Il est parlant !... je ne puis le nier. (*Allant tirer le rideau.*) Ce portrait va tout gâter.

LE PRINCE, *à la Reine.* Écoutez-moi, madame la reine, si rien ne peut vous toucher... dès ce soir, je quitte le palais des soucis, en emportant les miens... j'abandonne l'empire jaune que vous gouvernez... je renonce à la cour, aux grandeurs, à la couronne!... et je pars, en aventurier, vers le royaume des sonnettes... Si je meurs de fatigue, d'amour ou de faim, vous aurez ma mort à vous reprocher!... ça vous regarde!

LA REINE. Mais si je vous cède, enfant cruel !... que répondrai-je à l'Africaine?

LE PRINCE. Que mon cœur avait parlé, lorsque ma main lui fut concédée... et que mon cœur n'a plus rien à lui dire.

LA REINE. Mais elle sera furieuse... son amour-propre blessé la fera notre ennemie... elle assemblera une armée et marchera contre nous!

LE PRINCE. Alors, madame la reine, je couvrirai mon chef d'un casque empanaché, ma poitrine d'une cuirasse, mes jambes de cuissards, et par ma lance de chevalier, je forcerai les armées de votre négresse à évacuer notre territoire.

AIR *des Trois Couleurs.*

Oui, ventrebleu ! si l'on en vient aux prises,
Aux noirs guerriers que l'Afrique engendra
Le prince jaune en fera voir des grises,
Et de leur sang notre sol rougira !
Par le ciel bleu qui couvre nos montagnes,
Je jure ici de punir leurs noirceurs !
Si leur pied touche à nos vertes campagnes, } (*bis.*)
Ils en verront de toutes les couleurs ! }
Reprenant avec force.
Si leur pied touche à nos vertes.....

La Reine lui saisit le bras et l'arrête au milieu du vers en disant : Assez.

LA REINE. Eh bien, qu'il soit donc fait comme tu le désires, chevaleresque enfant! advienne que pourra!

LE PRINCE. Reine-mère, vous me comblez!

LA REINE. Fanfreluche, vous allez partir pour la cour du roi Drelindindin, avec un riche cortége et des présents magnifiques... Vous demanderez à ce monarque la main de la princesse royale, pour mon royal héritier. Si la demande est agréée, vous ajouterez que, contre l'usage, nous désirons que les noces se fassent à notre cour... Si mon fils ne se rend pas lui-même au pays des sonnettes, vous lui expliquerez que nous sommes ici sous le coup d'une guerre terrible, et que j'ai besoin, pour me défendre, de sa tête et de son bras.

FANFRELUCHE. Reine, comptez sur l'éloquence de votre ambassadeur... Je vais tout préparer pour le départ.

LE PRINCE. Oui, va, Fanfreluche... Que trois chameaux chargés de riches cadeaux t'accompagnent... que ton cortége soit digne de moi et de la grande reine Jonquille.

LA REINE. Deux mille pages à cheval formeront votre suite.

LE PRINCE. Tu emmèneras quatre-vingts carrosses tout brillants d'or et de diamants! Fais diligence... si je suis content de toi, je te nomme au retour gouverneur des îles Canaries.

FANFRELUCHE. Ah! prince, c'est me faire entrevoir des jours sereins... Merci, prince, merci !... nous irons ventre à terre.

LA REINE. N'oubliez pas d'emporter le portrait de mon fils...

LE PRINCE. Et pense à mes trois chameaux

AIR *du Puits d'amour.*

ENSEMBLE.

D'ici que la souffrance
Fuye à jamais !
Accueillons l'espérance

Dans ce palais.
Si quelque noir présage
Trouble nos yeux,
En attendant l'orage
Soyons heureux ! } (*bis.*)

LE PRINCE. Surtout, n'oublie pas mes trois chameaux !

Fanfreluche sort par le fond.

SCÈNE IV.

LE PRINCE SOUCI, LA REINE, *puis* UN PAGE.

LE PRINCE. Puisse-t-il me rapporter une prompte réponse !...

LA REINE. Et puisse l'Africaine ignorer la démarche que nous faisons aujourd'hui !...

LE PRINCE. Son royaume est fort éloigné... et nous avons tout le temps de la préparer à un refus... Ainsi donc, madame la reine, ne concevez aucune crainte puérile...

Musique.

UN PAGE, *entrant*. Grande reine, la princesse noire, avec une suite nombreuse, vient d'entrer dans la cour de votre palais !...

LA REINE, *dans la plus grande agitation*. Elle !... la princesse Aïka !... ici !...

LE PRINCE. Je me sauve !...

La Reine l'arrête par un geste.

LE PAGE. Elle demande à vous être présentée à l'instant !...

LA REINE. A l'instant !...

LE PRINCE. Dis que nous sommes sortis.

LA REINE. Non... non... c'est impossible... il faut la recevoir... (*Au page.*) Dites à la princesse que nous l'attendons avec la plus vive impatience !...

Le Page s'incline et sort.

LE PRINCE. J'éprouve la plus vive impatience de me retirer... j'ai beaucoup d'ordres à donner... Reine... je vous laisse...

Il veut s'éloigner.

LA REINE. Restez !... (*Lui prenant la main.*) Hildebert, si vous avez pour votre mère une affection solide... empêchez le départ de votre écuyer... renoncez à la princesse des ténèbres !

LE PRINCE. Jamais !...

LA REINE. Ne prendrez-vous pas en pitié ma position délicate ?...

LE PRINCE. De votre sein, madame, je suis le fruit... je le sais, et j'apprécie ce que vous avez fait pour moi. Demandez-moi ma vie, demandez-la-moi deux fois, je m'empresserai de vous l'offrir deux fois s'il le faut. Mon bras encore est à vous !... mais mon cœur, madame, est une chose à part, consacré au service particulier de mon bonheur individuel, et jamais ce cœur n'appartiendra à votre Africaine.

LA REINE. Eh bien, puisque mes prière ne sauraient vous toucher... je ne vous demande plus qu'une grâce... recevez la princesse Aïka comme si elle devait être votre femme... ne brusquez pas une rupture... attendez qu'une occasion... un prétexte se présentent pour rompre prudemment avec elle... Me le promettez-vous ?

LE PRINCE. Pour une âme bien posée, la contrefaçon en amour est chose difficile... n'importe ! vous serez satisfaite.

LA REINE. Je respire ! Soyez aimable et galant envers l'Africaine.

LE PRINCE. Je tâcherai, madame.

Musique.

LA REINE. Je l'entends ! Prince, de la prudence !

SCÈNE V.

LE PRINCE SOUCI, LA PRINCESSE AIKA, LA REINE JONQUILLE, MESROUR, NÈGRES, NÉGRESSES, SUITE DE LA REINE ET DE LA PRINCESSE NOIRE.

La princesse Aïka arrive portée sur un palanquin et précédée d'une suite de nègres et de jeunes négresses. De petits négrillons portent des présents qu'ils viennent offrir au prince Souci. Au fond, suite de la reine Jonquille. Pendant le chœur qui suit, la princesse descend du palanquin, qui s'est arrêté au fond, dans la galerie. Aïka est suivie de Mesrour en habit de nécromancien.

CHOEUR.

AIR *de Gulistan.* (2me acte.)

Honneur ! honneur à la princesse,
Qui, dans ce jour trois fois heureux,
Vient visiter notre maîtresse !
Pour elle nos chants et nos vœux !

LA REINE. Princesse, soyez la bienvenue !

AÏKA. Reine, j'aurais pu vous prévenir de mon départ par les ambassadeurs ; mais j'ai préféré vous surprendre...

LE PRINCE, *froidement*. Et vous avez pleinement réussi, noble dame : vous nous voyez on ne peut plus surpris.

LA REINE, *qui fait des signes à son fils*. Le prince mon fils parlait encore de vous, ce matin, chère belle... il soupirait après votre venue. Aussi, l'excès de son bonheur, l'effet que lui produit votre gracieuse présence, semblent le paralyser.

LE PRINCE, *avec embarras*. En effet... je suis... comme dit mon auguste mère...

AÏKA, *au Prince*. Prince, que mon impatience ne vous surprenne pas. Depuis que notre union a été arrêtée, je ne songe qu'au jour fortuné qui me permettra de lier mon sort à celui d'un prince de votre mérite et de votre beauté.

LE PRINCE, *confus.* Madame... vous me flattez... vous me...

AÏKA, *l'interrompant.* Ne soyez pas étonné de mon langage. Nous autres, enfants du désert, nous laissons dire à notre bouche tout ce qui se passe en notre cœur. Vous l'avouerai-je? je tremblais que des obstacles ne vinssent s'élever entre nous... (*La Reine et le prince Souci font un mouvement qui n'échappe ni à Mesrour ni à Aïka.*) De tristes pressentiments assombrissaient mes jours... des songes sinistres troublaient mon sommeil... J'ai consulté alors mon fidèle Mesrour, que vous voyez à mes côtés... c'est un astrologue puissant qui commande à des êtres invisibles, et à l'œil duquel rien n'échappe. (*Le Prince lui tourne immédiatement le dos.*) Partez, m'a dit Mesrour... quittez au plus vite votre palais... un orage se forme du côté de l'Occident, et menace votre bonheur! Partez!...

LE PRINCE, *à part.* De quoi se mêle-t-il, cet astrologue, avec son Occident?

LA REINE, *à part.* Je tremble!

AÏKA. J'ai donc suivi le conseil de Mesrour : j'ai quitté l'île d'Ebène... je me suis mise en route... Et maintenant, à vous, reine, à vous surtout, prince, de calmer mes alarmes.

LA REINE. Belle Aïka, si mon fils n'était profondément touché de cette nouvelle marque de tendresse, il ne serait pas digne de l'alliance que vous lui avez offerte...

LE PRINCE. Ah! oui... Et dans cette hypothèse, princesse, il mériterait que vous renonçassiez à un homme qui ne saurait vous procurer tout le bonheur que vous avez le droit d'attendre.

AÏKA, *bas à Mesrour.* Vois donc comme ils ont l'air embarrassé, Mesrour?

LA REINE. Cette union est le plus cher de nos vœux.

Elle fait des signes à son fils.

LE PRINCE. Dès ce soir, je prétends ordonner des réjouissances publiques; je veux que tout mon peuple partage mon ivresse, et que les préparatifs les plus brillants... (*A part.*) Je ferai durer ça pas mal de temps.

AÏKA, *bas à Mesrour.* Sont-ils sincères, Mesrour?

MESROUR, *bas à Aïka.* Présentez-leur ces bouquets dans lesquels se trouve la fleur de vérité; le mensonge est impossible pour celui qui la porte.

AÏKA, *détachant de sa ceinture les deux bouquets qui n'en formaient qu'un seul.* Veuillez, en signe d'alliance, accepter ces fleurs cueillies sur les bords africains : c'est un usage de mon pays natal; pour vous, madame, elles sont le gage du respect et de la tendresse filiale; pour vous, prince, c'est le cadeau de la fiancée.

Musique.

Elle donne les bouquets à la Reine d'abord, puis au prince Souci.

LA REINE. Ces fleurs sont charmantes!

LE PRINCE. Je suis confus de tant d'attentions!

LA REINE. Après ça, franchement, vous auriez pu vous dispenser de les apporter d'aussi loin.

LE PRINCE, *souriant.* Oui, là, franchement. D'abord, cela vous eût évité le voyage, qui a dû être pas mal fatigant.

LA REINE, *souriant aussi.* Oui, ma belle... Quand je dis ma belle... Enfin, c'est égal... Vous nous auriez évité l'embarras de vous apprendre le plus honnêtement possible...

LE PRINCE. Que j'adore une jeune fille rose et blanche... que jamais je ne serai votre époux... vu que je ne veux pas avoir des petits négrillons pour héritiers.

MESROUR, *lui arrachant le bouquet.* Insolent!

AÏKA, *furieuse, arrachant aussi le bouquet à la reine.* Madame!

LE PRINCE, *avec une amabilité affectée.* Qu'est-ce-donc, chère princesse?

LA REINE, *de même.* Qu'avez-vous, chère belle?

AIKA. Un pareil affront!... après votre promesse!

LE PRINCE. Un affront! (*A part.*) Qu'est-ce qui la pique? qu'avons-nous dit pour la fâcher si fort?

LA REINE. Ma promesse?... mais je suis prête à la tenir, princesse... Je ne sais, vraiment, qui peut vous courroucer ainsi?... Mon fils vous aime, vous adore... il brûle de s'unir à vous...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FANFRELUCHE.

Il est armé, et porte une bannière jaune ornée d'un énorme cœur enflammé au-dessous duquel on lit ces mots : « *A la princesse Désirée.* »

FANFRELUCHE. Me voici prêt à partir!

LA REINE. Ciel!

LA PRINCESSE, *à la Reine.* Eh bien, madame?

LE PRINCE, *à part.* Ma foi, j'aime mieux ça!

AÏKA, *montrant la bannière.* La princesse Désirée!... Oserez-vous nier encore?

LE PRINCE, *avec dignité.* Non, madame... Cette bannière dit vrai : la princesse Désirée est mon idole... Et si madame la reine vous a promis ma main... moi, qui n'ai rien promis,

je brise vos projets d'hyménée! (*Montrant la bannière.*) Voici l'état de mon cœur, et le nom de celle qui le possédera, tant que je compterai parmi les vivants.

AÏKA. Ah! malheur! malheur sur vous!... malheur aussi sur cette rivale à laquelle je voue, dès ce moment, une haine implacable!... Prince, veillez bien sur l'objet de vos amours... Viens, Mesrour, quittons cette cour maudite.

LE PRINCE. Fanfreluche, dis à celle que j'idolâtre que son chevalier saura la soustraire aux embûches des méchants... Va!

AÏKA, *à la Reine et au Prince.* A vous, guerre à mort! à vous, le ressentiment d'une femme outragée!... Reine, au revoir!... Au revoir, prince! au revoir!

LE PRINCE. J'aime mieux adieu, princesse. Adieu pour toujours.

AIR *de M. de Flotow.* (Final du 2me acte d'Ivan le Moujick.)

ENSEMBLE.

AÏKA.

A bientôt, à bientôt!
C'est là mon dernier mot.
Tremblez, tremblez d'avance
Et craignez ma vengeance!

LA REINE et FANFRELUCHE.

A bientôt, à bientôt!
C'est là son dernier mot.
Ah! je tremble d'avance,
Tant je crains sa vengeance!

LE PRINCE.

A bientôt, à bientôt!
C'est votre dernier mot.
D'une femme en démence
Je brave la vengeance!

Aïka, furieuse, sort par le fond avec Mesrour et sa suite. Fanfreluche entre à gauche avec les Pages. Le Prince suit la Reine par la droite.

Troisième Tableau. — LA FÉE DE LA FONTAINE.

Un bois touffu. Au milieu, une vieille fontaine. Il fait presque nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

MESROUR, AIKA, *puis* LA FÉE DE LA FONTAINE.

MESROUR, *faisant un signe du côté où il est entré.* Maîtresse, c'est ici!

AÏKA. Grâce à ton pouvoir, Mesrour, l'hirondelle n'aurait pas franchi la distance plus rapidement que nous. Merci pour ma vengeance! (*Regardant autour d'elle.*) Oui, c'est bien dans cette fontaine antique qu'habite ma marraine... ma protectrice!... Mais, se montrera-t-elle à mes yeux?... répondra-t-elle à ma voix? (*S'adressant à la fontaine.*) O vous qui avez présidé à ma naissance, qui, jusqu'à ce jour, m'avez aimée et protégée... bonne fée, viendrez-vous à mon aide?

Musique.

MESROUR, *allant vers la fontaine.* L'eau du bassin semble bouillonner...

En ce moment, l'inscription de la fontaine disparaît et laisse voir la Fée couchée sur des plantes aquatiques et rayonnante de lumière.

LA FÉE. Que me veux-tu, Aïka?... Que viens-tu chercher en ces lieux?

AÏKA, *s'inclinant.* Une bonne fée qui me protége.

LA FÉE. Que te manque-t-il donc pour être heureuse? Je t'ai faite riche et puissante, et malgré la couleur de ton visage, les plus riches souverains briguent l'honneur de ton alliance. N'étais-tu pas fiancée au prince de l'empire jaune?

AÏKA. Plaignez-moi, ma bienfaitrice, car j'ai reçu de ce prince l'affront le plus sanglant: manquant à la foi jurée, il me repousse comme une femme de la plus basse condition!... il me méprise!... il en aime une autre, enfin!

LA FÉE. Ce petit prince est bien difficile... Et quelle est ta rivale?

AÏKA. On la nomme la princesse Désirée.

LA FÉE. Désirée!... Quoi! c'est au moment où ma colère pour elle était presque éteinte, qu'elle vient troubler le bonheur de ceux que je protége?... Jusqu'à cette heure, elle a pu échapper à la fatale prédiction qui la menace; mais une année d'épreuve lui reste encore... et ce délai peut te sauver.

AÏKA. Je pourrais espérer?

LA FÉE. Aïka, tu seras l'épouse du prince Souci... ou j'y perdrai ma baguette!... Mais pour cela...

AÏKA, *vivement.* Parlez, que dois-je faire?

LA FÉE. Attends... que je me consulte. Laisse-moi lire dans le cristal de ma fontaine. (*Elle se penche au-dessus du bassin qu'elle examine attentivement.—Musique.*—« L'écuyer du prince ton amant touche aux portes de la ville de l'empire des sonnettes... Il vient chercher la princesse Désirée..... Quel riche cortége!... »—Ah! princesse, si vous quittez votre retraite... gare à vous! — « La voici dans la tour obscure... On introduit l'écuyer... » Hélas!... je ne vois

plus rien... l'eau se trouble... un pouvoir supérieur me cache l'avenir... Peu importe, j'en sais assez. — Aïka, avant que le troisième jour ait fait place à la nuit, trouve-toi dans la forêt des sycomores.

AÏKA. La forêt des sycomores ?

MESROUR, *bas à Aïka.* Je la connais.

LA FÉE. Dans trois jours! J'y serai aussi, moi ! Et si tout se passe selon mes prévisions, Désirée sera en ton pouvoir, et ton prince te reviendra. Adieu.

AÏKA. Dans trois jours!

LA FÉE. A la forêt des sycomores.

Elle disparaît dans la fontaine. — Aïka s'éloigne avec Mesrour. Les arbres de la forêt s'avancent sur le devant de la scène, puis s'écartent peu à peu et laissent voir un petit salon de marbre et d'or.

Quatrième Tableau. — LA TOUR OBSCURE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE DÉSIRÉE, *puis* GIROFLÉE.

La Princesse, étendue sur un sofa, semble agitée par un songe pénible.

DÉSIRÉE, *rêvant.* A moi !... au secours!... à moi !!

GIROFLÉE, *entrant.* Eh mon Dieu!... qu'est-ce qu'il se passe ?

DÉSIRÉE. Au secours !... ils vont le tuer! au secours!... Giroflée... (*S'éveillant.*) Giroflée !...

GIROFLÉE. Rassurez-vous, chère maîtresse, je suis là.

DÉSIRÉE. Ah ! Dieu soit loué!... C'était un rêve !

GIROFLÉE. Dites plutôt un cauchemar !... Vous rêviez donc à queq'chose de bien affreux ?

DÉSIRÉE. Oui... et non... Giroflée... (*Cherchant à rassembler ses souvenirs.*) Je me trouvais dans un palais somptueux...et, pour la première fois depuis ma naissance, la lumière du jour frappait mes regards... de grandes fenêtres ouvertes sur des jardins me laissaient admirer des arbres chargés de fruits et de fleurs... Tout à coup, d'un massif de verdure s'élançait un beau cavalier...

GIROFLÉE. Jusque-là, ça n'a rien de bien effrayant.

DÉSIRÉE. « Hildebert est mon nom, et je » suis prince,» me dit-il en mettant un genou en terre devant moi. « Je vous aime, prin» cesse!... et si vous voulez que je vive... » aimez-moi ! »

GIROFLÉE. Si vous voulez que je vive, aimez-moi !... Tiens, tiens, tiens !

DÉSIRÉE. Sa voix était tremblante... son regard suppliant...

GIROFLÉE. Et vous lui avez répondu : « Comment donc, prince, mais c'est avec le plus grand plaisir ! »

DÉSIRÉE. Au moment où j'allais répondre, des monstres tout noirs sortirent de terre et voulurent s'emparer de moi !... une femme noire comme eux leur ordonnait de me poursuivre, de m'enlever !...

GIROFLÉE. Oh ! la méchante !

DÉSIRÉE. Mon féal chevalier me défendait vaillamment!... mais les monstres qu'il terrassait se multipliaient sans cesse, et bientôt, accablé par le nombre, il allait succomber... lorsque mes cris m'ont éveillée... Oh ! le rêve affreux !

GIROFLÉE. Sans ces vilains monstres, ça aurait pu devenir agréable... Et le chevalier était-il gentil ?

DÉSIRÉE, *posant la main sur son cœur en soupirant.* Son image est gravée là !

GIROFLÉE. Quel soupir ! Si nous faisions venir le solitaire des montagnes de neige?... il nous expliquerait peut-être... c'est un vieux qui a le passe-partout de tous les songes...Si je pouvais sortir, j'irais tout de suite le consulter.

DÉSIRÉE. Sortir? Ne le peux-tu pas? qui te retient? Tu n'es pas condamnée, comme moi, sous peine des plus grands malheurs, à te priver de la lumière du ciel !

GIROFLÉE. Et mon serment, le comptez-vous pour rien ?

DÉSIRÉE. Oh ! ce serment que tu dois maudire, je t'en relève.

GIROFLÉE. Et moi, je n'y veux pas manquer! Fille de pauvres bûcherons, je suis née le même jour que vous; lorsqu'on a déposé votre beau berceau dans cette demeure, on a placé près de lui ma modeste barcelonnette. . Moi, fille de rien du tout, vous m'avez traitée à votr' niveau, comme une amie, comme une sœur, quoi ?... Oh ! non... je sortirai d'ici avec vous... ou j'en sortirai jamais !

DÉSIRÉE. Bonne Giroflée... que de dévouement !

GIROFLÉE. Beau dévouement, ma foi ! Sans vous, à c'te heure, je serais gardeuse de chèvres, ou je ramasserais des fagots dans la forêt.

DÉSIRÉE. Oui, mais tu serais libre!.. libre de courir dans les bois, dans les champs!

GIROFLÉE. Et libre d'attraper des courbatures, ou des coups de soleil !

DÉSIRÉE. Le soleil!... que ce doit être beau !...

GIROFLÉE. Et la lune donc !

DÉSIRÉE. Ah ! Giroflée, ne pouvoir jouir d'une matinée de printemps ! ne pouvoir contempler ce firmament tout diamanté d'étoiles !... C'est affreux !... Dans cette prison maudite où la nuit et le jour se confondent, le temps s'écoule sans laisser de traces, les saisons se succèdent sans qu'il en reste un souvenir !... Vois nos fleurs... elles meurent toutes !... elles n'ont pas d'air !... Les oiseaux de notre volière, après quelques semaines de captivité, ils cessent de chanter et dépérissent comme nos fleurs...ils n'ont pas d'air !... Et l'on veut que nous vivions ici... nous qui n'avons que seize ans !... Oh ! non, c'est impossible ! je veux sortir de cette prison !

GIROFLÉE. Chère maîtresse, calmez-vous !

DÉSIRÉE. Ce séjour m'est devenu odieux... et ma vie dût-elle en dépendre... je veux sortir ! je veux sortir !

AIR *de Monpou.*

Oui, je veux voir le ciel de la montagne,
Brillant d'azur !
Et respirer, à travers la campagne,
L'air frais et pur !
Tout ignorer... l'horizon, la verdure,
C'est trop souffrir !
Mieux vaut connaître un seul jour la nature,
Et puis mourir ! (*bis.*)

GIROFLÉE. Y pensez-vous ?... pour tomber dans les griffes de cette méchante fée !... et cela lorsque vous n'avez plus qu'une toute petite année à attendre.

DÉSIRÉE. Une année de captivité... c'est un siècle !

GIROFLÉE. Le roi votre père n'a-t-il pas envoyé votre portrait dans les royaumes où il y a des princes à marier ? Vous allez voir à vos pieds une foule d'adorateurs... Du matin au soir, on vous fera la cour... ça fait joliment passer le temps, ça !

DÉSIRÉE, *soupirant.* Allons, puisqu'il le faut, j'attendrai.

GIROFLÉE. A la bonne heure, voilà que vous redevenez raisonnable.

On frappe à la porte de gauche.

DÉSIRÉE. Qui peut venir ?

GIROFLÉE. Qui est là ?

PÉLICAN, *du dehors.* C'est moi, Pélican, grand sénéchal du palais.

GIROFLÉE. C'est le sénéchal.

DÉSIRÉE. Reçois-le, je vais à ma toilette.

AIR : *Le Roi des Hirondelles.*

ENSEMBLE.

DÉSIRÉE.

Du destin subissons la loi !
Le ciel, je te croi,
Toujours récompense
Ses enfants, qui, dans la souffrance,
Ont gardé la foi,
Oui, sœur, je te croi. } (*bis.*)

GIROFLÉE.

Du destin subissons la loi !
Le ciel, croyez-moi,
Toujours récompense
Ses enfants, qui, dans la souffrance,
Ont gardé la foi,
Oui, sœur, croyez-moi } (*bis.*)

Désirée sort par la droite.

GIROFLÉE. Vous pouvez entrer, sénéchal.

SCÈNE II.

PÉLICAN, GIROFLÉE.

PÉLICAN. Sa majesté le roi me députe... (*S'apercevant qu'il est seul avec Giroflée.*) Tiens ! la princesse n'est donc plus là ?

GIROFLÉE. Elle est à sa toilette.

PÉLICAN. Sa majesté le roi me députe vers la princesse sa fille, afin de la préparer à sa visite... Sa majesté a reçu, ce matin, une dépêche apportée par un courrier inconnu. (*Poussant un léger cri.*) Aïe !

GIROFLÉE. Qu'est-ce qui vous prend ?

PÉLICAN. Rien, rien... Le roi, après avoir pris connaissance de la dépêche, s'est écrié... (*Poussant un autre cri.*) Ouf !

GIROFLÉE. Le roi a dit : Ouf !

PÉLICAN. Non, Giroflée... le ouf est une exclamation qui m'est toute personnelle... Le roi s'est écrié : « Eh quoi, déjà !.. » Sans vouloir pénétrer le sens de ces trois mots... qui cachent peut-être un mystère politique... (*Criant plus fort.*) Ouf ! aïe !

GIROFLÉE. Ah ça, vous avez donc des rhumatismes ?

PÉLICAN. Je le préférais, Giroflée... car ce qui me tourmente est plus insupportable !

GIROFLÉE. C'est donc le diable qui vous tient ?

PÉLICAN, *avec mystère.* C'est la fée Furibonde, Giroflée... une fée vindicative qui me persécute depuis le jour de la fatale prédiction quelle a jetée sur la jeune princesse... sous prétexte que je l'ai oubliée dans les invitations... ce serait trop long à te narrer... Pendant cinq ans, j'ai été en butte aux plus détestables plaisanteries ; ça avait cessé tout à coup ; je croyais que c'était fini et qu'elle ne pensait plus à moi ; mais voilà que depuis quelques jours la guerre s'est rallumée... tantôt une main invisible se plaît à enfoncer mon chapeau jusqu'à la naissance de mon menton... ou à m'allonger le nez d'une façon déshonnête... Tantôt il me prend des envies de gambader... de courir... je saute malgré moi, je m'élance à travers champs, je cours, je cours !... et lorsque éreinté je me retrouve au logis, et que je veux goûter un peu de repos, le duvet de ma couche se transforme tout à coup en tessons de porcelaine brisée,

qui n'ont rien de caressant... Depuis trois nuits je dors debout.

GIROFLÉE. Mais c'est pas une existence, ça... et vous n'avez pas cherché un moyen pour chasser les vilains esprits qui vous tourmentent?

PÉLICAN. Si fait!... j'ai consulté ce matin même l'ermite des montagnes de neige, et il m'a dit que tous ces inconvénients disparaîtraient le jour où je me ferais aimer d'une jeune fille dont le cœur n'aurait pas encore parlé.

GIROFLÉE. Pauvre sénéchal, c'est un mal incurable que vous avez là.

PÉLICAN, *souriant*. C'est ce qui te trompe! j'ai trouvé mon affaire.

GIROFLÉE. Ah, bah!

PÉLICAN. J'ai la jeune fille sous la main.

Il lui pose la main sur l'épaule en faisant le gentil.

GIROFLÉE. Qui donc?

PÉLICAN. Toi!

GIROFLÉE. Moi? Ne plaisantons pas, sénéchal!

PÉLICAN. Je ne plaisante pas... depuis fort longtemps je t'aime, Giroflée!

GIROFLÉE. Oui, eh ben, y a encore plus longtemps que ça que je ne vous aime pas.

PÉLICAN. Est-ce que tu me trouves trop vieux pour toi?

GIROFLÉE. Non... je m'trouve seulement trop jeune pour vous.

PÉLICAN. Enfant!... est-ce que le cœur vieillit?... mais j'ai le cœur aussi jeune que le tien, Giroflée?

GIROFLÉE. J'aime mieux le croire...

PÉLICAN. De plus, je suis très-riche... immensément riche!... je possède une mine d'argent.

GIROFLÉE. Je ne me laisserai pas prendre à votre mine.

PÉLICAN. C'est ton dernier mot?

GIROFLÉE. C'est mon dernier mot!

PÉLICAN. Allons, bon, voilà l'insecte, à présent.

GIROFLÉE. Quel insecte?

PÉLICAN. Tu ne vois donc pas? (*Il cherche à attraper la mouche.*) Mais c'est une mouche de l'espèce la plus affligeante! Elle me suit partout... elle me ravage le nez, régulièrement trois heures par jour!... de midi à trois heures... Il doit être midi... (*Cherchant à l'attraper.*) V'lan... manquée!...

GIROFLÉE. Mais c'est une idée que vous vous forgez... je ne vois rien du tout!

PÉLICAN. Tu ne vois rien!... tiens!... la voilà sur mon extrémité nasale... elle me fait loucher... et je ne peux pas l'attraper.

Même jeu.

GIROFLÉE. Sénéchal, je veux bien vous aider à sortir d'embarras... à vous débarrasser de votre mouche.

PÉLICAN. Tu me donnes ton consentement?

GIROFLÉE. Non, je vous donne un conseil... c'est de mettre du miel à cet endroit.

Elle indique son nez.

PÉLICAN. Que je la nourrisse!!... que je lui procure des douceurs!... que je fasse de mon nez une ruche à miel!... Oh! non, non!... par exemple!... plutôt cent fois... (*Il essaie de la prendre.*) Encore manquée!... impossible!... Giroflée, prends pitié de ma piteuse position... sauve mon nez... et mes bienfaits t'écraseront!...

GIROFLÉE. Je ne puis rien faire pour vous, mon pauvre sénéchal.

AIR : *Prends garde à ta marotte.* (Triboulet).

Je dois être sincère;
Impossible à mon cœur!

PÉLICAN.

Prends garde!... ma colère
Punira ta rigueur!
Eh quoi! rien ne te touche?
Tu me pousses à bout! *(bis.)*

GIROFLÉE.

Ne prenez pas la mouche.

PÉLICAN, *cherchant à attraper la mouche.*

Je ne prends rien du tout.

ENSEMBLE.

GIROFLÉE.

Impossible à mon cœur!
Je brave *(bis.)* ta rigueur.

PÉLICAN.

Résister à mon cœur!
Redoute *(bis.)* ma fureur!

Giroflée sort en riant par la droite.

SCENE III.

PELICAN, *puis* LE ROI DRELINDINDIN, *et* DEUX PAGES.

PÉLICAN. Oh! la petite sotte!... refuser une pareille occasion!... elle y reviendra.... (*Grand bruit de sonnette.*) J'entends le roi!

Musique.

LE ROI, *entrant. Aux pages.* Qu'on fasse venir ma royale fille!... allez!... qu'elle se dépêche!... c'est pressé!...

Les Pages entrent chez Désirée.

PÉLICAN. Sire, vous paraissez joyeux... Permettez-moi de me réjouir avec vous.

Il cherche à attraper la mouche.

LE ROI. C'est ton état, sénéchal... je suis content; tu dois l'être...

PÉLICAN. Lorsque je connaîtrai la cause de cette béatitude...

LE ROI. Pélican, je suis fier de l'idée que j'ai eue d'envoyer, sous enveloppe, le portrait de ma fille dans les cours étrangères... j'en suis fier, parce que j'ai atteint mon but.

PÉLICAN. En vérité?... (*Même jeu.*) Impossible de l'atteindre!

LE ROI. Partage mon bonheur, Pélican... partage mon bonheur.

PÉLICAN. Sire, je le par... (*Même jeu.*) tage !...

LE ROI. Le succès dépasse toutes mes espérances !...

PÉLICAN. Je ne comprends pas bien encore ?...

Musique.—Les Pages rentrent.

LE ROI. La princesse vient... tu vas tout savoir...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DÉSIRÉE, GIROFLÉE, DEUX DAMES D'ATOUR.

DÉSIRÉE. Bonjour, mon père... A cette heure, chez moi ?... il s'agit donc d'une affaire importante ?

LE ROI, *souriant avec malice.* Mais je crois que oui !... Dis donc, Pélican...

PÉLICAN, *feignant de comprendre.* C'est aussi mon avis, sire.

DÉSIRÉE. Parlez, mon père.... vous piquez ma curiosité.

LE ROI, *avec importance.* Ma fille !... le prince Souci m'a notifié qu'un de ses ambassadeurs réclame l'honneur de se présenter devant toi, pour demander ostensiblement ta main...

DÉSIRÉE. Le prince Souci !

GIROFLÉE, *à part.* Drôle de nom !

LE ROI. Son ambassadeur vient d'arriver ; il m'a donné mille détails charmants sur ce jeune prince... La reine Jonquille, sa mère, est une femme très-avancée qui promet de ne pas aller loin... et avant peu, son fils grimpera sur le trône, sous le nom de Hildebert Ier.

DÉSIRÉE. Hildebert !... Giroflée... Hildebert !

GIROFLÉE, *bas à Désirée.* Le nom du chevalier de votre songe.

DÉSIRÉE. Hildebert !.. voilà qui est étrange !

LE ROI. Etranger, tu veux dire... c'est un nom étranger...

DÉSIRÉE, *avec émotion.* Et ce jeune prince...

LE ROI. Je l'ai vu... du moins, j'ai vu son portrait...

DÉSIRÉE. Vous avez reçu son portrait !

LE ROI. Son écuyer te l'apporte... Le prince est fort joli garçon... de trois quarts ! L'ambassadeur est arrivé avec pompe, et son équipage, parfaitement jaune, défile encore dans les rues de la ville. Une bannière de drap d'argent a été plantée dans la cour du palais. Les armes du prince y sont gravées en perles fines, toujours en jaune ; et on lit sur une des faces ces mots pleins de galanterie, et passablement spirituels... « Si vous voulez que je vive... aimez-moi... »

DÉSIRÉE. Ces mots... encore ces mots !

GIROFLÉE. C'est un peu violent !

LE ROI. C'est d'un amour violent, très-certainement ! Tant mieux !

DÉSIRÉE. Son portrait, mon père... je veux voir son portrait !

LE ROI. De l'impatience ! tant mieux encore !... ça promet ! (*A sa fille.*) Je vais satisfaire ton désir... (*A Pélican.*) Qu'on introduise le seigneur Fanfreluche !...

SCÈNE V.

LES MÊMES, FANFRELUCHE. *Pages avec des présents. Fanfreluche porte suspendu à son cou le portrait du prince, dans un énorme médaillon.* MESROUR *s'est introduit avec la suite de l'ambassadeur ; il se tient à l'écart pendant toute cette scène et observe.*

CHOEUR.

AIR *de Parisina.* (Trois Quenouilles).

Faites place à Son Altesse !
Et que chacun de nous s'empresse
De traiter avec honneur
L'envoyé d'un si grand seigneur !
C'est, pour nous, un honneur !

FANFRELUCHE, *à part.* Je suis ambassadeur... soyons éloquent !... Plus on est ambassadeur... plus on doit être... éloquent !

Le roi l'interrompt par un jeu mimique. — Il lui indique sa fille, en engageant Fanfreluche à s'approcher d'elle.

FANFRELUCHE, *faisant trois pas vers la princesse, avec cérémonie.* Princesse ! qu'il me soit permis de me prosterner devant tant de grâces greffées sur non moins d'attraits.

LE ROI. Prosternez-vous, ambassadeur... je vous y autorise.

Fanfreluche fait une génuflexion comique.

FANFRELUCHE. Il était une fois...

LE ROI. Un roi et une reine...

FANFRELUCHE. Mille pardons, sire... mais vous n'y êtes pas du tout...

LE ROI. Continuez...

FANFRELUCHE. Il était une fois... un jeune prince insouciant et folâtre... d'humeur capricieuse et désopilante... ne rêvant que chasse, galas et carrousels...

LE ROI. Ce que nous appelons... un luron... un viveur...

FANFRELUCHE. Hélas ! à quoi tient la gaieté du cœur... Un jour, d'un lointain pays, arrive une caisse franche de port... on déballe... et tout aussitôt une jeune fille supérieurement encadrée frappe les yeux du jeune prince... A dater de ce déballage, plu

de chasses, plus de galas, plus de carrousels... un humeur massacrante a remplacé la joie... une mélancolie noirâtre absorbe le rejeton royal... le prince est amoureux fol du portrait susmentionné, et ce portrait, princesse, c'est le vôtre !

DÉSIRÉE. Il se pourrait !...

FANFRELUCHE. Va-t'en par devers le royaume des sonnettes, ô mon fidèle écuyer, m'a dit mon prince... dépeins ma flamme extravagante à la dame de mes pensées, et porte-lui la gouache qui reproduit mes traits...

DÉSIRÉE. Son portrait?

FANFRELUCHE. Le voici !... votre amant passionné est pendu à mon cou. (*Il détache le médaillon qu'il offre à la Princesse.*) Si vous daignez jeter un coup d'œil ?

DÉSIRÉE *à Giroflée.* Ciel ! c'est lui !... le chevalier du songe.

GIROFLÉE, *à part.* Ah ça... est-ce que nous rêvons encore ?

Elle se frotte les yeux.

LE ROI, *à Pélican.* Le physique du jeune homme a l'air de lui aller.

FANFRELUCHE, *reprenant sa pose.* J'ai dit princesse :

AIR *du Bengali.* (de Maupou.)

Et maintenant, j'ai rempli mon message;
Que dois-je dire à mon noble seigneur ?
Prononcez-vous .. quel sera son partage ?
J'attends de vous la joie ou la douleur.

DÉSIRÉE.

Causer à celui qui m'adore
Pleurs et regrets,
Jamais !
A Fanfreluche.
Portez à l'amant qui m'implore
Ce mot du cœur :
Bonheur !
Pour lui, bonheur !
Qu'il me donne en retour
Tout son amour !

LE CHOEUR.

Qu'il lui donne en retour
Tout son amour !

ENSEMBLE.

DÉSIRÉE.

Désormais, à notre / votre bannière
On peut voir flotter ses / mes couleurs.
D'être reine elle sera / je serai fière,
Et veut / Je veux régner sur tous les cœurs.

REPRISE.

Qu'il me / lui donne en retour
Tout son amour !

LE ROI. Elle consent !... Ambassadeur, elle consent... et moi aussi... je deviendrai le beau-père de l'empire jaune... ça me reverdira... Mais, dites-moi... pourquoi le prince n'est-il pas venu lui-même?... Il me semble que les convenances...

FANFRELUCHE. Ah ! voilà !... c'est qu'il est bon de vous apprendre que la reine avait disposé de la main de son fils en faveur d'une princesse de couleur.

DÉSIRÉE *à elle-même.* Une princesse de couleur !

GIROFLÉE, *à Désirée.* Toujours le songe !

FANFRELUCHE. L'Africaine repoussée menace d'envahir l'empire jaune, avec une armée noire... Elle est très-puissante... et sous le coup d'une invasion terrible, le prince a dû rester dans ses états...

DÉSIRÉE. Il court des dangers!... Alors, seigneur écuyer, vous ne partirez pas seul; je vous suivrai.

LE ROI, *à Pélican.* Que dit-elle? (*A sa fille.*) Que dis-tu?

DÉSIRÉE. Je dis, mon père, qu'aucune puissance humaine ne pourra me retenir plus longtemps prisonnière dans cette tour affreuse. — Le destin m'a tracé la route que j'avais à suivre... et je veux obéir à l'inspiration de mon cœur.

LE ROI. Ces jeunes filles... c'est de l'étoupe !... Quand l'étincelle est lancée... va te promener ! — Mais, mon enfant, si tu vois, une seconde seulement, la lumière du jour, avant dix-sept ans révolus, tu peux devenir n'importe quoi !

FANFRELUCHE. A cet égard, que votre majesté se rassure. Un carrosse de velours a été envoyé par les soins du prince... aucune ouverture, aucune glace ne s'y trouvent, — c'est une véritable boîte. — Seul, je serai chargé de la clef qui doit ouvrir les portières; et, sans braver la fatale prédiction qui menace votre auguste fille, je puis la transporter au palais du prince, mon maître, où les appartements les plus calfeutrés ont été préparés.

DÉSIRÉE. Vous le voyez, mon père, aucun danger pour moi. — Ici, d'ailleurs, je mourrais d'inquiétude et d'ennui. (*Câlinant son père.*) Je partirai, n'est-ce pas, petit père, je partirai....

LE ROI. Écoute, comme tu refuserais de rester, je t'autorise à t'en aller.

DÉSIRÉE. Merci, mon bon père. — Giroflée, tu me suivras dans ce voyage.

GIROFLÉE. Je l'entends bien comme ça.

FANFRELUCHE, *à part.* Elle est très-fraîche cette Giroflée !

PÉLICAN, *à part.* Elle m'échappe !... Infortuné Pélican !

FANFRELUCHE. Je cours donner des ordres pour le départ.

DÉSIRÉE. A vous, mon bon père, tous les instants qui me restent.

LE ROI. Enfant gâté, tu fais de moi tout ce que tu veux.

DÉSIRÉE, *prenant le bras de son père.* Vous êtes bien gentil!.. bien gentil.

LE ROI, *partant avec sa fille.* Que les pères sont donc faibles... quand ils ont des enfants!

Musique jusqu'à la fin du tableau.

Désirée, Giroflée et le Roi sortent par la droite, avec les dames d'honneur. Sur un signe de Fanfreluche, les pages et les écuyers de sa suite s'en vont de l'autre côté. Pélican entre chez la jeune Princesse.

SCÈNE VI.

MESROUR, FANFRELUCHE, *puis* PÉLICAN.

Mesrour, au milieu de la scène, examine ce qui se passe.

FANFRELUCHE, *après avoir accompagné la Princesse, se rencontre avec Mesrour, avant de partir avec ses Pages.* Quel est cet homme de mauvaise mine? (*Haut à Mesrour.*) Qui êtes-vous?

MESROUR, *souriant.* Je fais partie du palais.

FANFRELUCHE. Mais je vous reconnais.— Si je ne me trompe, vous étiez autrefois au service de la princesse Aïka.

MESROUR, *riant toujours.* Je l'ai quittée.

FANFRELUCHE, *à part.* Il a un sourire atroce!... mais je n'ai pas le temps de m'occuper de cet affreux mauricaud.

Il sort.

PÉLICAN, *sortant de l'appartement de la Princesse.* Elle part!..... et cette affreuse mouche qui reste... Il faut absolument que je trouve une femme qui m'aime... (*Se rencontrant avec Mesrour.*) Quel est cet homme?... Qui êtes-vous?

MESROUR, *qui est resté à la même place.* Je suis venu avec l'ambassadeur.

Il sourit.

PÉLICAN. Que le ciel le confonde lui et son ambassadeur!... Dieu qu'il est laid!... on ne sait pas s'il rit, ou s'il fait la grimace... (*Saluant.*) J'ai bien l'honneur...

Il sort par la gauche.

MESROUR, *toujours dans la même position.* Tout va bien... (*Avec un sourire féroce.*) Les maladroits!... Ils partent!... Il faut qu'ils passent par la forêt des Sycomores!... Allons retrouver Aïka.

Il s'abîme sous terre. Le décor change.

Cinquième Tableau. — LA FORÊT DES SYCOMORES.

Le théâtre représente une immense forêt d'arbres centenaires. A droite, un chemin inégal. Un soleil couchant éclaire ce tableau.

SCÈNE PREMIÈRE.

MESROUR, AIKA.

MESROUR. Écoutons!

AIKA. Rien encore!... m'as-tu dit vrai, Mesrour?

MESROUR. Oui, maîtresse, depuis trois jours, le prince guerrier ne pouvant modérer son impatience, a quitté le palais avec une troupe de chasseurs: — Il sait que la princesse doit traverser le bois des Sycomores, et, sans le moindre doute, il dirigera la chasse de ce côté.

AIKA. Comme il l'aime!

MESROUR. Il arrivera trop tard!

AIKA. Tes mesures sont bien prises?

MESROUR. Fie-toi à mon zèle... Tes esclaves sont cachés dans l'épaisseur de la forêt.... je réponds du succès.

AIKA. Sur ta vie?

MESROUR. Sur ma vie!

Un son de trompe se fait entendre au loin.

AIKA. Silence!

MESROUR. C'est le signal!... La princesse et son escorte sont engagés dans la forêt... Maîtresse, je vais te conduire à la roche de pierre noire.

AIKA. Viens, je te laisse le soin de ma vengeance!

Ils disparaissent dans l'épaisseur du bois.

SCÈNE II.

GIROFLÉE, FANFRELUCHE, CORTÉGE DE LA PRINCESSE.

On voit défiler d'abord des hallebardiers, puis un héraut d'armes. Un autre peloton de hallebardiers. Deux sonneurs de trompe. Six arbalétriers. Six pages avec des bannières. Un palanquin dans lequel est Giroflée. Six autres pages suivis d'arbalétriers et d'écuyers. Lorsque le cortége fait halte, on devine que la suite est dans la coulisse et s'arrête aussi.

FANFRELUCHE, *criant vers la tête du cortége.* Halte!... (*Ce cri se répète, de distance en distance en s'affaiblissant.*) Qu'on reprenne haleine un instant, et videz vos gourdes, mes amis. (*Le cortége s'arrête, sans rompre les rangs.*) Charmante Giroflée, vous avez manifesté le désir de mettre pied à terre...

GIROFLÉE. Oh! volontiers! (*Elle descend du palanquin.*) Je voudrais toujours marcher..... C'est si nouveau pour moi de me trouver ainsi au grand air!... Dieu! les beaux arbres! la belle forêt!

FANFRELUCHE. Elle est immense, c'est vrai... mais je ne la crois pas très-sûre.

GIROFLÉE. Comment auriez-vous peur avec une escorte aussi nombreuse?

FANFRELUCHE, *se redressant.* Peur n'est pas le mot, Giroflée. Par saint Dagobert, mon patron, je ne reculerais devant quiconque... chrétien ou infidèle!... Mais je n'aime pas les loups, les ours, les serpents venimeux.

GIROFLÉE. Cette forêt en contient donc?

FANFRELUCHE. Elle en est émaillée... et puis, j'ai cru apercevoir des hommes à figures sinistres... qui semblaient se cacher à notre approche... Tenez, franchement, ces grands sycomores ne me plaisent pas. (*Avec intention.*) Je leur préférerais un tout petit jardinet avec des fleurs... orné de giroflées, de giroflées... surtout... Ah!

Il pousse un soupir.

GIROFLÉE. Vous soupirez beaucoup!

FANFRELUCHE. Vous l'avez remarqué?... tant mieux!

On entend gronder le tonnerre.

GIROFLÉE. Entendez-vous le tonnerre?

FANFRELUCHE. Cela pourrait bien annoncer de l'orage... il faut se remettre en route...

GIROFLÉE. Laissez-moi dire un mot à ma chère princesse... je rejoindrai à pied le palanquin.

FANFRELUCHE. Vos désirs sont des ordres. (*Au cortége.*) En route! en avant!...

Ces deux mots : En avant! se répètent comme le cri de halte. Le cortége défile, puis arrive la voiture dans laquelle se trouve la princesse Désirée.

GIROFLÉE, *parlant à la voiture.* Nous avançons, chère maîtresse... courage et patience!

DÉSIRÉE, *de la voiture.* J'en ai, Giroflée, je suis si heureuse!

On aperçoit les esclaves et les gardes noirs qui se montrent peu à peu dans le fond. Ils sont armés de haches d'acier. Mesrour est à leur tête.

FANFRELUCHE, *à la voiture.* Demain, noble dame, nous serons au terme du voyage!

MESROUR, *apparaissant tout à coup.* Demain!... jamais!...

GIROFLÉE *et* FANFRELUCHE. Ciel!... au secours!... à nous!... au secours!...

Lutte générale. Les noirs fondent sur le cortége. La fée Furibonde apparaît dans les airs, portée sur un dragon ailé. Mesrour frappe de sa hache la voiture, qui se brise en morceaux. A la place de la princesse, on aperçoit une biche, et les gardes qui entouraient la voiture sont changés en démons.

GIROFLÉE. Qu'ai-je vu!... ma pauvre maîtresse métamorphosée en biche!

FANFRELUCHE. Infortunée princesse!... pauvre biche!

Les démons se saisissent de Giroflée et de Fanfreluche, qu'ils entraînent dans la forêt, au milieu de la foudre et à la lueur des éclairs.

ACTE DEUXIÈME.

Sixième Tableau. — LA MÈRE L'OIE.

La lisière d'un bois. A droite, une pauvre chaumière.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MÈRE L'OIE, PAIMPOL, JEUNES PAYSANNES.

La mère l'Oie est devant son rouet; toutes les paysannes sont groupées autour d'elle et l'écoutent attentivement.

LA MÈRE L'OIE. Troisième couplet.

AIR *de M. Henri Potier.*

Après sa métamorphose,
La princesse, tout d'un trait,
S'élança dans la forêt.
Voyez à quoi l'on s'expose!
Fuyant le plomb des chasseurs,
Sans qu'on l'ait jamais revue,
Elle dérobe à la vue
Et sa honte et ses douleurs. (*bis.*)
Mais le soir, vers votre demeure
Quand vous dirigez vos pas,
Si vous entendez, là-bas...
Elle indique la forêt.
Une voix qui gémit et pleure,
De la princesse c'est la voix,
C'est la pauvre Biche au bois! } (*bis.*)

PAIMPOL. Ah! par exemple, la mère l'Oie... v'là une histoire qui rassemble furieusement à un conte... Comment?... la princesse a été changée en vraie biche?

LA MÈRE L'OIE. Est-y bête, ce Paimpol!... mais certainement, en vraie biche.

PAIMPOL. Et il y a de ça un mois?

LA MÈRE L'OIE. Ni plus, ni moins... et c'est le vieux père Larifla, le ménétrier, qu'est si bien éduqué (même qu'il a été troubadour dans sa jeunesse)... qui a composé là-dessus la ballade que je viens de vous chanter.

PAIMPOL. C'est un malin, le père Larifla.

LA MÈRE L'OIE. Et si vous ne promettez d'être ben sages;... si Tiennette ne fait plus la coquette avec le petit Matthieu...

PAIMPOL, *d'un air goguenard.* Ah! ah! Tiennette!...

LA MÈRE L'OIE. Si Mathurine ne dépense plus tous ses gros sous à s'acheter des rubans...

PAIMPOL. Voyez-vous la petite coquette... Continuez, la mère l'Oie... Flanquez leurs-y leur paquet.

LA MÈRE L'OIE. Enfin, si Paimpol me promet de ne plus venir manger mes abricots...

Tout le monde rit.

PAIMPOL. Moi!

LA MÈRE L'OIE. Je vous rechanterai, ce soir, la ballade de la Biche au bois, afin que vous la sachiez tout comme moi.

Elle se lève.

TOUTES. Oh! oui, mère l'Oie... vous nous l'apprendrez.

LA MÈRE L'OIE. C'est convenu, mes enfants... (*Regardant vers la coulisse.*) Mais qui est-ce qui nous arrive là?

SCÈNE II.

LES MÊMES GIROFLÉE *et* FANFRELUCHE, *sous de misérables costumes.*

PAIMPOL. Qu'est-ce que c'est que ça?

GIROFLÉE. Ayez pitié de deux pauvres voyageurs...

FANFRELUCHE. Mourant de faim et de fatigue...

PAIMPOL. On ne peut rien vous faire, mes braves gens.

LA MÈRE L'OIE. Qu'est-ce que tu dis, Paimpol?... veux-tu bien te taire!

PAIMPOL, *à voix basse.* Écoutez donc, ils viennent du côté de la forêt... on ne sait pas à qui on a affaire.

LA MÈRE L'OIE. Qui êtes-vous, mes pauvres gens?

FANFRELUCHE. Hélas!

GIROFLÉE. Nous faisions partie...

FANFRELUCHE. De la suite...

GIROFLÉE. De la princesse Désirée...

PAIMPOL. Ah! bah!

TOUT LE MONDE. Ah! bah!

LA MÈRE L'OIE. Il se pourrait!

PAIMPOL. Et vous n'avez pas été changés en diables, en démons?

LA MÈRE L'OIE. Tu le vois bien.

PAIMPOL. Je vois... je vois que ce sont de pauvres diables.

LA MÈRE L'OIE. Te tairas-tu?

FANFRELUCHE. Vous avez donc entendu parler de notre catastrophe?

GIROFLÉE. Vous connaissez donc notre lamentable histoire?

PAIMPOL. Si nous la savons!... Est-ce que la mère l'Oie ne sait pas tout?... Elle vient de nous la chanter votre histoire.

LA MÈRE L'OIE. Mais tais-toi donc!

PAIMPOL, *aux autres.* Est-elle bavarde, cette mère l'Oie!

LA MÈRE L'OIE. Comment, mes amis, vous étiez...

GIROFLÉE. Giroflée... la sœur de lait de la pauvre princesse.

FANFRELUCHE. Et moi Fanfreluche, premier écuyer de son fiancé le prince Souci.

GIROFLÉE. Depuis plus de quinze jours nous errons dans cette immense forêt.

FANFRELUCHE. Vivant de racines, de fruits sauvages, et des secours de quelques braves bûcherons.

LA MÈRE L'OIE. Pauvres jeunes gens! — Eh ben, vous autres, vous voyez ben que la chose est vraie. — Mais il ne s'agit plus de tout ça... entrez chez moi, mes enfants... vous y trouverez un restant de lard... avec une bonne soupe aux choux... d'à ce matin.. Ah dam! je ne pouvons pas vous offrir des ortolans.

FANFRELUCHE. De la soupe aux choux!... ô délices!

GIROFLÉE. Quel bonheur!... que vous êtes bonne!

PAIMPOL. La mère l'Oie!... elle est bonne comme du pain bis.

LA MÈRE L'OIE. Allons! va à ton ouvrage, bavard, — et vous aussi, mes poulettes.

PAIMPOL, *aux jeunes filles.* Allons conter c't' histoire-là dans tout le village.

Reprise du final de l'air de la ballade.

TOUTES LES JEUNES FILLES. Au revoir, la mère l'Oie! Elles sortent.

LA MÈRE L'OIE. Au revoir, mes enfants... Et vous, mes braves gens, entrez chez moi... mangez bien, buvez bien, et dormez de même... si vous en avez besoin. — Pour me remercier, ce soir ou demain, vous me direz vos aventures en détail... La mère l'Oie est très-curieuse... je vous en avertis.

FANFRELUCHE. Nous vous dirons tout ce que vous voudrez, bonne pâte de femme...

GIROFLÉE. C'est bien le moins pour votre bonne hospitalité.

FANFRELUCHE. Et pour votre excellente soupe aux choux!... Elle doit être excellente, sa soupe aux choux!

LA MÈRE L'OIE. Allons... venez... venez.

Ils entrent tous trois dans la chaumière.—Musique.

SCENE III.

LE PRINCE SOUCI, RAIMBAUT, CHASSEURS.

CHOEUR.

AIR *de la Saint-Hubert.* (Julien)

Courons, amis, dans les bois
Le chevreuil aux abois.
Dépêchons... vite en chasse!
C'est un plaisir qui délasse.
Courons tous dans les bois
Le chevreuil aux abois!

LE PRINCE. Je dessèche d'inquiétude!... J'ai beau me mouvementer, galoper, m'éreinter!... Ça me secoue, ça m'abîme... mais ça ne me calme pas. — Raimbaut, a-t-on placé du monde sur toutes les routes de cette forêt?

RAIMBAUT. Votre grand veneur s'occupe à distribuer les postes.

LE PRINCE, *à lui-même.* Fanfreluche!... me faire attendre ainsi!... me laisser sans couriers, sans nouvelles!... Je n'y tenais plus!... j'avais besoin d'un violent exercice... mon cheval m'a flanqué trois fois à terre... Ce sont les seules distractions que j'aie éprouvées;—maintenant, je veux chasser à pied... je veux courre le cerf, le sanglier, le loup... je veux m'enfoncer dans les fourrés les plus dangereux de cette forêt... Il me faut des dangers pour dégourdir mon âme en peine. — J'aurais plaisir à me trouver en face de quelque bête féroce!... Raimbaut, y a-t-il des rhinocéros dans cette forêt?

RAIMBAUT. Prince, on y trouve toute sorte de bêtes.

LE PRINCE. Il est impossible que nous ne rencontrions pas Faufreluche ici! — Allons, amis, en route! et soufflez tant que vous pourrez dans vos cors .. soufflez encore... soufflez toujours... Tâchez de m'étourdir. — Malheur au premier animal que je rencontre au bout de mon arquebuse!

REPRISE DU CHOEUR.

La chasse s'éloigne. On entend les sons du cor qui diminuent peu à peu.

SCÈNE IV.

GIROFLÉE, FANFRELUCHE, LA MÈRE L'OIE.

GIROFLÉE, *sortant toute effarée.* Non, non... je ne me trompais pas.

FANFRELUCHE, *une serviette de grosse toile au cou.* Mais où courez-vous donc ainsi, Giroflée, au moment de nous mettre à table?

LA MÈRE L'OIE. Qu'est-ce qui vous prend, ma mie?

GIROFLÉE. Écoutez... vous n'entendez donc pas?

FANFRELUCHE. J'entends les sons du cor de chasse, instrument à vent que j'exècre... et comme ça ne nourrit pas, je préfère la soupe aux choux;—elle nous réclame... allons dîner.

LA MÈRE L'OIE. C'est quelque grand seigneur qui chasse dans la forêt.

GIROFLÉE. Eh bien!... vous ne pensez donc plus à ma pauvre maîtresse?

FANFRELUCHE. Ah! sapristi... je n'y songeais pas!

LA MÈRE L'OIE. La petite a raison.

GIROFLÉE. Si on allait la poursuivre!

FANFRELUCHE. Vous m'en procurez le frisson!

GIROFLÉE. Si elle tombait sous les coups de ces chasseurs?

FANFRELUCHE. Ah! ne parlez pas de ça.

LA MÈRE L'OIE. Enfin ça peut arriver. — Voyons, il faut agir. — Écoutez, — je connais tous les sentiers de cette forêt, — je vais me mettre en route avec vous, jeune homme; — nous tâcherons de joindre la chasse... nous raconterons aux chasseurs ce qui est arrivé... en les suppliant de tirer sur les loups, les ours... mais d'épargner les pauvres biches.

GIROFLÉE. Oui, oui, bonne mère... c'est cela... allez!

LA MÈRE L'OIE. Vous, petite, vous garderez la maison en mon absence... et vous filerez mon chanvre pour vous distraire.

FANFRELUCHE. Allons!... je n'ai guère envie de courir; mais c'est égal!... En route, la vieille... Donnez-moi votre bras, que je m'appuie sur vous... (*A Giroflée.*) Chère Giroflée, tâchez de tenir la soupe chaude, hein?

ENSEMBLE.

AIR *de Paris dans l'eau.*

LA MÈRE L'OIE *et* FANFRELUCHE.

Dépêchons!
Oui, courons!
Ce bruit
Nous avertit;
Le chasseur
Destructeur
Poursuit dans les bois
Notre biche aux abois.

GIROFLÉE.

Dépêchons!
Dépêchons!
Ce bruit
Nous avertit...
Le chasseur
Destructeur
Poursuit dans les bois
Notre biche aux abois.

Fanfreluche et la mère l'Oie s'éloignent par la gauche.

SCÈNE V.

GIROFLÉE, *seule.*

Me voilà un peu rassurée. — C'est une bien bonne vieille que la mère l'Oie!... Je lui demanderai la permission de m'établir dans sa maisonnette. — Tous les matins, j'irai battre la forêt... à la recherche de ma chère princesse... Il faudra bien que je la retrouve... Oh! oui, elle me reconnaîtra... et je la consolerai!

AIR : *Huit ans d'absence* (de Puget).

Oui, pauvre biche, il te reste, du moins,
Celle qui fut ta sœur et ta compagne;
Dans la forêt, sur la verte montagne,
Je veux te suivre et t'entourer de soins!...
On entend le son du cor.
Qu'ai-je entendu?... ce bruit... je tremble...
La chasse...
On voit au loin la biche traverser une allée.

O ciel ! qu'ai-je vu ? quel espoir !
Là-bas, oui... là-bas... il me semble...
La biche disparaît.
Hélas! je ne puis plus la voir!
Puissante fée, apaise ta colère,
De ma maîtresse adoucis la misère!
La biche reparaît beaucoup plus près.
Je la revois... ce n'est pas une erreur... [cœur!]
Mon cœur me dit : C'est elle! Oh ! oui, je crois mon
La musique continue en tremolo. —Allant en crescendo.

Ne l'effarouche pas... (*Appelant doucement.*) Désirée! princesse Désirée!... (*La biche s'arrête.*) O bonheur! elle m'entend... elle s'arrête... (*Un coup de feu se fait entendre; la biche s'enfuit — Giroflée pousse un cri.*) Ah! (*Elle va voir au fond, et regarde vers le côté où la biche a disparu. — Un second coup de feu plus rapproché se fait entendre.*) Blessée!! elle est blessée!

Giroflée sort en courant par la droite. Le prince entre par la gauche.

SCÈNE VI.

LE PRINCE, *puis* GIROFLÉE *et* LA BICHE.

LE PRINCE. Touchée... je l'ai vue tomber... Mais c'est étrange... Le coup qui l'a frappée m'a fait éprouver une commotion... mon cœur a ressenti comme un contre-coup... je me sens tout mal à mon aise! — J'ai tué bien des bêtes dans ma vie... mais celle-là était si jolie!... Elle me regardait avec des yeux si doux!... Après tout, je suie bien naïf de m'apitoyer ainsi sur un morceau de gibier. (*Il remonte la scène.*) Ah ça, je ne me trompe pas... c'est ma biche que j'aperçois là-bas... Elle est blessée... une femme est auprès d'elle... Tiens, tiens!

GIROFLÉE, *sans voir le prince.* Malheur! elle ne peut plus marcher!... (*Parlant au dehors.*) Attendez!... je vais chercher ce qu'il faut pour panser votre blessure.

Elle entre vivement dans la chaumière.

LE PRINCE. Il paraît qu'elle a rencontré une connaissance. Ah! bien oui... mais nous allons voir!...

GIROFLÉE, *sortant de la maison avec du linge.* Un chasseur!

Elle veut sortir.

LE PRINCE. Une minute, jeune fille... cette biche que vous caressiez tout à l'heure est à moi... Elle m'a fait des agaceries dans le bois, je l'ai poursuivie; et ne pouvant l'atteindre avec mes jambes, je l'ai attrapée avec mon arquebuse... L'animal a été touché... c'est ma propriété.

GIROFLÉE, *avec émotion.* Oh! seigneur, si vous saviez à qui vous avez fait cette blessure, vous en éprouveriez un grand chagrin!... Cette biche n'est pas ce qu'elle vous paraît.

LE PRINCE. C'est donc un animal savant? — Tant mieux, j'en ferai cadeau à une noble dame. Rassurez-vous, petite... je vous le payerai grassement.

GIROFLÉE. M'en séparer? jamais!... Elle ne me quittera plus!

LE PRINCE. Fille des bois, amenez-moi cette biche, à l'instant même, ou je m'en empare brutalement.

Il veut écarter Giroflée, qui lui barre le passage.

GIROFLÉE. Au secours! au secours!

Musique.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FANFRELUCHE, *armé d'un bâton.*

FANFRELUCHE. Quel est l'audacieux, le drôle, le téméraire?...

Il lève le bâton sur le Prince*.

LE PRINCE. Que vois-je ? Fanfreluche!

FANFRELUCHE. Le prince !

GIROFLÉE. Le prince!... quelle rencontre!...

Le linge qu'elle tient à la main lui rappelle la biche qui a besoin de secours, elle sort par la droite.

FANFRELUCHE. Comment lui dire...

Il reste immobille, la tête baissée.

LE PRINCE. Toi! Fanfreluche... sous ce costume ?

FANFRELUCHE. Hélas!...

Moment de silence.

LE PRINCE. Tu restes muet?... je n'ose te faire parler... et cependant je bous d'impatience et d'anxiété... voyons!... ne me fais pas bouillir plus longtemps... Il s'agit de quelque malheur, n'est-ce pas ?

FANFRELUCHE. Oh! oui...

LE PRINCE. On a repoussé mon offre ?

FANFRELUCHE. Oh! non...

LE PRINCE. Elle en aimait un autre ?

FANFRELUCHE. Elle n'aimait que vous...

LE PRINCE. Mais alors tout va bien.

FANFRELUCHE. Tout va mal.

LE PRINCE. Donne-moi vite la traduction de tout ce que je vois, de tout ce que j'entends.... D'abord, pourquoi ces guenilles qui composent ta parure ?

FANFRELUCHE. Parce que j'étais en route avec elle... nous accourions vers vous.... lorsque tout à coup!... je ne puis achever...

LE PRINCE, *effrayé.* Mais, parle donc... faquin... tu me fais l'effet de la fleur de sureau, sais-tu? tu me fais transpirer horriblement... sais-tu?...

FANFRELUCHE. Eh bien... écoutez... tout à coup...

LE PRINCE. Tout à coup...

FANFRELUCHE. Le carrosse...

LE PRINCE. Le carrosse...

FANFRELUCHE. Est brisé...

* Giroflée, le Prince, Fanfreluche.

LE PRINCE. Est brisé...

A ce moment, Giroflée reparaît, portant dans ses bras la pauvre biche blessée à un pied, qui est enveloppé d'une compresse.

FANFRELUCHE. La princesse... voit le jour!

LE PRINCE. Ciel!...

FANFRELUCHE. Elle devient biche!

LE PRINCE. Elle devient biche!

GIROFLÉE. Et la voilà!...

Elle dépose la biche aux pieds du Prince.

LE PRINCE. Elle!... la prin... cette bi... ah! je défaille!... si tu désires que je ne tombe pas, soutiens-moi, Fanfreluche!

FANFRELUCHE, *le soutenant.* Mon prince! mon prince!...

LE PRINCE. Es-tu sûr que tu as la raison, Fanfreluche?... tu n'as pas reçu de coup à la tête... ce que tu viens de me dire...

FANFRELUCHE. C'est invraisemblable; mais c'est vrai... votre suite tout entière a été endiablée... et moi, ainsi que Giroflée, la suivante de votre princesse...

LE PRINCE. Assez! assez!... Et j'ai voulu la tuer! sais-tu bien? et je l'ai blessée, moi!...

S'adressant à la biche.

AIR *de l'Ange du Bonheur* (dans l'Ombre).

Princesse jeune et belle!
Ravie à mon destin,
Sous ta forme nouvelle,
Comprends-tu mon chagrin?
Tes frayeurs, tes alarmes,
Je veux les apaiser;
Que ma voix, que mes larmes
Puissent t'apprivoiser!
Je veux, biche chérie,
T'entourer de douceurs,
Tendresse et sucrerie
Calmeront tes douleurs!

La musique continue. Le Prince embrasse la biche, que tient toujours Giroflée. Fanfreluche cherche à consoler le Prince. Aïka paraît alors dans le fond avec Mesrour.

AÏKA. Misérable!... puisque tu l'aimes encore!... sois donc enseveli, avec elle, dans les profondeurs de la terre!

Les trois personnages, et la biche, se trouvent tout à coup dans un souterrain sans issue.

Septième Tableau. — LE SOUTERRAIN.

SCÈNE PREMIÈRE.

FANFRELUCHE, LE PRINCE GIROFLÉE, SOUCI.

FANFRELUCHE. Qu'est-ce que c'est que ça?.. où sommes-nous, bon Dieu!

GIROFLÉE. Quelle obscurité!

FANFRELUCHE. Nous voilà au fin fond des entrailles de la terre.

GIROFLÉE. C'est peut-être ici le royaume des taupes... Je possède une peur que les dents m'en claquent... Fanfreluche, où êtes-vous!

FANFRELUCHE. Je n'en sais rien, et vous?

GIROFLÉE. Par ici.

Ils se cherchent et se rencontrent.

FANFRELUCHE. Est-ce vous que je tiens?

GIROFLÉE. Je crois qu'oui.

FANFRELUCHE. Et le prince, où est-il? O mon prince, où êtes-vous?

LE PRINCE. Près d'elle..... toujours près d'elle... je crois qu'elle me pardonne.

FANFRELUCHE. Que dites-vous de ce logis, ô mon maître?

LE PRINCE. Je suis au faîte du bonheur!

FANFRELUCHE, Au faîte!... c'est au fond que vous voulez dire.

LE PRINCE. Que m'importe le lieu?... Elle est là! je puis caresser son beau cou... presser ses jolies pattes sur mon cœur... oh! je ne me plains plus!

AIR: *De tous les maux qu'ici-bas on endure.* (Fille de l'air.)

Oui, c'est à tort qu'on désespère;
Quand j'accusais le ciel et sa rigueur,
J'étais injuste en ma colère:
Sur terre encor je puis croire au bonheur!

FANFRELUCHE, *à Giroflée.*

Sa passion lui fait dire un' bêtise,
Nous somm's au moins cent pieds au-d'sous du sol;
Jugez combien l'amour le fanatise,
Pour qu'il se croye à l'entresol!
Voyez combien l'amour nous fanatise,
Ici peut-on s' croire au niveau du sol?

GIROFLÉE, *à Fanfreluche.* Si vous m'aimiez comme ça... vous penseriez de même.

FANFRELUCHE. Permettez, Giroflée... vivre dans ce trou me paraît soulever plusieurs difficultés... certes, j'ai un cœur comme un autre; mais comme un autre aussi, j'ai un estomac! Il y a pas mal de temps que j'ai faim, et je cherche vainement autour de moi le moindre aliment, je n'ai d'espoir que dans les colimaçons.

GIROFLÉE. Au fait! il a raison.

LE PRINCE. Silence, la fatigue l'accable... elle s'endort.

FANFRELUCHE. Cette position n'est pas gaie... Comment sortir de ces catacombes?... Pauvre prince! pauvre princesse!... pauvre Giroflée!... pauvre moi!

GIROFLÉE. Nous n'avons plus qu'un espoir... c'est d'invoquer la fée Topaze.

FANFRELUCHE. Vous la connaissez?

GIROFLÉE. La fée Topaze!... c'est la marraine de ma maîtresse... et, de plus, la reine des gnômes!...

LE PRINCE. Des gnômes?... de ces petits

êtres mystérieux qui habitent les profondeurs de la terre?

FANFRELUCHE. Mais nous sommes peut-être dans la capitale de son empire?

LE PRINCE. Elle a raison. Invoquons la fée Topaze. Invoque, Fanfreluche. Fais comme moi; vous aussi, la petite... Mes amis..... invoquons tous!

Ils s'agenouillent tous trois.

ENSEMBLE.

AIR *de Pilati*.

Nous t'invoquons, Déesse!
A deux genoux,
Tu vois notre détresse,
Pitié pour nous!

GIROFLÉE.

Le sort veut nous abattre.

FANFRELUCHE.

Nous désirons...

LE PRINCE.

La liberté pour quatre... (*bis.*)

ENSEMBLE.

Nous t'implorons. (*bis.*)

La musique continue. — On entend un bruit souterrain.

FANFRELUCHE. La terre semble ronfler sous nos pieds.

GIROFLÉE. La fée Topaze nous aurait-elle entendus?

FANFRELUCHE. Ou serait-ce un éboulement qui se prépare?... j'en ai peur.

LE PRINCE. Ici, un trou vient de se former.

FANFRELUCHE. Voilà, voilà ce que je craignais!

GIROFLÉE, *à l'ouverture du trou*. Mais voyez donc!... au fond de cette cavité, ces étincelles qui brillent comme des paillettes d'or!

LE PRINCE. En effet, on dirait une tapisserie d'émeraudes et de rubis!... Un bloc semble se détacher, et venir à nous...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA FÉE TOPAZE.

La fée Topaze paraît au milieu d'un bloc de vertes stalactites aux fissures d'or et d'argent et tout brillant de pierres précieuses.

TOUS. C'est elle!... c'est la fée!

LA FÉE TOPAZE. Oui, pour vous j'ai quitté mes roches souterraines; j'ai pitié de Désirée malgré sa désobéissance; son état me fait peine. Il ne dépend pas de moi de lui rendre à jamais sa forme première; mais, dans mon empire, mon pouvoir augmente, et je puis adoucir la punition cruelle que lui a infligée la fée de la Fontaine. Écoutez!

TOUS. Écoutons.

LA FÉE TOPAZE. Aussitôt que la nuit fera place au jour, Désirée quittera sa forme de biche.

LE PRINCE *tombant à genoux*. Que de reconnaissance!

LA FÉE TOPAZE. Mais, dès que le soleil disparaîtra à l'horizon, elle devra cesser d'être femme...

FANFRELUCHE, *à Giroflée*. Comment?... jeune fille le matin, et biche le soir?

GIROFLÉE. C'est toujours ça de gagné.

LE PRINCE. Mais, pour sortir de cet asile ténébreux?...

LA FÉE TOPAZE, *au Prince*. Prends cette bague, je te la donne. Elle seule pourra vous soustraire aux dangers sans nombre qui vous menacent; c'est un talisman qui ne doit jamais sortir de tes mains. Si quelque jour tu venais à le perdre... entreprends tout pour rentrer dans sa possession. A cette bague est attaché votre bonheur futur. Adieu!

La Fée disparaît.

LE PRINCE. Grande fée!... illustre fée!... généreuse fée!... je ne vous reconduis pas, vous êtes chez vous, vous devez connaître les êtres.

FANFRELUCHE, *avec joie*. Ah! nous allons donc sortir de ce caveau!..... Respirer au grand air!

GIROFLÉE. Et ma chère maîtresse, je pourrai la revoir!

LE PRINCE, *comme frappé d'une idée*. Ah! saprejeu!... j'ai la bague..... fort bien..... mais la manière de s'en servir!... Elle a oublié de m'apprendre la recette.

GIROFLÉE. Nous voilà gentils!

FANFRELUCHE. Bah!..... laissez donc..... c'est tout simple... un talisman... ça se lève en l'air... comme ça, et on dit à haute et intelligible voix: « Ah! je voudrais bien sortir d'ici, et me trouver dans une jolie demeure bien confortable!

LE PRINCE, *élevant la bague*. Qu'il soit fait ainsi que tu le dis!

Bruit de tonnerre. — Le souterrain se transforme en un boudoir oriental. Les misérables habits de Fanfreluche et de Giroflée font place à de riches costumes, et la Biche disparaît pour laisser voir Désirée, négligemment couchée sur un sofa.

Huitième Tableau. — LE KIOSQUE INDIEN.

Pendant le chœur qui suit, la princesse Désirée, le bras droit enveloppé d'une bande de toile, s'éveille peu à peu. A la vue de sa métamorphose, elle ne peut réprimer un mouvement de stupéfaction et de joie.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHOEUR.

Même air que le précédent.

Puissance sans pareille!
Séjour des dieux!

LE PRINCE, *regardant la Princesse avec étonnement.*

Ici, quelle merveille
Frappe mes yeux!
Je ne sais si je veille...
J'en perds l'esprit!

GIROFLÉE *et* FANFRELUCHE.

Silence! elle s'éveille...
Chut! pas de bruit!...

ENSEMBLE.

Silence! elle s'éveille...
Chut! pas de bruit!

LE PRINCE, *pendant que la Princesse Désirée cherche à se reconnaître.* C'est elle!... Oh! non! ce n'est pas assez de deux yeux pour la voir!... Oh! non! ce n'est pas assez d'un seul cœur pour l'idolâtrer!

GIROFLÉE, *à la Princesse.* Chère maîtresse!... enfin, vous voilà débichonnée!

DÉSIRÉE, *lui serrant la main.* Bonne Giroflée! (*Tendant l'autre main au Prince.*) Prince!

LE PRINCE. Elle me tend sa main chérie. (*Il lui baise la main, et aperçoit le mouchoir qui entoure le bras.*) Ciel!... cette blessure!... cette blessure dont je suis l'exécrable auteur!

DÉSIRÉE. Puis-je me plaindre d'un mal qui a amené un si grand bien!

LE PRINCE. Que vous êtes généreuse!... mais c'est étonnant! je croyais vous avoir fracturé une jambe de devant.

FANFRELUCHE. Je vous ferai observer, mon prince, que ce délicieux bras de femme n'était alors qu'un simple petit pied de biche.

LE PRINCE. Et dire que c'est moi!...

DÉSIRÉE. Oh! j'ai eu bien peur lorsque vous m'avez poursuivie dans le bois.

GIROFLÉE. Et lorsque vous vous êtes sentie transformée en biche... ça a dû être bien pis encore!

DÉSIRÉE. Oh! oui. La nuit était venue, et d'abord, j'entendis autour de moi dans cette immense forêt... les rugissements des tigres et des lions... Toute tremblante, je me blottis sous des broussailles où je restai cachée toute la nuit... Le lendemain, dès le matin, je me hasardai à sortir de ma cachette... je m'approchai d'une fontaine pour m'y regarder... Oh! comme je fondis en larmes à la vue de ma métamorphose!

LE PRINCE. Vous pleuriez...

FANFRELUCHE. Comme une biche.

DÉSIRÉE. Et cependant, à la clarté du jour inconnu pour moi... à la vue des prodiges de la nature, j'oubliai un moment mes chagrins..... Le soleil se levait tout radieux..... les fleurs parfumaient l'air..... les oiseaux chantaient sous le feuillage... et mille voix harmonieuses semblaient murmurer à mon oreille : espérance! espérance!... Je courus tout le jour..... et le soir, la faim se faisant sentir... oserai-je vous l'avouer?... je me mis à manger de l'herbe dans une prairie.

LE PRINCE. Il ne faut pas rougir pour cela.

FANFRELUCHE. Nous broutions de la petite verdure.

DÉSIRÉE. Et je fus bien surprise de trouver cette nourriture excellente!... Plusieurs jours se passèrent ainsi..... Une fois, à travers les arbres, j'aperçus ma fidèle Giroflée.

GIROFLÉE. Moi!

DÉSIRÉE, *à Giroflée.* J'allais courir vers toi... mais tu n'étais pas seule... un homme t'accompagnait...

FANFRELUCHE. C'était moi! Hélas! nous cherchions de la racine de guimauve pour notre dîner.

DÉSIRÉE. J'eus peur... je n'osai vous aborder... et bientôt je vous perdis de vue..... Alors les sanglots recommencèrent... Ce matin, dans l'espoir de te rencontrer de nouveau, je m'aventurai sur la lisière de la forêt... lorsque les sons du cor se firent entendre..... Je vis des chasseurs... puis des chiens...

LE PRINCE. Moi, et ma meute!

DÉSIRÉE. Pleine de terreur, je me mis à fuir vers le plus épais du bois, lorsqu'au détour d'une allée... prince... je vous aperçus..... quoique biche..... je sus bien vous reconnaître...

LE PRINCE. Je me disais aussi... voilà une biche qui me considère d'une façon étrange...

DÉSIRÉE. Je ne savais si je devais me sauver ou vous attendre... mais, hélas! tout à coup, vous m'ajustez... je me sauve...

LE PRINCE. Et j'ai la maladresse de vous atteindre...

DÉSIRÉE. J'allais tomber... je perdais mon sang..... lorsque je vois accourir ma bonne Giroflée, qui m'embrasse, panse ma blessure et me sauve la vie!... Vous savez le reste!

LE PRINCE. Vous avoir fait souffrir ainsi... Ah! le destin mérite qu'on lui dise parfois de vilains mots...

DÉSIRÉE. Taisez-vous... Dans ma misère, je n'ai jamais désespéré de la bonté du ciel.

Air *du Vaudeville de la Haine d'une Femme.*

Et le ciel m'a récompensée !
Je vous revois... plus de chagrin.
Tout haut j'exprime ma pensée,
Je puis parler, j'existe enfin !
Hier encor s'exhalait mon âme
Dans des sons inarticulés !
J'étais muette... Oh ! c'est infâme !

GIROFLÉE.

Je vous comprends, car je suis femme !

Vivement.

Rattrapez-vous... Parlez ! parlez !
Vous en avez besoin... parlez !

TOUS.

Oui, tandis que vous êtes femme,
Profitez-en, parlez ! parlez !

DÉSIRÉE, *souriant.* Soyez tranquilles..... Fiez-vous à moi...

LE PRINCE. Vous étiez bien jolie en biche... mais, sans flatterie... je vous préfère ainsi... Oh ! il n'y a pas de comparaison.

DÉSIRÉE. Hélas ! ce bonheur auquel je m'abandonne doit être de courte durée... et dès que le jour fera place à la nuit... Rappelez-vous les paroles de la fée Topaze.

LE PRINCE. Qu'importe?..... la nuit, vous serez ma biche chérie... le jour, mon épouse adorée !

FANFRELUCHE, *tirant Giroflée à part.* J'espère bien que vous ne la laisserez pas sortir la nuit.

GIROFLÉE. Pourquoi ça?

FANFRELUCHE. Quand elle sera biche...

GIROFLÉE. Eh bien ?

FANFRELUCHE. Si elle allait faire la connaissance de quelque cerf !

GIROFLÉE. Par exemple !

FANFRELUCHE. Si mon maître n'allait plus la voir qu'avec des daims...

GIROFLÉE. Voulez-vous vous taire ?

LE PRINCE. Chassons les idées noires..... prenons le temps comme il vient... le plaisir comme il se présente... Ce séjour n'est-il pas divin ?... de ce côté des jardins chatoyants.

Il indique la fenêtre de droite.

FANFRELUCHE, *indiquant celle de gauche.* Par ici, des montagnes magnifiques... et au bas de cette fenêtre, un torrent qui bouillonne... Dieu ! la belle eau !

DÉSIRÉE. Une pensée m'inquiète... mon père ignore où je suis... Il se désole peut-être.

FANFRELUCHE. Il nous faudrait un courrier extraordinaire.

LE PRINCE. Eh bien !... n'ai-je pas mon talisman ?... cette bague chérie qui nous doit toujours venir en aide...

Musique. — Un petit gnôme, sous le costume d'un coureur, paraît aussitôt.

DÉSIRÉE. Que vois-je ?

FANFRELUCHE. Un coureur ?

GIROFLÉE. Il a de bien petites jambes pour son état.

LE PRINCE. Coureur, mon ami, es-tu seul dans ce palais ?

Musique. — Le coureur fait un signe. Aussitôt un petit cocher, un groom et deux laquais, plus petits que le coureur, paraissent à leur tour et viennent saluer Désirée.

FANFRELUCHE. Laquais, cocher, groom !

LE PRINCE. Voilà notre maison au complet.

GIROFLÉE. Quel dommage qu'ils soient si roquets !

DÉSIRÉE. Ma marraine m'a souvent dit que l'intelligence des gnômes, ses sujets, est aussi grande que leur taille est petite.

Tous les gnômes s'inclinent.

LE PRINCE. Nous allons mettre le coureur à l'épreuve. Je vais écrire sur mes tablettes au roi, votre illustre père..... Vous, chère princesse, pendant ce temps, visitez ces délicieux jardins... ils produisent sans doute d'excellents fruits.

FANFRELUCHE. Vous croyez ?... Alors j'accompagnerai ces dames... nous chercherons le jardinier.

Musique. — Deux petits jardiniers se présentent à la porte.

LE PRINCE. Vous n'irez pas loin pour cela. En voici deux qui vous feront les honneurs de céans... Allez, princesse, mon cœur vous suit, et mes jambes vous rejoindront bientôt.

Air *tiré de la valse d'Indiana, arrangée par M. Pilati.*

LE PRINCE.

Adieu, ma belle,
Mes amours !
D'un amant fidèle
Si la voix t'appelle,
Reviens, ô ma belle !

DÉSIRÉE.

Je suis sa belle,
Ses amours !
D'un amant fidèle
Si la voix m'appelle,
Comptez sur mon zèle !

FANFRELUCHE, *à Giroflée.*

Ah ! sois ma belle,
Mes amours !
Compte sur le zèle
D'un amant fidèle
Si ta voix m'appelle.

GIROFLÉE.

Je suis sa belle,
Ses amours !
D'un amant fidèle
Si la voix m'appelle,
Je deviens sa belle !

ENSEMBLE.

Passer ses jours,
Oui, tous les jours,
Auprès de sa belle,
Auprès de ses amours,
C'est être heureux toujours !

Ils sortent tous, à l'exception du coureur et du Prince.

SCÈNE II.

LE PRINCE, LE COUREUR, *puis* MESROUR.

LE PRINCE. Écrivons.

Il s'assied sur le sofa et tire ses tablettes. Mesrour paraît à la fenêtre.

MESROUR. Il est seul ! il est à moi...

Il disparaît seul.

LE PRINCE, *écrivant.* « Grand roi ! sublime majesté !... souverain immense ! » C'est mon beau-père futur, je puis le flatter un peu. (*Relisant.* Immense ! (*Le coureur s'approche du prince, et lui fait signe qu'il est prêt.*) C'est bien, coureur... attendez... (*Se grattant le front.*) Comment lui dire ça ?... Ce que j'ai à lui apprendre demande de grands ménagements... Ah ! j'y suis !... (*Ecrivant.*) « Un malheur effroyable vient de frapper impitoyablement votre fille chérie... » Je le prépare tout doucement à la chose. (*Le coureur se présente de nouveau, même jeu.*) Ah ça, mais, coureur, vous avez donc d'énormes démangeaisons dans vos petits mollets?... Si vous ne pouvez tenir en place, mon ami... allez faire trois fois le tour du jardin... allez, je vous appellerai quand j'aurai fini... (*Le coureur s'éloigne en courant.*) Où en étais-je ?... ah ! « Sur votre fille chérie... » Bien !... (*Ecrivant.*) « Un » changement assez notable s'est opéré dans » son physique... Elle se trouve fort bien de- » puis six heures du matin jusqu'à six heu- » res du soir ; mais lorsque cette dernière » heure vient à sonner... elle quitte sa forme » humaine, et vous n'avez plus de fille... » vous ne possédez plus qu'une biche... » (*Six heures sonnent lentement. Mesrour paraît au fond, fait un signe, un démon aux ailes de chauve souris paraît à la fenêtre et étend ses ailes vers le Prince, qui se trouve aussitôt dominé par un engourdissement magique.*) Qu'entends-je !... six heures !... le jour fuit... et la princesse !... (*Il veut se lever, et retombe.*) Quel engourdissement !... ma tête s'alourdit !... mes jambes deviennent un accessoire inutile... mes paupières se closent !... (*Il tombe endormi sur le sofa.*) C'est particulier... c'est... parti...

MESROUR, *qui s'est approché lentement.* Il dort !... à moi la bague ! (*Il détache la bague du doigt du Prince.*) Je la tiens !... Ce talisman est sans puissance dans mes mains... mais, du moins, il ne protége plus la princesse... et, si mes ordres ont été suivis, elle doit être en notre pouvoir !

Cris au dehors.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FANFRELUCHE, *dans le plus grand désordre.*

FANFRELUCHE, *entrant rapidement.* Au secours ! prince... au secours ! (*Allant à lui, et le secouant.*) Prince guerrier !

LE PRINCE, *s'éveillant peu à peu.* Je dors !... qui m'appelle ?

FANFRELUCHE. Votre fidèle écuyer... suivez-moi ! prince.

LE PRINCE. C'est toi, Fanfreluche...

FANFRELUCHE. On l'enlève ! Giroflée aussi ! d'affreux noirs !

LE PRINCE. Hein ?...

FANFRELUCHE. Votre princesse se sauvait de toute la vitesse de ses quatre jambes... car son heure de biche était arrivée...

LE PRINCE. Oh !

FANFRELUCHE. Ils l'ont cernée dans un petit bois, l'ont prise, attachée...

LE PRINCE. Ah !

FANFRELUCHE. Giroflée s'est jetée dans ses bras... non dans ses pattes... et on les entraîne toutes les deux !

LE PRINCE. Ciel !

FANFRELUCHE. Venez... votre anneau les sauvera !

LE PRINCE. Oh ! oui, courons... à moi mon anneau tout-puissant !

MESROUR, *avec force.* Ton anneau, prince, le voici !

LE PRINCE, *regardant à son doigt.* Ah ! je suis volé !...

MESROUR, *au Prince.* Et si tu veux ressaisir ce talisman qui t'échappe, tu le retrouveras dans ce torrent, dans ce gouffre sans fond qui bouillonne à nos pieds.

Il jette l'anneau dans le torrent, et s'éloigne.

LE PRINCE, *tirant son épée.* Misérable, j'éprouve le besoin de te massacrer !

Il veut suivre Mesrour, la porte est grillée tout à coup.

FANFRELUCHE. Grand Dieu ! impossible de sortir !

LE PRINCE. O rage ! ô désespoir !

FANFRELUCHE. Mais cette fenêtre nous reste... volons à leur secours.

LE PRINCE. Viens ! (*Dès qu'ils s'approchent de la fenêtre, elle se grille comme la porte.*) Damnation sur moi, qui n'ai pas su conserver le talisman de la fée Topaze !... Fanfreluche ! c'est trop de douleur pour un prince seul !... Fanfreluche, je refuse d'y survivre... Passe-moi quelque chose au travers des poumons.

FANFRELUCHE. Je suis sans armes... sans cela, je m'abîmerais tout le premier !

LE PRINCE. Eh bien ! prends ce glaive, et obéis... ou je me jette sur cette pointe...

Il lui tend son épée en faisant mine de se précipiter sur la pointe. Une musique céleste se fait entendre.

FANFRELUCHE. Écoutez!...

UNE VOIX SOUTERRAINE. Espère encore... ton anneau jeté dans le torrent vient d'être avalé par un poisson... Sans cet anneau, tu perds à jamais ta princesse... si tu veux le retrouver, précipite-toi dans le gouffre... Persévérance et courage!... (*La voix s'éloigne et redit.*) Persévérance et courage!...

LE PRINCE, *avec joie.* Tu as entendu!... Il faut nous précipiter dans ce gouffre...

FANFRELUCHE, *à la fenêtre.* Mille pieds de haut!... un instant... pas tant de précipitation!...

LE PRINCE. Oui, voix mystérieuse, je serai persévérant et courageux!... je donne tête baissée dans le torrent!...

FANFRELUCHE. Mais ça n'a pas le sens commun...

LE PRINCE. Allons, Fanfreluche... es-tu prêt, mon ami?

FANFRELUCHE. Moi, prince?...

LE PRINCE. Oui, mon fidèle écuyer, je t'autorise à me suivre... je t'emmène!

FANFRELUCHE. Que de bontés!

AIR : *Quel est ce bruit, cette rumeur ?*

LE PRINCE.

Point de retard, allons, plongeons!

FANFRELUCHE.

D'avance, hélas! je suis en nage!

LE PRINCE.

Dans le royaume des poissons,
Suis-moi, mettons-nous en voyage!

FANFRELUCHE.

Arrêtez, prince... Eh bien, puisqu'il le faut,
C'est moi qui veux faire le premier saut!

LE PRINCE, *parlant.* Soit!

Suite de l'air.

Bravant tout danger, toute embûche,
Faisons donc, en ce noble assaut,
Le premier saut, toi, Fanfreluche,

FANFRELUCHE.

Et vous, prince, le second saut!

LE PRINCE, *montrant du doigt Fanfreluche.*

Le premier saut!...

FANFRELUCHE, *même jeu.*

Le second saut!...

ENSEMBLE.

A qui fera le plus grand saut!

Ils se précipitent dans le torrent. Le décor change et représente le royaume des poissons.

Neuvième Tableau. — LE ROYAUME DES POISSONS.

De chaque côté, deux pavillons grotesques construits d'arêtes de poissons, de mollusques et de coquillages. Au fond, des poissons de toute espèce se jouent dans une eau limpide. Deux énormes bocaux remplis de poissons rouges ornent l'entrée des pavillons.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI SAUMON, LE CAPITAINE BROCHET, HOMARD.

Une compagnie de brochets, le capitaine en tête, traverse le théâtre; elle rencontre une compagnie de crocodiles. Les deux chefs échangent le mot d'ordre, puis viennent se ranger de chaque côté du théâtre. Le roi Saumon Ier, orné d'un grand cordon rouge, et couvert d'un casque surmonté d'une couronne d'or et empanaché d'une queue de morue, arrive, porté sur un plat du Japon, par quatre rougets; la Carpe, sa favorite, marche à sa droite. Monseigneur le Dauphin est à sa gauche. Homard, son confident, ouvre la marche.

LE ROI SAUMON. Halte!... qu'on me dépose ici!... (*Aux Gardes qui s'inclinent.*) Braves cétacés!... je suis content de vous. — Le roi Saumon Ier vous porte tous sous ses écailles! Où est mon confident, mon fidèle Homard? (*Homard s'avance et se prosterne.*) Homard, que se passe-t-il dans mes états?... Quelles nouvelles?...

HOMARD. Sire, le capitaine Brochet va vous mettre au courant.

LE CAPITAINE BROCHET. (*Accent allemand.*) Deux étranchers afrent été trouvés évanouis sur le bord de la Grotte aux huîtres.

LE ROI, *à Homard.* A quelle espèce appartiennent-ils?

HOMARD, *au Brochet.* Quel genre d'animaux?

LE CAPITAINE BROCHET. Ché en afre vu de semblables sur les bords du Rhin, ma fleuve natal. Ché croyais pien que c'être des hommes.

HOMARD. Il croyé pien que c'être des hommes.

LE ROI. Deux hommes dans mes états!

HOMARD. Deux poissonphages!

Les crocodiles se frottent les mains de contentement et font entendre un grognement de satisfaction.

LE ROI. Hein?... Je défends qu'on leur fasse la moindre morsure. (*Grognement des crocodiles. La carpe leur adresse un geste suppliant.*) Silence!... Depuis quelque temps, nous gouvernons en eau trouble.

HOMARD. Sire, calmez-vous.

LE ROI. Je te connais, Homard... En vain ta politique voudrait me faire prendre le change... Et je t'adresserais à toi-même des reproches cuisants, si je ne craignais de te faire rougir.

HOMARD. Sire... en vérité, depuis quelque temps, vous me traitez comme une langouste!

LE ROI. C'est ta faute... Depuis que j'ai

perdu cette Sole, mon premier ministre, que ses talents administratifs firent surnommer la Sole Colbert... rien ne va plus! Des anguilles tartares se sont d'abord faufilées, entre deux eaux, dans mon royaume. J'ai nagé contre elles; mais les lâches criaient avant d'être écorchées. Elles ont filé! Et maintenant que ces anguilles sont détruites, j'apprends que le Turbot veut m'enlever la couronne!

HOMARD. Mais non, sire, mais non... Ce sont les huîtres qui font courir ce bruit-là. Il y a là-bas trois ou quatre douzaines d'huîtres qui font des cancans politiques.

LE ROI. Je mettrai ces huîtres à l'arrière-ban de mes sujets. Quant au turbot, je sais de bonne source qu'il débite contre moi un torrent de calomnies! Il a des partisans, je ne l'ignore pas... On aime le turbot; mais la couronne, après moi, revient de droit à monseigneur le Dauphin, ici présent. Qu'on se le dise. Je vais me préparer à recevoir les animaux bipèdes que vous m'avez annoncés. J'ai besoin d'être coiffé... Qu'on fasse venir mon merlan! (*Air d'entrée du* Barbier de Séville. — *Sur un signe de Homard, le merlan arrive, le plat à barbe sous le bras et un peigne sous l'ouie.*)

LE ROI. Merlan, tu vas m'accommoder. (*Le merlan s'incline.*) (*A Homard.*) Tu feras aussi venir le thon... C'est le thon qui donne ici la mode. Je veux le consulter sur une nouvelle forme d'écailles. Viens, ma carpe chérie... Au revoir, mes enfants!...

Le Roi, la Carpe, le Homard et le Dauphin entrent dans le pavillon de gauche. Les deux pelotons de crocodiles et de brochets s'éloignent par le fond.

SCÈNE II.

LE PRINCE, FANFRELUCHE.

Le Prince s'appuie sur l'épaule de Fanfreluche; ils entrent en regardant de tous côtés.

FANFRELUCHE. Prince, appuyez-vous sur votre fidèle écuyer.

LE PRINCE. Merci, je me sens mieux. Tout ce que je vois me fait oublier mes meurtrissures...

FANFRELUCHE. Et l'eau que nous avons avalée! Quel étrange pays!

LE PRINCE. As-tu remarqué ces esturgeons qui jouaient aux boules?...

FANFRELUCHE. Et ce barbillon qui pinçait de la mandoline!...

LE PRINCE. Plus de doute, nous sommes ici dans le royaume des poissons.

FANFRELUCHE. Quel plongeon!... Comme nous avons barbotté dans ce torrent!

LE PRINCE. Sans une alose bienfaisante qui m'a tendu une perche... je crois que je restais au fond de l'eau.

FANFRELUCHE. Maintenant que nous nous sommes séchés au soleil... je crois que nous serons bien ici. La nourriture sera bonne. Vous aimez le poisson... de mon côté, j'en raffole.

Musique.

LE PRINCE. Tais-toi... On vient... Par le ciel, voilà un curieux poisson!

SCÈNE III.

HOMARD, LE PRINCE, FANFRELUCHE.

HOMARD. Salut, jeunes étrangers!... Nobles amphibies, salut!

FANFRELUCHE, *bas au prince.* Tiens! il parle!...

LE PRINCE, *au Homard.* Seigneur, pardonnez à mon étonnement... et veuillez nous dire...

HOMARD. Qui je suis?... Homard, voilà mon nom. Favori du roi Saumon Ier, voilà ma profession. Le roi Saumon désire vous voir. (*Riant.*) Hé, hé, hé, hé!...

Il tourne autour du prince en le considérant.

FANFRELUCHE. Il est fort gai, ce homard!

LE PRINCE. Ah! le roi Saumon veut nous voir?

HOMARD. Il vous trouvera fort drôles; hé, hé, hé! (*Les examinant.*) Pas d'écailles... pas de nageoires!... Vous amuserez beaucoup le roi.

LE PRINCE. Homard, j'espère qu'il y aura réciprocité.

HOMARD, *à part.* N'abusons pas de notre supériorité.

LE PRINCE. Ce pavillon serait-il la résidence royale?

HOMARD. Non, ce n'est qu'un pied à terre. Son palais est tout au fond de la mer... Si vous désirez que je vous y conduise... Hé, hé, hé!

LE PRINCE. Merci! nous préférons le pied à terre.

FANFRELUCHE, *qui examine le pavillon.* Cette architecture est vraiment originale... Style coquillages... genre écailles.

HOMARD. Ces deux pavillons sont l'œuvre d'un de nos grands artistes, nommé Jean Goujon.

LE PRINCE. Sa majesté Saumon Ier encourage donc les arts?

HOMARD. Heu! heu!... je le crois plus fort sur la galanterie.

FANFRELUCHE. Ah! ah! le gaillard!

HOMARD. Je vous dis cela en confidence.

LE PRINCE. Vous pouvez être tranquille.

HOMARD. Il avait d'abord pour favorite une noble Marseillaise, la princesse des Oursins... Il la répudia pour une petite sole normande,

très-bonne cantatrice, qu'on avait surnommée la Reine des soles; mais elle commit l'imprudence de s'amouracher un jour d'un petit hareng qui n'avait que la *caque* et l'épée. Alors le roi, furieux, fit mettre la sole au gratin dans un accès de jalousie.

FANFRELUCHE. Je goûterais assez cette vengeance.

HOMARD. Et maintenant, il se console avec une jeune carpe qui frétille et danse à ravir.

LE PRINCE. Ah! c'est une carpe qui possède l'affection du grand Saumon Ier?

Musique.

HOMARD. Le roi va paraître. Voici ses gardes du corps, que commande le capitaine Brochet.

SCÈNE IV.

LES MÊMES. LE CAPITAINE BROCHET *avec son peloton*, LA COMPAGNIE DES CROCODILES. *puis* LE ROI SAUMON, LA CARPE, LE DAUPHIN.

FANFRELUCHE, *regardant le capitaine, qui est décoré d'une brochette d'éperlans.* En a-t-il des décorations! Ça doit être un brave.

LE PRINCE. Ce doit être un vieux soldat qui a vu le requin... Regarde ses chevrons... J'aperçois des sardines sur sa manche...

Il montre les sardines qui couvrent la manche du capitaine.

HOMARD. Attention, voici le roi! Ses pages le précèdent.

Grande entrée : Quatre Goujons, qui sont les pages du roi, paraissent d'abord; le Dauphin vient après, puis Saumon Ier, qui donne la main à sa Carpe.

AIR *de la Lucia.* (Final d'Iwan le Moujick.)

Rendons hommage à sa grandeur!
Prouvons-lui notre ivresse;
Que nos vœux partent du fond du cœur;
Honneur à son altesse!

FANFRELUCHE. Beau poisson! belle pièce!

LE ROI. Étrangers! qui êtes venus plonger votre œil dans mon royaume... quel motif vous amène? Parlez sans crainte. Si vous n'êtes pas ennemis de mon peuple... si vous n'êtes pas deux pêcheurs endurcis, nous pourrons vous entendre. Que voulez-vous? que désirez-vous? que demandez-vous?

LE PRINCE, *au Roi.* Souverain des eaux!... je suis prince de naissance, à la tête d'un empire... pour le moins aussi solide que le vôtre... Je viens réclamer de votre générosité un objet inutile pour vous, et pour moi d'un prix inestimable. Il s'agit d'un anneau surmonté d'une pierre précieuse... L'un de vos sujets l'a avalé, par mégarde sans doute, en bâillant au soleil sur les bords d'un torrent. Nous ne sommes pas vos ennemis... Je dirai même que, fort souvent, nous avons accueilli vos compatriotes... que nous les avons reçus à nos festins, parce que nous les aimons... sincèrement.

LE ROI SAUMON. Très-bien!

TOUS. Très-bien!

LE ROI SAUMON. Prince amphibie... tu auras ton anneau...

LE PRINCE. Merci, Saumon.

FANFRELUCHE, *à part.* La Carpe me fait des yeux tout drôles!...

LE ROI SAUMON. Qu'on affiche immédiatement sur tous les bancs de sable, et qu'on publie au son de trompes marines, qu'un anneau précieux a été perdu... je veux dire avalé dans mes états. Allez!!!

LE CAPITAINE BROCHET. J'y cours!

HOMARD. J'y nage!

La Carpe fait un signe pour les arrêter.

LE ROI. Un instant! ma favorite a quelque chose à nous communiquer.

La Carpe fait comprendre que c'est elle qui possède l'anneau, qu'elle l'a avalé, et qu'elle est prête à le rendre au Prince.

LE PRINCE. Que signifie cette pantomime langoureuse?

LE ROI. Par la baleine!... réjouis-toi, étranger!... C'est mon incomparable compagne qui a trouvé ta bague... et elle consent à te la restituer.

LE PRINCE. Serait-il vrai?... Carpe généreuse! (*La Carpe lui fait signe de se mettre à genoux devant elle.*) Oui, oui... à vos genoux... Je comprends... M'y voici!...

La Carpe s'approche du Prince après avoir jeté un regard langoureux à Fanfreluche.

FANFRELUCHE. Décidément, cette carpe me fait l'effet d'en tenir pour moi!... Elle semble se pâmer à ma vue!

La Carpe remet l'anneau au Prince, en faisant toujours des mines à Fanfreluche.

LE PRINCE. Merci, noble Carpe... Puissiez-vous vivre long-temps, et avoir beaucoup de carpillons!

LE ROI SAUMON, *avec emphase.* Puisse cette bague... puisse cette bague être l'emblème d'une alliance... entre le peuple que je gouverne et les animaux de ton espèce! Je veux que cette journée se passe en festins et en fêtes!... Je veux t'offrir une matelotte... dansée par des carpes et des anguilles... je veux...

LE PRINCE. Pardon, monarque vénéré... mais des devoirs sacrés me rappellent sur la terre ferme. Mets le comble à tes bontés en me permettant de me remettre entre deux eaux à l'instant même.

LE ROI. Tu veux t'en aller? va-t'en : le poisson n'est pas contrariant. Mais pour que tu connaisses à fond... pour que tu puisses goûter les mœurs de ceux que tu viens de

visiter... prends ce petit volume imprimé sur peau d'anguille... C'est un cadeau que je te fais.

LE PRINCE, *lisant.* « Impressions de voyage d'une limande. »

FANFRELUCHE. Voilà qui est curieux !

LE ROI. C'est à elle que nous devons la découverte de la Méditerranée !

LE PRINCE. En vérité ! le style doit être coulant !

FANFRELUCHE, *à part.* Le style d'une limande!... Je crains fort que ce ne soit un peu plat.

LE ROI. L'ouvrage a été entièrement revu et corrigé sous mes yeux.

FANFRELUCHE. Diantre!... le roi est un poisson de lettres!

LE ROI. Il y a même un passage qui est de moi tout entier.

LE PRINCE. De vous? illustre Saumon !

HOMARD. Oui, et sans flatterie... je vous recommande particulièrement le passage du Saumon.

LE PRINCE. Je m'y arrêterai, je vous le promets. Adieu, grand roi!

LE ROI. Bon voyage! jeunes amphibies. (*Aux gardes.*) Holà!... qu'on mette ces deux étrangers au courant de l'eau, et qu'on les reconduise avec pompe... jusqu'au bord de la grotte aux Huîtres. (*Au Prince.*) Bon voyage, prince!

LE PRINCE *et* FANFRELUCHE, *s'inclinant.* Sire!...

CHOEUR DES POISSONS.

AIR *de la Violette* (de Henri Berz, arrangé par M. Pilati.)

Au revoir (*bis*), bon voyage !
Et sans danger (*bis*) touchez au port !
Recevez (*bis*) notre hommage;
Chacun de nous porte intérêt à votre sort.

LE PRINCE *et* FANFRELUCHE.

Au revoir (*bis*), à la nage !
Oui, nous cherchons (*bis*) un autre port.
Recevez (*bis*) notre hommage!
Dans notre cœur pour vous éclate un doux transport.

LE PRINCE.

Chez nous, aimables poissons,
Daignez venir, sans façons.
A ma table j'ai l'espoir,
Un jour, de vous recevoir.

REPRISE DU CHOEUR.

Deux énormes poissons paraissent; le Prince monte sur l'un, Fanfreluche sur l'autre; ils s'éloignent, et sont suivis par une foule de poissons de toute grosseur et de toute espèce qui semblent leur faire la conduite.

Dixième Tableau. — LA CHAUMIÈRE DES INVISIBLES.

Le théâtre représente l'intérieur d'une pauvre chaumière. Au fond, une petite porte fermant par une demi-porte basse; à gauche, une cheminée. Un grand fauteuil gothique apparaît à droite, au moment du changement à vue.

SCÈNE PREMIÈRE.

Demi-nuit ; éclairs, pluie et tonnerre.

FANFRELUCHE, LE PRINCE.

Ils paraissent d'abord à l'extérieur de la chaumière.

FANFRELUCHE, *du dehors.* Quel temps épouvantable!... Par ici, prince... de ce côté... venez... voici une habitation.

LE PRINCE, *à la porte de la chaumière et s'adressant à l'intérieur.* Habitants de cette demeure!...

FANFRELUCHE, *de même.* Qui que vous soyez...

LE PRINCE. Accordez-nous un abri contre l'orage!

FANFRELUCHE, *avançant la tête.* Je ne vois personne.

La petite porte basse de la chaumière s'ouvre d'elle-même.

LE PRINCE. La porte s'ouvre...

FANFRELUCHE. Elle s'ouvre toute seule... et de son propre mouvement!

Ils entrent tous les deux.

LE PRINCE. Entrons. (*Il secoue son manteau.*) Le plus pressé, c'est de nous sécher... Débarrasse-moi de mon manteau.

Le manteau quitte de lui-même les épaules du Prince et va se suspendre à un porte-manteau placé près de la cheminée. Le Prince et Fanfreluche ne s'aperçoivent de rien.

LE PRINCE. Merci, Fanfreluche.

FANFRELUCHE.. Plaît-il, prince? vous me parlez?

LE PRINCE. Je te dis merci!

FANFRELUCHE. Vous êtes bien bon; il n'y a pas de quoi.

LE PRINCE. Ah ça... cette chaumière est donc veuve d'habitants?

FANFRELUCHE., *élevant la voix.* Y a-t-il quelqu'un ici?... S'il n'y a personne, dites-le.

LE PRINCE. J'aurais bien désiré un peu de feu pour nous sécher tout à fait.

Un gros soufflet paraît, va ranimer le feu de la cheminée, puis disparaît sans être vu du Prince et de Fanfreluche.

FANFRELUCHE, *pendant ce jeu.* J'avoue que j'ai un petit frisson peu voluptueux... Je suis à deux doigts d'un rhume de cerveau. Brrrrrr!... (*Il se retourne et voit briller la flamme.*) Prince!... le feu désiré... le voici!...

LE PRINCE. Ah! tu en as fait? Merci!

FANFRELUCHE. Vous êtes bien bon... Il n'y a pas de quoi... La flamme est venue toute seule.

LE PRINCE. Le vent aura soufflé sur les tisons endormis. Oh! c'est bon de se réchauffer!

FANFRELUCHE. Oui, c'est excellent!... Mais

quand j'ai le dos au feu, j'aime assez à avoir le ventre à table.

LE PRINCE. Gourmand !

FANFRELUCHE. Prince, l'appétit est une passion que je ne rougis pas d'avouer. (*Pendant cette phrase, une volaille paraît aussitôt à la broche, devant le feu. Apercevant la volaille.*) Eh mais... voyez donc!... Nous voilà à la broche !

LE PRINCE. Ce lieu est donc habité par un sorcier, un lutin !... Merci, charmant sorcier... lutin agréable, merci ! tu nous offres à souper... j'accepte pour ma part.

FANFRELUCHE. J'accepte deux fois pour la mienne, car j'ai faim pour deux estomacs... Voilà le rôti, mettons le couvert. (*Il cherche autour de lui.*) Si je voyais une table. (*Une table paraît.*) Ah ! en voici une...

Le couvert se met de lui-même ; une bouteille et deux verres paraissent sur un plateau ; la bouteille verse du vin dans les deux verres.

LE PRINCE. Vois donc, Fanfreluche, la bouteille qui verse toute seule !

FANFRELUCHE, *saluant la bouteille.* Vraiment, bouteille, c'est trop d'attentions. Merci, bouteille, merci ! (*Il présente au prince un verre plein et prend l'autre.*) Prince, à votre santé !

LE PRINCE, *élevant son verre..* Je bois au bon génie qui veille sur nous !

Pendant qu'ils boivent, le rôti quitte la broche et vient se placer sur la table. Fanfreluche a remis les verres en place.

FANFRELUCHE. La volaille se trouve assez cuite, à ce qu'il paraît !... elle se met sur la table. Nous sommes servis... Ça nous tombe tout rôti...

LE PRINCE. A table donc !

AIR *de la Lisette de Béranger.*

Au bon lutin, qui si bien nous régale,
A lui, merci, merci pour ses bienfaits !
Nous avions froid, nous avions la fringale,
Vite on nous offre et bon gîte et vin frais.
Nous respectons et ce profond silence,
Et les secrets que cache ce séjour ;
Mais à la voix de la reconnaissance,
Être invisible, au moins, ne sois pas sourd (*bis*).
L'avenir, à mon cœur,
Paraît couleur de rose,
Oui, je vois tout de rose...
D'où nous vient le bonheur ?
N'en cherchons pas la cause.
Du ciel, en bonne humeur, (*bis.*)
Acceptons la faveur,
Profitons du bonheur,
Sans en chercher la cause.

Il se met à table et mange ; la bouteille verse de nouveau.

FANFRELUCHE. Voyez donc la bouteille qui fait son office ! Elle va bien, cette bouteille, elle va très-bien !

LE PRINCE. Est-ce qu'elle voudrait nous griser ?

FANFRELUCHE. Ma foi ! je la laisse faire. Merci, bouteille.

LE PRINCE. Donne-moi de l'eau.

FANFRELUCHE. C'est facile... Voici une fontaine. (*Il va mettre le verre du prince sous le robinet.*) De l'eau, s'il vous plaît. (*La fontaine verse de l'eau.*) Assez... Très-bien ! Merci, fontaine... (*Au prince, qui s'est levé.*) Prince, votre vin est mouillé.

LE PRINCE. C'est bien !

FANFRELUCHE, *qui s'est remis à table.* Vous ne mangez plus !

LE PRINCE. Ça ne passe pas, Fanfreluche ; mon estomac repousse ces aliments : rien ne va plus. Il faut que je la retrouve, vois-tu ! que je la revoie !... qu'elle me *r'appartienne.* Jusque-là, pas de sommeil, pas d'appétit, pas de repos !

FANFRELUCHE, *mangeant toujours.* Ça peut nous mener loin.

LE PRINCE. Nous savons déjà que c'est dans le château d'acier que cette noire Aïka les a emprisonnées. Ah ! qui pourra nous indiquer le chemin qui conduit à ce château ?

Musique. — Un vieux Génie apparaît aussitôt sur le fauteuil qui était vide.

LE GÉNIE. Moi !

Fanfreluche, effrayé, se lève, abandonnant son dîner.

LE PRINCE. Être invisible qui habitez ces lieux, est-ce vous que nous voyons ?

LE GÉNIE. Moi-même.

LE PRINCE. Mille remercîments pour votre hospitalité, que je trouve on ne peut plus écossaise !

LE GÉNIE. J'ai entendu le vœu que tu as formé, et je puis l'exaucer.

LE PRINCE. En vérité !

LE GÉNIE. Tu veux pénétrer dans un palais enchanté, bâti sur la pointe d'un rocher inaccessible, et qu'on appelle le Château d'acier ?

LE PRINCE. Vous l'avez dit.

LE GÉNIE. Tu ignores peut-être que c'est t'exposer à des périls sans nombre ?

LE PRINCE. Peu m'importe le total de ces dangers !

LE GÉNIE. Bien des seigneurs qui ne manquaient ni de hardiesse ni de courage ont passé par ici. Comme toi, ils m'ont demandé la route qui conduit à ce lieu redoutable... Malgré mes conseils, ils sont partis... Ils ne sont jamais revenus !

FANFRELUCHE. Pas un seul n'est revenu ?.,. pas un seul petit ?

LE PRINCE. Je possède un talisman qui doit aplanir tous les obstacles.

LE GÉNIE. Détrompe-toi... Dans le château d'acier, et les domaines qui en dépendent, les talismans perdent leur pouvoir.

FANFRELUCHE. Ah ! ventre de biche !

LE PRINCE. Eh bien ! tant mieux! Il y aura plus de gloire à réussir !

LE GÉNIE. Rien ne peut donc vous arrêter?

LE PRINCE *et* FANFRELUCHE. Rien !

LE GÉNIE. Puisque vous êtes résolus tous deux... prenez cette boule. Quand vous serez dehors... jetez-la au hasard... elle roulera devant vous; vous la suivrez jusqu'à ce qu'elle s'arrête d'elle-même... Au pied d'une montagne, elle cessera de rouler.

Le Prince prend la boule.

FANFRELUCHE, *à part*. Il a une bonne boule, ce génie.

LE GÉNIE. Vous gravirez la montagne. A droite et à gauche du chemin, vous apercevrez de grosses pierres noires. Ce sont autant de chevaliers qui ont échoué dans l'entreprise. Vous entendrez mille voix menaçantes; des monstres hideux vous disputeront le passage... Avancez, avancez toujours... et vous triompherez ! Mais si vous reculez d'un pas... si, un seul instant, la peur trouve place en votre âme, vous serez changés en pierres semblables à celles que vous avez rencontrées.

FANFRELUCHE. Dure perspective!

LE PRINCE. Merci de vos conseils, être hospitalier!... Je voudrais pouvoir reconnaître le service que vous nous rendez... Malheureusement je ne suis pas un génie.

FANFRELUCHE. Ni moi !

LE PRINCE. Viens, Fanfreluche... Il me tarde de lancer cette boule devant moi!

FANFRELUCHE. N'allez pas la perdre !

LE GÉNIE. Bonne chance !

Il s'abîme dans la muraille et disparaît.

LE PRINCE *et* FANFRELUCHE. Merci, génie !

FANFRELUCHE. Il s'est abîmé dans la muraille !

LE PRINCE. Il est parti !

FANFRELUCHE. Partons !

ENSEMBLE.

FANFRELUCHE *et* LE PRINCE, *élevant la boule devant lui*

AIR *de M. Pilati.*

Talisman, guide nos pas !
Conduis-nous, fût-ce au trépas!
Si nous devenons, là-bas,
Malheureux comme des pierres,
Vous, qui nous êtes si chères,
Ah ! pleurez sur nos misères,
Ou bien, après un tel choc,
Vous auriez un cœur de roc!

LE PRINCE.

En avant! en avant!...
Et que l'enfer se déchaîne!
La victoire est certaine...
Oui! je serai triomphant!

REPRISE.

Talisman ! guide nos pas, etc.

Ils sortent par le fond. Le décor change.

Onzième Tableau. — LA ROCHE TERRIBLE.

Dans une solitude d'aspect effrayant, et sur la pointe d'un rocher à pic, on aperçoit le château d'acier. Il fait nuit, et le palais semble éclairé. Un torrent qui bouillonne sépare le château d'un autre rocher de pierre noire. La lune éclaire ce paysage étrange. Au lever du rideau, un aigle traverse le théâtre. On entend, au loin, un chœur de voix confuses.

CHOEUR.

Musique nouvelle de M. Pilati.

Malheur, malheur à l'audacieux
Qui cherche la mort..., la mort est en ces lieux!

Une boule roule en scène, et s'arrête. Le prince paraît, il semble gravir la montagne, on aperçoit d'abord sa tête, et sa main qui tient une épée nue. Fanfreluche le suit.

LE PRINCE.

Allons, du courage!
En ce lieu sauvage
Marchons sans terreur,

FANFRELUCHE.

En ce lieu sauvage,
Oh! je n'ai pas peur!
Si nous avions peur,
Pour nous quel malheur!

LE PRINCE.

Ces rochers qui bordent la route,
Ce sont les chevaliers, sans doute,
Qui reculèrent de frayeur. (*bis*)

Chaque pointe de rocher laisse voir tout à coup un squelette qui disparait presque aussitôt.

FANFRELUCHE.

Oui... ce sont eux... ils ont eu peur!
Criant très-fort.
Mais moi, mais moi je n'ai pas peur !!!

LE PRINCE.

Je n'ai pas peur!

Apparaissent alors deux démons qui semblent menacer le prince et son écuyer. Fanfreluche met le premier en fuite, le prince perce le second de son épée, le démon s'abîme sous terre. Les démons invisibles recommencent le chœur.

LE PRINCE (*après le chœur*).

Rien, rien ne peut nous effrayer!
Ami, vois donc là bas... C'est le château d'acier!

ENSEMBLE.

Allons, du courage!
En ce lieu sauvage
Marchons sans terreur. (*bis.*)
Ombres sépulcrales,
Ombres infernales,
Nous n'avons pas peur;
Non, non, nous n'avons pas peur!

Ils avancent. Un hibou aux yeux de feu, agitant ses ailes, veut les arrêter au pied de la montagne. D'un coup d'épée le prince tue le hibou. Un serpent se place en travers de la route. Fanfreluche cloue la tête du serpent sur le sol. Ils commencent à gravir le rocher à pied. On les perd un instant de vue pour les revoir plus petits sur la montagne; enfin ils apparaissent au sommet, avec leurs épées; ils sapent le pied d'un pin sauvage, l'arbre s'incline au-dessus du torrent, et forme un pont sur lequel ils passent à l'autre bord, où s'élève le château d'acier. Le rideau tombe.

ACTE TROISIÈME.

Douzième Tableau. — LE PALAIS D'AICHA.

Le théâtre représente un magnifique palais mauresque. Au lever du rideau, Aïka est étendue sur un divan qui lui sert de trône. Des parfums brûlent à ses pieds. Aïka parait plongée dans une sombre rêverie. Des bayadères exécutent des danses pour la distraire. Des amazones couvertes de casques et de cuirasses d'or sont appuyées sur leur lance, et garnissent le palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

AIKA, MESROUR, AMAZONES, ESCLAVES NOIRS; *puis après les danses,* DÉSIRÉE, DRELINDINDIN ET PÉLICAN.

CHOEUR.

AIR *du pas des Almées de la Péri.* Arrangé par M. Pilati.

Oui, parmi nous la voilà, la voilà !
Vive notre reine Aïka !
Prouvons-lui, dans ce jour, } *(bis.)*
Notre joie et notre amour.

BALLET.

AIKA *à Mesrour, après la danse.* En vain l'on cherche à me distraire... ces danses, ces fêtes me fatiguent. La vengeance va mieux à mon cœur, Mesrour... qu'on amène mes esclaves!...

Musique. Désirée paraît sous un costume d'esclave indienne. Elle tient à la main un éventail en plumes; le roi Drelindindin porte un plateau sur lequel sont placés des fruits et des sucreries orientales. Pélican porte des rafraîchissements, des glaces et des sorbets.

DÉSIRÉE. Allons! du courage!

LE ROI. Quelle humiliation!

PÉLICAN. Traités comme les derniers des derniers!

AIKA, *d'un ton impérieux.* Désirée... à mes pieds!... et fais ton devoir!...

DÉSIRÉE, *à part.* Hélas! il faut obéir!...

Elle met un genou en terre devant Aïka, qu'elle évente.

AIKA, *au roi et à Pélican.* Vous, offrez des rafraîchissements à mes femmes!

LE ROI, *à Aïka.* Me réduire à cet état abject!... Princesse, mettrez-vous enfin un terme à cette mystification dégradante?... Vous m'avez fait venir ici sous le prétexte de me réunir à ma fille... et c'est pour me rendre témoin des mauvais traitements dont vous la comblez... elle! la fille d'un Drelindindin, dont le nom sonnait si haut, contrainte de chasser vos moustiques!

AIKA. Pourquoi s'est-elle faite ma rivale?

LE ROI. Mais moi, je ne la suis pas, votre rivale!... et vous avez fait de ma noble personne un valet de troisième classe, en me retenant captif, contre le droit des gens et des nations civilisées.

AIKA. Consentez à ce que j'exige de vous, et je vous traite selon votre rang, et je vous rends à la liberté.

LE ROI. Que j'unisse l'héritière de mes vastes états à un simple sénéchal!... (*Bas à Pélican.*) Pélican, dis que tu ne veux pas... dis que tu refuses la main de ma fille.

PÉLICAN, *bas au Roi.* Mais ce serait lui faire injure, à votre fille... et puis, c'est un moyen de me défaire de cette mouche importune.

LE ROI, *de même.* Comment! faquin!... tu oserais!

DÉSIRÉE, *se levant.* Contentez-vous de nous tyranniser, madame!... mais n'espérez pas qu'un tel projet puisse s'accomplir. Tant que je vivrai... je resterai fidèle à celui que j'aime.

AIKA, *se levant à son tour.* (*Avec colère.*) Eh bien, ne vous plaignez donc pas de votre sort... je veux que le prince qui a manqué à sa parole, vous sachant l'épouse d'un autre, ne trouve plus de prétexte pour refuser ma main... et si vous persistez à m'opposer une résistance qui m'irrite... par le ciel!... il me reste un moyen... un moyen terrible... qui me délivrera à jamais d'une rivalité aussi odieuse!

DÉSIRÉE, *à part.* Elle me fait trembler!

AIKA. Réfléchissez encore!

Aïka fait signe qu'elle se retire, et du geste congédie ses sujets.

REPRISE DU CHOEUR.

Oui, parmi nous, la voilà, la voilà!
Vive notre reine Aïka!
Prouvons-lui, dans ce jour,
Notre joie et notre amour!

Aïka et Mesrour sortent par la gauche. Les gardes et les danseuses s'éloignent.

SCÈNE II.

DÉSIRÉE, DRELINDINDIN, PÉLICAN.

DÉSIRÉE, *allant au Roi.* Mon pauvre père!

LE ROI. Ma pauvre fille!

DÉSIRÉE. A votre âge être traité ainsi!

LE ROI. Hélas! pourquoi as-tu voulu sortir

de la tour obscure?... Pourquoi as-tu voulu prendre l'air?... fatale imprudence qui nous a tous livrés à cette Africaine... une femme nerveuse, qui a poussé l'oubli des convenances jusqu'à faire de moi un chef de cuisine!... me mettre aux fourneaux!... quel abaissement!... Au lieu de rendre des décrets... goûter des sauces!... Ah!... je rougis de honte... et j'engraisse d'humiliation!... car au milieu de tout cela, j'engraisse!

PÉLICAN. Et moi, votre grand sénéchal!... ne m'a-t-elle pas fourré dans ses écuries!... n'ai-je pas la mission d'étriller ses cavales!... Ajoutez que ma mouche qui voltige de mon nez sur ces animaux chatouilleux m'expose aux plus grands dangers!...

LE ROI. Ah! ma fille, pourquoi as-tu voulu prendre l'air?

PÉLICAN. Et cette pauvre Giroflée qui est préposée aux légumes! qui ratisse des carottes toute la journée, et qui essuie tour à tour la vaisselle plate et ses pleurs!

LE ROI. Sans compter que tous les soirs, sur le coup de six heures, ma pauvre Désirée rentre dans la classe des animaux ruminants!... Cette métamorphose d'une part, mon esclavage de l'autre... ma fille biche, et moi serf!... c'est à nous rendre bêtes tout à fait!

PÉLICAN. Ça n'est pas un sort!

LE ROI. Ma fierté m'a fait repousser les propositions de la princesse noire; mais si ça continue longtemps comme ça... voyons, Désirée, jette un coup d'œil sur Pélican... il n'est vraiment pas trop mal conservé, ce brave Pélican!

PÉLICAN, *s'inclinant.* Sire!... que de bontés!

LE ROI. Je te dis que tu n'es pas mal conservé.

DÉSIRÉE. Et c'est vous, mon père, qui me donnez un pareil conseil!... vous, le roi!

LE ROI. N'as-tu pas entendu les menaces de l'Africaine?

DÉSIRÉE. Je ne suis qu'une femme, et je brave sa colère.

LE ROI. Allons, puisque tu le veux, je le veux bien... bravons sa colère!... mais quand donc cette tourmente cessera-t-elle?

SCÈNE III.

LES MÊMES, GIROFLÉE.

GIROFLÉE, *entrant avec précaution.* Bientôt, peut-être!

Elle va voir si personne ne peut les surprendre.

LE ROI. C'est Giroflée... Tu as dit bientôt, peut-être; explique-nous ces deux mots d'espérance.

GIROFLÉE. Plus bas!

DÉSIRÉE. Qu'y a-t-il donc?

PÉLICAN. Qu'y a-t-il donc?

GIROFLÉE. Plus bas, vous dis-je!

LE ROI, *se baissant et faisant signe à Pélican, qui l'imite.* Nous y voici; parle.

GIROFLÉE, *à mi-voix.* Ce matin, à la pointe du jour, j'étais sur la terrasse du château... j'allais faire de l'herbe pour ma chère maîtresse...

LE ROI. Pour ma biche de fille... après?

GIROFLÉE. La sentinelle dormait, appuyée sur sa lance... tout à coup j'aperçois, au loin, deux hommes franchissant la première enceinte... Ils pénètrent dans les jardins... je m'avance... ils se cachent... J'allais crier au voleur, lorsque d'un massif de seringat... je vois s'élancer... devinez qui?

DÉSIRÉE. Qui?

LE ROI. Qui?

PÉLICAN. Qui?

GIROFLÉE. Le prince Souci et Fanfreluche!

DÉSIRÉE. Se peut-il!... le prince!

GIROFLÉE. Et Fanfreluche.

DÉSIRÉE. Comment ont-ils pu arriver jusqu'ici?

LE ROI. Et échapper aux dangers de la roche terrible?

GIROFLÉE. Tout le monde dormait encore; je les ai conduits par le corridor secret qui mène à la salle des armures... je les y ai cachés... (*Indiquant le premier plan de droite*) et ils sont là!

LE ROI, *avec frayeur.* Ils sont là!

DÉSIRÉE. Mon sauveur! oh! fais-le venir, va, va!

GIROFLÉE. J'y cours!

Elle sort.

LE ROI. Ton sauveur va venir, je me sauve.

DÉSIRÉE. Comment!

LE ROI. Oui, si la princesse Aïka vient à savoir cela... elle nous fera encore quelques nouvelles méchancetés... n'est-ce pas, Pélican?

PÉLICAN. C'est mon avis, seigneur!

LE ROI, *à Désirée.* Ton prince ne va pas du tout améliorer notre position... c'est mon opinion, et je retourne à l'office; je vais mettre la broche.

PÉLICAN. Moi, je vais donner de l'avoine à mes cavales... c'est plus prudent!... Venez, seigneur...

DÉSIRÉE. Comment! mon père, vous qui ne connaissez pas le prince Souci...

LE ROI. Je ne me soucie pas de faire sa connaissance en ce moment; plus tard, plus tard... Viens, Pélican!

LE ROI *et* PÉLICAN.

ENSEMBLE.

AIR *des Hussards de Lénore.*

Par prudence,
Oui, je pense
Qu'il nous faut fuir sa présence,
Car la colère
D'une mégère
Peut ici
Nous frapper aussi.

L'air continue.

LE ROI, *parlant.* Et j'aime mieux m'en aller !

PÉLICAN, *sortant avec lui.* O mon maître, je vous suis.

SCÈNE IV.

DÉSIRÉE, GIROFLÉE, LE PRINCE, FANFRELUCHE *.

GIROFLÉE. Les voici !

DESIRÉE. C'est lui !

LE PRINCE. Je la revois !

REPRISE DE L'AIR.

ENSEMBLE.

Quelle ivresse ! (*bis*)
Oui dans mes/ses bras il me/je te presse !
Ah ! la colère
D'une mégère
Peut ici
Me frapper ainsi.

DÉSIRÉE. Cher prince !

LE PRINCE. Chère princesse !

FANFRELUCHE. Chère Giroflée !

DÉSIRÉE, *au Prince.* Merci, prince, pour tant d'amour et de dévouement !

GIROFLÉE, *à Fanfreluche.* Que c'est bien à vous !

LE PRINCE. Nous venons, ô ma bien-aimée, pour vous soulever de ces lieux...

FANFRELUCHE. Pour vous extirper de ce château.

DÉSIRÉE. Hélas !

GIROFLÉE. La chose n'est pas facile.

LE PRINCE. Si ça offre des difficultés... tant mieux !... Plus les obstacles se présentent, et plus nous les surmontons !

DÉSIRÉE. Vous ignorez que ce palais est enchanté.

LE PRINCE. J'en suis enchanté !

GIROFLÉE. Et que peut-être la princesse Aïka est instruite de votre arrivée...

LE PRINCE. Elle m'aime donc toujours, cette femme !... Oh ! pourquoi le ciel m'a-t-il pourvu de ces charmes fascinateurs ?... je ne les lui demandais pas.

DÉSIRÉE. Si elle vous trouvait ici !... Ah ! je meurs d'effroi... Partez, prince... fuyez, lorsque vous le pouvez encore... Heureuse de cette nouvelle preuve de tendresse... je vous supplie de m'abandonner à ma destinée.

GIROFLÉE. Ah ! oui, fuyez.

FANFRELUCHE. Vous abandonner ! mais ce serait une félonie !

LE PRINCE. Ce serait le fait d'un chevalier capon !

DÉSIRÉE. Le temps s'écoule... et la princesse peut vous surprendre... sa fureur jalouse est capable de tout !...

LE PRINCE. Eh bien ! qu'elle vienne donc ! J'aurai un certain plaisir à lui dire, une bonne fois, son fait... en face !

SCÈNE V.

LES MÊMES, AIKA, MESROUR.

AIKA. Soyez satisfait, me voici !

ENSEMBLE :

DÉSIRÉE. Ciel !

FANFRELUCHE. L'Africaine !

GIROFLÉE. Nous sommes perdus !

LE PRINCE, *à part.* Essayons de la douceur. (*Haut.*) Princesse, n'allez pas supposer...

AIKA, *l'interrompant.* J'ai tout entendu... vous êtes ici dans la salle des échos... Pas un mot ne se dit, en ce lieu, qu'il n'arrive aussitôt à mon oreille... J'ai donc appris et votre arrivée et vos projets !

FANFRELUCHE, *bas à Giroflée.* Pas moyen de faire une cachoterie avec cette femme-là.

AIKA, *à Giroflée et à Fanfreluche.* Laissez-nous. (*A Désirée.*) Vous, princesse, restez !...

Fanfreluche et Giroflée sortent sur un signe de Mesrour.

SCÈNE VI.

LE PRINCE, AIKA, DÉSIRÉE.

AIKA. Avant tout, prince, permettez-moi de vous féliciter sur votre audace... Pour arriver jusqu'en ce palais, vous avez fait preuve d'une haute valeur.

LE PRINCE. Mais oui, il m'a fallu grimper assez haut... Venons au fait, s'il vous plaît.

AIKA. Retirée dans ce château pour y cacher ma honte... entourée de femmes qui, seules, commandent ici... et traitent les hommes en esclaves... j'attendais des jours meilleurs... lorsqu'on m'apprend que vous êtes près de moi... que vous m'êtes enfin rendu !... Gloire au prophète, qui abrége ainsi le terme de mes souffrances !... Vous voici, vous allez tout réparer.

LE PRINCE. Madame... je ne vous saisis pas...

* Fanfreluche, Giroflée, Désirée, le Prince.

AIKA. En ce moment, prince, Mesrour fait tout préparer pour la célébration du mariage.

LE PRINCE. Permettez... alors, il faut tout décommander...

AIKA, *l'interrompant et attachant sur lui un regard menaçant.* Et je viens, une dernière fois, réclamer l'exécution de votre promesse.

LE PRINCE. Ma chère dame, vous allez beaucoup trop vite en besogne... c'est vous rendre service que de vous arrêter. D'abord, je n'ai rien promis; c'est la reine, ma mère, qui seule avait arrangé ce mariage... et je n'y suis pour rien.

AIKA, *fortement.* N'avez-vous pas prêté serment entre les mains de mon ambassadeur?

LE PRINCE. Je ne le nie pas... Mais... prêter n'est pas donner. Ce qu'on prête, on a le droit de le reprendre; entendons-nous.

AIKA, *à Désirée.* Puisqu'il foule aux pieds la sainteté du serment... c'est à vous, princesse, que je m'adresserai.

DÉSIRÉE. A moi, madame?

AIKA. Vous vous êtes placée entre lui et moi... et vous êtes devenue ma rivale. Vous répondez donc de tout ce qui peut advenir de funeste... songez-y bien!... Si l'on refuse à mon orgueil une entière satisfaction, si je ne puis rentrer dans mes états la tête haute et m'appuyant sur le bras d'un époux, ma vengeance n'aura plus de bornes!

DÉSIRÉE, *avec effroi.* Assez, madame!... si votre colère ne devait atteindre que moi, je la subirais avec résignation; mais elle peut s'étendre sur trop d'objets qui me sont chers... pour que j'hésite un seul instant à leur faire le sacrifice de mon amour... Prince, je vous rends votre parole!

Mouvement de la joie d'Aïka.

LE PRINCE. Que dites-vous?... mais je ne la reprends pas... je n'en veux pas! gardez-la!...

AIKA, *au Prince.* Prenez garde!... Ou notre mariage va s'accomplir et Désirée est libre, et elle peut aller vivre heureuse dans les états de son père, qui devient libre aussi... ou vous refusez...

LE PRINCE, *vivement.* Je refuse!

AIKA, *bas au Prince.* Et alors, l'esclavage pour vous... et la mort pour elle!

LE PRINCE. La mort!

AIKA. Dans l'une des cours de ce château, sont tenus prisonniers deux lions de Numidie.

LE PRINCE. Ce sont les plus féroces que l'on connaisse... Où voulez-vous en venir?

AIKA, *bas, indiquant Désirée.* Chaque soir, il est une heure fatale dans la vie de cette jeune fille... à cette heure, elle quitte son enveloppe humaine.

LE PRINCE. Je le sais.

AIKA. Cette métamorphose accomplie, qu'adviendrait-il, dites-moi... si dans la fosse de ces lions féroces, tombait votre biche bien aimée?

LE PRINCE. Oh!... vous me couvrez d'une sueur froide et abondante!

AIKA. Six heures vont bientôt sonner... et si vous persistez dans votre refus...

LE PRINCE. Mais vous me fourrez dans une impasse effroyable!... pauvre petite!... ils n'en feraient qu'une bouchée!...

AIKA. L'heure s'écoule... et les ordres sont donnés... et je n'ai qu'un signe à faire...

LE PRINCE, *avec force.* Arrêtez!... (*A la princesse Désirée.*) Désirée vous, venez de me rendre ma parole... j'ai refusé de la reprendre... mais pour des raisons majeures, que je ne peux pas vous communiquer, j'accepte maintenant cette restitution... Princesse Aïka... je serai votre époux... voici ma main!... Vous, Désirée, emportez mon cœur!... allez vivre heureuse dans votre pays natal, et pensez quelquefois à l'Afrique, où je vais ensevelir ma jeunesse!

Musique.

MESROUR, *paraissant avec deux amazones.* Tout est prêt.

AIKA, *à Mesrour.* Dès ce moment la princesse Désirée est libre, ainsi que le roi son père... Qu'ils soient traités selon leur rang. (*Mesrour s'incline et fait signe à l'une des amazones, qui sort. — Bas à Mesrour.*) Mesrour, j'ai sa main; mais elle a son cœur. Tant que vivra cette femme, je ne puis être heureuse!

MESROUR, *bas.* Tu seras heureuse.

AIKA, *bas.* Tu m'as comprise... qu'elle meure!... mais qu'on ne puisse soupçonner la main qui la frappera.

MESROUR. Tu seras heureuse!...

AIKA. Prince, je vous attends.

LE PRINCE. Je suis à vous, madame... hélas!... je suis à vous!... Désirée... chère Désirée!...

DÉSIRÉE. Adieu, prince... pour jamais!

Mesrour sépare Désirée du Prince, qui offre la main à Aïka et sort avec elle. Mesrour, avant de s'éloigner, lance à Désirée un regard menaçant.

SCÈNE VII.

DÉSIRÉE, GIROFLÉE, FANFRELUCHE, *puis* LE ROI DRELINDINDIN, *et* PÉLICAN.

GIROFLÉE, *à Désirée.* Eh bien, chère maîtresse?...

DÉSIRÉE, *en pleurs.* Tout est perdu!

FANFRELUCHE. Eh quoi!... le prince...

DÉSIRÉE. Il épouse Aïka.

GIROFLÉE. Il l'épouse!

FANFRELUCHE. C'est impossible !

DÉSIRÉE. Pour le sauver de la fureur de cette femme, je me suis sacrifiée ; et la même pensée, sans doute, lui a fait accepter cette union.

FANFRELUCHE. Ah ! l'intrigante !...

DRELINDINDIN, *entrant. Il a un manteau.* Viens, Pélican, viens, mon sénéchal, mon chambellan.

PÉLICAN, *le suivant, et portant la queue de son manteau.* Je vous suis, seigneur... je porte la queue de votre manteau.

GIROFLÉE. Quel changement !

LE ROI, *à sa fille.* Tu me vois enchanté, ma fille... Les procédés de la princesse sont complétement modifiés !... j'étais tout à l'heure devant ma broche... j'arrosais la volaille... une volaille superbe... lorsque j'ai senti... flouc !... sur mes épaules... c'était ce manteau que des pages y jetaient... après quoi, une amazone qui m'a dit être la gardienne des sceaux... m'a annoncé qu'on ne nous gardait plus... que nous pouvions sortir... et j'accours pour remercier la généreuse Aïka.

GIROFLÉE. Oui, très-généreuse !... Elle nous donne la clef des champs, c'est vrai... mais elle épouse votre gendre.

LE ROI. Elle épouse mon gendre?

DÉSIRÉE, *pleurant.* Oui, mon père !

FANFRELUCHE, *qui a remonté la scène.* Le cortége s'approche... la cérémonie va commencer.

Le Roi et Pélican regardent au fond, puis vont au devant du cortége.

DÉSIRÉE. Oh ! je ne veux pas assister à cette union... Fuyons, Giroflée... Et cependant je voudrais le voir une dernière fois.

GIROFLÉE. Venez là... sur ce divan... cachée à tous les regards, vous pourrez tout observer... Du courage, bonne maîtresse.

Giroflée conduit Désirée sur le trône qu'occupait Aïka pendant la fête, et elle tire les rideaux pour la cacher.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE PRINCE, AIKA, MESROUR, *puis* LA FÉE TOPAZE.

Les bayadères arrivent d'abord en dansant. Deux grands prêtres les suivent, et viennent placer au fond, et au milieu du théâtre, un autel sur lequel brûle une flamme; quatre vieillards à barbe blanche se placent derrière l'autel. Le Prince conduit Aïka et la fait placer à droite de l'autel; il se rencontre avec Fanfreluche.

FANFRELUCHE. Eh quoi, prince, vous avez consenti... ?

LE PRINCE. Il le fallait, Fanfreluche... il le fallait!

MESROUR. Que la cérémonie commence!

Un vieillard s'avance vers le Prince, et l'invite à s'approcher de l'autel.

LE PRINCE. Oui, vieillard, me voici.

AIKA, *à part.* Je triomphe! (*Bas à Mesrour.*) Tu m'as bien compris, Mesrour, il faut qu'elle meure!

Au moment où Aïka se dirige vers l'autel, le tonnerre gronde. Un bruit souterrain se fait entendre. La nuit succède au jour. L'autel se brise, et la fée Topaze paraît.

LA FÉE TOPAZE. Arrête, Aïka !... jusqu'à ce jour, une fée puissante t'a prêté son appui; mais tu viens d'avoir une pensée de mort, et la reine des génies te livre à ma justice. Sois donc ensevelie dans mon empire, où tu resteras prisonnière tant que dureront les cruelles épreuves de ceux que je protége.

Un Démon paraît à côté d'Aïka; un autre à côté de Mesrour. la fée étend sa baguette et tous quatre s'abîment sous terre.

LE PRINCE. Ah ! vous me sauvez plus que la vie !

LE ROI. Partons, quittons ce palais diabolique !... viens, Pélican... venez, mon gendre... et ma fille... où est ma fille?

Six heures sonnent.

GIROFLÉE. Elle est là. (*Elle ouvre les rideaux. A la place de la princesse, une biche est couchée sur le divan.*) Ciel !...

LE PRINCE. O malheur !...

LE ROI. Six heures !... la métamorphose!

LA FÉE TOPAZE. Ah! la fée de la Fontaine est impitoyable !

LE PRINCE. Ne pouvez-vous rien, ô la plus excellente des fées, pour faire cesser cette transformation déplorable?

LA FÉE TOPAZE. Peut-être! Ecoutez : loin, bien loin d'ici, se trouve un monde inconnu, où le feuillage ne s'agite pas au gré du vent, mais par sa propre volonté... où chaque plante a une voix... chaque arbuste une âme... Dans cet empire vous trouverez l'herbe enchantée!

TOUS. L'herbe enchantée ?... continuez.

LA FÉE TOPAZE. Quelques brins de cette herbe rendront à la pauvre biche sa forme première, qu'elle ne devra plus quitter.

LE PRINCE. O bonne fée!... où trouver cet empire végétal ?... parlez !

LA FÉE TOPAZE. Ton talisman te guidera.

LE PRINCE. Je pars!

AIR *de Lucrèce Borgia.*

CHOEUR.	LE PRINCE.
Espérance,	Espérance,
Persévérance,	Persévérance,
Ta constance	Ma constance
L'emportera.	L'emportera

LE PRINCE.

Le devoir au loin m'appelle,
Ah! veillez, veillez sur elle,
Et mon amour triomphera!

REPRISE DU CHOEUR.

Pendant la reprise du chœur, le prince a remonté la scène, il va embrasser la biche qui est toujours couchée sur le trône. La fée Topaze étend sa baguette sur les deux amants en signe de protection. Tout le monde s'incline.

ACTE QUATRIÈME.

Treizième Tableau. — LE ROYAUME DES LÉGUMES.

Le théâtre représente un vaste potager rempli de légumes et de fruits d'une dimension colossale; au milieu est un énorme melon, près de lui un gros artichaut; çà et là, des cornichons, des concombres, des champignons, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

Quelques légumes, au lever du rideau, semblent être effrayés de l'arrivée du Prince et de son écuyer, ils se sauvent.

LE PRINCE, FANFRELUCHE

LE PRINCE. Allons, Fanfreluche, du courage!... bravons la fatigue, mon ami.... et nous trouverons enfin cette herbe enchantée, cette plante précieuse, objet de tous mes vœux!

FANFRELUCHE. Du courage!... j'en ai, cher maître.... mais il fait une chaleur atroce dans l'empire végétal! (*Il va poser sa toque sur un champignon.*) Je vais accrocher ma toque à ce champignon qui est d'une jolie taille! (*Regardant autour de lui.*) Quels gigantesques légumes!...

LE PRINCE. En effet.... les fruits sont colossaux!

FANFRELUCHE. Ah! le beau chou!... Voilà ce que j'appelle un beau chou, un maître chou!...

LE PRINCE. Et ce melon, Fanfreluche?... quel aspect majestueux! c'est à se mettre à genoux devant.

FANFRELUCHE. Altéré comme je le suis.... j'ai bien envie de m'en offrir une tranche!

UNE VOIX, *sortant de l'intérieur du melon.* Ne t'en avise pas, jeune étranger!

LE PRINCE. Le melon est habité.

FANFRELUCHE. Et il parle...

LE PRINCE. Tant mieux! cet excellent fruit pourra peut-être nous donner des renseignements... aborde-le de nouveau, et avec politesse...

FANFRELUCHE, *après avoir salué profondément, s'est approché du melon.* Nous voilà côte à côte...

LE PRINCE. Annonce-moi...

FANFRELUCHE, *cherchant autour du fruit.* Pas de loquet, pas de sonnette... je ne vois pas de cloche au melon...

LE PRINCE. Frappe sur une de ses tranches...

FANFRELUCHE. Vous tranchez la difficulté. (*Il frappe.*) Toc, toc, toc!... ouvrez s'il vous plaît.

Musique. — Une tranche de melon s'abaisse et laisse voir dans l'intérieur un personnage tout habillé de pépins.

CANTALOUP. Que demande le règne animal au règne végétal?

LE PRINCE. Pardonnez-nous de troubler votre solitude, ô le plus énorme des melons... mais vous devez être un des habitants les plus puissants de cet empire...

CANTALOUP, *sortant du melon.* Vous l'avez dit... j'en suis le chef.

LE PRINCE. Ah! c'est à son excellence que nous avons l'honneur de parler?

CANTALOUP. Le chef Cantaloup... descendant des Pépins, oui, hélas!

Il soupire.

FANFRELUCHE. Pourquoi ce soupir?...

LE PRINCE. Pourquoi cet hélas?

CANTALOUP. Pourquoi! mais ne suis-je pas à la tête du plus malheureux des trois règnes... Le minéral brille et fait une excellente mine, ici-bas... L'animal commande et domine.... il commande l'animal!... mais le végétal souffre... le végétal végète... voilà la cause de mon hélas!...

LE PRINCE. Tout ici, cependant, respire la santé, l'abondance et le calme...

CANTALOUP. Le calme! ah! vous ne connaissez pas le peuple que je gouverne!

FANFRELUCHE. Ça ne va pas tout seul?

LE PRINCE. Vos sujets ne mûrissent pas en paix?

CANTALOUP. Vous vous imaginiez, n'est-ce pas, que ce peuple qui fonctionne sous terre; est facile à conduire?... Vous pensiez que les légumes devaient avoir un esprit cultivé?

LE PRINCE. Mais oui.

CANTALOUP. Erreur!... Vous supposiez, n'est-ce pas, que les salsifis, les pois chiches et les navets n'avaient aucune nuance d'opinion politique?... Erreur!

LE PRINCE. Je l'avoue, et jusqu'à présent les navets me semblaient...

CANTALOUP. Des navets!... ah! vous ne connaissez pas ce légume hypocrite... Il s'est ligué avec la truffe... la truffe qui trafique

journellement de la conscience de mes sujets!...

FANFRELUCHE. Qui pouvait se douter de tout cela?

CANTALOUP. Enfin, jugez vous-mêmes... Depuis trois automnes, les fèves m'ont fait roi... j'avais d'abord pris pour ministre un cornichon très-distingué... légume dévoué!... C'était un ami sûr!... Eh bien, les tomates ont tant intrigué, que j'ai été obligé de le remplacer par l'artichaut... C'est l'artichaut qui a le portefeuille... je dois ce ministre aux tomates.

LE PRINCE. En vérité!

CANTALOUP. Ce n'est pas tout... Tel que vous me voyez, j'ai toujours protégé les panais qui sont les pauvres du pays...

FANFRELUCHE. Les panés, vous voulez dire.

CANTALOUP, *continuant.* Eh bien, les haricots trouvent cela mauvais... Ce sont des rumeurs perpétuelles.

LE PRINCE. Est-ce qu'ils ne se comportent pas bien?

CANTALOUP. Les haricots!... ce sont les plus turbulents de mon empire, et d'une indiscrétion... Ils se sont ligués avec les radis noirs. Ceux-là ne me reviennent pas non plus.

FANFRELUCHE. Tant de ruse chez des légumes?

CANTALOUP. Il y en a de for tgentils... La pomme de terre se conduit assez bien... elle est conservatrice... Les lentilles aussi me sont très-attachées; mais elles sont alarmistes... à leur point de vue, tout va mal... Elles me grossissent toujours le danger, les lentilles!... Je ne suis pas mécontent de la pimprenelle et de la bourrache, de la bourrache surtout qui me console, me rafraîchit le sang. Je n'ai qu'à me louer des courges et des concombres, qui sont, du reste, de ma famille... Ils n'ont qu'une manie, les concombres... c'est de prendre des actions dans toute espèce de commandite végétale... Chaque fois que les carottes proposent une affaire, vous êtes sûrs de voir accourir les concombres en compagnie des cornichons!... Mais tout cela me serait indifférent si l'on ne se mêlait pas de politique.

LE PRINCE. Comment! ces poireaux et ces champignons qui ont l'air si paisible...

CANTALOUP. Ce sont des intrigants... des émeutiers... pas autre chose! Tenez, ce gros chou qui est là... il n'a l'air de rien, n'est-ce pas?

FANFRELUCHE. Il a l'air d'un chou pommé.

CANTALOUP. Il veut me supplanter!... Mais, halte-là! pour l'en empêcher, je n'épargnerai personne!... j'irai à travers choux, s'il le faut, et les fruits auront beau s'en mêler...

LE PRINCE. Ah! les fruits s'en mêlent aussi.

CANTALOUP. Oui, ça a commencé à propos d'une niaiserie... J'avais mis une prune à l'amende pour une petite fredaine qu'elle avait commise avec un abricot... et crac, tous les habitants à noyaux se sont soulevés!

FANFRELUCHE. Ils s'amenderont peut-être. Pauvre melon! je ne voudrais pas être dans sa cosse...

CANTALOUP. J'y mettrai bon ordre... et comme on ne m'a pas fait chef pour des prunes... je veux gouverner à ma façon... jusqu'à présent, j'ai gouverné sans fruits... et je veux continuer... Oh! je me suis énergiquement montré. Les pêches avaient un parti redoutable, un noyau puissant... j'allais écraser leur noyau, lorsque les pepins s'en sont mêlés... Oui, les pommes roulaient de sinistres projets... les poires s'assemblaient... dans tous les coins... je les ai attaquées... et les poires ayant été tapées... d'importance... tous les fruits qu'on fit...

LE PRINCE. Comment il y avait même des fruits confits...

CANTALOUP. Non... je dis : que tous les fruits que l'on fit prisonniers...

LE PRINCE. Ah! bon!

CANTALOUP. Demandèrent grâce, et l'obtinrent.

LE PRINCE. Vous fûtes grand, Cantaloup! vous fûtes magnanime!

CANTALOUP. Je fus melon indulgent... et j'eus tort... A présent, ce sont les légumes qui se lèvent... Une fermentation déplorable règne dans mes états. Les plantes se sont organisées en sociétés sécrètes... la betterave, avec son petit air sucré... la betterave conspire... la mâche conspire... demandez-lui pourquoi, vous n'aurez pas de réponse. Les pavots sortent de leur sommeil... les champignons distillent un poison mortel... les asperges ont la tête montée... Enfin... le règne végétal tout entier se révolte!...

LE PRINCE. Qu'allez-vous devenir?

CANTALOUP. Oh! rassurez-vous! (*En confidence.*) J'attends mes ennemis avec une armée de pois chiches... huit cent mille pois chiches que j'ai tirés d'Ecosse... j'ai fait venir aussi, de Hollande, cent mille pommes de terre; dix régiments de fèves m'arrivent des marais Pontins, et six compagnies de choux, de Bruxelles.

AIR *de Colalto.*

Je ne crains rien, je puis marcher contre eux,
De combattants j'ai fait ample récolte;
Pour défenseurs j'ai tous les farineux,
Avec les farineux j'étouffe la révolte!
Je prétends faire avec mes alliés
Une purée où tout mutin trépasse,
Et je veux voir les Oignons à mes pieds
Venir pleurer et me demander grâce....
Oui, les Oignons viendront demander grâce!

LE PRINCE. Savez-vous, excellence, que vous avez une fameuse tête ?

CANTALOUP, *modestement.* Ici... nous appelons cela une coloquinte.

LE PRINCE. Alors, vous avez une fameuse coloquinte... vous pouvez vous en vanter... Et puisque nous voilà tranquilles sur votre sort, nous oserons vous soumettre notre humble supplique. La fée des Gnômes nous a poussés vers votre empire, afin d'obtenir de votre munificence quelques feuilles d'une herbe souveraine, surnommée l'herbe enchantée.

CANTALOUP, *souriant.* Ah! ah!... oui, en effet, je connais... une herbe qui donne du cœur aux poltrons, de l'humanité aux riches, de l'espérance aux pauvres et de l'esprit aux brutes... C'est une herbe très-recherchée dans ce temps-ci.

LE PRINCE. Elle a, de plus, le pouvoir de faire cesser les enchantements funestes.

CANTALOUP. C'est vrai !

LE PRINCE. Je possède un talisman ; mais sa magie ne va pas jusque-là... Oh ! donne-moi cette herbe merveilleuse et je te proclame le plus généreux des melons.

CANTALOUP. Un instant... Tu possèdes un talisman, as-tu dit ?

LE PRINCE. Oui... auquel obéissent tous les êtres du globe; mais qui devient impuissant s'il s'attaque aux objets enchantés.

CANTALOUP. Mais alors, il opérerait sur mon peuple?... Diable ! ça me donne à réfléchir.

LE PRINCE. Eh bien, prince végétal ?...

CANTALOUP. Eh bien ! jeune étranger animal, je consens à te conduire vers l'herbe enchantée, à te la livrer; mais à cette condition que tu me livreras ton talisman en échange, troc pour troc !

LE PRINCE. Mon talisman ?

FANFRELUCHE, *au Prince.* Ça demande réflexion. (*A part.*) Il n'est pas aussi melon qu'il le paraît... savez-vous !

LE PRINCE. Oh ! je n'hésite pas. Que ma chère Désirée redevienne femme à tout jamais, et le talisman m'est inutile, et je n'aurai plus de vœux à former. (*Donnant le talisman.*) Le voici, où est l'herbe ?

CANTALOUP. Attends. (*Appelant.*) Artichaut ?

La tête de l'artichaut s'ouvre et laisse voir une figure.

L'ARTICHAUT. Sire ?

CANTALOUP. C'est mon ministre de l'intérieur... Artichaut, où se trouve l'herbe enchantée ?

L'ARTICHAUT. Entre les ananas et les céleris... à la pointe sud-sud-ouest de l'île.

L'Artichaut se referme.

LE PRINCE. Partons, partons !

CANTALOUP. Encore un instant... Permets-moi de m'assurer de la puissance dudit talisman... Obéira-t-il à ma voix ?

FANFRELUCHE. Oh ! c'est de bonne qualité, allez... Commandez ; vous serez servi.

CANTALOUP, *cherchant un instant.* Eh bien ! je veux que ces légumes qui chuchottent de ce côté et ont l'air de conspirer viennent s'incliner devant moi respectueusement ! (*Il élève le talisman. Tous les légumes viennent le saluer.*) Je veux que ce cornichon étendu là-bas au soleil se lève et qu'il exécute une danse avec les deux romaines ses voisines. (*Danse du cornichon et des romaines.*) Je suis ravi !... viens, jeune étranger, viens chercher l'herbe enchantée !..... (*A part.*) Je puis gouverner en paix !...

LE PRINCE. Elle est sauvée, Fanfreluche !

CANTALOUP. Je veux que l'on se réjouisse ! que tout le monde soit heureux ici et saute de plaisir !...

Il sort suivi du Prince et de Fanfreluche, tous les légumes le suivent en sautant et en valsant. — Le décor change.

Quatorzième Tableau. — LA GROTTE DES SIRÈNES.

Le théâtre représente une grotte éclairée par la lune, et baignée par un lac qui s'étend à perte de vue.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FÉE TOPAZE, LA FÉE DE LA FONTAINE.

Elles paraissent sur leur char; l'une arrive par la droite, l'autre par la gauche.

LA FÉE DE LA FONTAINE. Eh bien ! ma sœur... vous triomphez !

LA FÉE TOPAZE. Je dois cet avantage à la reine des Génies, qui a voulu mettre un terme aux méchancetés de votre Africaine.

LA FÉE DE LA FONTAINE. Je sais qu'elle est votre prisonnière... Mais prenez garde !... Si le prince possède l'herbe magique qui doit faire cesser la métamorphose de la princesse Désirée... cette herbe, par mon pouvoir, peut lui devenir inutile.

LA FÉE TOPAZE. Que ferez-vous donc pour cela ?

LA FÉE DE LA FONTAINE. Une chose fort simple. J'éloignerai le prince de votre protégée. C'est au prix de son talisman qu'il s'est rendu possesseur de l'herbe enchantée, et s'il a jusqu'à ce jour surmonté les dangers que j'ai semés sur sa route... il me reste contre lui une arme puissante.

LA FÉE TOPAZE. Vous m'effrayez, ma sœur!

LA FÉE DE LA FONTAINE. Ne pouvant rien contre son courage, je m'adresserai à ses passions... j'attaquerai son cœur.

LA FÉE TOPAZE. Il résistera à vos attaques. Je réponds de son amour.

LA FÉE DE LA FONTAINE. L'amour des humains est chose bien fragile!

LA FÉE TOPAZE. Et s'il sort triomphant de ces nouvelles épreuves?

LA FÉE DE LA FONTAINE Oh! alors, je m'avouerai vaincue.

LA FÉE TOPAZE. Ses maux vont donc finir.

LA FÉE DE LA FONTAINE. Il est plus en danger que jamais... Je vais l'attendre dans l'île des Plaisirs, où séjournent les passions.

LA FÉE TOPAZE. L'île des Plaisirs!... Qui donc l'y conduira?...

LA FÉE DE LA FONTAINE., *étendant sa baguette sur le lac.* Les sirènes de ce lac, qui obéissent à ma voix! Adieu... je vais commencer l'attaque.

LA FÉE TOPAZE. Et moi... veiller sur lui!

Les deux chars disparaissent.

SCÈNE II.

Au milieu des eaux du lac, la Sirène apparaît dans une coquille; elle saute légèrement à terre; mais à peine a-t-elle touché le sol, qu'elle a peur de son ombre projetée par la lune; elle fuit d'abord à cette vue; puis se rassurant peu à peu, elle cherche à saisir l'ombre impalpable qui lui échappe sans cesse. Comprenant alors, qu'elle seule est cause de cette apparition, elle joue avec l'ombre, elle danse pour la voir danser, elle fuit pour être poursuivie par elle, elle l'agace et la harcèle. Le son d'une cloche lointaine rappelle la Sirène à ses devoirs. Elle fait un signe, et plusieurs Sirènes apparaissent aussitôt. — PANTOMIME.

LES SIRÈNES. Que nous veux-tu?

LA SIRÈNE. Une fée puissante m'a appelée à son aide. Deux étrangers se sont aventurés sur ce lac; il faut les égarer et conduire leur barque vers l'île des Plaisirs. Vous, allez au devant des étrangers. (*Quatre Sirènes s'inclinent et sortent.*) Et nous, mes sœurs, attirons-les par nos chants et nos danses.

Une Sirène chante.

AIR *de la Péri.* (Valse favorite.) Arrangé par M. Pilati.

Je suis la Sirène...
Si ma voix t'entraîne,
Pauvre voyageur,
Sois sans frayeur...
A toi mon cœur,
Et le bonheur!

Pendant le chœur, la reine et les Sirènes forment sur le devant des groupes et des attitudes.

LA SIRÈNE. Ils viennent, suivons les bords du lac; venez, mes sœurs, venez!...

Les Sirènes s'éloignent lentement par la droite; on aperçoit alors d'autres Sirènes dans les eaux; puis une barque qui porte le Prince et Fanfreluche glisse sur le lac. Des Sirènes ont attaché de longues herbes marines à la proue de l'embarcation et la tirent en avant. D'autres Sirènes, toujours au milieu des eaux, semblent pousser la barque. Des voix se font entendre dans le lointain, répétant le motif du chœur; et bientôt tout disparaît.

Quinzième Tableau. — L'ILE DES PLAISIRS.

Une île enchanteresse, des fleurs, des arbres couverts de fruits, une rivière limpide sur laquelle on aperçoit de riches gondoles. Çà et là, des boutiques dans le style oriental; sur l'une de ces boutiques on lit: *Commerce d'appétit en gros;* sur l'autre: *Débit de sommeil et de songes en tout genre.*

SCÈNE PREMIÈRE.

HABITANTS, MARCHANDS, PROMENEURS, *puis* LE PRINCE, FANFRELUCHE, LA FÉE DE LA FONTAINE et LA FÉE TOPAZE.

CHOEUR.

Habitants de ces lieux divins,
Pour nous il n'est pas de chagrin; (*bis.*)
Ici tout flatte nos désirs,
C'est le royaume des plaisirs!

UNE MARCHANDE DE GATEAUX. Excellentes talmouses d'Arabie. (*A un promeneur.*) Voulez-vous des talmouses?

LE PROMENEUR. Merci, petite; je n'ai pas faim.

LE MARCHAND D'APPÉTIT, *qui s'est approché.* Voulez-vous acheter de l'appétit, seigneur? De quoi voulez-vous avoir faim?

LE PROMENEUR. Eh! parbleu, des talmouses de cette petite friponne...

LE MARCHAND. Vous savez bien que j'ai des relais d'estomac à des prix modérés. (*Lui passant un sachet au cou.*) Tenez, voilà votre affaire... C'est un sachet d'absinthe.

LE PROMENEUR. Oui... oui... l'appétit revient... A présent, je prendrais bien quelque chose...

Il prend des gâteaux sur l'éventaire de la marchande et la suit en mangeant. — Une marchande d'amourettes arrive dans une petite boutique roulante; sur l'enseigne on lit: *Amours et Amourettes. — Au Gagne petit.*

LA MARCHANDE D'AMOURETTES. Avez-vous besoin d'un peu d'amour, mes beaux seigneurs? voici la marchande; approchez, faites-vous servir!... Liens d'amour... battements de cœur... palpitations, au plus juste prix.

UN SEIGNEUR. Je voudrais ressentir tout bonnement une petite amourette de printemps.

LA MARCHANDE. Amour léger? prenez ces couleurs changeantes...

Elle lui donne des rubans que le seigneur attache à son côté.

UN 2e PROMENEUR, *d'un air assez niais.* Moi, marchande, je voudrais avoir, s'il vous plaît, un amour éternel... une flamme sans fin...

LE SEIGNEUR, *s'éloignant.* L'infortuné ! c'est un suicide qu'il commet là !

LA MARCHANDE. Prenez cette faveur rouge.

LE 2e PROMENEUR. Et si l'on me trompait jamais ?...

LA MARCHANDE. Vous porterez cette rosette jaune.

LE PROMENEUR. Merci !..,

REPRISE D UCHOEUR.

Pendant le chœur on voit défiler les marchands avec différentes enseignes ; sur l'une on lit : *Rayons de soleil portatifs, Nouvelles veilleuses de nuit.* — Sur une seconde, *Fraicheurs, Zéphirs* et *Vents coulis, au plus juste prix.* — Sur une troisième, *Elixir de Gargantua pour les digestions faciles.* — Sur une quatrième, *Grande baisse de prix, Santé au mois et à l'année.* Puis, entre le prince Souci et Fanfreluche, qui regardent autour d'eux avec étonnement La fée de la Fontaine est entrée par la gauche avec une troupe de jeunes filles, elle vient au-devant du Prince qu'elle prend par la main et qu'elle fait descendre sur le devant. Une jeune fille en a fait autant de Fanfreluche.

LA FÉE DE LA FONTAINE. Jeunes étrangers... soyez les bienvenus dans l'île des Plaisirs !

LE PRINCE. L'île des Plaisirs... J'aurais dû m'en douter... Cette gondole qu'on nous a gracieusement offerte sur les bords du lac... ces habits qu'on nous a forcés d'accepter, et cette charmante réception...

FANFRELUCHE, *bas au Prince.* Savez-vous que ces jeunes filles sont très-agaçantes ?

LE PRINCE. Trop agaçantes, Fanfreluche !

LA FÉE, *au Prince.* Puissent nos efforts te retenir longtemps parmi nous... sur ces bords heureux !... Tu rencontreras un plaisir à chaque pas... et le plaisir, c'est la vie !

LE PRINCE, *à Fanfreluche.* Cette femme a un œil bouleversant !

FANFRELUCHE, *au Prince.* Il y a là une petite brunette qui possède aussi un regard pas mal assassin !

LE PRINCE, *à Fanfreluche.* Serions-nous tombés dans un piége ?

Hilarion est entré ; il porte devant lui une boîte semblable à celles de nos facteurs.

LA FÉE DE LA FONTAINE. Qu'as-tu donc ?... Ton visage paraît s'assombrir... Aurais-tu besoin d'un peu de gaieté ?...

HILARION, *s'approchant.* De la gaieté ? parlez, faites-vous servir !... Hilarion, marchand de gaieté au plus juste prix.

FANFRELUCHE. Ah ! bah ! la gaieté est ici un article de commerce, et vous en vendez ?

HILARION. En poudre, oui, cher étranger. (*Au Prince.*) Tenez, j'ai là trois petits éclats de rire à vous céder...

FANFRELUCHE. Trois éclats de rire à vendre ! je les prends.

HILARION. Et vous, seigneur ?

LE PRINCE. Arrière ! homme de bonne humeur ! la gaieté est fille de l'insouciance et de l'oubli, et je ne veux pas oublier... Arrière !...

Hélarion s'éloigne. Fanfreluche le suit et semble faire affaire avec lui.

LA FÉE DE LA FONTAINE, *lui prenant la main.* Ne t'emporte pas !... Ici l'on ne s'irrite jamais...

LE PRINCE, *se dégageant.* Jeune fille, à votre tour... laissez-moi !... laissez-moi !...

LA FÉE DE LA FONTAINE. Adieu donc, boudeur... ou plutôt au revoir... (*A part.*) Je vais t'envoyer des ennemis difficiles à combattre. Oh ! je te tiens !...

FANFRELUCHE *est revenu sur le devant ; il aspire une petite boîte qu'il a achetée à Hilarion, et part d'un éclat de rire. Il a pris la gauche du Prince.* Ah ! ah ! ah ! ah !

LE PRINCE. Qu'est-ce donc ?...

FANFRELUCHE. C'est un éclat de rire que je viens d'acheter dans cette petite boîte... O la joyeuse invention !...

La fée Topaze, aussi sous le costume d'une jeune fille de l'île, s'approche du Prince sans se faire connaître (sa tête est couverte d'un voile) elle donne au Prince un bouquet en lui jetant vivement ces mots.

LA FÉE TROPAZE. Prends ce bouquet... lis et profite...

LE PRINCE. Que signifie ?...

LA FÉE TOPAZE. Chut !

Air nouveau.

LE PRINCE *et* FANFRELUCHE.

Pourquoi ces fleurs ? *(bis.)*
Mille frayeurs *(bis.)*
Troublent mon cœur, *(bis.)*
Tout me fait peur ! *(bis.)*

LA FÉE TOPAZE.

Vois dans ces fleurs
Nouveaux malheurs !
Contre la peur
Défends ton cœur,

LA FÉE DE LA FONTAINE.

A mes vengeurs
Nos voyageurs
Vont, ô bonheur !
Livrer leur cœur.

La fée Topaze, la fée de la Fontaine et les jeunes filles s'éloignent.

SCÈNE II.

LE PRINCE, FANFRELUCHE.

LE PRINCE. Prends, lis et profite !... Ce bouquet, c'est un sélam ! Pourquoi ce mystère ?

FANFRELUCHE. Un sélam !... Eh bien ! vous connaissez le langage des fleurs ; prenez lecture du bouquet.

LE PRINCE, *examinant le bouquet.* Jasmin, verveine, basilic !... du basilic... ah ! c'est affreux !

FANFRELUCHE, *mettant sa boîte dans sa*

poche. Il paraît que c'est fini de rire. (*Au Prince.*) Que disent donc ces fleurs ?

LE PRINCE. Écoute. (*Il écarte chaque fleur en la désignant.*) *Verveine*, enchantement; *jasmin*, séparation. Cette violette blanche, emblème de la candeur, c'est la princesse dont on veut m'éloigner ; et ce basilic... ce basilic qui se trouve partout... c'est la haine qui nous poursuit... Comprends-tu ?

FANFRELUCHE. En vérité, cela signifie ?...

LE PRINCE. Que nous sommes tombés dans un piége affreux, Fanfreluche !... qu'il faut sortir au plus vite de cette île.

FANFRELUCHE. Quitter sitôt ce séjour des plaisirs, cette île enchanteresse où l'on peut acheter à son gré du sommeil, des songes... de l'appétit ?...

LE PRINCE. Qu'oses-tu parler de plaisirs... lorsqu'on nous attend là-bas... lorsque c'est le bonheur que j'apporte ? Reste si tu veux ; moi, je pars !

FANFRELUCHE. Votre fidèle écuyer vous abandonner ? Jamais ! jamais !

LE PRINCE. Partons donc !

Ils veulent s'éloigner ; deux jeunes filles les arrêtent.

SCÈNE III.

FANFRELUCHE, LE PRINCE, LA VOLUPTÉ, LE JEU.

LE JEU. Arrêtez ! où courez-vous donc ainsi ?

LE PRINCE. Oh ! loin de ces lieux.

LA VOLUPTÉ. Un moment, donc !

FANFRELUCHE. Pardon, belles dames, le temps nous presse.

LE JEU. Oh ! l'on ne quitte pas ce pays aussi facilement que tu le penses.

LE PRINCE. Que voulez-vous dire ?

LE JEU. Une fois entré dans cette île, cher ami, il faut payer son tribut aux joies de ce monde. A ce prix seulement on peut en sortir.

LE PRINCE, *à la Volupté.* Qui êtes-vous donc pour parler ainsi en maîtresse ?

FANFRELUCHE, *au Jeu.* Et vous ?

LE JEU. Le Jeu.

LA VOLUPTÉ. La Volupté !

LE PRINCE, *faisant mine de s'éloigner.* Fanfreluche, allons-nous-en !

LA VOLUPTÉ, *le ramenant.* Est-ce que je te fais peur ?

LE PRINCE. Loin de là... vous avez la main blanche et douce... le regard caressant... raison de plus pour m'éloigner...

LA VOLUPTÉ. Pas encore !...

Elle s'oppose à sa sortie et prends diverses poses et attitudes gracieuses qui charment le prince malgré lui.

LE JEU, *ramenant aussi Fanfreluche, qui avait suivi son maître.* Tu ne t'en iras pas ainsi... Écoute-moi...

FANFRELUCHE. Allons, dépêchez-vous...

LE JEU. As-tu quelquefois rêvé la richesse ?

FANFRELUCHE. J'ai eu cette faiblesse... Où voulez-vous en venir ?... Mon maître m'attend...

LE JEU. Si tu avais beaucoup d'or... tu n'aurais plus de maître. Tiens, je veux t'apprendre à jouer, à jeter ces dés... à gagner toujours.

FANFRELUCHE. Gagner toujours ! ce doit être amusant !

LE JEU. Avec moi, tu auras des émotions sans cesse renaissantes... avec moi l'opulence, les prodigalités folles... Si ta bourse s'épuise... un coup de dé !... et l'or reviendra !...

FANFRELUCHE, *étourdi.* Toujours de l'or !

LE JEU. Toujours... Jouons !

Elle jette sa bourse à terre, Fanfreluche jette la sienne.

FANFRELUCHE. Essayons !...

Ils jouent.

LE PRINCE, *à la Volupté, qui a cessé de danser.* Ma mignonne, je vous trouve adorable... vos petites agaceries sont délicieuses ; c'est pourquoi je crois sage de vous quitter.

LA VOLUPTÉ. Il n'y a de sage que le plaisir.

LE JEU, *à Fanfreluche.* Perdu ! tu as perdu !

FANFRELUCHE. Ah mais ! ah mais !... vous disiez que l'on gagnait toujours...

LE JEU. C'est ton apprentissage... Recommençons !

FANFRELUCHE. Jamais ! j'en ai assez !... Je suis à vous, mon prince... partons-nous ?

LE PRINCE, *toujours fasciné par la Volupté.* Ah ! oui !... Fanfreluche... viens !... viens !...

LE JEU et LA VOLUPTÉ, *étendant la main vers eux.* Arrêtez !...

Ils restent attachés au sol.

LE PRINCE. Eh bien !... impossible d'avancer !

FANFRELUCHE. Je suis cloué !... mes jambes sont soudées au sol !...

LA VOLUPTÉ. Nous avons des droits sur votre jeunesse...

LE JEU. Et nous ne voulons par les perdre. Comme les autres, vous nous payerez le tribut qui nous revient... adorez-nous pendant quelques années, et après... vous serez libres.

LE PRINCE, *à la Volupté.* Eh bien, retranche de ma vie ce que tu voudras... mais laisse-moi partir.

LA VOLUPTÉ. Il nous faut à chacune...

LE JEU. Six années de votre existence...

FANFRELUCHE. Six années!... chacun... à chacune,

LE PRINCE. Je demande une diminution...

LE JEU *et* LA VOLUPTÉ. Pas un jour de moins...

FANFRELUCHE, *au Prince.* Ça mérite réflexion... il faut marchander.

LE PRINCE. Mais si c'est le seul moyen de nous en débarrasser... elle qui m'attend!... Allons, va pour six années!

FANFRELUCHE. Va pour six années!

AIR : *Rose Pompon.*

LE JEU *et* LA VOLUPTÉ.

Songez bien à notre exigence.

LA VOLUPTÉ.

J'ai dit six ans!

LE JEU.

J'ai dit six ans!

LE PRINCE.

Prenez-les dans notre existence.

LA VOLUPTÉ.

Oui, je les prends!

LE JEU.

Oui, je les prends!

Coup de tamtam. Le Prince et Fanfreluche retrouvent enfin l'usage de leurs jambes.

LE JEU.

La moitié de vos jours expire.

LA VOLUPTÉ

Ça fait pitié!

LE JEU.

Ça fait pitié!

LA VOLUPTÉ, *au Prince.*

Avec soin ménagez, beau sire,
L'autre moitié. (*bis*)

LE JEU *et* LA VOLUPTÉ *ensemble, à chacun.*

Avec soin ménagez, beau sire,
L'autre moitié.

Le Jeu et la Volupté s'éloignent en riant.

SCÈNE IV.

LE PRINCE, FANFRELUCHE.

LE PRINCE. Fanfreluche, entrevois-tu le piége maintenant?

FANFRELUCHE. O mon prince, j'entrevois encore quelque chose.

LE PRINCE. Quoi donc?

FANFRELUCHE. Un cheveu blanc sur votre tempe.

LE PRINCE. Ne songeons qu'à notre fuite! Cette gondole qui nous a amenés dans ce lieu fatal... où est-elle?

FANFRELUCHE, *au fond.* Là-bas, je l'aperçois...

LE PRINCE. Cours la chercher, hâte-toi!...

Reprise de la fin de l'air précédent. Fanfreluche sort vivement.

SCÈNE V.

LE PRINCE, *puis* L'AMBITION *et* LA GOUTTE.

LE PRINCE O ma bien-aimée... je vais te revoir enfin!... Je suis libre!

L'AMBITION. Pas encore!... tu viens de payer ton tribut à mes sœurs... à moi le mien.

LE PRINCE. Qui êtes-vous?

L'AMBITION. L'ambition, et nul ne m'échappe. Il faut m'adorer, devenir mon esclave, ou payer.

LE PRINCE. Permettez, permettez... il faut aussi mettre un peu d'ordre dans ses comptes... J'ai déja donné six ans au Jeu, six ans à la Volupté... avec ce que j'avais, je me trouve approcher de la quarantaine... ça commence à bien faire. Un instant, ça va trop vite.

L'AMBITION. Tu viens d'atteindre l'âge où tout homme subit ma loi.

LE PRINCE. Hélas! par économie, je vais être obligé de vous servir. Voyons, que faut-il faire?

L'AMBITION. Tu es prince, il faut devenir roi... roi de cette île d'abord... puis tu pourras étendre tes conquêtes... et régner sur le monde entier.

LE PRINCE. Commençons par ce pays... (*A part.*) Au fait, une fois le roi, on ne pourra pas m'empêcher de sortir de mes états, peut-être! (*Haut.*) Mais pour me faire nommer roi, il faut des amis, des partisans.

L'AMBITION. Quelque chose que tu ambitionnes, voici ma recette pour réussir. Perce la foule, pousse, frappe, mords, écrase... Écoute les vieux, amuse les vieilles, flatte tout le monde et n'aime que toi.

LE PRINCE. Cet exercice dure-t-il longtemps?

L'AMBITION. Toute la vie.

LE PRINCE. Et que gagne-t-on à ce métier?

L'AMBITION. Ce que l'on gagne? Des forêts de lauriers, des fleuves d'or, des palais de marbre, des chars de triomphe, des flots d'adorateurs!... Est-ce un avenir assez brillant?

LE PRINCE. Oui, certes; mais dans tous ces biens, vous ne me montrez pas la femme que j'aime!

L'AMBITION. De l'amour!... oh! pour parvenir, il faut y renoncer.

LE PRINCE. Jamais!... plutôt cent fois renoncer à vous servir. Tenez, laissez-moi fuir... et je vous donnerai le prix que vous exigerez.

L'AMBITION. Je te préviens que ce sera cher.

LE PRINCE. Je suis résolu à tout.

L'AMBITION. Il me faut quinze années de ta vie !

LE PRINCE. C'est hors de prix ! c'est...

L'AMBITION. Si tu hésites, tout à l'heure, je demanderai le double...

LE PRINCE. Oh ! prenez alors... prenez vite !...

L'AMBITION. Marché conclu !...

Coup de tamtam; elle s'éloigne.

LE PRINCE. O désespoir ! (*Il jette, avec rage, son bonnet à terre, et laisse voir sa tête couverte de cheveux blancs.*) Que se passe-t-il en moi ?... mes jambes faiblissent... ma vue se trouble... mon dos se voûte... et ma main tremblotte... me voilà dans les vieux... dans les ganaches ! (*La Goutte s'est approchée lentement pendant la dernière phrase du Prince; elle vient poser la main sur son épaule; il pousse un cri.*) Aie !... (*Il se retourne et voit la Goutte.*) Que veux-tu, vieille? qui es-tu?...

LA GOUTTE. Ta compagne, désormais... je marche toujours à la suite des plaisirs... je suis la Goutte...

Elle lui prend la main.

LE PRINCE. La Goutte, ô ciel !... Lâchez ma main, vous me faites un mal atroce !...

LA GOUTTE. Eh quoi ! tu repousses mes caresses !...

LE PRINCE. Au diable tes caresses !... tu as des aiguilles brûlantes au bout des doigts...

LA GOUTTE. Veux-tu que je change de place... que je te remonte dans l'estomac?

LE PRINCE. Infernale furie... éloigne-toi !

LA GOUTTE. Des cris, des injures... j'y suis faite... crie, mon ami... ça te soulagera.

LE PRINCE. Oh ! je saurai bien te fuir !

LA GOUTTE. Et moi te retenir !...

Il veut s'éloigner; la goutte étend vers lui sa béquille.

LE PRINCE. Oh ! aie ! oh !... les jambes, à présent !... c'est intolérable !...

LA GOUTTE. Tu n'en es encore qu'aux agaceries !

LE PRINCE. Oh ! tu appelles ça des agaceries... mégère !... écoute !... prends de ma vie ce qu'il te faut... mais délivre-moi de tes affreuses caresses !

LA GOUTTE. Voyons, je ne veux pas te rançonner... tu me donneras trois années !

LE PRINCE. C'est un marché d'or... j'y consens.

LA GOUTTE. Doucement... ces trois années sont la part de la nature ; il reste celle des médecins...

LE PRINCE. Comment ! vous stipulez pour eux, vos plus grands ennemis !

LA GOUTTE. Nous, ennemis... plus souvent !... La maladie nourrit le médecin; le médecin nourrit la maladie... ce sont des égards réciproques... Je t'ai demandé trois années pour la nature... supplément de médecine, sept années... total dix années !...

LE PRINCE. C'est un marché de dupes... je ne donne plus rien !...

LA GOUTTE. Alors, prends mon bras... je ne te quitte plus.

Elle lui touche l'épaule.

LE PRINCE. Aie ! ouf !... ne me touchez plus ! ne m'approchez pas... affreuse vipère! prenez vos dix années, et allez-vous-en !...

Coup de tamtam. La goutte s'éloigne.

SCÈNE VI.

LE PRINCE, FANFRELUCHE.

LE PRINCE. Ah ! fuyons cette île maudite !... Fuir !... le pourrai-je ? les forces me manquent, l'énergie m'abandonne !

FANFRELUCHE. C'est bien ici que j'ai laissé le prince... C'est lui, je crois... (*Il s'approche du Prince.*) Non, je me trompais... Pardon, vieillard, vous n'auriez pas vu mon maître sur cette place... un homme jeune, et mis à peu près comme vous ?

LE PRINCE, *accablé*. Il ne me reconnaît pas !

FANFRELUCHE. Il est peut-être sourd, ce vieux. (*Criant à ses oreilles.*) Vous n'auriez pas vu... (*Il s'arrête et considère le Prince.*) C'est drôle, ce regard !

LE PRINCE. Fanfreluche... je suis donc bien changé !...

FANFRELUCHE. Ah ! mon Dieu !... serait-ce lui... Vous, mon prince, avec ces cheveux filasse !... (*A part.*) Et quelle patte d'oie !...

LE PRINCE. Hélas ! mon ami, j'ai vécu vingt-cinq ans depuis ton départ.

FANFRELUCHE. Vingt-cinq ans en un quart d'heure... quelle vie dissipée !

LE PRINCE. Je suis bien vieux, n'est-ce pas ?... je suis bien laid ?

FANFRELUCHE. Vous êtes pas mal ratatiné comme ça, hélas !

LE PRINCE. Ah ! tout est fini pour moi !... je ne dois plus la revoir !... je dois lui cacher le spectacle de ces ruines que l'amour ne peut plus explorer... Fanfreluche, mon fidèle écuyer !... tu partiras seul... Porte-lui cette herbe qui me coûte si cher !

FANFRELUCHE. Vous abandonner ? jamais !

LE PRINCE. Il le faut... rien pour moi... tout pour elle !... Ah ! que ne puis-je la voir une seule fois encore... ne fût-ce qu'en songe !... la voir et puis mourir.

Il tombe accablé sur un banc.

FANFRELUCHE. En songe !... mais ici on en vend des songes, attendez... (*A part.*) Pau-

vre vieux! Procurons-lui ce petit plaisir-là.

Il entre dans la boutique.

LE PRINCE.

AIR *du Gondolier.*

Adieu bonheur! adieu patrie!
Ah! j'ai vu pour toujours
S'envoler mes beaux jours!
Et toi, ma princesse chérie,
O regrets superflus!
Je ne te verrai plus!

Tremolo. Fanfreluche revient avec un vase d'or et une coupe qu'il emplit et présente au Prince.

FANFRELUCHE. Voilà, cher maître, buvez.

LE PRINCE, *à la coupe qu'il contemple.*

Breuvage... ah! rends-moi dans un songe
L'objet qui charmait tous mes sens;
Rends-moi, par un heureux mensonge,
Rends-moi mes amours, mes vingt ans!
Venez, revenez dans mon songe,
Et maîtresse et serments,
Mes amours, mes vingt ans!

Il boit et rend la coupe à Fanfreluche.

Musique jusqu'à la fin.

FANFRELUCHE. Ma foi, je veux l'accompagner même dans ses rêves.

Il se verse et boit à son tour.

LE PRINCE, *s'endormant.* Un sommeil bienfaisant s'empare de tout mon être!.... (*Il s'étend peu à peu.*) Désirée... je t'attends!

FANFRELUCHE, *même jeu.* Giroflée!... viens voltiger dans mes rêves!...

LE PRINCE, Désirée! chère Désirée!

FANFRELUCHE. Voltige!... Giroflée!... Giroflée!...

Ils s'endorment, des nuages les enveloppent peu à peu et envahissent la scène. On distingue bientôt au milieu des nuages la biche et le prince Souci qui lui apporte l'herbe enchantée. La fée des Songes avec une couronne d'étoiles d'or étend sa baguette sur la biche et laisse tomber des pavots sur le prince.

Seizième Tableau. — LE ROYAUME DES FÉES.

Les nuages qui enveloppaient le prince et Fanfreluche se dissipent; on les voit encore endormis mais, richement parés, ils ont retrouvé leur jeunesse. Le théâtre représente un magnifique palais aérien étincelant d'or et de pierreries. La fée Topaze et la fée de la Fontaine amènent la princesse Désirée et Giroflée près de leurs amants, qui s'éveillent alors, et se croient sous l'influence d'un heureux songe.

FANFRELUCHE, LE PRINCE, LA FÉE TOPAZE, LA FÉE DE LA FONTAINE, DÉSIRÉE, GIROFLÉE.

FANFRELUCHE, *dans le plus grand étonnement.* Giroflée!... c'est elle!

LE PRINCE, *tendant les bras vers la Princesse.* Génies de la nuit, qui me la montrez en songe... Oh! ne m'éveillez pas!..... ne m'éveillez pas!

LA FÉE TOPAZE. Prince, la reine des Génies fait de ton rêve la réalité..... Sois heureux pour prix de tant d'amour!

Le Prince, Désirée, Fanfreluche et Giroflée vont s'incliner devant la reine des Génies, qui apparaît au milieu de toutes les fées de son empire. Magnifique cortége de génies de toute sorte, et de fées étincelantes d'or et de pierreries. Des bardes semblent tirer de leurs lyres des accords célestes. Tous ces personnages viennent se placer de chaque côté du théâtre. Alors la fée Topaze présente à la reine les principaux personnages de tous les contes des fées, qui viennent successivement s'incliner devant elle, puis vont se ranger au fond.

LA FÉE TOPAZE, *annonçant.* L'Oiseau Bleu. (*Une jeune princesse portant un oiseau bleu.*) Peau d'Ane et Riquet à la houppe. Cendrillon. (*Elle est précédée de deux petits génies qui portent sa pantoufle sur un coussin de velours.*) M. et Mme Barbe Bleue. Le Petit Poucet: (*Il donne la main à l'Ogre.*) Le Chaperon Rouge et le Chat Botté. La Biche au Bois.

La fée Topaze conduit le prince et la princesse devant la reine des génies. La fée de la Fontaine fait de même pour Fanfreluche et Giroflée. La reine et toutes les fées étendent sur eux leurs baguettes Des sylphides paraissent dans les airs. Le rideau tombe sur ce tableau.

FIN.

Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LA
BELLE AUX CHEVEUX D'OR

FÉERIE EN QUATRE ACTES ET DIX-HUIT TABLEAUX,

PAR MM. COGNIARD FRÈRES,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 18 août 1847.

MUSIQUE DE M. PILATI, — DANSES DE M. RAGAINE ;

Décors : les 1er, 2e, 7e, 8e, 9e, 12e, 13e, 14e et 18e de M. DEVOIR ; — les 4e, 5e, 10e, 11e et 16e de MM. CICÉRI et RUBÉ ; — les 3e, 6e et 15e de MM. CAMBON et THIERY ; — et le 17e de M. RIVIÈRE.

COSTUMES DESSINÉS PAR ALF. ALBERT. — MACHINES DE M. AUG. MARIE.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU. — LE LIVRE DES ÉPREUVES.

Personnages.	*Acteurs.*
LE BARON DE HAUTE-FUTAIE	MM. NESTOR.
LE PRINCE AVENANT, fils du roi des Mines-d'Or	GABRIEL.
SOMBRE-ACCUEIL, ministre	TOURNAN.
LA PRINCESSE ROSALINDE, sa nièce	Mmes DAUBRUN.
EMILIO, page de la princesse	BARON.
BERTHE, dame d'honneur	DÉSIRÉE.

SEIGNEURS, HÉRAUTS D'ARMES, DAMES D'HONNEUR, PAGES, BACHELETTES, GARDES, PEUPLE.

DANSE. — Mmes NEHR, ELISA, ROSETTE, RAGAINE, MARIA, PALLIER, CLÉMENT, ANAIS.

La plate-forme d'un riche palais gothique. — Au fond, les jardins du palais. — Un escalier large et spacieux conduit au jardin.

SCÈNE I.

LA PRINCESSE, EMILIO, DAMES D'HONNEUR.

(Au lever du rideau, Rosalinde est assise, à droite, sur un grand fauteuil que surmonte un dais. — Emilio est debout, à sa gauche, appuyé sur le fauteuil. — A gauche sont dix demoiselles d'honneur, assises autour d'une table d'or ; elles préparent la toilette de la princesse. — Du même côté, à gauche, au premier plan, est le trône du baron de Haute-Futaie.)

CHOEUR.

AIR de l'Étoile du matin (Tableaux vivans).

La nuit
Fuit,
Voici le jour,
Et l'aurore
Se lève et colore *Bis.*
Les frais bosquets de ce séjour.

BERTHE, assise à la table des dames d'honneur.

Encore quelques dentelles à attacher, quelques perles à fixer, et la toilette de notre illustre princesse, la Belle aux cheveux d'or, sera prête.

LA PRINCESSE.

A quoi me serviront tant de beaux ajustemens, ma pauvre Berthe ?

BERTHE.

A vous rendre plus belle encore.

EMILIO.

Est-ce possible ?

BERTHE.

Et puis, n'est-ce pas aujourd'hui l'anniversaire de votre naissance, chère maîtresse, et ne devez-vous pas paraître brillante aux yeux de ce peuple dont un jour vous serez la reine ?

LA PRINCESSE, tristement.

Moi, la reine !

BERTHE.

Tous les ans, à pareille époque, le baron de Haute-Futaie, votre oncle et tuteur, fait publier à son de trompe, par la ville, que l'héritière du trône est bonne à marier... Et s'il se présentait aujourd'hui quelque beau chevalier...

EMILIO.

Je n'ose l'espérer.

LA PRINCESSE.

Et moi, je ne le souhaite pas.

BERTHE.

Pourquoi cela ?

EMILIO.

Qui osera tenter désormais les épreuves imposées à chaque prétendant ?

LA PRINCESSE.

Assez de jeunes princes ont déjà succombé. Que le ciel m'accorde de mourir fille !

EMILIO.

Mourir fille, c'est cruel !... Et mourir sans la couronne qui doit briller sur votre tête... voilà qui est pis encore.

LA PRINCESSE.

Je ne dois monter sur le trône qu'en m'appuyant sur le bras d'un époux... la loi est formelle...

EMILIO.

Et votre oncle, qui l'a faite, a su prendre toutes ses précautions... Cette loi est une dérision !

LA PRINCESSE.

Emilio !

EMILIO.

Ou plutôt, cette mesure aura été soufflée au baron par son conseiller intime, le sire de Sombre-Accueil, la bête noire de la cour.

LA PRINCESSE.

Silence ! ne parlez pas de cet homme.

EMILIO.

Depuis qu'il s'est introduit ici, tout a pris une teinte lugubre. Dès qu'il paraît, le sourire fuit, les chants cessent... il cache l'effroi sous son manteau... On dirait, enfin, monseigneur le diable en personne.

BERTHE.

S'il vous entendait... vous seriez perdu !

EMILIO.

Oh ! rassurez-vous ; à cette heure, il attend le réveil du maître, l'illustre baron de Haute-Futaie, qui ne lève plus la jambe ni le bras sans en demander avis à son lugubre conseiller.

LA PRINCESSE.

En effet, le sire de Sombre-Accueil a su, avec une rare habileté, s'emparer de l'esprit de mon oncle.

EMILIO.

Et cela n'était pas facile... J'avais toujours cru l'esprit du baron invisible et insaisissable !

LA PRINCESSE.

Emilio, devant moi...

EMILIO.

Je ne veux pas dire du mal de notre seigneur... mais enfin, avant l'arrivée de cet homme, votre oncle était un brave potentat, ne songeant qu'à bien dormir, à bien manger, se disposant à vous rendre ses comptes et le sceptre qui vous revient de droit. Tout à coup, une révolution s'opère en lui, il se met à gouverner tout de bon ; il fabrique des lois à n'en plus finir, à n'y rien comprendre ; et, prétendant qu'une princesse de votre mérite ne doit, ne peut, accepter pour époux qu'un prince ayant accompli de grandes choses, il impose à chaque aspirant à votre main des conditions impossibles à remplir... En attendant, il se carre sur le trône que vous devriez occuper, en compagnie de son infernal ministre... le sire de Sombre-Accueil.

SCÈNE II.

LES MÊMES, SOMBRE-ACCUEIL.

SOMBRE-ACCUEIL, entrant par le fond, suivi de deux pages.

Je crois qu'on m'a appelé.

(Mouvement de terreur.)

EMILIO, qui est passé à gauche.

Non, seigneur... on n'appelle ni la grêle, ni la pluie, ni l'hiver...

SOMBRE-ACCUEIL.

Alors, vous parliez de moi...

EMILIO.

Cela est vrai...

SOMBRE-ACCUEIL.

L'oreille gauche me tintait singulièrement, en approchant de ces lieux.

EMILIO.

Vous ne devez guère entendre que de cette oreille-là.

SOMBRE-ACCUEIL, lui donnant une petite tape sur la joue.

Toujours jovial et plaisant.

EMILIO.

Je voudrais en pouvoir dire autant de vous...

SOMBRE-ACCUEIL, s'approchant de la princesse.

Me sera-t-il permis de déposer aux pieds de notre divine princesse mon hommage et mes vœux ?

LA PRINCESSE.

Et peut-on connaître les vœux que le sire de Sombre-Accueil forme pour notre personne ?

SOMBRE-ACCUEIL.

Madame, puissiez-vous, en ce jour solennel, trouver un chevalier assez noble, assez courageux, assez fort, pour accomplir les épreuves qui doivent le placer auprès de vous, sur le trône !...

LA PRINCESSE.

Merci !

SOMBRE-ACCUEIL.

AIR : Plaignez-moi.

Et cependant, je l'avouerai, madame,
Quand je souhaite aujourd'hui votre hymen,
Un remords vient troubler mon âme,
Car ce désir est vraiment inhumain.
Mille amoureux, dans leur fureur jalouse,
Vont mourir tous d'envie et de douleur !
Et celui-là dont vous serez l'épouse
Doit expirer lui-même de bonheur !
Oui, celui-là dont vous serez l'épouse
Doit expirer, madame, de bonheur.

EMILIO.

Quelle chaleur !... Mais pourquoi, vous, sire

de Sombre-Accueil, ne tentez-vous pas les épreuves?

SOMBRE-ACCUEIL.

Moi!... Ah! si je me sentais digne d'un tel trésor?...

EMILIO.

Et si la tâche n'était pas impossible...

SOMBRE-ACCUEIL.

Hélas! il n'y a qu'un fils de roi, qui puisse prétendre à la main de notre belle princesse! Sans cela... par le ciel! pour obtenir un seul de ses cheveux d'or... je donnerais mon corps et mon âme!

BERTHE, venant entre Emilio et Sombre-Accueil.

Assez, messieurs... Le jour est venu, le soleil brille dans tout son éclat... Il faut songer à la toilette de notre chère princesse.

LA PRINCESSE.

Venez donc, mesdemoiselles.

CHOEUR.

AIR : Au bal ! (Mémoires du Diable.)

Espoir !
Un chevalier, brave et fidèle,
Viendra, peut-être, avant ce soir.
Espoir!
Oui, souhaitons à la plus belle
L'amour avec le pouvoir.

(La princesse, Emilio et les dames d'honneur sortent par la gauche.)

SCÈNE III.

SOMBRE-ACCUEIL, seul, suivant des yeux la princesse qui s'éloigne.

Qu'elle est belle!... Que de charmes visibles! et que de trésors cachés!... O divine Rosalinde, objet de ma convoitise!... si je ne dois pas te posséder... je ne te verrai jamais, du moins, dans les bras d'un autre! Que n'ai-je encore ce pouvoir que Walla, la fée du Désert, m'a ravi! A quel degré d'avilissement ne suis-je pas tombé!... moi, Zanetti, magicien puissant, démon déchu!... aujourd'hui pauvre chenille, amoureux d'une rose!... Oh! si je pouvais un jour ressaisir ce pouvoir magique qui me rendait si redoutable!... Mais pour moi l'espérance est morte... La fée du Désert est impitoyable, et je dois vivre ici, dans l'esclavage, dans l'abjection. (Musique.) Allons, voici venir ton seigneur et maître, Zanetti... courbe la tête, comme un misérable courtisan.

SCÈNE IV.

LE BARON, SOMBRE-ACCUEIL, COURTISANS, PAGES. Ils entrent par la droite.

CHOEUR.

Honneur à son courage!
Hommage à sa grandeur!
Il a tout en partage.
Vive notre bon seigneur!

LE BARON, les interrompant.

Assez!... assez!... je n'ai pas le temps de vous écouter célébrer ma gloire et mes vertus. Vous allez parcourir la ville, afin d'ordonner que tout s'apprête, pour que la fête soit complète... Qu'on se prépare aux réjouissances les plus exagérées... J'aperçois mon premier ministre qui s'incline là-bas... qu'on me laisse conférer avec lui. Allez!

REPRISE DU CHOEUR.

Honneur à son courage! etc.

(Les pages et les courtisans s'inclinent et sortent par le fond.)

Approche, Sombre-Accueil, approche, mon premier ministre.

SOMBRE-ACCUEIL.

Votre seul ministre, sire.

LE BARON.

C'est pour cela que tu es le premier.

SOMBRE-ACCUEIL.

Permettez-moi d'offrir à Votre Majesté...

LE BARON.

Offre, mon ami, offre tout ce que tu voudras à ma royale personne. Quand je dis royale... hélas!...

SOMBRE-ACCUEIL.

Pourquoi cet air oppressé?

LE BARON.

N'ai-je pas toujours un rocher suspendu au dessus de ma tête, et prêt à m'écraser?... Ce rocher, Sombre-Accueil, c'est ma bien-aimée nièce. En cette journée fatale, qui se représente tous les ans, sous prétexte que c'est un anniversaire... ne puis-je pas être contraint de remettre entre les mains de Rosalinde le pouvoir suprême?... Depuis ce matin, vois-tu, j'ai des inquiétudes, là... (Il indique la tête.) là... (L'estomac) et puis là, tout du long... (Il passe la main sur ses jambes.) inquiétudes vagues, il est vrai, mais qui ne laissent pas que d'être parfaitement désagréables.

SOMBRE-ACCUEIL.

Qu'avez-vous à craindre?

LE BARON.

Rien et tout!

SOMBRE-ACCUEIL.

N'avez-vous pas pris toutes les précautions désirables?

LE BARON.

Crois-tu que nous en avons pris assez?

SOMBRE-ACCUEIL.

La loi que nous avons rendue ne doit-elle pas vous ôter tout souci?

LE BARON.

Je ne dis pas.

SOMBRE-ACCUEIL.

Et en supposant un moment qu'un homme

doué d'un courage et d'une force supérieure parvienne à triompher d'une des épreuves...

LE BARON.

Mais c'est horrible à supposer.

SOMBRE-ACCUEIL.

Ne succombera-t-il pas infailliblement dans les deux autres?

LE BARON.

Tu en es bien sûr? Nous n'avons peut-être pas mis assez d'épreuves?

SOMBRE-ACCUEIL.

Depuis deux ans, ne régnez-vous pas en paix?

LE BARON.

Et crois-tu que cet état de choses puisse durer?...

SOMBRE-ACCUEIL.

Toujours!... Grâce à la loi que je vous ai fait rendre...

LE BARON.

Oui, c'est à toi, grand politique, politique immense... c'est à toi, que je devrai la permanence de cette royauté, sans laquelle je ne pourrais plus vivre maintenant...

SOMBRE-ACCUEIL.

Vos vœux seront satisfaits.

LE BARON, allant s'asseoir à droite.

J'en accepte l'augure... Maintenant, Sombre-Accueil, dis-moi ce qui se passe dans mes États?

SOMBRE-ACCUEIL.

Toutes les taxes ont été, cette année, merveilleusement payées.

LE BARON.

Bon peuple!

SOMBRE-ACCUEIL.

Quant à vos redevances, je dois vous avouer que le géant Galifron, votre voisin, devient de jour en jour plus exigeant.

LE BARON.

Diable!

SOMBRE-ACCUEIL.

Vous savez qu'il se contentait quotidiennement de trois bœufs et douze moutons?...

LE BARON.

Oui, c'est son ordinaire, son menu...

SOMBRE-ACCUEIL.

Je ne compte pas les volailles qu'il a le droit de prélever, à discrétion.

LE BARON.

Eh bien! est-ce que cette carte ne lui suffit plus?

SOMBRE-ACCUEIL.

Non... Il prétend que ses provisions sont insuffisantes, et puis, son garçon vient d'être sevré... il demande que l'impôt soit doublé...

LE BARON, se levant.

Quel effroyable gourmand!... Mais je dois vivre en paix avec ce voisin incommode... Il faut le satisfaire... on ne peut pas lutter contre un tel colosse; et, ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'il a un petit, qui va grandir; que ce petit peut avoir d'autres petits qui dévoreront à leur tour... Qui donc me délivrera de ce géant incommode!...

SOMBRE-ACCUEIL.

S'il se présente aujourd'hui un époux pour Rosalinde... peut-être aura-t-il assez de courage pour l'attaquer et le vaincre...

LE BARON.

Oui, mais alors ma couronne vacille sur ma tête... J'aime mieux le géant.

SOMBRE-ACCUEIL.

D'autant, qu'il ne vous en coûte rien pour satisfaire aux exigences de son estomac... Ce sont vos paysans qui s'en chargent.

LE BARON.

Tu as parbleu raison, grand politique, tu as toujours raison!... Sombre-Accueil, je ne trouve pas ta poitrine assez chamarrée d'ordres, de cordons, de brochettes, de crachats... je veux t'en couvrir au point de gêner ta respiration... Si, selon tes prévisions, aucun prétendant à la main de ma nièce ne se présente aujourd'hui, je te fais don de ma forêt de Sainte-Ménehould : elle est infestée de sangliers féroces... Je t'autorise à porter blason avec une hure sur champ d'or! Ça doit te flatter d'avoir une hure... pour armoirie... J'accepte tes remerciemens. (Sombre-Accueil s'incline. — Musique au dehors.) J'entends les fanfares qui donnent le signal de la fête... soyons tout au plaisir...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA PRINCESSE, BERTHE, EMILIO, QUATRE HÉRAUTS D'ARMES, LES DAMES D'HONNEUR, LES PAGES, SEIGNEURS, DAMES DE LA COUR, GARDES, DANSEUSES, PEUPLE, au fond.

CHOEUR (de Lucrezia).

Célébrons (*Bis.*) cette fête,
De notre roi
Telle est la loi.
A chanter, à danser qu'on s'apprête;
Pour notre cour
Quel heureux jour!

LE BARON, s'asseyant sur le trône qui est à gauche.

Seigneurs, gardes et manans, nous célébrons le dix-septième anniversaire de la naissance de notre reine future... très future peut-être car aujourd'hui même, un époux digne d'elle, peut se présenter... Seigneurs, gardes et manans, nous serions au comble de l'ivresse, si nous pouvions remettre aux mains de cet époux ce sceptre qui nous pèse et cette couronne qui n'est pour nous qu'un lourd fardeau.

EMILIO, qui est debout près de la princesse, à droite, à part.

Vieux sournois!

LE BARON.

En foi de quoi, seigneurs, gardes et manans, nous allons faire publier, à son de trompes, la formule d'usage, qui sera redite trois fois, pendant la fête... Hérauts d'armes, à vos trompes!... Et toi, Sombre-Accueil, lis d'une voix ferme et intelligible la proclamation!

(Les hérauts d'armes vont se placer sur la plate-forme du fond, et sonnent de la trompe. — Musique.)

SOMBRE-ACCUEIL, déroulant un parchemin qu'un page lui a apporté, lit.

« Si quelque chevalier de haute lignée aspire à » la main de la princesse Rosalinde, qu'il se pré- » sente pour apprendre de nous les conditions » imposées à tout prétendant. Qu'il se présente! »

(Le sire de Sombre-Accueil, suivi des hérauts d'armes, descend les marches du palais.)

LE BARON, à part.

Personne!... je respire... Et d'une!... (Haut.) Que la fête commence!

(Danses. — Après les danses, les hérauts d'armes reviennent, suivis de Sombre-Accueil.)

SOMBRE-ACCUEIL.

Ni princes, ni chevaliers n'ont encore paru...

LE BARON, descendant du trône.

Quelle désolation! bon Dieu... quelle désolation!... Faudrait-il donc, ma chère nièce, remettre à l'année prochaine... Mais nous avons encore une dernière sommation à faire à la noblesse de notre royaume... Allons, Sombre-Accueil... pour la troisième et dernière fois... (Musique.)

SOMBRE-ACCUEIL, sur la plate-forme.

« Si quelque chevalier de haute lignée aspire » à la main de la princesse Rosalinde, qu'il se » présente! »

LE BARON.

Personne ne répond?

EMILIO, à part.

Personne!

LA PRINCESSE, avec un soupir.

Personne!

SOMBRE-ACCUEIL, bas, au baron.

Que vous avais-je prédit?

LE BARON, de même.

A toi, l'île des Sangliers! je te nomme comte de la Hure! (Haut, à la princesse.) Allons, ma chère nièce, espérons que tu seras plus heureuse l'an prochain... Une année est bien vite passée... Bah!... et puis, tu es encore bien jeune... Allons, il faut en prendre ton parti, va!... Que la fête recommence!

EMILIO, du fond.

Attendez!

LE BARON.

Hein?

SOMBRE-ACCUEIL.

Qu'est-ce?

EMILIO.

Voyez, là-bas... ce cavalier qui accourt, soulevant des flots de poussière... Quelle armure brillante! Il met pied à terre.

LE BARON.

Eh bien! qu'est-ce que cela prouve?

EMILIO.

Il franchit les degrés du palais... il approche... le voici!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE PRINCE AVENANT.

CHOEUR (de Lucrezia).

Oui, ce chevalier s'avance,
Puisse-t-il être vainqueur;
Il apporte l'espérance,
Il apporte le bonheur!

(Pendant le chœur qui précède, le chevalier paraît, montant lentement les degrés du palais. — Il est couvert d'une brillante armure; sa visière est baissée.)

EMILIO, bas, à la princesse.

Enfin, en voilà un!

LA PRINCESSE.

Je me sens tout émue.

LE BARON, à Sombre-Accueil.

Sa vue me remue la bile!... Sombre-Accueil, mon sang bout.

SOMBRE-ACCUEIL, bas.

Du sang-froid... (Haut.) Qui êtes-vous, noble damoiseau?

LE BARON.

Oui?

LE PRINCE.

Je m'appelle Avenant... je suis le fils du roi des Mines-d'Or.

LE BARON, à Sombre-Accueil.

Je dois avoir une mine atroce... (Haut.) Et vous avez désiré assister aux fêtes qui se donnent en notre cour?... Soyez le bien-venu.

LE PRINCE.

Je viens, seigneur, pour demander, mériter et obtenir la main de la noble demoiselle qui a nom Rosalinde.

LE BARON, à part.

Je me sens jaunir.

SOMBRE-ACCUEIL.

Votre Altesse ignore-t-elle ce qu'il faut entreprendre pour mériter la main de notre incomparable princesse?

LE PRINCE.

Je sais qu'il y a des obstacles à surmonter... et je vous prie de m'en détailler le programme.

LE BARON.

Qu'on apporte le livre des épreuves!

(Des pages exécutent cet ordre.)

LA PRINCESSE.

L'imprudent!... Puisse-t-il refuser!

LE BARON, à lui-même.

Bah! lorsqu'il aura pris connaissance des exercices, il reculera... il va reculer.

(Le livre-d'or est apporté; deux pages le posent su un riche pupitre, devant Sombre-Accueil.)

SOMBRE-ACCUEIL, lisant.

« Première épreuve ! — Non loin de cette ville » habite un géant qui désole notre royaume... Il » se nomme Galifron... Il est aussi haut qu'une » tour, aussi féroce qu'un tigre, aussi fort qu'une » armée... Le prétendant à la main de Rosalinde » devra combattre le géant Galifron et apporter » sa tête. »

LE BARON, à demi-voix, au prince.

Je ne veux pas vous exagérer le danger; mais ce géant, qui possède des dents d'acier, dévore un homme comme un singe croque une noisette; quand il éternue, ceux qui sont près de lui deviennent sourds; lorsqu'il tousse, on l'entend à six lieues à la ronde, et d'une chiquenaude il abat un taureau.

SOMBRE-ACCUEIL, au prince.

Acceptez-vous ?

LA PRINCESSE.

C'est courir à la mort...

LE PRINCE.

J'accepte. (Mouvement parmi les seigneurs.)

SOMBRE-ACCUEIL, lisant.

« Seconde épreuve ! — A vingt lieues de ce » royaume, on trouve une grotte profonde qui » renferme l'eau de beauté. Il faut apporter une » fiole de cette eau merveilleuse à la princesse » Rosalinde. »

LE BARON, bas, au prince.

Je ne veux pas vous exagérer le danger ; mais des monstres hideux jetant feu et flammes par la bouche, les yeux et les narines, défendent l'entrée de cette grotte, où jusqu'à ce jour aucun mortel n'a pu pénétrer.

SOMBRE-ACCUEIL, même jeu.

Acceptez-vous ?

LE PRINCE.

J'accepte l'épreuve... je pénétrerai dans la grotte, ou je mourrai.

TOUS, avec étonnement.

Il accepte !

LE BARON, à part.

Il a donc le diable au corps !

LA PRINCESSE.

Quel dévoûment !

SOMBRE-ACCUEIL, lisant.

« Dernière épreuve ! — Le manteau royal, sur » lequel brillaient trois rayons de soleil, présent » des fées, ayant disparu, celui qui sortira vain- » queur des deux premières épreuves devra of- » frir à sa royale épouse un manteau en tout » semblable à celui qu'elle a perdu, c'est-à-dire » étincelant des rayons de l'astre du jour. »

LE BARON, au prince.

Je ne veux pas vous exagérer le danger ; mais pour vous procurer trois rayons de soleil, cela peut vous mener excessivement loin.

SOMBRE-ACCUEIL.

Acceptez-vous ?

LE PRINCE.

Accomplir cette épreuve me paraît une tentative hardie.

LA PRINCESSE.

Impossible même.

LE BARON, à part, avec joie.

Il hésite !

LE PRINCE.

Mais, l'amour aidant, j'en dois venir à bout... J'accepte.

TOUS.

Il accepte !

LE PRINCE, levant sa visière.

AIR de Lady Melvil.

En mon amour, j'ai confiance ;
Au ciel j'irai, j'irai pour vous !
De triompher j'ai l'assurance ;
J'en fais serment à vos genoux !
Secondant l'ardeur qui m'enflamme,
Qu'un seul regard de vos beaux yeux
Consente à m'indiquer, madame,
Le chemin qui conduit aux cieux !
Un seul regard de vous, madame,
Peut me transporter jusqu'aux cieux. (*Bis.*)

(La musique s'enchaîne avec l'air suivant.)

LA PRINCESSE.

Chevalier, vous êtes digne de porter nos couleurs !... A vous cette écharpe, comme gage de notre estime.

(Le prince met un genou en terre devant la princesse, qui le regarde d'abord avec commisération; puis elle détache son écharpe et la passe au cou du prince.)

LE PRINCE, se relevant.

AIR de Nabucco.

Ce serment fait à ma belle,
Mon amour l'accomplira !
Oui, j'y resterai fidèle,
Ou la mort me frappera !

CHOEUR.

Ce serment fait à sa belle,
Son amour l'accomplira !
Il y restera fidèle,
Ou la mort le frappera !

(Le prince fait signe au baron qu'il jure de vaincre ou de mourir. — Il s'incline de nouveau devant la princesse et descend les marches du palais. — Chacun le suit des yeux avec admiration.)

DEUXIÈME TABLEAU. — LA MÈRE COQUELUCHE.

Personnages.	*Acteurs.*
LE PRINCE AVENANT	MM. GABRIEL.
COCOLI, favori du prince	C. POTIER.
LA MÈRE COQUELUCHE	Mmes HÉLOISE.
WALLA, la fée du Désert	D'HARVILLE.

Intérieur rustique. — Deux portes latérales : celle de droite conduit à l'intérieur, celle de gauche à l'extérieur de la chaumière.

SCÈNE I.

LA MÈRE COQUELUCHE, LA FÉE DU DÉSERT, sous les habits de la mère Coqueluche.

(On voit entrer deux vieilles, chacune d'un côté. Elles sont vêtues pareillement, et se ressemblent dans les plus petits détails.—Elles s'avancent lentement, faisant le même nombre de pas, et observant la même posture; puis elles s'arrêtent et se contemplent.)

LA MÈRE COQUELUCHE, entrant par la droite.

Hein! qu'est-ce que cela? Par ma patronne! si je ne me sentais pas bien éveillée... voilà une vieille que je prendrais volontiers pour moi-même... Dites donc, ma bonne, qui êtes-vous?

LA FÉE, se redressant.

Silence, vieille!... tu me gênes... Va-t'en!

LA MÈRE COQUELUCHE, disparaissant sous terre, en criant.

A moi, au secours! à moi!

LA FÉE.

J'avais besoin de cette chaumière; grâce à ce travestissement, j'en suis maîtresse. Azaïm est parti pour exécuter mes ordres, je l'attends. Oh! la fée des Roseaux a trop long-temps balancé ma puissance... Mirza doit tomber aujourd'hui dans le piége que je lui ai dressé... Sous la forme d'une corneille, elle s'est dirigée vers l'Occident, pour je ne sais quel motif... Alors, j'ai dit à Azaïm : « Toi, prends la forme d'un aigle... la puissance de Mirza l'abandonne dans ses transformations. Attends la corneille au passage, saisis-la entre tes serres vigoureuses, et apporte-la mourante à mes pieds... » Mais il tarde bien; d'après mes calculs, c'est l'heure à laquelle Mirza doit franchir l'espace pour traverser ce pays.

COCOLI, en dehors.

Seigneur Avenant... mon prince, où êtes-vous?

LA FÉE.

Je ne puis maîtriser mon impatience, je vais me hasarder sur la route... Mirza ne peut me deviner sous ce costume. (Elle sort par la gauche.)

SCÈNE II.

COCOLI, seul, appelant.

Seigneur Avenant!... Pas de réponse... déjà sorti!... Et la mère Coqueluche? Mère Coqueluche, où êtes-vous? O la vieille sourde!... Mère Coqueluche!... Avenant! mon prince!... Allons, je suis sûr qu'il aura fait un coup de sa tête... Que c'est terrible d'être le frère de lait d'un prince aventureux! Partis tous deux du royaume des Mines-d'Or, pour un voyage d'agrément, on nous conte, en route, l'histoire de la Belle aux cheveux d'or... Ce genre de titus commence à lui monter la tête .. Pour un prince si riche!... qu'est-ce que ça peut lui faire?... Moi, ça serait différent... à la bonne heure.

AIR : Qu'est-c' qui croirait qu'on ensorcèle.

Si Tapote, mon adorée,
Avait r'çu du ciel, en bienfait,
Une chevelure dorée,
Je conviens qu' j'en s'rais satisfait.
Chaque matin, avec ivresse,
Je lui dirais : « Chère maîtresse,
» Donne-moi, pour prix de mes feux,
» Une boucle de tes cheveux!
Car j'attach'rais, dans ma tendresse,
Le plus grand prix à ses cheveux.
Mais quel malheur si ma maîtresse
Venait à perdre ses cheveux!
Quels soins j'aurais de ses cheveux!

Ce malheur ne peut m'atteindre... vu la qualité fort ordinaire du chignon de Fleurette. Revenons à mon prince. Il s'indigne de la conduite du tuteur de Rosalinde, le baron de Haute-Futaie... sa passion s'allume... il jure de remettre la belle princesse sur son trône, et de le partager avec elle... Et crac! nous voilà galopant jour et nuit, comme deux chevaliers errans, à tel point que j'en ai crevé mon mulet, mon pauvre têtu!... je l'ai vu expirer à mes pieds... Un mulet avec lequel j'avais été élevé... Pauvre ami! j'en ai rêvé tout la nuit!... Il m'est apparu en songe, sur un nuage... il avait une couronne de roses sur la tête, et il me disait : « Cocoli, nous nous reverrons dans un monde meilleur. » (Il essuie ses larmes.) Ce rêve horrible m'a fait dormir pendant quatorze heures... et sans la mère Coqueluche qui m'a réveillé en toussant... Dieu! tousse-t-elle, cette vieille-là... Quel vilain instrument elle a... Mais où est-elle passée cette vieille quinte? elle pourrait peut-être pu me donner des nouvelles du prince... Et on appelle ça un voyage d'agrément!

UNE VOIX, au dehors.

Victoire! victoire!

COCOLI, qui a entr'ouvert la porte.

C'est lui!... que ramasse-t-il donc à terre?... ça ressemble à un dindon... C'est bien cela...

SCÈNE III.

LE PRINCE, portant un aigle percé d'une flèche, COCOLI, puis LA FÉE DU DÉSERT et LA MÈRE COQUELUCHE.

LE PRINCE, déposant un aigle à terre.

AIR de Robin des Bois.

Ma flèche tout près du ciel
L'a frappé d'un coup mortel,
Le voilà sans vie...
Oui, c'est un bon coup, ma foi!
Des chasseurs je suis le roi!
Je le dis, sans modestie,
Au diable la modestie!

COCOLI.

D'où venez-vous, mon prince?... Comme vous voilà guilleret!

LE PRINCE.

Tiens, regarde.

COCOLI.

Quel est ce volatile?

LE PRINCE.

Tu ne reconnais pas le roi des oiseaux?

COCOLI.

Oui, ma foi, c'est un aigle.

LE PRINCE.

Il poursuivait une pauvre corneille qui poussait de petits cris plaintifs, en fuyant devant son redoutable ennemi. Ému de pitié, je pose une flèche sur mon arbalète... je tends la corde, le coup part, et l'aigle tombe mort à mes pieds.

COCOLI.

Bien touché!

LE PRINCE.

Tout à coup, ô prodige! la corneille, voltigeant au dessus de ma tête, me dit d'une voix aussi douce que celle d'une jeune fille : « Merci, prince Avenant, tu m'as sauvé la vie; je ne l'oublierai pas. »

COCOLI.

En vérité?

LE PRINCE.

Je ne vois pas trop quel service peut me rendre une corneille.

COCOLI.

Ni moi, à moins qu'elle ne vous abatte des noix, si l'envie vous prend d'en manger.

LE PRINCE.

N'importe! je suis heureux et fier de mon adresse... a deux portées d'arbalète, en plein poitrail, vois.

LA FÉE DU DÉSERT, qui est entrée violemment.

Ah! malheur sur toi qui as tué cet aigle, mon serviteur fidèle... J'aurai vengeance de ce meurtre... Prince Avenant, malheur sur toi!

LE PRINCE.

Qu'est-ce à dire?... Ah ça! elle est folle, la vieille!

COCOLI, riant aux éclats.

Ah! voilà qui est fort! voilà qui est curieux! A-t-on vu, cette mère Coqueluche... ces airs qu'elle vous prend... Attendez, mon prince, je vais la traiter d'importance. (La fée du Désert a disparu sous terre; au même instant, la mère Coqueluche reparaît à la place où elle s'était abîmée.) Dites donc, la vieille? Eh bien! où est-elle donc passée? (Apercevant l'autre.) Ah! la voilà... Dites donc, vieille enrhumée... savez-vous que vous le prenez sur un ton par trop quinteux...

LA MÈRE COQUELUCHE, qui semble sortir de son assoupissement.

Tiens, c'est monsieur Cocoli... Bonjour, mon ami, bonjour.

COCOLI, stupéfait.

Elle prend sa petite voix, maintenant... Elle me dit bonjour... Merci, pas mal, et vous? Mais je vous prie de répondre à mes questions.

LA MÈRE COQUELUCHE.

Quelles questions?

COCOLI, à Avenant.

Elle a reçu pas mal de coups de marteau à son baptême. (A la vieille, en joignant des gestes à ses paroles.) Comment se fait-il que cette bête soit votre serviteur fidèle... lui, l'aigle... serviteur à vous?

LA MÈRE COQUELUCHE.

Mon garçon, en fait d'animaux pour me servir, je n'ai que mon vieux caniche.

COCOLI.

Vous rompez les chiens.

LE PRINCE.

C'est assez, vieille Coqueluche... tu conviens de tes torts, tu te repens... je te pardonne... à une condition cependant.

LA MÈRE COQUELUCHE.

Allons! allons! tout va bien.

LE PRINCE.

C'est que tu m'enseigneras la route qui conduit à l'habitation du géant Galifron.

LA MÈRE COQUELUCHE, reculant avec effroi.

Hein!

COCOLI.

Qu'avez-vous dit?

LE PRINCE.

Cocoli, j'ai vu Rosalinde, l'adorable, la divine Rosalinde... J'ai juré de devenir digne d'elle... et pour cela... il faut que je pourfende le géant Galifron, et, pour le pourfendre, j'ai besoin de mon courage d'abord, ensuite de mon adresse... Je ne puis le vaincre sans courage... et sans adresse.

COCOLI.

Parlez-vous sérieusement?... Aller combattre un géant anthropophage. (A la vieille.) Car il jouit d'une réputation d'anthropophagie, n'est-ce pas?... Il mange des hommes, cet homme!

LA MÈRE COQUELUCHE.

Seigneur Dieu ! je crois bien... Il a dévoré, la semaine dernière, trois paysans, sous prétexte que le baron notre seigneur ne le nourrit pas assez... depuis que son petit grandit.

COCOLI.

Trois paysans !

LA MÈRE COQUELUCHE.

Et avec leurs gros sabots encore.

COCOLI.

Avec leurs gros sabots... quel appétit grossier ! il digère des sabots !... Et vous iriez vous mesurer avec un pareil animal ! Allons donc ! mon prince, vous ne ferez pas cela !

LE PRINCE.

Cocoli, je ferai cela !

COCOLI.

Mais c'est de la dernière...

LE PRINCE.

Silence ! Ne sais-tu pas que, lorsque j'ai mis quelque chose là... (Il se frappe le front.) il n'est au pouvoir d'aucune puissance de m'arrêter.

COCOLI.

Oh ! pour ça !... il n'y avait au monde qu'un seul être aussi entêté que vous, mon pauvre mulet. Il n'est plus !... régnez donc sans partage !

LE PRINCE.

Point de mots inutiles, mère Coqueluche ; vous allez m'indiquer le chemin. Toi, Cocoli, reste ici, si tu as peur.

COCOLI.

Par exemple ! pour qui me prenez-vous ? Vous abandonner au moment du péril ! (Prenant une attitude belliqueuse.) Mon prince, je vous suivrai !

LE PRINCE.

Noble cœur !

COCOLI.

Oui ! je vous suivrai !... de loin... à une grande distance ! J'ai juré de veiller sur vous... et si, ce qu'à Dieu ne plaise ! vous devez être massacré par cet affreux géant, j'en dois faire une narration exacte au roi votre père.

LE PRINCE.

Viens donc assister à mon triomphe.

(Il va prendre sa lance.)

COCOLI, à part.

Ou à son décès... Et on appelle ça un voyage d'agrément !

(Il va prendre l'arbalète qu'Avenant a déposée à droite, en entrant.)

LE PRINCE.

Allons ! vieille, montre-moi le chemin... et nous, Cocoli, en marche !

AIR : Chant des Guerillas.

Malheur !
Malheur à ce tyran féroce !
Je vais le combattre aujourd'hui.
Oui, pour renverser le colosse
Me voilà prêt, malheur à lui ! (*Bis.*)
Sa stature est immense,
Mais grande est ma vaillance,
Et je veux de ma lance
Le frapper, le punir !
Oui, d'estoc et de taille
Je lui livre bataille ;
Il est trop haut de taille,
Il faut le raccourcir.

ENSEMBLE.

Malheur !
Malheur à ce tyran féroce, etc.

(Ils sortent.)

TROISIÈME TABLEAU. — LE GÉANT.

Personnages.	*Acteurs.*
LE PRINCE AVENANT	MM. GABRIEL.
COCOLI	C. POTIER.
NINI GALIFRON, jeune géant	BENJAMIN.
LE GÉANT GALIFRON, son père	TASSIN.
WALLA, la fée du Désert	Mmes D'HARVILLE.
MIRZA, la fée des Roseaux	P. AMANT.
PETITS FORGERONS.	

Un paysage. — A gauche, l'entrée de la maison de Galifron. — Une porte qui touche aux frises. — Près de la porte, une chaise d'une hauteur prodigieuse. — La tabatière du géant oubliée à terre, ainsi que la clé de sa montre.

SCÈNE I.

LA FÉE DU DÉSERT.

(Elle arrive du fond, à gauche, sous son costume de fée.)

Je ne me suis pas trompée... c'est bien lui qui se dirige de ce côté... Dans ma colère, je cherchais une vengeance, et l'imprudent vient de lui-même au devant de la mort... Le géant Galifron se chargera de punir cet insensé... Tenter une pareille entreprise, combattre Galifron, c'est de la démence... oui... mais c'est aussi du courage... (Musique. — Elle va regarder au fond.) Je l'aperçois... Allons prévenir le géant, et que le sort de cet Avenant s'accomplisse !

(Elle sort par la gauche.)

SCÈNE II.

LE PRINCE, puis COCOLI. Ils entrent par la droite.

LE PRINCE, entrant, armé de sa lance.

AIR : Chant des Guerillas.

Voilà, voilà son domicile !
A cet aspect, ne tremblons pas.
Je viens chercher, en cet asile,
Ou la victoire, ou le trépas ! (*Bis.*)

COCOLI, de la coulisse.

Prince, peut-on avancer sans danger ?

(Il paraît.)

LE PRINCE.

Arrive, Cocoli... et partage ma joie... voici la demeure du géant.

COCOLI, avec frayeur et regardant autour de lui.

Je partage médiocrement votre joie... Bon Dieu ! qu'est-ce que je vois ! .. c'est là l'entrée de la maison... je tremble d'en voir sortir quelqu'un... Mais ce n'est pas une porte ça, c'est un arc de triomphe !

LE PRINCE.

Allons, il ne s'agit pas de s'amuser aux bagatelles de la porte... Entrons !

COCOLI.

Un moment !... laissez-moi admirer cette chaise !... Ah ! la belle chaise ! .. et là, si je ne me trompe, ce coffre énorme...

(Il soulève le couvercle et éternue.)

LE PRINCE.

C'est la tabatière du géant, sans doute.

COCOLI.

Une tabatière de cette dimension !... Quel nez doit avoir son propriétaire ! quel terrible nez !

LE PRINCE, lui montrant une clé de montre énorme.

Vois donc... il a perdu la clé de sa montre !

COCOLI, la ramassant.

Corbleu, oui !... c'est une clé de montre, ou plutôt d'horloge !... Seigneur Dieu ! le porteur d'une horloge pareille ne doit pas être un homme, mais une cathédrale !... Mais tout cela est hideux !

LE PRINCE.

Je t'ordonne de mettre fin a tes observations... Sonne à cette porte, et annonce au géant Galifron que le prince Avenant a hâte de se mesurer avec lui.

COCOLI.

Vous mesurer... quelle disproportion !... Enfin, j'obéis. (Il va tirer le cordon de la sonnette, auquel pend un gland énorme; un bruit formidable se fait entendre.) Ouf ! si c'est là le bruit des sonnettes, que doit être le diapason des bourdons ?

LE PRINCE.

Personne ne répond !

COCOLI.

Prince, la porte est entr'ouverte, et si j'osais...

LE PRINCE.

Regarde à l'intérieur.

COCOLI.

J'obéis. (Il regarde.) Que vois-je à l'entrée !... un soulier ! (Il tire au dehors un soulier énorme.) Quelle pantoufle !

(Il met ses pieds dans le soulier.)

LE PRINCE.

O Cendrillon, que nous sommes loin de toi !

COCOLI.

Je n'entends rien... je me risque.

(Il entre dans la maison.)

LE PRINCE.

Ce duel me paraît inégal. (Regardant la chaise du haut en bas.) Le danger grandit à chaque objet que je rencontre... N'importe, ô Rosalinde ! ô ma Belle aux cheveux d'or! mon amour luttera contre tous les périls.

COCOLI, de l'intérieur.

Prince, c'est effrayant !... (Paraissant.) Voyez, voyez donc !...

(Il sort avec un énorme couvert et un cure-dent.)

LE PRINCE.

Tu n'as trouvé personne ?

COCOLI.

Personne... et, pour vous donner un échantillon du mobilier de ce monstre, je vous apporte un couvert et un cure-dent.

LE PRINCE.

Je demande à voir le cure-dent.

(Il le prend de dessous le bras de Cocoli, qui tient alors d'une main la cuiller et de l'autre la fourchette. — Chacun de ces objets est plus grand que lui.)

COCOLI.

Dire qu'il faut de pareils instrumens pour son horrible mâchoire !

LE PRINCE, considérant lentement le cure-dent.

Et tu n'as pas vu le propriétaire de ce cure-dent ?

COCOLI.

J'ai fureté partout... j'ai appelé... pas l'ombre d'un géant !

LE PRINCE, relevant la tête.

Aurait-il eu vent de mon arrivée ?... Reculerait-il devant mon défi ?...

COCOLI.

C'est peu croyable... mais c'est possible.

LE PRINCE.

Aurait-il peur, finalement ?... Pour un homme de sa taille, ce serait petit.

COCOLI.

C'est cela... il a filé... Allons-nous-en.

(Il va mettre la cuiller près de la chaise, et garde la fourchette.)

LE PRINCE.

M'en aller sans l'avoir terrassé !... Mais pour qui me prends-tu ?

COCOLI.

Au fait, la couardise de ce géant me donne de l'audace... puisqu'il recule, nous pouvons marcher en avant... Triple lance! mille plumets! je me sens tout gaillard!... En avant, mon prince! en avant!

LE PRINCE.

Bien, Cocoli!... Courons sus à l'ennemi!

ENSEMBLE.

AIR : Guerre aux tyrans.

Mort au géant!
Bientôt, bientôt ma / sa lance
De sa fureur triomphera!
Oui, mon / son amour triomphera!

REPRISE.

SCENE III.

LES MÊMES, NINI GALIFRON.

(Le fils du géant est habillé en enfant, un bourrelet sur la tête; il a à la main une trompette d'enfant, qui est un énorme cor de chasse.)

NINI.

Qui a sonné, s'il vous plaît?

COCOLI.

Ciel! le géant!

LE PRINCE.

C'est au géant Galifron que je parle?

NINI.

Non, seigneur, c'est à Nini... Je suis son petit... son fils unique.

COCOLI.

Comment, son petit?... mais quel âge avez-vous donc?

NINI.

J'aurai cinq ans aux châtaignes.

LE PRINCE.

Vous me paraissez bien avancé pour votre âge?

NINI.

Oh! je ne viens qu'aux genoux de papa...

COCOLI.

Mais alors, il peut tailler ses peupliers sans échelle, M. votre père...

NINI.

Oh! ne me parlez pas des peupliers, je ne les aime pas...

LE PRINCE.

Pourquoi cela... enfant?

NINI.

Je vais vous dire... quand je ne suis pas sage... papa arrache trois ou quatre peupliers, il les attache ensemble et m'en applique des coups quelque part.

COCOLI.

C'est une poignée de verges d'une nouvelle invention.

NINI.

Mais j'ai été bien sage toute la semaine... et il a donné une jolie petite trompette à son petit Nini.

LE PRINCE.

C'est un fort beau cor de chasse que sa petite trompette. (Le jeune géant en tire des sons.)

COCOLI.

Quelle embouchure dans un âge aussi tendre! (A Avenant.) Cher prince, savez-vous qu'en considérant cet enfant et en établissant une échelle de proportion... cela nous fait un géant d'une stature effroyable?...

LE PRINCE.

Cocoli... je suis prince... de sang royal... habitué aux grandeurs... je ne reculerai pas...

NINI.

Est-ce que vous venez pour combattre papa?

LE PRINCE.

Oui, jeune géant, je réclame cette faveur.

NINI.

Oh! tant mieux!... oh! tant mieux!

LE PRINCE, lui donnant une petite tape sur le ventre.

Vous êtes content?

NINI.

Oui, moi suis bien content... parce que vous avez de jolis petits joujoux...

LE PRINCE.

Des joujoux?

NINI.

Oui... une jolie petite épée, une belle petite lance... et quand papa vous aura tué, j'aurai tous vos petits bibelots...

COCOLI.

Horreur! enfant terrible!... Allons-nous-en, mon prince, allons-nous-en!

LE PRINCE.

Rassure-toi, Cocoli, je te promets, moi, tous les grands bibelots de son père!

NINI.

Ah! ouiche!... Ainsi, vous êtes bien décidé à vous battre avec papa?

LE PRINCE.

J'en dessèche d'impatience...

NINI.

Prenez-y garde... papa vous mangera...

LE PRINCE.

Comment cela?

NINI.

Parbleu, avec ses dents d'acier... si vous êtes vaincu... Car je dois vous prévenir que mon papa a des dents d'acier.

LE PRINCE, lui donnant son gant.

C'est bien, finissons... Veuillez, innocent enfant... porter ce gant au respectable auteur de vos jours, en signe de défi.

NINI.

J'y cours... Papa tout à l'heure vous jettera le sien.

AIR : Finiras-tu, gueus' de trompette.

Pour moi, c'est une bonne affaire,
Vrai, je vous suis bien obligé :
J'aurai tous vos bib'lots, j'espère,
Quand papa vous aura mangé.

(Il rit.)

COCOLI, à part.

Quelle férocité précoce !

LE PRINCE, à Nini.

Allez, qu'il vienne, et sans retard.

NINI.

Mon p'tit papa va fair' la noce.

COCOLI.

Et ce n'est encor qu'un poupard,
Ça f'ra plus tard un fier gueusard !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

NINI.

Pour moi c'est une bonne affaire,
Comment échapper au danger ?
Oui, de son sort je désespère,
Car mon papa va le manger.

COCOLI.

Ah ! pour nous quelle triste affaire !
Comment échapper au danger ?
Oui, de son sort je désespère,
Car le géant va le manger.

LE PRINCE.

Allez prévenir votre père.
Je ne redoute aucun danger :
Contre mon terrible adversaire
L'amour saura me protéger.

(Le jeune géant sort en courant.)

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

SCÈNE IV.

COCOLI, LE PRINCE.

COCOLI.

J'espére bien, cher prince, que vous ne persistez pas dans votre projet?...

LE PRINCE.

Je persiste, Cocoli.

COCOLI.

Mais c'est d'une légéreté inqualifiable. Vous y laisserez votre pourpoint et vos chausses...

LE PRINCE.

Je t'avoue franchement que, si l'on pouvait reculer dans certaines occasions, on reculerait... mais je suis trop avancé...

COCOLI.

Allons donc ! dans une situation où l'épiderme est aussi compromis que le vôtre, plus on est avancé, plus on doit reculer.

LE PRINCE, avec dignité.

Et le serment fait à la dame de mes pensées !

COCOLI.

Peuh ! les sermens, c'est bien usé !

LE PRINCE.

Tais-toi, Cocoli... et écoute mes derniéres volontés...

COCOLI.

Quelle situation dramatique !

LE PRINCE.

Si le dénouement est... fâcheux... tu remettras à Rosalinde cet anneau orné d'une topaze brûlée... J'espére qu'elle le portera en souvenir de moi... Devant, selon toute probabilité, être mangé par le géant...

COCOLI.

J'en ai peur...

LE PRINCE.

Je ne peux pas lui dire de venir pleurer sur ma tombe... ce serait difficile...

COCOLI.

Avoir pour sépulture l'estomac d'un géant... quelle perspective !

LE PRINCE.

Que veux-tu, ami, tout n'est pas rose dans la vie ! (On entend un grand bruit de fanfares.) Qu'est-ce que cela ?

UNE VOIX FORMIDABLE.

RÉCITATIF.

Prince Avenant! prince Avenant !
Au combat Galifron t'attend ;
Pour te croquer à belles dents,
Je t'attends ! je t'attends !

(Un gant colossal vient tomber aux pieds du prince.)

LE PRINCE.

C'est son gant qu'il me jette...

COCOLI.

Quelle poigne !... Si jamais la main de ce gant vous saisit à la gorge, pauvre maître, quel coup de pouce !

LE PRINCE.

Laisse-moi répondre à son récitatif.

MÊME AIR.

C'est Avenant, c'est Avenant
Qui te brave, méchant géant !
Oui, sans trembler en ce moment...
Je ramasse ton gant !

(Il essaie en vain de soulever le gant. — Renonçant.)

Je marche au combat !

COCOLI, le ramassant et le mettant.

Réfléchissez encore !... Nous pouvons faire une retraite honorable.

LE PRINCE.

Jamais ! O Rosalinde, guide mon cœur ! ô mon cœur, guide mon bras ! ô mon bras, guide ma lance au combat !

COCOLI.

Seigneur Dieu ! le voici... (Le géant parait à gauche, au fond, et d'un air menaçant fait signe au prince de le suivre au combat. — Ils sortent par la droite. — Pendant cette pantomime, Cocoli s'est fourré dans la tabatière ; il en soulève le couvercle en disant :) C'est de la démence ! ce qui va se passer est affreux... C'est d'un courage admirable... mais c'est stupide ! je n'ose regarder. (Il sort de la tabatière et éternue.) Atchi !... Que Dieu nous bénisse ! Avançons un peu... Il faut bien que je rende compte de ce massacre à son respectable

père... Pauvre prince... dire que tout à l'heure il était là, et que dans un moment il ne sera plus qu'une légende!... Tâchons de faire notre métier d'historien. En grimpant sur cette chaise, je pourrai tout voir. (Il monte sur la chaise.) Je les aperçois! Miséricorde, quel géant! quel colosse! Il se balance majestueusement en relevant son affreuse moustache... Voici le prince... Il défie son ennemi... Galifron tire son cimeterre... Ah! l'affreuse chose!... Le prince l'attaque...

AIR de Bruno.

Vers lui, comme il court et s'élance!
Mais il ne lui va qu'au mollet...
Le princ' le frappe de sa lance;
Le géant rit d'un air coquet,
Comm' si quelqu'un le chatouillait.
Dieux! il brandit sa grande lame...
Mon maître, hélas! va rendre l'âme.

(On voit une corneille traverser le théâtre, dans la direction qu'ont prise le prince et géant. — Cocoli jette un cri et tombe à genoux sur sur la chaise.)

Ah!... (Il se cache la figure entre ses mains.) Ça doit être fini! (Il regarde avec crainte.) Non! non! petit prince vit encore! il a paré le coup... Qu'est-ce que je vois? Cet oiseau qui voltige au dessus de la tête du géant... il lui déchire le visage! Galifron cherche en vain à éviter les coups de bec... l'oiseau lui crève les yeux!... le prince frappe toujours, le géant chancèle... il tombe... Le prince lui plonge sa lance dans le cœur... Nous sommes vainqueurs! Enfoncé le géant!

(Il descend rapidement de sa chaise.)

SUITE DE L'AIR.

Quel succès, quel triomphe pour nous!
A nous la gloire
Et la victoire.
Le géant est tombé sous nos coups,
Quel succès! quel honneur pour nous!

LE PRINCE rentre, entraînant avec lui le sabre du géant.

Cocoli... je t'avais promis tous ses bibelots... Prends d'abord celui-ci.

COCOLI, prenant le sabre et le tenant avec peine.

Il est bien tué, n'est-ce pas?...

LE PRINCE.

Je lui ai tranché la tête, que nous emporterons comme pièce de conviction...

COCOLI.

S'il a la tête coupée, toutes mes craintes se dissipent... Eh bien! tenez, je n'ai jamais désespéré de la victoire...

LE PRINCE.

Cocoli, mon courage seul n'aurait jamais suffi à entamer Galifron... mais un bon génie veillait sur moi... Tu te rappelles cette pauvre corneille que j'ai sauvée des serres de l'aigle?...

COCOLI.

Ah! c'était la corneille!... En effet, j'ai aperçu... Et tenez, la voici! (Musique.)

(La corneille paraît sur le haut d'un buisson; elle se transforme aussitôt en une jolie fée.)

LA FÉE.

AIR d'Orphée et les Sirènes. (Tableaux vivants.)

Oui, cette pauvre corneille,
C'est moi,
Qui me souviens et qui veille
Sur toi!

LE PRINCE.

Quoi! cette pauvre corneille...

LA FÉE.

C'est moi,
Qui me souviens et qui veille
Sur toi!

(La musique continue.)

Je te devais la vie, Avenant, et la reconnaissance me commandait de te venir en aide... Tu peux compter, à tout jamais, sur ma protection. (Le prince s'incline devant la fée.) Bientôt tu seras exposé à de nouveaux dangers. (Le prince relève fièrement la tête.) Je veux te faire don d'une épée.

LE PRINCE.

Une épée?

LA FÉE.

Elle t'aidera à repousser les monstres que tu auras à combattre, et à échapper aux enchantemens qu'on te prépare.

LE PRINCE.

Je l'accepterai de grand cœur.

LA FÉE.

Attends! (D'un coup de baguette, elle fait apparaître une foule de petits forgerons armés de gros marteaux; les uns traînent une enclume, les autres une petite forge. — La fée s'adresse au plus petit des forgerons.) Tope-Dur, tu vas aller arracher, avec tes tenailles, une dent d'acier au géant Galifron.

(Tope-Dur s'incline et sort.)

LE PRINCE.

Et c'est avec cette dent qu'ils vont me forger une épée?

COCOLI.

Elle sera d'un acier mordant cette épée...

(Tope-Dur revient avec une énorme incisive qu'il montre à la fée.)

LA FÉE.

A l'œuvre!

(Les petits forgerons font rougir la dent dans la forge et se mettent à la façonner sur l'enclume, en chantant le chœur. — La dent est bientôt transformée en une épée brillante.)

CHOEUR PENDANT LE TRAVAIL.

AIR du Maçon.

Forgerons,
Gais lurons,
Du cœur et travaillons!
Que la dent
Du géant
Se transforme à l'instant!
Forgerons, gais lurons,
Travaillons!

LA FÉE, donnant l'épée au prince.

A mes douleurs sensible,
Hier, tu me sauvais;
Cette épée invincible
Doit payer tes bienfaits.

LE PRINCE, brandissant l'épée.

Jusqu'au jour que j'appelle,
Cet acier sans pareil
Pour l'honneur de ma belle
Doit briller au soleil!

(Il s'incline devant la fée, qui lui fait un signe gracieux et va rejoindre ses forgerons.)

Partons, Cocoli... allons chercher le crâne de mon ennemi pour le déposer aux pieds de la belle Rosalinde.

COCOLI.

Vous avez raison... ne perdons pas la tête.

(Ils sortent. — Les petits forgerons emportent la forge. — Quant à l'enclume, la fée l'a touchée de sa baguette, et elle s'est transformée en un joli petit char, dans lequel elle monte. — Les petits forgerons traînent le char et emmènent la fée. — On voit, au fond, le prince et Cocoli qui portent la tête du géant Galifron.)

QUATRIÈME TABLEAU. — LE LAC DES SORCIÈRES.

Personnages.	*Acteurs.*
Le Prince AVENANT	MM. Gabriel.
COCOLI	C. Potier.
PHÉGOR, le démon de la nuit	Humbert.
Un Coq	Henri.
MAC-FRÉGA, sorcières	A. Albert.
ARCANE, sorcières	E. Potonnier.
LA FÉE DU DÉSERT	Mlle D'Harville.
Un Serpent de feu, Une Écrevisse, Démons.	

Sur les bords d'un lac, on voit l'entrée d'une grotte d'un aspect sinistre. — Il fait nuit.

SCÈNE I.

MAC-FRÉGA, puis ARCANE, puis LA FÉE DU DÉSERT.

MAC-FRÉGA, entrant de gauche.

Sur les bords du lac Bleu, à l'entrée de la grotte des Fées... c'est bien ici... Attendons!

ARCANE, entrant de l'autre côté.

Sur les bords du lac Bleu, à l'entrée de la grotte des Fées... m'y voici... attendons.

(Elle se couche à terre sur le bord du lac.)

MAC-FRÉGA, qui a écouté, puis regardé Arcane.

Est-ce toi, ma sœur?...

ARCANE, de même.

Est-ce Mac-Fréga qui me parle?...

MAC-FRÉGA.

D'où viens-tu... et quel dessein t'amène sur ce sombre rivage?

ARCANE.

J'étais encore, il y a quelques heures... dans le pays des Scandinaves... où règne Odin... Je m'étais endormie près de la fontaine d'Urda (la fontaine de prescience)... Lorsque Fialar, le coq aux couleurs de feu, qu'on adore en Islande, m'a réveillée par son chant matinal et m'a ordonné, au nom de la fée du Désert, de me rendre en ces lieux. Fialar m'a transportée ici, et me voilà... Et toi, Mac-Fréga, d'où viens-tu et quel dessein t'amène?

MAC-FRÉGA.

J'arrive du pied de l'Etna, sur le dos du Serpent de feu, pour satisfaire comme toi aux ordres de Walla l'enchanteresse... surnommée la fée du Désert... Quand elle commande, il faut obéir!

ARCANE.

Sais-tu ce qu'elle commande?

MAC-FRÉGA.

Je l'ignore... Mais elle va venir... attendons.

ARCANE.

Attendons! (Musique au dehors.)

MAC-FRÉGA.

N'as-tu pas entendu le cri de la chouette?

ARCANE.

J'ai cru l'entendre.

MAC-FRÉGA.

N'as-tu pas entendu siffler les vipères du lac Bleu?

ARCANE.

Oui, je les ai entendues.

MAC-FRÉGA, qui a été regarder à gauche.

Je ne m'abuse pas... Voici la reine!

LA FÉE DU DÉSERT, passant au milieu.

Mac-Fréga, Arcane, vous êtes exactes : c'est bien. Écoutez! un homme m'a privé de mon serviteur le plus fidèle... Azaïm est tombé sous les coups d'un misérable.

ARCANE et MAC-FRÉGA.

Azaïm!...

LA FÉE DU DÉSERT.

Son meurtrier doit tenter aujourd'hui de pénétrer dans la grotte des Fées.

MAC-FRÉGA.

La grotte est bien gardée...

ARCANE.

Malheur à lui s'il ose en approcher!

LA FÉE DU DÉSERT.

Cet homme est doué de l'audace qui fait entreprendre et de l'adresse qui fait triompher... Il a déjà vaincu Galifron le géant, et il pénétrera dans cette grotte, si vous ne me venez en aide.

ARCANE.

Commande...

MAC-FRÉGA.

Nous sommes tes esclaves.

LA FÉE DU DÉSERT.

Je la confie à votre garde... Que les monstres soumis à votre puissance soient excités par vous... N'oubliez pas que vous seriez livrées aux plus affreux supplices si un mortel parvenait à dérober une seule goutte de cette eau de beauté réservée aux divinités seules.

MAC-FRÉGA.

Et nous sera-t-il toujours permis de puiser, à l'entrée de la grotte, l'eau qui enlaidit?

LA FÉE.

Celle-là... je vous l'abandonne...

MAC-FRÉGA.

Je vais réveiller le Serpent de feu et avertir Phégor, le démon de la nuit.

ARCANE.

J'ai près de moi Fialar, le coq d'Islande... Fialar peut nous servir... et je vais exciter contre ton ennemi les reptiles et les vipères du lac Bleu...

LA FÉE.

Partez donc, et que tous les efforts humains viennent se briser contre votre pouvoir infernal!

(Les sorcières s'inclinent et sortent par la gauche.)

SCÈNE II.

LA FÉE DU DÉSERT, seule.

D'où vient qu'en ordonnant la mort de cet homme... je sens la compassion pénétrer dans mon âme?... Pourquoi cette pitié... que je ne puis m'expliquer? Tant de courage, tant d'amour!... Elle est heureuse cette Rosalinde!... Et c'est pour elle que j'épargnerais ce jeune prince! Non! non!... qu'il meure!... qu'il trouve ici la punition de sa folle témérité!... (Un son de trompe au dehors.) Ce signe n'annonce qu'il touche au bord du lac...

MAC-FRÉGA.

Le voici!...

LA FÉE DU DÉSERT.

Agissez donc! (Elle sort par la droite.)

SCÈNE III.

MAC-FRÉGA, puis LE PRINCE et des MONSTRES de toute forme et de différentes natures.

MAC-FRÉGA.

Puisons d'abord dans ce vase cette eau de laideur pour ma toilette... Grâce à elle, mes traits deviendront si hideux que je serai un objet d'envie pour mes compagnes, quand viendra le jour du sabbat! (Indiquant la grotte à droite.) Là... cette eau de beauté tant enviée sur terre... ici... l'eau qui enlaidit et qui convient aux démons et aux sorcières... Je préfère celle-ci. (Elle emplit un vase. — On entend au dehors un cliquetis d'épées.) La lutte est engagée... allons prévenir Phégor.

(Elle sort. — On entend au dehors un chœur de démons.)

CHOEUR DE DÉMONS.

Des gouffres profonds
Accourons sur terre.
Mort au téméraire!
Victoire aux démons!

(Paraît le prince dans une barque, et luttant contre des monstres horribles.)

LE PRINCE, combattant.

AIR de M. Pilati.

Devant cette épée invincible
Reculez tous, tremblez d'effroi...
A mes efforts tout est possible!
Fuyez, reculez devant moi...

(C'est en vain que les démons veulent croiser le fer avec le prince, ils sont obligés de subir les effets de l'épée enchantée. — Le prince leur porte des coups terribles.)

REPRISE DU CHOEUR.

(Phégor, le démon de la nuit, plane dans les airs, puis vient fondre sur Avenant; mais devant l'épée redoutable il faut fuir comme les autres. — Le Serpent de feu sort alors de la grotte; il veut ramper vers le prince, qui lui présente l'arme magique. — Le serpent se tord et est obligé de fuir.)

AVENANT.

Ils fuient... et voici l'entrée de la grotte!... Merci, ma bonne épée, merci!...

(La barque entre d'elle-même dans la grotte.)

SCÈNE IV.

COCOLI, gardé à vue par FIALAR, LE COQ D'ISLANDE.

(Ils entrent par la gauche.)

COCOLI, au coq.

Par grâce! par pitié, coq!... un moment de répit... Je vous jure que je n'ai pas l'intention de m'échapper; je cherche le prince, mon maître, voilà tout. (A part.) Voici une position ridicule! je m'étais endormi sous un arbre, à trois cents portées d'arbalète de ce lieu sauvage, je dormais d'une façon bruyante et voluptueuse... lorsqu'un chant aigu, un effroyable coricoco, vint me ré-

veiller. (Le coq chante.) « Écoute, me dit ce coq » phénoménal, avec cette voix qui n'appartient » qu'à cette volaille, ma poule a abandonné cet » œuf... » (Il montre un gros œuf qu'il tire de son pourpoint.) « Tu vas le couver. » Moi, un homme, une créature intelligente, faire un pareil métier!... passer à l'état de couveur!... J'allais l'envoyer pondre... lorsqu'un coup de bec violent m'apprit à qui j'avais affaire. (Le coq se rapproche de lui comme pour le surveiller.) Soyez tranquille, coq, je couve... (A part.) Cet animal n'est pas ce qu'il paraît... cet éperon menaçant, ce coup d'œil féroce!... Ah! si j'avais l'épée enchantée... comme je ferais taire son bec!... Être l'esclave d'un coq... Oh! j'en rougis!... Mais quand il me regarde, il me donne la chair de poule! (Poussant un cri.) Oh!... aïe!.. qu'est-ce que je sens là?... Un petit poulet!... l'œuf est couvé! je l'ai couvé!... (Le coq bat des ailes.) Tenez, coq, ma tâche est remplie... voici votre héritier, *ergo*, laissez-moi en paix. (Il met le poulet, sur le dos du coq, qui s'éloigne en chantant. — Le reconduisant.) Vous êtes content, coq? et moi aussi... (Revenant.) Enfin, je suis libre... et me voici arrivé sans trop d'encombres à l'entrée de cette terrible grotte. Sans doute, mon maître s'est engagé sous ces voûtes; grâce à l'épée de la fée Mirza, les enchantements ont cessé... Je ne ferai pas la folie de chercher à le suivre dans ce local... je l'attendrai ici. D'ailleurs, cette eau qui baigne l'entrée doit avoir la même vertu ou à peu de chose près... A tout basard, je me suis muni d'une fiole... (Il montre un petit flacon.) que je vais emplir... Si je me frottais le visage avec ce liquide... Non pas, je deviendrais trop joli... mon maître ne me reconnaîtrait plus! Emplissons la fiole. Il n'y a pas de danger, allons... quelques gouttes de cette eau vaudront un trésor. (Il puise à l'entrée de la grotte.) La voilà pleine, je tiens la beauté dans ma main! A moi désormais les conquêtes, les femmes, une foule de femmes! (Une énorme écrevisse se dresse derrière lui et le saisit par les épaules.) Qu'y a-t-il? Serait-ce déjà?... (Il se retourne.) Horreur! une écrevisse! Que me voulez-vous, crustacé?... Auriez-vous la prétention de m'entraîner dans un buisson de vos pareilles?... Écrevisse, finissons, j'ai affaire dans cette grotte... (L'écrevisse l'entraîne du côté opposé.) Allons, bon! vous reculez au lieu d'avancer... Assez, lâchez-moi!... vous me pincez, affreux hors-d'œuvre, que vous êtes... Laissez-moi! laissez-moi!... (Ils disparaissent.)

CINQUIÈME TABLEAU. — LA GROTTE DES FÉES.

Personnages.	*Acteurs.*
LE PRINCE AVENANT	M. GABRIEL.
LA NYMPHE DU LAC BLEU	Mlle AUGER.
NYMPHES, PETITS GÉNIES, DAUPHINS.	

On aperçoit dans le lointain la barque du prince, qui vient d'entrer dans la grotte et s'avance peu à peu.

LE PRINCE.

AIR de Nabucco.

Reine de ces lieux,
Nymphe si belle,
Je t'appelle!
Nymphe, parais à mes yeux.
Reine de ces lieux,
Nymphe si belle,
Viens, je t'appelle,
Viens sauver un amant malheureux!

(La musique continue jusqu'à la fin de l'acte. — Après l'invocation d'Avenant, on voit sortir de l'onde, à gauche, une jeune Nymphe qui vient prendre des mains d'Avenant le flacon de cristal qu'il a apporté, et l'emplit de l'eau de beauté. — La Nymphe de la grotte paraît à droite, sur le devant, assise dans une coquille, et entourée de Naïades.— Elle se lève et s'adresse au prince.)

LA NYMPHE, à Avenant.

Prince, reçois cette eau de beauté pour prix de ton courage. . Tu as sauvé les jours de Mirza, ma sœur chérie; je veux faire plus encore... Pour accomplir ta dernière épreuve, il te faut parvenir jusqu'aux régions célestes... Je puis t'y transporter... J'ordonne qu'une trombe d'eau te soulève et te fasse toucher aux astres. A moi, dauphins, génies des plaines liquides... Obéissez à votre reine!...

(Elle étend sa baguette de corail. — La barque dans laquelle se trouvait le prince se transforme aussitôt en une coquille de nacre. — Des dauphins apparaissent, et, faisant jaillir l'eau de leurs narines, ils forment une trombe d'eau qui enlève le prince dans les airs. — Des Nymphes, sur des animaux aquatiques, des dauphins, des cygnes, etc., sortent des eaux pour assister à ce spectacle.)

ACTE DEUXIÈME.

SIXIÈME TABLEAU. — DANS LE SOLEIL.

Personnages.	*Acteurs.*
PHOEBUS XIV	MM. MOESSARD.
AVENANT	GABRIEL.
LE DOCTEUR IGNIS	PERRIN.
LE GRAND MÉRIDIEN	VISSOT.
UN HABITANT DU SOLEIL	NÉRAUT.
INCANDESCENTE, fille du docteur Ignis	Mlle H. DAROUX.
LA LUNE, ÉTOILES, HABITANS DU SOLEIL, GARDES.	

Le théâtre représente l'intérieur de cet astre. — Au fond, des volcans, des minéraux, des arbres et des plantes d'une nature particulière. — Des ananas, des tournesols immenses s'élancent des bords d'un torrent qui roule des eaux d'or. — A gauche, la demeure du docteur Ignis, petite maison construite de minéraux brillans. — Devant la demeure est un banc, sur lequel le prince Avenant est étendu.

SCENE I.

LE PRINCE, INCANDESCENTE, IGNIS, HABITANS DU SOLEIL.

(Au lever du rideau, des habitans du soleil sont rassemblés devant la demeure du docteur Ignis, et considèrent avec curiosité le prince Avenant, évanoui sur le banc.)

IGNIS.

Oui, enfans du soleil, la terre est habitée!.. et l'espèce d'animal que vous voyez là n'est autre qu'un des habitans de ce globe sublunaire... C'est la dernière trombe d'eau pompée par notre astre qui l'a déposé sur ces rives. Voilà qui va bien désorienter notre Académie des sciences, qui prétendait que la terre n'était habitée que par des singes... Certes, l'animal que voici n'est pas beau, mais ce n'est ni un mandrille, ni un sapajou.

INCANDESCENTE.

Moi! je le trouve très gentil.

IGNIS.

Ma fille Incandescente le trouve gentil.

TOUTES LES FEMMES.

Et moi aussi! et moi aussi!

UN HABITANT.

Il semble respirer plus à l'aise.

IGNIS.

Grâce à mes connaissances physiques, j'ai établi autour de lui une température éthérée qui lui permet de vivre à trente-quatre millions cinq cent mille lieues de sa terre natale. Avant cinq minutes, je suis sûr qu'il ouvrira l'œil, et j'espère habituer ses poumons à notre chaud climat.

INCANDESCENTE.

Mon père!... il vient d'ouvrir l'œil gauche... Quel bonheur!

IGNIS, avec importance.

Si l'œil gauche est ouvert, l'œil droit ne tardera pas à imiter son partner.

L'HABITANT.

L'œil droit vient de s'ouvrir aussi!

IGNIS.

C'était prévu.

INCANDESCENTE.

Il se frotte le nez!

IGNIS.

C'est bon signe.

INCANDESCENTE.

Il bâille.

IGNIS.

Ça va être amusant! Nous allons jouir de sa stupéfaction.

CHOEUR.

AIR de Calypso. — Ecoutons, près d'eux.

Oui, c'est merveilleux!
Tout se réalise,
Déja, la surprise
Se peint dans ses yeux. } *Bis.*

(La musique continue.)

LE PRINCE.

Où suis-je?... et que vois-je?

TOUS.

Il a parlé!

LE PRINCE.

Sapristi, qu'il fait chaud!... Ouf! ouvrez les fenêtres... Etres bizarres qui m'entourez, ne pourriez-vous me procurer un peu d'air?

IGNIS, avec étonnement.

Il possède la langue du soleil!... Il a la même langue que nous.

LE PRINCE.

Qui êtes-vous, jeunes filles peu vêtues?... Sapristi, qu'il fait chaud! (Les jeunes filles l'éventent.) Ah! que c'est bon... Ah! ça fait du bien.

IGNIS.

O bonheur! il respire!... il parle!... Je veux, aujourd'hui même le présenter à Sa Majesté, de peur qu'il n'expire avant ce soir.

LE PRINCE, aux femmes.

Aimables étrangères, pourriez-vous, tout en

continuant l'exercice très agréable de vos éventails... dissiper le brouillard qui obscurcit mon intelligence, et me dire quelle est cette chaude province?

INCANDESCENTE.

Vous l'ignorez ?

LE PRINCE.

Si je ne l'ignorais... je m'abstiendrais, par une température pareille, de vous formuler la plus légère demande.

IGNIS.

Jeune étranger... vous êtes dans le soleil.

LE PRINCE, faisant un bond qui effraie tout le monde.

Le soleil!... J'habite le soleil!... Et je ne suis pas rôti, consumé, carbonisé!

IGNIS.

Grâce à moi, vous n'avez été que légèrement roussi... Un petit coup de feu, voilà tout!

LE PRINCE.

Grâce à vous, charmant vieillard!... Ah! dites-moi votre nom, que je le grave sur mes tablettes.

IGNIS.

Je suis le docteur Ignis, premier médecin ordinaire du grand Phœbus XIV, notre roi.

LE PRINCE.

Phœbus XIV!

IGNIS.

Je traite avec succès toutes les inflammations et combustions spontanées.

LE PRINCE.

Avec un climat comme celui-ci, vous ne devez pas manquer de malades?

IGNIS.

Au moyen d'une friction de ma pommade polaire, j'ai procuré à votre corps une fraîcheur qui vous permet de braver pendant quelques heures l'atmosphère de notre contrée... Ajoutez qu'heureusement pour vous, nous sommes en plein cœur de l'hiver, et que le thermomètre ne marque que douze cents degrés aujourd'hui.

LE PRINCE.

Rien que cela!

IGNIS.

Aussi, nous grelottions un peu ce matin.

LE PRINCE.

Frileux!... Quant à moi, je ne vous le cache pas, je cuis, je bous... et, sans cette charmante indigène... ou plutôt oxygène... qui me donne un peu d'air... J'aime beaucoup son air...

IGNIS.

C'est ma fille Incandescente.

LE PRINCE, fixant Incandescente.

Je vous en fais mon compliment... Ses regards sont pleins de feu... ses prunelles sont incendiaires... Ça brûle, ça brûle!

INCANDESCENTE.

Comme on dit de jolies choses sur la terre!

LE PRINCE.

Oh! ce qu'on y dit est bien mélangé, allez!...

IGNIS.

Jeune étranger, quel effet produisons-nous sur vous?

TOUS, s'approchant.

Ah! oui!

LE PRINCE.

Mais... un effet très agréable!... je vous aurais cru d'un caractère bouillant; et, au contraire, vous avez l'air d'être tous d'une excellente pâte.

(Ignis rit avec bonhomie. — Tous les hommes l'imitent.)

IGNIS.

D'une excellente pâte... vous l'avez dit... Nous suivons l'exemple de notre monarque, le grand Phœbus XIV.

LE PRINCE.

Phœbus ou le soleil, c'est la même chose.

IGNIS.

Absolument... mais Phœbus est plus poétique, et nous disons Phœbus.

LE PRINCE.

Sur terre, le soleil a toujours passé pour un être bienfaisant.

IGNIS.

Très chaud... à l'endroit de la bienfaisance.

LE PRINCE.

Je suis d'autant plus flatté de cette heureuse nature, que j'ai une demande fort risquée à lui faire.

IGNIS.

Vous pouvez la risquer... Vous serez présenté au roi aujourd'hui même.

LE PRINCE.

Que de reconnaissance!

IGNIS.

Sa Majesté aime beaucoup les curiosités.

LE PRINCE.

C'est très flatteur pour moi!

IGNIS.

Dès qu'il paraîtra, il faudra lui tourner le dos.

LE PRINCE.

Comment!... lui tourner le dos... Une posture aussi inconvenante!...

IGNIS.

C'est l'étiquette!

LE PRINCE.

Se présenter ainsi devant le soleil!... Ah! si c'était la lune!

IGNIS.

Cette position est indispensable... Il est défendu de regarder le soleil en face.

LE PRINCE.

Ah! c'est vrai, je l'avais oublié.

IGNIS.

Moi, je jouis de ce droit glorieux; Sa Majesté m'ayant fait l'honneur de me décorer de l'ordre

des Lunettes bleues. Quant à la Lune, dont vous parliez tout à l'heure, c'est aujourd'hui que, selon les lois immuables des puissances célestes, elle doit se rencontrer officiellement avec son mari, et l'embrasser en présence de tous les astres.

LE PRINCE.

L'embrasser !... Comment cela ?...

INCANDESCENTE, le tirant à part, ainsi qu'Ignis.

Mais oui !... vous ne savez donc pas ?

LE PRINCE.

Quoi donc ?

INCANDESCENTE, avec mystère.

Phœbus et la Lune faisaient très mauvais ménage... et ils se sont séparés de disques, de corps, et de biens.

LE PRINCE.

Ah bah !

IGNIS.

Sans doute... C'est depuis cette époque, qu'à l'heure où l'un se couche, l'autre se lève... quand l'un arrive, l'autre part... de manière à n'être jamais une seule minute ensemble.

LE PRINCE.

Cependant vous disiez qu'ils allaient s'embrasser ?

IGNIS.

Simple affaire de décorum. Le tribunal céleste de première instance a exigé cette formalité pénible, qui, du reste, ne se renouvelle qu'une ou deux fois par an, tout au plus.

INCANDESCENTE.

La Lune se montre même très méchante pour son mari, dans ces rencontres-là.

LE PRINCE.

Vraiment ?

INCANDESCENTE.

Par vengeance, la rusée s'y prend si bien, que Phœbus, masqué par elle, perd pour un moment, aux yeux de l'univers, tout cet éclat dont il est si fier... En un mot, elle se donne le plaisir de l'éclipser !

LE PRINCE.

J'y suis !... de là viennent les éclipses.

IGNIS.

Précisément... Ce qui rend le roi de très fâcheuse humeur. Ajoutez que, ce jour-là, il est forcé de faire disparaître sa favorite.

LE PRINCE.

Ah ! ah !... Et quelle est cette favorite ?

INCANDESCENTE, avec mystère.

C'est la comète !

LE PRINCE.

Ah ! la maîtresse du roi est une comète !

IGNIS.

C'est d'elle que dépendent les faveurs ou les disgrâces... Aussi on fait queue chez elle.

LE PRINCE.

Je crois bien.

INCANDESCENTE.

Chut !

IGNIS.

Chut !

LE PRINCE.

Chut !

INCANDESCENTE.

Le jour de la fête de l'éclipse, il est défendu de parler comète, sous peine d'être condamné au supplice de la glace.

LE PRINCE.

Qu'est-ce que cela ?

IGNIS.

C'est un grand trou, où l'on fait geler ceux qui déplaisent à Sa Majesté.

LE PRINCE.

Ah bah !... c'est singulier !... Chez nous, on a le supplice du feu... on vous brûle à petit feu.

IGNIS.

Oh ! c'est très bizarre... Chez nous, on vous gèle à petite glace... Mais je m'oublie auprès de vous ; le roi m'attend. Ma fille Incandescente va vous tenir compagnie, et vous éventer jusqu'à mon retour. C'est que, voyez-vous, je serais désolé si vous ne pouviez pas vivre au moins jusqu'à l'arrivée du roi.

LE PRINCE.

J'en serais plus mortifié que vous.

IGNIS.

D'autant qu'il ne faut pas nous abuser... ça ne peut pas aller long-temps comme ça.

LE PRINCE.

Vous croyez que ça ne peut pas aller long-temps ?

IGNIS.

Mais rassurez-vous ; en cas de malheur, nous vous conserverons avec soin dans la grande salle de l'Académie des sciences.

LE PRINCE.

Je désire ne pas vous comprendre.

IGNIS.

Nous avons là de grands bocaux... des bocaux magnifiques.

LE PRINCE, avec force.

Assez... Horreur !...

INCANDESCENTE.

Taisez-vous donc, papa... C'est maladroit de lui dire de ces choses-là... Voyez comme il se pâme.

(Elle l'évente.)

LE PRINCE.

J'ai besoin de m'asseoir. (On le fait asseoir.)

IGNIS.

Frottez-le de ma pommade polaire...

LE PRINCE.

Vieux savant, ne m'approchez plus. Vous me donnez sur les nerfs.

INCANDESCENTE.

Partez, papa, je vais le calmer.

IGNIS.

C'est cela, ma fille, calme-le... (Aux habitans.) Et vous, rayons, mes amis, courons entourer le roi... Que le grand Phœbus soit entouré de ses rayons. (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE II.

LE PRINCE, INCANDESCENTE.

INCANDESCENTE, au prince.

Est-ce que ça ne ne va pas mieux?

LE PRINCE.

Ça va même plus mal.

INCANDESCENTE.

Ce que t'a dit mon pére t'inquiéte ?

LE PRINCE.

Mais oui, un peu.

INCANDESCENTE.

Il a voulu t'effrayer. Papa aime quelquefois à plaisanter.

LE PRINCE.

Ses plaisanteries sur les grands bocaux ne sont pas de bon goût.

INCANDESCENTE.

Que veux-tu ?... mon pére n'est qu'un savant.

LE PRINCE.

Il est assez laid pour ça.

INCANDESCENTE.

Oublie-le, et regarde-moi.

LE PRINCE.

J'aime infiniment mieux cela.

INCANDESCENTE.

Je te plais donc ?

LE PRINCE, froidement.

Je vous trouve excessivement jolie.

INCANDESCENTE.

Quel bonheur!... Toi, tu me plais beaucoup! et pour te le prouver... (Elle regarde si personne ne peut voir.) je vais te ravir un baiser.

LE PRINCE.

Comment!... vous oseriez?...

INCANDESCENTE, joignant les mains.

Oh ! je t'en prie... un seul... un tout petit..

LE PRINCE.

Mais cela va trop loin!... Les mœurs de votre pays sont d'une exagération...

INCANDESCENTE.

Oh ! que tu es glacial !

LE PRINCE.

Je ne vous adresserai pas le même reproche. Il paraît que, chez vous, c'est l'effet du climat.

INCANDESCENTE.

Vous n'aimez donc pas, sur terre ?

LE PRINCE.

Mais si... on y aime beaucoup et souvent.

INCANDESCENTE.

Une femme avait su t'y plaire, peut-être ?...

LE PRINCE.

Oh! oui!...

INCANDESCENTE.

Et tu l'aimais ?

LE PRINCE.

Avec ardeur !

INCANDESCENTE.

Je la déteste!

LE PRINCE.

Pourquoi cela ?

INCANDESCENTE.

Parceque je t'aime...Mais te voilà à trente-cinq millions de lieues d'elle... je ne la crains plus, et tu vas m'aimer à sa place...

LE PRINCE.

Permettez...

INCANDESCENTE.

Écoute... mon père posséde beaucoup de biens au soleil...

LE PRINCE.

Où voulez-vous en venir ?

INCANDESCENTE.

Je veux t'épouser.

LE PRINCE.

M'épouser !

INCANDESCENTE.

Dés demain, si tu y consens, nous nous léverons de grand matin...

LE PRINCE.

Pour quoi faire?

INCANDESCENTE.

Eh bien! pour nous marier.

LE PRINCE.

Je ne vois pas la nécessité de se lever si tôt pour cela...

INCANDESCENTE.

C'est indispensable... On se léve de grand matin, avant le jour... on étend la main vers les deux premiers rayons que l'on aperçoit, on les prend pour témoins... et l'on est marié...

LE PRINCE.

Sans plus de cérémonies ?

INCANDESCENTE.

Oh! je voudrais déjà être à demain...

LE PRINCE.

Pourquoi ?

INCANDESCENTE, lui parlant à l'oreille.

Pour avoir le droit de t'embrasser... (Elle l'embrasse vivement.)

LE PRINCE.

Que faites-vous, vierge du soleil?...Vous m'incendiez... vos yeux sont deux tisons... je ne dois pas vous écouter plus long-temps... Quelle terre de feu !

INCANDESCENTE.

Ta pudeur m'enchante, et je t'en aime davantage.

LE PRINCE.

Entendons-nous... moi aussi, j'aime... et, au

risque de déchirer votre cœur... il faut vous avouer que j'aime antérieurement... que j'aime ci-dessous... en bas... sur ma modeste terre...

INCANDESCENTE, le câlinant.

Quand tu aimerais un peu ci-dessus... un peu en haut... où serait le mal ?...

LE PRINCE, à part.

Elle est par trop inflammable.

INCANDESCENTE.

Voyons, monsieur, déposez un petit baiser... là... sur mon épaule...

LE PRINCE, à part.

O Rosalinde !... on ne m'avait pas parlé de ces épreuves-là... C'est qu'elle est à croquer... son épaule !

INCANDESCENTE.

J'attends...

LE PRINCE.

Je ne puis pourtant pas laisser, dans le soleil, une opinion trop défavorable de la galanterie terrestre...

INCANDESCENTE.

Eh bien ?...

LE PRINCE.

Allons !... (Il l'embrasse.) Dieu ! que c'est chaud !

INCANDESCENTE.

AIR de l'auberge de Bagnères.

J'en ris... Ah ! quel original !
Et quelle espèce singulière. (*Bis.*)
Pour un baiser, ciel ! que de mal !

LE PRINCE.

Un baiser ! permettez, ma chère; (*Bis.*)
Ici, ce mot vient déguiser
Un effet d'une autre nature...
Chez vous ce qu'on nomme un baiser,
Chez nous s'appelle une brûlure. (*Bis.*)

INCANDESCENTE.

Tu t'y accoutumeras... Maintenant, nous voilà fiancés.

LE PRINCE.

Comment, fiancés ?

INCANDESCENTE.

Oui, chez nous, cela se pratique ainsi... Dès ce moment, ne te gêne pas .. fais ici comme chez toi... Je suis à toi, tu es à moi... Si tu veux m'embrasser encore, tu en as le droit ; si je veux t'embrasser, j'en ai le droit aussi. Veux-tu boire, manger ?... veux-tu te reposer, dormir ?... parle.

LE PRINCE.

Je vous arrête... Si vous pouviez m'offrir quelques fruits, je ne ferais pas de façons.

INCANDESCENTE.

C'est facile... voici un pommier !

(Elle va à droite cueillir une pomme.)

LE PRINCE.

Oh ! oui, une pomme pour me désaltérer... Qu'elle soit grise ou du Canada, peu m'importe, je la croquerai avec passion !

INCANDESCENTE.

Tenez, voici.

LE PRINCE.

Grand merci !... Mais qu'est-ce que cela ?... des pommes cuites !...

INCANDESCENTE.

Je vous les offre telles que l'arbre les produit.

LE PRINCE.

Elles viennent toutes cuites ?

INCANDESCENTE.

Sans doute, comme les autres fruits.

LE PRINCE.

Je vous rends grâce !... Mais alors vos poules, si vous en avez, ne doivent pondre que des œufs durs.

INCANDESCENTE.

Certainement... Est-ce que cela peut être autrement ?

LE PRINCE, à part.

Ils ignorent l'œuf à la coque. (Haut.) Mais vous vivez dans une cuisson perpétuelle... Ce n'est pas un pays, c'est un four !

INCANDESCENTE.

Silence ! voici le roi !... Retournons-nous.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PHOEBUS XIV, LE DOCTEUR IGNIS, LE GRAND MÉRIDIEN, GARDES, PEUPLE.

(Le roi arrive précédé d'un peloton qui reste au fond. — Tous les personnages, excepté Ignis et le Méridien, tournent le dos au monarque.)

PHOEBUS, prenant le milieu.

Sujets et sujettes, rayons mâles et femelles, c'est aujourd'hui la fête de l'Éclipse... Je ne sais pas pourquoi j'appelle cela une fête, car je subis la plus déplorable des corvées... celle d'embrasser ma femme aux yeux de l'univers céleste. J'étais autrefois, vous le savez, un excellent mari ; mais la Lune, mes enfans, est devenue jalouse à un tel point, que toute cohabitation est devenue impossible... La Lune, mes amis, n'a jamais voulu comprendre que, par ma nature attractive, je suis forcé d'appeler à moi ces petites étoiles que nos savans ont surnommées les lorettes du firmament... Et puis, je me nomme Phœbus, que diantre !... je suis ardent de ma nature, excessivement ardent ! Ce serait à périr d'un ennui immortel, si je n'avais pas la consolation de me dissimuler quelquefois derrière des nuages, en compagnie d'une comète ou d'une gentille étoile...

IGNIS.

Honni soit qui mal y pense !

PHOEBUS.

C'est cela ; pensons plutôt au sujet qui m'amène. Méridien, quoi de nouveau ?

MÉRIDIEN.

Sire, il n'y a rien de nouveau dans le soleil.

PHOEBUS.

Que me disait donc le docteur ?

IGNIS.

Le grand Méridien n'est pas au courant, sire... nous avons du nouveau et du sérieux.

PHOEBUS.

Tu ne plaisantais donc pas, en me parlant d'un insecte de la terre découvert ce matin?... Où est cet insecte ?

IGNIS, poussant Avenant du côté du roi.

Sire, le voici.

PHOEBUS.

Avance.

IGNIS.

Recule.

LE PRINCE, à Ignis.

Permettez, ces deux commandemens se contrarient.

IGNIS.

Avance, en reculant.

LE PRINCE.

Parfaitement, j'y suis... (Il recule dans la direction du roi.) Suis-je près de vous, ô grand roi ?

PHOEBUS.

Tu es très bien. (A Ignis.) Mais ce n'est pas un insecte, c'est une créature. (Au prince.) Parle, jeune étranger.

LE PRINCE, tournant le dos et saluant.

Sire, je me prosterne devant vous en sens inverse des habitudes de mon pays.

PHOEBUS.

Oh ! c'est fort drôle... Comment, vous saluez en sens inverse?... Mais c'est inconvenant !... mon astre est plus ancien que ta planète... notre coutume est antérieure... il faut l'adopter.

LE PRINCE, dans la même position.

J'avoue que notre coutume est postérieure à la vôtre...

PHOEBUS.

Réponds... Quel est ton pays?

LE PRINCE.

La terre.

PHOEBUS.

Ton âge ?

LE PRINCE.

Vingt-cinq ans.

PHOEBUS.

Ton état ?

LE PRINCE.

Prince.

PHOEBUS.

Très bien. (A Méridien.) Il a beaucoup d'intelligence. Et dis-moi, jeune terrestre, quelle idée se fait-on de moi dans ton petit globe?

LE PRINCE.

Sire, je n'ose...

PHOEBUS.

Parle avec franchise, où je t'asphyxie d'un regard.

LE PRINCE.

Eh bien ! sire, puisque vous m'en priez, je parlerai franc... Sire, on prétend que vous avez des taches.

PHOEBUS.

Des taches... mais c'est fort impertinent, cela !

LE PRINCE, vivement.

Ce n'est pas moi qui prétends cela... ce sont les astronomes... des fous... des cerveaux brûlés.

PHOEBUS.

Des taches !

LE PRINCES.

Sire, ne vous enflammez pas.

PHOEBUS.

Rassure-toi... je ne m'échauffe jamais; ça ne m'est plus possible... mais je te charge de démentir ces bruits fâcheux... et si l'on continue à mal parler de moi sur terre, à ternir ma réputation, à me tacher enfin... je détourne mes rayons... et votre globe ne sera plus qu'un corps opaque... vous deviendrez la planète des lanternes... Prenez-y garde ! Mais laissons cela... Quel motif t'amène ?

LE PRINCE.

Je crains d'être indiscret.

PHOEBUS.

Je t'autorise à commettre une indiscrétion.

LE PRINCE.

Sire ! quel espoir vous faites luire à mes yeux !

PHOEBUS.

Je luis pour tout le monde... c'est mon habitude...

LE PRINCE.

Eh bien ! grand roi, sachez donc que tout mon bonheur est attaché à la possession de trois rayons de votre couronne céleste... Vous en répandez tant sur tous les mondes qui vous entourent... que trois rayons de plus ou de moins...

PHOEBUS.

Oh ! doucement, mon gaillard... il ne faut pas croire que je jette mes rayons par les fenêtres... ils appartiennent à l'univers tout entier... et j'en suis le dépositaire responsable... Cependant, pour récompenser la hardiesse de ton ascension... je veux bien t'accorder ce que tu demandes... tu auras les trois rayons... mais, pour ne pas appauvrir le trésor public, je les prendrai sur mes rayons secrets, sur ma cassette particulière... Méridien, qu'on m'apporte trois rayons.

(Méridien sort et revient presque aussitôt.)

LE PRINCE.

Grand roi, permettez-moi de bénir cette générosité royale ! (Il se retourne involontairement vers le roi, comme pour se prosterner à ses pieds; mais il tourne vivement le dos en poussant un cri.) Oh ! aïe !... je n'y vois plus !...

PHOEBUS.

La reconnaissance t'aveugle?

LE PRINCE.

Non, sire, c'est votre éblouissante Majesté !...

PHOEBUS, lui donnant une petite tape sur la joue.

Très bien ! très bien !...

LE PRINCE.

Aïe !

IGNIS, au prince.

Qu'avez-vous encore?

LE PRINCE.

Un coup de soleil; ça me cuit !

MÉRIDIEN, apportant un grand étui d'or.

Grand roi, voici les rayons demandés.

PHOEBUS.

C'est bon. (Au prince.) Animal terrestre, tu trouveras dans cet étui d'or l'objet de tes désirs... Tâche de te rendre digne de cette brillante faveur.

LE PRINCE, recevant l'étui.

Brillante est le mot.

PHOEBUS.

Méridien, ne vois-tu pas venir mon épouse? Regarde. (Ils remontent la scène.)

INCANDESCENTE, au prince.

Est-ce que vous allez partir?

LE PRINCE.

Mais oui. Je voudrais bien m'en aller...

INCANDESCENTE.

Vous ne m'aimez donc pas?

LE PRINCE.

Il fait trop chaud.

INCANDESCENTE.

Quelle froideur! (Pleurant.) Partir! c'est indigne, monsieur, après ce qui s'est passé entre nous... Mais comment allez-vous faire pour sortir d'ici?

LE PRINCE.

Pardieu! vous m'y faites songer. (Haut.) Grand roi!...

PHOBUS, redescendant.

Qu'est-ce encore?

LE PRINCE.

Je vais commettre une nouvelle indiscrétion.

PHOEBUS.

Je t'y autorise derechef.

LE PRINCE.

Sire, je grille de retourner sur terre... Par quel moyen sortirai-je d'ici?

PHOEBUS.

Ah! oui, comment sortiras-tu d'ici?... Méridien, comment l'animal terrestre sortira-t-il de mes États?

MÉRIDIEN.

Je vous dirai, sire, à quelle heure il en sortira; voilà tout.

PHOEBUS.

Et toi, savant Ignis?

IGNIS.

Sire, j'attends l'événement pour le consigner dans mes archives.

LE PRINCE.

Tout cela ne m'avance pas beaucoup.

PHOEBUS.

Oh! une idée!... Non, c'est une bêtise!... si, si, c'est spirituel!

LE PRINCE.

Parlez, grand roi! toute lumière doit venir de vous.

PHOEBUS.

Écoute... J'ai pompé, l'autre jour, dans une aspiration trop forte, une foule de grenouilles et de crapauds dont je veux me débarrasser... Depuis que cette famille de batraciens est ici, ce sont des coassemens déplorables... J'ai décidé qu'on renverrait, sous forme de pluie, ces animaux sur la terre... et si leur société ne t'est pas désagréable, je t'engage à profiter de cette caravane.

LE PRINCE.

Il faut que je parte, n'importe comment!

PHOEBUS.

Que les grenouilles te conduisent!

MÉRIDIEN.

Sire, midi va sonner!... sire, midi sonne!

(On entend douze coups de tam-tam.)

IGNIS, au fond.

Sire, votre épouse s'avance... j'aperçois son disque.

AIR : As-tu vu la lune, mon gas?

C'est madame la Lune, vraiment.

TOUS, remontant la scène.

C'est madame la Lune!

PHOEBUS, à part.

Tout au plus une ou deux fois l'an
Ma femme m'importune.
Aujourd'hui, politiquement,
Cachons-lui ma vieille rancune...
(A ses sujets.)
Prenez tous un air rayonnant;
Criez : Vive la Lune!

REPRISE EN CHOEUR.

Prenons tous un air rayonnant;
Crions : Vive la Lune!

(La Lune paraît, suivie de quatre étoiles.)

PHOEBUS.

Madame, pour satisfaire aux lois célestes, je vais vous donner l'accolade conjugale... Tâchons de bien faire les choses, et n'oublions pas que, du haut du firmament, cinq cent millions d'étoiles nous contemplent!

(La Lune s'approche du Soleil; elle penche sa tête devant le visage de Phœbus, qui se trouve masqué. — L'obscurité devient complète. — On voit entrer une foule de grenouilles qui se mettent à sauter autour du prince. — La Comète paraît dans les airs.)

LE PRINCE.

Voici mes compagnons de voyage... L'éclipse est complète... Éclipsons-nous.

(Il s'abîme sous terre avec les grenouilles.)

SEPTIÈME TABLEAU. — LA CHAMBRE D'OR.

Personnages.		*Acteurs.*
Le BARON	MM.	Nestor.
SOMBRE-ACCUEIL		Tournan.
COCOLI		C. Potier.
AVENANT		Gabriel.
ROSALINDE	Mmes	Daubrun.
EMILIO		Baron.
Seigneurs, Dames d'Honneur, Pages.		

Grande porte au fond. — Portes latérales.

SCÈNE I.

Le BARON, SOMBRE-ACCUEIL.

LE BARON, en entrant du fond, à Sombre-Accueil.

Tu me combles de joie, Sombre-Accueil, tu répands un baume sur mon cœur; redis-moi ces douces paroles.

SOMBRE-ACCUEIL.

Je vous le répéte, sire; aucune nouvelle du prince n'est parvenue au palais, et toutes les recherches qui ont été faites, sur les ordres de la belle Rosalinde, ont été sans résultat.

LE BARON.

Et c'est aujourd'hui le terme de rigueur!... Ainsi, ton avis particulier est que le prince... (Il fait un geste significatif.) Psit!... Fini!...

SOMBRE-ACCUEIL.

C'est mon avis.

LE BARON.

Sais-tu bien que sa victoire sur Galifron m'avait procuré une vénette colossale... C'était tellement incompréhensible!...

SOMBRE-ACCUEIL.

C'était bien commencé...

LE BARON.

Trop bien! heureusement que la grotte du Lac nous a délivré de ce terrible adversaire...

SOMBRE-ACCUEIL.

Devant les monstres qui en défendent l'entrée, que vouliez-vous qu'il fît?...

LE BARON.

Peuh! qu'il succombât!

SOMBRE-ACCUEIL.

Et il a succombé... Le pouvoir vous reste.

LE BARON.

Je reste au pouvoir!

SOMBRE-ACCUEIL, avec joie.

Plus d'époux pour Rosalinde!

LE BARON.

Plus de danger pour ma couronne! la voilà rivée sur mon front!

SOMBRE-ACCUEIL.

La voilà soudée à votre crâne...

LE BARON.

C'est la même idée rendue en d'autres termes... Nous avons les mêmes idées, et nous les exprimons autrement.

SOMBRE-ACCUEIL.

Voilà tout. (Musique.)

LE BARON.

Mais silence... C'est Rosalinde qui vient de ce côté... ses traits sont altérés. Réjouissons-nous de sa douleur, mais respectons-la... Chut! la voici!...

SCÈNE II.

Les Mêmes, la PRINCESSE, deux Dames d'honneur.

LE BARON, allant à elle.

Ma chère Rosalinde, ta douleur nous navre... tu nous navres... mon enfant... Tiens, il n'y a qu'une minute, là, avec Sombre-Accueil, nous nous disions: « Ah!... »

SOMBRE-ACCUEIL.

Oui!

LE BARON.

« Que n'est-il sorti triomphant de ces épreuves! Je lui aurais remis avec joie ce sceptre qui me pèse et cette couronne qui n'est pour moi qu'un lourd fardeau! »

SCÈNE III.

Les Mêmes, EMILIO, puis COCOLI.

EMILIO, entrant.

Monseigneur... un jeune gars, qui se dit frère de lait et écuyer du prince Avenant, demande à vous être présenté... ainsi qu'à ma noble maîtresse.

LA PRINCESSE, vivement.

Qu'il vienne! .. qu'on le fasse entrer!... Vite, Emilio, va!... (Emilio s'incline et sort.) L'écuyer du prince!... Quel espoir... Baron... avez-vous entendu?...

LE BARON.

Oui... certainement... très bien... (A part.) Je

frissonne. (A Sombre-Accueil.) Sombre-Accueil, un frisson me parcourt..

SOMBRE-ACCUEIL.

Vous n'avez rien à redouter.

EMILIO, annonçant.

Voici ce jeune homme...

COCOLI, entrant, sur l'air de *Malbrough s'en va-t'en guerre*; il porte une plume et une écharpe noires.

Seigneurs!... princesse!...

(Il s'incline profondément.)

LA PRINCESSE.

Vous êtes, dites-vous, l'écuyer du prince Avenant?...

COCOLI.

Je l'étais!

LE BARON.

Et vous venez nous apprendre?...

COCOLI.

Je viens vous faire part de la fin douloureuse du plus brave, du plus généreux, du plus loyal, du plus fidèle des chevaliers...

ROSALINDE, vivement.

Il a péri?...

LE BARON, de même.

Il est mort?

COCOLI.

Il doit être mort!...

SOMBRE-ACCUEIL.

Expliquez-vous.

COCOLI.

Après avoir pourfendu le géant, il s'agissait de pénétrer dans la grotte des Fées... Aux prises avec ces monstres, avec ces horribles serpens, c'était braver une mort sûre... Nous n'hésitâmes pas, nous y pénétrâmes...

LA PRINCESSE.

Vous aussi?

COCOLI.

Moi, non... J'étais pénétré de l'insuffisance de mes forces... Mais mon noble maître s'est courageusement précipité dans cet antre épouvantable, il s'est fourré dedans.

LE BARON.

Intrépide jeune homme!

COCOLI.

Le dénoûment se devine... hélas! il n'en devait pas sortir!

LE BARON.

Ah! c'est désolant! désolant!

LA PRINCESSE.

Pauvre Avenant!

COCOLI.

Je serais parti immédiatement vers le royaume des Mines-d'Or, pour apprendre à son père cette fâcheuse nouvelle... mais j'avais un dernier devoir à remplir...

LE BARON.

Un devoir... et lequel?

COCOLI.

« Prends cette topaze brûlée, m'avait dit mon prince, et, si je succombe, porte-la à la dame de mes pensées. » Il a succombé... voici la topaze brûlée. (Il présente la bague.)

LA PRINCESSE, la prenant.

Merci, cher Avenant, d'avoir pensé à moi! Je jure sur ce gage d'amour... qu'aucun chevalier ne fera jamais battre ce cœur qui t'appartenait tout entier...

LE BARON, qui fait semblant de pleurer.

C'est déchirant! déchirant!

LA PRINCESSE.

Je renonce pour toujours à cette puissance que je ne puis plus partager avec toi!

LE BARON.

Bien! bien!... j'approuve cette résolution, ô ma nièce chérie!... Et puisque tu l'exiges impérieusement... je garderai ce sceptre qui me pèse... et cette couronne qui n'est pour moi qu'un lourd fardeau.

EMILIO.

Pauvre maîtresse! (Musique.)

LE BARON.

Qu'est-ce que cela?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN SEIGNEUR, puis LE PRINCE, suivi DE PAGES, DE SEIGNEURS et DE GARDES.

LE SEIGNEUR, entrant.

Le prince Avenant!

TOUS.

Avenant!...

LE BARON.

Le prince Avenant!...

EMILIO.

Vous avez dit le prince Avenant?...

ENSEMBLE.

ROSALINDE.

Lui!...

COCOLI.

Mon maître!

SOMBRE-ACCUEIL.

Se peut-il?

LE SEIGNEUR.

Le voici!

CHOEUR.

AIR de Nabucco. (Même air qu'au finale du 1er tableau.)

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE, COCOLI, EMILIO.

Au bonheur, à l'espérance
Je sens renaître mon cœur.
Oui, c'est bien lui qui s'avance,
Plus de chagrins, de douleur.

LE BARON et SOMBRE-ACCUEIL.

O douleur! en sa présence,
Je sens défaillir mon cœur,
Oui, c'est bien lui qui s'avance,
Ah! j'étouffe de fureur!

(Tous les seigneurs entrent d'abord. — Avenant est arrivé vivement au milieu du chœur. — Il s'est arrêté au seuil de la porte, contemplant avec joie celle qu'il aime.—Il est suivi de quatre pages verts. L'un porte un flacon, un autre l'étui d'or.)

LA PRINCESSE, lui tendant la main.

Avenant!...

LE PRINCE, venant tomber à ses pieds.

Chère princesse!...

COCOLI, dans le ravissement.

C'est lui! tout entier! il ne lui manque rien!

LE BARON, à Sombre-Accueil.

Soutiens-moi, Sombre-Accueil, mes jambes s'en vont...

EMILIO.

Le baron en aura la jaunisse!

LE PRINCE, au baron.

Sire baron... (Le baron tâche de prendre une contenance ferme.) Vous m'avez dit: « Pour posséder la princesse Rosalinde, il faut m'apporter la tête du géant Galifron... » Cette tête est déposée sous le vestibule de votre palais. Vous m'avez dit: « Il faut puiser à la grotte des Fées l'eau de beauté, qu'aucun mortel n'a pu posséder encore. » Voici un flacon de cette eau merveilleuse... Enfin, vous avez ajouté: « Il faut orner le manteau de la princesse de trois rayons du soleil. » Les trois rayons demandés sont enfermés dans cet étui d'or. Ils peuvent briller de nouveau sur le manteau royal.

LA PRINCESSE.

Mais cela tient du prodige. .

LE PRINCE.

AIR: Quand aujourd'hui tout comble mes souhaits.

De l'amour seul j'ai pris conseil,
Et le destin me devient favorable,
Et j'ai ravi trois rayons au soleil,
Au combat j'ai vaincu le géant redoutable.
Du Dieu d'amour imitant la bonté,
Vous auriez pu m'éviter l'autre course;
J'ai bien long-temps cherché l'eau de beauté,
Et vous, madame, en connaissiez la source,
Vous auriez dû m'en indiquer la source.

LE BARON, avec embarras.

Prince... certainement... dans les circonstances présentes... je suis ravi!... enchanté!

EMILIO, à part, en riant.

Ça saute aux yeux!

LE BARON.

Mais vous comprenez qu'il faut que tout se passe dans les règles... Or, procédons; le géant est mort... du moment que vous apportez sa tête... le doute serait de mauvais goût... Quant à l'eau de beauté... il est de mon désir de l'éprouver... Vous dites: La voilà... Très bien... Nous choisirons un homme très laid... Sombre-Accueil, par exemple... nous le frotterons légèrement...

SOMBRE-ACCUEIL.

Oui, que cette épreuve se fasse sur mon visage, je me dévoue...

COCOLI, à part.

Oh! quelle idée me pousse!

LE BARON.

Mais vos rayons, mon jeune prince... comment aurons-nous la certitude qu'ils viennent en ligne droite du soleil?

EMILIO, à part.

Oh! le vieux sournois!

LE PRINCE

J'arrive de cet astre, sire baron, et c'est dans leurs foyers mêmes que je suis allé chercher ces rayons... D'ailleurs, ils sont contrôlés... par le grand Méridien.

LE BARON, avec dépit.

S'ils sont contrôlés par le grand Méridien, je n'ai plus rien à dire...

LE PRINCE.

Je vais ouvrir cet étui et vous serez aveuglé...

LE BARON, vivement.

Ne l'ouvrez pas... C'est fort bien, prince, il ne me reste plus alors qu'à déposer entre vos mains ce sceptre qui me pèse... et cette couronne qui n'est pour moi qu'un lourd fardeau.

(Les pages entrent à droite.)

EMILIO, à part.

Le baron fait une affreuse grimace!

LE BARON, avec rage et à demi-voix, à Sombre-Accueil.

Quant à toi, je te chasse...

SOMBRE-ACCUEIL.

Seigneur...

LE BARON.

Je te chasse honteusement... comme un conseiller perfide... comme un ministre maladroit...

SOMBRE-ACCUEIL.

Mais...

LE BARON.

Plus on est ministre, plus on doit être adroit... Vous sortirez aujourd'hui même de ce palais...

SOMBRE-ACCUEIL.

Ces épreuves étaient insurmontables, je le maintiens...

LE BARON.

Imbécile... puisqu'il les a surmontées!... Lui demander trois rayons!... trois roquets de rayons... c'était le soleil lui-même, monsieur, qu'il fallait demander sur un plat d'argent... Que je ne vous retrouve plus céans... à l'heure du couvre-feu... (A part.) Et moi, tâchons de faire bonne contenance. . (Haut.) Que tout s'apprête pour le triomphe... que les rues soient jonchées de fleurs... que les palais, les maisons montent à cheval, et que mes gardes soient illuminés... Non, c'est le contraire, que mes gardes soient illuminés et que

les maisons montent à cheval... Allons, cher prince, offrez votre bras à la future reine ; je vais vous présenter à vos futurs sujets; venez!

(Le baron sort, puis la princesse, qui s'appuie sur le bras du prince, ensuite Emilio et les seigneurs.)

SCÈNE V.

COCOLI, SOMBRE-ACCUEIL.

(Cocoli est resté au fond, il considère Sombre-Accueil.)

SOMBRE-ACCUEIL, sur le devant.

Quitter ce palais... au moment où elle va devenir la femme d'un autre!... O rage!...

COCOLI, à part.

Voilà mon homme...

SOMBRE-ACCUEIL.

Que faire?... Comment me venger d'eux?...

(Il marche avec agitation.)

COCOLI.

Deux mots, noble seigneur...

SOMBRE-ACCUEIL.

Que voulez-vous?...

COCOLI.

Tout à l'heure, quand on a parlé de l'eau de beauté... vous vous êtes écrié avec chaleur... « Ah! oui, que cette épreuve se fasse sur mon visage!...» Ce sont vos propres paroles...

SOMBRE-ACCUEIL.

Eh bien?

COCOLI.

Eh bien!... là... entre nous... je comprends ce désir... car vous êtes, en conscience, le plus laid de tous les seigneurs de la cour...

SOMBRE-ACCUEIL.

Insolent!...

COCOLI.

Ne nous fâchons pas... mes intentions sont pures... aussi pures que cette eau... que vous voyez dans ce flacon de cristal... (Il montre le flacon.) et dont je puis me défaire pour un bon prix...

SOMBRE-ACCUEIL.

Qu'est-ce que cela?...

COCOLI.

Une fiole d'eau de beauté, monseigneur... et, avec quelques frictions de cette eau, vous pouvez devenir en quelques minutes un Adonis...

SOMBRE-ACCUEIL.

Serait-il vrai?...

COCOLI.

Si je m'en défais, c'est que je me trouve suffisamment joli... j'ai une physionomie agréable... je m'en contente... Et puis, il faut tout vous dire... j'ai laissé au pays une grosse joufflue, nommée Tapotte, que j'aime follement... Oui, je veux lui acheter un manoir, en faire une châtelaine, devenir son châtelain, et, pour cela, j'ai besoin de pas mal d'argent.

SOMBRE-ACCUEIL.

Et tu m'assures que cette eau a été puisée dans la grotte des Fées?

COCOLI.

Pas précisément... mais à l'entrée de la grotte... ce qui doit absolument revenir au même...

SOMBRE-ACCUEIL, à part.

Le niais! il ignore que c'est l'eau de laideur qu'il a puisée à cet endroit!...

COCOLI, à part.

Il se consulte... Avec un physique comme ça... s'il ne profite pas de l'occasion...

SOMBRE-ACCUEIL, à lui-même.

Quelle pensée infernale!...

COCOLI, qui le regarde toujours.

Il a l'air très content...

SOMBRE-ACCUEIL, de même.

Quelle vengeance vient s'offrir à moi!...

COCOLI.

Si cela ne vous va pas... je vais aller proposer la chose à d'autres... J'ai aperçu trois ou quatre comtesses qui ont des profils en casse-noisette... elles vont tomber là-dessus, et je vais...

SOMBRE-ACCUEIL, l'arrêtant.

Attends .. je veux bien t'acheter cette eau, te la payer au poids de l'or... Mais qui m'assure que tu ne me trompes pas?...

COCOLI.

Oh! pour ça... je vous jure qu'elle est absolument semblable à celle que le prince a rapportée... même limpidité... même flacon...

SOMBRE-ACCUEIL.

Ah! les flacons sont pareils?...

COCOLI.

Absolument.

SOMBRE-ACCUEIL.

Ecoute... tu es le frère de lait du prince Avenant?

COCOLI.

Nous avons pompé le même lait.

SOMBRE-ACCUEIL.

Tu peux donc pénétrer dans les appartemens de la princesse... Tiens... (Lui montrant la porte de droite.) cette galerie conduit à son boudoir...

COCOLI.

Eh bien?

SOMBRE-ACCUEIL.

Apporte-moi le flacon de la princesse Rosalinde... mets le tien à sa place... et alors je te donne tout l'argent que tu exigeras.

COCOLI.

Prenez garde, je vous demanderai beaucoup...

SOMBRE-ACCUEIL.

Six cents écus d'or...

COCOLI.

Ça me va! je les prends...

SOMBRE-ACCUEIL.

Entre donc... profite du tumulte qui règne en ce moment dans le palais... pour opérer cet échange...

COCOLI.

Rien de plus simple... dans une seconde je suis à vous... (Il entre à droite.)

SOMBRE-ACCUEIL.

Réussira-t-il !... O Rosalinde! Rosalinde! cette beauté qui faisait mon martyre, cette beauté va disparaître... et je ne serai plus seul à souffrir... (Coup de tam-tam. — Cocoli rentre tout effaré.) Qu'est-ce que cela!.. (A Cocoli.) Que s'est-il passé?...

COCOLI.

Un malheur affreux! Je venais de déposer mon flacon sur la toilette d'or de la princesse, et je vous rapportais vivement l'autre flacon... quand mon pied s'entortille dans une draperie... je trébuche... je perds l'équilibre. le flacon glisse de mes mains, se brise à terre... et je vois couler cette eau précieuse sur les dalles de pierre, qui s'embellissent au même instant et deviennent tout à coup des dalles de porphyre...

SOMBRE-ACCUEIL.

Sot! maladroit!...

COCOLI.

Je mérite ces éloges...

SOMBRE-ACCUEIL.

Mais au moins l'autre flacon!...

COCOLI.

Intact!... bien heureusement... très intact... La princesse n'y perdra rien... il n'y a que vous et moi... moi, qui n'aurai pas vos six cents écus d'or... et vous, qui resterez affreux!

SOMBRE-ACCUEIL, à part.

Je pars... mais derrière moi... je laisse la vengeance! (Il sort par le fond.)

COCOLI.

Il a l'air très vexé... Je le conçois... Ma pauvre Tapotte!... tu ne seras pas châtelaine... (Bruit de fanfares au dehors.) Ah! ah! voici le triomphe d'Avenant qui se prépare et je ne suis pas en tenue... Courons me couvrir d'or et de soie. (Il sort.)

SCÈNE VI.

LE BARON, sortant de droite, de la chambre qui conduit au boudoir de la princesse, avec mystère.

Je viens de concevoir et d'exécuter un projet gigantesque... dont les résultats peuvent être étourdissans! Cette eau de beauté apportée par le prince... ce flacon précieux... déposé par imprudence sur la toilette de Rosalinde... je me le suis approprié... le voici! je le tiens!... Je puis donc m'en servir pour mon usage... Or, voici mon plan : une fois imbibé de cette eau, je deviens le plus beau de mon royaume... Rosalinde devient folle de moi... une dispense me permet de songer à elle... Je fais disparaître le prince par un moyen perfide, mais adroit... et je conserve alors ce sceptre qui me pèse... que dis-je! ce sceptre, l'objet de tous mes vœux, et cette couronne si légère à porter!... Tout cela est admirablement conspiré. Le temps presse... allons nous frictionner avec ce liquide de Jouvence!

AIR : Allons à Paris.

Vite, allons frotter mon visage
De cette eau!
J'entends dire, sur mon passage :
« Qu'il est beau!
» Voyez comme il a le teint rose!
» L'œil fripon!
» Il a la tournure et la pose
» D'Apollon! »
Éprise d'amour, chaque belle
Sourira;
A mon aspect, la plus rebelle
S'écriera :
« Comme il est joli!
» Qu'il est embelli!
» Rendons lui les armes,
» Cédons à ses charmes!
» Quel homme accompli!
» Ah! qu'il est joli! » (Il sort.)

HUITIÈME TABLEAU. — LE TRIOMPHE.

Personnages.		*Acteurs.*
LE BARON	MM.	NESTOR.
SOMBRE-ACCUEIL		TOURNAN.
AVENANT		GABRIEL.
COCOLI		C. POTIER.
EMILIO	Mmes	BARON.
LA FÉE DU DÉSERT		D'HARVILLE.
ROSALINDE		DAUBRUN.
BERTHE		DÉSIRÉE.

SEIGNEURS, HÉRAUTS D'ARMES, PAGES, BACCHANTES, ESCLAVES, GARDES, PEUPLE.

Le théâtre représente une ville gothique. — Au fond, une riche façade de palais. — Celui du baron s'élève à gauche. — A droite est un arc de triomphe pavoisé de fleurs et de banderolles. — Un fleuve vient baigner le quai de la place du palais. — Partout des mâts où flottent des étendards blasonnés. Tout respire un air de fête.

SCÈNE I.

SOMBRE-ACCUEIL, puis LA FÉE DU DÉSERT.

SOMBRE-ACCUEIL, sortant du palais.

Chassé!... chassé!... Allons, Zanetti, abandonne ce palais maudit, quitte ce costume et ce nom d'emprunt...

LA FÉE DU DÉSERT, paraissant tout à coup à droite.

Zanetti!

SOMBRE-ACCUEIL.

Qui m'appelle?

LA FÉE DU DÉSERT.

Moi !

SOMBRE-ACCUEIL, étonnée.

Walla !... la fée du Désert?

LA FÉE DU DÉSERT.

Oui, Walla, qui a pitié de toi et qui te vient en aide...

SOMBRE-ACCUEIL, avec amertume.

Azaïm est mort... et Walla a besoin de mes services...

LA FÉE DU DÉSERT.

Ta résignation dans le malheur m'a touchée, et je puis te rendre ce pouvoir que je t'ai ravi...

SOMBRE-ACCUEIL.

Cela se peut-il !... sur le bord de l'abîme, tu me tendrais la main !...

LA FÉE DU DÉSERT.

Je puis faire plus encore... Cette Rosalinde dont l'union s'apprête... cette Rosalinde que tu aimes...

SOMBRE-ACCUEIL.

Eh bien ?

LA FÉE DU DÉSERT.

Je puis te la livrer... à ces conditions : Veux-tu redevenir mon serviteur et mon esclave ?

SOMBRE-ACCUEIL, avec feu.

A ces conditions, je te donne tout mon sang goutte à goutte... à ces conditions, je te donne mon âme avec ma vie !... Parle... que faut-il entreprendre... qu'exiges-tu ?...

LA FÉE DU DÉSERT.

Une chose facile... Dès que la princesse sera en ton pouvoir... tu devras veiller jour et nuit sur ce trésor que tu ambitionnes... Il faut que la princesse ne puisse jamais revoir ce prince dont j'avais juré la mort...

SOMBRE-ACCUEIL.

C'est donc sur ce dernier que doit tomber ta colère ?

LA FÉE DU DÉSERT.

Non. . je ne veux plus qu'il meure... Son courage... son amour exalté... ont éveillé dans mon âme un autre sentiment que celui de la vengeance... Je ne veux plus qu'il meure...

SOMBRE-ACCUEIL.

Walla !... la fée du Désert... amoureuse d'un misérable mortel !...

LA FÉE DU DÉSERT.

A toi la princesse, à moi le prince... Mais on vient sur cette place... tout se prépare pour le triomphe d'Avenant... J'ai des ordres à te donner... Suis-moi... (Ils sortent par la gauche.)

SCÈNE II.

COCOLI, EMILIO, puis LA PRINCESSE, BERTHE, LE PRINCE, PEUPLE, PAGES, GARDES, HÉRAUTS D'ARMES, ESCLAVES, etc.

COCOLI, descendant du palais avec Emilio.

Nous triomphons enfin !... nous triomphons... Nous nous sommes donné assez de mal pour arriver là !...

EMILIO.

Savez-vous bien, maître Cocoli, qu'à vous entendre... c'est vous qu'on devrait porter en triomphe aujourd'hui !...

COCOLI.

C'est que j'ai eu ma large part de tous ces drames... Jeune page... tenez... je suis sûr que vous ne vous êtes jamais trouvé aux prises avec un coq... vous..

EMILIO, riant.

Avec un coq !...

COCOLI.

Oh ! c'est qu'il y a coq et coq... voyez-vous !... Vous n'avez jamais couvé... vous ?

EMILIO, partant d'un éclat de rire.

Comment?...

COCOLI, à part.

Imprudent !... j'allais me couvrir de ridicule...

EMILIO.

Vous disiez...

COCOLI.

Je disais que j'avais couvé plus d'une maladie durant ces terribles épreuves... (A part.) Avec de l'esprit, on se tire toujours d'affaire.

EMILIO.

Mais aujourd'hui tout s'oublie, n'est-ce pas ?... Vous voilà victorieux, la belle princesse va régner... le baron va maigrir... le premier ministre va dégringoler... tout est pour le mieux !...

COCOLI.

J'entends le son des clairons... une musique guerrière chatouille mes oreilles...

EMILIO.

C'est celle du cortége... mon devoir m'appelle auprès de la reine...

COCOLI.

Et moi, la mienne, auprès du roi !...

EMILIO.

Vive la reine !...

COCOLI.

Vive le roi !...

(Emilio rentre au palais. — Cocoli va au devant du cortége, à droite. — Le peuple envahit la place. — La princesse Rosalinde, suivie de ses pages, Emilio en tête, et de ses dames d'honneur, descend les marches. — Le cortége commence à défiler. — Deux pages ouvrent la marche, ils sont suivis de gardes, ensuite de hérauts d'armes, de pages. — La tête de Galifron est portée par quatre esclaves noirs. — Nouveaux gardes, nouveaux pages, suivis de quatre dames d'honneur de la princesse, qui portent le manteau royal sur lequel brille les trois rayons du soleil. — En passant devant le princesse, elles déposent ce manteau à ses pieds. — Une troupe de jeunes filles, habillées en bacchantes couronnées de fleurs, précèdent un cheval richement caparaçonné sur lequel se trouve le prince Avenant. — Elles jettent des roses sur son passage. — Des gardes ferment la marche.)

CHOEUR.

AIR des Jeux Olympiens.

Gloire au guerrier redoutable
Qui sut vaincre le géant...
Ah! dans ce jour mémorable,
Amis, crions... crions : Vive Avenant!

(On fait arrêter le cheval au milieu de la place; le prince en descend, et va au devant de la princesse Rosalinde, qui lui présente sa main. — Le jour a baissé peu à peu.)

LE PRINCE.

Princesse! en ce beau jour... (Se reprenant.) Pardon, je veux dire... au déclin de ce beau jour... Si ça continue, je vais être obligé de dire... dans l'obscurité de cette belle nuit.

LA PRINCESSE.

Rassurez-vous, prince... nous allons sortir de ces ténèbres. (Elle fait un signe à Emilio.)

EMILIO.

Que la ville soit illuminée à l'instant!... La reine le veut...

(Immédiatement, la place, le palais, toute la ville présentent le spectacle d'une illumination générale. — Des gondoles illuminées passent au fond. Une s'est arrêtée au milieu; c'est celle de la princesse.)

LE PRINCE.

A la bonne heure!... voilà ce qu'on peut appeler la ville des lumières!... Mais on m'a parlé d'une fête sur l'eau... permettez-moi, ô ma belle princesse! de vous conduire à votre gondole.

LA PRINCESSE.

Voici ma main.

LE PRINCE.

Je ne la quitte plus!

(Au moment où le prince et la princesse se dirigent vers le fond, le baron paraît tout à coup sur les marches du palais avec un casque dont la visière est baissée. — Il est suivi de deux esclaves qui portent des torches.)

LE BARON.

Arrêtez!

TOUS.

Le baron!

LE BARON.

Arrêtez, vous dis-je!... Ce prince que vous écrasez d'honneurs n'est qu'un chevalier félon!

LE PRINCE, avec force.

Baron!

LE BARON.

Ce prince, qui prétend avoir accompli loyalement les épreuves, a menti!

LE PRINCE, tirant vivement son épée.

Baron!

LE BARON.

Voulez-vous connaître les effets de cette eau dont la puissance est d'embellir?

LE PRINCE.

Achevez...

LE BARON.

Pour m'assurer si l'on n'abusait pas de notre confiance, j'ai voulu faire l'épreuve de cette eau... Voulez-vous savoir ce qu'elle a produit son eau de beauté?... Regardez!

(Il lève sa visière et prend deux torches.)

TOUS.

Oh!...

EMILIO.

Il est affreux!

COCOLI.

Il est abîmé!... (A part.) C'est mon eau!

LE BARON, au prince.

Qu'en dis-tu?...

LE PRINCE.

Je suis forcé d'avouer qu'on ne peut pas être plus laid.

LE BARON.

Et voilà la drogue qui était destinée à Rosalinde...

COCOLI, à part.

Elle l'échappe belle!

LE BARON.

Et voilà ce qu'on nous apporte pour de l'eau de beauté!... Peuple, je demande vengeance!...

LE PRINCE.

Peuple!... on vous trompe... l'eau que j'ai livrée a été recueillie dans la grotte des Fées... je le jure!... (Il étend la main vers le ciel.)

LE BARON.

Mensonge!... les faits sont là!... Monsieur, ce masque grotesque vous confond... vous avez détérioré une belle et noble tête... vous en répondez sur la vôtre... Sortez de mes États!... Peuple, chassez cet imposteur!... Je reste votre souverain, je vous autorise à crier encore : Vive le baron de Haute-Futaie!

EMILIO.

Non! non! crions tous : Vive le prince Avenant! vive la princesse Rosalinde!

(A ce moment, le prince est remonté vers le fond; tous les seigneurs l'entourent, l'épée nue à la main, et ils s'inclinent devant lui.)

TOUS.

Vive Avenant! vive Rosalinde!

COCOLI.

Et à bas l'usurpateur!

TOUS.

A bas l'usurpateur!

LE BARON.

Une révolte... O rage! ô désespoir! et personne pour me défendre...

SOMBRE-ACCUEIL, bas, au baron.

Attends, tu vas être vengé!

LE BARON.

Sombre-Accueil! c'est toi! mon fidèle ministre... Sauve-moi!...

SOMBRE-ACCUEIL.

Silence!

(Le tonnerre gronde. — La gondole sur laquelle se trouve la princesse s'enlève dans les airs, portée par des dragons.—Walla paraît à droite et étend la main vers le prince, qui disparaît dans les profondeurs de la terre.)

LE BARON.

Le ciel se déclare en ma faveur... A genoux, peuple, à genoux!

(Tout le monde s'incline devant le baron.—Tableau.)

NEUVIÈME TABLEAU. — LA FÉE DU DÉSERT.

Personnages.	*Acteurs.*
AVENANT	MM. GABRIEL.
UN SINGE	GREDELU.
LA FÉE DU DÉSERT	Mlles D'HARVILLE.
LA FÉE DES ROSEAUX	P. AMANT.

LE FAUX AVENANT, NYMPHES, AMAZONES.

DIVERTISSEMENT : *Le pas des quatre parties du monde.* — Dansé par M[illegible] NEHR, ÉLISA, ROSETTE et MARIA. — Le tournoi, par Mmes RAGAINE, AD. PALLIER, CLÉMENT, [illegible], LOUISA, THÉRÈSE, ROSE, PAULINE.

Un jardin magnifique. — A gauche, une fontaine, avec des eaux jaillissantes. — A droite, un escalier orné de vases de fleurs conduit au palais de la fée.

SCÈNE I.

LA FÉE DU DÉSERT, LE PRINCE, NYMPHES et AMAZONES, SUJETTES DE LA FÉE WALLA ; à droite, sur un coussin de velours, UN GROS SINGE.

(Au lever du rideau, le prince est assis sur un riche coussin ; à côté de lui, la fée du Désert, dans l'éclat que peut donner la parure la plus étincelante. Auprès d'eux un guéridon élégant, sur lequel brillent des vases et des coupes d'or. — De jeunes Nymphes sont groupées çà et là autour d'eux.)

LE PRINCE, vidant sa coupe.

Sur mon âme, je n'ai jamais rien bu de comparable à cette ambroisie... Veuillez, aimable fée, m'apprendre le nom de ce nectar... j'aime à savoir le nom de mes amis.

LA FÉE DU DÉSERT.

On l'appelle le philtre de l'oubli.

(À ces mots, le gros Singe s'agite ; la fée lui lance un regard sévère qui le calme aussitôt.)

LE PRINCE.

Ah ! c'est un philtre !... le philtre de l'oubli, avez-vous dit ?... En effet, depuis que j'en ai bu, il me semble qu'entre le passé et moi s'est élevée tout à coup une épaisse muraille ; je serais incapable d'écrire une ligne de mes Mémoires.

LA FÉE DU DÉSERT.

Regrettes-tu quelque chose ?

LE PRINCE.

Oh ! ce serait vous faire injure !... Mais il est vraiment curieux que je ne puisse me rendre compte de mon séjour dans ce lieu enchanteur... Comment diable y suis-je venu ? est-ce qu'il y a long-temps que je suis ici ? (Le Singe s'est rapproché du prince et le touche légèrement. En le regardant, le prince dit à part :) C'est étrange ! ce mandrille me fait des signaux tout singuliers !

LA FÉE DU DÉSERT, lui versant à boire.

Laisse là le passé et les ennuis qu'il impose ; ne songe qu'au présent... ne pense qu'à l'avenir... Ici, tu vas commencer une vie nouvelle ; ici, chaque heure, chaque moment apporte son plaisir... Forme un vœu, il s'accomplira ; exprime un désir, il sera satisfait... Tu seras dans ce palais le plus heureux, comme tu as été le plus brave des chevaliers !

LE PRINCE.

J'ai donc été brave jadis ?... Tant mieux, ça me flatte, et me rend digne de vos bontés. (Il porte sa coupe à ses lèvres : le Singe s'approche vivement de lui, lui pousse le bras et renverse le contenu de la coupe.) Hein !... c'est encore vous, Singe, mon ami... Décidément, il est très ennuyeux !... ajoutez que sa pantomime est d'un mélancolique absurde.

LA FÉE DU DÉSERT, remplissant la coupe du prince.

Laisse-moi réparer sa maladresse.

LE PRINCE.

Volontiers... Il y a pourtant des gens qui disent : Adroit comme un singe... (Au singe.) Maladroit !

LA FÉE, au Singe.

Éloigne-toi.. ou crains ma colère !

(Le Singe s'éloigne avec frayeur.)

LE PRINCE, riant.

En vérité, on croirait que vous parlez à une personne naturelle !

LA FÉE DU DÉSERT.

Laissons cela, prince, et videz votre coupe...

LE PRINCE.

De grand cœur... (Il boit.) Ma foi, vive le philtre de l'oubli ! vive ce délicieux séjour, où la vie s'écoule au milieu des fleurs et des femmes ! car, à part ce grand sapajou, je ne vois que des femmes dans votre empire.

LA FÉE DU DÉSERT.

Un seul homme avant toi avait pénétré sur ce rivage.

LE PRINCE.

Un seul !... ce n'est guère !... et vous avez pu vivre ainsi jusqu'à ce jour ?

LA FÉE DU DÉSERT.

Cet homme a voulu fuir ; je l'ai puni. (Le Singe s'agite sur son coussin.) Au surplus, ce palais est construit au milieu d'un désert immense, infranchissable.

LE PRINCE.

Il est donc inutile d'essayer de le franchir... je n'en ferai pas la folie.

LA FÉE DU DÉSERT.

Et tu te trouveras heureux de vivre auprès de moi ?

LE PRINCE.

Si le bonheur n'est pas ici, où le trouverai-je?... Ne joignez-vous pas à toutes les perfections féminines l'avantage peu commun d'être fée?... Et la conquête d'une fée... cela est flatteur, savez-vous? votre complaisante baguette me permet de désirer les choses les plus capricieuses... le temps de former un souhait, et crac! c'est fait. Je dis: Je veux des fleurs! et des fleurs naissent sous mes yeux, à la portée de mon odorat. (Des fleurs paraissent aussitôt sur la table.) Voyez!... Que j'éprouve le besoin de m'offrir quelques fruits... (Des fruits paraissent sur la table.) et tout aussitôt des fruits succulens surgissent devant moi!... C'est merveilleux!

LA FÉE DU DÉSERT.

Souhaites-tu quelque chose encore ?

LE PRINCE.

Je craindrais d'abuser...

LA FÉE DU DÉSERT.

Parle...

LE PRINCE.

Eh bien! que cette fête se prolonge... Je voudrais que l'on vînt danser ici des quatre parties du monde.

LA FÉE DU DÉSERT.

Je puis te satisfaire.

(La fée étend sa baguette, un globe terrestre sort de terre.)

LE PRINCE.

Mais, c'est le monde tout entier! ça va nous faire trop de monde! (La fée étend de nouveau sa baguette, le globe se brise et l'on voit quatre danseuses représentant l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.) A la bonne heure!... Voici l'Europe, voici l'Asie, puis l'Afrique et l'Amérique... Je viens de découvrir l'Amérique.

(La fée et le prince reprennent leur place.)

BALLET.

(Le pas des quatre parties du monde. — Après la danse, huit guerrières couvertes de cuirasse d'acier, portant un casque à visière baissée et armées de masses d'armes, paraissent et combattent.)

LE PRINCE, après le combat.

Bravo, mesdames, bravo!... Voilà de rudes jouteuses!... Par le ciel! elles n'y vont pas de main morte, vos amazones... Quelle vigueur! quelle impétuosité!... Vous me voyez enchanté, transporté!

LA FÉE DU DÉSERT, se levant, ainsi que le prince.

C'est maintenant l'heure de la chasse... Je vais, si tu y consens, en commander les apprêts.

LE PRINCE.

Cette proposition m'enchante et me transporte de nouveau... J'adore la chasse!... Avez-vous des loups ici?... Je suis fou de la chasse aux loups.

LA FÉE DU DÉSERT.

Nous ne chassons que le tigre, le lion ou la panthère.

LE PRINCE.

De votre part, rien ne m'étonne... Va donc pour le tigre et la panthère!

LA FÉE DU DÉSERT.

Attends-nous ici, en compagnie de ces flacons d'ambroisie.

LE PRINCE.

Volontiers... Plus on boit de votre philtre délicieux, plus on désire en boire.

LA FÉE DU DÉSERT, à ses femmes.

Qu'on se prépare pour la chasse!

CHOEUR.

AIR de Lucrezia Borgia.

Dans les forêts, dans la plaine,
Entendez-vous le signal? (*Bis.*)
Que la chasse nous entraîne
Dans un élan général! (*Bis.*)
Du lion, dans les bois,
Allons suivre la trace;
Sur le tigre aux abois
Courons avec audace;
Courons, dans les bois,
Le tigre aux abois! (*Bis.*)

(Musique. — La fée sort avec toute sa cour.)

SCÈNE II.

LE PRINCE, puis MIRZA.

LE PRINCE, après avoir contemplé avec bonheur et la fée qui s'éloigne et les jardins enchantés au milieu desquels il se trouve, remplit sa coupe et la vide.

AIR : de la Favorite.

O nectar! de quel divin transport
Tu chatouilles mon âme! (*Bis.*)
Ma raison sous ton charme s'endort.
A l'amour d'une femme
J'abandonne mon sort.
Oui, le passé, le passé, c'est l'erreur!
Le présent, le présent, c'est la vie!
Ah! je veux m'enivrer d'ambroisie...
Me griser de bonheur.
Oui, je suis gris de bonheur!

(A l'air de la *Favorite* s'enchaîne celui d'*Orphée chez les Sirènes*, chanté par Mirza, au 3e tableau.— Le prince, étonné d'abord, écoute bientôt avec la plus grande attention, et semble sortir d'un songe.)

LE PRINCE.

Qu'entends-je!... et que se passe-t-il en moi?...

(Le théâtre, au fond, se remplit de roseaux; bientôt ces roseaux s'écartent et laissent voir la fée Mirza.— Elle se lève et s'approche du prince, qui ne l'aperçoit pas tout d'abord.)

MIRZA.

AIR d'Orphée.

Que ton esprit se réveille!
Entends-moi!
Je te protége et je veille
Sur toi.

LE PRINCE.

Oui, mon esprit qui sommeille,
Je crois,
Se ranime et se réveille
A sa voix.

(La musique continue.)

MIRZA.

Avenant... Avenant... pense à Rosalinde!

LE PRINCE.

Rosalinde... Quel est ce nom?

MIRZA.

Pauvre prince!... ils t'ont fait oublier jusqu'au nom de celle que tu aimes!

LE PRINCE.

Qui me parle?

MIRZA, le touchant de sa baguette.

Regarde.

LE PRINCE.

Mirza!... C'est vous, oui... je vous reconnais.. vous ici?... Et moi-même... quel pouvoir avait donc troublé mes sens, endormi ma pensée?...

MIRZA.

Un pouvoir au dessus du mien... Mais je viens tenter de te sauver.

LE PRINCE.

Me sauver?

MIRZA.

Un jour, un instant de plus dans cette demeure, et tu perds à jamais Rosalinde!

LE PRINCE.

Rosalinde, où est-elle?

MIRZA.

Au pouvoir du magicien Zanetti, qui, par violence ou par ruse, cherche à triompher de sa résistance.

LE PRINCE.

Mais elle résiste, n'est-ce pas?... Elle résistera toujours... Oh! il faut l'arracher des griffes de ce monstre!... Mon épée!... Partons! partons!

(Le Singe est entré et écoute, puis il gravit les marches et disparaît un instant.)

MIRZA.

Partir!... Crois-tu cela facile?... Comment sortir de ce palais?... Et cette épée magique que je t'avais donnée, qu'en as-tu fait?

LE PRINCE, cherchant à son côté.

Mon épée... imprudent!... qu'est-elle devenue? .. O mon pauvre cerveau! comme ils l'ont fêlé!... Mon épée! mon épée! où est-elle?

(Musique. — Le Singe revient avec mystère, et il dépose l'épée aux pieds du prince.)

LE PRINCE.

Que vois-je!... c'est elle, c'est bien elle!... la voici!... et c'est à ce Singe que je dois d'avoir retrouvé mon cher talisman!... (Le Singe semble tracer quelques mots sur le sable, et invite le prince à les lire.) Que veut-il dire?

MIRZA.

Lis les caractères qu'il vient de tracer sur le sable.

LE PRINCE.

Comment, il sait écrire!... c'est donc un Singe savant!... (Il lit.) « Je suis le prince Castalnazor. » Ah bah!

MIRZA.

Tu vois un pauvre seigneur métamorphosé par les enchantemens de Walla pour avoir tenté de se soustraire à son amour... Lui aussi a voulu fuir cette méchante fée.

LE PRINCE.

Et c'est pour le punir qu'elle en a fait un singe? (Le Singe fait un signe affirmatif.) C'est vous, Castalnazor?... Pauvre Castalnazor, comme ça vous a changé!... Mais si votre corps s'est modifié, votre âme est toujours restée noble et belle, n'est-ce pas, Castalnazor?... Votre main, prince infortuné, votre main!... Je voudrais pouvoir faire quelque chose pour vous en cette occurence, mais je dois m'occuper avant tout de Rosalinde et de moi. (Le Singe, après avoir serré la main du prince, s'essuie une larme, et va s'asseoir tout pensif à droite.) Oui, bonne fée... au risque d'être travesti comme ce prince dégénéré, au risque d'enlaidir le reste de mon existence par des singeries et des grimaces aussi atroces que celles qu'il pratique en ce moment... (Le Singe fait des grimaces et des contorsions de toutes sortes.) je veux partir... je veux fuir...

MIRZA.

Écoute... il faut que tu quittes ce palais, et qu'après ton départ Walla retrouve encore ici le prince Avenant.

LE PRINCE.

Voilà une difficulté que je qualifie d'insurmontable... Je ne puis pas rester et m'en aller... être présent et briller par mon absence... Après cela, vous me direz : Je suis fée... je connais mon affaire...

MIRZA.

AIR nouveau.

Il faut laisser sur ce rivage,
Pour échapper à sa fureur,
Un être fait à son image,
Il faut tromper et ses yeux et son cœur.

(Le prince, par un jeu muet, exprime qu'il ne comprend pas et qu'il demande à savoir.)

Silence... (Elle remonte vers les roseaux et étend sa baguette.) Et vous, roseaux, je vous ordonne de prendre la forme du prince Avenant et de le remplacer auprès de la fée du Désert.

(Les roseaux disparaissent et laissent voir un être en tout semblable au prince, qui est couché inanimé sur un banc de verdure.)

LE PRINCE, avec étonnement.

Que vois-je?... Mon image! un autre moi-même!... Mais j'ai bien mauvaise mine...

(Le Singe vient faire signe qu'on approche.)

MIRZA.

On vient... Partons!

(Elle remonte dans son char de roseaux avec Avenant, et disparaît avec lui.)

SCÈNE III.

LE FAUX PRINCE couché, LES FEMMES DE WALLA EN CHASSERESSES, puis LA FÉE DU DÉSERT.

LA FÉE DU DÉSERT.

Où est le prince?

UNE CHASSERESSE.

Reine, le voici... Il semble dormir...

LA FÉE DU DÉSERT.

O ciel!... une pâleur mortelle couvre son visage... (Elle lui prend la main.) Sa main est glacée... Avenant! Avenant! réponds-moi... Mort! il est mort!...

(Walla pleure sur le cadavre du prince. —Toutes les femmes s'inclinent et partagent la douleur de leur reine.—Tableau.)

ACTE TROISIÈME.

DIXIÈME TABLEAU. — LE PARC AUX STATUES.

Personnages.		*Acteurs.*
SOMBRE-ACCUEIL, sous le nom de ZANETTI	MM.	TOURNAN.
AVENANT		GABRIEL.
COCOLI		CH. POTIER.
UN CHEVALIER		TASSIN.
UN GUERRIER		FERDINAND.
ROSALINDE	Mmes	DAUBRUN.
DIANE, FLORE, POMONE, STATUES, DÉMONS.		

Un parc taillé avec symétrie. — Çà et là, des groupes de statues. — Le groupe du milieu représente Diane chasseresse, Flore et Pomone. — De chaque côté, un guerrier et un chevalier. — Il fait nuit.

SCÈNE I.

ROSALINDE, puis ZANETTI.

(Des monstres, sous les ordres de Zanetti, portent la princesse Rosalinde, et la déposent sur un banc de gazon; ils disparaissent aussitôt, sur un signe de Zanetti, qui s'approche lentement de Rosalinde.)

ZANETTI, considérant Rosalinde.

C'est bien elle! Rosalinde en mon pouvoir... ici... dans ces lieux où je commande en maître... Ah! pourquoi, à sa naissance, une fée lui a-t-elle fait don de cette chevelure d'or, de ce talisman qui la protége contre toute violence!...

(Il s'éloigne au premier mouvement qu'elle fait.)

LA PRINCESSE, revenant à elle.

Où suis-je? Emilio! Berthe!... à moi!... (Elle regarde autour d'elle.) Quel est ce jardin?... Qui m'y a transportée?... O mon Dieu! ce n'est pas un songe... oui, je me souviens maintenant. C'était pendant la fête... Tout à coup, j'ai été emportée au milieu des airs... Je me suis évanouie... je n'ai plus rien vu... et je me retrouve seule, abandonnée... (Le tonnerre gronde.) Oh! j'ai peur... Qui viendra à mon secours... qui me sauvera?

ZANETTI, paraissant tout à coup.

Moi, madame.

LA PRINCESSE.

Qui êtes-vous?

ZANETTI.

Celui qu'on appelait, à votre cour, le sire de Sombre-Accueil.

LA PRINCESSE.

Le sire de Sombre-Accueil!...

ZANETTI.

Mon véritable nom est Zanetti.

LA PRINCESSE.

Je ne vous comprends pas.

ZANETTI.

Lorsque je vous ai vue au pouvoir d'un mauvais génie... enlevée dans l'espace... perdue à jamais peut-être... j'ai juré de vous sauver, madame.

LA PRINCESSE.

Vous!

ZANETTI.

Les connaissances que j'ai acquises dans l'art des nécromans m'ont aidé à découvrir votre retraite; et je me suis hâté, car vous courez ici les plus grands dangers.

LA PRINCESSE.

Quel est ce lieu?

ZANETTI.

N'avez-vous jamais entendu parler du parc aux Statues?

LA PRINCESSE.

Le parc aux Statues... jamais.

ZANETTI.

A l'heure de minuit, ces statues descendent de leurs piédestaux ; elles s'approchent de ceux que le hasard ou un pouvoir fatal a conduits dans ces jardins... elles les touchent de leurs mains glacées... et si la frayeur arrache une parole aux malheureux égarés... s'ils prononcent un seul mot... ils sont, à l'instant, métamorphosés comme elles... et condamnés à peupler le parc aux Statues.

LA PRINCESSE.

C'est horrible!... Ah! si le prince Avenant était là... il me sauverait.

ZANETTI.

Oubliez cet homme, madame, il vous trompe.

LA PRINCESSE.

Qu'osez-vous dire?

ZANETTI.

Une fée puissante a su toucher l'âme du prince; il oublie auprès d'elle et son amour et les serments qu'il vous a faits.

LA PRINCESSE.

C'est impossible!

ZANETTI.

Je dis vrai, madame... et en échange de cet amour passager, je vous en offre un plus grand et plus durable... Oh! ne voyez plus en moi Sombre-Accueil, le misérable favori courbé devant la volonté d'un maître... Aujourd'hui, je suis redevenu ce que j'étais, Zanetti le magicien, Zanetti, dont la puissance est sans bornes, dont l'amour est infini.

LA PRINCESSE, l'interrompant.

Assez, messire... Repoussé par moi, vous osez calomnier le plus loyal des princes!... Partez, laissez-moi, j'aime mieux mourir ici, que d'accepter votre secours.

ZANETTI.

Je m'éloigne, madame... j'obéis... Vos moindres volontés seront toujours des ordres pour Zanetti... Mais, de loin, il saura veiller sur vous... et si quelque danger vous menace... pensez à lui, madame, malgré l'aversion qu'il vous inspire... pensez à lui... Prononcez seulement son nom, et vous le verrez accourir pour vous défendre... pour vous sauver...

(Il s'incline, et sort par les bosquets de gauche.)

LA PRINCESSE, restée seule.

Non, ce qu'il m'a dit ne peut être vrai... Lui, m'oublier... me tromper... Avenant aux genoux d'une autre femme... Non, cela ne peut pas être... Que faire?... que devenir?... (Elle considère avec crainte tous les objets qui l'entourent.) Maintenant, ces statues m'épouvantent!... Il faut fuir ce lieu funeste... Quelle route suivre?... Oh! n'importe, marchons au hasard. (Regardant au fond, à droite.) Là-bas... je ne me trompe point, j'aperçois une habitation dont les vitraux sont éclairés... Dirigeons-nous de ce côté... peut-être trouverai-je un asile pour la nuit.

(Elle s'éloigne par la droite.)

ZANETTI, reparaissant par le côté opposé.

Va, va, pauvre colombe... cours au devant du piége que je t'ai tendu... Ce palais illuminé où tu crois trouver un abri, c'est le manoir des démons... c'est mon palais à moi. Vienne maintenant ton prince Avenant, je ne le crains plus.

(Il sort à la suite de la princesse.)

SCÈNE II.

AVENANT, COCOLI.

(Avenant arrive par le premier plan de gauche, Cocoli par le premier plan de droite. — Ils ont tous deux l'épée à la main, et, sans se voir, ils avancent lentement et pas à pas l'un sur l'autre.)

LE PRINCE, à part.

Il me semble qu'on marche, près de moi, dans l'obscurité.

COCOLI, à part.

Je crois avoir vu remuer quelque chose.

LE PRINCE.

Qui va là?

COCOLI.

Ça ne vous regarde pas.

LE PRINCE.

Insolent!

(Les épées se croisent; celle de Cocoli saute bientôt à quelques pas de lui.)

COCOLI, vivement.

Un instant!... je suis désarmé!... Je ne puis plus combattre... je demande à m'expliquer.

LE PRINCE.

Cette voix... est-ce une illusion?

COCOLI.

C'est une voix d'homme, monsieur... Ce n'est pas une illusion.

LE PRINCE.

Cocoli!

COCOLI.

Vous savez mon nom?

LE PRINCE.

Mon fidèle écuyer... c'est toi que je retrouve!

COCOLI.

Ah! mille cuirasses! est-ce bien possible! vous mon prince, vous que j'ai vu disparaître dans un éboulement profond, vous que je cherche dans tous les trous... de quelle caverne sortez-vous?

LE PRINCE.

Ne t'informe pas d'où je sors, Cocoli, ne me dis pas d'où tu viens... demande-moi seulement où tu es.

COCOLI.

Je l'ignore parfaitement.

LE PRINCE.

Pauvre Cocoli! si tu ne m'avais pas rencontré, à quels périls tu étais exposé!

COCOLI.

Vous me faites trembler. Est-ce que nous sommes dans un lieu suspect?

LE PRINCE.

Mirza, en guidant mes pas sur ces terres qui appartiennent à un magicien redoutable, m'a instruit de tout. Nous sommes, ici, dans ce fameux parc, où tant de malheureux sont restés victimes de leur imprudence.

COCOLI.

Victimes!... Comment?

LE PRINCE.

AIR :

Écoute bien...

COCOLI.

J'écoute bien...

LE PRINCE.

N'oublions rien.

COCOLI.

N'oublions rien.

LE PRINCE.

Un piége affreux...

COCOLI.

Un piége affreux...

LE PRINCE.

Est dans ces lieux!

COCOLI.

Est dans ces lieux!

LE PRINCE.

En ce séjour,

COCOLI.

En ce séjour,

LE PRINCE.

Quand fuit le jour,

COCOLI.

Quand fuit le jour,

LE PRINCE.

Quand vient minuit,

COCOLI.

Quand vient minuit,

LE PRINCE.

Trop parler nuit!

COCOLI.

Trop parler nuit!

LE PRINCE.

A ce moment, le téméraire
Qui prononce un seul mot
Prend la forme aussitôt
D'une statue, et devient pierre.

COCOLI.

Devient pierre, ô pitié!
J'en suis pétrifié!

REPRISE.

LE PRINCE.

Écoute bien...

COCOLI.

J'écoute bien...

AVENANT.

N'oublions rien...

COCOLI.

N'oublions rien.

(Minuit sonne. — Ils s'arrêtent aussitôt.)

(Le reste de la scène se joue en pantomime. — Pendant que minuit sonne, les statues s'animent, s'agitent peu à peu et quittent leurs piédestaux. Plusieurs traversent au fond, quelques unes s'approchent du prince et de Cocoli. — Une femme semble dire à Avenant qu'elle le trouve beau et qu'il lui plaît. Avenant la salue profondément en faisant comprendre qu'il ne se laisse pas prendre au piége. — Une autre femme fait aussi des agaceries à Cocoli, et lui présente une corbeille de fruits en marbre. Cocoli fait signe qu'il ne saurait les digérer, et refuse les fruits. — Il se trouve alors nez à nez avec un guerrier qui lui offre la main; Cocoli la lui serre avec force, mais la main se détache; Cocoli se confond en excuses, et met la main dans sa poche. — Plusieurs statues prennent des attitudes, forment des groupes, pour séduire le prince. — L'une se détache du groupe, et vient prier Avenant de dire s'il est satisfait. Avenant répond par gestes qu'il ne peut pas parler. Cocoli, à qui la même demande est faite, exprime par sa pantomime qu'on lui a coupé la langue. — Avenant fait comprendre à Cocoli qu'il faut partir; ils veulent, en effet, s'éloigner; mais les statues leur barrent le passage. — Avenant tire son épée et ils reculent aussitôt.) — Attendez, (Dit en mimant Cocoli.) en grimpant sur ce piédestal... (Il indique celui du milieu.) je pourrai voir au loin, et nous orienter. (Il y grimpe; aussitôt un guerrier s'approche de lui, et au moment où Cocoli se baisse pour distinguer au loin, il le frappe de sa hache. Cocoli se retournant vivement.) Aïe!... Sapristi!... que c'est bête!... Oh! oh! j'ai parlé... Oh! je me glace! je me marbre!... Je suis coulé... sculpté!... (En effet, il est changé en statue. — Désespoir muet du prince, qui s'éloigne en disant adieu à Cocoli, et en lui jurant de tout tenter pour le délivrer. Il sort. — Les statues vont lentement reprendre leurs places. — Diane, qui occupait le piédestal pris par Cocoli, fait observer à ce dernier qu'il a usurpé une place qui ne lui appartenait pas, et qu'elle désire rentrer en possession de son piédestal. — Cocoli lui exprime qu'il est désolé; mais qui quitte sa place la perd; il se trouve bien là et il y reste. — Il lui fait un pied-de-nez, puis prend tout à coup une pose gracieuse.)

ONZIÈME TABLEAU. — LE MANOIR DES DÉMONS.

Personnages.	*Acteurs.*
ZANETTI	MM. TOURNAN.
AVENANT	GABRIEL.
FLEUR-D'AMOUR	ST-AMAND.
GRACIOSO	MARCHAND.
UN DÉMON	COTI.
UN AUTRE DÉMON	NÉRAUT.
DEUX CAMÉRISTES	POTONNIER. LEBRUN.
ROSALINDE	Mme DAUBRUN.
DÉMONS, PAGES.	

Un salon fantastique. — Au fond, un lit de repos. — De petits diables habillés en pages viennent dresser des tables de jeu. — Des éclats de rire se font entendre. — Des démons, richement vêtus en seigneurs élégans, arrivent joyeusement, tenant en main leurs coupes, que des pages remplissent de vin. — Pendant que plusieurs démons continuent de boire, d'autres se mettent à jouer.

SCÈNE I.

DÉMONS, PAGES, puis ZANETTI, puis FLEUR-D'AMOUR et GRACIOSO.

CHOEUR.

AIR de Nabucco.

Boire et jouer, quelle allégresse !
Ah !
C'est le charme et la paresse ;
Ah !
Vive le jeu, vive l'ivresse !
Les vrais démons
Sont des lurons.
Buvons ! buvons !

UN DÉMON.

Pour l'âme d'une femme !

LE CHOEUR.

Buvons ! buvons !

LE DÉMON.

Il me faut de l'argent.

LE CHOEUR.

Chantons ! chantons !

LE DÉMON.

Pour acheter une âme !...

LE CHOEUR.

Chantons ! chantons !

LE DÉMON.

Il faut payer comptant.

(On entend un bruit de cloche vibrer au loin.)

UN PAGE, entrant.

On sonne à la porte du manoir...

UN DIABLE.

Non, c'est le vent qui s'engouffre et siffle sous les arceaux du vieux couvent... Buvons !

TOUS.

Buvons !

REPRISE DU CHOEUR.

Boire et jouer, quelle allégresse ! etc.

ZANETTI, entrant après le chœur.

Comment, drôles que vous êtes... oubliez-vous déjà mes ordres?.. Le diable me pardonne !... vous jouez au lansquenet comme des fils de famille, et vous buvez comme des laquais...

UN DÉMON.

Maître, c'est pour célébrer dignement votre retour.

ZANETTI.

Il était temps que je revinsse en ce manoir... Allons, faites disparaître ces cartes et ces coupes... et songez à l'affaire qui m'occupe... (Les pages enlèvent les tables.) Où est Gracioso ? Je lui avais recommandé de prendre un costume de châtelaine... et Fleur-d'Amour, qui doit passer pour le seigneur de ce château...

LE DÉMON.

Les voici, maître !...

(Gracioso, en châtelaine, paraît, conduit par Fleur-d'Amour, richement costumé en seigneur.)

ZANETTI.

C'est bien ! Souvenez-vous de mes recommandations. Toi, Gracioso, tu as l'air d'une honnête commère... l'embonpoint inspire la confiance... je t'ai transformé en grande dame... Souviens-toi que tu es la châtelaine de céans.

GRACIOSO, faisant une révérence, et prenant un son de voix mielleux.

Vous serez content, monseigneur... vous serez content monseigneur.

ZANETTI.

Toi, Fleur-d'Amour, prends la désinvolture d'un gentilhomme.. L'extrême maigreur inspire le respect... Tu deviens le comte de Solfatare, et tu pratiques les lois de l'hospitalité.

FLEUR D'AMOUR.

Il suffit !... C'est convenu !... Comptez sur moi... (Il chante.) L'hospitalité... Hé !

ZANETTI.

Assez !... (Aux autres démons.) Et vous tous, n'oubliez pas que vous êtes de hauts et puissans seigneurs... Tâchez de perdre un peu ces façons à la diable... J'aurai les yeux sur vous... Qu'on introduise la jeune princesse... Je vous laisse à vos rôles. (Il sort.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, excepté ZANETTI, LA PRINCESSE, que DEUX PAGES introduisent.

(Tous les démons s'inclinent devant la jeune fille. — Pendant la ritournelle de l'air suivant, un page fait avancer la princesse auprès de Fleur-d'Amour, en le désignant comme le maître du château.)

LA PRINCESSE.

AIR : Dieu lui-même ordonne qu'on aime.

A votre porte, en ma détresse,
Je viens frapper, noble seigneur;
Ayez pitié de ma faiblesse,
Ayez pitié de mon malheur.
Je vous implore, ô mon seigneur!

FLEUR-D'AMOUR, galamment.

Chez moi toujours, ô jeune fille,
On trouve un abri protecteur,
Lorsque l'on est fraîche et gentille... (*Bis.*)

(Gracioso le tire par le pan de son manteau. Fleur-d'Amour continue d'un ton solennel.)

Et quand on est fille d'honneur!

CHOEUR.

Entrez, entrez, ô jeune fille.
Dans son palais notre seigneur
Vous offre un abri protecteur! (*Bis.*)

LA PRINCESSE.

Excusez-moi, nobles seigneurs, de me présenter sans suite, devant vous... Mon nom, peut-être, est arrivé jusqu'en ce palais... Je suis la princesse Rosalinde, surnommée la Belle aux cheveux d'or.

FLEUR-D'AMOUR, se posant.

Quel que soit le nom que vous portez, noble damoiselle... soyez la bien-venue en ce manoir... Sur les domaines du comte de Solfatare, tout chevalier chevauchant, toute princesse errante trouvent une hospitalité princière... sans qu'on leur demande leur nom et la couleur de leur blason. Vous serez ici entourée de personnes vertueuses qui mettent tout leur bonheur dans les joies de la famille... Vous voyez autour de vous la fleur de la noblesse de notre contrée... des seigneurs qui ont de l'esprit comme des démons... Hé! hé! hé! hé!...

(Tout le monde salue de nouveau.)

LA PRINCESSE, à part.

Dieu!... quels affreux visages!

FLEUR-D'AMOUR.

En attendant qu'il vous plaise de quitter ce castel, vous filerez de la laine auprès de mon épouse adorée, Hildebergue de Satania, comtesse de Solfatare... Une tête de volcan, mais un cœur d'or... (A Gracioso.) N'est-ce pas, belle et bonne, que vous voudrez bien prendre cette jeune princesse sous votre aile?...

GRACIOSO, baisant la princesse au front.

Oui! je veillerai sur cette blanche colombe... J'adore son air candide... et ses cheveux d'or... Savez-vous, ma charmante, qu'on se ferait damner pour posséder une aussi belle chevelure... (Fleur-d'Amour le tire par sa robe. La princesse fait un mouvement et s'éloigne au mot damner.) Eh bien!... que n'avons donc... Vous me fuyez?... moi qui vous aime déjà comme une ancienne amie... Je veux être votre petite maman... Et vous, chère, aimerez-vous un peu votre petite maman Solfatare?...

LA PRINCESSE, avec crainte.

Oui, madame... la reconnaissance m'en fait une loi.

FLEUR-D'AMOUR.

La reconnaissance... joli mot!... Très bien!

TOUS.

Joli mot!... Très bien!...

LA PRINCESSE.

Je ne saurais oublier votre générosité... et le ciel vous en récompensera.

TOUS.

Oh! le ciel!...

GRACIOSO, faisant une affreuse grimace.

Le ciel!

LA PRINCESSE.

Qu'avez-vous donc?

GRACIOSO.

Rien... un spasme nerveux... Mais vous devez avoir besoin de repos?

LA PRINCESSE.

Je l'avouerai... la fatigue m'accable.

FLEUR-D'AMOUR.

Cette chambre sera la vôtre... Ce pavillon est isolé... rien ne troublera votre sommeil... Nous allons vous envoyer des caméristes... Permettez-nous de prendre congé de vous.

(Il lui baise la main. — Les pages apportent une toilette sur laquelle ils déposent un flambeau.)

GRACIOSO.

Adieu, petite chérie!... bon sommeil .. faites de jolis songes tout de roses... et pensez à moi... (Elle l'embrasse à deux reprises.) Pensez à votre petite maman Solfatare.

UN DÉMON, saluant la princesse.

On n'est pas plus jolie!

UN AUTRE DÉMON.

Charmante!

FLEUR-D'AMOUR, lui appliquant un coup de pied au derrière.

Eh bien, seigneur Almanzor, nous oublions que la jeune princesse a besoin de repos.

(Tout le monde s'éloigne, après avoir salué la princesse avec affectation.)

SCÈNE III.

LA PRINCESSE seule, puis DEUX CAMÉRISTES.

Je devrais me réjouir d'avoir trouvé un abri... mais une frayeur involontaire vient troubler ma joie... la physionomie de ces seigneurs... la tendresse affectée de la comtesse... l'étrangeté de ce château... tout, enfin, jusqu'à l'air qu'on respire ici, m'effraie et m'oppresse.

(Deux vieilles caméristes se présentent. Elles sont vêtues d'une façon grotesque. L'une porte un vase d'argent, qu'elle dépose sur la toilette. Puis elles viennent faire à la princesse des salutations telles que leurs corps semblent s'enfoncer dans le sol. — La princesse est effrayée de ces salutations.)

PREMIÈRE CAMÉRISTE.

Veuillez agréer nos profondes salutations.

DEUXIÈME CAMÉRISTE.

Nous venons présider à votre toilette de nuit, à votre petit-coucher.

LA PRINCESSE, à part.

Oh ! les affreuses vieilles !

PREMIÈRE CAMÉRISTE.

Ce vase est rempli d'eau de senteur pour baigner et parfumer vos beaux cheveux.

DEUXIÈME CAMÉRISTE.

Si vous voulez bien le permettre, nous allons vous dégrafer.

(Elles se disposent à déshabiller la princesse.)

LA PRINCESSE.

Non, merci... je n'ai besoin de personne... je désire être seule.

PREMIÈRE CAMÉRISTE.

Vous repoussez tous nos petits soins ?

LA PRINCESSE.

Oui, mesdames, je vous rends grâce.

DEUXIÈME CAMÉRISTE.

Alors nous nous retirons, pour vous être agréables.

PREMIÈRE CAMÉRISTE.

En vous priant d'agréer de nouveau nos profondes salutations.

(Nouvelles salutations diaboliques. — Elles sortent.

SCÈNE IV.

LA PRINCESSE, puis LES DÉMONS.

Oh ! pourquoi suis-je venue dans cette demeure !... Ces seigneurs... ces hommes... ces femmes... non, ce ne sont pas des êtres naturels... Je voudrais fuir .. mais comment ?... Et à cette heure de la nuit, où irais-je ?... J'ai peur ! je tremble !... quelque malheur nouveau se prépare... « Appelez-moi, m'a dit Zanetti... prononcez mon nom, et vous me verrez accourir à votre secours. » Me mettre sous la sauve-garde de cet homme !... oh ! non, je ne l'appellerai pas !... Voyons, cherchons à retrouver un peu de calme... reprenons courage... peut-être m'alarmé-je à tort !... Toutes ces émotions m'ont brisée... Essayons de prendre un peu de sommeil... (Elle se déshabille. — Deux diables paraissent derrière la toilette et regardent en riant la princesse, qui, avant de se jeter sur le divan, s'agenouille et prie. — L'orchestre a d'abord joué l'air de *Fra Diavolo* : « Oui, voilà, pour une servante, une taille » qui n'est pas mal ! » Puis, l'orchestre, au moment de la prière, exécute le motif de la prière de Zerlina. — La princesse s'étend sur le divan et s'endort. — Des diables envahissent alors la chambre et éteignent les bougies. — Le tonnerre gronde. — La princesse s'éveille en sursaut, et s'écrie :) Quelle obscurité !... qui donc a éteint les lumières !... (A la lueur des éclairs, elle aperçoit des diables de tous côtés, derrière son lit de repos, derrière sa toilette. — D'autres diables paraissent encore aux fenêtres du pavillon. — La princesse pousse un cri de frayeur et cherche à échapper aux étreintes des démons, qui prennent des poses grotesques et veulent l'attirer à eux.) Ah ! je suis perdue !... Si l'on ne vient à mon secours, je suis perdue !... Zanetti ! Zanetti !

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, ZANETTI, puis LE PRINCE, puis DES DÉMONS.

ZANETTI, entrant à droite.

Vous m'avez appelé, me voici.

(Tous les démons disparaissent.)

LA PRINCESSE.

Emmenez-moi... emmenez-moi d'ici !

ZANETTI.

Vous osez donc vous fier à moi ?

LA PRINCESSE.

Oui, je me fie à vous... mais emmenez-moi !

ZANETTI, avec joie.

Vous consentez à fuir avec Zanetti ?

LA PRINCESSE.

Oui, je veux fuir ce château... Par pitié, par grâce, quittons ce château maudit !

ZANETTI, à part.

Elle est à moi... (Haut.) Venez donc, belle Rosalinde, venez... je vous défendrai contre tous !... je vous sauverai !

LE PRINCE, paraissant tout à coup à gauche.

Arrête, Rosalinde ! il veut te perdre...

LA PRINCESSE et ZANETTI.

Avenant !

LE PRINCE.

Oui, cet homme te trompe... Ces démons qui causaient ton effroi, ce sont ses sujets, ses esclaves... Ce château, c'est le sien... le manoir du diable, son patron !

ZANETTI.

Misérable !

(Il se précipite sur le prince, un poignard à la main. — Le prince lui porte à l'épaule un coup de son épée magique.)

LE PRINCE.

Arrière, démon ! (Il entraîne la princesse.)

ZANETTI, tombant sur le lit de repos.

Oh ! quelle horrible douleur !... Son pouvoir lui vient donc de cette épée qui fait de si cruelles blessures !... Oh ! cette épée, je l'aurai !... ce talisman, il me le faut !.. A moi, mes démons ! à moi !

(Des démons paraissent. — Zanetti leur indique de le suivre ; il sort à leur tête.)

DOUZIÈME TABLEAU. — LES RUINES DU MONASTÈRE.

Personnages.	*Acteurs.*
AVENANT	MM. Gabriel.
ZANETTI	Tournan.
ROSALINDE	Mme Daubrun.
MIRZA, la Fée des Roseaux	P. Amant

Au fond, des montagnes couvertes de neige.

Le PRINCE, soutenant la PRINCESSE.

(Ils arrivent du fond.)

AIR du Châlet.

LE PRINCE.

Plus de dangers, prenons courage !
Sur moi, ma belle, appuyez-vous,
Et des fatigues du voyage,
En cet endroit, reposons-nous.

LA PRINCESSE.

Tout à mes yeux paraît étrange ;
Je vois partout piége trompeur !

LE PRINCE.

En ces lieux, moi, je vois un ange !
Et mon amour croit au bonheur. (*Bis.*)
Sur vous, ô princesse !
Veille ma tendresse ;
Dans notre détresse,
Espérons toujours !
Amour et courage
Bravent tout naufrage,
Et déjà l'orage
Se change en beaux jours.

ENSEMBLE.

Amour, courage !
Oui, tout présage
A nos amours
Les plus heureux jours ! (*Bis.*)

LE PRINCE, regardant autour de lui.

Les ruines d'un couvent... Ce lieu me paraît inhabité... Qu'importe ! vous pourrez toujours y prendre quelque repos.

LA PRINCESSE.

A quelles luttes, à quels dangers dois-je vous exposer encore !

LE PRINCE.

Je ne songe qu'au prix de la victoire... Ces démons ont fui devant cette épée qui saura toujours vous défendre !...

LA PRINCESSE.

Les cailloux de la route ont déchiré mes pieds.

LE PRINCE.

Hélas ! oui !... mais nous sommes réunis.

LA PRINCESSE.

L'air qui circule sous ces voûtes est glacé...

LE PRINCE.

Je suis de votre avis... Mais, si nous y attrapons des fraîcheurs, nous les attraperons ensemble.

LA PRINCESSE.

Mais en ce lieu désert, ne sommes-nous pas exposés à souffrir de la soif et de la faim !

LE PRINCE.

L'estomac peut prendre patience, quand le cœur est satisfait...

LA PRINCESSE.

Mais si la nuit nous surprend !

LE PRINCE.

Si la nuit vient, ô ma douce compagne ! j'irai faire provision de feuilles et de mousse, je les transformerai en lit de repos ; mon cœur servira d'oreiller à votre jolie tête et je veillerai à votre chevet.

LA PRINCESSE.

Prince, nous ne sommes encore que fiancés, et passer la nuit seule avec vous, au milieu de ces ruines...

LE PRINCE.

Ce n'est pas très convenable, j'en conviens... mais la nécessité est une gaillarde qui n'en fait qu'à sa tête, qui n'a pas de loi et qui autorise bien des choses irrégulières.

LA PRINCESSE.

Prince, je ne puis consentir...

LE PRINCE.

Permettez !... je fais une réflexion qui pouvait m'arriver plus tôt, mais qui ne me vient qu'en ce moment. Il n'y a pas de monastères sans moines, et il existe infiniment peu d'ermitages sans ermite... Or, ceci m'a tout l'air d'un monas-

tere, à moins que ce ne soit un ermitage, et, dans ce dernier cas, un ermite peut aussi bien qu'un moine nous tirer d'embarras, et lever vos scrupules. Je vais clocher à cette porte où j'avise une chaînette... quelqu'un nous répondra, j'espère... ermite ou moine, peu importe !

(Il va sonner à une petite porte à droite. — Un ermite paraît sur le seuil.)

LE PRINCE, après s'être incliné devant l'ermite.

AIR : Puisqu'il faut qu'un baiser.

Que votre charité
Nous sauve et nous abrite !
J'implore, bon ermite,
Votre hospitalité !

L'ERMITE.

Sous mon toit, tout mortel
Peut entrer dès l'aurore,
Lorsque sa voix implore
Le ciel ! (*Bis.*)

Soyez les bien-venus, ô mes enfans! entrez dans ma demeure ; vous y trouverez du lait, du pain bis et une natte de jonc...

LE PRINCE.

Bon ermite, nous adorons le lait, le pain bis, et une natte de jonc a bien aussi son charme ; mais la noble damoiselle que vous voyez devant vous n'est encore que ma fiancée, et pour mille petites raisons, nous voudrions au plus tôt voir consacrer notre union.

L'ERMITE, à la princesse.

Et cette belle enfant partage-t-elle votre désir?

LA PRINCESSE.

Oui, mon père.

LE PRINCE.

Daignez donc nous unir dans votre saint ermitage; nous pourrons alors accepter honnêtement votre lait, votre pain bis et le reste...

L'ERMITE.

Qu'il soit fait ainsi que vous le désirez, ô mes enfans... Jeune fille, prosternez-vous... Et toi, jeune homme, pour te montrer plus humble dans la prière, dépouille-toi de ces armes meurtrières, qui sont bannies de ce lieu saint.

(Le prince détache son épée, qu'il va suspendre à une statue, et revient ensuite s'agenouiller auprès de la princesse.)

MÊME AIR.

Enfans, je vous unis !
Songez que pour la vie
Votre serment vous lie...

(Tous deux étendent la main comme pour jurer.)

Enfans, soyez bénis!
C'est mon vœu le plus cher ;
Ma bonté paternelle,
Sur vos destins appelle...
L'enfer ! (*Bis.*)

(Au moment où l'ermite, qui n'est autre que Zanetti, prononce ce dernier mot, il se dépouille de sa robe de moine, et l'épée du prince, suspendue à la statue, disparaît et brille tout à coup dans les mains du magicien. — Le prince et Rosalinde restent stupéfaits à cette apparition.)

LA PRINCESSE.

Zanetti !

ZANETTI.

Zanetti, que tu n'as pas appelé cette fois, mais qui est venu... Prince, reconnais-tu cette épée ?

LE PRINCE.

Mon talisman !... Il me l'a volé !

ZANETTI.

Oui, tout le secret de ton courage et de ta force, je te l'enlève!... Maintenant, Rosalinde, demande à ton amant d'accomplir de grandes choses... demande-lui de te rendre ton trône usurpé... qu'il te conduise dans son propre royaume, conquis par le baron de Haute-Futaie...

LE PRINCE.

Que dis-tu là ?...

ZANETTI.

Je dis que ton père a été chassé de ses États par le baron, son ennemi... je dis qu'à cette heure il ne vous reste plus un asile... (On voit tomber la neige.) Voyez, la neige couvre déjà tous les chemins ; du haut de ces montagnes vont descendre des bêtes féroces que la faim chasse de leurs tanières... Bientôt, Rosalinde, tu deviendras leur proie... bientôt, ici, comme dans le manoir des démons, tu appelleras Zanetti à ton aide...

LA PRINCESSE.

Jamais !

LE PRINCE.

Viens, Rosalinde !

(Il veut entraîner la princesse ; Zanetti leur barre le passage.)

ZANETTI.

Insensé ! crois-tu donc que je te laisserai fuir avec elle ?... Privé de ton talisman, te voilà sans défense... Prince Avenant, il me faut ta vie !...

(Zanetti s'avance vers le prince. — Rosalinde pousse un cri. — La fée Mirza paraît au fond, étend sa baguette, et l'épée que tient Zannetti se brise dans ses mains.)

LE PRINCE, entraînant la princesse vers la fée.

Mirza ! c'est elle qui nous vient en aide !

(Ils s'inclinent devant la fée. — Le couvent s'écroule. — Le prince, la princesse et Mirza sont enlevés dans les airs, portés sur des nuages.)

TREIZIÈME TABLEAU. — L'APOTHÉOSE.

Pendant que Rosalinde et le prince disparaissent dans l'espace, sous la protection de la fée Mirza, on voit la campagne couverte de neige. — Des ours apparaissent de tous les côtés et se dirigent vers Zanetti, qui va devenir leur proie.

ACTE QUATRIÈME.

QUATORZIÈME TABLEAU. — MADAME LA PLUIE.

Personnages.	*Acteurs.*
UN JET D'EAU	MM. BENJAMIN.
M. LE RHONE	DUBOIS.
M. LE RHIN	VISSOT.
LE LAC DE GENÈVE	COTI.
LE PO	MERCIER.
LA PLUIE	Mmes GÉNOT.
LA SAONE	AUGER.
LA SEINE	DÉSIRÉE.
LA TAMISE	CORDELLI.
LA GARONNE	MERCIER.
LE MISSISSIPI, LE FLEUVE JAUNE, LE GUADALQUIVIR, LE NIL, QUATRE SOURCES DES RIVIÈRES, GOUTTES D'EAU.	
DANSE : LA ROSÉE	Mlle CAMILLE.

Une grotte d'un aspect étrange et riant tout à la fois. — Partout des ruisseaux, des cascades, des lames d'eau, des fleurs aquatiques, de brillans coquillages.

SCÈNE I.

LE PRINCE, MIRZA, LA PRINCESSE.

(Ils entrent par la gauche.)

LE PRINCE.

Ouf ! quelle ascension !

LA PRINCESSE.

Bonne Mirza, que de grâces à vous rendre !...

MIRZA.

Ici, vous êtes en sûreté.

LE PRINCE.

C'est encore à vous que nous devons notre salut. Toujours de nouveaux services !... En vérité, vous en faites trop... Savez-vous, bonne fée, qu'il faudra nous faire vivre très long-temps, très long-temps, pour que nous puissions nous acquitter envers vous.

MIRZA.

Écoutez-moi : vous êtes à l'abri des persécutions de Zanetti et de la fée du Désert, cela est vrai ; mais qu'est devenue votre couronne, ma belle enfant ? Et le royaume du prince... n'est-il pas au pouvoir de notre ennemi commun ?

LE PRINCE.

Il est donc officiel que mon honorable père s'est laissé battre par le baron ?... Cela ne m'étonne pas de sa part... le roi des Mines-d'Or a toujours été très riche en lingots, mais très pauvre en stratégie... Cela nous fait deux couronnes et deux royaumes à reconquérir... et pour vaincre l'usurpateur, pas une armée à mes ordres... pas même un simple soldat à conduire à la victoire !

MIRZA.

Eh bien ! il faut lui livrer bataille sans soldats... il faut le vaincre sans armée...

LE PRINCE.

Moi, tout seul !

MIRZA.

Toi, seul...

LE PRINCE.

Ce n'est ni l'audace, ni la bonne volonté qui me manquent ; mais je crois qu'il serait urgent d'y joindre quelques petits auxiliaires...

MIRZA.

C'est pour les obtenir que je vous ai conduits en ces lieux.

LA PRINCESSE.

Où sommes-nous donc ici ?

MIRZA.

Dans la grotte de l'Ouest... chez Mme la Pluie...

LE PRINCE.

Nous sommes ici chez Mme la Pluie ?... Je me disais aussi... (Il éternue.) l'air est très humide dans cette grotte...

LA PRINCESSE.

Que peut donc faire pour nous Mme la Pluie ?

MIRZA.

Vous le saurez bientôt... Je l'ai instruite de vos

malheurs et du service que j'attends de son amitié... Mais c'est, aujourd'hui, fête chez elle...

LE PRINCE.

En vérité!...

MIRZA.

Elle réunit ses amis, des fleuves, des rivières... Pour ne pas la déranger dans ses préparatifs, je ne vous présenterai qu'après la fête...

LE PRINCE.

Vous avez raison... votre recommandation pourrait se trouver noyée au milieu de tout ce monde... (On entend tomber la pluie.)

MIRZA.

Écoutez!... je l'entends.

LE PRINCE, éternuant de nouveau.

Atchi!... En effet, elle se fait sentir...

MIRZA.

Quatre de ses filles l'accompagnent...

LA PRINCESSE.

Les filles de la Pluie!...

MIRZA.

Oui, des Sources... pleines de gentillesse... Retirons-nous, un instant... Venez.

AIR : Il pleut, il pleut bergère.

Il pleut! il pleut! c'est elle!

LE PRINCE.

Oui, je l'entends pleuvoir!...
D'une faveur nouvelle
Ayons le doux espoir...
Depuis long-temps, j'essuie
De bien cruels tourmens!

MIRZA, les entraînant.

Laissons passer la pluie,
Pour avoir le beau temps.

ENSEMBLE.

Laissons passer la pluie,
Pour avoir le beau temps.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LA PLUIE, suivie DE QUATRE SOURCES.

LA PLUIE.

AIR du fleuve de la vie.

Allons, mes filles, qu'on s'apprête!
Car déjà, de tous les côtés,
Je vois à ma brillante fête
Accourir des flots d'invités...
Que tous les amis de la Pluie,
Ici, coulent des jours heureux...
Chez moi, qu'ils descendent joyeux
Le fleuve de la vie.

Vous m'avez entendue... que chacune soit à son poste... Toi, Aréthuse, je te recommande les rafraichissemens... toi, Vaucluse, surveille les buffets... Je vous préviens que si quelque chose va de travers, je remonterai à la source... de celle qui aura manqué à ses devoirs... Circulez, serpentez partout... A propos, j'avais fait mander un jet-d'eau de Versailles pour ordonnancer ma fête, je ne le vois pas... où est-il donc?

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE JET-D'EAU, venant du fond.

LE JET-D'EAU.

AIR : J'arrose, etc.

J'accours, je m'échappe et m'élance,
Rapidement je franchis la distance.
Le jet-d'eau demandé... voilà!
Dès qu'on m'appelle... je suis là!
Grâce à ma nature hydraulique,
Ici, je suis le bien-venu;
De Versailles, la ville antique,
J'arrive d'un jet... continu. (*Bis.*)

(Un filet d'eau s'échappe du petit bassin qu'il porte sur la tête.)

REPRISE.

J'accours, je m'échappe et m'élance, etc.

LA PLUIE.

Enchantée de vous voir, mon cher Jet, je vous nomme intendant des plaisirs de cette journée...

LE JET-D'EAU.

Il suffit, madame la Pluie, j'organiserai votre fête avec pompe... on en parlera... Voulez-vous des jeux de bagues, des courses de gondoles, des naumachies?... voulez-vous une fête olympique, bachique, anacréontique?... Préférez-vous des pipeaux, des chalumeaux, des troupeaux... genre trumeau?... Voulez-vous faire jouer les eaux de votre palais? Je puis vous donner une imitation revue, corrigée et considérablement augmentée des pièces d'eau des Suisses, du Dragon... Ici, par Neptune! nous pouvons tailler en pleine eau!

LA PLUIE.

Oh! mon cher Jet, laissons là les effets aquatiques de votre pauvre petit Versailles, et trouvez-moi d'autres divertissemens... Au surplus, je vous donne carte blanche; faites pour le mieux...

LE JET-D'EAU.

Il suffit! j'improviserai... Chez moi, les idées arrivent par jets...

(Un filet d'eau s'échappe de sa tête.)

UNE SOURCE.

Ma mère! ma mère! j'aperçois déjà plusieurs invités.

LE JET-D'EAU.

Alors, je commence mes fonctions de maître des cérémonies... je vais les introduire...

LA PLUIE.

C'est bien! (Aux Sources.) Vous, mes filles, à votre place.

LE JET-D'EAU, au fond, annonçant.

M. le Rhône et Mme la Saône.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M. LE RHONE, Mme LA SAONE, puis successivement, LA SEINE, LA TAMISE, LE RHIN, LA GARONNE, LE LAC DE GENÈVE, LE MISSISSIPI, LE FLEUVE JAUNE, LE GUADALQUIVIR, LE NIL et LE PO.

LE RHONE et LA SAONE.

Salut à madame la Pluie.

LA PLUIE.

Bonjour, mes excellens amis... vous êtes les premiers arrivés... et je retourne le proverbe en votre faveur : « Aux premiers les bons!...» Merci de votre empressement.

LE RHONE.

Les fleuves et les rivieres savent trop ce qu'ils vous doivent, madame la Pluie, pour ne pas accourir quand vous leur faites l'honneur de les convier à une fête. Aussitôt que votre petite ondée nous a remis votre invitation... j'ai dit à la Saône : «Allons, ma bonne, dépêchons, coulons vivement pour ne pas être en retard...» Et nous voilà.

LA SAONE.

Je suis tout en nage.

LE RHONE.

Et moi tout en eau.

LA PLUIE.

Votre présence m'inonde de joie... Je vois avec plaisir que nous faisons toujours bon ménage.

LE RHONE.

Mais oui, mais oui... C'est avec le même abandon que cette petite se jette dans mes bras... N'est-ce pas, ma Saô-saône que nous aimons toujours notre petit Rhô-rhône?

LA PLUIE.

Quel bonheur limpide!

LA SAONE.

Limpide... pas toujours.

LA PLUIE.

Comment?

LA SAONE.

Oh!... ce gros monstre-là est quelquefois d'une humeur bien désagréable... Il y a des momens où il n'est pas navigable.

LE RHONE.

Allons, pourquoi parler de ça?...

LA SAONE.

Oui, parfois monsieur s'enlève, se gonfle, écume et bouillonne pour un rien... Il veut faire sa petite mer... Il quitte alors le domicile conjugal, et se permet de courir à travers champs.

LE RHONE.

Oh! ça t'arrive bien aussi, quelquefois... D'ailleurs, ma mie, j'avoue mes torts... Les fleuves ne sont pas parfaits... Au surplus, nous ne sommes venus ici que pour nous amuser, pour être gais... Allons, ma Saô-saône, remettez-vous au courant de votre bonne humeur... quant à moi, je suis en train.

LA PLUIE.

A la bonne heure!

LE RHONE.

Je veux aujourd'hui folâtrer, rire, boire, et jouer un jeu d'enfer.

LA SAONE.

Oui, c'est cela... on joue, on perd, et l'on est à sec.

LE RHONE.

Le Rhône ne craint pas cela... Je ne suis pas de ces fleuves qui se coulent facilement.

LE JET-D'EAU, annonçant.

Mme la Seine! Mme la Tamise!

LA PLUIE, à la Seine et à la Tamise qui entrent.

La Seine et la Tamise réunies!

LA SEINE.

Cela vous étonne, n'est-ce pas? Eh bien! nous sommes, depuis une heure, les meilleures amies du monde.

LA TAMISE.

Oh! yes... Le Seine... elle avait été biocoup charmante... en donnant à moà pour cadeau une petite rivière très jolie...

LE RHONE.

La Seine vous a donné une rivière?

LA TAMISE.

De diamans... Yes, elle a donné à moà cette rivière de diamans.

LA SEINE.

Oh! une bagatelle...

LE RHONE.

Fichtre, les beaux diamans!... la belle eau!... Tamise, en vous voyant, chacun dira maintenant : Oh! la belle eau!

LA SEINE.

Les petits cadeaux entretiennent l'entente cordiale... La Tamise voulait, en retour, m'accabler de ses produits; mais je n'ai pas besoin de rasoirs, et je ne porte pas encore de flanelle.

LA TAMISE.

Oh! méchante!... oh! méchante!... je vous donnerai autre chose de *beauteful**... Vous verrez... vous verrez...

LA PLUIE.

C'est cela, et que désormais deux rivières si bien faites pour s'entendre ne soient plus troublées... dans leur amitié.

LA SAONE, au Rhône.

La Seine et la Tamise réunies... ça n'est pas clair.

LE RHONE.

Bah! Pourquoi aller au fond de tout cela.

LE JET-D'EAU, annonçant.

M. le Rhin!

LE RHIN.

C'être moi! ponchour... ponchour, ma pelle et

* Prononcez : biotifoul.

ponne bluie... fous rébandez tuchur au milieu de nous des averses de ponheur et des chiboulées de satisfaction... que j'en être pien choyeux que je peux dire. (Il lui baise la main.)

LA PLUIE.

Et la santé?

LE RHIN.

Tu ducement.. Tant que le Rhin, foyez-vous, il ne se fera pas obérer de ses cataractes... ça ira tu ducement... tu ducement...

LA PLUIE.

Bah! vous avez encore bon pied, bon œil...

LA SAONE, au Rhin.

Et si vous étiez plus sage...

LE RHIN.

Moi!..

LA SAONE.

Mais vous faites beaucoup trop vos cascades...

LE RHIN.

Ne barlons pas de ça...

LE JET-D'EAU, annonçant.

La Garonne! le lac de Genève!

LA GARONNE.

AIR connu.

Les bords dé la Garonne
Sont des endroits charmans,
Les femmes y sont bonnes
Les maris complaisans.
On rit, l'on jase, on déraisonne
Et l'on s'amuse un pétit moment.

Salut à tout lé monde... enchanté dé vous voir!

LE LAC, entrant; il tire deux énormes montres, avec des poissons pour breloques.

J'arrive à l'heure juste!... à l'heure juste!... et cela, sans me presser.

LA SAONE.

Ce lac de Genève! quel calme plat!

LA SEINE.

Il est toujours en panne!

LA PLUIE.

Bonjour, pére Tranquille.

LA GARONNE.

Pére Tranquille... Bien nommé!... En vain, cherche-t-il à se donner beaucoup dé mouvement, comme vous voyez... (Elle indique ses montres.) ça n'y fait dé rien, dé rien!

LE LAC.

Garonne, ne commencez pas vos gasconnades, je vous prie...

LA GARONNE.

Bonjour, Rhône magnifique... Bonjour, Rhin majestueux... Bonjour ma Saône, ma Seine, ma Tamise... Jé vous trouve toujours plus belles, plus fraîches, plus gracieuses, foi dé Garonne... (A part.) Jé né pense pas un mot dé cé qué jé dis... mais c'est égal... (Haut.) Nous allons donc bien rire, bien nous amuser... Jé bouillonne dé vous raconter des histoires incroyables, quoique véritables... Les mystéres du golfe... par exemple... Oh! jé m'engage, mes pétites riviéres, à ne point laisser tarir la conversation.

LE LAC.

Foi de lac... c'est un flux et un reflux de paroles étourdissantes... Je vais m'endormir dans un coin... (Il va s'asseoir et s'endort peu à peu.)

LA GARONNE.

Ah ça, mais jé né vois pas Mme la Loire?

LA PLUIE.

La Loire... non... Depuis quelque temps elle se livre à des débordemens que je ne puis tolérer... Elle aurait troublé notre joie. J'ai fait consigner aussi les giboulées.

LA GARONNE.

Oh! jé vous approuve... Ce sont des piesgrièches.

LA PLUIE.

Et Mme la Grêle que je ne veux plus recevoir...

LA SEINE.

Elle cassait les vitres en parlant.

LE RHONE.

Et puis ces dames auraient jeté du froid parmi nous.

LE JET-D'EAU, annonçant.

Le Guadalquivir, le Nil, le fleuve Jaune, le Mississipi. (Ils paraissent successivement, saluent Mme la Pluie, et vont se placer à droite et à gauche. —Annonçant.) Le Pô! (Mouvement général.)

LA GARONNE, à la Seine.

Celui-là est beau, mais il est bête!

LE RHONE, au Rhin.

J'espère qu'il ne l'a pas gardé pour le dernier... Nous ne pouvons pas rester sur le fleuve qu'il vient de nommer.

LE PO, saluant la compagnie.

Est-ce que je suis en retard? Il paraît que j'étais derrière tout le monde. J'en suis vraiment confus...

LE JET-D'EAU, revenant.

Le canal de l'Ourcq demande à entrer... Je ne sais si je dois...

LA PLUIE.

Fi donc! .. un bâtard!... Je ne reçois pas de canaux. Laissez entrer les fleuves, les rivières, tout ce qui porte enfin un nom présentable; mais je trouve ce canal de l'Ourcq très impertinent.

LE JET-D'EAU.

Je ne crois pas devoir vous parler de plusieurs petits ruisseaux qui sollicitaient la même faveur, et voulaient s'infiltrer jusqu'ici... Je les ai laissés à la porte... mais ils murmurent.

LA PLUIE.

Que disent-ils?

LE JET-D'EAU.

Ils prétendent que les petits ruisseaux font les grandes rivières.. et qu'à ce titre...

LES RIVIÈRES, ensemble.

Les insolens!...

LA PLUIE.

Qu'on les mette à la raison.

LE JET-D'EAU.

Si les murmures continuent, je tombe au beau milieu des ruisseaux et je les balaie.

LA PLUIE.

C'est bien; ne songeons plus qu'à la fête.

LE RHONE.

Bravissimo! Oui, fleuves et rivières, mes amis, de la gaîté, corbleu!... Il doit nous être facile de noyer la tristesse!... Chantons, rions, buvons... Moi, d'abord, je ne suis pas fâché de mettre un peu de vin dans mon eau.

LA SEINE.

Bon! voilà le Rhône qui se lance.

LE RHIN.

Y sera chentil, ce soir.

LE RHONE.

Je ne vous le caché pas... je veux me donner une petite pointe... Ecoutez donc... je suis vignoble aussi, moi... Ça met le vin à la bouche.

AIR de Lantara.

Puisque ma qualité de fleuve,
Soumise à la loi des destins,
Exige que toujours j'abreuve
Les champs, les prés et les humains,
Je me conforme aux arrêts souverains.
Mais, en retour, largement je me livre
Au doux nectar que le raisin produit.
Emportez-moi ce soir si je m'enivre,
Faites rentrer le Rhône dans son lit.
Si je bois trop, ce soir, si je m'enivre,
Mes bons amis, portez-moi dans mon lit.
Faites rentrer le Rhône dans son lit.

TOUS.

A boire! à boire!

LE RHONE.

Qui donc calmera notre soif?...

LE JET D'EAU, annonçant.

La Rosée.

TOUS, avec joie.

La Rosée!

LA PLUIE.

Ma fille chérie!... qu'elle entre... qu'elle soit la bien-venue.

(Tout le monde se place. — Mme la Pluie s'assied au fond. — La Rosée paraît et danse. Elle secoue les perles de sa chevelure, et des fleurs naissent sous ses pas. — Après le pas, elle reçoit des félicitations de tout le monde.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, MIRZA, LE PRINCE, LA PRINCESSE.

MIRZA, au prince et à la princesse.

Venez, suivez-moi.

LE PRINCE.

Au milieu de ces fleuves, de ces rivières!... J'éprouve une crainte vague.

MIRZA, à la Pluie.

Pardonnez-moi de venir troubler vos plaisirs.

LA PLUIE.

Ah! c'est toi, Mirza... avec tes deux protégés, sans doute.

MIRZA.

Il vous est facile, ô madame la Pluie, de vous répandre en bienfaits sur ces pauvres amans.

LE PRINCE.

Vous nous verrez alors pénétrés de reconnaissance.

LA PLUIE.

Je connais votre histoire, et je veux faire quelque chose pour vous. Malheureusement je suis forcée de partir demain pour aller mouiller les plaines de la Beauce et de la Champagne... Je ne pourrai vous servir en personne; mais j'ai là un nuage tout chargé de gouttes d'eau, et je vous l'abandonne.

LE PRINCE, bas, à Mirza.

Je ne comprends pas.

MIRZA, de même.

Silence!

(Un nuage paraît et crève. — Il en sort aussitôt une armée de gouttes d'eau.)

LA PLUIE.

Que ces gouttes d'eau t'accompagnent et obéissent à tes ordres!... Elles feront merveille et donneront dès que tu jugeras l'instant favorable.

MIRZA, LE PRINCE et LA PRINCESSE.

Merci!

LA PLUIE.

Je ferai plus encore... Puisque tu as besoin des élémens, j'en sais un des plus puissans dont je veux te procurer l'appui... Allez m'attendre tous trois.

MIRZA.

Où cela, madame?

LA PLUIE, à Mirza.

A la grotte du Nord... C'est là qu'habite M. le Vent.

(L'armée des gouttes d'eau défile et s'éloigne à la suite du prince, de Mirza et de la princesse.)

MIRZA.

Nous y serons. (Ils sortent tous trois.)

LA PLUIE.

Et vous, mes gouttes d'eau, en marche!

(Après différentes évolutions, les gouttes d'eau, sur un signe de Mme la Pluie, se précipitent au dehors. — Mme la Pluie retourne vers ses invités.)

QUINZIÈME TABLEAU. — MONSIEUR LE VENT.

Personnages.	*Acteurs.*
M. LE VENT	MM. PERRIN.
LONGUE-HALEINE	ST-AMAND.
OURAGAN	MARCHAND.
Mme LA PLUIE	Mmes GÉNOT.
ZÉPHIR, fils du Vent	BOUTIN.
PETITS VENTS-COULIS, VENTS.	

(Une grotte bizarre. — Des souterrains, dans lesquels se trouvent des vents captifs. — A gauche, les brises de mer; au milieu, les vents du nord; à droite, les vents-coulis, etc.

SCÈNE I.

M. LE VENT, puis LONGUE-HALEINE.

LE VENT, entrant vivement.

Ouf! ouf! je suis tout essoufflé! tout essoufflé... Je viens de franchir l'Océan... de faire échouer douze navires... douze navires!... Je suis très content... très content!

AIR de M. Pilati.

Je suis le vent!
Vive le vent!
A mon pouvoir, à mon caprice,
S'il faut partout qu'on obéisse,
Le vent
Souvent
Est bon vivant!

Sur les humains je me délasse
A souffler, selon mon humeur,
Tantôt le vent de la disgrâce,
Tantôt le vent de la faveur.
Le vent! (*Bis.*)
Vive le vent! etc.

Sur le moulin de la meunière,
Qui souffle, en passant, le bonheur?
Qui fait flotter toute bannière
Sans regarder à sa couleur?
Le vent! (*Bis.*)
Vive le vent! etc.

Plus d'un poète, dans le monde,
Me doit l'honneur d'un nom fameux.
De leur capacité profonde
Que sort-il de si merveilleux?
Du vent! (*Bis.*)
Vive le vent! etc.

A quoi tient une renommée?
A mon souffle; et, le plus souvent,
Qu'est la gloire?... Un peu de fumée;
La fumée est soumise au vent.
Le vent!
Vive le vent! (*Bis.*)

Je suis vagabond par régime,
Aventureux, indépendant;
J'éclate alors qu'on me comprime.
Liberté! c'est le cri du vent.

Je suis le vent!
Vive le vent!
A mon pouvoir, à mon caprice,
S'il faut partout qu'on obéisse,
Le vent
Souvent
Est bon vivant.

J'ai l'estomac gonflé... très gonflé... Je veux déjeûner... (Il appelle. Vents-coulis, petits vents-coulis, mes amis! faufilez-vous ici vivement, obéissez! (Des petits vents paraissent et sautent autour de lui.) Vous voici! très bien... Petits vents-coulis, dites à la vieille Bourrasque, ma cuisinière, de me servir à déjeûner... Qu'en trois temps, plusieurs vents allument ses fourneaux... et qu'elle me confectionne, *presto, subito,* un vol-au-vent, un soufflé, une omelette soufflée et des beignets soufflés... Pfou! pfou! pfou!... Allez, filez, filez!... (Les petits vents sortent. — Appelant.) Longue Haleine! (Un vent très grand et très maigre se présente.) J'ai besoin de toi, Longue-Haleine... Je t'ai nommé mon sommelier... J'ai besoin de humer, de me désaltérer, d'aspirer un liquide quelconque; apporte-moi du vin.

LONGUE-HALEINE, très vite.

Que désire Son Altesse?... du blanc, du rouge, du bordeaux, du champagne, du sillery, du pomard, du tonnerre, du grave, du tockay, du joanisberg?

LE VENT.

Assez!... Une fois qu'on te permet de souffler le mot, il n'y a plus moyen de t'arrêter... Longue-Haleine, apporte-moi de mon vin favori... du moulin-à-vent.. Je boirai d'abord du moulin-à-vent; après, nous verrons. (Longue-Haleine sort. — Les vents-coulis ont mis la table et servi le déjeûner.) Le déjeûner est servi... très bien... je vais l'engouffrer. (Il mange très vite.) Tout cela est bon, très bon... c'est léger, ça coule, ça passe, ça fond, ça file, ça file, ça glisse, ça disparaît... (A Longue-Haleine, qui est allé chercher une très longue bouteille.) A boire! verse vivement!... Que s'est-il passé pendant mon absence?... Parle peu et bien... Si tu parles trop... pfou! je te renverse!... Tu es averti... file!

LONGUE-HALEINE.

Maître, une bonne nouvelle!... Le gros chêne de la plaine est à bas.

LE VENT, avec joie.

Il est à bas?

LONGUE-HALEINE, d'un air de triomphe.

Il est à bas!

LE VENT.

Ce grand chêne qui nous narguait depuis deux cents ans, à bas!

LONGUE-HALEINE.

A bas!

LE VENT.

De qui est ce beau coup de vent?

LONGUE-HALEINE.

C'est Aquilon qui en est venu à bout.

LE VENT.

Mon brave Aquilon!... bon vent!... des poumons d'airain... et puis, énergique... tenace... têtu... Bon vent! bon vent!

LONGUE-HALEINE.

La chaumière a été rasée du même coup.

LE VENT.

Tant pis, tant pis!... Si c'eût été le palais de la Montagne, à la bonne heure!... J'exècre ces riches qui se calfeutrent chez eux, qui bouchent hermétiquement portes et fenêtres... dont les tentures épaisses, les rideaux, les portières... m'interdisent tout passage... C'est tout au plus si, chez eux, je puis souffler par le trou de la serrure... tandis que le pauvre, lui, me donne toujours un asile. Lorsque, poursuivi par la Pluie, mon ennemie acharnée, je cherche un refuge pour qu'elle ne m'abatte pas... je trouve un abri dans les masures, chez les gueux... Là, les murs sont percés à jour... les vitres brisées... le toit est ouvert... le loquet mal attaché... je n'ai qu'à souffler la porte pour entrer. Pfou!... Ça va tout seul... Je bourdonne dans les cheminées... et Mme la Pluie est attrapée... elle enrage!

LONGUE-HALEINE.

Je vous croyais mieux ensemble...

LE VENT.

Non. C'est un élément despotique. Tout à l'heure encore, elle marchait sur mes talons. Mais j'ai repoussé de mon souffle puissant ses nuages tout chargés d'eau... qui voulaient crever sur le mien, sur mon dos! Et ça m'a altéré... Donne-moi à boire... Et Zéphir, et mon fils, où est-il? (Il boit.)

LONGUE-HALEINE.

Je ne l'ai pas vu, ce matin.

LE VENT.

Pourquoi ça?

LONGUE-HALEINE.

Parce qu'il n'est pas rentré hier au soir.

LE VENT.

Il n'est pas rentré... Ah! le petit scélérat!... J'ai beau lui faire la leçon... autant en emportent les vents... Longue-Haleine, cet enfant-là me donnera bien du tintouin!

LONGUE-HALEINE.

Bah! c'est jeune, ça aime à jouer... ça joue... ça voltige, ça folâtre, ça batifole... ça couraille.

LE VENT.

Assez... grand nigaud! tu le défends toujours... et ça me gonfle... Pfou! pfou!

(L'orchestre joue en sourdine l'air de l'entrée de Zéphir.)

LONGUE-HALEINE.

Attendez...

LE VENT.

Quoi?

LONGUE HALEINE.

Je crois qu'oui.

LE VENT.

Quoi? qu'oui?

LONGUE-HALEINE.

Un petit air frais m'entre dans le tuyau de l'oreille.

LE VENT.

T'expliqueras-tu?

LONGUE-HALEINE.

Il n'y a que Zéphir qui possède ce souffle-là... Ce doit être lui... c'est lui...

LE VENT.

Je vais le recevoir d'importance... Enlevez le couvert.

(Il souffle sur la table et fait disparaître tout ce qui était dessus. — Un nouveau souffle enlève la table.)

LONGUE-HALEINE.

Le voici.

LE VENT.

Laisse-nous...

SCÈNE II.

M. LE VENT, ZÉPHIR; il est suivi DE PETITS VENTS-COULIS, qui vont s'asseoir à droite.

LE VENT.

Ah! vous voilà enfin, monsieur le coureur... Ce n'est pas malheureux!...

ZÉPHIR.

Bonjour, papa.

LE VENT.

Petit libertin!

ZÉPHIR.

Ça va bien, papa?

LE VENT.

Oui, monsieur, ça va... ça va assez bien... mais ça irait encore mieux sans vos escapades...

ZÉPHIR.

Tu vas encore me faire de la morale... Si tu crois que c'est amusant...

LE VENT.

Ah ça!... Zéphir... vous ne deviendrez donc jamais un vent sérieux.. Voyez Aquilon, Auster, Favonius... vous n'approcherez jamais de Favonius, et vous ne serez jamais Auster.

ZÉPHIR.

Mais, mon cher père, je n'ai point la prétention de ressembler à vos vieux vents... moi!

LE VENT.

Tenez, pour vous humilier, j'ai ici de simples vents-coulis qui vous feraient honte... Voyez ce petit-là, qui met ses doigts dans son nez... il abat déjà sa demi-douzaine de cheminées par semaine... Vous devriez en rougir...

ZÉPHIR.

Ma foi non.

LE VENT.

Si vous aviez voulu travailler... vous seriez en état de déraciner une allée de tilleuls avant votre déjeûner.. mais, au lieu de cela, monsieur se coiffe en coup de vent, et flâne tant que le jour dure.

ZÉPHIR.

Tiens! je l'avoue... j'aime à courir, à voltiger... Je ne suis pas votre fils pour rien, après tout.

LE VENT.

C'est vrai, au fait.

ZÉPHIR.

C'est si bon de folâtrer dans les blés, d'agiter de blondes chevelures, de soulever des écharpes, de déranger des fichus ou de faire apprécier les contours d'une jolie jambe...

LE VENT.

Petit libertin! mais cela s'appelle jouer... et jouer n'est pas souffler... Tu es trop léger.

ZÉPHIR.

Si Zéphir n'était pas léger... qui donc le serait?

LE VENT.

Il a réponse à tout... Quand on est jeune, mon Dieu... je conçois qu'on s'amuse, mais honorablement... On avise un navire faisant voile pour le levant... on se gonfle un peu... on soufflote... histoire de badiner... et le navire s'en va au couchant... Celui qui cingle vers l'est... on le pousse à l'ouest. C'est drôle ça, monsieur... et ce sont des amusemens dignes de votre naissance.

ZÉPHIR.

Bah! c'est rococo!... Et quand vous étiez jeune vous en faisiez bien d'autres.

LE VENT.

Qui est-ce qui t'a dit ça?... qui est-ce qui t'a dit ça?

ZÉPHIR.

Oui, oui, on m'a conté de vos tours.

LE VENT, souriant.

Bah! vraiment.

ZÉPHIR.

Dites donc, papa... qui donc autrefois, pour se divertir, allait sur les grands chemins, dans les promenades... et soulevait des flots de poussière pour aveugler les passans?... qui donc dérobait des baisers aux femmes pendant que les maris n'y voyaient que du sable?...

LE VENT, à part, en riant.

C'était moi!

ZÉPHIR.

Qui est-ce qui soufflait les perruques aux passans... qui leur poussait des volets sur le nez, et faisait tomber des pots de fleurs sur leur tête?

LE VENT.

C'est le Mistral qui t'a conté tout cela... Je n'en ai parlé qu'au Mistral.

ZÉPHIR.

Ah! vous voyez bien que c'est vrai!...

LE VENT, à part.

Je suis pris... petit serpent!

ZÉPHIR.

Laissez-moi donc, à mon tour, enlever des chapeaux, des enseignes... et casser des vitres si ça me fait plaisir.

LE VENT.

Mais, mon enfant, tout cela ne t'empêche pas de te livrer à des études sérieuses, touchant ta profession. Mon Dieu, je n'exige pas que tu culbutes des navires de cent vingt canons... que tu renverses des cathédrales, non. Mais comme je le disais... il y a moyen de s'instruire en s'amusant... Tiens, je veux t'enseigner une recette pour faire capoter un canot... c'est gentil, c'est gracieux et bien simple.

ZÉPHIR, regardant au dehors.

Oh! le joli cerf-volant!

LE VENT.

Ne t'occupe pas de cerf-volant, et écoute-moi. Tu commences par souffler vent arrière... doucement, gentiment... ça leur donnera de la confiance... Tu me suis bien, n'est-ce pas?

ZÉPHIR.

Oui, papa, continuez l'explication de la gravure... (A part.) Mais j'aime mieux le cerf-volant, et je me donne de l'air.

(Il s'esquive adroitement.)

LE VENT.

Tout à coup, tu te retournes, tu sautes grand largue, et là, pfou! pfou! pfou!... tu l'empoignes en sous-œuvre... Ils ont beau prendre des ris, tu leur ris au nez... et flouc!... le canot capote, barbote... Alors, toi, tu refiles... et... (Cherchant Zéphir.) Eh bien!... Zéphir... où est-il?... Parti, envolé... Décidément, je n'en ferai jamais rien... je suis trop faible pour cet enfant-là... c'est un vent gâté qui sera toujours sans consistance...

LONGUE-HALEINE, entrant.

Monsieur le Vent...

LE VENT.

Qu'est-ce encore?...

LONGUE-HALEINE.

Le Mistral demande s'il peut partir pour Marseille...

LE VENT.

Le Mistral... Eh oui, tron de l'air!... qu'il s'en aille... il devrait être déjà parti depuis longtemps... Et le Simoun?...

LONGUE-HALEINE.

Le vent du désert... il est indisposé.

LE VENT.

Ah ça! il devient donc poussif... Si ça continue, je le casse... et je l'envoie à l'Hospice des vieux vents...

LONGUE-HALEINE.

Que décidez-vous pour le service d'aujourd'hui?...

LE VENT.

Qu'on prenne le chemin du nord... et qu'on revienne sud-sud-ouest... Allez, qu'on file, qu'on souffle, qu'on fasse grincer toutes les girouettes, et qu'on me laisse... (Longue-Haleine s'éloigne.— On entend l'air varié de : *Il pleut bergère.*) Je ne sais ce que j'éprouve... je suis énervé, irrité, oppressé... une moiteur désagréable me pénètre... quelque chose me fouette le visage...

LONGUE-HALEINE, revenant dans la plus grande agitation.

Ah! grand Dieu! Ah! ciel!

LE VENT.

Qu'y a-t-il?

LONGUE-HALEINE.

Madame la Pluie?

LE VENT.

Hein?

LONGUE-HALEINE.

Qui force...

LE VENT.

Quoi?

LONGUE-HALEINE.

L'entrée de la grotte...

LE VENT.

Oh!

LONGUE-HALEINE.

Je me sauve... (Il s'échappe.)

LE VENT, avec terreur.

Madame la Pluie... ici, chez moi!... Elle viendrait tomber jusque dans ma grotte!... Mais c'est affreux!... Ah! je me sens abattu!... je fléchis... le souffle me manque... je m'évanouis!... (Il tombe à terre.)

SCÈNE III.

M. LE VENT, Mme LA PLUIE.

AIR : Des mains de Melpomène en pleurs.

Pourquoi trembler? Sur toi, sur tes sujets
Je ne viens point répandre ma colère;
Si j'ai, parfois, dérangé tes projets,
Je ne viens point te déclarer la guerre.
J'ai renversé ton souffle bien souvent,
Mais, aujourd'hui, je ne veux pas combattre.
La Pluie, enfin, loin de vouloir l'abattre,
Consent à relever le Vent.

(Elle lui tend la main et l'aide à se relever.)

LA PLUIE et LE VENT, ensemble.

La Pluie a relevé le Vent!

LE VENT.

Est-ce bien possible?... Eh quoi!... vous daigneriez retenir vos averses, j'échapperais à vos écluses... je ne serais plus menacé par vos cataractes?...

LA PLUIE.

Je viens t'offrir une trêve...

LE VENT.

Une trêve?...

LA PLUIE.

Et l'occasion de te distinguer...

LE VENT.

De quoi s'agit-il?

LA PLUIE.

De nous unir pour une même cause...

LE VENT.

Ordonnez...

LA PLUIE.

Je te demande pour un jour seulement les vents les plus redoutables... et à cette condition...

LE VENT.

Eh bien?...

LA PLUIE.

Pendant un mois entier je te laisserai souffler sans t'abattre...

LE VENT.

C'est un marché d'or... J'y consens... Je vais vous donner une compagnie de vents d'élite, commandée par le roi des ouragans.

LA PLUIE.

Très bien!

LE VENT, appelant.

Longue-Haleine!...

LONGUE-HALEINE, entrant avec crainte.

Maître! (A part.) Tiens, il est debout!

LE VENT.

Qu'on fasse sortir la sixième compagnie du premier bataillon de la quarante-cinquième légion de mes vieux dur-à-cuire... et qu'on déchaîne Ravageur, mon fidèle ouragan... (A la Pluie.) Est-ce assez?...

LA PLUIE.

Oui, je suis satisfaite...

(Longue-Haleine a fait un signe au dehors. — Tous les vents arrivent, Ouragan à leur tête.)

LE VENT.

AIR : Canotiers, à vos canotières.

Saluez madame la Pluie,
A sa voix obéissez tous!
Elle est, aujourd'hui, ma meilleure amie.
Enflez vos poumons, et préparez-vous!

LES VENTS.

Enflons, enflons!
Soufflons, soufflons!
De nos poumons
Nous vous répondons...

OURAGAN, commandant les vents.

Attention!... Préparez poumons!... gonflez joues! En avant! vents.

(Ils sortent en soufflant; puis le Vent et la Pluie à leur suite.)

SEIZIÈME TABLEAU. — LE CAMP ET L'OURAGAN.

Personnages.	*Acteurs.*
LE BARON	MM. NESTOR.
AVENANT	GABRIEL.
TRANCHE-MONTAGNE	MERCIER.
UN SOLDAT	POTONNIER.
M. LE VENT	PERRIN.
Mme LA PLUIE	Mmes GÉNOT.
ÉMILIO	BARON.
SOLDATS, CANTINIÈRES.	

Un camp. — Des soldats boivent, jouent et dansent avec des cantinières.

SCÈNE I.

SOLDATS, CANTINIÈRES, puis LE BARON DE HAUTE-FUTAIE.

CHOEUR.

AIR nouveau de M. Pilati.

Francs lurons, gais soldats,
Faut-il aux combats
Affronter le trépas?
En avant, soldats!
Mais pendant la paix,
Après le succès,
Il faut boire
A la victoire!

Francs lurons, gais soldats,
Faut-il aux combats
Affronter le trépas?
En avant, soldats!
Mais pendant la paix (Bis.)
Courons à d'autres succès!

Approchez, jeunes filles,
Cantinières gentilles,
Sous les vertes charmilles
Venez causer tout bas...
Plus loin, l'or étincèle,
La fortune m'appelle,
Elle est femme, elle est belle,
Et nous ouvre ses bras!

REPRISE DU CHOEUR.

Francs lurons, gais soldats, etc.

(On danse sur la ritournelle.)

UN SOLDAT, arrivant vivement.

Le général! le général!

Tous les soldats quittent à l'instant et le jeu, et les bouteilles et les cantinières, pour se ranger en bataille, fixes et immobiles.)

LE BARON, entrant; il marche vite et semble plongé dans de sombres réflexions.

Quelle nuit! quel rêve!... Je ne puis retrouver l'équilibre de ma raison... C'est absurde de croire aux rêves... (Confidentiellement au public.) Eh bien! j'y crois!... Cet Avenant, mon cauchemar!... il m'est apparu, sous ma tente, dans mon sommeil... il me serrait la gorge de son gantelet de fer... au point que ma langue sortait de sa demeure habituelle... et s'allongeait, s'allongeait... Si je ne m'étais pas éveillé... je ne sais pas où elle serait allée... Les morts ont une détestable habitude... c'est de venir tourmenter les vivans... Qu'ils restent chez eux... qu'ils s'amusent entre eux... Je dis : les morts!... car il est bien mort, cette fois, ce cauchemar de prince, cet Avenant à qui je dois le plus déplorable physique... Eh bien! oui, je suis laid! je suis hideux! repoussant... et la laideur m'a rendu féroce! (Appelant d'une voix forte.) Tranche Montagne! (Un soldat s'approche.) A-t-on pendu les trois seigneurs qui se sont si vaillamment défendus hier?

TRANCHE-MONTAGNE.

Vos ordres sont exécutés.

LE BARON.

Bien! Et ces manans qui refusaient de livrer leur argent?

TRANCHE-MONTAGNE.

Pendus aussi!...

LE BARON.

Très bien! J'aime à pendre, et à voir pendre... ça m'amuse, ça me réjouit, ça me rafraîchit le sang... J'aime encore à piller, à brûler, à saccager! Aussi, je brûle! je pille! je saccage!

TRANCHE-MONTAGNE.

Général!

LE BARON, durement.

Quoi?

TRANCHE-MONTAGNE.

Un jeune cavalier demande à parler à Votre Altesse.

LE BARON, avec colère.

Qu'on le pende!

TRANCHE-MONTAGNE.

Il est porteur d'un parchemin.

LE BARON.

Qu'on le pende avec son parchemin.

TRANCHE-MONTAGNE.

C'est, dit-il, une déclaration de guerre.

LE BARON.

Une déclaration de guerre? c'est différent! qu'on ne le pende pas tout de suite... qu'on me l'amène... (Tranche-Montagne s'incline et sort avec deux soldats.) Une déclaration de guerre... tant mieux!... Encore quelque castel à attaquer, à forcer, à raser, à brûler... ça me rend l'âme joyeuse... Voilà une distraction toute trouvée... (Brutalement.) Eh bien! cet envoyé?

SCÈNE II.

LES MÊMES, EMILIO; il a les yeux bandés, et est amené par TRANCHE-MONTAGNE et DES SOLDATS.

LE BARON.

Otez ce bandeau... (On enlève le bandeau qui couvrait les yeux d'Emilio.) Que vois-je?...

EMILIO.

Son Altesse me reconnaît?...

LE BARON.

Emilio... que signifie?...

EMILIO.

Je vous apporte ce message au nom du prince Avenant, mon seigneur et maître.

LE BARON.

Qu'est-ce que tu as dit là?... qu'est-ce que tu as dit là?... Avenant!... il n'est pas encore mort?...

EMILIO, lui présentant un parchemin.

Si vous voulez vous en convaincre.

LE BARON, prenant le rouleau.

Mon cauchemar vit encore! (Avec un rire féroce. Ah! ah! ah! ah!... Eh bien! tant mieux! jé pourrai donc me venger une bonne fois!...

EMILIO.

Cela n'est pas sûr!

LE BARON.

Je pourrai donc, à mon tour, lui serrer la gorge de mon gantelet de fer!

EMILIO.

C'est ce qu'il faudra voir.

LE BARON, déroulant le parchemin.

Je devine... il me demande grâce et merci!... il m'adresse des paroles suppliantes pour implorer ma clémence... (Lisant.) « Vous êtes un grand gueux! » Hein!

EMILIO.

Continuez...

LE BARON, lisant.

« Après avoir usurpé la couronne de votre » nièce, vous m'avez volé mon royaume... Je » viens vous reprendre et cette couronne et ce » royaume. » (Parlant.) Il a eu bien tort de se déranger pour ça. (Continuant.) « Je m'avance, » seul, pour vous combattre... » (Parlant.) Seul!... il y a seul... (A Emilio.) Est-ce qu'il a fait une chute?... Est-ce que le cerveau...

EMILIO.

Continuez...

LE BARON, lisant.

« Si, dans une heure, vous ne m'apportez pas » votre épée en signe de soumission... dans une » heure je taillerai votre armée en pièces.

» AVENANT. »

Mais c'est le comble de la bouffonnerie... Nous tailler en pièces, tout seul!... Mais je vais faire rire toute mon armée en lui contant cela... nous en rirons beaucoup, mon armée et moi.

(Tous les soldats rient.)

EMILIO.

Prenez garde de ne pas rire le dernier...

LE BARON.

Quant à toi, qui as toujours eu la langue très bien pendue, je me charge de te la pendre mieux encore tout à l'heure...

EMILIO.

Tout à l'heure, vous serez au pouvoir de mon maître...

LE BARON.

Emparez-vous de ce page... et qu'on le tienne étroitement ficelé. (Deux soldats le saisissent.)

EMILIO.

Je suis envoyé en parlementaire... je suis inviolable...

LE BARON.

Oui! Eh bien! qu'on le jette dans un cul de basse-fosse... avec tous les égards qui sont dus à son caractère inviolable... Allez!...

(On entraîne Emilio.)

LE BARON, se promenant un moment avec agitation, à lui-même.

Seul contre une armée!... cela doit cacher quelque piége... quelque trahison... (Appelant.) Tranche-Montagne!

TRANCHE-MONTAGNE.

Général! (Le temps se couvre peu à peu.

LE BARON.

Qu'on fouille les masures, qu'on fouille les bois, les buissons... qu'on fouille tout!... Puis, que six d'entre vous aillent s'emparer de cet Avenant, de ce fou, que tu me pendras à dîner, pour mon dessert... Va... (Tranche-Montagne sort, suivi de six soldats; le tonnerre gronde sourdement.) Et vous, soldats, sous les armes!... (On entend un roulement de tambour, les soldats obéissent.—A part.) Le temps est à l'orage... ça tombe même déjà... (Haut.) Soldats! j'appelle de tous mes vœux le moment où je pourrai vous conduire à de nouveaux triomphes... (La pluie tombe avec force. — A part.) Diable! ça tombe bien! (Haut.) Soldats, une armée ennemie entoure peut-être notre camp... mais je ne crains rien au milieu de vous. Il ne faut pas vous échauffer les oreilles, à vous, mes braves piquiers... vous avez la tête près du bonnet!... n'est-ce pas?... (Un coup de vent enlève toutes les toques des arbalétriers.) Bon!... c'est quand je dis qu'ils ont la tête près du bonnet, que le vent les décoiffe... Diantre, ça redouble! quel chien de temps! et Tranche-Montagne qui ne revient pas! Ah! le voici! Eh bien?...

TRANCHE-MONTAGNE, rentrant tout mouillé et les vêtemens en désordre.

Eh bien! pas moyen d'approcher de votre Avenant... (La pluie tombe toujours.)

LE BARON.

Comment ! avec tes soldats...

TRANCHE-MONTAGNE.

Mes soldats ont été renversés d'un coup de vent, et moi-même, terrassé trois fois, le diable s'en mêle, j'ai dû battre en retraite devant le prince, qui m'a crié qu'il allait commencer l'attaque.

LE BARON.

Il n'est donc pas seul ?

TRANCHE-MONTAGNE.

Ma foi ! la pluie m'aveuglait tellement, qu'il m'a été impossible de rien voir...

LE BARON.

Tu n'es qu'une poule mouillée... Soldats, mes braves, vous l'entendez... on va attaquer le camp... Tenons-nous sur la défensive... attendez le moment de courir sus à l'ennemi...

UN SOLDAT.

Mais, général, il n'y a pas moyen de tenir contre un pareil temps...

LE BARON.

Oui, ça mouille... ça pénètre... ça fouette le visage... mais, vous tiendrez bon, mes braves... Le vent et la pluie se sont ligués contre nous... mais vous vous moquez de la pluie et du vent, n'est-ce pas ?... (La pluie redouble encore.) Sapristi ! quelle ondée !...

TRANCHE-MONTAGNE.

Nous sommes percés jusqu'aux os !

LE SOLDAT.

Mais c'est le déluge !...

(Les soldats se dirigent vers les tentes. — Un coup de vent épouvantable les renverse, ainsi que le baron. — Toutes les tentes des premiers plans ont été rasées du même coup.)

TOUS LES SOLDATS, en tombant.

L'ouragan ! l'ouragan !...

LE BARON.

Ouf ! je suis abîmé !...

(Second coup de vent qui fait disparaître les arbres et les tentes qui étaient restées debout au lointain. — A la place d'un camp, on n'aperçoit plus qu'une campagne dévastée et jonchée de débris.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE PRINCE, EMILIO, et LES GOUTTES D'EAU.

(Le prince paraît suivi de son armée de gouttes d'eau. — Les gouttes d'eau fondent sur les soldats et les tiennent en arrêt. — Le prince va droit au baron, il lui met le pied sur la poitrine et l'épée sur la gorge. — Tableau.)

LE PRINCE.

Ton épée, ou tu es mort !

LE BARON, lui remettant son épée.

La voici, monsieur ! je suis trop mouillé pour me défendre... je suis votre prisonnier... Que vois-je ? mes braves guerriers terrassés par des femmes !

LE PRINCE.

Une armée de gouttes d'eau a suffi pour les abattre et pour les vaincre !

LE BARON.

Quelle averse d'humiliation !

(Au fond on voit, M. le Vent et M[me] la Pluie.)

LE PRINCE, à part.

Merci, monsieur le Vent ! merci, madame la Pluie !... (Tableau.)

DIX-SEPTIÈME TABLEAU. — LE PALAIS DE ROSALINDE.

Personnages.	*Acteurs.*
LE BARON	MM. NESTOR.
AVENANT	GABRIEL.
COCOLI	C. POTIER.
ROSALINDE	M[mes] DAUBRUN.
ÉMILIO	BARON.
SEIGNEURS, PAGES.	

SCÈNE I.

SEIGNEURS, qui entrent suivis de DEUX PAGES, portant sur un coussin la couronne, puis LE PRINCE et LA PRINCESSE. — Elle porte le manteau que l'on a vu dans le cortége du huitième tableau.

CHOEUR.

AIR de l'Etoile de Séville.

Chantons, amis, que l'allégresse
Règne en ces lieux.
Et pour notre jeune princesse
Formons des vœux ! (*Bis.*)

LE PRINCE, conduisant la princesse.

En ce palais, en souveraine,
Entrez et soyez notre reine...
Je ne veux être désormais
Que le premier de vos sujets...
A vous, à vous cette couronne...

(Les deux pages, portant la couronne, s'approchent et s'agenouillent.)

Lorsque c'est l'amour qui la donne,
Il faut se soumettre à sa loi...

LA PRINCESSE.

Je la prends pour la rendre au roi...

ENSEMBLE.

Cette couronne,
Je vous la donne...
De l'amour seul suivons la loi.

REPRISE DU CHOEUR.

Chantons, amis, etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE BARON, qui a retrouvé son premier visage.

LE BARON, tenant un parchemin.

O miracle ! ô prodige !... Ma chère nièce ! mon cher prince... voyez... regardez!

LE PRINCE.

Qu'y a-t-il, baron ?...

LE BARON.

Comment ! vous ne me trouvez pas changé ?

LE PRINCE.

En effet... vous étiez repoussant..

LE BARON.

Et maintenant je suis beau, n'est-ce pas ?...

LE PRINCE.

Beau n'est peut-être pas le mot...

LE BARON.

Au moment où j'apposais ma griffe au bas de ce parchemin, par lequel je déclare renoncer au pouvoir, j'ai senti qu'une révolution s'opérait sur ma face... mes traits reprenaient leur grâce habituelle, je retrouvais enfin ma belle et noble tête d'autrefois !

LE PRINCE

Allons !... c'est vrai, vous êtes mieux...

LE BARON.

Mais ce n'est pas tout; j'ai à présent un caractère charmant... Il paraît que c'était cet horrible masque qui me rendait méchant... A cette heure, je suis d'une humeur excellente, et c'est du fond de l'âme que je dépose entre vos mains ce sceptre...

LE PRINCE.

Qui vous pèse...

LE BARON.

Et cette couronne...

LE PRINCE.

Qui n'est pour vous qu'un lourd fardeau...

LE BARON.

Vous l'avez dit...

LE PRINCE.

Il ne manque plus qu'une chose à mon bonheur... c'est que mon pauvre Cocoli en puisse être témoin.

SCÈNE III.

LES MÊMES, EMILIO, puis LA STATUE DE COCOLI.

EMILIO.

Madame la reine... un fantôme de marbre a pénétré dans le palais... A son approche, vos gardes se sont enfuis épouvantés...

LE PRINCE.

Qu'entends-je ! .. Le vœu que je viens de former s'accomplirait-il ?... Serait-ce lui ?

PLUSIEURS SEIGNEURS, effrayés.

Le fantôme !... le fantôme !...

(La statue de Cocoli paraît, tenant un bouquet de marbre blanc dans la main. — Les dalles du palais résonnent à chaque pas que fait la statue. — Les gardes s'éloignent avec effroi.)

AIR du Parc des Statues.

LE PRINCE.

Oui, c'est bien lui !

TOUS.

Oui, c'est bien lui !

LE PRINCE, avec joie.

C'est Cocoli !

TOUS.

C'est Cocoli !

LE PRINCE.

Ami, c'est toi,
Toi, de retour !
Je te revoi :
Quel heureux jour !
Pour mettre un terme à tes regrets,
Pour adoucir ton sort fatal,
Viens-tu chercher en ce palais
Un piédestal? (*Bis.*)

(La statue fait un signe négatif.)

Quoi ! tu vas me quitter encore? (La statue fait un signe affirmatif.) Mais, alors, qui t'a fait déserter le parc aux Statues?... Tu as donc obtenu un congé ? (La statue présente son bouquet.) Je comprends, pauvre ami !... Tu as voulu t'associer une seconde fois à mon bonheur... (La statue fait un nouveau signe affirmatif. — Le prince prend le bouquet, dont la pesanteur le surprend.) Mais c'est horrible... son sort doit être trop lourd à supporter...

SUITE DE L'AIR.

Bonne Mirza, sois-nous propice !
Sous ce marbre glacé
Un cœur d'or est placé :
Viens mettre fin à son supplice !
Accomplis mon souhait,
Comme dernier bienfait !

(Cocoli reprend sa forme première.)

LE PRINCE.

O bonheur ! Mirza m'a entendu !

COCOLI.

Mon cher maître ! (Il lui baise la main.)

LE PRINCE.

Cocoli !

COCOLI, sautant.

Que je suis heureux ! que je suis léger !... Vivre statue, c'était dur... allez ! Ils ont voulu me faire poser... mais, grâce au ciel, si je suis encore moulé, ma Tapotte n'y perdra rien !

LE BARON, avec joie.

Mes amis, mes amis, ne parlons plus du passé ! ne songeons qu'à l'avenir de nos jeunes époux !... Qu'ils règnent en paix, et qu'un jour on dise, en parlant d'eux : Ils furent heureux, ils vécurent très long-temps, ils eurent beaucoup d'enfans !

DIX-HUITIÈME TABLEAU. — LE JARDIN DES FÉES.

Le décor change. — On voit un palais enchanté, c'est celui de la Fée des Roseaux. — Mirza, entourée de fleuves, de Naïades, de Nymphes et de Génies, étend sa baguette sur les époux, en signe de protection. — Avenant et Rosalinde tombent à genoux devant la Fée. — Tableau.

MISE EN SCÈNE DU TRIOMPHE (HUITIÈME TABLEAU).

Le peuple. — Des hommes, des femmes et des enfans entrent, portant des rameaux, des palmes et des guirlandes de fleurs.

Deux pages à la livrée du prince portant des trompettes.

Un porte-bannière.

Quatre hérauts d'armes.

Deux pages à la livrée de la princesse portant des trompettes.

Un porte-bannière.

Quatre hérauts d'armes.

Un peloton de douze piquiers commandés par un chef.

Quatre nègres portant sur un pavois la tête du géant Galifron.

Un peloton de douze arbalétriers commandés par un chef.

Deux pages à la livrée du prince portant des bannières.

Quatre autres pages à la livrée de la princesse portant, sur une châsse, le manteau royal, au centre duquel brillent trois rayons de soleil.

Le porte-étendard du prince.

Quatre jeunes filles vêtues de blanc et couronnées de roses jetant des fleurs sur le passage du prince.

Huit autres jeunes filles vêtues de même portant des guirlandes de fleurs, dont elles enlacent le cheval d'Avenant.

Avenant sur un cheval richement caparaçonné et conduit par deux nègres ; Cocoli marche à ses côtés.

Six esclaves portant des palmes.

Six seigneurs de la maison du prince.

Dix chevaliers de la maison de la princesse.

Un peloton de douze hallebardiers commandés par un chef.

Enfin la marche est fermée par une foule nombreuse d'hommes, de femmes et d'enfans des deux sexes portant, comme ceux qui précédaient le cortége, des palmes et des rameaux.

FIN DE LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR.

Paris.— Imprimerie de BOULÉ, rue Coq-Héron, 3.



ACTE II, SCÈNE IX.

VAN-BRUCK, RENTIER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

par MM. N. Fournier et de Comberousse,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 31 JUILLET 1841.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
VAN-BRUCK, rentier	M. ROMAINVILLE.	LUCIEN, jeune peintre	M. RHOZEVIL.
LE DUC FRÉDÉRIC DE SALVIGNY	M. AMY.	ZÉPHYRIN, maître de ballets	M. LANDROL.
EMMA, sa femme	Mlle O. DESPREZ.	PASCAL, domestique du duc	M. MONVAL.
FRANCIS DE LABRIÈRE, ami du duc	M. RÉBARD.	ANNETTE, femme de chambre	Mlle HABENECK.
		MADAME FISCHER, maîtresse d'hôtel garni	Mme UZANNAZ.

La scène est à Bruxelles. Chez le duc, au premier acte ; chez Van-Bruck, au deuxième acte.

ACTE PREMIER.

Un salon. A droite, une porte conduisant à la salle à manger. A gauche, une porte conduisant dans l'appartement de la Duchesse. Au fond, porte d'entrée, et de chaque côté de celle-ci une petite porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

PASCAL, *puis* ANNETTE.

Au lever du rideau, on entend à droite des éclats de rire.

PASCAL, *entrant par le fond.*

Il parait que monsieur le duc est encore à déjeuner... J'aurai le temps de dire un mot à mademoiselle Annette... (*Allant à gauche.*) Pst!... pst... mademoiselle Annette!

ANNETTE, *entrant avec précaution par la porte de gauche.*

Il n'y a personne?

PASCAL.

Non ; tous les valets de pied sont occupés par là... et bien occupés, je vous en réponds.

ANNETTE.

Et madame la duchesse est dans son appartement.

Les positions des acteurs en scène sont prises en commençant par la droite du public.

PASCAL.

Ainsi n'ayez pas peur... venez.

ANNETTE.

C'est qu'il ne faudrait pas qu'on se doutât de notre intelligence: toi, homme de confiance, espèce de majordome de monsieur le duc; moi, femme de chambre favorite de madame la duchesse, nous avons pour envieux tous les domestiques de l'hôtel, et si l'on supposait que nos intérêts sont les mêmes...

PASCAL.

Bah! nous y avons mis bon ordre... nous sommes toujours à nous quereller.

ANNETTE.

En apparence.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Oui, nos projets de mariage
Se cachent sous ces grands éclats;
Et pour jouer au mieux mon personnage
Sur tes défauts je ne t'épargne pas.
Oui, ma franchise est peut-être un peu rude,
Mais je me dis : cela vaut mieux ainsi :
Lorsque Pascal deviendra mon mari,
Il en aura pris l'habitude.

En attendant, j'ai bien envie de te quereller sérieusement. Tu ne m'avais pas prévenue de ton petit voyage d'hier au soir.

PASCAL.

On m'a fait partir si vite!... mais je suis revenu de même; il n'y a que toi qui saches l'heure véritable de mon retour a Bruxelles... Pour monsieur le duc, je ne suis arrivé que depuis un moment; pour les autres, je ne suis pas parti du tout... Ce voyage là était un secret... j'allais te conter ça cette nuit par la croisée, lorsque le bruit que j'ai entendu... (*On entend des éclats de rire à droite.*) Ah! mon Dieu!... quelle gaieté!

ANNETTE *.

Quels sont donc les convives?

PASCAL.

Toujours les mêmes... D'abord monsieur Francis de Labrière, ce dandy, comme ils disent en Angleterre, ce beau, comme ils disent en France, quoique je ne le trouve pas beau du tout. Je suis sûr que dans ce moment-ci il s'amuse, comme à l'ordinaire, aux dépens de cette honnête tête grise...

ANNETTE.

Monsieur Van-Bruck...

PASCAL.

Quelle idée aussi, avec son costume de l'autre siècle, et ses manières de marchand hollandais, de venir s'asseoir à une table de grands seigneurs, et pour ne boire que de l'eau encore!

ANNETTE.

Il est si bizarre! Mais si tu m'en crois, ne disons pas de mal de cet homme là... ça pourrait nous porter malheur.

PASCAL.

Il est de fait qu'il inquiète tout le monde, jusqu'à monsieur Francis de Labrière, qui m'a promis une récompense si je parvenais à découvrir ce qu'il est, d'où il vient, ce qu'il veut... Mais j'ai eu beau faire, je n'ai découvert que ce que tout le monde sait; c'est qu'il se dit rentier, c'est qu'il a été anciennement à Java, où il n'a pas fait de trop bonnes affaires, à ce qu'il paraît, puisqu'il loge maintenant au cinquième à l'hôtel de Brabant... C'est qu'enfin il a sauvé la vie à monsieur le duc... et encore je ne connais pas les détails...

ANNETTE.

Du moins il l'a préservé d'un grand danger... à ce que madame m'a dit. Il y a huit jours, monsieur de Salvigny était allé à cheval à quelques lieues d'ici, à Soignies *, pour visiter ce domaine, cette partie de bois qu'il ne serait pas, dit-on, éloigné de vendre... Au détour d'une allée, un tronc d'arbre brisé effraya son cheval qui s'emporta... monsieur le duc allait être désarçonné, blessé, tué peut-être, quand tout-à-coup un homme sortit d'un massif, s'élança à la bride du cheval, et l'arrêta... cet homme qu'on reconnut alors pour l'avoir vu rôder depuis quelque temps dans les environs, était monsieur Van-Bruck. Pourquoi se trouvait-il là? Il y a des gens qui supposent que c'est l'agent de quelque créancier qui venait s'assurer de l'état des bois... Tu sais qu'ils sont fort endommagés. N'importe, après un tel service, monsieur le duc l'a ramené à Bruxelles et lui a ouvert son hôtel.

PASCAL.

Cependant un homme qu'on trouve dans les bois!... Et toi, de ton côté, as-tu fait quelques remarques?

ANNETTE.

J'ai remarqué qu'en peu de jours il a pris ici une influence... et, chose étrange, avant cet événement madame l'avait déjà vu plusieurs fois, et maintenant encore, lorsqu'il la rencontre par hasard, il la regarde avec des yeux!... Du reste, ça m'a l'air d'un assez brave homme, très-actif, très-gai, très-jovial... Cependant il y a dans ses plaisanteries quelque chose que je ne peux pas définir... On dirait qu'il parle pour faire parler les autres... Quelquefois aussi on croirait qu'il prend plaisir à vous annoncer une mauvaise nouvelle... Il ne vous quitte pas des yeux, et il lit dans votre pensée plus couramment que moi dans un livre; toujours aux aguets, toujours furetant... au point que ça intimide...

PASCAL.

Il sait tout, il devine tout; il prédit même dans l'occasion.

ANNETTE.

Attends donc, je me rappelle .. il a passé à côté de moi sans me voir, il y a de ça cinq ou six jours, et il marmotait entre ses dents : Au mois de septembre, ruine, désastre, grand désespoir, absolument comme un almanach, un véritable Mathieu Lansberg, et l'autre soir encore, il m'a prédit...

* Annette, Pascal.

* Prononcez *Soignes*.

PASCAL.

Quoi donc?

ANNETTE.

Air : *Ah! si madame le savait!*

Je dois, dit-il, prendre pour mon mari
Un homme assez sujet au blâme,
Aimant le vin plus que sa femme,
C'est Mathieu Lansberg, j'en frémi.

PASCAL.

Eh! mais... il m'a prédit aussi
Que, rassuré sur l'honneur de ma couche,
Je deviendrais l'époux... et j'en suis fier!
De la vertu la plus farouche!...

ANNETTE, *à part.*

Ah! ce n'est pas Mathieu Lansberg,
Ce n'est pas un Mathieu Lansberg.

PASCAL.

Tâchons d'abord de gagner à nous deux la récompense promise... Surveillons le personnage chacun de notre côté... Tu te chargeras des paroles, des gestes et des manières; moi j'épierai ses démarches, et avec nos perspicacités réunies nous finirons bien... Quelqu'un vient... prenons garde, c'est lui!

SCÈNE II.

LES MÊMES, VAN-BRUCK.

VAN-BRUCK, *entrant en jetant sa serviette.*

Ouf! quelle chaleur!... On a beau ne boire que de l'eau...

PASCAL, *feignant d'être en colère.*

Eh! mademoiselle Annette, mêlez-vous de vos affaires... ai-je des comptes à vous rendre?... Je vous trouve bien indiscrète!

ANNETTE, *de même.*

Et moi, je vous trouve bien impertinent...

VAN-BRUCK.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que c'est?... on se querelle ici!... et chaudement encore!... Toujours la même chose du matin au soir... on dirait même qu'ils cherchent les occasions... Non, je n'ai jamais vu deux personnes vivre à côté l'une de l'autre en si mauvaise intelligence... C'est vraiment une cruauté que de vous forcer... (*A Annette.*) Voulez-vous que j'essaie d'arranger ça?... Voulez-vous que je m'emploie pour lui faire donner son congé?

PASCAL.

Comment? comment? lorsque c'est mademoiselle dont l'indiscrétion...

VAN-BRUCK, *à Annette.*

Ah! vous avez tort, mon enfant; c'est mal, c'est bien mal de chercher à dérober les secrets de ce pauvre homme, qui mérite si bien toute la confiance de monsieur de Salvigny!... Oh! la curiosité des femmes!... (*A Pascal, à demi-voix.*) Je suis sûr qu'elle vous demandait les détails de votre petit voyage à Anvers...

PASCAL.

Quoi! monsieur est instruit...

* Annette, Van-Bruck, Pascal.

VAN-BRUCK.

Je vous demande un peu! qu'a-t-elle besoin de savoir que votre maître vous a envoyé cette nuit en poste chez son ancien homme d'affaires, pour emprunter cinquante mille francs?

PASCAL.

Comment! vous savez...

VAN-BRUCK.

Et surtout qu'on vous a répondu par un refus.

PASCAL.

Oh! par exemple!

VAN-BRUCK.

Il ne faut jamais ébruiter l'état des affaires d'une maison; pas plus que vous, ma toute belle, vous n'iriez, n'est-ce pas, conter à madame qu'après dix-huit mois de mariage, monsieur s'est un peu dérangé; qu'il a fréquenté les coulisses de notre opéra; qu'il a joué, perdu, emprunté...

ANNETTE.

Oh! jamais!

VAN-BRUCK.

On garde ça pour soi... C'est comme la nouvelle hypothèque qu'il a consentie hier au soir sur cette propriété de sa femme, sur cette forêt de Soignies, pour couvrir des dépenses déjà faites.

ANNETTE.

Quoi! vraiment?

VAN-BRUCK.

Elle le saura toujours assez tôt, n'est-ce pas? (*A part.*) Elle le saura dans une demi-heure.

ANNETTE, *à part.*

Quel homme!

Elle remonte la scène.

VAN-BRUCK.

A propos, monsieur Pascal, je suis venu tout exprès pour vous demander un petit service.

PASCAL.

A vos ordres, monsieur... Monsieur...

VAN-BRUCK.

Van-Bruck, rentier. Le concierge vous a remis tout-à-l'heure une lettre adressée à monsieur le duc.

PASCAL.

En effet.

VAN-BRUCK.

Cette lettre doit être de monsieur Philippe Claës, le fermier de Vilvorde.

PASCAL.

Mais... je ne sais pas.

VAN-BRUCK.

Moi je le sais.

PASCAL.

Ah!

VAN-BRUCK.

Tout-à-l'heure vous la porterez à votre maître.

PASCAL.

Eh! mais sans doute.

VAN-BRUCK.

Il la déchirera.

PASCAL.

Comment?

VAN-BRUCK.

Il la déchirera. (*A part.*) C'est toujours comme

ça qu'il expédie les affaires. (*Haut.*) Et il ne vous donnera pas de réponse. . Mais moi j'en ai préparé une, et à défaut de la sienne, vous reporterez celle ci.

PASCAL.

A monsieur Philippe Claës?

VAN-BRUCK.

A lui-même; il doit l'attendre chez le concierge.

PASCAL.

Comment? il écrit a monsieur le duc, et je lui porterai une réponse de vous?

VAN-BRUCK.

La voici.

PASCAL.

En vérité, monsieur, je voudrais pouvoir vous obéir, mais...

VAN-BRUCK.

Vous refusez?

PASCAL.

Mon devoir... je n'oserais... excusez-moi...

VAN-BRUCK.

Bien, très-bien!... voilà un digne serviteur... c'est bien là ce que je lis dans mes notes...

PASCAL.

Des notes?

VAN-BRUCK.

Oui; j'en prends quelquefois. (*Lisant dans un portefeuille qu'il a tiré de sa poche.*) « Pascal, » homme de confiance, véritable intendant de » l'ancienne roche, si soigneux, si zélé pour les » intérêts de son maître, qu'il les confond quel- » quefois, avec les siens...

PASCAL.

Hein?

VAN-BRUCK.

» Il y a entre autres un petit acte, déposé » chez le notaire de Malines, par lequel il est sti- » pulé que sur la dernière vente de bois, une » somme de quinze mille francs... »

PASCAL, *avec empressement.*

Après tout, monsieur, si vous le désirez absolument... vous êtes un ami de monsieur le duc, et je me chargerai de votre réponse.

VAN-BRUCK.

A la bonne heure.

Il lui donne la lettre.

PASCAL, *à part.*

Où diable a-t-il su...?

Pendant ce dialogue, Annette s'est esquivée tout doucement et a traversé le théâtre; elle est sur le point d'entrer chez la Duchesse.

VAN-BRUCK.

A nous deux, ma petite .. (*Il ouvre la porte de gauche.*) Dites donc, pour une femme de chambre soigneuse, voilà une négligence qui n'est guère pardonnable... comment, ce chevalet, cette toile ne sont pas mieux rangés *! Songez donc que madame la duchesse se fait peindre en secret, et qu'elle veut ménager une surprise a son mari.

ANNETTE.

Une surprise? en effet!

VAN-BRUCK.

Le jour de sa fête ou de sa naissance... on suspendra le portrait dans sa superbe galerie de tableaux.

ANNETTE.

Quant à cela, j'ignore...

VAN-BRUCK.

Comment appelez-vous le peintre?... n'est-ce pas un Français, un pauvre sire, une espèce de rapin?

ANNETTE.

Pas du tout, monsieur; c'est un jeune homme très-bien, très comme il faut, et qui a beaucoup de talent, monsieur Lucien Vernon.

VAN-BRUCK, *à part.*

C'est donc bien lui que j'ai cru reconnaître .. (*Haut.*) Il y a si long-temps qu'il travaille à ce portrait... il est vrai que la duchesse a été un peu souffrante... va-t-elle mieux aujourd'hui? Est-elle disposée à reprendre les séances?

ANNETTE.

Mais je ne sais...

VAN-BRUCK.

Vous devez le savoir, puisque c'est vous qui introduisez mystérieusement le jeune artiste par une petite porte, à l'heure où monsieur le duc a coutume de s'absenter... il frappe trois petits coups et alors...

ANNETTE.

Encore une fois .. je ne puis vous dire...

VAN-BRUCK.

De la discrétion! bien! bien! Au fait, ça ne me regarde pas... je m'en vais...

Il remonte la scène.

ANNETTE et PASCAL, *à part.*

Ah!

VAN-BRUCK, *s'arrêtant, puis redescendant la scène.*

Seulement j'ai peur que vous ne vous querelliez encore quand je serai parti... Allons! un petit rapprochement... mon Dieu! ça ne devrait pourtant pas vous coûter beaucoup, si j'en juge par ce qui s'est passé entre vous cette nuit.

ANNETTE.

Hein?

PASCAL.

Cette nuit?

VAN-BRUCK.

Une fenêtre à trois pieds de terre, c'est assez commode pour la conversation, et...

ANNETTE.

Mon Dieu! monsieur, il n'y a pas grand mys-

* Pascal, Van-Bruck, Annette.

tère à vous apprendre que madame la duchesse doit recevoir le jeune peintre aujourd'hui, à midi.

VAN-BRUCK.

Aujourd'hui, à midi... merci, mon enfant; je ne vous en demande pas davantage. (*Remontant et regardant dans le salon à droite.*) Ah! ah! ils se sont levés de table... ils se sont mis à jouer... Monsieur Francis de Labrière en face de monsieur de Salvigny... Je retourne à mon poste. (*A Pascal et à Annette.*) Vous voyez, il ne s'agit que de s'entendre... je suis le meilleur homme du monde.

AIR : *Le fleuve de la vie.*

A présent qu'on peut me connaître,
Chacun de vous m'est-il vraiment
Aussi dévoué qu'à son maître?

PASCAL, *saluant.*

Comment donc?

ANNETTE.

Oui, certainement.

VAN-BRUCK, *à part.*

Voyez l'admirable ressource!
J'ai su par un calcul heureux
Délier leur langue à tous deux
Sans délier ma bourse.

Il sort.

SCÈNE III.

PASCAL, ANNETTE.

PASCAL.

Eh bien! dites donc, mamselle Annette, nous qui voulions découvrir ses secrets!

ANNETTE.

Il n'a pas manqué un des nôtres.

PASCAL.

J'ai ses notes sur le cœur, et s'il y avait moyen de le faire mettre à la porte... Il faut nous liguer contre lui. (*Regardant à droite.*) Mais voilà monsieur le duc qui vient de ce côté avec monsieur de Labrière... Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble... va-t'en.

Annette sort; Pascal se retire au fond du théâtre.

SCÈNE IV.

LE DUC, FRANCIS, PASCAL, *au fond.*

FRANCIS *entrant le premier.*

Par ma foi, mon cher Frédéric, je quitte le jeu... je n'y peux plus tenir... ton monsieur Van-Bruck est un être insupportable!... se camper obstinément derrière ma chaise et me donner des conseils, à moi, le plus beau joueur de tous nos cercles élégans!... J'avais beau lui demander : Pariez-vous? êtes-vous au jeu? il faisait la sourde oreille, le vieux ladre!

LE DUC.

Calme-toi, mon cher Francis.

FRANCIS.

Un homme de rien, sorti on ne sait d'où.

LE DUC.

Il est sorti de l'île de Java.

FRANCIS.

Eh! mon cher ami, on ne reçoit pas ça chez soi, ou bien alors c'est pour s'en amuser... Mais pas du tout; on dirait que c'est lui qui s'amuse... Tu as entendu comme on riait tout-à-l'heure... Eh bien! c'était de moi.

LE DUC.

Il faut lui pardonner quelques bizarreries... il s'y mêle parfois des réflexions d'une portée... Ah! ce n'est pas un homme ordinaire... et puis, le service qu'il m'a rendu...

FRANCIS.

Bon : parce qu'il t'a épargné une chute de cheval?... Mais, mon Dieu, je sais ce que c'est qu'une chute de cheval; tous les grands écuyers commencent par là... Est-ce une raison de contrôler comme il le fait notre goût pour l'équitation? comme si l'institution européenne du Jokey-club n'était pas le point de ralliement de la nouvelle aristocratie... Nous autres Belges, nous aimons assez la contrefaçon. Chez nous, comme à Paris, comme à Londres, la nouvelle noblesse est aujourd'hui dans les haras... en général, le cavalier est pur sang comme sa monture; par exemple, la maison de Labrière, la mienne, est une des plus anciennes des Flandres.

AIR du *Vaudeville de la Somnambule.*

Ma race est noble et si quelqu'un l'oublie
J'en puis fournir les preuves, Dieu merci!
Mais notre généalogie
Est un peu négligée ici.
Hélas! à l'époque où nous sommes
On fait beaucoup moins de travaux
Pour établir celle des hommes
Que pour fixer celle de leurs chevaux.

PASCAL, *s'avançant vers le Duc*.*

Monsieur le duc me permettra-t-il...?

LE DUC, *le prenant à part.*

Ah! te voilà revenu d'Anvers! tu as vu l'homme d'affaires?... Tu vas porter l'argent chez le joaillier de la place Royale.

PASCAL.

De l'argent! je n'en ai pas.

LE DUC.

Comment Mais alors qu'est-ce que l'on t'a dit?

PASCAL.

On m'a dit en propres termes que l'on ne pouvait plus prêter un sou à monsieur le duc sans la garantie dont on lui a parlé l'autre jour.

LE DUC, *à part.*

L'insolent!

* Pascal, le Duc, Francis.

PASCAL.

A présent, voici une lettre que le concierge m'a remise. (*A part.*) Nous allons voir...

LE DUC, *l'ouvrant.*

Ah! Francis!... c'est encore de ce Philippe Claës, le fermier de Vilvorde.

PASCAL, *à part.*

C'est déjà cela!

FRANCIS.

Est-ce que le drôle continue à te persécuter?

LE DUC.

oui! pour ces avances qu'il m'a faites... il veut absolument être remboursé.

FRANCIS.

Ces gens-là sont étonnans!

LE DUC, *après avoir lu.*

Me poursuivre!... me déposséder! ah! il le prend sur ce ton!... voilà le cas que je fais de ses menaces.

Il déchire la lettre.

PASCAL, *à part.*

C'est encore cela! (*Haut.*) Il n'y a pas d'autre réponse?

LE DUC.

Pas d'autre *.

PASCAL, *à part.*

C'est toujours cela... de point en point... et la vraie réponse est dans ma poche... celui qui l'a écrite est décidément sorcier. (*S'approchant de Francis.*) Dites donc, monsieur de Labrière, vous m'avez demandé des renseignemens au sujet de monsieur Van-Bruck...

FRANCIS.

Eh bien?

PASCAL.

Eh bien! avant d'en laisser prendre sur son compte, il prendra plutôt des notes sur le vôtre.

FRANCIS.

Hein? sur moi? ah! je voudrais bien voir... (*A part.*) Ce diable d'homme me déplaît singulièrement, et si je pouvais...

SCÈNE V.

LE DUC, FRANCIS.

FRANCIS, *au Duc qui est allé s'asseoir à gauche.*

Eh bien! qu'as-tu donc?...

LE DUC, *se levant.*

Ah! mon ami, tu me vois indigné!

FRANCIS.

Est-ce que les menaces de ce fermier...

LE DUC.

Bon! je n'y songeais plus... mais la conduite de mon ancien homme d'affaires!... je comptais aujourd'hui sur cinquante mille francs pour payer ce riche cadeau que tu as porté l'autre soir de ma part chez Antonia.

FRANCIS.

Eh bien! il te les refuse?

* Pascal, Francis, le Duc.

LE DUC.

Il demandait une garantie... Soignies et Vilvorde étaient déjà engagés... Je lui ai offert le château de Vardamme ; eh bien! il ne se fie pas à ma signature! il exige celle de ma femme!

FRANCIS.

En effet, ce domaine...

LE DUC.

Appartient à la duchesse comme tous les autres, puisque mon pauvre père ne m'a laissé que le majorat attaché à son titre.

FRANCIS.

Quel dommage! cette terre de Salvigny était si magnifique, dit-on!

LE DUC.

Il y a vingt ans qu'elle est sortie de notre famille... mon père et mon oncle la possédaient ensemble ; mon père fut d'abord ruiné au jeu. Il se passa alors un fait inouï, un fait odieux!

FRANCIS.

Quoi donc?...

LE DUC.

Il vaut mieux le taire, pour l'honneur de notre famille. Pauvre père!... dépouillé en un jour, en un instant! .. Son frère, qui partageait la même passion... son frère!...

FRANCIS.

Eh bien?...

LE DUC.

En fut victime à son tour... Les domaines de Salvigny passèrent alors dans des mains étrangères. Ils appartiennent, je crois, à une famille anglaise qui n'habite plus sur le continent. Après ce coup les deux frères survécurent peu de temps à leur malheur; l'un, mon père, mourut à Bruxelles; l'autre s'était réfugié en Hollande, d'où sa mort nous fut annoncée... J'étais bien jeune alors, et l'avenir ne m'effrayait pas... De tout temps d'ailleurs j'ai eu confiance en mon étoile... avais-je tort?... Il y a deux ans, je vois une jeune personne charmante, mademoiselle Emma de Vardame, j'en deviens éperdûment amoureux... à mon tour j'ai le bonheur de lui plaire... mes goûts alors semblaient répondre aux siens... Je croyais vivre toujours heureux près d'elle, dans la solitude du château de Vardamme... A la beauté, à la grâce, à l'esprit, elle réunissait une fortune immense... il semblait que le ciel voulût par un seul don me dédommager de tout ce que j'avais perdu!... Emma devint duchesse, et moi, je devins millionnaire!

FRANCIS.

C'était ta vocation!... quel grand seigneur sut jamais mieux manier l'argent?...

LE DUC.

Sans le compter...

FRANCIS.

Parbleu! on comptera pour toi!... En attendant fais-toi honneur de ta fortune! comme tu la dispenses largement! comme tu sais la mettre à la portée de tout le monde!... Tes hôtels, tes bois, tes équipages, tes vins exquis... Oh! nous savons

apprécier tout cela... sans parler des arts que tu protéges... comme moi... comme tous les grands seigneurs... c'est d'instinct... cela tient de race... Nous autres gentilshommes nous protégeons tous les beaux-arts, l'équitation, la peinture la danse... Hein? la danse française?...

LE DUC.

Plus bas!

FRANCIS.

Quand je pense que j'étais sur les rangs pour plaire à la belle Antonia, la plus jolie danseuse qui ait jamais passé la frontière de France, et tu l'as emporté sur moi, —moi le premier des beaux. Il n'y a pas un lion belge qui puisse me le disputer.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PASCAL.

PASCAL, *au fond.*

Attendez, je ne sais si monsieur le duc est visible...

LE DUC.

Qu'est-ce donc?

PASCAL.

C'est un monsieur qui a une belle tournure et qui marche sur la pointe du pied... un maître de ballets... il prétend que monsieur le duc le connaît bien.

LE DUC.

Son nom?

PASCAL.

Zéphyrin.

LE DUC.

Zéphyrin!

FRANCIS.

Mon ancien maître de danse.

LE DUC.

L'oncle d'Antonia ici! Que me veut-il?

PASCAL.

Il vient, dit-il, pour une affaire pressée.

FRANCIS.

Oh! tu peux le recevoir! la plus honnête créature... incapable de soupçonner... Depuis six mois il ne voit en nous que des amateurs désintéressés des beaux-arts... j'en suis même choqué... me prendre pour un homme sans conséquence!...

LE DUC, *à Pascal.*

Fais-le entrer.

SCÈNE VII.

FRANCIS, ZÉPHYRIN, LE DUC.

ZÉPHYRIN, *entrant lestement.*

Monsieur le duc, votre humble serviteur...

Il prend ses temps pour saluer.

FRANCIS.

Une! deux! trois!... (*Zéphyrin en reculant donne un coup de pied à Francis.*) Prenez donc garde.

ZÉPHYRIN, *se retournant.*

Pardon, c'est dans les règles... Eh! mais, c'est monsieur... monsieur...

FRANCIS, *se rottant la jambe.*

Francis de Labrière, s'il vous plaît, votre ancien élève. Est-ce encore une leçon?

ZÉPHYRIN.

Vous m'excuserez... j'ai la vue si basse... cela m'a fait un tort!... on s'est servi de ce prétexte-là pour me réformer, il y a quatre ans, à l'Opéra de Paris, où j'étais coryphée, parce que dans le feu de mon essor je voltigeais à droite, à gauche, comme une abeille, sans faire attention à mon entourage. Une fois j'ai crevé d'un coup de pied le trône de l'empereur Sigismond. Une autre fois il m'est arrivé d'accrocher la gloire de Jupiter...

FRANCIS.

De sorte que vous avez pris votre retraite.

ZÉPHYRIN.

Et je suis devenu chorégraphe... je travaille de tête... pour les jambes des autres... je m'applique surtout à l'éducation de ma nièce. Quels ronds de jambes, messieurs!... quels développemens!.... quel moelleux!... quels sourires!... et quelles pointes!... Voilà de la haute école! école bien appréciée, j'ose le dire, dans toute l'Europe, excepté à Bruxelles.

LE DUC.

Comment?

ZÉPHYRIN.

Vous n'êtes donc pas encore instruit de la catastrophe? J'ai rompu notre engagement.

LE DUC.

Est-il possible!

ZÉPHYRIN.

C'est ce qui m'amène!... Vous savez qu'hier au soir j'ai donné un nouveau ballet de ma composition, un sujet mythologique, *les Compagnons d'Ulysse*, personnages très-célèbres...

FRANCIS.

Dans les *Métamorphoses* *... Oh! ce n'étaient pas des lions!

ZÉPHYRIN.

Non, puisque c'étaient des... L'idée est originale! j'avais monté cela avec un soin, une exactitude, une vérité d'imitation... Il n'y a que moi pour ces détails-là. Enfin je m'étais rapproché de la nature à un tel point que le public a pris la métamorphose au sérieux... et au lieu d'applaudir, ne s'est-il pas mis à chasser la troupe! Je tiens bon, je reviens à la charge, je pousse de nouveau tout mon monde sur la scène... Oh! alors ce fut bien autre chose!... on se fâche, on fait un bruit!...

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle...*

Dieu! quel effroyable tapage!
Dans la salle on ne s'entend plus.
C'est le concert le plus sauvage;
On pousse mille cris confus.
Bref, le tintamarre est extrême!
Enfin vous auriez supposé
Que c'était le public lui-même
Qu'on avait métamorphosé.

Nota. On sait que les compagnons d'Ulysse furent métamorphosés en pourceaux par la célèbre magicienne Circé.

LE DUC.

Eh bien?

ZÉPHYRIN.

Eh bien! pour me venger j'offris ma démission, qu'ils eurent l'indignité d'accepter sur-le-champ.

FRANCIS, *à part.*

Je crois bien.

ZÉPHYRIN.

Ils voulaient garder la petite... mais je leur ai dit : Vous ne l'aurez pas... elle me suivra.

LE DUC.

Vous suivre!... Où donc?

ZÉPHYRIN.

Hélas! à Saint-Pétersbourg.

LE DUC.

O ciel!

ZÉPHYRIN.

On m'a fait pour elle des offres magnifiques... on la presse de signer... on veut qu'elle se décide d'ici a deux heures.

LE DUC.

Ah! vous ne partirez pas.

ZÉPHYRIN.

C'est tout ce que je désire; car j'ai réfléchi.

FRANCIS.

Vous?

ZÉPHYRIN.

J'ai été un peu vif... un peu léger... c'est mon défaut... Alors j'ai dit à la petite : Je vais parler à monsieur le duc, c'est le plus ferme soutien de l'art chorégraphique; un mot de lui aux autorités supérieures, une visite à messieurs les commissaires, et...

LE DUC.

Prenez garde, on vient.

ZÉPHYRIN.

Plaît-il?

FRANCIS, *bas, à Zéphyrin.*

Mettez donc plus de mystère dans vos démarches, mon cher.

ZÉPHYRIN.

Du mystère! Comment?

FRANCIS.

Vous entrez sans façon par la grande porte... que diable! on prend des précautions!...

ZÉPHYRIN.

Pourquoi?

FRANCIS.

Quelle tête!

LE DUC, *à part, voyant entrer Van-Bruck.*

L'importun!

SCENE VIII.

LES MÊMES, VAN-BRUCK.

VAN-BRUCK.

Par ma foi, mon cher duc, j'ai cru que vos amis n'en finiraient pas... ils jouaient avec une ardeur...

LE DUC.

Et vous?

VAN-BRUCK.

Oh! moi, c'est différent, je ne joue jamais.

FRANCIS.

Et pour cause?

VAN-BRUCK.

Mais je regarde... ça m'amuse et ça m'instruit.

ZÉPHYRIN, *au Duc.*

Pardon, monsieur le duc, c'est qu'il n'y a pas de temps à perdre, et...

VAN-BRUCK.

Eh! c'est monsieur Zéphyrin, l'ancien conducteur des jeux et des ris, le cupidon en retraite, à présent professeur de grâce et de légèreté; génie en action, brave et digne artiste, dont le seul défaut est d'être myope, et de ne pas voir ce qui se passe sous son nez.

ZÉPHYRIN.

Monsieur Van-Bruck! **

FRANCIS.

Vous le connaissez?

ZÉPHYRIN

Si je le connais!... que trop!... N'est-il pas venu hier au soir dans les coulisses de l'Opéra?

LE DUC.

Lui!

FRANCIS, *à part.*

Ah ça! il se fourre donc partout? (*Haut.*) Comment! dans nos coulisses, réservées de tout temps à l'aristocratie!... lui, monsieur Van-Bruck!

Il le lorgne.

VAN-BRUCK.

Que voulez-vous? monsieur Van-Bruck aime à voir un peu de tout.

Pendant le dialogue suivant, Van-Bruck va s'asseoir à gauche et prend un journal qu'il parcourt.

ZÉPHYRIN.

Et votre conduite avec ma nièce!

LE DUC.

Plaît-il?... Il se serait permis...

FRANCIS.

Comment?... Qu'est-ce que c'est?

ZÉPHYRIN.

Figurez-vous qu'hier au soir, cette pauvre Antonia, au moment d'entrer en scène, a été si fort troublée par quelques paroles de monsieur, qu'elle a manqué ses deux premiers jetés-battus, et que le public l'a chutée; eh! mon Dieu, oui, positivement chutée... Tout mon ballet s'en est ressenti.

LE DUC.

Mais enfin, que lui a-t-il dit?

* Francis, Zéphyrin, Van-Bruck, le Duc.

** Francis, Zéphyrin, le Duc, Van-Bruck.

ZÉPHYRIN.

Il lui a parlé à l'oreille de désastre, de ruine au mois de septembre; je crois même que votre nom a été prononcé.

LE DUC, *à part.*

Se peut-il? .. Ah! c'en est trop! (*A Zéphyrin.*) Allez retrouver votre nièce, assurez-la de mon zèle. Je verrai les ministres, les commissaires... Dans deux heures, dites-vous, il faut une réponse; eh bien! dans deux heures je lui porterai la mienne.

ZÉPHYRIN.

Mille remerciemens! (*Bas.*) Pardon, monsieur le duc, mais permettez-moi de vous donner un conseil... Prenez garde à ce monsieur Van-Bruck; personne ne le connaît dans nos coulisses... J'ai idée que c'est lui qui a chuté ma nièce et qui a fait tomber mon ballet... C'est peut-être un agent de la cour de Russie... Qui sait?... Mais, pardon, je me retire.

AIR de *la Tarentelle.*

Toujours léger, toujours prompt, toujours preste,
De cet hôtel je vole à son boudoir.
Peut-on choisir un messager plus leste
Pour apporter le bonheur ou l'espoir?

Il prend se stemps pour saluer.

FRANCIS.

Une! deux! trois!... (*Zéphyrin le heurte.*) Prenez donc garde!

ZÉPHYRIN.

Envolé!

SCÈNE IX.

LE DUC, FRANCIS, VAN-BRUCK.

LE DUC, *bas.*

Écoute, Francis... pour la retenir aucun sacrifice ne me coûtera. Pendant que je ferai quelques démarches, toi, cours chez nos hommes d'affaires, emprunte à tout prix; d'ici à deux heures il me faut de l'argent... Si j'échoue d'un côté, je réussirai de l'autre.

FRANCIS, *bas.*

Compte sur moi, et quant à cet indiscret personnage...

LE DUC, *bas.*

Laisse-moi faire.

FRANCIS, *bas.*

Bravo! (*Haut.*) Mon ami, je vais faire une promenade à cheval.

Il sort.

VAN-BRUCK, *sans se lever.*

Prenez garde aux culbutes.

SCÈNE X.

LE DUC, VAN-BRUCK.

VAN-BRUCK, *parcourant le journal.*

Ah! ah! les *Petites Affiches* sont intéressantes aujourd'hui!... Tiens, on parle de vos hypothèques!

LE DUC.

Un mot, s'il vous plaît, monsieur.

VAN-BRUCK, *se levant.*

A votre service... Qu'est-ce qu'il y a?

LE DUC.

Monsieur Van-Bruck, puisque je ne vous connais pas d'autre nom, vous m'observez sans cesse, vous vous mêlez à toutes mes affaires, à tous mes plaisirs... vous intervenez même dans mes secrets... Je n'aurais pas souffert cette liberté chez un autre; mais, je l'avoue, il y avait dans vos paroles une sorte d'autorité, et dans vos manières je ne sais quel ascendant qui m'arrêtait toujours au moment d'une explication... d'ailleurs, vous m'avez sauvé d'un grand danger, et ma reconnaissance...

VAN-BRUCK.

Vous ne m'en devez pas... Si je fais le bien par hasard, c'est que j'ai du plaisir à le faire.

LE DUC.

Et s'il vous arrivait de faire le mal?

VAN-BRUCK.

Ah! le mal, c'est différent, je ne le ferais jamais que par réflexion.

LE DUC.

Jusqu'ici, monsieur, j'ai respecté le mystère dont vous avez jugé à propos de vous envelopper... Mais enfin cette réserve doit avoir un terme; vos discours, vos actions, tout m'oblige aujourd'hui de soulever le voile qui vous couvre, et de vous demander positivement qui vous êtes.

VAN-BRUCK.

Qui je suis?... Van-Bruck, rentier.

LE DUC.

Ah! cette plaisanterie!...

VAN-BRUCK.

Je suis fâché que ce nom-là ne vous plaise pas; mais pour l'instant je n'en ai pas d'autre à votre service.

LE DUC.

Je le regrette, monsieur... Quoique vous m'ayez vous-même dégagé de mes obligations envers vous, je me plairai toujours à les reconnaître partout ailleurs que dans cet hôtel.

VAN-BRUCK.

C'est-à-dire, en style de grand seigneur, que vous me chassez?

LE DUC.

Monsieur...

VAN-BRUCK.

Et pour une danseuse encore!

LE DUC.

Ah! je vous prie...

VAN-BRUCK.

C'est bien, c'est bien; vous êtes maître... (*Il va chercher son chapeau sur la table à gauche.*) Je ne tiens qu'à une chose, moi, c'est à vous prouver que je ne plaisante pas. Rien de plus sérieux que le nom et la qualité que je viens de me donner, puisque je n'en prends jamais d'autre dans les actes les plus authentiques... Tenez, voyez plutôt. (*Il présente un acte.*) C'est un fermier qui me cède tous ses droits et actions contre un grand

gneur... Il y a jugement, saisie, etc., etc... Voyez.

LE DUC.

O ciel! Philippe Claës!

VAN-BRUCK, *lisant.*

« Cède et transporte par ces présentes, à monsieur Van-Bruck, rentier... » C'est bien moi... C'est en toutes lettres... « Van-Bruck, rentier. »

LE DUC, *à part.*

Un pareil titre entre les mains de cet homme!

VAN-BRUCK.

J'ai comme cela quelques autres papiers... A présent je m'en vais.

LE DUC, *l'arrêtant.*

Non, demeurez, je vous en prie... J'aime à croire, monsieur, que vous n'abuserez pas...

VAN-BRUCK.

Moi?... Allons donc! J'use quelquefois, mais je n'abuse jamais.

LE DUC.

D'ailleurs, monsieur mes créanciers seront mille fois couverts.

VAN-BRUCK, *avec intention.*

Parbleu!... je connais votre position... probablement mieux que vous-même... Vous êtes riche, très-riche... mais vous ne comptez pas... et moi, j'ai compté... j'ai là un petit relevé approximatif...

LE DUC.

Pardon, je ne puis m'arrêter.

VAN-BRUCK.

Les voilà bien, dès qu'on veut les éclairer...

LE DUC, *à part.*

Eh! mais, j'y pense... (*Haut.*) Monsieur Van-Bruck, puisque vous connaissez mes ressources, vous avez remarqué cette galerie de tableaux amassée à si grands frais... des Rubens, des Rembrandt, tous nos premiers maîtres... j'ai l'intention de m'en défaire... Ayez la bonté de la visiter en mon absence, et si vous trouvez un acquéreur...

VAN-BRUCK.

Oh! je ne m'y connais guère, et j'ai bien d'autres occupations!... C'est égal... à votre retour, si vous voulez. (*Avec intention.*) Nous causerons peinture.

SCÈNE XI.

LE DUC, VAN-BRUCK, ANNETTE.

ANNETTE.

Madame fait prier monsieur le duc de vouloir bien passer chez elle.

LE DUC.

C'est bien... je vais revenir; faites mes excuses à madame la duchesse.

ANNETTE.

Mais...

VAN-BRUCK.

Puisque monsieur vous dit qu'il va revenir. (*Bas, au Duc.*) Entre nous, dites donc, est-ce qu'il est bien prudent?...

LE DUC.

Que voulez-vous dire?

VAN-BRUCK.

Eh! eh! l'on a des affaires, on néglige sa femme! si le proverbe est vrai et si les absens ont tort, alors il y a quelqu'un qui a toujours raison : c'est celui qui est présent.

LE DUC.

Monsieur Van-Bruck, qu'osez-vous supposer?

VAN-BRUCK.

Mon Dieu, je dis tout ce qui me passe par la tête; ne faites pas attention... Je parle de ce qui a lieu dans les ménages bourgeois... Ce n'est peut-être pas de même chez les grands seigneurs... Quand vous reviendrez nous causerons peinture.

Il remonte la scène.

LE DUC, *à part.*

Ce langage... cette conduite... est-ce un ami? est-ce un ennemi?... en tout cas, il faut de la prudence...

AIR : *Ici nous accourons* (de l'Homœopathie).

Adieu, comptez sur moi;
Vous allez rester, je l'espère.
Et de vous satisfaire
Je prétends m'imposer la loi.

Il sort.

SCÈNE XII.

VAN-BRUCK, ANNETTE.

Continuation de l'air.

ANNETTE.

S'en aller quand on l'attend!

VAN-BRUCK.

Chaque époux en fait autant.
Le vôtre aussi vous fuira,
Mais on s'en consolera,
N'est-ce pas?

ANNETTE.

Comment.

VAN-BRUCK.

Comme hier, pendant son voyage,

ANNETTE.

Hein?

VAN-BRUCK.

En écoutant
Le jockey du troisième étage.

ANNETTE.

(*Parlé.*) O ciel!

Monsieur, comptez sur moi;
Parlez, pour vous que faut-il faire?
Le soin de vous complaire
Sera toujours ma seule loi.

VAN-BRUCK.

On peut compter sur moi;
Quand il le faut je sais me taire;
Dans ce genre d'affaire
Je m'en fais toujours une loi.

Faites-moi parler à votre maîtresse.

ANNETTE.

Tout de suite, monsieur; tout de suite... justement la voici...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, EMMA.

EMMA, *entrant sans voir Van-Bruck.*

Eh bien! Annette?

ANNETTE.

Eh bien! madame, monsieur le duc a dit que c'était bien, et il est sorti.

EMMA.

Est-il possible? (*A part.*) Quoi! me refuser un moment d'entretien!... Ces nouveaux emprunts dont Annette m'a parlé... je suis d'une inquiétude... Qui pourra m'expliquer sa conduite?

VAN-BRUCK, *s'avançant.*

Moi, madame...

EMMA.

Vous! (*A part.*) Encore cet homme!

VAN-BRUCK, *à Annette.*

Ma petite, faites-moi le plaisir d'aller à votre ouvrage.

EMMA.

Mais, monsieur...

ANNETTE, *avec empressement.*

J'y vais, monsieur, j'y vais.

VAN-BRUCK, *à Emma.*

Vous voyez qu'elle est obéissante.

Annette sort.

SCÈNE XIV.

VAN-BRUCK, *donnant un fauteuil à la Duchesse*, EMMA.

VAN-BRUCK.

Madame, je m'appelle Van-Bruck, rentier.

EMMA, *assise.*

Je n'ignore, monsieur, ni votre nom, ni le service important que vous avez rendu à Fréd... à monsieur le duc.

VAN-BRUCK, *debout à côté d'elle.*

Eh bien! madame, vous savez encore peu de chose, car vous ne vous doutez pas de l'amitié que je vous ai vouée.

EMMA.

De l'amitié... pour moi! vous allez un peu vite. Si je ne me trompe, c'est la première fois que vous m'adressez la parole.

VAN-BRUCK.

Est-ce ma faute?... Depuis que je me suis décidé à entrer ici, je désire avoir un entretien avec vous pour vous donner un bon avis, mais c'est une grâce que vous m'avez toujours refusée... nous n'en sommes pas moins d'anciennes connaissances... il y a long-temps que je vous surveille...

EMMA.

Plaît-il?

VAN-BRUCK.

Ou que je veille sur vous, si vous l'aimez mieux... Oui, madame, voilà six mois que j'assiste au découragement d'un pauvre cœur qui n'avait rêvé que joie, confiance, affection constante, et qui se voit enlever une à une ses illusions les plus chères.

EMMA.

Ah! monsieur prétend savoir...

VAN-BRUCK.

Oh! je vous ai vue presque tous les jours depuis votre mariage, au spectacle, à la promenade, d'abord accompagnée de monsieur le duc, puis plus rarement avec lui, puis enfin seule, toujours seule, abandonnée.

EMMA.

Monsieur...

VAN-BRUCK.

J'ai suivi les progrès du mal sur ce joli visage chaque jour plus triste et plus pâle... Je vous voyais pendant des heures entières distraite, préoccupée, ne prenant intérêt a rien de ce qui se passait autour de vous, puis tout-à-coup tressaillant à l'aspect de votre mari; un signe d'amitié répandait sur vos traits le plus doux sourire, un mot d'indifférence les rendait bientôt à leur langueur habituelle.

EMMA, *à part.*

Ah! je ne comprends rien à ce que j'entends... comment a-t-il donc fait cet homme? comment sait-il toute ma vie, toutes mes pensées?...

VAN-BRUCK.

Dites-moi, madame, me suis-je trompé? êtes-vous heureuse?

EMMA.

En vérité, monsieur, je suis fort touchée de ces marques d'intérêt, et vous êtes très-habile à lire au fond des cœurs; mais dorénavant, quand je me trouverai en public, j'aurai soin d'être gaie sans sujet, de tenir la tête bien droite, d'assister avec patience au spectacle le plus maussade, d'animer mes regards, et de mettre un peu de rouge.

VAN-BRUCK.

Vous ne conviendrez de rien, je le savais, car vous êtes une noble et digne femme... un peu susceptible, par exemple, un peu... duchesse, vive, et capable d'un coup de tête.

EMMA.

Ah! vous croyez...

VAN-BRUCK.

J'en ai peur. D'abord, vous avez refusé une foule de partis pour épouser monsieur de Salvigny... Les avis ne vous ont pas manqué... mais vous n'avez écouté personne... Qu'aujourd'hui, devant le monde, vous ne proferiez pas une plainte, que vous craigniez de vous poser en victime, c'est très-bien! il y en a assez d'autres qui jouent ce rôle-là... mais en secret, avec des amis... des amis sûrs.

AIR : *Je ne vois pas ces bosquets de lauriers.*

Un cœur tendre parfois ressent
Le besoin d'épancher ses larmes,

Et s'il vous faut un confident
De vos douleurs, de vos alarmes,
Me voilà moi, tout désigné,
Sans danger et sans conséquence,
Témoin discret et résigné,
Et qui vous a même épargné
La moitié de la confidence.

EMMA, *avec entraînement.*

Monsieur... (*Se reprenant et se levant.*) il faut vraiment que vous ayez des raisons bien puissantes pour venir ainsi tourmenter une pauvre femme qui ne demande rien, qui ne veut rien de personne, mais qui est bien libre enfin de penser et de sentir sans être poursuivie par des conjectures sans motif *.

VAN-BRUCK, *avec brusquerie.*

Et non, morbleu! vous n'êtes pas libre de souffrir et de mourir de chagrin comme vous le faites, quand je puis, moi, vous en empêcher.

EMMA.

Comment?

VAN-BRUCK, *de même.*

C'est un bon jeune homme que monsieur le duc, mais trop magnifique, trop facile, trop disposé enfin à répandre, à partager les dons qu'il a reçus de la fortune, et à se ruiner pour des personnes qui ne vous valent pas.

EMMA.

Monsieur...

VAN-BRUCK, *s'animant.*

Il est même tout-à-fait ruiné. Voulez-vous que je vous dise?... Vous avez beau être immensément riche, dès aujourd'hui les biens ne suffisent plus pour répondre des dettes; il lui faut votre signature, il vous la demandera.

EMMA.

Lui!

VAN-BRUCK.

Il vous la demandera, à vos pieds; vous le croirez occupé de son amour: pas du tout, il ne pensera qu'au château de Vardamme!

EMMA.

Arrêtez, monsieur.

VAN-BRUCK.

J'ai fini, madame; mon avis est donné.

EMMA.

Le château de Vardamme!... Monsieur, quelque inconvenante que soit la confidence que vous venez de me faire...

VAN-BRUCK.

Je sais bien que j'aurais pu y mettre un peu plus de préparation.

EMMA.

J'y répondrai, mais un seul mot.

VAN-BRUCK.

Deux si vous voulez, madame; je suis si heureux de vous écouter.

EMMA.

Mon mari est le maître de ma fortune comme de la sienne...

VAN-BRUCK.

C'est-à-dire...

* Emma, Van-Bruck.

EMMA.

Et il continuera d'en disposer comme bon lui semblera.

VAN-BRUCK.

Permettez, permettez. Le Code dit bien que le mari administre les biens de sa femme; mais il n'a pas entendu, ni vous non plus, qu'il les administrât en guise de subvention au personnel de l'Opéra!...

EMMA. *Elle traverse la scène pour rentrer dans son appartement à gauche, elle s'arrête et se retourne.*

Ah! je ne veux pas chercher quel motif a pu vous exciter à perdre monsieur le duc dans mon esprit.

VAN-BRUCK.

Aimez-vous mieux que je m'entende avec de faux amis pour le perdre tout-à-fait?

EMMA.

Assez, monsieur : il n'y aurait ni dignité ni avantage à continuer ce débat; et quant à l'avenir, je vous dispense de semblables avis; ils seraient complètement inutiles.

VAN-BRUCK.

Tant pis, morbleu! Ainsi donc, si votre noble époux osait venir à vous pour vous presser de signer...

EMMA.

J'estime trop monsieur le duc pour ne pas faire aveuglément tout ce qu'il me demandera.

Elle fait la révérence et sort.

SCÈNE XV.

VAN-BRUCK, *seul.*

Bonne petite tête de femme!... Mon impatience m'a emporté et je n'ai pu garder mon sang froid. Il est vrai que le temps me presse!... Oh! il s'agit de bien employer cette journée. Intervenir plus tôt, ce n'était pas possible; il fallait que j'eusse pris toutes mes mesures... Enfin me voilà en règle! mon dernier voyage à Londres m'a réussi, et je n'ai plus qu'une seule démarche à faire. Du côté de la duchesse, je suis content... le trait a porté... elle se débat en vain. On n'aime point à être ruinée, encore moins à être ruinée pour une autre, et je puis compter que le ménage sera bientôt brouillé.... oh! mais affreusement brouillé. C'est un nouveau procédé que j'emploie à l'usage du bonheur et du repos des époux. Dans la vie domestique, comme en morale, comme en toutes choses, les demi-mesures ne mènent à rien, il faut trancher dans le vif. Point d'armistice ni de suspension d'armes... la paix ou la guerrre... oui ou non... je ne connais que ça; l'excès du mal amène le bien. et j'en viendrai ce soir à mes fins. On s'étonne que j'aie pu acquérir tant de secrets! .. Eh! mon Dieu! quand on a voué sa vie à une seule idée, quand on a concentré ses forces vers un seul but, on devient maître et roi sur la route que l'on s'est tracée... c'est le prisonnier patient qui creuse les murs de son cachot. Pauvre

petite femme! je l'aime, moi, je tiens à la voir heureuse, c'est ma dernière fantaisie... oui, la dernière! on peut bien me la passer. Ah! la résolution qui m'a soutenu pendant de si longues années me suffira-t-elle aujourd'hui pour accomplir ma tâche? et l'expiation que j'ai seul commencée ailleurs, Dieu voudra-t-il m'aider à l'achever ici?

Il s'assied à gauche et reste absorbé dans sa rêverie.

ANNETTE, *en dehors.*

Entrez, monsieur.

VAN-BRUCK.

Quelqu'un!... Ah! ce doit être notre jeune peintre français, monsieur Lucien.

Il se retire au fond du théâtre.

SCÈNE XVI.

LUCIEN, ANNETTE, VAN-BRUCK.

ANNETTE, *à Lucien, en l'introduisant par la petite porte du fond, à droite.*

Entrez... et veuillez attendre un instant; madame ne tardera pas à venir.

VAN-BRUCK, *à part.*

Elle est allée faire un peu de toilette... on a beau avoir du chagrin, on n'aime pas à faire peur à un jeune homme.

Lucien pose son chapeau sur un meuble à droite et s'assied dans un fauteuil. Annette quitte Lucien et traverse le théâtre pour entrer chez la Duchesse; elle s'arrête à la vue de Van-Bruck.

ANNETTE, *à part.*

Encore lui!

Van-Bruck lui fait un signe impérieux; elle sort.

VAN-BRUCK, *à part, regardant Lucien.*

Absolument comme chez lui!... C'est bien là l'aplomb de la jeunesse d'aujourd'hui. (*Haut, et frappant sur l'épaule de Lucien, qui s'est levé et qui a traversé la scène.*) Bonjour, mon voisin.

LUCIEN *.

Monsieur Van-Bruck ici! (*A part.*) Toujours ce maudit homme!

VAN-BRUCK.

Tiens! c'est singulier! comme on se rencontre! Vous ne m'aviez pas dit que vous connûssiez monsieur de Salvigny... Parbleu! je vous aurais donné de ses nouvelles quand j'entrais dans votre atelier, tout en face de chez moi, au cinquième. Vous êtes sans doute du déjeuner... vous arrivez un peu tard. Mais c'est égal, mon petit Raphaël, donnez-moi le bras, que je vous introduise.

LUCIEN.

Pardon, monsieur; ce n'est pas chez monsieur le duc...

VAN-BRUCK.

Ah! ah! c'est chez madame! mais c'est la même chose.

LUCIEN

Présenté à madame de Salvigny par une de ses parentes...

* Van-Bruck, Lucien.

VAN-BRUCK.

Vous faites son portrait. Ces diables de peintres sont-ils heureux! toujours des visages de jolies femmes en perspective... et des duchesses encore! Il fallait venir à Bruxelles pour cela! Ce n'est pas l'embarras, d'après ce que vous m'avez dit autrefois, il y avait à Paris une jeune personne charmante, ma foi, que vous aviez grand plaisir à peindre.

LUCIEN.

Moi!

VAN-BRUCK.

Mademoiselle Fanny... Il y a six mois vous aviez même bonne envie de l'épouser; mais il vous fallait quelque argent, et dépité de voir votre talent méconnu, talent réel du reste, vous êtes venu chercher fortune en Belgique... Vous ne commencez pas trop mal... par le plus gracieux modèle!... Courage, jeune homme! un nouvel enthousiasme doit produire un nouveau chef-d'œuvre.

LUCIEN.

Eh! monsieur!.. (*A part.*) Cet homme-là est insupportable.

VAN-BRUCK.

Rassurez-vous; je ne suis pas assez indiscret pour troubler les inspirations du génie... je me retire...

LUCIEN, *saluant.*

Monsieur...

VAN-BRUCK, *à part.*

Mais pas pour long-temps... (*Haut.*) A propos, si vous avez quelque chose à faire dire en France, je connais un peu le consul... il demeure à deux pas de notre hôtel.

LUCIEN.

Grand merci.

VAN-BRUCK.

D'un jour à l'autre on a besoin d'un renseignement, d'un passe-port.

LUCIEN.

Mais...

VAN-BRUCK.

Adieu, mon voisin.

Il sort.

SCENE XVII.

LUCIEN, *seul.*

Adieu, voisin de malheur... Je le déteste, moi, avec sa rage de tout deviner et de tout savoir... Ah! si tout autre que lui m'eût parlé de mademoiselle Fanny, je crois que je me serais senti ému... Que pensera-t-elle de mon silence?... Mais avec mon amour il fallait lui offrir mon nom... Un artiste doit-il se marier à mon âge... Ah! depuis que j'ai vu la duchesse, mon cœur n'est-il pas plein de son image? Tant de noblesse! tant d'élégance!... Y a-t-il en France une seule femme

qui lui soit comparable? Ah! je n'ai plus d'yeux que pour l'admirer... c'est elle!...

SCÈNE XVIII.

LUCIEN, EMMA.

EMMA.

Je vous ai fait attendre, monsieur Lucien?

LUCIEN.

C'est peut-être moi, madame, qui ai devancé l'heure; veuillez excuser mon empressement...

EMMA.

Maintenant me voilà prête... C'est donc aujourd'hui que vous allez achever mon portrait?

LUCIEN.

Achever!... je venais le recommencer.

EMMA.

Comment! un ouvrage si bien...

LUCIEN.

Ah! qu'il est encore loin d'être digne de vous! Je vous connaissais mal, madame, quand j'ai commencé cette esquisse... mais à mesure que je vous ai vue davantage, chacun de vos regards m'a révélé une expression, un sentiment que je n'avais pas encore soupçonnés. (*Mouvement d'Emma.*) Pardon, madame; mais c'est un portrait admirable qui doit sortir de mes mains... c'est le premier que je fais à Bruxelles: réputation, fortune, avenir, tout est là... me refuserez-vous quelques séances de plus?

EMMA.

Eh bien! si vous ne craignez pas de perdre un temps précieux, le mien est à vous. (*Souriant.*) il faut bien encourager les jeunes artistes.

LUCIEN.

Ah! madame, c'est auprès de vous seulement que je retrouve quelque confiance en moi-même, et vos moindres paroles ont une puissance...

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, VAN-BRUCK, LE DUC.

VAN-BRUCK, *en dehors.*

Oui, mon cher duc...

EMMA, *à part.*

Mon mari!

LUCIEN, *à part.*

Quel contre-temps*!

VAN-BRUCK, *entrant.*

Votre galerie de tableaux est superbe, et nous en reparlerons; mais tout cela me paraît un peu en désordre... à la place de quelques *Van-Dyck*, on vous a mis quelques *Van-Croûte.* (*Montrant Lucien.*) Eh! tenez, voilà monsieur qui se chargerait bien de réparer le mal... Mon jeune ami, un charmant garçon que j'ai l'honneur de vous présenter.

LE DUC, *se retournant vers Lucien qui salue.*

Ah! monsieur!

* Lucien, Van-Bruck, le Duc, Emma.

EMMA, *vivement.*

Un artiste, un peintre venu ici pour faire mon portrait.

LE DUC.

Ah! vous vous faites peindre, ma chère amie?

VAN-BRUCK.

Depuis un mois... tous les deux jours, deux grandes heures... on y met le temps... ce sera très-beau... Je vous dirai qu'il aime beaucoup à peindre les jolies femmes... c'est ce qu'on appelle un artiste amateur.

LUCIEN.

Monsieur... je ne sais...

LE DUC, *à part.*

Quel trouble! (*Haut.*) Vous ne m'aviez rien dit de cette fantaisie, madame.

EMMA.

Je vous vois si rarement, monsieur...

VAN-BRUCK, *à part.*

Bien répondu!...

LE DUC.

Et où donc est ce chef-d'œuvre?

VAN-BRUCK, *montrant l'appartement de la Duchesse.*

Là-dedans.

LE DUC.

La séance n'était donc pas commencée?

EMMA.

Non, pas encore.

LUCIEN.

Je... j'entrais à l'instant.

VAN-BRUCK.

C'est vrai... il y a à peine un petit quart d'heure que je vous ai vu.

LUCIEN.

C'est que... en attendant que madame fût prête... je...

VAN-BRUCK.

Vous causiez peinture... comme nous, monsieur le duc, vous savez... je vous avais prévenu avant votre départ.

LE DUC.

C'est bien... j'approuve d'avance tout ce que vous faites, madame; sans doute votre choix est justifié par votre bon goût; vous aurez confié le soin si délicat de reproduire vos traits à quelque célébrité, à quelque artiste en renom... monsieur...

VAN-BRUCK.

Lucien Vernon.

LE DUC, *avec hauteur.*

Lucien Vernon?... je ne connais pas...

LUCIEN, *avec une colère contrainte.*

Monsieur le duc...

EMMA, *vivement.*

Un ami de ma tante, de qui le talent...

LE DUC.

Je ne doute pas du talent de monsieur... aussi ai-je beaucoup de regret à lui annoncer qu'il faudra laisser son œuvre inachevée.

LUCIEN.

Comment?

EMMA

Je ne comprends pas...

LE DUC.

D'un jour à l'autre, demain peut-être, madame la duchesse et moi nous partirons pour une de nos terres.

LUCIEN.

Eh quoi!

LE DUC.

Oh! il n'est pas juste, je le sens, de vous faire attendre mon retour... je paye d'avance... veuillez donc accepter...

Il tire un billet de banque de sa poche.

LUCIEN, *avec dignité.*

Merci, monsieur; je n'ai pas l'habitude de recevoir avant d'avoir mérité. (*Saluant la Duchesse.*) Madame, je reviendrai prendre vos ordres... Messieurs, je vous salue...

Il sort. Emma va s'asseoir à gauche.

VAN-BRUCK.

Eh bien! la vue d'un billet de banque l'a fait fuir... je connais beaucoup de grands artistes sur qui ça ne produirait pas du tout le même effet. (*Le Duc se jette avec humeur dans un fauteuil à droite, à part.*) Bon! le mari est jaloux, la femme est offensée... nous touchons à une crise... la plus forte sera la meilleure... En attendant je m'en vais au bureau des hypothèques...

Il sort par le fond.

SCÈNE XX.

EMMA, LE DUC.

EMMA, *se levant.*

Enfin, nous sommes seuls, monsieur. J'ai souffert que vous missiez à la porte, car c'est ce que vous venez de faire, un artiste distingué, un ami de ma famille, qui devait attendre de vous un tout autre accueil, puisqu'il n'était venu ici qu'à ma prière. Je me suis tue, je me suis contrainte par respect pour moi-même. Mais à présent, à présent, monsieur, je vous demande compte de votre conduite offensante, et je vous prie de m'apprendre comment je l'ai méritée...

LE DUC, *qui s'est levé, à part.*

Quelle émotion! (*Haut.*) Eh bien! madame, je n'ai pu supporter l'idée qu'un jeune homme vînt ici depuis long-temps, en secret, que pendant des heures entières ses yeux fussent fixés sur les vôtres!

EMMA.

Eh! monsieur!...

LE DUC.

Non, madame, non; l'on ne brave pas impunément cette séduction continuelle, et si le mal n'est pas fait encore, demain peut-être il vous aurait aimée, demain il vous l'aurait dit.

EMMA.

Arrêtez: de pareils discours dans votre bouche ne sont pas seulement étranges, ils sont odieux.

LE DUC.

Eh bien! oui, Emma, j'ai été odieux, ridicule!

EMMA.

Quel langage!

LE DUC.

Mais ce n'est pas dans ce moment où je donnerais ma vie pour obtenir mon pardon.

EMMA.

Que dites-vous? prenez donc garde, monsieur, c'est à votre femme que vous parlez.

LE DUC.

Emma, je le sais, ma conduite est inexcusable; j'ai blessé votre cœur; mais si vous m'aviez dit un mot, un seul mot, si vous m'aviez laissé voir un regret... ah! je vous le jure, je n'aurais pas hésité.

EMMA.

Ah! oui, j'oubliais... nous autres femmes, nous avons toujours tort; si nous osons nous plaindre, nous sommes injustes et tyranniques; si nous nous taisons, nous sommes froides, indifférentes, nous vous forçons de porter votre amour ailleurs.

LE DUC.

Ah! tant d'injustice!

EMMA.

Non, non, cela est de toute justice au contraire: une femme ne doit pas avoir une pensée, un sentiment qui ne lui vienne de celui qui dispose de son sort... Il peut la trahir, l'abandonner, lui! qu'importe! elle lui doit toujours compte de sa vie, elle ne peut même pas souffrir... il faut qu'elle se compose un visage satisfait, qu'elle affecte de sourire pour lui plaire.

AIR : *Ainsi que vous, je veux, mademoiselle.*

Quant à ses pleurs! ah! qu'elle les dévore
Pour lui sauver l'ennui du repentir!
Ou si, trop malheureuse encore,
Elle ne peut les retenir,
Ah! du moins n'en versera-t-elle
Que ce qu'il faut, à les bien calculer,
Pour contenter la vanité cruelle
De celui qui les fait couler,
De l'ingrat qui les fait couler.

LE DUC.

Si tu savais, Emma, ce que j'ai souffert quand j'ai entrevu que cet homme avait pu compter sur mes torts... ah! je les abjure, vois-tu, je me hais, je me méprise, et je tremble que tu ne veuilles plus m'aimer.

EMMA.

Eh! monsieur, que vous importe?... Au milieu des plaisirs qui vous attendent, vous aurez bientôt oublié...

LE DUC.

Non, non, je ne veux plus que me souvenir...

Et vous, Emma, et vous, avez-vous oublié ces jours si doux, passés dans la retraite, au château de Vardamme?

EMMA, *à part.*

Au château de Vardamme!... quelle idée!... O Dieu! ce que m'a dit cet homme... si c'était vrai!

LE DUC.

Emma, je vous supplie...

EMMA, *à part.*

Si c'était pour obtenir... Oh! c'est affreux d'avoir une pareille pensée.

LE DUC.

Ne vous détournez pas, laissez-moi votre main. Mais répondez-moi donc; serons-nous long-temps ennemis, et ne voulez-vous pas signer notre traité de paix?

EMMA, *se redressant.*

Signer!... Ah! oui, je comprends, c'est ma signature qu'il vous faut... C'est là tout ce que vous désirez, la seule preuve de tendresse que vous attendiez de moi?... Oui, oui, avec ma signature vous aurez de l'or, des amis, des plaisirs...

LE DUC.

Que dites-vous, grand Dieu!

EMMA.

Je dis que c'est une indignité!... Vous vous imaginiez que je me laisserais abuser par votre feinte tendresse... non, monsieur, non, je vous avais deviné.

LE DUC.

Emma, au nom du ciel...

EMMA, *courant à la table, signe une feuille de papier blanc, et revient la présenter à son mari.*

Tenez, monsieur, voilà ma signature; toutes les fois que vous la voudrez, je serai prête à vous la donner comme à présent. Votre femme n'exige qu'une chose pour votre honneur, c'est qu'à l'avenir vous ne fassiez plus de mensonge pour l'obtenir.

Elle s'élance vers la porte et veut sortir.

LE DUC, *la retenant.*

Arrêtez, madame, arrêtez!... Grâce au ciel, mon cœur est pur du calcul aussi lâche qu'infâme dont vous le soupçonnez... J'ai pu mériter bien des reproches, hasarder bien des folies... mais une telle bassesse, jamais, madame, jamais!

Il déchire le papier.

EMMA, *émue.*

Ah! Frédéric...

On entend frapper trois petits coups à la porte du fond, à gauche.

LE DUC.

Qui peut frapper ainsi?... et à la porte de cet escalier dérobé?

EMMA.

Je ne sais, mon ami, je vous jure.

On frappe encore.

LE DUC.

Il paraît que l'on est pressé. (*A Emma.*) Ainsi vous ne soupçonnez pas qui ce peut être?

EMMA.

Mais non.

LE DUC.

Nous allons le savoir.

La porte s'ouvre.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, ZÉPHYRIN.

ZÉPHYRIN, *passant la tête.*

C'est moi, monsieur le duc, c'est moi.

LE DUC, *à part.*

Zéphyrin!

EMMA, *à part.*

Quel est cet homme?

ZÉPHYRIN, *s'avançant sur la pointe du pied.*

On m'a recommandé du mystère, et j'en mets.

LE DUC, *bas, à Zéphyrin.*

Maladroit!

ZÉPHYRIN.

Est-ce que je vous aurais marché sur le pied?

LE DUC.

Mais vous ne voyez donc pas?...

ZÉPHYRIN.

Hein?... pardon, j'ai la vue si basse... Il est trois heures et demie, vous êtes au moins d'une heure en retard, et nous venons...

LE DUC.

Vous tairez-vous, enfin?

EMMA.

Il paraît, monsieur, que c'est moi qui vous gêne.

ZÉPHYRIN, *se retournant.*

Oh! oh! il y a là quelqu'un... c'est peut-être la duchesse... Madame, j'ai l'honneur...

EMMA.

Je me retire.

LE DUC.

Emma!

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, VAN-BRUCK *.

VAN-BRUCK, *feignant de ne pas voir la duchesse, et parlant très-haut.*

A quoi pensez-vous donc, mon cher monsieur Zéphyrin?... Laisser ainsi la plus jolie danseuse de l'Opéra se morfondre en bas dans sa voiture.

EMMA.

Une danseuse!

VAN-BRUCK.

Ah! mon Dieu! mille pardons, madame; je ne vous savais pas si près de nous.

LE DUC, *à part.*

Je suis au supplice!

EMMA, *à part.*

Il se jouait de moi... quelle indignité!

* Emma, le Duc, Van-Bruck, Zéphyrin.

LE DUC.

Emma, au nom du ciel, écoutez-moi.

EMMA.

On vous attend, monsieur; allez donc, ou je vais faire prier cette dame de monter.

VAN-BRUCK.

Je vais lui donner la main.

EMMA.

Non, non, c'est à monsieur.

LE DUC.

Emma, une circonstance que je déplore est venue vous donner des armes contre moi; vous en profitez cruellement, madame, et ce prétexte... (*On entend frapper trois petits coups à la petite porte de droite.*) Qu'est-ce encore?

EMMA.

Cette dame sans doute qui s'impatiente.

VAN-BRUCK, *qui est allé ouvrir.*

Eh! c'est l'ami Lucien!

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, LUCIEN.

LE DUC.

Lucien *!

LUCIEN, *à part.*

Le duc! (*Haut.*) Pardon, monsieur le duc; je n'ai pas voulu qu'on se donnât la peine de reporter chez moi les objets qui m'appartiennent.

LE DUC.

Je croyais vous avoir fait comprendre, monsieur, que votre présence me fatiguait?

LUCIEN.

En ce cas, voici mon adresse.

Il lui tend une carte.

EMMA, *à part, vivement passant entre son mari et Lucien.*

Serait-ce un défi?... (*A Lucien.*) Donnez, c'est bien!

Elle prend la carte et retourne à sa place.

LE DUC, *congédiant Lucien par un signe.*

Il suffit, monsieur; on vous fera prévenir de notre retour.

EMMA, *avec fermeté.*

Monsieur Lucien, je ne partirai pas; je vous attendrai demain à onze heures.

Lucien s'incline.

LE DUC, *ramenant sa femme sur le devant de la scène, et parlant à demi-voix avec colère.*

Y songez-vous, madame?

EMMA.

J'ai songé à tout.

LE DUC.

S'il se présente à l'hôtel, je le fais jeter par la fenêtre.

EMMA.

Ah!

LE DUC.

Rentrez, madame. (*A Lucien.*) Et vous, sortez!

Le Duc sort à gauche avec la Duchesse.

* Van-Bruck, Lucien, le Duc, Emma, Zéphyrin.

SCÈNE XXIV.

ZÉPHYRIN, VAN-BRUCK, LUCIEN.

VAN-BRUCK.

Bravo! bravo! ça commence à s'éclaircir. (*A Lucien.*) Vous, mon jeune ami, vous êtes définitivement congédié.

LUCIEN.

Monsieur...

VAN-BRUCK.

Si vous revenez on vous fera jeter par les fenêtres, ainsi...

LUCIEN.

Eh! monsieur!..

Il sort.

VAN-BRUCK, *le suivant.*

Ah! vous savez, quand vous voudrez un passeport, le consul de France... (*A Zéphyrin.*) Quant à vous, mon cher, qui ne comprenez rien à tout ce qui se passe, vous avez rempli mon attente, vous avez fait une lourde maladresse, et si vous n'êtes pas encore mis à la porte positivement, vous ne perdrez rien pour attendre.

ZÉPHYRIN.

Comment?

VAN-BRUCK.

J'ai votre affaire dans ma tête.

ZÉPHYRIN.

Eh bien?

VAN-BRUCK.

Eh bien! dansez maintenant.

ZÉPHYRIN, *fâché.*

Ah!

Il enfonce son chapeau sur sa tête et sort.

FRANCIS, *qui entre, est heurté par Zéphyrin.*

Prenez donc garde!

SCÈNE XXV.

VAN-BRUCK, *puis* FRANCIS.

VAN-BRUCK, *voyant entrer Francis.*

Votre serviteur, monsieur de Labrière.

FRANCIS.

Comment! cet homme encore ici?

VAN-BRUCK.

Vous viendrez chez moi demain matin à neuf heures.

FRANCIS.

Plaît-il? moi, chez vous?

VAN-BRUCK.

Vous-même, mon gentilhomme!

FRANCIS.

Quelle plaisanterie!

VAN-BRUK.

Je le v

FRANCIS.

Ah! ce ton...

VAN-BRUCK.

Je le veux!... monsieur François Labrie!

FRANCIS.

O ciel!... j'irai, monsieur, j'irai.

VAN-BRUCK.

Allons donc!... on a bien de la peine...

Il sort.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon d'hôtel garni, modestement meublé. Au fond, un cabinet ; à droite, porte d'entrée ; à gauche, au premier plan, un petit secrétaire.

SCÈNE PREMIÈRE.

VAN-BRUCK, *assis devant son secrétaire.*

Là... voilà toutes mes affaires en règle... Le calcul est juste : cinq cent mille livres d'un côté, de l'autre, presque le double .. Mais aussi tous les titres sont à moi... le paquet cacheté qui les contient est maintenant entre les mains d'un notaire qui est chargé de le remettre à sa destination, à midi précis... à cette heure-là je serai déjà loin... Quant a cette traite sur Paris, elle va aussi trouver son emploi... (*Il se lève.*) Je n'ai donc plus rien qui m'arrête... le calme est rentré à l'hôtel de Salvigny... deux époux qui s'aiment sont bientôt d'accord... A des vivacités passagères va succéder un bonheur durable, car j'ai détruit tous les germes de mésintelligence... Je ris encore de la figure de mon voisin le peintre quand j'ai voulu hier lui souhaiter le bonsoir... il m'a fermé la porte au nez avec une violence!... Peu de temps après j'ai entendu qu'on lui rapportait son bagage..... ainsi plus de prétexte, et bon voyage à l'artiste!... Notre jeune dandy ne peut tarder... oh! je viendrai à bout de celui-là comme j'ai fait des autres... et une fois ma tâche accomplie... (*Voyant entrer madame Fischer.*) Ah! c'est vous, ma chère hôtesse ?

SCÈNE II.

Mme FISCHER, VAN-BRUCK.

Mme FISCHER.

Votre servante, monsieur Van-Bruck... Pardon de la liberté, je viens savoir à quelle heure vous avez résolu de partir.

VAN-BRUCK.

Dans une heure au plus tard.

Mme FISCHER.

Dans une heure? (*A part.*) Comme ça se trouve!.. (*Haut.*) Comme monsieur a bien voulu me dire qu'il quitterait cet hôtel aujourd'hui même, je me suis mise en quête d'un locataire ; c'est difficile à trouver.... un logement de garçon, deux pièces au cinquième..... Hélas! il y a si peu de jeunes gens dans ce quartier-ci!

VAN-BRUCK.

Que vous importe, ma chère madame Fischer, puisque je vous ai payé le mois d'avance?

Mme FISCHER.

Oh! sans doute ce n'est pas l'intérêt... mais on n'aime pas à avoir des appartemens vides... ça donne une mauvaise idée des établissemens .. Ah! monsieur, combien vous serez regretté ici... un locataire si rangé, si tranquille, si commode et si monotone! qui n'était jamais chez lui ou qui y était toujours seul... Nous ne sommes guère habitués à cela... nous croyons louer à un garçon, pas du tout, c'est un ménage... quelquefois c'est tout le contraire ; il est entré un ménage, et un beau jour, il ne reste plus qu'un garçon, et même un petit garçon... pour répondre du loyer... ça s'est vu.

On frappe.

VAN-BRUCK.

On frappe... allez donc voir... Ah ! c'est la personne que j'attendais... laissez-nous.

Elle sort.

SCÈNE III.

FRANCIS, VAN-BRUCK.

FRANCIS, *marchant avec agitation.*

Me voilà, monsieur, me voilà à vos ordres.

VAN-BRUCK.

Prenez la peine de vous asseoir...

FRANCIS.

Laissez, laissez, je ne peux pas demeurer en place.

VAN-BRUCK.

Pourtant quand on a monté cinq étages...

FRANCIS.

Je n'ai pas dormi de la nuit... je crois que j'ai la fièvre.

VAN-BRUCK.

Je suis habitué à produire de ces effets-là... Je ne vous ai pourtant adressé que deux mots bien simples, monsieur François La....

FRANCIS.

C'est bon; ce n'est pas la peine de répéter; j'ai parfaitement entendu... Mais vous, comment avez-vous su.... ?

VAN-BRUCK.

Oh! je suis un grand voyageur!..... j'ai habité vingt ans l'île de Java... Un excellent pays pour faire fortune, n'est-ce pas ?

FRANCIS.

Java ! oui... j'ai entendu dire...

VAN-BRUCK.

Mais encore faut-il débarquer avec quelque chose... et moi je n'apportais rien, absolument rien que des dispositions bien récentes à l'économie... Heureusement il y avait là un homme... que dis-je! une providence, un peu chère, par exemple... mais la providence ne peut pas trop se payer. Ce pauvre monsieur Labrie, votre digne père... comme il aimait à aider ses semblables, comme il leur confiait son argent... à cinquante ou soixante pour cent!... Quel admirable capitaliste ça ferait aujourd'hui... Eh bien! à Java les esprits étroits avaient l'injustice d'appeler ça un usurier.

FRANCIS.

Monsieur... c'est une injure...

VAN-BRUCK.

Bon! n'allez-vous pas vous en plaindre à présent? et depuis quand, scrupuleux jeune homme, chicanez-vous la fortune sur sa source? ces écus ramassés un à un dans la poche des bons Javanais et expédiés tous les ans dans la vôtre, par l'entremise de notre maison, vous ont-ils jamais humilié?... L'usure aujourd'hui vous révolte? Eh! mon gentilhomme, c'est l'usure qui a doré vos équipages, qui vous a affublé des modes anglaises, qui vous a donné des chevaux agiles, des femmes charmantes, et des amis grands seigneurs... Ingrat! Ah! rendez-lui grâce à l'usure : sans elle où seriez-vous? que seriez-vous? cuisinier peut-être, comme votre grand-père.

FRANCIS.

Oh! par exemple!...

VAN-BRUCK.

Ah! il faisait très-bien la cuisine, votre grand-père!... au Lion flamand!...

FRANCIS.

Comment!...

AIR : *Connaissez-vous le grand Eugène.*

Oui, le lion! voilà votre symbole!
Car, par un travers sans égal,
Ces beaux messieurs ont pris chacun le rôle
Et le nom de quelque animal.
Parbleu, le geai ne vous irait pas mal.
Tout emprunter est bien dans vos coutumes...
Vous brillez au premier coup-d'œil;
Mais je viens, moi, vous arracher vos plumes,
Et vous n'avez du paon que son orgueil,
Il ne vous reste que l'orgueil.

FRANCIS.

Je vous demande pardon, monsieur; il me reste...

VAN-BRUCK.

Il ne vous reste rien que deux prises de corps contre vous... les créanciers frappent tous les matins à votre porte, et vous cherchez des expédiens.

FRANCIS.

Moi!

VAN-BRUCK.

Vous en cherchez, mais vous n'en trouvez pas.

FRANCIS, *à part.*

Cet homme-là a fait quelque pacte avec le diable!... (*Haut.*) Ah! ne croyez pas... Monsieur, je tiendrai bon... j'ai des ressources.

VAN-BRUCK.

Ah! oui, le jeu... je n'y pensais pas... c'est un moyen... qui n'est pas infaillible, surtout pour les novices... vous savez, *on commence par être dupe et on fin...* mais c'est bien pénible d'être dupe... en général nos grands seigneurs n'aiment pas cela; aussi prennent-ils leurs précautions avec un soin... Il paraît que c'est reçu dans leurs salons... on se fait réciproquement des gentillesses... Hier, par exemple, pendant qu'on jouait chez Salvigny... je crois que vous jouiez aussi, vous... contre le duc... oui... c'était à la fin de cette partie où vous étiez si heureux... j'ai ramassé par terre... pas bien loin de vous... un certain roi de carreau...

FRANCIS.

Un roi de carreau!

VAN-BRUCK, *lui montrant une carte.*

Je ne sais pas à quelle espèce de jeu ça appartient... regardez donc...

FRANCIS.

C'est un... roi comme un autre.

VAN-BRUCK.

Il se tient tout de travers... que diable a-t-il fait de son pied gauche? on dirait qu'il a subi une amputation...

FRANCIS.

Non, je crois plutôt que c'est naturel... il est venu comme ça...

VAN-BRUCK.

Pourriez-vous m'expliquer?

FRANCIS.

Est-ce que je sais, moi?... comment voulez-vous... c'est vrai... vous me faites là des questions d'orthopédie... Ayez seulement la bonté de me donner...

VAN-BRUCK.

Cette carte? non, je la garde...

FRANCIS.

Ah! vous la... Ah ça! monsieur, voyons, pour en finir, tranchons la question.... dites-moi tout de suite où vous voulez en venir et comment on peut se débarrasser de vous... là...

VAN-BRUCK.

Nous y voilà... dès aujourd'hui vous allez quitter la Belgique.

FRANCIS.

Comment! m'expatrier?

VAN-BRUCK.

Vous prendrez la route de Paris.

FRANCIS.

Ah! c'est à Paris!...

VAN-BRUCK.

Là vous pourrez faire de l'aristocratie tout à votre aise... on n'y regarde pas de si près... personne ne vous demandera compte du passé, et l'avenir est encore à vous... Mais ne repassez ja-

mais la frontière... à cette condition, voici une traite de vingt mille francs en douze échéances sur la maison Rostschild.

FRANCIS.

Plaît-il? Ah! monsieur Van-Bruck, tant de bonté!...

VAN-BRUCK.

Allons donc! ce que je fais là ce n'est pas pour vous... je ne vous aime pas, moi; je n'ai aucune raison de vous aimer... J'ai réglé mes comptes, et l'article de votre voyage y est porté. Voici vos instructions; vous ne partirez pas seul.

FRANCIS, *ouvrant le papier.*

Que vois-je? Comment! c'est avec...?

VAN-BRUCK.

C'est bon; allez faire vos préparatifs: vous n'avez pas de temps à perdre, ni moi non plus.

FRANCIS, *à part.*

Parole d'honneur, je crois maintenant que c'est le diable en personne... Et cet argent... tant pis, je me risque. Adieu, Bertram.

AIR : *Noirs esprits, fantômes.* (Robert-le-Diable.)

Esprit de mystère,
A cet argent-là
Prête un sort prospère
Qui le doublera,
Prête un sort prospère
Qui le triplera,
Prête un sort prospère
Qui le centuplera.

SCÈNE IV.

VAN-BRUCK, *seul.*

Encore un dont je suis débarrassé!... Quant à sa compagne de route, elle acceptera... Allons, je crois que cette fois tout est fini... bien fini... les questions d'argent, le repos du mari, le bonheur de la femme, tout est calculé, prévu, assuré. Vingt ans de privations, de fatigues et de travaux ont donc abouti à cette journée!... Voilà ma vieille dette payée! il était temps!... ces tiroirs sont vides... j'avais appliqué toutes mes ressources à ma grande affaire... mais il fallait vivre au moins le temps de la finir... et j'avais divisé la somme qui me restait en petits rouleaux. Chacun d'eux renfermait la dépense obligée de chaque jour, et voilà le dernier... il n'y a plus à reculer... Que m'importe! ai-je une famille? ai-je des amis?... Voyons! J'ai dit à dix heures... il faut être de parole. (*Visitant le secrétaire qu'il referme ensuite.*) Je n'oublie rien... je ne laisse rien!... non. (*Prenant son chapeau sur le secrétaire et faisant un pas pour sortir.*) Allons.

SCÈNE V.

VAN-BRUCK, Mme FISCHER, *portant un chevalet et une palette.*

Mme FISCHER.

Excusez-moi, monsieur Van-Bruck; l'heure est passée. Voulez-vous me permettre d'emménager quelques effets?

VAN-BRUCK.

Ah! vous avez trouvé un locataire! vous n'avez pas perdu de temps. Eh! mais, qu'est-ce que c'est que ça?

Mme FISCHER.

C'est le bagage du voisin d'en face.

VAN-BRUCK.

Comment! c'est à lui, à monsieur Lucien que vous avez loué cet appartement?

Mme FISCHER.

Sans doute... Il n'avait que son atelier, pauvre jeune homme! ça lui sert en même temps de salon, de chambre à coucher, de cuisine et de salle à manger.... Vous concevez, on ne peut pas y recevoir des pratiques comme il faut, ça nuit à son état, et comme justement il attendait ce matin une dame...

VAN-BRUCK.

Hein? qu'est-ce que vous dites? une dame!

Mme FISCHER.

Oui, pour un portrait... une grande dame qui a bien voulu le faire prévenir de sa visite, hier au soir à l'improviste, en lui renvoyant cette toile et cette palette.

VAN-BRUCK, *à part.*

C'est elle! c'est la duchesse! Ah! mon Dieu! quel événement! quand j'avais tout prévu, tout arrangé!...

Mme FISCHER.

Voyez le bonheur! justement votre appartement s'est trouvé vacant, tout en face. Dam! c'est un peu haut, mais c'est propre, c'est gentil.

VAN-BRUCK, *à part.*

Oh! les femmes! avec elles le plus sage n'est qu'un sot! le dépit! l'entêtement!... Ah! monsieur le duc, vous voulez le faire jeter par les fenêtres!... Eh bien! moi, j'irai frapper à sa porte. Qui diable aurait pu prévoir...

Mme FISCHER.

Vous avez l'air contrarié!... Qu'est-ce que ça vous fait que j'aie donné cette chambre, puisque vous allez partir?

VAN-BRUCK.

Partir? oui. Et c'est au dernier moment, quand je suis obligé... Non, morbleu, non, il ne sera pas dit que j'aurai pris tant de peine en pure perte, et je n'en aurai pas le démenti.

Mme FISCHER.

Ah ça! qu'est-ce qu'il a donc?

VAN-BRUCK.

Un coup décisif... oui, c'est cela. A quelle heure la séance?

Mme FISCHER.

A onze heures, monsieur.

VAN-BRUCK, *à part.*

Heureusement le notaire ne remettra pas le paquet avant midi, et à la rigueur j'aurai le temps. Calmons-nous.

Mme FISCHER.

Est-ce que monsieur balancerait?

VAN-BRUCK.

Non, non, madame Fischer. Tenez, voici la clef de cet appartement.

Mme FISCHER.

Merci, monsieur. Et l'autre?

VAN-BRUCK.

L'autre? celle qui ouvre la porte du petit corridor où donne ce cabinet de travail? celle-là c'est différent, je la garde, si vous le permettez.

Mme FISCHER.

Comment, monsieur! mais vous m'avez dit qu'aujourd'hui, à dix heures...

VAN-BRUCK.

Je vous ai dit que je partirais, et c'est ce que je vais faire... mais je ne vous ai pas dit que je ne reviendrais pas.

Mme FISCHER.

Ah! monsieur, ce n'est pas possible! et j'exige positivement...

VAN-BRUCK, *lui remettant la clef.*

Voilà... mon Dieu, voilà... Je ne vous proposais rien qui ne se fasse tous les jours... on a deux locataires pour un. (*Allant vers la porte.*) Je connais même des propriétaires qui en l'absence de leurs hôtes s'accommodent sans façon de leurs caves, et même d'un certain vin muscat qui est dedans...

Mme FISCHER, *à part.*

Ah! mon Dieu!

VAN-BRUCK.

J'ai envie d'aller causer de ça avec le bourgmestre.

Mme FISCHER, *vivement.*

Monsieur, monsieur, vous oubliez la clef...

VAN-BRUCK, *revenant en scène.*

Je vous suis obligé.

Mme FISCHER.

Du moment que vous avez des raisons...

VAN-BRUCK.

Il s'agit d'une bonne action, et vous savez qu'une bonne action porte avec elle sa récompense. Voulez-vous la partager?

Mme FISCHER.

La... la bonne action?

VAN-BRUCK.

Et la récompense!... (*Il lui donne de l'argent,*) Tenez. (*A part.*) Décidément j'aurais eu des qualités gouvernementales. (*Haut.*) Vous avez à l'hôtel quelque domestique disponible?

Mme FISCHER.

Oui, monsieur.

VAN-BRUCK.

Bien... je pourrai faire venir ici toutes les personnes dont j'ai besoin. (*Regardant par la porte à droite.*) Ah! ah! le voisin est là, en face, qui attend avec impatience. (*Très-haut.*) Adieu, madame Fischer; je vous remercie de vos souhaits pour mon heureux voyage.

Il sort.

SCÈNE VI.

Mme FISCHER, *puis* LUCIEN, VAN-BRUCK, *caché.*

Mme FISCHER, *seule.*

Quel bizarre personnage!... à la fois si bon et si méchant!... ses manières valent mieux que ses paroles; je lui crois la tête un peu frappée... je ne suis pas fâchée qu'il s'en aille... Il sait tout ce qui se passe, il y a bien des locataires à qui ça ne conviendrait pas... témoin la dame du premier... et celle du second donc! il y a même au troisième... et ce projet de revenir!... si j'avertissais monsieur Lucien... Oh! non... la délicatesse... quand on est payé... Après tout ça ne me regarde pas... ce sera une méprise, un malentendu... ils s'arrangeront... ils se connaissent.

LUCIEN.

Je l'ai vu descendre... enfin il est parti!

VAN-BRUCK, *entr'ouvrant la porte du cabinet au fond. A part.*

C'est-à-dire qu'il est revenu.

LUCIEN.

Savez-vous que c'est fort heureux, car je n'aurais pu dans mon atelier recevoir une si grande dame.. Ici, du moins, c'est passable.

Mme FISCHER.

C'est charmant... un vrai logement de petite maîtresse... la mansarde est très-bien dissimulée... et un jour!...

LUCIEN.

Quant au prix...

Mme FISCHER.

Ne parlons pas de ça... vous paierez le mois voilà tout.

VAN-BRUCK, *à part.*

A la bonne heure! voilà un logement qui rap porte!

SCÈNE VII.

LUCIEN, *seul.*

Allons, préparons-nous... viendra-t-elle? Oh! oui, si sa promesse a été sincère, et si ce n'est pas une défaite pour se dispenser de me recevoir... Quelle surprise m'a causée cet avis? Oui, tout était fini entre elle et moi, je sentais qu'il fallait renoncer à la voir, et tout-à-coup, quand je désespérais... O quel bonheur! j'ose à peine m'y livrer; pourtant je me sens aujourd'hui plus confiant, plus hardi... Hier, je ne sais quel scrupule arrêtait un aveu sur mes lèvres; mais après l'insolence de ce duc, après le double affront que j'ai reçu, je n'examine plus rien, je me livre tout entier à des sentimens que la vengeance rend légitimes, sauf plus tard à lui demander ou lui donner satisfaction, s'il juge que c'est lui qui est l'offensé... Mais on monte... c'est elle... Oh! oui, c'est elle... elle a tenu parole... quel bonheur!...

SCÈNE VIII.

VAN-BRUCK, *caché*, Mme FISCHER, LUCIEN, EMMA.

Mme FISCHER.

Par ici, madame, par ici.

EMMA, *à Mme Fischer.*

Que ma femme de chambre m'attende en bas dans la voiture.

LUCIEN, *saluant.*

Madame... daignez vous asseoir... je vous prie...

Elle refuse du geste.

Mme FISCHER, *bas, à Lucien.*

Dites donc, monsieur Lucien, c'est un bien joli portrait que vous avez à faire.

LUCIEN.

Laissez-nous, je vous prie.

Mme FISCHER.

Je m'en vais, mon Dieu, je m'en vais.

SCÈNE IX.

LUCIEN, EMMA, VAN-BRUCK, *dans le cabinet.*

EMMA.

Vous devez être bien étonné de me voir ici, monsieur Lucien.

LUCIEN.

Madame, c'est une faveur...

EMMA.

Mon mari vous a fait un affront que vous ne méritiez pas... vous aviez droit d'être blessé... aussi, dès que l'entrée de mon hôtel était interdite sans motif à un artiste distingué, je devais me rendre moi-même dans son atelier.

LUCIEN.

Ah! madame! comment reconnaître jamais...?

EMMA.

Ne me remerciez pas, je vous en prie, car c'est une prière que je viens vous faire.

LUCIEN.

A moi, madame?

EMMA.

Monsieur le duc ne connaît pas votre demeure; craignant une nouvelle insulte, j'ai refusé de la lui indiquer; mais s'il la découvrait, s'il s'oubliait au point de vous écrire...

LUCIEN.

Eh bien! madame?

EMMA.

Eh bien! j'attends de vous la promesse que quel que soit votre ressentiment, et fût-il juste, vous voudrez bien l'abjurer en considération de ma démarche.

LUCIEN.

Eh quoi! madame, vous exigez...?

EMMA.

Je vous en prie; je m'adresse à vous avec confiance, comme à un homme d'honneur, comme à un ami... me refuserez-vous?

LUCIEN.

Ah! disposez de ma volonté, madame; dictez-moi mes sentimens, ma conduite, mon langage; je serai fier de mon obéissance comme je le suis déjà de votre estime, car cette démarche vient de m'élever à mes propres yeux, plus que ne le pourraient faire tous les biens et les titres de ce monde.

EMMA, *souriant.*

C'est bien, c'est bien... ainsi votre colère...

LUCIEN.

La colère, la haine peuvent-elles trouver place dans mon cœur quand vous êtes là, quand je vous vois? Ah! j'en fais avec joie le sacrifice, madame, et je vous sacrifierais de même toutes mes espérances, tout ce qui ferait le bonheur d'un autre, oui, jusqu'à mes pinceaux, je les briserais!...

EMMA.

Non pas, non pas; je pense au contraire que c'est le moment de les reprendre. Je tiens plus que jamais à ce portrait, ne fût-ce que pour prouver à monsieur de Salvigny... Mais souvenez-vous que ce doit être la dernière séance...

LUCIEN.

La dernière, oui, madame, si vous l'exigez.

EMMA.

Il le faut; mais êtes-vous bien sûr de pouvoir terminer en une heure?...

LUCIEN.

Ah! que me demandez-vous?...

AIR: *T'en souviens-tu.*

C'est peu d'une heure, ah! c'est bien peu, madame,
Et cependant je m'engage à finir...
Quand il le faut on trouve dans son âme
Bien des secrets pour réussir.
C'est plus aisé que vous ne sauriez croire,
Quand une image est toujours là...

EMMA.

Quoi! vous feriez un portrait de mémoire!

LUCIEN.

J'en ai fait un, madame, et le voilà.

Il lui présente un médaillon.

Votre portrait, je l'ai fait de mémoire;
Oui, c'est bien vous, madame, vous voilà.

EMMA.

Que vois-je!...

LUCIEN.

Votre image, oui, madame, non pas froide et sévère comme en ce moment; mais bonne, mais indulgente, telle que je la vois au milieu de mes travaux, dans mes rêves, et partout, et toujours, telle qu'elle est là pour jamais dans mon cœur...

EMMA, *sévèrement.*

Monsieur, d'après ce que j'ai là sous les yeux, je trouve fort inutile de rester ici plus longtemps. Cette miniature est parfaitement ressemblante; c'était bien d'abord un portrait de gran-

deur naturelle que je voulais; mais celui-ci est si bien que je m'en contenterai.

LUCIEN.

Quoi! madame, vous voulez garder ce médaillon?

EMMA.

Ne m'appartient-il pas, monsieur?

LUCIEN.

Et qu'en ferez-vous, madame? est-ce pour le donner à monsieur de Salvigny, afin que par un de ses valets il m'en envoie le salaire?

EMMA.

Ma présence ici, monsieur, prouve assez que je n'autorise personne à vous humilier.

LUCIEN.

Eh bien! madame, puisque vous avez eu pitié de moi... ah! je vous conjure, achevez votre ouvrage; confiez à la plus dévouée, à la plus discrète reconnaissance...

EMMA.

A quel titre, monsieur, osez-vous me faire une pareille demande? Abuser de son talent, de la confiance qu'on a inspirée, pour reproduire les traits d'une femme à son insu, pour la rendre complice malgré elle, sans qu'elle puisse s'en défendre...

LUCIEN.

Ah! tout le monde ignorera...

EMMA.

Mais je saurai, moi, monsieur...

LUCIEN.

Vous saurez!... Eh bien! oui, madame, car je vous dirai la vérité tout entière, depuis le premier jour où je vous ai vue, où vous m'avez appelé près de vous... je vous aime!

EMMA.

Monsieur... vous abusez...

LUCIEN.

Ah! je vous dirai plus encore!... Lorsque remplie de bonté et d'indulgence, indignée d'un affront qu'on m'avait fait subir en votre présence, vous êtes venue à votre tour... eh bien! cet amour qui me brûle, cette passion qui m'enivre, j'ai eu un moment l'espoir...

EMMA.

O ciel!...

LUCIEN.

Ah! du moins, vous ne pouvez ravir à un insensé la dernière illusion qui lui reste, et ce portrait...

EMMA.

J'ai déjà répondu, monsieur... Adieu.

Elle veut sortir *.

LUCIEN.

Ah! madame! ne m'enlevez pas cette dernière consolation! en emportant ce médaillon, c'est mon bonheur, mon talent, c'est ma vie que vous m'ôteriez!

EMMA.

Monsieur!... Lucien... Laissez-moi...

* Emma, Lucien.

LUCIEN, *se jetant à genoux devant elle.*

Un moment encore, de grâce.

EMMA.

Quoi! vous osez...

LUCIEN.

Ne me réduisez pas au désespoir... je ne demande rien, rien que ce portrait, madame; ce sera un dernier souvenir...

EMMA.

Et un éternel adieu?...

LUCIEN.

Un adieu!..... eh bien! oui, madame, je le jure...

EMMA.

Eh bien!...

Lucien s'avance pour recevoir le médaillon, mais Van-Bruck, qui est sorti de sa cachette, s'avance entre eux deux, et le reçoit à la place de Lucien.

VAN-BRUCK.

Merci, madame.

EMMA, *reculant.*

O ciel!

LUCIEN, *de même.*

Van-Bruck!

VAN-BRUCK.

Madame la duchesse, j'ai bien l'honneur de vous saluer... Bonjour, mon voisin.

EMMA.

Monsieur, ne croyez pas... ne soupçonnez pas... mon intention en venant ici...

VAN-BRUCK.

Eh! oui, votre intention était excellente... vous vouliez prévenir un malheur, je le sais bien, puisque j'étais là.

LUCIEN.

Et de quel droit, monsieur, vous êtes-vous introduit dans cet appartement?

VAN-BRUCK.

De quel droit? eh! parbleu, de celui que tout homme a de rentrer chez lui.

LUCIEN.

Comment? mais je...

VAN-BRUCK.

J'avais deux salons, vous m'en avez pris un, je pense que vous allez me rendre ce qui m'appartient, et me faire le plaisir de...

LUCIEN.

Moi! ah! n'espérez pas...

VAN-BRUCK.

A moins que vous ne préfériez vous trouver face à face avec notre ami Salvigny.

EMMA.

Mon mari!

VAN-BRUCK.

Que j'ai fait prié de se rendre ici.

LUCIEN.

Quoi! vous avez osé...

VAN-BRUCK.

Oh! moi j'ose tout, d'abord...

LUCIEN.

Monsieur, vous êtes un homme abominable, et je...

EMMA, *à Van-Bruck.*

Monsieur, veuillez me conduire à ma voiture.

VAN-BRUCK.

Votre voiture! elle n'est plus là... je l'ai renvoyée.

EMMA.

Plaît-il?

VAN-BRUCK.

Oui, vous resterez ici..... ça rentre dans mon plan.

EMMA.

O ciel! il est impossible, monsieur, que vous vouliez me perdre.

VAN-BRUCK.

Oh! non! ce n'est pas par là que je voudrais finir.

LUCIEN.

Ne vous fiez pas à lui, madame! il vous trahira! et tout à l'heure encore dans quelle intention, de quel droit s'est-il emparé...?

VAN-BRUCK.

Ah! vous avez cela sur le cœur... Ah çà! mais combien donc vous faut-il de portraits de femme? est-ce que vous en faites collection? vous avez déjà celui de votre prétendue.

EMMA.

Comment?

LUCIEN, *bas.*

Ah! monsieur... de grâce...

VAN-BRUCK.

Oui, madame, une charmante personne... vous pourriez la voir dans l'atelier ici à côté..... il l'a peinte en grand d'abord, comme vous, et puis en petit, comme vous aussi.

EMMA.

Ah!

LUCIEN.

Finirez-vous!

VAN-BRUCK.

Ah! quel talent d'expression! c'est bien là la bonté, la grâce, l'esprit que vous m'avez vantés si souvent.

LUCIEN.

Oh! c'en est trop; malgré votre âge vous n'avez pas craint de provoquer cet éclat; eh bien! vous ne craindrez pas non plus de me rendre raison... à l'instant...

VAN-BRUCK.

A l'instant? non pas... j'ai besoin de cette demi-journée..... elle m'est plus précieuse que vous ne pouvez croire!... Une voiture dans la cour..... monsieur de Salvigny sans doute.

EMMA.

Ciel *!

LUCIEN.

Qu'il vienne! je reste ici pour le recevoir...

* Lucien, Van-Bruck, Emma.

VAN-BRUCK.

A votre tour, voulez-vous donc la perdre?

LUCIEN, *montrant Emma.*

Ah! monsieur, vous me répondez de sa sûreté?

VAN-BRUCK.

Eh! mon Dieu, ne vous ai-je pas prouvé que j'y tenais plus que vous?

LUCIEN.

C'est bien, c'est bien; jouissez encore de quelques instans de répit; mais je vous jure, monsieur, que vous ne m'échapperez pas.

VAN-BRUCK.

Vous avez tout juste le temps de rentrer chez vous... allez..... (*Lucien sort.*) A merveille..... le voilà chez lui!... Et vous, madame, dans mon petit observatoire... la porte du corridor est fermée, j'en ai la clef, ne craignez rien... (*Il la fait entrer dans le cabinet*). A présent... le voici!...

SCÈNE X.

LE DUC, VAN-BRUCK, EMMA *cachée.*

LE DUC.

Je réponds, monsieur, à votre injonction pressante.

VAN-BRUCK, *saluant.*

Monsieur le duc!

LE DUC.

Vous m'avez envoyé chercher au nom de mon principal créancier... aussi n'est-ce pas chez un ami que je suis venu, c'est chez un homme qui s'est rendu maître de mon sort... Depuis hier, monsieur, j'ai appris que vous aviez racheté encore deux titres que je croyais placés en main sûre. Ainsi vous avez accaparé tous les droits que j'avais donnés sur mes biens, tous ceux qu'on avait pris sur ma personne. Après avoir été accueilli dans ma maison, voilà comment vous en sortez. Un ennemi mortel agirait-il autrement?... Quels griefs avez-vous à venger? pourquoi m'avez-vous conservé la vie si c'est pour me frapper d'un coup mille fois plus cruel? car je suis éclairé maintenant sur ma situation... vous me tenez à votre discrétion, monsieur, et vous me le faites bien sentir en m'assignant à comparaître ici, devant vous...

VAN-BRUCK.

Je n'ai pas oublié ce que je dois à votre rang... et je me serais présenté moi-même à l'hôtel de Salvigny..... mais pour des affaires de cette nature... la présence d'une femme...

LE DUC.

Vous aviez tort de la craindre..... la duchesse n'est pas à l'hôtel.

VAN-BRUCK, *regardant du côté du cabinet.*

Ah! elle n'y est pas.

LE DUC.

Tous les malheurs à la fois! je suis d'une in-

quiétude... mais hâtons-nous, me voilà prêt à vous entendre.

VAN-BRUCK.

Il manque un tiers à notre conférence.

LE DUC.

Qui donc?

VAN-BRUCK.

Et par état il devrait être plus agile... Ah! j'entends son pas... le voici.

LE DUC.

Zéphyrin!

SCÈNE XI.

VAN-BRUCK, ZÉPHYRIN, LE DUC.

ZÉPHYRIN.

Oh! là, là!... une chaise, un fauteuil, s'il vous plaît... Ce que c'est que d'aller si haut, mes pauvres jambes sont dans un état!... (*Se frottant les genoux.*) Ça ne joue plus... ça ne joue plus du tout.

VAN-BRUCK.

Vous ne voyez donc pas monsieur le duc?

ZÉPHYRIN, *se relevant.*

Monsieur le duc!... Comment! il est ici?

VAN-BRUCK.

Là, à côté de vous.

ZÉPHYRIN.

Ah! monsieur de Salvigny!

Il prend ses temps pour saluer.

VAN-BRUCK.

Supprimez les saluts, il n'y a pas de place.

ZÉPHYRIN, *au Duc.*

Noble protecteur des arts, souffrez que je vous témoigne notre profonde reconnaissance.

LE DUC.

De la reconnaissance...

ZÉPHYRIN.

D'abord ce brillant engagement que vous avez obtenu pour ma nièce à l'Opéra de Paris!

LE DUC.

Plaît-il?

ZÉPHYRIN.

Quarante mille francs d'appointemens! c'est magnifique... c'est... ô Dieu!... C'est-à-dire que je ne trouve pas d'expressions... Si j'osais, je m'exprimerais en pantomime.

LE DUC.

Il est fou!

VAN-BRUCK, *passant entre eux.*

Combien je me félicite, monsieur le duc, d'avoir été l'intermédiaire de cette heureuse négociation...

ZÉPHYRIN.

Auprès d'un agent du directeur.

VAN-BRUCK.

L'autre soir, dans vos coulisses, de sorte que la petite a accepté?

ZÉPHYRIN.

Je crois bien!... ma nièce sautait de joie ce matin, quand elle a reçu la nouvelle.

LE DUC.

Ah!

VAN-BRUCK.

Elle sautait de joie, la pauvre enfant!

ZÉPHYRIN.

A dix pieds de terre.

VAN-BRUCK.

Au moment de partir... comme c'est touchant, monsieur le duc!

ZÉPHYRIN.

Et moi, je débuterai là-bas par les compagnons d'Ulysse... Mais à propos, où est donc notre compagnon de voyage?...

LE DUC.

Un autre?

VAN-BRUCK.

Celui que vous avez choisi vous-même.

ZÉPHYRIN.

Je ne le connais pas encore... c'est un monsieur respectable, à ce que nous a fait dire monsieur Van-Bruck.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FRANCIS, *en habit de voyage.*

FRANCIS.

Allons donc, monsieur Zéphyrin, allons donc, la chaise de poste est en bas.

LE DUC.

Francis * !

FRANCIS.

Frédéric! (*A part.*) Ah! diable! (*Haut.*) Mon ami, sachant que tu étais ici, j'ai voulu t'embrasser avant de m'éloigner.

ZÉPHYRIN.

Comment. . ce compagnon ..

VAN-BRUCK.

Le voilà!

ZÉPHYRIN.

Ce monsieur respecta...(*S'approchant de Francis.*) Pardon, monsieur, je vous avais toujours pris pour un jeune homme... j'ai la vue si basse.

LE DUC.

M'apprendra-t-on enfin...?

VAN-BRUCK.

Oui, monsieur le duc... Pour imposer silence à des bruits injurieux, vous avez décidé le départ d'Antonia... Vous avez fait ce sacrifice à l'honneur et à l'amitié.

FRANCIS.

Vraiment? Ah! mon ami!

VAN-BRUCK.

Oui, c'est beau, c'est généreux, c'est digne de vous... Recevez donc nos félicitations, et souffrez qu'une autre personne, que j'ai fait venir ici tout exprès pour vous entendre, y joigne aussi les siennes. (*Allant au cabinet.*) Venez, madame, venez pour le remercier de cette noble action.

FRANCIS *et* ZÉPHYRIN.

La duchesse!

* Zéphyrin, Francis, Van-Bruck, le Duc.

LE DUC, *à part.*

Ma femme!

EMMA.

Ah! mon ami!

ENSEMBLE.

Air :

Surprise extrême!
C'est elle-même.
Ah! renonçons
A d'injustes soupçons.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, Mme FISCHER *.

Mme FISCHER.

Monsieur Lucien! Monsieur Lucien!

LE DUC.

Lucien!

EMMA.

Ciel!

VAN-BRUCK, *à part.*

A l'autre!

Mme FISCHER.

Ah! mon Dieu! que de monde chez lui!

LE DUC.

Chez lui!

FRANCIS.

Comment?

VAN-BRUCK, *passant auprès de Mme Fischer.*

Eh bien! oui, sans doute.

Mme FISCHER.

Hein! vous voilà encore!

VAN-BRUCK.

Qu'y a-t-il? que lui veut-on?

Mme FISCHER.

C'est un exprès du consul de France.

VAN-BRUCK.

Je sais ce que c'est... entrez en face... chez moi.

Mme FISCHER.

Chez vous?

VAN-BRUCK.

Apparemment... Allez donc.

Mme Fischer sort.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, *excepté* Mme FISCHER **.

LE DUC.

Nous sommes dans l'appartement de monsieur Lucien?

VAN-BRUCK.

Parbleu! c'était bien plus commode; je l'avais là sous la main.

LE DUC.

Comment! il était ici?

VAN-BRUCK.

Il ne voulait pas rester, mai je l'ai retenu.

* Zéphyrin, Francis, Mme Fischer, le Duc, Emma, Van-Bruck.

** Zéphyrin, Francis, Van-Bruck, le Duc, Emma.

LE DUC

Eh! quoi?

VAN-BRUCK.

Que voulez-vous?... ce pauvre jeune homme n'a pas la tête à lui... quand on va se marier... Aussi j'ai profité de la présence de madame, j'ai tenu le voisin en chartre privée, et bon gré mal gré, il a bien fallu que séance tenante, et sous mes yeux, il achevât le chef-d'œuvre qui vous était destiné, et le voilà... comment le trouvez-vous?

Il lui donne le médaillon.

LE DUC, *à Emma.*

Que vois-je? votre portrait!

VAN-BRUCK.

Fini, oh! bien fini, cette fois!... et le choix de la circonstance... Madame avait bien calculé... demain votre fête.

FRANCIS.

C'est, ma foi, vrai! nous qui avions projeté une si belle partie; j'ai presque envie de rester jusque là.

VAN-BRUCK, *se retournant vers lui.*

Vous auriez tort; la première échéance est à deux jours de date, je vous engage à ne pas demeurer une minute de plus. (*Haut, en montrant la carte.*) Vous entendez, monsieur François La...

FRANCIS.

Adieu, adieu, mon cher Salvigny. (*A Zéphyrin.*) Venez, mon cher oncle.

ZÉPHYRIN.

Moi, son oncle!

VAN-BRUCK.

Ça finira par là. (*Les poussant dehors.*) Allez, allez; bon voyage, monsieur Zéphyrin; prenez garde de vous casser le cou; il y a cinq étages.

SCÈNE XV.

VAN-BRUCK, LE DUC, EMMA.

LE DUC.

Emma! chère Emma!

VAN-BRUCK, *revenant et passant entre eux.*

Voici le moment que j'attendais!... plus de faux amis autour de vous, plus de liens qui retiennent l'un, plus de dangers sous les pas de l'autre... Maintenant, adieu, mes amis.

LE DUC.

Quoi! vous voulez nous quitter?

VAN-BRUCK.

Il le faut.

EMMA.

Quand vous venez de nous rendre le bonheur!

VAN-BRUCK.

Vous n'avez plus besoin de moi. Je suis un grand voyageur, vous le savez, et il me reste à faire un voyage qui probablement ne me permettra pas de vous revoir.

LE DUC.

Comment ?

VAN-BRUCK.

Je ne vous demande plus qu'une grâce, une seule, madame la duchesse; celle de vous donner un baiser de père! (*Il l'embrasse sur le front.*) Monsieur de Salvigny, votre main... je ne veux pas m'attendrir... De la fermeté!... Allons, du courage, je pars!

LE DUC.

Nous vous accompagnerons.

VAN-BRUCK.

Non, non; je vais un peu trop loin pour cela... Adieu!

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, LUCIEN.

LUCIEN, *retenant Van-Bruck.*

Demeurez, monsieur * !... Vous croyez vainement m'échapper; vous ne partirez pas sans m'avoir rendu raison... Ajouter la dérision à l'insulte! m'envoyer un passe-port!... Monsieur le duc, madame, j'ai eu bien des torts envers vous, je les reconnais, mais je veux les réparer en vous vengeant avec moi. Cet homme, obstiné dans sa méchanceté, nous a tous poursuivis de sa haine, et en voici peut-être une nouvelle preuve.

LE DUC.

Qu'est-ce donc ?

LUCIEN.

Ce paquet cacheté qu'un clerc de notaire vient d'apporter pour vous, il a dit qu'il le tenait de monsieur Van-Bruck.

LE DUC, *prenant la lettre.*

De lui!

VAN-BRUCK, *à part.*

Ma lettre!... j'ai trop tardé!

LE DUC, *regardant le cachet.*

Les armes de ma maison!

VAN-BRUCK.

Eh bien! lisez, lisez tout haut!... ce sera ma punition.

LE DUC, *lisant.*

« Frédéric, un homme que vous regarderez » comme votre bon génie vous a guéri des pas- » sions qui vous entraînaient à votre perte; il a » ramené la paix dans votre intérieur et l'ordre » dans votre fortune; tous les titres épars dans » les mains de vos créanciers il les a réunis dans » la sienne, il vous les rend. » Les voilà, ces hypothèques! cette contrainte!

EMMA.

Est-il possible ?

LUCIEN.

Comment ?

* Le Duc, Lucien, Van-Bruck, Emma.

LE DUC.

Ah! monsieur!

VAN-BRUCK.

Continuez.

LE DUC.

« Il y a joint les titres de propriété des biens » de votre père qui ont été rachetés à Londres... » Les biens de mon père!... la terre de Salvigny!

VAN-BRUCK.

Continuez, Frédéric.

LE DUC.

« Vous allez bénir votre bienfaiteur; mais ne » vous hâtez pas trop... ceci n'est pas une libéra- » lité, c'est une restitution. »

VAN-BRUCK.

Oui... une restitution.

TOUS.

Ah!...

Le Duc reste en silence.

VAN-BRUCK.

Donnez... j'achèverai! (*Il passe entre eux, et prend la lettre. Lucien se retire un peu au fond, il lit en appuyant sur chaque mot.*) « J'ai été le » mauvais génie de votre père, car la même pas- » sion, celle du jeu, nous dévorait tous deux...Assis » à la même table, nous avons joué avec fureur » l'un contre l'autre, jusqu'au moment où d'un » seul coup de dés... d'un seul... dépendait ou » ma ruine ou la sienne... Eh bien! j'ai osé ga- » gner!... moi, son frère!... »

LE DUC.

Se peut-il ?

EMMA.

Ah! mon Dieu!...

VAN-BRUCK, *vivement.*

Mais cet argent, je n'en ai pas joui... en moins d'un an je l'ai perdu à mon tour... Depuis ce moment fatal, une seule pensée m'a soutenue, l'espoir de vous rendre cette fortune dont j'avais dépouillé mon frère... Elle est à vous, reprenez-la... Frédéric... Emma... je voulais me punir moi-même... vous ne deviez plus me revoir!...

EMMA.

Quoi! vous vouliez mourir?...

LUCIEN, *se rapprochant.*

Mourir!

LE DUC.

Vous! notre bienfaiteur!... Ah! soyez au contraire justifié à tous les yeux!... Toute une vie employée à réparer un moment d'erreur, c'est de la vertu! c'est de l'héroïsme!... Ah! s'il vivait encore, mon père ne songerait plus qu'à vous remercier du bien que vous avez fait à son fils!

VAN-BRUCK.

Que dites-vous ?...

EMMA.

Songez que vous n'êtes plus seul au monde!...

et nous, monsieur, et nous?... Ah! ne nous traitez pas en ingrats... Je serai votre fille, moi, j'aurai pour vous tant d'affection, tant de soins...

VAN-BRUCK.

Emma!... mais comment voulez-vous que je vive, moi? je n'ai plus rien... je n'ai rien gardé...

EMMA.

Ah!...

VAN-BRUCK.

Il faudra donc alors, mes amis, que vous me donniez un coin dans votre hôtel...

EMMA.

Ah! disposez de tout.

VAN-BRUCK.

A une condition, c'est que je vous servirai encore à quelque chose... je serai votre intendant... je surveillerai bien vos intérêts... j'y vois clair, Dieu merci, et tant que je vivrai, vous serez heureux, oui, mon cher nev... oui, monsieur le duc.

LUCIEN.

Ah! recevez mes excuses, monsieur... Quoi! vous êtes...

VAN-BRUCK.

Van-Bruck, rentier.

FIN.

Paris.— Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré,
Rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.

LE MARI D'UNE MUSE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Bayard et Varner,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 6 FÉVRIER 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
PONCET	M. BOUFFÉ.	SUZANNE, cuisinière de Poncet.	Mme MONVAL.
CÉLESTE, sa femme.	Mme A.-DESPRÉAUX.	FREMIOT, libraire.	M. MONVAL.
LAMBERT, leur ami, médecin.	M. FERVILLE.	Mlle CAROLINE, modiste.	Mlle GABRIELLE.
ÉDOUARD DE CHEVILLY.	M. ALLAN.	DEUX JEUNES GENS, amis d'Édouard.	M. RHOZEVIL. M. WELSH.
Mme ERNESTINE DE NOHAN, jeune veuve.	Mme GRASSOT.	PLUSIEURS PERSONNES INVITÉES.	

La scène se passe à Paris, dans l'appartement de Poncet.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, *seul.*

Au lever du rideau, il est assis à la table, et écrit, un petit livre ouvert devant lui.

Que c'est bête de faire de l'esprit!... Je voudrais bien savoir comment font tant de gens qui n'en ont pas, pour trouver des poésies qui ont l'air d'en avoir... Me voilà réduit à copier des vers dans l'Almanach des Muses de 1788. (*Il écrit.*) Adorable cousine.... (*S'arrêtant.*) Diable! adorable cousine.. Je ne peux pas dire cela à une femme dont je ne suis pas le cousin... Son nom, Céleste... Adorable Céleste... C'est cela... (*Regardant à droite.*) Ah! mon Dieu! je crois qu'on sort de chez elle!... Non, non... elle est occupée avec son libraire, pour la vente de son manuscrit... j'ai le temps.

Dites-moi vos secrets, adorable Céleste,
Vous que le ciel dota d'une muse divine.

Ah! voilà!... Divine, ça ne rime plus avec céleste... Je ne pense jamais à la seconde, moi... Muse divine... Qu'est-ce que nous avons pour rimer avec Céleste?... (*Cherchant.*) Déteste... peste... funeste... Ah! oui...

. . . . Adorable Céleste,
Vous que le ciel dota d'une muse fu.....

Ah! quelle bêtise!

SCÈNE II.

LAMBERT, ÉDOUARD.

LAMBERT, *entrant par le fond.* C'est bien... puisqu'il faut attendre, j'attendrai.

ÉDOUARD, *serrant vivement son papier.* Quelqu'un.

LAMBERT. Pardon, monsieur, que je ne vous dérange pas.

ÉDOUARD. Du tout, monsieur, au contraire, je... Eh! c'est le docteur Lambert.

LAMBERT. Comment, monsieur Édouard de Chevilly?

ÉDOUARD. Par quel hasard?...

Vous que le ciel dota d'une muse...

LAMBERT. Le hasard est tout simple... la saison des eaux est finie... je reviens avec mes malades... il y a trois jours que je suis arrivé... j'apprends que mon ami Poncet habite Paris, et j'accours chez lui pour le voir et l'embrasser.

ÉDOUARD. Ah! Poncet est votre ami?

LAMBERT. Intime... Son père, médecin estimé, a été mon premier professeur... il voulut bien me distinguer parmi ses élèves, et, depuis, il ne cessa de m'aider de ses conseils, de son expérience... il me donna mes premiers malades, et plus tard sa riche clientelle, dont son fils ne pouvait pas hériter... Je lui dois tout enfin : il m'aimait comme son enfant, et moi, j'aime Poncet comme un frère, par reconnaissance pour mon vieux maître... Je suis souvent son mentor, et même un peu sévère... mais ce cher ami, inspecteur des contributions indirectes à Toulouse, je ne m'attendais pas à le trouver à Paris, dans ce bel appartement, lié avec vous, un de nos fashionables.

ÉDOUARD, *un peu embarrassé.* Oh! c'est un homme... c'est un brave homme... que j'estime beaucoup... (*Changeant.*) Ah ça! dites-moi, docteur, la saison des eaux a-t-elle été brillante à Néris, cette année?

LAMBERT. Mais oui... on s'y est beaucoup amusé... d'autant mieux que nos malades se portaient fort bien... Pour que la réunion fût complète, il n'y manquait qu'une personne.

ÉDOUARD. Qui donc?

LAMBERT. Mais vous, monsieur Édouard.

ÉDOUARD. Moi!... on ne s'y est pas aperçu de mon absence.

LAMBERT. Ah! vous êtes trop modeste.

ÉDOUARD. Hem... modeste... (*A part.*) M'y voici.

. . . . Adorable Céleste,
Vous que le ciel dota d'une muse modeste.

Bravo!...

LAMBERT, *y allant aussi.* Eh bien! qu'est-ce donc?

ÉDOUARD. Rien, rien... une note que j'ai à apprendre... Cet aimable docteur... (*à part*) qui arrive tout exprès pour me donner une rime.

LAMBERT, *prenant l'Almanach des Muses.* Qu'est-ce que vous lisez là?... l'Almanach des Muses... des vers?

ÉDOUARD, *passant à droite.* Oui, des vers... j'aime beaucoup la poésie.

LAMBERT. La poésie de 1788... (*Remettant le volume sur la table.*) C'est singulier, je me rappelle le poète qui venait se rétablir d'une chute aux eaux de Néris... vous ne pouviez pas le souffrir... parce qu'il parlait poésie et qu'il vous lisait des vers..... vous lui coupiez méchamment la parole pour faire l'éloge en prose de vos chevaux, de votre brillant équipage, de vos promenades à Montluçon.

ÉDOUARD. Oui, cela amusait cette folle de Mme de Nohan... je faisais de la prose pour lui plaire.

LAMBERT. Et vous aimez les vers aujourd'hui!... Est-ce pour plaire à quelque beauté lyrique?

ÉDOUARD. Moi, par exemple... quelle idée!... J'aime la poésie pour elle... c'est-à-dire pour moi... c'est ma seule et unique passion.

LAMBERT. A la bonne heure... c'est la seule dont Mme de Nohan ne puisse pas être jalouse... Cette pauvre petite femme qui vous croit occupé d'elle, et qui n'était venue à Néris que dans l'espoir de s'y retrouver avec vous!

ÉDOUARD. Bonne Ernestine!... elle m'aime toujours?

LAMBERT. Plus que jamais... et d'une constance!... Tous nos jeunes gens qui cherchaient à lui faire la cour étaient éconduits sans pitié... elle n'avait d'autre plaisir que de m'appeler près d'elle pour me parler de vous... Je lui ai rendu plus de soixante visites comme ça... et à six francs la visite... ce qui ne laisse pas que d'être un amour un peu cher.

ÉDOUARD. Et vous ne l'en avez pas guérie?

LAMBERT. Au contraire, j'entretenais son mal... c'était là tout son bonheur... et puis, vous l'aimiez aussi, vous... je sais même que des idées de mariage...

ÉDOUARD. Oh! rien n'est moins sûr... n'en parlez pas... ce serait compromettre...

LAMBERT. Qui donc?... Mme de Nohan, la vertu même!

M. FREMIOT, *sortant de la chambre à droite..* J'en suis fâché, je n'irai jamais jusque-là.

ÉDOUARD, *à Fremiot.* Eh bien!

FREMIOT, *à Édouard.* Ah! vous voilà, mon cher! (*Montrant Lambert.*) Est-ce que monsieur est le mari?

ÉDOUARD. Non.

FREMIOT. Je ne l'ai jamais rencontré.

ÉDOUARD. Avez-vous terminé?

FREMIOT, *dans le fond.* Non, c'est trop cher... mais nous verrons ce soir; l'effet de la lecture... Ah! les vers ne s'achètent plus comme autrefois... Adieu... à ce soir.

LAMBERT. Qu'est-ce que c'est?... un homme qui achète des vers!... Ah çà, on en fabrique donc ici?

ÉDOUARD. Mais oui... quelquefois.. (*A part.*) Il paraît qu'il ne sait pas...

LAMBERT. Ce n'est pas mon ami Poncet, j'espère... lui, le garçon le plus simple, le plus prosaïque...

ÉDOUARD. Allons donc, monsieur Poncet?

AIR de *Marianne.*

De ses finances bon ministre,
Signalant son activité,
Dans sa maison qu'il administre,
Il montre son habileté.....
L'économie
Est sa partie;
C'est lui qui doit ordonner le dîner
Il n'a pas honte
De voir le compte
De l'épicier,
Et même du portier.

LAMBERT.

D'un homme est-ce là le partage?
Qu'a-t-il fait aux droits réunis?

ÉDOUARD.

Eh mais! il a sans doute appris
A faire le ménage.

PONCET, *en dehors.* Suzanne! Suzanne!

LAMBERT. Eh! mais... c'est lui que j'entends.

SCENE III.

ÉDOUARD, PONCET, LAMBERT, *puis* SUZANNE.

Poncet entre chargé de provisions. Il a un pain de sucre sous un bras, des livres sous l'autre, des journaux à la main.

PONCET, *entrant vivement par le fond.* Comment, ce cher Lambert est ici!

LAMBERT. Ah! mon Dieu! quel équipage!

PONCET, *à Lambert.* Attends, attends... (*Appelant.*) Suzanne, Suzanne... (*Suzanne arrive, sortant de la chambre à droite.*) Tiens, ma bonne, tu mettras toutes ces provisions dans la salle à manger. (*Il lui donne le pain de sucre et vide ses poches.*) On enverra des petits gâteaux de chez Thomas... (*Tendant la main à Lambert.*) Ce bon ami! (*A Suzanne.*) Je casserai le sucre moi-même. (*A part.*) Je me suis aperçu qu'elle l'aimait beaucoup... (*Haut.*) Ces livres ici... (*Désignant la table.—A Suzanne.*) Allons, va... nous causerons plus tard du menu.

SUZANNE, *posant les livres sur la table.* Oui, monsieur.

PONCET, *à Édouard, lui donnant un journal.* Bonjour, monsieur Edouard... Voilà l'annonce... elle y est.

ÉDOUARD, *prenant le journal.* Ah! voyons.

PONCET, *revenant à Lambert.* Et je n'étais pas là pour te recevoir... tu ne t'es pas fait annoncer à ma femme?

LAMBERT. Comment, ta femme!... tu es marié!

PONCET. Tiens, si je suis... Dites donc, monsieur Edouard... il me demande si je suis marié... pauvre innocent, va!... (*Courant après Suzanne qui sort.*) Ah! Suzanne, il faut commander deux pintes de punch à Mme Campagne... (*Revenant à Lambert.*) Si je suis marié... au fait, tu étais je ne sais où... à Néris... au diable... Mais tu ne lis donc pas les journaux?... Tu y aurais vu qu'après le dernier concours des jeux floraux, Mlle Céleste venait d'épouser, à Toulouse, M. Théodore-Anastase Poncet, un des employés les plus distingués des contributions indirectes... ce qui n'empêche pas que je viens d'envoyer ma démission.

LAMBERT. Tu quittes ta place!... tu es donc trop riche?

PONCET. Non, mais je le suis assez... en espérance, grâce à mon mariage... D'ailleurs la province, mon cher, ne peut pas nous aller... et puis ça me faisait perdre trop de temps... et mon ménage donc?

LAMBERT. Mais ta femme...

PONCET. Ma femme!... Ah! bien oui... elle a bien autre chose à faire... et sa réputation, et notre gloire! et les vers qu'elle a commencés; et ceux qu'elle doit finir!... ma femme qui est sans cesse sur le Parnasse, à causer avec Apollon... tu voudrais que je la fisse descendre de là, pour parler avec ses fournisseurs et sa cuisinière!... est-ce qu'elle entendrait le langage de ces gens-là?... c'est tout au plus si elle peut me comprendre, moi qui te parle.

LAMBERT. Mais tu as donc épousé une femme auteur?

PONCET. Ah çà! mon ami, d'où viens-tu donc?...quand je te dis que ma femme est Céleste... Mlle Céleste.

LAMBERT. J'entends bien: Mlle Céleste... mais encore....

PONCET. Oh! ma foi, si tu en es là... c'est à se casser la tête contre les murs.

ÉDOUARD, *se levant.* Comment, mon cher docteur, vous n'avez jamais entendu parler de cette jeune merveille... de cette dixième muse?

LAMBERT. Quel numéro?... car je connais, pour ma part, plus de vingt dixièmes muses... Ce que je vois de plus clair là-dedans, c'est que ta femme est poète, qu'elle fait des vers... et que tu en es enchanté.

PONCET. Si j'en suis enchanté...Tu crois donc que ce n'est rien: l'honneur, les égards, l'admiration qu'on partage avec une femme pareille?... car ça retombe sur moi... Tu crois donc qu'on ne sent rien, là... lorsque, partout où l'on va, on entend bourdonner autour de soi: «Quel est donc ce monsieur, blond, élancé?... — C'est le mari d'une femme d'esprit... de Mlle Céleste... de la muse du siècle.

AIR de *la Sentinelle.*

A ces discours, par ma femme applaudis,
Je sens naître un orgueil féroce;
Il me semble que je grandis;
J'ai six pieds... je suis un colosse...
A ma gloire donnant l'éveil,
Pour nous deux la sienne est commune...
Notre éclat est presque pareil,
Et, placé tout près du soleil,
Moi, je brille... comme la lune

(*A Lambert.*) Tu souris. (*Prenant le journal des mains d'Edouard et le mettant dans celles de Lambert.*) Mais lis donc, malheureux... lis donc... tiens.

LAMBERT, *lisant.* « On annonce que Mlle Céleste. » (*S'interrompant et regardant Poncet.*) Mademoiselle...

PONCET. Oui, les muses sont toujours demoiselles...

LAMBERT, *continuant.* « Que Mlle Céleste » va publier un nouveau recueil de poésies... » Tous ceux qui les ont entendues assurent » qu'elles ne le cèdent en rien aux premières. »

PONCET. Ce cher M. Edouard! il sait si bien apprécier notre talent!

LAMBERT, *regardant Edouard en souriant.* Ah! c'est M. Edouard.

ÉDOUARD. J'écris toujours ce que je pense.

PONCET. Il paraît que tu le connais, lui... c'est bien heureux! un de nos jeunes poètes les plus distingués.

LAMBERT. Ah! monsieur ne se contente pas de lire des vers de 1788, il en fait aussi... et peut-être de la même année... je conçois... pour plaire aux muses.

ÉDOUARD. Monsieur!...

PONCET, *à Lambert.* Mais continue donc.

LAMBERT. Encore... (*Lisant.*) « Depuis » quelque temps, les nombreux recueils de » contes et nouvelles qui se publient main- » tenant contiennent des morceaux déli- » cieux de cette dame, et de M. Poncet, son » mari. » (*S'arrêtant et regardant Poncet.* Hem?...

PONCET. Va donc!... va donc!...

LAMBERT, *lisant le journal.* « Son mari... » et nous voyons avec plaisir qu'en ajou-

» tant un nom au sien, déjà si célèbre... » notre jeune muse s'est assuré une gloire » de plus... »

PONCET, *se rengorgeant.* Théodore-Anastase Poncet... une gloire de plus... C'est imprimé.

LAMBERT. Ce qui ne prouve pas que cela soit vrai... Comment! toi aussi?... Pour honnête homme, pour bon citoyen... bon mari même, je ne dis pas... c'est possible!... mais littérateur, toi!... allons donc.

ÉDOUARD. Pourquoi pas? il y en a tant d'autres!

PONCET. Eh bien! non, non... je suis franc avec toi... je ne veux pas te mettre dedans comme le public .. c'est ma femme qui s'amuse à me faire une réputation, qui ne lui coûte rien, ni à moi non plus... Elle a du mérite pour deux; et comme nous ne faisons qu'un, nécessairement j'en prends ma part, sans lui faire de tort. Par exemple, elle donne des nouvelles ou des contes aux *Heures du soir*, au *Livre des Femmes*... et là, c'est bien CÉLESTE PONCET. Mais, dans *le Salmigondis*, *les Contes de toutes les couleurs*, *les Cent-et-Un*, et *les Cent et une Nouvelles* de M. Ladvocat, elle signe CÉLESTIN PONCET... Elle fait de moi un homme de lettres.

AIR : *Lise épouse le beau Gernance.*

De ce travail littéraire,
Chacun de nous solidaire,
Au succès qu'elle en attend
Apporte son contingent...
Du livre qui se publie
Pour assurer le renom...
Ma femme y met son génie...

LAMBERT.

Qu'y mets-tu?

PONCET.

J'y mets mon nom :
Moi, mon cher, j'y mets mon nom.

Et je ne suis pas le seul à Paris comme ça... C'est un titre qu'elle me donne en échange de la place que je lui ai sacrifiée.

LAMBERT. C'est juste.

PONCET. C'est très-juste... mais je ne fais pas comme les autres... je n'en suis pas plus fier.

ÉDOUARD. Vous avez tort... On peut être fier d'avoir uni son sort à celui d'une femme aussi distinguée par son esprit, ses talens, que par sa grâce et sa beauté, et monsieur sera de mon avis lorsqu'il la connaîtra.

LAMBERT. C'est ce que je demande... et si tu veux me présenter tout de suite...

PONCET, *l'arrêtant.* Un instant... comme tu y vas, toi... tu crois qu'on entre chez une muse comme chez une simple mortelle, à toutes les heures... pour troubler ses inspirations?... ce serait gentil!... Moi-même, je n'ai pas toujours la permission... non, vrai... Ce matin, je lui ai porté son café; elle ne m'a pas vu seulement... et quelquefois, la nuit, je me réveille... eh bien! pas du tout... elle est levée, elle compose... et je me rendors sans oser souffler le mot.

LAMBERT. Ça ne laisse pas que d'être fort agréable.

ÉDOUARD. Je crois l'entendre : c'est elle.

LAMBERT. Ah! c'est ta femme?...

PONCET. Chut! attends, il faut que je saisisse le moment favorable.

Elle sort de la chambre à droite; s'avance sans voir personne, des tablettes à la main; elle lit bas et gesticule. Elle est seule sur le devant de la scène : Édouard, Poncet et Lambert ont remonté le théâtre. Édouard est seul auprès de la cheminée; Lambert et Poncet au fond, vers la gauche.

SCENE IV.

LES MÊMES, CÉLESTE.

LAMBERT, *après un moment de silence, bas à Poncet.* Est-ce qu'elle ne nous voit pas?

PONCET, *bas.* Non, elle est dans le feu.

ÉDOUARD, *à part.* Dieu! qu'elle est jolie!

CÉLESTE, *animée, sur le devant de la scène.*

. . . . La gloire et la patrie.

LAMBERT, *à part.* Heim! qu'est-ce qu'elle a dit?

PONCET. Silence!... Elle s'occupe de son Napoléon... une élégie sur la statue de la colonne.

LAMBERT. Ah! elle s'occupe de son Napoléon... Elle devrait bien s'occuper un peu de son mari.

ÉDOUARD, *à part.* Est-ce qu'ils ne s'en iront pas tous les deux?

CÉLESTE, *gesticulant toujours avec force.*

. . . . La gloire et la patrie.

LAMBERT. Il paraît qu'elle ne sort pas de là.

PONCET, *qui va auprès d'elle.* Ma chère amie... (*Céleste lui fait un signe d'attendre.*) — *A Lambert.* Tu vois comme elle est aimable... (*Se rapprochant.*) Ma chère amie...

CÉLESTE. Allons, qu'est-ce encore?... que me voulez-vous?... Je n'ai qu'un moment pour le travail, et vous venez encore me le troubler... Vous êtes insupportable.

LAMBERT, *bas à Poncet.* Très-aimable.

ÉDOUARD, *de l'autre côté, à Céleste.* Pardon si des profanes...

CÉLESTE. Ah! monsieur Édouard! que je suis aise de vous voir!... Je viens de trouver quatre vers dont vous serez enchanté. Tenez. (*Elle lui montre ses tablettes.*) Depuis *le génie* jusqu'à *la patrie.*

PONCET. Tu vois... un peu d'impatience; mais elle revient tout de suite.

LAMBERT, *à part.* Oui, pour l'autre...

ÉDOUARD, *lisant les vers.* Délicieux!

PONCET. Ma chère amie...

CÉLESTE, *se retournant.* Eh bien!

voyons. (*Apercevant Lambert.*) Ah! monsieur, je n'ai pas l'honneur...

PONCET. C'est le docteur Lambert... un médecin.

CÉLESTE, *sèchement.* Mais je ne suis pas malade.

PONCET. Un de mes bons amis.

LAMBERT. Oui, madame, trop heureux que mon ami Poncet ait bien voulu me présenter à une personne d'un esprit aussi distingué...

CÉLESTE, *souriant.* Monsieur.

LAMBERT. Dont la réputation, comme les ouvrages, est déjà venue jusqu'à moi, bien loin de Paris... (*A part.*) Le diable m'emporte si je savais...

CÉLESTE, *très-aimable.* Monsieur, donnez-vous la peine de vous asseoir, je vous en prie.

PONCET, *bas.* Heim! elle est charmante!

LAMBERT. Oui... (*A part.*) En la flattant un peu.

ÉDOUARD, *à Céleste.* Ah! ce vers-là...

CÉLESTE. Eh bien!... vous n'êtes pas content?...

LAMBERT, *à Poncet.* Ta femme consulte M. Édouard!

PONCET. Toujours, toujours... C'est un homme de goût, d'esprit, de bon conseil : nous faisons des choses délicieuses ensemble.

LAMBERT. Avec toi aussi?

PONCET. Quelquefois... à moins que ce ne soient des morceaux de verve... alors tu conçois... un tiers, c'est un peu gênant.

LAMBERT. Oui, sans doute... (*A part.*) Un mari surtout.

CÉLESTE, *quittant Edouard.* Très-bien... cela sera mieux ainsi. (*A Lambert.*) Ah! faites-moi grâce, monsieur, si je suis préoccupée, distraite ; c'est une élégie que je lis ce soir devant une assemblée nombreuse.

PONCET. Oui, une petite réunion de famille, cent cinquante personnes.

CÉLESTE, *à Lambert.* Et si monsieur voulait être de la famille?...

LAMBERT. Comment donc, madame! c'est un plaisir que j'accepte avec d'autant plus de reconnaissance qu'il n'est pas prodigué.

PONCET.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Là, tu verras un assemblage aimable
De jeunes gens, de fats, de connaisseurs,
De maint journal l'éditeur respectable,
Les vétérans de nos littérateurs...
Pour captiver cette foule enivrée,
Nous leur offrons, et nous en sommes fiers,
Des vers qui font seuls passer la soirée...

LAMBERT.

Et puis du punch qui fait passer les vers.

PONCET.

Non, les vers seuls font passer la soirée.

LAMBERT.

Et puis du punch qui fait passer les vers.

J'espère que nous entendrons aussi quelque chose de M. Edouard.

PONCET. Nous y comptons bien.

LAMBERT. Et moi aussi... (*A part.*) J'aurai l'Almanach de 1788 dans ma poche... (*Haut.*) Mais, pardon, madame... je conçois qu'un jour comme celui-ci on soit tout aux muses... et j'ai regret aux instans que je leur fais perdre.

PONCET, *à part.* Il est très-bien.

CÉLESTE. C'est la première fois, monsieur, que je ne les regrette pas.

PONCET, *à part.* Ils sont très-bien tous les deux.

LAMBERT.

AIR : *Venez, mon père, ah! vous serez content.*

A ce soir donc, ici je reviendrai
Applaudir, admirer madame :
Montrant Edouard.
Et pour cause, de monsieur je réclame
Quelques momens.

PONCET, *passant près de Céleste.*

Oui, je le retiendrai.
Je t'accompagne...
A Édouard.
Et vous rejoins ici.
A Lambert.
Heim! voyons, qu'en dis-tu, de grâce?

LAMBERT.

Que tu pourrais prendre un meilleur parti.

PONCET, *parlant.* Quoi?

LAMBERT.

Ce serait de garder ta place.

ENSEMBLE.

ÉDOUARD.

A ce soir donc, docteur, je vous verrai
Applaudir, admirer madame;
Puisque de moi votre amitié réclame
Un entretien... sur vous je compterai.

CÉLESTE.

De votre ami, monsieur, je tâcherai
De vous faire applaudir la femme ;
Mais accordez, du moins je le réclame,
De l'indulgence aux vers que je lirai.

PONCET.

A ce soir donc, mon cher, je t'entendrai
Applaudir, admirer ma femme,
Et tu verras ici, loin qu'on me blâme,
Quels complimens de tous je recevrai.

LAMBERT.

A ce soir donc, ici je reviendrai
Applaudir, admirer madame;
A part.
Mais, entre nous, je crains au fond de l'âme
D'être de glace aux vers que j'entendrai.

Lambert et Poncet sortent par le fond.

SCÈNE V.

ÉDOUARD, CÉLESTE.

ÉDOUARD, *à part.* S'il pouvait ne pas revenir!

CÉLESTE, *qui n'a rien écouté.*

Et mon âme s'allume au flambeau du génie.

Oh! comme cela, c'est mieux... c'est beaucoup mieux...

Au flambeau du génie.

(*A Edouard.*) Et vous croyez qu'il y a de l'effet?

ÉDOUARD. Immensément... Il ne faudrait donc pas avoir un cœur d'homme, pour ne pas se récrier d'admiration à de si

beaux vers, sortant d'une bouche si belle! Il y a dans tout cela une âme de feu... On sent que le génie de Corinne y a passé.

CÉLESTE. Vrai... Il me semble que vous me flattez... mais c'est égal, cela me fait plaisir... Et vous, monsieur Édouard, avez-vous vaincu cette paresse qui ne vous laisse rien terminer?... avez-vous achevé cette épître que j'admire aussi... de confiance?

ÉDOUARD. Oui; mais je n'en suis pas content... Il y manque de l'inspiration... Une épître d'amour à une Sapho... un être idéal... une femme qu'on ne connaît pas... qu'on n'a jamais vue... comment voulez-vous que cela vous monte l'imagination?... Ah! pour bien peindre l'amour il faut aimer.

CÉLESTE. Oui, vous avez raison, je n'ai jamais été mieux inspirée qu'avant mon mariage.

ÉDOUARD. Et maintenant, vous chantez Napoléon et sa gloire?

CÉLESTE. Oui, c'est l'admiration; cela dure plus long-temps que l'amour.

ÉDOUARD. Mais ça ne le vaut pas... Vous avez raison... Comme l'on doit se sentir en verve, lorsqu'on peut se dire: Ces vers, qui me partent du cœur, tout brûlans de poésie et d'amour, ne sont pas de vaines phrases, des jeux d'esprit que l'on jette à la tête de quelques indifférens... ils s'adressent à un cœur qui les comprendra!... Oui, là, dans cette foule... il y a une femme... un ange qui partage tous les sentimens que j'exprime si bien... C'est pour elle que j'écris... c'est elle qui m'inspire... Et comment n'aurais-je pas du génie, lorsque je sais qu'au milieu des applaudissemens que je n'entendrai pas, ma plus douce récompense sera dans son sourire enivrant, dans ses yeux mouillés de larmes!... Ah! voilà du bonheur; c'est mieux que de la gloire.

CÉLESTE. Quelle chaleur!... quelle flamme brille dans vos yeux! C'est de l'enthousiasme lyrique: je vous garantis que vous êtes poète.

ÉDOUARD. Oh! je le crois.... surtout si vous étiez ma muse... si vous étiez pour moi cette femme dont je parlais tout-à-l'heure... cette femme dont les regards si doux...

CÉLESTE, *émue*. Assez, monsieur, assez.

ÉDOUARD. Oh! alors, inspiré par vous, comme je le suis en ce moment... que ne ferais-je pas pour vous plaire?

CÉLESTE. Pour me plaire... eh bien! en ce cas, terminez donc votre épître... j'y compte pour ce soir.

ÉDOUARD. Sans doute; mais, avant de vous quitter...

PONCET, *en dehors*. Venez par ici.

CÉLESTE. On vient nous interrompre... (*Montrant la porte à gauche.*) Passez là, dans mon cabinet. Il me semble que vous voilà en verve, et qu'il n'y a plus qu'à écrire.

ÉDOUARD. C'est ce que je vais faire... (*A part.*) Mais en prose... une bonne déclaration.... Il faut en finir... (*Haut.*) Madame... (*Il lui baise la main. A part.*) Je crois que le moment est venu.

Il entre dans le cabinet à gauche.

CÉLESTE, *seule*. Pauvre jeune homme!... quelle émotion! Je sens qu'elle m'a gagnée

SCENE VI.

PONCET, CÉLESTE, *ensuite* Mlle CAROLINE, *à la fin* SUZANNE.

PONCET. Ma chère amie, je viens t'annoncer...

CÉLESTE. Encore quelque importun... Je ne puis voir personne... je n'y suis pas... Il faut changer ce vers.

PONCET. Ne te dérange pas, ma bonne. (*A part.*) Au fait, elle ne peut pas s'occuper de vétilles pareilles... Recevoir une marchande de modes... ça me regarde.

CÉLESTE, *à la table, écrivant*. Avec quel feu il me parlait!

PONCET, *à demi-voix à Mlle Caroline, qu'il va chercher à la porte du fond*. Entrez doucement... donnez-moi la toque.

Mlle CAROLINE, *ouvrant son carton*. Il ne faut toucher cela que des yeux.

PONCET, *de même*. Plus bas... ma femme travaille... C'est donc une couleur bien susceptible.

Mlle CAROLINE. Rose-grippe

PONCET, *prenant la toque sur sa main*. C'est assez séduisant... Malgré cela, j'aurais désiré un nœud plus aérien... et puis... quelque chose qui... partant de là... après avoir serpenté gracieusement par ici!... viendrait se réunir à l'extrémité opposée... de manière à offrir une saillie... qui... se fondant dans l'ensemble, vous comprenez?

Mlle CAROLINE. Ni moi non plus.

PONCET. Est-ce bien cousu?

Mlle CAROLINE. Cousu!

AIR: *Un homme pour faire un tableau.*

Jamais, dans notre magasin,
On n'a cousu, j'ose le dire...
Pour fixer les plis de satin
Des épingles doivent suffire.

PONCET.

Oui, ces dames, je le conçoi,
N'attachent tout qu'à la légère,
Et voilà sans doute pourquoi
Leur vertu souvent ne tient guère.

Si on y mettait quelques épingles de plus!

CÉLESTE. Heim!... encore ici!... et

mais? c'est Mlle Caroline... (*Se levant vivement.*) Ah! Dieu! monsieur, prenez garde! ma toque! (*Elle la prend des mains de Poncet.*) Il fallait donc me prévenir.

PONCET. Tu étais trop occupée... tu n'y étais pas.

CÉLESTE, *essayant la toque devant la glace qui est sur la cheminée.* J'y suis toujours pour ma marchande de modes... On travaille, ça n'empêche pas d'avoir les yeux à son chapeau.

PONCET. C'est qu'on ne peut avoir la tête ailleurs... Ah! qu'elle te va bien!

CÉLESTE. Vous trouvez?

Mlle CAROLINE. C'est tout ce que nous avons de plus frais et de plus poétique.

PONCET. Délicieux, comme ça... Tu me fais l'effet de la Corinne de M. Gérard... avec une toque.

CÉLESTE. Je suis contente : cela fera très-bien ce soir aux lumières.

Mlle CAROLINE, *suivant ses pas.* Voici la petite note de madame... (*Silence de Céleste.*) La petite note.

CÉLESTE. C'est bien... je suis occupée... voyez mon mari.

PONCET. Heim!... elle n'y est plus.. (*A Mlle Caroline.*) Qu'est-ce que vous tenez là? Ah! le mémoire... parbleu! sans doute, ma chère, cela me regarde.

Mlle CAROLINE. Voici, monsieur. Je ne savais pas.

PONCET. Il n'y a donc pas long-temps que vous êtes dans les modes?... Dans tous les ménages bien constitués, ça regarde toujours le mari... Voulez-vous être payée tout de suite?

Mlle CAROLINE. Avec plaisir, monsieur.

PONCET. En ce cas vous repasserez demain, à midi.

SUZANNE, *entrant par le fond.* Mme de Nohan veut absolument entrer chez madame.

CÉLESTE. Mme de Nohan?... je ne connais pas.

PONCET. Encore une visite! attends, je vais renvoyer.

SCENE VII.

PONCET, ERNESTINE, CÉLESTE.

ERNESTINE, *entrant.* Eh! non... c'est Ernestine, Ernestine de Lussan, son amie.

CÉLESTE, *allant à elle.* Ernestine!

ERNESTINE. Cette chère Céleste!... qu'il y a long-temps que nous ne nous sommes vues!

CÉLESTE. Mais, je crois, depuis que nous avons quitté le pensionnat du Marais pour entrer dans le monde.

PONCET, *à part.* C'est une amie de pension.

ERNESTINE. Que veux-tu?... On se perd, on s'oublie... il nous arrive des choses si singulières... On m'a mariée tout de suite.

CÉLESTE. Et tu es heureuse?

ERNESTINE. Mais, oui, assez. Ce pauvre M. de Nohan m'a laissé une belle fortune.

CÉLESTE. Il est mort?

ERNESTINE. Un homme fort aimable... qui n'était pas jeune... un peu morose : c'était l'effet de ses douleurs.

AIR : *Vaudeville du Charlatanisme.*

En tous lieux il m'accompagnait,
Ce n'était pas fort agréable;
Mais, quand sa goutte survenait,
Il était vraiment fort aimable
Alors j'allais au bal sans lui.

CÉLESTE.

Il te le permettait?

ERNESTINE.

Sans doute.
Il savait vivre, Dieu merci!
C'était un époux accompli.

PONCET, *à part.*

S'il avait eu toujours la goutte.

ERNESTINE. Je l'ai perdu, il y a deux ans, aux eaux de Bagnères, où son médecin l'avait envoyé pour sa santé. (*Essuyant des larmes.*) Oh! j'ai eu bien du chagrin, ma chère... moi, toujours si gaie, j'étais inconsolable... c'est tout simple; on ne perd pas un mari tous les jours... Enfin, j'ai quitté le noir... un peu tard... ça ne m'allait pas mal! maintenant, les convenances sont satisfaites : me voilà rendue aux plaisirs.

CÉLESTE. Et prête à te remarier?

ERNESTINE. Mais, peut-être... je te raconterai ça... un jeune homme charmant que j'ai connu l'année dernière aux eaux de Néris.

PONCET. Il paraît que les eaux sont favorables à madame.

ERNESTINE, *le regardant à peine. A Céleste.*) Ah! mais revenons à ce qui te concerne... Moi d'abord, je suis franche... je t'avais un peu oubliée... Mais, hier soir, j'étais dans une maison où l'on causait de la littérature, des hommes de lettres... des femmes surtout... j'écoutais à peine, je bâillais, j'allais sortir... personne ne faisait attention à moi... je trouve cela insipide... Mais tout-à-coup j'entends prononcer ton nom, avec des éloges... oh! mais des éloges!... On citait tes vers couronnés aux jeux floraux de Toulon ou de Toulouse, je ne sais pas bien; on était enchanté... et moi plus que les autres... «Attendez donc, me suis-je écriée!... Céleste... Céleste Verneuil... mais je la connais... nous étions ensemble en pension... nous étions intimes.» — A ces mots, tout le monde m'entoure, me félicite... je deviens

la reine du salon ; et tous les jeunes gens viennent me faire la cour, pour se faire inviter chez moi, où ils espèrent bien te voir... Je le leur ai promis et tu tiendras ma promesse... tu viendras, je compte sur toi : je veux te présenter à ma société et jouir de ta réputation et de ta gloire... par contre-coup.

PONCET, *à part.* Voilà une amitié diablement intéressée !

CÉLESTE. Certainement : je vais peu dans le monde ; mais du moment que cela peut t'être agréable... et puis, j'ai tant de plaisir à te voir !... Si mon mari a le temps de m'accompagner...

ERNESTINE. Ton mari !... tu es mariée?... vrai?... et dis-moi?... Est-il jeune... est-il bien ?

CÉLESTE, *montrant Poncet.* Le voici.

ERNESTINE. Ça !... (*A part.*) Dieu ! qu'il est laid !... (*Plus haut.*) Je prenais monsieur pour un poète... (*A Poncet.*) Il l'est peut-être ?

PONCET, *modestement.* Eh ! eh !... très-peu... je me contente d'admirer les ouvrages de ma femme.

ERNESTINE. Et vous faites bien... Cette chère Céleste ! c'est une muse... elle se fait imprimer comme Mme de *Genlis*... Que je voudrais être là, dans un petit coin, pour te voir quand tu composes... quand tu es inspirée... ce doit être drôle !... Dis donc, nous sommes entre nous, est-ce que tu ne pourrais pas m'improviser quelque chose? des vers... oh ! presque rien... sur la moindre chose... sur ton mari ?...

CÉLESTE. Y penses-tu ?

PONCET. Pour cela il faut être en verve ; il faut avoir du temps... cela ne se fait pas si vite.

ERNESTINE. Des vers !... c'est singulier... on dit qu'il y a un monsieur qui en improvise trois ou quatre cents par heure... et des bouts-rimés, encore.

PONCET, *à part.* Que cette femme est frivole !

CÉLESTE. J'ai mieux que cela ; et si tu veux me faire l'amitié de venir ce soir ici... nous avons du monde.

ERNESTINE. Une soirée... Y fera-t-on de la musique?... y dansera-t-on ?

PONCET. On y lira des vers, madame... une épître, une élégie... c'est une soirée toute littéraire : il y aura des savans, des journalistes, des femmes de lettres, des libraires, des membres de l'Institut.

ERNESTINE. Ce sera bien ennuyeux... c'est égal, j'y viendrai à cause de toi... Mais écoute un conseil d'amie : tâche que ce qu'on lira soit court... car, vois-tu, les poètes n'en finissent pas... et ça n'est pas amusant. Toujours des vers... Dam ! quand on n'en fait pas son état.

PONCET, *à part.* Son état !... Ah çà ! c'est une vandale que cette femme-là !

ERNESTINE. Mais adieu, je reviens bientôt... je vais conter tout cela à ma sœur.

CÉLESTE. Ta sœur !... Aglaé !... qu'est-elle devenue ?

ERNESTINE. Pas grand'chose... elle est mariée... dans la chicane... Une bonne petite femme qui ne s'occupe que de son mari, de ses enfans, de son ménage... Je la trouve toujours à faire des reprises et des coutures... un autre genre que toi, et que je ne conçois pas davantage... mais chacun prend son plaisir comme il l'entend.

AIR de *l'Écu de six francs.*

Moi, folle, j'aime ce qui brille ;
Tu prends le genre vaporeux ;
Elle, les mères de famille.
C'est, dit-on, le genre ennuyeux !... *bis.*
Tu vois quel partage est le nôtre.
Chacun son lot... il est si bon...
Toi, la rime... elle, la raison ;
Moi souvent ni l'une ni l'autre.

SCENE VIII.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *entrant vivement.* C'en est fait, elle saura...

PONCET. Ah ! monsieur Édouard !

ÉDOUARD, *se trouvant en face d'Ernestine.* Que vois-je ? Ernestine !...

ERNESTINE. Eh ! mais, je ne me trompe pas... M. Edouard... Vous ici !... mais d'où sortez-vous donc ?

PONCET, *montrant le cabinet à gauche.* Sans doute de ce cabinet.

ERNESTINE. Mais on ne me disait pas... Au fait... on ne pouvait pas savoir tout le plaisir que j'aurais à vous revoir.

CÉLESTE, *à Ernestine.* Tu connais monsieur ?

ERNESTINE. M. Édouard?... beaucoup, ma chère... C'était, l'an dernier, un de nos plus aimables et de nos plus brillans cavaliers, aux eaux de Néris... (*Bas.*) Celui dont je te parlais tout-à-l'heure.

CÉLESTE, *un peu émue.* Ah !

ERNESTINE. Chut !... (*A Édouard.*) Eh ! mais, qu'avez-vous donc, monsieur ?... Pourquoi cet air inquiet, embarrassé? Est-ce que vous êtes fâché de me trouver ici ?

ÉDOUARD. Moi ! au contraire... certainement, la surprise, l'émotion... (*A part, regardant Céleste.*) Elle se trouble.

ERNESTINE. Et moi qui, arrivée d'hier, vous demandais à tout le monde... Il paraît que vous connaissez monsieur... j'en suis bien aise, car Céleste est mon amie, et

je veux la voir souvent... (*A Poncet.*) Il vient souvent, n'est-ce pas?

PONCET. Oui, par amour de la poésie et des beaux vers.

ERNESTINE, *gaiement.* Lui aussi, il les aime... Il en fait peut-être?

ÉDOUARD. Assurément... quelquefois.

ERNESTINE. Vous!... ha! ha! c'est charmant!... Vous poète!... ha! ha! ha!

PONCET. Qu'est-ce qu'il y a donc de risible à cultiver les muses?

CÉLESTE. Je ne comprends pas.

ERNESTINE. Ah! c'est qu'alors je ne désespère pas moi-même... Ha! ha! ha! au fait, pourquoi pas?

ÉDOUARD. Mais, madame...

ERNESTINE. Non, non... ne vous fâchez pas... C'est peut-être pour ça que vous n'êtes pas venu aux eaux de Néris, où votre absence m'a causé bien du chagrin. Il fallait au moins m'écrire... en vers... (*Riant*) Ha! ha! ha! (*Mouvement d'Edouard.*) Eh bien, non!

AIR du *Galop de la Tentation.*

Je vous promets de ne plus rire;
Venez, monsieur... En chemin
J'ai bien des choses à vous dire.
Allons, donnez-moi la main.

TOUS.

Elle promet de ne plus rire;
Mais je crois que c'est en vain...
Sa gaieté, qui tient du délire,
Va la reprendre en chemin.

CÉLESTE, *à part, sur le devant du théâtre.* Ah! je ne sais ce que j'éprouve là... Ils s'aiment.. Eh! mais, que m'importe?

SCENE IX.

PONCET, CÉLESTE, *peu après* SUZANNE.

PONCET. La singulière personne que ton amie!... D'abord, elle ne fait pas attention à moi... elle me trouve laid... Je n'en crois rien... Mais ce pauvre M. Édouard... comme elle lui rit au nez!... Il est vrai qu'il a l'air de l'aimer, et réciproquement.

CÉLESTE. C'est bien, monsieur, c'est bien.

SUZANNE, *entrant par le fond; elle tient des lettres, des cartes et la Revue de Paris. A part.* Tiens, une lettre.... lui qui est toujours là!

PONCET. Eh! c'est Suzanne! (*A Céleste.*) Il paraît qu'elle n'aime pas la littérature, et qu'il lui cachait ses goûts pour ne pas l'offusquer. Ça me rappelle qu'à l'époque de mon mariage, pour te plaire, j'avais envie de dire que j'étais poète.

CÉLESTE, *comme frappée de ce qu'il dit.* Vous!... En vérité, vous avez des idées... (*A part.*) S'il nous trompait!

PONCET. Elle n'était pas mauvaise, l'idée. Tu aurais été ma muse. (*A Suzanne qui se trouve à sa droite.*) Eh bien! qu'est-ce que tu veux?

SUZANNE. Dam! monsieur, vous m'aviez dit de venir vous parler, et puis v'là des Revues, des cartes, des lettres pour madame.

PONCET, *à Céleste, qui est rêveuse.* C'est pour toi, ma bonne... Tiens, la Revue de Paris!... Notre nouvelle doit y être: M. Édouard l'a promis.

CÉLESTE, *prenant la Revue.* M. Édouard! (*Elle la jette sur la table.*) Donnez-moi mon écrin.

PONCET. Pour achever ta toilettte, tu feras bien. Il faut que je pense à la mienne. A propos, il y avait une maille à reprendre à mes bas à jour.

CÉLESTE, *avec impatience.* Eh! monsieur!

PONCET. C'est juste, tu ne te mêles pas de ça. (*Parcourant les cartes que Suzanne a apportées.*) Oh! que de cartes! une foule de noms que je ne connais pas... des invités... des amis de ce cher Edouard. (*Mouvement de Céleste.*) Pardon! je parle trop haut. Et tes lettres... les prends-tu?

CÉLESTE. Que voulez-vous que je lise tout cela? des lettres d'imprimeurs, de libraires... Peut-être des fadeurs, des complimens. Oh! maintenant, cela m'est bien égal. (*A Suzanne, qui est rentrée et qui lui remet son écrin.*) C'est bien.

PONCET. Eh bien, tu as tort... ça flatte toujours. Je vais les lire. (*Mouvement de Céleste.*) Oh! tout bas. Voyons.

SUZANNE, *qui est passée à la gauche de Poncet.* Monsieur, j'attends.

PONCET. Ah! oui. Les sirops sont-ils arrivés?

SUZANNE. On les apporte à l'instant.

PONCET. Les garçons qui doivent servir?

SUZANNE. Ils sont là.

PONCET. Je vais les voir... leur parler... (*A sa femme, montrant les lettres.*) C'est de ton nouveau libraire... il viendra ce soir... tant mieux... je ne le connais pas... nous ferons connaissance... Ah! c'est de ton imprimeur... il demande les épreuves.

CÉLESTE. Vous ne les avez pas corrigées?

PONCET. Pas encore. Ecoute donc, j'ai tant d'affaires... je ne peux pas y suffire, tout roule sur moi.

CÉLESTE. Voulez-vous attacher mon collier?

PONCET. Attends. (*Il pose les lettres qu'il tient, et va attacher le collier de sa femme.*) Mais sois sans inquiétude, je les corrigerai demain... pour aujourd'hui, impossible. Ah! Suzanne...

SUZANNE. Monsieur...

PONCET. Est-on venu de chez Mme Campagne? Et pour le champagne? Tiens, ça rime.

SUZANNE. Il y a plus d'une heure.

PONCET, *ouvrant des lettres.* Des invitations au bal. *(A Suzanne.)* Et de chez le pâtissier?

SUZANNE. On va venir.

PONCET. Un billet de ce grand journaliste qui est venu dîner hier : il viendra ce soir.

CÉLESTE, *assise auprès de la cheminée.* Tant mieux! Et puis, faites-lui votre cour, entendez-vous : c'est une puissance.

PONCET. Je lui ferai boire du punch. Ah! Suzanne.

SUZANNE. Monsieur.

PONCET. Tiens, voici la clef de la cave. *(Il lui donne une clef.)* Celle du linge... *(Il lui en donne une autre.)* Ah! attends... la clef de la petite armoire pour avoir de l'argenterie et de la bougie. Argenterie... bougie!... Encore! décidément je suis en verve. Allons, va, que tout soit bien, comme je l'ai dit : j'irai tout-à-l'heure donner le coup d'œil du maître.

SUZANNE, *revenant*
AIR du *Verre.*

Mais, monsieur, avant de sortir,
Voici mon livre de dépense...

PONCET.
Allons donc... adieu plaisir,
S'il fallait le payer d'avance!
Nous verrons tout cela demain.
Pour une fête littéraire,
Le beau début que l'examen
Du livre de la cuisinière!

SCENE X.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *à part.* Maintenant, je ne crains plus.. *(A Suzanne, qui sort.)* Eh bien, ma lettre?

SUZANNE. Elle est avec le reste.

PONCET, *qui s'est assis sur la chaise auprès de la table, tenant une lettre.* En voilà une qui est parfumée. *(Apercevant Édouard.)* Eh! monsieur Edouard!

CÉLESTE, *troublée.* Monsieur Édouard!

ÉDOUARD. Je vous dérange peut-être, madame?

PONCET, *ouvrant la lettre.* Non, non.. Où avez-vous laissé votre chère Ernestine? car il paraît que c'est une passion... Oh! il ne faut pas vous troubler pour ça.

ÉDOUARD. Vous vous trompez. . je ne me trouble pas.

PONCET. Tiens... en voilà une qui est drôle. *(Lisant.)* « Non, madame, non, ce » n'est pas en vers que je peindrai l'amour » qui me dévore. »

ÉDOUARD, *effrayé, à part.* Qu'entends-je?

CÉLESTE, *venant auprès de Poncet.* Que dites-vous?

PONCET, *riant.* Oh! rien, rien... ma femme me fait lire sa correspondance, et je tiens une déclaration... Nous allons rire. *(Lisant.)* « Non, madame, non, ce n'est » pas en vers que je peindrai l'amour qui » me dévore. »

ÉDOUARD, *à part.* Ma lettre!

PONCET, *continuant.* « Mon cœur est trop » impatient de s'épancher dans le vôtre, » pour se soumettre aux lenteurs d'un lan- » gage qui n'est pas le mien. »

ÉDOUARD. Ciel! *(Voulant prendre la lettre.)* C'est assez.

CÉLESTE, *à part.* C'est de lui!

PONCET. Attendez donc. *(Lisant.)* « Je » ne suis pas poète... mais l'amant le plus » tendre, le plus... » Ah! voyons le nom du personnage.

ÉDOUARD. Monsieur...

Poncet va tourner la page; Céleste prend vivement la lettre.

CÉLESTE. A quoi bon, monsieur? qu'importe son nom? quel qu'il soit, je n'en veux pas entendre davantage : et voilà le cas que je fais de sa lettre et de son amour.

Elle déchire la lettre.

PONCET. Ah! je t'en prie, je veux savoir quel est ce petit monsieur-là... ne fût-ce que pour lui faire compliment, et lui donner une leçon. Tu le connais peut-être?

CÉLESTE.
AIR de *Téniers.*

Non; car alors je lui dirai : mon âme
De cet amour saura se garantir...
Ce n'est qu'un piége...

ÉDOUARD.
Y pensez-vous, madame?
Tant de rigueur?...

CÉLESTE.
Il n'en doit point souffrir.
De ces messieurs on sait la prévoyance,
Et celui-ci, prompt à tout calculer,
Auprès d'une autre aura trouvé d'avance
Les moyens de se consoler.

PONCET. C'est bien... mais tu en parles avec une émotion...

CÉLESTE. Moi! Que voulez-vous dire? quelle idée avez-vous?

PONCET. Je n'ai pas d'idée... Mais c'est égal, je le connaîtrai... je crois même que j'y suis. D'abord il dit qu'il n'est pas poète.

ÉDOUARD. Laissons cela. *(Tirant un papier de sa poche.)* Voici les vers... l'épître que j'ai promise à madame pour ce soir.

PONCET. Ah! enfin. *(A Céleste.)* Laisse-moi donc voir l'écriture : j'ai cru reconnaître...

ÉDOUARD, *à part.* Diable!

CÉLESTE. Eh! mon ami, brisons là, je vous prie... c'est donner trop d'attention à une bagatelle...

PONCET. A la bonne heure, n'en parlons plus. Voyons vos vers, monsieur Édouard.

ÉDOUARD, *embarrassé.* Mes vers!... ah! oui! mon épître!

CÉLESTINE, *passant vivement entre eux.* C'est inutile, monsieur les lira ce soir..

vous l'entendrez... mais, pour l'instant, nous avons autre chose à faire. Vous, d'abord, votre toilette... et moi, je veux voir si rien n'est oublié.

PONCET. C'est juste... tu as raison... on va arriver, nous n'avons pas de temps à perdre. Mon cher Édouard, vous voulez bien nous permettre, n'est-ce pas?

ÉDOUARD. Comment donc? je vous en prie.

PONCET, *bas à Édouard, pendant que Céleste est sur le devant à gauche.* Dites donc, je suis sûr que c'est ce petit myope qu'on voit partout, avec sa figure pâle, son air capable, et sa barbe de boue.

CÉLESTE. Monsieur Poncet!

PONCET. Oui, j'y vais, j'y vais. En attendant, toi, là-bas, près de Suzanne, remplace-moi un peu.

CÉLESTE. Tout de suite.

SCENE XI.

CÉLESTE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *se jetant entre Céleste et la porte.* Ah! madame! écoutez-moi!

CÉLESTE. Laissez-moi, monsieur... éloignez-vous.

ÉDOUARD. Ah! de grâce, un mot, un seul, que je me justifie...

CÉLESTE. Voici votre lettre, monsieur.

ÉDOUARD. Non, madame, je ne la reprendrai pas, c'est à vous qu'elle s'adresse... Ah! si jeusse pensé que cette expression d'un amour si tendre, si sincère, pût un seul instant vous compromettre, je serais mort mille fois plutôt que d'avouer mon secret. Mais pourquoi cet air de dédain? ce courroux que je lis dans vos yeux? Est-ce un crime de vous avoir écrit? en est-ce un de vous aimer?

CÉLESTE. C'en est un de ne vous être introduit chez moi que pour chercher à me séduire. Ces entretiens si doux où je livrais à vos conseils mes travaux et mes projets... où à chaque phrase, à chaque vers que nous lisions ensemble, je m'enivrais de vos éloges... c'était un piége que votre esprit tendait à mon inexpérience... à ma vanité peut-être.

ÉDOUARD. Oh! non, ne le croyez pas... c'était d'abord de la franchise, de l'amitié... Mais pensez-y donc : toujours près de vous... témoin de ces inspirations qui venaient exalter votre âme et la mienne... comment défendre mon cœur contre le charme d'une passion que vous peigniez si bien... d'une passion que je retrouvais partout... dans vos ouvrages, dans nos lectures... que plus d'une fois même j'ai cru voir dans vos yeux mouillés de larmes, lorsqu'à une belle pensée, à un beau vers, vous vous rapprochiez de moi, et que ma main pressait doucement la vôtre!

AIR : *Pour le trouver je vais en Allemagne* (d'Yelva).

En ce moment, il me semblait, madame,
De poésie et d'amour enivré,
Que cette ivresse de mon âme
Dans la vôtre avait pénétré.
Animés du même délire,
Nos cœurs toujours s'étaient si bien compris,
Que vous aimant sans oser vous le dire,
Je croyais vous l'avoir appris.

CÉLESTE. Ah! ce danger qu'il y avait à vous entendre, à penser avec vous, je ne le sentais pas alors... Ce n'est qu'en ce moment où je n'ose lire dans mon cœur...

ÉDOUARD. Grand Dieu! vous m'aimeriez!

CÉLESTE. Oh! ne le croyez pas... s'il était vrai, je voudrais l'ignorer moi-même... mais heureusement il n'en est rien... et vous-même, ce n'est pas moi, c'est Mme de Nohan que vous aimez.

ÉDOUARD. O ciel!

CÉLESTE. Elle me l'a dit... ici, devant vous... vous l'aimez... elle vous aime... elle sera votre femme.

ÉDOUARD. Jamais.

CÉLESTE. Vous vous trompez vous-même.

ÉDOUARD. Ne le croyez pas... jamais amour ne fut plus vrai, plus tendre... je vous le jure, je vous le jure à genoux.

CÉLESTE. Monsieur, monsieur, relevez-vous.

ÉDOUARD. Dites-moi que vous me croyez, que vous ne vous défiez plus.

CÉLESTE. Ah! vous me faites trembler, Édouard!.. (*Les portes du fond s'ouvrent.*) Ciel!

ÉDOUARD, *restant à genoux.* Votre mari! ne fuyez pas... ne tremblez plus.

SCENE XII.

LES MÊMES, LAMBERT, PONCET.

PONCET, *entrant avec Lambert.* Quand je te jure...

CÉLESTE, *bas.* Vous me perdez.

ÉDOUARD. Je vous sauve.

PONCET. Hein! Qu'est-ce que c'est?

LAMBERT. Parbleu! monsieur Édouard aux pieds de ta femme!

ÉDOUARD, *feignant d'écrire, très-haut.*

O grand homme! je mets à l'abri de ta gloire.

(*A Céleste.*) J'écris, madame.

CÉLESTE, *à part.* Mes vers de ce matin.

(*D'une voix tremblante.*)

Ma muse, faible encore, et mon jeune laurier...

(*A part.*) Je me meurs.

ÉDOUARD, *feignant d'écrire.* Délicieux!

Et mon jeune laurier.

PONCET, *s'avançant.* Tiens, des vers, monsieur Édouard.

ÉDOUARD, *faisant signe de la main.* Chut! ne troublez pas l'inspiration : j'écris.

PONCET. Ah ! elle compose.

LAMBERT. Tu dis...

CÉLESTE, *avec plus d'assurance.*

Puisse mon nom grandir, ainsi que ta mémoire !

LAMBERT. Par exemple...

PONCET. Silence !

ÉDOUARD, *de même.*

Ta mémoire.

CÉLESTE.

Et suivre jusqu'au cieux l'étoile du guerrier.

PONCET. Bravo !

CÉLESTE. Ah ! monsieur !

PONCET, *s'avançant.* Ah ! pardon, pardon, je suis désolé...

LAMBERT, *à part.* C'est ça... il leur demande pardon à présent.

PONCET, *à Céleste.* Et tu dis que ces vers...

CÉLESTE. Sont les derniers de l'élégie que je vais lire sur Napoléon.

ÉDOUARD, *récitant de mémoire, le livre à la main.*

O grand homme ! je mets à l'abri de ta gloire
Ma muse, faible encore, et mon jeune laurier...
Puisse mon nom grandir, ainsi que ta mémoire,
Et suivre jusqu'aux cieux l'étoile du guerrier !

(*A part.*) Je sais toute la pièce par cœur.

PONCET, *à Lambert.* Heim! qu'en dis-tu?

LAMBERT, *prenant le livre des mains d'Édouard.* Je dis que j'ai besoin de les lire.

CÉLESTE, *effrayée.* Monsieur!...

LAMBERT. Permettez... c'est que j'aime tant les beaux vers.

PONCET. Tant mieux pour toi, c'est le propre des belles âmes... je les adore... (*A Céleste.*) Ah çà! ma bonne amie, je venais te chercher; il y a beaucoup de monde dans le salon... des personnes que je ne connais pas, et parmi lesquelles j'ai retrouvé cette pauvre Mme de Nohan.

CÉLESTE. Ernestine?

LAMBERT. Encore toute triste, tout étonnée d'une brouille, d'une rupture qu'elle ne comprend pas.

CÉLESTE. Ah !

PONCET. Vrai !... Je conçois ; une femme si peu littéraire...

AIR : *O troupes fantastiques.*

A Céleste.

Mais viens; on nous attend peut-être...

A Édouard.

Parmi ceux qui sont arrivés,
Tout d'abord j'ai cru reconnaître
La barbe de bouc, vous savez.
Dieux ! quels mentons ! quelles têtes !
On dirait de nos séducteurs
Qu'avant d'entrer dans les poètes
Ils ont servi dans les sapeurs.

ENSEMBLE.

LAMBERT.

Sa conduite est un peu légère ;
Il trouve Céleste à son gré ;
Mais j'ai su percer le mystère,
Et pour l'époux je veillerai.

ÉDOUARD.

L'aventure est trop singulière ;
Entre deux belles je saurai
Garder celle que je préfère,
Quoique l'autre soit à mon gré.

PONCET.

Pour cette fête littéraire,
Moi, j'ai déjà tout préparé ;
Je sais ce qui me reste à faire ;
Dans la foule j'applaudirai.

CÉLESTE.

Ernestine est par trop légère...
Avec ses goûts je lui dirai
Que les miens ne s'accordent guère,
Et rarement je la verrai.

Poncet et Céleste sortent par le fond à gauche.

SCENE XIII.

LAMBERT, ÉDOUARD.

ÉDOUARD *va pour sortir aussi, Lambert le retient.* Eh bien, docteur, que me voulez-vous?... Vous voyez, on m'attend; je ne voudrais pas perdre une strophe.

LAMBERT. A merveille... Mais pourriez-vous me dire où se trouvent, dans ce livre, les vers que vous y écriviez tout-à-l'heure?

ÉDOUARD. Dans ce livre?

LAMBERT. Je n'y vois que des dépenses de ménage, et pas un hémistiche.

ÉDOUARD. C'est possible. Adieu, docteur.

LAMBERT, *le retenant.* Un moment. Vous le voyez, je sais très-bien ce que vous faisiez ici, aux genoux de Mme Poncet. Ah ! vous ne me tromperez pas, moi, j'y vois clair... je ne suis pas le mari.

ÉDOUARD. Que voulez-vous dire ?

LAMBERT. Que vous êtes amoureux de la dixième muse : c'est pour elle que vous êtes infidèle à cette pauvre Mme de Nohan, qui en mourra.

ÉDOUARD. Eh bien ! oui, docteur, c'est vrai... et je souffre plus que vous, plus qu'elle-même, du chagrin que je lui cause; mais que voulez-vous? j'aime ailleurs.

LAMBERT. Ah ! vous l'avouez donc... Madame Poncet...

ÉDOUARD. Eh bien ! oui, docteur, oui, je l'aime... j'en suis fou...

LAMBERT. Mais le mari, monsieur, le mari !

ÉDOUARD. Eh bien! le mari... il n'est pas à plaindre... il ne se doute de rien.

LAMBERT. Et moi, monsieur, je vous ai dit quelles obligations j'avais au père de Poncet.

ÉDOUARD. Sans doute... et vous êtes trop reconnaissant de ce que vous devez au père pour mettre dans la tête de son honnête homme de fils des idées ridicules.

LAMBERT. Laissez donc... il saura tout.

ÉDOUARD.

AIR du *Premier Prix*

Vous qui l'aimez.

LAMBERT.

C'est cela même.

ÉDOUARD.

Vous riez.

LAMBERT.

Ce n'est point un jeu.

ÉDOUARD.

Ce serait un moyen extrême,

LAMBERT.
Je veux le réveiller un peu...
Il connaîtra vos incartades.
ÉDOUARD.
Quel chagrin pour lui!
LAMBERT.
Je le sers.
Il faut avec certain malade
Employer parfois les amers.

PONCET, *en dehors.* Joseph! Etienne!

ÉDOUARD. Monsieur, monsieur, je confie mon secret à votre honneur, à votre délicatesse.

SCENE XIV.

LAMBERT, PONCET, ÉDOUARD.

PONCET, *portant un petit plateau et un verre.* Joseph, Étienne... des glaces, du punch à ces messieurs. Acceptez donc, messieurs, je vous en prie... Ah! Lambert, tu n'étais pas là! que tu as perdu, va!... elle lit... tu n'as pas entendu le premier morceau!... Si tu savais quelle ivresse, quel succès!... je suis encore tout étourdi des *bravo,* des *brava,* et de deux ou trois verres de punch que j'ai bus dans mon enthousiasme... Je vais lui porter cette eau sucrée, pour la seconde lecture. (*A Edouard, qui sort.*) Monsieur Edouard, mon cher monsieur Edouard, passez dans la chambre à coucher... la couronne sous le coussin du canapé.

ÉDOUARD. Tout de suite. (*Allant à Lambert, qui fait un mouvement; à demi-voix.*) A votre honneur, à votre délicatesse.

PONCET, *à Lambert.* Laisse-le donc aller... c'est une petite surprise que nous ménageons à ma femme... une couronne qu'on posera sur sa tête.

LAMBERT. Et tu te prêtes à cela?

PONCET.
AIR: *J'ai vu le Parnasse des Dames.*
Il faut bien que je l'encourage.
LAMBERT.
Cela peut se faire autrement
PONCET.
Demande un peu quel est l'usage;
A nos actrices de talent
Toujours, mon cher, une couronne
Est achetée on le conçoit.
LAMBERT.
Oui, par le public qui la donne.
PONCET.
Par le talent qui la reçoit.

Je l'ai commandée moi-même chez Mme Prévôt: une couronne de roses et d'immortelles.

LAMBERT. Tu es fou.

PONCET. Heim!... tu dis...

LAMBERT. Je dis que tu es fou, et que tu mérites bien ce qui va t'arriver.

PONCET. Qu'est-ce qui va m'arriver?

LAMBERT. Malheureux! tu ne vois pas que tu te rends ridicule.

PONCET. Moi!... Lambert, tu t'égares.

LAMBERT. Toi, brave et simple garçon, à qui il fallait une bonne femme de ménage, pour diriger ta petite fortune, tu te jettes dans des rêves, des illusions... Tu te démets de ta place, pour venir dissiper à Paris le peu que tu as en soirées, en folies, en frais de représentation et d'impression!

PONCET. Laisse-moi donc tranquille!... pauvre docteur, tu n'y entends rien... et nos poésies nouvelles qu'on va nous acheter dès ce soir!... et nos romans, qu'on nous paiera au poids de l'or!... Le génie de ma femme est une mine... Si tu entendais dans le salon!

LAMBERT. Qui?... des gens que tu ne connais même pas, que tu n'as jamais vus, des jeunes élégans qui ne disent pas un mot de ce qu'ils pensent, quand ils pensent... et qui viennent faire la cour à ta femme, à ton nez et à ta barbe, sans que tu t'en doutes.

PONCET. Lambert!

LAMBERT.
AIR: *Amis, voici la riante semaine.*
Comprends-moi donc... Une muse est mortelle,
Et tel alors qui cherche à l'entourer
De complimens si bien reçus par elle,
A son profit ne veut que l'enivrer...
En la flattant, on l'exalte, on l'enflamme;
Et cet encens qu'on lui prodigue ainsi,
Porte à la tête de la femme
Et quelquefois à celle du mari.

PONCET Lambert!

LAMBERT. Les rendez-vous poétiques sont pernicieux, et pendant que tu tiens dans ton ménage la place de ta femme, on cherche à prendre la tienne.

PONCET, *à part.* Par exemple! il a des idées... et la lettre de ce matin!... Allons... ça n'a pas le sens commun...

SCENE XV.

PONCET, FREMIOT, DEUX JEUNES GENS.

FRÉMIOT. Il fait une chaleur... on ne peut y tenir.

PREMIER JEUNE HOMME, *s'asseyant sur la chaise qui est auprès de la table.* Avec cela que la poésie... ça vous échauffe diablement... j'ai une courbature.

DEUXIÈME JEUNE HOMME, *allant se placer debout auprès de la cheminée.* Et je ne peux pas trouver une glace.

PONCET, *son plateau à la main.* On va passer des plateaux à l'instant.

FREMIOT, *prenant le verre d'eau sucrée sur le plateau que tient Poncet.* Merci, monsieur, merci.

PONCET. Plaît-il!... Eh bien! il ne se gêne pas.

PREMIER JEUNE HOMME, *à Poncet.* Vous n'en avez pas un second?

PONCET, *au milieu d'eux.* Mon Dieu! non... je suis désolé... (*A part.*) Ah çà! pour qui me prennent-ils donc?... Je n'en connais pas un.

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Savez-vous qu'Edouard nous a fait inviter à une drôle de soirée.?

PREMIER JEUNE HOMME. Ma foi, je ne trouve pas.

FREMIOT. Avouez du moins que la petite Céleste est fort jolie.

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Et du talent...

PONCET, *à part*. Ça se trouve bien... ils ne me connaissent pas, je vais jouir de notre gloire incognito.

FREMIOT. Oh! du talent... du talent...

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Il me semble pourtant que les dernières strophes qu'elle a lues sur Napoléon...

PONCET. Oui, je suis de l'avis de monsieur... il me semble que les dernières strophes...

PREMIER JEUNE HOMME. Allons donc... c'est commun en diable... ça m'a ennuyé à mourir : il n'y a rien à citer dans mon journal.

PONCET, *à part*. Ah! c'est un journaliste!... nous voilà bien!

DEUXIÈME JEUNE HOMME, *à Fremiot*. Je suis sûr que notre cher libraire en a meilleure opinion?

PONCET. Ah! monsieur est libraire... (*Montrant un plat de petits gâteaux qu'un domestique apporte.*) Prenez donc, je vous prie...

PREMIER JEUNE HOMME. Est-ce que vous achetez ça, Fremiot?

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Parbleu!... et très-cher encore.

PONCET. Certainement... (*A part.*) J'aime beaucoup ce petit-là.

FREMIOT, *mangeant un gâteau* Moi... je n'en donnerais pas le petit gâteau que voilà... Ah bien! oui... des vers comme ceux-là!... j'en ai assez... on n'en vend pas un exemplaire... heureusement que cette chère dame ne compte pas là-dessus.

PONCET. Ah mon Dieu!

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Vous avez tort. Il y a là-dedans des morceaux qui sont très-remarquables.

PONCET. Superbes... (*A part.*) Il est très-bien, ce jeune homme-là.

PREMIER JEUNE HOMME. Ce sont peut-être ceux que son mari a faits : car ces muses ont toujours quelqu'un qui fait leur toilette.

PONCET, *se redressant, à part.* Tiens, ils croient que c'est moi.

FREMIOT. Est-ce qu'il a de l'esprit, son mari?

DEUXIÈME JEUNE HOMME. M. Poncet!... un employé des contributions indirectes, qui a de l'esprit comme la cour des comptes... espèce de maître Jacques, m'a-t-on dit, qui soigne le dîner et fait des reprises. pendant que sa femme compose! (*Riant.*) Ha! ha! ha!

PREMIER JEUNE HOMME, *riant*. Pas possible!... Ha! ha! ha!

FREMIOT, *riant*. Délicieux! Ha! ha! ha!

PONCET, *s'efforçant aussi de rire*. Bah! ha! ha!... (*A part.*) C'est un serpent que ce jeune homme!

PREMIER JEUNE HOMME, *qui s'est levé*. Mais alors, qui est-ce qui retouche donc les ouvrages de la belle?

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Ah dam! quelqu'un.

PONCET, *à part*. Je suis en nage.

FREMIOT. Quelqu'un qui lui fait la cour.

PREMIER JEUNE HOMME. Et qui est aimé d'elle?

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Adoré.

PONCET, *à part*. Petit infâme! va!...

PREMIER JEUNE HOMME. Oh! dis-moi donc qui?

FRÉMIOT. Je le connais peut-être.

PONCET, *à part*. Du moins, je vais savoir...

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Comment! vous ne vous en doutez pas?... Cet amant heureux... au fait, vous serez discret?

PREMIER JEUNE HOMME *et* FREMIOT. Oui.. oui... c'est...

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Eh bien!... mais, chut! la voici... tout-à-l'heure.

SCENE XVI.

Les Mêmes, CÉLESTE.

CÉLESTE, *à toutes les personnes qui l'entourent*. Ah! de grâce, messieurs... c'est trop, c'est trop... vous me flattez.

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Non, madame, jamais couronne ne fut mieux méritée...

PREMIER JEUNE HOMME. Des vers si beaux, si harmonieux!... Il y a long-temps que je n'avais eu autant de plaisir.

FREMIOT. Et vous lisez avec une âme... une expression.

PONCET, *à part*. Ah! les perfides! ils lui font des complimens.

CÉLESTE. Ainsi, vous êtes contens?

PREMIER JEUNE HOMME. Enchantés.

FREMIOT. C'est du génie!

PONCET. Flattez, gueux que vous êtes!

UN DOMESTIQUE. Madame est servie.

CÉLESTE. Ah! messieurs... le souper : passez donc, je vous en prie.

FREMIOT *et* LES DEUX JEUNES GENS.

AIR : *Ah! le beau bal* (Seconde Année).

Ah! c'est charmant! le souper nous réclame;
Sans un souper, point de fête aujourd'hui.

PREMIER JEUNE HOMME.

Je ne te quitte pas.

FREMIOT.

Nous voulons de la dame
Connaître le galant.

PONCET, *à part*.

Tout mon corps a frémi.

PREMIER JEUNE HOMME, *à l'autre et à Fremot.*
Je vous dirai son nom.
PONCET, *à part.*
Je me cramponne à lui.
TOUS.
Ah! c'est charmant! le souper nous réclame;
Sans un souper point de fête aujourd'hui.
Point de fête aujourd'hui.

SCENE XVII.

CÉLESTE, *puis* EDOUARD.

CÉLESTE, *seule.* Qu'a-t-il donc?... oh! lui, il ne peut me comprendre... partager cet enivrement d'un triomphe qu'on doit à un autre.

ÉDOUARD, *entrant par le fond à gauche.* Eh bien! madame?

CÉLESTE. Edouard! c'est à vous, à vous seul... oh! venez .. si vous saviez tout ce que j'éprouve... mon front est brûlant... mon cœur bat avec une violence...

ÉDOUARD. Ah! quel enthousiasme! et comme je jouissais de votre émotion... Pendant que vous lisiez et qu'on applaudissait, je ne respirais plus, et mon âme toute entière était suspendue à vos lèvres...

CÉLESTE. Oui, oui, je vous voyais... je ne voyais que vous!... parmi ces cris que chaque vers faisait naître, je n'entendais que votre voix... et cette couronne... j'ai vu d'où elle est venue tomber devant moi.

ÉDOUARD. Céleste!...

CÉLESTE. Mon ami!... ah! vous ne m'avez pas ménagée... ma pauvre tête!... et avec quelle grâce, quel empressement vous m'avez préparé cette joie!... Oh! j'ai cru que j'en mourrais... et sans cette exaltation qui me soutenait...

ÉDOUARD. Jamais je ne vous vis si belle.

CÉLESTE, *avec exaltation.* C'est que jamais je ne fus plus fière de mes succès... de la gloire qui m'environnait... c'est que jamais je ne fus plus heureuse de l'admiration de tous... de votre amitié...

ÉDOUARD. Ah! dites mieux... de cet amour passionné que ce triomphe vient d'augmenter encore... Oui, je le sens désormais, mon bonheur, ma vie, c'est de vous aimer, d'être aimé de vous... de partager ces travaux, cette gloire!...

CÉLESTE. Assez! oh! assez... ne me parlez pas ainsi... dans ce moment, où ma raison s'égare... après tout ce que vous avez fait pour moi.

ÉDOUARD. Ma récompense est dans votre cœur... je n'en veux pas d'autre... Parlez, Céleste... ne craignez rien... abandonnez-vous à la foi de votre ami : dites-moi que vous m'aimez.

CÉLESTE, *avec exaltation.* Si je l'aime!... ah! ne le voyez-vous pas?

Elle se jette dans ses bras pour se cacher

SCENE XVIII.

LES MÊMES, LAMBERT.

LAMBERT. Vous êtes perdus!

CÉLESTE, *se relevant vivement.* Ciel!

ÉDOUARD. Lambert!

LAMBERT. Votre mari sait tout, madame

CÉLESTE. Mais quoi donc, monsieur?.. quoi donc?

LAMBERT. Vous me le demandez... Il sait que monsieur vous aime... il croit que vous l'aimez.

ÉDOUARD. Mais, docteur...

LAMBERT. Il se trompe sans doute... mais enfin, égaré dans la foule de vos amis qu'il ne connaissait pas... les indiscrétions railleuses (*à Édouard*) de vos confidens lui ont appris les motifs de vos visites... la cause de vos inspirations de fraîche date... et dans ces vers que vous avez lus, et dont la copie est tombée entre ses mains, Poncet a cru reconnaître l'écriture...

CÉLESTE. Ah! grand Dieu!

ÉDOUARD. Imprudent!

CÉLESTE. Où fuir?

LAMBERT. Restez... dans ce désordre...

ÉDOUARD. Ah! docteur, docteur... allez le trouver... détrompez-le...

CÉLESTE. C'est lui!

SCENE XIX.

LES MÊMES, ERNESTINE.

ÉDOUARD. Non, non, remettez-vous.

ERNESTINE, *à Lambert.* Eh bien! docteur, vous m'avez promis de me reconduire jusque chez moi : partons-nous?

LAMBERT. Eh! venez donc, madame... on parle de vous ici... on attend... on vous appelle.

ERNESTINE. Moi!

LAMBERT. Certainement... Monsieur nous parlait de ses torts envers vous, de son repentir, de son amour.

ÉDOUARD. Docteur, y pensez-vous!

LAMBERT, *à Édouard.* Laissez donc... (*A Ernestine.*) Et moi, je lui disais que vous lui pardonniez.

ERNESTINE. Jamais.

CÉLESTE, *à demi-voix.* Edouard.

ÉDOUARD, *de même.* Oh! je vous jure...

LAMBERT, *retenant Ernestine.* Ah! ne soyez point inexorable...

ERNESTINE. Non, c'est un ingrat.

ÉDOUARD. Que voulez-vous faire?

LAMBERT. Vous donner l'une pour sauver l'autre.

ÉDOUARD. Je ne puis.

LAMBERT. L'autre, qui ne peut être à vous, (*A Ernestine, qui veut sortir.*) Restez.

ÉDOUARD, *à Lambert.* Mais...

CÉLESTE. Mon mari!

LAMBERT, *poussant Edouard près d'Ernestine.* Eh! allez donc, monsieur, allez donc... il est là...

SCENE XX.

Les Mêmes, PONCET.

ÉDOUARD, *balbutiant.* (*A Ernestine.*) Oui, madame... oui, certainement... je n'ai point oublié ce temps... où des sentimens... et puis ma fidélité...

LAMBERT, *bas à Edouard.* C'est cela... chauffez... (*Haut, à Ernestine.*) Oui, madame, vous ne serez point insensible à son amour... à nos prières... et surtout à celles de Mme Poncet... (*Bas, à Edouard.*) Courage... (*A Ernestine, regardant Céleste.*) De Mme Poncet, d'une amie de pension... qui ne veut qu'assurer votre bonheur.

CÉLESTE. Sans doute, tu sais tout l'intérêt...

PONCET. Ma femme...

ERNESTINE. Céleste!

ÉDOUARD, *à demi-voix.* Qu'entends-je!

LAMBERT, *de même.* Ferme à ses pieds... comme l'autre fois... ce matin...

ÉDOUARD.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Quand je reviens près de vous,
Et plus soumis et plus tendre,
Ah! devais-je donc m'attendre
A vous voir tant de courroux!
En vain je vous sollicite...

LAMBERT, *à Édouard*

Quoi votre regard l'irrite!

ÉDOUARD.

Faut-il qu'à vos pieds?...

LAMBERT.

Bien vite.
Tombez donc... Jurez ici
D'être amoureux et fidèle;
Et, si ce n'est pour elle,
Que ce soit au moins pour lui.

ERNESTINE, *à Edouard.* Eh bien! je vous crois... je vous pardonne... Cette bonne Céleste!... voyez pourtant, j'osais avoir des soupçons!

CÉLESTE. Toi!

ÉDOUARD. Que voulez-vous dire?

LAMBERT, *riant.* Des soupçons!

PONCET, *en souriant.* Et moi aussi.

LAMBERT. Tiens, tu étais là?

PONCET. Oui, heureusement... j'arrive.

LAMBERT. Bah! tu ne fais que d'arriver? tant pis, tu n'as pas entendu ta femme employer sur M. Edouard toute l'éloquence de l'amitié, pour le ramener à Mme de Nohan... pour le décider à un mariage qui doit faire son bonheur, et celui de ses amis. Madame m'a prouvé qu'elle avait une âme aussi belle que son talent.

PONCET, *avec joie.* Ah! tu y crois donc enfin! Son talent! on a bien de la peine à t'arracher ce mot-là... Mais, j'y pense, cette chère amie.. moi qui avais pu croire...

ERNESTINE. Quoi donc?

PONCET. Oh! vous ne le saurez pas, c'est trop bête! aller m'imaginer que cette écriture...

LAMBERT, *lui prenant le bras.* Au fait, comme tu es pâle! est-ce que tu es malade?

PONCET. Non, j'étais furieux, et je le suis encore contre M. Edouard.

ERNESTINE. Contre mon mari?

PONCET. C'est-à-dire contre ses amis... des jeunes gens d'un ton!...

ÉDOUARD. Parlez, monsieur, qu'ont-ils dit? je vais à l'instant...

ERNESTINE, *le retenant.* Par exemple!

PONCET. Du tout, du tout; je n'en ai rien cru, ou plutôt je n'en crois rien, car dans le moment...

CÉLESTE. Il se pourrait!

PONCET. Ils te traitaient comme Mme Cotin.

LAMBERT. Tu veux dire l'abbé Cottin... C'est donc ça que madame prenait tout-à l'heure une si belle résolution.

PONCET. Laquelle?

LAMBERT. D'échapper à cette vie de transports et d'enivrement, qui la met sans cesse en spectacle... et de retourner avec toi à Toulouse.

ERNESTINE. Nous quitter ainsi!... je m'y oppose, et mon mari aussi.

ÉDOUARD. Sans doute.

CÉLESTE, *passant auprès de son mari.* Et moi, je le veux... ce qui ne m'empêchera pas de penser à toi... de jouir de ton bonheur... mais de loin.

PONCET. Garder ma place... eh bien! je suis assez de cet avis-là... avec ça, que j'ai bien peur à présent que les vers ne fassent pas notre fortune... Mais c'est égal... ma femme en fera toujours... je le veux... je l'exige... je tiens à sa gloire.. D'ailleurs, à Toulouse, nous avons d'anciens amis à l'académie des Jeux floraux... des amateurs.. de jeunes poètes fort aimables...

LAMBERT, *à part.* Ah! diable! je ne serai plus là!...

CHOEUR.

AIR : *Final du Chaperon.*

Poésie, ô chimère!
Tu promets à nos vœux
Une gloire éphémère,
Mais tu fais peu d'heureux.

PONCET, *au Public.*

AIR des *Maris ont tort.*

Ma femme encor toute tremblante,
Près de vous me charge à regret
De suppléer sa muse absente,
De vous adresser un couplet...
Or, c'est le premier que j'ai fait...
Puisse le public unanime
Dire de l'ouvrage nouveau...
A ce mot je cherche une rime,
Et je ne trouve que *bravo!*

TOUS.

Puissiez-vous, approuvant la rime,
Avec nous répéter *bravo!*

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE IV, SCÈNE VII.

ZARA,

OU

LA SOEUR DE L'ARABE,

MÉLODRAME EN QUATRE ACTES,

par MM. Valory et Montigny,

MUSIQUE DE M. HOSTIÉ,

REPRÉSENTÉ A PARIS, SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE SAMEDI 20 MAI 1837, ET SUR CELUI DE LA GAITÉ, LE 18 SEPTEMBRE 1841.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE GÉNÉRAL DERVIGNY, commandant la division française.	M. JOSEPH.
HASSAN, cheick d'une tribu de Kabyles de l'Atlas.	M. SAINT-MAR.
MOHAMED, cheick de la tribu des Benassours.	M. DELAISTRE.
LÉON, fils du Général.	M. SURVILLE.
MALEK, Kabyle.	M. ÉDOUARD.
MANNIVEAU.	M. FRANCISQUE Je.
VICTOR.	M. EUGÈNE.
JULES.	M. GUSTAVE.
UN OFFICIER.	M. COSTE.
ZARA, sœur de Mohamed.	Mme AMY.
ELVIRE, fille du Général.	Mme MARIA.

La scène est en Afrique, à Oran et aux environs d'Oran.

ACTE PREMIER.

Un site de l'Algérie; à gauche de l'acteur, une fontaine ombragée par un massif de chênes, de pins, d'oliviers sauvages; au fond, une montagne d'où l'on descend par une pente douce.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULES, MANNIVEAU, VICTOR, EUGÈNE.

Au lever du rideau, ils descendent la montagne; ils sont tous les quatre en habits de chasse, le carnier au dos, le fusil sur l'épaule; Manniveau marche le dernier.

VICTOR, *à Manniveau.*

Allons donc, mon cher Manniveau, vous n'avancez pas.

MANNIVEAU.

Comment, mon cher, mais je ne fais que cela depuis le point du jour, heure à laquelle nous avons quitté Oran... Nous devons avoir fait au moins cinq lieues ce matin. (*Ils s'asseyent. S'essuyant le front.*) Dieux! quelle chaleur! je suis dans une transpiration fabuleuse... je suis sûr

que l'on ferait cuir un œuf de canne dans mon gilet de flanelle.

JULES.

Que voulez-vous?... le soleil d'Afrique n'est pas tout-à-fait celui de la Chaussée-d'Antin.

MANNIVEAU.

C'est-à-dire que je ne les soupçonne pas seulement de la même famille... ils ne se ressemblent pas plus qu'une omelette soufflée à un fromage à la crème... Et pour un viveur, pour un Sybarite comme moi, habitué à la douce température des boudoirs et au souffle embaumé des zéphyrs du bois de Boulogne, votre ciel africain, je vous assure, n'a rien de bien enchanteur.

VICTOR.

Pourquoi donc alors avez-vous quitté votre bois et vos boudoirs que vous aimiez tant?

MANNIVEAU.

Pourquoi, mon cher, pourquoi?... parce que, fils d'un des plus riches boulangers de Paris, j'étais orphelin à vingt-un ans et maître d'une fortune de vingt mille francs de rentes, qu'à vingt trois ans j'avais bu à toutes les coupes de la volupté, et enfin qu'à vingt-cinq ans, j'étais rassasié de tous les plaisirs et blasé sur toutes les délices de la capitale.

VICTOR.

Peste! vous n'avez pas perdu de temps... Au fait, je vous ai vu à Paris, vous alliez bien.

MANNIVEAU.

N'est-ce pas que j'avais de l'agrément?... Bref, à moins de périr de satiété et d'ennui, il me fallait une vie nouvelle, des émotions nouvelles, et c'est ce que je suis venu chercher en Afrique.. Sur cette terre vierge de toute civilisation, me suis-je dit, je ne verrai ni des léopards qui donnent la patte, comme chez Franconi, ni des Bédouins qui font des tours de souplesse, comme à la Porte-Saint-Martin; je surprendrai ces êtres intéressans dans leurs habitudes farouches et dans leurs penchans féroces... en un mot, dans leurs mœurs patriarcales... Ça me changera, ça me distraira, et j'aurai des émotions... Qu'est-ce que je veux, moi? des émotions; je ne demande que des émotions. . et un banc pour m'asseoir.

Il s'assied.

VICTOR.

Eh bien! mon cher Manniveau, mes amis et moi, nous nous efforcerons de vous faire les honneurs de cette contrée suivant vos goûts et vos désirs... tous les instans que nous laissera le service des vivres, nous vous promettons de vous les consacrer.

MANNIVEAU.

Je n'attendais pas moins d'anciens compagnons de Tortoni et des concerts Musard...

JULES.

Déjà, depuis ce matin le cours de vos émotions a commencé.

MANNIVEAU.

Oui, par les jambes.

VICTOR.

Et dans notre partie de chasse. Nous rencontrerons, j'espère, de ces êtres intéressans que vous aimez... les lions et les léopards ne sont pas rares dans cette contrée...

MANNIVEAU, *un peu effrayé.*

Ah! ah! vous croyez que nous rencontrerons de ces êtres intéressans?

JULES.

Vous en seriez enchanté, n'est-ce pas?

MANNIVEAU, *cachant sa frayeur.*

Comment donc! ravi, transporté... Cependant, entre nous, j'aimerais presque autant avoir affaire aux perdrix et aux bécassines; car, moi, je ne suis passionné pour la chasse que parce que je la mange... Et, parole d'honneur, je ne me sens pas un goût bien prononcé pour un filet de léopard ou une côtelette de rhinocéros, je crains que ce ne soit un peu dur...

VICTOR.

Mais l'émotion reste, mon cher, l'émotion...

MANNIVEAU

Ah! c'est juste l'émotion... et je ne vois que cela de véritablement attrayant.

JULES.

Pour qu'elle fût à son comble, il ne nous manquerait plus que d'être rencontrés par quelque bande de Bédouins qui nous demanderaient notre tête...

MANNIVEAU.

Hein! notre tête!... pourquoi faire?

VICTOR.

C'est pour eux de l'argent comptant, car leur émir Abd-el-Kader paie chaque tête de Français à raison de cinquante francs.

JULES.

J'entends du bruit.

MANNIVEAU.

Un léopard?

JULES.

Non.

MANNIVEAU.

Un Bédouin?

VICTOR, *regardant à gauche.*

Encore moins... ce sont des jeunes filles arabes.

MANNIVEAU.

Des femmes qui viennent à nous!... (*A part*) M'auraient-elles aperçu?

SCÈNE II.

LES MÊMES, ZARA, PLUSIEURS JEUNES FILLES ARABES.

Les jeunes filles portent des vases sur leurs têtes et viennent puiser de l'eau à la fontaine. Les Français se sont tenus un peu à l'écart.

MANNIVEAU, *s'approchant en faisant l'aimable.* Charmantes personnes...

LES JEUNES FILLES, *effrayées, poussent un cri.* Ah! un Français!

ZARA, *avec joie.*

Des Français! (*A ses compagnes, qui paraissent vouloir se retirer.*) Oh! n'ayez pas peur... les Français sont bons, généreux, nous n'avons rien à craindre.

VICTOR.

En voilà une qui n'est pas aussi farouche que les autres.

MANNIVEAU.

Décidément elle a vu ma figure... (*Aux jeunes Filles.*) Ravissantes odalisques, quel motif vous amène ici?

ZARA, *souriant.*

Nous ne sommes pas des odalisques; nous sommes les filles et les sœurs des guerriers de la tribu des Benassours; nous venons puiser de l'eau à cette fontaine.

MANNIVEAU.

Elle s'exprime très-correctement. Mademoiselle, en vous écoutant, on serait tenté de croire que vous avez étudié la grammaire française de Lhomond.

ZARA.

Oui, monsieur.

MANNIVEAU.

Lhomond chez les Benassours?

ZARA.

Non... mais à Alger, où vous devez savoir que, depuis bientôt deux ans, des dames de votre pays ont ouvert une maison d'éducation à la française.

MANNIVEAU.

Et c'est là que vous avez appris l'orthographe? (*A part, regardant Zara.*) C'est qu'elle est très-séduisante, la pensionnaire bédouine! (*Haut.*) Mademoiselle regrette peut-être le séjour d'Alger?

ZARA.

J'y retournerais avec plaisir.

MANNIVEAU.

Avec plaisir! *A part.*) Comme elle me dit ça!... est-ce qu'elle croit que j'y ai mon domicile?

ZARA, *à part.*

Si j'osais les interroger, peut-être apprendais-je par eux...

JULES, *à Victor.*

Victor, le temps s'écoule...

VICTOR.

Tu as raison; il faut nous remettre en campagne.

JULES.

Je veux voir un léopard!

VICTOR.

Venez-vous, Manniveau?

MANNIVEAU.

Voir un léopard?... Certainement que je veux voir un léopard, deux léopards, trois léopards... une collection de léopards, (*à part*) d'un peu loin, par exemple.

VICTOR.

Mesdemoiselles, au plaisir de vous revoir.

JULES *et* EUGÈNE.

Mesdemoiselles, à l'avantage...

VICTOR.

Partons.

MANNIVEAU.

Oui, partons... (*A part.*) Au premier détour je leur brûle la politesse et je reviens ici... Un Parisien ne doit pas fuir la beauté pour s'adonner aux bêtes féroces.

VICTOR.

Allons donc, Manniveau!

MANNIVEAU.

Voila! voila! (*Il salue et dit bas à Zara.*) A bientôt.

Il sort avec les autres jeunes gens par le fond, à droite, les jeunes filles s'éloignent par le premier plan à gauche. Zara reste seule, assise près de la fontaine.

SCÈNE III.

ZARA, *seule.*

A bientôt, m'a dit ce jeune homme; aurait-il deviné que la pensée m'est venue de l'interroger? de lui demander... Folle que je suis, livrer mon secret!... m'informer s'il est toujours a Alger, s'ils le connaissent, lui... lui que je connais à peine, dont je ne sais pas même le nom, à qui je n'ai jamais parlé, et que j'aime pourtant!... que j'ai aimé d'abord pour l'avoir vu, parce que mes yeux avaient cru lire dans les siens qu'il m'aimait aussi!... et plus tard, parce qu'à travers cette grille du jardin qui nous séparait il m'a jeté ces mots, les seuls que sa bouche m'ait jamais fait entendre: « Je vous aime! » Oh! ses paroles n'étaient pas trompeuses... il disait vrai... Et pourtant les Français, dit-on, sont inconstans... Et depuis un mois que j'ai quitté Alger presque subitement, qui sait s'il s'est inquiété de la pauvre Zara, s'il a pensé à moi?... Cruelle incertitude!... Et n'avoir personne à qui parler de mes angoisses!... Si j'osais, je confierais tout à mon frère.

SCÈNE IV.

ZARA *assise*, MOHAMED, MALEK.

MOHAMED, *entrant de la gauche sans voir Zara, dit à Malek.*

Retourne vers mon frère de la montagne; tu l'as laissé à quelques pas d'ici : dis-lui que Mohamed l'attend au rendez-vous indiqué, à la fontaine du village des Benassours. Va, et que dans peu d'instans Hassan soit près de moi. (*Malek sort.*) Pourquoi cet entretien qu'Hassan m'a fait demander?... (*Apercevant Zara.*) Ma sœur! encore seule et rêveuse!... D'où vient cette tristesse?... je ne dois pas m'être trompé. (*Il s'approche, et lui dit doucement.*) Zara...

ZARA, *se retournant vivement*

Mon frère !

MOHAMED.

A quoi penses-tu ?

ZARA.

A toi, mon frère.

MOHAMED.

Et que pensais-tu de moi ?

ZARA.

Que puis-je penser, sinon que tu es mon seul appui sur la terre, mon protecteur...

MOHAMED.

Mais non pas ton confident.

ZARA, *avec hésitation*

Que veux-tu dire ?

MOHAMED.

Que tu me caches un secret.

ZARA.

Un secret ?

MOHAMED.

Celui de la tristesse qui t'accable depuis ton retour parmi nous.

ZARA, *embarrassée.*

Pourquoi serais-je triste ?

MOHAMED.

Je ne devrais pas le savoir, puisque tu ne m'en as rien dit... mais si je l'ai deviné...

ZARA.

Qu'as-tu deviné ?

MOHAMED.

Ce que toi-même tu ignores peut-être encore, ce que peut-être tu n'as pas encore compris.. mais ce qui n'a pu m'échapper à moi, qu'une seule pensée préoccupe, la pensée de ton bonheur... à moi, que notre mère et le prophète ont laissé sur cette terre, chargé de veiller sur toi, ma sœur, et de te rendre heureuse.

ZARA.

Près de mon frère chéri, que me manque-t-il pour être heureuse ?

MOHAMED.

Il te manque quelqu'un que tu puisses aimer autrement que tu aimes ton frère. . il te manque une époux.

ZARA.

Un époux !... Non, frère, oh ! non, je ne veux pas me marier... je ne veux pas me séparer de toi !

MOHAMED.

Et pourtant cette nécessité de m'éloigner de toi, elle s'est présentée déjà ; elle reviendra plus d'une fois encore. Aujourd'hui, par exemple, je suis appelé à Oran. Le général Dervigny, le même à qui j'ai sauvé la vie dans un combat, et qui, depuis ce temps, m'appelle son ami, revient de France aujourd'hui ; une fête est préparée pour célébrer demain son retour ; moi l'allié, l'ami des Français, je ne puis me dispenser d'y paraître, et si, comme on le croit, le général rapporte de France des instructions pour une expédition nouvelle, il faudra m'éloigner, te laisser seule...

ZARA.

Seule ici ?

MOHAMED.

A moins que tu n'aimes mieux retourner à Alger ?

ZARA, *vivement.*

A Alger !

MOHAMED

Est-ce là ce que tu préfères ?

ZARA, *avec embarras.*

Je ne sais...

MOHAMED.

Ce serait toujours une séparation.

ZARA, *regardant au fond à droite.*

J'aperçois des Arabes de la montagne ; frère, je me retire.

MOHAMED, *regardant aussi.*

C'est Hassan... Ma sœur, va m'attendre au camp ; dans quelques instans peut-être tu connaîtras l'homme que je te destine.

ZARA, *à part.*

Hassan, qui plus d'une fois déjà m'a parlé de son amour... Oh ! que le prophète me prenne en pitié !

Elle sort par la gauche, Hassan et ses Kabyles arrivent du fond à droite.

SCÈNE V.

MOHAMED, HASSAN, MALEK, PLUSIEURS KABYLES.

MOHAMED, *allant au-devant de lui.*

Sois le bien venu parmi nous, Hassan, cheick des Kabyles de l'Atlas.

HASSAN.

Salut à toi, Mohamed, cheick des Benassours de la plaine...

MOHAMED.

Tu n'avais pas besoin, Hassan, de m'annoncer ta venue à l'avance, pour être sûr de serrer ici la main d'un ami.

Il lui tend la main.

HASSAN.

Avant que ma main touche la tienne, réponds-moi, Mohamed : Est-il vrai comme le bruit s'en est repandu dans nos montagnes, est-il vrai que tu t'obstines à rester l'allié des Français ?

MOHAMED.

Cela est vrai.

HASSAN.

Mais ce sont nos oppresseurs.

MOHAMED.

Nos vaiqueurs naguères, aujourd'hui nos alliés.

HASSAN.

Ainsi tu trahis ta patrie ?

MOHAMED.

J'assure son bonheur en assurant la paix.

HASSAN.

Mieux vaut la guerre et la ruine qu'une paix honteuse.

MOHAMED.

Aussi l'ai-je voulue honorable pour tous. Lorsqu'au nom de toutes les tribus, Mohamed, que vous nommiez alors *le Juste*, fut chargé de poser les bases du traité qui devait nous lier et qui me lie encore à la France, les Français ne demandèrent qu'une chose, l'amitié des tribus; à ce prix, ils ont juré de respecter notre religion, nos lois, nos usages, et ce que nous appelons nos fortunes.

HASSAN.

Je ne crois pas à la parole des Français!... Ils ont juré avec la volonté de fausser leur serment...

MOHAMED.

Et tu commences par violer le tien.

HASSAN.

Écoute, Mohamed; jusqu'à ce jour j'ai pu être aveugle et faible comme toi; j'ai pu me croire enchaîné par le lien d'un serment que le vainqueur arracha de force au vaincu; et puis je n'aurais pas voulu compromettre l'intérêt et la tranquillité de tous par la révolte et l'inutile résistance d'un seul; mais aujourd'hui, un grand mouvement se prépare, toutes les tribus se lèvent pour reconquérir leur indépendance; un jeune héros, l'émir Abd-el-Kader est à la tête de cette guerre sainte.

MOHAMED.

Déjà il a été vaincu.

HASSAN.

Il va se relever pour vaincre! je l'ai vu, j'ai entendu les accens inspirés de ce fils du prophète; il m'a initié à ses glorieux desseins: c'est lui, Mohamed, qui m'envoie vers toi: « Pars, m'a-t-il dit, va trouver l'aîné des enfans de la plaine, et demande-lui si son bras est pour nous... »

MOHAMED.

Non, car chez Mohamed le bras suit le cœur, et mon cœur est aux Français.

HASSAN.

Mais les enfans de ta tribu?

MOHAMED.

Ils ont tous répondu par ma voix: Non!

HASSAN.

Je reporterai fidèlement tes paroles à l'émir, chef de notre ligue. Maintenant c'est en mon nom seul que je vais te parler; toi, Mohamed, qui as oublié tes fréres et ta patrie, te souvient-il de notre amitié déjà vieille?

MOHAMED.

Je m'en souviens.

HASSAN.

De tes promesses?

MOHAMED.

Je m'en souviens.

HASSAN.

Tu m'as dit: « Hassan, tu seras mon frère; Zara, ma sœur... »

MOHAMED.

Sera ta femme... Je l'ai dit.

HASSAN.

Es-tu prêt à tenir ta promesse?

MOHAMED.

Écoute, Hassan; Mohamed va te parler dans toute la sincérité de son âme; tu ne peux être l'époux de Zara tant que tu seras l'ennemi des Français; mais je te donne un an pour abjurer ta haine, et je te jure par Mahomet, qu'avant une année écoulée, nul autre que toi ne pourra prétendre à la main de Zara.

HASSAN.

Merci, Mohamed, merci de ta loyauté; j'accepte ce délai d'un an, car avant un an nos oppresseurs, vaincus et chassés du territoire africain, auront d'eux-mêmes renoncé à ce qu'ils appellent leur conquête; ils t'auront délié de tes sermens; alors il n'y aura plus en Afrique qu'une seule cause à défendre, celle de la patrie; alors ta sœur sera ma femme.

MOHAMED.

Laissons faire au temps: peut-être d'ici là le destin voudra que sur le champ de bataille nous nous retrouvions en ennemis...

HASSAN, *lui tendant la main.*

Mais ici, n'est-ce pas, je peux encore serrer la main d'un ami?

MOHAMED, *lui prenant la main.*

Oui, d'un ami... Aujourd'hui je pars pour Oran, où mes alliés m'attendent; je veux avant mon départ faire mes adieux à ceux des miens à qui je confie la garde de mon camp, et te recommander à leur hospitalité; car tu ne retourneras au camp de l'émir qu'après t'être reposé des fatigues de la route.

HASSAN.

Quoi! tu veux...

MOHAMED.

Jusqu'à demain ma tente sera la tienne.

HASSAN.

J'accepte pour moi et les miens les offres de ton amitié; mais nous ne rentrerons ici qu'après t'avoir accompagné jusque par delà quelques-uns des postes de nos Kabyles que tu rencontreras sur la route. (*Aux siens.*) Frères, reposez-vous un moment ici, et soyez prêts pour le départ de Mohamed, cheick de la tribus de Benassours.

Il sort par la gauche avec Mohamed.

SCÈNE VI.

MALEK, KABYLES *assis autour de la fontaine, puis* MANNIVEAU.

PREMIER KABYLE.

Au fait, après une longue course, le prophète permet le repos...

MALEK.

Et la santé l'ordonne. J'ai le gosier brûlant.

PREMIER KABYLE.

L'eau de cette fontaine est limpide et fraîche.

MALEK.

J'ai plus de confiance dans la liqueur de cette gourde.

Il boit.

PREMIER KABYLE.

Qu'est ce que cela? ce que les mécréans appellent de l'eau-de-vie?...

MALEK, *s'interrompant.*

Et ils n'ont pas tort... Si j'existe réellement, c'est seulement depuis que j'en bois.

Il boit.

PREMIER KABYLE, *voulant l'arrêter.*

Encore! mais Mahomet te regarde.

MALEK.

Et la gourde se vide, n'est-ce pas?... Allons, ne te plains pas... je t'en ai laissé de quoi te damner.

Il lui passe la gourde; l'autre boit avidement. Manniveau paraît au fond, à droite.

MANNIVEAU.

Allez, mes enfans, allez rire et batifoler avec les perdreaux et les lièvres du pays; je ne veux pas m'y faire mordre. Le lion ne me fait pas l'effet d'un être caressant.

MALEK, *posant la gourde.*

Je n'ai rien laissé... O Mahomet! pardonne-moi... Je te promets, en expiation de ce péché, la tête du premier infidèle que je rencontrerai.

MANNIVEAU.

Est-ce que nos jeunesses ne sont plus là? (*Apercevant à travers le feuillage les bournous des Arabes.*) Ah! si fait... je vois du blanc là-bas... ce sont elles!... je vais les surprendre agréablement. (*A part.*) Charmons-les par ma voix mélodieuse.

Chantant :

Viens, gentille dame, viens, gentille dame!

PREMIER KABYLE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

MANNIVEAU, *chantant.*

Viens, je t'attends...(*S'approchant.*) Viens, je t'attends...

MALEK.

Un Français!

Tous se lèvent et l'entourent.

MANNIVEAU.

Des Bédoins!

MALEK.

C'est le prophète qui l'envoie!

MANNIVEAU.

Du tout, messieurs, du tout... je venais, invincibles Benassours...

MALEK.

Nous ne sommes pas des Benassours de la plaine, nous sommes des Kabyles de la montagne. Ta tête!

PREMIER KABYLE.

Ta tête!

MANNIVEAU.

Ma tête! Arabe hospitalier!...

MALEK.

Il nous la faut.

MANNIVEAU, *à part.*

Victor avait raison... Ta tête! c'est le premier mot qu'ils vous disent; c'est leur : Comment vous portez-vous?

MALEK, *tirant son cimeterre.*

Voyons, dépêchons...

MANNIVEAU, *à part.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu! moi qui cherchais des émotions; en voilà une, j'espère!

MALEK.

Ta dernière prière est-elle faite?

MANNIVEAU.

Pas encore, brave Kabyle, car j'ai l'habitude de les faire très-longues, et vous concevez que pour la dernière elle doit être encore meilleure que les autres.

MALEK.

Raccourcis-la, car nous sommes pressés.

MANNIVEVU.

Que ce ne soit pas moi qui vous retienne.

MALEK.

Allons, saisissez-le, vous autres.

Les Kabyles vont pour le saisir.

MANNIVEAU, *tombant à genoux.*

Un moment... (*A part.*) Quelle idée!... (*Haut.*) Écoutez, estimables Kabyles, j'ai une affaire commerciale à vous proposer.

MALEK.

Tu plaisantes, je crois.

MANNIVEAU.

Pas plus que votre large cimeterre... vous allez voir... Cette tête que vous voulez me couper et qui m'appartient, vous en avez le placement placement assez avantageux, je le sais, puisque votre émir Abd-el-Kader vous la payera cinquante francs.

MALEK.

C'est un prix fait...

MANNIVEAU.

Eh bien! moi, je vous l'achète... et je vous offre trente francs de bénéfice... quatre-vingts francs au lieu de cinquante... vous ne pouvez me refuser la préférence.

MALEK.

Mais j'ai promis à Mahomet...

MANNIVEAU.

En faveur du prophète je mettrai vingt francs de plus... total, cent francs... vous gagnez cent pour cent de la main à la main, c'est un bénéfice honnête. Là, franchement, la main sur la conscience, ma tête ne vaut pas davantage... il faut même que ce soit moi pour que vous en trouviez un prix aussi avantageux.

MALEK.

Où est ton argent?

MANNIVEAU.

Oh! je paie comptant; c'est trop juste, puisque j'emporte la marchandise avec moi. (*Il leur donne l'argent.*) Je peux dire qu'en ce moment j'achète un objet de première nécessité.

MALEK.

Au revoir, Français; j'espère que ce n'est pas la dernière affaire que nous ferons ensemble.

MANNIVEAU, *le suivant.*

Vous êtes bien bon, estimable commerçant.

MALEK, *revenant.*

A propos, tu n'a pas besoin de ton fusil?

MANNIVEAU.

Vous croyez?

MALEK.

Puisque tu ne sais pas t'en servir. (*Le prenant.*) Tu me le donnes, n'est-ce pas?

MANNIVEAU.

Avec plaisir; les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

MALEK, *à ses compagnons.*

Le chef doit être prêt pour le départ; il faut le rejoindre; adieu, Français.

MANNIVEAU, *les suivant avec force saluts.*

Ces messieurs retournent chez eux?... Mes respects à vos dames.

Les Kabyles disparaissent à droite.

SCÈNE VII.

MANNIVEAU, *seul.*

Les voilà partis!... Ah çà, mais... il n'y a donc pas de sergens de ville... pas de patrouilles grises, dans ce pays ci?... (*Se prenant la tête.*) Ma pauvre tête!... ils voulaient nous séparer!... Oh! jamais, jamais... plutôt la mort!... (*On entend des coups de feu à droite.*) Encore des Bédouins... (*Regardant à droite.*) Non, c'est un léopard, un superbe léopard poursuivi par Victor... La belle bête!... quelle agilité!... comme il bondit!... comme il s'élance!... c'est magnifique à voir... Ah! mon Dieu!... il change de direction... il vient ici... quelle horrible gueule! il approche... Oh! la hideuse créature! que faire?... où me cacher? ah! cet arbre... (*Il grimpe dessus, le léopard entre en scène.*) Le voici... Dieu! quelles dents! il n'a pas un faux râtelier celui-là... il s'arrête, il m'a vu... je suis dévoré! (*Le léopard quitte la scène.*) Il s'en va... ma contenance courageuse l'a intimidé... Décidément ces animaux-là ne sont beaux que vus à une énorme distance...

SCÈNE VIII.

EUGÈNE, JULES, VICTOR, MANNIVEAU *sur l'arbre.*

VICTOR, *en entrant en scène.*

Il nous échappe!... (*Regardant l'arbre.*) Ah! messieurs, je vois remuer le feuillage... c'est un singe!..... au moins nous aurons tué quelque chose...

Il couche en joue Manniveau.

MANNIVEAU, *l'apercevant.*

Arrêtez! arrêtez! c'est moi... c'est moi...

TOUS.

Manniveau!

VICTOR.

Que diable faites-vous là?

MANNIVEAU.

Moi?... rien... je... je cueillais des jujubes pour mon rhume.

Il descend de l'arbre.

VICTOR.

Eh bien! mon cher, comment vont les émotions?

MANNIVEAU.

Oh! très-bien... (*A part.*) Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines... Avez-vous fait bonne chasse?

VICTOR.

Nous n'avons vu qu'un léopard... sur lequel j'ai tiré...

MANNIVEAU.

Et vous l'avez manqué? maladroit!... si j'avais été là!...

VICTOR.

Il a dû passer par ici...

MANNIVEAU.

Par exemple! s'il s'en était avisé... je vous réponds que sa peau m'aurait fait un superbe bonnet de grenadier. (*Regardant au fond à droite.*) Ah! enfin voici Tom.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, TOM, DEUX HOMMES PORTANT UNE MANNE COUVERTE.

VICTOR, *à Tom.*

Allons donc, lambin... tu es en retard... nous mourons de faim.

MANNIVEAU.

J'ai des crampes d'estomac... (*A part.*) Suite de mes nombreuses émotions.

TOM.

Où ces messieurs mettent-ils le couvert?

MANNIVEAU.

Sous ces arbres, près de la fontaine.

VICTOR, *examinant les bouteilles.*

Eau-de-vie, kirch...

JULES.

Rhum,

MANNIVEAU.

Il faut que tout y passe.

VICTOR.

Oui, oui... tout y passera... (*A Tom et aux deux garçons.*) Maintenant, vous autres, vous pouvez vous en aller; nous n'aurons plus besoin

de vous qu'à la nuit close... Que les chevaux soient prêts au pied de la colline... nous voyagerons de nuit. (*Tom et les deux autres se retirent.*) A table!

MANNIVEAU.

C'est-à-dire à terre!... vrai dîner sur l'herbe... Je me figure être aux Prés-Saint-Gervais... ou plutôt dans la plaine des Sablons... car l'herbe dans ce beau pays est de la famille des pierres à fusil. (*Tous s'asseyent à terre.*) Dieu! que c'est dur!... ça vous entre... Délicieuse contrée, va!...

VICTOR.

Buvons d'abord.

Il verse.

MANNIVEAU, *tendant son verre.*

Tout plein... seulement ne renversez pas... vous saliriez la nappe. (*Il boit.*) J'ai une soif d'hydrophobe; je boirais la mer et ses poissons .. en matelotte normande.

VICTOR.

Maintenant attaquons le pâté...

SCÈNE X.

LES FRANÇAIS *sur le devant à droite; au fond,* MOHAMED, ZARA, HASSAN, LES KABYLES.

MOHAMED.

Adieu, ma sœur.

Il l'embrasse.

ZARA.

Mon frère, que je te revoie bientôt près de moi.

HASSAN.

Zara, vous avez entendu les paroles de votre frère; il permet que je prétende à votre main: laissez-moi vous répéter en sa présence que le plus cher de mes vœux serait de vous donner le titre d'épouse.

ZARA.

Seigneur Hassan, que le prophète soit avec vous.

HASSAN.

Non, ne m'adressez pas encore, Zara, des paroles d'adieu... C'est demain seulement que je recevrai de vos mains la coupe du départ... Aujourd'hui je reviendrai dormir sous la tente de Mohamed, près de celle où vous reposez, Zara; en l'absence de votre frère, je serai là pour veiller sur vous.

Ils s'éloignent, Zara les suit long-temps des yeux.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, EXCEPTÉ LES ARABES.

VICTOR.

Messieurs, voilà un silence qui nous fait honneur.

JULES.

Et plus encore à ce que nous mangeons...

Ils trinquent et boivent. Manniveau s'apprête à se lever.

VICTOR.

Est-ce que vous renoncez, par hasard?

MANNIVEAU.

Du tout, je ne renonce pas... mais je vous demande la permission de me remuer un peu... les coussins sont durs...

Il se lève.

ZARA, *descendant un peu la scène; à elle-même.*

Moi l'épouse d'Hassan!

MANNIVEAU, *à part. Il aperçoit Zara.*

Tiens! la petite infidèle de tantôt... charmant! elle me cherche... L'on a bien raison de dire que les Africaines ont les passions vives.

ZARA, *à part.*

Encore un de ces Français! (*Haut.*) Pardon, monsieur, je me retire.

MANNIVEAU, *à part.*

Ça signifie suivez-moi... (*Haut.*) Vous retirer... seule... quand le jour commence à baisser.

ZARA.

Oh! ma tente est à deux pas d'ici.

MANNIVEAU, *à part.*

Bon! comme à Paris... elles ont toutes une tante, une vieille tante... quand ce n'est pas une mère... (*Haut.*) Êtes-vous si pressée de la rejoindre, madame votre tante?

ZARA.

Je vais m'y reposer.

MANNIVEAU, *à part.*

S'y reposer! ah! bien... bien... je confondais. (*Haut.*) Et c'est là votre demeure?

ZARA, *indiquant du doigt.*

La première et la plus belle de toutes...

Elle passe pour y aller.

MANNIVEAU, *à part.*

Elle me donne son adresse... encore comme à Paris. (*Haut.*) Et vous ne craignez pas... là toute seule?

ZARA.

Nous autres jeunes filles arabes, nous apprenons de bonne heure à ne craindre que Dieu et son prophète. Adieu, monsieur le Français.

Elle se sauve par la gauche.

MANNIVEAU.

Ce qui veut dire qu'elle n'a pas peur de moi... manière emblématique de me donner un rendez-vous... Toujours comme à Paris... Je l'accepte ton rendez-vous... oui, je l'accepte, ô délicieuse grisette du désert!

VICTOR, *appelant.*

Manniveau!

MANNIVEAU.

Voilà! (*A part.*) Dissimulons mon bonheur.

Il chante.

Quand on attend sa belle.

VICTOR.

Où étiez-vous donc? seriez-vous indisposé...

MANNIVEAU.

Du tout, du tout; je suis au contraire très-bien disposé, parfaitement disposé... à boire!

VICTOR.

Du champagne?

MANNIVEAU.

Du champagne, du bordeaux, du rhum, du ratafia... tout ce qu'on voudra... (*A part.*) Bacchus est le cousin germain de Cupidon.

Il boit.

EUGÈNE.

J'entends du bruit...

MANNIVEAU, *s'arrêtant.*

Un léopard?

JULES, *qui s'est levé.*

Non... c'est un officier français.

MANNIVEAU,

J'ai avalé de travers.

VICTOR, *regardant l'officier qui descend la colline.*

Je ne me trompe pas... c'est Léon! le fils du général Dervigny!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LÉON. *Il est couvert de poussière et paraît harassé de fatigue.*

LÉON.

Que vois-je! Victor!

VICTOR.

Et toi, mon cher, par quel hasard? ton régiment est toujours à Alger?

LÉON.

Toujours; mais à l'occasion du retour de mon père, qui, selon toute apparence, a dû arriver de France aujourd'hui... le maréchal m'a accordé un congé de trois semaines... Je suis parti d'Alger, il y a quatre jours, impatient d'embrasser mon père; le voyage des trois premières journées a été charmant.

VICTOR.

Est-ce que cela n'a pas duré?

LÉON.

Non, car ce matin... je suis tombé dans un parti d'Arabes pillards, qui, pour premier salut, m'ont envoyé presqu'à bout portant ce qu'il faudrait de balles pour fusiller un peloton.

MANNIVEAU.

Vous les avez reçues?

LÉON, *souriant.*

Non, Dieu merci!

VICTOR.

Et quel miracle t'a conduit jusqu'ici?

LÉON.

Mon cheval tué, j'ai marché toute la journée devant moi, presque au hasard... et j'arrive ici brisé de lassitude et de besoin... car je n'ai rien pris encore depuis mon léger repas d'hier soir.

MANNIVEAU.

C'est comme si vous étiez à jeun.

VICTOR.

Et moi qui te fais jaser avant de t'avoir rien offert... Mange donc d'abord, mon ami... tiens, une cuisse de poulet...

MANNIVEAU.

Et un verre de champagne.

Il le lui donne.

VICTOR, *versant à la ronde.*

Messieurs, je vous présente un des plus braves et des plus sages officiers de l'armée...

Tout le monde boit.

MANNIVEAU.

Brave... très-bien... j'aime les braves... par égoïsme... mais sage... à bas la sagesse!... à bas les bouchons!...

Il débouche une bouteille.

VICTOR.

Qu'est-ce que cela? du rhum?... Attendez donc, Manniveau... Léon n'en est pas encore, comme nous, aux liqueurs...

MANNIVEAU.

Bah! bah! c'est le coup du milieu... ça creusera le lieutenant... je veux me creuser aussi...

Il se verse.

LÉON.

Quand on n'a rien pris de la journée... on n'y regarde pas de si près...

MANNIVEAU, *à part, en trébuchant.*

Je vas le griser, l'officier philosophe... (*Haut à Léon.*) Mon lieutenant, je vous demanderai la permission de trinquer avec vous...

LÉON, *très-gaiement.*

A votre santé, monsieur.

Il trinque et boit.

MANNIVEAU, *indiquant le poignet de Léon après qu'il a bu.*

Oh! la jolie femme... une maîtresse?...

LÉON.

Non, c'est le portrait de ma sœur... que j'ai laissée à Paris...

VICTOR.

Ah! messieurs, c'est que le lieutenant a un talent de premier ordre... mais il ne montre pas tout... il a fait le portrait aussi...

MANNIVEAU.

De qui?

VICTOR.

De la bien aimée de son cœur...

JULES.

Tu la connais?

VICTOR.

Non, non... lui seul la connaît... tout ce que j'ai pu deviner, c'est qu'il en est éperdument amoureux.

LÉON.

Oh! éperdument... c'est le mot.

VICTOR.

Quelque grande dame, sans doute?

LÉON.

Tu te trompes... et je vous étonnerais bien, messieurs, si je vous disais où j'ai placé mon amour.

MANNIVEAU, *à moitié gris.*

Ah ! lieutenant, au dessert, on ne se refuse rien... voyons, montrez-nous l'autre portrait... moi, je chanterai après...

Il chante.

Portrait charmant, portrait de mon amie.

Tous boivent.

LÉON, *après avoir bu.*

Je ne sais pas si ça vous fait à tous le même effet qu'à moi... mais j'ai bu coup sur coup... vous m'excuserez, messieurs... mais je crois être un peu gris...

MANNIVEAU.

Le lieutenant est gris! vive la ligne! et les chasseurs d'Afrique...

VICTOR, *à Léon.*

Te voilà à notre diapason. Allons, morbleu ! orgie complète!

TOUS.

Orgie complète!

VICTOR.

Le rhum, l'eau-de-vie!

MANNIVEAU.

Voilà! voilà!

VICTOR, *tendant son verre.*

Versez, Manniveau.

LÉON, *de même.*

Versez, monsieur Godiveau.

MANNIVEAU, *riant et très-gris.*

Comment? comment m'a-t-il appelé? Godiveau?... Enfoncé le Caton de l'armée!... enterré le plus sage des lieutenans! l'est-il!

Chantant à pleine voix.

Vive le vin, l'eau-de-vie et le rack,
Ça fait (4 *fois*) du bien... à la poitrine.

LÉON.

C'est faux!

MANNIVEAU.

Du tout... c'est très-vrai.

LÉON.

Vous chantez faux!

MANNIVEAU.

C'est possible... on n'y voit goutte... (*Heurtant Eugène qui dort.*) Voulez-vous boire? (*Eugène ronfle.*) Hein? il dort. Est-ce que nous passons la nuit ici ?

EUGÈNE, *s'éveillant.*

Pourquoi pas?

LÉON.

A la belle étoile?

MANNIVEAU, *avec fatuité.*

Oh! si l'on voulait... (*A part.*) Mais décidément je ne tiens pas à cette bonne fortune... ça me ferait un nombre impair.

LÉON.

Qu'est-ce que vous dites donc, Godiveau? Est-ce que vous avez dans les environs une chambre garnie?

MANNIVEAU.

C'est possible... Je suis attendu chez des amis...

LÉON, *tombant accablé sur le banc.*

Ma foi! je voudrais pouvoir en dire autant, car je suis brisé de fatigue et de sommeil!

VICTOR, *très-gaiement.*

Bah! bah! au diable le sommeil! moi je continue la fête!

Il débouche une bouteille.

MANNIVEAU.

Jusqu'à demain matin?... et moi aussi... et le lieutenant aussi!...

LÉON, *essayant de s'étendre sur le banc.*

Oh! la meilleure fête pour moi, ce serait une heure de repos ailleurs que sur cette pierre.

MANNIVEAU.

Ce pauvre lieutenant! il me fait de la peine... Tenez, monsieur Léon, je suis bon enfant.. je vous cède ma place!

LÉON.

Votre place? où donc?

MANNIVEAU.

A deux pas d'ici... la première tente... la plus belle... en toile d'emballage.

VICTOR.

Où diable l'envoyez-vous?

MANNIVEAU.

Soyez tranquille... qu'il se présente de ma part...

LÉON.

Et si l'on refuse de me recevoir?

MANNIVEAU.

Vous reviendrez; nous sommes toujours là.

VICTOR.

Au fait, les Benassours sont nos alliés...

MANNIVEAU.

Et chez nos alliés nous entrons comme chez nous... Allons, lieutenant, un dernier verre!

LÉON.

Mais, mon cher Godiveau, je ne tiens déjà plus sur mes jambes...

MANNIVEAU.

Allons donc, méchant... vous me refusez... moi qui vous offre un gîte... et une surprise.

LÉON.

Quelle surprise?

MANNIVEAU.

Silence! Je bois à votre santé... et bonne nuit!

LÉON, *tendant son verre.*

Bonne nuit, messieurs!

TOUS.

Bonne nuit!

Ils trinquent et boivent.

ACTE DEUXIÈME.

Une salle mauresque. Au fond, une galerie conduisant dehors et dans d'autres salles où l'on danse; à gauche de l'acteur, l'appartement d'Elvire; à droite, celui du général. Les salles sont éclairées pour le bal. — Le lendemain du premier acte au milieu de la nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉON, *seul, assis et rêveur.*

Le bruit des instrumens me fatigue, l'aspect des danses m'importune... je ne puis échapper au souvenir de ce qui s'est passé la nuit dernière... c'est un remords qui me poursuit. Lorsqu'aujourd'hui à son arrivée j'ai embrassé mon père, lorsqu'il m'a parlé des excellens rapports qu'il a lus sur ma conduite dans les bureaux de la guerre, j'ai senti le rouge me monter au front; ses éloges me faisaient honte!... Cette jeune fille! pauvre victime, flétrie par moi, quelle est-elle? dans les ténèbres de la nuit, mes esprits égarés, ma raison perdue, je n'ai pas même entrevu ses traits... N'importe, je ne m'en tiendrai pas à d'inutiles regrets; je ferai tout pour découvrir... Ma sœur!

SCÈNE II.

LÉON, ELVIRE.

ELVIRE, *entrant du fond à droite.*

Ah! te voilà, Léon! je te trouve enfin!... Je t'avais promis de danser avec toi, mais tu y renonceras; tu m'as laissée me fatiguer avec d'autres cavaliers... des Français qui sont galans ici comme partout, et des Arabes que j'ai trouvés aimables commes des Français... Maintenant je ne suis plus bonne qu'à me reposer.

LÉON.

Tu quittes la fête?

ELVIRE.

J'y ai fait honneur, il me semble! n'avoir pas manqué un galop... moi qui suis débarquée d'aujourd'hui... quand je dis aujourd'hui... nous sommes au lendemain... il est une heure après minuit.

LÉON.

Pauvre Elvire, tu as besoin de repos.

ELVIRE.

Et vous, monsieur, vous avez besoin d'être seul, car vous êtes bien pressé de me renvoyer.

LÉON.

Que veux-tu dire?

ELVIRE.

Vois-tu, Léon, je tombe de fatigue et de sommeil; mais je ne dormirais pas bien si je ne te disais auparavant ce que j'ai sur le cœur. Sais-tu que tu n'es pas amusant cette nuit?

LÉON.

Comment?

ELVIRE.

Je pensais te faire une surprise agréable en arrivant avec mon père; j'ai bien vu que mon arrivée te surprenait; mais...

LÉON.

Elvire...

ELVIRE.

Écoute donc, tu as une figure si singulière, tu ne ris plus, tu ne danses plus. Est-ce que par hasard tu serais amoureux?

LÉON.

Amoureux... moi? non.

ELVIRE, *souriant.*

Oh! voilà un non bien faible, qui certainement a pris la place d'un oui.

LÉON.

Que dis-tu?

ELVIRE.

Rien, je ne dis plus rien... seulement... (*baissant la voix*) tu me la montreras!

LÉON.

Mais je t'assure...

ELVIRE.

Garde tes protestations pour une autre... ce n'est pas avec moi qu'il faut les dépenser. Je ne m'étonne plus si monsieur fait à peine attention à sa sœur, qu'il aimait tant! il ne pensait seulement plus à elle.

LÉON.

Elvire, tu es injuste. Et si je te prouvais qu'en ton absence, non seulement je pensais à toi, mais que ton souvenir, ma sœur, ne me suffisant pas, j'ai voulu avoir ton image?

ELVIRE, *vivement.*

Mon portrait?

LÉON.

Je l'ai fait.

ELVIRE.

De mémoire! Est-il ressemblant?

LÉON.

Tu vas en juger. (*Il relève la manche de son habit.*) Que vois-je! il n'est plus là!

ELVIRE.

Eh bien?

LÉON.

Je l'ai perdu.

ELVIRE.

Perdu! Depuis quand?

LÉON.

Depuis mon départ d'Alger. Il tenait au bracelet de cheveux que tu m'avais donné.

ELVIRE.

O mon Dieu ! tu auras égaré l'un et l'autre sans doute lorsque tu as failli tomber au pouvoir des Arabes.

LÉON.

Oui, ce doit être... (*A part.*) Mais hier soir je l'avais encore...

ELVIRE.

Eh bien! monsieur, vous le recommencerez, n'est-ce pas?

LÉON.

Je te le promets.

ELVIRE.

Allons, je ne t'en veux plus, puisque tu m'aimes toujours. Voici mon père et le cheick Mohamed, mon nouvel ami.

LÉON.

Devant eux ne parle pas du portrait. (*A part.*) Perdu! et avec celui-là, l'autre perdu aussi!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, MOHAMED.

Ils entrent du fond, à droite, en causant.

LE GÉNÉRAL.

Et vous dites, mon cher Mohamed, que vous êtes prêt à mettre en campagne?...

MOHAMED.

Trois cents cavaliers.

LE GÉNÉRAL.

Sur lesquels on peut compter?...

MOHAMED.

Comme sur moi-même. Dociles à la voix de leur chef, ils ne connaissent de loi que ma volonté, d'étendard que mon cimeterre.

ELVIRE, *s'approchant.*

Si vous êtes toujours aussi content de vos cavaliers que je l'ai été du mien, cette nuit, je vous en félicite; car vous saurez, mon père, que j'ai appris à votre ami Mohamed notre galop parisien, et je vous jure qu'il s'en acquitte à ravir.

MOHAMED, *souriant.*

Pour un Arabe.

LE GÉNÉRAL.

Mon cher ami, si vous écoutez cette petite fille-là, elle vous mettra de moitié dans toutes ses folies.

MOHAMED.

Général, je suis déjà Français de cœur; quand je le deviendrais de goûts et de manières, où serait le mal? et puis, il y a des personnes assez aimables pour que dans toute occasion on doive s'estimer heureux de leur plaire.

ELVIRE.

Eh! mais, c'est fort galant ce que dit là monsieur Mohamed.

LE GÉNÉRAL.

Mon ami, vous flattez ma vanité de père en parlant ainsi de mon Elvire. Elle et son frère Léon font tout le bonheur, tout le charme de ma vie: elle a voulu absolument quitter la vie folle et joyeuse de Paris pour me suivre en Afrique; de mon côté, il m'eût été cruel de me séparer encore une fois de ma fille chérie... Vous comprenez ma faiblesse!... Avez-vous des enfans, Mohamed?

MOHAMED.

Non, général; mais j'ai une sœur plus jeune que moi de dix ans, dont je suis comme le père; elle n'a que moi au monde!...

LE GÉNÉRAL.

Et vous l'aimez bien?

MOHAMED.

Plus que la vie!

LE GÉNÉRAL.

Comme j'aime ces deux enfans.

LÉON *et* ELVIRE.

Mon bon père!...

Léon saisit la main du Général et la baise avec effusion; Elvire a sauté au cou de son père, qui la serre contre son cœur et essuie une larme d'attendrissement. Mohamed contemple avec intérêt le bonheur du père et de ses deux enfans. En ce moment, Hassan paraît au fond de la galerie à gauche, conduisant une femme voilée; puis, voyant que Mohamed n'est pas seul, tous deux se retirent.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! mon Elvire, que fais-tu? rentres-tu au bal?

ELVIRE.

Non, mon père... la fatigue...

LE GÉNÉRAL, *lui indiquant le premier plan à gauche.*

Tu connais ton appartement. Mohamed, je vous quitte pour revenir bientôt. Ainsi que je vous l'ai annoncé, le roi des Français m'a chargé de vous remettre un témoignage de sa haute estime pour votre courage et votre loyauté.

ELVIRE.

Quoi! mon père, c'est maintenant...

LE GÉNÉRAL.

Dans quelques instans, ma fille.

ELVIRE.

Oh! bien, alors je reviendrai; je veux être là pour jouir du triomphe de mon chevalier musulman. Je vais seulement respirer l'air frais de la nuit, près de la terrasse du sud, sur laquelle donnent les fenêtres de ma chambre. (*A Mohamed, à qui elle tend la main, que celui-ci baise.*) A bientôt.

Elle sort par la gauche.

LE GÉNÉRAL.

Toi, Léon, préviens les officiers de l'état-major, et qu'on se réunisse ici.

Il entre à droite, premier plan. Léon sort par le fond à droite.

SCÈNE IV.

MOHAMED, *puis* HASSAN.

MOHAMED.

Quelle est cette récompense dont parle le général?

HASSAN, *entrant du fond, à gauche.*

Mohamed!

MOHAMED, *l'apercevant.*

Hassan ici! Qui t'amène? est-ce la trahison?

HASSAN.

Oui, Mohamed, il y a eu trahison... mais la trahison n'est pas venue de moi... le traître, c'est un Français!...

MOHAMED.

Arrête!...

HASSAN.

Déjà tu refuses de me croire! que sera-ce donc quand tu connaîtras le crime... crime affreux, dont j'aurais à peine soupçonné qu'un Français fût capable, moi dont tu connais la haine pour tout ce qui porte le nom de Français!...

MOHAMED.

Explique-toi.

HASSAN.

C'est ici, Mohamed, qu'il faut appeler à toi tout ton courage, car je vais te frapper dans ce que tu as de plus cher au monde... car la victime, c'est Zara!...

MOHAMED.

Ma sœur!...

HASSAN.

La nuit dernière, pendant ton absence, avant mon retour, un infâme s'est introduit sous la tente de Zara, et profitant de son sommeil...

MOHAMED.

Il l'a tuée?

HASSAN.

Il l'a déshonorée!

MOHAMED.

Puissances du ciel! que dis-tu là?... déshonorée!... ma sœur!... déshonorée par un Français!... Oh! non, non... je ne te crois pas... une telle infamie! c'est impossible!... Hassan, tu es l'implacable ennemi des Français... tu mens. N'est-ce pas que tu as menti pour me faire partager ta haine?

HASSAN.

Et Zara mentait donc aussi quand, ce matin, le soleil déjà levé, j'entrai dans sa tente suivi de quelques-unes de ses compagnes, pour prendre congé d'elle, et qu'à nos yeux épouvantés elle apparut, hélas! étendue froide et sans mouvement!

MOHAMED.

O malheur!

HASSAN.

Elle mentait encore lorsque, par nos soins empressés, rappelée enfin à la vie, elle racontait avec désespoir et sa honte et l'exécrable attentat dont elle avait été victime?... elle va mentir encore, n'est-ce pas? lorsqu'elle-même va te confirmer par ses larmes qu'Hassan a dit vrai... car elle a voulu me suivre pour te demander, Mohamed, si elle peut vivre encore, ou si elle n'a plus qu'à mourir, parce que son frère refuse de la venger d'un Français!...

MOHAMED.

La venger! Oh! oui, oui, je la vengerai!... ma vie s'il le faut pour punir l'infâme!... Et elle t'a suivi, dis-tu?... mais où est-elle?...

SCÈNE V.

LES MÊMES, ZARA.

Pendant la fin de cette scène, Zara a reparu au fond, voilée, chancelante; elle est venue en tremblant à la droite de Mohamed et dit d'une voix faible en tombant à genoux.

ZARA.

A tes pieds, mon frère!...

MOHAMED, *la relevant.*

Oh! dans mes bras!... sur mon cœur!... (*Il la serre contre son sein, où elle se cache la figure en pleurant.*) Et c'est un Français!... Oh! le nom, le nom du misérable, que je venge ma sœur... ma Zara hier encore si pure... et maintenant flétrie!... Son nom, Zara... Mais tu ne le sais pas, pauvre victime!... Son visage du moins l'a-t-elle vu? le reconnaîtrait-elle?

HASSAN.

Si elle avait vu cet homme, elle n'aurait pas eu besoin de venir demander aide et vengeance à son frère, elle me l'aurait montré seulement, et alors... Mais dans les ténèbres de la nuit, elle n'a pu que reconnaître l'uniforme d'un Français.

MOHAMED.

Et pas d'autre indice?

HASSAN.

Un seul.

MOHAMED.

Lequel? (*Zara lui présente le bracelet de Léon.*) Un bracelet... et une figure de femme!... Quels sont ces traits? il me semble... O mes souvenirs! ne m'abandonnez pas!... Ah! le lâche fait métier de déshonorer les femmes!... Ah! tu viendras jouer avec la vertu de nos épouses ou de nos filles, et tu oublieras près d'elles le portrait de tes maîtresses! Mais où ai-je vu cette figure? Oh! je trouverai cet homme!... Ma Zara, tu ne dois pas rester dans cette salle, où d'un moment à l'autre les Français peuvent paraître...

HASSAN.

Ici près, dans une chambre écartée, quelques-unes de ses compagnes l'attendent.

MOHAMED.

Va les rejoindre, ma sœur; tu attendras près d'elles le retour de ton frère; ton frère veille pour ta vengeance.

Il la serre de nouveau contre son cœur; puis Hassan et lui la conduisent au fond à gauche. Pendant ce temps, Manniveau entre du fond à droite, sans les voir d'abord.

SCÈNE VI.

MANNIVEAU, MOHAMED, HASSAN.

MANNIVEAU.

Cette fête est vraiment magnifique, mirifique, mythologique... On déploie sur cette rive africaine un luxe asiatique. Somme toute, je préfère les émotions du bal à celles de la chasse.

MOHAMED, *qui est redescendu en scène avec Hassan.*

Plus je considère ce portrait...

Tous deux sont occupés à le regarder.

MANNIVEAU.

Ici du moins, absence de léopards et d'Arabes spéculateurs... (*En se retournant il aperçoit Mohamed et Hassan.*) Hein! c'est-à-dire, si... si... l'Arabe s'y trouve. Que diable regardent-ils avec tant d'attention? un bracelet... Je ne me trompe pas... celui du lieutenant... (*Haut, en s'approchant.*) Arabes hospitaliers, de qui tenez-vous ce bracelet? j'ai besoin de le savoir.

HASSAN.

Que t'importe?

MANNIVEAU.

Qu'est-ce que c'est, que t'importe? Arabe hospitalier, je vous prie de ne pas me tutoyer; il me semble que nous n'avons pas gardé les chameaux ensemble. Je connais le propriétaire de ce bijou.

MOHAMED, *vivement.*

Toi!

MANNIVEAU.

Eh bien! lui aussi!

MOHAMED.

Son nom? dis-moi son nom.

MANNIVEAU.

A-t-il un ton, je vous le demande? on dirait qu'il me prend pour son dromadaire.

MOHAMED, *lui saisissant le bras.*

Parleras-tu?

MANNIVEAU.

Un moment, un moment donc. Arabe hospitalier, vous êtes d'une vivacité... Puisque vous y mettez des formes... je vais vous le dire. Ce bracelet appartient au lieutenant Léon Dervigny.

MOHAMED.

Au fils du général!

MANNIVEAU.

Et ce portrait est celui...

MOHAMED, *se rappelant.*

De sa sœur, je me souviens!

MANNIVEAU.

Vous le reconnaissez? Au fait, il est frappant. C'est égal, avouez que si je ne vous avais pas dit... Vous voyez que vous avez bien fait d'y mettre des formes.

MOHAMED, *s'efforçant d'être calme.*

Je vous remercie, monsieur, de m'avoir appris...

MANNIVEAU.

Allons donc... vous plaisantez. Entre gens qui savent vivre... Si vous le désirez, je me chargerai de rendre ce bracelet au lieutenant.

MOHAMED.

Je le lui rendrai moi-même.

MANNIVEAU.

C'est encore mieux.

MOHAMED.

Je désire même être le premier à lui en parler.

MANNIVEAU.

Je vous comprends, seigneur Arabe; ma bouche sera muette. Ces messieurs n'ont pas besoin d'autres renseignemens?... Arabes hospitaliers, j'ai bien l'honneur... (*A part.*) Ils sont fort aimables en société... Mais c'est égal, j'aime encore mieux m'en aller.

Il sort par le fond à droite.

SCÈNE VII.

MOHAMED, HASSAN.

MOHAMED, *éclatant.*

Le fils du général! il est ici, à cette fête... tout-à-l'heure il était près de moi... je lui ai parlé... et c'est lui. Oh! je cours le chercher! et arrivé en face de lui, devant son père, au milieu des siens, en présence de tous, d'une main je lui montre ce bracelet, de l'autre je lui plonge mon poignard dans le cœur!...

HASSAN.

Que dis-tu? exposer ta vie!

MOHAMED, *furieux.*

Tuer l'infâme!

HASSAN.

Et mourir avec lui?... Oh! non, Mohamed, ce n'est pas là ce que tu veux, ce que tu dois faire. Écoute. Maintenant que nous connaissons le coupable, il faut épier ses démarches, le surprendre seul, à l'écart, isolé des siens.

MOHAMED, *avec horreur.*

Qu'oses-tu proposer? et moi-même qu'ai-je dit? le frapper de mon poignard! l'assassiner!... Oh! non, non; Mohamed n'est pas un assassin.

HASSAN.

Ne veux-tu pas vengeance?

MOHAMED.

Je veux justice!

HASSAN.

Et qui te la rendra, si tu n'oses te la faire toi-même?

MOHAMED.

Les Français... dont c'est le premier, le plus sacré des devoirs... eux que j'ai acceptés pour mes amis, pour mes alliés...

HASSAN.

Quoi! à dater de ce jour les Français ne sont pas tous tes ennemis?

MOHAMED.

Frère, il y a quelques instans, dans le premier emportement de sa fureur, Mohamed aurait pu se venger aveuglément par tous les moyens possibles; mais en ce moment la voix de la raison se fait entendre; elle me crie que je ne dois pas punir un

crime par un autre crime; que la lâcheté d'un seul homme ne suffit pas pour faire des Français un peuple de lâches; que le devoir de Mohamed le juste est de croire à la loyauté de ses alliés, et de leur demander justice.

HASSAN.

Tu vas demander justice aux Français!...

MOHAMED.

Au général Dervigny lui-même.

HASSAN.

Mais tu n'y penses pas, frère! croire que le crime sera puni par le père du criminel! espérer que le général ira dire à la face de ses soldats : « Mon fils est un infâme, qu'il meure de la mort des infâmes!... » Mais tu es insensé, Mohamed, d'attendre de lui un pareil acte de justice et de courage! Non, frère, non, ta dénonciation, on feindra de ne pas y croire; tes preuves, on les repoussera; on rira de toi comme d'un fou, ou l'on te chassera comme un calomniateur!...

MOHAMED.

Eh bien alors! il sera temps d'en appeler à mon poignard!

HASSAN.

Oui, si alors tu n'as pas donné au coupable le temps de fuir, s'il n'a pas profité de tes délais pour mettre la mer entre lui et ta vengeance!

MOHAMED, *réfléchissant.*

Oh! si tu disais vrai!... Ami, la prudence vient de parler par ta bouche. Oui, tes craintes sont légitimes; oui, je veux être loyal, mais non pas dupe de ma loyauté.

HASSAN.

Eh bien?

MOHAMED, *de même.*

Eh bien! j'imagine un moyen... Oui, je forcerai le général à condamner lui-même son coupable fils.

HASSAN.

Que feras-tu?

MOHAMED.

Frère, tu sauras tout... mais en ce moment le temps nous presse... Pars, et souviens-toi seulement de mes dernières instructions. Avant une heure, sois au bas de la terrasse du sud, avec un cheval frais et vigoureux.

HASSAN.

Est-ce tout?

MOHAMED.

Apporte en outre une échelle de soie; le reste me regarde; j'ai mes armes!...

HASSAN.

Compte sur moi, frère; j'y serai!...

Il sort par le fond à gauche.

SCÈNE VIII.

MOHAMED, *seul.*

Oui, mon projet doit réussir... oui, j'obtiendrai le châtiment du coupable, et tu seras vengée, ma sœur!... Lui aussi, l'infâme, a une sœur jeune et belle, une sœur l'orgueil et la joie de son vieux père, comme Zara était mon bonheur et ma gloire, à moi qui suis et son frère et son père, et tout ce qu'elle a de famille au monde!... Comme toi, Léon, je m'envelopperai des ombres de la nuit; comme toi je serai traître et perfide. (*Indiquant la porte du premier plan, à gauche.*) C'est ici l'appartement d'Elvire; les fenêtres de la chambre à coucher donnent sur la terrasse du sud, a-t-elle dit. C'est bien! à l'heure indiquée Hassan se trouvera à son poste, et nous verrons alors si la vengeance m'échappe!... (*Musique militaire annonçant l'arrivée de l'état-major.*) On vient; c'est le général entouré de ses officiers; Léon est près de lui. (*Portant la main à son poignard.*) O fureur! à sa vue tout mon corps a frémi, mon sang bouillonne, mon cœur se gonfle et bat comme s'il allait briser ma poitrine. Divin prophète, une heure, une heure encore de calme! mets dans mes yeux des regards d'amitié, sur mes lèvres des paroles de paix. Oh! fais que je puisse regarder le lâche sans laisser voir ma rage, que je puisse l'approcher sans le tuer.

SCÈNE IX.

VICTOR, LÉON, LE GÉNÉRAL, JULES, *entrant du fond à gauche*, ELVIRE, *entrant de la gauche*, MOHAMED, LES OFFICIERS.

LE GÉNÉRAL.

Messieurs, j'ai voulu accomplir, en présence de vous tous, un acte d'éclatante justice. Approchez, brave Mohamed. Au nom de sa majesté le roi des Français, je nomme le cheick Mohamed chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

ELVIRE.

Mon père, veuillez permettre que j'attache moi-même l'étoile des braves sur la poitrine de mon nouvel ami.

LE GÉNÉRAL.

Je te le permets, mon enfant.

Elvire place la croix sur la poitrine de Mohamd.

MOHAMED.

Je jure de conserver cette croix toujours pure et sans tache; malheur à qui l'avilirait en jetant sur mon nom le déshonneur et la honte!

LE GÉNÉRAL.

Embrassez-moi, Mohamed. (*Tous deux s'embrassent.*) Cette accolade fraternelle, je vous l'ai donnée au nom de toute l'armée!

MOHAMED, *à part.*

Et l'un d'eux a déshonoré ma sœur!

LÉON.

Cheick Mohamed, vous avez sauvé les jours de mon père; déjà vous possédez la reconnaissance et l'estime du lieutenant Léon Dervigny ; il vous offre aujourd'hui son amitié, la refuserez-vous?

Il lui tend la main.

MOHAMED, *à part.*

Lui, mon ami! grands dieux!...

LÉON.

Votre main, Mohamed.

Il la lui tend.

MOHAMED, *à part, et mettant la main dans la sienne.*

Oh! sa main dans la mienne! Partons, je le tuerais!... (*Haut.*) Maintenant, général, recevez mes adieux.

LE GÉNÉRAL.

Vous nous quittez déjà?

MOHAMED.

La prochaine expédition que vous nous avez annoncée, général, va nécessiter des préparatifs qui réclament ma présence dans mon camp.

LE GÉNÉRAL.

Je ne vous retiens pas; au jour du combat nous nous reverrons.

LÉON.

Et ce sera bientôt?

MOHAMED.

Oui, à bientôt.

ELVIRE.

Quant à moi, qui ne peux pas donner de rendez-vous sur les champs de bataille, c'est peut-être pour long-temps que je dis adieu à mon bon ami Mohamed.

MOHAMED.

Peut-être...

ELVIRE.

Quoi qu'il arrive, j'aurai quitté le bal en même temps que mon chevalier, car je vous demande, mon père, la permission d'aller me reposer.

LE GÉNÉRAL.

Va, ma fille; une plus longue veille pourrait altérer ta santé... la santé avant le plaisir.

Il la baise sur le front, Léon la conduit à gauche.

MOHAMED, *à part.*

Merci, lieutenant Léon; tu me livres ta sœur... Hassan ne peut tarder... partons...

Le Général revient à Mohamed, qu'il accompagne jusqu'à la sortie du fond à gauche, puis il redescend aux invités.

LE GÉNÉRAL.

Mesdames et messieurs, que la fête ne soit pas interrompue... Les danses se prolongeront jusqu'au jour... (*A ses Officiers.*) Profitez, jeunes gens, de vos dernières heures de plaisir... avant quinze jours nous entrerons en campagne. (*A un Officier supérieur.*) Colonel, si vous voulez m'accompagner dans mon cabinet, nous avons à causer, et d'ailleurs nous dansons peu.

Il sort par la droite avec le Colonel. Les autres Officiers offrent la main aux dames et sortent par le fond à droite. Victor, Jules et Léon vont s'éloigner du même côté, quand Manniveau rentre du fond, à gauche.

SCÈNE X.

VICTOR, LÉON, JULES *et* MANNIVEAU.

MANNIVEAU.

Eh bien! monsieur Léon... il vous l'a remis, n'est-ce pas?

LÉON.

De qui parlez-vous?

MANNIVEAU.

De l'Arabe Mohamed, avec qui je viens de me trouver nez à nez au moment où il sortait... Il ne sera pas parti, je pense, sans vous rendre votre bracelet?

LÉON.

Mon bracelet... vous l'avez vu?

MANNIVEAU.

Entre les mains de monsieur Mohamed... Il m'avait promis de vous le rendre... et il n'a pas tenu sa promesse? c'est peu délicat.

LÉON.

Il l'aura oublié sans doute... son départ précipité... Mais par quel hasard mon bracelet se trouve-t-il entre ses mains?

MANNIVEAU.

Là-dessus je n'en sais pas plus que vous.

VICTOR.

Léon l'aura égaré la nuit dernière dans le camp des Bénassours.

MANNIVEAU.

C'est juste... nous ne savions plus guère ni les uns ni les autres ce que nous faisions...

LÉON.

Oh! assez, messieurs... ne parlons plus de cela, je vous prie...

VICTOR.

Pourquoi donc? une nuit de plaisir!

LÉON.

Une nuit de honte.

VICTOR.

Bah! bah! folie de jeune homme.

LÉON, *vivement.*

Victor, si tu parlais sérieusement, je ne voudrais plus t'appeler mon ami.

On entend la musique d'un galop.

MANNIVEAU.

Le galop!

VICTOR.

Mon cher Léon, tu prêches admirablement; mais ton père m'a fait l'honneur de m'inviter à un bal, non pas à un sermon...

MANNIVEAU.

Allons, Victor, le galop!

Tous sortent par le fond à droite, excepté Léon.

SCÈNE XI.

LÉON, *seul; puis* ZARA.

LÉON.

Victor à raison... c'est dans le camp des Bénassours... nuit affreuse! fatal égarement, qui m'a fait criminel envers une autre... quand mon cœur était plein de ton souvenir, ô ma bien-aimée... mais je connais mon devoir... je veux m'informer...

ZARA.

Mon frère ne paraît pas...

LÉON, *apercevant Zara.*

Que vois-je! Zara!...

ZARA, *voyant Léon.*

Ciel!...

LÉON.

C'est elle!... elle ici! (*A Zara, qui fait un mouvement pour se voiler et sortir.*) Oh! ne me fuyez pas... ne me cachez pas ces traits chéris, que depuis un mois je n'ai pu entrevoir... laissez-moi me convaincre d'abord que mes yeux ne m'abusent pas... et puis dites-moi ce que vous êtes devenue depuis notre départ d'Alger... Oh! mais je vous revois, je ne puis résister au besoin de vous dire enfin combien je vous aime... combien je serais heureux d'entendre un mot, un seul mot de votre bouche... surtout si ce mot pouvait ne pas être une parole d'indifférence et de glace!

ZARA, *à part.*

La seule pensée qu'il est là, qu'il peut me regarder en face, cette pensée me fait trembler et mourir de honte!

LÉON.

Vous détournez les yeux, vous refusez de me répondre?... ai-je donc mérité votre mépris, votre colère?...

ZARA, *vivement.*

Non, monsieur, non... Zara n'a contre vous ni colère ni mépris.

LÉON.

Oh! merci... vous m'avez rendu un peu d'espérance... Et qui vous a conduite ici? est-ce le hasard? ou bien cette ville est-elle votre séjour ordinaire?

ZARA.

Je viens en cette ville pour la première fois...

LÉON.

Le désir de voir la fête, sans doute?

ZARA, *tristement.*

Oh! non... je ne suis venue chercher ici ni le plaisir ni les fêtes!...

LÉON.

Fuir les plaisirs, à votre âge, Zara! éviter les fêtes, que votre présence embellirait!... Auriez-vous quelque sujet de larmes? Si je l'osais, Zara, je vous supplierais de m'accepter pour confident... une chose m'en rend digne peut-être, c'est cet amour si pur et si vrai que vous m'avez inspiré...

ZARA.

Vous m'aimez?

LÉON.

Et maintenant refuserez-vous encore de me dire vos peines, à moi qui ne voudrais pas, sans votre aveu, usurper près de vous le titre d'amant, mais qui ne rêve au monde qu'un bonheur, celui de vous appeler du nom d'épouse.

ZARA, *à part, avec larmes.*

Son épouse!...

LÉON.

Vous ne répondez pas, Zara... vous l'avez entendu; avec son amour, Léon Dervigny vous offre aussi son nom...

ZARA, *vivement.*

Oh! jamais!... jamais! c'est impossible!...

LÉON.

Impossible, dites-vous? mais quel motif?

ZARA.

De grâce, ne m'interrogez pas... mais s'il vous reste encore pour la pauvre Zara, je ne dis pas un peu d'amour, mais seulement un peu de pitié... oh! pardonnez-lui de vous avoir laissé croire qu'elle pourrait vous aimer; puisqu'elle vous avait permis de lui dire un jour : Je vous aime! dites-vous aujourd'hui qu'il n'y a plus au monde de Zara... dites-vous qu'il faut l'oublier... pour jamais!...

LÉON.

Vous oublier!... vous qui dès l'instant où je vous ai vue êtes devenue la pensée de mes jours, le rêve de mes nuits, l'idole de mon âme!...

ZARA, *émue.*

Oh! assez... assez... ne m'ôtez pas le courage dont j'ai besoin pour vous repousser... pour vous fuir!...

LÉON.

Qu'entends-je! pour me fuir, dites-vous, vous avez besoin de courage? Oh! je ne vous suis donc pas indifférent? vous ne me haïssez donc pas, Zara?

ZARA, *très-troublée.*

Laissez-moi... au nom du ciel, Léon, laissez-moi m'éloigner!

LÉON, *la retenant.*

Oh! un mot, un seul mot, Zara, et je ne vous retiens plus, et vous êtes libre! Oh! mais dis-moi... dis-moi que tu m'aimes!

ZARA, *avec élan.*

Eh bien... (*s'arrêtant et éclatant en sanglots.*) Oh! mais non... non... je ne le puis... je ne le dois pas! Non, je ne veux pas te flétrir de mon amour... car l'amour de Zara maintenant, c'est l'opprobre!

LÉON.

Que dis-tu?

ZARA.

Je dis que je suis ici pour avoir justice du plus horrible attentat! Je dis qu'un homme de votre nation, un lâche est venu, pendant que tout dormait, dans le camp des Bénassours...

LÉON, *épouvanté.*

Des Bénassours !

ZARA.

Il s'est glissé, l'infâme ! sous la tente d'une pauvre jeune fille...

LÉON.

Et cette jeune fille ?

ZARA.

C'était Zara !

LÉON, *avec horreur et désespoir.*

O mon Dieu ! mon Dieu ! (*Zara tombe sur un fauteuil épuisée et cachant son visage dans ses deux mains. Des cris de femme se font entendre à gauche.*) Quels sont ces cris ? c'est la voix d'Elvire ! (*Il a couru à la porte à gauche.*) Fermée ! cette porte est fermée ! (*Appelant.*) Du secours ! (*Il ébranle la porte.*) O mon Dieu ! du monde ! (*A des soldats qui sont entrés.*) Brisez... brisez cette porte ! (*La porte est enfoncée.*) Qu'on appelle mon père !

Il entre dans la chambre l'épée à la main ; les Soldats et quelques Officiers l'y suivent.

SCÈNE XII.

ZARA, *seule.*

Quel nouveau malheur ? un cliquetis d'armes ! (*Elle jette les yeux sur la porte qui est restée ouverte.*) Que vois-je ! Mohamed... mon frère ! son cimeterre à la main, il tient tête à tous... Il s'est placé devant la fenêtre ! quel mystère ! (*Avec un cri.*) Ah ! l'on dirige contre lui des armes à feu... Grâce !... Ah ! merci, mon Dieu, merci ! De lui-même il dépose ses armes ; on s'assure de lui, mais du moins on respecte sa vie. Je pourrai l'embrasser encore !

SCÈNE XIII.

LE GÉNÉRAL, UN OFFICIER, ZARA.

LE GÉNÉRAL.

Qu'ai-je appris ? ma fille, mon Elvire est en danger !

UN OFFICIER, *sortant de la chambre d'Elvire.*

Général, au moment où nous avons enfoncé cette porte, votre fille avait déjà disparu ; un Arabe était là, il n'a pas même essayé de fuir... seulement il nous barrait le passage et nous a pendant quelques minutes interdit l'approche de la fenêtre.

LE GÉNÉRAL.

Est-on maître de cet homme ?

L'OFFICIER.

Le lieutenant Léon l'amène devant vous.

LE GÉNÉRAL.

Je vais l'interroger. Vous, commandant, à cheval ; qu'un escadron de chasseur soit prêt à battre la campagne.

L'Officier sort par le fond. Léon et les Soldats entrent de la gauche amenant Mohamed.

SCÈNE XIV.

LE GÉNÉRAL, MOHAMED, LÉON, ZARA, SOLDATS, OFFICIERS, INVITÉS.

LE GÉNÉRAL.

Mais ce misérable, quel est-il ?

MOHAMED, *paraissant.*

C'est moi !

LE GÉNÉRAL.

Mohamed !

ZARA.

Mon frère !

Elle court se jeter dans ses bras.

LE GÉNÉRAL.

Mohamed ! est-il possible ? Mais ma fille... qu'as-tu fait de ma fille ?

MOHAMED.

Vous ne la reverrez plus que déshonorée...

LE GÉNÉRAL.

Horreur ! mais sais-tu, misérable, qu'il n'y a pas de châtiment pour un tel forfait ? sais-tu que la mort elle-même...

MOHAMED.

C'est la mort, n'est-ce pas, que vos lois prononcent contre le lâche qui, par violence, déshonore et flétrit une jeune fille innocente et pure ?

TOUS LES FRANÇAIS.

Oui... la mort !

MOHAMED.

C'est bien ! que votre tribunal s'assemble, qu'il me juge, qu'il me condamne, car je suis coupable et je ne veux pas de grâce ; mais que le même jour il juge et condamne aussi un autre homme, lâche comme moi, criminel comme moi, et comme moi digne de mort.

LE GÉNÉRAL.

Un autre ?

MOHAMED.

Oui, lui aussi, a flétri par un crime une vierge pure et sans tache.

LE GÉNÉRAL.

Et cet homme ?

MOHAMED.

Ce lâche... c'est le lieutenant Léon Dervigny, votre fils !

TOUS.

Léon !

ZARA, *à part.*

Que dit-il !

MOHAMED.

La victime... la voilà... c'est ma sœur.

ZARA, *à part.*

O mon Dieu ! c'était lui !

Elle s'évanouit entre les bras de Mohamed.

ACTE TROISIEME.

Une salle d'attente près du tribunal. A droite, porte conduisant au tribunal ; porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

HASSAN, MALEK, *entrant tous deux par la porte de droite.*

HASSAN.

Viens, Malek, je ne peux supporter plus longtemps l'aspect de ce tribunal, composé de nos ennemis ; la vue de ces officiers français qui s'arrogent le droit de nous juger rallume tous les transports de ma haine ! et puisque le résultat de ce jugement est maintenant pour moi sans intérêt...

MALEK.

Quoi ! le sort de Mohamed...

HASSAN.

Mohamed ne court plus aucun danger.

MALEK.

Il serait possible !

HASSAN.

Cette jeune fille qu'on vient d'introduire il n'y a qu'un instant, c'est la fille du général.

MALEK.

La victime du cheick des Bénassours; elle vient accuser Mohamed.

HASSAN.

Elle vient le sauver.

MALEK.

Que dis-tu ?

HASSAN.

Cette femme était ma prisonnière, car je me suis prêté au stratagème de Mohamed tant que j'ai cru que dans ce stratagème il devait trouver et un moyen assuré de vengeance et une occasion de rompre avec nos oppresseurs ; mais dès que j'ai découvert que Mohamed, dupe de son respect aveugle pour ce qu'il appelle la justice, voulait s'offrir à la justice comme première victime, j'ai cru que mon premier devoir était de sauver Mohamed ; j'ai fait rendre en secret la liberté à Elvire, et dans ce moment elle déclare au tribunal présidé par son père que, pendant les deux jours qui viennent de s'écouler, elle n'a reçu de Mohamed et des Arabes aucun outrage.

MALEK.

Ainsi Mohamed sera sauvé; mais l'outrage fait à sa sœur sera-t-il puni ? Ne veux-tu pas venger Zara ?

HASSAN.

Ce que je veux avant tout, c'est que Mohamed soit l'ennemi des Français.

MALEK.

Mais Zara dut être ta femme, mais tu l'aimais...

HASSAN.

Je hais encore plus nos oppresseurs que je n'aime cette femme ; que Zara ait été déshonorée, que son déshonneur reste sans réparation, je bénirai sa honte, si sa honte fait la perte de nos ennemis !

MALEK.

Que veux-tu dire ?

HASSAN.

Si Mohamed n'obtient pas des Français la réparation qu'il leur demande, Mohamed devient l'ennemi juré des Français... lui dont la voix est si puissante sur toutes les tribus de la plaine ! Comprends-tu maintenant, frère ? En ce moment le tribunal absout le prétendu ravisseur d'Elvire ; l'acquittement du cheik des Bénassours sera suivi de l'acquittement de Léon Dervigny, et alors Mohamed est à nous ! (*Rumeur à droite.*) On vient... c'est lui !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, ZARA, MOHAMED, HOMMES *et* FEMMES ARABES.

Mohamed sort du tribunal au milieu de ceux de sa nation qui l'entourent avec joie ; lui seul est triste et morne.

LES ARABES.

Gloire au prophète !..... Mohamed nous est rendu !...

ZARA.

Mon frère est sauvé ! ô bonheur ! bonheur !

TOUS.

Gloire au prophète !

MOHAMED.

Assez, Zara... assez, vous tous... c'est malheur qu'il faut dire ! malheur sur le pauvre frère qui n'a pas pu venger sa sœur ! Oh ! non je ne dois pas me réjouir, je ne dois pas remercier le prophète et m'écrier avec vous tous : Gloire à lui ! je ne dois pas le bénir, lui qui me condamne à vivre, pour traîner jusqu'à la tombe un nom souillé d'opprobe !...

ZARA, *suppliante.*

Mon frère !...

MOHAMED.

Que me demandes-tu maintenant ?... n'as-tu pas vu que je suis impuissant à te défendre, à te venger ?... car maintenant qu'ils m'ont absous, ils vont l'absoudre aussi, l'infâme !... Oh ! cette jeune fille !... pourquoi cette jeune fille est-elle venue arrêter la sentence de mort qui allait tomber sur moi ?

HASSAN, *s'approchant.*

Mohamed.

MOHAMED.

Hassan!... toi ici!... pourquoi ici?... tu m'avais promis de veiller sur cette femme... de la retenir... et cette femme est libre!...

HASSAN.

Frère, j'ai été trompé; l'or des Français a su trouver des traîtres parmi nous.

MOHAMED.

Et la vengeance m'échappe!... car tout-à-l'heure les juges vont se réunir de nouveau, ils prononceront sur le sort du misérable... Crois-tu, Hassan, qu'ils le condamnent? crois-tu qu'un père puisse envoyer son fils à la mort?

ZARA, *à part.*

Grands dieux!...

HASSAN.

Si ce fils est coupable.

MOHAMED.

N'importe!... ils trouveront une excuse à son crime... Toi-même, Hassan, tu me le disais hier, le général Dervigny n'ira pas dire à la face de toute l'armée : Mon fils est un infâme!...

HASSAN.

Et pourtant la justice lui ferait une loi de parler ainsi... car son fils a déshonoré ta sœur!

MOHAMED.

Oh! si le père pardonnait, le père aussi serait infâme!... si Léon n'était pas condamné, c'est qu'il aurait été jugé par un tribunal de lâches et de parjures! c'est qu'il n'y aurait sur terre rien de sacré pour ces hommes d'Europe!... c'est que pour eux la vertu ne serait qu'un mot, la justice un mensonge! c'est qu'entre eux et moi ils ne voudraient plus désormais ni paroles d'amitié, ni traité d'alliance, mais seulement une haine à mort, et la lame de mon cimeterre.

HASSAN, *à part.*

Il est à nous!... (*Roulement de tambours. Haut.*) Les juges se réunissent; adieu, Mohamed... Dans une heure on aura prononcé sur le sort du lieutenant Léon; dans une heure je viendrai savoir si Mohamed est encore l'ami des Français, ou s'il est homme enfin et s'il veut se venger.

MOHAMED.

Dans une heure.

ZARA, *à part.*

Oh! que le ciel me regarde en pitié!

MOHAMED, *aux autres.*

Laissez-moi tous... j'ai besoin d'être seul, car dans quelques instans je vais reparaître à leur tribunal, non plus comme accusé, mais comme accusateur...

HASSAN.

Dans une heure, Mohamed, dans une heure.

Tous sortent par le fond, excepté Mohamed et Zara, qui est restée assise et abattue.

SCÈNE III.

ZARA, MOHAMED.

MOHAMED, *s'approchant de Zara.*

Pourquoi cet abattement, Zara?... pourquoi ces pleurs?... est-ce le moment d'être faible et sans courage?...

ZARA.

Hélas!

MOHAMED.

C'est l'instant, au contraire, de relever la tête, de porter haut ce front qu'un lâche a voulu flétrir et tacher d'infamie, mais que doit purifier aujourd'hui la mort du lâche.

ZARA.

Sa mort!

MOHAMED.

Ma sœur, vous connaissez nos usages, les croyances de nos pères, la loi des tribus de la plaine : tant que l'outrage n'a pas reçu son châtiment, la flétrissure demeure ineffaçable; objet de mépris pour les siens, d'opprobre pour sa famille, la victime, vous le savez, n'est réhabilitée aux yeux de tous que quand a coulé le sang du coupable.

ZARA.

Je le sais, mon frère.

MOHAMED.

Vous savez, Zara, que votre mort même ne pourrait laver cette souillure; que si vous mourriez sans avoir été vengée, Zara, ce n'est pas ma bénédiction, ce ne sont pas les regrets de vos frères que vous emporteriez dans la tombe, mais l'honneur de notre nom et le mépris de votre tribu tout entière!

ZARA.

Je le sais.

MOHAMED.

Eh bien! ma sœur, écoute-moi : les membres du conseil de guerre sont assemblés; le premier, je vais me présenter devant eux; je dénoncerai le crime, je nommerai le coupable... et puis tu paraîtras à ton tour, et tu leur diras, à ces juges : J'ai perdu, par le crime de Léon Dervigny, l'honneur, plus précieux que la vie; ce que je veux pour réparation du crime, c'est le sang de Léon Dervigny!

ZARA, *à part.*

Moi demander son sang! oh! jamais!

MOHAMED.

Des preuves, te diront les juges... avez-vous des preuves que le lieutenant est coupable? Tu leur présenteras ce bracelet accusateur, que je te rends aujourd'hui. (*Il le lui remet.*) Ce bracelet que lui-même il sera forcé de reconnaître et qui doit faire sa condamnation!

ZARA, *à part, en regardant le bracelet.*

Oh! cette femme! toujours cette femme!

UN SOUS-OFFICIER, *venant du tribunal.*

Cheick Mohamed, les juges sont prêts à vous entendre.

MOHAMED.

Je vous suis. (*A Zara.*) Espoir et courage, ma sœur. (*Montrant le tribunal.*) C'est ici que l'honneur te sera rendu!

Il entre au tribunal.

SCÈNE IV.

ZARA, *seule. Elle a les yeux fixés sur le portrait.*

A la vue de ce portrait, je retrouve toute ma fermeté. Elle est belle, cette femme... et cette femme, que mes yeux n'ont jamais vue, cette femme est ma rivale!... et son image ne le quittait pas, le perfide! Et lorsque autrefois ses regards brûlans me parlaient d'amour, il portait au bras le souvenir d'une autre! Ah! c'est lâche!... Oh! je serai forte! Mon frère l'a dit, cet homme-là doit mourir, et il mourra... je veux qu'il meure! Lui mourir... malheureuse! sais-je, hélas! ce que je veux? Pauvre créature faible! tu parles de vengeance, et tu voudrais pardonner! sur tes lèvres des paroles de haine et de fureur, dans le cœur la pitié... le pardon... et je devrais en mourir de honte, l'amour, toujours l'amour!

Elle tombe sur un siége à gauche, abîmée dans les pleurs.

SCÈNE V.

ZARA, MANNIVEAU.

MANNIVEAU, *entrant de la droite.*

Je ne puis en entendre davantage... Est-il atroce ce Mohamed! accable-t il, écrase-t-il le lieutenant!... et monsieur Léon se laisse accuser, et il ne prend seulement pas la peine de se défendre... pourtant il n'est pas coupable!

ZARA, *à part.*

Que dit cet homme?

MANNIVEAU.

Si je n'avais pris le parti de quitter la salle du conseil, je n'aurais pas pu garder plus long-temps le silence... Eussé-je dû m'accuser moi-même, j'aurais dit la vérité!

ZARA, *à part.*

La vérité!

MANNIVEAU.

Ah! sortons d'ici... c'est le parti le plus prudent... (*Il fait un pas, puis s'arrêtant.*) Mais c'est aussi le plus lâche... laisser condamner un innocent. Ah! Manniveau, si vous faisiez cela, vous auriez perdu mon estime... je ne vous reverrais de ma vie... non, non!... Je vais rentrer au tribunal et tout révéler devant les juges... Cependant parler en public, pérorer en présence d'une foule de moustaches de toutes les couleurs et de toutes les grandeurs... Voyons, préparons un peu d'avance mon discours, afin de l'improviser plus facilement... Je suis devant le tribunal; ces tabourets, ce sont les juges... ce pilier c'est, le président... Je commence...

Il tousse.

ZARA, *à part.*

Que vais-je entendre?

MANNIVEAU.

Monsieur le président, voici la vérité dans son plus simple appareil : à la suite d'une partie de chasse qui m'avait procuré d'immenses émotions, quelques amis et moi nous achevions de dîner sur l'herbe pétrifiée du sol africain... Tout-à-coup, le lieutenant paraît; il tombait de fatigue, de faim et de soif; il se repose, il mange, il boit, mais par malheur un jeûne de vingt-quatre heures et un soleil de trente-six degrés avaient affaibli considérablement son cerveau, de sorte qu'au troisième verre de liquide, brouillard... la raison avait pris la fuite devant les fumées du champagne.

ZARA, *à part.*

Il serait possible!

MANNIVEAU.

Bref, monsieur le président, votre fils est entré sous la tente de la jeune Arabe, c'est vrai; mais il n'avait pas d'autre intention que celle de se reposer dans les bras de Morphée : la preuve, c'est qu'il est éperdument amoureux d'une autre femme...

ZARA, *regardant le portrait.*

Il est donc vrai?

MANNIVEAU.

Une femme dont il a fait le portrait de mémoire... Jugez s'il l'aime!

ZARA, *de même.*

La voilà!

MANNIVEAU.

Ce portrait, il m'a avoué depuis où il le cachait: vous avez remarqué au bras du lieutenant un bracelet sur lequel est peint le portrait de mademoiselle sa sœur...

ZARA, *à part.*

Sa sœur!

MANNIVEAU.

Eh bien! en poussant seulement un petit ressort, le portrait de la sœur se lève, et l'on trouve dessous... quoi? l'image de la femme dont le lieutenant est fou!

ZARA, *qui a cherché et poussé le ressort.*

Que vois-je? mon portrait!

MANNIVEAU, *se retournant.*

Hein! je n'étais pas seul!

ZARA, *se levant ivre de joie.*

Il m'aime!... oh! ses sermens étaient sincères! Il m'aime!

ZARA, *voyant rentrer Mohamed.*

Mon frère!...

MANNIVEAU.

Que veut encore ce farouche léopard?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MOHAMED.

MOHAMED.

Va, ma sœur, c'est toi que le tribunal attend; ils viennent d'entendre ma voix accusatrice... J'ai demandé la mort du coupable... lui-même n'ose rien articuler pour sa défense; mais il n'ose pas non plus nier son crime... il se tait seulement...

ZARA, *à part.*

O mon Dieu!

MOHAMED.

Le général s'est levé et m'a dit : « Mohamed, le tribunal veut interroger la victime; si c'est le lieutenant Dervigny que votre sœur accuse, rien ne pourra soustraire le lieutenant au châtiment des infâmes!... Que votre sœur donne une preuve seulement, et justice va vous être rendue. » Tu m'entends, un mot de toi suffira pour t'obtenir réparation.... Ton devoir est facile ; auras-tu la force de l'accomplir?

ZARA.

Je l'aurai!

Elle entre rapidement au tribunal.

MANNIVEAU, *la suivant.*

Je serai là pour lui répondre.

SCÈNE VII.

MOHAMED, *seul.*

Oui, ces hommes étaient sincères dans leurs protestations... ils seront justes... ils ont entendu le cri de vengeance du frère, ils ne seront pas sourds aux larmes de la sœur! Oh! je suis impatient!... (*Regardant à droite.*) Cette porte est restée ouverte... j'entends d'ici la voix du général; il interroge ma sœur... lui désigne le lieutenant... et demande si elle le reconnaît pour l'auteur du crime... Zara d'un mot va prononcer l'arrêt du coupable!... (*Il écoute.*) Rien!... Elle hésite!... Divin prophète!... soutiens son courage!... Qu'ai-je entendu! « Non!... je ne le reconnais pas... » Oh! mes oreilles me trompent... ou ma sœur est frappée de folie!... Mais non, j'ai mal compris!... « Regardez-le bien, dit le général... Persistez-vous dans votre déclaration? — Oui, celui qu'on accuse est innocent! » Et c'est ma sœur qui trahit si lâchement la vérité!... Oh! la parjure! l'infâme! elle sauve cet homme!... Rage! fureur! (*Prenant son poignard.*) Oh! je la tuerai!... Mais quel motif?... oui... je veux savoir d'abord pourquoi ce mensonge!... c'est elle!...

SCÈNE VIII.

ZARA, MOHAMED, *puis* LE GÉNÉRAL, LES OFFICIERS MEMBRES DU CONSEIL, LÉON, MANNIVEAU, VICTOR, etc.

ZARA, *se jetant aux pieds de Mohamed.*

Mon frère!...

MOHAMED, *avec un geste de fureur.*

Infâme!

ZARA.

Grâce! grâce! mon frère, écoutez-moi!

MOHAMED.

Pas un mot... attendez là que je vous interroge.

Tout le monde entre.

MANNIVEAU, *à part.*

Mon discours a été inutile; mais c'est égal... Manniveau, je te rends mon estime.

LE GÉNÉRAL, *à Mohamed.*

Cheick des Bénassours, votre sœur vient de déclarer que le lieutenant Dervigny n'est pas coupable, et mon cœur de père a bondi de joie en proclamant son innocence... Mais, j'en fais le serment sur mon épée, si Léon Dervigny eût été reconnu criminel, Léon Dervigny eût été condamné!... Mohamed, vous avez douté de la justice française: à un attentat réel vous avez opposé un attentat imaginaire, afin d'avoir le droit de nous dire : Il y a deux coupables du même crime, il doit y avoir deux châtimens pareils... votre défiance, Mohamed, était injuste; nous avons absous l'Arabe dès qu'il nous a été prouvé que l'Arabe était innocent, et vous avez vu le Français sous le poids d'une accusation capitale jusqu'à ce que la victime soit venue elle-même déclarer le Français innocent.

MOHAMED.

Cela est vrai.

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes convaincu maintenant que les Français n'ont qu'une justice, que cette justice est égale pour tous?

MOHAMED.

Oui, général.

LE GÉNÉRAL.

Aujourd'hui, vous le savez, les préparatifs de notre expédition sont terminés; avant la fin du jour, notre avant-garde se met en marche; vous me ferez savoir aujourd'hui si les Français, toujours dignes de votre estime, peuvent compter toujours sur votre alliance.

MOHAMED.

Quoi qu'il arrive, général, ce dont vous ne pouvez douter, c'est que Mohamed sera toujours heureux et fier d'une parole d'amitié sortie de votre bouche, et que la sienne ne prononcera jamais votre nom qu'avec le respect dû aux braves et aux justes...

Le Général s'éloigne avec les Officiers. Léon s'approche de Mohamed, à qui il parle bas.

LÉON.

Mohamed, tout n'est pas fini entre nous.

MOHAMED, *de même.*

Oh! non, je l'espère.

LÉON, *de même.*

Dans un instant je serai près de vous.

MOHAMED, *de même.*

Je t'attends.

MANNIVEAU, *à part.*

Encore monsieur Léon dans les conversations à voix basse avec les Arabes! il lui arrivera malheur; je ne le perds pas de vue.

LE GÉNÉRAL.

Je vous laisse, Mohamed.

Tous sortent, excepté Mohamed et Zara.

SCÈNE IX.

MOHAMED, ZARA.

MOHAMED, *amenant Zara au milieu de la scène.*

Maintenant, répondez à votre juge.

ZARA.

J'attends qu'il me punisse.

MOHAMED.

Répondez; vous avez menti à la face du ciel et des hommes en disant que Léon Dervigny n'était pas criminel.

ZARA.

Oui, j'ai menti.

MOHAMED.

Quel motif aviez-vous de violer ainsi la loi du prophète?

ZARA.

Je voulais sauver le coupable.

MOHAMED.

Et tu oses l'avouer! tu voulais sauver l'infâme!

ZARA.

Je l'aimais!

MOHAMED.

Tu l'aimais?

ZARA.

Depuis six mois, depuis le jour où je le vis dans le pensionnat français à Alger.

MOHAMED.

A Alger! quoi! déjà le traître avait su pénétrer jusqu'à toi!

ZARA.

Non, mon frère, non, Léon n'employa pour ce rapprocher de moi ni ruse ni trahison! Jamais à Alger il ne m'adressa la parole... Hier seulement, dans ce palais, il a osé, pour la première fois, me parler de son amour.

MOHAMED.

Mais cette horrible nuit...

ZARA.

Un hasard cruel a tout fait... une affreuse fatalité... mais il m'aime...

MOHAMED.

Il t'aime!

ZARA.

Voyez, mon frère, voyez, près du portrait de sa sœur le mien aussi.

MOHAMED.

Mais il t'a déshonorée! Et toi, toi aussi, tu l'aimes!

ZARA.

Mon frère, pardonnez-moi!

MOHAMED, *avec désespoir.*

O mon Dieu! Mais qu'ai-je fait au ciel? quelle action de ma vie a pu me mériter un pareil châtiment?... Quand je parle de la venger, de nous venger tous deux, elle demande grâce pour l'infâme... elle l'aime! plutôt que de le voir mourir, elle veut garder son déshonneur, elle veut vivre dans sa honte!... O malheureux! malheureux!

Il pleure.

ZARA.

Mon frère, mon frère, ne pleurez pas ainsi!... vos larmes tombent sur mon cœur et le brûlent! Non, je ne veux pas qu'il meure, lui; mais je ne veux pas non plus vivre dans l'opprobre!... Mon frère, souvenez-vous que vous êtes mon juge; souvenez-vous que j'ai avoué mon crime, et que vous avez là, sous la main, votre poignard.

MOHAMED.

Que me demandes-tu?

ZARA, *tombant à genoux.*

La mort! oh! par pitié la mort! c'est le dernier bienfait que j'attends de vous.

MOHAMED.

Moi verser ton sang!

ZARA.

Il le faut, mon frère, il le faut; car cette existence que je n'ai plus le droit de conserver, c'est à vous, ô mon juge! c'est à vous, ô mon maître! qu'il appartient de me la reprendre!... Un mot de pardon de votre bouche, une parole de pitié sur la pauvre Zara, et puis un coup de votre poignard... et Zara va mourir en vous bénissant!

MOHAMED.

Mais tu es ma sœur, mais tu es celle que j'ai reçue tout enfant des bras de notre mère mourante, celle que Mohamed a promis d'aimer et de défendre... et tu veux mourir par la main de Mohamed!

ZARA.

Eh! que ferais-je de la vie? Chassée, proscrite, méprisée par tous, que devenir? où trouver un asile?

MOHAMED, *lui ouvrant les bras.*

Sur le cœur de ton frère!

ZARA, *s'y précipitant.*

Mohamed! mon frère bien aimé!

MOHAMED.

Ma Zara, ma sœur chérie... oh! j'oublie tout pour ne songer qu'à mon amour pour toi!... Le monde te repousse, dis-tu? eh bien! nous fuirons loin du monde; nous irons au désert; nous serons notre univers à tous deux!... là, nous serons heureux; j'oublierai notre malheur et ta

honte... et toi aussi, n'est-ce pas, tu perdras le souvenir de cet homme?

ZARA.

Le voici!

Léon entre du fond.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LÉON.

MOHAMED.

Encore toi!... Qui t'amène ici?

LÉON.

Je t'ai dit, Mohamed, que tout n'était pas fini entre nous.

MOHAMED.

Viens-tu pour me braver?

LÉON.

Je viens réparer ma faute.

MOHAMED.

Cesse de railler : ce que tu appelles ta faute, ce que moi, je nomme ton crime, n'est plus réparable, puisque le tribunal m'a refusé ta tête.

LÉON.

Et moi, je te l'apporte...

MOHAMED.

Que dis-tu?

LÉON.

La justice des hommes a pu m'absoudre, mais elle ne m'a pas fait innocent; oui, Mohamed, le coupable, c'est moi!... je n'ai pas osé l'avouer à mes juges, parce que j'ai reculé devant l'horrible idée de voir le nom de mon père flétri à la face de son armée; mais j'ose te l'avouer à toi, parce que je ne recule pas devant la pensée qu'il va falloir mourir.

MOHAMED.

Mourir!

LÉON.

Je me fais ton prisonnier; dispose de ma vie, elle est à toi.

ZARA, *à part.*

O mon Dieu!

MOHAMED.

Tu avoues donc qu'en te tuant je ne ferai que ce qui est juste?

LÉON.

Oui, si j'ai fait un mal que je ne peux réparer, il est juste que je meure.

MOHAMED.

Mais au crime que tu as commis, malheureux, quelle autre réparation possible que celle du sang?

LÉON.

Tu veux ma vie pour expiation du malheur de Zara... eh bien! si je devais consacrer au bonheur de Zara ma vie tout entière?

MOHAMED.

Je ne te comprends pas...

LÉON.

Si je te disais aujourd'hui ce que je n'ai pu te révéler encore: Mohamed, j'aime ta sœur de l'amour le plus tendre; un destin funeste m'a fait criminel envers la femme que je chéris, que je respecte le plus au monde!... l'honneur qu'elle a perdu, un seul homme peut le lui rendre, et cet homme, c'est moi!... Veux-tu, Mohamed, que ta sœur, aujourd'hui ma victime, soit demain mon épouse, le veux-tu?

ZARA, *à part.*

Qu'entends-je!

MOHAMED.

Vous, l'époux de Zara!... vous, un Français! le fils du général Dervigny!

LÉON.

Qu'importe ma naissance? qu'importe le rang de mon père? mon père, d'ailleurs consent à tout! Tout-à-l'heure, en sortant du conseil, j'ai dû lui tout avouer, mon malheur et mon amour : « Si tu n'étais qu'amoureux, a dit mon père, j'hésiterais peut-être; je me demanderais si ce mariage est raisonnable; mais tu es coupable, ce mariage est nécessaire : allez, mon fils, ce n'est pas mon consentement que je vous accorde, c'est un devoir sacré que je vous impose; ce n'est pas moi, c'est Mohamed qu'il faut prier; c'est à ses pieds qu'est votre place... » Et je suis venu vers vous, Mohamed, et je suis à vos pieds!

Il tombe à genoux devant lui.

MOHAMED, *qui l'a écouté, sans pouvoir dissimuler la joie qu'il éprouve.*

Votre père a dit cela, Léon? et vous venez, vous, pour obéir à votre père?

LÉON.

Heureux d'obéir à la volonté de mon père en réalisant le plus cher, le plus ardent de mes vœux! Chère Zara, vous qui n'avez pas voulu que je meure, une fois encore intercédez pour moi auprès de mon juge!... un mot, un seul mot de vous en ma faveur, ou bien je vais croire que si vous m'avez conservé la vie, c'était pour me faire regretter la mort; que si vous m'avez rendu un moment d'espoir, c'était pour mieux me désespérer!

MOHAMED, *à Zara, qui baisse les yeux sans répondre un mot à Léon.*

Eh bien! Zara, n'as-tu rien à me dire?

ZARA, *hésitant.*

Mon frère!

MOHAMED, *avec bienveillance.*

Je te comprends... Tu m'as dit d'avance, n'est-ce pas, plus que tu ne pourrais me dire en ce moment? (*A Léon.*) Tu l'aimes donc bien, jeune homme?

LÉON.

Plus que la vie!

MOHAMED.

Et tu promettrais de la rendre heureuse?

LÉON.

Je le jure à son frère?

MOHAMED.

A son frère, qui, tout-à-l'heure, a demandé ta tête au tribunal.

LÉON.

Mais à qui j'offre en ce moment la main d'un frère.

Il lui tend la main ; Hassan paraît au fond.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, HASSAN.

MOHAMED, *lui prenant la main.*

Léon Dervigny, Mohamed croit à ta loyauté; il accepte ton amitié de frère.

HASSAN, *à part.*

Qu'entends-je !

MOHAMED, *rendant à Léon le bracelet.*

Mohamed connaît tous les secrets de ce joyau ; Mohamed croit à ton amour pour sa sœur ; sois l'époux de Zara.

HASSAN, *à part.*

Ce mariage ne s'accomplira pas.

LÉON.

Chère Zara !

ZARA.

Oh ! je suis bien heureuse !

Elle abandonne sa main à Léon, qui la couvre de baisers. Mohamed les contemple avec bonheur; Hassan s'approche de lui.

HASSAN.

Mohamed, je viens chercher ta réponse; à dater de ce jour, es-tu l'ami ou l'ennemi des Français?

MOHAMED.

Aujourd'hui, comme par le passé, leur allié fidèle et dévoué; car aujourd'hui j'obtiens des Français justice et réparation.

HASSAN.

Puisqu'il en est ainsi, ta conduite dicte la mienne ; l'exemple de Mohamed le juste sera suivi par Hassan : et moi aussi j'embrasse la cause des Français, et moi aussi je deviens leur allié.

MOHAMED.

Il serait vrai !

HASSAN.

Et maintenant, je peux te rappeler la promesse que tu m'as faite au camp des Benassours : « Hassan, m'as-tu dit, tu ne peux être l'époux de Zara tant que tu seras l'ennemi des Français ; mais je te donne un an pour abjurer ta haine, et je te jure qu'avant un an écoulé, nul autre que toi ne pourra prétendre à la main de Zara. » Est-ce là ce que tu m'as dit?

MOHAMED.

Ce sont là mes paroles.

HASSAN.

Est-ce là le serment que tu m'as fait devant le prophète ?

MOHAMED.

Oui, c'est là mon serment.

HASSAN.

Eh bien ! j'ai abjuré ma haine; aujourd'hui je deviens l'ami des Français, aujourd'hui ta sœur m'appartient.

ZARA, *à part.*

Ciel !

LÉON, *à part.*

Que dit-il ?

MOHAMED.

Mais...

HASSAN.

Voudrais-tu manquer à ton serment?

MOHAMED.

Mais depuis le jour où j'ai fait ce serment, ma sœur a été déshonorée...

HASSAN.

Le déshonneur est pour l'infâme qui l'a flétrie.

LÉON.

Misérable !

Il fait un pas vers lui; Zara le retient.

HASSAN, *le regardant en face.*

Oui, pour l'infâme à qui je demanderai compte de son attentat ! Mais en ce moment tout ce que je veux savoir, c'est si Mohamed le juste n'est plus que Mohamed le parjure.

MOHAMED, *lui lance un regard terrible; puis il jette sur Zara un regard de douleur et de pitié, la prend par la main, la fait passer près d'Hassan, et dit avec effort.*

Elle est à toi !

Zara se laisse conduire comme une victime; Léon fait un geste désespéré.

HASSAN *triomphe et dit à part.*

Tout, plutôt que le bonheur d'un Français !

MOHAMED.

Mais il faut à l'instant même, Hassan, ton serment de ne jamais trahir la cause de tes nouveaux alliés.

HASSAN.

Je le jure!

MOHAMED.

Par le nom sacré du prophète ?

HASSAN.

Par le nom sacré du prophète.

MOHAMED, *avec expression.*

Songe à tenir ton serment, car si tu le violais jamais, Hassan, je te jure, moi, que tu ne mourrais que de ma main... et les sermens de Mohamed, tu sais qu'ils sont sacrés.

ZARA, *tout en larmes dans les bras de Mohamed.*

Mon frère !

LÉON, *qui est descendu près d'Hassan.*

Et moi aussi, Hassan, j'attends que tu accomplisses la promesse que tu m'as faite.

HASSAN.

Quelle promesse ?

LÉON.

De me demander compte de l'outrage fait à la fiancée d'Hassan, le lâche...

HASSAN.

Un lâche ! moi !

LÉON.

Tu m'as compris, car tu portes la main à ton cimeterre.

HASSAN.

C'est ton sang qu'il me faut !

LÉON.

Où veux-tu le prendre?

HASSAN.

A la grotte du derviche.

LÉON.

Avant deux heures j'y serai.

HASSAN, *à part.*

Malheur à toi!

ACTE QUATRIÈME.

Les environs de la grotte du derviche. Au premier plan, à gauche de l'acteur, un bouquet d'arbustes; au milieu, quelques fragmens de rochers pouvant servir de siéges; à droite, au premier plan, la naissance d'une colline; au fond, une montagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

HASSAN, *seul.*

Je suis au rendez-vous! fils du cheick des chrétiens, avant de partir pour te rendre ici, donne à ton père le baiser d'adieu, car tu ne le verras plus en ce monde. En vérité ces hommes d'Europe sont insensés! à celui qu'ils veulent frapper, ils disent : « Ce jour, à cette heure, sois dans ce lieu... j'y serai, moi, pour te donner la mort ou la recevoir. » Et il viennent pleins de confiance, l'épée dans le fourreau, sous la sauvegarde de l'honneur, comme ils disent. Sais-tu, Léon Dervigny, ce que c'est que l'honneur pour un Arabe? c'est de tuer son ennemi; et Hassan, fils d'Ali, t'attend, non pour risquer sa vie contre la tienne, mais pour te tuer!... On vient... ce sont mes fidèles.

SCÈNE II.

MALEK, HASSAN, DEUX KABYLES, *au fond.*

HASSAN.

Eh bien! Malek, mes ordres?

MALEK.

Ont été fidèlement exécutés.

HASSAN.

Mohamed?

MALEK.

Surpris et désarmé ainsi que tu l'avais prescrit, il est maintenant enfermé près d'ici, dans la grotte du derviche.

HASSAN.

C'est bien.

MALEK.

Le cheick des Benassours nous a opposé une résistance longue et terrible, et lorsque accablé par le nombre, son cimeterre brisé, il lui a fallu céder, sa voix appelait sur nos têtes la colère du ciel; il vouait le nom d'Hassan, fils d'Ali, à l'exécration des siens, qui tôt ou tard, disait-il, puniront ce qu'il appelle ta lâche trahison.

HASSAN.

Cette trahison, c'est lui qui l'a rendue nécessaire. Oui, lorsqu'il y a quelques heures je suis revenu vers Mohamed, lui demander s'il se faisait enfin l'ennemi des Français, je jure sur mon âme que si Mohamed eût répondu à ma haine par un cri de haine, s'il eût répété avec moi : « Mort à Léon Dervigny! mort à nos vainqueurs! » Mohamed eût trouvé en moi un ami dévoué, un frère pour lui... et te le dirai-je, ami... un époux pour sa sœur déshonorée!... Mais lui que je croyais fort pour punir le crime, je le trouve faible et lâche au point de pardonner au coupable! lui que j'espérais rappeler à la sainte cause de notre patrie, je le vois s'obstinant à rester l'ami de nos oppresseurs! et quand, pour rompre ce honteux hymen d'une Arabe avec un chrétien, je tente un effort suprême et désespéré, quand je m'abaisse jusqu'à réclamer mes droits à la main d'une fille séduite, jusqu'à mentir à moi-même, à mes sermens, à ma patrie, en jurant de devenir l'ami de ceux que je déteste... voilà que Mohamed me menace de son poignard, si je ne suis pas fidèle à ce serment exécrable prononcé par mes lèvres, mais renié par mon cœur!... Oh! alors j'ai dit : « Ma vengeance n'a plus rien à ménager!... ma vengeance frappera d'abord sur ce Léon que j'exècre, et parce qu'il est Français et parce qu'il fut mon rival, et puis sur cette femme sans pudeur qui nous a trahis tous, et enfin sur son frère assez lâche pour oublier son crime! »

MALEK.

Ta cause, Hassan, est la nôtre à tous; compte sur nous pour te seconder.

HASSAN.

L'heure s'écoule... où est Zara?

MALEK, *montrant la gauche.*

A deux pas de nous, dans la grotte.

HASSAN.

Qu'on l'amène. Son amant sera bientôt au rendez-vous; je veux qu'elle apprenne par moi le sort que je réserve à son Français. (*Les deux Kabyles sortent.*) Nos frères sont à leur poste?

MALEK, *indiquant la droite.*

Derrière ces rochers; leurs armes sont chargées.

HASSAN.

Va les rejoindre, et soyez prêts au premier signal.

MALEK.

Un mot de toi, et nous paraissons tous.

HASSAN.

Retire-toi; voici Zara!

Malek disparaît derrière la colline à droite; Zara entre de la gauche avec les deux Kabyles, qui sortent du même côté que Malek.

SCÈNE III.

HASSAN, ZARA.

ZARA.

Que me voulez-vous, Hassan? pourquoi cette violence contre moi, contre mon frère qui est aussi le vôtre? pourquoi suis-je ici seule et prisonnière?

HASSAN.

Vous êtes ici parce que ma volonté est que vous y soyez; vous y êtes prisonnière, et seule parce que c'est ainsi que le coupable doit paraître devant son juge.

ZARA.

Vous mon juge?

HASSAN.

Moi qui vous aimais; moi qui pour vous aurais tout sacrifié, mon sang, ma patrie, jusqu'à ma haine peut-être... et à qui vous avez préféré un Français... le lâche qui vous a déshonorée!...

ZARA, *vivement.*

Léon n'est pas un lâche!

HASSAN.

Silence, femme! écoutez jusqu'au bout ce que j'ai à vous dire. Vous m'avez demandé pourquoi vous êtes ici! vous êtes ici, femme, parce que c'est ici qu'Hassan va se venger... parce que c'est ici que votre amant va mourir!...

ZARA.

Lui, mourir!... Oh! grâce! grâce pour lui!...

Elle tombe aux genoux d'Hassan.

HASSAN, *avec un rire cruel.*

A mes genoux!

ZARA.

Oh! je ne veux pas qu'il meure!... Moi, moi plutôt!... c'est moi qu'il faut frapper, c'est moi qui dois mourir!...

HASSAN.

Pas seule.

ZARA.

Mon Dieu! mon Dieu! serait-il vrai? Léon est-il donc en ta puissance?

HASSAN.

N'a-t-il pas accepté le lieu du combat?... Dans quelques minutes il sera ici!

ZARA, *se relevant.*

Avec son épée!... Oh! tremble!... Léon est brave... il a pour lui son bon droit, et Dieu le fera sortir vainqueur de sa lutte avec toi!

HASSAN, *ricanant.*

Une lutte avec moi!... Pauvre insensée!...

ZARA.

Voudrais-tu donc l'assassiner?

HASSAN.

Voilà ma réponse : A moi, frères! (*Les Arabes cachés derrière la colline se montrent armés de leurs fusils.*) Qu'il paraisse ton Léon... et vingt balles lui perceront la poitrine!

ZARA.

Lâche meurtrier!

HASSAN.

Oui, meurtrier... je vais l'être... avec joie, avec orgueil! car pour un enfant de l'Afrique, la vengeance est du bonheur! car notre gloire à nous, c'est de tuer notre ennemi!... (*Regardant au fond à gauche.*) J'aperçois au sommet de la colline... Ah! c'est lui... c'est ton amant, enfin!... (*Aux Arabes.*) Amis, soyez prêts; dans quelques instans il sera ici... un mot de moi seulement, et tout son sang répandu... (*Regardant de nouveau.*) Mais que vois-je? ce nuage de poussière... des soldats l'accompagnent!... Ah! j'espérais qu'il viendrait seul!...

ZARA, *triomphante.*

Hassan, la vengeance t'échappe!

HASSAN, *portant la main à son poignard.*

Tu me braves!

ZARA.

Oh! tue-moi... je peux mourir; il est sauvé!

HASSAN, *avec une joie féroce.*

Mais non, non... Démon de la vengeance, tu m'inspires!

ZARA.

Que dit-il?

HASSAN.

Écoute, femme. Ton frère est en mon pouvoir; un mot de moi, et il est mort.

ZARA.

Eh bien?

HASSAN.

Eh bien! je le jure ici par l'âme de mon père, si tu n'obéis pas aveuglément à l'ordre que je vais te donner, la tête du cheick des Benassours va rouler à mes pieds!

ZARA.

Tu m'épouvantes!...

HASSAN.

Voici ce que j'exige de toi. Tu vas attendre ici l'arrivée de Léon, de mon rival; vous serez bien heureux de vous revoir, n'est-ce pas? il te renouvellera ses sermens d'amour... il te demandera des paroles de tendresse; mais ta pudeur de femme devra s'effrayer de la présence de tant de témoins... tu désireras rester seule avec lui... tu exigeras qu'il fasse éloigner l'escorte qui l'accomgne. Imprudent et aveugle comme un amant passionné, Léon s'empressera d'obéir... alors moi et les miens nous paraîtrons.

ZARA.

Qu'oses-tu me proposer, infâme!... la mort pour celui que j'aime!

HASSAN.

Pour tous deux!...

ZARA.

Non, je veux le sauver, lui!

HASSAN.

Mais tu ne veux pas sauver ton frère?

ZARA.

Mais c'est la plus lâche des perfidies que tu me commandes!... et quand mon dévoûment pour le meilleur des frères m'arracherait la promesse que tu exiges de moi, trouverai-je la force de l'accomplir en présence de celui que tu veux immoler?

HASSAN.

Eh bien donc! que le sang de Mohamed retombe sur la tête de sa coupable sœur!

ZARA.

Tigre, oserais-tu bien le frapper?

HASSAN.

Lui ou le Français, pour la dernière fois, choisis.

ZARA.

Pitié, Hassan! tue-moi, mais ne me commande pas un crime au-dessus de mes forces.

HASSAN.

Tu refuses? Adieu donc, Zara la fratricide!

ZARA.

Arrête! arrête!

HASSAN.

Pas un instant de plus: dans quelques minutes Léon sera ici; jures-tu de m'obéir?

ZARA, *désespérée.*

Je l'essayerai du moins.

HASSAN.

N'espère pas me tromper; de la grotte je peux tout voir, tout entendre. Mon poignard reste levé sur la poitrine de ton frère; ta première parole de trahison sera l'arrêt de mort de ton frère.

Il sort par la gauche. Zara va tomber épuisée sur le banc que cachent les arbres.

SCÈNE IV.

ZARA, *seule.*

Léon! mon bien-aimé! moi te livrer à tes bourreaux! Qu'ai-je promis, grands dieux! et je ne suis pas morte en recevant cet ordre barbare!... mais je suis donc née pour le désespoir et la ruine de tous ceux qui me sont chers!... Oh! ma tête se perd! mes sanglots m'étouffent!... Si je pouvais mourir, mon Dieu! mourir avant de le voir!... Mais non... On vient... c'est lui... fuyons. (*Elle se lève.*) Je ne puis... la force m'abandonne... et mon frère! mon frère! mon Dieu! pardonnez-moi sa mort... je ne pourrai... jamais.

Elle tombe évanouie près du banc; pendant la fin du monologue, Léon, Manniveau et les Officiers ont descendu la montagne du fond et viennent en scène. Les Soldats restent à l'entrée de la coulisse; Zara est masquée par le massif d'arbres.

SCÈNE V.

LÉON, MANNIVEAU, ZARA, *évanouie*, OFFICIERS, SOLDATS.

LÉON.

Personne encore!... c'est pourtant bien ici le lieu du rendez-vous indiqué par Hassan.

MANNIVEAU.

Peut-être que sa montre retarde.

LÉON, *à un Officier.*

Mon cher camarade, je vous remercie de nouveau des précautions que vous avez bien voulu prendre pour ma sûreté; mais je vous le répète, elles étaient inutiles.

MANNIVEAU.

Selon vous, c'est possible, lieutenant; mais selon moi, c'est différent. Il y a peut-être de bons Arabes, mais l'espèce en est très-mêlée... et je le dis franchement, j'aurais besoin d'un homme de confiance, que ce ne serait pas un Arabe que je demanderais dans les Petites-Affiches. Aussi lorsque le hasard m'a fait découvrir que vous aviez un rendez-vous avec une de ces figures cuir de Russie, j'ai craint pour vous quelque anguille sous roche; et comme en même temps que vous sortiez par une porte, une reconnaissance se mettait en marche par l'autre, j'ai tout de suite couru donner deux mots d'avis au brave lieutenant Dumontier, et nous vous avons escorté jusqu'ici.

LÉON.

Je crains franchement que nous n'ayons fait croire à une trahison de notre part.

MANNIVEAU.

Que voulez-vous dire?

LÉON.

Mon adversaire aura douté de ma loyauté, et je dois dire que, moi, je ne doutais pas de la sienne.

MANNIVEAU.

Voilà bien les braves, ils ne doutent de rien; pour moi je doute de tout. Je vous en conjure, lieutenant, méfiez-vous... méfions-nous. (*Il regarde autour de lui. Apercevant Zara.*) Que vois-je? un turban! Aux armes!

LÉON.

Une femme évanouie!

Il va à elle.

MANNIVEAU.

C'est un homme déguisé; nous sommes trahis.

LÉON.

Zara! c'est Zara!

MANNIVEAU.

Zara? Regardez bien, lieutenant; prenez garde de vous tromper.

LÉON, *la relevant.*

Privée de sentiment!... Oh!... (*Au Lieutenant.*) Faites qu'on s'éloigne. (*Tout le monde se retire au fond, Léon reste seul près de Zara.*) Chère Zara! son cœur bat sous ma main... elle rouvre les yeux!

ZARA, *égarée.*

Mon frère! frère!... Hassan, grâce!...

LÉON.

Que dit-elle? Zara, reviens à toi... c'est moi, c'est Léon qui te parle.

ZARA.

Léon! toi ici! fuis, malheureux! éloigne-toi!...

LÉON.

M'éloigner... quand je suis près de toi!... moi te quitter!...

ZARA.

Fuis, te dis-je; la mort est sur nos têtes!

LÉON.

La mort!

ZARA.

Un lâche, un infâme a juré ta perte et la mienne!... Oh! pars... pars! si tu restes, tous deux frappés de mille coups... Mais qu'ai-je dit, grands dieux!... Oh! que mes paroles n'arrivent pas jusqu'à lui, ou mon frère est mort.

LÉON.

La mort pour ton frère, pour toi!... Que veux-tu dire, Zara? tout ce que je comprends, c'est qu'un danger te menace. Mais rassure-toi, ma bien-aimée... je ne suis pas seul ici; mes amis m'accompagnent.

ZARA.

Oh! qu'ils s'éloignent tous!... rien ne peut me sauver.

LÉON.

Rien ne peut te sauver? Eh bien donc! je reste pour mourir avec toi!

ZARA.

Mourir!... Toi, Léon, mourir avec Zara!... Quoi! si je te disais: Le ciel ici a marqué ma tombe! dans quelques minutes, celle qui te parle ne sera plus qu'un cadavre... nulle puissance au monde ne peut empêcher que cela soit ainsi!... Mais toi, Léon, tu peux fuir... tu peux vivre, toi.

LÉON.

Vivre quand mourrait tout ce que j'aime!... Oh! je te répondrais: Mourons alors ensemble!

ZARA.

Eh bien donc! écoute-moi, car je puis tout te dire à présent. Hassan, le perfide Hassan, n'avait accepté le combat contre toi que pour t'assassiner!

LÉON.

Se peut-il?

ZARA.

Le lâche t'attendait seul; mais à la vue de ton escorte...

LÉON.

Il a fui?

ZARA.

Non; le tigre est à quelques pas de nous, épiant nos moindres mouvemens, attendant l'instant de déchirer sa proie.

LÉON.

Mais que ma voix appelle nos soldats...

ZARA, *l'arrêtant.*

Pas un geste, pas un mot; car à côté d'Hassan, l'assassin, est assis prisonnier mon frère Mohamed, et si tu essayes de me sauver, de te sauver toi-même, Hassan tue mon frère!

LÉON.

L'infâme!

ZARA, *faiblement.*

Maintenant, Léon, tu sais à quel prix tu peux essayer d'échapper à ton bourreau. Quant à moi, je connais mon devoir.

LÉON.

Tu veux sauver ton frère?

ZARA.

Au prix de tout mon sang.

LÉON, *la serrant dans ses bras.*

Nous le sauverons! (*Il se lève et appelle.*) Mes chers camarades...

ZARA.

Que vas-tu faire?

LÉON, *bas.*

Silence!... (*Au Lieutenant, qui est descendu près de lui.*) Mes amis, je ne voudrais pas vous retenir plus long-temps; votre secours me devient tout-à-fait inutile. Je viens d'apprendre que le combat n'aura pas lieu; mon adversaire est retourné dans la montagne.

MANNIVEAU, *à part.*

Il a fui, le paltoquet!... Ces Arabes ne sont braves qu'avec moi... les lâches!... Alors, camarades, vous pouvez rejoindre le bataillon. (*A Léon.*) Lieutenant, est-ce que vous ne rentrerez pas en ville avant la nuit? ne craignez-vous pas...

LÉON.

Non, je n'ai plus rien à craindre. (*Bas, à Zara.*) Puisque je ne dois plus te quitter!

ZARA, *bas, à Léon.*

O mon bien-aimé!...

MANNIVEAU.

Adieu, monsieur Léon. (*Bas.*) Je retourne à Oran; mais n'oubliez pas que le général se met en marche demain matin au plus tard.

LÉON, *à part.*

Mon père!... (*Il tire ses tablettes et écrit.*) Un mot pour mon père, un souvenir à ma sœur; il sont plus à plaindre que moi!

MANNIVEAU.

Voilà du bonheur! au lieu du corbeau Hassan, le lieutenant rencontre la colombe Zara; son rendez-vous a changé du noir au blanc. Vous avez une commission?

LÉON, *lui remettant un papier.*

Ce billet à mon père.

MANNIVEAU.

Bien, bien... j'entends... vous lui contez une histoire pour qu'il ne soit pas inquiet.

LÉON.

Je vous estime trop pour avoir la moindre crainte sur votre discrétion.

MANNIVEAU.

Vous avez raison, lieutenant; c'est comme s'il y avait triple cachet. Au revoir, monsieur Léon. (*Aux soldats qui s'éloignent.*) Hé, militaires, attendez; jusqu'à la grande route, j'aurai l'agré-

ment de votre société; dans ce pays j'aime beaucoup les militaires.

Tous s'éloignent par la montagne, excepté Léon et Zara.

SCÈNE VI.

LÉON, ZARA.

LÉON.

Ils sont partis... la mort peut venir!...

ZARA.

Mon frère est sauvé!... O mon amant, mon époux! en échange du sacrifice sublime que tu m'as fait, que puis-je t'offrir, hélas? quelques minutes de l'amour le plus tendre. O mon ami! du jour où je t'ai vu, je t'ai donné tout ce que mon cœur en pouvait contenir!

Elle se jette dans ses bras.

LÉON.

Oh! je suis heureux! que j'entende ta voix aimée me répéter que tu m'aimes, et je bénirai le destin qui nous réunit pour mourir ensemble; car c'est maintenant que je commence à vivre.

ZARA.

Il vient!

LÉON.

Ah! rappelle ton courage!

ZARA.

Je n'ai peur que d'une chose, c'est qu'ils ne te frappent avant moi!

LÉON, *la serrant contre sa poitrine.*

Oh! oui, oui, sur mon cœur... La mort elle-même ne saurait nous séparer.

SCÈNE VII.

ZARA, LÉON, HASSAN. *Il s'avance avec précaution le long de la montagne au fond, et va s'assurer que les Français se sont éloignés.*

LÉON.

Oh! ne tremble pas, Hassan; tu peux assassiner sans crainte; les Français sont déjà loin!

HASSAN.

Tu me braves encore!

LÉON.

Je te méprise.

HASSAN.

Et moi je te hais, et je veux que tu meures!... A moi, frères!

Les Arabes cachés derrière la colline à droite paraissent armés de leurs fusils.

LÉON.

Lâche qui ne sais pas combattre!

HASSAN.

Je sais me venger... me venger de tout ce que je hais. De toi, Léon Dervigny, qui es Français et mon rival! de toi, femme, qui as repoussé, méprisé mon amour!

LÉON.

Infâme!

HASSAN, *à Léon.*

Ton épée.

LÉON.

Mon épée? tu la souillerais en la touchant!... (*Il la tire, la brise, et en jette les morceaux.*) Tiens... as-tu peur encore? es-tu sûr enfin de n'avoir à frapper que deux victimes désarmées?

HASSAN.

A genoux donc!

LÉON, *étreignant Zara qui s'agenouille avec lui.*

Oui, devant Dieu qui nous appelle.

HASSAN, *aux Arabes.*

Frères, droit au cœur de tous les deux! (*Au moment où les Arabes rangés à droite couchent en joue Léon et Zara, une décharge de mousqueterie part de la coulisse à gauche, tue les uns et blesse les autres mortellement. Ils tombent.*) Trahison! Oh! ma vengeance ne m'échappera pas!...

Il tire son poignard et court sur Léon et Zara qui sont encore à genoux. En ce moment, Mohamed paraît sur la montagne à droite et l'atteint d'un coup de carabine.

MOHAMED.

Hassan, je t'avais juré que si tu ne tenais pas ton serment, tu ne mourrais que de ma main.

ZARA, *courant à Mohamed.*

Mon frère!

LÉON, *de même.*

Mon sauveur!

MOHAMED.

Zara, ma sœur!

HASSAN, *se tordant à terre.*

Damnation! je meurs!

Il meurt et va tomber dans la coulisse.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MOHAMED, MANNIVEAU, OFFICIERS ET SOLDATS FRANÇAIS.

ZARA, *à Mohamed.*

Mais par quel miracle...

MOHAMED.

Une issue ignorée de tous, mais que le ciel m'a fait découvrir, m'a conduit hors de ma prison... mais, seul, je n'aurais pu vous sauver.

MANNIVEAU.

Par bonheur nous avons rencontré le brave Mohamed, et guidés par lui, nous sommes accourus à votre défense.

LÉON, *à Manniveau et aux Officiers à qui il prend les mains.*

Mon ami, je vous revois; grâce à mes camarades, je reverrai aussi mon père... et vous, Mohamed, vous qui êtes mon sauveur...

MOHAMED.

Appelez-moi votre frère : n'êtes-vous pas l'époux de Zara?

LÉON.

Oui, son époux!

MOHAMED.

Et votre union sera le gage de l'inaltérable dévoûment de ma tribu à la cause de la nation française.

LÉON.

Mes amis, retournons auprès de mon père.

MANNIVEAU.

Et moi, je retourne en France par le premier bâtiment. J'étais venu chercher sur cette rive étrangère des émotions nouvelles; ma provision est faite; je m'en tiendrai dorénavant aux Arabes de la capitale et aux léopards du Jardin des Plantes.

LÉON.

Partons.

Mouvement général de sortie.

FIN.

PARIS. — Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRE, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE III, SCÈNE XI.

GENEVIÈVE DE BRABANT,

MÉLODRAME EN QUATRE ACTES,

Par MM. Anicet Bourgeois et Valory,

MUSIQUE DE M. HOSTIÉ, DÉCORS DE MM. DEVOIR ET POURCHET, COSTUMES DE M ALBERT,

REPRÉSENTÉ A PARIS, SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 23 JUIN 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
HENRI, duc de Brabant.	M. Lajariette.
ARTHUR, comte de Hainault. .	M. Saint-Mar.
EDGAR, frère bâtard de Henri.	M. Jules Juteau.
VANDER, majordome du duc Henri.	M. Neuville.
LE SIRE DE QUIÉVRAIN. . .	M. Ferdinand.
JACOB, capitaine des hommes d'armes du duc.	M. Belmont.
STEVEN, filleul de Vander, soldat du duc.	M. Palaiseau.
ROBERT, écuyer du comte de Hainault.	M. Caylus.
GENEVIÈVE DE COURTRAY, duchesse de Brabant.	Mlle C. Vanderwal.
MARGUERITE, fille de Vander, sa demoiselle d'honneur	Mlle A. Amant.
SARA, sa dame d'honneur	Mlle A. Anastasie
OLIVIER, premier page du duc.	Mlle Laure Laprée.
DEUXIÈME PAGE parlant. . .	Mlle Adèle P.
UN HOMME D'ARMES du comte de Hainault.	M. Charles C.

Dames d'honneur de la duchesse, Pages, Hommes d'armes du duc, Hommes d'armes du comte, Chevaliers *et* Barons, Hommes du peuple.

La scène est à Bruges et dans les environs.

ACTE PREMIER*.

Une cour intérieure du château du duc de Brabant ; à droite, un perron conduisant à la partie du château habitée par la duchesse ; à gauche, au premier plan, une tourelle abandonnée, un peu plus loin, du même côté, une vieille chapelle ; le fond est fermé par des remparts crénelés, au-delà desquels on aperçoit la campagne. Il fait à peine jour.

SCENE PREMIERE.

EDGAR, MARGUERITE.

Marguerite sort de la chapelle avec Edgar qui la suit.

EDGAR.

Encore un moment, Marguerite, le jour commence à peine.

MARGUERITE.

Edgar, soyez prudent ; j'ai entendu résonner sur les remparts les pas des hommes d'armes ; si vous tardez encore, les rayons du soleil éclaireront la route secrète et périlleuse que vous avez prise pour arriver jusqu'à moi, les sentinelles vous apercevront, et si vous êtes arrêté ..

* Toutes les indications sont prises du parterre ; l'acteur le premier inscrit tient la gauche ; quand il survient un changement, il est indiqué au bas de la page.

EDGAR.

La mort m'attend... oui, je sais l'arrêt qu'a porté contre moi l'assemblée de Bruges; je sais que la politique ferait un devoir à mon frère d'exécuter la sentence... Indigné du sort obscur auquel m'avait condamné ma naissance, j'ai pensé que l'illustre sang des ducs de Brabant qui coule dans mes veines avait dû ennoblir le sang de ma mère, pauvre fille du peuple qui avait eu foi dans l'amour et les sermens de son seigneur et maître; j'ai demandé, les armes à la main, ma part de l'héritage de mon père; mais la fortune a trahi mon courage.. vainqueur, j'eusse été fait comte, j'eusse régné avec mon frère, car je ne voulais que la moitié de sa puissance; vaincu, j'ai été déclaré sujet rebelle, et je ne suis plus qu'Edgar le bâtard, Edgar le proscrit... je n'ai plus rien, rien que ton amour, ô ma chère Marguerite, et cet amour, tout mon espoir, tout mon bien, me fait encore supporter la vie... Avant d'aller attendre des jours meilleurs sur un sol étranger, j'ai voulu te revoir, j'ai voulu t'entendre me dire encore : Mon Edgar, toujours à toi, jamais qu'à toi!

MARGUERITE.

Et ce serment de n'être pas à un autre, je te l'ai fait dans l'antique chapelle de ce château, je te l'ai fait devant l'image de madame Marie, qui bénira notre amour, car elle sait que cet amour est resté pur. Mais, par pitié, par grâce, Edgar, ne différez pas davantage... partez, partez...

EDGAR.

Un dernier regard, un dernier baiser... songe que cet adieu est peut-être éternel.

MARGUERITE.

Oh! ne dis pas cela, mon Edgar, ne dis pas cela... viens, je vais t'aider à descendre dans le premier fossé...

Elle va au fond.

EDGAR.

Quelques pierres que le temps a descellées, les débris des chaînes d'un pont-levis brisé, rendent ma fuite moins dangereuse, et je vais...

Il remonte le théâtre.

MARGUERITE.

Attends!

EDGAR.

Pourquoi?

MARGUERITE.

Tu as trop tardé... il y a du monde dans le fossé.

EDGAR, *regardant.*

En effet.

MARGUERITE.

Ce sont des ouvriers appelés, sans doute, pour réparer ces vieilles murailles; mon père est avec eux, impossible de fuir de ce côté.

EDGAR.

Il le faut pourtant.

MARGUERITE.

Impossible, te dis-je, ils te tueraient. Attends! mon Dieu, mon Dieu, inspirez-moi!... là, là, dans cette tourelle... (*elle passe à la droite d'Edgar*) elle est abandonnée, personne n'y entre... Edgar, mon bien-aimé, tu attendras là sans bruit, la fin du jour. Marguerite veillera sur toi, Marguerite te sauvera. Oh! ne me refuse pas, car si tu meurs, Marguerite aussi mourra.

EDGAR.

Je m'abandonne à toi.

MARGUERITE.

Viens, et que Notre-Dame Marie nous protége!

Elle le fait entrer dans la tourelle et y entre avec lui.

SCENE II.

VANDER, STEVEN.

STEVEN, *suivant Vander.*

Oui, maître Vander, il faut que je vous parle en particulier.

VANDER.

Eh bien! mon garçon, me voilà prêt à t'écouter; je n'ai pas oublié que tu es le fils de la bonne Mathurine et mon filleul.

STEVEN.

C'est ben là-dessus que j'ai compté, car j'ai une grande faveur à vous demander. Je ne sais pas trop comment vous tourner ça, vous allez vous gausser de moi, bien sûr!

VANDER.

C'est possible; mais va toujours.

STEVEN.

Allons, ça y est... d'ailleurs nous ne sommes que nous deux, et si vous me dites : Steven, tu n'es qu'un imbécile, il n'y a que mes deux oreilles qui l'entendront. Voilà la chose : je suis ambitieux, maître Vander.

VANDER.

Toi?

STEVEN.

Moi-même; et je le suis d'une force... c'est-à-dire que l'ambition me travaille depuis la plante des pieds jusqu'à la pointe des cheveux... je ne dors plus, je ne mange plus, je n'ai plus de cœur à tailler les pierres ni à tremper le mortier. Les autres disent tous : Ah! Steven est amoureux! ils n'y sont pas du tout... je veux être quelque chose, voilà... n'importe quoi, et je me suis dit : Si je reste manœuvre, je deviendrai maçon, et qu'est-ce que c'est qu'un maçon? c'est rien du tout, j'aimerais mieux être...

VANDER.

Quoi?

STEVEN.

Je ne sais pas, mais autre chose... Alors, je me suis rappelé Jean Hiroux, qu'était un garçon de chez nous, pauvre diable qui, s'il était resté au village, serait devenu sonneur de cloches comme feu son père... c'est encore un état que je méprise beaucoup. Passer sa vie à tirer une grosse ficelle et à plier les jarrets; c'est fort humiliant! Jean Hiroux a été de mon avis, il a planté là les

cloches et le village, il s'est fait homme d'armes de monseigneur le duc de Brabant .. voilà un état flatteur! il a une cuirasse qui reluit au soleil comme le plat de notre barbier; de plus un cheval qui marche pour lui, ce qui est encore une grande douceur. Cet exemple m'a monté la tête. Maître Vander, vous êtes le père nourricier de Mme Geneviève de Brabant, vous avez du crédit auprès du duc, vous lui direz : Voilà un garçon qui ferait un bel homme d'armes! il vous croira sur parole, il me prendra, et alors, au lieu de cette vilaine pioche, j'aurai une lance; au lieu de ce bonnet, j'aurai un casque! Enfin, je serai peut-être un héros, un baron! hein? ça sera flatteur pour vous d'avoir un baron pour filleul... et je deviendrai ça... au moins.

VANDER.

Je ne m'attendais pas a te voir une semblable prétention ; toi, homme d'armes de monseigneur!

STEVEN.

Pourquoi pas?

VANDER.

Mais Jean Hiroux, dont tu parles, était un garçon taillé pour porter la cuirasse.

STEVEN.

Ah! je vois ce que c'est... vous dites ça parce que je suis petit. Vous me donnerez un plus grand cheval, voilà tout!

SCENE III.

MARGUERITE, VANDER, STEVEN.

MARGUERITE, *ouvrant la porte de la tourelle, qu'elle referme vivement en voyant son père.*

Mon père! que dire?

VANDER.

Que faisais-tu donc ici, Marguerite?

MARGUERITE.

Rien... je... j'étais venue respirer l'air du matin, voir le lever du soleil... je n'ai pas pu dormir de toute cette nuit.

STEVEN.

C'est comme moi.

MARGUERITE.

J'étais inquiète, agitée, presque malade.

STEVEN.

C'est encore comme moi.

MARGUERITE.

Oh! mais rassurez-vous, mon bon père, cela va bien, tout-à-fait bien maintenant...Que vient donc vous demander notre ami Steven? par quel hasard au château? la vieille Mathurine serait-elle plus malade!

VANDER.

Mathurine se porte mieux que son fils. Elle, du moins, a toute sa raison. Croirais-tu que cet imbécile-là s'est fourré dans la tête d'être homme d'armes, chevalier, baron, que sais-je? empereur peut-être?

STEVEN.

Non, non, je me contenterai d'être baron ou duc.

VANDER.

Il veut quitter la mère Mathurine et entrer au service de monseigneur. Mais ne sais-tu pas, pauvre insensé, que le métier de soldat est le plus rude de tous les métiers quand on sert sous la bannière du duc de Brabant.

STEVEN.

Ça m'est égal.

VANDER.

A peine monseigneur a-t-il vaincu l'un de ses ennemis qu'il s'avance contre un autre... point de repos pour ses guerriers, car monseigneur n'en prend pas pour lui-même.

STEVEN.

Vous voulez m'effrayer; mais je vois ici des hommes d'armes de monseigneur qui passent leur temps à ne rien faire qu'à reluire au soleil.

VANDER.

Les pauvres diables préféreraient un champ de bataille à la garde de ce château; demande à Marguerite... ils sont toujours couverts de leurs armures, toujours prêts à combattre; ici on dort à peine, et la négligence ou l'oubli d'une consigne est puni de mort.

STEVEN.

Hein? vous croyez?...et pourquoi toute cette surveillance? est-ce que monseigneur craint qu'on ne lui prenne ses vieilles pierres?

VANDER.

Ce ne sont pas les pierres de ses remparts qu'il fait garder ainsi, c'est sa femme.

STEVEN.

Sa femme! madame Geneviève?

VANDER.

Hélas! oui, mon ami, monseigneur est jaloux.

STEVEN.

C'est fort désagréable pour madame Geneviève et pour les hommes d'armes! Eh ben! malgré tout ça, maître Vander, je persiste. Quand je devrais passer les trois tiers de ma vie en faction, j'aime encore mieux ça que de tailler des pierres... du haut des remparts, je regarderai travailler les autres dans les fossés... comme je serai au-dessus d'eux!

VANDER.

Tu es décidé?

STEVEN.

Archidécidé.

VANDER.

Tu te repentiras peut-être?

STEVEN.

Ce sera mon affaire.

VANDER.

Eh bien! tu seras soldat.

STEVEN.

Soldat! enfin!

VANDER, *remontant un peu la scène.*

On vient.

MARGUERITE.

C'est ma maîtresse.

SCÈNE IV.

STEVEN, VANDER, GENEVIÈVE, MARGUERITE.

GENEVIÈVE, *arrivant par le perron à droite.*

Bonjour, bonjour, mes amis! (*Remettant un parchemin scellé à Vander.*) Vander, fais au plus vite parvenir cette lettre à mon noble époux; c'est la réponse à son message d'hier.

VANDER.

Oui, madame... Quelle tristesse! quelle pâleur!

GENEVIÈVE.

Pourquoi le remarques-tu, mon vieil ami?... souffrir et pleurer, n'est-ce pas ma vie, à présent?.. Vander, ce message est pressé.

VANDER.

Je vais le remettre au page, qui l'attend sans doute. Allons, viens, Steven, nous allons chercher une armure à ta taille.

STEVEN, *s'en allant.*

Vous en trouverez, maître Vander, tous les grands hommes n'ont pas six pieds.

Il sort avec Vander par la droite.

SCÈNE V.

GENEVIÈVE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Ma chère maitresse, j'ai su par le jeune page envoyé par monseigneur que la guerre avec le duc de Gueldres était terminée. Plus heureux que son allié, le comte de Hainault, il a obtenu grâce et merci du vainqueur, tandis que le malheureux comte, chassé de ses états, n'a pu conserver que son épée et quelques chevaliers restés fidèles à son infortune.

GENEVIÈVE.

Quelque malheureux que puisse être le comte de Hainault, il ne trouvera aucune pitié dans le cœur de Geneviève. N'est-il pas l'auteur de tous mes maux?

MARGUERITE.

Lui!

GENEVIÈVE.

Ton père ne t'a-t-il donc pas appris...?

MARGUERITE.

Les secrets confiés à mon père restent des secrets même pour sa fille.

GENEVIÈVE.

Je te voyais heureuse, Marguerite, et je ne voulais pas troubler ta gaîté par le récit de mes chagrins; mais le retour prochain du duc de Brabant, la crainte que ce retour m'inspire, le besoin d'avoir un cœur qui comprenne le mien, une main amie qui puisse en secret essuyer mes larmes, tout cela te vaudra une bien triste confidence; je te l'épargnerais encore si je ne savais pas bien que tu m'aimes comme tu aurais aimé une sœur.

MARGUERITE.

Oh! oui, madame; mon père ne vous chérit-il pas à l'égal de sa fille? Parlez, parlez: après vous avoir entendue, la pauvre Marguerite vous ouvrira son cœur; à son tour, elle vous apprendra que le sourire qui était sur ses lèvres était un mensonge, et que le bonheur s'est aussi éloigné d'elle.

GENEVIÈVE.

Comment?

MARGUERITE

Vous saurez tout; mais parlez, parlez, je vous en conjure.

GENEVIÈVE.

Si jeune! et déjà malheureuse! Oh! mais tes chagrins seront ceux d'un moment; comme les miens, ils ne doivent pas ne finir qu'avec ta vie.

MARGUERITE.

Qu'entends-je?

GENEVIÈVE.

Être aimée de celui que Dieu et les hommes vous ont donné pour époux, l'adorer de toutes les forces de son ame, c'est le bonheur, n'est-ce pas? Eh bien! j'aime le duc de Brabant, j'ai tout son amour, et notre sort ferait pitié à notre plus mortel ennemi lui-même. Entre mon époux et moi, un fantôme s'est dressé, qui flétrit le passé, empoisonne le présent et détruit l'avenir, c'est le démon de la jalousie.

MARGUERITE.

La jalousie!

GENEVIÈVE.

Puisses-tu ne connaître jamais cette funeste passion! Puisse le ciel te donner un époux qui croie en ton amour et en ta foi!... Tu étais enfant encore, lorsqu'il y a trois ans, le duc de Brabant fit demander ma main au comte de Courtray, mon père. L'alliance était honorable et belle, mon cœur était libre, je consentis. Le duc ne voulut pas m'être présenté, il proposa à mon père d'ouvrir un tournoi et d'y appeler tous les seigneurs flamands et brabançons. Comme il lui semblait qu'il me distinguerait au milieu de toutes les dames de ma cour, sans m'avoir jamais vue, il espérait que je le devinerais au milieu des brillans chevaliers conviés à cette fête. Folle pensée! Le tournoi commença; jamais pareil spectacle n'avait frappé mes regards. Pour plaire au duc de Brabant, mon père consentit à me laisser confondue au milieu de toutes mes dames, et rien dans ma parure n'annonçait en moi la reine de la fête; pourtant le duc de Brabant ne se trompa point, son page vint droit à moi pour m'offrir un bracelet enrichi de diamans et qui portait mon chiffre. A mon tour, je voulus deviner. Parmi tous les chevaliers qui couraient dans la lice, un surtout frappa mes yeux; il avait brisé sur son bouclier toutes les lances de ses adversaires, il était sorti vainqueur de toutes les joutes, son armure était la plus brillante, son coursier le plus beau; je m'écriai : Voilà le duc de Brabant! et je lui envoyai

mon écharpe en échange du bracelet. Le chevalier leva la visière de son casque; c'était...

MARGUERITE.

C'était?...

GENEVIÈVE.

Le comte de Hainault. Le duc, qu'on s'empressa alors de me présenter, sourit le premier de cette fatale méprise; mais il avait été blessé au cœur. Le comte de Hainault, en chevalier déloyal, se vanta publiquement d'une erreur tout involontaire. J'avais précédemment refusé sa main, il se vengea cruellement: «La politique seule, disait-il, s'était opposée à une union que nos deux cœurs désiraient.» Ces paroles imprudentes et perfides furent répétées au duc, mon époux; et de ce moment mon existence ne fut plus qu'un continuel supplice.

SCENE VI.

GENEVIÈVE, VANDER, MARGUERITE.

VANDER, *un peu en arrière.*

Madame la duchesse, un religieux vient d'entrer au château, et sollicite la faveur d'être admis en votre présence.

GENEVIÈVE.

Qu'il vienne.

Vander fait signe d'approcher au religieux, qu'on ne voit point encore.

MARGUERITE.

Vous recevrez ce religieux ici, madame?

GENEVIÈVE.

Oui; dans mon appartement la chaleur est étouffante.

MARGUERITE, *à part.*

Moi qui avais promis à Edgar...

VANDER.

Le voici.

SCENE VII.

MARGUERITE, VANDER, GENEVIÈVE, LE PÈLERIN.

GENEVIÈVE.

Approchez, mon père; dites sans crainte ce que peut pour vous la duchesse de Brabant?

LE PÈLERIN.

Noble dame, c'est à vous seule....

GENEVIÈVE.

Laissez-moi, mes amis.

VANDER.

Oui, madame. Allons, viens, Marguerite.

MARGUERITE, *en s'en allant et à part.*

O mon Dieu! veillez sur mon pauvre Edgar.

Ils sortent tous deux par la droite.

SCENE VIII.

GENEVIÈVE, LE PÈLERIN.

GENEVIÈVE.

Nous sommes seuls, parlez, mon père.

LE PÈLERIN.

Madame, le premier appel que je doive faire à votre pitié est en faveur des pauvres soldats qui combattent en ce moment pour la délivrance du Saint-Sépulcre.

GENEVIÈVE.

Nos frères de la Terre-Sainte ont droit à tout notre intérêt; vous ne m'aurez pas vainement implorée pour eux.

LE PÈLERIN.

Puissé-je accomplir aussi heureusement ma mission tout entière!

GENEVIÈVE.

Je vous écoute, mon père.

LE PÈLERIN.

Il y a quelques jours, je reçus l'hospitalité dans un vieux château du comté de Flandre; à peine avais-je pris place au foyer qu'on me pria d'aller offrir les secours de la religion à un pauvre mourant. J'entrai dans une salle où gisait un noble chevalier; je m'approchai de son lit; mais il me repoussa en me disant: «Vous ne pourrez rien non plus, mon père, laissez-moi mourir comme un maudit.» Je l'engageai doucement à prier avec moi. «Prier! non, mon père, Dieu sera sourd à ma voix, Dieu doit être sans pitié pour moi, car j'ai été sans pitié pour elle! Pour me venger de son indifférence, je l'ai calomniée, elle, la plus belle et la plus pure des femmes!» Puis de ses deux mains il frappait son front que brûlait la fièvre, et de grosses larmes coulaient sur ses joues pâles et flétries. «Mon frère, lui criai-je alors, repentez-vous, et Dieu pardonnera. — Pas avant elle! — Eh bien! continuai-je, nommez-moi cette femme, et j'irai, moi, pauvre religieux, j'irai demander grâce pour vous.» Un rayon d'espoir sembla luire alors dans l'ame du mourant, et d'une voix déjà presque éteinte, il me nomma la duchesse de Brabant.

GENEVIÈVE.

Moi, mon père! Le nom, le nom de ce chevalier?

LE PÈLERIN.

Laissez-moi vous dire auparavant les touchantes paroles que dans son délire il vous adressait: «Pitié, madame, pitié, disait-il, pour un malheureux qui croyait que de l'amour se devait payer avec de l'amour! pitié pour celui qui n'a pu, sans des transports de rage, vous voir donner à un autre cette main qu'il aurait achetée au prix de tout son sang; vaincu, dépouillé par son heureux rival, il lui reste à peine un coin de terre pour mourir, un ami pour lui fermer les yeux; n'avez-vous pas été bien vengée? poursuivrez-vous jusqu'au-delà du tombeau celui qui a besoin de votre pardon pour trouver grâce devant Dieu.

GENEVIÈVE.

Je vous ai déjà demandé, mon père, le nom de ce chevalier.

LE PÈLERIN.

Celui dont je prends ici la place, ce malheureux que j'ai laissé attendant de vous son salut ou sa

damnation, était autrefois un noble et puissant chevalier, il s'appelait alors Arthur, comte de Hainault.

GENEVIÈVE.

Et c'est lui qui implore la pitié de Geneviève!

LE PÈLERIN.

Il vous demande par ma voix un gage de pardon, un gage qu'il puisse mettre sur son cœur que la mort va glacer. O noble dame! si l'infortuné lutte encore contre l'agonie, c'est qu'il m'attend, c'est qu'il espère...

GENEVIÈVE.

Assez, assez, mon père. (*Elle passe à la gauche du pèlerin comme pour se retirer.*) Attendez quelques instans, je vais vous faire remettre tout l'or dont je puis disposer en faveur de nos frères qui combattent en Terre-Sainte.

LE PÈLERIN.

Et pour l'infortuné comte de...

GENEVIÈVE.

N'achevez pas : je ne pourrais entendre prononcer une seconde fois le nom de cet homme.

LE PÈLERIN.

Quoi! pas un gage, pas un mot de pitié?

GENEVIÈVE.

Prière pour tous, voilà votre mission sur cette terre; priez donc pour le coupable, mon père, votre voix arrivera plus sûrement au trône de l'Éternel; priez, et Dieu pardonnera sans doute.

LE PÈLERIN.

Mais Geneviève?

GENEVIÈVE.

Geneviève ne pardonne pas!

Elle rentre.

SCENE IX.

LE COMTE, *rejetant son capuce.*

Geneviève ne pardonne pas! Dans ton cœur, comme dans le mien, il n'y a donc plus que de la haine, mais ce gage que tu m'as si fièrement refusé, je te l'enlèverai par la ruse ou par la force; car il me faut une preuve à jeter à ton époux, il faut que je puisse lui dire : Ta femme te trompe! il faut que je me venge enfin. Geneviève, notre lutte touche à son terme, tu dois succomber; car le comte de Hainault, vaincu, proscrit, dépouillé de ses états, donnera, sans hésiter, sa vie pour sa vengeance; Geneviève, je t'arracherai du front ta couronne de duchesse, je flétrirai ta renommée de chaste épouse, et je tomberai sans regret dans l'abîme, car je t'y entraînerai avec moi. Je ne quitterai plus ce château, je trouverai facilement à me cacher à tous les regards jusqu'à la nuit; quand elle sera venue, tu me reverras, duchesse de Brabant; mon poignard m'ouvrira, s'il le faut, un passage jusqu'à ton appartement : à ton tour, tu me demanderas grâce, et le comte de Hainault te pourra dire alors : Je ne pardonne pas! On vient; ne nous éloignons pas de cette terrasse... Une chapelle! de là je pourrai tout voir, tout entendre; avec l'habit que je porte, cette retraite me met à l'abri de tout danger. Allons.

Il entre dans la chapelle.

SCENE X.

MARGUERITE, *puis* GENEVIEVE.

MARGUERITE, *très-agitée.*

Edgar, mon pauvre Edgar, que va-t-il devenir? comment le sauver? Il me reste une heure à peine. Ah! il n'y a plus à hésiter, j'avouerai tout à Mme Geneviève, et elle aura pitié de moi. (*Fanfares au dehors.*) O mon Dieu! serait-ce déjà le duc? (*Elle court au fond.*) Non; ce sont les hommes d'armes qui montent à cheval pour aller à sa rencontre, sans doute.

GENEVIÈVE, *paraissant*

Pourquoi ce bruit, Marguerite?

MARGUERITE.

Madame, monseigneur le duc arrive; dans quelques instans il sera près de vous.

GENEVIÈVE.

Dis-tu vrai?

MARGUERITE, *allant au fond.*

Regardez, madame, la garnison tout entière est sous les armes; un écuyer, couvert de sueur et de poussière, a déclaré ne précéder son maître que d'une heure au plus.

GENEVIÈVE, *appelant.*

Sara! Sara! Olivier! (*Une dame et un page paraissent.*) Sara, préparez mon voile, ma mante; toi, Olivier, fais seller mon palefroi; nous irons au-devant de monseigneur le duc; il revient, Sara, entends-tu, il revient : hâtez-vous. (*La dame rentre au château; Olivier sort par le fond.*) Tu m'accompagneras aussi, toi, Marguerite!

MARGUERITE.

Moi?

GENEVIÈVE.

Qu'as-tu donc? et pourquoi ce trouble, cette pâleur?

MARGUERITE, *se jetant à ses genoux.*

Pitié, pitié pour moi, ma noble maîtresse!

GENEVIÈVE.

Que fais-tu, Marguerite? à mes genoux! Relève-toi, je le veux.

MARGUERITE.

Madame, tout-à-l'heure je vous ai dit que j'étais aussi bien malheureuse, et maintenant si vous ne venez à mon aide, je n'ai plus qu'à mourir!

GENEVIÈVE.

Mourir! toi!

MARGUERITE.

Oh! oui, madame, car je ne survivrai pas à Edgar!

GENEVIÈVE.

Edgar!

MARGUERITE.

Tout mon secret est dans ce nom.

GENEVIÈVE.

Tu l'aimes?

MARGUERITE.

Oui, madame.

GENEVIÈVE.

Et lui?

MARGUERITE.

Lui, madame, pour me voir une dernière fois, l a tout bravé : il est ici!

GENEVIÈVE.

Ici? le malheureux!

MARGUERITE.

J'espérais, à la faveur de la nuit prochaine, lui faire quitter la retraite que ce matin j'avais crue impénétrable.

GENEVIÈVE.

Où est-il?

MARGUERITE.

Là, dans cette tourelle.

GENEVIÈVE.

Elle est abandonnée, et peut-être...

MARGUERITE.

Tout-à-l'heure mon père a donné l'ordre de placer un poste à l'entrée de cette tourelle, de doubler les sentinelles sur les remparts, afin que monseigneur ne les accusât pas de manquer de surveillance.

GENEVIÈVE.

L'imprudent est perdu.

MARGUERITE.

Oui, madame, perdu, si vous n'avez pitié de lui et de moi.

GENEVIÈVE.

Que puis-je? demander sa grâce? Oh! je le ferai.

MARGUERITE.

Vous ne l'obtiendrez pas; le duc lui-même ne peut s'opposer à l'exécution de la sentence que l'assemblée de Bruges a prononcée. Cette nuit, je l'espère, Edgar pourra sortir du château; mais d'ici là il lui faut un asile sacré, inviolable.

GENEVIÈVE.

Et cet asile?

MARGUERITE.

Votre oratoire.

GENEVIÈVE.

Que dis-tu?

MARGUERITE.

Cette retraite seule est impénétrable, et là seulement le malheureux serait à l'abri de toutes les poursuites.

GENEVIÈVE.

Laisser pénétrer un homme chez moi!

MARGUERITE.

Il n'y restera que quelques heures : votre oratoire est d'ailleurs séparé de votre appartement. O ma bonne maîtresse, vous ne me refuserez pas la grâce que je vous demande. Songez qu'Edgar est perdu s'il est découvert; songez que c'est à la mort qu'il a été condamné; songez que je l'aime, madame, que le même coup nous frappera tous les deux; songez enfin que vous épargnerez à votre époux l'affreux devoir d'envoyer son frère à l'échafaud.

GENEVIÈVE.

En effet, ce serait horrible.

OLIVIER, *rentrant.*

Tout est prêt, madame.

MARGUERITE, *bas.*

Que décidez-vous?

GENEVIÈVE, *bas.*

Edgar ne peut mourir par l'ordre de son frère! sauve-le donc!

MARGUERITE.

Ah! madame!

GENEVIÈVE.

Pour ne pas éveiller de soupçons, accompagne-moi jusque dans la cour d'honneur.

MARGUERITE.

Oui, madame.

GENEVIÈVE.

Olivier, porte cette bourse à maître Vander, et dis-lui de la remettre de ma part au religieux qui m'a été présenté. Recommande à maître Vander de faire sortir ce religieux du château avant l'arrivée du duc. Viens, Marguerite, ne pleure plus, enfant, ton Edgar sera sauvé.

Elle sort, Marguerite et le page la suivent.

SCENE XI.

LE COMTE, *sortant de la chapelle.*

Geneviève, tu me donnes plus que je n'osais espérer : je ne voulais qu'un gage de ton amour, tu te livres à moi tout entière. Hâtons-nous, Marguerite va revenir, et ce ne sera plus son Edgar qu'elle trouvera... la nuit vient encore à mon aide. Allons... mais ce jeune Edgar... il le faut... (*Il va à la tourelle et frappe à la porte.*) Ouvrez, ouvrez sans crainte, je viens au nom de Marguerite.

SCENE XII.

EDGAR, LE COMTE.

EDGAR, *en entrant.*

De Marguerite?

LE COMTE.

Oui, mon beau cavalier, c'est elle qui m'envoie pour vous sauver.

EDGAR.

Comment?

LE COMTE.

Vous allez sortir du château à l'instant même, et sans courir le moindre danger; pour cela, vous n'avez qu'à prendre cette robe, qui m'a servi pour arriver jusqu'à vous.

EDGAR.

Que dites-vous?

LE COMTE.

Pas une minute à perdre, le duc arrive.

EDGAR.

Le duc ?

LE COMTE.

Je vais vous donner ma robe, donnez-moi votre manteau, votre chaperon, votre épée.

EDGAR.

Mon épée ?

LE COMTE.

Avec ce costume en avez-vous besoin ?

Ils échangent leurs vêtemens.

EDGAR, *remontant la scène et se trouvant à la gauche du comte.*

Quel chemin prendre ?

LE COMTE.

Ne vous en occupez pas, on va venir vous chercher. Une fois hors de ce château, que deviendrez-vous ?

EDGAR.

Ce qu'il plaira à Dieu.

LE COMTE.

Fort bien ! attendez!... à la lisière du bois Saint-André vous trouverez une troupe de cavaliers ; allez à ces braves gens sans crainte, remettez-leur ces quelques mots, ils se chargeront alors de vous mettre à l'abri de toute poursuite. (*Il écrit sur des tablettes.*) Du bruit ! c'est vous sans doute qu'on vient prendre. Pas d'imprudence... surtout si vous rencontrez Marguerite, ne lui faites aucun signe d'intelligence, on a les yeux sur elle.

EDGAR.

Et vous ?

LE COMTE.

Moi, je prends votre place... oh ! ne craignez rien, je ne m'appelle pas Edgar, et je ne suis pas proscrit, moi, condamné par l'assemblée de Bruges ! allez, allez, et ne songez qu'à vous. Vous irez au bois Saint-André ?

EDGAR.

J'irai.

LE COMTE.

Adieu donc !

EDGAR.

Au revoir !

LE COMTE.

Au revoir ! (*à part*) pas dans ce monde.

Il entre dans la tourelle, Edgar reste auprès de la chapelle ; en ce moment Vander paraît suivi d'Olivier.

SCENE XIII.

EDGAR, *en pèlerin*, VANDER, OLIVIER.

VANDER.

Qu'est donc devenu ce religieux ? Il n'est ni dans la gande salle ni dans les galeries.

OLIVIER, *le montrant.*

Le voilà !

VANDER.

Ah ! il sera entré dans la chapelle pour y faire ses dévotions... Mon père...

EDGAR, *reconnaissant Vander.*

Vander !

Il se cache dans son capuchon.

VANDER.

Voici l'offrande de Mme la duchesse ; elle regrette de ne pouvoir vous donner l'hospitalité pour cette nuit ; j'ai ordre de vous faire reconduire jusqu'à la dernière enceinte du château. Olivier, charge-toi de ce soin, j'aperçois là-bas Jacob qui pose ses sentinelles, et je veux m'assurer moi-même qu'aucune porte n'est oubliée... Allez donc, mon père, et que Dieu vous garde !

EDGAR, *bas.*

Allons, je ne la verrai plus peut-être.

Il s'incline et sort précédé d'Olivier.

SCENE XIV.

STEVEN, JACOB, VANDER.

STEVEN, *entrant couvert d'une lourde armure et portant une longue hallebarde et un grand sabre.*

Ouf ! que c'est lourd !

JACOB.

On ne parle pas sous les armes.

STEVEN.

C'est convenu... j'ai les reins abîmés.

VANDER.

Eh bien ! Jacob ?

JACOB.

Toutes les sentinelles sont posées ; seulement, suivant votre ordre, je viens d'en placer une devant la vieille tourelle.

VANDER.

Et qui as-tu désigné pour ce poste ?

JACOB.

Tous mes hommes sont à cheval pour recevoir monseigneur ; force m'a donc été d'employer tout de suite notre nouvelle recrue.

VANDER.

Steven ?

STEVEN.

Présent !... Dieu ! que c'est lourd !

JACOB.

Silence !

STEVEN.

C'est juste.

VANDER.

Eh bien ! Steven, que dis-tu de ton nouvel état ?

STEVEN.

Ma foi ! maître Vander, je commence à croire qu'il a ses désagrémens. J'ai un casque, c'est vrai ; mais il est trop étroit et il me semble que je suis coiffé d'un étau ; j'ai une cuirasse, mais elle est trop large, elle me coupe les reins ; avec ça qu'elle pèse plus que moi, j'en suis sûr. De plus, on m'a emboîté les cuisses et les jambes dans une culotte de fer qui ne prête pas du tout... Si encore il faisait du soleil, je reluirais, et ça me console

rait; mais on me place en faction par un temps à n'y rien voir; je suis là comme dans une bouteille d'encre... mais c'est égal, il fera jour demain, et... Dieu! que c'est lourd!

JACOB.

Écoute attentivement ta consigne. Tu ne dois ouvrir la bouche que pour dire : Qui vive! ou appeler aux armes.

STEVEN.

Ça n'est pas long!

JACOB.

Il y a peine de mort pour le soldat qui abandonne son poste.

STEVEN.

Bon!

JACOB.

Peine de mort pour celui qui laisserait pénétrer qui que ce soit dans cette partie du château.

STEVEN.

Bon.

JACOB.

Peine de mort pour celui qui, se voyant surpris, rendrait ses armes sans se défendre.

STEVEN.

Bon.

JACOB.

Enfin, peine de mort contre celui qui ne donnera pas l'alarme.

STEVEN.

Bon... Est-ce tout?

JACOB.

Oui, tout.

STEVEN.

Merci.

JACOB.

Maintenant, maître Vander, vous pouvez commencer votre ronde.

Il remonte le théâtre.

VANDER, *allant à Steven.*

Steven, n'oublie pas ta consigne... au revoir.

Il sort avec Jacob.

SCENE XV.

STEVEN, *seul.*

Peine de mort, peine de mort, peine de mort! ça ne varie pas... Je commence à croire que maître Vander avait raison, et que j'ai fait une sottise; c'est ce diable de Jean Hiroux qui est cause de... je voudrais bien lui voir ma cuirasse sur le dos par-dessus la sienne, à Jean Hiroux... Et y disent qu'on monte à cheval avec toute cette ferraille-là; je plains l'animal qui me portera, pauvre bête! je ne voudrais pas être à sa place... Fait-il noir!... ça n'est pas bien gai au moins le métier que je fais là; ne pas quitter son poste, je le comprends, mais ne pas pouvoir rire et chanter un brin pour se distraire... enfin, il y a peine de mort... mais on peut crier: Qui vive! je vas dire ça toute la nuit... Oh! ma cuirasse me fera passer de bien vilains momens; si je pouvais l'appuyer sur quelque chose, ça me soulagerait un peu les reins et les épaules... je dois les avoir dans un état... essayons... (*Il pose son épée de manière qu'elle puisse supporter en partie le poids de sa cuirasse.*) Ah! je suis encore mal, mais je suis infiniment mieux... pourvu qu'on ne vienne pas me déranger.

SCENE XVI.

STEVEN, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Mme Geneviève est partie, et je puis délivrer mon pauvre prisonnier. (*Apercevant Steven.*) Ciel! il est trop tard, on a déjà posé la sentinelle!

STEVEN.

Je ne sais pas si c'est un effet de mon casque, mais les oreilles me bourdonnent... j'ai comme des étourdissemens, si j'allais me trouver mal... il y a peut-être aussi peine de mort pour ceux qui s'évanouissent... hum! hum! il faut secouer ça, mon ami Steven, faut secouer ça... hum! hum! (*Il se remue.*) Ah! bon, v'là ma cuirasse qui me retombe sur les reins.

MARGUERITE, *un peu au fond.*

Il faut à tout prix qu'Edgar gagne l'oratoire... mais comment tromper la surveillance de ce soldat?

STEVEN.

Ah çà! mais je vois quelque chose là-bas; il ne fait pas de lune, ça ne peut pas être mon ombre... A ton affaire, Steven, à ton affaire... Qui vive!

MARGUERITE, *à part.*

Il m'a vue!

STEVEN.

Qui vive!... répondez, ou je lâche les deux autres mots que j'ai à dire... je crie: Aux armes!...

MARGUERITE, *bas.*

Oh! tout serait perdu! (*Haut.*) N'en faites rien, mon ami, c'est moi, Marguerite.

STEVEN.

Mam'zelle Marguerite!

MARGUERITE.

Steven!

STEVEN.

Oui, c'est moi que j' débute dans la cuirasse... et...

MARGUERITE.

Ah! Steven; c'est la Providence qui t'a placé là!

STEVEN.

Non; c'est un grand qu'on appelle Jacob.

MARGUERITE.

Ecoute-moi.

STEVEN.

Ça n'est pas la peine, je ne pourrais pas vous répondre.

MARGUERITE.

Il faut que tu m'aides à sauver un malheureux.

STEVEN.

Ça n'est pas dans ma consigne.

MARGUERITE.

Il est là.

STEVEN.

Il est là!... qu'il y reste.

MARGUERITE.

S'il reste, il est mort.

STEVEN.

Mo ?...

MARGUERITE.

Et moi, Steven, je ne lui survivrai pas, car c'est moi qui l'aurai perdu.

STEVEN.

Vous!...

MARGUERITE.

Tu peux nous sauver tous les deux... Steven, tu sai ce que j'ai fait pour ta vieille mère... tu peux t'acquitter envers moi.

STEVEN.

Oui, sans vous, la pauvre Mathurine serait morte de misère.

MARGUERITE.

Aide-moi à délivrer Edgar, et c'est moi, entends-tu, moi, qui te devrai de la reconnaissance... Mais réponds-moi donc... ne vois-tu pas que ton hésitation me désespère, et que ton refus me tuera?

STEVEN.

Moi, vous faire de la peine!... mais c'est c'te diable de consigne...

Fanfares.

MARGUERITE.

Le duc entre au château... Steven, veux-tu que je vive, veux-tu que je meure?

STEVEN, *à part.*

Si je fermais les yeux, je ne mentirais pas en disant que je n'ai rien vu.

MARGUERITE.

Ta réponse?...

STEVEN, *fermant les yeux et se retournant pour ne rien voir.*

La voilà.

MARGUERITE, *avec joie.*

Ah! je te comprends... (*Courant à la tourelle.*) Edgar, Edgar, vite, vite... nous n'avons qu'un moment... attendez-moi dans l'oratoire de la duchesse...

Le comte, sous le manteau d'Edgar, paraît; Marguerite lui tient la main et le conduit au perron.

LE COMTE.

Enfin.

Il entre dans le château. Bruit de fanfares.

SCENE XVII.

LE DUC DE BRABANT, GENEVIÈVE, MARGUERITE, *précédés* D'HOMMES D'ARMES, D'ÉCUYERS, DE CHEVALIERS *et* DE PAGES, *portant des flambeaux.*

LE DUC.

Mes braves compagnons, la campagne est finie; la victoire, cette fois encore, est restée fidèle aux bannières du Brabant. Livrez-vous donc au repos; mais demain préparez-vous à ressaisir vos armes. Le comte de Hainault respire encore, et j'ai juré de ne déposer cette épée que lorsqu'elle aura été rougie de son sang... allez.

MARGUERITE, *bas à Geneviève.*

Il est là, madame.

GENEVIÈVE, *de même.*

Qu'il parte cette nuit.

Tout le monde se retire, à l'exception du duc et de Geneviève; les pages ont placé leurs flambeaux dans des vases qui sont au bas de l'escalier du perron.

SCENE XVIII.

GENEVIÈVE, LE DUC.

GENEVIÈVE.

Qu'ai-je entendu?... Demain vous me quittez?... demain!

LE DUC.

Lisez, Geneviève; vous comprendrez et mon prompt retour et mon départ; cette lettre est de Réné, mon premier écuyer.

GENEVIÈVE.

Que signifie...?

LE DUC.

Lisez.

GENEVIÈVE.

« Monseigneur, conformément à vos ordres, j'ai, » sous divers déguisemens, parcouru vos domai- » nes; je suis enfin sur la trace du comte de Hai- » nault; il a en effet poussé l'audace, jusqu'à pé- » nétrer dans le duché de Brabant. »

LE DUC.

Continuez.

GENEVIÈVE.

« Il est même parvenu à y rassembler un cer- » tain nombre de ses partisans; je l'ai suivi jus- » qu'au bois Saint-André; là, il s'est dérobé à » toutes mes recherches; le bois Saint-André » est à peu de distance du château qu'habite » Mme Geneviève, et j'ai cru ne pas devoir tarder » à vous transmettre cet avis. »

LE DUC.

J'ai reçu cette lettre hier.

GENEVIÈVE.

Je conçois votre empressement, que, dans un premier moment de joie, j'avais attribué, pauvre folle, à votre amour; je me trompais, c'était la

jalousie qui vous ramenait en si grande hâte... toujours la jalousie!

LE DUC.

Geneviève, c'est parce que je vous aime plus que ma vie, c'est parce que pour vous je donnerais mon sang et mon salut; c'est pour cela que je suis jaloux. Geneviève, quand je crois que vous m'aimez, je chasse loin de ma pensée d'odieux soupçons; mais quand le passé se retrace à ma mémoire, je vous revois, admirant dans un tournoi la grâce du comte de Hainault; je le vois, lui, paré de votre écharpe, je l'entends se vanter hautement d'avoir touché votre cœur, et alors je deviens fou de rage et de désespoir... alors, je ne crois plus en vous, je ne crois plus en Dieu!

GENEVIÈVE.

Ah! Henri!

LE DUC.

Oh! ma belle Geneviève, comprenez donc enfin que la jalousie n'est que l'amour malheureux.

GENEVIÈVE.

Mais que faut-il donc pour rassurer cet amour emporté et soupçonneux? Que faut-il de plus que mes sermens et mes caresses? car je vous aime aussi, monseigneur, malgré vos doutes et vos injustices; je vous aime, parce que vous êtes beau, loyal et brave, et je vous aime de toutes les forces d'un premier amour; je voudrais qu'il me fût possible de vous arracher ces mauvaises pensées qui vous tuent et qui me désespèrent; je le ferais, fallût-il pour cela donner le plus pur de mon sang.

LE DUC.

O ma Geneviève! qui peut douter encore après avoir entendu ta douce voix, quand ta main est là dans la mienne, quand ton cœur bat sur ma poitrine? je t'aime, ma Geneviève, je t'aime et je ne doute plus.

GENEVIÈVE.

Prouvez-le-moi, mon bien-aimé seigneur, en renonçant à me quitter sitôt; accordez-moi encore quelques jours.

LE DUC.

Tu ne sais donc pas, Geneviève, de quel nouvel outrage le comte de Hainault m'a menacé?... Il y a huit jours, j'ai reçu de lui une lettre que j'ai déchirée de mes dents et foulée sous mes pieds; il m'écrivait, le lâche: « Avant huit jours » je te donnerai la preuve que ta femme m'aime » et te trompe. »

GENEVIÈVE.

L'infâme!

LE DUC.

Comprends-tu maintenant que je goûte un instant, je ne dirai pas de bonheur, mais de repos, tant que cet insolent sera debout? comprends-tu que j'aie plus soif de son sang que de tes caresses? (*Il remonte la scène et redescend à la droite de Geneviève.*) S'il est en effet dans le duché de Brabant, je jure Dieu qu'il ne m'échappera pas, et qu'il me paiera chacune de ses calomnies par d'affreuses tortures.

GENEVIÈVE.

Jusqu'à demain, du moins, monseigneur, oubliez cet homme et sa félonie.

LE DUC.

Oui; et pour qu'aucun nuage ne s'élève encore entre nous, pour achever d'arracher de mon sein les soupçons qui le rongent et le déchirent, Geneviève, je veux...

GENEVIÈVE.

Parle.

LE DUC.

Geneviève, pardonne-moi ce dernier doute encore... je veux que tu me jures devant Dieu, et aux pieds de la Vierge sainte qui orne ton oratoire...

GENEVIÈVE.

Mon oratoire!

LE DUC.

Je veux, dis-je, que tu me jures encore une fois que tu n'as jamais aimé le comte, que tu ne l'as pas revu, qu'il n'a jamais pénétré dans ce château.

GENEVIÈVE.

Oh! je te le jure.

LE DUC.

C'est la main étendue vers l'autel qu'il faut faire ce serment.

GENEVIÈVE, *à part.*

Oh! mon Dieu! et Edgar!

LE DUC.

Pourquoi cette hésitation, ce trouble?... Geneviève, ce que je demandais tout-à-l'heure, je l'exige à présent... Tu trembles!

GENEVIÈVE.

Écoutez-moi, seigneur.

LE DUC.

Non, plus un mot ici, c'est là que je vous entendrai, madame.

GENEVIÈVE.

Dans mon oratoire?

LE DUC.

Oui, dans votre oratoire.

GENEVIÈVE.

C'est impossible.

LE DUC.

Impossible?

GENEVIÈVE.

Oh! par pitié pour moi, pour vous-même...

LE DUC.

Tu me pries de ne pas entrer dans ton oratoire; mais à présent j'irai, fallût-il passer sur ton cadavre.

GENEVIÈVE, *le retenant.*

Non, non, vous ne savez pas... oh! monseigneur...

LE DUC.

Tu me retiens en vain.

SCENE XIX.

VANDER, LE DUC, GENEVIÈVE, JACOB, Hommes d'Armes et Pages *dans le fond.*

LE DUC.

Jacob, entrez dans l'oratoire de la duchesse... brisez, renversez tous les obstacles... allez.

Jacob se dispose à y entrer.

GENEVIÈVE.

Arrêtez... arrêtez.

LE DUC, *à Jacob.*

Allez, vous dis-je.

Jacob entre dans le pavillon.

MARGUERITE, *entrant.*

Qu'y a-t-il?

LE DUC.

Nous saurons qui s'est renfermé dans cet oratoire*.

Il repousse Geneviève à sa droite.

MARGUERITE.

Ciel!

GENEVIÈVE, *à Marguerite.*

Il me soupçonne!...

MARGUERITE.

Vous?... vous, madame?... Seigneur, seigneur, madame la duchesse est innocente... il y a, en effet, dans cet oratoire un malheureux proscrit.

LE DUC.

Un homme?... un homme chez la duchesse!...

MARGUERITE.

Mais cet homme... c'est...

SCÈNE XX.

Les Mêmes, LE COMTE, *amené par Jacob.*

LE COMTE, *sur les degrés du pavillon.*

C'est... le comte de Hainault!

GENEVIÈVE, *poussant un cri.*

Ah! je suis perdue!

Elle tombe évanouie dans les bras de Vander et de Marguerite.

LE DUC, *avec rage.*

Le comte de Hainault!

LE COMTE.

Duc de Brabant, je t'avais bien dit qu'avant huit jours je déshonorerais ton blason.

LE DUC, *s'élançant sur lui.*

Misérable!

LE SIRE DE QUIÉVRAIN, *arrêtant le duc.*

Monseigneur!...

Le Duc contient à peine sa rage; tout le monde est consterné, Geneviève est toujours sans connaissance dans les bras de Marguerite et de Vander.

TABLEAU.

ACTE DEUXIÈME.

Une salle basse du château, où se tient le tribunal; à gauche, la salle des tortures; un peu plus loin et du même côté, l'entrée du cachot où est détenu le comte de Hainault; le fond du théâtre est occupé par le tribunal où siégeront les chevaliers; à droite, au premier plan, une galerie; au deuxième plan, une portière.

SCENE PREMIERE.

JACOB, *ensuite* STEVEN.

Au lever du rideau, Jacob sort du cachot du comte de Hainault; Steven et quelques soldats sont avec Jacob.

JACOB.

Voilà monseigneur le comte de Hainault en lieu sûr; il attendra dans le cachot des oubliettes qu'il plaise à notre maître de prononcer sur son sort, ce qui ne tardera pas, car tout est disposé déjà pour le jugement.

STEVEN, *entrant et se plaçant à la droite de Jacob.*

Pouah! quelle humidité! quelle odeur! je dois en être tout terni, n'est-ce pas, vous autres? Avec ça que je suis tombé trois ou quatre fois. Par exemple, voilà ce que mon costume a de commode, je tombe sur un tas d'épines sans m'en douter; seulement si on ne me relevait pas, je resterais sur le dos jusqu'à la fin du monde.

JACOB.

Steven, sais-tu ce qui m'étonne dans tout ce qui vient de se passer?

STÉVEN.

Non, capitaine.

JACOB.

Je vais te le dire.

STEVEN.

Ce sera un grand honneur pour moi, capitaine.

JACOB.

C'est que je n'aie pas encore reçu l'ordre de te faire pendre.

STEVEN.

Hein! plait-il, capitaine?

JACOB.

N'étais-tu pas en faction devant le pavillon de Mme Geneviève? N'as-tu pas laissé passer le comte de Hainault?

STEVEN.

Non, capitaine, je n'ai rien vu. (*A part.*) Il est vrai que j'avais fermé les yeux.

JACOB.

Il se peut, en effet, qu'il ait pénétré chez la duchesse avant l'heure de ta faction, c'est même probable.

STEVEN.

Oh! certainement.

JACOB.

Mais n'importe, je m'étonne que dans le doute

* Vander, Marguerite, Geneviève, le Duc.

on ne t'ait pas pendu pour l'exemple. C'est que dans le premier trouble on n'y aura pas songé.

STEVEN.

Miséricorde! pendu!

JACOB.

Allons, allons, rassure-toi. Par considération pour maître Vander, ton parrain, qui est déjà fort malheureux de tout ceci, je ne dirai rien.

STEVEN.

O mon capitaine, sans ma culotte de fer je tomberais à vos genoux; mais l'intention y est. Ah! rien que l'idée d'être... ce que vous disiez tout-à-l'heure, ça m'a coupé la respiration. Je suis fort mal à mon aise, je prendrais volontiers un escabeau.

JACOB.

Pauvre garçon! Demeure ici pour te remettre, mais ne tarde pas à rejoindre tes camarades, car j'ai ordre de tenir tout mon monde sous les armes.

Il sort à droite, ses hommes sortent de l'autre côté.

SCENE II.

STEVEN, *seul.*

Diable de capitaine, va! il m'a bouleversé de fond en comble avec sa réflexion! Il me semble que j'ai la tête comme un boisseau et le cou fort serré... Ce qu'il y a de ridicule dans ma position, c'est que moi, qui ai trempé dans le complot, car je peux bien m'avouer ça à moi-même, j'y ai trempé, je n'y comprends rien de rien. Comment se fait-il que messire Edgar soit devenu le comte de Hainault! Je me suis fait cette question-là depuis hier au soir, et je ne me suis pas encore répondu. Grand saint Bonaventure, mon patron, fais en sorte que je me tire sain et sauf de ce guêpier, et je te promets une chandelle en cire jaune, longue comme ma lance et lourde comme ma cuirasse!... On vient; c'est Mme Geneviève avec mon pauvre parrain; Mlle Marguerite les accompagne. Par prudence, allons-nous-en; ne lui donnons pas l'occasion de me compromettre. (*En s'en allant.*) Décidément, je me suis fait soldat dans un vilain moment.

Il sort.

SCENE III.

OLIVIER, GENEVIÈVE, MARGUERITE, VANDER.

GENEVIÈVE.

Olivier, où me conduisez-vous donc?

OLIVIER, *tristement.*

J'exécute les ordres que j'ai reçus, madame.

GENEVIÈVE.

Je ne me trompe pas, c'est dans cette salle que monseigneur rend sa justice; c'est là... là... (*regardant à gauche*) que le coupable est mis à la torture. Mon Dieu! mon Dieu! que veut dire cela?

MARGUERITE

Oh! rassurez-vous, madame, cet appareil redoutable ne peut vous être destiné; n'est-ce pas, mon père?

GENEVIÈVE.

Tu pleures, mon vieil ami; et c'est en effet la seule réponse que tu puisses faire: tu crois à mon innocence, tu m'aimes toujours; mais tu n'espères plus.

VANDER, *allant à elle**.

Si, madame, j'espère en Dieu, puis aussi dans l'entretien que vous avez fait demander à monseigneur. Quand il vous entendra, mon enfant, quand il vous verra si calme, si résignée, oh! il ne pourra plus vous soupçonner.

Ici un page paraît, il entre de la droite.

GENEVIÈVE.

Ah! quelle réponse vous a faite le duc?

LE PAGE.

Monseigneur a déchiré votre lettre.

GENEVIÈVE.

Mais qu'a-t-il dit?

LE PAGE.

Mme Geneviève se justifiera devant ses juges.

GENEVIÈVE.

Des juges à moi, Geneviève! à moi, la fille des comtes d'Ypres et de Courtray! traînée devant un tribunal, accusée à la face de ses sujets! O mon Dieu! la mort! la mort plutôt que cette humiliation!

VANDER.

Non, la noble fille de mes anciens maîtres ne comparaîtra pas comme une vile criminelle devant des juges décidés d'avance à condamner.

GENEVIÈVE.

Mais Henri refuse de me voir, de m'entendre.

VANDER.

Il me verra, il m'entendra, moi.

GENEVIÈVE.

Tu n'arriveras pas jusqu'à lui.

VANDER.

Oh! si fait!

GENEVIÈVE.

Il te fera chasser peut-être.

VANDER

Non, madame; votre époux est un noble chevalier, et s'il porte au front une couronne de duc, moi, j'ai une couronne de cheveux blancs: il ne pourra mépriser l'une sans flétrir l'autre.

Il sort par la droite.

SCÈNE IV.

MARGUERITE, GENEVIÈVE, LES PAGES *au fond.*

MARGUERITE.

Oh! madame, vous le voyez, mon père ne désespère pas! Non, jamais des juges n'oseront condamner leur souveraine.

* Marguerite, Geneviève, Vander.

GENEVIÈVE.

Ils me feront grâce de la vie, peut-être; mais mon honneur, ma réputation, penses-tu qu'ils sortent purs de cette terrible épreuve? Que puis-je dire pour ma défense? tout ne m'accuse-t-il pas? Quelle preuve puis-je donner à mes juges de la calomnie infâme du comte de Hainault?

MARGUERITE.

Vous direz toute la vérité, madame, vous direz que c'est à ma sollicitation que vous aviez accordé un asile au proscrit.

GENEVIÈVE.

Mais pense donc, pauvre enfant, que je vous perdrais tous deux sans me sauver; car ce n'est pas Edgar, c'est le comte de Hainault qu'on a trouvé chez moi. Eh! puis-je expliquer la présence de cet homme, quand je ne puis me l'expliquer à moi-même. Pendant la nuit qui vient de s'écouler, n'avons-nous pas, l'une et l'autre, cherché vainement à pénétrer ce mystère? Tu m'as juré que tu avais toi-même conduit Edgar dans mon oratoire, et pourtant le comte de Hainault était seul dans cet oratoire.

MARGUERITE.

Il y a dans tout ceci quelque chose que je ne puis ni deviner ni comprendre; Edgar seul peut tout éclaircir, et Edgar doit être encore dans le château. Toutes les portes en sont restées fermées, les remparts activement surveillés, il n'a pu fuir; il aura cherché sans doute un asile dans le parc. Toute cette nuit, préoccupée de votre faiblesse, de votre douleur, je n'ai pas songé à courir à la recherche d'Edgar : maintenant ce doit être mon unique pensée; je le retrouverai, madame, et il viendra vous justifier.

GENEVIÈVE.

Mais il se perdra.

MARGUERITE.

Oh! j'aime bien mon Edgar, mais je n'aurais plus que du mépris pour lui s'il hésitait un instant à sacrifier sa vie pour racheter la vôtre. Espoir et courage, ma bonne maîtresse; que Dieu protége Edgar, mais qu'il vous sauve avant tout!

Elle lui baise la main et sort par la gauche.

SCENE V.

GENEVIÈVE, JACOB.

JACOB.

Madame, monseigneur le duc va se rendre dans cette salle, ainsi que les nobles chevaliers qu'il a appelés pour former sa cour de justice. J'ai ordre de vous conduire dans cette galerie, où vous resterez jusqu'au moment où vous devez paraître devant le tribunal.

GENEVIÈVE.

Conduisez-moi, Jacob.

JACOB.

Croyez bien, madame, qu'il m'en coûte de remplir un pareil devoir! Permettez...

Il lui offre son bras pour la soutenir.

GENEVIÈVE.

Oh! j'ai de la force encore, mon ami, et Dieu m'en conservera, je l'espère, pour me défendre devant mes juges.

Elle entre, suivie de Jacob, dans la galerie à droite, dont l'entrée est fermée d'une portière.

SCÈNE VI.

LE DUC, OLIVIER *et le* DEUXIÈME PAGE *au fond.*

LE DUC, *arrivant seul et à pas lents.*

Non, je ne suis pas le jouet d'un horrible songe. (*Regardant autour de lui.*) Non, le crime est réel, car tout est prêt déjà pour le châtiment... Geneviève, coupable... infâme... elle!... oui... bien coupable et bien infâme!... Comme elle s'est jouée de moi!... pendant qu'elle me prodiguait ses trompeuses et perfides caresses, un autre... et mon plus implacable ennemi, l'attendait dans son appartement... O mon Dieu, si tu m'as laissé survivre à mon déshonneur, c'est pour que j'en puisse tirer une éclatante vengeance... oh! oui, mon unique pensée... mon espoir, ma vie... c'est la vengeance.

SCENE VII.

LE DUC, VANDER, OLIVIER, *et le* DEUXIÈME PAGE *au fond.*

VANDER.

Monseigneur!... où est monseigneur? il faut que je parle à monseigneur!

OLIVIER, *l'arrêtant.*

C'est impossible, maître Vander.

LE DUC.

Vander!... qu'il approche.

Sur un signe du duc, Olivier et le deuxième page sortent par la droite.

VANDER.

Oh! merci, merci, monseigneur!

LE DUC.

Si je n'ai pas refusé de t'entendre, c'est par respect pour ton âge : mais si tu viens ici solliciter ma pitié pour... elle... épargne-toi de vains efforts, épargne-moi tes plaintes, tes larmes... et retire-toi.

VANDER.

Monseigneur... je vais vous parler de Geneviève, et vous m'entendrez... Je viens vous dire : Elle est innocente, et vous m'entendrez; non pas par pitié pour mes cheveux blancs, mais parce que je le veux, monseigneur, et qu'aujourd'hui vous ne pouvez rien me refuser.

LE DUC.

A toi!

VANDER.

Oui, monseigneur, à moi! Vander n'a pas tou-

jours été vieux et faible; il y a dix années, Vander était encore un bon et brave soldat; il servait sous la bannière du duc votre père, à cette fameuse bataille d'Ypres, où vous faisiez, vous, vos premières armes... vous étiez bien jeune alors, et entraîné par un noble mais imprudent courage, vous vous étiez engagé seul dans les rangs ennemis; votre cheval percé de coups vous avait renversé, vous alliez périr, quand un homme accourut qui vous fit un rempart de son corps et donna le temps à vos hommes d'armes d'arriver jusqu'à vous; à ce soldat vous avez serré la main et vous avez donné votre anneau, en lui disant : En échange de cet anneau, tout ce que tu me demanderas... Vous n'avez jamais revu ni l'homme ni l'anneau; et pourtant l'homme existe encore.

LE DUC.

Et cet homme?

VANDER.

C'est moi.

LE DUC.

Et mon anneau?

VANDER.

Le voilà.

LE DUC.

Et pourquoi ne l'as-tu pas rapporté plus tôt?

VANDER.

A quoi bon? je n'étais plus assez jeune pour être ambitieux; et la récompense de ce que j'avais fait, je la trouvais dans le récit de vos exploits, de vos brillans faits d'armes! Je ne croyais pas qu'un jour viendrait où je serais forcé de vous rappeler cette promesse faite sur un champ de bataille : En échange de cet anneau, tout ce que tu me demanderas... Vous me l'avez dit, monseigneur.

LE DUC.

Et tu viens me demander la grâce de Geneviève.

VANDER.

Sa grâce?... non, monseigneur, car elle n'est pas coupable.

LE DUC.

Qu'as-tu dit?

VANDER.

La vérité... Oui, mon seigneur, je garantis l'innocence de Geneviève sur ma vie, sur mon honneur!... mais songez donc que c'est presque mon enfant, que je ne l'ai jamais quittée... elle n'a jamais eu un secret pour son vieux père... ses larmes, c'est dans mon sein qu'elle venait les répandre... Oh! elle vous aime, monseigneur; elle vous aime de cet amour qui éloigne jusqu'à la pensée d'une trahison. Non, ce n'est pas sa grâce que je demande, c'est sa réhabilitation... sa réhabilitation pleine et entière.

LE DUC.

Mon vieil ami, si tu savais avec quelle douce joie je t'entends protester de l'innocence de Geneviève... il y a là, dans mon cœur, un écho de ta voix quand tu la défends... et cette autre voix me crie aussi que cet ange de candeur et de vertu n'a pu déchoir et se flétrir à ce point; comme toi, Vander, je doute du témoignage de mes yeux. Mais accusée devant tous, il faut qu'elle se justifie devant tous. Il faut, pour qu'elle relève le front, une éclatante justification. Comme tu le disais toi-même, ce n'est pas une grâce qu'on doit à la duchesse de Brabant, c'est justice.

VANDER.

Et qui la défendra devant ses juges?

LE DUC.

Toi.

VANDER.

Moi?... oh! monseigneur, il faut être chevalier pour porter la parole en cour de justice, et je ne suis qu'un pauvre vassal.

OLIVIER.

Monseigneur, les nobles barons et chevaliers appelés par vous sont tous réunis dans la grande galerie.

LE DUC.

Qu'ils viennent.

VANDER.

Mais, monseigneur, vous ne m'avez pas dit...

LE DUC.

Silence.

A ce moment, les barons et chevaliers, en costume d'apparat, entrent. Le Duc a pris place sur le siége elevé qui lui était destiné et qui est à droite.

SCENE VIII.

LE BARON DE HESDIN, LE SIRE D'OUDENARDE, LE SIRE DE QUIÉVRAIN, LE CHEVALIER D'ASSAS, LE SIRE DE NANTAI, LE CHEVALIER DE QUESNOI, *au fond, près de leurs siéges;* LE DUC, *est sur son trône*, VANDER, *à sa gauche*, LES DEUX PAGES *à chaque côté du tribunal*, JACOB, *près de l'entrée de la galerie*.

LE DUC.

Prenez place, messeigneurs!... (*Les chevaliers se placent dans leurs stalles, et Olivier apporte le livre d'Évangiles, qu'il place sur un petit guéridon qui est devant le sire de Quiévrain, président du tribunal.*) Nobles chevaliers, chers compagnons d'armes, ce n'est plus le secours de votre épée que je réclame aujourd'hui de vous; je vous demande l'appui de votre raison et de votre équité. Le crime que vous êtes appelés à punir vous a été révélé par mon justicier. Les coupables vous sont connus, je les livre à votre tribunal. J'aurais pu, comme seigneur et maître de ce duché, juger et punir sans appel; mais je ne l'ai pas voulu. Ce qu'il me faut, ce que je demande, ce n'est pas vengeance, c'est justice; seulement, nobles chevaliers, n'oubliez pas que l'une des personnes traduites devant cette cour a fait long

temps mon bonheur et ma joie; qu'hier encore, tout le monde la devait croire la plus pure comme la plus belle des femmes ; songez enfin qu'il faut des preuves irrécusables pour entacher d'infamie un front qui porte une couronne.

LE SIRE DE QUIÉVRAIN.

Seigneur duc, nous allons prêter sur cet Évangile le serment de rendre bonne et loyale justice, comme le doivent faire de nobles et féaux chevaliers. (*Il se lève et étend la main sur l'Évangile.*) Appelé par monseigneur Henri, duc de Brabant, à l'effet de juger Arthur comte de Hainault et Geneviève de Courtray, duchesse de Brabant, je jure de n'écouter que la voix de ma conscience. Que Dieu m'entende et m'assiste. (*Tous les chevaliers se lèvent et étendent la main sur l'Évangile.*) La cour de justice étant valablement constituée, je vais ordonner la comparution des accusés.

LE DUC.

Un moment! avant de m'aider à punir, vous allez m'aider à récompenser. Il y a dix ans, à la bataille d'Ypres, un soldat m'a sauvé la vie; à ce soldat, je ne puis offrir de l'or, car il porte un noble cœur dans sa poitrine, et il refuserait. Mon libérateur est un homme du peuple; mais les plus illustres noms sont sortis du peuple, l'épée ou le génie leur a fait passage. Messeigneurs, quelle récompense mérite cet homme, qui, d'un bras déjà glacé par l'âge, a défendu vaillamment et sauvé son maître? Répondez.

LE SIRE DE QUIÉVRAIN.

Une récompense qui soit éclatante et grande comme le service rendu, les éperons de chevalier.

LE DUC.

C'est bien. (*Il fait signe à un page qui sort à l'instant.*) Vander, approchez. (*Vander va au milieu de la scène.*) Sire de Quiévrain, voilà le soldat à qui je dois la vie.

Le page reparaît portant un éperon sur un coussin.

SIRE DE QUIÉVRAIN.

Nous le déclarons tous digne d'être notre frère d'armes; mais, pour qu'il soit armé chevalier, il lui faut un parrain.

LE DUC.

Il en a un.

LE SIRE DE QUIÉVRAIN.

Qui donc?

LE DUC, *se levant.*

Moi, Henri, duc de Brabant, qui réponds de lui devant Dieu et devant les hommes.

VANDER.

Oh! monseigneur!

LE DUC.

Silence! (*Olivier attache l'éperon à Vander; le sire de Quiévrain le frappe sur l'épaule du plat de son épée et l'embrasse. Le duc l'embrassant à son tour.* Chevalier Vander, prenez place à la cour de justice; (*bas*) et maintenant, tu pourras défendre Geneviève.

Vander va se placer entre le baron de Hesdin et le sire d'Oudenarde.

LE SIRE DE QUIÉVRAIN.

Introduisez d'abord le comte de Hainault.

SCENE IX.

LES MÊMES, LE COMTE DE HAINAULT.

A peine le Duc et Vander ont-ils pris place que le sire de Quiévrain fait signe d'introduire le comte de Hainault; Jacob ouvre la porte du cachot souterrain où est renfermé le Comte; celui-ci paraît bientôt: il est pâle, mais il est calme et s'avance d'un pas ferme.

LE COMTE, *à a gauche de la scène.*

Que me veut-on?

LE SIRE DE QUIÉVRAIN.

Vous demander compte de votre présence dans ce château.

LE COMTE, *avec ironie.*

Le duc de Brabant en ignore-t-il donc le motif?

Le Duc fait un mouvement de colère, le sire de Quiévrain lui fait signe de se modérer.

LE SIRE DE QUIÉVRAIN.

Comte de Hainault, répondez à vos juges.

LE COMTE, *avec hauteur.*

Mes juges! le baron de Hesdin, le sire d'Oudenarde, le chevalier de Quiévrain! Depuis quand des vassaux s'arrogent-ils le droit d'appeler devant leur tribunal ceux qui portent la couronne de comte?

LE DUC.

Depuis que ceux qui portent la couronne de comte se sont faits lâches et infâmes.

LE COMTE.

Des injures! le duc de Brabant oublie que je suis sans armes.

LE DUC.

Tu étais recouvert de ton armure aux combats de Courtray, d'Assas et de Nantai; pourquoi ton épée n'a-t-elle jamais attendu la mienne? Je te cherchais en vain au milieu de tes hommes d'armes; fatigué de te poursuivre sans te pouvoir jamais atteindre, désespérant de punir le chevalier, j'ai dépouillé le souverain, je t'ai chassé de ton comté, j'ai fait de toi un misérable mendiant.

LE COMTE.

Duc, le mendiant avait juré de se venger de toi; vainqueur, tu n'as pu m'enlever que ma puissance; vaincu, je t'ai déshonoré.

LE DUC.

Misérable!

LE COMTE.

Ah! aujourd'hui tu es à ma merci; rappelle-toi mes paroles le jour où tu l'emportas sur moi auprès des parens de Geneviève : Tu viens d'obtenir sa main, te dis-je, et moi je garde son cœur. Tu me traitas d'imposteur alors, tu me juras une

haine qui n'a pu s'éteindre dans le sang de la moitié de mes vassaux. Eh bien, t'avais-je trompé? étais-je un imposteur?

LE DUC.

Tais-toi, tais-toi!

LE COMTE, *avec ironie*.

Mais que t'importe après tout, la vertu de ta femme? quand tu as pour promener ta honte mes états et les tiens, duc, chacun de nous a son triomphe!

LE DUC.

Oh! le tien ne sera pas de longue durée : avant peu, j'espère, le bourreau m'aura fait justice.

LE COMTE.

Et en cela je serai encore plus heureux que toi, car la mort me délivrera de tous les maux que tu m'as faits, tandis que toi, tu vivras pour supporter la flétrissure dont j'ai couvert le nom de tes ancêtres.

LE SIRE DE QUIÉVRAIN.

Assez, assez. Comte de Hainault, persistez-vous dans votre première déclaration faite au justicier de M. le duc?

LE COMTE.

Je persiste.

LE SIRE DE QUIÉVRAIN.

Introduisez la duchesse de Brabant.

SCENE X.

LES MÊMES, GENEVIÈVE.

Elle est à droite de la scène, entre le Comte et les membres du tribunal.

LE SIRE DE QUIÉVRAIN.

Madame, vous êtes en présence de vos juges et de votre accusateur : je vous adjure, au nom du Tout-Puissant, de nous dire la vérité.

GENEVIÈVE.

Messeigneurs, la parole d'un mourant est sacrée, dit-on : vous pourrez donc ajouter foi à la mienne, car je sais que je ne puis plus vivre. Le destin funeste, en jetant sur ma vie l'apparence d'un crime, et en y imprimant une tache, a dicté l'arrêt de ma mort! Je dois mourir, messeigneurs, puisque j'ai pu être soupçonnée par mon loyal époux, puisqu'il a cru devoir me traîner devant un tribunal, et lui dire : Jugez la femme adultère. Mais si le sacrifice de mes jours est indispensable, il n'en est pas de même de mon honneur d'épouse... et la même voix qui demandera une tombe à ses juges s'élèvera retentissante et forte pour crier au lâche qui l'accuse : Comte, vous êtes un calomniateur!

LE DUC.

Qu'entends-je!... Geneviève, vous seriez innocente?

GENEVIÈVE.

Innocente! oui, monseigneur, je le jure devant Dieu et sur cet Évangile!

LE DUC.

Achevez donc de confondre ce misérable; dites-nous par quelle ruse il a pu pénétrer dans votre appartement?

GENEVIÈVE.

Hélas! monseigneur, l'apparition de cet homme m'a jetée dans un étonnement au moins égal au vôtre.

LE DUC.

Ainsi, vous ignoriez qu'il fût caché dans votre demeure?

GENEVIÈVE.

Je l'ignorais.

LE DUC.

Prenez garde, madame, c'est la vérité que vous m'avez promise.

GENEVIÈVE.

Et je vous la dis tout entière, monseigneur.

LE DUC.

Cependant, lorsque j'ai voulu vous conduire dans votre oratoire, vous vous y êtes opposée d'abord; et puis ensuite, vous avez avoué que quelqu'un y était renfermé?

GENEVIÈVE.

Cela est vrai, monseigneur; mais celui pour qui je vous suppliais, pour qui j'implorais votre pitié, ce n'était pas le comte de Hainault.

LE DUC.

Et qui donc était-ce?

GENEVIÈVE.

C'était un infortuné à qui j'avais consenti à donner un asile, afin de le soustraire à la mort qui l'attendait s'il était découvert dans votre château.

VANDER.

Vous l'entendez, messeigneurs.

LE DUC.

Mais cet homme, quel était-il? nommez-le-moi.

GENEVIÈVE.

Je ne le puis, monseigneur; car en ce moment le même danger le menace encore.

LE DUC.

Eh quoi! lorsqu'il s'agit de votre honneur et du mien, vous refusez de prononcer le nom de cet homme!

SCENE XI.

LES MÊMES, MARGUERITE *entrant par la gauche*.

Je vais vous le dire, monseigneur!

LE DUC *étonné*.

Vous, Marguerite?

MARGUERITE.

Cet infortuné se nomme... Edgar.

LE DUC.

Edgar le proscrit?

MARGUERITE.

Lui-même, monseigneur.

LE DUC.

Et comment le savez-vous?

MARGUERITE.

Il m'aimait, monseigneur, et, pour me voir une dernière fois, il s'était introduit dans votre châ-

teau. Connaissant le sort qui l'attendait s'il était découvert, j'ai supplié madame la duchesse de le cacher quelques heures dans son oratoire, seul refuge où il pouvait être en sûreté.

LE DUC.

Relevez-vous. (*Marguerite se relève et va près de la duchesse.*) Est-ce la vérité, madame, que vient de dire votre fille d'honneur?

GENEVIÈVE.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Pourquoi ne pas l'avoir déclaré plus tôt?

GENEVIÈVE.

Parce qu'en vous dénonçant sire Edgar je craignais que vous ne fissiez exécuter l'arrêt de mort prononcé contre lui, et je ne voulais pas vous voir verser le sang de votre frère.

LE DUC *aux juges.*

Vous l'entendez! la duchesse de Brabant n'a été coupable que d'une seule faute, bien grande sans doute, car elle a osé se placer entre un proscrit et ma justice; mais cette faute, c'est la bonté de son cœur qui la lui a fait commettre, et je la lui pardonne. Il ne vous reste donc plus à juger que ce misérable, qui, à tous ses méfaits contre moi, voulait joindre la perte de la meilleure et de la plus vertueuse des femmes.

Tous les chevaliers se lèvent.

LE COMTE.

Un moment, messeigneurs, ne prononcez pas votre arrêt avant de m'avoir entendu. (*Les chevaliers se rasseyent.*) Lorsque tout-à-l'heure il ne s'agissait de punir en moi que le rival heureux de votre maître, vous ne m'avez vu prendre aucun souci de ma défense. Ma mort était indispensable à ma vengeance, et j'avais fait le sacrifice de ma vie... Mais à présent que sur ma tombe vous voulez imprimer une tache infamante, celle de calomniateur, il vous faut à vous pour prononcer ma condamnation, et à moi pour être convaincu de calomnie, d'autres preuves que l'assertion d'une noble dame et celle de sa fille d'honneur. Il manque ici quelqu'un pour donner du poids à l'une et à l'autre, et cette personne, c'est ce sire Edgar, dont le nom a été invoqué si à propos; à mon tour, c'est sa présence que je demande; puisque c'est lui qui a été conduit dans l'oratoire de la duchesse, il doit y être encore, ou tout au moins dans le château, car toutes les portes en ont été scrupuleusement gardées, et il est impossible qu'il ait pu en sortir. Qu'il paraisse donc devant vous, qu'il vienne, par sa déclaration, me confondre et me convaincre d'imposture. Alors et seulement alors, messeigneurs, vous aurez le droit de dire : Le comte de Hainault a calomnié la duchesse de Brabant; mais jusque là, vous ne pourrez et ne devrez voir dans le témoignage de Marguerite que le désir bien naturel de sauver sa maîtresse en égarant votre justice.

LE DUC.

Eh bien! qu'il en soit donc ainsi... Marguerite, amenez devant moi sire Edgar; dites-lui qu'il n'a rien à craindre; je lui fais grâce pleine et entière... Allez, hâtez-vous!

MARGUERITE.

Monseigneur, je ne puis vous obéir, car avant de paraître en votre présence et dans l'intention de venir avec Edgar me jeter à vos pieds, j'ai parcouru le château, le parc, et mes recherches ont été vaines.

LA DUCHESSE, *à part.*

Grand Dieu!

LE COMTE.

Vous le voyez, messeigneurs, sir Edgar était un personnage inventé à plaisir.

MARGUERITE.

Oh! monseigneur, je vous jure sur le salut de mon ame que tout ce que j'ai dit était vrai!... (*Après avoir réfléchi.*) Attendez, il est un autre témoignage que je puis appeler à l'appui du mien.

LE DUC.

Lequel?

MARGUERITE.

Celui du factionnaire qui était placé en face du pavillon.

LE DUC.

Son nom?

VANDER.

C'était Steven.

LE DUC.

Qu'il paraisse à l'instant.

Jacob sort.

LE COMTE, *à part.*

Ah! le témoignage de cet homme appuiera celui de Marguerite, car c'est Edgar qu'il a cru voir.

Steven paraît accompagné de Jacob.

SCENE XII.

LES MÊMES, STEVEN, *au milieu du théâtre.*

STEVEN, *à part.*

On a pensé à moi, je suis perdu!

LE DUC.

Réponds avec franchise aux questions qu'on va te faire.

STEVEN.

Oui, monseigneur. (*A part.*) O grand saint Bonaventure, tire-moi de là! je te promets deux chandelles au lieu d'une.

MARGUERITE.

Hier, à la tombée de la nuit, c'est bien toi qui étais en sentinelle sur le rempart, vis-à-vis l'appartement de madame la duchesse?

STEVEN.

Oui, c'était moi.

MARGUERITE.

Raconte ce qui s'est passé; parle sans crainte.

STEVEN.

J'ai fait mes deux heures de faction; l'on est venu me relever... voilà tout...

MARGUERITE.

Tu dois te rappeler qu'hier je suis venue à toi, et qu'à ma prière tu as laissé sortir Edgar de la tourelle, pour qu'il pût entrer dans le pavillon.

STEVEN.

Moi?...

LE DUC.

Réponds! réponds donc!

STEVEN.

Monseigneur, je n'ai rien à répondre... car je n'ai rien vu.

MARGUERITE.

Ah! Steven! tu mens, tu mens.

STEVEN, *à part.*

C'est que la potence est au bout de la vérité... Oh! mais je rachèterai ça peut-être par une bonne action.

LE DUC, *à Steven.*

Retire-toi.

Steven s'éloigne.

MARGUERITE.

Ah! messeigneurs! ou cet homme est fou, ou c'est un traître... Je vous jure...

GENEVIÈVE, *l'interrompant.*

C'est assez faire, Marguerite, pour sauver une pauvre femme qui n'a plus de recours qu'en la miséricorde divine... Condamnez-moi, messeigneurs; ce n'est pas sur votre tête que retombera mon sang, non, car toutes les preuves sont contre moi; il faudrait être plus qu'un homme pour pénétrer cet abominable mystère. Condamnez-moi donc, je vous pardonne l'arrêt que vous allez prononcer; mais à toi, comte de Hainault, à toi qui pouvais me tuer et qui me déshonores, à toi ma haine et mes malédictions!... Que dis-je, insensée?... Comte de Hainault, si tu n'en voulais qu'à ma vie, je ne descendrais pas jusqu'à la prière; mais c'est mon déshonneur que tu veux... eh bien, pour racheter cette réputation que tu vas flétrir... comte, j'oublie ma haine, mon mépris; je foule aux pieds ma dignité de duchesse et de femme, je suis à tes genoux; comte, la vérité! par pitié, par grâce, la vérité!

LE COMTE, *bas.*

Comme toi, Geneviève, Arthur ne pardonne pas. (*Se retournant vers les juges.*) Eh bien, chevaliers, où sont les preuves de ma félonie? suis-je encore un calomniateur?

VANDER, *se levant.*

Oui, je l'atteste, moi Vander, je l'atteste sur ma foi de chevalier!... Messeigneurs, si j'ai accepté la place que vous m'avez faite à vos côtés, si j'ai consenti à recevoir le prix d'une action toute naturelle chez un soldat, ce n'a pas été par ambition: Vander, né paysan, serait mort paysan; mais il fallait être noble pour parler en votre présence, il fallait être chevalier pour défendre Mme Geneviève. Grâce à monseigneur et à vous, je puis élever la voix dans cette enceinte; certes, Mme Geneviève méritait d'avoir un défenseur plus éloquent que moi. Après avoir entendu ces funestes débats, mon faible esprit reste accablé sous le poids des preuves, mais ma raison me dit en vain que Mme Geneviève est coupable, mon cœur me crie qu'elle est innocente! J'ai déjà lu dans vos regards que cette conviction n'est pas la vôtre; avant de prononcer votre sentence, moi défenseur de dame Geneviève, je vous demande de m'en laisser appeler au jugement de Dieu. Comte de Hainault, je te déclare à la face du ciel et de la terre calomniateur et infâme, je te défie au combat à outrance. Ne méprise pas trop la faiblesse de ce bras, nous combattrons tête et poitrine nues : tu auras pour toi l'adresse et la force, moi j'aurai ma bonne cause et Dieu qui nous juge.

LE SIRE DE QUIÉVRAIN.

Nous ne pouvons consentir à une lutte aussi inégale. Chevalier Vander, reprenez votre place: il est un autre moyen d'arracher au comte de Hainault la vérité, que lui seul peut révéler tout entière. Je demande donc que l'accusé soit à l'instant soumis à la torture.

LE DUC.

Que les ordres du tribunal s'exécutent.

LE COMTE.

Comme j'ai lassé tes juges, duc de Brabant, je lasserai tes bourreaux.

Sur un signe du Duc, Jacob conduit le Comte dans la chambre des tortures; deux soldats le suivent.

SCENE XIII.

LES MÊMES, *excepté* LE COMTE.

JACOB, *dans la chambre des tortures.*

Comte de Hainault, persistez-vous à déclarer que c'est de l'aveu de la noble duchesse que vous vous êtes introduit dans son appartement?

LE COMTE, *d'une voix forte, dans la coulisse.*

Oui, je persiste à le déclarer.

JACOB.

Bourreau, faites votre devoir. (*Silence sur la scène.*) Comte de Hainault, persistez-vous?

LE COMTE, *toujours dans la coulisse, d'une voix moins forte.*

Je persiste.

JACOB.

Bourreau, faites votre devoir... Persistez-vous? (*Silence. Rentrant.*) Monseigneur, le patient vient d'expirer.

Le sire de Quiévrain s'approche des autres juges et les consulte.

LE DUC, *à part, pendant ce mouvement, avec désespoir.*

Il emporte dans la tombe l'honneur de ma maison.

LE SIRE DE QUIÉVRAIN.

Écoutez tous le jugement du tribunal: Les che-

valiers ici présens, réunis par ordre du noble et puissant duc de Brabant pour juger dame Geneviève, la déclarent coupable du crime d'adultère, et, en réparation de ce crime, la condamnent à la mort!

GENEVIÈVE, MARGUERITE, VANDER.

La mort!

LE DUC.

La mort! non, non, c'est impossible!

LE SIRE DE QUIÉVRAIN.

Monseigneur duc...

LE DUC.

C'est impossible, vous dis-je; la vie de la duchesse ne m'appartient pas. Vander, tu portes au doigt un gage de ma foi donnée; en échange de cet anneau, tout ce que tu me demanderas. Tu me demandes la vie de Geneviève? tu me la demandes, n'est-ce pas ?

VANDER.

Oui, oui, monseigneur.

LE DUC.

Geneviève, vous vivrez; mais je ne veux plus vous revoir; vous sortirez de mes états, et vous n'y rentrerez qu'à ma mort. Geneviève, vous pourrez alors venir pleurer sur cette tombe que vous aurez creusée, sur cette tombe où l'on n'inscrira pas mon nom, car ce nom, vous l'avez déshonoré!

LE SIRE DE QUIÉVRAIN.

Geneviève, la clémence de votre seigneur et maître vous laisse la vie sauve; mais vous allez sortir de ce château à l'instant même, et du duché de Brabant sous trois jours. Défense est faite à tous les vassaux de monseigneur de vous prêter aide et secours, ordre leur est donné de vous chasser devant eux en criant : Anathème et malheur sur la femme adultère!

GENEVIÈVE.

Oh! la mort, la mort!

Elle tombe évanouie aux pieds du tribunal; le comte reste accablé et anéanti. Le rideau tombe.

ACTE TROISIÈME.

Une forêt; à gauche, un chapelle rustique; plus loin, au fond, un chemin creux praticable; à droite, une grotte qui doit être au second plan; çà et là des arbres plantés irrégulièrement; au milieu du théâtre, des rochers praticables.

SCENE PREMIERE

MARGUERITE, VANDER.

Marguerite est prosternée à deux genoux devant la chapelle. Vander est assis sur un tronc d'arbre à droite.

MARGUERITE.

Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, vous que tous les malheureux appellent à leur aide, ne repoussez pas la prière d'une pauvre jeune fille qui a déjà creusé deux tombes et qui ne peut pas mourir.

VANDER.

Mourir... toi, Marguerite!... et qui donc alors resterait pour me fermer les yeux?

MARGUERITE.

Ah! pardon... pardon, mon père... mais j'ai perdu ce qu'après vous j'avais de plus cher au monde... Madame Geneviève, ma noble maîtresse, compromise par moi... pour moi... est morte peut-être de misère et de faim... Et Edgar... mon pauvre Edgar! a été trouvé assassiné à la lisière du bois de Saint-André... O madame Marie! recevez-le dans le ciel, mon bien-aimé, recevez-le; il n'attendra pas long-temps la pauvre Marguerite.

VANDER.

Edgar avait lui-même détruit le repos de sa vie; il n'avait plus d'avenir, et de longs jours eussent été pour lui de longs malheurs... Dieu a pris pitié de ce jeune homme et l'a rappelé à lui.... Prions pour son ame; mais gardons nos larmes pour de plus grandes infortunes... pour Geneviève, pour Geneviève, qui n'a pas sous le ciel un abri pour reposer sa tête, un ami pour la défendre et la consoler... Gardons aussi de la pitié pour notre maître, que la Providence éprouve si cruellement.

MARGUERITE.

Vous l'avez vu ce matin! Comment se trouvait-il?

VANDER.

Depuis le départ de Mme Geneviève, toujours le même désespoir, toujours la même mélancolie, que traversent, par intervalle, les accès d'un délire effrayant.

MARGUERITE.

Pauvre prince!

VANDER.

Les médecins ont voulu qu'il prît aujourd'hui l'exercice de la chasse.

MARGUERITE.

Ne craignez-vous pas, mon père, que les vassaux de monseigneur ne devinent ce qu'on voulait leur cacher?

VANDER.

Il est sans doute plus utile que jamais de tenir secrète la maladie du duc; aussi ne doit-il être entouré que de ses chevaliers les plus dévoués; on ne laissera approcher personne. Esperons que

la Providence rendra bientôt ces précautions inutiles par la complète guérison de notre noble maître.

SCENE II.

STEVEN, MARGUERITE, VANDER.

MARGUERITE.

Puisse-t-elle prendre en égale pitié la malheureuse Geneviève!

STEVEN, *qui s'est approché, portant au bras un panier.*

La Providence ne doit oublier personne, mademoiselle Marguerite, et les innocens moins que les autres.

MARGUERITE.

Steven!... Misérable... tu oses me regarder en face... toi... le lâche complice du monstre qui a perdu ma maîtresse!

STEVEN.

Mademoiselle Marguerite, si vous saviez...

VANDER *.

Steven, si tu as menti... tu rendras compte à Dieu du mal que tu as causé!... Viens, ma fille, retournons au château.

Ils sortent par le chemin creux.

SCÈNE III.

STEVEN, *seul.*

Il a raison, maître Vander... j'aurai un terrible compte à rendre là-haut!... Dire que moi, qui ne ferais pas volontairement le moindre mal à une fourmi, j'ai fait le malheur d'une duchesse! j'ai peut-être sa mort à me reprocher... Oh! non, il y a là quelque chose qui me dit qu'elle existe encore.... Sans ça, la Providence n'aurait pas commencé le miracle que j'ai fini... Mme Geneviève avait dit: Il n'y a que deux hommes qui puissent prouver mon innocence... A l'heure qu'il est, ces deux hommes devraient être, l'un en terre, et l'autre en l'air, et, s'ils sont encore de ce monde, c'est pour réparer le mal qu'ils ont fait... Je suis bien seul; personne ne peut me voir... Allons porter ces provisions à mon prisonnier, qui ne m'a pas vu depuis huit jours; j'espère le trouver sur pied... (*Son du cor.*) On chasse toujours... on dirait que la meute revient par ici... J'entends remuer le feuillage là-bas... si c'était quelque sanglier aux abois!... On dit que tout est utile dans la nature: je vous demande un peu à quoi servent les sangliers et les loups?.... Je ne me trompe pas, c'est une pièce de gibier... (*Ici une biche traverse rapidement le théâtre et va se perdre dans le taillis à droite.*) Ah! que je suis bête! c'est une jolie petite biche; elle est sans doute blessée et sera tombée dans ce taillis.... Il faut que je m'en assure... (*Il va au fond et entre dans le taillis.*) Je ne vois rien... elle sera peut-être entrée dans cette grotte... Il fait noir en diable là-dedans... c'est égal, je me risque. (*Il disparaît, mais revient bientôt tout effrayé.*) Miséricorde!... il y a quelqu'un là... dans cette grotte... un mort... j'en suis sûr, car ça n'a pas remué... Ira chercher la biche qui voudra, j'y renonce... Mais pourtant, si je me trompais... si ce mort n'était qu'un mourant... Allons, Steven, tu as un gros péché à racheter, mon garçon... et tu as juré de n'être plus poltron.... Allons....

Il rentre dans la grotte et revient bientôt en portant dans ses bras une femme évanouie, dont les vêtemens sont en lambeaux.

SCENE IV.

STEVEN, GENEVIÈVE.

Steven vient avec son fardeau jusque auprès d'un gros arbre au milieu du théâtre, et dépose la femme évanouie sur une pierre qui se trouve-là.

STEVEN.

C'est une pauvre mendiante qui meurt de faim peut-être... Heureusement que j'ai là ce qu'il faut pour... (*Ecartant ses cheveux.*) Ah! mon Dieu!... mais c'est elle... elle!... madame Geneviève!... Elle n'est pas morte, car sa main n'est pas froide... et son cœur bat toujours... Vite, un peu de mon vieux vin!... l'autre s'en passera... Là... là. .elle respire ... ça remet l'estomac...

GENEVIÈVE.

Je ne puis donc pas mourir...

STEVEN.

Mourir, vous, madame Geneviève, par exemple! encore un peu de vieux vin, hein! ça réchauffe?

GENEVIÈVE.

On a donc eu pitié de moi?... où suis-je? et qui êtes-vous?

STEVEN.

Elle va me maltraiter, c'est sûr.

GENEVIÈVE, *regardant autour d'elle.*

La forêt... toujours la forêt... Pourquoi vous détournez-vous de moi? Ah! tant de gens m'ont fait du mal! laissez-moi voir l'homme généreux qui a daigné me faire un peu de bien.

STEVEN.

Oh! cet homme généreux est tout simplement un misérable, un égoïste, un poltron.

GENEVIÈVE.

Je ne vous reconnais pas.

STEVEN.

Je suis Steven, ce soldat qui a rendu témoignage contre vous; je vous ai fait bien du tour-

* Steven, Vander, Marguerite.

ment; mais je réparerai ça, madame... Encore un peu de vin vieux.

GENEVIÈVE.

Non, je suis mieux... tu m'as rendu les forces que trois jours d'abstinence avaient éteintes.

STEVEN.

Trois jours sans manger! vous, madame Geneviève, une duchesse!... et, pendant ce temps-là... tu te gorgeais et te gobergeais, toi misérable faux témoin que tu es!

GENEVIÈVE.

Quand on m'eut chassée du château, je tombai sur une pierre, et j'étais décidée à attendre la mort; mais je me souvins que, si l'on me surprenait ainsi, on m'entraînerait au-delà des frontières du Brabant. Je ne voulais pas mourir sur un sol étranger; je voulais que mon dernier regard pût s'arrêter encore sur les tourelles du château... je me levai donc, et je vins me cacher dans ce bois; pour qu'on ne cherchât pas à suivre mes traces, je voulus faire croire à ma mort, j'arrachai la robe et le voile que je portais en quittant le château, et je les déposai au bord du grand précipice. J'aurais désiré trouver un déguisement qui me rendit méconnaissable; mais la pluie qui trempait mes vêtemens, les ronces qui les mirent en lambeaux, tout cela transforma bientôt la duchesse de Brabant en une pauvre mendiante, qui put alors, sans danger, implorer de la pitié de quelques paysans un peu de pain noir qu'on lui refusait souvent... Il y a trois jours, repoussée brutalement, insultée même, je ne me sentis plus le courage de mendier pour prolonger une existence à laquelle l'espoir ne me rattachait plus. J'avais trouvé dans cette grotte un abri contre l'orage, je résolus de n'en plus sortir. Je ne sais si je dois remercier le ciel de vous avoir envoyé à mon aide, car la mort allait venir, et, pour moi, la mort était au moins le repos.

STEVEN.

Si, madame, remerciez le ciel, remerciez-le, car un homme qui a fait votre malheur le réparera, un homme qui de duchesse vous a faite mendiante, de mendiante vous refera duchesse... cet homme, c'est moi... Steven...

GENEVIÈVE.

Vous?

STEVEN.

Oui, moi... Je ne suis qu'un pauvre paysan, maçon il y a quinze jours, et soldat aujourd'hui! mais si le diable m'a donné assez de pouvoir pour vous nuire, Dieu a daigné me choisir, moi chétif, pour vous réhabiliter; c'est moi, madame Geneviève, moi qui prouverai que vous êtes innocente.

GENEVIÈVE.

Seul, que pourras-tu?

STEVEN.

Seul, je ne pourrais rien du tout... mais n'avez-vous pas dit vous-même qu'il y avait deux hommes qui pouvaient tout dans votre destinée? L'un de ces hommes c'est moi; l'autre...

GENEVIÈVE.

C'est le comte de Hainault; mais celui-là est mort.

STEVEN.

J'ai même été chargé de l'enterrer... Mais si le bourreau s'était trompé, si, au lieu d'un cadavre, il ne m'avait remis qu'un mourant?...

GENEVIÈVE.

Ciel!

STEVEN.

Fallait-il l'enterrer vivant encore?...

GENEVIÈVE.

Oh! non, il fallait le sauver, dans l'espoir que le remords lui arracherait l'aveu qu'il avait refusé à la torture.

STEVEN.

Eh bien! madame, voilà ce que j'ai fait.

GENEVIÈVE.

Toi?

STEVEN.

Oui, moi, ou plutôt saint Bonaventure; car c'est mon digne patron qui m'a soufflé cette bonne pensée... Pendant que le soldat chargé avec moi de l'inhumation du comte creusait la fosse, je sentis battre le cœur de votre ennemi... aussitôt je renvoyai mon camarade, qui tombait de fatigue et de sommeil, je remplis de pierres la fosse qu'il avait ouverte, puis je portai le comte, toujours évanoui, jusqu'à la cabane de ma grand'mère, dame Mathurine, brave femme, très-discrète et parfaitement sourde .. elle m'aida à panser les plaies du comte, il revint à lui; mais il était d'une faiblesse qui me faisait peur. Mon service au château ne m'a pas permis de le voir depuis huit jours; à ma dernière visite, il était déjà beaucoup mieux, et me demanda de lui apporter ce qu'il fallait pour écrire. J'allais à la cabane de la mère Mathurine, quand une pauvre biche effrayée me découvrit votre retraite... Espérez, madame, car ce n'est pas sans intention que la Providence a pris soin de la victime et du bourreau; ce n'est pas sans intention, qu'elle a donné des idées à celui qui n'en avait guère, et du courage à celui qui n'en avait pas.

GENEVIÈVE.

Quel est ton projet?

STEVEN.

De vous faire autant de bien que je vous ai fait de mal.

GENEVIÈVE.

Dis-moi maintenant ce que fait le duc mon époux... le bruit de ma mort est-il arrivé jusqu'à lui?

STEVEN.

Non, madame, on n'a pas encore trouvé votre robe et votre voile; on serait venu les apporter à M. le duc, et je crois que monseigneur en serait mort de chagrin.

GENEVIÈVE.

Que dis-tu?

STEVEN.

Oh! il est bien triste; et maître Vander et

Mlle Marguerite... oh! comme ils seront heureux quand ils sauront...!

GENEVIÈVE.

Je te défends de leur parler de moi... Geneviève est morte, entends-tu bien? morte pour tous, jusqu'à ce que son innocence soit reconnue par tous.

STEVEN.

Mais en attendant, vous ne pouvez pas rester dans cette grotte.

GENEVIÈVE.

J'y resterai, car cette retraite est sûre; tu viendras, si tu veux, m'y apporter des provisions.

STEVEN.

D'abord, je vais vous laisser celles-ci, je ne garde que ce parchemin, cette plume et ce cornet.

Il porte le panier dans la grotte. Bruit de cor.

GENEVIÈVE.

Qu'est-ce que c'est que cela?

STEVEN.

Sans doute la chasse de monseigneur.

GENEVIÈVE.

Comment, le duc... Henri...!

STEVEN.

Parcourt cette forêt.

GENEVIÈVE.

Steven, ne vois-tu pas quelqu'un de ce côté?...

STEVEN.

Oui, c'est un homme qui vient à nous.

GENEVIÈVE, *reculant avec effroi.*

Ah!...

STEVEN.

Qu'est-ce qu'il y a, madame?

GENEVIÈVE.

C'est lui! c'est mon bourreau... c'est le comte Arthur.

STEVEN.

Ce n'est pas possible, je l'ai laissé tout éclopé encore, il y a huit jours.

GENEVIÈVE.

Regarde, regarde!

STEVEN.

C'est lui... c'est bien lui... sauvez-vous madame... là... (*montrant la grotte*) vous serez en sûreté... Oh!... ne craignez rien, saint Bonaventure est un grand faiseur de miracles. Je vous ai dit déjà qu'il m'avait donné du courage.

Il entraîne Geneviève jusqu'à la grotte. Elle disparaît.

SCENE V.

STEVEN, *regardant venir le comte.*

Ah çà, mais le miracle marche trop vite; moi qui voulais me concerter avec maître Vander... impossible... je ne peux même pas aller chercher du monde, car ce satané comte pourrait m'échapper... Allons.... allons... je terminerai l'affaire à moi seul... Après tout, monsieur le comte, vous ne serez pas plus lourd ni plus dur à remuer que les pierres que je taillais encore le mois dernier.

SCENE VI.

LE COMTE, STEVEN.

LE COMTE.

Voici la clairière que j'ai indiquée à Robert, mon écuyer, et la chapelle de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs doit se trouver...(*Il aperçoit Steven.*) Ah!... c'est toi?

STEVEN.

Si vous ne vous attendiez pas à me trouver sur votre route, monsieur le comte, je ne comptais guère vous rencontrer sur la mienne... Comment! déjà rétabli!

LE COMTE.

Complètement, mon ami, grâce aux bons soins de votre vieille mère.

STEVEN.

A la bonne heure; mais vous êtes bien imprudent de vous promener comme ça dans les environs du château.

LE COMTE.

Peut-être; j'avais besoin de cet exercice pour rappeler mes forces; je les sens revenues : c'est te dire, mon brave garçon, que je n'ai plus besoin de tes services, ni même de ta protection; je me tirerai maintenant de tout ceci seul et comme je le pourrai. En conséquence, nous pouvons nous dire adieu et continuer chacun notre chemin.

STEVEN, *l'arrêtant.*

Oh! un moment, monseigneur; nous ne nous séparerons pas comme cela.

LE COMTE.

Je comprends : tu as peur que ton obligé t'échappe, et tu ne veux pas avoir fait une bonne action pour rien... C'est juste: les bourreaux du duc m'ont pris tout l'or que j'avais sur moi; il faudra te contenter de ma signature... Voyons, je t'avais recommandé, l'autre jour, de m'apporter ce qu'il fallait pour écrire, y as-tu songé?

STEVEN.

J'ai là une plume, du parchemin et de l'encre.

LE COMTE.

A merveille, donne... et maintenant, mets au service que tu m'as rendu tel prix que tu voudras, je jure de te l'accorder. Allons, dicte; mais hâte-toi.

STEVEN.

J'allais justement vous prier de me faire une petite reconnaissance.

LE COMTE.

Voyons, finissons-en.

STEVEN.

Je ne demande pas mieux... écrivez donc, monseigneur : « Je reconnais que je suis un grand scélérat. »

LE COMTE.

Hein?

STEVEN.

« Je reconnais que j'ai menti comme un païen. »

LE COMTE.

Misérable!

STEVEN, *continuant.*

« Enfin, je reconnais et je déclare que dame

Geneviève est innocente... » Allons, allons, il faut écrire et signer ça, monseigneur.

LE COMTE.

Arrière, manant!

Il veut sortir*.

STEVEN, *tirant son épée et lui barrant le passage.*

J'en suis fâché, monseigneur; mais tu signeras...

LE COMTE.

Jamais!

STEVEN.

Alors, je vais te remettre dans l'état où je t'ai pris, et nous serons quittes.

LE COMTE.

Malheureux, oseras-tu me frapper, moi qui suis sans armes?

STEVEN.

Oh! je ne suis pas chevalier, et je vous tuerai sans plus de façons qu'un loup enragé... Monseigneur... comte... tu ne veux pas écrire... eh bien! recommande ton ame au diable, car certes Dieu n'en voudrait pas.

Le comte, à demi renversé par Steven, va recevoir le coup d'épée que celui-ci lui destine, quand tout-à-coup paraissent Robert et quelques hommes d'armes du Hainault, qui viennent de la gauche.

SCENE VII.

LES MÊMES, ROBERT, HOMMES D'ARMES.

ROBERT.

C'est lui!... c'est notre maître.

Il s'élance et arrête à son tour Steven, auquel on arrache son épée.

LE COMTE.

Sois le bien venu, mon bon Robert; vive Dieu, il était temps!

STEVEN.

D'où viennent ceux-là?

LE COMTE.

Ah! ah! noble et courageux défenseur de dame Geneviève, à nous deux maintenant.

STEVEN.

Ah! saint Bonaventure, si tu me tires de là, tu seras le plus grand saint de la légende.

ROBERT.

Nous allons pendre ce manant qui a osé porter la main sur vous, monseigneur!

STEVEN.

Pendu! par exemple... noyez-moi plutôt, j'aime mieux ça. (*A part.*) Je nage comme un poisson.

LE COMTE.

Sans ce garçon, je serais maintenant à six pieds sous terre. Je lui fais grâce, pour qu'il juge lui-même de l'étendue du service qu'il m'a rendu, pour qu'il me voie revenir en vainqueur et en maître dans ce duché de Brabant, où l'on avait creusé ma tombe. Mais, pour qu'il ne puisse annoncer trop tôt ma résurrection et ma délivrance, attachez-le à cet arbre. (*On attache Steven à un arbre au fond.*) Maintenant, mon brave Robert, rends-moi compte de ce que tu as fait.

ROBERT.

J'avais appris votre captivité et votre supplice... Je m'apprêtais à me joindre aux barons et chevalier du Hainault et de l'Artois, qui avaient pris les armes pour vous venger, lorsque votre message m'arriva... Je ne pouvais croire au témoignage de mes yeux.. Sauvé! vivant encore!... Je transmis votre lettre au baron de Maubeuge, qui, à votre défaut, devait porter votre bannière; puis, réunissant les plus déterminés de vos hommes d'armes, je partis pour me trouver au rendez-vous que vous me donniez. J'ai laissé mon monde à la lisière du bois; le baron de Maubeuge est en marche; déjà les villes d'Ypres et de Courtrai lui ont ouvert leurs portes... Paraissez, monseigneur, et votre présence sera le gage assuré de la victoire. Dans deux jours nous serons au pied des remparts de Bruges, et nous n'y laisserons pas pierre sur pierre... Venez, monseigneur; un cheval est là pour vous; dans quelques minutes nous aurons rejoint ceux des nôtres qui vous attendent à la sortie du bois... venez... qui vous arrête?...

LE COMTE.

L'espoir d'une vengeance plus prompte que celle que tu me promets.

ROBERT.

Je ne vous comprends pas.

LE COMTE.

Écoutez tous.

Les hommes d'armes qui étaient au fond entourent le Comte. Steven n'est plus retenu que par ses liens. A ce moment, Geneviève sort de la grotte et approche doucement de Steven.

SCENE VIII.

LES MÊMES, GENEVIÈVE.

LE COMTE.

En venant ici, j'ai entendu le son du cor; une troupe de cavaliers a passé près de moi, et parmi ces chasseurs j'ai reconnu mon ennemi, le duc de Brabant; il était peu accompagné, sans armes et sans défiance. Robert, avec quelques-uns de tes hommes, ne pourrais-tu te rapprocher prudemment de la chasse, épier le moment où le duc serait séparé des siens?

ROBERT.

Sans doute.

LE COMTE.

Alors...

ROBERT.

Je le tuerais?

LE COMTE

Non, il me le faut vivant; il faut que je lui rende avec usure ses outrages et ses supplices.

GENEVIÈVE, *qui a délié la corde qui retenait Steven.*

Tu les entends?

* Steven, le Comte.

** Steven, le Comte, Robert.

STEVEN.

Très-bien, et si je pouvais...

GENEVIÈVE.

Tu es libre, sauve le duc de Brabant!

Elle se sauve vers la grotte, tandis que Steven se glisse dans le chemin creux.

ROBERT.

Je vous promets qu'à moins que le ciel le protége, vous aurez ce soir votre ennemi, pieds et poings liés, sous votre tente; mais à quel signe reconnaitrai-je le duc de Brabant? je ne l'ai jamais vu.

LE COMTE.

A une large chaîne d'or qu'il porte sur la poitrine.

ROBERT.

C'est bien.

LE COMTE.

Séparons-nous.

ROBERT.

Ah! monseigneur!...

LE COMTE.

Qu'avez-vous?

ROBERT.

Cet homme... ce soldat a brisé les liens qui le retenaient, il nous échappe!

LE COMTE.

Il nous a entendus peut-être : hâtez-vous d'agir avant qu'il ait prévenu l'escorte du duc.

ROBERT.

Je vais vous conduire jusqu'à la lisière du bois, puis je viendrai rejoindre ces hommes, et avec eux je me mettrai à la poursuite de votre ennemi.

LE COMTE.

Robert, je te ferai noble et chevalier si tu m'amènes vivant encore le duc de Brabant.

Ils se séparent et disparaissent.

SCENE IX.

GENEVIÈVE, *sort de la grotte et suit des yeux Robert et les hommes d'armes.*

Ils se glissent dans la forêt, ils vont accomplir leur affreux projet... Steven arrivera-t-il avant eux?... O mon Dieu! laissez-moi la honte qui pèse injustement sur moi, laissez-moi ma misère, détournez de moi vos regards, mais sauvez, sauvez mon mari.

Elle tombe à genoux devant l'image de la vierge et reste ainsi en prières.

SCENE X.

GENEVIÈVE, LE DUC.

A ce moment un homme paraît en haut des rochers; il est pâle, dans le plus grand désordre, et semble avoir à peine la force de se soutenir; une de ses mains presse convulsivement sa poitrine; il va tomber sur une pierre à peu de distance de Geneviève.

LE DUC, *après un moment de silence, tire de son sein un voile, le regarde et dit en sanglotant :*

Morte!... elle est morte! je le savais bien, moi

GENEVIÈVE, *se relevant.*

Ah! je ne suis plus seule... Ciel! c'est lui!... lui! (*Courant au duc.*) Notre-Dame a entendu ma voix... Monseigneur, pardonnez-moi de vivre encore, après avoir été déshonorée par un arrêt infamant; oubliez un moment votre haine, votre mépris pour Geneviève, et laissez-la vous sauver.

LE DUC, *à lui-même.*

Cette femme n'a-t-elle pas nommé Geneviève?

GENEVIÈVE.

Eh quoi, pas de colère, point de malédiction?... Oh! monseigneur, savez-vous donc enfin la vérité?... Monseigneur... (*Elle s'arrête et regarde avec effroi le duc, qui est froid et immobile.*) Mon Dieu, quel égarement dans ses yeux!... il n'y a dans son regard ni pitié ni colère; ce regard s'arrête à peine sur moi... Henri! Henri! ne me reconnaissez-vous plus?... c'est moi... moi, Geneviève!

LE DUC.

Tu es bien cruelle, toi, de me parler de Geneviève... viens-tu m'appeler meurtrier, bourreau?... sais-tu déjà qu'elle est morte.

GENEVIÈVE.

Morte, Geneviève?

LE DUC.

Oui, morte!... le démon qui tourmentait mes nuits me l'avait annoncé dans mes rêves... je doutais encore, tout-à-l'heure il m'a pris par la main, il m'a séparé de mes amis, et m'a conduit au bord du grand précipice.

GENEVIÈVE.

Ah! le malheureux!

LE DUC.

Là il m'a montré en souriant les lambeaux d'une robe, et ce voile... ce voile que j'ai là, et qui me brûle le cœur... puis il m'a montré au fond de l'abîme le cadavre de Geneviève!

GENEVIÈVE.

Quel affreux délire!

LE DUC.

Tu as raison, femme, je suis son meurtrier, je suis son bourreau.

GENEVIÈVE.

Oh! ce malheur me manquait!.... Henri!.... reviens à toi..... Geneviève respire encore; elle vit pour t'aimer, pour te défendre.... Rappelle ta raison.... Geneviève est près de toi, elle te presse sur son cœur, elle couvre de ses baisers cette main qui l'a chassée... Henri!... Il ne m'entend pas. Mon Dieu, mon Dieu, dût-il en me reconnaissant me maudire, me chasser, ah! rendez-lui sa raison! Henri, tu me tueras après, si Dieu le veut, mais reconnais-moi, Henri, reconnais-moi!

LE DUC.

Je vais te conduire au bord du précipice, tu la verras, viens!

GENEVIÈVE.

Arrêtez, monseigneur, il y a là des assassins qui vous cherchent et vous attendent.

LE DUC.

Oh! n'essaie pas de me retenir... Tiens, le démon des nuits a saisi ma main comme tout-à-l'heure, il m'entraîne.

GENEVIÈVE, *passant devant lui.*

Ah ! tu n'iras pas, ou tu me fouleras à tes pieds.

LE DUC, *s'arrêtant.*

C'est sa voix... oui, c'est la voix de Geneviève, elle aussi m'appelle.

GENEVIÈVE, *saisissant sa main.*

Oui, oui, elle t'appelle, mais de ce côté, entends-tu bien?... de ce côté, car Geneviève est au château.

LE DUC.

Au château... on l'y a donc transportée?

GENEVIÈVE.

Oui.

LE DUC.

Car elle est morte, je l'ai tuée!

GENEVIÈVE.

Eh bien, ne voulez-vous pas la voir une dernière fois avant que le tombeau se referme sur elle?

LE DUC.

Oui, hâtons-nous, car ils m'enlèveraient cette dernière consolation ; mais je ne sais plus qu'un seul chemin, celui qui mène au précipice... femme, conduis-moi au château, si tu veux que j'y arrive.

Il tombe sur une roche.

GENEVIÈVE.

Moi, mon Dieu, ils me chasseront encore une fois... oh! n'importe, j'irai, je le sauverai... Venez, venez.

SCENE XI.

LES MÊMES, ROBERT, HOMMES D'ARMES.

ROBERT.

Femme!

GENEVIÈVE.

Ah! il est perdu!

Elle se jette devant le duc, qui est assis sur la pierre.

ROBERT.

Ne pourrais-tu nous dire si le duc de Brabant a traversé cette avenue? D'abord le connais-tu, le duc de Brabant?

GENEVIÈVE.

Moi... non, seigneur.

ROBERT.

Il porte au cou une large chaîne d'or qui le distingue des hommes de sa suite.

GENEVIEVE, *apercevant la chaîne que porte le duc, à part.*

Ciel! (*Haut*) Seigneur, je n'ai rien vu; et pourtant je suis ici depuis près d'une heure; le duc sera peut-être rentré.

Tout en parlant elle détache la chaîne du duc, qui n'a pas encore été aperçu par Robert.

ROBERT.

Nous sommes sûrs qu'il est encore dans la forêt.

GENEVIÈVE.

Et vous êtes sûrs aussi qu'il porte une chaîne d'or?

ROBERT.

C'est à ce signe que je dois le reconnaître.

GENEVIÈVE, *qui cache la chaîne dans sa poche.*

Eh bien, cherchez, seigneur cavalier; je n'ai rien vu, (*un homme d'armes montre le duc à Robert*) que ce pauvre insensé que je garde.

ROBERT.

Quel est cet homme?

GENEVIÈVE, *l'éloignant du duc.*

Un malheureux dont la raison s'est perdue, et qui ne saurait trouver sa route si je n'étais avec lui pour le conduire.

UN HOMME D'ARMES.

Laissons là cette femme et ce fou, maître Robert, et rejoignons nos camarades.

ROBERT.

Un moment, il faut que je parle à cet homme, il faut que je m'assure...

GENEVIÈVE.

Oh! messeigneurs, prenez garde.

UN HOMME D'ARMES.

Que crains-tu? nous ne te le prendrons pas ton fou!

ROBERT, *au duc.*

Qui es-tu? parle; ton nom, dis-nous ton nom?

LE DUC.

Mon nom... on l'a déshonoré, je ne le sais plus.

GENEVIÈVE, *à part.*

Je respire! (*Haut.*) Eh bien, doutez-vous encore?

L'HOMME D'ARMES.

La tête n'y est plus.

GENEVIÈVE.

Vous me laisserez emmener ce malheureux?

ROBERT.

Ce n'est pas lui que nous cherchons.

L'HOMME D'ARMES.

On vient à nous!

ROBERT, *regardant.*

Ce sont les hommes d'armes du duc.

GENEVIÈVE.

Enfin!...

L'HOMME D'ARMES.

Fuyons.

ROBERT, *regardant de l'autre côté.*

C'est impossible... nous sommes cernés de toutes parts... Faisons bonne contenance, et nous somm sauvés!

Geneviève se retire dans la grotte.

SCENE XII.

ROBERT, Hommes d'armes du Hainault, VANDER, STEVEN, LE DUC, Chevaliers brabançons, MARGUERITE.

STEVEN.

Les voilà! les voilà ceux qui en veulent aux jours de monseigneur!

VANDER, *à ses hommes d'armes.*

Emparez-vous de ces assassins!

ROBERT.

Arrêtez, chevalier... nous ne sommes pas des assassins... nous venons accomplir ici une loyale mission.

VANDER.

Une mission?

ROBERT.

A vous tous, barons et chevaliers de Brabant, nous apportons le défi d'Arthur, comte de Hainault.

Mouvement de surprise.

TOUS, *excepté Steven.*

Le comte!

LE DUC, *relevant la tête.*

Arthur!...

ROBERT.

D'Arthur, comte de Hainault, sauvé par un miracle.

STEVEN, *à part, près de la grotte.*

De ma façon, et qui a bien mal tourné!

ROBERT.

Mon maître existe encore.

LE DUC, *à part.*

Il existe!

ROBERT.

Et non seulement les chevaliers du Hainault et de l'Artois ont ressaisi leurs armes, mais encore les puissantes villes d'Ypres et de Courtrai envoient à leur aide les nombreux bataillons de leurs arbalétriers.

VANDER.

Eh quoi! les vassaux du duc Henri oseraient lever contre lui l'étendard de la révolte?...

ROBERT.

Les bourgeois d'Ypres et de Courtrai ne sont pas les vassaux du duc Henri: ces deux villes lui furent apportées en dot par la noble dame Geneviève de Brabant, et ils unissent leurs armes à celles de mon maître pour venger la mort de leur légitime souveraine. Barons et chevaliers, le comte de Hainault m'a chargé de vous jeter à tous ce gantelet; qui de vous le relèvera?

Tous les chevaliers font un mouvement pour ramasser le gantelet; mais le duc, dont la raison s'est réveillée, s'élance le premier.

LE DUC, *avec force.*

Moi!

TOUS.

Le duc!

ROBERT, *à part.*

C'était lui!

LE DUC.

Oui, moi, Henri, duc de Brabant. La rage m'a rendu la raison, que le désespoir m'avait fait perdre... Envoyé d'un infâme, retire-toi... dis à ton maître que c'est moi, son implacable ennemi, qui ai ramassé son gantelet; va lui dire que, s'il n'est pas aussi lâche que félon, il viendra me le redemander sur notre premier champ de bataille!

Robert sort avec ses soldats.

SCENE XIII.

Les Mêmes, *excepté* ROBERT.

LE DUC.

Arthur vivant encore?... non, ce n'est point un rêve!... un accès de délire!... vous l'avez tous entendu comme moi, n'est-ce pas? Il existe. C'est donc pour cela, mon Dieu, que vous m'avez laissé vivre! c'est donc pour cela que vous avez dissipé encore une fois ce nuage de feu qui troublait ma raison... Oui... oui, mes amis... je vous reconnais tous... Faites sonner la trompette de mes hérauts; qu'ils appellent aux armes tous ceux des miens qui pourront porter une lance ou une épée; n seul cri maintenant doit retentir dans mes domaines: Aux armes!

TOUS.

Aux armes!

LE DUC.

A défaut de l'épée que ce matin je n'avais plus la force de porter, soldat, donne-moi ta masse d'armes. Vous le voyez, amis, mon bras a retrouvé sa vigueur, mon ame son énergie... Arthur existe, Henri ne peut pas mourir... au combat!

TOUS.

Au combat!

LE DUC.

Nous nous mettrons en marche cette nuit même.

GENEVIÈVE, *paraissant à la porte de la grotte.*

Cette nuit!

LE DUC.

Pour vaincre encore une fois mon ennemi, j'aurai Quiévrain, Oudenarde, Vander, Jacob.

GENEVIÈVE, *à part.*

Et moi! (*A Steven.*) Viens, Steven, viens.

Elle l'entraîne dans la grotte.

LE DUC, *agitant sa masse.*

Vous tous, mes braves; aux armes!

TOUS.

Aux armes!

Le duc et les hommes d'armes se préparent à sortir. Le rideau tombe.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente la salle du trône dans l'Hôtel-de-Ville de Bruges ; le tout est masqué par des rideaux qui forment une pièce en avant, où se passent les scènes qui précèdent celle qui fait le dénouement ; au lever du rideau, on entend dans la ville le son du beffroi, des cris, le choc des armures, des épées, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, *à la fenêtre à gauche.*

Quel bruit ! quel tumulte !... Mon Dieu, mon Dieu ! vous qui m'avez enlevé et Mme Geneviève et mon Edgar, mon Dieu ! sauvez mon père. (*Bruit sourd au dehors.*) Pourquoi ces rassemblemens ? ce sont des blessés qui reviennent de la brèche. (*Criant.*) On combat toujours, n'est-ce pas ? l'ennemi n'a pas pénétré dans la ville ? Mon père, mon père ! qui me donnera des nouvelles de mon père ?... Ils passent sans me répondre .. Toujours, toujours ce beffroi qui résonne dans ma poitrine et qui me glace... ah ! c'est trop long-temps souffrir !... La mort est sur les remparts ; c'est là qu'est mon père... c'est là qu'est ma place.

Au moment où Marguerite va s'élancer au dehors, on amène un chevalier blessé, c'est Vander.

SCÈNE II.

MARGUERITE, VANDER ; *puis* LE DUC.

MARGUERITE.

Mon père ! blessé ! blessé !

VANDER, *assis.*

Rassure-toi, mon enfant, le coup que j'ai reçu n'est pas mortel ; mais à mon âge on perd vite ses forces... (*Aux guerriers qui l'ont amené.*) Enfans, retournez au combat, faites un rempart de vos corps à notre intrépide souverain ; plus heureux que moi, vous aurez l'honneur de vaincre ou de mourir avec lui.

Les hommes d'armes sortent à droite.

MARGUERITE.

Mon père, vous ne me trompez pas ? votre blessure...

VANDER.

Ne me tuera pas assez vite, car je ne veux pas survivre à mon maître.

MARGUERITE.

Il est mort ?

VANDER.

Non ; mais comme la victoire est impossible, il va se creuser un tombeau au milieu des rangs ennemis... il a voulu qu'on me transportât ici, et il m'a ordonné de vivre pour le venger... comme si le vieux Vander pouvait quelque chose à présent !

Elle le fait asseoir.

MARGUERITE.

Mais n'est-il donc plus d'espoir ?

VANDER.

Il n'en est plus... Depuis le commencement de cette funeste campagne la trahison a partout servi notre implacable ennemi... jusqu'à ce misérable Steven qui n'a pas reparu dans nos rangs... Après plusieurs rencontres, le duc de Brabant s'est vu réduit à se renfermer dans sa bonne ville de Bruges ; mais le nombre encore une fois l'emportera sur le courage... quoique l'armée du comte de Hainault soit forte et puissante, quoique la garnison de Bruges suffit à peine à la défense des remparts, le duc avait ordonné une sortie... Suivi de ses chevaliers, il s'est élancé comme un lion dans les retranchemens, en défiant le comte de Hainault... Le combat était horrible, la rage semblait avoir décuplé nos forces ; les hommes du Hainault fuyaient déjà, lorsqu'à l'horizon on vit se déployer les bannières d'Ypres et de Courtrai ; c'était un renfort considérable pour nos ennemis, déjà si supérieurs en nombre... A cette vue, le découragement se glissa parmi les nôtres... le duc voulait mourir sur le terrain qu'il avait conquis ; mais ses officiers l'entraînèrent jusqu'aux remparts ; c'est dans ce mouvement de retraite qu'un coup de lance me renversa : c'est alors que j'ai quitté le duc, qui donnait ses ordres pour repousser l'assaut que le comte de Hainault va sans doute donner à la ville, et qui certes sera le dernier.

Ici le bruit au dehors redouble ; ce sont des cris d'effroi, des cliquetis d'armes ; le son du beffroi est plus fort.

MARGUERITE.

Oh ! mon Dieu ! mon père, le bruit du combat se rapproche... l'ennemi est dans la ville !...

VANDER.

Ah ! monseigneur est mort !...

Le duc de Brabant, sans casque, ayant son armure brisée et souillée de sang et de poussière, paraît seul et n'ayant à la main qu'un tronçon d'épée.

LE DUC.

Non, je n'ai pas pu mourir, Vander : les cruels ! ils veulent, avec la vie, me laisser la honte de la défaite... tue-moi, tue-moi donc, toi qui n'as pas brisé ton épée... ne me laisse pas tomber vivant au pouvoir de mon ennemi.

Il tombe anéanti sur un fauteuil.

SCÈNE III.

LE DUC, VANDER, LE COMTE, HOMMES D'ARMES DU COMTE; *ensuite* ROBERT.

UN HOMME D'ARMES, *entrant et menaçant le duc.*

Le voilà! le voilà!

LE COMTE, *entrant vivement.*

La vie sauve au duc de Brabant, car tout n'est pas encore fini entre nous deux.

ROBERT, *entrant, au comte.*

Monseigneur, la bannière du Hainault flotte sur les remparts de Bruges, et les chevaliers qui les défendaient ont tous déposé les armes.

LE DUC, *à part.*

Et je n'ai pas pu mourir!

ROBERT.

Les habitans, ayant fait leur soumission, implorent votre miséricorde.

LE COMTE.

Je leur fais grâce; mais tout-à-l'heure, devant les barons et les chevaliers du Hainault et de l'Artois, assemblés dans la salle du trône, ils me rendront foi et hommage, comme à leur nouveau maître et à leur seul souverain. Allez faire connaître ma volonté, et que tout soit prêt avant une heure pour la cérémonie de mon couronnement. Que tout le monde se retire, je veux être seul avec Henri de Brabant.

Tout le monde sort, excepté le duc et le comte.

SCÈNE IV.

LE DUC, LE COMTE.

Le Duc est toujours assis; le Comte se tient debout devant lui, et le regarde quelques momens en silence.

LE COMTE.

Je te tiens donc en ma puissance, mon noble suzerain; te voilà sous ma main, vivant et vaincu.

LE DUC.

Enorgueillis-toi de ta victoire, elle est digne en effet du comte de Hainault. Désespérant de l'obtenir par l'épée ou la lance, il l'a demandée à la trahison.

LE COMTE.

Tout-à-l'heure tu pourras voir de cette croisée le bourreau briser tes écussons et livrer aux flammes les lambeaux de ta bannière.

LE DUC.

Lâche!

LE COMTE.

Henri, j'ai mérité ta haine, mais non pas ton mépris... le comte de Hainault fut de tout temps pour toi cruel, impitoyable; mais le comte de Hainault n'est pas un lâche, entends-tu bien, meurtrier de Geneviève?

LE DUC.

Geneviève! misérable, quel nom oses-tu prononcer?

LE COMTE.

Il ne fut pas lâche celui qui, pour se venger de l'homme qu'il détestait et pour mieux lui déchirer le cœur, s'introduisit, seul et sans armes, dans le château de son ennemi; celui qui se livra de lui-même, comme un amant heureux... celui-là enfin n'était point un lâche qui répondit, au milieu des angoisses de la torture : Geneviève est coupable! S'il eût voulu dire la vérité, il était sauvé; le mensonge, c'était la mort, et le comte de Hainault soutint le mensonge.

LE DUC.

Que dis-tu?

LE COMTE.

Ah! c'est de cette heure seulement que date ma vengeance. Duc de Brabant, maudis-moi, blasphème, et meurs de rage, ta femme était innocente.

LE DUC.

Innocente!... innocente!..

LE COMTE.

Oui... je te le jure à présent, et j'ai guidé ta main qui signa l'arrêt de Geneviève... je me suis servi de mon ennemi lui-même pour me venger de lui et de celle qui m'avait si long-temps dédaigné, et j'ai fait cela au prix de mes membres broyés, de mes chairs ensanglantées que déchiraient tes bourreaux. Maintenant, cherche une autre injure à me jeter au visage, car tu le vois, Henri, je ne suis point un lâche!

LE DUC.

Infâme!... infâme!... Geneviève innocente... et je l'ai condamnée!... et je suis son assassin!... O mon Dieu!... mon Dieu!

LE COMTE.

Tu pleures, duc de Brabant; il ne manque donc plus rien à mon triomphe... tu n'as fait couler que mon sang; moi je t'ai vu répandre des larmes!

Bruit de trompettes.

LE DUC, *se levant et passant à droite.*

Ah! ce sont des vengeurs peut-être.

LE COMTE.

Regarde : ces bannières sont celles des hommes d'Ypres et de Courtrai... ils entrent dans la ville, et ceux là sont tes plus implacables ennemis; ceux-là vont tout-à-l'heure arracher de ton front ta couronne ducale pour la poser sur ma tête.

SCÈNE V.

LE COMTE, ROBERT, LE DUC.

ROBERT, *au comte.*

Seigneur, les barons et chevaliers d'Ypres et de Courtrai, après avoir fait placer leurs troupes aux environs du palais, ont demandé à prendre place dans la salle du trône; les portes de cette salle ont été ouvertes à vos alliés; quelques-uns d'entre eux sont là.

LE COMTE.

Qu'ils viennent.

Robert va et les introduit.

SCENE VI.

LE COMTE, JACOB, LE DUC, ROBERT, Deux Chevaliers de Courtrai *qui restent près de la porte d'entrée.*

LE COMTE, *à Jacob.*

Approchez... (*Jacob s'avance et se place entre le comte et le duc.*) Avant de mettre la main sur la couronne ducale, qui est à moi par droit de conquête, je veux qu'un arrêt infamant en dépouille l'assassin de Geneviève.

JACOB.

L'heure de la justice est venue, seigneur comte: c'est pour punir l'ennemi de Mme Geneviève que nous avons pris les armes et que nous sommes ici.

LE PEUPLE, *derrière le rideau.*

Noël! Noël!

LE COMTE.

Pourquoi ces cris?

LE PEUPLE, *derrière le rideau.*

Noël! Noël!

LE COMTE.

Pourquoi ces acclamations?

JACOB.

Ils signalent l'arrivée, dans la salle du trône, du juge suprême devant lequel, vous et monseigneur le duc, vous allez comparaître.

LE DUC.

Mais ce juge, quel est-il donc?

LE COMTE.

Oui, quel est-il?

JACOB, *écartant les rideaux.*

Regardez.

A ce moment, les rideaux s'enlèvent et laissent voir la salle du trône occupée par des hommes d'armes d'Ypres et de Courtrai; sur le trône est assise Geneviève; derrière elle est Marguerite, et des dames d'honneur sont à ses côtés, des pages sont sur les degrés; les chevaliers de Brabant, d'Ypres et de Courtrai sont au pied du trône, l'épée à la main; au milieu d'eux est Vander; Robert désarmé est sur la gauche du théâtre gardé par deux soldats; Steven est auprès de lui et le surveille. Au moment du changement tous crient: *Noël! Noël!*

LE COMTE *et* LE DUC, *ensemble.*

Geneviève!

LE DUC, *avec joie.*

Elle existe!

LE COMTE, *avec terreur.*

Elle existe!

GENEVIÈVE, *se levant et avec force.*

Oui, Geneviève existe, et si Dieu l'a laissée vivre, c'est pour qu'elle pût démasquer un fourbe et punir un infâme.

LE COMTE, *avec fureur.*

A moi! à moi! gardes!... (*Courant aux chevaliers de Courtrai.*) Traîtres, vous êtes tous mes prisonniers.

VANDER, *le saisissant.*

Non, monseigneur, c'est vous qui êtes le nôtre.

Jacob le saisit de son côté; on l'entoure.

LE COMTE.

Moi?

STEVEN.

Tenez-le bien.

GENEVIÈVE.

Oui, traître, tu es en mon pouvoir; car les hommes d'armes d'Ypres et de Courtrai n'obéissent qu'à Geneviève de Brabant, et les hommes d'armes d'Ypres et de Courtrai, éclairés et détrompés par elle, occupent toutes les issues... Comte de Hainault, tu seras jugé par ceux-là même que tu avais assemblés, et ta sentence sera prononcée par le duc de Brabant, ton seigneur suzerain... Arrière, vassal... *Descendant du trône et allant au duc.* Seigneur, reprenez votre place, reprenez votre couronne.

Le Duc lui baise la main, s'avance près du trône; deux pages le revêtent du manteau ducal; ensuite il monte les degrés, et, quand il se tourne vers l'assemblée, Vander s'écrie: *Mort au traître!*

TOUS.

Mort au traître!

LE COMTE.

Point de débats inutiles .. Duc, ce ne sont point des juges que je te demande, c'est un bourreau.

LE DUC.

Tu as deux heures pour recommander ton ame à Dieu.

STEVEN, *à part.*

Ou plutôt au diable!

On va entraîner le comte.

LE DUC.

Mais auparavant tu verras le triomphe de celle que tu voulais perdre... Approchez, Geneviève... (*Geneviève, qui est restée au bas du trône, en monte les degrés et se place devant le duc.*) Si je reprends cette couronne que vous seule m'avez rendue, c'est pour la poser sur la tête de la plus noble et de la plus vertueuse des femmes.

Il prend la couronne des mains du page qui la tenait et la pose sur la tête de Geneviève, qui s'est agenouillée devant lui; le duc la relève ensuite et elle se place à côté de lui.

STEVEN, *à part.*

C'est pourtant saint Bonaventure qui a fait tout cela!

Acclamations nouvelles: *Noël! Noël!* Les pages qui s'étaient placés devant le trône pendant le couronnement de Geneviève se mêlent aux cris de joie des chevaliers et des hommes d'armes, qui agitent leurs épées et leurs lances en signe de triomphe. Tableau. Le rideau tombe.

S'adresser, pour la musique, à M. Hostié, chef d'orchestre, au théâtre des Folies-Dramatiques. MM. les directeurs de province pourront facilement monter Geneviève de Brabant en se servant des décorations et des costumes de Robert le Diable.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



ACTE V, SCÈNE IX.

LA BERGÈRE D'IVRY,

DRAME-VAUDEVILLE EN CINQ ACTES,

par MM. Gabriel et Michel Delaporte,

BALLET DE M. RENAUZY, MUSIQUE DE M. ADOLPHE, DÉCORS DE MM DEVOIR ET POURCHET,

REPRÉSENTÉ A PARIS, SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 16 MARS 1839.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
ANDRÉ, batelier	M. DUMOULIN.	CHARLOTTE, jeune bergere	Mlle KIHN.
FLECHEL, ancien perruquier de l'Opéra	M. F. HEUZEY.	PAQUERETTE, au service de Mme Gervais	Mlle LISE.
JACQUOT, garçon plâtrier	M. BLUM.	ESTHER, danseuse de l'Opera	Mlle LAGRANGE.
LE REGISSEUR de l'Opéra	M. ANATOLE.	ATALA, chanteuse de l'Opéra	Mlle AGLAÉ.
UN OURS	M. FERDINAND.	PREMIERE BERGÈRE, dansante	Mlle A. PALLIER.
UN GARÇON de théâtre	M. HENRI.	DEUXIÈME BERGÈRE, dansante	Mlle MARIA.
UN COMMISSIONNAIRE	M. CHARLES.	L'AMOUR	La petite NATHALIE.
Mme GERVAIS, fermière, mère adoptive de Charlotte	Mme HOUDRY.	COMPARSES de l'Opéra, BERGÈRES, JOUTEURS, PAYSANS ET PAYSANNES.	

L'action se passe à Ivry vers 1827.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'un petit grenier attenant à une ferme: à l'angle gauche, un escalier avec rampe de corde conduisant à une soupente ; du même côté, sur le premier plan, une porte communiquant avec l'étage inférieur; à droite, un lit de très-humble apparence ; çà et là des bottes de paille et des falourdes ; il fait nuit, et la lune brille au fond à travers les vitres de deux croisées délabrées, dont une est restée ouverte.

SCENE PREMIERE

Au lever du rideau, Charlotte est assise sur une chaise ; le sommeil l'a surprise dans les habits qu'elle portait le soir même, au bal du dimanche.

CHARLOTTE, *seule, s'éveillant en sursaut.*

Ah! ah! Dieu me pardonne, j'crois que j' dormais!... En v'là une bonne!... Comment, je ne suis pas dans mon lit?... J' vois c' que c'est... je me suis assise, au lieu de me coucher... et crac! le sommeil l'a emporté... C'est pas étonnant, quand je suis rentrée, j'étais fatiguée ni plus ni moins que si j'avais fait dix lieues avec mon trou-

peau dans les terres labourées... Oh ! là, là, j'ai les jambes encore tout engourdies... C'est que je me suis tant trémoussée hier, au bal que M. Fléchel nous a donné dans son petit jardin !... Tout l' monde venait m'inviter... Voulez-vous danser avec moi, mamzelle? qu'ils me disaient l'un après l'autre... Comment donc ! mais avec plaisir !...

AIR *d'Amédée de Beauplan.*

Puisque vous voulez ben m' prier,
En avant, mon beau cavalier !...
N' mettons pas de retard,
J'entends le crincrin qui part !...
Ferme ! allons...
Et volons
Aux flons flons
Des violons !
Ah ! vraiment,
C'est charmant
D'aller aussi lestement !
Tricotons !
Gambadons !
Sautons
Comme des tontons !...
Quand on aim' son danseur,
Ça fait battre le cœur,
On s' trémousse avec bonheur !
De danser,
De valser,
Quel dommage de cesser !
Si j' pouvais n' pas m' lasser,
Toujours j' voudrais r'commencer !

Elle danse sur la ritournelle.

Je suis toute courbaturée ; vite, fourrons-nous dans not' lit.

Elle se dirige du côté de son lit en trébuchant de fatigue.

SCÈNE II.

CHARLOTTE, ANDRÉ.

André paraît à la fenêtre, en dehors, sur le haut d'une grande échelle qu'il vient de placer contre le mur.

CHARLOTTE, *effrayée.*

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça?

ANDRÉ.

Taisez-vous, Charlotte... c'est moi, André.

CHARLOTTE.

André ! à c't' heure-ci !... (*A part.*) Est-ce qu'il est somnambule?

ANDRÉ.

N'ayez pas peur, mamzelle Charlotte... J' viens à un drôle de moment, c'est vrai ; mais c'est que j'ai queuque chose de ben pressé à vous dire.

André fait un mouvement pour entrer dans la chambre.

CHARLOTTE, *l'arrêtant.*

Où allez-vous donc comme ça?

ANDRÉ.

Eh ben ! je vais entrer.

CHARLOTTE.

Voulez-vous ben rester sur votre échelle... Je ne vous permettrais de venir dans ma chambre, à pareille heure, que si vous étiez mon mari... Restez là, entendez-vous, monsieur !

ANDRÉ.

Mais on peut me voir de tous les côtés... La lune brille, que ça a l'air d'un fait exprès.

CHARLOTTE.

Est-ce que les garçons vont trouver les filles avant que le coq ait chanté ?... Venez demain au pré Vert, quand je ferai paître mes moutons... La nous causerons plus à notre aise, et vous n'aurez pas peur de la lune, car elle ne paraît jamais en même temps que le soleil.

ANDRÉ.

Si un garde de nuit venait à m'apercevoir, il me prendrait pour un je ne sais quoi... Il pourrait bien m'envoyer des grains de plomb queuque part...

CHARLOTTE, *à part.*

Il a raison.

ANDRÉ.

Croyez-moi, Charlotte, je s'rai tranquille et sage comme une rosière. . comme une rosière pour de vrai.

CHARLOTTE.

Écoutez, monsieur... je veux ben vous permettre de venir près de moi.. (*André fait encore un mouvement pour s'élancer.*) Un instant!... Entendez d'abord mes conditions. J' vous préviens que si vous devenez trop sensible, je réveille toute la maison.. D'abord, Mme Gervais qui couche là-dessous... (*Elle montre la porte de la chambre à gauche.*) Paquerette, la fille de ferme, qui dort là-dessus... (*Elle montre l'échelle de la soupente.*) Jacquot qui ronfle dans le pigeonnier... et jusqu'à notre chien César qu'est dans l' clos...

ANDRÉ.

J'accepte toutes vos conditions.

CHARLOTTE.

Alors, monsieur, venez... (*André saute dans la chambre.*) Et dites-moi, qu'est-ce qui vous amène à pareille heure?

ANDRÉ.

Charlotte, j'ai voulu vous voir encore une fois, pour vous faire mes adieux.

CHARLOTTE.

Vos adieux ?

ANDRÉ.

Je pars, je quitte le pays, pas plus tard qu'en sortant d'ici.

CHARLOTTE.

Vous partez ?

ANDRÉ.

J' vas suivre l'exemple de mon père, qu'était un vieux soldat... Je m' f'rai tuer le plus tôt possible sur queuque champ de bataille... J' sais ben que nous n'avons plus la guerre comme du temps de l'autre; mais ça ne fait rien... j' trouv'rai toujours ben un pays oùs qu'on s' battra et oùs que j' rencontrerai des boulets qui n' demanderont pas mieux que de s'occuper.

CHARLOTTE.

D'où vous vient donc cette belle humeur?

ANDRÉ.

J'ai là, voyez-vous, j'ai là (*il pose la main sur

son cœur) un poids qui m'étouffe... Je n' peux plus vivre comme ça... j' m'en vas, parce que je n' veux plus vous voir... parce que vous êtes trop gentille... parce que tout le monde vous aime, et moi encore plus que tout le monde... J' m'en vas, parce que j' suis un jaloux... parce que j' sens que j' vous tourmenterais!...

CHARLOTTE.

Mais en vérité, mon pauvre André, vous êtes fou.

ANDRÉ.

Quand on vous parle, voyez-vous, Charlotte, ça me remue les nerfs, et quand on vous invite à danser, ça me donne des éblouissemens de colère; c'est comme des éclairs qui me passent devant les yeux. Au bal d'hier, ils voulaient tous vous accaparer, et vous êtes si bonne que vous n'osiez pas les refuser... alors, alors, moi... oh moi, j' m'en suis allé pleurer tout bas dans un coin, c'est bête! mais c'est comme ça!

CHARLOTTE.

Fi! vous êtes un jaloux, un vilain jaloux! mais enfin, si j'ai dansé, je n'ai pas fait la coquette.

ANDRÉ.

J' sais ben tout ça; mais...

CHARLOTTE.

J' vous défends de vous en aller, monsieur! et si, comme vous dites, ça vous rend bête de m'aimer, j' veux que vous restiez bête.

ANDRÉ.

C'est ben dur tout de même.

CHARLOTTE.

Comment, y pensez-vous! quitter le pays! le pays où vous êtes tant aimé! Regardez donc ce qui est suspendu près d' votre boutonnière! hein? la belle médaille en argent! vous l'avez gagnée en retirant de la rivière un vieillard et un enfant qui s'y noyaient, et plus tard en me sauvant la vie, lorsque l'année dernière j'allais périr, entraînée dans un précipice au moment de la crue des eaux; car vous êtes brave, vous, André, rien ne vous arrête.

ANDRÉ.

Un batelier qui ne se jetterait pas à l'eau, dès qu'il entend appeler au secours! c'est un pompier qui tremblerait lorsqu'on crie au feu! Quand j'ai sauvé quelqu'un, ma médaille, à moi, c'est ma conscience; que de fois ne m'a-t-on pas offert de l'or pour me récompenser!

AIR *du Dieu des bonnes gens.*

Quand l' danger press', jamais un pauvre diable
D' l'humanité n'étouffera les cris;
Lorsqu'il s'agit de sauver son semblable,
Il n'a pas peur de gâter ses habits.
Veut-on l' payer, c't argent-là l'humilie,
En le voyant il recule d'un pas:
L'homme du peupl' sait exposer sa vie,
Mais il ne la vend pas! (*bis.*)

CHARLOTTE.

Ainsi, c'est convenu, vous resterez, André, vous resterez parce que je le veux... (*tendrement*) parce que je vous en prie, et si vous êtes bien gentil, bien sage... eh ben, quoi qu'on soit peut-être disposée à de v'nir folle de la danse, on ne dansera plus.

ANDRÉ.

On ne dansera plus!

CHARLOTTE.

Qu'avec vous, à not' noce!

ANDRÉ.

A not' noce Oh! si j'étais vot' mari, j' travaillerais jour et nuit, j' vous rendrais heureuse! heureuse comme une anguille dans un étang!

AIR *de Monpou.*

Si j' vous épousais, mon amour,
Je n' s'rais plus un homm' si champêtre;
C'est à Paris que j' voudrais être!
Et, sans vous, dès le premier jour,
J' voudrais qu' vos moutons aillent paître.

Nous en aurions du lusque, allez! J' vous mènerais à la comédie tous les dimanches, et chez l' traiteur tous les lundis, à trente-deux sous par tête, trois plats au choix, dessert et pain à discrétion... en v'la, un genre!

Mais ce bonheur-là,
Ce bonheur que de loin j'espère,
N'est encor qu'une chimère
Mais ce bonheur-là
Jamais peut-être il ne viendra.

CHARLOTTE.

Bah! il ne faut désespérer de rien.

ANDRÉ.

AIR *précédent.*

Si j' vous épousais, mon amour,
J' vous f'rais un' toilett' sans pareille:
Tablier, bonnets, boucl's d'oreille,
Bell's rob's et chapeaux faits au tour...
J' voudrais qu' vous soyez un' merveille!

Vous auriez des robes à cinquante-cinq sous l'aune, et des socques à ployans... moi, je porterais pour vous plaire des faux cols et des dessous de pieds, je m'sanglerais le ventre avec un corset; j'aurais une canne de cent sous, et des gants en peau de lapin... en v'là une tenue! gare là-dessous, gare que je passe! Vois-tu d'ici Monsieur et Madame qui se carrent!

Il prend le bras de Charlotte et se dandine près d'elle avec une fierté comique.

Mais ce bonheur-là, etc.

CHARLOTTE, *prêtant l'oreille près de la chambre.*

On dirait que Mme Gervais s'éveille.? La v'là! la v'là.

ANDRÉ.

La v'là? .. où me cacher?... (*A la fenêtre*) Je n'aurai pas le temps. Ah! vite, dessous ces bottes de paille.

Il se blottit derrière les falourdes et les bottes de paille.

CHARLOTTE.

Moi, j'vas faire semblant de dormir.

Elle se jette sur son lit: bientôt paraît Mme Gervais, qui sort de sa chambre, une lanterne à la main.

SCENE III.

CHARLOTTE, ANDRE, Mme GERVAIS, *en déshabillé de nuit.*

Mme GERVAIS, *à mi voix*

Je croyais avoir entendu du bruit.... Non, tout est tranquille. Il ne faut pas que je laisse oublier à Paquerette la petite excursion qu'elle doit faire à Paris ce matin, pour porter cette lettre et ce panier de fruits à M Norbert, mon homme d'affaires, à qui je suis forcée de redemander les fonds que j'ai placés chez lui... (*Montrant l'échelle qui va chez Paquerette.*) Ces jeunesses, ça a la mémoire si courte; et puis ça dort!... (*Montrant Charlotte.*) Celle-ci, y va-t-elle de bon cœur! Au reste, pourvu que Charlotte ait fini son somme à six heures pour mener son troupeau aux champs, c'est tout ce que je lui demande (*Elle monte le petit escalier.*) Quant à Paquerette, c'est différent; pour aujourd'hui, il faut qu'elle saute en bas du lit. (*Frappant a la porte de Paquerette.*) Es-tu éveillée, Paquerette? Allons, ma fille, allons!

La porte s'ouvre

SCENE IV

LES MÊMES, PAQUERETTE.

PAQUERETTE, *en dedans*

Si j' suis éveillée?... mieux que ça, allez, not' bourgeoise... j'n'ai plus que trois œillets à passer à ma robe. . encore deux petites minutes, et j'suis prête à partir.

Mme GERVAIS, *sur le pas de la porte.*

Ah! mam'zelle la coquette, je sais ben pourquoi tu veux faire fine taille; c'est pour plaire a ton amoureux, à M. Jacquot.

PAQUERETTE, *en dedans.*

Tiens! y a pas grand mal à ça. . puisque c'est pour le bon motif.

Mme GERVAIS, *a part.*

Comme j'ai ben fait de loger cette petite péronnelle de façon qu'il faille passer par deux chambres avant d'arriver à la sienne.

PAQUERETTE, *se montrant*

Me v'là, bourgeoise, avec vot' pagnier de prunes.

Mme GERVAIS

C'est bien.

Elles descendent tout en jasant.

PAQUERETTE.

Vous voyez qu'on est preste et dégagée la nuit tout comme le jour.

Mme GERVAIS.

J' crois ben! les fillettes à amoureux, ça réfléchit toute la nuit... ça pense à je ne sais quoi... (*Elles sont descendues.*) Regarde Charlotte, elle ne pense à rien, elle... son innocence la laisse dormir bien tranquille S'en donne-t-elle, hein? C'est naïf ni plus ni moins qu'un enfant de chœur, ça n'a pas la plus petite idée à la malice.

PAQUERETTE.

Quel mal y a-t-il à avoir des idées, pourvu qu'on n' fasse pas d' bêtises?

Mme GERVAIS, *regardant les paniers de prunes*

Justement, mam'zelle Rebecca, c'est que t'en fais des bêtises... t'as des distractions! Regarde moi donc comme t'as arrangé ces paniers-là... c'est-y Dieu permis d'avoir si peu de goût!

PAQUERETTE.

Qué qu'i' y manque donc, bourgeoise, à ces pagniers?

Mme GERVAIS.

Tiens! prends un peu la lanterne, que je te fasse voir... R'garde-moi ces prunes de monsieur; comme elles sont petites!

PAQUERETTE.

Dam' j' peux pas les grossir, moi... c'est vous qui les avez cueillittes hier.

Mme GERVAIS, *à genoux devant ses paniers, et rangeant les fruits jusqu'à la fin de la scène.*

Vois-tu, la belle, faut imiter les maraîchers qui vont vendre à Paris; on fait valoir sa marchandise; on ne montre d'abord que c' qu'on a de plus beau.

PAQUERETTE.

Y a pas qu' les maraîchers qui font ça, allez, bourgeoise.

Mme GERVAIS.

Si jamais t'es à ton compte, tu f'ras ben des gaucheries, ma fille... Oh! ma Charlotte a plus d'entente que toi! Aussi, c'te chère enfant, j'veux lui faire un sort; on n' sait pas c' qui peut arriver, et, pour la mettre à l'abri des événemens, je la marierai à quelqu'un qui aura de quoi, à quelqu'un de cossu. . c'est mon idée fisque.

ANDRÉ, *à part.*

Qu'est-ce que j'entends là?

Ici André fait un mouvement qui occasionne du bruit; Mme Gervais et Paquerette se retournent brusquement.

Mme GERVAIS.

Tiens! on dirait que queuque chose a remué.

PAQUERETTE.

Sans doute queuque méchant rat qui fait ses farces dans les falourdes et dans la paille.. J' vas le faire déguerpir, moi!

Mme GERVAIS.

C'est ça, ma fille, prends-moi la fourche et tape ferme sur le tas.

PAQUERETTE, *prenant la fourche.*

J' vas pas y aller de main morte... Attends, attends, maudit animal!

Mme GERVAIS.

Tape, ma fille, tape! (*Paquerette donne plusieurs coups de fourche sur la paille qui couvre André.*) L'entends-tu encore remuer?

PAQUERETTE.

Non, madame Gervais.

Mme GERVAIS.

Il en vient dans c'te ferme, il en vient! j'en vois courir tous les jours devant la bergerie.

PAQUERETTE.

Et vous n'avez pas peur?

Mme GERVAIS.

Bath! je connais ces gaillards-là.

AIR : *Vaudeville de la Chasse au renard.*

Ce sont des rats de la plus grosse espèce,
Quand j'étais jeune, et qu' j'en apercevais,
Tout aussitôt je sentais un' faiblesse,
Je n' puis pas t' dir' tout ce que j'éprouvais...
Mais, maintenant, jamais je n' les évite,
Ils ne me font plus du tout de frayeur;
Et quand j' parais, ils décampent ben vite,
Je crois, vraiment, qu' c'est moi qui leur fais peur.
Et quand j' parais, etc.

PAQUERETTE.

C'est p'têtre ben possible.

Mme GERVAIS.

Allons, ma fille, descendons; la voiture du père Marcel qui va tous les matins à Paris doit bientôt passer; tu l'attendras en bas.

PAQUERETTE.

Soyez tranquille, j'entendrai sa trompette, au père Marcel; elle fait assez de bruit quand elle passe par cheux nous.

Mme GERVAIS.

Prends la lanterne et marche devant moi. (*Se tournant du côté de Charlotte.*) Dort-elle, celle-là, dort-elle!

Elles disparaissent toutes deux.

SCENE V.

CHARLOTTE, ANDRÉ.

ANDRÉ, *montrant sa tête au-dessus des bottes de paille.*

En voilà une épreuve!

CHARLOTTE, *assise sur son lit.*

Dieu! quelle frayeur j'ai eue!

ANDRÉ, *sortant de sa cachette.*

Et cette Paquerette, tapait-elle fort avec sa fourche!

CHARLOTTE, *se levant.*

C'est vrai qu'elle tapait ferme. (*Riant.*) Ah! ah! ah! elle vous prenait pour un rat.

ANDRÉ.

J'ai reçu un fameux coup sur le dos; mais ce n'est pas là ce qui m'a fait le plus souffrir.

CHARLOTTE.

Comment, vous auriez reçu encore un autre coup?

ANDRÉ.

Vous avez entendu comme moi: Mme Gervais a dit qu'elle voulait vous marier à quelqu'un de cossu... elle l'a dit...

CHARLOTTE.

Elle rabâche ça tous les jours, et je n'en vois pas venir; soyez donc paisible.

ANDRÉ.

Ça ne tardera peut-être pas.

CHARLOTTE.

Quoi! vous croyez que j'irais jeter mes dix-huit ans à la tête du premier venu! Soyez donc plus raisonnable, monsieur, et n'allez pas vous fourrer toutes ces idées-là dans la tête, puisqu'on n'aime que vous.

ANDRÉ.

Oh! c'est pas une tricherie, ben vrai, Charlotte?

CHARLOTTE.

Une tricherie, par exemple!

ANDRÉ.

Oh! je crois ben que vous n'avez pas un cœur à double fond?

CHARLOTTE.

Mais tenez, André, pour en finir, ce matin, en venant, comme à l'ordinaire, chercher vos avirons que vous placez chaque soir dans la cour de la ferme, il faudra vous déclarer à maman Gervais, vous lui direz: « J'aime Charlotte, Charlotte m'aime, je viens vous demander sa main. »

ANDRÉ.

Comment vrai, vous voulez?

CHARLOTTE.

Elle me parlera de ça, j'en suis ben sûre; je lui dirai, moi, que pour être mari et femme il faut, avant tout, ben se convenir; et puis je lui dirai... je ne sais pas tout ce que je lui dirai...

ANDRÉ.

Ah! vous me réjouissez le cœur, Charlotte! Maintenant, je suis tranquille et confiant.

CHARLOTTE.

Eh ben! alors, allez-vous-en tout de suite!

ANDRÉ.

Déjà?

CHARLOTTE.

Y a ben assez long-temps que vous êtes ici... Allons, allons!

ANDRÉ.

Puisque vous le voulez, adieu, Charlotte!

CHARLOTTE.

Adieu, André! (*André l'embrasse vivement.*) C'est gentil, monsieur! et vous ne demandez pas la permission encore?

ANDRÉ.

Ah! c'est juste! Mamzelle, voulez-vous ben permettre? (*Il l'embrasse, et dit à part.*) Ça m'en fait deux!

ENSEMBLE.

AIR *d'un nocturne de Carulli.*

Silence!...
Faisons silence!
Partez, dépêchez-vous...
Sans ça, la médisance
Pourrait jaser sur nous.

ANDRÉ.

Silence!...
Faisons silence!
Je m'éloigne de vous... etc.

SCENE VI.

CHARLOTTE, *seule, à la fenêtre.*

Là, doucement; prenez garde que le pied vous

glisse. (*Revenant en scène.*) La culbute ne serait pas douce au moins. (*On entend le chien aboyer.*) Oh! mon Dieu! César s'est éveillé! (*A la fenêtre.*) Te tairas-tu, malheureux chien! (*Nouveaux aboiemens.*) Il n'entend pas raison... bon, André se sauve! (*Aboiemens plus forts.*) César le poursuit, il va le mordre!

SCENE VII.

CHARLOTTE, Mme GERVAIS, *sans être vue; puis* JACQUOT, *de même.*

Mme GERVAIS, *appelant de sa chambre.*

Charlotte!

CHARLOTTE, *à part.*

Ah! mon Dieu! il a réveillé Mme Gervais!

Mme GERVAIS, *appelant toujours et plus fort.*

Charlotte!... En vérité, il faudrait du canon pour se faire entendre de c'te fille-là.... Charlotte! (*Dans une autre direction.*) Eh! Jacquot.

JACQUOT, *du dehors.*

Qué qu'y a, mame Gervais?

Mme GERVAIS.

Entends-tu le chien?

JACQUOT.

J'crois ben! y m' fend les oreilles... il a réveillé tous les moutons qui ronflaient dans la bergerie... Voulez-vous que j' prenne une trique?

Mme GERVAIS.

C' n'est pas nécessaire; tâche de voir seulement c' qui peut l' faire aboyer.

JACQUOT.

Que je t'entende encore, animal, et t'auras affaire a moi! j'étais là tranquillement à taper de l'œil... j' vas me r'tourner, et tâcher de finir mon somme.

Profond silence.

SCENE VIII.

CHARLOTTE *seule.*

Après avoir écouté et observé avec anxiété près de la fenêtre, elle revient plus tranquille en scène.

Il n'y a plus de danger... je m'en vais en faire autant... (*Elle se déshabille.*) Ce n'est pas trop commode de se déshabiller sans chandelle... (*Elle se pique.*) Aïe! maladroite que je suis! une épingle qui m'a piquée! c'est toujours comme ça quand on ne pense pas à ce qu'on fait... Ah! c'est plus fort que moi, quand je me couche tous les soirs, il me vient des idées de toutes les couleurs.

AIR *de Grisar.*

A toi que j'aime avec tendresse,
Mon André, je songe sans cesse:
Pour ton bonheur j'adresse aux cieux
Chaqu' soir ma prière et mes vœux!
Quand l' sommeil vient fermer mes yeux,
Je n'ai que des songes heureux!

Elle est presque en chemise.

Ici, pas d' lumière indiscrète,
N'y a plus rien dans mon p'tit bougeoir...
J' suis ben sûr' que dans c'te toilette
Personne ici ne peut me voir!

Elle dessine sa taille.

J' peux l' dir' tout bas: pour un' bergère
Je ne suis pas trop mal, vraiment!
Plus d'un' grand' dam' qui fait sa fière
Ne pourrait pas en dire autant!...

Elle s'assied sur son lit.

En attendant que l' jour se lève,
Ah! je vas avoir un beau rêve...
André, pour toi, j'adresse aux cieux
Et mes prières et mes vœux!

Elle est couchée, et murmure en s'endormant:

Sommeil qui vas fermer mes yeux,
Donne-moi... des songes... heureux...

Elle est tout-à-fait endormie; l'orchestre reprend les dernières mesures de l'air en sourdine, jusqu'à la fin de l'acte. En ce moment on entend le bruit d'une trompette au dehors.

UNE VOIX, *en dehors.*

Paris! Paris! Paris!

Mme GERVAIS, *de sa chambre.*

Es-tu là, Paquerette? v'là l' père Marcel!

PAQUERETTE, *en bas.*

Oui, mame Gervais, j' monte dans sa voiture.

Mme GERVAIS.

Adieu, ma fille, à tantôt; souhaite ben le bonjour à m'sieur Norbert de ma part, entends-tu?

PAQUERETTE.

Oui, ma'me Gervais.

LA MÊME VOIX.

Paris! Paris! Paris!

La trompette sonne de nouveau. Le rideau tombe

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME

Le théâtre représente l'intérieur de la cour d'une ferme; sur le premier plan à droite, une bergerie; une entrée de basse-cour; une niche à chien; à gauche, toute la façade de la ferme de Mme Gervais; il doit y avoir trois hauteurs de fenêtres distribuées de façon qu'on retrouve les plans indiqués dans le grenier du premier acte: ainsi, au premier, la fenêtre de la fermière; au deuxième, celle du grenier de Charlotte, et au troisième, celle de la soupente de Paquerette; tout cela n'a rien de régulier; au deuxième plan, à droite, un pigeonnier avec lucarne praticable; au troisième plan, une haie de structure bizarre, interrompue au milieu par une porte d'entrée construite en bois dans un goût très-rustique; à l'angle le plus rapproché de la ferme, un beau groupe d'arbres fruitiers garnis; la ceinture qu'André portait dans l'acte précédent est restée suspendue après une grande échelle praticable, qui est plantée le long des fenêtres de Charlotte et de Paquerette; sur la toile de fond, le village d'Yvry; des avirons et des filets son. appuyés contre la bergerie.

SCENE PREMIERE.

Mme GERVAIS, JACQUOT.

Mme GERVAIS, *paraissant à gauche à la fenêtre du premier.*

Eh! Jacquot! Jacquot! veux-tu bien te lever, fainéant! (*Appelant plus fort.*) Jacquot!... quelle marmotte! Jacquot!

JACQUOT, *paraissant à la lucarne du colombier, la tête couverte d'un bonnet de coton.*

Ah! ah! qué qu'c'est, marraine?

Mme GERVAIS.

Oui, va... bâille! Sais-tu l'heure qu'il est?

JACQUOT, *à moitié endormi.*

Ah! ah! ah! merci, marraine; j'ai bien dormi, et vous?

Mme GERVAIS.

Vas-tu te réveiller, à la fin? Y a déjà deux heures que Charlotte est aux champs avec son troupeau; Paquerette sera même de retour de Paris avant que tu aies fini de secouer tes oreilles... Et dire que c'est à c' matin que tu vas te présenter au conseil de révision! Si on réforme les paresseux, j' suis ben sûre que tu nous resteras.

JACQUOT.

C'est vous qui dites ça, marraine; c'est égal, j' vas m' dépêcher de faire une toilette pour paraître en bonne tenue à la révision.

Il disparaît de la lucarne.

Mme GERVAIS.

Dépêche-toi! (*Au moment où elle va pour se retirer de la fenêtre, elle reste étonnée en remarquant l'échelle plantée contre le mur.*) Eh! mais que fait donc une échelle devant la fenêtre de ces fillettes? elle n'y était pas hier soir au moment du coucher... à coup sûr, elle n'est pas venue se mettre là toute seule. (*Elle voit la ceinture.*) Miséricorde! une ceinture, à c'te heure! (*Elle la prend.*) En voici ben d'une autre! est-ce que, par hasard, un galant viendrait ici la nuit? Le chien réveillé, l'échelle déplacée... plus de doute, il y a une coupable! je la découvrirai... Gardons toujours les pièces de conviction.

Elle serre la ceinture dans sa poche et se retire: ici, on aperçoit Paquerette qui descend la côte dans le fond du théâtre avec le panier qu'elle a rapporté de Paris.

SCENE II.

PAQUERETTE, *puis* JACQUOT.

PAQUERETTE, *entrant et déposant le panier à terre.*

Ouf! me v'là de retour! le père Marcel a été joliment vite, tout de même... Aller et revenir en deux heures et demie! c'est ça marcher!

JACQUOT, *sortant de la bergerie avec du plâtre sur la figure, et habillé de la façon la plus grotesque.*

Là!... je suis présentable. (*A Paquerette.*) Comment, c'est déjà toi, Paquerette?

PAQUERETTE.

J' crois ben, et avec mon panier encore!

JACQUOT.

Tiens, tu rapportes les prunes?

PAQUERETTE.

Puisque l' bourgeois n'était pas chez lui, et qu'on le dit absent pour un bout de temps... L' portier d' la maison me disait ben d' lui laisser mon pagnier de fruits, mais pas si bête!... A propos, as-tu déjeuné, Jacquot?

JACQUOT.

Pas encore.

PAQUERETTE.

Eh ben! écoute. J' conterai à mame Gervais que ses prunes sont restées à Paris, et nous allons nous en régaler ensemble.

JACQUOT.

Ça va.

PAQUERETTE.

Mais faut ben prendre garde qu'elle nous aperçoive. Tiens, en v'là une fameuse!

Elle lui donne une prune.

JACQUOT, *la mangeant.*

T'as ben fait de les rapporter, et de r'venir ben

vite, parce que, quand tu vas à Paris, ça me chiffonne... on tourne autour de toi, on t'adresse des douceurs...

PAQUERETTE.

C'est vrai que ça m'est arrivé plus d'une fois.

Air *d'Elwart.*

Des messieurs de la ville
Me croyant l' cœur facile,
M'ont dit : « Mon trésor!
» Mon gentil trésor,
» Comm' tout's nos d'moiselles,
» Veux-tu des dentelles,
» Une petit' croix d'or,
» Et d'aut's chos's encor?... »
Mais en fille sage,
J' réponds au ramage
De tous ces galans :
« Croyez-moi, Paqu'rette
» N'est pas un' coquette, } *bis.*
» Vous perdez vot' temps!...
» Beaux parleurs,
» Enjoleurs,
» Vos façons,
» Vos ham'çons,
» Ça n' me fait
» Nul effet!... (*bis.*)
» J'aim' Jacquot,
» C'est mon lot ;
» Oui, mon lot,
» C'est Jacquot!...
» Mon poulot,
» C'est Jacquot! »

Ils dansent sur la ritournelle, à la fin de laquelle Paquerette lâche la main de Jacquot qui tombe à terre.

JACQUOT, *se relevant.*

Oui, que je le suis, ton poulot! ton gros poulot! V'là pourquoi que j'ai ben peur qu'on n' me réforme pas à ce matin.

PAQUERETTE, *elle lui donne tout en causant des prunes, dont Jacquot se régale de temps en temps et remplit ses poches et son chapeau.*

Eh! tiens, c'est vrai, c'est ton heure de révision... Mais t'as rien pour qu'on te réforme?

JACQUOT.

Ne m'en parle pas! j'ai deux bras solides, deux jambes ornées de leurs mollets, et des yeux!... des vers luisans, quoi! des vraies lanternes!...

PAQUERETTE, *tristement.*

Enfin, t'est au grand complet.

JACQUOT.

C'est désolant.

PAQUERETTE.

Ah! pourquoi que t'es si joli homme?

JACQUES.

J'voudrais t'être laid... j' voudrais avoir un œil de verre, un bras manchot, une tête de bois, comme ce vieux calonnier qu'est aux Invalides.

PAQUERETTE.

Comment! y a aux Invalides un calonnier qu'a une tête de bois?

JACQUOT.

J'crois ben! et une belle tête encore! j'ai causé avec elle.

PAQUERETTE.

Tu s'rais gentil comme ça!

JACQUOT.

Je n' te quitterais pas au moins! je n' s'rais pas soldat, j' vivrais auprès de toi avec mes infirmités, nous coulerions des jours exempts d'envie.

PAQUERETTE.

Tiens! avale encore celle-là!

Elle lui donne une prune, et en mange aussi tout en conservant son air triste.

JACQUOT.

Assez pour l'instant; quand j' mange trop de ce légume-là, ça me fait un drôle d'effet!

Il se presse le ventre.

PAQUERETTE.

Je vas serrer ce qui reste, nous les finirons plus tard.

JACQUOT.

Ça y est... Ah! bath! tiens, ne soyons donc pas tristes comme ça.

PAQUERETTE.

Adieu, Jacquot; je m'en vas dire à mame Gervais que j' suis de retour, et puis faire de l'herbe pour les lapins... Hier, tu m'as conté tant d' bêtises que je n'ai plus pensé à eux.

JACQUOT.

Vrai! j' te dis donc queuque fois des bêtises? Je n' croyais pas... Allons, allons, va donner à manger à tes lapins, mon chou.

Il lui donne une grosse tape d'amour, et puis l'embrasse.

PAQUERETTE, *avec un gros rire.*

Oh! oh! son chou! (*Elle le pousse.*) Veux-tu bien te taire, gros tourtereau!

Elle entre dans la ferme.

JACQUOT.

Allons, Jacquot, une, deux, trois, et cours à la révision!

Il s'élance, et heurte violemment Fléchel qu'il blanchit.

SCENE III.

JACQUOT, *un instant,* FLÉCHEL.

FLÉCHEL.

Fais donc attention, butor! Ah! mon Dieu! comme me voilà badigeonné!

Il se secoue.

JACQUOT, *en sortant.*

Ça ne tache pas, monsieur Fléchel!

FLÉCHEL.

Moi qui viens exprès ici pour avoir un bout de conversation avec Mme Gervais au sujet de Charlotte, sa fille adoptive... me voilà joli pour me présenter! Heureux Fléchel! tu l'as trouvé, cet objet innocent et champêtre qui, pour toute parure, porte, comme dans la chanson :

Un chapeau de bergère,
Avec de gros sabots!.....

(*César aboie.*) Je ne me trompe pas, c'est elle!

CHARLOTTE.

César, César, ici tout de suite; laisse les moutons entrer dans la bergerie.

SCENE IV.

FLECHEL, CHARLOTTE.

Son costume est celui des bergères des environs de Paris ; elle a des sabots, et tient sa houlette.

CHARLOTTE, *à César qui vient auprès d'elle.*

Viens, César, viens, mon garçon, j' vas te donner ton déjeuner. (*Le chien s'élance après sa maîtresse.*) A bas les pattes, monsieur.

FLÉCHEL, *à part.*

Comme elle est intéressante!

CHARLOTTE.

T'es pas comme les moutons, toi, tu n' broutes pas de l'herbe?

Elle pose sa houlette contre la bergerie, et prenant une écuelle qui est sur la niche, elle la met devant son chien, qui mange.

FLÉCHEL.

Je crois que voici le moment de me montrer.

Il va à pas de loup vers Charlotte, et lui prend la taille.

CHARLOTTE, *le prenant pour son chien et lui donnant une tape.*

A bas les pattes, monsieur!

FLÉCHEL, *se montrant.*

Vous vous trompez, bel ange!

CHARLOTTE, *effrayée.*

Ah! c'est vous, monsieur Fléchel! oh! mon Dieu! m'avez-vous fait peur?

FLÉCHEL.

Je suis donc bien effrayant!

CHARLOTTE.

Oh! que non... mais pourtant vous n'êtes pas c' qu' y a de plus beau en homme.

FLÉCHEL, *à part.*

Quelle naïveté! (*Haut.*) Vous, Charlotte, je vous trouve adorable.

CHARLOTTE.

Et vous, vous êtes drôlement galant! A vot' joli bal que vous nous avez donné hier dans vot' beau jardin, vous faisiez aux danseuses des yeux, mais des yeux... (*A part.*) On aurait dit deux vieux tisons qui cherchaient à se rallumer.

FLÉCHEL.

Il faut convenir aussi, ma bichette, que parmi les danseuses il s'en trouvait de bien affriolantes!... Vous avez produit un effet!

CHARLOTTE.

Oh! j' m'en suis ben aperçue; c'est que les crincrins du pays vous mettent joliment en train.

FLÉCHEL.

Les malheureux! comme ils faisaient grincer la corde à boyau! peut-on scier du violon comme ça!

CHARLOTTE.

Bath! tout le monde s'est beaucoup amusé!

FLÉCHEL.

Et je viens remercier Mme Gervais du plaisir qu'elle m'a fait en acceptant mon invitation.

CHARLOTTE.

Vous êtes ben honnête, monsieur Fléchel... Tenez, justement la voici, maman Gervais!

FLÉCHEL.

Ah! je la désirais, car j'ai bien des choses à lui dire... j'ai bien des choses à lui dire.

Il soupire en regardant Charlotte.

CHARLOTTE, *à part.*

Est-il drôle! Si celui-là était perché sur nos cerisiers, les moineaux n'y viendraient pas, c'est ben sûr!

SCENE V.

FLÉCHEL, CHARLOTTE, Mme GERVAIS.

Mme GERVAIS.

Ah! bonjour, monsieur Fléchel!

FLÉCHEL.

Salut à la plus gracieuse et la plus aimable des fermières!

Mme GERVAIS.

Flatteur!

FLÉCHEL.

Je dis toujours ce que je pense, chère amie!

Mme GERVAIS.

Te voilà de retour, Charlotte?

Elle l'embrasse.

CHARLOTTE.

Oui, mère, moi et mon troupeau qu' a ben profité de l'herbe fraîche.

Mme GERVAIS.

Est-ce que tu ne vas pas aussi déjeuner?

CHARLOTTE.

Avant de r'tourner aux champs, j' vas tailler à même la miche!

Mme GERVAIS.

C'est ça, ma fille.

Charlotte entre dans la ferme.

SCENE VI.

FLÉCHEL, Mme GERVAIS.

FLÉCHEL, *se posant avec suffisance.*

Madame Gervais, je ne suis peut-être pas de l[a] première jeunesse; mais pourtant mon cœur n'a n[i] rides ni cheveux blancs : je vous avouerai donc qu'il n'a pu se bâillonner et rester les bras croisés en présence de votre fille Charlotte!

Mme GERVAIS.

Où voulez-vous en venir, monsieur Fléchel?

FLÉCHEL.

Je suis las d'être célibataire, et je veux prendre une compagne.

Mme GERVAIS.

Quoi! vous pensez à épouser Charlotte! Sans doute, votre recherche est honorable, monsieur Fléchel, mais, songez-y, Charlotte n'est qu'une fille des champs, une bergère... elle n'a rien.

FLÉCHEL.

Je me contenterai de ce qu'elle a... un artiste n'est pas intéressé.

Mme GERVAIS.

Vous êtes artiste?

FLÉCHEL.

J'ai été, pendant trente ans, artiste perruquier en chef au Grand-Opéra.

Mme GERVAIS.

Perruquier en chef!

FLÉCHEL.

Et sans partage! Personne ne possédait à un aussi haut degré que moi l'art de fabriquer des perruques et d'imiter la nature! Tous les hommes de lettres me consultaient quand ils faisaient répéter leurs ouvrages.

Air *du Piége.*

J'étais l'ami des plus fameux auteurs;
Sur eux, toujours, je réglais mes manières...
Je recevais tous leurs saluts flatteurs;
Au fait, ils étaient mes confreres!

Mme GERVAIS.

Confrères!...

FLÉCHEL.

Oui.

Mme GERVAIS.

Je ne comprends pas ça,
Pardonnez-moi, monsieur, si je vous arrête...

FLÉCHEL.

Faire un' perruque ou bien un opéra,
C'est toujours un travail de tête. (*bis.*)

Mme GERVAIS.

Charlotte, faire une pareille alliance!

FLÉCHEL.

Pendant que j'exerçais au Grand-Opéra mon honorable emploi, j'ai été à même de voir combien les amours de théâtre étaient glissans et légers: aussi, c'est dans les champs que je viens chercher une femme innocente... une femme qui n'écoute les amans ni le jour ni la nuit.

Mme GERVAIS.

Pour ce qui est de ça, Charlotte est candide comme si elle sortait de nourrice... jamais elle n'a employé ses jours qu'à garder ses moutons, et ses nuits qu'à dormir...

FLÉCHEL.

C'est la femme qu'il me faut!... vous allez voir si je sais comment on prend un cœur féminin... Vous n'ignorez pas, madame Gervais, que j'ai des chances pour être nommé votre adjoint, presque tous les habitans me donneront leurs voix... Eh bien, pour répondre a tant de déférence, j'ai l'intention de régaler la commune d'un beau feu d'artifice qui terminera dignement la fête annuelle qui va avoir lieu a Ivry.

Mme GERVAIS.

Finot que vous êtes! vous voulez nous jeter de la poudre aux yeux.

FLÉCHEL.

Je me propose donc d'aller tantôt à Paris, au Grand-Opéra, mettre en réquisition le talent d'un de mes vieux amis, M. Bengale, l'artificier du théâtre; si vous le permettez, chère amie, je profiterai de la circonstance pour faire voir à Charlotte cette huitième merveille du monde?

Mme GERVAIS.

Vous voulez lui faire voir l'Opéra? C' n'est pas trop mal commencer pour séduire une jeune fille...

FLÉCHEL.

N'est-ce pas?... c'est au milieu des enchantemens que ma galanterie lui prépare que je veux me déclarer à votre fille adoptive... J'espère que vous voudrez bien l'accompagner au spectacle

Mme GERVAIS.

Pas possible, monsieur Fléchel; j'ai plusieurs travaux qui me retiennent à la ferme.

FLÉCHEL.

J'en suis vraiment fâché.

Mme GERVAIS.

Mais, pour les convenances, Jacquot accompagnera Charlotte, si vous le voulez bien?

FLÉCHEL.

C'est arrêté, chère amie : Jacquot et Charlotte porteront cette lettre au concierge de l'Opéra, et c'est chez lui que je les trouverai pour les faire entrer dans la salle; de cette manière, ils feront le voyage de Paris sans savoir où ils vont... voyez-vous d'ici leur surprise?

Mme GERVAIS.

Je suis pour la surprise.

FLÉCHEL.

J'ai une heureuse étoile... tout doit me réussir... j'enlève au pas de charge la place que je sollicite, j'épouse celle que j'aime, ma bonne petite Charlotte; d'adjoint, je deviens maire... de maire, je deviens père... et de père, je deviens... qui sait?

Mme GERVAIS.

Vous deviendrez tout ça?

FLÉCHEL.

J'en accepte l'augure; au revoir, perle des fermières!

Mme GERVAIS.

Au revoir, perle des galans!

FLÉCHEL.

Dans un instant, je pars pour Paris.

Mme Gervais reconduit Fléchel, pendant ce temps, André est entré et s'est dirigé du côté de ses avirons appuyés contre la bergerie.

SCENE VII.

ANDRÉ, *puis* Mme GERVAIS.

ANDRÉ.

Air *de Masini.*

Au bat'let faut qu' j'arrive,
Car plus d'un jeun' tendron,
Là-bas, sur l'autre rive,
Attend mon aviron;
Vous m'appeliez, fillettes,
Cajoleur, Séducteur!... (*bis.*)
Mais j' n'ai plus d'amourettes,
Car je n'ai plus mon cœur...

Venez, jeunes griselles,
Venez, soyez sans peur...

Mme GERVAIS, *rentrant.*

Ah! te voilà, André!

ANDRÉ.

Vot' serviteur, mame Gervais; je viens chercher mes avirons.

Mme GERVAIS.

Et t'arrives en chantant... t'as l'air ben jovial aujourd'hui.

ANDRÉ.

Y a des jours comme ça! quand on a des idées couleur de roses, on aime à roucouler la petite chanson.

DEUXIÈME COUPLET.

Même air.

Quand un' bell' voyageuse
Entrait dans mon bateau,
Ma rame paresseuse
Dormait long-temps dans l'eau...
J'adorais, au passage,
Vingt beautés dans un jour; (*bis.*)
Moi le coq du village,
N'a plus qu'un seul amour!...
Moi, le coq du village,
J' n'ai plus qu'un seul amour.

Mme GERVAIS, *à part.*

Ah! mon Dieu! mais il n'a pas sa ceinture... est-ce que celle que j'ai trouvée serait... Je vas savoir ça...

ANDRÉ, *à part.*

Elle a l'air de bonne humeur, v'là l'moment de me déclarer. (*Haut.*) Mame Gervais... je...

Mme GERVAIS.

Ah! t'as des idées couleur de rose! T'as dansé hier avec les filles du pays, et il y en a une qui t'a donné dans l'œil.

ANDRÉ.

Hier? ah! il y a plus long-temps que ça. (*A part.*) Allons, v'là qu' ça va venir... j' vas tout lui dire. (*Haut.*) Mame Gervais, je...

Mme GERVAIS.

Eh ben! il faut te déclarer; je ne vois pas autre chose à faire.

ANDRÉ.

Ça y est... c'est fait...

Mme GERVAIS.

C'est fait... t'as été ben vite... Mais dis donc, mon garçon, en causant avec toi de tes amours, je m'aperçois que tu n'as plus ta ceinture... est-ce que celle que j'ai trouvée à c' matin serait la tienne? Regarde!

Elle lui présente sa ceinture.

ANDRÉ.

Comme ça se rencontre!... justement, c'est elle! C'est dans les environs, dans les champs, que vous l'avez ramassée, pas vrai, maman Gervais?

Mme GERVAIS.

Pas tout-à-fait.

ANDRÉ.

Où donc l'ai-je perdue?

Mme GERVAIS, *changeant de ton.*

A l'avenir, je te conseille de mieux l'attacher; sans quoi, elle pourrait ben te quitter encore, quand tu viendras, pendant la nuit, faire une nouvelle promenade sur notre grande échelle.

ANDRÉ, *à part.*

Ah! mon Dieu!... elle sait tout!

Mme GERVAIS.

Ah! monsieur André, tu fais des tiennes!...

ANDRÉ, *remettant sa ceinture.*

Je ne vous comprends pas, mère Gervais; tout ça, c'est de l'hébreu pour moi.

Fausse sortie.

Mme GERVAIS, *le retenant.*

Attends, attends, je vais te parler français... T'étais hier ben joyeux en dansant... Tu donnais un rendez-vous, et cette nuit, t'as réveillé César en descendant de c't' échelle... Va, si tu n'as pas queuque membre d'entamé, c'est parce qu'il te connaissait de longue date.

ANDRÉ.

Madame Gervais, je vous assure...

Mme GERVAIS, *s'échauffant peu à peu.*

J' n'ai qu' deux filles ici... c' n'est pas Charlotte que tu pouvais v'nir voir... c'est donc Paquerette... N'y a pas à en douter... je l'ai trouvée toute éveillée, et l'autre dormait comme une souche... Et puis elles ne se ressemblent pas, Dieu merci!

ANDRÉ, *à part.*

Comment, elle croit que c'est Paquerette!

Mme GERVAIS.

Tu ne me diras pas que tu viens voir ma fille de ferme pour lui réciter des prières au clair de la lune.

ANDRÉ, *à part.*

Me v'là propre!... Demandez-lui donc la main de Charlotte, à c't' heure!

Mme GERVAIS, *très-vivement.*

Ah! mamzelle Paquerette reçoit un amant la nuit, chez moi!... Elle peut être tranquille; à son retour de Paris, son compte sera bon!... Quant à toi, tu penses bien que tu ne peux plus remettre les pieds à la ferme.

ANDRÉ.

Comment, mame Gervais, vous m' chassez de chez vous!...

Mme GERVAIS.

Tu viendras ici débaucher une fille, et je te remercierai peut-être!... Allons, allons, tourne-moi les talons!

ANDRÉ.

J' vous ai ben entendue... je n'ai pas besoin que vous me répétiez une chose aussi agréable que ça... Sans adieu, mère Gervais!

Mme GERVAIS, *avec humeur.*

Bonsoir!

ANDRÉ, *à part.*

Je vais aviser un moyen de voir Charlotte... Il n'y a qu'elle qui peut nous tirer de là... une fois mariés, ben sûr nous n' laisserons pas renvoyer c'te pauv' Paquerette... (*Haut.*) Sans adieu, mame Gervais

Il sort.

SCÈNE VIII.

Mme GERVAIS, *puis* PAQUERETTE.

Mme GERVAIS.

Va te faire adorer ailleurs, beau tourtereau d'eau douce! *(Paquerette paraît portant sur la tête un gros paquet d'herbe.)* Mais v'là Paquerette; c'est à son tour, à présent... *(Dévisageant Paquerette.)* Viens ici, toi!

PAQUERETTE.

Me v'là, not' bourgeoise!

Mme GERVAIS.

Tu vas me dire combien je te dois!...

PAQUERETTE.

Pourquoi ça, bourgeoise?... J'ai pas besoin d'argent au jour d'aujourd'hui.

Mme GERVAIS.

N'importe!... je veux te donner ton compte.

PAQUERETTE.

Me donner mon compte!...

Elle jette son herbe à terre.

Mme GERVAIS.

Tu peux aller chercher une condition ailleurs.

PAQUERETTE.

Quoi! vous me renvoyez, bourgeoise!

Mme GERVAIS, *sévèrement.*

Interroge ta conscience, et tu sauras à quoi t'en tenir.

PAQUERETTE.

Ma conscience?... *(A part.)* Ah! mon Dieu! est-ce qu'elle saurait que j'ai mangé ses prunes avec Jacquot?

Mme GERVAIS.

En réfléchissant, tu n'es plus étonnée que je te renvoie, j'espère!

PAQUERETTE.

Pardon, mame Gervais... mais il me semble que pour si peu de chose...

Mme GERVAIS.

Pour si peu de chose!... Il te sied bien de faire la sainte Nitouche, après ce que je sais!...

PAQUERETTE.

Vous nous avez donc vus?

Mme GERVAIS.

Y n'aurait plus manqué que ça!

PAQUERETTE.

C'est donc lui qui vous l'a dit?

Mme GERVAIS.

N'importe!... je suis au fait.

PAQUERETTE.

Après tout, y a pas si grand mal à ça!

Mme GERVAIS.

Par exemple!...

PAQUERETTE.

Quand vous vous mettrez en colère... ce n'est pas là du fruit défendu!

Mme GERVAIS.

En v'là une effrontée!... Tu crois donc que je t'ai prise chez moi pour tout faire?... Je ne veux plus à la ferme d'une fille qui se conduit comme toi!...

PAQUERETTE.

Tout ça est bel et bon, not' bourgeoise; mais si vous m' mettez à la porte, faudra m' donner un certificat de bonne conduite.

Mme GERVAIS.

Ah! ben, il n' manquerait plus que ça!... pour que t'ailles ailleurs en faire autant!

PAQUERETTE.

Écoutez donc... si nous avions su que ça vous fasse tant de peine, nous vous aurions demandé la permission.

Mme GERVAIS, *furieuse.*

La permission!... Pour qui me prends-tu donc, petite malheureuse?

ENSEMBLE.

Mme GERVAIS.

AIR *d'Auber.*

C'est une horreur! *(bis.)*
Peut-on se conduir' de la sorte!
Que j' fais bien d' la mettre à la porte!...
C'est un' petite sans cœur.
C'est une horreur!... *(ter.)*

PAQUERETTE.

C'est une horreur! *(bis.)*
Peut-on me traiter de la sorte!
Pour cela me mettre à la porte!
Je n' comprends rien à vot' fureur;
C'est une horreur!... *(ter.)*
Conçoit-on de pareill's rancunes,
V'là ben du tapag' pour des prunes!

Mme GERVAIS.

Vous êt's un' fille sans pudeur!

ENSEMBLE.

C'est une horreur!... *(ter.)*

Mme GERVAIS.

Mourez de honte et de douleur!

ENSEMBLE.

Fi! fi! c'est une horreur!... *(cinq fois.)*

Mme GERVAIS.

Allons, retourne à ton ouvrage... Je te donne huit jours pour chercher une place.

Paquerette rentre à la ferme, en reprenant son paquet d'herbe.

SCENE IX.

Mme GERVAIS, CHARLOTTE, *puis* JACQUOT.

CHARLOTTE, *accourant.*

Maman Gervais! maman Gervais! v'là Jacquot, v'là Jacquot qui revient de la révision!

Mme GERVAIS.

Ah! nous allons donc savoir son sort!

JACQUOT.

AIR *du Conscrit.*

Me v'là gobé par l'état, } *bis.*
J' vas faire un joli soldat; }
J' vois qu'il faut quitter mon four!
Quitter mon four,
Our, our,

Quitter mon four!
J' vois qu'il faut quitter mon four,
A part.
Moins brûlant que mon amour!

DEUXIÈME COUPLET.

En passant sous les drapeaux, } *bis.*
De mon sac j'aurai plein l' dos ; }
Mais j' peux dev'nir un héros,
Un héros,
Oh! oh!
Un héros!
Puisque deux d' nos maréchaux
Jadis portaient d' gros
Sabots!

Les sans cœur! ils m'ont trouvé superbe homme! j'avais beau leur crier : Mais regardez-moi donc, j' n'ai rien de surprenant dans le physique. Si, si! qu'ils me répétaient. J'ai été jugé manifique des pieds à la tête; enfin, y en a un qu'a évu l'infamie de prétendre que j'étais frais comme un vrai bouton de rose.

Mme GERVAIS.

Comme ces gens-là s'y connaissent peu!

JACQUOT.

Et puis, quand je leur z-y ai assuré, pour la frime, que j'avais la vue basse, un grand sec de cérugien m'a mis sur le nez des lunettes de myope, en me disant: Tiens, si tu lis dans ce bouquin-là, tu seras réformé.

CHARLOTTE.

Et t'as pas pu lire?

JACQUOT.

J' crois ben, j' n'ai jamais appris!

CHARLOTTE.

Ce pauvre garçon!

JACQUOT.

Oui, allez, pauvre garçon! car je vas t'être obligé de vous quitter, marraine... ça me donnera un fameux coup... et puis, de m'éloigner de Charlotte, que j'aime comme une sœur; de Paquerette, que j'aime tout plein...

Mme GERVAIS, *avec ironie.*

Avec ça qu'elle te le rend ben!

JACQUOT.

Oh! oui, qu'elle m'adore! Si celle-là pouvait m' donner un remplaçant, elle ne se f'rait pas prier pour ça.

Mme GERVAIS.

Un remplaçant! ne prononce pas ce mot-là, mon garçon; il porte malheur quand on aime ben une fille! (*A part.*) Il est inutile de le tourmenter à c't'heure; il a ben assez de guignon comme ça!

JACQUOT.

En v'là une de mauvaise journée! j' suis si tellement ensorcelé, que si j' laissais échapper une tartine, j'suis sûr qu'elle tomberait du côté du beurre.

Mme GERVAIS.

Eh ben! cette journée dont tu te plains tant, il ne dépend que de moi de la faire finir pour vous deux par une fête.

JACQUOT.

Vrai!

CHARLOTTE.

Comment ça, maman Gervais?

Mme GERVAIS.

Il s'agit de porter une lettre à Paris.

JACQUOT.

Porter une lettre! je ne vois pas c' que ça a de si amusant!

Mme GERVAIS.

Mes enfans, vous allez prendre le mulet pour être plus tôt arrivés; Charlotte montera en croupe, et, à votre retour, vous me direz ce que vous aurez vu de beau.

JACQUOT.

Qu'est-ce que nous allons donc voir?

Mme GERVAIS.

Des surprises! des merveilles! tout plein d' jolies choses! ...

JACQUOT.

Des surprises! des vermeilles!... j' vas passer ma belle réguingote avant d' partir.

Il va chercher sa redingote dans le colombier.

CHARLOTTE.

Et moi, mon joli tabelier et mon petit bonnet des dimanches; ah! que vous êtes donc bonne, maman Gervais!

Elle va prendre son tablier dans la ferme.

Mme GERVAIS.

Dépêchez-vous, mes enfans!

JACQUOT, *dans le colombier.*

Dis donc, des surprises, Charlotte!

CHARLOTTE, *dans la ferme.*

Des merveilles, Jacquot!

Mme GERVAIS.

Ils n'en reviennent pas encore!

JACQUOT, *paraissant.*

J'allons faire sortir Bichon, not' mulet, et puis fouette cocher... il nous mènera bon train... (*A Charlotte.*) Tu n' risques rien, Charlotte, j' vas te faire de fameuses niches pendant c' voyage-là!

CHARLOTTE.

On saura ben t'en empêcher.

JACQUOT, *qui a achevé de passer sa redingote.*

Là... me v'là gentil pour aller voir tout ça... je ne peux pas t'être plus propre, d'abord... j'ai l'air d'un freluquet de la ville.

CHARLOTTE, *paraissant en achevant de mettre son tablier.*

Me v'là prête aussi, moi... Nous ne sommes pi longs à faire notre toilette.

Mme GERVAIS, *donnant la lettre à Charlotte.*

Mes enfans, v'là la lettre qui vous servira d passeport.

ENSEMBLE.

CHARLOTTE.

AIR *de Lestocq.*

Ah! j' vas voir du nouveau
Qui s'ra ben beau!
Chien et troupeau,
Ce soir, j' vous laisse
De bon cœur!

Ah ! quelle ivresse !
Ah ! quel bonheur !

Mme GERVAIS.

Ils vont voir du nouveau
Qui s'ra ben beau !
Chien et troupeau,
Comme on vous laisse
De bon cœur;
C'est de l'ivresse !
C'est du bonheur !

JACQUOT.

Ah ! j' vas voir du nouveau
Qui s'ra bien beau !
Plâtre et troupeau,
Comme on vous laisse
De bon cœur !
Ah ! quelle ivresse !
Ah ! quel bonheur !

Charlotte et Jacquot sortent en sautant de joie.

Mme GERVAIS.

Bon voyage ! bon voyage !

CHARLOTTE, *se retournant au fond.*

Adieu, maman !

Ici César, qui est attaché à la niche, s'élance pour suivre sa maitresse, et aboie d'impatience en se sentant retenu par la chaine.

Mme GERVAIS.

Ces chers enfans vont-y s'amuser !

Elle entre dans la ferme.

SCENE X.

ANDRÉ, *seul, arrivant par le fond et s'avançant à pas de loup.*

Personne !... personne !... v'là une heure que j' cherche Charlotte... Ah ! les moutons sont rentrés dans la bergerie... alors elle ne doit pas être loin... (*Appelant dans la bergerie.*) Charlotte !... (*Du côté de la ferme.*) Charlotte !... Elle ne répond pas !... j'aurais pourtant ben besoin de lui parler... Ma ceinture que mame Gervais a trouvée... Paquerette qu'elle accuse !... (*Appelant de nouveau.*) Charlotte !... ah ! elle est p't'être dans le grand pré qu'on vient de faucher, ou dans l' petit champ d' navets... vous allez voir que j' s'rai obligé de battre tout l' pays pour savoir où elle est. (*Regardant César.*) Te v'là, toi !... si son chien pouvait parler, il me le dirait bien, lui, oùs qu'elle est... Oh ! quelle idée ! oui, c'est toi, César, c'est toi, mon bon César, qui vas me la faire retrouver; tu marcheras devant moi... et quand tu t'arrêteras, je dirai : Elle est là ! Tes yeux brillent... tu me comprends... (*César aboie.*) En avant donc !... (*Il détache et tient en laisse le chien qui veut partir.*) Un instant ! tu courrais plus fort que moi... pars de ça... marchons ensemble, comme une paire d'amis... Voyons, dis-moi de quel côté est-elle ? (*Le chien s'élance du côté où a disparu Charlotte.*) De ce côté-ci ; cherche, César, cherche !

André suit le chien qui l'entraîne.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

FLORIDOR, ESTHER, ATALA, ARTISTES *nombreux.*

Avant le lever du rideau, on entend derrière lui le Chœur final d'un grand opéra :

AIR *nouveau de M. Adolphe.*

Le ciel et les enfers
Se disputaient l'univers ;
Mais, ô bonheur,
Le ciel est vainqueur !...

Pendant que la toile se lève, celle de l'Opéra achève de se baisser au troisième plan ; tous les artistes, vêtus richement, en costumes de divers caractères, font le salut d'usage au public ; et bientôt reviennent sans façon causer entre eux comme quand ils ne sont plus devant des spectateurs. Le théâtre représente alors l'intérieur de la scène de l'Académie royale de Musique : à droite et à gauche des coulisses vues à l'envers, ainsi que le rideau d'avant-scène qui vient de descendre au fond.

LE RÉGISSEUR.

Mademoiselle Esther, j'en suis désolé, mais vous êtes à l'amende.

ESTHER.

Pourquoi cela, s'il vous plaît, monsieur le régisseur ?

LE RÉGISSEUR.

Parce que vous venez de manquer votre dernière entrée.

ESTHER.

C'est une horrible injustice, le public ne s'en est pas aperçu.

FLORIDOR.

C'est comme Mlle Atala, qui se met à éclater de rire pendant le chœur final.

ATALA.

Ce n'est pas ma faute, je n'ai pas pu me retenir ; pourquoi avez-vous des comparses si grotesques ?

FLORIDOR.

Vous ne vous en apercevriez pas, si vous vous occupiez davantage de votre rôle; mais non, ces dames ont l'air de jouer pour elles, et non pas pour le public.

ATALA.

Ah ! vous le prenez sur ce ton-là. Eh bien ! je vous préviens que je suis très-malade ; demain, je

me mets au lit, et après-demain ne comptez pas sur moi.

ESTHER, *à part.*

Ces chanteuses font-elles leur tête!

FLORIDOR.

Ah! voilà le grand argument! « Je suis malade. » Eh bien! mademoiselle, on vous enverra le médecin du théâtre, et nous verrons!

ESTHER.

Oh! je suis sûre que mademoiselle Atala sera guérie tout de suite.

ATALA.

Pourquoi cela, mademoiselle la danseuse?

ESTHER, *à part.*

Ce ton! (*Haut.*) Parce que notre jeune docteur a beaucoup de talent, et qu'il est très-joli garçon; il a inventé une nouvelle médecine; au lieu de vous tâter le pouls, il vous dit qu'il vous adore. Beaucoup de nos dames se sont très-bien trouvées de ses consultations. Il a fait même, dit-on, des cures merveilleuses.

ATALA, *piquée.*

Dans le corps de ballet, sans doute?

ESTHER.

Non, mademoiselle; ses meilleures clientes sont, au contraire, dans le chant.

ATALA.

Voudriez-vous mal parler des chanteuses?

ESTHER.

Oseriez-vous calomnier les danseuses?

ATALA.

C'est que je ne le souffrirais pas!

ESTHER.

Ni moi non plus!

FLORIDOR.

Allons, une querelle à présent; voyons, mesdemoiselles, la paix! la paix! Toutes les muses ne sont-elles pas sœurs?

ATALA.

Oh! ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en veux à Mlle Esther! N'a-t-elle pas fait courir le bruit que je soupais au café Anglais avec la loge infernale?

ESTHER.

Et vous, mademoiselle Atala, n'avez-vous pas dit à mon petit baron que j'étais allée au chemin de fer avec le cornet à piston de l'orchestre, et que nous faisions l'amour à la vapeur.

FLORIDOR.

Mais personne n'a ajouté foi à ce que chacune de vous disait; tout le monde sait à l'Opéra, que vous êtes toutes deux des modèles de vertu et de fidélité. Voyons, encore une fois, faites la paix.

ESTHER.

O mon Dieu! moi, je n'ai pas de rancune.

Elle lui tend la main.

ATALA.

Ni moi non plus.

Elles se retirent au fond où elles causent amicalement.

FLORIDOR, *aux machinistes.*

Allons, messieurs les machinistes, dépêchons-nous; vous nous faites faire des entr'actes que n'en finissent pas.

On change de décor.

FLORIDOR, *à un garçon de théâtre.*

Auguste, voyez donc si le perruquier presse un peu ses garçons, M. Bernard est d'une lenteur! je regrette souvent M. Fléchel.

SCENE II.

Les Mêmes, FLÉCHEL.

FLÉCHEL, *paraissant.*

Fléchel! présent! le voilà, mon cher monsieur Floridor! le voilà tout prêt encore à vous donner, ce soir, un coup de main et un coup de fer, si ses talens vous sont nécessaires; il ne faut pas vous gêner... entre artistes!...

FLORIDOR.

Comment, c'est vous; vous à l'Opéra! mais il y a un siècle que vous n'êtes venu ici?

FLÉCHEL.

Et vous, mon ex-régisseur, ne viendrez-vous donc jamais me demander à dîner? Le dimanche, Ivry est un vrai paradis... et vous n'avez pas de spectacle.

FLORIDOR.

Je vous promets que j'irai très-prochainement, je veux voir votre villa; car on dit, monsieur Fléchel, que vous avez un petit château! Vive un perruquier qui se retire, comme vous, dans ses terres! cela fait beaucoup d'honneur au Grand-Opéra.

FLÉCHEL, *avec la suffisance d'un homme qui sait son prix.*

Monsieur, quand on a poudré les gentilshommes de Versailles, en 1788; quand on a inventé la Titus, en 1802; quand on a coupé les queues, en 1805; quand on a frisé *Fernand Cortez*, *Guillaume Tell*, *Gustave*, *Moïse*, sans compter *Sylla*, dont j'ai fait le succès... (Talma lui-même m'a rendu justice, et sa perruque a fait courir tout Paris); quand on a fait, dis-je, toutes ces grandes choses, on a des droits à la reconnaissance de ses concitoyens, et l'on peut aspirer à prendre du repos, à jouir de ses modestes revenus; Dieu merci pendant trente ans, on a assez parlé de Boniface Séraphin Fléchel!!!

FLORIDOR.

Votre réputation était naguère encore dans sur toutes les têtes, et vos toupets à mécanique passeront à la postérité la plus reculée.

FLÉCHEL.

Vous dites la vérité, monsieur! j'ai lu plus d'une fois dans les journaux que certains orateurs montraient beaucoup de toupet à la tribune. Ah! si l'on avait su que c'était Fléchel qui fournissait tous ces toupets-là!

FLORIDOR, *souriant.*

Vos talens sont incontestables.

FLÉCHEL.

Ajoutez que ma pommade pour teindre les

cheveux (qui m'a fait gagner tant d'argent!) ne craignait aucune rivale, aucune! Ces pauvres chimistes se sont-ils donné du mal, dans les temps, pour enfoncer mon admirable invention! Ils vous composaient de la pommade pour teindre la chevelure et les favoris en noir; le lendemain, ils devenaient rouges, et le surlendemain ils étaient verts. J'en ai vu sous la restauration, qui avaient les cheveux tricolores.

FLORIDOR, *riant.*

Ah! ah! vraiment!

FLÉCHEL.

Il y a même eu, dans les temps, des arrestations provoquées par les effets de ce cosmétique séditieux.

FLORIDOR, *riant plus fort.*

Ah! ah! ah! c'est impayable.

ESTHER, *descendant la scène.*

Mais je ne me trompe pas, c'est monsieur Fléchel!...

FLÉCHEL.

Mademoiselle Esther me reconnaît; cela me fait grand plaisir. (*A part.*) En voilà une qui a fait des siennes!

ESTHER, *au garçon.*

Auguste, montez-moi une carafe de groseilles dans ma loge, j'ai besoin de me rafraîchir.

FLÉCHEL.

En parlant de rafraîchissemens, je me rappelle encore la grosse figure de ce petit Anglais qui venait, tous les jours de spectacle, apporter lui-même une glace dans la loge de mademoiselle Esther.

ESTHER, *riant.*

Ah! ah! ah! c'est pourtant vrai; et moi, je me rappelle à mon tour que notre directeur l'a pris un soir pour un garçon limonadier... ah! ah! ah! il lui a dit: «Garçon, un riz au lait!»

FLORIDOR.

Un ambassadeur! Esther, vous êtes d'une légèreté!...

ESTHER.

AIR :

Mon cher, ce sont mes manières;
Je traite légèrement
Les plaisirs et les affaires,
Un créancier, un amant!...
Mais de cette humeur rieuse
Ne soyez point affecté;
Doit-on dans une danseuse
Blâmer la légèreté?...

Elle sort. A l'exception d'Esther, les artistes continuent d'aller et venir sur la scène; les uns jasent, les autres vont regarder à travers les trous du rideau.

SCENE III.

FLORIDOR, FLÉCHEL.

FLORIDOR.

Elle est charmante!

FLÉCHEL.

Elle est délicieuse!

FLORIDOR.

Ah çà, mon cher monsieur Fléchel, qu'est-ce qui nous procure donc le plaisir de vous voir?

FLÉCHEL.

Une visite que je viens faire à M. Bengale, l'artificier du théâtre. Demain c'est la fête de ma commune, demain c'est le jour de ma nomination à un poste honorable, et je veux couronner cette belle journée par un océan de pétards, de fusées volantes et de soleils éblouissans. (*Avec fatuité.*) Je répandrai des lumières sur tout le pays.

FLORIDOR.

Je vois que vous voulez éblouir.

FLÉCHEL.

Éblouir! c'est le mot... vous l'avez trouvé... monsieur l'a trouvé.

FLORIDOR.

Allez-vous rester pour voir notre nouveau ballet?...

FLÉCHEL.

Sans doute, les artistes sont curieux. Si vous le voulez bien, je le ferai voir aussi à deux jeunes villageois qui vont arriver d'Ivry.

L'orchestre exécute une marche; entrée des comparses habillés en soldats romains.

FLORIDOR.

Ah! vous voilà habillés, messieurs les comparses! tant mieux! mais vous n'avez pas encore votre rouge?

FLÉCHEL.

C'était moi qui le leur mettais jadis.

FLORIDOR.

Ils n'entreront pas comme ça en scène; on les prendrait pour des vampires.

FLÉCHEL.

Comment donc? Mais ne suis-je pas là? Si vous le permettez, je vais les farder en artiste; je me croirai encore attaché à l'Académie royale de Musique. (*Au garçon de théâtre.*) Auguste, le rouge! (*Le garçon sort.*) Ah! mes comparses, mes chers comparses, comme je les aimais! voilà des philosophes! le passé n'est rien pour eux, le présent, peu de chose, et ils se moquent de l'avenir comme de l'an quarante.

AIR :

Ils sont, suivant la circonstance,
Russes, Romains, Chinois, Indous...
Ils portent l'épée ou la lance,
Et tout cela pour vingt-cinq sous,
C'est peu les payer entre nous.
Souvent leur rôle n'est pas mince;
Mais, sans en paraître plus fiers,
Parfois ils port'nt des habits d' prince,
Ils sont magnifiqu's et pas chers!

(*Le garçon apporte un pot de rouge.*) Merci, mon ami. (*Aux comparses.*) Allons, messieurs, attention, s'il vous plaît! mettez beaucoup d'ensemble dans le mouvement des joues... Têtes gauches! (*Ils tournent tous en même temps la tête à gauche: Fléchel parcourt la ligne, et d'un seul coup rougit toutes les joues.*) Têtes droites! (*Même jeu.*) Fixe!

Là, voilà ce que c'est, ils sont rouges comme des coqs.

FLORIDOR.

Ils sont superbes! Allez attendre votre réplique.

Ils sortent sur la reprise de la marche précédente.

SCENE IV.

Les Mêmes, CHARLOTTE, JACQUOT.

UNE VOIX, *dans la coulisse.*

Par ici, mes enfans, par ici.

FLÉCHEL.

Voici mes villageois!

LA MÊME VOIX.

Tout droit, tout droit.

CHARLOTTE, *en dehors.*

Merci, mon vieux.

FLÉCHEL.

Bon, le concierge a suivi mes instructions. (*A Floridor.*) Figurez-vous qu'ils ne savent pas où ils sont; nous allons rire de leur entrée... tenons-nous un peu à l'écart.

CHARLOTTE, *entrant.*

Ah! mon Dieu! tout c' monde!

JACQUOT, *de même.*

Tiens! ils sont déguisés! nous n' sommes pourtant pas dans l' carnaval! (*Saluant.*) Messieurs, mesdames, la compagnie, je n' suis pas moins l' vôtre!

CHARLOTTE.

Vot' servante, messieurs, mesdames!

ATALA.

D'où tombent donc ces individus-là?

Tous les artistes regardent les jeunes paysans et se moquent d'eux.

JACQUOT.

Ah çà, oùs' que c'est qu'on nous a conduits, Charlotte?

CHARLOTTE.

Attends, j'vas l' demander à c' te dame qu' est en jupon court. (*A Esther.*) Madame, ça s'rait y une bonté d' vot' part de m' dire oùs que j' suis?

ESTHER.

Ne le savez-vous pas? vous êtes dans les coulisses.

CHARLOTTE.

Dans les coulisses? Qu'est-ce que c'est que ça?

ESTHER, *à Atala.*

Qui donc a fait monter ce beau couple?

FLÉCHEL, *se posant en riant devant Jacquot.*

Ah! ah! ah!

JACQUOT.

Tiens! c'est M. Fléchel!

CHARLOTTE.

Bonjour, monsieur Fléchel?

FLÉCHEL.

Bonjour, bonjour, mes enfans.

CHARLOTTE.

Est-ce que c'est vous qui nous avez fait venir ici?

FLÉCHEL.

Précisément: c'est une surprise que je vous ai ménagée... vous êtes à l'Opéra.

JACQUOT *et* CHARLOTTE.

A l'Opéra!

FLÉCHEL.

Et vous allez assister au spectacle.

CHARLOTTE.

Au spectacle! Qué bonheur!

JACQUOT.

Ça va-t-y m'amuser, moi qui suis fou des porichinelles!

CHARLOTTE.

J' comprends à c' t' heure... ces beaux messieurs et ces belles dames; c'est des comédiens!

JACQUOT.

Oui, des faiseurs de tours!

AIR : *Vaudeville du Coin de rue.*

Auprès de mon four à plâtre
On n' voit rien d'aussi biau!
Comm' c'est drôle un théâtre!
A chaqu' pas du nouveau...
Regardant dans les coulisses.
J' vois l'Amour avec son flambeau!...
V'là deux homm's qui port'nt un château!
Vraiment, tout ça m' fait rire,
Je n'en r'viens pas, oui da...
Oui da! (*bis.*)
Je vas donc pouvoir dire
Que j'ai vu l'Opéra! } *bis.*

CHARLOTTE, *regardant Esther qui fait des battemens.*

Pourquoi donc que c'te dame lève comme ça la jambe en l'air?

FLÉCHEL.

C'est pour s'exercer à la danse.

JACQUOT.

Ah ben! si les filles d'cheux nous en faisaient autant, comme on ouvrirait de grands yeux!

UNE CHANTEUSE, *faisant une roulade.*

Ho! ho! ho!

JACQUOT.

Ah! quelle jolie voix! (*Deuxième roulade.*) La superbe voix! on dirait un cor de chasse.

CHARLOTTE.

Ah! monsieur Fléchel, qu' c'est donc aimable à vous d' nous avoir fait venir ici!

Elle regarde partout autour d'elle d'un air ébahi.

AIR *précédent.*

Pour voir de bell's chanteuses...
Pour voir de beaux chanteurs...
De légères danseuses...
Et de légers danseurs...
Pour voir des palais enchanteurs
Et des milliers de spectateurs!...
Pour voir un paysage
Plus frais que l' nôtre, oui da,
Oui da! (*bis.*)
Faut quitter son village
Et v'nir à l'Opéra!

FLÉCHEL, *à part.*

Elle est ravie, transportée, voici le moment d'achever de la séduire par ma déclaration. (*A Char-

lotte.) Ravissante bergerette, permettez-moi de déchirer le voile...

SCENE V.

LES MÊMES, UN OURS.

CHARLOTTE, *effrayée.*

Ah! mon Dieu!

FLÉCHEL, *sans voir l'ours.*

Qui couvre mon cœur... (*Apercevant l'ours.*) Ne craignez rien, chère amie, il est apprivoisé.

JACQUOT.

Est-elle simple! Comment, tu ne vois pas que c'est un ours empaillé? il est à ressort; tiens! il prend du tabac! Dieu! comme on travaille ben à présent! Travaille-t-on ben! travaille-t-on ben! Il m'en offre, c' n'est pas de refus, ours : il est fort, ton tabac! Ah! ah! tchit!

Il éternue.

L'OURS.

Dieu vous bénisse!

JACQUOT.

Il parle! (*L'ours éternue; son masque tombe en capuchon sur son dos.*) Tiens! c'est Fichon! l'ancien maître de danse du village!

L'OURS.

Moi-même, Jacquot; je joue ici les bêtes; tu vas me voir tuer au deuxième acte.

JACQUOT.

Si tu veux, après ta mort, nous irons au café du théâtre boire ensemble une bouteille de bière.

L'OURS.

C'est convenu.

Il lui donne une poignée de main.

FLÉCHEL, *attirant Charlotte à part.*

Ravissante bergerette, permettez-moi de déchirer le voile...

SCENE VI.

LES MÊMES, SIX BERGÈRES.

CHARLOTTE, *apercevant les danseuses.*

Ah! les jolies dames! r'gardez donc, monsieur Fléchel, comme elles sont ben mises!

FLÉCHEL, *à part.*

Impossible de placer ma déclaration.

FLORIDOR.

Mesdemoiselles les bergères, vous êtes charmantes! vous ne nous ferez pas attendre aujourd'hui! (*Il regarde sa montre.*) Nous avons encore un quart d'heure à nous.

CHARLOTTE, *toisant les bergères des pieds à la tête.*

Comment, c'est ça des bergères! elles vont garder des moutons avec des souliers de satin et des jupes qui leur vont aux genoux?

JACQUOT.

Si t'étais mise comme ça à Ivry, tu serais gentille, quand tu rentrerais le soir après une averse

FLORIDOR, *aux Bergères.*

Mesdemoiselles, avant le lever du rideau, nous allons répéter la fin du premier pas, qui manque encore d'ensemble. (*A l'ours.*) Monsieur le second répétiteur, prenez votre violon.

L'ours obéit.

CHARLOTTE.

Oh! nous allons les voir danser.

JACQUOT.

Elles ont des jambes comme des aiguilles, elles doivent joliment tricoter!

L'OURS.

Allons, en place!

Quelques mesures de ballet sont dansées par les six bergères.

FLORIDOR.

C'est très-bien.

CHARLOTTE.

Oh! c'te danse de bergères! on dirait qu'elles ont peur d'user leurs souliers! Ah ben! on y va de meilleur cœur à Ivry.

AIR : *Du moulin de ma tante.*

C' n'est pas là nos tournures!
C' n'est pas là nos figures!
Dansons-nous? ah! vraiment,
Nous sautons ben autrement!
C' n'est pas là nos tournures, etc.

Elle danse avec Jacquot sur chaque deuxième reprise.

Si l' dimanch', sous l'ombrage,
L' violon vient nous agacer,
Faut voir, dans not' village,
Les bergères se trémousser!
Tous vos petits pas
Ne nous iraient pas!

REPRISE ENSEMBLE.

C' n'est pas là, etc.

TOUS, *riant.*

Bravo! bravo!

On entend la cloche d'appel.

FLORIDOR.

Place au théâtre! on va commencer; mademoiselle, je vais vous faire bien placer pour vous récompenser du plaisir que vous venez de nous faire éprouver en dansant.

CHARLOTTE, *faisant la révérence.*

Merci, monsieur; viens, Jacquot.

JACQUOT.

Dis donc, Charlotte, nous pourrons dire à Ivry, que nous avons dansé à l'Opéra.

FLORIDOR, *après avoir frappé les trois coups, et en attendant l'ouverture de la pièce qui va suivre.*

Ah! mon Dieu! je ne vois pas notre première danseuse... Est-ce qu'elle est encore dans sa loge? Auguste, montez donc bien vite, elle sait pourtant qu'elle est de la seconde scène.

LE GARÇON.

J'y vais tout de suite, monsieur.

FLORIDOR.

Dites-lui que le rideau est levé.

Il rentre dans la coulisse.

SCENE VII.

LES MÊMES.

Le rideau du fond se lève ; on découvre un superbe panorama de la salle de l'Opéra, qui est éblouissante de lumière et garnie de spectateurs.

JACQUOT, *se montrant dans le trou du souffleur.*

Où nous fourrez-vous donc, monsieur Fléchel ? on dirait que vous nous mettez dans une boîte ?

CHARLOTTE.

C'est une drôle de place tout de même !

FLÉCHEL.

Vous serez aux premières loges, chère amie.

JACQUOT.

Ah ! c'est les premières loges !

CHARLOTTE.

Comme tout ça est éclairé !

Deux Bergères entrent en scène ; le ballet commence, et de vifs applaudissemens partent de la salle de l'Opéra.

JACQUOT.

V'là l' moment d'ouvrir les yeux ; je m'en vas joliment voir les mollets des danseuses !

CHARLOTTE.

Veux-tu ben te taire !

L'Amour paraît et surprend les Bergères.

JACQUOT.

Oh ! v'là l'Amour avec ses ailes !... J'en voudrais porter comme ça, moi.

CHARLOTTE.

Mais tais-toi donc !

Les Bergères sont lutinées par l'Amour ; bientôt arrive un essaim de jeunes filles qui entourent le petit dieu et l'emprisonnent dans une cage formée par les guirlandes qu'elles portent ; les spectateurs de l'Opéra applaudissent de nouveau ce gracieux ensemble, quand tout-à-coup on entend aboyer César ; soudain il se montre et arpente la scène pour chercher sa maîtresse, qu'il va retrouver au trou du souffleur ; à son aspect, toutes les bergères effrayées jettent un cri et se sauvent. Dans la coulisse, un grand bruit se fait entendre... André paraît en cherchant à se débarrasser des hommes qui l'entourent.

FLORIDOR.

Arrêtez-le, c'est un insensé.

CRIS, *dans la salle et sur le théâtre.*

A la porte ! à la porte !

SCENE VIII.

LES MÊMES, ANDRÉ.

FLORIDOR, *aux machinistes.*

Au rideau !

On baisse la toile du fond et on se retrouve sur la scène nue

FINAL.

Musique de M. Adolphe.

CHOEUR.

Il faut qu'il sorte,
On ne se conduit pas ainsi !
A la porte ! à la porte !
Sortez, sortez d'ici !

ANDRÉ.

Lâchez-moi, je veux voir Charlotte !
Je sais qu'elle est à l'Opéra...
Pour me la retenir chacun de vous complote,
J'aurai raison de tout cela.

FLORIDOR.

Cherchez ailleurs votre Charlotte !

CHARLOTTE, *qui est remontée sur la scène.*

André, mais vous n'y pensez pas !
Ici pourquoi suivre mes pas ?

FLORIDOR.

Eh quoi, c'est vous, mademoiselle !

FLÉCHEL *et* JACQUOT.

Que vient-il donc faire en ces lieux ?

TOUS.

Il vient à l'Opéra pour réclamer sa belle ;
Mais il a perdu la cervelle !

ANDRÉ.

Laissez-moi, je suis furieux !

CHOEUR.

Il faut qu'il sorte,
On ne se conduit pas ainsi !
A la porte ! à la porte !
Sortez, sortez d'ici !

On entraîne André ; Charlotte, Fléchel et Jacquot le suivent.

CRIS, *au dehors.*

La toile ! la toile !

FLORIDOR.

Mon Dieu ! le public s'impatiente !... Voyons, mesdames, continuons le ballet... Au tableau ! (*On se place.*) Au rideau !

Le rideau du fond se lève, tandis que celui d'avant-scène se baisse.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

Le théâtre représente un joli paysage aux environs d'Ivry, où doit se faire la joute sur l'eau : la Seine coule à gauche, hors de la vue du public ; pour qu'on devine bien le voisinage de la rivière, de ce côté, qui est censé en être le bord, il y a, comme autant d'accessoires locaux, le bout d'un bateau en construction, un grand filet, une ancre et des poteaux avec des cordages. A droite, au troisième plan, la maison d'un marchand de vin. Même côté, premier et deuxième plan, une estrade décorée avec grâce, devant servir à la distribution des prix ; sur la toile de fond, l'aspect d'une fête de village.

SCENE PREMIERE.

JACQUOT, *en costume de jouteur*, PAQUERETTE.

Ils sortent de chez le traiteur.

PAQUERETTE.

Là, v'là toutes les lances à leur place... la joute sur l'eau peut commencer quand a voudra.

JACQUOT.

Ah! ma pauvr' Paquerette, j'ai ben cru que la fête d'Ivry s'rait privée de ton amour de Jacquot... Mon Dieu, oui ! Si M. Fléchel n'était pas venu nous réclamer, André nous faisait coucher tous les trois au corps-de-garde de l'Opéra, quand je dis tous les trois, tous les quatre, car César était de not' société.

PAQUERETTE.

En v'là une de lune ! c'est la jalousie qui y aura mis la tête à l'envers, comme si y avait d' quoi, j' vous l' demande?

JACQUOT.

Il est tombé au milieu des danseurs comme une cheminée... Si tu l'avais vu, y s' démenait, y roulait des yeux... des yeux... on aurait dit qu'il faisait un de ces temps d'orage qui lui bouleversent toujours la cervelle depuis le jour où il a repêché Charlotte si bravement.

PAQUERETTE.

Tu y étais, toi?

JACQUOT.

Si j'y étais, j' crois ben... j'étais témoin... témoin oculiste!... y' f'sait un orage... des éclairs... du tonnerre... mais ça n' m'a pas empêché de seconder joliment André : j'étais là, sur le bord, à lui crier : Courage, André, courage!... et, grâce à moi, il est parvenu à sauver la victime.

PAQUERETTE.

Ah! tu t'es joliment montré!

JACQUOT.

Si je m' suis montré!... C' qu'il y a de drôle, c'est qu'à la suite de ça, il a fait une maladie de six semaines, et qu' moi j'ai rien évu du tout. Ce que c'est que la différence des tempéramens!

PAQUERETTE.

A c'te heure, chaque fois que le tonnerre gronde un peu fort, patatra! la raison d'André dégringole... il fait des choses, des choses...

JACQUOT.

Ça ne dure pas ; mais quand ça le prend, c'est queuquefois effrayant.

PAQUERETTE.

Crois-tu qu'il sera aujourd'hui de la joute?

JACQUOT.

Y voulait faire le boudeur; y m' disait à c matin qu'il n'avait le cœur à rien; mais j' l'ai décidé en lui faisant voir ma tenue et en lui répétant qu'on comptait sur nous deux pour embellir la fête. Et dire qu'avant peu je n'aurai plus à embellir qu'une simple guérite, que je serai le plus obscur des pioupioux!

SCENE II.

LES MÊMES, ANDRÉ, *en costume de jouteur.*

ANDRÉ.

Écoute-moi, Jacquot, tu es fâché de partir, eh ben, moi, j' te remplace.

JACQUOT.

Tu me remplaces?... André, t'es-t-un brave.

ANDRÉ.

Après la joute, où les amis m'ont inscrit malgré moi, j' veux quitter ce pays pour toujours, je n' peux plus vivre ici; Charlotte m'a trompé.

PAQUERETTE.

Fi! monsieur... mal penser d'une si bonne fille! Moi qu'a des preuves qu'elle vous aime plus que vous ne le méritez.

ANDRÉ.

Des preuves!... excusez!

PAQUERETTE.

C'te nuit, quand Charlotte est rentrée, j' suis descendue dans sa chambre, et elle pleurait... ça fendait le cœur!

ANDRÉ.

Elle pleurait!

PAQUERETTE.

Des larmes grosses comme des noisettes... j'ai voulu savoir le pourquoi; et alors elle m'a conté vot' gentillesse d'hier devant plus de trois mille personnes...C'est du joli, monsieur! c'est du beau! vous avez donné à l'Opéra une belle réputation aux jeunes filles d'Ivry!

ANDRÉ.

T'as beau dire, je n' peux plus croire aux sermens de Charlotte.

PAQUERETTE.

Vous pensez p -être qu'elle en écoute un autre?

JACQUOT.

Est-ce que, par hasard, tu s'rais jaloux de l'artiste en cheveux?

PAQUERETTE.

Ah! ça s'rait trop fort!

Air *du Verre.*

Comment peut-on s'imaginer
Que pour un galant de cet âge
Charlott' puisse se passionner?
André, vous êtes ben peu sage!

JACQUOT.

Non, ce brave homme, en vérité
N' saurait enflammer les d'moiselles...
C'est un vieux briquet éventé
Qui ne donne plus d'étincelles!

ANDRÉ.

T'as beau plaisanter, Jacquot; mais tu ne sais pas c' que c'est que d'être jaloux de la femme qu'on aime; c'est avoir peur d'une ombre, c'est se bousculer le moral et se brûler le physique, c'est boire du vitriol, c'est avoir du salpêtre dans la tête, se coucher sur des charbons ardens, se rouler sur des orties...

JACQUOT.

Comment, si j'étais jaloux, je ferais toutes ces évolutions-là!... excusez du plaisir!

ANDRÉ.

Vois-tu, Jacquot, quand une fois c'te fièvre-là vous prend, n'y a pas d' bain de pied qui vous fasse descendre le sang de la tête. On est fou, on voit de la fantasmagorie, on a un cauchemar qui pèse sur votre poitrine. Un moment vient où une forte secousse vous réveille; mais il est quelquefois trop tard, quelquefois... oh! oui, cela n'est arrivé que trop souvent... quelquefois on est bien coupable. *(Il s'arrête comme effrayé de ce qu'il a dit, et reprend gaiment.)* V'là où ça mène, la jalousie... Bêtat de Jacquot! il me fait toucher là une corde qui m'a tout agacé.

JACQUOT.

Nom d'un petit bonhomme, comme tu nous as dégoisé ça! on voit que t'es sur ton terrain, ton sermon découle de source.

PAQUERETTE.

C'est égal, André, laissez là, croyez-moi, vot' folle lubie...

ANDRÉ.

M. Fléchel a du foin dans ses bottes, et Mme Gervais l'a dit d'vant moi, c'est ça qu'elle veut trouver dans le mari de sa fille adoptive. J'en suis trop sûr, Charlotte épous'ra l' perruquier...

PAQUERETTE.

Elle l'épous'ra pas.

ANDRÉ.

Elle l'épous'ra!

PAQUERETTE, *plus fort.*

Elle l'épous'ra pas... que j' vous répète... puisqu'elle vous aime... qu'elle n'aime que vous.

ANDRÉ.

Elle te l'a dit?

PAQUERETTE.

Elle me l'a pas dit... elle m'en a rebattu les oreilles.

ANDRÉ.

Ben vrai?... Ah! Paquerette, c'est du miel que tu me fais avaler!

PAQUERETTE.

Ben mieux que ça!... le perruquier de qui que vous êtes jaloux n'a pas seulement fait à Charlotte le moindre cheveu de déclaration!

ANDRÉ.

Mais alors, j'étais donc fou?... Tiens, Paquerette, faut que j' t'embrasse!

JACQUOT.

Dis donc, André, n' te gêne pas!

ANDRÉ.

Encore une fois...

Il embrasse de nouveau Paquerette.

JACQUOT.

Y n' me manque plus qu' la chandelle!... Je le dirai à Charlotte!... Justement, la v'là!

SCENE III.

LES MÊMES, CHARLOTTE.

Air *de Grisar.*

ANDRÉ.

Quel bonheur! oui, c'est elle
Qui revient près de moi:
D' ma Charlotte si belle
Je reste sous la loi.
Non, plus de jalousie,
C'est fini pour la vie!
A l'adorer toujours
Je veux passer mes jours!

CHARLOTTE.

Monsieur, faut que j' vous gronde;
Je n'en r'viens pas, vraiment,
Au milieu d' tout c' beau monde
M' faire un affront si grand!

ANDRE.

Ma Charlotte, pardonne
A mes jaloux transports!

CHARLOTTE.

André, je suis trop bonne
D'oublier tous vos torts!

ENSEMBLE.

ANDRÉ.

Quel bonheur! oui, c'est elle, etc.

CHARLOTTE.

Lorsque ton cœur m'appelle,
Je reviens près de toi;
Ta Charlott' t'est fidèle,
Je le jure, crois-moi...
Ah! laisse, pour la vie,
Ta folle jalousie!
Et consacrons nos jours
A nous aimer toujours!

PAQUERETTE *et* JACQUOT.

Oui, la voilà, c'est elle

Qui se r'met sous sa loi ;
Oubliant la querelle
Qui lui fit tant d'effroi...
Pour embellir sa vie
Faut fuir la jalousie;
On pass' de plus beaux jours
A s'adorer toujours!

ANDRÉ.

Vous m' pardonnez, Charlotte?... J' vous pronets qu' vous ne vous en r'pentirez pas.

JACQUOT, *à Charlotte.*

Oh! non, tu n' t'en repentiras pas... Je suis sûr que toute la journée y va t'enlacer de ses séductions... y te mèn'ra à la fête... t'iras sur les ch'vaux de bois... y t'ach't'ra un mirliton... un bonhomme de pain d'épice.

ANDRÉ.

Et la joute sur l'eau, donc!... J' veux gagner un prix... j'rapport'rai à ma Charlotte une montre, ou ben une pipe en argent... ça f'ra un commencement de ménage.

JACQUOT.

Une pipe!... C'est ça qui monte joliment la tête d'une femme!...

PAQUERETTE.

Et toi, qu'est-ce que tu m'offriras pour me monter la tête?

JACQUOT.

Est-ce que ma figure ne te suffit pas?

ANDRÉ.

Jacquot! y n'est pas assez solide pour remporter un prix... Et puis, y ne sait pas nager.

JACQUOT.

Moi!... je nage, au contraire, comme un bouchon de liége... quand j'ai deux vessies sous les bras.

ANDRÉ.

D'ailleurs, sois tranquille... si tu vas au fond, j'irai t'y chercher.

JACQUOT.

Tu m' le promets... je compte sur toi.

CHARLOTTE.

J' te réponds de lui.

PAQUERETTE.

A c't' heure, nous allons vous attacher vos ceintures.

CHARLOTTE.

C'est ça... ça leur portera bonheur!

Elles vont chercher les ceintures.

JACQUOT.

Dis donc, André, c'est étonnant comme le beau sexe aime les braves!... Aussi nous sommes adorés tous les deux.

Charlotte et Paquerette se préparent à mettre chacune une ceinture à André et à Jacquot.

AIR : *Gentille fiancée.*

CHARLOTTE, *à André.*

Je vais fair' votr' toilette.

ANDRÉ.

J' s'rai vainqueur sans effort.

PAQUERETTE, *à Jacquot en lui mettant sa ceinture.*

T'as la taille ben faite.

JACQUOT.

Tu m' serr's un peu trop fort.

ANDRÉ.

Après la jout', ma chère,
Faudra nous en donner!
Un r'pas viendra, j'espère.

JACQUOT.

Je n' pourrai pas dîner!

André et Jacquot cherchent à embrasser leurs belles.

CHARLOTTE *et* PAQUERETTE.

Mais tiens-toi donc tranquille,
Montre-toi plus docile;
Ah! qu'il est difficile
Auprès d'un amoureux
De former de beaux nœuds! (*bis.*)

DEUXIÈME COUPLET.

ANDRÉ.

J' gard'rai cet' ceinture
Comme un souv'nir d'amour...

CHARLOTTE.

Surtout, qu'ell' soit plus sûre
Que cell' de l'autre jour!

PAQUERETTE.

C' n'est pas là la prestance
D'un garçon plâtrier!
Et quand tu port's ta lance...

JACQUOT, *plaçant sa lance sur son côté.*

J'ai l'air d'un cuirassier!

ENSEMBLE.

ANDRÉ *et* JACQUOT.

En voyant c'te figure,
En voyant c'te tournure,
Cet air, cette encolure,
On doit s' dir' : Qu'il est beau!
Il sera roi sur l'eau!

CHARLOTTE *et* PAQUERETTE.

J'admire sa figure,
J'admire sa tournure;
En voyant c't' encolure,
On doit s' dir' : Qu'il est beau!...
Il sera roi sur l'eau!

Rappel de tambour au dehors.

ANDRÉ.

V'là l' tambour qui nous appelle pour nommer la reine de la joute... Viens, Jacquot... faut pas nous faire attendre... Sans adieu, Charlotte!

Ils sortent.

SCENE IV.

PAQUERETTE, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *à part.*

La reine de la joute!... O dieux! si ça pouvait être moi qui soye choisie!... (*Haut.*) Dis donc, Paquerette, sais-tu qu'est-ce qui sera nommée?

PAQUERETTE.

Ma fine, non... Par exemple, j' sais ben qu'est-ce qui voudrait l'être.

CHARLOTTE.

Dam! c'est un assez grand honneur pour qu'on l' désire.

PAQUERETTE.

J' crois ben!... Y a Virginie Clichot qui doit avoir beaucoup de chances.

CHARLOTTE.

Pourquoi donc ça?

PAQUERETTE.

C'te farce!... parce qu'elle a beaucoup d'amoureux... Et si chacun lui donne sa voix, elle l'emportera sur l' z-autres.

CHARLOTTE.

Ce s'rait ben injuste!... une petite rien du tout!...

PAQUERETTE.

Ah! ça, c'est vrai que c'est un' pas grand'chose... Y a aussi la p'tite Augustine Galuchon... Elle st très-sage, par exemple, celle-là!...

CHARLOTTE.

Le beau mérite!... elle est grêlée comme une écumoire!

PAQUERETTE.

A' dit qu' c'est des grains d' beauté!... J'en connais ben encore une... mais p't'être qu'elle n'accepterait pas.

CHARLOTTE.

Qui donc ça?

PAQUERETTE.

Une nommée... Charlotte...

CHARLOTTE.

Moi?... Au contraire, ça m' ferait ben du plaisir!...

PAQUERETTE.

Vrai?... Eh ben! alors, j' m'en vas cabaler pour toi... J' dirai aux garçons du mal de toutes les jeunesses du pays.

CHARLOTTE.

A-t-elle bon cœur!

PAQUERETTE.

Et toi, sois tranquille... j' te f'rai joliment mousser!...

Elle sort en courant.

CRIS AU DEHORS.

Vive M. Fléchel!... vive notre adjoint!

SCÈNE V.

CHARLOTTE, FLÉCHEL, *portant une ceinture de maire.*

FLÉCHEL, *à la cantonade.*

Merci, merci, mes chers administrés... Comptez sur moi... je vous porte tous dans mon cœur... (*en scène*) et un peu sur mes épaules... Ces villageois sont assommans!...

CHARLOTTE.

Vive not' adjoint!

FLÉCHEL.

Charlotte!... (*A part.*) Ah! cette fois, elle n'échappera pas à ma déclaration!

CHARLOTTE.

Eh ben! monsieur Fléchel, vous en êtes venu à vos fins; vous v'là nommé not' adjoint.

FLÉCHEL.

Oui, mon enfant... j'ai obtenu trente-une voix sur soixante, presque l'unanimité... Et à présent, il ne m'en faut plus qu'une... une seule, pour que je sois le plus heureux des hommes!

CHARLOTTE, *à part.*

Comme il me dit ça!... (*Haut.*) Mais, monsieur Fléchel, quand on en a déjà trente-une... une de plus ou de moins, ça ne doit pas faire grand' chose...

FLÉCHEL.

Si fait, chère amie!... et celle que je sollicite est une jolie petite voix féminine qui n'a besoin que de prononcer un seul mot, un oui bien articulé...

CHARLOTTE, *à part.*

Est-ce qu'André avait raison d'êt' jaloux?... (*Haut.*) Ah! v'là le difficile!... La voix en question dira peut-être non.

FLÉCHEL.

J'ai dans l'idée qu'elle dira oui... Je ne suis pas homme à m'épouvanter de la scène qu'un fou, car on m'a assuré qu'il était fou, est venu faire hier à l'Opéra... et je ne tarderai pas davantage à déchirer le voile qui couvre mon cœur... Je vous aime, Charlotte!... je vous aime!... Voilà le grand mot lâché!...

CHARLOTTE, *à part.*

Nous y v'là!... (*Haut.*) Vous m'aimez?... Et pourquoi donc ne parliez-vous pas plus tôt?

FLÉCHEL.

Comment, vous m'en feriez un reproche?... Ah! c'est bien aimable à vous!

CHARLOTTE.

Quand on aime une jeune fille, on le lui dit tout de suite; ça n'a rien de désagréable à entendre... Ça fait rougir la jeune fille d'abord... ça lui fait baisser les yeux... mais ensuite...

FLÉCHEL, *fatuitement.*

Ensuite?...

CHARLOTTE.

Si son cœur est libre, si le galant qui vient de s' déclarer lui revient assez... elle lui dit: « Monsieur, allez trouver ma mère, obtenez son consentement, et je serai vot' femme. »

FLÉCHEL, *à part.*

Elle est charmante!

CHARLOTTE.

J' crois que voilà comme ça doit commencer... et comme ça doit finir...

FLÉCHEL, *à part.*

Oh! la petite futée!... (*Haut.*) Eh bien! chère amie, j'ai été la trouver cette mère respectable, et j'ai beaucoup à m'en louer... j'ai beaucoup à m'en louer.

CHARLOTTE.

Je vois alors que vous avez commencé par la fin pour avoir plus tôt fait.

FLÉCHEL.

C'est comme vous le dites... j'ai commencé par la fin, tant je brûlais d'obtenir...

CHARLOTTE, *l'interrompant.*

Mais, par exemple, si la jeune fille a déjà senti battre son cœur pour un autre... elle dit au dernier venu : (*Faisant la révérence.*) « Monsieur, j' vous r'mercie ben d'avoir songé un instant à moi... Si vous étiez v'nu plus tôt... qu'est-ce qui sait?... une idée!... Mais maintenant, il est trop tard ! »

FLÉCHEL.

Trop tard?

CHARLOTTE, *baissant les yeux.*

Mon cœur ne m'appartient plus !

FLÉCHEL.

Mais c'est un coup de canne que vous me donnez sur la tête!... J'ai la promesse de votre mère, la promesse formelle... et, songez-y, les années ne sont pas également favorables aux récoltes... Aujourd'hui, c'est un champ entier qui est grêlé; demain, c'est une vigne... et les pauvres fermiers sont ruinés, si l'on ne vient à leur secours.

CHARLOTTE.

Quant à ça, maman Gervais sait ben qu' si l' malheur venait à l'atteindre, sa fille adoptive saurait lui prouver qu'elle n'est pas une ingrate ; mais, Dieu merci, nous n'en sommes pas là !

FLÉCHEL.

Ainsi, vous refusez ma main et ma petite fortune?

CHARLOTTE.

Oui, monsieur Fléchel, je le dois.

FLÉCHEL, *à part.*

Allons, je le vois, en fait de cœurs, c'est aux champs tout comme à l'Opéra, on cherche du neuf, et l'on ne trouve que du hasard... (*Au dehors, roulement qui annonce une marche. Haut.*) On dirait qu'il s'agit du couronnement d'une rosière!

SCENE VI.

LES MÊMES, ANDRÉ, JACQUOT, Mme GERVAIS, PAQUERETTE, JOUTEURS, MÉNÉTRIERS, PAYSANS *des deux sexes.*

Le cortége s'avance au son des fanfares; André ouvre la marche avec une canne de tambour major; des paysans le suivent en battant de la caisse; derrière eux, deux ménétriers jouant l'un du violon, et l'autre de la cornemuse; après ceux-ci, on voit venir deux jeunes villageoises; la première porte un roseau entouré de fleurs et de rubans de différentes couleurs; la seconde tient une couronne formée de bluets et de clochettes blanches; ce sont les attributs de la reine de la joute. Jacquot et les jouteurs viennent ensuite avec Mme Gervais, qui balance une jolie écharpe, nuancée de bleu et de rouge et garnie aux deux extrémités de longues franges d'argent. Un marinier suit la marche; il porte dans une gaine d'argent, dépendant d'une ceinture, un petit mât colorié en torsade, au haut duquel pendent, à une couronne de mousse, une timballe, une pipe, une montre en argent, prix destinés aux vainqueurs; le cortége est fermé par des groupes de paysans et de paysannes. Les jeunes filles du pays ont chacune un bouquet qui est destiné à leur amant, pour lui porter bonheur dans la lutte qui va s'ouvrir.

TOUS.

Vive Charlotte! vive la reine de la joute!

CHARLOTTE.

Moi, la reine!

Mme GERVAIS.

Oui, ma fille, c'est toi qu'on a nommée!

CHOEUR.

AIR *nouveau de M. Lebel.*

Sois la reine des jeux!
Cède à nos vœux;
Sois la reine des jeux,
Sois reine de nos jeux!
Cède aux vœux de notre jury,
Jeun' bergèr' d'Ivry.

ANDRÉ.

Oui, c'est pour vous cette couronne,
Notre suffrage vous la donne.

Mme GERVAIS, *lui attachant une écharpe.*

Cette écharpe est encor pour toi!

CHARLOTTE.

J'en mourrai de plaisir, je croi.

CHOEUR.

Ainsi que la couronne,
Not' jury vous la donne, etc. } *bis.*

FLÉCHEL, *lui remettant le sceptre en roseau.*

Ce sceptre vous revient...

CHARLOTTE.

En v'là-t-il des honneurs!

FLÉCHEL.

Que de reines n'ont pas un sceptre orné de fleurs.

REPRISE DU CHOEUR.

Sois la reine des jeux, etc.

CHARLOTTE.

Oh! maman, que j' suis donc joyeuse!

TOUS.

Vive Charlotte! vive la reine!

Mme GERVAIS.

Tu vois, ma fille, que ce n'est pas une couronne usurpée!

PAQUERETTE, *à part.*

Quoique ça, j'y ai donné un fameux coup d'épaule avec ma langue.

FLÉCHEL.

Je vous fais mon compliment, mon enfant; mais n'abusez pas de votre autorité, songez que votre sceptre est un faible roseau.

CHARLOTTE.

Pour un jour, il est assez fort...

Mme GERVAIS.

Ton écharpe porte la couleur des deux partis qui vont combattre, pour te rappeler à l'impartialité.

FLÉCHEL, *à Charlotte.*

Si l'un des jouteurs refuse de se jeter, suivant l'usage, à la rivière, après qu'en trébuchant il aura fait toucher l'eau à sa lance, alors, la reine agitera son sceptre, et les camarades du bateau donneront un bain au tricheur.

CHARLOTTE.

Soyez tranquille.

JACQUOT.

Minute! j' demande, si ça m'arrive, qu'on me donne le temps d'attacher mes soutiens sous mes bras.

FLÉCHEL.

Maintenant, mes amis, un coup de vin pour vous donner des forces... c'est moi qui paie.

ANDRÉ.

Et c'est moi qui régale.

FLÉCHEL, *à la porte du marchand de vins.*

Holà! hé! du vin... et du bon!

ANDRÉ, *serrant la main de Fléchel.*

Mon adjoint, j' vous félicite, vous remplissez très-bien les fonctions d' vot' place.

JACQUOT, *même jeu.*

Le vrai Français aime et respecte l'autorité... qui paie à boire.

Mme GERVAIS, *à part.*

Il est déjà adoré de ses administrés; cet homme-là, avec ses manières, deviendra je n' sais quoi!

Le garçon apporte des verres et un broc de vin.

ANDRÉ.

Allons, les amis, haut l' coude! A la santé des jeunes filles de la commune!

TOUS.

A la santé des jeunes filles de la commune!

LES JEUNES FILLES.

Merci, messieurs.

JACQUOT.

Sans oublier les vieilles, madame Gervais.

Mme GERVAIS.

Merci, mon garçon.

JACQUOT.

Ni les vieux, monsieur Fléchel.

Ils boivent.

FLÉCHEL, *à part.*

Que ces paysans sont rustres!

ANDRÉ.

A c't' heure, pour donner l' temps au vin de passer, en avant la romance du batelier!

TOUS.

C'est ça!... c'est ça!

ANDRÉ.

AIR *d'Adam.*

Le batelier
Aime à briller
Quand la joute l'appelle!
Tout son bonheur,
C'est d'êtr' vainqueur
Sous les yeux de sa belle!
S'il est épris
De ces beaux prix
Que donne la victoire,
C'est qu'il comprend
Qu' toujours on prend
L' beau sexe avec la gloire!

CHOEUR.

Allons,
Gais compagnons.

ANDRÉ.

Puisque la gloire fait merveille.

CHOEUR.

Trinquons,
Chantons,
Buvons.

ANDRÉ.

La vigueur sort de la bouteille!

CHOEUR.

Gais compagnons,
Trinquons,
Chantons,
Buvons!

On boit.

ANDRÉ.

V'là le signal,
L'instant fatal
Où doit s'ouvrir cette joyeuse lutte!
Plus d'un galant,
Au cœur brûlant,
Va, dans l'instant,
Faire une piteuse culbute!...
Beau Céladon,
Que Cupidon
Consume de sa flamme,
Il est certain,
Qu'un pareil bain
Rafraîchira son ame!
Pour boire tous,
Encor queuqu's coups,
A la santé d' la reine,
N'attendons pas
Qu'en sautant l' pas
Nous buvions dans la Seine

CHOEUR.

A l'unisson,
Faisons raison;
A la santé d' la reine,
Que cett' liqueur
Réchauff' le cœur
D' ceux qu'iront dans la Seine!
Allons,
Buvons!
Trinquons!
Chantons!
Un franc luron,
Un bon garçon,
Doit boire et toujours boire;
Allons, fêtons,
Allons, chantons,
L'amour, le vin, la gloire! (*4 fois.*)

FLÉCHEL.

Mes chers administrés, il est temps que la joute commence... Songez qu'après, nous aurons la distribution des prix, et qu'ensuite, à la tombée de la nuit, nous devons assister au superbe feu d'artifice que M. Bengale a préparé sur la grande pelouse... Ainsi, mes amis, dépêchez-vous de prendre vos lances et vos ceintures, et rendons-nous au bord de la rivière.

PAQUERETTE, *aux jeunes filles.*

Suivez-moi, vous autres, nous allons leur donner tout ce qu'il leur faut.

Elles entrent chez le marchand de vins; puis elles en sortent avec les ceintures et les lances, qu'elles distribuent aux jouteurs.

ANDRÉ, *bas à Charlotte.*

Dieux! qu' vous êtes donc gentille comme ça, mam'zelle! j' donnerais cent sous de bon cœur pour un seul baiser sur vot' jolie joue!

CHARLOTTE, *bas.*

Voulez-vous ben vous taire; si maman Gervais vous entendait!

ANDRÉ, *même jeu.*

Ah! c'est vrai, la mère Rabat-joie est là!

Mme GERVAIS, *bas à Fléchel.*

Eh ben! m'sieur Fléchel, avez-vous parlé à Charlotte?

FLÉCHEL.

Oui, oui, je lui ai parlé...

Mme GERVAIS.

Elle a été ben flattée, n'est-ce pas?...

FLÉCHEL, *embarrassé.*

Flattée!... oui, très-flattée... je vous conterai cela...

ANDRÉ, *bas à Charlotte.*

Qu'est-ce qu'elle a donc à chuchoter avec l'adjoint?

CHARLOTTE, *à part, en souriant.*

J' m'en doute.

JACQUOT.

C'est fini... v'là les camarades ficelés!

FLÉCHEL.

En ce cas, mes amis, partons! (*A Charlotte.*) Jeune reine, donnez-moi la main, les deux autorités doivent marcher ensemble.

Mme GERVAIS, *bas à Fléchel.*

Encore queuqu' temps, et les deux autorités ne se quitteront plus.

REPRISE DU CHOEUR.

Un bon garçon,
Un franc luron, etc.

Tout le monde sort, à l'exception des jeunes filles, qui se groupent à gauche pour voir la joute.

SCENE VII.

PAQUERETTE; *puis* UN COMMISSIONNAIRE.

PAQUERETTE, *sortant de chez le traiteur.*

Eh ben, v'là toutes les bonnes places prises à c't' heure... j' vas monter sur une chaise, j'verrai la joute par-dessus les têtes. (*Elle prend une chaise devant la porte du marchand de vin et monte dessus, en se tenant derrière les autres jeunes filles.*) Ah! ça commence. (*Roulement au dehors.*) Bon, v'lan! en v'là déjà un qui prend un rafraîchissement! (*Roulement et rires bruyans.*) Ah! c'est l'bateau d'André à c't' heure, c'est Pichard qu' est contre lui. Pouf! à l'eau Pichard; va te laver, mon bonhomme, va!

Roulement. Nouveaux rires.

UN COMMISSIONNAIRE *entre et tire Paquerette par sa robe.*

Dites donc, jeunesse!

PAQUERETTE, *sans se retourner.*

J'ai pas l'temps!

DES VOIX *dans la coulisse.*

J' parie pour les rouges! — J' parie pour les bleues!

LE COMMISSIONNAIRE, *même jeu.*

Pourriez-vous me dire...

PAQUERETTE.

Laissez-moi donc tranquille! (*Se retournant.*) Tiens! c'est l' portier de M. Norbert! Qu'est-ce qui vous amène donc à Ivry, portier?

LE COMMISSIONNAIRE.

C'est cette lettre pour Mme Gervais.

PAQUERETTE.

Donnez, j' lui r'mettrai tout-à-l'heure.

LE COMMISSIONNAIRE.

Y a-t-il pour boire?

PAQUERETTE.

Si y a pour boire? certainement; entrez chez l' traiteur, il a du vin à six sous la bouteille qu'on jurerait du Bourgogne.

LE COMMISSIONNAIRE, *en sortant.*

Merci tout d' même, p'tite farceuse.

PAQUERETTE, *regardant de nouveau la joute.*

Ah! mon Dieu! c'est le tour de Jacquot! il s' met en garde... tiens-toi ben, Jacques, tiens-toi ben! Ah! l' pauvre garçon, y trébuche! Crac, le v'là dans l'eau! (*Roulement, on rit.*) Comme y barbotte, comme y barbotte! y va au fond... ah! y r'paraît, j'vois l' bout de son nez, André lui tend une perche; y gagne le bord, le v'là sauvé! Viens, mon pauvre Jacquot, viens!

On rit.

SCENE VIII.

LES MÊMES, JACQUOT.

Les jeunes filles se rangent pour le laisser passer, et se moquent de lui.

JACQUOT.

Dieux! ai-je bu! ai-je bu! Figure-toi que c' qui d'vait m' soutenir sur l'eau s'est crevé, et alors, j'ai enfoncé, j'ai enfoncé... ah! qué bouillon! c'est fini, j'en ai assez de leurs joutes!

PAQUERETTE.

Pauvre garçon, il est trempé comme une soupe!

JACQUOT.

Et qui n'est pas chaude encore! Tiens! j'en ai plein mes poches. (*Il presse une de ses poches, il en sort de l'eau; allant pour presser l'autre.*) Aie! qu'est-ce que j' sens donc là qui frétille? (*Tirant un poisson de sa poche.*) C'est une carpe que j'ai pêchée avec ma poche! une superbe carpe!

PAQUERETTE.

En voilà une de chance!

JACQUOT.

C'est l'ciel qu'a voulu m'envoyer un' consolation... j' vas dire au traiteur qu'il m'en fasse une mat'lotte d'anguille!

PAQUERETTE.

C'est ça; et moi, j'irai à la ferme chercher de

quoi te r'changer. (*Roulement prolongé.*) Ah! v'là la joute qu'est terminée!

SCENE IX.

Les Mêmes, *excepté* **JACQUOT** *et* **PAQUERETTE**.

CHOEUR.

Air *d'Adam.*

Du couronn'ment
V'là l' moment!..
Entourons,
Écoutons,
La jeune bergère
D' ses mains, amis
Que les prix
Ont de prix!...
Parmi nous
Que d' jaloux!
Ah! dans ces jeux
Plaignons ceux
Qu'un faux pas
Mit, hélas!
Dans la rivière!
Mais en mêm' temps,
Par des chants
Triomphans,
F'sons honneur
Au vainqueur!

TOUS.

Vive la reine!

On se place pour la distribution des prix.

FLÉCHEL.

A présent, nous allons procéder à la distribution des prix. La reine va proclamer les vainqueurs.

Charlotte est montée sur des gradins placés dans l'estrade destinée à la distribution; à ses côtés sont M. Fléchel et Mme Gervais.

CHARLOTTE, *à haute voix.*

Prix de troisième ordre : Eustache Nicolas. (*Nicolas vient près de Charlotte, qui lui donne une pipe d'argent détachée par l'adjoint du mât où pendent les prix; après quoi il salue la reine et se retire aux sons des fanfares.*) Prix de deuxième ordre : Jean-Louis Moufflard. (*Même jeu que Nicolas; on lui donne une timballe.*) Prix de premier ordre : Dominique André!

Même jeu; Charlotte lui donne une montre d'argent.

ANDRÉ.

Ah! mais un instant, le premier prix a l' droit d'embrasser la reine, et j'y tiens, moi!

FLÉCHEL.

C'est trop juste!

ANDRÉ.

Mame la reine, voulez-vous ben permettre?

Il l'embrasse.

Mme GERVAIS, *à Charlotte.*

Allons, mamzelle la reine, votre règne est terminé... vous redevenez tout simplement la fille de Mme Gervais.

CHARLOTTE, *ôtant ses insignes.*

Par ainsi, tout ça n' m'appartient plus, ça s'ra pour la reine de l'année prochaine.

FLÉCHEL.

Gardez ces attributs, Charlotte, ils sont pour vous.

CHARLOTTE, *gaîment.*

Vrai? ah ben, ça s'ra un souvenir!

Elle regarde André.

FLÉCHEL.

Le jour baisse; c'est le moment de nous rendre au feu d'artifice. Qui m'aime me suive!

Air *de Rossini.*

Après la jout' sur l'eau, } *bis.*
La prom'nade en bateau! }
L' feu d'artifice
F'ra not' délice!
On nous promet } *ter.*
Un beau bouquet! }

Tout le monde sort, Mme Gervais et Charlotte ferment la marche.

SCENE X.

Mme GERVAIS, CHARLOTTE, PAQUERETTE.

PAQUERETTE, *retenant Mme Gervais.*

Mame Gervais, mame Gervais!

Mme GERVAIS.

Qu'est-ce que tu me veux, toi?

PAQUERETTE.

C'est une lettre de la part de M. Norbert.

Mme GERVAIS.

Donne. (*En la décachetant.*) Il m'annonce sans doute l'envoi des fonds que j'avais placés chez lui et que je lui ai redemandés; c't argent-là arrivera à propos, car c'est justement demain que j'ai à payer. (*Lisant.*) Ah! mon Dieu! mais non, ça n'est pas possible!

Tremolo à l'orchestre jusqu'à la fin de l'acte.

CHARLOTTE.

Qu'avez-vous lu, ma mère?

Mme GERVAIS.

Ah! l'misérable! il a fait banqueroute!

CHARLOTTE.

Ciel!

Mme GERVAIS.

Je suis perdue, ruinée!

CHARLOTTE.

Ma mère!

Mme GERVAIS.

Ah! ma pauvre enfant, je ne survivrai pas à un pareil malheur!

CHARLOTTE.

Du courage, ma mère, votre fille vous reste.

FLÉCHEL, *qui est entré, avec joie.*

Eh bien, vous ne venez pas? le feu va commencer. (*Remarquant le désespoir qui se peint sur les traits de la fermière, de sa fille et de Paquerette.*) Qu'y a-t-il donc?

Mme GERVAIS.

Tenez, lisez, monsieur Fléchel.

CHARLOTTE, *à part.*

Ah! maintenant, je ne dois plus balancer. (*Bas à Fléchel.*) Monsieur Fléchel, il faut que je vous parle, trouvez-vous demain matin dans le pré du grand chêne.

Mme GERVAIS, *pleurant.*

Demain je serai peut-être sans pain, sans asile! Mon Dieu! mon Dieu!

FLÉCHEL, *qui a lu.*

L'infâme!

En ce moment part le feu d'artifice; la foule se précipite vers la grande pelouse.

TOUS, *criant.*

V'là l' bouquet! v'là l' bouquet

Une lumière rougeâtre inonde la scène au bruit d'une forte détonation.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

Le théâtre représente la Vallée d'Ivry; à droite, une cabane de bergère entourée d'un parc à moutons; à gauche un gros chêne, au pied duquel est un banc de terre. En général beaucoup de tristesse et de profondeur dans la décora

SCENE PREMIERE.

CHARLOTTE.

Elle arrive tristement, et piquant en terre sa houlette, qui est garnie de fer pointu par le bas, elle s'assied sur le banc. Son costume est celui du deuxième acte. Seulement elle porte, comme la bergère d'Ivry, le jour de sa mort, un fichu à carreaux rouges sur la tête.

Quelle nuit! que d' combats dans mon cœur... d'un côté, l'amour; de l'autre, la reconnaissance; la reconnaissance devait l'emporter... oui, j' dois me sacrifier pour ma mère adoptive... (*Elle se lève.*) Mais M. Fléchel ne vient pas, c'est pourtant ici que je l'ai prié de se rendre... hier je l'ai refusé, aujourd'hui j' n'ai plus d'espoir qu'en lui pour sauver ma mère... Mais André, que va-t-il dire? oh! sans doute il me pardonnera, car il a bon cœur... Mais le voici; ne lui disons rien avant d'avoir vu M. Fléchel.

Le ciel se couvre peu à peu.

SCENE II.

CHARLOTTE, ANDRE.

ANDRÉ, *d'un air dégagé et joyeux.*

Bonjour, Charlotte.

CHARLOTTE, *affectant un air riant.*

Ah! c'est vous, André!

ANDRÉ.

Oui, je passais par ici en me rendant à mon bateau, et j' viens vous dire un p'tit bonjour... A propos, Charlotte, quelle heure donc qu'y peut être?

CHARLOTTE.

Dam! y doit s'en aller six heures à six heures et demie, j' sais pas au juste, parce que le ciel est couvert... et puis, j'ai pas d' montre.

ANDRÉ, *lui passant au tour du cou un ruban auquel pend la montre qu'il a gagnée la veille.*

Eh ben, c'est ce qui vous trompe, vous en avez une.

CHARLOTTE, *étonnée.*

Comment?

ANDRÉ.

Qu'est-ce que je vous ai dit hier? que je voulais gagner un prix à la joute, à seule fin de vous l'offrir... eh ben, je l'ai gagné, et je vous l'offre.

CHARLOTTE, *à part.*

Un cadeau de lui dans un pareil moment!... (*Haut.*) André, mon ami, gardez cette montre, elle vous sera plus utile qu'à moi.

ANDRÉ.

Je n' dis pas non, mais c'est égal, j' veux que ce soye vous qui la portiez la première, et je n' la mettrai dans mon gousset que quand vous m' la donnerez comme cadeau d' noce.

AIR *de la Bergère d'Ivry.*

Vous m' la rendrez l' jour d' not' mariage,
Au moment même où nous serons unis;
Ma bonne Charlott', dans not' petit ménage
Elle en aura bien plus de prix!
Toujours avec nouvelle ivresse
J' la r' garderai; car à mon cœur
L'aiguill' rappellera sans cesse
Le premier instant de mon bonheur!

CHARLOTTE, *à part.*

Du bonheur! oh! il n'y en a plus pour nous deux!

On entend fredonner dans la coulisse.

ANDRÉ.

Tiens! c'est M. Fléchel!

CHARLOTTE, *avec un effroi involontaire.*

M. Fléchel!

SCENE III.

LES MÊMES, FLÉCHEL.

ANDRÉ.

Salut, monsieur Fléchel; vous v'là d' grand matin dans les champs.

CHARLOTTE, *bas à Fléchel.*

Ne dites pas que c'est moi que vous venez trouver.

FLÉCHEL, *à André.*

Oui, mon garçon, je suis sorti de bonne heure pour faire un tour de promenade; le temps m'a paru beau...

Il fait très-sombre.

ANDRÉ.

Beau! excusez! il est noir comme un four.

FLÉCHEL.

Justement, mon cher; un temps horrible, c'est un temps magnifique pour nous autres artistes, nous aimons la nature échevelée...

ANDRÉ.

Ah! c'est différent!... mais moi qui n'es pas artiste, je n' suis pas d' votre goût, car l'orage c'est mon ennemi...mon ennemi mortel... et j'vas ben vite amarrer mon bateau à son pieu, pour qu'y n' valse pas sur la rivière sans ma permission. Au revoir, mon adjoint; sans adieu, mademoiselle Charlotte.

Il sort en fredonnant son air du deuxième acte.

Au bal'let faut qu' j'arrive, etc.

SCENE IV.

FLÉCHEL, CHARLOTTE.

FLÉCHEL.

Vous le voyez, mon enfant, je suis exact au rendez-vous que vous m'avez donné hier au soir.

CHARLOTTE.

J' vous en remercie, monsieur.

FLÉCHEL.

Parlez; que désirez-vous de moi?

CHARLOTTE.

Monsieur Fléchel, pardonnez-moi de ne pas avoir accueilli vot' proposition d'hier; j'ai eu tort, grand tort... mais j'étais si troublée, je m'attendais si peu à un pareil honneur...

FLÉCHEL, *à part.*

Où veut-elle en venir?

CHARLOTTE.

Si vous êtes toujours dans les mêmes dispositions... eh bien, monsieur, je suis prête à devenir vot' femme!

FLÉCHEL.

Vous, ma femme, Charlotte! vous me jetez dans un étonnement des plus profonds; ne m'avez-vous pas dit que votre cœur appartenait à un autre?

CHARLOTTE.

Il fallait bien vous donner un motif de mon refus.

FLÉCHEL, *joyeux.*

Ainsi, vous n'aimez personne?

CHARLOTTE.

Monsieur Fléchel, je ne veux pas vous faire un mensonge; je vous avouerai que celui qui m'a sauvé la vie... qu'André...

FLÉCHEL.

André!

CHARLOTTE.

Mais je puis vous le promettre; une fois votre femme, je m'efforcerai d'oublier jusqu'à son souvenir.

FLÉCHEL.

Et moi, je vous rendrai si heureuse, que vous n'aurez rien à regretter.

CHARLOTTE, *avec larmes.*

Oh! oui, monsieur, je serai heureuse, surtout si, comme vous m'en avez parlé, vous venez au secours de ma mère adoptive.

FLÉCHEL.

Comment donc! cette chère madame Gervais! mais personne ne la plaint plus que moi!... hélas! il y a bien des industriels de l'espèce de son coquin de Norbert... Ils surprennent la confiance des honnêtes gens, et un beau matin ils décampent pour aller rouler voiture dans un autre pays.

AIR *de Turenne.*

Fuyant des lois la justice sévère,
Plus d'un fripon qui tranche du seigneur
Va se cacher sur la rive étrangère;
Changer d' pays ça n' fait pas changer d' cœur.
Dans un landau d' vot' misère il se joue..
Vous qu'à la ruine, hélas! il a poussé,
Par lui souvent vous êt's éclaboussé;
On n'est sali que par la boue.

Ne craignez rien, mon enfant, pour l'avenir de votre mère; puisque je deviens votre époux, vous partagerez ma petite fortune.

CHARLOTTE.

Oh! moi, monsieur Fléchel, mes habitudes sont simples, modestes... que ma mère ne manque de rien sur ses vieux jours; voilà tout ce que je désire.

SCENE V.

LES MÊMES, PAQUERETTE.

PAQUERETTE.

Charlotte, j' t'apporte ton déjeuner. (*Apercevant Fléchel.*) Vot' servante, monsieur Fléchel!

FLÉCHEL.

Bonjour, petite.

PAQUERETTE, *à Fléchel.*

C'est qu'elle ne peut pas venir à la ferme, à c't' heure que ses moutons sont parqués. (*A Charlotte.*) J' vas mettre le panier dans ta cabane.

Elle va poser le panier dans la cabane, à droite.

FLÉCHEL, *à Charlotte.*

Chère amie, je vais de ce pas annoncer mon bonheur à votre respectable mère, et la rassurer tout-à-fait sur son sort à venir... Adieu, adieu, madame Fléchel!

Il sort avec un air triomphant.

SCENE VI.

CHARLOTTE, PAQUERETTE.

PAQUERETTE.

A présent, j' m'en vas aller arracher des pommes de terre.

CHARLOTTE.

Attends, Paquerette, faut que j' te parle.

PAQUERETTE.

Comme tu me dis ça!

CHARLOTTE.

J'ai un service à te demander.

PAQUERETTE.

Deux, si tu veux.

CHARLOTTE, *tirant de sa poche la montre que lui a remise André.*

Tiens, tu vois bien c'te montre!

PAQUERETTE.

C'est le prix qu'André a gagné hier.

CHARLOTTE.

Tout-à-l'heure il vient de me la donner; et, maintenant, il faut que j' lui rende.

PAQUERETTE.

Et pourquoi donc ça?

CHARLOTTE.

Pourquoi?... parce que je ne dois plus l'aimer... parce que je vais en épouser un autre.

PAQUERETTE.

Un autre!... c'est-y Dieu possible!

CHARLOTTE.

Oui, c'est M. Fléchel qui va dev'nir mon mari.

PAQUERETTE.

L'adjoint!... j' comprends ton bon cœur, ma pauvre Charlotte; tu fais c' mariage-là pour sauver mame Gervais... (*d'un ton piteusement comique*) ah! c'est un beau trait!

CHARLOTTE.

Non, c'est tout naturel... je s'rais une ingrate si j'agissais autrement.

PAQUERETTE.

Pauvre Charlotte!

CHARLOTTE.

Oh! Paquerette, ne m' fais pas pleurer, j'ai besoin d' tout mon courage. Tiens, porte la montre à André; dis-lui que s'il m'aime encore, je le supplie de s'éloigner d'ici et de quitter ce pays le plus tôt possible.

PAQUERETTE.

J' m'en vas y aller tout de suite. (*D'une voix larmoyante.*) A tantôt, Charlotte!... c'est ben beau, va, c'que tu fais là... Adieu, Charlotte! (*A part.*) C'est drôle, ça m' fait mal de la quitter!

Elle sort.

SCENE VII.

CHARLOTTE, *seule.*

Comme le temps est couvert!... que le ciel est triste!... il était comme ça lorsque André me sauva la vie, il y a un an, jour pour jour... mon cœur alors fut sa récompense, et aujourd'hui ma main va appartenir à un autre.

AIR *nouveau de M. Adolphe.*

Toi qu'en secret j'aim'rai toujours,
N'accuse pas mon inconstance;
J' dois l' sacrifice de mes jours
A cell' qui prit soin d' mon enfance....
Sur sa vieillesse, avec effroi,
Je vois s'avancer la misère....
Et si mon cœur trahit sa foi,
C'est pour sauver ma pauvre mère!

Le ciel devient encore plus sombre.

Je n' viendrai plus dans cette plaine rêver à lui en gardant mes moutons... plus d'cabane! plus de liberté! (*Pleurant.*) Un appartement, de la toilette! (*Le chien arrive près de Charlotte et lui fait des caresses.*) Et toi, mon bon chien, l'on t' vendra peut-être avec mon troupeau... oh! non, je n' veux pas... tu resteras avec Charlotte; tu la consoleras par tes caresses... (*L'obscurité augmente de plus en plus.*) O mon Dieu! comme le ciel s'obscurcit!... César, cherche les moutons... (*Le chien sort.*) Ramenons bien vite le troupeau à la ferme. (*Elle fait un pas pour sortir, André paraît.*) Ciel! André!

SCENE VIII.

ANDRE, CHARLOTTE.

ANDRÉ, *avec agitation.*

Charlotte, est-ce vrai ce que Paquerette vient de me dire?

On voit un éclair.

CHARLOTTE, *à part.*

Je n'ose le regarder.

ANDRÉ.

Vous allez vous marier? (*Après un temps.*) Mais répondez-moi donc... vous voyez bien que je tremble d'impatience!

Nouvel éclair.

CHARLOTTE, *les yeux baissés.*

Eh bien! oui, André, c'est la vérité!

ANDRÉ, *avec explosion.*

La vérité!

CHARLOTTE.

Mais ne m'accusez pas, André, c'est un devoir, un devoir sacré que j'accomplis.

ANDRÉ, *consterné.*

Un devoir!

CHARLOTTE.

Jugez-en vous-même, mon ami : ma mère adoptive était ruinée, elle allait être en proie à la misère, devais-je refuser un mariage qui pouvait l'en préserver ? N'était-ce pas mon devoir, au contraire, de me sacrifier pour celle à qui je suis redevable de tout?

ANDRÉ.

Et moi, ne me devez-vous donc rien ?

Ici un vif éclair.

CHARLOTTE.

Je vous dois la vie, André ; Charlotte ne l'oubliera jamais.

ANDRÉ.

Et voilà comme vous me récompensez, en trahissant les sermens que vous m'aviez faits !

Coup de tonnerre sourd.

CHARLOTTE.

André, ma peine est égale à la vôtre, allez ; car je vous aime toujours, jamais je n'en aim'rai d'autre que vous ; mais nous deux, nous sommes jeunes, nous devons avoir le courage de supporter nos malheurs, tandis que ma mère, à son âge, la misère la tuerait.

ANDRÉ.

Mais que parles-tu donc de misère, Charlotte ? Est-ce que je n'ai pas deux bons bras ? est-ce que jamais l'ouvrage m'a fait peur ? Mais qu'elle vienne avec nous, la digne femme, j'travaillerai pour trois, j'passerai, s'il le faut, toutes les nuits afin qu'elle ne manque de rien.

CHARLOTTE.

Oh ! oui, j'en suis ben sûre, vous l'feriez comme vous le dites, André, parce que vous avez un bon cœur. Mais ces engagemens que ma mère a contractés, jamais notre travail ne suffirait pour les payer, et alors, ça s'rait pour elle le déshonneur. Croyez-moi, mon ami, si j'ai pu me résoudre à un pareil sacrifice, c'est que c'était le seul moyen de sauver ma bienfaitrice.

Le tonnerre se rapproche.

ANDRÉ.

Non, non, je ne crois pas ça : c'que je crois à c't'heure, c'est qu' dans vot' résolution y a autre chose que de la reconnaissance, et c't' autre chose, c'est le désir d'être pimpante, c'est l'envie de briller ; v'là pourquoi vous aimez mieux épouser un homme qu'a de quoi, qu'un pauvre diable de batelier. Vous avez ben fait de m' rendre ma montre d'argent. C'est des montres d'or qu'il vous faut, mais je ne la garderai pas non plus : c'est vous qui me l'avez donnée hier à la joute. Tenez ! v'là le cas que j'en fais !

Il jette la montre à terre et la brise.

CHARLOTTE.

André ! comment, vous pourriez penser...

ANDRÉ.

Qu' vous êtes une vaniteuse, une coquette, oui, mamzelle ! et comme une femme n'aura jamais mon amour sans mon estime... je n'vous aime plus, j'vous rends vos sermens, et j'vous permets d'épouser vot' M. Fléchel. Oh ! n'ayez pas peur. (*Avec larmes.*) Ça n' me f'ra pas d' peine. Dieu merci ! me v'là guéri, ben guéri.

CHARLOTTE.

Il me soupçonne !

Éclairs très-brillans et rapides.

ANDRÉ.

Mais pourtant, comme ma présence pourrait vous gêner, parce qu'elle vous f'rait rougir, j' vas quitter le pays, et j' vous promets que vous n' me reverrez plus !

Il fait un pas pour sortir.

CHARLOTTE, *avec contrainte.*

André !

Coup de tonnerre violent.

ANDRÉ, *s'arrêtant tout-à-coup.*

Mais non, je n' partirai pas ! Charlotte, il faut que tu sois à moi.

CHARLOTTE, *effrayée.*

Quels regards ! l'orage lui enlève encore sa raison... il me fait peur !

ANDRÉ, *avec délire.*

AIR *d'Henri Potier.*

Quel trouble en moi vient donc de naître...
Et quelle fièvre agite mes sens?...

CHARLOTTE.

Pauvre André !

ANDRÉ.

Des frissons brûlans
Ont pénétré dans tout mon être !
L'orage est dans ma tête en feu....
Un noir transport de moi s'empare....

Avec convulsion.

Je sens que ma raison s'égare....

CHARLOTTE.

Pitié, pitié pour lui, mon Dieu !

ANDRÉ, *avec frénésie.*

Charlotte, viens avec moi !

CHARLOTTE.

Je ne le puis...

ANDRÉ.

Il le faut.

CHARLOTTE.

André, revenez à vous.

ANDRÉ.

Je veux que tu me suives !

CHARLOTTE, *se débattant.*

Non, non, je ne vous suivrai pas !

Elle s'échappe de ses mains, et se réfugie dans sa cabane.

ANDRÉ.

Tu ne me suivras pas ! (*Il saisit la houlette que Charlotte avait piquée en terre.*) Eh bien, tu ne seras jamai à un autre !

Il se précipite vers la cabane, et frappe avec la houlette Charlotte, qui est dans l'intérieur et jette un cri de mort ; César, à la voix de sa maîtresse, s'élance sur André en poussant des hurlemens ; tout le monde accourt à ce bruit.

SCENE IX.

ANDRÉ, *sur le banc*, FLÈCHEL, Mme GERVAIS, JACQUOT, PAQUERETTE, GENS DU PAYS.

Chacun semble s'interroger sur la cause des aboiemens du chien.

Mme GERVAIS, *appelant.*

Charlotte!.. Charlotte!

FLÉCHEL, *allant a la cabane.*

Que vois-je! Ah! grands dieux!..

Il recule épouvanté.

PAQUERETTE, *ayant regardé à son tour dans la cabane.*

Ciel!... Charlotte a été frappée! frappée à mort!

TOUS, *cri d'horreur.*

Ah!...

Mme Gervais perd connaissance.

FLÉCHEL, *près de Charlotte.*

Elle expire! (*Désignant André qui est resté sur le banc, anéanti par sa fatale folie.*) Voilà son assassin!

Chacun jette sur le batelier des regards où se peignent à la fois l'effroi et la compassion.

FIN.

S'adresser, pour la musique, à M. ADOLPHE, chef d'orchestre du théâtre des Folies-Dramatiques.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE II, SCÈNE VIII.

LA FÉE DU BORD DE L'EAU,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR MM. MICHEL MASSON ET FRÉDÉRIC THOMAS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 25 JUIN 1846.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
CYPRIEN COLOMBEL......	MM. JULES HENRY.	UN DOMESTIQUE.........	ALFRED CHOL.
CHEVILLARD............	CH. POTIER.	ANNETTE.................	Mmes MINA.
CLIGNANCOURT, cousin de Cyprien....	EMMANUEL.	CALYPSO	MARECHAL.
ALEXANDRE DUBREUIL...	COUTARD.	MADAME SAINT-ALPHONSE.	ESTELLE.
		ADÈLE CERFVOLANT..	ADÈLE.

PAYSANS, PAYSANNES.

Le premier acte se passe à Paris; les deuxième et troisième actes à Villeneuve Saint-Georges.

S'adresser pour les airs nouveaux à M. ORAY, chef d'orchestre du théâtre des Folies-Dramatiques.

ACTE PREMIER.

Chambre de garçon, un lit au fond; à gauche, une table, des siéges; porte au fond à gauche; à droite, une autre porte. Cheminée au premier plan à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

CYPRIEN, *seul.*

Il entre par le côté gauche, et écoute l'heure qui sonne.

Six, sept, huit... huit heures du matin... Cette fois ma portière ne dira pas que je rentre tard... Il est vrai que je suis sorti depuis hier. Encore une nuit de fête, de bal, de bamboches... C'est ravissant!... Je suis éreinté. (*Il s'assied.*) Mais le moyen de résister... Ce diable de Clignancourt a toujours une nouvelle partie à me proposer... et comme il paye de sa personne, le gaillard!...

NOTA. Les indications sont prises du parterre. Le premier personnage inscrit occupe la gauche. Les changements de mise en scène sont indiqués par des renvois au bas des pages.

Par exemple, il ne paye que de cette manière-là mon farceur de cousin... Cette nuit, c'est encore moi qui ai soldé la carte du souper... mais je le défie bien de me faire recommencer cet exercice financier... (*Tâtant ses poches.*) Razzia complète... plus un sou... Le pont des arts lui-même m'est interdit. (*Il bâille.*) Oui, mais je puis me coucher, mes moyens me le permettent. (*Il jette à l'aventure son gilet et son habit.*) C'est ça, dormons... Bonne nuit... Qu'est-ce que je dis?... Je me trompe d'heure... ça ne m'étonne pas.

Air *de l'Artiste.*

Depuis que la folie
M'a rangé sous ses lois,
Des instants de la vie
J'ai changé les emplois.
L'existence est un rêve
Où je dis tour à tour,
Bonsoir quand je me lève,
En me couchant : Bonjour...
Bonsoir quand je me lève
Je me couche : Bonjour.

Il s'étend sur son lit et s'endort.

SCÈNE II.

ANNETTE, CYPRIEN, *endormi.*

ANNETTE, *en dehors, frappant à petits coups.* Peut-on entrer? (*Cyprien ronfle. Annette se montrant.*) Plaît-il? C'est moi, monsieur Cyprien, moi, Annette, votre blanchisseuse. Tiens! il ne répond plus. (*Cyprien ronfle de nouveau.*) Ça n'est pas surprenant, il ronfle! Au fait, on m'a dit qu'il venait de rentrer... Pauvre jeune homme! avec la vie qu'il mène depuis quelque temps, il doit avoir besoin de repos, ne le réveillons pas. (*Elle va pour sortir et regarde autour d'elle.*) Dieu! quel désordre chez lui! son habit d'un côté... son gilet de l'autre... Ces garçons, ça a si peu de soin!

Elle pose son panier à terre et range dans la chambre.

Air *du Calife de Bagdad.*

Réparons sans bruit le dommage,
Car le repos lui fait du bien...
Soyons sa femme de ménage,
Mais surtout qu'il n'en sache rien.
Il faut qu'elle reste secrète
La main qui range sa chambrette,
Mais quelque chose lui dira
Qu'une femme a passé par-là.

Il n'était pas comme ça autrefois... sa conduite dissipée date de l'époque où il s'est lié avec son cousin Clignancourt, l'homme d'affaires... Un égoïste, un sournois que je déteste... Bien sûr il a quelque intérêt à débaucher M. Cyprien... sans cela il ne l'entraînerait pas tous les jours à de nouvelles folies... il ne l'aurait pas obligé à venir loger ici, dans la même maison, comme pour l'avoir mieux sous la main... Ce n'est qu'un pressentiment; mais je parierais que ce Clignancourt est son mauvais génie... Oh! le voici.

SCÈNE III.

ANNETTE, CYPRIEN, *endormi*, CLIGNANCOURT.

CLIGNANCOURT. Eh! c'est Annette, notre petite blanchisseuse... Comment! te voilà à Paris, si matin?

ANNETTE. Sans doute... je tiens à être revenue de bonne heure chez nous pour la fête.

CLIGNANCOURT. En effet, c'est aujourd'hui la fête de Villeneuve Saint-Georges.

ANNETTE. Vous devez le savoir, vous qui avez une habitation juste en face de ma maisonnette.

CLIGNANCOURT. Je ne suis encore que ton voisin de campagne... mais bientôt je serai mieux que cela... ton propriétaire, car la maison que tu habites dépend du château... et le château appartenait à mon oncle, le général Montfort, dont je suis l'héritier.

ANNETTE. C'est-à-dire que vous en aurez la moitié, de cet héritage... l'autre revient à votre cousin, monsieur Cyprien Colombel.

CLIGNANCOURT. Certainement... ce cher ami, il est juste qu'il ait sa part... et il l'aura. (*A part.*) Peut-être.

ANNETTE. Savez-vous que ça lui arrive bien à propos, car au train dont il va depuis quelque temps, il ne doit pas lui rester grand chose.

CLIGNANCOURT. Il fait bien, morbleu! de dépenser... L'argent qu'on garde n'est bon à rien.

ANNETTE. Vous ne pratiquez guère vos maximes; car on prétend que vous ne vous ruinez pas... vous payez exactement... mais vous rognez beaucoup, par exemple...

CLIGNANCOURT. C'est mon système avec tous mes fournisseurs... ça ne m'empêche pas de te vouloir du bien... Aussi quand j'aurai le château et que tu seras ma locataire, je veux faire quelque chose pour toi... je t'augmenterai.

ANNETTE.

Air *de Julie.*

Grand merci de votre obligeance.

CLIGNANCOURT.

Ne vas-tu pas encor te récrier?
Par ce moyen, j'établis la balance

Et du mémoire et du loyer.

ANNETTE.

Vos fournisseurs, logez-les, faut m'en croire...
Vous n'aurez plus un centime à payer
Si vous ajoutez au loyer,
Ce que vous rognez au mémoire.

Bon! je m'amuse à jaser et j'oublie que je suis pressée. Je n'ai pas voulu déranger M. Cyprien, il dort de si bon cœur... En attendant qu'il se réveille, je vais chez d'autres pratiques... je passerai aussi chez vous.

CLIGNANCOURT. Pas maintenant, tu n'y trouverais personne... j'aurai soin que tout soit prêt à ton retour.

ANNETTE, *reprenant son panier*. C'est entendu. Au revoir, monsieur Clignancourt.

Elle sort.

SCÈNE IV.

CLIGNANCOURT, CYPRIEN, *endormi*.

CLIGNANCOURT. La petite ne se trompe pas... mon cher cousin est à sec. (*Contemplant Cyprien.*) Le voilà donc comme je le voulais... c'est-à-dire complétement ruiné... Mais il me faut plus encore, et je n'ai que jusqu'à demain matin pour réussir... D'ici là, je ne le quitte pas d'une minute, et d'abord, il s'agit de le réveiller. (*Le secouant.*) Eh! Cyprien! allons, debout, vivement.

CYPRIEN, *endormi*. * Hein? Que demandez-vous?... Je n'y suis pas.

CLIGNANCOURT. Veux-tu te lever, paresseux... tu passes à l'état de marmotte.

CYPRIEN. *ouvrant les yeux*. Tiens! c'est toi, Clignancourt?... Que le diable t'emporte! je faisais un rêve charmant... Je rêvais que la succession de notre oncle était ouverte et que je touchais ma moitié.

CLIGNANCOURT. C'est juste, ta moitié. (*A part.*) Tu ne la tiens pas encore. (*Haut.*) C'est pour demain, mon cher... Il y aura juste un an que le général est mort... Il a exigé ce délai.

CYPRIEN. Comme c'est bien une idée d'oncle d'obliger ses neveux à tirer la langue pendant douze grands mois! Au fait, il faut croire qu'il avait ses raisons.

CLIGNANCOURT, *à part*. Par bonheur je les connais maintenant. (*Haut.*) Nous saurons tout cela demain, à la lecture du testament, au château de Villeneuve-Saint-Georges... En attendant je te préviens qu'il va y avoir ce matin, chez toi, un déjeuner mirobolant.

CYPRIEN.** Un déjeuner chez moi?

CLIGNANCOURT. Certainement... déjeuner de garçons avec ces dames d'hier... C'est moi qui le donne.

CYPRIEN. Toi?... pas possible!

CLIGNANCOURT. Oui, moi!... mais c'est notre ami Chevillard, le gérant du nouveau journal, qui le paye.

CYPRIEN. C'est lui qui paye... très-bien! ta générosité ne m'étonne plus... tu donnes à déjeuner chez moi avec l'argent de Chevillard... ça ne te cause ni embarras ni dépenses... Je te reconnais bien là.

CLIGNANCOURT. Tu conçois, dans ma position d'homme d'affaires... je suis tenu à un certain décorum, pour inspirer de la confiance à mes clients.

CYPRIEN. Tartuffe, va! (*Mouvement de Clignancourt.*) Oui, tartuffe!... tu l'as toujours été, mon gaillard... Autrefois quand nous allions passer les vacances chez notre oncle, il est positif que le général avait un faible pour moi... mais tu savais si bien t'y prendre que quand tu le quittais, il me tarabustait toujours.

CLIGNANCOURT. Bah! je lui parlais en ta faveur.

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.*

Traite donc mieux notre ancienne amitié
Et souviens-toi qu'alors, cher camarade,
Entre nous tout était de moitié;
On te nommait Oreste et moi Pilade.

CYPRIEN.

Oui, pour Pylade Oreste avait bon dos.
Grâce à tes soins, les profits, les reproches
Étaient partagés en deux lots:
Tu gardais la part des cadeaux,
Moi j'avais la part des taloches.

CLIGNANCOURT. Ingrat! plains-toi donc... est-ce que je ne te donne pas tous les jours de nouvelles preuves d'attachement... Tout ça compte, j'espère.

CYPRIEN. Tu veux dire : tout ça coûte... Mais n'importe, c'est gentil de ta part... je n'ai plus le sou, mais au moins je me suis bien amusé.

CLIGNANCOURT. Tu n'es pas au bout... je te ménage une journée délicieuse... et tu aurais le cœur de te défier de moi!

CYPRIEN. Dame! écoute donc, c'est que ta réputation est faite... et puis on m'a averti que tu me donnais de mauvais conseils.

CLIGNANCOURT. Qui ça?... je parie que tu vas encore me parler de ta belle invisible... celle que tu appelles : la Fée du bord de l'eau.

CYPRIEN. Justement... Elle me fait parvenir des avis qui m'intriguent... j'en trouve sur mes meubles et jusque dans mes poches.

CLIGNANCOURT. On monte l'escalier... (*Ouvrant la porte.*) C'est notre amphitryon.

CYPRIEN. Chevillard le gérant... en voilà un drôle de corps avec son journal qui va paraître... il ne parle plus que de cela

* Cyprien, Clignancourt.

** Cyprien qui a remis son habit revient n° 2.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CHEVILLARD.*

CHEVILLARD. Bonjour, mes chers amis; comment vous abonnez-vous?... Ah! pardon! je voulais dire : comment vous portez-vous? C'est mon journal qui me trotte dans la tête, j'en rêve tout éveillé.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Figurez-vous, dans mon extravagance,
Que je me crois, c'est fort original,
Avant de l'homme abdiqué l'existence,
Être moi-même mon journal. (*Bis.*)
Oui, je suppose enfin, papier docile,
Après qu'on m'a mis sous presse et tiré,
Que le facteur me porte à domicile
Et que je suis timbré.

CYPRIEN. Timbré... ça ne m'étonne pas.

CLIGNANCOURT. Décidément, c'est aujourd'hui le grand jour.

CHEVILLARD. Oui, nous allons paraître. Vous allez voir un journal un peu tapé...deux mètres de long, mon cher... c'est largement fait... j'ai un rédacteur en chef qui n'est pas piqué des vers... c'est le célèbre Ravinel! le grand Ravinel.. un petit qui louche... Ah! voilà ce que j'appelle un rédacteur.. il est de première force au billard... il nage comme un barbillon. Son nom seul vaut de l'or... nous avons déjà un abonné aux îles Marquises.

CYPRIEN. Et quelle sera votre opinion?

CHEVILLARD. Tiens, j'ai oublié de le demander à Ravinel... je saurai ça en lisant mon journal... et je le lirai avant les autres... même avant mon portier.

CLIGNANCOURT. Sans doute, puisque c'est vous qui le signez.

CHEVILLARD. Hein! quel honneur de voir mon nom de Cassius Chevillard rouler sur les tables des cafés et dans tous les cabinets! je vais avoir une réputation colossale... je serai aussi connu que l'ours Martin.

CYPRIEN. Oui, vous allez passer pour un homme d'esprit, c'est flatteur!... mais à propos d'esprit... vous répondez de celui des autres... Gare aux amendes, à la prison!

CHEVILLARD. La prison!... Ravinel est incapable de me faire une pareille sottise. C'est un véritable agneau, et un agneau n'a jamais compromis son gérant responsable... je l'ai laissé au bureau, le petit gueux, il me confectionne un article qui doit me faire le plus grand honneur... je lui ai recommandé d'être très-fort, attendu que je veux offrir le premier numéro à ma future.

CLIGNANCOURT. En effet, vous allez vous marier.

CHEVILLARD. Avec une femme charmante... romanesque, vaporeuse au possible... elle adore le clair de lune... son bonheur est de glisser dans une barque sur les eaux frémissantes qu'agitent la brise du soir.

CYPRIEN, *à part.* Tiens! juste comme ma fée.

CHEVILLARD. Par exemple, elle est très-camp volant, cette chère amie; il lui est impossible de passer deux étés de suite dans la même campagne .. elle habite cette année un château qu'elle a loué pour la saison à Villeneuve Saint-Georges.

CLIGNANCOURT. Le château de feu le général Montfort, notre oncle?

CHEVILLARD. Précisément.

CYPRIEN. En ce cas nous verrons votre future, car demain on doit faire dans ce château la lecture d'un testament qui nous concerne. (*Écoutant.*) Mais je ne me trompe pas, une voiture s'arrête à la porte. *

CLIGNANCOURT, *allant à la fenêtre.* C'est l'omnibus... nos trois dames en descendent.

CHEVILLARD. Nos jolies convives... Mon cher Clignancourt, faites-moi le plaisir d'envoyer commander le déjeuner chez Chevet.

CLIGNANCOURT. Comptez sur moi... Voici ces dames... je vous laisse seul avec elles.

CYPRIEN. Moi, je vais achever ma toilette.

Il sort par la gauche.

SCENE VI.

CHEVILLARD, ADÈLE, Mme SAINT-ALPHONSE, CALYPSO.

ENSEMBLE.

AIR *de Jean-Baptiste : Dans la forêt de St-Germain.*

A c' rendez-vous si matinal
Nous v'nons nous mettre à table.
Salut à l'aimable
Gérant responsable;
Honneur, honneur à son journal!
Gloire à l'homme aimable;
Honneur au journal!

Mme SAINT-ALPHONSE. Bonjour, ** adorable gérant.

ADÈLE. Salut au délicieux journaliste.

CALYPSO. Le roi des hommes de plume.

Elles entourent Chevillard.

CHEVILLARD. Bonjour, mes déesses, mes syrènes, mes sylphides. *** (*A part.*) Ce que c'est que d'être gérant! Le sexe me dorlotte.

Mme SAINT-ALPHONSE. Ah ça, n'oubliez

* Clignancourt, Chevillard, Cyprien.

* Chevillard, Clignancourt, Cyprien.

** Adèle, Mme St-Alphonse, Chevillard, Calypso.

*** Adèle, Chevillard, Calypso, Mme St-Alphonse.

pas que vous m'avez promis des billets pour le Théâtre-Français... J'adore les ouvrages bien *écrites*.

CALYPSO. Moi, je suis folle des curiosités... Vous me ferez voir les chambres.

ADÈLE. Mon petit Chevillard, vous savez combien je suis sensible... Je compte sur vous pour la cour d'assises... quand il y aura un beau crime.

CHEVILLARD. C'est convenu, mes petites chattes, je vous ferai voir tout ce que vous voudrez.

CALYPSO. Mais on nous avait parlé d'un déjeuner... J'ai l'estomac dans les talons... je tortillerais bien quelque chose... Est-ce qu'on ne s'ingurgite rien ici ?

Mme SAINT-ALPHONSE. Oui, il serait temps que nous nous alimentassions.

CHEVILLARD. Modérez votre appétit... Mon ami Clignancourt est allé chercher les comestibles.

ADÈLE. Eh bien, en attendant, parlons de nos annonces.

CALYPSO. Ça va... Nous réclamons nos réclames.

CHEVILLARD. Un moment, mes toutes belles, mon journal avant tout... Je vous préviens que je suis incorruptible.

CALYPSO. Bah ! des bêtises.

Mme SAINT-ALPHONSE. D'ailleurs, vous nous avez promis hier... et chose promise chose *dûte*, mon cher, nous voulons être insérées.

TOUTES. Oui ! oui !

CHEVILLARD. Écoutez, je consens à faire des concessions... Je vous annoncerai, mais vous me donnerez chacune un baiser.

TOUTES LES TROIS. Un baiser!

CHEVILLARD. C'est à prendre ou à laisser.

Mme SAINT-ALPHONSE. Vous le donner !... y pensez-vous, monsieur... jamais !... prenez-le !...

CHEVILLARD. Ce n'est pas de refus.

CALYPSO, *lui barrant le chemin.* * Minute... donnant, donnant... Il faut d'abord qu'il rédige notre article... Soignez-nous ça, mon petit.

CHEVILLARD. Rédiger... ça vous est bien facile à dire... (*A part.*) Encore si ce diable de Ravinel était là... On le paye pour avoir de l'esprit... moi je signe, voilà tout... C'est égal, essayons. **

Il se met à la table et se prépare à écrire.

TOUTES TROIS. A moi ! à moi !

CHEVILLARD. Procédons par ordre. (*A Adèle.*) A vous, délirante sylphide.

ADÈLE. Voici ma carte.

CHEVILLARD, *à lui-même.* Je suis sauvé... je n'aurai qu'à copier. (*Écrivant.*) Adèle Cerf-volant, professeur de polka, mazurka, rédowa, tient école de danse et va en ville ; elle enseigne la valse à deux et trois temps. (*Parlé.*) Trois temps, ce n'est pas assez... J'ajouterai que vous professez la valse à tous les temps et à toutes les heures.

ADÈLE. Vous êtes une mauvaise langue.

CHEVILLARD. A qui le tour ?

CALYPSO. * A moi, écrivez...

CHEVILLARD, *à part.* Elle va dicter. C'est plus facile... Allons, je ne regrette pas Ravinel. (*Haut.*) J'y suis.

CALYPSO. Mademoiselle Calypso, née de parents très-bien, mais complétement anonymes, fabrique des corsets mécaniques pour les deux sexes et pour messieurs les militaires.

CHEVILLARD. C'est parfait.

CALYPSO. Ces corsets merveilleux s'adaptent d'eux-mêmes et sans pattes.

CHEVILLARD. Ah ! pardon !.. Je ne mettrai pas sans pattes dans mon journal, mes abonnés prendraient ça pour une personnalité. ..

CALYPSO. Laissez-moi donc aller. (*Dictant.*) Sans pattes ni agrafes... On prend mesure par correspondance... Se méfier de la boutique à côté.

CHEVILLARD. Voilà tout ?

CALYPSO. A présent, ajoutez quelque chose de gentil.

CHEVILLARD. Oui... trois points d'exclamation... ça fait bien à l'œil... (*A part.*) Ça va tout seul, je rédige avec une facilité qui m'étonne.

Mme SAINT-ALPHONSE. ** Passons à mon article... Vous le connaissez... Je fais des mariages... Je ne vous dis que ça.

CHEVILLARD. Ah ! bon !... (*A part.*) Ça devient plus embarrassant... Décidément je suis fâché de ne pas avoir amené Ravinel... Mais j'y songe... tout à l'heure au coin de la rue on m'a glissé un papier dans la main... C'est une annonce... si je pouvais m'en servir...

Mme SAINT-ALPHONSE. Eh bien !... vous restez là... le bec en l'air...

CHEVILLARD. Je médite. (*Il tire un papier de sa poche.*) Voilà mon affaire... (*Il lit bas.*) Râteliers postiches... par brevet d'invention, sans garantie du gouvernement, cinq ans de durée... C'est égal, il y aura quelque chose.

Mme SAINT-ALPHONSE, *s'approchant.* Est-ce que vous le faites en *verse?*

CHEVILLARD. Non pas, mais éloignez-vous... je n'aime pas qu'on me regarde quand je compose... ça me trouble... (*Écrivant.*)

* Adèle, Chevillard, Calypso, St-Alphonse.

** Chevillard à la table, Adèle, St-Alphonse, Calypso.

* Chevillard, Calypso. St-Alphonse, Adèle.

** Chevillard, St-Alphonse, Calypso. Adèle.

Agence de mariages... Madame de Saint-Alphonse offre aux célibataires de tout âge et de toute condition, un choix très-varié de veuves à établir et de demoiselles. (*Lisant le papier.*) Par brevet d'invention.

Mme SAINT-ALPHONSE. Plaît-il ?

CHEVILLARD. Non. (*Consultant le papier.*) Cinq ans de de durée... Ce n'est pas encore ça... et de demoiselles... (*Lisant.*) Sans garantie du gouvernement.

Mme SAINT-ALPHONSE. Par exemple !

CHEVILLARD. Ça ne vous va pas encore... (*Lisant.*) Discrétion et mystère.

Mme SAINT-ALPHONSE. Ah ! à la bonne heure... c'est cela.

CHEVILLARD. A présent... je demande le prix de ma rédaction... je vous ai prévenues, je ne fais pas crédit.

ADÈLE, *tendant la joue.* * Allons, approchez, mauvais sujet.

CHEVILLARD, *l'embrassant.* Ça ne sera pas le dernier.

Mme SAINT-ALPHONSE. On ne refuse pas de s'acquitter.

CHEVILLARD. Quand vous le voudrez, je vous rédigerai encore quelque chose.

CALYPSO. Payez-vous, monstre d'homme.

CHEVILLARD, *à Calypso.* J'irai causer avec vous d'un autre article.

CALYPSO. Merci... Il s'agit maintenant de faire paraître nos annonces.

CHEVILLARD. C'est juste... mais mon journal avant tout .. Ça vous coûtera à chacune un abonnement de six mois.

TOUTES. Six mois d'abonnement !

Mme SAINT-ALPHONSE. Ah ! Chevillard, ce que vous dites là n'est pas d'un chevalier français.

ADÈLE. Oui, c'est une platitude.

CALYPSO. Je vous regarde comme un paltoquet, mon cher.

CHEVILLARD. C'est possible... mais dépêchez-vous si vous voulez être insérées dans le premier numéro... il n'est que temps... Mon cabriolet est en bas... je vous emmène au journal, et quand nous reviendrons, le déjeuner sera servi.

CALYPSO, *qui s'est consultée avec les autres.* C'est convenu... nous consentons à recevoir pendant six mois votre chiffon de papier. (*Bas, aux autres.*) Mais il nous le payera à l'occasion.

CHEVILLARD, *à lui-même.* Trois abonnements d'un coup de filet.. avec celui des îles Marquises, ça nous fait quatre.

* Chevillard passe à chacune et les embrasse, puis il revient n° 4. — Adèle, St-Alphonse, Calypso, Chevillard.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANNETTE. *

ANNETTE. Ah ! pardon ! il y a du monde.

Mme SAINT-ALPHONSE. Que veut cette petite ?

CHEVILLARD. C'est la blanchisseuse de notre ami Cyprien. (*A Annette.*) Mon enfant, quand vous voudrez vous faire annoncer, je vous recommande ma feuille... Prix : six mois d'abonnement pour l'insertion... et pour l'article rédigé, un baiser au gérant.

ANNETTE. C'est trop cher pour moi, monsieur.

CALYPSO. Bien tapé. (*A Chevillard.*) Ça vous apprendra à quêter des annonces.

CHEVILLARD. Dame ! mon journal avant tout ; partons, mesdames.

AIR : *Pour ce joyeux festin.*

O bonheur sans égal !
Je suis un homme illustre,
J'obtiens pour moi, quel lustre !
Des abonnés à mon journal !

LES TROIS GRISETTES.

Quel honneur sans égal !
Me voilà femme illustre...
Ah ! pour mon nom quel lustre
D'être inséré dans le journal !

Ils sortent.

SCÈNE VIII.

ANNETTE, *puis* CYPRIEN.

ANNETTE, *les regardant sortir.* La voilà, la jolie société de M. Cyprien... ça ne m'étonne pas qu'il fasse des dettes... avec des connaissances pareilles... Si elles pouvaient ne jamais revenir...

CYPRIEN, *sortant de la chambre à gauche.* Tiens ! où sont donc ces dames?

ANNETTE. Elles viennent de sortir avec M. Chevillard.

CYPRIEN. Ah ! tu étais là, ma petite Annette ?

ANNETTE. Vous vous attendiez à rencontrer mieux que moi chez vous.

CYPRIEN. Je ne dis pas cela... Ces dames sont fort aimables... mais, toi, tu es une bonne fille... bien gentille... bien sage... Aussi, je suis toujours charmé de te voir.

ANNETTE. Vous êtes bien bon, monsieur Cyprien.

CYPRIEN. Tu viens prendre mon linge, sans doute... tu sais où il est? Cherche-le bien vite ; car mes amis ne tarderont pas à

* Annette, Chevillard passe à elle, Adèle, Saint-Alphonse, Calypso.

revenir... Selon notre habitude, tu compteras pendant que j'écrirai.

Il s'assied.

ANNETTE, *rassemblant le linge qu'elle trouve à droite.* Vous y êtes? (*Dictant.*) Neuf cravates.

CYPRIEN, *écrivant.* Ah ça, tu ne penses donc pas à te marier, Annette?

ANNETTE, *sans l'écouter.* Neuf cravates blanches en huit jours! faut-il que vous ayez été souvent au bal et en soirée.

CYPRIEN. Ne m'en parle pas... j'ai passé cinq nuits dehors cette semaine...

ANNETTE. Si c'est avoir du bon sens... (*Dictant.*) Trois serviettes.

CYPRIEN, *écrivant.* Trois serviettes... Je gage que tu as au moins une demi-douzaine d'amoureux

ANNETTE, *toujours sans l'écouter.* Il faut que ce soit bien séduisant le monde, pour que vous lui sacrifiiez votre repos, et ce contentement qu'on éprouve quand on a bien employé sa journée... Vous vous y amusez donc beaucoup?

CYPRIEN. Pas toujours... Je t'avouerai même que je m'y ennuie quelquefois... mais que veux-tu... on est lancé... une partie en amène une autre... On joue... on perd... et un beau matin, on rentre chez soi harassé, mécontent, ruiné...

ANNETTE. Ruiné?

CYPRIEN. Tu dis combien de faux cols?

ANNETTE, *qui était pensive.* Vos faux cols, je ne les trouve pas.

CYPRIEN. C'est étonnant... je les ai pourtant mis ensemble quelque part... voilà ce que c'est que de ranger les choses quand on n'en a pas l'habitude... on ne trouve plus rien... Ah! je sais où ils sont!... (*Il se lève, prend une canne et tire un paquet de cols qui était sous le lit.*) Je savais bien que je les avais serrés... Il y en a douze.

Il les lui donne et va se remettre à écrire le mémoire.

ANNETTE, *rangeant le linge dans son panier.* Ruiné!.... Comment, monsieur, vous êtes ruiné, et vous le prenez aussi gaiement?

CYPRIEN, *se levant.* Parbleu!... et l'héritage qui m'attend... Et ma fée, donc!... tu sais... je t'en ai parlé, et tu ne te moques pas de moi.. Tu y crois, toi, à ma fée?

ANNETTE. Certainement, je crois à tous ceux qui vous veulent du bien... Pourquoi n'y en aurait-il pas comme cela? il y en a tant d'autres peut-être qui cherchent à vous nuire... Mais vous ne m'avez jamais dit...

CYPRIEN. Comment j'ai connu ma mystérieuse protectrice?... C'est l'année dernière à Enghien... j'errais un soir sur les bords du lac par un beau clair de lune... soudain, je vis glisser sur l'eau une barque dans laquelle était une femme vêtue de blanc, elle chantait la délicieuse romance. (*Il fredonne:*)

Je veux t'aimer, mais sans amour,
Je veux t'aimer comme moi-même...

Avec une voix pure... plus pure que l'eau du lac... Ma foi, au risque de l'effaroucher, j'entamai le second couplet... Elle parut avoir du plaisir à m'entendre, car sa nacelle demeura immobile... Au troisième couplet, elle dans sa barque, moi sur le rivage, nous faisions un duo charmant... Le lendemain, je ne manquai pas de revenir au même endroit... ma belle inconnue s'y trouvait déjà et sa nacelle était un peu plus près du rivage; à chaque rencontre la distance diminuait de plus en plus... Enfin, un soir, je crus que ma vaporeuse apparition allait se dévoiler à moi... déjà sa barque abordait la rive... quand un obstacle la fit chavirer... Mon inconnue pousse un cri... se croit perdue... mais j'ai vu le péril, et j'ai le bonheur de l'en préserver .. Je veux implorer la plus douce des récompenses, lorsqu'un coup de vent emporte la nacelle et tout disparaît à mes yeux.

AIR *de Turenne.*

Sans réfléchir, aussitôt je m'élance
Pour la suivre je ne sais où.
En plongeant, vois ma triste chance,
Je rencontre un malheureux trou,
Et là j'enfonce jusqu'au cou.
De loin sa voix qui causait mon extase
Me renvoyait des chants délicieux,
Et quand mon cœur s'égarait dans les cieux,
Mes pieds barbotaient dans la vase.

ANNETTE. Et vous êtes bien sûr que c'est là votre fée... celle qui vous protége?

CYPRIEN. Certainement... Ne s'est-elle pas révélée elle-même... ces avertissements qu'elle me donne... ces conseils que je reçois ne sont-ils pas signés la Fée du bord de l'eau?

SCÈNE IX.

CLIGNANCOURT, CYPRIEN, ADÈLE, CALYPSO, Mme SAINT-ALPHONSE, ANNETTE, *au fond.*

CLIGNANCOURT, *entrant le premier.* Je t'annonce ces dames, accompagnées de comestibles.

CHOEUR.

AIR *du Diable à Paris.*

Vive, mes amis! (*bis.*)
Un repas aimable,
Tous les cœurs à table,
Par les mets exquis
Sont toujours conquis.

CLIGNANCOURT, *à Annette, en remontant un peu.* Tu es encore ici, petite... En descendant, tu trouveras mon linge tout compté; mon domestique te le remettra.

ANNETTE, *reprenant son panier.* Ça suffit, monsieur.

Elle sort.

SCÈNE X.

LES MÊMES, *excepté* ANNETTE.

Mme SAINT-ALPHONSE, *à Cyprien.** Elle a un petit air bégueule, votre blanchisseuse.

CYPRIEN, *passant à Mme Saint-Alphonse.* Silence sur son compte... c'est une honnête fille, mesdames.

Mme SAINT-ALPHONSE. Suffit!... On n'attaque pas sa probité!

CALYPSO. Oui; mais le déjeuner quand l'attaque-t-on?

ADÈLE. Nous ne sommes pas au complet... Il nous manque votre M. Chevillard.

CYPRIEN. Ah ça, où diable l'avez-vous laissé?

CLIGNANCOURT. C'est vrai... je ne le vois pas.

Mme SAINT-ALPHONSE. Il est resté au bureau.... mais nous lui avons subtilisé son cabriolet pour venir ici; ça lui apprendra à nous faire payer des abonnements à son roquet de journal.

CALYSO. Oui, mais nous nous en vengerons; et pour commencer, je lui ai chippé un billet de spectacle pour ce soir... Six places de face dont quatre par-derrière.

ADÈLE. Nous irons ensemble, monsieur Cyprien?

CYPRIEN. Ça me va, je suis fou du spectacle.

CLIGNANCOURT, *à part.* Diable! ça ne ferait pas mon compte... c'est une soirée de jeu et d'orgie qu'il me faut. (*Haut.*) Mieux que cela... tenez, mesdames, il me pousse une idée superbe.

Mme SAINT-ALPHONSE. Voyons l'idée.

CLIGNANCOURT. Annette m'a rappelé que c'était aujourd'hui la fête de Villeneuve Saint-Georges... J'y possède une maison; si nous allions y passer la journée?

ADÈLE. Volontiers, je ne méprise pas les courses à âne.

CALYPSO. Moi, je suis pour l'escarpolette.

Mme SAINT-ALPHONSE. Et moi, j'idolâtre les matelottes.

CLIGNANCOURT, *à lui-même.* Par ce moyen, je suis sûr que le cher cousin ne m'échappera pas et mon projet réussira... (*Haut.*) Mesdames, je vous recommande de la tenue, des manières.

ADÈLE. On en aura.

Mme SAINT-ALPHONSE. On prendra des airs de duchesse.

CALYPSO. Un ton chiqué.

CLIGNANCOURT. En ce cas, partons à l'instant par le chemin de fer... Nous déjeunerons à Villeneuve Saint-Georges.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CHEVILLARD.**

CHEVILLARD. A Villeneuve-Saint-Georges! pas possible pour le moment... je suis retenu.

CLIGNANCOURT. Encore pour votre journal...

CHEVILLARD. Oui, mes amis, un succès fou... Mon nom de Cassius Chevillard tiré à cent mille exemplaires... le premier numéro vient à peine de paraître et déjà nous recevons des communications du gouvernement... Je ne sais pas de quoi il est question... mais on m'a fait appeler et c'est pourquoi je cours...

CYPRIEN. Après l'autorité...

CHEVILLARD. Non, après mon cabriolet... Mesdemoiselles, on n'effarouche pas ainsi le cabriolet d'un gérant... C'est égal, je l'ai rattrapé à la porte... Il me prend quelque chose au nez... j'en suis sûr, j'aurai au moins un bureau de tabac... Partez sans moi pour Villeneuve Saint-Georges... c'est justement le village de ma future... je vous rejoindrai après mes conférences avec le ministère.***

CYPRIEN, *bas, à Clignancourt.* Mais j'y pense... je ne peux vous suivre, moi... je n'ai pas le sou!

Il retourne sa poche, il en tombe trois napoléons.

TOUS. De l'or!

CLIGNANCOURT. Là, vois-tu... hypocrite.

CYPRIEN. Je n'en reviens pas... mes poches étaient vides ce matin. (*A lui-même.*) C'est encore un tour de ma fée... Mais celui-là est un peu fort.

TOUS. Partons! partons!

CHEVILLARD. Oui, partez; mais laissez-moi mon cabriolet, car je suis rendu... exténué...

Il tombe dans un fauteuil.

Mme SAINT-ALPHONSE. Ah ça, mon chapeau?... Je l'avais posé quelque part.

CHEVILLARD. C'est bien possible... (*Se levant et apercevant sur le fauteuil un cha-*

* Clignancourt, Adèle, Cyprien, Calypso, Saint-Alphonse.

* Clignancourt, Cyprien, Chevillard, Adèle, Calypso, Saint-Alphonse.

** Clignancourt, Cyprien, Adèle, Calypso, Saint-Alphonse, Chevillard.

peau qu'il a écrasé en s'asseyant.) Serait-ce celui-ci, madame ?

Mme SAINT-ALPHONSE. Dieu! dans quel état!

CHEVILLARD. Ce n'est rien! On les porte comme ça maintenant; ça s'appelle à la Paméla?

CYPRIEN. A Villeneuve Saint-Georges!

CLIGNANCOURT, *à part.* J'aurai bien du malheur s'il ne tombe pas dans le piége que je vais lui tendre.

ENSEMBLE.

AIR : *Il faut qu'on obéisse* (de Jean-Baptiste).

Le plaisir nous invite,
Partons au plus vite,
Car il prend la fuite
Quand on tarde à le saisir.
Là-bas quelle espérance!
Pour nous la bombance,
L'amour et la danse
Vont se réunir.

Tous sortent par le côté gauche.

ACTE DEUXIÈME.

Un site champêtre. — A droite du public, au premier plan, la maisonnette habitée par Annette; plus loin, du même côté, le mur d'un parc, avec une petite porte. A gauche, un pavillon. Au deuxième plan, la porte d'un cellier, percé d'un œil de bœuf; au fond, le bord de la Seine, près duquel est un vieux saule.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLIGNANCOURT, CYPRIEN, ADÈLE, Mme SAINT-ALPHONSE, CALYPSO, PAYSANS, *puis* ANNETTE.

Au lever du rideau on achève une contredanse à laquelle les Grisettes prennent part.

ENSEMBLE.

AIR : *Vivre au jour.* (Couder.)

Partout
Et surtout
La danse
Exerce sa puissance;
Enfin au total,
Ce monde est un bal
Général.

Les cavaliers reconduisent leurs danseuses.

CYPRIEN, *à Clignancourt qui regarde à droite et à gauche.* Qu'as-tu donc? Tu parais préoccupé, inquiet?

CLIGNANCOURT. En effet... j'attends quelqu'un... un ami qui nous manque de parole.

CYPRIEN. Qui ça?... Chevillard... son journal l'aura retenu à Paris.

CLIGNANCOURT. Non, c'est un autre... *(à part)* dont la présence est indispensable au plan que je médite... Il devrait être arrivé... je vais au-devant de lui...

Il sort.

CALYPSO. Maintenant, villageois, nous allons vous donner un échantillon de la danse noble. *

CYPRIEN, *bas aux Grisettes.* N'oubliez pas que vous êtes des dames comme il faut.

Mme SAINT-ALPHONSE. C'est dit, bouffi! *(A Adèle.)* Votre main, madame la baronne.

* Cyprien, Calypso, Adèle, St-Alphonse.

ADÈLE. Voilà, madame la marquise... *(A Calypso.)* La vôtre, madame la vicomtesse.

CALYPSO. Allez, la musique.

Les trois Grisettes exécutent un pas.

CHOEUR.

AIR : *Ah! de ces lieux.* (Trois Culottes.)

C'est ravissant;
Quel pas charmant!
Rien en grâce
Ne les surpasse,
On croit ici
Voir Taglioni,
Elssler et Carlotta Grisi.

ADÈLE. S'il y a ici des amateurs de cette danse, je connais une femme supérieure qui la leur inculquera au prix de fabrique... Adèle Cerfvolant, rue des Singes, au *cintième.*

CALYPSO. Son amie intime confectionne des corsets... voilà son adresse.

Elle jette des cartes.

Mme SAINT-ALPHONSE. Et son amie encore plus intime tient débit de mariages à tout prix... voici sa carte.

Elle jette aussi des cartes.

CYPRIEN. * Elles nous compromettent. *(A Annette qui sort de chez elle.)* Te voilà, Annette. Comment! tu ne danses pas?

ANNETTE. Moi, je ne danse qu'aux chansons.

CYPRIEN. Eh bien! comme il faut que tout le monde s'amuse, je propose une ronde... et c'est toi qui vas la chanter.

TOUT LE MONDE. Oui... oui... une ronde!

ANNETTE. ** Volontiers... je vous dirai la ronde de la Fée du bord de l'eau.

* Adèle, Calypso, St-Alphonse, Cyprien, Annette.

** Adèle, Calypso, St-Alphonse, Annette, Cyprien; les Paysans forment le cercle.

CYPRIEN. Hein? que dis-tu?... La Fée du bord de l'eau!... on la connaît donc ici?

ANNETTE. Beaucoup... c'est son pays.

CYPRIEN. Vraiment? qui est-elle?... que fait-elle?

ANNETTE. Ecoutez, vous allez le savoir.

AIR *nouveau de M. Oray.*

Quand vers nous la lune se penche,
A l'heure où tout dort et se tait,
Ici, parfois, une ombre blanche
Tout à coup glisse et disparaît.
Puis l'écho du rivage
Redit ceci :
Pour vous tous, bon courage,
Je veille ici.
Quelle est la voix qui parle ainsi?
La voix que par bouffée
Le vent porte au coteau.
C'est celle de la Fée
Du bord de l'eau

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

La voix, etc.

On danse sur le refrain.

DEUXIÈME COUPLET.

Mais pour que son pouvoir suprême
Toujours vous protége en secret,
Il faut, c'est sa volonté même,
Être soumis, être discret.
Des périls d'un abîme
C'est le sauveur,
De celui qu'on opprime
C'est le vengeur!
Méchants, garde à vous, ayez peur!
Complot, ligue étouffée,
Ruse ou piége nouveau,
Rien n'échappe à la Fée
Du bord de l'eau.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Complot, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Enfin à tout elle préside;
Grâce à son secours protecteur.
Maint amoureux est moins perfide,
Fillette garde mieux son cœur.
Des biens qu'elle dispense
Sans se trahir
Voilà sa récompense:
Dans l'avenir,
De temps en temps, un souvenir.
C'est le plus beau trophée,
C'est le prix le plus beau
Des bienfaits de la Fée
Du bord de l'eau.

On danse sur le refrain; au moment où la danse finit, on entend tirer des coups de fusil.

Mme SAINT-ALPHONSE. Qu'est-ce que c'est que ça?

CYPRIEN. C'est le signal du tir au fusil... On dit qu'il y a des prix superbes à gagner.

ADÈLE. Je veux concourir.

CALYPSO. Je me mets sur les rangs.

Mme SAINT-ALPHONSE. Et moi, prétendriez-vous que je souffrisse que vous concourussiez sans que je m'en mêlasse.

ADÈLE *et* CALYPSO. Oh! mélasse.

CYPRIEN. C'est ça... allez, mesdames... je vous y engage.

LES GRISETTES. Partons.

CHOEUR.

AIR : *Allons mes amis.* (Ferme de Bondy.)

A ce signal, amis que l'on s'empresse,
Nous prétendons vous / Elles voudraient nous } disputer le prix,
Vous apprendrez bientôt que / Oui, nous verrons bientôt si } pour l'adresse
Faut céder l' pas aux dames de Paris.

Tout le monde sort excepté Cyprien et Annette.

SCÈNE II.

CYPRIEN, ANNETTE.

ANNETTE. Tiens! vous ne suivez pas les autres à la fête, monsieur Cyprien?

CYPRIEN. Non, mon enfant; il faut que je te parle.

ANNETTE. A moi?

CYPRIEN. Tout à l'heure tu as chanté les louanges d'une personne qui m'intéresse beaucoup, tu le sais.

ANNETTE. Ah! oui... la Fée du bord de l'eau!

CYPRIEN. Précisément... Ah ça, dis-moi, tu l'as donc vue?

ANNETTE. Moi... jamais... mais la mère de ma grand'mère prétendait que dans son jeune temps...

CYPRIEN. Miséricorde! ça remonte aussi haut que ça?... Elle est donc vieille à faire peur ma fée?

ANNETTE. Je ne crois pas... d'ailleurs les fées n'ont pas d'âge... on prétend que celle-là revient tous les cent ans.

CYPRIEN. Diable! c'est gênant pour la voir... car si on manque une fois sa visite, on risque de ne jamais faire sa connaissance. Mais tu as beau me raconter des histoires de ta grand'mère... je ne suis pas la dupe... la Fée du bord de l'eau, tu la connais.

ANNETTE. Moi, monsieur?

CYPRIEN. Je suis même certain qu'il ne dépendrait que de toi de me faire obtenir une entrevue avec elle.

ANNETTE. Vous vous trompez.

CYPRIEN. Ah! je comprends... toute fée qu'elle est, elle a sans doute des ménagements à garder... Eh bien! ce n'est plus un rendez-

vous que je demande... qu'elle consente seulement à recevoir une lettre de moi... tu te chargeras bien au moins de la lui faire parvenir.

ANNETTE. Monsieur... ça m'est impossible... je ne sais même pas si elle existe.

CYPRIEN. Moi j'en suis certain; car tout à l'heure, je l'ai entendu chanter.

ANNETTE. Vous l'avez entendue?

CYPRIEN. La voix venait de ce côté. (*Il désigne le parc.*) C'était bien la sienne... je n'ai pu m'y tromper... elle chantait encore la romance du lac d'Enghien :

Je veux t'aimer, mais sans amour...
Je veux t'aimer comme moi-même.

ANNETTE, *à part.* La voix... de ce côté... serait-ce la dame du château?

CYPRIEN. Ainsi tu le vois, il est inutile de m'abuser... je vais lui écrire et tu te chargeras de lui remettre mon billet.

ANNETTE, *à part.* Mon Dieu! quel embarras...

CYPRIEN. Me refuserais-tu encore... Après tout, pour correspondre avec les fées, on n'a pas besoin d'intermédiaire.... leur boîte aux lettres, c'est le creux d'un rocher ou le tronc d'un arbre... justement ce vieux saule... voilà ma petite poste... (*Avec intention.*) Tu entends, Annette... c'est là que je déposerai mon message... c'est là aussi que je viendrai chercher ma réponse.

ANNETTE. Mais encore une fois, monsieur, je vous assure...

CYPRIEN. Tu es discrète... c'est bien... mais je ne cherche pas à t'arracher ton secret. (*Allant s'asseoir à la gauche du public et tirant son calepin.*) Je me mets à mon bureau... toi, de ton côté, tu peux te livrer à tes occupations.

ANNETTE, *rentrant chez elle, à part.* C'est à la dame du château qu'il écrit; certainement la lettre n'arrivera pas à son adresse.

CYPRIEN, *à lui-même.* Si je lui faisais un petit quatrain, oui, des vers, ça la flattera davantage.

ANNETTE, *sortant de chez elle avec deux paniers dont l'un est rempli de linge et l'autre vide.* Mettons à part le linge fin.

CYPRIEN. O fée! inspire-moi! c'est bien le moins qu'elle puisse faire, puisque c'est pour elle que je travaille.

O fée, inspire-moi, c'est pour toi que je chante.

Tiens... voilà le premier vers de mon quatrain... si c'était le quatrième, j'aurais fini.

ANNETTE. *Un papier plié en quatre tombe du linge qu'elle tient à la main.* Quel est ce papier? (*Elle le ramasse.*) Une lettre signée Dubreuil... à qui est-elle adressée? (*Lisant la suscription.*) A M. Clignancourt... Au fait! je tenais son gilet... c'est de sa poche qu'elle sera tombée... je la lui rendrai... (*En repliant la lettre, elle jette les yeux sur le contenu.*) Qu'ai-je vu?... le nom de M. Cyprien Colombel... Mon Dieu!... mes pressentiments!... si j'osais? non, ce serait mal de li e... mais si, par cette indiscrétion, je puis le préserver de quelque piége. Oh! oui, je n'hésite plus.

Elle lit des yeux la lettre.

CYPRIEN, *à lui-même.* J'ai beau chercher... mon second n'a que onze pieds... il ne peut marcher... et dire qu'il ne faut que deux pieds à un homme pour courir... Ah! je tiens le douzième...

O fée, inspire-moi, c'est pour toi que je chante,
Daigne me faire entendre encor ta voix touchante...

Ça va bien... continuons.

ANNETTE, *à elle-même.* Qu'ai-je lu?... O mon Dieu! une telle perfidie... relisons encore. (*Elle lit.*) « Mon cher Clignancourt, selon nos conventions, je suis parvenu à connaître le contenu du testament du général Montfort. Ton oncle n'a institué qu'un seul héritier, c'est ton cousin Colombel. Cependant le général a exigé le délai d'une année avant l'ouverture du testament pour mettre à l'épreuve son neveu préféré, dont la conduite légère l'inquiétait beaucoup. Si à l'époque fixée, il existe la preuve irrécusable d'une faute commise par Cyprien, contre la probité et l'honneur, il est déshérité et tous les biens du général te reviennent... Cette faute, il est urgent que ton cousin la commette... le temps presse... mais il est faible, tu es adroit... et d'ailleurs si tu as besoin de mon secours, tu peux compter sur moi,

» Alexandre Dubreuil. »

Oh! je dois tout révéler à M. Cyprien.

CYPRIEN, *à lui-même.* Il ne me manque plus qu'une rime; impossible de mettre la main dessus.

ANNETTE, *s'avançant avec émotion.* Monsieur... j'ai quelque chose à vous confier.

CYPRIEN, *sans la regarder.* Quoi donc?

ANNETTE. Cette lettre qui vient de tomber du gilet de votre cousin Clignancourt.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CLIGNANCOURT, ALEXANDRE, *entrant par la droite.* *

CLIGNANCOURT, *s'avançant et s'emparant de la lettre.* Une lettre qui m'appartient!...

ANNETTE, *à part.* Ciel!

CLIGNANCOURT. Merci, petite. (*A part.*)

* Cyprien, Clignancourt, Annette, Alexandre au fond.

Diable! s'il l'avait lue, adieu nos projets. (*Haut.*) Et pourquoi la donnais-tu à Cyprien?

CYPRIEN. Elle voulait sans doute me charger de te la remettre.

ANNETTE. Mon Dieu! oui; monsieur étant chez vous... il était plus à même que moi... (*A part.*) Quel malheur!... je ne puis l'avertir... Je n'ai plus de preuves maintenant.

CYPRIEN, *toujours assis; à lui-même.* Il ne manque plus qu'une rime à mon quatrain.

CLIGNANCOURT, *à Alexandre qui est resté un peu en arrière* Avance donc, mon ami, que je te fasse connaître mon cousin Cyprien Colombel. *

CYPRIEN, *se levant.* N'est-ce pas monsieur que tu attendais avec tant d'impatience?

ALEXANDRE. Précisément... j'ai l'avantage d'être nécessaire presque partout... Ici, j'étais indispensable. (*A Clignancourt.*) N'est-ce pas, mon bon ami?

CLIGNANCOURT, *à Cyprien.* Je te présente un joyeux compagnon... un aimable convive... Alexandre Dubreuil!

ANNETTE, *à part.* Alexandre Dubreuil, celui qui doit l'aider à perdre Cyprien!

CYPRIEN. Enchanté de faire votre connaissance.

ALEXANDRE. Voyez-vous, je suis un bon enfant, moi, tout franc... tout rond... ma figure vous revient... j'en suis sûr... nous ne sommes pas encore parfaitement liés, mais j'ose me flatter qu'avant peu notre intimité vous sera très-chère.

CYPRIEN. Je n'en doute pas.

CLIGNANCOURT. Mon ami Alexandre est clerc de notaire.

ALEXANDRE. J'exerce de temps en temps, par hasard, quand je passe du côté de l'étude... On me trouve plus ordinairement à la Maison d'Or... au bal Mabille, au Château-Rouge... enfin, partout où la jeunesse française peut élire décemment son domicile politique... C'est moi qui donne le ton.

AIR *de l'Ile des noirs.*

De mes lois on ferait un code;
Je pousse les chemins de fer,
Et comme arbitre de la mode,
J'ai chauffé le jardin d'hiver.
Providence de la grisette.
J'élève et j'abaisse à mon gré,
J'ai lancé Follette et Frisette
Et j'ai détrôné Pomaré...
La grande reine Pomaré.

CLIGNANCOURT, *à Cyprien.* Je te dis que c'est un charmant garçon.

ALEXANDRE. Ah çà, j'espère que vous ne reculez devant rien, jeune homme, vous buvez, vous fumez, vous polkez... vous jouez surtout... Ah! dame! avec moi il faut qu'on joue... ce que j'estime dans les fêtes champêtres, c'est le vin de Champagne et le lansquenet.

CYPRIEN. Va pour le champagne et le lansquenet.

ANNETTE, *à part.* Le jeu, c'est le chemin du déshonneur... je devine leurs projets... mais je veillerai sur lui.

Elle rentre ses paniers.

ALEXANDRE. Mais, dis-moi donc, mon cher Clignancourt, tu m'avais annoncé un trio de beautés panachées... je demande le trio.

CYPRIEN. Ces dames? Tenez, justement les voici qui reviennent du tir au fusil; elles ont encore l'arme au bras.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ADÈLE, Mme SAINT-ALPHONSE, CALYPSO, L'ADJOINT DE LA COMMUNE, GENS DE LA FÊTE.

Ils arrivent dans un ordre de cortége: les trois Grisettes portent chacune sur l'épaule un fusil orné de rubans.

CHOEUR.

AIR: *De monsieur Jean*, etc. (Jean de Paris).

A vous / A nous } l'honneur!
Quel prix flatteur!
Il faut qu'on le proclame;
Gloire à la femme!
A sa valeur!
Le beau sexe est vainqueur.

CALYPSO. * Enfoncé les villageois!

Mme SAINT-ALPHONSE. Nous leur avons montré comment on ajuste dans la haute société.

CYPRIEN. Eh quoi! c'est vous, mesdames?

ADÈLE. Soi-même, mon petit.

CALYPSO. Nous avons raflé tous les prix.

CLIGNANCOURT, *désignant l'Adjoint.* Et voilà monsieur l'adjoint qui vient sans doute vous les offrir?

CYPRIEN. C'est d'autant plus aimable de sa part, que monsieur, j'en suis sûr, était indispensable à une autre cérémonie... au tir à l'oie...

L'Adjoint fait un signe affirmatif.

ALEXANDRE, *avec galanterie.* Il vous a donné la préférence, mesdames.

CALYPSO. Tiens! c'est ce mauvais sujet d'Alexandre.

Elle lui prend le bras.

* Cyprien, Alexandre, Clignancourt, Annette.

* Cyprien, Adèle, Clignancourt, St-Alphonse, Calypso, Alexandre.

ADÈLE, *prenant le bras de Cyprien.* Les voilà trois, nous pourrons faire partie carrée...

Mme SAINT-ALPHONSE. Oui, à six. (*Prenant le bras de Clignancourt.*) Est-elle cornichonne cette Adèle!

CALYPSO. Maintenant, déballons les objets.

TOUS. Oui... voyons! voyons!

L'Adjoint présente une boîte fermée à Adèle.

ADÈLE. Lisez-moi ça, monsieur Cyprien.

CYPRIEN, *lisant la suscription de la boîte.* « Premier prix de fusil, offert à la commune par le marchand de tabac... en caoutchouc. » (*Il ouvre la boîte.*) Une paire de bretelles!

TOUS, *riant.* Des bretelles!...

ADÈLE. A moi... c'est une horreur!... je les changerai pour des cigares.

Mme SAINT-ALPHONSE, *à qui l'Adjoint remet une boîte.* Attention! à moi.

CLIGNANCOURT, *lisant.* « Deuxième prix de fusil, adjugé à madame Saint-Alphonse, par un sapeur qui n'en a pas besoin. » (*Ouvrant la boîte.*) Des rasoirs!

TOUS, *riant.* Des rasoirs!

Mme SAINT-ALPHONSE. Sainte Barbe! c'est une mystification.

CYPRIEN. Silence dans les rangs... Troisième prix!

L'Adjoint offre à Calypso un très-grand carton rond.

CALYPSO. Il paraît que j'ai le gros lot. (*A Alexandre.*) Extirpez-moi la chose vivement.

ALEXANDRE, *lisant.* « Un objet tout neuf, offert par quelqu'un qui a servi. »

CALYPSO, *plongeant la main dans le carton.* Qu'est-ce que c'est que ça?

Elle en retire un bonnet à poil.

TOUS. Un bonnet de grenadier.

CALYPSO. Tiens! j'en ferai un manchon.

CYPRIEN. Vous avez vu, monsieur, que tout le monde était enchanté de la convenance de vos prix.

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, ANNETTE.

LE DOMESTIQUE, *paraissant à la porte du pavillon.* * Monsieur est servi.

ANNETTE, *sortant de chez elle, à part.* Il faut que je sache ce qui va se passer chez Clignancourt.

CLIGNANCOURT, *au Domestique.* Tous les convives que j'attendais sont-ils arrivés?

LE DOMESTIQUE. Il ne manquait plus que le lieutenant de gendarmerie, il vient d'entrer.

ANNETTE, *à Clignancourt.* Monsieur Clignancourt, comme vous avez beaucoup de monde aujourd'hui, si vous le voulez, je pourrai aider François à vous servir à table.

CLIGNANCOURT. Volontiers, mon enfant.

ANNETTE, *à part.* Au moins je ne les perdrai pas de vue.

Elle entre dans le pavillon.

CLIGNANCOURT, *bas à Alexandre.* * Après le dîner, le jeu... Il faut qu'il perde.

ALEXANDRE, *à voix basse.* Il perdra... je m'en charge, et après il fera la sottise convenue.

CALYPSO. ** Allons, à table.... à table!.... qui est-ce qui m'offre son poing, que je m'y repose?

REPRISE DU CHOEUR.

A vous } l'honneur, etc.
A nous }

Cyprien, Clignancourt, Alexandre et les trois Grisettes entrent dans le pavillon. L'Adjoint et les Paysans sortent par le fond à droite.

SCÈNE VI.

CHEVILLARD, *seul.*

Il arrive en courant; il est sans chapeau, ses habits sont en désordre.

Ouf! aie! pouf! (*Il se laisse tomber sur un banc.*) Je n'ai plus de jambes... je n'ai plus de souffle... plus rien!... Que d'événements et quelle scélérate de promenade...... toujours au galop depuis Paris. (*Se levant.*) C'est égal, je ne m'arrête pas, de peur d'être arrêté, car je suis sous le coup de la vindicte publique... Mais où suis-je?... orientons-nous. Dans ma course vagabonde, je n'ai pas pu attraper une idée... Je ne suis plus qu'une machine... une machine de la force de trois chameaux... je me compare à cet animal à cause de ses caravanes et de ses longs jeûnes dans le désert.

AIR: *Renaud de Montauban.*

Toujours courant depuis Paris
Dans ce voyage où la faim m'accompagne,
Pour aliment je n'eus que trois radis,
Que j'ai chippés à travers la campagne.
Ah! du chameau dans cet affreux micmac,
Oui, le destin aurait pour moi des charmes;
Car il n'a pas à craindre les gendarmes,
Et pour guide il a son cornac...
J' crains les gendarmes et je n'ai pas d' cornac.

* Le Domestique, Clignancourt, Annette; tous les autres sont remontés et font force salutations à l'Adjoint.

* Alexandre, Clignancourt, les autres au fond.

** Alexandre, Calypso, Clignancourt, St-Alphonse, Cyprien, Adèle; les Paysans sortent par le fond à droite.

Je suis dans un pays habité... mais, oui, je me reconnais à présent... c'est ici Villeneuve Saint-Georges... là, le parc du château où demeure ma vaporeuse future... la belle Ernestine Coquillard..... Par ici, la maison de Clignancourt... Si je me réfugiais au château... Non, l'autorité s'en douterait et je serais pincé... Je ferai mieux de demander asile à Clignancourt. (*Il s'approche du pavillon.*) Dieu! qu'ai-je vu? un officier de gendarmerie!... il vaut mieux que je me retourne du côté d'Ernestine.... mais je ne pourrai me glisser chez elle que ce soir à la faveur des ténèbres... Comment lui apprendre l'horrible catastrophe? Ecrivons. (*Il s'assied sur le banc, tire un portefeuille de sa poche et écrit au crayon sur son genou.*) « Femme sensible, je suis un scélérat... mais je n'ai rien à me reprocher. Toute la maréchaussée du département est à mes trousses » (*Il parle.*) J'exagère peut-être un peu... c'est égal... ça fera plus d'effet. (*Ecrivant.*) « Si vous pouvez me loger chez vous en secret, répondez-moi à huit heures du soir.... vous devinerez à l'écriture le nom du malheureux qui s'abstient de signer... Hélas! il n'a que trop signé, l'imbécile!» Ces derniers mots la mettront au courant. Maintenant, par quel moyen lui faire parvenir ce billet?

VOIX DE FEMME, *chantant dans le parc.*

Je veux t'aimer, mais sans amour,
Je veux t'aimer comme moi-même...

Qu'ai-je entendu!... ô bonheur... elle est là! Je tiens mon affaire. (*Il ramasse un caillou qu'il met dans le billet.*) Ce caillou est peut-être un peu fort... bah! il n'en ira que plus vite. (*Il lance le billet dans le parc.*) Va, messager fidèle. (*On entend pousser un cri.*) Touché! elle l'a reçu... J'aurai ma réponse.

SCENE VII.

CYPRIEN, CHEVILLARD.

CYPRIEN, *sortant du pavillon.* Je me suis esquivé... portons mon quatrain à la poste de la fée... Gueuse de rime! elle m'a donné assez de mal... enfin, je l'ai saisie entre deux verres de champagne.

Il jette le billet dans le creux du saule et en se retournant il heurte Chevillard.

CHEVILLARD. Quelqu'un.... je suis flambé!

CYPRIEN, *bas.* Eh! c'est M. Chevillard..... (*Haut.*) On vous attend... nous parlions de vous tout à l'heure... l'officier de gendarmerie regrettait surtout de ne pas vous voir.

CHEVILLARD. Je le crois bien... il avait ses raisons... Dans ma position, je suis très-recherché par le gendarme.

CYPRIEN. Je vais vous annoncer.

CHEVILLARD. Arrêtez, jeune homme! ne me livrez pas à mes persécuteurs.

CYPRIEN. Bah! vous êtes poursuivi?

CHEVILLARD. A outrance.

CYPRIEN. Cependant, vous nous aviez dit que le gouvernement avait des communications à vous faire.

CHEVILLARD. Elles sont jolies, les communications. Savez-vous ce qu'il m'offre, le gouvernement? la prison et beaucoup d'amende.

CYPRIEN. Diable! qu'avez-vous donc fait?

CHEVILLARD. Rien! j'ai signé, voilà tout!... Il s'agit de l'article de ce scélérat de Ravinel. Je suis accusé d'une foule de crimes.... c'est mon coquin de rédacteur qui m'a appris cela pendant qu'il déjeunait tranquillement chez lui.

CYPRIEN. Mais de quoi vous accuse-t-on?

CHEVILLARD. D'avoir adhéré à une foule de principes antisociaux... je ne sais pas lesquels, par exemple.... attendu que je n'ai pas encore lu mon journal... De plus, il paraît que j'ai excité à la haine entre diverses classes de la société .. toujours à ce que m'a dit Ravinel. . Je vous demande un peu s'il avait besoin de pousser à la guerre civile.

AIR : *Dans un vieux château, etc.*

A-t-on jamais vu pareille bêtise!
Moi, qui signais tout bien innocemment.
Par Ravinel ma tête est compromise,
Ainsi que ma part du cautionnement.
Malheureux gérants, quel sort est le nôtre!
Oui, voilà pourtant où j'en suis, hélas!
Pour un gueux d'article écrit par un autre,
Et dans un journal qui n'existe pas,
Car enfin, l' journal il n'existe pas!

CYPRIEN. Comment ça?

CHEVILLARD. Sans doute, puisque l'on a saisi le premier numéro. Maintenant que vous savez tout, mon ami, je vous en conjure... que vous partagiez ou non mes convictions politiques, cachez-moi quelque part jusqu'à huit heures. Je ne suis pas exigeant... tout me convient... un étui de contrebasse, un puits, une cave.

CYPRIEN. Une cave... justement voici le cellier.

CHEVILLARD. * J'aimerais mieux un boudoir, celui de ma future; n'importe... je m'insère là dedans... merci, et que Dieu vous le rende.

Il entre dans le cellier.

CYPRIEN. Eh bien! comment vous trouvez-vous là?

CHEVILLARD, *dans le cellier.* Beaucoup mieux! Enfermez-moi..... très-bien!.....

* Chevillard, Cyprien.

mais j'ai besoin de me sustenter... apportez-moi ce que vous voudrez dans du papier; car je tombe en défaillance.

CYPRIEN. C'est convenu, je vais vous envoyer des aliments. (*A lui-même.*) Plus tard je viendrai chercher la réponse de ma fée.

Il rentre dans le pavillon.

SCÈNE VIII.

CHEVILLARD, *dans le cellier.* CALYPSO, Mme SAINT-ALPHONSE; *puis* ADÈLE.

CHEVILLARD, *se montrant à l'œil de bœuf.* Là! très-bien... je suis ici chez moi..... j'y suis plus mal, par exemple..... on n'y voit goutte là-dedans..... je ne sais pas sur quoi je marche... Ah! si mon abonné des îles Marquises savait que son gérant habite une cave où il meurt de faim, le malheureux! Mais on vient, je vais me mettre quelque chose sous la dent.

Les trois Grisettes sortent du pavillon. Mme Saint-Alphonse porte un homard, Calypso un poulet, Adèle une bouteille de vin de Bordeaux.

Mme SAINT-ALPHONSE, *aux autres.* Ah! Chevillard est ici? Ah! il a besoin de nous! voilà le moment de nous venger de lui.

ADÈLE *et* CALYPSO. Oui, vengeance!

ADÈLE. Ah ça, où est-il?

CHEVILLARD. Pst! Pst! par ici, mes colombes!

CALYPSO. Ah! le voilà, ce pauvre Chevillard!

Mme SAINT-ALPHONSE. Cet infortuné Chevillard!

ADÈLE. Cet intéressant Chevillard!

CHEVILLARD. Que vois-je! des comestibles! vous daignez m'alimenter... ah! je vous regarde comme trois pélicans... mais passez-moi les objets, je tombe d'inanition.

CALYPSO. Un moment, gros gourmand, il faut que nous soyons d'accord sur le prix.

CHEVILLARD. Quoi! vous voudriez me vendre l'existence!

Mme SAINT-ALPHONSE. Mais sans doute... vous nous avez bien forcées à payer nos annonces.

CALYPSO. Vous voyez ce poulet?... j'en demande quarante francs... juste ce que m'a coûté l'abonnement au journal.

Mme SAINT-ALPHONSE. Je cède mon homard aux mêmes conditions.

ADÈLE. Vous n'aurez la bouteille qu'au cours de la bourse.

CHEVILLARD. C'est donc un coupe-gorge que cette cave... Allons, je prends le poulet, voilà quarante francs.

Il jette une pièce d'or.

Mme SAINT-ALPHONSE. Nous ne vendons pas en détail... Il faut tout acheter.

CHEVILLARD. Eh quoi! payer cent vingt francs une bouteille et deux plats qui ne sont pas au choix... ça ne s'est jamais vu... il est impossible que depuis ma captivité les denrées aient renchéri à ce point.

CALYPSO. Puisque vous n'en avez pas envie...

CHEVILLARD, *les rappelant.* Allons, donnez, tigresses, bédouines... je m'exécute...

Il jette deux autres pièces d'or.

Mme SAINT-ALPHONSE, *lui passant le homard.* Parbleau! c'est pour rien!

ADÈLE, *lui passant la bouteille.* Ça vaudrait le double!

CALYPSO, *lui passant le poulet.* C'est bien parce que c'est vous, allez!

CHEVILLARD. Merci de la préférence. Cent vingt francs! un dîner sans dessert.

LES GRISETTES.* Bon appétit, monsieur Chevillard.

CHEVILLARD. Chut! ne me nommez pas, l'officier de gendarmerie n'aurait qu'à vous entendre... que je puisse au moins prendre ma nourriture en paix... je la paye assez cher. Tiens! je n'ai pas de pain.

CALYPSO. Il n'en restait plus.

Il disparaît.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *hors* CHEVILLARD.

ADÈLE. A présent que nous sommes rentrées dans nos fonds, rentrons chez Clignancourt. **

CALYPSO. Rentrer?... pourquoi faire?... Il n'y a plus rien à consommer là dedans... ces messieurs vont jouer... ça sera embêtant... j'aime mieux me donner de l'air.

Mme SAINT-ALPHONSE. J'adopte l'ouverture... allons à la fête... nous reviendrons pour le punch.

ADÈLE. C'est ça, nous danserons avec les paysans.

Mme SAINT-ALPHONSE. Ça les flattera et ça nous changera.

CALYPSO. D'autant plus que j'ai remarqué un petit boulot.

ADÈLE. Le boulot, je l'ai retenu.

Mme SAINT-ALPHONSE. De la dignité, mesdames, vous le jouerez à pile ou face... quant à moi, je vous le cède... je m'en tiens à un adolescent qui m'a appelé mademoiselle en baissant les yeux... j'aime cette ingénuité.

ADÈLE. Tenez, entendez-vous le crincrin champêtre... on joue une valse, mesdames.

Mme SAINT-ALPHONSE. Une valse! c'est ma passion... partons... les pieds me démangent...

* Calypso, Adèle, Mme Saint-Alphonse.

** Adèle, Calypso, Mme Saint-Alphonse.

CALYPSO. Moi, j'ai des fourmis dans les mollets.

ENSEMBLE.

AIR : *Valse de Giselle.*

Dans cette fête où nous serons les reines,
Au bal, aux jeux, nous nous signalerons,
Et nous allons enlever par douzaines
Les amoureux comme les macarons.

Les trois Grisettes sortent par le fond, à droite.

SCÈNE X.

ANNETTE, *seule, sortant du pavillon et parlant à Clignancourt qu'on ne voit pas.*

Ne vous fâchez pas, monsieur Clignancourt, j'obéis... je me retire. (*A elle-même.*) Il me renvoie... et je n'ai pu m'approcher de M. Cyprien, pour l'éclairer sur le piége qui lui est tendu... Maintenant il est en leur pouvoir... ils vont là lui faire commettre cette mauvaise action qui doit le priver de son héritage et enrichir ce Clignancourt... et rien... rien... aucun moyen de le préserver. (*En ce moment un papier et une clef attachés ensemble sont lancés par-dessus le mur du parc et viennent tomber sur la scène.*) Qu'est-ce que cela signifie... une clef... un billet?... (*Elle les ramasse et parcourt des yeux le billet.*) C'est un rendez-vous donné par la dame du château... plus de doute... c'est pour M. Cyprien... il est aimé!

SCÈNE XI.

CLIGNANCOURT, ALEXANDRE, CYPRIEN, ANNETTE.

CYPRIEN, *à Alexandre.* Non, monsieur, non, je ne jouerai pas davantage... un bonheur aussi constant finit par être suspect.

ALEXANDRE. Monsieur, je suis un homme d'honneur...

CLIGNANCOURT, *s'interposant.** Messieurs, je vous en supplie, pas de discussions...

CYPRIEN. Gagner à tout coup!... il n'y a pas d'exemple d'une veine pareille.

ALEXANDRE. Vous m'insultez, monsieur; avant tout payez-moi les mille francs que je vous ai loyalement gagnés.

CLIGNANCOURT, *feignant l'emportement à son tour.* On vous les payera, monsieur, vos mille francs.

CYPRIEN. Certainement, on vous les payera.

ALEXANDRE. A l'instant même!

CLIGNANCOURT. Oui, monsieur, à l'instant même.

CYPRIEN, *bas à Clignancourt.* Tu vas donc me les prêter.

* Dubreuil, Clignancourt, Cyprien, Annette.

CLIGNANCOURT, *bas à Cyprien.* Si je les avais, il y a longtemps que je lui aurais fermé la bouche. Mais j'ai un moyen de te tirer d'affaire.

CYPRIEN, *vivement.* Merci... je consens à tout...

CLIGNANCOURT. Mon cousin a une valeur en portefeuille.

CYPRIEN, *à part.* Que dit-il?

ALEXANDRE. Pourvu que la signature soit bonne.

CLIGNANCOURT. Celle du banquier Duroc.

ALEXANDRE. Très-bien, celle-là je l'accepte.

CYPRIEN, *à Clignancourt.* Mais tu sais bien...

CLIGNANCOURT, *bas à Cyprien.* Qu'importe! tu trouveras chez moi tout ce qu'il faut pour faire un billet... demain quand tu auras hérité... tu le payes, tu le retires des mains d'Alexandre... personne ne sait rien... personne n'a rien vu... ton honneur est sauf et tout est dit.

ANNETTE, *à part.* Mais c'est un faux qu'ils veulent lui faire commettre.

ALEXANDRE. J'attends, monsieur.

CLIGNANCOURT. Vous allez être satisfait.

CYPRIEN. Oui, car je ne saurais trop tôt me débarrasser de vous.

CLIGNANCOURT. Rentrons, messieurs. (*Bas à Cyprien.*) Pendant que tu feras l'affaire, j'occuperai ton créancier.

ANNETTE, *à part.* Il leur échappera.

Elle remonte vers le saule.

CLIGNANCOURT, *bas à Alexandre.* Cette fois, nous le tenons.

Il entre avec lui dans le pavillon.

SCÈNE XII.

CYPRIEN, ANNETTE.

La nuit vient par degrés.

ANNETTE, *allant à Cyprien.* Monsieur Cyprien, voici la réponse de la fée.

Elle lui remet le papier et la clef.

CYPRIEN. Serais-je assez heureux?... un billet... une clef... (*Il lit.*) « Venez au château à huit heures... cette clef vous ouvrira la petite porte du parc... attendez-moi dans le pavillon au bout de la grande avenue... Amour et prudence. » Un rendez-vous... ah!... voilà la plus belle féérie que je connaisse; mais les autres sont là... ils comptent sur ma promesse...

ANNETTE. Oui, mais elle compte sur vous, c'est votre protectrice... vous ne pouvez pas la faire attendre.

CYPRIEN. Certainement, c'est mon farouche créancier qui attendra... ma fée avant tout.*

Il se dirige vers le parc.

* Annette, Cyprien.

ANNETTE, *à part.* Il va chez la femme qu'il aime et je pouvais l'empêcher;.. mon cœur souffre... mais j'ai fait mon devoir.

Elle rentre chez elle.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CHEVILLARD, *puis* LES GRISETTES.

Nuit complète. Huit heures sonnent.

CHEVILLARD, *passant la tête à l'œil de bœuf.* Huit heures... La réponse à mon billet doit être arrivée. (*Apercevant Cyprien qui ouvre la porte du parc.*) Ciel! un homme qui s'introduit chez ma future... et ne pouvoir sortir... Le cordon s'il vous plaît! (*Les trois Grisettes et des Paysans traversent le théâtre; elles dansent un galop avec les Paysans. Appelant.*) Mesdames! mesdames!... elles ne m'entendent pas... Malheureux Chevillard!

Il secoue violemment la porte du caveau. Cyprien est entré dans le parc.

ACTE TROISIÈME.

Un parc. A droite du spectateur, un pavillon avec fenêtre ouvrant sur le public; table, chaise. Au bas de la fenêtre, un banc de pierre.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHEVILLARD, *seul. Il a une livrée de chasseur.*

M'y voici dans le château de ma future... mais sous quel ridicule costume, grand Dieu! Ce n'est que ce matin que j'ai pu m'extraire de ma cave et pénétrer ici par escalade... Ah! pourquoi s'avise-t-on de fourrer des tessons de bouteille sur les murs... c'est une invention bien pernicieuse pour les pantalons et la doublure... Aie! elle me cuit, la doublure... Mes vêtements étaient en lambeaux... impossible de me présenter décemment, même devant moi... il a bien fallu me couvrir... Je n'ai trouvé ici que cette humiliante défroque de valet... Et dire que ma perfide m'avait brodé un bonnet grec et fait entrevoir une superbe robe de chambre... Ce déguisement me vexe; mais il me plaît... Grâce à lui, je pourrai me faufiler partout sans être reconnu... Je saurai quel est mon odieux rival... Il a passé la nuit dans ce château... Je veux le surprendre et me venger comme jamais peut-être aucun domestique ne l'a fait.

AIR : *Elle a trahi...* (Somnambule.)

Contre un rival, ô ciel! entends nos vœux,
Alors qu'au nez la moutarde me monte...
Moi, son valet, pour gages je ne veux
Que l'agrément de lui régler son compte;
Mon scélérat n'a qu'à bien se tenir.
Ça fait frémir,
Comm' je vais le servir ;
Oui, sans mentir,
Je vais si bien l' servir,
Que l' malheureux ne pourra plus servir.

Mais, j'y pense, ma figure si expressive pourrait me trahir... Ah! bon! j'ai mon affaire! En m'exilant hier de Paris, j'ai eu la précaution de me munir d'une paire de favoris et de moustaches... (*Il les tire de sa poche.*) Les voici... Essayons-les. (*Il les met.*) Je dois être horriblement laid... Ça me complète. (*Ritournelle.*) On vient par ici... attention.

SCÈNE II.

ADÈLE, Mme SAINT-ALPHONSE, CALYPSO, CHEVILLARD.

ENSEMBLE.

AIR : *Crouton au musée.*

Vive! vive la campagne
Ou la plaine ou la montagne!
Lorsque l'appétit vous gagne,
Vin, lait pur,
Tout est sûr.

CHEVILLARD, *à part.* Ce sont nos sylphides de Paris.

Mme SAINT-ALPHONSE. Ah! oui, il est sûr le lait qu'on boit ici... Celui que vient de nous servir le concierge du château aurait pu figurer avec avantage dans une vinaigrette.

CALYPSO. Voilà un parc légèrement mirifique et des ombrages un peu ficelés.

Mme SAINT-ALPHONSE. Ah ça, on nous a dit que la dame du château ajoutait un supplément aux prix donnés par la commune; nous venons chercher le supplément.

ADÈLE. Mais nous ne la voyons pas poindre la châtelaine.

CALYPSO. A propos, mesdames, Chevillard, l'a-t-on revu?.. car il s'est évaporé de la cave, notre gérant.

Mme SAINT-ALPHONSE. Il aura peut-être trouvé sa nourriture un peu salée.

CHEVILLARD, *à part.* Ligre! un peu.

CALYPSO. Lui! je m'en moque pas mal...

Mais conçoit-on que Cyprien ait disparu depuis hier au soir?

ADÈLE. Ça te contrarie... Tu lui faisais les yeux en amande, à ce jeune héritier.

CALYPSO. Pourquoi pas... c'est un parti qui me chausserait.

Mme SAINT-ALPHONSE. Pardon, je m'inscris n° 1... c'est convenu avec Clignancourt, qui est allé à la recherche de son ami... Une idée, mesdames : si nous profitions de l'occasion pour offrir nos articles à la dame du château.

ADÈLE. Bravo ! adopté !

CALYPSO, *à Saint-Alphonse*. Mais tu n'as que des maris à lui proposer.

Mme SAINT-ALPHONSE. Raison de plus... J'en ai une collection magnifique... je ne lui offrirai pas le n° 3, il est bossu... Mais je parie qu'elle s'arrange de mon numéro 55, un petit gris cendré.

CHEVILLARD, *à part*. Parbleu ! elle s'arrange de tout, la traîtresse !

CALYPSO, *l'apercevant*. Tiens ! justement, son chasseur... Il va nous annoncer.

Mme SAINT-ALPHONSE, *à Chevillard*. Eh ! l'homme aux moustaches ! dites à votre maîtresse que trois dames très-comme il faut désirent la voir.

CHEVILLARD, *à lui-même*. Et moi aussi, je désire la voir, ma maîtresse.

ADÈLE. Voyons, domestique, conduisez-nous près d'elle.

CHEVILLARD. Moi! par exemple !

CALYPSO, *aux deux dames*. Ah! je comprends... ces gens-là c'est intéressé. (*Elle fouille dans sa poche.*) * Il faut lui graisser la patte. Tenez, voilà pour vous.

CHEVILLARD, *recevant machinalement la pièce de monnaie*. Hein? quoi? (*Regardant dans sa main.*) Deux sous! Elles donnent deux sous pour voir Ernestine et elles sont trois !... A combien donc estiment-elles les places ?

Il s'assied.

ADÈLE. Eh bien ! il s'assied !

CALYPSO. Qu'est-ce qui m'a bâti un domestique comme celui-là !

Mme SAINT-ALPHONSE. ** Veux-tu nous introduire, oui ou non, maroufle !

CHEVILLARD, *toujours assis*.

AIR : *Oui, oui*. (De Geneviève.)

Non, non, non ! je n'y vais pas pour cause.
Je me repose,
Ça m' plaît à moi.
Et ma foi,
Que l'on crie ou qu'on sonne;
Ici personne
Ne m' fait la loi.

* Adèle, Mme Saint-Alphonse, Calypso, Chevillard.
** Adèle, Calypso, Mme Saint-Alphonse, Chevillard.

LES GRISETTES.

Voyez donc, monsieur se repose,
Et même il ose
Se moquer d' moi.
Oui, ma foi,
Y s' carre et raisonne
Comm' si personne
N' lui f'sait la loi.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CYPRIEN. *

CYPRIEN, *en robe de chambre et coiffé d'un bonnet grec; il sort du pavillon.*

Pourquoi crier ainsi?
Mesdames, vous voici !

LES GRISETTES.

Vous, Cyprien, ici?

CHEVILLARD, *à part*.

Mon rival... c'était lui !

ENSEMBLE.

Quoi ! vraiment, aimé de l'infidèle !
Le fat chez elle
Tient mon emploi.
Qu'ai-je appris ? quel affreux mystère !
O ma colère
Modère-toi !

CYPRIEN.

Oui, vraiment, triomphant de ma belle,
Je suis chez elle
Comme chez moi.
Parlons bas sur ce doux mystère,
Il faut se taire,
Telle est ma loi.

LES GRISETTES.

Quoi ! vraiment, triomphant de sa belle;
Il est chez elle
Comme chez soi.
Oui, c'est dit : sur ce doux mystère
Il faut se taire,
J' suivrai sa loi.

CALYPSO. En voilà une drôle de rencontre !... Comment ! c'est ici que vous êtes depuis hier ?... Chez la dame du château.

CYPRIEN. Mais oui, mesdames, comme vous voyez, chez elle. (*A part.*) Mais sans elle.

Il jette son bonnet sur un banc.

CHEVILLARD, *à part*. Il ne respecte rien, le scélérat... mon bonnet grec, ma future, ma robe de chambre... il a tout envahi.

CALYPSO. Diantre ! plus que ça de bonne fortune !... C'est gentil pour un homme seul...

CYPRIEN. Certainement... une foule d'attentions... habillé, nourri et logé comme un pacha.

CHEVILLARD, *regardant le bonnet que Cyprien a jeté sur le banc*. Je gage que ce

* Adèle, Calypso, Mme Saint-Alphonse, Cyprien, Chevillard.

bonnet ne lui va pas du tout... tandis que moi... (*Il l'essaye.*) Juste, il me coiffe comme un gant.

CYPRIEN, *le regardant.* Eh bien! que faites vous, domestique?

CHEVILLARD. Ah! pardon! je n'avais plus la tête à moi.

CYPRIEN. C'est possible mais vous avez mon bonnet à moi. (*Aux Grisettes.*) Il est donc toqué?

CHEVILLARD, *à part, mettant le bonnet dans sa poche.* C'est égal, je l'ai reconquis.

Mme SAINT-ALPHONSE. Toqué, je ne dis pas non... Mais avant tout, il est fort impertinent; aussi, je vous conseille de le flanquer à la porte.

CHEVILLARD, *à part.* Ah! si je n'avais pas peur d'être ridicule en me démasquant devant elles!

CYPRIEN. Au fait, on ne perdrait rien à se débarrasser de lui... son physique n'est guère avantageux... (*A Chevillard.*) Donne-moi mon habit, faquin.

CHEVILLARD, *à part.* Quel avilissement, grand Dieu! C'en est trop! (*Mettant la main sur la poignée de son couteau de chasse.*) Monsieur!...

CYPRIEN. Quoi?

CHEVILLARD. *à part.* Ciel! mon couteau n'a pas de lame. (*Haut.*) Rien!... je vais chercher votre habit.

Il entre dans le pavillon.

CYPRIEN, *ôtant sa robe de chambre.* Vous permettez, mesdames?

CALYPSO. Tiens! cette bêtise... est-ce qu'il faut se gêner avec nous?

CYPRIEN, *à Chevillard qui revient avec l'habit.** Allons donc, flâneur!

CHEVILLARD. Voilà, monsieur, voilà. (*A part en passant l'habit à Cyprien*). Je sens le besoin de lui faire un acroc!

Mme SAINT-ALPHONSE. Ah ça, mon cher Cyprien, vous allez nous introduire près de la dame du château.

CYPRIEN, *à part.* Diable! ça me serait difficile. (*Haut.*) Ce valet va vous conduire.

CHEVILLARD. Avec plaisir, mesdames, puisque monsieur l'ordonne. (*A part.*) C'est-à-dire que je vas les perdre dans le labyrinthe et je reviens me venger.

Mme SAINT-ALPHONSE. Au revoir, bel Adonis. (*A Chevillard.*) Mais trottez donc!

CALYPSO, *à Chevillard qui se retourne scandalisé.* Mais certainement, trottez, mon cher, trottez!

Elles sortent.

* Adèle, Calypso, Mme Saint-Alphonse, Chevillard, Cyprien.

SCÈNE IV.

CYPRIEN, *seul.*

Si elles rencontrent la dame du château elles seront plus avancées que moi; car depuis hier que je suis ici je ne l'ai pas encore aperçue. Certainement je n'ai pas à me plaindre de l accueil, mais j'attendais mieux encore... D'abord l'explication de tant de bienfaits... Que diable! on ne protége pas ainsi un jeune homme sans lui dire pourquoi.

Il va pour sortir et rencontre Clignancourt qui entre par le fond, à gauche.

SCÈNE V.

CLIGNANCOURT, CYPRIEN, *puis* ANNETTE.

CLIGNANCOURT. Ah! je te retrouve enfin, tu ne m'attendais pas... hein... séducteur!... mais me voilà.

ANNETTE, *au fond à part.* Moi aussi, me voilà... écoutons.

CYPRIEN. Eh bien! parle, que me veux-tu?...

CLIGNANCOURT. Comment ce que je te veux... ton créancier d'hier, tu l'as donc oublié?... il voulait venir te relancer jusqu'ici pour te réclamer ta dette devant tout le monde... je l'en ai empêché... qu'aurait pensé de toi la dame du château?

CYPRIEN. Tu as eu raison... je t'en remercie.

CLIGNANCOURT. Pour calmer ton adversaire, je lui ai dit que tu allais me remettre à l'instant le billet du banquier Duroc... je te l'apporte... tu n'a plus qu'à le signer.

CYPRIEN. Donne... je suis pressé d'en finir. (*A part.*) Car si je n'ai pas encore vu ma châtelaine, elle peut paraître d'un moment à l'autre.

ANNETTE. Que va-t-il faire? ô mon Dieu! aidez-moi à le préserver.

Elle se glisse dans le pavillon.

CLIGNANCOURT. Tiens, voici le billet... signe vite.

CYPRIEN. Oui... mais il a été bien impertinent, ton ami; je veux en même temps lui adresser un petit mot pour lui apprendre à vivre...

Il prend le billet des mains de Clignancourt, et se dirige vers le pavillon.

ANNETTE, *à part.* Non, rien n'est encore désespéré.

Elle disparaît au moment où Cyprien entre dans le pavillon; on le voit s'asseoir devant la table et écrire.

SCENE VI.

ALEXANDRE, CLIGNANCOURT, CYPRIEN *dans le pavillon*, ANNETTE, *cachée*.

ALEXANDRE, *paraissant à gauche*. Eh bien ?

CLIGNANCOURT. Il est à nous!

ALEXANDRE. C'est cinq cent mille francs que tu vas gagner.

CLIGNANCOURT. C'est cinquante mille que je te devrai.

ALEXANDRE. C'est-à-dire que tu me payeras.

Pendant ce temps, Cyprien a écrit sur une feuille de papier qu'il plie en deux en forme de lettre. Entre les deux feuillets, il glisse le billet faux, et ferme la lettre.

CYPRIEN, *écrivant l'adresse*. Monsieur... monsieur... tiens, je ne me rappelle plus son nom.

Il se lève.

CLIGNANCOURT. Chut! il revient!

Alexandre disparaît à gauche.

CYPRIEN, *paraissant sur la porte du pavillon*. Ah ça, comment s'appelle-t-il, ce petit monsieur?

CLIGNANCOURT. Tu l'as déjà oublié... il se nomme Alexandre Dubreuil.

CYPRIEN. Eh bien! ton monsieur Alexandre Dubreuil, je le traite comme il le mérite...

Pendant ces répliques, Annette a reparu dans le pavillon. On la voit tirer le faux billet de la lettre et glisser à la place un autre papier.

ANNETTE, *à part*. O merci, mon Dieu, tu m'as bien inspirée.

Elle disparaît. Cyprien rentre dans le pavillon, il cachette la lettre et y met la suscription.

CLIGNANCOURT, *à lui-même*. Il m'a fait une peur... j'ai cru qu'il ne voulait plus signer... Ah! que cet héritage me donne de peine!

CYPRIEN, *revenant*. Là... c'est fait... porte-lui ma lettre.

CLIGNANCOURT. Il l'aura bientôt (*montrant Alexandre qui reparaît*); car le voici.

SCÈNE VII.

ALEXANDRE, CLIGNANCOURT, CYPRIEN.

ALEXANDRE. Oui, messieurs, c'est moi-même.

CLIGNANCOURT. Je vous disais bien... mon cousin est incapable de manquer à sa parole... voici le billet du banquier.

ALEXANDRE, *bas*. Parfaitement joué... (*Haut*.) Voyons cette valeur.

Il décachette la lettre.

CLIGNANCOURT, *bas à Alexandre*. C'est un faux dans toutes les règles.

ALEXANDRE, *étonné*. Que vois-je! un billet de mille francs.

CLIGNANCOURT. Comment! ça n'est pas possible.

CYPRIEN, *à lui-même*. Un billet de banque... là-dedans, à la place de la lettre de change. Encore ma fée! elle était donc là... Ah!... dussé-je briser les portes... percer les murailles, il faut que je la retrouve.

Il entre dans le pavillon.

SCÈNE VIII.

ALEXANDRE, CLIGNANCOURT.

CLIGNANCOURT, *anéanti*. Plus d'espoir... ruiné... cet héritage m'échappe... car c'est ce soir... ce soir même, la lecture du testament, et d'ici là aucun moyen.

ALEXANDRE, *qui a parcouru la lettre*. Aucun, dis-tu ?... Si, peut-être!

CLIGNANCOURT. Comment... tu aurais un espoir!

ALEXANDRE. Oui, cette lettre m'inspire une idée audacieuse... il y va de ta fortune et de la mienne... Es-tu bien résolu à tenter un coup décisif?

CLIGNANCOURT. Je ne reculerai devant rien au monde pour garder la riche succession de mon oncle.

ALEXANDRE. Eh bien! fie-toi à ma parole... ton cousin ne t'embarrassera pas longtemps... Je te réponds que tu hériteras...

CALYPSO, *en dehors*. Très-bien, paysan... nous savons pour qui c'est... donnez!

CLIGNANCOURT. Du monde.

ALEXANDRE. Viens... suis-moi... tu connaîtras mon projet.

Il sort avec Clignancourt par la gauche.

SCÈNE IX.

ADÈLE, CALYPSO, Mme SAINT-ALPHONSE, *puis* CHEVILLARD.

Mme SAINT-ALPHONSE, *tenant une lettre*. Est-il bouché, ce jardinier... quand on lui dit que nous savons à qui cette lettre est adressée.

CALYPSO. Ils sont si bêtes dans ce château, les domestiques, vrai... les oies leur rendraient des points.

ADÈLE. Témoin ce valet de tout à l'heure, qui nous a égarées dans le labyrinthe.

Mme SAINT-ALPHONSE. Il ne l'aura peut-être pas fait sans malice,

CALYPSO. Voyons cette lettre. (*Lisant la suscription.*) « Pour celui qui a été reçu hier dans le château. »

Mme SAINT-ALPHONSE. Ça ne peut être que pour ce farceur de Cyprien.

ADÈLE. Allons la lui porter.

CHEVILLARD, *s'emparant de la lettre.* Non, il ne la lira pas, le monstre.

TOUTES LES TROIS. Encore le chasseur!

CHEVILLARD. Oui, mon procédé vous semble fort... vous en verrez bien d'autres... je suis au-dessus des lois, moi, je ne crains pas de porter ma tête sur l'échafaud... d'autant qu'elle est fort compromise, ma tête.

CALYPSO. Il ose fourrer son nez dans les lettres de son maître!

Mme SAINT-ALPHONSE. Ça ne s'est jamais fait.

ADÈLE. Ça ne s'est jamais vu.

CHEVILLARD. Ça va se voir. Voilà le moment... Voilà le quart d'heure... * C'est bien l'écriture de la perfide. (*Il lit.*) « Vous devez être en sûreté dans le château... ne sortez pas... ménagez-vous, mon petit Nini... » (*Parlant.*) Son Nini... je croyais avoir seul le monopole de ce tendre sobriquet. (*Lisant.*) « Vous avez dû être bien étonné de ne pas trouver votre chatte au rendez-vous... c'est dans votre intérêt que j'ai renoncé au bonheur de vous voir hier... je suis partie pour Paris, où je m'occupe d'arranger la malheureuse affaire de votre journal... Espoir et prudence. » (*Parlant.*) Je comprends tout!... ô bonheur... Je te calomniais, Ernestine, tu n'as pas trébuché!

SCÈNE X.

LES MÊMES, CYPRIEN.

CYPRIEN, *venant du fond.* ** Il y avait une autre sortie... j'ai eu beau parcourir le parc, impossible de retrouver ma fée...

Mme SAINT-ALPHONSE. Arrivez donc, Cyprien, et tancez-moi d'importance ce malappris qui se permet de lire vos lettres.

CYPRIEN. Comment! tu oses...

CHEVILLARD. Ne faites pas attention... j'étais venu pour vous tuer.

TOUS. Le tuer!

CHEVILLARD. Oui, avant la lettre... mais maintenant, je vous protége, au contraire.*** (*Aux Grisettes.*) Le premier qui ose toucher un seul cheveu de monsieur, je l'extermine!... Noble jeune homme! permettez-moi de vous étreindre... laissez-moi me précipiter sur votre cœur.

CYPRIEN. Par exemple! jamais!

TOUS. Un domestique!

CHEVILLARD. Non, pas un domestique... mais un ami... reconnaissez-moi.

Il ôte ses favoris.

TOUS. Chevillard!

CHEVILLARD. Oui, l'infortuné Chevillard, qui est le plus heureux des hommes.

CALYPSO. * Que nous chantez-vous là?

CHEVILLARD. Je ne chante pas, je pleure d'attendrissement..... j'étais jaloux..... je croyais... j'avais tort... Tenez, voyez ce que m'écrit ma future.

Il lui donne la lettre que Cyprien parcourt des yeux.

AIR : *Restez, troupe jolie.*

Je supposais dans ma colère
Que d' mon amour ell' se moquait,
Mais ce mot de journal m'éclaire;
Ainsi le tendre sobriquet
C'est bien à moi qu'il s'appliquait;
Au grand jour sa blancheur éclate,
Et voilà mon tourment fini;
Car c'est de moi qu'elle est la chatte, (*bis.*)
C'est moi qui suis son p'tit Nini,
Elle est la chatte et moi l' Nini.

CYPRIEN. Mais alors, mon rendez-vous, le billet que j'ai reçu hier à huit heures du soir... La clef du parc?...

CHEVILLARD. Tout cela était à moi... ainsi que le bonnet grec, la robe de chambre... la future... Mon Ernestine Coquillard, la veuve d'un célèbre pharmacien.

Il met la robe de chambre sous son bras.

CYPRIEN, *à lui-même.* La veuve d'un pharmacien... En effet, ce ne pouvait être ma fée.

CALYPSO. C'est évident, il y a eu substitution.

CYPRIEN. Je m'explique l'erreur... et je vous rends votre femme.

Mme SAINT-ALPHONSE.** J'en ai d'autres à vous proposer.

CALYPSO *et* ADÈLE. Certainement.

Mme SAINT-ALPHONSE, *à part.* Moi, d'abord.

CYPRIEN. Nous reparlerons de cela dans un autre moment.

CALYPSO. Oui, quand vous aurez hérité.

CHEVILLARD. Cher ami, vous pouvez rester ici à perpétuité... Moi pour voir venir ma future je vais grimper au belvéder à l'instar de feu madame Malborough. Mesdames, je vous invite à cette ascension...

LES GRISETTES. Oui, oui, grimpons!

* Chevillard, Calypso, Adèle, Mme Saint-Alphonse.

** Chevillard, Cyprien, Mme Saint-Alphonse, Calypso, Adèle.

*** Cyprien, Chevillard, Mme Saint-Alphonse, Calypso, Adèle.

* Cyprien, Chevillard, Calypso, Mme Saint-Alphonse, Adèle.

** Cyprien, Chevillard, Mme Saint-Alphonse, Calypso, Adèle.

ENSEMBLE.

Air : *A bord, on nous appelle.*

Quel plaisir d'admirer la plaine
Et de respirer le grand air...
Courons, courons à perdre haleine
Au belvéder! (*bis.*)

SCÈNE XI.

CYPRIEN, *puis* ANNETTE.

CYPRIEN. Ainsi je m'étais trompé, la dame du château n'est pas ma protectrice... après tout, je n'en suis pas trop fâché... la profession de son premier mari était si peu poétique... Mais qui donc me protége? (*Annette paraît au fond.*) Te voilà, ma petite Annette... j'ai une nouvelle à t'annoncer... Ce n'est pas moi que la dame du château attendait... je suis ici par erreur.

ANNETTE. Et vous n'en avez pas plus de chagrin que cela... vous qui l'aimiez tant.

CYPRIEN. Sans doute, je l'aimais, parce que je la croyais mon ange protecteur... mais du moment qu'elle n'est pas ma fée... votre serviteur, ce n'est pas elle que j'aime.

ANNETTE. Ainsi, votre cœur n'appartient donc qu'à votre protectrice inconnue... que vous ne verrez peut-être jamais?

CYPRIEN. Oh! si, je la retrouverai.

Air : *Elle et lui* (de Clapisson).

L'amour me rapprochera d'elle.

ANNETTE, *à part.*

Je devrais m'éloigner de lui.

CYPRIEN.

Ma seule ambition, c'est elle.

ANNETTE, *à part.*

Et moi, mon seul amour, c'est lui.

CYPRIEN.

Vois mon bonheur, je tiens tout d'elle.

ANNETTE, *à part.*

Oui, car j'ai tout donné pour lui.

CYPRIEN.

Aussi, je veux vivre pour elle.

ANNETTE, *à part.*

Que ne puis-je vivre pour lui!
Moi, je voudrais vivre pour lui.

CYPRIEN. Oh! oui, je veux vivre pour elle... je lui dois bien ça... après le service qu'elle vient de me rendre... Car j'y songe à présent, en faisant disparaître cette signature que j'avais imprudemment donnée, c'est la honte d'une faute qu'elle a voulu m'épargner... Mais ce billet, pourquoi l'a-t-elle conservé?

ANNETTE. Elle ne l'a conservé, monsieur Cyprien, qu'afin de vous le rendre.

Elle le lui présente.

CYPRIEN. Comment? entre tes mains... mais alors, je devine... ces mille francs... c'est toi.

ANNETTE. Il y avait si longtemps que je vous les devais. C'est une restitution?

CYPRIEN. Une restitution.

ANNETTE. Quand j'étais simple ouvrière et que vous étiez riche alors, un jour je trouvai dans un de vos gilets un billet de mille francs.

CYPRIEN. Je m'en souviens, tu me le rapportai, je ne voulus pas le recevoir... tu me fis le plaisir de l'accepter et tout fut dit... Dans ce temps-là ce n'était pour moi qu'une bagatelle.

ANNETTE. Pour moi c'était un trésor... Avec cette somme il me fut possible de m'établir pour mon compte, et grâce à Dieu j'ai prospéré.

CYPRIEN. Ainsi, la Fée du bord de l'eau... c'était donc toi?

ANNETTE. J'ai profité d'une tradition du pays pour vous faire accepter des témoignages de reconnaissance, que vous n'auriez pas voulu tenir peut-être d'une pauvre fille comme moi... Je puis vous le dire, à présent que vous n'allez plus avoir besoin de personne.

CYPRIEN, *avec une fausse sévérité.* Mais, mademoiselle, ce n'était pas une raison pour vous permettre de glisser trois napoléons dans mon gilet.

ANNETTE. Ils étaient bien à vous, c'est un arriéré de compte que j'étais venu vous payer.

CYPRIEN. Un arriéré?

ANNETTE.

Air : *Mémoires d'un colonel.*

Par vos bontés, depuis qu'il m'est permis
D'avoir l'aisance pour compagne,
Secrètement je vous ai mis
D' moitié dans tout ce que je gagne.
Oui, je trouvais ce partage charmant.
C'était plaisir et non pas sacrifices.
Celui qui fit les frais d' l'établiss'ment
Mérite bien sa part des bénéfices.
Je vous devais la part des bénéfices.

CYPRIEN. Chère Annette!... tant de délicatesse, de dévouement.

SCENE XII.

LES MÊMES, CLIGNANCOURT. *

CLIGNANCOURT, *d'un ton grave.* Cyprien!... j'ai à te parler.

CYPRIEN, *à part.* Clignancourt! en ce moment que le diable l'emporte. (*Haut.*) Je n'y suis pas, mon cher, je suis occupé.

* Clignancourt, Cyprien, Annette.

CLIGNANCOURT. J'en suis désespéré, mon cher, mais il s'agit d'une chose grave... et ce que j'ai à te dire ne souffre aucun retard.

ANNETTE, *à part.* Que lui veut-il encore?

CYPRIEN. En ce cas, dépêche-toi, parle vite.

CLIGNANCOURT.* Voici le fait... Alexandre Dubreuil se trouve offensé des termes de ta lettre.

CYPRIEN. Ah! ça l'a piqué... Eh bien! tant mieux!

CLIGNANCOURT. J'ai usé de toute mon éloquence pour désarmer sa colère, il ne veut rien entendre et il te demande réparation.

CYPRIEN. Avec plaisir... je suis tout prêt... Il recevra la leçon plus complète.

ANNETTE. Qu'ai-je entendu? un duel!...

CYPRIEN, *allant à elle.* Non, chère petite... ce n'est rien qu'une simple explication... (*A Clignancourt.*) Parle plus bas.

CLIGNANCOURT, *à voix basse.* Voilà qui est convenu... vous vous battez ici dans un instant... j'apporterai les armes toutes chargées et je serai ton témoin.

CYPRIEN, *bas.* Je m'en rapporte à toi... (*Haut.*) Ainsi l'affaire est très-bien arangée. Ainsi il n'y a plus aucune difficulté.

CLIGNANCOURT. Aucune.

ANNETTE, *à part.* On veut me donner le change... mais je le vois bien, ma tâche n'est pas encore finie.

Elle se cache derrière un arbre, à gauche.

CLIGNANCOURT. A tout à l'heure.

ANNETTE, *à part, le suivant.* Je saurai tout.

SCÈNE XIII.

CYPRIEN, *seul.*

Eh bien! où va-t-elle?... Annette, écoutez-moi... Elle ne m'entend pas... On dirait qu'elle suit Clignancourt... L'oiseau de mauvais augure fait partir la colombe... C'est dommage... j'étais lancé... j'allais me déclarer... Au fait! il vaut mieux attendre l'événement avant de parler... Et lorsque je puis être victime de ce duel, je ne dois pas faire à cette enfant l'aveu d'un amour qui ne servirait qu'à l'affliger davantage.

CLIGNANCOURT, *entrant.* Voici ces messieurs.

SCÈNE XIV.

UN TÉMOIN, ALEXANDRE, CLIGNANCOURT, CYPRIEN, *puis* ANNETTE *au fond.*

CLIGNANCOURT. Messieurs, c'est ici le lieu du rendez-vous.

* Annette, un peu remontée, Clignancourt, Cyprien.

ALEXANDRE, *à Cyprien.* Vous voyez, monsieur, que je ne vous ai pas fait attendre.

CYPRIEN. C'est pour la première fois que vous m'offrez l'occasion de reconnaître votre politesse.

ALEXANDRE. Vous connaissez mes griefs... Comme offensé, j'ai le droit de tirer le premier.

CLIGNANCOURT. C'est dans l'ordre.

CYPRIEN. Je ne vous le conteste pas.

ALEXANDRE. Les armes sont chargées.

CLIGNANCOURT. Mon cousin m'a prié de prendre ce soin.

ALEXANDRE. A quinze pas, donc?

CYPRIEN. * A quinze pas.

Clignancourt va placer Cyprien et lui met un pistolet à la main. — Le second témoin va aussi placer Alexandre et lui donne l'autre pistolet. Clignancourt et le témoin se rangent au fond du théâtre. Clignancourt frappe trois coups dans la main. Un moment avant le signal, Annette a paru au fond et examine les préparatifs du duel. Au troisième coup, Alexandre ajuste Cyprien et tire.

Manqué, monsieur... A moi, s'il vous plaît!

CLIGNANCOURT, *bas à Alexandre.* Maladroit!

ALEXANDRE. Je n'y comprends rien.... c'est égal... son arme n'est pas chargée... je rattrapperai cela au second tour.

CYPRIEN, *l'ajustant.* J'ai bien envie d'être généreux.

ALEXANDRE. Je ne vous le permets pas, monsieur... car si à votre tour vous me manquez, nous serons manche à manche, et je veux jouer la belle.

CYPRIEN. Soit... mais je vous préviens que je suis de première force.

ALEXANDRE. Tirez donc, monsieur.

ANNETTE, *s'avançant.* ** Arrêtez!

CLIGNANCOURT. Retirez-vous, petite... ceci ne vous regarde pas... A toi, Cyprien.

ANNETTE. Non, monsieur Cyprien, vous allez tuer votre adversaire...

ALEXANDRE. Est-elle étonnante, cette jeune fille... Si je veux être tué, moi!

ANNETTE, *à Alexandre.* Vous parlez ainsi parce que vous pensez qu'il n'y a aucun danger. (*A Cyprien.*) Ces messieurs, avec une loyauté dont vous ne les jugiez pas capable, n'avaient chargé qu'un seul pistolet.

CYPRIEN. Serait-il vrai?

ANNETTE. Mais j'étais là... j'ai entendu le complot... sans être aperçue, j'ai pu déplacer l'arme mortelle, et c'est vous qui l'avez dans la main.

CLIGNANCOURT, *à Cyprien.* Ne l'écoute pas, va toujours, Cyprien.

* Alexandre, Clignancourt, le Témoin, Cyprien.

** Alexandre, Clignancourt, Annette, Cyprien.

ALEXANDRE. Du tout, du tout... je te trouve charmant, par exemple.

CYPRIEN. Eh quoi! tant de scélératesse...

ANNETTE, *à Clignancourt.*

AIR : *Ces braves houzards du douzième.*

Pour lui ravir un héritage,
Vous vouliez lui ravir l'honneur,
Et maintenant dans votre rage
Vous alliez le frapper au cœur;
Mais j'étais là... son ange protecteur.
(*A Cyprien.*)
L'arme fatale à leurs mains fut ravie,
Et vous pouvez contre eux vous en servir.

CYPRIEN.

J'en ai le droit... mais je te dois la vie,
Je suis heureux... je ne veux pas punir.
Allons, partez... je ne veux pas punir.

Alexandre et Clignancourt sortent.

CYPRIEN. Annette, je puis te dire maintenant que je t'aime... je puis te dire que cette existence que tu m'as sauvée, je te la consacre pour toujours.

ANNETTE. Quel bonheur! je suis aimée de lui!

SCENE XV.

LES MÊMES, CHEVILLARD, LES TROIS GRISETTES. **

Chevillard a le bonnet et la robe de chambre que portait Cyprien.

LES GRISETTES. Victoire! victoire!

CHEVILLARD. Oui, mes amis, félicitez-moi! embrassez-moi!... j'ai tout reconquis, jusqu'à ma liberté.

CYPRIEN. En vérité!... mais les rigueurs de la justice?

CHEVILLARD. Ma future a tiré au clair tous mes crimes... j'étais pur! Ravinel était innocent... nous étions victimes d'une faute d'impression... mais une faute révoltante! Notre imprimeur avait retourné une lettre que la pudeur m'empêche de nommer.

* Alexandre, Clignancourt, Cyprien, Annette.

** Adèle, Calypso, Mme Saint-Alphonse, Chevillard, Cyprien, Annette.

Mme SAINT-ALPHONSE. Gazez, monsieur Chevillard!

CHEVILLARD. Soyez tranquilles, mesdames, je ne la nommerai pas, cette lettre qui réside entre le P et l'R.

CYPRIEN. Comme ça, nous n'avez plus peur de coucher en prison?

CHEVILLARD. Non, je coucherai ici, dans ce château... vous le voyez... je suis déjà en costume de propriétaire... je ne le quitterai pas... je me marie aujourd'hui même... Je vous invite tous à ma noce.

CYPRIEN. Et moi, à la mienne.

CHEVILLARD. Qui donc épousez-vous?

Mme SAINT-ALPHONSE. Ça doit être moi!

ADÈLE. C'est plutôt moi.

CALYPSO. Du tout... c'est moi.

CYPRIEN. Ni l'une ni l'autre, mesdames. * (*Prenant la main d'Annette.*) J'épouse la Fée du bord de l'eau.

CYPRIEN.

AIR *de M. Oray.* (2me acte.)

Avec ma main, gentille Annette,
Reçois le prix de ton bienfait.

CHEVILLARD.

Mais du charme de ta baguette
Nous attendons un autre effet.

ANNETTE.

Maint'nant son influence
Ne peut plus rien.
Au public.
Votr' pouvoir commence,
Adieu, le mien!
Ah! messieurs, vous pourriez si bien
Ajouter au trophée
Par un succès nouveau,
De la petite Fée
Du bord de l'eau.

REPRISE. ENSEMBLE.

Ajoutez au trophée
Par un succès nouveau,
De la petite Fée
Du bord de l'eau.

* Adèle, Calypso, Mme Saint-Alphonse, Chevillard, Annette, Cyprien.

FIN.

Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE V, SCÈNE VI.

LES

PREMIÈRES ARMES DU DIABLE,

VAUDEVILLE FANTASTIQUE EN CINQ ACTES,

PAR MM. CORMON ET GRANGÉ,

MUSIQUE DE M. COUDER, DÉCORS DE MM. PHILASTRE ET CAMBON,

REPRÉSENTÉ A PARIS POUR LA PREMIÈRE FOIS AU THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 19 NOVEMBRE 1844*.

PERSONNAGES.	*ACTEURS*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
ROBILLON	M. Potier.	ZENOBIE	Mme Houdry.
MOULINET	M. Palaiseau.	ROSE-MARIE	Mlle Judith.
ANTONIN	M. Alexandre.	ATALA	Mlle Leroux.
BAPTISTE	M. France.	CHARENTON	Mlle Clara.
GARDIEN D'OMNIBUS	M. Ferdinand.	CLORINDE	Mlle Adèle.
CANOTIER	M. C. Alfred.		
GARÇON DE CAVE	M. Desquels.		
FLAMMÈCHE	Mlle Angelina Legros		

Canotiers, Grisettes, Invités, Promeneurs, Domestiques, etc.

ACTE PREMIER.

Le chemin de fer d'Orléans. A gauche, un café aves des tables; à droite un omnibus.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GARDIEN du Bureau de l'Omnibus, BAPTISTE, Voyageurs; *les uns sont assis devant le café, d'autres se promènent.*

CHOEUR.

Air *du roi d'Yvetot.*

Vive la vapeur,
Qui nous entraîne
A perdre haleine,
Et puis qui ramène
Le voyageur
Vite et sans peine!

A la fin du chœur, on entend la cloche. Aussitôt tous les voyageurs se précipitent vers le fond et sortent.

BAPTISTE*, *à un Monsieur qui s'en va précipitamment.* Monsieur!... monsieur!... vous oubliez le garçon!... (*Redescendant.*) Ah bah!... il ne m'écoute pas... Ah! que le

* Le Garçon, le Gardien.

* S'adresser, pour avoir la partition, à M. Couder, chef d'orchestre du théâtre des Folies-Dramatiques.

monde devient donc cancre!... voilà huit jours que je n'ai pas étrenné.

LE GARDIEN. Il ne manque pourtant pas de monde au débarcadère d'Orléans... Nos omnibus ne désemplissent pas.

BAPTISTE. Oui, mais voyez-vous, père chose, ces satanés chemins fer, ça ne vaut rien pour les garçons de café... Ça part si vite qu'on n'a pas le temps de mettre dans le tronc... La chaudière fait psit, les consommateurs nous font psit... si bien que nous ne récoltons que du psit...

LE GARDIEN. Tiens, en parlant de ça, regarde donc ce particulier, qui accourt par ici... Encore un qui va manquer le départ.

BAPTISTE, *regardant.* Ah! mais, celui-là, je le connais... c'est monsieur Robillon... le marchand de vins de la maison... (*A Robillon, qui arrive par la gauche en courant.*) Bonjour, monsieur Robillon.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ROBILLON, *entrant de gauche.*

ROBILLON*. Bonjour, mon ami, bonjour! Ouf! je n'en puis plus... J'ai la rate comme un ballon... J'avais si peur de manquer le convoi...

LE GARDIEN. Le convoi?... mais, dites donc, il va partir... la cloche a sonné...

ROBILLON. Ah! bah! courons vite alors!

Il court vers le fond. On entend un coup de sifflet. Robillon s'arrête.

LE GARDIEN. Enfoncé! la machine est partie!

Il va refermer la portière de son omnibus et sort par la droite.

ROBILLON, *redescendant.* Allons, bon!... Ah! saperlote!... C'est avoir du guignon!... voilà mon billet flambé à présent!

BAPTISTE. Vous aviez un billet? comment donc que vous avez fait pour vous mettre en retard?

ROBILLON. Voilà. Afin d'être certain d'une place pour Orléans, où j'ai affaire pour des vins de Mâcon, je m'étais précautionné d'un billet...

BAPTISTE. C'est dit, après?

ROBILLON. En attendant l'heure du départ, je flânais ici, les mains dans les poches, lorsque je vois déboucher une délicieuse petite femme... taille de guêpe, brodequins hanneton... J'ai toujours été fou des tailles de guêpe et des brodequins hanneton!

BAPTISTE. Oui... je sais... vous êtes un chaud, comme on dit!

ROBILLON. J'avais quarante-trois minutes devant moi... ma foi, l'idée me vient de la suivre!.... Et me voilà trottinant sur ses traces...

BAPTISTE. Qué farceur vous faites!

ROBILLON. Elle tourne la rue Mouffetard, je tourne avec elle, on entre au 107... je franchis le 107... et je rattrape ma sylphide sur le seuil de sa porte... O surprise! elle ne s'effarouche pas!.... au contraire!.... Elle ouvre une seconde porte... nous pénétrons dans une espèce de boudoir!... Et je vais me précipiter à ses pieds, lorsque j'aperçois dans un fauteuil deux énormes favoris fumant un panetellas!

BAPTISTE. Ah! bah! un amant?

ROBILLON. Pis que ça! un mari!... Mon ami, dit la dame en me désignant, je te présente monsieur, qui m'a suivie jusqu'ici, et qui a sans doute besoin de tes soins.

BAPTISTE. Comment?

ROBILLON. J'étais chez un dentiste!

BAPTISTE. Ha! ha! ha! en v'là une de farce!

ROBILLON. Ne ris pas... ma position était dramatique... L'exécuteur s'était levé et venait à moi armé de sa trousse... je frémissais de l'avoir aux miennes!

BAPTISTE. Il y avait de quoi... Et comment que vous vous êtes tiré de là?

ROBILLON. Je me suis tenu ce raisonnement: Si je dis la vérité, je puis avoir affaire à quelque brutal qui me cassera trois dents d'un coup de poing... tandis que si je ne dis rien, il se contentera de m'en arracher une. Donc, je gagne deux dents à ce marché-là!...

BAPTISTE. Comment! vous auriez eu la chose...

ROBILLON. Hélas!... oui!

AIR *de Mazaniello.*

Pour me tirer avec adresse
De ce pas pénible et scabreux,
Je fis d'une dent de sagesse
Le sacrifice douloureux.
Une dent superbe, à laquelle
Je tenais beaucoup....

LE GARÇON.

Je le croi.

ROBILLON.

Et pour mon malheur, la cruelle
Tenait encor bien plus à moi.
Par ses racines, la cruelle
Tenait encor bien plus à moi!

Ah! j'ai souffert!... (*D'un air dégagé.*) Ça m'a coûté cinq francs!

BAPTISTE. Cinq francs! eh ben!... ça vous apprendra à suivre les femmes... Vous, un homme marié!

ROBILLON*. Que veux-tu?... il faut bien varier la vie!

BAPTISTE. Mais si on la suivait la vôtre de femme...

* Baptiste, Robilon, le Gardien.

* Robillon, Baptiste.

ROBILLON. Hélas! je ne redoute pas cet accident.... Zénobie est d'un âge à être ma tante!

BAPTISTE. Pourquoi donc que vous l'avez épousée?

ROBILLON. D'abord, il y a dix ans de ça... c'était alors une veuve assez grassouillette... Et puis, elle tenait, rue Tiquetonne, une espèce de restaurant à vingt-deux sous... où je venais prendre une nourriture modeste... mais malsaine... J'étais un simple courtier-marron... fort peu millionnaire... de sorte que je faisais de l'œil à la bourgeoise, afin d'avoir dans la maison... de l'œil... Au bout d'un an, je devais trois cent soixante-six dîners.

BAPTISTE. Trois cent soixante-six dîners!

ROBILLON. C'était une année bissextile. La restauratrice, en femme de précaution, m'avait fait faire une lettre de change... mais au jour de l'échéance, pas d'argent!... De là protêt, assignation, commandement, prise de corps.... ça n'était pas drôle du tout.... Ma foi, je pris un parti désespéré! j'offris à la veuve mon cœur et ma main, en échange du papier timbré... Elle accepta, vendit son fonds; nous marchâmes à l'autel, et j'eus le dossier... A propos, je prendrais bien un verre d'eau pour me rincer la bouche; feu ma dent me fait un mal!...

BAPTISTE. Eh bien, entrez au café, vous trouverez ce qu'il vous faut.

ROBILLON. C'est ça... et ensuite je prendrai un second billet; car il faut absolument que je parte aujourd'hui... Ah! satané dentiste! me voilà dégoûté pour quelque temps des aventures galantes!

Il entre dans le café.

BAPTISTE, *seul.* En v'là un drôle de pistolet, avec sa dent!... faut qu'y soit tout de même bien bonasse pour... (*On entend le bruit d'un convoi.*) Tiens! qu'est-ce que c'est que ça?... Eh! dites donc, père l'omnibus?

LE GARDIEN, *revenant.* Quoi donc?... un accident?

BAPTISTE. On dirait du convoi de cinq heures qui arrive!

LE GARDIEN. Pas possible!... mais si fait, c'est bien lui! Il est en avance d'une grande demi-heure...

BAPTISTE. Ah ben! c'est cocasse! jamais ça ne s'est vu!...

LE GARDIEN. V'là les voyageurs qui accourent... je retourne à mon poste.

Il sort.

SCÈNE III.

BAPTISTE, ATALA, CHARENTON, CLORINDE *, GRISETTES, VOYAGEURS *et* VOYAGEUSES; *puis* ROBILLON.

CHOEUR.

AIR :

Vraiment,
C'est effrayant!
Marcher aussi rapidement!
D'honneur,
C'est une horreur!
J'ai failli mourir de frayeur.

ATALA.

Ah! grand Dieu, la chose est singulière!
Pour marcher d'une telle manière,
Qu'avaient-ils donc mis dans la chaudière?
C'était donc
Du gaz.... de la poudre à canon!

REPRISE DU CHOEUR.

ATALA. Ah! mesdemoiselles, soutenez-moi, j'ai la respiration coupée! je vais m'étaler...

BAPTISTE, *s'approchant.* Que faut-il servir à ces dames?

ATALA. Ces dames! nous sommes demoiselles, manant! demoiselles de boutique... (*D'un ton radouci.*) Donnez-moi une chaise.

BAPTISTE. Et avec ça?...

ATALA. Avec ça!... rien.

BAPTISTE, *à part.* Merci! je vas me fouler la rate!

Il rentre au café.

ATALA, *le regardant sortir.* Hein!... ce garçon manque de forme! (*Aux Grisettes.*) Ah! seigneur Dieu! j'ai cru que c'était notre dernier jour!

TOUTES. Et moi aussi!

CHARENTON. Mon Dieu! que vous êtes poules mouillées!... moi, j'adore les chemins de fer... on va vite... on risque de sauter... c'est drôle...

TOUTES. Par exemple!

ATALA. Ne faites donc pas attention, mesdemoiselles; c'est Charenton qui parle.... ainsi nommée, parce que c'est la plus toquée du magasin! elle n'a pas volé son sobriquet!

CLORINDE. Ç'aurait été gentil de sauter... en revenant d'une partie de campagne...

ATALA. Et au sortir d'un excellent déjeuner... Digérez donc du melon par là-dessus!

CLORINDE. A propos de melon, je ne vois pas monsieur Moulinet.

CHARENTON. Ah! j'espère que vous n'allez pas courir après lui! vous savez bien qu'il était monté sur la banquette... il est si amusant votre Moulinet!

ATALA. C'est vrai qu'il n'est ni beau ni spirituel, mais il a son utilité... c'est lui qui nous mène au bal, au spectacle, à la campagne... qui porte les paquets, qui va chercher les voitures, et qui paye pour nous, à preuve

* Atala, Clorinde, Charenton.

cet excellent déjeuner qu'il nous a donné aujourd'hui à Étampes... Enfin, il nous sert de cavalier, de *porc-respect*.

CHARENTON. Possible! mais en attendant c'est moi qui l'*a* sur les bras.

ATALA. Parce que c'est ton tour; rappelle-toi notre traité... Nous sommes convenues entre nous cinq que chacune à son tour devrait pendant quinze jours accepter son bras à la promenade, écouter ses déclarations, enfin recevoir ses hommages. C'est ce que nous appelons être de quinzaine.

CLORINDE. Sans doute; et quand l'une a fini son temps, on passe à une autre...

CHARENTON. Qui, au moyen d'une œillade, d'un serrement de main, l'a bien vite enchaîné à son char.

ATALA. Ce pauvre Moulinet est si godiche, qu'on lui persuade tout ce qu'on veut.

AIR *de Michel et Christine* (L. Pujet).

Suivant not' caprice,
Il change d'amour.
Ah! ah! ah! le bon tour!

CHARENTON.

Sans nulle malice,
Il nous fait la cour.
Ah! ah! ah! tour à tour!

ATALA

De nous c'est toujours la dernière
Qu'il croit aimer réellement;
Et voilà de quelle manière
Nous partageons également
Et la corvée et l'agrément (*bis*).

TOUTES ENSEMBLE.

Ah! ah! ah! les drôles d'amours!
J'en rirai longtemps, j'en rirai toujours!
Ah! ah! ah! les drôles d'amours!
Ah! ah! j'en rirai toujours!

Elles remontent.

ROBILLON, *sortant du café, et à part, sans voir les Grisettes.* Je viens de me gargariser avec un verre de rhum... Rendons-nous au bureau... (*Voyant les Grisettes.*) Ah! fichtre! quel est cet attroupement féminin?

ATALA, *redescendant avec les autres.* Ah ça, mais décidément, il ne revient pas!

CLORINDE. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé!

ROBILLON, *à part.* C'est qu'elles sont toutes très-bien!... la grasse surtout!... Ah! si j'avais le temps!

ATALA. Ça commence à devenir inquiétant... d'autant plus que je lui ai confié mon châle...

CHARENTON. Et moi, mon ombrelle!... le malheureux aurait-il abusé de ce dépôt?...

ATALA. Aurait-il passé à l'étranger avec nos effets?

ROBILLON, *à part.* Ma foi, on peut toujours causer quelques minutes. (*Haut, en s'approchant.*) Pardon, charmant troupeau, si je me permets de m'immiscer... Mais vous semblez chercher quelque chose, et...

ATALA, *aux Grisettes.* Quel est cet intrus?

CHARENTON, *bas.* Connais pas.

LES AUTRES. Ni moi.

ATALA, *sèchement.* En effet, monsieur, nous cherchons...

ROBILLON. Quoi donc?... une bague, une épingle... une pièce de quinze sous?... Si j'osais vous aider...

CHARENTON, *bas.* Ah ça, est-ce qu'il en a pour longtemps?

ATALA, *de même.* Attends! je vas lui donner son paquet! (*Haut.*) Nous cherchons un joli jeune homme, ça ne peut pas vous concerner...

ROBILLON. Ah! mauvaise!.... Si nous n'étions pas en public, je vous embrasserais pour la peine!

ATALA. M'embrasser!... par exemple!... D'abord, monsieur, je vous prie de passer votre chemin... est-ce que je vous connais, moi?

ROBILLON. Je ne demande pas mieux que de faire connaissance... Je m'appelle Pablo... je suis un prince Espagnol voyageant pour son plaisir.

ATALA. Qu'est-ce que ça nous fait?... Je vous réitère de nous laisser!

ROBILLON. Vous laisser? allons donc!... vous êtes trop gentille pour ça!... (*Les lutinant les unes après les autres.*) Vous êtes toutes trop gentilles pour ça!

TOUTES, *se sauvant.* Eh bien! eh bien! voulez-vous finir!

ROBILLON, *les poursuivant.* Jamais! je ne connais rien quand je suis lancé!

TOUTES, *criant.* Au secours! au feu! à la garde!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MOULINET, *chargé de châles, d'ombrelles, de paquets, etc.*

MOULINET, *paraissant et s'arrêtant tout à fait.* Eh bien! eh bien! qu'est-ce que je vois là!... *Frappant sur le dos de Robillon avec son parapluie.*) Ah ça, dites donc, malotru!

ROBILLON, *se retournant.* Malotru!

MOULINET. Dieu! le patron!

ROBILLON. Que vois-je! mon premier commis!

TOUTES. Son premier commis!

ROBILLON, *lui pinçant l'oreille.* Ah! ah! mon gaillard, tu profites donc du dimanche pour t'amuser avec des grisettes!... Du reste, pourvu que tu gardes mes caves pendant la semaine... je n'ai rien à dire...

ATALA, *passant.* Tiens, ses caves!... Dites donc, M. Pablo, vous n'êtes donc plus Espagnol?

ROBILLON. Moi, je suis Berrichon... c'était une frime, une plaisanterie!

Moulinet passe au milieu.

CHARENTON. Ah ça, maintenant, monsieur Moulinet, qu'êtes-vous donc devenu ?... voilà une heure que nous vous attendons.

ATALA *. Nous commencions à craindre pour vos jours... et pour nos effets !

ROBILLON. Est-ce que vous auriez couru des périls?...

MOULINET. C'est-à-dire que nous avons failli sauter, éclater, être lancées en l'air à bon nombre de mètres.

ROBILLON. Pas possible!...

ATALA. De mémoire de wagon, on n'a jamais marché si vite... Je nous ai crues fricassées, réduites en compote...

ROBILLON, *à Atala*. Eh! eh! j'aurais bien voulu être le compotier.

ATALA. Voyez-vous ça! pauvre minet!

ROBILLON. Et on ne sait pas la cause d'une pareille vélocité?

MOULINET. Si fait... j'ai pris des informations.

TOUS. Eh bien?

MOULINET. Tout le monde en ignore...

TOUS, *riant*. Ha! ha! ha!

MOULINET. Permettez... tout le monde en ignore?... mais, moi, je m'en doute.

TOUS. Ah! ah!... et c'est?...

MOULINET. La malveillance!

TOUS. La malveillance!

MOULINET. Voui, voui, la malveillance... à preuve qu'à Bretigny, un jeune homme s'est placé près de moi, sur la banquette.... qui m'a paru très-suspèque...

CHARENTON. La banquette?

MOULINET. Eh! non, le jeune homme... il avait un paletot rayé, une casquette de jokey, une barbiche rouge carotte... et puis un air de se fiche du monde!...

ATALA. Attendez donc!... Mais je connais ce signalement-là... Il était dans notre wagon en partant d'Etampes... n'est-ce pas, mesdemoiselles?

TOUTES. C'est vrai! c'est vrai!

MOULINET. Ah bah!

CHARENTON. Même qu'il se plaignait toujours d'aller trop doucement.

MOULINET. Juste comme sur la banquette.

ATALA. Et qu'il ajoutait en riant : Si je veux que ça marche, il faudra que je m'en mêle.

MOULINET. Toujours comme sur la banquette...

ATALA. Il nous avait dit en nous quittant qu'il nous retrouverait à Paris.

MOULINET. Ah bien, ouiche! il a tout à coup disparu à Juvisy, sans que je sache par où ni comment...

* Charenton, Atala, Moulinet, Robillon, Clorinde.

TOUTES. Ah! bah!

ROBILLON. Parce qu'il avait affaire dans le pays.

MOULINET. Ou plutôt parce qu'il avait manigancé quelque chose... à preuve qu'à partir de là nous avons été d'un train..... mais un train du diable!...

LES GRISETTES. Ah! c'est le mot, un train du diable!

SCÈNE V.

LES MÊMES, FLAMMÈCHE *.

FLAMMÈCHE, *paraissant tout à coup au milieu des Grisettes*. Hein?... qui parle ici du diable?

MOULINET et les GRISETTES, *avec effroi et jetant un cri*. C'est lui!...

ENSEMBLE.

AIR *de Rossini* (Ricciardo).

FLAMMÈCHE.

Vraiment c'est amusant.
Si mon retour les surprend,
Moi, de leur étonnement
Je ris fort en ce moment!
Quand ils me croyaient là-bas,
Je leur tombe sur les bras.
C'est fabuleux,
Miraculeux!
Ils se demandent entr'eux :
Qui m'amène en ces lieux!
Vraiment c'est amusant,
Je ris fort en ce moment
De les voir tous confondus,
Perclus!

CHŒUR.

Dieu! quel événement!
Quel personnage étonnant!
Que son retour nous surprend!
Arriver si brusquement!
Quand on le croyait là-bas,
Il nous tombe sur les bras.
C'est fabuleux,
Miraculeux;
Cet homme est mystérieux.
Qui l'amène en ces lieux?
Dieu! quel événement!
A cet aspect étonnant,
Nous restons tous confondus,
Perclus!

Tous remontent.

FLAMMÈCHE **. Eh quoi! vous vous enfuyez à mon approche? ne reconnaissez-vous pas un compagnon de voyage?...

CHARENTON. Monsieur...

MOULINET. Charenton, je vous prohibe tout colloque... Prenez mon bras... Venez, mesdemoiselles...

FLAMMÈCHE, *les retenant*. Un instant, de

* Charenton, Atala, Moulinet, Flammèche, Robillon, Clorinde.

** Charenton, Moulinet, Atala, Flammèche, Robillon, Clorinde.

grâce... Serais-je assez malheureux pour vous effrayer?

ATALA. Dam! écoutez donc... quand on ne s'attend pas...

FLAMMÈCHE, *les retenant encore*. Ne vous avais-je pas annoncé que je vous retrouverais à Paris?

ATALA. Oui, mais vous étiez descendu à Juvisy.

FLAMMÈCHE. C'est vrai, je trouvais que nous n'allions pas assez vite.

MOULINET, *bas*. Là!... encore sa satanée phrase!...

ATALA. Et comment donc êtes-vous venu?

FLAMMÈCHE. Comme vous, par le convoi.

TOUS. Par le convoi?

FLAMMÈCHE. Seulement, je m'étais placé en tête de la machine... de manière à activer le feu...

TOUS. Où donc?

FLAMMÈCHE. Eh! parbleu! dans la chaudière.

TOUS. Dans la chaudière!

FLAMMÈCHE. Ça me connaît... J'étais là comme dans mon élément.

ROBILLON. Monsieur est mécanicien?

FLAMMÈCHE. Moi? du tout.

ROBILLON. Alors, monsieur est un farceur.

MOULINET. Pardon... pardon... nous avons pour habitude de ne causer qu'avec nos connaissances.

FLAMMÈCHE. Eh bien! mais nous nous connaisons, nous nous connaissons beaucoup, mon cher!

MOULINET. Votre cher! Ah! mais, dites donc? je ne vous ai jamais vu, moi.

FLAMMÈCHE, *le repoussant et amenant les Grisettes sur le devant*. Vous? c'est possible, mais je suis certain de n'être pas tout à fait inconnu à ces demoiselles... Plus d'une fois, je le gage, elles ont eu des relations avec moi!

LES GRISETTES. Avec vous!

FLAMMÈCHE. Certainement! cherchez bien.

MOULINET. Le fat!

ROBILLON. Parbleu!... il m'intrigue!... et je veux savoir qui il est!

TOUTES. Oui, oui! il faut savoir qui il est!

ROBILLON. Attendez!.... je vais lui demander ça adroitement. (*A Flammèche.*) Ah ça, jeune homme, qui êtes-vous?...

ATALA. Ah! c'est très-adroit.

FLAMMÈCHE. Qui je suis?... votre très-humble serviteur, monsieur Robillon.

ROBILLON, *étonné*. Ah! bah! vous savez mon nom?

FLAMMÈCHE. Parbleu! monsieur Robillon, ex-courtier-marron, et présentement marchand de vins à la Rapée.

ROBILLON. Ah! c'est, ma foi, vrai!

FLAMMÈCHE. Qui a épousé, il y a dix ans, une vieille femme fort riche, à qui, par parenthèse, il fait bon nombre de traits.

ROBILLON. Plus bas.

FLAMMÈCHE. Je ne vous en veux pas, au contraire!... j'adore les trahisons conjugales... les coups de canif dans le contrat... Du reste, assez bon vivant, grand amateur du beau sexe... passant même pour avoir beaucoup d'esprit... (*Lui frappant sur le ventre.*) dans ses caves...

ROBILLON, *vexé*. Monsieur!...

FLAMMÈCHE. Eh bien! est-ce ça?

ROBILLON. C'est possible... Mais ça ne nous apprend pas qui vous êtes...

FLAMMÈCHE, *passant*. Quant à ces demoiselles...

TOUTES. A nous à présent!

FLAMMÈCHE. Je ne dirais pas une grande malice, pas vrai? en annonçant que chacune d'elles a un amant.

TOUTES. Jeune homme!

FLAMMÈCHE. Ah! permettez... je n'en ai annoncé qu'un par galanterie... mais si vous vous fâchez, je parlerai.

TOUTES, *lui mettant la main sur la bouche*. Silence!... silence!...

FLAMMÈCHE. A la bonne heure... je suis bon diable!... Aussi, je ne dirai rien de certaine petite conspiration contre ce malheureux Moulinet.

MOULINET, *étonné*. Mon nom propre! mon propre nom!

FLAMMÈCHE. J'aurai la discrétion de ne pas lui apprendre ce que vous appelez être de quinzaine.

ATALA, *aux Grisettes*. Mais d'où peut-il savoir?

TOUTES. C'est incroyable!

MOULINET, *à Flammèche*. Monsieur, je vous somme de m'expliquer...

FLAMMÈCHE. Allons, allons, ne nous emportons pas... ou je pourrais révéler des choses qui ne vous feraient pas plaisir!

MOULINET, *exaspéré*. Plaisir ou point, je veux!...

FLAMMÈCHE. Que je fasse connaître à ces demoiselles que vous ne vous contentez pas d'être un jaloux, un poltron, un jobard...

MOULINET. Monsieur!...

FLAMMÈCHE. Mais que vous êtes un grigou!

MOULINET. Un grigou!

FLAMMÈCHE. Et la preuve, c'est que vous rapportez économiquement dans vos poches les restes de votre repas champêtre... une cuisse de dinde, une patte de homard!...

TOUTES, *riant*. Ha! ha! ha!

MOULINET, *mettant les mains sur ses poches*. C'est pour mon chien, monsieur!

ATALA. Ah! son chien! il n'y a qu'un serin chez lui!

MOULINET, *passant à Charenton.* Monsieur, je me battrai avec vous quand je saurai qui vous êtes.

FLAMMÈCHE. Hein!

MOULINET. Mais je ne tiens pas à le savoir!

ROBILLON. Au contraire! nous y tenons, nous!

LES GRISETTES. Oui, oui! nous y tenons!

ROBILLON, *passant.* Parlez! expliquez-vous!

FLAMMÈCHE. Pardon, on m'attend au bureau des bagages!

LES GRISETTES, *voulant le retenir.* Comment! comment! vous partez!

FLAMMÈCHE. Mesdemoiselles, jusqu'à l'avantage de vous revoir! (*Bas à Atala.*) Dépêchez-vous donc, on vous attend au Jardin des Plantes.

ATALA, *surprise.* Hein?... plaît-il?...

FLAMMÈCHE. Au revoir.

Il sort en riant.

SCÈNE VI.

ROBILLON, MOULINET, LES GRISETTES*. (*Ils se regardent tous avec étonnement.*)

MOULINET. Eh bien?

ROBILLON. Eh bien?

LES GRISETTES. Eh bien?

CHARENTON. Qui diable ça peut-il être?

ATALA. Ah! le fait est qu'il vous a dit des choses... une dernière surtout...

MOULINET. Et moi donc... scruter mes poches, parler de mes pattes de homard, de mes cuisses de dindon! C'est le fait d'un galopin.

ROBILLON. Voulez-vous que je vous dise mon opinion?

TOUS. Oui, oui!

ROBILLON. Je l'avais d'abord pris pour un commis-voyageur; mais j'ai réfléchi, ce doit être un espion des Marocains!...

TOUTES. Ah! quelle bêtise!

MOULINET. Ou peut-être le Juif-Errant.

TOUTES. Ha! ha! ha!

ATALA. Au surplus, que nous importe? nous ne le reverrons peut-être jamais!

MOULINET, *remontant.* Bigre! je m'en flatte! Je ne lui souhaite pas de mal, mais puisse-t-il se rompre le cou!

CHARENTON. Ma fois, n'y pensons plus...

ROBILLON, *à part.* Moi je vais prendre mon billet pour le prochain départ. C'est dommage; si j'avais eu le temps, j'aurais voulu faire la connaissance de la grosse. Elle a des yeux fendus en noyaux de pêche. Il sort.

ATALA, *à part.* C'est pourtant vrai, on m'attend au Jardin des Plantes! Comment a-t-il pu savoir ça?

* Atala, Robillon, Moulinet, Charenton, Clorinde.

CHARENTON. Moulinet, allez chercher un fiacre pendant que nous prendrons de la bière.

CLORINDE. Ah! oui, de la bière! j'ai la pépie!...

MOULINET. Un fiacre, de la bière! vous voulez donc me ruiner!...

CHARENTON. Hein! qu'est-ce que c'est? le peuple murmure! Allez, ou je romps!...

MOULINET. Mon Dieu! j'y vas, j'y vas... mais pas plus de deux bouteilles, je ne vous commandite que de deux bouteilles.

Il sort. Clorinde et les deux autres Grisettes entrent dans le café.

CHARENTON. Garçon! quatre bouteilles de bière et deux corbeilles d'échaudés... Viens-tu, Atala?

ATALA. Non, merci. Il faut que je vous quitte; je suis attendue à trois heures au Jardin des Plantes.

CHARENTON. Par un ours!

ATALA. Par... ma tante.

CHARENTON. Ah! bon, connu! ta tante le clerc d'avoué, M. Antonin, n'est-ce pas?

ATALA. Eh! bien, oui, au fait, c'est lui qui m'a donné rendez-vous, ce cher Antonin!... En voilà un être aimable!... et noceur! Mais je ne veux pas me mettre en retard... Adieu, ma chère.

Elle passe à gauche, premier plan.

ROBILLON, *revenant avec son billet, et à part.* Tiens! elle s'en va... toute seule!

CHARENTON. Dis donc! bien des choses à ta tante!

Elle entre dans le café.

ATALA. Merci!

Elle sort.

ROBILLON, *regardant à sa montre, et à part.* Encore un quart d'heure! ça suffirait pour obtenir un rendez-vous!... Ma foi, tant pis! je me risque!...

Il sort derrière elle. Au même instant on voit paraître Rose-Marie.

SCÈNE VII.

ROSE-MARIE, *arrivant du fond. Elle est vêtue en paysanne et porte un petit paquet à la main; à la cantonnade.*

Merci, monsieur; je porterai bien mon paquet toute seule. J'ai cru qu'ils n'en finiraient pas là dedans de visiter mon petit bagage. Il n'est pas lourd pourtant!... Me voilà donc arrivée... Moi qui passais pour la plus hardie du village, parce que j'allais à la ville tous les jours de marché... Eh bien, maintenant j'ose à peine lever les yeux et faire un pas... (*Souriant.*) Ce que c'est que d'être dépaysée!... Ah! bah!... ça n'est qu'un petit moment à passer... Ce soir je

serai en sûreté dans une maison bien honnête... et demain... oh! demain, je serai bien contente, bien joyeuse, je l'espère! (*Elle regarde autour d'elle.*) Maintenant il s'agit de demander son chemin, car je ne connais pas Paris.

Pendant cette scène, des voyageurs ont traversé le théâtre et sont entrés au débarcadère. La cloche a sonné; la scène se vide. Rose-Marie remonte un peu vers le fond. Robillon arrive par le côté, essoufflé, et le chapeau entré jusqu'aux yeux.

SCÈNE VIII.

ROBILLON, *puis* ROSE-MARIE.

ROBILLON, *entrant vivement.* Décidément je suis ensorcelé!

ROSE-MARIE, *à part.* Ah! voici quelqu'un!

ROBILLON, *à part.* J'allais aborder cette délicieuse grisette, lorsque tout à coup, v'lan ! je reçois sur la tête une tuile, un pot de fleur... qui m'enfonce mon chapeau jusqu'au menton! Je mets deux minutes à me dépêtrer... et quand je revois la lumière, mon astre avait disparu. (*Regardant son chapeau.*) Ça m'a tout l'air d'un coup de poing ceci!

ROSE-MARIE, *à part.* Ce monsieur pourra, sans doute, m'indiquer...

ROBILLON, *à part.* Pourvu encore que j'arrive à temps pour le convoi. (*On entend le signal.*) Ah! mon Dieu! le voilà qui part!... Allons, c'est gentil! quinze francs de chapeau, vingt-quatre francs de wagon... en v'là une journée!

ROSE-MARIE, *à part.* Il a une bonne figure, abordons-le.

ROBILLON, *à part.* C'est-à-dire que maintenant je ne regarderais pas une femme, fût-elle belle comme la Vénus Hottentote de feu Raphaël!

ROSE-MARIE, *s'avançant.* Pardon, monsieur.

ROBILLON, *la voyant, et à part.* Oh! la charmante villageoise! quel petit air innocent!... c'est au moins une rosière!

ROSE-MARIE, *à part.* Tiens! comme il me regarde!... (*Haut.*) Excusez-moi si je vous dérange, monsieur; mais je ne connais pas Paris, et je vous serais bien obligée de m'indiquer mon chemin.

ROBILLON. Votre chemin, avec plaisir. (*A part.*) C'est une brebis égarée... Quelle occasion! (*Haut.*) D'où venez-vous ainsi, mon enfant?

ROSE-MARIE. D'Olivet, mon pays... un petit village auprès d'Orléans. Mais pardon, mon chemin?

ROBILLON. Vous vous nommez?...

ROSE-MARIE. Rose-Marie.

ROBILLON. Rose-Marie... j'adore ce nom-là! il est aussi coquet que vous!

ROSE-MARIE. Vous êtes bien honnête.... mais mon chemin?

ROBILLON. Et vous venez sans doute retrouver ici quelque parent?... un oncle, une tante... ou monsieur votre papa?

ROSE-MARIE. Hélas! je n'ai plus ni père ni mère...

ROBILLON, *avec joie.* Quelle chance!...

ROSE-MARIE. Comment!

ROBILLON. Non, je veux dire quel malheur! (*Avec tristesse.*) Quelle chance!

ROSE-MARIE, *à part.* Hum!... il me fait encore l'effet d'un enjôleur celui-là!

ROBILLON. Et vous venez ainsi toute seule à Paris, n'y connaissant personne?...

ROSE-MARIE. Oh! que si fait.... D'abord je suis recommandée à une dame respectable qui veut bien me recevoir chez elle en qualité d'ouvrière.

ROBILLON. Ah! très-bien!.... Et elle demeure?

ROSE-MARIE. Tout près de Saint-Sulpice.

ROBILLON. Saint-Sulpice... mais c'est juste dans mon quartier; et si vous vouliez accepter mon bras...

ROSE-MARIE, *sèchement.* Merci, merci! je n'accepte le bras de personne.

ROBILLON. Eh! eh! c'est qu'avec d'aussi jolis yeux, un petit nez aussi agaçant, on peut faire des rencontres...

ROSE-MARIE. Oh! il fait encore jour... et puis d'ailleurs...

AIR : *Nenni da* (Thys).

Un' fille honnête et sage
Qui va droit son chemin
N'craint pas sur son passage
D'rencontrer de malin.
A celui qui l'accoste,
Afin de l'enjôler,
Viv'ment elle riposte,
Sans jamais se troubler!
Comme jadis au village,
Au galant qui s'approchera,
Se risquera,
Avec malice on répondra :
Oh! nenni da,
Il la lutine.
Pas de badinage.
Oh! nenni da
Monsieur, finissez ce jeu-là.
Ah! ah!
Ou pour vous ça se gâtera!
Ah! ah!
Pour se défendre on est bonn' là!

ROBILLON, *à part.* Peste! quel petit caractère décidé! (*Haut.*) Allons, puisque vous refusez mon bras, ce que vous avez de mieux à faire c'est de prendre l'omnibus. Voici le bureau.

Il le lui indique.

ROSE-MARIE. Je vous remercie beaucoup de votre obligeance, monsieur.

ROBILLON. Il n'y a pas de quoi, charmante villageoise! (*Lui offrant son bras.*) Décidément vous ne voulez pas?

ROSE-MARIE. Non, non. Votre servante, monsieur.

Elle entre au bureau. Plusieurs personnes traversent la scène et vont au chemin de fer.

ROBILLON, *seul.* Eh! eh! la jolie poulette! si on voulait pourtant! (*Changeant de ton.*) Allons, allons, mauvais sujet! allez prendre votre troisième billet, et partez pour Orléans, et plus vite que ça!

Il va pour sortir.

FLAMMÈCHE, *qui est entré et se trouve près du café.* Bon voyage, monsieur Robillon!...

ROBILLON, *se détournant.* Hein?... comment! c'est encore vous?

FLAMMÈCHE. Certainement, et ce n'est pas, j'espère, la dernière fois que nous nous reverrons.

ROBILLON, *avec humeur.* J'en doute, monsieur, j'en doute. (*A part.*) Avec son air goguenard ce jeune rouget-là me tape sur les nerfs!

Il sort.

SCÈNE IX.

FLAMMÈCHE, *seul; puis* ROSE-MARIE; *puis* MOULINET; *puis* CHARENTON, CLORINDE, LES GRISETTES.

FLAMMÈCHE, *seul, frappant sur une des tables.* Garçon! du punch! (*Regardant dans le café.* Ces petites grisettes sont, parbleu, fort gentilles... et pour égayer mon séjour à Paris, je veux en souffler une ou deux à cet imbécile de Moulinet.

BAPTISTE, *entrant avec un bol allumé.* Le punch demandé!...

Il le met sur la table et sort.

FLAMMÈCHE. Assis à cette table, je les verrai sortir, et je pourrai faire mon choix. (*Il va pour se verser; un parchemin roulé sort du milieu de la flamme.*) Hein?... qu'est-ce que cela?... (*Il prend le parchemin.*) Une lettre de mon oncle Satan... que peut-il m'écrire? Si j'en juge d'après le moyen de transport, son épître doit être chaude... Voyons. (*Lisant.*) « Mon coquin de neveu... » (*S'interrompant.*) J'en étais sûr, il est furieux! (*Lisant.*) « Malgré ma défense, tu t'es échappé pour venir à Paris... » (*S'interrompant.*) C'est vrai, j'ai fait l'école buissonnière... je voulais faire connaissance avec les beautés parisiennes. (*Continuant.*) « Je sais quel motif t'y amène, et je consens à t'y laisser. » — Ah! je respire! — « Mais comme je redoute ton inexpérience, et que je ne veux pas que tu compromettes la réputation de tes ancêtres... » (*S'interrompant.*) Mon inexpérience!... voyez-vous ça! Les vieilles gens sont extraordinaires... eux seuls sont sages, prudents et malins. (*Lisant.*) « Je mets une condition à ton séjour à Paris; c'est que la première fois que, par ta faute, tu te laisseras duper par une femme, à l'instant même tu seras forcé de repartir. » — Repartir! jamais!... Diable! et moi qui, pour mon début, allais m'adresser à des grisettes, juste l'espèce la plus perfide et la plus rusée... Un instant, ne jouons pas si gros jeu! adressons-nous plutôt à quelque vertu bien naïve, bien candide!... Seulement, à Paris où trouver ce trésor?...

Il demeure pensif sur le devant de la scène. Pendant le monologue précédent le ciel s'est obscurci. On a vu quelques éclairs.

ROSE-MARIE, *ressortant du bureau.* Merci, monsieur; je vais monter dans la voiture. (*Un violent coup de tonnerre se fait entendre.*) Ah!

Elle se bouche les yeux.

FLAMMÈCHE, *l'apercevant.* Eh! mais... cette jeune fille!... quel ravissante figure! quel air de simplicité, de candeur!...

ROSE-MARIE, *à elle-même.* Je n'ai jamais eu peur de l'orage comme aujourd'hui; je tremble comme s'il devait m'arriver malheur!

LE GARDIEN, *sortant du bureau, et se plaçant auprès du marche-pied de l'omnibus.* En route, pour Saint-Sulpice!

ROSE-MARIE. Monsieur, j'ai le numéro 13.

LE GARDIEN. Attendez, mon enfant; il y a du monde avant vous.

Quelques personnes montent dans l'omnibus en remettant leurs billets au gardien.

FLAMMÈCHE, *regardant Rose-Marie, qui attend son tour.* Ah! parbleu! elle est charmante, et voilà précisément ce que je cherchais!

ROBILLON, *revenant du fond, et à part.* Cette petite paysanne me trotte par la tête; j'ai plus d'une heure devant moi, suivons-là... (*En ce moment Rose-Marie monte.*) Conducteur, une place!

Il monte derrière Rose Marie.

FLAMMÈCHE, *à part.* Que vois-je!... Robillon monte avec elle en omnibus!... Ah! je comprends... Mais tu n'as qu'à bien te tenir, mon gaillard!

Il retourne près de la table et met son manteau. La pluie commence à tomber.

MOULINET, *accourant avec un parapluie ouvert, et s'adressant aux Grisettes, qui depuis un moment ont reparu sur la porte du café.* Mesdemoiselles, voilà le fiacre... vite, partons!

CHARENTON. Dépêchons, de peur d'être saucées?

Elle prend le bras de Moulinet et ils vont pour sortir.

BAPTISTE, *retenant Moulinet.* Monsieur, c'est trois francs pour la bière et les échaudés.

MOULINET. C'est moi qui le suis échaudé! (*Il fouille à sa poche. Charenton lui prend le parapluie qu'il tenait et sort avec les Grisettes.*) Trois francs! je n'en finirai pas! (*Criant.*) Attendez-moi, mesdemoiselles....

Il donne de l'argent au garçon, et va pour sortir.

BAPTISTE, *qui a compté.* Mait, monsieur, il manque un sou...

MOULINET. Vous le donnerez aux pauvres Ah! mon Dieu!... le fiacre qui part!... Eh! là-bas!... attendez-moi!

Il sort en courant.

LE GARDIEN, *criant.* En route!

FLAMMÈCHE. Oui, pars, ma belle enfant! mais prends garde!... C'est avec toi que je ferai mes premières armes!

L'omnibus part, Flammèche le suit.

ACTE DEUXIÈME.

Une petite chambre très-simplement meublée. A droite, la porte d'entrée. Au fond, une fenêtre; et à côté, dans une alcôve, un lit avec rideaux; une petite table, deux chaises, un grand fauteuil, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉNOBIE, ROSE-MARIE.

ZÉNOBIE, *entrant la première, une bougie à la main.* Par ici, mon enfant, là... nous y sommes.

ROSE-MARIE, *entrant.* Je suis bien fâchée, madame, de la peine que je vous donne.

ZÉNOBIE. Bah!.... deux *petites* étages.... c'est pas la mer à boire... Et faut bien que je vous intercale dans votre chambre, que je sache si vous vous y plairez.

ROSE-MARIE. Oh! madame, on n'est pas difficile quand on a été élevée à la campagne.

ZÉNOBIE. D'ailleurs vous ne serez ici qu'à la nuit, car dans le jour vous travaillerez en bas... auprès de moi... pendant que je lirai des romans... Les romans et Azor, c'est mon seul amusement.... nous larmoyerons ensemble.

ROSE-MARIE. Vous êtes bien bonne, madame; et je tâcherai d'être toujours digne de ce que vous ferez pour moi... Orpheline depuis l'enfance, je viens de perdre une vieille tante, la seule parente qui me restait; et je m'estime heureuse de trouver une personne qui veuille bien m'accueillir et me protéger!...

ZÉNOBIE. Pardine!... c'est tout simple!... vous m'êtes recommandée par d'anciennes connaissances d'Orléans... on m'assure que vous êtes sage, douce, et que, quoique paysanne, vous avez reçu quelque *inducation*... j'aime ça... je ne pourrais pas vivre avec des gens mal *induqués*... Dam, écoutez donc, quand on a tenu pendant quatorze ans un restaurant à 22 sous, on doit avoir les usages du monde.

ROSE-MARIE. Je ferai tout mon possible pour être agréable à madame.

ZÉNOBIE. Oh! je ne suis pas tracassière et *exigeuse* comme tant d'autres... pourvu que vous ne m'*ostiniez* en rien, et que vous me cédiez en tout... nous nous entendrons ensemble, comme le beurre et les œufs.... Ah ça, maintenant, mon petit ange, faut que je vous avertisse d'une chose... vous savez que je suis mariée...

ROSE-MARIE. On me l'a dit à Orléans.

ZÉNOBIE, *soupirant.* Oui, mais ce que vous ne savez pas, c'est que mon mari est un monstre!

ROSE-MARIE. Ah! mon Dieu! vous rendrait-il malheureuse ?

ZÉNOBIE. Ah! mes jours ne sont pas tressés d'or et de filoselle..... tant s'en faut .... Félix a des penchants qui me font mourir à petit feu.

ROSE-MARIE. Monsieur est d'un âge mûr?

ZÉNOBIE. Du tout! il a mon âge, vingt-huit ans... Eh bien, croiriez-vous que ce scélérat-là s'amourache du premier chien coiffé qu'il rencontre, quand il a chez lui un cœur altéré d'amour!

ROSE-MARIE. Que je vous plains!

ZÉNOBIE. Aussi, je vous enjoins d'être avec lui d'une grande sévérité... car je ne doute pas qu'il ne vous conte des fariboles.

ROSE-MARIE. Oh! n'ayez pas peur, madame; j'ai été élevée dans de bons principes!... ce n'est pas moi qui voudrais prendre un amoureux!... et un homme marié surtout!

ZÉNOBIE. Un monstre que j'ai épousé par bêtise et enrichi par amour!

AIR *de Partie et revanche.*

En le tirant de la débine,
Je me disais : Cet argent-là
Me rapportera, j'imagine,
Egards..., amour et cœtera....
Et vous voyez ce qui me r'vient d' tout ça!
Pourtant quell' faibless's sont les nôtres!...
A mon volag' moi je pardonnerais
De dissiper l' capital avec d'autres,
S'il me servait au moins les intérêts,
Mais il me rogn' jusqu'à mes intérêts!

ROSE-MARIE. Oh! c'est affreux!

ZÉNOBIE. Un libertin qui *courate* après

toutes les femmes... qui les suit à travers les rues et les passages.

ROSE-MARIE. Tiens!... comme ce monsieur qui m'a tant ennuyée dans l'omnibus.

ZÉNOBIE. Quand je vous dis!... tous les hommes sont des polissons! c'est au point que je n'ose pas sortir seule!...

ROSE-MARIE. Ah bien! j'ai eu toutes les peines du monde à me débarrasser de celui-là!... D'abord il s'était faufilé tout contre moi, et il me poussait avec son genou.

ZÉNOBIE. Canaille!

ROSE-MARIE. Mais je lui ai joué un bon tour... Quoique paysanne, on a de la malice!...

ZÉNOBIE. Et qu'avez-vous fait?

ROSE-MARIE. Je prends à mon fichu une épingle, et sans faire semblant, quand il revient.... je le pique!... en plein dans le mollet!

ZÉNOBIE. Ah! très-bien!... ça l'a cloué?

ROSE-MARIE. Du tout... au contraire... il est devenu plus hardi... il me tenait des propos... me disait un tas de bêtises... enfin, il a eu l'audace de me pincer la taille!

ZÉNOBIE. Et vous ne lui avez pas arraché un œil!

ROSE-MARIE. Non, mais je me suis mise à crier... Les voyageurs ont pris ma défense, et le conducteur a forcé le malhonnête à descendre.

ZÉNOBIE. Je l'aurais étranglé.

ROSE-MARIE. Il était assez puni!.... vu que dans le moment il tombait une averse!

ZÉNOBIE. Ah! que je voudrais bien qu'il en *arrivasse* autant à Félix quand il court les grisettes!... (*On frappe à la porte de la rue.*) Enfin, je ne suis tranquille que quand il est à Orléans, comme aujourd'hui.... (*On frappe.*) Parce que là... dans une ville étrangère... (*On frappe.*) Ah! ça, qui donc peut frapper à cette heure *indute?*

ROSE-MARIE. Peut-être quelque locataire en retard.

ZÉNOBIE. Impossible... tout le monde est rentré à neuf heures dans c'te maison ici... c'te rue du Vieux-Colombier est si tranquille!... (*On frappe très-fort et longtemps.*) Il y a donc le feu! (*Ouvrant la fenêtre.*) Père Larifla!... vous êtes donc sourd?

UNE GROSSE VOIX, *en dehors.* Madame... je disais bonsoir à mon épouse.

ZÉNOBIE. Voyez quel est l'impertinent qui frappe... Si c'est un ivrogne, appelez la force *alarmée* (*A Marie.*) Allons, mon enfant, il faut vous reposer.

ROSE-MARIE. Adieu, madame.

ZÉNOBIE. Vous voyez que vous n'êtes pas isolée... cette fenêtre donne juste au-dessus du pavillon du concierge... et dans le corridor, en face de votre chambre, est celle de notre bonne, Ursule, une vieille Bretonne qui n'a jamais voulu quitter le costume du pays. En cas de *bésoin*, vous pourriez l'appeler. Seulement je vous préviens qu'elle est sourde comme un pot et qu'elle dort comme un plomb.

ROSE-MARIE. Oh! je ne pense pas avoir besoin de la déranger. Bonsoir, madame.

ZÉNOBIE. Bonsoir, mon enfant.

Elle fait un pas pour remonter, et s'arrête en entendant appeler.

ROBILLON, *en dehors.* Zénobie!

ZÉNOBIE. Cette voix!

ROBILLON. Où es-tu donc, chère amie?

ZÉNOBIE. Mais c'est mon mari!

ROSE-MARIE. Vous le disiez à Orléans!

ZÉNOBIE. Mais sans doute, et je ne comprends pas...

SCÈNE II.

LES MÊMES, ROBILLON, *entrant vivement. Il est horriblement crotté et mouillé.**

ROBILLON, *traversant.* Ursule... Zénobie... vite!... des linges... des éponges... Je ruisselle... je suis submergé!...

ROSE-MARIE, *à part.* Ciel! que vois-je?... le monsieur de l'omnibus!

Elle se tient à l'écart, près du lit.

ZÉNOBIE. D'où venez-vous, malheureux, à pareille heure, et dans cette toilette de caniche?

ROBILLON. Je demande à faire partie de la souscription au bénéfice des inondés!

Il tord sa redingote, il en tombe de l'eau.

ZÉNOBIE. Répondez, monsieur! comment se fait-il que, parti à midi pour Orléans, vous soyez ici à neuf heures trois quarts?

ROBILLON, *secouant son chapeau, à part.* C'est pas assez de l'averse... voilà le déluge de questions!... (*Haut.*) Je ne suis pas parti... le charbon de terre a manqué...

ZÉNOBIE. Félix, vous me faites des contes!... vous mentez, Félix... votre nez remue...

ROBILLON. Je t'assure, Bibi, que c'est la pure vérité... Je le jure sur l'enfant que nous pourrions avoir...

ZÉNOBIE. Hum!.... je gagerais qu'il y a quelque nouvelle turpitude là-dessous.

ROBILLON, *à part.* Rompons les chiens! (*Haut.*) Ah ça, chère amie, tu as donc déménagé?

ZÉNOBIE. Non, monsieur, je venais installer dans cette chambre une jeune ouvrière qui m'arrive.

ROBILLON. Tiens! tu as une ouvrière!.... Est-elle gentille?

ZÉNOBIE. Qu'est-ce que ça vous fait, libertin?

* Robillon, Rose-Marie, Zénobie.

ROBILLON, *gentiment.* Tu es bête!.... je demande : Est-elle gentille?... comme je dirais : A-t-on apporté mes faux cols?...

ZÉNOBIE. Au surplus, la voici. (*Elle va prendre Rose-Marie par la main et l'amène en lui disant, bas :*) Songez à mes recommandations ! *

ROSE-MARIE, *à part.* Elle va tout découvrir... Jetremble !... (*Faisant la révérence.*) Monsieur...

ROBILLON, *arrangeant ses cheveux.* Mademoiselle... je... (*La reconnaissant.*) Ah! bigre!... ma paysanne!...

ZÉNOBIE. Hein !... quoi donc?... qu'avez-vous?

ROBILLON, *se remettant.* Rien.... rien... ne t'effraye pas... c'est ma palpitation... tu sais?... J'ai un commencement d'hypertrophie au cœur... J'ai ce viscère très-développé ** !

Il s'assied sur une chaise comme s'il souffrait.

ZÉNOBIE. Oui, en effet, trop développé, coureur !

ROBILLON, *à part.* Elle m'a vu... elle se tait... je suis sauvé !... (*Il croise ses jambes.*) Oh ! la la !

ZÉNOBIE. Qu'est-ce qu'il y a?

ROBILLON. Ah! saperlotte! qu'est-ce qui me pique le mollet?

ROSE-MARIE, *à part.* Ah ! mon Dieu !... je devine !

ROBILLON. Tiens! c'est une épingle !

ZÉNOBIE. Une épingle !... monsieur, comment se fait-il que cette épingle se trouve là?... parlez! répondez!... c'est un ustensile de femme !

ROBILLON. Allons.... ne vas-tu pas me faire une scène?... Est-ce que je sais comment ça se fait?

ZÉNOBIE, *à part.* Hum !... ce que la petite m'a narré tout à l'heure... il faudra que je tire ceci au clair.

ROBILLON, *à part.* Elle m'a échappé dans l'omnibus... mais ici, je la tiens!...

ZÉNOBIE A ROBILLON, *avec une douceur affectée.*

AIR *de la Valse de Giselle.*

Allons, venez; déjà la nuit s'avance;
Rentrons chez nous comme deux tourtereaux.

ROBILLON, *à part.*

Résignons-nous à faire pénitence,
En attendant des plaisirs plus nouveaux.
Haut.
Oui, oui, partons : cette maudite pluie
M'a transpercé... Je gèle...

ZÉNOBIE, *lui prenant le bras.*

Il faut venir
Te réchauffer près de ta Zénobie.

ROBILLON, *bâillant.*

Oui, c'est cela, cher ange.... allons dormir!

* Rose-Marie, Zénobie, Robillon.
** Robillon, Zénobie, Rose-Marie.

ENSEMBLE.

ZÉNOBIE.

Allons, venez; déjà la nuit s'avance;
Rentrons chez nous comme deux tourtereaux.
A part.
Quand je le tiens ici, sur sa constance
C'est tout au plus si je suis en repos!

ROBILLON.

Allons, partons; déjà la nuit s'avance;
Rentrons chez nous comme deux tourtereaux.
(*A part.*)
Résignons-nous à faire pénitence,
En attendant des plaisirs plus nouveaux.

ROSE-MARIE, *à Zénobie.*

A demain donc; déjà la nuit s'avance;
Un doux sommeil calmera tous vos maux.
Pour moi, je vais, seule et dans le silence,
Goûter ici les douceurs du repos.

En sortant, Robillon envoie un baiser à Rose-Marie, derrière le dos de sa femme. — Zénobie referme la porte.

SCÈNE III.

ROSE-MARIE, *seule.*

Quelle aventure!.... Pourvu que cette brave dame ne se doute de rien... Je serais désolée d'apporter le trouble dans son ménage!... Mais non, j'espère qu'ici son mari me laissera bien tranquille... Et puis, qu'ai-je à craindre?... est-ce qu'il n'y a pas là, au fond de mon cœur, un souvenir qui m'a toujours protégée contre la séduction!... (*Regardant autour d'elle.*) Je suis bien seule..... et je puis enfin parler de lui!..... Cher Antonin! va-t-il être surpris quand il me verra, quand il saura qu'en mourant ma vieille tante m'a laissé de quoi me marier!... Je n'ai voulu parler de ça à personne... Mais si j'ai consenti à venir à Paris, c'est pour me rapprocher de lui... de mon cousin... Dans un an il aura fini son apprentissage de clerc d'avoué, et alors quel bonheur de lui offrir ma petite fortune!... augmentée encore du fruit de mon travail!... Peut-être aurais-je dû le prévenir de mon arrivée!... Oh! non, j'aime mieux jouir de sa surprise, de sa joie en me revoyant... lui dire moi-même : « Ne pleure plus, cousin, » ne gémis plus de notre séparation.... ton » amie d'enfance, ta petite cousine, la voilà... » elle ne te quittera jamais!... » En attendant, nous sommes peut-être bien loin l'un de l'autre, quoique dans la même ville! Pour le faire accourir auprès de moi, il ne suffirait plus de faire entendre ma voix!... comme autrefois au pays... lorsqu'une légère querelle nous avait séparés...

AIR *des Mémoires du diable.*

Autrefois au village,
Temps de nos heureux jours!
Quand un léger nuage

Passait sur nos amours,
J'avais une bonne recette
Pour chasser discorde et chagrin :
De notre chansonnette
Je disais le refrain :
Reviens (*bis*), mon cœur pardonnera :
Reviens (*bis*), le bonheur t'attend là!

Je n'avais pas fini qu'il était à mes pieds!... Mais je bavarde et j'oublie l'heure... la fatigue du voyage... oh! j'oublie tout en pensant à lui... Et vite !... déshabillons-nous!... (*La bougie qui était sur la table s'éteint comme par magie.*) Ah ! mon Dieu !... me voilà sans lumière !... le vent n'a pourtant pu éteindre cette bougie!... tout est bien fermé ici... c'est singulier!... j'ai peur!... Bah !... la maison est sûre... et d'ailleurs, n'ai-je pas là, tout près de moi, cette vieille bonne... Je vais l'appeler et lui demander de la lumière. (*Elle remonte, cherche la porte à tâtons; quand elle l'a trouvée, elle ouvre et appelle.*) Ursule!... Elle dort sans doute et elle ne viendra pas... Ursule!

UNE VOIX CASSÉE, *en dehors.* Me voilà ! me voilà !

ROSE-MARIE. Ah ! Dieu soit loué! voici quelqu'un !

SCÈNE IV.

ROSE-MARIE, FLAMMÈCHE, *sous la forme de la vieille Ursule. — Costume breton.*

FLAMMÈCHE, *entrant, une lumière à la main.* Me voilà, mon enfant!

ROSE-MARIE. Tiens!... c'est étonnant... vous m'avez entendue tout de suite...

FLAMMÈCHE. Oh ! il y a des instants où j'ai l'ouïe très-fine.

ROSE-MARIE. Je vous demande bien pardon de vous avoir dérangée.. mais ma lumière s'est éteinte tout à coup, je ne sais comment.

FLAMMÈCHE, *à part.* Je le sais bien, moi! (*Haut, et en rallumant la bougie que Marie lui présente.*) Eh ! eh! mon enfant!... Voilà une figure qu'est ben trop gentille pour rester dans l'obscurité! (*Il lui prend le menton.*) Voilà des beaux yeux qui doivent aimer le grand jour ! (*Marie sourit.*) Allons... allons, j'avais peur de trouver en vous une vieille grognon comme moi... J' suis bien aise qu' vous soyez jeune et gentille... Ça s'ra plus gai !

ROSE-MARIE, *allant poser la bougie sur la table. A part.* Elle a l'air d'une bonne personne, cette vieille-là!...

FLAMMÈCHE, *prenant du tabac.* Nous nous tiendrons compagnie le soir...

ROSE-MARIE. J'irai jaser auprès de votre feu.

FLAMMÈCHE. Vous me ferez vos petites confidences... et quand il y aura du mic-mac dans les amourettes, j' vous donnerai des conseils...

ROSE-MARIE. Des amourettes!... Mais, ma bonne mère, je n'en ai pas.

FLAMMÈCHE. Ta! ta! ta!... Est-ce que toutes les jeunesses n'ont pas une attache... un petit sentiment?

ROSE-MARIE. Mais je vous assure...

FLAMMÈCHE, *avec gaieté.* Chut!... vilaine dissimulée!... Comment! nous aurions une si jolie petite bouche pour dire des gros mensonges!... Tenez!... quand vous m'avez appelée, j'étais t'en train, dans ma chambre, d'avoir de vos nouvelles.

ROSE-MARIE, *surprise et souriant.* A moi?

FLAMMÈCHE. Voui, l'amour!

ROSE-MARIE. Et comment ? par quel moyen?

FLAMMÈCHE. Par celui-là, donc!

Elle montre un jeu de cartes qu'elle prend dans son fichu.

ROSE-MARIE. Des cartes!... Vous y croyez?

FLAMMÈCHE. Tiens !.. c'te question!... Certainement, j'y crois.

ROSE-MARIE. Ah! c'est juste; vous êtes de la Bretagne.

FLAMMÈCHE. Oui, de la basse... tout au fond, tout au fond.

ROSE-MARIE. Et dans ces pays-là on croit aux charmes, à la bonne aventure.

FLAMMÈCHE. Vous y croirez aussi, vous, laissez faire.

ROSE-MARIE. Je ne pense pas.

FLAMMÈCHE. Quand j' vous aurai tant seulement dit c' que m'a appris l' valet de cœur.

ROSE-MARIE, *souriant avec incrédulité.* Quoi donc? que vous a-t-il appris?

FLAMMÈCHE. Ah!... ça vous intrigue?... Eh ben!... il m'a dit qu'il avait laissé au village une jolie cousine dont il avait su se faire aimer.

ROSE-MARIE, *à part et surprise.* Ah! mon Dieu !

FLAMMÈCHE. Un' pauv' enfant qu'avait *évu* ben du chagrin quand il était parti pour venir être clerc d'avoué à Paris.

ROSE-MARIE, *à part.* Oh! c'est étrange!

FLAMMÈCHE. C'est-y ça?

ROSE-MARIE. Oui, ma bonne mère, oui, je ne peux pas dire le contraire... Mais ensuite?

FLAMMÈCHE. Ensuite?... Ah! dam! j'en étais là quand vous m'avez appelée.

ROSE-MARIE. Oh ! je vous en prie, continuez votre jeu.

FLAMMÈCHE. Ah! vous y mordez donc à c't' heure?

ROSE-MARIE. Ce que vous m'avez dit est si extraordinaire *!

* Flammèche, Rose-Marie.

FLAMMÈCHE, *allant s'asseoir auprès de la table.* Allons, mon enfant, mettez-vous là... près de moi... tout près. (*Marie se place auprès de lui. Flammèche va pour la serrer dans ses bras, mais il s'arrête, et prenant sa voix tremblottante.*) Voyons... que voulez-vous savoir?

ROSE-MARIE. Si je dois être heureuse avec mon cousin, s'il pense à moi comme je pense à lui.

FLAMMÈCHE, *disposant le jeu sur la table.* Faudrait d'abord me mettre un peu au courant. Depuis quand vous êtes-vous quittés?

ROSE-MARIE. Il y a cinq ans... Aussi je suis bien sûre qu'il ne me reconnaîtra pas: j'étais alors une petite fille... et depuis ce temps-là...

FLAMMÈCHE, *la regardant avec convoitise.* D'puis c' temps-là... il y a... du nouveau... Pas vrai? (*Marie baisse les yeux.*) Et en vous séparant, vous vous êtes juré une fidélité éternelle?

ROSE-MARIE. « Donne-moi ta bague, m'a-» t-il dit, et prends la mienne. Songe qu'elles » doivent nous rappeler mutuellement notre » amour et nos serments. Jurons de ne nous » en séparer que le jour où nous ne nous » aimerons plus. »

FLAMMÈCHE, *haut.* Et cette bague, vous l'avez conservée?

ROSE-MARIE. Elle ne me quittera jamais!

FLAMMÈCHE, *à part.* Oh! que si!

ROSE-MARIE, *vivement.* Eh bien, mère, que disent les cartes?... Je suis d'une impatience...

FLAMMÈCHE. Hélas! mon enfant, voilà un neuf de pique qui m'annonce des contrariétés et des larmes...

ROSE-MARIE. O ciel!

FLAMMÈCHE. Rencontre du valet de cœur entre la dame de trèfle et l'as de pique... ce qui signifierait que le cousin pense à une amourette!

ROSE-MARIE. Lui? m'oublier!... Oh! ça n'est pas!... ça ne peut pas être!... Ensuite, ensuite?...

FLAMMÈCHE. Ah! voici du bonheur!

ROSE-MARIE. Je savais bien!

FLAMMÈCHE. Huit de carreau... nouvelle... dix de trèfle, argent! Et ce valet de trèfle... un beau jeune homme brun... vêtu de noir... riche, élégant, spirituel... (*Comptant les cartes.*) Une, deux, trois, que vous rencontrerez... quatre, cinq... bientôt!... six, sept... qui vous aimera... qui vous enrichira... qui vous...

ROSE-MARIE, *vivement.* Qui m'épousera?

FLAMMÈCHE. Ah! ça... je n'en sais rien... les cartes n'en font pas mention...

ROSE-MARIE, *à part et pensive.* Un jeune homme brun...qui m'enrichira, qui... (*Haut et vivement.*) Mais mon cousin... mon cousin?

FLAMMÈCHE. Ah!... toujours... toujours la dame de trèfle!

ROSE-MARIE, *avec dépit.* Oh! assez! assez! (*Elle mêle les cartes avec colère et en fait tomber une partie à terre.*) Je ne veux pas croire aux cartes. (*Elle se lève.*) C'est une invention du diable!

FLAMMÈCHE, *riant.* Vous croyez?... c'est possible!

ROSE-MARIE. Mais il est tard, bonne mère, je ne veux pas vous retenir plus long-temps.

Elle ôte son bonnet et défait ses cheveux.

FLAMMÈCHE. Oh!... oh!... les beaux cheveux!

ROSE-MARIE. Si vous voulez seulement m'ôter mon agrafe?

FLAMMÈCHE. Avec plaisir, mon enfant, avec plaisir.

Il ôte l'agrafe de la robe.

ROSE-MARIE. Merci.

Elle ôte son fichu et reste le cou et les bras nus.

FLAMMÈCHE, *s'oubliant et voix naturelle.* Oh! les superbes épaules!

ROSE-MARIE, *surprise.* Qu'avez-vous donc?

FLAMMÈCHE, *reprenant sa voix cassée.* Rien... rien, mon enfant... Je pensais combien c'est gentil d'être jeune!

ROSE-MARIE, *pliant son fichu.* Bonsoir, bonsoir.

FLAMMÈCHE. La quitter au plus beau moment! (*A part, en allant prendre son flambeau sur la table, pendant que Marie va découvrir le lit.*) Quand je pourrais!... Mais, non... non... point de violence... Je viens de semer des doutes dans son esprit, laissons fructifier mon œuvre: attendons.

Nocturne de M. Couder.

ENSEMBLE.

ROSE-MARIE, *lui donnant son bougeoir.*

Il est tard, adieu, mère, au revoir;
Séparons-nous, bonsoir.
En ces lieux, désormais,
Je crois trouver la paix.
Qu'un doux songe berçant mon sommeil,
Je retrouve au réveil
Le calme et le bonheur
En mon cœur.

FLAMMÈCHE.

Il est tard, je vous laisse, au revoir;
Séparons-nous, bonsoir.
De ces lieux rien jamais
Ne vient troubler la paix.
Qu'un doux songe berce ton sommeil,
Et qu'il rende, au réveil,
Le calme et le bonheur
A ton cœur.

SCÈNE V.

ROSE-MARIE.

Pendant l'ensemble précédent, Rose-Marie a reconduit la vieille jusqu'à la porte, qu'elle referme au verrou. L'orchestre joue un petit motif religieux. Rose-Marie s'approche du lit et s'agenouille, puis elle se relève.

Vite, achevons de nous déshabiller. (*Elle s'assied dans le grand fauteuil et va pour défaire sa chaussure; mais au moment de se baisser elle s'arrête.*) Oh! je n'en puis plus de sommeil!... C'est à peine si je me soutiens... et si j'y vois assez pour... (*Elle passe sa main sur ses yeux.*) L'air me semble lourd et étouffé... Est-ce la fatigue?... Ce que cette vieille... m'a dit... (*Elle laisse tomber sa tête sur l'oreiller.*) Lui!... Antonin!... infidèle!... Oh! non!... non!... (*Ses yeux se ferment. Aussitôt la lumière s'éteint. Le théâtre est dans l'obscurité, et l'orchestre joue en sourdine le commencement de l'air:* Autrefois au village. *Le mur du fond s'ouvre et laisse voir à travers une gaze une seconde chambre éclairée. Un jeune homme arrive dans cette chambre.*) (*Rêvant.*) Ah! c'est lui ... c'est Antonin, je le reconnais!... (*Elle tend les bras comme pour l'embrasser. Le jeune homme s'assied devant une table et appuie sa tête dans ses mains, avec tous les signes du mécontentement.*) Comme il a l'air abattu!... Pauvre Antonin!... Il pense à moi... il me regrette!... (*L'orchestre joue le refrain:* Le bonheur t'attend là! *Antonin fait un geste qui signifie chassons ces pensées; il se lève brusquement et il va décrocher une grosse pipe en terre, il la bourre, la dépose sur la table, puis il se rassied et cherche dans ses poches.*) Que fait-il?... une lettre!... Oh!... c'est ma dernière... je comprends... Il veut la relire... la presser sur son cœur!...

L'orchestre joue l'air.

Tra la la la,
Fichons-nous de ça, etc.

(*Antonin froisse la lettre, l'approche de la lumière et allume sa pipe avec.*) Ah!... (*Marie fait un mouvement comme pour arrêter Antonin, mais elle retombe sur le fauteuil. Moment de silence. Tout à coup l'orchestre joue:* Viens, gentille dame. *Antonin prête l'oreille, puis il se lève, va ouvrir et Atala entre. Avec douleur.*) Mon Dieu!... quelle est cette femme, et que lui veut-elle?... Elle veut l'entraîner au bal?... (*Antonin témoigne à Atala le plaisir qu'il éprouve à la voir. Celle-ci lui donne son chapeau et lui propose de sortir. Antonin montre ses livres.*) Il résiste... il préfère le travail!... Oh! c'est bien! (*Atala prend les livres et les jette. Antonin veut l'en empêcher, mais elle se met à danser. Antonin se laisse entraîner, il prend Atala par la taille, danse avec elle une polka échevelée, puis il l'embrasse et l'entraîne. Le fond se referme.*) (*Vivement agitée.*) Antonin!... Antonin!... reviens!... je t'attends... je suis là!... ah!... (*Elle se réveille.*) Ah! Dieu merci!... c'était un rêve!... mais un rêve affreux! Oh! comme j'ai souffert!

Elle repose sa tête sur l'oreiller. En ce moment la fenêtre s'entr'ouvre doucement, et on voit Robillon qui passe la tête. Robillon monte sur l'appui de la fenêtre. Il est en robe de chambre; il a un bonnet de coton attaché par un ruban.

SCÈNE VI.

ROSE-MARIE, ROBILLON.

ROBILLON, *à voix basse.* Enfin, me voilà dans le colombier!... ce n'est pas sans peine! (*A lui-même.*) Zénobie ronfle, le portier ronfle... Azor ronfle! et je vais goûter les douceurs d'un charmant tête-à-tête. Franchissons le dernier échelon.

Il est debout sur la fenêtre. L'échelle qu'il vient de quitter tombe. Grand bruit de carreaux cassés.

ROSE-MARIE, *vivement.* Ah! mon Dieu! quel est ce bruit?

ROBILLON, *à part.* Ah! saperlotte!... on dirait que quelqu'un a tiré l'échelle!

ROSE-MARIE, *sautant à bas de son lit.* Il me semble entendre marcher?... Qui est là?...

ROBILLON. Chut!... amour!... Robillon...

ROSE-MARIE. Vous, monsieur! vous ici!...

ROBILLON, *cherchant dans l'obscurité.* Chut!... oui, moi, cher ange! j'ai tout bravé, le froid, les périls, mon gendarme de femme, pour venir te trouver.

ROSE-MARIE. Mais c'est affreux!... partez!... partez à l'instant... ou j'appelle!...

ROBILLON. Chut!... (*Bruit au dehors. — Voix. — Aboiements d'Azor.*) Grand Dieu!

ROSE-MARIE. On vient à mon secours!

ROBILLON. La voix de Zénobie!... Ah! je me cacherais sous un éteignoir!...

Marie ouvre la porte. — Robillon se blottit près du lit et se cache avec les rideaux.

SCÈNE VII.

MARIE, ROBILLON, VOISINS *et* VOISINES, *en déshabillé de nuit; puis* ZÉNOBIE.

ZÉNOBIE, *en camisole, entrant la dernière.* Où est-il? où se dérobe-t-il le criminel?... Il a quitté la couche *nupetiale*... ça ne peut être que pour venir ici!

Elle cherche.

ROSE-MARIE. Oh! quel scandale, mon Dieu!

ZÉNOBIE, *écartant les rideaux.* J'en étais sûre!... Traître!... je vous y prends!

ROBILLON. Bibi! chère Bibi! j'avais senti le brûlé... je venais voir si le feu était dans la maison!...

ZÉNOBIE. Reptile! serpent!

FINALE.

Final de M. Couder.

CHOEUR.

C'est une honte sans égale;
Et vraiment elle a bien raison,
Cette conduite est un scandale
Pour eux, pour toute la maison!

SCÈNE VIII.

Les MÊMES, FLAMMÈCHE, *mise noire très-élégante. Moustaches et cheveux noirs*.*

FLAMMÈCHE.

Eh bien!... eh bien! pourquoi tout ce tapage?
Quelque malheur est-il donc survenu?

TOUS.

Un étranger!

ZÉNOBIE.

Quel est ce personnage?
Et d'où vient-il?

ROSE-MARIE, *à part.*

Ah! grand Dieu, qu'ai-je vu!
Serait-ce lui que m'a prédit la vieille?

ROBILLON.

O surprise!... ô merveille!...
Ces traits... cette taille... cet air...
C'est mon farceur du chemin de fer!

Tremolo à l'orchestre pendant le dialogue suivant.

ZÉNOBIE. Répondez... qui êtes-vous, monsieur? que demandez-vous?

FLAMMÈCHE. Qui je suis, madame? votre voisin du premier, emménagé depuis ce soir. Ce que je demande? à rendre service si mon secours est nécessaire à quelqu'un.

* Robillon, Zénobie, Flammèche, Rose.

ROBILLON, *le regardant.* Il s'est teint les cheveux!... c'est un perruquier!

ZÉNOBIE, *faisant pirouetter son mari.* Taisez-vous!... homme immoral!... Et quant à vous, qui tournez la tête aux hommes mariés!...

ROSE-MARIE.* Madame!...

ZÉNOBIE. Faites votre paquet et décampez!...

REPRISE DU CHANT.

ROSE-MARIE.

Chassée, ô ciel!... quelle douleur cruelle!
Que vais-je à présent devenir?
Pour moi (*bis*) quelle douleur cruelle!
Plus de bonheur, hélas! plus d'avenir.

FLAMMÈCHE *s'approchant.*

Rassurez-vous, mademoiselle,
Je suis là pour vous secourir.

ZÉNOBIE.

Sortez (*bis*)., oui, sortez, péronnelle!

FLAMMÈCHE.

Ne craignez rien, je veillerai sur vous.
Plus bas.
C'est un devoir qui me sera bien doux.

REPRISE DU CHOEUR.

ENSEMBLE.

C'est une honte sans égale;
Et vraiment elle a bien raison,
Cette conduite est un scandale
Pour eux, pour toute la maison!

ROSE-MARIE, *à part.*

Ah! ma surprise est sans égale,
Les cartes avaient donc raison!
Mais, pour éviter tout scandale,
Fuyons... fuyons cette maison.

FLAMMÈCHE.

Ah! sa surprise est sans égale!
Les cartes pour elle ont raison,
Et mon adresse se signale
En l'arrachant de la maison!

ROBILLON.

Ah! ma colère est sans égale,
Et je crois que, dans la maison,
Il a causé tout ce scandale...
De lui c'est quelque trahison!

ZÉNOBIE.

Cette conduite est un scandale
Pour moi, pour toute la maison,
C'est une honte sans égale...
J'ai découvert sa trahison!

Rose-Marie regarde avec étonnement Flammèche, qui lui tend la main et l'emmène. Zénobie fait un pas vers Robillon et le menace. Le rideau baisse.

* Robillon, Zénobie, Rose, Flammèche.

ACTE TROISIÈME.

Une cave à Bercy, ouverte au fond sur le port. A droite, un grand muid debout; çà et là, des tonneaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOULINET, Garçons.

Au lever du rideau les Garçons roulent des tonneaux; les autres défoncent de vieilles futailles ou dégustent des vins. Moulinet et un Garçon s'occupent sur l'avant-scène de la confection d'une pièce de vin.

CHOEUR.

Air *de Charles VI.*

Allons,
Piochons,
Travaillons.
Qu'on se dépêche!
Dans nos tonneaux,
Pour les badauds,
Coulez à flots,
Vins de Bordeaux!
Déguisons bien caramel et campêche.
N'épargnons rien,
Et soignons bien
Le Parisien!

MOULINET, *versant de l'eau dans la pièce.* Si ce vin-là n'est pas catholique, c'est pas le baptême qui lui manquera! (*Aux Garçons.*) Allons, camarades, chauffons, et vous aurez campo à midi... J'ai besoin de cette cave pour une chose importante... un déjeuner de garçons... où il n'y aura que des demoiselles...

PREMIER GARÇON. Comment! rien que des demoiselles?

MOULINET, *d'un air malin.* Plus moi... et un autre individu que la discrétion me défend de nommer, mais qui est propriétaire de cet entrepôt.

PREMIER GARÇON. Ah! bah! monsieur Robillon?...

LES GARÇONS. Le patron?

MOULINET. Chut!... Puisque vous l'avez deviné, soyez muets... comme des carpes!

PREMIER GARÇON. T'es bien heureux, toi, le patron te paye des ribottes.

MOULINET. Ah! dam... c'est que j'ai dans ma manche des charmantes modistes et autres gigoteuses, dont il désire faire la connaissance en leur offrant à déjeuner dans sa cave de Bercy.

PREMIER GARÇON. Ah!... ben... si j'aurais cru le patron noceur à ce point-là!

MOULINET. Le fait est qu'il est fièrement immoral pour un homme patenté! Croiriez-vous qu'il y a huit jours sa femme l'a surpris à une heure très-nocturne dans la chambre d'une ouvrière... qu'elle a chassée de chez elle?... Ça a fait une gabjie!

PREMIER GARCON. Qu'est-ce que ça serait donc aujourd'hui si elle se doutait de la chose?

MOULINET. Ma foi, après tout, je m'en lave les mains... Le patron peut bien faire la cour à toutes nos invitées... pourvu qu'il respecte ma Charenton... Oh! celle-là, c'est sacré!...

PREMIER GARÇON. Mamzelle Charenton... c'est donc décidément elle que tu aimes?

MOULINET. Très-décidément... J'ai d'abord longtemps flotté... j'ai même tour à tour adressé mes hommages à chacune de ces demoiselles... mais, bah! comme dit la chanson :

Nos amours ont duré toute une quinzaine.

Et il y a quinze jours, à la fête de Vincennes, où Nini, ma dernière, s'avisa de m'en faire une... une scène... je me suis aperçu que celle que j'aimais véritablement n'était autre que la divine Olympe, dite Charenton... Ah! celle-là, c'est à la vie, à la mort!...

ATALA, *qui a paru au fond, et à part.* C'est ce que nous allons voir, mon bonhomme.

MOULINET, *aux Garçons.* Mais l'heure du déjeuner avance, faites-moi l'amitié de filer.

Les Garçons sortent sur la ritournelle du chœur précédent.

SCÈNE II.

ATALA, MOULINET.

MOULINET. Ah! songeons à ma toilette.

Il ôte son tablier et remet sa cravate.

ATALA, *descendant la scène.* Allons, il faut s'exécuter... La quinzaine de Charenton est finie, la mienne commence!... Comme c'est gracieux pour moi, qui aime Antonin, de me faire faire la cour par cet imbécile... Mais nos conventions avant tout.

Elle s'approche tout doucement derrière Moulinet et lui met la main sur les yeux.

MOULINET, *criant.* Eh bien!... eh bien!... qu'est-ce qui me fait des farces?... Ah! que c'est bête... Ah! parbleu, je sais bien que c'est toi, Brisquet... je te reconnais à tes grosses pattes rouges!

ATALA, *retirant ses mains.* Ah ben! c'est honnête!

MOULINET, *la reconnaissant.* Mamzelle Atala!

ATALA. Moi-même, mon petit. Ah! j'ai de grosses pattes rouges!...

MOULINET. Non... non... pardon... au contraire... des petites mains bien blanchettes, bien doucettes. Ah! qué jolies menottes.. qué z'amours de menottes!...

Il lui baise la main avec transport.

ATALA, *haut et minaudant.* Mais finissez donc, monsieur Moulinet. Si Charenton vous voyait, elle vous arracherait les yeux.

MOULINET. Ah! le fait est que je la suppose très-éprise de mes charmes.

ATALA, *à part.* Nigaud, va!

MOULINET. A propos, que signifie ce costume de matelotte?

ATALA. Costume de circonstance... Nous avons trouvé plus gentil de venir à Bercy en canot.. et j'ai laissé ces demoiselles en train d'amarrer notre embarcation... Je voulais les devancer... arriver la première...

MOULINET. Tiens!... pourquoi donc ça?...

ATALA, *baissant les yeux et jouant la timidité.* Dam, vous m'embarrassez beaucoup, monsieur Moulinet; vos questions vont me faire rougir, monsieur Moulinet...

MOULINET. Elles n'ont pourtant rien d'indécent.

ATALA, *de même.* Non, mais il y a de ces choses... de ces aveux...

MOULINET, *à part.* On dirait qu'elle me reluque...

ATALA, *soupirant.* Ah! monsieur Moulinet, on ne vous rend pas justice..

MOULINET, *vivement.* Vous croyez? (*A part.*) Elle me reluque beaucoup.

ATALA. Toutes ces demoiselles se moquent sans cesse de vous... elles vous trouvent bête, ennuyeux, maussade..

MOULINET. Bête! Eh bien, c'est flatteur... J'espère que Charenton doit me défendre.

ATALA. Plus souvent... c'est elle au contraire qui vous débine le plus...

MOULINET. Ah! bah... ell' m' débine.

ATALA. Moi, voyez-vous, ça me crispe, ça me révolte. Je ne peux pas souffrir qu'on dise du mal d'un adorateur... D'autant plus que je sais tout ce que vous valez.

MOULINET. Vraiment, vous savez?... (*A part.*) Je la trouve beaucoup mieux que l'autre.

ATALA. Mais, au fait, à quoi ça servirait de penser à quelqu'un qui ne pense pas à vous?... à quelqu'un qui est reteint?

MOULINET. Reteint!... reteint!... provisoirement : je n'ai passé aucun bail.. je suis libre comme le moineau franc.

ATALA, *à part.* Nous y voilà.

MOULINET. Et si de votre côté...

* Moulinet, Atala.

ATALA. J'entends.. vous voulez parler d'Antonin... mais depuis trois jours nous sommes en froid...

MOULINET. Vrai? alors je n'hésite plus... (*Très-fort.*) Charmante Atala...

ATALA. Monsieur Moulinet!...

MOULINET. J'ai pu flotter quelque temps, c'est vrai... je l'avoue.

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Papillon volage, inconstant....
Mon âm' par d'autr's fut charmée!
Mais j' m'en aperçois à l'instant,
C'est vous que j'ai toujours aimée.

ATALA, *parlé.* Moi!

MOULINET, *avec galanterie.*

En fait d'amour comme en fait d' vin,
Trompé parfois par l'étiquette...
Avant d'arriver au plus fin,
On boit souvent force piquette.
Atala, vous êt's le bon vin,
Charenton était d' la piquette.

ATALA. Vous m'aimez!... il se pourrait!...

MOULINET. Il se peut... Et si vous y consentez, c'est entre nous à la vie, à la mort.

ATALA, *lui tendant la main.* Eh bien, soit, à la vie, à la mort... (*A part.*) M'en voilà pour quinze jours.

VOIX AU DEHORS. Oh! de l'hirondelle! oh! ohé!...

ATALA, *remontant.* On vient... prudence et mystère. (*Criant.*) Oh! de l'hirondelle! oh!... (*A Moulinet.*) Ce sont ces demoiselles et ces messieurs.

MOULINET, *étonné.* Comment ces messieurs... il y a des hommes?... (*A part.*) Diable! qu'est-ce que le patron va dire?... Ah! ma foi qu'il s'arrange, qu'il se débarbouille!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, ANTONIN, CHARENTON, CLORINDE, CANOTIÈRES, CANOTIERS.

Antonin seul est en bourgeois.

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR *des démons* (Contredanses pyrrhiques).

Gais canotiers, nous voici;
La folie
Nous convie,
Et nous accourons ici
Pour rire et boire à Bercy.

LES FEMMES, *seules.*

Joyeux, bruyant équipage,
Ici jetons nos crampons,
Et montons à l'abordage
Des bons vins et des jambons!

CHOEUR GÉNÉRAL.

Gais canotiers, etc., etc.

Toutes les Grisettes frappent sur l'épaule de Moullinet et lui secouent la main.

* Clorinde, Charenton, Atala, Moulinet, Antonin.

MOULINET. Messieurs, je... Eh! mais c'est des camarades... Adolphe... Charles... Victor! (*Il leur donne des poignées de main.*) Tous gens comme il faut... tous gouapeurs. (*S'arrêtant devant Antonin et d'un ton vexé.*) Que vois-je? monsieur Antonin?

ANTONIN. Moi-même... Est-ce que ma présence ne vous fait pas plaisir?...

MOULINET, *très-vexé.* Si fait, si fait... enchanté de... (*Se rapprochant d'Atala.*) Ah ça, vous m'aviez dit que vous étiez en froid?..

ATALA, *bas.* Sans doute... mais je ne pouvais pas l'empêcher de...

MOULINET, *bas.* C'est différent... (*Allant à Antonin.*) Ce cher monsieur Antonin!... Bien flatté de vous voir... (*A part.*) Quel gueux je fais!... je vas sur ses brisées et je le gouaille...

Il remonte un peu vers la droite.

CHARENTON, *bas à Atala.* Ah ça, le Moulinet?...

ATALA, *bas.* C'est fini... te voilà relevée de garde...

MOULINET, *redescendant, et voyant Charenton.* Oh! ma victime!

CHARENTON, *passant.* Bon!... (*Allant frapper sur l'épaule de Moulinet, qui cause avec les jeunes gens, à droite.*) Eh bien! monsieur Moulinet, vous ne dites rien?

MOULINET, *à part.* L'infortunée!... elle vient quêter un regard: ôtons-lui tout espoir. (*Haut et prenant un ton très-dégagé.*) Bonjour, ma chère, bonjour.

Passant devant.

CHARENTON. Mazette!... quel ton!

MOULINET. Que voulez-vous, ma chère! il en est du cœur comme du thermomètre... ça monte... ça baisse... Hier nous en étions... à la canicule.

CHARENTON, *jouant l'inquiétude.* Et maintenant vous êtes à...

MOULINET, *lui tournant le dos.* Zéro!... glace fondante!... (*A part.*) Est-elle vexée, la malheureuse!

CHARENTON, *à part.* En voilà un jobard!

Charenton retourne auprès des Grisettes. Moulinet remonte auprès de ses amis et leur montre la cave, les vins. Il leur en fait goûter.

ATALA, *se rapprochant d'Antonin, qui s'est assis à l'écart sur un tonneau.* Dites donc, monsieur Antonin, qu'est-ce que vous avez donc? Vous n'êtes guère aimable!... Vous n'avez seulement pas l'air de voir les gens... Est-ce que vous penseriez encore à cette belle aventurière du bal Mabille?

ANTONIN. Moi! je ne sais ce que vous voulez dire... Je m'amuse... je m'amuse infiniment...

ATALA. Oui, comme deux chaises dans trois chambres! vous nous faites une mine... Vous, si gai autrefois!

ANTONIN, *avec impatience, traversant.* Eh! ne suis-je pas libre?... Ne puis-je pas être triste, si cela me plaît?

ATALA, *piquée.* C'est bien, c'est bien, on vous laisse...

MOULINET, *redescendant, à Atala.* Comment? mais vous disiez que vous étiez en froid.

ATALA, *impatientée, remontant.* Eh! sans doute.

MOULINET. Et bien alors, venez avec moi, vous n'avez pas besoin de rester auprès de lui.

Ils remontent.

LE PREMIER CANOTIER, *à Antonin.* Ah ça, voyons, explique-toi, qu'as-tu?

ANTONIN, *à voix basse, passant au milieu.* Au fait, à vous je puis tout dire... Atala avait raison... je suis amoureux...

TOUS. Amoureux!...

ANTONIN. D'une ravissante jeune fille que j'ai rencontrée, pour la première fois, il y a huit jours, au bal Mabille... et deux jours après au spectacle.

LE PREMIER CANOTIER. Et sais-tu qui elle est?

ANTONIN. Hélas! non!... chaque fois elle était accompagnée par un jeune homme, un brun que je déteste... Je ne pus que lui glisser un billet écrit à la hâte et qui ne contenait que ces mots: « Si vous avez un peu » de pitié dans le cœur, trouvez-vous di- » manche à Bercy. » Et je lui donnais l'adresse de cette maison.

TOUTES LES GRISETTES, *au fond.* Ah! voici monsieur Robillon!

MOULINET, *à part.* Le patron!... gare la bombe!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ROBILLON, *il arrive du fond avec des paniers remplis de provisions* *.

ROBILLON, *aux Grisettes qui l'entourent.* Oui, me voilà... c'est moi... Bonjour, mes petits agneaux.,. mes adorables houris!.... Ah! que c'est aimable à vous d'être venues! J'apporte du nanan... des sucreries... une tête de veau et des pieds de cochon!... (*Apercevant le groupe des Canotiers, et aux Grisettes.*) Ah ça, mais... comme le troupeau est augmenté!... Il paraît que nous avons amené des bonnes amies.

MOULINET, *bas, à Robillon.* Oui, joliment, des amies qui s'appellent monsieur Adolphe, monsieur Ernest... et qui se rasent tous les jours!

* Moulinet, Clorinde, Atala, Robillon, Charenton, Antonin.

ROBILLON, *surpris désagréablement.* Comment! du masculin!... Ah ça, dis-moi donc, nous n'étions pas convenus...

MOULINET, *bas.* Dam, ça n'est pas ma faute... Arrangez-vous!

ATALA, *allant à lui.* Vous paraissez surpris de trouver ici ces messieurs?

ROBILLON. En effet, je ne m'attendais pas à l'honneur...

ATALA. Nous n'aurions jamais pu voguer jusqu'à Bercy... Ces messieurs nous ont galamment offert l'assistance de leurs rames... et connaissant votre humeur hospitalière, nous les avons engagés à être de la partie... Des charmants jeunes gens qui boivent et mangent bien.

ROBILLON, *à part.* Merci! (*A Moulinet.*) C'est fort taquinant!... Tu m'annonces une volée de tourterelles, et il m'arrive une nuée de vautours!

MOULINET, *bas.* Dam... j'ai pas pu les extirper!

FLAMMÈCHE, *en dehors.* Oh! de l'hirondelle! oh!

TOUS. Hein?... qui vient là?

ROBILLON, *exaspéré.* Encore un vautour!

MOULINET, *remontant.* Ah! des navets!... beaucoup de navets!

On va faire un mouvement général comme pour aller au devant du nouvel arrivant. Flammèche arrive par le fond.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FLAMMÈCHE, *en canotier**.

FLAMMÈCHE, *entrant.* Ne vous dérangez pas, c'est moi!

TOUS. Que vois-je!

ROBILLON, *éclatant.* Encore lui!... mon cauchemar!

ANTONIN, *à part.* Le cavalier de ma belle inconnue! Elle viendra donc?

FLAMMÈCHE. Pourquoi cette surprise?... Est-ce que vous ne comptiez pas sur moi?

ROBILLON. Sur vous!... jamais!

MOULINET. Au grand jamais!

FLAMMÈCHE. Allons donc! c'est impossible. Eh quoi!.... des femmes charmantes, de gais viveurs se réunissent; on va boire, rire et folâtrer... et je ne serais pas invité!... ça serait du gentil!

ROBILLON, *à part.* Il m'exaspère! (*Haut.*) Non, monsieur, non... vous n'êtes pas invité...

FLAMMÈCHE, *remontant.* Alors, c'est différent... Je m'invite!

TOUS. Il s'invite!

ATALA, *à part.* En voilà un toupet!

* Clorinde, Charenton, Robillon, Flammèche, Atala, Moulinet, Antonin.

ROBILLON. Et d'abord, monsieur, votre présence en ces lieux nous paraît fort suspecte...

MOULINET. Je vote pour qu'on l'expulse...

ROBILLON. Comment avez-vous su que nous étions ici?

FLAMMÈCHE. La belle malice!... Mais vous ignorez donc que le plaisir m'attire comme l'aimant attire la foudre?... Ce qu'il me faut à moi... c'est une réunion animée, comme celle-ci, où les propos joyeux se croisent, où les verres se choquent, les mains se rencontrent, et souvent, sans le vouloir, un baiser s'échange!

Il embrasse Atala.

MOULINET, *en passant.* Dites donc! dites donc! ne vous gênez pas!

CHARENTON. Parole d'honneur, il m'amuse!

LES GRISETTES. Moi aussi! moi aussi!

MOULINET, *passant.* Je vote de plus en plus pour qu'on l'expulse!

ANTONIN, *à part.* Non... non... il faut qu'il reste! (*Haut.*) Eh bien! moi, messieurs, je vote au contraire pour qu'un si joyeux canotier trouve place parmi nous!

TOUS. Bravo! bravo!

FLAMMÈCHE, *à part.* Me retenir, lui!... c'est avoir du malheur!... (*Haut.*) Monsieur, je vous rends grâce...

ROBILLON. Admettre parmi nous un intrus, un homme dont on ignore même le nom...

FLAMMÈCHE. Ah! s'il ne faut que cela pour vous satisfaire... je me nomme Flammèche.

TOUS. Flammèche!

ROBILLON. Flammèche!... Mais ce n'est pas un nom de chrétien ça.

ATALA. C'est peut-être un nom d'emprunt...

ROBILLON. Et puis je ferai encore observer que nos provisions ne sont point suffisantes... D'abord... je n'ai qu'un bondon.

ATALA. Bah! quand il y a pour deux, il y a pour sept.

FLAMMÈCHE, *découvrant le panier.* Pas de provisions!... et ce panier si bien garni..... (*Otant le chapeau de Robillon.*) Et ce pâté de canard!

On rit en voyant le pâté.

ROBILLON. Hein!... j'avais un pâté sur la tête!

FLAMMÈCHE. Et ce melon! (*Il ôte le chapeau de Moulinet.*) Un melon sous cloche!

TOUS, *riant.* Ha! ha! ha! Un melon!

MOULINET, *stupéfait.* Comment!... je produis des cantalous!...

ROBILLON, *passant.* Mesdemoiselles, je sais qui il est... je l'ai trouvé!... c'est un escamoteur!...

MOULINET, *passant.* Un vil charlatan.

ANTONIN. C'est possible... Mais alors vous lui serviez de compères...

ROBILLON *et* MOULINET. Moi !...

FLAMMÈCHE. Des compères !... fi donc !... Je n'en ai pas besoin, et je le prouve... Mademoiselle Atala, aimez-vous la gibelotte?

ATALA. J'en suis hydrophobe !..,

FLAMMÈCHE. Eh bien !... en voici la matière première !

Il tire un lapin blanc de la vareuse d'Atala.

TOUS. Un lapin!

ATALA. Ah ! par exemple !... je savais bien avoir quelquefois des chats dans la gorge... mais des lapins!...

FLAMMÈCHE, *le jetant à Moulinet.* C'est la même chose!

MOULINET. Il est charmant!... il est très-gai... je redemande qu'on l'expulse...

TOUS, *avec improbation, remontant.* Du tout, du tout... qu'il reste.

ATALA. Oui, qu'il reste... et mettons la table.

FLAMMÈCHE. Ah! pardon!... il me reste à vous présenter...

ROBILLON, *passant.* Encore un canotier!...

FLAMMÈCHE. Rassurez-vous, monsieur Robillon... c'est une femme.

ANTONIN, *vivement.* Une femme!...

ATALA, *le regardant.* Qu'est-ce que ça peut vous faire?

FLAMMÈCHE. Une femme charmante qui m'honore de son amitié...

CHARENTON. Mais pourquoi ne pas entrer? qu'elle entre!

ROBILLON. Certainement !... une jolie femme n'est jamais de trop.

ANTONIN, *à part.* Enfin!... je vais savoir!...

FLAMMÈCHE, *au fond.* Venez !... venez !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ROSE-MARIE *.

Flammèche a pris Rose-Marie par la main et il descend la scène avec elle.

ANTONIN, *bas aux Canotiers.* C'est elle !...

ATALA, *à part, aux Grisettes.* La danseuse de Mabille !

ROBILLON, *à part.* L'ex-ouvrière de ma femme !

ENSEMBLE.

AIR : *Valse de la Péri.*

ANTONIN, ROBILLON, CANOTIERS.

C'est elle,
Qui, plus belle,
Reparaît en ces lieux.
Mais silence,
Prudence,
Sur moi / toi l'on a les yeux.

* Moulinet, Clorinde, Charenton, Robillon, Rose-Marie, Flammèche, Atala, Antonin.

FLAMMÈCHE.

C'est elle,
C'est ma belle,
Que j'amène en ces lieux.
A part. Mais silence,
Prudence,
Sur eux j'aurai les yeux !

ATALA *et les* GRISETTES.

C'est elle,
C'est sa belle,
Qui revient en ces lieux.
Mais silence,
Prudence,
Sur lui j'aurai les yeux!
Ne le perds pas des yeux !

MOULINET, *à part.*

C'est elle,
C'est sa belle,
Qui revient en ces lieux.
Quelle chance!
Je pense
Posséder beaucoup mieux !

Pendant le chœur les jeunes gens saluent Rose-Marie; les femmes la regardent des pieds à la tête avec une sorte d'envie. Rose-Marie descend et aperçoit Autonin le dernier. A sa vue elle fait un mouvement involontaire.

ROSE-MARIE, *à part, avec joie.* C'est lui!... soyons maîtresse de mon émotion... (*Haut.*) Je suis très-sensible, mesdemoiselles, à l'accueil que vous voulez bien me faire, mais je crains que mon arrivée ne dérange vos plaisirs...

ROBILLON, *passant, les autres remontent.* Les déranger ! jamais!... Il les complète, charmante...

ROSE-MARIE, *bas et vivement.* Silence!... ne prononcez pas mon nom!...

ROBILLON, *bas.* Du mystère!... bravo !... (*A part.*) Peut-être a-t-elle voulu se rapprocher de moi...

ANTONIN, *qui n'a cessé de la regarder.* Comme elle est jolie!...

FLAMMÈCHE. Ah ça, mais vous restez là, au lieu de mettre la table, au lieu d'aller chercher du vin...

TOUS. Oui, oui, du vin!... du vin!...

ROBILLON. Venez, je vais vous conduire... Que chacun s'arme d'un broc.

Les canotiers et les grisettes en vont prendre au fond.

ANTONIN, *à part, sur le devant.* Comment faire?... il faut cependant que je lui parle!...

ROSE-MARIE, *à part.* Comme il paraît ému!

ATALA, *à Antonin.* Eh bien? vous n'avez pas fini de la dévisager ?...

ANTONIN. Moi, je ne la regarde pas.

MOULINET, *à Atala.* Ah ça, mais vous me disiez que vous étiez en froid !...

ATALA. Mais sans doute.

ROBILLON, *redescendant.* En avant!

TOUS. En avant!...

ENSEMBLE.

Air *des Diamans de la couronne.*

Courons, amis! guerre aux tonneaux!
Fillettes,
Aux feuillettes!
Que Bourgogne et Bordeaux
Coulent à flots
Dans tous les brocs.

Ils sortent.

SCÈNE VII.

ROSE-MARIE, FLAMMÈCHE.

FLAMMÈCHE. Eh bien, vous voilà satisfaite... Vous avez voulu venir ici... et j'ai consenti à vous y conduire... Vous faites de moi tout ce que vous voulez...

ROSE-MARIE. Oh! certainement... Je n'ai qu'à me louer de votre obligeance... Quand je me suis trouvée seule... ne sachant où aller... c'est vous qui m'avez indiqué un asile bien modeste... bien retiré... mais qui n'en convient que mieux à ma situation.

FLAMMÈCHE, *à part.* Et à la mienne!... un petit hôtel garni de la rue d'Enfer.

ROSE-MARIE. C'est vous encore qui m'avez fait connaître les plaisirs de Paris... qui avez consenti à m'accompagner au bal... au spectacle...

FLAMMÈCHE. Et j'avais d'autant plus de mérite à vous y conduire, que vous y alliez bien un peu pour y rencontrer M. Antonin.

ROSE-MARIE, *à part.* Il m'a devinée!... (*Haut.*) Comment, vous penseriez?...

FLAMMÈCHE. Du reste, j'aurais mauvaise grâce de me plaindre d'une complaisance qui a tourné à mon profit.

ROSE-MARIE. Comment?...

FLAMMÈCHE. Ne vous a-t-elle pas donné l'occasion de vous assurer, sans qu'il s'en doutât, de l'infidélité de votre cousin?..

ROSE-MARIE. Hélas!... (*A part, en souriant.*) S'il savait que j'ai reçu un billet!

FLAMMÈCHE. Partout c'est avec des grisettes que nous l'avons rencontré... oubliant sa cousine, trahissant ses sermens...

ROSE-MARIE, *à part.* Oh! pas tant qu'il le croit... peut être!...

FLAMMÈCHE. Enfin aujourd'hui, non contente des preuves que vous aviez déjà, vous avez voulu acquérir une nouvelle certitude... et vous m'avez demandé de vous amener ici... Mais vous savez à quelle condition... c'est que cette dernière preuve de son inconstance une fois acquise... vous oublierez l'ingrat qui vous délaisse... vous consentirez à exaucer mon amour, vous me donnerez enfin cette réponse que vous m'avez promise... et cela aujourd'hui même, sans sortir d'ici... aussitôt que vous serez certaine qu'il ne vous aime plus.. .

ROSE-MARIE, *à part.* Au fait, cela ne m'engage à rien... puisqu'il m'a écrit, c'est qu'il m'aime encore...

FLAMMÈCHE. Eh bien?...

ROSE-MARIE. Eh bien! soit... S'il ne m'est plus permis de douter... s'il m'est prouvé qu'il ne m'aime plus, cette réponse vous l'aurez!...

FLAMMÈCHE. C'est bien. (*A part.*) Et je saurai m'arranger pour qu'elle me soit favorable.

TOUS, *en dehors.* A table! à table!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ROBILLON, MOULINET, ATALA, CHARENTON, ANTONIN, CANOTIERS, CANOTIÈRES,

Avec des brocs, des tonneaux qu'ils roulent, des planches à bouteilles, etc., etc.

CHOEUR.

Air *de Nizza de Grenade.*

Vite, en foule,
Ici que l'on roule,
A l'instant, barils et tonneaux.
De l'adresse;
Amis, que l'on dresse
Une table sur ces tréteaux!

Pendant le chœur ils mettent des tonneaux debout; d'autres placent dessus des planches à bouteilles, de manière à faire la table. Moulinet apporte des brocs pleins de vin. Robillon dispose les comestibles.

ROSE-MARIE, *à part.* Ce bruit, cette gaieté me causent une impatience... mais il faut que je reste pour qu'il puisse me parler!...

Les femmes vont s'asseoir autour de la table improvisée. Les hommes se placent derrière ou à côté d'elles; les uns sont debout, les autres assis par terre ou sur des tonneaux. Robillon a renversé une chaise sur laquelle il s'assied d'un côté, pendant que Moulinet s'assied de l'autre. Flammèche monte sur un tonneau, de manière à dominer tout le monde et à se trouver au-dessus et au milieu des femmes.

FLAMMÈCHE, *prenant un broc et versant.* Messieurs, avant tout je propose un toast! Je bois à monsieur Robillon, notre généreux amphitryon!

TOUS. A notre amphitryon!

ROBILLON, *à part.* Qu'est-ce qu'ils ont donc à m'appeler amphitryon? je ne sache pas avoir de rapport avec cet ancien.. polké!

ANTONIN. Et moi, messieurs, je bois aux jolies femmes!

TOUS. Aux jolies femmes!

ROSE-MARIE, *à part.* Comme il me regarde!

FLAMMÈCHE, Oui, messieurs, oui, aux jolies femmes!... sans en excepter votre épouse, monsieur Robillon...

ROBILLON, *à part.* La peste l'étouffe avec ses révélations!

CHARENTON, *se retournant vers Robillon.* Tiens, vous êtes marié, monsieur Robillon?

ROBILLON, *brusquement.* Du tout, je suis veuf!... le dimanche, je suis toujours veuf! j'ai le droit d'être veuf, peut-être!...

FLAMMÈCHE. Allons, ne vous fâchez pas, agréable négociant!... Vous auriez tort de m'en vouloir, à moi qui vous ménage une surprise au dessert!...

ROBILLON, *radouci.* Une surprise!... ah bah! quoi donc?...

Il se lève, la chaise fait la bascule, Moulinet tombe.

TOUS, *riant.* Ah! Moulinet! ha! ha! ha!

FLAMMÈCHE. Vous verrez!... Eh bien! mesdemoiselles, vous ne buvez pas!...

ATALA. Merci!... j'ai assez de vin comme ça... à présent je voudrais du doux.

TOUTES. Oui, oui, du doux!

ROBILLON, *assis.* Des liqueurs?... Moulinet va vous en aller chercher...

Moulinet se lève; Robillon tombe.

TOUS, *riant.* Ha! ha! ha! monsieur Robillon!

FLAMMÈCHE, *se levant debout sur le tonneau.* Inutile de vous déranger!... Je m'engage à faire sortir de ce broc tout ce qui pourra plaire à ces demoiselles...

TOUTES. Ah bah!

ROBILLON. De la physique à présent!

FLAMMÈCHE. Voyons, mesdemoiselles, demandez, faites-vous servir!

ATALA. Par exemple, je suis curieuse de voir ça!... Je demande de l'anisette!

FLAMMÈCHE, *versant.* Voilà!

Il sort du broc une liqueur blanche.

ATALA, *goûtant.* Mais c'en est... c'en est!

TOUS. Ah! bah!...

CHARENTON, *se levant.* Il en avait mis à l'avance!... Moi, je demande du cassis!

FLAMMÈCHE. Voilà!

Il sort du broc une liqueur rouge.

CHARENTON, *très-surprise.* Du cassis! du vrai cassis!..

FLAMMÈCHE, *à Rose-Marie.* Et vous, ma jolie compagne, ne mettrez-vous pas aussi mes talents à l'épreuve?

ROSE-MARIE. Non!... non, c'est inutile... je ne veux rien!... je n'ai besoin de rien!...

CHARENTON. Tiens! pourquoi donc ça?... Un petit verre ça s'accepte... (*Tendant le verre de Rose-Marie.*) Servez-lui du parfait amour!...

Elle tend le verre.

FLAMMÈCHE, *à part, versant.* Non... mais un philtre qui porte le trouble dans ses sens, et qui me fasse aimer!.... (*Haut.*) Voilà le parfait amour!

CHARENTON. Messieurs, un dernier toast à notre physicien!

TOUTES. Ah! bravo! à sa santé!

On trinque, on boit.

ROSE-MARIE, *à part, posant son verre derrière elle.* Non, je ne boirai pas, j'ai besoin de tout mon sang-froid!

CHARENTON, *se levant.* Et maintenant, je lui demande une chanson!

TOUS, *se levant.* Oh! oui, une chanson! une chanson!

FLAMMÈCHE. Avec plaisir! Les amours du diable!

ATALA, *étonnée.* Du diable*?

FLAMMÈCHE. Pourquoi non?... Est-ce qu'il est défendu au diable d'être amoureux?... Je commence.

Il va chercher Rose-Marie.

Ronde nouvelle, de M. Couder.

PREMIER COUPLET.

Voyez, dans ce bel équipage,
Paméla!
De son luxe faisant tapage:
Voyez-la!
Jadis c'était une ouvrière,
Travaillant;
Se levant toujours la première,
En riant.
Longtemps sa vertu, que j'admire,
Résista.
Mais, un beau jour, un cachemire
La tenta:
Voilà, mes amis (*bis*),
L'histoire croyable (*bis*).
Des amours du Diable,
Du Diable à Paris.

TOUS.

Voilà, mes amis, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

L'étudiant qui, dans sa mansarde,
Ne fait rien,
Qui délaisse, pour sa bouffarde,
Justinien;
Qui, pour régaler la voisine
D'à côté,
Arrose sa maigre cuisine
De gaîté,
Pour danser avec son infante
Le cancan,
Sans regret a mis chez ma tante
Tout en plan!
Voilà, mes amis,
L'histoire croyable (*bis*)
Des amours du Diable,
Du Diable à Paris.

TOUS.

Voilà, mes amis, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Le banquier qui vide sa caisse
Pour un rat,
Qui ne lui rend qu'une tendresse
D'Opéra:
La vieille que, riche et coquette,
Nous voyons
Epouser un jeune trompette

* Antonin, Charenton, Rose-Marie, Flammèche, Atala, Clorinde, Robillon, Moulinet.

De dragons;
Tous ces maris battant leurs femmes,
Étant gris;
Et les serments que font les dames
Aux maris :
Toujours, mes amis, etc.

TOUS ENSEMBLE.

Toujours, mes amis, etc.

UN GARÇON, *accourant tout effaré, près de Robillon.* Bourgeois! bourgeois!

ROBILLON. Eh bien, quoi? qu'y a-t-il?

LE GARÇON. Il y a que je viens de voir descendre de fiacre madame Robillon!

ROBILLON. Ma femme!

TOUS. Sa femme!

LE GARÇON. Elle a demandé votre cave, et la voilà qui se dirige de ce côté.

ROBILLON, *remontant.* Ah! bigre! il ne faut pas qu'elle nous trouve ici... Dispersez-vous un instant... je vole au-devant d'elle... je tâche de l'éloigner!...

FLAMMÈCHE. Eh bien! voilà la surprise que je vous ménageais au dessert!

ROBILLON. Bien, merci! elle est jolie, votre surprise!

Tout en parlant il fait disparaître, aidé par les convives, les restes du repas.

ANTONIN, *profitant du tumulte, bas, à Rose-Marie, dont il s'approche avec précaution.* Restez!... il faut que je vous parle!...

Mouvement de joie de Rose-Marie. Il s'éloigne.

FLAMMÈCHE, *à part, suivant de l'œil Antonin.* Un tête-à-tête!... que signifie?... Nous serons trois!...

ROBILLON, *redescendant.* Chut!...

CHŒUR.

AIR : *Quadrille de Musard* (Marjolaine).

Sans bruit retirons-nous!
Un instant fuyons tous,
Et d'une épouse
Par trop jalouse
A ce timide époux
Épargnons le courroux.
Allons, allons, retirons-nous!

ATALA, *à Antonin.* Eh bien! monsieur, venez donc! qu'est-ce que vous faites-là?

On sort de différents côtés. Moulinet va pour prendre le bras d'Atala; mais elle ne lui en laisse pas le temps; elle prend celui d'Antonin. Il sort furieux en criant : Ah ça, mais elle disait qu'ils étaient en froid!... *Robillon sort par le fond.*

SCÈNE IX.

ROSE-MRIE, *seule.*

Enfin! il va venir!... je désespérais de me trouver seule avec lui.... mais dans un instant il sera ici... près de moi... Ah! rien qu'à cette pensée, mon cœur bat d'une force!... Mais l'autre?... l'autre qui m'a conduite ici... qui, depuis huit jours, me sert de cavalier, de guide... pauvre jeune homme! il y a des moments où je me reproche ma dissimulation... mes ruses avec lui... Mais je ne pouvais pas aller seule dans ces théâtres, dans ces bals, où j'espérais rencontrer mon cousin!... il fallait bien accepter le bras de quelqu'un!... et comme je n'avais pas le choix, j'ai pris celui qui s'offrait... D'ailleurs, je ne me suis engagée que dans le cas où Antonin ne m'aimerait plus... et quoique, dans ces deux rencontres, il n'ait pas paru me reconnaître, quoiqu'il ignore qui je suis, il m'aime... j'en suis bien sûre... ce rendez-vous qu'il m'a demandé en est la preuve... Et moi, malgré ses torts, malgré ses infidélités... je sens que je l'aime aussi!... oui, oui, je sens que je suis prête à lui pardonner!... (*Le voyant entrer.*) C'est lui!

SCÈNE X.

ROSE-MARIE, ANTONIN, FLAMMÈCHE, *caché.*

ANTONIN. Enfin, j'ai pu m'échapper, et j'accours près de vous!

FLAMMÈCHE, *passant sa tête par la bonde du muid, qui s'est subitement élargie, et à part.* Moi aussi, m'y voilà!

ROSE-MARIE, *à part.* Ah! mon Dieu!... je me sens toute émue!

ANTONIN. Nous n'avons qu'une minute à demeurer ensemble, qu'au moins elle me serve à vous dire combien je vous aime...

ROSE-MARIE. Vous m'aimez!... vous?...

ANTONIN. Depuis peu de jours, il est vrai, mais qu'importe?... Au bal, au spectacle, je n'avais des yeux que pour vous... votre souvenir a sans cesse occupé ma pensée... Quel bonheur, me disais-je, de lui plaire, de la mériter!... Oui, c'est bien la femme que j'ai rêvée!... celle avec qui je voudrais passer ma vie... Et il me semblait que nous avions toujours été destinés l'un à l'autre!...

ROSE-MARIE, *à part.* Il ne sait pas dire aussi vrai! (*Haut.*) Ainsi, monsieur, c'était pour me faire une déclaration que vous m'avez remis ce billet?

FLAMMÈCHE, *à part.* Un billet!

ANTONIN. Jugez donc de ma joie en vous voyant paraître!

FLAMMÈCHE, *à part.* C'était un rendez-vous! Est-ce que je serais pris pour dupe?...

ANTONIN. Mais vous ne répondez pas!... De grâce, qu'un mot de vous m'apprenne si mon amour...

ROSE-MARIE. Votre amour!... vous me parlez de votre amour, à moi qui ne vous ai jamais rencontré qu'au bras d'une autre

femme! à moi qui tout à l'heure viens d'être témoin de l'empire qu'elle exerce sur vous...

ANTONIN. Ah! rassurez-vous... c'est une amourette, un caprice... qu'un regard de vous a déjà fait évanouir...

ROSE-MARIE, *avec joie.* Ah!

ANTONIN. Mais je vois ce qui vous arrête... vous n'êtes plus libre... un rival...

ROSE-MARIE. Un rival! que voulez-vous dire?

ANTONIN. Ce jeune homme qui vous accompagne... qui est toujours avec vous... sans doute qu'il a des droits sur votre cœur...

ROSE-MARIE. Vous pourriez supposer...

FLAMMÈCHE, *à part.* Comment!... elle me renie...

ANTONIN. Prouvez-moi donc le contraire en acceptant l'amour le plus dévoué, le plus tendre...

ROSE-MARIE, *à part.* Son amour! oh! ma tête se perd... mon secret va m'échapper.

FLAMMÈCHE, *à part.* Elle semble faiblir!... serais-je déjà au terme de mon voyage?...

ANTONIN. Eh bien?...

ROSE-MARIE. Eh bien, monsieur, cet amour, si je l'acceptais?...

ANTONIN. Ah! si vous l'acceptiez, ce serait à nous deux une existence de plaisirs et de fêtes... à nous les bals enivrants, à nous les joyeux soupers... Je vous présenterais dans nos brillantes réunions...

ROSE-MARIE. Comme votre femme?

FLAMMÈCHE. *à part.* Je suis perdu.

ANTONIN, *interdit.* Comme ma femme!... (*Se remettant.*) Sans doute il me serait doux de vous donner ce titre... mais...

ROSE-MARIE. Mais?... achevez.

ANTONIN. Le bonheur est-il donc dans le mariage?... Libre tous deux, on s'aime bien plus... Et puis la fidélité à laquelle rien n'oblige n'a-t-elle pas plus de charme et de mérite?

ROSE-MARIE, *à part.* O ciel!

FLAMMÈCHE, *à part.* Bien, bien... mon séjour se prolonge...

ANTONIN. Eh mon Dieu... et moi aussi... il y a cinq ans... avant d'avoir quitté mon village... avant d'avoir goûté de la vie étourdissante de Paris... j'ai eu de ces idées-là... j'ai songé au mariage...

ROSE-MARIE. Ah!... Et cet anneau que je vois briller à votre doigt... sans doute c'est un souvenir...

ANTONIN. De la jalousie!... Eh bien, oui... je l'avoue... une petite paysanne... bien gauche... bien naïve... à qui j'avais promis... (*Mouvement de Rose-Marie.*) Mais rassurez-vous... si cet anneau vous inquiète, et si, pour preuve de mon amour, il ne faut que le sacrifier...

ROSE-MARIE. Comment!... vous vous en sépareriez?...

ANTONIN. A l'instant... et sans regret.

ROSE-MARIE. Eh quoi!... sans songer à la douleur de la pauvre enfant, en apprenant qu'elle est oubliée, elle qui compte sans doute sur votre promesse?.. (*Avec une légèreté apparente.*) Oh! non... non... je ne vous crois pas... vous êtes meilleur que vous ne voulez le paraître. (*Avec gentillesse.*) Allons, avouez-moi que vous parliez ainsi par pure galanterie... Avouez qu'au milieu des plaisirs, du tourbillon qui vous entraîne, vous gardez au fond du cœur un souvenir pour la pauvre paysanne... Avouez que cet amour n'a pu s'éteindre tout à fait, et que, si elle venait réclamer votre parole, vous seriez prêt à la tenir... Allons... monsieur, avouez-le!

FLAMMÈCHE, *à part.* Que va-t-il répondre?...

ANTONIN. Je ne puis avouer qu'une chose, c'est que vous êtes charmante, et que pour vous je sacrifierais toutes les paysannes du monde.

ROSE-MARIE, *à part.* Ah! mon Dieu!

ANTONIN. Mais c'est assez nous occuper d'un enfantillage... c'est de vous... de vous seule qu'il s'agit... Dites un mot, et je suis le plus heureux des hommes... Et je serai fier de vous conduire partout avec moi!...

ROSE-MARIE. Ah! oui... comme votre maîtresse, n'est-ce pas?

ANTONIN. Comme la plus aimable... comme la plus adorée des maîtresses.

ROSE-MARIE, *à part.* Ah! c'est affreux!

FLAMMÈCHE, *sortant du muid, qui s'ouvre, et à part, avec gaieté.* Allons, je suis à Paris pour longtemps.

ANTONIN. Encore lui... il était là!

FLAMMÈCHE, *à Rose-Marie**. Eh bien... vous l'avez entendu!... rappelez-vous ce que vous m'avez promis... J'attends votre réponse...

ANTONIN. Eh bien, oui, mademoiselle, oui, répondez... Il est temps que vous décidiez lequel de nous deux vous préférez.

ROSE-MARIE, *froidement.* Ah!... vous me demandez ma réponse, eh bien, vous allez la connaître... (*Passant au milieu***.—*Avec dignité.*) Et moi aussi j'ai reçu un anneau.

ANTONIN. Que dites-vous?

ROSE-MARIE. Un anneau dont j'avais promis de ne me séparer que le jour où je n'aimerais plus celui qui me l'a donné...

ANTONIN *et* FLAMMÈCHE. Eh bien?...

* Antonin, Flammèche, Rose-Marie.

** Antonin, Rose-Marie, Flammèche.

ROSE-MARIE.

AIR : *Vaudeville de la Haine d'une femme.*

Objet d'amour et de constance,
Rien ne devait nous désunir.
Il me consolait de l'absence,
Me faisait croire à l'avenir.
Mais aujourd'hui que l'on m'outrage,
Qu'on trahit des serments si doux,
De mon côté, je me dégage.. .
Que de ma foi cet anneau soit le gage !

ANTONIN. Qu'ai-je vu?

A Flammèche, en lui présentant son anneau.

Je vous le donne, il est à vous !
Prenez, monsieur, il est à vous !
De mon amour qu'il soit le gage ;
Prenez, prenez, il est à vous.

FLAMMÈCHE, *à part avec joie.* Ah! enfin!

ANTONIN, *allant à elle.* Cette bague... je l'ai reconnue! Rose-Marie!...

ROSE-MARIE. Oui, Rose Marie, la paysanne que vous venez d'outrager et qui se venge!

ANTONIN. Ah! qu'ai-je fait!...

FLAMMÈCHE, *passant.* Sans rancune... mon cher!...

ANTONIN. Monsieur!... tout n'est pas fini entre nous.

FLAMMÈCHE. A vos ordres.

On entend crier dans la coulisse : *Le punch, le punch!...*

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ATALA, CHARENTON, ROBILLON, MOULINET, GRISETTES, CANOTIERS, *puis* ZÉNOBIE.

ATALA, *entrant, et à part**. Le monstre! Ah! ils étaient ensemble! Sois tranquille, ma biche, j'aurai l'œil sur toi!

Elle passe à droite. Tout le monde entre avec le punch.

REPRISE DU CHOEUR.

Voilà, mes amis, etc.

ROBILLON, *accourant par le fond.* Vive la joie!... je viens d'éconduire ma jalouse au moyen d'une colle superbe... Je lui ai dit qu'on faisait des réparations dans la cave.

* Antonin, Flammèche, Atala, Rose-Marie.

TOUS, *riant.* Ah! ah! ah!... des réparations!...

ROBILLON. Aussi ça m'a mis de belle humeur... Je me sens enflammé comme le punch, moi!... Et, ma foi, gare aux femmes!. La première qui me tombe sous la main je l'embrasse... (*Il court après les Grisettes, qui se sauvent, et saisit madame Robillon, qui vient d'entrer **.) Oh! j'en tiens une!... v'lan!...

Il va pour l'embrasser.

ZÉNOBIE. Et v'lan!. .

Elle lui donne un vigoureux soufflet.

ROBILLON, *stupéfait.* Oh! Zénobie!... ma femme!

TOUS. Sa femme!...

ZÉNOBIE. Oui. scélérat, moi, qui vous prends au milieu de vos orgies!

ROBILLON. Mais...

ZÉNOBIE, *suffoquant.* Taisez-vous, Sardanapale!... je serais capable de... de... Ah! j'étouffe!... j'étrangle!... (*Se laissant tomber dans les bras de Robillon, qui plie sous le faix.*) De l'eau!... quelque chose!... où je vas perdre connaissance.

On l'assied sur un tonneau à gauche.

MOULINET. Ah! grand Dieu!... (*Courant à elle et lui présentant le verre laissé par Rose-Marie sur le tonneau.*) Tenez, tenez, la bourgeoise, avalez-moi ça?...

ZÉNOBIE, *après avoir bu.* Ah! Dieu... quel feu me parcourt... je brûle!... ça me brûle!...

Elle se lève.

FLAMMÈCHE, *reprenant le verre, à part.* Ah! la malheureuse! c'est mon philtre qu'elle a bu!

ZÉNOBIE, *le voyant.* Ah! le beau jeune homme!

CHOEUR DE GRISETTES ET DE CANOTIERS.

Voilà, mes amis,
L'histoire croyable
Des amours du Diable,
Du Diable à Paris.

* Antonin, Charenton, Moulinet, Atala, Zénobie, Robillon, Flammèche, Rose-Marie.

ACTE QUATRIÈME.

Un salon élégant ; porte au fond à deux battants. A gauche près de la porte une cheminée garnie d'une pendule en bronze florentin représentant le SATAN DANS SES AILES (de Feuchères). A droite une fenêtre à balcon donnant sur la rue. Deux portes latérales au premier plan, fauteuils. A droite, sur le devant, table et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAPTISTE, CLORINDE, COMMIS DE MAGASIN, *avec des écrins, des cartons, etc.*

BAPTISTE, *à un des commis.* Voyons un peu ce qu'il y a là-dedans? Des bracelets... des colliers... (*A un autre.*) Une superbe parure en diamans... (*A Clorinde.*) Et dans ce carton?

CLORINDE. Ce sont des fleurs pour une coiffure de bal que j'ai ordre de disposer.

BAPTISTE. Ah! bon... En ce cas, montez

au second, vous trouverez la femme de chambre à qui on m'a dit de vous envoyer... (*Clorinde sort par le fond. Aux Commis.*) Et vous mettrez vos objets sur cette table... (*Les Commis vont déposer leurs paquets et sortent.*) Pour qui diantre tout ça peut-il être?... Depuis quinze jours que j'ai déposé le tablier de garçon de café pour me mettre en condition, je ne connais à mon maître aucune maîtresse... et... (*On sonne, il répond du ton d'un garçon de café.*) Voilà! voilà!... C'est monsieur qui sonne pour ses lettres et ses journaux... Je lui montrerai tout ça... (*On sonne plus fort.*) Voilà! voilà!...

Il va prendre les lettres et les journaux sur la table. Pendant ce temps Flammèche entre par la gauche.

SCÈNE II.

FLAMMÈCHE, BAPTISTE.

FLAMMÈCHE. Eh bien, drôle, il faut donc t'appeler deux fois?

BAPTISTE. Mais, monsieur, c'est...

FLAMMÈCHE. Et puis qu'est-ce que c'est que cette manière de répondre en criant?... Te crois-tu encore dans ton estaminet?

BAPTISTE. Pardon, monsieur, c'est...

FLAMMÈCHE. Assez!... Donne-moi mes cigares.

BAPTISTE, *lui apportant un étui à cigares.* Voilà, monsieur. Faut-il du feu?

FLAMMÈCHE. Inutile.

Il prend un cigare, et l'allume en le frottant sur son ongle.

BAPTISTE, *à part.* Ah! bah!... on fait donc des cigares chimiques à présent?

FLAMMÈCHE, *fumant.* Mes lettres?

BAPTISTE. Voilà, monsieur.

FLAMMÈCHE, *les prenant.* Papier rose... au jasmin. Je gage que je devine... (*Il les ouvre.*) Zénobie!... Zénobie!... toujours la Robillon!... Depuis que cette femme âgée a bu mon philtre, elle me bombarde de déclarations... Deux par jour... (*Froissant les lettres.*) Au diable la vieille folle!... (*Se reprenant.*) Ah! c'est-à-dire, non, merci... je n'en veux pas.

BAPTISTE. Monsieur, on vient aussi d'apporter des bijoux, *des fleurses...*

FLAMMÈCHE. Ah! ah! très-bien!

BAPTISTE. Même que ça m'a un peu intrigué... vu que ces objets ne sont pas à l'usage de notre sexe... et n'*avant* ici aucune femme...

FLAMMÈCHE. Bientôt il y en aura une.

BAPTISTE. Ah! bah!

FLAMMÈCHE, *indiquant les objets qui sont sur la table.* Et voici de quoi l'humaniser...

Air : *Vaudeville de Mme Favart.*

Le vrai moyen de plaire aux belles
Fut toujours de les éblouir.
On voit alors des plus rebelles
Les scrupules s'évanouir.
En dépit de tout moraliste,
Grâce à nos dons, leur sagesse s'endort;
Il n'est pas de cœur qui résiste,
Quand pour l'ouvrir on prend une clef d'or.
Il n'est pas de cœur qui résiste
Lorsqu'on se sert d'une clef d'or.

BAPTISTE. Et vous dites, monsieur, qu'elle viendra bientôt?...

FLAMMÈCHE, *allant s'asseoir à gauche et fumant.* Tiens, ouvre cette fenêtre... ne vois-tu pas venir une voiture?...

BAPTISTE, *qui a été regarder à la fenêtre.* Oui, monsieur... une citadine pistache...

FLAMMÈCHE. Il y a dans cette voiture une jeune fille que je courtise... et qui, voulant m'échapper, se fait conduire à la diligence pour retourner dans son village...

BAPTISTE, *à la fenêtre.* Eh bien... mais alors, si elle part...

FLAMMÈCHE. Regarde toujours : la voiture approche.

BAPTISTE. En effet.

FLAMMÈCHE. Elle va passer devant l'hôtel.

BAPTISTE. C'est exact... La voilà qui passe.

FLAMMÈCHE. Eh bien, elle va verser.

BAPTISTE. Ah mon Dieu!... mais c'est vrai, la voilà qui verse... Ah! quel malheur!...

FLAMMÈCHE. Rassure-toi... la jeune fille n'est pas blessée... elle n'est qu'évanouie...

BAPTISTE. En effet, on la retire de la voiture...

FLAMMÈCHE. On la transporte dans cette maison.

BAPTISTE. C'est vrai... c'est archivrai... voilà qu'on l'amène... (*A part.*) Ah ça, mais comment donc qu'il a pu voir tout ça sans bouger de son fauteuil...

FLAMMÈCHE, *se levant.* Eh bien, quand je te disais que bientôt il y aurait une femme ici... tu vois qu'elle y arrive...

BAPTISTE, *à part, avec un peu de crainte.* Je n'en reviens pas!... faut qu'il soit sorcier!...

FLAMMÈCHE. Tais-toi, la voici!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, ROSE-MARIE, *soutenue par deux femmes de chambre qui la conduisent à un fauteuil. — Domestiques au fond.*

ENSEMBLE.

Air : *du Chalet.*

FLAMMÈCHE.

La voilà! quelle est belle!

A mon amour fidèle,
Trop craintive et rebelle,
Longtemps tu résistas !
Mais, grâce à mon adresse,
Dans ce jour plein d'ivresse,
Bientôt à ma tendresse,
Rose, tu céderas !

BAPTISTE.

La voilà! c'est sa belle!
Quelle pâleur mortelle !
A verser la d'moiselle,
Vrai, ne s'attendait pas!
Mais lui, par quelle adresse,
Quelle rus', quell' finesse,
Put-il de c'tte jeunesse
Deviner le faux pas?

ROSE-MARIE.

Quelle crainte mortelle !
Quelle chute cruelle !
Un instant, oui, c'est elle
Qui retarde mes pas.
Mais vers moi l'on s'empresse;
A moi l'ou s'intéresse,
A leurs soins ma faiblesse
Ne résistera pas !

LES AUTRES.

De l'ardeur et du zèle!
Amis, veillons sur elle!
La pauvre demoiselle
Ne peut plus faire un pas !
Que près d'elle on s'empresse,
Et l'effroi qui l'oppresse
Aux soins, à la tendresse,
Ne résistera pas!

ROSE-MARIE, *aux femmes de chambre.* Ce n'est rien... la frayeur m'avait saisie... Je me sens mieux... mais avant de partir, ne puis-je remercier les personnes qui m'ont recueillie?... Chez qui m'a-t-on conduite?

FLAMMÈCHE, *s'avançant.* Chez moi, charmante Rose-Marie.

ROSE-MARIE, *poussant un cri et reculant.* Ah!...

FLAMMÈCHE, *aux valets.* Sortez!

BAPTISTE, *à part.* Ça lui a fait un drôle d'effet, à la petite!...

Ils sortent par le fond et referment la porte.

SCÈNE IV.

FLAMMÈCHE, ROSE-MARIE.

ROSE-MARIE, *à part, très-agitée.* Est-il possible, mon Dieu!... c'est chez lui, que la fatalité m'a conduite!... chez lui que je voulais fuir!...

FLAMMÈCHE, *à part.* Ce trouble, cette émotion la rendent encore plus jolie. (*Allant à elle.*) Calmez-vous, de grâce... suis-je donc assez malheureux pour que ma présence vous cause tant d'effroi?

ROSE-MARIE. Mais, monsieur... ce qui m'arrive est si étrange... cet accident... cette foule qui m'environnait il n'y a qu'un moment... et puis tout à coup, seule... seule avec vous...

FLAMMÈCHE. Ah! je comprends... la crainte inséparable d'un premier tête-à-tête... mais rassurez-vous; je vous aime et vous respecte trop pour que vous ayez rien à redouter de moi...

ROSE-MARIE. Eh bien, prouvez-le-moi en permettant que je me retire.

FLAMMÈCHE. Pour accomplir votre projet et quitter Paris, n'est-ce pas?

ROSE-MARIE, *à part.* O ciel!... Comment a-t-il pu savoir?...

FLAMMÈCHE. Mais n'espérez pas que je me rende complice d'une pareille folie!... Depuis quinze jours, chaque fois que je me suis présenté chez vous, en invoquant votre promesse, vous avez trouvé moyen de m'éconduire avec un de ces mots, un de ces regards auxquels on ne peut résister... Et pourtant cet anneau que vous m'avez donné était un engagement.

ROSE-MARIE, *à part.* Oh! ce n'est que trop vrai, mon Dieu!...

FLAMMÈCHE. Et quand un hasard, que je bénis, vous conduit près de moi, je vous laisserais partir... Non, non, n'y comptez pas... je vous garde!...

ROSE-MARIE. Mais, monsieur...

FLAMMÈCHE. Que craignez-vous?... vous n'avez qu'un mot à dire, et bientôt une union légitime et solennelle...

ROSE-MARIE, *à part, avec effroi.* Un mariage avec lui!...

FLAMMÈCHE. Qu'elle consente seulement... et d'ici là!...

ROSE-MARIE, *à part.* Cette seule pensée me glace d'effroi.

FLAMMÈCHE. Tenez, regardez ces bijoux... ces diamants... ils vous étaient destinés...

ROSE-MARIE. A moi!...

FLAMMÈCHE. J'allais vous les envoyer... car ce soir je donne une fête brillante, à des amis, des parents, auxquel je serai fier de présenter ma fiancée...

ROSE-MARIE. D'aussi riches présents.... à moi... non, monsieur, je ne puis accepter...

FLAMMÈCHE. Mais songez-y donc, Rose-Marie, depuis que j'ai reçu de vous un gage précieux, n'ai-je pas le droit de vous regarder comme mon bien... et ne m'est-il pas permis de parer mon idole?...

ROSE-MARIE, *à part.* Ses paroles me troublent... m'effrayent...

FLAMMÈCHE, *lui prenant la main.* Si vous saviez combien je vous aime... et depuis un mois bientôt que cet amour occupe tous mes instants, toutes mes pensées... à peine si ma main a rencontré la vôtre... et jamais un regard... un soupir... un baiser...

Il va pour l'embrasser.

ROSE-MARIE, *effrayée et reculant.* Ah!...

BAPTISTE, *entrant par la gauche.* Pardon, monsieur...

FLAMMÈCHE, *tapant du pied.* Maudit maladroit!... que viens-tu faire ici?.... qui t'amène? réponds!...

BAPTISTE, *bas.* Désolé de vous déranger.... mais c'est une dame en chapeau jaune, voile vert... qui veut absolument vous parler...

FLAMMÈCHE. Une dame...

BAPTISTE. Elle attend dans votre boudoir... elle m'a dit de vous annoncer la dame aux billets roses

FLAMMÈCHE. Allons, bien!... La Robillon!.. il ne me manquait plus que ça!... Il faut absolument que je la congédie!... (*A Baptiste.*) J'y vais... (*Baptiste sort.*) (*A Rose-Marie.*) Pardon, chère Rose-Marie... il faut que je vous quitte... pour un instant... une visite... importune... quelques ordres à donner... et je reviens aussitôt près de vous!...

AIR : *Walse de la Sirène.*

Je pars, il le faut ;
Mais ici, bientôt,
L'amour, le plaisir
Vont nous réunir.

ROSE-MARIE.

Qui, moi paraître à cette fête?...

FLAMMÈCHE.

Dans un instant tenez-vous prête.

ROSE-MARIE *à part.*

Contraignons-nous!... Mais j'ai l'espoir
Qu'il ne pourra plus me revoir!

ENSEMBLE.

Je reste, il le faut;
Mais d'ici, bientôt,
Selon mon désir,
Oui, je pourrai fuir!

FLAMMÈCHE.

Je pars, il le faut, etc.

Attendez-moi!...

Il sort.

SCÈNE V.

ROSE-MARIE, *seule.*

L'attendre... oh! non!... je veux m'éloigner... retourner dans mon village... que je n'aurais jamais dû quitter, mon Dieu!... Je croirais encore au bonheur....... je croirais à l'amour d'Antonin!... Hélas! il est certain qu'il ne pense plus à moi... il sera retourné près de cette femme qu'il m'avait préférée... Ainsi, quand je voulais lui rendre dédain pour dédain, souffrance pour souffrance.... c'est moi seule que j'ai punie.... car je l'aime, je l'aimerai toujours.... Oh! oui, partons!...

Elle fait un pas pour sortir, la porte du fond s'ouvre.

ATALA, *paraissant et parlant à la cantonnade.* Mais venez donc!... venez donc, monsieur Moulinet.

ROSE-MARIE, *regardant.* C'est elle!... ma rivale!... que vient-elle faire ici?...

Elle remonte un peu à gauche.

SCÈNE VI.

ROSE-MARIE, ATALA, MOULINET.

ATALA, *entrant la première et sans voir Rose-Marie.* Ouf!... je n'en puis plus!... quelle trotte!... surtout quand on a des paquets...

MOULINET, *arrivant, chargé de cartons.* Ah! quant aux paquets... ça n'a pas pu vous fatiguer... vu que c'est moi qui les portais!...

ATALA, *à part, le regardant.* Pas le plus lourd toujours!... j'ai aussi ma bonne charge. (*Apercevant Rose-Marie.*) Ah! pardon, madame... c'est pour vous sans doute que l'on a commandé au magasin le costume que j'apporte, et..... (*La reconnaissant.*) Ah! mon Dieu!

MOULINET. Quoi donc?

ATALA. C'est elle!... la danseuse de Mabille...

MOULINET. La jeunesse de Bercy! (*S'avançant.*) Madame, enchanté de... Ça va bien?... moi de même...

ATALA, *le faisant pirouetter.* C'est bon, on vous dispense de vos politesses!... Posez donc vos cartons, vous avez l'air d'un âne avec ses paniers...

MOULINET. Merci de la comparaison.... (*A part, allant poser les cartons sur un fauteuil.*) Je ne sais pas ce que cette Atala a aujourd'hui!... elle m'agonit!

ATALA, *revenant à Rose-Marie.* Ah! ma foi je suis bien aise de vous rencontrer... Il y a assez de temps que je vous cherche!...

ROSE-MARIE, *étonnée.* Vous me cherchez, moi!... et pourquoi?...

ATALA. Pour vous laver la tête, ma chère!

ROSE-MARIE. Mademoiselle!...

MOULINET, *accourant et se plaçant entre elles.* Comment!.... une querelle entre Françaises!... Ah! mesdames, je ne souffrirai pas!

ATALA, *le faisant pirouetter de nouveau.* Mêlez-vous de ce qui vous regarde...

MOULINET. Encore!... (*A part.*) Décidément je danse la polka!

ATALA, *se croisant les bras, et à Rose-Marie.* Ah! c'est donc comme ça que ça se joue dans le grand quartier... Ça n'est pas assez d'un adorateur, il vous faut la paire!...

ROSE-MARIE, *avec fermeté.* Encore une fois, expliquez-vous, mademoiselle? De quoi vous plaignez-vous?...

ATALA. De quoi je me plains!... De ce que vous voulez me souffler mon amant...

ROSE-MARIE. Votre amant!

MOULINET, *étonné*. Moi!... elle a voulu me souffler, moi!...

ATALA, *sans l'écouter*. Oui, mon amant, à qui vous avez fait de l'œil à Mabille...

MOULINET. Elle m'a fait de l'œil à Mabille!...

ATALA, *de même*. Avec qui, à Bercy, vous avez eu un rendez-vous!...

MOULINET. Un rendez-vous avec moi!.... En voilà une soignée!...

ATALA, *continuant sans l'écouter*. Mon amant enfin, qui depuis qu'il vous a vue ne songe plus qu'à vous!...

ROSE-MARIE, *à part, avec joie*. Qu'entends-je!

ATALA. Qui vous cherche partout, à la promenade, au bal, au spectacle...

MOULINET. Ah! bah! ah! bah!

ATALA. Qui n'en dort plus, qui n'en mange plus de vous...

ROSE-MARIE. Il se pourrait!...

MOULINET, *passant entre elles*. Mais non... n'en croyez pas un mot... c'est faux... archifaux!... La jalousie, l'égare... je ne pense pas plus à vous qu'à la comète... Je ronfle comme un orgue.... et je tortille comme un Auvergnat!...

ATALA, *impatientée*. Eh! qui vous parle de vous?...

MOULINET. Comment, mais c'est...

ATALA, (*Moulinet recule et se place à gauche.*) Allons, silence!... (*A Rose-Marie.*) Enfin, depuis quinze jours, il est comme un fou...

MOULINET, *à part*. Comme un fou!...

ATALA. Il prononce sans cesse votre nom...

MOULINET, *à part*. Mais tu patauges, Atala, tu patauges!...

ATALA. Et tout cela, parce que vous avez fait la coquette!...

MOULINET, *à part*. J'y comprends plus rien du tout!

ROSE-MARIE, *à part*. O mon Dieu!... il m'aimerait encore!...

ATALA. Ah! ça vous flatte!... ça vous fait plaisir, n'est-ce pas?... mais, du reste, je suis bien tranquille... lui qui parlait sans cesse de votre vertu... Maintenant que vous voilà installée ici... ça va joliment le guérir de son caprice...

ROSE-MARIE. Que dites-vous!... un tel soupçon?... (*A part.*) Oh! plus que jamais je dois fuir cette maison...

ATALA. D'ailleurs écoutez bien ceci.... Nous autres grisettes, nous n'avons qu'un amant... à la fois du moins... mais nous y tenons, et quand on s'avise d'y toucher... ça mord, entendez-vous?... Si donc je vous repince à rôder autour de lui... à le regarder seulement... je suis douce, je suis bonne... mais il y aura des grincements de dents... (*Avec éclat.*) Eh! saperlotte! gardez votre monsieur Flammèche, mais laissez-moi mon Antonin.

MOULINET, *stupéfait*. Antonin!... elle a dit Antonin...

ENSEMBLE.

AIR : *Vive un petit souper.*

ROSE-MARIE.

Qu'importe son courroux?
C'est, entre nous,
Moi qu'il préfère.
Devrais-je donc sur terre
Goûter encore un sort si doux!

ATALA.

Redoutez mon courroux;
Car, entre nous,
Ici, ma chère,
Je vous ferai bien taire,
Et devant moi faut filer doux.

MOULINET.

Ah! quel supçon jaloux!
Est-ce, entre nous,
Lui qu'ell' préfère?
Un' conduit' si légère
Mériterait tout mon courroux.

ATALA, *barrant le passage à Rose-Marie, qui va pour sortir.*

Si vous abusiez de vos charmes
Pour me fair' des chagrins nouveaux,
Il faudrait en venir aux armes,
Et j' vous provoqu'rais aux ciseaux.

Voici ma carte!... Atala Drouillet.... rue Poupée, 23.

REPRISE ET ENSEMBLE.

Rose-Marie sort vivement par le fond.

SCÈNE VII.

ATALA, MOULINET.

ATALA. Ah! je suis bien aise de lui avoir dit son fait!

MOULINET, *l'amenant sur le devant*. Maintenant répondez, demoiselle Atala! Tout à l'heure dans cette querelle vous avez prononcé le nom d'Antonin. Etait-ce réellement de lui qu'il s'agissait?

ATALA. Ah! vous m'impatientez!... Eh bien, oui, là... c'était d'Antonin.

MOULINET. D'Anto... Mademoiselle Atala, tout est rompu entre nous.

ATALA. Eh! ça m'est bien égal!... (*A part.*) J'ai fini ma quinzaine. (*Haut.*) Reprenez ce carton.

MOULINET. De quoi! ce carton!... plus de cartons... jamais de cartons!... Je refuse le service!

ATALA. Eh! à votre aise, mon cher.... si

vous ne portez pas les miens, vous porterez ceux d'une autre... Des cartons ou n'importe quoi, vous êtes né pour porter quelque chose !

Elle sort brusquement.

SCÈNE VIII.

MOULINET, CLORINDE.

MOULINET, *seul.* Hein !... qu'est-ce qu'elle dit ?... Et elle osait me soutenir qu'ils étaient en froid !.... et je l'ai cru !... mais il fallait être plus bête qu'un potiron...... Perfide Atala !... Pour la narguer, je veux faire la cour à une autre devant elle... à son nez et à sa... elle n'en porte pas, mais n'importe !

CLORINDE, *à la cantonnade.* Merci... merci... je trouverai bien la porte.

MOULINET. Un timbre de femme... mamzelle Clorinde !

CLORINDE, *l'apercevant du fond et entrant vivement.* Monsieur Moulinet !

MOULINET. Par quel hasard ?

CLORINDE. Et vous ?...

MOULINET. J'apportais un costume.

CLORINDE. Et moi des fleurs..... Mais comme vous v'là coquelicot !... qu'est-ce que vous avez donc ?

MOULINET. Je suis furieux contre Atala, avec qui je viens de rompre à la minute.

CLORINDE, *à part.* Je comprends ; c'est mon tour... (*Haut et prenant un ton câlin.*) Ce pauvre monsieur Moulinet, on ne sait pas l'apprécier...

MOULINET, *un peu ému.* Non, non !...

CLORINDE. Lui si gentil, si complaisant, si bon !... on lui fait du chagrin !...

MOULINET, *s'attendrissant tout à fait.* Oui, oui !...

CLORINDE. Allons, il ne faut pas vous désoler pour ça... Comme dit le proverbe : une de perdue...

MOULINET, *toujours attendri.* Deux de retrouvées...

CLORINDE. Deux !..... c'est beaucoup..... mais une du moins...

MOULINET, *de même.* Une !... et où la pêcher... cette une ?...

CLORINDE, *baissant les yeux.* Donnez-moi toujours le bras... nous chercherons ensemble, et peut-être bien en route...

MOULINET, *étonné, la regardant et à part.* Ah ! bah !... serait-ce ?... au fait, elle n'est pas mal cette Clorinde... elle a un petit nez qui me chausse !...

CLORINDE. Tenez, prenez mes cartons et partons !

MOULINET, *avec résolution, en prenant les cartons de Clorinde.* Partons !

ENSEMBLE.

AIR *du Chevalier du guet.*

Quittons ces lieux !
Partons tous deux !
Le sort nous rassemble ;
En cherchant ensemble,
Peut-être enfin,
Sur le chemin,
Rencontrerons-nous
Cet objet si doux.

Ils sortent par le fond. Aussitôt on entend un grand bruit à droite. La porte s'ouvre brusquement, et Robillon entre à reculons et en trébuchant.

SCÈNE IX.

ROBILLON, *puis* ZÉNOBIE.

ROBILLON. Saperlotte !.... j'ai cru que je me cassais le cou !... en v'là une dégringolade... (*Descendant la scène et s'adressant au public.*) Figurez-vous que depuis la Croix-Rouge... (*comme si l'on ne comprenait pas*) la Croix-Rouge... faubourg Saint-Germain... où se trouve le magasin des Deux Magots.... tout près de chez moi, quoi !.... (*Reprenant son récit.*) Je suis une femme charmante... je ne parle pas de ses traits, vu qu'un voile vert me la cachait... mais une taille grandiose... une tournure monumentale... ma foi ! j'aime assez les fortes femmes... (*Comme par réflexion.*) pas la mienne !... Et puis ce voile... ce mystère... tout ça m'intriguait... Bref, après avoir traversé Paris... elle pénètre dans cette maison... Je m'élance à sa suite... j'arrive sous le vestibule... et... je me trouve en face... de deux escaliers... ce dilemne m'embarrassait... ne pouvant les franchir tous les deux à la fois... j'ai fait comme les coucous..... j'ai pris ma droite... je monte... je m'égare dans les combles..... tout à coup le terrain manque sous mes pas.... je roule, et me voilà... Où suis-je ?... et où diable a donc pu passer cette beauté mystérieuse ? (*En ce moment la porte de gauche s'ouvre doucement, une femme voilée avance la tête avec précaution. Poussant un cri.*) Oh !... c'est elle !... la femme voilée !...

ZÉNOBIE, *à part avec effroi.* Dieu !... mon mari !...

Elle retire précipitamment la porte.

ROBILLON, *s'élançant.* Arrêtez !... arrêtez, divine inconnue... c'est moi, c'est... (*A lui-même.*) Pas de réponse !... entrons !... (*S'arrêtant.*) Si j'étais encore chez un dentiste ?... (*Avec résolution.*) Ah ! bah ! au petit bonheur !... (*Il court vers la porte. Elle s'ouvre brusquement et Flammèche paraît.*) Oh ! !

Il recule effrayé.

SCÈNE X.

ROBILLON, FLAMMÈCHE, *puis* ZÉNOBIE.

FLAMMÈCHE, *à part*. Le mari !...

ROBILLON, *à part*. Mon cauchemar !...

FLAMMÈCHE, *à part, refermant la porte*. Excellent moyen de me débarrasser de la femme...

ROBILLON, *à part*. Mais il est donc partout !...

FLAMMÈCHE, *allant à Robillon*. Eh ! je ne me trompe pas... c'est monsieur Robillon... Que diantre faites-vous chez moi?...

ROBILLON, *à part*. Chez lui?... Je tombe bien !... (*Haut.*) Comment! c'est ici chez vous !...

FLAMMÈCHE. Sans doute. Vous l'ignoriez?... mais donnez-vous donc la peine de vous asseoir, monsieur Robillon..... prenez un fauteuil !

Il lui avance un fauteuil.

ROBILLON, *à part*. Un fauteuil!... C'est un dentiste !

FLAMMÈCHE, *le retenant*. Mais répondez donc; que venez-vous faire ici?

ROBILLON, *très-embarrassé*. Je venais... je venais... proposer des vins... mais je me suis trompé de porte... (*D'un ton dégagé.*) La porte Saint-Denis, s'il vous plaît?

FLAMMÈCHE, *éclatant de rire*. Ha ! ha ! ha! ce pauvre monsieur Robillon !... est-il drôle avec ses vins !...

ROBILLON, *à part*. Il a un rire atroce !

FLAMMÈCHE, *lui frappant sur l'épaule*. Vous ne trouverez pas le placement de ces vins-là, mon cher... Je connais le motif qui vous amène.

ROBILLON. Ah ! bah !

FLAMMÈCHE. Vous êtes ici pour une femme...

ROBILLON. Une femme !...

FLAMMÈCHE. Une femme voilée.... que vous suivez depuis la Croix-Rouge !...

ROBILLON, *à part*. Elle lui aura tout dit... je suis flambé !...

FLAMMÈCHE. Rassurez-vous... je ne vous en veux pas...

ROBILLON, *surpris*. Hein !... vous dites ?

FLAMMÈCHE. Et même je suis enchanté de vous voir... ça me procure l'occasion de faire quelque chose pour vous...

ROBILLON, *de plus en plus étonné*. Pour moi ?...

FLAMMÈCHE, *avec mystère*. Elle est là !

ROBILLON, *étonné*. Qui?

FLAMMÈCHE, *du même ton*. La femme voilée...

ROBILLON. Celle que j'ai suivie?

FLAMMÈCHE. C'est une femme charmante... et très-passionnée...

ROBILLON. Très-passionnée !... ah ! heureux mortel !... fortuné gaillard !... Ah ça, il vous les faut donc toutes?... Vous accaparez, vous monopolisez !... c'est une razzia !...

FLAMMÈCHE. Mais non, au contraire... je vous la cède.

ROBILLON. Vous me la cédez?...

FLAMMÈCHE. Il ne tient qu'à vous de faire sa connaissance.

ROBILLON. Vrai?... Et quand ça?

FLAMMÈCHE. A l'instant... Mettez-vous sur ce balcon... elle va sortir... vous la suivrez?...

ROBILLON, *avec résolution*. Eh bien... ça me va... merci, jeune homme ça me va !

FLAMMÈCHE, *le poussant sur le balcon*. Eh ! vite à votre poste... Mais des ménagements, de la discrétion... c'est une femme mariée...

ROBILLON, *sur le balcon*. Une femme mariée, bravo !... j'adore les femmes mariées... (*Criant.*) Pas la mienne !...

Il disparaît.

FLAMMÈCHE, *allant à la porte de gauche et l'ouvrant*. Venez...

Zénobie toujours voilée entre avec mystère.

ROBILLON, *à part, sur le balcon*. La voilà... magnifique cambrure !...

FLAMMÈCHE, *bas à Zénobie*. Il n'est plus là, partez !... mais à ce soir, à ma fête, dont vous serez la reine !... (*Mouvement de joie de Zénobie, qu'il conduit jusqu'à la porte, et qui disparaît en lui envoyant un baiser. Dès qu'elle est sortie, il court vers le balcon sur lequel est Robillon, et lui dit :*) Eh! vite... suivez-la...

ROBILLON, *quittant le balcon*. Merci, merci, jeune homme... je vole sur ses traces...

Il sort en courant par le fond.

SCÈNE XI.

FLAMMÈCHE, *seul*.

Ah! ah! ah! quelle heureuse idée j'ai eue là !... me voilà débarrassé de cette vieille folle... Et son mari?... quelle figure il va faire quand... Ah! ah! ah! j'en ris d'avance !... Bravo, Flammèche !... je trouble les ménages... je brouille les amoureux !... J'espère, mon oncle, vous dont voici l'image, que vous devez être content de moi... (*En ce moment le bras de la statuette qui est sur la cheminée, s'anime et présente un papier.*) Que vois-je?... un nouvel avis de Satan... Voyons... (*Il prend le papier, et lit.*) « Voilà » un mois que tu soupires pour une jeune » fille, sans en être plus avancé. A ce » compte-là, ton séjour à Paris pourrait du-

» rer éternellement. Aussi, je t'en préviens, » ce jour est le dernier que je t'accorde. Et » si à minuit tu t'es laissé duper par une » femme, souviens-toi de mes conditions : à » l'instant même tu repartiras. » — Eh bien, soit! à ce soir, mon cher oncle... A minuit, Rose-Marie m'appartiendra, et, de peur de me laisser fléchir par ses larmes ou ses prières, je veux que cette lettre (*il montre celle de Satan*), en s'offrant à mes yeux, me rappelle le sort qui m'attend si je me laissais duper! (*S'adressant à la statuette.*) Tiens, génie infernal, je te confie la lettre de Satan!... A la première hésitation, à la moindre faiblesse, qu'elle apparaisse! (*Il met la lettre dans la main de la statuette.—Le bras se redresse.*) Et maintenant, comment pourrait-elle m'échapper, lorsque j'ai su me débarrasser du seul rival que j'eusse à craindre?

BAPTISTE, *annonçant.* M. Antonin.

FLAMMÈCHE. Antonin!... lui ici!... que signifie?... (*A Baptiste.*) Qu'il entre.

Il va s'asseoir à droite.

SCÈNE XII.

FLAMMÈCHE, ANTONIN.

ANTONIN. Je vous avais dit que nous nous reverrions, monsieur... et me voici.

FLAMMÈCHE, *froidement.* Eh bien, que voulez-vous?

ANTONIN. Ce que je veux, je vais vous le dire. Grâce à la jalousie de mademoiselle Atala, je viens d'apprendre que Rose-Marie était ici... Et si elle y est, monsieur, c'est que vous l'y retenez malgré elle...

FLAMMÈCHE, *avec ironie.* Malgré elle!...

ANTONIN. Oui, malgré elle... car je la connais trop bien pour croire un seul instant qu'elle y soit venue de son plein gré!...

FLAMMÈCHE. Supposons que cela soit, quel est votre projet?...

ANTONIN. C'est de vous disputer un triomphe que vous ne méritez pas...

FLAMMÈCHE, *se levant.* Alors c'est un duel que vous me proposez.

ANTONIN. Un duel à mort!

FLAMMÈCHE. Peste!... vous avez assez de la vie, à ce que je vois!...

ANTONIN. Eh! monsieur, les chances sont égales...

FLAMMÈCHE. Vous croyez?

ANTONIN. Ou plutôt, s'il y a une justice, c'est moi qui vous tuerai.

FLAMMÈCHE, *passant à gauche.* Ceci me paraît douteux. J'ai pris des leçons de nos plus grands maîtres... de damnés ferrailleurs, je vous en préviens... Je tire l'épée comme Saint-Georges et le pistolet comme Robin des Bois.

ANTONIN. Trêve aux fanfaronnades... et sortons.

FLAMMÈCHE. Désolé de vous désobliger... mais je ne puis en ce moment... Je donne une fête qui bientôt va commencer...

ANTONIN. Eh bien, alors, à minuit, après la fête...

FLAMMÈCHE. Vous avez du malheur, mon cher... (*D'un ton très-fat.*) Car à minuit un délicieux souper m'attendra, et je dois le partager avec une femme charmante... qu'il est inutile de vous nommer!

ANTONIN, *exaspéré.* C'est trop d'impudence! et je saurai bien...

Il va lui jeter son gant à la figure.

FLAMMÈCHE, *très-calme, et l'arrêtant du geste.* Ah! permettez... soyons polis!... Entre gens comme il faut, on se coupe la gorge, on se tue... mais on ne se fait pas d'injures.

ANTONIN, *avec colère.* Monsieur!...

FLAMMÈCHE. Demain, je serai à vos ordres...

ANTONIN. Demain...

FLAMMÈCHE. C'est mon dernier mot.

ANTONIN, *à part.* Oh! je le reverrai avant, car maintenant je ne m'éloignerai pas de cette maison!

ENSEMBLE.

AIR *de Philippe.*

C'en est trop, mon honneur
Doit punir cet outrage.
Le dépit, la fureur
S'emparent de mon cœur.
Je saurai dès demain
Jusqu'où va son courage,
Et j'attends... et j'attends
Les armes à la main.

FLAMMÈCHE.

Oui, bravons sa fureur,
Son dépit et sa rage...
Ce combat, sur l'honneur,
Me va de très-grand cœur.
Je saurai dès demain
Refroidir son courage.
Je l'attends... je l'attends
Les armes à la main!

Antonin sort par le fond en menaçant Flammèche qui, remonte avec lui et éclate de rire en s'appuyant sur la porte.

FLAMMÈCHE, *riant.* Ha! ha! ha!... Ce pauvre jeune homme!... demain il sera trop tard, demain Rose-Marie sera ma conquête, et je ne penserai plus qu'à en faire de nouvelles!

SCÈNE XIII.

FLAMMÈCHE, ROSE-MARIE, *entrant par la droite, et très-agitée.*

ROSE-MARIE. Ah! enfin, monsieur! vous voilà!...

FLAMMÈCHE, *allant à elle avec empressement.* Rose-Marie !

ROSE-MARIE. M'expliquerez-vous, monsieur, pourquoi je ne puis quitter cet hôtel? Je me suis présentée à la porte poursortir... on m'en a empêchée... Suis-je donc votre prisonnière ?...

FLAMMÈCHE. Eh quoi !... toujours ce projet de fuite ?...

ROSE-MARIE, *avec résolution.* Eh bien, oui, monsieur... je veux quitter Paris; car à Paris je n'ai trouvé que le malheur !... Un instant j'ai pu être éblouie par ces fêtes, ces plaisirs, dont vous me vantiez les charmes... mais bientôt ma tête s'est calmée... j'ai senti que rien ne remplace l'aspect des lieux où l'on a vu le jour... ce village où l'on a passé sa jeunesse... oh! vous ne comprenez pas cela, vous, habitants des villes; vous ne comprenez pas que, nous autres paysannes, nous regrettions le sol qui nous a vues naître, la chaumière où l'on a été bercée par sa mère, où l'on a reçu sa première caresse et son dernier adieu !...

FLAMMÈCHE. Mais j'ai votre promesse... rien ne peut plus nous séparer.

ROSE-MARIE.

AIR *d'un Ange égaré.* (Masini.)

Ah ! laissez-moi retourner au village,
Avec regret j'y songe chaque jour;
De vos plaisirs le brillant assemblage
Remplace-t-il ce modeste séjour ?
Ah ! soyez docile,
Rendez, à mon gré,
A son humble asile
L'enfant égaré !

Vous êtes ému... vous semblez hésiter...

FLAMMÈCHE. Du tout, je n'hésite pas... je refuse !

ROSE-MARIE. Vous refusez !...

FLAMMÈCHE. Positivement.

ROSE-MARIE, *avec résolution.* Qu'importe après tout ! je puis appeler à mon secours, et je vais... (*Les trois portes se ferment simultanément.*) Grand Dieu !

FLAMMÈCHE, *passant à gauche.* Vous le voyez, tout obéit à mes ordres !

ROSE-MARIE, *suppliante.* Oh ! vous ne voudrez pas me retenir malgré moi !... ce serait affreux ! ce serait indigne !... Vous aurez pitié de mon désespoir ! de mes larmes !

Même air que le précédent.

Ah ! mon pays est toute ma pensée !
Ma pauvre mère y dort sous une croix;
Depuis longtemps sa tombe est délaissée !
Je veux encore y prier une fois.
Là bas, sur sa pierre,
Je vous bénirai !
Rendez à sa mère
L'enfant égaré !...

FLAMMÈCHE, *se laissant aller dans un fauteuil, à part.* Ah ! malgré moi... cette prière, ces larmes...

Le bras de la statuette se baisse et la lettre paraît.

ROSE-MARIE, *la voyant, et retenant un cri de surprise.* Que vois-je !

FLAMMÈCHE, *à part.* Je sens que le courage m'abandonne...

ROSE-MARIE, *à part.* Ce papier !... si j'osais... (*Elle s'est rapprochée de la statuette, et prend le papier.*) Ah !

FLAMMÈCHE, *se levant, et traversant vivement la scène.* Mais non ! non !... vous me priez en vain... Vous viendrez à cette fête ! et pour être sûr de ne pas faiblir, je ne veux plus vous voir... je ne veux plus vous entendre...

Il sort par le fond, la porte se referme aussitôt.

ROSE-MARIE, *seule, tenant la lettre à la main, sans l'ouvrir.* Ce papier !... que signifie?... était-ce un signal ? un avertissement?... tout ce qui se passe dans cette maison est si étrange !... Oh ! n'importe, il faut que je sache... (*Elle ouvre le papier et lit.*) Qu'ai-je lu !... on met des conditions à son séjour à Paris !... il sera forcé de repartir s'il se laisse duper par une femme !... Mais quel est donc cet homme? et à quelle puissance mystérieuse est-il donc soumis ?... oh ! voilà le secret de la terreur que j'éprouvais devant lui !... Impossible à présent de songer à fuir ! cette fenêtre seule... (*Elle va à la fenêtre et l'ouvre.*) Ah !... c'est lui... Antonin... je le reconnais malgré l'obscurité. Il semble observer cette maison... oh ! quelle idée! si j'osais... oh! oui, ce serait le moyen de tromper mon persécuteur et de lui échapper ! (*Elle va à la table, et écrit.*) « A tout prix, pénétrez dans le bal... je vous y attends. Rose-Marie. » Maintenant jetons ce billet... et que le ciel me protége !... (*Elle lance le billet.*) On vient !...

Elle referme vivement la fenêtre. Flammèche rentre avec deux femmes de chambre. — Musique de bal à l'orchestre.

FLAMMÈCHE, *à Rose-Marie.* Eh bien, ma toute belle, le bal va commencer.... votre toilette vous attend...

ROSE-MARIE. C'est bien !... puisque vous y tenez... j'accepte vos présents... j'irai à cette fête...

FLAMMÈCHE, *à part.* Mes parures ont produit leur effet... (*Haut. et baisant la main de Rose-Marie.*) Vous êtes charmante ! (*A part.*) Je la tiens !

ROSE-MARIE, *à part.* Je suis sauvée !

Le rideau baisse.

ACTE CINQUIÈME.

Un jardin. A gauche, en saillie, un pavillon praticable; à droite, la grille d'entrée; des chaises et des bancs de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES INVITÉS, *puis* ATALA, CHARENTON, GRISETTES.

Au lever du rideau quelques Invités se promènent au fond. On entend la musique d'une contredanse qui est censée avoir lieu dans une autre partie du jardin. Au bout de quelques instants, on voit entrer par le fond Atala, costumée en Camargo, Charenton en débardeur régence, et deux autres Grisettes également travesties.

ATALA. Ah! mesdemoiselles, quelle contredanse échevelée!... Et puis, voyez donc, quel luxe! quel chic!... on dirait d'une décoration du cirque de messieurs *Pilastre et Jambon.*

CHARENTON. Je suis presque fâchée d'être venue avec mon débardeur régence...

ATALA. Laisse donc!... les débardeurs, c'est toujours bien porté.... c'est comme les Camargo!... on ne voit que ça aux bals de la cour.

CHARENTON. Et puis, après tout, je m'attendais si peu à venir ce soir à un festival!

ATALA. Et moi donc, moi qui tantôt avais apporté ici un costume... En rentrant je trouve des invitations pour tout le magasin!

CHARENTON. C'est le genre maintenant d'inviter par billets imprimés.

ATALA. Oui, ça fait plus d'impression!... Enfin, c'est toujours bien aimable à ce monsieur Flammèche d'avoir pensé à nous...

CHARENTON. Avec tout ça, nous ne savons pas encore qui il est.

ATALA. Non, mais faut croire qu'il est calé, pour donner des fêtes d'ambassadeur.

CHARENTON. Ma foi, si j'avais su j'aurais cultivé ce jeune lion...

ATALA. Ah! ça t'aurait avancé à grand' chose... il est toqué de cette petite mijaurée de Rose-Marie... Depuis le commencement du bal il ne l'a pas quittée d'un centimètre!

CHARENTON. Mais elle n'a pas l'air de s'amuser beaucoup... elle promène dans la fête des regards distraits...

ATALA. Oui, on dirait d'un *âne* en peine... mais je sais ce qui l'occupe...

CHARENTON *et les* AUTRES. Vrai?... quoi donc?...

ATALA. Suffit, je vous conterai ça plus tard.

BAPTISTE, *entrant, avec un plateau chargé de rafraîchissements.* Ces dames désirent-elles du punch?

TOUTES. Ah! oui, oui, du punch!

Elles dévalisent le plateau de Baptiste, pendant que Moulinet arrive par la droite avec Clorinde.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MOULINET, CLORINDE.

Clorinde a un costume de paysanne de *la Permission de dix heures.* Moulinet a une culotte, des bas et un gilet blancs, des souliers à boucles, un habit rouge galonné, et un grand chapeau à cornes.

MOULINET, *accourant.* Un instant... un instant, garçon!... pour deux dames qui n'ont encore rien pris...

BAPTISTE, *sans le regarder.* Pardon, il ne reste plus rien.

Il sort.

MOULINET. Comme c'est gracieux!... voilà plus de dix plateaux qui me passent devant le nez!

TOUTES. Tiens! c'est Moulinet!...

MOULINET, *à part.* Ah bah! les voilà ici!... La société est un peu mêlée, à ce que je vois... (*Haut.*) Oui, mesdemoiselles, Tancrède Moulinet, orné de sa Clorinde...

ATALA. Ah bah! vous v'là donc ensemble, à présent?

MOULINET. Depuis quatre heures de l'après-midi... vous voyez que je n'ai pas été longtemps à me guérir de notre rupture... (*A part.*) Aplatissons-les! (*Haut.*) Oui, mesdemoiselles, je vous présente la seule femme que j'aie réellement aimée...

Les Grisettes rient à part.

TOUTES, *entre elles.* Est-il bête!

MOULINET, *à part.* Elles sont aplaties!

CLORINDE. Mais, monsieur Moulinet, tâchez donc de me procurer quelque chose... En fait de rafraîchissements, je n'ai encore consumé que cinq babas!

MOULINET. Dam, c'est pas ma faute... on dirait que les domestiques font exprès de ne rien m'offrir... je crois pourtant être assez bien ficelé...

ATALA. Ah! mon Dieu! je n'avais pas remarqué... Quel est donc ce costume?

MOULINET, *se carrant.* Eh! eh!... vous le trouvez coquet, n'est-ce pas?... Dam! quand on va dans le monde... il ne s'agit pas de se mettre en chaloupeur... ou en marchand de poussier de mottes. J'ai demandé à Babin ce

qu'il avait de mieux... un costume de mousquetaire... et voilà!

Il se tourne de tous côtés.

TOUTES, *riant*. Ha! ha! ha!

ATALA. Ça un mousquetaire!... mais c'est une livrée...

CHARENTON. Une livrée pur sang!

MOULINET. Allons donc... allons donc, mesdemoiselles, vous faites tort à vos connaissances, vous n'entendez rien aux costumes de l'époque!... c'est un mousquetaire Louis XV.

ATALA. Mais pas du tout... on s'est moqué de vous... vous êtes en domestique, mon cher!

MOULINET. En domestique!

CLORINDE. Là! quand je vous le disais!... Monsieur Moulinet, je ne vous donne plus le bras de toute la soirée... ça me compromettrait.

MOULINET. Mais permettez donc! je...

On entend derrière la grille un bruit de voix.

TOUS. Quel est ce bruit?

VOIX, *en dehors*. Monsieur!... monsieur, votre lettre? on n'entre pas sans invitation!

SCÈNE III.

LES MÊMES, ROBILLON, DOMESTIQUES.

ROBILLON, *paraissant brusquement à la grille au milieu de deux Domestiques*. Mais lâchez-moi donc!.... je vous dis que j'ai changé de gilet!

MOULINET. Le patron!

LES GRISETTES. Monsieur Robillon!

ROBILLON, *repoussant les Domestiques*. Là, vous voyez bien!... je suis connu... (*Les Domestiques le laissent et s'éloignent. Robillon courant aux personnes en scène.*) Ah! mes amis, mes bons amis... je vous trouve à propos... Ouf! je n'en puis plus!... j'étouffe, j'étrangle!... (*A Moulinet.*) Desserre-moi ma cravate!

MOULINET. Ah! mon Dieu! dans quel état vous voilà!

ATALA. Que vous est-il donc arrivé?

ROBILLON. Des choses atroces... la tragédie antique ne renferme rien de plus... décolleté... Mais, dites-moi, l'avez-vous vue? est-elle ici?

TOUS. Qui ça?

ROBILLON, *continuant sans répondre*. Lui a-t-elle parlé? seraient-ils ensemble dans les bosquets?... Mais répondez, répondez donc! je brûle de la confondre...

TOUS. La confondre, qui?

ROBILLON. Jocaste, Phèdre, Clytemnestre... que j'ai suivie... que j'ai reconnue... qui doit être dans ce bal, sous un travestissement ridicule...

TOUS. Mais expliquez-nous donc...

ROBILLON, *sans répondre et à lui-même, d'un air calme*. Parbleu! le cœur de l'homme est un plaisant logogriphe... Il y a vingt-quatre heures, on m'aurait dit : Robillon, ta femme en aimera un autre... j'aurais répondu : Tant pis pour l'autre...ça m'est bien égal.... Et à présent, que j'ai la preuve de son inconstance... (*S'animant.*) Les émotions... l'affreuse jalousie... la colère... ah!... ah! Je prendrais bien quelque chose...

MOULINET. Mais de qui, diable! parlez-vous?

ROBILLON. De qui?... de mon épouse, de mon infidèle épouse!...

TOUS. Son épouse!

ATALA, *riant*. Comment! c'est elle que vous cherchez?

ROBILLON, *qui a regardé de tous côtés, jetant un cri*. Ah!... attendez!... j'aperçois une femme qui se dérobe dans l'ombre... elle a la taille de la girafe... c'est ma femme!

MOULINET. La bourgeoise!

ROBILLON, *criant*. Zénobie!... attendez-moi!... Bibi, je vous somme de m'attendre!

Il sort en courant par le fond.

LES GRISETTES, *riant*. Ha! ha! ha!... ce pauvre monsieur Robillon!

MOULINET, *riant aussi*. Ha! ha! décidément sa tête déménage!... sa raison change de domicile...

On entend la ritournelle d'une polka.

TOUTES LES GRISETTES. La polka!... la polka!...

Plusieurs jeunes gens s'approchent des Grisettes et les invitent.

BAPTISTE, *accourant avec un plateau, et s'adressant à Moulinet*. Eh! camarade!... vite, prenez ce plateau, et offrez aux dames... on attend par là...

Il lui met le plateau sur les bras et sort vivement.

MOULINET, *stupéfait*. De quoi? de quoi? ce plateau... son camarade!...

CHARENTON, *passant auprès de lui, avec une dignité comique*. Jasmin!... vous m'apporterez mon bournous!...

ATALA, *de même*. Lafleur!... vous ferez atteler ma voiture à minuit...

MOULINET. Sa voiture?... je ferai atteler ses socques?... je suis fâché de m'être mis en mousquetaire.

CHOEUR.

AIR *de la Polka nationale*.

Vive, vive la polka,
Cette danse de Bohême!
A Paris tout le monde l'aime,

Et bientôt chacun la saura.

Les danseurs sortent par le fond à droite. Moulinet, embarrassé de son plateau, les suit avec colère. Pendant la sortie, Rose-Marie est entrée vivement par la gauche, et s'est approchée des danseurs, qu'elle examine les uns après les autres. Atala, qui allait sortir, s'arrête en la voyant.

SCÈNE IV.

ATALA, ROSE-MARIE.

ATALA, *à part.* Que vois-je! la belle Rose-Marie... Ah! ma foi, avant d'aller danser, faut que je lui dise ce que j'ai sur le cœur... Ça m'amusera.

ROSE-MARIE, *qui a suivi la foule des yeux, redescendant sans voir Atala.* En vain je regarde de tous côtés, j'interroge chaque visage... je ne vois pas Antonin... N'aurait-il pas reçu mon billet?... pourtant, lorsque je l'ai jeté... c'est bien lui qui était au bas de cette fenêtre... Mon Dieu! comme il tarde... s'il ne venait pas, que deviendrais-je?... Mais je m'alarme à tort; il n'est pas encore l'heure... Restons près de cette grille, pour le voir arriver...

ATALA, *s'avançant.* Tiens!... vous voilà seule... comme la belle au bois dormant...

ROSE-MARIE, *à part.* Cette femme! (*Haut.*) Le bruit me fatigue... je venais me reposer.

ATALA. Ah! oui, vous reposer... et attendre quelqu'un, pas vrai?

ROSE-MARIE. Quelqu'un?... que signifie?

ATALA. Mais vous attendrez sous l'orme... car Antonin ne viendra pas.

ROSE-MARIE. Que dites-vous?

ATALA. Ah! ça vous chiffonne?... mais on est aussi maline que vous.... Je l'avais vu tantôt roder dans le quartier... et me méfiant de quelque machination... je m'étais mise en observatoire...

ROSE-MARIE. Ciel!

ATALA. Si bien que je vous ai vue ouvrir votre fenêtre... et quand vous avez jeté un billet, c'est moi qui m'en suis emparée...

ROSE-MARIE. Vous!... et Antonin ne s'est pas opposé...

ATALA. Lui?... il ne s'en est seulement pas aperçu... est-ce que les hommes s'aperçoivent jamais de quelque chose?

ROSE-MARIE. Grand Dieu!

ATALA, *tirant de sa poche les morceaux de la lettre.* Tenez, la v'là, votre lettre... vous pouvez la reprendre... les morceaux en sont bons!...

ROSE-MARIE. Ah! malheureuse! qu'avez-vous fait!

ATALA. J'ai défendu mon bien, donc!

ROSE-MARIE. Ah! vous m'avez perdue!

ATALA. Parce que?...

ROSE-MARIE. Parce que je suis ici au pouvoir d'un homme qui me retient malgré moi, qui a tramé ma perte et mon déshonneur!

ATALA. Qui ça? le Flammèche? je vous croyais au mieux avec lui.

ROSE-MARIE. Mais au contraire... je le déteste... il me fait peur... car cet homme semble avoir une puissance que je ne m'explique pas et qui m'effraye!

ATALA. Ah! bah!...

ROSE-MARIE. Un hasard extraordinaire m'a rendue maîtresse d'un secret qui le touche... Une lettre d'un parent... d'un oncle.... qui lui écrivait que s'il était trompé par une femme... à l'instant même il serait forcé de quitter Paris.

ATALA. C'est particulier... mais quel rapport ça peut-il avoir avec Antonin?

ROSE-MARIE. Comment!... vous ne comprenez pas que, pour échapper à cette puissance qui m'opprime, je n'avais qu'un seul moyen... la ruse?... Il fallait laisser croire à cet homme que je l'aime, et introduire ici Antonin pour le lui présenter et lui dire: Celui que j'ai toujours aimé, le voilà!... c'est mon cousin!

ATALA, *étonnée.* Votre cousin! lui, Antonin?

ROSE-MARIE. Oui, mon cousin, mon ami d'enfance. Mon Dieu!... vous m'accusez de vous avoir enlevé son cœur!... mais c'est vous au contraire qui me l'avez ravi!... car Antonin avait juré d'être mon époux... Je n'avais quitté mon village que pour venir lui rappeler ses promesses, et il les aurait tenues... je n'en doute pas... sans son fatal séjour à Paris.

ATALA, *avec émotion.* Ah ben!... ah ben!... qu'est-ce-que j'apprends là?... Comment!... il vous aimait avant moi?... Il vous avait promis de s'unir à vous devant monsieur le maire?

ROSE-MARIE. Et cet espoir était tout mon bonheur, toute ma vie!

ATALA. Plus souvent qu'il m'aurait parlé de tout ça!... Ah! les gredins d'hommes!... Et le gouvernement les tolère!

ROSE-MARIE. Mais vous avez tout détruit, et maintenant encore en l'empêchant de venir, c'est vous qui me perdez!

ATALA. Allons, voyons, ne vous désolez pas! Dam... je croyais que vous vouliez me couper l'herbe sous la bottine... tandis que pas du tout... c'est moi qui...

ROSE-MARIE. Et me voir surveillée... ne pouvoir franchir cette grille!... Que faire?... mon Dieu!... que faire?...

ATALA. Pardine!... c'est tout simple... je réparerai le mal que j'ai fait!

ROSE-MARIE. Il serait possible!

ATALA. Je m'immole... je renfonce mon sentiment!...

ROSE-MARIE. Ah! mademoiselle... que de reconnaissance!

ATALA. Soyez tranquille... je connais les endroits qu'il fréquente... J'y vole, et je vous le ramène à la course... quand je devrais en attraper trois entorses!

ROSE-MARIE.

AIR *de l'Anonyme.*

Allez! allez!... que le Ciel vous conduise!
Mais hâtez-vous, car mon sort en dépend.

ATALA.

Ne craignez rien, croyez à ma franchise:
Quoiqu'un peu folle, on a du dévoûment,
l'n'fait pas bon de s' frotter à ma tête;
Mais il s'agit de vous rendre au bonheur;
Et croyez-moi, jamais une grisette
N'a résisté quand on parle à son cœur.

Au revoir!... au revoir!...

Elle sort vivement par la grille, qui se referme derrière elle.

ROSE-MARIE, *seule.* Puisse-t-elle arriver à temps!... puissé-je être délivrée de cet homme!... (*Regardant à droite.*) Mais je l'aperçois qui vient de ce côté... De peur de me trahir, évitons sa présence...

Elle sort par la gauche.

SCÈNE V.

FLAMMÈCHE, BAPTISTE, *puis* ANTONIN.

FLAMMÈCHE, *à Baptiste, qui le suit.* Tu m'as bien entendu?... deux couverts dans ce pavillon, et qu'à minuit le souper soit servi!

BAPTISTE. Il suffit, monsieur.

FLAMMÈCHE. Minuit!... l'instant du triomphe et du bonheur!...

Il se dirige vers le banc de droite, en regardant au fond.

BAPTISTE, *sur l'escalier du pavillon, et apercevant Antonin, après avoir poussé la porte.* Que vois-je?... un homme ici!...

ANTONIN, *saisissant Baptiste à la gorge.* Tais-toi, malheureux... ou tu es perdu.

Il le pousse dans le pavillon, et referme la porte.

FLAMMÈCHE, *se retournant au bruit.* Hein!... quel est ce bruit?... (*Il regarde du côté du pavillon.*) Ah!... je sais ce que c'est... Ce cher Antonin!... quel mal il se donne pour échapper à ma surveillance!... Il s'imagine que je ne l'ai pas vu se glisser dans l'hôtel, puis au plus sombre des jardins, puis enfin dans ce pavillon, où il prétend me disputer ma conquête!... En ce moment encore il se croit obligé d'acheter le silence de Baptiste!... Ha! ha! ha!... Pauvres humains!... avec vous le diable a beau jeu!... (*Il s'assied sur le banc.*) Va, mon garçon, les balles de tes pistolets ne me font pas peur... et quand tu me gêneras par trop, je saurai bien me défaire de toi. — Mais parbleu, je crois que le cœur me bat en songeant que bientôt je serai là... seul, auprès de cette femme charmante!...

SCÈNE VI.

FLAMMÈCHE, ZÉNOBIE.

ZÉNOBIE, *paraissant au fond, costumée en odalisque.* Une femme charmante!... Il pense à moi!...

FLAMMÈCHE. L'attente n'aura fait que doubler le plaisir!... (*Zénobie s'approche et l'embrasse sur le front.*) Hein! qu'est-ce que c'est que ça?

Il se lève vivement.

ZÉNOBIE. Rassure-toi, c'est ta Zénobie!...

FLAMMÈCHE, *à part.* Ah! la maudite vieille!

ZÉNOBIE. J'étais là... je guettais l'occasion de me trouver seule avec toi... et toi aussi tu m'attendais... touchante sympathie!

FLAMMÈCHE, *à part.* Oh! satané philtre! (*Haut.*) Mais... ravissante houri, ne craignez-vous pas...

ZÉNOBIE. Je ne crains rien... je brave tout... le monde, les convenances... Je me moque de la correctionnelle... j'ai jeté mon bonnet par-dessus les buttes Montmartre... et tout cela pour voler près de toi... pour t'offrir mon âme... Jeune homme, je te fais cadeau de mon âme!

FLAMMÈCHE, *à part.* Eh! que veut-elle que j'en fasse, la malheureuse!

ZÉNOBIE. Depuis le jour où je te rencontrai à Bercy... je ne me reconnais plus... j'ai le délire... C'est du phosphore qui coule dans mes veines... aussi... je te ne quitte plus... je m'attache à toi... comme le *lièvre* à l'ormeau.

FLAMMÈCHE. Mais si votre mari...

ZÉNOBIE. Mon mari!... Est-ce que j'ai un mari?... non... non... il n'y a au monde que toi pour moi... que moi pour toi!

FLAMMÈCHE, *à part.* Merci!

ZÉNOBIE.

AIR : *C'est l'amant le plus tendre.*

C'est l'amour le plus tendre, ô mon aimable jeune homme,
Que je t'offre en dépit de tout lien conjugal.
De Paris à Corbeil, et de Corbeil jusqu'à Rome,
Il n'est rien de plus tendre et de plus sentimental.
De France au Sénégal,
Rien de plus sentimental.
Rien de plus vaporeux et de plus sentimental.
Avec menace et lui saisissant le bras.
Si pourtant, petit gueux,

Abusant de ma tendresse,
Pour une autre maîtresse
Tu voulais trahir mes feux,
Gare à toi! si jamais....
Si jamais je t'y pinçais....
Je l'étrangle!... et je t'étrangle.... et je m'étrangle encore
Avec passion. [après.
C'est l'amour le plus tendre, etc.

FLAMMÈCHE, *avec impatience et à part.* C'est assommant! (*Haut.*) Pardon de vous quitter adorable Zénobie... Mais on m'attend... pour une valse...

ZÉNOBIE. On t'attend?... une rivale peut-être!... Ah! ciel... je ne sais ce que j'éprouve... mais à cette pensée... un froid... un frisson... Ah! je vais me syncoper...

Elle chancelle et semble chercher un appui.

ROBILLON, *paraissant au fond.* Ah! je les y prends!

Il s'élance entre eux; Zénobie lui tombe sur les bras.

FLAMMÈCHE, *se sauvant.* Bon! le mari! Il arrive toujours à propos!

SCÈNE VII.

ROBILLON, ZÉNOBIE.

ROBILLON, *soutenant Zénobie.* Eh! monsieur! monsieur!... ne vous en allez pas!... j'ai à vous parler... Comment, il me campe là avec ma femme sur la manche gauche... comme une sardine de caporal... Saperlotte!

ZÉNOBIE, *se relevant.* Où suis-je?.... (*Voyant son mari et s'éloignant avec un geste d'horreur.*) Ah! quel est ce monstre?

ROBILLON. Comment!.... comment!.... Epouse Robillon, ménagez vos termes!

ZÉNOBIE, *égarée.* Laissez-moi... je ne vous connais pas!

ROBILLON. Zénobie!... revenez à vous!

ZÉNOBIE. Où est-il?... Lui, mon beau jeune homme!

ROBILLON, *avec colère.* Oh! il me prend des démangeaisons dans la plante....

ZÉNOBIE. Vieillard!... soyez généreux!... Conduisez-moi vers lui...

ROBILLON, *avec fureur.* Vers lui!... vers ce gringalet!.. (*Se calmant.*) Elle devient folle!.... (*Avec douceur.*) Allons, Bibi... ma chère Bibi!... calme-toi... Prends tes cliques et tes claques et viens nous-en.

ZÉNOBIE. Je ne prendrai ni cliques ni claques, et je ne viendrai pas nous-en!

ROBILLON, *se montant.* Vous résistez à l'autorité d'un époux?

ZÉNOBIE. Très-bien!

ROBILLON. Vous foulez au pieds les prérogatives de la barbe!

ZÉNOBIE. Parfaitement!

ROBILLON. Madame, ne me forcez pas à vous prouver, la grammaire en main, que le genre masculin est le plus noble.

ZÉNOBIE. Allez-vous promener! (*A part.*) Oui... je reste... pour l'épier... pour savoir si j'ai une rivale!

ROBILLON, *exaspéré.* Ah! vous le prenez sur ce ton-là... Eh bien! vous saurez de quel bois je fais mes futailles.

ENSEMBLE.

AIR: *Quadrille de l'Élixir d'Amour.*

ROBILLON.

Pour un mari
Quel outrage!
Oui, sa tête déménage.
Quoi! d'un tel affront son âge
Ne peut me mettre à l'abri!

ZÉNOBIE.

Malgré vos cris,
Votre rage,
Je reste sous ce feuillage,
Afin d'attendre à l'ombrage
Le plus beau des favoris.

ROBILLON, *à Zénobie.*

Votre foyer domestique,
Madame, vous revendique;
Sortez d'ici sans réplique....

ZÉNOBIE.

Arrière, époux despotique!

ROBILLON, *à part.*

Mais quelle mouche la pique!...

ZÉNOBIE.

Pour un amour volcanique,
Mes devoirs, je les abdique....

ROBILLON, *exaspéré.*

Ah! c'est par trop excentrique!...

REPRISE ENSEMBLE.

Zénobie s'échappe par le fond.

ROBILLON, *criant.* Je vais chercher le commissaire de police.

Il disparaît par la grille.

SCÈNE VIII.

ANTONIN, *seul, ouvrant doucement la porte du pavillon et sortant avec précaution pendant que Zénobie et Robillon s'éloignent.*

Grâce au ciel, j'ai pu m'introduire ici... Je vais donc accomplir mon projet... arracher Rose-Marie des bras de ce misérable! J'ai des armes, et malheur à lui s'il essayait de me la disputer!.. Je n'entends plus le bruit de la danse... sans doute le bal va finir. Pourvu que je puisse informer à temps Rose-Marie de ma présence... (*Bruit au fond.*) On vient... observons!

Il se retire et se tient caché derrière l'escalier du pavillon. Deux Domestiques avec des torches viennent ouvrir la grille et disparaissent dans l'avenue. Ils sont suivis par des Invités qui se disposent à partir, puis par Flammèche et Rose-Marie, qui les saluent.

SCÈNE IX.

ANTONIN, *caché*, FLAMMÈCHE, ROSE-MARIE, INVITÉS; *puis ensuite* CHARENTON, CLORINDE, MOULINET, GRISETTES.

CHOEUR.

AIR *de la Favorite.*

Déjà la fête est finie!
Adieu donc gaîté, folie,
Oui, l'heure nous congédie,
Et le plaisir
Va s'enfuir!

L'orchestre accompagne en sourdine ce qui suit. Rose-Marie quitte la main de Flammèche et descend la scène.

FLAMMÈCHE, *aux Invités, qui sortent les uns après les autres.* Recevez mes regrets de vous quitter si tôt.

ROSE-MARIE, *à part, et les yeux tournés vers la grille.* Personne encore!... et déjà les invités s'éloignent!... Oh! mon Dieu!... Atala sera-t-elle arrivée à temps pour prévenir Antonin du danger qui me menace?

Charenton, Clorinde, Moulinet et autres Grisettes arrivent en se dirigeant vers la grille.

CLORINDE, *entrant la première.* Mais laissez-moi donc, monsieur Moulinet! je vous ai déjà signifié que je ne vous donnerais pas le bras. Mettez-moi ma pelisse!

CHARENTON. Moulinet!... mettez-moi mon paletot!

MOULINET, *chargé de châles, de pelisses, et les donnant à mesure.* Eh ben! j'en ai de l'agrément! porter les plateaux, les manteaux, les paletots!... être le domestique de tout le monde!... il ne me manque plus que de cirer les bottes!... (*Criant.*) Cirer les bottes là, mon bourgeois!

FLAMMÈCHE, *se détournant.* Hein!.... qu'est-ce que c'est?... Allons, drôle... fais avancer un fiacre à ces demoiselles!

MOULINET, *exaspéré.* Lui aussi!... Ah! que je suis donc vexé de m'être mis en mousquetaire!

Les Grisettes saluent Flammèche.

REPRISE DU CHOEUR.

Déjà la fête est finie.
Adieu donc gaîté, folie!
Oui, l'heure nous congédie,
Et le plaisir
Va s'enfuir.

Les Grisettes sortent, ainsi que Moulinet. La musique cesse.

SCÈNE X.

ANTONIN, ROSE-MARIE, FLAMMÈCHE.

ROSE-MARIE, *à part.* Oh! tout espoir est perdu.... il ne viendra pas... que faire?.... quel parti prendre? (*En disant ces mots elle s'est retournée du côté du pavillon et elle aperçoit Antonin.*) Ciel!... il est là!

FLAMMÈCHE, *se rapprochant de Rose-Marie.* Eh bien, ma chère Rose-Marie, dans un instant tout le monde sera parti, nous n'aurons plus à redouter les importuns, les regards indiscrets, nous serons seuls...

ROSE-MARIE, *à part, avec joie.* Seuls.... oh! non... non!...

FLAMMÈCHE. Nous pourrons donc sans crainte nous abandonner aux sentiments qui nous animent.

ROSE-MARIE. Oui, vous avez raison, nous pourrons suivre chacun l'impulsion de notre cœur.

ANTONIN, *à part.* Que dit-elle?

FLAMMÈCHE, *à part.* Ah! il nous écoute!... c'est bien! (*Haut et avec une intention marquée.*) Que je vous sais gré d'avoir bien voulu venir à cette fête, d'avoir accepté mes présents et le souper qu'on va servir dans ce pavillon!

ANTONIN, *à part.* Comment! elle aurait consenti!

FLAMMÈCHE. J'ai vu là une preuve certaine de votre tendresse... je suis sûr maintenant qu'en me donnant cet anneau vous renonciez pour toujours à d'indignes souvenirs... et que désormais votre cœur est bien à moi!

ROSE-MARIE, *à part.* Comme il doit souffrir!

ANTONIN, *à part.* Elle l'écoute et ne le dément pas!... Oh! la perfide... elle l'aime donc?

FLAMMÈCHE. Mais pardon... voici nos derniers amis qui s'éloignent.

Musique en sourdine. Flammèche va au-devant de quelques personnes qui sortent lentement par la grille.

ANTONIN, *à part.* Et je venais pour la défendre... pour la sauver!...

ROSE-MARIE, *à part, traversant la scène pour aller à Antonin.* On m'observe!...

ANTONIN, *bas, à Rose-Marie en s'approchant d'elle.* Soyez heureuse, madame; tant que j'ai pu douter de mon malheur, j'aurais donné ma vie pour vous disputer à un rival... maintenant, adieu!... adieu pour jamais!

Il disparaît par le côté.

ROSE-MARIE, *à part.* O mon Dieu! il s'éloigne!... et je ne puis le retenir!... Mais

son départ rend ma ruse impossible... s'il quitte ce jardin, je suis perdue... Que faire? ô mon Dieu!... inspirez-moi!...

FLAMMÈCHE, *se rapprochant.* Maintenant je suis tout à vous!...

ROSE-MARIE, *à part.* Ah! quelle idée!... c'est le seul moyen peut-être de le tromper!...

FLAMMÈCHE. Vous êtes bien émue?...

ROSE-MARIE. Oui... oui... je l'avoue.... une rencontre tellement imprévue... Pendant que vous reconduisiez vos invités, quelqu'un a osé s'approcher de moi!...

FLAMMÈCHE. Qui donc?...

ROSE-MARIE. Celui même qui devant vous il a traitée si indignement...

FLAMMÈCHE. Ah!... monsieur Antonin!... m'a eu l'audace de pénétrer ici?...

ROSE-MARIE. Et l'audace plus grande de m'adresser des reproches...

FLAMMÈCHE. Mais maintenant il est parti, je pense?...

ROSE-MARIE. Non... pas encore... et si je pouvais le retenir...

FLAMMÈCHE. Comment?...

ROSE-MARIE. Oui, le retenir... car il me verrait près de vous... écoutant vos paroles l'amour... et alors je serais vengée!...

FLAMMÈCHE. Oui, je vous comprends... d'amour se rallume au feu de la jalousie... et s'il était là, quand il vous verrait entrer avec moi dans ce pavillon... quand à travers cette croisée il pourrait voir le bonheur briller dans nos regards... son cœur se briserait de rage!... Oh! il y a dans ce tableau quelque chose de diabolique qui me séduit.... et je m'associe à votre vengeance!...

ROSE-MARIE. Mais comment?... il n'est plus ici sans doute...

FLAMMÈCHE. Au contraire.... tenez!... je l'aperçois derrière ces massifs...

ROSE-MARIE, *regardant.* Il va s'éloigner...

FLAMMÈCHE. Impossible... aucune issue de ce côté...

ROSE-MARIE. Mais... cette grille ouverte...

FLAMMÈCHE. Cette grille!... (*gaîment*) eh! parbleu! je vais la fermer!...

Il va fermer la grille.

ROSE-MARIE, *à part.* Ah!... j'ai réussi!...

FLAMMÈCHE, *revenant.* Maintenant il ne partira pas!...

ROSE-MARIE. Eh bien! voyez donc si le souper est servi... (*Flammèche monte dans le pavillon.*) A présent, comment ramener Antonin près de moi?... comment lui faire comprendre que je lui pardonne?... (*Frappée d'une idée.*) Ah!... cet air du pays!...

Elle se tourne vers le fond et chante.

AIR *des Mémoires du Diable.*

Jadis lorsqu'un nuage,
Passait sur nos amours,
Le refrain du village
Le ramenait toujours.
Usons de l'heureuse recette
Qui chassait discorde et chagrin,
De notre chansonnette
Redisons le refrain.

Pendant ce couplet, on a vu Antonin reparaître, écouter avec une grande émotion, puis se rapprocher petit à petit de Rose-Marie, qui continue l'air.

Reviens (*bis*).
Mon cœur pardonnera,

ANTONIN, *à part, avec joie.* Ce refrain!... c'est ma grâce!

ROSE-MARIE, *achevant l'air.*

Reviens (*bis*).
Le bonheur t'attend là.

FLAMMÈCHE, *sortant du pavillon.* Elle m'attend!... elle m'appelle!... Me voilà.

Il descend rapidement du pavillon, mais Antonin l'a devancé. Il s'est précipité aux genoux de Rose-Marie, il lui baise la main.

FLAMMÈCHE. Que vois-je!... lui!... à ses genoux!

ANTONIN, *se relevant.* Oui, moi!...

FLAMMÈCHE, *menaçant.* Insensé!...

Il va s'avancer vers lui, minuit sonne.

ROSE-MARIE, *à Flammèche.* Écoutez!... minuit sonne!... et je vous échappe!... vous abusiez de votre force pour me perdre... moi, je n'avais qu'une arme... c'était la ruse... et je m'en suis servie pour me sauver!

FLAMMÈCHE. Joué!... joué!... par une femme!... forcé par elle de retourner aux enfers!... Ah! la plus simple..... la plus ingénue, est encore plus maline que le diable!

Grand bruit dans la coulisse.

SCÈNE XI.

On enfonce la grille, et on se précipite en foule sur le théâtre.

LES MÊMES, ROBILLON, ATALA, CHARENTON, MOULINET, CLORINDE, GRISETTES, INVITÉS, DEUX OFFICIERS DE POLICE, *en noir; puis* ZÉNOBIE *et* BAPTISTE.

ROBILLON, *montrant flammèche.* Le voilà le coupable... qu'on l'arrête... Il m'a soufflé mon épouse.

ATALA. Il retient de force une jeune fille !

ZÉNOBIE, *paraissant par le fond.* Il a embrasé une femme respectable !

ROBILLON. Je demande vingt mille francs de dommages-intérêts.

TOUS. Arrêtez-le !... Arrêtez-le !...

FLAMMÈCHE. M'arrêter !... Je vous en défie !

Les Officiers de police s'avancent vers Flammèche pour l'arrêter, mais le théâtre s'ouvre et Flammèche s'engloutit au milieu des flammes.

TOUS, *jetant un cri d'effroi.* Ah !...

ROBILLON. C'était le diable !...

ZÉNOBIE. J'avais le diable au corps !...

Le théâtre s'éclaire par une lumière rougeâtre, Antonin est auprès de Rose-Marie, qu'il presse sur son cœur; Zénobie se jette dans les bras de Robillon. — *Tableau.*

Le rideau baisse.

FIN.

Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE III, SCÈNE VIII.

LES
TROMPETTES DE CHAMBORAN,

VAUDEVILLE EN TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX,

PAR MM. BOULÉ ET DE LUSTIERES,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 30 MAI 1846.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE COMTE DE FITZABERN, parent de la baronne de Preuil	MM. ANATOLE.
ALBERT CHAPUIS, hussard	MORAND.
MICHEL, trompette	ARMAND.
LANGLUMÉ, maréchal des logis	DORLANGES.
PINGOIN, brigadier	BELMONT.
BIGORNAU, élève trompette	BLUM.
LE PÈRE LAGRENOUILLE, vieux hussard	FERDINAND.
LA BARONNE DE PREUIL	Mmes ADAM.
MARGUERITE, sa fille	POTIER.
PAVILLON, trompette	MINA.
CARABI, trompette	Mmes DEBROU.
BIDOUX, id	ADÈLE.
LURLURE, id	DÉSIRÉE.
TONQUIN, id	ROSE.
GAROU, id	RODIER.
PAMÉLA, marchande de modes	ANG. LEGROS.
LA MÈRE FIRBACH, vieille Allemande	HOUDRY.
KRETLY, sa nièce	ELISA.

Hussards de Chamboran, deux autres Trompettes, quatre Soldats autrichiens, deux Domestiques.

La scène se passe en 1813, *dans un village d'Allemagne, où les Hussards de Chamboran sont cantonnés.*

S'adresser pour les airs nouveaux à M. ORAY, chef d'orchestre du théâtre des Folies-Dramatiques.

ACTE PREMIER.

Un village d'Allemagne ; à droite, la grille d'entrée du jardin du colonel des hussards, à laquelle fait suite un mur peu élevé. Une sentinelle se promène devant la porte, au-dessus de laquelle est un transparent où est écrit : *Vive l'Empereur !* — A gauche, le cabaret de la mère Firbach. Tables, bancs, etc.; au fond, la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

PINGOIN, BIGORNAU, MICHEL, PAVILLON, CARABI, LURLURE, BIDOUX, TONQUIN, GAROU, etc., etc., KRETLY, LA MÈRE FIRBACH, HUSSARDS.

Au lever du rideau, les Trompettes sont diversement groupés ; les uns exécutent le maniement du sabre sous le commandement de Michel, les autres se promènent en soufflant dans leur instrument, *ad libitum*. Pingoin va de l'un à l'autre pour les surveiller. A gauche, la mère Firbach file, assise auprès d'un rouet; Kretly sert les Hussards, qui fument et boivent. Tableau très-animé. Charivari complet.

MICHEL, *du ton du commandement.* A gauche, contre infanterie, pointez! (*Les trompettes exécutent le mouvement, il rectifie les défauts.*) A droite, parez !

Même jeu.

BIGORNAU, *sur le devant de la scène à droite.* Ah ! mâtin !... que ce chien d'instrument-là est dur !...

Essais ridicules avec sa trompette.

PINGOIN. C'est toi qui es mollasse comme un chiffon... Voyons, un peu de nerf dans ces doubles coups de langue... ferme là!... comme si tu chantais : *tu que tu... dague da!... tu que tu... dague da!...*

BIGORNAU, *chantant. Tu que tu... dague da !...* C'est vrai!... *tu que tu... dague da !...* Je tiens mon double coup de langue.

Les Trompettes se sont rapprochés de lui.

PAVILLON. Mais c'est le cuivre qu'il faut faire chanter ça, malin.

BIGORNAU. Le cuivre va chanter.

Il souffle. Énorme canard.

TOUS. Oh! ce coup de langue !

PINGOIN, *gravement.* Bigornau, mon bijou, vous êtes le plus serin de mes élèves.

AIR : *Vaudeville de l'Ours et le Pacha.*

C'est en vain, je l' vois entre nous,
Qu'à vous instruire je m'applique...
Comme moi, pour ramer des choux
Vous êt's fichu pour la musique !
J'ai beaucoup connu l'ân' savant,
Aussi d' vous j'espérais merveilles... (*bis.*)
Car vous êt's ân' comm' lui vraiment... } (*bis.*)
Mais vous avez d' moins les oreilles. }

BIGORNAU. Ah! brigadier !... ils disaient pourtant au pays que j'avais une fière embouchure.

Il souffle.

TOUS, *riant.* Ah! cette embouchure !

LA MÈRE FIRBACH. Ces jeunes gens-là sont remplis de talent!... le grand surtout... son instrument me va au cœur.

KRETLY. Ah bien, par exemple, ma tante, vous avez l'oreille encore plus dure qu'à l'ordinaire... moi, ce grand-là m'agace.

MICHEL, *commandant.* En arrière, à droite, pointez!... à gauche, moulinet !

PINGOIN, *à Bigornau.* Grand melon !... tu n'as pas d'honte !... regarde Michel, là-bas, c'est une pratique, un vrai gibier de salle de police... mais il te la coupe pour la fanfare et le maniement du sabre... c'est capable de conduire Chamboran dans une charge, et de fixer proprement la victoire.

BIGORNAU. Et pourquoi que je la fixerais pas aussi, moi, la victoire?

PINGOIN. Allons donc! jamais!... la victoire, vois-tu, c'est une femme... elle n'aime pas les vilains cocos.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LANGLUMÉ, *sortant de chez le Colonel.*

LANGLUMÉ, *entrant.* Ah ! nom d'un petit bonhomme, quel charivari, brigadier Pingoin !... Allons, tas de musiciens enragés ! suspendez vos accords!... (*A Michel.*) Et toi, monsieur l'Enflammé, rengaine.... C'est aujourd'hui la fête de l'empereur, le colonel suspend tous les exercices.

TOUS LES TROMPETTES, *cessant le travail.* Vive l'empereur !

PINGOIN. Dieu! quelle noce ils doivent faire aujourd'hui à Paris!

LANGLUMÉ. Il y aura *nopce* également ici; ce soir grand dîner et grand bal chez le colonel pour l'état-major... et pour la troupe, un jour de solde à rigoler, tant que ça pourra s'étendre.

MICHEL. Un jour de solde! vive le colonel!

BIDOUX. Pavillon, je te dois une revanche, la veux-tu ?

PAVILLON. Ça va.

Ils enfourchent un banc de pierre qui est près de la grille. Bidoux a tiré un jeu de cartes de son dolman ; ils se mettent à jouer.

LANGLUMÉ, *confidentiellement.* Tenez, brigadier Pingoin, faut que je vous le dise... l'empereur est ce qu'il est... je ne suis point pour le contrarier dans ses opinions, le jour de sa fête, mais il est sujet tout de même à faire bigrement des boulettes.

PINGOIN. Des boulettes!

LANGLUMÉ. Voilà Chamboran, pas vrai?... qu'est-ce qu'il a fait de Chamboran?... il l'a envoyé cinq ans se rôtir en Espagne... une polissonne de guerre où la moitié du régiment a laissé ses os... C'est bon!... nous revenons en Allemagne, espérant avoir enfin de l'agrément; ah ben, ouiche!

AIR : *Vaudeville de l'Homme vert.*

Pendant qu' là bas, à l'avant-garde,
A son aise, au Russe, au Prussien,
L'emp'reur tape sur la cocarde,
Nous autr's, comm' des propr' à rien.
Il nous laisse ici... nom d'un chien!
C'est pas sans caus' que je marronne,
C't oubli là nous rabaiss' d'un cran...
Pour fair' la queue à Chamboran,
Faut qu' ça soit l'Emp'reur en personne!
Il fait la queue à Chamboran,
V'là c' que n'a jamais fait personne!

PINGOIN. Soyons juste!... le régiment avait besoin de se refaire! presque tous mes trompettes sont restés là-bas.

LANGLUMÉ. Et pour les remplacer, qu'est-ce qu'on nous envoie?... rien que des galopins, des moutards... et ça, au moment où il paraît que *l'armisticle* vient d'être rompu... quand un de ces quatre matins les Kaiserlicks vont nous tomber dessus.

PAVILLON, *qui joue aux cartes avec Bidoux, sous le hangar.* Atout, Bidoux, atout, mon bomme, et ratatout!... te voilà plumé... passe-moi les picaillons.

BIDOUX. C'est une infamie... tu as triché...

PAVILLON, *se levant.* Moi, j'ai triché!... M. Bidoux, vous en avez menti.

BIDOUX, *de même.* J'en ai menti!... rérépète-le donc un peu pour voir!

PAVILLON. Eh bien, oui, t'en as menti!

Ils dégaînent, on veut les séparer.

BIGORNAU. Ah! maréchal des logis!... ils vont s'abîmer.

LANGLUMÉ. Allons, qu'est-ce qu'il y a encore?

Pavillon et Bidoux vont au fond et se mettent en garde.

ENSEMBLE.

AIR *des Batignolaises.*

PAVILLON et BIDOUX.

Ah! je suis furieux,
Oui, mill' z'yeux,
L' sabre de c' t'affront-là
Décidera!
D' colère je m' sens frémir
Et bouillir...
Allons, pas tant d' façons!
Dégaînons!

BIGORNAU.

Comme ils sont furieux
Tous les deux!
Si l'on n' met vite là
Le holà!
Bien sûr ils vont s'meurtrir
Et s'occir!
Ah! soyons bons garçons,
Rengaînous!

LANGLUMÉ.

Voyons, la paix, morveux!
Ou mille z'yeux,
Si vous jouez c' jeu-là
Ça s' gât'ra.
Corbleu!.. fait's-moi l' plaisir
De finir...
Allons, pas tant d' façons,
Rengaînons!

KRETLY, *lutinée sur le devant de la scène par Michel.* Finissez donc, monsieur Michel!

MICHEL, *continuant.* C'est aujourd'hui la fête de l'empereur, c'est pour commencer gaiement la journée.

CARABI. Tu vois bien que tu l'embêtes.

MICHEL. Allons donc!... elle ne demande pas mieux, godiche!

CARABI. Godiche, c'est possible!... mais foi de Carabi, tu ne l'embrasseras pas!

MICHEL. Je l'embrasserai!

CARABI. Tu ne l'embrasseras pas!

MICHEL. C'est ce que nous verrons...

LA MÈRE FIRBACH, *à Carabi.* Monsieur Michel a raison... je vous défends d'embrasser ma nièce, polisson!

CARABI. Bon! voilà la sourde qui me donne tort à présent... c'est trop fort..... (*à Michel*) et c'est toi qui vas me payer ça!

Il dégaîne.

KRETLY, *effrayée et passant entre eux.* Ah! mon Dieu!... Michel!... mon petit Michel! Carabi! .. monsieur Carabi... (*Courant à Langlumé, occupé à séparer Bidoux et Pavillon.*) Mais venez donc!... on veut se battre par ici à qui m'embrassera!

LANGLUMÉ, *redescendant la scène.* Ah! cré nom d'un petit bonhomme, que je les y prenne!

REPRISE DE L'EMSEMBLE.

KRETLY.

Comme ils sont furieux
Tous les deux!

Si l'on n' met vite là
Le holà,
Les v'là qui vont s' meurtrir
Et s'occir...
Messieurs, de grâce, allons,
Finissons.

MICHEL *et* CARABI, BIDOUX *et* PAVILLON.

Ah! je suis furieux,
Oui mill' z'yeux, etc.

BIGORNAU.

Comme ils sont furieux
Tout les deux, etc.

LANGLUMÉ, *qui va d'un groupe à l'autre.*

Voyons, la paix, morveux,
Ou mill' z'yeux, etc.

LES TROMPETTES, *après l'ensemble.* Mais, maréchal des logis ..

LANGLUMÉ, *exaspéré.* Assez causé, à la fin des fins!... qu'on s'évapore... ou je vous décerne à chacun quarante-huit heures de salle de police!

MICHEL, *à part.* Tyran, va!... la salle de police... il n'a que ça à la bouche.

Il s'éloigne avec les autres.

LANGLUMÉ, *à Kretly.* Ah! Kretly, Kretly!... les Espagnoles passent pour bigrement coquettes... mais je vois que les Allemandes..... et comme si ce n'était pas assez de ces gamins de trompettes pour vous enjeoler, voilà qu'il est tombé ici un méchant tambour, qui vient de je ne sais où, avec lequel vous chuchottez toute la journée.

KRETLY, *riant.* Comment! vous êtes aussi jaloux de celui-là?

LANGLUMÉ. Eh bien, oui, je suis jaloux!... Qu'est-ce qu'il vient faire ici, ce tapin de malheur, au lieu de rester à son régiment?

KRETLY. C'est le frère d'une amie... la modiste française chez laquelle je travaillais à Vienne..... Ce qu'il vient faire? ça ne vous regarde pas.

LANGLUMÉ. Ah! ça ne me..... eh bien, qu'il prenne garde à lui, le petit sournois!... car enfin, je suis son supérieur...

KRETLY. Il se moque pas mal de vous.

LANGLUMÉ C'est ce que nous verrons..... Mais où se cache-t-il donc ce godelureau... on ne l'a pas vu de ce matin?...

KRETLY. C'est qu'il est à sa toilette... ou peut-être qu'il dort encore... Est-ce que vous croyez qu'il est habitué, comme vous autres, à se lever avant le jour?

LANGLUMÉ. Excusez! il paraît que dans son régiment on élève les tambours dans du coton. (*Entrée de Paméla sortant de la maison; les Trompettes vont à elle.*) Eh! mais le voilà ce beau monsieur... déjà camarade avec mes pratiques de trompettes.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PAMÉLA, *en tambour d'infanterie légère.*

ENSEMBLE.

AIR : *Vive l'absinthe* (de l'Almanach des 25 000 adresses).

LES TROMPETTES.

Allons, arrive!
Pas d' négative.
Faut avec nous trinquer, beau fantassin.
Un' politesse
N'a rien qui blesse;
C'est Chamboran qui régal' ce matin!

PAMÉLA.

Allons, j'arrive!
Pas d' négative;
Oui, de bon cœur va trinquer l' fantassin.
Un' politesse
N'a rien qui blesse;
C'est Chamboran qui régal' ce matin.

PAVILLON. Allons, chaud! nous sommes en retard... un verre de schnick!

PAMÉLA. Volontiers!

MICHEL. Et à la santé de l'empereur.

PAMÉLA. Ça me va!

Kretly verse à boire.

AIR *de M. Oray.*

A la santé de l'emp'reur,
Camarades,
Il faut ici boire rasades!
A la santé de l'emp'reur,
Camarades,
A la santé de l'emp'reur!
A l'emp'reur!
Dans tout Paris, en ce moment,
On illumine, on chante, on danse,..
Ici nous r'présentons la France,
Et pour le fêter crânement,
Soit en buvant, soit en s'cognant,
Y a d' quoi dans notre fourniment! (*bis.*)

CHOEUR.

A la santé de l'emp'reur,
Camarades,
Il faut ici boire rasades, etc.

On boit.

PAMÉLA, *chantant.*

Jamais c' jour-là,
Chacun sait ça,
On n'vit d' brouillard ou de tempête,
Et l' p'tit caporal, pas bête,
Pour mieux égayer le tableau,
A chaqu' fois d'un trôn' nouveau
Se fait à soi-même cadeau. (*bis.*)

CHOEUR.

A la santé, etc.

MICHEL. Bravo, fantassin! faut que je t'embrasse!

Il lui saute au cou.

TOUS. Bravo! bravo le tapin!

Ils veulent tous l'embrasser.

PAMÉLA. Assez, assez, camarades...... je suis bien sensible... (*Courant à Kretly et à voix basse.*) Où me suis-je fourrée, ma chère?... débarrasse-moi d'eux!... cela commence à devenir effrayant!

KRETLY, *de même.* N'ayez pas peur! moi, j'y suis faite, allez!

PAMÉLA. Tu as raison!..... j'ai failli me trahir..... compromettre ma vengeance!..... puisqu'il le faut, j'attendrai patiemment l'instant de démasquer mon traître..... dussé-je bravement me laisser embrasser par tout Chamboran!

KRETLY. A la bonne heure!

LANGLUMÉ, *à part.* Toujours des chuchotteries...

PAMÉLA, *à Kretly.* Je ne puis croire encore à tant de scélératesse de la part d'Ulric... Mais si réellement il songe à ce mariage... gare à lui!... j'ai entre les mains de quoi le travailler d'importance.

LANGLUMÉ, *s'approchant.* Dis donc, pousse-cailloux, est-ce que c'est la mode chez vous d'accaparer comme ça le beau sexe à soi tout seul?.... Chez nous, on dit part à deux.... Allons, par le flanc gauche... ôte-toi de là que je m'y mette.

Il repousse rudement Paméla.

PAMÉLA, *effrayée.* Qu'est-ce qu'il a donc ce brutal-là!

LANGLUMÉ, *menaçant.* Hein?... comment que t'as dit?

KRETLY, *vivement et passant entre eux.* Il a dit brutal... et il a bien fait! (*Bas à Paméla.*) De la prudence!...

PAMÉLA. Oh! traître d'Ulric!... c'est toi qui me payeras tout cela!

Elle remonte et se mêle aux Trompettes.

LANGLUMÉ, *à Kretly.* Hum!... ce gamin-là chante bien haut... mais je ne vous cacherai pas que je veille au grain!

LA MÈRE FIRBACH, *se levant et passant entre Langlumé et Kretly.* Comme vous dites, monsieur Langlumé... ma petite nièce est sage... d'ailleurs, je suis là, moi, et si quelqu'un cherche à lui conter fleurette, je vois et j'entends!

LANGLUMÉ. Oui, joliment!

La mère Firbach prend le bras de Kretly, qui la conduit jusqu'à l'entrée du cabaret, où elle rentre. Les Trompettes, Paméla et Kretly se promènent au fond, disparaissant et reparaissant.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ALBERT, *qui est arrivé lentement et pensif, va s'asseoir sur le banc de pierre à droite.*

ALBERT, *à lui-même.* Impossible de la voir aujourd'hui... me voilà cloué par mon service jusqu'à demain... et j'ignore si jamais je serai payé de retour... j'aime sans espoir... car il y a si loin de la riche héritière au pauvre soldat.

MICHEL, *redescendant.* Ah! voilà Albert... toujours triste, rêveur... c'est encore l'amour, ce savoyard d'amour qui lui trotte dans la tête!... Ah ça, ce brigand-là a donc juré d'ensorceler tout Chamboran!... (*S'approchant.*) Eh bien, mon bonhomme, est-ce que ça ne va pas mieux?

ALBERT. Ah! c'est toi, Michel.... bonjour.

Il lui serre la main et retombe dans ses pensées.

MICHEL. Bonjour, et puis voilà tout?... Albert, il faut que ça finisse... S'il te plaît de rester des journées entières sans me parler, si ça t'arrange enfin de faire le fier, tu n'as qu'à le dire... je saurai que tu n'es plus qu'un ingrat... et je tâcherai de m'y habituer.

ALBERT. Ingrat!... moi!... peux-tu le croire, Michel?

MICHEL. Ecoute... nous sommes pays... tout petits nous faisions déjà la police ensemble dans les rues d'Orléans... tu t'échappais du collége, où tu griffonnais du latin; moi, je lâchais la boutique, où je rabotais des planches... quand un beau jour enfin l'idée t'a pris d'être soldat, j'ai fait mon sac pour te suivre... au régiment; on a fait de toi un hussard, un joli soldat... moi, j'ai passé trompette d'emblée... un pas vilain non plus!... t'as reçu deux coups de sabre en parant pour moi, j'ai descendu un Espagnol qui allait t'escoffier... c'est encore une partie que je te redois... ça se jouera plus tard.... c'est pas de ça qu'il s'agit...

ALBERT. Eh bien, que me reproches-tu donc, Michel?

MICHEL. Ce que je te reproche... c'est tes soupirs à fendre les murailles, c'est tes larmes, quand tu crois qu'on ne te voit pas... bref, t'es amoureux.

ALBERT, *se levant.* Moi?...

MICHEL. Oh! je sais tout... inutile de nier... et pourtant, entre nous...

AIR: *On dit que je suis sans malice.*

C'était conv'nu, plaisir et peines,
La raffal' comm' les bonn's aubaines.
Nous avions fait l' serment chacun
De toujours tout mettre en commun.
Et maint'nant l' chagrin qui t'attriste,

Tu l' gard's pour toi seul, égoïste;
Malgré notre convention,
Monsieur veut double ration ! (*bis.*

ALBERT. Michel !...

MICHEL. Il me faut ma part!... aussi je t'ai suivi, je t'ai espionné... et maintenant je sais tout, que je te dis.

ALBERT. Oh ! tais-toi, tais-toi !

MICHEL. Je sais que, depuis le jour où tu as sauvé la vie à la baronne de Preuil et à sa fille qui habitent ce château, à l'entrée du village, tu vas rôder chaque jour sous les fenêtres de la belle Marguerite, dont la main blanche soulève les rideaux comme pour voir le temps qu'il fait dehors.

ALBERT. Oh ! cela n'est pas... ne crois pas...

MICHEL. Allons donc, j'ai de bons yeux !... elle ne manque pas une seule fois au rendez-vous.... il n'y a pas là de quoi se désespérer.

ALBERT. Et que veux-tu donc que j'espère ?... obscur et perdu dans la foule des soldats, quand elle est entourée partout des hommages les plus empressés, quand un mariage va l'unir à un parent de sa mère, le comte Ulric de Fitzabern, ce fat allemand qui fait tant de fracas dans la société de nos officiers.

MICHEL. Oui, mais cette mère-là n'est pas une tigresse, peut-être !... elle ne peut avoir oublié qu'il y a trois mois, quand des chevaux furieux emportaient sa voiture, tu as eu le courage de te jeter à leur rencontre, au moment où calèche et belles dames allaient faire le saut dans un polisson de précipice... et la blessure que tu as reçue, en exécutant ce tour de force-là pour ses beaux yeux et ceux de sa fille, ça mérite bien un peu de reconnaissance.

ALBERT, *amèrement.* Oui, elle m'offrait de l'or... Marguerite a seule compris mon refus.

MICHEL. Mieux que ça... elle t'a fait transporter au château... et pendant les quinze jours que ta blessure t'a retenu sur le dos... elle t'a soigné avec le zèle et l'amitié d'une sœur.

ALBERT. Ah ! combien je bénissais mes souffrances, puisqu'elles avaient le pouvoir d'amener cet ange à mon chevet !... Mais alors ce parent de sa mère, ce comte de Fitzabern était à Vienne... Oh ! cet homme, je le hais d'instinct, Michel, et sans doute il me le rend bien, car toutes les fois que je le rencontre, je lis l'insulte dans ses yeux.

MICHEL. Eh bien, la guerre alors !... un hussard de Chamboran ne doit pas la craindre !. .

Il se promène avec Albert en continuant la conversation. Tous les autres personnages, rentrés tous en scène, se sont rapprochés.

PAMÉLA, *à Kretly*. Les pieds me brûlent, Kretly... il faut absolument que je voie Ulric... je vais me rendre au château de sa parente... et si sa conduite ne m'apparaît pas blanche comme neige...

KRETLY. Que ferez-vous ?...

PAMÉLA, *remontant avec Kretly.* Je ne sais pas au juste... mais je prévois une scène atroce.

Sonnerie dans la coulisse. La nuit vient, on voit un domestique allumer les lampions qui garnissent le dessus du mur. Le transparent s'éclaire. Conserver un demi-jour.

LANGLUMÉ. Entendez-vous, vous autres? le poulet d'Inde languit de ne pas vous voir là-bas... Brigadier Pingoin, emmenez-moi ces drôles.

LANGLUMÉ.

AIR : *Je suis la bohémienne.*

Vite en deux temps,
Tas d' garnements,
Qu'on s' rende à l'écurie,
Et que soudain,
L'étrille en main,
On serve sa patrie !
Un savant qui, j' parie,
Sortait de l'infant'rie,
A dit que le cheval
D' l'homme est le premier vassal !
Il en parle à son aise !
Chez nous c'est une autr' thèse
C'est l'homme qu'est le vassal,
Et qui sert l'animal.

ENSEMBLE.

PINGOIN.

Vite en deux temps,
Mes p'tits enfants,
Qu'on s' rende à l'écurie,
Et que soudain,
L'étrille en main,
On serve sa patrie.

LANGLUMÉ.

Vite en deux temps,
Tas d' garnements
Qu'on s' rende à l'écurie,
Et que soudain,
L'étrille en main,
On serve sa patrie.

TOUS LES TROMPETTES.

Vite en deux temps
Et pas feignants,
Filons à l'écurie,
Et là soudain,
L'étrille en main,
Servons notre patrie !

Les Trompettes qui ont défilé par deux, sur le chœur sortent par le fond, à droite.

SCÈNE V.

ALBERT, *seul.*

Espère, me dit Michel... Marguerite est touchée de ton amour... Ah ! s'il disait vrai ! Grands dieux !... c'est elle qui se dirige de ce côté avec sa mère... sans doute elles viennent chez le colonel... un grand dîner, un bal ce soir... cet odieux comte les accompagne... mille schabraques, toujours avec elle !...

SCÈNE VI.

ALBERT *à l'écart*, LA BARONNE, MARGUERITE, LE COMTE.

LE COMTE. Vous le voyez, mesdames, c'est une véritable promenade... voici l'entrée des jardins du colonel.

LA BARONNE. Marguerite refusait d'assister à cette fête... Mais nous ne pouvions nous en dispenser.

LE COMTE, *à Marguerite.* Est-il vrai, mademoiselle?... Le colonel ne vous l'eût jamais pardonné... car c'eût été le priver du plus gracieux ornement de son bal.

MARGUERITE. Monsieur...

ALBERT, *à part.* Le fat !

MARGUERITE, *à part.* C'est lui !.. pauvre Albert !... que m'importe ce bal?... il n'y sera pas.

LE COMTE. Qu'avez-vous, mademoiselle? vous paraissez inquiète, agitée... (*Apercevant Albert.*) Encore ce soldat... il est temps de mettre un terme à cette insolente persistance.

MARGUERITE, *à part.* Comme le comte le regarde !... se douterait-il...

LA BARONNE. Eh bien, mon cher comte, nous vous attendons.

LE COMTE. Ah! mille pardons, mesdames... (*Les conduisant à la grille.*) Vous voilà chez le colonel... veuillez entrer... je suis à vous dans un instant.

MARGUERITE, *inquiète.* Que va-t-il faire?

LA BARONNE. Entrons, ma fille !

Les deux dames entrent chez le Colonel.

SCÈNE VII.

ALBERT, LE COMTE; *puis* PINGOIN *et* TROIS HUSSARDS *en arme.*

LE COMTE. Holà, mon ami, deux mots.

ALBERT, *à part.* L'insolent !..... (*Haut.*) Que me voulez-vous, monsieur?

LE COMTE. Vous donner un bon conseil.

ALBERT. Bien obligé..... mais je ne crois pas en avoir besoin.

LE COMTE. C'est ce qui vous trompe, mon cher... car je me suis aperçu depuis quelques jours d'une ridicule insistance à vous trouver sur la route des dames que j'accompagnais tout à l'heure.

ALBERT. Monsieur !

LE COMTE. Peut-être croyez-vous justifier cette conduite par le service que vous avez eu l'honneur de rendre à mes nobles parentes... c'est une erreur dont je dois vous désabuser... Vous avez fait bravement ce jour-là..... l'on vous a payé sans doute?..... tout est dit..... Aussi je vous engage, une autre fois, à rester à distance respectueuse, quand elles passeront.

ALBERT, *qui a fait un mouvement.* Je n'ai d'ordres à recevoir à cet égard que de ces dames... et quant à vous, monsieur...

LE COMTE.

AIR : *Ta mère méprise ma famille* (de Kelly).

Vous vous fâchez?... vous avez tort, que diable !
De sa nature l'Allemand
Avec chacun est fort traitable,
Sa patience a des bornes pourtant...
Enfin, mon cher, puisqu'il faut vous l'apprendre,
Dans son pays on veut être chez soi.

ALBERT.

Il fallait donc savoir le mieux défendre...
Et les Français n'y feraient pas la loi !

LE COMTE. Qu'est-ce que c'est?... je crois que vous me manquez?...

ALBERT. Eh bien, si je vous ai manqué, prenez donc une épée, me voilà prêt à vous donner satisfaction.

LE COMTE, *riant.* Ah! ah! ah! délicieux, d'honneur !... une épée !... moi..... avec ce garçon...

Il s'éloigne et entre chez le Colonel.

ALBERT, *s'élançant.* Ah ! c'est trop d'insolence !

PINGOIN, *dans la coulisse.* En faction !... numéro quatre... Albert Chapuis... en faction.

ALBERT. En faction !..... obéissons, mais plus tard, je le jure bien...

Il prend son mousqueton qu'à son arrivée il a placé près du banc de pierre.

PINGOIN, *en entrant.* T'as le numéro quatre... c'est le poste d'honneur, à la porte du colonel... tu entendras d'ici les violons... (*Il relève le factionnaire qui était à la grille et laisse Albert à sa place. Aux autres Hussards.*) Par le flanc droit, vous autres.

Pingoin et les Hussards sortent. Entrée de Paméla.

SCÈNE VIII.

ALBERT *en faction*, PAMÉLA.

PAMÉLA, *accourant*. Je ne l'ai pas trouvé !... Je suis arrivée trop tard pour lui arracher les yeux !... Les gens du château m'ont dit qu'il venait de sortir avec sa fiancée et sa mère, pour se rendre au bal chez le colonel des hussards... Sa fiancée !..... eh bien, qu'est-ce que je suis donc, moi ?...

AIR *du Bouquet de bal.*

Lorsqu'ici je m' rong' de colère,
Monsieur l' comt', vous êtes au bal...
Mais d'un autre bal, moi, j'espère
Vous donner bientôt le signal.
De l'orchestre j' fais mon affaire...
Et quand un' fois il commenc'ra,
J' vous réponds bien qu'à celui-là
Ce n'est pas le bruit qui manqu'ra...
Non, bien sûr, à c't orchestre-là,
Ce n'est pas le bruit qui manqu'ra.

On entend la musique du bal.

La fête est commencée... sans doute il est à cette heure à faire les beaux bras auprès de cette Marguerite..... cette cousine dont il se croit déjà l'époux... Si je pouvais le prendre sur le fait...

Elle remonte et rôde, tâchant de voir ce qui se passe dans le jardin.

ALBERT, *à lui-même*. En faction à la porte!... pendant que ce comte, que je déteste, est près d'elle, à l'étourdir de ses sots compliments... Voilà le bal qui commence... Combien ne donnerais-je pas pour avoir le droit d'être là, de danser avec elle, de serrer sa main, dont la pression répondrait peut-être à la mienne... Mais à travers les rideaux, j'aperçois d'ici les mouvements rapides des danseurs qui passent comme des ombres... A sa grâce, à sa taille si légère, je ne puis manquer de la reconnaître... examinons.

PAMÉLA, *à elle-même*. J'ai la tête qui me brûle..... j'ai des démangeaisons dans les doigts... Ah! Kretly!... peut être m'aidera-t-elle...

Fausse sortie; elle est retenue par les Trompettes qui viennent de rentrer par le fond, à droite.

SCÈNE IX.

ALBERT, PAMÉLA, MICHEL, PAVILLON, CARABI, BIDOUX, TONQUIN, GAROU, LURLURE, BIGORNAU.

PAVILLON. Eh bien, où vas-tu, donc tapin?... tu fuis les amis!

PAMÉLA. Moi! du tout, au contraire... (*A part.*) Quel contre-temps!

MICHEL. Eh bien, reste avec nous, camarade..... je ne sais pas pourquoi tu m'as plu tout de suite.

PAMÉLA, *à part*. Voyez-vous ça ?

PAVILLON. Et à moi aussi.

TOUS. A moi aussi.

PAVILLON. Entre jolis soldats ça se comprend... Et vrai, pour un fantassin, tu peux te vanter d'être ficelé ?

PAMÉLA. Vraiment!..... (*A part.*) Ça m'amuserait si je n'étais pas si furieuse.

Elle regarde du côté de la fête.

PAVILLON. Un bal... des illuminations..... N'est-ce pas, tapin, que notre colonel fait joliment les choses?

CARABI. Oui, pour l'état-major... et c'est fichant tout de même de rester à la porte.

BIGORNAU. Ah! mâtin !... cette musique donne des envies de danser...

Danse grotesque.

MICHEL. Eh bien, attends; je vais prévenir le colonel, il mettra ses gants blancs et il viendra te chercher.

PAVILLON. C'est pas encore tant la danse que je regrette, moi, c'est les rafraîchissements.

CARABI. Moi aussi !..... j'ai vu passer une brioche qui ne me sort pas de la tête.

BIDOUX. Moi un baba que j'en suis resté tout chose.

PAMÉLA, *à part*. Oh! quelle idée!..... (*Haut.*) De sorte, camarades, que vous ne seriez pas fâchés de goûter à tout ça?...

BIGORNAU, *bêtement*. Vous croyez, fantassin, qu'on pourrait ?...

PAMÉLA. Oui, si vous n'êtes pas des capons!

TOUS. Des capons?

PAMÉLA. Voilà mon idée..... il faut qu'il y en ait un qui se sacrifie à occuper le factionnaire pendant que les autres fileront.

MICHEL. Et une fois dedans, main basse sur la brioche.

CARABI. Enlevé le baba!

BIDOUX. Maraude complète enfin !

PAVILLON. L'eau m'en vient déjà à la bouche.

AIR : *Comme il m'aimait.*

C' qu'on a chipé!... (*bis.*)
Avec plus d' grâce
On sent qu' ça passe...
C' qu'on a chipé (*bis.*)
A toujours un goût plus huppé...
Ces gros bonnets qu' tout bas l'on nomme,
Qu'est-ce qui les rend ronds comme un' pomme?...
C' qu'ils ont chipé! (*bis.*)

PAMÉLA, *à part*. Que j'entre seulement... il me sera facile à l'aide du tumulte..... Ah! monsieur le comte, tenez-vous bien.

PAVILLON. Mais regardez donc le factionnaire..... il a le nez en l'air à examiner les danseurs... il est dans le cas de ne pas nous voir.

PAMÉLA. En route donc!

CHOEUR.

Air allemand.

De la prudence,
Oui, c'est conv'nu!
Surtout faisons silence!
Si l'un est vu,
Bien entendu
Qu' les autr's gagn'ront de l'avance.

PAVILLON.

Veillez, amis!
C'lui qui s'ra pris,
Il faudra qu'il s'en prive...

CARADI.

Pour lui, ma foi,
Tant pis!

PAMÉLA, *à part.*

Oh! moi,
J' pass'rai, quoi qu'il arrive!

REPRISE DU CHOEUR.

De la prudence, etc.

Pendant la reprise du chœur, les Trompettes, guidés par Paméla, se glissent dans le jardin. Au moment où Bigornau, qui est le dernier, va passer, Albert l'arrête et le repousse.

ALBERT. On ne passe pas!

BIGORNAU, *à part.* Mâtin! me voilà pris!... C'est-y fichant!... dire que c'est sur moi que ça tombe..... (*Haut, à Albert.*) C'est que je voudrais seulement voir un brin.

ALBERT, *le repoussant.* On ne passe pas, vous dis-je?... Allons, au large!

BIGORNAU, *se retirant.* Je m'en vais!... je m'en vais!... (*A part.*) Pourvu qu'ils me gardent ma part de brioche.

Il fait une deuxième tentative, et est encore repoussé par Albert. Il sort grotesquement.

SCENE X.

ALBERT, *seul, regardant dans le jardin.*

Ah!... les fenêtres sont ouvertes maintenant..... je vais la voir tout à mon aise..... Dieux!..... la voici! qu'elle est belle..... Ce comte!... encore ce comte!... que lui dit-il? O ciel!... elle lui abandonne sa main... Il ose y porte ses lèvres... mille chabraques!... et moi je suis là qui fais sentinelle à la porte!... oh!.... j'ai des vertiges!..... ce comte.... ce fat... qui a osé m'insulter tout à l'heure..... mais si je voulais..... j'ai là sa vie dans ma main!..... car, n'est-ce pas, ma bonne carabine, nous ne manquons jamais la cible..... Et cette insolente poupée n'est pas plus difficile à toucher?... Tentation!... tentation!...

Il arme sa carabine.

Air: *C'était Renaud.*

Eh! bien je vais...
Abaissant son arme.
Malheureux, que fais-tu?
Songe qu'en France il te reste une mère!
Lui dira-t-on que je suis devenu
Un assassin sur la terre étrangère?
Oh! qu'il s'éloigne alors!... Dieu!... je le vois!...
Près d'elle encore, il brave ma colère!
Il relève sa carabine et la baisse après un temps.
Fuyons, fuyons!... car je le sens, ma mère,
Ton fils t'oublierait cette fois!
Oh! oui, fuyons! car j'oublierais tout cette fois!
Il jette sa carabine à terre et s'enfuit avec égarement.

SCÈNE XI.

LANGLUMÉ *sortant de chez le Colonel, puis* PINGOIN, *puis* ALBERT.

LANGLUMÉ. Mais c'est une horreur!..... c'est une infamie!... (*Appelant.*) Pingoin!... brigadier Pingoin!

PINGOIN, *entrant.* Qu'est-ce qu'il y a donc, maréchal des logis?

LANGLUMÉ. Il y a que le colonel est furieux .. Il y a que tous les rafraîchissements ont disparu de l'office comme si une bande de cosaques y avait fait une rafle .. les invités sont là le bec dans l'eau... pas une brioche, pas un baba, pas un échaudé à leur offrir.

PINGOIN. Ah! sapristi!... je plains les invités... c'est toujours une fichue chose que d'être le bec dans l'eau!... Ah! mon Dieu, le factionnaire!... ils ont raflé le factionnaire avec les brioches et le baba!... Mais ces voleurs-là sont des anthropophages!

Air: *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Je comprends bien qu'on avale un' brioche,
Je comprends bien qu'on avale un baba,
Mais je prévois ici quelque anicroche,
Car un hussard ne s'aval' pas comme ça.
Les femm's parfois m'ont mangé de caresses,
Mais je r'venais au poste encor' dispos...
Si de queuqu' bell' c'est un' preuv' de tendresse,
Elle aurait dû laisser au moins les os.

LANGLUMÉ, *ramassant le mousqueton d'Albert.* Une carabine abandonnée!... celle du factionnaire, sans doute!...

ALBERT, *entrant.* Qu'ai-je fait, mon Dieu?... quel délire!... quitter mon poste!... Hâtons-nous de réparer ma faute... Il est trop tard!

PINGOIN. Eh bien, le voilà, mon factionnaire... c'est le numéro quatre... c'est Albert Chapuis.

LANGLUMÉ, *à Albert.* Eh bien, c'est du joli... c'est du propre!.. (*Allant à lui.*) Si c'était en présence de l'ennemi, savez-vous que c'est la fusillade qui vous reviendrait?... Ici, vous aurez de la chance, mon garçon, si

l'on vous passe ça, à moins de huit jours de salle de police.

ALBERT, *avec résignation.* J'ai mérité mon sort… je le subirai sans me plaindre.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MICHEL, CARABI, PAVILLON, LURLURE, BIDOUX, TONQUIN, GAROU.

MICHEL, *sur le seuil de la grille.* Qu'entends-je?… Albert!… ce factionnaire était Albert… puni! ..puni pour nous sans doute... Ah! je ne le souffrirai pas… (*S'avançant.*) Grâce, maréchal des logis, grâce pour Albert!… c'est moi seul qui suis coupable.

LANGLUMÉ. D'où sort-il donc, celui-là?

PINGOIN, *voyant sortir les autres successivement.* Tiens! tiens! tiens!

LANGLUMÉ, *de même.* Tiens, tiens, tiens… je vous tiens, mes gaillards!… Qu'est-ce que vous faisiez là dans le jardin?

PAVILLON. J'y venais étudier la botanique.

CARABI. J'y venais observer les étoiles.

TONQUIN. J'y rêvais à la beauté qui m'est chère.

LURLURE. Je m'y livrais à la chasse aux hannetons.

BIDOUX. J'y venais chercher des simples… maréchal des logis.

LANGLUMÉ. Brigadier Pingoin, je crois que voilà mes cosaques.

PINGOIN. Je flaire d'ici la brioche.

LANGLUMÉ. Je sens une odeur de baba..... Voyons, drôles, avouez tout… vous venez de voler les brioches et les babas du colonel.

MICHEL. Des brioches… connais pas!

PAVILLON. Des babas… connais pas!

CARABI. Connais pas!

BIDOUX. Connais pas!

GAROU, TONQUIN *et* LURLURE *ensemble.* Connais pas!

LANGLUMÉ. Ah! connais pas… (*Il décoiffe Michel, une brioche tombe de son shako.*) Qu'est-ce que c'est donc que ça?

PINGOIN, *décoiffant Pavillon, même jeu.* Et ça?

LANGLUMÉ. Et ça?

PINGOIN. Et ça?…

Même jeu à tous; les Trompettes confus remontent la scène.

MICHEL, *à mi-voix.* Enfoncés, camarades!

PAVILLON. C'est égal, ce qui est avalé est avalé!

LANGLUMÉ, *mangeant une brioche.* Quelle immoralité!… Ah! brigadier Pingoin, je veux que ces brioches vous servent de poison si ces brigands-là n'abrégent pas mes jours… Conduisez-moi ces maraudeurs à la salle de police, en compagnie de votre farceur de factionnaire.

PAMÉLA, *paraissant à reculons, à l'entrée du jardin.* Impossible de mettre la main dessus…

LANGLUMÉ, *à sa vue.* Qu'est-ce que je vois encore?…

PAMÉLA, *s'arrêtant.* Ah!… là-bas, dans cette allée… c'est bien lui cette fois.

Elle fait un pas pour rentrer dans le jardin.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PAMÉLA.

LANGLUMÉ, *la saisissant.* Ah! mille z'yeux!… c'est le tambour!… Ah! et toi aussi, mon drôle?

PAMÉLA, *se débattant.* Laissez-moi!… laissez-moi donc!… (*A part.*) L'animal!… m'arrêter au moment…. (*Haut.*) Laissez-moi tranquille… je ne vous connais pas!

LANGLUMÉ. Pas de bruit, joli cœur; songe que tu parles à ton supérieur, qui n'est pas en train de rire.

PAMÉLA. Je me fiche pas mal de vous!

LANGLUMÉ. Ah! tu te fiches… Pingoin, conduisez-le provisoirement à la salle de police avec les autres!

PAMÉLA, *furieuse.* A la salle de police!… moi?… vous êtes un vieux fou!

LANGLUMÉ, *lui secouant le bras.* Des injures!… Allons… marche!

PAMÉLA. Encore une fois, vous ne voulez pas me lâcher?… eh bien, attrapez celui-là!

Elle lui donne un soufflet.

TOUS. Un soufflet!

LANGLUMÉ, *furieux.* Un soufflet!… à moi!… ah! c'est une chose qui… un crime que… Emmenez-le, Pingoin, qu'il disparaisse!… car je l'égrugerais comme un grain de sel… et c'est au conseil de guerre qu'il appartient à présent!

AIR : *Final du premier acte de Lucrèce Borgia.*

LANGLUMÉ.

Quel scandale
Que rien n'égale!
Faut que j'avale
C't affront sanglant!
Mais j' l'espère,
L' conseil de guerre
Saura faire
Justic' prompt'ment.

LES TROMPETTES, ALBERT, ETC.

Quel scandale
Que rien n'égale!
Suit' fatale
De l'égar'ment!
Pourquoi faire
L' conseil de guerre

L' pauvre hère
Est fou vraiment !

PAMÉLA, *à part.*

Quel scandale
Que rien n'égale !
Ma rivale
Est là pourtant !
Mais j'espère
Que ma colère
Saura faire
Justic' prompt'ment.

LANGLUMÉ.

Ma vengeance
Est certain' d'avance...
Ce crime aura son châtiment ! (*bis.*)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Quel scandale, etc.

Pingoin emmène les Trompettes et Albert. Paméla est entraînée par deux hussards, malgré sa résistance. Langlumé rentre chez le Colonel.

ACTE DEUXIÈME.

Premier Tableau.

Une salle de police. Lit de camp à gauche ; porte au fond qui conduit dehors ; porte à droite qui communique avec une autre pièce ; les murs, blanchis à la chaux, sont barbouillés de dessins fantastiques et d'inscriptions grotesques ; en face du public est la romance de la salle de police, écrite avec les hiéroglyphes d'usage, deux bancs, une cruche, une planche au-dessus de la porte d'entrée.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALBERT, MICHEL, PAVILLON, CARABI, BIDOUX, LURLURE, GAROU, TONQUIN, LE PÈRE LAGRENOUILLE, HUSSARDS.

PAVILLON, *dessinant sur le mur avec du charbon.* Là... voilà que j'ai fini !... et je dis que c'est un peu ressemblant...

Les Trompettes s'approchent.

CARABI. C'est le caniche de *sirugien* major.

BIDOUX, *le regardant.* Eh non, bêtat... c'est la sourde... la mère Firbach.

PAVILLON. Vous êtes des serins !

AIR *du Luth galant.*

Ce sont les traits de c'lui qui pass' son temps ,
Chers camarad's, à nous fourrer dedans...

CARABI.

Dieu ! comm' tu l'as fait laid !

PAVILLON.

Il l'est bien davantage !
Des peintres sont dev'nus
Amoureux d' leur ouvrage,
Mais de ce vieux grigou, quand j' contemple l'image,
J' l'abomine encor plus ! (*bis.*)

BIDOUX. C'est frappant !... seulement le maréchal des logis a le nez plus long.

PAVILLON, *parlant au dessin qu'il a fait.* Vieux dur-à-cuire, va !... je vais te dire à ton nez ce que je pense à ton égard... tiens, tiens !... voilà mon opinon sur ton compte !

Geste de poudrer, etc.

MICHEL, *assis à gauche sur le lit de camp avec Albert.* Allons, mon pauvre Albert... tâche de t'égayer un peu... ça m'assassine, vois-tu, de t'entendre soupirer comme ça...

ALBERT. Deux jours sans la voir !... et pendant ce temps-là, le comte...

MICHEL. Laisse-moi donc tranquille avec ton comte... Si la petite t'aime, il en sera pour ses frais, voilà tout.

ALBERT. Si elle savait ce qui m'arrive, que penserait-elle de moi ?... cette punition...

MICHEL. Eh bien, quand elle saurait que tu es à la salle de police... faut bien qu'on étrenne tôt ou tard... Moi, j'ai étrenné tout de suite.

ALBERT. Pendant ces deux jours, que d'événements ont pu survenir !... Après avoir terminé les affaires de la succession qu'elle était venue recueillir ici, madame de Preuil, quoique Allemande, se propose de retourner en France .. et d'un moment à l'autre...

MICHEL. Elle peut défiler la parade.

ALBERT. Si elles partent, ce comte n'abandonnera pas ainsi l'espoir de posséder Marguerite... il les accompagnera sans doute... Ah ! je suis d'une inquiétude !...

Ils se lèvent.

MICHEL. Je comprends ça... Eh bien, j'irai à la découverte, et ce soir, tu auras des nouvelles de ta belle.

ALBERT. Tu oublies que nous sommes à la salle de police ?

MICHEL, *baissant la voix.* J'ai le moyen d'en sortir quand je veux.

ALBERT. Comment ?...

MICHEL, *de même.* Là, derrière le lit de camp... une pierre de la muraille qui se déta-

che à volonté... juste de quoi passer un homme, et encore, il ne faut pas qu'il soit bien gros... Comme j'ai étrenné le premier le local en arrivant, c'est un truc que j'ai appris d'un farceur du régiment que nous avons remplacé.

ALBERT. Ainsi, ce soir, dis-tu?...

MICHEL. Oui, une fois qu'il fera noir, je te promets... Mais assez causé... faut pas qu'on se doute... fumons plutôt une pipe... (*Haut.*) Hé! camarades!... qu'est-ce qui a un peu de tabac à me prêter?

CABARI. Nous n'avons plus qu'une pipe pour nous tous... c'est pas ton tour!

BIDOUX. C'est à moi!

MICHEL, *le repoussant et allumant sa pipe.* Va donc! ça te donnerait des vapeurs... Si tu tiens à te distraire, va-t'en aider le père Lagrenouille qui s'amuse là-bas à confectionner des chaussons de lisière.

BIDOUX. Merci! en voilà un mesquin de travail, pour un homme!

Les Trompettes se rapprochent bruyamment du père Lagrenouille, qui travaille gravement sur un coin du lit de camp.

CABARI. Dites donc, père Lagrenouille... est-ce que vous avez des cors?

LAGRENOUILLE. J'ai des cors si ça me plaît, gamin.

PAVILLON. Eh! non... c'est pas pour lui, c'est pour la bourgeoise de son logement, à qui qu'il fait la cour.

CABARI. Oh! excusez!... ce monsieur qui entretient les femmes avec des chaussons de lisière.

TOUS. Ohé! ce monsieur!

PAVILLON. Silence!... respect aux beaux-arts!

TOUS. Respect aux beaux-arts!

MICHEL. Taisez-vous, braillards! vous allez réveiller ce pauvre petit tapin qui dort là... (*Il indique la chambre à droite.*) Son affaire n'est pas bonne, à lui... un soufflet à un sous officier... il sera fusillé, c'est sûr!

ALBERT. Pauvre enfant!... espérons qu'on aura égard à son age.

PAVILLON. Ce qui me surpasse, c'est que le fantassin n'a pas l'air de se douter de ce qui lui revient... il prétend qu'il s'en tirera.

MICHEL. Le voilà qui se réveille... Pas de calembours, vous autres... vous savez que ça l'embête.

CABARI. C'est vrai qu'il est un peu farouche, le tapin... il baisse des fois les yeux comme une fille... et quand on dit des gros mots, il se fâche.

BIDOUX. Ou bien il se retire dans cette chambre, où il passe la nuit, et que nous lui avons cédée, pour lui seul... faut des égards pour le malheur.

PAVILLON. En voilà un qui est heureux d'être tombé dans une salle de police aussi bien composée!

Entrée de Paméla sortant de la pièce à droite.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PAMÉLA.

PAMÉLA. Camarades, il n'est pas venu de lettre pour moi?

PAVILLON. Rien de nouveau, mon bonhomme.

PAMÉLA, *à part.* Deux jours sans nouvelles!... Kretly ignore sans doute ma sotte aventure et me croit retournée à Vienne... (*A Michel.*) Camarade... cette lettre que vous m'avez tant promis de faire parvenir hier...

MICHEL. Est à son adresse à présent, j'en réponds.

PAMÉLA. Ainsi donc, aujourd'hui je puis espérer... mais par quel moyen?...

MICHEL. C'est mon affaire... Tout à l'heure, tu auras la réponse de Kretly.

PAVILLON, *bas à un autre.* Kretly connaît sa sœur... il l'aura chargée de quelques démarches.

PAMÉLA, *à elle-même, à l'écart.* J'espère qu'en voilà des tribulations... Etre mise à la salle de police en compagnie d'une troupe de mauvais sujets... quelle situation pour une femme établie... pour une modiste qui coiffe tout ce qu'il y a de plus hupé à la cour de Vienne... Après ça, mes compagnons d'infortune sont bien gentils... et si j'avais le temps de penser à autre chose qu'à la perfidie de mon vaurien... Allons, si, comme ce jeune homme me l'assure, Kretly a reçu ma lettre hier au soir, elle aura porté à Ulric le billet qu'elle contenait... et quelle que soit sa scélératesse, il viendra... car je lui dis que je puis l'y forcer... Oh! s'il pouvait se justifier!...

AIR *des Amours de Michel et Christine.*

Malgré moi j'espère
Que ce monstre-là
A se blanchir peut être parviendra;
Alors ma colère
Bientôt se fondra,
Mon faible cœur alors pardonnera!
Oui, je sens que toujours fidèle,
Mon Ulric à moi reviendra...
Désormais plus d' ruptur' nouvelle,
Et mon chagrin disparaîtra...
Oui, tout le passé s'oubliera
Ou pour en rire on l' rappel'ra.
Riant.
Ah! ah! ah! toujours amoureux,
D' la sall' de polic' nous rirons tous deux...

Ah! ah! ah! mon Dieu, le bon tour
Que les caravan's de monsieur le tambour!

PAVILLON, *aux autres.* Tiens, voilà le tapin qui rit tout seul à présent!...

MICHEL. Eh bien, camarade, il paraît que ça va mieux?... Bah! l'on vit à la salle de police comme ailleurs.

CARABI. Parbleu, si on en mourait, il y a longtemps que tu serais trépassé.

On entend sonner six heures.

PAVILLON. Six heures... le vieux Langlumé va faire sa ronde... (*A Michel.*) Dépêche-toi d'éteindre ta pipe... notre pauvre bouffarde!... c'est la seule qui ait échappé à ce monstre-là.

MICHEL, *éteignant sa pipe.* Oh! messieurs!... une idée!... une farce à faire à notre persécuteur.

CARABI. J'en suis!

PAMÉLA, *gaiement.* Et moi donc!...

MICHEL. Passez-moi une gamelle.

CARABI. Une gamelle... voilà!

Il va chercher une gamelle qui est placée auprès du père Lagrenouille, et jette ce qu'elle contient.

LE PÈRE LAGRENOUILLE. Mes choux! gredin de Carabi qui me jette mes choux ..

MICHEL. Silence, vieux pochard!... soyons un peu Français. Maintenant, la cruche! (*On lui apporte la cruche; il remplit d'eau la gamelle, la place sur la planche qui est au-dessus de la porte, et l'attache au guichet au moyen d'une ficelle.*) Voilà ce que c'est!

PAVILLON. Attention!... j'entends l'ennemi!

Les Trompettes remettent vivement à sa place le banc qui a servi à Michel, et chacun prend une attitude indifférente. Bruit de verrous.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LANGLUMÉ.

Au moment où Langlumé ouvre la porte, la gamelle pleine d'eau lui tombe sur la tête.

LANGLUMÉ. Sacré mille!... quel est le polisson qui a fait ce coup-là?...

PAVILLON, *à part, à droite.* Oui, cherche!

LANGLUMÉ. Vous ne répondez pas?... Le coupable... il me le faut... nom d'un petit bonhomme!... Celui qui me le nommera, je le fais sortir à l'instant de la salle de police... Eh bien, voyons... j'attends!

MICHEL. Et vous attendrez longtemps, maréchal des logis.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

De tous les genres de bamboche
Ce lieu vous offre une grand' variété...
Mais vous feriez un' fière brioche,
Si vous veniez y chercher un' lâch'té.
Ici l'on n' fait pas d' lâcheté.
C'est le séjour des enfants d' la malice,
Des mauvais's têt's, des blagueurs, des soiffeurs...
Mais bien qu'à la sall' de police,
Vous n' trouv'rez pas de dénonciateurs...
Cherchez ailleurs des dénonciateurs!

LANGLUMÉ, *à part.* Il a sacrebleu raison... j'en serai pour ma polée d'eau... (*Haut.*) Hum!... ça sent la pipe ici... on a fumé ici, pour sûr.

PAVILLON. Fumer!... excusez, et avec de quoi donc?... Vous êtes la mort aux pipes, maréchal des logis...

MICHEL, *à part.* Voyons s'il apporte la réponse du tapin avec la mienne.

Il tourne autour de Langlumé et détache adroitement deux billets attachés ensemble à la manche droite de sa pelisse.

PAVILLON, *de même.* Il doit avoir un billet pour moi.

Même jeu pour prendre un billet attaché à la manche gauche.

LANGLUMÉ. Vous êtes malins, mes gaillards... mais je suis tranquille, quand je vous tiens en cage... parce que là, il n'y a pas moyen de me monter des couleurs.

PAVILLON, *à part.* Non, on se gêne.

LANGLUMÉ, *à Albert.* Toujours triste, mon garçon.

Il continue de lui parler bas.

MICHEL, *à mi-voix, à Paméla.* Voilà ta réponse, camarade.

PAMÉLA. Enfin!

MICHEL, *à part.* Voyons ce que chante la mienne...

Il lit bas.

PAMÉLA, *parcourant des yeux la lettre que lui a donnée Michel.* Bonne fille... elle ignorait tout... elle a vu mon pendard... il a promis de venir aujourd'hui même...

MICHEL, *à lui-même.* Gentille Kretly!... mais ce soir je te dirai de vive voix... prévenons-la.

Il tire un petit portefeuille, en arrache un feuillet et écrit au crayon.

PAMÉLA, *à part.* Il me connaît... Il n'osera pas manquer à cette promesse.

PAVILLON, *qui de son côté a lu sa lettre, à lui-même, avec fatuité.* La petite commence à s'attendrir... Il est dit que je n'en manquerai pas une.

Même jeu que Michel. Il écrit.

ALBERT, *à Langlumé.* Merci, maréchal des logis... je suis sensible à l'intérêt que vous me portez.

MICHEL, *cachant derrière lui le billet qu'il vient d'écrire.* Et moi donc! maréchal des logis, je ne vous offrirai pas mon amitié...

mais vous avez mon estime. (*A part, glissant adroitement son billet dans la sabredache de Langlumé.*) Et mon poulet à Kretly, par dessus le marché.

PAVILLON. Moi, maréchal des logis, je vous accorde ma confiance... (*Même jeu que Michel.*) (*A part*) Et une place de facteur à la petite poste...

Bruit de verrous, la porte d'entrée s'ouvre, le Comte paraît.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, *en entrant*. Le maréchal des logis de service?...

LANGLUMÉ. Présent!

Le Comte lui remet un papier.

PAMÉLA, *à part*. C'est lui!

LE COMTE, *à part*. La voilà!

ALBERT, *à mi-voix*. Que vois-je?... le comte de Fitzabern!

MICHEL. Hein?... comment?... ton rival!

LANGLUMÉ, *au Comte*. Votre ordre est en règle, monsieur... vous pouvez conférer avec le sujet en question... (*Lorgnant Paméla.*) C'est un enfant qui a trop d'esprit pour son âge... aussi, peut-être bien qu'il ne vivra pas.

LE COMTE. Ne pourrais-je rester seul avec lui?

LANGLUMÉ, *désignant la chambre à droite aux Trompettes*. Allons, mauvais sujets, allez-voir là dedans si j'y suis.

LE COMTE, *qui s'est approché de Paméla, à mi-voix*. Imprudente! vous ici!...

PAMÉLA, *élevant un peu la voix*. Eh bien! je vous conseille de faire les gros yeux.

LE COMTE. Plus bas!

LANGLUMÉ, *aux Trompettes*. Voyons!... est-ce qu'on ne m'a pas entendu?...

AIR : *C'est la retraite et rantanplan.*

Vous avez là votre boudoir,
Et d' la politesse c'est l' devoir...
L'entretien ne sera pas long,
A ces messieurs laissez l' salon.

MICHEL, *à Albert*.

Attends! faut que j' dise
A c' beau monsieur
C' que j'ai sur l' cœur!

ALBERT.

Michel, pas d' bêtise,
De c' pauvre enfant c'est l' protecteur.

ENSEMBLE.

LANGLUMÉ.

Vous avez là votre boudoir,
Et d' la politess' c'est le devoir...
L'entretien ne sera pas long,
A ces messieurs laissez l' salon.

LES TROMPETTES.

Amis, entrons dans notr' boudoir;
Pour le lapin, allons, prenons espoir;
L'entretien ne sera pas long,
A ces messieurs laissons l' salon.

Les Trompettes, Lagrenouille et les Hussards entrent à droite, sortie de Langlumé par le fond.

SCENE V.

PAMÉLA, LE COMTE.

PAMÉLA. Je vous tiens donc enfin!

LE COMTE. Pourquoi cet air courroucé, Paméla?...

PAMÉLA. Il me le demande, l'hypocrite!... mais je sais tout, horreur d'homme que vous êtes!

LE COMTE. Tout!

PAMÉLA. Oui, tout!... vos anciennes fredaines comme les nouvelles... votre rage effrénée pour le jeu... votre régiment de créanciers... votre débine, enfin.

LE COMTE. Paméla, vous extravaguez!

PAMÉLA. Oh! j'ai les preuves entre les mains!

LE COMTE. Les preuves? (*A part.*) Que veut-elle dire?...

PAMÉLA. Ce n'est pas de ça qu'il s'agit... je vous croyais riche, c'est vrai, vous me l'aviez dit... et il me semble que je me serais recarrée tout aussi bien que vos baronnes et vos marquises sur les coussins d'une calèche à quatre chevaux... ça m'allait, je ne m'en défends pas!... mais ça n'est pas pour ça que je vous ai aimé... c'était vous que je voulais avant tout... parce que votre traître de physique m'avait séduite, parce que je vous croyais sincère et que je me fiais à vos promesses... tandis que vous n'êtes qu'un polisson!

LE COMTE. Paméla!

PAMÉLA. Un polisson! le mot est lâché.

LE COMTE. Paméla... je vous pardonne, car vous êtes folle.

PAMÉLA. Folle!... je l'ai été quand j'ai consenti à vous écouter... quand, enjôlée par vos serments, j'ai été assez faible... et comment en ai-je été récompensée?... par une gueuserie des plus atroces... monsieur décampe un beau matin pour aller se marier avec une autre.

LE COMTE. Me marier!... Paméla, l'on vous a trompée...

PAMÉLA, *affirmativement*. Pour vous marier avec votre cousine, une riche héritière dont vous avalez déjà la dot en idée comme vous avez croqué votre patrimoine... Mais je suis venue pour y mettre ordre... Il pa-

raît que votre future belle-mère ne badine pas sur l'article des mœurs... on dit même qu'elle est pas mal bégueule... et quand je lui aurai fait lire certains papiers dont j'ai eu l'esprit de m'emparer chez vous...

LE COMTE. Quels papiers !... Auriez-vous osé ?...

PAMÉLA. J'ai osé !... Il reviendra, que je me disais d'abord... mais à la fin je perds patience, je ne fais qu'un saut de mon magasin à votre hôtel... je mets tout sens sus dessous dans votre appartement, espérant trouver quelque indice, lorsque dans un tiroir de votre secrétaire, dont je venais de faire sauter la serrure...

LE COMTE, *vivement*. Eh bien ?..,

PAMÉLA. Je trouve un portefeuille... et dans ce portefeuille, des paperasses qui m'en apprennent de belles !... Mais le plus curieux, c'est une lettre de votre ami Léopold... un autre gredin de votre espèce, qui me révèle le mariage que vous mitonnez pour vous tirer de l'horrible pétrin où vous êtes... Oh ! alors, je me sens éblouie par trente-six chandelles... je me serais trouvée mal, s'il y avait eu là autre chose que votre cornichon de domestique... mais je réfléchis que ce mangeur de choucroute mettrait deux heures à me faire revenir, et j'étais pressée... Je m'élance comme une flèche, décidée à me périr pour vous léguer un éternel remords... Déjà le charbon homicide est acheté... mais je réfléchis encore... je me dis que ça serait des bêtises... je revêts ce travestissement... et confiant mon magasin à ma premère demoiselle, je me rends chez une amie que j'ai dans ce village, décidée à enfoncer votre mariage ou à vous poignarder jusqu'au pied des autels.

LE COMTE, *à part*. Peste soit de la folle et de la fatalité qui a fait tomber ce portefeuille entre ses mains... Mais ce n'est pas le moment de l'irriter... (*Haut.*) Calmez-vous, Paméla... J'avoue qu'il a été un instant question de ce mariage... ma parente, qui m'est fort attachée, paraissait le désirer vivement... et dans la circonstance difficile où je me trouve... Oui, si j'ai laissé croire à cette union, c'est uniquement pour me la rendre favorable, et la decider à payer mes dettes... (*Il lui prend la main.*) Mais, Paméla, peux-tu penser que j'aie jamais songé à t'abandonner, toi, ma bien-aimée ?... Si, au contraire, je m'évertue à rétablir ma fortune, n'est-ce pas dans le seul espoir de te la faire partager ?

PAMÉLA, *radoucie*. Eh bien alors, monsieur, pourquoi m'avoir caché la vérité ?... Je suis de bon conseil, allez !... Voyons, abandonnez tout à vos créanciers... moi, je vendrai mon magasin, mes chiffons, ma clientèle... vous serez peut-être quitte alors... Nous irons en France, à Paris... Quel bonheur !... il me semble que j'y suis déjà !

AIR *de M. Oray.*

Sans soucis, et libres tous deux,
Vite, mettons-nous en voyage.
Ah ! dans notre petit ménage
Combien nous allons être heureux !
Exempts de crainte importune,
En Franc' gaiement nous vivrons,
Et sans r'gretter la fortune,
Sans rougir, nous travaillerons !
Oui, j'aurai la vogue bientôt;
Car je suis habile ouvrière,
Par mon talent je serai fière
D'augmenter notr' petit magot...
Un homm' doit se rendre utile,
Et pour vous j'intriguerai, moi...
Dans un bureau bien tranquille
Je vous obtiendrai quelque emploi...
Tout' la s'main', chacun d' notr' côté,
Nous piocherons... mais en revanche,
Nous donnerons notre dimanche
Tout au plaisir, à la gaieté;
A votr' bras je m' vois d'avance...
J'ai mis mon joli chapeau,
Ma robe couleur espérance,
Vous votre bel habit barbeau...
On s' promène sur les boul'vards
Avec un genr' qui n'est pas mince,
Quand vient l' soir tous deux on pince...
Un' contredanse au salon d' Mars...
Si la campagne vous attire,
L' bois d' Montmorency me plaît,
Si le calembour vous fait rire,
Nous irons entendre Brunet !
Sans soucis et libres tous deux,
Vite, mettons-nous en voyage...
Ah ! dans notre petit ménage
Combien nous allons être heureux ! } *Bis.*

LE COMTE, *à part*. Charmante perspective ! mais il faut ravoir ces maudits papiers !...

PAMÉLA. Vous ne répondez pas... hésiteriez-vous ?

LE COMTE. Non... mais plus tard... dans quelques jours...

PAMÉLA. Tout de suite... je le veux...

LE COMTE, *à part*. Oh ! si je n'étais pas à sa discrétion ! .. (*Haut.*) Eh bien, oui, Paméla... nous partirons... cette nuit, je vous le promets... mais vous comprenez combien ma position exige de mystère... pour votre honneur à vous-même, il faut qu'on ignore votre escapade... Je vais d'abord m'occuper de votre mise en liberté sans trahir votre sexe... Patientez jusque-là... cette nuit vous serez libre, et avec moi sur la route de Vienne.

PAMÉLA. Oh ! je savais bien qu'au fond tu m'aimais toujours !

LE COMTE, *la serrant dans ses bras.* Si je t'aime!... A propos, Paméla... rends-moi ce portefeuille... je ne voudrais pas pour beaucoup que d'autres yeux que les tiens...

PAMÉLA. Ce portefeuille, je ne l'ai plus... je l'ai confié à Kretly.

LE COMTE. A Kretly!... quelle imprudence!...

PAMÉLA. Rassure-toi... elle est incapable de l'ouvrir sans y être autorisée... D'ailleurs, qu'y verrait-elle?... que vous avez joué et mangé votre fortune?... c'est un malheur, mais ça n'est pas un crime.

LE COMTE, *à part.* Je respire!... elle n'a pas découvert le fermoir secret... (*Haut.*) Encore quelques heures de captivité; mauvaise tête... (*Il l'embrasse sur le front.*) Adieu, ma Paméla... à cette nuit.

PAMÉLA. A cette nuit, monstre.

Rentrée de Langlumé par le fond, et des prisonniers par la droite.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LANGLUMÉ, TOUS LES PRISONNIERS.

ENSEMBLE.

AIR : *Fragment du Brasseur.*

LES PRISONNIERS.

Voici la fin d' la conférence,
Espérons que dans son malheur,
Le camarade est sûr d'avance
De l'appui de son protecteur!

LE COMTE.

J'ai terminé la conférence,
Oui, je serai son protecteur;
Pour votre ami bonne espérance,
Vous verrez finir son malheur.

PAMÉLA, *à part.*

J'en étais certaine d'avance,
Mon Ulric n'est pas un trompeur;
Oui, désormais bonne espérance,
Enfin il m'a rendu son cœur.

LE COMTE, *à Langlumé et faisant un signe d'intelligence à Paméla.* Je m'intéresse à ce jeune homme, maréchal-des-logis... je vais m'occuper de lui.

Les Prisonniers entourent Paméla.

PAVILLON. Il paraît, Tapin, que ton affaire s'arrange... tant mieux, mille trompettes!

LE COMTE, *à mi-voix, à Langlumé.* C'est un mauvais sujet... sa famille l'abandonne à la rigueur des lois... Vous recevrez bientôt des ordres du quartier général.

Il achève bas.

PAMÉLA, *aux Prisonniers.* Oui, mes amis, j'espère... j'espère beaucoup à présent.

MICHEL, *à part, observant le Comte.* J'ai idée que ce comte la fiche dedans avec ses promesses. (*A mi-voix, à Paméla.*) Dis donc, petit... ça pourrait bien être de l'eau bénite de cour que ce paroissien-là t'a donnée... Moi, je t'offre mieux que ça... la clef des champs pour ce soir, c'est plus sûr.

PAMÉLA, *de même et adressant un coup d'œil au Comte qui cesse de parler à Langlumé.* M'échapper!... oh! non, j'attends ici de trop bonnes nouvelles!

LE COMTE, *à part.* Maintenant, au quartier général... et puis après j'aviserai à retirer mon portefeuille des mains de cette Kretly.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Entrée de Pingoin. Il salue militairement le Comte et Langlumé, qui passent devant lui et sortent.

SCÈNE VII.

PINGOIN, TOUS LES PRISONNIERS, *puis aussitôt* BIGORNAU, *un pain de munition sous le bras.*

PINGOIN, *à la cantonade.* Jeune homme, donnez-vous la peine d'entrer... (*Bigornau paraît sur la porte*) et saluez la société.

TOUS. C'est Bigornau.

PINGOIN. Lui-même.... ledit Bigornau étant le plus vilain soldat de tout l'escadron... sans dénigrer personne... Il y a longtemps que la salle de police manquait à son éducation... mais il n'y a que le premier pas qui coûte... Sur ce, je vous laisse l'oiseau... et je présente mes respects à ces dames.

Il sort.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *excepté* PINGOIN.

BIGORNAU. Eh bien, il m'enferme!... Brigadier!... brigadier!...

MICHEL. Est ce que monsieur a oublié quelque chose dans son équipage?

BIGORNAU. Mâtin! que c'est laid ici!.... Brigadier!... brigadier!...

PAVILLON. Vous désirez sortir, jeune homme?... rien n'est plus facile... il n'y a qu'à demander: (*Criant.*) Le cordon, s'il vous plaît!

BIGORNAU, *bêtement.* Ah! il n'y a qu'à demander... (*Criant.*) Le cordon, s'il vous plaît!... le cordon, s'il vous plaît!

TOUS, *se moquant.* Ohé! Bigornau!.... Ohé!...

PAVILLON. Est-ce que par hasard le portier ne serait pas à son poste?

TOUS. Le cordon, s'il vous plaît!.... le cordon!...

MICHEL, *à Bigornau.* Puisqu'il le faut, mon jeune ami, résignez-vous à rester... et permettez-nous de vous faire les honneurs du local...

PAVILLON, *le prenant par la main et le conduisant au lit de camp.* Voici d'abord le dodo!

MICHEL, *lui présentant la cruche.* Voici la cave... Champagne première qualité... Si monsieur veut en accepter un verre...

PAVILLON. Ne vous gênez pas, jeune homme, c'est de bon cœur.

MICHEL. Maintenant, c'est de votre bienvenue qu'il s'agit, jeune héros.

TOUS, *avec joie.* Oui, oui... la bienvenue!

BIGORNAU. La bienvenue!

MICHEL, *gravement.* C'est ici le temple de la vertu, jeune homme!... La première fois qu'un mortel en franchit le seuil, il doit, suivant l'usage antique et solennel, déposer son offrande, à seule fin de gargariser le gosier des fidèles... On recevra une, deux, trois pièces de cinq francs... ou même des napoléons, si vous l'exigez... Ça dépend de la générosité des personnes.

BIGORNAU, *se dirigeant vers la porte.* Ah bien! plus souvent!

On le fait descendre en le bousculant.

PAVILLON. Il n'y a pas de plus souvent... n'est-ce pas, vous autres?

TOUS. Oui, oui, la bienvenue!

MICHEL. Vous entendez ce murmure, jeune homme?.... ceci devient grave.... Messieurs, qu'on lui montre la loi.

PAVILLON, *apportant un vieux livre.* Voici le règlement du père Lajoie... la chose est formellement expliquée au chapitre IV, intitulé : Qui touche mouille!.... Fendez-vous donc sans résistance .. (*avec un geste grotesque*) et recevez notre bénédiction

Tous imitent le geste de Pavillon.

BIGORNAU. Si je n'ai pas d'argent, moi!

Il veut gagner la porte.

MICHEL, *le ramenant.* Couleur, jeune homme! couleur insidieuse et contradictoire!

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémise.*

A confesser ça n'est pas l' diable,
Allons, mon garçon, fendez vous!

BIGORNAU.

Laissez moi, c'est épouvantable!

MICHEL.

Ça vous coût'ra deux pièc's cent sous!

BIGORNAU.

Deux pièc's cent sous!

PAVILLON.

Il faut te rendre!
La société s' lass' d'attendre,
Dépêchons nous, ou subit'ment
J' vas t'envoyer un renfonc'ment...

MICHEL, *à Bigornau.*

J'espèr' qu'on ne peut pas s'y prendre
Plus gentiment, plus poliment!

PAVILLON.

La société s' lass' d'attendre
J' vas t'envoyer un renfonc'ment...

MICHEL.

J' crois qu' c'est s'y prendre poliment.

BIGORNAU. C'est des bêtises... laissez-moi tranquille!

TOUS. A bas Bigornau... la savate à Bigornau!

On l'entoure, on le bouscule.

BIGORNAU. Voulez-vous bien me lâcher?... Au secours! à la garde!...

MICHEL. Silence!.. Ça ne regarde plus maintenant que le prévôt... le plus ancien.

PAVILLON. Allons, père Lagrenouille, en fonctions!

LAGRENOUILLE. Me voilà... me voilà... Quand il s'agit de faire payer à boire, j'en suis toujours... A la bonne heure, c'est des bonnes farces, ça!

TOUS. Le jugement.

LAGRENOUILLE, *debout sur le lit de camp et drapé d'une vieille couverture.* Emparez-vous du *deliquant*... je vas prononcer mon jugement.

MICHEL. Silence pour le jugement!

LAGRENOUILLE. Au nom du père Lajoie, moi, le provôt, salutem omnibus.

TOUS, *saluant.* Salutem omnibus!

LAGRENOUILLE, *à Bigornau.* Grandus cornichonus et jobardum finitum... attention, c'est du latin!... tu vas payeribus cuibus subitum tout de suite... ou j'ordonibus de l'administreribus shlagum magnificum numéro chouetto... autrement dit savatibus, rasibus... voilà!

TOUS. Bravo! bravo! le provôt.

BIGORNAU. Savatibus... rasibus!... qu'est-ce que c'est que tout ça?

PAVILLON. Tu vas le savoir!

MICHEL. Qu'on apporte les instruments du supplice!

BIGORNAU, *se débattant.* Le cordon, s'il vous plaît!

Un banc a été placé au milieu de la scène, on y fait asseoir de force Bigornau, tous les prisonniers se rangent en cercle autour du banc, défilé général.

CHOEUR.

AIR : *On va lui percer les flancs.*

On va t' caresser le flanc,
En plein, plan, ran tan plan!
Tire lire
Ramplan!
On va t' caresser le flanc!
Ah! que nous allons rire!
Ran tan plan
Tirelire!
Préparez vous, beau sire,
Pour qu'on vous caress' le flanc,
En plein, plan, ran tan plan
Tirelire
Ran plan!
On va t' caresser le flanc,
Ah! que nous allons rire!

Pendant le chœur, qui est chanté deux fois, le père Lagrenouille, placé auprès de Bigornau, bat la me-

sure avec deux gros souliers d'écurie. La marche terminée, on s'empare de Bigornau, que l'on couche sur le banc.

BIGORNAU, *criant.* Non ! non !... Pas de savatibus... j'aime mieux payeribus.

MICHEL. Voyons donc le cuibus !

BIGORNAU. Ah ! mâtin ! mâtin !

Il tire une longue bourse et paye en rechignant.

LAGRENOUILLE. C'est pas le tout que d'avoir l'argent... c'est le liquide à présent ?

MICHEL. Soyez paisible, père Lagrenouille, je m'en charge... Pavillon, écoute.

Il lui parle bas à l'oreille.

PAVILLON. C'est compris...

Il se glisse le long du lit de camp et disparaît derrière.

MICHEL, *à Bigornau.* Les camarades sont contents de vous, jeune homme... il ne vous reste plus qu'à déchiffrer les caractères magiques qui sont tracés là, sur le mur. (*Il monte sur un banc où l'on fait monter également Bigornau, et, armé d'une baguette avec laquelle il lui montre chacun des caractères, il lui tape souvent sur les doigts.*) Attention !... et partons bien ensemble.

MICHEL *et* BIGORNAU.

AIR arrangé par M. Oray.

Pelle noire, pelle blanche,
Pelle avec un joli petit manche !
Pelle en haut pelle en bas,
Et pelle qui n'en a guère !
Pelle en haut, pelle en bas !
Et pelle qui n'en a pas !

MICHEL. Bravo !.. comme un petit ange.

CHOEUR.

Pelle en haut, pelle en bas, etc.

MICHEL, *saluant Bigornau, et lui présentant une gamelle pleine d'eau, qui lui lui a été passée par Lagrenouille.*

Du bouillon d'hôpital !

LE CHOEUR.

Du bouillon d'hôpital !

MICHEL, *de même.*

Pour vous rincer le bocal !

LE CHOEUR.

Pour vous rincer le bocal...

A la fin du chœur Michel jette à Bigornau le contenu de la gamelle par la figure. — Eclat de rire général. — La nuit commence à venir.

MICHEL. Camarade, l'accolade à Bigornau !... vive Bigornau !

On le presse, on l'embrasse en se le renvoyant.

BIGORNAU, *essoufflé.* Ah ! mâtin !... ah ! mâtin !

Bruit de verrous.

MICHEL, *vivement.* Silence tout le monde !

Chacun prend subitement une attitude indifférente.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PINGOIN.

PINGOIN. C'est moi... avec une mauvaise nouvelle... (*A Paméla.*) Ça se gâte, mon garçon... il y a des ordres d'arrivés qui te regardent... il paraît que tu vas définitivement passer au conseil... demain, au petit point du jour, tu seras transféré au quartier général...

TOUS. Au quartier général !

PAMÉLA, *vivement.* Bien vrai ?...

PINGOIN, *continuant.* Ainsi, tiens-toi prêt... et tâche de réfléchir à la défense.

PAMÉLA. Mais le comte de Fitzabern m'avait promis...

PINGOIN. Ah ! ouiche ! il paraît au contraire que c'est lui qui a sollicité l'ordre de t'envoyer là-bas...

PAMÉLA, *à part.* Oh ! quelle trahison !... (*Haut.*) C'est une indignité !

PINGOIN. Les protecteurs, vois-tu, ça promet toujours plus de beurre que de pain... sans ça, il y a longtemps que je serais général... Serviteur, la compagnie.

Il sort.

SCENE X.

LES MÊMES, *excepté* PINGOIN.

MICHEL, *à Paméla.* Quand je te le disais...

PAMÉLA. C'est infâme !... mais je me vengerai !... camarade, vous m'avez offert tantôt de me faire évader, j'accepte !

MICHEL. A la bonne heure... mais pas si haut... les murs ont des oreilles.

PAMÉLA. Je suis prêt... partons, partons vite !

MICHEL. Fichtre !... comme tu es pressé à présent !

On a vu Pavillon sortir de derrière le lit de camp sans être aperçu des prisonniers.

PAVILLON, *bas à Michel.* Ça y est.

MICHEL, *de même.* Bien... (*Haut.*) Maintenant, les amis, à la santé de Bigornau !...

TOUS. A la santé de Bigornau !

LE PÈRE LAGRENOUILLE. Ah ! oui, buvons !... mais *ous qu'est* les munitions ?...

MICHEL, *tirant de derrière le lit de camp un panier rempli de verres et de bouteilles.* Les munitions sont à leur poste !...

LE PÈRE LAGRENOUILLE. Pas possible... ce garçon-là est sorcier.

MICHEL, *bas à Paméla.* Fais comme moi ! (*Haut.*) Vive la gaieté, camarades !

Paméla et Michel versent à tous.

AIR *de M. Oray.*

Amis, au diable la consigne !
Notre argus et ses airs grognons
Sont enfoncés sur tout' la ligne...
En ces lieux, d' lui nous nous moquons !
Il nous flanqu' sous clefs, mes enfants,
Mais c'est nous qui l' mettons dedans...
Toujours bons là... jamais en plan, } *bis.*
Viv'nt les trompett's de Chamboran. }

CHOEUR.

Toujours bons là... jamais en plan
Viv'nt les trompett's de Chamboran.
Ta tria ta. triata, tria ta !
Plan, plan, plan !

Accompagnement en frappant avec les verres pendant qu'une partie des prisonniers danse sur le refrain. Le père Lagrenouille verse à boire.

MICHEL, *bas à Albert.* Les voilà bien en train de rigoler... la nuit est noire... c'est le moment de filer... à demain, Albert, et bon espoir!

ALBERT. Où vas-tu? que vas-tu faire?...

MICHEL. J'ai mon idée... mais silence!

ALBERT. Cependant, je voudrais...

MICHEL, *haut.* Deuxième couplet!

Même air.

Ici, point d'appel de pansage
Ici, point d'exercic' pour nous,
Point d inspection, d' rabâchage,
Nous sommes libr s sous nos verrous!
Vous dont l' chagrin gagn' le moral,
Entrez, entrez dans ce local!
Toujours bons là, jamais en plan, } *bis.*
Viv nt les trompett's de Chamboran. }

CHOEUR.

Toujours bons là, jamais en plan, etc.

Même jeu qu'au premier couplet.

MICHEL, *bas à Paméla qui danse avec Bigornau.* En route, tapin!... il s'agit de glisser comme un limaçon!

ALBERT, *voulant l'arrêter.* Mais dis-moi au moins...

MICHEL. Toi, fais-moi l'amitié d'aller chanter avec eux... et surtout plus de bruit que les autres pour couvrir la retraite.

Il disparaît derrière le lit de camp avec Paméla.

BIGORNAU, *dansant et à moitié gris.* Ah! mâtin!... ah! mâtin!... je ris t'y t'y!... je m'amuse t'y t'y!...

CARABI. Michel!... tiens, où est donc Michel?

ALBERT, *se mêlant vivement aux autres.* Allons, camarades... versez!... troisième couplet!

Tant que se repose Bellone,
En ces lieux on l' laiss' réfléchir,
Mais, sitôt que le canon tonne,
Il n'est pas fait pour y moisir;
Oui, pour sonner la charge, enfants,
Vite, on lui donne la clef des champs!
Toujours bons là, jamais en plan, } *bis.*
Viv'nt les trumpett's de Chamboran! }

CHOEUR.

Toujours bons là, etc.

L'accompagnement redouble de fracas, Bigornau danse avec le père Lagrenouille, l'orgie est à son comble. Tableau.

On baisse le rideau de manœuvre, l'orchestre continue de jouer.

Deuxième Tableau.

Un salon chez madame de Preuil; porte d'entrée au fond; porte latérale à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, *seul.*

Impossible de trouver cette Kretly un instant seule!... pendant que la baronne fait les honneurs de sa table à ses nobles convives, mademoiselle traite, de son côté, à l'office, pour célébrer son entrée ici, en qualité de femme de chambre... Il faut pourtant que je retire ce portefeuille de ses mains... Allons, patience.. Paméla est sous les verrous, à l'heure qu'il est... demain matin elle partira pour le quartier général... En voyant que je l'ai trompée, la belle jettera les hauts cris, s'empressera de déclarer son sexe et de réclamer sa liberté... mais avant qu'elle lui soit rendue, il lui faudra expliquer son étrange travestissement, prouver qui elle est, d'où elle vient... et mon contrat se signe dans une heure... D'ailleurs, ces dangereux papiers une fois rentrés en ma possession, l'impétueuse modiste n'est pas à craindre... Allons, je m'en tire d'une belle!

SCÈNE II.

LE COMTE, KRETLY, LANGLUMÉ, LA MÈRE FIRBACH.

KRETLY, *en entrant par la droite, et à la cantonade.* Je vais vous accompagner jusqu'en bas... mais il faut avant que j'allume dans ce salon.

LE COMTE. Ah! c'est vous, Kretly... j'ai à vous parler... mais vous êtes en compagnie, je reviendrai tout à l'heure... attendez-moi.

Il sort par la gauche.

KRETLY. Je suis aux ordres de monsieur le comte. (*A part.*) Il s'agit sans doute de Paméla.

LANGLUMÉ, *un peu en train.* Nom d'un petit bonhomme!. . la maison est bonne... madame la baronne est une digne femme.

KRETLY. Un peu sévère, imposante... tandis que sa fille...

LA MÈRE FIRBACH. C'est singulier!... voyez comme les mines sont trompeuses, j'aurais juré que mademoiselle Marguerite était la douceur même.

LANGLUMÉ. Mais c'est précisément ce qu'on vous dit, mère Firbach

LA MÈRE FIRBACH. Taisez-vous, mauvaise langue!

LANGLUMÉ. En voilà une sourde d'une qualité supérieure!... Je n'ai point connu feu Firbach... mais la terre doit paraître légère à ce défunt!... Allons, la maman... pre-

nez mon bras, et en route... Où diable ai-je donc mis mon sabre et mon shako?

KRETLY. Je vais vous les donner... (*A part.*) Étourdie... j'oubliais ma correspondance!

Elle va prendre sur un fauteuil le sabre de Langlumé, et fouillant sans être vue dans la sabretache, elle en tire trois lettres.

LANGLUMÉ, *bouclant son ceinturon.* Quelle attention... pauvre chatte, va!

KRETLY, *à part.* J'étais bien sûre qu'il y aurait quelque chose pour moi dans la boîte aux lettres. (*Haut.*) Votre shako à présent!

Elle lui met son shako sur la tête.

LANGLUMÉ. Elle me coiffe elle-même!... Dieu, la jolie petite femme que ça serait pour un vieux hussard! Ah! Kretly... Kretly!... quand je vous regarde, il me prend des envies de conjuguer... Kretly, voulez-vous conjuguer?

KRETLY. Je ne dis ni oui ni non!

LANGLUMÉ. Ni oui... ni non!... Ah! cré nom d'un petit bonhomme!... mère Firbach, j'espère que vous ne refuserez pas votre consentement?

LA MÈRE FIRBACH. Par exemple! pour qui me prenez-vous donc?... Me faire de pareilles propositions à mon âge!

LANGLUMÉ. Allons, bon!... elle a encore entendu de travers! (*Criant.*) Je vous demande votre nièce en mariage!

LA MÈRE FIRBACH. J'entends bien... mais quand le pauvre Firbach est mort, j'ai juré de ne jamais me remarier!

LANGLUMÉ. Oh! voilà le plus joli! J'y renonce!...

LA MÈRE FIRBACH.

AIR : *Allons, de la philosophie* (des Hussards de Felsheim).

Non, non, je ne puis vous entendre,
Mon cher monsieur, n'insistez pas!...
A vos vœux je ne puis me rendre,
Mon serment me l'défend, hélas!

LANGLUMÉ.

Ah! je déclare ici bien plus facile
De causer avec un bidon,
Une marmite... ou tout autre ustensile
Que de lui faire entendr' raison.

ENSEMBLE.

LA MÈRE FIRBACH.

Non, non, je ne puis vous entendre, etc.

LANGLUMÉ *et* KRETLY.

Allons, partons / partez sans plus attendre
Et d' confiance prenez mon / son bras.
Si nous cherchions à nous / Si vous cherchiez à vous comprendre,
Corbleu! nous n'en finirions pas.
Bien sûr, vous n'en finiriez pas.

Langlumé prend le bras de la mère Firbach et sort avec elle par le fond.

SCÈNE III.

KRETLY, *seule.*

Celui-là veut m'épouser... mais il est vieux... il est laid... et quand je pense à ces petits trompettes, si gais, si aimables... Oui, mais M. Michel ne parle pas de mariage... Pavillon et Carabi encore moins... Voyons toujours mes lettres!...

AIR : *Tiens choisis, mon camarade* (Sans tambour, ni trompette).

Monsieur Pavillon m'invite
A me méfier d' Michel;
Monsieur Michel me débite
D' Pavillon un mal mortel...
Carabi contr' Michel tonne
Et Pavillon à la fois...
Aussi la prudenc' m'ordonne
D' me méfier d' tous les trois (*bis*).

Mais qu'ajoute donc le poulet de M. Michel... Il faut qu'il parle à mademoiselle... à madame la baronne... Il s'échappera ce soir de la salle de police... Oh! quelle tête!... quelle tête!

SCÈNE IV.

KRETLY, MICHEL, *vêtu en paysan.*

MICHEL, *qui a entendu les derniers mots.* Mais le cœur, Kretly, vous n'en parlez pas!... c'est pourtant ce que j'ai de meilleur.

KRETLY. Vous m'avez fait peur!... Mais que signifient ces habits... et que venez-vous faire ici?

MICHEL. Te voir d'abord, ma gentille Kretly!... ensuite m'occuper du bonheur d'un ami... Quant à ces habits... on me les a prêtés... un jeune shoulfl ke, autrement dit, un cordonnier en vieux de ce village.

AIR : *Je sais attacher des rubans.*

De procédés fort délicats
Nous faisons ensemble un échange...
Si j'en obtiens ces résultats,
C'est que l' goût des arts le démange...
Chaque jour de mon instrument
J' lui fil' les plus brillantes notes...
Et c't ami reconnaissant
Me r'met des s'melles à mes bottes!...
Oui, ce grand cœur reconnaissant
Me r'met à neuf mes vieilles bottes.

Mais commençons par une commission dont je me suis chargé pour vous, Kretly.

KRETLY. Une commission?

MICHEL. Oui, le petit tambour... vous avez reçu sa lettre, donc, vous connaissez son aventure... il y va pour lui de la fusillade... c'est sérieux!

KRETLY. Ah! bah!... la fusillade!... si ce n'était que ça...

MICHEL. Que ça?... excusez du peu... heureusement, j'ai fait filer le tapin de la

salle de police... il est maintenant en sûreté chez mon ami le shoufflike, où il m'attend.

KRETLY. Chez le shoufflike?

MICHEL. Il prétend qu'il vous a confié un portefeuille avec lequel il fera manquer le mariage de ce fadard de comte avec la petite baronne... et comme j'avais de mon côté mon idée là-dessus, je me suis très-volontiers chargé de venir le chercher.

KRETLY. Ce portefeuille... le voilà... mais je ne sais si je dois...

MICHEL. Donnez toujours!... (*Il prend le portefeuille.*) Je ne suis pas curieux, mais faut que je voie ce que c'est...

Il ouvre le portefeuille.

KRETLY. Michel! que faites-vous?

MICHEL. Soyez paisible!... c'est de bonne guerre... et j'ai besoin de savoir au juste la quantité de bâtons qu'on peut fourrer dans les roues de ce monsieur!..

Il lit bas.

KRETLY. Michel, vous serez témoin que je ne voulais pas... (*Avec curiosité.*) Qu'est-ce que c'est que ces papiers?...

MICHEL, *continuant de lire.* Tiens! tiens! tiens!... tout ce qui reluit n'est pas or... le jeu la bamboche à mort...

KRETLY. Que dites-vous là?...

MICHEL. Raffale complète!... ah! cré coquin, quelle chance!... il y a là de quoi faire manquer dix mariages!... moi qui vous parle, Kretly, je lui refuserais ma fille... Plus souvent, gredin, que je te donnerais ma fille!

KRETLY. Ah! mon Dieu, ma pauvre maîtresse!... c'est ce soir qu'on signe le contrat!...

MICHEL. On ne signera pas, je vous en réponds!... ce portefeuille contient un pot aux roses extrêmement fleuri... je veux offrir ce bouquet à mamzelle Marguerite... et j'ose croire qu'elle en sera flattée... (*A part.*) Oh! voilà qui relève joliment les affaires d'Albert!... (*Haut.*) Kretly, faut que je parle à mamzelle Marguerite.

KRETLY. Y pensez-vous?... on est encore à table... je n'oserais...

MICHEL. Allez toujours!... (*Frappant sur le portefeuille.*) avec ça, je réponds de tout!... tiens, qu'est-ce que je sens là?... on dirait d'un ressort caché!... Oh! nous avons la poigne solide... et nous t'ouvrirons tout de même, mon vieux... voilà ce que c'est!... (*Il prend un papier et lit des yeux.*) Ah bigre!.. c'est de plus fort en plus fort, comme chez Nicolet!... mais ça ne plaisante plus!... Ah! mon brave homme, toi qui veux faire fusiller les autres, voilà de quoi te faire laver la tête avec du plomb, quand je voudrai!...

KRETLY. Qu'est-ce que ça peut-être encore?

MICHEL. Ça, c'est une affaire entre moi et le gouvernement! (*A part, en mettant les nouveaux papiers dans sa poche.*) C'est clair comme le jour... ce comte est un traître, un espion qui serre la main du colonel, pendant qu'il prépare avec d'autres canailles un complot pour enlever le village au premier jour, et nous faire tous prisonniers... Excusez, je sors d'en prendre.

KRETLY, *qui est remontée.* Voici mam'zelle!...

MICHEL. Vrai!... Allons, il y a un bon Dieu pour les braves gens!

Entrée de Marguerite par la gauche.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, *à elle-même.* Je sentais mes larmes prêtes à couler... j'ai préféré quitter la table.

KRETLY, *timidement.* Mamzelle...

MARGUERITE. Qu'est-ce, ma bonne Kretly, que me veux-tu?...

KRETLY. Ce n'est pas moi, mademoiselle... c'est un jeune homme...

MICHEL. Oui, mamzelle, c'est moi qui... (*A part.*) Fichtre!... ce farceur d'Albert a du goût!

MARGUERITE. Que puis-je pour vous, mon ami?...

MICHEL. Oh! rien, mam'zelle... c'est moi, au contraire... je suis un ami d'Albert!...

MARGUERITE. Albert!

MICHEL. Oui, mamzelle, malgré la pelure de pékin qui me couvre, je suis trompette de Chamboran.... et je viens pour vous éclairer sur le compte d'un pas grand chose... une canaille enfin!

MARGUERITE. Monsieur!

MICHEL. Oh! j'en ai la preuve.

AIR : *J'ai corrigé l'air trop pesant des cours.*

Oui, c'est un gueux, mamzelle, et croyez-moi,
Hâtez-vous d' rompr' ce triste mariage...
A cet homm'-là si vous donnez votr' foi,
Du plus sombre avenir je vous garantis l' présage.
Je vous parle enfin, ici du fond du cœur,
Car un hymen avec ce bon apôtre,
J' vous l' jur', plus tard, ferait votre malheur...
Et dès maint'nant, caus'rait la mort d'un autre!
Cet hymen-là caus'rait la mort d'un autre.

MARGUERITE, *tremblante.* Un autre, dites-vous?

MICHEL, *à part.* Chaud, maintenant!... (*Haut.*) Oui, mamzelle, un autre... Albert, enfin!... si vous consentez à ce mariage, il faudra qu'il meure, et c'est vous qui l'aurez tué! (*A part.*) V'lan, je crois que c'est fameux.

MARGUERITE. Grands dieux!.., mais ce

que vous avez à m'apprendre du comte... ces preuves...

MICHEL, *lui donnant une lettre.* Les voilà, mamzelle... lisez!... (*A part.*) Je donnerais quelle chose pour qu'Albert ait pu m'entendre.

MARGUERITE, *après avoir lu.* O ciel!... mais cet homme est un misérable... ma mère est indignement abusée.

MICHEL. Quand je vous le disais!... encore, je ne vous ai pas fait voir le plus beau... eh bien, sans vous commander, qu'en pensez-vous?... et qu'est ce qu'il faut répondre à Albert?

MARGUERITE, *troublée.* Je ne puis... je ne sais, j'ai besoin de rassembler mes idées, je voudrais être seule un instant, ne vous éloignez pas... Kretly, conduisez monsieur quelque part où il ne puisse être aperçu... et veillez à ce qu'il ne manque de rien...

MICHEL. Très-bien, très-bien, mamzelle, ne vous inquietez pas... je ne suis pas sur ma bouche.

AIR : *Valse de Giselle,*

Je suis content de vous prouver mon zèle,
Surtout ici pour moi qu'on n'se gène pas.
D'sobriété j'suis vraiment un modèle, [r'pas.
Je n'prends jamais qu'peu d'chos' entre mes
C'que vous voudrez, excepté d'la choucroute,
Fait's-moi donner... un pâté, du jambon,
Quequ' verr's de vin, par là-d'ssus la p'tit'goutte,
Le reste pour moi s'ra toujours assez bon.

KRETLY.

Il est content de vous prouver son zèle,
Et veut ici pour lui qu'on n'se gène pas;
D'sobriété c'est vraiment un modèle,
Il n'prend jamais qu'peu d'chose entre ses r'pas.

MARGUERITE.

Je puis enfin compter, grâce à son zèle,
Sur le bonheur qui me fuyait, hélas!
Du pauvre Albert il est l'ami fidele,
Et le devoir vers moi guide ses pas.

MICHEL.

Je suis content de vous prouver mon zèle,
Surtout ici pour moi qu'on n'se gène pas;
D'sobriété j'suis vraiment un modele, [r'pas.
Je n'prends jamais qu'peu d'chose entre mes

Ils sortent par la droite.

SCÈNE VI.

MARGUERITE, *seule.*

Mon Dieu! ce que je viens d'apprendre... oh! sois sans crainte, Albert... mon obéissance n'ira pas jusqu'à associer ma destinée à celle de cet homme.

AIR : *Père et pêcheur.*

Albert!... Albert!... ah! quel bonheur il [m'aime!
Depuis longtemps mon cœur me l'avait dit...,
Et cet hymen, qu'en sa douleur extreme,
Il maudissait... je l'ai déja maudit!
Ah! maintenant j'ai du courage,
Frappe (*bis*), sort rigoureux,
Je suis forte!... contre l'orage,
Nous sommes deux! (*bis*)
Albert, nous serons deux!

On vient!... c'est le comte!...

SCÈNE VII.

LE COMTE, MARGUERITE.

LE COMTE, *entrant par la gauche.* Vous m'attendiez, Kretly... c'est bien!... (*A part.*) Marguerite!... (*S'avançant.*) On s'inquiète de votre absence, mademoiselle... moi-même, j'ai craint que vous ne fussiez indisposée... et je suis venu...

MARGUERITE, *froidement.* Epargnez-vous ces semblants d'inquiétude, monsieur...

LE COMTE. Ce langage?...

MARGUERITE. C'est celui qu'il me convient de tenir.

LE COMTE. Mademoiselle, je ne comprends pas...

MARGUERITE. Cessez de feindre, vous dis-je!... n'essayez plus de persuader la riche héritière dont vous attendez si impatiemment la fortune pour combler l'abîme où vous êtes plongé.

LE COMTE, *à part.* Elle sait tout... (*Haut, avec embarras.*) J'ignore qui a pu vous apprendre... mais si j'ai commis quelques erreurs de jeunesse, mon amour...

MARGUERITE, *avec mépris.* Votre amour? je suis trop bien instruite pour vous croire... et ce portefeuille...

LE COMTE. Ce portefeuille!... (*A part.*) Oh! Kretly me le payera cher.

MARGUERITE. Mon bon ange l'a fait tomber entre mes mains... je vous le rends, monsieur... j'oublierai même ce qu'il contient... je veux épargner une douleur à ma mère... mais vous partirez, monsieur... vous trouverez un prétexte pour rompre une union impossible... il le faut... car vous comprenez que Marguerite de Preuil, à présent qu'elle vous connaît, ne peut plus être votre femme!...

Elle sort par la gauche.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, *seul, la regardant s'éloigner.*

Peste!... la petite cousine n'est pas tendre dans ses aveux!... mais je tiens enfin ces preuves diaboliques de ma ruine... la partie n'est pas perdue... Paméla privée de cette arme n'est plus redoutable, et j'ai mille moyens d'annihiler son bavardage... Quant à Marguerite, je suis tout-puissant sur l'esprit de la baronne, et je saurai si bien l'enlacer jusqu'à la signature du contrat, que je rendrai toute confidence impossible.

AIR : *Ah! daignez m'épargner le reste.*

Bentôt tout sera réparé...
Allons, du sang-froid, de l'audace !
Et je saurai, bon gré, mal gré,
Me rendre maître de la place.
L'amour qu'on me refuse a tort,
J'y tiendrais... mais je suis modeste,
Belle ingrate. . je tiens d'abord,
Je tiens surtout... au coffre-fort...
Et puis après viendra le reste...
Oui, tôt ou tard viendra le reste.

SCÈNE IX.

LE COMTE, PAMÉLA *toujours en tambour, puis* MICHEL.

PAMÉLA, *entrant par le fond.* Michel ne revenait pas... je n'ai pu attendre davantage... (*Apercevant le Comte.*) Ah ! quel sort !... du premier coup, je mets la main sur mon scélérat.

LE COMTE, *à sa vue.* Paméla !

PAMÉLA. Ah ! vous ne m'attendiez pas...

LE COMTE. Il est vrai !... (*A part.*) Comment a-t-elle fait pour s'échapper ?

PAMÉLA, *continuant.* C'est que j'ai pensé que je ne serais pas de trop pour la cérémonie qui se prépare.

LE COMTE. Voyons, Paméla, pas de folies... ce n'est pas ici votre place... vous savez ce que je vous ai promis... mais il faut me laisser le temps...

PAMÉLA. Assez, indigne menteur que vous êtes!... n'espérez plus me tromper.

LE COMTE, *froidement.* C'est ce que je ne veux pas même essayer... (*A part.*) Au fait, il faut en finir.

PAMÉLA. C'est donc vrai que vous signez ce soir ?...

LE COMTE. C'est vrai !

PAMÉLA, *furieuse.* Et vous osez m'avouer ça en face ?... vous ne craignez pas...

LE COMTE, *froidement.* Je ne crains rien.

PAMÉLA. Eh bien, c'est ce que nous allons voir !... je vais trouver la baronne, et je vous habillerai comme il faut !

LE COMTE. La baronne ne vous croira pas.

PAMÉLA. Elle ne me croira pas !... vous avez donc oublié le portefeuille en question ?

LE COMTE, *le lui montrant.* Vous voyez au contraire que j'y ai pensé !

PAMÉLA, *s'écriant.* Le gueux a filouté Kretly !

LE COMTE. Ces papiers sont maintenant rentrés en la possession de leur légitime propriétaire... laissez-moi donc tranquillement accomplir un hymen devenu indispensable.

PAMÉLA, *furieuse.* Quoi !... vous oseriez après m'avoir juré que je serais votre femme !...

Ici, Michel rentre par la droite, il est un peu gris.

MICHEL, *à lui-même.* Quel joli petit vin ! quel joli petit vin !... ah ! du monde... le tapin !...

Il se redresse et se tient à l'écart.

LE COMTE, *d'un ton moqueur.* Vous étiez inexorable... il fallait bien vous attendrir... Allons !... retournez à Vienne, à votre magasin, où les ducats et les adorateurs vous attendent en foule... et si jamais ils vous manquaient, mes bienfaits ne se feraient pas attendre.

MICHEL, *à part.* Qu'est-ce que j'entends là ?...

PAMÉLA, *suffoquée.* Ses bienfaits !...

Le Comte sort par la gauche en lui adressant un geste protecteur.

SCÈNE X.

PAMÉLA, MICHEL.

PAMÉLA. J'étouffe !... je suffoque !... ah ! malheureuse Paméla !...

MICHEL, *à l'écart.* Paméla !... une femme !... ce petit tapin si gentil, c'était une femme !.., ah ! cré coquin, si j'avais su... mais elle se trouve mal...

Il court à Paméla.

PAMÉLA, *se levant impétueusement.* Un poignard !... un pistolet !... de l'arsenic !... j'en veux !... qu'on m'en trouve !

MICHEL. Camarade !.... mamzelle !..... voyons, pas de bêtises !... assieds-toi... asseyez-vous... ça va se passer !

PAMÉLA. Ulric !... infâme Ulric !... scélérat !... monstre !... canaille !

MICHEL. A la bonne heure !... si ça vous soulage de l'abîmer, ne vous gênez pas.

PAMÉLA. Ce portefeuille que je vous avais chargé de ravoir contenait ma vengeance... il me brave à présent qu'il a remis la main dessus.

MICHEL. Possible !... mais il n'a pas pu reprendre ce que j'ai là dans ma poche... et je vous réponds qu'avec ça vous le verrez à vos pieds... ou vous le ferez pendre, à votre choix.

PAMÉLA. Le faire pendre... je crois que j'aimerais mieux ça !

MICHEL. Moi aussi... mais faut me laisser faire... vous gâteriez tout... soyez bien sage, et retournez vous-en chez mon ami le shoufflike.

PAMÉLA. M'en aller !...

MICHEL. Il le faut !

AIR : *Epouserai-je la meunière.*

Allons, pas d'imprudenc' nouvelle,
Vous pouvez vous r'poser sur moi,

D'votr' trompeur j'vous veng'rai, mamzelle,
Je vous en donne ici ma foi!

PAMÉLA.

A c'gueux-là je n' voudrais pas faire
De grâc' même pour un trésor...
Mais c' qui m'met le plus en colère,
C'est que j'sens que je l'aime encor!

ENSEMBLE.

MICHEL.

Allons, pas d'imprudenc' nouvelle, etc.

PAMÉLA.

Je m'en rapporte à votre zèle,
Puisque vous agissez pour moi,
Vengez-moi de mon infidèle,
Je compte ici sur votre foi.

Elle sort par le fond.

SCÈNE XI.

MICHEL, *seul et toujours entre deux vins.*

Elle en tient encore!... il n'y a de chance que pour ces chenapans-là... Mais songeons un peu à mon ami Albert... On vient... c'est la baronne!... j'ai mené les choses rondement avec la fille... il s'agit d'exécuter une charge au galop sur la maman... allons, ferme!

SCÈNE XII.

MICHEL, LA BARONNE.

LA BARONNE, *entrant par la gauche.* Le comte a l'air soucieux!... la froideur de Marguerite l'aurait-elle blessé?

MICHEL, *à part.* Fichtre!... quelle maîtresse femme... comme c'est ficelé!

Il tousse.

LA BARONNE, *se retournant.* Quel est ce jeune homme?... que voulez-vous, mon ami?

MICHEL, *saluant gauchement.* Madame, je... madame la baronne, c'est... (*A part.*) Mon éloquence me lâche tout à fait.

LA BARONNE. Voyons, parlez... que faites-vous ici?

MICHEL, *à part.* Allons, en avant, Chamboran! (*Haut.*) Voilà ce que c'est... (*Avec emphase.*) Madame la baronne, vous voyez devant vous le parlementaire de l'amour.

LA BARONNE. De l'amour!...

MICHEL. Ce dieu badin!... une petite canaille qui tire à la cible sur les amis, histoire de s'amuser... Madame la baronne a du connaître ça, dans son temps... (*A part.*) Ça revient... ça revient!

LA BARONNE. Monsieur!...

MICHEL. Vous me direz que ça n'est plus de votre âge... on ne peut pas être et avoir été... et ça n'est pas pour vous flatter, madame la baronne, vous avez crânement dû avoir été... (*A part.*) Je crois que ça n'est pas maladroit.

Haut.

AIR : *Partant pour la Syrie.*

De vos attraits, madame,
Jadis on dut êtr' fou!
Vous d'viez êtr', sur mon âme,
Un véritable bijou...
J'réponds que d' votr' corsage
On vantait les contours...
Cré coquin! quel dommage
Que ça n' dur' pas toujours!

LA BARONNE. Quel discours!... Monsieur, puis-je savoir enfin...

MICHEL. Madame la baronne, je suis l'ami d'Albert... c'est mon intime.

LA BARONNE. Albert! qu'est-ce que c'est que ça?

MICHEL. Ça?... oh! c'est rien!... c'est seulement un brave soldat, un digne garçon qui vous a sauvé la vie, ainsi qu'à mamzelle votre fille... voilà ce que c'est que ça, madame la baronne.

LA BARONNE. Ah! ce jeune hussard!... il regrette sans doute d'avoir refusé la récompense qu'alors je lui offris... c'est bien... et cette bourse...

Elle lui tend une bourse.

MICHEL, *simplement.* Gardez votre argent, madame la baronne... Albert me le ficherait par la figure!

LA BARONNE. Que puis-je donc pour lui?

MICHEL. Vous pouvez... ah! voilà le hic!... vous pouvez beaucoup, madame la baronne... tout, madame la baronne.

LA BARONNE. Expliquez-vous... je serai enchantée d'obliger ce jeune homme... Je puis le servir auprès de son colonel, s'il désire de l'avancement...

MICHEL. S'il en désire?... je le crois bien... c'est un fier avancement qu'il lui faut... car il voudrait... il voudrait passer votre gendre, madame la baronne! (*A part.*) Tant pis, c'est lâché!

LA BARONNE. Mon gendre!... mais ce garçon est fou.

MICHEL. Albert est un joli sujet, allez!... c'est du bois d'officier... ça chausse mam'-zelle votre fille comme un gant.

LA BARONNE. Insolent!

MICHEL. Il n'y a qu'à ouvrir l'œil pour voir que ça lui va dix fois mieux que votre intrigant de comte.

LA BARONNE. Quelle audace!

MICHEL. Et puis, il a l'inconvénient, votre comte, que votre fille ne peut pas le souffrir... tandis qu'elle raffole d'Albert!

LA BARONNE, *furieuse.* Oh! c'est trop fort!... ma fille... oser dire que ma fille... Sortez!... sortez!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, *entrant par la gauche.* Eh! bon Dieu, belle parente... qu'avez-vous?... quelle agitation!

LA BARONNE. Arrivez, comte, venez mettre un terme à tant d'impudence!

MICHEL, *à part.* On dirait que ça se gâte... ça avait pourtant pas mal commencé.

LE COMTE. Qu'est-ce donc?... ce manant aurait-il osé?...

LA BARONNE. C'est inouï... vous me voyez dans un état... cet homme d'abord est venu me dire de vous les choses les plus injurieuses.

LE COMTE. De moi?

LA BARONNE. Quand vous êtes entré, il ajoutait que ma fille était follement éprise d'un soldat!

LE COMTE. Un soldat!... un hussard? (*A part.*) J'avais deviné juste... (*Haut, à Michel.*) Comment, drôle!..

MICHEL. Ah! vous trouvez ça drôle, vous! (*A part.*) Je crois que je puis me dispenser de gazer.

LE COMTE. Calmez-vous, madame, je vais lui faire payer ses insolents propos.

MICHEL. Vous feriez mieux de payer vos créanciers, et de tenir vos promesses à mademoiselle Paméla.

LE COMTE, *à part.* Elle a parlé!

LA BARONNE. Mademoiselle Paméla?

AIR *du Château perdu.*

Ah! c'en est trop!... sors d'ici, misérable!...

MICHEL, *froidement.*

Les misérabl's!... j'vas vous dire c'que c'est...
C'est les gredins qui, prenant l'air aimable,
Trament dans l'ombre un perfide projet..
Les traitr's enfin, sous l'masque d'la franchise,
Les vils espions qui trahissent tout bas...
Dans mon pays, monsieur, on les méprise...
V'là c'qu'on en fait... quand on n'les fusill'pas,
Dans mon pays, ces lâch's, on les méprise...
V'là c'qu'on en fait... quand on n'les fusill'pas!

LE COMTE, *à part.* Qu'ai-je entendu?

LA BARONNE. Que dit-il, comte?

LE COMTE, *se remettant.* Rien!... c'est un fou que je vais châtier!

Il fait un pas vers Michel.

MICHEL. Ah! pas de gestes, où nous nous cognerons!

LA BARONNE. Oh! mais c'est odieux!

Elle sonne avec colère.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, TOUTE LA SOCIÉTÉ, *par la gauche*, VALETS *accourant par le fond.*

CHOEUR.

AIR: *Vous verrez si je suis crâne.* (3e acte de l'Almanach.)

Ah! quelle est donc cette offense,
Et pourquoi tant de courroux?
Pour châtier l'insolence,
Madame, comptez sur nous.

LE COMTE, *aux valets.* Qu'on prenne ce malotru par les épaules, et qu'on le jette à la porte!

Les Domestiques font un mouvement.

MICHEL. A bas les pattes!... le premier qui s'avance!...

Les Domestiques reculent.

LE COMTE. Eh quoi! vous n'osez pas...

Deux Domestiques veulent saisir Michel.

MICHEL, *leur passant la jambe.* Donnez-vous donc la peine de vous asseoir!... Serviteur, madame la baronne, et toute la compagnie!

Les Domestiques sont tombés par terre, Michel sort en saluant et se frayant un passage.

CHOEUR.

Ah! grand Dieu! quelle insolence!
Mon cœur frémit de courroux!
Pour en obtenir vengeance,
Oui, comptez! comptez sur nous!

ACTE TROISIEME.

Une place de village; au premier plan à gauche, une écurie avec porte en scène et un œil de bœuf d'une assez grande dimension faisant face au public; au dessus, un toit sous lequel est entassé du foin et auquel on ne peut arriver qu'au moyen d'une échelle; à droite, le derrière du cabaret de la mère Firbach, avec fenêtre praticable; au premier plan, et faisant face au public, la porte d'un caveau attenant à la maison, avec guichet grillé, devant la porte une table, bancs, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

PINGOIN, MICHEL, PAVILLON, CARABI, BIGORNAU, LURLURE, BIDOUX, TONQUIN, GAROU, KRETLY.

Les Trompettes sont assis à la table et boivent.— Ils sont en tenue avec leur trompette attachée sur le dos. — Pingoin est debout, un verre à la main. — Kretly sort du caveau, une bouteille à la main.

MICHEL, *se levant.* A votre santé, brigadier!

PINGOIN, *debout à gauche.* A votre heureuse sortie de la salle de police, mes en-

fants.. en attendant le moment de vous insérer derechef dans le tabac.

TOUS LES TROMPETTES. A votre santé!

Ils boivent.

BIGORNAU, *à la table.* Ah! brigadier, que vous êtes heureux d'être dans les gradés!... quand donc que je pourrai aussi y fourrer les autres, à la salle de police... quand est-ce donc que j'aurai de l'avancement!

PAVILLON. Oh! ce monsieur, qui veut de l'avancement!

BIGORNAU, *se levant.* C'est dire que j'en ai soif... (*Il boit.*) Surtout aux heures des repas.

AIR *de M. Vautour.*

Au moins quand on est officier,
On mang' d's bonn' chos' à son aise,
Tandis que du simple troupier
On' la ratatouille est mauvaise!
Ah! si j'étais gouvernement
Y aurait plus d' beurr' dans la marmite...
Pourquoi qu'y a pas un régiment
Ous qu'on est colonel tout d' suite?
J' voudrais qu'il y eusse un régiment
Ous qu'on est colonel tout d' suite.

PINGOIN. Eh bien, mon bonhomme, faut écrire à l'empereur d'arranger ça avec toi.

BIGORNAU, *bêtement.* Vrai, vous croyez que l'empereur...

TOUS. Dieu! est-il bête ce Bigornau!

PINGOIN, *dont Kretly remplit le gobelet.* Vous voilà donc revenue à votre poste, mamzel'e Kretly?

KRETLY. Oh! pas pour longtemps, car j'espère que la maladie de ma tante ne durera pas.

Elle va à Michel et lui verse à boire.

MICHEL, *à Kretly, à mi-voix.* A propos... votre baronne est-elle toujours furieuse contre l'ami du *shoufflicke?*

KRETLY. Je crois bien!

MICHEL. Pauvre Albert!... j'ai joliment arrangé ses affaires!

KRETLY. Heureusement que mamzelle ne partage pas la colère de sa mère... et le billet que vous m'avez fait passer par notre courrier ordinaire...

MICHEL, *vivement.* Elle a consenti à le recevoir?... elle accorde le rendez-vous qu'Albert demande?

KRETLY. Par exemple!... une demoiselle bien élevée!... elle m'a seulement promis de venir passer la soirée auprès de ma tante.

MICHEL. Compris!

Il boit.

BIDOUX, *se levant et indiquant la gauche.* Ah! j'aperçois le petit tapin qui s'est trouvé être une femme.

BIGORNAU. Ah! mâtin!... quel joli camarade de chambrée ça ferait!

KRETLY. Messieurs, ne la faites pas enrager... elle a assez de chagrin, allez!

BIGORNAU. Ah! mâtin, ah! mâtin!... en voilà une que je me chargerais volontiers de consoler!

TOUS. Ah! ce consolateur!

Entrée de Paméla. Tous les Trompettes se lèvent.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PAMÉLA, *en habits de femme.*

PAMÉLA. *entrant.* Ah! Kretly!... ah! Michel!... si vous saviez... mon gueux... mon brigand... il se repent de ses torts... il m'a demandé un rendez-vous.

KRETLY. Pas possible!

MICHEL. J'espère bien, mamzelle, que vous n'aurez pas la faiblesse d'y aller?

PAMÉLA. J'en viens!... Ah! mes bons amis, si vous l'aviez entendu comme moi... faut que ce monstre d'homme-là m'ait ensorcelée, j'avais beau me tenir à quatre pour résister à ses belles paroles... en l'écoutant, j'ai senti toute ma rancune s'en aller en chiffons.

KRETLY. Ce que c'est que de nous pourtant!

PAMÉLA. Enfin, j'ai pardonné!... mais j'oubliais qu'il m'a fait promettre... Michel, mon bon Michel, il faut que je vous parle... car c'est de vous, à présent, que tout dépend.

MICHEL. De moi?

PAMÉLA. Oui... renvoyez vos camarades, je vous en prie!

MICHEL. Allons!... (*Aux Trompettes.*) Hé! les amis... une partie de billard là-haut... histoire de jouer un brûlot, en attendant la retraite... je vous rejoins tout à l'heure.

TOUS. Oui, oui .. ça va!

KRETLY. Venez... mais surtout pas trop de bruit... vous savez que ma tante est malade.

BIGORNAU, *lorgnant Paméla.* Ah! mâtin!... que j'aurais donc de plaisir à la consoler!

AIR : *Nous chanterons* (l'Almanach, 2[e] acte).

PINGOIN *et* LES TROMPETTES.

Vite au billard,
Et sans retard,
Allons jouer une poule!...
Que la bille roule,
L' brûlot viendra,
On l'aval'ra,
Et sort décidera,
Là,
D' c'lui qui payera.

Michel, Paméla et Kretly
Vite au billard,
Et sans retard,
Allez jouer une poule, etc.

Les Trompettes, Pingoin et Kretly entrent dans la maison.

SCÈNE III.

PAMÉLA, MICHEL.

MICHEL. Eh bien, voyons... qu'est-ce que vous voulez ?...

PAMÉLA. Je veux que vous fassiez comme moi, que vous pardonniez au comte... et d'abord, sachez que vous n'avez plus rien à craindre pour votre ami Albert... mon Ulric plante là la baronne et sa fille... il m'emmène, nous partons ce soir !

MICHEL. Ah bah ! ..

PAMÉLA. Mon scélérat n'a pas tardé à comprendre ce qu'il perdait .. car enfin sans faire tort à sa belle cousine, il me semble que je ne suis pas si déchirée !

MICHEL. Certainement, mais...

PAMÉLA. Bref, il renonce à ses projets de mariage, de fortune... ce soir, à dix heures, près de l'étang, il doit m'attendre avec une voiture... et cette fois, nous ne nous quitterons plus !

MICHEL, *à part.* Un changement si subit... il y a quelque chose là-dessous, bien sûr... (*Haut.*) Et vous partez ce soir?

PAMÉLA. Ce soir, à dix heures... Oh! Michel !... mon bon Michel !... j'ai des airs de valse et de contredanse qui me cornent aux oreilles... ça me démange sous la plante des pieds.

AIR : *Valsons, ma sœur.*

ENSEMBLE.

PAMÉLA.

Dieu, quel bonheur!
Pour mon cœur
Plus de défiance!
Non, plus de chagrin,
Mon Ulric enfin
A retrouvé sa constance,
Et sans soucis,
Réunis
Tous deux pour la vie,
Nous saurons toujours
En charmer le cours
Par de fidèles amours.

MICHEL.

Au fond du cœur
J'ai bien peur
Pour son imprudence!
Cet Ulric enfin
Est un aigrefin
Qui trahit sa confiance,
Quand sans soucis
Réunis
Tous deux pour la vie,
Elle croit toujours
En charmer le cours
Par de fidèles amours!

PAMÉLA. Mais riez donc, Michel!... partagez donc ma joie !... à propos, j'oubliais... lui qui m'a tant recommandé .. Michel, dans une poche secrète du portefeuille que Kretly vous avait remis... il y avait des papiers auxquels il tient beaucoup... des papiers de la dernière importance, à ce qu'il dit.

MICHEL, *à part.* Nous y voilà!... (*Haut.*) Ah ! il vous a dit...

PAMÉLA. Oui... c'est de la politique, à ce qu'il paraît.

MICHEL, *à part.* Jolie politique... c'est-à-dire que c'est de la coquinerie finie !

PAMÉLA. Ces papiers, c'est vous qui les avez, n'est-ce pas ?

MICHEL. Je ne les ai plus... je les ai remis tout à l'heure au planton du colonel, et demain au rapport...

PAMÉLA. Quel contre temps !... il va être furieux !

MICHEL. C'était mon devoir... et si j'étais sorti plus tôt de la salle de police... mais puisque vous devez partir ensemble ce soir... je n'ai qu'un conseil à vous donner, c'est de ne pas flâner en route... (*A part.*) Au fait, qu'il aille se faire pendre ailleurs, j'aime autant ça.

PAMÉLA. Que voulez-vous dire ?

MICHEL. Silence !.. voici les camarades.

Les Trompettes sortent bruyamment de la maison.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PINGOIN, BIGORNAU, PAVILLON, CARABI, LURLURE, BIDOUX, GAROU, TONQUIN, KRETLY, *puis* LANGLUMÉ.

PAVILLON, *à Kretly qui apporte le brûlot.* Là, sur cette table !... c'est Bigornau qui paye !

BIGORNAU. Mâtin ! c'est toujours moi qui paye.

KRETLY, *tendant la main.* C'est 12 francs !

BIGORNAU, *se récriant.* Hein ?... plaît-il ?

KRETLY. Trois francs de consommation... neuf pour l'accroc que vous avez fait au billard.

BIGORNAU. Neuf francs!... un méchant accroc... pas plus long que ça !... (*Il montre la moitié de la longueur de son bras.*) Ah! mâtin... le brûlot est salé.

LANGLUMÉ, *entrant par la gauche.* Encore le verre à la main, mes drôles!

Bigornau paye avec humeur.

PAVILLON. A votre service... c'est de bon cœur.

PINGOIN, *buvant et attendri.* Charmants enfants... ça n'a pas plus de fiel que des agneaux !

CARABI. Rien qu'un verre, maréchal des logis... à la santé de l'ex-tambour... vous savez...

LANGLUMÉ. C'est bon, gamin !

A Paméla.

AIR : *Allons, j' suis un bon drille* (la Neige).

On est Français, mamzelle,
Je ne suis pas rebelle,
Je m'étais fourvoyé d'abord...
Du moment qu' sans emblème,
Vous êtes du sexe... j'ai tort !...
Vous auriez pu, tout d' même,
Frapper un peu moins fort.

(*Brusquement aux Trompettes qui ricanent.*) Allons, vous autres! voilà l'heure de la retraite.

PINGOIN. A vos instruments, enfants!

Les Trompettes vont se ranger au fond sur deux rangs, et sont alignés par Pingoin.

MICHEL, *bas à Kretly en allant prendre son rang.* Ainsi que moi, Kretly, vous devez éprouver le besoin de jaser de nos amours... Attendez-moi.

CARABI, *de même.* Ici, après la retraite... il faut que je vous parle!

PAVILLON, *de même.* Dans un instant, je leur brûle la politesse et je reviens.

KRETLY, *à part.* Eh bien, est-ce qu'ils se sont donnés le mot?...

PAMÉLA, *à part pendant que les rangs se forment.* Comment aller rejoindre Ulric sans ces papiers?... Ah! bah!... je lui dirai que c'est seulement en route que je veux les lui remettre... et une fois loin d'ici...

BIGORNAU, *à part prenant son rang.* Ah! mâtin!... pourvu que je n'aille pas faire un canard devant elle!

PINGOIN, *aux Trompettes.* A la besogne, enfants!... l'embouchure est humectée suffisamment... sonnons la note, pas de fignolade incendiaire .. et soignons notre coup de langue... Attention!... ensemble!...

Les Trompettes commencent à sonner la retraite et se mettent en marche avec Pingoin à leur tête. — Arrivés au milieu de la scène, ils défilent, font une conversion, remontent jusqu'au fond et sortent en ordre. — On entend le son diminuer à mesure qu'ils s'éloignent.

PAMÉLA, *à part.* Allons!... à mes préparatifs!

Elle entre dans la maison. La nuit vient.

LANGLUMÉ. Demain, grande manœuvre!... faudra être sur pied dès quatre heures du matin... je vas me dépêcher de dormir.

KRETLY. Bonne nuit, monsieur Langlumé.

LANGLUMÉ, *amoureusement.* Ah! Kretly! quand donc ne me livrerai-je plus seul à ce besoin journalier de la nature?... Quand donc nos deux têtes reposeront-elles ensemble sur le même oreiller?...

KRETLY, *le repoussant.* C'est bon... allez vous coucher!

LANGLUMÉ. Bonsoir, cruelle!... (*Soupirant.*) Ah!...

Il entre dans la maison.

KRETLY. M'en voilà débarrassée... mais les autres... trois à la fois... Oh! ces Français!... ces Français!... si pourtant on n'était pas sage!...

Le Comte paraît au fond, enveloppé d'un manteau et suivi de quatre soldats autrichiens, portant manteaux et chapeaux de paysan.

LANGLUMÉ, *paraissant à la fenêtre.* Dites donc... je vais rêver que vous êtes madame Langlumé.

KRETLY. Je ne m'y oppose pas.

Elle rentre. Langlumé referme la fenêtre. Nuit complète.

SCÈNE V.

LE COMTE, LES QUATRE SOLDATS AUTRICHIENS.

LE COMTE, *à mi-voix.* Si votre général a bien compris l'avis que je lui ai fait parvenir hier, son monde doit être maintenant à peu de distance de ce village... mais je ne puis attendre le résultat de cette attaque... (*A lui-même.*) Il faut bien avoir recours à un moyen extrême... La baronne a cru devoir accorder aux larmes de sa fille un délai qui m'inquiète... c'est presque une rupture... d'un autre côté, je suis sur un volcan... Paméla réussira-t-elle à reprendre ces papiers qui m'accusent?... Je l'espère... Une voiture est prête, et, comme je le lui ai promis, nous partirons ensemble... mais au premier relai, je lui souhaite bon voyage!... car avec Marguerite est la fortune!...

AIR *du Verre.*

Je conviens que le trait est noir...
Mais en faveur de Marguerite,
Sans hésiter, je vais ce soir,
A Paméla faire faillite...
Après bien des cris, du fracas,
La belle reprendra sa course,
Une modiste en pareil cas,
Ne reste jamais sans ressource.
Oui, la modiste en pareil cas
Est une femme de ressource.

Ma dédaigneuse fiancée est sortie ce soir, suivie d'un seul domestique, pour faire sa visite accoutumée à ses pauvres malades... elle doit rester assez tard dans une maison de cette place... je serai là avec mes hommes... je leur confie ce précieux dépôt... et quand le jour paraîtra, ils l'auront déjà mis en sûreté chez Léopold... Après un pareil éclat, notre hymen ne souffrira plus de retard... Allons, c'est par cette besogne qu'il faut commencer... (*Aux quatre hommes.*) Suivez-moi!

Michel paraît au fond, à droite, et examine un instant le Comte et les hommes à manteaux, qui s'éloignent par la gauche, sans l'avoir vu.

SCÈNE VI.

MICHEL, *puis* PAMÉLA.

MICHEL, *seul d'abord.* Qui diable est-ce que ces cocos là avec leur costume de frise-muraille?... Est-ce qu'ils auraient de mauvaises intentions?

Ici la porte de la maison s'ouvre doucement, Paméla en sort couverte d'une mante.

PAMÉLA, *à elle-même.* Il n'est encore que neuf heures... mais les pieds me brûlent.

MICHEL, *à lui-même.* Ah! bah!... Chamboran fait bonne garde... c'est l'affaire de

ceux qui sont de service... donnons le signal à Kretly!

Il frappe deux fois dans ses mains.

PAMÉLA. Hein? Qu'est-ce que c'est que ça?

MICHEL, *appelant à mi-voix.* Kretly!... Kretly!...

PAMÉLA, *à part.* Kretly!... c'est un rendez-vous!

MICHEL, *à part, écoutant.* Il m'a semblé...

PAMÉLA, *à part.* L'imprudente!... Oh! si elle savait comme moi ce qu'il en coûte!...

MICHEL, *appelant bas.* Kretly!...

PAMÉLA, *à part.* Michel!... ah! pauvre petite!... si elle écoute celui-là...

MICHEL. C'est vous, Kretly?

PAMÉLA, *à part.* Ah! quelle idée!... A nous deux, gentil trompette!... (*Puis à mi-voix.*) C'est moi.

MICHEL, *lui saisissant la main.* Chère Kretly!...

PAMÉLA. Plus bas donc... M. Langlumé ne fait que d'éteindre sa lumière.

MICHEL. Et le vieux dur à cuire sent le trompette d'une lieue!... mais ce n'est nullement pour vous entretenir de ce gris-pommelé que j'ai enfoncé la consigne.

PAMÉLA. C'est sans doute pour me dire un petit bonsoir... c'est bien aimable à vous, monsieur Michel... à présent, vous allez vous en aller.

MICHEL. M'en aller!... Moi qui avais tant de choses à vous dire!...

PAMÉLA. Ah?... Eh bien, dépêchez-vous.

MICHEL. D'abord, vous savez que je vous aime!

PAMÉLA. Ah bah!...

MICHEL. Au point que j'en prodigue les couacs sur mon instrument.

PAMÉLA. Je m'en suis bien aperçu.

MICHEL. Que je vous aime?...

PAMÉLA. Non... que vous faites des couacs.

MICHEL. Méchante!

PAMÉLA. Mais les autres m'en disent autant tous les jours.

MICHEL. Les autres sont des riens du tout qu'il ne faut pas écouter... (*Il avise le grenier à droite.*) Mais il est peu voluptueux de jaser d'amour à la belle étoile... et tenez... sous ce toit, nous pourrions nous asseoir.

Il ajuste l'échelle.

MICHEL.

AIR : *Ce baiser tu l'auras.*

Pour causer bien mieux
Cet endroit est propice...

PAMÉLA.

Que dit's-vous, grands dieux!

MICHEL, *insistant.*

Nous s'rons si bien tous deux.

PAMÉLA, *faiblement.*

Là-haut qu' je me hisse,
Pour que le pied me glisse!...

MICHEL.

Ah! ne craignez rien,
L'échelle je la tiens bien...
Monte, ma Kretly!

PAMÉLA, *minaudant.*

Eh bien, montez d'avance!

MICHEL, *à part.*

Filons doux ici!...

Il monte.

J'obéis .. m'y voici!

PAMÉLA, *retirant l'échelle.*

Restez-y, dans ce cas,
Pour fair' pénitence...
Restez-y, dans ce cas...
Moi, je reste en bas!

ENSEMBLE.

MICHEL.

Eh quoi! tu ne viens pas!
Quelle méfiance!
Eh quoi! tu ne viens pas!
Tu restes en bas!

PAMÉLA.

Restez-y, dans ce cas, etc.

PAMÉLA, *à part.* Hein! si je ne m'étais pas trouvée là!...

MICHEL. Kretly!... ma petite Kretly!... voyons, pas de bêtises!

PAMÉLA. Bonsoir, monsieur Michel... faites votre lit dans le foin, et dormez bien... bonsoir.

Fausse sortie.

MICHEL. Eh bien, elle me laisse là!... Kretly!... perfide Kretly!... monstre de femme!... et pas moyen de sauter... Oh! elle me le payera!... Mais de l'autre côté, je pourrai peut-être... essayons!...

Il s'enfonce dans le grenier.

SCÈNE VII.

PAMÉLA, *puis* PAVILLON *par la droite, puis* MICHEL, *puis* CARABI.

PAMÉLA. Je ne l'entends plus... il a pris son parti... bonne Kretly!... quel service je viens de lui rendre... je puis maintenant... (*Entrée de Pavillon; il s'avance doucement vers la maison.*) Mais qu'est-ce qui vient de ce côté?...

PAVILLON, *à mi-voix.* Kretly!... êtes-vous là?...

PAMÉLA, *à part.* Kretly!... Eh bien, encore un!...

PAVILLON. C'est vous!... Vous m'attendiez... heureux Pavillon!...

PAMÉLA, *à part.* Ah!... c'est M. Pavillon... allons, puisque j'y suis...

PAVILLON. Souffrez d'abord, ma reine, que je me désaltère... car j'ai soif d'un baiser!

PAMÉLA. Un baiser!... non pas!

PAVILLON. Il vous en faut deux!... soit!

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Un seul baiser ne saurait me suffire,
Car je possède un amour tapageur,
Et vous êtes cause, ici je dois vous l' dire,
Que c' brigand-là ravag' tout dans mon cœur,
Oui, c' l'amour-là m' bombarde l'intérieur,
Car dans vos yeux il puise une force nouvelle
Et près de vous enfin, en ce moment,
Vous n' pouvez pas vous figurer, mamzelle,
Comme il devient exigeant! (*bis*).

Pendant cette reprise, Pavillon lutine Paméla pour l'embrasser.

MICHEL, *reparaissant dans le grenier.* Impossible de descendre!... Ah!... sacrebleu que je bisque!

PAVILLON, *finissant par embrasser Paméla.* Enlevé!

MICHEL, *dans le grenier.* Hein?... qu'est-ce que j'ai entendu là?... on dirait d'un baiser!

PAMÉLA, *à part.* J'espère que je la sauve d'une belle!

PAVILLON. Kretly, j'ai encore soif!

PAMÉLA, *se défendant.* Voulez-vous bien finir, monsieur Pavillon!

MICHEL. Pavillon!... ah! cré coquin!... je suis refait comme un cornichon!

Pavillon continue à lutiner Paméla.

CARABI, *arrivant à pas de loup par la droite.* Hum! hum!.. hum! hum!...

PAVILLON, *à Paméla.* Il y a quelqu'un là.

PAMÉLA, *à part.* Un troisième, par hasard!...

CARABI, *toussant.* Hum!... hum!

PAVILLON. Il y a quelqu'un, pour sûr!... je vais voir...

PAMÉLA, *l'arrêtant.* Non!... faut vous cacher, au contraire!

PAVILLON. C'est juste, ma poule!... amour et mystère!... mais où me fourrer?...

PAMÉLA, *désignant l'écurie.* Là... dans l'écurie.

PAVILLON. Va pour l'écurie!... heureusement que ça me connaît.

Paméla a ouvert la porte de l'écurie. — Il y entre.

PAMÉLA, *fermant la porte à double tour.* Ça vous apprendra à embrasser les filles!

PAVILLON, *à la grille.* Eh bien!... elle m'enferme!... Kretly!.... Kretly!...

MICHEL, *qui prête l'oreille.* Comme moi!... Ah! fameux! fameux!

CARABI, *se promenant au fond, avec impatience.* Elle ne vient pas!... (*Il tousse.*) Hum! hum!... Kretly!... c'est moi... Carabi!

PAMÉLA, *à part.* Allons, et de trois!... Oh la gourmande!

CARABI. Que c'est bien à vous d'être veuve, Kretly!...

PAMÉLA, *à part.* Ma foi, s'il y en a un de plus, j'y renonce!

CARABI. Kretly... je ne suis pas hardi comme Michel ou comme ce fat de Pavillon, moi... pourtant je vous aime autant qu'eux... cent fois plus qu'eux, bien sûr... au point que quand je suis auprès de vous je tremble... et quand vous me parlez

AIR : *Noble dame, pensez à moi.*

Ça m' bourdonne dans les oreilles..
J' n'y vois plus clair .. j' suis confondu...
Faire aux gens des souleurs pareilles,
Ça devrait être défendu...
Oui, si j' suis plus longtemps r'buté,
J'irai m' plaindre à l'autorité!
Mamzelle, j' vous l' dis, en vérité,
J'rai m' plaindre à l'autorité.

PAMÉLA, *riant.* Ah! ah! ah!... ce pauvre Monsieur Carabi!...

MICHEL *et* PAVILLON, *ensemble.* Carabi!

MICHEL. C'est Carabi, à présent!

PAVILLON. Je suis le dindon!... Oh! Carabi!.. Carabi!... Carabi!

AIR *des Rendez-vous bourgeois.*

ENSEMBLE.

MICHEL, *dans le grenier*, PAVILLON, *dans l'écurie.*

O femme trompeuse!
C'est une chose affreuse!
Vit-on jamais d'dans
Mettre ainsi les gens?
Avec patience
Faut endurer ça,
Mais j'aurai vengeance, (*bis*)
Et demain l'on verra.

PAMÉLA.

Sa flamme amoureuse
N'est pas dangereuse!
Et pourtant, je sens
Qu'il faut l' mettr' dedans!
Sa douce ignorance
Ne mérit' pas ça,
Mais son espérance
Doit en rester là!

CARABI.

J'ai l'âme peureuse!
Ma flamme amoureuse
Malgré moi, je l' sens,
Me laisse en suspens!..
Mais mon assurance
Bientôt reviendra...
Oui, v'là que j' me lance...
Et ma peur s'en va.

CARABI, *s'animant.* Voilà que ça se passe tout à fait... Kretly! laissez-moi vous embrasser!

PAMÉLA, *à part.* Oh! le petit serpent!

CARABI. Kretly!...

PAMÉLA, *vivement.* Silence!... on vient... Si l'on nous voyait ensemble... il faut vous cacher!

CARABI. Tout ce que vous voudrez... mais vous reviendrez...

PAMÉLA, *à part.* Compte là-dessus!.... (*Haut.*) Vite, dans ce caveau!

CARABI. Pour vous, j'entrerais dans un trou de souris!

Il entre dans le caveau.

PAMÉLA, *fermant la porte à double tour.* Maintenant, Kretly peut dormir tranquille!

CARABI, *au guichet.* Vous m'enfermez, mamzelle?

PAVILLON, *à part.* Le voilà aussi sous clef... Ah! fichtre, ça me console!

MICHEL, *à part.* Encore un dans le sac!

PAMÉLA, *riant, et à haute voix.* Adieu! messieurs les trompettes!... le tambour vous souhaite une bonne nuit!

TOUS TROIS. Le tambour!

MICHEL. Nous sommes refaits!

Entrée de Marguerite, par le fond, à droite, et suivie d'un domestique.

PAMÉLA. A présent, vite à mon rendez-vous.

Elle sort.

SCÈNE VIII.

MICHEL, PAVILLON, CARABI, MARGUERITE, UN DOMESTIQUE, *puis* ALBERT, *puis* LE COMTE ET LES QUATRE SOLDATS AUTRICHIENS.

MARGUERITE, *au Domestique*. Ma mère m'autorise à demeurer auprès de cette bonne Firback le reste de la soirée... vous viendrez me reprendre.

Le Domestique salue et sort.

MICHEL, *à part*. C'est la petite baronne!... Pourvu que ce nigaud d'Albert ne caponne pas!

MARGUERITE, *à elle-même*. Je ne le vois pas, et pourtant ce billet que Kretly m'a suppliée de lire... Il aura réfléchi, peut-être... il a reconnu combien ses espérances sont folles... C'était un beau rêve cependant... et s'il avait pu se réaliser...

ALBERT, *qui a entendu les derniers mots*. Il se réalisera, mademoiselle, n'en doutez pas!... Car tout ce qui est au pouvoir d'un homme, je jure de le faire pour vous mériter.

MICHEL, *à part*. Le voilà enfin!... J'ai cru qu'il allait la faire droguer.

MARGUERITE. Cette démarche... qu'allez-vous penser de moi?

ALBERT. Que vous êtes bonne et compatissante... et le dévouement de toute ma vie ne saurait suffire à vous payer de ce que vous faites en ce moment.

MICHEL, *à part*. Oh! que c'est mesquin, que c'est fadasse!... Chaud donc!... les grands mots!

MARGUERITE. Pauvre Albert!... je vous savais si malheureux que je n'ai pu résister à vos prières... Mais, hélas! à quoi me servira-t-il de vous dire que votre amour m'était connu... et que loin de songer à m'en offenser...

ALBERT. Qu'entends-je?... Chère Marguerite!

Rentrée du Comte et des quatre Soldats.

MICHEL, *à part*. Un baiser maintenant.... mais va donc, clampin!

LE COMTE, *à part, au fond*. Le hussard... n'importe... le temps presse!... Il faut en finir!

Il parle bas aux Soldats, auxquels il désigne Albert et Marguerite.

ALBERT, *pendant ce jeu de scène*. Vous m'aimez, Marguerite, vous m'aimez!... Ah! vous serez à moi... car, je le sens, il n'est plus d'obstacles qui puissent nous séparer!

LE COMTE, *s'avançant*. Excepté moi, pourtant!

MARGUERITE. Ciel! le comte!...

MICHEL, *à part*. Le comte!... ça va se gâter!

Deux des Soldats saisissent Albert et le terrassent, les deux autres s'emparent de Marguerite.

ALBERT, *se débattant*. Un guet-apens!... c'est digne de toi, misérable!

MARGUERITE, *de même*. Au secours!.. au secours!...

MICHEL, *s'agitant, à part*. Et ne pouvoir aller à leur aide!

PAVILLON, *de même*. Ah! gredin!

CARABI, *de même*. Attends, gueux!

MICHEL, *à part*. Oh! quelle idée!

Il prend sa trompette qui est sur son dos et se met à sonner le réveil; temps d'arrêt chez tous les personnages; Michel cesse de sonner.

LE COMTE, *interdit*. Que veut dire ceci?... Mais fût-ce tout Chamboran, il arrivera trop tard! (*Il ordonne, du geste, d'entraîner Marguerite, quand on entend Carabi qui sonne dans le caveau, puis Pavillon dans l'écurie; Michel en fait autant de son côté. Le Comte ajoute:*) Cernés! malédiction!... Marguerite! j'aurai ma revanche!

Il s'enfuit par la gauche avec ses hommes, Albert court à Marguerite, les sonneries cessent.

LANGLUMÉ, *à la fenêtre, coiffé d'un bonnet de coton*. Qu'est-ce qui s'avise de sonner le réveil à onze heures du soir?

PINGOIN, *traversant de droite à gauche, suivi de quelques Hussards*. L'ennemi attaque le village!... Alerte! alerte!

LANGLUMÉ, *quittant la fenêtre*. Alerte, mille z'yeux!

Ici, coups de feu dans la coulisse de gauche.

ALBERT. Une trahison sans doute!

MICHEL, *essayant de descendre*. L'ennemi! j'en suis!

PAVILLON *et* CARABI, *secouant leurs portes*. Ouvrez! ouvrez!...

Un groupe de soldats traverse de droite à gauche.

ALBERT, *pendant ce jeu de scène*. Marguerite!... là! là!... dans cette maison!... Moi, je cours vous mériter!

Il sort précipitamment par le fond à gauche.

MARGUERITE, *éperdue*. Albert!

Coups de feu.

BIDOUX, *traversant avec tout le reste des Trompettes*. Les Kaiserlicks! les Kaiserlicks!

MARGUERITE, *défaillant*. O ciel!... Albert!... Ma mère!...

Elle tombe assise sur un banc à droite.

BIGORNAU, *accourant par la droite, le sabre en main, en tenue, mais en caleçon*. Ah! mâtin!... ah! mâtin!... je rêvais que je dînais chez le colonel et qu'il y avait de l'omelette au suque!... Eh bien! voilà que j'ai oublié mon pantalon!... (*Retournant sur ses pas.*) Ah! mâtin!... ah! mâtin!...

Il se rencontre avec Langlumé, qui sort de la maison.

LANGLUMÉ, *lui donnant une bourrade*. Allons!... à l'ennemi, clampin!... à l'ennemi!

Ils sortent par la gauche; coups de feu. Kretly sort de la maison en toilette de nuit.

KRETLY, *tremblante.* Ah! c'est vous, mamzelle!... On se bat de tous les côtés... qu'allons-nous devenir?

MICHEL, *s'agitant.* L'échelle! passez-moi l'échelle!

PAVILLON, *de même.* Un serrurier!

CARABI, *de même.* Porte, s'il vous plaît!

KRETLY. Eh bien! qu'est-ce que je vois donc là?... mes trois amoureux en cage!

MARGUERITE. Que signifie?...

Pendant que Marguerite ouvre l'écurie et le caveau, Kretly replace l'échelle, du haut de laquelle Michel se laisse glisser tout d'un trait.

MICHEL, *dehors.* Enfin!

PAVILLON *et* CARABI, *de même.* En avant! en avant!

Acclamations au dehors.

MICHEL, *qui a remonté la scène.* Ah! cré coquin!... il est trop tard!... Chamboran s'est passé de nous!

PINGOIN, *entrant.* Comme tu dis, bouffi! l'ennemi a reçu sa pile!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PINGOIN, LANGLUMÉ, ALBERT, *la main enveloppée;* LURLURE, BIDOUX, TONQUIN, GAROU, HUSSARDS; *puis* LA BARONNE; *puis* BIGORNAU; *puis* PAMELA.

CHOEUR.

AIR nouveau de M. ORAY.

Tout est fini, victoire, amis, / ils ont victoire!
Les ennemis sont tombés sous nos / leurs coups!
Pour Chamboran en ce jour quelle gloire!
Victoire, amis, la victoire est à nous! / victoire, hélas! sans nous.

LA BARONNE, *entrant précipitamment.* Ma fille!... où est ma fille?

MARGUERITE. Sauvée! ma mère!... (*Désignant Albert.*) Sauvée par lui!

MICHEL. C'est la seconde fois!.... sans reproches, madame la baronne!

MARGUERITE. Grand Dieu!.... Albert! blessé!...

LANGLUMÉ. Une égratignure... qui va le faire officier d'emblée... car il s'est crânement conduit... et le colonel a donné sa parole.

MARGUERITE. Vous entendez, ma mère... Officier!

LA BARONNE. Qu'il vienne donc me demander la main, avec ses épaulettes.

ALBERT, *avec bonheur.* Ah! madame!...

MICHEL. Officier!... Vive mon ami Albert!

CARABI *et* PAVILLON. Vive Albert!

LANGLUMÉ. Ah! ah!... c'est vous, mes drôles!... vous allez m'expliquer ce que vous faisiez dehors après la retraite?

MICHEL, PAVILLON *et* CARABI, *à part.* Aïe! aïe! aïe!...

ALBERT. Ce qu'ils faisaient?... Ils nous sauvaient tous! ils sauvaient Chamboran!

MICHEL, *avec aplomb.* Nous sauvions Chamboran!

LANGLUMÉ. C'est un beau trait!... je me plais à le reconnaître... Brigadier Pingoin... vous allez pas moins me refourrer provisoirement nos sauveurs à la salle de police!

LES TROMPETTES, *murmurant.* Ah!

MICHEL. Je demande à m'abonner tout de suite!

BIGORNAU, *entrant par le fond, à gauche, en se tenant l'œil.* Ah! mâtin! ah! mâtin!... quel atout!... Grand gueux de Kaiserlick, va!... J'avais beau lui dire que les coups de poing n'étaient pas de jeu... Me voilà gentil!

Il découvre son œil poché.

TOUS LES TROMPETTES. Ohé! Bigornau!

PAMÉLA, *entrant par la droite.* Il se moquait encore de moi! mais cette fois, je suis guérie... car j'ai les espions en horreur!... Je retourne au magasin... mais je n'oublierai pas mes campagnes avec Chamboran... et s'il survient une baisse dans les modes, je reviendrai lui demander une place de cantinière!

TOUS. Accordé!

BIGORNAU, *tendrement et allant à Paméla.* Accordé!... et s'il vous faut un bel homme avec, mamzelle!

PAMÉLA. Vous!... allez donc mettre votre pantalon, mon cher!

TOUS. Ohé! Bigornau!

PINGOIN, *à Michel, Pavillon et Carabi.* Pardon, excuse, mes petits poulets... faudrait regagner le poulailler.

MARGUERITE, *à Langlumé.* Ah! monsieur, grâce pour eux!

ALBERT. Oui, grâce!

LANGLUMÉ. Ce n'est plus de moi que ça dépend!

Montrant le public.

AIR *du final du 2e acte.*

V'là vot' jug' !... qu'il prononc' lui-même,

MICHEL, *au public.*

Vous voyez qu' nous somm's en suspens...

PAMÉLA.

Messieurs, dans ce moment suprême
Daignez pour eux être indulgents.

PAVILLON et CARABI, *au public.*

Oui, si d' nous vous êt's mécontens,
Sans pitié l'on nous r'met dedans...

MICHEL, *de même.*

Ah! n'allez pas laisser en plan
Les trompettes de Chamboran!

CHOEUR.

Ah! n'allez pas laisser en plan
Les trompettes de Chamboran!

FIN.

Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE II, SCÈNE XII

LES CHANTEURS AMBULANTS.

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

Par MM. Michel Masson et L. Bourdereau,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 20 OCTOBRE 1842.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
Le prince ALBERT	M. ANATOLE.
Le marquis DE MONTEFIERO.	M. BERNARD LÉON.
PASTAFROLLE, son secrétaire.	M. BELMONT.
BÉNÉDIT, chanteur ambulant.	M. ARMAND-VILLOT.
Le capitaine MATHÉO	M. FERDINAND.
SALTARELLI, musicien ambulant	M. MAYER.
NOÉMI, sœur adoptive de Bénédit	Mme MARIA ST-ALBIN.
FRANCESCA, amie de Noémi	Mlle CLÉMENCE-J.
UNE SERVANTE	Mlle PAULINE.
UNE LINGÈRE	Mlle DÉSIRÉE.

OFFICIERS, SOLDATS, MUSICIENS, LINGÈRES.

Le lieu de la scène est dans une principauté d'Italie.

ACTE PREMIER.

Une promenade sur les bords d'un canal ; à droite, un magasin de lingerie ; à gauche, l'entrée particulière d'un hôtel.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉNÉDIT, *puis* PASTAFROLLE.

BÉNÉDIT. (*Il entre par la droite, s'arrête au fond, et regarde vers la promenade. Il porte une guitare suspendue derrière le dos.*) Personne sur la promenade. Allons, puisque la fête n'est pas encore commencée, et que je suis en pays de connaissance, je vais dire un petit bonjour à notre amie mams'elle Francesca... justement voici son magasin de lingerie... je lui parlerai de ma petite Noémi... ça me fera un joli passe-temps en attendant l'heure de la recette...

Il se dirige vers le magasin et se heurte contre Pastafrolle, qui arrive par la droite ; ce dernier est coiffé d'un chapeau noir à larges bords.

PASTAFROLLE, *avec humeur.* Butor!...

BÉNÉDIT, *de même.* Maladroit!...

PASTAFROLLE. Que le diable t'emporte!

BÉNÉDIT. Que le ciel vous le rende!

PASTAFROLLE, *se frottant la jambe.* Si tu regardais devant toi...

BÉNÉDIT, *se frottant l'épaule.* Nous n'aurions pas eu le plaisir de nous rencontrer. (*L'examinant.*) Eh! mais...

PASTAFROLLE, *de même.* Ah! diable!... c'est mon enragé de musicien!...

BÉNÉDIT. C'est mon scélérat de chapeau noir. (*Lui faisant descendre la scène.*) Avancez donc un peu ici, l'homme au grand chapeau!

PASTAFROLLE. Qu'y a-t-il, l'homme à la guitare? je ne vous connais pas... je ne sais qui vous êtes.

BÉNÉDIT. Tu ne sais pas qui je suis?... je vais te le dire.... je suis Léonard Chrysostome-Jean-Sylvestre-Janvier Bénédit. Paresseux par goût, musicien ambulant par état, amoureux toujours, gastronome quand je peux, ma fortune est dans la bourse du public, mon domicile est partout : voilà mes noms, qualités et demeure. Franchise pour franchise; à ton tour, mon gaillard, tu vas me dire qui tu es.

PASTAFROLLE. Moi? (*A part.*) Quel embarras!..... compromettre monseigneur le marquis... Que lui dire?...

BÉNÉDIT. Encore une fois... voyons qui es-tu?...

PASTAFROLLE, *se dégageant.* Je suis... je suis pressé, je n'ai pas le temps de vous répondre.

BÉNÉDIT, *le retenant.* Un moment!.... je je ne te lâcherai pas que tu m'aies dit pourquoi depuis un mois je t'ai rencontré trois fois, dans trois fêtes publiques, tournant autour de certain petit tambour de basque.

PASTAFROLLE. Un tambour de basque!... je n'ai aucune sympathie pour cet instrument.

BÉNÉDIT. Ah! tu sais bien que c'est de Noémi que je veux parler... de Noémi, ma sœur d'adoption, ma future, ma fiancée, et comme je te soupçonne d'avoir de mauvais desseins contre elle, tu vas me payer cher les inquiétudes que m'a causées ton immense chapeau noir.

PASTAFROLLE, *à part...* Je suis perdu!... Non, je suis sauvé!...

BÉNÉDIT. Attends un peu!..

Il fait le simulacre de se débarrasser de sa guitare.

PASTAFROLLE, *le calmant.* Arrêtez, fougueux ménestrel; il ne s'agit point de votre sœur Gertrude.

BÉNÉDIT. Noémi.

PASTAFROLLE. Je n'ai qu'un mot à vous dire; je suis l'homme de confiance, le majordome d'une princesse étrangère... et sensible..... Vous comprenez que ce n'est pas du tambour de basque qu'il s'agit.

BÉNÉDIT, *riant.* Bah! de la guitare, peut-être?

PASTAFROLLE. Vous êtes pétri d'intelligence.

BÉNÉDIT. Intrigant de majordome!..... Quel métier pour un homme d'âge, et quel chapeau!.... Ah!.... c'est à moi qu'on en veut?

PASTAFROLLE. Oui.... mystère et silence.

BÉNÉDIT. Pardieu!... je ne m'en vanterai pas..... il s'agit de quelque douairière, sans doute?... Au fait, jeune ou vieille, j'en suis fâché pour votre princesse étrangère..... et sensible... je suis fixé.

AIR *de Julie.*

Vous pouvez me trouver fantasque,
Mais je l'avouerai sans détour,
J' préfèr' mon p'tit tambour de basque
Aux nobles beautés de la cour.
De la grandeur mon cœur se fiche,
Je suis, chacun vous le dira,
Amoureux comme un angora,
Mais fidèle comme un caniche.

Il entre dans le magasin.

SCÈNE II.

PASTAFROLLE, *seul.*

A merveille.... voilà ses soupçons détournés... le niais! il me prend pour l'obscur messager d'une femme..... moi, Pastafrolle, le secrétaire intime de l'illustre marquis Pandolphe de Montefiero, l'homme d'état le plus fin et le plus gros de tout le grand duché.... Mais il faut ici cacher notre rang.... il y va du succès d'une mystérieuse entreprise.... Quelqu'un vient de ce côté... c'est lui, mon noble maître.... un étranger l'aborde.... Eh non! je ne me trompe pas.... c'est le prince Albert..... le fils du grand duc..... par quel hasard est-il aussi dans ce pays? Ceci n'est point mon affaire.... pendant qu'ils causent ensemble... songeons aux projets de monseigneur... je vais à la découverte.

Il disparaît par la gauche, tandis que le Marquis et Albert entrent par la droite.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, ALBERT.

ALBERT. Allons, soyez franc, marquis, vous cherchiez à m'éviter.

LE MARQUIS. Moi, par discrétion, prince...

depuis un an tout le monde vous croit en France, et je vous rencontre dans cette petite ville, à pied, sans suite..... j'ai supposé que votre Altesse désirait garder l'incognito.

ALBERT. Vous avez deviné cela... Peste! vous ne manquez pas de pénétration.

LE MARQUIS. Je m'en flatte... je dois en avoir... je suis un homme d'état... Donc, il s'agit d'un secret.

ALBERT. Oui... d'un grand secret... mais à vous, qui avez été mon gouverneur, je puis, sans danger, parler d'un amour que tout le monde ignore.

LE MARQUIS. Vous êtes amoureux?... et à l'insu de votre père!... Ah! prince, est-ce là le fruit de mes leçons? Avez-vous donc oublié qu'à la cour on ne peut disposer de son cœur sans la permission du grand-duc?

ALBERT. Je connais sa sévérité..... je me rappelle la persécution qu'il a jadis exercée contre son frère, le prince Léopold, pour le punir d'un mariage secret... mais mon amour est plus fort que la crainte du courroux de mon père.

LE MARQUIS. C'est donc une passion?

ALBERT. Vous l'avez dit : j'aime, et depuis longtemps, une jeune fille modeste, naïve, qui par ses vertus et sa beauté mérite de porter une couronne.

LE MARQUIS. Une vertu de cet acabit-là!... c'est bien fort... surtout dans le duché qui en produit si peu.... Que de stratagèmes elle a dû employer pour vous fixer!

ALBERT. Ah! le plus puissant de tous, la franchise... oui, heureuse de l'amour que je lui inspirais, et ne voyant en moi qu'un simple officier, car j'ai pris soin de lui cacher mon rang, elle m'avoua avec une candeur adorable que son cœur répondait au mien.

LE MARQUIS. Fort bien, je vois la suite.

AIR : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

Pardonnez-moi si je hasarde
Un tel soupçon... la belle vous céda.

ALBERT.

Une simple fleur que je garde,
C'est tout ce qu'elle m'accorda.

LE MARQUIS.

C'est un calcul fort adroit, je le jure,
Tant de semé, tant de produit.
J'en répondrais, l'innocente était sûre
Que la fleur porterait son fruit.
Car chaque fleur, oui, chaque fleur porte toujours son fruit.

Aussi, mon noble élève, vous renoncerez à cette obscure conquête.

ALBERT, *à part.* Obscure... moins qu'il ne le pense. (*Haut.*) Non, marquis, je n'y renoncerai pas.... Forcé de m'éloigner de celle que j'aime... quand mon père m'ordonna de voyager en France, c'est pour la revoir que je viens secrètement dans ce pays, tandis que mes équipages et ma suite continuent leur chemin du côté de la résidence... Déjà j'ai envoyé une personne de confiance la prévenir de mon retour. . le village qu'elle habite n'est qu'à deux lieues d'ici ... Bientôt je serai auprès d'elle... Quel bonheur! après un an d'absence!

LE MARQUIS. Il y a un an que vous l'avez quittée?... Cela me rassure pour vous.... sa fidélité se sera lassée d'une aussi longue attente... je connais les femmes!

ALBERT. Vous voyez de la perfidie partout.

LE MARQUIS. Je suis diplomate.

ALBERT. Serait-ce en cette qualité que je vous rencontre ici et dans cet accoutrement... modeste?

LE MARQUIS. Ridicule, dites le mot... Oui, prince, voici un mois que je voyage ainsi.... Qui dirait en me voyant que c'est là le superbe marquis de Montefiero?... je suis affreux!... je ne me reconnais pas!

ALBERT. Ce déguisement... ce mystère... mon cher gouverneur, il y a sous jeu quelque intrigue.... amoureuse, peut être?

LE MARQUIS, *se récriant.* Ah! par exemple!

PASTAFROLLE, *s'approchant mystérieusement du Marquis.* Monseigneur!

ALBERT. Quel est cet homme?

LE MARQUIS. C'est Pastafrolle, mon secrétaire intime... sa discrétion égale sa laideur..

PASTAFROLLE, *au Marquis.* Elle est ici...

LE MARQUIS. Veux-tu te taire!

ALBERT, *riant.* Ah! elle est ici.... vous voyez donc bien qu'il s'agissait d'une femme... Allons, marquis, soyez heureux dans vos amours... je vous laisse à vos affaires, et je vais aux miennes... Bonne chance!

ENSEMBLE.

AIR *de Giselle.*

Je vais la voir après un an d'absence,
Ce doux moment nous rendra nos beaux jours.
Mon cœur épris compte sur sa constance,
Elle a juré d'éternelles amours.

LE MARQUIS, *à part.*

Je ris vraiment de son extravagance :
Quand la vertu succombe tous les jours,
Après un an il veut de la constance,
Il croit encore aux fidèles amours.

PASTAFROLLE, *à part.*

Pour nos projets j'entrevois bonne chance,
Un sort heureux nous sourit en ce jour.
Si le destin comble notre espérance,
Que de profits je moissonne à mon tour!

Albert sort.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, PASTAFROLLE.

LE MARQUIS. Tu dis donc, Pastafrolle, qu'elle est ici?

PASTAFROLLE. Oui, monseigneur, elle est dans le faubourg de la ville, et dans quelques instants elle doit venir sur cette place.

LE MARQUIS. Bravo, je vais donc enfin me reposer de mon existence vagabonde!

PASTAFROLLE. Ah! votre position est fatigante; car depuis un mois vous êtes à la poursuite de toutes les orphelines que je parviens à dépister.

LE MARQUIS. C'est qu'il m'en faut une à tout prix... et je l'aurai... quand je devrais la faire moi-même..... il y va de mon bonheur!

PASTAFROLLE. Aussi, que de peines vous vous donnez pour découvrir l'objet de vos recherches!

LE MARQUIS. Je compromets indignement mon illustre blason... je fais le pied de grue... j'escalade des balcons..... je me cache dans des armoires..... et quelles armoires!..... et quand je crois avoir mis la main sur un sujet convenable, il se trouve que mon orpheline a au moins un père... c'est décourageant!

PASTAFROLLE. Heureusement que la petite en question vous convient parfaitement... tournure avantageuse... physique agréable... et famille totalement inconnue.

LE MARQUIS. Tu en es bien sûr? Au surplus, je l'interrogerai moi-même... Mais tout est-il prêt pour la recevoir?

PASTAFROLLE. Oui, monseigneur..... les bijoutiers, les modistes et les lingères sont encore dans l'hôtel.

LE MARQUIS. Fort bien : je vais m'offrir aux regards de ces prolétaires... Toi, cours au devant de la petite... suis ses pas... et viens me prévenir lorsqu'elle sera ici.

PASTAFROLLE. Je vais déployer toute mon intelligence.

LE MARQUIS. Ça ne sera pas long!

Le Marquis entre dans l'hôtel. Pastafrolle s'éloigne par le fond. Bénédit sort du magasin.

SCENE V.

BÉNÉDIT, *puis* FRANCESCA ET LES LINGÈRES, *sortant de l'hôtel.*

BÉNÉDIT. Notre amie Francesca n'y est pas... ma foi, je l'ai assez attendue... je vais donner un coup d'œil du côté de la fête...

Il fait quelques pas.

FRANCESCA, *à la cantonade.* J'espère que monsieur le marquis sera content.

BÉNÉDIT. Ah! la voilà enfin!.... Bonjour, jolies lingères!

LES LINGÈRES. Tiens! monsieur Bénédit!

FRANCESCA. Vous, ici?...

BÉNÉDIT. Depuis une heure, là, dans le magasin, où j'attendais votre retour... Comment, mademoiselle Francesca, vous, une jeune personne si distinguée, si bien élevée... plutôt demoiselle de compagnie que de comptoir, vous portez en ville?

FRANCESCA. Ah! pour cette fois seulement..... il s'agit d'objets précieux dont la surveillance ne pouvait être confiée qu'à moi... Vous venez pour la fête du pays, n'est-ce pas?...

BÉNÉDIT. Justement, et j'apporte avec moi mon orchestre pour assouvir la voracité musicale d'une population qui, soit dit entre nous, est bien digne d'avoir du son. (*Il râcle sur sa guitare.*) Mais on vous verra aussi à cette fête, j'espère?...

TOUTES. Certainement!

FRANCESCA. Oui, ces demoiselles iront... Quant à moi, je resterai : je n'aime ni le bruit ni la foule.... l'isolement seul me plaît.

BÉNÉDIT, *à part.* Elle a des peines de cœur... On m'a parlé de ça.

FRANCESCA. Mais où est donc Noémi, notre amie?..... Pourquoi n'est-elle pas avec vous?...

BÉNÉDIT. Noémi et moi, c'est fini..... on ne nous rencontrera plus sous le même parapluie.

TOUTES. Ah!...

FRANCESCA. Que voulez-vous dire? et votre projet de mariage?

BÉNÉDIT. Mais il va notre mariage, il va plus que jamais... C'est justement pour faire le plus joli petit ménage qu'on puisse voir que nous avons renoncé à être ensemble. Il le fallait dans l'intérêt de la morale.... et de nos finances. Noémi est sensible, j'ai un cœur; elle est jolie, j'ai des yeux; elle a des principes, moi de l'imagination... Tout cela donnait lieu à des scènes que je ne décrirai pas devant ces demoiselles... Bref, cet état d'irritation continuelle finissait par nuire à notre industrie philharmonique... Aussi, nous nous sommes partagé les fêtes du pays.... Vos oreilles m'appartiennent; elles sont sur mon itinéraire; Noémi a le sien, et nous n'en démordrons pas.

FRANCESCA. Oh! sous le rapport des convenances, ce que vous avez fait est bien; mais comme calcul, je ne sais pas ce que vous y gagnez, car lorsqu'on chante à deux on doit faire recette double.

BÉNÉDIT. Oui, quand on chante... mais quand on cause tête à tête de ses petites affaires de ménage, d'un bonheur qui commencera bientôt, d'un amour qui ne finira jamais, les heures se passent, la fête aussi, et lorsque enfin on va commencer le grand duo généralement attendu, adieu le public, il est allé se coucher.

Air *de Turenne.*

Voilà comment de chaque fête
Nous savons mettre à profit les instants.
Nous oublions dans un doux tête-à-tête,
A nos seules amours constants,
L'univers, notre art et le temps.
Jusqu'à minuit, félicité complète;
Quand on a bien laissé parler son cœur,
On n'a pas manqué de bonheur,
Mais on a manqué la recette.

Et c'est ce qui nous arrivait toujours.

FRANCESCA. Je comprends... Comme on ne se marie pas sans argent, la noce se trouvait ajournée...

BÉNÉDIT. Indéfiniment! Et pour en finir, nous avons pris héroïquement la résolution de ne nous revoir qu'au bout de six mois. (*Avec un soupir.*) Heureusement qu'il a déjà quelque temps d'écoulé!

FRANCESCA. Et combien de temps?

BÉNÉDIT. Demain soir il y aura trois jours que nous nous sommes quittés pour la dernière fois. (*Les Lingères rient.*) Ne riez pas, mesdemoiselles; c'est très-sérieux. Ah! mamselle Francesca, si vous aviez pu nous voir au moment suprême de la séparation, tous deux à la porte de l'auberge. « Ta main, Noémi? — La voilà, Bénédit. — A présent, un petit baiser? — Je ne veux pas, monsieur. — Eh bien, donc, ce sera pour dans six mois! — Oui, dans six mois. » Alors elle partit de son côté, moi du mien, dos à dos... De temps en temps, je me retournais pour la voir encore; elle aussi. Enfin, arrivé chacun à l'extrémité opposée de la route, j'eus l'heureuse inspiration de lui souffler de loin un baiser; elle tendit son tambour de basque pour le recevoir; aussitôt elle m'en renvoya un autre, je le reçus sur ma guitare... Vous me croirez si vous voulez, elle a chanté... ma parole d'honneur, ma guitare a chanté!

FRANCESCA. Vous êtes un bon garçon, Bénédit. (*A part.*) Ah! si tous ceux qu'on aime savaient aimer ainsi!

Bruit de musique au dehors.

BÉNÉDIT, *regardant au fond.* Quel tintamarre sur la place!... Parbleu! c'est la fête qui commence, et moi qui oublie... Ah ça, mesdemoiselles, entre amis on agit sans façon... je vous fais perdre votre temps, et moi je perds peut-être l'occasion d'une recette. Ma guitare est d'accord, je suis en voix, je vais filer des sons dans l'intérêt de mon mariage.

FRANCESCA. Et nous, mesdemoiselles... au magasin.

BÉNÉDIT.

Air : *Ma patrie, mes amours* (Masini).

Pas d' bonheur sans richesse,
Car l'hymen veut de l'or;
Il faut donc que j' m'empresse
De grossir mon trésor.
Je m'en vais sur la place,
Pendant que j' suis en train,
Pour augmenter la masse,
Gagner l' premier florin.
Pas d' bonheur sans richesse, etc.

TOUTES.

Pas d' bonheur sans richesse,
Car l'hymen veut de l'or.
Il faut donc qu'il s'empresse
De grossir son trésor.

Bénédit sort par la droite en courant. Les Lingères rentrent dans le magasin. On aperçoit Pastafrolle qui arrive mystérieusement.

SCÈNE VI.

PASTAFROLLE, *puis* NOÉMI.

PASTAFROLLE. Voici la petite... il n'y a personne sur cette place... vivat! Allons promptement avertir mon maître. Chanteuse ambulante, tu ne soupçonnes pas le sort qui t'attend auprès de monseigneur le marquis!

A l'entrée de Noémi, il rentre dans l'hôtel.

NOÉMI.

Air : *Petite fleur des bois.* (Masini.)

Comme l'oiseau des bois
Qui gentiment murmure,
Sans art de la nature
Je suis les simples lois.
Sans posséder sa voix,
Sa voix pure et touchante,
Je chante, je chante
Comme l'oiseau des bois.

Je chante à mon réveil.
Il ne faut à ma vie
Qu'un souffle d'harmonie,
Qu'un rayon de soleil.
Moi, petite chanteuse,
Partout je suis heureuse.
N'ai-je point ma gaieté,
L'amour, la liberté?..
Comme l'oiseau des bois, etc.

A la fin du couplet, le Marquis sort de l'hôtel.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, NOÉMI.

LE MARQUIS, *à part.* Il s'agit d'entrer en pourparler avec mon orpheline. (*S'avançant et offrant une pièce de monnaie à Noémi.*) Tenez, ravissante fauvette...

NOÉMI. Plaît-il? comment! une pièce d'or!

LE MARQUIS. C'est le prix du talent... vous avez charmé mes oreilles.

NOÉMI. J'en suis bien aise pour elles... Mais comme dans ce moment je ne chant

que pour moi, je ne veux rien recevoir; il n'est pas juste qu'on me paye le plaisir que je me donne.

LE MARQUIS. Vous refusez?

NOÉMI, *se ravisant.* Non; au fait, j'accepte, ça augmentera le magot du ménage.

LE MARQUIS, *stupéfait.* Du ménage! Vous êtes mariée?

NOÉMI. Pas encore... mais bientôt... dans six mois. Ah ça, vous êtes bien curieux! qu'est-ce que ça vous fait?

LE MARQUIS. Je m'intéresse à vous. Ayant entendu dire que vous voyagiez seule, que vous étiez sans famille...

NOÉMI. Sans famille! Qu'est-ce que vous dites donc? j'en ai une, au contraire.

LE MARQUIS, *à part, au comble de l'étonnement.* Elle a une famille! Ah! ce gueux de Pastafrolle m'a induit... il me plonge dans une complication d'orphelines qui ont toutes des parents.

NOÉMI. Oui, monsieur! père, mère, oncle, tante, cousins, cousines, etcétéra; il ne me manque rien.

LE MARQUIS, *accablé, à part.* Elle est au grand complet!

NOÉMI, *poursuivant.* J'ai tout cela en une seule personne... et cette personne, c'est Bénédit, mon frère, que je vais épouser.

LE MARQUIS, *scandalisé.* Vous allez épouser votre frère?

NOÉMI. D'adoption!

LE MARQUIS, *avec satisfaction, à part.* Ah! je m'épanouis!... (*A Noémi.*) Ainsi vous avez été adoptée...

NOÉMI. Par un pauvre musicien ambulant, le père de Bénédit. Oui, monsieur, il me recueillit, moi, jeune orpheline qu'on avait abandonnée sur une route.

LE MARQUIS, *à part.* A merveille! c'est juste ce qu'il me faut.

NOÉMI. Malgré sa misère, le digne homme m'a élevée comme si j'avais été son enfant. Il m'apprit son état, le plus beau de tous, disait-il, il ne connaissait que celui-là; et tout petits, il nous emmenait, Bénédit et moi, chanter sur la place publique. Le soir, quand nous rentrions, il partageait également entre nous deux ses caresses et les provisions du souper... souvent plus de baisers que de pain. C'est égal, on allait se coucher par là-dessus, et je vous assure que jusqu'au lendemain on dormait de bon cœur.

LE MARQUIS. Je crois bien; vous n'aviez pas l'estomac trop chargé, la digestion était facile.

NOÉMI. Pauvre père! quelle douleur quand nous l'avons perdu!

AIR : *Ne crois pas, ô mon ange.*

En ce moment funeste,
Il me dit : Noémi,
Mon Bénédit te reste,
Tu n'es pas sans ami.
Il nous unit du geste,
Et puis... tout fut fini.
Vous le voyez, sur terre
Je n'ai d'appui,
Je n'ai d'ami,
Je n'ai de frère
Que lui!

LE MARQUIS, *jouant l'attendrissement.* Votre récit m'a vivement ému... j'ai l'œil humide. Aussi je veux contribuer à votre fortune, et comme aujourd'hui je donne une fête dans cet hôtel, je compte sur votre talent pour l'embellir.

NOÉMI. Volontiers... d'autant plus que vous m'avez payée d'avance.

LE MARQUIS. Oh! ce n'est rien encore auprès de ce que je vous ménage!

NOÉMI. Allons, je vois que je ferai de bonnes affaires avec vous.

LE MARQUIS. D'excellentes. Suivez moi

NOÉMI. Un moment... il faut d'abord que je dise bonjour à une de mes amies qui demeure là dans ce magasin, et puis, après, mes chansons et mon tambour de basque seront tout à votre service.

UNE LINGÈRE *dans l'intérieur du magasin.* Mam'selle Francesca, voilà Noémi.

NOÉMI. Tenez, vous entendez! on m'a vue... ainsi je vous quitte. A bientôt!

LE MARQUIS. Vous viendrez... pour sûr?

NOÉMI. Je vous le promets.

LE MARQUIS, *à lui-même.* Victoire! la fauvette ne m'échappera pas. Je vais tendre mes filets.

AIR : *Souvenirs de Vienne.* (Strauss.)

C'est entendu.

NOÉMI.

Bien entendu.

LE MARQUIS.

C'est convenu.

NOÉMI.

Bien convenu.

LE MARQUIS

Oui, j'ai l'espoir...

NOÉMI.

Ayez l'espoir...

LE MARQUIS.

De vous revoir.

NOÉMI.

De me revoir.

Le Marquis rentre dans l'hôtel, Francesca sort du magasin.

SCENE VIII.

NOÉMI, FRANCESCA.

FRANCESCA, *accourant.* Est-il possible! C'est toi, Noémi?

NOÉMI. Sans doute! Comme tu me dis ça! j'ai l'air de tomber ici comme un événement.

FRANCESCA. Je suis si surprise de te voir...

NOÉMI. Est-ce que ce n'est pas aujourd'hui la fête du pays?

FRANCESCA. Mais ta convention avec Bénédit?

NOÉMI, *étonnée*. Ma convention! Qui a pu le dire?

FRANCESCA. Lui-même.

NOÉMI. Bénédit!

FRANCESCA. Il est ici.

NOÉMI. En vérité! mais c'était à moi d'y venir. . et c'est lui!... J'aurais dû m'y attendre! ce garçon-là n'en fait jamais d'autres, il est incorrigible! avec lui impossible de se séparer, il faut toujours qu'il me précède ou qu'il me suive.

FRANCESCA. Il t'aime tant!

NOÉMI. Le beau mérite! est-ce que je ne le lui rends pas?... Mais, à propos d'amour, et les tiennes? Eh bien, l'as-tu revu, ton jeune officier?

FRANCESCA. Non.

NOÉMI. Et pas de nouvelles?

FRANCESCA. Pas de nouvelles; impossible même de savoir s'il m'en a fait parvenir... car, tu le sais, après son départ, je dus quitter le village où il m'avait connue; ceux qui avaient pris soin de mon enfance voulaient me contraindre à un mariage qui m'eût pour toujours séparée de lui, et j'ai tout abandonné pour rester fidèle à celui qui a reçu mes serments.

NOÉMI. Je me reconnais là; si l'on voulait me séparer de Bénédit, j'abandonnerais tout aussi.

FRANCESCA. Bénédit! tu es bien sûre de le retrouver toujours! mais lui, le reverrai-je jamais?

NOÉMI. Aussi pourquoi diable vas-tu t'aviser d'aimer un inconnu?

FRANCESCA. Et comment ne pas l'aimer? il est le seul qui m'ait parlé de mon père dont je n'ai jamais su le nom, et qui mourut sans m'avoir embrassée... Car je suis orpheline comme toi, Noémi; tout est mystère dans ma destinée... Ces secours qu'on adressait pour moi à ceux qui m'ont élevée, j'ignore qui les envoyait; mais que leur arrivée me causait de joie! ils rendaient moins cruels envers moi mes soi-disant protecteurs, et toujours, c'était l'annonce d'une heureuse visite; car le jour même, je le revoyais, lui, mon seul ami!

NOÉMI. Il est bien oublieux, ton seul ami. Il part un jour en te disant: Attends-moi, je reviendrai bientôt... et depuis, tu n'as plus entendu parler de lui.

FRANCESCA. Une année d'écoulée déjà!... Non, je n'ai plus d'espoir.

NOÉMI. Pauvre Francesca!... Oh! c'est égal! je l'ai mis dans ma tête, tu seras heureuse aussi... Je le découvrirai, celui que tu aimes; il a sans doute perdu tes traces; compte sur moi, je le remettrai dans le bon chemin.

Les Lingères sortent du magasin.

UNE LINGÈRE. Oui, c'est une bonne idée... Allons-y tout de suite.

FRANCESCA. Où donc?

LA LINGÈRE. Prévenir monsieur Bénédit qui est là sous les premiers arbres de la promenade.

NOÉMI, *regardant à gauche*. C'est vrai, le voilà entouré de spectateurs. Non, restez, mesdemoiselles; je vais m'annoncer moi-même.

Elle va regarder au fond, redescend la scène et prelude sur son tambour de basque. Francesca et les Lingères se groupent autour d'elle.

SCENE IX.

LES MÊMES, SPECTATEURS, *puis* BÉNÉDIT.

Des Spectateurs arrivent successivement du fond, et se placent autour de Noémi.

NOÉMI. Messieurs et mesdames, je vais vous chanter le Frère et la Sœur ou les deux Musiciens ambulants.

AIR *des deux Savoyards* (de Bérat).

Mon frère, (*bis*) de tout là-bas, là-bas, là-bas,
Mon frère, (*bis*) ton cœur ému n'entend-il pas
La voix que la tienne accompagne
Dans la joie et dans la douleur?
C'est ton amie et ta compagne, (*Bis.*)
Ta compagne, c'est le bonheur.

Amour discret, fleur d'innocence;
On les nommait ainsi tous deux.
Unis de cœur depuis l'enfance,
Nul ne savait aimer comme eux.
Pour triompher de la fortune avare,
De son côté chacun cherche un trésor.
De loin, la sœur, quand le sort les sépare,
Qu'ils vont chantant, dans l'espoir d'un peu d'or,
Pour prolonger l'adieu, disait encor. .

BÉNÉDIT, *entrant en courant*. Eh bien! qu'est-ce qui a donc effarouché mon public? plus un chat autour de moi. Hein? que vois-je! Noémi! encore un de ses tours!... A mon poste.

Il se glisse dans la foule et va se placer aux côtés de Noémi.

NOÉMI, *reprenant l'air*.

Mon frère!...

BÉNÉDIT.

Ton frère!...

ENSEMBLE.

De tout là-bas, là-bas, là-bas

NOÉMI.

Mon frère,

BÉNÉDIT.

Ton frère,

ENSEMBLE.

Peux-tu croire qu'il n'entend pas

NOÉMI.

Ton cœur ému n'entend il pas
La voix que la tienne accompagne,

BÉNÉDIT.

La douce voix qu'il accompagne,

NOÉMI.

Dans la joie et dans la douleur?

BÉNÉDIT.

Dans la joie et dans la douleur?

NOÉMI.

C'est ton amie et ta compagne,
Ta compagne, c'est le bonheur.

BÉNÉDIT.

C'est mon amie et ma compagne,
Ma compagne, c'est le bonheur.

BÉNÉDIT. Attention au deuxième couplet.

NOÉMI, *même air*

Amant constant!...

BÉNÉDIT.

Femme fidèle!...

ENSEMBLE.

Vous que le destin sépara,

NOÉMI

Donnez pour lui.

BÉNÉDIT

Donnez pour elle.

ENSEMBLE.

Donnez, l'amour vous le rendra.

BÉNÉDIT.

Le bien qu'on fait à soi-même est prospère;
De notre hymen hâtez donc l'heureux jour.

NOEMI.

Et de l'absent que votre cœur espère
Dieu, qui voit tout, hâtera le retour.

ENSEMBLE.

Vous pourrez dire enfin à votre tour...

NOÉMI.

Mon frère, (*bis*) de tout là-bas, là-bas, là-bas,
Mon frère, (*bis*) pour me revoir presse le pas.
Entends la voix qui t'accompagne
Dans la joie et dans la douleur;
C'est ton amie et ta compagne,
Ta compagne, c'est le bonheur.

BÉNÉDIT.

Ton frère, (*bis*) de tout là-bas, là-bas, là-bas,
Ton frère, (*bis*) pour te revoir, presse le pas
J'entends ta voix qui m'accompagne
Dans la joie et dans la douleur;
C'est mon amie, c'est ma compagne,
Ma compagne, c'est le bonheur.

BÉNÉDIT. Allons, les amateurs, un peu de courage à la poche! la caisse est ouverte; ne craignez pas de nous humilier... si vous n'avez pas d'argent sur vous, donnez de l'or: nous recevons tout, même les billets de banque.

Il continue sa quête.

CHOEUR.

AIR NOUVEAU de M. Couder.

La fête sera belle,
Puisque Noémi
Est ici
Chacun dit autour d'elle
Vraiment,
C'est un talent
Charmant!

Les Spectateurs, les Lingères sortent de différents côtés

SCÈNE X.

FRANCESCA, NOÉMI, BÉNÉDIT.

BÉNÉDIT, *donnant l'argent à Noémi.* Tiens, Noémi, voilà la recette, elle est assez rondelette, j'espère... Ah! diable! il y a trois piécettes effacées et six monacos douteux; je voudrais bien connaître ceux qui se sont permis de nous prendre pour des aveugles, ça ne peut être que des sourds.

NOÉMI, *prenant l'argent.* C'est bon, monsieur, puisque nous voilà seuls enfin, je suis bien aise d'avoir un explication avec vous devant Francesca.

BÉNÉDIT. Une explication?... et tu me dis cela d'un air fâché; c'est d'abord d'un petit bonjour qu'il s'agit... Tiens! voilà le mien...

Il va pour l'embrasser, Noémi se fait un rempart de son tambour de basque, et c'est celui-ci qui reçoit le baiser.

NOÉMI. On ne passe pas.

FRANCESCA. Ce pauvre garçon, comme tu le reçois!

NOÉMI. Comme il le mérite; ça lui apprendra à me prendre mon public, mes fêtes...

BÉNÉDIT. Noémi, vous n'êtes pas juste...

NOÉMI. Alors, pourquoi donc vous retrouvé-je ici, quand nous devrions être aujourd'hui à six lieues de distance?

BÉNÉDIT. Ah bien! c'est bon! la question est curieuse! c'est elle qui court après moi, et elle se plaint de la rencontre.

FRANCESCA. Oui, ne vas-tu pas te fâcher parce que la sympathie vous rapproche encore?

NOÉMI. Il n'y a pas de sympathie là dedans... Je vous dis que cette rencontre est un fait exprès.

BÉNÉDIT. Elle en convient! Ah! Noémi, que c'est gentil de ta part!

NOÉMI.

AIR : *Ses yeux disaient tout le contraire*

A sa joie on ne comprend rien,
A Francesca.
N'importe, elle me rend heureuse
A Bénédit.
J' n'ai pas couru, sachez-le bien,
Après vous, j'en s'rais trop honteuse

BÉNÉDIT.

Eh! bien, non, tu ne courais pas,
Mais pour revoir celui qui t'aime,
Tes jolis pieds cheminaient à p'tits pas.
Et ça r'venait toujours au même.
Tu t' rapprochais toujours à petits pas,
Et pour moi ça r'venait au même.

NOÉMI. Ah! par exemple, voilà qui est d'une effronterie!... quand j'ai si bien suivi mon chemin!

BÉNÉDIT. Mais moi, je ne me suis pas écarté de ma route; je peux le prouver, voici mon itinéraire.

Il tire un papier.

NOÉMI, *même jeu.* Et voici le mien!...

BÉNÉDIT, *donnant son itinéraire à Francesca.* Je vous en fais juge, mademoiselle Francesca.

NOÉMI, *de même.* Oui, compare, et dit qui de nous deux a manqué à la convention.

FRANCESCA, *souriant après avoir vérifié.* Personne, mes amis.

NOÉMI. Personne!

FRANCESCA. Non... car les deux listes sont absolument semblables; elles ont été copiées l'une sur l'autre.

NOÉMI. Se peut-il?

BÉNÉDIT. C'est pourtant vrai.

NOÉMI. Ainsi, nous ne nous étions séparés que pour mieux voyager ensemble.

BÉNÉDIT. A qui la faute?

NOÉMI. Ma foi, je n'en sais rien.

BÉNÉDIT. Ni moi non plus. Ainsi, tu le vois, Noémi, pas moyen de vivre l'un sans l'autre; nous aurons beau faire encore le serment de ne pas nous revoir, ça sera des adieux à recommencer tous les jours. D'abord moi, je me connais, je ne pourrai pas me dispenser de me tromper de chemin.

NOÉMI. Mais alors quel parti prendre?

FRANCESCA. Tenez, mes amis, si vous m'en croyez, ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'en finir et de vous marier tout de suite.

BÉNÉDIT. Ah! voilà une bonne idée... je l'avais, mais je n'osais pas en parler.

NOÉMI. C'est absolument comme moi, car j'y pensais aussi.

BÉNÉDIT. Vraiment! voyez-vous la sournoise! Eh bien, puisque nous sommes d'accord, je vais de ce pas prévenir le sacristain, faire préparer l'autel, commander le repas, et inviter quelques artistes de notre connaissance qui sont justement à la fête.

NOÉMI. Comment! aujourd'hui même?

BÉNÉDIT. Il n'y a pas de temps à perdre; je suis pour mon compte excessivement pressé... et toi, Noémi, qui depuis si longtemps portes à ton doigt la bague des fiançailles, est-ce que tu n'es pas impatiente de la voir se métamorphoser en anneau de mariage?

NOÉMI, *regardant sa bague.* Dame!... un peu.

BÉNÉDIT. D'ailleurs... qu'est-ce qui nous manque? nous avons maintenant de quoi payer le festin des noces...

FRANCESCA. Quant à la toilette de la mariée, je m'en charge.

NOÉMI. Oui, mais le mobilier du ménage?

BÉNÉDIT. Que ça ne t'inquète pas... nous en aurons une partie à crédit, et je demanderai du temps pour payer le reste.

FRANCESCA. Allons, viens, Noémi, j'ai hâte de poser sur ton front la couronne nuptiale.

BÉNÉDIT. Oui, faites-la bien belle... ça ne sera pas long, elle est déjà si jolie!

NOÉMI. Vous l'exigez tous... je me résigne; ça m'est facile, je ne demandais pas mieux! C'est égal, adieu la recette d'aujourd'hui... encore une fête de manquée!

BÉNÉDIT. Elle appelle ça une fête manquée! Ah! Dieu! en voilà des accidents comme je les aime... Un malheur comme celui-là, mais c'est du bonheur pour toute la vie!... Oui, amour, oui, sylphide, va mettre ton voile de mariée et le chapeau virginal... Dire que tout ça c'est pour moi! oh! sapristi, quelle noce nous allons avoir!... Je ne sais pas ce que je chanterai au dessert; mais je me sens fièrement de moyens, toujours!

NOÉMI. Il devient fou, je crois.

BÉNÉDIT. C'est possible! je ne dis pas non; je n'y vois plus clair, ma tête court la poste, mon cœur danse le galop, la joie m'étouffe, j'ai envie de pleurer!

AIR : *Assez dormir ma belle.*

Comprends donc ma folie,
Puisque c'est de ma vie
Le jour le plus heureux.
J' n'ai pas besoin d'êtr' sage,
Ma femme aura, je gage,
D' la raison pour nous deux.
Quoi! ce n'est pas un rêve,
D' plaisir j' sens que j' m'enlève,
J' suis au fin fond des cieux!...
Ah! j' comprends les sauvages
Et les antropophages;
Car, j' la dévor' des yeux.

ENSEMBLE.

NOÉMI.

Oui, j'aime sa folie,
Car c'est de notre vie
Le jour le plus heureux.
Mais dans notre ménage
Il me faudra, je gage,
De la raison pour deux.

FRANCESCA.

Oui, j'aime sa folie,
Puisque c'est de sa vie
Le jour le plus heureux.
Mais dans votre ménage
Il te faudra, je gage,
De la raison pour deux.

BÉNÉDIT.

Comprends donc ma folie, etc.

Il sort par la gauche.

SCENE XI.

PASTAFROLLE, NOÉMI, FRANCESCA.

PASTAFROLLE, *sortant de l'hôtel.* Le chanteur s'éloigne ; allons chercher Noémi.

FRANCESCA, *à Noémi.* Allons, viens !

PASTAFROLLE, *arrêtant Noémi.* Pardon, mademoiselle.

NOÉMI. Que voulez-vous, monsieur ?

PASTAFROLLE. Je viens vous rappeler votre promesse.

NOÉMI. Quelle promesse ?

PASTAFROLLE. Mais de venir chanter dans cet hôtel.

NOÉMI. Ah ! c'est vrai, je l'avais oublié !... Ma foi, j'en suis bien fâchée, mais il m'est impossible d'y aller.

PASTAFROLLE. Que dites-vous ?

NOÉMI. Il m'arrive un événement auquel je ne m'attendais pas... je me marie tout à l'heure.

PASTAFROLLE, *stupéfait.* Bah !... Songez donc que monseigneur vous attend.

NOÉMI. Désolée de lui manquer de parole ; si je chante aujourd'hui, ce ne sera qu'à ma noce !

Elle rentre dans le magasin avec Francesca.

SCÈNE XII.

PASTAFROLLE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *qui a paru sur les derniers mots.* A sa noce... elle m'échappe !... Manquer une si belle occasion ! j'aimerais mieux, Pastafrolle, qu'un monument fût tombé sur ta tête.

PASTAFROLLE. Merci !..... Heureusement que pour sortir d'embarras, il vous reste...

LE MARQUIS. Quoi ?

PASTAFROLLE. Votre génie !

LE MARQUIS. Mais c'est que depuis un mois j'en abuse de ce malheureux génie... il est dans un état pitoyable... usé jusqu'à la corde.

PASTAFROLLE, *spontanément.* Ah ! monseigneur !...

LE MARQUIS, *vivement.* Tu as une idée ?

PASTAFROLLE. Non, c'est le prince Albert qui revient de ce côté.

LE MARQUIS, *exaspéré.* Le prince !... je n'y suis pour personne ; qu'on ferme toutes les portes.

PASTAFROLLE. Mais vous êtes dans la rue.

LE MARQUIS. C'est vrai, je ne sais plus ce que je dis, je nage en plein chaos (*A Pastafrolle, avec fureur.*) Va-t'en animal ! je ferai un malheur, va-t'en !

Pastafrolle sort.

SCENE XIII.

LE MARQUIS, ALBERT.

ALBERT. Ah ! vous voilà, marquis? je suis bien aise de vous rencontrer.

LE MARQUIS. Et moi enchanté. (*A part.*) Je suis furieux !

ALBERT, *avec un calme forcé.* C'est une justice à vous rendre, vous êtes un habile homme !...

LE MARQUIS, *étonné.* Moi ! (*A part.*) Quelle atroce plaisanterie !...

ALBERT. Vous aviez deviné juste... celle que j'aimais n'était pas digne de mon amour.

LE MARQUIS. Bah !... (*A part.*) Ça m'est bien égal.

ALBERT. Oui, je suis trahi dans mes plus chères espérances.

LE MARQUIS. Vous n'êtes pas le seul, hélas !...

ALBERT, *à lui-même.* Elle !... me tromper de la sorte !...

LE MARQUIS, *de même.* Cette Noémi... refuser de venir chanter!

ALBERT, *avec explosion.* La coquette !... l'ingrate !... la perfide !...

LE MARQUIS, *de même.* Ce n'est qu'une petite acrobate !...

ALBERT, *d'un ton de reproche.* Ah ! marquis !... ce mot... mais je me vengerai d'elle.

LE MARQUIS. Certainement, vous le devez. (*A lui-même, revenant à son idée.*) Mais comment faire pour la ramener ?...

ALBERT. La ramener... vous osez me donner ce conseil ?...

LE MARQUIS, *troublé.* Qui ?... moi ? oui... non... pardonnez-moi, prince... c'est le trouble où je vous vois qui me fait perdre la tête.

ALBERT. Du trouble... vous vous trompez... je suis calme, je me vengerai de l'infidèle, mais en l'oubliant.

LE MARQUIS, *à lui-même, sans écouter Albert.* Il faut cependant que je trouve un moyen.

ALBERT. Vous savez avec quel empressement je me rendais auprès d'elle... vain espoir !... j'étais à peine à moitié chemin de son village, quand j'ai rencontré le messager qui devait l'instruire de mon retour ; il ne l'a plus retrouvée... depuis six mois elle a quitté furtivement le pays, malgré la promesse qu'elle avait faite de m'attendre... Plus de doute, je suis trahi... trahi par elle ! .. c'est affreux, n'est-ce pas?

LE MARQUIS, *toujours préoccupé de son idée, et s'adressant par mégarde au Prince.* Si je la faisais arrêter par les gendarmes?

ALBERT. Vous êtes fou, marquis !... Maintenant je n'ai plus qu'un désir, c'est que cet

amour indigne de moi demeure à jamais inconnu... je ne veux pas même qu'on soupçonne mon passage dans cette ville, et je compte sur vous pour faciliter mon départ.

LE MARQUIS, *à part.* Il veut s'en aller, bon débarras!... (*Haut.*) Justement mes équipages sont dans la cour de cet hôtel; vous pourrez partir sur-le-champ.

ALBERT. Alors, conduisez-moi vous-même.

LE MARQUIS. Pardon, altesse, c'est que dans ce moment...

ALBERT. Vous ne pouvez pas me refuser ce service... venez, je l'exige.

AIR *de Wallace.*

D'une cruelle injure
C'est trop longtemps souffrir!
Je veux de la parjure
Perdre le souvenir!

LE MARQUIS, *à part.*

La petite parjure!
Refuser de venir!
De ma déconfiture
Il faudra bien sortir.

ALBERT.

Vraiment, sa conduite est affreuse,
C'est une horrible trahison!

LE MARQUIS, *à part.*

Je rattraperai la chanteuse,
Je le jure sur mon blason!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ils entrent dans l'hôtel.

SCENE XIV.

NOÉMI, FRANCESCA, *sortant du magasin.*

NOÉMI. Voyons, Francesca, que dis-tu?... en es-tu bien sûre?... ne te trompes-tu pas?...

FRANCESCA. Oh! non, le cœur ne peut pas se tromper à ce point... je l'ai bien reconnu... c'était lui!...

NOÉMI. Lui!... ce jeune officier... mais alors, puisqu'il ne venait pas vers toi, il fallait courir au-devant de lui.

FRANCESCA. Oh! Noémi, y penses-tu?...

NOÉMI. Dame!... je l'aurais fait, moi... mais toi, c'est différent, tu es timide, réservée, élevée aux belles manières... c'est gentil, mais ça fait perdre du temps.

FRANCESCA. Il n'a pas une seule fois tourné ses regards de ce côté.

NOÉMI. Je le crois bien... s'il ignore que tu es ici... pourquoi irait-il regarder dans ce magasin de lingerie? il ne porte pas de bonnets de dentelles, ce monsieur.

FRANCESCA. Et ne pas savoir s'il pense encore à moi!

NOÉMI. Je ne vois qu'un moyen de s'en assurer... c'est d'aller le lui demander.

FRANCESCA. Oh! si j'osais...

NOÉMI. Oui, mais tu n'oseras pas... et moi, qui justement ai refusé d'aller chanter dans cet hôtel! (*Avec résolution.*) Bah! les jolies filles ont le droit d'avoir des caprices... donne-moi mon tambour de basque.

FRANCESCA. Et tu irais...

NOÉMI. Tout de suite... je suis sûre d'être bien reçue, puisqu'on m'a invitée.

FRANCESCA. Mais ton mariage?...

NOÉMI. Ton bonheur d'abord... je suis certaine du mien!

ENSEMBLE.

AIR *du Domino Noir.*

NOÉMI.

Pour toi plus de souffrance,
Bonne espérance;
Bientôt vont cesser tes regrets.
Je pars, le temps nous presse;
Oui, mon adresse,
Ici, te réponds du succès.

FRANCESCA.

Mon cœrr s'ouvre d'avance
A l'espérance
De voir cesser tous mes regrets.
Oui, pars, le temps nous presse,
Use d'adresse;
Je fais des vœux pour ton succès.

Noémi entre dans l'hôtel.

SCENE XV.

FRANCESCA *et* BÉNÉDIT.

FRANCESCA. Bonne Noémi!... puisse-t-elle réussir!...

BÉNÉDIT, *entrant en courant et se frottant les mains.* Me voilà!... je me suis fait attendre, et pourtant j'ai fièrement couru; je suis passé à l'église, mes invitations sont faites... enfin tout est terminé; je viens chercher ma petite femme pour la conduire à l'autel.. Annoncez-lui son heureux fiancé.

FRANCESCA. Ça me serait difficile, elle n'est pas ici.

BÉNÉDIT. Noémi?... et où donc est-elle?...

FRANCESCA. Dans l'hôtel en face, chez un grand personnage qui a voulu l'entendre.

BÉNÉDIT. Et elle y a été?... quelle folie!... donner ses instants au public quand on les doit à son mari!... Mais elle l'avait dans la tête... elle tenait à faire recette aujourd'hui.

FRANCESCA. Il y a aussi un autre motif que je vous dirai plus tard.

BÉNÉDIT. N'importe, elle ne sera pas seule

à charmer les oreilles du noble amateur... justement voici nos amis.

SCENE XVI.

LES MÊMES, LINGÈRES, MUSICIENS, *avec leurs instruments.*

COEUR.

AIR *de la Cracovienne.*

Enfants de Polymnie,
On doit voir les amours
Et surtout l'harmonie
Chez vous régner toujours.
Votre art en est le gage;
Pour vous quel heureux sort!
Vous serez en ménage
Amoureux et d'accord.

BÉNÉDIT. Un moment, mes amis... avant de procéder aux fêtes de l'hyménée, il s'agit de donner ici un petit concert : Noémi chante dans cet hôtel devant un grand seigneur, mon devoir est de l'accompagner partout... en avant la musique!

CHOEUR FINAL.

AIR *final du troisième acte des Deux Pigeons.*

Honneur à son altesse!...
Ici partout sans cesse,
Par nos chants d'allégresse,
Méritons ses faveurs,
A l'orchestre fidèle
Que notre voix se mêle!
Témoignons notre zèle
Par le plus chaud des chœurs.

La fenêtre de l'hôtel s'ouvre; on voit paraître une main qui jette un papier aux pieds de Bénédit.

BÉNÉDIT, *après l'avoir ramassé.*

De nos chants c'est la récompense.

Aux musiciens.

Voyons, voyons notre trésor...

Il déplie le papier.

Que signifie?... Un anneau d'or!...
De Noémi, grand Dieu! c'est l'alliance.

Lisant.

Et puis ces mots : « Un adieu sans espoir! »

TOUS.

O ciel!... ô ciel!...

BÉNÉDIT.

Me trahir de la sorte!
Ah! je veux la revoir!
Enfonçons cette porte.

Il frappe à grands coups.

PASTAFROLLE, *paraissant à la fenêtre de l'hôtel.* Que demandez-vous?

BÉNÉDIT. Le grand seigneur qui habite cet hôtel.

PASTAFROLLE. Il vient de partir.

BÉNÉDIT. Mais Noémi, où est-elle?... rendez-la-moi!...

PASTAFROLLE. Il n'y a personne de ce nom ici... je ne sais pas ce que voulez dire.

Il referme brusquement la fenêtre.

BÉNÉDIT, *accablé.* Elle me trompait!...

Bénédit est dans le plus grand accablement. On voit passer au fond du théâtre, sur le canal, une gondole qui porte Noémi et le marquis de Montefiero. Le rideau baisse.

ACTE DEUXIEME.

Un salon chez le marquis, meubles élégants, un guéridon, une causeuse. A droite, l'appartement de la duchesse; à gauche, celui du marquis. Porte au fond, ouvrant sur une galerie.

SCENE PREMIERE.

PASTAFROLLE, *seul, assis et écrivant.*

Voilà un petit rapport qui fera du bruit à la cour. Ah! le grand-duc demande à mon maître un mémoire circonstancié sur l'importante mission dont il l'a chargé?... Il sera content... nous lui en donnons des détails... j'ai passé toute la nuit à les inventer; mais achevons. (*Écrivant.*) « C'est ainsi, altesse » sérénissime, que je suis parvenu, grâce à » mes nombreuses recherches, à découvrir » votre nièce, si ardemment désirée, la fille » de votre frère, feu le prince Léopold..... » (*Se levant.*) C'est-à-dire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela... Mais il fallait bien obéir aux ordres impérieux du souverain. Après avoir persécuté son frère, il y a seize ans, pour un mariage secret, après avoir forcé la femme du prince Léopold à s'exiler avec son enfant... une petite fille qui ne tarda pas à devenir orpheline, le grand-duc s'avise dernièrement d'avoir des remords... qui s'en serait douté?... il veut absolument qu'on retrouve sa nièce. Les plus hautes faveurs sont promises au marquis de Montefiero pour prix du succès... Mais impossible de découvrir les traces de la jeune duchesse. Il nous fallait une orpheline, Noémi nous est tombée sous la main... et voilà comment le génie de monseigneur a fait d'une chanteuse ambulante la noble nièce du grand-duc... Le plus plaisant, c'est que la petite a accepté de confiance son illustre origine... Elle se croit duchesse pur sang... on s'en aperçoit bien

aux tourments qu'elle nous donne depuis deux jours qu'elle habite le château... Il est temps que mon maître reçoive l'ordre de la conduire à la résidence.

SCENE II.

LE MARQUIS, PASTAFROLLE.

LE MARQUIS. Eh bien, Pastafrolle?... ce rapport?...

PASTAFROLLE. Il n'attend plus que votre signature.

LE MARQUIS. Fort bien! (*Il signe, puis il sonne; un valet entre.*) Ce message au grand-duc. (*Le valet sort.*) Voilà qui assure à Noémi le titre de grande dame pour quelque temps.

PASTAFROLLE. Comment! pour quelque temps?...

LE MARQUIS. Sans doute; en enlevant cette artiste nomade à son obscure profession, je n'ai pas eu la prétention d'en faire une duchesse à perpétuité... fi donc!...

PASTAFROLLE. Bah!...

LE MARQUIS. Cela va sans dire... Quand ma vorace ambition sera satisfaite, et que mon souverain aura clos sa noble paupière, ce qui ne peut tarder à arriver, attendu sa goutte et ses quatre-vingt-trois ans, je serai le premier à déclarer que j'ai commis une erreur... J'ai le droit de faire des bêtises, je ne suis pas diplomate pour rien.

Bruit de sonnette.

PASTAFROLLE. On sonne chez notre duchesse.

LE MARQUIS. Va voir ce qu'elle veut; avec son caractère impatient, elle serait capable de briser toutes mes sonnettes.

PASTAFROLLE. Encore si elle ne faisait aller que les sonnettes... mais elle bouleverse tout dans ce château.

Il entre à droite.

SCENE III.

LE MARQUIS, *seul.*

Patience!... le jour du triomphe approche!... quelle gloire pour moi quand je présenterai au grand-duc cette nièce... faux teint. O mes ancêtres!... je vous éclipse tous!...

AIR *de Crispin* (Folies amoureuse).

Héros de ma noble race!
Par mon esprit, par mon talent, je vous efface.
Pour moi quel sort glorieux!
D'honneur, je fais la barbe à mes aïeux.
Ils n'ont su faire, en leurs prouesses,
Que des marquis; moi, plus fort, je fais des duchesses.
Grâce à la mienne, quel espoir!
Les honneurs, les faveurs, sur moi vont pleuvoir;
Puis à l'envi chacun me prône,
Je deviens le bras droit du trône;
A la cour tout se fait par moi,
Rien à mes vœux ne se dérobe;
Grande place ou mince emploi.
De même subit ma loi;
Conseil d'état et garderobe,
Je dois avoir le droit sur tout,
Je veux fourrer mon nez partout.
Craignez, courtisans, craignez d'encourir ma disgrâce;
Place à monseigneur, gare, faquins, lorsque je passe!
Et criez tous quand je suis là :
Faut-il un fin politique?
Le voilà!
Un phénix diplomatique?
Le voilà!
L'homme étonnant, l'homme unique?
Le voilà!
Craignez, courtisans, craignez d'encourir ma disgrâce;
Place à monseigneur, gare, faquins, lorsque je passe,
Et criez tous quand je suis là :
Celui que nul n'égalera
Oui, le voilà! (*ter.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS, PASTAFROLLE.

PASTAFROLLE. C'est vous, monseigneur, que la duchesse demande!...

Bruit de sonnette.

LE MARQUIS. Quoi!... c'est moi qu'elle sonne?... comme un vil laquais!... c'est révoltant, à la fin!... cette chanteuse des rues m'inonde d'humiliations.

PASTAFROLLE. Et dire que vous êtes obligé de dévorer en silence les fantaisies et les caprices de cette petite fille mal élevée!

LE MARQUIS. Certainement, il y va des hautes faveurs que je convoite. O ambition! passion des grandes âmes, tu me fais faire bien des petitesses.

PASTAFROLLE, *regardant à droite.* Il paraît qu'elle s'est lassée de vous attendre; la voici.

LE MARQUIS. La voici?... va-t'en!...

PASTAFROLLE. Oui, monseigneur. (*A part.*) Je vais voir si les ordres qu'elle m'a donnés ce matin sont exécutés.

SCÈNE V.

NOÉMI, LE MARQUIS.

NOÉMI. Eh bien, marquis, il faut que je vienne vous chercher; vous êtes donc sourd?... voilà une heure que je sonne.

LE MARQUIS. C'est qu'on ne sonne pas un

homme comme moi... Je suis le marquis de Montefiero, et je vous ferai observer...

NOÉMI. Je n'aime pas les observations... vous êtes un gros marquis... mais je suis grande duchesse, vous me l'avez prouvé... seule je dois donner des ordres ici... et c'est pourquoi je viens vous demander de quel droit on s'est permis de renvoyer tout à l'heure les musiciens ambulants qui chantaient sous mes fenêtres.

LE MARQUIS. On a bien fait; chez moi on ne reçoit pas de ces gens-là!

NOÉMI. Ces gens-là!... mais pour parler ainsi devant moi, vous oubliez que c'est parmi leurs pareils que j'ai trouvé secours et protection.

AIR *d'Yelva.*

Votre langage et m'offense et me blesse ;
Ah! parlez d'eux avec moins de hauteur.
Non, comme vous ils n'ont pas la noblesse,
Mais ces gens-là pour eux ont leur bon cœur.
Sans leur appui je n'aurais eu personne;
Vous conviendrez, monsieur, d'après cela,
Qu'il est heureux, pour ceux qu'on abandonne,
Que Dieu sur terre ait mis de ces gens-là. (*bis.*)

LE MARQUIS. Calmez-vous!...

NOÉMI. Ah! vous n'êtes pas au bout de vos peines!... je suis grande dame il est juste que je prenne les habitudes de mon état... je n'ai encore eu que des impatiences... eh bien, à présent, j'aurai des migraines... j'aurai des vapeurs... j'aurai même des attaques de nerfs... si je veux...

LE MARQUIS. En vérité, madame la duchesse, je ne reconnais plus là votre charmant naturel... votre douceur angélique... qu'est-ce que vous en avez fait?...

NOÉMI. Je les ai laissés sur la place publique avec mon tambour de basque et ce pauvre Bénédit dont vous m'avez séparée... (*A part.*) Oh! malgré lui aujourd'hui même j'aurai de ses nouvelles.

Fausse sortie.

LE MARQUIS. Un moment, madame la duchesse... je dois vous rappeler que l'instant approche où vous devez être présentée au grand duc, votre oncle... et vous ne songez pas à vous préparer à cette imposante solennité.

NOÉMI. Moi?... j'y suis toute préparée... Vous me conduisez à la cour... j'entre : Bonjour, mon oncle, ça va bien? — Pas mal, et vous? — Merci. — Tant mieux... Et voilà la présentation faite... Ça n'est pas plus malin que ça.

LE MARQUIS. Ah! une pareille inconvenance!... Vous feriez rougir le trône... Permettez-moi de vous donner une petite leçon de grâce et de majesté.

NOÉMI, *s'asseyant.* Eh bien... ça va être gentil.

LE MARQUIS, *se posant.* Nous sommes au palais... Je suppose que vous êtes votre oncle... et que je suis sa jolie nièce... Le marquis de Montefiero me donne la main... on m'annonce, je parais... une pudique rougeur colore mes traits délicats... je promène sur la cour qui m'environne un regard candide et caressant... Saisissez bien le coup d'œil... comme il est caressant.

AIR *de Micheline.*

Vers le grand duc, dont l'aspect m'interdit,
En saluant je m'avance troublée.
De toute part, dans l'auguste assemblée,
On applaudit.

NOÉMI.

Je crois plutôt qu'on rit.

LE MARQUIS.

Sur ma noble face
Un sourire passe.

NOÉMI.

Mais c'est la grimace
Que vous faites là.

LE MARQUIS.

Retenez bien cela.

NOÉMI.

Non, je n'f'rai rien d'tout ça,
Marquis, j'ai beaucoup mieux.

LE MARQUIS.

Que direz-vous, grands Dieux!

NOÉMI.

Une chansonnette
Que chacun répète,
Voilà ma recette.
Je veux en ce jour,
Bravant l'étiquette,
Que ma chanson mette
En joie, en goguette,
Le duc et la cour.
Victoire complète!
Je veux par ma chansonnette
Charmer le duc et la cour.

LE MARQUIS. Chanter! miséricorde!... gardez-vous-en bien, madame... le grand-duc n'aime pas la musique.

SCENE VI.

LES MÊMES, PASTAFROLLE.

PASTAFROLLE, *cachant quelque chose sous son manteau.* Je puis entrer?...

LE MARQUIS. C'est toi, que veux-tu?...

PASTAFROLLE. Je viens annoncer à madame la duchesse que les ordres qu'elle a donnés ce matin sont exécutés... D'abord... voici l'objet en question...

Il montre le tambour de basque qu'il cachait.

LE MARQUIS. Que vois-je?... un tambour de basque!...

NOÉMI, *le prenant.* Y a-t-il assez longtemps que j'en suis privée!... Mais soyez tranquille, je rattraperai le temps perdu.

Elle frappe sur son tambour de basque.

LE MARQUIS. Silence, madame, si l'on vous entendait!... (*A part.*) Je ferai mettre des bourrelets à toutes les portes.

NOÉMI. Mais ce n'est pas tout... Et la personne que j'ai demandée?...

PASTAFROLLE. Elle est là!...

NOÉMI. Alors, faites-la entrer.

LE MARQUIS. Un moment!... Quelle est cette personne?

NOÉMI. C'est Francesca, mon amie... Une jeune fille très-bien élevée et que j'ai choisie pour demoiselle d'honneur.

LE MARQUIS. C'est différent; votre altesse a le droit de monter sa maison. (*A part.*) Mais seulement en femmes.

NOÉMI, *a Pastafrolle.* Eh bien! qu'est-ce que vous faites là?... vous n'êtes pas encore parti?... allons, trottez...

LE MARQUIS. Va donc... puisque la duchesse l'ordonne.

NOÉMI, *à part.* Quel bonheur!... Enfin, je vais avoir des nouvelles de Bénédit. (*Au Marquis.*) Marquis, je n'ai plus besoin de vous... faites-moi le plaisir de vous en aller...

LE MARQUIS, *à part.* Elle me met aussi à la porte!... c'est drôle!... mais c'est humiliant!

PASTAFROLLE, *au fond.* Mademoiselle, vous pouvez entrer.

Francesca paraît.

ENSEMBLE.

AIR *du Cheval de Bronze.*

NOÉMI.

Oui, la voilà, c'est elle,
Je vais donc la revoir;
Son amitié fidèle
Me rend tout mon espoir.

FRANCESCA, *au fond.*

Enfin je suis près d'elle,
Je vais donc la revoir;
Noémi me rappelle;
Pour mon cœur quel espoir!

LE MARQUIS *et* PASTAFROLLE.

C'est toujours auprès d'elle
Affront à recevoir.
Petite péronelle,
Quel abus de pouvoir!

Le marquis et Pastafrolle sortent.

SCENE VII.

NOÉMI, FRANCESCA.

NOÉMI. Eh bien, tu restes là?... avance donc, Francesca...

FRANCESCA, *s'avançant avec embarras.* Madame la duchesse...

NOÉMI. Hein?... qu'est-ce que tu dis?... ne vas-tu pas me respecter aussi, toi?... nous sommes seules... il n'y a plus de duchesse... embrassons-nous, et viens t'asseoir à côté de moi.

FRANCESCA, *après l'avoir embrassée.* Toujours bonne... malgré ta grandeur! (*S'asseyant.*) Que j'ai été surprise, Noémi, en recevant ta lettre dans laquelle tu me révèles le secret de ta naissance!... toi la nièce du grand-duc!

NOÉMI. Ne m'en parle pas... il y a huit jours que je le sais, et j'en suis encore toute étourdie... Qui m'aurait dit, lorsque je me rendais à cet hôtel dans l'intérêt de ton amour, que je me trouverais face à face avec un ambassadeur de mon oncle, qui ne m'a pas laissé le temps de réfléchir? — Vous êtes la fille du prince Léopold... en voici les preuves, partons et... enlevée, ma chère!

FRANCESCA. Mais avant de quitter l'hôtel, tu as dû voir...

NOÉMI. Qui?... ton jeune officier... tu le saurais déjà... Quand je fus remise de ma première émotion, j'interrogeai vainement mon compagnon de voyage... à toutes mes questions il n'a répondu que par ces mots: Je ne sais pas ce que vous voulez dire... inconnu!

FRANCESCA. Encore un espoir trompé!...

NOÉMI. Sois donc tranquille... tu ne me quitteras plus. Je vais être présentée... tous les officiers viennent à la cour... tu le reverras, je t'en réponds... Mais ce n'est pas seulement pour te parler de cela que je t'ai fait venir. Voyons, Bénédit, que fait-il?... que devient-il? parle-moi bien vite de lui.

FRANCESCA. Depuis ton départ, il a disparu.

NOÉMI. Ah! mon Dieu! que dis-tu?... mais je suis folle de m'effrayer... je n'étais plus là-bas, il ne pouvait pas y rester...

FRANCESCA. Sans doute... et maintenant il te cherche.

NOÉMI. Oui, mais comme il ignore que je suis la grande duchesse, il va de porte en porte demandant Noémi... et chacun lui répond: Noémi? connais pas...

FRANCESCA. Qui sait?... peut-être n'est-il pas bien loin d'ici.

NOÉMI. Ce matin j'ai eu un moment d'espoir... des chanteurs se sont introduits dans le parc... mais on les a renvoyés; impossible de savoir si Bénédit était avec eux.

FRANCESCA. Espère encore... il est adroit, persévérant, il t'aime... il ne peut pas manquer de te retrouver.

NOÉMI. J'y compte bien... (*Fanfares.*) Quel est ce bruit?...

PASTAFROLLE, *entrant par le fond.* C'est le fils du grand duc, votre noble cousin, qui vient d'arriver au château.

FRANCESCA. Ton cousin!

Elle remonte la scène et va regarder au fond.

NOÉMI, *à elle-même.* Ce n'est pas lui que je désirais...

PASTAFROLLE. Il est au bout de la ga-

lerie, et se rend dans ce salon avec sa suite.

FRANCESCA, *troublée.* O ciel!... c'est lui!

Elle redescend la scène.

NOÉMI. Et moi, qui suis encore en toilette du matin!... mais qu'importe... je ne veux recevoir personne. (*A Francesca.*) Rentrons... Qu'as-tu donc?...

FRANCESCA. Moi, rien...

PASTAFROLLE, *au fond.* Le voilà!

NOÉMI. Allons, viens, Francesca.

Elle rentre.

FRANCESCA, *regardant vers le fond.* C'est le prince!... et j'ai osé l'aimer... maintenant je n'ai plus d'espoir; personne ne saura mon secret.

Elle rentre.

SCENE VIII.

PASTAFROLLE, LE MARQUIS, ALBERT, SUITE DU PRINCE.

CHOEUR.

AIR *des Deux Couronnes.*

Le prince Albert s'avance,
Son aimable présence
Va combler l'espérance
De notre cher marquis.
Pour lui, gloire éternelle;
Sujet toujours fidèle,
En ce jour, de son zèle
Il recevra le prix.

LE MARQUIS, *entrant avec Albert.* Ah! prince!... ah! mon noble élève... vous chez moi!... Je ferai illuminer la façade de mon château; je ferai illuminer jusqu'aux caves!...

ALBERT. Je viens, au nom de mon père, vous féliciter sur le succès de vos recherches...

LE MARQUIS. Vous avez daigné vous charger de cette ambassade...

ALBERT. J'avais un puissant motif pour cela...

LE MARQUIS. Quelle gloire pour ma maison!... (*A part.*) Je plane, je plane excessivement haut!...

ALBERT. Votre empressement à retrouver la fille du prince Léopold méritait une prompte récompense... je vous annonce que vous êtes nommé premier chambellan.

LE MARQUIS. Premier chambellan!... Quelle charge!... (*A part.*) Je plane encore plus haut... je me perds de vue.

ALBERT, *à part.* Je suis donc auprès d'elle... Ainsi le marquis a pu la retrouver, quand moi-même j'avais perdu ses traces... Ah! si elle n'était pas coupable... Je veux lui parler... à l'instant. (*Haut.*) Marquis, veuillez m'annoncer chez la duchesse.

LE MARQUIS. C'est impossible, mon prince.. vous ne pouvez paraître devant elle avant qu'elle ait été présentée officiellement au grand duc.

ALBERT. Oh! mon impatience ne pourrait attendre jusque-là. C'est pour elle que je suis venu ici en toute hâte... je veux la voir... marquis, je la verrai!

LE MARQUIS. Mais, prince, l'étiquette s'y oppose... Et ma responsabilité...

ALBERT. Elle ne sera pas compromise... Pendant la collation que vous avez bien voulu nous offrir, vous engagerez la jeune duchesse à faire un tour de promenade dans le parc, je m'y rendrai... nous nous recontrerons... par hasard, l'étiquette n'en souffrira pas, et j'aurai satisfait mon plus ardent désir.

LE MARQUIS. Comptez sur moi... je vous réponds de la conduire dans le parc. (*A part.*) Pourvu qu'elle veuille bien y venir.

PASTAFROLLE, *entrant.* Son altesse est servie!...

ALBERT. C'est bien. (*Au Marquis.*) N'oubliez pas la promenade convenue...

LE MARQUIS. Je vais de ce pas donner la main à la jeune duchesse.

ALBERT.

AIR *de Renaudin de Caen.*

Suivez-moi, messieurs, hâtons-nous;
A table venez prendre place,
Et vous, mon cher marquis, de grâce,
N'oubliez-pas le rendez-vous.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Du sort je ne crains plus les coups;
Me voilà certain de ma place;
Je m'étonne de mon audace;
Sans trembler je les trompe tous.

PASTAFROLLE.

Du sort il ne craint plus les coups;
Le voilà certain de sa place;
Je m'étonne de son audace;
Sans trembler il les trompe tous.

LES SEIGNEURS.

Du sort il peut braver les coups;
Il est à l'abri des disgrâces;
A table allons prendre nos places;
Le prince ordonne, empressons-nous.

Ils sortent.

SCENE IX.

PASTAFROLLE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS. Me voilà premier chambellan... ô puissance du génie!... N'est-ce pas, Pastafrolle, que je suis un grand homme?...

PASTAFROLLE. Vous êtes immense, monseigneur..... (*A part.*) En large surtout..... (*Haut.*) Quel bonheur!... vous tenez la clef d'or!...

LE MARQUIS. S'ils croient que ça s'arrê-

tera là... je t'en moque... Je vais chercher la duchesse.

PASTAFROLLE. Ah! quel honneur pour moi d'être attaché à un si grand homme d'état!

LE MARQUIS. Tu suivras ma fortune, Pastafrolle... je monte, tu grimpes!...

Il entre chez la Duchesse.

SCENE X.

PASTAFROLLE, *puis* LE MARQUIS *et* NOÉMI.

PASTAFROLLE. Grimper!..... je l'espère bien; moi aussi je suis ambitieux, je sens le besoin de m'arrondir... j'ai toujours eu dans l'idée que je serais un jour un personnage étoffé... un homme de poids! (*Bruit au dehors.*) Qu'est-ce que j'entends? Ah! c'est le factionnaire qu'on pose à la porte de ce salon, car nous avons mis des sentinelles partout... c'est très-prudent, notre duchesse a besoin d'être bien gardée... Il y a de par le monde un certain Bénédit... dont nous devons nous défier... Bah! est-ce qu'il peut se douter que Noémi est ici?... La voici avec monseigneur.

ENSEMBLE.

AIR *de Fra Diavolo.*

NOÉMI, *à part.*

Oui, partons, car l'heure est venue;
Mais j'eusse aimé mieux en ce jour,
A l'amie à mes vœux rendue
Parler encor de mon amour.

LE MARQUIS.

Oui, partons, car l'heure est venue;
Nous allons faire en ce séjour
La promenade convenue
Qu'ici nous faisons chaque jour.

Pastafrolle ouvre au fond; on voit une sentinelle tournant le dos.

LE MARQUIS, *à la sentinelle.*

Eh bien! que faites-vous? saluez, sentinelle.

Bénédit se retourne et présente les armes.

NOÉMI, *le reconnaissant.*

O ciel!...

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc?

NOÉMI, *à part.*

Dieu! c'est lui!

BÉNÉDIT, *à part.*

Bon! c'est elle!

LE MARQUIS.

Pourquoi trembler ainsi?

NOÉMI.

Comment est-il ici?

LE MARQUIS *et* PASTAFROLLE.

Que veut dire ceci?

BÉNÉDIT, *à part.*

Enfin! j'ai réussi!

ENSEMBLE.

NOÉMI.

Ah! combien mon âme est émue!
Ici l'a conduit son amour;
Malgré moi je tremble à sa vue,
Mais pour mon cœur c'est un beau jour.

BÉNÉDIT, *à part.*

Non, ma ruse n'est pas perdue;
J'étais sur de revoir un jour
Celle dont la fuite imprévue
A trompé mon espoir d'amour.

LE MARQUIS *et* PASTAFROLLE, *à part.*

Mais d'où vient donc qu'elle est émue?
Est-ce un caprice, est-ce un détour,
Ou quelque douleur inconnue
Qui la retient en ce séjour?

Pastafrolle ferme la porte, Bénédit reste dehors.

LE MARQUIS. Mon Dieu! qu'avez-vous donc, madame la duchesse?...

NOÉMI, *à part.* Il faut l'éloigner. (*Haut.*) Je ne sais, un éblouissement.... une faiblesse... je ne me sens pas bien... Tenez, marquis, pour ce matin dispensez-moi de la promenade...

LE MARQUIS, *à part.* Et ma promesse au prince Albert. (*Haut.*) L'air vous ferait beau coup de bien.

NOÉMI. Eh bien, plus tard... mais maintenant laissez-moi; je désire être seule...

LE MARQUIS. Dans l'état où vous êtes?

NOÉMI, *s'animant par degrés.* Raison de plus pour vous éloigner... vos soins me fatiguent... votre figure me déplaît, vos paroles m'agacent; ainsi partez, marquis; au nom du ciel, allez-vous-en!...

LE MARQUIS, *hésitant.* Mais...

NOÉMI. Je veux!... (*Frappant du pied.*) Sapristi! je le veux!...

LE MARQUIS. Je pars, madame... (*A part.*) J'y suis... c'est l'attaque de nerfs annoncée... elle a tenu parole.

PASTAFROLLE, *bas, au Marquis.* Et le prince qui attend pour voir passer la duduchesse... il faut l'instruire de l'événement.

LE MARQUIS. C'est vrai, il est à la fenêtre... le cou tendu... S'il allait se donner un torticolis.

Ils sortent par la gauche.

SCENE XI.

NOÉMI, *puis* BÉNÉDIT.

NOÉMI. Il est parti!... (*Ouvrant au fond.*) Avance donc, Bénédit.

BÉNÉDIT. Oui, j'avance, car nous avons un petit duo à roucouler ensemble...

NOÉMI. Je te retrouve enfin!

BÉNÉDIT, *avec une rage concentrée.* Oui, un peu changé, comme vous, d'uniforme... Au fait, je peux bien être soldat, puisque vous êtes grande dame...

NOÉMI. Pauvre garçon, comme il est ému!...

et moi donc.... à peine si je peux parler.... c'est la joie qui le suffoque...

BÉNÉDIT. Non, c'est la rage!...

NOÉMI. La rage?

BÉNÉDIT. Il n'y a pas de quoi, n'est-ce pas!.... Abandonner son fiancé pour suivre un marquis... un vieux encore!...

NOÉMI. Je ne l'ai pas suivi.... il m'a enlevée.

BÉNÉDIT. Et cette bague.... la vôtre..... que vous m'avez jetée par la fenêtre avec ces mots : Adieu, sans espoir...

NOÉMI. Ma bague... ce n'est pas vrai, je ne te l'ai pas jetée... je croyais l'avoir perdue..... et ces mots ce n'est pas moi qui les ai écrits... Moi, te dire adieu, quand tout à l'heure je demandais à te revoir...

BÉNÉDIT. Vraiment! Eh bien, tu vas me le prouver sur-le-champ.

NOÉMI. Comment cela?

BÉNÉDIT. En quittant ce château à l'instant même avec moi... car je n'ai pas envie de vieillir ici... Tu dois avoir bien des choses à me conter... Tu me diras tout cela en route. Allons, prends mon bras et partons...

NOÉMI. Partir?.... mais je ne le puis pas.

BÉNÉDIT. Là!... j'en étais sûr!... elle me trompait!... Mais cela ne se passera pas sans bruit. Je n'ai pas endossé l'uniforme pour venir ici recevoir mon congé... j'ai des droits sur vous, Noémi. Il y a une grande duchesse dans le château..... je veux aller la trouver, et me plaindre à elle de votre perfidie!...

NOÉMI. Il est inutile de vous déranger pour ça. (*S'asseyant.*) Parlez, Bénédit; la fille du prince Léopold vous écoute.

BÉNÉDIT. Hein?... qui... vous... quoi... tu serais?...

NOÉMI. La nièce du grand duc!...

BÉNÉDIT, *faisant le salut militaire.* Excusez!...

NOÉMI. Oui, injuste... oui, jaloux... cette noble orpheline qu'on a tant cherchée, c'était ta sœur Noémi... et tu as pu me soupçonner... moi, dont la seule consolation était de me dire : malgré notre séparation, Bénédit ne peut pas être malheureux... Il sait bien que je l'aimerai toujours...

BÉNÉDIT, *se frappant le front.* Ah! misérable!... ah! gueux!... ah! gredin que je suis.

AIR : *Du véritable amour* (L. Puget).

Je suis inexcusable,
Mais j' perdis la raison.

NOÉMI.

Ah! tu fus bien coupable,
M'accuser d' trahison.
Soupçon étrange! (*Bis.*)
Crois-tu donc que l' cœur change?
Ne fût-c' qu'un jour,
Rien qu'un seul jour,
Non, ça n' s'rait plus d' l'amour.

Mais j'y pense, cet habit militaire.... est-ce que tu te serais engagé?...

BÉNÉDIT. Oui... je me suis engagé... à te retrouver... et tu vois que je me tiens parole...

NOÉMI. Ainsi, bien vrai, tu n'es pas soldat?...

BÉNÉDIT. Par exemple!... échanger ma fidèle guitare contre une clarinette de cinq pieds... jamais!... c'est plus lourd... et ça chante moins agréablement.

NOÉMI. Mais comment t'es-tu procuré ce déguisement?...

BÉNÉDIT. C'est un généreux ami qui me l'a prêté; ce matin j'avais tenté de m'introduire dans le parc, avec quelques confrères, sous prétexte d'y exercer notre industrie... A peine avions-nous donné le premier accord, qu'on nous reconduisit poliment à la porte de ton château, avec accompagnement de coups de canne... je m'éloignais cherchant un nouveau moyen de pénétrer jusqu'à toi, quand la Providence amena sur mon chemin une innocente recrue, qui venait ici rejoindre sa compagnie... D'un coup d'œil, je toise le jeune enfant de Mars... sa taille répond à la mienne... aussitôt mon plan est conçu.... J'invite le vainqueur en herbe à arroser ses lauriers futurs d'une bouteille de lacryma-christi... Il accepte... nous entrons dans la première hôtellerie... il boit, je le mets dedans; il s'endort, je le dévalise, et voilà comment ce généreux ami m'a prêté son uniforme...

NOÉMI. Et tu t'es présenté ici à sa place.

BÉNÉDIT. Je ne risquais rien.... on ne le connaît pas, et j'avais eu soin de lui demander son nom... enfin l'heure arrive de poser les factionnaires... et, quel coup du ciel! c'est moi justement qu'on met en sentinelle à cette porte... Dis donc, la consigne est de ne laisser entrer personne.

NOÉMI. Tu l'as joliment observée...

BÉNÉDIT. Moi, c'est différent.... j'entre partout où tu es... Ah ça, nous avons encore un petit compte à régler ensemble.

NOÉMI. Lequel?...

BÉNÉDIT. Et mon pain quotidien, mamselle... une douzaine de baisers par jour.... ça fait trente-six d'arriéré.

NOÉMI. Si tu crois que je vais te payer tout cela!

BÉNÉDIT. Il n'y a pas à dire.... il me faut au moins un à-compte.

NOÉMI. Allons, intéressé, embrassez Noémi.... la duchesse le permet.

BÉNÉDIT. Et j'ai pu la croire infidèle... je ne mériterais pas... (*Il l'embrasse.*) Dieu!... c'est bon d'embrasser une duchesse. (*Il l'embrasse.*) Non, je ne mériterais pas...

Il l'embrasse.

NOÉMI, *se défendant.* Assez, assez...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à part.* Sachons si la crise est passée...

BÉNÉDIT. Ce n'est que le cinquième...

Il l'embrasse.

LE MARQUIS. Hein!... que vois-je?...

NOÉMI. Le marquis!.

LE MARQUIS. Que fais-tu ici, soldat?...

BÉNÉDIT. Je monte ma garde.

LE MARQUIS. Auprès de madame la duchesse?...

NOÉMI. Certainement, puisque c'est moi qui l'ai appelé.

BÉNÉDIT. Elle m'a appelé!...

LE MARQUIS, *à part.* Qu'entends-je?.... elle donne dans l'uniforme... elle débauche les troupes!... (*Haut.*) Permettez, madame, que je vous fasse remarquer l'inconvenance d'une telle conduite.

NOÉMI. Il n'y a ici d'inconvenant que vous-même... on ne tombe pas comme ça au milieu d'un tête-à-tête...

BÉNÉDIT. C'est vrai, au fait, ça dérange...

LE MARQUIS. Fantassin!...

NOÉMI. D'ailleurs, il n'y a pas de quoi vous effaroucher, puisque c'est lui...

LE MARQUIS. Lui?.... je ne comprends pas...

NOÉMI. Eh bien, oui... Bénédit... mon fiancé dont je vous ai tant parlé.

LE MARQUIS. Qui?... ce soldat!... ce serait le chanteur des rues?...

BÉNÉDIT. En personne, monseigneur.....

NOÉMI. Il était en sentinelle à cette porte... vous comprenez maintenant pourquoi je vous ai renvoyé tout à l'heure avec tant d'impatience...

BÉNÉDIT. Il nous fallait le temps de nous reconnaître.

LE MARQUIS. Et moi qui prenais cela pour une attaque de nerfs!

NOÉMI. A présent que nous nous sommes entendus, vous protégerez nos amours...

BÉNÉDIT. Vous me ferez donner des lettres de noblesse... enfin tout ce qu'il faut pour que je puisse l'épouser.

LE MARQUIS. Je n'y manquerai pas... (*A part.*) Compte là-dessus... Et le prince qui est là... éloignons le chanteur... (*Haut.*) Pardon, Altesse, je suis désolé de déranger votre bonheur, mais il faut cesser l'entretien.

BÉNÉDIT. Déjà!...

NOÉMI. Par exemple!... je veux qu'il reste pour déjeuner avec moi.

BÉNÉDIT. Déjeuner?... ah! fichtre!... ça me va!

LE MARQUIS. Y pensez-vous?...

NOÉMI. Tiens!... je suis bien aise qu'il voie comment on traite une duchesse.

Elle prend la sonnette.

LE MARQUIS. Arrêtez, madame!... (*Elle sonne.*) Il est trop tard!... elle a sonné. (*Se mettant devant Bénédit.*) Au moins sauve les apparences, malheureux!... on vient!... dérobe-toi à tous les regards...

BÉNÉDIT. C'est juste, je me dérobe...

Il se cache derrière le Marquis.

NOÉMI, *aux valets.* Mon déjeuner... ici... à l'instant, et deux couverts.

LE MARQUIS. Oui, son altesse me fait l'honneur de m'inviter à sa table!

NOÉMI. Certainement, j'invite monsieur le marquis (*bas*) à nous regarder déjeuner.

LE MARQUIS, *à part.* J'en ferai une maladie très-grave... (*Aux Valets qui apportent une table servie.*) Bien... posez ça là.... à présent... sortez...

Les Valets sortent.

NOÉMI. Comment! vous les renvoyez! mais qui donc changera nos assiettes?

BÉNÉDIT. Ne fais pas de façons avec moi... nous nous servirons nous-mêmes.

LE MARQUIS. Je l'espère bien... il ne manquerait plus que de rendre mes gens témoins de ce déjeuner révoltant...

NOÉMI. Eh bien, non, ils n'en seront pas témoins... marquis, c'est vous qui allez nous servir...

LE MARQUIS. Moi!...

NOÉMI. Sans doute, on ne peut pas se mettre à table sans avoir quelqu'un derrière soi, quand on est duchesse...

BÉNÉDIT. Elle a raison, il nous faut absolument un domestique.

LE MARQUIS. Mais, madame...

NOÉMI. Marquis, je l'exige...

LE MARQUIS, *avec rage, prenant une serviette.* Portraits de mes ancêtres... fermez les yeux...

BÉNÉDIT, *regardant le Marquis.* Quel beau groom!...

LE MARQUIS. Veuillez prendre place...

BÉNÉDIT, *présentant la main à Noémi.* Altesse!...

NOÉMI, *faisant la révérence.* Monsieur...

BÉNÉDIT, *la conduisant.* J'espère qu'on a l'air un peu gentilhomme. (*Donnant son shako au Marquis.*) Marquis, débarrassez-moi de ce meuble... et prenez garde de l'abîmer.

LE MARQUIS, *à part.* Vil paltoquet!...

Il jette le schako sur un fauteuil.

BÉNÉDIT. Voilà un service un peu soigné... je vais avoir de la besogne. Dis donc, Noémi, pour être plus à mon aise, j'ai envie d'ôter mon habit?...

LE MARQUIS. Vous découvrir devant la duchesse! l'étiquette ne le permet pas.

NOÉMI. Silence, marquis!... Les domestiques n'ont pas la parole. (*A Bénédit.*) Veux-tu de ce paté?...

BÉNÉDIT. Je veux de tout, donne-m'en beaucoup... donne-m'en trop...

LE MARQUIS, *à part.* S'il pouvait s'étouffer...

BÉNÉDIT, *mangeant.* J'étrenne agréablement mon uniforme..... Pour ma première faction j'ai un tête-à-tête avec une délicieuse duchesse... pour ordinaire un déjeuner d'ambassadeur.... et pour me servir un énorme marquis... un marquis monstre!...

NOÉMI. Eh bien, ça sera tous les jours comme ça...

BÉNÉDIT. Ça me va; marquis, vous êtes à mon service... à perpétuité.

LE MARQUIS, *à part.* C'est-à-dire que demain matin tu seras coffré...

NOÉMI, *à Bénédit.* C'est bon, n'est-ce pas?...

BÉNÉDIT. Je crois bien, un pâté de canard.

LE MARQUIS, *à part.* Du canard! oie!... ce sont des faisans dorés...

NOÉMI, *au Marquis.* Versez...

BÉNÉDIT. Tout plein!... Merci.

NOÉMI. Eh bien! qu'est-ce que tu dis donc? on ne remercie pas ces gens-là!

BÉNÉDIT. Ah! excusez, c'est vrai..... j'ai été poli... c'est malhonnête!

NOÉMI. Voilà le poulet découpé.

BÉNÉDIT. Je veux en goûter..... donne-m'en la moitié.... Garçon! garçon!.... ah ça, faites donc attention... vous me laissez là au port d'armes...

NOÉMI. C'est vrai... vous servez très-mal!

LE MARQUIS. Vous ne me laissez pas le temps de respirer...

NOÉMI. Vous n'êtes pas ici pour cela...

BÉNÉDIT, *tendant son verre à Noémi.* A ta santé!

LE MARQUIS, *scandalisé.* C'est trop fort!... on ne trinque pas ici!...

NOÉMI. Laissez-nous donc tranquilles... ça ne se fait pas, c'est vrai... mais entre amis, et pour une fois.... on peut bien revenir à ses anciennes habitudes. (*Trinquant.*) A la tienne.

LE MARQUIS. Ma pudeur n'y tient plus!...

BÉNÉDIT.

AIR *du Portefaix.*

Tous deux à cette table ronde,
Que nous sommes bien aujourd'hui!

ENSEMBLE.

Tous deux à cette table ronde,
Que nous sommes bien aujourd'hui!

NOÉMI.

Il faut toujours, dans le grand monde,
Subir l'étiquette et l'ennui.
Oui!

BÉNÉDIT.

Jamais de repas sans façon.
Non!

NOÉMI.

Mais quand l'amour est là,
L'étiquette s'en va. (*Bis ensemble.*

SCENE XIII.

LES MÊMES, PASTAFROLLE, *d'un air empressé.*

PASTAFROLLE. Monseigneur! monseigneur!

LE MARQUIS. On n'entre pas!

PASTAFROLLE. C'est moi, je vous apporte un message de la part du grand duc.

NOÉMI, *se levant.* De mon oncle?...

BÉNÉDIT, *de même.* De notre oncle?...

LE MARQUIS. Sans doute une nouvelle faveur; lis, Pastafrolle.

PASTAFROLLE, *lisant.* « Mon cher mar- » quis... »

LE MARQUIS, *avec fatuité.* Je suis son cher!... continue.

PASTAFROLLE. « Le moment est arrivé de » vous faire connaître mes intentions au » sujet de ma nièce... »

BÉNÉDIT. Voyons les intentions...

LE MARQUIS. Silence! (*A Pastafrolle.*) Continue.

PASTAFROLLE. « Afin de réparer mes torts » envers son père, j'ai résolu qu'elle serait » l'épouse de mon fils... »

LE MARQUIS. L'épouse du prince Albert!

BÉNÉDIT. Je m'y oppose!

NOÉMI. Et moi aussi!...

LE MARQUIS, *à part.* Mettre un tambour de basque sur le trône!

PASTAFROLLE, *bas, au Marquis.* Et si un jour on découvrait la vérité, vous seriez perdu!

LE MARQUIS. Achève, achève.

PASTAFROLLE. « Demain vous conduirez ma » nièce à la cour pour qu'elle me soit pré- » sentée, et dans quelques jours aura lieu la » célébration du mariage. »

LE MARQUIS, *à part.* Je suis foudroyé!

NOÉMI. Je me charge de la réponse... Non, non.

BÉNÉDIT, *appuyant.* Non!

LE MARQUIS. Non, c'est bien facile à dire; mais quelle raison donnerez-vous pour refuser la main du prince?

BÉNÉDIT. Une excellente, elle dira qu'elle est mariée.

LE MARQUIS. Mais elle ne l'est pas.

BÉNÉDIT. C'est tout comme... nous sommes fiancés.

NOÉMI. Nos bans sont publiés.

BÉNÉDIT. Il nous manque, il est vrai, une petite formalité, la bénédiction nuptiale; mais il y a une chapelle dans le château, vous donnez des ordres, et nous partons du pied gauche.

PASTAFROLLE, *bas, au Marquis.* C'est votre seule planche de salut.

LE MARQUIS, *à Pastafrolle.* Alors j'em-

brasse cette idée! (*Haut.*) Eh bien, oui mes amis; touché de votre amour, vaincu par vos prières, je brave les conséquences d'un crime d'état : je vous marie!

BÉNÉDIT. Marquis, vous serez parrain du premier.

LE MARQUIS. Alerte! Pastafrolle, va prévenir mon chapelain...

PASTAFROLLE. J'y cours, monseigneur.

Il sort.

LE MARQUIS. Songez qu'on ne doit pas soupçonner que j'ai prêté les mains à cette union clandestine... Ne soyez pas ingrats, jeunes amants, ne me faites pas regretter mes bienfaits.

NOÉMI. Comptez sur ma discrétion; on nous croira mariés depuis longtemps.

BÉNÉDIT. Et pour ne pas mentir, je vous promets de rattraper les instants perdus.

LE MARQUIS. Partons; je veux moi-même vous conduire à l'autel.

ENSEMBLE.

AIR : *Valse de Strauss.*

BÉNÉDIT *et* NOÉMI.

Viens, viens, viens,
Et qu'un doux mariage
Aujourd'hui nous engage.
Viens, viens, viens,
Pour moi quel heureux jour! enfin } je t'appartiens.
En dépit des grandeurs enfin } tu m'appartiens.

LE MARQUIS.

Bien, bien, bien,
Cet heureux mariage,
D'un danger me dégage.
Bien, bien, bien,
Quand ils seront époux, je ne craindrai plus rien.

LE MARQUIS, *à part.*

Le tour n'est pas mauvais;
J'assure mon succès.

BÉNÉDIT, *à Noémi.*

Mais tu trembles, je croi.

NOÉMI.

Oh! c'est bien malgré moi.

BÉNÉDIT.

Dissipe ta frayeur.

NOÉMI.

Quel moment pour mon cœur!
Ah! je me sens frémir.

BÉNÉDIT.

De peur?...

NOÉMI.

Non, de plaisir.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ils sortent par la droite.

SCENE XIV.

ALBERT, VALETS.

ALBERT, *entrant.* Eh bien, le marquis n'est pas dans ce salon? Cependant il faut que je le voie. (*Aux Valets.*) Allez chercher votre maître, dites-lui que je l'attends ici; qu'il se hâte d'y venir, je veux lui parler à l'instant! (*Les Valets saluent et sortent.*) Ah! quelle émotion je viens d'éprouver!... Ma tête est brûlante! mon cœur bat d'une force! Mais comment ne serais-je pas ému? j'ai revu Francesca... Tout à l'heure, j'étais dans le parc, les regards tournés vers l'appartement de la duchesse, lorsqu'elle a paru à sa fenêtre; elle n'y est restée qu'un moment, mais j'ai pu la contempler... C'est toujours la même expression d'innocence et de bonté; à sa vue tout mon amour s'est réveillé!... Je me suis reporté au temps où, sous les dehors d'un simple officier, j'allais par mon amour consoler la pauvre orpheline et remplir en secret la promesse que j'avais faite à son père de la secourir et de veiller sur elle!... Non, cette jeune fille que j'ai connue si candide, si pure, ne peut pas être coupable... on l'a calomniée!...

SCENE XV.

ALBERT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS. Vous m'avez fait appeler; me voici, prince.

ALBERT. Deux mots seulement, marquis, car ma suite m'attend, et l'ordre de mon père me rappelle sur-le-champ auprès de lui.

LE MARQUIS. Parlez, Altesse.

ALBERT. Jugez de ma joie, marquis, je viens d'apercevoir la duchesse.

LE MARQUIS. La duchesse...

ALBERT. Oui, je la connaissais, et depuis longtemps, puisque c'est son père, le prince Léopold lui-même, qui m'avait confié le secret de sa naissance... Oh! c'est bien elle!...

LE MARQUIS, *étonné.* C'est bien elle!

ALBERT. En doutez-vous?...

LE MARQUIS. Moi... non... prince. (*A part.*) Ah! c'est elle!...

ALBERT. Vous savez le projet du grand duc; il veut que j'épouse ma cousine...

LE MARQUIS. Et vous vous opposez à ce mariage?...

ALBERT. Au contraire, c'est le vœu le plus cher de mon cœur; car, je l'espère, elle est digne de mon amour... Vous devez conduire demain la duchesse à la résidence, mais avant je veux la revoir encore, je veux lui parler... Le devoir me rappelle auprès de mon père, je reviendrai ici, en secret, cette nuit... A tout prix, marquis, il faut que vous me ménagiez une entrevue avec elle... je compte sur vous; au revoir, au revoir... et merci!...

Il sort par le fond.

LE MARQUIS. Qu'est-ce qu'il dit?... Il connaissait la duchesse, et c'est Noémi... Mais son mariage avec le chanteur ne peut plus s'accomplir... Peut-être est-il temps encore de l'empêcher... Courons...

PASTAFROLLE, *entrant.* Victoire! monseigneur!... victoire! ils sont unis!...

LE MARQUIS, *tombant dans un fauteuil.* Ah! je me meurs!...

PASTAFROLLE. O ciel!... il s'évanouit... Monseigneur... monseigneur... est-ce que vous vous trouvez mal?... je cours chercher des sels, du vinaigre.

LE MARQUIS. Non... un caporal et quatre hommes.

PASTAFROLLE, *à part.* Il perd la tête!... (*Haut.*) Voilà les époux qui sortent de la chapelle... ils viennent ici.

LE MARQUIS, *se levant.* Ils viennent... mais cours donc, animal!... et apporte-moi...

PASTAFROLLE. Quoi?...

LE MARQUIS. Un caporal et quatre hommes!

Pastafrolle sort.

SCENE XVI.

LE MARQUIS, BÉNÉDIT, NOÉMI, *puis* PASTAFROLLE.

NOÉMI *et* BÉNÉDIT.

AIR *du Pré aux Clercs.*

Je ne crains plus de sort contraire,
En ce beau jour, et grâce à vous,
Ici l'amour et le mystère
Font le bonheur de deux époux.

NOÉMI, *au Marquis.*

Ah! vous pouvez compter sur ma reconnaissance!

BÉNÉDIT.

Ma femme aura mes nuits, je vous offre mes jours.

LE MARQUIS, *à part.*

Caporal désiré, j'implore ta présence!
Ah! viens bien vite à mon secours.

NOÉMI. Quel bonheur, marquis! on ne pourra plus nous séparer.

LE MARQUIS. Non, mais pour l'instant vous ne pouvez pas rester ensemble; le prince est encore dans le château, il faut de la prudence. Entrez chez vous, madame la duchesse; tout à l'heure votre mari ira vous retrouver.

BÉNÉDIT. Hein?... qu'est-ce que vous dites à Noémi?...

LE MARQUIS, *bas, à Bénédit.* Que mon appartement sera le vôtre désormais... Mais pour qu'on ne soupçonne rien, tu vas t'y rendre seul; dans un instant je t'amènerai ta femme... On vient, éloignez-vous!... (*A Noémi.*) Vous de ce côté... (*A Bénédit.*) Toi, par là... Silence!...

NOÉMI *et* BÉNÉDIT. Silence!...

REPRISE DE L'AIR.

Je ne crains plus de sort contraire, etc.

LE MARQUIS.

Destin, ne me sois plus contraire;
Pour séparer ces deux époux,
Dans cet instant en toi j'espère;
Aide un pauvre marquis victime de tes coups.

Bénédit entre à gauche, Noémi entre à droite, Pastafrolle paraît avec deux soldats.

PASTAFROLLE. Vous êtes obéi, monseigneur... voici les soldats demandés...

LE MARQUIS, *faisant placer les sentinelles..* Une sentinelle à cette porte... une autre à celle-ci; la consigne est de ne laisser sortir personne!... Ils ne se rapprocheront pas!...

ACTE TROISIÈME.

La cour d'une hôtellerie italienne. — A gauche, le bâtiment principal; au premier plan du même côté, une table et des bancs. — A droite, un petit corps de logis, auprès duquel se trouve une fontaine entourée de plantes marines.

SCENE PREMIERE.

UNE SERVANTE, FRANCESCA, *ensuite* MATHÉO.

FRANCESCA, *à la Servante.* (*Elle est près de la porte du petit corps de logis.*) Vous m'entendez bien : aussitôt que la personne que je vous ai désignée sera ici, vous viendrez me prévenir.

LA SERVANTE. C'est dit; mais si madame désirait une chambre dans l'auberge, elle y serait beaucoup mieux... Tiens! qu'est-ce que je dis? il n'y en a plus... toute la maison est occupée par le jeune seigneur qui est descendu chez nous ce matin avec sa suite.

FRANCESCA. Qu'importe! (*désignant le corps de logis*) je serai fort bien ici pour attendre.

LA SERVANTE. Ah! en v'là un beau jeune homme, par exemple.

FRANCESCA, *l'interrompant.* N'oubliez pas ce que je vous ai recommandé.

Elle entre à droite.

LA SERVANTE, *à elle-même.* Il paraît que ça ne l'intéresse pas les beaux *jeune-hommes.* Elle ne me ressemble guère... Dieu de Dieu! ça me fait-il plaisir à voir!... Tiens! v'là le capitaine Mathéo!

MATHÉO, *à la cantonade.* C'est bien... continuez vos recherches... les fugitifs doivent être dans les environs... A tout prix, il faut les arrêter.

LA SERVANTE. Bonjour, capitaine Mathéo.

MATHÉO, *brusquement.* Bonjour.

LA SERVANTE. Vous v'là par ici?

MATHÉO. Oui.

LA SERVANTE. Vous n'êtés donc pas à la résidence?

MATHÉO. Non.

LA SERVANTE. Dame! j'croyais ça à cause de l'arrivée de la duchesse.

MATHÉO. Il n'y a pas d'arrivée.

LA SERVANTE. Eh ben, et les fêtes?

MATHÉO. Il n'y a pas de fêtes.

Il entre dans l'auberge.

LA SERVANTE, *étonnée.* Ah! ah! bien sûr, il se passe quelque chose... ce mouvement de troupes dans le pays... ce beau jeune homme qui vient loger chez nous avec des valets galonnés... toutes les autorités qui sont en l'air..., et les poules qui n'ont pas pondu ce matin... tout ça n'est pas naturel... bien sûr, il se passe quelque chose... (*Ritournelle du chœur suivant.*) J'entends les chanteurs qui ont couché cette nuit dans la grange... je parie qu'ils ont le gosier sec... heureusement, j'ai là de la piquette.

Elle prend un broc, des verres et les pose sur la table.

SCENE II.

BÉNÉDIT (*costume du 1er acte*), SALTARELLI, CHANTEURS, LA SERVANTE.

CHOEUR.

AIR : *A bord! à bord!* (Méduse.)

Puisque enfin nous sommes ensemble,
Dans le vin noyons le regret;
Quel plaisir quand on se rassemble
Au cabaret! *bis.*

LA SERVANTE. Vous êtes servis.

Elle rentre. Pendant le chœur Bénédit et les Musiciens se sont assis à table.

SALTARELLI, *versant du vin dans les verres.* Buvons!

BÉNÉDIT. Ça va... à notre rencontre! Est-ce heureux que j'aie pu vous rejoindre, vous, mes amis, mes confrères!

SALTARELLI. Comment, Bénédit! depuis hier que tu nous a quittés, il s'est passé tant de choses?

BÉNÉDIT. Oui, mon brave Saltarelli; d'abord, on me marie avec Noémi, qui se trouve être duchesse, et puis, comme je vous l'ai dit, je suis aussitôt séparé de ma femme, c'est inconvenant!

TOUS. C'est affreux!

BÉNÉDIT. C'est révoltant!... S'ils croient que Noémi peut se passer de moi... pauvre petite chatte!... je suis sûr qu'elle se désole en m'attendant... Sois tranquille va, ma minette, tu ne seras pas longtemps veuve... J'ai déjà profité de mon premier moment de liberté pour écrire au grand duc.

Tous se lèvent de table.

SALTARELLI. Tu as écrit au grand duc?

BÉNÉDIT. Une lettre un peu soignée... et cachetée avec de la mie de pain... Voici comment je lui ai tourné cela: « Mon cher » oncle,

AIR *de Renaud de Montauban.*

» Vous apprendrez en r'cevant ce p'tit mot
» Que j'suis l'époux de vot' nièce adorée;
» On m'en sépare et je croqu' le marmot,
» Ça n'suffit pas après la foi jurée.
» Brûlant d'amour, il est bien temps, je crois,
» Que librement puisse éclater ma flamme;
» Rendez-moi donc mon ménage et ma femme,
» Je veux rentrer dans tous mes droits,
» Oui, j'ai besoin de rentrer dans mes droits.

» Signé : le très-humble et très-obéissant » neveu de votre altesse, Bénédit, chanteur » ambulant. » Après une lettre comme celle-là, je ne puis pas manquer d'obtenir...

SALTARELLI. Une prison, pour y finir tes jours.

BÉNÉDIT. La prison... encore! allons, il paraît que je ne pourrai pas l'échapper!

SALTARELLI. Le grand duc est le maître... il a le droit d'user de son pouvoir.

BÉNÉDIT. C'est vrai; et le pouvoir d'abuser de son droit, ce qui est encore pis... Mais Noémi, que deviendrait-elle? Tu as raison, Saltarelli; cet oncle dénaturé ne me la rendra pas... le plus simple est d'aller la chercher moi-même... Le château du marquis n'est qu'à trois lieues d'ici... je compte sur vous... venez, mes amis... Par ruse ou par force, il faut que nous enlevions ma femme.

SALTARELLI. Tu es fou!

BÉNÉDIT. Vous hésitez?... (*Avec resolution.*) Eh bien, au petit bonheur!... je vais tout seul faire le siége du château... (*Il va pour s'élancer; on entend en sourdine l'air du premier acte : «Mon frère, etc.»*) Qu'entends-je? écoutez!

SALTARELLI. Qu'est-ce qu'il y a?

BÉNÉDIT, *avec explosion.* C'est elle, mes amis, c'est elle!

SCÈNE III.

LES MÊMES, NOÉMI, *accourant* (*costume du premier acte*).

NOÉMI, *gaiement.* Mais oui, c'est moi!... Bénédit!

Elle s'élance dans ses bras.

AIR : *Bonheur de se revoir* (Mariage impossible).

BÉNÉDIT.

Ah! grand Dieu! qu' ça fait d' bien
De r'trouver ce qu'on aime!

NOÉMI.

Un cœur comme le mien
Ne dout' jamais de rien.

BÉNÉDIT.

Malgré verroux,
Jaloux,
On se revoit quand même.

NOÉMI.

Partout, pour se fair' jour,
L'amour
A plus d'un tour.

ENSEMBLE.

Ah! ah! ah! ah! ah!
Ce sera toujours comme ça!

SALTARELLI *et les* CHANTEURS.

Ah! ah! ah! ah! ah!
Qu'ils sont donc gentils comme ça!

BÉNÉDIT, *parlant sur la ritournelle.* Mes amis, voici les époux réunis, nous avons à parler ménage, laissez-nous.

SALTARELLI. Ça suffit.

Saltarelli et les Chanteurs sortent.

SCÈNE IV.

BÉNÉDIT, NOÉMI.

BÉNÉDIT. Ainsi, Noémi, tu as quitté le château.

NOÉMI. Certainement, aussitôt que j'ai appris que tu n'y étais plus.

BÉNÉDIT. Mais comment es-tu parvenue à en sortir? tu étais si bien gardée.

NOÉMI. Oh! pour cela, il m'a fallu de la tête, et surtout le secours d'une amie..... Francesca m'a secondée; elle a mis mes habits de duchesse, et tandis qu'elle se promenait dans la galerie, attirant sur elle tous les regards, j'ai profité de ce moment pour me glisser hors des appartements...... Une fois dans le parc, je m'en suis fait hardiment ouvrir la grille et j'ai gagné la campagne.

BÉNÉDIT. Et vive le grand air!... C'est bon, n'est-ce pas, de prendre la clef des champs?

NOÉMI. Oui; mais pas quand on risque de passer la nuit à la belle étoile, ce qui me serait arrivé sans une brave femme qui m'a recueillie dans sa cabane... Ce matin, au point du jour, je me suis dirigée du côté de cette auberge, le rendez-vous de nos amis, car j'étais sûre de te trouver avec eux.

BÉNÉDIT. Tu aurais pu te tromper... j'ai bien manqué de ne jamais te revoir.

NOÉMI. Que s'est-il donc passé?

BÉNÉDIT. Des choses inouïes... un enlèvement fabuleux..... un voyage mythologique... pas aérien, par exemple!... Dieu! quels cahots!... Mais je ne m'en plains pas, puisque c'est à une ornière que je dois ma délivrance.

NOÉMI. Explique-toi.

BÉNÉDIT. Voilà : j'étais donc hier dans l'appartement de ton scélérat de marquis, en compagnie de ses portraits de famille, qui sont tous fort laids..... Depuis une grande heure, je m'amusais peu... Enfin, on vient me chercher pour me conduire près de toi... je bondis de joie... je m'élance... et aussitôt, je suis investi par quatre grands gaillards de laquais... je me débats... on me serre de plus près... je veux crier... impossible!

AIR *de Marianne.*

Par force, on me flanque en voiture,
Bride abattue, on me conduit;
J' t'en réponds, la course était dure :
Ah! pour un hymen quelle nuit!
Mais, ô miracle!
A chaque obstacle,
A chaque bond
L'équipage se rompt.
D'abord, il craque,
Puis se détraque;
Un choc heureux
Enfin le brise en deux.
Alors, de prison je m' dégage
Et rebrouss' chemin en m' sauvant,
Tandis que le train de devant
Achève le voyage.

NOÉMI. Et où te conduisait-on?

BÉNÉDIT. A la forteresse.

NOÉMI. Prisonnier d'état...

BÉNÉDIT. Comme un grand personnage... c'est flatteur pour l'amour-propre; mais quand on aime à circuler, c'est gênant!

NOÉMI. Grâce au ciel, nous voilà à l'abri du danger.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FRANCESCA.

FRANCESCA, *qui a paru sur les derniers*

mots. Au contraire, mes amis, plus que jamais le danger vous menace.

BÉNÉDIT. Mademoiselle Francesca ici !

FRANCESCA. Je savais que Néomi devait s'y rendre, et je suis heureuse d'être arrivée la première, pour vous avertir des nouveaux périls que vous courez dans ce pays.

NOÉMI. Ma fuite est donc connue?

FRANCESCA. Ce n'est rien encore..... le grand duc a été instruit de ton mariage on ne sait par qui.

BÉNÉDIT. Parbleu ! c'est par moi... Il paraît que ma lettre a fait de l'effet.

FRANCESCA. Tout ce que je puis vous dire, mes amis, c'est qu'il y a eu cette nuit grande rumeur au château... Des soldats envoyés par le grand duc ont pénétré partout en demandant à grands cris le marquis... il avait disparu... Quant à moi, trouvée dans l'appartement de la duchesse par ceux qui venaient t'y chercher, j'ai dit la vérité et l'on m'a laissée partir.

NOÉMI. Bonne Francesca, que de tourments te cause ton amitié pour nous !

FRANCESCA. Je ne serai tranquille sur votre sort que lorsque je vous saurai hors du grand duché... Ici, vous êtes entourés de piéges, on ne vous permettra jamais de rester ensemble.

BÉNÉDIT. Elle a raison..... aussi, pour échapper à la persécution, le plus pressé pour nous c'est de gagner la frontière.

NOÉMI. Il ne faut que vingt-quatre heures pour sortir des états de mon oncle... On fait de la musique partout... demain nous chanterons des duos sur un autre territoire.

BÉNÉDIT. Comment ! vrai, madame la duchesse, tu jouerais encore du tambour de basque ?

NOÉMI. Plus que jamais !

BÉNÉDIT. Eh bien, c'est dit... attends-moi, Noémi... je cours retenir une petite carriole... et en route !

FRANCESCA. Croyez-moi, ne perdez pas un instant.

NOÉMI. Oui, va, Bénédit... et que je puisse me dire pour toujours...

AIR : *Éveille-toi* (Masini).

Adieu, puissance,
Rang, opulence ;
Elle a sonné l'heure enfin de la délivrance !
Car vois-tu, moi,
Auprès de toi
Te consacrer mon existence,
C'est mon seul bonheur, c'est ma loi !
Cours, hâte-toi !

BÉNÉDIT.

Compte sur moi,
Partout nous trouv'rons dans nos cœurs,
Loin de cette cour importune,
L' plaisir qui vaut mieux qu' les grandeurs.

NOEMI.

L'amour qui tient lieu de fortune ;
Adieu, puissance,
Fuis loin de moi.

REPRISE ENSEMBLE.

Bénédit sort par le fond à droite.

SCENE VI.

NOÉMI, FRANCESCA.

NOÉMI. Quel joli voyage nous allons faire en carriole !... Tiens ! vois-tu, Francesca, je ne regrette qu'une chose en quittant la grandeur, c'est de perdre l'occasion de servir tes amours ; car ton inconnu, nous aurions fini par le rencontrer.

FRANCESCA. Oh ! je ne désire pas qu'il sache ce que je suis devenue, à présent qu'il ne peut plus être à mes yeux un simple officier.

NOÉMI. Comment... tu l'as donc revu ?

FRANCESCA. Eh bien, oui... hier, au château du marquis.

NOÉMI. Ah ! voilà donc le sujet de ce trouble, de ces larmes que tu voulais me cacher... mais tu vas tout me dire... voyons, parle... quel est son nom, son rang ?

FRANCESCA. Eh bien, c'est le prince Albert... (*Albert sort de l'auberge.*) Dieu ! le voilà !

Elle rentre vivement à droite.

NOÉMI. Lui... mon cousin... le prince !... Ah ! c'est lui qu'elle aime ?

Elle se tient à l'écart.

SCENE VII.

NOÉMI, ALBERT, MATHÉO.

ALBERT, *à Mathéo*. Portez ces dépêches à mon père, et dites-lui que je ne reviendrai pas à la résidence sans y ramener la duchesse.

MATHÉO. Oui, monseigeur.

Il sort.

NOÉMI, *à part*. C'est moi qu'il cherche.

ALBERT, *à lui-même*. La duchesse !... Hier, je doutais encore de sa perfidie... mais au moment où j'allais me rendre auprès d'elle, j'apprends qu'elle vient de se marier, et qu'elle s'est enfuie avec celui qu'elle me préfère.

NOÉMI, *à part*. Il est seul... et je partirais sans rendre service à Francesca.

ALBERT, *même jeu*. Oh ! je forcerai bien mon cœur à l'oublier.

NOÉMI, *de même*. Il ne me connaît pas...

Allons, du courage... un tour de mon métier... (*Haut.*) Monseigneur?

ALBERT. Que voulez-vous ?

NOÉMI. Vous plairait-il d'entendre une petite chansonnette ?

ALBERT, *s'asseyant près de la table.* Non, laissez-moi.

NOÉMI. Pardon, monseigneur... mais il y a du monde dans l'auberge, il faut que je fasse une recette... vous serez bien forcé de m'entendre.

Air *du Muletier du Vésuve* (Graziani).

Fillette belle et sage
Aime un jeune inconnu,
Un oiseau de passage
Qui n'est pas revenu.
Un autre hymen on pense
Imposer à son cœur;
Mais elle, à l'inconstance
Préfère le malheur.
Elle s'enfuit, alors l'envie
Pour se venger flétrit sa vie,
Lorsqu'en secret, fidèle à ses amours,
Innocente, elle attend, elle espère toujours.
Pauvre fille, courage!
L'inconnu reviendra;
J'en ai le doux présage,
L'amour te doit bien ça!
Ah! ah! ah! ah! ah!
L'amour te doit bien ça!

Albert, dont l'attention a été graduellement excitée, se lève à la fin du couplet.

ALBERT. Mais votre chanson ressemble beaucoup à une histoire.

NOÉMI, *à part.* Mon cousin a compris... (*Haut.*) Je crois bien qu'elle y ressemble, puisque c'en est une... Oui, monseigneur, c'est celle d'une jeune personne bien malheureuse, bien intéressante, qui habitait, il y a six mois, le village de Savigliano.

ALBERT, *à part.* Celui où j'ai connu Francesca.

NOÉMI. Le plus curieux de l'aventure, c'est qu'on a découvert que le jeune inconnu c'était...

ALBERT. C'était...

NOÉMI. Un prince... mais cela ne peut pas l'empêcher de revenir à celle qui a tant pleuré son absence... n'est-il pas vrai, monseigneur?... et l'on n'attend plus que ce moment pour faire un second et dernier couplet à la chanson.

ALBERT. Eh bien, il ne se fera pas... car un obstacle insurmontable sépare pour jamais cette jeune fille de celui qui a pu l'aimer jadis.

NOÉMI, *à part.* Ah! mon Dieu!... (*Haut.*) Et cet obstacle, c'est...?

ALBERT. Un mariage.

Il rentre dans l'auberge.

NOÉMI, *seule.* Un mariage... Que veut-il dire? je devine... c'est sans doute encore une nouvelle calomnie contre cette pauvre Francesca... je veux le désabuser... Courons... (*Elle fait quelques pas vers le fond.*) Mais, que vois-je?... je ne me trompe pas... c'est bien lui!... il a suivi mes traces.. S'il m'aperçoit, nous sommes perdus.

Elle entre à droite, tandis que le Marquis, en costume de chanteur ambulant et jouant de la mandoline, entre précédé de Pastafrolle, qui donne du cor de chasse.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, PASTAFROLLE, *puis* SALTARELLI *et* LES CHANTEURS.

PASTAFROLLE. Par ici, monseigneur.

Air : *Pitié, madame* (L. Puget).

LE MARQUIS.

Un sou, de grâce,
Un gros sou pour
Un homm' sans place
Et troubadour!
Un sou, de grâce, *bis.*
Un gros sous pour
Le troubadour!

Des honneurs et de la puissance
Naguère encor j'étais au haut:
Le sort a trompé ma prudence,
Et patatras, j'ai fait le saut!
Écoutez ma plainte touchante
Vous que je voudrais enchanter,
Puisque ma fortune déchante,
Hélas! je n'ai plus qu'à chanter:

Un sou, de grâce, etc.

PASTAFROLLE. C'est parfait, monseigneur.

LE MARQUIS. Je fais de l'effet.

PASTRAFROLLE. Un effet monstrueux.

Pendant la reprise, Saltarelli et les Chanteurs sont arrivés par le fond à gauche.

SALTARELLI, *aux Chanteurs.* Des inconnus qui viennent nous faire concurrence? (*Au Marquis.*) Dites donc, gros confrère.

LE MARQUIS, *à part.* Des chanteurs!... c'est ce que je cherchais...

SALTARELLI Je ne vous connais pas... D'où venez-vous?... qui êtes-vous?

LE MARQUIS. Je suis il signor Cascaro.

PASTRAFOLLE, *appuyant.* Cascaro.

LE MARQUIS. Ex-premier tenor du grand théâtre de Monaco.

PASTRAFROLLE, *de même.* Monaco.

SALTARELLI. Et vous daignez venir sur la place publique ?

LA MARQUIS. J'ai eu des discussions d'intérêt avec mon directeur... il ne m'offrait plus que quinze mille florins par mois.

PASTAFROLLE, *de même.* Par mois.

SALTARELLI, *au Marquis.* Satané far-

cœur... Ah ça, signor Cascaro, as-tu une permission pour chanter ?

LE MARQUIS. On n'en a pas besoin quand on fait partie d'une troupe autorisée, et je demande à être immédiatement incorporé dans la vôtre.

PASTAFROLLE, *à part.* Ah ! diable !

SALTARELLI. Et quels sont tes répondants ? Connais-tu des chanteurs ?

LE MARQUIS. Des chanteurs... je ne connais que ça... D'abord Noémi la... (*Il indique par le geste le jeu du tambour de basque.*) Frou, frou... vous savez... et puis Bénédit le... (*Même jeu pour la guitare.*) Fron, fron.

SALTARELLI. Ah ! tu les connais ?

LE MARQUIS. Ce sont mes amis...

PASTAFROLLE. Intimes.

SALTARELLI. Ça se trouve bien... ils sont ici...

LE MARQUIS. Ici... je cours les embrasser. (*Bas, à Pastafrolle.*) Sauvons-nous !

SALTARELLI. Et tiens, voilà justement Bénédit qui accourt de ce côté.

LE MARQUIS, *à part.* Ah ! grand Dieu !

PASTAFROLLE, *à part.* Bénédit... Bravo !... à mon poste, maintenant !

Il s'esquive discrètement à l'entrée de Bénédit.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, SALTARELLI, BÉNÉDIT, CHANTEURS.

SALTARELLI, *à Bénédit.* Tu arrives à propos.... Voilà un camarade qui se recommande de toi.

BÉNÉDIT. Un camarade... Qui ça ?... Le Marquis !

SALTARELLI. Un marquis !

LE MARQUIS, *bas, à Bénédit.* Silence, ou tu es perdu... (*Haut.*) Eh bien, oui, Cascaro, dit le marquis... c'est un sobriquet que l'on m'a donné à cause de la noblesse de mon port.

BÉNÉDIT, *à mi-voix, au Marquis.* Pardieu ! la rencontre est heureuse... nous sommes en force, les amis vont m'aider à me venger de toutes vos scélératesses... Avant de partir, j'aurai le plaisir de vous voir dangereusement malade.

LE MARQUIS, *avec dignité.* Arrête, ennemi généreux ; ne frappe pas un grand homme à terre.

BÉNÉDIT. Comment ! vous ne nous poursuivez donc pas ?

LE MARQUIS. Au contraire... je me sauve... éloigne ces chanteurs, tu sauras le reste.

SALTARELLI. Eh bien, avez-vous renoué connaissance ? nous réponds-tu de lui ?

BÉNÉDIT. Tout à l'heure je vous dirai ça, mes amis... laissez-nous ensemble. (*A part.*) Il est seul... S'il me trompe, je lui tords le cou comme à un simple volatile.

SALTARELLI. Nous allons nous préparer à continuer notre tournée... Au revoir, marquis Cascaro.

Il sort avec les Chanteurs.

SCÈNE X.

BÉNÉDIT, LE MARQUIS.

BÉNÉDIT. Je suis pressé, Noémi m'attend, la carriole est attelée.... Alerte, marquis : voyons, en deux mots, pourquoi ce déguisement, et que venez-vous faire ici ?

LE MARQUIS. Chassé par le vent du malheur... je viens cacher ma noble tête dans le sein d'une troupe de saltimbanques.

BÉNÉDIT. En vérité... vous seriez tombé dans la débine ?

LE MARQUIS. Une chute de trois mille pieds de haut... Il n'y a pas de pareille cascade dans la nature.

BÉNÉDIT. C'est miraculeux !

LE MARQUIS. Tu ris, ingrat Bénédit... et c'est à toi, pourtant, que je dois mon infortune.

BÉNÉDIT. A moi ?

LE MARQUIS. Sans doute... si je n'avais pas eu la faiblesse de te faire épouser la grande duchesse, je serais plus que jamais premier chambellan ; mais j'ai été trahi, le grand duc a su ce fatal mariage... et je n'ai eu que le temps de dérober mon auguste personne à sa terrible colère.

BÉNÉDIT. Le ciel est juste... ça vous apprendra à m'envoyer à la forteresse la nuit de mes noces.

LE MARQUIS. C'était par intérêt... pour moi.

BÉNÉDIT. Merci.

LE MARQUIS. Tu ne connais pas encore tous les événements de mon désastreux voyage.

AIR *de Joseph.*

A peine au sortir de mes terres,
Par trois voleurs de grand chemin
Je suis pris ; ces hommes d'affaires
Me dépouillent d'un tour de main.
Mis à nu, ma voix les invoque ;
Ils ne m'ont laissé pour surtout
Hélas ! qu'une ignoble défroque,
Et dans les poches... rien du tout.
Je n'ai qu'une ignoble défroque, etc.

Voilà, chanteur des rues, l'état des finances du malheureux marquis de Montefiero.

BÉNÉDIT. Eh bien, vous n'irez pas loin avec ça.

LE MARQUIS. Si fait... car je connais ton cœur généreux... Tu vas partir... je pars avec toi.

BÉNÉDIT. C'est impossible... et Noémi donc... il n'y a place que pour deux dans la carriole

LE MARQUIS. Eh bien, je monterai derrière.

BÉNÉDIT. Mais qu'est-ce que vous voulez que nous fassions de vous?

LE MARQUIS. Sois tranquille... je suis capable de vour rendre une foule de petits services.

BÉNÉDIT. Au fait, il a une bonne boule, je lui ferai faire des grimaces, ça poussera à la recette.

LE MARQUIS. Tu acceptes ?

BÉNÉDIT. Touchez là... c'est convenu... je vais chercher Noémi.

AIR : *Je saurai bien la faire marcher droit.*

ENSEMBLE.

BÉNÉDIT.

Il m'a trahi, mais soyons généreux,
Puisqu'il réclame ici mon assistance;
Mon cœur me l' dit, la meilleure vengeance
Est de servir un enn'mi malheureux.

LE MARQUIS, *à lui-même.*

Pour me sauver, il faut bien en tous lieux
Cacher, hélas! mes titres, ma naissance.
A mon orgueil quand j'impose silence,
Pardonnez-moi, mes illustres aïeux.

BÉNÉDIT.

Ah! quel relief cela me donnera!

LE MARQUIS.

Quel soufflet pour ma noble race!

BÉNÉDIT.

Une duchesse est ma prima dona,
Un marquis sera mon paillasse.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Bénédit entre à droite.

SCENE XI.

LE MARQUIS, PASTAFROLLE *et* DEUX SOLDATS.

Pendant le monologue suivant, Pastafrolle paraît avec deux Soldats, leur désigne le Marquis, puis les envoie l'un à droite, l'autre à gauche; ils disparaissent.

LE MARQUIS. O néant des grandeurs humaines! un premier chambellan derrière la carriole d'un chanteur des rues!.. mais je n'ai que ce moyen de gagner la frontière, et puisque mon ingrat pays me repousse, je m'exile avec mon génie, j'irai faire le bonheur des populations étrangères.

PASTAFROLLE, *d'un air abattu.* Monseigneur...

LE MARQUIS. Ah! te voilà, mon fidèle Pastafrolle... sublime courtisan du malheur... c'est à regret que je vais déchirer ton cœur sensible.

PASTAFROLLE. Comment cela ?

LE MARQUIS. Je pars avec Bénédit et la duchesse... ma sûreté l'exige... Ainsi, reçois mes adieux... nous allons nous séparer.

PASTAFROLLE. Nous séparer... Jamais !

LE MARQUIS. J'apprécie ton généreux dévouement, mais je ne l'accepte pas... tu nous gênerais.

PASTAFROLLE. Non... Quoi que vous en disiez, monseigneur... mon devoir l'exige, je ne peux pas vous perdre de vue.

LE MARQUIS. O modèle des serviteurs!... ton attachement m'attendrit.... Avant de nous quitter, je veux t'accorder la plus précieuse faveur... il n'y a personne... ça ne me compromettra pas... (*Ouvrant les bras à Pastafrolle.*) Pastafrolle, embrasse ton maître !

PASTAFROLLE, *se précipitant dans les bras du Marquis.* Moment délicieux !

AIR : *Vaud. du Charlatanisme.*

Pourquoi suis-je un si grand vaurien !
Vraiment ma conduite est infâme.

LE MARQUIS.

Tu m'as volé, je le sais bien;
Mais mon pardon absout ton âme.

PASTAFROLLE.

Ah ! je mérite le trépas !

LE MARQUIS.

Dans ta douleur tu perds la tête;
Mais il est temps, sors de mes bras...

PASTAFROLLE.

Non, monseigneur, je ne vous quitte pas...

LE MARQUIS. Je te le répète : il m'est impossible de t'emmener !

PASTAFROLLE. C'est égal,

Je n' vous quitt' pas, car j' vous arrête!
Saisissant le Marquis au collet.
De par la loi, je vous arrète!

LE MARQUIS. Comment, scélérat !

PASTAFROLLE. Je vous le disais bien... je suis un Judas, un atroce coquin... mais je vous ressemble...

LE MARQUIS. Plaît-il !

PASTAFROLLE. J'ai de l'ambition... Après votre départ du château, on a demandé un homme de confiance pour courir sur vos traces, et je me suis offert.

LE MARQUIS. C'est une abominable trahison !

PASTAFROLLE. Hélas ! à qui le dites-vous, monseigneur ? mais il y a cent florins de récompense pour celui qui mettra la main sur vous ; je n'ai plus rien à gagner à votre service, je ne pouvais pas hésiter.

LE MARQUIS. Et tu m'as laissé venir jusqu'ici pour me dire cela?... Je devine... Au moment de prendre ton infortuné maître au collet, c'est le remords qui arrêtait ta coupable main.

PASTAFROLLE. Non, monseigneur; c'est qu'il n'y avait pas de force armée dans les endroits où nous avons passé... mais notre voyage est fini... Il y a des troupes dans ce village... et je venais vous prévenir que la berline qui doit vous emmener, sous bonne escorte, à la forteresse, sera prête dans un moment.

LE MARQUIS, *accablé.* Malheureux marquis! te voilà pris comme dans un piége à loup.

PASTAFROLLE. Je vous laisse, monseigneur; bientôt on viendra vous chercher... je ne crains pas que vous m'échappiez, le pays est bien gardé, (*très-haut en regardant à droite*) et tous les fugitifs sont cernés.

Il sort.

SCENE XII.

LE MARQUIS, BÉNÉDIT, NOÉMI, FRANCESCA, *puis* ALBERT *et* SA SUITE, *ensuite* PASTAFROLLE *et* LE CHOEUR.

BÉNÉDIT, *qui a paru sur les derniers mots de Pastafrolle.* Qu'ai-je entendu?... cernés!

NOÉMI, *sortant du petit corps de logis avec Francesca.* Serait-il possible!

LE MARQUIS. Hélas! oui, mes amis, mes chers amis, la trahison l'emporte.. nous sommes tous pris du même coup de filet!

FRANCESCA. Quel malheur!

LE MARQUIS, *reconnaissant Francesca.* Tiens, la dame d'honneur en est aussi du coup de filet?

BÉNÉDIT, *regardant au fond.* C'est pourtant vrai... les environs de l'auberge sont remplis de troupes... on pose des sentinelles partout... impossible de leur échapper!

NOÉMI, *voyant Albert sortir de l'auberge.* Et le prince Albert qui vient ici.

FRANCESCA. Le prince!

Elle se retire à l'écart.

LE MARQUIS. Mon noble élève!... S'il me reconnaît, c'est fait de moi... où me cacher? (*Comme frappé d'une idée.*) Ah!

Il disparaît derrière la fontaine.

ALBERT, *à sa Suite.* Les derniers renseignements que je viens de recevoir ne me laissent aucun doute... la duchesse est dans ce village; suivez-moi, messieurs.

Pendant ce que dit Albert, Bénédit et Noémi se parlent bas, puis ils descendent résolument en scène; Bénédit à la droite, Noémi à la gauche d'Albert.

BÉNÉDIT *et* NOÉMI. Monseigneur!

ALBERT. Plaît-il?

NOÉMI. Vous êtes juste, vous!

BÉNÉDIT. Vous êtes bon, vous!

ALBERT. Eh bien, après... que puis-je faire pour mériter tant d'éloges?

NOÉMI. Tout, monseigneur.

BÉNÉDIT. Mieux que ça... non... si... elle a bien dit : tout!

ALBERT. Encore faut-il que je sache de quoi il est question... parlez vite... le temps me presse.

NOÉMI. Vous voulez partir?... Eh bien, monseigneur, c'est absolument comme nous.

BÉNÉDIT. Sans compter que nous sommes peut-être encore plus pressés que votre altesse.

ALBERT. Qui vous empêche?

NOÉMI. La consigne... puisque personne ne peut sortir d'ici.

BÉNÉDIT. Oui, mais avec un ordre signé de vous, bien sûr qu'on nous livrera passage.

NOÉMI. Et c'est pourquoi nous venons vous demander un sauf-conduit.

BÉNÉDIT. Pour deux.

LE MARQUIS, *passant la tête au-dessus de la fontaine.* Pour trois.

ALBERT. Un sauf-conduit... mais je ne sais si je dois...

NOÉMI. Il s'agit d'affaires de cour... d'une duchesse que l'on poursuit... ça ne peut pas nous regarder... nous sommes innocents de tout ça.

BÉNÉDIT. Tout ce qu'il y a de plus innocent.

ALBERT. Au fait, vous ne devez pas souffrir de la sévérité de mes ordres. (*A lui-même.*) D'ailleurs, je ne crains plus que la fugitive puisse m'échapper... on a les yeux sur elle.

Il tire de sa poche des tablettes et écrit.

LE MARQUIS, *à part.* Dieu! qu'il fait frais ici!.. aie! je sens un lézard qui me chatouille le mollet gauche.

BÉNÉDIT. Il a signé.

NOÉMI, *bas, à elle-même.* Bien obligé, mon cousin.

ALBERT, *déchirant le feuillet et le donnant à Bénédit.* Vous pouvez partir.

BÉNÉDIT. Merci, monseigneur.

NOÉMI. Enfin, nous sommes libres!

PASTAFROLLE, *paraissant tout à coup.* Que faites-vous, prince? vous laissez échapper la duchesse.

BÉNÉDIT. Ah! traître!

ALBERT. Que dis-tu?

LE MARQUIS, *à part.* Je m'enrhume.

PASTAFROLLE. Je dis que la duchesse, c'est...

NOÉMI. Eh bien, oui, c'est moi!

BÉNÉDIT, *se plaçant auprès d'elle comme pour la protéger.* Et voilà son mari!

ALBERT. Quoi ! c'est vous que le marquis a fait marier hier dans la chapelle de son château !

LE MARQUIS, *à part.* Dieu ! je vais éternuer !

NOÉMI. Nous-mêmes.

BÉNÉDIT. Qu'on ose encore nous séparer !

ALBERT. Vous séparer... et pourquoi ?... vous n'êtes pas la fille du prince Léopold.

LE MARQUIS *et* PASTAFROLLE, *à part.* Ce n'est pas elle !

Le Marquis disparaît.

NOÉMI. Serait-il vrai ?

ALBERT. Mais non... la véritable nièce du grand duc, c'est cette jeune fille du village de Savigliano.

NOÉMI. Francesca !

PASTAFROLLE. Bah !

FRANCESCA, *à part.* Moi !

ALBERT. Oui, Francesca, que j'aime, que je croyais infidèle, et dont je connais maintenant l'innocence .. mais vous la connaissez... où est-elle ?

LE MARQUIS, *qui a reparu au fond, prenant la main de Francesca, qu'il conduit auprès d'Albert.* La voici, prince !... (*Avec fatuité.*) C'est moi qui ai retrouvé la duchesse !

NOÉMI. Quel bonheur !

BÉNÉDIT. Je puis être le mari de ma femme.

NOÉMI. Je disais bien, monseigneur, que ma chanson aurait un second couplet.

ALBERT. Quand le cœur est heureux, l'indulgence est facile... Marquis, j'oublie vos torts.

LE MARQUIS. Et moi, je m'en glorifie, car si je n'avais pas enlevé la chanteuse, vous chercheriez encore la duchesse... mais c'est ce coquin de Pastafrolle qui mérite...

PASTAFROLLE. Une récompense ; car si je ne vous avais pas arrêté, vous seriez parti sans savoir que madame est la nièce du grand duc.

ALBERT. Nous allons nous rendre à la résidence.

FRANCESCA, *à Bénédit et à Noémi.* Mes amis, vous nous accompagnerez.

NOÉMI. Merci, j'ai assez de grandeurs comme ça !... Allez régner dans un palais, madame la duchesse ; moi je retourne sur la place publique avec mon mari... je n'ai rien à envier à votre bonheur... votre existence sera la plus brillante, la mienne la plus joyeuse. .. Viens, Bénédit.

BÉNÉDIT. Un moment... l'auberge est bonne, nos amis sont ici... je ne pars que demain matin, après la noce.

ALBERT, *offrant la main à Francesca.* Partons !

LE MARQUIS, *prenant la main de Francesca.* Pardon, prince, je suis premier chambellan ; c'est à moi d'offrir la main à madame... Article 701 du cérémonial de la cour. (*A part.*) Je remonte, je remonte... je ne me vois plus du tout.

AIR : *Final du 1er acte du Grand Palatin.*

Enfin, ils sont heureux ;
Quel doux moment pour eux !

CHOEUR.

Ah ! quel plaisir, quelle allégresse
Pour le village et pour la cour !
De la chanteuse, de la duchesse,
Ce beau jour
Couronne l'amour.

FIN.

S'adresser pour la musique à M. COUDER, chef d'orchestre, au théâtre des FOLIES DRAMATIQUES.

Paris. — Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.



ACTE V, SCENE V.

LA FIGURANTE,

OU

L'AMOUR ET LA DANSE,

OPÉRA-COMIQUE EN CINQ ACTES,

Paroles de MM. Scribe et Dupin,

MUSIQUE DE M. CLAPISSON,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THEATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 24 AOUT 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
LE DUC DE LÉMOS	M. ROY.	JUDITH	Mme JENNY LEPLUS
LE COMTE ARTHUR DE VILLEFRANCHE	M. ROGER.	PALMYRE	Mlle ROSSI.
VALDÉSILLAS	M. MOREAU SAINTI.	ANGÉLA	Mlle AUGUSTA.
PACHÉCO	M. GRIGNON.	MARCELINA	Mme BLANCHARD.
ROSAMBEAU	M. DESLANDES.	DOMESTIQUE DU DUC DE LÉMOS. DOMESTIQUE DE JUDITH. UN CHASSEUR DU COMTE ARTHUR.	

ACTE PREMIER.

Le foyer des acteurs, au théâtre de l'Opera.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLA, *à gauche du spectateur et plusieurs* FIGURANTES *faisant des battemens. Au milieu du théâtre,* ROSAMBEAU, *le maître des ballets essayant un pas. A droite,* PALMYRE, *la première chanteuse, étudiant un air d'opéra.*

INTRODUCTION.

ANGÉLA *et* LE CHOEUR.

Sylphide légère,
Princesse ou bergère,
Il s'agit de plaire
Aux vrais connaisseurs!
Que dans notre danse,
Pleine d'innocence
Souplesse et décence
Charment tous les cœurs.

ROSAMBEAU, *réglant son pas.*

Observez, suivez ce pas-là.
Tra, la, la, la :
Ici l'amoureux passera,

Tra, la, la, la :
La sylphide s'éloignera,
Tra, la, la, la ;
Deux pirouettes, tra, la, la,
Et tous deux se retrouvent là.

CHOEUR DES DANSEURS, *entourant Rosambeau.*

Regardons, suivons ce pas-là ;
Ici l'amoureux passera.
Pour les ballets de l'Opéra,
Ah ! quel talent que celui-là !

PALMYRE, *à droite étudiant son rôle.*

« Ombre terrible et menaçante...
» Ombre de mon premier époux !
» Pourquoi me glacer d'épouvante ?
» Au noir séjour retirez-vous. »

DANSEURS *et* DANSEUSES

Tra, la, la, la, la, la.

PALMYRE.

Taisez-vous donc !

LES DANSEUSES.

Et vous aussi !

TOUTES.

On ne peut répéter ainsi !

ROSAMBEAU, *voulant les séparer.*

Allons, mesdames, point de dispute frivole,

PALMYRE.

Le maître des ballets n'a jamais la parole.

ROSAMBEAU.

Vous nous troublez dans notre enchaînement.

PALMYRE.

Votre danse ne doit passer qu'après le chant.

CHOEUR DE LA DANSE, *à demi-voix.*

Que ces premiers sujets, que ces grandes chanteuses,
Sont fières et dédaigneuses !
Tra, la, la, la, la, la.

PALMYRE, *continuant son air.*

« Si j'ai, trop prompte ou trop sensible,
» Après ta mort pris un amant,
» Spectre jaloux et susceptible,
» D'autres en auraient fait autant,
» Et peut-être de ton vivant ! »

CHOEUR DE LA DANSE.

Tra, la, la, la, la, la.

ENSEMBLE.

CHOEUR DES DANSEUSES.

Sylphide légère,
Princesse ou bergère,
Il s'agit de plaire
Aux vrais connaisseurs!
Que dans notre danse
Pleine d'innocence,
Souplesse et décence
Charment tous les cœurs.

ROSAMBEAU.

Observez, suivez ce pas-là :
Ici l'amoureux passera,
Tra, la, la, la, la, la ;
La sylphide s'éloignera,
Tra, la, la, la,
Et tous deux se retrouvent là
Quel chef-d'œuvre que ce pas-là !

CHOEUR DES DANSEURS.

Regardons, suivons ce pas-là :
Ici l'amoureux passera,
Tra, la, la, la.
Pour les ballets de l'Opéra
Quel talent que celui-là

PALMYRE, *chantant son air.*

« Ombre terrible et menaçante,
» Ombre de mon premier époux !
» Pourquoi me glacer d'épouvante ?
» Au noir séjour retirez-vous. »

TOUS, *s'interrompant et la menaçant.*

Ah ! c'est insupportable,
On ne peut répéter !
A ce bruit effroyable
Je ne puis résister.

SCENE II.

LES MÊMES, JUDITH, *avec un châle et des socques.*

JUDITH.

PREMIER COUPLET.

Quel destin prospère
Est ici le mien !
Moi, pauvre ouvrière,
Qui ne gagnais rien,
Mise de la sorte,
Je vais le matin,
Et le soir je porte
Brocart et satin !
Me voyant paraître,
On dit : La voilà !...
Elle a l'honneur d'être
Du grand Opéra !

DEUXIÈME COUPLET.

Autrefois ma tante,
Rude en ses discours,
Etait mécontente
Et grondait toujours !
Et sa main trop leste
Même bien souvent
Achevait le reste...
Oui, mais à présent
Je puis me permettre
Ce qui me plaira :
Car j'ai l'honneur d'être
Du grand Opéra.

ROSAMBEAU.

Entendez-vous ? voici sept heures et le quart
Et le public attend !

PALMYRE.

Que le public attende !
On n'est pas prête encor !

ROSAMBEAU.

Je vais mettre à l'amende
Celles qui seront en retard. Judith d'abord !

JUDITH.

Je suis de la dixième scène.

ROSAMBEAU.

N'importe !... l'arrêt est formel :
Vingt francs d'amende.

JUDITH, *pleurant.*

O ciel !
Moi qui par mois reçois à peine
Quinze francs
D'appointemens !

ENSEMBLE.

CHOEUR DE DANSEURS *et* DANSEUSES.

Ah ! c'est insupportable !
On n'y peut résister ;
Contre un arrêt semblable
On doit se révolter !

JUDITH

Ah! c'est insupportable!
Et comment m'acquitter?
Contre un arrêt semblable
Je veux me révolter.

PALMYRE.

Ah! c'est insupportable!
On ne peut répéter
A ce bruit effroyable
Je ne puis resister.

ROSAMBEAU.

Oui, juge inexorable,
Je dois exécuter
L'arrêt impitoyable
Que je viens de dicter!

On entend frapper trois coups.

Allons donc! on commence.
Qu'on soit surtout, c'est convenu,
Fidèle aux lois de la cadence
Comme à celles de la vertu.

ENSEMBLE

Ah! c'est insupportable, etc.

Elles sortent toutes, excepté Angéla, Palmyre, Judith.

SCENE III

ANGÉLA *et* PALMYRE *à gauche*, JUDITH, *s'asseyant à droite.*

ANGÉLA.

Enfin elles sont parties, et je viens d'apercevoir dans la coulisse ce seigneur espagnol dont tu me parlais l'autre jour, le marquis de Valdésillas; ce doit être lui.

PALMYRE.

C'est probable! il en perd la tête, ma chère! il est gentil, il est riche! un peu bête, toutes les qualités; il est censé attaché à l'ambassade, mais dans le fait il est attaché à l'Opéra, car il ne le quitte pas, et quand il n'est pas dans sa loge à m'applaudir, il est là dans la coulisse pour porter mon châle et m'attendre.

ANGÉLA.

Il est donc jaloux!

PALMYRE.

Il n'oserait! avec une première chanteuse! parce que nous autres, nous avons d'ordinaire une fixité que vous n'avez pas dans la danse! mais c'est un grand seigneur qui ne sait que faire, et une inclination à l'Opéra, ça occupe, c'est un état, il y en a qui n'en ont pas d'autre.

ANGÉLA.

En vérité!

PALMYRE.

Sans compter la considération que cela donne dans le monde. (*Regardant Judith qui ôte ses socques.*) Eh! mon Dieu, cette jeune camarade qui porte des socques!

ANGÉLA.

C'est la nièce de Mme Bonnivet, ma portière, rue de Richelieu, et je ne conçois pas qu'on reçoive des sujets pareils.

JUDITH.

Tiens! son oncle qui était cuisinier!

ANGÉLA.

Maître d'hôtel, mademoiselle.

PALMYRE.

C'est bien différent, je ne tiens pas à la naissance.

ANGÉLA.

Je crois bien

PALMYRE.

Mais ce que je ne pardonne pas, ce sont des socques, ici, à l'Opéra.

JUDITH.

Sont-elles drôles! et comment faut-il faire quand il pleut ou qu'il fait mauvais?

ANGÉLA.

On va en voiture.

JUDITH.

Et quand on n'a pas le moyen d'en prendre?

PALMYRE.

On en a une à soi!

JUDITH.

Une à soi, avec quinze francs d'appointemens.

ANGELA.

Elle est si niaise qu'elle ne comprend même pas.

JUDITH.

C'est enrageant! Elles ont toutes l'air ici de se moquer de moi. Dites donc, mesdemoiselles, vous me trouvez donc bien sotte?...

PALMYRE.

Non pas, ma chère, mais si peu au fait du monde et des usages, que cela vous rend souverainement ridicule.

ANGÉLA.

Et vous empêche d'arriver.

JUDITH.

Ma tante m'a dit pourtant qu'avec du travail et du talent...

PALMYRE.

Ah! bien oui!

JUDITH.

Et des protections...

PALMYRE.

A la bonne heure!

JUDITH.

On arrive toujours.

PALMYRE.

Certainement, mais des protections...

ANGÉLA.

Si jamais tu en trouves...

JUDITH.

Eh bien, c'est que justement j'ai idée que j'en ai.

ANGÉLA.

Toi!

JUDITH.

Oui, un sentiment que j'ai.

TOUTES DEUX.

Elle a un sentiment.

JUDITH.

Mais certainement que j'en ai un! est-ce que ça n'est pas permis à l'Opéra?

PALMYRE.

C'est le pays du sentiment.

ANGELA.

Conte-nous donc cela!

JUDITH.

Imaginez-vous qu'il y a deux mois, je n'étais pas encore à l'Opéra, et ma tante m'avait envoyée en commission bien loin d'ici, au faubourg Saint-Honoré; j'étais à pied, comme de juste; pas de parapluie pour être plus leste, et pas d'argent de peur de le perdre, autrement dit, pas un sou, ma tante ne m'en donnait jamais davantage. Voilà une ondée qui arrive, mais une ondée à réjouir tous les directeurs de spectacle; l'eau battait les murailles; et impossible de traverser, même sur une planche qui était là, faute de monnaie; aussi, craignant de sauter au beau milieu du ruisseau, j'avançais un pas et puis je reculais, et tous le monde se moquait de moi, lorsque d'une calèche qui arrivait en éclaboussant tout le monde j'entends ce mot : Ah! la jolie jambe! Il parait qu'on l'avait vue; ce n'était pas ma faute, parce que ces jours-là... c'est terrible! Je lève les yeux, et je vois seul dans une calèche un beau jeune homme, si élégant, si gentil!... ô Dieu, mesdemoiselles, qu'il était gentil! et je le regardais, ou plutôt je ne voyais rien, je ne pensais plus ni à la pluie ni à la voiture qui s'avançait toujours contre la muraille; et quand le marche-pied fut tout près de moi : Ma belle enfant, me dit-il, voulez-vous me permettre de vous aider à passer l'eau? Je ne sais pas ce que je lui répondis, mais un instant après je me trouvai assise à côté de lui sur de beaux coussins et dans une belle voiture.

PALMYRE.

C'est agréable, n'est-ce pas, quand on n'en a pas l'habitude?

JUDITH.

Je crois bien! et deux beaux chevaux, des chevaux andalous, à ce que disaient ceux qui nous regardaient...

ANGÉLA.

Et il pleuvait toujours?

JUDITH.

Je n'en sais rien; le temps me semblait superbe; il me parlait, il me demandait qui j'étais, où je voulais aller... Chez Mme Bonnivet, portière! ça eut l'air de lui faire de la peine, et arrivé chez ma tante, qui se tenait justement sur le pas de sa porte...

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Du char traîné par les coursiers d'Espagne
Il descendit, et d'un air gracieux :
Adieu! dit-il, ma gentille compagne.
Et pour le voir, quand je levai les yeux,
Coursiers, riche équipage,
Tout avait fui déjà,
Tout, hormis son image,
Qui restait toujours là.

DEUXIÈME COUPLET.

Depuis ce jour de joie et de tristesse,
Dès le matin j'y pense jusqu'au soir!
Il n'a rien dit!... rien promis, et sans cesse
Je l'attendais et croyais le revoir!
Rêve heureux, doux présage,
Tout s'est enfui déjà!...
Tout, hormis son image,
Qui restait toujours là!

PALMYRE.

Et tu ne sais pas son nom?

JUDITH.

Il ne me l'a pas dit, mais c'est quelqu'un de très comme il faut, j'en suis sûre; et puis il a un air si bon que si je le rencontrais jamais, il me protégerait auprès de l'administration pour me faire avoir de l'avancement ou du moins empêcher des injustices, comme celle de ce matin, parce qu'une amende de vingt francs, voyez-vous, mesdemoiselles... (*Se retournant et apercevant Arthur qui entre.*) Ah! mon Dieu!

PALMYRE.

Qu'as-tu donc?

JUDITH.

Rien. (*A part.*) Oh! c'est lui, je ne me trompe pas.

SCENE IV

LES MÊMES, ARTHUR

ARTHUR, *s'adressant à un chasseur qui le suit.* La voiture dans une heure, et reviens m'avertir. (*Haut à Palmyre et à Angéla.*) Pardon, mesdames, de mon arrivée indiscrète; j'avais à parler à M. le marquis de Valdésillas pour affaire très-importante; je ne l'ai pas trouvé à son hôtel, et l'on m'a assuré qu'il passait toutes ses soirées...

PALMYRE.

Ici, à l'Opéra, dans les coulisses ou dans le foyer de la danse, où nous sommes.

ANGÉLA.

Et notre entrée?

PALMYRE.

Nous avons le temps!

ANGELA.

Mais non, la troisième scène est finie, on a poignardé la princesse. (*A Arthur.*) Je vais, monsieur, prévenir M. de Valdésillas qu'un de ses amis le demande; daignez l'attendre. Judith, viens-tu?

JUDITH.

Oui, mademoiselle. (*Angéla et Palmyre sortent, et Judith s'approche d'Arthur, qui, pensif et préoccupé, ne la regarde pas.*) Il ne me voit pas. (*Lui présentant une chaise.*) Monsieur reste là debout; s'il voulait s'asseoir.

ARTHUR.

Merci, mademoiselle, vous êtes trop bonne!

JUDITH.

Ah! mon Dieu, il ne me reconnaît seulement pas! et quel air triste et affligé! (*On appelle en dehors Judith.*) Judith! Judith! eh! j'ai bien entendu! (*Voyant entrer Valdésillas.*) A l'autre maintenant! on n'est jamais seul à ce foyer!

VALDÉSILLAS, *entrant et lui prenant la taille.*

Où courez-vous ainsi, ma belle enfant?

JUDITH.

A ma toilette.

VALDÉSILLAS.

Vous n'êtes que du second acte.

JUDITH.

C'est égal, je ne suis pas habillée. (*A Valdésillas, qui la retient.*) Laissez-moi donc; tenez, tenez... (*lui montrant Arthur*) voilà un monsieur qui vous attend.

VALDÉSILLAS.

Arthur!...

JUDITH.

Ah! on le nomme Arthur!

VALDÉSILLAS.

Mon cher ami.

JUDITH, *à part.*

Son ami! il est bien heureux!

VALDÉSILLAS.

Qui s'attendait à trouver ici le comte de Villefranche?

JUDITH, *à part.*

Un comte, je le disais bien! et impossible à présent de lui parler... Ah! si j'osais! pourquoi pas? maintenant que je sais son nom: je peux bien m'adresser à lui, c'est permis, une lettre très-respectueuse, j'aurai le temps dans l'entr'acte. (*On entend la sonnette.*) La maudite sonnette... me voilà! et s'habiller en nymphe encore! ça n'en finit pas!

Elle sort en courant.

SCENE V.

ARTHUR, VALDÉSILLAS.

ARTHUR, *qui a causé à voix basse avec Valdésillas.*

Oui, mon cher, je venais de chez vous!

VALDÉSILLAS.

Et vous y êtes encore, je tiens presque à l'Opéra.

ARTHUR, *souriant.*

Par alliance.

VALDÉSILLAS.

Comme vous dites!

ARTHUR.

Voilà ce que je ne saurais concilier avec la réputation exemplaire dont vous jouissez aux Tuileries.

VALDÉSILLAS.

Pourquoi pas? ne sommes-nous pas sous la restauration, où tout cela s'arrange à merveille? je suis de l'ambassade d'Espagne, nous sommes ambassadeur auprès d'une cour dévote; on est le matin monarchique et religieux, le soir on est l'ami des arts et des artistes; tous vos gentilshommes de la chambre en sont là!

ARTHUR.

C'est assez commode.

VALDÉSILLAS.

Ce n'est pas comme chez nous à Madrid, sous le roi Ferdinand, où il n'y a pas à plaisanter: je perdrais ma faveur si je me permettais seulement de lorgner une danseuse. (*Prenant son lorgnon.*) Aussi à Paris je m'en donne à perte de vue, ce qui commence déjà... je l'ai extrêmement basse; mais c'est bon genre pour un diplomate, ici surtout.

ARTHUR.

En vérité!

VALDÉSILLAS.

Oui, mon cher, la vue courte et les tuniques idem; ce qui ne m'empêche pas de voir que vous avez besoin de moi; me voilà, parce que je suis fat comme un Français, fier comme un Castillan, mais bon enfant; ainsi parlez.

ARTHUR.

Vous êtes très-bien avec mon respectable oncle.

VALDÉSILLAS.

Cet excellent cardinal, certainement! hier encore j'ai fait la partie de whist chez lui avec son grand aumônier et deux femmes charmantes.

ARTHUR.

Enfin, je ne sais pas comment cela se fait, il vous écoute, il a confiance en vous bien plus qu'en moi!

VALDÉSILLAS.

Il fait bien!

ARTHUR.

Et pourtant je suis sage, rangé, studieux, et vous êtes un libertin.

VALDÉSILLAS.

J'en conviens.

ARTHUR.

Un mauvais sujet.

VALDÉSILLAS.

D'accord; mais je suis de la congrégation, nous en sommes tous, nous autres Espagnols.

ARTHUR, *à voix basse.*

Vous jésuite!

VALDÉSILLAS.

Silence; ce sont eux qui règnent, et j'en suis.

ARTHUR.

Eh bien! mon cher ami, aidez-moi de votre crédit, car je suis désolé! Mon oncle, qui est mon seul parent et à qui je dois tout, mon oncle, qui a tout pouvoir sur moi, veut absolument me faire entrer dans les ordres.

VALDÉSILLAS.

Il a raison! c'est maintenant la seule carrière où l'on puisse réussir.

ARTHUR.

Allons donc!

RECITATIF.

Je ne le peux! je ne le peux!
J'essaie en vain de répondre à ses vœux!

AIR:

Souvent, pensif et solitaire,
Au ciel élevant ma prière,
Mon cœur lui demandait, hélas!
Un courage que je n'ai pas!
Souvent me condamnant à des soins assidus,
Ma bouche murmurait leurs dévots oremus,
Oremus!... oremus!..

Tout-à-coup et dans ma retraite
Retentissait un bruit lointain...
Entendez-vous? c'est la trompette,
C'est le tambour guidant des soldats; et soudain..

CAVATINE.

Dans mes veines circule
Une nouvelle ardeur,
Qui m'agite et me brûle,
Et fait battre mon cœur!
Je renais... je m'éveille,
J'entends à mon oreille
Ce cri retentissant:
En avant!... en avant!
La gloire nous attend!
Au diable la soutane et le saint bréviaire,
Le plain-chant et les oraisons!
Des armes! mes amis! des armes, et marchons!
Vivent les combats et la guerre.
Marchons! compagnons, marchons!
Dans mes veines circule
Une nouvelle ardeur,
Qui m'agite et me brûle,
Et fait battre mon cœur!
Je renais... je m'éveille,
J'entends à mon oreille
Ce cri retentissant:
En avant!... en avant!
La gloire nous attend.
Oui... oui.
Je serai militaire,
C'est là mon seul désir!
Je serai militaire!...
Et la palme guerrière
Que l'honneur vient offrir,
Voilà mon seul bonheur! voilà mon seul plaisir!

VALDÉSILLAS, *riant.*

Vous perdez la tête, mon cher ami!

ARTHUR.

C'est vrai! car si on me force d'entrer au séminaire, je me tuerai; voilà ce que je vous charge de dire à mon oncle!

VALDÉSILLAS.

Permettez! permettez! ce que vous allez faire là est pire qu'un péché, c'est une bêtise, et je ne m'en charge pas.

ARTHUR.

Le seul moyen de réussir est cependant d'agir franchement.

VALDÉSILLAS.

Mais au contraire! si vous voulez arriver promptement mon cher, il ne faut jamais aller droit au but, il faut prendre des biais.

ARTHUR.

Vous croyez!

VALDÉSILLAS.

Vous pouvez vous en rapporter à nous! si vous heurtez votre oncle de front, vous n'avancerez à rien qu'à vous briser; si, au contraire, tout en ayant l'air de lui obéir, vous le forcez de lui-même à renoncer à ses idées, à en prendre d'autres...

ARTHUR.

Ce serait le coup de maître! mais comment?

VALDÉSILLAS.

Les graves fonctions que l'on vous destine demandent une conduite irréprochable, et si, au lieu de cette sagesse qui vous nuit et qui vous perd, vous faisiez quelque bonne folie!

ARTHUR, *effrayé.*

Y pensez-vous?

VALDÉSILLAS.

Mais sans doute! il s'agit seulement d'arriver à quelque éclat, à quelque bon scandale qui rende impossibles les desseins qu'on a sur vous.

ARTHUR.

Ça vous est facile à dire, mais n'est pas mauvais sujet qui veut. Il faut pour cet état-là une vocation comme pour les autres, et je n'en ai pas, ce n'est pas dans mes goûts.

VALDÉSILLAS.

On se fait une raison! on se force! ayez, par exemple, une inclination, ici, à l'Opéra!

ARTHUR.

Moi! et que ne dirait-on pas?

VALDÉSILLAS.

C'est ce qu'il faut; demain tout le monde le saura, à commencer par votre oncle.

ARTHUR.

Jamais! jamais! c'est impossible, et ce ne sera pas.

VALDÉSILLAS.

Il ne s'agit pas que cela soit, mais qu'on le croie et qu'on le dise. Je vais vous présenter à ces dames.

ARTHUR, *effrayé.*

Moi!

VALDÉSILLAS.

N'avez-vous pas peur?

SCÈNE VI

PALMYRE, ANGELA, PLUSIEURS FIGURANTES *à gauche*, VALDÉSILLAS *et* ARTHUR *à droite.*

PALMYRE, *tenant une lettre à la main.*

Je vous dis que je viens de la trouver à mes pieds!

ANGÉLA, *et les autres.*

Voyons ce que c'est! voyons ce que c'est!

PALMYRE.

Sont-elles curieuses! taisez-vous donc! c'est M. le marquis de Valdésillas!

VALDÉSILLAS, *saluant et prenant Arthur par la main.*

J'ai l'honneur de vous présenter, mesdames, mon meilleur ami, M. le comte Arthur de Villefranche, (*première révérence de toutes ces dames.*) un jeune seigneur qui a grand crédit dans la maison du roi. (*Deuxième révérence. Bas à Arthur*). Vous le voyez, l'effet commence. (*A voix haute.*) Et qui a un oncle immensément riche. (*Troisième révérence plus profonde. Bas à Arthur.*) L'effet est totalement produit, et tout le monde maintenant vous trouvera charmant; vous pouvez le demander à qui vous voudrez.

ARTHUR.

Vous croyez! (*S'adressant à Palmyre.*) Certainement mademoiselle.

VALDÉSILLAS, *le tirant par son habit.*

Pas à celle-là, j'ai mes raisons

ARTHUR, *bas.*

Vous le voyez! j'allais commencer par une gaucherie, et je n'en fais jamais d'autres.

VALDÉSILLAS, *bas.*

Je vais venir à votre aide. (*Haut.*) Peut-on savoir, mademoiselle, ce qui vous occupait tout-à-l'heure si vivement, et oserai-je vous demander en style d'Opéra : « Quel est donc ce mystère ? »

PALMYRE.

Ce n'en est pas un! c'est une lettre que j'ai trouvée sur l'escalier, et qu'en descendant de sa loge une de ces dames aura laissé tomber.

ANGÉLA.

Ah! Palmyre! c'est une indiscrétion.

PALMYRE.

Elle n'est que pliée, et pas de signature.

VALDÉSILLAS.

C'est bien différent!

PALMYRE.

N'est-ce pas? c'est de droit! cela appartient à tout le monde. (*Lisant.*) « A M. le comte Arthur » de Villefranche. »

VALDÉSILLAS, *bas à Arthur en riant.*

Est-il possible! ça commence déjà!

ARTHUR.

Moi qui ne connais personne à l'Opéra.

VALDÉSILLAS.

C'est égal! vous le voyez! il suffit d'y venir pour y être compromis! c'est ce qu'il faut. (*A Palmyre.*) Voyons! (*Il prend la lettre, qu'il lit avec peine.*) « Monsieur le comte, car maintenant je connais » votre nom, pardonnez, si dans cette *coirée*... »

TOUTES.

Coirée!

PALMYRE.

Eh! oui, *soirée* par un *C!* il y en a beaucoup qui l'écrivent ainsi! (*Reprenant la lettre et lisant.*) « Si dans cette coirée je réclame votre » protection auprès de... » Impossible de lire ce mot-là; il y a tant de lettres... toujours trois fois plus qu'il n'en faut.

VALDÉSILLAS.

C'est du luxe! mais ici l'on n'économise sur rien.

Elles se repassent toutes la lettre, qu'elles cherchent à déchiffrer.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *à gauche* ARTHUR, *à droite* JUDITH.

JUDITH, *en robe de gaze.*

Qu'ai-je donc fait de cette maudite lettre? ces robes de nymphe n'ont jamais de poches. (*Apercevant Arthur.*) Ah! il est encore là! (*elle s'approche d'Arthur, à qui elle fait la révérence*) c'est étonnant qu'il ne me reconnaisse pas! si j'osais lui parler! mais comment? (*Timidement et après avoir toussé.*) Il fait bien beau aujourd'hui, monsieur.

ARTHUR, *froidement..*

Très-beau, mademoiselle.

JUDITH.

Ça n'est pas comme le jour où vous m'avez passée en bateau dans votre voiture.

ARTHUR, *se retournant et la regardant.*

Comment! il serait possible!

JUDITH.

Et que vous m'avez reconduite chez ma tante, Mme Bonnivet, rue de Richelieu, la loge du portier à droite en entrant.

ARTHUR.

C'était vous, ma chère enfant! mille pardons de ne vous avoir pas reconnue! vous étiez alors une simple mortelle.

JUDITH.

Vous êtes bien bon... Ouvrière en robes.

ARTHUR.

Et vous voilà déesse!

JUDITH.

Aux appointemens! pensionnaire de l'Académie royale de musique; cent quatre-vingts francs par an, avec la retenue; mais on me fournit de tout!

ARTHUR.

C'est très-beau!

JUDITH.

Et puis c'est honorable. J'ai joué aujourd'hui une scène; j'ai fini mon rôle, et je vais retourner chez ma tante.

ARTHUR.

C'est vrai! vous avez une tante!

JUDITH.

Qui a tout sacrifié, à ce qu'elle m'a dit, pour me donner une excellente éducation.

VALDÉSILLAS, *qui pendant ce temps a cherché avec Palmyre à lire la lettre.*

Je tiens le mot, *administration*, avec deux *D* et quatre *M!*

PALMYRE.

Il tenait une ligne et demie.

VALDÉSILLAS.

« Auprès de l'administration, qui ne fait que des » injustices... » par un *G*.

JUDITH, *à part.*

Ah! mon Dieu! c'est ma lettre.

VALDÉSILLAS.

« Et si vous saviez aujourd'hui le chagrin que » j'ai eu... » (*Riant.*) Ah! ah! ah!

JUDITH, *étonnée.*

Qu'est-ce qui le fait rire? (*s'avançant*) et qu'a-t-elle donc cette lettre?

PALMYRE, *qui a regardé.*

J'ai eu, par un *U*, un grand *U!*

JUDITH.

Eh bien! est-ce qu'il faut dire comme ma tante : J'ai *évu*.

PALMYRE, *d'un air pédant et dédaigneux.*

Eh! non... ma chère, on dit j'ai *hu!* à cause de l'*h* aspirée!

VALDÉSILLAS, *et tous riant.*

Ah! ah! ah!

JUDITH.

Est-ce ma faute, à moi, mesdemoiselles, si je n'ai pas été au collége? (*Voyant Arthur qui ne*

peut s'empêcher de sourire.) Et lui aussi qui se moque de moi! les autres, ça m'était égal, mais lui! (*Pleurant.*) Ah! je n'y tiens plus, je suffoque.

ARTHUR, *allant à elle pour la consoler.*

Quoi! ma pauvre enfant, vous pourriez croire?...

JUDITH, *de même.*

Moi, qui m'adressais à vous avec confiance!...

ARTHUR, *avec bonté, et lui prenant la main.*

Et vous avez raison, vous avez bien fait.

VALDÉSILLAS, *à demi voix à Arthur et désignant Judith.*

A merveille; c'est elle que vous préférez; ce sera plus original.

ARTHUR, *de même.*

Mais du tout.

VALDÉSILLAS.

N'importe! quelques phrases aimables; faites le chevalier galant, offrez tout haut de l'escorter, de la reconduire.

ARTHUR

Moi!

VALDÉSILLAS.

Il n'en faut pas davantage pour que demain ce soit officiel.

ARTHUR, *vivement.*

Jamais! jamais!

VALDÉSILLAS.

Eh bien! on ne vous demande rien! dites-moi seulement si votre voiture et vos gens sont en bas.

ARTHUR.

Certainement, à vos ordres.

VALDÉSILLAS.

C'est tout ce qu'il faut; soyez tranquille, ne vous mêlez de rien; je vous réponds maintenant de l'effet.

Faisant signe du doigt à Palmyre de s'approcher de lui.

FINAL.

PALMYRE.

Qu'est-ce donc?

VALDÉSILLAS.

Chut!

PALMYRE.

Qu'est-ce donc?

VALDÉSILLAS, *à demi voix.*

Chut! un grand mystère
Qu'ici je viens de découvrir!...
Je ne le dis qu'à vous, ma chère.

PALMYRE.

A moi! parlez! ah! quel plaisir!

VALDÉSILLAS, *lui montrant Arthur.*

Le comte Arthur, seigneur aimable,
Dont le cœur est très-inflammable,
Pour Judith vient de s'embraser!
Dès long-temps en secret il l'aime,
Et même, en sa folie extrême,
Il me parlait de l'épouser!

PALMYRE.

O ciel!...

VALDÉSILLAS.

Un seul propos, un propos indiscret
Ferait manquer ce mariage!
Ainsi, taisez-vous, s'il vous plaît!
C'est un secret! un grand secret!

PALMYRE.

Un grand secret!

VALDÉSILLAS, *à part, voyant Palmyre qui s'éloigne de lui.*

Il n'en faut pas davantage
Pour que le fait se propage,
Et ce soir à l'Opéra
Le monde entier le saura.

Montrant à Arthur Palmyre qui cause bas avec Angéla.

Tenez! voyez!... voyez déjà!

ARTHUR, *étonné.*

Mais qu'est-ce donc?

VALDÉSILLAS.

La nouvelle circule,
Et ne trouve pas d'incrédule.

En ce moment entre le chasseur d'Arthur; Valdésillas lui parle à l'oreille en lui montrant son maître; le chasseur s'incline et sort.

VALDÉSILLAS, *se retournant et apercevant Angéla et Palmyre qui racontent à demi-voix la nouvelle à différens groupes.*

Tenez! encor!...

ARTHUR.

Mais qu'est-ce donc?

VALDÉSILLAS.

Vos gens
Sont, je le pense, intelligens.
Ils ont mes ordres!... vous, montrez-vous dans la salle,
Que l'on vous voie, et que de votre stalle
Aux yeux de tous ce binocle indiscret
Révèle un amateur des nymphes du ballet!

ARTHUR.

Pas autre chose?...

VALDÉSILLAS.

Non! et pour vous, dès demain,
Je promets à votre oncle un scandale certain!

ENSEMBLE.

ARTHUR.

Pour me soustraire au joug terrible
Que le ciel même m'imposa!
Pour fléchir un oncle insensible,
Je n'ai d'espoir qu'en l'Opéra.

VALDÉSILLAS.

Pour fléchir un oncle insensible,
Vous n'avez que ce moyen-là!
Pour vous, dans ce moment terrible,
Point de salut sans l'Opéra!

JUDITH, *à part.*

Ah! désormais quel sort pénible!
A mes dépens chacun rira!
Pour moi plus de bonheur possible,
Et je veux quitter l'Opéra!

PALMYRE, ANGÉLA *et* LES DANSEUSES

Non, non, cela n'est pas possible!
Et jamais on ne le croira!
Un beau seigneur aussi sensible,
On n'en voit plus à l'Opéra.

Arthur sort par la porte à gauche.

PALMYRE, *s'approchant de Judith et lui faisant des révérences.*

Salut, belle comtesse,
Veuillez ne pas changer,
Et qu'un jour votre altesse
Daigne nous protéger.

TOUTES, *lui faisant aussi la révérence.*

Oui, qu'un jour votre altesse

Daigne nous protéger !

JUDITH, *étonnée.*

Qu'ont elles donc ?

PALMYRE.

Quoi ! votre cœur ignore
Qu'on veut vous épouser ?

JUDITH.

Qui ? moi ! je n'en crois rien.

PALMYRE.

C'est pourtant un seigneur qui, dit-on, vous adore.

JUDITH.

Je n'en veux pas !

VALDESILAS.

Le comte Arthur !

JUDITH, *vivement et avec naïveté.*

Ah ! j'en veux bien !
Mais de moi l'on se raille encore,
Et je sais bien, hélas !
Que ça ne se peut pas.

LE CHASSEUR, *s'approchant de Judith et annonçant à voix haute.*

La voiture attend mademoiselle !

JUDITH.

Une voiture, à moi !... laquelle ?

LE CHASSEUR.

Celle du comte Arthur... mon maître !...

JUDITH, *portant la main à son cœur.*

Ah ! qu'a-t-il dit?
Je meurs de joie.

PALMYRE.

Et moi, j'en mourrai de dépit !

ENSEMBLE.

PALMYRE *et* LE CHOEUR.

Ah ! c'est un scandale !
Qu'ici je signale,
Et dont la morale
S'indigne à jamais
Une figurante,
Obscure, ignorante,
Arrive et supplante
Les premiers sujets !

VALDÉSILLAS.

Vive le scandale,
Vive la morale
Dont chaque vestale
S'indigne à jamais !
Fureur qui m'enchante !
Une figurante
Arrive et supplante
Les premiers sujets !

JUDITH.

O joie idéale,
Et que rien n'égale !
Son ame loyale
En secret m'aimait.
Que dira ma tante,
Me voyant brillante
Et plus triomphante
Qu'un premier sujet ?

SCENE VIII.

LES MÊMES, ROSAMBEAU, *suivi de plusieurs figurantes.*

ROSAMBEAU, *entrant tout effaré.*

Le troisième acte qui commence !
Le rideau se lève a l'instant !

PALMYRE, *sans l'écouter.*

C'est une véritable offense !...

ROSAMBEAU, *aux figurantes.*

Mais allez donc ! on vous attend.

ENSEMBLE.

PALMYRE *et* CHOEUR.

C'est une horreur ! une infamie !
Et pour nous c'est déshonorant.
Dieu d'amour ! toi que je supplie,
Fais qu'il nous en arrive autant.

JUDITH.

Adieu donc, mes bonnes amies !
Malgré le destin qui m'attend,
Ah ! de moi vous serez chéries !
Car, je le sais, vous m'aimez tant!

ROSAMBEAU, LES HOMMES *et* VALDESILLAS.

Mais partez donc, je vous en prie
Le rideau se lève à l'instant.
Le bon public se fâche et crie.
Partez, partez, l'on vous attend !

ROSAMBEAU, *aux femmes,*

Vous allez manquer votre entrée
Et tout l'effet
De mon ballet.

VALDÉSILLAS, *à Judith, qui prend son châle.*

Adieu donc ! comtesse adorée.

JUDITH.

De bonheur je suis enivrée !

VALDÉSILAS.

Votre voiture attend.

JUDITH.

J'y vais... adieu... j'y vais,
Et mes socques que j'oubliais !...

ENSEMBLE.

PALMYRE *et* LE CHOEUR.

C'est une horreur ! une infamie ! etc., etc.

JUDITH.

Adieu donc, mes bonnes amies, etc., etc.

ROSAMBEAU.

Mais partez donc, je vous en prie, etc., etc.

A la fin de cet ensemble, Rosambeau frappe les trois coups avec le bâton qu'il tient à la main. Il crie au rideau. Tous les figurans et acteurs s'enfuient au moment où Judith sort avec le chasseur par le fond et Valdésillas à droite.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Un boudoir *élégant*.

SCENE PREMIERE.

PALMYRE, JUDITH.

PALMYRE.

C'est toi, ma chère Judith!

JUDITH.

Palmyre! que je n'ai pas vue depuis six mois!

PALMYRE.

Moi-même... Mon congé est fini; j'arrive de Lyon, de Bordeaux, de Nantes; j'ai chanté par toute la France.

JUDITH.

Et des triomphes... des couronnes!

PALMYRE.

C'est de droit, dans les départemens. Et toi, ma petite... cette toilette élégante, ce riche boudoir rue de Provence... Je vois que depuis mon absence tu as eu aussi des succès; cela ne m'étonne pas!

JUDITH.

Tu es bien bonne!

PALMYRE.

Et je viens t'en féliciter, parce que je t'ai toujours aimée; maintenant surtout que tu as un rang, on peut se voir, on peut aller de pair; et puis, j'ai un service à te demander.

JUDITH.

A moi?

PALMYRE.

Un service qui exige quelque pouvoir... quelque crédit.

JUDITH.

Que ne t'adresses-tu à M. le marquis de Valdésillas?

PALMYRE.

Ce noble hidalgo!... Nous sommes brouillés; c'est un jésuite! un perfide! que m'a enlevé notre amie intime, la petite Angéla. Je me souviens encore du jour où il m'a trahie; par bonheur, je me suis vengée.

JUDITH.

Quand donc?

PALMYRE.

La veille; je l'avais deviné!... tout est rompu. Il y avait un lieutenant-colonel, un jeune homme charmant, qui depuis long-temps me faisait la cour, et qui dans ce moment voudrait bien avoir un régiment. J'ai dit : J'en parlerai à ma bonne petite camarade, à Judith, qui en parlera au comte Arthur.

JUDITH.

Il n'y peut rien.

PALMYRE.

Si vraiment. Il a un oncle cardinal; ce qui dans ce moment donne une grande influence au ministère de la guerre. Ainsi, c'est convenu: n'est-ce pas à charge de revanche? tu en diras deux mots à Arthur.

JUDITH.

Je le voudrais; mais...

PALMYRE.

Tu me refuses!... moi, ton amie intime!

JUDITH.

Non... mais c'est que M. Arthur...

PALMYRE.

Vous êtes brouillés?... Ils sont brouillés!

JUDITH.

Non, vraiment!

PALMYRE.

Eh bien! alors... qu'est-il donc arrivé depuis le jour où le chasseur de M. le comte a produit un tel effet à l'Opéra qu'il y a eu deux indispositions dans l'entr'acte, et que l'on a été obligé de faire une annonce? et toi, sans doute, pendant ce temps, tu arrivais ici?

JUDITH, *avec un soupir.*

Certainement.

PALMYRE.

Eh bien! conte-moi donc cela!

DUO.

JUDITH.

J'étais interdite et tremblante,
Et la frayeur glaçait mes sens.

PALMYRE, *souriant.*

Je comprends... je comprends!...

JUDITH.

Il parut... renvoya ma tante!

PALMYRE, *de même.*

Je comprends... je comprends!...

JUDITH.

Puis il me dit quelques mots.

PALMYRE.

Et lesquels?...

JUDITH.

Les voici:
De votre sort soyez l'arbitre;
En reine commandez ici!
Pour moi je ne veux qu'un seul titre,
Un seul... celui de votre ami...

PALMYRE.

Et puis?...

JUDITH.

Il est parti!...

PALMYRE, *d'un air de doute.*

Parti!
Allons, ma chère,
Point de mystère,
Point de détours

En tes amours!
Que peux-tu craindre?
Et pourquoi feindre?
Tu le sais bien!
Je ne dis rien!

JUDITH.

Non, non, ma chère,
Point de mystère,
Point de détours
En mes amours!
Que puis-je craindre,
Et pourquoi feindre?
Tu le vois bien,
Il n'en est rien?
Hélas! depuis ce jour, bijoux et cachemire,
Élégant équipage et précieux tissus,
Il m'a tout prodigué... l'on m'envie... on m'admire,
Et mes moindres désirs par lui sont prévenus!

PALMYRE

C'est bien!... et lui?...

JUDITH.

Je ne l'ai pas revu.

PALMYRE.

Quoi! dans ces lieux il n'est pas revenu?

JUDITH.

Jamais!...

PALMYRE.

Jamais!...

ENSEMBLE.

PALMYRE.

Allons, ma chère,
Point de mystère, etc., etc.

JUDITH.

C'est tout, ma chère!
Point de mystère, etc., etc.

PALMYRE, *s'approchant d'elle avec compassion:*

Quoi!... c'est la vérité!...
Pauvre fille!
Si gentille,
Chez qui brille
Tant d'appas!
Fiancée
Délaissée!
Ma pensée
N'y croit pas!

JUDITH.

Ma carrière
Solitaire
Sait me plaire...
Seule ici,
Fiancée,
Délaissée,
Ma pensée est à lui.

JUDITH.

Je fais grâce,
Car tout passe
Et s'efface
Hors ses bienfaits!
Sans vengeance
Dans l'absence
Moi! j'y pense.
Et je me tais.
Mais il est un autre mystère
Que je n'ai pas encor compris.

PALMYRE.

Parle donc... parle donc, ma chère!

JUDITH.

Eh bien... toutes les nuits...

PALMYRE, *vivement.*

Toutes les nuits!...

JUDITH.

Sa voiture et ses gens restent devant ma porte,
Et s'éloignent quand vient le jour!

PALMYRE.

Te compromettre de la sorte!
Sans égards et sans amour!...

ENSEMBLE.

PALMYRE.

C'est un outrage, une offense!
Dont l'amour le punira!
Oui: le ciel nous doit vengeance
Pour l'honneur de l'Opéra.

JUDITH.

Mon cœur d'une telle offense
Jamais ne le punira;
Oui, j'abjure la vengeance,
Et je pardonne déjà.

PALMYRE.

Quel est son dessein?

JUDITH.

Je l'ignore!

PALMYRE.

Quoi! sa voiture et ses gens, m'as-tu dit...

JUDITH.

Devant l'hôtel restent pendant la nuit.

PALMYRE.

Et s'éloignent quand vient l'aurore?...

JUDITH.

Oui! s'éloignent quand vient l'aurore!

PALMYRE.

Tu l'as vu!...

JUDITH.

Je l'ai vu!

PALMYRE.

Je n'y puis croire encore!

ENSEMBLE.

C'est un outrage! une offense
Que le ciel punira!
Tu dois en tirer vengeance
Pour l'honneur de l'Opéra!
Oui! vengeance, vengeance
Pour l'honneur de l'Opéra.

JUDITH.

Mon cœur d'une telle offense
Jamais ne le punira!
Je renonce à la vengeance
Et je pardonne déjà!
Non, non, point de vengeance,
J'ai pardonné déjà!

PALMYRE.

Et depuis trois mois tu ne l'as jamais vu?

JUDITH.

Que le soir, de loin... moi sur le théâtre, et lui dans sa loge.

PALMYRE.

C'est drôle.

JUDITH.

En quoi donc?

PALMYRE.

Je dis seulement : C'est drôle. Et jamais de ses nouvelles?

JUDITH.

Si vraiment!... Il m'avait dit en me quittant et en voyant ma frayeur : Rassurez-vous, je ne viendrai que quand vous m'appellerez... quand vous aurez besoin de moi.

PALMYRE.

C'était très-discret et très-commode!

JUDITH.

Et alors, ajouta-t-il, *écrivez-moi.*

PALMYRE.

Eh bien! tu n'avais qu'à écrire; ce n'était pas difficile.

JUDITH.

Pour toi; mais pour moi, qui avais déjà eu du malheur avec l'orthographe... Tu te rappelles cette maudite lettre dont vous vous êtes tant moquées devant lui, et que j'aurais rachetée au prix de tout mon sang... eh bien! je ne voulais pas de nouveau m'exposer à la raillerie.

PALMYRE.

Il fallait t'adresser à l'une de nous... à moi!

JUDITH.

Ah! je n'aurais pas pu; personne ne m'eût comprise... et, tant bien que mal, je m'y décidai enfin; je lui demandai, je le priai de me donner...

PALMYRE.

Un coupé... ou des diamans?

JUDITH.

Non... des maîtres!

PALMYRE.

Des maîtres... pour étudier?

JUDITH.

Je ne fais pas autre chose.

PALMYRE.

Ma chère enfant, c'est donc cela, dit-on, que tu ne viens plus le matin à la salle de danse... que tu négliges les études sérieuses. Tu perds ton état... et pour un pareil ennui encore!...

JUDITH.

Tu te trompes. J'étudiais d'abord pour lui, et maintenant pour moi. C'est mon passe-temps, mon bonheur, ma consolation! Ils disent tous que je fais des progrès; et si jamais il pouvait en être témoin, s'il pouvait venir; mais, hélas! je commence à en perdre l'espoir.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. le comte Arthur!

JUDITH.

Ah! qu'ai-je entendu?... ce n'est pas possible!

PALMYRE.

Si, vraiment.

JUDITH, *vivement et à voix basse.*

Laisse-moi... laisse-moi.

PALMYRE.

J'allais te le proposer.

JUDITH.

Ah! que je te remercie!

Palmyre entre dans la chambre à gauche.

SCENE II.

JUDITH, ARTHUR.

JUDITH.

C'est lui!...

ARTHUR, *après l'avoir saluée, et s'être assis sur l canapé, à côté d'elle.*

Il y a quelque temps que je ne vous ai vue, mademoiselle.

JUDITH, *à part, avec reproche.*

Quelque temps!

ARTHUR.

Des occupations... des contrariétés de toute espèce... J'ai tâché du moins qu'elles ne parvinssent pas jusqu'à vous... et pourvu que vous soyez heureuse...

JUDITH, *avec émotion et le regardant.*

Je le suis, monsieur.

ARTHUR.

A-t-on exécuté mes ordres? vous a-t-on remis ces nouvelles parures?

JUDITH.

Dont je vous remercie, mais qui me sont inutiles; je ne sors jamais.

ARTHUR.

Jamais!... et que faites-vous donc?

JUDITH.

J'attends.

ARTHUR, *avec insouciance.*

Quoi donc?

JUDITH, *troublée.*

Les maîtres... que vous avez bien voulu me donner, et qui viennent tous les jours.

ARTHUR, *souriant.*

En effet, ma chère petite, vous avez eu là une singulière idée... et votre lettre...

JUDITH.

Ma lettre, si toutefois vous avez pu la lire, a dû vous prouver, monsieur, que je n'étais qu'une pauvre fille sans esprit, sans éducation, qui avait honte de son ignorance... et je voudrais, s'il est possible, ne plus rougir à vos yeux ni aux miens.

ARTHUR, *étonné.*

Quoi! c'est pour cela?...

JUDITH.

Et pour qui donc, mon Dieu!

ARTHUR.

Je ne doute pas alors qu'avec des disposition que vous aviez déjà...

JUDITH, *à part.*

Il se raille de moi!

ARTHUR.

Vous n'ayez fait de rapides progrès, et je serai ravi d'en juger par moi-même. Je vous écoute, Judith, parlez.

JUDITH.

Je le voudrais, monsieur; il me semblait ce matin que je savais quelque chose, et maintenant

tout se confond dans ma tête, tout s'embrouille, je ne sais plus rien, et je puis à peine parler.

ARTHUR.

Remettez-vous, de grâce, je n'insiste plus. (*A part.*) La pauvre enfant n'est pas forte et n'apprendra jamais rien. (*Haut.*) L'écriture au moins va-t-elle un peu?

JUDITH, *désolée.*

Ah! monsieur!...

ARTHUR, *regardant sur la table à gauche.*

En effet, et j'avais tort de vous le demander; voici une nombreuse correspondance. Que de lettres!

JUDITH.

Tous les jours j'en reçois!

ARTHUR, *voyant qu'elles ne sont pas décachetées.*

Et vous ne les ouvrez pas?

JUDITH.

D'abord, mais plus maintenant.

ARTHUR.

Et pourquoi?

JUDITH.

Pourquoi? en les lisant peut-être le devinerez-vous.

ARTHUR, *lisant.*

« Mademoiselle, j'ai de l'esprit et une belle for-
» tune, vous m'avez déjà fait perdre l'un, daignez
» accepter l'autre, etc., etc.» (*Lisant la signature.*) De Blangy, ce jeune pair de France; c'est une déclaration. (*Lisant une autre lettre.*) « Je vous
» adore, vrai comme deux et deux font quatre.
» Dutremblay, agent de change.» (*A part et souriant.*) Sont-ils étonnans! de si grandes passions pour cette petite!... (*Lisant une troisième lettre.*) « Vous étiez hier soir si jolie, si séduisante... » (*S'arrêtant et la regardant, à part.*) C'est vrai! elle n'est pas mal, elle est jolie! je n'y avais jamais fait attention. (*Haut.*) Je vois en effet qu'ils vous aiment tous!

JUDITH, *avec douleur.*

Oh! non, pas tous!

ARTHUR, *allant à elle.*

Eh! mais, qu'avez-vous donc? je vois des larmes dans vos yeux! Qui peut vous affliger? qui peut vous faire de la peine? dites-le moi! vous avez des chagrins?

JUDITH.

Oui, monsieur!

ARTHUR.

Des chagrins! et quels sont-ils?

JUDITH, *hésitant.*

Les vôtres!

ARTHUR, *étonné.*

Les miens! vous savez...

JUDITH.

Je sais que vous êtes triste, que vous êtes malheureux, je le crois du moins, tout me le dit, voilà ce qui m'afflige.

ARTHUR.

Ah! vous avez dit vrai, Judith, je suis bien malheureux, bien tourmenté! on est cruel... on est sans pitié pour moi; leurs persécutions redoublent; mais je ne céderai pas, dussé-je en mourir!

JUDITH, *timidement.*

Et ces chagrins, je ne puis les connaître, vous ne m'estimez pas assez pour me les confier.

ARTHUR, *brusquement.*

A quoi bon! mon enfant? (*avec douceur en la regardant*) à quoi bon vous faire de la peine? aujourd'hui ces tourmens-là finiront, aujourd'hui il faut que mon sort se décide; si jusqu'ici ils ont affecté de fermer les yeux, il faudra bien qu'ils voient, qu'ils me comprennent: car, pour être libre, je ne reculerai devant aucun éclat; c'est pour cela que je viens à vous!

JUDITH.

Je ne vous comprends pas.

ARTHUR.

Je le crois; j'ai un service à vous demander!

JUDITH, *vivement.*

Parlez, et quelque pénible, quelque difficile que ce soit...

ARTHUR.

Eh bien! venez avec moi aux Tuileries.

JUDITH.

Est-il possible!

ARTHUR.

Oui, oui, il fait un temps superbe, tout Paris y sera!

JUDITH.

Et j'y serai ce matin, seule avec vous!

ARTHUR.

Certainement.

JUDITH.

Aux yeux de tous?

ARTHUR.

Aux yeux de tous, et dans la grande allée.

JUDITH.

Ah! quel bonheur! (*Appelant.*) Palmyre! Palmyre!

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, PALMYRE.

PALMYRE.

Eh! mais qu'y a-t-il donc?

JUDITH.

Si tu savais combien je suis heureuse, je vais aux Tuileries! (*à demi-voix*) avec lui!

PALMYRE.

Tant que cela!

ARTHUR.

Vous allez vous hâter, n'est-ce pas?

JUDITH.

Ah! ce ne sera pas long.

PALMYRE.

Quand je devrais te servir de femme de chambre!

JUDITH, *à demi-voix.*

Y penses-tu? devant lui!

ARTHUR.

Pardon, mademoiselle, je me retire.

PALMYRE.

Sont-ils étonnans !

ARTHUR.

Ma voiture est en bas, et j'aurai l'honneur de vous y attendre!

Il la salue et sort par le fond à droite.

PALMYRE.

Et lui aussi ! c'est bien l'amoureux le plus..... respectueux...

JUDITH, *à Palmyre.*

Toute une matinée avec lui, avec lui, conçois-tu !

PALMYRE.

Et tu lui parleras du colonel?

JUDITH.

Certainement!

PALMYRE.

C'est un service à vous rendre, un sujet de conversation, et je t'attends ici pour savoir sa réponse, et des nouvelles de ton voyage.

JUDITH.

Sois tranquille.

Elle sort par la porte du fond à gauche.

SCENE IV.

PALMYRE, *seule, regardant sortir Judith.*

RECITATIF.

Allons, pour elle encor de nouvelles conquêtes!...
Mais la danse à présent tourne toutes les têtes!

PREMIER COUPLET.

En vain d'un chant large et touchant
Vous feriez entendre l'accent!
Vainement votre voix habile
Peindrait l'amour ou la douleur!...
Au beau milieu d'un cantabile
Cause tout haut le spectateur;
Pour nous pas un regard flatteur,
Tandis qu'aux moindres pirouettes
Se braquent toutes les lorgnettes...
Ah ! c'est affreux !... mais de nos jours
Sur la roulade et la cadence
Les pirouettes et la danse
L'emporteront toujours!
Toujours!

DEUXIÈME COUPLET.

On aurait le sublime élan
Qu'on admirait dans Malibran,
On se perdait dans les points d'orgue,
Et l'on monterait jusqu'au *si*,
Leur indifférence et leur morgue
Un instant n'auraient pas fléchi.
On n'écoute plus aujourd'hui...
Mais dès que le ballet commence
A l'instant même on fait silence !
Ah ! c'est affreux, mais de nos jours,
Sur la roulade et la cadence
La danse, hélas! la danse!
L'emportera toujours!
Toujours!

PALMYRE, *se retournant.*

Eh! mais, qui vient là? et quelle figure hétéroclite!

SCENE V.

PALMYRE, PACHÉCO.

PACHÉCO, *saluant plusieurs fois.*

Que saint Dominique vous tienne en joie et santé, senora! N'ai-je pas l'honneur de parler à une pieuse et respectable dame?

PALMYRE, *regardant ses lunettes.*

Il a la vue basse!

PACHÉCO.

A qui j'ai d'importans renseignemens à demander sur deux de ses locataires, Mme Bonnivet et sa nièce.

PALMYRE, *à part et riant.*

Est-ce que ce bon monsieur Tartuffe aurait des intentions? ça serait amusant!

PACHÉCO.

Je suis parti pour cela d'Espagne à Bordeaux, et de Bordeaux à Paris, rue de Richelieu, où Mme Bonnivet était portière; de là on m'a envoyé dans cette maison, dont vous êtes propriétaire.

PALMYRE, *à part.*

Il se sera trompé d'étage.

PACHÉCO.

Madame de Fontvieille, à ce qu'on m'a dit, une baronne ou une marquise.

PALMYRE.

Le titre n'y fait rien, et je n'y tiens pas, mais je tiens à savoir ce qui vous amène d'Espagne, car vous venez d'Espagne pour Mlle Judith.

PACHÉCO.

Directement, et en poste!

PALMYRE.

Est-ce une succession qui lui arrive.

PACHÉCO.

Nullement! c'est une inquiétude mortelle!

PALMYRE.

Que vous lui apportez?

PACHÉCO.

Dont elle seule peut me tirer, car il y va de mon salut.

PALMYRE.

Dans l'autre monde?

PACHÉCO.

Dans celui-ci! ce qui est bien plus immédiat...

PALMYRE.

Je n'y suis plus du tout! à moins que vous ne veniez pour l'enlever.

PACHÉCO, *d'un air bénin*

Plût au ciel!

PALMYRE.

Monsieur! (*A part.*) Il faut que ce soit un abonné de l'orchestre!

PACHÉCO.

Rassurez-vous, madame, c'est en tout bien, tout honneur, et si vous daignez seulement répondre à mes questions...

PALMYRE.

Je ne demande pas mieux. (*A part.*) Ne fût-ce que pour savoir!

DUO.

PACHÉCO

Par ma sainte et digne patronne,

Comment cette jeune personne
Est elle à présent ?

PALMYRE.

Mais fort bien !

PACHÉCO.

Elle est jolie ?

PALMYRE.

Oui ! très-jolie !

PACHÉCO.

Que ma patronne en soit bénie !

PALMYRE.

C'est un abonné... très-chrétien.

PACHÉCO.

A-t-elle reçu de sa tante
Une éducation... ?

PALMYRE.

Charmante !

PACHÉCO.

Et des principes...

PALMYRE.

Excellens !

PACHÉCO.

C'est très-bien pour une portière.

PALMYRE.

Je réponds de ses sentimens.
Voilà près d'une année entière
Qu'elle a placé sa nièce... à l'Opéra !

PACHÉCO, *stupéfait et tout tremblant.*

Que me dites-vous là ?
Judith à l'Opéra !

PALMYRE.

A l'Opéra !

PACHÉCO, *avec indignation.*

A l'Opéra !

ENSEMBLE.

PACHÉCO.

Saint Laurent, saint Dominique,
La terreur de l'hérétique,
Vous qui connaissez ma foi,
Aidez-moi, protégez-moi !

PALMYRE.

Qu'a-t-il donc ? rien ne m'explique
Sa terreur tragi-comique ;
Mais l'Opéra, je le voi,
Lui cause un mortel effroi !

PACHÉCO, *avec abattement et désespoir.*

C'est fait de moi !... destin fatal !...
A l'Opéra !...

PALMYRE.

Monsieur se trouve mal ?
Voudrait-il mon flacon ?

PACHÉCO.

Merci, merci, madame.
A part.
Mais tout peut s'arranger... car il est, sur mon ame,
Des accommodemens au ciel, comme ici-bas'
A l'Opéra d'ailleurs on ne déroge pas !
Et nous avons une ordonnance,
Du roi Louis quatorze...
Haut et se retournant vers Palmyre.
Au moins, et je le pense,
Vous me répondrez bien qu'elle a
Sagesse, vertu !

PALMYRE, *secouant la tête.*

Dam ! qu'entendez-vous par là ?

PACHÉCO.

Ce que j'entends, bon Dieu ! cela s'entend de reste !
Elle n'a pas d'amoureux !...

PALMYRE, *prenant des lettres sur la table.*

Mais voilà
Cinq ou six billets doux !...

PACHÉCO.

Mais du moins, on atteste
Qu'elle n'aime personne...

PALMYRE.

Un seul !

PACHÉCO, *hors de lui.*

Un seul amant !

PALMYRE.

C'est le moins ; et tous deux viennent dans ce moment
De sortir ensemble...

PACHÉCO, *avec désespoir.*

Un amant !

ENSEMBLE.

PACHÉCO.

Saint Laurent, saint Dominique,
La terreur de l'hérétique,
Vous qui connaissez ma foi,
Aidez-moi, protégez-moi !

PALMYRE.

Qu'a-t-il donc ? rien ne m'explique
Sa terreur tragi-comique.
Le moindre amant, je le voi,
Lui cause un mortel effroi !

PACHÉCO.

Je succombe à ce coup terrible.
Adieu donc ma fortune ! un amant ! un amant !
A moins encor de quelque arrangement,
Car ici-bas tout est possible !
Réfléchissant.
Oui ! oui !

PALMYRE, *le regardant.*

Décidément à cet air furieux,
C'est un rival !... un amoureux !

ENSEMBLE.

PACHÉCO.

Oui, du cœur, de l'audace !
Et la grâce efficace
Du cas qui m'embarrasse
Bientôt me sortira !
Que dans cette entreprise
L'adresse me conduise.
Aide-toi ! dit l'église,
Et le ciel t'aidera.

PALMYRE, *riant.*

Voyez donc quelle audace !
Déjà ce cœur de glace
Est touché par la grâce
Et bientôt brûlera,
Ah ! ah ! ah ! ah !
C'est quelqu'un de l'église !
Pour dévote il m'a prise,
Et pareille méprise
Long-temps m'égayera.

PACHÉCO.

Adieu, madame, adieu, respectable baronne.

PALMYRE.

Décidément il y tient.

PACHÉCO.

Ne parlez pas de ma visite, qu'il n'en soit pas question ; si Dieu me protége dans le saint projet que je médite, nous pourrons encore, avec l'aide du ciel et de M. le préfet de police, faire triompher la morale et la bonne cause... Adieu, madame.

Il sort.

SCENE VI.

PALMYRE, *le contrefaisant.*

Adieu, madame... Et toujours les yeux baissés; depuis une heure qu'il est là, il ne m'a pas une seule fois regardée; ma foi, cet amoureux-là, si c'en est un, a un air à faire fortune, un air de béatitude, et je vais annoncer à Judith la nouvelle conquête qui lui arrive.

SCENE VII.

PALMYRE, JUDITH.

PALMYRE.

Eh bien, ma chère, quelle nouvelle?

JUDITH.

Oh! la plus jolie promenade! que les Tuileries étaient belles!... un temps superbe, une foule immense, tout Paris s'y était donné rendez-vous, et nous nous promenions dans l'allée du printemps, l'allée du beau monde; on nous entourait, et j'entendais qu'on disait : Tiens, c'est la petite Judith, celle dont Arthur est épris; il en perd la tête. C'était donc vrai, puisque tout le monde le disait? et je n'en savais rien..., et un autre répondait : Je crois bien, il se ruine pour elle... est-il heureux? je voudrais bien être à sa place. Deux jeunes gens très-distingués, qui disaient tout cela, et Arthur entendait, car il a rougi, et m'a regardée comme jamais cela ne lui était arrivé, d'un air tendre et surpris, qui voulait dire : Est-ce étonnant qu'elle soit si bien?... Il ne s'en était jamais aperçu.

PALMYRE.

Il y a des gens qui n'ont pas d'yeux, (*à part*) comme le monsieur de tout-à-l'heure.

JUDITH.

Et en voiture, en revenant, il était rempli de soins et d'attentions : il avait peur que je n'eusse froid, il levait la glace et croisait lui-même mon châle sur ma poitrine... Ah! j'étais heureuse; c'est peut-être cela qui me rendit un peu plus aimable ou moins sotte qu'à l'ordinaire. Il semblait tout étonné et ravi de ce que j'avais des idées... Ah! si j'avais osé.... mais alors il me regardait... ça me troublait... je sentais que j'allais redevenir de l'Opéra, et dire quelque bêtise... (*Palmyre fait un geste.*) Pardon.... Par bonheur, la voiture est arrivée, il ne m'a rien dit; mais il m'a serré les mains, et, j'en suis sûre, cela veut dire : A bientôt; je reviendrai, je vous verrai, je vous écrirai.

PALMYRE.

Tu crois?

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Une lettre pour mademoiselle, apportée par un homme en noir.

JUDITH.

Ah! c'est de lui! donne, donne. (*Le domestique sort pendant qu'elle ouvre la lettre.*) Non, ce n'est pas son écriture. (*Regardant la signature.*) Un cardinal, un archevêque à moi, Judith!

PALMYRE.

Comment, un cardinal?

JUDITH, *à part, et lisant avec émotion.*

« Mademoiselle, vous venez de paraître publi- » quement aux Tuileries avec mon neveu, le comte » Arthur, et combler ainsi la mesure d'un scan- » dale dont les suites seront incalculables. Quoi- » que, par l'impiété des hommes, Dieu ait permis » que tout fût bouleversé et que les lettres de ca- » chet fussent abolies, nous avons encore les » moyens de punir votre audace, et par mon cré- » dit auprès du ministre de la maison du roi... » (*Achevant à voix basse.*) Me faire renvoyer de l'Opéra... (*Continuant à lire.*) Ou m'offrir de l'or si je renonce à son neveu... Ah! monseigneur, et vous aussi, vous m'avez méconnue.

PALMYRE, *à Judith.*

Eh bien, est-ce une déclaration?

JUDITH, *se mettant à table et écrivant.*

Non, non, cela me touche peu.

PALMYRE.

Et cependant je te vois dans un état d'émotion... Tu lui réponds; c'est déjà te compromettre : réfléchis, ma chère; certainement de ce temps-ci ces gens-là ont du crédit et beaucoup, surtout à l'Opéra; mais il y a des inconvéniens : on a pour ennemis les journalistes et le public; après cela tu me diras que le public, on peut encore... mais les journalistes, c'est bien différent.

JUDITH.

Sois tranquille, il n'y a rien à craindre quand on fait ce que l'on doit faire... J'enverrai cette lettre dès demain, car ce soir il est déjà tard.

PALMYRE.

Sans doute, six heures passées.

JUDITH.

Et je danse dans la première pièce, je l'oubliais.

PALMYRE.

Et tu n'as pas de temps à perdre... viens, partons.

SCENE VIII.

LES MÊMES, ARTHUR.

JUDITH.

Ah! c'est vous, monsieur Arthur?

ARTHUR.

Oui, Judith; je crains qu'en mon absence quelque danger vous menace.

JUDITH.

Et vous venez me protéger?

ARTHUR.

Contre vos ennemis.

JUDITH.

Ah! que je les aime, et que je vais les remercier!... Mais par quel bonheur puis-je en avoir, moi, pauvre fille inconnue?

ARTHUR.

Vous le saurez, vous saurez tout; j'ai à vous parler.

JUDITH.

Et je suis obligée de sortir, d'aller au théâtre... mais demain...

ARTHUR.

Demain je pars!

JUDITH.

Vous, mon Dieu!

ARTHUR.

Pour quelques jours seulement.

JUDITH.

Comment alors vous verrai-je?

ARTHUR.

Mais, ce soir, après le spectacle, si vous voulez bien me donner à souper... ici...

JUDITH, *avec émotion.*

Ici... ce soir!

PALMYRE.

Eh bien, voilà que tu trembles; est-ce que tu as peur?

JUDITH, *avec joie.*

Oh! non, viens donc; viens vite... Ah! que je vais me dépêcher de danser mon rôle!

PALMYRE.

Tu n'iras plus en mesure.

JUDITH.

Adieu, monsieur, adieu; je reviendrai de bonne heure, si je le peux, car ils font maintenant des opéras qui n'en finissent pas.

ARTHUR.

Adieu, Judith, adieu; à bientôt.

JUDITH, *sortant avec Palmyre.*

Ah! que je suis contente.

SCENE IX.

ARTHUR, *seul.*

Oui, après l'éclat d'aujourd'hui, il faudra bien que mon oncle renonce à ses projets; et quant à sa colère, elle ne saura m'atteindre... cette guerre d'Espagne est décidée, je le sais; dès demain en secret je pars, et une fois là-bas, une fois que j'aurai endossé l'uniforme, adieu la soutane. Mais je dois tout dire à Judith, tout lui avouer, et en lui rendant sa liberté, lui assurer un avenir. (*S'asseyant près de la table.*) Oui, je le dois avant de la quitter; c'est dommage; depuis aujourd'hui surtout, moi, je l'avais à peine regardée, je lui avais à peine parlé; elle me semble à la fois si naïve et bonne, si fidèle, si dévouée. (*Apercevant le papier qui est sur la table.*) Que vois-je! « A monseigneur » le cardinal... » A mon oncle! et c'est bien l'écriture de Judith... Judith écrit à mon oncle, et sans m'en prévenir... elle aussi serait d'accord avec mes ennemis, au moment même où je vantais son dévouement... Quelle trahison! quels piéges me menaçent... Ah! je les déjouerai, et d'abord... (*s'apprêtant à briser le cachet*) pourquoi pas? j'en ai le droit. (*Lisant.*) « Monseigneur, vous » êtes bien cruel envers moi, et bien injuste en- » vers votre neveu; Arthur est innocent de tous les » torts dont vous l'accusez, et si l'on offense le » ciel en aimant de toute son ame, c'est un crime » dont je suis coupable, mais dont il n'est point » complice. » (*S'arrêtant.*) Ah! qu'ai-je lu? (*Continuant.*) « Voici donc la résolution que j'ai prise; » je lui demanderai : Arthur, suis-je aimée de » vous? et si, comme je le crois, comme je le » crains, il me répond : Non, je ne vous aime pas! » je vous obéirai, monseigneur, je ne le verrai » plus jamais! Mais si le ciel, si mon bon ange, » si le bonheur de toute ma vie, voulaient qu'il » répondît : Je vous aime! Ah! c'est bien mal ce » que je vais vous dire; mais il n'y a pas de pou- » voir au monde qui puisse m'empêcher d'être à » lui, de lui tout sacrifier; je braverais tout, même » votre colère! »

RECITATIF.

Ah! que viens-je de lire!
Quel dévouement en cet écrit respire!

AIR :

Elle m'aimait!... elle m'aimait!
Et pleurait en silence
Un ingrat qui la dédaignait!
Je l'accablais de mon indifférence,
Et sans se plaindre, et pour seule vengeance,
Elle m'aimait!... elle m'aimait!
Le remords... le regret s'éveillent dans mon ame!
Son généreux exemple ici je le suivrai!
Que mon oncle ou le monde et s'indigne et me blâme,
Je leur dirai, je leur dirai :
Elle m'aimait!... elle m'aimait!
Et pleurait en silence
Un ingrat qui la dédaignait!
Elle m'aimait!

CAVATINE.

Long-temps esclave
Des préjugés,
Pour toi je brave
Tous les dangers!
Sois mon amie,
Et dès ce jour,
A toi ma vie
Et mon amour!
A ton cœur refusant de croire,
Et dupe d'un éclat trompeur,
J'allais chercher la fortune et la gloire
Quand près de toi m'attendait le bonheur!
Long-temps esclave
Des préjugés, etc.

Partons!

SCENE X.

ARTHUR, PALMYRE.

PALMYRE.

Ah! monseigneur!... monseigneur!...

ARTHUR.

Qu'est-ce?

PALMYRE.

Promettez-moi d'abord du sang-froid!

ARTHUR.

Eh! qu'importe!

PALMYRE.

Ou je me tais.

ARTHUR.

Pourquoi?

PALMYRE.

Ce n'est pas sans raison!
Judith et moi... ce soir... par la petite porte
Du côté des acteurs... allions à l'Opéra...

ARTHUR, *vivement.*

Après?...

PALMYRE.

Quand d'hommes noirs une nombreuse escorte
Nous entoure et montrant Judith : Saisissez-la?

ARTHUR.

O! ciel!

PALMYRE.

On s'en empare! et vers un équipage
Qui dans l'ombre attendait, ils l'entraînent...

ARTHUR.

O rage!...
Courons!

PALMYRE.

De quel côté?... disparus à mes yeux

ARTHUR.

Je saurai déjouer ce complot odieux.
C'est mon oncle!... et je cours l'arracher à ses bras!

PALMYRE.

Vous! qui ne l'aimez pas!

ARTHUR.

Moi!... moi... je l'aime... je l'aime
Cent fois plus que moi-même.

PALMYRE.

Depuis qu'il l'a perdue... ah! c'est toujours ainsi!

ARTHUR, *avec désespoir.*

Judith! Judith! trésor qui m'est ravi!

ENSEMBLE.

ARTHUR.

Long-temps esclave
Des préjugés,
Pour toi je brave
Tous les dangers!
Sois mon amie,
Et dès ce jour
A toi ma vie
Et mon amour.

PALMYRE.

L'amant qu'on brave
Sait se venger,
Et sans entrave
Veut voltiger;
Est-on ravie
A leurs amours,
On est chérie
Et pour toujours.

Palmyre veut retenir Arthur qui s'enfuit en courant par la porte du fond.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Un petit salon en forme de tente, soutenu tout autour par des fers de lance et fermé au fond par une balustrade dorée à hauteur d'appui. Au dessus de la balustrade, des rideaux donnant sur l'arène où va avoir lieu un combat de taureaux, des chaises, des fauteuils élégans. L'entr'acte finit par un appel de trompettes et par une fanfare guerrière.

SCENE PREMIÈRE.

VALDÉSILLAS, MARCELLINA.

VALDÉSILLAS, *entrant avec elle.*

Est-ce que le combat de taureaux est déjà commencé?

MARCELLINA.

Non, monsieur le marquis, ce que vous entendez là sont seulement des cavaliers, des piccadors qui s'exercent dans le cirque.

VALDÉSILLAS.

Son excellence le duc de Lémos et sa nièce n'ont pas encore paru dans l'amphithéâtre!

MARCELLINA.

Non, monsieur le marquis... c'est ici leur loge; mais un premier ministre, une personne de distinction comme M. le duc n'arrive jamais qu'au milieu du spectacle.

VALDÉSILLAS.

C'est juste... c'est ici, à Madrid, comme à Paris... et voici une ouvreuse qui s'y entend... la senora...

MARCELLINA.

Thérésa-Marcellina Clavidor....., ouvreuse des amphithéâtres depuis le prince de la Paix et le roi Joseph jusqu'au roi actuel, sa majesté Ferdinand le Bien-Aimé, qui vient de rentrer dans sa capitale. (*Montrant son trousseau de clefs.*) Ces clefs-là ont toujours été au service de tout le monde... le monde comme il faut, s'entend; voici son excellence monsieur le ministre... non vraiment... c'est son bras droit... son affidé... don Emmanuel Pachéco, l'alcade-major.

VALDÉSILLAS.

Autrement dit le préfet de police; homme très-essentiel pour les rois qui reviennent!

SCENE II.

VALDÉSILLAS, PACHÉCO.

PACHÉCO.

Pas de confusion dans la file des voitures! que l'ordre, la joie et les alguazils règnent dans la

fête; qu'on en mette dans chaque corridor, dans chaque amphithéâtre, et, s'il se peut, dans chaque loge; je serai partout, et qu'au moindre murmure, au moindre bruit... la moitié de la salle...

VALDÉSILLAS.

Arrête l'autre moitié!

PACHÉCO.

Comme vous dites, monsieur le marquis!

VALDÉSILLAS.

Ce sera amusant.

PACHÉCO.

C'est une représentation extraordinaire, il faut que tout s'en ressente. C'est la première fois, depuis leur retour, que le roi et la reine viennent au combat de taureaux... Il faut un peu chauffer l'enthousiasme et l'amour public; ce qui demande un surcroît de dépense et un déploiement d'autorité.

VALDÉSILLAS.

Je comprends, et je remercie le premier ministre de m'avoir offert une place dans sa loge pour une représentation aussi intéressante.

PACHÉCO.

C'est ne pas perdre de temps... arrivé hier soir de France...

VALDÉSILLAS.

Ah! vous savez!...

PACHÉCO.

Je sais tout... par état!... son excellence le duc de Lémos, à qui j'ai rendu d'éminens services, a daigné, par reconnaissance, m'élever à la surveillance générale de la ville de Madrid... moi, qui n'étais autrefois qu'un humble familier de l'inquisition...

VALDÉSILLAS.

Une bonne école, et puis ici, en Espagne, un bel état!

PACHÉCO.

Pour lequel j'ai toujours eu de la vocation... j'étais né alguazil... et curieux... j'avais tellement le désir de m'instruire et d'apprendre... que, haut comme cela... dès que deux personnes parlaient à voix basse... j'écoutais malgré moi...

VALDÉSILLAS.

Et par instinct!

PACHÉCO.

Ce qui me valut dès mon enfance un nombre illimité de rebuffades et de coups de pied dans toutes les directions.

VALDÉSILLAS.

Cela a dû vous former beaucoup!

PACHÉCO.

Certainement! cela exerce, cela ouvre l'esprit et développe l'intelligence; de manière qu'il n'y a pas aujourd'hui dans Madrid une seule personne dont je ne fisse la biographie détaillée.

VALDESILLAS.

Même la mienne!

PACHÉCO.

Je m'en vante, monsieur le marquis de Valdésillas y-Alcaras-y-Moncada-y-Bujalaroz, venant de l'ambassade de Paris, où il a passé trois ans; et s'il faut par ordre de dates énumérer toutes ses fredaines...

VALDÉSILLAS.

Voulez-vous bien vous taire?

PACHÉCO.

J'en dirais bien davantage!..

DUO.

VALDÉSILLAS.

Tais-toi! tais-toi! tais-toi!
Maintenant je suis sage,
Les erreurs du jeune âge
Ne sont plus rien pour moi!
La raison est ma loi,
Tais-toi! tais-toi:
Tais-toi!

PACHÉCO.

Pour moi, pour moi,
Parler est mon usage,
J'en sais bien davantage,
Tout savoir est ma loi!
Tout dire est mon emploi!
Mon emploi!
Mon emploi!

Avec volubilité.

J'entends, j'entends!... vous verriez avec peine
Qu'ici l'on connût vos fredaines,
Vu la sévère piété
De notre cour et de sa majesté!

VALDÉSILLAS.

Silence!...

PACHÉCO, *continuant*.

Et surtout, je le gage,
A cause de ce mariage
Dont il sagit,
A ce qu'on dit,
Entre vous, monseigneur, et la jeune comtesse
De Lémos, la charmante nièce
D'un ministre en crédit.

ENSEMBLE.

VALDÉSILLAS, *l'interrompant vivement*.

Tais-toi! tais-toi! tais-toi!
Maintenant je suis sage,
Les erreurs du jeune âge
Se dissipent pour moi!
La raison est ma loi!
Tais-toi! tais-toi!
Tais-toi!

PACHÉCO.

Pour moi, pour moi,
Parler est mon usage,
J'en sais bien davantage
Tout savoir est ma loi!
Tout dire est mon emploi!
Mon emploi!
Mon emploi!

VALDÉSILLAS, *souriant*.

Tu sais tout! je le vois...

PACHÉCO.

En chef de la police,
Je suis payé pour ça! Par un destin propice,
Et sans compter les fonds secrets,
J'ai vingt mille ducats pour donner des nouvelles...
Et quand je n'en ai pas... j'en fais!

VALDÉSILLAS.

Eh! bien, oui, Pachéco, tes rapports sont fidèles,
Je m'en fie à ta foi, car en tout temps je veux
Que nous soyons bons amis tous les deux.

L'on a par correspondance
Préparé cette alliance
Dont Séraphine, jusqu'ici,
Ne sait rien encor, Dieu merci!
Arrivé d'hier soir, la première entrevue
Aura lieu ce matin... C'est ici... dans ces lieux
Que ma charmante prétendue
Doit se présenter à mes yeux,
Et même avant de l'avoir vue...
D'avance... d'avance...

ENSEMBLE.

Je l'aime, je l'aime!
Mon cœur me le dit,
Un charme suprême
Déjà l'embellit!
Je sens que pour elle
Mes derniers amours
Dans mon cœur fidèle
Dureront toujours!

PACHÉCO,

Il aime, il aime,
D'un amour subit,
Un charme suprême, etc., etc.

VALDÉSILLAS.

Mais réponds-moi! réponds!... est-elle
Aussi vertueuse, aussi belle
Qu'on le prétend ?

PACHÉCO.

Ah! cent fois plus encor
En ses moindres discours la grâce l'accompagne,
Et ses vertus sont un trésor!...

VALDÉSILLAS.

Et sa dot!... oui, sa dot!...

PACHÉCO

La plus riche d'Espagne!

ENSEMBLE.

VALDÉSILLAS.

Je l'aime! je l'aime!
Mon cœur me le dit.
Un charme suprême
Déjà l'embellit, etc., etc.

PACHÉCO.

Il l'aime, il l'aime
D'un amour subit!
Un charme suprême
Soudain l'embellit, etc., etc.

VALDESILLAS.

Et le duc de Lémos, son oncle, premier ministre, est-il toujours aussi rigide, aussi sévère, aussi intraitable... (*se reprenant*) je veux dire aussi pieux, aussi monarchique? Il disait autrefois à chaque mot : l'autel et le trône!

PACHÉCO.

Il est bien changé! depuis qu'il est premier ministre, il dit : le trône et l'autel... Voici son excellence!

SCENE III.

VALDÉSILLAS, LE DUC DE LÉMOS, PACHÉCO.

LE DUC.

Le premier au rendez-vous, mon cher marquis, ce devait être; la reine, à qui nous venons de présenter nos hommages, a retenu quelque temps ma nièce dans sa loge... rassurez-vous, elle va nous être rendue!

VALDÉSILLAS.

Monsieur le duc comprend mon impatience!...

LE DUC.

Certainement! mais vous comprenez que la reine... que sa majesté...

VALDÉSILLAS.

C'est trop juste! le trône avant tout!

LE DUC.

Le trône et l'autel, monsieur!...

VALDÉSILLAS.

C'est ce que j'allais dire... monsieur le duc...

PACHÉCO.

Et c'est ce que nous disons tous.

LE DUC.

Ah! c'est toi! Pachéco!

PACHÉCO.

Oui, excellence!

LE DUC.

A-t-on pensé, à la sortie du spectacle, aux voitures et aux piétons ?

PACHÉCO.

Oui, excellence!

LE DUC.

Il faut souvent si peu de chose pour occasionner de grands malheurs!

VALDÉSILLAS.

Sans doute!... un piéton renversé...

LE DUC.

Peut effrayer les chevaux et mettre en danger la vie du noble personnage qui se trouve dans la voiture!

PACHÉCO.

Monseigneur voit de haut.

LE DUC.

Je ne vois jamais que comme cela! je m'attache aux sommités, et je ne sors pas de là!

PACHÉCO.

Grand ministre!

VALDÉSILLAS.

Haute portée!

PACHÉCO.

Vues supérieures!

LE DUC.

Tu me flattes, Pachéco... mais je te pardonne, parce que tu es sincère et que tu m'es dévoué.

PACHÉCO, *s'inclinant.*

Ah! monseigneur...

LE DUC.

Oui, marquis, c'est un ancien serviteur de la famille à qui nous avons les plus grandes obligations, vous tout le premier.

VALDÉSILLAS.

Comment cela?

PACHÉCO, *voulant l'empêcher de parler.*

Monseigneur, de grâce...

LE DUC

Non, mon cher, quand votre modestie devrait en souffrir... (*A Valdésillas.*) Imaginez-vous que, lors de la guerre d'invasion, où périt toute ma fa-

mille, lorsque l'usurpateur entra en Espagne, je partis prudemment pour le Mexique, et quelque temps après, mon frère, qui était resté pour combattre et qui avait été blessé mortellement à Sarragosse, confia à ce fidèle serviteur sa fille Séraphine, notre seule héritière, et une somme d'argent considérable qu'il ne tenait qu'à lui de regarder comme sienne et de dépenser pour son compte, car nos biens étaient confisqués, nos jours proscrits et nous ne devions jamais revenir. Eh bien! non, cette somme dont lui seul avait le secret, il la consacra tout entière à l'éducation de cette jeune fille...

PACHÉCO, *confus*.

Monseigneur...

LE DUC.

Qu'il fit élever en France sous un nom supposé, avec d'autres jeunes personnes, dans un couvent respectable, où elle reçut une éducation digne de son nom et de ses aïeux.

PACHÉCO.

Ah! monseigneur.

LE DUC.

Pendant quinze ans il ne la perdit pas de vue; c'est lui qui me l'a dit, et Séraphine me l'a confirmé.

PACHÉCO.

Elle a eu cette bonté-là?

LE DUC.

Et quand je suis rentré en Espagne, quand le roi m'a rendu mes biens, mestitres, mes honneurs, le fidèle serviteur s'est hâté de me ramener Séraphine, et c'est à son généreux dévouement que je dois une nièce et vous une épouse.

PACHÉCO.

Je suis confus, monseigneur, car ce que j'ai fait est si peu de chose...

VALDÉSILLAS.

Non pas, il doit être récompensé.

PACHÉCO.

Je le suis déjà par le bien même... qui en est résulté pour moi.

LE DUC.

Et pour nous.

PACHÉCO.

Je demanderai seulement une faveur à votre excellence, c'est de lui présenter la sénora Gonzalès, Pachéco ma femme, qui doit quêter demain dans les principales maisons de Madrid.

LE DUC.

Ah! c'est vrai, Pachéco, tu es marié.

PACHÉCO.

De la semaine dernière.

LE DUC, *à Valdésillas*.

Voici dona Séraphine!

SCENE IV.

VALDÉSILLAS, LE DUC, JUDITH *en costume de cour*, PACHÉCO.

LE DUC.

Ma nièce, venez que je vous présente un jeune gentilhomme que vous ne connaissez pas encore, et qui demande à vous offrir ses hommages, M. le marquis de Valdésillas!

Mouvement de Judith.

VALDÉSILLAS, *s'inclinant*.

Oui, belle sénora. (*Levant les yeux et la regardant.*) C'est singulier, c'est étonnant...

LE DUC.

Qu'avez-vous donc?

VALDÉSILLAS.

Rien; c'est la première fois que j'ai l'honneur de voir dona Séraphine, et ces traits charmans ne me semblent pas inconnus.

LE DUC.

En vérité!

VALDÉSILLAS.

Je ne peux pas me rappeler où j'ai vu une coupe de physionomie à peu près pareille. (*Vivement.*) Si vraiment, j'y suis!

JUDITH, *gravement*.

Il faudrait que M. le marquis nous instruisît...

VALDÉSILLAS, *appuyant sur ce dernier mot*.

Nous instruisît... (*riant*) cette personne-là n'a jamais connu de subjonctif en sa vie.

JUDITH.

Daignez nous expliquer...

VALDÉSILLAS, *au duc*.

Cela n'en vaut pas la peine... une légère ressemblance entre la senora et une personne que je ne veux pas nommer.

LE DUC.

Et pourquoi donc?

VALDÉSILLAS.

Pour des raisons!

JUDITH.

Que nous désirons connaître.

VALDÉSILLAS.

Jusqu'à la voix aussi qui a quelque rapport... presque rien, un effet de l'imagination. Il y a dans certaines classes des personnes à qui il devrait être défendu de ressembler à des gens comme il faut. Il est vrai que c'est en France.

PACHÉCO.

On ne le permettrait pas en Espagne.

LE DUC.

Eh bien! voyons enfin, quelle est cette personne?

VALDÉSILLAS.

Une petite danseuse de l'opéra de Paris.

PACHÉCO, *à part*.

Ah! mon Dieu!

LE DUC, *avec indignation*.

Par exemple!

JUDITH, *d'un air dédaigneux*

M. le marquis connaissait donc ces personnes-là?

VALDÉSILLAS, *vivement*.

Du tout! j'ai dit que je croyais trouver quelque ressemblance, et décidément il n'y en a aucune. J'ai pu aisément me tromper, je voyais si peu ces dames, et toujours de si loin!

JUDITH, *à part*.

Le menteur!

On entend un appel de trompettes en dehors.

LE DUC.

C'est le roi qui entre dans sa loge.

Les rideaux du fond s'ouvrent; on aperçoit dans le lointain l'extrémité opposée du cirque, des gradins en amphithéâtre et chargés de spectateurs.

CHOEUR *en dehors.*

Le roi !... le roi !...
A lui nos vœux et notre foi !
Vive le roi !

Valdésillas et le Duc se tiennent près de la balustrade, debout et la tête découverte. Ils s'inclinent pour saluer le roi.

LE DUC.

Le roi nous a salué. Ma nièce, ne venez-vous pas ? le coup d'œil est magnifique.

JUDITH.

Je suis à vous ; je voudrais parler à Pachéco. (*L'amenant au bord du théâtre pendant que le duc et Valdésillas, assis au fond, lorgnent les spectateurs.*) Un mot, seigneur alcade !

PACHÉCO.

Sénora !

JUDITH, *à demi-voix.*

Tout le monde à Madrid obéit à l'alcade major, et j'entends que l'alcade soit à mes ordres, sinon je parle.

PACHÉCO.

Par pitié !

JUDITH.

Sinon je dis que le fidèle Pachéco a gardé pour lui les cinquante mille piastres de mon père et m'a abandonnée pendant quinze ans, moi, pauvre orpheline, aux soins d'une portière qui m'a mise à l'Opéra...

PACHÉCO.

Silence !

JUDITH.

Cela dépend de toi. Quels renseignemens as-tu recueillis ? qu'est devenu ce jeune homme ?

PACHÉCO.

Voici mes notes : M. Arthur de Villefranche...

JUDITH, *avec émotion et à part.*

Arthur ! (*Haut.*) C'est bien cela.

PACHÉCO.

Déshérité par son oncle le cardinal, qui est mort; il a quitté Paris, suivi l'armée française, s'est battu en Catalogne sous le maréchal Moncey....

JUDITH.

Après ?

PACHÉCO.

Blessé...

JUDITH, *vivement.*

Dangereusement ?

PACHÉCO.

Non. Nommé capitaine, puis aide-de-camp du prince...

JUDITH.

Et maintenant ?

PACHÉCO.

Avec lui sans doute à Madrid.

JUDITH, *avec joie.*

A Madrid ! quelle rue ? quel hôtel ?

PACHÉCO.

Je l'ignore.

JUDITH.

Il faut le savoir.

PACHÉCO.

A quoi bon ?

JUDITH.

Je le veux.

PACHÉCO.

Vous le saurez.

JUDITH.

Cet or que je t'ai donné, tu le lui porteras sans qu'il sache d'où cela vient.

PACHÉCO.

Un tel présent...

JUDITH.

Ce n'en est pas un, c'est une dette... et ne t'avise pas de faire comme pour les piastres paternels !...

PACHÉCO.

Je suis riche maintenant.

JUDITH.

Et honnête homme ?

PACHÉCO.

Je n'ai plus que cela à faire.

On entend des fanfares bruyantes, et Judith va se placer au fond de la loge auprès du duc; Valdésillas est debout derrière elle et lorgne.

CHOEUR, *en dehors.*

A la gloire, à l'honneur fidèles,
Marchez, marchez, beaux cavaliers
Pour briller aux yeux de vos belles,
Lancez vos rapides coursiers !

VALDÉSILLAS *à* JUDITH, *lui montrant le cirque.*

Voilà le combat qui commence,
Voyez ce léger piccador !

LE DUC, *regardant aussi.*

Joyeux, dans l'arène il s'élance
Couvert de son beau manteau d'or.

JUDITH.

Oui, dans les airs s'agite et vole
La pourpre de sa banderolle.

PACHÉCO, *regardant aussi.*

Et du drapeau qui l'éblouit
Le taureau s'irrite et mugit !

CHOEUR.

A la gloire, à l'honneur fidèles,
Marchez, marchez, beaux cavaliers ! etc., etc., etc.

LE DUC, *regardant toujours dans le cirque.*

Mais voyez donc !... voyez ! que veut dire cela ?
Tous les regards vers nous se tournent.

PACHÉCO.

Prenez garde !
C'est nous, monseigneur, qu'on regarde !

VALDÉSILLAS.

Non vraiment, c'est la sénora.
Dès qu'on l'a vu paraître, elle a fait la conquête
De ce peuple enchanté !
Voyez-vous ? chaque lorgnette
Se dirige de ce côté !

LE DUC.

Ecoutez... écoutez... mon oreille fidèle
Ne m'a pas abusé !... parmi les spectateurs
Quelqu'un tout haut s'est écrié : C'est elle !
C'est elle !
Entendez vous quelles rumeurs ?

PACHÉCO, *se penchant et regardant.*

C'est un jeune homme... on veut qu'il s'asseye, il menace.

LE DUC, *se levant.*

Quoi ! troubler le spectacle... ici le roi présent !

C'est manquer de respect... une pareille audace
Doit avoir un prompt châtiment
Voyez donc, Pachéco ! qu'on l'arrête à l'instant!
Pachéco sort par la porte à gauche, qu'il laisse ouverte.

VALDÉSILLAS, LE DUC, JUDITH, *et* LE CHOEUR *en dehors*.
Quel bruit et quel tapage!
Sur lui quelle clameur !
Ah ! c'en est fait, l'orage
Eclate avec fureur !

JUDITH, *regardant du côté du cirque.*
Dans l'arène il se jette au péril de sa vie.
Voyez... ni les pieds des coursiers ,
Ni la lance des cavaliers,
Ni le taureau dans sa furie,
Rien ne l'arrête !... il court.

LE DUC.
Il s'élance éperdu
Vers cette estrade...

VALDÉSILLAS, *allant regarder aussi.*
Et puis, tout-à-coup disparu,
Nous ne le voyons plus !

CHOEUR.
Quel bruit et quel tapage!
Sur lui quelle clameur!
Ah ! c'en est fait, l'orage
Eclate avec fureur!

SCENE V.

LES MÊMES, ARTHUR, *se précipitant pâle et en désordre par la porte que Pachéco a laissée ouverte.*

ARTHUR.
C'est elle ! c'est elle... j'en suis sûr!
Je la verrai...

JUDITH *et* VALDÉSILLAS , *chacun à part.*
Grands dieux! Arthur !...

LE DUC, *à Arthur.*
D'où vous vient une telle audace ?
Entrer ainsi chez moi !... dans ma loge !...

ARTHUR , *troublé.*
De grâce,
Excusez-moi !... pardonnez-moi !
La voilà !... je la voi...
Courant à elle.
Judith !... Judith !... le ciel vous rend donc à mes vœux!

JUDITH, *froidement.*
Que voulez-vous de moi, monsieur ?...

ARTHUR, *hors de lui.*
Ce que je veux !
Avec désespoir.
Ce que je veux !

ENSEMBLE.

ARTHUR.
Je sens dans mon ame oppressée
Se glisser le froid du trépas !
Judith ! toi, ma seule pensée,
Judith, ne me reconnais pas !

JUDITH.
Tourment dont je suis oppressée !
Je ne puis voler dans ses bras !
C'est lui !... lui, ma seule pensée,
Que je dois méconnaître, hélas!

LE DUC *et* VALDÉSILLAS.
Oui, c'est l'objet de sa pensée,
Qu'il cherche , et qu'il ne trouve pas ;
Et dans son ardeur insensée,
Partout il croit la voir, hélas !

ARTHUR , *s'avançant et apercevant Valdésillas.*
Valdésillas !...

VALDÉSILLAS.
Moi-même ! et je comprends sans peine
Une pareille erreur : ce fut aussi la mienne
La ressemblance a produit, je le voi,
Même effet sur vous que sur moi.
En riant.
C'est dona Séraphine, une noble comtesse !

ARTHUR.
Que dites-vous ?...

VALDÉSILLAS, *à demi-voix.*
Du ministre la nièce,
De plus ma prétendue !...

JUDITH, *à part.*
O ciel !

ARTHUR, *s'inclinant avec respect.*
Pardon ! pardon !
Madame... j'ai cru voir l'objet de ma tendresse,
Et cette image enchanteresse
Pouvait , vous le voyez, égarer ma raison !

ENSEMBLE.

ARTHUR.
Je sens dans mon ame oppressée
Se glisser le froid du trépas.
Unique objet de ma pensée,
O Judith ! je te perds, hélas !

JUDITH.
D'effroi mon ame est oppressée ;
Le malheur s'attache à mes pas.
C'est lui ! lui, ma seule pensée.
Je ne puis voler dans ses bras.

LE DUC *et* VALDÉSILLAS.
Oui, dans son ardeur insensée
Partout il croit la voir, hélas !
Oui, c'est l'objet de sa pensée,
Qu'il cherche et qu'il ne trouve pas.

SCENE VI.

LES MÊMES, PACHÉCO, *rentrant avec des alguasils qui restent à la porte.*

PACHÉCO, *montrant Arthur.*
Qu'on l'arrête !

JUDITH.
Non pas !... qu'il soit libre, au contraire !
Le Duc et Pachéco font un geste.
Pour une erreur involontaire
Mon oncle ne saurait conserver de courroux !
A Arthur, avec dignité.
Et nous vous pardonnons, monsieur; retirez-vous!

ARTHUR, *à part et avec douleur.*
Eh quoi !... c'était une chimère...
Adieu , je sors.
Il fait quelques pas, puis revient, et s'adressant à Judith avec amour.
Judith ! Judith !... n'est-ce pas vous ?...

JUDITH, *cherchant à réprimer son émotion.*
Monsieur, je vous l'ai dit... votre erreur me fait peine.
Ce n'est pas moi !... sortez !...

ARTHUR , *avec colère.*
Oui , oui ! je partirai,
Et , puisque mon espérance est vaine ,
Loin de ces murs pour jamais je fuirai !

JUDITH, *vivement et bas à Pachéco.*
De Madrid empêchez qu'il ne sorte !

PACHÉCO, *de même.*

Et pourquoi?

JUDITH.

Je le veux.

PACHÉCO.

Et comment?

JUDITH.

Peu m'importe.

Il le faut, ou je parle!...

PACHÉCO, *à part.*

O ciel! (*A Judith.*) J'obéirai.

ENSEMBLE.

ARTHUR.

Adieu, si douce image
Gravée en traits de feu!
Adieu, tout mon courage
Et mon bonheur, adieu!
Adieu!...

LE DUC *et* VALDÉSILLAS.

Entre nous, je l'engage
A faire un autre vœu:
A cette douce image
Il peut bien dire adieu!
Adieu!...

JUDITH, *regardant Valdésillas.*

O fatal mariage!
Ah! s'il faut qu'il ait lieu,
Adieu, tout mon courage.
Et mon bonheur, adieu!
Adieu!...

PACHÉCO.

Il faut, en homme sage,
Obéir à ce vœu,
Sinon, voici l'orage,
Et ma fortune, adieu,
A dieu!...

Arthur sort par la porte à droite. La toile tombe.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Un riche salon dans l'hôtel du duc de Lémos.

SCENE PREMIERE.

JUDITH, *seule, assise et rêvant.*

RÉCITATIF.

Je l'ai revu!... c'est lui... c'est lui que j'ai revu!
A mon amour enfin il est rendu!

AIR:

Jours de bonheur, jours de plaisir,
Où mon amour était ma vie;
Temps heureux que mon cœur envie,
Vous revenez en souvenir!
De revoir l'ami de mon choix
J'avais dû perdre l'espérance;
Mais sa tendresse et sa présence,
Je retrouve tout à la fois!
Jours de bonheur, jours de plaisir, etc., etc.

Je revois encor ce théâtre
Témoin de mes premiers essais;
J'entends le public idolâtre
Applaudissant à mes succès;
Simple bayadère,
Ou nymphe légère
Effleurant la terre,
D'un pas amoureux,
Je pose avec grâce,
Et par chaque passe
Les cœurs sur mes traces
Ont suivi les yeux.
Dieu! qu'ai-je dit? Je dois me taire:
Noble dame et riche heritière,
Je ne dois briller qu'à la cour;
Oui, j'y consens, je serai fière
Si l'on me laisse mon amour.
Mais s'ils voulaient, dans leur rigueur extrême,
Me priver de celui que j'aime,
J'abandonne tout pour jamais!
Je redeviens ce que j'étais!
Simple bayadère,
Ou nymphe légère
Effleurant la terre, etc., etc.

SCENE II.

JUDITH, LE DUC

JUDITH.

Mon oncle, le ministre... (*A part.*) Quel air sombre et embarrassé! Est-ce que, par hasard, il s'occuperait des affaires publiques?

LE DUC, *levant les yeux et apercevant Judith.*

Ma nièce, approchez! J'ai vu hier soir sa majesté, qui m'a dit: Duc de Lémos, j'ai fixé à demain le mariage de votre nièce et du marquis de Valdésillas.

JUDITH.

Et vous lui avez répondu...?

LE DUC.

Le roi avait parlé!

JUDITH.

Mais moi, mon oncle?

LE DUC.

Le roi l'a dit!

JUDITH.

Je n'en doute pas; mais si le marquis de Valdésillas ne me convenait pas?

LE DUC.

Il convient au roi sous tous les rapports!

JUDITH.

Même sous celui de ses principes.

LE DUC.

C'est surtout la pureté, je dirai presque la sainteté de ses mœurs, qui a décidé sa majesté en fa-

veur de M. de Valdésillas ; car, de ce côté-là, il n'y a qu'une voix sur son compte

JUDITH, *à part.*

La sienne, peut-être. (*Haut.*) Mais si le roi savait...

LE DUC.

Le roi sait tout.

JUDITH.

Ah ! si je pouvais donner des preuves !

LE DUC.

Et lesquelles? d'où les tenez-vous ? Parlez ; je serai le premier à les soumettre à mon souverain.

JUDITH, *à part.*

Et être obligée de se taire ! (*Haut.*) Je voulais vous prier seulement de différer.

LE DUC.

Comme oncle, comme premier ministre et comme Castillan, quand j'ai dit : Je veux ! il faut obéir sur-le-champ.

JUDITH, *à part.*

Je ne le sais que trop.

LE DUC

Car, quoi qu'il arrive, je ne change jamais d'idés, jamais !

JUDITH, *à part.*

Je crois bien ! pour en changer, il en faut au moins deux.

LE DUC.

Ce soir donc le mariage ! Que nous veut Pachéco?

SCENE III.

Les Mêmes, PACHÉCO.

Je souhaite le bonjour à son excellence, et lui apporte ses dépêches, ainsi que les rapports de la journée.

LE DUC.

C'est bien !

Pachéco s'approche de Judith, qu'il salue humblement.

JUDITH, *à demi-voix.*

Eh bien ! ce jeune homme, ce Français, est-il encore à Madrid ?

PACHÉCO.

Oui, senora !

JUDITH.

Il ne l'a pas quitté, comme il le disait ?

PACHÉCO.

Je l'en défie.

JUDITH.

Comment as-tu fait ?

PACHÉCO.

J'ai donné un ordre que votre oncle a signé, ainsi que beaucoup d'autres, par lequel aucun Français ne peut aujourd'hui sortir de Madrid sans une permission spéciale.

JUDITH.

C'est bien !

PACHÉCO.

Cela causera peut-être une révolte.

JUDITH

C'est égal !

LE DUC, *regardant les papiers remis par Pachéco.*

J'achèverai tout cela après déjeuner, car on n'a pas un moment à soi.

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Une charitable dame, une quêteuse demande à voir monseigneur ; la sénora Pachéco.

PACHÉCO.

C'est vrai, ma femme quête ce matin dans les premières maisons de Madrid.

LE DUC.

Je serai enchanté de la voir, car vous ne me l'avez pas encore présentée ; une femme charmante, à ce qu'on dit, une Française

PACHÉCO.

Veuve d'un officier supérieur tué au Trocadéro ! et telle est la force de la sympathie, qu'en la voyant à Madrid pour la première fois il me semblait que je la connaissais et l'aimais déjà !

LE DUC.

On parle avantageusement à la cour de sa vertu et de ses principes.

PACHÉCO.

Vous vous doutez que de ce côté j'ai pris mes informations, et comme par état je sais tout !...

LE DUC.

On ne peut guère te tromper.

PACHÉCO.

Je m'en vante !

LE DUC.

Et si tu surveilles ta femme comme la ville de Madrid...

PACHÉCO.

Mieux encore ! Vous permettez, monseigneur ?

Il va au-devant de Palmyre, qui entre les yeux baissés, tenant à la main une bourse de quêteuse.

SCENE IV.

Les Mêmes, PALMYRE.

QUATUOR.

PACHÉCO, *prenant sa femme par la main, et lui montrant le Duc, qui est debout et Judith, qui, pensive, vient s'asseoir sur le devant du théâtre.*

Voici le ministre et sa nièce !
Au duc.
Elle manque un peu de hardiesse.
Bas à Palmyre.
Allons, allons, n'ayez pas peur;
Approchez-vous de monseigneur !

PALMYRE, *au duc.*

Riches de la terre,
Qu'à vous un instant
Monte la prière
De l'humble indigent
Ame généreuse,
Sensible au malheur,
Voici la quêteuse,
Donnez, monseigneur !
Le Duc lui donne de l'or.

JUDITH.

Dieu !... cette voix !... est-ce une erreur ?

PALMYRE, *lui présentant la bourse et s'arrêtant tout étonnée.*

Quoi!... la nièce de monseigneur?

ENSEMBLE.

JUDITH *et* PALMYRE, *chacune de leur côté.*

O surprise!... ô merveille
Qui confond ma raison!
Je ne sais si je veille;
Est-ce une vision?
Ressemblance frappante
Et qui me fait frémir!
Aventure étonnante,
Que je n'ose éclaircir!

LE DUC *et* PACHÉCO.

Jeune, fraîche et vermeille,
Pour cette passion
Je comprends à merveille
Qu'on perde la raison!
Vertueuse et décente,
La voyez-vous rougir?
De sa grâce touchante
Tu dois t'enorgueillir!
Je dois m'enorgueillir!

JUDITH.

Je veux aussi m'associer, madame,
A ce pieux tribut que votre voix réclame;
Mon offrande, la voilà!...

Elle met une pièce d'or dans la bourse que lui présente Palmyre.

PALMYRE, *faisant la révérence.*

Merci!... merci, senora!

Leurs yeux se rencontrent.

ENSEMBLE.

JUDITH *et* PALMYRE, *à part.*

O surprise!... ô merveille
Qui confond ma raison!
Je ne sais si je veille;
Est-ce une vision? etc,, etc.

LE DUC *et* PACHÉCO.

Jeune, fraîche et vermeille,
Pour cette passion
Je comprends à merveille
Qu'on perde la raison, etc., etc.

LE DUC.

Je vais finir ces dépêches... et toi?...

PACHÉCO.

Prendre vos ordres!

LE DUC.

Bien!

PACHÉCO, *à Palmyre, qui veut sortir.*

Ma femme, attendez-moi!

LE DUC, *jetant les yeux sur une lettre qu'il vient d'ouvrir.*

Ah! mon Dieu!

PACHÉCO.

Qu'est-ce donc?

LE DUC.

Viens, te dis-je, suis-moi!

Le Duc, après avoir salué Palmyre, sort avec Pachéco par la porte du fond.

SCENE V.

PALMYRE, JUDITH.

Après un moment de silence.

PALMYRE, *à part.*

Ah! ma frayeur mortelle
Semble encor redoubler!

JUDITH, *à part.*

Est-ce ou n'est-ce pas elle?...
Je n'ose lui parler!

S'avançant timidement vers Palmyre et sans la regarder

Senora!

PALMYRE, *de même.*

Votre altesse?

JUDITH.

Depuis combien de temps
Êtes-vous à Madrid?....

PALMYRE, *de même.*

Depuis combien de temps
De monseigneur êtes-vous nièce?...

JUDITH.

Palmyre!...

PALMYRE.

Judith!..

ENSEMBLE.

Ah! plus de déguisemens!
Jours de notre jeunesse!
Jours d'amour et d'ivresse,
Trop heureux souvenirs!
Arrière la noblesse,
Nargue de la richesse,
Et vive le plaisir!

PALMYRE.

C'est toi, Judith! c'est toi
Qu'à Madrid je revoi
Nièce d'un ministre!...

JUDITH.

Et comtesse.

PALMYRE.

Pour de vrai?...

JUDITH.

Pour de vrai. Tu sauras tout cela;
Et toi... toi que mon cœur n'a jamais oubliée.

PALMYRE.

Au seigneur Pachéco me voilà mariée!...

JUDITH.

Pour de vrai?

PALMYRE.

Pour de vrai! chacun te le dira!

Regardant toutes deux autour d'elles et à voix basse.

Taisons-nous! taisons-nous!
De la haine qui veille
Redoutons l'oreille
Et les yeux jaloux
Non, non, personne ici.
Jours de notre jeunesse
Jours d'amour et d'ivresse,
Trop heureux souvenir!
Arrière la noblesse!
Nargue de la richesse,
Et vive le plaisir!
Viens! viens dans mes bras,
Et plus de distance,
L'amour et la danse
N'en connaissent pas.

JUDITH.

Femme de l'alcade major, c'est beau!

PALMYRE.

Oui, une grande fortune, un crédit immense, une réputation irréprochable, c'est agréable, ça me change, car je suis dévote.

JUDITH.

Je le vois bien.

PALMYRE.

Il l'a fallu; ici c'est indispensable, c'est un rôle comme un autre.

JUDITH.

Oui! mais l'autre?

PALMYRE.

Etait plus amusant, et parfois je le regrette.

JUDITH.

En vérité! Eh bien! moi aussi! Il est une époque de ma vie que je ne puis oublier.

PALMYRE.

Tes souvenirs de la rue de Provence!

JUDITH.

Tu l'as dit! je vois toujours cet appartement embelli par lui, décoré par ses soins; et ici, à Madrid, j'ai voulu que mon oratoire fût exactement de même.

PALMYRE.

Impie!

JUDITH.

Non! car j'y prie Dieu en pensant à Arthur.

PALMYRE.

Tu y penses donc encore?

JUDITH.

Toujours!

PALMYRE.

Tu as bien fait de quitter l'Opéra, tu n'y aurais jamais réussi.

JUDITH.

Et tous mes veux sont comblés: je l'ai revu!

PALMYRE.

Arthur! Il est ici, à Madrid?

JUDITH.

Et juge de mon malheur, je le retrouve le jour même où, par ordre du roi, on va me marier!

PALMYRE.

A qui?

JUDITH.

A un homme religieux et monarchique, un homme que l'on estime à la cour pour ses mœurs exemplaires, le marquis de Valdésillas.

PALMYRE.

Valdésillas! cet ancien perfide... qui m'avait trahi pour Angéla?

JUDITH.

Lui-même.

PALMYRE.

Ah! si je le pouvais, si ce n'était ma nouvelle position, je le démasquerais aux yeux de tous; mais sois tranquille, peut-être encore et sans me compromettre, il serait possible!

JUDITH.

O ma chère Palmyre, si tu peux empêcher ce mariage!...

PALMYRE.

Allons donc! point de remercîmens; c'est comme autrefois, quand il fallait empêcher un début; et entre anciennes camarades, alliance offensive...

JUDITH

Et défensive... Éloigne-toi, c'est mon oncle.

PALMYRE.

Et mon mari! qu'il ne sache rien! adieu! bientôt je l'espère tu auras de mes nouvelles, mais comment?

JUDITH.

Là... cette porte... l'escalier dérobé.

Palmyre sort.

SCENE VI.

LE DUC, PACHÉCO, JUDITH.

LE DUC.

Comment, Pachéco, une affaire aussi importante, et vous n'en saviez rien?

PACHÉCO.

Pas plus que vous, monseigneur, qui êtes le ministre!

LE DUC.

Moi! c'est différent, je sais les choses quand vous me les dites!

PACHÉCO

Et moi quand on me les apprend.

LE DUC.

Et c'est une lettre du roi qui nous prévient de ce duel!

JUDITH.

Un duel, monseigneur?

LE DUC.

Qui a eu lieu ce matin, pour opinion politique, entre M. de Valdésillas, ton prétendu, et un officier français qui l'a provoqué.

JUDITH.

Un Français?

LE DUC.

Un de nos alliés; c'est du plus mauvais exemple! Aussi le prince généralissime est furieux; on parle de faire passer le coupable à un conseil de guerre, et de là, condamné, fusillé; que sais-je?

JUDITH.

O ciel!

LE DUC.

Il n'y a qu'une difficulté, c'est de l'arrêter : le roi veut que je le trouve sur-le-champ, et j'en ai donné l'ordre exprès à Pachéco, dont c'est le devoir.

PACHÉCO

Oui! monseigneur, et dès que je le connaîtrai.

LE DUC, *lui donnant un papier*.

Vous avez là son signalement, son rang, son grade.

PACHÉCO, *lisant*.

« Comte Arthur de Villefranche... »

JUDITH.

O! ciel!

LE DUC.

Je vous ordonne de vous en emparer.

JUDITH, *à demi-voix*.

Et moi je te le défends!

LE DUC.

Il y va de votre fortune.

JUDITH, *à demi-voix*.

Il y va de votre tête; je dirai tout.

PACHÉCO.

Voilà la police qui ne sait plus que faire, et qui se trouve elle-même arrêtée dans l'exercice de ses fonctions.

SCENE VII.

Les Mêmes, ARTHUR.

ARTHUR, *parlant au fond à la cantonnade.*

Visible ou non, je lui parlerai, j'en ai le droit: je suis aide-de-camp du prince.

LE DUC.

Qu'y a-t-il donc?

JUDITH, *à part.*

Grand Dieu!

PACHÉCO, *à demi-voix.*

C'est lui!

JUDITH, *de même.*

Du silence.

ARTHUR.

Je viens vous demander, monseigneur, comment il se fait que nous autres Français, vos alliés, qui sommes venus vous secourir, nous soyons prisonniers dans Madrid, et que nous ne puissions en franchir les portes.

LE DUC.

Qui a dit cela?

ARTHUR.

Un ordre donné et signé par vous ce matin.

LE DUC.

Je n'en savais rien! Foi de Castillan, ce Pachéco ne fait aujourd'hui que des maladresses, n'est-il pas vrai, ma nièce?

ARTHUR, *se retournant et apercevant Judith.*

Votre nièce! Pardon, senora, de me présenter pour la seconde fois devant vous d'une manière aussi brusque et aussi impolie.

LE DUC.

En effet, c'est ce jeune homme d'hier.

ARTHUR.

Oui, monseigneur, il m'est impossible de rester plus long-temps dans cette ville, j'y suis trop malheureux, et comme on ne peut sortir de Madrid sans une permission spéciale, je viens la demander à votre excellence.

JUDITH, *vivement.*

Qui vous l'accordera, monsieur.

LE DUC.

Certainement.

PACHÉCO, *voulant le retenir.*

Permettez...

JUDITH, *lui faisant signe de se taire.*

Silence!

PACHÉCO, *à demi-voix.*

Il va faire une bêtise.

JUDITH.

N'allez-vous pas en être jaloux?

LE DUC, *prêt à écrire, s'adressant à Arthur.*

Et c'est à cause de l'aventure d'hier que vous quittez Madrid: cette ressemblance vous frappe donc bien encore?

ARTHUR.

Plus que jamais, et maintenant que j'ai perdu tout espoir, je n'y survivrai pas.

JUDITH.

Et pourquoi donc, monsieur? pourquoi désespérer de la retouver?...Partez, partez aujourd'hui, et puissiez-vous réussir dans vos recherches! je le désire autant que vous, ne fût-ce que pour juger par moi-même d'une ressemblance si extraordinaire.

LE DUC.

Y pensez-vous, ma nièce? voir une pareille femme?

ARTHUR.

N'achevez pas, monsieur! je ne vous la laisserais pas outrager impunément...

JUDITH, *l'interrompant.*

Pardon, monsieur, vous semblez désirer promptement cette permission, et mon oncle allait l'écrire.

LE DUC.

Très-volontiers! quel est votre grade?

ARTHUR.

Aide-de-camp du général français, je vous l'ai dit.

LE DUC.

Et votre nom?

JUDITH.

O! ciel! (*bas à Arthur*) ne le dites pas.

ARTHUR.

Et pourquoi donc? je ne l'ai jamais caché! le comte Arthur de Villefranche.

QUINTETTE.

TOUS.

Arthur, Arthur!...

ARTHUR.

D'où vient cette surprise extrême?

TOUS.

Arthur! Arthur!

SCENE VIII.

Les Mêmes, VALDÉSILLAS.

VALDÉSILLAS.

Oui, vraiment c'est lui-même.

LE DUC, *à Arthur.*

Au nom de votre général,
Votre épée...

ARTHUR, *surpris.*

Et pourquoi?...

JUDITH.

Pour ce combat fatal
Avec Valdésillas!...

VALDÉSILLAS, *riant.*

Oui, pour une grisette
Qui lui fut enlevée... une franche coquette!

ARTHUR, *avec colère.*

Monsieur!...

VALDÉSILLAS, *de même.*

Et même encor pour elle il prétendait
M'empêcher d'épouser madame!

LE DUC *et* JUDITH.

Et la raison ?...

ARTHUR, *voulant l'empêcher de parler.*

Monsieur !...

VALDÉSILLAS.

C'est qu'elle ressemblait
A l'ancien objet de sa flamme !
J'ai ri de sa folie...

ARTHUR.

Et vos traits outrageans.

VALDÉSILLAS

Ont fait naître un combat...

ARTHUR.

Que j'entends bien reprendre !

LE DUC.

Jamais !...

ARTHUR, *à Valdésillas.*

Et qui pourrait entre nous le suspendre?

JUDITH, *s'approchant de lui, et à voix basse.*

Moi, moi, qui vous le défends...

Arthur la regarde d'un air étonné.

ENSEMBLE.

ARTHUR.

O trouble que je ne puis rendre !
Moment de tourment et d'espoir !
C'est elle que je crois entendre !
C'est elle que j'ai cru revoir !

VALDÉSILLAS.

Delire qu'on ne peut comprendre!
Être amoureux et sans espoir !
Soupirer et toujours attendre!
Ah ! je n'y puis rien concevoir !

LE DUC.

A la prison il faut vous rendre !
Ainsi l'ordonne mon devoir.
De son cœur on doit se défendre
Lorsqu'en main on a le pouvoir !

JUDITH.

O trouble que je ne puis rendre !
Pour le sauver aucun espoir !
Comment pourrais-je le défeudre?
Faudra-t-il donc ne plus le voir !

PACHÉCO.

Ah ! je ne sais quel parti prendre;
Je tremble ici pour mon pouvoir,
Et je ne sais lequel entendre,
Ou de la crainte, ou du devoir.

Arthur sort emmené par des gardes.

VALDÉSILLAS.

Le roi daigne signer au contrat
Venez, il nous attend...

JUDITH.

O sort contraire !
Pour rompre cet hymen, mon Dieu, que puis-je faire ?...
Palmyre ne vient pas.

SCENE IX.

LES MÊMES, PALMYRE, *entr'ouvrant la porte de l'escalier dérobé et passant à Judith un petit paquet de lettres.*

PALMYRE.

Me voici !...

JUDITH, *à voix basse et serrant la main de Palmyre.*

Ma camarade, merci !

Palmyre referme la porte doucement et disparaît ; Judith s'avance lentement vers le duc et vers Valdésillas.

Un tel hymen, je vous le jure
D'avance comblait tous mes vœux.

Montrant Valdésillas.

J'aimais son ame noble et pure,
J'aimais ses sentimens pieux !

LE DUC.

Voilà pourquoi sa majesté l'honore !

JUDITH.

Oui, je croyais, ainsi que notre roi,
A ses vertus comme à sa foi :
Car il jurait...

VALDÉSILLAS.

Et je le jure encore...

JUDITH.

N'avoir jamais aimé que moi !

VALDÉSILLAS.

Et mon amour le jure encore.

JUDITH, *remettant au duc le paquet de lettres.*

Tenez !...

VALDÉSILLAS, *étonné.*

Que veut-dire cela ?...

JUDITH.

Vous connaissez sa main... tout haut vous pouvez lire.

LE DUC, *lisant l'adresse de plusieurs.*

« A mademoiselle Palmyre,
» Premier sujet de l'Opéra ! »

ENSEMBLE.

JUDITH.

Enfin je respire !
Tout vient nous sourire!
Il ne sait que dire
Et baisse les yeux !

au Duc.

Voilà ce saint homme
Que le roi renomme !
Voyez, voyez comme
Il est vertueux !

VALDÉSILLAS.

Que diable veut dire
Ce nom de Palmyre
Qui vient m'interdire?
Je tremble à ses yeux !
Pour un gentilhomme
Que le roi renommme,
Voyez, voyez comme
L'amour est fâcheux!

DE DUC.

Eh ! mais que veut dire
Ce nom de Palmyre
Qui soudain m'inspire
Un soupçon affreux ?
Voilà ce saint homme
Que chacun renomme!
Voyez, voyez comme
Il est vertueux !

PACHÉCO, *riant et se frottant les mains.*

Il ne sait que dire;
Cela me fait rire,
Et de son martyre
Je suis tout joyeux.
Voilà ce saint homme
Que chacun renomme!
L'on va savoir comme
Il est vertueux.

LE DUC, *lisant une lettre qu'il vient d'ouvrir.*

« Mon ame en peine,
» Cherchant le jour,
» Chaque semaine
» Changeait d'amour !
» J'aimai Constance,

» J'aimai Laurence,
» J'aimai Clara,
» Et Maria,
» Et Paméla,
» Et tous les *a*
» De l'Opéra.
» Mais, ô Palmyre,
» Pour tes attraits
» Mon cœur soupire
» A tout jamais. »

LE DUC.

Ah! qu'ai-je lu!

JUDITH.

Qu'ai-je entendu!

VALDÉSILLAS.

Permettez, monseigneur!...

JUDITH.

Ah! c'est votre écriture

LE DUC.

Oui, marquis, c'est votre écriture.

JUDITH, *feignant de pleurer.*

Pour mon malheur, je n'en saurais douter.

VALDÉSILLAS

J'en conviens!...

TOUS.

Il l'avoue!...

VALDÉSILLAS.

Et pourtant je vous jure!...

JUDITH, *au duc.*

Lisez toujours!...

VALDÉSILLAS, *voulant parler.*

Non pas!...

JUDITH.

Ah! daignez écouter!

LE DUC, *qui a pris une autre lettre.*

» Ah! si, plus tendre,
» Tu veux m'entendre
» D'un air plus doux,
» Bonheur suprême,
» Et dont Dieu même
» Serait jaloux! »

JUDITH.

Ah! quelle impiété!

LE DUC, *prenant une autre lettre.*

« A toi mon ame,
» Et qu'on me blâme
» En mes desseins!
» Mon cœur sensible
» Nargue la Bible
» Et tous les saints!... »

Ah! c'est trop fort!...

JUDITH.

Oser parler de mariage
Quand on écrit ces choses là
Aux danseuses de l'Opéra!
Pour mon amour c'est un outrage
Qui doit tout finir entre nous :
Sortez, monsieur! retirez-vous!

VALDÉSILLAS.

Oui, j'ai fait preuve d'inconstance;
Mais j'ai vécu long-temps en France.
Est-ce ma faute si j'ai pris
Les habitudes du pays?

ENSEMBLE.

JUDITH

Oser parler de mariage
Quand on écrit ces choses-là
Aux danseuses de l'Opéra!
Pour mon amour c'est un outrage
Qui doit tout finir entre nous :
Sortez, monsieur! retirez-vous!

LE DUC.

Oser parler de mariage
Quand on écrit ces choses-là
Aux danseuses de l'Opéra!
Pour son amour c'est un outrage
Qui doit tout finir entre vous :
Sortez, monsieur! retirez-vous!

VALDÉSILLAS.

Quel mal, avant le mariage,
D'avoir écrit ces choses-là
Aux danseuses de l'Opéra!
A la beauté c'est rendre hommage,
Et je ne vois pas, entre nous,
Qui peut causer votre courroux!

PACHÉCO.

Oser parler de mariage
Quand on écrit ces choses-là
Aux danseuses de l'Opéra!
Pour monseigneur c'est un outrage
Qui doit exciter son courroux:
Sortez, monsieur! retirez-vous!

Valdésillas veut encore parler à Judith, qui le repousse. Le Duc lui fait signe de sortir. La toile tombe.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME.

Même décor qu'au second acte. A droite une madone.

SCENE PREMIERE.

JUDITH, PALMYRE.

JUDITH.

Eh bien, quelle nouvelle?

PALMYRE, *s'avançant mystérieusement.*

Sommes-nous seules?

JUDITH.

Eh oui, dans mon oratoire, où personne ne viendra nous déranger.

PALMYRE, *regardant autour d'elle.*

En effet, on se croirait encore dans la rue de Provence, si ce n'était cette sainte Madone qui nous ramène en Espagne.

JUDITH, *avec impatience.*

Eh bien, Valdésillas!

PALMYRE.

Il était furieux; et, par mon mari, qui sait tout, je sais qu'hier, dans son dépit, il a quitté Madrid!

JUDITH.

Tant mieux!

PALMYRE.

Tant pis! lui seul aurait pu parler en faveur d'Arthur, qu'on accuse de duel politique et d'opinions exaltées.

JUDITH.

Est-ce qu'il y aurait du danger?

PALMYRE.

Il paraît qu'il y en a toujours ici, à ce que dit mon mari, parce qu'en Espagne on vous condamne d'abord, et puis quelquefois on vous juge après! Et depuis hier surtout qu'Arthur est en prison, cela va mal pour lui; à tout ce qu'on lui demande il ne répond qu'en parlant de toi ou de Judith, car tout cela se confond dans sa tête.

JUDITH.

Il y a de quoi!

PALMYRE.

Un Espagnol croirait au diable; mais lui ne croit qu'en toi... Il veut te voir; il réclame sa liberté; il soutient qu'on n'a pas le droit de la lui ravir... Enfin les opinions les plus séditieuses, à ce que dit mon mari. Hier encore, dans l'interrogatoire qu'on lui faisait subir au nom du roi, il a déclaré se moquer du roi Ferdinand

JUDITH.

O ciel!

PALMYRE.

Il l'a signé au procès-verbal; ton oncle l'a vu, et, depuis ce moment, il regarde ce Français comme un réprouvé. Et maintenant, pour faire entendre raison à ce vieux Castillan, quel moyen trouver?

JUDITH.

Pachéco, ton mari, en trouvera, car je l'ai menacé de tout avouer à mon oncle s'il ne réussit pas à sauver Arthur.

ENSEMBLE.

Partons! partons! car je crois les entendre;
Mon { cœur me } dit ici
Son { cœur lui } dit ici
Que c'est lui.
Sans nous montrer, sans nous laisser surprendre,
De loin veillons toujours
Sur ses jours!
C'est ainsi qu'en notre Castille
Le mytère en nos amours brille
Cœur brûlant bat sous la mantille!
Et, discret,
Il se tait.
Veillons donc en ces lieux
Toutes deux
Sur ces jours précieux
Toutes deux,
Oui! oui! toutes deux
Partons! partons, car je crois les entendre;
Mon cœur me dit ici
Que c'est lui!
Sans nous montrer, sans nous laisser surprendre,
De loin veillons toujours
Sur ses jours!

SCENE II.

ARTHUR, PACHÉCO.

ARTHUR.

Ah çà! seigneur alcade, la justice est bien lente dans votre pays!

PACHÉCO.

Ne vous en plaignez pas, puisqu'elle peut donner à vos amis le temps de vous sauver.

ARTHUR.

Moi!

PACHÉCO.

Oui, vous!... C'est dans le petit salon à côté que va s'assembler le conseil des ministres; j'ai ordre de vous amener devant eux. Mais, si auparavant vous voulez seulement me prêter un peu d'attention?...

ARTHUR.

A vos ordres!... (*Levant les yeux et regardant autour de lui.*) O ciel!... où suis-je?...

PACHÉCO.

Dans un oratoire... celui de mademoiselle.

ARTHUR, *frappé de surprise.*

C'est inconcevable!...

PACHÉCO.

C'est tout simple... Je vous disais donc que son oncle, le premier ministre, a de la morgue comme un Castillan.

ARTHUR, *regardant toujours.*

Un oratoire!...

PACHÉCO.

Il y en a dans toutes les grandes maisons de Madrid.

ARTHUR.

Madrid!... Madrid!... Vous croyez que nous sommes à Madrid?

PACHÉCO

A moins que nous ne soyons dans les espaces imaginaires... car voilà un jeune homme qui me semble tout-à-fait lunatique. Je vous disais donc... et je vous prie de me regarder... qu'il y va de votre liberté.

ARTHUR, *regardant toujours.*

Ces meubles... cette table... c'est la sienne?

PACHÉCO.

Certainement... mais il ne s'agit pas ici de l'inventaire du mobilier... Il s'agit, jeune homme... il s'agit de vos jours.

ARTHUR, *de même.*

C'est là que j'ai trouvé cette lettre... je me rappelle encore...

PACHÉCO.

Rappelez-vous que vous courez les plus grands dangers... et moi aussi.

ARTHUR, *de même.*

Impossible d'en revenir?...

PACHÉCO.

C'est ce que je crains, si vous ne m'écoutez pas... Savez-vous où nous en sommes?

ARTHUR.

Au milieu de mes souvenirs et de mes illu-

sions... de mon bonheur en France. . à Paris... rue de Provence.

PACHÉCO.

Il a perdu la raison !

ARTHUR.

Je le crois... mais tant mieux !... Voilà les lieux où pour la dernière fois je l'ai vue... où elle m'a dit : A bientôt!... à ce soir!... Oui, ce souper auquel je m'étais invité, c'est ici... c'est ici... Et si vous saviez, qu'elle était belle !... qu'elle était séduisante !... que de grâces... que d'amour ! Et tous ces biens qui m'appartenaient, je les ai méconnus... dédaignés... perdus à jamais !...

PACHÉCO.

Et si vous pouviez retrouver mieux encore ?

ARTHUR.

Et comment?

PACHÉCO, *criant.*

En m'écoutant !

ARTHUR.

Parle donc!... je t'écoute... je ne dis mot... parleras-tu ?

PACHÉCO.

Le ministre est furieux contre vous... et pour l'apaiser...

ARTHUR.

A quoi bon?

PACHÉCO.

Il faut attaquer, non son cœur, mais sa vanité, son orgueil... car il en a.

ARTHUR.

Peu m'importe !

PACHÉCO.

Il m'importe à moi... et si vous voulez lui écrire...

ARTHUR.

Moi!...

PACHÉCO.

Vous me refusez?

ARTHUR.

Du tout... c'est déjà fait... Pendant que j'étais là, dans la chambre du conseil... plume, papier, encre, j'avais tout sous la main... j'ai écrit à ce fier hidalgo une lettre où il n'y a qu'une réponse.

PACHÉCO.

Et laquelle?

ARTHUR.

Je me plains, moi, officier français, de l'arrêt arbitraire qui me retient prisonnier... Je lui en demande raison dès que je serai libre... et dans des termes tels, qu'en noble Castillan, il doit sur-le-champ me rendre la liberté... pour se mesurer avec moi !

PACHÉCO.

Un ministre !...

ARTHUR.

Tout ministre qu'il est, ma lettre est assez injurieuse pour qu'il oublie son rang, et se rappelle qu'il est homme.

PACHÉCO.

Malheureux ! vous vous perdez! c'est... c'est le duc !

SCENE III.

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC.

J'ai reçu votre lettre, monsieur !

PACHÉCO, *à part.*

Sa voix tremble de colère.

ARTHUR.

J'aurai sans doute votre réponse?...

LE DUC.

Vous la trouverez dans la chambre à côté. Pachéco, conduisez monsieur... Je vous suis à l'instant.

ARTHUR.

Je vais vous y attendre.

Il sort.

PACHÉCO.

Que va-t-il donc trouver ?..

LE DUC.

Son arrêt !

PACHÉCO, *à part.*

Et le mien !... (*Voyant Judith qui entre.*) Plus d'espoir !... tout est perdu !

JUDITH.

Peut-être... laisse-nous !...

PACHÉCO.

Saint Dominique !... que va-t-elle faire?

Il sort.

SCENE IV.

LE DUC, JUDITH.

JUDITH.

Oserai-je vous demander, mon oncle, d'où vient l'agitation où je vous vois ?

LE DUC.

Un Français, dont l'audace... dont l'insolence...

JUDITH.

Dont l'étourderie peut-être...

LE DUC.

Mérite un châtiment exemplaire !

JUDITH.

Un de nos alliés...

LE DUC.

Son général nous a laissés maitres de son sort, et promet de ratifier la sentence, quelle qu'elle soit.

JUDITH.

Elle sera indulgente...

LE DUC.

Point d'indulgence !... point de pitié... quand il s'agit d'injures contre le roi.

JUDITH.

Et contre vous !... ce qui vous rend juge et partie.

LE DUC.

Aussi, ma nièce, soit qu'on l'enferme pour toujours dans une forteresse de l'état, soit que la punition soit plus juste et plus sévère encore... je ne me prononcerai pas, et laisserai faire... voilà, senora, tout ce que je peux pour lui.

JUDITH.

Non, mon oncle... vous ferez plus... vous parlerez en sa faveur

LE DUC.

Moi !...

JUDITH.

Et si par hasard il était condamné... vous, premier ministre, vous refuseriez de signer l'arret, ou vous demanderiez sa grâce au roi.

LE DUC.

Et pour quelles raisons, s'il vous plaît?

JUDITH.

Je vais vous le dire : M. Arthur de Villefranche est d'une des premières familles de France.

LE DUC.

Que vous importe?...

JUDITH.

Sa naissance égale la nôtre... et quoique maintenant il soit sans fortune... quoiqu'il ait perdu tous ses biens, il n'y a pas de maisons qui ne s'honorent de son alliance.

LE DUC.

Où voulez-vous en venir?

JUDITH.

A ceci, mon oncle : que mon mariage avec M. de Valdésillas est rompu; que vous et le roi tenez toujours à me marier; que vous me pressiez ce matin encore de faire un choix : eh bien ! je l'ai fait : j'ai choisi M. Arthur de Villefranche!

LE DUC.

Est-il possible ! mais vous n'êtes pas dans votre bon sens !

JUDITH, *froidement.*

Si, mon oncle!

LE DUC.

Vous n'y pensez pas, senora, vous n'y pensez pas!

JUDITH.

Depuis long-temps, au contraire !

LE DUC.

Et je vous déclare, moi, que ce mot seul suffirait pour me le faire condamner ! je vous déclare que jamais un tel homme n'entrera dans une facomme la nôtre !

JUDITH.

Jamais !

LE DUC.

Vous savez si je reviens sur mes sermens; et je jure ici...

JUDITH.

N'achevez pas ! car enfin, mon oncle, si je l'aimais !

LE DUC, *avec colère.*

Sans ma permission !

JUDITH.

Je n'ai pas pu vous la demander avant : je vous la demande après.

LE DUC, *sèchement.*

Je la refuse ! moi, votre oncle, et le chef de la famille de Lémos!

JUDITH, *avec émotion.*

Et si je ne pouvais vivre sans lui?

LE DUC, *sèchement.*

Mon autorité d'abord !

JUDITH.

Même avant votre nièce!

LE DUC.

Avant tout ! car je suis Castillan, et je n'ai jamais fléchi !

JUDITH, *avec indignation.*

Eh bien ! c'est ce que nous verrons ! Vous rappelez-vous hier l'émotion d'Arthur, et la surprise de M. de Valdésillas, lorsque tous les deux croyaient reconnaître en moi...?

LE DUC, *avec dédain et haussant les épaules.*

Quelle extravagance ! Une danseuse de l'Opéra !

JUDITH.

Eh bien ! ils ne se trompaient pas !

LE DUC, *hors de lui.*

Vous !

JUDITH.

La vérité ! moi, votre nièce, Séraphine de Lémos, ex-pensionnaire de l'Académie royale de Musique : je ne cache pas mes titres.

LE DUC.

Est-il possible ! mais non, non, vous voulez m'abuser, cela n'est pas; l'héritière d'un grand nom n'aurait pas pu déroger à ce point!

JUDITH.

Ah ! vous ne voulez pas croire que j'aie été danseuse? eh bien ! mon oncle, vous allez en juger.

Elle s'approche de la table, où sont des castagnettes.

LE DUC.

Comment, qu'allez-vous faire?

JUDITH.

Vous montrer mes talens.

LE DUC.

Y pensez-vous? ici, quand le conseil est réuni dans la salle à côté !

JUDITH.

Raison de plus

DUO.

LE DUC.

Non, non, je n'y puis croire, et mes yeux infidèles
M'ont abusé : vous vous trompez.

JUDITH.

Je vais donc vous montrer par des preuves nouvelles
Que mes titres ici ne sont point usurpés !

Prenant les castagnettes qui sont sur la table et s'accompagnant.

Voyez par vous même
Si ces poses-là
Offrent l'art suprême
Du grand Opéra.
Sous la mantille
Je suis gentille,
Et la famille,
Grâce à moi, brille
Dans la cachucha !

LE DUC.

O surprise ! ô fureur extrême,
Qui couvre mon front de rougeur !
C'en est fait, je vois, par moi-même,

Sa honte et notre déshonneur!

JUDITH.

Voyez par vous-même
Si ces poses-là
Offrent l'art suprême
Du grand Opéra.

LE DUC.

Assez! assez! ah! ce n'est que trop bien!
Pour une noble Castillane...

JUDITH.

Ah! vous ne voyez encor rien,
Et cette danse profane
Aura ce soir plus de crédit
Au grand théâtre de Madrid.

LE DUC, *hors de lui.*

Ma nièce, ô ciel! ma nièce!... une telle pensée...

JUDITH.

Rien ne peut désarmer votre ame courroucée,
M'avez-vous dit, et, loin de vous laisser fléchir,
Vous aimez mieux me voir mourir
Et de douleur et de tristesse.
Moi! votre sang!... moi! votre nièce!
Vous l'avez dit!... et moi, monseigneur, j'aime mieux
Et l'amour, et la danse, et tous mes jours heureux!
Je les retrouverai ce soir à l'Opéra

LE DUC.

Grand Dieu

JUDITH.

D'un beau début je suis sûre d'avance.

LE DUC, *avec colère.*

Ma nièce!...

JUDITH.

La cour y sera,
Et vous aussi.

LE DUC, *de même.*

Ma nièce!

JUDITH.

Au premier rang, je pense.

LE DUC.

Eh! quoi! mon désespoir sur toi ne pourra rien?...

JUDITH.

Vous avez bien été sans pitié pour le mien

ENSEMBLE.

UDITH, *reprenant l'air précédent.*

Voyez par vous même
Si ces poses-là
Offrent l'art suprême
Du grand Opéra.

DE DUC.

O surprise! ô fureur extrême,
Qui couvre mon front de rougeur!
C'en est fait, je vois par moi-même
Sa honte et notre déshonneur!

JUDITH.

Eh! bien vous le voulez! je serai généreuse
Je renonce pour vous, mon oncle, à mes débuts,
A des succès certains dont j'étais glorieuse.

LE DUC, *avec joie.*

Est-il possible?

JUDITH.

Je fais plus:
Sur le passé je garde le silence
Votre honneur est sauvé!...

LE DUC.

Quelle reconnaissance?

JUDITH.

J'en demande une preuve.

LE DUC.

Et laquelle?

JUDITH.

A l'instant.
Arthur aura sa grâce!...

LE DUC.

Oh ciel! sa grâce?
Jamais!... jamais!. .

JUDITH, *froidement.*

J'y compte cependant!

LE DUC.

Non, non, je dois punir une pareille audace.

JUDITH.

Vous lui pardonnerez!...

LE DUC.

Ma nièce, y pensez-vous!

JUDITH, *de même.*

Et ce n'est rien encor! .. il sera mon époux!

LE DUC, *hors de lui.*

Votre époux!...

JUDITH.

Mon époux,
Nommé... choisi par vous.

LE DUC.

Jamais, jamais!

JUDITH, *reprenant les castagnettes. Mouvement de bolero très animé.*

Alors...

Tra, la, la, la, la, la,
D'après votre réponse,
Tra, la, la, la, la, la,
A la cour je renonce,
Tra, la, la, la, la, la,
Et je reviens à l'Opéra,
Tra, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la,
Ah!

LE DUC.

Mon Dieu, que faire?
Ah! de colère
Et de dépit
Mon cœur frémit!
O mes aïeux,
Fermez les yeux!
A Judith.
Tais-toi, de grâce!
Tais-toi! tais-toi!
Ce bruit me glace,
Hélas! d'effroi!
Tais-toi! tais-toi!

SCENE V.

LES MÊMES, PALMYRE.

PALMYRE.

Eh! mais d'où vient un bruit semblable?

LE DUC, *l'apercevant.*

La senora Pachéco! (*Bas à Judith.*) Finissez
Devant une personne à ce point respectable
Cessez, au nom du ciel! cessez!

JUDITH.

Tra, la, la, la, la, la, la, la.

LE DUC, *vivement, à Palmyre.*

Un pas de boléro que ma nièce étudie
Pour le bal de la cour.

SCENE VI.

Les Mêmes, PACHÈCO, *sortant de la porte à droite, un papier à la main.*

PALMYRE, *l'apercevant.*

Ah ! grand Dieu !

JUDITH, *de même.*

Je frissonne...

LE DUC.

Pachéco !

PACHÉCO.

Ces messieurs ont signé.

LE DUC, *prenant le papier.*

Donne ! donne !

Oui ! c'est son arrêt !

PALMYRE *et* JUDITH.

Son arrêt !...

JUDITH, *jouant des castagnettes et chantant.*

Tra, la, la.

LE DUC, *indécis, regardant tour à tour Judith et le papier qu'il tient.*

O mes aïeux, que faire ?

JUDITH, *jouant plus fort.*

Tra, la, la, la.

PACHÉCO, *regardant Judith.*

Je ne sais où j'en suis !... étonnement nouveau !
Dans un pareil moment danser un boléro !

JUDITH.

Tra, la, la, la, la, la, la.
Je crois qu'on le dansera
Tra, la, la, la, la,
Ce soir à l'Opéra !...
Tra, la, la, la.

LE DUC.

O mortelles alarmes !

Tout effrayé.

Je cède... et je me rends !

JUDITH, *jetant les castagnettes.*

Et moi, je rends les armes !
Et vous réponds de ma fidélité !

SCENE VII.

Les Mêmes; ARTHUR, *sortant de la porte à droite.*

TOUS.

C'est Arthur !

ARTHUR.

C'en est fait !... je m'y devais attendre...
Et puisqu'on me condamne...

Il lève les yeux et aperçoit en face de lui, assise sur le canapé, Judith habillée comme au second acte; les autres personnages, qu'il n'aperçoit pas, sont derrière lui au fond du théâtre.

O ciel ! que vois-je ici !...

JUDITH, *lui tendant la main*

Vous venez bien tard, mon ami !

ARTHUR, *poussant un cri et tombant à ses genoux.*

Judith !... Judith... en croirai-je ma vue ?...

JUDITH.

Oui, Judith, qui vous est rendue,
Et vous offre à la fois votre grâce...

ARTHUR.

Ah ! grands dieux

JUDITH.

Et sa main !...

Montrant le duc qui redescend le théâtre avec Palmyre et Pachéco.

Car mon oncle a comblé tous mes vœux !..

LE DUC, *s'avançant avec noblesse.*

Oui ! monsieur...

Déchirant le papier.

Cet arrêt n'existe plus.

ARTHUR.

Qu'entends-je !...

LE DUC.

Voilà, monsieur, comment un Castillan se venge !
Par moi soyez heureux, (*à demi-voix*) et surtout taisez-vous !

Arthur, étonné, regarde Judith puis Palmyre, et fait un geste.

JUDITH *et* PALMYRE, *à demi-voix.*

Taisez-vous !...

PACHÉCO.

Taisons-nous.

ENSEMBLE.

ARTHUR.

Dieu, qui daigne m'entendre,
Après tant de douleur
Vient enfin de me rendre
La joie et le bonheur !

JUDITH.

Dieu, qui daigne m'entendre,
Après tant de douleur
A mon cœur vient de rendre
La joie et le bonheur !

LE DUC.

Je n'ai pu m'en défendre,
Et, tremblant de frayeur,
Il a fallu me rendre
Pour moi, pour mon bonheur !

PACHÉCO.

Ils semblent tous s'entendre
Ah ! c'est un grand bonheur,
Et, sans y rien comprendre
J'applaudis, monseigneur !

PALMYRE.

Ah ! je crois les comprendre,
Et, pour un tendre cœur,
Souvent ne rien apprendre
C'est encor du bonheur !

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ
rue Saint-Louis, 46, au Marais.



CHAPITRE IV, SCÈNE III.

SYLVANDIRE,

ROMAN D'ALEXANDRE DUMAS,

MIS EN QUATRE CHAPITRES,

PAR MM. DE LEUVEN ET VANDERBURCH,

REPRÉSENTÉ, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 7 JUIN 1845.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE CHEVALIER ROGER D'ANGUILHEM	M. DERVAL.
M. DE VILLIERS, fermier général	M. BARTHÉLEMY.
LE VICOMTE D'HERBIGNY, officier de marine	M. EUG. MEYNADIER.
AFGHANO, riche indien	M. L'HÉRITIER.
FINARD, entremetteur et homme d'affaires	M. LEMÉNIL.
TOURANGEAU, domestique de Roger	M. GRASSOT.
BASQUE, domestique	M. FERDINAND.
MULEI-BEN-OMAR, capitaine corsaire	M. GERMAIN.
UN EXEMPT	M. MASSON.
UN MATELOT	M. RÉMI
Mlle POUSSETTE, danseuse de l'Opéra	Mme LEMÉNIL.
SYLVANDIRE	Mlle DUVERGER
FINETTE, fille de chambre de Sylvandire	Mlle ASIMON.
UN CLERC	Mlle ERNESTINE.

INVITÉS, PASSAGERS, MATELOTS, DOMESTIQUES, ETC.

Sous le règne de Louis XV.

Le premier chapitre se passe à l'hôtel du marquis de Cretté, à Paris.

Le deuxième chapitre, dans une maison du conseiller-rapporteur Bouteau.

Le troisième chapitre, à l'hôtel de Bouzenois.

Le quatrième chapitre, à bord de la tartane de Mulei-ben-Omar

CHAPITRE PREMIER.

Un petit salon très-élégant, style Louis XV.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'HERBIGNY, Mlle POUSSETTE, DE VILLIERS.

Au lever du rideau, ils sont à une table à droite, entourés de valets qui les servent.

CHOEUR.

AIR *des Quatre Fils Aymon.* (1er chœur du 2me acte).

Quel plaisir! quel repas délectable!
En ces lieux, le plaisir { nous / vous / leur } sourit!
Vins exquis, mots joyeux, femme aimable,
Tour à tour vont charmer { notre / votre / leur } esprit!

D'HERBIGNY. Je propose un premier toast à la santé de mademoiselle Poussette, de notre ravissante hôtesse!

DE VILLIERS. La plus charmante bayadère de l'Opéra!

POUSSETTE. Point du tout, messieurs; ce serait on ne peut plus injuste... le premier toast, au brave, au généreux marquis de Cretté, galant seigneur qui est parti pour son ambassade, en mettant à ma disposition son brillant hôtel!... en me chargeant d'y recevoir et d'y fêter ses bons amis... vous, surtout, vicomte d'Herbigny, son fidèle, et vous, monsieur de Villiers, le plus riche et le plus honnête financier qui ait fleuri dans les fermes et gabelles...

TOUS TROIS, *le verre à la main.* Au marquis de Cretté!

DE VILLIERS. Qui nous a chargés de te consoler.

POUSSETTE. Qui est-ce qui vous dit donc que je suis triste?

DE VILLIERS. Mais il me semble que l'absence de l'objet aimé...

POUSSETTE. A votre santé, mes Cupidons; mais il n'y a pas eu jusqu'ici un homme qui puisse se vanter d'avoir empêché Poussette de rire et chanter du matin au soir. Ça vous étonne... Eh bien! (*montrant son cœur*) il n'y a encore rien là pour personne, pas plus pour Cretté que pour un autre... Il était riche, il était beau, il m'a fait la cour, c'est vrai, mais, parole d'honneur, foi de Poussette, il n'y a pas autre chose que de la bonne amitié dans notre fait... Tenez, vicomte, je cherche une passion... un véritable amour... quelque chose qui me rende bien malheureuse.. Trouvez-moi cela, mes enfants, vous me ferez plaisir.

D'HERBIGNY. En voilà une idée!

DE VILLIERS. Allons, allons, ma chère, vous nous faites des contes en l'air, et, ne fût-ce qu'à l'Opéra, vous avez dû...

POUSSETTE. A l'Opéra! fi donc! Est-ce que vous me prenez pour une duchesse?... Je ne donne pas dans le coton et dans le clinquant, mon bijou... je n'aime pas les gens, c'est vrai... mais encore faut-il qu'ils me plaisent pour que je leur permette de m'aimer.

DE VILLIERS. Oui, et pour qu'ils te plaisent, ils doivent avoir au moins cinquante mille livres de rente.

POUSSETTE. Eh bien! voilà encore ce qui vous trompe, gros financier, mon ami... et la preuve, c'est que, l'autre jour, j'ai congédié un prince indien, qui mettait cinq cent mille livres à mes pieds... rien que cela.

D'HERBIGNY. Peste! voilà un sauvage qui m'avait cependant bien l'air de savoir vivre.

POUSSETTE. Il n'était pas beau, ça c'est vrai... mais il était curieux; jaune comme un citron; un véritable coing sur des épaules d'homme, et je sais plus d'une de mes bonnes amies qui l'aurait écouté, ne fût-ce que pour savoir comment on fait une déclaration d'amour au Malabar.

DE VILLIERS. Et à quel nom répondait-il, votre Indien?

POUSSETTE. Au nom d'Afghano.

D'HERBIGNY. La peste! il portait là un nom qui n'est pas commun.

DE VILLIERS. Il fallait toujours accepter le demi-million, sotte que tu es.

POUSSETTE. Oui, mais, le demi-million et le bonhomme de pain d'épice n'allaient pas l'un sans l'autre.

BASQUE, *entrant par le fond.* Madame, un garçon assez vieux, assez laid, moitié paysan, moitié domestique, demande instamment à remettre une lettre à M. le marquis de Cretté.

D'HERBIGNY. Quelque fâcheux... qu'il aille au diable!

POUSSETTE. Un moment, un moment, messieurs... je commande dans l'hôtel du marquis... je remplace ici le marquis; il s'agit peut-être de quelque affaire importante pour Cretté. (*A Basque*). Faites entrer ce garçon tout de suite. (*Aux autres*). Si c'était une bonne action à faire, il ne me pardonnerait pas de l'avoir manquée.

Basque fait un signe au fond, et l'on voit paraître Tourangeau, en vieille livrée de domestique de province. Il s'essuie les pieds, puis s'avance en saluant. Basque est sorti.

SCÈNE II.

TOURANGEAU, D'HERBIGNY, POUSSETTE, DE VILLIERS.

TOURANGEAU. Bien le bonjour, messieurs et madame... comment que ça vous va ?

TOUS, *riant*. Ha ! ha ! ha !... excellent !

POUSSETTE, *riant*. Mais, assez bien, mon garçon, comme tu vois.

TOURANGEAU. En effet, vous ne me paraissez pas engendrer la mélancolie, et vous cassez la croûte assez gentiment.

DE VILLIERS. D'où nous tombe cet olibrius ?

TOURANGEAU. D'abord, je ne tombe pas, j'arrive.

DE VILLIERS. Eh bien, alors, d'où arrives-tu ?

TOURANGEAU. Ah ! mon Dieu ! tout bêtement de Chinon. (*A part*). Ça m'a l'air d'être des gaillards qui aiment à rire ; je vas rire avec eux, ça les mettra tout de suite à leur aise avec moi.

D'HERBIGNY. Qu'est-ce c'est que ça Chinon ?

POUSSETTE, *riant*. Pardieu ! c'est la capitale de la Chine !

TOURANGEAU, *se passionnant*. Vous ne connaissez pas Chinon !... vous ne connaissez pas Chinon !... Mon gentilhomme, je suis affligé de vous le dire en public, mais cela fait peu d'honneur à vos études géographiques. Chinon est une ville sur la Vienne, qui possède un château-fort et plusieurs couvents, et où l'on fait d'aussi bons pruneaux qu'à Tours, quoi qu'en puisse dire la jalousie et la malveillance. (*A part.*) Je lui glisse ça en passant sans avoir l'air de rien.

POUSSETTE. Tu es patriote, garçon... tu aimes ton pays... c'est déjà quelque chose... Eh bien, voyons, qu'est-ce que tu demandes?

TOURANGEAU, *les regardant*. Dam ! je demande lequel de ces messieurs est le marquis de Cretté ?

POUSSETTE, *sérieusement*. C'est moi.

On se lève de table, les domestiques l'enlèvent, avancent un guéridon et apportent le café et les liqueurs.

TOURANGEAU. Hein ? ah bah ! vous !... laissez donc !... c'est une farce... votre sexe s'oppose naturellement à ce que vous soyez un homme... vous seriez marquise, tout au plus... Après ça, vous me direz : à Paris, on voit tant de choses extraordinaires !...

POUSSETTE. Et que lui veux-tu au marquis de Cretté? *

TOURANGEAU. Lui remettre en main propre cette lettre à lui adressée.

* Tourangeau, d'Herbigny, Poussette, Villiers.

POUSSETTE, *prenant la lettre*. Donne !... (*Elle la parcourt.*) Eh ! eh ! messeigneurs, c'est le chevalier Roger d'Anguilhem, fils d'un ami intime du père de Cretté, qui demande à se présenter chez le marquis pour une affaire pressante.

D'HERBIGNY. Un petit gentillâtre qui vient solliciter quelque charge à la cour et qui sent son Blaisois de cinquante lieues.

POUSSETTE. Quand cela serait, messieurs, je ne peux l'éconduire. (*A Tourangeau.*) Comment t'appelles-tu, grotesque ? *

TOURANGEAU. Moi, monsieur le marquis, pour mon compte, je m'appelle Olympe-Athénaïs Tourangeau... Quant à monsieur le chevalier, mon maître, c'est une autre paire de manches... il a un nom fameusement antique, et qui date je ne sais d'où... il se nomme Roger Tancrède d'Anguilhem.

POUSSETTE. Et, quel homme est-ce?

TOURANGEAU. Oh ! un superbe homme... plus haut que moi de ça... et autrement fi... fabriqué que ces messieurs... Ce n'est pas pour m'en faire honneur, mais si vous le voyiez avec son habit de bouracan vert, que madame sa mère lui a fait faire à Blois, j'oserais dire que ça vous flatterait agréablement la vue.

POUSSETTE. Vraiment !... il a un habit en bouracan vert?

DE VILLIERS. C'est du dernier goût !

D'HERBIGNY. Eh bien, voilà votre affaire, Poussette, vous qui cherchiez une passion.

TOURANGEAU. Ah ! j'en suis fâché, vous arriveriez trop tard, la place est prise.

POUSSETTE, *riant*. Ah ! il a une amoureuse ?

TOURANGEAU. Je crois bien ! et qui porte un nom qui promet... mademoiselle Constance.

DE VILLIERS. Constance de quoi ?

TOURANGEAU. Constance de Beuzerie ; c'est ce qu'il y a de mieux dans toute la Touraine. Savez-vous que monsieur le baron de Beuzerie a de grands bois qu'il pourrait passer sur la tête de son gendre, sans compter la grande prairie de la Pintade, qui, seulement en luzerne, mettrait pas mal de foin dans ses bottes.

POUSSETTE. C'est bien, mon ami ; retourne vers le chevalier et dis-lui qu'il peut venir, et que nous sommes impatients de faire sa connaissance.

TOURANGEAU. Avec plaisir, madame le marquis... d'autant mieux que nous demeurons en face, à *la Herse d'Or*... une auberge très-bien composée... tous marchands de laine du Berry et des gros maquignons du Poitou.

* Tourangeau, Poussette, d'Herbigny, Villiers.

D'HERBIGNY. Et depuis quand êtes-vous arrivés ? *

TOURANGEAU. Depuis avant-hier.

D'HERBIGNY. Par le coche ?

TOURANGEAU. Allons donc! c'est bon pour des nourrices, ce véhicule-là !... nous sommes venus avec Christophe, un magnifique limousin, dont on a encore offert, hier, quinze écus à mon maître.

POUSSETTE. Va, va ! nous avons hâte de le voir.

TOURANGEAU. Christophe?

POUSSETTE. Non ! ton maître.

D'HERBIGNY. Va donc vite, animal !...

TOURANGEAU. J'y cours... (*A part*). Quelle politesse exquise à la cour de France !

Il sort.

SCÈNE III.

D'HERBIGNY, POUSSETTE, DE VILLIERS.

D'HERBIGNY. Vivat ! c'est une bonne fortune qui nous tombe du ciel... je retiens le provincial... je demande qu'on me le prête... je le monopolise à mon profit... voilà une occasion de passer le temps toute trouvée...

DE VILLIERS. Et moi, je désire m'entendre avec le nouveau débarqué à l'endroit de Christophe... je remonte mes écuries.

POUSSETTE. Doucement, doucement, messieurs, n'allez pas trop loin... songez que ce pauvre gentilhomme est ici sous ma sauvegarde, et ne compromettez pas le nom de Cretté !...

D'HERBIGNY. Laisse-nous tranquilles avec ta morale ; et puisque tu ne nous permets pas la plus petite privauté, abandonne-nous au moins, pour nos menus plaisirs, les hobereaux qui nous tombent sous la main.

Les portes du fond s'ouvrent.

BASQUE, *annonçant*. Monsieur le chevalier Roger Tancrède d'Anguilhem !

TOUS. Ah !

DE VILLIERS. Je vais lui sauter au cou !

D'HERBIGNY. J'ai envie de lui persuader qu'il est mon cousin.

POUSSETTE, *leur faisant signe*. Chut ! chut !

D'Herbigny et de Villiers s'approchent du guéridon, les domestiques servent le café.

SCÈNE IV.

TOURANGEAU, ROGER, POUSSETTE, D'HERBIGNY, DE VILLIERS.

ROGER, *mise fort simple, mais qui n'a rien de ridicule.* (*Il salue.*) Bon Dieu ! madame, je vous demande un million de pardons de prendre si mal mon temps que de me présenter à vous dans ce moment ; veuillez, je vous prie, avoir la bonté de m'indiquer votre heure, et j'aurai l'honneur de revenir.

POUSSETTE, *le regardant avec surprise.* Point du tout, monsieur... et, puisque vous voilà, soyez le bienvenu.

ROGER. C'est trop de grâce ! (*Bas à Tourangeau*). Mais, je ne vois pas le marquis ?

TOURANGEAU, *lui montrant Poussette.* Là... là...

ROGER, *le repoussant.* Va donc, imbécile !

POUSSETTE. Monsieur de Cretté est absent, chevalier, mais je le remplace ; veuillez donc faire état de moi et disposer de ma bonne volonté à vous être agréable.

ROGER. L'offre est si obligeante, madame, que l'on ne peut se garantir d'en être un peu embarrassé.

DE VILLIERS, *bas à d'Herbigny.* Mais il n'est pas bête du tout ce garçon-là.

POUSSETTE, *bas à d'Herbigny.* Il n'est pas mal tourné non plus.

ROGER, *remarquant avec quelle curiosité on le regarde.* Vous me pardonnerez un peu de gaucherie, madame ; je devine toute votre indulgence dans vos yeux, et je sais que j'en ai grand besoin... (*Mouvement des autres personnages, qu'il regarde avec franchise*). Oh ! il faut être franc; je ne suis qu'un pauvre provincial, bien ridicule je le sens, et fort ennuyeux peut-être, car jamais je n'ai quitté Anguilhem... mais il y a des cœurs bien placés sous un habit simple, et je saurai, je vous le jure, être reconnaissant de votre gracieux accueil.

D'HERBIGNY, *bas à de Villiers.* Mais ça va, ça parle... décidément la Touraine commence à être en France.

DE VILLIERS, *bas.* Veux-tu que je te dise?... nous sommes volés !

POUSSETTE, *avec plus d'empressement.* Et quel bon vent vous amène à Paris, monsieur d'Anguilhem ?

ROGER, *gaiement et se mettant tout à fait à son aise.* Hélas ! belle dame, je ne sais pas trop si cela peut s'appeler un bon vent, car c'est celui de la chicane. Je viens pour un procès.

DE VILLIERS, *une tasse de café à la main.* Ah ! l'on plaide donc aussi à Chinon ? Ce doit être amusant un procès de province !... il s'agit d'un mur mitoyen sans doute?

ROGER. Non, monsieur; mais, d'un héritage de quinze cent mille livres qu'on me conteste.

DE VILLIERS. Quinze cent mille livres ! peste ! c'est un fort joli denier.

* Poussette, Tourangeau, d'Herbigny, Villiers.

D'HERBIGNY, *un verre à la main*. Je bois aux quinze cent mille livres du chevalier d'Anguilhem !

ROGER. Un moment !... elles ne sont pas encore dans ma poche! Diable ! n'allons pas si vite !

D'HERBIGNY, *levant son verre*. A la belle Constance de Beuzerie, la perle de la Touraine !

ROGER. Bah! vous savez... (*Regardant Tourangeau*). Ah! mon imbécile vous a déjà raconté cela, avec sa langue de sacristain ?.. *Gaiement*). Au reste, il n'y a pas de mal. Vive Dieu! messieurs, ne pas avouer sa dame est une lâcheté ! *

AIR : *Ah ! si ma dame me voyait.*

Si nous étions au temps des preux,
Je vous soutiendrais que ma dame
L'emporte sur toute autre femme
Et par ses attraits merveilleux
Et par le charme de ses yeux!
Je vanterais sa grâce aimable,
Son cœur qui jamais ne changea!...
Je la dirais incomparable...
Saluant Poussette.
Si madame n'était pas là !

POUSSETTE, *à elle-même*. Mais il est charmant, ce cher chevalier; j'en suis déjà folle !

Les domestiques desservent et sortent.

D'HERBIGNY. Pardieu ! mon ami, nous ne sommes que des paltoquets si nous ne faisons pas gagner ce procès-là à messire Roger d'Anguilhem.

ROGER. Eh! eh ! messieurs, ne vous engagez pas trop... la chose est dure à mener... j'ai, je vous en préviens, affaire à forte partie... j'hérite directement du vicomte de Bouzenois, frère de ma mère, mort sans enfants... mais, figurez-vous une particularité à laquelle mon père et moi, nous ne nous attendions guère... je trouve, sur mon chemin, une espèce d'original, un Indien, nommé Afghano, dont mon respectable oncle avait épousé la mère de la main gauche.

TOUS. Afghano !

POUSSETTE. Mon citron ! je m'en charge... et il partira pour Madagascar, n'ayant plus que l'écorce.

D'HERBIGNY. Nous ferons feu des quatre pieds.

ROGER. En vérité, mes gentilhommes, vous me voyez pénétré de gratitude et d'admiration! je vous avoue que je ne m'attendais pas à tant de bienveillance, moi, inconnu dans cette grande ville; moi, pauvre diable de campagnard qui me verrai réduit à me mettre au service du roi et à renoncer à mes amours si je perds ma cause... Recevez donc mes sincères compliments, et, comme je craindrais de vous déranger en restant plus longtemps, permettez que je prenne congé de vous.

POUSSETTE, *vivement*. Comment, prendre congé!... mais, point du tout, chevalier. Si Cretté était ici, il ne le souffrirait pas, et ce serait me faire injure à moi que de quitter cet hôtel... je vous tiens, je vous garde!.. Il serait, parbleu! plaisant qu'un beau gentilhomme comme vous, qui attend un héritage de quinze cent mille livres, fût logé à *la Herse d'Or*, quand il a M. Cretté pour ami et mademoiselle Poussette pour protectrice.

ROGER, *surpris*. Mademoiselle Poussette?

POUSSETTE. C'est mon nom. Quant à ma profession, je suis fille d'Opéra, comme ils disent...

TOURANGEAU, *à part*. Ah! je savais bien, moi, que ce n'était pas le marquis.

POUSSETTE. Mais, bonne pâte de fille... vous verrez... Ainsi vous restez, vous demeurez ici, c'est convenu, vous, vos gens et vos équipages.

TOURANGEAU, *ivre de joie*. Moi et Christophe, nous acceptons!

ROGER. Oh! madame, véritablement vous me comblez.

POUSSETTE. Et d'abord, chevalier, pardon de ce que je vais vous dire, mais il faut quitter ce costume de voyage qui ne sied pas à un héritier de votre mine. (*Appelant.*) Holà! Basque! Rameau d'or! Boisjoli!.. (*Trois domestiques entrent par le fond.*) Que l'on coure à l'instant chez le tailleur du marquis, chez le brodeur du marquis, chez le coiffeur du marquis. (*A Roger.*) Je me charge de vous pomponner, mon mignon... je m'y connais, et vous serez gentil à croquer... foi d'hamadryade!

ROGER. Madame...

POUSSETTE. En attendant, tout ce qui est ici est à votre service, bêtes et gens... (*Tourangeau fait un mouvement de joie.*) Tiens! à propos de bêtes.. ce gaillard-là, il faut le métamorphoser aussi. (*Riant en regardant Tourangeau.*) Dieu! qu'il a une drôle de figure! Viens ici que je te regarde. (*Il s'approche, elle lui donne deux tapes sur la joue.*) Je te fais mon coureur.

TOURANGEAU. Dieu! elle m'a donné deux soufflets!... Oh! encore! encore!

Il cligne des yeux grotesquement.

POUSSETTE, *aux autres*. A la répétition, messieurs!... * *Pyrame et Thisbé* me réclament... Je permets à tous mes adorateurs de me suivre... cela compromet moins!

D'HERBIGNY, *lui offrant la main*. La main, du moins, si c'est la seule faveur qui me soit permise.

POUSSETTE, *bas à d'Herbigny, montrant*

* Tourangeau, Poussette, Roger, d'Herbigny, Villiers.

* Tourangeau, Roger, Poussette, d'Herbigny, de Villiers.

Roger. Ah! vicomte! ce gaillard-là m'a donné dans l'œil! J'ai une peur de tous les diables d'être pincée!

ENSEMBLE.

AIR *de l'Élixir d'Amour.*

Allons,
L'Opéra m'appelle;
Au devoir toujours fidèle,
Je dois m'y rendre avec zèle;
Bientôt, nous nous reverrons.

TOUS.

Allons,
L'Opéra l'/t'appelle;
Au devoir toujours fidèle,
Il faut s'y rendre avec zèle;
Bientôt nous nous reverrons.

POUSSETTE, *à Roger.*

Beau chevalier, bon courage!
A vous servir je m'engage.
Malgré l'Indien et sa rage,
Vous aurez votre héritage!
Ah! ce serait grand dommage,
Avec cet air, ce visage,
De se voir d'un beau partage
Dépouillé, par un sauvage!

ENSEMBLE.

Allons, etc.

POUSSETTE, *de la porte du fond.* A bientôt, ma biche! à bientôt!

Ils sortent.

SCÈNE V.

ROGER, TOURANGEAU.

Ils se regardent d'abord un moment sérieusement et sans rien dire.

ROGER, *étonné.* Ma biche!

TOURANGEAU. Ma biche!... elle vous a appelé sa biche!

ROGER. Qu'est-ce que tu dis de ça, toi? y comprends-tu quelque chose?

TOURANGEAU. Monsieur le chevalier, je regarde partout pour voir si je vois un sorcier... Je me tâte des pieds à la tête pour m'assurer si je suis bien moi en chair et en os, Olympe-Athénaïs Tourangeau!

ROGER. Mais c'est une bonne fortune! c'est un coup du ciel!... trouver tout à coup, et au moment où l'on s'y attend le moins, des amis si dévoués, si généreux!... Cependant, en vérité, j'ai quelques scrupules... Est-ce bien à moi d'accepter ainsi, sans façon, les offres obligeantes que l'on vient de me faire?.. Le marquis est absent, et je ne sais pas au juste ce que c'est que mademoiselle Poussette.

TOURANGEAU. Ah! pardieu! monsieur le chevalier, excusez-moi, mais vous nous la baillez belle avec vos scrupules!... D'abord mademoiselle Poussette est une femme charmante, qui vous a appelé sa biche et qui a les manières les plus distinguées... Si elle vous invite, c'est qu'elle en a le droit... et, au bout du compte, c'est un prêté pour un rendu: quand vous aurez gagné votre procès, que vous nagerez dans l'or et dans la vaisselle très-plate, vous rendrez au marquis toutes ses politesses. Que diable! entre gentilshommes, cela se fait... cela se fait!

ROGER. Oui, si je gagne mon procès.

TOURANGEAU. Bah! vous le gagnerez, j'en suis sûr maintenant... et, pas plus tard que tout de suite, je vais chercher votre valise et mes effets à *la Herse d'Or*, prévenir que nous habitons chez notre ami le marquis de Cretté, et, comme Christophe est invité aussi, je l'amène incontinent dans les écuries de son ami le marquis de Cretté.

ROGER. Fais donc comme tu l'entendras, drôle!... après tout, à la grâce de Dieu!

TOURANGEAU. Attendez-moi, monsieur le chevalier; je vais faire transporter notre bagage et notre garderobe... ça ne sera pas long et surtout ce ne sera pas lourd.

Il sort.

SCÈNE VI.

ROGER, *seul*, *puis* BASQUE.

Allons, supposons que c'est un rêve que je fais... le réveil sera cruel... mais, comme je suis prévenu d'avance, le coup me sera moins rude. Eh! mon Dieu! si j'étais seul en ce monde, que m'importeraient les quinze cent mille livres de M. de Bouzenois! seul, j'aurais toujours assez pour vivre tant qu'il me resterait une épée à mettre au service du roi. Mais mes pauvres parents qui ont toute leur petite fortune engagée dans cette misérable affaire... ils n'étaient pas déjà trop riches, et les frais qu'ils auront à payer vont les ruiner tout à fait. Ah! tout courageux que je suis, je sens que cette idée me tue.

BASQUE, *entrant par le fond* *. Monsieur le chevalier, un homme assez peu gracieux de figure, et qui sent la chicane de trois quarts de lieue, demande s'il peut avoir l'avantage de vous entretenir en secret.

ROGER. Qu'est-ce? quelque braillard du palais... quelque rat de la Sainte-Chapelle... faites entrer.

Basque introduit Finard, qui entre par le fond d'un air patelin, et attend pour s'avancer que le valet soit sorti.

* Basque, Roger.

SCENE VII.

FINARD, ROGER.

ROGER, *à part.* Oh! oh! plaisante figure!

FINARD, *très-mystérieusement.* Est-ce bien à monsieur le chevalier Roger-Tancrède d'Anguilhem que j'ai l'honneur de parler?

ROGER. A moi-même, monsieur... de quoi s'agit-il?

FINARD, *regardant partout.* Sommes-nous bien seuls, monsieur le chevalier?

ROGER. Parfaitement seuls, monsieur, comme vous le voyez.

FINARD. Permettez-moi de m'en assurer.

Il va ouvrir la porte de droite et regarde dans la chambre.

ROGER, *à part.* Voilà un curieux personnage, par exemple!

FINARD, *traversant pour aller à gauche.* Vous êtes bien sûr qu'il n'y a personne de caché dans ce salon ni dans cette chambre?

Il ouvre la porte de la chambre de gauche.

ROGER, *impatienté.* Parbleu! tout le monde étant sorti, j'en conclus qu'il n'y a personne.

FINARD, *qui s'est approché d'une table couverte d'un tapis, à gauche, regardant sous la table.* Ni sous ce meuble?

ROGER, *riant.* Monsieur, voici encore mes deux poches, vous pouvez les visiter aussi. *(A part.)* Serait-ce quelque exempt de police?

FINARD. Je vous demande humblement pardon de toutes ces précautions, monsieur le chevalier; mais vous comprendrez bientôt qu'elles sont rigoureusement nécessaires.

ROGER. Voyons, monsieur, je vous écoute.

FINARD. Je m'étais d'abord présenté à l'auberge de *la Herse d'Or;* mais votre domestique m'a fait le plaisir de m'apprendre que vous logiez désormais chez monsieur le marquis de Cretté, votre ami...

ROGER, *appuyant.* Oui, monsieur, je loge désormais chez M. le marquis de Cretté, mon ami... Maintenant, au fait?

FINARD. J'ai presque envie que nous nous asseyions, monsieur le chevalier... Isolés ainsi au milieu de ce salon, nous serons encore plus certains de ne pas être épiés.

ROGER, *s'asseyant.* A vos souhaits, mon cher monsieur.

FINARD, *assis près de Roger.* Maintenant, monsieur d'Anguilhem, j'aborde la question sans préambule.

ROGER. Je ne demande pas mieux, je vous l'avoue.

FINARD. Auriez-vous du goût pour gagner votre procès?

ROGER, *sautant sur son siége.* Tête-bleue! je le crois bien! et beaucoup, je vous le jure.

FINARD, *appuyant.* Eh bien, moi, monsieur, je puis vous le faire gagner.

ROGER, *transporté.* Que dites-vous? ah! vous êtes mon sauveur, vous êtes un ange, vous êtes un Dieu!... Je vous embrasserais, foi de gentilhomme!.. *(à part)* si vous n'étiez pas si laid!... *(Haut.)* Ah! parlez!... expliquez-vous, homme du ciel: que faut-il faire? que faut-il donner? je suis prêt à tous les sacrifices.

FINARD. Oh! mon Dieu! presque rien!... il s'agit tout bonnement de vous marier.

ROGER. Me marier!

FINARD. Ou signer provisoirement cette promesse de mariage dont les noms sont en blanc, et qui n'est exécutoire, bien entendu, qu'après le gain de votre cause.

ROGER. Très-bien! voilà qui est parfaitement clair... il faut me marier... Mon Dieu! cela se comprend... c'est à la portée de tout le monde... mais, avec qui me marier? Vous pensez bien, mon excellent ami, que je ne peux pas faire un bail de cette importance et de cette durée-là en jouant au colin-maillard.

FINARD. C'est pourtant ainsi que les conditions sont faites, monsieur le chevalier.

ROGER. Comment! il faut que je me marie sans voir, sans connaître ma femme?

FINARD. Précisément.

ROGER, *se levant.* Allons, c'est une mauvaise plaisanterie, et si c'est un jeu, monsieur, je vous déclare qu'il me déplaît et qu'il m'offense.

FINARD. Si c'est un jeu, monsieur le chevalier, tout votre avenir y est intéressé, puisque vous pouvez y gagner quinze cent mille livres... Réfléchissez à l'affaire... elle vaut la peine que l'on y mette un peu du sien.

ROGER. Un peu du mien, il est gentil!... beaucoup du mien!.. Voyons, mon tendre monsieur... comment vous appelez-vous?

FINARD. Finard... pour vous servir.

ROGER. Joli nom!.. je trouve qu'il vous va à merveille!.. voyons, mon aimable monsieur Finard, voyons, un tout petit renseignement.. La jeune personne est-elle... là... hein?... d'abord, est-elle jeune seulement?

FINARD. Je suis obligé de rester muet.

ROGER. Vous êtes désespérant! Dites-moi du moins si elle est bien faite ou difforme, fille ou veuve?

FINARD. Tout ce que je puis faire pour vous, sans me compromettre, c'est de vous laisser le temps de la réflexion.

ROGER. A la bonne heure! voilà qui est parler... on donne au moins aux gens le loisir de respirer... on ne les marie pas le pistolet sur la gorge!

FINARD. Je vous donne un quart d'heure.

ROGER. Un quart d'heure! voilà, pardieu! une belle affaire.

FINARD. Ah! dam! nous n'avons pas de temps à perdre, comme vous savez.

ROGER. Encore une question?.. Comment se fait-il que mon beau-père futur n'ait pas fait offrir sa fille à mon adversaire?

FINARD. Nous l'avons offerte... et il a presque accepté... Mais, voyez-vous, il est laid et vous êtes joli garçon... et puis, le nom d'Afghano... cela sent son sauvage... D'Anguilhem, cela sonne mieux pour des oreilles françaises... bref, nous sommes décidés à vous donner la préférence.

ROGER. Je vous suis bien obligé... et si, dans un quart d'heure, je refuse?

FINARD. Dans vingt minutes, je suis chez monsieur Afghano... Sans adieu donc, monsieur le chevalier... (*Il remonte.*) * Ne me reconduisez pas... sans cérémonie... inutile d'éveiller l'attention... Quinze cent mille livres ou un petit zéro pour votre seigneurie, voilà les chiffres bien posés. (*Saluant.*) Je suis votre humble serviteur.

Il sort.

SCÈNE VIII.

ROGER, *puis* POUSSETTE.

ROGER, *seul.* Va-t'en au diable, juif maudit! (*Se promenant.*) Non! par la corbleu! je ne consentirai jamais à une pareille lâcheté!. ce mariage ridicule est impossible!.. c'est un piége que ma partie adverse me tend... je n'y tomberai pas... ces menées me prouvent que ma cause est juste... que mes adversaires tremblent et cherchent à m'effrayer. (*Apercevant Poussette qui entre.*) Ah! c'est vous! **

POUSSETTE, *au fond.*

Hélas! trois fois hélas!
Mon pauvre Ménélas!

Comme on chante à l'Opéra... mauvaises nouvelles, mon cher hôte... votre procès est perdu!... ou c'est tout comme.

ROGER. Comment savez-vous cela?

POUSSETTE. J'ai sauté ma répétition en votre honneur... j'ai couru chez un avocat influent de mes amis.

ROGER. Eh bien?

POUSSETTE. Il paraît que ce buffle d'Indien a gagné tout le monde... les juges sont pour lui.. il a fait une rente viagère au perroquet d'un conseiller et donné pour dix mille écus de diamants à la guenon du président; il n'y a que le conseiller rapporteur, l'incorruptible Bouteau, qui ait refusé de le voir.

ROGER. Et quand je pense que si je voulais, malgré tout cela...

* Roger, Finard.
** Roger, Poussette.

POUSSETTE. Quoi! malgré tout cela?

ROGER. Il ne tient qu'à moi de gagner mon procès.

POUSSETTE, *vivement.* Comment dites-vous?

ROGER. Oui... il s'est passé de grandes choses, ma chère demoiselle Poussette, depuis votre départ. Il sort d'ici une espèce d'homme, de singe ou de renard... il participe de ces trois natures... qui m'a tout bonnement proposé de m'assurer le gain de mon procès.

POUSSETTE. En vérité?

ROGER. On ne me demande pour cela qu'une bagatelle, une misère... il s'agit tout simplement de me marier dans quinze minutes, ou, ce qui est tout comme, de signer un engagement, moyennant lequel je jouirai sans partage de l'héritage de mon oncle, le vicomte de Bouzenois, et d'une femme qui est sans doute borgne, bossue, bancale, ou possédant toute autre qualité à mon insu, attendu qu'il m'est enjoint de la prendre sans la connaître et sans la voir autrement que des yeux de la foi!

POUSSETTE. Et, moyennant ce mariage, le gain du procès est assuré?

ROGER. Rien de fait sans cette certitude... les clauses sont parfaitement établies... j'ai un quart d'heure pour me décider.

POUSSETTE. Épousez, chevalier, épousez... avec quinze cent mille livres en perspective, on peut y aller les yeux fermés.

ROGER. Mais songez que je suis amoureux.

POUSSETTE. C'est toujours une folie d'être amoureux... mais aujourd'hui, c'est plus que cela, c'est une bêtise!

ROGER. Penser que Constance se mariera à son tour!...

POUSSETTE. Tant mieux pour vous, mon cher... tant mieux! vous ne voudriez pas avoir sur la conscience le remords de l'avoir fait rester fille... Rester fille, rien de bête comme ça!... à moins qu'on ne soit danseuse.

Finard paraît au fond, sa montre à la main et qu'il regarde.

ROGER, *l'apercevant.* Ah! mon Dieu! déjà!...

POUSSETTE. Quoi, déjà?

ROGER, *montrant Finard.* L'homme au mariage!...

Poussette se retire sur la droite.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FINARD*.

FINARD, *entrant mystérieusement.* Nous avons seize minutes et demie... J'ai fait bonne mesure à monsieur le chevalier... (*Apercevant*

* Roger, Finard, Poussette.

Poussette.) Mais monsieur le chevalier n'est pas seul, je vois que je n'ai plus qu'à me retirer.

ROGER. Non, non, restez et approchez, obligeant monsieur Finard... (*Finard s'approche, Poussette passe doucement à gauche.*) Je trouve décidément qu'il tient plus du crocodile que des autres espèces animales *.

FINARD. Voilà le papier en question... Allons, chevalier, quinze cent mille livres pour un trait de plume...

ROGER, *prenant l'engagement*. Donnez... (*Hésitant.*) Mais... non... non... c'est impossible!

POUSSETTE, *à Roger à demi-voix*. Voyons, chevalier, du cœur, que diable! Vous êtes forcé de prendre une femme, mais l'engagement ne dit pas sans doute que vous soyez obligé de... l'idolâtrer.

ROGER. Il ne manquerait plus que cela!

POUSSETTE. Eh! bien! réfléchissez donc!... la ruine ou la fortune!...

ROGER. Mais...

POUSSETTE. Vos parents dans la misère!

ROGER, *se décidant et allant s'asseoir à la table*. Oui, pour eux... vous avez raison!

POUSSETTE, *passant à la gauche de la table et présentant la plume à Roger, qui la prend et hésite encore*. Signez!... signez!

ROGER, *signant et jetant ensuite avec rage le papier aux pieds de Finard*. Que la peste t'étouffe, mécréant que tu es!

FINARD, *ramassant l'engagement, qu'il serre soigneusement*. On ne peut pas y mettre plus de grâce... Merci, monsieur le chevalier... après-demain à midi, une carrosse viendra vous prendre et vous conduira auprès de votre future, qui, le même jour, deviendra votre femme.

ROGER, *le retenant*. Mais quelle est cette femme, au nom du ciel! un mot, un seul mot?

FINARD. Monsieur le chevalier, vous faites une magnifique affaire... je ne vous dis que cela... vous faites une magnifique affaire.

Il sort en saluant.

SCÈNE X.

POUSSETTE, ROGER, *puis* BASQUE, *domestiques;* UN TAILLEUR, UN COIFFEUR, *etc.*

ROGER, *anéanti*. Tout est donc fini!

POUSSETTE, *allant à lui*. Voyons, mon petit chevalier, de la philosophie... Si votre femme est par trop baroque, vous la mettrez dans un bocal, avec cent mille livres pour son entretien, et, avec les quatorze cent mille qui vous resteront, vous ne manquerez pas de consolations... fort gentilles. (*Basque et les fournisseurs du marquis entrent.*) Tenez, voilà tous nos gens qui arrivent... Voyons, résignez-vous... il faut, d'abord, vous parer comme un beau et riche gentilhomme que vous êtes... je vais présider moi-même à votre toilette.

ROGER. Je m'abandonne à vous, charmante Poussette... ornez la victime... qu'elle soit prête pour le sacrifice.

On avance une toilette au fond à gauche.

POUSSETTE. Allons, à la besogne, vous tous! De la poudre à la maréchale! de la pommade à la tubéreuse! de l'essence de muguet! qu'on le bichonne! qu'on le mitonne! qu'on le pomponne!

CHOEUR.

AIR : *Vive la magie* (Cagliostro.)

Vite, à sa toilette!
Qu'elle soit complette!
Des pieds à la tête,
Qu'il vous (nous) fasse honneur!
Avec ce visage,
Grâce à votre (notre) ouvrage,
A la cour, je gage,
Il fera fureur.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, TOURANGEAU *.

TOURANGEAU, *en riche costume de coureur, entrant par le fond*. Gare! gare! que je passe!

TOUS, *riant*. Ha! ha! ha!

TOURANGEAU. Tenez, monsieur le chevalier, voilà comme ils m'ont accommodé... je suis flambant, hein?

ROGER, *ne pouvant s'empêcher de rire*. Tu es superbe, mon garçon!... tu me fais l'effet du valet de carreau!

TOURANGEAU, *se récriant*. Oh! un valet!... Un domestique du roi de cœur, je ne dis pas!

POUSSETTE, *à Roger*. Allons, allons!... je veux que tu sois odorant, pimpant, étourdissant, ébouriffant!... laisse-toi faire, va, ma biche.

Roger s'assied à la toilette, on l'entoure, on commence à le coiffer et à l'habiller pendant la reprise du chœur.

CHOEUR.

Vite, à sa toilette, etc.

* Poussette, Roger, Finard.

* Poussette, Tourangeau, Roger.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Un petit salon très-simple. Portes au fond et latérales. Une fenêtre à droite au troisième plan, une table à gauche; chaises, fauteuils, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

FINARD, *assis à gauche;* UN CLERC, *debout près de lui.*

Ecoutez-moi bien, maître l'Eveillé... un carrosse à la livrée amarante et or doit s'arrêter tout à l'heure à notre porte... un beau gentilhomme en descendra... (*Il se dirige vers la porte de droite, le clerc le suit.*) Vous le conduirez discrètement ici, par ce petit escalier dérobé... * Mais, j'entends une voiture... Serait-ce déjà?... (*Il va regarder à la fenêtre.*) Non... c'est encore pour ce médecin génois, qui est venu s'établir au rez-de-chaussée... il annonce qu'il rend la beauté et la jeunesse aux femmes les plus difformes et les plus décrépites... Aussi, le beau sexe, c'est-à-dire le vilain sexe, afflue-t-il chez lui... Mais, allez, maître l'Eveillé, allez... vous frapperez trois coups et je vous ouvrirai moi-même.

Le Clerc sort à droite.

SCÈNE II.

FINARD, *seul.*

Tout va bien!..... nous l'emportons!... Mon patron sera content..... aujourd'hui même, il établira richement sa fille..... et moi, comme son représentant fidèle dans cette affaire, je ne serai pas oublié... D'un autre côté, si je puis faire réussir les projets de monsieur le marquis de Royancourt, ma fortune est faite... (*Les portes du fond s'ouvrent.*) Qui vient là?... (*Il remonte et aperçoit Afghano, qui ne paraît pas encore.*) Diable! (*Il redescend.*) Afghano! l'Indien, notre adversaire! Jouons serré!

SCÈNE III.

AFGHANO, FINARD.

FINARD, *saluant.* Votre très-humble, monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service?

AFGHANO, *brusquement.* Parbleu! monsieur, vous devez, il me semble, le savoir aussi bien que moi... je viens causer de nos affaires.

* Le Clerc, Finard.

FINARD, *jouant l'étonnement.* De nos affaires?

AFGHANO. Sans doute.

FINARD. J'ignore absolument...

AFGHANO. Ne me reconnaissez-vous pas?

FINARD. Je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir.

AFGHANO. Que diable, monsieur, nous sommes seuls... finissons cette plaisanterie!...

FINARD. Vous vous méprenez, monsieur... je vous assure.

AFGHANO. Votre figure est assez originale pour qu'on ne l'oublie pas, ne l'eût-on vue qu'une seule fois.

FINARD. En ce cas, monsieur, je devrais me souvenir de la vôtre.

AFGHANO. Voyons... je vous le répète... nous sommes seuls et nous pouvons jouer cartes sur table... vous êtes venu hier à mon hôtel...

FINARD. Moi!

AFGHANO. Vous! La proposition que vous m'avez faite était même assez extraordinaire... n'importe, j'ai réfléchi, et cette proposition, je l'accepte... j'épouse.

FINARD. Vous épousez... qui?

AFGHANO Eh! morbleu!... la femme que vous m'avez offerte... la femme qui doit m'assurer le gain de mon procès contre les d'Anguilhem... je l'épouse un bandeau sur les yeux... qu'on me conduise, qu'on me marie et que cela finisse!

FINARD. Monsieur, vous me prenez pour un autre.

AFGHANO. Non, corbleu! je vous prends pour moi... et voilà des arrhes!... (*Il lui présente une bourse.*) Vous en recevrez le double après le gain de mon procès contre ces d'Anguilhem.

FINARD. Ah! je crois vous comprendre à la fin!

AFGHANO. C'est bien heureux!

FINARD. Vous êtes monsieur Afghano?

AFGHANO. Sans doute.

FINARD. Que monsieur le conseiller a refusé dix fois de recevoir.

AFGHANO. Oui... mais, vous, je vous ai reçu, hier, chez moi.

FINARD. Et vous vous représentez, l'or à la main, pour nous capter, nous séduire...

AFGHANO. A d'autres!

FINARD. Pour nous corrompre!

* Finard, Afghano.

AFGHANO. Ne criez pas si fort!

FINARD. C'est une infamie!...

AFGHANO. Monsieur!

FINARD. C'est une indignité!...

AFGHANO. Encore une fois...

FINARD, *allant à la porte.* Sortez, monsieur, sortez à l'instant même *.

AFGHANO. Ah! vous le prenez sur ce ton?... Eh! bien, oui... je sors... mais j'ai l'œil sur ce qui se passe ici... car je soupçonne...

FINARD. Encore une fois, sortez de cette honorable demeure..... ** Sachez que chez nous, la justice ne se vend pas, comme dans votre pays... dans l'Inde, au Malabar, et que tout l'or du Pérou, tous les diamants de Golconde ne feraient pas pencher entre nos mains les balances de Thémis... Adieu, monsieur!

AFGHANO. Allez au diable!

Il sort furieux, par le fond.

SCÈNE IV.

FINARD, *puis* ROGER.

FINARD, *riant.* Eh! eh! eh!..... Pauvre dupe!... (*On frappe trois coups à la porte de droite.*) Ah! voici notre gendre... notre joli gendre... (*Il va ouvrir.*) Entrez, monsieur le chevalier, entrez... (*Roger entre.*) Votre très-humble et très-obéissant, monsieur d'Anguilhem... je vous attendais ***.

ROGER. Vous voyez que je suis exact monsieur.

FINARD. Oui, chevalier, je vois que vous êtes un loyal gentilhomme, et, si vous avez de la peine à vous décider, du moins, quand vous avez pris votre parti, vous agissez grandement.

ROGER. Maintenant, monsieur, me direz-vous chez qui je suis?... car, jusqu'à présent, je n'ai vu que vous, je n'ai connu que vous, je n'ai demandé que vous... cette jeune fille... je dis jeune... cette fille donc que je ne puis pas qualifier, est-elle votre enfant, votre sœur, votre nièce, votre cousine ou votre filleule?

FINARD. Elle ne tient à moi par aucun lien de parenté.

ROGER. Alors, c'est votre pupille?

FINARD. Pas davantage.

ROGER. Il faut cependant que je la voie, que je la connaisse!

FINARD. Après le mariage, n'aurez-vous pas tout le temps de faire connaissance?

ROGER. Mais, laissez-moi voir le père... ce n'est pas trop... hein?... je demande à voir le beau-père.

FINARD. Je le représente.

ROGER, *à part.* C'est très-flatteur pour lui!

* Finard, Afghano.

** Afghano, Finard.

*** Roger, Finard.

FINARD. Et en me voyant, c'est tout comme.

ROGER. Mais... mais...

FINARD. Pardon, monsieur le chevalier, je dois suivre mes instructions à la lettre... Votre mariage aura lieu aujourd'hui... mais seulement après le gain de votre procès... vous voyez que nous sommes ronds et loyaux en affaires... Du tribunal, nous vous conduirons à une chapelle où tout est disposé... je vais me préparer pour avoir l'honneur de vous accompagner moi-même.

Il passe à gauche.

ROGER, Mais, encore une fois, ma prétendue, monsieur, ma prétendue? *

FINARD. Dans un instant, je vous la présenterai. (*Saluant.*) A l'avantage, monsieur le chevalier.

Il sort à gauche.

SCÈNE V.

ROGER, *seul.*

Enfin, je vais la voir cette mystérieuse créature... Ah! je frémis d'avance!... un père, obligé d'employer de pareils moyens pour placer sa fille!... évidemment, c'est quelque petit monstre qu'il aura caché à tous les yeux et dont ils se défait en ma faveur... Allons, il n'y a que le dévouement filial qui puisse me décider à un pareil sacrifice!

Il s'assied à droite et demeure, plongé dans ses réflexions.

SCÈNE VI.

AFGHANO, ROGER.

AFGHANO, *entrant par le fond, et à part.* J'en étais sûr!... mon adversaire est ici... établi comme chez lui... tandis que moi... ah! la trahison est flagrante!

ROGER. Qui vient là?... (*Se levant et regardant Afghano.*) Pardieu! celui-ci est encore plus laid que l'autre... ça doit être mon beau-père!

AFGHANO, *saluant.* Vous êtes monsieur le chevalier d'Anguilhem?

ROGER. Monsieur, je n'ai aucune raison pour cacher mon nom... mais je vous demanderai la même franchise... vous êtes...

AFGHANO. Un adversaire... un ennemi.

ROGER. A la bonne heure... j'aime mieux cela... on sait tout de suite à qui l'on a affaire... Mais quel est le motif de l'inimitié dont vous m'honorez, monsieur?

AFGHANO. Une bagatelle... un héritage de quinze cent mille livres!

ROGER. Monsieur Afghano!

AFGHANO. Lui-même.

* Finard, Roger.

ROGER, *à part*. Quel espoir!.. (*Haut.*) Ah! pardieu! mon cher ennemi, soyez le bien venu dans cette maison maudite.

AFGHANO. Maison maudite! il paraît pourtant que l'on vous y fait grand accueil.

ROGER. Comme aux gens qu'on égorge ou qu'on étrangle!

AFGHANO. Quel langage! (*A part.*) Serait-il moins avancé que je ne le pensais?

ROGER. Je vous le répète, je suis enchanté de vous voir, et j'espère que nous pourrons nous entendre.

AFGHANO. Nous entendre?

ROGER. Sans doute... si vous êtes raisonnable... Au diable la chicane!... plus de débats, de procès entre nous!...Arrangeons-nous à l'amiable, et moquons-nous des robes noires et des bonnets carrés!

AFGHANO. Que voulez-vous dire?

ROGER. Je veux dire qu'il faut faire tourner à notre profit la morale de la fable... nous partager l'huître avant le procès, et jeter la coquille à nos juges.

AFGHANO, *à part*. Il veut s'arranger.... Mes soupçons n'avaient pas le sens commun.

ROGER. Vous réfléchissez à ma proposition... elle est séduisante, hein?

AFGHANO. Elle est inadmissible.

ROGER. Pourquoi?

AFGHANO. Je suis sûr de gagner.

ROGER. Avec la justice, est-on jamais sûr de quelque chose?

AFGHANO. Ma cause est excellente.

ROGER. La mienne est peut-être bien meilleure en ce moment.

AFGHANO. Pourquoi donc me proposez-vous un partage?

ROGER. Oh! c'est une autre affaire... j'ai pour cela un motif caché.... (*à part*) et fort vilain... (*Haut.*) Tenez, monsieur, je suis beau joueur... je vous laisse la moitié de l'héritage.

AFGHANO. Vous êtes trop généreux, monsieur.

ROGER. Vous acceptez?

AFGHANO. Je refuse.

Il va se placer à la table qui est à gauche et se met à écrire.

SCÈNE VII.

AFGHANO, ROGER, TOURANGEAU.

TOURANGEAU, *très-agité, entrant par le fond*. Mon maître, mon cher maître!.... c'est vous!... je vous trouve enfin!

ROGER. Que me veux-tu? qu'y a-t-il?... Voyons?

TOURANGEAU, *mystérieusement*. Ah!... monsieur!...

ROGER. Eh bien?

TOURANGEAU. Ah! monsieur!...

ROGER. Finiras-tu?

TOURANGEAU. Je crois que je l'ai vue.

ROGER. Qui?

TOURANGEAU. Elle entrait par une petite porte, mystérieusement.

ROGER. Mais qui donc?

TOURANGEAU. Une femme... quand je dis une femme!...

ROGER. Quelle femme?

TOURANGEAU. La vôtre!

ROGER, *vivement*. Diable!.... voyons, explique-toi... parle vite!.... (*Regardant Afghano qui écrit toujours.*) Et surtout, parle bas!

TOURANGEAU, *à demi-voix*. Figurez-vous donc, monsieur, que j'étais en bas, sous le vestibule, causant familièrement avec les bêtes du carrosse qui nous ont amenés ici... des chevaux pas fiers, quoique grands seigneurs... Tout à coup, je vois apparaître une créature... Oh! mais une créature!...

ROGER. Quelle créature?

TOURANGEAU. Une créature du sexe féminin... très-voilée... Mais un coup de vent a écarté le linon... et j'ai découvert, j'ai vu...

ROGER. Eh bien?

TOURANGEAU. La fabrication la plus hideuse... un seul œil?... et quel œil!.. et des cheveux... d'un roux féroce!... Un vieux portier, qui était là, m'a même assuré qu'elle avait un bras d'argent... Encore s'il était contrôlé, ça ferait de la vaisselle dans un ménage... mais je suis sûr que c'est du vil plaqué!

ROGER. Assez! assez! imbécile!... Tu me fais venir la chair de poule!

TOURANGEAU. Que serait-ce donc, monsieur, si vous aviez joui de sa vue?

ROGER. Oh! il faut à tout prix me tirer de cet affreux guet-apens!

AFGHANO, *à part, pliant la lettre qu'il vient d'écrire*. Je ne puis voir le conseiller, mais je trouverai bien moyen de lui faire passer cette lettre avant l'audience... Mon procès est gagné!

Turangeau remonte.

ROGER, *qui a réfléchi*. Oui... je n'ai plus que cette ressource.... essayons encore.... (*Allant à Afghano*) Un mot, monsieur, quand vous aurez fini votre correspondance.

AFGHANO, *se levant*. Je vous écoute, monsieur... Que voulez-vous?

ROGER. Tout à l'heure, pour terminer tout débat judiciaire entre nous, je vous proposais la moitié de l'héritage en litige...

AFGHANO. Et j'ai refusé, monsieur.

ROGER. Eh bien, maintenant, je vous abandonne les deux tiers...

AFGHANO, *avec ironie*. Vous désespérez donc bien de votre cause?

ROGER. Mais, au contraire.... Voyons, monsieur, un million, un bon million pour vous, sans courir aucune chance... Voilà une loyale proposition, que diable!

AFGHANO. Tout ou rien, monsieur... Voilà ma réponse.

ROGER, *comme frappé d'une idée.* Eh bien, oui, monsieur, le tout... pour vous ou pour moi... Mais, sans procès, sans gens de justice...

AFGHANO. Que voulez-vous dire?

ROGER. Le tout au survivant!... sans discussion, sans conteste...

AFGHANO. Je ne comprends pas.

ROGER. Arrangeons-nous ici... l'épée à la main... à l'amiable...

AFGHANO. Un duel?

ROGER. Un petit duel à mort... un duel pour quinze cent mille livres.... S'est-on jamais battu pour des raisons aussi bonnes que celles-là?... Ah!.... je lis dans vos yeux que cette partie vous agrée.... c'est l'affaire d'un instant... Allons, monsieur!

AFGHANO. Par exemple!

ROGER. En garde!

TOURANGEAU, *s'avançant et à Roger* *. Monsieur!

ROGER, *à Tourangeau.* Arrière! **

AFGHANO. Voulez-vous bien finir!

ROGER. Oh! je ne vous lâche plus!... Vous vous battrez!

AFGHANO. Je ne me battrai pas!

ROGER. Ce sera le jugement de Dieu!.... morbleu! je le préfère au jugement des hommes! que le ciel prononce entre nous... En garde donc!

AFGNANO. Quel enragé!

ROGER. Faut-il vous jeter l'insulte à la face pour vous donner du cœur?... vous êtes un drôle, un faquin, un misérable!... Allons donc!

Il le serre de près.

AIR: *Galop du Puits d'amour.*

ENSEMBLE.

Battons-nous! *(bis)* la fureur me guide!
Entre nous *(bis)* que le ciel décide!
Sans délais,
Sans procès,
Nous pouvons ainsi,
Tous les deux, fer en main, nous entendre ici!

AFGHANO.

Au secours! *(bis)* la fureur le guide!
Sauvez-moi! *(bis)* sa rage homicide,
Sans délais, *(bis)* veut finir ainsi
Le procès que je dois gagner aujourd'hui!

TOURANGEAU.

Ah! grand Dieu! *(bis)* la fureur le guide!
Arrêtez!... *(bis)* sa rage homicide,
Sans délais, *(bis)* veut finir ainsi
Le procès que l'on va juger aujourd'hui.

Afghano sort vivement.

* Afghano, Tourangeau, Roger.

** Afghano, Roger, Tourangeau.

SCÈNE VIII.

ROGER, TOURANGEAU.

ROGER, *remettant son épée au fourreau.* Le lâche! le lâche!

TOURANGEAU. Calmez-vous, monsieur le chevalier, calmez-vous!

ROGER. Que je me calme!... quand je vais épouser, qui? qui?... une créature ignoble, rebutée, disgraciée de la nature!

TOURANGEAU. Le fait est que je n'ai jamais vu un être aussi phénoménal!.... Et, pourtant, j'ai bien couru les foires.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FINARD, *en grande tenue,* INVITÉS.

Air à l'orchestre seulement. Introduction de Norma. Huit personnes hommes et dames en tenue sévère entrent successivement, saluent et se placent en silence des deux côtés du théâtre. Roger rend salut pour salut.

FINARD, *entrant par le côté gauche* *. Monsieur le chevalier d'Anguilhem.... que votre impatience soit enfin satisfaite!... Je vais vous présenter votre fiancée.

ROGER, *à part.* Grand Dieu!

TOURANGEAU, *à part.* Enfin, nous allons voir!

FINARD, *allant à la porte par laquelle il est entré.* Venez, venez, mademoiselle.

SCÈNE X.

SYLVANDIRE, *couverte d'un voile très-épais*, FINARD, ROGER, TOURANGEAU, INVITÉS, *au deuxième plan.*

TOURANGEAU, *à part.* Nous allons voir que nous ne verrons rien du tout!

FINARD, *conduisant Sylvandire par la main.* Votre futur époux, le chevalier Roger, Tancrède d'Anguilhem.

Sylvandire fait une grande révérence.

TOURANGEAU, *qui cherche à voir.* Pas une petite brèche... pas un petit coin!

ROGER, *avec hésitation.* Mademoiselle ne daignera-t-elle pas écarter ce voile?

FINARD, *vivement.* Maintenant... non pas. non pas!

ROGER. Il me semble pourtant, monsieur...

FINARD. Après le mariage... pas avant.

ROGER, *à part.* Il y tient! plus de doute... C'est quelque chose d'horrible!

FINARD. Mais, soyez tranquille.... vous

* Finard, Roger, Tourangeau.

n'aurez pas longtemps à attendre... Le procès se juge en ce moment... du tribunal à la chapelle, il n'y a qu'un pas... Le carrosse nous attend... nous pouvons partir.

TOURANGEAU, *à demi-voix, à Roger.* N'y allez pas, monsieur, n'y allez pas... Même tournure, même taille... c'est l'être que j'ai vu, bien sûr!

ROGER, *à part.* Que faire?... j'ai promis... j'ai signé... Allons... à la garde de Dieu!

Finard donne la main à Sylvandire, Roger suit; les invités hommes donnent chacun la main à une dame et suivent. La musique, qui a continué jusqu'ici, cesse à la sortie de tout le monde.

SCÈNE XI.

TOURANGEAU, *resté seul.*

Il y va!... il y marche!... il y court!... quelle union, mon Dieu!... Ah! ça m'indigne, ça me crispe!... penser que je verrai un si beau jeune homme... mon semblable... accouplé à une difformité pareille!

SCÈNE XII.

TOURANGEAU, POUSSETTE.

POUSSETTE, *entr'ouvrant avec précaution la porte latérale de droite.* Eh bien, garçon?

TOURANGEAU. Hein, quoi? qu'est-ce?... Ah! c'est vous, mademoiselle Poussette...

POUSSETTE, *entrant* Je te fais peur?

TOURANGEAU. Vous, peur!... Oh! bien au contraire... votre vue récrée plus que jamais mon œil masculin... Mais que venez-vous faire ici?

POUSSETTE. Je quitte Afghano, qui se rend triomphant à l'audience, et j'accours, en toute hâte, prévenir le chevalier de se tenir sur ses gardes.

TOURANGEAU. Sur ses gardes!... Ah! mon Dieu! que faut-il faire?

POUSSETTE. Il faut, avant tout, qu'il échappe aux piéges que lui tend l'honnête Finard... Où est ton maître?

TOURANGEAU. En train d'épouser.

POUSSETTE. Déjà?

TOURANGEAU. Depuis un quart d'heure.

POUSSETTE. Et la prétendue?

TOURANGEAU. Oh!

POUSSETTE. Tu l'as vue?

TOURANGEAU. Oh!

POUSSETTE. Est-elle jolie?

TOURANGEAU. Oh!

POUSSETTE. Et ton maître la connaît?

TOURANGEAU. Non... puisque jusqu'à présent on a voilé ses charmes... Mais, moi, je l'ai aperçue... par raccroc... Quelle tête!... quels yeux!

SCÈNE XIII.

TOURANGEAU, DE VILLIERS, POUSSETTE, D'HERBIGNY.

D'HERBIGNY. Victoire! victoire!... notre ami a gagné son procès.

DE VILLIERS. Sur tous les points.

D'HERBIGNY. Il sera mis en possession immédiate des biens de feu le vicomte de Bouzenois, meubles et immeubles.

DE VILLIERS. Et le sieur Afghano, dit l'Indien, payera les frais, sans réserve ni dépens.

POUSSETTE. Et avez-vous vu le chevalier?

Tourangeau remonte.

D'HERBIGNY. Non; quand nous sommes arrivés au palais... il avait déjà quitté le tribunal.

POUSSETTE. Pauvre Roger!

D'HERBIGNY. Comment, pauvre... je voudrais bien être à sa place, morbleu!... Un héritage de quinze cent mille livres!.... un hôtel magnifique à Paris.

POUSSETTE. Mais la femme, la femme!

D'HERBIGNY. Hors d'œuvre que cela!

POUSSETTE. Il paraît que c'est un miracle de laideur... un phénomène de difformités.

D'HERBIGNY. Eh bien, Roger fera hommage de cette rareté au jardin du Roi... et l'on écrira sur sa cage : *Donné par le chevalier d'Anguilhem.*

TOURANGEAU, *à la porte du fond.* Silence! Voici les nouveaux époux.

SCÈNE XIV.

DEVILLIERS, POUSSETTE, D'HERBIGNY, ROGER, SYLVANDIRE *toujours voilée*, FINARD, TOURANGEAU, INVITÉS *au deuxième plan.*

ENSEMBLE.

D'HERBIGNY, DE VILLIERS, POUSSETTE, TOURANGEAU.

AIR *nouveau de M. Guénée.*

Les voici, *(bis.)*
Et ce pauvre mari,
Infortune
Peu commune,
Est uni, quelle horreur!
A quelque phénix de laideur!
Ah! plaignons son malheur!

ROGER.

C'est fini! *(bis)*
Mon sort est accompli!
Infortune
Peu commune,
Je vais voir, quelle horreur!
Un vrai prodige de laideur!

Ah! quel est mon malheur!

FINARD *et* CHŒUR.

Nous voici! *(bis.)*
Mais, le pauvre mari,
Infortune
Peu commune,
Loin de croire au bonheur,
En cet instant, tremble de peur!
Ah! quelle est sa frayeur!

Finard présente Sylvandire aux parents et amis.

ROGER, *d'un air fort triste.* Bonjour, mes amis, bonjour!

D'HERBIGNY, *tristement.* Recevez nos félicitations, chevalier.

ROGER, *à demi-voix à d'Herbigny.* Hélas! mon cher vicomte, je crois bien avoir joué à qui gagne perd!

POUSSETTE, *à Roger.* Ah ça, est-ce que votre femme gardera toujours son voile?... Un bandeau, c'est bon pour l'amour... mais elle...

ROGER. Je tremble de dévoiler un affreux mystère!

POUSSETTE. Allons donc! du courage! il faut bien savoir à quoi s'en tenir.

Sylvandire et Finard ont repris leur place.

ROGER, *s'approchant de Sylvandire et avec un grand embarras.* Eh bien! mademoiselle... madame, voulais-je dire...

SYLVANDIRE. Eh bien! monsieur...

ROGER, *à part.* Sa voix est assez douce... (*Haut.*) N'est-ce pas une idée bien bizarre, bien extravagante, qu'a eue là monsieur votre père?.. nous marier sans nous permettre de nous voir!

SYLVANDIRE. Mon père avait d'excellentes raisons, sans doute, monsieur... mais, si l'idée était extravagante, quel nom mérite donc l'homme qui a osé l'exécuter?

ROGER, *se retournant vers ses amis.* Ce n'est pas trop mal répondu.

POUSSETTE. Non... c'est assez logique.

ROGER, *à Sylvandire.* Ce n'était que par l'obéissance la plus passive, que je pouvais obtenir cette main... charmante...

SYLVANDIRE. Et gagner votre procès.

ROGER. Madame...

SYLVANDIRE. Oh! n'importe, monsieur... j'espère que vous ne vous repentirez pas de ce que vous avez fait, quand vous connaîtrez mon caractère.

TOURANGEAU, *à part.* Son caractère... mais son nez!

SYLVANDIRE. Je ne parle pas des avantages extérieurs... un philosophe les compte pour rien!

POUSSETTE, *à part.* Aie! aie! aie! la philosophie!

ROGER, *à part.* Nous y voilà!.. je frémis!

SYLVANDIRE. La beauté est un bien si fragile!

AIR *Vaudeville de l'Héritière.*

Par un visage qu'on admire,
Un cœur frivole, un cœur léger,
Je le sais, se laisse séduire...
Mais, hélas! ce don passager
D'un jour à l'autre peut changer.
Traits ravissants, fraîcheur et grâce,
Le temps flétrit tout, dans son cours;
Comme un éclair la beauté passe...

ROGER, *à ses amis.*

Mais la laideur reste toujours. *(bis).*

SYLVANDIRE. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur le chevalier?

ROGER. Eh! eh!

TOURANGEAU. Eh! eh!

ROGER, *à part.* Elle a de l'esprit. (*Haut.*) Mais dites-moi, madame... les motifs qui engageaient monsieur votre père à vous cacher à tous les yeux n'existent plus...

TOURANGEAU, *à part.* Je crois bien, maintenant le tour est fait.

SYLVANDIRE. Il est vrai, monsieur le chevalier...

ROGER. Alors ce voile...

SYLVANDIRE. Tombera quand vous l'ordonnerez... n'êtes-vous pas mon seigneur et maître?...

TOURANGEAU, *à part.* Câline, va!

ROGER, *à part.* Ah! grand Dieu!.. mais voilà que je tremble... N'importe... c'est trop tarder... (*Haut.*) Madame, veuillez, je vous en conjure, nous montrer ces traits...

SYLVANDIRE, *écartant son voile.* Vous êtes obéi, monsieur.

ROGER, *transporté.* Que vois-je!... ô ciel! est-il possible!

TOUS.

AIR *de Lucia.*

Qu'elle est belle!
Auprès d'elle
Mon / Son cœur renaît enfin!
Plus d'alarmes!
Que de charmes!
Ah! quel heureux hymen!

ROGER.

Que d'attraits! est-ce un songe
Qui s'offre à nos cœurs transportés!

TOUS.

Grand Dieu! qu'il se prolonge
A mes / nos yeux enchantés!

ROGER, *en extase.* Ah! madame!... excusez-moi... la surprise... la joie... j'ai à vous demander grâce pour des soupçons...

SYLVANDIRE. Vous êtes pardonné, monsieur.

De Villiers et d'Herbigny, s'approchent de Sylvandire, la saluent et échangent quelques paroles, pendant le dialogue de Roger et de Poussette, puis ils passent à droite.

ROGER, *à part, avec effroi.* Ah! mon Dieu! mais j'y pense...

POUSSETTE, *à demi-voix.* Qu'avez-vous, chevalier?

ROGER, *de même.* Une aussi gentille personne a déjà dû être aimée par quelqu'un, à moins qu'on ne l ait tenue cachée dans une armoire.

POUSSETTE, *à demi-voix.* Est-elle aussi jolie que Constance?

ROGER, *de même.* Sans doute... mais j'étais sûr que Constance...

POUSSETTE, *de même.* Ah! chevalier, vous devenez d'une exigence... inconvenante!

FINARD. Maintenant, monsieur le chevalier, permettez-nous de vous mettre en possession de votre riche héritage... nous allons nous rendre à l'hôtel de Bouzenois...

SYLVANDIRE. Où vous serez reçu par mon père...

FINARD. L'honorable maître Bouteau, conseiller rapporteur du roi en la grande chambre.

POUSSETTE. Maître Bouteau!

D'HERBIGNY. Le juge intègre!

DE VILLIERS. Incorruptible!

POUSSETTE. Ah! tout s'explique enfin!

ENSEMBLE.

CHOEUR.

AIR *des Puritains.*

Partons!... Hâtons-nous de les conduire
Dans leur hôtel si brillant!
En ces lieux tout doit séduire,
Car le bonheur les attend.

ROGER.

Partons!... quel bonheur de vous conduire
Dans cet hôtel si brillant!
En ces lieux tout doit séduire,
Car le bonheur nous attend.

SYLVANDIRE.

Partons! hâtez-vous de me conduire
Dans votre hôtel si brillant!
En ces lieux tout doit séduire,
Car le bonheur nous attend!

Musique pianissimo pendant le dialogue suivant.

FINARD, *à demi-voix.* Eh bien! monsieur le chevalier, êtes-vous content de votre humble serviteur?.. a-t-il bien rempli toutes les conditions?

ROGER, *de même, en regardant Sylvandire.* Il en reste une dernière, monsieur Finard... et, demain matin, si elle est tenue aussi fidèlement que les autres, il y aura cent louis pour vous. (*A part.*) Dieu! je crois qu'il a fait la grimace!

ENSEMBLE, REPRISE.

Hâtons-nous de les conduire, etc.
Quel bonheur de vous conduire, etc.
Hâtez-vous de me conduire, etc.

Le rideau baisse.

CHAPITRE TROISIÈME.

Un salon de réception richement meublé, à l'hôtel de Bouzenois. Porte au fond, portes latérales, deux à gauche et une à droite; une table à gauche, sur laquelle est un petit meuble élégant en forme de cassette; fauteuils, chaises, un sofa à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOURANGEAU, *en costume de valet de chambre, à la cantonade, porte du fond.*

Rendez-vous à votre poste, faquins!.... Attention à la sonnette!... que les filles de chambre se tiennent prêtes pour le lever de madame la chevalière! (*Quittant la porte.*) Il est midi et l'on n'a pas encore sonné chez les nouveaux mariés.. (*Allant écouter à la porte, troisième plan à gauche.*) Rien, rien! monsieur le chevalier dort bien... après ça, vous me direz... (*Riant.*) Eh! eh! eh!... Ah! j'entends du bruit.. est-ce que mon noble maître se serait levé lui-même, sans l'aide de son premier valet de chambre?... Car je suis promu à cette dignité... Mais oui... Dieu me pardonne; voilà mon maître!

SCÈNE II.

ROGER, *en riche robe de chambre de brocart, entrant par la gauche*, TOURANGEAU*.

ROGER, *d'un air triomphant.* Ah! c'est toi, Tourangeau?... Eh bien, comment as-tu passé la nuit, mon garçon?

TOURANGEAU. Moi, monsieur le chevalier? moi?... Oh! mon Dieu! comme à l'ordinaire, avec Christophe... il a été même bien turbulent.. il n'a fait que piétiner toute la nuit... c'est tout simple.. il aura voulu danser pour vos noces... Mais, dites, donc, monsieur le chevalier. ça serait bien plutôt à moi à vous demander comment vous avez passé la nuit... Car enfin...

ROGER, *passant devant lui, et le frappant sur la joue, en riant**. Ah! drôle!... (*Il s'assied sur le sopha.*) Ouvre ce meuble.

Il lui montre la cassette qui est sur la table.

TOURANGEAU. Que j'ouvre ce meuble?... C'est la réponse?

ROGER. Oui, c'est la réponse.

TOURANGEAU, *à lui-même, en ouvrant la cassette.* Par exemple!... je ne vois pas qu'il y ait le moindre rapport...

ROGER. Prends une bourse qui est là, et porte-la, toi-même, de ma part, à cet honnête et vertueux monsieur Finard... Tu sais...

* Roger, Tourangeau.

* Tourangeau, Roger.

TOURANGEAU. Mais, monsieur, il est là depuis l'aurore... Il attend votre lever.

ROGER. Ah! il est là... alors, donne.... (*Tourangeau lui remet la bourse qu'il a retirée de la cassette.*) Et fais entrer, à l'instant, ce phénix des procureurs.

TOURANGEAU. *à part, s'en allant vers la porte du fond.* Il ne veut pas répondre à ma question... Entre compatriotes, ça se doit... c'est puéril! (*Il ouvre les portes du fond, et introduit Finard.*) Entrez, monsieur, entrez.

Il sort.

SCÈNE III.

FINARD, ROGER.

ROGER, *toujours assis.* Venez donc, monsieur Finard, venez donc!

FINARD, *patelin et saluant.* Monsieur le chevalier me permettra-t-il?...

ROGER. Voilà ma réponse, honorable monsieur Finard.

Il lui donne la bourse.

FINARD, *saluant humblement.* On n'est pas plus gracieux et plus ponctuel.

ROGER, *se levant, allant au coffre et y prenant une bourse.* Ce n'est pas tout.... * ouvrez les yeux et les oreilles... Qu'est-ce que cela?

FINARD. Une seconde bourse.

ROGER. En tout pareille à la première, et comme la première contenant cent louis.

FINARD. Cent louis!

ROGER. Cent louis. Eh bien, cette bourse est destinée à monsieur Finard, à la condition qu'il répondra franchement à mes questions; qu'il dira toute la vérité, rien que la vérité. Voyons, de la franchise... de la franchise pour cent louis... On ne vous a pas toujours tant donné pour mentir, et c'est plus difficile, ce me semble.

FINARD. Que monsieur le chevalier interroge et je suis prêt à répondre.

ROGER. Eh bien, maintenant que les choses sont terminées, comment se fait-il que l'excellent monsieur Bouteau, conseiller-rapporteur, m'ait choisi de préférence à tout autre, pour me faire épouser, d'une façon si bizarre, sa fille, qui est belle, riche, sage, et qui ne devait pas manquer de brillants partis, au moins dans la robe et dans la finance?

FINARD. Sans offenser votre modestie, monsieur le chevalier, je vous répondrai d'abord qu'un gentilhomme de votre nom et de votre tournure ne peut que flatter l'espérance d'un beau-père.... Sans parler d'une succession de quinze cent mille livres qui ne se rencontre pas tous les jours.

* Roger, Finard.

ROGER. Le cher conseiller-rapporteur connaissait donc parfaitement la fortune de mon oncle de Bouzenois?

FINARD. A livres, sous et deniers. Il s'était promis de doter son adorable fille avec le premier beau procès qui lui tomberait sous la main... Maintenant, il avait le choix entre vous et votre adversaire, qui, par parenthèse, est parti cette nuit même furieux, et jurant de se venger... Mais, comme vous étiez d'une couleur plus agréable que la sienne, il vous a donné la préférence.

ROGER. Revenons à Sylvandire: dites-moi cela... entre nous... voyons... N'aurait-elle pas quelque défaut de caractère, quelque....

FINARD. Oh! c'est la perfection en personne... Sa marraine était une fée.

ROGER. Mais, ne serait-elle pas coquette?

FINARD. Elle a été élevée dans un couvent.

ROGER. Prodigue?

FINARD. Elle est fille d'un procureur.

ROGER. Joueuse?

FINARD. Elle n'a jamais touché une carte.

ROGER. Gourmande?

FINARD. Elle vit de parfums et de rosée, comme les abeilles et les papillons... Mais, monsieur le chevalier, pourquoi ces questions, de grâce?... vous devriez pourtant avoir confiance en nous.

ROGER. Aucunement, je vous l'avoue, mon cher monsieur Finard; ma réponse est franche.

FINARD. Et peu flatteuse... Jusqu'à présent, avez-vous été trompé par votre humble serviteur?

ROGER. Non... et j'ai peut-être tort de m'alarmer ainsi... Mais...

FINARD. Jouissez donc du présent, chevalier... Ayez donc foi dans l'avenir... et surtout dans votre femme... c'est un modèle de grâce, de candeur et de vertu... Je vous le jure... foi de...

ROGER, *l'arrêtant.* Non, non, pas de ce serment-là... diable!... j'aime mieux croire en regardant Sylvandire... ses traits si candides et si purs...

FINARD. Oui, chevalier, oui, je vous le répète, croyez-en votre femme... c'est un ange... Et ce serait douter d'elle encore et la calomnier, que de retenir plus longtemps cette seconde bourse promise à un loyal serviteur qui vous a dit toute la vérité.

ROGER. Ainsi soit fait, monsieur Finard.

Il lui donne la bourse.

FINARD. Ah! que de noblesse, de générosité! (*Saluant.*) Tout à vous, monsieur le chevalier d'Anguilhem, tout à vous!

ROGER, *lui tournant le dos.* Serviteur, monsieur Finard, serviteur.

FINARD, *à part.* Maintenant, exécutons

les ordres de monsieur le marquis de Royancourt.

Il salue et sort par le fond.

SCÈNE IV.

ROGER, *seul.*

Je ne sais... mais la figure de cet homme m'inspire une défiance... et je crois toujours, malgré moi, à quelque ruse... à quelque machination.... Sylvandire si jeune.... si belle!... Ah! c'est bien provincial... Mais, voilà que je vais être jaloux de ma femme... du trésor qu'ils m'ont donné, comme ils disent.

AIR d'*Yelva.*

C'est un trésor, oui, je le crois, sans doute,
Pour moi charmant autant que précieux ;
Or, jusqu'ici, sachant ce qu'il me coûte,
Je dois aussi le garder de mon mieux.
D'un bien si cher sans me montrer avare,
Mari prudent, craignant d'être volé,
C'est bien le moins pour un trésor si rare,
D'avoir le soin de le mettre sous clé ;
Oui, ce trésor si fragile et si rare,
J'aurai le soin de le tenir sous clé.

SCÈNE V.

SYLVANDIRE, ROGER.

ROGER, *courant à Sylvandire, qui entre par la gauche, troisième plan.* Eh quoi! si matinale, ma toute belle!

SYLVANDIRE. Vous n'étiez plus là, je m'ennuyais.

ROGER. C'est donc moi que vous cherchez?

SYLVANDIRE. Certainement.

ROGER. Mais savez-vous que vous êtes adorable?

SYLVANDIRE. Dites-vous ce que vous pensez?

ROGER. Ma foi, oui, d'honneur... jusqu'à présent, du moins.

SYLVANDIRE. Vous doutez déjà de l'avenir?

ROGER, *la conduisant à droite.* Nous nous connaissons si peu!

SYLVANDIRE. Nous ferons connaissance.

Il s'asseyent sur le sofa.

ROGER. Je ne demande pas mieux... et d'abord, nous devions nous dire franchement nos projets d'avenir.

SYLVANDIRE. Nos projets d'avenir?

ROGER. Oui; vous avez bien fait quelque petit projet, en m'épousant?

SYLVANDIRE. J'ai fait le projet de vous aimer.

ROGER. C'est on ne plus aimable, cela.... Mais vous avez bien quelque désir?

SYLVANDIRE. J'ai le désir de vous plaire.

ROGER. De mieux en mieux!... Mais enfin, que préférez-vous, Paris ou la campagne?

SYLVANDIRE. Où vous serez, mon ami, je me trouverai bien.

ROGER. Alors, ma chère amie, si vous voulez me faire un plaisir...

SYLVANDIRE. Parlez...

ROGER. Vous ne connaissez pas mes parents?

SYLVANDIRE. Non; mais je serais heureuse de les connaître.

ROGER. Eh bien! ce serait de venir passer quelques jours en Touraine.

SYLVANDIRE. Volontiers.

ROGER. Comment! vous consentiriez?...

SYLVANDIRE. Avec le plus grand plaisir...

ROGER. Ma chère Sylvandire, vous êtes un ange!

SYLVANDIRE. Et quand partons-nous?

Ils se lèvent.

ROGER. Quand vous voudrez, chère amie.

SYLVANDIRE. Le plus tôt possible.

ROGER. Demain.

SYLVANDIRE. Soit.

ROGER. Eh bien, chère amie, je vais donner des ordres de mon côté *; donnez des ordres du vôtre; et demain...

SYLVANDIRE. Demain, nous partirons.

ROGER, *lui baisant la main.* Quel délicieux voyage nous allons faire!

AIR *des Quatre Fils Aymon.*

Epoux heureux,
L'amour nous accompagne,
Et le plaisir nous sourit à tous deux!
Repos si doux, qu'on trouve à la campagne,
Plaira bien mieux
A nos cœurs amoureux!

ENSEMBLE.

Epoux heureux, etc.

Roger sort à gauche, 1er plan.

SCÈNE VI.

SYLVANDIRE, FINETTE, *puis* FINARD.

Aussitôt que Roger est sorti, Finette ouvre la porte du fond et fait signe en dehors à Finard.

FINETTE, *à Finard.* Vous pouvez entrer, monsieur Finard, madame est seule.

SYLVANDIRE. Qu'y a-t-il?

FINETTE. C'est monsieur Finard qui voudrait parler à madame.

Elle sort après que Finard est entré.

SYLVANDIRE, *avec empressement***. Venez, monsieur Finard, venez... Comment se porte mon père?

FINARD. A merveille, madame, à mer-

* Roger, Sylvandire.
** Finard, Sylvandire.

veille.... Mais les affaires du palais ne lui laissent pas une minute... Il est accablé.

SYLVANDIRE. Pauvre père!

FINARD. Et il m'envoie près de madame pour m'informer...

SYLVANDIRE. Oh! mon bon Finard, dites-lui que je suis bien contente, bien heureuse.

FINARD. Ce sera un doux baume pour son cœur paternel... car il ne pense qu'à sa chère enfant.

SYLVANDIRE. Ce bon père!... Élevée loin de lui, au couvent, je le connaissais à peine... je le redoutais même... et cette union... combien elle m'effrayait!... Dam! sortir du cloître pour se marier ainsi tout à coup, c'est effrayant! Mais je vois bien maintenant que mon père avait raison en me disant de le laisser faire... qu'il ne voulait que mon bonheur.

FINARD. Positivement...

SYLVANDIRE. Aussi, je suis touchée de toutes ses bontés... des vôtres aussi, monsieur Finard... Et ma reconnaissance...

FINARD. La meilleure preuve que madame puisse nous en donner, c'est de continuer à être docile et à suivre aveuglément tous nos avis...

SYLVANDIRE. N'est-ce pas mon devoir ?

FINARD. Sans doute... d'autant plus que madame est bien jeune... Et, au sortir du cloître, jetée dans le tourbillon d'un monde tout nouveau, elle a besoin de conseils, d'excellents conseils.

SYLVANDIRE. Oh! sans doute... mais mon mari n'est-il pas là?... Il a de l'expérience, lui... et il me sera bien doux...

FINARD. Le chevalier d'Anguilhem est un charmant jeune homme.... mais il arrive du fond de sa province... il a lui-même besoin d'être guidé, bien conduit... Et madame devrait, dans l'intérêt de son avenir...

SYLVANDIRE. Parlez!... que faut-il faire?... Croyez bien...

FINARD, *tirant une lettre de sa poche.* Mon honorable patron, et moi son serviteur indigne, nous avons rédigé quelques instructions, fruit d'une longue habitude, et qui pourraient être pour madame une règle de conduite à l'égard de son noble époux.

SYLVANDIRE, *prenant la lettre.* Oh! donnez, monsieur Finard, donnez...

FINARD. Vous comprenez qu'il est inutile que monsieur le chevalier sache...

SYLVANDIRE. Pourquoi cela?

FINARD. Pour qu'un ménage soit toujours bon, heureux, la femme doit prendre sur son mari de l'autorité, de l'empire... mais sans qu'il s'en aperçoive, sans qu'il s'en doute... Les conseils sont doux à entendre et plus faciles à suivre quand ils émanent d'une bouche charmante et adorée... Vous comprenez, madame?

SYLVANDIRE. Non... pas tout à fait... mais, je vais lire à l'instant ce papier, et je ferai tout ce que vous me dites... je vous le promets... Car, vous l'avez déjà prouvé, vous ne cherchez qu'à me rendre heureuse.

FINARD. C'est une tâche que je me suis imposée et qui m'est bien douce... Je dirai donc à mon honoré patron...

SYLVANDIRE. Que ses avis et les vôtres seront des ordres pour moi.

FINARD, *à part.* A merveille! (*Haut et saluant.*) Votre très-humble, madame la chevalière *... Agréez, je vous prie, la nouvelle assurance de mon respect et de mon entier dévouement.

Il sort par le fond.

SCÈNE VII.

SYLVANDIRE, *seule.*

Cet excellent père!... et quand je pense qu'au couvent, je croyais qu'il ne m'aimait pas... Ah! cela me faisait bien du mal!... comme je me trompais!... Oh! oui, je veux suivre ses bons avis... (*Ouvrant la lettre.*) Voyons, voyons... (*Lisant des yeux.*) Mais oui... tout cela me paraît fort sage... un seigneur puissant à la cour s'intéresse à notre famille... il veut nous protéger, mon mari et moi... il veut faire obtenir à Roger... Oh! mais cela sera charmant!... on craint que mon mari ne refuse!... Oh! non, non... comme disait cet excellent monsieur Finard, je dois avoir sur son cœur quelque empire... et j'espère bien le décider... Il y va de son avenir, de l'éclat de son nom!... et je veux être fière de mon mari!

SCÈNE VIII.

ROGER, SYLVANDIRE.

ROGER, *entrant par la gauche, premier plan.* Tous les ordres sont donnés... et demain, après le déjeûner, nous partirons... Eh bien! qu'avez-vous, chère amie?

SYLVANDIRE. Je vous regarde.

ROGER. Vous me...

SYLVANDIRE. Savez-vous, monsieur, que vous avez fort bonne tournure?

ROGER. Oh! quand j'aurai seulement passé trois ou quatre ans à Paris, je ne serai pas plus ridicule qu'un autre.

SYLVANDIRE. Comme vous seriez bien avec un uniforme de colonel!

ROGER. Moi?

* Sylvandire, Finard.

SYLVANDIRE. Oui, vous.... N'avez-vous donc jamais songé à avoir un régiment?

ROGER. Si fait, quelquefois... mais ce n'est pas chose facile, chère Sylvandire... Peste! un régiment, comme vous y allez!

SYLVANDIRE. Eh bien! voulez-vous que je vous en donne un, moi?

ROGER, *riant.* Vous? et comment cela?... Permettez-moi de vous dire, ma chère Sylvandire, que vous faites de charmants rêves, mais ce ne sont que des rêves malheureusement...

SYLVANDIRE. Dont nous ferons des réalités quand vous voudrez.

ROGER. Est-ce que vous êtes ambitieuse, Sylvandire?

SYLVANDIRE. Oh! pour vous seul... je voudrais vous voir à la cour... Est ce que nous n'avez jamais songé à aller à la cour?

ROGER. Si fait... Mais, moi, gentilhomme de province, comment voulez-vous?...

SYLVANDIRE. N'êtes-vous pas d'une des premières familles de la Touraine?

ROGER. Oui.

SYLVANDIRE. N'avez-vous pas soixante mille livres de rente?

ROGER. Oui.

SYLVANDIRE. N'avez-vous pas un des plus magnifiques hôtels de Paris?

ROGER. Oui.

SYLVANDIRE. Ah! je comprends... vous seriez honteux de moi.

ROGER. De vous, chère Sylvandire?

SYLVANDIRE, *baissant les yeux.* Vous craignez ma naïveté...

ROGER. Vous êtes spirituelle comme un démon!

SYLVANDIRE. Ma gaucherie...

ROGER. Vous êtes gracieuse comme une sylphide!

SYLVANDIRE. Ma laideur...

ROGER. Vous êtes belle comme une étoile!

SYLVANDIRE. Eh bien, mon ami, puisque vous êtes jeune, brave et riche... et que vous avez la bonté de ne pas me trouver trop mal... pourquoi donc aller si vite en province?... pourquoi ne pas paraître à la cour?

ROGER. Ma foi, vous pourriez bien avoir raison.

SYLVANDIRE. Vos parents vous aiment, je n'en doute pas... ils désirent vous voir, j'en suis bien certaine; mais croyez-vous qu'ils ne vous pardonneront pas ce petit retard, quand vous leur arriverez avec les épaulettes de colonel et une femme présentée?

ROGER. C'est-à-dire qu'ils seraient enchantés!

SYLVANDIRE. Voyez-vous... voyez-vous... Eh bien! il faut vous occuper de cela aujourd'hui même.

ROGER. Que faut-il que je fasse?

SYLVANDIRE. Rien au monde... Ne vous ai-je pas dit que cela me regardait?

ROGER, *riant.* Mais, en vérité, chère amie, je ne puis croire... vous seriez donc une fée?...

SYLVANDIRE. Peut-être... une bonne fée pour vous... Allons, monsieur, laissez-vous mener à la baguette. (*A Finette qui entre.*) Que voulez-vous, Finette? *

FINETTE. Je demande pardon à madame de venir ainsi... si ce n'était pas pour une bonne action, je ne me serais pas permis...

ROGER. Pour une bonne action, chère Sylvandire?

FINETTE. C'est une dame de charité qui quête pour les orphelins.

SYLVANDIRE. Ah! vous avez bien fait, Finette... Et où est-elle cette dame de charité?

FINETTE. Je l'ai fait entrer dans la chambre de madame.

Elle sort à gauche, 3e plan.

SYLVANDIRE. Voulez-vous me permettre, mon ami?

ROGER. Comment donc!

SYLVANDIRE.

AIR : *fragment de don Pasquale.*

Pardon, si je vous quitte,
Quand le malheur m'invite,
On n'invoque jamais en vain,
Jamais en vain,
Ma charité pour le prochain.

ROGER.

En vous, ma toute belle,
S'unissent les vertus,
Chaque instant me révèle
Quelque charme de plus.

ENSEMBLE.

A regret je vous quitte,
Mais revenez bien vite,
On n'invoque jamais en vain,
Votre intérêt pour le prochain.

SYLVANDIRE.

Pardon, si je vous quitte, etc.

Elle sort à gauche.

SCÈNE IX.

ROGER, *seul.*

Ah ça, mais c'est une femme parfaite que j'ai là!... Malgré sa figure de renard, le Finard disait vrai... on voudrait en faire faire une comme cela qu'on n'en viendrait pas à bout!

UN LAQUAIS, *annonçant.* Monsieur le comte d'Herbigny!... monsieur de Villiers.

SCÈNE X.

DE VILLIERS, ROGER, D'HERBIGNY.

ROGER. Ah! messieurs, soyez les bienvenus.

* Finette, Sylvandire, Roger.

D'HERBIGNY. La façon dont vous nous recevez nous indique que ce sont des félicitations que nous avons à vous faire... Recevez donc nos félicitations.

ROGER Je les reçois: depuis hier, j'ai marché de surprises en surprises, et toutes plus agréables les unes que les autres.

DE VILLIERS Tant mieux, mon cher, tant mieux! prions Dieu que cela dure. Ne nous présenterez-vous pas à madame d'Anguilhem?

ROGER. Elle est occupée en ce moment, je crois... mais revenez dîner, sans façons, en amis.

D'HERBIGNY. En amis?

ROGER. Pardieu! n'êtes-vous pas mes amis?

D'HERBIGNY. Oui, mais ce n'est pas une raison pour que nous soyons amis de madame d'Anguilhem. Si les amis de la femme sont toujours ceux du mari...

DE VILLIERS. Ceux du mari sont rarement ceux de la femme.

D'HERBIGNY. Mais, à propos d'amis, nous oublions le but principal de notre visite; une jeune et jolie personne attend en bas, dans ma voiture, la permission de vous être présentée.

ROGER. Une jeune et jolie personne... mais pourquoi la faire attendre?

SCÈNE XI.

DE VILLIERS, ROGER, TOURANGEAU, D'HERBIGNY.

TOURANGEAU, *avec embarras, au fond.* Monsieur le chevalier...

ROGER. Eh bien! quoi?

TOURANGEAU. C'est que, vu votre position actuelle de nouveau marié, je ne sais vraiment pas trop...

ROGER. Voyons, achève, imbécile!

TOURANGEAU. Je ne sais pas trop si je puis me permettre d'annoncer la personne qui se présente.

ROGER. Comment cela?

TOURANGEAU. Ce n'est pas qu'elle ne soit fort agréable de toute façon; mais...

D'HÉRBIGNY, *riant.* C'est elle!

ROGER. Qu'est-ce donc?

D'HERBIGNY. Comment! vous ne devinez pas?.. Eh! fais donc entrer, nigaud!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, POUSSETTE.

TOURANGEAU, *annonçant.* Mademoiselle...

POUSSETTE, *entrant par le fond.* C'est bon! va-t'en! je m'annoncerai bien moi-même... votre meilleur ami, Roger; voilà le nom sous lequel je désire qu'on m'introduise auprès de vous.

ROGER. Et vous serez toujours la bienvenue, charmante Poussette.

POUSSETTE. Je viens ici pour raisons prépondérantes... (*Bas à d'Herbigny.*) Vicomte, laissez-moi seule avec Roger... il faut que je lui parle.

D'HERBIGNY, *de même.* Diable! un tête-à-tête! le lendemain de sa noce, c'est dangereux! Attends au moins les huit jours de rigueur, friponne!

POUSSETTE. Ah! ne plaisantez pas.

D'HERBIGNY. Allons, restez ensemble, mes tourtereaux.

POUSSETTE. Cependant, ne vous éloignez pas. Il se pourrait que Roger eût besoin de vous.

D'HERBIGNY. Eh bien! où veux-tu que nous t'attendions?

ROGER. Dans ma bibliothèque.

POUSSETTE. Je ne tarderai pas à vous y rejoindre.

DE VILLIERS. Chevalier, nous vous laissons...

D'HERBIGNY. Pour le moment, bien entendu..* car nous acceptons votre dîner.

ROGER. A merveille, messieurs, et je vous prie, à l'avenir, de considérer ma table comme la vôtre.

ENSEMBLE.

AIR *de Satan à Paris.*

Quand l'amitié vous invite,
Vraiment, c'est de tout cœur.
Ah revenez bien vite!
Pour partager mon bonheur.

D'HERBIGNY *et* DE VILLIERS.

Quand l'amitié nous invite,
Acceptons de tout cœur!
Et nous reviendrons vite
Pour partager son bonheur.

D'HERBIGNY. Au revoir, très-cher... et continuation de surprises...

ROGER. Non, maintenant, parole d'honneur, j'aime autant que cela s'arrête là!

ENSEMBLE, REPRISE.

Quand l'amitié n/vous invite, etc.

D'Herbigny et de Villiers entrent à droite.

SCÈNE XIII.

POUSSETTE, ROGER.

ROGER. Eh bien! chère amie, nous voilà seuls... qu'aviez-vous à me dire? je vous ai vue éloigner d'Herbigny et de Villiers, et je présume...

* De Villiers, Roger, d'Herbigny, Poussette.

POUSSETTE. Vous présumez?.. peste! quelle perspicacité!

ROGER. Ma chère, vous ne savez pas combien j'ai l'œil alerte, depuis que je suis marié.

POUSSETTE. Tant mieux! cela pourra vous servir.

ROGER. Hein?... qu'est-ce que vous dites donc là?

POUSSETTE. Je dis, mon cher chevalier, que le mariage est un état anormal, comme disent les naturalistes, et qu'il faut une grande philosophie...

ROGER. Poussette, ma bonne amie, mettez-moi au courant tout de suite... je suis d'une constitution robuste et n'ai pas besoin de ménagements.

POUSSETTE. Eh bien! mon pauvre Roger... vous saurez que j'ai pris mes renseignements sur la maison Bouteau, Finard et compagnie. J'ai ma police à moi... Votre femme...

ROGER, *vivement*. On vous aurait parlé d'elle aussi?... qu'a-t-on pu vous dire?... vous l'avez vue... elle est jolie...

POUSSETTE. Très-jolie.

ROGER. Elle est spirituelle.

POUSSETTE. Je le sais.

ROGER. Elle est sage.

POUSSETTE. A merveille!.. mais sa sagesse ne l'a pas empêchée d'être remarquée par un puissant seigneur.

ROGER. Ah! diable!.. mais sa sagesse l'aura sans doute empêchée de le remarquer, lui!

POUSSETTE. On dit que non... ce qu'il y a de certain, c'est que ce beau marquis adore la fille de maître Bouteau... que, pour elle, tous les dimanches, il allait à la messe... dans la chapelle du couvent, lorgner la jolie pensionnaire...

ROGER. Tous les dimanches...

POUSSETTE. Oh! c'est un homme très-religieux... que sais-je!... en donnant de l'eau bénite, un petit billet est bientôt glissé.

ROGER, *vivement*. Poussette, ma déesse, vous me direz bien le nom de cet homme, n'est-ce pas?

POUSSETTE. C'est le marquis de Royancourt.

ROGER. De Royancourt... un des meilleurs amis de madame Dubarry!..

POUSSETTE. Tout-puissant par elle, disposant des régiments et des lettres de cachet, ni plus ni moins que monsieur de la Vrillière!... du reste, un charmant cavalier.

ROGER. Alors, pourquoi n'épousait-il pas Sylvandire?

POUSSETTE. Ecoutez donc... on ne fait pas comme cela, sans y être un tant soit peu poussé, marquise, la fille d'un petit robin... On trouve plus commode, par le temps qui court, d'attendre qu'elle soit pourvue d'un mari... et de donner à ce mari une charge en province, ou bien un régiment.

ROGER, *vivement*. Poussette, ma chère Poussette, vous êtes sur la trace, parole d'honneur!

POUSSETTE. Comment cela?

ROGER. On m'a parlé du régiment.

POUSSETTE. Déjà!

ROGER. Ce matin.

POUSSETTE. Il eût été plus délicat de vous en parler hier; tête-bleue! mon cher, ces petites filles de robe, cela va le diable!

ROGER. Oui; mais nous irons aussi vite qu'elle!

POUSSETTE. Ce n'est pas sûr!

ROGER. Que voulez-vous dire?

POUSSETTE. Il n'est pas certain que nous la rattrapions.

ROGER. Pourquoi cela?

POUSSETTE. Parce qu'elle a de l'avance sur nous.

ROGER. De l'avance sur nous?

POUSSETTE. Sylvandire a reçu une visite ce matin?

ROGER. Oui, d'une dame de charité.

POUSSETTE. Fort charitable en effet!

ROGER. Hein?

POUSSETTE. Je la connais : c'est la petite poste de l'Opéra... et la messagère intime du marquis de Royancourt.

ROGER. Et que venait-elle faire ici?

POUSSETTE. Son métier : apporter une lettre.

ROGER. Une lettre de qui?

POUSSETTE. Une lettre du marquis.

ROGER. Vous êtes sûre, Poussette?...

POUSSETTE. Parbleu!

ROGER. Ma chère Poussette, toute lettre mérite une réponse...

POUSSETTE. C'est mon avis.

ROGER. Et monsieur de Royaucourt n'aura point à se plaindre, car il en aura deux.

POUSSETTE. Ce qui abonde ne vicie pas.

ROGER, *passant à la table de gauche et préparant ce qu'il faut pour écrire.* * Ma chère Poussette, traitez-moi de fat et de belître, dites que je ne me nomme pas Roger-Tancrède d'Anguilhem, si, avant la fin de l'autre semaine, il n'y a pas un marquis de moins pour faire belle jambe à l'œil de bœuf. (*Ecrivant.*) « Monsieur le marquis... » Pas de bravade, il me prendrait pour un Gascon! pas d'injure, il me croirait un Limousin!... (*Il écrit.*) « Il faut encore huit jours pour » accomplir le petit voyage que je vais faire » avec madame d'Anguilhem. J'espère avoir » le plaisir de vous rencontrer, d'aujourd'hui » en huit, au cours la Reine, à sept heures » du matin; j'y serai avec mon épée, et » comme tout bon gentilhomme ne marche

* Roger, Poussette.

» pas sans la sienne, j'espère vous y trouver
» avec la vôtre.

» Chevalier d'Anguilhem. »

POUSSETTE. Bravo! mon cher, voilà un cartel galamment troussé. On croirait que vous n'avez fait autre chose de votre vie.

ROGER. Ma chère Poussette, portez cette lettre à d'Herbigny et à de Villiers.

POUSSETTE. Je vous comprends... l'hôtel de Royaucourt est à deux pas d'ici et avant un quart d'heure...

ROGER. Poussette, tu es une femme charmante!

POUSSETTE. Non! Poussette est une folle, une écervelée, qui craint bien de vous avoir conseillé une sottise, entendez-vous... Mais Poussette est une fille alerte, adroite et dévouée, qui sera toujours prête à vous rendre service... Elle a votre honneur à cœur, voyez-vous, et elle ne souffrira pas qu'on décore impunément votre front d'un chapeau de co...

ROGER, *vivement.* Hein!

POUSSETTE, *avec dignité.* De colonel... je ne voulais pas dire autre chose, chevalier... j'ai trop bon ton pour cela... Sans adieu, à bientôt, ma biche!

Elle entre à droite.

SCÈNE XIV.

ROGER, *seul.*

Ah! parce que je suis bon fils, parce qu'il m'a fallu me marier à tâtons pour sauver mes parents de la misère, on voudrait me traiter en Georges Dandin!... Halte-là! mon petit marquis!

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Je ne suis pas de ces époux vulgaires
Par le mépris achetant la faveur,
De ces maris qui, moutons débonnaires,
Au Parc-aux-cerfs, broutent le déshonneur.
Mon beau marquis, ce bois-là, d'origine,
Se greffe mal dans nos nobles forêts;
Pour que la source en périsse à jamais,
Moi, je la coupe à sa racine!

Il sonne.

SCÈNE XV.

ROGER, TOURANGEAU.

TOURANGEAU, *entrant.* Monsieur le chevalier!

ROGER. Tu vas faire atteler la voiture de voyage et seller Christophe.

TOURANGEAU. Seller Christophe... le déranger... pauvre animal! pourquoi faire?

ROGER. Mais pour que Tourangeau nous suive à Anguilhem, où nous nous rendons à petites journées*.

TOURANGEAU, *avec joie.* Comment, monsieur le chevalier, nous retournons à Anguilhem!... comment! je vais revoir mes lares! comment! Christophe va rentrer dans son écurie natale!... Dans un instant tout sera prêt, monsieur le chevalier, dans un instant!

Il sort.

SCÈNE XVI.

ROGER, *puis* SYLVANDIRE.

ROGER, *seul.* C'est le bon parti... retourner à Anguilhem... Sylvandire ne reverra plus Paris... et, moi-même, je n'y reparaîtrai que pour donner à ce marquis une leçon...

SYLVANDIRE, *accourant par la gauche, avec joie**. Roger! Roger!... mon ami!.. que je suis contente!...

ROGER. Qu'avez-vous, madame?

SYLVANDIRE. Ce brevet de colonel... vous l'aurez... aujourd'hui même... on vient de me le faire savoir à l'instant... Ah! mon ami, que je suis heureuse!

ROGER, *avec ironie.* Et je devrai cette faveur...

SYLVANDIRE. A un ami de ma famille... un protecteur qui vous veut beaucoup de bien.

ROGER. Beaucoup de bien... oui... et il me tarde de lui prouver toute ma reconnaissance.

SYLVANDIRE, *étonnée.* Mais, qu'avez-vous, mon ami?... cet air... ce ton... on dirait que vous êtes fâché... quand je croyais que vous alliez me remercier...

ROGER, *avec amertume.* Je vous dois en effet de grands remercîments, madame.

SYLVANDIRE. Mais répondez, de grâce, qu'avez-vous?

ROGER. J'ai, madame, que je n'ai pas besoin de votre protecteur, et que sa protection s'achèterait trop cher!

SYLVANDIRE. Que voulez-vous dire?... je ne comprends pas.

ROGER, *avec colère.* Ah! vous ne comprenez pas?... eh bien je vous ferai comprendre... plus tard... mais en ce moment, préparez-vous à partir.

SYLVANDIRE. A partir!

ROGER. Oui, madame... vous allez quitter Paris et pour toujours!

SYLVANDIRE. Pour toujours!

ROGER. Oui, l'air y est mauvais... pour les nouveaux mariés surtout!...

* Tourangeau, Roger.

** Roger, Sylvandire.

SYLVANDIRE. Vous m'effravez, Roger !

ROGER. Il y pleut des billets musqués... des brevets de colonel... et c'est malsain !

SYLVANDIRE. Mon Dieu ! mon Dieu ! que signifie tout cela?

ROGER. Allons, madame, allons... il faut vous soumettre, il faut partir !

SCÈNE XVII.

ROGER, TOURANGEAU, SYLVANDIRE.

TOURANGEAU. Monsieur le chevalier, voilà un monsieur en habit noir, qui demande à vous parler sur-le-champ.

ROGER, *avec impatience.* Qu'il revienne dans huit jours... je ne suis pas visible.

TOURANGEAU. C'est ce que je lui ai dit; mais il prétend qu'il vient au nom du roi.

ROGER, *surpris.* Au nom du roi!

TOURANGEAU. En effet!... comme il a un habit noir et une chaîne d'argent, j'ai pensé qu'il pourrait bien être attaché à la cour.

ROGER. Faites entrer.

Tourangeau introduit l'exempt et sort.

SCÈNE XVIII.

ROGER, UN EXEMPT, SYLVANDIRE.

L'orchestre exécute piano l'introduction d'*il Barbiere*, la musique continue jusqu'à la fin de l'acte.

L'EXEMPT. Vous êtes bien monsieur le chevalier Roger-Tancrède d'Anguilhem?

ROGER. Oui, monsieur.

L'EXEMPT. Monsieur le chevalier, voici une double réponse à une lettre fort honnête que vous avez écrite tout à l'heure...

Il lui présente un pli contenant deux papiers.

ROGER, *le prenant et brisant le cachet.* Une seule pouvait suffire, monsieur ; mais je vois avec plaisir que l'on ait fait diligence... (*Il parcourt un des papiers.*) Un brevet de colonel... (*Il jette un coup d'œil sur l'autre.*) Et un ordre de me rendre à la Bastille !... c'est bien !... pour un lendemain de noces... il n'y a pas de retard !

L'EXEMPT. C'est à vous de choisir, monsieur le chevalier.

SYLVANDIRE. Que dit-il ?

ROGER. En considération des anciens services de mon père, monsieur, je pourrais regarder ce brevet honorable comme une dette dont sa majesté se serait souvenue... mais, aujourd'hui, c'est une insulte qui m'est faite et que je repousse.

Il déchire le brevet.

L'EXEMPT. Comment! vous préférez !...

ROGER. La Bastille !...

SYLVANDIRE, *avec désespoir.* La Bastille !.. (*Allant à Roger*). La Bastille!...* Mais non !.. c'est impossible !... (*A l'exempt*). Monsieur... monsieur... je vous en supplie!... (*A Roger.*) Mon ami ! au nom du ciel !

ROGER, *avec ironie.* A merveille, madame ; votre surprise est fort bien jouée !...

L'EXEMPT, *à Roger.* Veuillez donc monsieur...

SYLVANDIRE. Je ne vous quitte pas !... Monsieur, laissez-moi, laissez-moi vous suivre !

ROGER, *avec amertume.* Cessez, cessez cette indigne comédie, madame... et, quant à ce marquis, dites-lui bien que c'est partie remise... et que nous nous retrouverons ! (*A l'Exempt*). Marchons, monsieur, je vous suis !

SYLVANDIRE. Que dit-il? Roger !... Roger!

ROGER, *la repoussant.* Assez, assez, madame !

L'exempt sort, Roger reste au fond, en regardant Sylvandire, jusqu'au baisser du rideau.

SYLVANDIRE. Seigneur ! ayez pitié de moi !

Elle tombe évanouie sur un fauteuil à gauche.

Le rideau baisse.

*Roger, Sylvandire, l'exempt.

QUATRIÈME CHAPITRE.

A bord de la tartane *la Zorah*; la chambre du capitaine richement décorée à l'asiatique. Deux portes latérales; un fond avec grillage d'où l'on aperçoit la mer. Plusieurs coussins à gauche. *

SCÈNE PREMIÈRE.

MULEI-BEN-OMAR, FINARD, *enveloppé d'un grand manteau et le chapeau rabattu sur les yeux.*

FINARD, *descendant la scène ; avec mystère.* Ainsi, c'est bien entendu...

MULEÏ, *de même.* Parfaitement convenu... Le chevalier d'Anguilhem a rendez-vous ici, à bord de mon vaisseau...

FINARD. Avec monsieur le marquis de Royancourt, qui tardera d'une heure.

MULEÏ. Et pendant cette heure...

FINARD. Chut!

* *Avis à MM. les Directeurs de province.* — Cette décoration peut être disposée très-facilement; toute chambre fermée peut servir, moyennant quelques appliques et un escalier au fond qui est censé monter sur le pont.

FINARD. Ainsi, je puis dire au noble seigneur qui m'honore de sa confiance...

MULEÏ. Que tous ses désirs seront remplis.

FINARD. Mais, monsieur le marquis veut être bien sûr que le chevalier d'Anguilhem...

MULEÏ. C'est juste!... revenez dans une heure, et vous verrez vous-même...

FINARD, *effrayé*. Moi! Si le chevalier me rencontrait!... diable!

MULEÏ. Au milieu du tumulte de la fête que je donne, ce soir, à bord de ma tartane, on ne vous reconnaîtra pas. D'ailleurs, un de mes gens me préviendra de votre arrivée, et vous n'avez rien à craindre.

FINARD. Très bien..... nous disons dans une heure... et je vous remettrai la somme promise.

MULEÏ. Ainsi, nous serons sûrs l'un de l'autre.

FINARD. Vous savez que ce n'est pas tout... Si monsieur le marquis est content de vous, en sa qualité d'intendant de la province, il fermera les yeux et vous laissera faire quelques petites expéditions sur les côtes... de temps en temps... sans ennuis, sans tracasseries... vous comprenez?

MULEÏ. Grand merci!... dans une heure donc!

FINARD. Dans une heure!... discrétion... prudence!

MULEÏ. Cela tient à mon état.

Finard sort à droite, après s'être bien enveloppé de son manteau.

SCÈNE II.

MULEI, *puis* UN MATELOT.

MULEÏ. Va, va, honnête chrétien... Je n'aurai plus besoin de la protection de ton marquis.. Allah me protége... (*Allant s'asseoir sur les carreaux qui sont à gauche.*) Et, grâce à certain coup de partie que je médite, jamais je n'aurai fait de plus fructueux voyage que celui-ci..... ce sera le dernier..... Oui, j'aurai de quoi acheter un pachalik... Pacha, moi!... Le pacha Ben-Omar... Allons, ça ne sonne pas trop mal. (*Un matelot entre par la droite.*) Eh bien! qu'y a-t-il? *

LE MATELOT. Capitaine, une chaloupe vient d'amener cette jolie bayadère de l'Opera qui est en représentation au théâtre de Marseille, et que vous avez invitée à venir visiter votre tartane.

MULEÏ. Fais entrer et apporte du café et des pipes.

Le Matelot s'incline, introduit Poussette par la droite et sort à gauche.

* Muleï, le Matelot.

SCÈNE III.

MULEI, POUSSETTE, LE MATELOT, *qui va et vient.*

MULEÏ, *toujours assis.* Soyez la bien venue, ma belle houri; je vous espérais, mais je ne vous attendais, pas.

POUSSETTE, *regardant autour d'elle.* Peste! il paraît que c'est un bon métier que celui de corsaire, et votre chambre est presque aussi élégante...

MULEÏ. Que le boudoir d'une danseuse, n'est ce pas, belle Poussette?...C'est que tous deux ont un point de ressemblance... Ils sont conquis sur les infidèles!

POUSSETTE. Tiens, tiens, tiens! pour un Turc, ça ne manque pas d'une certaine observation, ce que vous me dites là.. Ah ça, mais, il me semble que vous pourriez bien vous lever, mon ami le Turc.

MULEÏ. Au contraire, c'est vous qui allez vous asseoir, ma belle Française.

Le Matelot, qui, pendant le dialogue précédent, a apporté une petite table très-basse, sur laquelle est un plateau avec tasses, cafetière, sucrier, avance deux coussins près de la petite table, Poussette s'y assied. Le Matelot donne une pipe à Muleï et en présente une autre à Poussette.

POUSSETTE. Qu'est-ce que cela?

MULEÏ. Un chibouque de véritable latakié et une tasse de pur moka.

POUSSETTE, *s'asseyant.* Va pour le latakié et le moka. (*Elle fume.*) J'étais née pour être sultane, moi.

MULEÏ. Il n'y a pas de temps de perdu.

POUSSETTE. Ah ça, dites donc, à propos de sultane, savez-vous qu'il faut que j'aie un fier courage?.. venir ainsi chez vous...

MULEÏ. Du courage! pour assister à la fête que je donne ce soir aux plus jolies femmes de Marseille... est-ce donc si effrayant?

POUSSETTE. Écoutez donc! c'est qu'il court de singuliers bruits sur votre compte, musulman?

MULEÏ. Et lesquels?

POUSSETTE. On vous soupçonne de faire la traite des blancs.

MALEÏ. Que voulez-vous? on s'est plaint que mon dernier chargement de noirs était mauvais teint.

POUSSETTE. Alors, c'est donc vrai, cela?

MULEÏ. Par Allah!... avec toute autre, je n'en conviendrais pas... mais avec vous, ma bayadère...

POUSSETTE. Eh! un instant, beau brun... n'allez pas m'emmener en Barbarie; je n'ai rien à faire dans ce pays-là, moi!... j'ai peu de penchant pour les sérails, où l'on ne cause qu'avec des muets et d'autres individus fort désagréables.

MULEÏ. Soyez tranquille, je suis un négociant consciencieux... D'ordinaire, je ne prends pas, j'achète.

POUSSETTE. Et à qui achetez-vous?

MULEÏ. Oh! de toutes mains... pourvu que la marchandise soit fraîche et jolie.

AIR: *Dans la paix et l'innocence,*

Je ne suis pas difficile
Sur le choix de mes vendeurs,
Mais, négociant habile,
Je sais payer les primeurs.

POUSSETTE, *riant.*

Des primeurs...

MULEÏ.

C'est une chance
Qui vient avec le vent,
Car je me fournis en France...

POUSSETTE.

On doit vous voler souvent.

MULEÏ. Franchement, cela m'est arrivé quelquefois... mais, avec nos pachas de Smyrne et de Trébisonde..... Après ça, je suis rarement trompé... Tenez, aujourd'hui, je viens de faire une affaire assez bizarre et fort avantageuse...

POUSSETTE. Vous avez acheté quelqu'un?

MULEÏ. Au contraire... on me paye pour se débarrasser de quelqu'un...

POUSSETTE. Ah! bah!

MULEÏ. Un marché d'or... connaissez-vous un certain marquis de Royancourt?

POUSSETTE, *vivement.* Bon!... auriez-vous acheté cette mauvaise marchandise-là?

MULEÏ. Du tout... c'est lui, au contraire, qui...

POUSSETTE, *curieuse.* Voyons, parlez..... quel trafic avez-vous fait avec lui?

MULEÏ.* Oh! rien, rien..... mais, je dois l'avouer, c'est un homme très-rond en affaires.

POUSSETTE, *à part.* L'implacable ennemi de d'Anguilhem, en relation avec ce mécréant!... Si ce bon Roger était à Marseille, je tremblerais pour lui. (*Haut et gaiement*). Si bien donc, mon cher Turc, que vous êtes content... la spéculation a donné sur la côte de Marseille...

MULEÏ. Mais je ne me plains pas de ce côté-là.

POUSSETTE. Et de quel côté vous plaignez-vous, alors?

MULEÏ. Je me plains du vôtre, je me plains de vos rigueurs, je me plains de vous avoir déjà jeté cinq mouchoirs inutilement... Qu'attendez-vous, belle Poussette?

POUSSETTE. Tiens! j'attends le sixième pour me faire la demi-douzaine.

SCÈNE IV.

MULEI, POUSSETTE, TOURANGEAU.

TOURANGEAU, *entrant par la droite.* Pardon, monsieur le Turc, mais c'est moi...

MULEÏ. Qui, toi?

TOURANGEAU. Moi, Tourangeau. (*Apercevant Poussette.*) Tiens! c'est vous, mademoiselle Poussette... Oh! que je suis donc content de vous revoir!... est-ce que vous vous seriez faite *Turc*, par hasard, que vous fumez comme un Suisse, et que vous buvez, comme un Polonais?

Muleï le repousse.

POUSSETTE. Ah! mon Dieu!... mais je ne me trompe pas... c'est bien lui, c'est Tourangeau!... Regarde-moi donc, imbécille!

TOURANGEAU, *s'approchant.* Ah! vous m'avez reconnu... sûrement que c'est moi: à moins que l'on ne m'ait changé à la douane!

MULEÏ. Vous connaissez ce garçon, belle Poussette? **

POUSSETTE, *se levant.* Oui, capitaine; c'est même un de mes admirateurs.

TOURANGEAU. Oh! oui, un de vos admirateurs, que vous pouvez vous en vanter encore!

MULEÏ. En ce cas, je lui pardonne en votre faveur.

TOURANGEAU. Comment! vous me pardonnez? qu'est-ce que j'ai donc fait?

MULEÏ. Tu es entré sans ma permission!

TOURANGEAU. Il n'y avait personne dans l'antichambre... D'ailleurs, je venais vous annoncer que mon noble maître, monsieur le chevalier d'Anguilhem, va se rendre à la galante invitation que vous lui avez faite de visiter votre bâtiment.

POUSSETTE, *vivement.* Comment! le chevalier est aussi à Marseille?

TOURANGEAU. Arrivé d'avant-hier, avec votre serviteur.

POUSSETTE, *à part.* Oh! oh! décidément, il y a quelque chose là-dessous!... j'ai bien fait de venir ici.

MULEÏ. Tu es, dis-tu, l'esclave du jeune chevalier d'Anguilhem?

TOURANGEAU. Gracieux musulman, je vous ferai observer qu'il n'y a pas d'esclaves en France..... nous sommes tous libres... à ce qu'on dit..... Quant à moi, je suis domestique!... mais, à part ça, je suis mon maître.

MULEÏ. Et, dis-moi, garçon, le chevalier, quelle espèce d'homme est-ce?

TOURANGEAU. Mais, de la plus belle espèce, je vous prie de le croire... un cavalier superbe, plein d'esprit, de courage, et noble comme le roi.

MULEÏ. Quel âge a-t-il?

TOURANGEAU. Vingt-cinq ans, auguste Osmanlis.

MULEÏ. Des talents d'agrément?

TOURANGEAU. Mais il en est pétri de talents d'agrément!

* Poussette, Muleï, Tourangeau.

** Poussette, Tourangeau.

POUSSETTE, *à part.* Que signifient toutes ces questions? est-ce que, par hasard... ah! je saurai...

MULEÏ. Et il est marié, m'a-t-on dit?

TOURANGEAU. C'est-à-dire, il était marié... à une femme charmante... mais il en a été séparé... vu qu'il a été incorporé à la bastille..... pendant huit mois... il en est sorti, grâce aux démarches de son ami, monsieur le vicomte d'Herbigny, un brave capitaine de vaisseau!

MULEÏ. Et, alors, il a retrouvé sa femme?

TOURANGEAU. Du tout!... il a refusé de la revoir... Pourquoi? il n'a jamais voulu me le dire..... c'est un bon maître... mais il est d'un cachotier à mon endroit...

MULEÏ. C'est bien! A ton tour, maintenant, chien de chrétien!

TOURANGEAU. Comment dites-vous... chien de chrétien?..... mais c'est fort malhonnête cela.

MULEÏ. Oh! ne fais pas attention... c'est une locution musulmane... nous autres mahométans, nous appelons chien tout ce qui n'est pas turc.

TOURANGEAU. Tiens! chez nous c'est tout le contraire... nous appelons turc tout ce qui est chien... mais, vous aviez dit: à mon tour... quoi, à mon tour?

MULEÏ. Oui, à ton tour, que sais-tu faire?... Es-tu capable d'être Bostangi-Bachi?

TOURANGEAU. Comment dites-vous ça?... Bostan, quoi?

MULEÏ. Bostangi-Bachi, c'est-à-dire, jardinier... Sais-tu bêcher, greffer, arroser.

TOURANGEAU. Ah! bien, elle est bonne!... mais c'est mon premier état d'être jardinier!... avant de m'élever au grade de domestique, j'étais paysan... mais, pourquoi me demandez-vous cela... seigneur?

MULEÏ. Omar.

TOURANGEAU. Homard!..... oh! mais dites-donc, je les aime beaucoup... j'en suis fou... en salade!

MULEÏ, *riant.* Allons, allons je vois que tu es bon garçon, et que nous nous entendrons à merveille.

LE MATELOT, *entrant.* Monsieur le chevalier d'Anguilhem vient d'arriver à bord.

MULEÏ. Ah! très-bien... Vous permettez, belle Poussette... les affaires avant tout*.

POUSSETTE, *minaudant.* Par exemple!... mais je ne veux pas que vous m'abandonniez si vite... Je ne viens ici que pour vous.

MULEÏ. Je vais vous conduire dans mon arsenal... mon boudoir... où l'on vous servira le sorbet.

POUSSETTE, *de même.* J'accepte, bel Almanzor; mais il faut avant tout que vous me donniez quelques petits renseignements dont j'ai besoin... n'allez pas faire le discret avec moi...

MULEÏ. Je vous dirai tout ce que vous voudrez... à condition que vous serez moins sauvage.

POUSSETTE. Sauvage!... moi!... Il faut bien être Turc pour croire ça... (*Bas à Tourangeau.*) Pas un mot de moi, entends-tu, à qui que ce soit.

TOURANGEAU. Suffit!... *motus!*

MULEÏ, *à Tourangeau.* Prie ton maître de vouloir bien m'attendre un instant.

TOURANGEAU. Je n'y manquerai pas, auguste Omar.

Poussette et Muleï sortent à gauche.

* Tourangeau, Poussette, Muleï.

SCÈNE V.

TOURANGEAU, *puis* ROGER.

TOURANGEAU, *seul.* Eh bien, ce mécréant n'est pas trop désagréable... seulement pourquoi me demandait-il si je savais arroser, bêcher?... que diable ça peut-il lui faire?... Ah! monsieur le chevalier...

ROGER, *entrant par la droite.* Personne?...

TOURANGEAU. Si fait, monsieur le chevalier; il y a moi d'abord, et puis, il y a le capitaine qui va venir... On dit que la petite fête qu'il prépare à son bord sera fort divertissante.

ROGER, *avec impatience.* Eh! que m'importe sa fête?... je ne viens ici que pour avoir affaire à ce marquis de Royancourt, qui m'a enfin donné rendez-vous... Il n'est pas encore arrivé?

TOURANGEAU. J'ignore...

ROGER. Va donc vite t'informer s'il n'est pas encore ici... Tiens-toi sur le pont, guette son arrivée... et dès qu'il paraîtra, accours me prévenir.

TOURANGEAU. Oui, monsieur le chevalier...* et, en l'attendant, je converserai un peu avec les matelots turcs... Je ne méprise pas les Turcs... au contraire... ils passent presque toute leur vie les jambes croisées et ils ont des essaims de femmes... Je partage assez ces idées musulmanes.

ROGER. Va donc! va donc!

TOURANGEAU. A vos souhaits, monsieur le chevalier.

Il sort par la droite.

SCÈNE VI.

ROGER, *seul.*

Ah! qu'il vienne, ce marquis!... qu'il vienne donc!..... Enfin, il accepte mon défi... il l'accepte même plus galamment

* Roger, Tourangeau.

que je ne l'aurais cru... mais, n'importe, je serai sans pitié pour lui, et je le tuerai, l'infâme!... Quant à sa complice, quant à celle qui n'a pris mon nom que pour le flétrir, un cloître me fera justice.... Ah! cette femme... quand je l'ai vue pour la première fois, si belle, paraissant si douce et si candide, qui m'aurait dit .. et je me sentais si loyalement disposé à l'aimer... la vie s'offrait à moi si franche et si heureuse... jeune, riche, portant un nom qui me permettait d'aspirer à tout! Ah! marquis, marquis! c'est à toi que je ferai payer tout cela... à toi, d'abord, puis à elle ensuite... Je les tiens enfin tous les deux!

SCÈNE VII.

ROGER, POUSSETTE.

POUSSETTE, *qui est entrée par la gauche et s'est approchée de Roger.* Pas encore, ma biche!

ROGER, *vivement.* Poussette! ici!... comment se fait-il?

POUSSETTE. Vous le sauriez, ingrat! si vous vous occupiez un peu de moi... vous auriez appris que je suis en représentation au grand théâtre!

ROGER. Mais à bord de ce vaisseau... expliquez-moi...

POUSSETTE. Pardine! l'explication ne sera pas longue. Le capitaine Omar m'a vu danser un pas de Zéphir dans le ballet de *Vénus et Adonis*, où, sans me vanter, j'ai un fameux succès... il m'a envoyé mouchoirs sur mouchoirs, et m'a fait promettre enfin de venir aujourd'hui à bord de sa tartane.

ROGER. Et, comme tu es femme de parole, tu as été exacte au rendez-vous.

POUSSETTE. Oui, je suis exacte .. heureusement... pas pour le Marocain, dont je me moque parfaitement, mais pour vous, mon gentilhomme...

ROGER. Pour moi? pour moi? que voulez-vous dire, Poussette?

POUSSETTE. Je veux dire que, pendant vos huit mois de Bastille, vous auriez dû songer à devenir prudent et politique... Le Royancourt sait que vous êtes ici!

ROGER. Sans doute, puisque je lui ai envoyé un cartel.

POUSSETTE. A merveille! en voilà de la prudence!... un cartel à l'intendant de la province!...

ROGER. Eh! qu'importe?... je te répète que je le tiens, qu'il se battra, et que je le tuerai, l'infâme! *

* Poussette, Roger.

POUSSETTE. Si l'infâme vous en laisse le loisir... ce dont vous me permettrez de douter, mon Cid.

ROGER. Voici sa lettre.

POUSSETTE, *lisant.* « On ne peut refuser » une si gracieuse invitation à quelqu'un qui » court deux cents lieues tout exprès pour la » faire. Le capitaine de *la Zorah* est en rade à » Marseille, il donne une fête à son bord... » Sous prétexte d'y assister, rendez-vous » demain sur son navire... une de ses cha- » loupes nous conduira à Pommègues... deux » de ses officiers nous serviront de témoins... » ils ignoreront jusqu'à la cause pour laquelle » nous nous battons, et tout se passera ainsi » le plus noblement et le plus secrètement » du monde. Tout vôtre. »

ROGER. Tu vois, il est difficile d'être plus clair.

POUSSETTE. Oui, et cependant vous n'y avez rien vu.

ROGER. J'ai vu qu'il doit venir ici et que je l'attends.

POUSSETTE. Eh bien! tout en l'attendant, vous voguerez bientôt vers les côtes de Barbarie! cela vous plaît-il?

ROGER. Le diable m'emporte, je ne comprends pas...

POUSSETTE. On a peine à comprendre en effet une plaisanterie aussi scélérate... Bref, le cher marquis, de concert avec votre charmante épouse, qui viendra sans doute le rejoindre, n'a rien imaginé de mieux, pour se débarrasser de vous une bonne fois, que de vous faire voyager avec le capitaine Omar, qui cingle aujourd'hui même pour Tunis.

ROGER. Moi!... moi!... allons donc!... quel sot conte me fais-tu là?

POUSSETTE. Vous complétez la pacotille... vous partez ce soir.

ROGER. Non... non... il est impossible!...

SCÈNE VIII.

POUSSETTE, TOURANGEAU, ROGER.

TOURANGEAU, *accourant par la droite; il est pâle et tremblant.* Sauvons-nous!... sauvons-nous!... Ah! monsieur le chevalier!... ah! mademoiselle Poussette!...

ROGER. Eh bien! que t'est-il arrivé?

POUSSETTE. Parle donc!

TOURANGEAU. Sauvons-nous, mon maître... sauvons nous tous!... Ah bien oui! nous sauver!... qu'est-ce que je dis?... il nous tient, le pirate!... il ne nous lâchera pas, le corsaire!

ROGER. Mais qu'y a-t-il? voyons....

TOURANGEAU. Ce qu'il y a?... Est-ce qu•

je ne vous l'ai pas dit?... Nous sommes perdus!... nous sommes vendus!

ROGER. Vendus!

TOURANGEAU. Cet affreux Omar... il devrait en rougir!... va nous emmener, vous et moi... Un petit moricaud, que j'ai connu à Paris au service d'une duchesse, et qui est venu retrouver des camarades noirs comme lui sur ce vaisseau, m'a conté la chose... et il me demandait si j'avais des talents d'agrément, le flibustier!... si je savais arroser un jardin, la canaille!... vous, encore, monsieur le chevalier, on vous trouve bel homme, c'est une espèce de consolation... on vous estime fort cher... dix mille boudjous... mais, moi, monsieur... mais, moi, mademoiselle, on me prend comme par-dessus le marché... on me tarife deux roupies... est-ce humiliant d'être prisé comme ça!

POUSSETTE, *à Roger.* Eh bien, chevalier, doutez-vous encore?

ROGER. Comment!... il serait vrai!... ah! piége infernal!... ô double traître!... oui, je dois te reconnaître à l'œuvre. Vive Dieu! huit mois de Bastille, c'était déjà beaucoup!... mais Tunis ou Maroc... cela ne sera pas, mort de ma vie!... (*Furieux.*) Flamberge au vent, cordieu! et qu'on me livre passage!

Il tire à demi son épée.

POUSSETTE, *avec calme et l'arrêtant.* Patience donc, salpêtre, et écoutez-moi...* je vous ai dit que le capitaine Omar fait ce que je veux...

ROGER. Eh bien?

POUSSETTE. C'est lui qui m'a raconté les agréables dispositions de votre ami le marquis à votre égard... C'est lui, qui après vous avoir acheté, a consenti à vous revendre.

ROGER. A me revendre?

POUSSETTE. Oui, à moi... c'est moi qui vous rachète... à un prix assez cher... mais que je compte bien ne pas payer... à corsaire, danseuse et demie... nous verrons qui l'emportera... En attendant, vous m'appartenez.

ROGER. Cependant, je ne puis pas...

POUSSETTE. Vous pouvez tout ce que je voudrai... Je vais aller retrouver mon ami le Turc... il vous fera reconduire secrètement à terre dans une jolie petite chaloupe... une fois débarqué, vous vous cacherez quelque part, vous vous tiendrez tranquille un jour ou deux comme un gentil chevalier que vous êtes, et quand vos bons amis, qui vous veulent tant de bien, vous croiront dûment emballé et faisant voile pour la rive Marocaine, vous reparaîtrez, ainsi qu'un spectre vengeur... tout à coup, à l'improviste... et, aux coups assurés que vous leur porterez alors, ils verront que vous n'êtes pas un fantôme... Que dis-tu de ce plan-là, ma biche?

ROGER. Ah! Poussette, chère Poussette!.. que d obligations!... que de reconnaissance!... oui, oui... ainsi je déjouerai leur trahison, leur perfidie... Poussette, tu es mon sauveur!.. Poussette, tu es un ange du septième ciel!

POUSSETTE. Pour l'aérien, c'est possible... mais vous voyez qu'en amitié je ne suis pas aussi légère!...

TOURANGEAU. O adorable Poussette! je me niche sous votre aile, comme un pigeon sans expérience.

POUSSETTE, *à demi-voix à Roger.* C'est convenu... dans un instant la chaloupe... Mystère! sang-froid! courage!

ROGER. Et vengeance!

ENSEMBLE.

AIR:

De mon ressentiment
Cachons un moment,
Cachons l'affreux tourment!
Ah! quand viendra l'instant (*bis.*)
De corriger ce marquis insolent!

POUSSETTE *et* TOURANGEAU.

De tout ressentiment
Cachez, un moment,
Cachez l'affreux tourment!
Bientôt viendra l'instant (*bis*)
De corriger ce marquis insolent!

Poussette et Tourangeau sortent par la gauche, Roger les accompagne, Sylvandire paraît aussitôt à droite.

SCÈNE IX.

ROGER, SYLVANDIRE, *près de la porte à droite; elle lève un voile blanc qui cache son visage.*

ROGER, *descendant la scène.* Vit-on jamais une trame aussi odieuse! (*Se retournant.*) Sylvandire!... qu'elle audace!

SYLVANDIRE, *avec tristesse.* Oui... c'est moi, Roger... moi, qui, depuis huit mois, ai tout tenté, mais inutilement, pour vous revoir; moi qui suis arrivée ce matin à Marseille... moi qui ai couru à votre hôtel... moi enfin, qui, sachant que vous étiez sur ce navire, me suis empressée de venir vous y rejoindre.

ROGER, *ironiquement.* Ah! je conçois cet empressement, madame... sur ce navire vous venez vous assurer par vous-même de la réussite de vos projets... vous venez voir par vos yeux si tout se dispose pour le charmant voyage que, vous et votre ami, M. de Royancourt, vous avez arrangé à l'intention de votre humble serviteur.

SYLVANDIRE, *étonnée et s'approchant de*

* Tourangeau, Poussette, Roger.

Roger. Que me parlez-vous de M. de Royancourt... de voyage?..

ROGER. Oh! j'en conviens, c'est une charmante partie de plaisir qu'a imaginée là votre complice... et en même temps un moyen excellent d'ajourner indéfiniment certaine rencontre... Comment donc! faire exporter un mari jaloux!.. mettre entre une épée qu'on ne veut pas tirer et celle d'un adversaire que l'on redoute une distance de quelques centaines de lieues! voilà, sur mon âme, une tactique digne d'un loyal gentilhomme!... Vous ne comprenez pas encore, n'est-ce pas, madame?

SYLVANDIRE. Non, monsieur, non, je vous le jure.. Oh! vous êtes bien cruel, Roger!... ou vous êtes insensé, ou vous me débitez toutes ces fables pour éviter de m'écouter sérieusement... O mon Dieu! j'ai pourtant bien assez souffert, depuis le temps que je suis votre femme!

ROGER, *frappé.* Quel langage!.. des larmes!..

SYLVANDIRE. Hélas!.. je ne sais comment il m'en reste encore!... Mais, expliquez-vous, Roger... pourquoi me fuir, pourquoi toujours refuser de m'entendre?... que vous ai-je fait? Vous me croyez donc coupable?

ROGER, *étourdi.* Coupable!... si je vous crois coupable!...

SYLVANDIRE. Si je le suis, c'est de trop vous aimer!

ROGER, *de même.* Vous m'aimez!...

SYLVANDIRE, *s'animant.* Ah! plus que ma vie, Roger!... n'êtes-vous pas mon unique recours, le seul ami que je puisse espérer maintenant en ce monde, mon époux enfin?

ROGER. Cessez de réclamer ce titre d'épouse, madame, vous ne l'avez obtenu que par la ruse la plus odieuse, et vous en êtes déchue par l'oubli de vos devoirs.

SYLVANDIRE. Moi! grand Dieu!.. Ah! c'est aussi trop d'injustice et de cruauté!... ce mariage que vous me reprochez comme une fraude, est-ce moi qui l'ai provoqué? Pauvre pensionnaire, sortie la veille du couvent, pouvais-je me douter que l'avarice d'un père et les projets de deux misérables le faisaient sans votre aveu et dans une espérance odieuse?

ROGER, *vivement.* Que dites-vous, Sylvandire? Eh quoi! Finard, Royancourt, vous ne seriez pas leur complice?

SYLVANDIRE. Moi! moi! Ah! dites leur victime, Roger; et comptez qu'il a fallu bien du courage pour échapper à tant de piéges si merveilleusement combinés.

ROGER. Mais non... mais non... c'est impossible! vous me trompiez, vous me trompez encore... cet emprisonnement à la Bastille...

SYLVANDIRE. Fut l'ouvrage du monstre qui voulait m'enlever à vous! Combien de fois, vous le savez, me suis-je présentée aux portes de la Bastille!... eh bien, elles m'ont été fermées par votre ordre... toujours, toujours!... Je n'avais même plus un asile assuré près de mon père... il était à son lit de mort .. Chez lui, Finard et mon persécuteur commandaient en maîtres... je cherchai un refuge dans la sainte maison où j'avais été élevée... là, j'apprends enfin votre délivrance, mais en même temps que vous êtes parti pour Marseille... mon cœur devine tout... je m'élance sur vos pas et je viens vous dire :

AIR : *de Garrick.*

Ah! j'ai trop pleuré loin de vous,
Prenez pitié de ma longue souffrance!...
Roger, je viens, près d'un époux,
Mourir ou demander vengeance!
Cruel! pourrais-tu donc blâmer
Un dévouement et si pur et si tendre?
Faible, innocente, ils veulent m'opprimer!...
Ah! j'ai besoin de ton cœur pour m'aimer
Et de ton bras pour me défendre. (*bis*)

ROGER. Ah! si vous mentiez avec ces yeux, avec cette voix, avec ces larmes! non! ce serait trop infâme!... Sylvandire, chère Sylvandire, c'est à moi de te demander pardon de t'avoir méconnue, de t'avoir outragée si longtemps!

MÊME AIR.

Je maudis ma fatale erreur!
Oublie, en ce jour, ma faiblesse!
Cet instant me rend au bonheur!
Mon repentir égale ma tendresse...
Ces droits que tu viens réclamer,
Ah! je suis fier de te les rendre!
Toi, si bien faite pour charmer,
Tant qu'il vivra, mon cœur saura t'aimer
Et mon bras saura te défendre! (*bis*)

Ma Sylvandire, me pardonnes-tu?

SYLVANDIRE. Oh! Roger! Roger! j'oublie tout! car maintenant je suis bien heureuse!

Elle lui tend la main, qu'il baise avec transport.

SCÈNE X.

UN MATELOT, MULEI, ROGER, SYLVANDIRE, *puis les Matelots turcs et tous les autres Personnages.*

MULEÏ, *suivi d'un Matelot, entrant par la gauche.* Par Allah! mes aimables hôtes, je suis heureux de vous tenir réunis à mon bord... (*Bas au Matelot.*) Tout le monde est-il à son poste?

LE MATELOT, *bas.* Oui, capitaine.

MULEÏ, *à lui-même.* A merveille!

Son de cloche qui annonce le départ du navire.

TOURANGEAU, *entrant tout ébouriffé et en trébuchant.** Eh bien, qu'est-ce que c'est

* Muléï, Roger, Sylvandire, Tourangeau.

que ça, Turc? votre maison remue... nous flottons! nous flottons!

SYLVANDIRE, *remontant la scène.* En effet, nous nous éloignons du rivage.

ROGER, *à Muleï.* Capitaine, que se passe-t-il donc?

MULEÏ, *gaiement.* Rien que de très-naturel; le vent est favorable, je n'attendais que lui pour lever l'ancre, et je n'ai pu me décider à me séparer de si bonne compagnie... l'occasion était trop belle... c'est une petite *razzia* de chrétiens!

ROGER. Et vous croyez que nous vous laisserons consommer une pareille infamie!

SYLVANDIRE, *l'arrêtant.* Roger, au nom du ciel!

MULEÏ, *souriant et embouchant son porte-voix.* Haute mer! vent arrière! au large!

POUSSETTE, *accourant avec les dames invitées.* Musulman! musulman! pas de bêtises! je joue ce soir, je suis affichée!*

MULEÏ, *riant.* Le bey de Tunis payera votre amende, belle Poussette.

Finard, suivi des hommes de l'équipage, entre par la droite.

CHOEUR.

AIR :

LES MARINS.

Loin de ce rivage,
Allons, du courage!
Voguons
Et partons!

LES AUTRES PERSONNAGES.

Affreux esclavage!
Quoi! loin du rivage,
Voguons
Et partons!

FINARD, *toujours enveloppé dans son manteau et très-effrayé***. Capitaine, capitaine! mais le vaisseau marche!... on me retient malgré moi!... donnez des ordres.

MULEÏ. Eh! par le prophète! je vous avais oublié, mon cher entremetteur.

ROGER, *reconnaissant Finard.* Mais c'est lui! Finard!... l'infâme! Ah! misérable! tu paieras pour tous!

Il tire son épée, et veut s'élancer sur Finard.

MULEÏ, *son damas à la main.* Chevalier, pas de violence, s'il vous plaît!

ROGER. Il faut que je me venge de ses machinations contre la plus vertueuse des femmes!...

* Poussette, Muleï, Roger, Sylvandire, Tourangeau.

** Poussette, Finard, Muleï, Roger, Sylvandire, Tourangeau.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, D'HERBIGNY, *en officier de marine et le bras en écharpe*, * *suivi de quelques Officiers de marine française.*

D'HERBIGNY. Oui, la plus vertueuse des femmes! j'en suis garant.

ROGER, POUSSETTE, SYLVANDIRE, TOURANGEAU. D'Herbigny!

D'HERBIGNY. Pardon, monsieur le corsaire... je viens déranger un peu votre petite expédition... j'ai là ma frégate toute prête à vous barrer le passage.

MULEÏ, *à part.* Ah! diable!

POUSSETTE. A la bonne heure!... mais vous êtes blessé, vicomte?

D'HERBIGNY. Oh! une petite égratignure de la façon de notre ami le marquis de Royancourt...

ROGER. Expliquez-vous.

D'HERBIGNY. Tout à l'heure, en arrivant à Marseille, où je viens rejoindre mon bord, j'ai rencontré le marquis aux portes de la ville... Descendre de ma chaise, aborder le marquis, lui reprocher ses perfidies à l'endroit de notre cher d'Anguilhem, fut pour moi l'affaire d'un instant... Forcé de mettre l'épée à la main, après m'avoir blessé légèrement, il a bientôt reçu le châtiment qu'il méritait.

ROGER. Mon brave d'Herbigny!

D'HERBIGNY. Ce n'est pas tout! il a confessé ses trahisons envers madame, dont il a proclamé l'innocence, et je suis accouru ici pour empêcher l'exécution de son dernier complot... Dieu soit loué! j'arrive à temps.

ROGER. Excellent ami!..

D'HERBIGNY, *à Muleï.* Allons, monsieur le corsaire... vos chaloupes à la mer!.. et faites bien vite reconduire à terre vos aimables hôtes.

POUSSETTE, *à Muleï, qui fait un mouvement de rage.* Ne te désole pas, Turc mon ami, nous te laissons le Finard.

FINARD. Grand Dieu!

MULEÏ. Jolie compensation! que voulez-vous que je fasse de ça?

TOURANGEAU. Pardine! un muet...

POUSSETTE. Un superbe gardien du sérail!

FINARD, *terrifié.* Gardien du sérail!... miséricorde!... mais je frémis!... mais on me fera déposer un cautionnement!!!

POUSSETTE, *riant.* Bon voyage, ma biche!

* Finard, Poussette, Muleï, d'Herbigny, Roger, Sylvandire, Tourangeau.

CHOEUR FINAL.

AIR *de Cendrillon.* (Nicolo.)

LES FORBANS.

Ils vont partir! jour malheureux!
Pour eux (*bis*) plus d'esclavage!
Ils vont, hélas! quitter ces lieux,
Il faut les conduire au rivage!
Jour malheureux! (*bis*)
Oui, cet instant comble leurs vœux!
Plus d'esclavage!

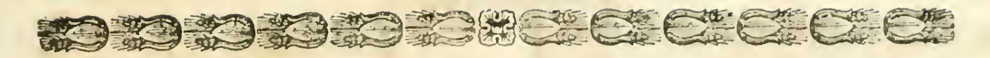
LES AUTRES PERSONNAGES.

Allons, partons! quel sort heureux!
Pour nous (*bis*) plus d'esclavage!
Quittons ce corsaire odieux!
Regagnons notre beau rivage!
Quel sort heureux! (*bis*)
Oui, cet instant comble nos vœux!
Plus d'esclavage!

Roger, Sylvandire, Poussette, d'Herbigny, Tourangeau s'éloignent; Finard veut les suivre, mais les forbans s'emparent de lui et le retiennent malgré ses cris. Le rideau baisse.

FIN.

Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis 46, au Marais.



LES

CHANSONS DE DÉSAUGIERS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

MÊLÉE DE COUPLETS,

Par MM. Théaulon et F. de Courcy,

ET REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 9 FÉVRIER 1836 *.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PREMIER ACTE.	
DÉSAUGIERS	M. Sainville.
CADET BUTEUX	Mlle Déjazet.
MILORD DOG	M. Levassor.
MADELON, servante de Désaugiers	Mlle Augustine.
UN GARÇON IMPRIMEUR	M. Feltis.
UN INCONNU	M. Rémi.
Trois Valets.	
Trois Bonnes.	
Trois Commissionnaires.	
SECOND ACTE	
DÉSAUGIERS	M. Sainville.
M. DENIS / FRISAC	M. Levassor.
Mme DENIS / ROSINE	Mlle Déjazet.
TROISIÈME ACTE.	
DÉSAUGIERS	M. Sainville.
DUBELAIR	M. Levassor.
MARGOT	Mlle Déjazet.
MADELON	Mlle Augustine.
GARDE DU COMMERCE	M. Floridor.
Recors.	
QUATRIEME ACTE.	
DÉSAUGIERS	M. Sainville.
LA DUCHESSE	Mlle Déjazet.
M. DE SAINT-FÉLIX	M. Levassor.
LOLIVE	M. Barthelemy.
Un valet.	
Invités.	
CINQUIEME ACTE.	
DÉSAUGIERS	M. Sainville.
PIERRE	M. Levassor.
PIERRETTE	Mlle Clarisse.
LE FRANC-VAURIEN / LA GAUDRIOLE	Mlle Déjazet.
Gens de la noce.	
Acteurs du Vaudeville.	
Convives du caveau moderne.	

Nota. Les directeurs de province peuvent, si bon leur semble, faire jouer par plusieurs acteurs et plusieurs actrice, les différens rôles remplis à Paris par Mlle Déjazet et M. Levassor.

La scène se passe à Paris; au premier acte, chez Désaugiers; au second, chez M. et Mme Denis; au troisième dans un atelier de peintre; au quatrième, dans un grand hôtel; au cinquième à la guinguette de Pierre.

ACTE PREMIER.

CADET BUTEUX.

Un petit salon meublé simplement et orné d'une bibliothèque. Une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADELON, *dans un fauteuil, et comme se réveillant en sursaut. Cinq heures sonnent.*

MADELON. Hein!.. Qui va là?.. j'ai cru qu'on sonnait.... C'est la pendule.... Cinq heures du matin..... et monsieur n'est pas rentré!... Dire qu'il est sorti hier, à cinq heures du soir, pour aller dîner au Rocher de Cancale... chez ce

* La collection complète des chansons de Désaugiers se trouve chez Dufey, libraire, rue des Marais-Saint-Germain, n. 17.

fabricant d'huîtres de la rue Montorgueil... où ils se réunissent, tous les mois.. Un tas de père Lajoie ensemble... Ils auront fait le tour du cadran à table... Oh! notr' maître... notr'maître... quelle conduite !.. Et qu'est-ce que doit penser notre portière... la mère Gangan !... (*On sonne à la porte.*) Ah !.. enfin, le voilà... je vas joliment le gronder...

(Elle va ouvrir.)

SCENE II.

MADELON, UN GARÇON IMPRIMEUR.

MADELON. Ce n'est pas encore lui !

L'IMPRIMEUR. Monsieur Désaugiers?...

MADELON, *sèchement.* Il ne fait pas jour.

L'IMPRIMEUR, *lui remettant des papiers.* Les épreuves de son dernier volume de chansons... On attend après...

(Il sort.)

MADELON. Moi aussi, j'attends...

SCENE III.

MADELON, UN INCONNU.

L'INCONNU. Monsieur Désaugiers?..

MADELON. Il n'y est pas... Si c'est quèque chose qu'on puisse lui dire?..

L'INCONNU. Vous le prierez de ne pas oublier les quarante places de parterre qu'il m'a promises pour sa pièce nouvelle...

MADELON. Le nom de monsieur?..

L'INCONNU. Il saura bien qui...

(Il fait le geste d'applaudir et sort en courant.)

SCENE IV.

MADELON, *seule.* (*Elle balaie.*)

Voilà le commencement des visites... Enfin, ici, tant que le jour dure, c'est un véritable Longchamps, et, toutes les semaines, il faut une sonnette neuve..

SCENE V.

MADELON, *puis* DÉSAUGIERS.

MADELON. Autant laisser la porte ouverte... ça leur sera plus commode...

DÉSAUGIERS, *en dehors.*

AIR : *Pomme de reinette et pomme d'apis.*

Quand on est mort c'est pour long-tems,
Dit un vieil adage
Fort sage...

MADELON. Ah ! pour le coup, c'est bien lui !.. Quand on chante dans l'escalier, je me dis :C'est mon maître.

DÉSAUGIERS.

. (*Il entre en chantant.*)

Quand on est mort c'est pour long-tems,
Dit un vieil adage
Fort sage,
Employons donc bien nos instans,
Et contens,
Narguons la faux du tems!
De la tristesse
Fuyons l'écueil;
Evitons l'œil
De l'austère sagesse.
De sa jeunesse
Qui jouit bien,
Dans sa vieillesse
Ne regrettera rien.
Si tous les sots
Dont les sanglots,
Mal à propos,
Ont éteint l'existence,
Redevenaient
Ce qu'ils étaient,
Dieu sait, je pense,
Comme ils s'en donneraient!..
Quand on est mort, etc.

Bonjour, Madelon, bonjour...

MADELON. Fi, monsieur, fi!.. Au lieu de chanter, vous devriez rougir d'être dans les rues de Paris à cinq heures du matin!

DÉSAUGIERS. Paris à cinq heures du matin... Madelon... Mais c'est un coup d'œil ravissant !..

AIR : *Contredanse de la Rosière.*

L'ombre s'évapore,
Et déjà l'aurore
De ses rayons dore
Les toits d'alentour;
Les lampes pâlissent,
Les maisons blanchissent,
Les marchés s'emplissent,
On a vu le jour.

Gentille, accorte,
Devant ma porte,
Perrette apporte
Son lait encor chaud;
Et la portière,
Sous la gouttière,
Pend la volière
De dame margot.

Déjà l'épicière,
Déjà la fruitière,
Déjà l'écaillère,
Saute en bas du lit;
L'ouvrier travaille,
L'écrivain rimaille,
Le fainéant bâille
Et le savant lit.

J'entends Javotte ,
Portant sa hotte ,
Crier : carotte ,
Panais et chou-fleur...
Perçant et grêle ,
Son cri se mêle
A la voix frêle
Du noir ramoneur.

Le joueur avide ,
La mine livide ,
Et la bourse vide ,
Rentre en fulminant.
Et sur son passage ,
Rêvant son breuvage ,
L'ivrogne , plus sage ,
Ronfle en fredonnant.

Tout , chez Hortense ,
Est en cadence ;
On chante , on danse ,
Joue , *et cætera*.
Et sur la pierre
Un pauvre hère ,
La nuit entière ,
Souffrit et pleura.

Le malade sonne ,
Afin qu'on lui donne
La drogue qu'ordonne
Son vieux médecin.
Tandis que sa belle ,
Que l'amour appelle ,
Au plaisir fidèle ,
Feint d'aller au bain.

Quand vers Cythère
La solitaire ,
Avec mystère ,
Dirige ses pas ,
La diligence
Part pour Mayenne ,
Bordeaux , Florence ,
Ou les Pays-Bas...

Adieu donc, mon père ,
Adieu donc , mon frère ,
Adieu donc , ma mère ,
Adieu , mes petits...
Les chevaux hennissent ,
Les fouets retentissent ,
Les vitres frémissent...
Les voilà partis !

Dans chaque rue ,
Plus parcourue ,
La foule accrue
Grossit tout-à-coup.
Grands , valetaille ,
Bourgeois , canaille ,
Vieillards , marmaille ,
Abondent partout.

Ah ! quelle cohue !
Ma tête est perdue ,
Moulue et fendue ,
Où donc me cacher ?
Jamais mon oreille
N'eût frayeur pareille...
Tout Paris s'éveille...
Allons nous coucher !

MADELON. A la bonne heure... c'est ça ! allez vous coucher. . . .

DÉSAUGIERS. Ah ! bien oui , il faut que je m'habille en toute hâte... toute ma journée est prise... je n'ai pas une minute à perdre...

MADELON. Comment, monsieur, vous allez encore sortir?.. Il faut pourtant vous reposer un peu.

DÉSAUGIERS. Me reposer ?.. Est-ce que j'en ai le tems !..

MADELON. Mais vous devez être moulu ?

DÉSAUGIERS. Ne me gronde pas, Madelon , c'est la dernière fois.

MADELON. Oh ! oui , c'est toujours la dernière fois... Ah ! ça , c'est donc ben amusant , ce caveau moderne ?..

DÉSAUGIERS. Le caveau moderne ! Ah ! Madelon !.. les étrangers nous envient cette joyeuse institution... Et , à Paris , c'est à qui voudra en être !.. Après ça, vois-tu, on ne reçoit pas , tous les mois, des épicuriens comme notre Béranger !.. A présent, nous serons plus sages...

MADELON. Si vous êtes sage , vous irez dormir...

DÉSAUGIERS. Dormir !... Et ce pauvre Mathieu, qui m'attend pour lui donner une séance... J'ai promis...

MADELON. Le grand malheur, quand vous lui manqueriez de parole.

DÉSAUGIERS. Manquer de parole au peintre Mathieu... mon ami d'enfance... lui qui fut élevé par mon père... et qui, à mon retour d'Amérique , m'a rendu , de mémoire, les traits de ce père adoré, mort pendant mon absence... Ce sont de ces obligations qu'on n'oublie pas , vois-tu , Madelon , et tant que je vivrai... Voilà quinze jours qu'il me demande cette dernière séance... Tu sais qu'il me fait à la fois une enseigne et mon portrait...

MADELON. Votre portrait pour une enseigne ?

DÉSAUGIERS. Non... que tu es bête !.. le portrait est pour le docteur Marc , mon médecin, à moins qu'il ne veuille montrer ma face rubiconde pour se faire des cliens.

MADELON. Alors, vous rentrerez après la séance ?

DÉSAUGIERS. Et après mes quatre répétitions... Mais, auparavant , j'ai un devoir sacré à remplir... Il faut que j'aille souhaiter la fête à mes deux bons vieux amis , M. et Mme Denis...

MADELON. Commencez par déjeuner, du moins...

DÉSAUGIERS. Déjeuner... Ah ! diable !.. tu me fais penser que j'en ai trois pour ce matin... (*Il consulte son souvenir.*) Oui... un chez Corvisart, un chez Mme Branchu, et le troisième , au Val, chez M. le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angély...

Mais comment veulent-ils que je déjeune, puisque je sors de dîner?

MADELON. C'est juste...

DÉSAUGIERS. Allons, vite un fiacre... et le bouquet que je t'ai demandé...

MADELON. Il est au frais, dans ma cuisine...

(Elle va pour sortir.)

DÉSAUGIERS. Sur ton fourneau, peut-être?..

MADELON. Il n'y a pas de feu... Vous dînez toujours en ville.

DÉSAUGIERS. Si tu voulais m'enseigner un moyen pour faire autrement... refuser ce serait me faire des ennemis... faire croire que je suis fier. Je voudrais être partout.

MADELON. Vous feriez bien mieux de vous contenter du dîner de Madelon.

DÉSAUGIERS, *riant.* Mais ce n'est pas si mauvais le dîner de Madelon... Allons, va, et surtout ne laisse entrer personne... autrement il n'y aurait pas moyen de sortir.

MADELON. Oui, not' maître.... soyez tranquille.

(Elle sort.)

SCENE VI.

DÉSAUGIERS, *seul.*

Toutes ces invitations à dîner me font regretter les petits soupers d'autrefois... J'aurais pu contenter plus d'amis... et puis c'était une coutume charmante.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle!*

Qui nous rendra l'antique usage
De ces soupers délicieux,
Où la franchise et l'ermitage
Réunissaient nos bons aïeux.
Ils goûtaient, au sein de l'ivresse,
L'oubli d'un travail terminé,
L'oubli d'une mauvaise pièce,
Et l'oubli d'un mauvais dîné.

Les soupers exaltaient Voltaire,
Les soupers échauffaient Piron,
Les soupers enflammaient Molière,
Les soupers consolaient Scarron...
C'est là qu'heureux de leur délire,
Avec orgueil, à ses élus
Apollon confiait sa lyre...
Ah! pourquoi ne soupons-nous plus?

SCÈNE VII.

DÉSAUGIERS, MADELON.

MADELON. C'est une lettre pour vous, notr' maître... trois sous.

DÉSAUGIERS. Donne vite.

MADELON. En recevez-vous de ces lettres de trois sous! Un Crésus n'y tiendrait pas.

(Elle sort.)

DÉSAUGIERS, *ouvrant la lettre.* Encore une invitation! pour changer... (*Il lit.*) « Mme la duchesse de.... prie monsieur » Désaugiers de lui faire l'honneur de ve- » nir dîner chez elle. » (*Parlant.*) C'est encore heureux que ce ne soit pas un déjeuner... (*Lisant.*) « Dîner chez elle, mardi 21. » (*Parlant.*) C'est aujourd'hui; comptez là-dessus, madame la duchesse... vous êtes bien aimable, mais je n'aime pas les dîners d'étiquette. (*Il regarde la lettre en souriant.*) Que vois-je? un post-scriptum tracé de sa noble main. (*Il lit.*) « Vous dînerez avec un grand personnage » qui peut vous faire obtenir le privilége » de théâtre que vous poursuivez depuis » si long-tems. » (*A lui-même*) Ah diable! ceci change la thèse! (*Il lit.*) « Apportez- » moi donc une demande; à ma prière il » s'en chargera, et votre affaire est sûre. » (*A lui-même.*) J'irai, je me condamnerai au dîner de Mme la duchesse... Je dois cette résignation à ceux qui m'entourent... Eh! vite, avant de sortir... une demande, ce sera la cinquième... (*Il écrit.*) « Mes » malheurs, mes ouvrages, mes droits... » (*Parlant.*) Tout cela ne sera rien, sans le nom d'un protecteur... Fasse le ciel que je l'aie trouvé!.. (*Il se lève; on frappe.*) Un importun!.. Je n'y suis pas.

(Il va pour entrer dans sa chambre.)

SCÈNE VIII.

DÉSAUGIERS, CADET BUTEUX.

CADET BUTEUX, *paraissant à la porte du fond. Il entre en chantant et se dandinant comme les malins.* C'est moi, bourgeois.

DÉSAUGIERS. Tiens! c'est toi, Cadet!.. comme te voilà beau! on dirait que tu vas à la noce.

CADET BUTEUX. Un peu que j'y vas à la noce... et vous aussi, vous y allez, car je viens vous inviter de la part de Pierre, mon cousin, qui épouse Pierrette, sa cousine. On nocera tout le jour et toute la nuit.

DÉSAUGIERS. A la noce de Pierre et Pierrette! mais certainement, je n'y manquerai pas; je leur ai même promis quelque chose... Tu leur diras, mon cher Cadet, que j'accepte l'invitation.... et

maintenant je te demande la permission de te quitter.

CADET BUTEUX. Comment! me quitter? Est-ce que nous n'allons pas collaborer?

DÉSAUGIERS. C'est-à-dire que tu veux, selon l'usage, me dicter quelques-unes de tes joyeuses aventures. Pour la première fois, tu arrives mal... je suis si pressé!...

CADET BUTEUX. Je venais seulement vous dire que je suis allé hier à l'Opéra...

DÉSAUGIERS. Comique?..

CADET BUTEUX. Non.... au Grand... l'embêtant... vous savez. J'y ai vu la *Vestale*, et je venais vous la raconter.

DÉSAUGIERS. Demain, si tu veux...

CADET BUTEUX. C'est qu'une Vestale... c'est si passager!

DÉSAUGIERS. Oh! non, Cadet; grâce à la musique de Spontini, celle-ci sera long-tems vestale : c'est une virginité immortelle.

CADET BUTEUX. Nom d'un chien! c'est pas malheureux... pour la rareté du fait. Mais si je ne vous dégoise pas ça tout de suite, ça va m'échapper.

DÉSAUGIERS. Mais, mon cher Cadet...

CADET, *chantant très-haut.*

AIR : *V'là c'que c'est qu'd'aller au bois.*

L'autr' matin, je m'disais comm' ça :
Mais qu'est-c' qu'c'est donc qu'un opéra?
V'là qu'dans une rue au coin d' la halle,
J'lisons : la Vestale...
Faut que j'm'en régale!
C'est trois liv' douz' sous qu'ça m'coûtera...
Un' vestale vaut ben ça!...

DÉSAUGIERS. Je ne dis pas; mais...

CADET, *continuant.*

AIR : *Tous les bourgeois de Chartres.*

L'heur' du spectacle approche,
J'me r'quinqu' plus vite qu'ça,
Et les sonnett's en poche.
J'courons à l'Opéra.
Mais, voyant qu'pour entrer, l'on s'bat dans l'antichambre,
Je m'dis : voyez queu chien d'honneur,
Quand pour c'te vestale d'malheur,
Je m's'rai foulé-z'un membre...

AIR : *A boire! à boire! à boire!*

Silence! silence! silence!
V'là qu'la première acte commence...
Chacun m'dit d'mettre chapeau bas...
Je l'mets par terre, il n'tombr'a pas.

AIR : *Il était une fille.*

J'voyons un monastère...

DÉSAUGIERS, *l'arrêtant.* Cadet, mon ami, je te le répète... je suis trop pressé pour en entendre davantage.

(Il va pour sortir.)

CADET BUTEUX. J'avais pourtant un service à vous demander.

DÉSAUGIERS, *revenant.* Un service... toi, Cadet... parle donc vite.

CADET BUTEUX. Savez-vous que c'est ben aimable à vous de venir flâner comme ça avec moi. Nous avons déjà été ensemble, bras dessus, bras dessous... comme une paire d'amis, quoi!.. à Longchamps, au boulevard du Temple... Vous m'avez mené voir les chiens savans... *les Deux Gendres*... l'enterrement de Mlle Raucourt... sans compter l'enterrement de plusieurs pièces de comédie. Mais je dicte d'une façon, et vous écrivez de l'autre... vous êtes encore plus malin que moi... et pourtant, je ne sais pas comment ça se fait... mais depuis que vous m'avez prêté votre esprit, ou que je vous ai prêté le mien...

DÉSAUGIERS. C'est un prêté rendu... Va! va! le service en question?

CADET BUTEUX. Depuis ce moment-là, on ne parle que de Cadet Buteux à la Grenouillère... si bien que ça m'a donné un orgueil disproportionné.

DÉSAUGIERS. De l'orgueil! à toi, mon cher Cadet?

CADET BUTEUX. Je me regarde comme queque chose; enfin, je ne soigne plus mon bachot. Je ne prends plus un goujon... je donne dans le littéraire... je deviens bête comme tout.

DÉSAUGIERS. Merci du compliment.

CADET BUTEUX. Tant y a que j'viens vous prier de me faire recevoir le plutôt possible dans une de vos sociétés chantantes, mangeantes et buvantes.

DÉSAUGIERS. Comment! monsieur Cadet Buteux, vous vous sentiriez des dispositions à devenir épicurien?

CADET BUTEUX. Tiens! pourquoi pas?.. c'est peut-être moins difficile que de mener un bachot sur la Seine... le vin, c'est plus aimable que l'eau.

AIR : *L'aut' jour à Fanchon*, etc.

L'on m'a dit qu'au Rocher d'Cancale,
L's'épicuriens mangiont, buviont,
Et chantiont.
Puisque j'somm's un tas d'bouff' la balle,
Dans ces Porch'rons
Si fameux en lurons...
Au Pied d'Cochon d'main j'les installe...
Oui, nom d'un chien,
J'veux t'être épicurien,
A fille qui m'paraîtra fraîche
J'dirons galamment : parl' donc, toi...
Veux-tu d'moi?
C'est oui z'ou non... faut qu'on s'dépêche,
J'avons pas l'tems
De droguer trent'-six ans...
J'en aurons d'autr's, si t'es trop r'vêche;
Car, nom d'un chien,
J'veux t'être épicurien!

DÉSAUGIERS, *à part.* Pourquoi pas académicien?

CADET.

Bref, n'y aura pas d'lurons que j'n'hante,
Point d'cabar'tier qu'matin et soir...
Je n'allions voir...

Point d'ravaudeus' que je n'fréquente,
D'nuit qu'je n'rompions
Réverbère ou lampions...
Point de complainte enfin qu'je ne chante;
Car, nom d'un chien,
J'veux t'être épicurien !

DÉSAUGIERS. Vrai!.. oui... oui, monsieur Cadet... vous avez une vocation décidée ; je vous proposerai dans notre prochaine séance ; il y a justement une place vacante. (*A part.*) Cela sera original.

CADET BUTEUX, *joyeux*. Vrai!.. oh ! alors, dites bien à vos Cancaliens que, s'ils me reçoivent, je leur fournirai des goujons toute l'année... Vont-ils en avaler !... et vous aussi, bourgeois.

DÉSAUGIERS. J'accepte, mon bon Cadet, j'accepte; mais il faut absolument...

(Il va vers la porte de côté.)

SCENE IX.

LES MÊMES, MADELON.

MADELON. Notre maître, maintenant voilà cet anglais qui est venu hier, et qui veut vous voir, à toute force.

DÉSAUGIERS. Dis-lui que je suis sorti.

MADELON. C'est ce que j'ai fait; il ne veut pas s'en aller.

DÉSAUGIERS. Maladroite ! je t'avais tant recommandé...

CADET BUTEUX. Dites-lui que le bourgeois est malade.

DÉSAUGIERS. Dis-lui que j'ai le spleen : il comprendra ça.

MADELON. Je l'entends...

CADET BUTEUX, *à Désaugiers*. Voulez-vous que je le reçoive?

DÉSAUGIERS. Toi!... par exemple!... Qu'est-ce que tu lui diras?

CADET BUTEUX. Soyez donc tranquille, je m'en charge.

MADELON. Ah! ben, tenez! il entre tout seul...

CADET BUTEUX. Filez! filez donc!..

DÉSAUGIERS. Oui! oui!.. dis-lui tout ce que tu voudras.

(Il s'esquive dans sa chambre.)

SCENE X.

LES MÊMES, L'ANGLAIS.

L'ANGLAIS, *en entrant*. Monsieur Désaugiers... le chansonnier?..

CADET BUTEUX. C'est moi, milord...

MADELON, *riant*, *à part*. Lui ! ah! par exemple!.. en v'là une bonne!..

(Elle suit son maître.)

SCENE XI.

CADET BUTEUX, L'ANGLAIS

CADET BUTEUX, *à part*. Nom d'un chien ! je voulais être épicurien... et me v'là président du caveau moderne... à présent!...

L'ANGLAIS, *à part*. Oh! god... on m'avait dit que monsieur Désaugiers... il était toute ronde... (*Haut.*) Monsieur Désaugiers... car c'est bien au gentleman Désaugiers que j'ai... la vertu de parler?

CADET BUTEUX, *à part*. Donne-t-il dedans, l'insulaire!.. donne-t-il dedans!..

L'ANGLAIS, *à part*, *l'examinant*. Oh ! oh ! monsieur Désaugiers... Il portait un habit... pour le carnaval... On m'avait bien dit qu'il était toute joviale... pour la gaîté française...

CADET BUTEUX, *à part*. Allons! soyons le bourgeois, puisque ça l'oblige... et puis je ne suis pas fâché de trouver l'occasion de faire aller un goddam... Je suis comme l'empereur, moi, je n'aime pas les goddam...

L'ANGLAIS. Monsieur Désaugiers... je appelais moi... milord Dog...

CADET BUTEUX. Nom d'un chien!.. je vois, milord, que vous êtes Anglais... je connais ça...

L'ANGLAIS. Je connais aussi beaucoup vous... monsieur.. pour le grande réputation... des petites romances facétieuses...

CADET BUTEUX. La romance?.. excusez... milord anglais... mais je ne travaille pas dans cette partie-là... je ne confectionne que des chansons.

L'ANGLAIS. Yes... pour les chansons... les chansons pour boire... dans le champagne... qui faisait... pan pan... en s'échappant... la France il était le pays de la chanson...

CADET BUTEUX, *d'un air aimable*. Comme l'Angleterre est celui du porter, pommes de terre et autre charbon de terre.

L'ANGLAIS, *riant*. Yes... yes...

CADET BUTEUX, *à part*. Il me semble que je représente assez agréablement le bourgeois... (*Haut.*) Puis-je savoir, milord, ce qui me procure l'honneur, ou, comme vous disiez tout-à-l'heure, la vertu de vous voir?

L'ANGLAIS. Je allais dire à vous... mais je priais vous d'excuser moi pour le petite difficulté de la prononciation française.

CADET BUTEUX. Je vous excusons d'avance, milord... tout le monde ne pouviont pas parler français comme moi... surtout les étrangers... qui ne sont pas stylés à la chose.

L'ANGLAIS. Figurez à vous... monsieur Désaugiers, que mon père, milord Dog, il était une des jambes du parlement...

CADET BUTEUX. Une des jambes... vous voulez dire un des bras.

L'ANGLAIS. Non... jambe... bras... (*Il cherche.*) Un membre du parlement... yes, un membre.

CADET BUTEUX. Fallait donc le dire... (*A part.*) Satané goddam, va!.. écorche-t-il notre langue, celui-là!..

L'ANGLAIS. Donc, mon père, milord Dog, qui était... un membre du parlement, il avait montré à moi toutes les langues de l'Europe.

CADET BUTEUX, *à part.* Excepté le français, toujours.

L'ANGLAIS. Il avait dépensé... pour l'éducation de son fils... mille volumes sterling...

CADET BUTEUX. Sterling!.. qu'est-ce que c'est que ce roman-là?

L'ANGLAIS. Oh! monsieur Désaugiers voulait rire... pour le plaisanterie... mille volumes sterling... font... 25,000 livres.

CADET BUTEUX. Nom d'un chien!.. mon éducation n'a pas coûté si cher que ça à mes parens... et pourtant je me flattons d'être éduqué.

L'ANGLAIS. Donc... je savais tout faire... excepté les chansons... et je venais prier vous de apprendre à moi... Comprenez-vous?..

CADET BUTEUX. Yes! yes!

L'ANGLAIS.

AIR *des Confessions.*

Je viens, député
Par un comté
De l'Angleterre,
Savoir le moyen
De devenir épicurien..

CADET.

Avant tout, milord, en Angleterre,
Que savez-vous faire?..

L'ANGLAIS.

Nous buvons beaucoup,
Et coup sur coup,
Rhum et Madère;
Et quand tout est bu,
Sous la table on tombe étendu...

CADET.

Est-ce là, milord, en Angleterre,
Tout ce qu'on sait faire?..

L'ANGLAIS.

Lorsque nous aimons,
Nous finançons,
Afin de plaire;
D'où vient qu'en tout lieu
On dit : oun milord pot-au-feu...

CADET.

Est-ce là, milord, en Angleterre,
Tout ce qu'on sait faire?..

L'ANGLAIS.

Si nous ne jouiions,
Nous péririons
D'ennui sur terre;
Et quand nous perdons,
Tout aussitôt nous nous pendons...

CADET, *riant.*

Si c'est là, milord, en Angleterre,
Tout ce qu'on sait faire!...

L'ANGLAIS. Le reste, je compte l'apprendre dans le... sépulcre moderne.

CADET BUTEUX. Comment le sépulcre!.. vous êtes donc venu en France pour vous faire enterrer?

L'ANGLAIS. Ho! ho!.. je voulais dire... où l'on met les bouteilles.

CADET BUTEUX. Ah! le caveau moderne!..

L'ANGLAIS. Yes... Je avais entendu dire qu'il y avait une place vacante... et je voulais le acheter... pour mettre moi dedans...

CADET BUTEUX. Pour mettre vous dedans! (*A part.*) C'est moi qui vas t'y mettre dedans. (*Haut.*) Halte-là, cadet!.. y a une place vacante au caveau, c'est vrai... mais elle n'est pas pour un buveur de bière!..

L'ANGLAIS. Comment!..

CADET BUTEUX. Ça te la coupe, mon petit...

L'ANGLAIS. Je aurais une rivale!

CADET BUTEUX. Un peu, mon neveu... et un rival... qui ne se laisse pas marcher sur le pied... surtout par un rosbiff!

L'ANGLAIS. Je disputerai à lui... avec les livres sterling!..

CADET BUTEUX. Et moi, mon fiston?..

(*Il chante.*)

Mill' noms d'un chien! à coups d'pied, à coups d'poing,
J'te casserai la gueule et la mâchoire!...

L'ANGLAIS. Que dites-vous?

CADET BUTEUX. Je dis... milord chien... ou plutôt, chien de milord... qu'il n'y a au caveau moderne qu'une seule place... en disponibilité... et que la place est pour Cadet Buteux, ici présent!..

L'ANGLAIS. Cadet Boiteux!..

CADET BUTEUX, *en attitude pour se battre à coups de poing.* Eh! viens donc!... viens donc!.. grain de sel!.. que je t'égruge!..

L'ANGLAIS. Oh! je étais tout prêt pour le petite boxe et le grande boxe!

(Il se met en attitude de boxeur.)

CADET.

AIR : *Quand on va boire à l'Ecu.*

Viens donc,
Habitant d'Albion,
Que je te fasse
Ici fair' volte-face. .
Ta face
D'Anglais me déplaît...
Je n'peux pas dir' l'effet
Qu'elle me fait!

L'ANGLAIS.

Je étais dans la fureur!,..

CADET.

Grand goddam, est-c' que t'as peur?...

L'ANGLAIS.

Tiens... pare d'abord cela...

(*Il lui porte un coup.*)

CADET.

Toi, vilain dogne, pare cette botte-là!..

(*Il lui donne un coup.*)

L'ANGLAIS.

Oh! god!.. god!..

ENSEMBLE.

CADET.

Viens donc, etc.

L'ANGLAIS.

Viens donc,
Viens, petit polisson,
Que je te fasse
Ici fair' volte-face...
Ma face
D'Anglais te déplaît...
La tienn' me fait
Juste le même effet!..

(*L'Anglais veut boxer pour tout de bon; Cadet Buteux lui donne un croc en jambe, et le fait tomber par terre.*)

SCENE XII.

LES MÊMES, DÉSAUGIERS, *sortant de sa chambre.*

DÉSAUGIERS. Eh bien! eh bien! qu'est-ce que c'est?..

CADET BUTEUX. C'est rien... c'est monsieur qui ramasse queque chose...

L'ANGLAIS, *se relevant.* Il fallait d'abord que je ramasse moi.

DÉSAUGIERS. Mais, mon cher Cadet... cette violence...

CADET BUTEUX. Ce milord chien veut me mordre... moi je veux l'étrangler!

L'ANGLAIS. Laissez boxer moi!..

DÉSAUGIERS. Calmez-vous, milord.

CADET BUTEUX, *en attitude.* Laissez-le passer... que je l'aplatisse!..

L'ANGLAIS. Je voulais boxer, moi!.. Avec les Anglais, il faut toujours boxer!.. toujours! toujours!..

DÉSAUGIERS. Eh! milord!.. avec les Français, il faut rire de tout!..

L'ANGLAIS. Je riais jamais!..

DÉSAUGIERS. Vous avez tort...

AIR : *Turlurette, ma tanturlurette.*

Tant que nous aurons des yeux,
Pour voir minois gracieux,
Taille fine et doux sourire,
Il faut rire... (*bis.*)
Rire et toujours rire!
Tant que la foudre en éclats
Dans nos caves n'ira pas
Tourner le vin qu'on en tire,
Il faut rire... (*bis.*)
Rire et toujours rire!
Tant qu'un merveilleux blandin
Sifflera Georges Dandin,
Avant de savoir écrire...
Il faut rire, (*bis.*)
Rire et toujours rire!

CADET *et* L'ANGLAIS, *entraînés, répètent avec lui*

Il faut rire,
Rire et toujours rire!..

(*Bruit dans la coulisse.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MADELON, *accourant.*

MADELON. Monsieur Désaugiers?

DÉSAUGIERS. Que veux-tu?

L'ANGLAIS, *étonné.* Monsieur Désaugiers!..

MADELON. Ah! monsieur! monsieur!.. il y a encore là une foule de gens qui vous demandent avec des lettres... et qui veulent des réponses.

DÉSAUGIERS, *se disposant à sortir.* Je descends par le petit escalier.

CADET BUTEUX, *suivant Désaugiers.* Je m'esbigne avec vous.

L'ANGLAIS. Comment, monsieur Désaugiers, c'était vous? alors je vais recommencer à dire...

DÉSAUGIERS. Ce soir, milord, ce soir..

L'ANGLAIS. Je invitais vous... pour le dîner... avec le champagne... vous savez...

CADET BUTEUX. Il ne peut pas, puisque je l'ai invité à la noce de Pierre et Pierrette...

DÉSAUGIERS. J'irai... j'irai... et cependant l'invitation de la duchesse...

CADET BUTEUX. Vous viendrez avec moi!

(Il le tire par le bras.)

L'ANGLAIS, *le tirant aussi.* Je ne quittais plus vous!

MADELON, *qui a été voir au fond.* Sauvez-vous, monsieur! voilà tout le monde.

(Désaugiers se sauve.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, *excepté* DÉSAUGIERS, TROIS BONNES, TROIS VALETS, TROIS COMMISSIONNAIRES.

(Ils ont tous une lettre à la main.)

TOUS, *en entrant.* Monsieur Désaugiers!

CADET BUTEUX, *montrant l'Anglais.* Le voilà!..

(Il se sauve.)

CHOEUR

Des bonnes, des valets et des commissionnaires qui entourent l'Anglais, en lui présentant leurs lettres.

AIR *de Lestocq.*

Ah! monsieur Désaugiers,
Me recevra bien volontiers...
C'est une lettre
Seulement
A lui remettre,
En ce moment...

(*Criant plus fort.*)

Oui, monsieur Désaugiers,
Vous m'entendrez bien volontiers...
Mon maître / Madame } vous attend ce soir...
Lisez et comblez son espoir!

(*Le poursuivant en présentant chacun leur lettre.*)

Prenez la mienne..

L'ANGLAIS, *cherchant à se sauver*

Ah! quel tourment!
Dieu! quelle scène!...

MADELON, *riant à part.*

Ah! c'est charmant...

CHOEUR.

Il est arrivé le dernier...
Je suis arrivé le premier...
Moi j'attendais sur l'escalier...
Une réponse,
Il me la faut!..

L'ANGLAIS.

Ah! j'y renonce...

CHOEUR.

Un petit mot...
De grâce, monsieur, répondez,
Ou nous allons être grondés...

(*Le poursuivant toujours.*)

Oui, monsieur Désaugiers,
Vous m'entendrez bien volontiers..
C'est une lettre
Seulement
A vous remettre
En ce moment...
Ah! monsieur Désaugiers,
Vous, le meilleur des chansonniers,
Mon maître / Madame } vous attend ce soir...
Lisez et comblez son espoir!..

(*L'Anglais finit par s'échapper; ils courent tous après lui. — Madelon rit à part. — La toile tombe sur ce tableau.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

M. ET Mme DENIS.

Une chambre à coucher, deux lits jumeaux, à baldaquins, avec rideaux jaunes.

SCENE PREMIERE.

M. DENIS, *dans le lit de droite*, Mme DENIS, *dans le lit de gauche.*

Mme DENIS. Monsieur Denis, dormez-vous?

M. DENIS. Hein!..hein!.. qui est-ce qui m'appelle?

Mme DENIS. Il n'y aura donc pas moyen de vous réveiller, même le jour de ma fête?

M. DENIS. Ah! c'est vrai... c'est aujourd'hui ta fête, bobonne... Attends, je vais t'embrasser et je reviendrai me recoucher ensuite... car il est encore de bien bonne heure

Mme DENIS. C'est bon, c'est bon! je vous dispense de vous lever... vous m'embrasserez plus tard.

M. DENIS. Comme tu voudras, ma petite chatte.

(Il se recouche.)

Mme DENIS. Ah! monsieur Denis, monsieur Denis, comme vous êtes changé!

M. DENIS. Dam! je n'ai plus vingt ans... mais j'en vaux bien encore un autre.

Mme DENIS. Oui, oui; joliment!

M. DENIS. Chaque âge a ses plaisirs.

Mme DENIS. Je ne vois pas quels sont les miens.

M. DENIS. Et le loto! donc, chez Mme

Caquet, la sage-femme de la rue des Martyrs.

Mme DENIS. Le loto, beau passe-tems, pour un cœur qui est tout de flamme encore!

M. DENIS. Ah! voilà le grand mot lâché.

AIR : *Je vous comprendrai toujours bien.*

La vieillesse est comme un torrent,
Qui sur nos feux vient se répandre
Mais notre flamme, en expirant,
Garde sa chaleur sous la cendre.

Mme DENIS. Hélas! vous dites vrai!...

Conservant au sein des glaçons
Ces feux secrets qui les consument,
Deux vieux époux sont deux tisons
Qui ne brûlent plus (*bis*), mais qui fument.

M. DENIS. Parlez, pour vous... moi... je ne fume pas du tout... car j'ai la philosophie épicurienne en partage... et je suis toujours prêt à chanter avec notre bon Désaugiers:

AIR *du pas des trois Cousines.*

Quand des ans la fleur printannière
S'effeuille sous les doigts du tems,
Poursuivons gaîment la carrière,
Un bel hiver vaut un printems.
Pour moi, l'impitoyable horloge
A soixante fois retenti;
Mais s'il faut que l'amour déloge,
Bacchus n'est pas encor parti.
Quand des ans, etc.

Mme DENIS. *l'interrompant.* C'est bon! c'est bon! puisque c'est là tout ce que vous avez à me dire, pour le moment, taisez-veux encore dormir.

M. DENIS. Votre filleule va pourtant venir vous souhaiter votre fête.

Mme DENIS. Ah! mon Dieu! personne n'y songera qu'elle; c'était bien différent autrefois!

M. DENIS. C'est que tu étais différente aussi, bobonne...il faut être juste en tout.

Mme DENIS. Prétendriez-vous dire que je suis vieille?

M. DENIS. Mais, dam! le siècle a marché.

Mme DENIS. Si ce sont-là les bouquets que vous me donnez pour ma fete!.. Vous êtes un monstre, monsieur.

M. DENIS. Vous ne me disiez pas ça il y a seulement quarante ans.. j'étais votre amour, alors... votre cher petit amour...

Mme DENIS. Ne vous avisez pas de me donner un bouquet, je vous le jetterais au nez.

M. DENIS. C'est affreux, ce que vous dites-là, madame.

Mme DENIS. Je suis la plus malheureuse des femmes!

M. DENIS. Et moi, le plus à plaindre des hommes!

Mme DENIS. Vous êtes un tyran!

M. DENIS. Vous n'êtes qu'une vieille coquette!

Mme DENIS. Et vous, vous n'êtes plus rien du tout!

M DENIS. Ah! c'est trop fort!

SCENE II.

LES MÊMES, DESAUGIERS, *avec un gros bouquet.*

DÉSAUGIERS.

AIR : *Tra la ta.*

Chien et chat, (*bis.*)
Voilà le monde
A la ronde,
Chaque état (*bis.*)
N'offre, hélas! que chien et chat!

M. *et* Mme DENIS. Eh! c'est notre ami Désaugiers!

DÉSAUGIERS. Bonjour, mes amis, bonjour!

Voyez ces futurs époux,
Vrais agneaux, tant ils sont doux!
Qu'hymen engage leur main,
Que sont-ils le lendemain?
Chien et chat, etc.

Comment, vous vous querelliez... un jour comme aujourd'hui, l'anniversaire de la naissance de cette chère madame Denis. la perle des femmes... Belle dame, voici mon bouquet.

Mme DENIS. Voilà un homme aimable!..

DÉSAUGIERS. Tu permets, Denis?..

(Il embrasse Mme Denis)

Mme DENIS. Ça ne regarde que moi! vous pouvez recommencer.. vous pouvez recommencer...

DÉSAUGIERS. Comment donc, mais volontiers.

Mme DENIS. Ah! prenez garde à Monmoute.

(Une chatte sort des couvertures.)

DÉSAUGIERS, *il va à Denis.* Tiens, ce n'est pas ta fête à toi, mais je t'apporte quelque chose qui te fera plaisir... une loge pour aller voir ma *Chatte merveilleuse* aux Variétés.

(Il approche du lit, un chien sort des couvertures.)

M. DENIS. Prends garde à Azor.

DÉSAUGIERS. Azor, Moumoute...Qu'est-ce que je disais :

Chien et chat, etc

M. DENIS. Oh! par exemple, voilà un véritable cadeau! dis donc, bobonne, une loge de cinq places?

Mme DENIS. Faudra-t-il beaucoup monter?

M. DENIS. Eh ! non, aux premières.

DÉSAUGIERS. Je vous aurais bien mis dans une baignoire, mais je sais que le papa Denis a horreur de tout ce qui lui rappelle l'eau.

M. DENIS. Ah ! satané farceur, va !

DÉSAUGIERS. Ce n'est pas que je te blâme... et pourtant l'eau a bien son mérite..

AIR *du Carnaval.*

Mon cher Denis, j'aime l'eau de la pluie,
Qui vient soudain féconder nos vergers,
L'eau des canaux qui sert à l'industrie,
L'eau du moulin utile au boulanger ;
L'eau de la mer entre dans mon système,
Ses habitans servent à nos repas...
J'aime surtout, j'aime l'eau du baptême,
Elle nous sauve... et l'on ne la boit pas.

Mme DENIS. Monsieur Désaugiers, quand vous êtes arrivé, ma filleule n'était donc pas là ?

DÉSAUGIERS. Non, je n'ai vu que votre gouvernante qui voulait m'empêcher d'entrer, comme si un ami tel que moi n'entrait pas à toute heure...... mais ma visite est faite, je vous ai donné mon bouquet, maintenant je vous quite, j'ai aujourd'hui quatre répétitions.

M. DENIS. Est-il occupé, ce cher ami !

Mme DENIS. Comment, nous quitter !... je ne vous reconnais plus là, vous qui, d'ordinaire, êtes si aimable. Ah ! si mon mari vous ressemblait !...

DÉSAUGIERS. Tu l'entends... et tu ne frémis pas !

M. DENIS. Que veux-tu, mon ami, j'ai le tort d'avoir dix ans de plus qu'elle.

Mme DENIS. Dites vingt.

M. DENIS. Cela n'est pas... j'ai là mon extrait de baptême dans mon secrétaire, et si notre ami Désaugiers veut le vérifier?

DÉSAUGIERS. Eh ! mes chers amis, qu'importe l'âge, quand la tête et le cœur sont encore bons... comme les vôtres.

AIR : *Vaudeville de Pinson père de famille.*

Vieillissons sans regrets,
C'est l'adage
Du vrai sage ;
Du bonheur, à tout âge,
Voilà le secret.
Quand le printems nous laisse,
Rions de son départ.
La gaîté du vieillard
Est la seconde jeunesse.

M. ET Mme DENIS, *avec lui, l'un après l'autre.*

Vieillissons sans regrets, etc.

pourtant raison, et sa gaîté m'entraîne toujours... mon cher ami, fermez-moi mes rideaux afin, que je puisse m'habiller.

DÉSAUGIERS. Je veux bien fermer vos rideaux, mais je me sauve.

(Il a fermé ses rideaux.)

Mme DENIS. Du tout ! du tout ! vous allez prendre une tasse de chocolat avec nous.

DÉSAUGIERS. Du chocolat !... vous m'offrez ça parce que je suis épicurien, mais il m'est impossible d'accepter, on m'attend.

Mme DENIS. Comment, vous me refusez ? le jour de ma fête ?

DÉSAUGIERS. Ah ! si vous allez vous fâcher...

M. DENIS. Reste donc... et si tu ne veux pas de chocolat... il y aura une tranche de pâté...

DÉSAUGIERS, *à Mme Denis.* Habillez-vous tout à votre aise... je reste.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ROSINE, *un bouquet à la main.*

ROSINE. Bonjour, mon bon ami, bonjour, ma marraine !

M. DENIS. Bonjour, mon enfant...

DÉSAUGIERS. Ah ! voilà ma petite Rosine avec des fleurs... aussi fraîches qu'elles.

M. DENIS. Attends un moment, ta marraine va se lever... (*Bas à Désaugiers.*) Ne trouves-tu pas qu'elle me ressemble ?

DÉSAUGIERS. Oh ! étonnemment ! (*A part.*) Le pauvre homme ! c'est que c'est tout le portrait de sa marraine.

ROSINE. Je me suis fait attendre... mais toutes les bouquetières sont à Saint-Cloud pour une fête, et je ne trouvais pas un bouquet... enfin le voilà, avec mon compliment.

DÉSAUGIERS. Dis donc, mon vieux, est-ce que tu ne vas pas marier bientôt cette aimable enfant ?

M. DENIS. Et une dot ?... Je n'ai que ma place au Mont-de-Piété.

DÉSAUGIERS. Dam ! mets-toi en plan pour elle, puisque tu es tout porté...

(M. Denis ferme ses rideaux.)

ROSINE. Personne ne veut de moi, parce que je n'ai ni argent ni bijoux... Oh ! si j'avais de belles parures, des colifichets, j'en trouverais bien des prétendus, comme la fille de l'huissier d'à côté ; une grande sèche, qui aurait pu se marier trois fois si elle avait voulu... Avec ça, si je voulais, je trouverais bien encore à me marier.

DÉSAUGIERS. Cela ne me surprend pas du tout.

ROSINE. J'ai un amoureux.

DÉSAUGIERS. Si quelque chose m'étonne, c'est que vous n'en ayez pas deux.

ROSINE. C'est le garçon perruquier d'à côté... un joli petit blond qui a l'air d'un

chérubin... S'il avait seulement douze cents francs, il s'établirait coiffeur, et il ferait joliment fortune, car il faut voir comme il coiffe!... Quand on va à la boutique, c'est toujours lui qu'on demande; et quand M. Frisac n'est pas là, on aime mieux remporter sa tête...

DÉSAUGIERS. Je crois bien.

ROSINE. Laissez-moi donc finir... on aime mieux remporter sa tête, sans être coiffée ou rasée; car il fait la barbe aussi.

DÉSAUGIERS. Il paraît que c'est un homme universel... et il veut vous épouser?

ROSINE. Oui, mais je ne puis pas devenir la femme d'un garçon perruquier... tandis qu'un coiffeur, c'est plus huppé.

DÉSAUGIERS. Naturellement... Et il vous faudrait douze cents francs pour cela?

ROSINE. Peut-être bien qu'avec quinze cents francs ça pourrait s'arranger tout de même... parce que le perruquier d'à côté veut vendre son fonds.

DÉSAUGIERS. M'aimeriez-vous un peu si je vous mariais à M. Frisac?

ROSINE. Oh! Dieu!.. oh! je vous raserais gratis toute la vie, et il vous embrasserait cent fois... Non, je veux dire... je vous embrasserais cent fois... et mon mari vous raserait gratis toute la vie.

DÉSAUGIERS. Eh bien! non.. vous m'embrasserez toute la vie, et lui me rasera cent fois.. voilà qui est arrangé... vous aurez vos douze cents francs.

ROSINE. Oh! Dieu!... si c'était vrai!... Mais je n'entends plus ni ma marraine ni mon bon ami. (*Elle ouvre le rideau.*) Ah! mon Dieu! ma marraine s'est rendormie.

DÉSAUGIERS. Et le cher Denis aussi... ils dorment comme des bienheureux... ne les réveillons pas.

SCENE IV.

Les Mêmes, FRISAC, *avec un gros bouquet.*

FRISAC *entre en chantant.*

Allons, mettons-nous en train,
Qu'on rie, et que la folie...

ROSINE. Silence, donc, monsieur Frisac, tout le monde dort.

FRISAC. Oh! alors...

DÉSAUGIERS. Ah! c'est là M. Frisac!... Un fort joli garçon, ma foi!

ROSINE. N'est-ce pas qu'il est gentil? (*A Frisac.*) Eh bien! pourquoi restez-vous là comme un terme?

FRISAC. Je venais coiffer Mme Denis et raser monsieur... mais, puisqu'ils dorment, je reviendrai leur reporter derechef mon fer à papillote, mon rasoir et mon bouquet... (*Bas.*) Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là?

ROSINE. N'allez-vous pas en être jaloux?

FRISAC. Non, mais je veux savoir qui qu'il est?

ROSINE. C'est M. Désaugiers.

FRISAC. M. Désaugiers?... celui qui fait des chansons... l'auteur de la *Chatte merveilleuse*?

DÉSAUGIERS. Il paraît que M. Frisac s'occupe de théâtre?

FRISAC. Tiens, si je m'en occupe! regardez-moi ces deux battoirs.

(Il montre ses deux mains.)

DÉSAUGIERS. Quoi! vous seriez...

FRISAC. Chef de file, cosmopolite, c'est-à-dire romain de toutes les parterres de Paris.

DÉSAUGIERS. Oh! mais alors.. nous sommes en pays de connaissance... Mais comment se fait-il que je ne vous aie jamais vu?

FRISAC. C'est que je suis encore tout nouveau dans la chose... j'ai débuté dans la *Chatte merveilleuse*, mais nous n'avons pas eu grand' peine... ça allait tout seul... C'est si joli! et le prince Mirliflor est si cocasse... Mais il y en a d'autres... Il faut suer sang et eau pour les faire réussir, at encore.... on ne réussit pas toujours.

DÉSAUGIERS. C'est vrai ce qu'il dit là.

FRISAC.

AIR : *Il faut que l'on file, fil*

Des auteurs et de leur gloire
J'suis le premier instrument,
Et plus d'un succès notoire
Prouve du moins mon talent.
Tragédie ou vaudeville,
Faible de plan ou de style,
Paraissent-ils chanceler,
C'est le chef de file, file, file.
Qui les empêch' de filer.

ROSINE. Chut!... N'est-ce pas qu'il est gentil?

DÉSAUGIERS. Je ne m'attendais pas à trouver dans monsieur Frisac un homme auquel je dusse tant de reconnaissance et d'égards... Ecoutez, mes enfans, vous voulez vous marier tous les deux, il faut à M. Frisac un établissement, et à Mlle Rosine une dot; je vais faire la dot et l'établissement.

FRISAC. Comment?

DÉSAUGIERS. C'est-à-dire, je vais faire une chanson, je n'ai que ça pour obliger... Vous la porterez chez mon libraire, qui vous comptera douze cents francs, je mettrai la somme à la marge.

ROSINE. Une chanson douze cents francs!

FRISAC. Je le crois bien.

ROSINE. Si c'est possible !

FRISAC. On voit bien que tu n'es pas littéraire, toi... Une chanson de M. Désaugiers, c'est de l'or en barre, ou plutôt c'est de l'argent en sac. . On la prendrait au premier change.

DÉSAUGIERS. M. Frisac est trop flatteur..

ROSINE. Il est gentil, n'est-ce pas?

DÉSAUGIERS. Ah ça, mes amis, voilà qui est décidé, vous acceptez.. maintenant je ne sors pas d'ici que la chanson ne soit faite...

ROSINE. Oh! monsieur Désaugiers, que vous êtes bon !

DÉSAUGIERS. Oui, mais n'oubliez pas nos conventions.

ROSINE, *bas*. Il ne faut pas en parler à mon prétendu, il est jaloux comme tout !

FRISAC. Je mets mon bouquet sur le lit de Mme Denis.

ROSINE. Et moi, le mien sur celui de son mari, ça l'embaumera.

DÉSAUGIERS, *riant*. Il a déjà l'air d'une momie! Attendez-moi dans l'antichambre.

ROSINE, *sortant*. Il est gentil, n'est-ce pas ?

(Rosine et Frisac sortent.)

SCENE V.

DÉSAUGIERS, M. *et* Mme DENIS, *dans leur lit.*

DÉSAUGIERS, *tirant sa montre*. Oh! comme je flâne! Et ce pauvre peintre Mathieu qui m'attend !.. Mais, ma foi, j'ai commencé ce mariage et il faut le finir... Ces pauvres enfans seront heureux... ce sera ma meilleure chanson... Sur quoi vais-je la faire? Depuis long-tems j'avais envie de peindre la bonhomie de M. et Mme Denis... Parbleu! l'idée serait excellente. Faire le bonheur de la nièce avec le portrait des grands parens... Eh! vite! vite à l'ouvrage, pendant qu'ils dorment encore. (*Il tire son carnet et s'assied dans le fond contre la cheminée.*) Je crois qu'ils s'éveillent, écoutons.

Mme DENIS, *ouvrant ses rideaux*. Oh! mon Dieu! je m'étais rendormie! et pourtant notre ami Désaugiers était là... oui... oui.. ce cher homme, il y était... je me souviens même que j'ai eu une scène avec ce pauvre M. Denis... h! j'avais tort... bien tort!...

M. DENIS, *toussant et ouvrant ses rideaux*. C'est singulier! je croyais que je m'étais déjà levé... j'ai donc rêvé que notre ami Désaugiers était là... avec ma filleule.

DÉSAUGIERS. Ces pauvres amis!

Mme DENIS. Mon bon petit mari, dormez-vous encore?

M. DENIS. Je me souviens que ma femme m'a dit des injures... (*Il tousse.*) Hum! hum!

Mme DENIS.

AIR *connu*.

Quoi! vous ne me dites rien?
Mon ami, ce n'est pas bien.
Jadis c'était différent,
Souvenez-vous-en, (*bis*).
J'étais sourde à vos discours
Et vous me parliez toujours

DÉSAUGIERS, *à part, ecrivant.* Vous verrez qu'ils vont me dicter ma chanson.

M. DENIS.

Même air.

Mais, m'amour, j'ai sur le corps
Cinquante ans de plus qu'alors.
J'étais un petit volcan,
Souvenez-vous-en, (*bis.*)
Feu des premières amours,
Que ne durez-vous toujours!

DÉSAUGIERS, *écrivant.*

Que ne durez-vous toujours!

Mme DENIS.

Même air.

On nous maria, je crois,
A Saint-Germain l'Auxerrois;
J'étais mise en satin blanc,
Souvenez-vous-en,
Des plaisirs charmans atours
Je vous conserve toujours.

DÉSAUGIERS, *à part*, *écrivant* parlant

M. DENIS.

Même air.

Comme j'étais étoffé!

Mme DENIS.

Comme vous étiez coiffé!

M. DENIS.

Habit jaune en bouracan,
Souvenez-vous-en, (*bis.*)

Mme DENIS.

Et culotte de velours,
Que je regrette toujours.

Comme, en dansant le menuet,
Vous tendîtes le jarret!
Ah! vous alliez joliment,
Souvenez-vous-en, (*bis.*)

DÉSAUGIERS, *à part.* Je n'ai pas besoin d'en écouter davantage.

(Il s'esquive.)

M. *et* Mme DENIS, *continuant en dansant sur leur séant.*

Maintenant nous sommes lourds;
On ne danse pas toujours!

(*Le rideau baisse.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

L'ATELIER DU PEINTRE.

Un atelier de peintre, à peu près comme il est dépeint dans la chanson de Désaugiers ; sur le devant de la scène deux toiles : une, à droite, représente une ébauche de la mort de Lucrèce ; l'autre, à gauche, est un tableau d'histoire, derrière lequel se trouve un cabinet avec un œil-de-bœuf, faisant face au public. Un poêle, une fenêtre, deux chaises, dont une à moitié cassée. La porte d'entrée au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉSAUGIERS, *entrant par le fond et parlant à la cantonnade.*

Ne vous gênez pas, madame Mathieu, si vous avez à sortir... je garderai la maison, en attendant votre mari. (*Venant en scène.*) Comme dit la chanson, je serai sa femme de ménage, son domestique et son portier... ce n'est pas pour humilier les artistes, mais, quand on arrive au grenier, on peut s'asseoir... (*cherchant*) quand on trouve une chaise... justement il y en a une... il n'y en a pas deux... mais enfin c'est assez pour l'instant. (*Il s'assied.*) J'espère que voilà un beau désordre !

AIR *de la Catacoua.*

Le portrait d'un acteur tragique
Est vis-à-vis d'un mannequin :
Je vois sur la Vénus pudique
Une culotte de nankin.
Sous un Plutus voici Lucrèce ;
Sur un tableau récemment peint,
Je vois un pain,
Un escarpin,
Une Sapho sur un lit de sapin...
Et la Diane chasseresse
Derrière une peau de lapin.

Voilà des effets que le hasard seul a produits et qui n'en sont pas moins piquans... Ici, tout annonce la misère, et pourtant le peintre Mathieu est heureux de son sort... heureux ! il y a donc des gens heureux dans ce monde... quelquefois, quand il m'arrive de réfléchir... je serais tenté de croire le contraire... moi, par exemple, que l'on trouve si gai, que l'on croit toujours content des autres et de moi-même... il est des instans où la vie m'apparaît avec toutes ses peines, toutes ses tribulations... alors, ma gaîté disparaît. Eh bien !... (*il passe sa main sur ses yeux*) que fais-je donc ?... (*se levant brusquement*) n'est-ce pas moi qui ai chanté ?

Il faut rire,
Rire et toujours rire !...

Ah çà ! mon Raphaël ne rentre pas vite, et s'il continue à me faire poser ainsi, je n'aurai pas encore pour aujourd'hui un duplicata de mes traits.. C'est dommage que j'aie oublié d'apprendre à dessiner... ce serait bien là le moment de faire mon portrait, quand on se trouve ainsi tout seul, vis-à-vis de soi-même... (*On frappe vivement.*) Ah ! on frappe... c'est sûrement lui... Mme Mathieu est sortie,.. allons ouvrir.

(Il ouvre.)

SCENE II.

DÉSAUGIERS, MADELON, *une lettre à la main.*

DÉSAUGIERS, *surpris.* C'est toi, Madelon !..

MADELON, *essoufflée.* Ah ! monsieur... à la fin je vous trouve... voilà une heure que je cours après vous,.. c'est une lettre qui est arrivée après que vous avez été sorti... avec le timbre du ministère...

DÉSAUGIERS. Du ministère ?..

MADELON. Tenez, regardez plutôt... la mère Gangan, notre portière, dit que ça doit être queque chose... A propos de ça, monsieur, montrez-moi donc où est votre portrait. (*S'arrêtant devant une tête d'étude.*) Oh ! comme c'est ça ! comme c'est ça ...

DÉSAUGIERS. Merci... c'est le portrait de Caligula... Mais retourne à la maison... et laisse-moi lire ma lettre...

MADELON, *s'en allant.* Tout ce que j vous demande, c'est de rentrer ce soir...

(Elle sort.)

SCENE III

DÉSAUGIERS, *seul, ouvrant la lettre.*

Enfin... voilà donc la première réponse à mes quatre pétitions... la cinquième, que j'ai là, devient superflue... (*Lisant.*) « Monsieur, je m'empresse de répondre » aux demandes que vous m'avez adressées pour obtenir le privilége d'un nouveau théâtre de vaudeville. Le décret » impérial de 1807 ayant déterminé le » nombre de ces sortes d'entreprises... je » regrette bien vivement.. » (*Parlant.*) Al-

lons.. encore une tribulation!. j'avais rêvé la fortune..il paraît qu'il n'y faut plus penser ; mais ma gaîté n'en sera pas altérée... c'est un trésor que l'injustice des hommes ne saurait me ravir.

Air *de chasse du Roi et le Fermier.*

Combien
De gens de bien
Par l'intrigue ont eu des wiskis.
Acquis,
Leur nom
Est en renom ;
Mais, en secret, ils sont haïs,
Trahis!
Joyeux,
Moi, j'aime mieux
Presser le bras de l'amitié
A pié.
J'espère que c'est bien,
Hein?
Sentir en épicurien!

SCENE IV.

DESAUGIERS, DUBELAIR.

DUBELAIR, *à part.* Ça doit être ici qu'on a fait demander un modèle. (*Haut.*) M. Mathieu, s'il vous plaît?

DÉSAUGIERS. C'est ici, donnez-vous la peine d'entrer. (*A part, en riant.*) En voilà un qui va me faire prendre patience... pas moyen de s'ennuyer avec une tête pareille.

DUBELAIR. Ah! vous dites donc que c'est ici.. figurez-vous que je demandais, d'étage en étage. Au premier, c'était un chantre de la métropole ; au second, un chaudronnier en chambre; au troisième, un gaînier ; un rubanier, au quatrième; au cinquième, un garçon cordonnier .. j'ai repris haleine, et je suis parvenu au temple des beaux-arts.

DÉSAUGIERS. Comme vous voyez... une vue superbe! juste en face de l'Hôtel-Dieu.

DUBELAIR. En parlant de ça, ma pauvre femme doit avoir bientôt franchi les degrés.

(Il va à l'entrée.)

DÉSAUGIERS. Ah! madame est avec vous?

DUBELAIR, *criant du haut de l'escalier.* Margot!

DÉSAUGIERS. Margot!

DUBELAIR. Es-tu au bout de tes peines?

MARGOT, *qu'on ne voit pas.* J'ai déjà compté cent cinquante marches.

DUBELAIR. Encore une trentaine, ma bonne... n'y a plus que courage à avoir. . et tiens-toi bien à la corde à puits .. je veu dire à la rampe.

MARGOT, *en dehors.* Laisse-moi me reposer un peu... me voilà au sixieme...

DUBELAIR. Repose-toi, ma mère... (*A Désaugiers.*) Monsieur est M. Mathieu, sans doute?... Monsieur l'artiste, je suis bien votre honorable serviteur et presque confrère...

DÉSAUGIERS, *à part.* Ne le détrompons pas, et voyons ce que cela va devenir.

DUBELAIR. Oui, monsieur, presque confrère... car, tel que vous me voyez, je m'appelle Dubelair, peintre-doreur. Il n'y a pas long-tems encore... je faisais même beaucoup de portraits; mais, l'huile ayant renchéri, je me suis mis au service de M. Lagrippe, garde de commerce, et je l'aide dans ses exploits.

DÉSAUGIERS, *à part.* Ah! ah! ceci s'annonce mal pour mon pauvre Mathieu... raison de plus... pour garder son nom.

DUBELAIR. Mais ce n'est pas cela qui me conduit ici, pour le moment. Mon cher artiste... je viens vous amener ma femme... Margot... comme nous en sommes convenus, votre ami M. Dorlange et moi...

DÉSAUGIERS. M'amener votre femme...

DUBELAIR. Je n'ai pas besoin de vous dire le prix... ma Margot ne va poser nulle part, à moins de dix francs la séance de deux heures...

DÉSAUGIERS, *à part.* Par exemple, voilà une aventure... (*Haut.*) Dites-moi, est-elle un peu jolie, votre Margot?

DUBELAIR. Comment, si elle est jolie... puisque c'est un modèle.

DÉSAUGIERS. Un modèle de femmes?

DUBELAIR. Non, un modèle d'atelier.

DÉSAUGIERS. Ah! j'y suis. Expliquez-vous donc...

SCENE V.

LES MÊMES, MARGOT.

MARGOT. Enfin, me voilà...

DÉSAUGIERS, *à part.* Elle est ma foi jolie...

MARGOT. J'ai cru que je m'étais trompée d'adresse et que je montais aux tours de Notre-Dame... avec ça que l'escalier de M. le peintre est en colimaçon.

DUBELAIR. Ma belle amie, voici M. Mathieu, cet artiste fameux qui a fait demander un modèle pour peindre *la Mort de Lucrèce.*

MARGOT. Eh bien ! me voilà... (*montrant un paquet*) avec le costume au grand complet, y compris le poignard.

DÉSAUGIERS, *à part.* L'aventure est tout-à-fait épicurienne... j'ai bien envie de faire le peintre jusqu'au bout.

MARGOT. Je n'ai pas encore posé pour les Lucrèce... mais j'ose me flatter que monsieur sera content.

DÉSAUGIERS. Mais parce que je vois déjà..

DUBELAIR. D'abord, les artistes les plus célèbres ont été satisfaits de madame, et j'ai là des certificats de toutes les couleurs... tenez, regardez... rien que ces deux-ci et celui-là d'abord.. (*Il lit.*) « Je certifie que » Mme Margot Dubelair a la jambe ro- » maine... »

MARGOT. Mon ami, monsieur verra bien.

DUBELAIR. Laissez donc... il faut montrer ses papiers.. signé Girodet... le peintre des jolies femmes... et celui-ci de M. Guérin...

DÉSAUGIERS, *lisant.* « Je certifie que la » nommée Margot Dubelair, modèle de » profession, a un torse... »

DUBELAIR. Grec.

DÉSAUGIERS. Grec?

MARGOT. Oui, monsieur... Grec.

DUBELAIR. Oh ! oui, qu'elle est fameuse pour le torse... c'est moulé, quoi !..

DÉSAUGIERS. Mais voilà en effet des certificats fort honorables...

DUBELAIR. N'est-ce pas? et j'en ai bien d'autres... si monsieur veut les voir...

DÉSAUGIERS. J'aime mieux juger par moi-meme.

MARGOT. Mais, monsieur Dubelair, ça ressemble à du charlatanisme tout ça... et je n'en ai pas besoin.

DÉSAUGIERS. Je suis de l'avis de madame.

MARGOT. Monsieur Dubelair, faites-moi le plaisir de vous en aller... vous savez que je n'ose jamais poser devant vous.

DUBELAIR. C'est vrai... vous ne pouvez pas vous faire d'idée comme elle est timide avec moi, ma femme; elle n'ôterait pas une épingle quand je suis là.

DÉSAUGIERS. Et quand vous n'y êtes pas?

DUBELAIR. C'est différent, c'est son état... Adieu, ma petite mère .. prends garde de t'enrhumer... justement il y a là une fenêtre ouverte... (*il va la fermer*) et Lucrèce n'est pas morte d'un coup d'air, mais d'un coup de poignard.

MARGOT. Mais allez-vous-en donc, monsieur Dubelair, j'ai encore deux séances aujourd'hui.

DUBELAIR. C'est vrai, tout le monde me la demande ; d'ailleurs... il faut que j'aille moi-même chez mon garde de commerce qui m'a fait dire qu'il y avait une expédition pour une heure... et l'heure approche... (*En sortant.*) Adieu, ma mère... Allons, monsieur, à l'ouvrage !. à l'ouvrage..

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DÉSAUGIERS, MARGOT.

MARGOT. A la fin, le voilà parti... ce n'est pas malheureux... je sais bien que tout ce qu'il en dit, c'est pour me faire valoir et pour me faire travailler... mais, à la longue, ça finit par ennuyer les artistes.

DÉSAUGIERS. Je suis bien sûr, madame, que les éloges de M. votre époux ne sont nullement exagérés.

MARGOT. Dam ! vous allez voir... tous les costumes me vont bien... mais c'est égal, les éloges, ça fait toujours du tort... parce qu'on s'attend à... je ne sais quoi... et puis après, on dit : Tiens! ce n'est que ça ?... êtes-vous prêt à commencer ?

DÉSAUGIERS *Il a pris en main une palette, et fait semblant de préparer des couleurs.* Quand vous voudrez, je me sens en verve... (*A part.*) Pourvu que ce diable de Mathieu ne revienne pas à présent. (*Il va vers la toile à droite.*) Voici mon esquisse...

(Il lève une toile ; on voit une Lucrèce se poignardant.)

MARGOT. Pas mal commencé, et quand mes détails seront là-dessus...(*Regardant autour d'elle.*) Ce qui me plaît dans votre atelier, c'est qu'au moins on peut y promener ses regards... on n'y voit rien qui blesse la pudeur... Allons, je vais me mettre en costume de circonstance, en farouche Romaine... comme qui dirait en femme vage.

(Elle détache sa ceinture, un papier tombe.)

DÉSAUGIERS. Prenez garde, belle Margot... vous laissez tomber un billet doux...

MARGOT. Ah ! oui joliment... un billet doux... c'est une chanson... que M. Désaugiers le chansonnier a faite sur moi... Si je le tenais!.. celui-là...

DÉSAUGIERS. Une chanson.... M. Désaugiers?...

MARGOT. Oui, une chanson atroce pour me faire perdre mon état... car il dénature mon physique... tenez, je vous en fais juge.. (*Lisant.*) « Portrait de mamzelle Margot la rempailleuse.» (*Parlant.*) D'abord, je n'ai jamais été rempailleuse..

DÉSAUGIERS. Eh bien, alors?...

MARGOT. Oui, mais.. (*Lisant.*) « Par son cher amant Dubelair, peintre doreur... (*Parlant.*) C'est le nom et la qualité de mon mari...

DÉSAUGIERS, *à part.* Margot... Dubelair... en effet, j'ai pris ces deux noms sur une enseigne...

MARGOT. Peintre doreur .. c'est cette chanson qui en est une...

Air : *Ça n'devait pas finir par là.*

A ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n'trouverez pas un défaut...

DÉSAUGIERS, *parlant.* Eh bien?

MARGOT, *de même.* Oui... mais c'est la suite qu'il faut voir...

Suite de l'air.

Pour commencer par sa chev'lure,
Ah ! dam', les jours de grand' colure,
Faut voir queu tour ses ch'veux vous ont !
Et s'ils étaient moins roug's qu'ils n'sont...
Ah ! mon Dieu, (*bis.*) qu'c'est dommage !..
Mais, à ça près, j'gage,
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n'trouverez pas un défaut.

(*Parlant.*) D'abord, je suis châtaigne... mais ce n'est pas tout...

Même air.

Pour c'qu'est d'la souplesse d'sa taille,
N'y a pas d'anguille qui la vaille...

(*Parlant.*) Bien, ça... c'est moi...

Suite de l'air.

Vous jureriez qu'ell' n'a point d'os...
Et sans l'malheur qu'elle a sur le dos...

(*Parlant.*) Regardez-moi cette taille-là... où est-il le malheur?... faites-moi le plaisir de le trouver le malheur?.. on lui en donnera... des malheurs comme les miens...

DÉSAUGIERS. On voit bien que M. Désaugiers ne vous avait jamais vue.

MARGOT. Je vous demanderai la permission de passer derrière ce tableau (*elle indique le grand tableau de à gauche.*) qui me servira de paravent et de cabinet de toilette... parce que la décence avant tout ! Vous ne laisserez entrer personne, n'est-ce pas?

DÉSAUGIERS. Soyez tranquille.

MARGOT. Et surtout pas de rapins... Oh ! je ne peux pas souffrir les rapins... ils sont indiscrets et font toujours de mauvaises plaisanteries sur les modèles.

DÉSAUGIERS. Ne craignez rien, et dépêchez-vous.

MARGOT. Maintenant je n'ai plus qu'une grâce à vous demander.

DÉSAUGIERS. Une grâce!... c'est vous qui les avez toutes.

MARGOT. Oh! c'est joli !.. ce que je vous demande, c'est la permission de garder mes gants et mon chapeau.

DÉSAUGIERS, *riant.* Comment, en Lucrèce?

MARGOT. Oh ! tout ce que vous voudrez, mais, pour un empire, vous ne me feriez pas ôter mes gants et mon chapeau... on est modèle, c'est vrai, mais on se respecte.

DÉSAUGIERS. Allons, soit... (*A part.*) Singulière réserve... (*Haut.*) Enfin nous y voilà !

MARGOT, *derrière le tableau.* Là ! je serai bientôt prête...

(Elle jette son schall, puis sa collerette sur le tableau.)

DÉSAUGIERS. Vous verrez que je vais m'écrier comme le Corrège : « Et moi aussi, je suis peintre ! »

MARGOT. Dites donc, mettez quelques bûches dans le poêle... cette chambre est froide comme tout!

DÉSAUGIERS, *à part.* C'est que je ne vois pas de bois ici.. Ah! cette vieille chaise..

(Il la casse et la met au feu.)

MARGOT. Si c'est comme ça que vous vous meublez... ah! à la bonne heure !.. c'est que j'ai le frisson... ces habits de Lucrèce sont si légers...

DÉSAUGIERS. Il paraît qu'elle tient à la sévérité du costume.

MARGOT. Me voilà prête...

DÉSAUGIERS. Et moi aussi, je vous attends...

MARGOT. Voilà. (*Au moment où elle va sortir de derrière le tableau, on frappe à la porte.* N'ouvrez pas, monsieur Mathieu, n'ouvrez pas !

DUBELAIR, *en dehors.* Ouvrez... c'est moi... c'est Dubelair.

MARGOT, *derrière le tableau.* Ce n'est rien... c'est mon mari... vous pouvez ouvrir... qu'est ce qu'il veut encore?..

DÉSAUGIERS. Au diable l'importun!.. (*Il va ouvrir.*) Oh! oh! quelle figure sinistre !

MARGOT. Qu'est-ce qui lui est donc arrivé?...

SCENE VII.

DÉSAUGIERS, MARGOT, *derrière le tableau*, DUBELAIR, *armé d'un bâton.*

DUBELAIR, *d'un air consterné.* C'est encore moi, monsieur Mathieu.

DÉSAUGIERS. Parbleu! je le vois bien... si vous êtes inquiet de votre Margot... elle est là.

MARGOT, *d'une voix glapissante.* N'approche pas, je ne suis pas visible pour toi, monsieur Dubelair, je suis en Lucrèce.

DUBELAIR. Margot! c'est à tort que tu t'effarouches... ce n'est pas pour toi que je viens... Je viens... oh! Dieu! faut-il être forcé de faire du chagrin à un artiste, qui... un artiste, que... (*A Désaugiers.*) Monsieur Mathieu, vous voyez en moi un suppôt de la justice on ne peut plus mortifié.

DÉSAUGIERS, *étonné.* Un suppôt de la justice!

MARGOT. Dis donc, est-ce que tu viendrais saisir monsieur, par hasard?

DUBELAIR. Non pas par hasard... par corps...

DÉSAUGIERS, *à part.* Par corps?..

MARGOT, *criant.* Tu vas me faire manquer ma séance!

DUBELAIR. Tu iras poser à Sainte-Pélagie, où le garde de commerce, mon patron, qui est là sur l'escalier, va conduire M. Mathieu, avec tous les égards dus à son talent, à moins qu'il ne préfère payer six mille cinq cents francs... pour lesquels... il est condamné.

DÉSAUGIERS, *à part.* Six mille cinq cents francs... (*Il tâte ses poches.*) Il n'y a pas moyen...

DUBELAIR, *à part.* Il se conulte... il paiera.

DÉSAUGIERS, *à part.* En me nommant, je puis à l'instant me débarrasser d'eux... mais, non... j'avais pris le nom de ce pauvre Mathieu... pour voir son modèle... je le garderai pour lui laisser le tems de s'échapper. Si je pouvais le faire avertir de ne pas rentrer....

(Il va vers le fond.)

DUBELAIR. Il cherche à s'enfuir... diable! je suis responsable... à moi mes amis!..

MARGOT. Comment, vous allez faire entrer tout le monde!

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE GARDE DE COMMERCE, RECORS.

CHOEUR.

AIR *de la Muette.*

Nous arrivons au nom de la justice,
Qui sur ce point n'entend jamais raison;
Sans nul retard, il faut qu'on obéisse...
Il faut payer ou nous suivre en prison!

LE GARDE DE COMMERCE. Monsieur, au nom de la loi, je vous arrête.

DÉSAUGIERS. Je suis prêt à vous suivre.

LE GARDE DE COMMERCE, *aux recors.* Et vous, saisissez les tableaux.

MARGOT. Arrêtez! arrêtez!

DUBELAIR. Messieurs, messieurs, respect à mon épouse!

(Deux recors ont enlevé le tableau d'histoire; mais Margot s'est sauvée dans le cabinet.

DÉSAUGIERS, *à part.* Il ne faut pas donner le tems au peintre de rentrer. (*Haut.*) Marchons, messieurs... j'ai la grande habitude de ce petit voyage... avez-vous fait avancer le fiacre de rigueur?

DUBELAIR, *sortant.* Nous sommes en règle.

MARGOT, *paraissant à l'œil de bœuf.* Comme c'est heureux que j'aie gardé mes gants et mon chapeau!

REPRISE DU CHOEUR.

Venez, venez, au nom de la justice, etc.

DÉSAUGIERS, *pendant le chœur.* Au revoir, belle Margot!...

MARGOT. Ça sera pour une autre fois!

(*Le rideau tombe.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

LE DINER D'ÉTIQUETTE.

Un riche salon.

SCENE PREMIERE.

LOLIVE, UN VALET.

LOLIVE, *donnant un papier à un valet en livrée.* Voici la liste des convives; portez-la au maître-d'hôtel... Trente couverts, et le dîner pour six heures. (*Le valet va pour sortir.*) Ah! j'oubliais... vous mettrez un couvert de plus pour M. Désaugiers... Ce beau monsieur, qui fait des chansons contre les dîners d'étiquette, veut donc en tâter aussi!.. Justin, pour aujourd'hui, M. de Saint-Félix à la gauche de Mme la duchesse. (*A lui-même.*) C'est le côté du cœur... (*Au valet.*) Allez. (*Le valet sort.*) Il ne manque pas un de nos dîners, ce jeune auditeur, tout fluet et tout rose, dont Mme la duchesse a fait un si joli petit conseiller d'état... C'est drôle! il est le premier sur ma liste... quand M. le duc est absent... et le dernier, quand monseigneur est de retour... Si on était mauvaise langue... (*On entend fredonner dans la coulisse.*) Eh! justement, c'est lui!.. Oh! d'abord il ne se fait jamais attendre... il arrive toujours avant les autres.

SCENE II.

LOLIVE, SAINT-FÉLIX.

SAINT-FÉLIX.

AIR : *J'ons un curé patriote.*

Par un caprice incroyable,
Dont j'enrageais chaque jour,
Le sort, ou plutôt le diable,
M'avait fait homme de cour.
Comme je m'y régalais!
Ah! que d'ennui j'avalais!
Tout va bien. (*bis.*)
Grâce au ciel, je n'ai plus rien,
Je n'ai plus rien, je n'ai plus rien!

O ma voiture coupée,
Combien vous m'assoupissiez!
O mon innocente épée,
Combien vous m'embarrassiez!...
Plumets, manteau de velours,
Bon Dieu! que vous étiez lourds!...
Tout va bien. (*bis.*)
Grâce au ciel, je n'ai plus rien,
Je n'ai plus rien, je n'ai plus rien!

(*Il s'assied.*)

LOLIVE. Quoi! monsieur! vous seriez réformé?

SAINT-FÉLIX. Oui, mon cher Lolive! réformé.

LOLIVE. Pas possible!

SAINT-FÉLIX. Ma parole d'honneur! je suis réformé... et content de l'être. (*A part.*) J'enrage!

LOLIVE. Ah! vous êtes content.

SAINT-FÉLIX, *haut.* Oui, mon cher! je suis excessivement content! attendu que je suis philosophe... Les emplois, les honneurs, qu'est-ce donc que cela?.. une légère fumée, un gaz imperceptible qui s'évapore... c'est pourquoi je chante :

Tout va bien. (*bis.*)
Grâce au ciel, je n'ai plus rien!

(*A part.*) C'est une indignité!

LOLIVE. Vous n'avez plus rien?..

SAINT-FÉLIX. Plus rien, mon cher! une vingtaine de mille francs de rentes tout au plus, fruits de mes économies depuis cinq ans... et de l'héritage d'une vieille tante... mais je me console de ma ruine avec la philosophie... et puis je me vengerai du ministre qui m'a destitué si brutalement, que j'en ai mal aux nerfs... rien que d'y songer, Lolive!

LOLIVE. Monsieur!..

SAINT-FÉLIX. Je me trouve mal.

LOLIVE. Je vais vous chercher un flacon...

SAINT-FÉLIX. Non, donne-moi un miroir... pour arranger ma coiffure avant d'entrer chez la duchesse, ma protectrice. Je dois être à faire peur...

LOLIVE. Vous n'en croyez rien.

(Il lui donne une glace.)

SAINT-FÉLIX. En effet!.. et je trouve étrange que l'on ait osé destituer une figure de conseiller-d'état comme la mienne.

LOLIVE. Il est fâcheux pour vous que le ministère ne soit pas composé de dames... vous feriez un fier chemin!

SAINT-FÉLIX. Je le pense comme toi... et ce brutal de ministre va m'arrêter en route... Certainement je suis content, très-content, parce que je suis philosophe; mais je m'en vengerai. (*Il se lève.*) J'entre chez la duchesse.

LOLIVE. Madame n'est pas visible en ce moment.

SAINT-FÉLIX, *arrangeant son jabot.* Pour moi... tu crois, mon cher?

LOLIVE. Madame a fait défendre l'entrée de ses appartemens à tout le monde, jusqu'à l'heure du dîner.

SAINT-FÉLIX. Je respecte trop ses ordres...

LOLIVE. Mais, pardon, monsieur, je vais donner un coup d'œil à l'office.

SAINT-FÉLIX. Va, va, mon cher Lolive, remplis les devoirs de ta charge.

LOLIVE. Dam! je ne suis pas encore réformé, moi!

(Il sort.)

SCENE III.

SAINT-FÉLIX, *seul.*

Réformé! réformé!.. cassé à la tête de ma compagnie... mais c'est une horreur! et je ne m'en consolerai jamais, à moins que la duchesse, qui est si bonne et qui a tant de crédit, ne me fasse avoir quelque chose à la place... quand ce ne serait qu'une direction générale, en attendant mieux... Cette chère duchesse! je crois que je l'entends!

SCENE IV.

SAINT-FÉLIX, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, *à elle-même en entrant.* Le légat de sa sainteté est un homme charmant!

SAINT-FÉLIX, *s'avançant d'un air galant.* Noble et belle dame...

LA DUCHESSE. Ah! c'est vous, monsieur de la Rosière... Êtes-vous là depuis longtems?

SAINT-FÉLIX. Une heure, tout au plus... mais je m'estime trop heureux d'attendre vos ordres souverains.

LA DUCHESSE. Telle que vous me voyez, je viens de soutenir la conversation la plus raisonnable, la plus édifiante...

SAINT-FÉLIX. Je me serais bien gardé de vous interrompre.

LA DUCHESSE. Vous ne croiriez pas que je parlais de vous?

SAINT-FÉLIX. Vous en êtes bien capable.

LA DUCHESSE. Saint-Félix! savez-vous mon projet?

SAINT-FÉLIX. Je devine ordinairement vos moindres pensées... mais aujourd'hui...

LA DUCHESSE. Je veux faire de vous un cardinal.

SAINT-FÉLIX. Un cardinal!.. oh! non, je suis indigne!..

LA DUCHESSE. Vous seriez divin sous le chapeau rouge!

SAINT-FÉLIX. Je n'en doute pas... j'ai une de ces physionomies qui supportent assez bien toutes les couleurs... mais la vocation...

LA DUCHESSE. Eh! monsieur! on a vu des prélats devenir ministres, un conseiller-d'état peut bien devenir cardinal!

SAINT-FÉLIX. Un conseiller-d'état, c'est possible! mais je ne le suis plus...

LA DUCHESSE. Comment?..

SAINT-FÉLIX. Réformé! destitué!

LA DUCHESSE. C'est une plaisanterie!

SAINT-FÉLIX. Oui, il est vraiment plaisant que l'on ait osé renvoyer du conseil-d'état un homme que vous avez pris sous votre protection...

LA DUCHESSE. Mais c'est une indignité!.. Et qui donc a osé se permettre?..

SAINT-FÉLIX. Eh! parbleu!.. le ministre... ce grand monsieur se permet tout, parce qu'il a la confiance de l'empereur...

LA DUCHESSE. Mais sur quel motif?

SAINT-FÉLIX. Pour réparer une maladresse de sa part... et vous allez en juger. Hier... pas plus tard... le conseil venait de finir... Je n'avais rien dit... j'avais une douleur terrible dans le pied... et je griffonnais le profil de mes confrères sur mon portefeuille... Son excellence s'approche de moi... et me frappant sur l'épaule : « Monsieur Saint-Félix de la Rosière, me » dit-il, comment écrivez-vous *citron?* » La plaisanterie est délicieuse!

LA DUCHESSE. Qu'avez-vous répondu?

SAINT-FÉLIX. S, i, *si*... t, r, o, n, *tron*... citron... Comme vous pensez bien... tout le conseil se prit à rire... de la question burlesque du ministre... mais lui fut humilié... il se pinça les lèvres... et sortit... Jusque-là, c'est à merveille, mais le lendemain, car c'est ce matin, j'ai reçu la lettre que voici.

LA DUCHESSE, *lisant.* « Pour cause d'infirmité, M. Saint-Félix de la Rosière ne » fait plus partie du conseil-d'état... »

SAINT-FÉLIX. Pour cause d'infirmité!.. c'est ravissant... moi qui jouis d'une santé colossale... mais il fallait sauver l'amour-propre de son excellence, et cependant pourquoi son excellence me fait-elle des questions saugrenues?..

LA DUCHESSE, *souriant.* C'est que la réponse ne l'était pas mal aussi... n'importe, c'est moi qui vous avais placé... et le ministre est un mal-appris.

SAINT-FÉLIX. J'étais sûr, madame la duchesse, que vous partageriez mon indignation...

LA DUCHESSE, *à elle-même.* Me forcer à rougir de mon protégé!.. (*Haut.*) Il me le paiera... et, pour le punir... vous serez cardinal.

SAINT-FÉLIX. Cardinal!... mais, noble dame, ce sera moi que vous punirez, car, j'aime le monde que vous embellissez... et les plaisirs que vous rendez si doux...

LA DUCHESSE. Eh! monsieur, qui vous a dit que le monde était sans plaisirs pour les cardinaux?.. ne les trouvez-vous pas dans toutes les fêtes de la cour?...

SAINT-FÉLIX. Oui... mais... mais...

LA DUCHESSE. Du reste... nous reparlerons de cela... Pour le moment... il me faut une vengeance prompte et éclatante... mon honneur de femme y est intéressé...

SAINT-FÉLIX. C'est mon avis... et c'est surtout pour vous, ma belle protectrice, que j'ai ressenti l'affront qu'on m'a fait... moi, je suis philosophe... Vengeons-nous donc... et tenez, sans chercher plus loin... le ministre m'a destitué... faisons destituer le ministre!...

LA DUCHESSE. Il n'y a que ce moyen... mais comment lui enlever la confiance, l'estime de l'empereur?.. c'est un homme de talent.

SAINT-FÉLIX. Un homme de talent... qui ne sait pas comment on écrit citron!.. Vous êtes aussi trop indulgente...

LA DUCHESSE, *à part.* Mon protégé est bien bête... mais je le protége, et cela suffit.

SAINT-FÉLIX. J'avise un moyen... Si on le dénonçait comme dilapidateur des deniers publics?... J'ai lu quelque part... c'est peut-être bien dans l'histoire... qu'un ministre d'autrefois... je ne sais plus lequel... a été pendu pour ça... avant la révolution...

LA DUCHESSE. Le moyen peut être fort bon en lui-même... mais le ministre est un honnête homme... Nous n'avons donc qu'une ressource pour le perdre aux yeux de l'empereur... c'est de le rendre ridicule...

SAINT-FÉLIX. Ridicule... bien trouvé... justement, je suis très-fort pour la caricature.

LA DUCHESSE. Il vaudrait mieux une chanson... en faites-vous quelquefois?

SAINT-FÉLIX. Des chansons?.. je n'ai jamais essayé; mais, pour vous être agréable... je crois qu'en prenant le dictionnaire de l'Académie...

LA DUCHESSE. Un dictionnaire?...

SAINT-FÉLIX. C'est tout simple... le génie de la langue est là-dedans.

LA DUCHESSE, *souriant.* Oui... il ne s'agit plus que de l'y trouver...

SCENE V.

LES MÊMES, LOLIVE.

LOLIVE. M. Désaugiers.

LA DUCHESSE. Ah! c'est le ciel qui nous l'envoie!

SAINT-FÉLIX. Désaugiers... j'ai entendu parler de ça, je crois... c'est un sénateur?

LA DUCHESSE. Non, c'est un homme d'esprit!...

SAINT-FÉLIX. C'est différent!

LA DUCHESSE. Passez dans le petit salon, je vous y rejoins dans un instant. (*Il lui baise la main et sort. Au domestique.*) Faites entrer.

SCENE VI.

DÉSAUGIERS, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, *à Désaugiers qui entre.* Soyez le bien-venu, monsieur Désaugiers... vous savez quel plaisir j'éprouve à vous voir... et à vous entendre... (*A part.*) C'est l'homme qu'il nous faut. (*Haut.*) Vous nous préparez, sans doute, quelque nouveau petit chef-d'œuvre...

DÉSAUGIERS. Ce mot est bien ambitieux pour des chansons...

LA DUCHESSE. Des chansons comme celles que vous faites, monsieur Désaugiers, valent tous les grands poèmes épiqués du jour...

DÉSAUGIERS. Cela ne dit pas qu'elles vaillent grand'chose...

LA DUCHESSE. Où en êtes-vous du privilége de théâtre que vous sollicitiez... et pour lequel vous n'avez jamais voulu employer mon crédit?..

DÉSAUGIERS. Hélas! madame, j'ai reçu aujourd'hui même une lettre du ministre qui m'ôte tout espoir.

LA DUCHESSE, *à part.* Cela vient fort à propos.

DÉSAUGIERS. Avant cette missive décourageante, j'avais préparé une nouvelle demande que je voulais vous prier, madame, d'appuyer de votre puissante apostille, mais la réponse du ministre est si positive...

LA DUCHESSE. Le ministre a grand tort de décourager un talent comme le vôtre : on pourrait, si on le voulait bien, forcer la main à son excellence...

DÉSAUGIERS. Il a, dit-on, du caractère.

LA DUCHESSE. J'en ai plus que lui... quand je m'en mêle. Mais parlons d'autre chose... vous faites beaucoup de chansons?

DÉSAUGIERS. Une par jour, à peu près, et quelquefois deux... On a fini par me persuader que j'étais né pour cela.

LA DUCHESSE. Oui ; c'est dans votre existence : vous faites des chansons comme La Fontaine faisait des fables... Je conçois que l'on éprouve du plaisir à chansonner les sots et les intrigans.

DÉSAUGIERS. Sans compter une foule d'originaux plus divertissans les uns que les autres.

Air : *Encor un cart'ron, Claudine.*

Ce lourd sexagénaire,
Antique papillon,
Qui, quatre fois grand-père,
Se donne pour garçon.
Encore un' chanson
A faire,
Encore un' chanson !

ENSEMBLE.

Enc r un' chanson, etc.

LA DUCHESSE.

Et ce folliculaire,
Qui croit, petit Fréron,
Pouvoir tuer Voltaire,
Avec un feuilleton!...

DÉSAUGIERS.

Encore un' chanson
A faire, et

ENSEMBLE.

Encore un' chanson! etc.

DÉSAUGIERS.

Et l'auteur éphémère,
Qui, le jour du frisson,
Achète son parterre,
Pour mieux avoir raison...

LA DUCHESSE.

Encore un' chanson! etc.

ENSEMBLE.

Encore un' chanson! etc.

DÉSAUGIERS.

Grâce au dieu de Cythère,
Aux docteurs, aux gascons,
Au fat, au plagiaire,
Dans cent ans nous aurons,
Encor des chansons
A faire,
Encor des chansons!

LA DUCHESSE, *avec un soupir.* Ah! que ne suis-je à votre place!.. mais, sans être auteur, on peut avoir des idées, quelquefois.. et, si vous le voulez, je vous donnerai un sujet de chanson qui me paraît fort piquant.

DÉSAUGIERS. Choisi par vous, madame, il doit m'inspirer.

LA DUCHESSE. Eh bien! asseyons-nous, et écoutez-moi... (*Ils s'asseyent.*) Un fonctionnaire public... un ministre de l'empereur, vient d'épouser une jeune orpheline, sans fortune... qui vivait avec sa mère dans le fond d'un département... Il l'a présentée à la cour de l'impératrice... comme un ange de candeur et de vertu ; mais le grand-duc de Berg.... jugez de la surprise, a reconnu dans la femme du ministre une jeune et jolie figurante du théâtre de Francfort... qu'il avait enlevée et conduite à Paris, quand il n'était que colonel de hussards.

DÉSAUGIERS. En effet, l'aventure est piquante.

LA DUCHESSE. Ce qui la rend plus piquante encore, c'est que la nouvelle comtesse est d'une pruderie... lâchons le mot.. d'une bégueulerie insupportable... Au lieu de se confier à Murat, et d'implorer sa générosité, elle a feint de ne pas le reconnaître, en soutenant qu'elle ne l'avait jamais vu... Je tiens du prince lui-même cette précieuse confidence... dont je n'ai encore fait part à personne. Et maintenant, je vous demande, monsieur Désaugiers, ce qu'il vous semble de mon sujet de chanson?

DÉSAUGIERS. Je pense, comme vous, madame, que l'anecdote est tout-à-fait poétique.

LA DUCHESSE Eh bien! j'ai compté sur vous pour la mettre en couplet.

DÉSAUGIERS. Sur moi?..

LA DUCHESSE, *avec grâce.* Pourrais-je mieux m'adresser?.. je vous le demande.. Par exemple, il faut que la chanson soit sur un de ces airs faciles qui se chantent partout... Quant aux paroles, je m'en rapporte à vous pour l'esprit et pour la malice... Il faut rendre ce pauvre ministre si ridicule, si ridicule aux yeux de l'empereur... que sa disgrâce devienne une nécessité pour la dignité du conseil... car, après une pareille publicité, le chef de l'état lui-même ne pourrait le regarder sans rire... et puis, vous comprenez...... quel scandale pour les Tuileries!... une figurante, figurant dans le grand salon d'honneur... c'est digne de Molière... et de vous, monsieur Désaugiers

DÉSAUGIERS. C'est trop flatteur, madame... mais je me permettrai seulement...

LA DUCHESSE. Oh! rassurez-vous ; c'est votre talent que je demande... ce n'est pas

votre nom... Nous ferons circuler ces couplets sous le voile de l'anonyme.

DÉSAUGIERS, *se levant*. De l'anonyme!.. Combien je suis désespéré, madame, de ne pouvoir faire ce que vous me demandez!

LA DUCHESSE. Comment?... que dites-vous?... une chanson, cela vous coûterait si peu!

DÉSAUGIERS. Celle-ci me coûterait trop cher, car elle me brouillerait avec ma conscience.

LA DUCHESSE. Vous avez trop d'esprit pour le croire. Dans le monde, il y a un échange continuel de charmantes petites atrocités qui donnent du relief à l'uniformité de la vie. On m'attaque, je riposte; cela est de bonne guerre... personne n'en meurt... et tout le monde en rit... Le ministre dont il est question m'a provoquée de la manière la plus déloyale et la plus inattendue. Je vous associe à ma vengeance; voilà tout.

DÉSAUGIERS. Mais il ne m'a rien fait à moi, ce pauvre ministre!

LA DUCHESSE. Voila précisément ce qui vous trompe... C'est le même qui vous refuse si obstinément le seul moyen de fortune qui vous soit offert.

DÉSAUGIERS. Il se pourrait!

LA DUCHESSE. Mettez-vous donc à l'ouvrage; vengez-nous de notre ennemi commun, et je vous engage ma parole que, ce soir même, j'obtiendrai de l'emperenr, s'il le faut, le privilége que vous sollicitez en vain depuis si long-tems.

DÉSAUGIERS. L'empereur vous l'accorderait sans doute, madame; mais moi....

LA DUCHESSE. Quoi! monsieur... vous refusez?..

DÉSAUGIERS.

AIR: *Aux braves hussards du 6e.*

Ce ministre que l'on renomme
Est peut-être injuste pour moi,
Mais, puisqu'on le dit honnête homme,
Le respecter, voilà ma loi,
L'homme de bien sera sacré pour moi.
La chanson n'est pas la satire,
Et si j'ai vu parfois les sots pâlir,
J'aimerais mieux briser ma lyre
Que m'exposer à l'aviiir!
Que m'exposer, madame, à l'avilir!

SCENE VII.

LES MÊMES, SAINT-FÉLIX.

SAINT-FÉLIX. Je viens vous annoncer que la voiture de son altesse le prince archi-chancelier de l'empire entre dans la cour.

LA DUCHESSE. Je vais le recevoir.

SAINT-FÉLIX. Eh bien! est-ce arrangé?

DÉSAUGIERS, *à part*. Arrangé... l'insolent!

LA DUCHESSE, *regardant Désaugiers*. Non, non, monsieur, ce n'est point arrangé... M. Désaugiers ne veut pas faire de chansons contre le ministre.

SAINT-FÉLIX. Eh bien! je ferai une chanson contre M. Désaugiers.

LA DUCHESSE. Il a répondu à ma demande par les grands mots d'honneur, de conscience... (*Saluant Désaugiers.*) Adieu, monsieur, je me souviendrai de la leçon.

(Elle sort avec Saint-Félix.)

SCENE VIII.

DÉSAUGIERS, *seul.*

Les voilà bien ces grands seigneurs!... ce n'est jamais pour nous... c'est pour eux qu'ils nous invitent... et moi qui avais renoncé au plaisir qui m'attend à la noce de Pierre et Pierrette...... la belle figure que je vais faire à ce dîner d'étiquette!... Non, morbleu! non, je n'y resterai point; il est même de ma dignité de n'y point rester... Si je pouvais m'esquiver sans être aperçu...

LOLIVE, *en dehors*. Madame la duchesse est servie.

(Musique solennelle.)

DÉSAUGIERS, *à part*. Oh! oh! voici la cérémonie funèbre qui commence.

(Les portes du fond s'ouvrent.)

(*On voit passer au fond les convives : les hommes sont en noir et les femmes en blanc.*)

DÉSAUGIERS, *sur le devant du théâtre.*

AIR: *Eh! gai, gai, gai, mon officier.*

Eh! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette!
Eh! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux!

Ivresse délectable!
Tous d'un air solennel,
S'avancent vers la table,
Comme on marche à l'autel...
Eh! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette! etc.

Personne ne me guette,
Fidèle à mon refrain,
Courons à la guinguette
Chanter le verre en main:

Eh! gai, gai, gai, etc.

(*Il s'esquive sans être vu.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente l'entrée d'une guinguette, avec un petit jardin fermé par une haie, et donnant sur le boulevart extérieur. Une pompe à droite du spectateur; la maison à gauche. Il est nuit, mais la scène est éclairée par des lanternes de papier de couleur.

SCENE PREMIERE.

PIERRE, PIERRETTE, GENS DE LA NOCE, *à table au milieu du jardin.*

CHOEUR.

AIR *de la contredanse du Diable à quatre.*

Tic et tic et tac et tin, tin, tin.
Est l'refrain
De { mon / son } cœur et de { mon / son } verre.
Tic et tic et tac et tin, tin, tin,
Est l'refrain
Qui met Pierre
En train!

PIERRE, *parlant.* Enfin.. pour vous en finir de notre histoire...

J'saute au cou d'mon beau-père et d'ma mère...
J'saute au cou d'Pierrett' qui me l'rend bien;
J'saute au cou d'tous les temoins d'l'affaire,
Et j'voudrais pouvoir m'sauter au mien!...

TOUS.

Tic et tic et tac et tin, tin, tin, etc.

PIERRE. Tant y a que je suis intérieurement le plus heureux des mortels... traiteurs, restaurateurs et marchands de vin... des boulevarts extérieurs... et que c'est à M. Désaugiers, le chansonnier à boire, que je dois la circonstance de mon mariage... Il avait promis à notre cousin Cadet Buteux qu'il honorerait ma noce de sa présence... et d'une chanson, avec une idée d'enseigne, pour ma guinguette... En l'attendant, buvons à sa santé. (*Il se lève le verre à la main.*) A la santé de M. Désaugiers!..

TOUS, *se levant aussi.* A la santé de M. Désaugiers! et à celle de Pierre et Pierrette!

(Ils trinquent.)

PIERRE. C'est trop juste! et à celle de Pierre et Pierrette. (*Il boit.*) Mais par où donc est passé ce petit Franc-Vaurien?.. il était là tout-à-l'heure. (*Montrant une place vide.*) A table jusqu'au menton.

PIERRETTE, *sautant sur sa chaise.* Oh! la! la! un chat qui me grimpe dans les jambes!..

TOUS. Un chat!..

SCENE II.

LES MÊMES, LE FRANC-VAURIEN, *en costume de Pinson de* JE FAIS MES FARCES, *et sortant de dessous la table, une jarretière à la main.*

LE FRANC-VAURIEN. Oh! hé! oh! hé! à moi la jarretière de la mariée!..

(Tout le monde rit.)

PIERRE, *quittant sa place.* Avez-vous jamais vu!.. quel hypocrite que ce Franc-Vaurien!.. et le chat qu'on accusait encore! (*Courant après lui.*) Rendez-moi ça tout de suite, mauvais sujet!

LE FRANC-VAURIEN. Plus souvent!.. ça revient au plus adroit... d'ailleurs, je suis venu ici pour m'amuser... je m'amuse!

PIERRE. Voyons!.. madame Pierrette, dites-lui donc quéque chose!

PIERRETTE. Dam! Pierre, fais-toi rendre ton bien...

PIERRE. Il fallait commencer par ne pas le laisser prendre!..

LE FRANC-VAURIEN. Est-ce que je ne suis pas le premier garçon de noce?

PIERRE. Le véritable garçon de noce, c'est le mari!... et je ne t'ai pas invité pour mettre la perturbation dans mon ménage... Parlez-moi de Cadet Buteux! voilà un homme qui respecte les convenances... Il n'a pas été plutôt arrivé, qu'au bout d'une heure il est tombé ivre mort! Au moins celui-là sait se tenir en société... on n'a pas à lui reprocher le plus petit mot ni le plus petit geste.

LE FRANC-VAURIEN. Surtout depuis qu'il dort tout de son long dans un cabinet particulier...

PIERRE. C'est mon cousin!.. et il fait honneur à la famille!..

LE FRANC-VAURIEN. Moi! je suis le cousin de Pinson... je fais mes farces!..

(Il donne une tape à Pierrette.)

PIERRE. Eh ben! eh ben!

LE FRANC-VAURIEN. Et le petit-fils de M. Sans-Gène.

(Il embrasse Pierrette.)

PIERRETTE. Aussi vous ne vous gênez pas...

LE FRANC-VAURIEN. Enfin, mon parrain, M. Désaugiers, m'a baptisé... le Franc-Vaurien!..

PIERRETTE. Et je dis que vous êtes bien baptisé!

LE FRANC-VAURIEN.

AIR : *Pon, pon, pon, petit patapon.*

Je vins jadis au monde,
En carnaval,
Après un bal...
La face rubiconde,
Comme un verre de vin
Tout plein.
Comme un verre de vin!

Je fus par ma famille
Choyé, fêté,
Flatté, gâté,
Et Vert-Vert, sous la grille,
Jurait bien moins que moi,
Ma foi,
Jurait bien moins que moi!

Aux femmes sûr de plaire,
Tant j'ai bien
L'air d'un franc vaurien...
J'ai souvent su leur faire
Oublier leurs maris
Chéris,
Oublier leurs maris!

(*Il embrasse Pierrette.*)

PIERRETTE. Eh bien!.. encore!..

PIERRE. Dites donc, monsieur le Franc-Vaurien, ça va-t-il finir bientôt?

LE FRANC-VAURIEN. Finir!.. ça va recommencer... (*Il lutine Pierrette.*) Je suis venu pour m'amuser, et je m'amuse!..

PIERRE. J'étouffe!..

(Il passe entre lui et Pierrette.)

PIERRETTE, *à elle-même.* Je commence à me faire à lui!

PIERRE. Embrasser ma femme! à ma barbe!

LE FRANC-VAURIEN. Tu n'en as pas!

PIERRE. Devant mes yeux!

LE FRANC-VAURIEN. Enfoncé tes yeux!

(Il lui enfonce son chapeau sur ses yeux.)

PIERRE. Petit brigand!..

(Il veut lui donner des coups de poing. Le Franc-Vaurien est passé près de Pierrette et l'embrasse. Un ami reçoit les coups.)

LE FRANC-VAURIEN. C'est le vol au renfoncement!..

PIERRE. Oh! ça me suffoque!.. je me trouve mal...

LE FRANC-VAURIEN. Attendez, je vais le faire revenir.

(Il prend le chapeau de Pierre et va le remplir à la pompe.)

PIERRETTE. Ah! mon Dieu! le v'là tout bouleversé, je ne l'ai jamais vu comme ça!

LE FRANC-VAURIEN, *revenant.* Ohé! ohé! des farces!

PIERRE. Par exemple! mon castor tout neuf...

LE FRANC-VAURIEN. Ce n'est rien... je te donnerai un autre chapeau...

(Il le lui jette plein d'eau à la figure.)

PIERRE. Oh! je me trouve encore plus mal... Vite un verre de vin pour me sécher...

PIERRETTE. Voilà... voilà... mon pauvre homme!..

LE FRANC-VAURIEN. Donnez, que je lui fasse avaler... (*On le lui donne, il le boit.*) Ça te fait-il du bien?.. Hein?..

PIERRE. Oh! c'est trop fort... Quel satané maraudeur pour le sesque et pour les comestibles...

LE FRANC-VAURIEN, *sautant.* Ohé! ohé! des farces!

PIERRE, *à ses amis.* Mettez-moi cet homme-là à la porte!..

(Mouvement des invités.)

TOUS. Voilà M. Désaugiers...

(Ils vont au devant de lui.)

PIERRE. M. Désaugiers?.. (*Au Franc-Vaurien.*) Je vas le dire à ton parrain... mauvais garnement! pour qu'il te fasse de la morale...

LE FRANC-VAURIEN. Prends garde de le perdre... je la connais, sa morale... et je la mets en action!

(Il embrasse Pierrette et achève son verre.)

TOUS. Le voilà, le voilà!

SCENE III.

LES MÊMES, DÉSAUGIERS.

DÉSAUGIERS.

AIR : *Gai, gai, mariez-vous.*

Gai, gai, gai, faisons tous
Ce qu'ont fait nos père
Et mère,
Gai, gai, marions-nous...
Quoique vieux l'exemple est doux.

Jadis Adam dégoûté
De vivre seul sur terre,
Se maria sans notaire,
Ni municipalité...
Gai, gai, faisons tous, etc.

Avant un an, je soutien
Qu'il faut qu'une circulaire
Nous apprenne que la mère
Et l'enfant se portent bien.

TOUS.

Gai, gai, faisons tous, etc.

TOUS, *s'empressant autour de lui.* Bonjour, monsieur Désaugiers ! Serviteur, monsieur Désaugiers !

PIERRE. Un verre à monsieur Désaugiers !..

PIERRETTE. Une chaise pour monsieur Désaugiers !

DÉSAUGIERS. Bonjour, mes enfans, bonjour !.. à la bonne heure... Ici je respire... je me retrouve... je me reconnais...

LE FRANC-VAURIEN. Et moi, parrain... me reconnaissez-vous !..

DÉSAUGIERS. C'est toi... espiègle ! tu ne manques jamais les bonnes occasions...

LE FRANC-VAURIEN. Tiens ! je ne suis pas votre filleul pour des prunes... je suis venu ici pour m'amuser... et je m'amuse.

(Il tire la queue de Pierre.)

PIERRE. Oui... il s'amuse... il s'amuse trop même... (*Au Franc-Vaurien.*) Ah ! ça... veux-tu bien finir ?..

DÉSAUGIERS. Mes bons amis, vous me pardonnerez si je ne suis pas venu plus tôt...

PIERRETTE. Oh ! Cadet Buteux nous avait prévenu que vous alliez à un dîner d'étique... Comment qu'il appelle ça ?..

PIERRE. Un dîner d'étique-tête...

DÉSAUGIERS. Oui...

PIERRE. Je disais bien... C'est ça qui doit être beau !..

DÉSAUGIERS. Oui, c'est comme la guerre... C'est une belle chose... quand on en est revenu... Enfin, je viens oublier avec vous mes ennuis et mes tribulations...

PIERRE, *contrarié.* C'est égal... vous aurez mangé un tas de bonnes choses... et vous n'allez plus pouvoir faire honneur au veau et à la salade !..

DÉSAUGIERS.. Rassure-toi... je n'ai pas dîné...

PIERRE, *surpris.* Vous n'avez pas ?..

LE FRANC-VAURIEN. Il est étonnant, mon parrain ; il dîne pour tout le monde... excepté pour lui...

PIERRE, *enchanté.* Oh ! comme ça se trouve !

PIERRETTE, *d'un ton chagrin.* Oui... ça se trouve joliment... qu'il ne reste rien sur la table... et pas davantage à la cuisine...

PIERRE. Il serait Dieu possible !.. tout un veau de Pontoise !..

(Il va examiner la table avec Pierrette.)

DÉSAUGIERS. Comment, il n'y a plus rien ?.. Je n'en souperai que mieux... D'ailleurs, c'est ma faute... j'ai flâné... Oh ! ça... j'ai flâné...

LE FRANC-VAURIEN. Suivant votre haqitude...

PIERRE. A-t-on idée de pareils avaleurs ! C'est monsieur le Franc-Vaurien qui a tout bu, tout dévoré !..

LE FRANC-VAURIEN. C'est pas moi... C'est Cadet Buteux !..

DÉSAUGIERS. A propos, où est-il donc ?

LE FRANC-VAURIEN. Cadet Buteux ?.. *De Profundis* !..

DESAUGIERS. Comment... *De Profundis?*

LE FRANC-VAURIEN. Il repose du sommeil éternel jusqu'à demain matin.

PIERRE. Il a voulu tenir tête aux bouteilles.

DÉSAUGIERS. Et il a succombé sous le nombre... Honneur au courage malheureux !.. Mais, avant de vous quitter, mes bons amis... mon présent de noces...

PIERRE *et* PIERRETTE. Quoi que c'est donc ?..

DÉSAUGIERS. Je vous avais promis une idée d'enseigne pour votre guinguette... Je vous apporte l'enseigne toute faite.

(Deux hommes entrent portant l'enseigne.)

LE FRANC-VAURIEN. C'est plus vite fait !

PIERRETTE. Oh ! que c'est gentil !.. quoiqu'ça veut donc dire ?..

DÉSAUGIERS. C'est la Treille de Sincérité... avec cette enseigne, vous êtes forcés de ne jamais mettre de l'eau dans votre vin...

PIERRE, *à part.* Et moi qui avais fait faire cette pompe exprès...

PIERRETTE. La treille de sincérité... où c'que ça se trouve ça, monsieur Désaugiers ?..

DÉSAUGIERS. Eh ! mes enfans... on ne la trouve nulle part aujourd'hui !..

AIR :

Nous n'avons plus cette merveille,
Ce phénomène regretté,
La treille
De sincérité !

Cette treille miraculeuse,
Dont la vertu tient du roman,
Passa long-tems pour fabuleuse,
Chez le Gascon et le Normand.
Mais des garans très-authentiques
Ont lu, dans un savant bouquin...
Que son raisin des plus antiques
Existait sous le roi Pépin !

TOUS.

Nous n'avons plus cette merveille, etc.

LE FRANC-VAURIEN.

Sous la treille un petit Pompée
Criait aux badauds étonnés :
« Dans ma vie, ah ! quels coups d'épée,
» Quels coups de sabre j'ai donnés !...
» Quels coups de fusil ! . quels coups !.. » zeste,
Il mord la grappe, là-dessus,
Et poursuit d'un air plus modeste :
« Quels coups de bâton j'ai reçus !... »

TOUS, *riant.*

Nous n'avons plus cette merveille, etc.

DÉSAUGIERS.

Mais, hélas !... par l'ordre du prince,
Ce raisin justement vanté,
Un jour du fond de sa province,
Près du trône fut transplanté.
Pauvre treille, autrefois si belle,
Que venais tu faire à la cour ?
L'air en fut si malsain pour elle,
Qu'elle y mourut le premier jour !...

TOUS.

Nous n'avons plus cette merveille, etc.

DÉSAUGIERS. Maintenant, mes enfans, il se fait tard... je n'ai plus qu'un conseil à vous donner...

PIERRE. Un conseil ?..

DÉSAUGIERS. Un bon conseil... un conseil tout paternel... approchez, le marié et la mariée...

PIERRE *et* PIERRETTE, *s'avançant.* Quoique c'est donc, monsieur Désaugiers ?..

DÉSAUGIERS. Ecoutez-moi, mes enfans, faites-en votre profit... et n'en dites rien à personne... je vous conseille... en véritable ami... d'aller vous coucher...

TOUS, *riant.* Ah ! ah ! ah !..

LE FRANC-VAURIEN. C'est ça... allons nous coucher...

(Il prend le bras de Pierrette.)

PIERRE, *le poussant.* Eh ben !.. ne vous gênez pas... monsieur sans-gêne...

PIERRETTE. Est-il gentil ! est-il gentil ?

PIERRE. Elle le trouve gentil, encore !

DÉSAUGIERS. Sois tranquille... il n'est pas dangereux pour ta femme !..

TOUS. Bonne nuit, les amis, bonne nuit !..

PIERRE *et* PIERRETTE. Bonsoir, monsieur Désaugiers... en vous remerciant bien...

PIERRE. Et j'espère que ça ne sera pas la dernière fois que vous nous ferez l'honneur de dîner chez nous.

DÉSAUGIERS. Non, mes amis, bien certainement... mais la première fois, je viendrai de meilleure heure...

REPRISE DU CHOEUR.

Tic et tic et tac et tin, tin, tin, etc.

(*Pierre et Pierrette entrent dans la maison. Le Franc-Vaurien sort avec la noce, après avoir dit adieu à Désaugiers. On a éteint les lanternes.*)

SCÈNE IV.

DÉSAUGIERS, *seul, tirant sa montre.*

(Il fait nuit.)

Onze heures... il est tems de regagner ma rue des Vieux-Augustins... Cette pauvre Madelon doit déjà avoir peur que je ne fasse comme la nuit dernière... Allons, voilà une journée d'épicurien bien employée... j'avais trois déjeuners et deux dîners en ville... et je suis à jeun... sans compter que j'ai manqué de coucher en prison... c'est égal... Frisac et Rosine feront bon ménage... ma treille de sincérité portera peut-être bonheur à Pierre et à Pierrette, et, grâce à moi, ce pauvre peintre Mathieu aura échappé à Sainte-Pélagie... Si je voulais, je pourrais dire comme l'ancien : Je n'ai pas perdu ma journée... il n'y a que moi qui ne suis pas plus avancé qu'hier... Eh bien ! s'ils me refusent la permission d'ouvrir un théâtre, ils ne m'empêcheront pas de faire des chansons, surtout quand elles ne font de mal à personne... En sortant du caveau, j'avais contemplé Paris... à cinq heures du matin... en venant ici, j'ai observé Paris à cinq heures du soir... et ce dernier coup-d'œil n'est pas le moins piquant !..

AIR *de Paris à cinq heures du matin.*

En tous lieux la foule
Par torrens s'écoule ;
L'un court, l'autre roule,
Le jour baisse et fuit.
Les affaires cessent,
Les dîners se pressent,
Les tables se dressent,
Il est bientôt nuit...
Là, je devine,
Poularde fine,
Et bécassine,
Et dindon truffé ;
Plus loin, je hume,
Salé légume,
Cuit's dans l'écume
D'un bœuf réchauffé...
Le sec parasite,
Flaire... et trotte vite
Partout où l'invite
L'odeur d'un repas ;
Le surnuméraire,
Pour vingt sous, va faire
Une maigre chère
Qu'il ne paiera pas.
Plus loin, qu'entends-je ?
Quel bruit étrange
Et quel mélange
De tons et de voix !
Chants de tendresse
Cris d'allégresse,
Chorus d'ivresse,
Partent à la fois...
Les repas finissent,
Les teints refleurissent,
Les cafés s'emplissent,
Et, trop aviné,
Un lourd gastronome
De sa chute assomme
Le corps d'un pauvre homme
Qui n'a pas dîné !
Le moka fume,
Le punch s'allume,
L'air se parfume ;

Et de crier tous:
« Garçon, ma glace!
» Ma demi-tasse!...
» Monsieur de grâce,
» *Paris* après vous... »

Les journaux se lisent,
Les liqueurs s'épuisent,
Les jeux s'organisent,
Et l'habitué,
Le nez sur sa canne,
Approuve ou chicane,
Défend ou condamne
Chaque coup joué.
La tragédie,
La comédie,
La parodie,
Les escamoteurs,
Tout, jusqu'au drame
Et mélodrame,
Attend, réclame,
L'or des amateurs.

Les quinquets fourmillent,
Les lustres scintillent,
Les magasins brillent;
Et, l'air agaçant,
La jeune marchande,
Provoque, affriande,
Et de l'œil commande
L'emplette aux passans.
La jeune fille,
Quittant l'aiguille,
Rejoint son drille
Au bal de Lucquet;
Et sa grand'mère,
Chez la commère,
Va coudre et faire
Un cent de piquet!
Dix heures sonnées,
Des pièces données,
Trois sont condamnées,
Et se laissent cheoir.
Les spectateurs sortent,
Se poussent, se portent...
Heureux s'ils rapportent
Et montre et mouchoir!
« Saint-Jean! Lafléche!
« Qu'on se dépêche...
» Notre calèche!
» Mon cabriolet!... »
Et la livrée
Quoiqu'enivrée,
Plus altérée,
Sort du cabaret!
Les carrosses viennent,
S'ouvrent et reprennent
Leurs maîtres qu'ils mènent,
En se succédant;
Et d'une voix âcre,
Le cocher de fiacre
Peste, jure et sacre,
En rétrogradant.
Quel tintamare!
Quelle bagare!
Aux cris de gare!
Cent fois répétés,
Vite on traverse,
On se renverse,
On se disperse,
De tous les côtés...
Faute de pratique,
On ferme boutique.
Quel contraste unique
Bientôt m'est offert!
Ces places courues,
Ces bruyantes rues,
Muettes et nues,
Sont un noir désert.
Une figure
De triste augure,
M'approche, et jure
En me regardant...
(*Il va pour sortir.*)

UNE VOIX, *en dehors*. Qui vive!

DÉSAUGIERS. L'ami de tout le monde!

(*Fin de l'air.*)

Un long qui vive
De loin m'arrive,
Et je m'esquive
De peur d'accident..
Par longs intervalles,
Quelques lampes pâles,
Faibles, inégales,
M'éclairent encor...
Leur feu m'abandonne,
L'ombre m'environne,
Le vent seul raisonne...
Silence!... tout dort...

PLUSIEURS VOIX, *en dehors*. Ahais!.. Ahais!..

DÉSAUGIERS, *surpris*. Non, tout ne dort pas!..

LES VOIX. Par ici!.. par ici!..

(Ritournelle.)

DÉSAUGIERS, *allant voir*. Voilà des gaillards qui me paraissent bien éveillés... serait-ce encore une noce?..

SCÈNE V.

DESAUGIERS, CONVIVES DU CAVEAU MODERNE, *portant des bouteilles de vin de champagne*, ACTEURS DU VAUDEVILLE, *sous le costume de divers personnages des pièces de Désaugiers*, VA-DE-BON-COEUR, M. SANS-GENE, LE PRINCE, MIRLIFLOR, DEUX DOMESTIQUES *portent des flambeaux*.

CHOEUR.

AIR : *Repas en voyage.*

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant
Pan, pan!...
Ce doux bruit me gagne
L'ame et le tympan!

DÉSAUGIERS. Eh! mais, je ne me trompe pas!.. les héros de mes pièces, le prince Mirliflor, M. Sans-Gêne, la petite Cendrillon, avec sa chatte merveilleuse, Va-de-bon-Cœur!.. de grâce, mes amis! expliquez-moi...

LA GAUDRIOLE, *arrivant*. Place! place!

DÉSAUGIERS. Eh! mais, je connais cette figure-là!

SCÈNE VI.

Les Mêmes, LA GAUDRIOLE DE BÉRANGER.

LA GAUDRIOLE.

Air : *La bonne aventure.*

Momus a pris pour adjoints
Des rimeurs d'école ;
Des chansons, en quatre points,
Le froid nous desole.
Mirliton s'est en allé,
Ah ! la muse de Collé,
C'est la gaudriole
O gué,
C'est la gaudriole !

TOUS.

C'est la gaudriole, etc.

LA GAUDRIOLE.

On ne rit guère aujourd'hui,
Est-on moins frivole?
Trop de gloire nous a nui...
Le plaisir s'envole !
Mais au Français attristé,
Qui peut rendre la gaîté ?...
C'est la gaudriole
O gué,
C'est la gaudriole !

TOUS.

C'est la gaudriole, etc.

DÉSAUGIERS. La Gaudriole !

LA GAUDRIOLE. Oui, oui, la Gaudriole... la Gaudriole de Béranger !.. messagère de bonheur et de plaisir, car je vous apporte l'abdication de notre vieux *Barré*, qui remet en vos mains le sceptre du Vaudeville.

(Elle lui donne une lettre.)

DÉSAUGIERS, *qui a lu*. Comment ! il serait vrai !.. Moi qui cherchais un privilége... en voilà un tout trouvé !..

LA GAUDRIOLE. Et ce qui vaut encore mieux... des couplets de Béranger, qui, le premier, a voulu célébrer votre avénement au trône de la chanson !..

DÉSAUGIERS. Des couplets de Béranger !

LA GAUDRIOLE. Il n'a point oublié le touchant empressement que vous avez mis à lui faire partager votre renommée... Oui, mes amis, isolé, sans appui, sans protecteurs, Béranger venait de composer sa chanson du Roi d'Yvetot... Frappé de la grâce, de la naïveté de ce chef-d'œuvre, et loin d'en être jaloux, son digne rival se met à chercher sans relâche l'auteur inconnu de cette chanson, il découvre enfin son modeste asile, cette mansarde, où notre jeune Horace chantait tout seul la disgrâce que lui avaient valu ses premiers essais... Il frappe : la porte s'ouvre, et la France avait trouvé Béranger ! . Voilà, monsieur Désaugiers, voilà de ces traits qui ne s'effaceront jamais de la mémoire, ni d'un cœur tel que le sien.

TOUS. Vive notre directeur !..

LA GAUDRIOLE. Allons, mes amis, attention pour le refrain de Béranger.

Air *de la Catacoua.*

Bon Désaugiers, mon camarade,
Mets dans ta poche deux flacons,
Puis rassemble en versant rasade
Nos auteurs piquans et féconds.
Ramène-les dans l'humble asile
Où renaît le joyeux refrain...
Et va ton train,
Gai boute en train...
Mets-nous en train,
Tous en train,
Bien en train...
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin !

CHOEUR.

Et va ton train, etc.

LA GAUDRIOLE.

Malgré messieurs de la police,
Le Vaudeville est né frondeur...
Des abus fais ton bénéfice,
Force les grands à la pudeur...
Dénonce tout flatteur servile,
A la gaîté du souverain !
Et va ton train, etc.

CHOEUR.

Et va ton train, etc.

DÉSAUGIERS. Combien je suis ému... touché... Donne... donne... ce jour est le plus beau de ma vie !..

Air *de Julie.*

O Béranger, si mes joyeuses rimes
Ne me valent pas un renom,
Un jour dans tes œuvres sublimes
On pourra retrouver mon nom...
Et pour le nom qu'elle révèle,
Pour l'humble auteur qu'elle sait protéger...
Une chanson de Béranger,
C'est la couronne d'immortelle !

CHOEUR.

Une chanson de Béranger,
C'est la couronne d'immortelle !

TOUS, *criant*. Vive notre directeur !

SCÈNE VII.

Les Mêmes, PIERRE *et* PIERRETTE, *paraissant l'un après l'autre à la fenêtre, un bougeoir à la main. Ils sont costumés comme dans les Petites Danaïdes.*

PIERRE. Ah ça ! à la fin, qu'est-ce que c'est donc que ce tapage nocturne-là ?.. devant la porte d'une maison honnête ?...

DÉSAUGIERS. Ah! ah! ah! ce sont les nouveaux mariés!

LA GAUDRIOLE, *à Pierre*. Allons, allons, mets la nappe.

PIERRE. Vous savez bien qu'il n'y a rien à mettre dessus.

LA GAUDRIOLE. Sois tranquille, nous apportons avec nous la boutique de Mme Chevet... et en attendant que le couvert soit mis, en avant le champagne et le pan pan bachique!

TOUS.

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant
Pan, pan!
Ce doux bruit me gagne
L'ame et le tympan!

LA GAUDRIOLE.

De ce véhicule
Où roule et circule
Maint et maint globule,
Si le feu me séduit,
C'est que de ma tête
Qu'aucun frein n'arrête,
L'image parfaite
Toujours s'y reproduit!..

TOUS.

Lorsque le champagne, etc

DÉSAUGIERS.

Quand, aidé du pouce,
Le liége que pousse
L'écumante mousse,
Saute et chasse l'ennui,
Vite je présente
Ma coupe brûlante,
Et gaîment je chante,
En sautant avec lui!

TOUS.

Lorsque le champagne, etc.

PIERRE.

Le Mâcon m'invite,
Le Baune m'agite,
Le Bordeaux m'excite.
Le Pomard me séduit;
J'aime le Tonnerre,
J'aime le Madère,
Mais, par caractère,
Moi, qui suis pour le bruit!...

TOUS.

Lorsque le champagne, etc.

LA GAUDRIOLE, *au public*.

Foi de Gaudriole,
Du bruit je raffole,
Mais quoique un peu folle,
Moi, pour me mettre en train,
Le pan pan bachique
N'est pas la musique
La plus électrique,
Quand je chante un refrain...

Lorsqu'on m'accompagne,
Des deux mains frappant
Pan, pan...
Ce doux bruit me gagne
L'ame et le tympan!

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRE, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



LÉONCE,

OU

PROPOS DE JEUNE HOMME,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

Par MM. Bayard et Victor Doucet,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS,
LE 4 AOUT 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
M. COURCELLES.	M. CAZOT.	MARIE, fille de M. Courcelles. . .	Mlle OLIVIER.
FRÉDÉRIC DESGRANGES. . .	M. LIONNEL.	MATHILDE.	Mlle MARIA.
LÉONCE BEAUGÉ.	M. BRESSAN.	ÉLISA.	Mlle ERNESTINE.
OSCAR GIBAUT.	M. PROSPER.	DOMESTIQUES.	

scène est à Montpellier.

N. B. Le premier personnage inscrit tient la droite de l'acteur. Toutes les indications de droite et de gauche sont toujours prises de l'acteur.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon simple, cabinet et appartement à gauche, bureau à droite, une table avec papiers, registres, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

M. COURCELLES, *seul, sortant de la pièce à droite.*

Allons, c'est une affaire finie, je lui ai offert ma fille! ma foi, il m'en a coûté! Moi, Courcelles, un des plus riches propriétaires et manufacturiers du département de l'Hérault, obligé d'aller dire à un jeune homme qui n'a rien: « Voulez-vous me » faire l'honneur d'épouser ma fille unique et d'ac- » cepter ma fortune pour dot? »

AIR *de Julie.*

Sur ma fortune et ma famille,

Quand partout il n'est qu'une voix,
Et que je devrais pour ma fille
N'avoir que l'embarras du choix,
Du gendre à qui je la confie,
Moi, j'ai pris le rôle... en effet,
C'est lui qui reçoit le bienfait,
Et c'est moi qui le remercie!...

SCENE II

M. COURCELLES, OSCAR.

OSCAR, *à la cantonnade.*

Eh! oui... Oscar... Oscar Gibaut... que diable! j'arrive de Paris!

M. COURCELLES

Eh mais, c'est Oscar.

OSCAR.

Moi-même, en propre original; cent soixante-dix-neuf lieues en soixante heures dix-sept minutes.

M. COURCELLES.

C'est magnifique.

OSCAR.

C'est pitoyable! c'est indécent! oui, cousin... indécent... j'ai cru que je n'arriverais pas à Montpellier cette année.

M. COURCELLES.

Comment cela?

OSCAR.

On n'a pas idée d'une calamité pareille! scélérats de postillons! j'avais beau jurer, menacer, j'avais beau crier: «Mais postillon, mon ami, va donc! je risque de manquer le mariage de ma cousine! j'y suis essentiel, mon cher, c'est moi qui tiens le poêle» Oh! bien oui... absolument comme si je chantais la Parisienne ou Malbrough s'en va-t-en guerre! Le peuple a des cœurs de pierre; ils ne m'ont pas fait grâce d'un cabaret, ni d'une fille d'auberge.

M. COURCELLES.

Enfin, te voilà!

OSCAR.

Comme vous voyez, un peu brisé; et pourvu que je n'arrive pas trop tard... Oh! ça ne m'étonnerait pas, j'ai une étoile à moi, une vraie comète de malheur.

M. COURCELLES.

Allons donc, il faut de la philosophie.

OSCAR.

Hein? vous dites! C'est ça, parce que vous êtes là bien tranquille... le nez dans votre journal... parce que vous êtes heureux, vous haussez les épaules, et vous me dites: « Sois philosophe, mon » léger ami, » comme vous me diriez: « et la vôtre?» Ah! bah! mais je ne suis pas philosophe, je ne veux pas être philosophe; je déteste les philosophes; je me plains parce que je suis malheureux, et je suis malheureux.

M. COURCELLES

Parce que tu te plains.

OSCAR.

Parce que... parce que j'ai l'étoile fixe du guignon suspendue sur mon front! Au fait, j'ai six mille livres de rente, et je n'ai ni père ni mère, jusqu'ici, c'est bien! Je mange mes six mille livres de rente à Paris, avec tout ce qu'il y a de plus jeune et de plus aimable, ça dure deux mois; je passe le reste de l'année chez vous, à votre table, c'est économique; bien encore. J'ai de l'usage, des manières, un certain ton, ce je ne sais quoi qui séduit, qui entraîne, je plais aux femmes; il n'y a pas encore de mal. Mais toujours la même chose, c'est fastidieux. Je me lève, m'habille, déjeune, vais au bois, dîne au café Anglais, dors à l'Opéra; c'est d'une monotonie désespérante: il n'y a pas moyen d'y tenir; je frise le spleen. Enfin, pour retirer mon être de cet empâtement général, je me jette dans les paris à l'anglaise et dans un amour de roman, avec la femme d'un sous-préfet qui est en congé; j'avance mes affaires, je touche au but, et voilà que votre lettre m'arrive; votre lettre qui m'annonce le mariage de ma cousine et me presse de venir en poste et sans perdre une minute, pour tenir le poêle sur le couple, et détacher la jarretière de la mariée, en ma qualité du plus jeune enfant de la famille. J'étais vexé, car enfin j'avais des espérances pour mon propre compte. Mais le moyen de vous refuser cela, à vous, mon respectable cousin, qui êtes la tête de cette même famille, et quelle tête! à vous, qui m'hébergez gratis pendant six mois, et qui me prêtez de l'argent pendant toute l'année. J'hésite, je balance; mais, ma foi, la nature l'emporte; à la veille d'un rendez-vous avec mon Héloïse; car ma sous-préfète s'appelle Héloïse! mais moi je ne m'appelle pas Abailard, il ne manquerait plus que cela... à la veille, dis-je, d'un rendez-vous et d'une course au clocher... une poule superbe!... je pars, je m'esquive... tremblant de manquer la noce... après avoir passé soixante heures dix-sept minutes dans une chaise exécrable qui m'a moulu, éreinté, abîmé, j'arrive trop tard! il y a de quoi se casser la tête! Ah! mon cousin, tenez, vous me prêterez huit mille francs, et nous serons quittes.

M. COURCELLES

Merci, tu vas trop vite.

OSCAR.

Pas en poste, au moins.

M. COURCELLES.

Je vois que tu es toujours fou, toujours jeune homme.

OSCAR.

AIR : *Vaudeville du premier prix.*

Jeune homme! oui, le temps a beau faire,
Je ne vieillis pas, Dieu merci!
Toutes nos dames vont, j'espère,
Me trouver encor rajeuni.
C'est là mon seul bonheur, je pense,
Mon printemps fut long, mais enfin
Voilà mon été qui commence!...

M. COURCELLES.

Oui, l'été de la Saint-Martin.

OSCAR.

Plaît-il?... vous dites?

M. COURCELLES.

Allons, allons, je dis que tu arrives encore à temps, nous t'avons attendu.

OSCAR.

Vrai! ma cousine n'est pas encore madame de Courville ?

M. COURCELLES.

De Courville ! qu'est-ce que c'est que ça ?

OSCAR.

Eh bien ! le futur de ma cousine, votre gendre.

M. COURCELLES.

M. de Courville ! allons donc, mon cher, tu te trompes.

OSCAR, *cherchant.*

Moi ! bah ! je suis pourtant bien sûr que c'est ce nom-là que votre lettre...

M. COURCELLES, *inquiet.*

Ma lettre ! tu l'as sur toi ?

OSCAR.

Ah ! je l'ai brûlée en route pour allumer mon cigare.

M. COURCELLES, *à part.*

Heureusement ! je respire.

OSCAR.

Mais, c'était bien M. de Courville, jeune lieutenant de hussards; j'aurais parié mes deux oreilles que c'était lui.

M. COURCELLES.

Tu aurais perdu.

OSCAR.

Mes deux oreilles ! je serais gentil comme ça !

M. COURCELLES, *à part.*

Par bonheur, je n'avais confié ce nom-là qu'à lui.

OSCAR.

Mais alors, je ne sais pas le nom de l'heureux mortel qui doit... que ma cousine... en un mot, le nom de mon cousin.

M. COURCELLES.

Eh bien ! c'est un parent du côté de ma femme, Frédéric Desgranges.

OSCAR.

Frédéric Desgranges ! ah ! ce petit Frédéric Desgranges, un arrière-neveu de feu votre femme, ma respectable cousine. Mais non, cela ne se peut pas, je me rappellerais bien ; parbleu, vous ne m'avez jamais dit ce nom-là.

Marie entre.

M. COURCELLES.

C'est pourtant lui, Frédéric Desgranges, qui sera l'époux de ma fille, mon gendre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARIE *.

MARIE, *vivement.*

Frédéric !

OSCAR, *effrayé.*

Ah ! mademoiselle... ma cousine, vous m'avez fait une peur... il n'y a cependant pas de quoi... Dieu! que vous êtes jolie!... savez-vous?

* Courcelles, Marie, Oscar.

MARIE.

Mon cousin !

OSCAR.

Non, c'est que si vous ne le savez pas, je vous l'apprends ! ah ! je m'y connais, j'arrive de Paris.

MARIE, *regardant son père.*

Votre gendre ! Frédéric ! c'est décidé ?

OSCAR.

Le mariage...

M. COURCELLES, *vivement.*

Mais puisque nous signons le contrat ce soir

OSCAR, *à Marie.*

Eh mais, on dirait que ça vous étonne ?

MARIE.

Moi ! pas du tout, mon cousin. (*Bas à son père.*) Frédéric... vous lui avez parlé... il accepte.

M. COURCELLES, *bas.*

Je voudrais bien voir qu'il refusât.

OSCAR, *à part.*

Elle parle de moi, je suis sûr qu'elle parle de moi.

MARIE, *à son père.*

Il a dû être bien surpris, bien heureux.

M. COURCELLES, *de même.*

Parbleu ! bien troublé surtout, mais on est entre, et il m'a quitté sans avoir proféré une parole.

OSCAR, *se glissant entre eux.*

Plaît-il? vous parlez de moi, n'est-ce pas? vous faites des remarques. (*D'un air de modestie.*) Je vous remercie ! Dam ! quand on arrive de Paris... mais moi, qui oubliais ! (*Il s'approche pour l'embrasser.*) Vous permettez.

M. COURCELLES.

C'est juste, embrasse donc ta cousine.

MARIE.

C'est un peu tard.

OSCAR.

Ah ! oui ! je ne sais pas où j'ai l'esprit... Dam ! vous allez vous marier, et ça me fait quelque chose, vous n'êtes plus une petite fille comme l'année dernière ; aussi, pendant soixante heures dix-sept minutes que j'ai passées en voiture, je me disais : « Tu vas revoir ta cousine, Oscar, mais tu vas la » revoir mariée, ou à peu près; pas de bêtise, » mon ami, et n'oublie pas qu'il faut du respect. » Et tout le long du chemin, je m'étudiais à vous dire : « Madame, madame, madame. » Ce qui fait que quand vous êtes entrée, je vous ai dit : « Ma- » demoiselle! » et au fait il n'y a pas de mal, puisque le mariage n'est pas encore fait; mais il se fera, et ça imposera silence aux mauvaises langues.

M. COURCELLES.

Hein ! il paraît que tu as entendu parler...

OSCAR.

Non ! mais j'ai vu des lettres.

MARIE.

Des lettres?

M. COURCELLES.

Eh bien ! elles disaient, ces lettres?

OSCAR.

Oh ! des niaiseries ! mais je ne puis pas vous

* Courcelles, Oscar, Marie.

contercela ; non, non, vous diriez encore que je suis un bavard, et ça vous blesserait peut-être : des gens qui écrivent que ce mariage manquera comme les cinq autres.

MARIE.

Les insolens !

OSCAR.

A cause du mauvais état de votre fortune.

M. COURCELLES.

Ils en ont menti.

OSCAR.

Et que ma petite cousine vieillira fille.

MARIE.

Ce n'est pas vrai.

OSCAR.

Vous voyez, ça vous mettrait en colère ; il vaut mieux ne pas vous en parler.

M. COURCELLES.

Et le nom, le nom de ces charitables amis?

MARIE.

Oui, oui, le nom?

OSCAR.

Du tout! du tout! Ah bien! il ne manquerait plus que cela pour compromettre ces pauvres Bertrandet!

MARIE.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Les Bertrandet!... j'en étais sûre!

M. COURCELLES.

Je les hais!...

OSCAR.

La femme surtout!...
J'ai pris en grippe sa figure
Pour son long nez, rouge du bout.
Aussi, moi, ce qui me chagrine
Dans ce mariage...

M. COURCELLES *et* MARIE.

Quoi donc!...

OSCAR, *riant.*

C'est que le dépit, j'imagine,
Rendra son nez encor plus long.

MARIE, *riant.*

Ah! ah! ah!

M. COURCELLES, *de même.*

Justement, ils sont invités pour ce soir.

OSCAR.

Bravo!

SCENE IV.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC*.

FRÉDÉRIC, *présentant des lettres.*

Monsieur Courcelles, le courrier arrive à l'instant. (*A part.*) Ah! Marie!

MARIE, *à part.*

Il est ému.

M. COURCELLES, *les prenant.*

Eh bien ! ces lettres, Frédéric, vous pouviez les ouvrir.

OSCAR.

Ah! bah! Frédéric... est-ce que... Eh mais, oui, parbleu ! c'est lui ! c'est Frédéric! Bonjour, Frédéric!

* Courcelles, Frédéric, Oscar, Marie.

FRÉDÉRIC.

Monsieur... monsieur Oscar ..

OSCAR.

Eh ! oui, Oscar Gibaut, qui arrive tout exprès pour assister à votre mariage, dont je vous félicite, mon cher, quoiqu'au fond du cœur je souffre un peu de me voir enlever...

MARIE.

Que voulez-vous dire?

OSCAR.

Ah! dam! la rancune, c'est permis!

FRÉDÉRIC.

Monsieur, je ne puis comprendre...

OSCAR.

Eh bien! eh bien! non, je n'en aurai pas; soyez heureux, je vous bénis! Mais vous avez l'air sombre, mon cher, on dirait que ce mariage...

FRÉDÉRIC, *avec impatience.*

Eh! ce mariage, monsieur...

MARIE.

Vous dites, Frédéric...?

FRÉDÉRIC.

Rien, rien, mademoiselle.

MARIE, *le regardant avec inquiétude.*

Mademoiselle!

OSCAR, *à part.*

C'est drôle, ils ont l'air tout... enfin si...

M. COURCELLES.

Ah! une lettre de Marseille!

FRÉDÉRIC.

Elle vous annonce que la goëlette *la Jeune Marie*, dans laquelle vous avez des intérêts, doit relâcher en ce moment à Carthagène*.

M. COURCELLES.

A merveille! entends-tu, Marie, *la Jeune Marie*, c'est ta dot, mon enfant ; ça vous regarde, Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Monsieur...

OSCAR, *à part, le regardant.*

Est-il froid! est-il froid! quand il devrait être tout... bon!...

M. COURCELLES.

Eh! mais, cette lettre, pas de cachet. (*Regardant Frédéric.*) C'est votre écriture?

MARIE.

De monsieur Frédéric?

M. COURCELLES.

Voyons.

FRÉDÉRIC, *lui retenant la main et jetant un regard sur Marie.*

Ah! monsieur, c'est une affaire importante!

M. COURCELLES.

Un secret, bien, je vais voir cela ; venez.

FRÉDÉRIC.

Pardon, je suis attendu à mon bureau.

OSCAR.

Et moi, je cours chez Tortoni**. Oh! quelle bêtise! j'ai une peine à oublier ce diable de Paris! Je vais au café en face, où mon avoué m'attend ; vous savez, le petit Grignon, qui est chargé d'ad-

* Courcelles, Frédéric, Marie, Oscar.

** Frédéric, Oscar, Marie, Courcelles.

ministrer pour moi les revenus de ma maison!

FRÉDÉRIC.

En effet, monsieur est propriétaire d'une petite maison sur le Cours.

OSCAR.

Oui, persiennes vertes, porte bâtarde, numéro quatre-vingt-quinze.

FRÉDÉRIC, *à part.*

C'est bien cela!

OSCAR

Délicieuse maison, va! J'ai besoin d'argent: je vais augmenter tous mes locataires; ça ne manque jamais quand j'arrive de Paris!

AIR : *Je suis, mon cher, le Saint-Preux des grisettes* (de Suzette).

Adieu, cousin... adieu, chère Marie...
Pour un moment je vous quitte, il le faut.
Vous m'en voulez de partir, je parie?
Mais je m'en vais pour revenir bientôt.

MARIE *à M. Courcelles.*

Qu'avez-vous donc?

FRÉDÉRIC, *à part.*

Ah! quel tourment j'endure!..

M. COURCELLES, *à Marie.*

Rien, mon enfant.

OSCAR.

Je cours à ma maison..

A demi-voix.

Il est fort bien le mari, je vous jure,
Et gai surtout... gai comme une prison.

ENSEMBLE*.

OSCAR.

Adieu, etc.

COURCELLES.

Adieu, cousin... adieu, chère Marie,
Pour un instant je te quitte, il le faut;
Mais en ces lieux reste, je t'en supplie,
Et près de toi je reviendrai bientôt.

MARIE.

Qu'avez-vous donc? mon père, je vous prie,
Ah! montrez-moi cette lettre, il le faut;
Mon ame, hélas! de frayeur est remplie;
Mais dans ces lieux vous reviendrez bientôt.

Oscar sort par le fond, Frédéric par la droite, et M. Courcelles entre dans son cabinet à gauche.

SCENE V.

MARIE, *seule, regardant sortir Frédéric.*

Mademoiselle! il a dit mademoiselle! et quels regards! quel air triste, glacé! Ah! cela m'a serré le cœur! Quelle folie! il doit être heureux! il l'est, j'en suis sûre! et puis on a peut-être l'air triste quand on va se marier.

SCENE VI.

MARIE, LÉONCE.

LÉONCE, *à la cantonnade.*

C'est bien! annoncez-moi comme vous voudrez, Léonce Beaugé.

* Frédéric, Oscar, Marie, Courcelles.

MARIE.

Ah! quelqu'un!

LÉONCE.

Mademoiselle... mademoiselle Marie Courcelles?

MARIE.

Oui, monsieur; mais je n'ai pas l'honneur...

LÉONCE.

Léonce... Léonce Beaugé. Il y a deux ans, je vous vis à mon passage, enfant encore, mais déjà fort jolie! Pardon! je ne voulais que savoir des nouvelles de Frédéric.

MARIE.

De M. Frédéric Desgranges? vous le connaissez?

LÉONCE.

Beaucoup, mademoiselle; je suis son ami intime.

MARIE, *avec empressement.*

Vous êtes son ami, monsieur? donnez-vous donc la peine de vous asseoir, je vous prie.

LÉONCE.

Merci! de grâce!

MARIE.

En effet, oui, je me rappelle, M. Léonce, un jeune officier qui partait pour l'Afrique.

LÉONCE.

Et qui en revient pour n'y plus retourner, s'il plaît à Dieu et au ministre de la guerre! Mais je ne m'attendais pas à retrouver Frédéric ici; à mon départ, il paraissait disposé à quitter Montpellier pour se retirer à Paris.

MARIE.

Oui, une idée; il était parti, et cela nous avait fait bien de la peine; mais, par bonheur, mon père ne pouvait plus se passer de lui.

LÉONCE.

Je comprends, un si brave garçon; plein d'honneur...

MARIE.

La bonté même, monsieur, des manières charmantes, le meilleur caractère; enfin, il est revenu, il ne pense plus à nous quitter, il se marie.

Elle s'arrête tout-à-coup et baisse les yeux.

LÉONCE.

Ah! il se... Eh mais, vous baissez les yeux, vous paraissez toute confuse d'avoir dit ce mot-là! est-ce que, par hasard, celle qu'il épouse serait...

MARIE, *sans le regarder.*

Oui, oui!

LÉONCE.

En vérité! mais c'est charmant! comment, j'arrive tout exprès pour une noce! Ce cher Frédéric! qu'il doit être heureux!

MARIE.

Vous croyez, monsieur?

LÉONCE.

Certainement, car enfin s'il voulait partir, vous quitter, il y a deux ans, c'est qu'il vous aimait déjà secrètement, et sans espoir, à ce qu'il pensait du moins.

MARIE.

Quoi! vraiment, monsieur?

LÉONCE.

Oh! j'ai fait une indiscrétion!

MARIE.

Il n'y a pas de mal, au contraire! Il m'aimait, dites-vous, et je n'en savais rien; jamais il ne m'a dit un mot de cela, et en ce moment encore il paraît triste; il me regarde à peine!

LÉONCE.

Le maladroit! comme je vais le gronder!

MARIE.

Oh! oui, grondez-le bien fort! une fortune qui est très-jolie, et une femme...

LÉONCE.

Comme la fortune!

MARIE.

Mais il me semble qu'il n'y a pas de quoi avoir l'air si malheureux! je vais le faire prévenir que vous êtes ici.

Elle va pour sortir.

SCENE VII.

Les Mêmes, M. COURCELLES*.

M. COURCELLES, *retenant Marie.*

Où vas-tu donc, Marie?

MARIE.

Ah! mon papa, je vais faire prévenir Frédéric de l'arrivée de M. Léonce Beaugé!

M. COURCELLES.

Léonce Beaugé! Eh quoi, monsieur, c'est vous? quel plaisir!

LÉONCE.

C'est à vous, monsieur, que je voulais me faire annoncer.

M. COURCELLES.

Et vous aviez raison. (*A Marie.*) Attends. (*A Léonce.*) C'est le ciel qui vous ramène, le ciel!

LÉONCE.

Le bateau à vapeur d'Alger à Marseille.

M. COURCELLES.

Si vous saviez quelle joie me cause votre retour...

LÉONCE.

Vous êtes trop bon!

M. COURCELLES.

Non, non, c'est intéressé, ce que je vous dis là. (*A Marie.*) Va, mon enfant, va; il est inutile de prévenir Frédéric maintenant: plus tard...

MARIE.

Mais cette lettre, qu'est-ce que c'était donc?

M. COURCELLES.

Rien! laisse-nous**.

MARIE.

Tout de suite. (*A part.*) C'est singulier! ils ont tous un air... (*A Léonce*) Vous gronderez Frédéric bien fort***! (*sur le seuil de la porte, se tournant vers Léonce, à mi-voix*) bien fort!

Elle sort.

* Léonce, Courcelles, Marie.

** Léonce, Marie, Courcelles.

*** Marie, Léonce, Courcelles.

SCENE VIII.

LÉONCE, M. COURCELLES.

LÉONCE.

Elle est fort gentille! Ah! ce n'est qu'en France qu'on trouve de ces petites figures-là; et quand je pense que ma sœur doit avoir cette taille, cette gentillesse...

M. COURCELLES, *redescendant la scène.*

Monsieur Beaugé, nous voilà seuls; nous n'avons qu'un instant; il faut que je vous parle avant que Frédéric vous ait revu.

LÉONCE.

Monsieur...

M. COURCELLES.

Vous êtes son ami; il a grande confiance en vous: du moins, j'ai cru voir qu'il vous aimait comme un frère.

LÉONCE.

Dam! j'ai gagné ce titre-là; je n'oublierai jamais comment cette amitié a commencé. Nous avions vingt-trois ans tous les deux; c'était un mois avant mon départ pour Alger; une dispute pour une jeune femme qu'on insultait au spectacle, et dont il prenait la défense, en chevalier français! Une rencontre est convenue; j'étais là, dans une loge, je regardais en souriant ce qui se passait autour de moi. Frédéric, que je connaissais à peine, me prie d'être son témoin: j'accepte; et le lendemain il se battit bravement avec un petit monsieur qu'il ne connaissait pas, pour une beauté méridionale qui n'en valait pas la peine; ça n'avait pas le sens commun. Sur vingt duels, il y en a dix-neuf comme ça. Mon pauvre Frédéric fut blessé, et pendant quinze jours je ne quittai pas le chevet de son lit: je me fis garde-malade; je lui racontais mes aventures de garnison, ça l'endormait; et puis je lui faisais prendre de la tisane, dans laquelle, de temps en temps, je mettais un petit verre de rhum pour lui relever le cœur. Ce sont des petits services qui ne s'oublient pas, voyez-vous! enfin, depuis ce duel, nous sommes deux amis, deux frères, et c'est entre nous à la vie et à la mort!

M. COURCELLES, *avec inquiétude.*

Ah çà!... et l'héroïne pour laquelle il s'était battu?

LÉONCE

Elle en a eu la plus vive reconnaissance pour le témoin.

M. COURCELLES.

Ah! c'est vous!

LÉONCE, *frisant ses moustaches.*

Je l'ai laissée en Afrique.

AIR *de l'Apothicaire.*

Pour moi son cœur avait pris feu:
Bref, je m'embarque avec la belle,
Mais un lieutenant, c'est bien peu!...
J'avais moins de service qu'elle.
Elle me quitta sans façons

Pour un général de brigade :
Elle avait déjà les chevrons,
Il ne lui manquait que le grade.

M. COURCELLES.

Ainsi, l'amitié que Frédéric a pour vous, vous la partagez, je le vois, et vous pouvez lui en donner une preuve et à moi aussi.

LÉONCE.

Laquelle? je suis prêt, parlez!

M. COURCELLES.

Monsieur Léonce, vous êtes un bon et honnête jeune homme ; vous allez recevoir de moi une confidence que je ne ferais pas à tout autre.

LÉONCE.

Monsieur, c'est une préférence dont je suis fier, assurément. (*A part.*) Où diable veut-il en venir ?

M. COURCELLES.

Il s'agit de votre ami, de Frédéric, dont je croyais assurer le bonheur en lui donnant ma fille.

LÉONCE.

Et vous avez bien fait; il doit être ravi, enchanté!

M. COURCELLES.

Eh bien, non, il refuse.

LÉONCE.

Ce n'est pas possible?

M. COURCELLES.

Voici sa lettre: il refuse ma fille, ma fortune!... et vous comprenez bien qu'en toute autre circonstance, justement blessé d'un pareil refus...

LÉONCE.

Ah! monsieur, ce pauvre Frédéric qui vous aime tant!

M. COURCELLES.

Eh! c'est parce qu'il m'aime, parce que je lui suis attaché comme un père, que je tenais à ce mariage ; et si j'y tiens encore, c'est que... apprenez-le donc, ce mariage est devenu nécessaire, indispensable.

LÉONCE.

Ah! mon Dieu!

M. COURCELLES.

Pour moi, pour ma famille... Depuis un an plusieurs partis se sont présentés pour ma fille, et au moment où le mariage allait se décider, où l'on commençait même à en parler dans la ville, un caprice, une explication faisait disparaître celui que l'on croyait déjà mon gendre, sans que Marie en témoignât le moindre regret.

LÉONCE, *la main sur son cœur.*

Il n'y avait rien là...

M. COURCELLES.

Il paraît que non... Toutes ces ruptures donnaient sur son caractère de fâcheuses idées ; quelques-uns même en rejetaient la cause sur ma fortune, sur mon crédit, que la malveillance n'était pas fâchée de trouver en défaut; je finis par m'en inquiéter pour ma fille, et je résolus de mettre un terme à tous ces bruits, à toutes ces recherches qui me fatiguaient, par un bon mariage.

LÉONCE.

Et vous aviez raison.

M. COURCELLES.

N'est-ce pas?... Un parti se présenta ; un jeune officier de bonne mine, d'une grande famille, et d'une fortune convenable ; vous le connaissez peut-être... M. de Courville?

LÉONCE.

Courville!... Eh! parbleu! un grand pâle! c'est donc ça que je l'ai rencontré à Marseille, l'air triste et sentimental.

M. COURCELLES.

Nous ne le voyions qu'à la campagne, en secret; mais enfin, tout semblait convenu, et je me hâtai d'annoncer le mariage de ma fille... la signature du contrat devait avoir lieu ce soir même avec un certain éclat, en présence d'une foule de gens à qui j'étais impatient de présenter ce gendre inconnu, car j'avais laissé le champ libre aux conjectures; lorsque après un entretien dans lequel il crut s'apercevoir qu'il n'était pas aimé, M. de Courville disparut comme tous les autres.

LÉONCE

Voilà qui est singulier.

M. COURCELLES.

J'en témoignai ma surprise, mon mécontentement à Marie, elle fondit en larmes, et se jetant dans mes bras, elle m'avoua qu'elle aimait son cousin Frédéric, et qu'elle n'aurait jamais d'autre époux. J'aime ma fille ; je savais que Frédéric nous avait quittés autrefois par dépit, par amour pour elle... alors, ma foi, un coup de tête ! je me décidai à présenter Frédéric comme le gendre que je m'étais choisi, à la place de M. de Courville, qui s'est retiré en honnête homme sans plaintes indiscrètes. C'était bien imaginé, n'est-ce pas?... c'était même un peu...

LÉONCE.

Un peu malin.

M. COURCELLES.

J'étais content de moi!

LÉONCE.

Eh bien ?

M. COURCELLES.

Eh bien! ce matin, je fais venir Frédéric dans mon cabinet ; je lui annonce son bonheur, une belle fortune, une femme qu'il aime... je crois qu'il va se jeter dans mes bras, me sauter au cou ! pas du tout ! il se trouble; j'attribue son émotion à la surprise, à la joie; je permets à Marie d'espérer, à tout le monde ici de répandre cette heureuse nouvelle , mon notaire est prévenu, et pas du tout, il me résiste, il me refuse; sans penser que ce caprice, car c'en est un, m'expose à tout l'éclat d'une nouvelle rupture et fera peut-être le malheur de sa cousine.

LÉONCE.

En voilà de l'étonnant, du surprenant!... un amoureux de l'année passée, un garçon qui n'a pas le sou, et qui refuse une belle dot et une jolie fille, ce n'est pas dans la nature.

M. COURCELLES.

N'est-ce pas, vous accepteriez ?

LÉONCE.

Plutôt dix fois qu'une... Il y a là quelque secret.

M. COURCELLES.

AIR *du Carnaval.*

Oui, j'ai compté sur vous pour le connaître,
Pour pénétrer ce mystère aujourd'hui.

LÉONCE.

Dieu!... pour aller vous redire peut-être
Ce grand secret qu'il veut garder pour lui!...
A mes amis je puis rendre service
Le sabre en main!... mais le reste, un moment!
C'est chatouilleux, cela sent... la police...
Et ce n'est pas de mon département.

M. COURCELLES.

Je vous demande de m'aider à faire le bonheur de votre ami.

LÉONCE.

Oh! à cet égard, vous pouvez compter sur moi.

M. COURCELLES.

S'il est retenu par quelque idée de jeune homme, quelque folie, nous arrangerons cela, nous lèverons les obstacles s'il y en a. Voyez, interrogez-le, et comptez sur moi pour tous les sacrifices que le bonheur de mes enfans exigera; j'en fais déjà un grand, celui de mon amour propre... Chut! je l'entends; je vous laisse, soyez adroit.

LÉONCE, *le reconduisant.*

Adroit! je tâcherai... dam, je ne suis pas fort pour ces expéditions-là. (*M. Courcelles sort.*) Attention!

SCENE IX.

FRÉDÉRIC, LÉONCE*.

FRÉDÉRIC, *parlant à une personne qu'on ne voit pas.*

Oui, cette lettre, porte-la à l'instant... (*Entrant tout-à-fait.*) Je crains que cet Oscar si indiscret...

LÉONCE.

C'est bien lui!

FRÉDÉRIC.

Ah! quelqu'un... Eh mais, je ne me trompe pas.

LÉONCE, *lui tendant les bras.*

Frédéric!

FRÉDÉRIC, *courant à lui.*

Léonce! mon ami! (*Ils s'embrassent.*) Que je suis heureux de te revoir.

LÉONCE.

Et moi donc!... il y a si long-temps que je n'ai vu des visages civilisés, au milieu de nos Bédouins... Ce bon Frédéric, ça lui a coupé la respiration.

FRÉDÉRIC.

Ah! je m'attendais si peu à te rencontrer en ce moment.

LÉONCE.

Eh! oui, je m'arrête ici pour toi, quand je devrais être sur la route de Paris, où j'ai ma mère à embrasser.

FRÉDÉRIC.

Ta mère, que je n'ai pu découvrir; je voulais avoir de tes nouvelles; mais j'avais beau demander Mme Beaugé.

LÉONCE.

Parbleu, je crois bien, elle a changé ce nom-là pour un autre, il y a dix-sept ans, grâce à un second mariage, qui m'a donné pour beau-père l'homme le moins gracieux... Mais laissons cela, je reviens, je te retrouve... ce cher Frédéric!...

FRÉDÉRIC.

Toujours brave garçon?

LÉONCE.

AIR : *Vaudeville de la Somnambule.*

Je le sens, mon cœur bat plus vite!...
Mes yeux sont mouillés!... moi, par goût,
Soldat toujours cosmopolite,
Ma patrie est un peu partout.
Maintenant Alger, la Provence,
Sont presque le même pays...
Et je ne suis vraiment en France
Que dans les bras de mes amis!

Parlons de toi : ah çà, tu dois être heureux, car ta présence dans cette maison m'annonce que tes anciens projets...

FRÉDÉRIC.

Que veux-tu dire?

LÉONCE, *à part.*

Diable! il ne saisit pas... (*Haut.*) Oui, ton ancien amour, dont tu m'avais parlé pour ta cousine, tu sais?

FRÉDÉRIC, *avec embarras.*

Ah! en effet... oui, je me rappelle...

LÉONCE.

Tu l'aimais, ta cousine... tu partais pour Paris parce qu'il y avait un autre mariage en train; mais puisque te voilà de retour, c'est que sans doute il y a de l'espoir. (*A part.*) *C'est très-adroit.*

FRÉDÉRIC.

De l'espoir! mais non, je ne pense pas.

LÉONCE.

Mais si fait... si M. Courcelles te donne sa fille.

FRÉDÉRIC.

Hein! qui est-ce qui t'a dit...

LÉONCE.

Mais... oh! (*A part.*) *Ce n'est pas adroit.*

FRÉDÉRIC.

Léonce, tu as vu M. Courcelles.

LÉONCE.

Moi, j'ai vu... tu crois...

FRÉDÉRIC.

Il t'a parlé de moi, de Marie?

LÉONCE.

Eh bien, ma foi, des finesses je n'y entends rien... oui, je l'ai vu, il m'a parlé, je sais tout, là! à présent, nous voilà à notre aise, causons de confiance, de bonne amitié : et d'abord, pour aller droit au but, voyons, pourquoi refuses-tu sa fille, sa fortune, sa maison? tu aimais tout cela, tu voulais épouser tout cela; on te le donne, et tu n'en veux plus.

FRÉDÉRIC.

Ah! c'est qu'il y a des raisons, vois-tu, des raisons que tu ne peux comprendre.

LÉONCE.

Bah! est-ce que le bruit qui court serait vrai? st-ce que la fortune de l'oncle trébuche un peu?

FRÉDÉRIC.

Eh! non, je la connais, moi, elle est plus belle et plus solide que jamais.

LÉONCE.

Mais alors tu n'aimes donc plus ta cousine, qui t'aime à en perdre la tête?

FRÉDÉRIC.

Marie!... oh! non, je ne l'aimais plus que d'amitié lorsque la confidence de mon oncle est venue jeter le trouble dans mon esprit; j'ai senti malgré moi se réveiller là, dans mon cœur, d'anciennes idées.

LÉONCE.

Eh bien, alors, puisque ça se réveille...

FRÉDÉRIC.

Mais non, non, c'est impossible!

LÉONCE.

Impossible! parce que?

FRÉDÉRIC.

Parce que j'en aime une autre.

LÉONCE.

Une autre?... et de deux.

FRÉDÉRIC.

Une autre qui n'aime que moi.

LÉONCE.

Ah! bah! une maîtresse!

FRÉDÉRIC.

Oui, mon ami; et si bonne, si jolie!...

LÉONCE.

Parbleu! c'est toujours comme ça... une maîtresse, ce n'est pas comme une épouse, on choisit, je sais ce que c'est; j'ai aimé les femmes les plus gentilles de France et d'Afrique, des Bédouines charmantes; mais je n'en suis pas moins prêt à me marier au premier million qui se présentera; et toi?

FRÉDÉRIC.

Oh! moi, je l'aime.

LÉONCE.

Eh bien! qu'est-ce que ça prouve?

FRÉDÉRIC.

Elle n'aime que moi.

LÉONCE.

Tu es assez bien pour ça.

FRÉDÉRIC.

J'ai promis de l'épouser.

LÉONCE.

Hein?

FRÉDÉRIC.

J'ai promis.

LÉONCE.

Que tu es bête, va!

FRÉDÉRIC.

Mais enfin?

LÉONCE.

Mais enfin tu n'y penses pas... refuser la main de ta cousine, qui t'aime; chagriner ton oncle, qui veut te repasser son portefeuille, l'excellent homme! renoncer à ton avenir, à ta fortune, à ton bonheur, pour une amourette.

FRÉDÉRIC.

Tu en parles bien à ton aise, toi! je voudrais te voir à ma place.

LÉONCE.

A ta place, je me gênerais, ma foi! j'irais trouver la petite, et je lui dirais: Ma chère amie, je t'aime bien... tu la tutoies, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC.

Eh mais...

LÉONCE.

Oui, oui... « je t'aime bien, ma chère amie, je serai toujours le plus fidèle, le plus tendre de tes adorateurs; mais, mon petit ange, tu es trop bonne pour vouloir mon malheur; or, mon malheur serait de manquer un excellent mariage qui se présente... (*Changeant de ton.*) — Ah! mon Dieu!... qu'elle dirait alors, c'est affreux, vous êtes un monstre! — Non, répliquerais-je, je suis toujours ton ami. — Mais vous m'aviez promis, s'écrierait-elle en sanglottant, vous m'aviez promis, perfide... — Allons donc, Joséphine, ou Gertrude, ou Elise, ou Palmyre, n'importe; pas de bêtises, sois gentille, embrassons-nous, et que ça finisse!...» Là-dessus, je l'embrasserais deux fois, je lui glisserais au cou une chaîne d'or un peu lourde; et puis, votre serviteur; j'irais épouser ma cousine. Voilà comme on se conduit quand on a de l'esprit, de la politesse et du sens commun.

FRÉDÉRIC.

Mais elle, mon ami, elle...

LÉONCE.

Elle... le premier jour, elle se désolerait, elle s'arracherait les cheveux, elle menacerait de s'asphyxier; le second, elle se consolerait, et le troisième... voilà toujours comme ça finit.

FRÉDÉRIC.

Oh! jamais!... songe donc, elle a tout quitté pour me suivre.

LÉONCE.

Elle est ici?

FRÉDÉRIC.

Chut!

LÉONCE.

Ah! bah! bah! bah! conte-moi donc...

FRÉDÉRIC.

Je l'ai connue pendant mon séjour à Paris; elle travaillait dans un magasin de lingerie; je la vis, et sa grâce, sa beauté m'attiraient chaque soir près des lieux qu'elle habitait.

LÉONCE.

Oui, devant les carreaux du magasin. (*Mettant son chapeau au bout de sa canne et l'élevant en l'air.*) Et puis le signal au-dessus du rideau, je connais ça.

FRÉDÉRIC.

Je m'efforçais alors d'oublier ma cousine; j'aimais en désespéré l'autre, la nouvelle.

LÉONCE.

La lingère?

FRÉDÉRIC.

Je parvins à m'introduire auprès d'elle, elle re-

poussait mon amour, mes prières; mais elle m'aimait.

LÉONCE.

Parbleu!

FRÉDÉRIC.

Et puis elle était si jeune! elle avait tant de candeur, de naïveté!...

LÉONCE.

Pauvre innocent, va!

FRÉDÉRIC.

Oh! non, ce n'était pas joué, je t'en réponds... elle avait une famille que je ne connais pas... oh! mon bonheur lui coûta bien des larmes.

LÉONCE.

Règle générale, on commence toujours par pleurer.

FRÉDÉRIC.

Bientôt tout fut découvert, on nous sépara... mais enfin la sévérité de son père la rendit à mon amour, je l'enlevai!

LÉONCE.

Bravo! un enlèvement, c'est gentil... Va donc toujours.

FRÉDÉRIC.

Ce fut alors qu'une lettre de mon oncle me rappela à Montpellier; sa fortune et sa réputation étaient en péril, du moins, on le disait; je n'hésitai pas à partir pour lui offrir mes services, pour venir à son aide; mais nous séparer encore, c'était impossible! pauvre enfant, elle pleurait, et je n'eus pas le courage de partir seul.

LÉONCE.

Voilà comme on fait des bêtises.. Nous autres officiers, vois-tu, nous avons plus de fermeté, c'est tout simple, l'habitude d'aller au feu; et je comprends maintenant ton embarras, entre ta maîtresse qui t'adore, et ta cousine qui te convient.

FRÉDÉRIC.

Moi! eh! le sais-je?

AIR *de Mathias.*

Je suis effrayé des combats
Qu'il faut me livrer à moi-même;
Mais je n'abandonnerai pas
Cette enfant qui pleure et qui m'aime!
Je perds tout en quittant ces lieux,
Je le sens au fond de mon ame;
Mais je puis être malheureux,
Et je ne veux pas être infâme!

LÉONCE.

Oh! les grands mots!

FRÉDÉRIC.

Je fuirai avec elle!

LÉONCE.

Fuir! allons donc, voilà un mot qui n'est pas français; heureusement j'arrive à ton secours, j'arrangerai tout cela, je la verrai.

FRÉDÉRIC.

O ciel! y penses-tu?

LÉONCE.

Son nom? sa demeure?

FRÉDÉRIC.

Jamais! jamais, elle en mourrait.

LÉONCE.

Elle n'en mourra pas.

FRÉDÉRIC.

Je te dis que si.

LÉONCE.

Eh! je te dis que non!... que diable, j'ai de l'expérience; elles disent à la fin ce que nous disons au commencement: J'en mourrai, j'en mourrai! personne n'en meurt.

FRÉDÉRIC.

Mon oncle... silence!

SCENE X.

LES MÊMES, M. COURCELLES *.

M. COURCELLES.

Frédéric!... ah! je te cherchais pour ces papiers... Eh mais.... (*feignant de reconnaître Léonce*) c'est M. Léonce, je crois... Monsieur, je suis bien aise de vous voir... j'étais si loin de m'attendre à cette rencontre...

LÉONCE.

Monsieur... certainement... (*A part.*) Oh! comme il ment, le financier!

FRÉDÉRIC, *à part.*

Eh mais... s'il l'a vu?...

M. COURCELLES.

Pourquoi donc ne vous êtes-vous pas fait annoncer chez moi, monsieur Léonce?... ce n'est pas bien...

LÉONCE, *à part.*

Comme il s'enferre!...

M. COURCELLES.

Ah! Frédéric... il s'agit d'un compte avec le receveur-général... il demande à liquider... Voyez un peu s'il faut l'arrêter ainsi.

FRÉDÉRIC.

Permettez... je vais vérifier.

M. COURCELLES.

Oui, ici... je parapherai. (*Frédéric s'assied à la table et s'occupe du compte; M. Courcelles se rapproche de Léonce, et lui dit à demi-voix.*) Eh bien?

LÉONCE, *de même.*

Il a parlé...

M. COURCELLES, *de même.*

Vous savez?...

LÉONCE, *de même.*

Tout...

M. COURCELLES, *de même*

Et la raison?

LÉONCE, *de même.*

Dam!... que voulez-vous?... on est jeune... le cœur est facile... et puis les circonstances... une jolie femme...

FRÉDÉRIC, *à part.*

Que lui dit-il?

M. COURCELLES, *bas.*

Chut!... (*Haut.*) Eh bien!... est ce exact?... M. Léonce me parle de l'Afrique... de ses cam-

* Frédéric, Courcelles, Léonce.

pagnes... (*Frédéric se remet à travailler; M. Courcelles revient à Léonce.*) Il y a de l'amour sous jeu?...

LÉONCE, *bas.*

Oh!... de l'amour!...

M. COURCELLES, *bas.*

Une liaison?

LÉONCE, *bas.*

Une amourette!...

FRÉDÉRIC, *se levant avec inquiétude.*

J'ai besoin de consulter mes livres *... venez-vous?

M. COURCELLES.

Non, non... passez au bureau... je vous attends ici... je retiens M. Léonce... nous causons... affaire...

LÉONCE, *à part.*

Ah!... bien!...

FRÉDÉRIC.

Je reviens, mon oncle!

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Bas.

Ah! Léonce, je t'en supplie,
Ne lui dis pas...

LÉONCE, *de même.*

Va donc toujours.

M. COURCELLES.

Il me conte de l'Algérie,
Et ses exploits... et ses amours...
Il me parlait d'une personne...

LÉONCE, *à part.*

Gros innocent!... car c'en est un!...
J'admire le mal qu'il se donne
Pour n'avoir pas le sens commun.

Frédéric est sorti par la droite.

SCENE XI.

M. COURCELLES, LÉONCE.

M. COURCELLES.

Vous disiez donc?...

LÉONCE.

Une amourette, voilà tout... de ces choses qu'on n'avoue pas et qui n'empêchent rien... Du reste, il aime votre fille, il l'adore; mais vous concevez, des scrupules, une fausse honte... c'est bête, mais c'est délicat...

M. COURCELLES.

A la bonne heure!... Eh! mon Dieu! je fais la part de la jeunesse... mais il me faut une rupture franche, entière...

LÉONCE.

J'en réponds.

M. COURCELLES.

Je tiens à ce mariage; mais avant tout, le bonheur de ma fille...

LÉONCE.

J'en réponds, vous dis-je... et pourvu qu'elle parte, l'autre... la lingère...

M. COURCELLES

Ah! c'est une lingère?...

LÉONCE.

Oui... c'est toujours une fleuriste... ou une lingère... ou une modiste... ou une couturière... ou une...

M. COURCELLES.

Bien!... bien!... et elle est ici... dans cette ville?...

LÉONCE.

Elle y est...

M. COURCELLES.

Et vous croyez... qu'on pourrait l'éloigner?

LÉONCE.

Parbleu!... quand je devrais l'enlever... à la baïonnette!... une expédition... c'est mon fort... je m'en charge.

M. COURCELLES.

Mais croyez-vous qu'elle consente?

LÉONCE.

Dam!... il y a des argumens d'un poids...

M. COURCELLES.

Oh! c'est égal!... je ne reculerai devant aucun sacrifice... et quinze... vingt mille francs, s'il le faut...

LÉONCE.

Parfait!...

M. COURCELLES.

Je n'y tiens pas...

LÉONCE.

Vrai?... excellent homme! (*A part.*) Ça peut servir!...

M. COURCELLES.

Et où demeure-t-elle?

LÉONCE.

Ah!... voilà... il n'a pas voulu me le dire.

M. COURCELLES.

Diable!... il faut pourtant le savoir.

SCENE XII.

LES MÊMES, OSCAR *.

OSCAR, *entrant, à lui-même.*

Bien!... bien!... j'y retournerai seul... toujours du guignon!...

M. COURCELLES.

Mon cousin! (*A Léonce.*) Mon cousin Oscar!...

OSCAR, *saluant.*

Ah! monsieur... un militaire... un brave militaire!...

LÉONCE, *à part.*

Il a l'air passablement ridicule.

OSCAR.

Monsieur... mais, oui... je crois reconnaître... j'ai vu monsieur... à Paris.

LÉONCE.

AIR *du Verre.*

Qui, moi, monsieur?...

OSCAR.

Oui, m'y voilà...
C'était chez Tortoni peut-être?

LÉONCE.

Non!...

OSCAR.

Au foyer de l'Opéra?

LÉONCE.

Non!

* Courcelles, Frédéric, Léon.

* Courcelles, Oscar, Léonce

OSCAR.

Je suis sûr de vous connaître !

LÉONCE.

Pour moi, je ne vous vis jamais...
Votre tête m'est inconnue...
Et certes, je m'en souviendrais,
Si par hasard je l'avais vue !...

M. COURCELLES.

Monsieur revient d'Afrique.

OSCAR.

Ah! ah!... diable!... Et monsieur vient se reposer dans notre ville de Montpellier?... je ne lui en fais pas mon compliment... une ville ennuyeuse, et des habitans qui sont laids... les hommes!...

M. COURCELLES.

Eh bien! dis donc... je t'en remercie, toi...

OSCAR.

Ah! pardon!... c'est que je suis furieux!... Figurez-vous qu'en vous quittant je cours à ma maison avec mon avoué, le petit Grignon... et après avoir admiré sa propreté... de ma maison, je demande si elle est visible... ma locataire... et voilà une petite soubrette, fort égrillarde, qui m'interdit la porte par un non bien sec... à moi, le maître de la maison!... ma foi, je l'embrasse... la soubrette!... et me voilà renvoyé à trois heures. C'est la première fois que la porte d'une jolie femme m'est fermée... il fallait venir à Montpellier pour ça.

LÉONCE, *à part.*

Décidément, c'est un imbécile, le cousin!

M. COURCELLES.

Tu te consoleras.

OSCAR.

Oh! je suis tout consolé... avec ça que j'ai retrouvé là... au café... une foule de nouvelles... toute la chronique scandaleuse de la ville... je rentre dans mes fonctions de gazette vivante et parlante.

M. COURCELLES.

C'est-à-dire du plus grand bavard.

LÉONCE.

Ah! monsieur sait tous les secrets?...

OSCAR.

Tous... ou à peu près... et dans une heure au besoin je pourrais vous dire tous les bouquets, billets, poulets, rendez-vous, coups d'œil, coups d'épée qui se sont donnés depuis mon départ... ce qu'il y a eu d'amans heureux, de maris vexés, de femmes perdues, d'enfans trouvés... c'est prodigieux... c'est innombrable... c'est amusant.

M. COURCELLES.

Ainsi, si je voulais connaître la maîtresse de quelqu'un...

OSCAR.

Parlez, mon cousin, parlez... me voilà!... bavard et discret, je mérite un brevet d'invention pour ça.

LÉONCE.

Si l'on désirait savoir le nom et la demeure d'une jeune fille... arrivée de Paris depuis...

M. COURCELLES.

Depuis quinze jours...

LÉONCE.

Jeune...

M. COURCELLES.

Jolie...

LÉONCE.

Aimable...

M. COURCELLES.

Recevant les visites secrètes d'un jeune homme de la taille de...

LÉONCE, *vivement.*

De votre taille... vous nous diriez...

M. COURCELLES.

Son adresse... son nom?

OSCAR.

Tiens... pourquoi pas?

M. COURCELLES.

Je parie que non.

OSCAR.

Je parie que si.

LÉONCE.

Je parie vingt-cinq louis...

M. COURCELLES.

Que je paierai.

LÉONCE

Que monsieur paiera.

OSCAR, *leur tendant la main*

J'en parie cinquante.

LÉONCE.

Bon!..

M. COURCELLES.

Cela presse.

OSCAR.

Dans une heure.

LÉONCE, *voyant entrer Frédéric*

Chut!...

Frédéric entre vivement et les examine

OSCAR, *apercevant Frédéric.*

Bah! est-ce que ce serait...

LÉONCE.

Eh! non!

OSCAR.

Si fait!

M. COURCELLES.

Tais-toi donc!

SCENE XIII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC *.

FRÉDÉRIC, *en l'observant.*

Le compte est fait; si vous voulez le signer...

M. COURCELLES.

J'y vais, mon ami... (*Lui tendant la main.*) Mon cher Frédéric!

LÉONCE, *bas à M. Courcelles.*

Votre fille Marie... revenez avec elle **.

OSCAR, *à Léonce.*

Et moi, je retourne au café, pour certains renseignemens...

LÉONCE, *bas à Oscar.*

Bien!... dépêchez-vous!

* Frédéric, Courcelles, Léonce, Oscar.
** Frédéric, Courcelles, Oscar, Léonce.

M. COURCELLES, *à Frédéric.*

Tu n'es qu'un enfant!

FRÉDÉRIC.

Monsieur...

OSCAR, *allant à Frédéric*

Ah! nous sommes un farceur!...

FRÉDÉRIC, *vivement.*

Plaît-il?... (*M. Courcelles sort en souriant par la gauche, Oscar par le fond.*) Il a tout dit.

SCENE XIV.

FRÉDÉRIC, LÉONCE.

LÉONCE.

C'est une affaire arrangée.

FRÉDÉRIC.

Que veux-tu dire?

LÉONCE.

Je t'ai marié.

FRÉDÉRIC.

Mais...

LÉONCE.

Eh! oui, marié à une jeune et riche héritière.

FRÉDÉRIC.

C'est impossible.

LÉONCE.

C'est décidé; tout ce qu'on te demande, c'est de te laisser faire.

FRÉDÉRIC.

Mais elle? mon ami, elle!..

LÉONCE.

Marie? tu l'aimais, et au fond du cœur...

FRÉDÉRIC.

Non, l'autre...

LÉONCE.

Ah! oui... sois tranquille, elle sera contente, et toi aussi, j'ai bien fait les choses.

AIR : *Vaudeville de Jadis et aujourd'hui.*

Nous ne tiendrons pas avec elle
A quinze mille francs.

FRÉDÉRIC.

Jamais!...

LÉONCE.

Nous en mettrons vingt, et la belle
Laissera calmer ses regrets.

FRÉDÉRIC.

Il n'en sera rien, je le jure!

LÉONCE.

Pourquoi donc?... je ne suis pas fier...
Je romps souvent... et, je t'assure,
Ça ne me coûte pas si cher.

FRÉDÉRIC.

Mais c'est une indignité! trahir mon secret!

LÉONCE.

Oh! oui, fâche-toi! Tu es un ingrat, voilà tout! puisqu'on lui donne...

FRÉDÉRIC.

Elle n'acceptera rien.

LÉONCE.

Mais si elle accepte?

FRÉDÉRIC.

Si elle accepte?

LÉONCE.

Eh! oui, ces femmes-là, vois-tu, ça capitule.

FRÉDÉRIC.

Tu ne crois pas à leur vertu?

LÉONCE.

Peu.

FRÉDÉRIC

A leur bonté?

LÉONCE.

Beaucoup... elle acceptera.

FRÉDÉRIC.

Ah! s'il était vrai... si son amour cédait à de l'or...

LÉONCE.

Essaie!

FRÉDÉRIC.

Eh bien! oui, je la verrai, j'aurai le courage de lui dire...Ah! si elle accepte, demain, demain, mon ami, je serai le mari de ma cousine.

LÉONCE.

Ce soir même.

FRÉDÉRIC.

Demain.

LÉONCE.

Ce soir! Que diable! fais les choses de bonne grâce, c'est son bonheur que je te demande, c'est le tien, c'est celui de ton oncle! j'ai répondu de toi, et tiens, tiens, voilà ta cousine. Du courage!

FRÉDÉRIC.

Adieu! adieu!

LÉONCE, *le retenant.*

Eh! non, reste. (*Courant à Marie.*) Venez, mademoiselle, venez, nous parlions de vous.

SCENE XV.

LES MÊMES, MARIE, *puis* M. COURCELLES *et* OSCAR*.

MARIE.

De moi, monsieur?

LÉONCE.

Eh! oui, c'est ce cher Frédéric qui me parlait de son bonheur, de son amour...

FRÉDÉRIC, *bas.*

Oh! de grâce...

LÉONCE.

Voyez, voyez son trouble, comme il rougit! (*Bas.*) Va donc! va donc!

MARIE**.

Mon Dieu! mon cousin, vous m'aimez, je vous crois, j'en suis heureuse, mais c'est à moi qu'il faut le dire.

LÉONCE, *poussant Frédéric.*

Assurément.

M. Courcelles entre, et s'arrête pour écouter en silence sur un geste de Léonce.

FRÉDÉRIC.

Oui, Marie, ce mariage fut le rêve de ma jeunesse, tu le sais... autrefois il eût comblé mes vœux, comme aujourd'hui sans doute.

* Frédéric, Léonce, Marie.

** Léonce, Frédéric, Marie.

LÉONCE, *bas.*

Bien! bien!

FRÉDÉRIC.

Et si je ne suis pas venu te remercier à genoux d'un choix dont je devais être fier, c'est que la surprise et des raisons...

LÉONCE.

Oui, oui, la timidité...

MARIE.

La timidité! et moi qui l'oubliais.

M. COURCELLES *.

Bravo! je vois qu'on s'entend ici, et j'en suis bien aise.

MARIE, *se jetant dans ses bras.*

Mon père!

OSCAR, *entrant vivement* **.

Me voilà! grande nouvelle! le déjeûner est servi. (*Bas à Léonce et à M. Courcelles.*) J'ai gagné...

M. COURCELLES, *de même.*

Comment? cette jeune fille...

OSCAR, *de même.*

Je suis sur ses traces.

LÉONCE, *de même.*

Vous êtes malin.

* Léonce, Frédéric, Courcelles, Marie.

** Fréderic, Léonce, Oscar, Courcelles. Marie.

OSCAR.

J'arrive de Paris.

ENSEMBLE.

AIR *du Domino noir.*

Allons, qu'en ces lieux la gaîté brille,
Et que tous les cœurs soient au plaisir!
Car c'est une fête de famille
Qui va tous ici nous réunir.

La musique continue sur les paroles de Léonce.

LÉONCE*.

Eh bien! mon cher Frédéric, le bras à mademoiselle, à ta fiancée! (*Bas.*) Souris, sois aimable. (*Haut.*) Je t'en fais mon compliment. (*A Marie.*) On n'est pas plus jolie. (*A part.*) Enlevé! (*A M. Courcelles, bas.*) Aujourd'hui le contrat, la soirée, ne changeons rien. (*A Oscar, bas.*) Le pari tient jusqu'à trois heures. (*Haut.*) Et maintenant, de la gaîté, un air de fête et de bonheur, je porte un toast aux mariés!

FRÉDÉRIC, *à part.*

Pauvre Mathilde!

REPRISE DU CHOEUR.

Et vite, que la gaîté brille, etc.

* Pendant cette phrase, Léonce va successivement près des personnes auxquelles il s'adresse, et finit par tenir le milieu de la scène.

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente un petit salon chez Mathilde; porte au fond; portes latérales.

SCENE PREMIÈRE.

MATHILDE, ÉLISA*.

Au lever du rideau, Mathilde est assise et tient une broderie: Élisa entre vivement; Mathilde se lève.

ÉLISA.

Ah! mademoiselle! mademoiselle!

MATHILDE.

Élisa, qu'est-ce? qui peut t'effrayer ainsi?

ÉLISA.

Ah! pardon, mademoiselle, je n'en puis plus... donnez-moi un verre de quelque chose, avec beaucoup de fleur d'oranger.

MATHILDE.

Explique-toi donc.

ÉLISA.

Eh! mais c'est un jeune homme qui m'a poursuivie.

MATHILDE.

Oh! comme tu es émue!

ÉLISA.

Je suis essoufflée, voilà tout! c'est près du Cours qu'il m'a aperçue. Il a dit: « Ah! » et il s'est mis à courir; moi, j'ai crié: « Oh! » et je me suis bravement jetée dans la petite rue qui mène à notre maison sous le rempart, mais je croyais toujours l'entendre sur mes pas. (*Riant.*) J'en tremble encore.

* Elisa, Mathilde.

MATHILDE.

Tu as eu peur?

ÉLISA.

Je n'ai pas peur d'un homme ordinairement; mais sur la brune... écoutez donc...

MATHILDE.

Quelle intention pouvait-il avoir en te poursuivant ainsi?

ÉLISA.

Dam! on ne sait pas, ces messieurs ont des intentions si drôles, dès qu'ils aperçoivent une petite tournure élégante, un petit pied bien fait, un petit bras gentil, et comme j'ai tout ça...

MATHILDE.

Folle, va!

AIR: *Vaudeville de l'Étude.*

Cet homme qui t'a poursuivie,
Tu ne l'as pas vu?

ÉLISA.

Non, vraiment;
Et pourtant j'avais bien envie
De me retourner un moment.
Oui, quelquefois on s'y hasarde,
Pour qu'il soit au moins décidé,
Si ce monsieur qui vous regarde
Vaut la pein' d'être regardé.

Mais il y avait trop de danger; et puis, jugez donc, moi qui ne connais personne à Montpellier,

je n'avais peur que d'une chose, c'est que M. Frédéric vînt à passer ; ç'eût été une querelle, bien sûr.

MATHILDE.

Ah ! ne dis pas cela, rien que cette idée me fait un mal ! Frédéric se quereller, se battre !

ÉLISA.

Tiens ! pourquoi pas ! quand on insulte une femme !... Oh ! Dieu ! un homme qui ne se battrait pas n'aurait pas mon estime.

MATHILDE.

Heureusement, il n'était pas là

ÉLISA.

Et je ne comptais pas sur un autre, car c'est notre seul cavalier, seul et unique ! et encore il nous néglige, on ne le voit plus, nous vivons comme deux religieuses dans cette vilaine maison où je m'ennuie !... Oh ! je n'aurais jamais pu vivre dans un couvent.

MATHILDE, *remontant.*

Silence ! je crois que c'est lui.*

ÉLISA, *écoutant.*

Non, non, on n'a pas sonné. Brigitte, n'ouvre pas ! Dites donc, mademoiselle, est-ce que vous vous amusez à Montpellier, vous ? je commence fièrement à regretter Paris, j'en étouffe.

MATHILDE.

Et pourquoi ? tu es sans famille, tu n'as abandonné personne.

ÉLISA.

Comment, personne, mademoiselle ! et Gabriel Dufour, mon petit blond, vous savez ? il m'aimait tant ! quand je pense que si j'avais eu dix mille francs de dot, je l'aurais eu pour époux ! Faut-il que son père soit avare, de marchander une femme comme ça ! Pauvre Gabriel ! j'avais le cœur gros en m'éloignant de lui, au lieu que vous, mademoiselle, vous partiez avec celui qui vous aime ! c'est que c'est bien différent.

MATHILDE.

Oui, et lui aussi, il m'aimait, il m'aime encore, mais laissons cela, il va venir, plus de larmes !

AIR : *Vaudeville de l'Héritière.*

Qu'en ces lieux, avec ma tendresse,
Il ne trouve que la gaîté !...
Malheur à celle qui sans cesse
Présente un visage attristé !
Et voilà quels torts sont les nôtres !...
Car un amant, car un mari,
Cherche le bonheur chez les autres,
S'il ne le trouve plus chez lui.

ÉLISA.

Oh ! ça, c'est vrai.

MATHILDE

Je n'ai pas l'air d'avoir pleuré, n'est-ce pas ?

ÉLISA.

Pleuré ! pleuré ! eh bien ! il ne manquerait plus que ça pour nous amuser tout-à-fait !

MATHILDE.

Mais il ne vient pas ! et pas un mot de lui !

ÉLISA.

Un mot ! attendez donc, j'en ai un là dans ma poche, j'étais si troublée, j'oubliais.

* Mathilde, Elisa.

MATHILDE

Une lettre ! donne, donne.

ÉLISA.

La voilà ! Brigitte venait de la recevoir.

MATHILDE, *gaîment.*

De lui ! de Frédéric !

Elle la baise.

ÉLISA.

Est-il bête de ne pas venir recevoir ce baiser-là lui-même.

MATHILDE, *lisant.*

« Je n'irai te voir qu'un peu tard aujourd'hui ;
» le propriétaire de la maison que tu habites
» vient d'arriver ici, défie-toi de sa visite ; il nous
» perdrait, c'est un bavard. »

ÉLISA, *écoutant*

Brigitte ouvre ! oh ! pour le coup, c'est M. Frédéric.

MATHILDE, *courant à la porte.*

Frédéric ! (*Oscar paraît.*) Ah !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, OSCAR *.

OSCAR, *à la cantonnade.*

Eh oui, petite, Oscar Gibaud...

ÉLISA.

Oh ! quelle face !

OSCAR.

Propriétaire.

MATHILDE.

Ciel !

ÉLISA, *avec empressement.*

Le propriétaire** ! asseyez-vous donc, monsieur, s'il vous plaît !

MATHILDE, *bas à Elisa en la retenant.*

Mais non ! il faut le renvoyer.

OSCAR.

Pardon, belle dame, je vous dérange peut-être ***.

MATHILDE.

Mais, monsieur, je ne vous cacherai pas que...

OSCAR.

Vous êtes trop bonne... (*A part.*) Elle est fort bien ! elle a une foule de détails délicieux.

ÉLISA, *à part.*

Il est laid comme sa maison.

MATHILDE, *faisant signe à Elisa.*

Mon Dieu, monsieur, je suis désolée ; mais j'allais sortir !

ÉLISA, *vivement.*

Oui, nous allions sortir.

OSCAR.

Pardon si je tiens à l'honneur, c'est-à-dire au plaisir de vous arrêter un instant... mais, arrivé ce matin de Paris.

ÉLISA, *de même.*

Ah ! monsieur arrive de Paris ?

* Mathilde, Oscar, Elisa.
** Elisa. Mathilde, Oscar.
*** Mathilde, Oscar, Elisa

OSCAR.

Oui, petite... (*A part.*) Est-ce qu'elle ne s'en ira pas, celle-là?... (*Haut.*) Arrivé de Paris, où j'étais lancé dans la société la plus étourdissante de jeunes fashionables et de jolies femmes, je m'estime heureux de rencontrer à Montpellier quelque chose qui me fasse retrouver ce que j'ai quitté.

ÉLISA, *à part.*

C'est très-gentil.

OSCAR.

On m'a dit que j'avais une locataire charmante, et, avec mon esprit ordinaire, je me suis dit: Allons la voir!

MATHILDE, *avec impatience.*

Monsieur...

OSCAR.

Oh! un propriétaire.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

C'est un droit que je réclame!
Je veux que dans ma maison
Chacun soit content, madame,
J'y puis venir sans façon,
Parler à ma locataire!...

ÉLISA, *à part.*

Au risque de l'ennuyer!

OSCAR, *souriant.*

Ça rentre dans le loyer!...

ÉLISA, *à part.*

Alors, c'est l' propriétaire
Qui devrait nous le payer!...

OSCAR.

Je viens me mettre à vos ordres, je reviendrai souvent pour cela.

MATHILDE.

Vous êtes trop bon.

ÉLISA.

D'abord il fume partout.

MATHILDE.

Elisa!

OSCAR, *à part.*

Elle est insupportable!... (*A Mathilde.*) Et puis, je vous parlerai de Paris, vous ne connaissez peut-être pas Paris?

MATHILDE.

Si fait, monsieur; mais de grâce...

OSCAR.

Vous l'avez habité?

ÉLISA.

Oui, monsieur.

OSCAR *pose sa canne et son chapeau.*

Oh! alors, nous voilà en pays de connaissance, je connais tout le monde à Paris.

MATHILDE, *à part.*

Il s'installe?

ÉLISA.

Ah bon, ça se trouve bien.

OSCAR.

Hein?

ÉLISA.

C'est qu'alors monsieur connait peut-être...

OSCAR.

C'est très-probable.

ÉLISA.

M. Dufour.

OSCAR.

Certainement.

ÉLISA.

Vous le connaissez?

OSCAR.

Parbleu! Georges Dufour.

ÉLISA.

Non, M. Gabriel Dufour.

OSCAR.

Fils d'un banquier.

ÉLISA.

Eh non, garçon tailleur.

OSCAR, *riant.*

Garçon tailleur! ah! ah!... je crois, Dieu me pardonne, que la petite se moque de moi.

MATHILDE.

Permettez?

OSCAR.

Pour qui me prend-elle donc?

ÉLISA.

Tiens! mais il est gentil, Gabriel, et si j'avais eu dix mille francs...

OSCAR

Eh bien, après?

MATHILDE *.

Élisa! c'est bien, monsieur n'est pas venu ici pour entendre vos secrets; il est pressé sans doute, comme moi-même, et je vais...

Elle fait un mouvement pour le reconduire.

OSCAR.

Mais non, mais non!... au contraire, et à moins que madame n'attende quelqu'un.

MATHILDE, *vivement.*

Moi, monsieur, je ne connais personne dans cette ville.

OSCAR.

Personne?

ÉLISA.

Absolument personne!... (*A part.*) Voilà mentir.

OSCAR.

Ah!... (*A part.*) Diable!...

MATHILDE, *à part.*

Il ne s'en ira pas.

OSCAR.

Cela se trouve mal!... et moi, qui attendais de madame des renseignemens sur quelqu'un de Paris, comme elle, M. Frédéric...

ÉLISA.

M. Frédéric!

MATHILDE, *l'interrompant.*

M. Frédéric!... je ne connais pas.

OSCAR.

En vérité?... (*A Elisa.*) Mais, mademoiselle...

ÉLISA, *changeant de ton.*

Frédéric? qu'est-ce que c'est que ça?

OSCAR.

Ça, c'est le neveu de mon cousin.

ÉLISA.

Ah! votre cousin?

* Oscar, Mathilde, Elisa.

OSCAR.

Oh ! c'est d'un autre côté, et je le vois chez lui, chez M. Courcelles.

ÉLISA.

Le banquier?

OSCAR, *vivement.*

Ah! vous connaissez mon cousin?

MATHILDE.

Mais non, monsieur, non!

ÉLISA, *se reprenant.*

Dam ! qui est-ce qui ne connaît pas un banquier? nous avons justement à toucher.

Mathilde lui fait signe de se taire.

OSCAR, *les observant.*

Chez lui ! alors prenez un autre jour que celui-ci, car le mariage de sa fille...

ÉLISA.

Ah ! sa fille.

MATHILDE.

Elle se marie?

OSCAR, *à part.*

Ça lui fait quelque chose... (*Haut.*) Sans doute, et M. Frédéric aurait pu vous apprendre...

MATHILDE, *se remettant.*

Mais encore une fois, monsieur, je ne connais personne ici, et je serais désolée de vous retenir plus long-temps.

ÉLISA.

D'autant plus que monsieur me paraît beaucoup mieux placé que nous pour avoir des renseignemens sur... ce Frédéric.

OSCAR.

Vous croyez? il me semblait...

MATHILDE.

Je ne le connais pas, monsieur, et je suis obligée de rentrer *...

Elle salue et s'éloigne.

ÉLISA, *tenant le chapeau et la canne d'Oscar.*

Voici votre chapeau, votre canne, et monsieur va...

OSCAR, *à part.*

Tiens ! tiens!... est-ce que je me serais trompé? (*Haut.*) Pardon, belle dame, je vous reverrai, je suis si touché de l'accueil bienveillant que j'ai reçu de vous...

ÉLISA.

Oh! monsieur, il n'y a pas de quoi, ce sera toujours comme ça.

MATHILDE, *rentrant à droite.*

Monsieur.

OSCAR, *allant pour sortir.*

J'ai bien l'honneur...

SCENE III.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *en dehors.*

C'est bien! si Mathilde...

OSCAR.

Cette voix!

MATHILDE, *s'arrêtant.*

Ciel !

* Mathilde, Oscar, Elisa.

ÉLISA.

C'est lui !

FRÉDÉRIC, *entrant* *.

Je n'ai qu'un instant, et je viens...

OSCAR.

M. Frédéric !

FRÉDÉRIC.

Oscar !

ENSEMBLE.

AIR *de la Lectrice.*

Rencontre funeste!
Maudit indiscret !
C'est, tout me l'atteste,
Un piége secret!

OSCAR.

Je comprends le reste;
En vain on se tait...
C'est, tout me l'atteste,
Un roman secret.

MATHILDE *et* ÉLISA.

Rencontre funeste!
Quand il s'en allait !
Il a, tout l'atteste,
Surpris { mon / notr' } secret!

ÉLISA.

Maudite figure !

OSCAR.

Ah ! bah ! vous ici !...
A part.
J'ai de l'aventure
Gagné mon pari !

La musique continue à l'orchestre seulement.

FRÉDÉRIC, *à mi-voix.*

Monsieur, ma présence en ces lieux est peut-être un secret qu'il m'importe de cacher, et ce secret, vous le garderez.

OSCAR.

Permettez !

FRÉDÉRIC, *bas.*

Ou vous êtes mort...

OSCAR.

Mort!

MATHILDE, *passant vivement entre Oscar et Frédéric.*

Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il?

FRÉDÉRIC.

Rien, rien, madame.

OSCAR.

Oh ! mon Dieu ! rien du tout !... (*A part.*) Tiens, et mon pari ! (*Haut.*) Belle dame, (*l'imitant*) je ne connais personne ! absolument personne!... (*Sur un mouvement de Frédéric.*) J'ai bien l'honneur...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

Rencontre funeste, etc.

OSCAR.

Je comprends le reste, etc.

MATHILDE *et* ÉLISA.

Rencontre funeste, etc.

OSCAR, *à Elisa en sortant.*

Adieu petite, adieu.

ÉLISA.

Allons donc !

Elle le suit dehors et ferme la porte sur lui.

MATHILDE.

Enfin il est parti !

* Mathilde, Oscar, Frédéric, Elisa.

FRÉDÉRIC.

Cet homme te parlait de moi.

MATHILDE.

Je refusais de l'entendre, je rentrais... (*Elisa rentre.*) Ah!... je croyais que c'était lui.

ÉLISA.

Soyez tranquille! Brigitte ne le recevra plus.

Elle rentre à droite.

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, MATHILDE.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Allons! voilà une circonstance qui doit presser encore ma rupture.

MATHILDE, *qui s'est rapprochée de lui**.

Eh bien, que dites vous, monsieur? vous ne me regardez pas? vous ne me dites rien?

FRÉDÉRIC.

Oh! pardon... c'est que la présence de cet homme... m'a troublé... je m'attendais si peu...

MATHILDE.

C'est comme moi, je ne le connaissais pas... mais c'est mon propriétaire... il a cru me devoir une visite.

FRÉDÉRIC.

Sans doute; il n'avait pas d'autre motif; mais il est si léger... si indiscret...

MATHILDE.

Eh! que t'importe!... que peut-il dire?

FRÉDÉRIC.

Eh mais... qu'il m'a vu ici... chez toi... et des suppositions...

MATHILDE.

Que peut-on supposer qui te donne de l'inquiétude?... que tu m'aimes; mais j'en suis fière, je ne le cache pas... je voudrais le dire à tout le monde!... que je t'aime... Eh! mais, est-ce qu'il n'y a pas dans ce mot-là... quelque chose qui te console de tout, comme moi?

FRÉDÉRIC.

Sans doute!... mais...

MATHILDE.

Mais pourquoi donc cet air triste, inquiet, lorsqu'on est heureux? Et d'ailleurs ce secret que tu veux garder, ne faut-il pas qu'il soit connu quelque jour... et que saura-t-on alors?... que nous sommes liés l'un à l'autre par des sermens que rien ne peut rompre... rien, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC.

Et tu serais compromise, toi... livrée aux propos, aux sarcasmes d'une petite ville!

MATHILDE.

Je n'y pense pas.

FRÉDÉRIC.

J'y pense, moi!... j'ai eu tort de te permettre de me suivre; il fallait avoir plus d'empire sur moi, dans ton propre intérêt, et ne pas souffrir un sacrifice...

MATHILDE.

Qui m'enchainait à toi pour toujours.

* Mathilde, Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Eh! t'eussé-je moins aimée... de loin?

MATHILDE.

De loin!... oh! c'est la première fois que tu me parles ainsi!... de loin!

FRÉDÉRIC.

Je veux dire que mon amour résisterait même à l'absence, et que si la crainte de te compromettre me forçait à t'éloigner d'ici.. de cette ville... pour quelque temps...

MATHILDE.

M'éloigner, moi!.. te quitter, ne plus te voir!.. oh! tu veux donc me faire mourir?

FRÉDÉRIC.

Mathilde!... (*A part.*) Et le moyen d'avoir ce courage-là?

MATHILDE.

M'éloigner!...

FRÉDÉRIC.

Exposée aux regards des indiscrets.... ce M. Oscar, par exemple... que venait-il faire ici?...

MATHILDE.

Voir sa locataire... ou plutôt sa maison

FRÉDÉRIC.

Rien de plus?

MATHILDE.

Que veux-tu dire?

FRÉDÉRIC.

Il n'a pas cherché à te faire trahir ton secret... le mien?

MATHILDE.

Non, je ne crois pas; il m'a parlé de ton oncle de ta cousine.

FRÉDÉRIC, *l'observant.*

De ma cousine?... ah! tu vois bien...

MATHILDE.

Oui, de ta cousine... il m'a dit qu'elle se mariait.

FRÉDÉRIC, *de même*

Il ne t'a pas nommé le mari?

MATHILDE.

Le mari?

FRÉDÉRIC.

Il ne t'a pas parlé de moi?

MATHILDE.

De toi?

FRÉDÉRIC.

Qui sait?... une supposition, pour forcer ton émotion à te trahir.

MATHILDE.

Tu crois?

FRÉDÉRIC.

Car enfin, s'il t'eût dit que c'était moi... qui épousais ma cousine?

MATHILDE.

Toi!... ta cousine!... oh! non.

FRÉDÉRIC.

Mais enfin, s'il te l'eût dit?

MATHILDE, *avec candeur.*

Je ne l'aurais pas cru.

FRÉDÉRIC.

Et cependant, il aurait pu te dire que je suis

d'un âge à penser à m'établir... que mes amis, tous ceux qui m'aiment, doivent eux-mêmes m'y inviter.

MATHILDE.

Je ne l'aurais pas cru.

FRÉDÉRIC.

Il aurait pu te dire que mon oncle a des droits sur moi, sur ma liberté... et que s'il exigeait pour des raisons de famille...

MATHILDE.

Je ne l'aurais pas cru... non, non... ton intérêt, ta fortune, la volonté de ton oncle... qu'est-ce donc auprès de tes sermens, de mon amour?... Oh! non, je ne l'aurais pas cru... car enfin tu m'aimes... tu es à moi! j'ai tout quitté pour te suivre, pour t'aimer... j'avais un père, une famille aussi, dont je ne te parle jamais... une fortune peut-être qu'un mariage allait me donner... j'ai tout laissé pour toi... j'ai bravé des colères qui seraient terribles!... Et maintenant, pauvre fille, sans ami que toi, sans soutien que toi... tu me punirais de t'avoir aimé!... tu m'abandonnerais pour une autre!... oh! non, non... c'est impossible; ce piége était trop grossier... le mensonge trop maladroit!... je ne l'aurais pas cru.

FRÉDÉRIC.

Mais toi, Mathilde... si l'on voulait nous séparer; si l'on te rappelait tes devoirs oubliés, ton honneur compromis? si pour ce sacrifice des offres séduisantes...

MATHILDE.

Oh! tais-toi!... ne parle pas ainsi... Tiens, moi qui t'attendais pour retrouver du calme, de la gaîté... voilà que tu me fais venir des larmes dans les yeux.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Jamais... je n'aurai jamais ce courage-là!

MATHILDE.

Oh! je suis tranquille!... Voici l'instant où nous sortons ensemble tous les soirs... je m'échappe de ma prison, et dans l'ombre, appuyée sur ton bras, je me sens heureuse; je ne sors jamais qu'avec toi... jamais dans le jour... et cependant, tu ne te fâcheras pas : ce matin, je suis sortie... attends-moi... Ce M. Oscar est venu suspendre ma toilette, et j'y tiens beaucoup pour toi.

FRÉDÉRIC.

Ta toilette... à quoi bon?... remettons à demain...

MATHILDE.

Non pas! non pas!...

Elle va pour sortir.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Et mon oncle qui m'attend!

Il s'assied

MATHILDE, *revenant.*

Toi, me quitter!... ne plus m'aimer!... oh! je ne l'aurais pas cru.

Elle l'embrasse et sort vivement.

SCENE V.

FRÉDÉRIC, *seul.*

Oh! jamais! jamais!... tant d'amour, d'ingénuité, d'abandon... ne l'auraient conduite qu'à sa perte!... Cette enfant que j'ai arrachée aux joies, aux espérances de sa famille, je ne l'aurais séduite, entraînée que pour l'abandonner lâchement!... oh! non, non, ce serait affreux!... je reste ici... je vais écrire.

Il va à une table.

SCENE VI.

FRÉDÉRIC, LÉONCE.

LÉONCE, *à la cantonnade.*

Eh! non, que diable!.. je veux entrer!... j'entrerai! (*Regardant à droite.*) Je ne me trompe pas... au premier... à droite... une croisée...

FRÉDÉRIC, *se retournant.*

Qu'est-ce?

LÉONCE, *l'apercevant.*

Eh mais...

FRÉDÉRIC.

Léonce!...

LÉONCE.

Que diable fais-tu ici?

FRÉDÉRIC.

Et toi-même?

LÉONCE.

Je cherche la maîtresse du logis.

FRÉDÉRIC.

Tu la connais?

LÉONCE.

Immensément!

FRÉDÉRIC.

Toi?...

LÉONCE.

Une grisette que j'ai laissée à Paris, et que tu retrouve à Montpellier. Ah! ah! ah! mon Dieu? qu'as-tu donc? comme tu es pâle!

FRÉDÉRIC.

Rien, rien; tu la connais, dis-tu?

LÉONCE.

Mais toi-même... Ah! j'y suis, j'y suis! (*Riant.*) Cette jeune fille enlevée, cette vertu...

FRÉDÉRIC.

Silence! explique-toi! es-tu bien sûr?

LÉONCE.

Parbleu! figure-toi qu'en sortant de mon hôtel, je crois reconnaître un profil qui détournait la rue à gauche, c'était bien elle, une jeune fille que j'avais connue autrefois, comme j'ai eu l'avantage de te le dire, rue aux Ours, magasin de lingerie magnifique, où l'on trouvait un assortiment complet de jolies choses et de jolies filles; mais une réputation de vertu, ah!...

FRÉDÉRIC.

Oui, oui, c'est bien cela!

LÉONCE.

Ma famille était près de là. La petite en question venait quelquefois nous voir dans le jour; je lui rendais ses visites à d'autres heures, toujours à cause de sa vertu.

FRÉDÉRIC.

Oh! mon Dieu! et c'est elle que tu as vue? En effet, elle est sortie: elle me le disait là, tout-à-l'heure.

LÉONCE.

Je veux la suivre, elle disparaît; je hâte le pas, je retrouve ses traces, je la suis; je tente de me faire entendre, on retourne la tête de l'autre côté: autre profil; c'était bien elle, parbleu! je ne me trompais pas; enfin, je croyais l'atteindre, quand tout-à-coup, près de cette maison, elle prend une allée où je la perds de nouveau, mais tout-à-fait; et depuis une heure je rôdais les mains dans mes poches, le cœur impatient, le nez en l'air, sans pouvoir la retrouver, quand tout-à-coup, à l'instant même, je viens de l'apercevoir ici, au premier, à une fenêtre, je l'ai vue, et cette fois, de face!

FRÉDÉRIC.

Et c'est toujours elle?

LÉONCE.

Je parierais ma croix!

FRÉDÉRIC.

Et tu l'as connue?

LÉONCE.

Si je l'ai... à telles enseignes, qu'elle a pleuré prodigieusement quand je suis parti... la femme pleure beaucoup.

FRÉDÉRIC.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Il se pourrait!... c'était bien elle!
Mon sang s'est glacé dans mon cœur!...

LÉONCE.

C'est juste!... à ma place fidèle,
C'est toi qui charmais sa douleur!
Tu la consolais!... quelles chances!...
Oh! je ne t'en veux pas!... merci!
C'est dans les grandes circonstances
Que l'on reconnaît un ami!

FRÉDÉRIC.

Quoi! si douce, si naïve... quand je crois à son amour, à son premier amour!

LÉONCE.

Ah! bah! elle t'a dit... Ah! ah! ah! moi aussi, elle m'a dit que c'était le premier; mais, pas si bête que toi, je les connais, ces petites filles! ah! ah! ah! ce pauvre Frédéric! (*Frédéric cache sa tête dans ses mains.*) Eh bien! eh bien! tu vas te désoler, je crois. Allons donc, il faut être philosophe comme un mari: j'en ai bien vu d'autres!

FRÉDÉRIC.

C'est qu'aussi c'est indigne! moi qui me reprochais de l'avoir aimée, de l'avoir perdue, et tout-à-l'heure encore, je l'écoutais avec émotion, je ne lui parlais qu'en tremblant, je n'osais provoquer une rupture?

LÉONCE.

C'est juste! tu avais des scrupules, tu doutais qu'elle acceptât; bon enfant, va!

FRÉDÉRIC.

Mais comment croire aussi à tant de fausseté! moi, lui offrir de l'or, lui dire: Rendez-moi ma liberté, à ce prix, je vous rends votre amour, quand elle me disait avec tant de candeur: «*Je ne l'aurais pas cru.*»

LÉONCE.

Connu! connu! mais il faut que je la voie, que je lui parle, que je lui demande des nouvelles de mon Paris, à moi: il y a deux mois que je n'en ai reçu. Et tiens, si tu veux venir avec moi, je vais arranger l'affaire*.

FRÉDÉRIC.

Oui, et je vais l'écraser de mon mépris, de mes reproches; je vais lui dire...

LÉONCE.

Ah bien! non! ah bien! non! si tu vas faire une scène, du drame moderne, je n'en suis plus! je ne suis pas pour le tragique, moi! avec ça que tu ne m'as pas l'air trop solide! et puis, les reproches, les larmes, c'est bête! laisse-moi plutôt... en ma qualité d'ancienne connaissance, je vais lui offrir...

FRÉDÉRIC.

Elle n'acceptera rien! oh! non!

LÉONCE.

Elle! ah bien oui! elle n'est pas fille à refuser! J'entends quelqu'un : c'est elle sans doute; va-t'en, va-t'en! Laisse-moi; on t'attend chez ton oncle; je t'y rejoindrai.

FRÉDÉRIC.

Oui; et si elle accepte, si elle accepte, alors, tout est fini!

ENSEMBLE.

AIR *du comte Ory.*

Oui, mon cœur désormais
Aura plus de courage!...
Sans amour, sans regrets
Je la fuis pour jamais!...

LÉONCE.

Allons donc! désormais
Montre plus de courage!
Etouffe tes regrets,
Et fuis-la pour jamais.

Frédéric sort.

LÉONCE.

Pauvre garçon! est-il candide! il croit à la vertu de ces demoiselles! Ah! ah! ah! il a pour les femmes une estime chevaleresque dont je me prive heureusement.

SCENE VII.

LÉONCE, ÉLISA**.

ÉLISA, *entrant vivement.*

Je vais lui dire que vous êtes prête. Oh!

LÉONCE.

C'est elle!

ÉLISA, *tremblante et immobile.*

Monsieur...

LÉONCE, *courant la prendre dans ses bras.*

Mais regarde-moi donc bien, et reconnais...

ÉLISA, *de même.*

Monsieur Léonce.

* Léonce, Frédéric.

** Elisa, Léonce.

M. COURCELLES, *redescendant*

Eh! vite, il nous arrive du monde au salon; (*à part*) encore des gens vexés! (*Haut.*) Donne le bras à Marie, Frédéric.

LÉONCE, *bas à Frédéric.*

Et revenez ici, je vous attends.

FRÉDÉRIC.

Tu dis?

MARIE.

Quoi donc?

LÉONCE, *gaîment*

Rien, rien. Donne donc le bras à mademoiselle, à ta femme*.

M. COURCELLES, *serrant la main à Léonce.*

Je suis triomphant!

AIR *de l'Ambassadrice.*

ENSEMBLE.

Au bal qui s'apprête,
Allons, suivez-nous!
Que cet air de fête
Fasse des jaloux!

CHOEUR.

Au bal qui s'apprête,
Vite, rendons-nous, *etc.*

M. COURCELLES.

Allons, Oscar, de la gaîté, mon garçon! Est-ce que tu ne fais pas danser la mariée?

OSCAR, *vivement.*

Je ne demande pas mieux.

REPRISE DU CHOEUR.

Au bal qui s'apprête, &c.

Tout le monde sort. Oscar est au seuil de la porte. Léonce le retient.

SCÈNE IV.

OSCAR, LÉONCE.

LÉONCE, *à Oscar.*

Vous ne me quitterez pas.

OSCAR.

Permettez, monsieur.

LÉONCE.

Vous resterez.

OSCAR.

Mais...

LÉONCE, *avec force.*

Je le veux.

OSCAR.

Voici, voici, mon jeune ami, ne nous fâchons pas... vous savez que je vous suis tout dévoué... Que diable! entre jeunes gens, vous savez...

LÉONCE.

Je sais que vous êtes un bavard.

OSCAR.

Monsieur, je vous donne ma parole d'honneur...

LÉONCE.

Je le sais! et, je vous le répète, si de toute cette affaire dans laquelle une indiscrétion vous a jeté, un mot, un seul mot transpire, vous aurez ma vie ou j'aurai la vôtre.

* Oscar, Léonce, Marie, Frédéric, Courcelles.

OSCAR.

Vous m'avez déjà fait l'honneur de me le dire; mais si l'on sait par d'autres que par moi...

LÉONCE.

Je ne connais que vous.

OSCAR.

Je ne vous ai pas adressé une seule question sur ces dames; l'une est partie, l'autre est restée tout en larmes et malgré elle, car elle voulait vous suivre, elle vous suit peut-être.

LÉONCE.

Non, non.

OSCAR.

Elle a l'air de vous aimer beaucoup.

LÉONCE.

C'est possible.

OSCAR, *à part.*

Ils sont rivaux; c'est sûr. (*Haut.*) Mais je ne vous ai rien demandé.

LÉONCE.

Je ne vous aurais rien répondu.

OSCAR.

Ça revient exactement au même; cependant la maîtresse de M. Frédéric...

LÉONCE.

Est en route pour Paris.

OSCAR.

Mais j'ai vu...

LÉONCE.

Vous n'avez rien vu.

OSCAR.

Permettez, c'est que si le mariage de ma cousine manquait...

LÉONCE.

Cela ne vous regarde pas.

OSCAR.

Je l'épouserais peut-être.

LÉONCE.

Vous!... Eh! mais pourquoi non? si elle veut de vous.

OSCAR.

Merci, elle se gênera!

LÉONCE, *regardant à gauche.*

Frédéric! il vient... sortez!

OSCAR.

Je passe dans le salon.

LÉONCE.

Non, restez.

OSCAR.

Sortez, restez! vous me ballottez.

LÉONCE.

Écoutez-moi; je verrai votre cousine, votre oncle... je parlerai... et qui sait?... mais silence, silence! oh! je vous en supplie, car au moindre mot, voyez-vous...

OSCAR.

C'est convenu, je vais ici.

LÉONCE, *montrant le fond.*

Non, sortez par là... Rendez-moi un service: ce matin, dans votre bagage, j'ai vu une boîte de pistolets, une boîte très-élégante... je voudrais

bien les examiner. Apportez-les-moi, de grâce!

AIR *de l'Artiste.*

En mes mains, je vous prie,
Daignez les confier.

OSCAR.

A l'instant!... je parie
Qu'il veut les manier.

LÉONCE.

Des pistolets, je gage,
Très-beaux.

OSCAR.

Très bons aussi!
Ils sont à mon usage...
A part.
Ils n'ont jamais servi.

FRÉDÉRIC, *en dehors.*

Oui, messieurs, du punch! à mes amours!

LÉONCE.

Ah! allez donc... allez donc, laissez-moi.

OSCAR.

J'y vais, j'y vais... si j'y comprends un mot...

Il sort par la gauche.

SCENE V.

FRÉDÉRIC, LÉONCE.

FRÉDÉRIC, *entrant.*

Du punch! toujours du punch, ça me monte à la tête! ma foi, tant mieux!... Ah! te voilà, tu vois, je te reviens.

LÉONCE.

J'en suis bien aise.

FRÉDÉRIC, *partant d'un éclat de rire.*

Ah! ah! ah! la bonne figure? c'est délicieux! tu n'aurais pas l'air plus raisonnable quand tu serais le marié.

LÉONCE.

Le marié!

FRÉDÉRIC.

Hein! tu dois être content de ton élève, j'ai bravement signé, et j'ai noyé dans le punch les souvenirs, les chagrins, les scrupules, et les amours.

LÉONCE.

Frédéric!

FRÉDÉRIC.

Il est excellent, le punch, ça étourdit, ça grise! en veux-tu?

LÉONCE.

Non, s'il doit me faire oublier mes sermens! s'il doit me rendre lâche, perfide!...

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que tu dis là? à qui en as-tu?

LÉONCE.

A toi! à toi, qui as déjà oublié cette jeune fille qui n'avait que toi pour protecteur, pour appui.

FRÉDÉRIC.

Silence, Léonce, silence!

LÉONCE.

Que tu as abandonnée...

FRÉDÉRIC.

Ah! bah! mais c'est toi qui m'as dit : Ces femmes-là, on les prend, on les aime, on les quitte, on les oublie; tout s'arrange avec un cadeau, avec de l'argent.

LÉONCE.

De l'argent, de l'argent! mais c'est la honte cela, c'est l'infamie.

FRÉDÉRIC.

Eh! mais, à qui en as-tu donc?... j'ai suivi tes conseils; les femmes, disais-tu, les femmes...

LÉONCE.

Les femmes! oh! c'était indigne à moi; mais parmi elles il y en a...

FRÉDÉRIC, *l'interrompant.*

Eh bien, non! eh bien, non!... elles sont toutes de même: tu l'as dit, tu avais raison.

LÉONCE.

J'avais tort! et toi, qui avais séduit, entraîné cette jeune fille, tu as pu croire...

FRÉDÉRIC, *avec amertume.*

J'ai cru, moi, tout ce que tu m'as dit, et j'ai bien fait; ne parlons plus de cela, tiens, je t'en prie. (*Prenant un autre ton.*) Je te dois mon mariage, ma fortune; au diable le reste.

LÉONCE.

Mais les larmes de cette enfant!

FRÉDÉRIC.

Elle est partie, bon voyage!

LÉONCE.

Mais elle a une famille!

FRÉDÉRIC.

Ça ne te touchait guère ce matin.

LÉONCE.

Mais elle a un frère, un frère dont la colère sera terrible.

FRÉDÉRIC.

Laisse-moi donc tranquille.

LÉONCE, *d'une voix étouffée.*

Mais ce frère, ce frère... c'est moi!

FRÉDÉRIC.

Hein?

LÉONCE.

Oui, moi, moi, qui l'ai quittée pure, heureuse, sans remords, et qui la retrouve perdue... déshonorée!

FRÉDÉRIC.

Son frère!

LÉONCE.

Son nom n'est pas le mien, mais ma mère fut la sienne, et j'avais juré...

FRÉDÉRIC.

Son frère! (*Avec un rire convulsif.*) Ah! ah! son frère! et c'est toi qui l'as voulu, toi qui as éteint mon amour, qui as détruit toutes mes illusions! toi qui m'as déchiré le cœur, qui m'as jeté dans une vie de contrainte et d'angoisses! toi qui m'as fait haïr, mépriser ce que j'aimais... les femmes! les femmes!... malheureux, tu oubliais ta sœur!

LÉONCE.

Silence! ne prononce pas ce nom-là.

FRÉDÉRIC

Eh bien, quand je cherchais à m'étourdir par la gaîté de l'ivresse, le rire grimaçait sur mes lè-

vres; je sentais au fond du cœur un mouvement de rage contre toi; je t'en voulais de ton amitié, de tes conseils... ah! ah! ah! je suis trop vengé!

LÉONCE.

Oh! oui, trop vengé!

FRÉDÉRIC, *comme ivre.*

Ah! vous croyez qu'on se joue impunément des devoirs, des sermens, de l'honneur! tu l'as dit, tu l'as voulu, j'ai obéi, et maintenant fais comme moi! du courage!... Allons, viens, cache ton émotion, ta douleur; oublie cette enfant, cette pauvre enfant que nous avons perdue; viens danser à ma noce, viens!

LÉONCE.

Oh! ne plaisante pas... Mathilde, vois-tu...

FRÉDÉRIC.

Elle est partie.

LÉONCE.

Elle est restée.

FRÉDÉRIC.

Grand Dieu!

LÉONCE.

Oui, restée! Cette jeune fille que j'avais reconnue est partie à sa place; cette ruse a trompé tout le monde: ma sœur, effrayée de ma fureur, de mon désespoir, qu'elle ne pouvait comprendre, voulait me suivre ici, et pourtant elle ne sait pas ce fatal mariage.

FRÉDÉRIC.

Que tu as décidé.

LÉONCE.

Que je romprai.

FRÉDÉRIC.

N'y comptez pas.

LÉONCE.

Songez-y donc, Mathilde a reçu vos sermens, elle espère encore, elle vous attend, elle en mourrait.

FRÉDÉRIC, *avec émotion.*

Mathilde! oh! le ciel m'est témoin que je l'aimais, qu'en ce moment encore mon cœur se brise à l'idée seule de la perdre: ce matin, plutôt que d'oublier les sermens qu'elle avait reçus de moi, je repoussais les espérances, les séductions dont vous m'entouriez; j'allais partir; mais à présent, mon oncle, qui se croyait compromis, a donné de l'éclat à cette union; il triomphe, Marie est heureuse, une rupture les tuerait.

LÉONCE.

Mais comptez-vous pour rien mon honneur à moi, celui de cette pauvre jeune fille?

FRÉDÉRIC.

Il fallait y penser plus tôt.

LÉONCE.

Cet honneur veut du sang!

FRÉDÉRIC.

C'est un duel que vous voulez?

LÉONCE, *se contenant.*

Frédéric, oh! je vous en supplie, ne m'y forcez pas.

FRÉDÉRIC.

Un duel! eh bien, tant mieux!

LÉONCE.

C'est la mort de l'un de nous.

FRÉDÉRIC.

La mort! soit; aussi bien c'est la seule manière d'en finir avec ces tourmens que j'endure, avec cette vie de combats et de remords à laquelle vous m'avez condamné.

AIR *de Mathias.*

Vous avez perdu votre sœur,
Eh bien! achevez votre ouvrage,
Envoyez-moi la mort au cœur...
Allons donc, monsieur, du courage!
Nous aurons notre part tous deux
Dans les larmes de cette femme...
C'est moi qui serai malheureux;
Mais c'est vous qui serez infâme!

LÉONCE.

Ah! je ne subirai pas cette honte, ma sœur non plus: vous le voulez? eh bien, venez donc, suivez-moi à l'instant!

FRÉDÉRIC.

Oui, sortons... des armes!

SCENE VI.

LES MÊMES, OSCAR, *ensuite* MATHILDE*.

OSCAR, *une boîte de pistolets à la main, et parlant à la cantonnade.*

C'est ici, madame.

LÉONCE, *apercevant Oscar.*

Ah! (*Courant à lui et prenant la boîte qu'il tient.*) Donnez, merci! sortons!

FRÉDÉRIC, *voyant entrer Mathilde.*

Mathilde!

MATHILDE, *s'arrêtant à la porte.*

Léonce!

LÉONCE.

O ciel! (*A Oscar.*) Malheureux, qu'avez-vous fait?

OSCAR.

Ah! bien, c'est moi! mais non, ma parole d'honneur, c'est madame.

MATHILDE**.

Oui, moi, que ta colère avait épouvantée, et qui craignais... (*Les regardant tous les deux.*) Oh! oui, j'avais raison... j'ai bien fait de tout braver.

OSCAR, *à part, posant la boîte de pistolets sur la table à droite.*

Deux rivaux, c'est sûr!

MATHILDE.

Frédéric! Léonce!

FRÉDÉRIC, *se cachant la tête dans ses mains.*

Mathilde! Mathilde!

LÉONCE.

Laisse-nous!

MATHILDE.

Je m'attache à toi, je ne te quitte pas!

* Frédéric, Mathilde, Oscar, Léonce.
** Oscar, Frédéric, Mathilde, Leonce.

SCENE VII.

LES MÊMES, M. COURCELLES, MARIE, *quelques* INVITÉS (*hommes et femmes**).

M. COURCELLES.

Eh bien, vous ne venez pas? on vous attend.

MARIE.

Monsieur Frédéric, mon cousin...

LÉONCE, *à part.*

Nous sommes perdus!

FRÉDÉRIC.

Nous y allions, mon oncle.

OSCAR.

Nous y allions, c'est madame qui...

Léonce lui fait signe de se taire.

MARIE.

Madame...

LÉONCE.

Oui, permettez-moi de vous présenter ma sœur.

M. COURCELLES.

Votre sœur?

OSCAR, *à part.*

Oh! sa sœur...

Il étouffe un éclat de rire.

LÉONCE.

Elle arrive à Montpellier, où je devais l'attendre, et, instruite de ma présence ici, elle a cédé à son impatience malgré la fatigue.

MATHILDE.

Pardon, monsieur, j'ose à peine...

M. COURCELLES.

Comment donc, madame!... rassurez-vous, de grâce; je me félicite d'un empressement qui amène chez moi la sœur de M. Léonce.

OSCAR, *à part.*

Bon! il y donne.

MARIE.

Certainement, la sœur de M. Léonce, de l'am de mon cousin, doit être la bien venue.

OSCAR, *à part.*

Bon! elle aussi.

LÉONCE.

C'est ce que je lui disais.

MATHILDE.

C'est trop de bonté; mais je ne veux pas être importune, et maintenant que j'ai vu mon frère, que je puis l'emmener avec moi...

M. COURCELLES.

Ah! permettez, cela ne peut pas être ainsi, et aujourd'hui nous tenons à tous nos amis; nous signons le contrat de ma fille.

MARIE, *étourdiment, prenant le bras de Frédéric.*

Oui, mon contrat, et je vous présente mon mari.

MATHILDE.

Ah!

LÉONCE, *bas à sa sœur.*

Prends garde.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Je ne me soutiens plus.

* Oscar, Frédéric, Marie, Mathilde, Léonce, Courcelles, Invités sur le second plan.

LÉONCE, *affectant de la gaîté.*

Oui, ma chère Mathilde, nous étions là, tous, bien gais, bien heureux du bonheur de mon ami Frédéric.

M. COURCELLES.

Nous allions danser.

OSCAR, *faisant la grimace.*

Comme des fous.

MARIE.

Et vous vous faisiez bien attendre.

MATHILDE.

Recevez mon compliment, mademoiselle... Monsieur, assurément... je prends part... ce mariage... votre bonheur...

FRÉDÉRIC.

C'est à votre frère que je le dois; c'est lui dont les conseils...

MATHILDE.

Ah! mon frère! j'en suis bien aise; mais pardon, il fait une chaleur ici, et la fatigue... j'ai été saisie... je...

LÉONCE, *la soutenant.*

Ma sœur!

FRÉDÉRIC, *à part.*

Mathilde!

OSCAR, *à part.*

Ça se gâte.

MARIE.

Elle se trouve mal!

M. COURCELLES.

Eh! vite, ouvrez les fenêtres... on étouffe en effet.

LÉONCE.

Ma sœur évanouie!

On l'entoure.

FRÉDÉRIC, *courant à Léonce.*

Grand Dieu!

LÉONCE, *le repoussant de la main.*

Rien, rien! ce n'est rien, un instant de repos loin du monde et du bruit...

Il regarde autour de lui.

MARIE, *montrant une chambre à droite.*

Là! là!

AIR *d'une bonne Fortune.*

Faisons silence!
Ce calme-là
Bientôt, je pense,
Nous le rendra.
Laissons-la faire;
Aucun de nous
N'aurait d'un frère
Les soins si doux!

Deux femmes de la société soutiennent Mathilde, et entrent à droite avec elle et Léonce.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Oh! cachons mon trouble! il la perdrait.

Il sort précipitamment par le fond.

LÉONCE, *l'embrassant.*

Eh! oui, comment ça va-t-il? bien! et moi aussi. (*Il l'embrasse une seconde fois.*) Merci.

ÉLISA.

Allez toujours, j'ai perdu la force, je n'y suis plus, je n'y vois plus!

LÉONCE.

Ah! bah! reviens à toi, je ne t'en veux pas!

ÉLISA.

Vrai, vous ne m'en voulez pas, monsieur Léonce?

LÉONCE.

Dis Léonce, et que tout ça finisse.

ÉLISA.

Vous ici! vous?

LÉONCE.

Eh bien! quoi! te voilà à moitié morte! rassure-toi, je sais tout.

ÉLISA.

Tout!

LÉONCE.

Je ne t'en veux pas pour ça; Frédéric est mon ami; et puisque tu l'aimes, que vous vous aimez...

ÉLISA.

Mais non, mais non, ce n'est pas moi.

LÉONCE.

Eh! qui donc?

ÉLISA.

Vous ne savez donc pas...

LÉONCE.

Celle qu'il aime, qu'il a enlevée...

ÉLISA, *l'entraînant vers le fond.*

Oh! allez-vous-en, ne restez pas ici!

SCENE VIII.

LES MÊMES, MATHILDE*.

MATHILDE.

Me voilà, me voilà! ne t'impatiente pas!

LÉONCE.

Ciel!

MATHILDE.

Ah!

LÉONCE, *avec surprise.*

Ma sœur!

ÉLISA, *se jetant vers elle pour la faire sortir.*

Mademoiselle, sortez!

Mathilde demeure atterée.

LÉONCE, *avec inquiétude.*

Ma sœur!

ÉLISA, *revenant à Léonce.*

Monsieur Léonce...

LÉONCE, *avec fureur.*

Ma sœur!

Il veut faire un mouvement vers elle, il s'arrête. Elisa s'approche de Mathilde comme pour la soutenir.

MATHILDE, *d'une voix étouffée.*

Va-t'en! va-t'en!

ÉLISA, *sortant.*

O mon Dieu!

Elle entre à droite

* Mathilde, Elisa, Léonce.

SCENE IX.

MATHILDE, LÉONCE.

LÉONCE, *cherchant à douter.*

Ma sœur! ici! toi! oh! non, non, c'est impossible!

MATHILDE.

Grâce! mon frère! grâce! pour moi, pour Frédéric.

LÉONCE.

Frédéric! Oh! c'est donc vrai; je ne rêve pas: non! oh! je voudrais me tromper en vain! Sa maîtresse! oh! oh! mon Dieu!

Il tombe assis.

MATHILDE.

Oui, je suis coupable; je le sens près de toi!

LÉONCE.

Malheureuse! et ma mère! ma pauvre mère!

MATHILDE, *le regardant avec surprise.*

Ta mère!

LÉONCE

Moi qui étais heureux de ce second mariage qui m'avait donné une sœur, une sœur perdue, déshonorée!

MATHILDE.

Oh! ne le crois pas, mon frère! Frédéric m'a juré... c'est M. Frédéric...

LÉONCE.

Oui, oui, je le connais.

MATHILDE.

Tu le connais! mais alors... Oh! mon nom l'a trompé.

LÉONCE.

Mais par quelle ruse infernale, par quelle séduction... toi, si jeune, si pure!

MATHILDE.

Oh! Léonce, il m'aimait tant! J'ai résisté longtemps à son amour, à ses prières; mais j'étais seule, loin de ma mère, et il était toujours là, si bon, si tendre pour moi, et si malheureux de cette indifférence que j'affectais, mais qui n'était pas au fond de mon cœur: car son amour était partagé qu'il l'ignorait encore. Je sentis le danger, mon frère, je voulus fuir de ce magasin où l'on m'avait placée, retourner près de notre mère; mon père s'y opposa: il est si sévère, si inflexible, si dur! et cependant c'est mon père, à moi. J'obéis! je restai, et quelques mois après, quand ma mère voulut enfin m'interroger sur des chagrins que je lui cachais, mais qu'elle avait devinés, l n'était plus temps! j'étais perdue.

Sur ces derniers mots, elle tombe à genoux.

LÉONCE.

Mais ma mère! ma mère!

MATHILDE.

Elle était en proie alors à cette maladie qui devait nous la ravir!

LÉONCE.

Ciel!

MATHILDE.

Le chagrin hâta la fin de ses jours!

LÉONCE, *se levant.*

Ma mère !

MATHILDE, *se jetant dans ses bras*

Mais en mourant elle m'a pardonné.

LÉONCE, *la repoussant.*

Laissez-moi, laissez-moi !

MATHILDE.

Ne me repousse pas !

LÉONCE.

Morte ! et c'est toi...

MATHILDE.

Elle m'a pardonné !

LÉONCE.

Et moi, je te hais ! je te maud..,

MATHILDE, *s'attachant à lui.*

Mon frère ! oh ! non, non* !

LÉONCE.

Morte ! quand j'accourais près d'elle, quand je comptais les jours, les heures qui me séparaient de ma mère, je ne devais plus la revoir, ma mère ! Je n'avais que deux personnes qui me fissent aimer la France, deux femmes vers lesquelles je sentais mon ame s'envoler avec délices : ma mère et ma sœur ; et elles étaient mortes pour moi, mortes toutes les deux !

MATHILDE.

Oh ! non, je reste pour pleurer avec toi, pour te consoler ! Oh ! ne me repousse pas, j'étais ta sœur, ta sœur bien-aimée ! et celle que tu pleures, elle me parlait de toi en mourant comme d'un soutien, d'un ami !

AIR *de l'Angélus.*

« C'est là le plus cher de mes vœux !...
» Il sera ton appui, dit-elle;
» Mes enfans, aimez-vous tous deux
» D'une amitié sainte et fidèle ! »
Tu l'exauceras, je le voi,
Oui, tu seras toujours mon frère !...
Ah ! Léonce ! pardonne-moi,
Puisque je parais devant toi
Avec le pardon de ma mère !

LÉONCE, *après un moment de silence, se retourne, lui ouvre ses bras ; elle s'y précipite.*

Ma sœur ! oui, ses vœux seront exaucés ! je te soutiendrai, je te protégerai, mon seul bien, ma seule amie, ma seule famille ! je n'en ai plus d'autre à présent ! Et ton père ?

MATHILDE.

Ah ! il m'aurait tuée ! et tu étais loin de nous ! j'espérais que ce pardon, qu'alors il eût refusé à sa fille coupable, plus tard du moins il l'accorderait à mon mari.

LÉONCE.

Ton mari !

MATHILDE.

Frédéric me l'a promis, Léonce !

LÉONCE.

Ton mari !

MATHILDE.

Il tiendra sa promesse !

LÉONCE.

Sa promesse ! oh ! s'il ne l'oublie pas en ce moment ; adieu ! adieu !

Il va pour sortir.

Léonce, Mathilde.

MATHILDE.

Mon frère !

LÉONCE.

J'ai ton honneur, le mien à sauver, et pour te rendre à ton père...

MATHILDE.

Mais...

LÉONCE, *courant à la porte.*

Silence ! quelqu'un ! c'est lui peut-être !

MATHILDE, *avec effroi.*

Grand Dieu !

M. COURCELLES, *en dehors.*

Bien ! bien ! c'est ici !

MATHILDE, *écoutant.*

Non, non, ce n'est pas sa voix !

LÉONCE, *refermant la porte.*

M. Courcelles !

MATHILDE.

Son oncle ! que vient-il faire ici ?

LÉONCE.

Qu'il ne te voie pas ! qu'on ne sache jamais que c'est toi, ma sœur !

MATHILDE.

Comment sait-il...

LÉONCE, *la poussant.*

Ah ! j'en mourrais ! cache-toi ! cache-toi ! (*Mathilde entre vivement dans un cabinet à gauche, au moment où M. Courcelles paraît.*) Le voici !

SCENE X.

M. COURCELLES, LÉONCE.

M. COURCELLES.

M'y voilà ! (*Apercevant Léonce.*) Eh ! vous ici, mon cher ! j'en suis enchanté, c'est un renfort et j'en ai besoin, parce que la démarche est un peu risquée pour moi ; je me fais l'effet d'aller en bonne fortune. Je regardais autour de cette maison, j'avais peur d'être vu.

LÉONCE.

Monsieur, je ne sais pas...

M. COURCELLES.

Ah çà ! mais comment êtes-vous ici ? est-ce que Frédéric vous y a amené ? est-ce que vous avez appris par Oscar...? comme moi ! Hein ! ce diable d'Oscar, je vous l'avais bien dit, il voit tout ! il sait tout ! il se glisse partout ! c'est un vieux furet.

LÉONCE, *toujours inquiet.*

Ah ! c'est lui qui vous a dit... qui vous a... Ah ! oui, oui... c'est juste ! (*A part.*) Maudit faquin !

M. COURCELLES.

Eh ! mais qu'est-ce que vous avez donc ? on dirait que cela vous contrarie.

LÉONCE.

Moi ! non, non, pas du tout.

M. COURCELLES.

Nous sommes au gîte, il s'agit de faire partir le gibier ; mais ma poudre, c'est de l'or, c'est-à-dire des billets de banque, là, dans ce portefeuille ; (*il le montre*) ils ont cours à Paris, où je la renvoie.

LÉONCE.

Plait-il ? vous espérez, monsieur...

M. COURCELLES

Comme vous me l'avez dit, la complaisance de ces femmes-là se paie, et je viens acheter la sienne; mais cette fois, en tout bien, tout honneur, donnant, donnant. Elle accepte, nous l'enlevons.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Hein! mon cher, un enlèvement!
Quels beaux jours cela me rappelle!...
Jadis c'etait plus amusant...
Et si j'enlevais une belle,
J'avais plus d'amour que d'argent,
Pour la décider au voyage:
Ça me coûtait moins... et pourtant,
Ça me rapportait davantage.

Mais allons, allons.

LÉONCE, *le retenant.*

N'y comptez pas, monsieur, elle est fière, et loin d'accepter...

M. COURCELLES.

Bah! vous l'avez vue? est-elle bien? Vous me direz cela plus tard, le temps presse, ma chaise de poste est là; il faut qu'elle parte, elle acceptera tout, et plutôt deux fois qu'une.

LÉONCE.

Mais...

M. COURCELLES.

Oh! vous me l'avez dit; et puis Frédéric est rentré, on nous attend dans le salon. Eh! vite, eh! vite.

LÉONCE, *à part.*

O mon Dieu! quel supplice! s'il savait... ma sœur... non, jamais, jamais.

M. COURCELLES, *regardant à droite.*

Eh! tenez, tenez, une femme, ce doit être elle.

LÉONCE, *effrayé, regardant à gauche.*

Qui? ma... (*Se retournant.*) Cette dame!

Elisa entre.

M. COURCELLES.

La voici.

LÉONCE, *à part.*

Élisa!

SCENE XI.

LES MÊMES, ÉLISA*.

ÉLISA.

Mademoiselle... (*S'arrêtant.*) Ah! messieurs...

M. COURCELLES, *regardant Léonce.*

Pas mal, pas mal! il a du goût.

LÉONCE.

Vous trouvez! (*A part.*) O ciel! s'il pouvait!...

ÉLISA.

Pardon, messieurs, je cherchais...

LÉONCE, *s'élançant vers elle* **.

Hein, quoi? (*Bas.*) Silence, pas un mot, fais ce que je te dirai.

ÉLISA.

Plaît-il?

M. COURCELLES, *passant entre eux.*

Pardon, pardon, c'est moi que cela regarde. (*Se retournant, à Léonce.*) Est-ce que vous vous liguez contre moi, vous?

LÉONCE.

Non! au contraire, j'ai tout dit à madame, je l'ai prévenue.

M. COURCELLES.

Ah! c'est bien; en ce cas, mademoiselle, vous savez ce qui m'amène. Je suis père, et tous les sacrifices pour assurer le bonheur de mon enfant... vous comprenez.

LÉONCE, *faisant des signes à Elisa.*

Oui, vous comprenez.

ÉLISA.

Monsieur...(*Léonce lui fait signe de dire oui.*) Oui, oui, je comprends parfaitement.

M. COURCELLES.

Vous comprenez aussi qu'il ne fallait rien moins que cela pour me faire hasarder une pareille démarche; car enfin je sais ce qu'on doit d'égards à la position d'une femme, d'une jolie femme, dont les manières distinguées...

LÉONCE, *bas à Courcelles.*

Allez au fait!

M. COURCELLES.

Vous avez raison. (*A Elisa.*) Allons au fait.

ÉLISA.

Oui, allons au fait, j'aime mieux ça. (*A part.*) C'est embrouillé en diable.

M. COURCELLES.

o s comprenez.

LÉONCE.

Sans doute.

ÉLISA, *vivement.*

Sans doute, je comprends; c'est convenu.

M. COURCELLES, *à part.*

Elle a l'air bonne fille.

LÉONCE.

Allez donc.

M. COURCELLES.

Si notre jeune homme a cédé... croyez-moi bien...

ÉLISA.

Oh! je vous crois de tout mon cœur.

M. COURCELLES.

Il a fallu pour le décider la voix de la raison, et surtout la certitude d'une existence honorable pour vous, et j'y tiens moi-même.

ÉLISA.

Monsieur, vous êtes bien bon. (*A part.*) Ça devient intéressant.

M. COURCELLES, *à Léonce.*

Qu'est-ce que vous disiez donc? mais elle prend cela à merveille.

LÉONCE

Parbleu! allez toujours.

M. COURCELLES, *à Elisa.*

Vous ne pouvez rester ici, pour des raisons de haute convenance; il y a en bas une voiture... des chevaux de poste, vous comprenez?

ÉLISA.

Permettez, je comprends. (*Léonce lui fait un*

* Elisa, Courcelles, Léonce.
** Elisa, Léonce, Courcelles.

signe.) Oui, oui, je comprends très-bien. (*A part.*) Je n'y comprends rien du tout.

M. COURCELLES.

Et qui sait s'il n'y a pas à Paris quelque parti plus sûr, plus heureux? Tout s'oublie dans le monde, tout se pardonne... et un bon mariage....

ÉLISA.

Tiens, pourquoi pas? (*A part.*) Qui est-ce qui lui a dit?

M. COURCELLES.

Si une dot...

ÉLISA.

Oh! voilà... une dot! et le moyen?

M. COURCELLES.

Une vingtaine de mille francs.

ÉLISA.

Oh! pas tant.

M. COURCELLES, *tirant le portefeuille.*

Eh bien! si fait, je vous les apporte, les voici.

ÉLISA.

Permettez, monsieur, je ne sais si je...

LÉONCE, *lui faisant un signe très-marqué.*

Eh! sans doute.

ÉLISA.

Oui, oui, monsieur, si cela peut vous être agréable.

Elle prend le portefeuille.

M. COURCELLES.

Vous comprenez?

ÉLISA.

Je comprends, c'est-à-dire on ne peut plus.

M. COURCELLES, *à Léonce.*

Hein! vous disiez vrai! ces femmes-là, avec de l'argent tout s'arrange.

LÉONCE, *s'efforçant de sourire.*

N'est-ce pas?

ÉLISA, *à part.*

Une véritable énigme; mais c'est égal, le mot en est gentil.

M. COURCELLES.

Et maintenant que nous nous comprenons, ma gentille demoiselle, je vous offre encore...

ÉLISA, *tendant la main.*

J'accepte, monsieur, j'accepte tout.

LÉONCE, *à part.*

Oh! il ne partira pas! (*Bas.*) Et le départ!

COURCELLES.

J'y suis. (*A Elisa.*) Je vous offre le moyen de presser un départ devenu nécessaire.

ÉLISA.

Quel départ?

M. COURCELLES.

Je vous l'ai dit, la chaise de poste est en bas; mon caissier, un vieux et respectable serviteur, vous accompagnera jusqu'à Paris.

ÉLISA.

En poste?

AIR: *De sommeiller encor, ma chère,*

En poste! une dot! c'est unique!

M. COURCELLES.

Vous acceptez?...

LÉONCE.

C'est convenu! *

ÉLISA.

Mais c'est un conte fantastique
Comme je n'en ai jamais lu!

M. COURCELLES

On ne m'en veut pas?

ÉLISA.

Au contraire.

LÉONCE, *bas.*

Tais-toi!

ÉLISA, *à part,*

Mon Dieu! tant qu'on voudra!
Je suis prête à me laisser faire,
Si l'on me fait toujours comm' ça.

Mais permettez, il faut que je voie...

LÉONCE, *vivement.*

Personne, (*bas*) personne, ne parle de personne.

ÉLISA, *bas.*

Mais votre sœur?

LÉONCE, *bas.*

Chut! elle est sortie **.

ÉLISA.

Ah! mais, j'ai à prendre quelques objets... là, de ce côté.

M. COURCELLES.

A quoi bon? soyez tranquille, on vous enverra tout plus tard.

LÉONCE.

Oui, oui, plus tard, c'est convenu.

ÉLISA.

Ah! c'est encore convenu? (*A part.*) Je n'y suis plus du tout.

M. COURCELLES.

Venez!

ÉLISA.

Pardon! mais je vais prendre mon chapeau, et je suis à vous.

Elle rentre à droite.

M. COURCELLES, *à Léonce.*

Bravo! enlevé à la baïonnette! elle part, tout est fini.

LÉONCE, *l'entraînant.*

C'est bien, je me charge du reste, retournez chez vous, dans votre famille, je presserai le départ.

M. COURCELLES, *résistant.*

Eh! non, je veux l'embarquer moi-même! sans cela, je ne serais pas tranquille; je veux pouvoir dire à Frédéric...

LÉONCE.

A Frédéric! (*Apercevant Oscar.*) Ciel!

SCENE XII.

LES MÊMES, OSCAR, MATHILDE.

OSCAR ***.

Ah! vous voilà, et M. Léonce? Ah! mon Dieu! quelle figure renversée, quel air sombre.

LÉONCE, *étouffant.*

Moi, je suis d'une gaîté, d'une gaîté folle.

M. COURCELLES.

Eh! parbleu, et moi aussi, tout marche à mer-

* Elisa, Léonce, Courcelles.

** Léonce, Elisa, Courcelles.

*** Léonce, Oscar, Courcelles

veille : tu as gagné le pari; c'est elle, je l'ai vue, elle part.

OSCAR.

Ah! bah! déjà : c'est donc cela que le postillon s'impatiente? Elle est jolie (*à Léonce*) hein!

LÉONCE.

Oui, oui, très-jolie.

OSCAR.

Mais on vous attend dans votre salon, tout le monde est réuni.

LÉONCE *.

Oui, partez, partez, je vous rejoindrai.

M. COURCELLES.

Eh! non. (*Elisa revient avec un chapeau; musique jusqu'à la fin.*) Ah! c'est elle. (*A Elisa.*) Donnez-moi la main.

OSCAR, *stupéfait* **.

Plaît-il?

* Oscar, Léonce, Courcelles.

** Oscar, Elisa, Courcelles, Léonce.

M. COURCELLES, *d'un air triomphant.*

C'est fait.

LÉONCE.

Mais partez donc!

M. Courcelles donne la main à Elisa et l'entraîne. Oscar les suit vivement, et il est au moment de sortir quand Mathilde rentre par la gauche.

MATHILDE *.

Comment! Elisa!

LÉONCE.

Silence!

OSCAR, *se retournant.*

Ciel! voilà.

M. COURCELLES, *faisant un pas pour rentrer.*

Plaît-il? vous dites?

LÉONCE, *vivement.*

Rien! rien, partez! (*Bas à Oscar.*) Si vous dites un mot, vous êtes mort.

OSCAR.

Mort!

Le rideau tombe.

* Oscar, Elisa et Courcelles sur le seuil de la porte, Léonce, Mathilde.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon chez M. Courcelles, éclairé pour une soirée. Portes de l'appartement à droite et à gauche; au fond, entrée par le milieu; une chambre sur la droite, une fenêtre à gauche.

SCENE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, MARIE, PLUSIEURS PERSONNES, UN NOTAIRE*.

Au lever du rideau, le Notaire est assis à une table à droite; les Invités se promènent dans le fond; deux valets, portant des plateaux chargés de rafraîchissemens, traversent le théâtre. Frédéric est rêveur, à gauche; Marie entre par le fond.

MARIE, *aux valets.*

C'est bien! portez du punch dans le grand salon à gauche; vous, au billard, à droite.

FRÉDÉRIC.

Ah! du punch! (*Il prend un verre de punch.*) Permettez! (*A part.*) Pour m'étourdir, j'en ai besoin...

Il boit.

MARIE, *au notaire.*

Eh bien! monsieur le notaire, ce contrat est-il prêt enfin?

LE NOTAIRE.

Quand vous voudrez signer, mademoiselle...

MARIE.

Cela regarde mon cousin, qui a l'air bien rêveur.

FRÉDÉRIC, *affectant de la gaîté.*

Moi! pas du tout, je songeais à ce contrat de mariage que monsieur vient de nous lire, et qui est tout à mon avantage... une fortune superbe, une femme charmante!

MARIE.

A la bonne heure donc! voilà ce qui s'appelle parler.

* Le Notaire est assis à la table. Marie, Frédéric, les Invités au fond.

FRÉDÉRIC.

Mais le moyen de signer sans mon oncle, que je ne vois pas ici?

MARIE.

C'est vrai; que peut-il être devenu? je n'en sais rien; et voilà tout le monde arrivé, tout le monde, excepté mon cousin Oscar... et votre ami, M. Léonce; où sont-ils?

FRÉDÉRIC.

Ah! oui, Léonce... c'est juste, il faut qu'il signe mon contrat, j'y tiens. (*A part.*) Oh! j'ai besoin de le revoir encore; il l'a reconnue, je dois l'oublier; et cependant elle ne peut accepter... oh! non.

MARIE, *prenant une lettre qu'un domestique lui remet.*

Une lettre! pour moi!

FRÉDÉRIC, *prenant un verre de punch.*

Du punch! encore! ma foi, volontiers! quand on est heureux...

MARIE, *qui a ouvert la lettre.*

Ah!

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce donc, Marie? cette lettre...

MARIE.

Oh! elle est fort singulière, je vous assure, et je m'attendais si peu... mais c'est mon père qui répondra : justement, c'est lui, j'entends sa voix.

FRÉDÉRIC.

Mon oncle...

LE NOTAIRE.

Nous allons signer.

FRÉDÉRIC, *avec impatience.*

Signer! signer! et Léonce qui ne revient pas!

SCENE II.

Les Mêmes, M. COURCELLES*.

M. COURCELLES, *aux invités qui l'entourent.*

C'est moi, c'est moi ; recevez mes excuses, je vous ai bien fait attendre. (*A Marie, la baisant au front.*) Ah ! mon enfant, tu ne m'en veux pas d'avoir retardé la signature de ce contrat qui assure ton bonheur et le mien?

MARIE.

M. Frédéric n'a pas voulu avant ton arrivée...

M. COURCELLES.

Il a bien fait. Maintenant on peut signer. (*Saisissant la main de Frédéric.*) Nous pouvons tous signer, tous !

FRÉDÉRIC.

Mais oui, je pense... cependant Léonce...

M. COURCELLES

Il va venir... (*Baissant la voix.*) Je le quitte, chut! je l'avais rejoint là-bas; j'ai voulu mettre votre conscience en repos... la jeune fille est contente, elle a tout accepté.

FRÉDÉRIC

Oh ! ciel !

M. COURCELLES.

Elle est partie.

FRÉDÉRIC.

Eh quoi ! monsieur, vous savez...

M. COURCELLES.

Oh! je ne t'en veux pas ; ce qu'il faut maintenant, c'est que tu aimes Marie.

FRÉDÉRIC.

Marie !

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

C'est elle, elle seule que j'aime !
Que je veux aimer désormais !
Mais vous, mon oncle, envers vous-même
Pourrai-je m'acquitter jamais ?
Parlez, à vous je m'abandonne.

M. COURCELLES.

Oui, plus tard tu t'acquitteras :
C'est du bonheur que je te donne,
A ma fille tu le rendras.

Allons, mes enfans, signons vite, les danseurs nous attendent, et moi, je veux ouvrir le bal avec ma fille, je me sens plus leste. (*A part.*) Beaucoup de monde ! bravo ! et des figures longues qui seraient si heûreuses de voir manquer encore celui-là !

FRÉDÉRIC, *à part.*

Elle a accepté, elle est partie! oh ! mon Dieu !

M. COURCELLES, *à Marie, qui lui présente la lettre ouverte.*

Allons, petite fille! qu'est-ce que c'est? une lettre? (*La regardant.*) Ah !

MARIE.

Tu lui répondras que tout est fini.

Elle va signer *.

M. COURCELLES, *à part.*

Parbleu ! il prend bien son temps ! Je ne voudrais pas pour toute ma fortune qu'on sût ce qui s'est passé. (*Haut.*) Eh bien ! Frédéric, à quoi pensez-vous donc? et cette signature?

Marie lui offre la plume.

FRÉDÉRIC.

Ma signature? oh! je ne l'ai jamais donnée avec plus de joie. A vous, Marie, à vous pour la vie !

Il va signer *.

M. COURCELLES.

Très-bien ! je suis heureux, et toi, Marie?

MARIE, *se jetant dans les bras de M. Courcelles.*

Oh ! bien heureuse !

En ce moment, Léonce paraît dans le fond avec Oscar.

SCENE III.

Les Mêmes, LÉONCE, OSCAR**.

LE NOTAIRE.

Voilà qui est fini.

M. COURCELLES, *apercevant Léonce.*

M. Léonce ! Eh! venez donc, mon jeune ami : vous nous manquiez.

FRÉDÉRIC.

Eh ! sans doute, mon cher Léonce... eh bien? (*Baissant la voix.*) Elle est partie, je suis content, j'ai signé.

MARIE, *à Oscar.*

Et vous, mon cousin, vous n'étiez pas là· c'est fort mal.

OSCAR, *regardant Léonce, qui a les yeux sur lui.*

Oh ! fort mal ! vous trouvez?

M. COURCELLES.

Ah çà ! est-il pâle ! voyons! signe.

OSCAR.

Que je signe? c'est-à-dire... (*Léonce lui fait signe que oui.*) Donnez! donnez *** !

M. COURCELLES, *à Léonce à demi-voix..*

Je vous remercie de vos conseils, mon cher, tout a parfaitement tourné, j'ai un gendre, enfin! et le diable s'il m'échappe, celui-là !

Il remonte au fond.

FRÉDÉRIC, *offrant la plume à Léonce.*

A toi, Léonce! je te dois mon bonheur, il n'y manque plus que ta signature.

LÉONCE ****.

Plus que ma signature? ah ! tout le monde a signé?

Il regarde le contrat et laisse tomber la plume.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce à dire? tu refuses?

LÉONCE, *s'efforçant de sourire.*

Oh! quand cela serait, il ne faudrait pas vous en plaindre; j'ai toujours porté malheur aux époux dont j'ai signé le contrat de mariage.

MARIE.

Oh ! en ce cas, il vaut mieux s'en passer.

* Frédéric, Marie, Courcelles.

* Le Notaire, Marie, Courcelles, Frédéric.

** Le Notaire, Marie, Frédéric, Léonce, Oscar, Courcelles.

*** Oscar, le Notaire, Marie, Fréderic, Léonce, Courcelles.

**** Oscar, Marie, le Notaire, Léonce, Frédéric, Courcelles.

SCENE VIII.

MARIE, OSCAR, M. COURCELLES.

Les personnes de la société s'éloignent peu à peu et entrent bientôt à droite et à gauche*.

OSCAR, *à part.*

Bon! oh! bon!... il la suit!... l'autre s'en va!... est-ce que...? non! et pourtant!... c'est une bouteille à l'encre, de petite vertu.

M. COURCELLES.

Cette jeune dame! cet évanouissement! ce désordre! cela vient bien mal!

OSCAR.

Oui, c'est drôle!

MARIE.

Elle paraît fort bien, la sœur de M. Léonce!

OSCAR.

Oui, sa sœur! (*A part.*) En voilà une sévère, par exemple!...

M. COURCELLES.

Eh! mais où donc est Frédéric?... il nous a quittés.

MARIE.

Il était ici.

OSCAR.

Il aura eu quelque raison... (*A part.*) Ah! ces provinciaux! aveugles, quoi!

MARIE, *gagnant la droite.*

Mais j'entre chez cette jeune dame.

OSCAR, *la retenant, d'un air discret.*

Eh! non, non, c'est inutile.

M. COURCELLES.

Mais, en effet, il se peut que tes soins...

OSCAR, *souriant.*

Laissez donc, inutile...

MARIE.

Pourquoi?

M. COURCELLES.

Ah çà, mais dis donc, toi, avec ta figure mystérieuse...

OSCAR.

Moi, je ne dis rien; pas de bêtise

MARIE.

Voilà qui en dit beaucoup, mon cousin! quel mystère? qu'y a-t-il?

OSCAR.

Oh! fort peu de chose!... dam! au fait? (*A part.*) C'est ma famille.

M. COURCELLES.

Voyons! parle! tu sais quelque chose, et tu as envie de nous le dire.

OSCAR.

Vous croyez?

MARIE.

Oui, vos lèvres tremblent, ce secret ne tiendra pas.

OSCAR.

Oh! c'est méchant!... après tout, si c'est un secret, vous l'avez deviné: ainsi, je n'ai pas besoin de vous le dire, et si on vous demandait d'où vous tenez..

M. COURCELLES.

Après? après?

MARIE

Vous savez!

OSCAR

Oh! je sais, c'est-à-dire à peu près, c'est encore un peu embrouillé, des idées qui se prennent aux cheveux... mais il y en a une qui domine.

MARIE.

Bien! ensuite.

M. COURCELLES. *

Au fait! au fait!...

OSCAR.

Au fait! au fait!... nous y sommes: ce mariage est de votre goût, je ne dis pas: mais, quand on vous aime, on peut s'inquiéter, et tout le monde ici n'a peut-être... (*voyant la porte de droite s'entr'ouvrir et balbutiant*) pas la même raison pour... (*Léonce paraît*) car enfin... ah!...

Il reste immobile, la bouche ouverte: les autres ne voient pas Leonce qui reste à la porte, les yeux attachés sur Oscar.

SCENE IX.

LES MÊMES, LÉONCE *.

M. COURCELLES.

Eh bien, avec ton ah!

OSCAR.

Oh! il ne faut pas croire que je sache... mon Dieu! non! d'ailleurs cette jeune dame est fort intéressante.

M. COURCELLES.

Bon! cette jeune dame, à présent.

MARIE.

Il ne sait plus ce qu'il dit.

OSCAR, *vivement*

Je ne vous ai rien dit.

M. COURCELLES.

Parbleu!

MARIE, *apercevant Léonce.*

Ah! monsieur Léonce, votre sœur?

LÉONCE.

Elle est mieux! beaucoup mieux, mademoiselle, toute désolée d'avoir jeté le trouble dans cette fête. Mais pardon, je dérange quelque entretien.

OSCAR, *vivement.*

Je n'ai rien dit!

M. COURCELLES.

Non, rien du tout.

LÉONCE.

Je comprends, monsieur vous faisait quelque confidence; je sais, il a un secret à vous avouer; il hésitait peut-être.

MARIE.

Beaucoup.

M. COURCELLES.

En effet! qu'est-ce donc?

OSCAR.

Mais rien, quand je vous assure.. (*A part.*) Avec son œil de basilic.

* Marie, Léonce, Oscar, Courcelles

LÉONCE.

Si fait! si fait! c'est un secret que M. Oscar m'a confié, et que je puis vous répéter ici en famille, (*les observant avec émotion*) car il peut changer bien des choses.

MARIE

Un secret!

M. COURCELLES.

Je suis curieux de l'entendre.

OSCAR, *à part.*

Et moi aussi.

LÉONCE.

M. Oscar vous parlait de Frédéric...

M. COURCELLES.

Non, non!...

LÉONCE, *à Marie.*

De votre mariage du moins.

MARIE.

Oui, en effet!

LÉONCE.

J'en étais sûr, et de manière à vous donner quelque inquiétude.

M. COURCELLES.

C'est vrai!

OSCAR.

Mais non! mais non!

MARIE, *avec impatience.*

Si fait!

LÉONCE, *observant Marie.*

Et pourquoi ne pas tout avouer, pendant qu'il en est temps encore? pourquoi ne pas dire que ce mariage vous déplait, que vous voudriez le rompre, parce que Frédéric ne vous paraît pas assez épris, assez heureux?

MARIE.

Oh! quelle idée!

M. COURCELLES.

Allons donc!

OSCAR.

Permettez.

LÉONCE.

Parce qu'enfin, vous aimez... vous adorez votre cousine.

M. COURCELLES.

Toi!... (*Eclatant de rire.*) Ah! ah! ah!

OSCAR.

Pourquoi pas?

LÉONCE.

Parce que vous voudriez l'épouser.

MARIE.

Oscar!... (*Riant aussi.*) Ah! ah! ah!

OSCAR.

Mais, ma cousine...

M. COURCELLES, *riant.*

Quelle bouffonnerie!

MARIE, *riant.*

Vous êtes fou!

LÉONCE, *bas à Oscar.*

Vous voyez, je tiens ma parole moi, mais on vous trouve ridicule.

OSCAR, *à part, avec colère.*

Hein? ah çà, je dois en avoir l'air... mais je vais m'expliquer, je vais...

LÉONCE.

Plaît-il?

OSCAR, *changeant de ton*

J'entends une contredanse, je passe dans le salon, où l'on vous attend... venez, venez, mon cousin.

M. COURCELLES.

Je ne te quitte pas.

LÉONCE, *bas à Oscar.*

Ni moi non plus.

OSCAR, *à part.*

Oh! il me crispe les nerfs!

ENSEMBLE.

AIR *du Domino Noir.*

M. COURCELLES *et* MARIE.

Pourquoi se taire?
Pourquoi trembler?
De quel mystère
Veut-il parler?...
Qu'il reste ou
Toujours il a
Pour son escorte
Cet homme-là.

LÉONCE.

La chose est claire!
Je dois trembler;
Car du mystère
Il veut parler.
Qu'il reste ou sorte,
Il me verra,
Comme une escorte
Je serai là!

OSCAR.

Il faut me taire,
Il faut trembler!
Il peut tout faire
Pour m'accabler.
Que j'entre ou sorte,
Il me suivra;
Le diable emporte
Ce monsieur-là!

M. Courcelles et Léonce sortent par le fond; Oscar s'esquive par la droite, et retrouve Léonce devant lui, Frédéric paraît à la porte de gauche, épiant leur sortie.

SCENE X.

MARIE, FRÉDÉRIC.

MARIE.

Cet air embarrassé d'Oscar, ce regard de M. Léonce, que veut-il dire?... Frédéric m'aime! chassons ces idées; mais cette jeune dame dont l'arrivée a produit tout cela... oh! je veux la voir, lui parler.

FRÉDÉRIC, *qui s'est approché, à part.*

Elle ne s'en ira pas!

MARIE, *ouvrant la porte de la chambre à droite.*

Ah! la voici, elle vient!

FRÉDÉRIC, *vivement.*

Ma cousine?

MARIE, *effrayée.*

O ciel!... ah! Frédéric!...

FRÉDÉRIC.

Pardon! je venais vous prévenir, on vous demande, je ne sais pour quelle lettre.

MARIE, *l'observant avec inquiétude.*

Oui, oui! une lettre! mais je n'ai rien à répondre, c'est mon père.

FRÉDÉRIC, *à part, regardant par la porte à droite.*

Oh! oui, c'est elle!

MARIE.

Mais, comme vous êtes pâle, troublé...

FRÉDÉRIC.

Allez, allez, de grâce! oh! je vous en prie.

MARIE, *cédant avec surprise.*

Mon cousin, je sors, je sors *. Mon Dieu! qu'est-ce donc?

FRÉDÉRIC.

Marie!

MARIE.

Oui, oui, je sors!

Elle entre à gauche au fond, en hésitant, et laisse retomber la porte.

SCENE XI.

MATHILDE, FRÉDÉRIC.

Mathilde paraît à droite; Frédéric s'est arrêté sur le second plan.

MATHILDE, *à la cantonnade.*

Merci! merci! je suis mieux... (*Entrant en scène.*) Je veux partir! mon frère! (*Apercevant Frédéric.*) Grand Dieu!

FRÉDÉRIC, *à demi-voix.*

Oh! silence! Mathilde, écoute moi!

MATHILDE.

Laissez-moi, monsieur, laissez-moi.

FRÉDÉRIC.

Oh! tu ne peux me repousser ainsi, moi, ton ami, moi, si malheureux de te perdre!

MATHILDE.

Laissez-moi; vous me trompiez, vous ne m'avez jamais aimée, puisque vous me livrez ainsi à la honte, au désespoir! toi, marié, toi, Frédéric!

FRÉDÉRIC.

Oh! grâce... ce n'est pas moi... c'est ton frère qui a voulu...

MATHILDE.

Eh! qu'importe... c'est vous qui avez oublié mon amour... vos sermens... lorsque je m'abandonnais sans défiance à vos promesses... ce matin encore... vous me trahissiez lâchement... moi, pauvre fille, sans défenseur, sans appui!... mais il est là, lui, mon frère!... il m'a pardonné... il ne me quittera plus... adieu**...

FRÉDÉRIC.

Mathilde!...

MATHILDE.

Moi qui t'aime!... (*se reprenant*) qui t'aimais tant!

FRÉDÉRIC.

Oh! tu es trop vengée!... si tu savais tout ce que je souffre, à présent qu'un double serment me lie... que je ne puis être infidèle à Marie sans la perdre, ni à toi sans mourir...

* Frédéric, Marie.

** Frédéric, Mathilde.

MATHILDE.

Je ne vous crois plus... laissez-moi sortir de ces lieux où la honte me tue!... s'ils savaient!... oh! va-t'en!... va-t'en!... tu es marié!...

FRÉDÉRIC, *l'entraînant et à voix basse.*

Non!... je suis libre encore... libre pour t'aimer... pour te suivre... pardonne-moi...

MATHILDE.

Ne l'espère pas.

FRÉDÉRIC.

Je ne puis vivre ainsi... j'abandonne tout... cette maison... ma famille... ma fortune... tout... Rompre avec eux, refuser Marie en présence de tout ce monde... cela ne se peut pas... mais je pars en secret avec toi... ils ne me reverront jamais... partons... c'est toi seule que j'aime.

MATHILDE.

Tu me trompes encore... va rejoindre ta famille, ta femme! je partirai seule avec mon frère.

FRÉDÉRIC.

Mathilde!... vois mon désespoir... je ne puis vivre ainsi.

MATHILDE.

Tu vivras, toi.

FRÉDÉRIC, *apercevant la boîte de pistolets sur la table.*

Non! non! et puisque tu es inexorable... que rien ne peut te fléchir... puisqu'ici comme là je n'ai plus que les remords et le mépris... eh bien! prononce; et s'il faut en finir (*mettant la main sur la boîte de pistolets*) voilà!...

MATHILDE.

Frédéric!...

A ce moment Marie s'élance de la gauche, pâle, tremblante, hors d'elle-même, en poussant un grand cri.

SCENE XII.

LES MÊMES, MARIE, *et ensuite* M. COURCELLES, LÉONCE, OSCAR, *beaucoup de personnes de la société;* LE NOTAIRE.

MARIE, *s'élançant et tenant le milieu de la scène.*

Ah!...

FRÉDÉRIC, *près de la table.*

Marie!...

MATHILDE, *de l'autre côté et cachant sa tête dans ses mains.*

Elle était là!

MARIE.

Oh! c'est mal... c'est bien mal!

FRÉDÉRIC.

Sortez!... sortez!... (*Tout le monde entre.* Grand Dieu!... on vient!*...

OSCAR.

Qu'est-ce donc?

M. COURCELLES.

Eh bien!... que se passe-t-il?... Marie!...

LÉONCE, *passant vivement à Mathilde.*

Ma sœur!...

* Courcelles, Frédéric, Marie, Oscar, Léonce, Mathilde les Invités, garnissent le fond. Le Notaire est au milieu, sur le deuxième plan.

MARIE.

Mon père... c'est M. Frédéric qui parlait... qui avouait...

OSCAR.

Quoi donc?

Léonce lui saisit la main.

FRÉDÉRIC, *bas à Marie.*

Ma cousine!...

M. COURCELLES, *désignant le notaire qui tient le contrat.*

Nos amis signaient ton contrat, quand ce cri est venu jusqu'à nous.

MARIE, *avec émotion.*

C'est que vous me voyez indignée... et je suis bien aise que vous soyez ici... que vous y soyez tous... il y va de votre honneur, mon père!... du mien!... j'ai entendu M. Frédéric qui parlait à... (*elle tourne les yeux vers Mathilde, qui fait un signe suppliant, et changeant de ton*) à mon cousin Oscar.

OSCAR, *étonné.*

A moi!...

FRÉDÉRIC.

Comment!...

MARIE.

Oui, oui... oh! j'ai tout entendu... il obtenait ma main avec joie, mais à cause de ma dot... de ma fortune. (*Mouvement de Frédéric; Marie regardant Oscar.*) Il vous l'a dit.

OSCAR, *de même.*

A moi!...

M. COURCELLES.

Je ne conçois pas...

FRÉDÉRIC, *à mi-voix.*

Ma cousine!...

MARIE, *prenant le contrat.*

AIR *de la Prima Donna* (Tiens, prends ma main).

A lui ce contrat me marie
Si par nous il est approuvé!...
Mais je le refuse!...

FRÉDÉRIC, *bas.*

Marie!...
Mon honneur!...

MARIE, *bas.*

Le nôtre est sauvé!...

M. COURCELLES.

Parlé. Que dis-tu?

Mouvement général.

MARIE, *à tout le monde.*

Oui, je le refuse à voix haute!...

FRÉDÉRIC, *bas.*

Oh! non, c'est trop m'humilier!

MARIE, *lui saisissant la main en secret, et bas.*

Ayez du moins, après la faute,
Le courage de l'expier!

M. COURCELLES, *à Frédéric.*

Eh quoi! monsieur... ce mariage...

MARIE. *Musique jusqu'à la fin.**

C'est moi!... c'est nous qui le rompons, mon père... un autre plus digne de vous... de moi, vous écrit pour vous demander ma main... répondez-lui que je l'aime... que je l'épouse... (*Mouvement de joie d'Oscar.*) Oui, à M. de Courville. (*A Frédéric.*) Reprenez votre parole, monsieur, je n'en veux plus, je vous la rends...

Elle prend le contrat et le déchire.

FRÉDÉRIC, *très-ému.*

Marie!...

MARIE, *bas, étouffant ses sanglots.*

Ah! pardonnez-moi!... je souffre plus que vous!

M. COURCELLES.

Bien, mon enfant, bien.

LÉONCE, *à Oscar, à mi-voix.*

Je comprends!... vous lui avez parlé, indiscret!..

OSCAR.

Mais non... mais non!...

LÉONCE.

Il n'y a pas de mal... au contraire.

OSCAR.

Ah! bah!...

FRÉDÉRIC, *s'approchant de Léonce, et bas***.

Et pourtant tu sais si c'est moi qui étais coupable!... mais ta sœur...

LÉONCE.

Vous la demanderez à son père!

OSCAR, *à part.*

Je n'y suis plus du tout!...

Le rideau tombe.

* Courcelles, Marie, Frédéric, Oscar, Léonce, Mathilde.

** Courcelles, Marie, Oscar, Frédéric, Léonce, Mathilde.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ
rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE II, SCÈNE VII.

LES TROIS BALS,

VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

par M. Bayard,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 6 FÉVRIER 1839.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
ALBERT.	M. BRINDEAU.	FERDINAND.	Mlle ESTHER.
BELLEJAMBE.	M. SERRES.	SYDONIE.	Mme BRESSAN.
CLÉMENT.	M. ADRIEN.	CAROLINE.	Mlle ERNESTINE.
MICHEL.	M. GABRIEL.	MIMI.	Mlle CLARA.
CANCAN.	M. HYACINTHE.	Mme GERVAIS.	Mme JOLIVET.
M. DE RONZY.	M. CAZOT.	Mme D'ORSAY.	Mme OLIVIER.
M. D'ARTEUIL.	M. LIONEL.	Mme DE LESPARE.	Mlle QUAISIN.
BRIQUEVIEILLE.	M. ÉDOUARD.	Mme BRIQUEVIEILLE.	Mme ALBERTY.
LE PÈRE THUILLIER.	M. GEORGES.		

NOTA. La mise en scène est indiquée par des notes au bas des pages. Le premier acteur inscrit tient toujours la droite de l'acteur.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une mansarde disposée pour un bal. La porte d'entrée, au fond, à la droite de l'acteur; à gauche, une porte qui conduit dans une autre pièce. Une troisième porte, à droite. Une cheminée sur le second plan, à droite. Une table au fond. Quatre quinquets allumés.

SCENE PREMIERE.

Au lever du rideau, on entend le violon et des cris de joie, à gauche.

ALBERT, FERDINAND.

ALBERT, *écoutant.*

Eh! oui, parbleu! j'y suis!... A ces cris de joie, à ce pêle-mêle, à cet archet un peu aigre, il n'y a pas moyen de s'y tromper... c'est le bal des grisettes où je dois trouver le petit Ferdinand.

FERDINAND, *entrant.*

Comment! monsieur Albert ici?...*

ALBERT.

Ah! c'est lui... Ferdinand!

* Ferdinand, Albert.

FERDINAND.

Monsieur Albert...

ALBERT.

Ma foi! mon cher ami, impossible de vous rencontrer chez vous... J'ai bravement pris à partie votre domestique... je me suis fâché, et j'ai su enfin que je vous trouverais dans cette maison... dans cette mansarde, au sein des jeux, des ris et des amours; comme on chante à l'Opéra-Comique... quand on y chante... et je viens vous relancer... Est-ce que vous m'en voulez?...

FERDINAND.

Eh! non, sans doute... mais je vous rejoindrai chez vous...

ALBERT.

Permettez; vous devez me conduire au bal de Mme de Lespare, et m'y présenter à Mme d'Orsay, votre jeune et jolie tante, qui, veuve depuis un an, pourrait bien penser à convoler en secondes noces à mon profit. Du moins, c'est le vœu de ses amis, de sa famille... Pour moi, je ne la connais pas... j'arrive de Bretagne pour la voir, tenter de lui plaire et de l'aimer, bien entendu... C'est un joli parti... de mon côté, je ne suis pas trop à dédaigner.

Air: *Restez, restez, troupe jolie.*

Ce soir dans une contredanse
Au bruit d'un orchestre enivrant,
Nous ferons tous deux connaissance;
Le moyen me semble excellent!...
Dans un bal on sait ce qu'on prend.
Ailleurs, sous les guimpes trompeuses
Les attraits peuvent nous tricher...
Mais ils n'ont pas chez nos danseuses
L'habitude de se cacher.

Enfin je vous tiens, et je craindrais, en allant vous attendre chez moi, d'être oublié par vous, au milieu de toutes ces petites filles, parmi lesquelles vous avez au moins une passion, hein!...

FERDINAND.

Mais... c'est possible!...

ALBERT.

Vrai?... vous êtes amoureux?

FERDINAND.

Comme un fou!... C'est mon premier amour, ma première conquête... Je n'en vis plus, je n'en dors plus!

ALBERT.

Ah! un premier attachement, ça tient ferme!.. Est-elle jolie?

FERDINAND.

Comme un démon!

ALBERT.

Et sage?...

FERDINAND.

Comme un ange!

ALBERT.

Vrai!... Au fait, quand on loge si près du ciel! aussi je disais bien: Pour qu'un jeune homme riche, gentil... oh! il ne faut pas rougir, vous êtes très-gentil... dont la famille habite Paris, se plaise dans ce pêle-mêle d'étudians, de commis, de grisettes; il faut qu'il y ait du sentiment sous jeu. Oh! je sais ce que c'est... j'ai passé par là... on s'accoquine à cette gaîté du sans-façon, à ce laisser-aller des amours!... c'est si commode!... Dieu!... en ai-je... Et, dites-moi, est-ce une brodeuse?... une brocheuse, une modiste, une fleuriste, une couturière, une lingère, une repasseuse, une choriste, une mercière ou une enlumineuse!... oh! l'enlumineuse! c'est presque une artiste?... j'en ai adoré une pendant trois jours.. je l'ai quittée parce qu'elle ne sortait pas de la couleur, et qu'elle avait toujours du bistre au bout du nez... mais la vôtre?...

FERDINAND.

Oh! une jeune personne très-bien née.

ALBERT, *riant.*

Qui a éprouvé des malheurs!... les grisettes éprouvent toujours des malheurs.

FERDINAND.

Mais le plus grand secret, je vous en supplie!... Il y a là un sujet continuel de contrariétés, de débats de famille!...

ALBERT.

J'entends, on vous fait la guerre... votre jolie tante peut-être... Ah çà, mais, mon futur neveu, je devrais me mettre du parti des gens qui vous grondent... (*Grondant.*) Hum! hum! drôle que vous êtes! aimer une grisette, qu'est-ce que c'est que ça, monsieur!...

FERDINAND.

Permettez, monsieur...

ALBERT, *riant.*

Ah! ah! ah! hein?... comme je fais l'oncle!... mais je ne le suis pas encore!... allez, allez! jouissez de votre reste, aimez votre grisette, adorez-la, embrassez-la, faites-la sauter, j'attendrai gaîment ici l'heure où vous me présenterez chez Mme de Lespare, et si, pour passer le temps, je me laisse prendre le cœur... ou monter la tête... dites donc, monsieur mon neveu, de la discrétion! ah! ah!...

FERDINAND.

Ah! vous êtes bien heureux d'être gai, vous!...

ALBERT.

Plaît-il... un soupir, une larme, du chagrin!... c'est donc sérieux? vous me conterez ça!... Eh! mais, j'entends la bande joyeuse.

FERDINAND.

Allons, allons, de la gaîté!

SCENE II.

Les Mêmes, BELLEJAMBE, SYDONIE, MICHEL, CAROLINE, CANCAN, MIMI, Danseurs et Danseuses.

Ils entrent en galopant.

CHOEUR.

Air: *L'or est une chimère.*

Vivent les bals de grisettes
Où l'amour vient sans façons,
Pour chiffonner les toilettes
Ou fair' sauter les bouchons!

ALBERT, *qui est bousculé par tout le monde* *.

Miséricorde!... gare les pieds!

CANCAN.

PREMIER COUPLET.

D' la danseuse qu'on entraîne
Les yeux brill'nt comme un vrai bijou !
Quand les mains font la chaîne,
Les cœurs preu'nt feu comm' d' l'amadou.

CHOEUR.

Vivent les bals de grisettes, etc.**.

FERDINAND, *bas à Albert, lui montrant Sydonie.*

C'est elle!

ALBERT.

La petite qui suffoque?...

FERDINAND.

Oui!

ALBERT.

Pas mal! pas mal!...

MICHEL.

DEUXIÈME COUPLET.

C'n'est pas comm' chez la banque
Des perl's, des fleurs, des falbalas!...
Dans c' qu'on voit l' luxe manque,
Mais l'cossu, c'est ce qu'on n' voit pas !

CHOEUR.

Vivent les bals de grisettes, etc.

BELLEJAMBE.

TROISIÈME COUPLET.

Chacun a sa chacune,
Brune ou blonde selon le choix!
On n'en a jamais qu'une;
Mais on en change quelquefois...

CHOEUR.

Vivent les bals de grisettes, etc.

TOUS.

Ah! v'là monsieur Ferdinand! bonjour, monsieur Ferdinand.

CAROLINE.

Mon Dieu! que ce violon va mal!...

CANCAN.

C'est-à-dire qu'il nous fait danser comme des manches à balai de grande société.

MICHEL.

Ah! ne dites pas de mal de la grande société, je l'idolâtre!... j'aime tout ce qui a l'air grand!...

CAROLINE.

Fermez donc la bouche.

BELLEJAMBE, *allant prendre son cornet à piston.*

Décidément, il faut que je soutienne l'orchestre avec mon cornet... dites donc, monsieur Ferdinand, voulez-vous prendre ma place à l'encontre de Mlle Sydonie?... ça ne vous fait pas de peine?...

FERDINAND, *passant près de Sydonie.*

Comment donc!... mais je suis enchanté.

SYDONIE, *à demi-voix.*

Et moi donc... je t'attendais, Ferdinand.

FERDINAND, *à demi-voix.*

J'ai tant de choses à te dire*!

CAROLINE, *à Michel.*

Hum! fait-elle sa chipie avec son Ferdinand?

BELLEJAMBE.

Or, écoutez, je vais vous filer des sons comme au concert des Champs-Élysées.

ALBERT.

Ah! monsieur est musicien?...

MICHEL.

Lui, il est artiste... qu'il en est bête.

CANCAN.

Organisé pour la musique comme un orgue de Barbarie, ni plus ni moins!

BELLEJAMBE.

Je donne du cor... et depuis que le piston est à la mode j'ai toujours un cornet au service de la beauté; mais permettez, je n'ai pas l'honneur de connaître monsieur.

FERDINAND.

Ah! c'est un de mes amis que je vous présente... et dont je réponds.

BELLEJAMBE.

En ce cas, pourvu qu'il soit poli et qu'il ne soit pas malhonnête, il est reçu dans le giron de notre société.

CANCAN.

Payez votre souscription... Trois francs, passez au bureau.

ALBERT.

Trois francs?...

Il donne trois francs à Cancan

MICHEL.

Moyennant quoi, on fournit tout.

CAROLINE, *à part.*

Il est gentil.

MIMI, *de même.*

Oh! toi, tu t'enflammes tout de suite.

BELLEJAMBE.

En place pour la contredanse.

Une double contredanse est formée au milieu du théâtre. Albert et Bellejambe sont à gauche sur le devant, ce dernier joue du cornet à piston. Albert recule pour éviter les danseurs.

ALBERT.

Bravo; en voilà de la gaîté... et un cornet qui porte à la tête. (*Pendant que Ferdinand danse avec Sydonie, Albert dit à Bellejambe.*) Il paraît que M. Ferdinand en tient pour la petite?

BELLEJAMBE, *quittant son cornet.*

Je crois bien, il ne la quitte plus; il l'épouse.

Il reprend son cornet.

* Michel, Caroline, Bellejambe, Sydonie, Cancan, Mimi, Albert, Ferdinand. Les autres sont sur le deuxième plan, et forment différens groupes.

** A chaque reprise de l'air, on forme diverses figures de contredanse, mais sans aucune régularité, puis chacun reprend sa place.

* Michel, Caroline, Sydonie, Ferdinand, Albert, Cancan, Mimi, Bellejambe.

ALBERT.

Comment! il l'épouse! et sa famille?

BELLEJAMBE, *de même.*

Ah! bah! il se moque bien de sa famille!

Il rejoue.

ALBERT.

C'est donc une vertu?

BELLEJAMBE.

Féroce.

TOUS, *murmurant.*

Ah! monsieur Bellejambe...

CAROLINE.

Mais vous n'y êtes plus du tout, gros piston que vous êtes, vous soufflez à côté.

BELLEJAMBE, *à Albert.*

Que diable aussi, c'est votre faute, à vous; vous me parlez, vous me faites faire des couacs abominables.

MICHEL.

J'aimerais mieux donner dix sous de plus, et avoir Dufresne.

ALBERT.

Pardon, pardon.

Il s'éloigne; Bellejambe rejoue: Sydonie et Ferdinand ne dansent plus.

SYDONIE.

Vous dites donc que votre famille...

FERDINAND.

M'a fait une scène affreuse.

SYDONIE.

Vraiment! une scène à toi; mais c'est indigne.

FERDINAND.

Elle veut que je parte pour la campagne.

SYDONIE.

Pour la campagne, bien loin peut-être! nous séparer! et tu pars?

FERDINAND.

Pour l'Angleterre.

SYDONIE.

Comment, pour l'Angleterre! seul?

FERDINAND.

Avec toi, je t'enlève.

SYDONIE.

Comment! tu m'enlèves... comme il y va!

FERDINAND.

Oui, oui! Et l'on aura beau dire, on aura beau faire, je n'écoute rien.

BELLEJAMBE.

Chassez les huit!

Ferdinand et Sydonie se remettent à danser.

ALBERT, *bousculé en revenant au milieu de la scène.*

Eh bien! eh bien! les jambes.

BELLEJAMBE.

Règle générale: quand on vient ici on met ses jambes dans ses poches. (*Il joue, la contredanse finit.*) Ah! quel plaisir!... Dieu, comme ça vous essouffle!

ALBERT *.

A une autre... j'invite une de ces demoiselles. (*A Caroline.*) Mademoiselle.

CAROLINE.

Pardon, monsieur, je suis reteinte.

ALBERT, *cherchant.*

Reteinte? Ah! oui. (*A part.*) C'est une enlumineuse, celle-là. (*A une autre.*) Mademoiselle...

BELLEJAMBE, *passant près d'Albert.*

Du tout? du tout! comme vous y allez, vous!... parce que vous arrivez et que vous êtes tout frais... vous ne savez donc pas qu'il y a une heure que nous voltigeons.

MICHEL.

Ah! je n'en puis plus, j'en ai les gras de jambes dans les talons.

CANCAN.

C'est le moment de s'occuper des rafraîchissemens.

MICHEL.

Ah! oui, je mangerais bien de la pâte ferme,

CAROLINE.

Fermez donc la bouche; ça vous donne l'air bête comme tout.

MICHEL.

C'est l'heure des crêpes.

BELLEJAMBE.

Bravo! nous allons faire des crêpes ici.

MIMI.

Oh! oui, les crêpes, je les adore.

CAROLINE.

Et moi donc, je tiendrai la queue de la poêle.

TOUS.

Oui, oui, les crêpes!

BELLEJAMBE.

Chacun la sienne; c'est comme les danseuses, on ne mange que celle qu'on a fait sauter.

ALBERT.

Alors, je n'en mangerai pas.

CANCAN, *prenant le milieu de la scène.*

Et moi donc, qui la fais toujours sauter dans les cendres!

MICHEL.

La danseuse?

CAROLINE.

Est-il bête! il est très-bête.

CANCAN.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Mon cher, c' n'est pas la même chose,
Si la crêpe, je le suppose,
Tombe quand on la fait sauter,
Dans la cendre elle doit rester ;
Au lieu qu'avec une danseuse
On a quelqu' fois la main heureuse ;
Et puis quand on l'a fait verser. .

MICHEL.

Eh bien?

TOUS.

Eh bien?

* Ferdinand, Sydonie, Michel, Caroline, Albert, Mimi, Cancan, Bellejambe. Les autres n'ont jamais de place déterminées; seulement ils se tiennent toujours sur le 2[me] plan.

CANCAN.

Eh bien!

Achevant l'air.

On a l' plaisir d' la ramasser.

Ils rient tous.

BELLEJAMBE *.

Ah çà, mais dis donc, Michel, et Mme Gervais, est-ce qu'elle ne vient pas?

CANCAN.

C'est vrai! Mme Gervais.

ALBERT.

Ah! oui, Mme Gervais, je la retiens! Qu'est-ce que c'est que Mme Gervais?

BELLEJAMBE.

Une femme accomplie, la sœur de Michel, que voilà; couturière en chambre, dans le grand genre.

ALBERT.

Ah!... et monsieur est...?

BELLEJAMBE.

Je chausse le sexe, je le prends par les pieds, ce scélérat de sexe! (*Montrant Michel.*) Monsieur le prend par la tête, il le coiffe, il est marchande de mode..

ALBERT.

Hein?

MIMI.

Dam!... puisqu'il est saute-ruisseau chez une modiste.

CAROLINE.

Il porte les cartons chez les pratiques.

MICHEL.

Chez les jolies femmes... tiens, il faut bien commencer par quelque chose; ça me met en rapport avec la beauté. Les demoiselles du magasin disent que je ferai mon chemin très-bien... j'ai déjà commencé... n'est-ce pas? ah!...

CAROLINE.

Fermez donc la bouche.

CANCAN **.

Oh! oh! fameux! et moi donc, est-ce que vous croyez que je ne lui suis de rien à la beauté?

ALBERT.

Monsieur est...?

BELLEJAMBE.

Un jeune apothicaire...

CANCAN, *le reprenant.*

Pharmacien!

BELLEJAMBE.

Qui a inventé les pastilles du sérail pour les rhumes de cerveau.

CANCAN.

De quoi? de quoi? un pharmacien peut tenir sa place dans une contredanse.

MICHEL.

Tiens! et dans un orchestre aussi! il aurait pu apporter son instrument... à vent.

CANCAN.

Qu'est-ce qu'il dit? qu'est-ce qu'il dit?

* Ferdinand, Sydonie, Caroline, Michel, Albert, Bellejambe, Cancan, Mimi.

** Ferdinand, Sydonie, Michel, Caroline, Albert, Mimi, Cancan, Bellejambe.

ALBERT.

Il paraît que c'est cossu.

CAROLINE.

Si c'est cossu? Nous avons trois étudians en médecine, deux en droit et un fruit sec de l'école polytechenique.

ALBERT.

Diable! nous donnons dans le grand! et ces demoiselles?

MIMI.

Moi, monsieur, je suis dans les nouveautés.

CAROLINE.

Et moi, dans les chemises d'hommes à jabots.

PREMIÈRE JEUNE FILLE, *s'approchant.*

Je blanchis le fin.

DEUXIÈME JEUNE FILLE, *de même.*

Et moi le gros.

MIMI.

Et vous, monsieur, peut-on savoir ce que vous faites?

ALBERT, *qui se trouve entre Caroline et Mimi.*

Tout ce que vous voudrez, mes petits chats.

Il les embrasse. Cancan le sépare de Mimi.

MICHEL, *se plaçant entre Caroline et Albert.*

Hein! qu'est-ce que vous dites à mamselle? C'est la mienne! ici on respecte le sexe qui appartient aux amis.

CAROLINE.

Jaloux!

BELLEJAMBE.

Allons, allons, aux crêpes! Michel, souffle le feu! qui m'aime me suive; aux crêpes.

TOUS.

Aux crêpes!

REPRISE DU CHOEUR.

Vivent les bals de grisettes,
Où l'amour vient sans façons,
Pour chiffonner les toilettes
Et fair' sauter les bouchons!

Ils sortent très-gaîment.

SCENE III.

SYDONIE, FERDINAND, MICHEL *.

MICHEL, *à la cheminée.*

Pourvu qu'on n'enflamme pas ma danseuse, pendant que je vais souffler le feu!

FERDINAND, *à Sydonie.*

Enfin, Sydonie, nous sommes seuls, il faut que je te parle.

SYDONIE.

Je ne demande pas mieux!

MICHEL, *à part.*

Attention! voilà le petit... m'a sœur ma dit de les surveiller!

SYDONIE.

Comment! vous partez pour l'Angleterre?

FERDINAND.

Est-ce que vous refusez de me suivre?

* Michel à la cheminée, Ferdinand, Sydonie.

SYDONIE.

Je ne dis pas, si vous m'enlevez... mais ça va me compromettre depuis les pieds jusqu'à la tête.

FERDINAND.

Mais si je t'épouse?

Il regarde Michel qui écoutait.

MICHEL, *soufflant le feu.*

Voilà que ça prend.

FERDINAND.

Je respecte tes principes, tes scrupules, tu le sais; je t'aime cent fois davantage depuis qu'il m'a fallu renoncer au bonheur que j'espérais... ce qu'on refuse à un amant, on l'accorde à un mari, et ce bonheur ne saurait m'échapper.

SYDONIE.

Ah! que tu sais bien le chemin de mon cœur! (*En minaudant.*) Mais vous avez des parens, Ferdinand, des parens qui sont un peu bégueules.

FERDINAND.

Je suis orphelin, je ne dépends de personne, quoi qu'ils en disent... voilà ce qui m'a monté la tête... ils savent tout! et ce soir même, ce soir... ils m'ont menacé, oui, menacé d'user de violence contre moi!

MICHEL, *à part.*

Voilà le *hic*.

SYDONIE.

Oh! vois-tu, il vaut mieux renoncer à moi... ce que je veux, mon petit Ferdinand, c'est ton bonheur, sans qu'il en coûte à ma vertu.

MICHEL, *s'occupant de son feu.*

Oh! sa vertu! (*Ferdinand le regarde.*) Encore un fagot.

FERDINAND.

Non, non, tu seras à moi!

SYDONIE.

Ce qu'il me faut, c'est ton amour, rien que ton amour! As-tu de l'argent pour le voyage?

MICHEL, *à part.*

De l'argent! (*Haut.*) Flambé!

FERDINAND.

Non, puisque je ne puis pas encore disposer de ma fortune... mais j'ai ma tante, Mme Dorsay... elle m'aime comme un frère... je lui ai écrit pour lui demander trois ou quatre, ou cinq mille francs.

SYDONIE.

Il fallait en demander dix mille tout de suite; pendant qu'on y est, ça ne coûte pas plus.

FERDINAND.

Oh! non, elle se serait doutée de quelque chose. (*Apercevant Michel qui se rapproche en soufflant toujours.*) Ah!

SYDONIE.

Qu'est-ce qu'il dit là, hein?

MICHEL.

Je dis que ça flambe partout! v'là les crêpes qui arrivent.

SCENE IV.

LES MÊMES, BELLEJAMBE, ALBERT, CANCAN, MIMI, CAROLINE, *ensuite* CLÉMENT *et* Mme GERVAIS.

Les uns portent des assiettes, d'autres de la farine, d'autres des œufs. Albert porte la poêle, Bellejambe tient la jatte.

BELLEJAMBE.

En avant la jeunesse, l'amour et les crêpes!

CHOEUR.

AIR *de Ramponneau.*

Arrivez tous,
Dépêchons-nous,
La fritur' nous appelle!
La farine est belle;
Et voilà!
De crêpes on s'rafraîchira
Là!

BELLEJAMBE

Allons, les amoureux!
Que l'on casse les œufs!
Que la poêle circule!

CANCAN.

C'est comm' le sentiment,
Faut profiter d' l'instant
Où ça chauffe et ça brûle!

ALBERT, *tenant la poêle.*

Me voilà au moins général en second.

CHOEUR.

Arrivons, etc. *

FERDINAND, *à Albert.*

Eh bien! comment vous trouvez-vous?

ALBERT.

Mais très-bien, comme vous voyez... vienne une grisette, et je suis au grand complet.

BELLEJAMBE, *à la table.*

Battez la pâte, cassez les œufs, et gare les taches! (*A Michel.*) Tiens la poêle sur le feu, toi.

CLÉMENT, *paraissant au fond.*

Oh! oh! bonjour, la compagnie... ça va bien? et moi aussi... Ne vous dérangez pas.

MICHEL.

Tiens! Clément!

BELLEJAMBE.

Ce cher Clément! ce bon Clément! Et mon amoureuse... Mme Gervais.

Mme GERVAIS, *entrant.*

Bonjour, vous autres, bonjour **.

TOUS.

Ah! madame Gervais!

MICHEL, *debout sur une chaise.*

Bonjour, ma sœur... Excusez si je ne vas pas t'embrasser, je tiens la queue de la poêle.

* On avance un peu la table qui est au fond, et chacun y dépose ce qu'il tient dans les mains, les assiettes, les œufs, la farine, des verres, des bouteilles, etc.

** Michel à la cheminée, Ferdinand, Sydonie, Albert, Mme Gervais, Bellejambe, Caroline, Clément, Mimi, Cancan.

Mme GERVAIS, *passant près de Sydonie.*

Ah! monsieur Ferdinand et Sydonie! Eh bien! ma petite, ça va bien? toujours amoureuse?

SYDONIE.

Toujours, comme vous voyez.

FERDINAND.

C'est à la vie et à la mort.

CAROLINE, *à part.*

Ça fait suer!

CLÉMENT, *cherchant autour de lui.*

Eh bien, où est-elle donc?

CANCAN.

Qui ça?

CLÉMENT.

Eh bien, cette jolie fille que Mme Gervais amenait tout-à-l'heure avec elle.

ALBERT.

Bon! une jeune fille, une nouvelle! en ce cas, c'est ma danseuse.

CANCAN.

Voyons, voyons!

MIMI, *le retenant.*

Plaît-il? et moi?

Mme GERVAIS.

Eh! mon Dieu! comme vous prenez feu pour une jeunesse? C'est une de mes voisines, une petite ouvrière qui s'ennuyait toute seule... alors, je lui ai dit comme ça: Mademoiselle Clorinde, venez avec moi! venez vous amuser! c'est trois francs que ça vous coûtera... mais demain vous ferez un corsage de plus pour vous rattraper.

CLÉMENT.

C'est une couturière.

MICHEL, *s'avançant avec sa poêle.*

Est-ce que c'est le nez retroussé du cinquième?

On le repousse.

ALBERT.

Oh! j'ai un faible pour les nez retroussés.

CANCAN.

Les nez retroussés, merci!... parlez-moi des camuses... voilà.

SYDONIE.

Et elle est venue?

Mme GERVAIS.

Certainement; mais comme nous arrivons à pied, elle est là qui change de bas, de souliers, de fichu, de...

FERDINAND.

C'est-à-dire qu'elle change de tout.

Albert gagne la porte.

Mme GERVAIS, *retenant Albert.*

Eh bien! eh bien! où c'que vous allez, vous?

ALBERT*.

Dam! je vas l'aider; il lui manque peut-être quelque chose pour changer.

Mme GERVAIS.

Du tout! du tout!... d'abord elle est très-farouche.

CLÉMENT.

En ce cas, on l'apprivoisera. (*Bas à Sydonie.*) On en a apprivoisé bien d'autres.

* Ferdinand, Sydonie, Clément, Mme Gervais, Albert, Mimi, Cancan. Les autres sont remontés.

SYDONIE.

Hum! hum!

Ferdinand, qui était remonté, revient près de Sydonie.

BELLEJAMBE, *près de la cheminée.*

Apportez la poêle; si le beurre est chaud, la pâte est prise.

MICHEL.

Voilà, voilà!

BELLEJAMBE.

A tout seigneur tout honneur... la première crêpe à M. Ferdinand... gare la sauce.

FERDINAND.

Non, non, à Sydonie.

CAROLINE.

Oh! oui; on sait que M. Ferdinand et Mlle Sydonie sont de moitié.

Sydonie prend la poêle et va à la cheminée.

BELLEJAMBE.

De moitié... oui... c'est-à-dire...

CANCAN.

Sufficit.

MICHEL.

Bien! v'là qu'il parle anglais, l'apothicaire.

CANCAN.

A propos, celui ou celle qui fait tomber la crêpe, on l'embrasse.

Mme GERVAIS, *à Michel, en l'entraînant dans un coin à droite.*

Qu'est-ce qu'il y a?

MICHEL, *bas.*

Du nouveau... un enlèvement... un mariage... est-ce que je sais!

MIMI*.

Dites donc, monsieur Clément, comment qu'ça se fait que vous êtes libre aujourd'hui, vous qui servez toujours dans les hôtels?

CLÉMENT.

Oh! je suis libre à moitié!... il faut qu'à dix heures je sois à une grande soirée où je vais passer les glaces, le vin de Bordeaux, les Sandwichs, les punchs et autres rafraîchissemens.

MICHEL.

Dieu! est-il heureux d'aller comme ça dans les grands bals; je voudrais y être invité une fois, rien qu'une fois.

Mme GERVAIS.

Gourmand!... pour manger!... il est sur sa bouche cet être-là.

MICHEL.

Non, parole... pour voir les femmes... ça doit être pâmant.

CAROLINE.

Fermez donc la bouche!

CANCAN.

Jobard!

CAROLINE.

Des femmes... est-ce qu'il n'y en a pas ici? (*Bas.*) Polisson!

MICHEL.

Oh! si fait, au contraire; mais c'en est d'un

* Caroline, Michel, Mme Gervais, Clément, Mimi, Cancan. Les autres sont près de la cheminée.

autre genre... On dit qu'elles ont des choses... et puis qu'elles n'ont pas de choses...

CLÉMENT.

Je crois bien... quelquefois avec mon plateau, je reste de là... comme un imbécile.

CANCAN.

C'est naturel.

MIMI.

Le fait est que chez les ministres... et chez le roi donc!... ça doit être de fameux bals.

CAROLINE.

Ah! chez le roi... y fait-on des crêpes?

MICHEL.

Non... on y fait des gaufres!

On rit.

BELLEJAMBE, *descendant en scène.*

Bravo!... oh! la belle!... voyez donc, elle est superbe!... c'est là celle de Mme Gervais!

Mme GERVAIS.

Merci, monsieur Bellejambe... ce n'est pas de refus... je meurs de soif!

BELLEJAMBE.

Cancan! donnez des rafraîchissemens à madame!

CANCAN, *offrant à Mme Gervais.*

Voilà le sirop de vinaigre demandé; je l'ai fait moi-même... fecit, Cancan.

MICHEL.

Bon! il parle autrichien.

Mme GERVAIS.

Merci, alors... j'aime mieux de la bière!

BELLEJAMBE.

A une autre crêpe.

FERDINAND.

Monsieur Albert!

ALBERT.

Certainement!... me voici!... donnez, donnez!

Il va faire sa crêpe.

CLÉMENT, *bas à Sydonie, en l'entraînant à gauche, tandis que les autres sont groupés près de la cheminée.*

Dis donc! ton petit Ferdinand... ça tient donc toujours?

SYDONIE, *bas.*

Plus que jamais.

CLÉMENT, *de même.*

Ah çà!... et moi?... tu as reçu ma réponse.

SYDONIE.

Chut!

TOUS.

Ah! voyons!...

ALBERT, *s'avançant en tenant sa poêle.*

Attention!... ne dites rien! (*Tout le monde entoure Albert, il veut faire sauter sa crêpe, elle tombe à terre.*) Bon!... je crois que ma crêpe est par terre.

FERDINAND.

Ah! ah! ah!... vous n'y entendez rien.

MIMI.

Oh! les jeunes gens de la société, ils ne savent rien faire de leurs doigts.

CANCAN, *repoussant Albert, qui embrasse Mimi.*

Mais, monsieur, songez donc que vous n'avez donné que trois francs... et qu'est-ce qu'on peut faire avec trois francs?

BELLEJAMBE.

A une autre.

SYDONIE.

Voulez-vous permettre?... je vais vous la faire sauter.

ALBERT, *lui donnant la poêle.*

Comment donc?... mais avec plaisir; à charge de revanche.

Il veut lui prendre la taille.

SYDONIE.

Monsieur!...

FERDINAND.

Hein!

ALBERT.

Oh! rien!... (*A part, à Caroline.*) Elle est bégueule, la bonne amie de Ferdinand.

CAROLINE, *de même.*

Oh! oui, elle fait la grande dame, à cause de son monsieur de trois pieds quatre pouces.

MIMI, *de même.*

Ne dirait-on pas que c'est le fils d'un pair du Luxembourg!

Albert embrasse Caroline et Mimi : Michel et Cancan, fort contrariés, viennent se placer entre Albert et leurs maîtresses.

BELLEJAMBE.

Dieu de Dieu! mesdemoiselles, quels plaisirs!... la danse, les crêpes, de la beauté soignée et pas farouche! il n'y a rien au-dessus de ce bal-là.

CAROLINE.

Ce bal-ci!... oh! si fait, il y a mieux que ça* !...

BELLEJAMBE.

Et quoi? et quoi?...

MIMI.

Oh! Caroline n'aime que les bals de la Chaumière.

CANCAN.

Tiens! ça a bien son prix.

SYDONIE, *prenant le bras de Ferdinand.*

Ah! oui... on y fait de bonnes petites rencontres.

Mme GERVAIS.

Laissez donc... des bals où l'on ne trouve que des clercs d'avoués ou des médecins!...

MIMI.

Ou des apothicaires!

CANCAN.

Eh mais!... eh mais!

CAROLINE.

Il n'y a rien au-dessus de la Chaumière... moi je m'y enivre de gaîté et de bonheur!

AIR : *Heureux habitans des beaux vallons.*

Pour se divertir,
Vivent les bals de la Chaumière!

* Bellejambe, Mme Gervais, Michel, Caroline, Albert, une grisette, Clément, Sydonie, Ferdinand, Mimi, Cancan, une grisette.

C'est là qu'au plaisir
On peut se livrer sans rougir!
Craint' de s'étourdir
Dans l' bruit, la chaleur, la poussière...
On met son honneur
Sous la garde de son danseur!
On a, par bonheur,
Le bonnet orné d' ruban rose,
La robe d'organdy
Qu'on eut soin d' savonner l' sam'di,
Un fichu garni
Où la morale se repose,
L' soulier d' maroquin
Qui vous pince un p'tit pied coquin.
Dans ce beau jardin
Éclairé par des girandoles,
Dès que l'on parait,
Les yeux baissés et l'air coquet,
V'là d'un ton parfait
Les jeun's gens, la crêm' des écoles,
Qui s' mett'nt sur les rangs...
J'en prends un p'tit, j' n'aime pas les grands.
Aux sons enivrans
Du trombonn' qui vous fend la tête,
On s' permet des pas
Qu' les sergens d' vill' ne défend'nt pas;
Quand on est bien las,
Le danseur hardi, mais honnête,
Demande un bosquet...
Meublé d'un' table et d'un quinquet!
Du jeune indiscret
On accepte la double bière
Avec l'échaudé,
Sans craindre de l'être... échaudé!
Le cœur bien gardé,
On n'écout' ni vœux ni prière,
Il faut tout r'fuser,
Quand il jur'rait d' vous épouser.
Après un baiser
Qu' le tendre galop autorise,
On dit au galant
Adieu jusqu'au dimanch' suivant.
Puis on rentr' gaîment,
Le cœur battant, la tête prise
La robe en chiffon...
Mais ça n' vous coût' qu'un coup d' savon!

TOUS, *reprenant en chœur.*

Pour se divertir,
Vivent les bals de la Chaumière!
C'est là qu'au plaisir
On peut se livrer sans rougir!
Craint' de s'étourdir
Dans l'bruit, la chaleur, la poussière,
On met son honneur
Sous la garde de son danseur! *(bis)*

Sur le refrain, on forme un grand rond, et l'on fait un tour en dansant; quand on s'arrête, chacun embrasse sa danseuse.

BELLEJAMBE.

Halte!... tout le monde a-t-il eu des crêpes? Personne n'en veut plus? une fois, deux fois, trois fois?... A plus tard le reste; et maintenant, il faut boire une contredanse et danser un coup... (*On rit.*) Eh! non, il faut danser un coup, et...

On rit plus fort.

CLÉMENT.

Va pour les contredanses! (*Bas à Sydonie.*) Dis donc, tu m'en donneras au moins une, j'ai à te causer.

SYDONIE, *bas, montrant Ferdinand.*

Hum! hum! je ne vous connais pas, monsieur.

CLÉMENT, *à part.*

Fameux!

Tout le monde redescend un verre à la main.

CANCAN*.

Attention! je porte un toast.

CLÉMENT.

Dans les banquets, on dit un *troste.*

CANCAN, *sans l'écouter.*

Je porte un toast avec du sirop de vinaigre: Aux femmes! à ce sexe enchanteur, qui fait notre gloire comme nous faisons son bonheur!

TOUTES LES FEMMES.

Ah! ah!

BELLEJAMBE.

C'est des vers.

MICHEL.

Ah! oui, il fait des vers, l'apothicaire; va, je ne boirai pas de ton sirop.

CAROLINE.

Attendez, je vous rends la réciproque, je porte un troste aux hommes en général, et à ceux qui sont fidèles en particulier.

TOUS.

Merci, merci!

CAROLINE.

Je dis ça pour M. Ferdinand.

SYDONIE, *passant près de Caroline.*

Tu as raison, ma petite; et je vous annonce que, pour couronner mon amour et respecter mon innocence, il m'offre son cœur, sa main et sa fortune.

ALBERT.

Ah! bah!

TOUS.

Vous vous mariez?

LES JEUNES FILLES.

Ah! cette chère Sydonie!

FERDINAND, *allant près de Sydonie.*

Oui, mes amis; et je n'oublierai jamais que c'est auprès de vous que j'ai trouvé le bonheur.

SYDONIE, *se jetant dans ses bras.*

Ah! Ferdinand!

CAROLINE, *d'un air attendri.*

Ah! que c'est touchant! Qui est-ce qui me prête un mouchoir?

ALBERT, *à part.*

Voilà une petite gaillarde qui joue joliment la comédie.

Mme GERVAIS, *à part.*

C'est gentil, si l'autre écoute.

BELLEJAMBE.

Allons, c'est des bêtises de s'attendrir; en avant! la main aux dames.

ALBERT, *remontant.*

Bravo! moi, je vais aller chercher la petite couturière.

CLÉMENT, *le suivant.*

Du tout! je l'ai retenue.

* Albert, Mme Gervais, Bellejambe, Michel, Caroline, Mimi, Cancan, Clément, Sydonie, Ferdinand.

Mme GERVAIS, *prenant Albert et Clément par la main, et les ramenant en scène.*

Du tout, messieurs, du tout !... elle m'attend pour le quart d'heure, ça me regarde.

BELLEJAMBE.

C'est ça ; en attendant, à vous la jatte ; à toi la poêle, à toi la bouteille ; à chacun sa chacune... allez, musique et galop.

FERDINAND, *à Sydonie.*

Il faut que j'écrive pour avoir la voiture de poste.

CAROLINE, *de l'autre côté.*

Dites donc, mesdemoiselles, avec son mariage, comme je vais croire que ça ne lui a rien coûté !

MIMI.

Ah ! oui, avec son innocence !

CANCAN.

C'est une pilule !

CAROLINE.

Laissez donc, j'en ai trouvé vingt des maris comme ça... s'ils avaient voulu.

MICHEL.

Hein !

CAROLINE, *lui serrant le bras.*

Fermez donc la bouche.

BELLEJAMBE.

Eh bien ! eh bien !

TOUS.

Voici.

CHOEUR.

AIR *de la Fille du Danube.*

Vive l'amour
Après la bombance,
La danse !
Vive l'amour !
Tous les plaisirs auront leur tour !

Ils sortent.

SCENE V.

Mme DORSAY, Mme GERVAIS.

Mme d'Orsay est mise comme les autres jeunes filles, en blanc très-simplement.

Mme GERVAIS, *allant à la porte de droite.*

Venez, venez, vous pouvez sortir.

Mme DORSAY.

Il n'y a pas de danger ?

Mme GERVAIS.

Eh ! non ! ils sont là-bas à se rafraîchir et à danser.

Mme DORSAY.

Oh ! que j'ai eu peur !

Mme GERVAIS.

Je crois bien, une grande dame comme vous ici !

Mme DORSAY.

Et vos jeunes gens ont des passions un peu vives.

Mme GERVAIS.

Dam ! la jeunesse est entreprenante ; mais je crois que c'est un peu de même partout.

Mme DORSAY.

Et puis, quand j'ai entendu sa voix...

Mme GERVAIS.

Ah ! oui, vous avez pu entendre l'annonce de son mariage avec la petite Sydonie ; et puis les larmes... une scène... Il ne la quitte pas d'une minute.

Mme DORSAY.

Cependant il faut absolument que je la voie, que je lui parle : j'ai reçu de Ferdinand une si singulière lettre !... Mais s'il me voit, lui, je suis perdue !

Mme GERVAIS.

Eh ! non, il ne vous verra pas ; je cours les rejoindre... S'il y a moyen de les séparer, je vous amène Sydonie, et quand vous voudrez vous échapper... vous savez où est la porte qui rejoint l'escalier ?

Mme DORSAY.

Bien ! bien ! mais dépêchez-vous ; vous savez, je compte sur votre complaisance, sur votre discrétion, et croyez que ma reconnaissance...

Mme GERVAIS.

Laissez donc ! une de mes meilleures pratiques, je suis trop payée... (*A part.*) Je mettrai ça sur le mémoire.

Elle sort.

SCENE VI.

Mme DORSAY, ALBERT.

Mme DORSAY.

Oui, je la verrai, je lui parlerai ; et si elle est honnête, si elle est digne de Ferdinand, cela va décider de son sort.

ALBERT, *à part, dans le fond, à gauche.*

La couturière est partie... est-ce que... Ah !...

Mme DORSAY.

Mais je ne puis croire qu'il perde son avenir, ses espérances, ses amitiés pour... Si je pouvais voir...

Elle cherche à regarder danser à gauche.

ALBERT, *descendant à droite.*

Oh ! comme elle est gentille... c'est ma danseuse !... dam ! il m'en faut une, et puisqu'on fournit tout... (*Il tousse.*) Hum !

Mme DORSAY, *se retournant.*

Hein ! Ciel ! ce n'est pas lui !

ALBERT.

Ne craignez rien, mademoiselle.

Mme DORSAY, *gagnant la porte.*

Pardon, monsieur, je sortais... je voulais...

ALBERT, *la retenant*.*

Ah ! permettez, ma petite, vous ne fuirez pas toujours ; d'ailleurs ta toilette est finie !... Oh ! quel petit pied ! quel amour de fichu !

Mme DORSAY.

Monsieur...

ALBERT.

Ne tremblez donc pas comme ça ; je ne veux pas

* Mme Dorsay, Albert.

vous faire de mal, au contraire... oh! la jolie grisette!

Mme DORSAY, *à part.*

Comme il me regarde!

ALBERT.

Eh! vite, vous êtes ma danseuse; prenez mon bras, et courons rejoindre les autres, qui s'enivrent de plaisirs, de cidre, de crêpes et de marrons.

Mme DORSAY.

Vous êtes bien bon, monsieur, je n'ai pas faim.

ALBERT.

Tant mieux pour vous, car ça gratte la gorge, et terriblement; mais on va danser...

Mme DORSAY, *allant s'asseoir près de la cheminée.*

Merci, j'attends quelqu'un.

ALBERT.

Quelqu'un!... un autre que moi? (*A part, en riant.*) Est-ce qu'elle est encore reteinte celle-là? (*Haut.*) Ah! permettez, ce serait jouer de malheur, moi qui attendais...

Mme DORSAY.

Plaît-il, monsieur? vous attendiez...

ALBERT.

Quelqu'un qui est arrivé... c'est-à-dire, seul, ici, au milieu de tout ce monde que je ne connais pas, me trouvant sans amie, sans compagne, j'espérais que ce serait un couple de plus.

Mme DORSAY.

Il paraît que si une autre fût arrivée avant moi, je n'aurais pas eu la préférence?

ALBERT.

Ce n'est pas cela que je veux dire.

Mme DORSAY.

C'est ce que vous dites.

ALBERT.

Ah! bah! allez-vous me chicaner, me faire la guerre?... Tant mieux! tant mieux! nous ferons la paix.

Il veut l'embrasser.

Mme DORSAY, *se levant.*

Monsieur! monsieur! (*A part.*) Eh bien! comme il y va!

ALBERT.

Hein! tu te fâches!... ah! tant pis! nous sommes ici pour nous entendre, pour nous amuser, pour nous embrasser! ils s'embrassent tous, embrassons-nous!

Mme DORSAY *.

Et moi, je ne suis pas habituée à ces manières-là.

ALBERT.

Vrai! ni moi non plus! ça nous changera tous les deux!

Mme DORSAY.

Finissez, ou j'appelle quelqu'un.

ALBERT.

Bah! il paraît que c'est sérieux; de la vertu dans la couture... bravo! c'est plus piquant, c'est une conquête à faire! eh bien! soit, je la ferai...

* Albert, Mme d'Orsay.

Mme DORSAY.

Vous croyez?

ALBERT.

J'en suis sûr.

Mme DORSAY.

Vous êtes un peu fat!

ALBERT.

Et toi, un peu coquette.

Mme DORSAY.

Avec vous!

ALBERT.

Pourquoi pas? est-ce que, pour te plaire, il faudrait porter la veste ou la livrée?

Mme DORSAY.

Au contraire, je n'aime que les gens comme il faut.

ALBERT.

Une grisette à grands tra la la la.

Mme DORSAY.

Voilà comme je suis.

ALBERT.

Eh bien! ça se trouve à merveille! je suis juste ton numéro comme tu es le mien; il n'y a pas parmi tous ces gens-là un homme qui me vaille! il n'y a que des bottiers, des ébénistes et des garçons droguistes!

Mme DORSAY, *riant.*

Monsieur est garçon confiseur?

ALBERT.

Ah! méchante!

Mme DORSAY.

Ou coiffeur?

ALBERT.

Ecoute, voyons, si c'est ce qui te retient... rassure-toi, laisse-toi aller... je porte de la batiste... c'est plus doux... je consens à écorner avec toi mes vingt-cinq mille livres de rente.

Mme DORSAY, *reculant effrayée.*

Ah!

ALBERT.

Hein! ça te coupe la parole, tu n'es pas insensible aux vingt-cinq mille livres de rente! Parlez-moi de ces vertus-là!

Mme DORSAY.

Non! c'est que je suis surprise; car enfin, comment se fait-il? vous ici?

ALBERT.

C'est mon bon ange qui m'y a conduit pour te voir... oh! je te connais, il y a quinze grands jours que je suis amoureux de toi.

Mme DORSAY.

Voyez-vous ça?

ALBERT.

Parbleu! tous les soirs je rôde autour de ton magasin; tu sais, rue... rue... numéro... au bout d'un passage... enfin, c'est égal, je regarde par le carreau du coin, le long du rideau, juste la place d'un œil, qui te dévore.

Mme DORSAY, *à part.*

Ah! comme il ment!

ALBERT.

Aussi, quand on m'a annoncé que tu viendrais à ce bal...

Mme DORSAY.

Qui vous l'a dit?

ALBERT.

Eh bien! lui, celui qui m'a amené... Ferdinand.

Mme DORSAY.

Ah! M. Ferdinand!

ALBERT, *lui prenant la taille.*

Parce qu'il sait que je t'aime, que je t'adore, que je ne puis vivre sans toi!

Mme DORSAY, *se dégageant.*

Mais laissez donc; vous me feriez croire que vous m'aimez comme il aime la sienne, M. Ferdinand.

ALBERT.

Certainement! et tiens, j'oublie auprès de toi une grande dame, ma parole d'honneur!

Mme DORSAY.

Vous me dites ça!

ALBERT.

Et je te le prouve par un baiser.

Mme DORSAY, *se débattant**.

Mais non!

ALBERT.

Mais si!

AIR *de Prétintaille.*

Cède à ma tendresse!
C'est pour ton bien!
Un peu de faiblesse
Ne gâte rien.

PREMIER COUPLET.

Mme DORSAY.

Me parler d'amour! ah! quelle folie!
Pour un grand monsieur qui m'est inconnu!
Si vous êtes sourd à la voix qui prie,
Eh bien! respectez au moins la vertu.

ALBERT.

La vertu!... c'est fini pour elle!
De puis le temps que, par un sort!
Je suis aux prises avec elle,
J'ai toujours été le plus fort!...

ENSEMBLE.

ALBERT.

Cède à ma tendresse, etc.

Mme DORSAY.

C'est trop de tendresse!
Et je crains bien
Que de ma faiblesse
Vous n'ayez rien.

DEUXIÈME COUPLET.

ALBERT.

Allons, mon enfant! sois donc un peu tendre;
Plus tard à mon tour, je t'obéirai.
Vite, ce baiser... laisse-le-moi prendre...
Quand je l'aurai pris, je te le rendrai.

Mme DORSAY.

Eh! non, monsieur, en conscience,
Ne prenez pas ce baiser-là!...
Pour prix de votre obéissance
Une autre vous le donnera.

ENSEMBLE.

C'est trop de tendresse, etc.
Cède à ma tendresse, etc.

Il l'embrasse.

* Mme d'Orsay, Albert.

SCENE VII.

LES MÊMES, CLÉMENT.

CLÉMENT.

Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qui crie au feu?

Mme DORSAY, *courant à lui.*

Ah! monsieur, défendez-moi, défendez-moi, je vous prie!

CLÉMENT *.

Fichtre! monsieur, ce n'est pas français ce que vous faites là!

ALBERT.

Ah! bah! qu'est-ce que tu veux, toi? j'étais aux prises avec la vertu.

CLÉMENT.

Une jeunesse de bonne volonté, je ne dis pas... il y en a, on en trouve; passez de l'autre côté... mais du moment qu'il y a scrupule et bouche en cœur... halte là!... respect à la sagesse, quel que soit son costume, voilà!

Il veut l'embrasser

Mme DORSAY.

Plaît-il?

ALBERT, *se plaçant entre eux.*

AIR : *Vite, Marie*

Allons, butor, qu'on se retire,
Puisqu'elle ne veut pas de toi!

CLÉMENT.

Quel mot venez vous de me dire?
Mais vous aurez affaire à moi!...

Mme DORSAY, *les séparant.*

Ah! sortez... tous les deux.

ALBERT.

Butor!...

CLEMENT.

Faquin!

Mme GERVAIS *et* SYDONIE, *entrant.*

Ah! grands dieux!

Mme DORSAY, *courant à elles.*

Arrivez donc en ces lieux!
Où mes yeux sont témoins
D'un vrai duel à coups de poings.

L'orchestre s'arrête.

SCENE VIII.

LES MÊMES, SYDONIE, Mme GERVAIS **.

SYDONIE.

Qu'est-ce donc?

CLÉMENT.

C'est cet autre qui insulte mademoiselle.

ALBERT.

C'est ce manant qui nous dérange.

Mme GERVAIS, *bas à Mme Dorsay.*

C'est elle.

Mme DORSAY, *à part.*

Ah!

SYDONIE.

Eh! mais, messieurs, allez donc... allez donc... il y a là des danseurs qui demandent qu'on les relaie.

* Albert, Clément, Mme Dorsay.

** Clément, Mme Gervais, Mme Dorsay, Sydonie, Albert.

ALBERT.

Permettez; voilà ma sylphide, je n'ai pas d'autre danseuse.

CLÉMENT.

C'est la mienne!

SYDONIE.

Mais si elle ne veut pas danser?

Mme DORSAY.

Eh! non, puisque je veux rester avec mademoiselle.

Mme GERVAIS.

C'est clair, cela!

SYDONIE.

Allons, messieurs!

ALBERT, *passant près de Mme Dorsay.*

Soit! je sors, mais je ne danserai pas avec d'autres. Je vous ai invitée, je vous retiens, et le premier qui va sur mes brisées m'en rendra raison. Nous avons une conversation à reprendre!

Mme DORSAY, *à part, en se frottant la joue.*

Il appelle ça une conversation!

CLÉMENT, *passant près de Mme Dorsay.*

Quant à moi, mademoiselle, vous me trouverez toujours au vis-à-vis de vous.

Mme GERVAIS, *le poussant.*

C'est bien! c'est bien, beau parleur! (*Bas à Mme Dorsay.*) Courage!

ENSEMBLE.

ALBERT *et* CLÉMENT.

Reprise de l'air.

Morbleu! l'aventure est piquante!
Me traiter ainsi! c'en est trop!
Mais je reviendrai, ma charmante,
Vous prendre ici pour le galop.

Mme GERVAIS.

Vite... laissez cette innocente;
L'effrayer ainsi, c'en est trop,
D' ma voisin' vous serez contente!
J' vous laisse ensembl' jusqu'au galop!...

Mme DORSAY.

Mon Dieu! je suis toute tremblante!
M'effrayer ainsi, c'en est trop!
Ne croyez pas que je consente
A danser pour vous le galop?

SYDONIE.

Pauvre fille, elle est innocente!
Laissez-nous seules... c'en est trop!
Je tâcherai qu'elle consente
A danser pour vous le galop!

Mme Gervais sort avec eux.

SCENE IX.

Mme DORSAY, SYDONIE.

Mme DORSAY.

Enfin les voilà partis!

SYDONIE.

Est-ce qu'ils vous ont manqué, ma petite?

Mme DORSAY.

Oh! ce n'est rien, c'est ce grand jeune homme qui m'a embrassée malgré moi.

SYDONIE.

Oh! il n'y a pas de quoi crier... mais c'est ennuyeux, parce que ça chiffonne les robes, quand on se défend; aussi il vaut mieux laisser faire.

Mme DORSAY, *l'observant.*

Vous trouvez?

SYDONIE.

La percale est si susceptible! Mme Gervais m'a dit que vous vouliez causer avec moi, et je viens pendant que mon Ferdinand écrit une lettre...

Mme DORSAY.

Votre Ferdinand!... Ah! vous avez un Ferdinand?

SYDONIE.

Oui, ma chère, un jeune homme charmant et très-huppé, qu'on a élevé au séminaire dans les bons principes, et que j'entretiens dans les mêmes... C'est drôle, je ne vous ai jamais vue dans nos cercles...

Mme DORSAY.

Dam! c'est la première fois que je viens dans ce monde-là.

SYDONIE.

Comme ça se trouve! moi, c'est la dernière fois que j'y danse.

Mme DORSAY.

Ah! la dernière!

SYDONIE.

Oui, ma chère, je vais faire mes adieux à toutes ces petites gens. Dam! quand on a un mari dans le grand...

Mme DORSAY, *effrayée.*

Ah! vous êtes mariée?

SYDONIE.

Eh! non pas encore tout-à-fait, mais ça va venir...

Mme DORSAY.

J'entends... vous vous mariez.

SYDONIE.

Oui, ma petite; mais dites-moi...

Mme DORSAY, *l'interrompant.*

Avec votre Ferdinand? c'est joliment heureux tout de même, une grande famille qui vous aime bien, j'en suis sûre... vous êtes si aimable!

SYDONIE.

Sa famille! laissez donc... un tas de richards sans patriotisme, qui, sous prétexte que je ne suis qu'une simple fille, ne veulent pas permettre... Ah bien, oui! mais on s'en passera de la permission.

Mme DORSAY.

Mais les moyens?...

SYDONIE.

Oh! ma petite, ça nous regarde. Mais vous vouliez me dire...

Mme DORSAY.

Moi, je voulais... ah! oui, c'est justement de ça que je voulais vous parler. Dam! excusez si je suis curieuse... vos moyens, ça peut servir.

SYDONIE.

Vrai!... est-ce que vous aussi vous avez une attache?...

Mme DORSAY.

Oui, oui.

SYDONIE.

Oh! contez-moi donc ça!... un quelqu'un du monde? un fils de député... de notaire... de pair de France... (*s'impatientant*) de pâtissier...

Mme DORSAY.

Vous y êtes.

SYDONIE.

Qui vous fait la cour?...

Mme DORSAY.

Et ferme, encore!

SYDONIE.

Qui vous aime?...

Mme DORSAY.

Il me l'a dit, là, tout-à-l'heure.

SYDONIE.

Ah! bah! ce grand blond! il a l'air joliment mauvais sujet! mais c'est égal, vous avez bien fait de vous défendre; il faut être coquette; mais, ma chère, il faut être sage, très-sage.

Mme DORSAY.

C'est facile à dire, mais il presse tant!

SYDONIE.

AIR: *Que d'établissemens nouveaux.*

Tant pis! il faut en triompher
Et tenir bon, quoi qu'il en coûte!
Quand il devrait en étouffer;
Ne mollissez pas sur la route!
Ainsi, plus tard, adroitement
On a mari, titre, richesse,
Équipage!...

Mme DORSAY.

Voyez pourtant
Ce que rapporte la sagesse.

Eh! c'est comme ça que le petit Ferdinand...

SYDONIE.

Dam! c'est dur... un jeune homme qui vous prie à mains jointes, et puis des soupirs, des sermens, des yeux qui s'en vont dans les nuages... ça vous touche... c'est si fallacieux! Si une pauvre fille n'était pas sur le qui-vive... avec ça que dans votre état... couturière, je crois?

Mme DORSAY.

Oui.

SYDONIE.

On a beaucoup de décousu, mais quand il s'agit d'un mariage... vous voulez vous faire épouser?

Mme DORSAY.

Comme vous.

SYDONIE.

Ah! comme ça serait gentil!... nous partirions ensemble!

Mme DORSAY.

Vous partez?... vous!... M. Ferdinand serait...

SYDONIE.

Dam! l'amour malheureux, ça donne du courage à un jeune homme! sans cela il ne m'aurait jamais enlevée pour l'Angleterre.

Mme DORSAY.

Pour l'Angleterre! il part pour l'Angleterre avec vous?

SYDONIE.

Mais taisez-vous donc!... comme elle crie ça!

Mme DORSAY.

C'est que... ah! ça m'a tout émue! c'est que si je pouvais, mon grand jeune homme aussi, il m'enlèverait... Quand?

SYDONIE.

Oh! non, non, ça ne se peut pas, c'est trop tôt.

Mme DORSAY.

Trop tôt? cette semaine?

SYDONIE, *riant.*

Ah! bah!

Mme DORSAY.

Demain peut-être?

SYDONIE.

Ah! le galop!

On entend le galop de loin.

SCENE X.

LES MÊMES, ALBERT, CLÉMENT, Mme GERVAIS, MICHEL; *ensuite* FERDINAND.

ALBERT, *dans la coulisse.*

Attendez donc! attendez donc! je vais chercher ma danseuse.

MICHEL, *entrant avec un jeu de loto.*

Eh bien, oui, là! je vais préparer la table pour le loto. (*Sur le devant de la scène.*) Moi, j'adore le loto!... vingt-deux, les deux cocottes! onze, les jambes à grand-papa!

Il remonte préparer le jeu sur la table qui est au fond.

ALBERT, *accourant, à Mme Dorsay.*

Ah! ma belle enfant, tout le monde est en train, c'est le coup de feu... je vous enlève pour le galop! c'est convenu.

Mme DORSAY.

Merci, merci, je ne danse pas.

ALBERT*.

Si fait! si fait! (*A Sydonie, qui le tire par le bras.*) Hein? plaît-il?

Il va à elle, et pendant ce temps-là Mme Gervais s'approche de Mme Dorsay.

Mme GERVAIS, *bas.*

Eh bien?

Mme DORSAY, *de même.*

Ah! j'en sais trop! il veut partir!

SYDONIE, *de l'autre côté, bas à Albert.*

Parole! elle vous aime!

ALBERT.

Vrai?

Clément entre et gagne la droite.

Mme GERVAIS, *bas.*

M. Ferdinand vient d'écrire une lettre, il accourt par ici.

Mme DORSAY, *bas.*

Oh! alors... je m'échappe!

SYDONIE, *à Albert.*

Allez toujours!...

ALBERT.

Si je vais toujours... parbleu**!

* Sydonie, Albert, Michel *au fond,* Mme Dorsay, Mme Gervais.

** Sydonie, Clément, Mme Dorsay, Albert, Mme Gervais, Michel sur le deuxième plan.

CLÉMENT, *barrant le chemin à Mme Dorsay.*

Hein !... qu'est-ce que c'est ?... vous partez ?

Mme DORSAY.

A l'autre !... Laissez-moi, monsieur !

Mme GERVAIS *.

Mais laissez donc cette jeunesse... ma voisine !

MICHEL, *descendant près de sa sœur.*

Notre voisine... çà !... Tiens, ce n'est pas le nez retroussé du cinquième. (*Mme Gervais le pince.*) Oh !...

Mme DORSAY.

Je ne sais pas danser,

SYDONIE, *voyant entrer Ferdinand.*

Ah ! voilà Ferdinand !

Mme DORSAY, *effrayée.*

Grand Dieu !... je suis perdue !

Mme GERVAIS, *bas à Mme Dorsay.*

Eh ! non... dansez... laissez-vous faire.

CLÉMENT, *voulant entraîner Mme Dorsay.*

Rejoignons les autres, mamzelle.

Mme DORSAY, *faisant un pas vers Albert.*

J'ai promis à monsieur...

ALBERT, *l'entraînant.*

Ah ! enfin, elle est à moi !... Enfoncé, nigaud !

MICHEL, *à part, se frottant le bras.*

Il y a quelque mystère... J'ai un noir...

Albert et Mme Dorsay sortent en galopant et de manière que Mme Dorsay tourne le dos à Ferdinand qui entre.

Mme GERVAIS, *à part.*

Il faut pourtant qu'elle s'échappe.

FERDINAND, *regardant Albert.*

Ah ! voilà M. Albert lancé !... Mais avec qui donc ?

CLÉMENT.

Et moi... et moi !... Eh ! vite, Sydonie !...

FERDINAND, *repoussant Clément.*

Mademoiselle ne danse qu'avec moi. (*Bas à Sydonie.*) Je viens d'écrire ma lettre ; je vais l'envoyer par mon domestique, qui doit être en bas... Eh ! Michel !...

MICHEL.

M. Ferdinand ?

FERDINAND.

J'ai une commission pour toi dans la nuit.

Il sort.

MICHEL.

Pour moi... je ne sais pas... (*Mme Gervais le pince encore. Se frottant.*)** Encore un noir !... Ah çà ! mais s'il veut m'envoyer au diable...

Mme GERVAIS.

Tu iras !

Elle observe Sydonie et Clément.

CLÉMENT, *bas à Sydonie.*

A nous deux maintenant !... Tu me dois une contredanse ; tu me dois un cadeau de noce ; tu me dois un rendez-vous...

SYDONIE, *bas.*

Mais ce que tu dois me rendre, toi...

CLÉMENT, *de même.*

Donnant, donnant !... Le rendez-vous ?

* Sydonie, Clément, Mme Gervais, Mme Dorsay, Albert.

** Sydonie, Clément, Mme Gervais, Michel.

SYDONIE.

Tu l'auras ! (*S'apercevant que Mme Gervais les observe.*) Chut !... on nous regarde !

CLÉMENT.

Ni vu ni connu !

Le galop, qui se rapprochait, entre avec bruit.

SCÈNE XI.

Ordre du galop.

LES MÊMES, CANCAN, MIMI, BELLEJAMBE, CAROLINE, ALBERT, Mme DORSAY. *Suit le reste de la Société.*

BELLEJAMBE, *galopant.*

Gare !... voilà le galop !

Le galop défile.

CLÉMENT, *entraînant Sydonie.*

Oh ! ma foi !... tant pis pour le monsieur !

ALBERT, *quand le galop est arrêté*.*

Ah çà ! mais on dirait que vous avez peur ?

Mme DORSAY.

Moi ? pas du tout ; mais vous me serrez la main si fort !

ALBERT, *à part.*

Je tiens son anneau !

Mme DORSAY, *à part, à Mme Gervais.*

Il n'y est plus ?

Mme GERVAIS, *bas.*

Il va revenir.

MICHEL.

Voilà le loto pour ceux qui n'ont plus de jambes.

CANCAN, *tenant une bouteille.*

Je passe des rafraîchissemens... Qui veut du cidre et des marrons ?

CAROLINE.

Non, ça porte à la tête.

MIMI.

J'accepte ; je suis très-sèche.

BELLEJAMBE, *au milieu de la scène.*

Allons, mesdemoiselles !... figures décentes et autorisées !

ALBERT, *à Mme Dorsay.*

Oh ! je ne vous quitte plus, mon amoureuse.

Il lui prend le bras.

CAROLINE, *entraînant Michel.*

Allons, allons, Michel !

MICHEL.

Mais j'ai les tibias abîmés !... Je ne peux pas aller.

Mme DORSAY, *à part.*

Comment faire ?

BELLEJAMBE.

En avant !... Et puis cette nuit, si vous voulez, nous irons tous au bal masqué.

TOUS.

Oui, oui.

* Mme Gervais, Mme Dorsay, Albert, Caroline, Michel, Mimi, Cancan, Sydonie, Clément ; Bellejambe se mêle à la société qui garnit le haut du théâtre.

MIMI.

J'ai mon costume.

CAROLINE.

Et moi aussi... Quand j'ai commencé, moi d'abord, ça dure toute la nuit.

CANCAN.

Dans mon genre.

MICHEL.

Ah! bien, oui ; mais toute la nuit...

CAROLINE.

Fermez donc la bouche.

SYDONIE, *bas à Clément.*

Et toi aussi... à trois heures, au bal masqué.

CLÉMENT.

Bah!

Pendant la fin de ce dialogue une contredanse s'est organisée.

ALBERT, *tenant toujours le bras de Mme Dorsay.*

Un vis-à-vis! un vis-à-vis!

En ce moment Mme Dorsay aperçoit Ferdinand qui entre. elle jette un léger cri: puis elle dégage doucement son bras, met Mme Gervais à sa place et sort par la petite porte sans avoir été vue de Ferdinand.

FERDINAND, *en entrant.*

Me voilà! me voilà!... je reprends ma place à la contredanse... (*S'approchant d'Albert.*) Eh! Albert, nous partons après dix heures.

ALBERT.

Oh! ma foi... je suis bien ici .. j'y reste... Je suis amoureux... Tenez, voyez! (*Il se retourne, et trouve Mme Gervais.*) Hein?... partie!... disparue!

Mme Gervais se met à rire; Ferdinand est allé se placer avec Sydonie; la contredanse commence : Albert en cherchant Mme Dorsay, se jette sur les danseurs et brouille la figure. Pendant que l'on danse sur l'avant-scène, on joue au loto dans le fond, et le rideau tombe sur le tableau très-animé du bal des grisettes.

LA TOILE TOMBE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un petit salon ouvrant par trois portes sur un grand, qui est éclairé par des lustres, et dans lequel on danse. A droite et à gauche des tables de jeu. Portes à droite et à gauche.

SCENE PREMIERE.

DE RONZY, Mme DE LESPARE, CLÉMENT; DES DAMES *assises dans le fond*; DU MONDE *autour des tables de jeu; ensuite* Mme DORSAY, M. D'ARTEUIL, *et enfin* FERDINAND.

Les portes sont ouvertes; on danse dans le fond ; on passe les plateaux.

DE RONZY *.

Bravo! (*A Mme de Lespare.*) Votre bal est délicieux!

Mme DE LESPARE.

C'est à vous que je le dois, vous m'aidez à en faire les honneurs, mon cousin, avec un empressement!...

DE RONZY.

Oui, j'aime un bal, moi, j'aime à voir ces quadrilles qui s'animent, ces toilettes, ces diamans dont les bougies doublent l'éclat; ces tables chargées d'or; ces joueurs qui cachent leur jeu; ces femmes charmantes qui ne cachent rien; ce punch qui, en circulant, mêle son parfum à celui des fleurs; ces glaces qui nous rappellent l'hiver, au milieu d'une atmosphère étouffante; et puis, cette foule qui se presse, ce bruit, ce mouvement, cet air de fête et de gaîté, cet orchestre magique, tout cela a quelque chose d'enivrant, et fait d'un bal, du vôtre, une bacchanale de bon goût, d'où il est bien difficile de ne pas sortir la tête perdue, le cœur pris et la bourse vide! Eh! jeune homme!

CLÉMENT, *portant un plateau* **.

Monsieur?

* Mme de Lespare, de Ronzy.
** Mme de Lespare, Ronzy, Clément.

DE RONZY.

Parbleu! j'étouffe; du punch, j'ai besoin de me rafraîchir!

Il boit un verre de punch.

CLÉMENT.

Il est brûlant!

Il remonte vers le fond.

DE RONZY.

Délicieux! je l'avais goûté par dévouement pour vous plaire! Oh! c'est que le punch demande un talent! un tact! Nous avons le punch des joueurs qui emporte la bouche! le punch des dames, espèce de philtre qui leur monte doucement au cerveau, et que la musique et la danse font redescendre au cœur! j'y ai mis le feu moi-même; par malheur, ce n'est plus à mon bénéfice.

AIR *de Turenne.*

Ainsi par goût et par système,
Je suis à tout, préside à tout ;
Je ne compte que sur moi-même,
Et je vous remplace partout.

Mme DE LESPARE.

Eh! oui, vous faites mes affaires,
C'est trop généreux, j'en conviens,

DE RONZY.

Et d'autant plus que, vous le savez bien,
Je ne touche pas d'honoraires.

Du punch! messieurs, du punch! (*A Clément.*) Vous en passerez dans la chambre à coucher où l'on joue, et après la contredanse, des glaces dans le salon.

Il va se mêler à différens groupes.

CLÉMENT, *à part, sur le devant de la scène.*

C'est embêtant ces bals ici! j'ai les pieds écrasés et les côtes enfoncées... heureusement, j'ai mon plateau pour me faire faire place. Moi qui m'amusais si bien dans l'autre à manger des crêpes, et à danser toutes sortes de danses!... Ils ne savent pas sauter ici... Mais patience! j'ai un rendez-vous chez M. Musard!... Gare!

Il traverse le salon.

DE RONZY.

Ah! on ne danse plus! voici notre cousine, Mme Dorsay. Comme le bal lui va bien! je ne l'ai jamais vue si jolie!

Mme DORSAY, *à M. d'Arteuil qui la ramène.*

Je vous remercie, monsieur *.

D'ARTEUIL.

Puis-je espérer, madame, que vous me ferez l'honneur de valser avec moi?

Mme DORSAY.

Oh! pas maintenant, je suis trop fatiguée.

DE RONZY *.

Ah! bah! le bal délasse! quand il ne tue pas! (*Remontant.*) Eh bien, messieurs, eh bien! un rentrant à la bouillotte!

D'ARTEUIL.

Me voici!

DE RONZY **.

Ah! jeune homme! et la danse! Tenez! il y a là-bas une grande demoiselle...

D'ARTEUIL.

Oui, cette grande demoiselle... (*à part*) sèche et noire!

DE RONZY.

C'est ma nièce.

D'ARTEUIL.

Elle est charmante! je vais chercher un vis-à-vis. (*A part.*) Encore une corvée! merci!

Il disparaît dans le fond.

Mme DE LESPARE.

Mon Dieu! ma chère amie, tu es arrivée fort tard à mon bal, et déjà tu t'impatientes... On dirait que tu veux partir, tu me parais contrariée.

Mme DORSAY.

Oh! beaucoup!

DE RONZY ***.

Eh bien, belle cousine? comme vous avez l'air agité! est-ce que vous avez déjà aperçu dans le bal le jeune homme qu'on veut vous donner pour mari?

Mme DORSAY.

Il prendrait mal son temps. Vous n'avez pas vu mon neveu?

DE RONZY.

Non! Où est-il donc ce petit Ferdinand?

Il remonte et se mêle à la foule.

Mme DE LESPARE.

Est-ce qu'il te donne toujours de l'inquiétude?

Mme DORSAY.

Plus que jamais! Tu le sais, M. Dorsay, mon mari, l'aimait comme un fils, et, toute jeune que je suis, j'ai toujours veillé sur ce pauvre Ferdinand, comme la sœur la plus tendre... je pense même à le marier avec la petite Émélie de Lester.

Mme DE LESPARE.

Un parti superbe!

Mme DORSAY.

Une jeune fille charmante! mais il hésitait toujours.

Mme DE LESPARE.

Que veux-tu? il a une passion dans le cœur!

Mme DORSAY.

Je sais tout! j'ai surpris son secret!

Mme DE LESPARE.

Ah! bah! cet amour...

Mme DORSAY.

N'a pas le sens commun!

Mme DE LESPARE.

Celle qu'il aime?...

Mme DORSAY.

Une grisette, qui veut se faire épouser, et qu'il épousera, si l'on n'y met bon ordre.

Mme DE LESPARE.

Il se pourrait? un jeune homme bien élevé, charmant!

Mme DORSAY.

Lui! l'enfant le plus naïf, le plus crédule! Ah! je le sauverai de sa propre folie! il serait si malheureux!

Mme DE LESPARE.

Mais, tu t'attendris!

Mme DORSAY.

C'est que si tu savais quelle femme s'est emparée de lui! et comment le forcer à ouvrir les yeux? Oh! il ne partira pas! je ne veux pas qu'il parte!

Mme DE LESPARE.

Et où veut-il aller?

Ferdinand paraît à gauche et parle aux joueurs.

Mme DORSAY

Chut! le voici! j'ai chargé quelqu'un de le surveiller, de me tenir au courant de tout, et si l'on venait me demander ici...

Mme DE LESPARE.

Bien! bien! sois tranquille!

DE RONZY, *dans le fond.*

Allons donc, messieurs! allons donc! une contredanse! ah! ne laissons pas le bal se refroidir et l'orchestre s'enrouer! Monsieur Ferdinand, une danseuse...

FERDINAND *.

Merci, monsieur, je ne danse plus.

DE RONZY.

Bah! voilà le quatrième petit jeune homme qui me répond cela... je ne danse plus!... ils sont trop vieux.., aussi, les danseurs manquent...

AIR *de Julie.*

Il faut dans nos bals, j'imagine,
Porter remède à cet abus!
Si de droit et de médecine
Les écoles ne dansent plus,
Des bambins garnissant nos siéges,
Bientôt nous serons obligés,
De choisir les jours de congés
Pour faire danser les colléges.

* Mme de Lespare, D'Arteuil, Mme Dorsay, Ronzy.
** Mme de Lespare, Mme Dorsay, Ronzy, D'Arteuil.
*** Mme de Lespare, Mme Dorsay, Ronzy.

* Mme de Lespare, Mme Dorsay, de Ronzy, Ferdinand.

FERDINAND, *allant à madame d'Orsay.*

Ah! ma tante!...

Mme DORSAY.

C'est vous Ferdinand!... vous vous êtes bien fait attendre!

FERDINAND.

Pardon, ma bonne tante... je suis allé chez vous pour vous prendre... pour vous accompagner... mais votre voiture venait de partir. (*Passant à Mme de Lespare.* *) Ah! madame, vous me voyez enchanté, ravi... quelle belle soirée... je n'en sors plus.

Mme DE LESPARE.

J'y compte bien... mais, dites-moi, et ce jeune homme, votre ami... pour lequel vous m'avez demandé une invitation?...

FERDINAND.

Il est ici... mais en arrivant, je l'ai perdu dans la foule... il doit me chercher!...

DE RONZY, *revenant du fond.*

Messieurs! messieurs!... la main à ces dames... vous entendez l'orchestre. (*A Mme de Lespare.*) Ça va bien... ça va très-bien!... il est minuit... c'est le beau moment... le moment de la cohue... quatre personnes dans un appartement grand... comme mon chapeau...

AIR *de Robin des Bois.*

On entre, on pousse, on se récrie,
On danse moins qu'on n'est porté,
Les mamans font tapisserie,
Les maris sont à l'écarté;
Les amans, que le punch enflamme,
Se rapprochent... il fait très-chaud;
On triche aux jeux... enfin, madame,
C'est un bal vraiment comme il faut.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Tout le monde s'éparpille; Mme Dorsay et Ferdinand restent. On danse dans le fond; les joueurs continuent leur partie; les portes du fond restent ouvertes.

SCENE II.

FERDINAND, Mme DORSAY.

FERDINAND, *à part*

Aimable... ils croient que c'est facile... quand on étouffe de contrainte et d'impatience... je voudrais être déjà sur la route de Calais!...

Mme DORSAY, *qui s'est rapprochée.*

Toujours rêveur, toujours préoccupé!...

FERDINAND.

Non... pas du tout, ma tante, je vous assure... je suis, au contraire, très-gai, très-disposé à m'amuser... je pensais à ce mariage... dont on s'occupe pour vous... à ce jeune homme que je dois vous présenter...

Mme DORSAY.

Ah!... c'est à mon mariage que vous pensez...

FERDINAND.

Mais en bon neveu... est-ce que vous n'y pensez pas, vous?...

* Mme de Lespare, Ferdinand, Mme Dorsay, Ronzy *au fond.*

Mme DORSAY.

Peut-être... ma docilité dépendra de la vôtre, Ferdinand... Mademoiselle de Lester est ici, une jeune fille riche, jolie...

FERDINAND.

Oui, je sais; nos bals sont comme des bazars où l'on amène les jeunes gens à établir, des jeunes filles à marier... mais moi, je suis si jeune...

Mme DORSAY.

Ce n'est pourtant pas cela que vous me disiez hier, mon neveu.

FERDINAND.

C'était ce que vous me répondiez, ma petite tante.

Mme DORSAY.

Sans doute, parce que vous me parliez alors d'une personne qui ne peut pas vous convenir.

FERDINAND.

Que vous ne connaissez pas.

Mme DORSAY.

Si fait!

FERDINAND.

Vous l'avez vue?

Mme DORSAY.

Je sais du moins que c'est une petite coquette, sans éducation, d'une vertu équivoque; si tu pouvais l'entendre comme moi...

FERDINAND.

Mais vous la connaissez donc?

Mme DORSAY.

Eh bien, oui, là, je la connais; je sais qu'elle ne peut vous convenir, ni à vous ni à votre famille; que c'est un mariage impossible!

FERDINAND, *vivement.*

Impossible! (*se reprenant*) mais un mariage... est-ce que j'y pense?

Mme DORSAY.

Non, pas plus qu'à votre départ pour l'Angleterre, avec elle.

FERDINAND.

Mon départ... qui vous a dit?... moi l'enlever!

Mme DORSAY.

Non, c'est elle qui vous enlève. Et cette lettre que vous m'avez écrite, pour avoir de l'argent, à quel propos?

FERDINAND.

Eh! mais, ne peut-on demander de l'argent à une tante, à une bonne petite tante, sans qu'on soit tout de suite soupçonné, accusé? Partir pour l'Angleterre!

Mme DORSAY.

Mais si elle me l'avait dit, elle?

FERDINAND.

Elle! ce serait mal! très-mal, me poursuivre, espionner ma conduite! on ne sait pas où l'on peut me pousser...

Mme DORSAY.

Si fait, je le sais; mais quand on devrait vous faire arrêter l'un et l'autre...

FERDINAND.

Me faire arrêter!...

Mme DORSAY.

Allons, mon cher Ferdinand, ne te fâche pas, et sois raisonnable; ce mariage, ce départ...

FERDINAND.

Encore!... mais puisque je n'y pense plus!

Mme DORSAY.

Vrai! tu ne me trompes pas?

FERDINAND.

Eh! non, j'aimerai toujours Sydonie; mais l'enlever, partir, l'épouser, par exemple! (*A part.*) Allons, il n'y a pas un moment à perdre.

Mme DORSAY.

Eh! mais, où allez-vous donc?

FERDINAND, *gaîment.*

Moi, je vais causer avec Mlle de Lester, jouer à la bouillotte, boire du punch, que sais-je? ici toute la nuit; s'il arrive un malheur, tant pis, vous l'aurez voulu!

SCENE III.

LES MÊMES, Mme DE LESPARE, ALBERT, DE RONZY, *ensuite* CLÉMENT.

DE RONZY, *à la cantonnade, à gauche.*

Bien, bien! avant la valse, des bavaroises aux dames, des Sandwichs et du vin de Madère aux danseurs, pour leur donner du courage et du jarret. (*A Ferdinand.*) Eh bien, jeune homme, eh bien! vous restez au calme plat. (*A Mme Dorsay.*) Belle dame, on remarquait votre absence dans le quadrille.

Mme DE LESPARE, *entrant par le fond, avec Albert.*

Oui, monsieur, je sais que M. Ferdinand vous a perdu dans la foule.

FERDINAND.

Ah! le voici! (*A Mme Dorsay.*) Le futur que je vais vous présenter... (*Allant à Albert.*) Eh! venez donc!... (*Bas.*) Surtout pas un mot de la soirée, vous savez... ni de mes amours.

CLÉMENT, *portant des Sandwichs, du vin de Madère et des bavaroises.*

Voilà, messieurs, voilà *!

FERDINAND.

Ma chère tante, permettez-moi de vous présenter M. Albert de Verneuil.

Mme DORSAY.

Monsieur...

Mme DE LESPARE, *bas.*

Regarde donc, il est bien.

ALBERT *allant à Mme Dorsay.*

Madame, je remercie... mon ami... votre neveu... de... Ah! mon Dieu!

Mme DORSAY, *à part.*

Ciel!

Mme DE LESPARE.

Qu'est-ce donc?

FERDINAND.

Qu'y a-t-il?

ALBERT.

Rien, rien... c'est que je croyais... je... (*A part.*) Oh! mais c'est elle!... c'est elle!... je ne rêve pas*.

Mme DORSAY, *à part.*

Mais c'est mon danseur de tantôt.

DE RONZY, *à Clément.*

Allons, offrez à ces dames... à ces messieurs.

CLÉMENT.

Voici, monsieur**! (*A part.*) Ce vieux!... on dirait un chef d'office.

ALBERT, *à part.*

Je ne me trompe pas!

CLÉMENT, *offrant à Mme Dorsay.*

Une bavaroise... une... Oh!... ah!...

DE RONZY.

Hein!

Mme DORSAY.

Quoi?... (*Le reconnaissant.*) Que vois-je!... A l'autre!...

CLÉMENT.

C'est singulier!... j'ai cru... j'aurais juré...

DE RONZY.

Allons, passez votre plateau et taisez-vous.

CLÉMENT, *à part, en passant près de Ferdinand.*

La petite couturière... c'est bien ça! (*Présentant à Ferdinand.*) Des Sandwichs, du vin de... Oh! (*A part.*) M. Ferdinand!... et de deux!

FERDINAND, *à part.*

Clément!... (*Haut.*) Merci, mon garçon, merci... passez... (*Bas.*) Chut***!

Mme DE LESPARE.

Qu'a-t-il donc avec sa figure effarée?

CLÉMENT, *à Albert.*

Monsieur, si... (*Laissant échapper son plateau.*) Oh! et de trois.

ALBERT.

Qu'est-ce?

FERDINAND.

Maladroit!

ALBERT, *à part.*

Eh! mais... c'est lui, c'est mon camarade d'infortune! Mais elle, comment se fait-il...?

Mme DORSAY, *à part.*

Mes deux conquêtes de cette nuit!

CLÉMENT, *à part****.*

Me voilà joliment en pays de connaissance.

ENSEMBLE, *à demi-voix.*

Mme DORSAY.

AIR : *du Serment.*

Ah! la rencontre est singulière!
Mes deux conquêtes de là-bas!
Il pourra m'apprendre, j'espère,
Si Ferdinand ne mentait pas.

Mme DE LESPARE, FERDINAND *et* DE RONZY.

Quelle surprise singulière!
Vraiment, je ne les comprends pas;

* Albert, Ferdinand, Mme Dorsay, Mme de Lespare, de Ronzy, Clément *au fond.*

* Albert, Ferdinand, Mme Dorsay, Mme de Lespare, de Ronzy, Clément *au fond.*

** Albert, Ferdinand, Mme Dorsay, Clément, Mme de Lespare, de Ronzy.

*** Albert, Clément, Ferdinand, Mme Dorsay, Mme de Lespare, de Ronzy.

**** Clément, Albert, Ferdinand, Mme Dorsay, Mme de Lespare, de Ronzy.

Mais ils nous apprendront, j'espère,
Ce qui cause leur embarras.

ALBERT *et* CLÉMENT.

Ah! la rencontre est singulière!
C'est ma conquête de là-bas;
Oui, grande dame, ou couturière,
Je le vois à son embarras.

Mlle DE LESPARE *et* FERDINAND.

Quelle surprise est donc la vôtre?

CLÉMENT, *à part.*

Il faut donc que l'une des deux
Ait volé la figure à l'autre;
Mais la grisette était bien mieux.

L'air s'arrête, on entend une valse.

DE RONZY.

Ah! une valse... allons, messieurs, allons!

Les joueurs quittent la table de jeu.

D'ARTEUIL, *à Mme Dorsay.*

Madame, j'ai retenu la première valse...

Mme DORSAY, *regardant Albert.*

Merci, monsieur, je ne valse pas!... je reste ici!...

ALBERT, *à part.*

Un regard!... (*A Ferdinand, bas.*) Dites-moi, Ferdinand, cette dame... c'est votre tante... vous en êtes bien sûr?...

FERDINAND.

Eh! mais vous êtes fou!... mais pourquoi?

Mme DORSAY, *venant se placer entre Albert et Ferdinand.*

Ferdinand!... allez donc faire valser Mlle de Lester; vous me l'avez promis.

FERDINAND.

Certainement!... (*A part.*) Et je m'échappe... j'avance mon départ.

DE RONZY.

Et moi, je retourne au jeu... où l'on s'échauffait tout-à-l'heure pour une erreur... c'était la troisième... il y a par là un industriel de l'époque... je le découvrirai!

REPRISE ENSEMBLE.

Quelle rencontre singulière, etc.

Ils sortent, et repassent dans le fond; Mme Dorsay et Albert sont restés en scène; Clémnet s'approche de Mme Dorsay.

CLÉMENT*.

Ça s'est vu une grisette dans le grand monde. (*Offrant son plateau.*) Madame... mademoiselle... si tu... si vous vouliez... c'est meilleur que des crêpes (*Mme Dorsay rit*), hein?

Mme DORSAY, *avec dignité.*

Eh bien, quoi? qu'y a-t-il?

CLÉMENT, *déconcerté.*

Oh! rien!... je passais... je sors, madame!

ALBERT, *à Clément, bas***.

Cette dame, tu la reconnais?

CLÉMENT, *de même.*

Tiens!... et vous aussi?... Je mettrais ma main au feu...

ALBERT.

Bien! va-t'en!

Il s'approche de Mme Dorsay et l'observe.

* Clément, Mme Dorsay, Albert.

** Mme Dorsay, Clément, Albert.

Mme DORSAY, *à part.*

Il faut qu'il me parle de Ferdinand!

CLÉMENT, *à part.*

C'est drôle!... est-ce la grande dame qui est... ou bien est-ce la grisette qui est...?

Il sort; l'orchestre va en diminuant; les portes du fond se ferment.

SCENE IV.

Mme DORSAY, ALBERT.

ALBERT, *à part.*

Je suis tout intimidé... c'est que j'ai été un peu loin.

Mme DORSAY, *de même.*

Le baiser de tantôt m'embarrasse un peu... je n'en conviendrai jamais!

ALBERT.

Ah! bah! (*S'approchant résolument.*) Madame!...

Mme DORSAY.

Monsieur!...

ALBERT, *se reprenant.*

Madame, je vous demande pardon de l'émotion que j'ai éprouvée là, tout-à-l'heure.

Mme DORSAY.

En effet, monsieur, cet air de surprise...

ALBERT.

Ne devait pas vous étonner, madame; car enfin, moi qui croyais vous voir pour la première fois, je vous reconnaissais, madame; je vous avais vue ailleurs en simple robe de percale, sous un bonnet d'ouvrière, et toujours charmante!

Mme DORSAY.

Moi, monsieur, je ne comprends pas, je ne sais pas ce que vous voulez dire... c'est quelqu'un assurément dont la ressemblance...

ALBERT.

Oh! c'est que c'est impossible, madame... les mêmes traits, la même voix, cette même taille que je pressais...

Mme DORSAY.

Ah! vous la pressiez...

ALBERT.

Pardon, madame, pardon!

Mme DORSAY.

Eh bien! quoi! vous vous êtes trouvé avec cette simple ouvrière... tranchons le mot... cette grisette?

ALBERT.

Ah! cela peut arriver tous les jours... dans un bal...

Mme DORSAY.

Un bal! où donc? au faubourg Saint-Germain, à la Chaussée-d'Antin?

ALBERT.

Vous savez bien que non, madame; vous voulez vous amuser à mes dépens! un bal de grisettes, en effet... Mais c'était le hasard, (*vivement*) ou plutôt la sympathie, qui m'avait conduit où vous étiez, madame; je devinais que c'était vous.

Mme DORSAY, *riant.*

C'est ce qui vous donnait l'audace...

ALBERT.

Non, non, non... au contraire! Mais, tenez, madame, vous abusez de ma position pour me tourmenter, pour me rendre malheureux, quand mon bonheur dépend de vous, d'un pardon...

Mme DORSAY.

Mais enfin comment vous trouviez-vous là?

ALBERT, *hésitant.*

Je pourrais vous faire la même question, madame!

Mme DORSAY.

Vous ne me répondez pas?

ALBERT.

Eh bien! c'était Ferdinand, votre neveu, qui m'avait... c'est-à-dire j'espérais le trouver... Mais non, non, ce n'était pas... (*A part.*) Et lui qui m'a prié de ne rien dire.

Mme DORSAY.

Soyez donc plus franc. C'est Ferdinand qui vous y a conduit.

ALBERT.

Pour me présenter à vous, madame!

Mme DORSAY.

Dans ce bal de grisettes?

ALBERT.

Non, mais ici, ici, où nous devions revenir ensemble, ici, où j'étais impatient de vous voir, de vous parler! car vous savez quels étaient les vœux de ma famille, et ces vœux sont à présent les miens, depuis que je vous ai vue. Oh! oui, oui, c'est bien cela! ces fleurs, cette gaze, ces diamans, tout disparaît à mes yeux, vous n'en avez pas besoin pour vous embellir! Avec cette simple robe de percale qui vous allait si bien, ce bonnet, cette croix d'or... je revois tout... et cette voix si douce, si tremblante : «Je ne veux pas danser, je veux partir.» (*S'oubliant.*) Si fait! si fait! tu resteras, tu danseras avec moi! Oh! c'est toi, c'est toi!

Mme DORSAY.

C'est à la grisette que vous parlez, monsieur?

ALBERT, *déconcerté.*

Ah! pardon, madame, vous m'en voulez encore! c'est peut-être à cause de ce malheureux baiser.

Mme DORSAY, *vivement.*

Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur... ce n'est pas moi.

ALBERT, *baissant la voix.*

Oh! convenez-en, je n'en parlerai pas, je n'en dirai rien! ce sera comme tout le reste, tout ce qui s'est passé!

AIR *Nouveau (Isabelle) de M. Amédée de Beauplan.*

C'est bien entre nous!
Je ne dis qu'à vous
Ce secret, madame!
Au fond de mon ame,
Je m'en souviendrai;
Mais je le tairai,
Ce secret heureux
Que l'on garde à deux.

PREMIER COUPLET.

Je n'oublierai pas
Cet air d'embarras,
Ce piquant effroi,
Un soupir, je croi,
Ce galop pour moi
Si vif et si tendre!
Trop audacieux,
Je baisse les yeux...
Hélas! sans courroux,
Vous rappelez-vous
Ce baiser si doux
Que j'osai vous prendre?

Mouvement de Mme Dorsay.

C'est bien entre nous, etc.

Mme DORSAY.

Monsieur, monsieur, voulez-vous me faire un plaisir?

ALBERT.

Oh! parlez, madame... lequel?

Mme DORSAY.

C'est de laisser là cette erreur qui vous abuse encore... parlez-moi de Ferdinand, votre ami, qui veut nous échapper cette nuit peut-être...

ALBERT.

C'est impossible... il va rejoindre des amis dans un bal public.

Mme DORSAY.

Il se pourrait?

ALBERT.

Je vous le jure.

Mme DORSAY.

Ah! vous me rassurez tout-à-fait. Eh bien, je vous en prie, ne le quittez pas, veillez sur lui... oh! je vous en tiendrai compte. Allez dès ce moment, allez, qu'il ne sorte pas sans vous!

ALBERT.

Oui, madame, oui, j'y vais. Vous me pardonnez donc?

Mme DORSAY.

Quoi? .. Allez, allez! (*Albert remonte la scène et s'arrête, elle continue à part, sur l'orchestre, qui reprend la ritournelle.**) J'aurai de la peine à lui avouer... (*A Albert qui est redescendu.*) Monsieur...

ALBERT, *lui présentant un anneau.*

DEUXIÈME COUPLET.

Après ce baiser...
C'était trop oser!
J'ai fait doucement
Glisser, en dansant,
Cet anneau charmant
Que j'ai su vous prendre.

Mme DORSAY.

Que dites-vous là?
L'anneau que voilà!

ALBERT.

Est pour moi sans prix;
Mais je dois, je puis,
Tout ce que j'ai pris,
Hélas! vous le rendre!

ENSEMBLE.

C'est bien entre nous, etc.

* Albert, Mme Dorsay.

Mme DORSAY.

Sans doute, entre nous,
Ici pensez-vous
Voir une autre femme;
Mais, au fond de l'ame,
Moi, je l'oublirai,
Je vous garderai
Ce secret heureux,
Qui n'est qu'à vous deux.
(*A part.*)
Non, je n'en conviendrai pas!
J'aime mieux, en ce cas,
Qu'il garde sa conquête!
A me trahir
Je sens que je suis prête!
Mais sans rougir
Je ne puis en convenir.

ALBERT, *à part.*

Ce qu'elle a permis là-bas,
Elle n'en convient pas.
C'est à perdre la tête!
A se trahir
J'ai cru qu'elle était prête;
Mais sans rougir
On ne peut en convenir.

SCENE V.

LES MÊMES, Mme DE LESPARE *.

Mme DE LESPARE, *dans le fond, à la cantonade.*

Oui, fermez cette porte, qu'on n'entre pas ici... Ah! ma chère amie, je te cherchais. Pardon, monsieur, je dérange une conversation... intéressante peut-être?

ALBERT.

Oh! beaucoup.

Mme DORSAY.

Monsieur a des idées!

Mme DE LESPARE.

Ah! je suis désolée; mais quelqu'un demande à te parler pour un objet important, et qui ne souffre pas de retard!

Mme DORSAY.

Où donc? Je cours.....

Mme DE LESPRE.

Reste.

ALBERT.

C'est à moi de sortir, madame. (*Montrant l'anneau.*) Vous me le laissez? Oh! si ce n'est pas une illusion, vous m'avez pardonné!

Il sort.

SCENE VI.

Mme DORSAY, Mme LESPARE, Mme GERVAIS, MICHEL.

Mme DORSAY, *à part.*

Mon anneau! je ne m'en suis pas aperçue... Il serrait si fort... Il est bien.

Mme DE LESPARE.

Qu'as-tu donc? ce jeune homme...

Mme DORSAY, *revenant.*

Tu dis qu'on demande à me parler?

* Albert, Mme Dorsay, Mme de Lespare.

Mme DE LESPARE, *allant ouvrir la porte de gauche.*

Ils sont là, dans mon petit escalier; je ne sais où les recevoir, tout l'appartement est envahi! Mais dans ce boudoir, pendant que tout le monde se presse dans le grand salon où l'on chante. Entrez, braves gens, entrez.

Mme GERVAIS.

J'allais m'en aller.

Mme DORSAY.

Ah! c'est vous?

MICHEL.

Nous étions là comme des sardines.

Mme DE LESPARE *.

Pardon; j'ai voulu vous cacher à tout le monde.

Mme DORSAY.

Qu'y a-t-il? qu'avez-vous à m'apprendre?

Mme GERVAIS.

Tout est fini, le départ est arrêté! M. Ferdinand quitte Paris cette nuit.

Mme DORSAY.

O ciel! cette nuit!

MICHEL, *examinant.*

C'est joliment cossu ici!

Mme DE LESPARE.

Parlez bas! Mais il est chez moi, au bal, il valse en ce moment.

MICHEL, *allant regarder dans le fond.*

Oh! un bal!

Mme DORSAY.

Il vient de me dire qu'il ne pensait plus à s'éloigner.

Mme GERVAIS.

C'est mon frère qui a couru toute la nuit pour cela, chez le carrossier, à la poste aux chevaux; n'est-ce pas, Michel?

MICHEL, *regardant vivement* **.

Eh! oui, sœur, c'est vrai, que j'ai joliment trotté.

Mme DE LESPARE, *à Michel.*

Silence.

Mme DORSAY.

Il m'aurait trompée!

Mme GERVAIS.

Il a commandé la voiture et les chevaux pour trois heures; n'est-ce pas, Michel?

MICHEL, *même jeu.*

Ah! oui, sœur! c'est dans les lettres, c'est à trois heures, et...

Mme DE LESPARE.

Silence.

MICHEL, *à part.*

Qu'est-ce qu'elle a donc cette, grande? elle ne veut pas me laisser parler.

Mme DORSAY.

A trois heures!

Mme DE LESPARE.

Il en est près de deux.

Mme DORSAY.

Mais d'où partira-t-il?

Mme GERVAIS.

Ah! voilà; ce que je sais, c'est qu'à notre bal,

* Mme de Lespare, Mme Dorsay, Mme Gervais, Michel.
** Michel, Mme de Lespare, Mme Dorsay, Mme Gervais.

tout le monde s'est donné rendez-vous à la salle de la rue Vivienne; la petite Sydonie doit s'y trouver.

Mme DORSAY.

Mais si elle part?

Mme GERVAIS.

C'est peut-être pour dérouter; et la preuve, c'est que voilà mon frère qui est allé chercher pour elle un domino rose; n'est-ce pas, Michel?

MICHEL, *même jeu.*

Oh! oui, sœur, chez M. Hurel, rue des Colonnes, no....

Mme DE LESPARE.

Mais taisez-vous donc.

MICHEL, *à part.*

Ah! elle me ferme toujours la bouche comme Caroline.

Mme DORSAY.

Après?... un domino rose?

Mme GERVAIS.

Oui, avec un signe, je ne sais quoi, quelque chose de convenu.

Mme DE LESPARE.

Pour se faire reconnaître.

Mme DORSAY.

Par Ferdinand; mais quoi donc?

Mme GERVAIS.

Dam! je ne sais pas.

Mme DE LESPARE.

Et de là ils partiront!

Mme GERVAIS.

C'est sûr.

Mme DORSAY.

Ils ne partiront pas... je ne veux pas... il s'est joué de moi, de ma confiance, de mon amitié! Au résumé, avec lui, des reproches ne nous mèneraient à rien, au contraire; si je pouvais par quelque intrigue adroite... Oh! écoutez-moi!

Mme GERVAIS.

Plaît-il?

Mme DE LESPARE.

Que veux-tu faire?

MICHEL, *même jeu.*

Voici, madame, voila!

Mme DE LESPARE.

Silence!

MICHEL, *à part.*

Elle m'en veut!

Mme DORSAY.

C'est contre elle, contre cette jeune fille qu'il faut agir! une petite intrigante! J'ai une idée folle qui me traverse l'esprit... pourquoi non?... Mais le signal. Ah! n'importe, suivez-moi, madame Gervais.

Mme DE LESPARE.

Où donc?

Mme DORSAY.

Chez ta femme de chambre, on peut se réfugier là du moins.

Mme DE LESPARE.

Je vais t'y conduire... par ici... mais tu m'expliqueras...

Mme DORSAY *.

Oui, oui, venez!

AIR : *Jusqu'au revoir* (de Moustache).

On peut venir,
Il faut partir,
On surprendrait
Notre secret.
Nous le suivrons,
Et nous verrons
Qui de nous deux
L'entendra mieux.

Mme DE LESPARE *et* Mme GERVAIS.

On peut venir,
Il faut partir,
On surprendrait
Votre secret.
Nous le suivrons,
Et nous verrons
Qui de vous deux
L'entendra mieux.

MICHEL.

On peut venir,
Il faut partir,
On surprendrait
Votre secret.
Nous le suivrons
Et nons verrons.
Mais dans ces lieux
On est bien mieux.

MICHEL.

Et moi aussi, je vous suis.

Mme DE LESPARE.

Eh! non, mon cher, retournez dans l'ecalier, attendez-nous, et pas un mot.

Elles sortent par la porte de droite ; Michel reste ; l'air de valse continue pendant qu'il est seul.

SCENE VII.

MICHEL, *ensuite* CLÉMENT; *puis* DE RONZY *et* FERDINAND.

MICHEL.

Décidément, elle m'en veut, la grande... Retournez dans l'escalier... merci! C'est le chat qu'on met dans l'escalier, surtout quand il y a un bal! un bal soigné!... Et moi surtout, qui ai depuis si long-temps des envies!... C'est éclairé, c'est brillant, c'est cossu. (*Entr'ouvrant la porte du milieu.*) Oh! oh! quelles femmes!... mon Dieu! quelles femmes!... ça me met en chair de coq... et quelle musique!... rien que de l'entendre ça m'agite les jambes... oh! les jambes.

Il fait des entrechats.

CLÉMENT, *venant du fond.*

Voilà, voilà.

MICHEL, *s'arrêtant et se détournant.*

Oh!

CLÉMENT, *à part.*

Eh bien! il danse tout seul, celui-là; il doit avoir besoin de s'humecter le palais. (*Haut, présentant son plateau.*) Si monsieur veut une glace?

MICHEL **.

Une glace... merci, mon cher, je ne puis pas...

* Mme Dorsay, Mme de Lespare, Mme Gervais, Michel.
** Michel, Clément.

je... (*Regardant de côté, part.*) Ça a joliment bonne mine! si j'osais...

CLÉMENT, *le reconnaissant.*

Tiens!

MICHEL, *se retournant.*

Hein!

CLÉMENT.

Je dis si monsieur...

MICHEL, *le reconnaissant.*

Bah!

CLÉMENT.

Ah! c'est toi!... Et de quatre!

MICHEL.

Clément!

CLÉMENT.

Michel! qu'est-ce que tu fais ici?

MICHEL.

Je suis venu avec... (*Se reprenant.*) Oh! c'est-à-dire, comme tu vois, je suis au bal, mon cher!... à ce coquin de bal.

CLÉMENT.

Et qu'est-ce que tu y viens faire, magot?

MICHEL.

Tiens, qu'est-ce que tu y fais, toi, Ostrogoth?

CLÉMENT.

Mais moi, je sers.

MICHEL, *voulant prendre une glace.*

Et moi, je consume.

CLÉMENT, *retirant son plateau.*

Veux-tu laisser cette glace!

MICHEL.

Tiens, pourquoi ça?... Je suis de la noce; sers moi, faquin!

CLÉMENT.

Par exemple!... je vais te faire flanquer à la porte.

MICHEL, *le retenant.*

Ah! bah! puisque je suis invité.

CLÉMENT.

Toi!... en voilà une solide!... Pas de bêtises... Tu viens peut-être me chercher pour le bal où les amis doivent aller avec M[lle] Sydonie, à qui j'ai quelque chose à dire... Mais j'irai plus tard, va-t'en.

MICHEL.

Ta! ta! ta!... va-t'en toi-même.

AIR *de Marianne.*

Mon cher, on peut vous l' dire... écoute:
Avec un' femme je suis venu.*

CLÉMENT.

Toi, Michel! ah! ah! ah!

MICHEL.

Moi, Michel, sans doute.
Ah! ah! ah!

CLÉMENT.

Ah! c'est très-joli!

MICHEL.

Qu'en dis-tu?
C'est un' duchesse
Plein' de faiblesse,
Qui pour venir m'a demandé mon bras!

CLÉMENT.

Ah! quelle audace!

MICHEL.

Donn'-moi cette glace,
J' suis invité!

CLÉMENT, *riant.*

Ça n' m'étonnerait pas!...
Dans ces bals où la foule est grande,
Il entre en titres, en attraits,
Et sans compter les faux mollets,
Tant d' chos's de contrebande!

MICHEL.

Hein!... contrebande toi-même... Donne-moi une glace.

CLÉMENT, *riant plus fort.*

Ah! ah! ah! ah!

SCENE VIII.

LES MÊMES, DE RONZY, FERDINAND.

DE RONZY, *à Ferdinand.*

Comment, monsieur Ferdinand! vous partez déjà?

FERDINAND.

Pardon, n'en dites rien; j'ai une affaire très-pressée.

CLÉMENT*.

Monsieur Ferdinand!...

MICHEL, *se détournant.*

Monsieur Ferdinand!... oh!

FERDINAND.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

CLÉMENT, *allant à Michel.*

Je voulais vous montrer...

MICHEL, *à part.*

Je suis pincé!

FERDINAND.

Bien, bien! je n'ai pas le temps... Adieu, cousin, je m'en vais... N'en parlez pas à ces dames; c'est inutile.

Il sort en courant par la porte de gauche.

DE RONZY**.

Bon! étourdi!

CLÉMENT.

Eh bien! il part!

MICHEL, *rassuré.*

Bon voyage!

DE RONZY.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites ici, vous?

MICHEL, *à part.*

Oh! le gros vieux!

DE RONZY.

Quand tout le monde demande des glaces là-bas!... Offrez à monsieur, et passez, mon cher.

Il prend une glace.

* Clément, Michel.

* Michel, Clément, Ferdinand, de Ronzy.

** Michel, Clément, de Ronzy.

CLÉMENT.

Pardon... c'est que...

MICHEL, *allant pour prendre une glace.*

Eh oui!... offrez à moi, et passez, mon cher.

CLÉMENT, *retirant son plateau.*

Allons donc!

DE RONZY.

Mais quand je vous dis d'offrir à monsieur, mon cher!

MICHEL.

A moi, son cher.

CLÉMENT.

Mais...

DE RONZY, *offrant sa glace à Michel*.*

Permettez-moi de vous offrir celle-ci, je vous en prie.

MICHEL.

Ah! monsieur!...

DE RONZY.

De grâce!...

MICHEL, *à part, prenant la glace.*

Ma foi... au fait... j'aime beaucoup ce vieux-là... il a une bonne boule.

DE RONZY, *à Clément.*

Donnez-m'en une, imbécile, et sortez.

MICHEL.

Imbécile!

CLÉMENT, *à part.*

Comment, imbécile!... Attends, attends... intrigant!...

MICHEL, *qui a goûté sa glace.*

Oh!

DE RONZY, *mangeant sa glace, à Michel.*

Qu'est-ce qu'il y a?

MICHEL.

Excusez... ça m'a brûlé.

DE RONZY, *riant.*

Ah! ah! ah! elles sont excellentes.

Michel mange sa glace.

CLÉMENT, *à part**.*

Mais c'est qu'il mange, avec sa grande bouche!

DE RONZY, *à Clément.*

Eh bien! qu'est-ce que vous faites là?... Sortez donc!

MICHEL, *imitant de Ronzy.*

Sortez donc!

Clément s'éloigne et sort par le fond.

DE RONZY, *mangeant sa glace.*

Eh bien! jeune homme, avez-vous beaucoup dansé?

MICHEL, *de même.*

Eh! eh! eh! beaucoup!...

DE RONZY.

Il y a des femmes charmantes.

MICHEL.

Oh! oh! oh! le fait est que c'est du chenu!

DE RONZY, *étonné.*

Comment? du...

* Michel, de Ronzy, Clément.
** Clément, Michel, de Ronzy.

MICHEL.

Je dis que c'est... huppé. (*A part, mangeant sa glace.*) C'est drôle, ça... c'est salé!

DE RONZY.

Avez-vous perdu de l'or?

MICHEL, *à part, fouillant dans sa poche.*

J'ai toujours mes quinze sous. (*Haut.*) Oh! oh! oh!... au contraire.

DE RONZY.

C'est heureux... Il y a eu beaucoup d'erreurs; mais les rangs s'éclaircissent... On va à d'autres bals; il y en a tant!

MICHEL.

Le fait est qu'il y en a bigrement.

DE RONZY, *à part.*

Ah çà, mais d'où diable sort-il donc, ce jeune homme? (*Haut.*) Vous êtes étranger?

MICHEL.

Je suis Savoyard... et vous?

DE RONZY.

Ah! ah! ah! il est très-facétieux!

MICHEL, *à part.*

Il a une excellente boule.

DE RONZY, *apercevant Clément qui les observe.*

Eh bien! qu'est-ce que tu fais là, toi?

Michel va remettre sa soucoupe sur le plateau, et prend une seconde glace sans que Clément s'en aperçoive.

CLÉMENT, *bas à M. de Ronzy.*

Mais, monsieur, vous ne savez donc pas...

Il continue de lui parler à l'oreille.

MICHEL, *à part.*

Je n'avais jamais pris de glaces; mais les demoiselles du magasin en prennent beaucoup.

Il boit dans la soucoupe.

DE RONZY, *bas à Clément.*

Un garçon modiste, ça?

CLÉMENT.

Je le connais.

DE RONZY, *de même.*

Alors, c'est lui qui a triché au jeu... Il faut l'arrêter.

Il remonte au fond; les portes s'ouvrent.

CLÉMENT.

Mais non, monsieur.

MICHEL.

Ma foi, je vais en prendre une troisième... Holà! garçon, mon cher. une glace... une rouge.

CLÉMENT.

File... file!

MICHEL, *prenant une glace.*

Comment?... file... file toi-même.

DE RONZY, *les séparant; à Clément.*

Hein! qu'est-ce que vous faites là, vous?... Sortez, drôle!

MICHEL*, *passant à gauche.*

Eh oui!... c'est ça... sortez donc, drôle! (*Il se*

* Michel, Clément, de Ronzy.

met à manger sa glace; Clément remonte en lui faisant des signes qu'il ne voit pas; et de Ronzy, dans le fond, appelle tout le monde à lui. Michel continue en mangeant sa glace.) Tiens, puisque me voilà une fois dans un bal de société, je puis bien m'en donner un peu. Ça fait enrager Clément!... Dam! je suis invité; elle m'a invité à rester dans l'escalier, la grande dame... Ah! bien, oui!... dans l'escalier!...

SCENE IX.

LES MÊMES, ALBERT, D'ARTEUIL, DU MONDE*.

DE RONZY, *aux personnes qui l'entourent.*

Air nouveau (de M. Masset).

Tenez, pouvez-vous reconnaître
L'intrus de l'écarté?
On approche.

MICHEL.
Comme ils m' regardent tous!...
Qu'ont-ils donc?...
Il regarde autour de lui.

D'ARTEUIL.
Si c'est lui, vite par la fenêtre,
Jetons-le!

TOUS.
C'est cela!

ALBERT.
Non, monsieur, calmez-vous!

MICHEL.
Qu'est-c' qui parl' de jeter quelqu'un par la fenêtre?...

CLÉMENT, *lui faisant signe.*
File donc!

DE RONZY.
Ce garçon assure le connaître!

CLÉMENT.
C'est un ami!

MICHEL, *gagnant la porte de gauche.*
Je file!...

D'ARTEUIL, *le retenant.*
Restez donc!

DE RONZY.
Que faites-vous ici, dans ce salon?...

MICHEL.
Rien.

D'ARTEUIL, *l'observant.*
Êtes-vous invité?...

MICHEL.
Mon Dieu! non!
Je m'en vais!

TOUS.
Non!

DE RONZY.
Vous vous nommez?...

MICHEL.
Bon soir.

D'ARTEUIL.
Mais votre nom...

MICHEL.
Ne touchez pas!

D'ARTEUIL.
Messieurs, c'est un fripon!

TOUS.
Un fripon!

* Clément, Albert, de Ronzy, d'Arteuil, Michel; les Invités sur le deuxième plan.

ENSEMBLE.

TOUS.
Il veut prendre la fuite,
Arrêtons-le bien vite;
Il doit de sa conduite
Rendre compte à l'instant.
Il faut être sévère,
Et chez le commissaire
Il trouvera, j'espère,
La peine qui l'attend.

MICHEL.
Laissez-moi tout de suite.
Loin de prendre la fuite,
Je puis de ma conduite
Rendre compte à l'instant;
A bas les mains! J'espère,
Malgré votre colère,
Prouver au commissaire
Que je suis innocent.

Sur la fin du morceau, un domestique saisit Michel, et veut l'entraîner hors du salon.

SCENE X.

LES MÊMES, Mme DORSAY, Mme DE LESPARE, Mme GERVAIS.

Mme DE LESPARE, *entrant vivement.*
Qu'est-ce donc?... ce bruit... que se passe-t-il?

DE RONZY.
Un escroc qu'on arrête.

MICHEL.
Ah! ma sœur!...

Mme GERVAIS, *courant à son frère.*
Michel! voulez-vous le lâcher*?

Mme DORSAY.
Messieurs, messieurs!
On lâche Michel.

MICHEL.
C'est qu'ils m'étranglaient! Mais c'est une caverne que cette bonne société-là!

Mme DORSAY.
Je connais cet homme, messieurs.

ALBERT, *qui s'est approché d'elle, à demi-voix.*
Et moi aussi, je disais bien... un danseur de là-bas...

CLÉMENT.
C'est vrai. Tout le monde le connaît ici.

Mme GERVAIS.
Tenez, tenez, comme ils l'ont arrangé!

Mme DE LESPARE.
C'est moi qui l'ai prié d'attendre.

DE RONZY.
Pardon; c'est qu'au milieu d'un grand bal, quand il y a des erreurs au jeu, un intrus...

MICHEL.
De quoi! de quoi! un intrus!... vous ne me di-

* Clément Albert, Mme Dorsay, Mme de Lespare, de Ronzy, Mme Gervais, Michel, d'Arteuil, et les Invités sur le second plan.

riez pas ça dans la rue. (*A part.*) Quelle vilaine boule!

Mme GERVAIS.

C'est un honnête homme, entendez-vous ?

CLÉMENT, *passant au milieu.*

Mais c'est ce que je me tue de répéter... un honnête homme.

DE RONZY.

Taisez-vous, maladroit, et passez!

MICHEL, *attirant Clément à lui.*

Oui, taisez-vous, maladroit, et passez de mon côté.

Il attrape une glace. L'orchestre fait entendre une valse.

Mme DE LESPARE.

Allons, messieurs, allons, laissez partir ces braves gens, et écoutez l'orchestre qui vous appelle. Monsieur d'Arteuil, je vous dois une valse.

DE RONZY.

C'est juste! à vos danseuses, messieurs!

Mme GERVAIS, *à Michel.*

Hein ! qu'est-ce que tu fais là?

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR *de valse.*

Voici la valse qui commence,
Mais bientôt le bal va finir:
Retenons par le jeu, la danse,
La gaîté, le plaisir!

Mme GERVAIS.

Partons, j'entends la valse qui commence,
On m'attend, vite il faut partir;
Et ne va pas te mêler à leur danse,
Chez Musard il vaut mieux courir.

La valse continue crescendo jusqu'à la fin.

Mme DORSAY.

Mais Ferdinand, mon neveu, où est-il donc?

DE RONZY.

Ferdinand? oh! il est parti il y a long-temps!

Mme DORSAY, *passant près de Mme Gervais**.

O ciel! parti!... (*Bas à Mme Gervais.*) Descendez, attendez-moi.

ALBERT.

Sorti! cela ne se peut pas.

D'ARTEUIL, *parlant à Albert.*

Si fait, il s'est échappé; je voudrais bien en faire autant.

Mme DORSAY, *prenant le bras de Ronzy, et bas.*

Venez, mon cousin, il faut le sauver... accompagnez-moi.

DE RONZY.

Plaît-il! où donc?

Mme Dorsay l'entraîne.

ALBERT, *répondant à d'Arteuil.*

C'est inconcevable. (*Il se retourne et ne trouve plus Mme Dorsay.*) Eh! mais ma danseuse, où est-elle? Madame!

Il la cherche pendant que tout le monde se place.

MICHEL, *à sa sœur, au moment de sortir.*

Laisse-moi finir ça.

Il mange une glace très-vite.

Mme GERVAIS.

Viens donc, gourmand!

ALBERT, *revenant.*

Elle m'échappe; c'est la seconde fois! mais je la retrouverai, l'une ou l'autre!

La valse est très-animée.

REPRISE DU CHOEUR.

Voici la valse qui commence.

Le rideau tombe sur le tableau d'un grand bal.

* D'Arteuil, Albert, Mme Dorsay. Mme de Lespare, Ronzy, Michel, Mme Gervais, Clément.

ACTE TROISIÈME*.

Le théâtre représente un angle de la salle des bals Musard. La rotonde est sur la gauche, on arrive de tous les côtés. Tout l'acte est à combiner avec le tableau du bal.

SCENE PREMIERE.

CAROLINE, MIMI, BELLEJAMBE, CANCAN, M. BRICQUEVIEILLE, Mme BRIQUEVIEILLE, M. D'ARTEUIL, FERDINAND, JEUNES GENS, PROMENEURS, etc.

Au lever du rideau, on entend la fin d'un galop exécuté au milieu d'une grande confusion. Beaucoup de monde sur le théâtre. Il y a des costumes et des masques : Cancan est en tambour-major, Caroline en bergère, Bellejambe en espagnol, Mimi en sultane, etc. Les femmes ont toutes un masque-loup.

CANCAN*.

Ah! Dieu! quel galop!... quel délicieux galop!

* Mimi, Cancan, Caroline, Bellejambe.

BELLEJAMBE.

J'ai les pieds écrasés!... et vous, ma bergère?

CAROLINE.

Quelle chaleur!... c'est-à-dire qu'on étouffe... je boirais bien quelques rafraîchissemens... quelque bistechoff... quelque vin chaud.

CANCAN, *à part.*

Hum!... merci!... (*Haut.*) Et vous, ma sultane?

MIMI.

Oh! moi, je suis furieuse... ce jeune homme, qui m'a déchiré ma robe...

CANCAN.

Ah! Dieu!... il faut qu'il ait serré ferme.

BELLEJAMBE.

C'est ravissant!... Eh! regardez donc là-bas...

* Pendant cet acte, le théâtre ne cesse pas d'être plein de masques qui vont et viennent ; chaque acteur ne doit venir sur le devant de la scène que lors qu'il a quelque chose à dire ; dès qu'il a fini de parler, il remonte et se mêle à la foule.

c'est une cohue! un pèle-mêle... on se marche sur les talons, on se donne de grandissimes coups de coude dans les côtes; on se déchire les robes; on perd des pans d'habits... que c'est amusant!

CANCAN.

AIR; *de la Vieille.*

Dieu!... qu'un bal public a de charmes!
Surtout quand ça n' coût' que cent sous!...
Tout's les femm's y sont sous les armes,
Tous les homm's y saut'nt comm' des fous!
Le plaisir les réunit tous... (*Bis en chœur.*)
L' clerc d' notaire danse avec la modiste,
La femme auteur valse avec l'homme artiste,
Le jeun' Franc' fraye avec la choriste...
Garçon, commis, ou le simple droguiste.
On y coudoye un pair, un député...
C'est l' pays d' l'égalité.

CHOEUR.

On y coudoye un pair, un député.
C'est l' pays d' l'égalité!

BELLEJAMBE.

Même air.

Dans la foule, de proche en proche,
On y presse si bien le pas...
Que plus d'un' main s'y tromp' de poche,
Plus d'un' femm' s'y trompe de bras, (*Bis en chœur.*)
Dans la cohue où le diable les pique,
L'danseur s'enivr' d'chaleur et de musique,
C'est un pêl'mêl', un sans d'ssus d'ssous unique.
Alors, au bruit d'un orchestr' satanique,
On pinc'gaîment la valse et la beauté.
C'est l'pays de la liberté!

CHOEUR.

On pinc' gaîment la valse et la beauté.
C'est l'pays de la liberté.

CAROLINE.

Mais cet imbécile de Michel! comme il est en retard!

BELLEJAMBE.

Comme Mme Gervais... la mienne!... mais tant pire! je changerais bien.

CANCAN.

Il est peut-être dans la foule... attendez... nous avons un signal pour nous reconnaître; langage de bête... et s'il y est...

Il imite le chant du coq.

MIMI.

Miséricorde!

On entend répéter le même chant.

BELLEJAMBE.

Il y est.

CANCAN.

Voilà l'animal demandé.

CAROLINE.

Comme c'est flatteur pour une amante!

Ils remontent tous.

FERDINAND, *descendant de l'autre côté.*

C'est ici le rendez-vous, et je ne la vois pas?... Elle n'est pas encore arrivée... près de trois heures... chaque quart d'heure me paraît un siècle.

D'ARTEUIL*.

Eh! mais... ce petit malin...

FERDINAND.

Qu'est-ce qu'il veut, celui-là?

D'ARTEUIL.

C'est M. Ferdinand.

FERDINAND.

Monsieur d'Arteuil! vous avez quitté le bal de Mme de Lespare?

Mme D'ARTEUIL.

Ma foi, oui!... au milieu du vacarme occasionné par la présence d'un intrus, d'un ouvrier... que sais-je?... d'ailleurs les bals bourgeois, ça me monte la tête, et je viens m'achever ici, avec M. Albert.

FERDINAND.

Albert!... il est avec vous?

D'ARTEUIL.

Eh! oui... et comme j'avais fait venir chez moi plusieurs costumes pour choisir, il en a pris un; mais je ne sais ce qu'il est devenu!... il cherche quelque jolie femme!

FERDINAND.

Bah! vous croyez?

D'ARTEUIL.

Et oui, comme moi... Ici, voyez-vous, on cherche une beauté quelconque, et l'on finit toujours par la trouver.

BRIQUEVIEILLE, *en turc, avec un croissant sur la tête.*

Tiens mon bras; ne me lache pas, bobonne.

D'ARTEUIL.

Eh! tenez... une jeune femme... je la connais!... ma voisine de la rue du Helder.

Il s'approche de Mme Briquevieille.

DE RONZY, *sur le devant de la scène.*

Que le diable les emporte tous!... j'ai cru que je n'en sortirais pas!... l'un vous tire, l'autre vous pousse... j'avais un polichinelle sous le menton, une poissarde dans les côtes, un Mayeux sur les épaules... ouf! je suis moulu, et j'ai perdu mes deux dames dans la foule.

FERDINAND.

O ciel!... M. de Ronzy!... que vient-il faire?... s'il me rencontre... eh! vite!

Il disparait dans la foule.

DE RONZY.

Heureusement elles avaient un autre cavalier... C'est donc ici ce fameux bal?...

BRIQUEVIEILLE, *à M. d'Arteuil.*

Monsieur, auriez-vous la bonté de m'indiquer M. Musard? je n'ai pas l'honneur de le connaître.

D'ARTEUIL.

Tenez, monsieur, parmi les musiciens... ce grand pâle...

Pendant que M. Briquevieille cherche des yeux M. Musard, sa femme parle bas avec d'Arteuil.

DE RONZY, *à Cancan.*

Ah! monsieur, monsieur, pourriez-vous me faire connaître M. Musard?

* D'Arteuil, Ferdinand.

** Ferdinand, D'arteuil, Mme Briquevieille, M. Briquevieille.

CANCAN.

Là-bas... dans la musique... ce gros rouge...

BELLEJAMBE, *descendant en scène, tenant Mimi et Caroline sous le bras.*

Eh bien, quoi, mes petits amours?... quoi?

CAROLINE.

Montrez-nous donc M. Musard!

MIMI.

Oh! oui, oui... M. Musard...

BELLEJAMBE.

Là-bas, ce petit noir, comme Napoléon.

DE RONZY.

C'est un grand homme : il a persuadé aux Parisiens qu'ils étaient organisés pour la musique... et puis, c'est composé d'une manière très... Ah! mon Dieu!... oh! ciel! où est-elle?

BELLEJAMBE.

Plaît-il?

MIMI *et* CAROLINE.

Qu'est-ce que c'est?

Tout le monde entoure Ronzy, qui est au milieu de la scène.

BRIQUEVIEILLE.

Monsieur a perdu quelque chose?

DE RONZY.

Ma tabatière en or... on me l'a prise là-bas!... c'est ce scélérat de polichinelle... j'ai perdu ma tabatière.

On rit aux éclats autour de lui. M. Briquevieille rit plus fort. Pendant ce temps, sa femme, qui causait avec M. d'Arteuil, s'échappe avec lui.

BRIQUEVIEILLE, *riant.*

Il a perdu sa tabatière... ah! ah! ah! c'est délicieux.

CANCAN, *à Briquevieille.*

Dites donc, monsieur! monsieur! vous perdez votre femme.

Éclats de rire autour de lui.

BRIQUEVIEILLE.

Ma femme!... où est ma femme?... ma femme!

Il se perd dans la foule en cherchant sa femme.

DE RONZY.

Oh! une femme, ce n'est pas comme une tabatière; ça se retrouve.

CANCAN.

Avec un peu de déchet.

M. de Ronzy remonte la scène et disparaît.

SCENE II.

LES MÊMES, CLÉMENT, *ensuite* MICHEL, Mme GERVAIS.

CLÉMENT, *en arlequin avec des bottes, un chapeau rond et une cravate de couleur.*

Par exemple!... un rendez-vous dans une foule pareille...

CAROLINE.

Tiens, M. Clément!...

CLÉMENT*.

Tiens!... les autres!... Vous n'êtes pas là-bas, à l'autre entrée, où il y a une grande mascarade qui défile?

CAROLINE.

Une mascarade!... ah! courons!

CLÉMENT.

Dites donc... Sydonie n'est pas encore arrivée?

MIMI.

Je ne crois pas; elle doit venir tard; le petit Ferdinand la cherche.

CLÉMENT.

Tiens!... et moi donc?

BELLEJAMBE, *qui a disparu un moment, redescendant sur le devant de la scène.*

Ah! vous autres, si vous saviez... un des cornets à piston qui est enroué! C'est pour ça qu'on ne danse pas; j'ai fait offrir le mien à M. Musard; il m'accepte! je vas vous faire danser.

MIMI.

Vous?

CAROLINE.

Vous allez nous faire des couacs épouvantables.

CANCAN.

Fameux!... allons, allons... à l'orchestre.

PREMIER PROMENEUR, *à Cancan.*

Monsieur, savez-vous s'il y aura une chaise cassée?

CANCAN.

Il y aura dix chaises cassées!

DEUXIÈME PROMENEUR, *à Bellejambe.*

Monsieur, aurons-nous un coup de pistolet?

BELLEJAMBE.

Je crois bien, puisqu'il y a un canon dans l'orchestre... j'y vais.

CLÉMENT, *à part.*

Cette diable de Sydonie, où la retrouver?

Ils remontent tous au bruit de la mascarade qui arrive. Mme Gervais et Michel, en Jean-Jean, entrent de l'autre côté.

Mme GERVAIS.

Mais, Michel, où me traînes-tu donc comme ça?

MICHEL.

Laissez donc, Mme Dorsay va passer par ici, nécessairement. C'est drôle, je ne trouve pas Caroline... Je pince toutes les bergères que je rencontre pour les faire parler; mais ce n'est pas son son de voix.

CANCAN, *de l'autre côté.*

Oh! oh! la mascarade.

Air de la Retraite, quadrille de Musard.

On voit défiler une nombreuse mascarade en costumes et masques burlesques au bruit de la musique et des cris de la foule qui se presse autour. Après une danse grotesque de cinq caricatures dans des chevaux de carton, tandis que des ours et d'autres animaux, également à cheval, forment l'orchestre sur les deux côtés du théâtre, la mascarade disparaît. Sydonie entre par la droite donnant le bras au père Thuillier; Michel et Mme Gervais sont à gauche.

* Mimi, Caroline, Clément, Cancan.

SCENE III.

LES MÊMES, SYDONIE, LE PÈRE THUILLIER, *ensuite* ALBERT, *en costume de fantaisie, avec des rubans bleus.*

SYDONIE, *en domino rose, avec un nœud bleu sur l'épaule.*

Oui, c'est de ce côté, je crois, qu'il doit me rejoindre, troisième colonne à droite.

LE PÈRE THUILLIER.

Mais, ma petite Sydonie, pourquoi diable m'amènes-tu ici ?

SYDONIE.

Dam ! c'est un service que vous me rendrez, et à M. Ferdinand aussi.

MICHEL.

Ah ! voilà Mme Dorsay !

Mme GERVAIS.

Eh ! non, chut ! c'est l'autre, c'est Sydonie.

MICHEL.

Bah ! oui, le père Thuillier est avec elle; attendez, je vais savoir... un nœud bleu !

Mme GERVAIS.

C'est sans doute le signal convenu.

MICHEL, *s'approchant de Sydonie**.

Eh ! c'est mademoiselle Sydonie.

SYDONIE.

Tiens, Michel et ma'me Gervais ! Bonjour, ma'me Gervais.

LE PÈRE THUILLIER.

Bonjour... elle pourrait bien dire bonne nuit.

MICHEL, *au père Thuillier.*

Il est bon, votre mot. (*A Sydonie.*) Vous n'attendez pas M. Ferdinand de ce côté?

SYDONIE.

Ferdinand ! si fait ! il va venir.

MICHEL.

Non, il est là-bas, dans l'autre angle où l'on danse; il vous cherche...

Mme GERVAIS.

Avec votre nœud bleu.

SYDONIE.

Oui, oui, merci, monsieur Michel. (*Entraînant le père Thuillier.*) Venez vite.

Ils s'éloignent.

MICHEL.

Hein? comme c'est joué! enfoncés les amoureux!

Mme GERVAIS.

Un nœud bleu !

ALBERT, *paraissant vivement, à la cantonnade.*

Elle est ici, j'en suis sûr, j'ai reconnu sa voix dans la foule**.

Il cherche.

* Mme Gervais, Michel, Sydonie, le père Thuillier.

** Albert, Michel, Mme Gervais.

MICHEL.

Tiens ! qu'est-ce qu'il veut, celui-là ?

ALBERT.

Eh! mais je ne me trompe pas, c'est vous, braves gens !

MICHEL.

Oui, c'est nous, braves gens.

ALBERT.

Oh! dites-moi : cette jeune fille, vous savez, que vous avez amenée dans la mansarde... Mme Dorsay, n'est-ce pas?

MICHEL.

Oh ! oui, oh ! oui, je vous reconnais, le jeune homme des deux bals, je reconnais la vôtre.

Mme GERVAIS, *pinçant Michel.*

Hein? Mme Dorsay... qu'est-ce que c'est que Mme Dorsay ?

ALBERT.

Eh ! vous savez bien, puisque vous étiez chez Mme de Lesparc pour elle.

Mme GERVAIS.

Mais non.

ALBERT.

Enfin, n'importe ! grisette ou grande dame, je veux la retrouver, je la retrouverai... elle est ici, je viens d'entendre sa voix... mais la foule l'entraînait... Oh! parlez, de grâce ! avouez-moi... (*Michel lui fait signe que oui.*) C'est elle !

Mme Gervais pince Michel et se place entre eux.

MICHEL.

Mais ne me pincez donc pas comme ça... depuis hier je suis sûr que j'ai le bras comme un fumeron.

ALBERT.

Parlez donc, c'est elle !

Mme Gervais lui enlève un ruban bleu.

MICHEL.

Oui, en domino rose, avec un nœud bleu; elle vient de passer par là. (*Il montre le côté par où Sydonie vient de sortir, et se tournant vers Mme Gervais.*) Ah!

ALBERT.

Par là, merci ! oh ! nous verrons, je la forcerai bien à parler.

Il s'éloigne. Cancan, Caroline et Mimi paraissent de l'autre côté.

CANCAN, *dans le fond.*

La musique... en place !

On entend le cornet à piston faire un couac.

MIMI.

Oh ! un couac !

CANCAN.

C'est Bellejambe !

MICHEL, *regardant sortir Albert.*

Hein ? enfoncé encore celui-là... c'est étonnant

comme je suis farceur... (*il saute*) de minuit à deux!

CAROLINE, *à part, l'apercevant* *.

Eh! c'est ce gueux de Michel.

MICHEL, *s'approchant.*

Tiens! une bergère... ah!

CAROLINE, *lui donnant un soufflet.*

Fermez donc la bouche.

Elle retourne au fond.

MICHEL.

C'est elle! elle m'a confirmé sa présence, j'ai reconnu sa main... Merci, bergère.

Mme GERVAIS, *le retenant.*

Eh bien! eh bien! tu vas me laisser?

On entend du tumulte à gauche, et la scène suivante commence sur la musique d'un galop.

SCENE IV.

LES MÊMES, Mme DORSAY, *en domino rose,* Mme DE LESPARE.

M. de Ronzy donne le bras au domino rose; Mme de Lespare, en domino noir, donne le bras à une autre personne; elles ont leurs masques-loups.

DE RONZY.

Parbleu! c'est heureux! en remontant le courant, j'étais bien sûr de vous retrouver... mais j'y ai perdu un pan de mon habit.

Mme DORSAY.

Oh! je n'en puis plus; comment me suis-je aventurée dans cette foule?

Mme DE LESPARE.

Allons, du courage; nous y sommes, il faut y rester.

MICHEL.

V'là ces dames!

Mme DORSAY, *à Mme Gervais et à Michel.*

Ah! c'est vous... Eh bien! Ferdinand, l'avez-vous rencontré?

Mme GERVAIS.

Il va venir par ici; c'est le coin du rendez-vous; le signe convenu, c'est un nœud bleu comme ça, tenez!

Elle lui attache le ruban bleu sur l'épaule.

DE RONZY.

Prenez garde! voilà le flot du galop qui nous arrive. (*Des galopeurs le bousculent.*) Oh! ma foi, tant pis, je suis le flot, qui m'entraîne, je n'en sortirai pas vivant.

* Mimi, Caroline, Michel, Mme Gervais.

** De Ronzy, Mme Dorsay, Mme de Lespare, la Personne qui l'accompagne, Mme Gervais, Michel.

MICHEL, *à Mme Gervais.*

Dis donc, dis donc! voilà les autres! voilà les amis!

Le galop les entraîne tous.

Mme DORSAY, *restant seule.*

Eh bien! eh bien! monsieur de Ronzy! Michel! ô ciel! me voilà seule, je suis perdue.

Deux jeunes gens s'approchent d'elle.

ALBERT, *rentrant par la gauche.*

Un domino rose! un nœud bleu... je ne me trompe pas.

Mme DORSAY, *aux danseurs qui la pressent.*

Messieurs! messieurs! de grâce, je ne vous connais pas, j'ai ici quelqu'un.

ALBERT.

Eh! mais... cette voix.

Mme DORSAY, *à Albert**.

Ah! monsieur, monsieur, votre bras!

Les jeunes gens s'éloignent en galopant.

ALBERT, *à part.*

C'est elle! domino rose, nœud bleu.

Mme DORSAY.

Ah! mon Dieu! j'ai eu peur; ces inconnus, c'est qu'ilsfaisaient déjà des gestes!...

ALBERT.

C'est vous!

Mme DORSAY.

Non, non, monsieur, ce n'est pas moi!

ALBERT.

Enfin je vous retrouve.

Mme DORSAY.

Pardon, monsieur, de l'audace que j'ai eue; c'est que j'ai perdu mon cavalier.

ALBERT.

Tant mieux, puisque me voilà! Ah! cette fois, vous ne m'échapperez pas!

Mme DORSAY.

Oh! de grâce, ne me faites pas repentir...

ALBERT.

De rien! de rien! Mais dites-moi, maintenant que vous êtes grande dame?

Mme DORSAY.

Grande dame, moi! y pensez-vous?

ALBERT.

Si j'y pense! je t'aime! (*Mouvement de Mme Dorsay.*) Eh bien! non, je vous aime comme un insensé... je n'ai plus qu'une pensée, qu'un désir, qu'une espérance... c'est de savoir votre secret, de connaître enfin la fée qui m'a tourné la tête, et je te jure... non, non, je vous jure d'être l'amant le plus tendre, le mari le plus fidèle.

* Mme Dorsay, Albert.

Mme DORSAY.

Le mari d'une couturière...

ALBERT.

D'une couturière ; mais non, non, cela ne se peut pas, madame Dorsay.

Mme DORSAY.

Je ne connais pas.

ALBERT.

Eh ! quoi ! au bal de Mme de Lespare ?

Mme DORSAY.

Je ne connais pas.

ALBERT.

Ah ! c'en est trop ! Eh bien ! qui que tu sois, je t'aime, je vous aime pour deux.

SCENE V.

LES MÊMES, FERDINAND*.

FERDINAND, *entrant.*

Je ne me trompe pas ! (*S'approchant vivement.*) C'est toi, Sydonie !

Mme DORSAY, *à part.*

Ah ! (*Haut.*) Oui.

ALBERT, *étonné.*

Sydonie !...

Mme Dorsay lui fait signe de se taire.

FERDINAND.

Ah ! monsieur Albert !... Par quel hasard avec mademoiselle ?

ALBERT.

Mademoiselle... oui, elle était seule, fort inquiète de son cavalier entraîné par le galop.

FERDINAND, *prenant la main de Mme Dorsay.*

Oh ! rassure-toi, ne tremble pas, voici le moment du départ. (*A Albert.*) Nous partons, je l'enlève !

ALBERT.

Vous ! (*A part.*) Ah çà ! quel diable d'embrouillamini ! je n'y suis pas du tout.

FERDINAND.

Mais, rendez-moi un service ; on épie mes démarches on me suit; je viens d'apercevoir M. de Ronzy, Mme de Lespare : ma tante est peut-être ici.

Mme DORSAY, *paraissant effrayée.*

Ciel !

ALBERT, *la regardant.*

Votre tante ! Ah ! je crois que oui, elle y est, et j'en suis sûr à présent.

FERDINAND.

Eh bien, je m'échappe en avant, pour qu'on ne nous voie pas ensemble, je fais avancer la voiture de l'autre côté du boulevart. (*A Albert.*) Le service que je vous demande, donnez-lui votre bras, de grâce !

Albert prend le bras de Mme Dorsay*.

Mme DORSAY.

Oui, oui.

ALBERT.

Avec plaisir.

FERDINAND.

Rejoignez-moi au coin du boulevart, rue Grange-Batelière, chaise de poste fermée, jaune.

ALBERT.

Nous voilà, je vous suis.

FERDINAND.

Dépêchez-vous, avant que le galop ne ferme le passage.

Il sort vivement.

Mme DORSAY.

Je respire à peine !

ALBERT.

Oh ! c'est vous, madame Dorsay, avouez donc maintenant !

Mme DORSAY.

Eh bien, oui, mais à une condition : il faut que je retrouve cette jeune fille ; rejoignez Ferdinand, empêchez son départ.

DE RONZY, *rentrant avec Mme de Lespare.*

Je n'en puis plus ! quel galop !...

ALBERT, *à Mme Dorsay.*

Vous me devez un pardon.

Mme DORSAY.

Eh bien ! ce sera le prix du succès.

Albert sort.

SCENE VI.

Mme DORSAY, CLÉMENT, DE RONZY, Mme DE LESPARE, PROMENEURS *et* MASQUES, *ensuite* SYDONIE, CANCAN, CAROLINE, MIMI, MICHEL, etc.

DE RONZY, *se tournant.*

Bon ! voilà mon autre pan qui est resté au combat, cela me fait un spencer complet.

Mme DORSAY, *à sa société.*

Eh vite ! il veut partir; mais cette jeune fille... venez, tâchons...

Au moment où elle va rejoindre M. de Ronzy, Clément, qui est redescendu en scène, l'arrête.

CLÉMENT**.

Ah ! enfin, te voilà Sydonie ! diable de nœud bleu, l'ai-je cherché !

* Mme Dorsay, Ferdinand, Albert.

* Ferdinand, Mme Dorsay, Albert.

** De Ronzy, Mme de Lespare, Mme Dorsay, Clément.

Mme DORSAY, *le repoussant.*

Laissez, laissez!

CLÉMENT.

Allons donc! que tu es bête! ton petit monsieur n'est pas là.

Mme DORSAY, *s'arrêtant.*

Ah! (*Bas à Mme de Lespare.*) Chut!

Mme de Lespare fait signe à M. de Ronzy de ne pas approcher.

CLÉMENT.

Tu as joliment bien fait de l'éloigner de notre rendez-vous, c'est le dernier. (*Il veut lui prendre la taille, elle le repousse et veut s'éloigner.*) Tu étais bien plus gentille quand nous nous en allions ensemble à ton cinquième. Ce soir, est-ce que tu ne rachèteras pas tes lettres?

Mme DORSAY, *s'arrêtant.*

Hein?

CLÉMENT.

Nos petits billets doux, quand tu étais en magasin? tu n'as pas confiance, tu veux les brûler toi-même?

Mme DORSAY, *vivement.*

Oui, oui.

CLÉMENT.

Et pourtant, j'ai été bien discret, je ne me suis pas fâché; je ne veux pas faire manquer ton mariage; mais, donnant donnant; tu m'as promis un cadeau en place.

Mme DORSAY.

Oh! oui, donne.

CLÉMENT.

Ça sera-t-il une montre, comme je t'ai donné?

Mme DORSAY.

Oui, là, donne.

Elle semble chercher.

CLÉMENT.

En ce cas, tiens, voilà le paquet papier rose.

Mme DE LESPARE, *s'approchant.*

Voici le domino rose, le nœud bleu.

Mme DORSAY, *poussant un cri.*

Ah!

CLÉMENT, *regardant autour de lui.*

Quoi! qu'est-ce que c'est?

Mme DORSAY, *prenant vivement les lettres.*

Donne, donne!

Elle s'éloigne rapidement; M. de Ronzy et Mme de Lespare la séparent de Clément.

CLÉMENT.

La montre. (*Ne voyant plus le domino.*) Eh bien, où es-tu donc, Sydonie?

SYDONIE, *au père Thuillier**.

Merci, c'est Clément.

CLÉMENT, *à Sydonie.*

Ah! je ne te voyais plus.

* Sydonie, Clément.

SYDONIE, *ôtant son masque.*

Eh! vite, on peut nous voir, donne.

CLÉMENT.

Comment, donne? donne toi-même la...

SYDONIE.

Allons, allons, pas de bêtises, mes lettres roses.

CLÉMENT.

Tes lettres! je n'en ai pas gardé.

SYDONIE.

Mais tu dois me les rendre.

CLÉMENT.

Mais je te les ai rendues.

SYDONIE.

Ce n'est pas vrai!

CLÉMENT.

Je te dis que si.

SYDONIE.

Je te dis que non.

CLÉMENT.

Mais, c'est une indignité, un vol manifeste!

SYDONIE.

Non, non; c'est un mensonge. Taisez-vous, ce n'est pas vrai!

PLUSIEURS PERSONNES, *les séparant.*

Eh bien! eh bien! une dispute! qu'est-ce qu'il y a?

CANCAN, *donnant le bras à Mimi.*

Une querelle! c'est quelque-z'un qui outrage quelque-z'une. (*Criant.*) Les sergens de ville, oh! hé!

MIMI.

Ah! mon Dieu! une bagarre!

MICHEL, *donnant le bras à Caroline.*

Quoi! quoi! on se donne une peignée! bravo!

CAROLINE.

Nous allons rire.

Sydonie et Clément n'ont pas cessé de se disputer; on se groupe autour d'eux, et le bruit augmente toujours; un sergent de ville paraît, et empoigne de Ronzy, qui s'efforce de calmer tout le monde en criant: *La paix! la paix!* De Ronzy est entraîné hors du bal par les sergens de ville aux grands éclats de rire de toute la foule.

SCENE VII.

LES MÊMES, ALBERT, FERDINAND, Mme GERVAIS, LE PÈRE THUILLIER, BRIQUEVIEILLE, D'ARTEUIL, BELLEJAMBE, Mme BRIQUEVIEILLE, PROMENEURS, DANSEURS, MASQUES *de tous genres*, etc.

ALBERT.

Ferdinand! Ferdinand!

FERDINAND*.

Non, laissez-moi... Ah! Sydonie, c'est encore toi, heureusement! viens, partons!

SYDONIE.

Oui, oui, tout de suite.

ALBERT, *reconnaissant Sydonie.*

Hein! comment? mais ce n'est plus ça!

CLÉMENT, *les retenant.*

Un moment! un moment! il faut que tout s'explique.

CANCAN.

Est-il criard, celui-là! il nous empêche de danser... En place, en place! voilà la contredanse qui va commencer.

FERDINAND.

Laissez-nous, je ne vous connais pas...

CLÉMENT, *se plaçant entre eux.*

Vous! possible! mais elle, je lui ai rendu ses lettres.

SYDONIE, *à mi-voix à Clément.*

Mais veux-tu te taire!

FERDINAND.

Quelles lettres?

SYDONIE.

Il ne sait ce qu'il dit, partons!

CLÉMENT.

Elle les a reçues.

Mme DORSAY, *qui est redescendue près de Ferdinand.*

Non, c'est moi, les voici!

Elle ôte son masque.

SYDONIE.

Ciel!

FERDINAND, *à part.*

Ma tante!

CLÉMENT.

Un autre nœud bleu!

ALBERT.

Allons donc, j'étais bien sûr...

MICHEL.

Ça la coupe joliment à tout le monde.

Mme DORSAY.

Tiens, fou que tu es, vois ce que tu allais faire.

SYDONIE, *prenant le bras de Clément.*

Voilà mon mariage flambé!

* Mme Gervais, Michel, Caroline, Albert, Ferdinand, Sydonie, Clément, Cancan, Mimi.

CLÉMENT, *à Sydonie.*

Alors, je te r'ai.

FERDINAND.

Ces lettres... ô ciel!

De Ronzy est ramené par plusieurs personnes.

BELLEJAMBE, *criant dans le fond.*

Eh! vite, qu'on s'embrasse, ou qu'on se déchire!... Mais en place, mesdemoiselles, nous allons danser.

TOUS.

En place! en place!

Pendant que tout le monde se place.

Mme DE LESPARE, *d'un côté.*

Mais c'est un enfer!

DE RONZY.

Bah! il faut voir cela une fois, et puisque m'y voilà, tant pis, j'y reste, je n'ai plus rien à perdre.

Il va se placer.

ALBERT, *se rapprochant de Mme Dorsay, et lui montrant Ferdinand, qui cache son émotion.*

Eh bien, il n'est pas parti!... et cet anneau est-il à moi?

Mme DORSAY.

Puisque je ne le reprends pas.

Albert saisit sa main, et ils vont se placer.

BRIQUEVIEILLE, *à d'Arteuil, qui donne le bras à sa femme.*

Permettez, monsieur, je crois que c'est ma femme.

D'ARTEUIL.

Je ne crois pas, monsieur.

Ils vont se placer.

MICHEL.

En avant, les flûtes!

CAROLINE.

Fermez donc la bouche.

FERDINAND, *prenant son parti.*

Ah! bah! une danseuse pour me consoler.

Il prend le bras d'une jeune fille et va se placer.

L'acte finit par un galop et toutes sortes de danses, au milieu du bruit, des cris et d'une musique étourdissante.

TABLEAU GÉNÉRAL.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



Mme D'EGMONT,

OU

SONT-ELLES DEUX?

COMÉDIE EN TROIS ACTES

MÊLÉE DE CHANTS,

Par MM. Ancelot et Alexis Decomberousse;

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 25 avril 1833.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Duc de RICHELIEU.	MM Gazot.	La Comtesse d'EGMONT.	Mmes Jenny-Colon.
Le Marquis de TAVANNES.	Daudel.	La Duchesse de BRIONNE.	Jolivet.
Antoine RENAUD, Commis-Marchand.	Vernet.	Ier PAGE.	Clara-Sthép.
LEDRU, *idem.*	Hyacinthe.	2me PAGE.	Dupont.
Un MÉDECIN	Alexis.	Dames et Seigneurs de la Cour	
Un FOU.	Charlet.	Bourgeois et Bourgeoises.	
		Huissiers, Valets de pied, etc.	

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le jardin du Palais-Royal, tel qu'il était en 1764, avec ses grands arbres, ses charmilles, etc. Un bosquet à droite et un autre à gauche, avec table et chaises, etc.

SCENE I.

LA COMTESSE D'EGMONT, *puis* TAVANNES *et* RICHELIEU.

Une foule de promeneurs traverse le théâtre. Le jour est sur son déclin. Mad. d'Egmont arrive à son tour: elle est vêtue en grisette de l'époque; le capuchon d'une mante cache sa figure. Elle se retourne à plusieurs reprises, regarde derrière elle, comme une personne qui craint d'être suivie. Elle passe devant Tavannes, qui entre par l'autre côté, et s'arrête en la suivant des yeux. Elle disparaît dans la coulisse.

TAVANNES, *l'examinant de loin.* C'est singulier!.. Plus j'examine cette tournure-là, et plus il me semble... Ces bruits de sorties mystérieuses... de déguisement... seraient donc réels?.. Oh! mais c'est tout-à-fait sa taille et sa démarche... Je suis trompé, ou ce simple costume de petite ouvrière, cache une haute et puissante dame.. Qu'est-ce que cela signifie? Où va-t-elle? Depuis huit jours, je me présente vainement à l'hôtel d'Egmont: toujours personne... Est-ce une manière d'augmenter mon amour?. ou un autre sentiment exclusif aurait il déjà succédé à celui que j'avais fait naître, et qu'on me jurait devoir durer toujours? Par vos jolis yeux! ce serait un peu trop tôt, belle dame; et, chez moi, le mot *toujours* va plus loin que la semaine.

SCÈNE II.

RICHELIEU, TAVANNES.

Richelieu entre essoufflé, et frappe sur l'épaule de Tavannes.

RICHELIEU. Bonjour, Tavannes.

TAVANNES, *s'inclinant.* Monsieur le maréchal...

RICHELIEU. Dites-moi, l'avez-vous vue?

TAVANNES. Qui donc?

RICHELIEU. Une petite femme que je poursuis depuis un quart-d'heure : la tournure la plus agaçante

TAVANNES, *à part.* Serait-ce?..

RICHELIEU. Robe de grisette et mantille noire... tout ce qu'il y a de plus simple...

TAVANNES, *à part* Plus de doute...

RICHELIEU. Si elle était passée par ici, vous l'auriez remarquée. J'ai couru aussi vite que j'ai pu: mais bath! légère comme un papillon... impossible de la suivre; avec ça, je n'ai plus mes jambes de vingt ans.

TAVANNES, *à part.* Et ce serait sa fille. (*Haut.*) J'ai vu, en effet, passer la personne que vous venez de me dépeindre.

RICHELIEU, *avec vivacité.* Vraiment?

TAVANNES. Oui; mais vous ne pourriez plus la rejoindre.

RICHELIEU. Ah! diable, tant pis, car je vous dirai que ma curiosité avait un double motif. La démarche, d'abord, m'a donné envie de voir la figure; puis la tournure m'a fait penser que ce pourrait bien être quelqu'une de nos marquises ou duchesses., allant en bonne fortune roturière.

TAVANNES. Quoi! vous penseriez...

RICHELIEU, *l'interrompant.* Qu'elles savent distinguer un joli garçon sous l'habit d'un petit bourgeois, comme sous celui d'un duc; mais il ne faut que des yeux pour cela, mon cher ami; et ces dames en ont d'excellens.

TAVANNES, *à part.* Tout ce qu'il dit augmente mon désir d'éclaircir mes soupçons.

RICHELIEU. Mais vous, qui faites semblant d'être étranger à tout ce que je vous dis, n'avez-vous jamais fait la cour à quelque beauté de comptoir?

TAVANNES, *avec suffisance.* Oh! monsieur le duc, il faut bien que jeunesse se passe.

RICHELIEU. Vous voyez bien alors que, ne fût-ce que par esprit de justice, nos femmes doivent rendre de temps en temps à la bourgeoisie, ce que nous lui avons si souvent enlevé... et c'est ce qu'elles font.

TAVANNES. Oui, ces dames s'amusent quelquefois à nous donner de singuliers rivaux.

RICHELIEU. Qui souvent nous valent bien, mon cher.

Air : *Vaudeville des Limites.*

Vers des beautés de tous états
Si nous avons porté nos flammes,
Pourquoi n'accorderions-nous pas
Même privilége a ces dames?
Pouvons-nous enchaîner leurs âmes?
Mon ami, souvenez vous-en,
Trop de scrupule nous fourvoie,
On trouve sous le bouracan
Ce qu'on cherche en vain sous la soie.

TAVANNES, *sortant de ses réflexions.* M de Richelieu, avez-vous aimé véritablement?

RICHELIEU. Vingt fois.

TAVANNES. Vous a-t-on trahi?

RICHELIEU. Souvent...

TAVANNES. Vous êtes-vous vengé?

RICHELIEU. Jamais: Seulement. je tâchais que ce ne fût qu'une revanche, et je m'arrangeais pour gagner la belle...

SCÈNE III.

Les mêmes, RENAUD, LEDRU

Richelieu et Tavannes se promènent en causant. Renaud et Ledru entrent vivement en scène.

RENAUD, *à Ledru.* Me voilà arrivé. (*Regardant.*) Elle n'y est pas encore... Cependant, c'est bien l'heure qu'elle m'a indiquée. Je craignais d'être en retard.

LEDRU. Laisse donc, quand on est amoureux, on avance toujours. Je crois que tu commences à avoir peur de perdre ton pari...

RENAUD *sans l'écouter.* C'est bien ici l'endroit, près des bosquets, sous les grands marronniers. (*à Ledru.*) Ah ça, tu t'en iras, sitôt que j'apercevrai seulement un bout de sa robe. . car si elle me voyait avec quelqu'un, ça pourrait l'effaroucher.

LEDRU. L'effaroucher... Sois donc tranquille... Si tout ce que tu m'as conté est vrai, car enfin, c'est elle qui est venue te chercher, qui t'a fait des avances : ce que c'est que le bonheur!..

Air *du Piége.*

Moi qui crois te valoir au moins,
Je n'eus jamais si joyeuse fortune;
En prodiguant et les pas et les soins,
Je n'en peux pas accrocher une!
J'ai beau courir, je vois presque toujours
Qu'à mes projets les fillettes échapent.

RENAUD.

Après elles c'est toi qui cours,
Et ce sont elles qui t'attrapent.

LEDRU. Ça m'arrive plus souvent qu'à mon tour.

RENAUD. Ah! mon Dieu, si elle allait ne pas venir.

LEDRU. Alors, je gagnerais un beau louis tout neuf.

RENAUD. Je voudrais t'en donner deux, et qu'elle me tînt parole.

LEDRU. Ce pauvre garçon, est-il amoureux!.. On voit bien que c'est sa première. (*Se retournant, et apercevant Richelieu, qui se promène en causant avec Tavannes.— Il pousse le coude à Renaud.*) Renaud! Renaud!.. regarde donc...

RENAUD. Hein?.. Est-ce que c'est elle?

LEDRU. Non. Tu vois ce seigneur? eh bien, c'est celui qui a fait donner au magasin la fourniture de la Comédie-Française; le duc de Richelieu.

RENAUD. Le vieux?..

LEDRU. Oui, un brave homme, va, qui est cause que je vais porter des étoffes chez les actrices.

RENAUD. Tiens, je connais l'autre: c'est mon protecteur.

LEDRU. Le marquis de Tavannes! le seigneur de ton village, et qui t'a placé en boutique à Paris.

RENAUD. Lui-même.

TAVANNES, *apercevant Renaud.* c'est toi, Renaud?

RICHELIEU, *apercevant Ledru.* C'est toi, Ledru?

RENAUD *et* **LEDRU**, *ensemble, s'inclinant profondément, l'un à Richelieu, l'autre à Tavannes.* Monseigneur...

RICHELIEU, *à Ledru.* Et que viens-tu faire ici, à cette heure? La boutique n'est pas encore fermée?

LEDRU, *d'un air de confidence.* Ce n'est pas moi, monsieur le duc, qui y ai affaire.

TAVANNES. Ah! ah! c'est donc toi, Renaud?

RENAUD, *embarrassé.* Monsieur le marquis...

RICHELIEU. Quelle est cette affaire?

LEDRU, *à mi-voix.* Une affaire de cœur.

RENAUD, *le tirant par son habit.* Bavard!..

LEDRU. Et bien extraordinaire, allez.

RICHELIEU. En vérité!.. Le genre de l'affaire m'intéressait déjà... Les circonstances vont ajouter à ma curiosité.

LEDRU. Vous saurez donc...

RENAUD, *même jeu.* Veux-tu te taire. Qu'est-ce qui te prie...

LEDRU. Laisse donc, puisque ça amuse monsieur le duc.

RICHELIEU. Oh! nous sommes gens discrets.

LEDRU. Vous saurez donc...

RENAUD, *l'interrompant, et se plaçant entre lui et Tavannes.* Tais-toi. S'il s'agit de conter, je m'en acquitterai peut-être aussi bien que toi, puisque c'est à moi que la chose est arrivée. (*à Tavannes.*) C'est à moi que la chose est arrivée.

TAVANNES Oui, oui, Renaud; raconte: cela nous divertira.

RENAUD. Mais, monsieur le marquis...

RICHELIEU. Qu'as-tu à craindre avec nous? Et, que sait-on? peut-être te donnerons-nous de bons conseils.

RENAUD. Puisque vous l'ordonnez, monsieur le duc, vous saurez que, me trouvant à auner tranquillement du satin broché dans la boutique, rue Saint-Martin, je vis entrer, encore toute émue, une jeune femme qu'un cabriolet avait serrée contre notre devanture. Elle était en simple robe, avec une mantille noire.

TAVANNES? *à part.* Quel rapport!..

Il prête une attention beaucoup plus vive à la suite du récit de Renaud.

RENAUD Mais, là-dessous, si jolie et si fraîche, que dès qu'elle fut entrée, mes yeux ne virent plus qu'elle, et que j'aunais tout de travers... Bref, elle aussi, me regarda bientôt avec un air qui me fit plaisir, mais qui dû me faire paraître bien imbécile, car je sentis le rouge qui me montait à la figure... d'une force... Cependant, je la regardais toujours... et quand elle partit, c'est moi qu'elle désigna pour lui apporter ce qu'elle venait d'acheter.

RICHELIEU Voyez-vous ça. Il paraît que la friponne considérait le commis comme une partie de l'emplette.

TAVANNES, *avec émotion.* Et c'est sans doute dans un riche hôtel, dans de magnifiques appartemens, que tu retrouvas la jeune femme à la simple mantille?

LEDRU. Du tout, du tout.

RENAUD. Je la retrouvai rue Tiquetonne, au troisième.

RICHELIEU, *riant.* Quelle chute!

RENAUD. Elle n'avait plus sa grande capote ni sa mantille. Mais malgré la simplicité de sa toilette, jamais je n'avais vu de personne aussi avenante! elle avait un très joli diamant au doigt.

RICHELIEU, *bas à Tavannes.* Ah, ah! voilà que ça se relève, et la maison de la rue Tiquetonne me semble avoir un furieux rapport avec ce que nous appelons nos petites maisons.

TAVANNES, *à Renaud.* Poursuis, poursuis.

RENAUD. Je me trouvai comme ébloui, et je reçus un second coup de soleil encore plus solide que le premier. Cependant,

elle me souriait, mais il y avait, dans toute sa personne, un certain air, une dignité, qui m'inspiraient le respect...

RICHELIEU. L'imbécile!

RENAUD. Et quand elle me fit signe de m'asseoir, il me sembla d'une princesse qui donne un ordre.

RICHELIEU. Fort bien, fort bien. Mais la princesse s'humanisa; M. Renaud reprit courage, et...

RENAUD. Et, tout épouvanté d'avoir osé lui baiser la main, je tombai à ses pieds, lui demandai pardon, et me sauvai sans avoir rien obtenu.

RICHELIEU. Ah, ah, ah! pauvre garçon.

TAVANNES. Et voilà tout?

LEDRU. Non pas elle revint le lendemain.

RICHELIEU, *riant.* Aïe! aïe! ce que c'est qu'une volonté ferme.

LEDRU. Renaud porta la nouvelle emplette.

RICHELIEU. Et il obtint enfin?..

RENAUD, *transporté.* Un rendez-vous!

RICHELIEU. Rien que ça.

RENAUD. Mais donné avec tant de grâce, de gentillesse, que j'étais fou d'amour.

RICHELIEU. Drôle de fou, qui reste sage.

RENAUD. Elle l'ordonnait.

RICHELIEU. Belle raison! à ton âge... (*Bas, à Tavannes.*) Mais il paraît que c'est un privilége de la noblesse... tant mieux, s'ils le respectent encore.

RENAUD. Oh! ce ne sera pas toujours comme ça... et je suis bien décidé à avoir le courage d'être heureux.

TAVANNES, *préoccupé.* Voilà donc ce qui t'amène ?.. et c'est ce soir? ici?

LEDRU. Oui, monsieur le marquis.

RICHELIEU, *à part.* Tavannes prend des indications bien précises. Est-ce qu'il aurait envie de souffler la belle à ce nigaud?

LEDRU. Mais j'ai gagé qu'il avait manqué la bonne occasion.

TAVANNES, *à part.* Je l'espère. (*Haut.*) Sans adieu, Renaud; bonne chance.

RICHELIEU, *à part.* Comme il est pressé de s'en aller. Plus de doute, il a des projets.

RENAUD. Vous ne direz rien de tout cela, Monsieur le marquis.

TAVANNES. Sois tranquille.

RICHELIEU, *à part.* Et si, moi, vieux renard, je la soufflais à tous les deux... ce serait plus piquant encore. Nous verrons. (*Haut.*) Ah! Ledru, tu n'oublies pas que, pour régler tes fournitures à la Comédie-Française, il faut que tu viennes à Versailles: je t'enverrai un laissez-passer.

LEDRU. Je suis bien reconnaissant, Monsieur le duc, et je n'y manquerai pas. Ce sera une occasion de voir le château, et peut-être la cour.

RICHELIEU. A revoir mes amis... bien du succès. (*En sortant avec Tavannes.*) Eh bien, Tavannes, n'est-ce pas là le cas de dire : Aux innocens les mains pleines.

SCÈNE IV.

RENAUD, LEDRU.

RENAUD. Tu avais bien besoin de me forcer à leur conter ça.

LEDRU. Qu'est-ce que ça fait?

RENAUD. M. de Tavannes n'a qu'à écrire à mon père que je me dérange, moi, qu'on citait jusqu'à présent, dans la rue Saint-Martin, pour la pureté de mes mœurs.

LEDRU. Est-il encore de son village, celui-là?

RENAUD. Ah! Ledru, il n'y a pas de mœurs qui tiennent; vis-à-vis d'une créature céleste comme celle-là?

LEDRU. Oui, mais je crains bien, pour toi, que ta créature céleste ne soit remontée au ciel... Elle ne reviendra pas.

RENAUD, *se retournant.* Ah! regarde!.. c'est elle.

Air *de la Maison de plaisance.*

La voilà! *bis.*
Que mon âme est ravie!
Va-t-en, je t'en supplie!
Seul, je dois rester là!

MAD. D'EGMONT, *entrant.*
Le voilà!
Oh, la bonne folie!
Il tremble, je parie,
En m'apercevant là.

LEDRU.
Adieu, Renaud, j'ai perdu ma gageure.

RENAUD, *le poussant dans la coulisse de droite.*
Je te tiens quitte, sors d'ici!

Ledru sort.

SCÈNE V.

RENAUD, MAD. D'EGMONT.

RENAUD.
Remettons-nous! en pareille aventure,
Il ne faut pas trembler ainsi!

MAD. D'EGMONT, *à part.*
On voit qu'il manque d'habitude
Son effroi naïf est charmant;
Mais, s'il n'est pas entreprenant,
Il se pique d'exactitude.
Le voilà! etc.

RENAUD.
La voilà!

Que mon âme est ravie !
Près de femme jolie,
Quel trouble je sens là !

Madame d'Egmont s'approche, il va au-devant d'elle.

Vous arrivez enfin. Ah! que je suis heureux, car c'est bien vous? il n'y a pas d'erreur. (*Elle lève son capuchon.*) Non. il n'y en a pas... J'avais une fière peur, allez... Les femmes, ça promet; mais quelquefois, ça ne tient pas.

MAD. D'EGMONT. Qui vous a donné de pareilles idées?

RENAUD, *timidement.* C'est au magasin.

MAD. D'EGMONT. On n'a pas le sens commun, au magasin.... Les femmes tiennent toujours parole quand ça leur plaît... Tout est là... Plaisez, messieurs... Vous voyez bien que je suis venue.

RENAUD. Ça vous plaît donc de me rendre si joyeux!.. si heureux... si amoureux?..

MAD. D'EGMONT. Mais apparemment...

RENAUD. Apparemment... Vous dites apparemment... Ah! prenez garde d'abord, des mots comme ça... ça encourage, voyez-vous, et je ne répondrais plus d'être aussi sage que l'autre jour...

MAD. D'EGMONT. Et si je veux vous rendre fou?..

RENAUD. Vraiment!.. Eh bien! c'est une bonne idée que vous avez là... car si vous ne me rendez pas fou, je sens que je serai bête...

MAD. D'EGMONT, *riant.* Oh!.. soyez tranquille, nous vous donnerons de l'esprit; mais approchez-vous donc ... on ne peut pas converser de si loin... Est-ce que par hasard vous seriez timide comme ça avec toutes les femmes?

RENAUD. Oh! que non pas... Mais avec vous... c'est bien différent .. il y a quelque chose qui me retient... qui m'impose...

MAD. D'EGMONT. Qui vous impose?.. Pour qui me prenez-vous donc?

RENAUD. Dame! pour ce que vous êtes!.. Ils l'ont deviné tout de suite au magasin.

MAD. D'EGMONT, *à part.* Un moment... ceci ne m'arrangerait pas... (*A Renaud.*) Ah! ah! ah! je vous impose, moi?.. pauvre garçon, je comprends!.. par vanité, M. Renaud se sera figuré avoir fait la conquête d'une princesse, ou d'une marquisse tout au moins... Ah! ah! ah! il paraît que vous êtes pour les contes de fées, et sans doute vous vous attendez à me voir venir un beau jour dans votre magasin dans un équipage à quatre chevaux, n'est-ce pas?.. pour vous conduire dans mon palais où je vous ferai partager ma fortune et ma puissance, après avoir obtenu pour vous, du Roi Louis XV, des lettres de noblesse?

RENAUD, *boudant.* C'est ça... Allez, allez... moquez-vous de moi... En attendant, il est aisé de voir que vous ne ressemblez pas à nos filles de boutiques...

MAD. D'EGMONT. Je l'espère bien... il y a encore une certaine différence entre une fille de boutique et la femme de chambre d'une marquise.

RENAUD. Femme de chambre!.. vrai?.. vous ne me trompez pas?.. vous n'êtes qu'une femme de chambre?..

MAD. D'EGMONT. Mon Dieu oui!.. Ça vous fâche-t-il?

RENAUD. Au contraire... C'est donc ça que vous prenez quelquefois de grands airs... vous copiez votre maîtresse...

MAD. D'EGMONT. Voilà!.. je copie sans le vouloir... tout naturellement.

RENAUD. Et moi, qui croyais que ma tournure, mon encolure, avaient fait du ravage dans le grand monde; que j'avais conquis une grande dame... Ah! ah! ah! Eh bien! non, c'est une jolie femme... et je commence à croire que ça vaux mieux. Il fallait donc me dire ça plutôt... vous m'auriez joliment soulagé!.. Moi, qui me tenais à quatre... moi, qui n'osais pas... je pourrai maintenant vous dire tout ce que je pense et comme ça me viendra... Je pourrai vour donner une tape (*Il la lui donne.*) et vous me la rendrez. Oh! il faut me la rendre d'abord. (*Il lui en donne une seconde.*)

MAD. D'EGMONT.

Air: *Si ça t'arrive encore.* (Marraine.)

Monsieur voulez-vous bien finir?

RENAUD.

Entre nous deux plus de distance!
Une tape, ça fait plaisir;
C'est par là que l'amour commence!
Oui, maintenant que je te connais mieux,
Ne penses pas que tu m'échappes!..

MAD. D'EGMONT.

Je voudrais rester, à vos yeux,
Grande dame pour les tapes.

RENAUD. Ah! vraiment?

MAD. D'EGMONT. Oui, si ça vous est égal.

RENAUD. A la bonne heure!

MAD. D'EGMONT. Mais je vous examine, comment donc... vous êtes superbe! Est-ce pour moi que vous avez fait toilette? voilà un habit qui vous va tout-à-fait bien.

RENAUD. C'est mon habit des dimanches.

MAD. D'EGMONT. Oh!.. alors, tournez-vous donc un peu pour voir. Vous êtes tout-à-fait gentil comme ça.

RENAUD. Je crois bien. J'ai mis tant

deux heures à m'arranger pour vous plaire.

MAD. D'EGMONT. Parce que vous pensiez que j'étais une grande dame?

RENAUD. Ne parlez donc plus de ça. Je m'en serais drôlement tiré avec une marquise, moi qui suis à peine assez fort pour une femme de chambre, pour mon Henriette. C'est Henriette que vous vous appelez?

MAD. D'EGMONT. Oui.

RENAUD. Et moi, Antoine. Tiens, nos noms sont gentils... Mais j'y pense: vous êtes peut-être venue vite, et moi qui ne vous offre pas quelques rafraîchissemens... à souper.

MAD. D'EGMONT. A souper? je veux bien; mais où donc?

RENAUD, *indiquant le bosquet à la gauche de l'acteur.* Dans ce bosquet.

MAD. D'EGMONT, *à part.* Ah! si nous en sommes déjà aux bosquets... (*haut.*) Comment, en plein air, au milieu d'un jardin public? (*à part.*) Au fait, le jour baisse, et qui, sous ce déguisement, irait jamais reconnaître la comtesse d'Egmont?

RENAUD. Vous aimeriez peut-être mieux descendre au caveau des enfans d'Apollon?

MAD. D'EGMONT. Non, non, ici, vous avez raison ce sera plus amusant. (*à part.*) et la folie sera complète.

RENAUD. C'est ça, ici... Garçon! garçon!

Un garçon paraît.

MAD. D'EGMONT, *à part.* Après tout, il n'y a rien d'extraordinaire à ce que la fille d'un Richelieu soupe dans le jardin d'un d'Orléans.

RENAUD, *au garçon.* Tout ce que vous aurez de plus délicat, mon ami, et du Champagne.

MAD. D'EGMONT, *riant.* Il va se ruiner pour moi.

RENAUD. Aimez-vous le Champagne? Vous devez connaître ça, habituée à vivre dans une grande maison.

MAD. D'EGMONT. Oui, oui, j'en ai bu quelquefois.

RENAUD, *confidentiellement.* Moi, jamais... On dit que ça fait un effet... que ça vous rend d'une gaîté... d'une amabilité... (*Galamment.*) Et je ne puis choisir une meilleure occasion d'en faire l'épreuve.

MAD. D'EGMONT. Comment donc... mais il paraît que vous n'en avez pas besoin.

RENAUD. C'est qu'il y a autre chose encore que le Champagne, qui porte à la tête.

MAD. D'EGMONT. Quoi donc?

RENAUD. Des yeux comme les vôtres... le son de votre voix... cette taille charmante...

MAD. D'EGMONT, *riant.* De plus fort en plus fort. (*à part.*) Comme il me regarde... Ses yeux ne sont vraiment pas mal.

RENAUD, *l'attirant.* Venez donc vous asseoir ici près de moi... m'apprendre à être aimable. Oh! j'ai toute sorte de bonnes dispositions, d'abord.

Il prend un baiser; ils se sont placés sous le bosquet; le garçon a servi, et s'est retiré.

MAD. D'EGMONT. Je m'en aperçois. (*A part.*) Ce que c'est que de rapprocher les distances... Allons, je me suis donnée pour une grisette, il faut bien en subir les conséquences.

RENAUD. Quel bonheur d'être là, tête-à-tête, d'oublier l'univers! Que le Palais-Royal est un endroit délicieux!

MAD. D'EGMONT. Vous avez raison

Air *nouveau de M Hequet.*

Oui, c'est le seul palais qui s'ouvre
Aux jeux du peuple, aux gais ébats;
L'ennui qui veille dans le Louvre,
De ses murs ne s'approche pas.

Heureux séjour, ou règne la folie,
Où le bonheur suit toujours le désir,
A ton aspect, le malheureux oublie;
Sous chaque pas, il voit naître un plaisir!
Tra, la, la, la, tra. la, etc.

Là près de l'amour solitaire,
En vain mille flambeaux ont lui;
Il trouve silence et mystère,
Quand tout s'agite autour de lui.
Heureux séjour, etc.

RENAUD, *l'attirant vers lui.* Comme vous chantez bien!

MAD. D'EGMONT, *entraînée.* M. Renaud... première leçon: sagesse et obéissance.

RENAUD. Oui, oui... sagesse et obéissance

Il l'embrasse encore.

MAD. D'EGMONT, *à part.* Il paraît qu'il entend les leçons comme on les donne. (*haut.*) Et si vous continuez à être sage, je vous dirai comment on devient un cavalier parfait.

RENAUD. Vrai? Oh! alors, les filles du carré Saint-Martin n'ont qu'à bien se tenir...

MAD. D'EGMONT. Oh! je suis jalouse, d'abord, et je ne veux pas que vous vous exposiez... car enfin, beau garçon comme vous l'êtes...

RENAUD, *ravi.* Vous trouvez?

MAD. D'EGMONT. Vous avez peut-être déjà fait beaucoup de victimes?

RENAUD. Non, parole d'honneur: vous êtes la première...

MAD. D'EGMONT, *riant.* Ah! je suis la première.

RENAUD, *s'animant.* Aussi, ce n'est rien de dire comme je vous aime. Ah! c'est que vous êtes si belle, qu'il n'y a pas une marchande du faubourg à vous comparer.

MAD. D'EGMONT. Oh! vous me flattez.

RENAUD. Du tout, du tout.

MAD. D'EGMONT, *à part.* Un duc ne m'aurait pas fait ce compliment. (*Haut, minaudant.*) Je vous plais donc un peu?

RENAUD. Me plaire... c'est-à-dire que c'est un délire, un ravissement... Je suis en extase devant toute votre personne.

MAD. D'EGMONT. Comment donc? mais voilà de la galanterie!.. tout ce qu'il y a de plus délicat, de plus passionné!.. Je suis sûre que ma maîtresse ne s'est jamais entendu dire de si jolies choses; et si vous continuez ainsi, je n'aurai bientôt plus rien à vous apprendre.

RENAUD. Oh! que si fait.

Air: *N'en demandez pas davantage.*

Je sais que vos traits sont charmans,
Que vous avez tout en partage,
Doux regards, propos séduisans,
Esprit malin, gentil corsage!..
Je sais tout cela!

MAD. D'EGMONT.

C'est beaucoup déjà!

RENAUD, *s'animant.*

J'en voudrais savoir davantage.

MAD. D'EGMONT.

C'est beaucoup déjà!

RENAUD, *s'animant.*

J'en voudrais savoir davantage.

MAD. D'EGMONT.

Même air.

Je sais, moi, qu'il est dangereux
D'écouter un si doux langage,
Et qu'à nos pieds, un amoureux,
Nous promet en vain d'être sage!..
Je sais tout cela!

RENAUD.

Si vous restez là,
Vous en saurez bien davantage!

MAD. D'EGMONT, *souriant.* Doucement! Pour vous punir, vous allez demeurer ici, à genoux.

RENAUD, *lui baisant la main.* Toute ma vie... (*Tristement.*) Ah bien oui! toute ma vie... vous êtes en maison, nous ne pourrons pas nous voir souvent.

MAD. D'EGMONT. Oh! rassurez-vous... mon service me laisse libre... quand je veux.

RENAUD. C'est joliment commode. Alors, nous irons ensemble à la danse, à la promenade, au spectacle, où les rois épousent des bergères, et où les bergères...

MAD. D'EGMONT. Gardent leurs troupeaux...

RENAUD, *riant.* Et leurs sabots... Je veux aussi vous aller voir à l'hôtel.

MAD. D'EGMONT. Oh! non pas... il ne faut pas qu'on sache... Le bonheur en amour, c'est le mystère.

RENAUD. Oh! oui... le mystère, c'est charmant, c'est délicieux; mais c'est quelquefois bien embêtant... Oh! mon Dieu... une idée...

MAD. D'EGMONT. Qu'avez-vous donc?

RENAUD. Quel bonheur! quelle félicité. Il n'y aura plus besoin de mystère.

MAD. D'EGMONT, *vivement.* Je vous jure que si.

RENAUD. Et moi, je vous dis que non... Vous vous appelez mademoiselle Henriette?

MAD. D'EGMONT. Sans doute.

RENAUD, *toujours à genoux.* Alors, vous n'êtes ni femme, ni veuve, ni .. Vous êtes demoiselle, et je puis vous épouser.

MAD. D'EGMONT, *éclatant de rire.* M'épouser... Oh! la drôle d'idée... Moi! madame Renaud.

RENAUD. Ça vous fait rire?

MAD. D'EGMONT. Je crois bien... Mais vous ne savez pas ma position, si ma fortune conviendrait à vos parens.

RENAUD, *exalté.* Je ne sais rien, je ne veux rien savoir. Mon père dira ce qu'il voudra, ma mère aussi... je m'en moque... Je ne vois que vous, je ne veux que vous... Il faut que vous soyiez ma femme, mon idolâtrée, ma divinisée; et moi, le plus fortuné des époux.

MAD. D'EGMONT, *à part.* Il paraît qu'il y tient. (*Haut.*) Allons, allons; calmez-vous. (*Le faisant asseoir auprès d'elle.*) Mettez vous là; et puisque c'est votre désir, convenons des articles du contrat.

Ils continuent à causer bas.

SCÈNE VI.

TAVANNES, MAD. D'EGMONT *et* RENAUD, *dans le bosquet.*

TAVANNES. La nuit est venue, et je crains bien... J'ai eu toutes les peines du monde à me débarrasser de ce diable de maréchal... Il m'a emmené jusques chez M. de Guéménée; m'a forcé de me mettre à une table de jeu, et ne m'a quitté que lorsqu'il m'a cru bien engagé... On aurait dit qu'il était tout-à-fait dans les intérêts de Renaud. (*Ici, Renaud pousse un éclat de

rire.) Ah. ah! il y a du monde dans le bosquet. (*Il s'approche, et regarde.*) C'est Renaud et sa belle. Je vais donc pouvoir m'assurer... (*Il regarde avec attention, en écartant le feuillage. — Avec colère.*) Impossible de distinguer... et ils parlent bas encore .. (*Se promenant avec agitation.*) Oh! belle dame, si c'est vous qui vous jouez de moi; si c'est au fils de mon fermier que vous me sacrifiez, à un courtaut de boutique. . cela ne se passera pas ainsi... je me vengerai... oui, je me vengerai... (*Il retourne au bosquet et regardant.*) C'est en vain que je regarde, je ne vois rien... mais il me reste un moyen... excellente idée!.. Si tel est votre goût, Madame, vous me permettrez bien d'en faire part à mes amis et connaissances; et pour qu'il ne leur reste aucun doute, ainsi qu'à moi, je vais à l'instant les réunir et vous les amener ici, avec des flambeaux.

Il lâche le feuillage avec bruit.

MAD. D'EGMONT, *inquiète.* Oh! mon Dieu... il y a quelqu'un là, en dehors... Voyez donc.

RENAUD, *sortant et voyant Tavannes qui s'éloigne.* Ne vous effrayez pas... Je le connais... C'est le marquis de Tavannes.

MAD. D'EGMONT, *à part.* Tavannes... s'il m'avait reconnue...

RENAUD. Est-ce que vous le connaissez?

MAD. D'EGMONT. Oui, il vient quelquefois chez ma maîtresse... Vous ne le voyez plus?..

RENAUD. Oh! non... il est déjà bien loin...

MAD. D'EGMONT. Eh bien! mon ami, courez vite faire avancer une voiture de place...

RENAUD, *transporté.* Nous partons!..

MAD. D'EGMONT, *préoccupée.* Oui, oui... il faut partir... et bien vite... courez!.. je vous attends.

RENAUD. Ici?..

MAD. D'EGMONT. Non pas... dans le bosquet en face... Hâtez-vous!..

Renaud sort.

SCÈNE VII.

MAD. D'EGMONT, *seule.*

Tavannes!.. Il me poursuit partout.. Ils sont singuliers, ces hommes!.. parce qu'on a eu quelques bontés pour eux, ne semble-t-il pas que cela doive durer toujours?

Air: *Je sais attacher les rubans.*

Tavannes l'a-t-il oublié?
De cet amour qui nous rassemble,
Le but, un jour, doit être l'amitié;
Heureux, quand on arrive ensemble!
Il me poursuit, il m'accuse!.. et pourquoi?
Chacun de nous marche sans qu'il s'en doute;
Je suis au but!.. est-ce ma faute à moi
Si Tavannes est encore en route!

Mais s'il soupçonne quel rival je lui ai donné, il doit être d'une fureur... et cependant si les titres se mesuraient au mérite véritable, c'est Renaud qui serait marquis... Passons toujours dans l'autre bosquet...

Elle remet sa mantille. Richelieu arrive.

SCÈNE VIII.

RICHELIEU, MAD. D'EGMONT.

RICHELIEU. Tavannes a bientôt oublié la fillette au rendez-vous, pour une partie de trente et quarante... Ces jeunes gens, ça n'a aucune tenue dans les idées... Moi, je marche droit au but, et sans m'inquiéter de M. Renaud...

En ce moment, la comtesse sort du bosquet de gauche, et vient se heurter contre son père.

MAD. D'EGMONT. Ah...

RICHELIEU, *à part.* Une capote!.. une mantille... c'est elle... (*Haut.*) Que d'excuses à vous faire...

MAD. D'EGMONT, *à part, avec effroi.* mon père!..

Elle se couvre de son capuchon.

RICHELIEU. Mais après, vous me permettrez de me féliciter d'une rencontre...

MAD. D'EGMONT, *à part.* Comment sortir d'un pareil embarras?..

RICHELIEU. Vous ne répondez pas... (*Lui prenant la main.*) Votre main tremble... Ah! c'est la première fois que j'aurais fait peur à une femme. (*Confidentiellement.*) Vous n'êtes pas ce que vous voulez paraître... je l'ai deviné tout de suite ..

MAD. D'EGMONT, *à part.* Ciel!..

RICHELIEU. Non, non... Vous êtes de la cour, mais rassurez-vous... je n'ai jamais trahi un secret... Cependant faut-il au moins que vous me demandiez le silence...

MAD. D'EGMONT, *à part.* Je suis au supplice... (*Haut et contrefaisant sa voix.*) Monsieur, je vous supplie...

Elle veut retirer sa main.

RICHELIEU. Vous déguisez votre voix... vous ne voulez pas être reconnue... c'est juste, et je vous promets de ne chercher à soulever votre incognito que lorsque vous

me l'aurez permis... Oh! je suis accommodant... je ne fais que ce qui plait aux dames, vous voyez que nous nous entendrons...

SCÈNE IX.

Les Mêmes, TAVANNES, *accompagné de plusieurs* Roués, *puis* RENAUD.

Des domestiques précèdent Tavannes avec des torches.

MAD. D'EGMONT, *apercevant Tavannes.* M. de Tavannes! je suis perdue.

RICHELIEU. Ah! vous le connaissez... c'est lui qui vous fait peur, n'est-ce pas?.. et non pas moi?..

Mouvement de la comtesse.

TAVANNES, *à ses amis qui ne paraissent point encore.* Par ici, Messieurs, par ici...

RICHELIEU, *à la comtesse* Rassurez-vous, vous êtes sous la protection de Richelieu, et votre incognito ainsi que votre personne seront respectés de tout le monde.

TAVANNES, *arrivant avec ses amis et apercevant le Duc.* M. de Richelieu!

RICHELIEU. Oui, Messieurs, à qui, je pense, vous voudrez bien livrer passage, ainsi qu'à celle qu'il accompagne, et cela sans bruit, sans éclat...

Les gentilhommes s'écartent avec respect.

RENAUD, *arrivant dans le bosquet de droite.* Oh! mon Dieu... mon Henriette, au milieu de tant de monde!.. et c'est M. de Richelieu qui lui donne la main... Voilà mon rendez-vous flambé.

RICHELIEU, *bas à Madame d'Egmont.* Où voulez-vous être conduite! (*par un geste timide, elle designe le bosquet de droite.*) Il sufit.

TAVANNES, *à part, avec hésitation.* Pourtant, si c'était son père?

Air *de Fra-Diavolo.*

RICHELIEU, *traversant la scène d'un pas grave, en lui donnant la main.*

A vos désirs il faut se rendre,
Venez, madame, et suivez-moi!
Je suis ici pour vous défendre;
Marchons et calmez votre effroi,

MAD. D'EGMONT, *arrivant au bosquet et apercevant Renaud.*

Ah! c'est lui! quel danger! grace au ciel, je l'évite!

RICHELIEU, *retenant sa main.*

Arrêtez un moment! est-ce ainsi qu'on se quitte?

MAD. D'EGMONT, *déguisant sa voix.*

Vous recevrez demain
Un billet de ma main.

RICHELIEU.

Oh! quel heureux destin.
Adieu donc! à demain!

Il lâche sa main, elle entre dans le bosquet.

RENAUD. Oh! le bon seigneur qui me la rend!

MAD. D'EGMONT, *l'entraînant.* Partons!

Ils s'éloigne par la coulisse de droite.

RICHELIEU, *aux gentilhommes.* Maintenant, Messieurs, ne m'accompagnez-vous pas au château?

TAVANNES, *montrant à Richelieu la Comtesse qui passe dans le fond avec Renaud* Regardez, M. le maréchal.

RICHELIEU. Ah! je suis mystifié!

ENSEMBLE.

RICHELIEU.

A ses vœux, je devais me rendre,
L'honneur m'en faisait une loi;
Pour prix d'avoir su la defendre,
Demain, elle se donne a moi!

TAVANNES.

Ma foi je n'y peux rien comprendre,
Est-ce elle qui se rit de moi?
Je perds l'espoir de la surprendre
Et de jouir de son effroi!

CHOEUR, *à Tavannes*

Adieu l'espoir de la surprendre
Et de jouir de son effroi!
Elle est sauvée, il faut te pendre
Car elle se moque de toi!

La musique continue à l'orchestre jusqu'après la chute du rideau.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une salle du château de Versailles. Portes latérales. **Une galerie dans le fond.**

SCÈNE I.

TAVANNES, *debout*; MAD. D'EGMONT, MAD. DE BRIONNE, *assises*; RICHELIEU, *debout*; Dames et Seigneurs de la Cour, *groupes dans le salon, les uns assis, les autres debout.*

MAD. DE BRIONNE, *à Tavannes.* Mais, en vérité monsieur le marquis, l'histoire que vous nous racontez là est-elle croyable? vous, mystifié par une grisette...

RICHELIEU. Eh mon Dieu oui, Madame; et le plus plaisant de l'aventure, c'est qu'en aidant à la mystification de Tavannes, moi, je l'ai partagée.

MAD. DE BRIONNE. C'est vous, monsieur le duc, qui l'avez rendue à son amant?

RICHELIEU. Avec une loyauté digne des temps chevaleresques.

MAD. DE BRIONNE. Et je gage qu'elle ne vous en a su aucun gré: comme elle a dû rire de tous deux!

RICHELIEU. C'est probable.

TAVANNES. Qu'en pense madame d'Egmont?

MAD. D'EGMONT. Moi, Monsieur, je pense que c'est bien fait; vous allez chercher des grisettes pour vous tromper.

TAVANNES. Les femmes de la cour devraient nous suffire, n'est-il pas vrai? Mais si celle dont il s'agit n'était qu'une grisette de contrebande?

MAD. D'EGMONT. Vous croyez?

RICHELIEU. Je l'ai pensé comme lui; en me parlant elle déguisait sa voix.

MAD. D'EGMONT. C'est qu'apparemment elle avait ses raisons pour n'être pas reconnue.

TAVANNES. Sans doute; mais dans le jardin du Palais-Royal, l'obscurité n'est pas telle qu'avec de bons yeux...

MAD. D'EGMONT. Ah, vous savez son nom?

TAVANNES. Peut-être.

MAD. D'EGMONT. Pourquoi ne le dites-vous pas?

TAVANNES. grâce à M. le duc, je n'ai pas de preuves.

MAD. D'EGMONT. C'est dommage; cela nous divertirait.

TAVANNES. En êtes-vous bien sûre?

MAD. D'EGMONT. Je l'imagine.

TAVANNES, *d'un ton piqué.* Eh bien, Madame, je tâcherai d'en avoir.

MAD. D'EGMONT, *se levant ainsi que madame de Brionne, et passant près de Richelieu.* Eh bien, monsieur, vous me ferez plaisir.

TAVANNES, *à part.* Quelle audace!

MAD. DE BRIONNE, *à part.* Est-ce que ce serait elle?

RICHELIEU. Ah! je me repens bien maintenant d'avoir contribué à la dérober aux regards; une femme de la cour en intrigue avec un commis marchand!.. Cette histoire aurait fait les délices de Versailles.

MAD. D'EGMONT. Comment, mon père, vous vous repentez de n'avoir pas livré une femme aux railleries, aux sarcasmes, à la honte?

TAVANNES, Nous sommes si souvent leurs dupes, qu'il est doux quelquefois de payer ses dettes.

MAD. D'EGMONT. Quand vous voudrez mettre cette maxime en pratique, commencez par vos créanciers.

MAD. DE BRIONNE, Il ne faut pas que ceci nous fasse oublier la grande affaire du jour; voici bientôt l'heure où la comtesse Dubarry va être présentée à la Dauphine.

RICHELIEU. Nous avons tout lieu d'espérer qu'elle sera mal reçue.

MAD. D'EGMONT. Cependant, puisque madame la Dauphine a consenti à la voir.

RICHELIEU. Le Roi a ordonné; il a bien fallu obéir!.. Mais c'est un jour d'humiliations pour la favorite.

MAD. D'EGMONT. Et par conséquent, un jour de bonheur pour nous.

MAD. DE BRIONNE. Vous ne cesserez donc pas de la haïr, ma chère?

MAD. D'EGMONT. Tant que le roi ne cessera pas de l'aimer.

RICHELIEU Haïssez-la, j'y consens; mais ne le dites pas si haut: une trève est signée entre nous; c'est moi qui doit lui donner la main aujourd'hui, et je vais voir là-dedans si tout se dispose. M'accompagnez-vous, M. de Tavannes?

TAVANNES. Très-volontiers, M. le duc.

(*A part.*) Si je pouvais être sûr, et la confondre.

Ils sortent par la porte de gauche. — Les autres s'éloignent de divers côtés.

SCÈNE II.

MAD. DE BRIONNE, MAD. D'EGMONT.

MAD. D'EGMONT. Cet impertinent Tavannes qui croyait m'intimider.

MAD. DE BRIONNE. Il est piqué au vif, et si mes soupçons ne me trompent pas, il y a de quoi

MAD. D'EGMONT. Vous soupçonnez donc?...

MAD. DE BRIONNE Que la grisette en question n'est autre que la comtesse d'Egmont.

MAD. D'EGMONT Vous l'avez dit.

MAD. DE BRIONNE. Il fallait bien qu'il y eût quelque chose comme cela: depuis quinze jour vous rudoyez ce pauvre Tavannes.

MAD. D'EGMONT. Il ma ennuyée pendant six mois: nous ne sommes pas encore quittes.

MAD. DE BRIONNE. et vous le remplacez par qui?..

MAD. D'EGMONT. Par un homme jeune, aimant, naïf, dont l'âme simple et candide m'a révélé un bonheur que sans lui je n'aurais jamais imaginé. Je n'ai point de secrets pour vous, ma chère amie.

Air: *Je conçois que pour le séduire.* (Espionne)

Cet amour si vrai que j'inspire,
Je l'avouerai, charme mon cœur;
C'est pour moi seule qu'il respire,
En moi seule est tout son bonheur!
Une ivresse toujours nouvelle
A mes genoux l'amène à chaque instant,
Il se tuerait si j'étais infidèle....
Vos amans de Versaille en feraient-ils autant?
Ceux de Versaille en feraient-ils autant?

MAD. DE BRIONNE. Non, Dieu merci. . Versailles serait dépeuplé!

MAD. D'EGMONT. Je n'ai vu d'abord, je l'avouerai, qu'une plaisanterie dans cette intrigue roturière: mais mon amoureux plébéïn semblait si heureux de la plus légère faveur; il est si doux de se sentir aimé pour soi-même, que je n'ai pu me défendre d'un intérêt qui s'est accru de jour en jour!.. Il y a tant de vérité dans l'expression de ce qu'il éprouve: tant de vivacité dans ses transports!.. Ah, ma chère, on parle beaucoup de nos priviléges, mais les grisettes en ont, je vous assure, que nous pourrions leur envier.

MAD. DE BRIONNE Tout cela est à merveille; mais, si cette intrigue se découvrait, tout le monde vous blâmerait, vous deviendriez la fable de la cour.

MAD. D'EGMONT. Et comment se découvrirait-elle? Renaud... (il s'appelle Renaud) est à cent lieues de soupçonner mon rang; il ne voit en moi qu'une femme de chambre de bonne maison. Comme il doit être triste! Depuis quatre jours, retenue à Versailles, il m'a été imposible de le voir; il a pour toute consolation un petit billet que je lui ai écrit avant-hier; je gage qu'il l'a placé sur son cœur, couvert de baisers, mouillé peut-être de ses larmes. Ah, ah, ah!

MAD. DE BRIONNE. Songez que M. de Tavannes est blessé dans son amour comme dans son orgueil; qu'il a déjà failli vous surprendre, et que la vengeance est douce au cœur d'un amant délaissé. Veillez bien sur vos moindres démarches.

MAD. D'EGMONT. Craindre l'avenir, c'est gâter le présent!.. La vie est si courte.

MAD, DE BRIONNE. Et le plaisir si rare.

MAD. D'EGMONT. Il faut le saisir quand il arrive.

MAD. DE BRIONNE.. Et le remplacer quand il s'en va.

MAD. D'EGMONT. Voilà la vraie philosophie.

MAD. DE BRIONNE. Silence. Ces Messieurs viennent.

MAD. D'EGMONT. Gardez bien mon secret.

MAD. DE BRIONNE. Ne savez-vous pas tous les miens?

SCÈNE III.

MAD. DE BRIONNE, MAD. D'EGMONT, RICHELIEU, TAVANNES, Dames et Seigneurs de la cour

RICHELIEU. L'instant est arrivé, mesdames, le roi vient d'entrer chez la Dauphine: si vous voyiez quels regards il lance sur elle!.. on dirait en vérité que c'est lui qui est le nouveau marié.

MAD. D'EGMONT. La beauté a sur lui tant d'empire.

TAVANNES. Et la Dauphine est si belle!

RICHELIEU. Au mouvement que j'aperçois, madame Dubarry sort de ses appartemens; c'est ici que je dois l'attendre. Ah! la voici.

MAD. D'EGMONT. Sous ces riches parures on voit toujours la fille de rien.

RICHELIEU. Tâchez de ne voir que la favorite.

MAD. D'EGMONT. Être obligée de saluer Jeanne Vaubernier.

RICHELIEU. Je suis bien forcé de lui donner la main.

MAD. D'EGMONT. Quand donc pourrons-nous la punir?

RICHELIEU. Quand elle ne pourra plus se venger.

MAD. D'EGMONT. En attendant, puissions-nous la voir humiliée!

RICHELIEU. C'est ce que j'espère. (*Madame Dubarry entre; elle est accompagné de plusieurs dames; il se fait un mouvement dans le salon; Richelieu va au-devant d'elle.*) Combien je suis heureux, Madame, de l'honneur qui m'est accordé aujourd'hui!.. C'est une faveur que je ne céderais pour rien au monde.

Il lui donne la main; tout le monde s'incline, elle entre avec Richelieu, on les suit; deux pages qui précédaient le cortége se sont placés à la porte de gauche, par où tout le monde sort.

PREMIER PAGE, *placé à gauche.* D'Harcourt, la comtesse est toujours bien jolie!

DEUXIÈME PAGE. Voici un grand jour pour elle.

PREMIER PAGE. Comment sera-t-elle reçue?

DEUXIÈME PAGE. Tiens, la voici qui entre.

PREMIER PAGE. Oh, oh!.. la Dauphine l'accueille à merveille.

DEUXIÈME PAGE. Vois-tu s'allonger les visages de ces dames?

PREMIER PAGE. Oui, mais le dépit a bientôt disparu : tout le monde, à cette heure, sourit à la favorite.

DEUXIÈME PAGE Comme le roi a l'air content!

PREMIER PAGE. Allons, la voilà plus puissante que jamais.

SCÈNE IV.

LEDRU, ANTOINE, RENAUD, UN HUISSIER *de la Cour dans le fond;* LES DEUX PAGES *sur le devant*

LEDRU, *à l'huissier.* Je vous dis, monsieur, que j'ai un rendez-vous avec monsieur le duc de Richelieu; mon bourgeois est fournisseur de la Comédie-Française, et il m'a envoyé ici avec un laissez-passer de M. le maréchal.

L'HUISSIER. Mais vous ne deviez pas entrer dans ce salon, et vous ne devez pas y rester.

PREMIER PAGE. Regarde-donc, d'Harcourt, les bonnes figures! il faut nous amuser un moment. (*A l'huissier.*) Laissez ces messieurs, nous allons leur faire entendre raison.

L'huissier sort.

RENAUD. Ah! voilà des jeunes gens qui paraissent bien aimables.

PREMIER PAGE. Vous dites donc que monsieur le maréchal vous a mandés à Versailles.

LEDRU. Oui, monsieur le page, pour acquitter des mémoires que j'apporte. J'ai été charmé de cela, parce que je n'avais jamais vu la cour, et j'ai fait profiter un ami de ma bonne fortune.

LE PAGE. Le Roi sera charmé de vous voir.

RENAUD. Vous croyez?

LE PAGE. J'en suis certain.

LEDRU. Il en a vu de plus laids, monsieur.

LE PAGE, *riant.* Pas beaucoup!

LEDRU. Si vous nous permettez de rester ici, vous me ferez plaisir ainsi qu'à mon camarade; ça le distraira de ses peines de cœur.

LE PAGE. Comment!.. Est-ce que la maîtresse de monsieur serait infidèle?

LEDRU. J'en ai peur pour lui.

RENAUD Tu te trompes; on m'aime toujours, j'en ai la preuve.

LE PAGE. En effet trahir monsieur!.. ce serait surprenant. Mais, j'en suis bien fâché, il faudra vous distraire ailleurs.

LEDRU. Comment?

LE PAGE. Le Roi sera désolé sans doute; mais je vous engage à vous en aller, et le plus vite possible... Toute la cour va traverser ce salon.

RENAUD. Ce serait si beau à regarder!

LE PAGE. Allons, en route, et dépêchons-nous.

RENAUD. Que diable! vous êtes bien pressé... Il était si poli tout-à-l'heure.

LE PAGE Prenez donc garde de blesser ces messieurs qui veulent voir la cour!.. Ah! ah! ils sont ma foi plaisans.

RENAUD. Et pourtant il y a des momens où il ne plaisantent pas.

LE PAGE. Oh, oh! Monsieur l'amant trompé se fâche.

RENAUD. Ça lui arrive quelquefois.

LEDRU, *tirant Renaud par son habit.* Sauvons-nous, Renaud, sauvons-nous!

RENAUD. Vous ne seriez pas les plus forts, mes petits messieurs.

LE PAGE. Vrai Dieu, ils ont envie de se faire chasser par les épaules.

SCENE V.

UN PAGE, RENAUD, 1er PAGE, TAVANNES, *entrant par la porte de gauche.*

TAVANNES Eh bien, quel est donc tout ce bruit, messieurs les pages?

LE PAGE. Ce sont ces vilains qui veulent rester là malgré nous.

RENAUD. Des vilains!.. oh! la main me démange.

TAVANNES, *reconnaissant Renaud.* Eh mais... je ne me trompe pas... c'est lui!

RENAUD. M. le marquis de Tavannes!.. ah! il va nous faire justice... Apprenez, monsieur le marquis...

TAVANNES. C'est bon, c'est bon. (*Aux pages.*) A votre poste, messieurs, et laissez ces braves gens tranquilles, je me charge d'eux.

Les pages vont se placer de chaque côté de la porte.

LEDRU. L'honnête seigneur!

RENAUD. Ils sont vexés.

TAVANNES. Demeurez, mes amis, et dites-moi ce qui vous amène.

RENAUD. Mon camarade apporte des mémoires à M. le duc de Richelieu, il m'a entraîné avec lui, et nous désirions rester dans un petit coin pour jouir du coup-d'œil; voilà tout, M. le marquis.

TAVANNES, *à part.* C'est le ciel qui me l'envoie!.. Ah, madame d'Egmont, je pourrai donc éclaircir mes doutes! (*Haut.*) Eh bien, c'est un désir tout naturel, et je veux le satisfaire. Madame Dubarry, suivie de toute la cour, va passer par ici: vous allez vous ranger de ce côté, et vous verrez tout à votre aise.

LEDRU. Que vous êtes bon, M. le marquis!

RENAUD. Enfoncés, les pages!

TAVANNES. Ah ça, Renaud, dis-moi, depuis huit jours que je t'ai rencontré au Palais-Royal, comment vont tes amours?

RENAUD. Ça va à merveille, M. le marquis.

TAVANNES. Ah! ce soir-là tu as été content?

RENAUD. Ravi, enchanté!

TAVANNES. Ton amour a obtenu sa récompense?

RENAUD Vous ne vous figurez pas combien j'ai été heureux!

TAVANNES, *à part.* Pardieu, je ne me le figure que trop! (*Haut.*) Tu as cessé d'être timide?

RENAUD. Pour devenir le plus fortuné des hommes

TAVANNES, *à part.* Comme c'est agréable à entendre!

RENAUD. C'est qu'elle m'aime, M. le marquis, comme elle n'a jamais aimé.

TAVANNES. En vérité.

RENAUD. Elle me l'a dit.

TAVANNES, *à part.* Oh, si c'est elle, je me vengerai! (*Haut.*) Mais il me semble, Renaud, que depuis huit jours, tu t'es terriblement dégourdi?

LEDRU. Vous savez, M. le marquis, comment on dit que l'esprit vient aux filles.

TAVANNES. Il paraît que la recette est aussi à l'usage des garçons. Et tu as revu ta belle?

RENAUD. Pas depuis quatre jours... mais je sais qu'elle ne m'oublie pas.

LEDRU, *qui de temps en temps regarde dans la coulisse.* Ah, ah! on vient de ce côté.

TAVANNES. C'est bon... Placez-vous là, ne bougez pas, et ouvrez bien les yeux.

SCÈNE VI.

RENAUD, LEDRU, RICHELIEU, MAD DUBARRY, MAD. DE BRIONNE, MAD D'EGMONT, Foule de Seigneurs et de Dames de la Cour, TAVANNES, *à gauche, sur le devant.*

La foule sort par la porte latérale où sont les pages; Richelieu donne la main à madame Dubarry; madame d'Egmont parle bas à madame de Brionne; on traverse le théâtre et on passe dans la galerie.

TAVANNES, *à part, sur le devant* Si je ne me suis pas trompé, la reconnaissance va avoir lieu; tâchons qu'elle soit touchante.

LEDRU. Regarde donc, Renaud, comme ce cortége est magnifique! quels beaux habits!

RENAUD. Et les femmes! vois donc que de diamans!

LEDRU. J'en suis tout ébloui.

RENAUD, *reconnaissant madame d'Egmont.* Ah, mon Dieu!..

LEDRU. Qu'as-tu donc?

RENAUD, *traversant le théâtre et passant à gauche.* Mais, oui... non... si fait... c'est elle!

LEDRU, *le suivant.* Elle... qui?...

RENAUD. Suis-je bien éveillé?

TAVANNES. Eh bien?..

RENAUD, *à Tavannes, qui observe tout avec intérêt.* Monsieur le marquis! monsieur le marquis!.. le nom, s'il vous plaît, de cette dame qui vient de passer.

TAVANNES. Laquelle?

RENAUD. Tenez celle-là... qu'on voit encore... là... en robe bleue...

La foule est entrée dans la coulisse à droite.

TAVANNES. C'est la comtesse d'Egmont, la fille de monsieur le duc de Richelieu.

RENAUD. La comtesse d'Egmont... la fille... ah!.. les jambes me manquent!

TAVANNES. Est-ce que tu la connais?

RENAUD, *avec transport*. Si je la connais?

LEDRU. A-t-il perdu la raison?

RENAUD. La comtesse d'Egmont!.. la comtesse!.. je suis aimé d'une comtesse!

LEDRU. Qu'est-ce qu'il dit donc?

TAVANNES. Comment? ce serait elle qui?..

RENAUD. Oui, Monsieur, oui, c'est elle qui... oh! il me semblait bien aussi que ces manières si nobles, ce langage si élégant... Comment ai-je pu m'y tromper?.. J'en perdrai la tête!.. Une comtesse! la fille d'un maréchal!.. Ah! ah! messieurs les pages, venez encore me rudoyer!.. Je suis aimé d'une comtesse.

Il arpente le théâtre avec orgueil.

TAVANNES, *à part*. Allons, me voilà sûr de mon affaire. (*Haut.*) Pardieu, Renaud, c'est une merveilleuse aventure.

RENAUD. Aimé d'une comtesse!..

TAVANNES. C'est la fortune qui se présente.

RENAUD. C'est mieux que cela, c'est le bonheur!

TAVANNES. Il ne faut pas le laisser échapper; madame d'Egmont sera charmée de te voir.

RENAUD. Vous croyez, M. le marquis?

TAVANNES. Je n'en doute pas.

RENAUD. Mais, pourquoi donc m'a-t-elle fait un mystère de son rang?

TAVANNES. Le plaisir d'être aimée pour elle-même, l'envie de t'éprouver; oh! madame d'Egmont est très romanesque.

RENAUD. En effet, elle m'a dit plus d'une fois que l'amour pouvait tout faire oublier.

TAVANNES. Ah! elle t'a dit cela?

RENAUD. Et elle me l'a prouvé.

TAVANNES. Il est donc bien clair que ta présence lui fera plaisir? reste là; on conduit madame Dubarry jusque dans ses appartemens, et on va revenir dans ce salon, je te présenterai.

RENAUD. Je serai si heureux de la revoir!

TAVANNES. Laisse-moi faire. Tiens, on s'avance, agis comme je te le dirai, et surtout pas de sotte timidité.

SCÈNE VII.

RICHELIEU, MAD. DE BRIONNE, MAD. D'EGMONT, TAVANNES, RENAUD, LEDRU, Foule de Seigneur et Dames de la Cour.

RICHELIEU, *entrant*. Il faut en prendre son parti, Mesdames; le pouvoir de la favorite vient de se raffermir; j'irai ce soir lui faire ma cour: vous y viendrez?

MAD. D'EGMONT. Le moyen de faire autrement.

RICHELIEU. Eh bien, mon cher Tavannes, vous n'avez pas suivi madame Dubarry avec nous; est-ce que vous protestez?

TAVANNES Non, vraiment, M le duc; je suis toujours du parti de la beauté.

RICHELIEU. Et vous avez raison.

TAVANNES. Je suis resté ici pour rendre service à un brave jeune homme qu'on voulait chasser, et qui pourtant ne devrait pas manquer d'appuis à la cour.

RENAUD, *à part*, *dans un coin*. Qu'elle est belle!

RICHELIEU. Qu'est-ce que c'est?

TAVANNES. Madame la comtesse me saura gré, je l'espère, de la protection que je lui ai accordée.

MAD. D'EGMONT. Moi! Monsieur?..

TAVANNES. Oui, Madame, vous-même! Le pauvre garçon, un peu timide, avait besoin d'un patronage; j'ai été heureux de lui offrir le mien; permettez donc que j'aie l'honneur de vous le présenter.

Il prend Renaud par la main et l'amène devant la comtesse.

MAD. D'EGMONT, *à part*. Ciel!

MAD. DE BRIONNE, *bas*. Qu'y a-t-il!

MAD. D'EGMONT, *bas*. C'est lui.

MAD. DE BRIONNE, *à part*. Il est joli garçon.

TAVANNES, *à part*. Mon protégé fait de l'effet.

RICHELIEU. Si je ne me trompe, c'est le jeune commis du Palais-Royal.

TAVANNES. Cet excellent jeune homme a été si heureux de trouver madame la comtesse!.. il est si fier des preuves de bonté qu'il a reçues d'elle.

MAD. D'EGMONT, *qui s'est remise et a composé son visage*. De moi!..

RICHELIEU. Des preuves de bonté... comment l'entendez-vous?

RENAUD, *s'avançant avec une certaine confiance*. J'avoue que je n'ai pas été maître...

RICHELIEU. Qu'est-ce à dire?

MAD. D'EGMONT, *à part*. L'imbécile, qui me reconnaît!

RENAUD. Madame la comtesse me pardonnera-t-elle?

MAD. D'EGMONT. Quoi donc, Monsieur? qu'ai-je à vous pardonner?

RENAUD, *étonné.* Mais... Madame... je pensais... je croyais...

MAD. D'EGMONT. Vous pensiez?.. quoi?..

RENAUD, *avec embarras.* D'après ce que vous m'avez dit...

MAD. D'EGMONT. Ce que je vous ai dit?. Et où m'avez-vous vue, s'il vous plait?

RENAUD, *abasourdi.* Où je vous ai vue?..

LEDRU, *bas, à Renaud.* Dis-donc, Renaud, ta comtesse n'a pas l'air de te reconnaître.

RENAUD. Ah! mon Dieu!.. est-ce que je me tromperais?

MAD. D'EGMONT. Eh bien, Monsieur?..

RENAUD, *à part.* Quand le diable y serait, c'est elle!

TAVANNES. Les protégés de madame sont nombreux: elle a si bon cœur! Peut-être, en ce moment, ses souvenir sont-ils un peu confus: allons, Renaud, il faut aider la mémoire de madame la comtesse, lui rappeler quelque circonstance...

MAD. D'EGMONT Et quelle circonstance voulez-vous qu'il rappelle?

TAVANNES. C'est ce qu'il va nous apprendre.

MAD. D'EGMONT. Si ce jeune homme a quelque requête à m'adresser, qu'il parle; sinon qu'il n'arrête pas plus long-temps une femme qui ne le connait pas, et qu'il voit pour la première fois.

RENAUD, *suffoqué.* Pour la première fois!.. Ah!.. voilà qui est fort!

MAD. DE BRIONNE, *à part.* Quel admirable sang-froid!

RICHELIEU, *qui a passé à gauche de Renaud.* En effet, je me demande quels rapports ont pu jamais exister entre un commis marchand et la comtesse d'Egmont.

RENAUD, *à part.* je crois que j'ai fait une bêtise.

MAD. D'EGMONT, *à part.* Le maladroit me comprendra-t-il?

Air d'Hérold. *Final du premier acte de la Maîtresse.*

RICHELIEU, *à Renaud.*

Vous allez achever, je pense?

RENAUD, *part.*

Dans quel guêpier me suis-je fourré là?

RICHELIEU, *prenant Renaud par une oreille.*

De Richelieu vous savez la puissance?

TAVANNES, *le prenant par l'autre oreille.*

Monsieur de moi croit-il qu'on se jouera?

RICHELIEU.

Allons, il faut qu'on obéisse:
Parlez donc!

MAD. D'EGMONT, *à part*

Je suis au supplice.

RENAUD, *à part.*

Elle souffre! (*Haut.*) Oui, messieurs, je le confesse,
En regardant madame la comtesse,
J'avais cru voir....

MAD. D'EGMONT, *à part.*

S'il osait achever?..

RENAUD.

La joie avait rempli mon âme;
J'étais dans cette cour heureux de retrouver
Une aimable et charmante femme
Qui m'avait promis qu'à jamais
Elle répondrait à ma flamme!..

RICHELIEU.

Eh bien?

MAD. D'EGMONT, *à part.*

Grand Dieu!..

RENAUD, *avec effort.*

Je me trompais!

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Quel est donc ce mystère
Est-il de bonne foi?
Croit-il que de se taire
L'honneur lui fait la loi?

MAD. DE BRIONNE.

Tout est fini, j'espère!
Bannissez votre effroi:
Il sent que de se taire
L'honneur lui fait la loi.

MAD. D'EGMONT.

Allons, plus de colère!
Bannissons mon effroi!
Il sent que de se taire
L'honneur lui fait la loi.

TAVANNES.

J'étouffe de colère!
Car, cédant à l'effroi,
S'il persiste à se taire,
Elle rira de moi!

RENAUD.

Appaisons sa colère!
C'est bien elle je croi;
Mais ici, de me taire,
L'honneur me fait la loi.

RICHELIEU.

J'entrevois du mystère;
Il nous trompe, je croi,
Mais du moins de se taire
La peur lui fait la loi.

LEDRU.

La chose est singulière!
Il a cru, sur ma foi,
Trouver une ouvrière
Dans le palais du Roi!

RICHELIEU. Vous mériteriez, monsieur l'impertinent ..

MAD. D'EGMONT, *souriant.* Il faut lui pardonner; un cœur bien épris croit trou-

ver partout l'objet aimé, et je suis fière de ressembler à la dame des pensées de monsieur... monsieur...

RENAUD. Renaud, madame.

MAD. D'EGMONT. Eh bien, M. Renaud, je vous engage à regarder de plus près une autre fois, et vous, M. de Tavannes, à mieux choisir vos auxiliaires.

RICHELIEU. Mais qui a pu amener ici ces deux hommes? car en voilà un autre qui se cache là-bas.

LEDRU. Je venais, M. le duc, avec un laissez-passer de votre excellence pour des fournitures...

RICHELIEU. Ah! je sais ce que c'est; vous allez me suivre.

MAD. D'EGMONT. Et nous, mesdames, allons au cercle de madame la Dauphine; voici l'heure. Nous nous reverrons, monsieur de Tavannes.

TAVANNES. Je l'espère bien, madame la comtesse.

MAD. D'EGMONT, *bas à madame de Brionne*. Pour un bourgeois, il ne s'en est pas mal tiré.

MAD DE BRIONNE, *bas*. Vous l'avez échappé belle!..

TAVANNES, *à demi-voix*. Demeure ici, Renaud, il faut que je te parle. (*Tout le monde sort, excepté Renaud et Tavannes; madame d'Egmont a l'air triomphant et jette en passant, à Tavannes, un regard de pitié. — Tavannes, à part.*) Elle triomphe!.. mais, pardieu, les derniers mots n'en sont pas dits!

SCÈNE VIII.

TAVANNES, RENAUD.

TAVANNES, *à part*. Le malotru qui a tout fait manquer! qui a eu peur!

RENAUD, *à part*. Qu'est-ce que je vais devenir à présent?

TAVANNES. Eh bien. Renaud?

RENAUD. Eh bien, M. le marquis?

TAVANNES. Sais-tu que j'ai lieu d'être fort mécontent?

RENAUD. Et moi donc?

TAVANNES. Tu viens de te conduire comme un imbécile.

RENAUD. Dame!.. il y a de quoi le devenir.

TAVANNES. Parle franchement, voyons: étais-tu dans l'erreur, ou bien as-tu cédé à quelque mouvement de crainte? Est-ce, ou n'est-ce pas la Comtesse qui t'aime?

RENAUD. Est-ce que je peux le savoir, maintenant?

TAVANNES. Tu ne peux pourtant pas rester dans cette incertitude.

RENAUD. Oh non, elle est trop pénible!.. Si c'est elle que j'ai eu le bonheur d'intéresser, moi, pauvre et obscur, elle est sans doute irritée contre moi, à cette heure; je ne la reverrai plus! J'ai perdu toute la joie de ma vie!..

TAVANNES. Écoute, mon pauvre Renaud: j'ai pitié de toi, et je veux te servir; mais, pour t'être utile, tu comprends qu'il est indispensable que je sois sûr de de mon fait.

RENAUD. Sans doute, et je ne le suis pas moi-même.

TAVANNES Il y aurait bien un moyen.

RENAUD. Lequel?

TAVANNES. Si, par hasard, tu avais reçu de ta belle quelque lettre, quelque billet, moi, qui connais l'écritnre de la comtesse, je te dirai tout de suite...

RENAUD. Oh, monsieur le marquis, j'en ai un!.. Depuis deux jours, c'est ma seule consolation; je le porte sur mon cœur, je le relis à chaque instant!..

TAVANNES. Voyons...

RENAUD, *lui montrant le billet*. Tenez, regardez comme il est tendre!.. N'est-ce pas qu'on n'écrit ainsi qu'aux gens qu'on aime?

TAVANNES. Oui, vraiment, et tu es un heureux mortel; car ce billet est de la comtesse d'Egmont. (*à part.*) La perfide!

RENAUD. Ah! mon cœur me le disait bien, que c'était elle.

Il porte le billet à ses lèvres avec passion

TAVANNES. Maintenant, il faut songer à faire ta paix.

RENAUD. Pourrai-je approcher d'elle, à présent?

TAVANNES. Toi, non!.. Mais moi, je peux la voir, lui peindre ton repentir, et la disposer à te pardonner une indiscrétion bien excusable.

RENAUD. N'est-il pas vrai qu'elle est excusable? Oh, voyez-la, monsieur le marquis, soyez mon sauveur!

TAVANNES. Très-bien, très-bien: mais il me faudrait un moyen de la forcer à m'écouter.

RENAUD. C'est juste!.. Que faire?

TAVANNES. Une chose toute simple: remets-moi le billet qu'elle t'a écrit.

RENAUD. Mais...

TAVANNES. Te défies-tu de moi?

RENAUD. Dieu m'en garde!.. Cependant...

TAVANNES. Tu hésites?.. Fais donc

comme tu l'entendras; résigne-toi à ne plus la revoir.

RENAUD. Ne plus la revoir!

TAVANNES. Sans doute! Voyons, prends ton parti, et dépêche toi; car tu me fais perdre mon temps.

RENAUD. Vous êtes donc bien sûr de l'appaiser?

TAVANNES. Faut-il te le répéter cent fois?

RENAUD. Vous me rendrez ce billet si précieux?

TAVANNES. En peux-tu douter?

RENAUD. Et vous lui direz bien?..

TAVANNES. Tout ce qui devra te rendre le bonheur que tu as perdu.

RENAUD. Allons, monsieur le marquis, je m'en rapporte à vous; vous n'avez pas intérêt à me tromper.

TAVANNES. Pardieu!..

Il lui enlève le billet de la main.

RENAUD. Le bonheur de ma vie est dans vos mains.

TAVANNES. Je t'en rendrai bon compte. Va te promener dans cette galerie; regarde les tableaux, tâche de te distraire, je vais m'occuper de toi.

RENAUD. Et moi, penser à elle.

SCÈNE X.

TAVANNES, *seul.*

A nous deux, maintenant, madame la comtesse!.. Ah, je vous tiens enfin!.. Je vous apprendrai qu'on ne trahit pas impunément le marquis de Tavannes.

Air: *Amis, voici la riante semaine.*

Vous qui croyez toujours fuir ma vengeance,
Vous qui riez de mes jaloux transports,
Il est passé le temps de l'indulgence,
Le moment vient d'expier tous vos torts!
Votre inconstance avait blessé mon âme,
Mais dans ma chaîne il faudra revenir;
Pour châtiment il faut m'aimer, madame!..
Ah! que j'aurais de joie à la punir!

Ma foi, le hasard me sert à merveille; la voici qui sort de chez la Dauphine.

SCENE XI.

TAVANNES, MAD. D'EGMONT.

MAD. D'EGMONT. Ah, c'est vous, M. de Tavannes?.. Toujours plongé dans vos réflexions!

TAVANNES. Ici, du moins, madame, les sujets ne me manquent pas.

MAD. D'EGMONT. On s'est beaucoup occupé de vous chez madame la Dauphine.

TAVANNES. On a eu bien de la bonté.

MAD. D'EGMONT. Oh, ce n'est pas précisément le mot; car je ne vous cache pas qu'on s'est permis de rire un peu à vos dépens.

TAVANNES. Mais vous, madame, vous m'avez défendu?

MAD. D'EGMONT. Vous me croyez donc bien généreuse?

TAVANNES. Presque autant que je vous crois fidèle.

MAD. D'EGMONT, *riant.* Et cela vous rassure?

TAVANNES. Pensez-vous que cela doive m'effrayer

MAD. D'EGMONT. Mais vous-même, qu'en pensez-vous?

TAVANNES. D'après ce qui s'est passé, je n'ai plus de raisons de croire à votre inconstance.

MAD. D'EGMONT. Mais moi, j'en ai de croire à votre méchanceté.

TAVANNES. L'amour véritable rend soupçonneux.

MAD. D'EGMONT. Et le dépit rend ridicule.

TAVANNES. On s'est donc bien moqué de moi?

MAD. D'EGMONT. La comédie que vous avez imaginée était si absurde!

TAVANNES. Vous trouvez?

MAD. D'EGMONT. Et vous avez si mal joué votre rôle!

TAVANNES. Je rencontrerai peut-être l'occasion de prendre ma revanche.

MAD. D'EGMONT. J'en doute.

TAVANNES. Que sait-on? J'ai remarqué dans les comédies un moyen qui manque rarement son effet.

MAD. D'EGMONT. Qu'est-ce que c'est?

TAVANNES. Au moment où l'action est bien embrouillée, où le personnage principal se croit sûr de son triomphe, une lettre arrive, qui change la position de tout le monde.

MAD. D'EGMONT. Une lettre!

TAVANNES. Oui!.. C'est un moyen usé, j'en conviens; mais il est toujours bon.

MAD. D'EGMONT. Que voulez-vous dire?

TAVANNES. Ne comprenez-vous pas tout ce que dix lignes d'écriture peuvent amener de combinaisons nouvelles, de résolutions imprévues?

MAD. D'EGMONT. Expliquez-vous, Monsieur.

TAVANNES. Un peu de patience!.. Tenez, j'ai là un papier sur lequel je compte beaucoup.

MAD. D'EGMONT. Voyons!

TAVANNES, *montrant la lettre.* Regardez, Madame.

MAD. D'EGMONT, *à part.* Dieu!.. ma lettre!.. L'imbécile!..

TAVANNES. Ce n'est pas bien long, mais cela doit produire de l'effet; qu'en dites-vous?

MAD. D'EGMONT. Et quel usage prétendez-vous faire de ce papier?

TAVANNES. Cela dépend de la tournure que prendra la scène.

MAD. D'EGMONT. Un homme qui se dit amoureux, trouverait-il du plaisir à compromettre la femme qu'il aime?

TAVANNES. Mais ne trouverait-il pas du bonheur à reconquérir ce qu'on lui a ravi?

MAD. D'EGMONT. Une plaisanterie sans conséquence est-elle donc un crime?

TAVANNES. Non!.. quand ce n'est qu'une plaisanterie sans conséquence.

MAD. D'EGMONT. Cela ne peut pas être autre chose.

TAVANNES. Voilà un billet qui prouve le contraire.

MAD. D'EGMONT. Songez-y, monsieur! la vengeance d'une femme est chose dangereuse.

TAVANNES. Perdre son amour est chose cruelle.

MAD. D'EGMONT, *minaudant.* Et vous êtes sûr de l'avoir perdu?

TAVANNES. Cela y ressemble.

MAD. D'EGMONT. Sans espoir de retour?

TAVANNES. Je le crains.

MAD. D'EGMONT. Vous êtes modeste.

TAVANNES. Il ne tiendrait qu'à elle que je redevinsse orgueilleux.

MAD. D'EGMONT. Mais si elle était disposée à la paix?

TAVANNES. Ce n'est pas moi qui ai commencé la guerre.

MAD. D'EGMONT. Obtiendrait-elle une garantie de vos intentions pacifiques?

TAVANNES. Obtiendrais-je un gage de son retour vers moi?

MAD. D'EGMONT

Air : *Faisons la paix.* (Maison du faubourg.)

Si vous vouliez
Reconquérir votre puissance,
D'abord, monsieur, vous tâcheriez
D'obtenir sa reconnaissance!..
Si vous vouliez.

TAVANNES Que faudrait-il faire?

MAD. D'EGMONT. Vous ne devinez pas?

TAVANNES. Aidez-moi un peu.

MAD. D'EGMONT. Ce billet..

TAVANNES. Eh bien?

MAD. D'EGMONT. Il faudrait le lui remettre.

TAVANNES. Ah! je comprends!.. Mais, à mon tour, je vous dirai :

Même air.

Si vous vouliez,
Que l'amour entre eux pût renaître,
De le ramener à vos pieds,
Vous trouveriez moyen peut-être,
Si vous vouliez.

MAD. D'EGMONT. Que faudra-t-il faire.

TAVANNES. Vous ne devinez pas.

MAD. D'EGMONT. Aidez-moi un peu.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, RENAUD.

RENAUD, *entrant, et dans le fond, à part.* Ah! le marquis est auprès d'elle!.. Ecoutons.

TAVANNES. Dans le temps où elle m'aimait, elle ne se fût pas tenue si loin de moi.

MAD. D'EGMONT, *se rapprochant.* Dans le temps où son bonheur vous était cher, vous auriez déjà avancé la main.

TANANNES, *avançant la main.* Elle aurait permis qu'un baiser bien tendre scellât notre réconciliation.

MAD. D'EGMONT. Vous vous seriez hâté de lui accorder ce qu'elle désire.

TAVANNES, *lui présentant la lettre, et s'avançant pour l'embrasser* Elle ne m'aurait pas refusé ce que je demande.

RENAUD, *dans le fond.* Eh bien, qu'est-ce qu'il fait donc?

MAD. D'EGMONT. A moi, ce billet?

TAVANNES. A moi ce baiser?

MAD. D'EGMONT. Marché conclu!

Tavannes l'embrasse, elle prend le billet.

RENAUD, *avec explosion.* Ah mon Dieu..

MAD. D'EGMONT. Qu'entends-je?

RENAUD, *arrivant en scène entre eux.* C'est moi, Madame! Ne vous dérangez pas.

TAVANNES, *riant.* Il était là!.. Le pauvre garçon!

MAD. D'EGMONT. Que voulez-vous?

RENAUD. Ce que je veux?.. Voilà donc le prix de l'amour le plus tendre, du dévouement le plus absolu!.. Ah! je suis bien malheureux!

MAD. D'EGMONT, *à part.* Est-ce encore un tour de Tavannes?

TAVANNES, *à part.* Voici les amours roturières dérangées!

RENAUD. Mais cela ne se passera pas ainsi! Pensez-vous donc que je me laisserai tromper, trahir sans me plaindre? Non! Je parlerai, je le dirai à toute la cour, à tout le monde, au roi s'il le faut! Je crie-

rai sur les toits que la comtesse d'Egmont avait donné son cœur à Antoine Renaud, commis-marchand, rue Saint-Martin, n° 315; qu'elle l'aimait, qu'elle lui jurait une tendresse à toute épreuve, et qu'au même moment elle en jurait autant à un marquis.

MAD. D'EGMONT. Monsieur!..

RENAUD. Ah!.. n'espérez plus me tromper!.. La jalousie m'éclaire! C'est vous, oui, Madame, c'est bien vous!.. Oh! je suis bien à plaindre! Je ne vous cherchais pas, moi! J'étais heureux, tranquille. Pourquoi êtes-vous venue, avec votre regard perfide, troubler mon existence obscure? Vous avez pris plaisir à éveiller dans mon cœur un sentiment auquel j'aurais tout sacrifié, et qui fera le malheur de ma vie! Vous m'avez enivré d'amour, et c'était pour vous jouer de moi, de mon avenir!.. C'est un agréable passe-temps, n'est-il pas vrai, Madame la comtesse?.. Eh bien, je serai vengé!

MAD. D'EGMONT, *à part*. Comme cela sait aimer!

TAVANNES, *à part*. Tudieu! que ces petites gens sont passionnées!

RENAUD. Parce que je n'ai ni un rang, ni un nom, croyez-vous donc que je n'ai pas un cœur, que je n'ai pas une âme. Ah, je vous prouverai que, sous ces simples habits, il y en a plus que sous vos broderies et vos dorures.

MAD. D'EGMONT. Monsieur, je ne souffrirai pas plus long-temps...

TAVANNES, *à part*. Elle est assez punie. (*Haut*.) M. Renaud je vous conseille de vous taire!

RENAUD. Me taire!.. Et de quel droit m'imposeriez-vous silence?.. Ah, s'il était possible... Mais non, il y a un marquisat entre nous!.. Me taire!..

SCENE XIII.

TAVANNES, RENAUD, RICHELIEU, MADAME D'EGMONT, MADAME DE BRIONNE, LEDRU, Foule de DAMES et de SEIGNEURS de la Cour.

RICHELIEU. Qui se permet d'élever ainsi la voix? D'où vient tout ce tapage?.. C'est encore vous!..

RENAUD. Oui, Monsieur le maréchal, c'est moi qui ne connais plus rien, que la jalousie rend furieux.

RICHELIEU. Malheureux! qu'osez-vous dire?

RENAUD. Que m'importe votre colère?.. Je n'écoute rien, et vous ne m'empêcherez pas de déclarer ici que j'ai été trahi par madame la comtesse d'Egmont.

TOUT LE MONDE. Oh, oh!..

LEDRU, *à part*. Ça finira mal.

MAD. DE BRIONNE, *bas, à mad. d'Egmont*. Du sang-froid, ou vous êtes perdue!

RICHELIEU. Nous expliquerez-vous ceci, madame la comtesse?

MAD. D'EGMONT, *à part*. Il n'y a pas à balancer. (*Haut*.) Eh mon Dieu, puis-je faire taire un fou? Suis-je responsable de ses extravagances?

RENAUD. Un fou!..

TAVANNES, *à part*. Venons à son secours. (*Haut*.) En effet quelles preuves a-t-il de ce qu'il ose avancer?

RENAUD. Des preuves!.. Ah, vous savez bien, vous, que je n'en ai plus.

MAD. D'EGMONT. Qu'on renvoie cet insensé: je veux bien lui pardonner, mais qu'il ne nous trouble pas plus long-temps.

RICHELIEU. Cela ne suffit pas: une pareille action mérite un châtiment: on va conduire M. Renaud dans un lieu qui nous répondra de lui; et c'est à votre requête, Madame, qu'il y entrera.

MAD. D'EGMONT. A ma requête!..

RICHELIEU. Hésiteriez-vous?

MAD. DE BRIONNE, *bas, à mad. d'Egmont*. On a les yeux sur vous: ne balancez pas.

RENAUD, *à part*. Osera-t-elle en donner l'ordre?

MAD. D'EGMONT, *à part*. Pauvre Renaud!..

LEDRU, *à part*. Le voilà bien!.. Pourvu qu'on ne songe pas à moi: je tremble de tous mes membres.

RICHELIEU. Eh bien?

MAD. D'EGMONT, *s'adressant à des huissiers*. Qu'on arrête cet homme.

RENAUD. Merci, madame la Comtesse.

On s'empare de Renaud

TAVANNES, *à part, s'avançant vers mad. d'Egmont*. Me voilà débarrassé de mon rival.

MAD. D'EGMONT, *à demi-voix*. M. de Tavannes je ne vous reparlerai de ma vie.

TAVANNES, *stupéfait*. Ah!..

LEDRU, *à part*. Aimez donc les grandes dames!.. Oh, je m'en tiendrai aux couturières.

Air final du premier acte de Madame Dubarry.

RICHELIEU.

A ce scandale il faut un terme!
Qu'il soit entraîné loin d'ici;
Et que pour jamais on l'enferme,
Car madame l'ordonne ainsi.

RENAUD.

Voir celle qui m'était si chère
Donner cet ordre!

RICHELIEU.

Finissons!

MAD. D'EGMONT, *à part.*

Il m'afflige! mais comment donc faire?
Mon rang commande; obéissons.

ENSEMBLE

RICHELIEU, TAVANNES, MAD. DE BRIONNE, CHOEUR.

A ce scandale il faut un terme!
Qu'il soit entraîné loin d'ici:
Et que pour jamais on l'enferme,
Car madame l'ordonne ainsi.

LEDRU.

A ce scandale il faut un terme,
Mais par la peur je suis transi:
Ah! puisse-t-on, quand on l'enferme,
Ne me pas enfermer aussi!

RENAUD.

De mon bonheur voilà le terme!
Que suis-je venu faire ici?
Eh quoi! pour jamais on m'enferme
C'est elle qui l'ordonne ainsi!

MAD. D'EGMONT, *à part.*

A ce scandale il faut un terme;
Mais qu'est-il venu faire ici?
Lorsque j'ordonne qu'on l'enferme,
Hélas! je souffre autant que lui!

On emmène Renaud. La toile tombe.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la cour d'une maison de fous; une grille fixée dans un mur à hauteur d'appui occupe tout le fond de la scène; elle laisse voir un jardin. Une autre grille, qui va rejoindre le mur du fond, règne tout le long du côté droit du théâtre; elle s'ouvre sur la scène: la porte d'entrée est vis-à-vis de cette grille. A gauche est un pavillon sur le premier plan. Au lever du du rideau, Renaud est assis sur un banc à droite; le médecin est debout près de lui, et lui tâte le pouls.

SCÈNE I.

RENAUD, LE MÉDECIN.

RENAUD. Ah ça, Monsieur, faites-moi la grâce de me dire si vous avez bientôt fini? voilà une demi-heure que vous me parlez, et je veux être pendu si j'ai compris un mot de tout ce que vous m'avez dit?

LE MÉDECIN. C'est pourtant bien clair; et tous les symptômes...

RENAUD. Allez-vous recommencer? ce qui me paraît clair, c'est que pour avoir trop parlé me voilà entre quatre murailles, et que Dieu sait quand j'en sortirai.

LE MÉDECIN. Vous sortirez quand vous serez guéri, je vous prie de le croire.

RENAUD. Comment, guéri?.. Est-ce que je suis malade?

LE MÉDECIN. Physiquement, non... mais au moral, oui... Je vous prie de le croire.

RENAUD. Au moral? ah!.. vous avez raison!.. je suis blessé au cœur! faire renfermer l'homme à qui l'on jurait amour et constance... c'est une abomination! n'est-il pas vrai, Monsieur?

LE MÉDECIN. Allons!.. encore!.. je vois bien qu'il en faudra venir aux douches.

RENAUD, *se levant vivement.* Des douches!.. qu'est-ce que vous dites donc là?

LE MÉDECIN. Si vous persistez dans votre folie.

RENAUD. Dans ma folie!.. ah! mon Dieu!.. pour qui donc me prend-on ici? où suis-je!

LE MÉDECIN. Dans une maison où tous les soins vous seront prodigués; vous m'intéressez beaucoup, je me charge de votre guérison; soyez tranquille.. oh! ce sera une belle cure!

RENAUD. Que le diable vous emporte!

LE MÉDECIN. Mais il ne faut pas être furieux; parce que nous avons la camisolle!..

RENAUD. La camisolle! des douches! une maison de fous!.. sarpedié, je ne resterai pas ici... je veux m'en aller!..

LE MÉDECIN. Du calme, mon ami, du calme!.. ou je me verrai forcé de vous saigner.

RENAUD. Ah!.. il ne manquerait plus que ça.

LE MÉDECIN. On vous a rangé parmi les

pauvres gens dont la folie est douce et sans danger ; ne nous contraignez pas à vous traiter autrement : cela m'affligerait, je vous prie de le croire.

RENAUD. Je vous prie de croire, moi, que je n'ai jamais été fou.

LE MÉDECIN. C'est bon ! c'est bon ! nous savons à quoi nous en tenir là-dessus.

RENAUD. Vous savez à quoi vous en tenir !

LE MÉDECIN. Sans doute ! et vous voyant dans un moment lucide, j'espérais tirer de vous quelques éclaircissemens sur les accès qui ont précédé celui-ci.

RENAUD Quels accès !

LE MÉDECIN. Ceux dont parle cette attestation signée de votre famille et de vos amis.

RENAUD. Ils attestent que j'ai été fou !

LE MÉDECIN. Je vous prie de le croire !

Il lui montre un papier.

RENAUD, *lisant.* Est-il possible? Mon oncle Langlumeau, ma tante Chaponel, mon cousin Gignoux !.. Et Ledru, mon ami Ledru !.. Ils ont signé cela ! . Ayez donc une famille !..

LE MÉDECIN. Soyez doux, paisible, et nous vous rendrons la raison.

RENAUD. Dites donc que vous me la ferez perdre.

LE MÉDECIN. Ils est hors d'ici des personnes qui prennent à vous un vif intérêt, et, si vous promettiez d'être bien sage, je vous remettrais quelque chose...

RENAUD. Encore une attestation ?..

LE MÉDECIN. Non, une lettre d'une jolie fille qui vous aime et à qui votre état cause bien du chagrin.

RENAUD. Mon état !.. Oh s'il n'y a pas de quoi devenir fou vingt fois !

LE MÉDECIN. Tenez, la règle de la maison nous oblige à prendre connaissance de tout ce qui arrive pour nos pensionnaires; mais j'espère que cette lettre produira un bon effet sur votre esprit, et je consens à vous la donner.

RENAUD. Ah !.. c'est d'elle.. la perfide !.. Je ne veux pas lire !.. Si fait pourtant !.. Donnez !.. (*Il lit.*)

« Mon ami !.. » Son ami ! Elle les traite joliment ses amis ! « Vous n'êtes pas » venu au rendez-vous que je vous avais » indiqué, et je vous en voudrais, si je » n'avais pas appris par M. Ledru l'acci- » dent qui vous est arrivé à Versailles. J'es- » père que cela n'aura pas des suites fâ- » cheuses, et que la raison vous reviendra : » je vais solliciter un permis, j'espère » l'obtenir, et j'irai vous voir.

« *Signé*, HENRIETTE. »

LE MÉDECIN. Eh bien ?

RENAUD. Eh bien, eh bien, je n'y comprends rien ! je ne sais pas si je rêve ou si je veille !.. Je suis fou, stupide, imbécille, tout ce qu'on voudra.

LE MÉDECIN. Allons, allons, vous devenez raisonnable : continuez, tout ira bien.

SCÈNE II.

Les mêmes. LEDRU *dans la coulisse à droite, et arrivant derrière la grille poursuivi par de fous.*

LEDRU, *dans la coulisse.*

Air : *Au collet.*

Laisssez-moi !
Comment ! on me deshabille !
Sur ma foi !
De fous la maison fourmille;
Voyez comme leur œil brille !
Chacun ici me tortille ;
Monsieur, ouvrez-moi la grille !
Ah ! Monsieur, délivrez-moi !
Ouvrez-moi !

CŒUR DE FOUS.

Sur ma foi !
Il faut qu'on le deshabille !
C'est à moi
De prendre cette guenille !
Voyez comme son œil brille !
C'est en vain qu'il se tortille ;
Tirons lui sa guenille !
C'est pour moi !

RENAUD. C'est Ledru !..

LE MÉDECIN, *allant ouvrir et chassant les fous.* (*Aux fous.*) Hors d'ici, hors d'ici !.. ou sinon !.. (*Les fous s'éloignent en faisant des contorsions.*) — (*à Ledru.*) Entrez, entrez. Mais où diable vous étiez-vous donc aventuré par là?

LEDRU. Je venais avec un permis pour voir mon pauvre ami Renaud; il paraît que je me suis trompé de cour, je me suis trouvé au milieu d'une société de gens qui ont voulu me deshabiller.

LE MÉDECIN. Ils ne vous ont fait aucun mal?

LEDRU. Non, ils n'en voulaient qu'à mes vêtemens : l'un a pris mon chapeau, un autre me tirait par une manche, un autre tirait ma basque; j'ai vu le moment où j'allais être tout nu, si vous n'étiez arrivé à mon secours.

LE MÉDECIN. Ils sont là trois ou quatre dont c'est la manie.

LEDRU. Est-ce que ce sont des tailleurs?

LE MÉDECIN. Ce sont des fous.

LEDRU. Ils ont joliment arrangé mon habit neuf: et je n'ai pas pu ravoir mon chapeau.

LE MÉDECIN. On vous le rendra. Je vous laisse avec votre ami, il est dans un assez bon moment; tâchez de le distraire.

LEDRU. Pauvre garçon.

LE MÉDECIN. A revoir, Renaud; on va bientôt venir vous chercher pour vous conduire dans votre pavillon. Causez avec votre camarade, et soyez calme, si vous voulez être bien traité.

Il sort par la grille de droite.

LEDRU. Eh bien, Renaud, tu t'attendais à me voir, n'est-ce pas?

RENAUD. Ah!.. maintenant que nous voilà seuls, à nous deux!..

LEDRU. Qu'est-ce que tu as donc?

RENAUD, *s'avançant pour le prendre au collet.* J'ai .. j'ai... que nous allons avoir emsemble un bout d'explication.

LEDRU. Vas-tu finir?.. Est-ce que ça se gagne? Tu veux m'enlever mon habit?

RENAUD. Non, mais j'ai une fière envie de le brosser à coup de poing!

LEDRU. Ah ça, es-tu fou?

RENAUD. Eh! malheureux, ne l'as-tu pas signé que je le suis?

LEDRU. Dame! il me semble que je n'ai pas eu si grand tort?

RENAUD. Eh bien, je vas te payer ta signature.

LEDRU *se sauvant.* Un moment!.. si tu es furieux, j'appelle au secours, et je te fais griller.

RENAUD. Ah!.. Il a raison, la colère ne m'avancera à rien.

LEDRU, *de loin.* Es-tu calme?

RENAUD. Oui, voyons, approche, et explique-moi comment tu as osé attester que je suis fou.

LEDRU. Que veux-tu? Tes parens l'avaient signé, on m'a dit qu'il fallait mon nom; je l'ai donné, moi!

RENAUD. Mais tu sais bien que ce n'est pas vrai!

LEDRU. Ecoute donc! ton algarade de Versailles ne prouve pas trop de bon sens. Tu vas attaquer une comtesse...

RENAUD. Puisque je l'ai reconnue!

LEDRU. Laisse donc! . Ton marquis de Tavannes t'a tourné la tête et l'orgueil a brouillé ta cervelle.

RENAUD. Et lui aussi qui ne veut pas croire!.. Est-ce que je me serais trompé?

UN GARDIEN, *entrant, à Renaud.* Allons, mon brave homme, v'là le moment de rentrer pour prendre votre repas.

LEDRU. Son repas? Est-ce qu'il ne m'est pas permis de lui tenir compagnie?

LE GARDIEN. Si fait, le médecin l'a autorisé : entrez avec lui par là.

Il indique le pavillon à gauche.

RENAUD. Et si quelqu'un demande à me voir?

LE GARDIEN. On vous avertira. Oh! vous avez des protections, on a recommandé de vous bien traiter.

RENAUD, *lui donnant une pièce d'argent.* Tenez, ne manquez pas de me prévenir. (*à part.*) Elle viendra me voir, dit-elle!.. Je m'y perds!..

Le gardien les fait entrer dans le pavillon de gauche.

LE GARDIEN, *seul.* C'est dommage que l'amour lui ait brouillé la tête, car c'est un bon enfant!.. Une pièce de vingt-quatre sous, ma foi! (*On sonne.*) Ah!.. Voilà des visites qui nous arrivent. Allons ouvrir.

SCÈNE III.

LE GARDIEN, MAD. D'EGMONT, *sous le costume d'Henriette.*

MAD. D'EGMONT. Voici mon permis, Monsieur; je viens pour voir M. Renaud.

LE GARDIEN. Pardine, il ne fait que d'entrer là-dedans, et vous ne pourrez le voir qu'après le repas

MAD. D'EGMONT. Le plutôt possible, je vous en prie.

LE GARDIEN. Soyez tranquille.

Il sort.

SCÈNE IV.

MAD. DEGMONT, *seule*

Ici!.. enfermé!.. avec des fous!.. (*Elle soupire et s'assied.*) C'est moi! moi qui suis folle!.. quelle inquiétude, depuis hier!.. quelle nuit!.. point de sommeil!.. ah, ce n'est pas pour moi seule que je tremblais! lui, il souffre!.. en vérité, je ne me reconnais plus! pauvre Renaud!.. que j'ai été cruelle! il le fallait, ou nous étions perdus tous deux!

Air *du bouquet* (de Madame Duchambge.)

Dans cette cour, où m'environne
L'éclat du faste et des grandeurs,
Aux regrets mon cœur s'abandonne,

Et j'ai senti couler mes pleurs;
L'orgueil m'a dit : « Sois inflexible,
» Oublie un amour impossible ! »
Mais l'orgueil en vain parla;
Son image était toujours là !

Malheureuse, hier, et parée,
Je m'accusais de ses chagrins;
Je marchais de jeux entourée,
Et j'entendais de gais refrains!
Le plaisir, d'une voix frivole,
En riant, m'a dit : « Je console ! »
Le plaisir en vain parla :
Son image était toujours là !

SCÈNE V.

MAD. DE BRIONNE, MAD. D'EGMONT.

MAD. DE BRIONNE, *à l'homme qui l'introduit.* La voilà !.. c'est bien !.. laissez-nous.

MAD. D'EGMONT. Que vois-je?.. c'est vous, mon amie!

MAD DE BRIONNE. Vous deviez m'attendre, car ici des dangers vous menacent. J'ai couru sur vos pas pour vous arracher de ces lieux.

MAD. D'EGMONT. Oui, quand je l'aurai vu.

MAD. DE BRIONNE. A l'instant même.

MAD. D'EGMONT. Oh non!

MAD. DE BRIONNE. Voulez-vous mettre le comble à vos imprudences?

MAD. D'EGMONT. Je veux réparer une partie de mes torts.

MAD. DE BRIONNE. Suivez-moi donc, ou vous les aggravez.

MAD. D'EGMONT. Comme il a dû souffrir !

MAD. DE BRIONNE. Qui donc ? cet homme qui a failli vous perdre! après l'effroi qu'il vous a causé, après un tel péril, est-il possible que je vous retrouve ici sous ce fatal costume?.. vous qui disiez avoir compris vos torts.

MAD. D'EGMONT. Si vous saviez ce qui se passe là depuis hier, vous verriez que je commence à les comprendre.

MAD. DE BRIONNE. Je n'ai jamais pu concevoir que vous ayez eu même un léger caprice pour cet homme... un homme de rien!.. tout-à-fait peuple!.. c'est incroyable.

MAD. D'EGMONT. *avec iromie.* Oui, vous avez raison!.. un duc, un marqnis, un prince eût-il l'âme avilie, l'esprit borné, le cœur bas et méchant m'eût fait honneur si ma vanité l'avait choisi; et je serais perdue, déshonorée si l'on savait que de bons et nobles sentimens, un cœur pur et dévoué m'ont charmée dans un homme obscur!.. mais si pourtant, étonnée de rencontrer des pensées honnêtes, naives et vraies, j'avais éprouvé, à l'aspect de cette nouveauté, des sentimens nouveaux aussi?

MAD. DE BRIONNE. Qu'entends-je?

MAD. D'EGMONT. Vous voilà bien surprise!.. mais si l'imposture et la fatuité n'inspirent que des goûts pervertis comme elles, ne serait-il pas possible que ce qui est simple et naturel fit naître un attachement vrai, et que ce qu'on veut bien appeler un dernier caprice fut peut-être une première passion.

MAD. DE. BRIONNE. Vous êtes folle!.. mais je vous aime avec vos folies et je veux vous arracher d'ici. M. de Tavannes vous a fait épier, il veut à tout prix vous surprendre, et il est sur vos traces.

MAD. D'EGMONT. M. de Tavannes!.. Ah! ce nom m'a rendue à ma position, à mes ennuis, à la vanité de mon rang!.. Non, il ne sera pas dit qu'il l'emportera sur moi!.. un jour, mon amie, une heure seulement et je redeviens pour jamais Madame d'Egmont.

MAD. DE BRIONNE. Et pourquoi vous donner tant de soucis? votre père a obtenu, moitié par crainte, motié par séduction, une attestation signée de la famille de Renaud, qui constate sa folie: on va sans doute le transporter dans quelque maison éloignée; oubliez-le et qu'il reste à jamais enfermé!

MAD D'EGMONT. Et que jusqu'à son dernier jour, les plaintes d'un homme... qui n'est point coupable, frappent les murs d'une prison!.. et que j'en sois cause!.. oh, non!..

MAD. DE BRIONNE. Mais cet homme peut vous perdre.

MAD. D'EGMONT. Je veux le sauver.

MAD. DE BRIONNE. Pour qu'il vous compromette encore?

MAD. D'EGMONT. Et si je parviens à le convaincre qu'il s'est trompé, que madame d'Egmont n'est point son Henriette? alors il n'y a plus de périls, je puis le rendre à la liberté.

MAD. DE BRIONNE. Mais le convaincrez-vous?

MAD. D'EGMONT. Il le faut!.. c'est le seul moyen d'assurer mon repos et sa délivrance.

MAD. DE BRIONNE. Puissiez-vous y parvenir!.. On vient.

MAD. D'EGMONT. Eloignez-vous!.. s'il vous reste quelque amitié pour moi, veillez à ma sûreté.

MAD DE BRIONNE. Pauvre comtesse!..

MAD. D'EGMONT. Ici je ne suis plus comtesse!.. c'est Henriette, Henriette seule qui peut sauver Renaud!.. elle seule va le voir, lui parler!.. appelons encore une fois à mon aide l'art de tromper : sachons cacher la femme du monde, sous la naïveté de la fille du peuple!.. il y va du repos de la grande dame.

MAD. DE BRIONNE. Ne l'oubliez pas! je vous ferai prévenir de l'arrivée du marquis.

Elle sort par la porte d'entrée à gauche.

MAD. D'EGMONT, *seule*. Comme mon cœur bat!.. jamais il ne fut si troublé!

SCÈNE VI.

MAD. D'EGMONT, RENAUD.

RENAUD, *sortant du pavillon*. Henriette!.. c'est elle!..

MAD. D'EGMONT, *changeant tout-à-fait de ton, de gestes et de manières*. Oui, Monsieur! Henriette, bien fâchée contre son ami! c'est joli, vraiment!.. aller à Versailles!.. y aller sans moi qui n'ai jamais vu la cour, et qui certes ne vous aurais pas fait honte avec ma robe neuve! et, pis que tout cela, faire des folies incroyables à ce qu'on dit!.. au point qu'on vous croit insensé tout-à-fait!.. oh, comme vous mériteriez d'être grondé!..

RENAUD, *pendant qu'elle parlait, il l'a regardée des pieds à la tête, l'a écoutée comme un homme abasourdi*. Henriette!.. est-ce toi?.. Madame!.. est-ce vous?

MAD. D'EGMONT, *très-calme et d'un ton affectueux*. Qu'as tu donc, mon ami?

RENAUD. Ah!.. c'est bien mon Henriette, à moi... n'est-il pas vrai? (*Il la regarde et recule.*) Pourtant... oh! Madame, par pitié, n'abusez pas de la bonne foi d'un pauvre garçon!

MAD. D'EGMONT, *tristement*. Renaud!..

RENAUD. Je ne sais où j'en suis; mes souvenirs, mes idées se confondent... oh, parlez!

MAD. D'EGMONT. Mon Dieu, qu'est-il donc arrivé? tu ne me reconnais pas, moi, ton Henriette!

Air *de Céline*.

Mon ami, serait-il possible?
Depuis ce voyage fatal,
Près de moi, rester insensible.
Me méconnaître!.. oh, c'est bien mal!
Que t'ont-ils fait? D'où vient cette folie?
Raison, amour, à-la-fois t'ont quitté!..

RENAUD.

Ah, si la raison est partie,
Je sens que l'amour est resté.

MAD. D'EGMONT, *s'approchant et d'un ton caressant*. Alors, tout n'est pas désespéré.

RENAUD, *à lui-même*. Ce regard... ce langage... mais, non, ce ne peut pas être une comtesse.

MAD. D'EGMONT. Dis-moi donc tout ce qui s'est passé, je t'en prie!.. nous trouverons peut-être la vérité. Quelque chose t'inquiète, je le vois bien; tu n'es pas avec moi comme tu étais... On assure que tu as offensé une grande dame?

RENAUD. Offensé! . J'ai cru que c'était toi.

MAD. D'EGMONT. Moi, ta pauvre Henriette... tu sais bien que je ne suis qu'une femme de chambre : tu es même au-dessus de moi, toi qui es commis-marchand; aussi, je te savais gré de m'aimer.

RENAUD. C'est vrai, tu me l'as dit plus d'une fois, et cependant... Mais, non... Tiens, je crois, en effet, qu'hier j'étais fou, car enfin c'est toi qui, en venant acheter au magasin, m'a lancé un de ces doux regards... comme à présent... oui.

Air *de Caleb*.

C'est bien cela! Je retrouve
Tes beaux yeux qui cherchaient les miens;
Comme au Palais-Royal, j'éprouve
Ces transports dont tu te souviens!..
Vers moi, de celle que j'adore,
L'amour guidait les pas;
Mais pourquoi donc, quand je t'implore,
Retirer ta main,

MAD. D'EGMONT, *lui donnant la main*.

Moi, non pas!
(*A part.*) Si je lui résiste encore,
Il ne me croira pas!

RENAUD.

Mon cœur qui t'appelle encore,
Ne te reconnais pas.

EMSEMBLE

RENAUD.

De l'homme qui t'adore,
C'est la voix qui t'implore;
Je suis heureux encore,
Je revois tes appas,
Et te redis tout bas:
Ne me résiste pas!

MAD. D'EGMONT.

De l'homme qui m'adore,
C'est la voix qui m'implore;
Soyons grisette encore
Pour sortir d'embarras;
Car si j'hésite, hélas,
Il ne me croira pas.

RENAUD. Quand je te regarde, à présent,

il me semble que je me trompais à Versailles.

MAD. D'EGMONT. Quelle drôle de folie.

Elle va s'asseoir sur le banc à droite.

RENAUD. Oui, car enfin, j'allais te voir dans ce petit logement si modeste ; tu t'asseyais près de moi... tiens, comme te voilà ici, et moi, là, à tes côtés.

Même air.

De ma gentille maîtresse,
L'amour alors comblait mes vœux ;
Je m'approchais avec tendresse,
Un baiser me rendait heureux !
Mais tu sembles, toi que j'adore,
Me refuser, hélas,
Ce doux baiser qu'ici j'implore,
Tu t'éloignes,

MAD. D'EGMONT, *à part.*

Quel embarras,
Si je lui résiste encore,
Il ne me croira pas !

RENAUD.

Mon cœur qui t'appelle encore,
Ne te reconnaît pas !

ENSEMBLE.

RENAUD.

De l'homme qui t'adore, etc.

MAD. DEGMONT.

De l'homme qui m'adore, etc.

RENAUD, *après avoir pris le baiser.* Ah! c'est mon Henriette!.. j'étais insensé... qui aurait pu décider une grande dame à venir me chercher, moi, pauvre garçon? et pourquoi? Pour se moquer de moi?.. Mais c'est elle qui y aurait été prise!.. car enfin... (*Il rit.*) N'est-ce pas Henriette? la belle dame en aurait fait les frais! Ça auaurait été drôle... tu ne ris pas ?

MAD. D'EGMONT, *embarrasée.* Si fait...

RENAUD. C'est ce M. de Tavannes qui m'avait persuadé...

MAD. D'EGMONT. Pour se venger sans doute de quelque grande dame dont il avait à se plaindre?

RENAUD. C'est cela! il m'a mis en avant et ma sacrifié... Fiez-vous donc aux grands seigneurs!.. lui qui m'assurait de sa protectection.

MAD. D'EGMONT. C'est un bien méchant homme.

RENAUD. Si tu savais tout ce qu'il m'a dit de cette madame d'Egmont?

MAD. D'EGMOMT, *se levant brusquement.* Comment!

RENAUD, *se levant aussi.* Oui, il prétend qu'elle a des amours de tous côtés.

MAD. D'EGMONT. Ah!..

RENAUD. Tu ne peux pas croire une si vilaine chose, toi si bonne et si sincère!.. Eh bien, imagine qu'il m'a conté qu'un pauvre jeune homme comme moi avait excité sa coquetterie ; qu'elle s'était amusée à l'ensorceler ; qu'il l'adorait, qu'il ne pouvait plus vivre sans elle, enfin, comme moi près de toi, Henriette... et il ne se doutait pas que c'était une grande dame... Il y a pourtant une différence... les mains sont douces, mignognes... (*il touche ses mains.*) Eh mais, les tiennes le sont aussi... Les femmes de cour n'ont pas ces couleurs fraîches et brillantes... Tiens... j'y songe... comme tu es pâle, Henriette!.. (*Il recule effaré.*) Ah ! Madame, mon Dieu ! si c'était vrai?

MAD. D'EGMONT. Eh bien, est-ce que ton accès va te prendre?

RENAUD. Oh, non, non! je ne sais quelle idée... vois donc... je suis tout tremblant... j'ai eu peur... mais c'est passé.

MAD. D'EGMONT. Pauvre jeune homme.

RENAUD. Ah! oui, celui dont je te parlais!.. Il doit être bien malheureux, n'est-ce pas? penser qu'il était près d'une femme jeune et jolie, qu'il la voyait lui sourire... comme toi! qu'il la pressait ainsi contre son cœur, et qu'elle, fausse et perfide, n'éprouvait rien! que le mensonge était sur ses lèvres, le mépris dans son âme! et qu'elle se jouait de tout l'avenir d'un honnête homme pour amuser quelques minutes de ses inutiles journées... Ah! c'est odieux !

MAD. D'EGMONT, *émue.* Mais cela n'est pas!..

RENAUD. Et pourtant, M. de Tavannes l'assurait... Et quand je l'ai vue cette dame si semblable à toi... Laisse-moi donc te regarder encore.

Air : *A l'âge heureux de quatorze ans.*

Oui se sont bien les mêmes yeux,
C'est toujours le même sourire ;
La taille, les traits gracieux,
Enfin, tout ce qui doit séduire.
Mon trouble était bien naturel ;
Il faut pardonner mes folies!
Comment soupçonner que le ciel
En a créé deux si jolies,

MAD. D'EGMONT. Bon Renaud!

RENAUD. Enfin, le même son de voix... mais le tien doux et tendre... le sien sec et méchant.

MAD. D'EGMONT. Ainsi, tu n'as plus de doutes maintenant ?

RENAUD. Je n'ai que de l'amour.

MAD. D'EGMONT. Tu ne me confonds plus avec cette grande dame?

RENAUD. Oh, non... tu es bien mieux qu'elle. . Je n'y veux plus penser.

MAD. D'EGMONT. Si tu la rencontrais encore?

RENAUD. Je songerais à toi, je me rappelerais tes douces paroles, ton amour si tendre et si dévoué; elle... je ne la regarderais seulement pas.

MAD. D'EGMONT, *à part*. Allons, il n'y a plus de danger. (*Haut.*) Renaud, il faut sortir de cette maison dès aujourd'hui...

RENAUD. Je ne demande pas mieux.

MAD. D'EGMONT. Cette famille orgueilleuse que tu as irritée a pris des précautions pour que bientôt personne ne puisse plus pénétrer jusqu'à toi; M. de Tavannes s'est ligué avec M. de Richelieu.

RENAUD. Quelle perfidie.

MAD. D'EGMONT. Je sais qu'on doit t'emmener bien loin... Et moi-même, je ne pourrais te revoir... Il faut sortir; mais par la ruse... t'échapper sans qu'on s'en doute.

RENAUD. Comment faire!

MAD. D'EGMONT. J'en vais chercher le moyen; et une fois hors de cette maison, tu partiras pour la province; pendant quelque temps tu changeras de nom; j'ai fait tout préparer; une chaise de poste t'emmènera dans le Dauphiné; tu y trouveras des moyens de vivre dans l'aisance; un de mes parens m'a promis pour toi une place.

RENAUD, *étonné*. Une place... une chaise de poste... Henriette... Une femme de chambre peut-elle disposer de tout cela... Ah... si n'était pas elle.

Il recule avec effroi.

MAD. D'EGMONT, *riant*. Allons... te voilà encore... tu ne sais donc pas ce que peut l'amour, ah, Renaud, il change le cœur comme il rend capable de mille choses difficiles...Tout ce que je possède, tout ce que je tiens de la générosité de ma maîtresse, je le donne de bon cœur pour te tirer d'ici... Tu ne sais pas, tu ne sauras jamais combien je me reproche...

RENAUD. Quoi donc? de m'avoir aimé? de m'avoir rendu heureux!

MAD. D'EGMONT. Si je n'avais causé que ton bonheur?..

RENAUD. Ecoute... Te souviens-tu de ce que je t'ai dit dans le Palais-Royal?.. Henriette tu seras ma femme.

MAD. D'EGMONT. Ta femme!..

RENAUD. Est-ce que tu refuserais?

MAD. D'EGMONT. Non! mais ce qui presse le plus, c'est ta fuite!.. tu ne songeras plus à cette dame d'Egmont, tu partiras, tu feras tout ce que je te dirai?

LE GARDIEN, *entrant*. On m'envoie vous avertir que M. le marquis de Tavannes arrive.

RENAUD. Qu'est-ce qu'il me veut encore!

MAD. D'EGMONT, *au gardien*. C'est bien, allez, mon ami, vous le ferez entrer dans un moment. (*Le gardien sort.—A Renaud.*) Qu'est-ce que je te disais? Il est envoyé par M. de Richelieu; je ne veux pas le voir.

RENAUD. Et pourquoi donc?

MAD. D'EGMONT, *vivement*. Mais tu ne comprends pas? ce M. de Tavannes, il s'est réconcilié avec cette dame d'Egmont; il veut nous séparer, on t'enlèvera et je ne pourrai pas te sauver!.. Il faut le tromper à ton tour, l'empêcher de te nuire, te venger... Tu hésites, Renaud.

RENAUD. Non, c'est décidé, je me fie à toi... je t'obéis en aveugle.. ordonne... commande...

MAD. D'EGMONT. Il faut me cacher.

RENAUD. Tiens, entre ici, tu trouveras Ledru.

Il lui indique le pavillon,

MAD. D'EGMONT. Ah!.. c'est bon!.. j'entends le marquis; sois sur tes gardes!..

RENAUD. Ne crains rien.

MAD. D'EGMONT. Appelle-moi dès qu'il sera parti.

Mad. d'Egmont entre dans le pavillon.

SCÈNE VII.

TAVANNES, RENAUD.

RENAUD, *seul*. Elle a raison!.. il faut me venger!.. sortir d'ici avec elle... Ah! M. de Tavannes, vous me faites enfermer avec des fous..

TAVANNES, *à part*, *en entrant*. Elle est ici, j'en suis sûr... tâchons qu'elle ne m'échappe pas. (*Haut à Renaud.*) Eh bien, mon pauvre Renaud, tu vois que je ne t'abandonne pas.

RENAUD. Oui, M. le Marquis, je sais que vous vous occupez de moi; mais je ne serai plus votre dupe... riez bien de ma sottise avec votre madame d'Egmont... mon Henriette me reste et me consolera.

TAVANNES. Ah!.. c'est bien Henriette que tu as revue?

RENAUD. Et qui donc?.. Espérez-vous encore me faire prendre le change?

TAVANNES. Pas du tout!.. je commence à croire que nous avons tous commis une

grande erreur, et je ne demande pas mieux que de m'en assurer.

RENAUD, *à part*. Nous y voilà.

TAVANNES. Permets que je la voie cette jeune fille dont la figure a causé tant de scandale, et quand je serai certain de l'erreur, tout s'arrangera.

RENAUD, *à part*. Ils sont capables de la faire enfermer aussi.

TAVANNES. Tu ne réponds pas?

RENAUD. Oh, pardon! c'est avec plaisir; tenez, Monsieur, elle est entrée par ici.

Il lui indique la grille des fous, à droite.

TAVANNES. Par ici?

RENAUD. Oui; Monsieur l'inspecteur l'a fait demander. Si vous voulez la voir, vous pouvez entrer.

TAVANNES, *à part*. Ah, madame d'Egmont! cette fois, je vous tiens.

RENAUD. Vous verrez qu'elle est bien plus jolie que votre grande dame.

TAVANNES. Je n'en doute pas. A revoir, Renaud.

RENAUD. A revoir, M. le Marquis!.. Là, allez tout au fond. (*Tavannes entre par la grille; Renaud en retire la clef.*) A présent, nous voilà quittes! (*Il appelle par la porte du pavillon.*) Henriette! Henriette! Ledru!

SCÈNE VIII.

RENAUD, MAD. D'EGMONT, LEDRU.

MAD. D'EDMONT. Il est sorti? qu'en as-tu fait?

RENAUD. Je l'ai envoyé te chercher là.

LEDRU. Avec les fous?

RENAUD. Chacun son tour.

MAD. D'EGMONT. A merveille.

LEDRU. S'ils l'arrangent comme ils voulaient m'arranger...

MAD. D'EGMONT. Mais il ne peut tarder à venir; le temps presse, il faut partir. Ecoutez, Ledru, vous êtes l'ami de Renaud, vous pouvez faciliter sa fuite.

LEDRU. Comment cela?

MAD. D'EGMONT. Changez d'habit avec lui.

LEDRU. Moi... ah ça, tout le monde en veut à mon habit aujourd'hui.

MAD. D'EGMONT. Dès qu'on reconnaîtra la méprise, on vous rendra la liberté.

LEDRU. Oui, à moins qu'on ne me garde ici jusqu'à ce qu'on le retrouve... pas de ça s'il vous plaît.

MAD, D'EGMONT. Quoi... vous refusez?

LEDRU. Parfaitement.

MAD. D'EGMONT. Que faire?.. quel parti prendre?

SCÈNE IX.

MAD. DE BRIONNE, *entrant précédée du gardien*, RENAUD, MAD. D'EGMONT, LEDRU.

LE GARDIEN. Une dame désire parler à M. Renaud.

Il sort.

RENAUD, *examinant madame de Brionne*. Une grande dame... ici... que me voulez-vous?

Il regarde avec étonnement et inquiétude Henriette et Madame de Brionne.

MAD. DE BRIONNE. Je vous ai vu à Versailles, je prends intérêt à votre sort. On vient d'apporter l'ordre de vous transférer dans un lieu d'où vous ne sortirez plus, et je viens vous avertir.

RENAUD, *avec incertitude*. Henriette...

MAD. D'EGMONT, *passant entre Renaud et madame de Brionne*. Ah, Madame, je ne vous connais pas, mais combien je vous remercie de votre protection... Il faut le sauver...

MAD. DE BRIONNE. Je le veux bien, mon enfant... Si nous pouvons l'enmener hors d'ici, je vous prêterai ma voiture. (*à Renaud.*) Monsieur Renaud, je vous fais mon compliment, cette jeune fille est fort jolie.

RENAUD, *à part*. Allons... elles ne se connaissaient pas.

MAD. D'EGMONT. Mais quel moyen employer?.. quel est ce bruit?

Des fous faisant toutes sortes de cortorsions paraissent derrière la grille; l'un d'eux tient à la main l'habit et le chapeau de Tavannes.

LE FOU. Habit, vieux galons... habits à vendre...

LEDRU. Ah... ils ont deshabillé le marquis.

MAD. D'EGMONT. Quelle idée... la folie vient à notre aide. (*Elle s'approche de la grille.*) mon ami, combien tout cela?

LE FOU. Six livres... habits, vieux galons...

MAD, D'EGMONT, *lui donnant de l'argent*. Tenez, prenez...

MAD. DE BRIONNE. Que faites-vous?

MAD. D'EGMONT. Nous sommes sauvés.

LE FOU, *prenant l'argent*. Oh, oh... à vous l'habit... à vous le chapeau... oh, oh... voulez-vous sa chemise?.. je vais acheter du tabac... oh, oh...

Les fous s'éloignent en dansant et en sautant: l'habit et le chapeau de Tavannes ont été jetés par dessus la grille.

FINAL.

MAD. D'EGMONT, *à Renaud.*

Vite, cet habit, ce chapeau !

RENAUD, *endossant l'habit.*

En marquis, moi ! Bravo, bravo !

LEDRU.

Bravo ! bravo !

MAD. DE BRIONNE.

Le tour est parfait, sur mon âme!

MAD. D'EGMONT.

Ledru, donnez-moi votre bras!
Toi, Renaud, la main à Madame!

MAD. DE BRIONNE.

La mascarade, sur mon âme,
Est bouffonne !

MAD. D'EGMONT.

Suivez mes pas
Partons.

Ledru, qui a aidé Renaud à se déguiser, a jeté sa défroque dans le pavillon.

LE GARDIEN, *entrant.*

Le fou Renaud !

Renaud se cache le plus possible derrière mad. de Brionne.

MAD. D'EGMONT, *à part.*

Grand Dieu !.. Quel embarras !

LE GARDIEN.

Il faut que d'ici je l'emmène,
Il va quitter cette maison.

MAD. D'EGMONT, *indiquant le pavillon.*

Il est dans la chambre prochaine ;
Ouvrez-nous vite, mon garçon !..
(*A Renaud.*) Monsieur le marquis, passez donc!
Passez donc !

Au moment où le gardien ouvre la porte d'entrée, de grands cris se font entendre derrière la grille à droite : Tavannes, sans habit et en désordre, paraît poursuivi par une troupe de fous. — La musique continue à l'orchestre.

MAD. D'EGMONT, *au gardien.* Quel est ce bruit?.. Ah! ouvrez-nous, ouvrez-nous.

TAVANNES, *derrière la grille.* Arrêtez, arrêtez!.. Au secours... Je suis le marquis de Tavannes..

MAD. D'EGMONT, *au gardien.* Veillez bien à ce furieux...

TAVANNES, *tourmenté par les fous.* Arrêtez... arrêtez... Ouvrez-moi...

Renaud, Mad. de Brionne et Ledru passent la porte.

MAD. D'EGMONT, *les suivant.* Il est sauvé...

Elle sort. — Au moment où le gardien vient de refermer la porte, Tavannes a réussi à ouvrir la grille, et il arrive sur le théâtre poursuivi par les fous, qui le saisissent et l'amènent sur le banc ; là ils lui mettent une couronne, en faisant toutes sortes de contorsions ; le gardien sort par la grille, et va chercher le médecin.

CHOEUR DE FOUS.

Courage ! *bis.*
Il faut r'habiller notre Roi !

TAVANNES.

J'enrage ! *bis.*
Qui donc prendra pitié de moi !

CHOEUR.

Courage ! *bis.*
C'est lui qui sera notre Roi !

Le médecin arrive, parvient à débarrasser Tavannes. On voit passer à travers la grille du fond Renaud, mad. d'Egmont, mad. de Brionne et Ledru. — La toile tombe.

FIN

Imprimerie de J.-R. Mevrel, passage du Caire, 54.



MADELON FRIQUET,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN DEUX ACTES,

Par MM. De Rougemont et Dupeuty.

Musique nouvelle de M. Ch. Tolbecque.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 1er octobre 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE PRINCE DE SOUBISE.	MM. CAZOT.
Le Comte DE LAPERRIÈRE, colonel du régiment de Picardie	SURVILLE.
PHILIDOR, répétiteur de la danse à l'Opéra.	DAUDEL.
TRANQUILLE, ouvrier chapelier.	VERNET.
Mme POITEVIN, propriétaire de l'hôtel de la reine de Suède.	Mmes LECOMTE.
MADELON FRIQUET, sa nièce.	JENNY-COLON
Mlle GUIMARD, danseuse de l'Opéra	PAULINE.
BABIOLE, servante de l'hôtel.	GEORGINA.
UN LAQUAIS de Laperrière.	M. MAYER.

La scène se passe en 1750.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle basse de l'hôtel de la reine de Suède. — Un cabinet, à droite du spectateur, ayant une croisée sur le public; une table à repasser à gauche. Des fers sur un réchaud. Du linge sur une chaise, etc., etc.

SCENE I.

Mme POITEVIN, BABIOLE.

Au lever du rideau, Babiole est occupée à plier du linge sur une table.

Mme POITEVIN, *entrant*. Eh bien, Madelon n'est pas encore rentrée.

BABIOLE. Non, madame Poitevin...

Mme POITEVIN. Je sais mon nom, mademoiselle Babiole, et vous n'avez aucun besoin de me le répéter incessamment; c'est très inconvénient.

BABIOLE. Ça suffit, madame Poitevin.

Mme POITEVIN. Vous êtes une sotte en trois lettres...

BABIOLE. Mademoiselle Madelon en sortant a dit qu'elle rentrerait dans un quart-d'heure; elle ne peut tarder, car voilà une demi-heure qu'elle est en dehors.

Mme POITEVIN. C'est bien *disgracieux*... en attendant, le linge est là, les bras croisés, sans être repassé, et le feu se consomme.

BABIOLE. Ah! elle n'est pas embarrassée, pour regagner le temps perdu, celle-là...

Mme POITEVIN. Je sais qu'elle est très vif! la pauvre *orpheline*, quand *défunt* ma sœur la *veufe* Friquet me la confia en mourant, elle n'avait que les yeux pour *pleurère*... mais, Dieu merci, l'hôtel de la Reine de Suède dont je suis *propiétaire*, est une bonne hôtel... ma sœur s'est dit, à *l'oreille* : Madame Poitevin est une femme cossue..

qui a de la vertu et qui connaît sa langue française sur le bout de son doigt... Madelon sera heureuse avec elle, si elle s'en *sarge*, et je m'en suis *sargée.*

BABIOLE. Je crois que la voilà qui rentre, madame Poitevin.

Mme POITEVIN. Si vous continuez, Babiole, votre congé ne tiendra qu'à un fil...

SCÈNE II

Les Mêmes, MADELON.

MADELON, *entrant*

Air *connu*

Je suis Madelon Friquet,
Et je me moque
Qu'on se choque...
Je suis Madelon Friquet,
Et je me moque
Du caquet.

A moi chansons,
Jolis garçons,
Fi des bégueules
Toujours seules;
On n'a pas long-temps
Vingt ans.

Je suis Madelon Friquet, etc.

Bigott's en vain, vous nous prêchez...
Mieux vaut nos fredaines
Mondaines,
Que vos gros péchés
Cachés.

Je suis Madelon Friquet, etc.

Que je vous embrasse donc, ma petite tante... (*Elle l'embrasse.*) Bonjour, la grosse Babiole...

Mme POITEVIN. Tu es demeurée bien long-temps absente, Madelon.

MADELON. Vous trouvez, eh bien, le temps ne m'a pas duré...

Mme POITEVIN. Cela peut apprêter à jaser... il y a tant de de mauvaises langues dans le quartier, qui cherchent à mordre sur le prochain, et la réputation d'une jeunesse est si casuelle.

MADELON. Bah! est-ce qu'on ne peut pas être sage, sans être toujours de mauvaise humeur? ma foi, moi, quand un jeune homme me suit, je ne me mets pas en colère, surtout s'il est poli, et qu'il ait la jambe bien faite... s'il m'ennuie, je lui fais la grimace, et je double le pas... s'il m'insulte... (*Baissant les yeux.*) pan!.. un soufflet bien appliqué... bref, jeunes ou vieux, je ris avec tout le monde, je blanchis, je repasse pour tout le monde... après cela, comme je ne fais pas de mal, qu'on parle, qu'on jase, qu'on bavarde, qu'on cancanne, qu'on jabotte, je m'en fiche, et voilà...

Mme POITEVIN. Ma nièce, vous avez des *espressions* qui ne sont point équivalentes, rappelez-vous que les plus jolies qualités dans une femme, c'est la vertu et la *grande mère* française... Suivez-moi, Babiole.

BABIOLE. Oui, madame Poitevin...

Madame Poitevin sort avec Babiole.

SCÈNE III.

MADELON, *seule.*

Elle est drôle, ma tante (*Elle va à ses fers et les touche.*) de s'inquiéter comme ça des cancans des voisins et des voisines, ce qui ne l'empêche pas, sans être méchante, de se laisser faire la cour par ce gros richard de M. Camoin... (*Approchant un fer de sa joue.*) il n'est pas assez chaud, celui-ci... et d'écouter en même temps les douceurs de M. Philidor, mon maître de danse... (*Elle a pris un autre fer.*) il est brûlant celui-là... je n'y pense guères, moi, à ce que font les autres... c'est-à-dire, si, j'y pense, je voudrais bien savoir ce que fait en ce moment, une personne de ma connaissance... voilà quatre grands mois que ce lambin de Tranquille est parti pour aller recueillir la succession d'un oncle qu'il avait à Rouen... et pas de nouvelles! ah! bah! j'ai dans l'idée qu'il va nous tomber ici un de ces jours, habillé tout à neuf... avec des écus plein ses poches... je le vois déjà... Allons, mamzell' Madelon, me v'là, faut nous marier... Pourquoi pas, M. Tranquille... Nous irons faire une fameuse noce au Panier fleuri, chez M. Landelle... Non, non, Tranquille, pas d'embarras mon garçon, à la bonne franquette.

Air *de la Fricassée.*

Nous f'rons
La noce aux Porcherons
A la guinguette
S' marie une grisette :
Nous f'rons
La noce aux Porcherons,
Où nous dans'rons
Deux ou trois cotillons!

On fait là des entrechats,
Sans craint' de montrer ses bas,
J' vous d'mande un peu s'il vous plaît...

Quel mal ça fait...
Surtout quand on a l' pied bien fait!

Nous f'rons, etc.

Elle danse. Philidor entre et la regarde danser.

SCÈNE IV.

PHILIDOR, MADELON.

PHILIDOR. Pas mal, pas mal... seulement, il faut tomber en attitude... la, la, la, la, pas de bourrée... et les poings sur la hanche... (*Il a dansé et retombe.*) Voilà!..

MADELON, *l'imitant.* Voilà!

PHILIDOR. C'est cela, ma toute belle... pose chorégraphique.... Dieu! quel effet ferait une figure comme celle-là, dans le ballet des Quatre Elémens.

MADELON. Sans me flatter, vous en avez de plus laides à votre Opéra... il y en a surtout une grande, longue, qui fait les graces et qui est maigre...

PHILIDOR. Mademoiselle Gaussin.

MADELON. Oui, je crois que c'est ce nom-là... Dieu! est-elle... parlez-moi de mademoiselle Guimard... c'est celle-là qui est jolie comme un ange.

PHILIDOR. Et méchante comme un démon...

MADELON. Guimard, allons donc, c'est la meilleure enfant du monde.

PHILIDOR. Tiens, vous en parlez comme...

MADELON. Comme d'une camarade d'enfance... nous sommes nées porte à porte, nous avons été à l'école ensemble; c'est la fille d'un perruquier qui battait sa femme quand il était gris, et qui se grisait tous les jours.

PHILIDOR. Ah! que je suis content de connaître son origine... (*Riant.*) Ah, ah, ah! (*Il passe un entrechat.*) je vais joliment la faire enrager, elle qui se donne pour la fille d'un chevalier de Saint-Louis.

MADELON. Je vous le défends, M. Philidor.

PHILIDOR. Vous me le défendez, et à quel titre?

MADELON. J'ai des droits... elle a été si bonne pour nous... il y a de cela quatre ou cinq ans... ma pauvre mère était bien malade... ma tante n'était pas riche encore... tout le monde nous abandonnait, les médecins eux-mêmes ne voulaient plus venir... car, il n'y avait pas un sou à la maison... je ne sais pas comment Guimard l'apprit... mais ce jour-là, il y avait à l'Opéra une grande représentation à son bénéfice, et le lendemain à neuf heures, elle était chez nous... près du lit de ma mère, une bourse d'or à la main... il me semble encore la voir, l'entendre...

Air de la Robe et des Bottes.

Ma visite n'a rien d'étrange,
Cet argent-là vous était destiné...
Foi de Guimard, j'ai dansé comme un ange,
Avec plaisir le public l'a donné.
Me refuser me rendrait malheureuse,
Allons, allons, prenez... point de fierté...
Car, pour vous seule, aujourd'hui la danseuse,
Se fait dame de charité.

Ma pauvre mère se rétablit... moi, je continuai mon apprentissage, et tout cela, grace à elle; aussi, si jamais je pouvais lui rendre un service...

PHILIDOR. La fortune l'a bien changée la Guimard.

MADELON. Du tout, elle est toujours la même avec moi... de temps en temps, elle nous envoie un billet de troisième loges... et quand je vais la voir, ce qui n'arrive pas tous les jours, elle serait au milieu d'un régiment de cordons bleus, que Victoire les quitterait sans cérémonie, pour venir causer un instant dans sa chambre avec la pauvre Madelon... moi, ça me trouble, ça me confusionne... il y a des momens où c'est plus fort que moi, je n'ose plus la tutoyer.

PHILIDOR. Moi, je ne suis pas dans ses bonnes graces, j'en ai reçu avant hier le plus beau soufflet.

MADELON. Peut-être bien que vous le méritiez.

PHILIDOR. Mais, elle ne le portera pas en Paradis, d'abord, par une bonne raison, c'est qu'elle n'ira pas.

MADELON. Qu'en savez-vous? il y a de la place pour tout le monde.

PHILIDOR. Un soufflet, à moi, Philidor, le héros de la pochette... le demi-Dieu de la contredanse... jamais je ne m'étais trouvé dans une pareille position... (*Il fait quelques pas et retombe en attitude.*) Au surplus, je suis déjà à moitié vengé...

MADELON, *avec intérêt.* Comment, il lui serait arrivé quelque chose de fâcheux?

PHILIDOR. Mademoiselle... a des caprices... des volontés.

MADELON. Ah! si ce n'est que ça... est-ce que chacun n'a pas les siens.

PHILIDOR. Elle croit que l'Opéra ne peut pas se passer d'elle.

MADELON. Je crois bien qu'à la rigueur, il se passerait plutôt de vous.

PHILIDOR. Guimard est mon ennemie personnelle... si elle reste, je donne ma démission, et je viens mettre le nom de Philidor, et cent louis de retraite aux pieds d'une beauté de votre connaissance, je ne m'explique pas davantage .. Mais si un jeune homme comme moi, (*Il fait une pirouette.*) avec mes avantages physiques et intellectuels, vous proposait de faire votre bonheur.

MADELON, *riant.* Mon bonheur, vous vous y prenez trop tard... si vous m'en aviez parlé plutôt.

PHILIDOR. Comment?

MADELON. Eh! mon Dieu, oui... il y a déjà quelqu'un qui s'en est chargé.

PHILIDOR. Vous penseriez encore à ce petit chapelier?

MADELON. Et pourquoi donc, que je n'y penserais pas?

PHILIDOR. Vous me faites bondir...

Il passe un quatre.

MADELON. Au surplus, cela ne me fait pas maigrir, comme vous voyez... attendu que je suis sûre de la fidélité de Tranquille... c'est un honnête et loyal garçon qui m'aime toujours.

PHILIDOR. Et qui n'arrive jamais; si vous étiez de l'Opéra... vous sauriez ce que pèse la fidélité; pendant que vous l'attendez ici... votre Tranquille aura épousé là-bas une ou deux normandes.

MADELON. Apprenez, monsieur, que quand on pense à moi, on n'épouse personne...

PHILIDOR. Est-elle originale!.... quel plaisir de faire un avant deux avec une créature aussi jolie.

Il la prend à bras le corps comme pour la faire danser. Madame Poitevin paraît.

SCENE V.

Les Mêmes, Mme POITEVIN.

Mme POITEVIN. Eh bien, monsieur Philidor, ne vous gênez pas... et toi, Madelon...

MADELON, *un fer à la main.* Moi, ma tante... j'attendais que mes fers fussent chauds...

PHILIDOR. Et nous repassions notre leçon de la dernière fois.

Mme POITEVIN. En voilà assez de leçons... comme ça..

MADELON. Ma tante, le mois est commencé...

PHILIDOR. Ah! par exemple.... je ne m'attendais guère à celle-là... (*Bas à madame Poitevin.*) Quoi! c'est vous, aimable Poitevin... qui voudriez diminuer les occasions de nous parler de notre amour?..

Mme POITEVIN. *Elle est belle,* votre amour.

PHILIDOR. Allons, allons... ça se calmera. (*Il tire sa montre.*) Au surplus, voilà précisément l'heure où je donne ma leçon à votre locataire du second... j'y monte... et en descendant j'appaiserai cette charmante colère... (*Il se met en posture pour exécuter ce qu'il va dire.*) Changement de pied, une pirouette... chassez-croisé. . et au revoir.

Il sort. Pendant tout ce temps-là Madelon s'est occupé de son ouvrage en fredonnant.

SCÈNE VI.

Mme POITEVIN, MADELON.

Mme POITEVIN. Madelon...c'est fort mal.

MADELON, *riant.* Qu'est-ce que vous avez donc, ma tante?

Mme POITEVIN. Je suis très *éritée* contre vous.

MADELON. Ah ça, ma petite tante, est-ce que par hasard vous seriez jalouse?..

Mme POITEVIN. Moi, jalouse!..

MADELON. Est-ce que vous croyez que je ne me suis pas aperçue que M. Philidor vous en conte.

Mme POITEVIN. Je ne chercherai point à m'en disculper. Oui, il me faisait... la cour, c'est vrai; il me disait même des choses fort agréables.

MADELON. Voyez-vous ce monstre-là, qui disait des choses agréables à ma tante.

Mme POITEVIN. J'aurais dû ne pas l'écouter... mais si tu savais comme moi la mythologie... je te dirais que nous portons tous la peine du péché de la première femme...

MADELON. Bah!.. c'est toujours la première femme qui est cause de tout... Eh! mon Dieu!.. si ça n'avait pas été la première... ç'aurait été la seconde...

Mme POITEVIN. Quand je pouvais m'en tenir à mon futur de l'été dernière...M. Camoin, joaillier de la ville de Paris... marguillier de la paroisse de Saint-Pierre-aux-Bœufs... un homme établi en gros, incapable de donner un démenti à un perroquet...

MADELON. Eh bien, ma tante... il faut y revenir, et planter là ce petit monstre de sauteur...qui veut épouser la tante, et qui fait les yeux doux à la nièce...

Mme POITEVIN. Le planter là...tu ne sais pas tout, Madelon...

MADELON. Qu'est-ce qu'il y a donc?

Mme POITEVIN. *Emagine-toi*, que *toute cette hiver*, M. Philidor est venu, comme tu as pu l'observer, boire du cidre et manger des marrons.

MADELON. Et même, il en mangeait tant, que je croyais toujours qu'il n'avait pas dîné...

Mme POITEVIN. Je ne lui en fais pas un crime...mais, j'ai voulu le faire *espliquer*... je ne puis pas le désavouer il *s'esprime* très bien... il m'a dit qu'il m'aimait...qu'il m'adorait... il m'a demandé ma main... son langage m'avait submergée... j'ai presque dit : oui...

MADELON. Quand vous auriez promis, ça n'engage à rien...

Mme POITEVIN. Le monstre est parti le lendemain pour *Mémorency*... et j'ai eu la faiblesse de correspondre avec lui...

MADELON. Ah! vous lui avez écrit une lettre?..

Mme POITEVIN. Quatre, mon enfant!..et de huit pages encore...

MADELON. De huit pages, vous n'aviez donc que cela à faire?

Mme POITEVIN Il me répétait si souvent: « Quand on parle comme vous, on doit »*dictère* comme madame de Sévignet... » Je me suis compromise...

MADELON. Je m'en moquerais pas mal... à votre place, je n'en ferais ni une ni deux, je l'enverrais promener.

Mme POITEVIN. Mais alors, il se vengera en *divulguant* mes lettres... Oui, je fais la *pariure* qu'il les montre au tiers et au quart, et adieu cette réputation *intaque* que je me suis amassée dans le quartier.

MADELON. Ne vous chagrinez pas, ma petite tante, nous trouverons moyen de vous tirer de là... c'est comme moi... est-ce que vous croyez que je me tourmente l'ame, parce que mon cousin ..mon amoureux est en retard de quatre mois, ça ne m'empêche pas de dormir sur les deux oreille, et d'être bien tranquille.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, TRANQUILLE, BABIOLE.

TRANQUILLE, *entrant subitement*. Qui est-ce qui m'appelle?

Mme POITEVIN *et* MADELON. Tranquille...

MADELON. Ah! vous voilà donc, pas pressé?..

TRANQUILLE. Ah! Dieu!.. pas pressé!.. j'arrive par le carrosse de Rouen... nous n'avons mis que huit jours pour faire trente lieues.

Mme POITEVIN. Allons, allons, puisque le voilà sain *et sauve*...

TRANQUILLE Et juste, comme je suis parti...aussi gras, aussi gros...aussi amoureux...je ne pèse pas deux onces de moins.

MADELON. Tout cela est bel et bon... mais quel quantième sommes-nous aujourd'hui?

TRANQUILLE. Le dix de février.

MADELON. Quand deviez-vous revenir?

TRANQUILLE. Au mois d'octobre; mais..

MADELON. Qu'est-ce que je vous ai promis?

TRANQUILLE. Fidélité...

MADELON. Jusqu'à la Toussaint...

Mme POITEVIN. Ma nièce... la fidélité n'a point de terme... c'est à perpétuité.

MADELON. Je vous ai dit jusqu'à la Toussaint... et huit jours de grace en sus.

Mme POITEVIN. Allons, allons, Madelon...

TRANQUILLE Je vous ai dit : Je pars pour recueillir une succession. — Vous m'avez dit : Tant mieux! — Je vous ai dit: Soyez-moi fidèle. — Vous m'avez dit : Pour la vie.

MADELON. Jusqu'à la Toussaint.

TRANQUILLE. Je vous ai dit : Je serai de retour, que vous ne vous serez pas aperçue de mon absence...—Vous m'avez dit : Vous ne serez donc pas long-temps?.. — Je vous ai dit : Quinze jours. — Vous m'avez dit : Que ça?.. — Je vous ai dit : Pas six semaines de plus... — Vous m'avez dit :

MADELON, *l'interrompant avec impatience.* Eh bien... je vous ai dit... je vous ai dit... que je vous attendrais un mois ou deux, vous m'aviez promis d'être de retour avant ce temps-là... et voyez-vous, Tranquille, avec moi, il faut être de parole.

TRANQUILLE. J'en ai été de parole... si ce n'est que je n'ai pas pu tenir ma promesse... Je pars pour recueillir la succession d'un oncle paternel du côté de ma mère... mon oncle n'était pas mort... il a bien fallu attendre, parce que les successions, ça ne vient pas du vivant du défunt!.. je voulais m'en revenir pour donner le temps à ce brave homme d'en finir à son aise... mais les médecins m'ont dit de prendre patience, qu'ils étaient sûrs de mon affaire; alors, j'ai attendu... mais ils y ont mis de la négligence... car ça encore traîné plus de deux mois.

MADELON. Ces deux mois-là... je suis encore assez bonne pour vous les passer, mais les deux autres...

TRANQUILLE. Est-ce que vous croyez

que quand un homme est défunt... c'est fini... vous n'y êtes pas... et les scellés... les inventaires... les chicanes... un tas de cérémonies qu'ils ont inventées pour détruire les successions... mon oncle a laissé six mille livres.

Mme POITEVIN. Diantre! six mille livres... c'est un beau dénier...

TRANQUILLE. Mais, les notaires... les procureurs, les greffiers, les huissiers-priseurs... qui ont toujours leur part dans les successions... tout ça a hérité avant moi... et il ne m'est resté que 349 livres 10 sous.

MADELON. Tout ça de monnaie.

TRANQUILLE. Non, je n'ai que trente sous de monnaie... Le reste est en louis d'or et en écus de six livres... C'est encore cher les successions; on ne m'attrapera plus à en recevoir des héritages... D'abord je n'ai plus de parens... J'ai que mon père...

MADELON. Mais pourquoi n'avez-vous pas écrit?

Mme POITEVIN. Oui, pourquoi n'avez-vous pas correspondu par une lettre?

TRANQUILLE. Pourquoi j'ai pas écrit? Ah! dam!.. il y a bien des raisons pour ça... D'abord, on ne m'a pas appris à écrire... ce qui fait que je ne sais pas.

MADELON. On va trouver quelqu'un, on fait écrire pour soi.

TRANQUILLE. Du tout... je me suis dit: Madelon me connaît; elle sait qu'avec moi il n'y a pas deux paroles... Je sais bien que ça la contrariera un peu de ne pas recevoir de mes nouvelles... mais elle est fille à se dire : Tant que je n'aurai pas reçu de billet d'enterrement, je suis sûr que Tranquille ne respire que pour moi... Comme de fait, je n'ai jamais respiré pour une autre.

MADELON, *lui tapant sur la joue.* C'est égal! monsieur, je suis fâchée, je suis très fâchée...

TRANQUILLE. Allez, allez, ne vous gênez pas... Dieu! y a-t-il long-temps que j'ai senti ces bonnes mains-là... Ah ça, dites-donc, madame Poitevin, à présent que j'ai de quoi faire la noce, c'est le cas de mettre les fers au feu pour notre mariage... (*Il frappe sur sa poche.*) Les entendez-vous? Ils ne demandent qu'à sortir.

Mme POITEVIN. Dam... ça regarde Madelon.

MADELON. Ah! bien, si ça me regarde, je n'irai pas par quatre chemins.

Mme POITEVIN. Ma nièce, mettez-y un peu de défense,

MADELON. Pourquoi donc refuser de lui faire plaisir à ce pauvre garçon qui m'aime?

TRANQUILLE. Oh ça! la preuve que je vous aime et que je pensais toujours à vous, ma chère Madelon Friquet, c'est que là-bas j'en avais privé un à votre intention.

MADELON. Un quoi?

Mme POITEVIN. Un de quoi?

TRANQUILLE. Eh ben!... un friquet!... un superbe oiseau... il était tout petit... il aurait à présent un plumage magnifique s'il n'avait pas été dévoré par un vilain matou; c'est ce qui m'a empêché de vous l'apporter.

MADELON. Je ne sais pas faire de façons. Je crois que je serai heureuse avec toi... Or, comme le bonheur ne vient jamais trop tôt, va-t-en te faire beau et reviens bien vîte ici me prendre, afin d'aller à la paroisse pour faire afficher nos bans.

TRANQUILLE. Afficher nos bans... oh! oh! j'étouffe de plaisir... Voyez-vous, je suis comme ça : tout me fait de l'effet... Si je vous avais trouvée infidèle, j'étais capable d'en faire une maladie.. d'en avoir une fluxion de poitrine.

MADELON. Oui, oui, je sais que tu as la tête un peu faible.

TRANQUILLE. Mais suis-je donc heureux? êtes-vous bonne, êtes-vous... (*brusquement et changeant de ton*:) Faut que j'embrasse madame votre tante. (*Il embrasse madame Poitevin.*)

Air : Vaud. des Amours d'été.

Vîte en avant les gants blancs,
Le fin jabot de dentelle,
Les bouquets et les rubans,
Et mort à mes trois cents francs.
Chez les fripiers du Pont-Neuf,
Je vol' comme une hirondelle
Ach'ter un habit d'Elbeuf,
Et je vous reviens tout neuf.

ENSEMBLE.

Vîte en avant les gants blancs,
Le fin jabot de dentelle,
Les bouquets et les rubans
{ Et mort à mes trois cents francs.
{ Et ménag' tes trois cents francs.

Tranquille sort avec madame Poitevin.

SCÈNE VIII.

MADELON, BABIOLE, *puis* GUIMARD, *en ouvrière.*

BABIOLE *entrant.* Mamzelle Madelon, il y a là une ouvrière qui demande à vous parler...

MADELON *étonnée.* A moi?..

BABIOLE. Oui, mamzelle Madelon...

MADELON. Fais-la entrer. (*Babiole sort.*)

MADELON. Qu'est-ce qu'elle vient donc faire ici, celle-là?.. est-ce qu'elle s'imagine que nous avons plus de besogne que nous n'en pouvons faire?

GUIMARD, *entrant.* Madelon!..

MADELON. Tiens!.. c'est toi, Guimard... c'est vous.

GUIMARD. Pourquoi te reprendre?.. tu disais bien d'abord; oui, c'est moi, ton ancienne camarade et toujours ton amie, qui vient te voir, causer avec toi. Pour des motifs que je te dirai tout à l'heure, Guimard a quitté la robe de la danseuse et repris le caraco de la grisette.

MADELON. Ah mon Dieu oui! vous l'avez été... Bah! tu l'as été comme moi... En as-tu fait endèver de ces garçon!

GUIMARD. C'était le bon temps, et sauf un peu de misère par ci par là, nous étions les plus joyeuses filles du monde.

MADELON. Tu regrettes ce temps-là... toi qui roules voiture, qui as des laquais, des maisons de campagne... toi la reine de l'Opéra.

GUIMARD. Tu tombes bien... nous sommes brouillés, l'Opéra et moi...

MADELON. Ah! oui, on m'en a parlé... Pourquoi donc cela?

GUIMARD. Parce que je n'ai pas voulu danser

MADELON. Est-ce que tu n'es plus danseuse?

GUIMARD. Ce n'est pas une raison pour danser au pied levé... quand il plaît à un directeur, à la cour, à tout le monde...

MADELON. Tu as refusé de danser à la cour...

GUIMARD. J'ai refusé mieux que ça, j'ai refusé madame Dubarry.

MADELON. Celle qui fait la place de la reine?

GUIMARD. Oui, elle avait fait demander *le Jugement de Pâris.*

MADELON. Eh bien?

GUIMARD. Je n'étais pas en jambes, et puis j'avais une partie délicieuse à Brunoy.

MADELON. Mais tu vas te faire de mauvaises affaires.

GUIMARD. Oui, j'ai le For-l'Evêque en perspective.... Heureusement que mon prince de Soubise s'est mis en campagne.

MADELON. On dit qu'il n'est pas heureux dans ses campagnes, le prince de Soubise... Ah ça! tu le connais donc?

GUIMARD. C'est ma providence... Chacune de nous a la sienne qui la défend contre les injustices du directeur, les vexations de l'autorité. Sans cette providence-là, ma chère, l'Opéra ne serait pas tenable!.. nous serions victimes de l'arbitraire, on nous ferait danser du matin au soir, comme si nous n'avions que cela à faire.

MADELON. Mais cependant... si tu as fâché la comtesse Dubarry... si tu as refusé de danser.

GUIMARD. Oh! j'y ai mis des formes... des procédés; j'ai déclaré que j'avais la migraine... que j'allais me mettre au lit... Cet imbécile de Rebel, notre directeur, ne s'est-il pas avisé de croire ce que je lui disais. Il a envoyé chez moi... On ne m'y a pas trouvée... c'est tout simple, je n'y étais pas...

MADELON. Et il a fait son rapport?..

GUIMARD. Où... je suis traitée... menacée... j'avais bien envie de les attraper et de m'en aller à Londres... mais il n'y a qu'un Paris... j'y tiens et le prince aussi!.. Oh! je lui rends justice... il a pris la chose à cœur... depuis deux jours il a fait plus de démarches pour moi, qu'il n'en ferait pour avoir le bâton de maréchal de France.

MADELON. Ça lui viendra sans qu'il s'en doute...

GUIMARD. Aussi, j'ai pour lui une reconnaissance... A propos... il va venir ici un jeune officier me demander...

MADELON. De la part du prince Soubise!..

GUIMARD. Au contraire... et j'ai pris ce costume afin de ne pas être suivie... reconnue...

MADELON. Ah! mademoiselle Victoire... au surplus cela vous regarde... ce sont tes affaires, quant à moi, je m'en moque...

Philidor entre en gambadant, il fait un entrechat et vient tomber entre les deux dames.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, PHILIDOR.

PHILIDOR. Ah!..

GUIMARD *et* MADELON, *effrayée.* Ah!..

GUIMARD, *à part.* Philidor...

MADELON. Vous devriez bien avertir quand vous avez envie de faire peur...

PHILIDOR. Zéphir est-il fait pour effaroucher les grâces?.. Je viens chercher mon cachet!.. Quelle est donc cette beauté qui se dérobe aux regards?

MADELON. C'est une de mes amies qui est venue me voir...

PHILIDOR. Mais nous avons une tournure...

MADELON. C'est une blanchisseuse de fin...

PHILIDOR, *à part.* Il y a du mystère... je connais ces pieds-là, je les ai vus au ma-

gasin... c'est de l'Opéra!.. (*à Madelon.*) Dites donc, belle enfant, si nous profitions du moment où votre tante n'y est pas... pour achever la leçon... j'ai dans la tête une petite allemande à trois...

GUIMARD, *à part.* Ah! mon Dieu!.. il me regarde...

Elle met les pieds en dedans,

PHILIDOR, *à part.* Les pieds en dedans... déguisement complet qui confirme mes soupçons... allons, en place.

MADELON. Non, pas pour le moment...

PHILIDOR. Votre amie profiterait de l'occasion... qui sait... elle aime peut-être la danse... quand on a une taille comme celle-là... (*Il va pour lui prendre la taille, Guimard lui donne une tape sur les doigts.*) Un diamant... c'est de chez nous!

MADELON. Là!. c'est bien fait... (*Lui donnant un cachet.*) Tenez, monsieur, voilà votre cachet.

PHILIDOR. Un de plus... un de moins, je n'y tiens pas (*Il le met dans sa poche.*) et j'aurais préféré voir...

Il se tourne du côté de Guimard. Madelon le retourne.

MADELON. Ce que vous ne verrez pas!.. Est-ce qu'on est curieux comme cela? Si mon amie se cache de vous, c'est qu'elle a probablement ses raisons... et quand un homme d'esprit s'aperçoit qu'il devient gênant, importun... il tire sa révérence et s'en va... voilà une leçon de politesse qui vaut bien une leçon de danse... et je ne vous demande pas de cachet.

PHILIDOR. Une échappée... partez du pied droit. (*Il fait un pas de danse.*) Mesdemoiselles (*Il salue et dit à part :*) Oh... je te guetterai...

Comme il va pour sortir, Laperrière entre, il est en grenadier de Picardie.

SCÈNE X.

Les Mêmes LAPERRIÈRE.

LAPERRIÈRE. Pardon, excuse, mes belles demoiselles, n'est-ce pas ici l'enseigne de l'hôtel de la Reine de Suède?..

MADELON. Oui, monsieur le soldat...

PHILIDOR, *à part.* L'amant de la Guimard.

LAPERRIÈRE. Pourriez-vous m'obliger de me dire, si personne n'est encore venu demander le grenadier Latulipe...

MADELON. Non, monsieur... (*Guimard lui tire la robe.*) Si fait!.. si fait!..

PHILIDOR, *à part.* Tu vas me payer ton soufflet...

Il sort.

SCENE XI.

GUIMARD, MADELON, LAPERRIÈRE.

LAPERRIÈRE, *à Madelon.* Alors, pourriez-vous me dire...

MADELON. Chut...

GUIMARD. Enfin, le voilà parti.

LAPERRIÈRE. Quel est donc cet original?

GUIMARD. M. Philidor, un de nos répétiteurs.

LAPERRIÈRE, *surpris.* Ah!..

GUIMARD. Je tremblais qu'il ne me reconnût... heureusement... il ne m'a pas vue... (*à Madelon.*) Ma chère amie... Monsieur est la personne que j'attendais, monsieur le comte de Laperrière.

MADELON, *à part.* L'officier! . double travestissement.

LAPERRIÈRE, *changeant de ton.* Vous redoutiez la jalousie de monsieur de Soubise... et pour échapper aux espions dont il vous entoure, j'ai cru devoir me cacher sous cet habit...

GUIMARD. Une grisette... un soldat!.. qui nous reconnaîtrait sous de pareils costumes (*d'un ton grivois*) je n'ai pas déjeuné... Latulipe...

LAPERRIÈRE, *même ton.* Si un verre de vin pouvait vous être agréable, mamzelle Victoire...

MADELON. Un verre de vin..je vais vous faire servir le déjeuner là...

Elle montre le cabinet et sort vivement.

SCENE XII.

LAPERRIÈRE, GUIMARD.

LAPERRIÈRE. Êtes-vous bien sûre que cette jeune fille?..

GUIMARD. C'est Madelon...

LAPERRIÈRE. Madelon!.. la jeune personne dont vous m'avez si souvent parlé?..

GUIMARD. Un caractère charmant... bonne, simple, sans façon... aussi gaie, aussi franche aujourd'hui qu'elle l'était à l'âge de dix ans... ne songeant pas plus à ce qui se dit et se fait autour d'elle... et toujours prête à se mettre en quatre pour vous rendre service... avec cela d'une figure...

LAPERRIÈRE. A laquelle il manque beaucoup de choses pour être comparée à la vôtre...

GUIMARD. Vous êtes allé à l'Opéra, hier soir...

LAPERRIÈRE. Le foyer était en rumeur

votre aventure fait un bruit du diable!.. les opinions se divisent...on vous blâme... on vous approuve... tout le parti de madame la dauphine est pour vous .. mais de son côté, madame Dubarry est furieuse...

GUIMARD. Oh! elle est trop bonne fi le pour garder rancune à une camarade!.. quoiqu'elle ait un peu usurpé la couronne.

Air *de la Famille de l'Apothicaire.*

Le sort l'a placée avant moi,
LAPERRIÈRE.
Mais la beauté vous égalise.
GUIMARD.
Pour protecteur elle a le roi...
LAPERRIÈRE.
Et vous, le prince de Soubise!
Vous avez les mêmes destins,
Car d'après les lois existantes...
Bis ensemble.
Le prince et le roi sont cousins,
Et vous êtes presque parentes.

Et pourtant, je ne vous cacherai pas qu'il est question d'obtenir un ordre pour vous empêcher de reparaître à l'Opéra.

GUIMARD, *riant.* M'interdire l'Opéra... à moi, Guimard... mais ils sont donc devenus fous...

LAPERRIÈRE. On fait valoir les réglemens...

GUIMARD. Est-ce que nous connaissons ça, les réglemens...les réglemens sont pour les commençantes... pour celles qui n'ont d'autre appui que leur talent.

LAPERRIÈRE. C'est juste!

GUIMARD. J'espère bien que le prince ne se laissera pas donner ce soufflet sur ma joue... je lui arracherais les yeux...

Pendant ce qui précède, on a vu passer un garçon qui a servi un déjeûner dans le cabinet à droite.

MADELON, *entrant.* Maintenant... votre déjeûner est prêt...

GUIMARD. Si le cœur t'en dit... quand il y en a pour deux... il y en a pour trois...

MADELON. Merci, j'ai déjeuné...et puis, il faut que je travaille... j'ai assez flané... toute la matinée...

GUIMARD, *à Laperrière.* Est-elle gentille, hein?

LAPERRIÈRE. Oui, pas mal... (*A part.*) Elle est mieux que Guimard...

Il offre la main à Guimard; ils entrent dans le cabinet.

SCÈNE XIII.

MADELON, *seule.*

En voilà une qui a fait son chemin .. toujours dans les grands seigneurs!.. Eh bien! j'aime mieux être comme je suis... je déteste tout ce qui tient à l'étiquette, je veux un mari avec qui je puisse jouer...rire... badiner... j'aime qu'on me chiffonne, je ne pourrais jamais donner une tappe à un grand seigneur, et ça m'amuse... aussi, quand nous serons mariés, j'espère m'en régaler sur la bonne grosse joue de Tranquille... (*Elle entend parler à droite.*) Ah! on parle dans la salle de ma tante... tiens! c'est la voix de M. Philidor. (*Elle écoute*) Qu'est-ce qu'il dit donc?.. Ah! mon Dieu! je vous dis mon prince, que la Guimard est ici... je l'ai vue... avec son amant... Ah! le misérable, qui a été la dénoncer... Ah! la pauvre fille...elle est perdue...(*Elle court au cabinet et frappe.*) Vite...vite ouvrez-moi.

On ouvre. Elle entre.

SCÈNE XIV.

LE PRINCE DE SOUBISE, PHILIDOR, BABIOLE, Mme POITEVIN, MADELON, LAPERRIÈRE, GUIMARD, *ces derniers dans le cabinet dabord.*

Mme POITEVIN. Mon Dieu, messieurs, je vous le réitère... je n'ai point connaissance de tout cela...

PHILIDOR. Et moi, madame Poitevin, je vous déclare que j'ai vu ici même, dans cette salle la susdite dame...et le susdit monsieur, or, comme en sortant, j'ai eu soin de désigner leur costume afin qu'on pût les suivre, s'ils venaient à s'échapper et qu'il n'est sorti personne... ils doivent naturellement se trouver ici...

Il se frotte les mains.

LE PRINCE, *id.* Ils doivent naturellement se trouver ici...

PHILIDOR. Vous voyez que c'est l'avis de monseigneur...

Mme POITEVIN. Je suis sorti dehors la *valicence* d'un instant... ils auront profité de cet incident pour entrer... si Madelon était présente, on pourrait le lui en faire la question.

PHILIDOR. Appelez-la...

LE PRINCE. Appelez-la...

PHILIDOR. Le prince vous dit de l'appeler...

Madame Poitevin sonne.

BABIOLE, *entrant.* Qu'y a-t-il pour votr' service, madame Poitevin.

Mme POITEVIN. Qu'on cherche voir après ma nièce... elle doit être montée en haut.

BABIOLE. J'y vais, madame Poitevin.

Elle sort.

PHILIDOR. L'homme, je l'ai parfaitement reconnu, pour un officier supérieur du régiment de Picardie, à qui M. le duc d'Ayen en a beaucoup voulu dans le temps pour mademoiselle Duthé. (*On voit mademoiselle Guimard grondant Laperrière et Madelon les forçant d'écouter.*) Quant à mademoiselle Guimard... c'était elle... je la vois encore, mantelet noir, bonnet plissé, ruban vert, couleur d'espérance, (*Madelon ferme la porte du cabinet.*) à telles enseignes qu'elle m'a donné sur les doigts, bien certainement, elle est dans la maison...

LE PRINCE. Bien certainement, elle est dans la maison.

PHILIDOR. Et quand le prince affirme une chose, c'est qu'il en est certain... C'est d'autant plus affreux que le prince venait d'obtenir sa rentrée à l'Opéra, aussi son altesse ne lui pardonnera jamais...

LE PRINCE. Son altesse ne lui pardonnera jamais.

BABIOLE, *rentrant.* On n'a pas trouvé manizell' Madelon, madame Poitevin... mais l'Endormi assure avoir servi un déjeûner de deux personnes dans ce cabinet-là...

PHILIDOR. Dans ce cabinet-là... nous les tenons.

Il se frotte les mains.

LE PRINCE, *de même.* Nous les tenons!

PHILIDOR. Vous l'entendez... le prince est sûr de son fait.

Mme POITEVIN, *frappant à la porte.* Monsieur et madame... je vous prierais d'ouvrir la porte sans vous déranger.

Personne ne répond.

PHILIDOR. Il paraît que ça les dérangerait. (*Il y va lui-même.*) Quelles que soient les personnes qui pour le moment habitent ce cabinet, on serait charmé de leur dire deux mots.

Même silence.

Mme POITEVIN. *Mortus es*, pour vous comme pour moi.

PHILIDOR. En cas de refus, nous aurons recours à la violence.

LE PRINCE. Nous aurons recours à la violence.

PHILIDOR. Monseigneur y est décidé... ouvrez-nous.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, LAPERRIÈRE, *puis* TRANQUILLE.

LAPERRIÈRE, *reparaissant.* Qui ose se permettre.

LE PRINCE. Le colonel Laperrière sous cet habit.

LAPERRIÈRE, *feignant la surprise.* Ah pardon, monseigneur, j'ignorais que votre altesse fût ici...

PHILIDOR. Il fait l'étonné.

LE PRINCE. Il fait l'étonné.

LAPERRIÈRE. Je ne puis comprendre l'intérêt qu'elle peut avoir à troubler un innocent rendez-vous.

LE PRINCE. Un innocent rendez-vous?..

LAPERRIÈRE. La position la plus élevée ne saurait autoriser, ni excuser une esclandre de cette nature... et il est des secrets qu'un prince lui-même doit respecter...

PHILIDOR. Oui... quand ces secrets ne le regardent pas... mais quand il est sûr qu'on le trompe... qu'une personne honorée de ses bienfaits... trahit sa confiance... qu'on se moque de lui...

LE PRINCE, *à Philidor.* Monsieur, laissez-moi donc parler... mais, quand je suis sûr qu'on me trompe... qu'une personne honorée de mes bienfaits, trahit ma confiance... qu'on se moque de moi...

LAPERRIÈRE. Mon prince, vous avez trop d'esprit pour penser ce que vous dites...

PHILIDOR. Eh bien, qu'elle se montre...

LE PRINCE. Qu'elle se montre...

LAPERRIÈRE. Mon prince, qui sait si elle n'a pas à redouter ici, d'autres regards que les vôtres...

PHILIDOR. C'est une défaite...

LE PRINCE. C'est une défaite, je connais cela... qu'elle se montre...

LAPERRIÈRE. Tant que je serai ici, personne ne contraindra sa volonté, c'est à elle seule à décider...

Ici, Madelon sort du cabinet, elle s'avance à pas lents au milieu de la scène; elle a son mouchoir sur les yeux. Tout le monde se groupe autour d'elle, et n'est occupé que d'elle; on jouit d'avance de sa confusion. Pendant ce temps-là, Guimard profite de l'attention générale portée sur Madelon, pour quitter le cabinet et disparaître. Musique à l'orchestre.

LE PRINCE. Eh bien, perfide, c'est donc ainsi...

MADELON, *ôtant son mouchoir et riant aux éclats.* Ah, ah, ah, ah!..

PHILIDOR. Ce n'est pas elle.

LE PRINCE. Ce n'est pas elle.

Mme POITEVIN. Ma nièce...

LAPERRIÈRE, *à part.* Elle nous a tirés d'un bien mauvais pas.

Mme POITEVIN. Comment, Madelon...

PHILIDOR. Un moment, un moment...

LE PRINCE. Ah! ah! vous voilà dérouté, monsieur le rapporteur... mantelet noir... bonnet plissé... ruban vert, couleur d'espérance.

PHILIDOR. Oui, oui, le costume est pareil, et l'on peut s'y tromper... mais certain diamant...

MADELON, *tendant la main.* Le voici... eh bien, M. Philidor...

PHILIDOR. Je suis un sot...

LE PRINCE. Ah! ah! je suis... (*Se reprenant.*) Vous êtes un sot...

Mme POITEVIN. Un diamant à Madelon... ah! malheureuse enfant.

Final de M. Charles Tolbecque.

MADELON, *riant.*

C'est un scandale épouvantable,
Ici, l'on me croit coupable...
Mon renom est perdu
Ayez donc de la vertu!

Mme POITEVIN.

C'est un scandale abominable,
Quoi, ma nièce est donc coupable...
De mes yeux je l'ai vu
Croyez donc à la vertu!

PHILIDOR, *regardant le cabinet.*

Cette aventure est impayable,
Cette femme est donc le diable...
La Guimard a disparu
Me voilà confondu!

LE PRINCE *et* LAPERRIÈRE.

Cette aventure est adorable,
Sa nièce était la coupable...
De leurs yeux ils l'ont vu
Quel échec pour sa vertu!

MADELON.

Vous devez tous savoir, je pense,
Qu'il ne faut pas trop croire à l'apparence;
Je vous dirais bien mes secrets.
Mais vous êtes trop indiscrets...

ENSEMBLE.

C'est un scandale, etc., etc.

LAPERRIÈRE, *bas à Madelon.*

Comptez sur moi, bonne autant que jolie!

MADELON, *bas.*

Allez, monsieur, rassurez mon amie,
Pour elle je me sacrifie! *bis.*

LAPERRIÈRE.

Mais vous?

MADELON

, Dieu merci...

Tranquille entre paré avec des gants blancs et des bouquets. Madelon l'apercevant.

Tranquille! ô ciel! je n' pensais plus à lui!

TRANQUILLE.

Au rendez-vous, me v'là mamzelle,
L'habit tout neuf... le cœur fidèle...
Et les gants blancs
Pour faire publier nos bans.

MADELON, *vivement.*

Partons, partons!..

Mme POITEVIN.

Comment! elle ose...

TRANQUILLE.

N'étions-nous pas convenus de la chose...

Mme POITEVIN, *prenant la main de Madelon.*

Tiens, regarde ce diamant...

MADELON.

O ciel!

Mme POITEVIN.

C'est un cadeau de monsieur, d'un amant,
Que nous venons de surprendre avec elle...

TRANQUILLE

Ça ne se peut pas...

MADELON.

Quel embarras.

LAPERRIÈRE.

Je plains son embarras.

TRANQUILLE.

Ça n'est pas vrai, n'est-ce pas mamzelle?

MADELON, *à part.*

Et ne pouvoir, peine cruelle...
Le détromper en ce moment.

PHILIDOR.

C'est désolant pour un amant.

MADELON.

Malgré les discours de ma tante,
Tranquille, je suis innocente...
Après ça tu croiras
Tout ce que tu voudras.

Il déchire son bouquet et le met en pièces, il va en faire autant de ses gants; il s'en aperçoit, les plie et les met dans sa poche.

Patience, patience!
Demain (*bis.*) mon innocence
Va paraître au grand jour...
Demain (*bis.*) j'aurai mon tour!

TRANQUILLE.

Dans c' cœur pour vous il n'y a plus de place,
A vous je renonce, et pour de bon!

MADELON.

Tans pis pour toi, mon pauvr' garçon...

Mme POITEVIN.
Pareille audace!
Eloigne-toi...
D'ici, je t'chasse,

MADELON.
Je resterai chez moi!

LAPERRIÈRE.
D'honneur, elle est charmante

LE PRINCE.
Vraiment, vous êtes charmante.

MADELON.
Votre altesse est bien indulgente.

LAPERRIÈRE, *bas.*
Comptez sur moi...

MADELON.
Sur vous! pourquoi?

Mme POITEVIN.
Hypocrite!

TRANQUILLE.
Infidèle!

MADELON.
Grand merci!

Mme POITEVIN.
Perronelle!

TRANQUILLE.
Infidèle!

MADELON.
Grand merci!

PHILIDOR.
Que dites-vous de tout ceci,
Ma belle?

MADELON, *les regardant en levant les épaules.*
Je suis Madelon Friquet,
Et je me moque
Qu'on se choque.
Je suis Madelon Friquet.
Et je me moque
Du caquet!

ENSEMBLE.
C'est un scandale épouvantable!

Mme POITEVIN
C'est un scandale abominable, etc.

PHILIDOR.
Cette aventure est impayable, etc.

LE PRINCE *et* LAPERRIÈRE.
Cette aventure est adorable, etc.

TRANQUILLE.
Quel événement épouvantable, etc.

La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente une chambre mansardée. — Une table, un petit miroir, des chaises de paille, quelques images du temps, çà et là. — Un cabinet à gauche.

SCÈNE I.

MADELON, *seule, elle est assise.*

Me voilà donc depuis trois jours, toute seule dans ma petite mansarde.... établie blanchisseuse à mon compte... j'ai fait mettre en bas, à la porte de la rue, en lettres à six liards pièce... sans compter les points et les virgules : « Madelon Friquet, blanchit » la cour et la ville à juste prix. » Et malgré ça personne ne se présente... pas même Guimard, pour laquelle je me suis sacrifiée de si bon cœur l'autre jour... Te v'là fraîche, ma petite Madelon... chassée par ta tante, abandonnée par ton amoureux.... et par dessus le marché, pas un rabat, pas une paire de bas de soie dans les mains... une autre se désolerait... moi, j'espère... peut-être que quand elle n'aura plus rien à faire, la providence tournera les yeux de mon côté... (*On frappe doucement.*) Ah!..

Guimard entre et lui saute au cou.

SCÈNE II.

MADELON, GUIMARD.

GUIMARD. Que je t'embrasse donc, ma chère petite.

MADELON, *surprise et contente.* J'étais bien sûre qu'elle ne m'oublierait pas...

GUIMARD. Moi, t'oublier... au surplus, çaurait été ta faute... étourdie!.. qui part de chez sa tante sans donner son adresse, sans dire où elle va... il a fallu que le hasard fut plus aimable que toi... tout à l'heure, j'étais dans ma dormeuse avec le colonel... nous passions dans cette rue pour aller chez son bijoutier... tout à coup il lève les yeux...et jetant un cri de surprise; il me montre du doigt, ton nom écrit en grosses lettres... je descends de voiture...il continue sa route, et moi, je viens embrasser ma chère... ma bonne Madelon...

MADELON. C'est pourtant vrai... je n'ai donné mon adresse à personne... Dam!.. j'étais si ahurie!.. dans ces momens-là... on ne pense à rien...

GUIMARD. Ah!.. quel service tu m'as rendu.

MADELON. Tant mieux... ton prince ne s'est pas douté...

GUIMARD. Lui!.. est-ce qu'il se doute de rien!.. il est venu chez moi...il a eu la simplicité de me raconter sa visite chez ta tante... je lui ai fait une scène!.. j'ai crié à ravir... j'ai eu des momens superbes!.. j'ai voulu pleurer, je n'ai pas pu... alors, j'ai eu des attaques de nerfs... le prince était dans un état... j'ai eu pitié de lui, et j'ai pardonné...

MADELON. Ah! ça les princes sont donc aussi... comme les autres...

GUIMARD, *déclamant.*

« Les mortels sont égaux...ce n'est pas la naissance..

Mais n'en disons pas de mal, il est si bon!.. je ne sais pas ce qu'il aurait donné pour m'appaiser. Demandez-moi ce que vous voudrez, disait-il, en me pressant les mains, et foi de gentilhomme je vous l'accorde...

MADELON. Et tu lui as demandé...

GUIMARD. Rien encore... je veux réfléchir...

MADELON. Tu as peut-être eu tort... les premiers momens sont toujours les meilleurs.

GUIMARD. Oh! le prince est de parole... aussi, je serais désolée qu'une indiscrétion vînt lui apprendre la vérité... Tu me promets bien...

MADELON. Foi de Madelon, il ne la saura jamais par moi.

GUIMARD. Ah ça, après ton dévoûment, je serais un monstre d'ingratitude, si je ne cherchais pas à te rendre la plus heureuse petite femme... j'ai pensé à ton avenir... il faut que tu sois des nôtres... je veux te faire émanciper...

MADELON, *riant.* Je suis bien déjà assez émancipée comme ça...

GUIMARD. Tu as de la taille... de la figure... avant huit jours, tu seras inscrite sur le catalogue des danseuses...

MADELON. Moi, encataloguée... Ah! par exemple!..

Air *nouveau de M. Ch. Tolbecque.*

Non, je suis blanchisseuse;
Mais ma foi, j'aime mieux ça

Que d'être danseuse
Danseuse de l'Opéra !

Quoi, tu veux que je débute,
J'aim' la dans', mais pour de bon...
On ne craint pas une chute
Avec un rigaudon.

Oui, je suis blanchisseuse, etc.

J'sais bien, grace à ta gentillesse,
Qu' ducs et marquis sont sous tes lois,
Qu'e'qu'ça m' fait à moi, pauvr' jeunesse,
Qui n' veux me marier qu'une fois. *bis.*

Oui, je suis blanchisseuse, etc.

GUIMARD. Mais tu es folle, ma chère... regarde-toi donc dans ton miroir... Hein?

MADELON, *se regardant.* Oui, je suis gentille!.. je ne dis pas le contraire... si je voulais m'en donner la peine, je mettrais quelques têtes de grands seigneurs à l'envers.

GUIMARD. Et tu voudrais me faire croire que tu préférerais cette petite mansarde à l'éclat d'un riche appartement.

MADELON. Deux petites pièces bien propres, une demi-douzaine de fers à repasser, des pratiques qui me paient bien, et du charbon qui ne fume pas, voilà tout ce qu'il me faut.

GUIMARD. Bah! bah! j'en ai converti bien d'autres qui faisaient comme toi les récalcitrantes, et qui après avoir été l'honneur de la couture, la gloire de la lingerie, ont fini par faire les délices de la diplomatie; il n'y a pas à répliquer je t'enlève ce soir... tu dineras avec moi...

MADELON. Avec toi... moi!..

GUIMARD. Nous serons seules... en petit comité... je reviens te prendre dans deux heures... et nous ne nous quitterons plus, que je n'aie assuré ton bonheur..

Air : *Ce n'est pas cela.*

Je veux me charger
De te ranger
Sous notre bannière.
Satisfaire
Tous ses déeirs
Est-il d'autres plaisirs!

ENSEMBLE.

Je veux me charger, etc.

MADELON.

Tu veux te charger
De me ranger
Sous votre bannière.
Simple ouvrière,
Mon seul désir
Est dans un modeste avenir.

Guimard sort.

SCÈNE III.

MADELON, *seule.*

Elle est tout de même bonne fille... chacune de nous deux a son chemin à suivre... et tout l'or du Pérou, ne me ferait pas sortir du mien.

TRANQUILLE, *en dehors.* Mamzell' Madelon!

MADELON. C'est la voix de Tranquille.

TRANQUILLE. Mademoiselle Madelon!

MADELON. Hein?

TRANQUILLE. Etes-vous chez vous?

MADELON. Entrez pour voir, monsieur Tranquille. (*Tranquille entre.*) Enfin...vous voilà!

SCÈNE IV.

TRANQUILLE, MADELON.

TRANQUILLE. Oui, mamzelle, c'est moi-même, ou plutôt l'ombre de moi-même!.. vous me voyez à présent... mais quand je serai maigri... j'aurai l'air d'un vrai squelette...

MADELON. Il me semblait que tu ne devais plus me reparler.

TRANQUILLE. C'est bien toujours mon intention.

MADELON. Vraiment!

TRANQUILLE. Aussi, en trouvant à mon doigt, cette bague d'argent que vous m'avez donnée, je me suis dit : Allons lui rendre; ça s'ra une bonne occasion de lui montrer que je ne veux plus la voir.

MADELON. Et comment as-tu découvert mon logement?

TRANQUILLE. En cherchant donc? voilà trois jours que je m'abime les jambes...que je m'éreinte, quoi... pour venir vous dire que je ne vous aime plus; que vous pouvez en aimer un autre... deux autres... trois autres... si vous voulez... Ah!..

MADELON. Pourquoi pas dix tout de suite.

TRANQUILLE. Dix aussi.

MADELON, *à part.* Pauvre garçon!..il dit qu'il ne m'aime plus.

TRANQUILLE. Et maintenant que vous savez ma façon de penser... voilà votre anneau... je n'en veux plus... (*Il s'assied.*) Adieu...

MADELON. Et moi, je veux que tu le gardes.

TRANQUILLE. Et si je ne le voulais pas? Ah!..

Il remet l'anneau à son doigt sans y faire attention.

MADELON. Je serais curieuse de voir ça. Allons, voyons... ne fais plus tes gros yeux... et causons comme une paire d'amis...

Elle prend une chaise et s'assied à distance de lui.

TRANQUILLE. Je ne peux pas être une paire d'amis avec vous...

MADELON. Pourquoi cela?

TRANQUILLE. Puisque vous m'avez trahi... puisqu'on vous a trouvée avec un soldat... qui n'était pas un vrai soldat.

MADELON. Ils ne savent ce qu'ils disent... ni toi non plus... raconte-moi un peu ce qu'il y a de nouveau chez ma tante.

TRANQUILLE. Ce qu'il y a de nouveau? (*A Madelon.*) approchez-vous.

MMDELON. Il me semble que tu peux bien t'approcher toi.

TRANQUILLE. Ah! oui... (*Il s'approche.*) D'abord, moi, j'ai été comme un fou... j'ai battu la campagne j'avais perdu la tête .. c'est drôle comme le sentiment vous fait dire des bêtises...

MADELON. Tu es gentil comme tout... et qu'est-ce qu'on dit de moi?..

TRANQUILLE. De vous!.. les cent z'horreurs de la vie...

MADELON. Ah! bah!..

TRANQUILLE. Vous savez bien la grosse Agathe, qui manque de se marier, toutes les fois qu'il passe un régiment... Elle dit que vous vous êtes ensauvée avec un tambour-major... et puis la petite Fanchette.

MADELON. Qu'est-ce que c'est que ça la petite Fanchette?

TRANQUILLE. Faites donc comme si vous ne la connaissiez pas... un petit lonchon qui louche.

MADELON. Qui boite.

TRANQUILLE. Qui louche et qui boite... Eh bien! elle dit que vous avez ensorcelé, je ne sais combien d'imbéciles sans me compter...

MADELON. Le quartier est si triste... ça les amuse. Et ma tante?..

TRANQUILLE. La tante Poitevin... ah!.. elle vous en veut joliment... à vous!.. et à cette vilaine sauterelle de Philidor...

MADELON. Elle a bien raison d'en vouloir à ce méchant danseur... c'est lui qui est cause de tout ce grabuge là...

TRANQUILLE. Elle est si fort en colère contre lui qu'elle va l'épouser de force... à cause qu'il l'a menacée de montrer un tas de lettres qu'elle a été assez bête pour lui écrire... En v'là encore une qu'est bête!.. écrire à un homme des lettres... et par la poste encore... il faut qu'elle soit timbrée...

MADELON. Ma pauvre bonne femme de tante, si on pouvait empêcher ce mariage-là...

TRANQUILLE. Voulez-vous que j'aille assommer votre oncle futur... ça me ferait du bien d'éreinter quelqu'un... ça me calmerait les nerfs...

MADELON. Non, monsieur... non; ce que je veux de vous...c'est que vous soyiez raisonnable, que vous ne vous mettiez pas martel en tête... et que vous ayez en moi, la confiance que je mérite...

TRANQUILLE c'est plus fort que moi, quand le fantassin de l'autre jour, me trotte dans la tête, ça me fait des éblouissemens.

MADELON. Mais, tu sais bien que c'est toi que j'aime...

TRANQUILLE. Hein?.. qu'est-ce que vous avez dit... répétez. . j'ai pas entendu?

MADELON. Je n'épouserai jamais que mon bon ami Tranquille...

TRANQUILLE. O ma Madelon... ma Madelon... vous me mettez hors de moi... avec des paroles comme celles-là, vous me feriez aller à Orléans en trois-quarts-d'heure j'ai confiance, je jure d'avoir confiance!.. je le jure sur les cendres de mon père, qui aura soixante dix ans à Paques-fleuries... Pourquoi donc, que vous mettez votre mantelet?

MADELON. Pour sortir.

TRANQUILLE. Et vous allez?..

MADELON. Je te le dirai à mon retour.

TRANQUILLE. Oh! mon Dieu... si je vous le demandais, c'était seulement pour le savoir... pas pour autre chose... j'ai confiance. Vous ne serez pas long-temps?..

MADELON. Ne t'inquiète pas... (*A part.*) Si je pouvais ravoir les lettres de ma tante... ne t'ennuie pas trop mon gros jouffiu...

Elle lui tape gaîment sur la joue, et sort en riant.

SCENE V.

TRANQUILLE, *seul.*

Enchanteresse, va!.. résistez donc à une femme qui vous appelle son gros joufflu quand elle me parle, ses paroles sont si douces, c'est comme si j'avalais des quarterons de miel!.. du Narbonne, quoi!.. elle ne m'a pourtant rien dit, car au bout du compte, elle ne m'a rien dit... eh! bien, je trouve ses raisons très bonnes... je suis sûr qu'elle n'a pas tort. (*On fait un peu de bruit.*) Qui est-ce qui arrive-là?.. Dieu me pardonne c'est l'acrobate manqué.

SCÈNE VI.

PHILIDOR, TRANQUILLE.

PHILIDOR. Par Vestris!.. Si je m'attendais à trouver ici un vis à vis... ce n'était certainement pas vous.

TRANQUILLE. Pourquoi n'y serais-je pas?.. vous y venez bien...

PHILIDOR. Moi... je suis maître de danse.

TRANQUILLE. Vous êtes sauteur?

PHILIDOR. Madelon est mon élève... c'est une fille charmante!.. Je viens me mettre sur les rangs pour lui plaire...

TRANQUILLE. Il n'y a pas de place pour vous, sautriot.

PHILIDOR. Qui vous a dit cela?..

TRANQUILLE. Qui?.. elle, apparamment...

PHILIDOR. Elle vous a donc raconté... l'affaire du cabinet?..

TRANQUILLE. Elle ne m'a rien dit ..mais je la crois... Madelon est incapable de me tromper.

PHILIDOR Vous en êtes encore là... pauvre jeune homme... à la première position... vous n'avez donc pas vu, comme le prince de Soubise lui souriait...

TRANQUILLE. Le prince de Soubise... ce gros qui ne peut jamais parler en premier?

PHILIDOR. Un equipage s'est arrêté ce matin, devant la porte...

TRANQUILLE. Eh! bien?..

PHILIDOR. C'est le sien .

TRANQUILLE. Quel mal qu'il y a... Madelon est blanchisseuse... Les princes portent des bas de soie... des jabots comme les autres... Si celui-ci veut lui donner sa pratique... S'il lui apporte son linge?..

PHILIDOR. Délicieux!.. c'est à en rester trois jours en l'air, d'admiration .. ah! ça mais... où est-elle donc cette beauté, qui s'élève à l'horison de la galanterie?

Il fait une pirouette.

TRANQUILLE. Tourne, ton ton, tourne; elle est dehors...

PHILIDOR Déjà!.. à courir les magasins... à voir les fournisseurs, à faire des emplettes... quand ces demoiselles débutent... elles sont d'une activité...

TRANQUILLE Qu'est-ce que vous dites?.. débute... débute... elle ne débute pas... entendez-vous?

PHILIDOR. Non... ce n'est point son début... En effet, pendant votre absence... il y avait un petit blond...

TRANQUILLE, *inquiet.* Un petit blond...

PHILIDOR. Mais, ça n'a pas duré longtemps... chassez croisé... il a été remplacé par un gros brun... un charmant garçon... elle ne vous en a pas parlé...

TRANQUILLE. Non... elle ne m'en a pas ouvert la bouche...

PHILIDOR. Il est venu ensuite un milord...

TRANQUILLE. Un milord, Espagnol...

PHILIDOR. Je ne sais pas d'où il est.. oh!.. elle ne s'est pas du tout ennuyée pendant ces quatre mois-là...

TRANQUILLE. Ah! ça mais... je n'y suis plus... elle m'a encore dit tout à l'heure... allons... je ne vous crois pas, balaadin.

PHILIDOR. Madelon est lancée! avant six mois, elle se sera donné le plaisir de ruiner nos jeunes seigneurs et nos vieux financiers.

TRANQUILLE. Madelon... est une honnête fille.. qui ne ruinera personne...(*A part.*) Je ne crois pas un mot de ce que je dis mais c'est égal...

On frappe en dehors

PHILIDOR. Voilà déjà les ambassadeurs qui arrivent... je m'éclipse... il faut de la discrétion... Pas de *si-sol*... terre à terre et jeté... battu.... (*Il danse et va ouvrir la porte, un laquais de livrée paraît.*) Livrée magnifique.. c'est au moins un prince du Saint-Empire...

Il sort, le laquais entre.

SCÈNE VII.

TRANQUILLE, LE LAQUAIS.

TRANQUILLE, *avec humeur.* Qu'est-ce qu'il veut... cet escogriffe-là?..

LE LAQUAIS. Mademoiselle Madelon Friquet... s'il vous plaît?..

TRANQUILLE, *brusquement.* C'est moi..

LE LAQUAIS. Comment, vous...

TRANQUILLE, *de même.* C'est-à-dire, non... mais c'est comme si vous la voyiez.

LE LAQUAIS. C'est possible, mais j'ai ordre de ne remettre qu'à elle seule ce que j'apporte.

TRANQUILLE. Vous repasserez dans quinze jours, trois semaines.

LE LAQUAIS. J'aime mieux attendre.

TRANQUILLE. Est-ce que vous êtes sourd? quand on vous dit qu'il n'y a personne...elle est déménagée d'avant z'hier... elle est... (*Il aperçoit Madelon qui entre.* Me voilà pincé.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, MADELON.

MADELON. Une course inutile...

Elle ôte son mantelet.

LE LAQUAIS. Est-ce mademoiselle Madelon Friquet que j'ai l'honneur de saluer.

MADELON. Moi-même, mon garçon.

LE LAQUAIS, *lui présentant un petit paquet.* C'est de la part de M. de Laperrière, mon maître...

TRANQUILLE, *à part.* Je me mange les sens... à la vinaigrette. (*A Madelon.*) J'espère, mamzelle, que vous allez refuser...

MADELON. Refuser, je ne suis pas si malhonnête... (*Au laquais.*) Mon garçon, vous direz à monsieur le comte, que je suis bien sensible à son souvenir, que je l'en remercie... mais qu'en vérité, ça n'en valait pas la peine... (*Le laquais va pour sortir.*) Attendez... Tranquille, as-tu de la monnaie?

TRANQUILLE. Non, mamzelle.

MADELON. Prête-moi un écu de six francs.

TRANQUILLE. Que je vous prête?

MADELON. Ou, si tu l'aimes mieux, donne pour boire à l'envoyé de monsieur le comte.

TRANQUILLE. Tu n'auras que des sous, va... (*Après un effort.*) Voilà, laquais...

LE LAQUAIS, *à Madelon.* Merci, mademoiselle...

Il sort sans regarder Tranquille.

TRANQUILLE. C'est moi qui... (*Il fait signe de donner de l'argent.*) et c'est elle que... (*Il fait le geste de remercier.*) j'avais une envie horrible de démancher le balai en sa faveur.

SCENE IX.

MADELON, TRANQUILLE.

TRANQUILLE. Ah! ça, tout ce qu'on m'a dit, c'est donc vrai?

MADELON. Comment, vrai? quoi? après qui en as-tu donc?

TRANQUILLE. Un scélérat qui vous apporte des cadeaux de la part de son maître; qu'est-ce que c'est encore que ce comte de Lacarrière.

MADELON. Si tu es bien sage, quand nous nous serons mariés... je te conterai tout.

TRANQUILLE. Il sera joliment temps...

MADELON. Mais quelle lubie te passe par la tête? ne m'as-tu pas promis de t'en rapporter à moi... rien qu'à moi?

TRANQUILLE. Je ne m'en rapporte plus, je n'ai plus de confiance... j'aime mieux nous abandonner tous les deux, ne jamais nous revoir, dire partout que vous m'avez trahi indignement... (*La regardant tendrement et changeant de ton.*) et cependant, si vous vouliez vous justifier... j'aimerais mieux ça... justifiez-vous, Madelon, justifiez-vous...

MADELON. Me justifier, moi! ah! ça, tu plaisantes... mais je ne suis pas coupable ..

TRANQUILLE. Si c'est des frimes... dites-moi les tenans et les aboutissans... mettez-moi-en, que j'en soye.

MADELON Impossible, c' n'est pas mon secret... un peu de patience.

TRANQUILLE. Alors, vous êtes criminelle au premier chef.

MADELON. Tu ne veux pas me croire.

TRANQUILLE. Non...

MADELON Eh bien! va te promener.

TRANQUILLE. Eh bien, oui, j'irai me promener... il n'y a pas de loi qui puisse m'en empêcher.. je retourne à Rouen, j'épouse une Normande qui m'adore... une très belle Normande... une Normande de cinq pieds onze pouces, sans vous démentir... et un bonnet... deux pieds de bonnet... ça fait sept pieds onze pouces.

MADELON. Eh bien, épouse-la, ta Normande...

TRANQUILLE. Je l'épouserai si je veux, si je n' veux pas, je ne l'épouserai pas... je n'épouserai personne si ça me fait plaisir... (*Il se croise les bras et se promène à grands pas sur le théâtre.*) Me voilà donc libre, parfaitement libre.

MADELON. Eh bien, qu'est-ce qu'il a donc?

TRANQUILLE. Oui, je m'en vais partir... je m'en vais recommencer mon tour de France... je m'en vais en arpenter du terrain... à moi, à moi, les dévorans... allons, le bouquet au côté, les rubans à vos cannes, à vos chapeaux... vous me ferez la conduite... mais pas de femmes, oh! pas de femmes...

Il a l'air de marcher avec les compagnons.

MADELON. Allons, v'là la tête qui se monte... Tranquille, Tranquille! (*Elle le suit.*) ne te fais donc pas de mal comme ça! (*Il s'arrête; elle s'approche d'un ton caressant.*) Voyons, je te dirai tout, je n'aime que toi, c'est toi seul que j'aime... je me moque pas mal des autres.

TRANQUILLE, *brusquement.* Qui est-ce qui vous parle à vous... vous croyez peut-être m'enjôler!

MADELON, *avec douceur.* Non...

TRANQUILLE. Vous vous croyez peut-être jolie?

MADELON, *de même*. Non...

TRANQUILLE. Vous êtes vieille....

MADELON, *souriant*. Oui...

TRANQUILLE. Vous êtes laide.

MADELON, *de même*. Oui, mon ami, oui, je suis laide...

TRANQUILLE. Et quand je vous regarde, quand je vous entends, j'éprouve un brrr...

Il se remet à marcher.

MADELON *le suivant*. Ecoute-moi, imbécille.

TRANQUILLE. Brrrrr!..

MADELON *id*. Ah ça... vas-tu finir.

TRANQUILLE. C'est fini, mamzelle; le même ciel ne peut plus nous porter... Laissez-moi... il faut que j'aille faire un coup de ma tête. Brrr.. brrr.

Il sort.

SCÈNE X.

MADELON *seule*.

Est-il rageur ce gros bêtat-là !.. J'avais beau lui dire : écoute-moi. je n'aime que toi; c'est comme si je chantais... ah bah! il reviendra... Et c't autre, qu'est-ce qu'il chante dans ce billet (*elle sent*) à la fleur d'orange? (*elle lit*) « Ma petite Madelon...» (*parlant*) Déjà pas si petite... (*lisant*) « Ton sacrifice...» (*parlant*) Tiens, il est sans gêne... (*elle lit*) « Ton sacrifice mérite une récompense... » (*parlant*) Voyons. (*elle déploie un papier et regarde*) Son portrait et des diamans autour... Monsieur le comte n'a pas voulu se présenter chez moi en négligé... c'est galant... (*Elle lit*) « Une récompense; réponds-moi, chère petite, que tu m'attendras chez toi dans une heure...» (*parlant*) Il n'est pas mal fat, par exemple... Le plus souvent que je l'attendrai, que je lui répondrai... Voilà le cas que je fais de votre lettre, mon beau colonel... (*elle la déchire*) Et si j'avais deviné ce qu'elle contenait, je n'aurais rien reçu... (*Madame Poitevin entre et ferme doucement la porte*) et j'aurais tout dit à Tranquille. Je suis bien sûre que si lui et ma tante savaient la vérité ils m'auraient pardonné.

SCÈNE XI.

MADELON, Mme POITEVIN.

Mme POITEVIN. Non ma nièce.

MADELON. Tiens, c'est vous, ma petite tante.

Mme POITEVIN. Je ne suis plus votre tante, ma nièce; je l'ai abdiqué.

MADELON. Ah! ce n'est pas possible.

Mme POITEVIN. Comment, après votre esclandre, ne pas venir savoir comment je me porte; si je n'avais pas rencontré ce pauvre Tranquille.

MADELON. Ah! vous l'avez vu ?

Mme POITEVIN. Je sors de le voir dans la rue... il était comme un fou... il faisait brrr brrr: il m'a fait une peur impossible à *écrire?*

MADELON. Vous lui avez parlé ?

Mme POITEVIN. Oh! son colloque n'a pas été long... Il m'a dit : Adieu la tante; il a enfoncé son chapeau sur sa tête et il s'est mis à courir comme un tambour de basque.

MADELON. Et vous ne savez pas où il va?

Mme POITEVIN. J'en ignore.

MADELON. Au surplus, quand il sera las de courir il s'arrêtera. Ce nigaud-là ne s'est-il pas mis dans la tête que je le trompais.

Mme POITEVIN. D'après ce qui s'est passé je crois qu'il n'a pas *évu* tort.

MADELON. Vous m'en voulez encore de cela ?

Mme POITEVIN. Je ne suis point rancuneuse; mais je ne te pardonnerai ni de ma vie ni de tes jours.

MADELON. Vrai!.. c'est bien long, ma tante.

Mme POITEVIN. C'est comme ça.

MADELON. Eh bien! ma petite tante; je suis fachée de vous le dire, je vous aime je vous respecte, mais quand on s'obstine, j'y mets de l'entêtement, et au bout du compte (*elle chante :*)

Je suis Madelon Friquet,
Et je me moque...

Mme POITEVIN. Pas plus de cœur que sur ma main... Adieu, mademoiselle.

Elle va pour sortir; Madelon la retient.

MADELON. Eh! v'là qu'on monte mon escalier; ça ressemble comme deux gouttes d'eau à la marche de M. Philidor.

Mme POITEVIN. Monsieur Philidor...

MADELON. Justement je sors de chez lui, je ne l'ai pas trouvé.

Mme POITEVIN. Tu sors de chez lui!

MADELON, *la poussant dans le cabinet*. Vite, vite, ma tante, qu'il ne vous voie pas .. dans dix minutes vous en apprendrez de belles.

Mme POITEVIN. Mais, ma nièce...

MADELON. Je vous en prie, ma petite tante... (*on frappe.*) Un moment... on y va... (*elle ouvre et feint la surprise.*) Tiens, c'est vous!

SCENE XII.

Les Mêmes, PHILIDOR.

PHILIDOR. J'arrive sur les aîles de l'amour.

MADELON. Puisque vous avez des aîles, fallait donc entrer par la fenêtre, ça vous aurait évité la peine de monter cinq étages.

PHILIDOR. Venir chez moi!.. la belle Madelon!.. quand on me l'a dit, j'ai fait vingt-cinq entrechats de suite, de joie et de surprise.

MADELON. Et ma leçon de danse!... le mois est commencé... Mais parce que je suis brouillée avec ma tante, vous faites comme les autres, vous m'abandonnez...

PHILIDOR. Vous abandonner! délicieuse créature!.. Moi qui connais votre innocence... J'ai tout deviné, tout compris... Vous avez pris la place de Guimard, vous vous êtes sacrifiée pour cette horrible Guimard.

Mme POITEVIN, *à la porte du cabinet et à mi-voix*). Pauvre petite chatte!

MADELON. Si vous vous avisez de dire un mot de tout cela, tout est fini entre nous.

PHILIDOR. Pas si bête... Le petit Tranquille est furieux de votre perfidie... Ce n'est pas moi qui le désabuserai; ça ne ferait pas mon compte; je veux m'emparer d'un trésor qu'il dedaigne.

MADELON. Allez, allez, flatteur, cajoler ma tante.

PHILIDOR. La Poitevin... Mais si je balançais un instant entre elle et vous, je ne serais pas même digne de danser sur la corde.

Mme POITEVIN, *à part*. Le scélérat!

PHILIDOR, *croyant répondre à Madelon*. On n'est pas scélérat pour cela; on courtise la tante pour se rapprocher de la nièce. A présent que vous êtes seule, je lève le masque.

MADELON Je vous ai vu, papillon, voltiger auprès d'elle et la serrer de près.

PHILIDOR. Voulez-vous me donner le bras? je vais lui dire face à face que ce cœur ne bat que pour vous (*il fait des battemens*), et que je me moque d'elle.

MADELON. Ma pauvre tante qui m'a adoptée...

PHILIDOR. Et qui vous a mise à la porte.

MADELON. Mais si vous ne l'aimez pas, pourquoi tenez-vous tant à ses lettres?

Mme POITEVIN, *à part*. Mes lettres!

PHILIDOR. Je n'y tiens pas du tout, pas plus qu'à un flic-flac manqué. Les voulez-vous?

MADELON. Ça commencerait à prouver quelque chose.

PHILIDOR Je vous les apporterai.

MADELON, *contrariée*. Vous ne les avez donc pas?

PHILIDOR. Sur moi...pour quoi faire?.. Si j'avais le malheur de les perdre, ça me donnerait un ridicule... Songez donc qu'elles sont à mon adresse.

MADELON. Allez les chercher.

PHILIDOR. Mais dites-moi au moins...

MADELON. Pas un mot.

PHILIDOR. Accordez-moi...

MADELON. Rien, avant les lettres.

PHILIDOR. Je vole à mon domicile.

Il sort en faisant un saut.

SCÈNE XIII.

MADELON, Mme POITEVIN.

Mme POITEVIN. Ah! Madelon, tu es un ange! tu es mon sauveur... A quel être j'allais me sacrifier... Et tu n'as pas craint de te compromettre?

MADELON Que voulez-vous? quand il s'agit d'obliger, je n'y regarde pas de si près, et puis je n'ai été si hardie que parce que vous étiez là... Voilà comme il ne faut jamais juger sur les apparences... Allez, vous et Tranquille, vous avez bien mal apprécié la pauvre Madelon; elle vaut mieux que vous ne le croyiez.

Mme POITEVIN. A propos de Tranquille, il est bien tardif à revenir.

MADELON. Il reviendra quand ça lui fera plaisir... quand le grand air l'aura un peu calmé, quoique, pour me faire peur, monsieur m'ait annoncé qu'il allait faire un coup de sa tête...

Tranquille paraît; il est en militaire, avec un habit beaucoup trop grand pour sa taille; il est un peu dans les vignes.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, TRANQUILLE.

TRANQUILLE. Le voilà, mamzelle, le coup de ma tête.

MADELON, *riant*. Ah! la drôle de mascarade.

Mme POITEVIN. Qu'est-ce que ça veut dire, ce deguisement-là?

TRANQUILLE. Je ne suis point déguisé, la tante; c'est mon habit de tous les jours.

MADELON Comment, tu aurais fait la sottise de t'engager.

TRANQUILLE. Et pour de bon, encore...

MADELON. Allons donc: ce n'est pas possible, tu n'es pas assez bête pour ça!...

TRANQUILLE, *se fâchant.* Comment, je ne suis pas assez bête pour ça... Apprenez que si, mamzelle; apprenez, mamzelle qu'en sortant d'ici je voulais me noyer...

MADELON. Toi!..

Mme POITEVIN. Te *neyer?*

TRANQUILLE Oui, me noyer... mais j'ai réfléchi que je ne savais pas nager.

MADELON. A la bonne heure; si tu réfléchissais toujours comme ça.

TRANQUILLE J'ai rencontré un bel homme qui m'a fait entrer dans un superbe cabaret du quai de la Ferraille pour me consoler.

MADELON. Quelque mauvais garnement de racoleur.

TRANQUILLE. Je lui ai dit mes malheurs, ça lui a rappelé les siens... là dessus nous buvons du blanc, du rouge, , du blanc, du rouge, du blanc...

MADELON. Ça se voit...

TRANQUILLE. Si bien que le bel homme m'a dit en confidence que le roi Louis XV serait excessivement flatté de m'avoir à son service pour faire la chasse aux Nègres, et me faire dévorer par les antropophages, à quatre sous par jour de paie.

MADELON. Que tu es bête.

TRANQUILLE. Pour lors... j'ai endossé cet habit qui m'ira très bien, quand je serai engraissé... et de chapelier que j'étais ce matin, me voilà maintenant guerrier de mon état...

MADELON. Te voilà !.. te voilà... ce que tu as toujours été... un étourdi... une tête sans cervelle... qui agit sans réflexion... je vous demande un peu... quelle idée... se noyer... et pourquoi ?..

TRANQUILLE. Pour me venger de vous... je me disais : quand on me repêchera aux filets de Saint-Cloud... nous verrons la mine qu'elle fera, la Madelon.

Mme POITEVIN. Mais malheureux... si tu la connaissais... si tu savais la vérité... tu te transporterais à ses genoux.

TRANQUILLE. Quoi! . je...

MADELON. Ma tante, il ne mérite pas qu'on la lui dise... c'est un jaloux... un méfiant .. et si je n'en devais pas souffrir... je le laisserais volontiers partir... aimez donc ça... soyez-lui donc fidèle pour qu'il aille s'engager.

TRANQUILLE. Mais je...

Mme POITEVIN. Tais-toi... tu devrais rentrer à cent pieds sous terre..

TRANQUILLE. Si je...

MADELON. Si tu crois que je vas rester comme ça les bras croisés à t'attendre, à me morfondre pendant huit ans... m'exposer à coiffer Sainte-Catherine, si tu ne revenais pas... non, non... il faut que tu trouves un moyen de te sortir de là...

TRANQUILLE. Quand je le...

Mme POITEVIN *Désalte, désalte,* c'est si tôt fait... *désalte.*

TRANQUILLE. Que je déserte... je ne déserterai jamais.

MADELON. Non, non... ma tante!... je l'aime trop pour lui conseiller une mauvaise action... mais comment faire?.. à qui s'adresser pour casser cet engagement... huit ans!.. je n'y pourrais pas tenir... moi d'abord. Ah! oui... il n'y a qu'elle qui puisse nous tirer d'embarras...

Elle entre dans la chambre à côté.

SCENE XV.

MAD. POITEVIN, TRANQUILLE.

TRANQUILLE. Eh! bien, où court-elle donc?.. elle nous plante là?..

Mme POITEVIN. Elle va peut-être tâcher de réparer ta sottise car tu en as fait une pommée mon garçon... *(avec emphase)* Je sais tout, moi...

TRANQUILLE. Vous savez tout, la tante... (*Il la prend vivement par le bras et l'emmène sur le devant de la scène.*) Alors, part à deux...

Mme POITEVIN. Elle est blanche comme l'enfant qui vient de naître..

TRANQUILLE. Madelon est blanche!.. Madelon serait blanche!..

Mme POITEVIN. Écoute... je peux tout te narrer.. *malgré qu'elle* me l'ait défendu...

TRANQUILLE. Oui, narrez, mais sans tourner... ne tournez pas, la tante.

Mme POITEVIN. Mais après tout... c'est pour son bonheur... c'est ma nièce... je ne suis pas la tante de la Guimard...

TRANQUILLE. Je connais... une qui... (*Il singe sa danse et ses pauses.*) Je l'ai vu tricoter à l'Opéra... un jour qu'elle m'avait donné un billet à Madelon...

Mme POITEVIN. Elle est venue déjeuner à mon hôtel, mardi dernier avec un colonel de ses amis... Cette pauvre Madelon a vu le danger .. que courait la Guimard si elle était surprise avec le comte Laperrière... et elle s'est *inmolée* ..

TRANQUILLE. Elle s'est *inmolée.* Assez .. je n'en veux pas savoir davantage... c'est comme un éclair qui vient me crever les yeux... Je vois tout... (*Il se promène en se*

donnant des coups.) Imbécille, butor, scélérat... te voilà joli garçon.

Madelon paraît tenant à la main une lettre.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, MADELON.

MADELON. Eh bien! eh bien!

TRANQUILLE, *tombant à ses genoux.* Ah! Madelon... ange descendu du ciel, battez-moi, tuez-moi... je veux mourir de votre main... (*S'apercevant qu'il s'adresse à la tante.* Oh! non, pas vous.

MADELON. Allons, allons... lève-toi, et fais ce que je vais te dire...

TRANQUILLE. Vous ne m'assommez pas, ô Madelon Friquet...

MADELON. Prends le bras de ma tante .. et allez-vous-en tous les deux porter cette lettre chez Guimard, si elle n'y est pas, vous la laisserez... et vous viendrez sur-le-champ me retrouver ici.

TRANQUILLE *va pour sortir et revient en faisant pirouetter la tante.* Pas un coup de poing... pas une tape... vous m'en voulez.

MADELON. Eh! non!.. tiens... là...

Elle lui donne une tape.

TRANQUILLE. A la bonne heure, me voilà content; elle est bonne celle-là... Venez, la tante, mais sans tourner... ne tournez pas.

Il sort avec madame Poitevin en la faisant tourner.

SCÈNE XVII.

MADELON, *seule.*

Réussiront-ils?.. je l'espère... Guimard a de si belles connaissances... un mot de sa part au colonel du régiment... et je suis bien sûre qu'il aura sa liberté... (*Réfléchissant.*) Ah! mon Dieu!.. mais il me semble que l'uniforme de Tranquille est pareil à celui que portait l'autre jour M. le comte de Laperrière... c'est son régiment... et moi à qui il fait les yeux doux!.. jamais il ne voudra m'accorder le congé de mon amoureux... c'est encore une difficulté de plus sur laquelle je ne comptais pas... si j'avais donc pu deviner cela... au lieu de déchirer sa lettre, je lui aurais fait une jolie petite réponse... une voiture? Sans doute Guimard qui vient me prendre. (*Elle court à la fenêtre*) Non... un beau monsieur en uniforme qui descend de son phaéton... c'est le colonel... c'est le ciel qui l'envoie... n'avons pas l'air d'être préparée à le recevoir.

Elle se jette sur une chaise et feint d'être endormie. Le colonel entre sans la voir.

SCÈNE XVIII.

MADELON, LAPERRIÈRE.

LAPERRIÈRE. Le diable m'emporte, si un honnête homme ne se romprait pas vingt fois le cou en montant ces misérables degrés (*Il aperçoit Madelon.*) Ah!.. elle est seule.. (*S'approchant.*) Ma belle enfant... (*Il la voit.*) tiens... elle dort... (*La regardant.*) comme elle est jolie... ma foi... Mademoiselle Guimard... votre règne est passé... Elle ne s'éveille point... Je ne peux pourtant pas faire la conversation à moi tout seul... (*Il l'embrasse sur le front.*) reveillez-vous belle endormie...

MADELON, *feignant de s'éveiller.* Au voleur!.. au vol... (*Elle se frotte les yeux.*) ah! c'est vous monsieur le comte... comme c'est drôle...

LAPERRIÈRE. Comment, comme c'est drôle!..

MADELON. C'est étonnant .. comme cela a du rapport.

LAPERRIÈRE. Du rapport... à quoi?

MADELON. A mon rêve, donc...

LAPERRIÈRE. Tu rêvais... de moi...

MADELON. Je crois qu'oui

Air : *Nouveau de M. Ch. Tolbecque.*

Dans mon rêve un seigneur aimable,
Qui vous ressemblait, entre nous.
Me répétait : mon adorable,
Tout ce riche hôtel est à vous!..
Mais voilà qu'une main indiscrète
Frappe à ma porte... Madelon
Se r'trouv' dans sa pauvre chambrette,
Les rêves n'ont jamais raison.

LAPERRIÈRE, *souriant.* Qui sait?.. tu n'as point répondu à ma lettre... Sans doute; parce qu'il y a une lacune dans ton éducation... mais accepter mon portrait... c'était me dire : je garde la copie... elle me fera prendre patience en attendant le modèle...

MADELON. Etes-vous fin et spirituel...

LAPERRIÈRE. L'habitude... je vous sais toutes par cœur.

MADELON. Je n'oserai plus rien dire devant vous...

LAPERRIÈRE. Ah ça! belle enfant... parlons raison...

MADELON, *riant.* Raison...

LAPERRIÈRE. Oh!.. que cela ne t'effraie pas... ton dévouement pour Guimard m'a charmé... transporté... foi de gentilhomme...

MADELON. Dam!.. quand on peut se rendre service mutuellement.

LAPERRIÈRE. T'exposer à la colère de ta tante.... laisser croire que j'étais l'heureux mortel...

MADELON. Je sais bien que c'est un honneur qui ne m'appartenait pas...

LA PERRIÈRE. Je te dois un dédommagement... et je viens te l'offrir... un mien oncle... s'est avisé de mourir... en me léguant cent mille écus.

MADELON. Cent mille écus... si j'en avais le quart seulement, je demanderais si Paris est à vendre...

LAPERRIÈRE. Je viens t'offrir de partager le tout avec toi...

MADELON. Ne plaisantez pas ainsi, monsieur le comte... des mots comme ceux-là... ça fait venir des idées.

LAPERRIÈRE. Je loue pour toi, une petite maison délicieuse dans un de nos faubourgs, je te donne des maîtres de toute espèce, qui développent tes grâces... tes talents...

MADELON. Taisez-vous séducteur... taisez-vous...

LAPERRIÉRE. Je jouis des progrès.... des succès de mon élève...

MADELON. Et vous me faites débuter a l'Opéra.

LAPERRIÈRE. N'as-tu pas dit à Guimard, que tu ne t'en souciais pas...

MADELON. Entre femmes... Si on ne se trompait pas un peu on serait toujours dupe...

LAPERRIÈRE. Elle a toutes les dispositions... ainsi c'est convenu...

MADELON. Eh bien!.. et mon amoureux cet imbécille de Tranquille, qui de dépit s'est engagé... comme il le dit... pour une coquette qui n'en valait pas la peine... grossier...

LAPERRIÈRE. Oui... je sais ça... et dans mon régiment encore...

MADELON. Il est venu me faire une scène... et il m'en a promis autant toutes les fois qu'il me rencontrerait...

LAPERRIÈRE. Ne t'en mets pas en peine... le drôle a huit ans à faire au régiment... Je lui en ferai faire une moitié au cachot, et l'autre à la salle de police.

MADEDON. Ah! par exemple... on me jetterait joliment la pierre si on savait ça!. qu'il s'en aille... que je ne le voye plus... je n'en demande pas davantage... et si vous vouliez lui donner son congé...

LAPERRIÈRE, *étonné*. Son congé?

MADELON. Avant de me faire la cour, il avait été sur le point d'épouser une petite normande... je suis sûr qu'il irait à Rouen la retrouver... quand ce ne serait que pour me faire bisquer...

LAPERRIÈRE. Ma chère enfant, je suis désolé de te refuser la première chose que tu me demandes ..mais les beaux hommes sont rares... et je tiens à avoir ce drôle-là sous la main.

MADELON. Bel homme! bel homme!.. il ne me fait pas cet effet-là...au surplus... vous êtes le maître... mais ça n'est pas aimable de votre part...

LAPERRIÈRE. Tu trouves?

MADELON. Vous étiez plus gentil que ça dans mon rêve...

Même air.

Du jeun' seigneur l'ame était belle,
Je lui disais... ayez d' la bonté...
A celui qui me croit infidèle
Rendez au moins, rendez la liberté,
Ma mémoire encore est confuse
Pourtant, il ne disait pas non;
Mais... je m'éveille... il me refuse...
Les rêves n'ont jamais raison.

LAPERRIÈRE, *à part*. Elle a bien de l'esprit pour être de bonne foi... (*A Madelon*. Tu tiens donc bien, friponne, à obtenir le congé de ce manant?

MADELON. Suffit que ce soit à cause de moi qu'il s'est engagé... je ne peux pas souffrir les reproches... (*Baissant les yeux.*) Surtout, quand je les mérite.

LAPERRIÈRE. Eh bien! ne fais pas la moue, on le signera... ce congé... mais il faut le payer.

MADELON. Je n'ai rien...

LAPERRIÈRE. Je m'en contente...

MADELON. De rien...

LAPERRIÈRE. Je ne veux qu'un baiser...

MADELON. Eh bien, alors... je vous le promets.

Elle va dans le cabinet, chercher ce qu'il faut pour écrire.

LAPERRIÈRE, *seul*. Ce congé-là, lui tient bien au cœur.

MADELON, *revenant*. Voilà du papier .. une plume... de l'encre...

LAPERRIÈRE, *se plaçant*, *à part*. Oh! les femmes! les femmes!.. on ne sait jamais sur quoi compter avec elles, il y a dans les yeux de celle-ci un je ne sais quoi, qui me dit de me tenir sur mes gardes...

MADELON. Etes-vous heureux... vous, de savoir écrire... Oh! ce bonheur-là m'ar-

rivera quelque jour... Comme vous allez vite...

LAPERRIÈRE, *se levant et pliant.* Voilà! voilà ma chère Madelon... le papier auquel tu tiens tant... j'espère que j'ai de la confiance. (*Il lui donne le billet.*) Maintenant... mon baiser... (*Madelon se recule.*) Est-ce que tu voudrais me manquer de parole?

MADELON. Du tout, du tout... oh! je suis une fille d'honneur.

Air : *A l'âge heureux de quatorze ans.*

Oui, j'ai promis, je n' dis pas non;
Comptez sur ma délicatesse...

LAPERRIÈRE.

Alors, sans délai, Madelon,
Remplis cette aimable promesse.
Car, sans ce baiser aujourd'hui,
Je ne sors pas de ta demeure.

MADELON.

Eh bien! je vous donne celui,
Que vous m'avez pris... tout à l'heure...

LAPERRIÈRE, *à lui-même.* Elle ne dormait pas.

MADELON, *elle aperçoit sa tante et Tranquille, elle court au-devant d'eux en agitant son papier.* Ah! Tranquille... ma tante... arrivez... arrivez... la victoire est à nous.

LAPERRIÈRE, *à part, avec malice.* J'étais bien sûr qu'elle me trompait...

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, Mme POITEVIN, TRANQUILLE, PHILIDOR, *entrant en même temps tous les trois.*

Mme POITEVIN, TRANQUILLE, PHILIDOR.

Air : *Vaud. des Omnibus.*

Quelle est donc l'aventure nouvelle,
Qui dans ce moment
Lui rend le cœur aussi content?
Le soldat d'hier est avec elle,
Mais rien à présent,
Ne me paraîtra surprenant.

LAPERRIÈRE, *à part.*

Attendons, et nous verrons ma belle
Dans quelques instans,
Si vous riez à mes dépens
A mes vœux vous vous montrez rebelle,
Oui, mais votre amant
Est encor' dans mon régiment.

MADELON.

Vous saurez, l'aventure nouvelle,
Qui dans ce moment
Me rend le cœur aussi content,
L'on a pu me traiter d'infidèle;
Mais rien à présent,
Ne doit vous paraître étonnant.

TRANQUILLE.

Ah! quell' cours' je suis tout en nage,
Et ça pour ne pas réussir...

MADELON, *montrant le papier.*

Moi, je m' suis rapp'lé l' vieil adage
Vaut mieux tenir que de courir...

CHOEUR.

Quelle est donc l'aventure nouvelle.

PHILIDOR. Belle Madelon, je tiens ma promesse, et je viens réclamer la vôtre.

Il lui remet les lettres de sa tante.

MADELON, *les prenant et les remettant à sa tante.* Moi, je ne vous ai rien promis...

Mme POITEVIN. Ni moi non plus, monsieur... à présent que j'ai ma correspondance, vous me permettrez de vous mépriser.

TRANQUILLE. Et moi aussi, bateleur!

PHILIDOR. Ça me fait l'effet d'une entorse...

MADELON. Je n'ai promis qu'à Tranquille.

TRANQUILLE. Qu'à moi, histrion.

MADELON. Et la preuve, c'est que je l'épouse.

TRANQUILLE. Mamzell' ça ne se peut pas tant que je serai fantassin...

MADELON. Remercie le colonel qui vient de m'accorder ton congé.

LAPERRIÈRE, *à lui-même.* Ah! nous y voilà...

TRANQUILLE, *portant alternativement à son chapeau la main gauche et la main droite.* Mon colonel, je ne sais de quelle main vous remercier... mais les deux... ce n'est pas de trop.

Il porte les deux mains à son chapeau.

LAPERRIÈRE, *souriant.* Lisez! lisez!..

TRANQUILLE. Lisez, la tante!

Mme POITEVIN, *après avoir parcouru le billet des yeux.* Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois là? (*Lisant le billet.*) « Je dépose » mon amour, aux pieds de la belle Made- » lon, et j'engage ma parole de dépenser » avec elle les cent mille écus de mon on- » cle le commandeur, et cela à sa première » réquisition. »

LAPERRIÈRE. Valeur reçue en un doux baiser.

MADELON. J'étais sa dupe...

Mme POITEVIN. Je tombe en syncope...

TRANQUILLE. Soutenez-moi, la tante.

PHILIDOR. Bien fait... (*Il se frotte les

mains, il s'avance vers Laperrière pour le féliciter.) Si j'osais, colonel...

LAPERRIÈRE, *l'éloignant du geste.* C'est bon. *(A Madelon avec un peu de courtoisie.)* Vous voyez, belle Madelon, qu'il n'est pas aussi facile de se jouer d'un homme comme moi, que d'un imbécile comme monsieur. *(Il montre Philidor qui salue.)* Vous êtes battue...

MADELON. Ah!.. vous croyez ça... Eh bien, non!.. du courage, mon pauvre Tranquille, ce que j ai dit, je le répète encore.. je n'en aurai jamais d'autre que toi... tu es soldat, je serai vivandière...

TRANQUILLE. Nous serons vivandières!

MADELON. Nous ferons nos huit ans ensemble

TRANQUILLE. Nous ne nous quitterons ni jour ni nuit.

MADELON. Donne-moi ton bras, et allons nous marier...

LAPERRIÈRE. Un moment... on ne se marie pas sans ma permission; car, je suis son colonel.

La Guimard paraît au fond.

TRANQUILLE, *l'apercevant.* La Guimard!

SCÈNE XX.

Les Mêmes, GUIMARD.

GUIMARD, *qui a entendu la fin de la scène.* Oui, mon cher comte, vous êtes son colonel... mais monsieur de Soubise vient d'être nommé maréchal de France...

TOUS. Maréchal de France!

GUIMARD. *à Madelon.* En rentrant chez moi j'ai trouvé ta lettre, j'ai couru tout de suite chez le prince. «Monseigneur, lui ai-je dit, vous m'avez engagé votre foi de gentilhomme de m'accorder ce qui me plairait le plus... c'est le congé d'un brave garçon auquel je m'intéresse, parce qu'une autre s'intéresse à lui... »

MADELON. Et le prince a signé?..

GUIMARD. Tiens!.. regarde!..

Elle lui montre un papier.

TRANQUILLE. Ah! la Guimard!.. la Guimard!.. voilà un trait qui vous élève au-dessus de toutes les danseuses.

LAPERRIÈRE. Etre battu par le prince de Soubise, ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

MADELON, *bas à Laperrière.* Colonel, voici le moment de remettre le portrait à sa véritable adresse.

Elle le lui donne.

LAPERRIÈRE, *à Guimard.* Vous ne me ferez plus de reproches.

Il lui donne le portrait.

GUIMARD. Je l'accepte... et je le garderai comme un souvenir pendant votre absence.

LAPERRIÈRE. Comment, mon absence...

GUIMARD. M. de Soubise vient d'obtenir pour vous le grade de maréchal de camp... et vous partez pour la Hongrie...

TRANQUILLE. Bon!..mon colonel a aussi son congé...

MADELON. Chacun a ce qu'il mérite... Guimard rentre à l'Opéra, ma tante épouse M. Camouin .. M. Philidor n'épouse personne... M. le comte va devenir un héros!.. moi, je reste blanchisseuse...

TRANQUILLE. Et moi aussi... Ah! que je suis bête... je reste ce que je suis.

CHOEUR.

Air *nouveau de M. Ch. Tolbecque.*

Plus de chagrin
De Madelon le joyeux refrain
Jusqu'à demain *bis.*
Va nous mettre tous en train.

MADELON, *au public.*

La pauv' Mad'lon n'est pas parfaite,
C' n'est pas sa faut', mais c'est égal,
C'est la faut' de ceux qui l'ont faite.
Et d'elle on va dir' bien du mal;
Mais si malgré son caractère,
Si malgré plus d'un petit tort,
Elle a le bonheur de vous plaire,
Vous l'entendrez chanter encor :
« Je suis Madelon Friquet, etc.

Reprise du chœur.

Plus de chagrin, etc.

FIN.

Imprimerie de J.-R. Mevrel, passage du Caire, 54.

LE CHEVALIER DU GUET,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

PAR M. LOCKROY,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 9 septembre 1840.

DISTRIBUTION :

LE CHEVALIER DU GUET	M. LAFONT.
LE BARON DE JARLIS	M. LEPEINTRE AÎNÉ.
LE VICOMTE AMÉDÉE DE LUNEL	M. BRINDEAU.
UN OFFICIER DU GUET	M. EMILE.
ISABELLE, nièce du Baron	Mme BRESSANT.
LOUISE, suivante d'Isabelle	Mlle ALICE-OZI.
UN DOMESTIQUE.	

ACTE I.

Un jardin : muraille au fond ; au milieu de cette muraille, une petite porte.

SCÈNE I.

ISABELLE, LOUISE.

(Isabelle rêve sur un siége. Louise arrive avec deux raquettes et un volant.)

ISABELLE.

Eh bien ! Louise, mon oncle est-il parti ?

LOUISE.

Il a changé d'avis, il n'ira pas ce soir à la campagne : il dit qu'il est trop tard, qu'il va être nuit.

ISABELLE.

C'est un prétexte pour rester à Paris, pour aller, comme tous les soirs, faire sa partie de trictrac chez le Commandeur ; c'est une passion.

LOUISE.

Chacun a la sienne.

ISABELLE.

Oui ; la nôtre, c'est le volant.

LOUISE.

Alors, vous en avez deux.

ISABELLE.

Deux volans ?..

LOUISE.

Non, deux passions.

ISABELLE, se levant.

Louise, je t'en prie, tais-toi ; tu allais encore me parler de lui.

LOUISE.

Ça vous contrarie ? je me tais.

ISABELLE.

Donne-moi une raquette.

LOUISE.

Voilà.

(Elle lui donne une raquette et le volant.)

ISABELLE.*

Pauvre jeune homme ! nous ne le verrons peut-être plus.

LOUISE, à part.

J'en étais sûre. (Haut.) Oh ! s'il a reçu ma lettre, j'espère...

ISABELLE.

Ah ! ce n'est pas que je le regrette ; non, au contraire.

LOUISE.

Ça se voit bien.

ISABELLE.

Je suis fâchée que tu lui aies écrit ; car, enfin, mon oncle l'a défendu. Ne trouves-tu pas qu'il est bien...

LOUISE, l'interrompant.

Ah ! charmant.

ISABELLE.

Ce n'est pas ce que je veux dire... ne trouves-tu pas qu'il est bien sévère, mon oncle ?

LOUISE.

M. le Baron, je le trouve farouche. Parce qu'il est la vertu même, lui, parce qu'à son âge il n'aime que le trictrac, il se figure que tout le monde... mais vous, Mademoiselle, vous avez bien du temps à courir avant d'arriver au trictrac, et moi aussi, je m'en vante.

ISABELLE.

Et puis, un jeune homme qui menace de se tuer... Ta lettre l'a peut-être sauvé.

LOUISE.

Et sauver un homme, c'est sublime, surtout quand cet homme doit être votre mari. Non,

* Louise, Isabelle.

voyez-vous, votre oncle a tort dans cette circonstance, et l'homme le plus austère nous donnerait raison, si je lui disais: Monsieur, il y a deux mois, une aimable orpheline a été envoyée par son oncle avec sa suivante à Fontainebleau, pour y voir une cousine. Fontainebleau est une ville de garnison; jolie ville... à cause de la forêt. Un jeune officier, qui allait souvent chez la cousine, nous voit, nous aime, nous adore; et nous le laissons faire, parce qu'il n'y a pas de mal à ça, et qu'il est naturel d'aimer ce qui est aimable.

ISABELLE.

Louise!

LOUISE.

Nous sommes aimables, la vérité avant tout. Nous quittons, il y a un mois, ce riant séjour; nous rentrons à Paris, et, en sages et honnêtes personnes que nous sommes, nous disons à l'oncle: Mon oncle, il y a un jeune officier, le vicomte Amédée de Lunel, qui désire nous épouser... L'oncle nous répond: Isabelle, je n'ai jamais vu ce jeune homme, mais je connais son nom, et je consens à ce mariage.

ISABELLE.

Oui, mais à une condition; c'est que, pendant les préliminaires et en attendant qu'on sache si ce mariage convient aux deux familles, vous vous interdirez toute espèce de relations, soit de visites, soit de lettres. Si on manquait à cette condition des plus simples convenances, tout serait rompu.

LOUISE.

Nous avons affaire, Monsieur, à l'oncle le plus sévère et le plus entêté... enfin, nous donnons notre parole.

ISABELLE.

Avec l'intention de la tenir.

LOUISE.

Vous croyez? (Vivement.) Oui, oui, c'est juste. (Au public.) Avec l'intention de la tenir... Mais l'oncle met dans ses affaires une lenteur désespérante; le jeune homme n'y tient plus. Il quitte Fontainebleau sans permission. Il vient vingt fois à Paris en cachette: il rôde sous les fenêtres de cette maison... Nous lui faisons signe de s'en aller, mais que nous l'aimons toujours.

ISABELLE.

Moi, non... je...

LOUISE.

Je vous demande pardon; vous lui avez fait signe de s'en aller, vous, et moi, comme correctif, je lui ai fait signe que si nous lui fermions la porte, ceci était toujours ouvert.

(Elle désigne le cœur. Isabelle, durant l'interlocution précédente, a joué seule au volant dans le fond et l'a envoyé par-delà le mur.)

ISABELLE.

Maladroite que je suis, j'ai envoyé mon volant dans la rue.

(On entend un cri dans la rue.)

ISABELLE.

As-tu entendu?

LOUISE.

Quelque passant, sans doute, surpris de recevoir!

LE VICOMTE, paraissant sur le mur.

Elle est ici...

SCÈNE II.

LOUISE, LE VICOMTE, ISABELLE.

ISABELLE, poussant un cri.

Ah! vous, Monsieur!

LOUISE.

Le Vicomte!

ISABELLE.

Descendez... (Le Vicomte va s'élancer dans le jardin.) Pas de ce côté. (Le Vicomte remonte.) O mon Dieu! si on vous apercevait!

LOUISE.

Descendez donc!

(Le Vicomte s'élance de nouveau dans le jardin.)

ISABELLE, à Louise.

Mais tu vois bien...

LOUISE.

Aimez-vous mieux qu'il reste sur le mur?

ISABELLE, au Vicomte, qui est descendu.

Quelle imprudence! me compromettre, risquer de se tuer!

LE VICOMTE, tout poudreux.

Oh! pardonnez-moi, j'ai la tête perdue... j'arrive à franc-étrier de Fontainebleau, je trouve cette porte fermée, je me désespère, mais ce volant m'annonce que vous êtes là. Bienheureux volant! je vous le rapporte... permettez-moi de le garder.

ISABELLE.

Quoi! Monsieur!.. franchir un mur, en plein jour, malgré moi... ah! vous n'avez pas raison.

LE VICOMTE.

Comment voulez-vous que je la conserve? On m'écrit que votre oncle ne s'occupe plus de notre mariage, qu'il veut vendre cette maison... et en effet j'ai vu à cette porte le fatal écriteau... que vous ignorez dans quel quartier vous irez loger; en un mot, que je vous perds peut-être...

ISABELLE.

Tout cela est vrai, mais...

LE VICOMTE.

A cette nouvelle je suis parti comme un fou, comme un insensé, j'ai crevé un cheval.

ISABELLE, à part.

Pauvre jeune homme!

LOUISE, à part.

Pauvre cheval!

LE VICOMTE.

Je l'ai payé... je suis accouru pour vous voir encore parce que... si vous saviez, j'ai tant de choses à vous dire...

ISABELLE.

Oui, mais il m'est défendu, il m'est impossible... oh! mon Dieu! un pareil coup de tête! Et mon oncle, et votre colonel?

LE VICOMTE.

Mon colonel? il est fait à cela. J'ai eu déjà vingt scènes avec lui pour les vingt voyages inutiles que j'ai faits à Paris: il m'a menacé, il m'a signalé peut-être au lieutenant de police. Tenez, dans ce moment, je suis aux arrêts à Fontainebleau; mais ça m'est égal.

ISABELLE.

Oui, je le vois bien: mais je vous en prie, je vous en conjure, un peu de calme, de raison. Allez-vous-en.

LE VICOMTE.

C'est impossible: d'ailleurs, loin de vous, il me

vient des idées... il me semble que vous ne m'aimez pas, que vous m'oubliez, que vous en aimez un autre peut-être.

ISABELLE.

Vous avez tort, mais allez-vous-en!

LE VICOMTE.

Ah! quand on est ainsi séparés...

ISABELLE.

Vous avez raison, mais allez-vous-en!

LE VICOMTE.

C'est impossible... il faut que je vous parle, ne fut-ce qu'une heure, un instant.

ISABELLE.

Non... non... n'y comptez pas. Si mon oncle apprenait!.. pour vous, pour notre mariage, qui serait rompu sans retour... j'y tiens plus que vous, apparemment, à notre mariage, car je m'oppose...

LE VICOMTE.

Plus que moi? oh! si votre impatience...

ISABELLE.

Eh bien!.. on vous dira... on vous apprendra... Louise trouvera moyen encore...

LE VICOMTE.

Mais vous ignorez...

ISABELLE.

Sa lettre vous est bien parvenue à Fontainebleau, ainsi...

LE VICOMTE.

Mais à présent...

ISABELLE.

Sortez... si mon oncle arrivait... sortez, ou je vous quitte... mais vous allez partir?.. tenez, je vous quitte, adieu.

ENSEMBLE.

Air :

ISABELLE.

On peut venir:
Je dois vous fuir,
C'est une loi,
Imitez-moi.

LE VICOMTE.

Dût-on venir,
Avant de fuir,
Par notre foi,
Ecoutez-moi!

LOUISE.

On peut venir,
Vous devez fuir,
C'est une loi,
Ecoutez-moi.

(Isabelle sort vivement à droite.)

SCÈNE III.

LOUISE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Elle s'en va, elle me fuit, sans vouloir m'entendre!

LOUISE.

Dame! vous avez une façon de vous présenter... allons, allez-vous-en.

(Elle ouvre la petite porte du fond.)

LE VICOMTE.

Toi aussi?

LOUISE.

Certainement: voulez-vous que l'oncle vous surprenne ici avec moi? d'ailleurs, vous n'avez pas à vous plaindre: Mademoiselle ne m'a-t-elle pas autorisée à vous écrire?

LE VICOMTE.

Et où m'écriras-tu? mon régiment part cette nuit pour la Flandre.

LOUISE.

Et vous ne nous avez pas dit cela de suite?

LE VICOMTE.

M'en a-t-on donné le temps?

LOUISE.

Miséricorde! on vous envoie à l'armée!

LE VICOMTE.

Je m'y ferai tuer.

LOUISE.

M. le Vicomte!

LE VICOMTE.

Je te dis que je m'y ferai tuer. Puisqu'elle m'a défendu de lui donner de mes nouvelles, dans la crainte que mes lettres soient interceptées, et que je ne pourrai plus recevoir des siennes... je me ferai tuer.

LOUISE.

Ça nous dispensera de chercher votre adresse.

LE VICOMTE.

Hein?.. Quand je ne lui demandais qu'un instant d'entretien!.. et devant toi!

LOUISE.

C'est bien ainsi que je l'ai entendu.

LE VICOMTE.

Elle me fuit, sans me laisser le temps de m'expliquer!

LOUISE.

Mais notre oncle est ici: il ne nous quitte qu'à dix heures pour aller faire sa partie chez le Commandeur.

LE VICOMTE.

Eh bien! à dix heures, si l'on oubliait de fermer cette petite porte...

LOUISE.

Le soir! oh! non: c'est impossible.

LE VICOMTE.

Il faut qu'à une heure du matin je sois de retour à Fontainebleau; songes-y: on s'est peut être aperçu de mon absence; peut-être un ordre dirigé contre moi est déjà arrivé à Paris.

LOUISE.

Ce n'est pas probable, si vous êtes venu à franc-étrier.

LE VICOMTE.

Oui... mais j'ai eu affaire aux plus méchans chevaux!.. deux lieues à l'heure, la bride sur le col! je n'en ai trouvé qu'un d'assez bonne apparence; un courrier qui suivait la même route que moi me l'a enlevé.

LOUISE.

Ces choses-là n'arrivent qu'à vous.

LE VICOMTE.

Oui... je n'ai pas de chance... je ne sais à quoi cela tient. Ici, par exemple, j'ai jeté l'or à pleines mains... voyons, ma petite Louise... (Cherchant dans sa poche.) Je l'ai prodigué... ma bonne Louise... tellement même, que je me trouve... songe que nous allons être séparés, que je ne la verrai plus peut-être. Je ne m'en irai pas que tu ne m'aies promis...

SCÈNE IV.

LOUISE, LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

(Le Chevalier paraît dans la rue au fond, et s'arrête devant la petite porte que Louise a ouverte ; il regarde sa montre.)

LE CHEVALIER.

J'ai devancé l'heure du rendez-vous, que faire d'ici là?

LE VICOMTE.

Voyons... je t'en prie encore...

LE CHEVALIER, regardant au-dessus de la porte.

Tiens! maison à vendre... si j'entrais?

(Il entre.)

LE VICOMTE.

Je t'en conjure... quelqu'un!

LE CHEVALIER.*

Pardon, Monsieur... Je vous dérange?

LE VICOMTE.

Du tout. (Ils se saluent légèrement. Le Vicomte, bas à Louise, pendant que le Chevalier se promène en regardant de tous côtés.) Quel est ce Monsieur?

LOUISE, bas.

Je ne le connais pas.

LE VICOMTE.

C'est impossible, il entre ici comme chez lui.

LE CHEVALIER, à part.

Mon homme est à la campagne : la Marquise me fait dire qu'elle sera libre ce soir. Pauvre Marquise! cela ne lui arrive pas souvent.

LOUISE, allant au Chevalier.

Pardon, Monsieur, vous demandez quelqu'un?

LE CHEVALIER.

Non... c'est-à-dire si... cette maison n'est-elle pas à vendre? je venais...

LOUISE.

Monsieur s'y prend peut-être un peu tard, la nuit approche et...

LE CHEVALIER.

Oh! j'en jugerai parfaitement. Monsieur est le propriétaire?

LE VICOMTE, passant auprès du Chevalier.**

Non, Monsieur, non... je viens pour acheter... comme vous.

LE CHEVALIER.

Ah! comme moi? je m'en suis douté... eh bien! à nous deux nous allons faire monter le prix.

LOUISE, bas au Vicomte.

Sortez, vous allez tout compromettre.

LE VICOMTE, bas.

Je ne le peux pas tout-à-coup.

LE CHEVALIER, examinant ce qui l'entoure.

Ce n'est pas mal, hein?

LE VICOMTE.

Oh! oh!

LE CHEVALIER.

Vous êtes difficile.

LOUISE.

Messieurs, je vais prévenir M. le Baron, afin que vous vous entendiez avec lui.

LE CHEVALIER, tirant des papiers de sa poche.

Non, ne le dérangez pas; à moins que Monsieur ne soit pressé de le voir.

LE VICOMTE.

Moi? du tout.

* Le Chevalier, Louise, le Vicomte.
** Le Chevalier, le Vicomte, Louise.

LE CHEVALIER, à part.

Des dépêches... un ordre d'arrestation... les affaires à demain.

LOUISE, à part.

Ce Monsieur est d'un sans-gêne. (Haut.) Pardon, il est indispensable que je dise au propriétaire...

LE CHEVALIER.

Vous croyez?.. eh bien! allez... nous attendons. (Il regarde sa montre.)

LOUISE, bas au Vicomte.

Sortez vite.

LE VICOMTE, bas.

Oui, mais c'est convenu, la porte, ou j'escalade encore.

LE CHEVALIER, à part.

J'ai une demi-heure devant moi, et il ne faut que dix minutes pour me rendre chez elle...

(Louise sort.)

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, à part.

Je voudrais bien trouver un prétexte pour m'en aller.

LE CHEVALIER, à part.

Tuons le temps. (Haut.) Monsieur, qu'est-ce que vous pensez que cela vaille?

LE VICOMTE.

Cette maison?

LE CHEVALIER.

Oui.

LE VICOMTE.

Et vous?

LE CHEVALIER.

Je serais bien aise d'avoir votre avis : vous paraissez vous y connaître; vous faisiez même des propositions à cette jolie suivante au moment où j'entrais... qu'est-ce que vous lui offriez?

LE VICOMTE, embarrassé.

De la maison?

LE CHEVALIER.

Bien entendu.

LE VICOMTE, à part.

Au diable l'observation. (Haut.) Je lui demandais si les arbres fruitiers étaient productifs, parceque... vous comprenez? quand on achète,.. les espaliers... les abricotiers... aimez-vous les abricots?

LE CHEVALIER.

Assez... et vous?

LE VICOMTE.

Beaucoup : il y en a ici... je crois que cela me décidera. (Le Chevalier sourit; à part.) Allons, je commence bien.

LE CHEVALIER.

Du reste, il ne paraît pas qu'on ait tout sacrifié à l'utile.

LE VICOMTE.

Comment! mais ces fleurs, ces gazons... l'agréable a sa part.

LE CHEVALIER.

Utile dulci.

LE VICOMTE.

Vous savez du latin, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Oui : ce que je viens de vous en dire.

LE VICOMTE.

Ah !

LE CHEVALIER.

Charmant séjour !

LE VICOMTE.

Délicieux.

LE CHEVALIER.

Qu'il serait possible d'embellir encore et à peu de frais.

LE VICOMTE.

O mon Dieu ! quelqu'un qui voudrait l'acheter...

LE CHEVALIER.

Quelqu'un... comme vous.

LE VICOMTE.

Ou comme vous.

LE CHEVALIER.

Oui, n'importe : je vois que nous ferions à nous deux des choses charmantes. Pour ma part, j'ai les plus beaux projets...

LE VICOMTE, à part.

Voilà mon prétexte. (Haut.) Des projets?.. cela vous sourit déjà?.. je conçois... moi-même je rêve mille créations, mais elles ne vaudraient peut-être pas les vôtres... et puis je ne suis pas de ces acquéreurs obstinés... bref, je vous laisse la maison... enchanté de faire quelque chose qui puisse vous être agréable.

LE CHEVALIER, le retenant.

Du tout : permettez, j'apprécie comme je le dois votre procédé, mais vous me prenez là par mon faible, la délicatesse. Avec ça, voyez-vous, on me mène où l'on veut. Vous êtes sûr d'avoir la propriété à présent : elle vous reste. D'abord, je vous ai trouvé ici, vous êtes le premier en date, c'est un droit.

LE VICOMTE.

Du tout.

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, c'en est un : vous avez beau ne pas le faire valoir, je le reconnais. Et puis, ça paraît vous convenir mieux qu'à moi ; je ne tiens pas aux abricots.

LE VICOMTE.

Ecoutez !

LE CHEVALIER.

Non.

LE VICOMTE.

Je vous proteste...

LE CHEVALIER.

C'est inutile : la maison vous appartient.

LE VICOMTE, impatienté.

Ah ça ! vous n'en voulez donc pas ?

LE CHEVALIER.

Ni vous non plus à ce qu'il paraît.

(Ils rient.)

LE VICOMTE.

Parbleu ! voilà qui est plaisant.

LE CHEVALIER.

N'est-ce pas?.. c'est ce que je me dis depuis un quart-d'heure.

LE VICOMTE.

Nous n'êtes donc pas venu dans l'intention d'acheter ?

LE CHEVALIER.

Pas plus que vous.

LE VICOMTE.

Oui, c'est drôle... mais, pardon, alors qu'est-ce qui vous amène ici ?

LE CHEVALIER.

Prenez garde, je pourrais vous faire la même question.

LE VICOMTE.

C'est juste ; mais si vous vouliez répondre à la mienne, je prendrais l'engagement de vous dire...

LE CHEVALIER.

Vous auriez tort : il faut toujours savoir à qui l'on parle.

LE VICOMTE.

Mais il ne tient qu'à nous de nous l'apprendre ; et si vous vouliez me confier le motif...

LE CHEVALIER.

Tenez : autrefois, je racontais étourdiment mes affaires de cœur à tout le monde ; il m'arriva un jour de tomber sur un mari : je reçus le plus furieux coup d'épée... et, depuis lors, quand je conte, j'invente.

LE VICOMTE.

Me voilà prévenu.

LE CHEVALIER.

Du reste, pour peu que vous désiriez m'entendre, je suis prêt à vous conter...

LE VICOMTE.

Merci, c'est inutile. (A part.) Quel est ce monsieur ? il entre ici sous un prétexte, il ne dit pas son nom ; serait-ce un rival ? ah ! bast ! Louise ne le connaît pas. Je suis ridicule avec ma jalousie. (Haut.) Parbleu ! je rirai long-temps de l'aventure.

LE CHEVALIER.

Moi aussi.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, LOUISE, LE VICOMTE.

LOUISE, à part.

Encore là ! (Haut.) Messieurs, voici le propriétaire. (Bas au Vicomte.) Il me suit !

LE CHEVALIER, tirant sa montre.

Ah ! ah ! le propriétaire ?

LE VICOMTE, bas à Louise.

Isabelle ?

LOUISE.

Je lui ai tout dit.

LE VICOMTE, bas à Louise.

A dix heures, par la petite porte, c'est convenu. (Il sort précipitamment.)

LOUISE.

Mais...

LE CHEVALIER, à part.

C'est l'heure de mon rendez-vous.

LOUISE, au Chevalier.

Ne vous impatientez pas, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Soyez tranquille.

LOUISE, qui est tournée du côté par lequel arrive le Baron.

Il va venir... tenez, le voilà qui vient.

(Le Chevalier s'est esquivé rapidement par la porte du fond, et, arrivé à l'extérieur, il salue de la main le Vicomte qui a disparu à gauche. Le Chevalier sort à droite.)

LOUISE, pendant les salutations du Chevalier.

Veuillez vous dépêcher, M. le Baron, ce monsieur vous attend.

SCÈNE VII.

LOUISE, LE BARON, ISABELLE.

LE BARON.

Me voici... me voici.

LOUISE, se tournant, et croyant trouver là le Chevalier.

Monsieur, vous pouvez parler... Il n'est plus là! (Appelant.) Monsieur!

LE BARON.

Eh bien! cette personne qui m'attend, je ne la vois pas.

LOUISE.

Ni moi non plus.

LE BARON.

Qu'est-ce que tu me disais donc?

LOUISE.

Dame! je vous jure qu'il n'y a qu'un instant il y avait là un monsieur! C'est particulier! Il n'aura pas eu la patience d'attendre.

LE BARON.

Tant pis pour lui, il reviendra s'il veut: d'ailleurs, on ne visite pas une maison à cette heure.

ISABELLE.

Vous tenez donc toujours à la vendre, mon oncle?

LE BARON.

Oui, parce que l'isolement, le quartier... (A part.) Je le dois à la Marquise qui m'en a prié pour sa réputation: elle me trouve trop près d'elle. Tout se sait dans ce quartier-ci, et si jamais ma nièce se doutait... (Haut.) Oui, cette rue me déplaît.

ISABELLE.

Voilà vingt ans que vous l'habitez.

LE BARON.

C'est peut-être pour ça.

ISABELLE.

En avez-vous au moins choisi une plus gaie?

LE BARON.

Ma foi, je n'y ai point songé encore; nous avons le temps.

LOUISE, bas à Isabelle.

Vous voyez, quand il sera à l'armée, vous ne saurez plus où vous trouver ni l'un ni l'autre.

ISABELLE.

Vous allez déjà faire votre partie, mon oncle?

LOUISE, bas.

Ne le retenez donc pas.

LE BARON.

Oui, je veux rentrer de bonne heure... avant dix heures.

LOUISE, à part.

Ciel! (Bas à Isabelle.) S'il ne vous voit pas, il se fera tuer, il me l'a dit.

ISABELLE.

Eh bien! quand vous ne vous quitteriez pas sitôt, pour rentrer un peu plus tard.

LOUISE, à part.

A la bonne heure!

ISABELLE.

Vous aimez donc bien...

LE BARON.

Elle est si belle! (Se ravisant.) C'est un si beau jeu que le trictrac.

ISABELLE.

Et vous ne feriez pas une fois à votre nièce, que vous laissez seule tous les soirs, le sacrifice d'une heure de ce plaisir?

LOUISE.

Oh! Mademoiselle, vous pouvez tout obtenir de M. le Baron, excepté cela.

ISABELLE.

Enfin, si vous aviez été à la campagne, comme vous en aviez le projet, il eut bien fallu renoncer à votre partie pour ce soir.

LOUISE.

Et remarquez qu'on ne vous demande pas d'y renoncer.

LE BARON.

J'entends bien... mais...

ISABELLE, d'un ton un peu piqué.

A moins pourtant que vous ne soyez resté à Paris tout exprès pour ne pas manquer votre soirée.

LE BARON, à part.

Se douterait-elle... au fait, la Marquise ne m'attend pas, elle me croit à la campagne... (Haut.) Tu as quelque chose à me demander: il s'agit de ce jeune officier de Fontainebleau, que je n'ai jamais vu. On le dit très bien, ce jeune homme. Tu désires savoir où en sont mes démarches auprès de sa famille? tout va bien, et s'il continue de se conduire comme il le fait, avec la même réserve, je l'en récompenserai.

LOUISE, à part.

Ce sera bien mérité.

LE BARON.

Mais pas de lettres, pas de relations clandestines, avant que tout soit arrêté, conclu... les convenances... (Avec une humeur mal déguisée.) Voyons, mon enfant, je cède, je reste; nous passerons la soirée ensemble.

(Il pose sur un banc sa canne et son chapeau.)

LOUISE, à part.

Ah! mon Dieu!

LE BARON, à part.

C'est un sacrifice, mais il faut être prudent. (Haut.) Je reste: d'autant plus que maintenant je ne rentrerais que tard.

LOUISE, à part.

C'est juste ce qu'il nous faudrait.

LE BARON, à part.

Je suis horriblement contrarié.

ISABELLE.

Ah! mon oncle, vous avez bien mal interprété mes paroles; d'abord, je n'ai rien à vous demander, et puis, je suis bien loin d'exiger l'entier sacrifice de vos plaisirs.

LE BARON.

Raison de plus pour que je le fasse.

ISABELLE.

Oh! non, je vous en supplie, je ne me pardonnerais pas... vous avez une passion pour le trictrac.

LE BARON.

J'y joue tous les soirs.

ISABELLE.

Eh bien! ce serait me faire une peine très vive que d'y renoncer aujourd'hui, je vous l'as-

sure : je suis fâchée à présent de vous avoir dit... Oh ! non, je m'en voudrais éternellement.

LE BARON.

Ah ça ! tu me faisais des reproches tout à l'heure... Voilà bien les femmes ! quand on veut, elle ne veulent pas, et quand on ne veut pas, elles... Certainement, je ne suis nulle part aussi bien que chez moi. (A Louise.) Donne-moi mon chapeau. (A Isabelle.) Mon plus grand plaisir est de t'avoir là, à mes côtés. (A Louise.) Ma canne. (A Isabelle.) Aussi, tu as vu tout à l'heure avec quel empressement, quelle bonne humeur j'ai renoncé à sortir ; ma figure te l'exprimait assez : ça ne se commande pas, ça... Enfin, tu veux... tu veux... il faut bien en passer par là. Seulement, une autre fois, je ne céderai plus aussi facilement... Allons, ce n'est pas un reproche. (Il la baise au front.) Tu seras couchée quand je rentrerai. A demain !

ISABELLE.

Mon oncle !

LE BARON.

Ah ça ! tu ne vas pas vouloir me retenir, à présent ? A demain, mon enfant. Fermez la porte à double tour, j'ai mon passe-partout. Cette rue est déserte, et la police est si mal faite !

LOUISE.

Soyez tranquille !

ENSEMBLE.

LE BARON.

Air :

Jusqu'à demain, adieu, ma chère,
Crois-le bien, si je sors, c'est pour te complaire,
Car malgré ma sévérité,
Je n'ai fait, en tout temps, que ta volonté,

ISABELLE.

Lui cacher un pareil mystère,
C'est mal ; je devrais ne point le lui taire :
Mais, hélas ! sa sévérité
M'y force, et je mens par nécessité.

LOUISE.

Pour quelque temps, il sort, j'espère :
J'ai tremblé de le voir rester pour nous plaire.
Enfin, le sort en est jeté,
Il s'éloigne et nous rend notre liberté.

(Le Baron sort par la petite porte que Louise referme sur lui.)

SCÈNE VIII.

LOUISE, ISABELLE.

(La nuit arrive par degrés pendant cette scène.)

LOUISE.

Ouf ! il est parti !

ISABELLE.

Rentrons, Louise.

LOUISE.

Et le Vicomte ?

ISABELLE.

Vous avez eu le plus grand tort de lui promettre...

LOUISE.

Moi ? je ne lui ai rien promis : il m'a seulement menacée, s'il ne vous voyait pas, de mille extravagances... d'aller se faire tuer ! que sais-je ? et je me suis dit que ce n'était pas la peine de l'avoir sauvé la première fois, si on le laissait mourir la seconde.

ISABELLE.

Mourir ! eh ! mon Dieu !

LOUISE.

Il en est capable.

ISABELLE.

Certainement ! en fait d'extravagance, il n'en fera jamais qui me surprenne, surtout après celle de tantôt : cela est-il excusable ? je vous le demande : venir, en plein jour, escalader un mur ?

LOUISE.

Dame ! la crainte de ne plus vous voir, le désir de vous parler encore une fois, on comprend...

ISABELLE.

Certainement ! mais s'il allait recommencer encore... au risque de me compromettre, de me perdre ! car il ne pense à rien.

LOUISE, finement.

C'est pour cela qu'il vaudrait peut-être mieux laisser ouverte cette petite porte.

ISABELLE.

Tu dis ?

LOUISE.

Il l'a demandé, car il se défie de lui, ce pauvre jeune homme.

ISABELLE.

Vous n'avez pas supposé, j'espère, que je me prêterais...

LOUISE.

Ce serait le plus sage.

ISABELLE.

Certainement je n'ouvrirai pas cette porte.

LOUISE.

Pourtant...

ISABELLE.

Je ne l'ouvrirai pas.

LOUISE.

Ah ! je l'entends bien ainsi.

ISABELLE.

A la bonne heure !

LOUISE.

C'est moi qui l'ouvrirai.

ISABELLE.

Mais ça revient au même.

LOUISE.

Quand les gens n'ont pas de raison, il faut bien en avoir pour eux... Eh ! mon Dieu ! de quoi s'agit-il ? de recevoir un quart-d'heure votre futur mari ? Quoi de plus innocent ? Si votre oncle était un autre homme... D'ailleurs, ne serai-je pas là ? et vous connaissez mes principes. (Elle va ouvrir.)

ISABELLE.

Louise, que faites-vous ?

LOUISE.

Moi ? rien.

ISABELLE.

Je vous l'ai défendu, je vous le défends encore, il me semble... (Bruit lointain.) Qu'est-ce que c'est que ça ?

LOUISE.

Une querelle peut-être au bout de la rue : cela arrive tous les jours.

ISABELLE, affectant d'avoir peur.

Oh! mon Dieu! la nuit, si c'étaient des voleurs, des malfaiteurs...

LOUISE.

Ce n'est pas probable, mais dans le doute...

(Elle se dirige vers la porte pour la fermer.)

ISABELLE, vivement.

Non, non, le bruit s'apaise.

LOUISE, à part.

J'allais faire une bêtise.

ISABELLE.

C'est singulier, j'éprouve un sentiment de crainte...

LOUISE, à part.

Bon prétexte pour paraître oublier que la porte est ouverte.

ISABELLE.

Seules ainsi, à cette heure, sais-tu que ce n'est pas prudent? je ne reste pas, moi, d'abord.

LOUISE, simulant aussi la frayeur.

Ni moi non plus.

ISABELLE.

J'ai tellement peur...

LOUISE.

J'ai une frayeur si grande...

ISABELLE.

Que... tiens, je me sauve!

LOUISE, riant.

Moi aussi!

(Elles disparaissent à droite. La nuit devient de plus en plus obscure jusqu'à la fin de l'acte.)

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, entrant vivement par la porte du fond.)

Ah! cette porte ouverte! où suis-je? la nuit est si noire!.. Il paraît qu'il n'était pas allé à la campagne. La dame a reconnu son pas dans l'escalier, et je n'ai eu que le temps d'arriver par ricochet du boudoir au balcon, du balcon dans la rue. Heureusement ce n'était qu'un premier étage, je ne me suis pas blessé en tombant: sans cela, j'étais pris: c'eût été piquant; le Chevalier du Guet arrêté par le guet! Allons, mes gens font bien leur devoir: à l'aspect d'un homme qui descend par une croisée, ils s'élancent dessus avec un zèle... Il y en avait un qui me serrait de près; mais une bonne poignée de poussière... je suis sûr qu'il se frotte les yeux dans un coin. J'ai puisé ce moyen dans les archives de la police. Me voici en sûreté, grace au ciel, pour un instant, du moins. Comment cette chère Marquise se sera-t-elle tirée de là? Je n'ai eu ni le temps ni l'envie de voir mon rival: je ne le connais pas; je ne l'ai jamais vu, ni entendu nommer. Qui peut-il être? A en juger par l'effroi de la dame, c'est un jeune homme bouillant qu'elle redoute, ou bien un riche barbon qu'elle ménage. Enfin, ça ne me regarde pas: il ne me doit rien, au contraire. Ah ça! je voudrais pourtant bien rentrer chez moi pour recevoir le procès-verbal de mon aventure: c'est important... diable! si on ne m'y trouvait pas! Voyons, l'extrémité de la rue est gardée; je m'en vais gagner l'autre, et bientôt...

SCÈNE X.

LE BARON, LE CHEVALIER.

LE BARON, qui arrive par la petite porte.

Elle était déjà endormie... (Au moment où il entre, il se heurte avec le Chevalier qui veut sortir.) Qui va là?

LE CHEVALIER.

Je suis pris!

LE BARON.

Qui va là?

LE CHEVALIER.

Ami!

LE BARON.

Comment, ami?

LE CHEVALIER.

Je le suis de tout le monde.

LE BARON.

Ah! vous ne sortirez pas avant de m'avoir dit...

LE CHEVALIER.

Ah! je ne vous dirai rien avant d'être sorti.

LE BARON.

Alors, l'épée à la main.

LE CHEVALIER.

Prenez garde! il ne fait pas clair, nous allons maltraiter les arbres.

(Il s'élance vers la porte.)

LE BARON.

Vous n'échapperez pas: les deux extrémités de la rue sont gardées par le guet.

LE CHEVALIER.

Merci de m'en avertir... (A part.) C'est une fatalité!

LE BARON, marchant toujours vers lui.

Je n'ai qu'à appeler!.. Qui êtes-vous? que faites-vous ici? répondez.

LE CHEVALIER.

Monsieur, de grace, pas si haut.

LE BARON.

Répondez! ou je crie au voleur!

LE CHEVALIER.

Gardez-vous-en bien.

LE BARON.

Que faisiez-vous ici?

LE CHEVALIER.

Pardieu! je m'y cachais; et si vous êtes le propriétaire, je vous serai obligé de me donner un gîte.

LE BARON.

Vous vous cachez?.. pourquoi? comment êtes-vous venu?

LE CHEVALIER, à part.

Pas moyen d'éviter l'explication. (Haut.) Je vois bien qu'il faut tout vous dire, et dès que mon émotion sera un peu calmée... Songez, Monsieur, que je me fie à votre loyauté, à votre honneur... J'ai affaire, je suppose, à un gentilhomme? (A part.) Imaginons un conte, et rendons-nous intéressant.

LE BARON.

Eh bien! Monsieur?

LE CHEVALIER.

Eh bien... (A part.) Je ne trouve rien... (Haut.) Je suis encore si ému...

LE BARON.

Voulez-vous que j'appelle la garde?

LE CHEVALIER.

Non, de grace, non : j'ai le plus grand intérêt à ne pas me montrer. Si vous connaissiez ma position...

LE BARON.

Voyons, je vous écoute.

LE CHEVALIER.

Pardon, je suis encore si... (A part.) M'y voilà. (Haut.) Veuillez, Monsieur, me prêter toute votre attention, et si vous remarquez quelque désordre dans mon récit, n'en accusez que le trouble inséparable...

LE BARON, impatienté.

Comment êtes-vous ici ?

LE CHEVALIER.

Vous allez le savoir. Je suis un cadet de Bretagne... ne me trahissez pas... Je me nomme... (A part.) Comment vais-je me nommer?.. (Haut.) Je me nomme César de Ponticourt : j'ai perdu tous mes parens. Je vivais dans une terre, cultivant les fleurs, m'occupant d'agriculture...

LE BARON, plus impatienté encore.

Oui. mais tout ça ne me dit pas...

LE CHEVALIER.

Nous allons y arriver. Je vivais heureux dans ma paisible retraite, lorsque je reçois une lettre de ma sœur, qui était dans l'abbaye de Chaillot. Pardon, Monsieur, les sanglots m'étouffent... (A part.) Je ne trouve plus rien du tout.

LE BARON.

Remettez-vous : voyons, votre sœur...

LE CHEVALIER.

Un infâme... dont je tairai le nom par égard pour sa famille, famille puissante, qui me poursuit à cette heure ; un infâme l'avait enlevée de son pieux asile ; il l'avait séduite, et lui faisait essuyer les plus indignes traitemens.

LE BARON.

C'est affreux !

LE CHEVALIER.

N'est-ce pas, Monsieur ? Oh ! permettez que je donne un libre cours à mes larmes muettes.

LE BARON, qui commence à s'intéresser au récit.

Pleurez, pleurez, il y bien de quoi.

LE CHEVALIER.

Ah ! vous n'êtes pas au bout. (A part,) Ni moi non plus, malheureusement.

LE BARON.

Vous êtes parti à l'instant même ?

LE CHEVALIER.

Je suis heureux que vous me compreniez : oui, Monsieur, je suis parti ; je suis arrivé cette nuit, je me suis rendu chez ma sœur ; sa chambre était fermée : j'ai entendu à travers la porte des cris plaintifs, j'ai frappé... j'ai frappé, on ne m'a pas ouvert.

LE BARON.

Il fallait enfoncer la porte.

LE CHEVALIER.

C'est ce que j'ai fait, Monsieur. (A part.) Il m'aide...

LE BARON.

Et vous avez vu ?..

LE CHEVALIER.

J'ai vu !.. Ah ! Monsieur, je ne puis achever ! J'ai vu... (A part.) Qu'ai-je vu ?

LE BARON.

Continuez,

LE CHEVALIER.

J'ai vu un homme, le séducteur, qui la poursuivait un poignard à la main.

LE BARON.

Et vous n'avez pas tiré l'épée ?

LE CHEVALIER.

Je l'ai tirée, Monsieur... et, un instant après, le misérable tombait baigné dans son sang... et ma sœur fuyait comme une folle... je ne sais plus ce qu'elle est devenue.

LE BARON.

C'est alors que le Guet...

LE CHEVALIER.

Oui, Monsieur, c'est alors que le Guet, attiré par les cris du mourant, s'est mis à ma poursuite : j'ai couru, j'ai pris le chemin que le hasard m'adressait, et je suis venu tomber contre cette porte, que j'ai enfoncée peut-être... maintenant, Monsieur, livrez-moi si vous voulez, pour me punir d'avoir vengé ma sœur et l'honneur d'une famille outragée. (A part.) Ouf ! j'ai fini.

LE BARON, très préoccupé et fort ému.

Monsieur, vous ne vous repentirez pas... l'honneur d'une famille !..

LE CHEVALIER, à part.

C'est un homme rigide.

LE BARON.

Tout cela, du reste, est la faute de la police. Je vous demande un peu, si elle n'aurait pas dû veiller sur votre sœur, prévenir les mauvais traitemens dont elle était l'objet, au lieu de mettre un frère dans la nécessité de la venger... si je connaissais le Chevalier du Guet, je lui dirais qu'il ne fait pas son devoir.

LE CHEVALIER, à part.

Merci.

LE BARON.

Attendez-moi là.* Avec le temps, tout s'arrange, tout s'oublie : votre sœur sera peut-être retournée à l'abbaye de Chaillot. Elle se nomme?

LE CHEVALIER.

Armande de Follibourt.

LE BARON.

Vous avez dit, Ponticourt.

LE CHEVALIER.

Oui, Ponticourt de Follibourt.

LE BARON.

Attendez-moi là : ne faites pas de bruit... je vais m'assurer... (Lui serrant la main.) Vous êtes un brave jeune homme. Attendez-moi... chut !..

ENSEMBLE.

LE BARON et LE CHEVALIER.

AIR :

Ici, la nuit,
Le moindre bruit
Nous / Me Trahirait,
Soyez discret.

(Trêmolo jusqu'à la fin.)

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, seul.

(On entend sonner dix heures.)

Allons, ce n'est pas malheureux ; mon conte a

* Le Chevalier, le Baron.

bien pris : je passerai la nuit ici. Mais que dire demain chez moi? bah! je dirai que j'ai consacré la nuit à veiller sur les mœurs publiques. J'entends quelqu'un; on vient: c'est ce brave homme? déjà?

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, LOUISE.

LOUISE, bas.

Est-ce vous?

LE CHEVALIER, bas.

Oui.

LOUISE, bas, le prenant par la main.

Suivez-moi.

LE CHEVALIER, à part.

Une femme! celle de mon hôte, peut-être! on n'est pas plus hospitalier...

(Il disparaît à droite avec Louise.)

SCÈNE XIII.

LE VICOMTE, arrivant par la petite porte.

La porte ouverte! je tremblais de la trouver fermée... elle consent à me recevoir! J'ai eu peur de ne pas arriver: les gens du Guet ne voulaient pas me laisser: c'eût été la suite de mon guignon: il paraît qu'ils ont vu sauter un homme d'une fenêtre; mais j'ai dit que je logeais dans la rue, et alors... Je vais la voir! ô fortunés instans!

SCÈNE XIV.

LE VICOMTE, LE BARON.

(Le Baron est arrivé par la droite, pendant les deux dernières phrases du Vicomte, et il a fermé la porte du fond.)

LE BARON, bas.

Est-ce vous?

LE VICOMTE.

Oui. (A part.) C'est l'oncle.

LE BARON, bas, le prenant par la main.

Suivez-moi.

LE VICOMTE.

Je suis pris.

LE BARON.

Suivez-moi.

LE VICOMEE.

Ah ça! à qui croit-il avoir affaire?

LE BARON.

Chut!

LE VICOMTE.

Taisons-nous!

(Ils sortent par une autre allée, à droite.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un salon. Porte au fond; porte à gauche conduisant à une galerie; porte à droite conduisant à la chambre d'Isabelle. Une cheminée à gauche; à droite un guéridon sur lequel est un flambeau allumé.

SCÈNE I.

ISABELLE, sortant de sa chambre.

Il va venir!.. comme mon cœur bat! J'ai tort sans doute de le recevoir ici, mais je n'avais pas deux partis à prendre; et puis, personne ne peut dire que j'aie autorisé... Excellente Louise! depuis que nous sommes rentrées, elle m'a laissée seule dans ma chambre; elle ne m'a plus parlé de la démarche du Vicomte : elle sentait tout ce que cela avait d'embarrassant pour moi. Seulement, lorsque dix heures ont sonné, elle est descendue, et j'ai entendu une porte en bas qui s'ouvrait mystérieusement. Cette fille-là a une délicatesse de sentiment!.. et c'est si rare la délicatesse dans cette condition... Il faudra que j'augmente ses gages... on doit encourager les bons sujets.

SCÈNE II.

ISABELLE, LOUISE.

LOUISE, vivement et à demi-voix.

Le voici.

ISABELLE.

O mon Dieu! qu'avez-vous fait?

LOUISE.

Il monte le petit escalier. J'ai pris les devans pour vous prévenir, afin que ça vous fit moins d'effet, parce que ça en fait toujours.

ISABELLE.

Mais, je ne vous ai pas permis.

LOUISE.

Pauvre jeune homme! il est tellement ému, qu'en venant il me serrait la main comme si c'eût été la vôtre.

ISABELLE.

Que dites-vous?

LOUISE.

Mais il savait que c'était la mienne, car au détour de la grande allée, il m'a embrassée : preuve qu'il m'avait reconnue. (Allant à la porte du fond.) Par ici, monsieur.... (Elle tend la main au dehors.) Il fait si noir!

ISABELLE.

Je meurs de frayeur.

LOUISE.

Vous y voilà.

SCÈNE III.

ISABELLE, LE CHEVALIER, LOUISE.

LE CHEVALIER.

Désolé de toute la peine.

LOUISE, poussant un cri à son aspect.

Ah!

ISABELLE.

Ah! (Moment de silence.)

LOUISE.

Miséricorde!

ISABELLE.

Louise! qu'est-ce que cela veut dire?

LOUISE, à part.

Le monsieur de tantôt! (Haut.) Mais je... je n'y comprends rien.

ISABELLE.

Tu devais amener...

LOUISE.

A moins qu'on ne l'ait changé en route.

ISABELLE, avec la plus grande frayeur.

Qui êtes-vous, Monsieur? que demandez-vous?

LE CHEVALIER, à part.

Parbleu! je fais là une singulière entrée! (Haut.) Permettez, belle dame, il me semble... après la bienveillance qu'on a daigné me témoigner... je m'étonne... Est-ce que monsieur votre mari n'est pas ici? (Mouvement des deux femmes). ou plutôt Monsieur votre père, car votre âge m'indique assez...

LOUISE.

Mademoiselle n'a ni père, ni mère, ni mari, monsieur.

LE CHEVALIER.

Ah!

LOUISE.

Mais nous ne sommes pas seules dans la maison : il y a un concierge à la grande porte.

ISABELLE.

Des domestiques.

LOUISE.

Des voisins qu'on peut appeler.

LE CHEVALIER.

Oui... (A part.) Je commence à ne plus bien comprendre... (Haut.) Enfin vous attendiez quelqu'un?

LOUISE, vivement.

Mais ce n'est pas vous.

LE CHEVALIER.

Ah bah!

LOUISE.

Il s'en étonne.

LE CHEVALIER.

Un moment... permettez... Comment! tout à l'heure... au jardin?.. cet intérêt tout particulier qui me vaut d'être ici, je ne le dois pas à la position terrible dans laquelle une sœur...

LOUISE.

Est-ce qu'on la connaît votre position, votre sœur?

LE CHEVALIER.

Vous ne connaissez pas ma sœur? oh! alors, oh! pardon; c'est bien plus piquant.

ISABELLE.

Monsieur!

LE CHEVALIER.

Une toute autre aventure... un roman bien tendre, bien mystérieux, qui n'a pas le moindre rapport avec le mien, et dans lequel je suis jeté comme un incident dramatique pour faire une péripétie... Parbleu! je ne m'étonne plus à présent de la frayeur... (A lui-même.) Et moi, qui attribuais à un hôte généreux l'hospitalité délicate... (Haut.) Oh! pardon! je suis confus! Il paraît que j'ai pris la place d'un autre.

ISABELLE.

Monsieur, vous oubliez... vous ne savez pas... je n'attendais personne.

LOUISE.

Certainement... et, dans tous les cas, si vous n'êtes pas venu ici dans de mauvaises intentions, il y a dans votre conduite un manque d'usage...

LE CHEVALIER, riant.

J'ai commis une indiscrétion... elle est bien involontaire, au reste, car le hasard seul... il est quelquefois d'une bizarrerie! (A lui-même.) N'est-ce pas curieux? il faut qu'au moment où l'on trouble mon tête-à-tête, je rende involontairement à un autre le déplaisir qu'on vient de me causer. (Haut, à Isabelle.) Je vous jure que c'est l'aventure la plus divertissante!.. Elle ne vous paraît peut-être pas aussi gaie qu'à moi; je conçois : ces quiproquo-là sont très désagréables... mais il y a eu dans celui-ci un enchaînement... une coïncidence... Figurez-vous qu'un accident, auquel j'étais loin de m'attendre il y a une heure, me jette dans cette rue : je me réfugie dans un jardin...

LOUISE.

Dont Monsieur n'est pas le propriétaire.

LE CHEVALIER.

S'il fallait être le propriétaire de tous les jardins où on entre... Je trouve la porte ouverte, et pour cause... Une âme généreuse me fait espérer un asile plus sûr : au moment où je l'attends avec impatience, Mademoiselle vient à moi, par un petit sentier détourné... adroitement.

ISABELLE.

Oui, adroitement.

LE CHEVALIER.

Ou maladroitement, comme vous voudrez : elle ne me dit qu'un mot : Est-ce vous?

LOUISE.

Vous répondez : Oui...

LE CHEVALIER.

Je ne pouvais pas dire : Non. Je la suis; elle me conduit avec précaution, en silence, jusqu'ici... vous le voyez., cela s'accordait parfaitement avec ma position.

ISABELLE.

En effet... (A part.) Je suis au supplice.

LE CHEVALIER.

En marchant, il lui arrive de me serrer la main de temps en temps.

LOUISE.

Qu'est-ce que vous dites?

LE CHEVALIER.

Ce que j'interprète ainsi : On s'intéresse à vous; montrez-vous-en digne. Cela s'accordait toujours parfaitement... Je réponds de mon mieux de la même manière : Votre confiance m'honore; je la mériterai. (A Louise.) L'avez-vous compris comme cela? (A Isabelle.) Au détour d'une allée...

ISABELLE.

Oui... je sais le reste.

LE CHEVALIER.

Bref, je suis amené dans la plus parfaite ignorance; j'arrive, et une fois ici, il se trouve que toutes ces aimables prévenances ne s'adressaient pas à moi, et que j'ai porté la confusion dans un petit roman intime qui jusque-là marchait le mieux du monde.

ISABELLE.

Monsieur !.. (A part.) Oh ! quelle position ! (Haut.) Je conviens, en effet... (A part.) Je ne sais que lui dire. (Haut.) Quelque bizarre que paraisse cette aventure, il est possible... je crois à la sincérité de votre récit.

LE CHEVALIER.

Je n'en fais pas toujours d'aussi véridique.

ISABELLE.

Il ne me reste qu'un regret : c'est que ma femme de chambre ait, à mon insu, donné lieu à une méprise, comme vous disiez, fort désagréable.

LE CHEVALIER.

Pour vous, Mademoiselle.

ISABELLE.

Pour vous, car elle vous a fait perdre un temps précieux.

LE CHEVALIER.

Je ne pouvais pas mieux l'employer. Mon sort, je vous le demande, n'est-il pas digne d'envie ?

ISABELLE.

Je ne vois pas qu'il ait rien de bien...

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi : il y a de par le monde quelqu'un qui voudrait bien être à ma place. (Il pose son chapeau sur la table.) Eh bien ! Mademoiselle, la fortune m'a toujours traité comme vous le voyez... en enfant gâté. Cette fois encore, alors que dans mon malheur j'eusse accepté avec joie le premier refuge qui se fût présenté, elle me fait trouver un asile dont l'homme le plus heureux serait jaloux.

ISABELLE.

C'est remercier le hasard de bien peu de chose, et pour un moment que vous aurez passé ici...

(Elle fait un signe à Louise, qui prend sur la table le chapeau du chevalier et le lui présente.)

LE CHEVALIER, qui ne le prend pas.

Ce moment, Mademoiselle, si je le devais à vos bontés, je l'aurais acheté de ma vie.

ISABELLE.

Voilà qui est fort obligeant sans doute, mais, par bonheur, vous n'avez pas eu à le payer d'un tel prix.

LE CHEVALIER.

C'est là mon regret, foi de gentilhomme.

ISABELLE, à Louise.

Vous éclairerez Monsieur, et le reconduirez.

LOUISE, présentant toujours au chevalier son chapeau.

Soyez tranquille, Mademoiselle..... je me charge...

LE CHEVALIER, à Louise, sans prendre son chapeau.

Merci, c'est inutile.

ISABELLE.

La nuit est très noire... permettez que ma femme de chambre... je suis persuadée, Monsieur, qu'une fois sorti, vous ne chercherez pas... vous oublierez...

LE CHEVALIER, à Louise, qui lui présente son chapeau.

Merci.

LOUISE, du ton le plus aimable.

Ah ça ! vous ne comprenez donc pas que l'on vous prie... (Elle indique la porte de sortie.)

LE CHEVALIER.

Parfaitement,..je n'y vois qu'un petit obstacle,

ISABELLE.

Que voulez-vous dire ?

LE CHEVALIER.

Je veux dire, Mademoiselle, que ce n'est pas assez pour la fortune de m'avoir réservé un bonheur que je mérite si peu ; elle me condamne encore à en abuser.

LOUISE.

C'est-à-dire...

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire que je reste.

LOUISE.

Par exemple, c'est un peu fort.

ISABELLE.

Vous prétendez rester chez moi, Monsieur ? malgré moi ? Oh ! vous ne parlez pas sérieusement, sans doute. Je vous prie de sortir.

LE CHEVALIER.

Désolé de vous déplaire, Mademoiselle, mais cela m'est impossible.

ISABELLE.

Impossible, Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Oui... Voilà pourquoi j'ai accepté avec tant de reconnaissance l'asile que le hasard m'a offert... jusqu'à demain... et...

LOUISE.

Miséricorde ! Vous n'avez donc ni feu ni lieu ?

LE CHEVALIER, riant.

Non, pour le moment.

LOUISE.

Ah ! Mademoiselle, je vais appeler.

ISABELLE, avec la plus grande émotion.

Restez. Monsieur ; vous vous dites gentilhomme : à ce titre, j'ai droit d'attendre de vous les égards que toute femme mérite. Vous les avez oubliés... Laissez-moi achever. La manière dont vous avez été amené ici, l'opinion que vous avez pu concevoir de moi, tout cela vous excuse peut-être ; mais si, après l'invitation que je vous ai faite, vous abusiez de votre position jusqu'à vouloir rester malgré moi ; si vous refusez de sortir, dans la pensée que je n'oserais appeler pour ne pas avoir à déclarer tout haut par quelle erreur vous êtes ici, vous commettriez une lâcheté, Monsieur ; et, en prenant un titre, dont vous vous montreriez à ce point indigne, je ne crains pas de vous dire que vous auriez menti.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle...

ISABELLE.

L'aveu de ma conduite, Monsieur, je le ferais devant tout le monde, sachez-le bien. L'homme que j'attendais doit être mon mari. Pour me décider à le voir cependant, il a fallu, croyez-le, des motifs bien impérieux... un départ... une séparation... C'est pour la première fois qu'il venait me parler ici... c'était, peut-être, pour la dernière... Maintenant, Monsieur, libre à vous de persister dans votre refus... Je n'ai plus rien à vous dire : j'attends.

LE CHEVALIER, à part.

Non, ce serait mal : d'honneur, ce serait très mal. Oui ; mais le guet... Fi donc ! est-ce que je dois un instant mettre en balance la position

de cette jeune fille et mon intérêt!.. (Haut.) Mademoiselle, en me croyant digne d'entendre un pareil langage, vous ne vous êtes pas trompée... J'ai eu bien des torts dans ma vie; j'en aurai encore beaucoup; mais à Dieu ne plaise qu'on puisse jamais me reprocher une action déloyale, et celle-ci en serait une, vous avez raison. Je sais qu'en quittant cette maison je renonce à mon unique asile; mais quels que soient les périls qui me menacent, je les braverai pour vous; trop heureux si mon repentir et la profonde estime que vous m'avez inspirée peuvent vous faire oublier la légèreté de mes premières paroles.

LOUISE.

Voilà votre chapeau.

LE CHEVALIER, le prenant.

Merci. Malheureusement, il n'est point en mon pouvoir de réparer le mal que j'ai fait... Mais, qui sait? votre futur est peut-être encore là (A part.) mon hôte aussi. (Haut.) Il attend, il s'impatiente... Mon départ du moins lui rendra une partie du bonheur dont mon arrivée l'a privé. (A part.) C'est dommage! j'aurais été très bien ici. (Haut.) Mademoiselle, je me retire.

LOUISE.

Ce n'est pas sans peine.

LE CHEVALIER, revenant,

Ah ça! mais je fais une réflexion : s'il est jaloux!

ISABELLE.

Eh bien, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Eh bien, il n'a qu'à me voir sortir avec mystère de cette maison... la nuit... accompagné de... Mademoiselle... comment lui faire entendre...

ISABELLE.

O mon Dieu!

LE CHEVALIER.

La passion est aveugle et sourde... elle se refuse à toute explication... surtout à celles données par un rival.

ISABELLE.

Oh! Monsieur! il ne croirait jamais... Cependant, je conviens... en effet... l'apparence... S'il allait supposer...

LOUISE.

Il ne nous manquerait plus que cela.

ISABELLE.

Lui surtout avec sa tête si vive, si exaltée!

LE CHEVALIER.

Après tout, rien n'est moins certain que cette rencontre, et...

ISABELLE.

Restez, Monsieur : vous avez raison; restez, c'est moi qui vous en prie à présent. Ce n'est pas ainsi qu'il doit vous voir... Je veux tout lui expliquer ici, devant vous... Oh! je vous remercie d'avoir pensé... Louise! descends à l'instant*.

LOUISE.

Oui, Mademoiselle.

ISABELLE.

Vole au jardin, il doit y être encore.

LOUISE.

Oui.

ISABELLE.

Amène-le.

LOUISE.

J'y cours.

LE CHEVALIER.

Et cette fois ne vous trompez pas : demandez-lui son nom et ses prénoms.

SCÈNE IV.

ISABELLE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, posant de nouveau son chapeau sur la table.

Excellente fille, qui paraît dévouée : vive, intelligente... un peu étourdie. Y a-t-il long-temps qu'elle est à votre service?

ISABELLE, très préoccupée.

Oui, Monsieur... oui... (A part.) O mon Dieu! s'il était déjà parti! Je tremble... (Regardant la pendule.) Une demi-heure seulement... Oh! il est encore là!

(Elle va machinalement pour s'asseoir. Le Chevalier lui offre un fauteuil et s'assied auprès d'elle.)

LE CHEVALIER.

Je vous ai, peut-être, alarmée à tort.

ISABELLE.

Non, Monsieur : il vaut mieux en effet qu'il sache par moi...

LE CHEVALIER.

Je le pense aussi. Croyez-vous, Mademoiselle, que, pour un cœur bien épris, les angoisses du soupçon soient plus poignantes que le malheur même? En d'autres termes, la certitude d'être trahi est-elle préférable à la crainte de l'être? J'ai vu de graves personnes, fort expertes en ces sortes de matières, qui étaient très divisées d'opinions sur celle-ci. Quant à moi, je suis de l'avis de ceux qui pensent que redouter un malheur, c'est le ressentir déjà; qu'à tout prendre, il y a remède à la trahison, qu'il n'en est pas pour la jalousie; et, en effet, un abandon, une noirceur, on s'en venge... par une autre... ou bien encore on pardonne, on oublie... ce qui n'est pas la même chose... mais le soupçon!

SCÈNE V.

ISABELLE, LOUISE, très effrayée, LE CHEVALIER.

LOUISE, entrant précipitamment.

Cachez-vous!

ISABELLE.

Qu'y a-t-il?

LOUISE.

Votre oncle est sur mes talons!

ISABELLE.

Ah!

LE CHEVALIER, à part.

Il y a un oncle?

LOUISE.

J'ouvrais la petite porte du vestibule, qu'en venant j'avais eu la précaution de fermer sur moi... J'ai aperçu quelqu'un qui rôdait autour de la maison... C'est votre oncle

* Isabelle, Louise, le Chevalier.

ISABELLE.

Sortez, Monsieur.

LOUISE.

Il m'a semblé qu'il n'était pas seul.

(Elle remonte et écoute à la porte.)

LE CHEVALIER.

O mon Dieu! est-ce que par hasard?.. Un seul mot, Mademoiselle. Monsieur votre oncle n'est-il pas de taille moyenne? un homme assez vif, assez... bon?

ISABELLE.

Oui. D'où le connaissez-vous?

LE CHEVALIER.

Je crois que j'ai eu occasion de le voir... quand je dis le voir... Et la personne en question attendait... là-bas... dans le petit bois... où j'étais?..

ISABELLE.

Apparemment

LE CHEVALIER, à lui-même.

Plus de doute : pendant que je prenais sa place ici, il prenait la mienne.

ISABELLE.

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

Rien. (A lui-même.) C'est généreux de sa part.

LOUISE, revenant de la porte.

On monte.

ISABELLE.

Oh! Monsieur, je vous en prie, je vous en conjure... mon oncle!.. cachez-vous.

LE CHEVALIER.

Où vous voudrez.

ISABELLE, indiquant la porte à gauche.

Par ici.

LOUISE.

Mais il va rentrer chez lui par cette galerie... Là, plutôt. (Elle indique la porte à droite.)

ISABELLE.

Dans ma chambre!

LE CHEVALIER.

Où vous voudrez.

LOUISE, poussant le Chevalier.

Il n'y a pas d'autre endroit... Vite...

ISABELLE.

Mais c'est ma chambre.

LE CHEVALIER, à lui-même.

Décidément, j'aime autant ma position que la sienne.

ISABELLE.

O Louise! je suis plus morte que vive.

(Le Chevalier est entré dans la chambre. Les deux femmes, après avoir soufflé la bougie qui est sur la petite table, se réfugient au fond.)

SCÈNE VI.

LE VICOMTE, LE BARON, ISABELLE, LOUISE, dans un coin du salon, à droite.

(Le Baron entre sur la pointe du pied, tenant par le bras le Vicomte.)

LE BARON, à part.

Il paraît très ému, ce pauvre jeune homme. Ce n'est pas étonnant, après le meurtre qu'il a commis. (Au vicomte, à voix basse.) Nous pouvons parler maintenant. Par ici, par ici! (Il indique la galerie de gauche, et va fermer la porte du fond.)

LE VICOMTE, à lui-même.

Où diable me mène-t-il comme ça? Enfin, je saurai ce qu'il me veut; j'irai jusqu'au bout.

LE BARON*.

Vous vous impatientez peut-être?

LE VICOMTE.

Du tout.

LE BARON.

Mais, soyez tranquille à présent; votre affaire est faite.

LE VICOMTE.

Qu'est-ce qu'il dit?

LE BARON.

Nous n'avons pas d'indiscrétion à craindre. Je vous réponds que personne ne saura demain ce que vous êtes devenu.

LE VICOMTE.

Est-ce qu'il veut se défaire de moi? (Au Baron, en cherchant à dégager son bras.) Monsieur, un instant! je désirerais savoir...

LE BARON.

Par ici!

LE VICOMTE.

Je suis armé, Monsieur.

LE BARON.

J'espère que ça ne vous servira à rien...

LE VICOMTE, à part.

C'est un guet-apens.

LE BARON.

Quand je vous aurai mis dans l'endroit que je vous destine...

LE VICOMTE, à lui-même.

Parbleu! à moins qu'il n'y ait de bons verroux, je réponds bien.

LE BARON.

Venez!

(Ils disparaissent par la porte de gauche.)

SCÈNE VII.

ISABELLE, LOUISE.

ISABELLE.

C'est lui!

LOUISE.

Le Vicomte!

ISABELLE

J'ai reconnu sa voix.

LOUISE.

Votre oncle a tout découvert : il sait tout.

ISABELLE.

Oui... à moins qu'une erreur que je m'explique à peine... ce Monsieur paraissait deviner, tout à l'heure.

LOUISE.

A propos de ce Monsieur, il faut le faire sortir... oui, mais la porte du fond...

ISABELLE.

A l'instant, et en le reconduisant tu lui demanderas...

LOUISE, qui est allée à la porte du fond.

Ah! votre oncle a fermé la porte.

ISABELLE.

Que dis-tu?

* Le Baron, le Vicomte.

LOUISE.

Oui... la porte, là... impossible de l'ouvrir.

ISABELLE.

Que faire, à présent?

LOUISE.

Je n'en sais rien.

ISABELLE.

Oh! je t'en conjure... trouve un moyen: songe que ce Monsieur est là, dans ma chambre... qu'il ne peut y rester.

LOUISE.

Sans doute; mais, à moins qu'il ne consente à sauter par la croisée... je vais le lui proposer.

ISABELLE.

Mon oncle!

LOUISE.

Déjà!

(Elles se blottissent de nouveau au fond.)

SCÈNE VIII.

LE BARON, ISABELLE, LOUISE.

LE BARON, à lui-même, une lanterne sourde à la main.

Je l'ai déposé provisoirement dans un petit cabinet, afin de bien m'assurer que tout le monde dort dans la maison.

(Il allume les bougies, sur la cheminée.)

LOUISE, bas à Isabelle.

Je n'ose plus ouvrir la porte. Pourtant...

ISABELLE, la retenant.

S'il allait vouloir entrer!

LE BARON.

C'est singulier: nous sommes passés dix fois devant ce petit vestibule, j'aurais parié que la porte en était fermée. Voyons, assurons-nous... (En se retournant, il aperçoit Isabelle et Louise.) Ma nièce.

ISABELLE, venant à lui.

Bonsoir, mon oncle.

LE BARON, très embarrassé.

Que faites-vous là?

ISABELLE.

Moi? mais je venais... vous rentrez de bien bonne heure, ce soir.

LE BARON.

Et vous veillez bien tard.

ISABELLE.

En effet... c'est par hasard... j'étais inquiète: j'avais gardé Louise... (A part.) O mon Dieu! quel air sévère!

(Pendant cette partie de la scène, Louise cherche toujours à s'approcher de la porte de droite pour en ôter la clé; elle en est toujours empêchée par les regards du Baron.)

LE BARON, à part.*

Est-ce qu'elle m'aurait vu rentrer avec M. de Ponticourt? je ne le voudrais pas pour tout au monde.

ISABELLE.

Vous n'avez donc pas fait votre partie, ce soir?

LE BARON.

Non: que vous importe?.. il est singulier... (A part.) Un pareil secret confié à des femmes! tout le quartier le saurait bientôt.

ISABELLE.

Il me semble que vous deviez trouver tout simple...

LE BARON.

Non, Mademoiselle... je trouve fort étrange au contraire que vous veniez... c'est donc à dire que je ne peux pas être seul et que... certainement je n'ai pas de raisons pour vouloir être seul.

ISABELLE.

Mon Dieu, mon oncle, nous sommes venues... en vous entendant... nous n'étions pas sûres que vous fussiez rentré.

LE BARON, à part.

J'ai failli me trahir. (Haut.) Eh bien! vous voyez, me voilà; votre inquiétude n'avait pas le sens commun.

ISABELLE.

Est-ce que vous m'en voulez de l'avoir eue?

LE BARON.

Non, mon enfant, non: je ne t'en veux pas, seulement, tu me permettras de te dire que tout ceci est d'un enfantillage... je sais bien que l'on est quelquefois dans une disposition d'esprit singulière... moi-même, vous me trouvez peut-être inquiet, préoccupé? et cependant je n'ai certes aucun motif de l'être. (L'embrassant sur le front.) Allons... calme-toi, mon enfant... bonsoir... va te coucher.

LOUISE, à part.

Nous voilà bien.

ISABELLE.

Vrai? vous n'êtes plus fâché contre moi, mon oncle? je serais désolée de voir que vous vous retiriez mécontent. Je ne sais ce que j'ai eu ce soir... je vous dirai...

(Elle fait un pas pour le reconduire.)

LE BARON.

Oui, tu me raconteras tout cela demain. (A part.) Je ne peux pas m'en débarrasser. (Haut.) Allons, va te coucher. (Mouvement d'Isabelle.) Faut-il que je t'accompagne jusqu'à ta chambre?

ISABELLE.

Non, non, mais je vais vous dire... je ne sais plus...

LOUISE, se mettant entr'eux et la porte.

Ce que nous avons fait de la clé... vous l'aurez oubliée dans la chambre de Monsieur, quand vous avez été voir s'il était rentré... ou plutôt, dans le jardin... là, près du vestibule.

LE BARON, montrant la chambre d'Isabelle.

Comment? mais vous ne pouvez être sorties que de là tout à l'heure.

LOUISE.

J'ai maladroitement tiré la porte sur moi.

ISABELLE.

Et n'ayant pas la clé...

LE BARON.

Eh bien! va la chercher.

ISABELLE, à Louise.

Oui... allez la chercher.

LOUISE, bas à Isabelle.

Elle est à la porte.

ISABELLE, à part.

Grand Dieu!

(Elle se met à son tour devant le baron.)

LOUISE.*

J'y vais, Mademoiselle... (Indiquant la porte au

* Le Baron, Louise, Isabelle.

fond, que le Baron a fermée.) Mais on ne peut pas descendre.

LE BARON, lui donnant la clé.

Tenez. (A part.) Elle n'en finira pas... Et M. de Follibourt, que j'ai laissé là!

LOUISE.

Merci. (Bas à Isabelle.) Si du jardin on peut lui dire...

ISABELLE.

Prends garde d'être entendue!

LE BARON.

Mais allez donc! que de lenteurs!

SCÈNE IX.

LE BARON, ISABELLE.

LE BARON, à lui-même.

C'est particulier : je leur trouve à toutes deux un air d'embarras... (Haut.) Eh bien! vous me regardez! qu'avez-vous, enfin? votre trouble n'est pas naturel.

ISABELLE.

Moi, mon oncle? Mais je vous assure...

LE BARON.

Vous avez beau dire : ces hésitations, ces retards ont un motif que vous n'avouez pas. Il faut que nous nous expliquions enfin et que je sache...

SCÈNE X.

LE VICOMTE, LE BARON, ISABELLE.

LE VICOMTE, sortant vivement de la galerie.

Parbleu! s'il me rattrape...

LE BARON, courant à lui et le saisissant au collet.

Arrêtez! où allez-vous?

ISABELLE.

Ciel!

LE VICOMTE, cherchant à se dégager.

Monsieur!

LE BARON, l'amenant sur l'avant-scène.

Où allez-vous?

LE VICOMTE, apercevant Isabelle.

Monsieur!

LE BARON.

Oser paraître! oser vous montrer, après ce que vous avez fait!

LE VICOMTE, cherchant à lire dans les yeux d'Isabelle.

Ce que j'ai fait, Monsieur, je suis prêt...

LE BARON.

Vous voulez donc que tout le monde sache que vous êtes chez moi?

LE VICOMTE.

Monsieur, si j'y suis venu...

LE BARON.

Croyez-vous ainsi vous dérober au sort qui vous menace?

LE VICOMTE.

Je suis armé, monsieur.

LE BARON.

A la vengeance? à la justice?

LE VICOMTE.

Il est donc vrai qu'on en veut à ma vie?

LE BARON, avec force, lui prenant la main.

Vous en doutez? Et s'il est mort, malheureux?

LE VICOMTE.

Plaît-il?

LE BARON.

Oui, si le coup qui a vengé Armande a été porté d'une main sûre? et j'en ai le pressentiment funeste.

LE VICOMTE, très étonné.

Qu'est-ce que cela me fait?

LE BARON.

Comment? qu'est-ce que... Pensez-vous, dans ce cas, n'avoir pas assez d'un confident, d'un complice? car enfin, malgré moi, je suis votre complice... Mais, regardez donc, ma nièce est là qui vous a vu... qui sait tout à présent... heureusement, sa discrétion... Je ne le lui aurais pas confié... (A Isabelle.) Mon enfant, un malheur... un meurtre... il est compromis... je le suis... nous le sommes tous... Sur ta vie, n'ouvre jamais la bouche... Si tu connaissais... l'événement le plus tragique!.. Une demoiselle de Ponticourt, de Follibourt... elle est heureuse d'avoir un frère!.. grace à lui!.. On ne sait pas ce qu'elle est devenue. Je tremble que cette femme de chambre... (Il va au fond.)

LE VICOMTE, bas à Isabelle.

Ah ça!.. je ne comprends pas un mot...

ISABELLE, bas, lui faisant signe.

Je vous expliquerai... ne le démentez pas.

LE BARON.

Nous n'avons pas un instant à perdre. (Apercevant un chapeau sur la table et le présentant au Vicomte.) Prenez votre chapeau.

ISABELLE, s'apercevant que c'est celui oublié par le Chevalier.

Grand Dieu!

LE BARON, à Isabelle.

Comprens-tu que, dans une pareille position, il ait la folie?.. (Au vicomte.) Prenez votre chapeau... (A Isabelle.) Mais j'aurai de la prudence pour lui, et, quand je le tiendrai en lieu sûr...

LE VICOMTE, à lui-même.

Est-ce qu'il va encore me renfermer quelque part?

ISABELLE, faisant vainement signe au Vicomte de prendre le chapeau et qu'elle n'est pas coupable.

Il ne regarde pas.

LE BARON.

Je n'avais pas encore remarqué comme il est pâle, défait. Vous n'avez peut-être rien pris d'aujourd'hui?

LE VICOMTE.

Non... rien.

LE BARON.

O mon Dieu! je n'ai pas songé... dans ma préoccupation... Isabelle, cours toi-même à l'office... tu y choisiras des fruits, des confitures... ce que tu voudras... tu les porteras au bout du corridor... dans la chambre au cadenas.

LE VICOMTE.

Il n'en démordra pas.

LE BARON.

Va donc.

ISABELLE, avec le plus grand embarras.

Oui... mon oncle.

LE BARON.

Mais va donc!..

ISABELLE.

Comment cela finira-t-il?

SCÈNE XI.

LE BARON, LE VICOMTE.

LE BARON.

Et nous, mon cher ami, gagnons au plus vite la retraite solitaire... je vous dirai demain si votre sœur est rentrée au couvent de Chaillot. Venez : vous serez parfaitement tranquille... sous un escalier... Du diable si personne...

LE VICOMTE.

Merci, je suis sensible...

LE BARON.

Ne parlons pas de reconnaissance : tout autre, à ma place... Prenez votre chapeau... l'essentiel, d'abord, c'est de vous dérober... mais prenez donc votre chapeau.

LE VICOMTE.

Mais je le tiens... qu'est-ce que vous avez à me répéter sans cesse?..

LE BARON.

Oh! pardon! Je suis tellement troublé... (Il le met par-dessus le sien.) Eh bien! mais j'ai le mien aussi.

LE VICOMTE, à lui-même.

Est-il incroyable avec sa retraite! Parbleu, il l'a bien choisie.

LE BARON, à lui-même.

Qu'est-ce que cela veut dire? un chapeau chez moi, à cette heure? Et ma nièce ne m'a rien dit!

LE VICOMTE, à part.

Si je pouvais voir Isabelle!

(Il remonte et cherche à s'éloigner doucement par la porte à gauche.)

LE BARON, à part.

Cette clé qu'on a oubliée... (L'apercevant.) et qui est à la porte! Est-ce qu'à mon insu?.. (Il court à la chambre de sa nièce et s'efforce d'ouvrir la porte qui, retenue en dedans, se referme malgré lui.) Un homme chez ma nièce!

LE VICOMTE, avec force, se retournant.*

Un homme!

LE BARON, hors de lui.

Ouvrez-moi! ouvrez-moi! ou j'appelle.

LE VICOMTE, le saisissant dans ses bras.

Monsieur! monsieur! qu'est-ce que vous avez dit? un homme!

LE BARON.

Là... caché.

LE VICOMTE.

Un homme! Monsieur... songez à ce que vous allez faire... pour la soupçonner, pour l'accuser, il faut être bien sûr... voyons, du calme, de la raison.

LE BARON.

Il vous est facile à vous de la conserver; mais à moi, Monsieur! Il est là : voici son chapeau; il retenait la porte.

LE VICOMTE.

Et quel est le misérable?..

* Le Vicomte, le Baron.

LE BARON.

Je le connais : un homme, que j'aurais jugé digne de mon estime, et qui s'introduit lâchement... ce n'est pas la première fois qu'il vient.

LE VICOMTE.

Vous croyez?

LE BARON.

Je puis tout supposer à présent. Elle le recevait en mon absence...

LE VICOMTE.

C'est impossible.

LE BARON.

Car elle l'aime!

LE VICOMTE.

C'est impossible.

LE BARON.

Je vous dis qu'elle l'aime, Monsieur.

LE VICOMTE.

La perfide!

LE BARON.

Oui... on n'est pas plus hypocrite. Je vois que vous ressentez comme moi l'injure qui m'est faite; mais soyez tranquille; les Ponticourt ne sont pas les seuls qui sachent venger leur honneur... je vous apprendrai bientôt...

LE VICOMTE.

Laissez, Monsieur : ce n'est pas à vous qu'est réservé son châtiment; non, c'est à moi, et je ne cède ce droit à personne.

LE BARON.

Je ne souffrirai point...

LE VICOMTE.

C'est à moi.

LE BARON.

Dans votre position....

LE VICOMTE.

Je vous jure, Monsieur, qu'il ne sortira pas d'ici.

LE BARON.

Bon jeune homme!

LE VICOMTE.

Je le trouverai.

LE BARON.

Noble jeune homme!

LE VICOMTE.

Je le tuerai.

LE BARON, se jetant dans ses bras.

Excellent jeune homme! cœur pur et désintéressé!

LE VICOMTE.

Oh! trahir avec tant d'impudence ce qu'il y a de plus sacré.

LE BARON.

Oui... voyons, calmez-vous.

LE VICOMTE.

Elle, que personne ne soupçonnait de perfidie!

LE BARON.

C'est infâme... calmez-vous.

LE VICOMTE.

Non, une pareille action surpasse en noirceur tout ce qui...

LE BARON.

Allons! que diable! est-ce que c'est moi qui vais être obligé de vous apaiser, à présent? il me semble que ça me touche un peu plus que vous.

LE VICOMTE.

Oh!..

LE BARON.

Occupons-nous d'abord des moyens de le saisir sûrement; et, avant d'enfoncer la porte, assurons-nous qu'aucune issue... ah! la fenêtre donne sur le jardin... courez... mais vous ne savez pas où elle est... non, je vais moi-même... je placerai quelqu'un s'il le faut... mon ami, restez ici... n'en bougez pas...

LE VICOMTE.

Soyez tranquille...

LE BARON.

Songez que je vous confie...

LE VICOMTE.

Soyez tranquille...

LE BARON, lui prenant la main, avec émotion.

Je ne me doutais pas, en vous recueillant il y a une heure, que j'aurais sitôt à vous demander le prix du service que je viens de vous rendre... il y a entre nos deux positions une analogie!... Armande! Isabelle!.. je la mettrai à Chaillot.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

LE VICOMTE; puis LE CHEVALIER.

LE VICOMTE, courant à la porte d'Isabelle.

Ouvrez! (Pas de réponse.) Ouvrez! (Pas de réponse.) Ouvrez! si vous n'êtes point un lâche!.. (Le Chevalier paraît.) Le Monsieur du jardin!

LE CHEVALIER.

Mon homme aux abricots!

LE VICOMTE, avec rage.

Ah! tout s'explique! Comment êtes-vous ici?

LE CHEVALIER.

Et vous?

LE VICOMTE.

Je vous l'apprendrai.

LE CHEVALIER.

C'est inutile : je crois que je m'en doute un peu.

LE VICOMTE.

Avant tout, Monsieur, vous comprenez que l'homme qui sort de cette chambre, à cette heure, aura un compte sévère à rendre de son audace ou de son bonheur.

LE CHEVALIER.

Son bonheur? il voudrait pouvoir l'avouer: quant à son audace, il n'a jamais moins mérité qu'en cette occasion d'être traité de téméraire.

LE VICOMTE.

Je regrette que votre discrétion habituelle ne vous ait pas permis tantôt, dans le jardin, de m'avouer le motif qui vous amenait.

LE CHEVALIER.

A quoi cela eût-il servi?

LE VICOMTE.

A nous faire battre plus tôt, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Je ne le crois pas.

LE VICOMTE.

A moins, que vous n'eussiez poussé la prudence jusqu'à refuser...

LE CHEVALIER.

Un coup d'épée? c'eût été la première fois.

LE VICOMTE.

Eh bien! j'aurais été vengé deux heures plus tôt: oui, Monsieur, si vous aviez eu la franchise de me dire que vous veniez pour elle, que l'ingrate, au mépris de ses sermens, se jouait de l'amour le plus sincère, le plus dévoué; si vous m'aviez dit qu'elle vous aimait, vous n'eussiez plus eu de rival à craindre, ou je lui aurais épargné la honte dont elle va être accablée.

LE CHEVALIER.

Mais, d'abord...

LE VICOMTE

Oh! n'espérez pas me donner le change par de vaines paroles... et quand bien même elle ne vous aimerait pas, car malgré ce qu'on a pu me dire, et l'endroit où je vous trouve, je doute encore, je l'avoue...

LE CHEVALIER.

Vous avez raison.

LE VICOMTE.

Quand vous seriez venu sans son aveu; oui, Monsieur, alors même, je ne voudrais rien entendre, rien écouter. Où allez-vous?

LE CHEVALIER.

Ne faites pas attention : je vais sonner.

LE VICOMTE.

quoi bon, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Mais d'abord, à appeler l'oncle.

LE VICOMTE.

Avons-nous besoin de lui?

LE CHEVALIER.

Peut-être: quand le bonhomme apprendra que c'est moi qu'il a recueilli au jardin, et que c'est vous qu'il y a retrouvé: quand il saura que son généreux défenseur n'est autre que l'amant qu'on attendait, et pour lequel on m'a pris, nous verrons si sa colère...

LE VICOMTE.

Ne sonnez pas!

LE CHEVALIER.

Parbleu! je suis curieux de savoir comment vous vous en tirerez. Je vous mets au défi de raconter l'histoire d'Armande.

LE VICOMTE.

Ne sonnez pas! (Se calmant.) Monsieur, je ne comprends pas... j'ai peine à m'expliquer...

LE CHEVALIER.

Comment? vous n'avez pas encore deviné qu'il y a ici un quiproquo? ah ça, cet oncle ne vous a donc rien dit de la fin tragique...

LE VICOMTE.

Ah! cette histoire, cette sœur, cette famille...

LE CHEVALIER.

C'est la mienne.

LE VICOMTE.

Je vous en fais mon compliment. Ainsi, à vous entendre, ce serait seulement à une méprise que vous devez...

LE CHEVALIER.

D'être ici. Vous voyez : je n'y mets pas de vanité.

LE VICOMTE.

Cependant... notre rencontre... dans le jardin... (Très sérieusement.) Faut-il vous croire, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Je vais sonner.

LE VICOMTE, avec humeur.

Ne sonnez pas! mais je le répète, je vous le demande : tout cela est-il vrai?

LE CHEVALIER.

Quand je l'affirme.

LE VICOMTE.

Ah! vous m'avez prévenu tantôt.

LE CHEVALIER, riant.

C'est juste: vous êtes dans votre droit. Tout cela est vrai, sur l'honneur. Vous voyez qu'à tout prendre, vous n'avez pas grande raison de m'en vouloir.

LE VICOMTE.

Dans tous les cas, c'est toujours à vous que je dois...

LE CHEVALIER.

L'avantage d'être accueilli comme un fils par ce généreux vieillard.

LE VICOMTE.

Et tous les ennuis dont il m'a abreuvé depuis une heure.

LE CHEVALIER.

Ah! comme futur membre de la famille, ça vous revenait de droit. Je croyais, moi, que nous marchions tous d'accord; et que, dans cette comédie, chacun acceptait gaîment le rôle que le hasard lui avait donné.

LE VICOMTE.

Il est aimable celui qui m'est échu : un monologue sous clé.

LE CHEVALIER.

Ah! vous y avez du moins vos coudées franches; c'est un canevas: mais le rôle que j'ai pris... je ne sais pas où vous l'avez laissé, et il est probable qu'on ne me permettrait pas de l'achever. Après cela, pour peu que vous veuillez le reprendre...

LE VICOMTE, l'arrêtant.

Non, non, Monsieur, vous le jouerez jusqu'au bout.

LE CHEVALIER, souriant.

Comment l'entendez-vous?

LE VICOMTE.

J'entends, Monsieur, que, quelles qu'en soient les conséquences, vous soutiendrez devant le Baron le personnage que vous représentez à ses yeux.

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire que je consentirai à me laisser mettre à la porte à votre place, et que vous resterez à la mienne? c'est adroit. (A part.) Au fait, il est tard, mes gens ne sont plus là... (Haut.) Il n'est rien que je ne fasse pour vous être agréable. Oh! mon Dieu, tout à l'heure, sur la simple invitation d'une petite femme de chambre, qui du jardin me faisait des signaux de détresse, j'ai failli tirer tout le monde d'embarras, et descendre par la croisée; mais, comme cela m'était déjà arrivé ailleurs, et que, cette fois, il s'agissait d'un second, j'ai réfléchi que trois étages dans la même nuit c'était trop.

LE VICOMTE.

Songez que je vous demande votre parole, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Je vous la donne. Convenez que je suis de bonne composition; car enfin, c'est un sacrifice que je vous fais: elle est charmante.

LE VICOMTE.

Monsieur!

LE CHEVALIER.

Vous ne trouvez pas? et si vous avez encore le bonheur de la voir, c'est à moi que vous le devrez.

LE VICOMTE.

Pardieu, Monsieur, j'aurais autant aimé que vous ne vous fussiez pas mêlé de tout ceci : mais enfin, puisque je ne puis rester qu'en jouant votre rôle, vous me ferez la grace de me dire ce que c'est que cette aventure : j'ai besoin d'être au courant de votre position.

LE CHEVALIER.

Mon aventure? vous ne la trouvez pas intéressante?

LE VICOMTE.

Ma foi...

LE CHEVALIER.

Dites: je n'ai pas d'amour-propre. Quand on improvise...

LE VICOMTE.

Ah!

LE CHEVALIER.

Et qu'on a le guet à ses trousses... il est permis...

LE VICOMTE.

Comment? le guet? Vous menez une singulière conduite, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Vous trouvez? Oui, on me l'a déjà dit, et je ne comprends pas que je n'aie point encore songé à faire pénitence.

LE VICOMTE.

Pardieu ! on l'a fait pour vous.

LE CHEVALIER.

C'est ce qui m'entretient dans le péché.

SCÈNE XIII.

LE VICOMTE, LE BARON, LE CHEVALIER.

LE BARON, à part, à l'aspect du Chevalier.

C'est lui!

LE CHEVALIER, bas au Vicomte.

Quel est ce monsieur?

LE VICOMTE, se séparant de lui.

L'oncle.

LE CHEVALIER.

Oh! (Il s'incline plusieurs fois.)

LE BARON, à lui-même, avec indignation.

Il me salue! (Allant au Vicomte et lui serrant la main.) Mon ami, retirez-vous.

LE VICOMTE.

Je crois que vous ferez bien de le renvoyer tout bonnement.

LE BARON.

Vous trouverez au bout du corridor une porte basse, à droite : c'est là. Pardon, je n'ai pas le temps d'aller vous enfermer à clé...

LE VICOMTE.

Merci, ne vous dérangez pas.

SCÈNE XIV.

LE VICOMTE, LE BARON, ISABELLE, LE CHEVALIER.

ISABELLE, un plateau à la main.

J'ai attendu long-temps... et... (Elle pousse un cri à l'aspect du Chevalier et reste immobile de frayeur.)

LE CHEVALIER, à part.

La position se complique. Pauvre enfant! elle est tellement émue...

(Voyant qu'elle va laisser tomber le plateau et s'élançant pour le prendre.)

Permettez...

LE BARON, se méprenant sur son intention et voulant l'arrêter.

Monsieur!

LE CHEVALIER.

Vous voyez bien que Mademoiselle n'a pas la force...

(Il pose le plateau sur la table de son côté.)

LE VICOMTE, bas à Isabelle.

Quoi qu'il arrive, ne dites rien, rien du tout, ou nous sommes perdus!

LE BARON, faisant signe au Vicomte.

Laissez-nous.

LE VICOMTE, à part, en sortant par la porte de gauche.

Je reviendrai.

SCÈNE XV.

ISABELLE, LE BARON, LE CHEVALIER.

LE BARON, à lui-même.

Elle tremble, la malheureuse! et cependant elle n'a pas craint d'affronter encore mes regards... (Haut.) Nièce indigne! (Au Chevalier.) Monsieur, vous attendez sans doute avec anxiété l'arrêt... (Voyant que le Chevalier est occupé à tremper un biscuit dans le vin qu'Isabelle a apporté.) Qu'est-ce que vous faites?

LE CHEVALIER.

Pardon, je vous écoute.

LE BARON, d'une voix étouffée par la colère.

J'ai d'abord voulu vous tuer... j'y ai renoncé.

LE CHEVALIER.

Vous avez bien fait.

LE BARON.

Oui, c'eût été satisfaire une vengeance légitime, sans doute, mais stérile. Heureusement pour vous, j'ai eu le temps de réfléchir; je me suis arrêté.

LE CHEVALIER.

Je m'en applaudis.

LE BARON.

Moi aussi; car l'honneur de ma famille doit m'être plus cher que la vaine satisfaction de punir un outrage. (S'approchant du Chevalier, et avec force.) Vous épouserez ma nièce, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Plaît-il? (A part.) En voilà bien d'une autre.

ISABELLE, à part.

Si c'est pour cela qu'il m'a recommandé de ne rien dire...

LE BARON.

Vous avez contraint ma volonté; je ne vous pardonnerai de ma vie; mais l'homme qui a été surpris ici ne peut refuser cette réparation. Vous l'épouserez.

LE CHEVALIER.

Permettez...

LE BARON.

Vous l'épouserez, ou je vous brûle la cervelle.

LE CHEVALIER.

Du moment que vous l'entendez comme ça... (A part.) Il n'est plus là, lui: son stratagème lui réussit à merveille.

LE BARON.

Est-ce que vous hésiteriez, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Je serais fâché qu'on pût le supposer. Quand on est assez heureux pour obtenir... (A part.) Ah ça! elle ne dit pas non.

LE BARON.

J'entends, Monsieur, que ce mariage ait lieu promptement.

LE CHEVALIER.

Elle ne dit pas non. (Haut.) Oui, il vous tarde...

LE BARON, à part.

De ne plus vous voir. Mais pas d'invitations, pas d'éclat.

LE CHEVALIER.

Non; une cérémonie sans pompe, quelque chose de modeste.

LE BARON.

Et de secret, surtout.

LE CHEVALIER, à part.

Ah ça! elle ne dit pas non!

LE BARON.

Une fois unis, vous partirez avec votre femme pour ne plus revenir.

LE CHEVALIER.

Oui, nous nous séparons.

LE BARON.

Pour toujours, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Eh bien, ces arrangemens-là me vont parfaitement.

LE BARON.

Quelle audace!

LE CHEVALIER.

Je vous demanderai seulement une faveur: c'est de me laisser seul avec Mademoiselle, qui ne dit rien... Aux termes où nous en sommes...

LE BARON.

Comment, Monsieur, après ce qui s'est passé, vous avez encore le front...

LE CHEVALIER.

C'est juste: j'oubliais. Je ne serais pas fâché, cependant, de savoir ce que Mademoiselle peut penser de... Vous comprenez? Quitter un oncle comme vous... J'espère que cela ne lui coûtera pas, mais enfin...

LE BARON.

Quelle patience!

LE CHEVALIER, au Baron, passant près d'Isabelle.

Permettez. Vous avez entendu la proposition de Monsieur votre oncle, Mademoiselle; elle est pressante... Il paraît fort entêté dans ses opinions, Monsieur votre oncle. Qu'est-ce que nous allons faire? Je veux dire, qu'est-ce que vous pensez de l'offre...

LE BARON

Vous voyez bien qu'elle ne répond pas.

LE CHEVALIER.

Certainement, je le vois. C'est bien là ce qui m'étonne un peu.

LE BARON.

Je m'y attendais, moi, Monsieur. Que lui importe de me quitter à présent?

LE CHEVALIER.

Oui; ce n'est pas cela qui me paraît...

LE BARON.

Que vous faut-il encore, Monsieur ? elle vous a répondu...

LE CHEVALIER.

Vous croyez?

LE BARON, avec colère.

Elle vous a répondu par son silence.

LE CHEVALIER.

Ne l'intimidez donc pas. (A part.) Par exemple, c'est un peu fort! (Haut.) Serait-il vrai, Mademoiselle, que... Là, bien sérieusement, il me serait permis de croire que vous consentez...

LE BARON.

En doutez-vous à présent, Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Non. (A part.) Ah ça! qui veut-on mystifier, ici ?

ISABELLE, à part.

Il ne se plaindra pas que j'aie parlé.

LE CHEVALIER, à part.

Ah ! parbleu! nous allons voir. Que m'importe? je ne risque rien... (Haut.) Mademoiselle, une telle faveur... Ce n'est pas un rêve ? Non, c'est bien à moi... Permettez que je vous exprime ici toute la reconnaissance, tout l'amour...

ISABELLE, avec effroi.

Monsieur !..

LE BARON.

C'est bon!

LE CHEVALIER.

Laissez donc... (A part.) Je la crois plus embarrassée que moi. (A Isabelle.) Oh ! je le jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, par votre oncle respectable, ma vie entière vous appartient désormais, et puisque vous m'aimez...

ISABELLE.

Monsieur...

LE BARON.

C'est bon.

LE CHEVALIER.

Ne vous en défendez pas... puisque vous me sacrifiez un rival, c'est à vos pieds...

LE VICOMTE, entrant et se jetant entre eux.

A ses pieds!

LE CHEVALIER, au Vicomte*.

Ah ! vous voilà, vous ? (A part.) Nous verrons comment il se tirera de là....

LE BARON, au Vicomte.

Imprudent ! pourquoi avez-vous quitté encore... (Montrant le Vicomte au Chevalier.) C'est un ami de ma famille, Monsieur. (Au Vicomte.) Pourquoi venez-vous? pour être témoin de ma faiblesse. Je la lui donne.

LE VICOMTE.

Comment? vous la lui donnez?

* Isabelle, le Vicomte; le Baron, le Chevalier.

LE CHEVALIER, au Baron.

Dites donc, ça ne paraît pas lui faire plaisir...

LE VICOMTE.

Vous la lui donnez?

LE BARON.

Oh! je sais tout ce que vous allez me dire; je sais qu'à ma place, ce n'est point ainsi que vous eussiez agi.

LE VICOMTE.

Et il accepte?

LE BARON.

S'il eût refusé...

LE VICOMTE.

Et Mademoiselle... c'est une trahison !

ISABELLE.

C'est lui qui m'a dit...

LE BARON.

Mon ami...

LE VICOMTE.

Je ne souffrirai pas...

LE BARON.

Permettez qu'à mon tour...

LE VICOMTE.

Vous ne savez pas...

LE BARON.

J'agisse...

LE VICOMTE.

Mais c'est à un autre que vous croyez la donner : c'est à moi : je suis le vicomte Amédée de Lunel.

LE BARON.

Plaît-il?

LE CHEVALIER, à part.

Hein? qu'est-ce qu'il dit?

(Il tire vivement de sa poche la dépêche qu'il a fait voir au premier acte et la parcourt.)

LE VICOMTE.

Officier dans royal-allemand.

LE CHEVALIER, à part, lisant.

C'est bien ça.

LE VICOMTE.

C'est moi qui ai quitté mon régiment sans permission.

LE CHEVALIER.

C'est bien ça.

LE VICOMTE.

Moi, qui ai tout bravé pour la voir, et qu'on peut arrêter d'un moment à l'autre.

LE CHEVALIER, remettant son papier dans sa poche.

C'est bien ça.

LE BARON.

Vous, Ponticourt?

LE VICOMTE.

Eh Monsieur! ce nom, je ne l'ai jamais porté... cette prétendue famille n'a jamais été la mienne... ce n'est pas moi que vous avez trouvé dans votre jardin.

LE BARON.

Comment, ce n'est pas vous?

LE VICOMTE.

C'est-à-dire, ce n'est pas moi qui vous ai raconté... Dans cette prétendue catastrophe rien n'est réel, et je défie qui que ce soit de me désavouer.

LE BARON.

Comment?.. j'aurais passé la moitié de ma nuit à m'intéresser à une famille qui... (Au Vi-

comte.) Monsieur !.. (Au Chevalier.) Monsieur !.. j'aurai raison !.. qui êtes-vous?

LE CHEVALIER.

Le frère de l'infortunée...

LE BARON.

Monsieur !.. une pareille raillerie après l'indigne mystification dont j'ai été la dupe... je suis déshonoré... bafoué !.. (Appelant.) Oh là! quelqu'un ! je vais envoyer chercher la garde.

LE CHEVALIER.

J'allais vous le proposer. (A lui-même.) Maintenant que j'ai un prétexte pour être ici, que m'importe?

LE BARON, au domestique qui entre.

Courez ! qu'on amène le guet... il y a un poste dans la rue.

LE CHEVALIER.

C'est à deux pas.

LE BARON.

Nous verrons, Monsieur, si vous soutiendrez ce ton railleur jusqu'au bout, et, quand la force armée sera là...

LE VICOMTE, au Baron.

Monsieur, croyez que de ma part, au moins...

LE BARON, au Vicomte.

Quant à vous, qui m'avez éclairé, comme heureusement le hasard a empêché votre rendez-vous coupable, je vous chasse de chez moi.

ISABELLE.

Ciel !

LE VICOMTE.

Oh! je n'ai pas besoin que vous me défendiez d'y revenir, Monsieur... non : je vois tout à présent... et, à la façon dont Mademoiselle acceptait tout à l'heure ce mariage, je devine, je comprends...

ISABELLE.

Que voulez-vous dire?

LE VICOMTE.

Que, moi aussi, j'ai été trompé.

LE BARON.

C'est possible, mais retirez-vous.

ISABELLE.

Mais je n'ai fait que vous obéir.

LE VICOMTE.

Oh! tenez, votre conduite n'a pas d'excuse : aussi je ne veux plus qu'on puisse me parler de vous; je ne veux plus un souvenir qui vous rappelle... Je quitte mon régiment... je quitte la France... je m'expatrie.

LE CHEVALIER, à part.

Est-ce que j'ai jamais été aussi ridicule que ça?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LOUISE, très effrayée.

LOUISE.

Ah ! Monsieur le Baron, des soldats !

LE BARON.

Enfin !..

(Il va au-devant de l'Officier du Guet, qui paraît à la porte du fond.)

ISABELLE, au Chevalier.

Sauvez-vous, Monsieur !

LE VICOMTE.

Ah ! cet intérêt... vous le paierez cher, Monsieur. Je vous retrouverai.

LE BARON, à l'Officier, lui montrant le Chevalier.

Le voilà.

L'OFFICIER, après avoir été au Chevalier, le reconnaissant et le saluant avec respect.

Qui faut-il arrêter?

LE BARON, au comble de la surprise.

Hein?

LE VICOMTE, à Isabelle.

Adieu...

LE CHEVALIER, désignant le Vicomte qui sort.

Arrêtez Monsieur... oui, Monsieur... là... qui veut s'en aller à toute force.

LE VICOMTE.

Moi?

LE CHEVALIER.

Le vicomte Amédée de Lunel, coupable d'avoir quitté son régiment sans permission. (Allant au Vicomte.) Cela ne doit pas vous surprendre, vous vous y attendiez. (Lui remettant une dépêche.) Voici l'ordre. (A Isabelle.) Je n'avais pas d'autre moyen de le retenir. (Au Baron.) Je vous demande pardon de la peine que vous avez prise.

LE VICOMTE, lisant. *

A M. le Chevalier du Guet.

LE CHEVALIER.

C'est moi.

LE VICOMTE.

Vous!

LOUISE, à part.

Par exemple ! pour un homme qui est chargé de la police, il a des manières un peu dégagées.

LE BARON.

Ah ça! je n'y suis plus du tout... comment, Monsieur, un officier public se serait permis...

LE CHEVALIER, le prenant à part.

Eussiez-vous mieux aimé que je n'eusse pas pris la place du Vicomte, et empêché par là un rendez-vous illicite?

LE BARON.

Comment, Monsieur, c'est dans cette intention?..

LE CHEVALIER.

Quand les chefs de famille ne voient pas ce qui se passe chez eux, c'est à l'œil de la police d'y regarder... et elle a fort affaire... tenez, voici le procès-verbal de tout ce qui s'est passé cette nuit dans Paris... (Il va prendre un rapport que tient l'Officier, à part.) Mon aventure y est. (Haut.) Jugez... (Il lui remet le papier.)

LE BARON, lisant.

Nous, Officier du Guet, constatons que cette nuit, à dix heures, dans la rue Sainte-Catherine...

LE CHEVALIER, à part.

Me voilà.

LE BARON, continuant.

Un homme... le nom est en blanc... Est descendu de chez la marquise de... (Avec irréflexion.) Elle me trahit.

LE CHEVALIER, lui enlevant le papier.

Oh! mon rival! je tombe bien!

LE BARON, avec fureur.

Un homme...

LE CHEVALIER, bas.

Eh bien! mais cet homme, vous le connaissez.

* Le Vicomte, Isabelle, le Chevalier, le Baron, Louise.

LE BARON, bas.

Je...

LE CHEVALIER, bas.

C'est vous!.. (Haut.) Tout est arrangé, j'ai réussi, Mademoiselle: votre oncle consent à votre mariage. (Au Vicomte.) Quant à vous, Vicomte, vous ne m'en voulez plus?

ISABELLE.

Mais il est arrêté.

LE CHEVALIER.

Il fera ses arrêts près de vous.

LE BARON.

Pardon, c'est que je n'entends pas du tout...

LE CHEVALIER, bas.

Aimez-vous mieux que je mette un nom sur ce procès-verbal, et que je...

LE BARON, vivement.

Je n'ai rien à vous refuser.

LE CHEVALIER, bas.

Soyez tranquille : la Marquise vous aime, et si jamais elle oubliait pour un autre tout ce qu'elle vous doit, je serai là.

LE BARON.

Je compte sur vous.

LE CHEVALIER, haut.

Eh bien! M. le Baron, direz-vous encore que le Chevalier du Guet ne remplit pas son devoir?

LE BARON, lui prenant la main.

Monsieur, vous me réconciliez avec la police.

CHOEUR.

Enfin cette journée,
Nous / Les rendra tous heureux,
Et bientôt l'hymenée,
Viendra combler nos / leurs vœux.

FIN.

La mise en scène exacte de cet ouvrage, transcrite par M. L. Palianti, fait partie de la collection des mises en scène publiées par le journal La Revue et Gazette des Théatres, rue Sainte-Anne, 55.

Imprimerie de Mme De Lacombe, rue d'Enghien, 12



PIERRE-LE-ROUGE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE DE CHANT,

Par MM. de Rougemont, Dupeuty et Antier,

MUSIQUE NOUVELLE DE M. J. DOCHE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 12 OCTOBRE 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PREMIER ACTE. 1788.	
LE MARQUIS D'ENTRAIGUES.	M. Brindeau.
PIERRE, batteur en grange	M. Lafont.
MADRÉ, meunier	M. Fontenay.
LE BAILLI	M. Edmon.
RAIMBAUT, garde-chasse	M. Achille.
Mme SIMON, fermière	Mme Dumont.
JEANNETON, vachère	Mlle Brohan.
Chasseurs.	
Messiers.	
Laquais, Paysans, Paysannes.	
DEUXIÈME ACTE. 1798.	
PIERRE, sous le nom de QUISSAC	M. Lafont.
JEANNETON, sous le nom de CORNÉLIE	Mlle Brohan.
LE CI-DEVANT MARQUIS D'ENTRAIGUES	M. Brindeau
DESMARETS	M. Ch. Potier.
CORINNE, femme de chambre	Mlle Joséphine.
BORDIER, domestique	M. Edmon.
UN OFFICIER DE PAIX	M. Ballard.
Invités Hommes et Femmes.	
Deux Exempts de police.	
TROISIÈME ACTE 1818.	
LE COMTE	M. Lafont.
MADRÉ	M. Fontenay.
LA MARQUISE D'ENTRAIGUES	Mlle Brohan.
JUSTINE RAIMBAUT	Mlle Mayer.
PHILIPPE, domestique de confiance du comte	M. Louis.
MADELEINE COPIN	Mlle Fortuné.
LOUIS DESPORTES	M. Francis.
PAUL JOUBLIN	M. Castel.
Paysans et Paysannes, Laquais.	

La scène se passe au premier et au troisième acte, à Montdragon, au deuxième, à Paris

S'adresser pour la musique à M. Doche, chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville, et pour la mise en scène à M. Achille, sous-régisseur.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place de village. A droite, la ferme de la Ve Simon. A gauche, le moulin de Madré

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, LE BAILLI, MADRÉ, RAIMBAUT, Mme SIMON, Chasseurs, Messiers, Laquais.

(Au lever du rideau, on donne du cor dans le lointain; les laquais arrivent avec les fusils de leurs maîtres. Mme Simon et Madré, attirés par le bruit, viennent se mettre sur le seuil de leur porte. Le marquis, Raimbaut et les chasseurs entrent par la droite, le bailli par la gauche.)

LE MARQUIS. Eh bien! mon cher bailli, vous quittez mon père?

LE BAILLI. Oui, monsieur le marquis, je l'ai accompagné jusqu'aux limites de ses domaines... il est maintenant sur la route de Versailles, où il arrivera, dans trois jours pour l'ouverture des États-Généraux...

LE MARQUIS, *aux chasseurs*. Nous voilà, pendant son absence, maîtres et seigneurs du château de Mondragon! (*Au garde-chasse.*) Raimbaut!

RAIMBAUT, *s'avançant*. Plaît-il, monsieur le marquis?

LE MARQUIS. Nos gens sont-ils à l'affût?

RAIMBAUT. Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. Ce rustre de Pierre, ton protégé, est-il cette fois au nombre des rabatteurs?

RAIMBAUT. Oui, monsieur le marquis; nous avons soupé ensemble hier au soir, et il m'a bien promis qu'à la pointe du jour, il se serait rendu dans le bois.

MADRÉ, *s'avançant.* Je vous demande excuse, monsieur le garde-chasse, je l'ai rencontré sur le coup de huit heures et demie derrière les peupliers de la mare aux cignes.

Mme SIMON, *à Madré.* C'est que le pauvre garçon aura pris le plus long, monsieur Madré.

MADRÉ. Du tout, madame Simon... il était arrêté à batifoler avec cette rieuse de Jeanneton.... la petite vachère que monseigneur connaît bien.

RAIMBAUT, *à part.* Qu'a-t-il besoin de dire ça, celui-là!

LE MARQUIS. Comment... ce rustre-là s'avise d'en conter à Jeanneton?...

Mme SIMON, *à Madré.* Vous vous serez trompé, mon voisin.

LE MARQUIS. Je ne lui conseille pas de se trouver au bout de ma cravache!

MADRÉ, *à part.* Il la craindrait joliment ta cravache et toi aussi!

Mme SIMON. Monsieur le marquis, Pierre est un honnête garçon.. n'est-ce pas, Raimbaut?

RAIMBAUT. Quand on le connaît.... au fond, c'est un bon diable.

Mme SIMON. Je ne dis pas qu'il soit sans défaut.

LE MARQUIS. Une bête brute.

Mme SIMON. Comme dit M. le marquis... il est un peu brusque, mais au demeurant, c'est un cœur d'or.

MADRÉ. Dites donc une tête d'or... elle est couleur de carotte; ce qui fait qu'au lieu de l'appeler Pierre tout court, on a trouvé plus commode de l'appeler Pierre-le-Rouge.

LE MARQUIS. Il faut espérer que M. Pierre-le-Rouge aura compris son devoir et que nous le trouverons au débuché.

(On entend au loin le bruit du cor.)

RAIMBAUT. Monseigneur, voici les piqueurs qui donnent le signal.

LE MARQUIS. La guerre est déclarée : à cheval, messieurs.... au retour, je vous ménage un vrai plaisir de campagne!.. un couronnement de rosière... hâtons-nous, il ne faut pas faire attendre le chevreuil.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Air *de Musard.*

La chasse nous invite,
Du cor j'entends la voix;
Délogeons de leur gite
Les hôtes de ces bois.

(*Pendant ce qui précède, les domestiques ont remis les fusils à leurs maîtres et ils sortent tous sur les dernières mesures du chœur.*)

SCENE II.

MADRÉ, Mme SIMON.

Mme SIMON, *à Madré.* Vous en voulez donc toujours à ce pauvre garçon?

MADRÉ. C'est votre faute.

Mme SIMON. Je vous vois venir... vous allez encore me parler de cette idée qui vous est passée par la tête de marier ensemble votre moulin et ma ferme.

MADRÉ. Ce serait une union assez bien assortie

Mme SIMON. Je n'ai pas du tout l'envie de me remarier.

MADRÉ. Avec moi... mais avec ce méchant rouge!...

Mme SIMON. Méchant!... vous l'êtes plus que lui.

MADRÉ. Un brutal, qui ne sait A ni B comme moi.

Mme SIMON. C'est un garçon laborieux, qui ne boude pas devant l'ouvrage et qui est au fait de ce qu'il y a à faire à la ferme.

MADRÉ. Vous dites tout cela pour m'asticoter; mais je ne suis pas homme à me rebuter... avec ça que Pierre est un gaillard à ne pas rester long-temps à la même place..... le v'là maintenant qui rôde auprès de la petite vachère, qui ne vous vaut pas bien certainement; après Jeanneton, ce sera Fanchon, Louison, Gotton, Madelon!... tandis que moi, homme veuf, qui ai déjà eu des habitudes de mariage ..

Mme SIMON. Êtes-vous bien sûr de l'avoir vu ce matin, avec... cette gardeuse de vaches?

MADRÉ. Tenez, la voilà elle-même, vous n'avez qu'à l'interroger.

SCENE III.

LES MÊMES, JEANNETON, *un gros bâton à la main.*

Mme SIMON. Avance ici, Jeanneton.

JEANNETON. Qué qui y a?

Mme SIMON. C'est donc toi, petite mijaurée, qui fais perdre le temps à mon garçon de ferme?

JEANNETON. Moué!.. j'cours pas après lui..... c'est lui qui court toujours après moué!

Mme SIMON. Une fille sage se sauve.

JEANNETON. On peut pas... avec des sabots.

MADRÉ. Surtout quand on ne veut pas.

JEANNETON. Quoi qu'y gnia donc tant besoin de s'en sauver? moné j'dis comm' Marianne, q'tout l'gibier qu'entend venir l'chasseur n'va pas dans sa carnassière.

MADRÉ. Mauvais dicton, Jeanneton! toutes les filles qui c'mmencent par etre coquettes finissent toujours...

JEANNETON. All' finissent!.... v'là c'qui vous trompe, marchand d'farine, c'est qu'all's finissent par rien du tout.

MADRÉ. Va, va toujours, et avec ton beau manége, si Pierre-le-Rouge s'est mis dans la tète que tu l'aimeras, faudra que ça vienne.

JEANNETON. Vous croyez ça, vous!.... parc'que vous pensez à vot' défunte, ça y était venu.

MADRÉ, *avec humeur.* C'est bon!.. c'est bon!

Mme SIMON. Madré parle juste.

JEANNETON, *à part.* La bourgeoise en sait quelque chose.

Mme SIMON. Soyez sûre de ce qui vous arrivera, si vous etes toujours à agacer Pierre comme vous faites.

JEANNETON. Dieu! peut-on dire!... encore à ce matin c'est moi que j'l'ai forcé d'obéir aux ordres à M. le marquis!.. j'étions à jaser... il m'tapotait les mains, il m'prenait la taille, il m'faisait sauter en l'air comme une plume... il m'embrassait, j'suis sûre que j'en ai encore la joue rouge.

Mme SIMON. Effrontée!... on se défend.

JEANNETON. Je m'ai défendue aussi..... comme vous l'aut' soner.

Mme SIMON. Moi!... qu'est-ce que c'est?

JEANNETON. Sous la treille à vot' jardin... Eh ben! nous n'sommes pas fortes, mère Simon..... j'ai pas pus réussi que vous..... y a pourtant une différence..... c'est que vous, c'était la joue droite..... moné, c'est la gauche... la joue du cœur! Si bien que le bailli était v'nu..... Qué q'vous faites là? qu'il dit à Pierre.... Ce qui m'plaît, apparemment, répond l'autre... et de fait, il paraît que ça l'y plaisait, car il était prèt à recommencer..... mais moné j'y ai dit : Pierre, soyez raisonnable et faites c'que l'bailli vous commande, ça me fera plaisir..... Plaisir, à vous, Jeanneton... qui m'a fait... eh bien! en avant, marche.... et là-dessus il a l'vé le pied, et s'est mis à courir.... à courir... pour aller rabattre le gibier...

SCENE IV.

MADRÉ, PIERRE, JEANNETON, Mme SIMON.

(*Pierre, ayant un chevreuil mort, en collier autour de ses épaules, vient se placer au milieu des personnages qui sont en scène.*)

PIERRE. Pour aller... abattre le gibier.

TOUS, *avec un cri de surprise.* Ah!

PIERRE. Ils sont gentils, vos seigneurs... ils poursuivent les chevreuils et les jeunes filles... et ils croient qu'on va les aider à rabattre ce gibier-là à leur profit?.. cours après!...

MADRÉ. Comment! tu as osé?..

PIERRE. C'est le troisième depuis un mois... j'aime le chevreuil!..

JEANNETON. Mais si on vous surprenait?..

PIERRE. Ah! bah!... le premier qui s'en aviserait!.. (*faisant mine de le coucher en joue*) j'en serais fâché; mais le plomb serait logé.

Mme SIMON. C'est cela... faites-vous de mauvaises affaires... mettez vos amis dans la peine.

PIERRE. Des amis! dans le village, moi!.. à commencer par M. le marquis d'Entraigues, le seigneur du pays, ils ne peuvent pas me souffrir... dites qu'ils me craignent!.. à la bonne heure... ils savent que Pierre ne souffre rien de personne; que pour un pois il rend une fève!... en fait de ça, je n'suis pas mauvais payeur.

Mme SIMON. Vous vous faites plus méchant que vous n'ètes... et vous avez plus d'amis que vous ne le pensez...

PIERRE. C'est vrai, j'en ai un.... je n'y pensais ma foi plus... Raimbaut! oh! celui-là est franc du collier.

MADRÉ. Nous voici trois qui... certainement...

PIERRE. D'abord, toi je te renie, malin; j'ai en toi juste la confiance qu'il faut pour te rien dire de mes affaires.

MADRÉ. Moi... ton ami!..

PIERRE. C'est pas vrai... tu crois peut-être que je ne m'aperçois pas que tu veux épouser la ferme à la bourgeoise, et que, d'un autre côté, tu te permets de courir après cette jeunesse?

JEANNETON. Oui, mais il n'a pas les jambes assez longues pour l'attraper, pas vrai, Pierre?

PIERRE. Eh! eh! ma petite Jeanneton.

(*Il lui donne un coup de poing en jouant.*)

JEANNETON. Que vous ètes bète! vous me chatouill[illegible] toujours.

Mme SIMON. Pierre, ces manières-là ne me conviennent point.

PIERRE. Bourgeoise, pas de grimaces.... je ne les aime pas... vous êtes une bonne femme... j'ai de l'amiquié pour vous... mais faut pas en dégoûter les autres; d'ailleurs j'ai promis à Jeanneton...

Mme SIMON, *vivement*. De l'épouser?

PIERRE. Je n'épouse personne.

MADRÉ. C'est plus commode.

PIERRE. J'ai vingt ans... je parle aux femmes d'amour, mais il n'y en a pas une qui puisse dire que je lui ai parlé de mariage, je ne les trompe pas, j'ai de l'honneur.

MADRÉ. Et t'as bien raison... elle serait heureuse, ta femme!

PIERRE. Et pourquoi qu'elle ne serait pas heureuse?.. allons, voyons, parle, ou je te retourne comme une omelette!..

MADRÉ. Voilà juste la raison; dans tes momens de bonne humeur, tu lui parlerais comme à moi: comment t'es-tu conduit avec la petite Annette qui a épousé le gros Thomas?

PIERRE. Eh bien! après...

MADRÉ. L'attendre à la sortie de l'église... lui faire une avanie!.. la menacer...

PIERRE. J'lai pas touchée!.. j'laimais pus... si j'l'avais aimée ce jour-là... je l'aurais tuée!

JEANNETON. Comment!.. qué que vous dites donc?

PIERRE. Je dis qu'une femme qu'on aime et qui vous trompe .. on la tue c'est tout simple... c'est le pont aux ânes!..

JEANNETON. Tuer une femme!

PIERRE. Ah!.. mais il faut diablement l'aimer pour ça.

MADRÉ. Comme il entend l'amour, ce garnement-là!

PIERRE. Va voir si ça leur fait peur!

Mme SIMON. Vous êtes d'un naturel si inconstant! les femmes avec vous n'ont pas le temps de changer... et si j'ai un conseil à donner à Jeanneton.

PIERRE. Faites-moi l'amiquié de le garder pour une meilleure occasion; Jeanneton sait ce qu'elle a à faire, et moi aussi; pas vrai, petite?

JEANNETON. Dam!.. m'est avis qu'oui.

MADRÉ. Il les enjôlerait toutes...

PIERRE, *à Madré*. Toi, pour le quart d'heure, il me faut un de tes sacs, afin d'y fourrer mon gibier... cela fera que si on m'arrêtait, l'enveloppe étant à l'adresse du meunier .. le meunier partagerait mon logement garni dans la prison du château!..

MADRÉ. Par exemple!..

PIERRE. Allons, pus vite que ça.

Mme SIMON, *à Madré*. N'allez-vous pas lui refuser un sac à présent!

MADRÉ. Écoutez donc.

JEANNETON. C'est avare... et ça veut plaire aux femmes!..

MADRÉ. Je vais lui en chercher un.

(Il sort.)

PIERRE, *au milieu*. J'espère, que Mme Simon viendra manger sa part de ce gaillard-là! (*Jeanneton fait la moue.*) Et toi aussi, Jeanneton. (*Mme Simon fait la moue à son tour.*) Ah! si vous voulez vous faire aimer, pas de jalousie... il faut me prendre comme la nature m'a bâti... je ne peux pas me refaire pour votre bon plaisir; nous souperons joliment demain soir.. la mère Pierre a l'habitude d'accommoder le gibier de monseigneur, elle lui a trouvé une sauce!.. une sauce!!! on mangerait un bailli avec cette sauce-là!

MADRÉ, *revenant avec le sac*. Voici l'objet... j'te le donne pas, j'te le prête.

PIERRE. A la bonne heure! (*Il se dispose à le placer.*) Il sera là, dans ce sac à farine, comme un coq en pâte. (*Il l'enferme.*) Et je défends qu'on y touche. *Apercevant le marquis.*) Il était temps!

SCENE V.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS. La chasse est rompue... impossible de trouver la piste de ce maudit chevreuil!.. (*A Pierre.*) Ah! te voilà, paresseux!..

PIERRE, *à part*. Il ne s'est pas encore levé si matin que moi. (*Haut.*) Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. Ne t'avais-je pas fait dire de rejoindre tes camarades... et de les aider à rabattre?

PIERRE. Ah! ma foi, c'est une corvée qui ne me va guère... j'suis d'une maladrese!.. demandez à Madré?..

MADRÉ. C'est la vérité.

PIERRE. Et puis, voilà un sac que le meunier m'a dit de porter à une pratique.

MADRÉ. Oui, oui...

PIERRE.

AIR : *Vaudeville des Chemins de fer.*

Allons, Madré, gagnons le large....
Car j'ai là, tu peux le penser,
Sur les épaul's un' bonne charge
Dont j'voudrais me débarrasser

LE MARQUIS.

Une autre fois, suis mieux la trace,
Et songe à ne plus oublier
Le gibier que ton maître chasse.

PIERRE.

J'en ai plein l' dos de vot' gibier.

LE MARQUIS. Insolent!

(Il lève sa cravache.)

Mme SIMON, *l'arrêtant*. Monsieur le marquis!..

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

PIERRE.

Allons, Madré, gagnons le large, etc.

JEANNETON, Mme SIMON.

Sans répliquer, gagnez le large,
Surtout craignez de l'offenser...
Sur votre dos pèse une charge
Dont il faut vous debarrasser.

MADRÉ.

Allons tous deux gagnons le large,
Ne t'amus' pas à l'offenser,
Car sur ton dos pèse une charge
Dont il faut te débarrasser.

LE MARQUIS.

Allons, manant, gagne le large,
Et surtout crains de m'offenser,
Ou moi-même, ici, je me charge
De te montrer à mieux chasser.

Il s'éloigne avec Madré; Mme Simon rentre à la ferme; Jeanneton va pour sortir, le marquis la retient.)

SCENE VI.

LE MARQUIS, JEANNETON.

LE MARQUIS. Eh! bien, tu t'enfuies, Jeanneton; est-ce que je te fais peur?

JEANNETON. Oh! ben du contraire, monseigneur, je sais que vous n'êtes pas méchant avec les femmes.

LE MARQUIS. A la bonne heure, au moins. (*Il lui prend le menton.*) Tu sais, petite, que c'est aujourd'hui qu'on nomme la rosière?..

JEANNETON. Aujourd'hui ou demain, ça me fait pas grand chose à moué.

LE MARQUIS. N'es-tu pas sur la liste?

JEANNETON. Pour la frime...

LE MARQUIS. Oui; je sais qu'il y en a trois fort laides, qui ont beaucoup de chances.

JEANNETON. Et puis voyez-vous, rosière, ça fait plus d'honneur que de profit.

LE MARQUIS. Mais si Jeanneton voulait être bien sage.

JEANNETON. Ça toujours été dans ma volonté.

LE MARQUIS. C'est moi qui nomme la rosière, et tu seras nommée.

AIR *de J. Doche.*

Oui, tu seras rosière,
Ce prix-là t'est bien dû;
Car je dois dans ma terre
Honorer la vertu.
Il faut être sévère,
Marcher les yeux baissés,
Ne pas chercher à plaire
Aux garçons empressés...
On n'écoute personne,
Seulement, en secret,
A son seigneur on donne
Les fleurs de son bouquet.
Oui, tu seras rosière, etc.
Ma main qui te la donne,
Sur ton front virginal
Placera la couronne
Qu'envie un front rival;
Pour ce prix qu'on admire
Je ne demande rien,
Et tu n'auras qu'à dire:
Monseigneur, je veux bien.
Oui, tu seras rosière, etc.

Et cette année, j'ajoute à la couronne de roses un collier.

JEANNETON. Un collier de vrai?

LE MARQUIS. Des pendans d'oreille.

JEANNETON. En argent.

LE MARQUIS. En or.

JEANNETON. Oh!

LE MARQUIS. Un trousseau...

JEANNETON. Oh! oh!..

LE MARQUIS. Des bonnets de dentelle... des robes de mousseline... des bas de coton...

JEANNETON Des bas de coton! ça ramincit la jambe.

LE MARQUIS. Des souliers de peau de chèvre.

JEANNETON. Oh! oui.. des sabots, c'est gênant comme tout! regardez donc comme ça vous fait l'pied!

LE MARQUIS. Et puis la rosière de cette année aura une place...

JEANNETON. Pour garder les vaches du château?

LE MARQUIS. Non; la rosière ne gardera rien du tout... elle n'aura qu'à se promener toute la journée.

JEANNETON. Dans ses habits du dimanche?

LE MARQUIS. Et puis le soir, elle ira au spectacle... à la comédie...

JEANNETON. C'est-y loin ces villages-là?

LE MARQUIS. C'est à Paris.

JEANNETON. Faut aller pour tout ça à Paris?

LE MARQUIS. Avec moi, une fois nommée rosière... je t'emmène sans rien dire... nous partons ensemble. . ce soir, à la nuit tombante.

JEANNETON. Nous p... vous m'... ça n'se peut pas...

LE MARQUIS. Pourquoi cela?

JEANNETON, *avec un gros soupir.* Ça n'se peut pas... il me tuerait...

LE MARQUIS. Qui?

JEANNETON. Pierre-le-Rouge... il m'l'a promis.

LE MARQUIS. Comment... ce drôle-là?..

JEANNETON. C'est pas l'embarras, il ne m'aime peut-être pas assez pour ça.

LE MARQUIS. Une fois partie... tu n'auras plus rien à redouter de ce brutal.... ah! si tu restais au village!

JEANNETON. Oh! si je restais au village! mais... non... non, j'veux pas m'exposer à être rosière... ça me tournerait à mal... c'est décidé, je garderai mon mirliton à rayes, mes sabots de bouleau... et ma brassière de moilton.

(On entend l'hallali.)

LE MARQUIS. Voilà ces messieurs qui reviennent au château... tu réfléchiras... je te donne une heure... et si tu prends le bon parti, tu n'as qu'à venir me trouver.. me dire que tu veux bien être rosière, les robes, le collier, le trousseau, tout est à toi, et nous partons pour Paris à l'instant. Adieu, ma petite Jeanneton.

(Il sort.)

SCENE VII.

JEANNETON, *seule*.

Là!.. ai-je-t'y du guignon! si on avait fait une rosière, il y a tant seulement huit jours, ce damné de Pierre ne m'avait pas encore ensorcelée. Ah! bah! qu'est-ce que ça me fait? (*A elle-même, en soupirant.*) C'est qu'il est joliment gentil M. d'Entraigues!.. il a de petites mains si blanches!.. oui, mais Pierre-le-Rouge de son côté, il en a de fameuses... des mains ..

(Tout en parlant, elle a cueilli des bleuets du côté du moulin; elle s'arrête devant un carreau de vitre et les arrange dans ses cheveux.)

SCENE VIII.

JEANNETON, MADRÉ.

MADRÉ, *à lui-même*. V'là qu'est arrangé.. c'est bien le diable si nous ne les brouillons pas. (*Apercevant Jeanneton.*) Ah! que c'est joli... v'là à quoi qu'elle s'occupe au lieu d'etre à sa besogne... la v'là qui s'attife, en place publique.

JEANNETON. Eh ben! après? qué qu'ça vous r'garde... c'est-il à vous ces fleurs-là?

MADRÉ. A s'vendrait au démon pour attirer les regards.

JEANNETON. J'ai pas besoin de m'donner tant d'tourment pour ça!

MADRE. Eh ben! avec tes dispositions, si l'hasard t'avait fait naître à la ville, vois-tu, tu ne serais déjà qu'une grande....

JEANNETON. Une grande quoi?

MADRÉ. Une grande je ne sais quoi.

JEANNETON. J'sais ben c'que vous êtes et c'que vous avez toujours été, vous, un méchant tire-liards. (*Montrant la pièce qu'il a au coude et au genou.*) C'est pas le neuf qui vous ruinera.

MADRÉ, *qui l'examine de plus près*. Des fleurs sur la tête... (*il soulève son tablier*) et une jupe trouée! comme ces demoiselles de Paris.

JEANNETON, *lui donnant sur la main, avec colère, une tape qui lui fait lâcher le tablier.* Ah ça, dites donc, voulez-vous vous taire vos manies, passez vot' chemin et plus vite que ça, parc'que...

MADRÉ, *riant.* T'as raison, aussi bien je suis pressé... (*D'un air bon homme.*) J'oubliais qu' j'ai une course à faire chez M. Guiton, l'notaire royal.

JEANNETON. Tiens!.. vous allez donc faire vot' testament?

MADRÉ. C'est pour un contrat de mariage.

JEANNETON. Alors, c'est pas pour votre compte.

MADRÉ. C'est pour la fermière.

JANNETON. Elle n'a pas été longue à prendre son parti... et à renoncer à Pierre.

MADRÉ. Elle n'y renonce pas.

JEANNETON. Vraiment!

MADRÉ. C'est lui qu'elle épouse.

JEANNETON. Pierre!

MADRÉ. Pierre-le-Rouge, ton amoureux, l'amoureux de toutes les filles du village... la petite mère Simon veut le retirer de la circulation.

JEANNETON. Pas vrai.

MADRÉ. C'est un bon parti... il y a des écus... et puis la fermière est gentille.

JEANNETON, *avec dédain*. Ce n'est toujours qu'une veuve.

MADRÉ. Elle lui a fait un papier, comme par lequel elle lui passe tout son bien par dessus la tete.

JEANNETON. Tout son bien!

MADRÉ. Ça te fait de la peine, n'est-ce pas?

JEANNETON. A moué!... pas du tout.

MADRÉ. Bah!

JEANNETON. Au contraire.

MADRÉ. Comment! je t'aurais fait plaisir?

JEANNETON. Sans le vouloir... Ah! ah! Pierre, me v'là rassurée... il ne me tuera pas.. le v'là fermier... moué, je serai rosière.

MADRE. Rosière! toi? oh! c'te farce!

JEANNETON. Pourquoi pas comme une autre?.. Qué qui me manque?

MADRÉ. Rosière!

JEANNETON. Oui, et je n'ai qu'un mot à dire pour ça.

MADRÉ. Et quel mot?

JEANNETON. «Je le veux bien.» Avec ce mot-là, j'aurai tout ce que je voudrai; et dès ce pas je cours au château. dire à M. le

sieur le marquis « Je le veux bien, » et vous verrez l'effet de c'te parole-là !

MADRÉ, *étonné*. Est-ce que ça serait vrai ?

JEANNETON.

AIR *de la Catacoua*.

Oui; ce mot-là, si je le répète,
Me procurera bien des douceurs,
J'aurai des plumets sur la tête,
Des rubans de trente-six couleurs,
J'aurai des mouches sur la figure,
Un grand carrosse à quat' chevaux,
Des beaux
Chapeaux,
Des caracos ;
Et allez donc les escarpins de bouleaux...
Quand on doit aller en voiture
On n'a pas besoins de sabots.

(*Elle jette ses sabots en l'air, et sort en courant.*)

SCENE IX.

MADRÉ, *seul, regardant courir Jeanneton*.

C'est pourtant vrai que j'ly ai pas fait de peine!.. c'est que l'amour n'est pas de ce côté-là. Je parie que Pierre en tient plus pour cette petite péronelle, qu'elle n'en tient pour lui... Tant mieux... il sera plus sensible à l'affront... Je l'aperçois là-bas, qui vient; allons chercher un broc à la cave... Quelques verres de vin lui monteront la tête... et mon drôle finira par faire quelque bonne grosse sottise qui nous débarrassera tout-à-fait de lui. Une fois hors du village, faudra bien que la voisine me revienne.

(Il s'en va au moulin en se parlant à lui-même, pendant ce temps-là Pierre entre en scène tenant à la main un papier qui l'occupe uniquement.)

SCENE X.

PIERRE, *seul*.

Maudit chiffon de papier! (*Il le froisse.*) J'ai beau le tourner et retourner de toutes les façons, je n'y connais pas plus à droite qu'à gauche!.. (*Il le tourne dans tous les sens.*) Et ma pauvre mère qu'est au lavoir... à une demi-lieue! que j'peux pas aller la trouver pour me lire ça. (*Il regarde le papier.*) Ça me fait pourtant l'effet de l'écriture à Raimbaut!.. et dire que je ne peux pas déchiffrer!.. Ah! si je n'avais pas été un butor, un paresseux... si quand on me faisait aller à l'école, je m'étais pas fait renvoyer quatre fois par semaine...(*Réfléchissant.*) Mais qu'est-ce que ça peut être? (*Riant.*) Des imbéciles qui croient que je sais lire!.. (*Sérieusement.*) Si c'était pourtant quelque chose de conséquence?.. (*Regardant bien le papier.*) Il me semble que ce mot-là... ça fait comme Jeanneton. Misérable chien! t'aurais bien mieux fait d'apprendre à lire, quand t'étais petit!.. Ah ! si je savais lire... si je savais lire... je ne sais pas ce que je deviendrais!.. D'abord, je quitterais ce trou de village... je m'en irais droit devant moi, à Paris... je me ferais procureur... et je plumerais les paysans! je les plumerais!.. canailles de paysans! (*Il aperçoit Madré sortant du moulin avec un broc.*) Ah! voilà M. Finot.

SCENE XI

MADRÉ, PIERRE.

MADRÉ, *mettant le broc et les verres sur la table*. Je t'avais aperçu venir de loin, et je me suis dit à part moi... Pierre se rafraîchira bien d'un verre de vin. (*A part*). J'ai pris du vieux et du fort... ça le tapera plus vite.

PIERRE. Ah ! comme t'es généreux ce matin!

MADRÉ. Les affaires vont un peu... le moulin tourne. (*Ils s'asseyent.*) Mets-toi là.

(Il prend le broc et verre à Pierre.)

PIERRE. Assez... et toi?

MADRÉ. Moi... c'est vrai... je m'oubliais.

(Il verse un peu.)

PIERRE. Tu te ménages. (*A part.*) Est-ce qu'il voudrait me mettre dans les vignes, ce cadet-là?

MADRÉ. Je ne porte pas le vin.

PIERRE. Passe-moi le broc. (*Madré le passe à regret. — A part.*) Ça a l'air de le contrarier... Il veut me mettre dedans.

MADRÉ. Sais-tu bien, Pierre, que t'es un heureux mortel.

PIERRE. Oui ; je dors assez bien, je mange, je bois. . mais tu ne bois pas, toi ?

MADRÉ. T'as jeté comme un sort sur le sesque de l'endroit... Je parierais ben que Jeanneton... et la mère Simon, ne sont pas les seules bergères à qui t'en contes?

(Il veut prendre le broc, mais Pierre s'y oppose et verse à tous les deux.)

PIERRE. Tu crois ça?.. A ta santé! (*Il boit. Madré fait semblant de boire.*) Allons, bois donc ; tu fais la petite bouche.

MADRÉ, *buvant*. Dam ! je n'ai pas un coffre comme le tien.

PIERRE. Laisse donc... tu tiens chopine. (*A part.*) Et je vas t'en verser deux. Ecoute bien... puisque nous ne sommes

que nous ceux, je vas te parler le cœur sur la main. (*Il boit. Madré fait semblant de boire.*) Encore ! vide ton verre, ou je vais t'entonner le broc moi-même.

MADRÉ, *buvant.* Je bois, je bois.

PIERRE. Cela a bien de la peine à passer... Je te défends... écoute bien.

MADRÉ. J'écoute, mon ami Pierre.

PIERRE. Je te défends de faire le beau.

MADRÉ. Je n'ai jamais fait...

PIERRE, *continuant.* De faire le beau auprès de ma fermière. Si j'ai le malheur de te trouver dans la ferme avec Mme Simon, je te casse un bras. (*Il boit. A Madré*) Avale-moi ça.

(Madré boit et commence à se griser.)

MADRÉ. Mais je t'assure.... D'ailleurs, c'est pour lui parler de toi.

PIERRE. C'est pas tout .. Si tu t'avises encore de courir après ma petite vachère.. je te casse une jambe..

MADRÉ, *gris.* Bien obligé.

PIERRE. Et buvons un coup par là-dessus.

(Ils boivent.)

MADRÉ, *gris.* La petite vachère... je te le dis dans le tuyau de l'oreille... parce que vois-tu... moi... je suis ton ami... Elle ne t'aime pas infiniment, attendu que la mère Simon... une futée... en dessous main.

PIERRE, *intrigué, brusquement.* En dessous main... quoi?

MADRÉ. Ah! quoi! on a fait courir des bruits...

PIERRE. Quels bruits?

(Madré cherche à prendre le broc , Pierre le lui retire.)

MADRÉ. Des bruits!.. j'ai soif.

PIERRE. Assez... parle... voyons.

MADRÉ. Entre z'amis...

PIERRE. Entre z'amis...

MADRÉ. Du moment que c'est pour ton bien.. que la mère Simon.. et moi... nous avons arrangé la chose.

PIERRE. Quelle chose ? La patience m'étouffe.

MADRÉ. Laisse-moi donc m'humecter un peu... j'ai la parole sèche. (*Il tend son verre. Pierre le repousse.*) Nous nous sommes dit... si la petite croit ça, c'est fini. (*Il rit et se lève.*) Ah ! ah! ah!... elle l'a cru... elle l'a cru !

PIERRE. Maudit ivrogne! je n'en tirerai pas un mot à présent.... Et cette lettre, si elle avait du rapport à tout ça?

MADRÉ , *riant* Elle l'a cru !.. elle l'a cru !..

PIERRE, *le poussant.* Eh! va-t'en à tous les diables !

(Madré se retire en riant et en chancelant.)

SCÈNE XII.

PIERRE, *seul.*

Il y a quelque manigance là-dessous. Le nom de Jeanneton mêlé là-dedans... et on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il y a un peu de Jeanneton dans ce chiffon-là! Ah! voilà la bourgeoise!.. brusquons l'affaire.

(Il avance au-devant de la fermière.)

SCENE XIII.

PIERRE, Mme SIMON.

PIERRE, Mam' Simon?

Mme SIMON. Eh bien! Pierre!

PIERRE. Regardez-moi.

Mme SIMON. Que je te regarde?

PIERRE. Là!.. entre les deux yeux.

Mme SIMON, *embarrassée.* Pourquoi?

PIERRE. Vous n'osez pas... vous êtes fautif.

Mme SIMON. De quoi ?

PIERRE. Vous êtes fautif... vous et Madré, par rapport à Jeanneton.

Mme SIMON. Qu'est-ce que c'est que cette lubie qui te passe par la tête. Ce n'est pas ma faute si ta Jeanneton cherche à se faire nommer rosière.

PIERRE. Rosière!.. Jeanneton en est incapable, elle n'a pas cette ambition-là!... mais v'là une lettre où on me dit des choses...

Mme SIMON. A toi!.. tu ne sais pas lire.

PIERE. Aussi... je l'ai fait expliquer...

Mme SIMON. Eh bien ?

PIERRE. Et pour que je voie si on ne m'a pas trompé... vous allez me la lire vous-même.

Mme SIMON. Puisque tu sais ce qu'il y a dedans.

PIERRE. Raison de plus... je verrai si on m'a dit la vérité!.. d'abord de qui c'est-y la lettre?

Mme SIMON, *voyant la signature.* De Raimbaut.

PIERRE. C'est vrai... c'est de lui.

Mme SIMON, *lisant.* « Mon pauvre Pierre, » si je n'étais pas de service au château, » j'irais te parler pour te dire de te méfier du meunier et de...

(Elle s'arrête.)

PIERRE, *qui ne l'a pas perdu de vue un seul instant.* Allez... il y a un autre nom.

Mme SIMON, *vivement.* C'est une calomnie.

PIERRE. Allez toujours .. et de...

Mme SIMON. « Et de la fermière. » Tu

vois bien que c'est faux!.. te défier de moi, de moi qui t'aime... qui t'ai donné tant de preuves d'intérêt...

PIERRE, *montrant la lettre*. Continuez... vous êtes encore que là...

Mme SIMON. « Ils se sont entendus pour » faire acceroire à c'te pauvre innocente » que tu étais tombé d'accord pour épou- » ser la Simon. Ça fait que Jeanneton » doit venir au château pour que M. le » marquis lui donne la place de rosière...

PIERRE, *lui arrachant la lettre*. Et vous avez été assez osée!

Mme SIMON. Pierre, ne te fâche pas, ne te mets pas en colère !... la crainte de te perdre... la peur de me voir enlever ton amitié!.. tu sais bien que ce mariage a toujours été ma pensée.

PIERRE. Mettre la mort dans l'ame à cette jeunesse qui m'aime tant.

Mme SIMON. Eh! qu'ai-je donc fait depuis quatre ans que je t'ai mis à la tète de ma fermé... que je t'ai fait respecter de tes égaux, comme celui qui devait être un jour leur maître!.. moi, qui ai refusé vingt partis et qui par ces refus me suis attiré le blâme de ma famille!...

PIERRE. Ah! ce que vous venez de faire efface tout!.. entre nous, plus rien.

Mme SIMON. Ingrat!

PIERRE. Non, rien..

Mme SIMON, *pleurant*. Après tout ce que j'ai fait pour lui.

PIERRE. Ce que vous avez fait pour moi, je ne l'ai point oublié... je me jetterais à l'eau, je me mettrais dans le feu pour vous... mais jamais je ne vous pardonnerai. (*On entend une musique et des chœurs.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'entends?.. oh! non, il est impossible que dans son désespoir, Jeanneton ait consenti!... il n'aurait pas été long, son désespoir!..

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE BAILLI, JEANNETON *en rosière*, PAYSANS, PAYSANNES.

CHOEUR GENERAL.

AIR *du chœur de l'introduction de Guillaume Tell.* (Adam.)

Pour le seigneur le joli droit
D'accorder la couronne;
Félons celle qui la reçoit
Et celui qui la donne.
Ah! toujours conserve cette fleur,
Qu'elle soit le gage du bonheur.

(*Pierre cherche à réprimer sa colère; à la vue de Jeanneton il est prêt à pleurer.*)

JEANNETON, *à part*. Va, va, épouse ta fermière.

(Pierre cède enfin à sa rage, il s'avance brusquement et se place devant la jeune fille.)

PIERRE. Jeanneton!

JEANNETON, *tremblante*. Qué que vous voulez?

PIERRE. Jeanneton... cette couronne-là ne vous va pas.

(Il la prend de dessus la tête de Jeanneton, il la jette par terre et la foule aux pieds. Surprise générale.)

LE BAILLI. Quelle insolence!..

PIERRE. Pas de propos.

LE BAILLI. Misérable!.. tu mériterais...

PIERRE, *le menaçant*. Ne faites pas tant votre embarras.

PIERRE. Tu oses faire peur à la justice.

PIERRE. On s'en moque de votre justice et de vous.

LE BAILLI. C'est ce que nous verrons... allons chercher main forte... et nous verrons si ce drôle-là...

(Il sort avec les paysannes.)

SCENE XV.

PIERRE, JEANNETON.

PIERRE. Eh bien! pourquoi que vous ne les suivez pas, rosière manquée?

JEANNETON. C'est que j'ai quelque chose à te dire, Pierre.

PIERRE. Quoi donc?

JEANNETON. Tu n'es qu'un lâche, un sans cœur, un mauvais rouge...

PIERRE. Ah! dam! bergère, chacun a sa nature et sa couleur, et les rouges c'est tout l'un ou tout l'autre... fallait y prendre garde. . avant de me tromper.

JEANNETON, *pleurant de rage*. Ma pauvre couronne, si fraîche... l'avoir foulée aux pieds, moi qui le croyais bon!

PIERRE. Oui, bon, mais bête, non; les ceux qui ont c'te faiblesse ne sont pas dans ma veste.

JEANNETON. Et dire que je ne suis qu'une femme! mais vois-tu, Pierre, je vivrais cent ans que je n'oublierai pas cette avanie... souviens t'en ben... tu m'as humiliée devant tout le monde... mais tu t'en repentiras toute ta vie!..

(Elle sort vivement.)

PIERRE, *entre les dents*. Jeanneton!... (*Il va pour lui parler, il s'arrête.*) Non.

(Il ramasse la couronne avec humeur et la met en pièces. Mme Simon arrivant vivement.)

SCENE XVI.

PIERRE, Mme SIMON.

Mme SIMON. Malheureux! qu'avez-vous fait?...

PIERRE. De quoi vous mêlez-vous?

Mme SIMON. Tous les gens du village se rassemblent.

PIERRE. Je les attends.

(Il va, vient, s'arrête auprès de la table, se verse un verre de vin, et le boit La nuit commence à venir.)

Mme SIMON. Pierre, mon ami, je vous en prie...

PIERRE, *agité*. Une petite malheureuse!

Mme SIMON. Qui ne mérite pas que vous vous exposiez pour elle.

PIERRE. Et si je veux m'exposer, moi!. Je l'aime... oui, je l'aime, je le sens à la fureur qui m'anime.

(Il se verse et boit.)

Mme SIMON. Au nom du ciel! ne restez pas ici... éloignez-vous... Voulez-vous un cheval.... de l'argent.... tenez.... tenez.... (*Elle lui offre sa bourse, sa croix d'or, ses bagues.*) Tout ce que j'ai est à vous.

PIERRE. Rien... rien... laissez-moi.

(Il prend le broc et boit à même.)

Mme SIMON. Ah! mon Dieu... il va se perdre! Pierre!... par grâce... par pitié...

(Pierre s'est armé d'un fléau.)

PIERRE. Qu'ils y viennent!

Mme SIMON. Il ne se connaît plus.

SCENE XVII.

LES MÊMES, LE BAILLI, RAIMBAUT, GARDE-CHASSE.

Final de J. Doche.

CHOEUR.

Point de résistance,
De pareils affronts
Demandent vengeance!
Et nous l'obtiendrons.
En prison il faut nous suivre.

PIERRE.

En prison!
Si vous êtes las de vivre,
Avancez donc?

(*Il fait le moulinet avec son fléau.*)

RAIMBAUT, *entrant.*

Ami, la raison t'abandonne,
Ecoute-moi.

PIERRE, *furieux.*

Ici, je n'écoute personne,
Eloigne-toi!

CHOEUR.

Il ose faire résistance,
Eh bien! pour lui plus de pardon;
Apprenons-lui l'obéissance
Et le chemin de la prison.

ENSEMBLE.

Vengeance! (*bis.*)
Vite en prison.

PIERRE,

Avancez donc?

(*Pierre se recule en levant son fléau; les paysans et les gardes s'élancent vers lui. Raimbaut, qui a devancé les autres, est atteint dans l'obscurité et tombe en jetant un cri.*)

TOUS. Ah!...

(Ils se précipitent vers lui. L'orchestre continue. On entoure Raimbaut; le passage reste libre, Pierre en profite pour fuir.)

PIERRE, *dans le fond.* Jamais ce village ne reverra Pierre-le-Rouge!

(Il disparaît par la montagne.)

LE BAILLI, *aux garde-chasse.* Feu sur lui!

(On tire deux coups de feu. Tableau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon disposé pour un bal. Portes au fond. A droite, une petite porte secrète. A gauche, une croisée.

SCENE PREMIERE.

CORNÉLIE, *en négligé sur son canapé, lisant.*

Mon Dieu, que ce Pigault-Lebrun est donc drôle!... avec son *Enfant du Carnaval!*... il faudra que je dise au marquis de le lire.... (*Plus bas.*) Le marquis!.... étourdie.. heureusement, il n'y a personne là pour m'entendre... La terreur n'es plus à l'ordre du jour... mais nous sommes sous le directoire... et ces cinq rois-là, c'est toujours de la république... On permet bien à quelques ci-devant de rentrer en France... mais leur rendre leurs biens et leurs titres surtout, c'est une autre affaire!... Moi, l'habitude m'emporte.. il faut que j'y prenne garde!...

SCENE II.

CORNÉLIE, D'ENTRAIGUES.

CORNÉLIE. Ah! vous voilà!

D'ENTRAIGUES. Oui, ma chère!

CORNÉLIE Eh bien?

D'ENTRAIGUES. C'est affreux, c'est inoui! c'est incompréhensible!...

CORNÉLIE. Comment, est-ce que vous n'êtes pas rayé?

D'ENTRAIGUES. Du tout... Camille Jordan, qui a vu la liste, m'avait positivement assuré que mon nom était porté dessus, que j'étais le troisième, entre Turenne et la Rochefoucault... Eh bien, ma chère, ces deux messieurs ont obtenu leur radiation... et moi... pour la seconde fois, mon nom a été impitoyablement biffé... et me voilà de nouveau dans la position d'un émigré qui a repassé la frontière en cachette.

CORNÉLIE. Heureusement que le directoire s'occupe plus de plaisirs que de politique... c'est la régence de la révolution. Mais n'avez-vous rien à vous reprocher ?. un mot.... une épigramme ; souvent, on ne sait pas devant qui l'on parle...

D'ENTRAIGUES. Est-il donc défendu de rire, de plaisanter, sous le nouveau régime?

CORNÉLIE. Il n'en faut pas davantage pour indisposer un gouvernement soupçonneux...

D'ENTRAIGUES. Un gouvernement qui ne durera pas.... c'est moi qui vous le dis...

CORNÉLIE. Parce qu'un mauvais plaisant s'est avisé d'envoyer au directoire une lancette, une laitue, un rat, enfermés dans une boîte de ferblanc... vous voilà de l'avis de ce mauvais rébus qui court tout Paris. *L'an sept les tuera*.... Eh! mon Dieu! mon cher d'Entraigues, vous en disiez autant, quand vous avez émigré en 91...

D'ENTRAIGUES. Quel éclat dans vos salons!... Que veulent dire ces préparatifs?

CORNÉLIE. J'ai trouvé plaisant de faire danser à ma noce, sans qu'ils s'en doutassent, l'élite des incroyables et des merveilleuses, la jeunesse dorée du faubourg Saint-Germain.

D'ENTRAIGUES. Mais, ma chère, vous n'y pensez point!.. ce n'est pas au moment où ma radiation est encore incertaine que j'irai vous enchaîner au sort d'un pauvre émigré...

CORNÉLIE. Citoyen marquis, j'ai votre promesse... les témoins sont avertis...

D'ENTRAIGUES. Songe donc... que je suis toujours sous le coup des lois révolutionnaires... que d'un moment à l'autre je puis être incarcéré.... obligé de m'expatrier de nouveau.

CORNÉLIE. Le devoir d'une bonne citoyenne... est de suivre son citoyen partout... On m'incarcérera.. j'émigrerai.

D'ENTRAIGUES. C'est bien assez des dangers que tu as courus pour moi!...

CORNÉLIE. Est-ce que vous y pensez encore?...

D'ENTRAIGUES. Quand, malgré l'affreuse rigueur des lois, tu m'as fait passer de l'argent... là-bas...

CORNÉLIE. Le grand miracle!...

D'ENTRAIGUES. Tu t'exposais...

CORNÉLIE. Ils m'ont condamnée à faire la déesse de la Raison, dans la fête de l'Être Suprême!....

D'ENTRAIGUES. Quelle folie...

CORNÉLIE. J'en aurais fait bien d'autres pour vous, d'Entraigues... il est donc juste que vous en fassiez une pour moi... Ainsi, rien de changé.... dans notre cérémonie nuptiale.... seulement, mon ami, soyez prudent... ne vous melez point de politique... Quelqu'un m'a dit vous avoir vu, l'autre jour, sur la route de Clichy.

D'ENTRAIGUES, *avec embarras*. Moi!.. oh! non; l'on vous a trompée.

CORNÉLIE. Ce club de Clichy... les contrarie... ne vous fourrez pas là-dedans... le directoire a une police nombreuse.... Moi, je vous réponds de votre radiation.

D'ENTRAIGUES. Vous!... auriez-vous accepté l'invitation si pressante du directeur Barras?

CORNÉLIE. Fi donc!.. je sais trop à quel prix le Richelieu du directoire met sa protection... J'ai un moyen plus moral... Desmarets doit me présenter ce soir le secrétaire particulier de Barthélemy.

D'ENTRAIGUES. Honnête homme!.... Barthélemy.

CORNÉLIE. Monsieur Quissac.

D'ENTRAIGUES. Vous le connaissez?....

CORNÉLIE. Du tout; mais j'en ai entendu parler comme d'un jeune homme très-obligeant, qui aime surtout à se rendre agréable aux dames... Celui-là n'est pas dangereux... aussi je vous préviens que je ferai la coquette avec lui...

D'ENTRAIGUES. Jusqu'à minuit...

CORNÉLIE. Ah! jusqu'à ce qu'il m'ai. remis votre carte de sûreté.

D'ENTRAIGUES. J'y consens. (*Regardant*

à la pendule) Eh! mais l'heure approche...

CORNÉLIE. Vous me quittez?

D'ENTRAIGUES. Ne faut-il pas que je songe à ma toilette... pour paraître dignement à votre fête.

CORNÉLIE. C'est vrai... l'heure s'avance.

D'ENTRAIGUES. Au revoir, ma chère...

CORNÉLIE. Cornélie... sévère Romaine renouvelée des Grecs... à propos de Grec, j'ai la plus jolie tunique... un amour... la citoyenne Talien... en sera au désespoir.

D'ENTRAIGUES. Il est un peu léger le costume moderne...

CORNÉLIE. Mode d'été... nous sommes au 2 septembre... c'est-à-dire au 17 fructidor. Je ne peux pas m'accoutumer à ce calendrier-là!

SCENE III.

CORNÉLIE, CORINNE.

CORNÉLIE. Non, non; je ne changerai rien à ma fête... et ce soir... je serai sa femme... j'ai toujours dans l'idée que la mode des marquis reviendra....

CORINNE, *entrant.* Citoyenne...

CORNÉLIE. Qu'est-ce?

CORINNE. Citoyenne, je viens d'apercevoir dans la cour le citoyen Desmarets avec un jeune muscadin.

CORNÉLIE. Déjà!.. et ma toilette qui n'est pas achevée.. ce Desmarets est d'une exactitude ridicule!.. (*Appelant un des laquais qui sont dans le fond.*) Bordier, faites entrer et attendre dans ce salon!.. je suis impatiente de voir... ce citoyen Quissac... tu dis qu'il est mis...

CORINNE. Dans le dernier genre.

CORNÉLIE. Suis-moi, Corinne. . je veux que son costume pâlisse devant le mien.

(Elle sort avec sa femme de chambre.)

SCENE IV.

QUISSAC, DESMARETS, BORDIER.*

BORDIER *introduit les deux invités.* Entrez, citoyens.

(*Quissac est mis avec toute l'exagération du costume incroyable. La grosse cravate à bouts menaçans. Les grands anneaux d'oreilles, les cheveux en oreilles de chien, et retroussés avec un peigne ; la culotte à mi-jambes avec des rubans; bas de soie rayes ou à serpens, breloques, chapeau à cornes. Desmarets a un costume du temps moins outré.)

QUISSAC, *promenant son lorgnon sur tous les objets.* Mé-veilleux!.. ma pa-ole su-p-ème!

BORDIER, *saluant.* Citoyen...

QUISSAC. Tentu-e guègue... cheminée p-ussienne, fauteuils égyptiens.. vases ét-usques, une anach-onisme cha-mant. (*S'approchant des vases.*) C'est de l'antiquité en te--e cuite...

BORDIER. La citoyenne Cornélie m'a chargé de vous témoigner ses regrets.

DESMARETS. C'est bon, c'est bon...

(Bordier sort.)

SCENE V.

DESMARETS, QUISSAC.

DESMARETS. Allons donc... mon cher Quissac, tu as voulu t'amuser à mes dépens, avec ce ton... cette élégance de manières... cet usage du monde... je ne croirai jamais que tu es né dans un village...

QUISSAC. Je veux devenir mandat territorial... ce qui est bien peu de chose, si je ne t'ai pas dit la vérité.

DESMARETS. Alors, tu es le bâtard d'un ci-devant.

QUISSAC. Merci. A vingt ans j'étais encore le plus lourd, le plus grossier paysan de la Picardie... je suis venu à Paris avec deux pièces de vingt-quatre sous dans ma poche... mais j'avais de la force, des bras, du courage... je me fis commissionnaire; il me semblait qu'étant le serviteur de tout le monde je n'étais le domestique de personne.

DESMARETS. Au surplus, qui est-ce qui se souvient aujourd'hui de la façon dont il a commencé.

QUISSAC. Le jour, je portais le crochet, je traînais la voiture à bras... la nuit, j'apprenais à lire... à écrire?.. et les chiffres... je me cassai la tête à calculer; quand je me vis en possession de cinq à six louis, j'achetai pour 40,000 francs d'assignats... avec mes assignats j'achetai des marchandises au maximum; je m'établis sur les marches du Perron... et là, je trafiquai, je vendis de tout... des châteaux, des cordons de canne, du café, des bijoux. des hôtels, du sucre, du savon, des maisons de campagne.

AIR : *Vaudeville des Visitandines ou de Turenne.*

Enfin dans mon ardeur extrême,
Je crois qu'aux chalands ébahis
Je me serais vendu moi-même,
Si l'on m'eût offert un bon prix...
Mais pour le bonheur de la France
Le directoire s'élevait.
Et comme chacun se vendait
Je redoutai la concurrence.

Heureux dans mes spéculations, j'étais en 95 à la tête d'un petit avoir que j'ai augmenté en achetant du tiers consolidé à 7,75.

DESMARETS. Et en prenant des intérets dans quelques-unes de nos grandes entreprises... cela me fait penser que j'ai à remettre 2,000 écus que j'ai reçus ce matin chez Hinguerlaut.

QUISSAC. Envoyez-en la moitié à Mondragon.

DESMARETS. Au citoyen Pierre Madré, meunier.

QUISSAC. Au citoyen Pierre Madré.

DESMARETS. Ah ça ! quelle diable d'affaire as-tu avec ce brave homme? Voilà, depuis trois ans, sept à huit mille francs que je lui envoie... Est-ce que tu aurais agioté sur les farines?

QUISSAC. C'est une dette que j'acquitte pour un ancien camarade, une mauvaise tête, à qui, il y a sept à huit ans, il arriva un malheur.

DESMARETS. Des malheurs... il en arrive à tout le monde !

QUISSAC. Une rixe eut lieu dans le village... Il faisait nuit... on voulait l'arrêter, le conduire en prison... Il se défendit... et dans la mêlée, dans l'obscurité, il tua un pauvre père de famille, son meilleur ami.

DESMARETS. C'est sérieux !

QUISSAC. Il n'apprit cet épouvantable malheur que deux ou trois ans après, car il avait profité du désordre occasioné par cet accident, pour fuir la vengeance de son seigneur... C'était avant la révolution. Aussitôt qu'il eut connaissance de sa faute, il jura de tout faire pour la réparer. Il ne pouvait pas rendre à la vie le malheureux tombé sous ses coups... mais il voulut arracher à la misère la veuve, la famille du défunt... et il prit une voie détournée pour faire accepter des secours qu'on repousserait si l'on soupçonnait la main qui les envoyait.

DESMARETS. Et c'est toi qu'il en a chargé? C'est bien ; ton mauvais sujet finira par faire un honnète homme.

QUISSAC. Je l'espère.

DESMARETS. Ainsi, ça passe par tes mains, par les miennes, par celles du citoyen Madré!... Jamais de la vie on ne peut découvrir... il en est de ça comme du mariage dont je t'ai parlé... le beau-père ne se doute pas du tout que c'est de toi qu'il est question.

QUISSAC. Tu ne m'as pas nommé?

DESMARETS. Pas encore. Je désire que tu donnes auparavant un coup-d'œil à la jeune personne. Je l'ai fait inviter avec son père au bal de ce soir. Je suis sûr qu'à la première vue tu en deviendras amoureux.

QUISSAC. Moi !.. Je ne l'ai été qu'une fois, et j'ai bien juré que je ne serais plus attaqué de cette horrible maladie-là ; j'en ai trop souffert.

DESMARETS. Amoureux d'une de nos déesses parisiennes?

QUISSAC. D'une paysanne de quinze ans, fraîche, rosée... maligne... tu le croiras si tu veux. Il y a de cela des années .. eh bien ! cette coquine de figure est toujours là... et dès que j'aperçois une physionomie qui en approche un peu, il me prend des palpitations, mon cœur bat comme un imbécille.

DESMARETS. Comment! le beau Quissac.. la coqueluche de nos femmes à la mode... distingué par Raucourt, Chameroy, Carlier!.. lui, dont on cite tant d'aventures!

QUISSAC. Des aventures, ce n'est pas de l'amour... Je suis las de succès, et c'est pour faire une fin que je veux me marier. Un attachement solide chassera de mon cœur tous les souvenirs qui le tracassent. Au surplus, je ne suis pas très-exigeant.... Qu'est-ce que je demande? jeunesse... sagesse.

DESMARETS. Et richesse?.. Tu as assez de bonheur pour trouver de la beauté par dessus le marché.

QUISSAC. Silence ! on arrive.

SCENE VI.

Les Mêmes, INVITÉS.

(Costumes du temps du directoire. Musique à l'orchestre pendant l'entrée des divers personnages qui passent dans la galerie du fond.)

BORDIER, *annonçant.* Le citoyen lord Erskine, et la citoyenne duchesse de Devonshire.

QUISSAC. Le baromètre directorial est à la paix.

BORDIER. Les citoyens Corbineu, et Lemarrois, élèves de Mars.

QUISSAC. Pépinière de généraux.

BORDIER. Le citoyen Della Maria, le citoyen Trenitz.

QUISSAC. La musique et la danse qui se donnent la main.

BORDIER. La citoyenne Lucrèce Perrou, les colonels Lannes et Kilmaine, le citoyen et la citoyenne Scipion Boucher, le citoyen Jean Bon, de Mayence.

SCENE VII.

Les Mêmes, CORNÉLIE.

(Elle est vêtue à la grecque et à la dernière mode.)

QUISSAC, *regardant le costume sans voir la figure.* C'est d'un précieux !.. Impossi-

ble de se déshabiller d'une manière plus convenable.

DESMARETS, *prenant Quissac par la main.* Belle citoyenne, j'ai l'honneur de vous présenter le citoyen Quissac.

CORNÉLIE Citoyen...

QUISSAC, *à part.* Tâchons d'être aimable. (*Haut.*) Cha-mante citoyenne, je suis -avi de pouvoir enfin augmenter le nomb-e de vos nomb-eux admi-ateurs... Ma petite pa-ole panachée...

CORNÉLIE, *à part.* C'est un fat; ne soyons pas en reste. (*Haut.*) Ah! Desma-ets, vous êtes un homme ado-able de m'avoir amené le citoyen Quissac... Ma petite pa-ole pa-fumée.

QUISSAC, *saluant d'une manière ridicule.* Ah! ma-am!.. certainement que... (*En se relevant, il se trouve tout-à-fait en face de Cornélie; il reste devant elle la bouche ouverte, la phrase suspendue, et la surprise peinte sur le visage.*) Ah! mon Dieu!

CORNÉLIE, *d'un air très-gracieux.* Qu'avez-vous donc, citoyen?

DESMARETS. Est-ce qu'il va jouer la surprise de l'amour?

QUISSAC, *tout troublé.* Je vous demande mille pardons, mam... citoyenne... c'est si singulier.. je ne peux pas me figurer que c'est la première fois que j'ai le bonheur de vous voir... en p-ovince... peut-être à la campagne?

CORNÉLIE. La campagne! je l'ai en ho-eur. Je n'y vais pas même au mois de flo-éal.

QUISSAC. Et pourtant, plus je vous regarde... c'est que deux sœurs ne se ressemblent pas davantage... et si j'osais mettre un nom sur ce joli visage...

CORNÉLIE. Mille pa-dons! on m'attend au salon de musique. Le citoyen Ga-at va nous chanter une omance à la mode; 'est d'un p-ovincial, d'un petit jeune omme, nommé, je c-ois, Boyeldieu; il st né à Onen; je le p-otége! je suis folle de cette délicieuse omance.

(*Chantant avec affectation.*)

> Viv-e loin de ses amours,
> N'est-ce pas mou-ir tous les jours.

Desma-ets, donnez-moi le poing.

(*Répetant.*)

> Viv-e loin de ses amours,
> N'est-ce pas mou-ir tous les jours.

(Elle sort avec Desmarets, et ils passent dans les salons.)

SCENE VIII.

QUISSAC, *seul.*

(Il se frotte les yeux, il se promène de long en large avec agitation.)

Voyons! voyons! Est-ce que je rêve?.. ou bien, cette femme... oh! non; c'est impossible!.. il y avait trop de calme dans ses regards!.. trop d'assurance dans toute sa personne!. et moi, qui, au milieu de tout ce monde, ai manqué de céder à un premier mouvement! qui ai été sur le point de lui dire... c'est toi!.. Insensé!.. Et pourtant, la ressemblance est si grande... mais son costume? et le mien... son langage? et le mien.. sa situation brillante? et la mienne. Ah! il vaut mieux que ce ne soit pas elle, car elle n'aurait qu'à savoir l'aventure de Raimbaut, et j'aurais à craindre... ah! c'est égal! je veux éclaircir mes doutes.

SCENE IX.

CORNÉLIE, QUISSAC.

CORNÉLIE, *mystérieusement.* Inutile, Pierre, je vous ai reconnu.

QUISSAC. C'est toi!.. Ah! j'étais bien sûr. C'est toi!..

CORNÉLIE. Les *tu* et *toi* sont abolis depuis le 9 thermidor.

QUISSAC. Quand je te retrouve plus jeune, plus belle, plus brillante, tu voudrais..

CORNÉLIE. Ah! je vous en prie... monsieur Quissac!... (*elle rit*) et d'où vous est donc venu ce nom-là?

QUISSAC. Du désir de changer le mien.. une fantaisie.

CORNÉLIE. Ah! oui; on ne veut pas être né au village!. et cependant, Pierre est un nom comme un autre.

QUISSAC, *à part.* Elle ne sait rien.

CORNÉLIE. Qui m'aurait dit, quand je tourmentais Desmarets pour m'amener le beau Quissac, que c'était!.. ah!..

QUISSAC. Et moi, quand j'accourais offrir mes hommages à la citoyenne Cornélie... qui m'eût annoncé que je trouverais Jeanneton, une me-veilleuse.

CORNÉLIE. Pierre, un inc-oyable.

(Tous deux rient.)

QUISSAC. Oublions le passé, le village et la misère... tout cela n'était qu'un rêve... La réalité, c'est le bonheur de nous revoir, de ne plus nous quitter.

CORNÉLIE, *à part.* Il est effrayant avec

sa fidélité... il faut absolument que je le décourage.

QUISSAC. A toi, Cornélie, tout l'or que je possède, tous mes biens, ma fortune, mon avenir!.. A moi, la plus aimable, la plus aimée des femmes.

CORNÉLIE. C'est impossible, mon cher.

QUISSAC. Impossible!.. Vous ne m'aimez plus?

CORNÉLIE. Ma main est promise à un autre.

QUISSAC. A un autre?

CORNÉLIE. Et je ne puis me dégager.

QUISSAC. Je vous dégagerai, moi!.. je le tuerai.

CORNÉLIE, *souriant.* Vous croyez avoir encore affaire à la petite fille dont vous avez foulé aux pieds la couronne, et que vous avez forcée à quitter sur-le-champ le village.

QUISSAC. Je suis en présence de celle qui m'a trahi, et à laquelle je suis prêt à tout pardonner. Ecoute, Jeanneton... Depuis que j'ai quitté le village, ton souvenir m'a suivi partout. Quand, à force de bonheur, d'activité... j'ai vu la fortune sourire à mes travaux, une idée vague mais constante me disait qu'un jour viendrait où je pourrais tout partager avec toi. Ce jour est arrivé, et je le jure... (*lui prenant le bras*) tu seras ma femme... ou tu ne seras la femme d'aucun autre.

CORNÉLIE. Laissez donc mon bras, citoyen.

QUISSAC. Je puis être pour toi l'ami le plus tendre ou l'ennemi le plus implacable... et ma haine n'est pas stérile... Va voir, si, malgré les protections de Rebwel et de Camille Jordan, ton ci-devant marquis d'Entraigues sera jamais rayé.

CORNÉLIE. Quoi! c'est vous?

QUISSAC, *lui serrant le bras.* Moi-même!

CORNÉLIE. Mais vous me faites mal!

QUISSAC. Choisis donc... du citoyen Quissac, ou de Pierre-le-Rouge.

CORNÉLIE, *avec fierté, ôtant son bras.* Ni l'un ni l'autre.

QUISSAC. Eh bien! je connaîtrai celui que vous me préférez... et quand ce serait Augereau, Bernadotte, Pichegru.. j'irai lui dire: Cette femme est à moi... il me la faut!

CORNÉLIE. Au nom du ciel!.. on vient... je vous en supplie, ne me compromettez pas.

QUISSAC, *ironiquement.* Vous demandez grâce?.. soyez tranquille!..

CORNÉLIE, *à part.* Oh! si je pouvais me venger!..

SCENE X.

LES MÊMES, DESMARETS.

DESMARETS. Ah! pardon!.. c'est toi que je cherchais, mon cher!..

CORNÉLIE Je me retire...

QUISSAC. Restez, madame, oh! je n'ai point de secrets pour... (*elle lui lance un regard; à Desmarets*) tu peux parler.

DESMARETS. Notre munitionnaire est là... avec sa fille... ton mariage est arrêté.

CORNÉLIE. Ah!.. (*respirant*) vous vous mariez?..

QUISSAC. C'est-à-dire je ne me marie plus.

DESMARETS. Ah! bah! pourquoi donc?

QUISSAC. J'ai changé d'avis

DESMARETS. Quel caprice?

QUISSAC. C'est comme ça, sous le règne de la république une et indivisible.

DESMARETS. Après les démarches que j'ai faites en ton nom... imaginez-vous la plus jolie petite citoyenne... une Minerve de dix-sept ans, fille unique du munitionnaire de Sambre et Meuse... 200,000 francs de dot... argent.

CORNÉLIE. Et vous êtes insensible à de si brillans avantages?

DESMARETS. Il y a de la folie...

QUISSAC. Assez, Desmarets!.. j'espère que la citoyenne Cornélie me fera l'honneur d'accepter ma main pour une gavotte?

CORNÉLIE. Désolée, citoyen... mais Desmarets m'avait déjà retenue.

Elle lui fait des signes.)

DESMARETS. Oui, oui... c'est vrai... je l'avais oublié...

QUISSAC. Ce n'est pas galant!.. c'est moi qui réparerai son oubli.

CORNÉLIE. Mais, citoyen...

QUISSAC, *bas.* Viens... ou du scandale!

CORNÉLIE, *à part.* Paysan!.. va... (*A Desmarets.*) Vous le voyez, on m'entraîne...

QUISSAC, *en sortant avec elle.* Mon cher Desmarets, si tu n'étais pas content... je n'ai jamais refusé un coup d'épée à un ami.

SCENE XI.

DESMARETS, *seul.*

Insolent!.. si j'étais brave, il y a longtemps que je t'aurais cherché dispute!... Qu'est-ce qu'il peut y avait de commun entre ces deux êtres-là qui ne se connaissaient pas il y a une heure!.. ce qu'il y a de sûr,

c'est qu'il y a quelque chose... quelque intrigue amoureuse... ou politique peut-être... depuis trois semaines il circule des bruits de conspiration... On se plaint de la tendance du conseil des Cinq-Cents... il y a un coup d'état en l'air... et le cher Quissac, secrétaire de Barthélemy... eh mais!.. à propos de bruit... il me semble que j'entends... le tambour à cette heure-ci... on dirait la générale!.. allons au salon, et sachons de quoi il est question... eh! bon Dieu!.. voilà tout le monde qui vient de ce côté!..

(Des cris et du bruit en dehors. Toute la société se précipite en désordre dans le salon d'entrée; il y a confusion. On entend le tambour qui se rapproche; puis le son des cloches qui d'abord produisent un bruit lointain. Le bruit augmente et diminue jusqu'aux dernières mesures du morceau suivant.)

SCENE XII.

DESMARETS, CORNÉLIE, Invites

Morceau d'ensemble de J. Doche.

CHOEUR GENERAL

Des invités qui entrent en s'interrogeant.

Quelle est donc la nouvelle?
Entendez-vous ces cris!
Une révolte a-t-elle
Eclaté dans Paris.

DESMARETS, *à la fenêtre qu'il a ouverte.*

Quel bruit confus! quelles alarmes!
Je vois des groupes s'amasser,
Des citoyens courir aux armes!

CHOEUR.

Ciel! que va-t-il donc se passer?

DESMARETS.

Ecoutez, écoutez, on bat la générale!
A Notre-Dame, on sonne le tocsin!

TOUS.

Ah! cette nuit sera fatale!

DESMARETS, *prenant son chapeau.*

Nous saurons ça demain matin.

UNE DAME. Mon châle!.. où est donc mon châle?..

UNE AUTRE. Un remise... une voiture de place?..

UN INVITÉ. Joseph!.. mon wiski!..

(Le bruit redouble dans la rue.)

CHOEUR GENERAL.

Plus de danses, plus de fêtes,
A la hâte rentrons tous....
Echappons à la tempête
Qui gronde autour de nous.
Fuyons!
Partons!
Esquivons-nous.

(*Tout le monde gagne la porte de sortie; on se retire en tumulte.*)

SCENE XIII.

CORNÉLIE; *puis* QUISSAC.

CORNÉLIE. Ils sont infiniment polis... ils s'en vont... sans même prendre congé de la maîtresse de la maison... Ah ça! est-ce que ce serait vraiment sérieux?.. est-ce que nous allons encore avoir un 1er prairial, un 13 vendémiaire!.. heureusement d'Entraignes m'a promis de ne se mêler de rien.

QUISSAC, *arrivant lentement et achevant un sorbet.* Eh bien! ils me laissent là... tête-à-tête avec mon sorbet?

CORNÉLIE, *à part, surprise et fâchée.* Il est resté.

QUISSAC. Parce qu'on bat le tambour... et qu'on sonne le tocsin... ils disparaissent... on voit bien que ces gens-là ne sont pas habitués comme nous aux révolutions... de tout genre...

CORNÉLIE. Dans un moment aussi grave... votre place... il me semble, devrait être au Luxembourg.

QUISSAC. Est-ce que tout cela me regarde moi!.. (*chantant*) qu'on se batte, qu'on se déchire. Déjà le bruit fait comme vos invités, il s'éloigne; savez-vous qu'ils sont adorables... vous me fuyez... vous m'évitez, et ils me ménagent un tête-à-tête...

CORNÉLIE. Que je ne saurais prolonger plus long-temps... je désire me retirer... je suis fatiguée... harassée... et je vous crois de trop bonne compagnie pour insister.

QUISSAC. A condition que vous me donnerez la permission de revenir.

CORNÉLIE. Non...

QUISSAC. Je suis homme à m'en passer

CORNÉLIE. Dans notre position .. le plus sage est de prendre une bonne résolution... de ne jamais nous revoir...

(En parlant elle s'est approchée de la sonnette et tire le cordon.)

QUISSAC, *à part.* Que veut-elle faire?

CORNÉLIE, *aux domestiques qui entrent.* Bordier, faites avancer le wiski... du citoyen Quissac... vous, Dominique, éclairez...

QUISSAC, *à part.* La voilà qui me met à la porte!.. avec un aplomb...

CORNÉLIE, *saluant.* Enchantée d'avoir eu l'avantage de vous posséder à ma soi-ée...

QUISSAC. Ah! madame... c'est moi qui suis pénét-é... j'espère être assez heureux pour reconnaître dignement vos ado-ables procédés... (*A part.*) Je te reverrai, Jeanneton...

CORNÉLIE, *au fond.* P-enez ga-de; l'escalier est glissant.

SCENE XIV.

CORNÉLIE, *seule.*

Ah! ah! monsieur Pierre, vous ne vous attendiez pas à celle-là... en partant il m'a lancé un regard!.. va, va, mon pauvre Quissac, demain je me moquerai de toi, e serai en puissance de mari; et maintenant que je connais l'ennemi qui s'opposait à sa radiation... je le battrai en brèche très-aisément... est-ce qu'il y a des obstacles invincibles pour une femme d'esprit? (*Elle s'approche de la fenêtre.*) Tout est tranquille, on n'entend plus rien, et j'espèré que bientôt...

SCENE X.

CORNÉLIE, D'ENTRAIGUES, *entrant vivement et en désordre par la porte du fond à droite.*

CORNÉLIE. Ah! mon Dieu! qu'y a-t-il?

D'ENTRAIGUES. Les entendez-vous?

CORNÉLIE. Non.

D'ENTRAIGUES. Non?.. en tournant la rue de la Loi ils auront perdu ma trace...

(Il s'assied.)

CORNÉLIE. Que vous est-il arrivé?.. au nom du ciel expliquez-vous!

D'ENTRAIGUES. Les misérables! ils triomphent!.. Scherer et Berthier... ont tout su, tout fait échouer...

CORNÉLIE. Echouer!.. mais quoi donc?..

D'ENTRAIGUES. Nos mesures étaient si bien prises!..

CORNÉLIE. Vos mesures?..

D'ENTRAIGUES. Mais nous étions surveillés par les agens de cet infâme Directoire... le comité de Clichy vient d'être envahi par la police...

CORNÉLIE. Le comité de Clichy!.. on ne m'avait pas trompée.

D'ENTRAIGUES. Ils ont arrêté Portalis, Boissy-d'Anglas, Barbé-Marbois!.. je ne sais comment j'ai été assez heureux pour leur échapper.

CORNÉLIE. Ainsi, vous conspiriez... après toutes vos promesses...

D'ENTRAIGUES. J'ai fait ce que l'honneur m'ordonnait de faire... la partie est perdue... jusqu'à nouvel ordre... aussi, ce n'est plus un époux qui vient te chercher pour te conduire à l'autel, c'est un proscrit qui vient te demander un asile.

CORNÉLIE. Et c'est à mon mari que je l'accorde.

D'ENTRAIGUES. Oh! foi de gentilhomme!.. mais laissons passer les premiers jours... et à l'aide de la protection de ce M. Quissac que tu as dû recevoir.

CORNÉLIE. Lui!.. c'est votre ennemi... votre ennemi le plus grand.

D'ENTRAIGUES. Je ne le connais pas.

CORNÉLIE. S'il vous soupçonnait à Paris., chez moi, vous seriez perdu...

D'ENTRAIGUES. Quel motif?

CORNÉLIE. Ce Quissac... c'est Pierre... Pierre, le batteur en grange de Mondragon.

D'ENTRAIGUES. Pierre-le-Rouge!..

CORNÉLIE. Lui même... qui m'a reconnue... qui vous déteste...

(On entend du bruit extérieurement.)

D'ENTRAIGUES. Qu'est-ce que cela?

(Il va vers la fenêtre.)

CORNÉLIE, *l'arrêtant.* Vous montrer!... et si c'est vous qu'on cherche!...

D'ENTRAIGUES, *écoutant.* On dirait qu'on marche sous la fenêtre, dans le jardin!...

CORNÉLIE. Silence!... (*Lui désignant la porte.*) Dans ce cabinet, en entr'ouvrant un peu la porte, vous pourrez tout entendre sans être vu... De la prudence!... le bruit redouble.

D'ENTRAIGUES. Ah! quand finira donc cette existence de mystère et de proscription?

CORNÉLIE, *le poussant.* Vite... vite, mon ami.

(Elle le pousse dans le cabinet et ferme la porte.)

SCENE XVI.

CORNÉLIE, D'ENTRAIGUES, *caché;* QUISSAC.

(La fenêtre s'ouvre avec force, Quissac paraît et saute dans l'appartement.)

CORNÉLIE. Lui!

QUISSAC. Vous voyez que je me passe de la permission.

CORNÉLIE. Que faire?

QUISSAC. Vous m'aviez défendu votre porte... il me restait la fenêtre...

CORNÉLIE, *à part.* Et d'Entraigues qui est là! (*Haut.*) Citoyen Quissac. . une pareille conduite...

QUISSAC. Est toute simple... (*A demi-voix.*) Que de fois, Pierre a pris ce chemin-là pour aller voir Jeanneton...

CORNÉLIE. C'est une indignité!...

QUISSAC. Mais dans ce temps-là... nous n'étions pas si farouche, et nous l'aidions, de crainte qu'il ne se cassât le cou....

CORNÉLIE. Eh! monsieur, il ne s'agit plus ici du passé!.... votre présence chez moi, à pareille heure... est un outrage.... et si j'appelais!

QUISSAC. Qu'à cela ne tienne! vous m'avez appris vous-même où est la sonnette...

(Il va pour tirer le cordon.)

CORNÉLIE *voyant la porte du cabinet s'entr'ouvrir.* Pierre, par pitié, ne me perdez pas.

QUISSAC. Il y a quelqu'un là... tant mieux!

CORNÉLIE. Là... je vous le demande!... est-ce ainsi qu'un homme de bon genre se présente à une femme... qui a des ménagemens à garder, une réputation à conserver.

QUISSAC. Procédés pour procédés!... si la grande dame en avait eu de meilleurs!... mais je jure bien!..

CORNÉLIE. Encore!... du bruit... des façons à compromettre une femme pour laquelle on prétend avoir de l'amitié...

QUISSAC. Vous en doutez!...

CORNÉLIE. Si vous voulez que j'en sois persuadée, parlez... bien bas...

QUISSAC. Aussi bas que vous voudrez.

D'ENTRAIGUES. La porte fermée on n'entend rien du tout.

(Il l'entr'ouvre.)

CORNÉLIE, *élevant la voix.* Eh bien!.... monsieur Pierre, me voilà toute disposée à vous entendre.

D'ENTRAIGUES, *à part.* M. Pierre!.... c'est ce maudit rustre!...

QUISSAC. Au moins asseyons-nous.

(Il veut la conduire du côté du cabinet.)

CORNÉLIE. Non, non; pas de ce côté! J'ai besoin d'air.

(D'Entraigues referme vivement la porte.)

QUISSAC.

AIR *de J. Doche.*

Des beaux jours de notre jeunesse,
Vous vous souvenez donc enfin;
Jeanne, donnez-moi votre main,
Et que sur mon cœur je la presse.

(*D'Entraigues a de nouveau entr'ouvert la porte; il prête l'oreille; Cornélie s'en aperçoit.*)

CORNÉLIE, *très-haut.*

N'espérez jamais de retour;
Si vous comptez sur mon amour,
Monsieur Pierre, votre cœur s'abuse,
Et ma main je vous la refuse.

(*Elle donne sa main à Quissac qui la baise. Le marquis fait des signes de joie.*

CORNÉLIE, *à part.*

Ah! par bonheur... là-bas
Il entend, mais il ne voit pas.

(*Elle entraîne Quissac du côté opposé au cabinet; elle le fait asseoir sur sa causeuse.*)

Même air.

QUISSAC.

Toi, que depuis dix ans j'adore

CORNÉLIE.

Plus bas.

QUISSAC.

Souviens-toi que jamais,
Jadis, tu ne me refusais...

CORNÉLIE.

Mais parlez donc plus bas encore

(*Élevant la voix.*)

Non, non, pas la moindre faveur,
Monsieur Pierre, j'ai donné mon cœur;
Mon serment je me le rappelle
J'ai le défaut d'être fidèle!

(*Quissac l'embrasse.*)

CORNÉLIE, *à part.*

Ah! par bonheur... là-bas
Il entend, mais il ne voit pas.

D'ENTRAIGUES, *à part.* J'espère qu'elle va le renvoyer.

CORNÉLIE. Vous allez être sage... et repartir... par le chemin... le plus court...

UNE VOIX. Au nom de la nation et de la loi.

D'ENTRAIGUES. La police!

(Il ferme vivement sa porte.)

QUISSAC. Une visite domiciliaire!

CORNÉLIE. Je tremble. (*A Quissac.*) Cachez-vous.

QUISSAC. Moi! je ne me cache jamais.

SCENE XVII.

LES MÊMES, UN OFFICIER DE PAIX, DEUX EXEMPTS, *au fond, en dehors.*

L'OFFICIER, *à la cantonnade.* Que les issues soient bien gardées!... Pardon, citoyenne, nous vous sommons de nous indiquer la retraite du ci-devant marquis d'Entraigues.

QUISSAC, *à part.* Il était à Paris! En vérité! citoyen... troubler le repos d'une femme, entrer chez elle au milieu de la nuit... La république est fort indiscrète.

L'OFFICIER. Le conspirateur d'Entraigues est ici... on a suivi ses traces..... on l'a vu entrer.

CORNÉLIE. En vérité, citoyen, on s'est trompé.

L'OFFICIER. Nous allons nous en assurer en fouillant cet appartement...

CORNÉLIE, *regardant Quissac.* Ah!.... (*A l'officier.*) Comment, citoyen! vous exigeriez que je vous livrasse moi-même?..

L'OFFICIER. C'est le devoir d'une bonne patriote.

QUISSAC, *à part.* Je la connais! elle le livrera.

CORNÉLIE. Mais il est innocent.

L'OFFICIER. Raison de plus.

CORNÉLIE, *se jetant dans les bras de Quissac.* Ah! cher marquis!

QUISSAC, *surpris.* Hein?

CORNÉLIE, *sanglotant.* Il faut donc nous séparer!

QUISSAC. La scélérate! elle pleure, Dieu me pardonne!

CORNÉLIE. Mon ami... la feinte est inutile...

QUISSAC. Diable! ce serait très-piquant, ma toute belle!... (*A l'officier*) Citoyen, je ne suis pas plus l'ex-marquis d'Entraigues, que le ci-devant Grand Turc.

L'OFFICIER. Qui êtes-vous donc alors?..

QUISSAC. L'amant de madame... attrape...

SCENE XVIII.

LES MÊMES, D'ENTRAIGUES.

D'ENTRAIGUES, *qui avait entr'ouvert la porte un moment avant.* Vous en avez menti!..

CORNÉLIE, *à part.* Il se perd.

QUISSAC. C'est lui qui était là; c'est parfait.

D'ENTRAIGUES. Oui, monsieur, c'est moi qui suis le mari de madame et le marquis d'Entraigues... je connais le coup d'état du Directoire... et je m'attends à être porté sur la liste des victimes.

CORNÉLIE *sonne, Bordier entre.* Ma voiture.

(Bordier sort.)

L'OFFICIER. Pardon, citoyen, je n'ai l'honneur de connaître ni l'un ni l'autre, et dans le doute... je vous arrête tous les deux.

QUISSAC. Prenez garde à ce que vous allez faire!.. je suis le secrétaire du directeur Barthélemy.

L'OFFICIER. Le citoyen Quissac?

QUISSAC. Lui-même...

L'OFFICIER. Ah! citoyen, que de reconnaissance... pour le service que vous nous rendez... nous allions de ce pas à votre domicile.

QUISSAC. Pourquoi faire?

L'OFFICIER. Pour vous prier de nous suivre...

QUISSAC. Moi!

L'OFFICIER. Vous êtes sur la liste des déportés pour Cayenne.... avec le citoyen Barthélemy.

CORNÉLIE. Citoyen Quissac... croyez que je suis désolée... (*Au marquis.*) Vous ne partirez pas.

QUISSAC. Je ne vais pas à Cayenne.... j'ai des affaires à Paris... et je vous brûle la politesse.

L'OFFICIER. Je ne connais que mon devoir.

QUISSAC, *tirant un pistolet.* Vous connaissez peut-être cela aussi.

L'OFFICIER. Citoyen, vous manquez de respect à la loi.

QUISSAC. Pas un mot... ou je lâche. (*A Cornélie.*) Ne vous donnez pas la peine de me reconduire, madame; je connais mon chemin.

CORNÉLIE, *à d'Entraigues.* Suivez-le. .

QUISSAC. Du tout, du tout... je tiens beaucoup à ce qu'il voyage... (*Mettant en joue.*) Vous avez bougé, je crois... au revoir citoyenne Cornélie...

(Il sort par la fenêtre.)

CORNÉLIE. Et vous le laissez échapper!

L'OFFICIER. Rassurez-vous, citoyenne.. le domicile est cerné

CORNÉLIE, *au marquis.* Vous êtes malheureux, ce n'est pas le moment de vous gronder.

(On entend un coup de feu.)

PLUSIEURS VOIX, *en dehors.* Il est pris... il est pris...

CORNÉLIE, *au marquis.* Suivez-le.... (*Le marquis l'embrasse et suit l'officier de paix.*) Vous aurez bientôt de mes nouvelles; (*seule*) mon parti est pris, il le faut.

BORDIER, *entrant.* Citoyenne, les chevaux sont à la voiture.

CORNÉLIE. Chez Barras.

ACTE III.

Le théâtre représente une salle gothique du château de Mondragon. Trois portes au fond; au premier plan, à gauche, une cheminée garnie; ensuite, une croisée; au premier plan, à droite, une console.

SCENE PREMIERE.

PHILIPPE, MADELEINE COPIN, DESPORTES PIERRE HUOT, PAUL JOUBLIN ET AUTRES PAYSANS.

PHILIPPE, *assis près d'une table, à gauche.* Oui, mes amis, c'est par l'ordre de M. le comte, député du grand collége d'Amiens, le plus riche propriétaire de l'arrondissement de Péronne, que je vous ai réunis dans son château.

DESPORTES. Pourquoi faire qu'il nous dérange?

PHILIPPE. Vous allez le savoir. (*Appelant après avoir lu sur un registre.*) Pierre Huot?

HUOT. C'est moi.

PHILIPPE, *lui donnant de l'argent.* Vingt-cinq francs pour ta vieille mère malade.

HUOT. Merci, monsieur Philippe.

PHILIPPE. Paul Joublin? (*Le paysan s'avance.*) M. le comte te donne la place de tonnelier du château.

JOUBLIN. A moi!... comment qu'il sait que je suis tonnelier?..

PHILIPPE, *à un autre.* Louis Desportes, ton père est trop vieux pour continuer l'ouvrage du jardin: M. le comte lui fait une pension de cent écus, et c'est toi qui le remplaceras...

DESPORTES. Moi!.... jardinier du château!

PHILIPPE. Madeleine Copin, veuve Trémeau, voilà deux cent cinquante francs pour réparer votre petite maison de la Saulniée.

MADELEINE. Merci, mon bon monsieur! C'est vrai, dà, que ma pauvre bicoque en a grand besoin.... mais comment M. le comte a-t-il pu le savoir?.. il n'y a guère que huit à dix jours qu'il est ici, et le v'là déjà au courant de nos affaires!.. C'est un drôle de seigneur tout de même.

DESPORTES. Vous voulez dire un brave seigneur qui sait distinguer le mérite!

MADELEINE. Et puis c'est qu'il appelle chacun par son nom!.... Pierre Huot, Paul Joublin, Louis Desportes, Madeleine Copin, mon nom de fille!.... on dirait qu'il est sorcier.

DESPORTES. Sorcier ou non, c'est un digne homme: faudra le laisser tranquille, celui-là, et pas le taquiner, comme dans le temps de la révolution ce pauvre monsieur d'Entraigues.

PHILIPPE. L'intention de M. le comte est de faire réparer les chemins, de fonder une école, d'établir un marché dans le village.

CHOEUR DE PAYSANS.

Quel bonheur! quelle ivresse!
Ce mortel généreux,
Consacre sa richesse
A faire des heureux.

(*Le comte paraît dans le fond; dès que les paysans l'aperçoivent, ils vont au-devant de lui.*)

TOUS, *criant.* Vive Monseigneur!

SCENE II.

LES MÊMES, LE COMTE.

(Il pose sa canne et son chapeau sur la console.)

LE COMTE. Vive tout le monde, mes amis, le plus long-temps possible!...

TOUS. Oui, monseigneur.

LE COMTE. Appelez-moi tout bonnement M. le comte.

DESPORTES, *à part.* Il n'est pas fier!

LE COMTE. Je veux qu'il n'y ait ni pauvres ni fainéans dans le village.

DESPORTES. Oui, monsieur le comte.

LE COMTE. Je veux que les anciens se reposent et que les jeunes travaillent.

DESPORTES. Oui, monsieur le comte.

LE COMTE. Et pour que les paresseux n'aient point d'excuses, je vous préviens que je vais faire afficher partout qu'il y aura toujours de l'ouvrage au château pour les hommes, pour les femmes... et

même pour les enfans... au tourne-broche.

DESPORTES. Oui, monsieur le comte.

LE COMTE. Philippe, reconduisez ces braves gens et faites-les passer par la cuisine, ils s'y arrèteront volontiers.

TOUS. Oui, monsieur le comte.

REPRISE DU CHOEUR.

(Ils sortent avec Philippe.)

SCENE III.

LE COMTE, *seul.*

Enfin, après une absence si longue me voici donc revenu dans mon village! (*Il va ouvrir la fenêtre et regarde.*) J'ai voulu encore une fois respirer l'air du pays où je suis né..... où j'ai été si pauvre!.... si malheureux!.. J'aperçois encore là-bas, à travers les arbres du parc... la chaumière de Jeanneton.... à droite!... la place où était la maison de l'ancien bailli qu'ils ont brûlée dans le temps.. puis l'église... plus loin, la ferme de cette pauvre mère Simon... et la place où Raimbaut .. (*Fermant la fenêtre avec vivacité.*) Ah! quoique les preuves de ce malheur aient été détruites dans l'incendie du baillage, ce fatal souvenir pèsera toujours sur mon cœur.

(Il s'assied triste et rêveur.)

SCENE IV.

LE COMTE, JUSTINE.

JUSTINE, *gaîment, mais avec des manières un peu gauches.* Monsieur le comte... me voici... est-ce bien, comme cela?

LE COMTE. Très-bien... et à l'avenir ce sera ton costume de tous les jours.

JUSTINE, *s'asseyant près de lui.* A moi!.. mais, monsieur le comte, cela ne se peut pas... songez donc que Justine Raimbaut est une pauvre orpheline.

LE COMTE. Tu n'es plus pauvre puisque je suis riche... tu n'es plus orpheline, car je veux te servir de père.

JUSTINE. Vous!..... ah! mon Dieu!... qu'est-ce que j'ai donc fait pour être si heureuse (*soupirant*) après avoir tant souffert?

LE COMTE. Tu as donc bien souffert?

JUSTINE. Oh! oui!.. Imaginez-vous que depuis la mort de mon grand père Raimbaut, on dirait qu'on a jeté un sort à toute la famille.

LE COMTE. Mais, chère enfant, tu n'étais pas née... lors de la mort de Raimbaut... de ton grand-père.

JUSTINE. On m'a tant de fois raconté ce malheur!... Il y avait alors dans le pays un mauvais garnement qu'on appelait Pierre-le-Rouge (*le comte fait un mouvement*); c'était un homme qui avait sept pieds, les cheveux rouges.... et qui était si laid... si laid qu'il faisait sauver toutes les jeunes filles.

LE COMTE, *à part.* Ah! ça, par exemple, ça n'est pas vrai!

JUSTINE. Ce pauvre père Antoine Raimbaut était son ami... et ça ne l'a pas garanti d'un coup de fléau qui lui a fendu la tête.. Eh bien! avant de mourir, il a encore eu la bonté de pardonner au scélérat qui l'avait tué.

LE COMTE, *avec effort.* Et sait-on ce qu'est devenu cet homme?

JUSTINE. Le vieux Madré, le seul de ce temps-là qui existe encore dans le village, assure qu'il a été envoyé aux îles, et qu'il a été dévoré par les crocodiles.

LE COMTE. Tu vois, mon enfant, qu'il a trouvé encore plus méchant que lui.

JUSTINE. Depuis cet accident-là, tout nous a tourné à mal... un de mes oncles est mort fou dans la révolution; mon père a été tué par les Cosaques; ma mère s'est noyée; le feu a été mis à notre maison, à notre grange; nous avons été brûlés, ruinés...

LE COMTE. Mais il me semble que Madré, dont tu me parlais tout-à-l'heure est votre parent...

JUSTINE. Aussi, est-il venu à notre secours?

LE COMTE. Ah!

JUSTINE. Il a prêté cent écus à ma pauvre mère.

LE COMTE, *indigné.* Cent écus!

JUSTINE. Et il a eu la générosité de ne pas les lui demander.

LE COMTE, *à part.* Le fripon! (*A Justine.*) mais c'est mille écus, dix mille francs, trente mille francs, qu'il aurait dû lui remettre.

JUSTINE. Oh! comme vous y allez!.. Le

cousin Madré est riche... tous les ans il achète des terres, des vignes, des champs ; mais, après tout, il est maître de son argent, il ne nous devait rien.

LE COMTE. C'est ce que nous verrons plus tard.

JUSTINE. Et à présent je n'ai plus besoin de lui, puisque j'ai un père.

LE COMTE. Qui ne t'abandonnera jamais, qui complétera ton éducation... qui te choisira un mari....

JUSTINE. Un mari!

LE COMTE, *souriant*. Il est tout trouvé, n'est-ce pas?... Pourquoi rougir?... j'ai déjà fait prendre des informations sur M. Anatole...

JUSTINE, *vivement*. On vous a dit que c'était un garçon !...

(Elle s'arrête et baisse les yeux.)

LE COMTE. Précisément. On m'a dit que c'était un garçon... qui avait endossé une soutane, de peur de porter un fusil.

JUSTINE. Oh ! monsieur, on vous a trompé.... c'est sa marraine qui l'a forcé d'entrer au séminaire, qui l'y retient malgré lui !... Anatole !... mais il ne veut pas être curé !... il aime bien mieux être...

LE COMTE. Ton mari.

JUSTINE. Je crois que si cela ne dépendait que de lui...

LE COMTE. Et de toi... Tu l'aimes donc bien?

JUSTINE. Dam ! je n'avais personne à aimer.

AIR : *Je sais attacher des rubans.*

C'était l'seul qui dans ce séjour,
S'occupait de la pauvre fille,
Aussi j'lui donnai tout l'amour
Que j'aurais eu pour toute ma famille.
Je sens là que j'vous aim' bien fort,
Depuis qu'vous êt's mon second père,
Et c'pendant ça n' lui fait pas d'tort,
Je l'aime d'une autre manière.

LE COMTE. Pauvre petite !.. tu t'es attachée là un peu légèrement ; car enfin il faut que cela plaise à sa famille.

JUSTINE. Sa famille !.. il n'en a pas... il n'a jamais connu son père ni sa mère... il n'a qu'une marraine... une marquise... qui lui a toujours dit que ses parens étaient morts... qu'elle seule lui en tenait lieu.

LE COMTE, *à lui-même*. Mme la marquise a peut-être ses raisons pour cela. (*Il sonne.*) Eh bien ! nous verrons cette marraine... (*Philippe entre.*) Philippe, conduisez mademoiselle Raimbaut à l'appartement que j'ai fait préparer pour elle, et dites à votre femme que mademoiselle est la jeune personne au service de laquelle elle est désormais attachée.

JUSTINE. Comment !.... moi !.... logée dans le château.

LE COMTE. Oui, tant que tu t'y plairas.

JUSTINE. Oh ! toujours !.. toujours !. (*A Philippe.*) Allons, monsieur Philippe, conduisez-moi dans mon appartement.

LE COMTE. Tu reviendras bientôt, n'est ce pas?

JUSTINE. Oui, monsieur le comte.

(Il l'embrasse et elle sort.)

SCENE V.

LE COMTE, *seul*.

Oh ! oui... je ferai tout au monde pour assurer l'avenir de cette enfant.

AIR *d'Aristippe*.

Combien de fois j'ai maudit la colère,
Qui m'aveuglait, en me poussant la main,
Dieu m'a puni, car il m'a laissé faire;
Mais sa pitié m'attendait en chemin ;
A mes travaux si je dois l'opulence,
A cet enfant j'en veux faire abandon ;
Peut-être l'or jeté dans la balance
Du ciel fera descendre le pardon.

Et ce fripon de Madré qui a gardé l'argent que j'envoyais à cette pauvre famille !... je vous demande un peu si le ciel, qui a rappelé à lui tant de braves gens, ne pouvait pas comprendre ce drôle-là dans le voyage ; et dire que ce misérable est aujourd'hui le seul qui pourrait m'accuser ; heureusement qu'il doit craindre aussi que je ne découvre son infamie... et qu'il n'a rien à gagner à me trahir... C'est égal, je donnerais de bon cœur un tiers de ce que je possède pour être débarrassé de sa présence.

PHILIPPE, *annonçant*. M. Madré.

LE COMTE, *à part*. Encore !...

SCENE VI

LE COMTE, MADRE, PHILIPPE.

MADRÉ, *saluant très-humblement*. Pardon, excuse... monsieur le comte... je dérange peut-être monsieur le comte?

LE COMTE. Du tout, mon cher Madré. (*A part.*) Que le diable t'emporte.

PHILIPPE. Monsieur le comte veut-il qu'on mette les chevaux à sa voiture.

LE COMTE. Plus tard..... vous avez le temps... allez.

PHILIPPE, *sortant ; à part.* C'est drôle, monsieur veut toujours être seul avec ce vieux paysan.

SCENE VII.

MADRÉ, LE COMTE.

MADRÉ. Eh bien!... Pierre... tu vois comme je me comporte.

LE COMTE, *amèrement.* Pierre!... c'est que ton intérêt s'y trouve, vieux juif.

MADRÉ. Sais-tu que tu es joliment logé! un peu ancien tout ça, comme moi... qui n'ai pas quitté le pays depuis quarante ans.. aussi, tous ceux qui veulent des renseignemens sur ce qui s'est passé s'adressent au bonhomme Madré.

LE COMTE. Au fait, que me veux-tu?.. pourquoi ai-je encore le plaisir de te voir?

MADRÉ. Ah! encore!... c'est un mot de reproche, je n'en dirais pas autant, moi, si tu venais visiter mon moulin.

LE COMTE. Viens-tu me demander quelque nouveau sacrifice?.. Ne t'ai-je pas assez donné, insatiable avare?..

MADRÉ. Donné... fi donc!... si je te demande quelque chose, je veux le payer.

LE COMTE. Le payer!.. toi!.. voilà la première fois que ce mot-là sort de ta bouche.

MADRÉ. Je me suis aperçu ce matin qu'une petite pièce de pré... qui appartient à ton château... à peu près dix arpens.. m'arrondirait de la manière la plus agréable.

LE COMTE. Eh bien! soit... je te les vendrai, n'en parlons plus.

MADRÉ. Tu me les vendras... cher?..

LE COMTE. Non.

MADRÉ. Merci, mon ami, mon cher ami.. j'lai toujours dit : le cœur est excellent, il n'y que la tête... Dis donc ; ils ne se doutent guère dans le village...

LE COMTE, *à part.* Oh! le maudit homme!

MADRÉ. Mais cher ou non... il faut toujours finir par payer; et les pauvres meuniers ne roulent pas sur l'or de ce temps-ci.

LE COMTE. Les veux-tu donc pour rien?

MADRÉ. Pour rien!... ah! tu me connais bien mal!.. mais s'il y avait moyen de faire un echange... pour tes dix petits arpens de pré, je pourrais te donner cinq grands arpens de bruyère que je possède sur la butte aux Chagnats.

LE COMTE. Ah ça! me prends tu pour un mouton dont on puisse impunément tondre la laine?..

MADRÉ. Cinq arpens.. qui touchent aux anciennes vignes de Raimbaut...

LE COMTE, *s'échauffant.* Malheureux!.. me tourmenteras-tu toujours avec ce cruel souvenir!..

MADRÉ. Si cet échange t'accommode.

LE COMTE. Non!

MADRÉ. Tu ne veux pas?

LE COMTE. Non!

MADRÉ. Prenons que je n'ai rien dit.... je reviendrai dans un autre moment où monsieur le comte sera mieux disposé.

LE COMTE Brisons là, Madré... et si tu veux me faire un plaisir... abrége ta visite.

MADRÉ. Enchanté d'être agréable à monsieur le comte.

(Il sort en saluant comme il est entré.)

SCENE VIII.

LE COMTE, *seul.*

L'hypocrite!.. je ne peux pas le voir sans ressentir un mouvement!.. si jamais... il osait... mais non; son avarice me répond de sa discrétion... j'espère au moins être délivré de lui pour quelque temps...

SCENE IX.

MADRÉ, LE COMTE ; puis PHILIPPE.

MADRÉ, *entr'ouvrant la porte.* C'est encore moi!.. (*Entrant.*) J'avais oublié de t'apprendre une nouvelle.

LE COMTE. Voyons, parle.

MADRÉ. Il vient d'arriver dans le village... une belle marquise.

LE COMTE. Que m'importe !

MADRÉ. La marraine du jeune Anatole.

LE COMTE. Ah !..

MADRÉ. Mais il y a bien autre chose... cette marquise-là est de ta connaissance... et de la mienne...

LE COMTE. Encore quelque méchanceté..

MADRÉ. Elle a ma foi bon air... et il faut un œil exercé comme le mien, pour reconnaître dans Mme la marquise d'Entraigues...

LE COMTE. Dans la marquise d'Entraigues?..

MADRÉ. L'objet champêtre de tes premières amours !.

LE COMTE. Jeanneton !

MADRÉ. C'est toi qui l'as nommée !.. Il paraît que feu le marquis avait fait la sottise de l'épouser par reconnaissance.

LE COMTE. Jeanneton... et qui peut l'amener ici ?

MADRÉ. Cela complique un peu ta situation... elle n'a pas un intérêt aussi puissant que toi à rester cachée, et si elle te reconnaît !.. si elle te nomme !..

LE COMTE. Tiens, Madré... je suis las d'être en butte à des menaces qui n'ont aucun fondement... depuis long-temps cette malheureuse affaire est oubliée ; personne n'y songe... et tu cherches à me faire peur de mon ombre.

MADRÉ. Il y a quelquefois des papiers brûlés qui se retrouvent... prends-y garde.

LE COMTE. Impossible...

MADRÉ. Ça s'est vu.

LE COMTE. Et c'est le fripon qui a volé tout l'argent que j'envoyais à la pauvre famille Raimbaut, qui a osé !..

MADRÉ. Ah !.. n'appelle pas Madré voleur ; car il t'appellerait Pierre-le-Rouge l'assass...

LE COMTE, *prenant sa canne*. N'achève pas, malheureux !..

(On entend quelqu'un; il s'arrête.)

PHILIPPE, *entrant*. Madame la marquise d'Entraigues fait demander si monsieur le comte est visible...

LE COMTE. Pour elle... faites entrer...

MADRÉ, *avec assurance*. Je sors, monsieur le comte, mais nous nous reverrons !

(Il sort.)

LE COMTE, *seul*. Elle ici ! C'est singulier... j'éprouve un saisissement... quelqu'un qui mettrait la main sur mon cœur !.. et il y a près de vingt ans que je ne l'ai vue.

PHILIPPE, *annonçant*. Madame la marquise d'Entraigues.

SCENE X.

LE COMTE, LA MARQUISE.

LE COMTE. Elle est encore belle.

LA MARQUISE, *le lorgnant*. Pour un comte de l'usurpation, il a bon air.

LE COMTE. Elle ne me reconnaît pas.

LA MARQUISE. Monsieur le comte, une personne de mon rang n'a point l'habitude de voyager seule, et cette dérogation aux lois de l'étiquette vous étonne sans doute ?

LE COMTE. Oh ! je ne m'étonne de rien, madame la marquise.

LA MARQUISE. J'aurais pu me faire accompagner par M. le vicomte de Soly, pair de France, que je dois épouser.

LE COMTE, *à part*. Elle épouserait le père Éternel, si on la laissait faire.

LA MARQUISE. Mais j'avais quelques raisons de venir seule dans ce pays.

LE COMTE. Ce n'est pas la première fois que madame la marquise y est venue?

LA MARQUISE. Je voulais y faire en secret une acquisition assez importante, et tâcher de rentrer dans le château de Mondragon que ma famille a autrefois possédé.

LE COMTE, *à part*. Ma famille est très-joli... elle a oublié son nom de demoiselle.

LA MARQUISE. Or, monsieur le comte... il ne s'agit point ici d'un marché ordinaire... les gens comme nous sont au-dessus de quelques sacs d'argent.

LE COMTE, *à part*. Pendant long-temps, ils ont été au-dessous.

LA MARQUISE. Vous ne devez pas tenir à un domaine qui vous est à peine connu ?

LE COMTE. C'est ce qui vous trompe, madame la marquise.. ce domaine... je le connais beaucoup.

LA MARQUISE. Il ne peut avoir aucun charme pour vous... il ne rappelle à votre imagination aucun souvenir... vos ancêtres ne l'ont point habité pendant des siècles.

LE COMTE. Madame la marquise, vous plairait-il de me regarder en face?

LA MARQUISE. Pardon, monsieur le comte... j'ai la vue un peu basse.

LE COMTE. Prenez votre lorgnon... Eh bien? vous dites...

LA MARQUISE. Très-bien!.. Fort bien!

LE COMTE. Ces traits ne vous rappellent rien?

LA MARQUISE. Attendez donc... J'ai vu quelque chose comme ça dans les salons du duc d'Harcourt. (*A part.*) Ce faubourg Saint-Germain est si mêlé!.. il y a fusion et confusion.

LE COMTE. Mon visage vous est tout-à-fait inconnu?

LA MARQUISE. Il est possible que j'aie eu déjà l'avantage de vous voir... mais où?

LE COMTE. Je m'en vais vous le rappeler.

LA MARQUISE. Vous me ferez infiniment de plaisir.

LE COMTE. Autrefois, dans ce même village, vivaient deux individus d'un état fort modeste; car l'un était batteur en grange, et l'autre, simple vachère.

LA MARQUISE. Les pauvres gens!

LE COMTE. Vous dites?

LA MARQUISE. Je les plains de tout mon cœur.

LE COMTE. Ils ne sont pas du tout à plaindre. Le garçon était un franc vaurien, la jeune fille, une franche coquette... qui devait aller loin. Le jeune homme alla pourtant plus loin qu'elle; car, plus tard, à Paris, à la suite d'événemens majeurs, il fut envoyé à Cayenne. (*A part.*) Elle ne bouge pas.

LA MARQUISE. Cette histoire m'intéresse au dernier point... Ces glaces-là appartiennent au château?.. Continuez donc, je vous en prie, monsieur le comte.

LE COMTE. Du reste, ce voyage fut la source de sa fortune. Revenu en France, après le dix-huit brumaire, tout lui réussit : l'or, les dignités, lui arrivèrent sans qu'il les cherchât. Devenu millionnaire en 1805, créé baron en 1812, il allait être nommé sénateur, lorsque l'empereur abdiqua.

LA MARQUISE. C'est jouer de malheur... et votre jeune dame.. demoiselle.. qu'est-elle devenue?

LE COMTE. Ce qu'elle est devenue?

LA MARQUISE. Oui; je ne serais pas fâchée de le savoir.

LE COMTE. Tour-à-tour déesse de la Raison, citoyenne grecque, marquise, veuve, et prête à se remarier, elle a acquis assez de fortune pour acheter aujourd'hui le château du village dans lequel elle est née.

LA MARQUISE. Allons donc! monsieur le comte, c'est tout un roman que vous nous faites là.

LE COMTE. C'est une histoire, madame.. car le batteur en grange, c'est moi; et la... c'est vous.

LA MARQUISE. Moi! monsieur?

LE COMTE. Allons, Jeanneton; allons, ma vieille, ne fais pas la prude, et embrassons-nous.

LA MARQUISE. Ah! quel ton!.. Ah! que ces nobles de Bonaparte sentent la caserne!

LE COMTE. Voyons, sois gentille... et reconnais franchement ton premier amoureux.

LA MARQUISE. C'est une folie à laquelle il m'est impossible de me prêter.

LE COMTE. Tu refuses..?

LA MARQUISE. Mes oreilles ne sont point habituées à un pareil langage.

LE COMTE, *s'emportant.* Ah! parbleu! madame la marquise!... (*Redevenant plus doux.*) Comment, Jeanneton! tu aurais banni de ta mémoire tous les souvenirs de ta jeunesse!.. Tu passerais sans émotion devant cette chaumière (*il la montre par la fenêtre*), où tant de fois tu m'as dit: Je t'aime! J'ai encore ces mots-là dans l'oreille, dans le cœur.

LA MARQUISE, *un peu émue.* Eh! mon Dieu! monsieur le comte, c'est attacher trop d'importance à un enfantillage! . A quinze ans, sait-on ce qu'on éprouve?... Toutes les jeunes filles ont une de ces inclinations-là au sortir de pension... mais, plus tard, qui s'en souvient?

LE COMTE. Moi!.. dont tu as été le premier, je dirai même le seul amour; moi qui malgré toutes tes perfidies, n'ai pas un instant cessé de penser à toi... Juge de ce que j'éprouvais, puisqu'en ce moment tu me parais aussi jeune, aussi belle qu'avec ta cornette et tes sabots.

LA MARQUISE. Voilà un compliment... Eh bien! mon cher comte, cette rencontre à laquelle j'étais loin de m'attendre, ne peut que faciliter la réussite de mes projets.

LE COMTE. De nos projets.

LA MARQUISE. Vous aussi?. Et de quelle nature sont les vôtres?

LE COMTE. D'abord... vous avez un filleul qui habite ce village... Anatole est un charmant garçon; il aime Justine Raimbaut, une jeune fille à laquelle je porte un intérêt de père... je vous demande sa main pour elle.

LA MARQUISE. Impossible! J'ai d'autres vues pour ce jeune homme; ensuite?..

LE COMTE. Avant tout, le mariage d'Anatole et Justine.

LA MARQUISE. Jamais.

LE COMTE. La raison de ce caprice?

LA MARQUISE. C'est mon secret.

LE COMTE. Vous désirez avoir le château de Mondragon?

LA MARQUISE. Vous en devinez le motif.

LE COMTE. J'y tenais beaucoup; eh bien! je consens à vous le céder... mais à condition que vous donnerez votre consentement au mariage de ces enfans.

LA MARQUISE. Vous êtes trop galant; vous me vendrez votre château, sans me forcer de consentir à un mariage qui ne peut pas se faire.

LE COMTE. C'est votre dernier mot?

LA MARQUISE. De grâce, ne me tourmentez pas davantage. J'ai la tête si faible, les nerfs si délicats! la moindre contrariété me jette dans des états épouvantables.

LE COMTE. Cela suffit; je vais dire à tout le village que Jeanneton s'oppose au bonheur de Justine.

LA MARQUISE. Monsieur, j'espère qu'un pareil nom ne sortira de votre bouche.

LE COMTE. Pourquoi pas?

LA MARQUISE. Ce serait une indignité, une trahison, Pierre!

LE COMTE. Eh bien! madame la marquise, consultez vous.. je vous donne cinq minutes pour réfléchir.

(Il entre dans son cabinet à droite.)

SCENE XI.

LA MARQUISE, *seule.*

A-t-on jamais vu?.. Ah! ces gens de rien, ces parvenus sont d'une insolence, d'une grossièreté!.. (*Elle rit.*) Pierre-le-Rouge, propriétaire du château!.. noble, titré, millionnaire... en vérité, on n'a pas d'idée de ces choses-là.. Il fallait la révolution pour voir de semblables métamorphoses. Il est capable de jeter mon nom à la tête de ces paysans!.. Comment faire?.. Consentir à ce mariage est une chose de la dernière impossibilité. Il faudrait avouer.. non!

SCENE XII.

LA MARQUISE, MADRÉ.

MADRÉ, *se glissant.* J'ai l'honneur de présenter mes respects à madame la marquise...

LA MARQUISE. Qu'est-ce?... que voulez-vous, mon ami?

MADRÉ. Je suis le vieux bonhomme Madré.

LA MARQUISE, *à part.* Madré!... ah! ça! on m'a donc trompée; on me disait qu'ils étaient tous morts dans ce village. (*Haut.*) Vieillard, que désirez-vous?

MADRÉ. Être utile à madame la marquise.

LA MARQUISE. Vous!.. et comment?... Que peut-il y avoir de commun entre nous deux?...

MADRÉ. Madame la marquise a l'intention de racheter l'ancien château... de sa famille?

LA MARQUISE. Vous êtes curieux... mon cher!...

MADRÉ. C'est assez difficile, car M. le comte est riche... richissime... il a cent mille livres de rente...

LA MARQUISE. Eh! mon Dieu! qui n'a pas cent mille livres de rente aujourd'hui!

MADRÉ. Moi, madame la marquise.

LA MARQUISE C'est votre faute...

MADRÉ. C'est possible... mais enfin malgré la grande fortune de M. le comte.. madame la marquise l'a parfaitement reconnu...

LA MARQUISE. Oui... en effet... je crois l'avoir vu à la cour...

MADRÉ. A la basse-cour, du temps qu'il s'appelait... (*La marquise lui jette un regard de mépris.*) J'étais dans le cabinet à côté... j'ai entendu votre conversation... et je viens offrir à madame la marquise les moyens de réussir.

LA MARQUISE. Ah!... s'il est vrai... ma reconnaissance... ma protection!...

MADRÉ. Des protections!... c'est de belles paroles... mais un millier d'écus, ça fait de beaux louis d'or...

LA MARQUISE. Je vous les promets... et ce moyen?

MADRÉ, *montrant sa tête.* Il est là, dans ma cervelle et dans ma poche..

LA MARQUISE. Eh bien! voyons!...

MADRÉ. C'est qu'il y a une petite difficulté... mais soyez tranquille, le temps qu'on vous a donné pour réfléchir suffira.

LA MARQUISE. Tenez votre promesse, je tiendrai la mienne.

MADRÉ. Qu'est-ce que quatre mille francs pour madame la marquise?

LA MARQUISE. Hein?

MADRÉ. Quatre mille francs; c'est à prendre ou à laisser.

LA MARQUISE, *à part.* Il n'est pas changé.

MADRÉ. Au surplus, si madame la marquise l'oubliait... je pourrais en faire ressouvenir Jeanne...

LA MARQUISE. Insolent!...

MADRÉ. Madame la marquise m'a parfaitement compris...

LA MARQUISE. Une femme de ma sorte, forcée d'entendre les propos d'un pareil rustre, sans pouvoir le faire jeter par les fenêtres.... et ils appellent cela une restauration!...

(Elle rentre.)

SCENE XIII.

MADRÉ, *seul.*

Ah! monsieur le comte, tu m'as menacé, tu as levé ta canne sur moi; je n'aurais qu'à le laisser faire, il me la casserait sur les épaules. Il y a encore du Pierre-le-Rouge sous l'habit de M. le comte... tu m'as fait peur, je me vengerai. . Tout ne brûle pas dans les incendies!... un bout de papier.. c'est bien facile à mettre la main dessus... quand on sait où sont les choses... Oui... mais ce maudit papier est mêlé avec un tas d'autres; malheureusement, je ne sais ni lire ni écrire, et je n'ose plus me fier à personne depuis la mort de mon pauvre procureur (*Tirant de sa veste un morceau de toile retenu à son cou par un cordon.*) Le quel est-ce? Il faut pourtant bien que je le sache, pour obliger Mme la marquise et pour gagner mes quatre mille francs.... Ah! justement j'aperçois ma petite Justine... une fillette de cet âge-là, la malice ne lui est pas encore venue.... elle va me déchiffrer ça.

SCENE XIV.

MADRÉ, JUSTINE.

MADRÉ. Comme te v'là brave et cossue, ma cousine.

JUSTINE. Dam! M. le comte m'a dit : Faut que tu sois gentille. J'ai obéi.

MADRÉ Belle et savante! Sais-tu que tu fais honneur à la famille.

JUSTINE. Oh! savante, pas trop.

MADRÉ. T'en sais toujours assez pour ce que je veux de toi... Tiens, regarde un peu dans ces papiers, où ce qu'il y aurait par hasard le nom de Raimbaut.

JUSTINE. De mon grand père?

MADRÉ. Précisément...

(Il lui a donné un à un plusieurs papiers qu'elle déplie successivement.)

JUSTINE, *lisant.* « Pour six mois d'intérêt, à 18 pour cent par mois...

MADRÉ. Pas ça, pas ça.

JUSTINE, *lisant.* « Saisie et vente de meubles...

MADRÉ. Ce n'est pas encore ça.

JUSTINE, *tristement.* Ah! en v'là un qui parle de la mort de mon pauvre grand père.

MADRÉ, *prenant le papier vivement.* C'est ça, c'est ça, donne...

JUSTINE. Ah! je vous en prie, laissez-moi lire...

MADRÉ. Non, non; c'est inutile, ça te ferait trop de peine... (*A part.*) Je tiens mon bon papier... et c'te fois-ci... (*il déchire un petit coin du papier*) je le reconnaîtrai, et il n'a qu'à bien se tenir.... M. Pierre-le-Rouge.

JUSTINE. Comment! Pierre-le-Rouge? est-ce qu'il n'est pas mort?

MADRÉ. Non, il n'est pas mort.

JUSTINE. Ah! mon Dieu!

MADRÉ. Il se porte aussi bien que toi et moi... peut-être mieux, le bandit... et il veut encore faire des siennes.

JUSTINE. Pierre-le-Rouge esiste! j'm'en vas tout dire à M. le comte.

MADRÉ, *à part*. Bon, bon...

AIR *de J. Doche*.

ENSEMBLE.

JUSTINE.

Quel cruel mystère,
Mais que puis-je faire?
A mon second père
Allons l' révéler.

MADRÉ.

Oui, j'ai mon affaire,
Narguons sa colère!
Que peut-il donc faire?
C'est à lui de trembler.

JUSTINE, *seule*.

Ce méchant, je gage,
Est dans le village,
Mais monsieur l' comte est là
Qui me protégera.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Elle sort.)

SCENE XV.

MADRÉ, *seul*.

V'là donc le fameux acte qui constate comme quoi que le coup de fléau a été donné, il n'y a pas encore trente ans, Dieu merci. (*Il déchire et jette au feu les autres papiers.*) V'là ce que c'est, il ne se mêlera plus avec les autres... allons trouver Mme la marquise.

(Il va pour sortir; le comte entre.)

SCENE XVI.

LE COMTE, MADRÉ.

LE COMTE, *dans la plus grande agitation*. Que viens-je d'apprendre... grands dieux! je suis dans un trouble., une agitation!.. Quoi! l'on sait que Pierre-le-Rouge existe; c'est elle qui vient de me le dire... ce secret, je le croyais à jamais enseveli... Qui donc a pu le dévoiler... le découvrir?..Qui peut surtout avoir choisi pour cette confidence la petite fille de Raimbaut

MADRÉ, *s'avançant avec jactance*. Moi, monsieur le comte.

LE COMTE. Toi, misérable!

MADRÉ. Ah! vous avez levé la main sur moi.

LE COMTE. Tu as eu la bassesse...

MADRÉ. De me venger... c'est pain bénit, quand on en trouve l'occasion.

LE COMTE. Et tu n'as pas craint de t'exposer à ma colère... tu me connais pourtant.

MADRÉ. On n'a rien à craindre, quand la loi vous reconnaît honnête homme.

LE COMTE. Tais-toi, Madré.

MADRÉ. Et tout le monde ne peut pas en dire autant.

LE COMTE. Lâche et méchant!

MADRÉ. Ah! ménage-moi... je te le conseille; je n'ai pas encore tout dit; je n'ai pas dit le nouveau nom que tu portes, monsieur le comte.

LE COMTE. Eh bien! tu ne parleras pas, infâme!

MADRÉ. Je parlerai... je ferai plus, je montrerai un acte; car je te l'ai dit: tout ne brûle pas dans les incendies.

LE COMTE. Oublies-tu mon ancien caractère?.. oublies-tu que nous sommes seuls!...

MADRÉ. Oh! l'on viendrait à mon secours... (*appuyant*) Pierre-le-Rouge.

LE COMTE, *hors de lui, va fermer la porte*. Du moins, on ne viendra pas du dehors.

MADRÉ, *effrayé*. Ah! mon Dieu, que va-t-il faire?... Monsieur le comte...

LE COMTE. Il n'y a plus de comte, ici; il n'y a plus que Pierre-le-Rouge: tu l'as dit.

MADRÉ, *dans le plus grand effroi*. Ciel!

LE COMTE. Ah! tu veux déshonorer ma vieillesse... priver une enfant du bonheur que je lui dois en expiation de mon crime! Oui; je suis Pierre-le-Rouge, je le suis encore; tu as réveillé la férocité du loup; le premier, tu en sentiras les griffes.

(Il le saisit à la gorge.)

MADRÉ, *d'une voix étouffée*. Grâce grâce!..

SCENE XVII.

LES MÊMES, JUSTINE, *entrant par la petite porte*.

JUSTINE. Mon bienfaiteur, mon père, que vous a-t-il donc fait?

MADRÉ, *se remettant*. La petite fille de Raimbaut! oseras-tu me tuer devant elle?

LE COMTE, *tombant dans un fauteuil*. Elle t'a sauvé la vie.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, LA MARQUISE, *puis* PAYSANS *et* PAYSANNES.

LA MARQUISE, *entrant.* Qu'y a-t-il donc ici?

MADRÉ. Rien, rien, madame la marquise; absolument rien.

LA MARQUISE. Il m'avait semblé entendre un bruit inusité.

MADRÉ. Je vous avais promis un moyen; je vais vous le faire connaître, et malgré nos conventions, je crois maintenant que je vous le donnerais pour rien... (*Il regarde le comte avec insolence.*) C'est à vous de trembler, à présent.

LA MARQUISE, *à part.* C'est qu'il me fait trembler aussi.

LE COMTE, *à lui-même.* Trembler! Quoi! celui qui, de la grange d'une misérable ferme, est parvenu au premier rang de la société; qui a pu échanger la blouse du paysan contre un manteau de comte, ne pourra triompher des ruses d'un grossier villageois et de l'ambition d'une femme échappée comme lui d'une étable pour arriver à un château! Une vie tout entière de travail, d'honneur et de probité ne suffira pas pour effacer un crime involontaire? Il me faudra craindre sans cesse la méchanceté de cet homme.. eh bien! il faut en finir. (*A allant ouvrir la porte.*) Philippe, Etienne, Julien... ouvrez les portes... que les gens de ma maison, que tous les habitans puissent pénétrer jusqu'ici. (*On ouvre les portes; elles se garnissent de monde.*) Je veux avoir tout le village pour témoin.

LA MARQUISE. Oh! mon Dieu! que va-t-il faire? c'est à en avoir une attaque de nerfs!

MADRÉ. Un fauteuil à Mme la marquise, qui va se trouver mal.

LE COMTE. Ecoutez-moi tous: Quand je suis arrivé ici, vous avez cru que c'était la première fois que j'y venais!.. vous avez pensé que l'acquéreur du château était un étranger!.. du tout; le propriétaire de Mondragon est un homme du pays... avant d'être comte, il a été paysan... il a porté un nom maudit dans ce village... un nom qu'un événement funeste a gravé dans toutes les mémoires!.. M. le comte s'est appelé Pierre-le-Rouge!.. (*Les paysans se reculent effrayés; les paysannes curieuses avancent, Justine se recule.*) Elle aussi!...

MADRÉ. Et Mme la marquise?..

LE COMTE, *avec force.* Silence! (*Aux paysans.*) Vous vous éloignez... vous avez raison... et pourtant j'aurais donné tout mon sang pour celui qui est tombé victime de mon aveugle colère... je partis sans savoir que j'étais coupable!.. ce fut cet homme qui me l'apprit.

TOUS. Madré!

LE COMTE. Je résolus dès lors de consacrer ma vie à expier une faute involontaire... j'ai adopté le seul rejeton de cette famille... depuis plus de vingt années j'ai envoyé de l'argent à ce misérable pour être distribué à la famille Raimbaut... Que croyez-vous qu'il en a fait?.. il l'a gardé; il a volé la veuve et l'orphelin!..

TOUS. Ah! oh! ah!..

MADRÉ. Eh bien! après?.. ils ne sont pas morts de misère!..

LE COMTE. Et ce voleur!.. ce voleur insatiable m'a arraché de l'or plus gros que lui pour garder un secret que tout-à-l'heure encore il menaçait de dilvuguer... eh bien! le voilà ce secret... et si quelqu'un d'entre vous ne croit pas mon malheur suffisamment expié, qu'il parle, qu'il me dénonce, qu'il m'arrête!

(Tous font des gestes d'intérêt.)

LA MARQUISE. Il y a du bon dans cet être-là!

(Elle regarde Justine.)

MADRÉ. Va, va; mais la loi n'entend pas de c't'oreille-là, et tu ne pourras pas anéantir cet acte-ci.

LA MARQUISE. Cet acte, il est à moi, vous me l'avez vendu.

(Elle le prend et va pour le déchirer.

LE COMTE, *l'arrêtant.* Non, non, madame, lisez; il prouvera que l'action fut involontaire.

LA MARQUISE, *bas.* Vous le voulez, Pierre?

LE COMTE. Oui.

LA MARQUISE, *lisant.* « Depuis la mort » de ce pauvre Raimbaut, voici le trente- » deuxième billet de mille francs que je » t'envoie.

MADRÉ. Il y a ça?

LE COMTE. C'est mon écriture.

LA MARQUISE. Et votre signature. (*Elle continue.*) « Et cependant j'apprends que

« cette famille est toujours malheureuse. »

JUSTINE. Je crois bien ; il n'a donné que cent écus.

MADRÉ, *avec explosion.* Imbécille ! j'ai déchiré le bon papier.

LA MARQUISE. Et vous avez gardé celui qui vous condamne ; (*elle lit le papier*) quant à vous, mon cher comte, vous voilà quitte envers tout le monde !

LE COMTE. Pas encore.

AIR *de Préville.*

Sans le vouloir il vient de me sauver.
Sur le passé, gardons tous le silence,
Ma chère enfant, c'est à toi d'achever,
Pour me rendre la paix, une œuvre d'indulgence,
Les hommes malgré mon aveu,
Doivent m'absoudre, ainsi la loi l'ordonne;
Mais pour être absous devant Dieu,
Il faut qu'un ange me pardonne.

JUSTINE. Ah !.. (*elle se jette dans ses bras*) mon second père !

LA MARQUISE. Elle est gentille comme un cœur !

LE COMTE, *à la marquise.* Elle sera mon héritière.

LA MARQUISE, *prenant un air aimable.* Nous verrons..... nous verrons, mon cher comte. Venez m'embrasser aussi, mon enfant.

LE COMTE. Voilà une bonne parole !... c'est la première, mais enfin il y a commencement à tout. (*Aux paysans.*) Mes amis, je donne au village tout l'argent que m'a volé Madré.... et nous nous entendrons ensemble pour le lui faire restituer.

TOUS. Vive monseigneur !

MADRÉ, *à part.* Je crois que j'aurais autant aimé être étranglé.

LE COMTE, *bas à la marquise.* Jeanneton, je suis riche... je suis comte... je suis garçon... Anatole est orphelin, il n'a point de nom, à nous deux nous pouvons lui en donner un.

LA MARQUISE. Et devant ces gens-là vous avez gardé mon secret?..

LE COMTE. Est-ce qu'on peut humilier la femme qu'on aime encore !

LA MARQUISE. Pierre... . vous valez mieux que moi.

LE COMTE. Je ne dis pas non, madame la comtesse.

CHOEUR.

Quel bonheur ! quelle ivresse
Ce mortel généreux
Consacre sa richesse
A faire des heureux.

FIN.

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



MLLE MARGUERITE.

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Par MM. Xavier et Duvert.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre National du Vaudeville, le 2 février 1832.

PERSONNAGES	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
BOISSEAU.	MM. LEPEINTRE j^e.	Mme BOISSEAU.	Mmes GUILLEMIN.
GIFFLARD.	FONTENAY.	ANGÉLIQUE, sa fille.	A. BEAUCHÊNE.
BOUGINIER, clerc d'huissier.	ARNAL.		

La scène se passe à Paris, chez M. Boisseau.

Le théâtre représente une antichambre. Au second plan, à gauche du spectateur, une porte donnant dans la chambre à coucher: au fond, également à gauche, l'entrée d'un cabinet servant de fruitier; au milieu, une porte donnant à l'extérieur. A droite, au premier plan et en saillie sur la scène, une petite cuisine vitrée, le fourneau adossé du côté de l'avant-scène, et la porte d'entrée donnant sur le théâtre; au fond de la cuisine, et faisant face au spectateur, sont suspendues des casseroles, etc.; sur une planche appliquée à ce mur sont placées des bouteilles, des assiettes, un sucrier et divers petits paquets. A gauche, une table et tout ce qu'il faut pour écrire. Les fourneaux sont allumés et plusieurs casseroles sont sur le feu.

SCENE I.

MAD. BOISSEAU, *occupée près des fourneaux.*

Quel ennui! quel tracas! du monde à dîner; un petit bal ce soir; ma fille qui doit jouer un proverbe dans le salon; et pas de bonne... c'est vraiment désolant... *Elle appelle.*) Angélique! Angélique!

SCENE II.

ANGÉLIQUE, MAD. BOISSEAU.

ANGÉLIQUE, *accourant et venant de la chambre à gauche.* Maman!

MAD. BOISSEAU. Eh bien! ma fille, t'es-tu occupée de tout préparer? As-tu disposé ta toilette?

ANGÉLIQUE. Oui, ma petite maman; mais on n'a pas encore apporté mon costume de hussard, pourvu qu'il m'aille bien! mais il m'ira bien, j'en suis sûre.

Air *du Vaud. de Partie et Revanche.*

Pour faire un parfait militaire
N'ai-je donc pas tout ce qu'il faut?
J'aurai l'air dur, sombre et sévère,
L'œil terrible et le verbe haut. *bis.*
Jurant et lançant le blasphême,
Le sabre en main, oui, je veux tout oser;
Mais j'ai bien peur de partager moi-même
La terreur que je vais causer. *bis.*

Mais tu ne sais pas ce qui me contrarie beaucoup? c'est que mon père ait invité toute la famille Bernard à notre représentation; il était convenu qu'il n'y aurait que mes camarades de pension, quelques voisines, mais pas un homme, excepté mon père.

MAD. BOISSEAU, *à part.* Encore, de ce côté, il fait tout au plus exception.

ANGÉLIQUE. Et voilà que je vais me trouver devant tous les Bernard!.. En ve-

rite, si ce n'était pas aujourd'hui la Saint-Médard, la fête de mon père, je crois que je renoncerais à la partie.

MAD. BOISSEAU, *avec mystère.* Ton père a eu ses intentions pour inviter les Bernard; il a des projets.

ANGÉLIQUE. Quels projets?

MAD. BOISSEAU. Il médite un mariage entre toi et M. Célestin Bernard, l'aîné des fils; tu sais? le commis-voyageur

ANGÉLIQUE, *vivement.* Comment? mais je ne peux pas le sentir.

MAD. BOISSEAU. Je le sais bien, puisque tu en aimes un autre.

ANGÉLIQUE, *étonnée.* Un autre?

MAD. BOISSEAU. Eh oui, crois-tu que je ne m'en sois pas aperçue; mais, va! sois tranquille, je ne contraindrai pas ton inclination; ton père aura beau faire...

ANGÉLIQUE. Mais, maman, croyez-vous vraiment que...

MAD. BOISSEAU. Je te dis que tu aimes quelqu'un: j'en suis sûre.

ANGÉLIQUE. Mais qui donc?

MAD. BOISSEAU. Cherche.

ANGÉLIQUE, *après un moment de réflexion.* Est-ce que vous voulez dire ce petit clerc d'huissier à qui je n'ai jamais parlé?

MAD. BOISSEAU. Quel clerc d'huissier?

ANGÉLIQUE. Ce petit jeune homme d'en face, qui me suivait toujours quand je sortais avec ma bonne, et qui, pour me forcer à le regarder, soufflait dans un harmonica.

MAD. BOISSEAU. Le joli moyen!.. fi donc? un clerc d'huissier!:. jolie perspective!

ANGÉLIQUE. Aussi, je suis bien loin d'y songer.

MAD. BOISSEAU. Celui que tu aimes, Angélique... je le connais; ne cherche pas à dissimuler... d'ailleurs, c'est un homme bien conservé, un beau brun.

ANGÉLIQUE. Un brun!.. Ah! celui que je vois quelquefois chez ma tante, et qui vous a dit qu'on nous prendrait pour les deux sœurs?

MAD. BOISSEAU. Juste! M. Gifflard, enfin...

ANGÉLIQUE. Mais, maman...

MAD. BOISSEAU. Oui, ma fille, c'est M. Gifflard que tu aimes. J'approuve ton inclination. Et lui non plus n'a pas été insensible...

ANGÉLIQUE. Vraiment?

MAD. BOISSEAU. Il t'adore, il me l'a dit... et quel mari!.. un marchand de chevaux, d'un des plus riches marchands de chevaux de la Normandie; avec un mari comme ça une femme a bientôt voiture.

ANGÉLIQUE, *avec joie.* Vous croyez? j'aurais voiture?..

MAD. BOISSEAU. Ah! je savais bien que tu l'aimais, mais rassure-toi, lui aussi doit venir ce soir... Ainsi ton père aura beau pousser son Célestin Bernard... (*D'un air d'autorité.*) Contrarier l'inclination de mon enfant! désunir deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre! non, non, M. Boisseau!.

ANGÉLIQUE. Ah! ce serait bien mal.

MAD. BOISSEAU.

Air : *Ah! si madame me voyait.*

Ne crains rien! je veux te prouver
Que sur toi veille ma tendresse.
Non! un époux de cette espèce
De chagrins viendrait t'abreuver.
De ce malheur je veux te préserver!
Si tu savais comme il est difficile
De vivre heureuse et de chasser l'ennui,
Auprès d'un sot, d'un imbécile!
(*A part.*)
Dieu! je compromets mon mari.

(*Haut.*) Grâce au ciel! je ne le sais pas, moi... mais voyez! des larmes dans ses yeux!.. console-toi! va, tu épouseras M. Gifflard.

ANGÉLIQUE. Ah! maman, que vous êtes bonne!

MAD. BOISSEAU. Mais, à propos de bonne... et celle que madame Vergeois doit nous envoyer, qui n'arrive pas, et notre dîner! notre soirée!

Air : *Je saurai bien le faire marcher droit.*

Un mariage, un spectacle, un repas;
Pour le service, hélas! n'avoir personne!
Je dois ici me montrer mère et bonne;
Ah! sur ma foi, je n'y suffirai pas!
Ma chère enfant, sois tranquille, crois-moi,
Ah! quel époux je te destine!
Pour ton bonheur je veillerai sur toi,
Et toi, veille sur la cuisine. *bis.*

ENSEMBLE.

Un mariage, etc.

ANGÉLIQUE.

Un mariage, un spectacle, un repas!
Cela n'a rien, je crois, qui vous étonne;
S'il faut ici vous montrer mère et bonne,
Ah! les moyens ne vous manqueront pas.

Angélique reste pensive.

SCÈNE III.

BOUGINIER, *qui a entr'ouvert la porte du fond*, ANGÉLIQUE.

BOUGINIER, *à part.* Pas de bonne? bon, elle est seule. Heureux Bouginier? fortuné clerc d'huissier que tu es!

ANGÉLIQUE. C'est drôle! dire que j'aimais quelqu'un et que je ne m'en doutais pas. Au fait, maman doit le savoir mieux que moi; c'est bien le cas de dire comme la chanson : que l'amour vient sans qu'on y pense.

BOUGINIER, *à part*. Et par la porte du fond, encore.

ANGÉLIQUE. Ainsi donc, j'aime.

BOUGINIER, *à part*. Elle aime!.. Voici le moment de m'annoncer.

Il souffle dans son harmonica.

ANGÉLIQUE, *effrayée*. Ah! mon Dieu!

BOUGINIER, *s'avançant tout à coup*. N'ayez pas peur!

ANGÉLIQUE, *tremblante*. Que demandez-vous, monsieur? Vous m'avez effrayée... (*A part.*) Tiens, c'est ce petit clerc.

BOUGINIER. C'est que j'ai soufflé trop fort. Vous avez peut-être cru que c'était un chat... non! c'était moi.

ANGÉLIQUE. Mais qui êtes-vous, monsieur?

BOUGINIER. Qui je suis? Je sais que j'ai le plaisir de m'adresser à la charmante Angélique Boisseau, fille de M. Médard Boisseau, ancien quincaillier, dont c'est aujourd'hui la fête, et de mademoiselle. .

ANGÉLIQUE. Mais, monsieur, je ne vous demande pas qui je suis, je vous demande qui vous êtes.

BOUGINIER. Qui je suis?.. Je me nomme Alcide-Hector Bouginier, fils de Claude Bouginier, ancien brasseur, et d'Elisabeth Vergeois. Je suis pour le présent clerc chez M. Lopineau, huissier en face... voilà mon état civil; et je suis l'homme le plus amoureux de l'Europe : voilà mon état moral.

ANGÉLIQUE. Mais, monsieur, enfin que voulez-vous?

BOUGINIER, *avec force*. Vous, en légitime mariage. (*Angélique fait un mouvement de surprise.*) Pourquoi ce geste? un clerc d'huissier, quand il a de l'éducation et qu'il est couvert proprement, n'est ma foi pas une chose disgracieuse.

ANGÉLIQUE, *avec embarras*. Monsieur!

BOUGINIER, *d'un air fin*. Ecoutez, belle Angélique, avez-vous remarqué un jeune homme, pas très-laid de figure, et qui vous suivait partout en jouant de l'harmonica, que même votre papa a dit un jour sur le boulevart, et tout haut, en le regardant : Je crois que c'est un mouchard.

ANGÉLIQUE. Sans doute, monsieur, je n'ai pu m'empêcher de remarquer ce...

BOUGINIER. Eh bien! ce jeune homme, c'est moi; cet harmonica, le voici. (*Nouveau mouvement de surprise d'Angélique.*) Ça a l'air de vous étonner? pourquoi?

Air *du vaud. du Maître du Château.*

Selon son gré chacun peint son délire;
Mille chemins mènent au même but;
Les anciens preux se servaient d'une lyre,
Les troubadours jadis pinçaient le luth.
Ne croyez pas au moins que je sois chiche;
Mais c'est bien cher tous ces instrumens-là.
Le clerc d'huissier, aussi tendre et moins riche,
Le clerc d'huissier n'a qu'un harmonica.
Le clerc d'huissier, aussi tendre et moins riche,
Soupire, hélas! dans un harmonica.

Après la ritournelle, il pose la main sur son cœur, et souffle dans l'instrument dont il tire un son faux et prolongé.

Ce n'est pas tout; j'écris votre nom sur tous les murs de la banlieue. On lit partout : *Bouginier aime Angélique*, avec des cœurs enflammés et une foule d'attributs tragiques; bien plus, j'écris votre nom jusque sur l'écorce des arbres, croiriez-vous ça? Voyez où mène la passion : pour vous je dégrade les bois de l'Etat; (*Avec horreur.*) je commets un délit forestier.

ANGÉLIQUE. Est-il possible?

BOUGINIER, *tendrement*. Ah! belle Angélique! parole d'honneur, quoique ce soit une dénomination qui n'aille plus à un chrétien, je voudrais m'appeler Médor.

ANGÉLIQUE. Eh bien, M. Bouginier!

BOUGINIER, *d'un ton caressant*. Angélique! appelez-moi Médor.

ANGÉLIQUE. M. Bouginier...

BOUGINIER. Eh bien! appelez-moi Bouginier; mais Bouginier tout court, c'est plus doux.

ANGÉLIQUE. Je suis... je suis touchée de vos attentions... Oui! je veux croire que...

BOUGINIER, *avec feu et s'éloignant d'elle*. Comment? vous voulez croire... mais c'est dubitatif ce que vous me dites là...

ANGÉLIQUE. Mais je dois vous parler avec la même franchise.

BOUGINIER, *se rapprochant*. Ah! oui, parlez-moi, parlez-moi avec la même franchise.

ANGÉLIQUE. Je vais me marier.

BOUGINIER. Ça m'est, parbleu! bien égal.

ANGÉLIQUE. Aujourd'hui même...

BOUGINIER, *sans l'écouter*. Ça m'est égal.

ANGÉLIQUE. On me présente mon futur.

BOUGINIER. Qu'est-ce que ça me fait?

ANGÉLIQUE. Un jeune homme que j'aime.

BOUGINIER, *ému*. Il n'est pas possible.

ANGÉLIQUE. Que j'aime éperdument.

BOUGINIER, *consterné et à part*. C'est une cheminée qui me tombe sur la tête...

ANGÉLIQUE. J'ai dû vous le dire?

BOUGINIER, *d'un air résolu*. Eh bien! je m'en moque... celui que vous devez épou-

ser, je le connais, c'est Célestin Bernard, un maigre, qui a un œil plus grand l'un que l'autre.

ANGÉLIQUE. C'est lui que mon père me destine.

BOUGINIER. Un malheureux qui a des vices extrêmement variés; qui joue, qui boit... un malheureux qui a plus de prises de corps sur la tête que je n'ai de cheveux sur le dos; (*Se reprenant.*) je veux dire, qui a plus de prises de corps sur le dos que je n'ai de cheveux sur la tete. Il aura de mes nouvelles ce soir. (*A part.*) Tu auras de mes nouvelles ce soir, toi!

ANGÉLIQUE. Mais ce n'est pas lui que j'aime. Mon père a beau le protéger, je n'épouserai que celui que maman me donne, M. Gifflard.

BOUGINIER, *vivement.* Qui ça Gifflard?

ANGÉLIQUE. Un marchand de chevaux.

BOUGINIER, *riant amèrement.* Ah! Dieu! s'il est possible! un exécrable maquignon, à qui le diable puisse-il tordre le cou, à lui et à ses chevaux!

ANGÉLIQUE. Ah! mon Dieu!

BOUGINIER, *d'un air de dégoût.* Justice divine! un Bernard! un Gifflard! votre père vous unirait à deux êtres pareils!!! Fi donc? ça fait lever le cœur, rien que d'y penser.

ANGÉLIQUE, *remontant la scène.* Mais pardon, Monsieur, je ne puis entendre...

BOUGINIER, *lui saisissant le bras et la ramenant.* Encore un mot...

ANGÉLIQUE. Qu'espérez-vous?

BOUGINIER. Mettre des bâtons dans les roues de votre père.

ANGÉLIQUE. Comment ça?

BOUGINIER. Partons d'un principe. Votre père... (ça n'ôte rien à sa moralité ni aux droits qu'il peut avoir à l'estime de ses concitoyens), on a tiré un feu d'artifice le jour de sa naissance, n'est-ce pas.

ANGÉLIQUE, *naïvement.* Je n'ai jamais entendu parler de cela.

BOUGINIER. C'est une manière d'établir que l'invention de la poudre est antérieure à lui.

ANGÉLIQUE. Je ne comprends pas.

BOUGINIER. Ca ne fait rien. Ecoutez moi, Angélique! le père, la mère, Bernard, Gifflard, et vous, je me moque de tout.

ANGÉLIQUE. Monsieur!..

BOUGINIER, *s'animant de plus en plus.* Je me moque de tout! je n'écoute rien! vous serez madame Bouginier, ou j'y perdrai mon nom. Si on me chasse par la porte je reviendrai par la fenêtre; si on me chasse par la fenêtre, je reviendrai par la cheminée; si on me chasse par la cheminée, je reviendrai par la porte; si on me rechasse par la porte, je reviendrai par la fenêtre, et puis toujours comme ça, toujours comme ça. Je serai toujours sur vos pas (*D'un air furieux et menaçant.*) je vous suivrai nuit et jour comme une ombre légère, et si jamais vous êtes deux fois 24 heures sans me voir ou sans entendre le son de ce que vous savez bien, vous pourrez dire : Bouginier n'est plus! (*D'une voix étouffée, et s'efforçant de crier.*) Voilà mon caractère! adieu!

Il remonte la scène.

ANGÉLIQUE. En vérité, Monsieur, vous m'effrayez.

BOUGINIER, *redescendant la scène.* Voilà mon caractère!

Il sort brusquement.

SCÈNE IV.

ANGELIQUE, *seule.*

Par exemple! s'il osait s'attacher à mes pas, comme il dit, ce serait bien incommode! Mais ce pauvre jeune homme!.. c'est qu'il a vraiment l'air de m'aimer, quoiqu'il soit un peu singulier dans ses manières! et moi qui en adore un autre, à ce que dit maman! Quel embarras! mon dieu! mon dieu! Ça suffit pour me rendre triste toute la journée; et puis jouez donc la comédie, quand vous avez une grande passion dans le cœur d'un côté, et un amoureux qui vous menace de mourir, de l'autre.

SCÈNE V.

MAD. BOISSEAU, BOISSEAU, *entrant par la gauche*, ANGELIQUE.

MAD. BOISSEAU. Interrogez-la vous même, M. Boisseau, et vous verrez si j'exagère.

BOISSEAU. Comment, ma fille, tu avais conçu de l'amour pour quelqu'un et tu le cachais à tes parens?

MAD. BOISSEAU. La pauvre enfant! elle renfermait son tourment dans son cœur... (*A part.*) elle tient de moi.

BOISSEAU. Ainsi donc, tu aimes?

ANGÉLIQUE, *les yeux baisses.* Oui, mon père?

BOISSEAU. Sérieusement?

MAD. BOISSEAU. Allons! vous allez la faire pleurer, à présent; en vérité; vous êtes d'une brutalité...

BOISSEAU. Madame Boisseau! je peux

bien interroger mon enfant : la législation m'y autorise. (*A Angélique.*) Quel est le nom de ce jeune homme!

MAD. BOISSEAU, *avec aigreur.* D'abord ce n'est pas un jeune homme.

BOISSEAU. Ma fille, alors, quel est le nom du vieillard dont vous êtes éprise?

ANGÉLIQUE. Comment? un vieillard! mais pas du tout!

BOISSEAU. Passons sur l'âge! quel est son nom?

ANGÉLIQUE, *cherchant.* C'est monsieur... monsieur... un nom tout drôle..

MAD. BOISSEAU. Gifflard.

ANGÉLIQUE, *vivement.* C'est ça, Gifflard!

BOISSEAU. Gifflard! quel nom absurde! si je m'appelais comme ça, je serais humilié au dernier point. Je ne le connais pas; enfin malgré ça, tu l'aime?

ANGÉLIQUE. Oui, mon père!

BOISSEAU. C'est fâcheux.

MAD. BOISSEAU. Et pourquoi cela?

BOISSEAU. Parce que ma parole est donnée à Célestin Bernard; parce que c'est aujourd'hui ma fête, et que je ne pense pas que le jour de ma fête on veuille me faire passer pour un... pour un homme sans aucune espèce de... (*Il cherche long-temps et ne trouve pas le mot.*) Enfin n'importe.

Angélique s'essuie les yeux.

MAD. BOISSEAU. Il s'agit bien de fête, quand vous faites pleurer votre fille, regardez!

BOISSEAU. Elle ferait bien mieux d'aller essayer son costume qu'on vient d'apporter.

ANGÉLIQUE, *gaiement.* On vient de l'apporter? ah! tant mieux. Est-il joli? quel bonheur! où est-il? où est-il?

BOISSEAU. Dans la chambre.

ANGÉLIQUE. J'y cours! quel bonheur! quel bonheur! j'ai mon costume.

Elle sort en courant par la porte à gauche.

SCENE VI.

MAD. BOISSEAU, BOISSEAU.

BOISSEAU, *regardant avec étonnement du côté par lequel Angélique est sortie.* Eh bien! mais elle ne me fait pas l'effet d'être bien. . (*Il cherche le mot.*) elle n'a pas l'air d'être profondément... (*Même jeu.*) enfin, n'importe!

MAD. BOISSEAU. Pauvre enfant! la douleur qu'on dissimule n'en est que plus dangereuse. (*En entrant dans la cuisine.*) J'aurai une peine infinie à arranger ce mariage-là.

BOISSEAU. Vous voilà encore à la cuisine?.. ah! ça, nous n'aurons donc jamais cette bonne?

MAD. BOISSEAU. Madame Vergeois m'a promis de m'en envoyer une aujourd'hui, une fille honnête.

BOISSEAU. C'est-à-dire laide.

MAD. BOISSEAU. Pourvu que vous n'alliez pas encore la renvoyer comme l'autre, sans motif.

BOISSEAU. Sans motif? une fille que j'envoie chez le pharmacien acheter de quoi purger mes trois caniches, et qui ne sait pas ce qu'elle a fait du paquet?.. Vous voulez que je garde chez moi un être pareil? Et puis elle était maigre comme une arête de brochet. Je n'aime pas avoir devant les yeux une bonne maigre. J'aime mieux une commère solide, fringante... qui réjouit la vue...

MAD. BOISSEAU. C'est ça! qui ait de grosses mains, de gros pieds, et des moustaches, n'est-ce pas?

BOISSEAU, Ma foi, oui!.. j'aime les luronnes, moi; j'adore les luronnes; une bonne gaillarde: j'aime mieux lui donner 50 fr. de plus.

Air : *du vaudeville du Jour des noces,*

Oui, la maigreur dirigeant ma cuisine,
C'est un non-sens, et je le dis tout haut,
Cinquante écus pour une maigre échine,
Assurément, c'est bien plus qu'il ne faut.
Pour deux cents francs j'aurais une servante
D'un embonpoint presque satisfaisant;
Mais quand je vais jusqu'à deux cent cinquante,
J'en veux avoir au moins pour mon argent.

MAD. BOISSEAU. Fi! vous devriez rougir; vous êtes un homme matériel... (*On entend la voix de Bouginier.*) Mais on vient, voyez donc qui c'est.

Boisseau va ouvrir la porte du fond, Mad Boisseau est auprès des fourneaux.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, BOUGINIER, *vêtu en fille de campagne, déshabillé complet de cotonnade rouge, fichu d'indienne en dedans, tablier bleu avec pièce d'estomac, haut bonnet de Normande, bas de coton bleu,*

Il porte une malle sur l'épaule, un sac de nuit et une lettre à la main.

BOUGINIER. Madame Boisseau, s'il vous plait?

BOISSEAU. C'est ici, ma belle enfant; que désirez-vous?

BOUGINIER. C'est une lettre de la part de madame Vergeois.

MAD. BOISSEAU, *accourant*. De madame Vergeois? bon! bon! Ah! c'est vous, mon enfant? donnez! (*Elle prend la lettre*) vous avez servi chez madame Vergeois?

BOUGINIER, *posant la malle sur une chaise et le sac à terre*. Moi, Madame? lisez la ettre.

BOISSEAU, *à part, l'examinant avec attention*. Quelle charpente!

MAD. BOISSEAU, *tout en lisant la lettre*. Ah! non! c'est chez madame Bertrand.

BOUGINIER. Oui, chez madame Bertrand.

MAD. BOISSEAU, *lisant toujours*. On me dit du bien de votre moralité.

BOUGINIER. Oh! madame! quant à ça...

BOISSEAU. Tant mieux! je tiens beaucoup à la moralité. Qu'es-ce que nous savons faire? Voyons, petite commère!

BOUGINIER, *d'un air timide*. Dam! Monsieur...

Air : *Je sais attacher des rubans.*

Je sais étriller les chevaux,
Je sais conduire une voiture,
Je sais dénicher les oiseaux,
Je sais un peu d'agriculture,
Je sais préparer les anchois,
Je sais traîner une brouette,
Je sais frotter, je sais fendre du bois
Et jouer de la clarinette.

Pendant la ritournelle il remue les doigts comme s'il jouait de la clarinette.

BOISSEAU, *à sa femme*. Cette fille a des talens au-dessus de son état.

MAD. BOISSEAU. Eh bien! oui, mais... et la cuisine?

BOUGINIER. Oh! la cuisine, c'est mon fort, je l'aime beaucoup, d'abord...

BOISSEAU. A la bonheur! je disais aussi : Ce n'est das le tout que d'avoir des talens d'agrément.

BOUGINIER. Fendre du bois! il appelle ça un talent d'agrément!

MAD. BOISSEAU. Enfin, savez-vous coudre, broder? Connaissez-vous la toilette?

BOUGINIER. Si je connais la toilette?

MAD. BOISSEAU. Oui, pourriez-vous au besoin servir de femme de chambre?

BOUGINIER. Oh! très-bien! parbleu!

BOISSEAU, *à part*. Tiens! elle jure! oh! c'est délicieux! j'adore les femmes qui jurent.

MAD. BOISSEAU. En ce cas, vous allez aider ma fille à s'habiller.

BOUGINIER, *vivement*. Oui, oui, où ça? où ça?

Il s'élance rapidement vers la chambre à gauche et disparaît entièrement; Mad. Boisseau court après lui et le ramène par le bras.

MAD. BOISSEAU. Mais non! non! Eh mais, c'est un poisson que cette fille-là... Tenez, réflexions faites, une nouvelle figure... ma fille ne vous connaît pas... j'y vais moi-même; occupez-vous de la cuisine. (*Elle rentre dans la cuisine avec Bouginier.*) Vous voyez, tout est préparé, tout est en train, il n'y a plus qu'à surveiller. Il faudra saler la gibelotte et mettre des épices dans les épinards; il y a tout ce qu'il faut sur la planche; (*Lui indiquant le fond de la cuisine.*) votre chambre est là, au fond.

BOUGINIER. Ah! ma chambre est là au fond? bien!

MAD BOISSEAU. Quant au dessert, vous trouverez des fruits sur les rayons dans ce cabinet (*elle indique la porte du fond à gauche*), vous n'avez plus qu'à faire les œufs à la neige.

BOUGINIER. Oh! très-bien! rien de plus facile? mais il y a plusieurs manières d'établir l'œuf à la neige.

MAD. BOISSEAU. Eh! mon Dieu! la manière la plus simple...

BOUGINIER. J'entend parfaitement. Alors c'est tout bonnement à l'italienne... on met les œufs dans une poële...

MAD. BOISSEAU. Non, dans une casserole, et puis vous battez, vous battez...

BOUGINIER. Vous battez, vous battez, tant que vous pouvez, c'est ce que nous appelons : œufs à la neige, à l'italienne. Et puis vous y ajoutez?..

MAD. BOISSEAU. Vous trouverez tout ça sur la planche.

BOUGINIER. Oh! alors, très bien! (*A part.*) C'est un peu vague.

MAD. BOISSEAU. Je vois que nous nous entendrons parfaitement. Je vais aider ma fille à sa toilette, et m'habiller ensuite. Vous devriez en faire autant, M. Boisseau; car vous n'êtes pas présentable.

BOISSEAU, *regardant Bouginier d'un air satisfait.*) Je vais m'habiller!.. quelle magnifique carrure, des pieds... à dormir debout! (*A Mad. Boisseau.*) Je vais m'habiller.

MAD. BOISSEAU. Comment vous appellet-on?..

BOUGINIER. Marguerite.

MAD. BOISSEAU. Eh bien! Marguerite, je vous laisse; si quelqu'un vient, vous m'appellerez.

Elle sort par la gauche.

BOUGINIER. Oui, madame.

BOISSEAU, *frappant doucement sur la joue de Bouginier*. Grosse boule! (*A part.*) elle me va... beaucoup, mais beaucoup!..

Air : *du Dieu et la Bayadère.*

ENSEMBLE.

Je puis compter d'avance.
Sur ta docilité,
Sur ton intelligence
Et sur ta probité

BOUGINIER.

On peut compter d'avance, etc

BOISSEAU, *à part.*

Ah ! plus je la regarde,
Plus je suis entraîné,..
Ravissante gaillarde !
Quelle taille !.. et quel nez !..

ENSEMBLE.

Je puis compter d'avance, etc.

BOUGINIER.

On peut compter d'avance, etc.

Boisseau sort par la porte à gauche.

SCÈNE VIII.

BOUGINIER, *seul, marchant à grands pas.*

En voilà une, de venette, que j'aie eue, quand il m'a tapé sur la joue! Heureusement ma barbe est de ce matin. Enfin m'y voilà donc, je suis dans le camp... pennemi! D'abord, cachons ceci! (*Il tire de sa poche un cuir à rasoir et le met dans la malle*), car si l'on le trouvait, ça donnerait bien à penser. (*Il dénoue le sac de nuit, et en tire successivement une casquette et des bottes qu'il met dans la malle dont il en retire la clef.*) Est-ce heureux qu'en sortant d'ici ce matin, j'aie rencontré cette bonne Perpétue, c'est-à-dire, non, cette bonne Marguerite, l'ancienne domestique de ma tante Vergeois? Où êtes-vous maintenant? que je lui dis. — Mais, qu'elle me répond? je devais entrer aujourd'hui même chez M. Boisseau, et voilà la lettre de votre tante pour me recommander, mais j'y vais pour leur dire de ne pas compter sur moi, vu que j'ai une autre place à occuper dans le quartier .. de la Maternité; une affaire importante dont il faut que je me débarrasse avant d'entrer en maison. Alors moi, de joie, je saute et je jette un cri. (*Il saute et jette un cri.*) Ah ! Marguerite ne savait pas ce que ça voulait dire; bref, je prends la lettre, j'embrasse Marguerite, je lui dis que je me charge de tout, et me voilà! Voilà qui est téméraire à moi, à moi qui ne sais pas un mot de cuisine, d'avoir entrepris une chose aussi étonnante.

Air : *de Caleb.*

Tu ne sais pas, Angélique divine,
Quel procédé te rapproche de moi !
Tu ne sais pas que là, dans la cuisine,
Est un amant hydrophobe de toi!
Tu ne vois pas, hélas! dans Marguerite
Un clerc obscur, domestique amoureux!
Tu ne sais pas qu'un cœur d'homme palpite
Sous cette robe et sous ces gros bas bleus.

Eh bien! et les œufs à la neige, j'allais les oublier! (*Il prend la malle et la place dans la cuisine, hors de vue.* Le diable m'emporte si je sais comment m'y prendre! je crois que je n'en ai jamais vu; d'abord, il faut casser les œufs, je présume. (*Il casse les œufs dans une casserole.*) Voilà! et puis après cela, elle m'a dit qu'il fallait battre... (*Il bat les œufs avec une fourchette.*) mais quand je battrais jusqu'à demain matin, çà ne sera toujours que des œufs Mettons-y du beurre; le beure est l'ami intime de l'œuf (*Il met du beurre dans la casserole*); qu'est-ce que c'est que ça? (*Il tire une assiette de dessus la planche*), c'est du lard! tiens! mais ça peut être très bon (*il met du lard dans la casserole*) Qu'est-ce que c'est que cette bouteille? (*il prend une bouteille qui est sur la planche et la porte à son nez*) Ah! quel baume! c'est de la fleur d'orange! je crois qu'un filet de fleur d'orange est fort agréable (*il verse à grands flots une énorme quantité de fleur dans la cassero role*); maintenant, laissons mijoter mes œufs à la neige, et couvrons tout ça de sucre râpé, Sont-ils gastronomes dans cette maison-ci, (*Il prend le sucrier qui est sur la planche et jette du sucre dans une casserole sans regarder*) Oh! oui, il peuvent dire : nous sommes gastronomes. Ah! mon Dieu! ah mon Dieu!! qu'est-ce que j'ai fait? je me suis trompé de casserole, j'ai sucré la gibelotte, je suis un malheureux, je sens une sueur foide qui me parcourt généralement. Enfin!.. et les épinards! où a-t-elle mis ses épices? c'est sans doute ça? (*il prend un petit paquet qu'il ouvre*); oui : une poudre jaune, il ya une étiquette! (*Il lit* :) *Jalap!* Jalap? Je ne connais pas cette épice-là (*il jette tout le jalap dans les épinards*); mais on est si gourmand aujourd'hui; on invente un tas de choses! allons! couvrons tout ça et ne nous en occupons plus!

SCÈNE IX.

BOISSEAU, BOUGINIER.

BOISSEAU. Psitt! psitt!

BOUGINIER, *sortant de la cuisine.* Hein!.. Ah? c'est Monsieur!

BOISSEAU. Dis-moi... ton nom?.. Je l'ai oublié.

BOUGINIER. Mon nom? mon nom de fille?

BOISSEAU. Oui!

BOUGINIER, *cherchant d'un air inquiet.* Tiens! tiens! Perpétue.

BOISSEAU. Mais il me semblait...

BOUGINIER. Non, non, Marguerite! Ah! je vais vous dire, c'est que je me nomme Rose-Victoire-Catherine-Anne-Félicité-Perpétue-Marguerite.

BOISSEAU. Ah mon Dieu! tu as dévalisé le calendrier. Eh bien! je l'ai encore oublié.

BOUGINIER. Ah! ça, mais vous avez une mémoire... *(Ils regardent tous deux en l'air et cherchant ensemble à se rappeler du nom.)* Ah! Perpétue!

BOISSEAU, *en même temps que Bouginier* Marguerite!

BOUGINIER, *d'un air de doute.* Marguerite?

BOISSEAU, *de même.* Perpétue?

BOUGINIER. Oui, oui, Marguerite parbleu! c'est ça.

BOISSEAU. Eh bien! Perpétue!..

BOUGINIER. Marguerite! nous sommes convenus de Marguerite.

BOISSEAU. Eh bien! Marguerite! tu es une bonne grosse mère, je te donne ma confiance.

Il lui prend le menton; Bouginier est effrayé.

BOUGINIER. C'est bien à vous!

BOISSEAU. Tiens-toi bien pour avertie. Ma fille va épouser M. Célestin Bernard, jeune homme qui a toute sorte de... *(Il cherche le mot.)* Enfin, n'importe! Ma femme voudrait qu'elle prît pour mari un certain...

Il cherche le mot.

BOUGINIER. Enfin, n'importe! *(A part.)* Ah! ça, mais il ne trouve jamais le mot!

BOISSEAU. Célestin Bernard doit venir aujourd'hui, et comme je sais que les domestiques sont naturellement bavardes, si tu dis à ma fille et à ma femme un seul mot qui ne soit pas à l'avantage de ce jeune homme, je te déclare qu'à l'instant même je te flanque à la porte.

BOUGINIER Ah, ah!

BOISSEAU. Tandis que, si tu es docile, si tu es... *(Il cherche le mot.)* Enfin n'importe! nous nous ent[illegible] rès-bien, entends-tu, grosse jouff[illegible]

BOUGINIER. Vous serez s[illegible].

BOISSEAU. Quelles mains! comme elles sont d'un beau rouge; on croirait voir l'enseigne d'un fabricant de gants. Oh! vivent les Picardes pour ça, je parie que tu es Picarde!

BOUGINIER. Mon bourgeois, je pourrais vous dire que je suis Picarde, mais ça ne serait pas vrai, je suis Norman...de.

BOISSEAU, *à part.* Bien belle Normande!

BOUGINIER. Si je me suis mise en maison, croyez que ce n'est pas pour la cupidité des deux cent cinquante francs; mais on m'a indiqué la vôtre pour la probité... Je tiens à ma réputation et pour ce qui est de la sagesse et de la vertu...

BOISSEAU, *qui l'examinait attentivement.* Tu as tout ceci très-bien.

Il indique du geste le bas de son visage.

BOUGINIER, *à part.* Ah! ça, mais il m'ennuie ce vieux-là. *(Haut.)* Oui, mais avec toutes vos bêtises, et mes œufs à la neige? ils peuvent brûler. .

BOISSEAU. J'ai encore à te parler Ecoute, écoute!

BOUGINIER. Non, non, j'ai mon ouvrage.

Boisseau veut retenir Bouginier. Bouginier le repousse violemment et entre dans la cuisine.

BOISSEAU, *apercevant sa femme, entre à son tour dans la cuisine, et se cache derrière Bouginier.* Ma femme!

SCÈNE X.

BOUGINIER, *et* BOISSEAU *dans la cuisine.* MAD. BOISSEAU, ANGÉLIQUE *en officier de hussards. Elles entrent par la gauche.*

MAD. BOISSEAU. Il te va à ravir.

ANGÉLIQUE Vraiment!

MAD. BOISSEAU. On ne te reconnaîtrait pas. Tiens! essayes-en l'effet sur la bonne, qui ne t'a jamais vue.

ANGÉLIQUE. Oh! je n'oserais jamais.

MAD. BOISSEAU. Pourquoi ça?

BOUGINIER, *bas à Boisseau.* Qu'est-ce que c'est donc que cet officier-là?

BOISSEAU. C'est ma fille, silence!

MAD. BOISSEAU. Eh bien? Marguerite, et vos œufs à la neige?

BOUGINIER. Oh! ça va très-bien? ça commence à prendre couleur.

MAD. BOISSEAU. Voyons donc?

BOUGINIER, *apportant la casserole.* Voila, madame, ça a une fameuse mine.

MAD. BOISSEAU. Ah mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça!

BOUGINIER, *tranquillement.* Des œufs à la neige.

MAD. BOISSEAU. Ça? mais c'est une omelette!

BOUGINIER, *d'un air étonné.* Vous croyez?

MAD. BOISSEAU, *regardant plus attentivement la casserole.* Et au lard, encore.

BOUGINIER. Dame! à l'italienne.

MAD. BOISSEAU, *allant vers la cuisine.* Mais venez donc, malheureuse fille, que je vous explique...

BOUGINIER, *la retenant.* J'entends, madame veut dire : œufs à la neige à la française... Sans lard, alors?

MAD. BOISSEAU. Mais, sans doute... où avez-vous jamais vu?..

Elle se dispose à entrer dans la cuisine.

BOISSEAU, *effrayé.* La voilà!

Il sort de la cuisine une casserole à la main.

MAD. BOISSEAU, *sévèrement.* Que faisiez-vous là, M. Boisseau?

BOISSEAU, *embarrassé.* Ce que je faisais? Ah! vois-tu, c'est que... je venais jeter un coup d'œil sur le dîner. (*Il secoue la casserole, tandis que Bouginier en fait autant de son côté.*) Parce que... avec une nouvelle bonne...

MAD. BOISSEAU. Oui, oui, je conçois que c'est pour la nouvelle bonne! (*Lui prenant la casserole, et la remettant à Bouginier.*) Fi! monsieur, un homme de votre âge... Vous feriez mieux d'aller vous habiller.

BOISSEAU, *d'un air soumis.* J'y vais, ma poule; mais je vous jure que je ne comprends pas un mot à ce que vous me dites à l'égard de la bonne.

MAD. BOISSEAU, *en l'emmenant.* Il suffit, je m'entends, et vous devriez être honteux.

BOUGINIER, *bas à madame Boisseau pendant que Boisseau s'éloigne.* Dites donc? il m'a déjà ennuyée, monsieur votre mari.

Madame Boisseau sort.

SCÈNE XI.

BOUGINIER, *dans la cuisine*, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE. Maman a raison. Il faut que j'essaie l'effet de mon costume. Voyons, de la hardiesse! hum, hum!

BOUGINIER, *à part, en riant.* Elle tousse? Oh! c' te charge de hussard.

ANGÉLIQUE, *essayant de grossir sa voix.* Hé! la fille.

BOUGINIER. Voilà! qu'est-ce que vous demandez, monsieur?

ANGÉLIQUE. Je demande, je demande... vous ne me connaissez pas? je suis le fils de la maison.

BOUGINIER, *d'un air timide.* Ah! mon bourgeois. (*A part.*) Est-elle gentille comme ça?

ANGÉLIQUE. Elle est intimidée; ça m'encourage. (*Haut.*) Quand j'étais à mon bataillon, j'avais l'habitude d'embrasser toutes les jolies filles que je rencontrais à la guerre.

BOUGINIER, *à part.* Oh! ces expressions; elle n'y entend rien. (*Haut.*) Ah! vous aviez cette habitude-là, à la guerre?

ANGÉLIQUE. Oui, et à présent que je suis en garnison chez mon père, je ne veux pas la perdre, mille bombes.

BOUGINIER, *d'un air modeste.* Oh! le nombre des bombes n'y fait rien, mais une fille honnête...

ANGÉLIQUE, *s'approchant hardiment.* Est-ce que tu oserais résister à un officier de hussards.

BOUGINIER. Il n'y a rien de si dangereux mon gros major.

Air : *Garde à vous.*

L' militaire est changeant,

ANGÉLIQUE.

Allons! point de scrupule;
Il faut qu'on capitule,
Quand je suis assiégeant.

BOUGINIER.

Vous êtes bien exigeant,
Mon sergent.
Si vot' main indiscrète
Touche à ma collerette,
On dénoue un cordon,
Ma vertu tiendra bon!

Angélique se détourne pour rire plus à son aise.

A part. Viens-y donc,
Viens-y donc.

ANGÉLIQUE, *revenant près de lui.* Ah, ah! petite friponne, tu me menaces.

BOUGINIER, *avec pudeur.* Moi! mon bourgeois, ah! je vous en prie... je vous en prie...

ANGÉLIQUE, *le prenant par la taille.* Allons, allons, morbleu! il faut que je t'embrasse.

BOUGINIER, *après quelques difficultés, lui saisissant tout-à-coup la tête et l'embrassant.* Mille tonnerres! je veux bien, mon officier.

ANGÉLIQUE, *effrayée et se dégageant avec peine.* Comment, eh bien, eh bien, qu'est-ce donc? (*Bouginier tire son harmonica de sa poche et souffle dedans.*) Qu'entends-je?

BOUGINIER, *d'un air exalté.* Oui, c'est moi, Bouginier... un homme calciné par la passion... O Angélique! me voilà?

ANGÉLIQUE. Quoi, monsieur, vous vous êtes permis. . vous avez trompé mes parens?

BOUGINIER. C'est vrai, je me suis permis de les fourrer dedans.

ANGÉLIQUE. Ah! sortez, sortez, je vous en conjure.

BOUGINIER. Vous m'en conjurez? (*A part.*) Ah! ça mais, elle m'expulse, elle m'expulse...

ANGÉLIQUE. Votre présence ici pourrait me compromettre.

BOUGINIER, *d'un ton décidé.* Eh bien, écoutez, je m'en irai; oui, mais dites-moi, ô Angélique, dites-moi que vous n'aspirez qu'au moment...

ANGÉLIQUE. Au moment de quoi?

BOUGINIER, *à genoux, et lui prenant la main avec passion.* Oh! dites-moi que vous n'aspirez qu'au moment...

ANGÉLIQUE, *cherchant à se dégager.* M. Bouginier, vous m'effrayez!

BOUGINIER. C'est que j'ai la tête hors de moi, j'ai la tête hors de moi.

On entend frapper à la porte.

GIFFLARD, *en dehors.* Peut-on entrer?

ANGÉLIQUE. On vient. (*A part.*) Dieu! M. Gifflard, sauvons-nous.

BOUGINIER, *se levant précipitamment.* Sauve qui *peut!*

Il se réfugie dans la cuisine. Angélique se sauve dans la chambre à gauche et referme vivement la porte sur elle.

SCÈNE XII.

BOUGINIER, GIFFLARD.

GIFFLARD, *qui a aperçu Angélique.* Bon! on ne m'avait pas trompé, je l'ai entreperçu, mon rival, je l'ai entreperçu, ça me suffit, c'est du propre, ce n'était pas à tort qu'on m'avait z'averti qu'un homme s'était z'introduit z'ici d'une manière fallacieuse et abusive pour voir ma future? ce n'est pas étonnant, je trouve la porte ouverte, on entre dans cette maison, à proprement parler, comme on entrerait dans le marché aux chevaux. Il faut que je m'en explique avec maman Boisseau; tâchons seulement de n'être pas vu de papa Boisseau, qui, à ce qu'il paraît, m'abomine sans me connaître.

BOUGINIER, *à part, d'un ton caverneux.* Tu es venu troubler le moment le plus flatteur de ma vie, toi, je te garde une haine.

GIFFLARD, *examinant l'appartement.* Et personne dans cette maison!

BOUGINIER, *sortant de la cuisine.* Que demande monsieur?

GIFFLARD. Ah! voilà la bonne. Je demande madame Boisseau.

BOUGINIER, *avec humeur.* Elle est sortie avec son époux.

GIFFLARD. Tant mieux. (*A part.*) Il faut que j'en aie le cœur net avant de m'avancer davantage. La bonne, prêtez-moi z'une plume pour écrire un mot.

BOUGINIER, *lui indiquant la table à gauche du spectateur.* Voilà. (*A demi-voix.*) Mon ami Pierrot. (*A part.*) Qu'est-ce qu'il va faire?

GIFFLARD, *en pliant sa lettre.* Du moins, par ce moyen-là, ils sauront ce qui en est. (*Remettant la lettre à Bouginier.*) Tenez, quand vos chefs rentreront... vous leur remettrez cette lettre, quel que soit son sexe.

BOUGINIER. Comment?

GIFFLARD. J'entends, à M. ou à madame Boisseau. (*A part.*) Moi, je vais me poster dans la rue, et quand l'officier sortira, je le suivrai.

BOUGINIER, *mettant la lettre dans sa poche.* Il suffit, j'entends justement M. Boisseau.

GIFFLARD. M. Boisseau.

BOUGINIER. Je vais l'avertir, qu'on le demande.

Il va dans le fond du théâtre, et disparaît un instant.

GIFFLARD. Mais non, mais non!.. Diable! c'est que je ne veux pas qu'il sache que l'avis vient de moi... Partons, ah mon Dieu! les voilà, juste de ce côté... Cachons-nous et guettons le moment de m'échapper!.. (*Il ouvre la porte du fruitier.*) Qu'est-ce que c'est que ça? des pommes. bon!..

Il entre dans le fruitier, et referme la porte sur lui.

SCÈNE XIII.

BOUGINIER, BOISSEAU.

BOISSEAU. Eh bien! où est-il ce monsieur.

BOUGINIER. En voilà une très bonne, par exemple; il s'est évaporé? voilà sa lettre.

BOISSEAU. Enfin, n'importe. Il aurait dû attendre; voyons. (*Il lit.*) « M. Boisseau. (Il paraît que c'est à moi qu'il écrit.) » Je » crois devoir vous avertir qu'à votre insu, » sans doute, un homme s'est introduit chez » vous.

BOUGINIER, *à part.* Ah! mon Dieu!

BOISSEAU. Qu'apprends-je? (*Continuant de lire.*) » Il y est : on l'a vu entrer.

BOUGINIER, *à part.* Dieu! je suis trahi.

BOISSEAU, *continuant de lire.* » Et tout

» porte à croire qu'il a des intentions cri-
» minelles sur la belle Angélique.

BOUGINIER, *consterné et à part.* Où a-t-il pu savoir ça? c'est à l'étude; ce sont les camarades. Je suis dans la position de Joseph vendu par ses clercs.

BOISSEAU, *lisant toujours.* « C'est un » homme capable de tout. » Un homme ici?..

On entend un grand bruit dans le cabinet.

Qu'est-ce que c'est que ça? Qui vive?..

BOUGINIER, *à part.* Est-ce que nous serions deux? (*Haut.*) Qui vive?

BOISSEAU, *tremblant.*

Air : *Je reconnais ce militaire.*

Qui donc ose ainsi se permettre
De pénétrer dans ma maison?
Celui qui m'écrit cette lettre,
Je le vois, avait bien raison.

On entend des planches tomber avec fracas; Gifflard sort du cabinet au milieu d'un déluge de poires et de pommes; une dernière planche lui tombe sur le dos.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, GIFFLARD.

GIFFLARD, *se relevant.*

Est-ce à monsieur Boisseau lui-même
Que j'ai le plaisir de parler?

BOUGINIER, *à part.*

Victime de ton stratagème,
Tu ne saurais dissimuler,
Et plus moyen de reculer.

ENSEMBLE.

BOUGINIER, *et* BOISSEAU.

Qui donc ose ainsi se permettre
De pénétrer dans la / ma maison?
Celui qui m'écrit / Le rédacteur de cette lettre,
Je le vois, avait bien raison.

GIFFLARD, *à part.*

Ah! je crains de me compromettre,
En me nommant dans la maison.
Grand Dieu! cette maudite lettre
Me fera perdre la raison.

BOISSEAU. Qui êtes-vous, monsieur. Quel motif vous porte à vous introduire dans l'intérieur de mon domicile.

GIFFLARD, *embarrassé.* Mais... je... je... (*A part.*) L'occasion n'est pas favorable pour demander une jeune fille en mariage.

BOISSEAU. Eh bien, monsieur.

GIFFLARD. Je suis venu... je suis venu pour...

BOISSEAU. Pour..

GIFFLARD, *bas à Bouginier.* Es-tu bonne fille?

BOISSEAU. Qu'est-ce que c'est, Marguerite!

GIFFLARD, *comme par inspiration.* Eh bien, oui, c'est pour Marguerite.

BOUGINIER, *surpris.* Pour moi.

BOISSEAU, *à part.* J'étais sûr que c'était une luronne.

GIFFLARD, *bas à Bouginier.* Ne me démens pas... je te ferai un sort.

Il cherche à lui glisser de l'argent dans la main.

BOUGINIER, *fièrement.* Comment, un sort, pourquoi donc est-ce que vous me chatouillez dans la main. Pourquoi donc est-ce que vous me chatouillez dans la main.

Il s'éloigne de Gifflard.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, MAD. BOISSEAU, *une lettre à la main, entrant par le fond.*

MAD. BOISSEAU. C'est une horreur, une abomination! Elle ne restera pas vingt-quatre heures ici.

GIFFLARD, *à part.* Madame Boisseau!

Il se place derrière Bouginier et devant la fenêtre de la cuisine.

BOISSEAU. Qu'est-ce qu'il y a? voyons! qu'est-ce qu'il y a encore?

MAD. BOISSEAU. Il y a... il y a... Voici une lettre de madame Vergeois. Ecoutez! (*A Bouginier.*) Et vous aussi, mademoiselle.

BOUGINIER, *à part.* Encore une lettre. Ah ça! mais, c'est donc la boîte aux lettres que cette maison-ci?

MAD. BOISSEAU, *lisant.* « Ma chère amie, » j'ai pris des renseignemens sur la con- » duite qu'avait tenue Marguerite depuis » qu'elle est sortie de chez moi. (*A Bouginier.*) Ceci vous regarde. » Ceux qu'on m'a » donnés ne sont rien moins que favorables; » il paraît que la malheureuse...

BOUGINIER. Comment, la malheureuse?

MAD. BOISSEAU. Taisez-vous. (*Lisant.*) » Il paraît que la malheureuse est déjà » mère...

BOUGINIER, *à part.* Je suis mère!..

MAD. BOISSEAU, *continuant de lire.* » Et » sur le point de l'être encore : voilà ce » que je viens d'apprendre, et je crois de- » voir, etc.

BOUGINIER, *feignant l'indignation.* Voilà une calomnie, par exemple! En voilà une!..

MAD. BOISSEAU. Et quel est-il ce beau séducteur de l'innocence?

BOISSEAU, *montrant Gifflard.* Le voilà! du moins j'aime à le croire.

MAD. BOISSEAU. Que vois-je, M. Gifflard?

BOUGINIER, *à part et d'un air triomphant.* Gifllard! mon abominable rival. (*Haut.*) Eh bien, oui, je l'avoue. Voilà mon trompeur; mais il m'a promis mariage.

MAD. BOISSEAU. Mariage?

GIFFLARD, *passant près de madame Boisseau.* Ah! madame Boisseau, pouvez-vous croire ce que... la circonstance... je venais pour... enfin...

BOUGINIER, *à part et avec satisfaction.* Patauge, patauge, va! je te précipite dans le fin fond de l'abîme que tu as creusé sous toi.

BOISSEAU. Comment, c'est là ce Gifflard que vous vouliez pour gendre, le séducteur de Marguerite, le père de ses enfans.

GIFFLARD. Permettez, permettez; il y a dans tout ceci *cacaphonie!* cette fille m'est totalement étrange. La preuve, demandez-moi son nom et je ne pourrai pas vous le dire?

BOISSEAU. La preuve est jolie. A l'instant ne m'avez vous pas avoué vous-même?

BOUGINIER, *d'un ton impérieux.* Dis donc, marchand de bestiaux, oseras-tu nier que tu m'as horriblement abusée en Normandie?

GIFFLARD, *le menaçant du poing* Malheureuse, rendez grace au sexe dans quoi la nature vous a fait naître, puisqu'on m'y force...

BOUGINIER. Encore des mensonges... c'est un gros faux. (*Criant de toutes ses forces.*) C'est un gros faux!

BOISSEAU. Au fait, au fait!

GIFFLARD. Pardon de l'expression, je ne puis pas épouser votre fille, il y a ici un amant caché.

BOISSEAU et MAD. BOISSEAU. Un amant.

BOUGINIER, *à part en allant à la cuisine.* Heureusement que je suis à l'abri du soupçon, maintenant que je suis mère.

Il chante.

Que je suis heureux d'être mère?

MAD. BOISSEAU. Quoi qu'il en soit, je chasse Marguerite à l'instant.

BOUGINIER. Me chasser, ah! mais un instant, on a huit jours, on a huit jours, je ne m'en irai pas, je ne sortirai que le vingt-six, je ne sortirai que le ving-six!

Il entre furieux dans la cuisine, jette les assiette par terre, et après qu'il est hors de vue on entend encore briser de la vaisselle.

MAD. BOISSEAU, *criant.* C'est une horreur, c'est une abomination!

BOISSEAU. Elle détériore mon mobilier.

SCÈNE XVI.

MAD. BOISSEAU, BOISSEAU, GIFFLARD.

GIFFLARD. Je vous le répète, il y a ici un amant caché.

BOISSEAU M. Gifflard! vous allez me faire sortir de mon caractère. J'estime et j'honore les marchands de chevaux; ils sont pleins de probité et de politesse; mais je suis forcé de vous dire que vous en avez menti. (*Appuyant.*) Vous en avez menti.

GIFFLARD, *avec dignité.* Vieillard! vous êtes hors d'âge, ne nous emportons pas, cet amant, il est là...

BOISSEAU. C'est un mensonge.

GIFFLARD. C'est un officier.

M. et MAD. BOISSEAU. Un officier!

BOISSEAU, *riant.* J'y suis.

MAD. BOISSEAU. Et cet officier... le voilà.

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, ANGÉLIQUE, *en costume ordinaire.*

ANGÉLIQUE. Eh bon Dieu! quel tapage.

GIFFLARD. Que vois-je? elle était avec lui.

MAD. BOISSEAU. Il n'y a pas ici d'autre officier que ma fille!

GIFFLARD. Comment? votre fille, officier, j'en reste incompréhensible.

BOISSEAU. Ma fille doit jouer ce soir un proverbe en officier; c'est elle que vous avez vue.

GIFFLARD. Est-il possible? ah! mademoiselle, ah! M. Boisseau, ah! madame, vous voyez le marchand de chevaux le plus confusionné. Un mot peut tout expliquer.

BOISSEAU, *criant comme un homme qui a perdu la tête.* Je commence à avoir des explications par dessus la tête; je ne comprends plus rien à la filiation des choses.

GIFFLARD, *s'efforçant de crier plus fort que lui.* M. Boisseau, M. Boisseau! vous avez besoin d'une réparation.

MAD. BOISSEAU. Oui, monsieur, et d'une complète.

GIFFLARD. Je vous offre d'épouser votre fille.

BOISSEAU. Désolé, désolé ; mais impossible.

MAD. BOISSEAU. Impossible, et pourquoi, s'il vous plaît.

BOISSEAU. Parce que M. Célestin Bernard...

MAD. BOISSEAU et **ANGÉLIQUE.** Célestin Bernard!

BOISSEAU, *hors de lui.* Elle épousera Célestin Bernard. Voilà mon dernier mot, je suis bon père... mais je suis dans un état déplorable. Maintenant, que le diable vous emporte tous, ma fille, ma femme et les deux prétendus. J'ai la tête... je ne vois plus clair.

Il porte ses mains à son front, et ferme les yeux.

ANGÉLIQUE, *qui avait remonté le théâtre.* Maman, maman; voilà tout le monde...

MAD. BOISSEAU. Très-bien, voyons, voyons! occupons-nous tous du service, Angélique, porte le potage; moi la gibelotte et les épinards; vous, monsieur, le bœuf.

BOISSEAU, MAD. BOISSEAU, ANGÉLIQUE.

Air *des Blouses.*

Allons! allons! le repas nous appelle,
Hâtons-nous tous! nos instans sont comptés.
Qu'ici chacun fasse preuve de zèle
Et rejoignons enfin nos invités.

SCÈNE XVIII.

GIFFLARD, *puis* BOUGINIER, *sortant de la cuisine, dans son premier costume.*

GIFFLARD, *d'abord seul.* Eh bien, ils sont honnêtes; ils vont dîner, et ils me laissent là comme un cheval de réforme!

BOUGINIER, *furieux.* Ah. ah! maintenant à nous deux, infâme débitant de quadrupèdes!

GIFFLARD, *à part.* Tiens, la fille en costume humain? tout le monde se déguise donc dans cette maison. (*Bouginier va fermer toutes les portes d'un air furieux.*) Qu'est-ce que vous faites donc, la fille!

BOUGINIER, *revenant et lui prenant le bras.* Il n'y a pas de : la fille.

GIFFLARD, *reculant.* Marguerite, Marguerite! eh bien!

BOUGINIER. Il n'y a pas de Marguerite ici. Elle est anéantie!

GIFFLARD. Je ne vous comprends pas.

BOUGINIER. Répondez!

GIFFLARD. A quoi?

BOUGINIER. Etes-vous dans l'intention d'épouser Angélique.

GIFFLARD. Parbleu, cette question!

BOUGINIER. En ce cas, mon bon ami, nous allons passer dans le jardin, et nous amuser à nous jeter à la figure des petits volans de plomb. (*Tirant une paire de pistolets de ses poches.*) Avec ces deux raquettes que voilà!

GIFFLARD. Un duel avec la bonne! quelle bouffonnerie sanguinaire.

BOUGINIER, *l'entraînant.* Allons, allons! il n'y a pas à tortiller...

GIFFLARD. Marguerite, êtes-vous folle?

BOUGINIER. Non; mais je suis fou.

GIFFLARD. Fou?

BOUGINIER. Fou, fou de mon Angélique.

GIFFLARD. Grand Dieu! quoi, vous seriez un homme, ô Marguerite!

BOUGINIER. Jusqu'à présent je m'en suis flatté, et pour vous le prouver, j'ai là ..

GIFFLARD, *vivement.* Laissez, laissez!

BOUGINIER, *se fouillant.* L'acte de mariage qui m'unit à mademoiselle Marie-Augustine...

GIFFLARD. Eh! qu'est-ce que ça me fait?

BOUGINIER. A mademoiselle Marie-Augustine-Angélique Boisseau.

GIFFLARD. Elle est mariée?

BOUGINIER. Avec moi, Hector-Alcide Bouginier.

GIFFLARD. Quel événement! voilà cet amant dont on m'avait parlé! Mariée

BOUGINIER. Secrètement. (*A part.*) Il donne dedans! c'est très bien!

GIFFLARD, *avec beaucoup de flègme.* Il est étonnant que madame Boisseau, en m'offrant la main de sa fille, ait négligé de m'instruire de cette particularité.

BOUGINIER. On vient! silence et respect! vous savez ce que vous avez à dire! (*A part.*) A Célestin Bernard à présent!

Il sort par la porte qui est entre la cuisine et le fond du théâtre,

SCENE XIX.

GIFFLARD, BOISSEAU, MAD. BOISSEAU, ANGÉLIQUE *et plusieurs* Convives, *tenant tous une serviette à la main, et entrant par le fond.*

CHOEUR

Air : *de Bonaparte à Briennes*

C'est vraiment effroyble,
C'est vraimemt un horreur...
A jeun quitter la table,
C'est avoir du malheur.

GIFFLARD. Vous avez déjà fini de dîner!

BOISSEAU, *piétinant comme un homme qui est fort incommodé.* Joli dîner! à peine avions-nous fini de manger des épinards, que je ne sais ce qui prend à la plupart des convives... ils deviennent fous. Voilà qu'il se lèvent tous comme des ahuris, les uns grimpent dans la maison et frappent à toutes les portes, Célestin Bernard, tout le premier, lui qui était assis auprès de ma fille, encore... il disparaît, il court, je cours après lui... il était déjà dans la rue...

Boisseau fait volte-face tout d'un coup et se sauve par la porte du fond, au grand étonnement de tout le monde.

SCÈNE XX.

GIFFLARD, MAD. BOISSEAU, ANGÉLIQUE, Convives.

MAD. BOISSEAU. Qu'a donc M. Boisseau? il se sauve..

GIFFLARD. Comme un cheval échappé.

MAD. BOISSEAU. N'importe! je suis furieuse de la conduite de mon protégé; M. Gifflard! ma fille et à vous.

GIFFLARD. A moi?

ANGÉLIQUE, *avec dépit.* Ah! maman!

GIFFLARD. Comment à moi, puisqu'elle est déjà mariée?

TOUS. Mariée!..

MAD. BOISSEAU. Expliquez-vous, Monsieur! vous avez des lubies, vous extravaguez.

GIFFLARD. Oui, elle est mariée secrètement, et son époux; (*Bouginier paraît à la porte du fond, et soufle une gamme dans son armonica.*) le voilà, c'est M. Alcide-Hector Bouginier; époux de mademoiselle Angélique Boisseau.

SCÈNE XXI.

Les Mêmes, BOUGINIER, *puis* BOISSEAU.

BOUGINIER. Vous voyez que c'est lui qui nous unit.

BOISSEAU, *rentrant.* Je n'y suis plus du tout... je deviens fou... je suis ébloui... il me passe devant les yeux une foule d'images inconvenantes... une fille!.. qui est ce monsieur.

MAD. BOISSEAU. Un clerc d'huissier, un saute-ruisseau!

BOUGINIER. Et c'est en cette qualité que je viens de faire embarquer pour Sainte-Pélgie M. Célestin Bernard que je guettais au passage.

BOISSEAU, Quoi?

BOUGINIER. Et je viens officiellement vous demander la main de votre fille. (*Il tourne sur lui-même comme pour se faire voir.*) Voyez! examinez!

GIFFLARD, *au comble de l'étonnement.* Ah ça, mais, vous n'êtes donc pas mariés?

BOUGINIER. Nous ne sommes pas mariés, c'est vrai, mais nous pouvons l'être... il y a à Paris une foule de gens qui ne sont pas mariés, mais qui peuvent l'être d'un jour à l'autre... je vous citerai mademoiselle et moi... (*Se retournant en riant vers Boisseau qui paraît d'abord surpris, et finit par rire aux éclats avec Bouginier.*) Ah! mais parole d'honneur, il est stupide, il est à encadrer, à empailler, à mettre sous verre, lui et son raisonnement. Ah! ah! ah!

GIFFLARD, *avec embarras.* Le fait est que..

MAD. BOISSEAU. M. Boisseau, toutes réflexion faites, je crois que ce qu'il y a de mieux...

BOISSEAU. Comment? un clerc d'huissier? sans le sou.

BOUGINIER, *à part.* Groscupide! (*Haut.*) Oh! si ce n'est que ça, je vous dirai que le père Bouginier est en marché avec mon patron pour qu'il me cède son étude.

BOISSEAU. A cette condition-là, je con sens à vous accepter pour...

Il cherche le mot.

BOUGINIER, *après avoir attendu un instant.* Enfin, n'importe! ne cherchez pas... vous ne trouveriez pas le mot.

MAD. BOISSEAU.

Air : *de Masaniello.*

Ma fill'! grâce à ce mariage,
Tous mes vœux vont être accomplis,
Mais pour être heureuse en ménage;
Suis mon exemple et mes avis.
Oui, fais toujours comme ta mère,
Et ton mari sera bientôt..
Tiens, me voilà comme ton père,
Je ne peux pas trouver le mot.

BOISSEAU.

Vous qui prodiguez vos paroles
Pour soutenir des vérités,
Et vous qui fait's des protocoles
Comme on fait des petits pâtés!
Il est temps que d'une voix forte
On vous dis' votre fait tout haut :
Vous êtes tous... enfin n'importe!
Je ne peux pas trouver le mot.

ANGÉLIQUE.

Un galant rempli d'assurance,
Eut il même beaucoup d'esprit,
Perd son temps et son éloquence,
S'il ne croit pas à ce qu'il dit;
Mais un amant discret et tendre,
Dont le cœur seul parle tout haut,
Quand il veut se faire comprendre,
N'a pas besoin d'trouver le mot.

GIFFLARD.

Je n' sais pas comment on appelle
L'état présent : c'est un chaos ;
Nous avons l'hiver sans qu'il gèle,
D' la tranquilité sans repos ;
C' n'est pas richess', c' n'est pas misère,
C' n'est pas du froid, c' n'est pas du chaud,
C' n'est pas la paix, c' n'est pas la guerre...
Je ne peux pas trouver le mot.

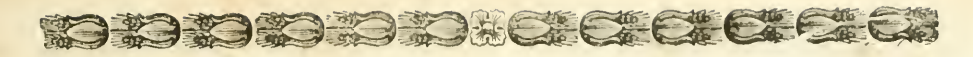
BOUGINIER, *au public.*

Les auteurs qui redout'nt les chûtes,
Craign'nent de n'en dir' jamais assez ;
Ah ! si nous parlions a des brutes,
Nous pourrions dire : applaudissez !

(*Il parle.*) Mais...

Vous avez trop d'intelligence,
Pour ignorer ce qu'il nous faut,
Il n'est pas besoin je le pense,
Messieurs, de vous dire le mot.

Imprimerie de J.-R. Mevrel, passage du Caire, 54.



LA FEMME DE L'ÉPICIER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Varin et Laurencin,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 5 NOVEMBRE 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FAUVEL, épicier-droguiste......	M. HYPPOLITE.
ALBERIC, jeune fashionable	M. PHILIPPE.
PAPILLOT, vieux commis chez Fauvel......................	M. AMANT.
CYPRIEN, garçon épicier chez Fauvel......................	M. BALLARD.
FOEDORA, femme de Fauvel....	Mlle L. MAYER.

La scène se passe à Paris, chez Fauvel.

Le théâtre représente une salle servant d'arrière-magasin. Porte au fond, donnant sur le vestibule qui conduit à la cour. A gauche, deux portes : l'une du magasin, l'autre du laboratoire. A droite, deux portes : l'une pour l'appartement de Fœdora, l'autre pour une chambre particulière. A gauche, un mortier. Au fond, une balance, des cruches, des bouteilles, et divers ustensiles propres au commerce d'épicerie

SCENE PREMIERE.

CYPRIEN, *puis* ALBÉRIC.

(Au lever du rideau, Cyprien est occupé à piler des amandes.)

CYPRIEN. Dieu! quel métier que de piler quoi que ce soit!.. les bras me sortent du corps.

ALBÉRIC, *un bouquet à la main*. Bonjour, Cyprien... bonjour, mon garçon.

CYPRIEN. Tiens! c'est déjà vous, monsieur Albéric?

ALBÉRIC. Fœdora... je veux dire Mme Fauvel est-elle visible?

CYPRIEN. Elle n'est pas descendue; sans doute qu'elle est encore livrée aux bras du sommeil; c'est si bon de dormir le matin!

ALBÉRIC, *à part*. Elle dort!.. elle peut dormir!..

CYPRIEN. A l'heure qu'il est, il n'y a encore de levé, à Paris, que les moineaux et les garçons épiciers.

ALBÉRIC. Tu oublies les amans... les hommes passionnés; je suis hors de chez moi depuis une grande heure.

CYPRIEN. V'là ce qui m'étonne... si j'étais riche comme vous, je ne voudrais m'éveiller que pour dîner... et je dînerais tard... tandis que dans la rue Barbette, il faut piler du poivre dès le point du jour.

ALBÉRIC. Pauvre garçon!.. et qui est-ce qui t'a forcé de te faire épicier?

CYPRIEN. D'abord, la nature qui m'a donné des dispositions... et puis, j'ai toujours aimé le sucre.. c'est le sucre qui m'a perdu.

ALBÉRIC. Et tu es entré chez M. Fauvel?

CYPRIEN. Oui, sur la recommandation de M. Birotteau, son parrain, un homme très à l'aise, à qui il a des obligations.

ALBÉRIC. Birotteau... Birotteau... un courtier d'assurances?

CYPRIEN. C'est ça même!

ALBÉRIC. Je le connais beaucoup... il a une jolie femme... et il donne des soirées.

CYPRIEN. Croiriez-vous qu'il m'a fallu sa protection?.. M. Fauvel est si difficile! il faut voir comme il me fait trimer... bon enfant d'ailleurs... mais féroce pour l'ouvrage.

ALBÉRIC, *à part*. Que ces êtres-là sont à plaindre! (*Haut.*) Sais-tu à quelle époque il doit revenir du Hâvre?

CYPRIEN. Dam! v'là un mois qu'il est

parti... et je pense que dans une huitaine... mais je n'ai pas envie de l'attendre, et si je trouvais une bonne place... vous, par exemple, monsieur Albéric...

ALBÉRIC. Comment... moi?

CYPRIEN. Vous pourriez m'employer.

AIR : *Vaudeville du Code et l'Amour.*

En qualité de domestique,
Je vous bross'rai de tout mon cœur;
Je serais un cocher unique,
Les chevaux ne me font pas peur...
Oui, j'suis capable de réduire
Le cheval le plus endurci :
J'n'ai qu'à m'rapp'ler pour le conduire
La manièr' dont on m'mène ici!...

ALBÉRIC. Vraiment, tu aurais l'idée?.. (*A part.*) Ce garçon peut m'être utile... ne le refusons pas. (*Haut.*) Eh bien! nous verrons; Cyprien, je ne dis pas non... mais Mme Fauvel ne vient pas... et je crains que M. Papillot...

CYPRIEN. Vous m'y faites penser... c'est bien étonnant qu'il ne vous ait pas vu entrer... lui qui est toujours à la piste.

ALBÉRIC. Un vieil espion que je déteste.

CYPRIEN. Un vieux chinois qui m'abrutit.

ALBÉRIC. Je ne sais de quel droit il fait le maître ici.

CYPRIEN. C'est que, voyez-vous, M. Papillot est dans la maison depuis trente ans, de père en fils... il prend les intérêts de la famille... et ça l'offusque de vous voir tourner autour de Mme Fauvel, en l'absence de son mari.

ALBÉRIC. Il ferait mieux de s'occuper de sa besogne.

CYPRIEN. Justement... c'est lui qui tient les écritures... des livres en parties doubles... et il prétend que le ménage ne doit pas être tenu de la même manière.

ALBÉRIC. Heureusement, je sais un moyen de l'attendrir... c'est de faire de la dépense... j'achète du sucre, du café, du chocolat; j'en ai chez moi des provisions pour dix ans... ça me coûte un peu cher... mais, dès qu'il voit de l'argent, le bonhomme n'ose plus rien dire.

CYPRIEN. Il est si sordide... qu'il en est stupide... tenez, je crois l'entendre.

ALBÉRIC. Déjà?

CYPRIEN. Oui; le voici la plume à l'oreille.

ALBÉRIC. Je passe au magasin... pour y faire mes emplettes; j'y attendrai le réveil de Fœdora... je veux dire de Mme Fauvel.

(Il sort par la gauche.)

CYPRIEN. Et moi, je me remets au pilon.

SCENE II.

CYPRIEN, PAPILLOT.

PAPILLOT, *entrant.* Qu'est-ce que tu fais là?

CYPRIEN. Vous voyez bien, je pile.

PAPILLOT. C'est pas vrai.. tu n'étais pas seul.

CYPRIEN. Je peux bien vous jurer...

PAPILLOT. C'est pas vrai... je suis sûr qu'il était ici... il y est toujours.

CYPRIEN. Qui ça?

PAPILLOT. L'autre!. l'intrus!.. le je ne sais quoi!

CYPRIEN. Je n'ai aperçu qui que ce fût.

PAPILLOT. C'est faux.. (*Regardant à gauche.*) Tiens, menteur effronté, regarde, le voilà dans le magasin. Oh! décidément il faut que j'éclate... je prends sur moi d'éclater... et de le mettre à la porte.

(Il va vers le magasin.

CYPRIEN. Ah bien! par exemple!

PAPILLOT. Dieu! que vois-je? on lui pèse du moka, première qualité. Je ne peux pourtant pas renvoyer une si bonne pratique.

CYPRIEN. Certainement... ce serait une fière bêtise.

PAPILLOT. Tais-toi... je ne te demande pas ton avis... je sais que tu le soutiens... il t'a troublé la cervelle... c'est lui qui t'excite à la haine et au mépris de l'épicerie. Voilà pourquoi tu deviens fainéant, raisonneur; je crois même que tu donnes dans la lecture, mère de l'oisiveté.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Hier encor, sans craindre ma censure,
Tu t'nais un livre à la main... quel excès....

CYPRIEN.

C'est un très-bon auteur, je vous assure...

PAPILLOT.

Mais, malheureux, tu le lisais!...
Voilà le mal, c'est que tu le lisais!
Qu'on tienne un livr', je n'y vois rien à dire,
Mais je ne concevrai jamais...
Qu'on soit assez paresseux pour le lire,
Lorsque l'on peut en faire des cornets..
Au lieu d'en faire des cornets!...

CYPRIEN. Eh bien! moi, je veux m'instruire, je veux étendre mes idées... est-ce que ça vous gêne? est-ce que c'est vous qui me nourrit?

PAPILLOT. Patience! patience! Fauvel reviendra; le Hâvre n'est pas si loin... mais il devrait déjà être ici... après la lettre que je lui ai écrite avant-hier.

CYPRIEN. Ah! le bourgeois va revenir?

PAPILLOT. Ma lettre est assez pressante.

CYPRIEN. Au fait, ça m'est égal.

FAUVEL, *en dehors*. Vous m'entendez!... qu'on m'avertisse quand elle arrivera.

PAPILLOT. Je ne me trompe pas... c'est sa voix.. c'est lui-même.. Dieu soit loué!

SCENE III.

Les Mêmes, FAUVEL.

FAUVEL, *entrant*. Bonjour, Papillot... bonjour, Cyprien.

PAPILLOT. C'est le ciel qui te ramène.

FAUVEL. Eh bien! quoi de neuf dans la maison?.. le commerce, la boutique... ça va-t-il?

PAPILLOT. Ah! mon ami, est-ce que tu n'as pas reçu ma lettre datée d'avant-hier?

FAUVEL. Si fait!.. si fait!.. mais ce n'est pas pour ça que je suis revenu... mes affaires étaient finies. J'ai accompagné une voiture de marchandises, qui est entrée à Paris avec moi. Tout-à-l'heure elle sera dans ma cour.

PAPILLOT. Ça ne peut pas nuire...

FAUVEL. Tu verras... mes indigots... mes cacaos... et mes merluches!.. Fameuse affaire!.. c'est de l'or en barre!.. A propos, comment se porte ma femme?

PAPILLOT. Ah! mon ami!..

FAUVEL. Serait-elle malade?

PAPILLOT. Ah! mon pauvre ami...

FAUVEL. Ah ça!.. parleras-tu?

PAPILLOT. Un instant... (*A Cyprien.*) Cyprien... allez brûler du café dans la cour... et tâchez de n'en pas faire du charbon comme à l'ordinaire...

CYPRIEN. Brûlez-le vous-même, si vous n'êtes pas content...

FAUVEL. Allons, Cyprien... faites ce qu'on vous dit...

CYPRIEN, *s'en allant*. Encore brûler du café.., si ça ne fait pas suer.

(Il sort.)

SCENE IV.

PAPILLOT, FAUVEL.

FAUVEL. Qu'est-ce qu'il a donc, ce gaillard-là?.. on dirait qu'il fait le récalcitrant?..

PAPILLOT. Fauvel!.. mon pauvre ami!.. depuis ton départ... depuis un mois... il y a bien du changement... Ta maison est livrée au désordre et à l'anarchie... c'est la tour de Babel...

FAUVEL. Je te reconnais bien là, mon vieux... tu t'effraies de la moindre chose...

PAPILLOT. La moindre chose!.. Tu n'as donc pas lu ce que je t'écris, touchant M. Albéric.

FAUVEL. Albéric?.. N'est-ce pas ce jeune homme que j'ai vu quelquefois à la boutique, faire ses provisions lui-même... ce qui m'étonnait, parce qu'un élégant...

PAPILLOT. C'est un fourbe!.. il venait pour voir ta femme... et depuis ton départ, il ne se gêne plus... il s'installe auprès d'elle toute la journée...

FAUVEL. Ce criquet-là!.. il s'adresse bien, par exemple!

PAPILLOT. Enfin, elle l'écoute!.. elle le laisse parler...

FAUVEL. C'est pour se moquer de lui...

PAPILLOT. Prends-y garde!.. ce n'est pas, qu'en ton absence, il se soit rien passé... D'abord, je ne les perdais pas de vue... j'étais toujours sur leurs talons... Mais ma surveillance exaspérait le jeune homme au point que l'autre jour il m'a traité de vieille duègne...

FAUVEL. Ah!.. ah!.. ah!.. ce pauvre Papillot...

PAPILLOT. Ne ris pas!.. ta femme elle-même est furieuse contre moi... je lui ai entendu prononcer les mots d'espion, de mouchard...

FAUVEL. Dam.. écoute donc... ça ressemble un peu...

PAPILLOT. C'est-à-dire, que j'ai eu tort... et qu'il valait mieux les laisser faire...

FAUVEL. Voyons!.. ne te fâche pas!.. où est Fœdora, que j'aille l'embrasser?

PAPILLOT. Où elle est?.. voilà qui va te surprendre... Elle, qui se levait si matin... qui surveillait les garçons, et qui me grondait moi-même quand j'étais en retard...

FAUVEL. Eh bien?..

PAPILLOT. Eh bien!.. il est onze heures et madame dort...

FAUVEL. Peut-être que sa santé?..

PAPILLOT. Sa santé est excellente!.. malheureusement, mais M. Albéric lui prête des livres... des romans... qu'elle s'amuse à lire à des heures indues...

Air : *Quand l'amour naquit à Cythère.*

Souvent la nuit, quand la nature entière
Ferme les yeux, ton épouse, en secret...
D'une chandelle empruntant la lumière,
Prend un roman et le lit tout d'un trait!...
Voilà, mon cher, voilà, sans qu'on y pense,
Avec tous ces livres nouveaux,
Comme l'on met le feu, par imprudence,
Dans son cœur et dans ses rideaux.

FAUVEL. Bah!.. qu'elle lise tant qu'elle voudra... à moins que ça ne lui fasse mal aux yeux...

PAPILLOT. Dieu!.. quelle insouciance!..

Mais, mon bon ami, si c'étaient des romans anciens, comme les *Aveux au Tombeau... Victor, ou l'Enfant de la Forêt... Lolotte et Fanfan...* à la bonne heure... je ne dirais rien... c'était doux!.. c'était du miel!.. Mais ce sont des livres modernes... assaisonnés de piment et de gingembre... Enfin, des romans adultérins!.. qui lui donnent sur le mariage des idées... *extra-muros!..* Et si tu l'entendais parler à présent... tu serais ébahi... elle fait des phrases qui ne sont pas reçues dans le commerce...

FAUVEL. Allons, tu perds la tête...

PAPILLOT. Ce n'est pas pour ma tête qu'il faut avoir peur...

FAUVEL. Et moi, je suis tranquille... je connais ma femme... elle est incapable de... et puis, elle a du goût... et sans vanité, je vaux bien M. Albéric!..

PAPILLON. Tu vaux mieux!.. cent fois mieux!.. mais toi, tu es le mari... Et puis, tu n'es pas *fessionable...* tandis que l'autre a une manière de parler et de mettre sa cravate, bien autrement... entortillée...

FAUVEL. Diable m'emporte! avec tes histoires... tu finirais par... Il faut que je voie ma femme... Je vais la réveiller... ça lui fera une surprise.

SCENE V.

LES MÊMES, CYPRIEN.

CYPRIEN. Bourgeois... la voiture que vous attendiez vient d'entrer dans la cour...

FAUVEL. Ah!.. c'est différent... les affaires avant tout! Il faut que j'aille surveiller ça...

Il met devant lui un tablier et prend sa casquette de loutre.)

PAPILLOT. Je t'accompagne, pour incrire les marchandises...

FAUVEL. C'est ça!.. Toi, Cyprien, si ma emme descend, tu l'avertiras de mon arivée...

CYPRIEN. Oui, not' bourgeois...

FAUVEL. Viens, Papillot.

(Ils sortent par le fond.)

SCENE VI.

CYPRIEN, *puis* ALBÉRIC, *puis* FOEDORA.

CYPRIEN. Je l'avertirai... si ça me fait plaisir!.. c'est pas mon emploi... qu'il prenne un domestique.

ALBÉRIC, *entrant par la gauche avec deux pains de sucre et une livre de café.* Tu es seul?.. Eh bien!.. elle n'a pas encore paru....

CYPRIEN. Mme Fauvel?.. Non!.. mais en revanche... Eh! tenez! la voici!..

ALBÉRIC, *allant à elle.* Fœdora!..

FOEDORA, *un livre à la main.* Monsieur Albéric!..

ALBÉRIC, *lui présentant son bouquet.* Daignez recevoir ce bouquet symbolique, interprète de mes sentimens...

FOEDORA. Il est vrai que les fleurs ont un langage, une éloquence que j'aime à étudier... Est-ce qu'il est bien tard?

ALBÉRIC. Depuis une heure, je guettais l'instant de votre réveil...

FOEDORA. J'ai passé une nuit très-agitée... des songes effrayans... Je croyais voir un orang-outang au pied de mon lit.

CYPRIEN. Madame, je suis chargé de vous prévenir que M. Fauvel est arrivé.

FOEDORA. Mon mari!..

ALBÉRIC. O ciel!..

FOEDORA. C'est mon rêve de cette nuit...

CYPRIEN, *à part.* C'est drôle comme elle a l'air enchanté...

FOEDORA. A-t-il demandé ou j'étais?..

CYPRIEN. Oui, madame, tout de suite... mais M. Papillot l'a retenu... Ils m'ont renvoyé, et je gagerais que ce vieux sournois de Papillot lui a fait des cancans atroces...

FOEDORA. Quelle odieuse inquisition!..

ALBÉRIC. Et maintenant... où sont-ils?..

CYPRIEN. Dans la cour... à vérifier des marchandises.

ALBÉRIC. Ils pourraient nous surprendre...

CYPRIEN. Soyez tranquilles, je vais me mettre en sentinelle... et je vous avertirai...

ALBÉRIC. Ah! Cyprien... un tel service...

CYPRIEN. Soyez tranquilles... Je vous laisse ensemble... (*Riant.*) Eh!.. eh!.. eh!.. je vous laisse ensemble.

(Il sort.)

SCENE VII.

ALBÉRIC, FŒDORA, *puis* CYPRIEN.

ALBÉRIC. Fœdora!.. calmez-vous... et raisonnons... Je conçois que le retour de votre mari... mais enfin... nous devions nous y attendre.

FOEDORA. Non, Albéric, mes pressentimens me l'annoncent... il faudra nous séparer.

ALBÉRIC. Grand Dieu!... qu'osez-vous dire?...

FOEDORA. Cet odieux Papillot a la con-

fiance de mon époux... il n'aura pas manqué de jeter dans son ame des semences de jalousie... et je tremble en songeant aux malheurs qui planent sur nos têtes.

ALBÉRIC. M. Fauvel est donc une bête féroce?...

FOEDORA. Du tout!.. il est bon, généreux, sensible!... mais d'ailleurs, sans poésie... sans élévation... Il ne comprendrait jamais que je vous aime comme un frère...

ALBÉRIC. Vous croyez? Mais enfin, Fœdora... auriez-vous la cruauté de m'exiler?..

FOEDORA. Hélas! c'est malgré moi!... je vous regardais comme une ame créée pour mon ame.

ALBÉRIC. Adorable créature!... je t'écouterais parler pendant des milliards de siècles...

AIR : *O bords heureux du Gange.*

Étoile de ma vie!

FOEDORA.

Divine sympathie...

ALBÉRIC.

Lumière de mes yeux.

FOEDORA.

Baume délicieux !

ALBÉRIC.

Ta parole enivrante

FOEDORA,

Ta douceur attrayante

ALBÉRIC.

Semble venir du ciel.

FOEDORA.

Est un rayon de miel.

ENSEMBLE.

ALBÉRIC.

Ta voix suave et pure
Dissipe ma frayeur...
Ton céleste murmure
Est un chant de bonheur.

FOEDORA.

Fille de la nature,
Tu n'es point une erreur ;
A tes lois, sans murmure,
J'abandonne mon cœur.

ALBÉRIC.

O lys de la boutique!

FOEDORA.

O pouvoir tyrannique!

ALBÉRIC.

O vierge du comptoir...

FOEDORA.

O funeste devoir !

ALBÉRIC.

O cygne au doux plumage,

FOEDORA.

O chaîne du ménage,

ALBÉRIC.

Ici, je te bénis!

FORDORA.

Ici, je te maudis!

ENSEMBLE.

ALBÉRIC.

Ta voix suave et pure
Dissipe ma frayeur...
Ton céleste murmure
Est un chant de bonheur.

FOEDORA.

Faut-il donc, sans murmure,
Endurer ta rigueur?
A tes lois que j'abjure,
Je refuse mon cœur.

ALBÉRIC. Va, ne crains rien... je saurai adoucir ton tyran... je me ferai son esclave... je me soumettrai aux plus rudes épreuves...

FOEDORA. Malgré ça... j'ai peur qu'il ne vous mette à la porte.

ALBÉRIC. Mon plan est tracé... je connais un de ses amis, dont la protection puissante...

CYPRIEN, *accourant.* Dépêchez-vous.... le patron va venir!

FOEDORA. Adieu, Albéric... adieu, pour jamais...

ALBÉRIC. Pour jamais!... non, mon ange, non, ma lionne, je reviendrai bientôt... confie-toi à mon courage...

CYPRIEN. Le voici !...

ALBÉRIC. Je me sauve !...

(Il sort très-précipitamment par la gauche avec Cyprien.)

SCENE VIII.

FOEDORA, FAUVEL.

FOEDORA, *seule.* Mon mari! il faut le revoir... lui parler... lui sourire... et cela, quand les pleurs m'étouffent... quand mon cœur est déchiré!

FAUVEL, *entrant.* Eh! bonjour, ma petite femme!... que je t'embrasse!... il y a si long-temps...

FOEDORA. Comme vous voilà fait.. déjà tout en désordre!..

FAUVEL. Dam!... j'arrive de voyage... et en arrivant je me suis mis au travail...

FOEDORA. Vous auriez pu changer d'habits... ça coûte si peu...

FAUVEL. Ma foi, je n'ai pas eu le temps! Et ta santé? j'en étais inquiet!...

FOEDORA. Je souffre horriblement!...

FAUVEL. C'est drôle... tu n'en as pas l'air...

AIR : *Le beau Lycas.*

Qu'as-tu donc? est-ce la migraine?
Je cours chercher le médecin.

FOEDORA.

Non, vraiment, ce n'est pas la peine.

FAUVEL.

Mais où souffres-tu donc?
Est-ce à la tête, à la poitrine...
C'est en vain que je t'examine.

FOEDORA,

Ne cherchez pas, car je n'ai rien...
Mais je sens là...

FAUVEL.

Voyons... eh bien!

FOEDORA.
Que vers la tombe je m'incline...
(*Fauvel lui prend la main.*)
D'ailleurs, je me porte fort bien.

ENSEMBLE.

Oui, vers la tombe je m'incline;
D'ailleurs, je me porte fort bien.

FAUVEL.
Quoi! vers la tombe elle s'incline,
D'ailleurs ell' se porte fort bien.

Sais-tu que ça n'est pas facile à expliquer; à t'entendre, tu vas mourir, et tu te portes bien...

FOEDORA. Les souffrances physiques ne sont pas les seules qui dévorent l'existence.

FAUVEL. Oh! oh!... je ne te comprends pas.

FOEDORA, *à part.* Je m'y attendais...

FAUVEL, *à part.* Est-ce que Papillot aurait eu raison?... (*Haut.*) Ainsi, en mon absence, tu étais indisposée... tu es restée dans ta chambre... tu n'as reçu personne?

FOEDORA. Vous savez que je n'aime pas le monde!...

FAUVEL. Je me suis pourtant laissé dire qu'un jeune homme... M. Albéric...

FOEDORA. Albéric?...

FAUVEL, *à part.* Tiens... elle se trouble!... (*Haut.*) Ne venait-il pas te voir tous les jours?...

FOEDORA. Et quand cela serait... devais-je fuir la société... devais-je me condamner à un complet isolement?...

FAUVEL. Non!... je ne dis pas ça!... mais il me semble que les visites... les assiduités d'un élégant de ce genre-là...

FOEDORA. Assez!... je vous entends!... j'avais prévu qu'on envenimerait ma conduite... les femmes sont si à plaindre!.. Victimes des lois sociales, elles sont nées pour la persécution.

FAUVEL, *à part.* Quel diable de galimatias!...

(Papillot entre.)

FOEDORA. Rassurez-vous... M. Albéric ne vous fera plus ombrage... je l'ai congédié...

SCENE IX.

LES MÊMES, PAPILLOT.

PAPILLOT. Il n'y a pas long-temps, toujours .. car je viens de le voir sortir tout-à-l'heure...

FAUVEL. Comment, il était avec vous, Fœdora?...

FOEDORA. Ah! c'en est trop... être en butte à une délation continuelle!...

PAPILLOT. Madame, je suis l'ami de Fauvel... et si je m'étais marié... j'aurais été bien aise...

FOEDORA. Que je suis malheureuse!.... n'est-ce pas assez du despotisme conjugal, sans souffrir encore que des étrangers?..

FAUVEL. Mais tu t'emportes.... tu te montes la tête... je ne te reconnais plus..

FOEDORA. Allez, monsieur... je suis outrée que vous permettiez à des subalternes...

PAPILLOT. Subalterne!

FOEDORA. Dieu! pourquoi me suis-je mariée?

AIR : *Trahir ainsi sa foi.* (Prosper et Vincent.)

Allez... c'est odieux!
Oui, monsieur, c'est affreux!
Et vous, lâche imposteur,
Redoutez ma fureur!
Qu'il sorte à l'instant...

FAUVEL.
Notre ami?
Le renvoyer... y songez-vous, madame!
Mais vous perdez la raison, sur mon ame!

FOEDORA.
Eh bien! monsieur, je vous laisse avec lui.

ENSEMBLE

Allez, c'est odieux, etc.

FAUVEL *et* PAPILLOT.
Quel caractère affreux!
Le / Me } chasser de ces lieux...
Le / Me } traiter d'imposteur,
Vraiment c'est une horreur

(*Fœdora sort.*)

SCENE X.

PAPILLOT, FAUVEL.

PAPILLOT. Eh bien! qu'est-ce que tu en penses?.. avais-je raison?

FAUVEL. Ah! parbleu, te voilà bien fier.

PAPILLOT. Fier! parce qu'elle m'a appelé subalterne?

FAUVEL. Mais c'est égal.... le danger n'est pas si grand que tu le disais; d'abord, elle a congédié M. Albéric... il ne reviendra plus.

PAPILLOT. Il reviendra.

FAUVEL. Je te répète que non.

PAPILLOT. Et moi, je te dis que si... il se faufile partout comme une sardine

FAUVEL. Je ne lui conseille pas... s'il remet les pieds chez moi...

PAPILLOT. Assomme-le, tu feras bien... si je m'étais marié, c'est la méthode que j'aurais suivie.

FAUVEL. Tiens, Papillot, va dire à Cy-

prien d'allumer les fourneaux... nous en aurons besoin ce soir.

PAPILLOT. Je comprends, tu veux rester seul; pourtant, si l'autre revenait, ne le rosse pas trop fort; prends garde à la police correctionnelle... une simple volée, ça suffira.

FAUVEL. C'est bien ; va donc.

PAPILLOT. Dam! quelquefois on n'est pas maître... avec ça que tu as un poignet... ne t'impatiente pas, je m'en vais.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

FAUVEL, *seul.*

Oh! oui, qu'il y revienne, ce beau monsieur... je le tuerai... parce qu'il n'a rien à faire que de se laver les mains, et de mettre sa cravate... tandis que moi, je néglige un peu ma tenue... il s'imagine peut-être... oh! je le tuerai... oui... on dit ça.. et on y regarde à deux fois... d'ailleurs, si je tape, ma femme dira que je suis un brutal, un butor... elle me détestera tout-à-fait. Non, il vaut mieux le chasser tout simplement... avec un coup de pied ; sans doute, mais ils pourront se revoir, se donner rendez-vous ailleurs, et je n'en saurai rien. Oh! quel métier que celui de mari! un métier où il n'y a rien à gagner... et tout à perdre. Après ça, je me tourmente, c'est bien inutile... parce qu'enfin, ma femme l'aime ou ne l'aime pas ; si elle ne l'aime pas, je ne risque rien ; si elle l'aime, je suis enfoncé... il n'y a pas de milieu... ainsi, ma foi, au petit bonheur... Soyons comme par le passé... peut-être que le hasard tournera pour moi.!. les maris n'ont pas toujours du malheur.

SCENE XII.

FAUVEL, ALBERIC.

ALBÉRIC, *au fond.* Il est seul... de l'audace.

FAUVEL. C'est lui! oh! Dieu! il me prend des envies de le casser en deux.

ALBÉRIC. Eh! bonjour, monsieur Fauvel; enchanté de vous rencontrer... peut-être ne vous rappelez-vous pas?

FAUVEL, *à part.* S'il pouvait se fâcher le premier... (*Haut.*) Si fait, si fait! vous avez une tête si originale... qu'il faudrait bien peu de mémoire.

ALBÉRIC. Comment, vous avez la bonté de vous souvenir...

FAUVEL, *à part.* Ça ne le fâche pas!

ALBÉRIC. J'attendais votre retour avec impatience; tous les jours, je venais m'informer... ce matin encore, on a dû vous dire...

FAUVEL. Oui... je sais que vous êtes toujours chez moi... il paraît que monsieur n'a pas d'autre domicile.

ALBÉRIC. Ah! mon cher monsieur Fauvel, si vous connaissiez ma situation...

FAUVEL, *à part.* Ça ne le fâche pas!

ALBÉRIC. Quand on est malheureux, et qu'on a besoin des personnes...

FAUVEL. Vous, besoin de moi?

ALBÉRIC. Hélas! après avoir été dans une position brillante, se voir forcé tout-à-coup... (*lui remettant une lettre*) mais, cette lettre vous instruira mieux que je n'oserais le faire.

FAUVEL. Une lettre? (*A part.*) Quelle histoire vient-il me conter?

ALBÉRIC, *à part.* Il paraît rude à manier, le droguiste.

FAUVEL, *qui a regardé la signature.* Birotteau!.. celui qui m'a rendu tant de services...

ALBÉRIC, *à part.* Je suis sur les épines.

FAUVEL, *lisant.* « Mon cher Fauvel, je » vous recommande particulièrement » M. Albéric Lebellois, à qui ma femme » porte le plus vif intérêt. » Sa femme!

ALBÉRIC, *à part.* Quel coup-d'œil il m'a lancé!

FAUVEL, *lisant.* « Des revers de fortune » le contraignent à chercher des ressources » dans son travail... et je crois vous faire » un véritable cadeau en vous l'adres- » sant. » En voici bien d'un autre! « Je » vous prie de l'employer en qualité de te- » neur de livres; ce sera nous obliger per- » sonnellement, ma femme et moi. » Il faut que ce drôle-là soit d'une effronterie!.

ALBÉRIC, *à part.* Que va-t-il répondre?

FAUVEL, *à part.* Ah! il veut que je l'emploie... eh bien! je l'emploierai... et puisqu'il me tombe sous la main... j'ai idée que c'est une bonne occasion, et que je ne serai pas le plus attrapé.

ALBÉRIC. Vous n'avez peut-être pas fini de lire, mon cher monsieur Fauvel?

FAUVEL. Si, mon cher monsieur Albéric : vous voulez vous lancer dans le commerce... tant mieux! je vous remercie de m'avoir donné la préférence.

ALBÉRIC, *à part.* Parle-t-il sérieusement?

FAUVEL. Tenez, j'avoue que d'abord vous ne me [illegible] pas beaucoup,

ALBÉRIC. Vraiment.

FAUVEL. J'avais comme ça des chimères... mais c'est des bêtises... et pourvu que nos caractères se conviennent...

ALBÉRIC. Oh! mon Dieu! je ferai tout ce que vous voudrez.

FAUVEL. Je ne vous en demande pas davantage... touchez là.

ALBÉRIC. Avec plaisir; ainsi, vous consentez?

FAUVEL. Dès aujourd'hui si ça vous va?

ALBÉRIC. Ça me va! ça me va tout-à-fait. (*A part.*) Il est parfait!

FAUVEL. Il y a une chose qui vous contrariera peut-être; j'aime que mes commis soient toujours là, qu'ils restent chez moi, à demeure fixe... quelquefois je m'absente.

ALBÉRIC. Ça me va encore; je songeais à vous le proposer.

FAUVEL. Allons, je vois que nous nous entendrons.

ALBÉRIC, *à part.* Il est bien plus bonasse que je ne croyais.

FAUVEL. Je vous ferai préparer une chambre... et, pour célébrer votre bienvenue, nous allons trinquer ensemble. J'ai là du rhum... vrai Jamaïque... vous allez m'en dire des nouvelles.

(Il va prendre dans l'armoire une bouteille et des verres qu'il pose sur la table.)

ALBÉRIC, *à part.* Du rhum! quel genre! c'est égal!... il n'y a pas moyen de refuser.

FAUVEL. Vous auriez peut-être mieux aimé du kirsch?.

ALBÉRIC. Du tout. (*A part.*) Moi qui suis au lait d'ânesse. (*Haut.*) je vous avoue que je n'ai pas l'habitude...

FAUVEL, *qui a versé du rhum.* Ça viendra..... il ne s'agit que de s'y mettre..... voyons... avalez-moi ça...

ALBÉRIC, *à part.* Buvons, pour lui faire plaisir.

(Il boit et tousse très-fort.)

FAUVEL. Un peu doux, parce qu'il est vieux.

ALBÉRIC. Excellent!.. (*A part.*) C'est du vitriol.

FAUVEL, *lui versant.* Encore un, puisque vous le trouvez bon!...

FAUVEL.

AIR : *Oui, la gaîté.* (Dernier Chapitre.)

A votre santé,
D'un seul trait vidons ce verre...
C'est ma manière
D'entendr' l'hospitalité.
Buvons,
Trinquons!
Point de mine
Chagrine
Pour boire ici,
Pour être mon ami.

ALBÉRIC. Votre ami!.. il n'y a rien que je ne fasse pour le devenir...

(Il boit.)

FAUVEL. A la bonne heure!

Oui, c'est par-là
Que commence
La connaissance;
Buvons toujours comm' ça,
Et l'amitié viendra.

ENSEMBLE

Oui, c'est par-là, etc.

ALBÉRIC, *à part.*

Dieu! c'est par là
Que commence
La connaissance...
Si je bois comme ça,
Ma tête s'en ira.

C'est surprenant!
Quel feu me monte au visage...

FAUVEL.

Selon l'usage,
Faut l'éteindre en l'arrosant.
(*Il verse.*)

ALBÉRIC.

Non, non!

FAUVEL.

Poltron!
Point d' grimace;
De grâce,
Soyez ici
Dign' d'être mon ami!

ALBÉRIC, *un peu troublé.* Ah! pour ça... toujours votre ami!..

FAUVEL. Alors, levez le coude.

ALBÉRIC. Voilà!.. (*Il boit.*) C'est drôle! je commence à le trouver moins fort.

FAUVEL.

Oui, c'est bien ça...
La bouteille
Fait merveille,
Et vraiment, je sens là
Que j'vous aime déjà.

ALBÉRIC. Et moi donc, je vous embrasserais volontiers...

FAUVEL. Ce cher Albéric!..

(Ils s'embrassent.)

SCENE XIII.

LES MÊMES, PAPILLOT.

PAPILLOT, *les voyant s'embrasser et se jetant entre eux.* Arrête, malheureux! ne l'étrangle pas...

FAUVEL. Imbécille!... tu vois bien que nous nous embrassons...

ALBÉRIC. Vous voyez bien que nous nous embrassons... imbécille...

ALBÉRIC *et* FAUVEL.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ah ! touchez là !
La bouteille
Fait merveille,
Et vraiment, je sens là
Que j'vous aime déjà.

PAPILLOT. Qu'est-ce que j'entends ?.... qu'est-ce que je vois?.. est-ce que j'ai la cataracte?..

FAUVEL, *donnant un verre à Papillot.* Tiens, Papillot, un verre de rhum...

PAPILLOT, *le prenant.* Je n'en bois pas.

ALBÉRIC. Sans façon, père Papillot...

PAPILLOT. Plaît-il?.. père Papillot! (*Il boit.*) C'est un peu fort... (*A Fauvel.*) Il paraît que monsieur est en marché avec toi pour du rhum...

FAUVEL. Non, du tout !.. Mon ami Albéric est dans le malheur, ça peut arriver à tout le monde..... et il se présente chez moi pour être commis... pour tenir les livres...

PAPILLOT. Ma place... il veut ma place? il veut donc la place de tout le monde?

FAUVEL. Ne crains rien.... je ne songe pas à te renvoyer.

PAPILLOT. C'est heureux..... c'est fort heureux !..

ALBÉRIC. Soyez tranquille, père Papillot... nous nous entendrons ensemble...

PAPILLOT. Jamais, monsieur! jamais... d'abord, je ne m'appelle pas père Papillot... (*avec colère, en le poussant*) on est un homme, comme vous êtes un homme.

FAUVEL. Ne vas-tu pas te fâcher, vieux salpêtre?.. tu ne comprends pas la chose : monsieur veut apprendre le commerce... hein?... voilà un commis qui me fera honneur... quel genre!.. c'est bon style, ça...

PAPILLOT, *bas à Fauvel.* Comment, malheureux ! après ce que je t'ai dit tantôt?..

FAUVEL. Je te défends de m'en parler davantage. (*A Albéric.*) Maintenant, mon cher Albéric, il s'agit d'entrer en fonctions... il faut s'occuper chez nous... c'est la règle...

ALBÉRIC. Je suis prêt.... qu'est-ce qu'il y a à faire? des bordereaux.... des états de compte...

FAUVEL. Y a-t-il des états de compte, Papillot?

PAPILLOT, *courant aux registres.* Du tout. Par exemple! qu'il y touche !..

FAUVEL. Il n'y en a pas ; mais, tenez, en attendant, voici une cruche d'huile... faites-moi le plaisir de remplir ces bouteilles...

(Il va chercher la cruche au fond, et l'apporte près de la table.)

ALBÉRIC. De l'huile!..

FAUVEL. Eh bien ! quoi? c'est de l'huile d'olives.

ALBÉRIC. Mon cher Fauvel, vous voulez rire?..

FAUVEL. Ah ! dam !.. si vous êtes venu ici pour vous croiser les bras !...

ALBÉRIC, *à part.* Si je refuse, il se fâchera. (*Haut.*) Je vais m'abîmer cruellement.

PAPILLOT. Prends donc garde d'abîmer monsieur...

ALBÉRIC. Vieille duègne, va !... avec ça que ce diable de rhum... Je suis sûr que je verserai à côté.

FAUVEL. Oh ! si ce n'est que ça... voici votre affaire.

(Il détache son tablier.)

ALBÉRIC, *le tâtant.* Quelle toile d'emballage !

FAUVEL. Laissez-moi vous l'arranger.

ALBÉRIC. Je serai repoussant avec ça.

FAUVEL, *lui attachant le tablier.* C'est seulement pour vous apprendre...

AIR : *Gentille fiancée.*

Oui, voici la formule
Pour nouer le cordon.

ALBÉRIC.

Je s'rai bien ridicule.

FAUVEL.

C'est ma première leçon.

ALBÉRIC.

Grand Dieu ! quelle tournure
N'ai-je pas l'air, hélas !
D'une caricature ?

FAUVEL.

Ça ne vous change pas.

ENSEMBLE.

(*A part.*)
La drôle de toilette !
Ah ! pour moi quelle fête !
Ma vengeance est complète
Si bientôt Fœdora
Le voit comme cela.

ALBÉRIC, *à part.*

La brillante toilette,
Que ton époux m'a faite !
Seras-tu satisfaite,
Cruelle Fœdora?
Pour toi, je souffre ça.

PAPILLOT, *à part*

Sa folie est complète,
Pauvre époux, qu'il est bête!
Du malheur qui s'apprête
Qui le garantira ?
Ah ! j'en frémis déjà.

SCENE XIV.

LES MÊMES, CYPRIEN.

CYPRIEN, *accourant.* Patron !.. patron!.. je venais vous dire... (*apercevant Albéric.*) Tiens... M. Albéric, avec un tablier et une cruche...

ALBÉRIC, *versant de l'huile.* En voilà déjà un qui se moque de moi.

FAUVEL. Voyons !.. qu'est-ce que tu veux?

CYPRIEN. Patron, je venais vous avertir !. (*A Albéric.*) Vous êtes donc aussi dans les drogues, monsieur Albéric?.. Dieu !.. êtes-vous farce... êtes-vous cocasse...

FAUVEL. Allons, bavard... en finiras-tu?..

CYPRIEN. Vous n'entendez-donc pas !.. il tombe une averse conditionnée... et tous les ballots qui sont encore dans la cour...

PAPILLOT. C'est ma foi vrai !... nous ne pensons plus à rien... la maison est en désarroi...

FAUVEL. Il faut les rentrer... voyons, Cyprien... et vous, Albéric, suivez-moi.

ALBÉRIC. Ah ça !... pour qui me prend-il donc ?

PAPILLOT. Dépêchons-nous, dépêchons-nous !...

FAUVEL. Non, reste là, mon vieux... Albéric me suffira... c'est jeune !... ça ne craint pas les averses.

ALBÉRIC. Vous n'auriez pas un parapluie ?...

FAUVEL. Mon Dieu !... que de façons !.. prenez ma casquette de loutre et que ça finisse...

(Il lui met sa casquette sur la tête.)

ALBÉRIC. Oh ! quel martyre !..

FAUVEL. Allons... en avant...

(Il pousse devant lui Albéric et Cyprien ; ils sortent tous trois.)

SCENE XV.

PAPILLOT, *puis* FOEDORA.

PAPILLOT, *seul.* C'est fini !.. le voilà en faveur... on ne peut plus se passer de lui... Dieu ! voici l'autre... sa vue me fait mal...

FOEDORA, *entrant.* Savez-vous où est M. Fauvel ?.. j'avais à lui parler.

PAPILLOT. Il travaille, M. Fauvel.. il travaille toujours, M. Fauvel !.. et je vais le rejoindre pour empêcher son cher Albéric de l'aveugler tout-à-fait.

FOEDORA. M. Albéric !..

PAPILLOT. Ah ! madame .. avez-vous bien pu consentir?.. car, je ne doute pas que vous ne soyez d'intelligence avec lui...

FOEDORA. Avec qui ?.. que voulez-vous dire?

PAPILLOT. Songez-y bien, épouse égarée... revenez à la vertu... revenez à l'épicerie... il en est temps encore...

FOEDORA. C'est à n'y pas tenir !.. être exposée sans cesse aux mercuriales d'un vieux radoteur.

PAPILLOT. Radoteur !.. ce matin... c'était subalterne... à présent, c'est radoteur !.. ça suffit... adieu, madame. (*S'en allant*) Adieu, cœur sec... ô ! ô perversité !

(Il sort en regardant Fœdora d'un air courroucé.)

SCENE XVI.

FOEDORA, *puis* ALBÉRIC.

FOEDORA, *seul.* A-t-on idée d'une scène pareille !.. et pourquoi, je vous le demande ?.. M. Albéric serait-il revenu?.. oh ! oui, sans doute... il aura trouvé le moyen... et je ne saurais lui en vouloir ?.. est-ce ma faute, si nous éprouvons les mêmes sympathies?... Il y a une si grande différence entre lui et ceux qui m'entourent... il a tant de goût... tant de grâce... tant de délicatesse!.. mais voici quelqu'un... tâchons d'apprendre...

ALBÉRIC, *portant un ballot.* Fœdora !..

(Il laisse tomber son ballot.)

FOEDORA. Que vois-je?..

ALBÉRIC. Vous êtes seule !.... fortuné hasard...

FOEDORA. C'est vous, monsieur Albéric !..

ALBÉRIC. Moi-même... ou à peu près.

FOEDORA. Je n'en reviens pas... comment ! vous... ah !

ALBÉRIC. Ah ! quel temps, Fœdora . quel temps!

FOEDORA. Mon dieu, mon dieu !.. que vous êtes... drôle, comme ça...

ALBÉRIC. C'est la livrée de l'amour et du... hasard.

FOEDORA, *à part.* Comme il est changé !

ALBÉRIC. Il a bien fallu l'endosser pour tromper les jaloux..... et puis pour éviter les taches.

FOEDORA, *riant.* Ah ! ah ! ah ! ah ! ça ne vous va pas du tout.... et je n'oserais pas dire à quoi vous ressemblez.

ALBÉRIC. A votre mari, peut-être ?...

FOEDORA Oh ! non... je ne l'ai jamais trouvé si... extraordinaire...

ALBÉRIC. Vous voyez, Fœdora, à quoi je me suis réduit pour vous... à quel point je me suis profané .. j'ai flatté votre mari, j'ai conquis son estime... c'est lui qui m'a attaché mon tablier...

FOEDORA. Vraiment? ah ! ah ! ah !

ALBÉRIC. N'est-ce pas?.. c'est original... m'attacher lui-même...

FOEDORA. Mais comme vous êtes pâle !

ALBÉRIC. Ce n'est pas étonnant... j'ai

déjà passé par des épreuves si accablantes...

AIR : *Ah! si madame me voyait.*

Oui, pour vous prouver mon ardeur,
J'aurais souffert bien plus encore...
Car, Fœdora, je vous adore ;
Mais puis-je espérer le bonheur?

FOEDORA, *à part.*

Il est vraiment à faire peur!

ALBÉRIC.

Soumis au plus dur esclavage,
Je me répétais en secret,
Afin d'exciter mon courage :
Ah! si Fœdora me voyait!

FOEDORA. C'est une singulière idée que vous avez eue là...

ALBÉRIC. Pardon!... je vous demanderai la permission de m'asseoir...

FOEDORA. Qu'avez-vous donc?

ALBÉRIC. Rien!.. la fatigue... le grand air... et puis le rhum que j'ai bu!..

(Il va s'asseoir.)

FOEDORA. Vous avez bu du rhum?

ALBÉRIC. C'est votre diable de mari qui versait toujours... quelle situation... être auprès de vous et ne pas pouvoir me tenir sur mes jambes.

FOEDORA. En effet!... vous êtes dans un joli état...

ALBÉRIC. Oh! oui... plaignez-moi, Fœdora!... vous devez apprécier tout ce qu'il y a de touchant dans ma conduite... je m'abaisse, je rampe... (*Se levant.*) Mais, je bénirai mes souffrances... si la plus légère faveur...

(Il lui prend la main.)

FOEDORA. Oh! Dieu!... ne me touchez pas...

ALBÉRIC, *essuyant ses mains.* Pardon!.. c'est le ballot qui était mouillé...

FOEDORA. Il faut faire attention...

ALBÉRIC. Défaut d'habitude!... mais ça viendra... car je me suis condamné à vivre ici ; conçois-tu, Fœdora?...

FOEDORA. Conçois-tu!

ALBÉRIC. Oui, conçois-tu, Fœdora? Je respirerai le même air que toi... je ne te quitterai plus... Ton mari le permet... il est enchanté, le brave homme..

FOEDORA. Et moi, monsieur, je vous le défends!.. vous auriez dû songer aux conséquences!.. que penserait-on de moi?.. l'opinion publique, mon devoir, ma conscience... enfin, je ne dois pas permettre...

ALBÉRIC. Qu'entends-je!... c'est toi qui m'exiles!... est-ce là le prix de mon dévouement?...

AIR : *O bords heureux du Gange.*

ALBÉRIC.
Quoi, malgré mon martyre.
FOEDORA.
Ah! vous me faites rire...
ALBÉRIC.
Lorsque je suis moulu...
FOEDORA.
Mais vous l'avez voulu!
ALBÉRIC.
Quand d'amour et de peine...
FOEDORA.
Ah! mon Dieu!... quelle antienne!...
ALBÉRIC.
Je succombe à tes yeux!...
FOEDORA.
Il est fastidieux!...

ENSEMBLE.

ALBÉRIC.
O douleur peu commune...
O trompeuse amitié...
De ma triste infortune,
Elle n'a pas pitié...
FOEDORA.
Sa plainte m'importune,
Et malgré l'amitié,
De sa sotte infortune
Mon cœur n'a pas pitié...

ALBÉRIC. Fœdora!... voilà la première fois que vous me traitez?...

FOEDORA. C'est aussi la première fois que vous montrez tant de hardiesse... et certainement, je ne vous ai jamais autorisé... (*Riant.*) Ah! ah! ah! ah!...

ALBÉRIC. Vous riez!.. tu ris, Fœdora!..

FOEDORA. Oui, quand je vous regarde... c'est plus fort que moi...

FAUVEL, *dans la coulisse.* Oui, tu sortiras de chez moi à l'instant!...

ALBÉRIC. Le mari!... Fœdora, un seul mot...

FOEDORA. Laissez-moi, prenez garde. .

ALBÉRIC. Je suis sûr qu'il me cherche pour me donner une corvée...

(Il va au mortier et fait semblant de piler.)

SCENE XVII.

LES MÊMES, FAUVEL, CYPRIEN.

CYPRIEN. Suffit, je m'en vais... si vous croyez que je tiens à votre boutique...

FAUVEL. Allons, dépêche-toi, insolent!

FOEDORA. Qu'y a-t-il donc?...

FAUVEL. Un paresseux, qui raisonne toujours...

CYPRIEN. On a trop de mal chez vous...

FAUVEL. Fainéant!... n'es-tu pas honteux, quand tu vois M. Albéric qui n'est entré que d'aujourd'hui, et qui travaille comme quatre... je ne lui avais pas dit de piler... et il pile...

CYPRIEN. Dam!... il a ses motifs...

FOEDORA. Cyprien, vous avez tort!..

FAUVEL. C'est un nonchalant... tout-à-l'heure, j'ai commandé d'allumer les fourneaux, et monsieur craint de passer la nuit à faire du sucre d'orge...

CYPRIEN. Si vous croyez que c'est régalant... quand on est déjà rompu...

FAUVEL. Sors, va-t'en... je n'ai plus besoin de toi... Je ferai tout moi-même... n'est-ce pas Albéric... que nous ferons tout nous-mêmes?

ALBÉRIC, *à part.* Comment!... ça va me retomber sur le dos?...

FAUVEL, *à Cyprien.* Tu n'es pas encore décampé?..

CYPRIEN, *qui pendant le colloque a défait son tablier, mis sa veste et pris son chapeau.* Donnez-donc le temps?.. m'y v'là!...

ENSEMBLE.

FAUVEL.

AIR : *Mon ami, suivez-moi* (Premier acte du Doyen.)

Quitte à l'instant ces lieux,
Puisque tu crains l'ouvrage ;
Loin d'ici, paresseux,
Ne fais rien, si tu veux.

FOEDORA.

Oui, c'est un paresseux,
Mais il sera, je gage,
Forcé, loin de ces lieux,
D'être laborieux.

CYPRIEN.

Oui, j'm'en vais tout joyeux,
Car j'avais trop d'ouvrage ;
Et j'suis sûr qu'en tous lieux
Je s'rai moins malheureux.

ALBÉRIC, *à part.*

S'il s'en va de ces lieux,
Il faudra, je le gage,
Que je trime pour deux,
C'est vraiment gracieux.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, PAPILLOT.

PAPILLOT, *entrant.*

(*Suite de l'air.*)

Eh! mais quel est donc ce tapage?

CYPRIEN.

C'est moi qui vous fais mes adieux!

ENSEMBLE.

Oui, je m'en vais tout joyeux, etc.

FAUVEL.

Quitte à l'instant ces lieux, etc.

FOEDORA.

Oui, c'est un paresseux, etc.

ALBÉRIC.

S'il s'en va de ces lieux, etc.

PAPILLOT.

Tu nous fais tes adieux,
Mon ami, bon voyage ;
Loin d'ici, paresseux,
Ne fais rien si tu veux.

(*Cyprien sort.*)

FAUVEL. Nous en voilà débarrassés!.. mais il se fait tard... toi, ma petite femme, occupe-toi du couvert... J'ai invité à souper deux ou trois voisins à l'occasion de mon retour.

FOEDORA. Vous avez bien fait, mon ami, j'y vais tout de suite.

(Elle sort.)

ALBÉRIC, *à part.* Son ami!..

SCENE XIX.

FAUVEL, ALBÉRIC, PAPILLOT.

FAUVEL. A nous autres, maintenant; Papillot, les fourneaux sont-ils bien en train?

PAPILLOT. Pour ce qui est des fourneaux, ils font leur devoir, les fourneaux.

FAUVEL. Eh vite! mon cher Albéric, à l'ouvrage... voilà le moment de vous distinguer.

ALBÉRIC. Vous croyez? de quelle manière?...

FAUVEL. Puisque Cyprien est parti, je vous confie le sucre d'orge...

ALBÉRIC. Votre confiance m'honore... mais prenez-y-garde, je n'entends absolument rien à l'art de manipuler cette substance...

FAUVEL. C'est la moindre des choses... en cinq minutes vous en saurez tout autant que moi?...

PAPILLOT. Mais il va tout gâter...

ALBÉRIC. Il a raison... je gâterai tout... c'est jeter votre sucre par la fenêtre...

FAUVEL. Je n'y regarde pas, quand il s'agit de vous donner une leçon... pourtant, je ne veux pas trop vous fatiguer le premier jour..... vous commencerez pendant que nous souperons, et ensuite, vous irez vous coucher... là... dans la chambre que je vous destine...

(Il lui indique une porte à droite.)

ALBÉRIC. Là?..

PAPILLOT. Comment, là?.. mais cette chambre communique à celle de ta femme.

ALBÉRIC. Vraiment?

FAUVEL. Est-ce que tu crois m'apprendre quelque chose?

PAPILLOT, *à part.* Il ne comprend même pas...

ALBÉRIC. Et qui est-ce qui achèvera la besogne?..

FAUVEL. C'est moi... je vous remplace après souper, je passerai la nuit au laboratoire.

PAPILLOT, *à part.* Ah! mon Dieu!...

ALBÉRIC, *à part.* Eh bien! mon cher

Fauvel, dès que ça peut vous rendre service...

FAUVEL. J'en étais sûr!... hein, Papillot, quel zèle!... quelle bonne volonté! venez, cher ami, que je vous donne les premières notions...

ALBÉRIC, *à part.* Je marche au supplice!..

(Fauvel sort, Albéric le suit.)

SCENE XX.

PAPILLOT, *puis* FAUVEL.

PAPILLOT, *seul.* Dieu! que je souffre!.. oh!... décidément, je sors demain de la maison... je me retire à l'autre extrémité de Paris, dans un faubourg écarté.... Je tâcherai de trouver un lieu solitaire où l'on ne rencontre ni femmes, ni maris, ni amans..... et où les omnibus ne parviennent pas! Mais, avant d'exécuter ce projet, tentons un dernier effort.

FAUVEL, *rentrant.* Ah!... enfin, il est au feu!.. Pauvre garçon!... il aura de la peine à s'y faire...

PAPILLOT. Je te conseille de le plaindre... et, à cet égard-là, Fauvel, j'ai à te parler. Il faut que je te parle.

FAUVEL. Très-bien!.... mais d'abord, fais-moi le plaisir de me chercher mon habit, mon gilet et ma cravate, qui sont dans la chambre à côté.

PAPILLOT. Ton habit?.. ta cravate?

FAUVEL. Eh bien! quoi?... tu as toujours l'air de tomber des nues!.. N'ai-je pas du monde à souper?... il faut bien se requinquer un peu...

PAPILLOT. Il pense à se requinquer..... quelle tête!... quelle tête!..

(Il entre dans la chambre indiquée.)

FAUVEL, *seul.* Excellent Papillot... je suis sûr qu'il se mange les sens!... voilà un brave homme! c'est droit!.. c'est honnête!.. ça n'entend rien à la malice...

PAPILLOT, *rentrant.* Tiens, voici ton habit... veste, et cœtera... et maintenant tu vas m'écouter!..

FAUVEL, *mettant sa cravate devant une glace.* Oui!..

PAPILLOT. Tu sais, Fauvel, combien je te suis attaché; je t'ai vu naître, mon garçon?

FAUVEL. Oui.

PAPILLOT. Ton père était la crême des honnêtes gens?

FAUVEL. Oui.

PAPILLOT. Et ta mère surtout était une femme...

FAUVEL. Oui!...

PAPILLOT. Oui, oui, oui... tu ne m'écoutes pas!...

FAUVEL. Parle toujours...

PAPILLOT. On dirait encore qu'il se moque de moi... Tu ne vois donc pas, *quinze vingt* que tu es, que ton Albéric est d'accord avec ta femme, qu'on t'abuse, qu'on te trahit...et que si tu le gardes chez toi.. il te fera...

FAUVEL. Ah! tu crois ça, mon vieux?..

PAPILLOT. J'en suis sûr!

FAUVEL. Diable!.. il paraît qu'il ne serait pas facile de te tromper?..

PAPILLOT. Oh!.. non... et si je m'étais marié...

FAUVEL. Si tu t'étais marié, tu serais un sot...

PAPILLOT. En tout cas, je ne serais pas le seul...

FAUVEL, *qui a fini de s'habiller.* Tiens!.. regarde-moi cette cravate... hein! comme c'est mis... comme c'est travaillé!

PAPILLOT. C'est ça..... tu veux imiter l'autre... il ne te manquait plus que de devenir fat!..

FAUVEL. Et mon habit.... trouves-tu qu'il aille bien?..

PAPILLOT. Tu ne veux pas m'écouter?..

FAUVEL. J'espère qu'on est un peu bien...

PAPILLOT. Tu ne veux pas ouvrir les yeux?..

FAUVEL. Je veux souper... allons nous mettre à table.

PAPILLOT. Je n'ai pas faim...

FAUVEL. Ah!.. tu viendras... ou tu diras pourquoi.

AIR : *Au revoir; puis à table.* (Changée en Nourrice.)

Viens, mon vieux, vite à table.
Nous fêt'rons
Un p'tit vin délectable;
Nous rirons...

PAPILLOT.

Va, je te conseille...
De rire et de badiner...

FAUVEL.

Je n'ai pas d'oreille,
Quand la faim vient me talonner.

PAPILLOT.

Demain, je l'parie,
Ton malheur va s'accomplir!...

FAUVEL.

Viens donc, je t'en prie,
Le souper va refroidir.

ENSEMBLE.

Viens, mon vieux, vite à table, etc.

PAPILLOT.

O destin déplorabe!
Mais allons
Toujours nous mettre à table,
Nous verrons!

(*Ils sortent ensemble.*)

SCENE XXI.

ALBÉRIC, *sortant du laboratoire, sa cravate d'une main, et de l'autre un bâton de sucre d'orge.* De l'air! vite de l'air!.. (*Il se jette sur une chaise.*) Quelle horrible fournaise!... si je n'avais pas ôté ma cravate, je suffoquais. Qui est-ce qui pourrait me donner un verre d'eau? je meurs de soif... Personne!.. ils m'auraient laissé asphyxier. Maudit sucre d'orge!... voilà tout ce que j'ai pu en confectionner, (*il le montre*) un bâton extrêmement tortueux!.... j'ai eu beau me calciner les doigts pour le redresser, impossible. O Cyprien, tu avais raison... c'est un vilain état que celui de garçon épicier!... et moi qui me trouve mêlé là-dedans!..

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle!*

Comme j'ai dégradé mon être!
Dans quel état je me suis mis...
Nul n'oserait me reconnaître,
Je ferais honte à mes amis.
Je rougis moi-même à ma vue,
Enfin, si, pour comble de maux,
Je me rencontrais dans la rue,
Ah! je me tournerais le dos!...

(*On entend rire dans la chambre à côté.*)

Je crois qu'ils rient là-dedans!.. ils sont à table... ils se gobergent... pendant que je me mords les pouces. (*Portant le sucre d'orge a sa bouche.*) C'est qu'il est détestable!.. il est comme moi, il sent le brûlé! Et si on apprenait dans le monde que moi, Albéric Lebellois... je serais bafoué... le nom d'épicier me resterait!... (*On entend rire de nouveau.*) C'est Fœdora qui vient de rire.... j'ai parfaitement reconnu son timbre... ah! j'ai besoin que sa présence retrempe mon courage...

(Fauvel entre avec Fœdora bras dessus bras dessous. Papillot les suit portant une lumière.)

SCENE XXII.

ALBÉRIC, FAUVEL, FOEDORA, PAPILLOT.

FAUVEL. Ma foi, ma petite femme, ton souper était délicieux.

PAPILLOT. Oui, c'était fort bon.

FAUVEL. Eh! c'est Albéric... eh bien! mon cher, où en sommes-nous?

FOEDORA. Ah! monsieur, comme vous êtes défait! quelle mine vous avez!

ALBÉRIC. En effet, l'étouffement, la chaleur du laboratoire.. cinq minutes de plus, je devenais caramel

PAPILLOT. On dirait qu'il relève de maladie.

FAUVEL. Ainsi vous n'avez rien pu faire?

ALBÉRIC. Pardonnez-moi, (*montrant son bâton de sucre d'orge*) voici un échantillon de mes talens.

FOEDORA. Oh! Dieu!.. s'il est possible.. c'est tout-à-fait manqué.

PAPILLOT. Je l'avais prévu... on n'a pas voulu m'écouter.

FOEDORA. Il faut être bien maladroit!

FAUVEL. Mais non!.. ce n'est pas mal pour le premier, et quand il en aura fait seulement trente douzaines...

ALBÉRIC, *à part.* Oui, compte là-dessus...

FAUVEL. Si vous voulez, je vais vous montrer encore une fois.

ALBÉRIC. Du tout... du tout... vous oubliez nos conventions; c'est à votre tour, à présent.

FOEDORA. A son tour?

ALBÉRIC. Sans doute; il m'a promis de me remplacer en sortant de table.

FOEDORA. Comment! mon ami... après un long voyage, et toute une journée de travail. Eh bien! puisque M. Albéric a commencé, je suis sûre qu'en le priant un peu, il ne refuserait pas...

ALBÉRIC. Moi, madame? c'est vous qui m'engagez... (*A part.*) Je frissonne.

FAUVEL. Tu vois bien, ma chère amie, qu'Albéric est fatigué

FOEDORA. Veiller toute la nuit, je ne te permettrai pas.

ALBÉRIC, *à part.* Elle le tutoie.. je chancelle...

FAUVEL. Et quand j'ai promis quelque chose...

FOEDORA. Non, mon ami, ça ne sera pas. Je le veux.

FAUVEL. C'est différent.

(Il l'embrasse.)

ALBÉRIC, *à part.* Je perds l'équilibre.

(Il tombe sur une chaise.)

FAUVEL. Albéric, qu'avez-vous? un peu de courage, une nuit est bientôt passée.

ALBÉRIC, *se levant furieux.* Je m'en vais.. je veux m'en aller; ne me retenez pas...

FAUVEL, *à part.* Il paraît qu'il en a assez.

ALBÉRIC, *ôtant son tablier.* C'est un repaire, c'est une caverne!

FAUVEL. Ah! mais on ne s'en va pas comme ça; moi, j'ai compté sur vous... nous avons encore à faire des lampions.

ALBÉRIC, *avec horreur.* Des lampions!.. mais assassinez-moi tout de suite.. coulez-moi du plomb dans les veines!

PAPILLOT, *bas à Fauvel.* Laisse-le donc partir.

FAUVEL, *le retenant.* Au moins, donnez-moi huit jours ; dans ces cas-là on donne huit jours.

ALBÉRIC. Voulez-vous me lâcher?

PAPILLOT. Mais lâche-le donc !

FAUVEL. Vous ne partirez pas.

ALBÉRIC. Lâchez-moi, ou je commets un meurtre.

(Il prend un pilon et l'en menace.)

SCENE XXIII.

LES MÊMES, CYPRIEN.

CYPRIEN. Patron ! me voici, je reviens, faut-il vous aider?

ALBÉRIC. Tenez ! voilà votre affaire !... Cyprien, reste à ma place, je te ferai une pension.

CYPRIEN. Je veux bien ! d'autant plus que j'ai réfléchi... je regrette la boutique, je regrette le sucre...

ALBÉRIC. C'est ça... fais des lampions... moi, je vais voyager... je vais prendre les eaux...

FAUVEL. Cependant, mon cher...

ALBÉRIC. Puisque je fournis un remplaçant.

ENSEMBLE.

AIR : *Changée en nourrice.*

ALBÉRIC.

C'en est fait, je vous quitte
Aujourd'hui ;
Je ne saurais trop vite
Fuir d'ici.

FAUVEL.

C'en est fait, il nous quitte ;
Cher ami,
Ne t'en va pas si vite,
Reste ici.

LES AUTRES.

C'en est fait, il nous quitte,
Dieu merci !
Qu'il s'en aille donc vite,
Loin d'ici.

ALBÉRIC.

Oui, que ça finisse !
Des femmes d'épicier
Dieu me garantisse !

FAUVEL, *à Papillot.*

Eh bien ! sage conseiller,
Faut-il que j'l'assomme ?

PAPILLOT.

Vraiment! ce n'était qu'un jeu ?
J't'admire, ô grand homme !

ALBÉRIC, *à Fauvel.*

Bonsoir !
(*à Fœdora.*)
Madame...

FOEDORA, *d'un ton sec*

Adieu !

ENSEMBLE.

ALBÉRIC.

Adieu ! maison maudite!
Loin d'ici
Je m'éloigne bien vite,
Dieu merci !

LES AUTRES.

C'en est fait, il nous quitte,
Dieu merci !
Qu'il s'en aille donc vite,
Loin d'ici.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



LE
DÉMON DE LA NUIT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Bayard et Étienne Arago,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE NATIONAL DU VAUDEVILLE, LE 18 MAI 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE PRINCE FRÉDÉRIC......	M. ÉMILE TAIGNY.	CAROLINE	Mlle L. MAYER.
LE COMTE OSCAR.........	M. BRINDEAU.	Mlle DE BIRNEFF...	Mme DELVAL.
LE BARON DE GILLESTIERN	M. LEPEINTRE Je.	Mlle DE LANSTEIN.........	Mlle THERCY.
LA BARONNE DE GROMMER.	Mme GUILLEMIN.	Mlle DE RANZAU...........	Mlle JOSÉPHINE.
MATHILDE	Mlle FARGUEIL.		

S'adresser pour la musique à M. DOCHE auteur des airs nouveaux et chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une partie d'un jardin élégant. Des statues, des vases, des fleurs, etc. Au fond, une terrasse. A gauche le palais.

SCÈNE PREMIERE.

LA BARONNE, CAROLINE, Mlle DE LANSTEIN, Mlle DE BIRNEFF, Mlle DE RANZAU.

(Au lever du rideau, ces dames sont assises et lisent.)

CAROLINE. Dites donc, mesdemoiselles.. comme Mme de Grommer paraît triste et rêveuse! .

Mlle DE LANSTEIN. Elle a du chagrin..

Mlle DE BIRNEFF. Et beaucoup d'inquiétude...

CAROLINE. Et sur quoi?.. à moins que ses amours...

(Toutes se mettent à rire, la baronne sort de sa rêverie.)

LA BARONNE. Eh bien! mesdemoiselles... de quoi s'agit-il ?

CAROLINE. Oh!.. de rien... madame la baronne.. c'est une vieille histoire... et puis nous parlions des fêtes qui se préparent à la cour... on dit qu'elles seront magnifiques.

LA BARONNE. Sans doute... pour l'avénement au trône de Danemarck de notre jeune prince Frédéric, à qui la reine douairière sa mère va remettre le pouvoir...

Mlle DE LANSTEIN. Quel bonheur!... j'aime tant les fêtes!..

CAROLINE. Et ce n'est pas tout, madame.. on annonce pour la même époque le mariage du prince...

LA BARONNE. Oui, le prince Frédéric doit, en exécution d'un ancien traité avec le Hanovre, épouser la princesse Dorothée.

AIR : *Si ça t'arrive encore.*

Au même instant... quel beau destin!
Quelle fortune sans égale!
A la couronne de l'hymen,
Unir la couronne royale!

CAROLINE.

A moins... ça se voit à la cour...
Que ces couronnes qu'on admire,
Sur son front ne forment un jour,
La couronne du martyre.

LA BARONNE, *sévèrement.* Mademoiselle.. on dit la princesse fort intéressante!

CAROLINE. Et fort laide.,.

LA BARONNE. Mademoiselle.. une princesse n'est jamais laide...

Mlle DE BIRNEFF. Et puis, qu'importe! pourvu que nous dansions aux fêtes du mariage...

LA BARONNE, *les observant.* Vos danseurs vous ont peut-être invitées déjà!..

Mlle DE LANSTEIN. Oh!.. nous n'en manquerons pas...

LA BARONNE, *à part, en se levant.* Pas une qui baisse les yeux...

CAROLINE. Et nous y tenons... ne fût-ce que pour faire l'essai de ces belles écharpes que la princesse Clémentine a fait broder à ses armes... et dont elle ne nous a pas encore vues parées...

(Elles se lèvent toutes et descendent en scène.)

LA BARONNE. Vous oubliez qu'elle est souffrante, et que vous qui êtes ses demoiselles d'honneur... vous ne pouvez partager sans elle les plaisirs de la cour...

TOUTES. Ah!.. madame...

CAROLINE. J'espère que Mlle Mathilde de Pirner nous rassurera tout-à-fait en revenant du palais... où vous l'avez envoyée.

LA BARONNE, *à part.* Elles sont toutes d'un calme!.. je ne devine rien...

Mlle DE LANSTEIN. Ah!.. voici Mathilde...

SCÈNE II.

Mlle DE RANZAU, Mlle DE LANSTEIN, LA BARONNE, MATHILDE, CAROLINE, Mlle DE BIRNEFF.

MATHILDE, *entrant gaîment du fond.* Grande nouvelle, mesdemoiselles!.. grande nouvelle!... vous pouvez préparer vos toilettes de bal, la princesse va mieux...

TOUTES. Vraiment?..

MATHILDE. Vous devriez m'embrasser toutes pour la peine!..

CAROLINE, *riant.* Vous embrasser!..

MATHILDE. Tiens.. il y a des gens qui ne se le feraient pas dire deux fois...

LA BARONNE. Taisez-vous, petite folle..

MATHILDE. Pardon!.. madame... c'est que je suis si contente!.. si vous saviez, la princesse m'a dit des choses d'une bonté, d'une obligeance!.. et moi, qui me croyais disgraciée, dédaignée par elle, comme par son frère le prince Frédéric...

LA BARONNE. Et qu'est-ce qui vous a donné ces idées-là?.. le prince est si bon.. si aimable pour toute la cour...

Mlle DE LANSTEIN. Surtout, pour les danseuses...

CAROLINE. Quand elles sont jolies...

MATHILDE. Jolies!.. il ne me parle jamais.. il me regarde à peine.

CAROLINE. Cela vous chagrine?

MATHILDE. Certainement! D'abord, je veux qu'on m'aime.. ça me fait plaisir.. et moi, j'aime si aisément...

AIR *du Baiser au Porteur*

Aimer, c'est le bonheur suprême,
Dans mon cœur, je le sens déjà,
Et sans rien craindre, puisque j'aime,
Je suis sûre qu'on m'aimera. (*bis.*)
A cet espoir je me confie...
Ai-je tort? non, je ne crois pas:
Comme nous quand on est jolie,
Peut-on rencontrer des ingrats?..

CAROLINE. Et cependant le prince en est un... car il ne vous déplaît pas... (*Soupirant d'une manière ironique.*) Au contraire!..

MATHILDE. Caroline!..

LA BARONNE Qu'est-ce que cela signifie?

CAROLINE. Cela signifie, madame... demandez au démon de la nuit, il vous le dira...

(Elles se mettent toutes à rire.)

LA BARONNE. Mesdemoiselles, je vous ai défendu de prononcer ce mot-là.. ici!.. ne parlons pas religion, s'il vous plaît...

CAROLINE. Ah! je ne me permets pas... d'abord, j'y crois.. au démon de la nuit..

Mlle DE LANSTEIN. Et moi aussi..

Mlle DE RANZAU. Et moi aussi...

MATHILDE, *à part, avec joie.* Et moi aussi...

LA BARONNE. C'est bien!.. c'est bien... mesdemoiselles!.. mais, que peut avoir de commun je vous prie, le démon de la nuit, avec les secrets de Mlle Mathilde?..

CAROLINE. Mon Dieu, madame la baronne.. c'est qu'il les a entendus, un soir que... mais je ne veux pas lui faire de la peine.

MATHILDE. A moi... oh! je puis tout dire à madame.. ce que j'ai dit, je puis le répéter..

LA BARONNE. Voyons, mon enfant.. contez-moi ça..

MATHILDE. Avec plaisir!.. Un soir... il n'y avait que quelques jours que j'étais arrivée dans ce château, nous étions toutes réunies dans un des bosquets du parc... et là, ces demoiselles me demandaient ma pensée sur ce que je voyais à la cour...

séjour si nouveau et si brillant pour moi!.. je parlais comme une folle, du bonheur que je trouvais dans ces riches demeures, au milieu de cet éclat, de ce luxe qui m'enivraient... moi, habituée à une vie simple et obscure dans le vieux et triste château de ma mère... moi, élevée dans l'exil, si loin de vos palais et de vos fêtes.. à chaque aveu de ma surprise et de mon ignorance, il y avait un grand éclat de rire... car ces demoiselles se moquaient de moi tout haut...

TOUTES. Ah!.. c'est vrai...

MATHILDE. Et moi, je leur rendais cela tout bas...

TOUTES. Comment...

LA BARONNE. Après?.. après?..

MATHILDE. Enfin, l'une d'elles... c'était Mlle de Lanstein, je crois, me demanda quel était le jeune homme de la cour que je trouvais le mieux et qui me plaisait davantage...

LA BARONNE. Plaît-il?...

Mlle DE LANSTEIN. Mais, je vous assure...

MATHILDE. Oh! il n'y a pas de mal... on se fait souvent de ces questions-là entre demoiselles. Je ne savais trop que répondre, j'hésitais, je n'avais pas encore fait mes études et mes observations sur ces messieurs... comme à présent... Cependant, on insista, et j'avouai que celui que j'aimerais, s'il m'était permis de l'aimer... c'était le prince Frédéric...

CAROLINE. Rien que cela.

MATHILDE. Non parce qu'il avait une figure charmante... des regards pleins de feu... un sourire enchanteur... je l'avais à peine aperçu, à la cour, de loin... mais à cause de son air de bonté... de douceur... parce que, pour réparer des injustices, il m'avait accordé une place que ma pauvre mère lui avait fait demander en mourant... par le comte Oscar de Pirner, mon cousin... que vous dirai-je?... parce qu'enfin, mon cœur allait à lui!... Et ces demoiselles de rire de ma naïveté et de ma franchise... quand tout à coup cet éclat de rire fut répété dans le feuillage qui m'environnait... Nous fûmes un moment immobiles d'effroi... et quand, revenues à nous, nous voulûmes voir qui nous avait écoutées, il n'y avait personne... personne!... rien qu'un parfum d'ambre, et un léger murmure qui se perdait dans le feuillage.

LA BARONNE. Et vous avez supposé que c'était...

MATHILDE. Le démon de la nuit!...

TOUTES. Oui... oui!...

LA BARONNE. Vous croyez?...

MATHILDE, *vivement*. Oh! maintenant, j'en suis sûre!..

LA BARONNE. Comment cela?..

MATHILDE, *se reprenant*. Mais... nous lisions encore hier, ces demoiselles et moi, l'ouvrage du docteur Richard, sur les croyances du Nord... N'est-ce pas toujours le démon de la nuit qui se glisse le soir partout où des voix se font entendre, qui baise votre chevelure, qui rôde autour de vous comme pour vous protéger, et qui promet, à celle qui croit en lui, de l'amour et du bonheur.

TOUTES. Oui, madame... oui!...

AIR *nouveau de Doche*.

Si le soir entendez à peine
Glisser dans l'air,
Comme un éclair,
Sylphe embaumant de son haleine
Palais, manoir,
Grange ou boudoir;
Vers vous, s'il s'abat en cachette,
Et le matin, quand le jour luit,
S'enfuit...
Ne tremble pas, jeune fillette!
C'est le démon de la nuit.

Voyez-vous pauvre damoiselle
Que dévorait
Trouble secret?
La voilà, riante et plus belle,
Et le bonheur
Rentre en son cœur.
Mais le soir, pour calmer sa peine,
Quel ange ailé dans son réduit
La suit?...
Ah! priez que Dieu vous l'amène,
C'est le démon de la nuit.

LA BARONNE, *les observant*. Est-ce que par hasard quelqu'une de vous aurait reçu sa visite?

CAROLINE, *riant*. Du démon de la nuit...

TOUTES. Quelle idée!

LA BARONNE, *à part*. Et sous cet air d'ingénuité... il y a une coupable ici!... mais laquelle?

(Mathilde se détourne en riant.)

SCENE III.

LES MÊMES, LE PRINCE, LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE. Prince, je vous accompagnerai avec M. de Gillestiern...

CAROLINE. Silence, mesdemoiselles... voici le prince...

MATHILDE. Ah! mon cousin, le comte Oscar l'accompagne...

LA BARONNE, *à part*. M. de Gillestiern est avec eux!..

LE PRINCE, *apercevant les dames.* Ah !... (*Il descend la terrasse et les salue; elles remontent toutes la scène à droite; il s'approche de la baronne.*) Toujours en surveillance, madame la baronne... c'est bien !... c'est bien !... Un pareil trésor doit être difficile à garder... pour moi, je ne m'en chargerais pas...

LA BARONNE. Prince !...

LE PRINCE. Ma sœur ne pouvait leur donner une gouvernante d'une vertu plus éprouvée...

LA BARONNE, *à part.* Il ne sait rien...

LE COMTE, *à Mathilde.* Eh bien! ma jolie cousine... comment vous trouvez-vous de votre séjour près de la princesse?

MATHILDE. Très-bien, mon cousin !...

LA BARONNE, *bas au baron qui la salue.* Ah ! baron... j'avais besoin de vous voir.

LE PRINCE *remonte et dit en passant devant Mlle de Lanstein, qui est la première.* Mademoisellede Lanstein, votre frère est nommé colonel... je suis bien aise de vous l'apprendre. (*Passant toujours.*) Mademoiselle de Birneff... le comte votre père est rappelé à la cour... vous le verrez bientôt.

MATHILDE, *à part.* Je crois qu'il parle à ces demoiselles !...

LE PRINCE, *à mi-voix, à Mlle de Ranzau.* Mademoiselle de Ranzau, vous me devez une contredanse, vous ne l'oubliez pas!...

MATHILDE, *à part.* Enfin, il va donc me parler... il approche...

LE PRINCE, *à Caroline, à mi-voix.* Ah ! mademoiselle Caroline... on n'est pas plus jolie !...

MATHILDE, *poussant le comte.* Otez-vous donc... qu'il me voie...

LE COMTE, *en souriant.* Prince, je vous présente mademoiselle Mathilde de Pirner, ma cousine... qui joint aux plus aimables qualités... une beauté... une grâce...

MATHILDE, *bas.* Laissez-donc... il verra bien... (*Le prince la salue froidement et passe.*) Eh bien !... il passe !

LE PRINCE, *à la baronne.* Voyez de grâce, madame, si ma sœur peut me recevoir avec le comte Oscar.

AIR : *Vaudeville des chemins de fer.*

Comptez sur mon obéissance,
Prince, je reviendrai bientôt,
(*Bas au baron.*)
Restez pour une confidence.

LE BARON.

Hein! que dites-vous?

LA BARONNE.

Il le faut

CAROLINE, *aux jeunes filles.*

Il dit qu'il me trouve jolie,
Le prince est un homme de goût.

MATHILDE, *de même.*

De son goût je suis peu ravie...
Car il ne m'a rien dit du tout.

LE PRINCE.

Ma sœur, pour une confidence,
Doit me recevoir... il le faut ;
Près d'elle allez en diligence,
Madame, et revenez bientôt.

MATHILDE.

Comment ! avec indifférence ;
Il passe sans me dire un mot,
S'il me parlait, en conscience,
Il n'aurait plus aucun défaut.

LE BARON.

Elle m'ordonne la prudence...
Pourquoi? je le saurai bientôt.
Mais avec elle, en conscience,
Trop parler n'est point mon défaut.

LES DEMOISELLES.

Comment! avec indifférence,
Il passe sans lui dire un mot,
S'il lui parlait, oh ! je le pense,
Pour elle, il serait sans défaut.

(*Elles sortent à droite au bas de la terrasse.*)

SCENE IV.

LE BARON, LE PRINCE, LE COMTE.

LE PRINCE, *au baron.* Quels beaux yeux!.. quelles tailles élégantes !... Croyez-vous, mon cher conseiller... qu'il y eût, à la cour de mon père, d'aussi jolies personnes que celles-là ?...

LE BARON. Eh ! eh !... prince... elles avaient bien leur mérite... et j'en ai connu particulièrement quelques-unes qui ne le cédaient en rien à ces dames.

LE PRINCE. C'est impossible...

LE BARON. Prince... je serais de votre avis si j'étais jeune comme vous, mais à cinquante-quatre ans et demi, on n'a plus pour soi que les souvenirs.

AIR *de l'Ecu de six francs.*

Je le sens trop, et c'est dommage !...
Dans mon cœur l'amour est glacé ;
On vit d'avenir à votre âge,
Mais au mien on vit du passé,

LE PRINCE.

Pauvre baronne! on pourrait croire,
Grâce à ce discours peu galant,
Que ses attraits en ce moment,
N'existent plus que pour mémoire.

LE BARON. Monseigneur !...

LE PRINCE, *éclatant de rire.* Ah !... ah !... ah !... ce serait de l'injustice... la baronne a encore une taille... une fraîcheur... avec un peu de rouge... (*le comte rit*) n'est-ce pas ?

LE BARON. Prince!...

LE PRINCE. Heureux baron!... on dit même que votre passion n'est pas éteinte, et qu'il y des feux sous la cendre.

LE BARON. Mme de Grommer mérite des égards...

LE PRINCE. C'est juste!... c'est juste!... diable!... ménageons la gouvernante des demoiselles d'honneur de ma sœur Clémentine!... Si ces petites filles nous entendaient!... Quand on ne croit plus à la vertu des autres...

LE COMTE. On fait bon marché de la sienne.

LE BARON. J'espère que la princesse, la reine que votre altesse doit nous donner, croira à la vertu de tout le monde... à la vôtre surtout...

LE PRINCE, *souriant.* Eh! je n'en répondrais pas!... (*Vivement.*) Et à propos, Oscar, cette grande négociation pour rompre mon mariage avec la princesse de Hanovre... où en sommes-nous?...

LE COMTE. Prince, il y a quelques difficultés...

LE PRINCE. Pour vous?.. laissez donc!.. c'est impossible... l'affaire ne peut être en de meilleures mains que les vôtres... et, au besoin, la sœur de l'envoyé du Hanovre vous aiderait un peu...

LE BARON, *riant.* Beaucoup...

LE COMTE. Prince!...

LE PRINCE. Oh!... pourquoi rougir?... C'est un amour dont je vous félicite!... elle est fort jolie!... et vous n'êtes pas mal non plus... si elle s'intéresse... comme on le dit... à votre fortune, à votre avancement... elle doit décider son frère à rompre ce traité...

LE COMTE. Cela dépend-il de l'ambassadeur?... et croyez-vous que la princesse de Hanovre tienne si peu à vous...

LE BARON. Oh!.. ce n'est pas probable... et votre altesse...

LE PRINCE. N'achevez pas, baron, vous allez me flatter... gardez cela pour Mme de Grommer!... Que diable la princesse Dorothée aimerait-elle en moi, qu'elle n'a jamais vu?... Si vous me parliez de quelqu'une de ces dames, à la bonne heure... et puis, un mariage par un traité a quelque chose d'humiliant... je n'en veux pas...

LE COMTE. En tout cas, c'est une rupture qui coûtera quelques millions...

LE PRINCE. Des millions!... eh bien! on en donnera...

LE BARON. Le peuple aimerait peut être mieux un mariage...

LE PRINCE. Le peuple... je ne dis pas... mais qu'il fasse quelque chose pour mon bonheur... je lui rendrai cela plus tard... Quant à vous, mon cher comte, je ne saurais payer trop cher le service que j'attends de vous.

LE COMTE. Si je réussis, prince...

LE PRINCE. Oui, oui... demandez-moi ce qui vous plaira... un titre à la cour, un grade à l'armée... une récompense.. et quelle qu'elle soit..

LE BARON. Un million de plus...

LE COMTE. De l'argent!... ah! fi! monsieur le baron...

LE BARON. Oui!... on dit fi.... mais on prend toujours...

LE PRINCE. Pour mon amitié, vous l'avez déjà...

LE COMTE. Et je ne veux rien de plus, prince!... vous avez appelé, à la cour de votre sœur Clémentine, Mathilde de Pirner, ma parente, dont le père fut si cruellement traité sous le dernier règne.

LE PRINCE. Oui, oui... c'était une injustice à réparer... Cette jeune fille paraît assez simple... assez naïve...

LE BARON. Elle est fort jolie, monseigneur...

LE PRINCE. Ah!... c'est possible... j'ai à peine remarqué... mais je veux du bien... beaucoup de bien aux jeunes filles quand elles sont jolies... j'en parlerai à ma sœur, à ma mère...

LE BARON. Je croyais que monseigneur s'occupait de cela lui-même...

LE PRINCE. Quelquefois... nous lui trouverons un mari...

LE COMTE. Il est trouvé, prince...

LE PRINCE. Ah!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA BARONNE.

LA BARONNE. Monseigneur... la princesse votre sœur vous attend...

LE PRINCE. Bien, madame la baronne.. (*Au comte lui parlant bas.*) Vous lui avez trouvé un mari? venez donc, contez-moi cela...(*Au baron.*) Vous ne nous suivez pas, baron?... (*Il sourit; le baron fait signe qu'il est prêt à le suivre; le prince reprend gaîment.*) Oh! non!... restez!... restez!

LE COMTE, *de même, à mi-voix.* Heureux baron!...

(Ils disparaissent à droite par la terrasse.)

SCENE VI.

LE BARON, LA BARONNE.

LA BARONNE, *descendant en scène.* Qu'ont-ils donc à rire ainsi?

LE BARON. Oh! rien, rien!... (*A part.*) En vérité, ces jeunes gens sont d'une fatuité... on dirait qu'eux seuls savent aimer... parce qu'on a mon âge... on n'est plus qu'une momie... soit... mais la momie se porte bien...

LA BARONNE. Ah! le regard du prince m'a fait trembler... saurait-il?...

LE BARON. Quoi donc, ma chère Monique?...

LA BARONNE. Silence!...

LE BARON. Eh! mais... quel air d'inquiétude!...

LA BARONNE. C'est qu'en effet, j'ai lieu d'en avoir... Ah!... mon ami...

LE BARON. Parlez... qui peut la causer... ce n'est pas moi, je pense... il me semble que, depuis vingt ans, je n'ai pas coûté une larme, une seule, à ces beaux yeux.

LA BARONNE. Ah! mon cher Casimir, que la vertu des femmes est difficile à garder!...

LE BARON. Dam!.. baronne... vous devez le savoir mieux que moi...

LA BARONNE. Oui... oui... que trop...

LE BARON. Hein?... permettez!... vous me donnez la chair de poule... (*Hésitant.*) Est-ce que vous auriez quelque chose à vous reprocher, Monique?...

LA BARONNE. Eh!... ce n'est pas de moi qu'il s'agit...

LE BARON. Ah! ah!.. à la bonne heure... il fallait donc le dire tout de suite... j'en tremble encore... De quoi est-il question?.. parlez!...

LA BARONNE. Il faut bien que vous le sachiez... vous me donnerez un conseil...

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Mais jurez-moi d'être discret,
Et par les plus fortes épreuves,
Engagez-vous.,.

LE BARON.

Pour un secret!..e
Depuis vingt aus j'ai fait mes preuves....

(*Mouvement de la baronne.*)

Oui, vingt aus!... daignez y songer,
J'ai prouvé qu'à moins d'injustice,
On peut me prendre sans danger,
Pour confident... ou pour complice!...

LA BARONNE. C'est bien! écoutez-moi... c'est entre nous!... et parce que vous êtes de moitié dans tout ce que j'éprouve, Casimir.

LE BARON. Je m'en flatte.

LA BARONNE. La princesse Clémentine, comme vous savez, est une enfant qui a désiré réunir autour d'elle des jeunes filles de son âge... d'abord, pour partager ses jeux... ensuite, pour être ses filles d'honneur... et c'est à moi qu'elles ont été confiées! à cause de la haute réputation d'une vertu qui n'a jamais bronché!

LE BARON. Passons... passons sur la vertu...

LA BARONNE. Apprenez donc...

SCENE VII.

LA BARONNE, CAROLINE, LE COMTE.

CAROLINE, *avec une large lettre à la main.* Madame la baronne...

LA BARONNE, *effrayée.* Ciel!.. Ah! mademoiselle. .

CAROLINE. C'est un paquet qu'un jeune officier vient de me remettre... il est du ministre de la police... très-important, a-t-il dit... j'ai voulu vous l'apporter moi-même...

LA BARONNE. Je vous remercie... c'est trop de bonté... Mais, ce jeune officier... vous ne lui avez pas parlé?... vous ne le connaissez pas?...

CAROLINE Si fait, madame... il m'a fait danser au dernier bal de la cour...

LA BARONNE, *l'observant.* Et vous ne l'avez pas revu ailleurs?...

CAROLINE. Je ne vous comprends pas...

LA BARONNE. Ah!.. c'est bien... je vous remercie...

(Caroline sort d'un air étonné.)

SCENE VIII.

LE BARON, LA BARONNE.

LA BARONNE, *tout en ouvrant la lettre.* Ce n'est pas elle!...

(Elle tire un papier de l'enveloppe.)

LE BARON. Elle!... comment?...

LA BARONNE. Grand Dieu!...

LE BARON. Qu'est-ce donc?... saurai-je enfin?...

LA BARONNE. Tenez... lisez, baron...

LE BARON. Cette lettre... du ministre.. (*Il lit.*) « Madame la baronne de Grommer, la police a exercé la plus grande » surveillance autour des appartemens des » jeunes filles d'honneur de le princesse » Clémentine... » (*S'interrompant.*) Qu'est-

ce que le ministre peut avoir à faire avec les filles d'honneur?...

LA BARONNE. Continuez...

LE BARON. « Et ce matin on m'a rapporté » cette extrêmité d'une écharpe qui » a été trouvée au grillage de votre ter- » rasse... »

LA BARONNE, *tenant un morceau de gaze avec un chiffre*. C'est bien cela... les armes de la princesse...

LE BARON, *continuant*. « Je m'empresse » de vous l'adresser et de vous prévenir » que ce soir je ferai placer deux senti- » nelles près de cette terrasse, dont l'en- » trée a été forcée... »

AIR : *de Julie*.

Eh bien ! comprenez-vous l'audace ?...

LE BARON.

Je commence... quelqu'amateur
A... le soir... forcé la terrasse,
Qui conduit aux filles d'honneur.

LA BARONNE.

Oui! forcé!... rendez leur justice!...

LE BARON.

Pardieu !... mais le plus étonnant,
C'est que ce genre d'accident
Soit du ressort de la police.

LA BARONNE. Il l'a bien fallu!...

LE BARON. Forcer cette terrasse que j'ai respectée, moi... il est vrai qu'il y a vingt ans...

(Il fait avec la main le signe d'une escalade.)

LA BARONNE. Jugez de mon effroi... lorsqu'hier je fus prévenue qu'on avait pratiqué une ouverture à l'extrêmité du grillage en fer que j'avais fait placer autour de la terrasse..... j'y cours... l'espace était fort étroit...

LE BARON. Il faut si peu de place pour un amoureux...

LA BARONNE. Vous n'y auriez pas passé.

LE BARON. Qui sait ?... je me fais bien petit... bien petit...

LA BARONNE. Je crus d'abord que c'était un voleur.

LE BARON. Ça y ressemble beaucoup...

LA BARONNE. Le ministre, qui vint me voir, m'assura que ce ne pouvait être qu'un amant...

LE BARON. Un !.. pourquoi pas deux ?.. pourquoi pas autant qu'il y a de filles d'honneur ?...

LA BARONNE. Baron !... ah! baron!... vous me faites mal... vous redoublez mes angoisses plutôt que de les calmer .. jugez donc... moi qui suis responsable de la vertu de ces jeunes personnes...

LE BARON. Eh! non... on ne répond que pour soi... et encore...

LA BARONNE. Je tremble que tout ne se découvre à la cour... et demain, quel scandale lorsqu'on saura qu'il a fallu deux sentinelles...

LE BARON. Pour défendre la vertu des filles d'honneur.

LA BARONNE. Encore, si je connaissais la coupable... mais comment faire?. comment y parvenir ?... J'observe..... j'interroge... je ne découvre rien... elles sont d'un calme... et je crains tellement... par quelque demande trop claire, trop indiscrète... de leur donner des idées qu'elles n'ont pas...

LE BARON. Le fait est que c'est fort dangereux ; une fois qu'on saurait l'aventure, tous les amans voudraient prendre ce chemin-là !.. et moi-même... moi qui vous parle, baronne... Eh!... eh!...

LA BARONNE. D'abord, tirez moi d'embarras... donnez-moi un conseil!.... la coupable est ici... le moyen d'en douter... cette écharpe...

LE BARON. C'est juste!... ces petites filles sont d'une maladresse!..

LA BARONNE, *apercevant deux jeunes personnes*. Ah ! silence !...

LE BARON. Quoi donc?...

LA BARONNE. Ces demoiselles qui passent là sur la terrasse... (*Allant vers le fond*.) Mesdemoiselles!

SCENE IX.

LES MÊMES, MATHILDE, CAROLINE.

CAROLINE. Nous voici, madame...

LE BARON, *à mi-voix*. Oh!.. celle-ci a l'air d'une candeur...

LA BARONNE. Et que faites-vous là?..

MATHILDE. Mon Dieu, madame .. je me promenais avec ma bonne amie, mademoiselle Caroline de Lisbur... C'est alors que nous avons aperçu monsieur le ministre de la police sur la terrasse du château... et nous nous rapprochions un peu...

LE BARON, *à mi-voix*. Du moment que c'est pour voir le ministre... c'est bien innocent... avec ça qu'il n'est pas beau...

LA BARONNE, *bas au baron.* Mais, le ministre .. entendez-vous, le ministre?.. S'il va faire un éclat... (*Comme frappée d'une idée subite.*) Ah!..

MATHILDE. Pardon, madame...

LA BARONNE. Mesdemoiselles... la princesse Clémentine désire que vous lui soyez toutes présentées dans un instant... parées des écharpes...

MATHILDE. Ciel!

LA BARONNE. Qu'elle vous a données à ses armes...

CAROLINE. Nos écharpes...

LE BARON, *à part, en regardant Mathilde.* Ça n'a pas l'air d'arranger la petite... là bas...

LA BARONNE, *les observant en passant entre Caroline et Mathilde.* Sans doute, vos écharpes... Est-ce que cela vous contrarie?

CAROLINE. Moi, madame!..

MATHILDE, *vivement.* Pas du tout... certainement... (*A part.*) Je suis perdue... Je ne la mettrai pas...

LA BARONNE. Rejoignez vos compagnes.

SCÈNE X.

CAROLINE, LE BARON, LA BARONNE, LE COMTE, MATHILDE.

LE COMTE, *dans le plus grand trouble.* Madame la baronne... je viens... je... Ah! c'est vous, Mathilde...

MATHILDE. Ah! mon Dieu! mon cousin... quelle émotion!... Qu'avez-vous?..

LE BARON. En effet, monsieur le comte...

LE COMTE. Si vous saviez avec quelle fierté... avec quel dédain, le prince vient de me traiter...

LA BARONNE. Le prince!..

MATHILDE. Vous? mon cousin...

LE COMTE. Oui, moi... et vous aussi, Mathilde, vous, pauvre enfant qu'il semble poursuivre de cette haine que son père avait pour le vôtre...

MATHILDE. Oh! cela est vrai! car il se détourne avec humeur dès qu'il m'aperçoit... Il ne m'adresse jamais la parole...

CAROLINE. Il me parle toujours à moi..

LE BARON. Mais que s'est-il donc passé?.

LE COMTE. Il a voulu savoir quels projets j'avais sur ma cousine... quelle noble alliance j'avais trouvée pour elle à la cour... Alors, je lui ai dit que Mathilde, sans protection, sans fortune, m'avait été confiée par son père expirant... J'ai ajouté que c'était à moi d'assurer son bonheur... et que mon cœur et ma main ne seraient jamais à une autre.

MATHILDE, *effrayée.* Oscar... et le prince, qu'a-t-il répondu?..

LE COMTE. Il a traité cette idée de folie... il a parlé de vous... de toi, Mathilde, avec un air de dédain qui m'a irrité..

MATHILDE. Voyez-vous... il ne peut pas me souffrir...

LE COMTE. La princesse, toujours si bonne, m'a offert alors, un mariage plus brillant... qui devait flatter mon ambition...

LE BARON. La sœur de l'envoyé de Hanovre...

LE COMTE. J'ai répondu que je n'y avai jamais pensé... que je n'étais pas libre...

MATHILDE. Oh!.. si fait!..

LE COMTE. Alors, il a éclaté... il m'a dit d'une voix dont je tremble encore, que jamais la fille du comte de Pirner ne serait la femme d'un ami qu'il estimait... Il m'a menacé d'une disgrâce que j'ai bravée... Heureusement la princesse m'a fait signe de m'éloigner... sans doute pour calmer son frère... L'ingrat!.. moi qui lui aurais tout sacrifié!..

LA BARONNE. Ah! j'ai déjà remarqué que le prince est d'une violence!..

LE BARON. Eh!.. eh!.. il faut lui céder...

LE COMTE. Eh! monsieur, quand cela blesse l'honneur!..

LE BARON. L'honneur! eh bien!.. que voulez-vous... On s'arrange.

MATHILDE. Oui, Oscar... il faut lui obéir... Puisqu'il refuse son consentement, renoncez à moi, mon cousin... résignez-vous!..

LE COMTE. Oh! maintenant moins que jamais!..

CAROLINE. Le voici...

TOUS. Le prince!

(Le prince paraît; il est rêveur... il s'arrête, fait un signe à la baronne, qui s'éloigne avec Caroline et Mathilde.)

MATHILDE, *à part.* Oh! mon Dieu!. ces idées de mariage... et puis mon écharpe!.. Que faire s'il ne vient pas à mon secours, lui... l'autre...

(Le prince la regarde, elle baisse les yeux et sort.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, LE PRINCE, LE BARON *et à la fin* CAROLINE.

(Quand tout le monde est sorti, Frédéric s'approche d'Oscar et lui tend la main.)

LE PRINCE. Votre main, Oscar. (*Le comte hésite.*) Ne pardonne-t-on rien à un ami?...

LE COMTE. Ah ! prince !..

LE BARON, *tirant son mouchoir.* Cette noble conduite me touche aux larmes, et...

LE PRINCE. Taisez-vous, baron... vos flatteries m'habituent à l'égoïsme... et vous voyez où cela nous mène... vous n'êtes pas ému du tout...

LE BARON, *remettant son mouchoir dans sa poche.* C'est juste !...

LE PRINCE. Je n'ai qu'un ami, et j'allais le perdre... J'ai eu des torts envers vous, Oscar... votre résistance m'avait irrité... Dans votre intérêt... refuser le parti qu'on vous offre... une femme qui vous aime... que vous aimez...

LE COMTE. Et croyez-vous, prince, qu'il ne m'ait pas fallu du courage, pour tenir d'autres sermens ?

LE PRINCE. C'est bien... vous épouserez Mlle Pirner... si elle consent... car elle consent, dites-vous ?...

LE BARON. Oh !... un cousin...

LE PRINCE. J'aurais voulu pour vous quelque chose de mieux... j'avais des préventions... je l'avoue... (*mouvement du comte*) je n'en aurai plus... mais il faut que ce mariage ait lieu aujourd'hui... ce soir même, je le veux... il importe à votre honneur, à ma dignité... que l'envoyé de Hanovre ne cède pas en rompant le traité... à l'espoir de vous avoir pour beau-frère... ce serait le tromper...

LE COMTE. Ah ! tant de délicatesse...

LE BARON. C'est admirable...

LE PRINCE, *souriant.* D'être honnête homme... vous faisiez donc bien peu de cas de moi, monsieur le baron ?.. (*Au comte.*) Allons !.. c'est bien... voyez Mme de Grommer sur-le-champ..... qu'elle prévienne votre cousine de mon désir, de ma volonté... Suivez-moi, monsieur de Gillestiern, j'ai des ordres à vous donner... (*Il remonte la scène, et quand il est dans le fond :*) Oscar !... (*Il lui tend la main ; le comte se précipite sur la main du prince.*) Ce soir même...

(Il sort à gauche avec le baron, Caroline entre.)

LE COMTE. Ah ! maintenant qu'il consent... j'éprouve un trouble !... (*A Caroline.*) Mademoiselle !... Mme la baronne de Grommer ?...

CAROLINE, *montrant la droite.* La voilà dans le parc avec le ministre qui paraît fort agité... comme elle... comme vous... comme tout le monde...

LE COMTE. Ah ! merci, mademoiselle...

(Il sort à droite par la terrasse.)

SCÈNE XII.

MATHILDE, CAROLINE.

CAROLINE. Et lui aussi !... il est singulier, M. Oscar.... à peine s'il me regarde en me parlant.

MATHILDE, *entrant à droite, au bas de la terrasse, à part.* Ah ! la voici... elle a son écharpe...

CAROLINE. Il n'est pas mal... Mathilde est bien heureuse !... (*L'apercevant.*) Ah ! c'est vous !...

MATHILDE, *occupée de l'écharpe de Caroline.* A quoi pensiez-vous donc, Caroline ?..

CAROLINE. Je pensais que ce matin encore...

AIR *du Piége.*

Moi, j'espérais la première, entre nous ;
Me marier... Mais à ce qui se passe,
Je le vois trop, j'avais tort, et c'est vous,
Mathilde, qui prenez ma place.

MATHILDE.

Ça vous chagrine !

CAROLINE.

Oui, j'en conviens tout bas...
Le plus terrible... et la chose est connue...
C'est qu'à la cour on ne retrouve pas
Sa place quand on l'a perdue,
Et la mienne je l'ai perdue.

MATHILDE. C'est à cause de mon cousin Oscar que vous dites cela ?...

CAROLINE. Ce sera un charmant mari...

MATHILDE, *prenant l'extrémité de l'écharpe de Caroline.* Pas pour moi !...

CAROLINE, *lui retirant l'écharpe.* Ah ! mon Dieu !... vous aussi, vous avez l'air triste... inquiète... comme Mme de Grommer qui paraît irrtée contre nous... pourquoi ? je vous le demande ?...

MATHILDE. Caroline... je vous le dirai si vous voulez me rendre un service... un grand service...

CAROLINE. Et lequel ?... parlez !...

MATHILDE. Vous me le rendrez...

CAROLINE. Je vous le promets. Mais quel air mystérieux !.. vous me faites peur... c'est donc un grand secret ?...

MATHILDE. Énorme...

CAROLINE. Vrai !... oh ! ma petite... dites-moi donc cela...

MATHILDE. Caroline... vous êtes mon amie... ma seule amie dans ce palais... et si mon honneur dépendait du service que je vous demande...

CAROLINE. Oh ! parlez !... j'écoute...

MATHILDE. Et ce secret... vous me le garderez ?..

CAROLINE. Je vous le jure... je n'en ai jamais trahi... il est vrai qu'on ne m'en a pas encore confié...

MATHILDE. Je ne sais si je puis... (*Mouvement de Caroline.*) Eh bien ! oui... je vous crois... et la preuve... je vais tout vous dire...

CAROLINE, *l'écoutant. Mathilde se tait.* Eh bien?

MATHILDE. C'est que, voyez-vous... il y a des choses bien étranges à raconter.

CAROLINE. Je vous aiderai.

MATHILDE. J'aime mieux ça... Vous vous rappelez, Caroline, notre conversation dans les bosquets du parc?...

CAROLINE. Oui... quand nous parlions du démon de la nuit... des plaisirs de la cour... et surtout du prince que vous trouviez si bien !...

MATHILDE. Je me retirai de bonne heure dans mon appartement... car vos regards me faisaient rougir... vous me supposiez des idées que je n'avais pas... Je me couchai... et je ne tardai pas à m'endormir... pas tout à fait pourtant... j'étais dans cet état si doux, vous savez.. quand on ne dort pas encore... et que déjà l'on ne veille plus...

CAROLINE. Quand on se sent dormir ?...

MATHILDE. Juste !...

CAROLINE. J'adore ça...

MATHILDE. Et moi aussi... Je ne sais quels rêves s'emparaient de mon esprit... c'était un mélange de plaisir et d'effroi... devant moi... j'apercevais une figure charmante que je ne pouvais atteindre... et je sentais en même tems une main de feu qui me serrait le cœur à étouffer... je ne respirais plus... je voulais fuir... et je ne pouvais pas... c'était...

CAROLINE. Oui... ce que nous appelons un cauchemar...

MATHILDE. Oh ! bien mieux... tout-à-coup je fus réveillée en sursaut comme par un bruit qui avait cessé... mais je sentis une main qui pressait la mienne... je voulus pousser un cri.. elle se plaça sur mes lèvres...

CAROLINE. Ah! mais ça devient très-gentil...

MATHILDE. Je ne criai pas... et j'entendis une voix douce, douce... à faire battre le cœur... qui me disait : Tais-toi! tais-toi!.. c'est moi qui t'écoutais ce soir dans le feuillage quand tu disais tes secrets à tes compagnes... Ah ! démon de la nuit, lui dis-je!.. grâce ! grâce !.. et il se prit à sourire doucement... et il me dit : Oui, c'est moi !.. ne crains rien !... je t'aime... et il se pencha vers moi... et...

(Elle baisse les yeux.)

CAROLINE. Je devine... il vous embrassa...

MATHILDE. Oui...

CAROLINE. Il n'y a pas de mal... continuez donc !.. c'est fort intéressant..

MATHILDE. Le lendemain...

CAROLINE. Ah !.. nous sommes au lendemain ?..

MATHILDE. C'était hier, il revint encore.. toujours le soir... bien tard... à la même heure...

CAROLINE. Il paraît qu'il est très-exact...

MATHILDE.

AIR *de Turenne.*

Le premier jour il venait par surprise :
Je m'endormais... jugez de ma terreur,
Quand tout-à-coup une vitre se brise !
D'effroi je sens battre mon cœur.
Le lendemain j'eus bien moins de frayeur.

CAROLINE.

Du bruit!.. encore une vitre brisée !

MATHILDE.

Non, il n'en avait pas besoin.

CAROLINE.

Comment?

MATHILDE.

Oh ! vois-tu, j'avais soin
De ne plus fermer la croisée.
Je ne fermai plus ma croisée.

CAROLINE. C'est juste.

MATHILDE. Et il me disait des choses si tendres... si aimables... que je ne pouvais m'empêcher de l'aimer de tout mon cœur...

CAROLINE. Je l'aurais adoré... est-il bien ?..

MATHILDE. Je ne sais pas... car la nuit était sombre... et je ne l'ai pas vu... mais en effleurant sa figure de ma main... j'ai cru sentir qu'il n'était pas mal.

CAROLINE. Comment, vous ne l'avez pas vu ?.. vous n'avez pas eu la curiosité...

MATHILDE. Non ! et je m'en suis bien gardée... il m'avait prévenue que si je n'avais pas confiance en lui... si je cherchais à le voir... il disparaîtrait... il ne reviendrait plus... il ne m'aimerait plus... moi, sa fiancée !.. car, il m'appelait ainsi...

(Elle baisse les yeux.)

CAROLINE. Allez toujours...

MATHILDE. Cependant, la nuit dernière. comme il partait.. je voulus l'accompagner; j'espérais le voir.. sur la terrasse.. à la clarté de la lune... qui par malheur n'était pas

claire du tout... pour le reconduire, il faisait frais... j'avais jeté ma mante sur mes épaules... et j'avais tournée deux fois autour de mon cou... mon écharpe. (*Prenant l'écharpe.*) pareille à celle-ci, que la princesse m'avait envoyée la veille... et qui se trouvait sous ma main.. nous avions atteint le grillage qui ferme la terrasse... il venait de disparaître... et moi, j'avançai la tête pour tâcher de le suivre encore dans l'ombre... en me retirant... je me sens comme retenue... arrêtée... ah!.. j'en tremble encore!.. je fis un effort, et je m'échappai... mais, ce matin, en m'éveillant, je me suis aperçue que mon écharpe était déchirée, juste à la hauteur des armes de la princesse...

CAROLINE. Elle se sera attachée au grillage...

MATHILDE. Ou quelqu'un aura voulu me retenir.... et jugez de mon effroi.... quand Mme de Grommer, en nous observant d'un air en-dessous, nous a ordonné de nous parer toutes du présent de la princesse.

CAROLINE. Ah!.. oui... je commence à comprendre...

MATHILDE. Elle cachait dans sa main quelque chose qui m'a paru semblable à cette broderie... alors, ma tête s'est perdue... je me suis dit : elle veut connaître la coupable... elle va tout savoir... que devenir?.. que faire?.. et une inspiration du ciel!.. ou plutôt, non... c'est lui... c'est le démon de la nuit... qui m'a donné cette idée-là... je me suis glissée tout doucement chez ces demoiselles sans avoir l'air de rien, je prenais le bout de leurs écharpes sans qu'elles s'en aperçussent... je faisais cela... tenez!..

(Tout en parlant; elle a pris le bout de l'écharpe de Caroline et l'a déchirée à la hauteur des armes.)

CAROLINE. O ciel!.. eh! mais... qu'avez-vous fait là?..

MATHILDE. Oh!.. chut!.. chut!.. c'est la dernière... elles sont toutes comme ça.. voyez!..

(Elle lui montre ce qu'elle a coupé aux autres.)

CAROLINE, *riant*. Comment, c'est donc là le service que vous me demandiez...

MATHILDE. Oui... vous voyez qu'il n'est pas difficile...

CAROLINE. Mais Mme de Grommer!..

MATHILDE. Nous aurons toutes perdu nos armes... elle pourra soupçonner tout le monde.... mais elle n'accusera personne... oh! silence!.. et je lui parlerai pour vous... à lui!

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Il a sans doute quelque frère,
Comme lui, beau, sensible et bon,
Sois discrète : avant peu, j'espère,
T'envoyer aussi ton démon.
Du mystère ainsi l'on s'assure :
Entre jeunes filles, vois-tu,
Un secret de cette nature
N'est bientôt qu'un prêté rendu.

CAROLINE, *écoutant*. Ah!.. je crois que c'est la baronne!..

MATHILDE. Mon sort est entre vos mains... ne me perdez pas... oh!.. je vous en prie...

CAROLINE. Rassurez-vous... votre secret est là... je ne dirai pas un mot... pas un seul.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, *et successivement* Mlle DE LANSTEIN, Mlle DE BIRNEFF, Mlle DE RAUZAN et LA BARONNE.

TOUTES, *entrant à droite*. Mais, c'est une indignité!.. qui s'est permis cela?.. Eh! mais, que vois-je?.. vous aussi!.

CAROLINE. Mon écharpe!.. silence!.. ne dites rien... c'est Mlle de Firner, qui la nuit... en reconduisant...

MATHILDE. Mademoiselle... mademoiselle, de grâce!..

CAROLINE. Ah!.. c'est juste!.. (*A Mlle de Laustein.*) Un secret!..

Mlle DE LAUSTEIN. Vrai!.. (*A Mlle de Birneff.*) Ah!.. mademoiselle... un grand secret...

MATHILDE. Oh!.. taisez-vous...

Mlle DE BIRNEFF. Oui, oui!.. (*A Mlle de Ranzau.*) Un très-grand secret...

MATHILDE. Là!.. elles le savent toutes, à présent!..

CAROLINE. Mme de Grommer!.. (*Bas à Mathilde.*) Ce n'est pas ma faute, je n'ai rien dit...

LA BARONNE, *entrant et les observant*. Quoi donc, mesdemoiselles! d'où vient ce trouble, cette agitation?... (*A part, regardant l'écharpe de Caroline.*) Ah! Caroline...

MATHILDE, *seule à gauche*. Ce n'est rien, madame.. nous n'avons rien.. assurément!

LA BARONNE. Ah! mademoiselle de Pirner... votre cousin, le comte Oscar, me quitte à l'instant, et je vous annonce que votre mariage avec lui...

MATHILDE, *à part*. Mon mariage!... ô ciel!...

LA BARONNE, *apercevant son écharpe.*

Eh! mais..... elle aussi!... (*Regardant.*) Et les autres!... toutes!... (*Éclatant.*) Ah! mesdemoiselles!... c'est mal!... c'est très-mal... vous osez vous jouer de moi... mais il y a une coupable ici... je le sais...

TOUTES. Une coupable!...

CAROLINE, *bas à Mlle de Lanstein.* Mathilde! ..

Mlle DE LANSTEIN, *à Mlle de Birneff.* Mathilde!...

Mlle DE BIRNEFF, *à Mlle de Ranzau.* Mathilde!...

Mlle DE RANZAU. Mathilde!...

(Mathilde fait signe à Caroline de garder le silence.)

LA BARONNE. Eh bien! vous ne répondez pas? (*Elle montre le morceau d'écharpe.*) Que celle de vous à qui ces armes appartiennent se nomme à l'instant... nommez-la vous-même?

MATHILDE, *passe vivement près de Caroline et lui dit.* Silence!

CAROLINE. Silence!...

Mlle DE LANSTEIN. Silence!...

Mlle DE BIRNEFF. Silence!...

Mlle DE RANZAU. Silence!...

LA BARONNE. Vous vous taisez!... eh bien! mesdemoiselles, je ferai mon rapport à la reine... et vous parlerez... ou vous quitterez la cour sur-le-champ.

TOUTES. Ah! mon Dieu!...

MATHILDE. Qu'entends-je?... Alors, madame, il faut tout déclarer... il faut...

TOUTES, *l'entourant.* Mathilde!...

LA BARONNE. Parlez!... (*Apercevant le baron.*) M. de Gillestiern...

(Toutes les demoiselles passent à gauche.)

SCENE XIV.

Les Mêmes, LE BARON, *puis* LE COMTE.

LE BARON. Madame la baronne, je viens, au nom du prince, offrir la main à Mlle de Pirner, pour la conduire à la chapelle.

MATHILDE. Que dites-vous?... moi, monsieur?...

LA BARONNE. Sans doute... ne vous ai-je pas dit que le comte Oscar allait être votre époux... si toutefois vous êtes digne de lui?

MATHILDE. Ah! madame!... que dites-vous?. sa femme, moi!.. (*Le comte entre.*) Ah! Oscar!...

(Elle court à lui.)

LE COMTE. Mathilde... on a dû vous prévenir de la volonté du prince.... et il veut que notre mariage ait lieu aujourd'hui... ce soir.

LE BARON. Il vient lui-même pour en être témoin...

MATHILDE. Le prince? mais c'est de la tyrannie!...

LA BARONNE. Mathilde!. .

LE COMTE. Mais ce mariage n'est-il pas dans tes vœux comme dans les miens?..

MATHILDE, *troublée.* Oscar!... oh! je ne puis te dire... je ne puis... mais du tems!.. un jour, un jour encore!... oh! je t'en prie!. .

LE COMTE. Explique-toi...

LA BARONNE. Je l'exige à mon tour, mademoiselle..

LE BARON. Voici le prince... il veut...

MATHILDE, *avec résolution.* Et moi, je ne veux pas...

LA BARONNE.

AIR :

O ciel! quel est donc ce mystère?
Parlez, Mathilde, expliquez-vous,
Ou de cette cour tout entière
Redoutez le juste courroux!

LE COMTE.

O ciel! quel est donc ce mystère?
Parlez, Mathilde, expliquez-vous:
C'était le vœu de votre père,
Il m'avait nommé votre époux!

MATHILDE.

Je dois vous cacher ce mystère.
Laissez-moi seule, éloignez-vous!
Oscar, sois mon ami, mon frère :
Tu ne peux être mon époux!

LE BARON *et* LES JEUNES FILLES.

O ciel! quel est donc ce mystère?
Parlez, Mathilde, expliquez-vous!
Il vous aime... la cour entière
Vous envierait un tel époux!...

LE COMTE.

Mais songez-y.... ce mariage...

MATHILDE.

Est impossible désormais!...

LA BARONNE.

Parlez!...

MATHILDE.

Je ne puis!

CAROLINE, *bas.*

Du courage!

LE BARON.

Le prince!

MATHILDE.

O ciel!

LE BARON.

Venez

MATHILDE.

Jamais!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE PRINCE.

LE PRINCE, *à sa suite, d'une voix forte.* Messieurs, à la chapelle!

MATHILDE. Ah! ma tête se perd... je ne veux pas... j'ai juré...

TOUS. Venez!...

LE PRINCE, *qui s'est avancé.* Partons!..

MATHILDE, *en désordre, se jetant aux pieds du prince.* Prince!... prince!.. je suis mariée!

TOUS, *sur différens tons.* Mariée!

(Le prince la relève.)

LA BARONNE, *à demi-voix.* Cette écharpe!..

MATHILDE, *se jetant dans ses bras.* C'était la mienne!

Reprise de l'ensemble.

O ciel! quel est donc ce mystère, etc.

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre élégante dans l'intérieur du palais. Porte au fond; portes latérales; une fenêtre au deuxième plan à droite et une porte au premier; à gauche, une table; chaises, fauteuils, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE *et ensuite* LE BARON.

LA BARONNE, *à la cantonnade à gauche.* Dites à Mlles les filles d'honneur de se réunir ici, chez moi, je les attends. (*Voyant entrer le baron au fond.*) O ciel! baron, que venez-vous faire ici?

LE BARON. Vous annoncer une nouvelle à laquelle vous ne serez pas insensible, j'ose m'en flatter... le ministre vient de défendre qu'on plaçât des sentinelles à la terrasse de vos appartemens.

LA BARONNE. Ah! c'eût été un scandale!...

LE BARON. On veut étouffer l'affaire...

LA BARONNE. Plaît-il?...

LE BARON. A cause du comte Oscar, le cousin, qui prend cela au sérieux... Jugez donc, il refusait la sœur d'un ambassadeur pour rester fidèle à la petite... qui était plus commode!... (*Il rit.*) Aussi il est furieux, humilié, il n'ose plus se montrer... et il aurait quitté la cour ce soir, ce soir même, si la reine ne l'eût retenu de force pour continuer la négociation dont elle l'a chargé.

LA BARONNE. Ainsi on ne sait pas quel est le séducteur?

LE BARON. On ne sait rien du tout... chacun fait des conjectures... on ne s'aborde plus que le sourire sur les lèvres et d'un air qui semble dire : Etes-vous le démon? est-ce vous qui avez passé, vous savez?... Dans chaque groupe on a son héros que l'on montre au doigt, et qui laisse croire, parce que c'est toujours flatteur d'être accusé de ces scélératesses-là!... moi-même, moi qui vous parle, je ne dis pas non! (*Mouvement de la baronne.*) Les hommes enragent tous de ne pas avoir eu cette idée-là... les femmes abîment la pauvre Mathilde de dépit de ne pas avoir vu le diable à sa place... On suppose, on soupçonne, on babille... ce sont les caquets les plus drôles, les récits les plus bizarres, chacun y met du sien... Enfin, depuis une heure, la cour est devenue l'endroit le plus amusant du royaume... ça nous change un peu.

LA BARONNE. Mais moi, monsieur, moi... que dit-on de moi?

LE BARON. Oh!... on donne les plus grands éloges au succès de votre surveillance!

LA BARONNE. C'est une disgrâce!...

LE BARON. Mais non... je vous le répète, on veut étouffer tout cela.

LA BARONNE. C'est impossible!

LE BARON. Il faut que la petite Mathilde reste à la cour!

LA BARONNE. Elle n'y restera pas... ou j'en sortirai moi-même.

LE BARON. Et voilà l'éclat qu'on veut empêcher; le ministre la protège... sans doute à cause de son cousin qui est favori du prince. Son Excellence compte sur moi pour vous calmer.

LA BARONNE. Que dites-vous?

LE BARON. Il sait que j'ai quelque empire sur votre cœur.

LA BARONNE. Grand Dieu!... vous m'avez compromise...

LE BARON.

AIR : *Ah! si ma femme me voyait.*

Pour ces jeunes filles d'honneur,
Baronne, soyez bienveillante.

LA BARONNE.

Baron, je suis leur gouvernante,

Je dois montrer de la rigueur; (*bis.*)
Il faut...

LE BARON.

Il faut... moi je réclame
Vous demander au fond du cœur,
Ce que vous auriez fait, madame,
Si vous étiez fille d'honneur?

LA BARONNE. Y pensez-vous?.. la reine se repose sur moi de toute cette affaire, et il m'importe de prouver que je n'ai pas pour vous le faible que l'on croit.

LE BARON. Je prouverai que le faible y est.

LA BARONNE. Mais non!

LE BARON. Mais si!

SCÈNE II.

LES MÊMES, CAROLINE, M[lles] DE LAUSTEIN, DE BIRNEFF, DE RANZAU, *entrant à gauche, et ensuite* MATHILDE.

LA BARONNE. Approchez, mesdemoiselles, je vous ai fait appeler pour vous rendre témoins d'une réparation que votre honneur réclame ici!

LE BARON. Mais, baronne!

LA BARONNE. Silence!

MATHILDE, *en dehors.* Où est-il?... où est-il?... c'est lui.

TOUTES. Mathilde!

MATHILDE, *entrant vivement du fond en costume négligé.* C'est lui!.. je l'ai entendu... il m'a parlé.

(Elle se trouve au milieu des jeunes filles sans voir la baronne et le baron, qui sont un pas en arrière.)

CAROLINE. Qu'est-ce donc?

TOUTES. Qu'avez-vous?

MATHILDE. Oh! vous l'avez vu ici, n'est-ce pas?..

CAROLINE. Qui donc?...

MATHILDE. Eh bien! lui! lui! si vous saviez... là-bas... sous les arbres, près de la terrasse... vers ces lieux où nous l'avons entendu pour la première fois... et où je vais rêver à lui... Je pleurais, j'étais si malheureuse!... tout-à-coup une voix sortie du feuillage... oh! je l'ai reconnue... c'était la sienne!... il m'a dit: Mathilde! ne pleure pas! je t'aime, je veille sur toi!... alors j'ai poussé un cri... je me suis élancée vers cette voix... que je n'entendais plus... j'ai suivi les allées du parc.... et j'avais cru apercevoir sur la terrasse...

LE BARON. Je ne pense pas qu'un autre que moi.

MATHILDE. Ah! monsieur... (*Apercevant la baronne.*) Ciel!

LA BARONNE. Mathilde, vous vous trompez... ou vous cherchez à nous tromper!...

MATHILDE. Madame!

LA BARONNE. *Elle fait signe aux demoiselles de s'éloigner.* Mesdemoiselles... vous seule ici!... et ne croyez pas que personne puisse vous sauver!...

MATHILDE. Personne!...

LA BARONNE. Vous avez manqué à tous vos devoirs... votre conduite est un outrage pour vos compagnes... pour la jeune princesse qui vous avait accueillie... et qui par ma voix en ce moment vous ordonne de sortir de ce palais.

MATHILDE, *accablée.* Ah! mon Dieu!

LE BARON. Ma foi! à moins que le diable ne s'en mêle!

LA BARONNE. Dès à présent vous ne faites plus partie de sa maison, et je vous sépare de ces jeunes filles qui doivent s'affliger de votre présence.

CAROLINE. Mais non, madame.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE.

(Il est descendu lentement, et se trouve près de la baronne.)

LE COMTE. Ah! madame, vous êtes bien cruelle!

LA BARONNE. Monsieur!

MATHILDE. Ah!...

LE COMTE.

AIR *de l'Écu de six francs.*

L'arrêt m'étonne, en vérité.

LA BARONNE.

Jamais les femmes de mon âge
N'ont assez de sévérité
Pour ces fautes-là.

LE COMTE.

C'est l'usage!
Et cela prouve par malheur...

LA BARONNE, *vivement.*

Cela prouve, je dois le croire,
Qu'elles ont au moins de l'honneur...

LE COMTE.

Ou qu'elles n'ont pas de mémoire.

LA BARONNE. Mais votre présence en ces lieux, monsieur le comte...

LE COMTE. J'obtiendrai de Mathilde un aveu qui la justifiera... il faut que je lui parle... que je lui parle seul...

LA BARONNE. Ici?... c'est impossible.

LE COMTE. Il le faut!...

LA BARONNE. Je connais mes devoirs... et fût-ce un ordre du trône...

LE COMTE. La reine l'a permis!

LA BARONNE. Ah ! c'est différent.

(Elle fait signe aux jeunes filles de sortir.)

LE BARON, *bas au comte.* Il faut que la baronne s'apaise. (*Avec fatuité.*) Je m'en charge!... je m'intéresse à la petite.

LE COMTE. Monsieur !...

CAROLINE, *restant derrière Mathilde.* Nous sommes là... chut!...

(Elle suit les autres à gauche.)

LA BARONNE. Monsieur le baron!...

LE BARON. Je pars!... (*A part.*) Mais je la fléchirai... quand je devrais escalader la terrasse par le petit trou du grillage.

(Il sort par le fond.)

LA BARONNE. Restez, mademoiselle; c'est ici, chez moi, près de moi, que vous habiterez jusqu'à votre départ du palais!.. vous n'avez plus l'appartement d'une fille d'honneur de la princesse... le démon de la nuit en sait trop le chemin! (*A demi-voix, au comte.*) et nous savons ce que c'est que le démon de la nuit.

LE COMTE. Ah ! vous le savez, madame?

LA BARONNE. Monsieur!...

(Elle fait une grande révérence et sort à droite.)

SCENE IV.

MATHILDE, LE COMTE.

MATHILDE, *tremblante, à part.* Je n'ose lever les yeux!...

LE COMTE, *s'approchant d'elle.* Mathilde... ma cousine... pourquoi vous détourner de moi?... ne tremblez pas... je ne veux que vous plaindre et vous venger!...

MATHILDE. Me venger!...

LE COMTE. Venger ma famille outragée en vous... par un traître qui vous a trompée!...

MATHILDE, *vivement.* Oh!... non... (*Se reprenant.*) Je ne crois pas.

LE COMTE. Écoute, Mathilde... nous sommes seuls... tu sais si tu m'es chère, à moi, le compagnon, l'ami de ton enfance!... J'ai partagé tes premiers jeux... j'ai essuyé tes premières larmes... ton père mourant t'a confiée à mon honneur, et je jurai, en te pressant dans mes bras, d'être ton protecteur, ton époux!...

MATHILDE, *avec émotion.* Oh! oui, je me le rappelle...

LE COMTE. Eh bien!... au nom de cette amitié, de ces sermens... au nom de ton père... dis-moi, Mathilde, celui qui a pénétré jusqu'à toi pour surprendre ton amour...

AIR *d'Yelva.*

Réponds, quel est-il ?

MATHILDE.

Je l'ignore :
Pour le connaître, il faut le voir.

LE COMTE, *avec violence.*

A genoux, je t'en prie encore!
Son nom? son nom? ah! tu dois le savoir..

MATHILDE.

C'est moi seule au monde qu'il aime :
De lui c'est tout ce que je sais..
Il m'aime, et pour l'aimer de même
J'ai cru que j'en savais assez!

LE COMTE. Qu'il vienne donc alors!... qu'il vienne demander ta main... ici, devant moi... devant toute la cour!... s'il est noble, s'il est digne de toi, qu'il vienne réparer l'outrage qu'il nous a fait, ou affronter ma colère!

MATHILDE. Prends garde!... cette colère, il peut la braver, elle te perdrait... crains plutôt la sienne! Ce n'est pas un homme, vois-tu, ce n'est pas un simple mortel, mais un démon, un génie!...

LE COMTE. Oh! Mathilde!... quelle folie! tu croirais...

MATHILDE, *vivement.* Je crois tout ce qu'il m'a dit... tout-à-l'heure encore, je l'ai entendu!...

LE COMTE. Toi?...

MATHILDE. Tu souris!... mais rappelle-toi ces récits merveilleux de ma mère, qui nous faisaient trembler de peur près du foyer de la famille... quand nous étions enfans tous les deux... et si tu savais avec quelle franchise, avec quel abandon il se confiait à moi... oh! il m'a dit vrai!...

LE COMTE. Eh bien! non... il a abusé de ta crédulité! il t'a trompée, toi, pauvre fille simple et naïve, qui n'as pas su te défendre de sa perfidie!... c'est un homme de cour, un misérable qui t'a perdue, et qui ne reviendra pas!...

MATHILDE. Tu crois?... ah! ce serait bien mal à lui... car, je le sens, je l'aime... je l'aimerai toujours!... (*S'appuyant sur le bras du comte, en pleurant.*) Oh! pardon, Oscar!...

LE COMTE. Et demain, tu seras bannie de ce palais... tu iras loin d'ici cacher ta honte qui rejaillira sur ta famille!... Et moi-même, moi, à qui ton amour pour un autre permettait des espérances que mon cœur avait repoussées d'abord; moi qui suis, qui ne veux plus être que ton frère, à qui puis-je offrir mon nom, dont j'étais fier ce matin encore, et qu'un lâche a rendu la fable de la cour?

MATHILDE. Oscar!.. oh! tu te trompes, je le crois!... j'ai besoin de le croire... il

ne peut pas m'abandonner ainsi!... Mais, moi, vois-tu, j'irai me jeter aux pieds de celle que tu aimes... je lui dirai...

LE COMTE. Oh! tais-toi!... tais-toi!... plus de bonheur pour moi... ma vie t'appartient... je la perdrai à te venger!

MATHILDE. Que dis-tu?...

LE COMTE. Quel que soit l'infâme que tu veux dérober à ma colère... (*mouvement de Mathilde*) je saurai bien le découvrir!... Mais, avant de risquer mes jours pour toi, je dois veiller encore sur les tiens. Demain, Mathilde, au lever du jour... si je suis libre enfin... je viendrai te prendre en secret... Prépare-toi à partir, à me suivre dans le vieux château de ton père.

MATHILDE. Que dis-tu?

LE COMTE.

AIR : *C'en est trop!*

En ces lieux désormais
La honte est ton partage!
Viens, quittons ce palais
Pour n'y rentrer jamais!

LE COMTE.

Laisse-moi mon courage!
Je veux, dans ma fureur,
Ou venger ton outrage,
Ou mourir de douleur!

MATHILDE.

ENSEMBLE.

Je le sens, désormais
La honte est mon partage!
Je veux fuir ce palais
Pour n'y rentrer jamais!

LE COMTE.

En ces lieux désormais, etc.

(*Il sort vivement par le fond.*)

MATHILDE. Ah! Oscar... si bon, si fier de son honneur! il en mourra!...

SCENE V.

MATHILDE, CAROLINE, Mlle DE LANSTEIN, Mlle DE BIRNEFF, Mlle DE RANZAU.

les entr'ouvrent la porte à gauche et entrent toutes.)

CAROLINE. Mathilde!...

MATHILDE, *tressaillant.* Ah! j'ai cru que c'était lui!

Mlle DE LANSTEIN, *allant à la porte de droite.* Mme de Grommer est rentrée chez elle...

Mlle DE BIRNEFF. Votre cousin s'est retiré?...

MATHILDE. Oui... bien malheureux...

CAROLINE. Pauvre jeune homme!... c'est qu'en effet, ce doit être terrible d'apprendre qu'un autre... Mais il ne faut pas pleurer pour cela... On dit qu'il aime la sœur de l'envoyé du Hanôvre...

Mlle DE BIRNEFF. Pourquoi vous a-t-on reléguée ici?...

Mlle DE RANZAU. Dans cet appartement?

CAROLINE. Près de notre gouvernante?

MATHILDE. C'est que je suis exclue du service de la princesse... c'est que je vais vous quitter.

CAROLINE. Vous?... ah! ma pauvre Mathilde!... Mais il viendra vous protéger, lui... vous savez?...

MATHILDE. Je ne le voudrais pas... et pourtant, j'espère...

CAROLINE. Certainement, il viendra... il doit être fidèle... autrement, ce ne serait pas un génie, ce serait un homme comme un autre.

MATHILDE. Eh! voilà ce qu'ils disent... que c'est quelqu'un de la cour.

CAROLINE. Ah!.. et quand cela serait... est-ce une raison pour qu'on vous tourmente ainsi?.. un amant qui vous a trompée... ce n'est pas votre faute!

TOUTES. Sans doute!

MATHILDE. N'est-ce pas?...

CAROLINE. Cela se voit tous les jours... toutes les dames de la cour n'ont pas été exilées pour ça...

TOUTES, *riant.* Oui, oui!...

CAROLINE, *à mi-voix.* Et tenez... voilà Mme de Grommer... notre gouvernante... j'ai entendu dire des choses...

Mlle DE BIRNEFF, *à la porte à droite.* Chut!...

MATHILDE, *de même.* Certainement..., et moi-même, un soir... j'ai vu, sur le mur, une ombre qui sortait de chez elle.

CAROLINE. Et tout à l'heure encore, près de la terrasse... quelqu'un... je ne sais pas qui... mais bien sûr ce n'était pas un génie... on voulait la suivre... elle répondait : Je vous le défends...

TOUTES, *riant.* Ah!... ah!... ah!...

MATHILDE, *écoutant.* Silence!... écoutez... j'ai cru entendre...

CAROLINE, *écoutant ainsi que les autres.* Est-ce que c'est son heure?...

(Mlle de Laustein ouvre la fenêtre du fond.

Mlle DE BIRNEFF. Entre-t-il pas la fenêtre?...

Mlle DE RANZAU. Ou par la porte?. .

MATHILDE. Je n'entends plus rien... Oscar a raison... il ne reviendra plus.

CAROLINE. Qui sait?... peut-être... mais s'il revient... il faut le connaître...

Mlle DE LANSTEIN. Il faut le voir.

MATHILDE. Oh!... je n'oserais pas...

CAROLINE. Si fait... en cachant votre bougie avec soin...

Mlle DE BIRNEFF. Lorsqu'il entrera...

CAROLINE, *montrant la sonnette qui est sur une table.* Et s'il vous trompait... tenez, vous agiteriez cette sonnette... et aussitôt, nous serions toutes ici...

Mlle DE LANSTEIN. Pour vous défendre...

Mlle DE BIRNEFF. Et pour le voir...

TOUTES ENSEMBLE.

AIR *de la valse de Léocadie.*

Bonsoir!
Ce soir,
Il viendra, j'espère.
Bonsoir!
Ce soir,
Il faudra / Oui, je veux } le voir.

MATHILDE.

Adieu, du mystère!...

TOUTES.

Mais consolez-vous!

CAROLINE, *montrant la sonnette.*

Et surtout, ma chère,
Avertissez-nous!

ENSEMBLE.

Bonsoir!
Ce soir,
Il viendra, j'espère.
Bonsoir!
Ce soir,
Il faudra / Oui, je veux } le voir!

(*Elles sortent par la porte à gauche. Mlle de Ranzau emporte le candelabre qui est sur la table et ne laisse qu'une bougie allumée.*)

SCENE VI.

MATHILDE, *seule.*

Adieu!... elles sont sorties... me voilà seule, et j'ai peur!... voilà la première fois qu'en songeant à lui je tremble... c'est peut-être de crainte qu'il ne vienne pas!... (*Elle s'assied près de la table.*) Oh! non... je n'y compte plus!... il est bien tard!... allons!... Mais j'y pense... saurait-il où me trouver?... s'il se trompait sur sa route... près de l'appartement que j'occupais, est celui de Mlle de Lanstein... ô ciel!... (*Se rassurant.*) Oh! non, non!... un amant ne peut pas se tromper... à plus forte raison, lui!...

AIR *nouveau de Doche.*

Toi qui voyages la nuit,
Beau démon que j'aime,
Toi qui voyages la nuit,
Viens à moi sans bruit,
Sans bruit;
Viens à l'instant même
Sans bruit!
Démon de la nuit!...
Oh! si tu n'es qu'un perfide,
Ne viens pas... tu me fais peur!
Mais si l'amour seul te guide,
Sylphe léger, sur mon cœur...
Viens à moi, je n'ai plus peur.
Toi qui voyages, etc.

(*On entend du bruit à la porte.*) J'entends... (*Elle prête l'oreille.*) Oh!... ce doit être lui!... si j'osais... oui, oui... il le faut.

(Elle prend son flambeau sur la table et cache soigneusement la lumière avec sa main.)

SCENE VII.

MATHILDE, LE BARON, *ensuite* LE PRINCE.

LE BARON, *bas en entrant par le fond.* Il faut absolument que j'obtienne de Mme de Grommer... C'est par ici, je crois.

MATHILDE, *à part, tournant de son côté.* Oh!... c'est lui!...

LE BARON, *tournant à droite.* Cette chère Monique...

(Mathilde retire sa main, la lumière brille, elle aperçoit la tête du baron à moitié détournée, et laisse échapper son flambeau.)

MATHILDE, *poussant un cri.* Ah!...

LE BARON, *reculant effrayé.* Ah!...

(Le prince, qui, sur les derniers mots, a paru à la fenêtre, saute dans l'appartement; Mathilde est tombée dans un fauteuil près de la table à gauche et se cache la tête dans ses mains.—Obscurité.)

LE PRINCE, *saisissant le bras du baron.* Qu'est-ce?... qui êtes-vous?

LE BARON, *à part.* Ciel!... le prince!...

LE PRINCE, *bas.* Baron!... sortez!... mais attendez-moi là!...

LE BARON, *à part.* Qui diable est ici?...

AIR *du Pré aux Clercs.*

ENSEMBLE.

Ah! quelle imprudence!
Je tremble d'effroi!
Quelle confidence
Ici je reçoi!...

MATHILDE.

Ah! quelle imprudence!...
Je tremble d'effroi!...
De ma confiance
Quel prix je reçoi!...

LE PRINCE.

Ah! quelle imprudence!
Je tremble d'effroi!
Sortez en silence,
Mais attendez-moi.

(*Le baron se retire tout honteux.*)

SCÈNE VIII.

MATHILDE, LE PRINCE.

LE PRINCE, *cherchant.* Mathilde!...

MATHILDE, *se levant vivement.* Ah!... ne m'approchez pas...

LE PRINCE. Et pourquoi?... d'où vient ce courroux?...

MATHILDE. N'approchez pas... ou j'appelle à moi...

LE PRINCE. Grands dieux!...

MATHILDE, *mettant la main sur la sonnette.* Je sonne...

LE PRINCE, *d'une voix très-tendre.* Oh!.. Mathilde!... veux-tu me perdre?... as-tu oublié mes sermens, mon amour, le tien? je te l'ai dit.

AIR *nouveau de Doche.*

Oui, le tien sera, je l'espère,
Un charme qui doit me sauver,
Qui doit me rendre à lalumière,
Au monde où je viens te trouver!
Mon cœur bat par toi qu'il implore,
Et ma vie est dans ton regard!

MATHILDE, *se levant.*

Mon Dieu! mon Dieu! pour un vieillard,
Comme sa voix est jeune encore!

LE PRINCE, *lui prenant la main qu'elle retire vivement.* Pourquoi donc me fuir, me craindre? ne suis-je plus ton ami?

MATHILDE. Mon ami!... et vous m'avez trompée... vous m'avez dit que vous étiez de mon âge... à peu près... que le ciel devait unir nos cœurs rapprochés l'un vers l'autre par un premier amour!... je vous ai cru... je vous ai obéi... je n'ai pas cherché à vous voir, à vous connaître... j'avais confiance!... mais tout à l'heure enfin, je vous ai vu, je sais qui vous êtes...

LE PRINCE. Moi!... (*à part*) que veut-elle dire?

MATHILDE. Un vieillard... tout courbé... et bien laid, j'en suis sûre...

LE PRINCE, *à part en riant.* Oh!... j'y suis... ce pauvre baron!..

MATHILDE. Certainement, quand on ment ainsi, on doit être affreux...

LE PRINCE, *s'approchant.* Oh! rassure-toi... je ne t'ai pas menti... je ne t'ai pas trompée... et je te jure.

(Il lui prend la main.)

MATHILDE, *la retirant.* Oh!... ne me touchez pas!...

LE PRINCE. Mathilde!...

MATHILDE, *qui s'est approchée de la table, saisissant la sonnette.* Je sonne!...

LE PRINCE, *lui prenant la main et la faisant passer à droite.*

Même air.

Mathilde, ne sois pas si prompte!
Mon malheur n'est-il pas le tien?
Cède... Il n'est rien que ne surmonte
Un amour vrai comme le mien.
De mon destin, que je déplore,
La rigueur doit finir plus tard.

MATHILDE.

Mon Dieu! mon Dieu! pour un vieillard
Comme sa main est douce encore!

LE PRINCE. Écoute-moi... je t'avais prévenue... tu m'as désobéi... tu as manqué à tes promesses, tu as voulu me voir... et je t'ai punie... en apparaissant devant toi, comme tu m'as vu... et de cette forme qui t'a effrayée... de cette vapeur qui m'environnait... je me suis échappé comme un sylphe, comme un démon léger pour rendre le calme et l'amour à ce cœur qui est à moi.

MATHILDE. C'était pour me punir...

LE PRINCE. Je suis jeune, te dis-je... jeune comme toi... (*Il l'embrasse.*) Je te le jure...

MATHILDE, *passant à gauche.* Ah!... je sonne...

LE PRINCE, *effrayé.* O ciel!...

MATHILDE. Eh bien! non... non... je ne sonne pas!...

LE PRINCE. Tu me perdrais encore... et le vieillard reparaîtrait...

MATHILDE. Oh! non... j'en ai toujours le cœur serré!... Juge donc, quand on s'est fait un portrait si beau de celui qu'on aime... et puis, étais-je si coupable... de vouloir te connaître... Tu ne sais pas, on m'avait fait peur de toi... (*se reprenant*) de vous...

LE PRINCE. Oui, on t'a dit que j'étais un homme qui ne voulait que te séduire... te tromper.

MALTHIDE, *souriant.* C'est vrai!... tu as donc entendu?..

LE PRINCE. Et toi, Mathilde?

MATHILDE. Oh! je ne le crois pas... je ne veux pas le croire... cela me ferait trop de mal... j'en mourrais...

LE PRINCE. Non, non... mon amour n'est pas un mensonge... jamais on n'en éprouva de plus sincère... depuis le jour où, caché dans le feuillage, je t'entendis ouvrir à tes compagnes ton ame si naïve et si pure... Au milieu de toutes ces voix, je ne distinguai... je n'entendis qu'une voix. . c'était la tienne... elle pénétrait jusqu'à mon cœur... elle l'inondait de bonheur et d'amour...

MATHILDE, *passant légèrement sa main sur sa figure.* Oh! oui... il est jeune!...

LE PRINCE, *continuant.* De ce moment je sentis que je t'aimais... que ma vie était attachée à la tienne... j'oubliai pour toi mes devoirs, mon rang. (*A part.*) Ah!..

MATHILDE. Oh!... parle... parle en-

core... parle toujours!... Je suis si heureuse... et j'en ai besoin... car, vois-tu, j'ai bien pleuré!... on a voulu me marier...

LE PRINCE. Oui, au comte Oscar... ton cousin...

MATHILDE. Ah!... tu sais?... (*A part.*) Mais il sait donc tout.

LE PRINCE. Sans doute!... j'étais là...

MATHILDE. Pas possible!... mais c'est vrai!... tu m'as parlé.

LE PRINCE. Et Oscar... tu ne l'aimes donc pas?...

MATHILDE. Si fait!... mais, comme un frère, voilà tout... Pauvre Oscar!... il me croit trahie. Il se trompe... mais il a tant d'amitié pour moi... Aussi, toi qui es puissant, toi qui peux ce que tu veux... promets-moi d'assurer son bonheur...

LE PRINCE. Je te le promets... et déjà il jouit de la faveur du prince... du prince... que tu aimes peut-être...

MATHILDE. Non!...

LE PRINCE. Oh!... pardonne... mais enfin, si j'avais un rival dans ton cœur!... Le soir que je t'entendis, tu disais que le prince...

MATHILDE. Oh!... tais-toi... tais-toi!.. j'étais bien folle..., n'est-ce pas?... je ne te connaissais pas... et le prince est si bien... dans mes rêves de bonheur... quand je songe à toi... malgré moi je te donne tout ce que j'aime en lui...

AIR *de Téniers.*

Son air affectueux et tendre,
Sa grâce, son regard charmant...
Mais que dis-je?

LE PRINCE.

Je puis t'entendre!
Sans me fâcher...

MATHILDE.

Eh! quoi! vraiment?

LE PRINCE.

Eh! oui, je l'aime... mieux qu'un frère!
C'est le seul homme qu'entre nous,
Vous aurez aimé sur la terre
Sans que j'en puisse être jaloux.

MATHILDE. Vrai!... mais tu es mieux que lui... Oh! bien mieux... tu me trouves jolie, tu me parles, tu m'aimes... et lui, il prend avec moi un air de dédain, une voix méchante... Il me hait.

LE PRINCE, *lui pressant la main de ses lèvres.* Oh! non... je ne crois pas... et puis, il faut le plaindre... Il n'est pas libre d'aimer celle qui lui plaît... d'épouser celle qu'il aime... Il faut qu'il prenne une femme qu'un traité lui impose... un traité qu'il ne peut rompre!...

MATHILDE. Mais, est-ce ma faute à moi... et quand je me suis jetée à ses pieds pour lui dire que j'étais mariée... car je suis mariée, n'est-ce pas?... Fallait-il donc qu'il m'abandonnât au courroux de Mme de Grommer... Oh!... j'étais bien malheureuse... et j'oublie près de toi que je le suis encore!... Mais il faut que tu me protéges, que tu m'enlèves à leur colère.

LE PRINCE, *déconcerté.* Hein?... comment?.. qu'attends-tu de moi?...

MATHILDE. Que tu me sauves avant le retour d'Oscar!... Partons!... je suis prête à te suivre!...

LE PRINCE, *à part.* Oh! mon Dieu!... quelle idée!... voilà bien un autre embarras!...

MATHILDE. Emporte-moi aux lieux que tu habites.. au milieu des rochers... dans les nuages... n'importe!... pourvu que je ne sois pas ici... dans cette cour, où tous les regards me font rougir.

LE PRINCE. Non!... du courage!... reste...

MATHILDE. Tu es mon protecteur... mon époux!... je te suivrai...

LE PRINCE. Mais....

MATHILDE, *frappant du pied avec impatience.* Mais je le veux!... Ah!... c'est que moi, vois-tu, j'ai une tête...

LE PRINCE. Plus tard!... plus tard!... mais il est des circonstances où le mystère...

MATHILDE. Que crains-tu? nous partons ensemble...

LE PRINCE. Non, non... je ne puis, je ne suis pas libre.. Attendons! tu t'éloigneras... mais je veillerai à ton bonheur, à ta fortune... il faut cacher nos amours... ou ce serait tout perdre...

MATHILDE. Je le crois maintenant... vous n'êtes pas ce que vous m'avez dit...

LE PRINCE. Eh bien!... s'il était vrai... si entraîné vers toi par un amour que je n'ai pu vaincre...

MATHILDE, *le repoussant et cherchant la table.* Ah!.. laissez-moi...

LE PRINCE. Mathilde!... confie-toi à moi!... Je t'aime!

MATHILDE. Je ne vous crois plus...

LE PRINCE, *voulant la prendre dans ses bras.* Crois-en mes sermens... mes transports!...

MATHILDE, *se jetant sur la sonnette et sonnant.* Laissez-moi!

LE PRINCE. Qu'entends-je?...

MATHILDE. Je vous connaîtrai enfin!...

LE PRINCE, *dans le fond.* Holà!...

SCENE IX.

Les Mêmes, LE BARON.

LE BARON, *entrant vivement.* Qu'est-ce?.. j'accours?... j'attendais...

LE PRINCE, *lui prenant la main vivement et bas.* Silence!... sur votre tête!...

(Il sort vivement par le fond.)

LE BARON, *stupéfait.* Ah!...

(Aussitôt le théâtre s'éclaire par les flambeaux des jeunes filles qui accourent, et Mathilde se jette entre la porte et le baron qui allait sortir.)

SCENE X.

LE BARON, MATHILDE, CAROLINE Mlle DE LANSTEIN, Mlle DE BIRNEFF, Mlle DE RANZAU, *ensuite* LA BARONNE.

CHOEUR.

LES JEUNES FILLES.

Air *nouveau de Doche.*

Quel bruit se fait entendre!
Le démon est venu,
Et nous allons surprendre
Cet amant inconnu.

MATHILDE, *devant la porte du fond.* C'est lui!... il ne sortira pas.

LE BARON. Eh bien! je suis pris, moi!... moi!...

(Il cherche à s'échapper.)

CAROLINE. Où est-il donc?...

LA BARONNE, *entrant à gauche.* Que se passe-t-il, mesdemoiselles?... ce bruit!...

LE BARON, *à part.* Bien... la baronne... à présent...

MATHILDE. Grâce, madame... Je ne le connaissais pas... je l'ai cru sincère...

LA BARONNE. Mais qui donc?... (*Le baron lui fait signe.*) Que vois-je?...

CAROLINE, *reculant.* Le baron de Gillestiern!

TOUTES, *effrayées.* Le baron!...

MATHILDE, *s'élançant.* Vous dites?... lui... le baron de... (*Reculant.*) Ah!... ah!... je me meurs...

(Elle tombe dans les bras des jeunes filles.)

LA BARONNE, *se cachant la figure.* Le baron!...

LE BARON, *à part.* Là!... j'ai produit mon effet!... un effet d'horreur...

CAROLINE. Évanouie!...

LA BARONNE. Mesdemoiselles... secourez-la!...

(Mlle de Lanstein sort un instant et revient avec un flacon.)

LE BARON, *pendant que la baronne accompagne les jeunes filles.* Et le prince m'a dit... « Silence, sur votre tête!.. » Ma foi!..

(Il va pour sortir.)

LA BARONNE, *revenant.* Baron!.. Ah!.. ne croyez pas échapper à mon juste courroux...

LE BARON. Pas de mots... pas d'explication...

LA BARONNE. Et pourquoi?

LE BARON. Parce que je me trouve dans la position la plus perplexe... Il n'y a qu'un moyen d'en sortir... c'est de m'en aller... et je m'en vais...

LA BARONNE. Non!.. vous resterez. Vous glisser dans l'ombre... comme un être mystérieux... un sylphe...

LE BARON. Hein?

LA BARONNE. A votre âge!.. Ah!.. fi!..

LE BARON. Fi! à la bonne heure!.. mais un sylphe, moi, il faudrait furieusement y mettre de bonne volonté.

LA BARONNE. Vous êtes capable de tout.

LE BARON, *se taisant avec peine.* Eh! non!.. que diable!.. Je ne sais pas que les localités sont changées... J'arrive... et je me trouve là... face à face... avec... et puis!.. Ah! vous allez me faire parler!..

LA BARONNE. O ciel!.. Je crois comprendre... Il y avait une autre personne?

LE BARON. Silence!.. je n'ai pas dit.

LA BARONNE. Je vous forcerai à vous expliquer... Je vais faire mon rapport à la reine... Je vais lui déclarer...

(Le comte paraît au fond; Caroline et Mlle de Lanstein vont au-devant de lui, et lui expliquent ce qui vient de se passer; il s'approche de Mathilde.)

LE BARON. Je vais lui déclarer, moi, que j'étais ici chez vous...

LA BARONNE. Grand Dieu!..

LE BARON. Oui, chez vous... où je m'introduisais... amant discret... et toujours fidèle...

LA BARONNE. Ce n'est pas vrai...

LE BARON. S'il y a du scandale... si l'on sait...

SCENE XI.

Les Mêmes, LE COMTE.

LE COMTE. Grand Dieu!.. que dites-vous?.. Il se pourrait!..

LE BARON. Le comte!

MATHILDE. Oh! mon cousin! Oscar!

LA BARONNE. Taisez-vous!

LE BARON. Il a l'air furieux.

LE COMTE. Ah! c'est horrible, c'est affreux, et je vais...

MATHILDE. Oh ! je vous en supplie !

LE COMTE. Rassurez-vous, Mathilde.... (*Au baron qui va pour sortir.*) Monsieur.... de grâce... (*A la baronne*, *avec émotion.*) Madame... On vient de m'apprendre... à l'instant... je sais tout !

LE BARON, *à part.* Il sait tout... c'est-à-dire qu'il ne sait rien.

LE COMTE, *le regardant.* Je suis calme... L'honneur de cette jeune fille que je vous confie m'en fait un devoir.

MATHILDE. Oh ! ne parlez pas ainsi, mon cousin... Vous me faites peur...

LE BARON. Et à moi, aussi.

LE COMTE, *à part.* La vérité... Je ne puis croire...

MATHILDE, *d'une voix étouffée.* Ne craignez rien pour moi.... Je suis résignée.... Oui, Oscar... il m'a trompée... Sa voix qu'il changeait... jusqu'à cet amour qu'il savait feindre... Tout conspirait contre moi... J'en mourrai... je le sens !.. mais je dois tout expier... et quoiqu'il soit bien vieux... bien laid... et que je le déteste..

LE BARON. C'est un ange !

MATHILDE. Je l'épouserai, mon cousin, puisqu'il a promis...

LA BARONNE. Vous voyez bien !..

LE BARON. Qui ! moi !.. Permettez, je n'ai pas...

LE COMTE. Monsieur...

LE BARON, *vivement.* Rien, rien... (*A part.*) Cette petite qui ne voit pas la différence !

LE COMTE. Tout le monde ici fera son devoir, je l'espère... Maintenant... de grâce, laissez-nous... Puisqu'il en est ainsi, il faut que je parle à monsieur le baron, pour quelques arrangemens nécessaires... afin que la cour apprenne la réparation...

LE BARON. Oh ! c'est inutile, je vous assure... car ce mariage...

LE COMTE, *l'interrompant*, *et lui serrant la main.* Bien !.. bien !.. madame...

CAROLINE. Pauvre Mathilde ! Et moi qui aurais voulu être à sa place.

MATHILDE.

AIR : *Elle est folle.*

Je tremble, je frissonne !
Son regard me fait peur !
Tout ce qui m'environne
Me glace de terreur !

LA BARONNE.

Je tremble, je frissonne !
Ce secret me fait peur !

(*Bas au baron.*)

Taisez-vous je l'ordonne,
Respectez mon honneur !

MATHILDE, *à part.*

Quel est donc, je l'ignore,
Celui qui me trompa ?...
Mon cœur me dit encore,
Ce n'est pas celui-là !

LA BARONNE, *bas au baron.* Pas un mot de ceci !

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Je tremble, etc.

LA BARONNE.

Je tremble, etc.

LE COMTE, *les accompagnant.*

Je vois tout... je pardonne,
Va calmer ta frayeur !
Loin que je t'abandonne,
Compte sur moi, ma sœur.

LE BARON.

Cette pauvre baronne,
Je ris de sa terreur !
Cachons bien, on l'ordonne,
Le nom du séducteur.

(*Quand les dames sont sorties à droite*, *le comte ferme la porte.*)

LE BARON, *à part*, *en souriant.* Ils sont plaisans avec leur mariage...

SCENE XII.

LE BARON ET LE COMTE.

LE COMTE, *revenant vivement à lui*, *et à mi-voix.* Baron de Gillestiern, vous êtes un lâche et un infâme...

LE BARON. Hein ?.. Plaît-il ?.. Qu'est-ce que vous dites ?

LE COMTE, *lui saisissant le bras.* Oui, un lâche... qui vous êtes entouré d'ombre et de mystère pour séduire une enfant crédule et sans défense...

LE BARON, *retirant sa main.* Monsieur, je n'ai séduit personne.... Laissez-moi donc !... Que diable ! on ne serre pas les gens comme ça !

LE COMTE. C'est à moi de venger son honneur qui est le mien, car c'est mon honneur, monsieur.

LE BARON. Eh ! qu'est-ce que ça me fait ? Est-ce que ça me regarde. (*A part.*) Ah ça ! mais... c'est un guet-apens... que ma position.

LE COMTE. Vous le sentez bien, monsieur, les larmes de Mathilde... votre hésitation même en font foi... C'est une trahison qui ne peut finir que par un mariage.

LE BARON. Non, certainement... mais cela peut s'arranger d'une autre manière... à la cour, on a des exemples...

LE COMTE. S'arranger !... oui, monsieur... un combat... un combat à mort !..

LE BARON. Allons donc !...

LE COMTE.

AIR *des Scythes.*

Celui par qui Mathilde fut trompée,
Me doit ses jours... suivez-moi de ce pas !

LE BARON.
Allons donc ! lui, risquer un coup d'épée !

LE COMTE.
Je le tuerai ! (*bis.*)

LE BARON.
Vous ne le tuerez pas ! (*bis.*)

LE COMTE.
Vous me tuerez donc ?

LE BARON.
Ce serait dommage !
Mais, en ce cas, j'en suis au désespoir !
Quoique à la cour ce ne soit pas l'usage,
J'aimerais mieux donner que recevoir.

(*Il fait le geste de l'épée.*)

LE COMTE. Mais, après tout, que m'importe.... venez... suivez-moi !

LE BARON. Moi... me faire tuer... moi !

LE COMTE. Vous vous battrez, vous dis-je !...

LE BARON, *à part.* On a beau être dévoné à ses souverains... (*Haut.*) Je ne me battrai pas, vous dis-je !

LE COMTE, *le prenant par le bras.* Vous viendrez !...

LE BARON, *se débattant.* Ne me touchez pas !... (*Le prince paraît.*) Le prince !...

LE COMTE. Ciel !...

SCENE XIII.

LE COMTE, LE PRINCE, LE BARON.

LE PRINCE. Qu'est-ce ?... qu'y a-t-il, messieurs ?

LE COMTE. Prince, c'est moi qui demande raison à M. le baron de Gillestiern d'une insulte faite à ma famille !

LE PRINCE. Ah ! je comprends...

LE BARON, *avec assurance.* Et moi, prince... je suis prêt à suivre M. le comte, à donner cette nouvelle preuve d'un zèle, d'un dévoûment... (*se reprenant*) c'est-à-dire d'un courage...

LE COMTE, *étonné.* Vous, monsieur ?

LE BARON. Sortons !...

LE PRINCE, *les arrêtant.* Messieurs ! messieurs !...

LE COMTE. Prince !... Mais, je vous l'ai dit, l'injure qu'il nous a faite veut du sang !...

LE BARON, *se rapprochant du prince.* Je suis prêt...

LE PRINCE. Oscar !... M. le baron ne refusera pas sans doute une réparation que des obstacles peuvent rendre tardive... mais quelque jour, si un mariage...

LE BARON. Un... (*A part.*) Comment !.. est-ce qu'il voudrait me... ah ! bien, oui... mais...

LE COMTE. Ce mariage... je le repousse !.. la cour doit apprendre à la fois et l'outrage et la vengeance... il aura ma vie ou j'aurai la sienne...

LE BARON, *regardant le prince.* Un combat !... c'est un combat !...

LE PRINCE. Je le défends !...

LE BARON. Le prince sait qu'il n'a pas de sujet plus soumis que moi...

LE COMTE. Prince ! prince !... vous ne pouvez exiger de moi une obéissance impossible...

LE PRINCE. Je l'exige pourtant...

LE COMTE. Ce serait à moi une lâcheté !.. il y va de mon honneur !... Baron, suivez-moi donc !... ce combat...

LE PRINCE. N'aura pas lieu !

LE COMTE. *Il passe derrière le prince et se trouve près du baron.* Malgré vous !...

LE PRINCE, *avec éclat.* Malheureux !

SCENE XIV.

LES MÊMES, LA BARONNE, Mlle DE BIRNEFF, Mlle DE LANSTEIN, Mlle DE RANZAU, MATHILDE, CAROLINE.

LA BARONNE. Grand Dieu !...

MATHILDE. Ah !... le prince !...

LE COMTE, *avec explosion.* Frédéric !... vous armer contre moi de votre pouvoir, pour me déshonorer aux yeux de tous... c'est mal !... c'est manquer à tous les devoirs de la justice et de l'amitié...

LE PRINCE, *avec colère.* Oscar !...

MATHILDE. Mon cousin !...

LE BARON, *à part.* Il se perd... il est à bas... tant mieux !

LE COMTE. C'est briser tous les liens qui m'attachaient à vous... et en quel moment ?... lorsque j'apprends, ce matin même, le succès de ma négociation... lorsque je viens, par un dernier service, de vous faire rendre la liberté... le bonheur que vous réclamiez !

LE PRINCE. Que dites-vous ?...

LE COMTE. La sœur de l'envoyé de Hanôvre me l'apprend... je l'emporte enfin... votre mariage est rompu.

LE PRINCE. Rompu !

LE COMTE, *donnant la lettre.*

AIR *nouveau de Doche.*

Tenez, et rendez-nous justice !

LE PRINCE, *la prenant vivement.*
Donnez, Oscar.

LE BARON.
Il remonte, je crois.

(*Parlé.*) Tant pis !

LE COMTE.
Prince, c'est un dernier service,

Et vous voyez le prix que j'en reçois!
Votre faveur, je la rends, je le dois...
Et cette épée aussi qu'avec ma vie
Je vous consacrais sans rougir...
Dans mes mains vous l'avez flétrie,
Et je ne puis plus m'en servir!
Reprenez-la, car vous l'avez flétrie,
Et je ne puis plus m'en servir!

(*Il va pour sortir.*)

LE PRINCE. Comte! comte!

MATHILDE. Grâce, prince!... (*se mettant à genoux*) que votre colère ne tombe que sur moi, qui suis seule coupable... c'est pour moi qu'il se perd!...

LE PRINCE *donne la main à Mathilde, qu'il relève avec dignité.* Et c'est pour cela que je lui pardonne!.. je ne veux pas voir un sujet ingrat et rebelle où je vois le zèle et le dévouement d'un ami. Duc de Pirner...

(Mathilde paraît stupéfaite en écoutant parler le prince.)

LE COMTE. Moi!...

LE PRINCE. Par ce traité que vous avez conclu... vous m'avez sauvé!... Je vous jure une faveur, une amitié qui ne finiront qu'avec ma vie... Je répondrai moi-même à la sœur de l'envoyé de Hanôvre... elle doit faire un heureux de plus... elle le fera...

MATHILDE, *avec extase.* Oh! cette voix!..

LE COMTE. Prince! l'honneur de ma famille...

LE PRINCE. C'est à celui qui vous l'a ravi de vous le rendre. (*S'approchant de Mathilde, et avec douceur.* Mathilde, si ce démon... ce lutin... n'était qu'un simple mortel... jeune comme vous... comme vous tendre et fidèle.. à qui votre confidence surprise un soir, dans le feuillage, eût donné l'audace de vous tromper...

MATHILDE. Parlez!... ah! parlez toujours...

LE PRINCE. S'il venait, libre enfin, et plus épris que jamais de votre beauté... de votre grâce naïve, vous demander son pardon qu'il paierait d'une couronne...

AIR *de Téniers.*

MATHILDE.

Qu'entends-je? ce n'est point un rêve!
Le prince!... Ah! quel trouble inconnu!

LE PRINCE.

Réponds... jusqu'à lui s'il t'élève...
Mathilde, pardonneras-tu?

MATHILDE.

Quoi! le démon!

LE PRINCE.

C'est mieux qu'un frère!
C'est le seul être qu'entre nous
Tu pourras aimer sur la terre,
Sans que j'en puisse être jaloux!

MATHILDE, *se laissant aller dans ses bras.* Oh! mon Dieu!... c'est lui!

TOUS. Mathilde!...

LE COMTE. Il se pourrait...

LE BARON, *bas au comte.* J'étais bien sur que vous ne le tueriez pas...

LE COMTE. Mais alors, comment se fait il que M. de Gillestiern se soit trouvé...

LA BARONNE, *à part.* Ciel!...

LE PRINCE, *vivement.* Il m'accompagnait... (*A part.*) Pauvre baronne!...

LE COMTE, *à mi-voix.* Monsieur... ah! quel emploi!...

LE BARON, *à part.* Hein?... qu'est-ce qu'il veut dire encore?

MATHILDE, *dans les bras du prince.* Un démon!... oh! je n'y crois plus...

CAROLINE. Je disais bien que je voudrais être à sa place...

CHOEUR.

Cessant d'être invisible
Ce démon si terrible
Vient en ce jour (*bis*)
Couronner notre amour!

MATHILDE, *au public.*

AIR : *Comme sa main est jeune encore!*

A cette cour, où je débute,
J'ai besoin d'un puissant appui!
Tremblante... à la disgrâce en butte,
Sur vous seuls je compte aujourd'hui.
Ce sceptre, que l'amour me donne,
Ces droits, qui feraient des jaloux,
Je les dépose... et c'est de vous
Que je veux tenir ma couronne!

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.





ACTE II, 8e TABLEAU, SCÈNE VIII.

L'OISEAU DE PARADIS,

PIÈCE FÉERIE EN TROIS ACTES ET QUATORZE TABLEAUX,

PAR MM. DE LÉRIS, L. COUAILHAC ET GUÉNÉE,

DE MM. PHILASTRE, CAMBON ET JULES DEVILLIERS,

Musique arrangée par M. KRIESEL, ballet de M. HAZARD, costumes dessinés par M. H. BALLUE, machines par M. PANEL.

Représentée pour la première fois, à Paris sur le Théâtre des Délassements-Comiques, le 23 septembre 1846.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
FANTAZIO	M. LÉON MOUROT.	ZERLINA	Mlle ESTELLE.
BÊTINOZ, son domestique	M. SAGEDIEU.	RÉGINE, dame de cœur	Mlle LÉONIE.
LE ROI DES CARTES	M. BARTHÉLEMY.	DEUX AMOURS	Mlle CLARA CARBEN. / Mlle ANNA.
BEPPO, jardinier	M. MARKAIS.		
LE VALET DE PIQUE	M. ALBERT.	VÉRONIQUE	Mme BRETON.
UN CHEF DE CUISINE	M. ALEXANDRE.	STELLA	Mlle MINETTE.
UN DOMESTIQUE	M. JULES.	NÉALA	Mlle ANNA.
PREMIER CHARBONNIER	M. GIULLOT.	ZULMA	Mlle CLARA CARBEN.
DEUXIÈME CHARBONNIER	M. THÉODORE.	CÉLESTA	Mlle MARIA.
AZARIEL	Mlle BRIÈRE.	MINA	Mlle CÉLESTINE.
ANGELA	Mlle D'ENGREMONT.	BRINDA	Mlle SOPHIE.
POLKETTE	Mlle CAROLINE.	TURLURETTA	Mlle JENNY.
LA MARCHÉSA	Mlle LEONTINE.		

DAMES D'HONNEUR, NYMPHES, SEIGNEURS, PIQUEURS, CARTES, CUISINIERS, CHARBONNIERS

ACTE PREMIER.

Premier Tableau

Le théâtre représente une serre vitrée et très-brillamment éclairée ; elle est pleine de fleurs rares, et çà et là des bassins reçoivent des jets d'eau. A la gauche du spectateur et dans la partie la plus brillante du théâtre, se trouve une grande cage dans laquelle est un oiseau de paradis.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLKETTE, BEPPO, JARDINIERS.

Beppo et les Jardiniers sont occupés à ranger des caisses.

CHOEUR.

AIR : *Déjà la fête est finie* (Premières Armes du Diable).

Notre maîtresse si chère
Va venir dans cette serre ;
Disposons tous, pour lui plaire,
Des fleurs
Aux riches couleurs.

POLKETTE, *entrant.* Eh bien ! jardiniers, l'ouvrage avance-t-il * ?

BEPPO. En deux temps la besogne sera finie... Ah ! dame ! c'est qu'on met un peu de cœur quand il s'agit de travailler pour mademoiselle Angéla, une si bonne maîtresse...

POLKETTE. Je crois bien... on ferait trente lieues à la ronde avant d'en trouver une pareille.

BEPPO. Dites donc qu'on en ferait cent, mam'zelle Polkette... un cœur d'or... Il n'y a pas une douleur, une misère qu'elle ne songe à soulager... depuis qu'elle a perdu tous ses parents, ce sont les malheureux qui lui servent de famille... (*Se remettant à l'ouvrage.*) Et on ne travaillerait pas avec courage pour elle !...

POLKETTE. C'est bien, ça, Beppo !... Ah ! mais prenez garde... vous allez heurter cette cage...

BEPPO. Oh ! n'ayez pas peur, nous y faisons attention... nous savons trop bien que cet oiseau de paradis est le favori de mademoiselle...

POLKETTE. S'il lui arrivait malheur, elle ne s'en consolerait jamais, d'abord.

BEPPO. Ah ça, pourquoi mam'selle Angéla a-t-elle tant d'amitié pour cet oiseau de paradis?

POLKETTE. Parce qu'elle lui a sauvé la vie.

TOUS. Comment ?

POLKETTE. Oh ! c'est toute une histoire.

AIR : *Loin de sa mère.*

Un jour, au fond de la forêt sauvage,
Elle écoutait un tout petit oiseau,
Pauvre innocent dont l'imprudent ramage
Joyeusement allait frapper l'écho ; (*Bis.*)
Il est heureux ; mais bientôt le sort change :
Vient un vautour qui déjà le saisit ;
En vain, hélas ! le pauvre oiseau s'enfuit ;
Mais Angéla paraît comme un bon ange ;
Vers elle il court comme au sein maternel.
Oui, pour l'oiseau, c'était bien un bon ange
Qui, comme lui, venait aussi du ciel.

BEPPO. En v'là un moineau qui l'a échappé belle !

POLKETTE. Aussi elle ne pense qu'à lui.

BEPPO. Toutes les fois qu'elle ne pense pas au seigneur Fantazio, notre voisin, qui venait autrefois tous les jours, et qui maintenant...

POLKETTE, *l'interrompant.* Vous êtes un bavard, monsieur Beppo... aidez-moi plutôt à étendre ce voile sur la cage... le soleil ferait du mal au favori. (*Ils baissent un voile qui cache le devant de la cage.*) Là, voici la serre en ordre...

BEPPO. Et on file, c'est juste... notre bonne maîtresse va venir sans doute, et il faut la laisser libre.

CHOEUR.

Même air.

Notre maîtresse si chère
Est un ange tutélaire ;
Chacun l'aime, la révère ;
Honneur
A ce noble cœur !

Beppo et les Jardiniers sortent.

SCÈNE II.

POLKETTE, *puis* ANGÉLA.

POLKETTE, *les regardant sortir.* Ça se mêle de deviner des secrets, ces gens-là... Au fait, c'est parce qu'ils s'intéressent à ma maîtresse... Dire qu'une femme qui ne pense qu'à faire le bonheur des autres est malheureuse! C'est vrai, depuis quelque temps elle est triste... soucieuse... elle pousse de gros soupirs. (*Angéla entre en scène toute pensive et d'un pas lent.*) Ah! qu'est-ce que je disais!... (*Appelant.*) Mademoiselle... (*A part.*) Elle est absorbée... (*Plus fort.*) Mademoiselle...

* Beppo, Polkette.

ANGÉLA*, *relevant la tête.* Plaît-il?... que me veut-on?... Ah! c'est toi, Polkette.

POLKETTE. Oui, c'est moi... Eh bien! ça ne va donc pas?... (*Avec mystère.*) Nous y pensons donc toujours?

ANGÉLA. Que veux-tu dire?

POLKETTE. Faites donc semblant de ne pas me comprendre... Il reviendra, allez... il ne vous a pas oubliée, ce n'est pas possible.

ANGÉLA. Lui! qui?

POLKETTE. Le seigneur Fantazio, pardine. Allons, voyons, ne gardez donc plus comme ça vos chagrins à vous toute seule... ça fait tant de bien de se soulager un peu le cœur...

ANGÉLA. Tu crois?

POLKETTE. J'en suis sûre... quand mon fiancé Bêtinoz me fait quelque farce, je le crie bien fort, et puis je lui donne une bonne tape, et ça me soulage.

ANGÉLA. Pour cela faut-il encore le voir.

POLKETTE. Eh bien, quand on ne le voit pas, on conte ses chagrins à une amie... on pleure à deux, ça fait toujours un peu de plaisir...

ANGÉLA. Quand on a encore de l'espoir... mais Fantazio, qui semblait m'aimer... au moment où je croyais que rien ne s'opposerait à notre union, puisque je suis orpheline, seule maîtresse de mes actions... il semble m'oublier... me fuir!

POLKETTE. Ah! le fait est que les hommes... ce n'est pas pour en dire du mal... mais si on trouvait le moyen de s'en passer... après ça, il y a des femmes qui y tiennent.

ANGÉLA. Tu es bien heureuse de rire... moi chaque jour je viens ici...

POLKETTE. Consulter vos belles marguerites, ces douces interprètes des amants, qui vous disent si le bien-aimé vous aime un peu, beaucoup, passionnément... pas du tout.

ANGÉLA. Hélas!

AIR *du Bon Curé.*

A mes interprètes fidèles
Chaque matin j'avais recours;
J'avais mis mon espoir en elles
Et je comptais sur leur secours;
Mais quand, d'une main inquiète,
J'interroge, hélas! chaque fleur,
Soudain je tremble et je m'arrête...
Craignant d'y lire mon malheur.

POLKETTE. Vous vous arrêtez à passionnément... Eh bien, moi je ferais mieux que ça...

ANGÉLA. Quoi donc?

POLKETTE. Je voudrais en avoir le cœur net...

ANGÉLA. Comment?

POLKETTE. Au moyen de mon prétendu Bêtinoz.

* Angéla, Polkette.

ANGÉLA. Le valet de Fantazio!

POLKETTE. Justement... en le faisant jaser adroitement.

ANGÉLA. Et il doit tout te dire puisqu'il t'épouse.

POLKETTE. Oui... je l'ai assez bien façonné... mais entre nous, je suis fâchée de le voir servir le seigneur Fantazio... Il finira par me le gâter... et ce serait dommage... car c'est bien le garçon le plus rangé... le plus vertueux... le plus bête...

SCÈNE III.

LES MÊMES, BÊTINOZ*.

BÊTINOZ, *entrant sur les derniers mots.* Je parie qu'on parle de moi.

POLKETTE. Juste!... (*Lui frappant sur la joue.*) Regardez si je ne l'ai pas bien peint.

ANGÉLA, *bas à Polkette.* Fais-le causer...

POLKETTE, *bas.* Je vais le flatter... (*Faisant avancer Bêtinoz.*) Regardez ce nez, ces yeux, et cette physionomie agaçante.

BÊTINOZ. Vous trouvez?

POLKETTE. Regardez cet air noble et spirituel.

BÊTINOZ. Oh!

ANGÉLA. Et bon, ce qui vaut mieux.

BÊTINOZ. Oh!

ANGÉLA. Et je suis sûre que ça fera un excellent mari.

BÊTINOZ. Oh! ça, oui, un mari rare.

POLKETTE. Et curieux!

BÊTINOZ**. Oui, ma Polkette, je le jure...

AIR : *Jadis et aujourd'hui.*

Je veux, crois-moi, de la tendresse
Ne me faire jamais un jeu.

POLKETTE.

Ce sera, s'il tient sa promesse,
Un mari comme on en voit peu.

BÊTINOZ.

Je serai rempli de constance,
Toujours soumis...

POLKETTE.

Oh! dans ce cas
J'aurai là, j'en conviens d'avance,
Un mari comme on n'en voit pas.

Et on aura beau dire que son maître est gentil et spirituel...

BÊTINOZ. Tiens... à propos de mon maître, vous me faites penser que c'est lui que je cherche... Je ne puis pas mettre la main dessus depuis ce matin...

POLKETTE. Ah!

ANGÉLA. Nous ne l'avons pas vu depuis huit jours.

BÊTINOZ. Cela ne m'étonne pas.

ANGÉLA, *vivement.* Et pourquoi?

* Angéla, Polkette, Bêtinoz.
** Angéla, Bêtinoz, Polkette.

BÊTINOZ. Parce que depuis quelque temps mon maître a changé à vue d'œil.

POLKETTE. Au physique ?

BÊTINOZ. Oui, son nez s'allonge beaucoup! mais au moral c'est bien pire.

POLKETTE. Conte-nous donc ça...

BÊTINOZ. Ce sera indiscret... mais comme je suis son domestique, c'est dans mes devoirs... Or donc, vous savez qu'autrefois mon maître aimait la solitude, le silence... et que quand il n'était pas ici, il se promenait tout seul, répétant tout le long des grands bois le nom de mademoiselle Angéla.

ANGÉLA. Oui, autrefois... et maintenant?

BÊTINOZ. C'est tout le contraire... il aime le bruit, le monde... Il passe ses nuits au jeu, où il perd beaucoup d'or...

ANGÉLA. Et il n'est pas seul ?

BÊTINOZ. Avec un tas de garnements... et puis...(*Angéla et Polkette se rapprochent de lui.*) Vous savez qu'autrefois il ne désirait que rester ici... dans notre charmante petite vallée... avec une chaumière et votre cœur...

ANGÉLA. Eh bien?

BÊTINOZ. Ce n'est plus une chaumière qu'il veut, c'est un palais; il est devenu ambitieux... il rêve qu'il deviendra ministre, roi, empereur...

POLKETTE. Et où ça?

BÊTINOZ. N'importe où... en Chine, au Japon... il paraît que là on trouve des royaumes tout rôtis et prêts à être consommés...

ANGÉLA. Il serait possible !

BÊTINOZ. Tout ce qu'il y a de plus possible...

AIR : *Qu'il est flatteur, etc.*

Il rêve une riche couronne,
Il rêve un immense trésor;
Il rêve des palais, un trône ;
Il rêve souvent plus encor!
Jour et nuit il n'a pas de trêve,
Il espère tout du hasard ;
Mais jusques à présent son rêve
Ne lui donne que le cauch'mar

ANGÉLA. Enfin s'il n'est qu'ambitieux...

POLKETTE. C'est bête... mais ça vaut mieux que d'être infidèle.

BÊTINOZ. Voilà le *hic*... car en dormant, et même en ne dormant pas, il répète souvent les noms de deux femmes.

POLKETTE. Deux !...

BÊTINOZ. A la fois...

ANGÉLA. Et ces noms?

BÊTINOZ. L'une s'appelle la Marchésa...

POLKETTE. La favorite du roi des cartes.. si fière, si inabordable...

ANGÉLA. Et l'autre?

BÊTINOZ. Zerlina...

POLKETTE. La danseuse?

ANGÉLA. Une courtisane!

POLKETTE. Oui, mais toujours entourée d'adorateurs, fêtée, enviée... comme la Marchésa... et les hommes ont tant d'amour-propre...

ANGÉLA. Oui, c'est juste... le bonheur tranquille les effraye, il leur faut du bruit, de l'éclat! Ah! mes soupçons n'étaient que trop fondés, mais je me vengerai*...

POLKETTE. Et vous ferez bien.

BÊTINOZ. Oui, certes .. d'autant plus que tout ce que je vois faire à mon maître offense énormément ma vertu et ma pudeur...

POLKETTE. Quand je vous disais qu'il me le gâterait... Vengez-vous, mademoiselle, vengez-vous !...

ANGÉLA, *qui s'est mise machinalement à cueillir des fleurs.* Pour qu'il s'éloigne de moi plus encore.

POLKETTE, *étonnée.* Eh bien !... qu'est-ce que vous faites donc là, mademoiselle?

ANGÉLA. Il vaut mieux le ramener par mes soins, par ma tendresse ..Tiens, Bêtinoz, tu porteras de ma part ce bouquet à ton maître**...

POLKETTE. Un bouquet !...

BÊTINOZ. Pour un homme qui veut des trônes!...

ANGÉLA. Allez... Tu peux reconduire ton futur, Polkette.

POLKETTE. Oui, mademoiselle.

ANGÉLA. Pour lui éviter les mauvaises rencontres...

POLKETTE *et* BÊTINOZ.

AIR : *Vous ne savez pas ce que c'est.*

Elle me semble par trop bonne;
Mais enfin, puisqu'en ce moment
Notre maîtresse nous l'ordonne,
Obéissons aveuglément.

ANGÉLA.

Je ne veux, pour toute vengeance,
Que de forcer à l'avenir
Son cœur à la reconnaissance,
Pour qu'il puisse se repentir.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

POLKETTE *et* BÊTINOZ.

Elle me semble par trop bonne, etc.

ANGÉLA.

Il faut se montrer douce et bonne
Pour mieux ramener un amant;
Allez donc, puisque je l'ordonne,
Porter ce bouquet à l'instant.

Bêtinoz et Polkette sortent.

SCENE IV.

ANGÉLA, *puis* AZARIEL.

ANGÉLA. La Marchésa ! Zerlina !... toutes deux belles, riches... l'une flattant sa vanité,

* Bêtinoz, Polkette, Angéla.
** Polkette, Bêtinoz, Angéla.

l'autre son ambition... Les aimerait-il?.. Oh! non, c'est impossible, il reviendra... (*On entend l'oiseau chanter.*) Ah!... mon joli petit oiseau!... il chante, c'est bon signe... (*Allant à la cage et regardant l'oiseau en soulevant le coin du voile.*) C'est mon fidèle ami, lui...

AIR : *Les bluets.*

Quoique vivant dans l'esclavage,
Ici, charmant petit oiseau,
Comme jadis dans le bocage,
Par tes accents charme l'écho.
Que ta voix pure,
Dont le pouvoir
Sait m'émouvoir,
Oui, m'émouvoir,
A mon âme en ces lieux murmure
Un mot d'amour, un mot d'espoir.

L'esclavage!... pauvre petit! il souffre... comme moi sans doute... Si je lui donnais la liberté!... oui... c'est une bonne inspiration...

Elle ouvre la cage sur le côté, de manière à ne pas déranger le voile.

Même air.

Pars, et vers les célestes plages
Joyeusement prends ton essor,
Dans le ciel, auprès des nuages,
Va secouer tes ailes d'or.
Plus de barrière,
Pars sans frayeur,
Moi seule ai peur,
Ah! j'ai grand peur...

AZARIEL, *dans l'intérieur de la cage.*

Ne crains rien, je reste sur terre
Pour ton amour, pour ton bonheur!

Angéla fait un mouvement d'étonnement. La cage s'ouvre; Azariel paraît en costume de lutin.

ANGÉLA*. Ah! mon Dieu!

Elle recule.

AZARIEL, *souriant.* Eh bien! tu me caressais tout à l'heure et tu me fuis maintenant.

ANGÉLA. C'est que... c'est que...

AZARIEL. Regarde-moi... me trouves-tu si effroyable?

ANGÉLA, *regardant avec timidité.* Mais non... au contraire.

AZARIEL, *allant la chercher.* Approche donc...

ANGÉLA, *à part.* Il a l'air bien doux. (*Haut.*) Mais qui êtes-vous donc?

AZARIEL. Ton oiseau de paradis.

ANGÉLA. Vous?

AZARIEL. Ou plutôt je l'étais... mais habituellement je suis Azariel, le génie des amours heureux.

ANGÉLA. Un génie?...

* Azariel, Angéla.

AZARIEL. Tu n'es pas habituée à en voir...

ANGÉLA. Surtout sous la figure que vous aviez tout à l'heure.

AZARIEL. C'est que je ne l'ai que tous les cent ans... Tel que tu me vois, j'ai été vaincu autrefois par le méchant Astaroth, le génie de la jalousie... J'ai dû subir les conditions du plus fort... Tous les cent ans, je suis changé en oiseau pour un mois... Pendant ce mois je deviens mortel, et mon cruel ennemi peut assouvir sur moi sa rage... C'est lui qui me poursuivait l'autre jour.

ANGÉLA. Quoi! ce méchant épervier?...

AZARIEL. C'était lui-même, et si tu ne m'avais pas donné un asile, j'allais perdre l'immortalité.

ANGÉLA. Et maintenant vous ne risquez plus rien?

AZARIEL. Pour cent ans, car heureusement mon mois d'épreuves vient de se terminer à l'instant même.

AIR *du Seigneur et des Hirondelles.*

Adieu donc, bel oiseau du ciel,
Car Azariel
Reparaît sur terre,
Il reprend sa forme première;
A lui ses beaux jours,
A lui ses amours!
Pour toujours,
A lui ses beaux jours!
A lui ses amours!
Plus de cage,
D'esclavage,
De triste captivité;
La nature
Est plus pure
Quand brille la liberté!

Adieu donc, etc, etc.

Aussi je n'oubliera jamais le service que tu m'as rendu... Voyons... dis-moi dès à présent ce que tu veux pour ta récompense, et je te le donne.

ANGÉLA. Tout?

AZARIEL. Absolument tout.

ANGÉLA. Je ne veux qu'une chose.. L'amour de Fantazio.

AZARIEL. C'est beaucoup... mais tu l'auras.

ANGÉLA. Bien sûr?

AZARIEL. Rien n'est impossible à mon pouvoir.

ANGÉLA. O mon bon petit génie!

AZARIEL. D'ailleurs cela rentre dans ma spécialité... Fantazio est, comme beaucoup d'hommes, gouverné plutôt par l'amour-propre que par le cœur... il a besoin d'une leçon, et je me charge de la lui donner.

ANGÉLA. Pas trop sévère?

AZARIEL. Cela me regarde... Il faut me laisser agir à ma guise... je ne te sers qu'à ce prix.

ANGÉLA. Je vous promets une obéissance aveugle.

AZARIEL. Très-bien... et quant à toi, pour que tu puisses surmonter les dangers que tu as à courir, prends cette bague.

ANGÉLA. Un talisman?

AZARIEL. Justement... un talisman qui soumettra à ta volonté tous les génies inférieurs... Tu n'as qu'à la tourner en dedans, et quel que soit ton désir, fût-ce d'être transportée à l'autre bout de la terre, tu seras obéie.

ANGÉLA. Quel que soit mon désir?... Oh! si j'osais...

AZARIEL. Parle, que désires-tu?

ANGÉLA. Je voudrais voir Fantazio, surprendre sa pensée... De cette manière je saurais s'il songe à moi.

AZARIEL, *souriant.* Prends garde...ce jeu-là est fort dangereux...

ANGÉLA. N'importe, je le veux.

Elle tourne sa bague.

AZARIEL. Que ta volonté soit faite...

Trémolo à l'orchestre. Fantazio paraît en scène; il est couché sur un banc de gazon et endormi *.

AZARIEL, *souriant.* L'épreuve a été plus heureuse que ton audace ne le méritait... Tu vois qu'il dort, et quand on dort, on ne pèche pas.

ANGÉLA, *soupirant.* Encore s'il rêvait de moi?...

AZARIEL. Oh! pour le coup tu es trop exigeante... Écoute...

FANTAZIO, *rêvant.* Oh! Marchésa, que vous êtes puissante!...Quel air noble!

ANGÉLA. Oh! mon Dieu!

FANTAZIO, *toujours rêvant.* Zerlina, que vous êtes belle!

ANGÉLA, *tristement.* Toujours ces deux femmes** !...

AZARIEL. Tu l'as voulu!... Oh! vois-tu, avec les hommes, il ne faut pas trop chercher à savoir ce qu'ils pensent.

ANGÉLA. Oh! c'est égal, il faut le punir.

AZARIEL. Sois tranquille, je vais commencer... Va donc... et laisse-moi seul avec lui... si j'ai besoin de toi, tu connaîtras tout à l'heure mes ordres sans que j'aie besoin de te voir, de te parler... et tu viendras...

ANGÉLA. A l'instant.

AZARIEL. Surtout, confiance entière.

AIR *de l'Ange du bonheur,*

Ayons bonne espérance;
Malgré le sort jaloux,
Tout ira bien, je pense,
Car je veille sur vous.
Puisque c'est sa tendresse
Qui fait votre bonheur,
L'ingrat qui vous délaisse
Va vous rendre son cœur.

* Azariel, Fantazio, Angéla.
** Azariel, Angéla, Fantazio.

Votre peine est finie,
Comptez sur mon secours,
Car je suis le génie
Des heureuses amours.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

AZARIEL.

Ayons bonne espérance, etc.

ANGÉLA.

Oui, j'ai bonne espérance;
Malgré le sort jaloux,
Tout ira bien, je pense,
J'ai confiance en vous.

Angéla se retire lentement, après avoir jeté un coup d'œil sur Fantazio.

SCÈNE V.

AZARIEL, FANTAZIO.

AZARIEL. Et maintenant à l'œuvre...

Il frappe Fantazio de sa baguette.

FANTAZIO, *se reveillant.* Hein! Où suis-je?... Quel beau rêve je faisais! Je croyais être riche, puissant, heureux... un lutin était soumis à mes ordres... et ce rêve...

AZARIEL. Est une réalité!

FANTAZIO. Quelqu'un!... qui es-tu?

AZARIEL. Le lutin que tu voyais en rêve et qui s'est fait ton esclave.

FANTAZIO. Est-il possible! sais-tu bien que dans mon rêve le lutin satisfaisait tous mes désirs?

AZARIEL. Il réalisait tes plans ambitieux, tes idées de richesse, de grandeur.

FANTAZIO. C'est cela même.

AZARIEL. Il te conduisait près d'une femme brillante, admirée, qui oubliait tous les hommages pour ne plus voir dans la foule que toi seul.

FANTAZIO. Ah! oui, tu me comprends, toi... mais qui t'envoie ainsi pour me servir?

AZARIEL. Que t'importe, si je comble tous tes désirs, si je te fais voir la Marchésa, Zerlina?...

FANTAZIO. Je t'appartiens, conduis-moi, je te suis partout.

AZARIEL. Tu ne regrettes rien ici?

FANTAZIO. Rien!

AZARIEL. Si cependant ce que tu vas chercher ne réalisait pas tes espérances?

FANTAZIO. C'est impossible!

AZARIEL. Si tu regrettais plus tard un cœur simple, candide?

FANTAZIO, *avec hésitation.* Angéla?... (*Avec plus de force.*) Oh! non, elle qui prend le calme pour le bonheur, qui ne sait pas exprimer l'amour...

AZARIEL. Mais qui sait le sentir peut-être... N'importe! puisque tu es décidé, puisque tu veux essayer d'autres amours... je vais te

garantir contre la fraude... car l'amour, c'est une marchandise bien mêlée.

Azariel frappe la terre de sa baguette ; il en sort un rosier qui porte trois roses ; Azariel les cueille, et le rosier disparaît.

FANTAZIO. Qu'est-ce que c'est que ça?... des roses...

AZARIEL. Trois roses magiques... Quand tu voudras connaître les véritables sentiments d'une femme à ton égard, tu n'auras qu'à lui placer l'une des roses sur le cœur... si la rose se flétrit, si elle s'effeuille, c'est que la femme te trompe... si la rose reste pure et brillante, c'est que tu es aimé véritablement.

FANTAZIO, *prenant les roses.* Oh ! donne... donne.

AZARIEL. Mais ne les dépense pas trop vite... on trouve tant de mauvaises occasions !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BÊTINOZ*.

BÊTINOZ, *accourant tout essoufflé.* Monsieur... monsieur... Ah ! vous voilà... c'est bien heureux... je vous cherche depuis ce matin.

FANTAZIO. Que me veux-tu donc, imbécile ?

BÊTINOZ. Vous êtes bien bon, monsieur ; c'est un bouquet de la part de mademoiselle Angéla.

FANTAZIO. Un bouquet?... en est-il qui vaille celui-ci ? Bêtinoz, nous partons, tu vas me suivre.

BÊTINOZ. Où ça ?

AZARIEL. Au bout de la terre.

BÊTINOZ. Tiens, quel est ce petit bonhomme ?

FANTAZIO. Silence, et prépare-toi.

BÊTINOZ. Pour aller au bout de la terre ! Non, c'est contraire à mes principes...

AZARIEL. Tu ne partages donc pas ceux de ton maître ?

BÊTINOZ. Du tout, je reçois ses gages, mais je garde mon indépendance.

AZARIEL. Eh bien ! cependant tu vas partir.

BÊTINOZ. Hein !... Il est bon là, le petit !... vous m'y forcerez peut-être ?

AZARIEL. Oui... et pour te donner une petite idée de ma puissance, je vais rendre ton physique d'accord avec ton moral.

Azariel frappe de sa baguette la tête de Bêtinoz ; il lui pousse de grandes oreilles d'âne.

FANTAZIO, *riant aux éclats.* Ah ! ah! ah !... c'est parfait, il ne te manquait que ça pour être complet.

BÊTINOZ. Quoi donc ?

AZARIEL, *lui présentant un miroir.* Regarde !

BÊTINOZ. Des oreilles d'âne ! ôtez-moi ça... ôtez-moi ça... tout de suite !

AZARIEL. Quand nous serons en route...

BÊTINOZ. Alors partons, partons vite !... car si Polkette me voyait... Oh ! elle ne voudrait jamais d'un âne pour mari...

FANTAZIO. Mais comment partir ?...

Azariel frappe une caisse de fleurs de sa baguette, et elle est transformée en un brillant carrosse traîné par quatre aigles.

AZARIEL. Es-tu content ?

BÊTINOZ. Un cabriolet doré... Je commence à avoir peur de ce petit monsieur.

FANTAZIO. Suis-moi, Bêtinoz ! A moi la gloire !

Fantazio et Bêtinoz montent dans le char.

AZARIEL. En route !...

Le char disparaît ; le théâtre change.

Deuxième Tableau.

LA FORÊT DIABOLIQUE.

Une forêt à l'aspect sauvage. A droite une chaumière. Un arbre occupe le milieu du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLUSIEURS CHARBONNIERS ; *ils arrivent par le fond, portant des pelles et des pioches.*

CHOEUR.

AIR : *Introduction du Perruquier de la Régence.*

Le jour déjà nous appelle à l'ouvrage,
Accourons tous (*bis*), sans nous faire prier.
Franche gaieté, travail, zèle, courage,
C'est le refrain du brave charbonnier,

UN CHARBONNIER. Allons, les enfants, en route ! le charbon nous attend.

Ils vont sortir, quand on entend un grand bruit au dehors.

TOUS. Ah ! qu'est-ce que c'est que ça ?

LE CHARBONNIER, *regardant.* J'aperçois comme deux oiseaux qui volent de ce côté... on dirait de gros dindons... Les voilà qui descendent vers la terre.

* Bêtinoz, Azariel, Fantazio.

2ᵉ CHARBONNIER. Si c'étaient des farfadets...

1ᵉʳ CHARBONNIER. Sauve qui peut !

TOUS. Sauve qui peut !

Ils s'enfuient.

SCÈNE II.

FANTAZIO, BÊTINOZ.

FANTAZIO, *entrant vivement et appelant.* Azariel!... Azariel!... mon bon lutin a disparu... et le char maudit qui verse au moment de nous mettre à terre!

BÊTINOZ*, *entrant.* Oh! les reins!... oh! le mollet!... Monsieur, demandez à votre génie qu'il m'apporte du baume de fier à bras.

FANTAZIO. Le génie! le génie! sais-je où il est?... Qu'est-ce qui se serait attendu à cela?

BÊTINOZ. Ce n'est pas moi... J'avais confiance dans notre omnibus aérien, avec deux aigles pour chevaux. Je les avais pris pour Saint-Fiacre...

FANTAZIO. Et le char, les aigles, tout a disparu.

BÊTINOZ. Ça allait pourtant bien dans le commencement... nous avions pris le nuage à droite... ensuite le nuage à gauche... nous montions, nous montions..... J'avais déjà donné une poignée de main à la grande ourse... j'avais été jusqu'à embrasser les gémeaux... j'allais me prendre aux cheveux avec une comète... quand, patatras!... Décidément, ces aigles-là se sont conduits comme des oies. Si encore ces volatiles nous avaient déposés bien doucement à terre... mais point... Savez-vous sur quoi je suis tombé?

FANTAZIO. Non.

BÊTINOZ. Sur un paratonnerre.

FANTAZIO, *riant.* Vraiment?

BÊTINOZ. Je déclare que le tonnerre doit être fort mal à son aise sur cet instrument... Heureusement, on y avait mis un bouchon.

FANTAZIO. Alors, ne te plains pas... oublie cette mésaventure, et assieds-toi sur ce banc de gazon.

BÊTINOZ. Au fait, j'ai besoin de me rasseoir... (*Il s'assied et pousse un cri.*) Oh! le... le dos... il me semble que j'ai fait vingt-cinq lieues à bidet... Ah! comme ça me cuit!... Vous me devez un fameux dédommagement.

AIR *de l'artiste.*

Offrez-moi, pour ma peine
Or, perles et bijoux,
Diamans par centaine,
J'accepte tout de vous.
Je vous mets à votre aise :
Mais seulement, hélas!
Ne m'offrez pas de chaise,
Je ne la prendrais pas...

FANTAZIO, *le regardant.* Ah! Bêtinoz! que tu es heureux!...

BÊTINOZ. De quoi?

FANTAZIO. Tu as perdu tes oreilles d'âne dans ta chute.

BÊTINOZ, *se tâtant.* Tiens, c'est vrai... ah! tant mieux... ça pouvait tromper sur la noblesse de ma race... mais c'est égal... si nous avons toujours autant d'agrément dans nos voyages, ce sera régalant.

FANTAZIO. Rassure-toi... j'ai confiance dans mon bon génie, et bientôt nous serons riches, puissants, heureux.

BÊTINOZ. Mais mam'selle Angéla... mais Polkette.

FANTASIO. Que sont les femmes auprès de la richesse et de la grandeur!

BÊTINOZ. La grandeur!... j'ai déja éprouvé qu'on peut tomber de bien haut. Enfin, n'importe! montrez-moi le chemin, je vous suis.

FANTAZIO. Le chemin... tu me fais penser que nous sommes dans un pays inconnu, au milieu d'une forêt.

BÊTINOZ. Et sans le moindre écriteau pour indiquer la route. (*A ce moment un écriteau se deploie le long d'un arbre.*) Ah! voyez donc, monsieur...

FANTAZIO, *lisant.* Chemin de la Fortune!

BÊTINOZ. Il y a encore quelque chose. (*Lisant.*) « Ceux qui ne savent pas lire iront tout droit... » Alors, nous qui savons lire, il faut que nous tournions, mais par où?

FANTAZIO. Essayons.

BÊTINOZ. En marchant?... Ah! monsieur, c'est que je ne peux plus me soutenir.

FANTAZIO. Comment! tu ne peux pas t'asseoir, tu ne peux pas rester debout!...

BÊTINOZ. Le grand air m'a ouvert l'appétit... (*Pleurant.*) Ah! monsieur! ah! que j'ai faim!

FANTAZIO. Te tairas-tu!

BÊTINOZ, *regardant autour de lui.* Si encore je pouvais découvrir un établissement de bouillon hollandais... mais non*. (*Poussant un cri en apercevant la chaumière.*) Ah! monsieur! regardez donc... une chaumière que nous n'avions pas aperçue.

FANTAZIO. C'est Azariel qui l'envoie sur notre route.

BÊTINOZ, *frappant à la porte.* Ohé la maison!... ohé!

* Bêtinoz, Fantazio.

* Fantazio, Bêtinoz.

SCÈNE III.

LES MÊMES, AZARIEL, *en vieille bûcheronne.*

AZARIEL, *en dehors, d'une voix cassée.* Qui frappe à ma pauvre cabane?

BÊTINOZ. Une paire de voyageurs.

AZARIEL, *toujours en dehors.* Je vais ouvrir.

BÊTINOZ. Je n'aime pas cette voix-là... mais bah! c'est une voix de bois.

AZARIEL, *paraissant.* Me voici, mes cavaliers *.

BÊTINOZ, *à part.* Ah! comme elle est ratatinée! et dire que ma grand'mère serait aussi vieille que ça... si elle n'était pas morte... c'est étonnant, ça.

AZARIEL. Que voulez-vous? je suis à vos ordres, et quoique bien vieille, je pourrai peut-être vous rendre un bon office.

FANTAZIO. Qui êtes-vous donc, ma brave femme?

AZARIEL. Qui je suis? la bonne vieille de la forêt.

BÊTINOZ. Bonne!

AZARIEL. Et je puis dire sans vanité que j'ai bien mérité ce titre.

BÊTINOZ. En voilà une femme âgée qui s'estime!

AIR *de Madame Favart.*

AZARIEL.

Dans cette forêt solitaire
J'ai calmé plus d'une douleur,
Et toujours on vit ma chaumière
Ouverte au pauvre voyageur.

BÊTINOZ, *à part.*

Si seulement, pour embellir la chose,
Son front ridé portait moins au respect,
Le voyageur se plairait mieux, pour cause,
A se perdre dans sa forêt.

AZARIEL. Vous le voyez, mes enfants... il ne tient qu'à vous de profiter de l'hospitalité que je vous offre.

BÊTINOZ. Non, merci.

FANTAZIO. Il a raison, ma bonne vieille; nous n'abuserons pas de votre bonté, nous désirons seulement savoir où nous sommes.

AZARIEL. Vous êtes dans les états du roi des Cartes.

BÊTINOZ. Tiens, il doit s'appeler au moins Charlemagne... Je ne serais pas fâché de le voir.

AZARIEL. Rien de plus facile, car il chasse en ce moment dans cette forêt.

FANTAZIO. Mais nous présenter ainsi, sans être connus de lui...

AZARIEL. Oh! il est très-populaire; il accueille les étrangers avec beaucoup de distinction.

FANTAZIO. Il serait possible!

BÊTINOZ. Tiens... tiens... tiens... tiens...

AZARIEL. Et vous ne pouviez mieux tomber, car la chasse est superbe... toutes les dames de la cour y assistent... même la belle Marchésa.

FANTASIO, *vivement.* La Marchésa, dites-vous?

AZARIEL. Elle-même... la favorite du roi, et la grande dame la plus puissante du royaume, car on prétend que Sa Majesté ne peut rien lui refuser.

FANTAZIO. Quel espoir!

On entend au loin des sons de cor.

AZARIEL. Tenez, entendez-vous le son du cor?

FANTAZIO, *écoutant.* Oui.

BÊTINOZ, *même jeu.* Ton, ton, ton, ton, tontaine ton ton.

AZARIEL, *avec intention.* La chasse traverse le grand carrefour... de ce côté.

FANTAZIO, *regardant.* En effet... (*A part.*) La Marchésa!... la puissance, la grandeur... de ce côté, avez-vous dit... Merci! merci!

Il sort vivement par le fond

BÊTINOZ *. Eh bien, qu'est-ce qu'il lui prend? il s'enfuit... (*Appelant.*) Monsieur! monsieur! Ah bah! il est loin.

AZARIEL, *à part.* Va, insensé, va te jeter dans le piége! (*Regardant Bêtinoz.*) Et toi, je vais commencer ton éducation.

Il disparaît.

BÊTINOZ. Ma foi, qu'il coure après la fortune... moi je vais tâcher d'attraper un déjeuner... Dites donc, vieille femme des bois... Tiens! elle s'est escamotée... c'est une vieille inhospitalière. (*On entend des éclats de rire sortant du creux de tous les arbres.*) Ah! mon Dieu! les arbres qui rient!... Mais je suis très-mal à mon aise... (*Tous les arbres s'entr'ouvrent et vomissent des flammes.*) Allons, bon! les voilà qui vomissent des flammes. Est-ce que cette forêt est enchantée? Sauvons-nous.

Il va pour fuir quand du tronc de chaque arbre sort une nymphe qui arrête Bêtinoz.

CHOEUR DE NYMPHES.

AIR : *Fragment de l'introduction de Piquillo* (opéra).

Pour te charmer
Et pour t'aimer
Nous venons sur terre,
Pourquoi donc t'enfuir?
Notre désir (*bis.*)
Est de te plaire;
Laisse-toi fléchir.

BÊTINOZ. Tiens! mais si la forêt est enchantée, je le suis aussi, moi... Sapristi! je les trouve très-gentilles!

* Fantazio, Azariel, Bêtinoz.

* Bêtinoz, Azariel.

REPRISE DU CHOEUR.

BÊTINOZ. Je me fais l'effet de défunt Actéon... moins les bois... Mon maître avait raison; les aventures galantes ont bien leurs charmes. C'est fini, je n'y tiens plus; il faut que je donne la pomme. O mes petites nymphes! mes amours de petites nymphes. (*Il se retourne pour les saisir, mais les nymphes ont disparu et à leur place il voit des ours.*) Ah! qu'est-ce que c'est que ça? des ours!... Dieu! la vilaine société. (*Les ours exécutent un galop et entraînent Bêtinoz.*) Au secours! à la garde!

Il ramasse des pierres et les jette aux ours.

POLKETTE*, *rentrant en riant.* Ah! ah! ah!

BÊTINOZ. A l'aide! au feu! à l'ours! (*Il rencontre Polkette, croyant rencontrer un ours.*) Ah! ne me faites pas mal, grand ours, respectez mes mollets.

POLKETTE. Ça t'apprendra à courtiser les femmes.

BÊTINOZ, *la reconnaissant.* Polkette! c'est vous!... dans ce pays inconnu? eh bien, venez à mon aide et je vous épouserai tout de suite.

POLKETTE. Jamais! Ah! tu prends goût aux aventures galantes... ah! il te faut des nymphes...

BÊTINOZ. Non, Polkette, j'ai dit ça pour rire; je ne veux plus de nymphes, je vous épouse.

POLKETTE. Laisse-moi...

BÊTINOZ. Je vous suivrai malgré vous.

POLKETTE. Non, tu seras la proie des ours.

Polkette, qui fuyait devant lui, se précipite dans la chaumière de la bûcheronne... Bêtinoz veut la suivre, mais au moment où il va entrer, la chaumière disparaît.

BÊTINOZ. Eh bien, Polkette!... disparue, envolée avec la chaumière, et je reste à la merci des bêtes sauvages!... Polkette, je te préfère, reviens... elle ne m'entend plus... Oh! je veux sortir de cette affreuse forêt, et si les ours m'attaquent encore, je garde ces pierres que je leur jetterai au museau. (*Il met dans sa poche les pierres qu'il avait ramassées... Il va pour sortir... il se heurte contre Fantazio qui rentre à gauche.*) Ah!

Il va lui jeter une pierre.

SCÈNE IV.

FANTAZIO, BÊTINOZ.

BÊTINOZ. Tiens! c'est vous, mon maître! vous n'avez pas l'air plus content que moi; vous serait-il arrivé aussi quelque diablerie?

FANTAZIO. La pire de toutes... n'avoir pu rejoindre cette chasse!

* Bêtinoz, Polkette.

BÊTINOZ. Et moi j'ai vu des arbres enflammés.

FANTAZIO. A mesure que je m'approchais, le son du cor s'éloignait de moi.

BÊTINOZ. Et puis des nymphes.

FANTAZIO. Vingt fois j'ai entendu le bruit des pas des chasseurs... puis tout s'évanouissait.

BÊTINOZ, *le suivant toujours.* Et puis des ours.

FANTAZIO. Eh! qu'est-ce que tu me contes!... Va-t'en à tous les diables.

BÊTINOZ. J'en sors.

On entend des fanfares.

FANTAZIO, *prêtant l'oreille.* Qu'entends-je? oui... c'est la chasse qui revient de ce côté.

BÊTINOZ, *regardant.* Oh! comme ils courent!

FANTAZIO. Grand Dieu! que vois-je? une jeune et belle dame dont le cheval est emporté!

VOIX DE FEMME, *dans la coulisse.* Au secours! au secours!

BÊTINOZ. C'est vrai! elle appelle à son secours!

FANTAZIO. Elle est poursuivie par un sanglier blessé et furieux... Oh! il n'y a pas à hésiter.

Il sort à droite en courant.

SCÈNE V.

BÊTINOZ, *seul.*

Monsieur!... monsieur!... mais on ne s'expose pas comme ça pour des gens qu'on ne connaît pas... Cours, cours, moi je reste, c'est plus prudent. (*Regardant.*) Ah! mon Dieu! le sanglier vient tout droit de ce côté... où me cacher?... ah! sur un arbre. (*Il monte sur l'arbre du milieu qui est assez petit.*) Il est bien médiocre... j'aurais dû en choisir un plus haut, mais je ne sais pas grimper. (*Regardant.*) Ah! mon Dieu! mon maître s'approche, l'épée à la main, de la bête furieuse... il lui fait une blessure... elle court sur lui... il se jette de côté... il revient à la charge... il la perce de part en part!... Victoire!... Il court à la dame et la reçoit dans ses bras... Double victoire!... Il n'y a plus de danger; je crois que je puis descendre (*Il veut descendre, mais l'arbre s'élève et grandit, et porte peu à peu Bêtinoz jusqu'aux frises.*) Ah! mon Dieu! me voilà dans les nuages, à présent... un arbre à qui il prend tout à coup une fièvre de croissance... Quelle désagréable position... j'ai l'air de vouloir gagner une montre au mât de cocagne.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA MARCHÉSA, DAMES DE LA COUR, PIQUEURS, FANTAZIO *, *rentrant à droite.*

CHOEUR.

AIR *de la Saint-Hubert.*

Honneur à ce grand chasseur,
A ce hardi vainqueur.
Il s'est couvert de gloire;
Célébrons tous sa victoire
Ainsi que sa valeur. (*bis.*)

LA MARCHÉSA. Ah ! signor ! que de reconnaissance ! sans vous j'étais perdue.

FANTAZIO. Tout autre en eût fait autant à ma place, mais je suis heureux que le sort m'ait choisi.

BÊTINOZ, *sur l'arbre.* Est-il insinuant !

LA MARCHÉSA. Tout autre que vous aurait-il eu ce courage, cette promptitude à me secourir?

FANTAZIO. Madame !...

LA MARCHÉSA. Croyez-moi, vous n'aurez pas sauvé une ingrate en sauvant la Marchésa.

FANTAZIO. La Marchésa ! vous !...

BÊTINOZ, *toujours sur l'arbre.* La Marchésa ! elle !

LA MARCHÉSA. Je vous présenterai à Sa Majesté, et si vous êtes noble et riche, la carrière des honneurs vous est ouverte.

FANTAZIO, *à part, avec regret.* Noble et riche... et je ne suis rien !

BÊTINOZ, *à part.* Comment va-t-il se tirer de là ?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, AZARIEL, *en page***.

AZARIEL, *à Fantazio.* Maître, vos équipages vous attendent au coin de ce carrefour... Selon vos ordres, j'ai fait distribuer dix mille sequins d'or à vos gens.

TOUS Dix mille sequins !

BÊTINOZ, *à part.* Qu'est-ce qu'il dit donc là?

FANTAZIO, *à part.* Est-ce que je rêve ?

LA MARCHÉSA, *à part.* Dix mille sequins ! (*Haut.*) Ce jeune homme est votre page?

AZARIEL. Oui, madame, j'ai l'honneur d'être le page de Sa Seigneurie le prince Fantazio...

LA MARCHÉSA, *à part.* Un prince !

FANTAZIO, *bas à Azariel.* Que dites-vous donc?

AZARIEL, *bas à Fantazio.* Ne reconnais-tu pas ton bon génie ?

FANTAZIO, *à part.* Azariel ! je suis sauvé !

LA MARCHÉSA. Voici le roi qui approche ; venez, prince, je vais lui présenter mon sauveur.

FANTAZIO. Avec ce modeste habit !

LA MARCHÉSA. Qu'importe ?

La Marchésa fait quelques pas vers le fond.

AZARIEL, *à Fantasio.* N'est-ce que cela qui t'inquiète ?

Il fait un signe. Le modeste habit de Fontazio disparaît, il se trouve superbement vêtu.

LA MARCHÉSA, *revenant.* Eh bien ! prince... que vois-je ?

AZARIEL. Le prince a fait un petit bout de toilette.

FANTAZIO. Je suis à vos ordres, madame ; allons au devant du roi*.

BÊTINOZ. Un instant, eh ! attendez-moi...

LA MARCHÉSA. Quel est ce bruit ?

FANTAZIO. Il vient du feuillage.

BÊTINOZ. C'est moi.

AZARIEL. Quelque bête malfaisante, sans doute. Attendez...

Il prend un fusil des mains d'un piqueur.

BÊTINOZ. Ne lâchez pas le chien, eh ! là-bas... ce n'est pas une bête, c'est moi.

Azariel tire; l'arbre s'abaisse et disparaît. Bêtinoz glisse du haut jusqu'en bas sous terre. La Marchésa et les femmes ont fait un cri de frayeur en voyant tomber Bêtinoz.

LA MARCHÉSA. Qu'est-ce que c'est que ça ?

FANTAZIO. Bêtinoz !... es-tu mort ?

BÊTINOZ. Je ne crois pas, non, c'est l'arbre qui est tué !... C'est égal, c'est une manière bien bête de faire descendre...

AZARIEL. Bah ! c'est plus vite fait, et nous ne pouvions pas faire attendre ces dames... Prince, le roi vous attend.

Fantazio donne la main à la Marchésa.

FANTAZIO. Que n'ai-je un palais pour le recevoir !

AZARIEL. Tu oublies que tu as le tien.

Il donne un coup de baguette et le portail d'un riche palais paraît au fond.

* La Marchésa, Fantazio.

** La Marchésa, Azariel, Fantazio.

* La Marchésa, Fantazio, Azariel.

Troisième Tableau.

LE PORTIQUE ENCHANTÉ.

LA MARCHESA, FANTAZIO, AZARIEL.

LA MARCHÉSA, *à part.* Quel est donc cet homme qui possède une telle puissance?

FANTAZIO, *à part.* O mon bon génie ! je vais donc être heureux !

AZARIEL, *à part.* Pauvre fou !

FANTAZIO, *à la Marchésa.* Venez, madame, allons au devant du roi !

CHOEUR.

AIR *de Lady Henriette.*

Dans ce palais enchanté
Sans tarder il faut nous rendre;
Tant de splendeur doit surprendre
Les yeux de Sa Majesté!

Tout le monde entre dans le palais ; Bêtinoz, repoussé par tous, ne peut entrer que le dernier.

Quatrième Tableau.

LE PALAIS D'AZUR.

La grande salle d'un palais dont les murailles sont en glaces; deux portes au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

FANTAZIO, LA MACHÉSA, BÈTINOZ, AZARIEL.

FANTAZIO. Eh bien, illustre Marchésa, que dites-vous de mon humble demeure?

LA MARCHÉSA. Je dis que je suis éblouie, fascinée... Il est impossible de déployer plus de luxe, plus de magnificence.

AZARIEL. Bah! qu'est-ce que cela?... Mon maître possède bien d'autres richesses... Il ne connaît pas lui-même ses trésors.

FANTAZIO, *à part.* C'est vrai.

LA MARCHÉSA. Je vous fais mon compliment, seigneur Fantazio; vous êtes né sous une heureuse étoile, et de grandes destinées vous attendent.

BÈTINOZ, *à part.* C'est-à-dire que le voilà millionnaire, et moi je n'ai que les pierres destinées à mes ours; c'est injuste!

AZARIEL, *s'approchant de lui.* Et tu lui portes envie!...

BÈTINOZ. Tiens! il m'a deviné.

AZARIEL, *à part, montrant Fantazio.* Lui, l'orgueil le domine, et la leçon commence.

On entend des fanfares et des cris.

VOIX *dans la coulisse.* Vive le roi!

FANTAZIO. Quelles sont ces acclamations?

AZARIEL. C'est le roi qui entre dans le palais.

FANTAZIO. Azariel, ne me quitte pas!...

Azariel a disparu; Fantazio le cherche avec inquiétude.

UN OFFICIER, *annonçant.* Le roi!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE ROI, RÉGINE, SEIGNEURS, PIQUEURS, SUITE DU ROI *.

Ils sont tous en costume de chasse.

CHOEUR.

AIR *de Piquillo* (acte 2e).

Honneur au puissant seigneur;
Célébrons sans cesse
Sa haute sagesse
Et son noble cœur.
Honneur au puissant seigneur!

TOUS. Vive le roi!

LE ROI. Merci encore... merci toujours... On ne dira pas que le roi des Cartes est en pique avec son peuple. (*A tout le monde.*) Oui, mes sujets, vos acclamations me plaisent, mais elles m'étourdissent! Vous m'abrutissez...

LA MARCHÉSA, *s'avançant.* Sire, permettez à votre fidèle sujette...

LE ROI. Ah! c'est vous, Marchésa... Je vous permets tout ce que vous voudrez... Venez vous asseoir à côté de moi... sur mon trône... vous à ma gauche, et ma nièce Régine à ma droite... N'est-ce pas, Régine?

RÉGINE. Oui, mon oncle.

LE ROI. Ah ça, mais où est donc mon trône?... qu'est-ce qui m'a chippé mon trône?

LA MARCHÉSA. Sire, vous n'êtes pas dans votre palais!

LE ROI, *regardant autour de lui.* C'est ma foi vrai... Ah! que de glaces!... C'est commode pour faire sa barbe... (*riant*) ah! ah! ah!

TOUS LES COURTISANS, *riant.* Ah! ah! ah!

LE ROI. La plaisanterie est drôle, je le sais... C'est cet aspect charmant qui me met en verve... Je me vois de tous les côtés...

BÈTINOZ, *à part.* Comme ça doit l'humilier!

LE ROI. Quel est donc ce local que je ne connais pas?

FANTAZIO, *s'avançant.* Sire...

LE ROI. Quel est cet inconnu que je ne connais pas davantage?

LA MARCHÉSA. Sire, c'est le seigneur de ce château.

LE ROI. Ah! ah! mais c'est inouï... Il l'a donc fait construire bien vite... Je suis venu tirer un lapin par ici hier soir, et je n'ai rien vu... N'est-ce pas, Régine?

FANTAZIO. Ce palais a été construit depuis pour vous recevoir...

LE ROI. En une nuit?...

BÈTINOZ. A la minute!

LE ROI. Peste! vous allez vite en besogne. J'avais bien entendu parler de côtelettes à la minute; mais des palais, c'est plus fort!... J'ai bien envie de vous nommer architecte du gouvernement... A quel nom répondez-vous?

FANTAZIO. Je me nomme Fantazio.

LE ROI. C'est singulier... je n'ai jamais vu ce nom-là sur les contrôles de ma garde nationale...

LA MARCHÉSA. Le seigneur Fantazio est étranger; c'est un grand et puissant prince qui vient se fixer dans l'empire des Cartes.

* Régine, le Roi, la Marchésa, Fantazio, Bètinoz.

BÊTINOZ, *s'avançant.* Et, quant à moi...

LE ROI. Qu'est-ce que c'est que ça?

LA MARCHÉSA. Le chambellan du prince.

BÊTINOZ, *flatté.* Moi?... oui, Sire... (*avec confusion*) oui, Sire!

LE ROI. Le prince me plaît; mais je trouve le chambellan hideux... N'est-ce pas, Régine?

RÉGINE. Oui, mon oncle.

BÊTINOZ, *saluant.* Ah! Sire, que de bontés!...

FANTAZIO. Que Votre Majesté me permette de lui jurer qu'elle n'aura pas de sujet plus fidèle.

LE ROI. J'y compte, car j'en ai grand besoin de sujets fidèles... (*Soupirant.*) Ah!...

LA MARCHÉSA. Pourquoi ce soupir?

LE ROI. Mes enfants, j'ai des chagrins!

TOUS, *se rapprochant.* Ah!...

LE ROI. Je maigris...

TOUS, *avec compassion.* Ah!...

LE ROI. Et puis je suis enrhumé du cerveau.

TOUS, *même jeu.* Oh!...

LE ROI. Mais tout cela n'est rien... Voici le hic!... Vous savez que j'ai entrepris une grande guerre contre l'empereur des Dominos, le terrible Double-Six... douzième du nom!

LA MARCHÉSA. Et jusqu'ici la victoire vous a traité en enfant gâté.

LE ROI. Oui... en gros enfant gâté... J'avais d'abord fait quatorze d'as et le point... mais hier un événement affreux, imprévu... que j'ai appris par le télégraphe électrique...

TOUS. Quoi donc?

LE ROI. Mes deux généraux Lancelot et Hector se sont laissé battre comme des imbéciles par le maréchal Double-Blanc, un domino rusé qui ne prend aucune couleur... (*Criant d'un air furieux.*) Brelan de valets!

TOUS, *avec crainte et voulant le calmer.* Sire...

LE ROI, *même jeu.* Quinte et quatorze!

AIR : *Jadis et aujourd'hui.*

Si l'on ne vient pas à notre aide,
Nous serons tous escoffiés!
Le roi des dominos possède
Un très-grand nombre d'alliés,
Il a, pour soutenir ses trames,
Le jeu de l'oie, inventé par les Grecs,
Les osselets, le bilboquet, les dames.
Et moi je n'ai que les échecs?

BÊTINOZ, *à part.* Ça se voit bien!

LE ROI. Ah! si j'avais de l'argent, je serais bien sûr de reprendre une revanche éclatante; mais je n'ai plus un sou... mon trésor est à sec... J'ai déjà mis des impôts sur les chats, les serins, les portiers et autres animaux domestiques... il ne me reste plus rien à prélever sur mon bon peuple.

LA MARCHÉSA. N'est-ce que cela?... (*Bas à Fantazio.*) Voici une bonne occasion de vous pousser.

LE ROI. Comment! n'est-ce que cela?

LA MARCHÉSA. Sans doute; ne voilà-t-il pas le seigneur Fantazio qui possède des trésors?...

FANTAZIO, *troublé.* Moi?...

LE ROI. Toi?...

BÊTINOZ, *à part.* Aïe! aïe!...

LE ROI. Tu pourrais me prêter quelque monnaie?

FANTAZIO. Sans doute, Sire, je serais heureux de mettre à votre disposition tous mes trésors...

LE ROI. Alors, montre-les-moi tout de suite!

FANTAZIO. Mais... c'est que...

LE ROI. Eh bien?...

FANTAZIO. C'est que... mon page n'est pas là, et c'est lui qui a toutes les clefs.

LE ROI. Fais-le venir tout de suite.

AZARIEL, *paraissant.* Présent!

FANTAZIO, *avec joie.* Azariel!

LE ROI. Quel est ce jeune imberbe?

AZARIEL. Le page de Monseigneur.

LE ROI. Ah! c'est là ton page?

AZARIEL. Pour vous servir, Sire... Vous voulez voir les trésors de mon maître?... Regardez!...

Il fait un signe; une armoire pleine d'or s'ouvre au fond de la salle.

LE ROI, *hors de lui.* Ah! que de sacs!... mais, mon Dieu, que de sacs!...

FANTAZIO, *à part, stupéfait.* Tant de richesses!...

BÊTINOZ, *à part.* Ça doit être de la fausse monnaie!...

LE ROI, *à Fantazio.* Et tu me donnes tout ça?...

AZARIEL. Ce n'est qu'un à-compte que mon maître a honte de vous offrir.

LA MARCHÉSA, *à part.* C'est incroyable!...

FANTAZIO. Je suis trop heureux de déposer cette faible somme aux pieds de Votre Majesté.

LE ROI. Comme à-compte!... Je te nomme ministre de mes finances!... Suivez-moi tous, venez voir ces richesses; je veux m'y plonger jusqu'au menton!...

Il examine l'armoire avec sa cour.

AZARIEL *, *sur le devant, à Fantazio.* Eh bien! tu vois que je te tiens parole.

FANTAZIO. Oh! que ne te dois-je pas!

BÊTINOZ. Trop, beaucoup trop.

AZARIEL. Et pourquoi donc?

BÊTINOZ. Parce que vous auriez mieux fait de partager entre nous deux.

* Bêtinoz, Azariel, Fantazio.

AZARIEL. Ton tour viendra peut-être.

BÊTINOZ. Oh ! oui, à moi vous me donnerez des ours.

LE ROI, *revenant**. C'est superbe, c'est admirable, mon ami, mon opulent ami... Je te nomme grand maître de mon ordre du scorpion, grand maître de mon ordre des cornes de bœuf... Ah ! et quoi donc encore !... (*Se frappant le front.*) Oh ! quelle idée !... je vais te donner une haute marque de ma faveur.

FANTAZIO. Sire...

LE ROI. Je m'invite à dîner chez toi, ainsi que toute ma cour... un repas de cent couverts.

BÊTINOZ, *à part*. Il est sans gêne, ce gros-là...

FANTAZIO, *embarrassé*. Sire, c'est beaucoup d'honneur pour moi...

AZARIEL. Tout sera prêt dans un moment.

LE ROI. A merveille !... tes procédés me font plaisir... N'est-ce pas, Régine ?... (*La présentant.*) C'est ma nièce... une femme charmante, une dame de cœur... que je n'écarte jamais... elle est toujours près de moi... n'est-ce pas, Régine ?...

RÉGINE. Oui, mon oncle.

LE ROI. Allons, en attendant ton festin, je vais visiter ta propriété... tes cuisines surtout... j'adore les cuisines !... Pendant ce temps-là, referme bien cette précieuse armoire. (*Azariel la referme, et en remet la clef à Fantazio.*) A tout à l'heure, richissime étranger. (*Le prenant à part, et lui parlant bas.*) Dites donc, ne me donnez pas des pieds de mouton... j'exècre ce mets.

AZARIEL. Sire, je vais vous conduire...

LE ROI. Venez, ma cour.

CHOEUR.

REPRISE :

Vive, vive son altesse !
Honneur, etc., etc.

Le Roi et sa cour sortent.

SCÈNE III.

BÊTINOZ, FANTAZIO, *puis* ANGÉLA, POLKETTE.

FANTAZIO. O mes rêves ! mes beaux rêves ! vous voilà donc réalisés !...

BÊTINOZ. Monsieur... monsieur...

FANTAZIO. Eh bien ?...

BÊTINOZ. Ne vous y fiez pas !

FANTAZIO. Que dis-tu là ?

BÊTINOZ. Je crois que tout ça n'est que de la diablerie, sans ça le génie m'en aurait donné ma part... Je m'attends à chaque instant à voir le palais disparaître comme il est venu.

* Fantazio, le Roi, Régine, la Marchésa, Bêtinoz.

FANTAZIO. Tu es fou !

BÊTINOZ. Et quant à l'argent, je parie que ce sont toutes pièces marquées à l'N.

FANTAZIO. Allons donc ! le roi qui s'y connaît s'en serait aperçu.

BÊTINOZ. Le plaisir l'aveuglait... mais vous avez la clef... jugez-en vous-même...

FANTAZIO. Tu le veux ?... J'avoue que moi-même je ne serais pas fâché...

BÊTINOZ. De palper quelques ducats ?.. essayons.

FANTAZIO. J'y consens !... (*Il ouvre l'armoire. Au lieu de planches garnies d'or, il y a dedans un sofa sur lequel sont Polkette et Angela qui semblent dormir.*) Dieu ! que vois-je ?...

BÊTINOZ. Polkette !

FANTAZIO. Angéla !

BÊTINOZ. Quand je vous disais que c'était de la fausse monnaie !...

FANTAZIO. Oh ! je ne puis la revoir sans émotion !

ANGÉLA, *comme rêvant*. Fantazio !

FANTAZIO. Elle m'appelle !... tais-toi, elle se réveille.

BÊTINOZ. Vous croyez ?... (*Il se penche pour voir. Polkette étend le bras et lui donne un soufflet.*) Oh ! oui, c'est vrai, elle se réveille.

POLKETTE. Où suis-je ?...

BÊTINOZ. Sur ma joue.

ANGÉLA, *regardant autour d'elle*. Ce palais ! mon rêve ne me trompait donc pas... Fantazio, c'est vous !

POLKETTE. C'est Bêtinoz * !

BÊTINOZ. Oui, mais vous-même... vous avez donc obtenu une place à la monnaie ?

POLKETTE. Je t'en donnerai de la monnaie, mauvaise pièce.

ANGÉLA. Fantazio !... couvert de ces riches habits !... oh ! tout est vrai.

FANTAZIO. Je ne sais ce que vous voulez dire, Angéla ! mais comment vous revois-je ici ?

ANGÉLA. Que vous importe ? si je viens vous sauver, vous arracher à vos rêves ambitieux, à la déception, au désespoir !

POLKETTE, *menaçant Bêtinoz*. Aux remords !

BÊTINOZ. Lâchez-moi, femme du peuple !

FANTAZIO. Revenez à vous, Angéla, vous vous abusez.

ANGÉLA, *à Fantazio*. Non, vous voulez me fuir.

POLKETTE, *à Bêtinoz*. Me planter là !

ANGÉLA. Malgré tous vos serments.

POLKETTE. Malgré toutes vos promesses...

FANTAZIO. Angéla !...

BÊTINOZ. Polkette !

ANGÉLA. Ingrat !

POLKETTE. Gringalet !

* Bêtinoz, Polkette, Angéla, Fantazio.

AIR : *De ma brunette.*

ANGÉLA *et* POLKETTE.

A ces jours, jours de tendresse,
Mon âme sans cesse
Pense avec ivresse;
Du beau temps de la jeunesse
Le doux souvenir
Fait tressaillir.

ANGÉLA.

Auriez-vous oublié si vite
Ces beaux rêves, ces doux projets?

POLKETTE.

Auriez-vous oublié de suite
Les claques que je vous donnais?

ANGÉLA.

Et puis ces douces promenades
Que nous faisions, tous deux, à pied.

POLKETTE.

Ces succulentes marmelades
Dont je vous bourrais d'amitié.

ENSEMBLE.

FANTAZIO, BÊTINOZ, ANGÉLA, POLKETTE.

A ces jours, jours de tendresse,
Mon âme sans cesse
Pense avec ivresse,
Du beau temps de la jeunesse,
Le doux souvenir
Fait tressaillir.

FANTAZIO.

Rappelez-vous la canzonnette
Que vous me chantiez tous les soirs.

BÊTINOZ.

Te souvient-il encor, Polkette,
Du jour où tu me fis des noirs?

FANTAZIO.

Alors par tout le monde à Rome
Notre amour était envié.

BÊTINOZ.

Tu ne mangeais pas une pomme
Sans m'en présenter la moitié,
J'avais la plus grosse moitié.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

A ces jours, jours de tendresse, etc., etc.

ANGÉLA. Eh bien! ce bonheur que vous trouviez si doux autrefois... qui vous empêche de le goûter toujours?... Il en est temps encore... quittez ce palais... suivez-moi dans ma modeste villa, et là, tous deux, nous ferons envie aux heureux de la terre.

FANTAZIO, *hésitant.* Angéla...

POLKETTE, *à Bêtinoz.* Rentrons dans la laiterie, où tu venais toujours écrémer mes fromages.

BÊTINOZ. O souvenir plein de mollesse!...

ANGÉLA. Venez, Fantazio, venez...

POLKETTE. Partons, Bêtinoz...

BÊTINOZ. Je sens que je canne!

FANTAZIO, *avec effort.* Eh bien, oui, Angéla, vous l'emportez... ces souvenirs si doux... vos larmes... vos prières... tout cela fait fuir mes rêves ambitieux... Je suis prêt à vous suivre, Angéla; mais hâtons-nous, car plus tard, je n'en aurais plus la force...

ANGÉLA *et* POLKETTE. Partons donc!

Ils vont sortir, quand entre la Marchésa.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA MARCHÉSA*.

LA MARCHÉSA. Eh bien, où courez-vous donc, seigneur Fantazio?... le roi vous demande... toute la cour vous désire...

FANTAZIO. Le roi!

BÊTINOZ. La cour... y compris les chambellans?...

LA MARCHÉSA. Voyons, donnez moi votre bras, et rendons-nous aux ordres de S. M.

FANTAZIO, *embarrassé.* Madame...

ANGÉLA, *à Fantazio.* Qu'attendez-vous?

POLKETTE, *à Bêtinoz.* Allons!

LA MARCHÉSA. Hésitez-vous donc à me suivre? oubliez-vous que les honneurs vous attendent?

ANGÉLA. Sacrifierez-vous l'amour à l'ambition, le bonheur à la richesse?...

LA MARCHÉSA. Vous allez vous vouer à une obscurité honteuse, au moment même où le roi va vous élever au poste le plus brillant.

FANTAZIO. Que dites-vous?...

BÊTINOZ. Et son chambellan aussi?

POLKETTE. Lâche!...

ANGÉLA. Je vous offre un amour sincère.

LA MARCHÉSA. Moi, la puissance... peut-être le trône!

FANTAZIO. Oh! ne me tentez pas!

AIR *du Sylphe d'or.*

LA MARCHÉSA.

A toi les grandeurs,
A toi les honneurs!
Poursuis un si brillant rêve,
On t'admirera,
On se courbera
Devant l'astre qui se lève!
Peux-tu donc résister encor?
Non... deviens, par un noble essor,
Digne d'une couronne d'or!
Ah! que ton cœur se rende
A mon ardent désir!
Ton bonheur le commande,
Laisse-toi donc fléchir!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LA MARCHÉSA.

Ah! que ton cœur se rende, etc., etc.

FANTAZIO *et* BÊTINOZ.

Faut-il que je me rende
A son ardent désir?
Quand le bonheur commande,
C'est à moi d'obéir.

* Polkette, Bêtinoz, la Marchésa, Fantazio, Azariel.

ANGÉLA.

Oh ! que ton cœur se rende
A mon ardent désir !
Ton bonheur le commande,
Laisse-toi donc fléchir !

FANTAZIO. Que faire, mon Dieu, que faire ?...

Même air.

ANGÉLA.

D'un si fol orgueil
Redoute l'écueil !
Le bonheur est plus modeste ;
Ne reste pas sourd;
Un sceptre est bien lourd;
Un trône est souvent funeste !
Ah ! crois-moi, fuis les grandeurs,
On a bien moins de douleurs
Sous une couronne de fleurs.
Ah ! que ton cœur se rende
A mon ardent désir !
Ton bonheur le commande,
Laisse-toi donc fléchir !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ah ! que ton cœur se rende, etc., etc.

Fantazio est incertain; il a fait un pas vers Angéla; la Marchésa le prend par la main et l'attire.

LA MARCHÉSA. Voici le chemin de la fortune !...

ANGÉLA. Là bas l'obscurité, mais le calme.

LA MARCHÉSA. Le roi nous attend...

FANTAZIO, *avec effort.* O Angéla! vous me reverrez, mais quand je serai digne de vous! (*Il sort vivement avec la Marchésa.*) Venez, venez, madame.

SCÈNE V.

ANGÉLA, POLKETTE, BÈTINOZ, AZARIEL.

BÊTINOZ. O Polkette ! vous me reverrez, mais quand je serai roi !...

Il veut suivre Fantazio.

POLKETTE, *l'arrêtant.* Arrêtez, gamin !

ANGÉLA. Il me quitte... il m'abandonne... Ah! Azariel, mon bon génie !... ne viendras-tu pas me sauver ?

AZARIEL, *paraissant au fond.* Je viens te venger... suis-moi !

ANGÉLA. Où donc ?

AZARIEL. Au banquet du roi !

Il l'emmène, suivie de Polkette. Bêtinoz veut les suivre.

POLKETTE, *imitant Azariel.* Au banquet du roi !

Elle sort la dernière et ferme la porte au nez de Bêtinoz.

SCÈNE VI.

BÈTINOZ, *puis des* DOMESTIQUES *qui entrent, portant le service.*

BÊTINOZ. Eh bien, elle a fermé la porte... je vais trouver la soupe froide.

Il secoue la porte.

UN DOMESTIQUE, *l'arrêtant.* Qu'est-ce que vous faites donc là ?

BÊTINOZ. Parbleu ! je veux me mettre à table...

LE DOMESTIQUE. Vous voulez dire : servir à table...

BÊTINOZ. Qui ?... moi, un chambellan ?...

Ses habits se changent en ceux d'un marmiton.

TOUS LES DOMESTIQUES, *riant.* Ah ! ah ! ah !... un chambellan !...

BÊTINOZ. Hein ! quel changement ! me voilà devenu marmiton !...

TOUS LES DOMESTIQUES. A la cuisine ! à la cuisine !

CHOEUR.

AIR : *Introduction du Brasseur.*

La chose est divine :
La drôle de mine
Pour un chambellan !
Que dans la cuisine
Il aille à l'instant !

Les Domestiques poursuivent Bêtinoz qui s'enfuit.

Cinquième Tableau.

LES CUISINES.

Les cuisines du palais. A gauche et à droite des fourneaux garnis de casseroles; au fond sont des étagères garnies de marmites et de toute espèce d'ustensiles culinaires.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEF, LES MARMITONS, *amenant* BÈTINOZ.

CHOEUR.

AIR *des Premières Armes du Diable* (final du deuxième acte).

Au lieu de faire résistance,
Qu'il nous obéisse, ou sinon
Nous nous vengerons d'importance
De cet indigne marmiton.

BÊTINOZ. Mais, tas de cuisiniers que vous êtes...

LE CHEF. Assez de jérémiades !... nous avons besoin d'un excellent consommé pour le souper... tu vas soigner le pot-au-feu.

BÊTINOZ. Mais...

LE CHEF. Pas de mais... ou je te fais donner cinquante coups de bâton sur la plante des reins.

BÊTINOZ. C'est inutile!... je fricoterai tout ce que vous voudrez.

LE CHEF. A la bonne heure!... Voilà les légumes, la viande, la marmite... commence le pot-au-feu.

BÊTINOZ, *à part*. Le pot-au-feu!... Ah! j'écume!

LE CHEF, *aux Marmitons*. Et nous, enfants, à l'office!

CHOEUR.

AIR : *Industrie*.

Pour complaire à notre maître,
Ne mettons pas de lenteur,
Il saura bien reconnaître
Notre zèle et notre ardeur.

SCÈNE II.

BÊTINOZ, *seul*.

En voila des gâte-sauces enragés! Je me déclare fort humilié pour un chambellan... Et dire que mon maître va manger, et que c'est moi qui vais fricoter... quand je me croyais arrivé à la fortune... Si j'avais su ça, j'aurais suivi Polkette... Enfin, résignons-nous... par égard pour les cent coups de bâton. Heureusement que ma tante Fripouillet m'a appris à faire le pot-au-feu... Prenons vite une marmite. (*Il s'approche d'une marmite qui éclate.*) Ah! je suis mort... cette chaudière a dû servir sur un chemin de fer... (*On entend un éclat de rire; des figures grotesques paraissent au fond et lui font la grimace.*) Ah! quelle collection de frimousses... Mais je les ferai bien taire!... (*Il prend un balai.*) Donnons-leur du balai. (*Les figures disparaissent aussitôt.*) Ah! ah! je suis vainqueur..... C'est égal, tant d'émotions m'ont fatigué l'estomac; je prendrais bien quelque chose; car s'il faut dire toute la vérité, je ne me sens pas à mon aise... je suis poursuivi par des sortiléges... j'ai la gorge serrée, ça me brûle... Si seulement je pouvais boire?... Ah! voilà une bouteille... (*Lisant l'étiquette.*) Vin de Champagne! A la bonne heure! ça va me rafraîchir... (*Il veut déboucher la bouteille, qui se change en seringue.*) Qu'est-ce que c'est que ça?... je demande à boire, et c'est là le bouillon que je trouve... Je voulais bien me rafraîchir, mais pas par là... Tâchons de trouver un autre verre. (*Il veut en prendre un sur les étagères, tous les instruments de cuisine s'agitent avec bruit.*) Ah! quel charivari! La vaisselle aussi! mais c'est une véritable révolution... A l'aide! à moi! au secours!...

Azariel et Polkette entrent en riant.

SCÈNE III.

POLKETTE, BÊTINOZ, AZARIEL.

AZARIEL. Eh bien! qu'as-tu donc, maître Bêtinoz.

POLKETTE. Comme tu es pâle!

BÊTINOZ. Polkette! le lutin!...

AZARIEL. Nous accourons à tes cris.

BÊTINOZ. Ah! que vous avez bien fait. Figurez-vous des chaudières qui éclatent.

POLKETTE. Il est fou!

BÊTINOZ. Et des bouteilles avec lesquelles on ne peut pas boire par la bouche.

AZARIEL. Décidément, mon pauvre Bêtinoz, tu as perdu la raison...

BÊTINOZ. Non, non, vous aurez beau dire, j'ai vu tout cela.

AZARIEL. C'est quelque mauvais génie qui t'aura joué tous ces tours.

BÊTINOZ. Un génie qui m'en veut?... c'est le génie du pot-au-feu.

POLKETTE. C'est pour te punir d'être devenu gourmand.

BÊTINOZ. Moi!

AZARIEL. Envieux.

BÊTINOZ. Oh! si on peut dire!

AZARIEL. Veux-tu que je te dise ce que tu penses maintenant?... tu voudrais être à la place de ton maître.

BÊTINOZ. A table, oui.

POLKETTE. Ah! tu vois.

BÊTINOZ. Eh bien! oui, je l'avoue, je suis gourmand, vu qu'on me fait voir un tas de bonnes choses que je ne puis pas prendre, mais pour envieux...

AZARIEL. Tu l'es encore plus : tu te demandes ce que fait ton maître pendant que tu es relégué dans les cuisines... veux-tu le voir?

BÊTINOZ. Ah! oui.

AZARIEL. Regarde.

Il étend sa baguette; le fond du théâtre s'ouvre et laisse voir à travers une gaze la salle du festin; Fantazio, assis à côté du roi, est comblé d'hommages.

CHOEUR, *à la table*.

AIR *nouveau, de M. Kriésel*.

Honneur! (*bis.*)
De ce puissant seigneur
Célébrons la magnificence;
Que son bonheur
Egale sa puissance!

LE ROI, *continuant l'air*.

Pour mon ministre, dans ce jour,
Que chacun le reconnaisse;
Devant lui que l'orgueil s'abaisse,
Qu'il soit le premier de ma cour.

REPRISE.

Honneur, etc. (*Le tableau disparaît.*)

BÊTINOZ. Ministre!... mais il aura donc tout?... et moi rien?

AZARIEL. Qu'importe! la grandeur est près de l'abaissement.

BÊTINOZ. Je m'en fiche! je sais faire les culbutes, je me retournerais.

POLKETTE. Mais moi tu m'abandonnerais donc?

BÊTINOZ. Je m'en fiche!... c'est-à-dire, non, je t'éleverais avec moi.

AZARIEL. Es-tu sur de le vouloir toujours?

BÊTINOZ. Oui.

AZARIEL. Ainsi tu veux être riche, puissant?

BÊTINOZ. Oui.

AZARIEL. Tes vœux seront comblés.

BÊTINOZ. Ah! si tu fais ça, tu seras un amour de petit lutin!

AIR *de Judith et Holopherne.*

J'obtiendrai la puissance!

AZARIEL.

Tu l'auras, je le veux.

BÊTINOZ.

Quel bonheur! quelle chance!
Je ne serai plus gueux!

AZARIEL.

Tu vas, changeant de rôle,
Eblouir tous les yeux.

BÊTINOZ.

Je suis un heureux drôle!

POLKETTE.

Tu n'es qu'un vaniteux!

BÊTINOZ.

C'est fameux! (*bis.*)
Tout sourit à mes vœux.

Même air.

Les femmes les plus belles
Vont s' disputer mon cœur.
Je charm' les plus cruelles,

Mouvement de Polkette.

En tout bien tout honneur.
Sans craindre une disgrâce,
J' pourrai soir et matin
Etre un vrai Lovelace.

POLKETTE.

Tu n'es qu'un galopin!

BÊTINOZ.

Quel destin! (*bis.*)
Merci, mon bon lutin!

POLKETTE. Et on dit que les voyages forment les hommes!... ils les déforment.

BÊTINOZ. Vous n'entendez rien aux belles manières, ma chère*.

POLKETTE. Vous l'avez ensorcelé.

AZARIEL, *bas à Polkette.* C'est pour mieux te venger! (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*) Voici le roi.

* Polkette, Azariel, Bêtinoz.

BÊTINOZ. Est-ce qu'il vient me demander mon pot-au-feu*?

AZARIEL. Rassure-toi, c'est le moment de conquérir la puissance!... A l'œuvre, Bêtinoz.

BÊTINOZ. Et que faudra-t-il faire pour cela?

AZARIEL. Tu offriras aussi tes petits trésors.

BÊTINOZ. Mes trésors?...

AZARIEL. N'as-tu pas les pierres que tu as ramassées pour combattre les ours?

BÊTINOZ. Eh bien?

AZARIEL. Le roi les aime beaucoup.

BÊTINOZ. Vraiment! et ça me donnera ses faveurs?... ce prince a donc la maladie de la pierre?...

AZARIEL. Silence!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE ROI, FANTAZIO, RÉGINE, LA COUR*.

ENSEMBLE.

AIR *de la Cuisinière.*

Ce repas est charmant;
Oui, tout est succulent!
Quel seigneur opulent!
Ah! pour un vrai gourmet,
Le festin est complet!

LE ROI.

Mes yeux sont stupéfaits
Et surtout fort satisfaits!
Ces plats sont fort bien faits;
Les salmis sont parfaits.
Vit-on tant de laquais,
De valets
Et de mets?
Mon palais
Est fort bien dans ce palais.

REPRISE DU CHOEUR.

Ce repas est charmant, etc.

LE ROI. Ah! que j'ai donc bien mangé!... Ah! que j'ai donc bien bu!... mais où sommes-nous, mon premier ministre, où sommes-nous?

FANTAZIO. Dans les cuisines du palais, sire.

LE ROI. Ah! les belles cuisines!... Ah! les grandes cuisines!... je ne m'étonne plus si tu nous as donné un si bon dîner... Ah! que j'ai donc bien mangé!... Je suis fâché que la Marchésa ne voie pas ces cuisines; mais elle s'est rendue à mon palais pour veiller aux apprêts de la fête que je compte te donner ce soir pour ton installation.

FANTAZIO. Sire, tant de bonté...

BÊTINOZ, *à part.* Est-il flagorneur!

LE ROI. Tiens! je veux faire plus... je te donne...

TOUS. Quoi donc?

LE ROI. Ma foi, oui, je te donne ma nièce en mariage.

* Polkette, Bêtinoz, Azariel.

** Polkette, Azariel, Bêtinoz, Fantazio, le Roi, Régine.

FANTAZIO. Votre nièce!

BÊTINOZ, *à part.* Il serait le neveu du roi... j'aimerais assez cette profession.

AZARIEL, *bas à Bêtinoz.* Attends!...

LE ROI. Qu'en dis-tu, Régine?

RÉGINE. Comme vous, voudrez mon oncle.

FANTAZIO. Ah! sire, un tel honneur!...

POLKETTE, *bas à Azariel.* Mais mam'selle Angéla...

AZARIEL, *de même.* Sois sans crainte.

LE ROI. Voyons... ça vous va-t-il, mes petits enfants? Ma nièce, comment trouvez-vous monsieur?

RÉGINE. Comme vous voudrez, mon oncle.

LE ROI. Mais enfin te plaît-il?

RÉGINE. Comme vous voudrez, mon oncle.

LE ROI. Ma nièce, vous vous répétez...

AZARIEL, *bas à Bêtinoz.* Avance-toi.

BÊTINOZ. Dans cet équipage?

AZARIEL. Ne crains rien.

LE ROI, *à Régine.* Allons, donne-lui ta main, que je lui offre ma bénédiction.

RÉGINE. Comme vous voudrez... (*se trouvant face à face avec Bêtinoz, qui s'est avancé entre elle et Fantazio, et poussant un cri.*) Ah! le beau seigneur*!

LE ROI. Hein?

RÉGINE. Quelle figure noble et distinguée!

BÊTINOZ, *à part.* Est-ce que c'est de moi qu'elle parle?

RÉGINE. Quel regard superbe!

POLKETTE, *à part.* Il faut qu'elle ait la berlue.

LE ROI, *examinant Bêtinoz.* En effet, je le trouve joli...

BÊTINOZ, *à part.* Lui qui me trouvait hideux!

RÉGINE. Et les beaux habits!

BÊTINOZ, *à part.* Des habits de marmiton.

RÉGINE. Et quels magnifiques diamants!

BÊTINOZ, *à part.* Ah ça, voudraient-ils se moquer de moi?

AZARIEL, *bas.* Je les ai aveuglés en ta faveur.

FANTAZIO, *avec inquiétude.* Quel est donc cet inconnu?

LE ROI. Oui... Que voulez-vous, noble intrus?

AZARIEL, *bas.* Dis donc que tu es riche.

BÊTINOZ. Ah! oui, c'est vrai. Sire, je suis un riche seigneur des îles Canaries.

LE ROI, *avec intérêt.* Ah! vous êtes un serin!... j'aime beaucoup les animaux de votre espèce... j'en ai privé deux...

BÊTINOZ, *à part, vexé.* Il me prend pour un animal!

POLKETTE, *riant, à part.* Attrape!

LE ROI. Aussi, je vous donne l'hospitalité et je vous invite au mariage de ma nièce... les noces seront superbes, car mon neveu Fantazio va me donner des sommes immenses pour qu'elles soient célébrées avec pompe. N'est-ce pas, Fantazio?

FANTAZIO, *embarrassé.* Certainement, sire.

LE ROI. Allons, mon neveu, remets moi ces sommes à l'instant.

FANTAZIO, *à part.* Et Azariel qui m'abandonne!

AZARIEL, *à part.* Tire-toi de là!

LE ROI. Tu hésites?... (*A part.*) Serait-ce un Grec?

FANTAZIO. Que faire?

LE ROI. Ou plutôt, serais-tu gêné?

BÊTINOZ, *que pousse Azariel.* Il l'est... mais moi, sire, je puis vous combler de tous les biens de la terre.

LE ROI. Il m'en a assez la mine.

BÊTINOZ, *regardant Azariel qui l'excite toujours.* Le seigneur Fantazio vous a promis des millions, moi je puis vous donner des milliards.

LE ROI. Il serait possible, jeune Canarien!... donne, donne tes trésors, ne te gêne pas, mais je les veux sur-le-champ.

AZARIEL, *bas.* Présente-lui donc tes pierres.

BÊTINOZ, *bas.* Vous le voulez... (*Haut au Roi.*) Voilà*!

Il tire ses pierres qui se sont changées en diamants.

LE ROI. Que vois-je? des rubis!

BÊTINOZ, *stupéfait.* Des rubis!

FANTAZIO. Est-il possible?

LE ROI. Des topazes! des émeraudes!... (*Tendant la main.*) Encore!... encore!...

BÊTINOZ, *lui donnant des pierres.* Tenez... tenez... tenez... tenez... tenez!...

LE ROI, *qui ne peut plus se contenir.* Assez, assez!.. ça déborde... assez! assez!... un sac!... une malle!... une armoire!...

On apporte un coffre; le Roi y met les pierreries.

FANTAZIO, *soucieux.* Tant de richesses!... quel est donc cet homme?

LE ROI, *à Bêtinoz.* Ah! jeune nabab!...

LES COURTISANS, *quittant le côté de Fantazio pour aller saluer Bêtinoz.* Noble seigneur!...

BÊTINOZ, *à part.* Comme ils sont polis! (*Faisant force saluts.*) Messieurs, j'ai bien l'honneur... ah! messieurs!...

FANTAZIO, *à part.* Ils me délaissent tous... (*Apercevant Azariel.*) Ah! mon bon génie!

AZARIEL. Que puis-je y faire?

LE ROI, *enthousiasmé.* Je n'ai jamais été si riche... ah! grand Canarien, comment reconnaître tant de... Tiens! je te nomme mon favori...

FANTAZIO. Que dit-il?

LE ROI. Tiens!... je vais faire plus... je te nomme mon premier ministre...

BÊTINOZ. Ah! sire!

* Polkette, Azariel, Bêtinoz, Régine, le Roi, Fantazio.

* Polkette, Bêtinoz, le Roi, Régine, Fantazio, Azariel.

FANTAZIO. Mais, sire, vous m'aviez donné cette place.

LE ROI. Eh bien! je te l'ôte.

AZARIEL, *vers qui Fantazio fait un mouvement.* Que veux-tu? on est si changeant à la cour!

LE ROI. C'est bien le moins que je puisse faire... Ce n'est même pas assez, je veux faire plus; tiens! je te donne ma nièce en mariage!

POLKETTE. A Bêtinoz!...

LE ROI. Qu'en dis-tu, Régine?

RÉGINE. Comme vous voudrez, mon oncle.

BÊTINOZ, *à part.* Touchante naïveté!

POLKETTE, *à Bêtinoz.* Auriez-vous le cœur d'accepter?

BÊTINOZ. Arrière, petite, arrière!

POLKETTE. Vous me donniez tout à l'heure votre parole...

BÊTINOZ, *imitant le Roi.* Eh bien! je te l'ôte.

FANTAZIO, *à part.* Quand je croyais voir accomplir mes rêves...

AZARIEL, *bas à Fantazio.* Je te disais de te méfier des grandeurs... celui que l'on te préfère, c'est Bêtinoz, ton domestique... regarde comme le voilà changé.

Bêtinoz se trouve couvert de riches habits.

FANTAZIO. Dieu! quelle humiliation!

BÊTINOZ, *même jeu.* Comme me voilà beau!

LE ROI. Allons, mon neveu, la main à votre fiancée, rendons-nous au château des Cartes, où nous attend la Marchésa... C'est là que va se célébrer votre mariage!

FANTAZIO, *à part.* La Marchésa!... ah! elle, au moins, ne me repoussera pas.

Il sort.

BÊTINOZ, *à part.* Ah! quel beau sort!... me voilà nièce du roi.

POLKETTE, *s'approchant de lui.* Mais...

BÊTINOZ, *la repoussant.* Eloignez donc ce peuple.

LE ROI. Partons!

CHOEUR.

Air : *Introduction du Pré aux Clercs.*

Il nous faut rendre hommage
A ces amants heureux;
L'hymen qui les engage
Comble ici tous leurs vœux.

Le cortége se met en marche; Bêtinoz donne la main à Régine et sort triomphant suivi de toute la cour.

Sixième Tableau.

LE CHATEAU DES CARTES.

La salle du trône dans le château des Cartes; les murs ne sont tapissés que de cartes à jouer. Sur chaque porte on voit un roi de cœur, un roi de carreau, etc. Un brelan de dames est peint sur les panneaux du fond. Les chaises et fauteuils représentent également des cartes. Portes latérales et au fond.

SCENE PREMIÈRE.

FANTAZIO, *seul, arrivant par le fond; il a un costume de cavalier, mais très-simple.*

Au lever du rideau on entend les cris de *vive le roi! vive le premier ministre!*

Encore des vivat! encore des acclamations! et pour qui? pour Bêtinoz, pour mon valet!... Voilà bien les courtisans! eux qui m'encensaient tout à l'heure, ils se prosternent maintenant devant l'astre qui se lève!... Ainsi, tous mes rêves sont déçus... plus de puissance, plus de richesse!... Quelle fée a donc pu changer ainsi Bêtinoz et me réduire à l'abaissement quand je touchais à la grandeur?... Azariel! Azariel! ne me prendras-tu pas en pitié?

Air : *Est-ce t'aimer?* (Masini.)

Oui, c'est toi seul qu'ici j'implore, (*bis.*)
Azariel, mon bon lutin!
Daigneras-tu veiller encore (*bis.*)
Sur mon bonheur, sur mon destin?
En toi toujours mon cœur espère,
Entends ma voix, comble mes vœux.
Pour me sauver sur cette terre,
Me consoler, me rendre heureux, (*bis.*)
Azariel,
Quitte le ciel!

Azariel, en costume de lutin, paraît tout à coup auprès de lui.

AZARIEL. Tu m'appelles! que me veux-tu *?

FANTAZIO. Azariel!... Ah! tu ne m'as donc pas abandonné?...

AZARIEL. Ne t'ai-je pas dit que je serais toujours à tes ordres?

FANTAZIO. A mes ordres! et tu as permis qu'un autre prît ma place... tu ne m'as laissé voir les grandeurs que pour m'en précipiter aussitôt!

AZARIEL. Que veux-tu? je suis moins puissant que la destinée; mais ne t'avais-je pas averti?

FANTAZIO. Oui, sans doute, je le reconnais...

* Fantazio, Azariel.

AZARIEL. Et tu te résignes ; tu renonces à tes idées d'ambition... tu vas retourner auprès d'Angéla ?

FANTAZIO. Y penses-tu ?... quand j'avais porté la coupe à mes lèvres, quand elle m'enivrait déjà... retomber dans mon obscurité, en but aux mépris, aux sarcasmes ! Non, je veux me venger, humilier ceux qui me dédaignent. Azariel, tu vas m'aider, me rendre la fortune et la puissance !

AZARIEL. As-tu donc besoin de moi? n'est-il pas un moyen que tu peux employer ?

FANTAZIO. Lequel ?

AZARIEL. La Marchésa est toute-puissante.

FANTAZIO. La Marchésa ! Oui, c'est vrai.

AZARIEL. Elle t'aime, elle te l'a laissé voir.

FANTAZIO, *timidement.* Quand j'étais riche.

AZARIEL. Tu doutes déjà d'elle... de la Marchésa... une femme qui occupait tous tes rêves... pour laquelle tu as tout méprisé, tout repoussé.

FANTAZIO. Et je le ferais encore, car elle m'aime ! Je le crois... je veux le croire... ce n'est pas elle dont l'esprit vulgaire peut changer ainsi en un jour.

AZARIEL. Eh bien, deviens son époux, tu seras encore riche et puissant.

FANTAZIO, *embarrassé.* Oui, oui... mais tu me l'as dit aussi, le cœur des femmes est un abîme ; qui peut se flatter d'y lire ?

AZARIEL. N'as-tu pas tes roses magiques ?

FANTAZIO. Tu as raison, je puis en placer une sur son cœur.

AZARIEL. Et si elle s'effeuille, c'est que le cœur sur lequel elle repose est égoïste et perfide...

FANTAZIO. Mais si elle reste pure et brillante, je suis le plus heureux des hommes.

AZARIEL. Oui, la femme qui aime un homme dans le malheur est un trésor bien rare et bien précieux.

AIR *des Yeux bleus.*

Celle qui, le cœur
Rempli de candeur,
Toute à son ardeur
S'oublie elle-même,
Qui fuit sans humeur
Le bruit, la splendeur,
De l'homme qu'elle aime
Fera le bonheur.
Juge par ton propre délire,
Cet amour, hélas ! trop vanté,
Vois si le cœur peut se suffire
Et réchauffer la pauvreté.
Celle qui, le cœur, etc.

FANTAZIO. Tu prétends donc que ce trésor est introuvable?

AZARIEL. Non, car je connais une femme déjà qui le possède ; mais il en est d'autres peut-être... essaye. Tiens ! voici la Marchésa ! Adieu, Fantazio ; bon espoir!

Il disparaît.

FANTAZIO. Non, non, je ne puis croire que celle-là soit trompeuse... Azariel !... Il m'a quitté... et voici la Marchésa !... Du courage !...

SCÈNE II.

LA MARCHÉSA, FANTAZIO.

FANTAZIO, *s'élançant devant elle.* Ah ! madame, c'est donc vous, enfin !

MARCHÉSA, *à part.* Fantazio !

FANTAZIO. Vous paraissez surprise !... N'est-ce donc pas moi que vous cherchiez ?

MARCHÉSA. Sans doute, car j'ai appris le malheur qui vous frappe.

FANTAZIO. Et vous veniez m'apporter le charme de vos consolantes paroles ?

MARCHÉSA. Oui, vous devez en avoir besoin... quand on tombe dans la disgrâce, que l'on est exposé aux dédains, à l'exil peut-être !...

FANTAZIO. L'exil !... A-t-on prononcé ce mot ?... Mais que m'importerait l'exil lui-même si vous m'aimiez !

MARCHÉSA. Douteriez-vous de l'intérêt que je prends à votre sort ?

FANTAZIO. Non, oh ! non... je me rappelle trop ce que vous me disiez ce matin... Fantazio, ne nous quittons pas : je possède une villa enchanteresse sur le bord du fleuve ; là tout inspire l'amour, allons-y rêver ensemble !... Eh bien ! qui nous empêche d'y passer le reste de notre vie ensemble, toujours ensemble ?

MARCHÉSA. Y pensez-vous ! que dirait le monde?

FANTAZIO. Ne pouvons-nous pas légitimer notre union ?

MARCHÉSA. Sans doute... mais nous exiler déjà ! la fortune peut nous revenir... je veux rester ici pour veiller sur vos intérêts, sur votre avenir.

FANTAZIO. Que dites-vous ?

MARCHÉSA. La vérité... dans ce moment même je m'en occupe .. Le premier ministre m'attend, et je vais lui parler de vous, de vous seul.

FANTAZIO. A Bêtinoz !

MARCHÉSA. Au seigneur Bêtinoz qui m'a déjà reçue avec une grâce charmante.

FANTAZIO, *à part.* Que dois-je croire ?... Ah ! ma rose magique !... (*Marchésa va pour sortir. il l'arrête.*) Avant de nous quitter, belle Marchésa, laissez-moi vous offrir un gage de mon amour... cette simple rose... c'est tout ce qui me reste de mes richesses.

MARCHESA. Elle ne m'en sera que plus chère !

AIR : *Muse des bois.*

FANTAZIO.

Qu'en mon absence, ah! du moins, cette rose
Rappelle encore un rêve de bonheur !
Et permettez qu'en partant je la pose
Comme un regret, hélas! sur votre cœur.

LA MARCHÉSA.

De cette fleur la parure modeste
Me plaira plus que les rubis et l'or.

FANTAZIO, *à part, hésitant.*

Dois-je échanger le doute qui me reste ?
La vérité sera plus triste encor.

Trémolo à l'orchestre. Fantazio hésite.

MARCHÉSA. Je vous attends. (*Fantazio fait un geste de résolution ; il s'approche en tremblant, et place la rose dont soudain les feuilles se détachent. Fantazio pousse un cri de désespoir.*) Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

Il reste anéanti. On entend la ritournelle du chœur suivant.

FANTAZIO. Flétrie ! à l'instant... Ah! plus d'espoir !

LE VALET DE PIQUE, *entrant.* Place au roi! place aux fiancés royaux !

La Marchésa va vivement au devant d'eux et se mêle au cortége.

SCÈNE III.

FANTAZIO, LE ROI, *en roi de carreau;* RÉGINE, *en dame de cœur;* BÊTINOZ, *en valet de cœur ;* LE VALET DE PIQUE, LE VALET DE TRÈFLE, LE VALET DE COEUR, LE VALET DE CARREAU, CARTES, SUITE DU ROI, DAMES DE LA COUR.

Ils entrent en cortége, le Roi à la tête, suivi de Bêtinoz qui donne la main à Régine, et de toute sa cour. Le cortége fait le tour de la scène.

CHOEUR.

AIR *du Pas des Almées de la Péri.*

Vive le roi que nous chérissons tous !
Vivent ces heureux époux !
Qu'ici toute la cour
Leur prouve son amour.

LE ROI*. C'est cela... de la gaieté !... soyons folichons... trémoussons-nous... n'est-ce pas, ma nièce ?

BÊTINOZ. Je suis de l'avis de Sa Majesté... folichons-nous. (*A part.*) Je dois être superbe ainsi !

LE ROI. Nous allons célébrer le mariage... attention ! Que le brelan de dix prenne des piques, que le neuf de cœur couvre de tapis tous les carreaux, et que l'on distribue du trèfle au peuple! De cette manière, nous ne craindrons pas les atouts. Maintenant, que la cérémonie commence !

* La Marchésa, Bêtinoz, le Roi, Régine, Fantazio.

BÊTINOZ. Allons, chaud! chaud !

CHOEUR.

AIR *nouveau de M. Kriésel.*

Célébrons ce mariage
Qui doit à jamais les unir,
Ce doux lien leur présage
Le plus heureux avenir.

LE ROI.

Marchons à l'autel
D'un pas solennel.

BÊTINOZ.

A moi grandeur et richesse !

LE ROI.

Vous allez, ma nièce,
Faire des vœux sacrés.

RÉGINE.

C'est comme vous voudrez.

LE ROI.

Qu'on appelle le prêtre.

BÊTINOZ, *à part.*

Je voudrais voir mon maître;
Comme je l'humilierais !

FANTAZIO, *à part.*

Voilà comme je serais.

A ce moment deux prêtres entrent portant un trépied faisant autel. Ils sont suivis par un ermite à grande barbe blanche. Bêtinoz prend la main de Régine, et tous deux s'approchent de l'autel suivis du Roi et des assistants.

TOUS, *se jetant à genoux.*

Aux prières de l'ermite
Joignons tous nos cœurs ardents.
Devant le ciel, au plus vite,
Qu'il enchaîne ces amants.

LE ROI, *joyeux et ému.*

Quel moment pour mon cœur !...
Recommençons le chœur.

REPRISE.

Célébrons ce mariage, etc.

Bêtinoz et Régine avancent pour être unis par l'ermite qui s'est placé devant l'autel.

FANTAZIO, *à part.* Azariel disait que la grandeur était toujours une chimère.

AZARIEL. Regarde !

Sa robe d'ermite tombe.

BÊTINOZ. Azariel !

AZARIEL. Oui, moi qui viens vous prouver la vanité des grandeurs... Rentrez dans le néant d'où vous êtes sortis !

Septième Tableau.

LES RUINES.

Il étend la main ; aussitôt un grand bruit se fait entendre, le palais de cartes s'écroule, on n'en voit plus que les ruines ; puis, au milieu, dans le fond, on voit apparaître Angéla et Polkette. Azariel se place auprès d'elles et semble les protéger. Sur le devant de la scène, le Roi, la Marchésa, Régine, les courtisans sont au comble de l'effroi, le désordre est général.

ACTE DEUXIÈME.

Huitième Tableau.

LE BOUDOIR D'UNE COURTISANE.

Un boudoir élégant; portes à droite et à gauche. Au fond, deux statues d'Amour sur des piédestaux.

SCENE PREMIÈRE.

QUELQUES DOMESTIQUES, *en grande livrée;* VÉRONIQUE, *puis* POLKETTE.

Les Domestiques portent des fleurs et des lettres.

CHOEUR.

AIR *d'Eugène Déjazet.*

Quel honneur
Et quel bonheur !
Nous venons faire hommage (*bis.*)
De nos bouquets,
De nos billets.
Quel honneur, etc.

VÉRONIQUE, *aux Domestiques.* Que de fleurs et de billets... Ça en fait trente-deux depuis hier... Madame recevra le total à son réveil.

Les Domestiques sortent en reprenant le chœur.
Polkette entre à gauche.

VÉRONIQUE. Ah ! c'est la nouvelle camériste de mademoiselle *.

POLKETTE. Eh, mon Dieu ! mère Véronique, est-ce qu'on a établi ici un quai aux fleurs ?

VÉRONIQUE. Non, ce sont nos pourvoyeurs habituels, les jeunes seigneurs de la ville, qui nous envoient ainsi leurs cartes de visite, avec autant de déclarations d'amour.

POLKETTE. Eh bien ! j'espère que voilà de quoi faire des papillotes.

VÉRONIQUE. Vous n'êtes pas encore habituée à ça, vous, mademoiselle Polkette, qui n'êtes dans la maison que depuis deux jours... Qu'est-ce donc qui vous a si bien recommandée pour être reçue comme ça toute de suite ?

POLKETTE. Quelqu'un qui a plus de pouvoir que vous et moi... et qui a voulu me mettre à bonne école.

* Polkette, Véronique.

VÉRONIQUE. Ah ! bien !... Pourvu que vous ayez des dispositions, vous profiterez ici... Ah ! dame ! c'est que mademoiselle Zerlina est la première danseuse du théâtre.

POLKETTE. Oui, oui, je sais cela, et je sais aussi qu'il est bientôt midi.

VÉRONIQUE. C'est vrai, l'heure du réveil... Il est temps que j'aille ranger tout cela dans le cabinet de toilette de mademoiselle.

POLKETTE. Allez, mère Véronique ; moi je vais tout disposer ici pour la recevoir.

Véronique entre à droite.

SCÈNE II.

POLKETTE, *seule.*

Oui, notre bon petit génie l'a voulu, me voilà au service d'une danseuse; c'est un autre genre que mademoiselle Angéla !... un boudoir tout parfumé... avec des statues d'Amour... plusieurs Amours... Oh ! je ne moisirai pas ici ; le temps seulement d'achever *la leçon donnée* au seigneur Fantazio, que la danseuse n'a pas l'air de voir d'un très-mauvais œil... Peut-être comme cette Marchésa pour qui il nous a délaissées, et qui l'a planté là à son tour... Mais ça ne l'a pas corrigé... Oh ! les hommes !... Le maître et le valet ne valent pas mieux l'un que l'autre; mon gueux de Bétinoz, qui, ne pouvant plus être ministre, a repris son service de valet de chambre... et les voilà qui courent de plus belle les aventures !... Pour le maître, ça regarde mademoiselle; mais quant au valet, il n'a qu'à bien se tenir.

ZERLINA, *dans la coulisse.* Ah ! ah ! ah !

POLKETTE. Ah ! voici ma nouvelle maîtresse... Toujours gaie celle-là, tandis que cette pauvre mademoiselle Angéla... Enfin, elles auront peut-être chacune leur tour.

SCENE III.

ZERLINA, POLKETTE.

ZERLINA, *entrant; elle tient un paquet de lettres à la main.* Ah! ah! ah! c'est charmant!

POLKETTE. Mademoiselle paraît bien gaie, ce matin!

ZERLINA. Ah! c'est toi, Polkette; juge toi-même s'il y a de quoi... Tiens! vois toutes ces lettres.

POLKETTE. Des déclarations?

ZERLINA. Oui, toutes aussi fades les unes que les autres; une exceptée qui est d'une originalité!

POLKETTE. Une lettre d'amour originale! c'est drôle!...

ZERLINA. Parce que c'est rare... jamais on ne m'en a écrit d'un style pareil, écoute: (*Lisant.*) « Charmante Zerlina, je vous ai » vue, je vous ai aimée, et j'ai juré que vous » m'aimeriez. »

POLKETTE. Voilà tout?

ZERLINA. Mon Dieu, oui!... Signé: don Chérubin.

POLKETTE. Ce jeune cavalier espagnol si gentil, qui était hier au spectacle.

ZERLINA. Ah! tu l'as remarqué?

POLKETTE. Oui, parce que je lui trouvais un air doux et timide.

ZERLINA. Sa lettre serait donc bien trompeuse; il me semble, au contraire, passablement avantageux.

POLKETTE. Ce n'est pas comme le seigneur Fantazio?...

ZERLINA. Si exalté! si sentimental!

POLKETTE. Et qui ne vous déplaît pas.

ZERLINA. Heu! je ne sais...

POLKETTE. Là, voyons, franchement?

ZERLINA. Il me plaisait assez hier, mais aujourd'hui...

POLKETTE, *avec joie.* Il ne vous plaît plus?

ZERLINA. Je n'en sais rien, te dis-je.

AIR: *Vaudeville du Démon de la nuit.*

A son désir on s'abandonne,
Ce qu'on n'a pas a tant d'attrait!
Mais dès que le sort vous le donne,
Le charme aussitôt disparaît.
Quoique la raison nous conseille,
Qu'il naisse un caprice soudain,
Alors ce qui nous plaît la veille
Déplaît souvent le lendemain.

POLKETTE, *naïvement.* Ah! je ne savais pas.

VÉRONIQUE, *entrant.* Madame...

ZERLINA. Que voulez-vous, Véronique?

VÉRONIQUE. C'est un jeune cavalier...

ZERLINA, *avec humeur.* Déjà!... et il se nomme?

VÉRONIQUE. Don Chérubin...

POLKETTE. Le gentilhomme espagnol!...

ZERLINA. Vraiment!

VÉRONIQUE. Je vais le congédier?...

ZERLINA. Non.

POLKETTE. Ah! vous allez le recevoir?

ZERLINA. Pour me distraire.

VÉRONIQUE. Entrez, mon gentilhomme...

AZARIEL, *sous le costume de don Chérubin.* Tu vois bien, respectable duègne, que la consigne n'était pas pour moi!... Salut à la charmante Zerlina, à la déesse de la danse... (*Faisant signe à Véronique et à Polkette de sortir.*) Allez!... (*Bas à Polkette.*) Et n'aie pas peur!

POLKETTE, *à part.* C'est Azariel!...

Nouveau signe; elles sortent.

SCÈNE IV.

ZERLINA, AZARIEL.

ZERLINA. Comment, monsieur, vous renvoyez mes femmes?

AZARIEL. N'est-ce pas le moyen d'être seul avec vous?

ZERLINA. Cela est indubitable, mais je ne comprends pas...

AZARIEL. Vous n'avec donc par lu mon billet?

ZERLINA. Si, et je vous avoue qu'il m'a semblé un peu... original.

AZARIEL. Il a dû vous plaire.

ZERLINA. Savez-vous que ce que vous dites-là est assez impertinent.

AZARIEL. Qu'importe!... vous parliez de mon billet.

ZERLINA. Il m'a fait rire.

AZARIEL. Tant mieux!... c'est preuve qu'il ne vous a pas fâchée... Et mon serment?

ZERLINA. Est celui d'un fat.

AZARIEL. Tant mieux encore!... les femmes les aiment.

ZERLINA, *le regardant avec étonnement.* Quel âge avez-vous donc?

AZARIEL. Dix-huit ans.

ZERLINA. Les femmes vous ont donc bien gâté?

AZARIEL. Je ne pourrais pas vous en dire le nombre.

ZERLINA. Et vous pensez que je l'augmenterai?

AZARIEL. J'en suis sûr.

ZERLINA. Vous avez bonne opinion de vous-même.

AZARIEL. Je me rends justice... et à vous aussi... Je suis un joli cavalier, vous, une femme charmante: vous me plaisez, je vous plairai.

ZERLINA. C'est ce que nous verrons.

Air *du Muletier de Castille.*

Pour moi, non, jamais de cruelle!
Vous céderez, bon gré, mal gré;
Oui, vous m'appartiendrez, ma belle,
Par don Juan, je l'ai juré!
S'il faut qu'un soupirant vulgaire
Languisse à vos pieds un grand mois;
Moi, quand je parais, je dois plaire :
La vertu soudain aux abois
Soupire et se rend à mes lois;
Seule, seriez-vous donc rebelle?
Point de scrupule exagéré!
Ai-je un rival?... Je le tuerai!
Pour moi, non, jamais de cruelle, etc.

ZERLINA, *à part.* Mais il est extravagant!

AZARIEL. Donc, je vous inscris d'avance sur mes tablettes. (*Il écrit.*) Zerlina...

ZERLINA. Monsieur, je vous ai écouté avec sang-froid, mais vous allez, je pense, cesser ce badinage.

AZARIEL. Un badinage?... Jamais je n'ai parlé plus sérieusement.

ZERLINA. Cessez, vous dis-je, ou vous me fâcherez.

AZARIEL, *à part.* J'y compte bien.

ZERLINA. Et je serai forcée de vous congédier...

AZARIEL. Ah!... un pareil mot, ici... dans ce boudoir.

ZERLINA. Eh bien?

AZARIEL. Ce serait un contresens.

ZERLINA. Vous oubliez que vous êtes chez moi, sortez!

AZARIEL. Avec plaisir... si c'est comme le marquis de Casanova... et à la même heure.

ZERLINA. Sortez, vous dis-je, ou j'appelle.

Air *nouveau de M. Kriésel.*

C'est abuser de ma patience,
Trop longtemps, monsieur, c'est m'outrager.
Partez, ou de cette impertinence
Peut-être on saurait me venger.

AZARIEL.

Avec ceux que vous charmez, madame,
Dans ce boudoir dont vous me chassez,
S'il me faut combattre, sur mon âme,
De vingt bras je n'aurai pas assez.

ENSEMBLE.

ZERLINA.

C'est abuser, etc.

AZARIEL.

Ayez un peu plus d'indulgence,
Je n'ai pas voulu vous outrager;
Mais profitez de la circonstance,
Il est si doux de se venger.

Azariel sort à droite.

SCÈNE V.

ZERLINA*, *puis* POLKETTE.

ZERLINA. L'impertinent!... et il s'éloigne en riant de moi... Il ira conter par toute la ville qu'il s'est joué de Zerlina... qu'il s'en est joué impunément... Oh! ce ne sera pas. (*Elle sonne avec violence.*) Polkette, quelqu'un n'est-il pas venu?

POLKETTE, *entrant à gauche.* Si, mademoiselle, le seigneur Fantazio; mais comme vous désiriez prendre du repos...

ZERLINA. Vous l'avez renvoyé? Maladroite!

POLKETTE. Non, mademoiselle; seulement nous l'avons prié d'attendre au jardin où il se promène avec son domestique Bêtinoz.

ZERLINA. Ah! très-bien; fais-le entrer, dis-lui qu'il vienne, qu'il vienne tout de suite.

POLKETTE, *à part.* Ah! mon Dieu! est-ce que son caprice lui reprend?

ZERLINA. Qu'attends-tu?... mais va donc. (*Polkette sort à gauche.*) Ah! il me vengera, lui! il m'aime!... il le dit du moins... Eh bien! il m'en donnera une preuve.

SCÈNE VI.

ZERLINA, FANTAZIO, BÊTINOZ, POLKETTE. ** (*Elle les introduit et sort à droite.*)

ZERLINA, *s'élançant au-devant de Fantazio.* Ah! Fantazio, vous voici!

FANTAZIO. Mais qu'avez-vous donc? vous semblez agitée.

ZERLINA. Oui, je souffre.

BÊTINOZ, *à part.* Le fait est que les yeux lui sortent.

ZERLINA. Vous m'aimez, n'est-ce pas? Vous m'avez dit souvent que vous donneriez tout pour moi, votre fortune, votre existence.

FANTAZIO. Et je suis prêt.

BÊTINOZ, *à part.* Je crois bien, elle est gentille comme tout... Mon maître est un heureux drôle.

ZERLINA. Eh bien! cet amour que vous m'avez juré... comme tant d'autres... je vous en demande une preuve.

FANTAZIO. Parlez.

BÊTINOZ, *à part.* Elle va lui demander de la mener au bal.

ZERLINA. Connaissez-vous un gentilhomme espagnol, don Chérubin?

FANTAZIO. Je l'ai aperçu par la ville...

ZERLINA. Et qu'en dit-on?

FANTAZIO, *avec indifférence.* Qu'il mène un grand train.

ZERLINA. Mais encore?

* Polkette, Zerlina.

** Bêtinoz, Fantazio, Zerlina.

FANTAZIO. Qu'il est très-simple, très-timide... il n'ose regarder une femme en face.

ZERLINA. Il est donc bien changé... en ma faveur, car il vient de m'insulter cruellement... ici... chez moi.

FANTAZIO. Lui!...

ZERLINA. Il a cru, sans doute, que j'étais une pauvre femme sans défense... mais mon cœur sera à celui qui me vengera.

FANTAZIO. Il serait possible!

BÊTINOZ, *à part*. Dieu! si j'étais brave...

ZERLINA. Je n'aurais qu'un mot à dire, et le chevalier Benetto, le comte Salvati, et tant d'autres, seraient heureux de prendre ma défense... mais, je vous l'avoue, Fantazio, c'est à vous que j'aimerais à devoir de la reconnaissance.

FANTAZIO. Oh! merci, Zerlina!

AIR *du Curé de Champaubert.*

Je comblerai votre espérance;
A vous mon cœur, à vous mon bras;
S'il faut risquer mon existence,
Ordonnez, je n'hésite pas.
Oui, je vengerai votre offense,
Mais donnez-moi, c'est là tout mon désir,
Si je reviens, une espérance,
Et si je meurs, un souvenir!

ZERLINA. Je vous le jure.

BÊTINOZ, *à part*. Oh! oh! si j'étais brave!

FANTAZIO. Alors, malheur à lui.

ZERLINA. Courez donc... vous savez où il demeure?

FANTAZIO. Dans la rue qui longe votre jardin.

ZERLINA. Attendez!... (*Appelant.*) Polkette... (*Polkette paraît*) la clef de la petite porte du jardin... (*Polkette la lui remet.*) Je vais vous conduire moi-même.

POLKETTE, *à part*. Ils partent ensemble!

FANTAZIO. Venez, madame, vous serez vengée.

Ils sortent vivement tous deux.

SCENE VII.

POLKETTE, BÊTINOZ.

BÊTINOZ. Ah! si j'étais brave!...

POLKETTE, *lui frappant sur l'épaule*. Malheureusement, tu ne l'es pas...

BÊTINOZ. Polkette, depuis que j'ai eu le malheur de vous retrouver ici, après ma décadence, je crois vous avoir défendu ce ton de familiarité.

POLKETTE. Avec un ex-premier ministre! qui n'en est pas moins domestique comme mo!

BÊTINOZ. Domestique!...

POLKETTE. Ou laquais, comme tu voudras.

BÊTINOZ. Erreur!... Depuis que ma puissance s'est écroulée avec le château des Cartes, je me suis remis à suivre partout le seigneur Fantazio, je fais ses moindres volontés, je brosse ses habits, je cire ses bottes... mais je ne suis pas son domestique... je suis son ami.

POLKETTE. Moyennant deux ducats par mois.

BÊTINOZ. Ah ça, je vous trouve bien étonnante, prolétaire, de me faire toutes ces questions... Qui êtes-vous?... Pourquoi me suivez-vous ainsi?... Pourquoi dans toutes les situations de ma vie, vous trouvai-je toujours sur mes pas?...

POLKETTE. C'est que je t'aime tant, que j'ai du plaisir à te tourmenter.

BÊTINOZ. Cette espèce d'amour m'incommode, et je vous somme de me laisser la paix.

POLKETTE. Non pas... non pas... je m'attache à tes effets, et si tu fais la grimace, je t'en enlève quelque partie.

BÊTINOZ. Mais c'est de la persécution.

POLKETTE. D'ailleurs, j'ai besoin de te suivre pour étudier les progrès de ton immoralité! ça va bien... Il y a quelque temps, tu n'étais que gourmand et envieux... maintenant, te voilà de plus mauvaise langue, méchant, libertin... hier tu prenais la place de ton maître... aujourd'hui tu veux lui prendre sa maîtresse.

BÊTINOZ. Tiens! elle est gracieuse, et puis elle a de belles parures, et des robes de soie qui font frou frou... ça me flatte.

POLKETTE. Vaniteux!... et tu oses me dire ça, à moi-même, en face!

BÊTINOZ. Parbleu!... je vous dois cette marque de confiance.

POLKETTE. Merci!... ah ça, tu as donc la prétention de l'emporter sur ton maître?

BÊTINOZ. Pourquoi pas? nous nous valons. Il a été premier ministre... moi je l'ai été aussi... l'affaire peut s'arranger...

POLKETTE. Eh bien! bonne chance, marquis de Bêtinoz... je vous souhaite une réussite entière.

BÊTINOZ. Elle rage!... jalouse!

POLKETTE. Je suis tranquille va, ton visage me rassure... Adieu, Bêtinoz; attends ici ta belle! (*A part.*) Moi je vais trouver mademoiselle Angéla, elle a besoin de consolations, elle! (*Haut.*) Adieu, bijou, bien du plaisir.

Elle sort en riant.

SCENE VIII.

BÊTINOZ, *seul, puis les* AMOURS.

Elle rit, elle ose rire!... mais rira bien qui rira le dernier; me voilà dans la place...

gare à toi, Fantazio !... quel honneur pour moi si je peux supplanter mon maître... Zerlina disait tout à l'heure qu'elle donnerait son cœur à celui qui la vengerait... qui sait si Fantazio réussira ?... Je veux tenter aussi l'aventure... il faut que je sois brave... ça ne doit pas être bien difficile d'être brave !... une fois n'est pas coutume, ça ne m'engagera pas pour l'avenir... Je veux provoquer don Chérubin... il n'est pas fort... je veux le tuer, le massacrer... Mais des armes ! il me faut des armes !

Musique douce à l'orchestre.

UN AMOUR, *descendant de son piédestal.* Tu en auras !

BÊTINOZ, *se retournant.* Hein ?

2ᵉ AMOUR, *descendant aussi.* Nous te servirons d'écuyers.

BÊTINOZ. Des statues qui parlent et qui marchent... quel est ce nouveau prodige ?

1ᵉʳ AMOUR. Rien n'est impossible à l'Amour.

BÊTINOZ. Ah ! vous êtes l'Amour ?... ça ne m'étonne plus alors... on a fait une chanson là-dessus.

Chantant.

C'est l'amour, l'amour, l'amour
Que fait le monde...

1ᵉʳ AMOUR. Tu veux venger celle que tu aimes ?

BÊTINOZ. Oui, saperlotte !

2ᵉ AMOUR. Tu veux te battre pour l'obtenir ?

BÊTINOZ. Oui, saperlotte !

1ᵉʳ AMOUR. Et tu demandes des armes... sois satisfait !

Il frappe la terre de son arc ; il en sort un trophée d'armes soutenu par deux autres petits Amours.

BÊTINOZ. Diable ! vous êtes expéditif... c'est une boutique complète d'armurier.

Un Amour a pris une cuirasse dans le trophée ; l'autre un casque, l'autre un bouclier, le dernier une épée, qu'ils présentent à Bêtinoz.

2ᵐᵉ AMOUR.

AIR : *Prêt à partir, etc.*

Vite, voyons, revêts cette cuirasse,
Et sur ton front mets ce casque d'acier :
Prends cette épée, et, de par Lovelace,
Vaillant héros, je te fais chevalier !

1ᵉʳ AMOUR.

Même air.

Dès à présent, sois fort dans les alarmes,
Sur le terrain montre de la valeur ;
Tu ne peux plus rien craindre ; avec mes armes,
On est certain d'être toujours vainqueur.

BÊTINOZ, *on lui a mis le casque, la cuirasse, etc.* Vous êtes sûr qu'elles sont bien trempées ?

1ᵉʳ AMOUR. Ce sont des armes que Vulcain lui-même a forgées pour le dieu Mars, qui veut bien te les prêter.

BÊTINOZ. Le dieu Mars est bien honnête ; mais voici une épée qui me semble bien lourde !

2ᵉ AMOUR. Prends celle-ci.

BÊTINOZ. Elle est bien courte.

1ᵉʳ AMOUR. Comment !

Il la prend ; elle devient très-longue.

BÊTINOZ. Ah ça, j'ai donc la berlue... (*Il reprend l'épée qui devient très-courte.*) Voyez plutôt.

1ᵉʳ AMOUR, *la reprenant ; même jeu.* Regarde toi-même.

BÊTINOZ. Non, décidément j'en aime mieux une autre, donnez-m'en une qui reste très-longue. (*Un des Amours lui présente une longue épée.*) Oh ! oui, celle-là... pique-t-elle bien ?

2ᵉ AMOUR. Vois toi-même.

Il la lui enfonce dans le corps jusqu'à la garde.

BÊTINOZ. Ah ! fichtre !... ôtez-moi ça... tirez-moi ça... (*On la lui retire.*) Suis-je mort ?

2ᵉ AMOUR. Non, ce n'était que pour l'essayer, ça ne compte pas... Es-tu content ?

BÊTINOZ. Décidément, j'aime mieux la première !... Maintenant, donnez-m'en une pour mon rival... une très-courte. (*Un Amour lui présente un petit poignard.*) Bravo !... je le brave, vous pouvez m'armer chevalier... je suis sans peur.

Il se met à genoux ; on achève de lui attacher ses armes. Le 1ᵉʳ Amour lui donne l'accolade. Musique à l'orchestre pendant cette scène. Bêtinoz se relève.

1ᵉʳ AMOUR. Maintenant tu peux marcher dignement au combat !...

BÊTINOZ. Marchons !

AIR *nouveau, de M. Kriésel.*

ENSEMBLE.

Sans tarder, volons au combat,
De Zerlina venger l'outrage ;
Je brillerai d'un noble éclat,
On parlera de mon courage.

LES AMOURS.

Sans tarder, volez au combat,
De Zerlina vengez l'outrage ;
Tu brilleras d'un noble éclat,
On parlera de ton courage.

BÊTINOZ.

Je vais tout défier
Et tenter l'aventure,
Car je suis chevalier. (*bis.*)

LES AMOURS, *à part.*

De la triste figure.

REPRISE DU CHOEUR.

Marche triomphale de Bêtinoz qui sort de scène précédé et suivi par les Amours rangés deux à deux.

Neuvième Tableau.

LE DUEL IMPOSSIBLE.

Un site au bord de la mer; à gauche quelques rochers. A droite, sur le deuxième plan, une cabane de pêcheur. Tout au fond, dans le lointain, une montagne élevée en haut de laquelle est le cratère d'un volcan, d'où s'échappe une légère fumée.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÉLA, *seule, assise devant la cabane.*

Personne! personne encore!... pas même Polkette... Azariel m'a pourtant bien recommandé d'attendre dans cette chaumière... Espère, m'a dit mon bon génie... Mais en vain j'interroge l'horizon qui s'étend devant moi, en vain j'attends chaque barque qui vole sur les flots.

AIR : *La Fleur de l'âme.*

Non, je ne vois personne,
Et quand il reviendra,
Si le ciel m'abandonne
Je ne serai plus là.
Ah! sur la froide plage,
Si je devais mourir,
Écho de ce rivage
Porte-lui mon soupir!...
Pourtant s'il m'aima,
Un jour il viendra,
Espoir, soutiens mon courage...
Mais chaque matin
Je regarde en vain ..
Attendons encore demain!

On entend Azariel qui, dans le lointain, répète :

Pourtant s'il m'aima,
Un jour il viendra, etc., etc.

L'écho m'a entendue!... Mais non, c'est un jeune cavalier!

SCENE II.

AZARIEL, ANGÉLA, *qui paraît sur le rocher en costume de don Chérubin.*

AZARIEL. Tu ne reconnais pas Azariel?

ANGÉLA. Azariel!

AZARIEL. Que tu accusais tout à l'heure de t'oublier!

ANGÉLA. Pardonne-moi... Mais me ramènes-tu Fantazio?

AZARIEL. Pas encore... tu es trop impatiente... Il n'est pas corrigé des défauts qui le rendaient indigne de toi. Ce n'est qu'après avoir voyagé sur les mers, au milieu des ouragans et des tempêtes, que l'on apprécie le bonheur d'une vie tranquille.

ANGÉLA. Et dois-je l'attendre longtemps encore?... Ah! cette nuit j'avais fait un si beau rêve!... Je me croyais dans le royaume des fées .. toutes me souriaient, m'embrassaient comme une sœur... Autour de moi, les fleurs ouvraient leurs brillantes corolles, la brise agitait les feuilles des palmiers d'or.

AIR : *La Reine de la valse.*

D'ivresse j'étais transportée,
Jusqu'à mon oreille enchantée
Des lacs brillants l'onde argentée
Apportait les plus doux concerts;
Du ciel j'étais l'enfant chérie,
C'était une nouvelle vie,
Plus de chagrin, de jalousie,
J'avais quitté notre univers;
Dans cette céleste patrie
Les anges répétaient mon nom.
Dis-moi, (*bis.*) mon bon génie,
Les rêves n'ont-ils pas raison?

AZARIEL. Tu ne me dis pas tout encore!

ANGÉLA, *timidement.* C'est vrai.

AZARIEL. Tu étais suivie par un beau jeune homme qui avait de belles ailes blanches et de grands yeux noirs.

ANGÉLA. C'était Fantazio!

Même air.

AZARIEL.

A son amour alors fidèle,
Au sein de la voûte éternelle,
Il te soutenait de son aile,
Il t'enlevait à tous les yeux.
Alors la rose printanière,
Sous tes pas naissait pour vous plaire,
Quand il s'abaissait sur la terre,
Ainsi qu'un sylphe gracieux.
A lui tu te trouvais unie,
Plus de larmes, plus d'abandon!...

ANGÉLA, *parlant.* Mais quand je m'éveillai j'étais seule dans cette chaumière.

Suite de l'air.

Il est donc vrai, mon bon génie,
Que les rêves n'ont pas raison.

AZARIEL. Quelquefois ce qu'ils annoncent ne s'accomplit pas tout de suite. Si Fantazio est détrompé sur l'ambition, la vanité le domine encore.

ANGÉLA, *avec chagrin.* Et il faut attendre?

AZARIEL. L'accomplissement du rêve. As-tu confiance en moi?

ANGÉLA. Oh! toujours!

AZARIEL. Et tu seras récompensée... Va, Angéla, et sèche tes larmes.

ANGÉLA. J'obéis, et j'espère.

AIR : *Les Pyrénées.*

ENSEMBLE.

AZARIEL.

Garde cet espoir qui t'enflamme,
Dans mes promesses as-tu foi?
Pense à l'amour, et de ton âme
Aujourd'hui qu'il chasse l'effroi.

ANGÉLA.

Je garde l'espoir qui m'enflamme,
Car dans tes promesses j'ai foi.
Je pense à l'amour, et mon âme
Dès aujourd'hui n'a plus d'effroi.

AZARIEL.

En moi que ton cœur se confie,

Qu'il subisse ma douce loi.
Crois-en le Destin qui nous lie,
J'ai juré de veiller sur toi.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

SCÈNE III.

AZARIEL, *puis* BÈTINOZ.

AZARIEL. A nous deux maintenant, maître Bêtinoz! Ah! vous vous mêlez aussi de faire le galantin et de vouloir venger les danseuses, vous voulez provoquer don Chérubin! puisque j'ai pris le rôle de ce cavalier, je le continuerai en votre faveur... Voici mon spadassin fidèle au rendez-vous que je lui ai donné; nous verrons s'il est aussi brave qu'il veut le paraître.

Il se tient à l'écart.

AIR *du Pré aux Clercs.*

BÊTINOZ, *entrant, d'un air martial.*

RÉCITATIF.

Enfin j'arrive donc dans ce lieu solitaire,
Où je vais, l'épée à la main,
Pourfendre, aujourd'hui même, un jeune téméraire
Que j'ai provoqué ce matin.
O ma douce amie!
Je veux sans façon
Arracher la vie
A ce polisson.
Et dans la bataille,
S'il me résistait,
En deux je le taille
Comme un vil navet.
O ma douce amie! etc.

Oui, je vais le pourfendre avec ma fine lame de Tolède.

Il se trouve en face d'Azariel et fait quelques pas en reculant.

AZARIEL*. Je vous attendais, seigneur Bêtinoz...

BÊTINOZ, *hésitant.* Ah! vous êtes... don Chérubin?

AZARIEL. Lui-même... prêt à vous répondre.

BÊTINOZ. A la bonne heure! mille canons! cent carabines! deux cents espingoles! vingt mille tromblons!... sacristi!...

AZARIEL, *affectant la timidité.* Vous êtes donc bien déterminé à combattre?

BÊTINOZ. Je le crois bien! (*A part.*) Il a peur!

AZARIEL. Alors rien ne nous empêche de commencer la partie.

BÊTINOZ, *d'un air aimable.* Je ne le pense pas. (*A part.*) Il est encore plus petit que je ne le croyais. Je n'en ferai qu'une bouchée.

AZARIEL. Quelles sont vos armes?

BÊTINOZ, *remettant un petit poignard à Azariel.* Les voici. A vous cette épée! (*tirant une épée gigantesque*) et à moi ce poignard!

AZARIEL. Permettez... La partie ne me semble pas égale.

* Bêtinoz, Azariel.

BÊTINOZ. Je ne me bats jamais autrement.

AZARIEL. Ah! soit!... toutes les manières de combattre me sont égales.

BÊTINOZ, *avec crainte.* Vraiment!

AZARIEL. En garde!

BÊTINOZ, *à part, sans bouger.* Je ne sais pas comment ça se fait, mais j'ai une venette atroce.

AZARIEL. Eh bien! qu'attendez-vous?

BÊTINOZ. Rien... Seulement, permettez... je fais une réflexion... Nous n'avons pas de témoins!

AZARIEL. Eh bien! qu'importe? puisque l'un de nous deux doit rester sur le terrain.

BÊTINOZ. Est-ce que vous y tenez?

AZARIEL. C'est indispensable.

BÊTINOZ. Diable! mais alors, raison de plus, il nous faut quelqu'un pour emporter les morts.

AZARIEL. Si vous y tenez, je le veux bien. A moi mes deux témoins!

BÊTINOZ. Je ne vois que le sol qui poudroie, et le ciel qui verdoie.

AZARIEL. Regardez derrière vous.

SCENE IV.

LES MÊMES, DEUX CROCODILES *sortant de la mer.*

BÊTINOZ. Ça? mais je les soupçonne crocodiles.

AZARIEL. Ce sera plus original.

BÊTINOZ. Mais trop dangereux; les témoins pourraient manger les combattants.

AZARIEL. N'ayez donc pas peur... ils sont privés.

BÊTINOZ. Ils sont privés... pas de dents toujours.

AZARIEL. Voyez comme ils sont polis!

Les crocodilles saluent Bêtinoz.

BÊTINOZ. En effet, ils me saluent.

AZARIEL. Adressez-leur votre petite requête.

BÊTINOZ, *les saluant.* Crocodiles, je vous présente mes hommages. Votre santé est bonne, crocodiles? (*un Crocodile fait signe que oui*) celle de madame aussi? (*l'autre Crocodile fait signe que oui*). Il paraît que c'est son épouse... je ne connais pas le sexe des crocodiles.

AZARIEL. Ils m'ont l'air d'être fort heureux en ménage. (*Le Crocodile penche la tête du côté de son épouse sur l'air de l'Hymen est un lien charmant.*) Vous le voyez, ce sont des amoureux comme vous, ils sont dignes de vous comprendre. Je vais leur faire ma demande d'une manière qui les flattera. (*Aux Crocodiles.*) Monsieur et madame, je vais avoir le plaisir de tuer monsieur.

BÊTINOZ. Que dit-il donc?

AZARIEL. Voulez-vous me faire l'honneur

de nous servir de témoins?... et quand monsieur sera mort, pourvu que vous aimiez la chair fraîche, vous pourrez vous en partager les morceaux. (*Les Crocodiles font un signe affirmatif.*) Vous le voyez, ils consentent!

BÊTINOZ, *à part.* Il a une assurance qui commence à me glacer le sang dans les veines... Ah! bah! au fait, avec son petit poignard il ne pourra jamais m'atteindre*. (*Haut.*) En garde! place!

AZARIEL. Vous y êtes?

BÊTINOZ. J'y suis... Donnez le signal du carnage. (*Les Crocodiles frappent trois coups dans leurs pattes, le combat commence. La petite épée d'Azariel arrive tout au plus à toucher le fer de Bêtinoz. A part.*) Il est à plus d'un mètre de moi, je suis tranquille, je puis me fendre. (*Il se fend sur Azariel et le perce de part en part.*) V'lan! ça y est!... (*Azariel est tombé, les deux Crocodiles applaudissent.*) Vous êtes contents, messeigneurs? et moi aussi... Ah! ah! on doutait de ma bravoure!... O Zerlina! tu seras ma récompense!

Au même instant, il entend un éclat de rire derrière lui, il se retourne et aperçoit Azariel en position de l'autre côté du théâtre; il reste saisi d'étonnement et de frayeur.

AZARIEL. Ah! ah! **

Les deux crocodiles rient et applaudissent.

BÊTINOZ, *à part.* Ah ça, mais je l'ai vu là... Non, il n'y est plus! (*Haut.*) Comment! vous n'êtes pas mort?... Oh! (*A part.*) Maintenant je le connais, le coup! (*Il se fend.*) V'lan! (*Azariel tombe.*) Ça y est bien cette fois, hein? (*Les Crocodiles applaudissent, Bêtinoz va tâter le corps d'Azariel.*) Il viendrait me dire lui-même qu'il n'est pas mort que je ne le croirais pas. (*A peine a-t-il eu le dos tourné qu'Azariel est rentré dans la terre; il reparaît à un autre endroit du théâtre en faisant entendre un nouvel éclat de rire; les Crocodiles applaudissent plus fort. Se retournant.*) Encore! (*Tremblant.*) Il a donc l'âme chevillée dans le corps! Oh! mais cette fois il faut que je le tue, ou bien je crois que je mourrais de peur. A toi, monstre! défends-toi... Tiens, tiens, tiens! (*Il lui allonge un grand coup d'épée. Quand Azariel est tombé, il lui en donne plusieurs autres.*) Tiens, encore! tiens, toujours! (*Les Crocodiles font un signe de tête affirmatif, et Bêtinoz jette Azariel dans la mer.*) S'il en revient cette fois, je l'irai dire à Rome! (*A l'instant même il entend un éclat de rire; Azariel paraît à la surface des eaux monté sur un dauphin.*) Ah! c'en est trop... je flageole... les jambes me manquent. (*Les deux Crocodiles s'approchent de lui et le soutiennent chacun sous un bras.*) Je vous remercie, messieurs; je suis confus de la peine que je vous donne... J'aurais besoin pour me remettre tout à fait d'un petit verre de n'importe quoi de très-dur. Vous ne connaîtriez pas un café dans ces environs? (*Les Crocodiles font un signe de tête affirmatif.*) Ah! messieurs, que de remercîments! Voulez-vous prendre un petit verre? (*Signe de tête des Crocodiles.*) Ils acceptent! (*A part.*) Ce sont les pompiers des crocodiles!...

AIR : *Restez, restez.*

Vos formes sont des plus civiles,
A part.
Mais j'ai bien peur, en vérité,
Dans le café des crocodiles
De ne pas être en sûreté.
Haut.
Que voulez-vous? parlez sans crainte!
Je vous offre dans ce débit
Du rhum, du kirch... mais pas d'absinthe,
L'absinthe ouvre trop l'appétit.
Je ne vous offre pas d'absinthe.
L'absinthe ouvre trop l'appétit.

Ils sortent tous trois à gauche, Polkette paraît d'un autre côté.

SCÈNE V.

POLKETTE, *seule, aperçant Bêtinoz.*

POLKETTE. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois là? Bêtinoz entre deux crocodiles!... (*Appelant.*) Bêtinoz! Bêtinoz! Il ne m'entend pas, le malheureux! s'il allait être dévoré!... Je vole à son secours.

Elle sort à gauche, Fantazio et Zerlina entrent à droite.

SCÈNE VI.

FANTAZIO, ZERLINA.

FANTAZIO. Oui, signora, je vous ai vengée.

ZERLINA. Ainsi, don Chérubin?...

FANTAZIO. Gardera la chambre quelques jours; il a nié l'outrage dont vous l'accusez; il ne s'explique pas, dit-il, cette erreur, et il est prêt à vous adresser publiquement ses hommages.

ZERLINA. Ah! Fantazio, comment vous payez ce service?

FANTAZIO. Vous savez quelle récompense j'ambitionne... Vous ne répondez pas!... Voulez-vous donc me faire subir une nouvelle épreuve?

ZERLINA. Peut-être.

FANTAZIO. Que dites-vous?

ZERLINA. Pouvez-vous vous en plaindre, si c'est pour obtenir une nouvelle preuve de votre amour?

FANTAZIO. Ou pour me pousser au désespoir.

ZERLINA. Non, mais parce que je veux être

* Azariel, Bêtinoz.
** Bêtinoz, Azariel.

sûre que vous m'aimez comme vous n'avez aimé personne.

FANTAZIO. Oh ! en ce cas, parlez.

ZERLINA. Vous avez courtisé la Marchésa, je le sais... pour elle vous avez prodigué des trésors immenses... Eh bien, cette femme, je la hais, elle me méprise, m'humilie, m'écrase de son luxe ; je veux l'humilier à mon tour... Rendez-moi plus riche qu'elle, et mon cœur est à vous.

FANTAZIO. Plus riche que la Marchésa ! mais c'est impossible !

ZERLINA. Ne pouvez-vous donc faire pour moi ce que vous avez fait pour elle ?

FANTAZIO. Oh ! je voudrais faire cent fois plus, mais je ne le puis... Ces trésors que j'avais alors, je ne les ai plus.

ZERLINA. Dites plutôt que je ne mérite pas à vos yeux un semblable sacrifice.

FANTAZIO. Oh ! Zerlina, je vous jure...

ZERLINA. Point de serments... Remplissez la condition que je vous impose... et je vous attends dans l'île des Plaisirs.

FANTAZIO. Dans ces jardins enchanteurs dont vous m'avez toujours défendu l'entrée ?

ZERLINA. J'y serai pour vous seul.

AIR : *Vaudeville des Ondines.*

Dans ces jardins où sans partage
La volupté règne toujours,
Sous un ciel exempt de nuage,
Vous commanderez aux amours ;
Et les rois si fiers de leur trône,
S'ils pouvaient suivre leurs désirs,
Voudraient, abdiquant leur couronne,
Régner sur l'île des Plaisirs.

FANTAZIO.

J'irai mériter la couronne
Promise en l'île des Plaisirs. *Elle sort.*

SCÈNE VII.

FANTAZIO, POLKETTE, *puis* AZARIEL.

Les crocodiles reviennent se dirigeant vers le bord de la mer. Les jambes de Bêtinoz sortent de la bouche de l'un. L'autre a la partie supérieure, on voit sortir de sa gueule l'extrémité des bras. Ils rentrent ainsi dans la mer.

POLKETTE, *accourant*, *les traits bouleversés.* Ah ! monsieur, si vous saviez !...

FANTAZIO. Qu'as-tu donc?

POLKETTE. Une chose affreuse ! Bêtinoz qui vient d'être avalé par deux crocodiles.

FANTAZIO. Que dis-tu là ?

POLKETTE. La vérité... Tenez, tenez, les voilà...

POLKETTE, *pleurant.* Ah ! mon Dieu ! c'en est fait ! il est consommé !... Ah ! monsieur, faites-leur donc lâcher prise.

FANTAZIO. Eh ! que veux-tu que je fasse, quand je ne peux rien pour moi-même ?

Un des rochers qui sont sur le bord de la mer se détache et se change en barque garnie de sa voile. Azariel en lutin est au milieu.

AZARIEL. Fantazio, pourquoi douter ainsi de moi ?

FANTAZIO *et* POLKETTE. Azariel !

POLKETTE. Ah ! sauvez Bêtinoz... c'est un bien vilain homme, mais j'y tiens.

AZARIEL *descendu à terre**. Rassure-toi, j'ai donné mes ordres à ces deux intelligents animaux qui l'emportent.

POLKETTE. Vous les connaissez ?

AZARIEL. Intimement ! Ils vont conduire Bêtinoz à sa destination... C'est une diligence commode et économique que je lui ai procurée.

POLKETTE. Oui, il est dans l'intérieur, et il ne sera pas gêné... il a tous les coins. Mais où vont-ils le conduire ?

AZARIEL. Où Fantazio doit aller lui-même... (*montrant la montagne du fond*) dans ce volcan que tu vois là bas.

FANTAZIO. Que dis-tu ?

POLKETTE. Dans un volcan !

AZARIEL. Zerlina ne t'a-t-elle pas demandé des trésors ? c'est là que tu les trouveras.

FANTAZIO. Tu me le promets ?

AZARIEL. Mais il faut te précipiter dans le cratère, l'oseras-tu?

FANTAZIO. Je suis prêt.

AZARIEL. Bien ! je te conduirai moi-même. Suis-moi.

Il le fait entrer dans la barque avec lui. Angéla arrive au même instant.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ANGÉLA.

ANGÉLA. Fantazio ! n'est-ce pas lui que j'aperçois? (*La voile s'est gonflée, la barque disparaît.*) Où l'entraîne-t-il ?

POLKETTE, *pleurnichant.* Dans le volcan, avec Bêtinoz.

ANGÉLA. Dans le volcan ! tu es folle !

POLKETTE. Du tout, ils vont y faire le saut périlleux... mais le génie a promis de veiller sur eux... Venez, venez... du haut de ce rocher, nous pourrons les voir.

Elles montent toutes deux sur le sommet d'un rocher qui est au bord de la mer.

ANGÉLA. Hélas ! je ne les vois pas.

POLKETTE. Si, si... là-bas.

On voit dans le lointain Azariel et Fantazio qui gravissent la montagne; on ne les aperçoit plus bientôt que très-petits.

ANGÉLA. O mon Dieu ! ayez pitié de lui.

A ce moment Azariel et Fantazio sont arrivés en haut de la montagne ; la musique continue toujours à l'orchestre.

POLKETTE. Ah ! les voilà qui arrivent... Ils vont se précipiter !

Fantazio et Azariel, arrivés près de la bouche du volcan s'y précipitent ; Angéla et Polkette poussent un cri

* Azariel, Fantazio, Bêtinoz.

Dixième Tableau.

LE VOLCAN.

L'intérieur du volcan, la lave bouillonne, ce sont partout des cascades de feu, des murailles ardentes. Le théâtre est traversé par un fleuve de feu au fond duquel on aperçoit des masses de pierreries.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES GÉNIES DU FEU, *invisibles*, *puis* AZARIEL *et* FANTAZIO.

Au changement on entend les voix confuses des génies.

CHOEUR DES GÉNIES.

AIR *des Mille et une nuits.*

Malheur (*bis*) à l'audacieux
Qui cherche la mort en ces lieux!
Malheur (*bis*) à qui, dans ce lieu,
Vient braver les esprits du feu!

Azariel et Fantazio paraissent au milieu des masses de feu.

AZARIEL*. Viens, Fantazio, suis-moi sans crainte.

FANTAZIO. Quelles sont ces monstres que j'entends?

AZARIEL. Les esprits du feu, jaloux de tout mortel qui ose pénétrer dans leur empire, mais ils respectent mon pouvoir.

FANTAZIO. Ce lieu est horrible... c'est une gorge de l'enfer... mes yeux sont éblouis.

AZARIEL. Par l'éclat que jettent autour de nous les diamants, les rubis et les saphirs... on voit bien que les hommes n'ont jamais osé y pénétrer; mais leur courage n'égale pas leur avarice.

FANTAZIO. Moi-même que tu protéges, je ne puis résister à la crainte qui me saisit... Oh! viens, reconduis-moi, sortons...

AZARIEL. Arrête! ne veux-tu pas qu'une partie de ces richesses t'appartienne? Oublies-tu que Zerlina t'attend dans l'île des Plaisirs?

FANTAZIO. Zerlina!... oui, c'est vrai... son amour est à ce prix... Eh bien! je lui porterai ces richesses qu'elle envie... parle, que faut-il faire pour les acquérir?

AZARIEL. Vois ce fleuve de feu, regarde tout au fond, il roule sur un lit de diamants.

FANTAZIO. Grand Dieu! jamais trésor pareil n'a été même soupçonné sur la terre.

AZARIEL. Il y a là de quoi acheter l'univers et tous les hommes qui l'habitent.

FANTAZIO. C'est vrai!

AZARIEL. Eh bien! tout est à toi, si tu le veux.

FANTAZIO. A moi tout cela, dis-tu!

AZARIEL. Oui, pénètre dans le fleuve de feu qui renferme ce trésor.

FANTAZIO. Pénétrer dans ce fleuve! mais je n'en sortirais pas.

AZARIEL. Tu recules déjà... eh bien! va, retourne vers Zerlina, dis-lui que tu n'as pas eu le courage d'affronter un danger pour elle.

FANTAZIO. Eh bien! soit donc!... je ne puis rapporter à Zerlina ces trésors que je lui ai promis, mais du moins je mourrai pour elle.

Il se dirige vers le fleuve.

AZARIEL. Réfléchis encore à ce que tu vas entreprendre... vois ces rochers ardents, ces blocs de feu, ce cratère qui vomit des flammes... et ce n'est pas tout: quand tu descendras vers le fleuve, mille voix menaçantes se feront entendre; mille monstres hideux se dresseront devant toi...

FANTAZIO. Je les brave!

Il s'avance plus ferme vers le fleuve; le tonnerre gronde; le chœur du commencement se fait entendre de nouveau; Fantazio s'arrête; il hésite.

AZARIEL. Entends-tu?... pourquoi n'attends-tu pas un instant?... n'as-tu pas un compagnon qui doit partager tes périls?

FANTAZIO. Bêtinoz!... Je ne puis compter sur lui... et d'ailleurs, où est-il?

AZARIEL. J'entends mes messagers qui l'apportent... regarde.

On voit paraître les deux crocodiles qui s'avancent; ils rejettent, l'un, la partie antérieure de Bêtinoz, l'autre, la partie postérieure, et se retirent; les deux moitiés de corps restées à terre s'agitent quelque temps, se rapprochent peu à peu et finissent par se rejoindre.

FANTAZIO. C'est là Bêtinoz?... mais il est en deux morceaux.

AZARIEL. Bah! les mauvaises herbes repoussent vite.

BÊTINOZ, *quand il est recollé.* Atchi!... (*Revenant peu à peu à lui, et se frottant les yeux.*) Que Dieu vous bénisse!...

AZARIEL. Merci!*

BÊTINOZ. Il me semble que j'ai fait un somme de quarante-huit heures... Où diable suis-je donc?... (*Regardant.*) Ah! grand Dieu! quelle fournaise!... c'est un four de boulanger... Ah! que j'ai chaud!... mais je brûle... je commence à me rissoler... (*Courant.*) A l'eau... eau!...

AZARIEL. Arrête!

BÊTINOZ. Le génie!... et mon maître.

FANTAZIO. Allons, je vois avec plaisir que tu n'es pas mort.

AZARIEL. Non, les morceaux en étaient bons.

BÊTINOZ. Les morceaux!...

FANTAZIO. Tu ne te rappelles donc pas que tu as été mangé par deux crocodiles!

BÊTINOZ. Dieu! c'est vrai, les cannibales... comment suis-je là, alors... on les a donc drogués. Enfin, je suis rafistolé... oui, tous mes

* Azariel, Fantazio.

* Azariel, Bêtinoz, Fantazio.

membres ont leur élasticité... je leur pardonne.

AZARIEL. Et tu fais bien.

BÊTINOZ. Ah ça, où suis-je?

AZARIEL. Dans l'intérieur d'un volcan où tu vas te dévouer pour ton maître.

BÊTINOZ. Me dévouer!

FANTAZIO. Quoi! vous voulez?...

AZARIEL. Nous allons voir s'il a de l'attachement pour toi. (*Conduisant Bêtinoz près du fleuve.*) Regarde!

BÊTINOZ. Dieu! je voudrais bien en mettre quelques-uns dans ma poche.

AZARIEL. Il ne tient qu'à toi... descends dans le fleuve.

BÊTINOZ. Dans cette fournaise, allons donc! j'aimerais mieux un bain de pied à la moutarde.

AZARIEL. Quand il s'agit de sauver ton maître.

BÊTINOZ. Je m'en fiche pas mal! je ne veux pas être ratatiné comme une vieille pomme.

FANTAZIO. Eh bien! moi je te donnerai l'exemple... (*Un bruit sourd commence à se faire entendre, et va toujours en augmentant.*) Et si les démons veulent m'arrêter... (*Tirant son épée.*) Je saurai m'ouvrir un passage.

Un affreux coup de tonnerre se fait entendre; l'épée de Fantazio tombe brisée; Bêtinoz recule en criant. Les Démons ont paru de toutes parts.

CHOEUR DES DÉMONS.*

AIR *final du 9me tableau de la Fille du Ciel* (Guénée).

Arrête, téméraire!
Redoute dans ce lieu
L'infernale colère
Des noirs esprits du feu,
Ou Satan, notre père,
Te punira dans peu!

FANTAZIO.

Je brave leur rage!

AZARIEL.

A quoi sert ton courage?

BÊTINOZ, *tremblant.*

Je tremble!

FANTAZIO.

Ne me retiens pas,
Je veux... mais qui m'arrête?

BÊTINOZ.

Je ne puis faire un pas!

FANTAZIO.

Je sens faiblir et mon cœur et ma tête.

LES DÉMONS.

Satan lui-même l'arrête,
Il ne peut plus faire un pas,
Une puissance secrète
Retient son cœur et son bras.

Azariel s'avance au milieu des démons.

AZARIEL.

Moi seul, je dois, en ce moment,
Vaincre un charme si puissant.
O vous, démons implacables,
Dans vos antres effroyables,
A l'instant retirez-vous,
Je puis vous défier tous!

* Azariel, Fantazio, Bêtinoz.

CHOEUR DES DÉMONS.

Allons,
Cédons
A son désir;
Il commande,
Que l'on s'y rende
A l'avenir!

AZARIEL. Maintenant, Fantazio, à toi ces trésors.

FANTAZIO. Et le bonheur.

BÊTINOZ. J'en veux aussi, j'en veux aussi; de cette manière-là, ce n'est pas bien difficile.

AZARIEL. Eh bien! tâche d'y pénétrer à ton tour.

Aussitôt les Démons se précipitent au-devant de Bêtinoz.

BÊTINOZ. Mais ce n'est pas de jeu, ça! faites retirer ces messieurs.

AZARIEL, *présentant à Fantazio une bourse qu'un des démons lui apporte.* Tiens, prends cette bourse, il y a dedans de quoi combler les désirs de la femme la plus exigeante.

FANTAZIO. Oh! merci, mon bon génie.

BÊTINOZ, *à part.* Il ne me donne rien à moi!... Je sais bien ce que je vais faire, je vais gratter les murs.

Il essaye, mais semble se brûler.

FANTAZIO, *à Azariel.* Maintenant, viens, partons, allons retrouver Zerlina.

AZARIEL. Passe donc! (*Il étend la main, un rocher s'entr'ouvre.*) Va sans crainte. (*Fantazio passe, Azariel ensuite.*) Adieu, Bêtinoz.

Bêtinoz, qui essayait de prendre des diamants, se retourne, mais le rocher s'est refermé.

SCÈNE II.

BÊTINOZ, *seul.*

Eh bien! me voilà avec ces horribles particuliers... Il n'y a pas même un commissionnaire pour m'indiquer ma route... Si je pouvais percer ce mur qui s'est ouvert pour eux. (*Il essaye.*) Ah! je me brûle!... où aller?... si le fleuve s'était refroidi... (*Il y met le bout du pied et le retire vivement en poussant un cri.*) Saperlotte!... si je sors d'ici, ce sera bon à servir sur la table... Azariel, Azariel... épargne-moi le sort d'une côtelette... là... de l'eau, je t'en prie, de l'eau, éteins-moi!... Je sens déjà ma graisse qui fond... de l'eau! de l'eau! (*Au moment où il dit cela, le feu du fleuve se trouve changé en eau.*) Ah! ah! justement ce fleuve... (*Se tâtant.*) Oui l'eau est froide .. il me conduira toujours quelque part... élançons-nous... O saint crocodile, protégez-moi!

CHOEUR DES DÉMONS.

AIR *nouveau de M. Kriésel.*

Arrête, téméraire!
Ici nous te bravons!
Rien ne peut te soustraire
Au courroux des démons!

Bêtinoz s'élance dans le fleuve; les Démons, ne pouvant s'y opposer, tombent la face contre terre.

ACTE TROISIÈME.

Onzième Tableau.

L'ILE DES PLAISIRS.

Des jardins magnifiques ; partout des fleurs, des bosquets, des arbres couverts de fruits, une rivière au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZERLINA, FANTAZIO, CÉLESTA, ZULMA, STELLA, MINA, TURLURETTE, ZÉLIA, BRINDA.

Au lever du rideau, les femmes sont placées en groupe ; Zerlina occupe un tertre et domine toute la scène ; Fantazio, en riche et élégant costume, est à ses pieds.

CHOEUR.

AIR *des Mousquetaires de la Reine.*

Ici, de l'amour
N'est-ce pas la cour ?
Chacun, tout le jour,
Le fête à son tour.
Toujours radieux,
Son nom glorieux
Se lit en ces lieux,
Dans le cœur, dans les yeux.

ZERLINA. Eh bien ! Fantazio, êtes-vous heureux ?

FANTAZIO. Aussi heureux que doit l'être le zéphir sur les fleurs, l'ange dans le ciel...

TURLURETTE. Et l'homme à jeun auprès d'une bonne table.

ZÉLIA. Te voilà bien, toi, Turlurette, gourmande comme une chatte.

TURLURETTE. Mais oui, j'en conviens; j'ai une grande sensibilité... dans l'estomac. — Chacun prend son plaisir où il le trouve.

CÉLESTA. Et où se trouverait-il, si ce n'est dans l'île des Plaisirs ?

ZULMA. Chagrins, désespoir, déceptions, tout est banni de ce charmant séjour.

STELLA. Forme-t-on un souhait ? il est comblé tout de suite.

BRINDA. Désirez-vous un amoureux, brun ou blond, audacieux ou timide ? il paraît à l'instant.

FANTAZIO. C'est commode.

ZÉLIA. Bien mieux ; voulez-vous en être débarrassée ?...

BRINDA. Cela se fait à l'instant même, sans pleurs ni grincements de dents.

ZÉLIA. Vous n'avez à craindre ni querelle ni raccommodement.

TURLURETTE. Mieux encore ! voulez-vous un bon souper ?...

TOUTES. Ah ! nous y voilà !

TURLURETTE. Mais oui, mais oui, je suis pour les choses solides, c'est vrai... Eh bien, vous n'avez qu'à vous dire à vous-même : Pristi ! je mangerais bien un foie gras, ou autre chose légère ; et crac !

FANTAZIO. Il paraît ?

TURLURETTE. À l'instant !... Il n'y a que les indigestions qui ne paraissent pas.

BRINDA. Vous voyez qu'il y en a pour tous les goûts ; ainsi vous n'avez qu'à désirer.

FANTAZIO. Oh ! moi, je n'ai plus de souhaits à former, plus de désirs... ou plutôt si, un seul, toujours le même... ô ma belle Zerlina, vous voir, vous entendre, ne jamais vous quitter.

ZERLINA. Le pourrais-je ?... Non, mon Fantazio, restons dans cette île où un soin vous occupe seul... s'aimer du matin au soir, se le dire sans cesse.

FANTAZIO. Et puisse cette vie durer toujours !... Vous me le promettez, Zerlina ?

ZÉLIA. Ici on promet toujours.

BRINDA. Et on tient... quelquefois.

ZERLINA. Vois si je ne m'occupe pas toujours de te plaire... ces diamants que tu m'as donnés, je m'en suis parée pour toi seul.

STELLA. Qu'ils sont beaux !... Ils seraient enviés par tous les souverains de la terre.

ZERLINA. Et maintenant je puis humilier la fière Marchésa elle-même.

FANTAZIO. Laissons la Marchésa... que sont toutes ces richesses auprès de notre amour, auprès du bonheur que nous goûtons dans ces lieux enchantés ?

ZERLINA. Tu as raison ; qu'est la fortune auprès de ton cœur ?

CÉLESTA *, *à part*. Et de ses diamants.

On entend la ritournelle du chœur suivant.

CÉLESTA. C'est Fortunia, notre belle reine, qui vient parmi nous.

ZULMA. Elle est accompagnée de deux étrangères.

Azariel, en femme et représentant la reine de l'île des Plaisirs, paraît sur la rivière ; elle est sur une nacelle en forme de conque marine ; elle est accompagnée de Polkette et d'Angéla.

TURLURETTE. Deux étrangères ! ce sera l'occasion d'un gala !

SCÈNE II.

LES MÊMES, AZARIEL, ANGÉLA, POLKETTE, CORTÉGE DE LA REINE.

CHOEUR.

AIR *de Farinelli* (Château du Diable).

Honneur à notre souveraine !
Sur son chemin semons des fleurs,

* Fantazio, Zerlina, Azariel, Angéla, Polkette.

Elle est pour nous plus qu'une reine,
Puisqu'elle règne sur nos cœurs.

AZARIEL. Merci... mes belles sujettes!... nous recevons vos hommages... (*Fantazio a fait un mouvement de surprise et de crainte en reconnaissant Angéla.*) Eh bien! seigneur Fantazio, vous ne venez pas baiser notre main royale?

FANTAZIO, *à part.* Pardon, belle reine, mais...

ANGÉLA, *à part.* Il m'a reconnue!

POLKETTE, *bas.* Je ne vois pas le mien... il n'est pas encore débarqué.

AZARIEL. Est-ce la vue de ces étrangères qui glace votre langue?

ZERLINA, *à Fantazio.* Parlez, Fantazio; une autre que moi pourrait-elle faire battre votre cœur?

FANTAZIO, *à Zerlina.* Oh! non! quoi qu'il arrive, je suis à vous, à vous seule.

ANGÉLA, *à Azariel.* Vous êtes bien cruel, Azariel, de m'amener pour être témoin du triomphe de ma rivale.

AZARIEL, *bas.* Du courage! (*Haut.*) Recevez parmi vous, ô mes fidèles sujettes, ces deux nouvelles prêtresses du dieu que nous servons.

STELLA. Présentées par vous, qu'elles soient les bienvenues.

POLKETTE, *à part.* Elles n'en diront peut-être pas toujours autant.

Polkette et Angéla les saluent; Angéla, se trouvant en face de Fantazio, semble le regarder avec indifférence.

FANTAZIO, *à part.* Elle semble ne pas me reconnaître... Oh! je suis le jouet d'une illusion; ce n'est pas Angéla.

ANGÉLA, *à part.* Que je souffre!

POLKETTE, *bas.* Bah! songez donc que nous sommes ici pour nous venger.

ZERLINA, *à demi-voix.* Fantazio, qu'avez-vous?

FANTAZIO. Moi? rien... je pense à mon bonheur... La tristesse peut-elle avoir accès parmi nous?... Allons, répétons notre gai refrain.

TOUTES. C'est cela.

Azariel s'est assis à la place occupée précédemment par Zerlina; Angéla et Polkette sont à ses côtés.

REPRISE DE L'AIR.

Ici, de l'amour
N'est-ce pas la cour, etc.

SCÈNE III.

LES MÊMES, NÉALA.

NÉALA. Majesté...

AZARIEL. Que veux-tu nous annoncer, Néala, surveillante attentive de mon île des Plaisirs?

NÉALA. Un homme vient d'être jeté par la tempête sur les côtes de l'île.

POLKETTE, *se levant.*

AIR : *Mina, je t'aime.*

Comment, un homme ici!
Et quel est son physique?

NÉALA.

Eh! mais, assez comique.

POLKETTE.

Ça peut bien être lui!...
Le nez au vent?

NÉALA.

Mais oui!

POLKETTE.

Son œil?...

NÉALA.

A fleur de tête;
Enfin l'air assez bête.

POLKETTE.

C'est lui!

Néala sort.

AZARIEL. Qu'on l'amène.

POLKETTE. C'est drôle comme mon cœur fait tic tac!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BÊTINOZ, NÉALA.

NÉALA, *amenant Bêtinoz.* Suivez-moi... vous allez paraître devant la reine.

POLKETTE, *à part.* C'est bien Bêtinoz!

BÊTINOZ. Ah! que c'est donc joli ici!... (*Avec un grand éclat.*) Oh! les belles femmes! les belles femmes!

AZARIEL. Approche, bel étranger.

BÊTINOZ, *à part.* Bel étranger!... Oh! celle-là est superbe!... sapristi!... ça me donne des idées folichonnes...

POLKETTE, *à part.* J'ai une affreuse démangeaison de le griffer.

FANTAZIO. Remets-toi, Bêtinoz.

BÊTINOZ. Mon maître!

ZERLINA. Et jouis du bonheur que le ciel t'envoie.

POLKETTE, *à part, faisant signe de donner un soufflet.* J'ai bien envie de me faire reconnaître aussi.

AZARIEL. Eh bien! accuses-tu le sort qui t'a jeté dans cette île? veux-tu y rester avec nous?

BÊTINOZ. Oh! oui, oh! sacristi, oui! je m'y attache, à votre île... je me cramponne aux femmes... ah! bigre!...

POLKETTE, *avec rage.* Oh!...

Elle s'avance vers lui; mais sur un signe d'Azariel, elle se calme et fait à Bêtinoz une révérence gracieuse.

BÊTINOZ. Dieu! est-ce que ce serait Polkette... ou sa ressemblance?... (*Arrêtant Zulma.*) Madame, je vous en prie, quelle est cette grosse gaillarde-là?

ZULMA. Une habitante de l'île des Plaisirs.

BÊTINOZ, *à part.* Ça n'est pas ça... ce n'est pas son quartier... et puis, d'ailleurs, elle m'aurait déjà sauté à la figure.

AZARIEL, *aux femmes.* Que les instruments résonnent, que les danses commencent... fêtons l'arrivée de ce bel étranger!... Venez, bel inconnu.

Il s'assied près d'Angéla et de Polkette.

CHOEUR.

AIR : *La Fille à Simonette.*

Hôtes de ces lieux divins,
Quelle douce vie !
Pour nous, plaisir et folie,
Arrière chagrins !
Arrière chagrins !

CÉLESTA.

Les arts parfois, puis la guerre,
Peuvent tour à tour
Charmer les mortels sur terre ;
Mais à notre cour,
Un seul bonheur peut nous plaire, (*bis.*)
Il n'est qu'un bien, c'est l'amour. (*bis.*)

REPRISE DU CHOEUR.

Hôtes de ces lieux divins, etc.

BALLET

A la fin duquel toutes les femmes entourent Bêtinoz et le forcent à danser. Angéla et Polkette seules ne se sont pas mêlées aux danses; Bêtinoz finit par tomber épuisé.

BÊTINOZ. Ah! monsieur! ah! madame! ah! belles femmes! ah! tout le monde!... je suis fasciné... subjugué... enfoncé... il faut que je jette le mouchoir... (*Fouillant dans ses poches.*) Ah! je n'en ai pas... n'importe, voici une petite brune qui me ravigote.

Au moment où Bêtinoz s'est tourné vers Stella, Azariel a fait un signe, et toutes les femmes ont disparu en reprenant le refrain :

REPRISE.

Hôtes de ces lieux divins, etc.

SCÈNE V.

FANTAZIO, AZARIEL, BÊTINOZ.

FANTAZIO, *voulant retenir Zerlina.* Zerlina !...

BÊTINOZ. Jeune brune!...

AZARIEL. Un instant!... ingrat que vous êtes... au milieu de l'enivrement que vous cause la vue de ces beautés, vous perdez le souvenir.

FANTAZIO. Que voulez-vous dire?

BÊTINOZ. Oui, superbe reine... vous êtes magnifique... mais je dois convenir que vous êtes gênante.

AZARIEL. Pas toujours... car sans moi tu gémirais encore au fond du volcan... et toi, Fantazio, tu chercherais encore en vain ces richesses qui t'ont valu le cœur désintéressé de Zerlina.

FANTAZIO. Comment savez-vous?...

AZARIEL. Ce qu'a fait Azariel?... Tu ne sais donc pas qu'un génie peut changer de sexe aussi bien que de visage.

FANTAZIO. Quoi! vous êtes?...

BÊTINOZ. Allons donc !... c'est une farce.

AZARIEL. Tais-toi, ou je vais te rendre tes oreilles d'âne.

BÊTINOZ. Oh ! non, les miennes me suffisent... c'est vous, je vous reconnais.

FANTAZIO. Quel est donc votre dessein?

AZARIEL. De favoriser vos désirs, je n'en ai pas d'autre... mais auparavant réfléchissez, votre parti est-il bien pris?

FANTAZIO. Peux-tu me le demander quand tu as vu Zerlina?...

BÊTINOZ. Et la petite brune...

FANTAZIO. Je veux être heureux.

BÊTINOZ. Oui, nous voulons être heureux... comme des forcenés.

AZARIEL. Loin d'Angéla et de Polkette?

FANTAZIO. C'est ici que je dois l'être... dans ce tumulte de passions qui m'enivre...

BÊTINOZ. Oui, dans ce sérail trop petit encore, mais assez réjouissant.

AZARIEL. Prenez garde... aujourd'hui tout est enivrement et plaisir, c'est vrai; mais cet amour que vous choisissez et qui ne s'adresse pas au cœur, cet amour-là vieillit bien vite.

FANTAZIO. Eh ! qu'importe!...

BÊTINOZ. Tant pis... courte et bonne!

AZARIEL. Dans l'île des Plaisirs, près de ces femmes que vous admirez, chaque instant compte double, toute caresse donne une ride, chaque baiser un cheveu blanc... Vous n'aurez pas vécu ici quelques jours... que dis-je ? quelques heures, que vous serez déjà des vieillards.

BÊTINOZ. Diable!... vous croyez que les plaisirs font aller si vite que ça?

FANTAZIO. Eh ! qu'importe !... faut-il compter la vie par les jours?... oh! non, mais bien plutôt par les bonheurs qu'elle donne...

BÊTINOZ. Ah! oui, au fait!... et puis d'ailleurs, (*chantonnant*) quand on est mort c'est pour longtemps...

FANTAZIO. Azariel, tu ne me parlais pas ainsi autrefois; tu me prêchais l'ambition, le plaisir.

AZARIEL. Tu as pris l'écho de tes pensées pour mes paroles... mais tu en as d'autres aujourd'hui peut-être, et si Angéla, si Polkette étaient là...

BÊTINOZ. Nous les renverrions à leurs moutons.

AZARIEL, *à Fantazio*, Toi aussi, tu chasserais Angéla?...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ANGÉLA, POLKETTE.

Elles sont entrées en scène pendant les dernières phrases.

ANGÉLA, *à Fantazio.* Chassez-la donc! *

* Angéla, Fantazio, Azariel, Bêtinoz, Polkette.

FANTAZIO. Angéla! c'était bien elle.

BÊTINOZ. Et Polkette!

POLKETTE, *lui donnant un grand coup de poing.* Oui... reconnais-moi!...

BÊTINOZ. Toujours la même!...

POLKETTE. Et toi aussi! tu veux rester ici, n'est-ce pas? dans ce séjour maudit!

BÊTINOZ. Où je bois à longs traits à la coupe des voluptés... à même la tasse!...

POLKETTE. C'est la dernière fois que je t'avertis!

BÊTINOZ. Tant mieux!

*ANGÉLA. Répondez, Fantazio; il ne me sera plus permis de vous tendre la main sur le bord de l'abîme... Vous vous taisez...

AZARIEL. Que leur destinée s'accomplisse!

Angéla et Polkette disparaissent au milieu des bosquets qui se referment sur elles.

SCÈNE VII.

FANTAZIO, BÊTINOZ.

BÊTINOZ. Elles n'y sont plus!

FANTAZIO. Parties!... ah! mon cœur était ému!

BÊTINOZ. Vraiment?... que vous êtes faible!... Ah! monsieur, que vous êtes faible!... Quand nous sommes entourés par un essaim de beautés toutes fraîches... et tenez, quand je parle du loup... voici Zerlina!

FANTAZIO. Zerlina... oh! elle m'aime aussi!

BÊTINOZ. Je vous la cède; quoique si je voulais... mais j'ai un coup de soleil de ma petite brune!. . je la retrouverai nichée dans quelque bosquet... Ho hé! la petite brune, ho hé!...

Il sort en la cherchant.

SCÈNE VIII.

FANTAZIO, ZERLINA.

FANTAZIO. Zerlina... c'est vous!

ZERLINA. Pouvais-je rester sans vous voir?

FANTAZIO. Oh! merci... rendez-moi la force et le bonheur!

ZERLINA. Fantazio!

FANTAZIO.

AIR *de Thérèse la blonde.*

Ainsi que mon bon ange,
Zerlina, viens vers moi;
Que le plus doux échange
Puisse m'unir à toi,
Qu'un aveu m'encourage,
Et que ton anneau d'or
Devienne ici le gage
D'un amour, doux trésor.

ZERLINA.

Mon anneau!

FANTAZIO.

Je l'implore.
Apaisez mes tourments.

Il prend la bague.

Quel feu me dévore!
Hélas! je l'ignore;
Ah! qui me dira
Ce que je ressens?

ZERLINA, *à part, le regardant.*

Il a déjà
Ses quarante ans.

ENSEMBLE.

FANTAZIO.

Quel feu me dévore! etc.

ZERLINA.

Quel feu le dévore!
Hélas! il l'ignore;
Par cet amour-là,
Qui trouble ses sens,
Il a déjà
Ses quarante ans.

On reprend en sourdine à l'orchestre l'air : Hôtes de ces lieux.

FANTAZIO*, *parlant.* Il me semble qu'un poids nouveau pèse sur ma tête...

SERLINA. Qu'avez-vous, Fantazio?

FANTAZIO. Moi? rien...

Même air.

Ce n'est pas tout encore,
Tu ne peux refuser
A l'amant qui t'adore...

ZERLINA.

Quoi donc?

FANTAZIO.

Un seul baiser.

ZERLINA.

Un baiser! prenez garde,
C'est parfois dangereux.

FANTAZIO.

D'obtenir il me tarde
Ce gage précieux.

ZERLINA.

Un baiser!

FANTAZIO.

Je l'implore,
Apaisez mes tourments.

Il a fait asseoir Zerlina à gauche sur un banc placé près de la coulisse; il lui donne un baiser, soudain ses cheveux blanchissent.

Quel feu me dévore!
Hélas! je l'ignore;
Ah! qui me dira
Ce que je ressens?

ZERLINA.

Il a déjà
Ses soixante ans!

ENSEMBLE.

Quel feu, etc.

FANTAZIO. Je ne me sens plus la même ardeur... mes genoux fléchissent!...

ZERLINA, *à part.* Quel changement!...

* Angéla, Fantazio, Azariel, Bêtinoz, Polkette.

* Zerlina, Fantazio.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BÊTINOZ; *il est aussi vieux que son maître**.

BÊTINOZ. Je l'ai embrassée plus de vingt fois... mais je ne sais pas ce que j'ai... à peine si je peux marcher!...

FANTAZIO. Mes pensées se troublent... (*Apercevant Bétinoz.*) Ah! mon Dieu!

BÊTINOZ. Quel est ce vieux?... Où est mon maître? où est le seigneur Fantazio?...

FANTAZIO. Fantazio! qui êtes-vous donc?

BÊTINOZ. Moi? je suis son ami, son aimable confident... Bêtinoz!

FANTAZIO. Vous! serait-il possible?... et vous ne me reconnaissez pas, moi, Fantazio.

BÊTINOZ. Bien vrai?... Ah! comme vous êtes vieux et laid!

FANTAZIO. Ah! comme tu es laid et vieux!

BÊTINOZ. Vos cheveux sont blancs!

FANTAZIO. Et ton front ridé...

ZERLINA. Allez, Néala... Vous m'avez comprise?

NÉALA. Quoi! vous voulez?...

ZERLINA. Obéissez!

FANTAZIO. Azariel nous l'avait bien dit!

BÊTINOZ. Oui, on vieillit vite dans l'île des Plaisirs. Nous qui étions si gentils tout à l'heure!

FANTAZIO. Ah! c'est affreux!... Mais que m'importe la vieillesse, si je suis aimé!... (*Apercevant Zerlina, qui le regarde immobile.*) N'est-ce pas, Zerlina... que te font mes rides, si mon cœur est resté jeune?

ZERLINA, *pensive.* Oui, sans doute... N'est-il pas d'autres trésors que la jeunesse?

FANTAZIO. N'est-ce pas?... Un amour sincère, un cœur dévoué...

BÊTINOZ. Et des richesses, qui remplacent tout!

FANTAZIO. Les miennes sont à toi, Zerlina... Vois cette bourse remplie de diamants recueillis dans le volcan... (*Il la prend.*) Dieu! plus rien!...

ZERLINA. Ah!

BÊTINOZ. Je parie que c'est encore un tour de ce petit diable d'Azariel!...

FANTAZIO. Eh bien, il me restera, du moins, mon amour, que rien ne peut m'ôter... et le vôtre, Zerlina... (*A part.*) Mon Dieu! elle ne me répond pas...

BÊTINOZ, *bas.* Dites donc... il me semble qu'elle tourne à gauche... elle trouve que nous avons la barbe trop dure...

FANTAZIO, *à part.* Oh! mon talisman!... (*Haut.*) Zerlina, vous regrettez mes richesses, peut-être?

ZERLINA. Oh! ne le croyez pas!

FANTAZIO. Eh bien, acceptez la seule chose que je puisse vous offrir... cette rose...

Ritournelle.

* Bêtinoz, Fantazio, Zerlina.

BÊTINOZ. Comment! il pense à des fadaises!

FANTAZIO.

AIR : *Muse des bois.*

Oui, ce présent, permis à ma vieillesse,
Accepte-le, c'est une simple fleur;
Ah! puisse-t-elle, ainsi que ta tendresse,
Demeurer pure au moment du malheur!
Qu'un doux aveu s'échappe de ton âme,
Et cet amour, flambeau de l'univers,
Doit faire encor, de sa divine flamme,
Fondre à l'instant la glace des hivers.

Il attache en tremblant la rose à la ceinture de Zerlia; elle s'effeuille aussitôt; il pousse un cri.

BÊTINOZ. Eh bien, qu'avez-vous donc?

FANTAZIO. Ah! elle n'aimait que ma jeunesse et ma fortune!

SCÈNE X.

LES MÊMES, TOUTES LES FEMMES.

Elles tiennent toutes à la main de petits miroirs.

AIR *nouveau de M. Kriésel.*

CHOEUR.

D'après l'ordre suprême
Et malgré vos désirs,
Sortez à l'instant même
De l'île des Plaisirs.

ZERLINA, *prenant aussi un petit miroir et le mettant devant les yeux de Fantazio.* Tiens, Fantazio, regarde-toi et juge-nous!...

BÊTINOZ. Oh! les *fâmes!*

FANTAZIO. Viens, Bêtinoz... ne vois-tu pas que l'on nous chasse?... Nous sommes vieux et pauvres, il faut partir.

BÊTINOZ. Mais je puis à peine marcher...

FANTAZIO. Viens... viens!

Toutes les femmes les repoussent en leur présentant leurs miroirs et en reprenant le chœur.

CHOEUR.

D'après l'ordre suprême
Et malgré vos désirs,
Sortez à l'instant même
De l'île des Plaisirs.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, *moins* FANTAZIO *et* BÊTINOZ.

Quand Fantazio et Bêtinoz ont disparu, toutes les femmes reviennent en riant; Azariel, toujours dans le costume de reine, rentre au fond.

TOUTES. Ha! ha! ha!

ZERLINA. Voilà comme on doit mener les hommes!

AZARIEL. Bravo! mes fidèles sujettes!... vous savez gaiement faire une expédition!

ZERLINA. Nous blâmez-vous donc, belle reine?

AZARIEL. Moi? je trouve votre conduite toute naturelle... telle que je l'attendais de vous!... Ces deux hommes n'étaient-ils pas vieux?...

STELLA. Laids!...

ZERLINA. Et ruinés!

STELLA. Pourquoi leur ménager la vérité?

AZARIEL. La franchise est la vertu des belles âmes!

ZERLINA. Et nous n'avons fait qu'exécuter les lois de votre empire!

AZARIEL. Oui, mes amies; le plaisir! toujours le plaisir!... Et puisque vous vous rappelez si bien mes leçons, je puis m'éloigner sans crainte.

TOUTES. Vous nous quittez?

AZARIEL. Pour peu de temps, je l'espère... Mais mes devoirs m'appellent ailleurs... Il est sur la terre bien des cœurs endurcis, insensibles à notre culte... c'est à vous que je veux les envoyer, ô mes belles prêtresses!... Tout homme, pour arriver à l'expérience, doit passer par l'île des Plaisirs!

Elle leur fait un signe d'adieu, puis s'avance vers la rivière et remonte sur sa conque marine. Toutes les femmes s'approchent du bord et la saluent pendant qu'elle s'éloigne.

CHOEUR.

Adieu, charmante souveraine,
Nos vœux hâteront ton retour;
Que Dieu, veillant sur notre reine,
Bientôt la rende à notre amour.

Douzième Tableau.

HALTE DANS LA CHAUMIÈRE.

L'intérieur d'une ferme.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLKETTE, ANGÉLA.

Au changement elles entrent, l'une à droite, l'autre à gauche; elles semblent se reveiller.

POLKETTE. Ah! mon Dieu! la drôle de chose.

ANGÉLA. Je me croyais dans un bois.

POLKETTE. Sur le bord d'une route.

ANGÉLA. Et nous voilà bien dans la chaumière où Azariel nous conduisit, il y a huit jours.

POLKETTE. J'ai donc fait un rêve?

ANGÉLA. Et moi aussi... (*En confidence à Polkette.*) Je les ai vus.

POLKETTE. Et moi aussi... Mais comme ils étaient changés!

ANGÉLA. Oh! oui... si vieux!

POLKETTE. Si laids!

ANGÉLA, *avec un soupir.* Et si misérables!

POLKETTE. Oui, pauvre Bêtinoz!... Mais c'est bien fait aussi!

ANGÉLA. Oh! ne les maudis pas... qui sait? Azariel les a rendus ainsi peut-être pour qu'au moins ils nous fussent constants.

POLKETTE. Constamment laids... Enfin vous avez peut-être raison.

ANGÉLA. Et cet avertissement qui nous vient à toutes deux?...

POLKETTE. C'est de notre bon génie.

ANGÉLA. Et... t'ont-ils parlé?

POLKETTE. Non. Ils ont passé sans me voir. Mais il m'a semblé entendre une voix qui venait du ciel.

ANGÉLA. Oui... je l'entends encore, elle me disait:

AIR: *Tradita.*

Loin de vous la souffrance épure leur flamme
Et chasse un coupable désir;
Mais au moins tâc ez de lire en leur âme
Le repentir.
Triste, pauvre et souffrant,
Qu'importe! qu'il paraisse,
Si son cœur est constant,
Que me fait sa vieillesse!
Si son cœur est constant,
Je puis l'aimer autant.

POLKETTE *, *regardant au fond.* Ah! mon Dieu, mademoiselle, voyez donc là-bas ces deux pauvres vieux.

ANGÉLA. Ceux de notre rêve!

POLKETTE. Oh! venez vite, car Azariel nous l'a dit, nous ne pouvons nous découvrir encore.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Loin de vous la souffrance épura leur flamme
Et chasse un coupable désir;
Mais au moins tâchons de lire dans leur âme
Le repentir.

Elles entrent à gauche.

SCÈNE II.

BÊTINOZ, FANTAZIO.

Ils sont pâles, défaits; ils portent sur le dos une besace et à la main un bâton.

BÊTINOZ, *de la porte.* Entrez, monsieur... entrez, on ne nous refusera pas l'hospitalité dans cette chaumière.

FANTAZIO, *entrant et tombant assis.* Ah! il était temps!

BÊTINOZ. Dieu de Dieu! avez-vous de la peine à vous traîner!... Et moi aussi... les jambes me rentrent.

FANTAZIO. Ah! nous n'avons plus notre vigueur d'autrefois...

BÊTINOZ. Non, nous ne sommes plus de jeunes gaillards...

* Angéla, Polkette.

FANTAZIO. Aussi, chacun nous repousse...

BÊTINOZ. Les petits enfants nous rient au nez, et les femmes nous font les cornes.

FANTAZIO. Nous n'avons même plus d'argent.

BÊTINOZ. Et nous avons conservé l'appétit... Oh! Dieu, comme ça me tiraille!

FANTAZIO. Tu n'es donc pas corrigé? tu es encore gourmand?...

BÊTINOZ. Vous appelez ça être gourmand... quand nous n'avons rien mangé depuis vingt-quatre heures.

FANTAZIO. Ce sont nos fautes qui nous ont conduits là.

BÊTINOZ. C'est vrai; mais ça n'en est pas plus agréable.

FANTAZIO. Nous n'avons pas écouté les conseils, l'expérience; et maintenant, que nous reste-t-il?

BÊTINOZ. La faim!

FANTAZIO. La vieillesse...

BÊTINOZ. La décrépitude!...

AIR *de la Lisette de Béranger.*

FANTAZIO.

Où donc es-tu, beau temps de ma jeunesse?

BÊTINOZ.

Qu'est devenu mon minois si piquant?

FANTAZIO.

Mon triste front vers la terre s'abaisse;
Je ne puis plus marcher qu'en chancelant,
Moi qui, jadis, contemplais avec joie...

BÊTINOZ.

Votre œil brillant... moi, mon nez si coquet.

FANTAZIO.

J'y vois à peine...

BÊTINOZ.

Et j'ai la patte d'oie!

FANTAZIO.

Je suis ridé...

BÊTINOZ.

Je n'ai plus de mollet!
Ma jambe enfin n'est plus qu'un vil cotret!

ENSEMBLE.

C'est assez de tourments,
C'est assez de souffrance,
Nous faisons pénitence
Depuis assez longtemps,
O douce Providence!
O destins tout-puissants!
Puisque je me repens,
Rendez-moi mes vingt ans (*bis.*)
Et surtout l'espérance.

BÊTINOZ. Tout cela, c'est votre faute... pourquoi avez-vous voulu voyager?...

FANTAZIO. Pourquoi m'as-tu suivi?... Tes vices surpassaient les miens...

BÊTINOZ. Vous me donniez si bon exemple!...

FANTAZIO. Deux cœurs seuls nous étaient dévoués.

BÊTINOZ. Et vous m'avez forcé à les quitter.

FANTAZIO. Tu m'as arrêté quand je voulais revenir sur mes pas... Mais ne nous disputons pas, Bêtinoz; ne sommes-nous pas assez malheureux?... Nous n'avons plus un seul ami... partout où nous avons demandé l'hospitalité, on nous a repoussés comme des mendiants.

BÊTINOZ. Il y a même une vieille femme qui a crié : Au voleur!... Oh! Dieu! je ne peux pas souffrir les vieux!...

FANTAZIO. Espérons que nous trouverons ici des cœurs plus compatissants...

BÊTINOZ. Et un garde-manger agréable... Oh! Dieu! que ça me tiraille... On dit que le vin est le lait des vieillards; je prendrais bien un peu de lait!

On entend chanter au dehors

FANTAZIO. Écoute... ce sont des voix de jeunes femmes.

BÊTINOZ. Les propriétaires de la maison. (*Regardant dehors.*) Ah! mon Dieu!... regardez... cette figure...

FANTAZIO. Est-ce encore une illusion?... Angéla!

BÊTINOZ. Et Polkette!

SCÈNE III.

LES MÊMES, ANGÉLA, POLKETTE*.

Toutes deux en costume de jeunes fermières. Elles arrivent gaiement.

ENSEMBLE

AIR *de Follette.*

Tra, la, la, la, la.

ANGÉLA.

Un seigneur de la montagne
Me disait : sois ma compagne,
Viens, partage mon amour,
Je te rendrai riche un jour.

POLKETTE.

Je ne vends pas mon amour.

ANGÉLA.

Non, dans mon village
Je veux rester sage : } (*Bis.*)
Qu'importe, à mon âge,
Richesse et grand nom!

POLKETTE.

Gardez la richesse
Moi, j'ai ma jeunesse. } (*Bis.*)
Un instant d'ivresse
Vaut-il bon renom?
Non, non, non, non, non, non!

ANGÉLA.

Non, non, non, non, non!

ENSEMBLE.

Non, non, non!

* Bêtinoz, Fantazio, Polkette, Angéla.

BÊTINOZ, *bas à Fantazio.* Ce sont bien elles, monsieur, il faut nous découvrir!

FANTAZIO, *de même.* Oh! non, je te le défends... je ne veux pas rougir devant elles.

Pendant ce moment, Angéla et Polkette ont déposé un panier de fruits, de lait, etc., qu'elles portaient.

POLKETTE, *se retournant.* Tiens! des étrangers?... Que voulez-vous, mes bons vieux?

BÊTINOZ, *à part.* Bons vieux!

ANGÉLA. Vous semblez fatigués.

FANTAZIO, *bas à Bêtinoz.* Elles ne nous reconnaissent pas*.

ANGÉLA. Avez-vous besoin de quelque chose?...

FANTAZIO. En effet, nous avons fait une longue route, et un peu de repos...

BÊTINOZ. Et de nourriture...

POLKETTE. Vous voudriez casser une croûte?

BÊTINOZ. Avec quelque chose dessus...

ANGÉLA. Pauvres gens, à leur âge!

FANTAZIO, *à part.* Ah! plus d'espoir!

POLKETTE. Tenez... voilà du beau pain blanc...

ANGÉLA. Et de l'excellent lait que nous venons de traire.

Elles donnent à Fantazio et à Bêtinoz une tasse de lait et un morceau de pain.

FANTAZIO. Merci! merci!... vous êtes bonnes, vous!

BÊTINOZ. C'est maigre!... mais quand on n'a rien mangé depuis vingt-quatre heures!

Il mange avec avidité.

ANGÉLA, *à Fantazio.* Pourquoi ne mangez-vous pas, vous?

FANTAZIO. Le malheur ôte l'appétit.

POLKETTE. Votre compagnon n'est donc pas malheureux, lui?

BÊTINOZ. Moi!... le chagrin me dévore!

POLKETTE. Et vous dévorez le chagrin!

BÊTINOZ. C'est une fichue nourriture!

ANGÉLA. Contez-nous vos malheurs, cela vous consolera peut-être...

FANTAZIO. A vous!

BÊTINOZ, *bas.* Oui, oui, allez; faisons-nous connaître, elles s'apitoieront peut-être.

Fantazio le fait taire vivement.

POLKETTE. Voyons, parlez!

FANTAZIO. Parler de nos malheurs, ce serait raconter nos fautes.

BÊTINOZ. Hélas!...

POLKETTE. Vous vous en repentez donc?

FANTAZIO. La Providence avait placé le bonheur près de nous, et nous avons été le chercher bien loin.

BÊTINOZ, *soupirant.* Trop loin!...

FANTAZIO. Deux femmes nous aimaient, deux cœurs sincères qui nous offraient une félicité calme et durable.

* Polkette, Bêtinoz, Fantazio, Angéla.

BÊTINOZ. Une table simple... mais servie tous les jours.

FANTAZIO. Et puis nous nous sommes laissé égarer par l'ambition... la vanité...

BÊTINOZ. La bêtise!...

ANGÉLA. Et maintenant, vous êtes revenus de vos erreurs?

FANTAZIO. Oh! si je pouvais recommencer ma vie!

BÊTINOZ. Et moi donc!...

FANTAZIO. J'irais m'ensevelir au fond d'une solitude... près de ma femme... à qui je me dévouerais tout entier!...

BÊTINOZ. Nous trairions les vaches ensemble!...

POLKETTE. Elle vous donnerait de bonnes taloches.

BÊTINOZ. Et je l'embrasserais bien fort!...

ANGÉLA, *à Fantazio.* Et vous ne la quitteriez jamais?

BÊTINOZ, *bas.* Monsieur, elles semblent émues, risquons-nous.

FANTAZIO. Oh! non, il faut partir plutôt.

Il prend son bâton de voyage.

ANGÉLA. Que faites-vous?...

FANTAZIO. Vous le voyez!...

BÊTINOZ, *avec tristesse.* Vraiment!... vous y tenez?...

Il se prépare aussi, mais lentement.

AIR : *Le Matelot.*

FANTAZIO.

Je dois finir ma course solitaire,
J'ai mérité le sort qui me poursuit :
C'est rendre encor ma peine plus amère,
Que rappeler le bonheur qui me fuit.

ANGELA.

Le repentir peut effacer la faute...
Puisque le sort vous conduit en ces lieux,
Notre amitié doit consoler notre hôte...
L'appelant timidement.
Fantazio!...

Il laisse tomber son bâton et fait un mouvement vers elle. Bêtinoz de même, vers Polkette.

POLKETTE.

Revenez tous les deux!

ENSEMBLE.

Vers nous ici revenez tous les deux!...

FANTAZIO. Angéla!... vous m'avez reconnu!...

BÊTINOZ. Et moi aussi!...

POLKETTE. Approche donc, imbécile!...

FANTAZIO. Et vous avez oublié?...

ANGÉLA. Tout, excepté notre amour!

BÊTINOZ. Et vous, Polkette?

POLKETTE. Je suis si bête!...

BÊTINOZ. Ah! je la retrouve!...

FANTAZIO. Mais je ne suis plus celui que vous aimiez, Angéla...

ANGÉLA, *lui tendant la main.* M'aimez-vous?

FANTAZIO. Oh ! pour toujours !...

BÊTINOZ. Jusqu'après la mort !...

POLKETTE. Ça me suffit.

FANTAZIO, *à part.* Et cependant...

ANGÉLA. Qu'avez-vous, Fantazio?

FANTAZIO, Rien, rien !... (*A part.*) Oh ! mon Dieu !... si elle me trompait aussi!... (*Il tire machinalement sa dernière rose.*) O ce serait à en mourir !...

ANGÉLA. Le malheur vous a rendu méfiant.

AIR : *Muse des bois.*

Que votre amour sur le mien se repose,
Pourtant, ici, recevez mon serment,
Et pour présent donnez-moi cette rose,
Qui vaudra mieux pour moi qu'un diamant :
Comme mon cœur, elle restera pure,
Et je demande à l'amour qui m'entend,
Si quelque jour je devenais parjure,
Comme elle encor d'expirer à l'instant!

Elle l'a mise sur son sein.

FANTAZIO. Elle ne se flétrit pas !... O Angéla, Angéla !... à vous pour jamais !...

BÊTINOZ. Mais moi, Polkette, je n'ai pas de rose !...

POLKETTE, *l'embrassant.* Tiens !...

BÊTINOZ. Oh ! j'aime autant ça.

Treizième Tableau.

AZARIEL.

Ils sont tous deux à genoux devant Angéla et Polkette ; soudain un coup de tonnerre ébranle la chaumière, des nuages descendent sur le théâtre et le couvrent entièrement; on entend la voix d'Azariel, caché au milieu des nuages.

AZARIEL. Bien, Fantazio, je ne crains plus maintenant que tu retombes dans les mêmes fautes; l'ambition, la vanité t'avaient tout fait perdre, l'amour te rend la jeunesse et le bonheur !

Quatorzième Tableau.

L'APOTHÉOSE.

Aussitôt les nuages se dissipent; on voit un palais magique, éblouissant de richesse et de clarté; Azariel est au milieu, entouré de génies. Fantazio et Bêtinoz, redevenus jeunes, donnent la main à Angéla et à Polkette, tous les quatre richement parés; ils sont agenouillés devant Azariel qui les bénit. Tableau.

CHOEUR.

AIR *du Dimanche d'une grisette* (Achille Launois).

L'amour te rend heureux,
Il a comblé tes vœux;
Le sort change,
Ton bon ange
T'appelle dans les cieux;
Remercie à ton tour
L'amour. (*Bis.*)

FIN.

PARIS.— IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE III, SCENE XIII

L'ANGE DANS LE MONDE

ET

LE DIABLE A LA MAISON,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

par MM. F. de Courcy et Ch. Dupeuty,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA RENAISSANCE, LE 29 AOUT 1839.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme DE KERNADEC	Mme THÉODORE.
CLARISSE, sa fille	Mme CRÉCY.
ERNEST MERINVILLE, mari de Clarisse	M. MONTDIDIER.
M. DUCOUDRAY, ancien juge au tribunal de commerce	M. LANDROLLE.
NARCISSE GODARD, jeune propriétaire	M. VALNAY.
ATHÉNAIS DE SAVIGNY, jeune veuve, cousine de Clarisse, femme de lettres	Mme MAREUIL.
JENNY, femme de chambre	Mlle JENNY.
UN DOMESTIQUE.	

La scène se passe à Paris, aux deux premiers actes; au troisième, à Auteuil.

ACTE PREMIER.

Un petit salon élégant donnant dans d'autres pièces au fond et sur les côtés, et disposé pour une soirée. A droite et à gauche, sur le devant, une table de jeu avec des cartes, des jetons, des fiches et des bougies allumées. Une causeuse, des fauteuils, lustres, candélabres allumés.

SCENE PREMIERE.

DUCOUDRAY, Mme DE KERNADEC.

DUCOUDRAY, *allant au-devant de Mme de Kernadec, qui arrive par le fond.*

Eh! eh! c'est elle!... enfin, cette chère madame de Kernadec!

Mme DE KERNADEC, *d'un air indifférent.*

Bonjour, Ducoudray, bonjour.

DUCOUDRAY.

Depuis une heure, les parties sont commencées; je regardais a ma montre, je regardais a la pendule.. je regardais a la porte...

Mme DE KERNADEC.

Allez, il faut que ce soit vous... (*Ducoudray*

s'incline.) Et à cause de ma fille... je suis si lasse de soirées, de concerts, de spectacles !...

DUCOUDRAY.

Vous trouverez à faire votre whist, votre boston, votre impériale... Ne suis-je pas là, moi, d'abord, votre partner inamovible, votre esclave à la suite... un fidèle de vingt ans?... cela commence à dater...

Mme DE KERNADEC.

Le temps ne fait rien à l'affaire.

DUCOUDRAY.

Excepté quand on attend .. mais c'eût été mal à vous de me manquer de parole... ma dernière soirée de la saison, bouillotte, écarté, le thé de rigueur comme de coutume... les sandwich, les petits gâteaux... et, par extraordinaire, il y aura des demi-glaces et un cornet à piston...

Mme DE KERNADEC.

Un bal ?... mais c'est fort ridicule... vous savez bien que je ne danse plus.

DUCOUDRAY.

Vous danseriez à merveille, si vous vouliez... et puis j'ai pensé qu'un petit quadrille au piano, pour notre chère Clarisse...

Mme DE KERNADEC, *changeant de ton.*

Ah ! vous avez très-bien fait. . pauvre enfant... depuis son mariage, elle ne doit pas s'amuser beaucoup.

DUCOUDRAY

Vous avez des préventions contre son mari

Mme DE KERNADEC.

Je n'ai pas de préventions... mais des pressentimens... Je ne sais . J'ai peur que M. de Mérinville ne rende pas ma fille heureuse.

DUCOUDRAY.

Un mariage honorable, un homme bien placé... il fera son chemin dans la diplomatie.

Mme DE KERNADEC.

Oui... je le crois fort hypocrite

DUCOUDRAY.

Quant au chapitre des distractions, il se fait un plaisir de conduire sa femme partout, au faubourg Saint-Germain, à la Chaussée-d'Antin, même au Marais ; et partout il recueille des complimens, des félicitations sur le trésor que vous lui avez donné.

Mme DE KERNADEC.

Un bijou ! un diamant!. . cette chère Clarisse... voyez-la dans le monde... dès qu'elle arrive, on s'empresse, on l'admire .. elle est jolie, et seule, elle a l'air de ne pas s'en apercevoir... elle a de l'esprit, et elle ne s'attache qu'à faire valoir celui des autres... toujours le sourire sur les lèvres... toujours un mot agréable pour chacun... naïve, enjouée, avec la jeune fille qui, naguère encore, était sa compagne... pleine de déférence pour la vieillesse.... bienveillante, gracieuse avec nos dames, si belles, si élégantes, dans lesquelles elle ne songe pas même à voir des rivales... elle trouve moyen de se concilier tous les suffrages et de se faire pardonner, même par les femmes, ses perfections et sa supériorité !

DUCOUDRAY.

Ce n'est pas parce que vous êtes sa mère... ou, plutôt, c'est peut-être un peu pour ça... mais le fait est que c'est bien l'idéal de la gentillesse, de la douceur.

Mme DE KERNADEC.

C'est moi qui l'ai élevée.

DUCOUDRAY.

Oui... et cependant... vous êtes vive.

Mme DE KERNADEC, *très-vivement.*

Je suis vive? moi ?

DUCOUDRAY.

Vous êtes bonne, mais vous êtes vive.

Mme DE KERNADEC.

Dites tout de suite que je suis Bretonne, que j'ai mauvaise tête

DUCOUDRAY.

Oh !

Mme DE KERNADEC.

C'est une manière comme une autre de faire sa cour à quelqu'un, surtout à moi... déjà si malheureuse, si esclave, avec mes deux premiers maris !

DUCOUDRAY.

A votre place, j'essaierais d'un troisième

Mme DE KERNADEC, *souriant.*

Oui, vous... je sais bien.

DUCOUDRAY.

Dame, j'espère que j'y ai mis de la persévérance ; j'ai assisté à deux règnes .. j'ai supporté deux dynasties... mais aujourd'hui que je suis tout seul, qu'il n'y a plus à choisir, je peux bien vous dire : Prenez-moi.

Mme DE KERNADEC.

Pour faire encore mauvais ménage ?

DUCOUDRAY.

J'ai la prétention d'être bon époux... et bon père... s'il y a lieu.

Mme DE KERNADEC.

Les hommes sont si aimables... avant, et si abominables... après !..

DUCOUDRAY.

Pas tous, pas tous...

Mme DE KERNADEC.

Charmans dans le monde... atroces dans leur intérieur.

DUCOUDRAY.

Ancien juge au tribunal de commerce, souvent encore nommé arbitre, amiable compositeur, j'ai naturellement le caractère conciliant.

Mme DE KERNADEC.

Eh bien ! écoutez, si je me trompe dans mes pressentimens, s'il m'est bien démontré que ma fille est heureuse, cela m'encouragera... et... nous verrons

DUCOUDRAY, *avec joie.*

Vrai ? .. j'accepte le marché !

Il lui baise la main.

Mme DE KERNADEC.

Allons... enfant !.. (*Changeant de ton.*) Mais

Clarisse... (*la porte s'ouvre au fond*) je crois entendre... c'est elle.... sans doute?

SCENE II.

LES MÊMES; NARCISSE GODARD, *mis avec prétention, coiffure et barbe moyen âge;* UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. Narcisse Godard.

DUCOUDRAY, *étonné.*

Tiens, mon propriétaire!

Mme DE KERNADEC.

C'est le mien aussi.

DUCOUDRAY.

Je ne l'avais pas invité

Mme DE KERNADEC.

Je le croyais en voyage.

DUCOUDRAY.

Je me serais bien passé de lui. (*A Narcisse, qui entre.*) Soyez le bien venu, mon cher monsieur Godard.

NARCISSE, *saluant et se dandinant.*

Comme vous voyez... vous êtes bien bon.. Ça va bien?... pas mal... merci... et vous?

DUCOUDRAY.

Par quel hasard?...

NARCISSE.

De retour à Paris depuis hier; six cents lieues en trois semaines, touriste infatigable... mais propriétaire avant tout... mon homme d'affaires, chargé de mes locations, en mon absence. m'a parlé, je crois, d'un petit bail à renouveler pour votre appartement.

DUCOUDRAY.

Ah! oui, en effet; mais ça ne presse pas.

NARCISSE.

C'est ce que je me suis dit... ça ne presse pas; mais j'ai mieux aimé venir tout de suite... Après ça, on dit que vous avez du monde, je suis peut-être importun; vous n'avez qu'à parler, je m'en vas.

DUCOUDRAY.

Un propriétaire ne peut jamais être importun...

NARCISSE.

A l'époque du terme, tout au plus. (*Il rit.*) Ce n'est pas pour vous que je dis ça. (*Posant son chapeau sur une chaise et arrangeant ses cheveux devant la glace.*) On m'a parlé de vos soirées, père Ducoudray. . une réunion de femmes charmantes, à ce qu'on dit... (*Apercevant Mme de Kernadec.*) Pardon, madame, je n'avais pas l'honneur de vous reconnaître. (*Il se met un lorgnon sur l'œil; à part.*) Il faut espérer qu'il en viendra d'autres. (*Se rapprochant.*) Madame de Kernadec, si je ne me trompe...

Mme DE KERNADEC.

Oui, monsieur.

NARCISSE.

Ma locataire du second, 28, rue de Provence, au fond de la cour.

Mme DE KERNADEC.

Oui, monsieur.

NARCISSE.

Je me rappelle, c'est à moi directement que madame a loué, dans le temps.

DUCOUDRAY

Ce diable de M. Godard, il est le propriétaire de tout le monde; il loge la moitié de la capitale

NARCISSE.

Dame, quand on a onze maisons sur le pavé de Paris... croiriez-vous, monsieur... vous ne croiriez pas, madame. que. dans ma compagnie, on m'a surnommé le marquis de Carabas de 1839? Et votre jolie demoiselle, que je n'ai jamais pu voir?...

Mme DE KERNADEC.

Elle est mariée, monsieur.

Elle remonte la scène.

NARCISSE.

Ah! fort bien... (*A lui-même.*) Je ne produis jamais d'effet sur les femmes âgées; mais ça m'est bien égal.

Mme DE KERNADEC.

Mais voyez donc si elle arrive! je commence à être inquiète

DUCOUDRAY.

Monsieur Godard se trouvera en pays de connaissance... Mme de Savigny...

NARCISSE.

Ah! oui, la veuve Athénaïs; connais... petite femme non désagréable... mais un tantinet bas-bleu... Voilà bientôt deux ans qu'elle doit publier *Adalbert*, roman en deux volumes, prix 15 francs, chez Ambroise Dupont... C'est une jeune femme qui est de la société des hommes de lettres.

Mme DE KERNADEC.

Ma nièce, monsieur.

NARCISSE.

Il n'y a pas de mal à ça, madame; je fais le plus grand cas des femmes auteurs... (*à lui-même*) quand j'ai le bonheur de les comprendre.

DUCOUDRAY.

N'avons-nous pas des projets de mariage avec la jeune veuve?

NARCISSE.

Il est question de quelque chose comme ça.

DUCOUDRAY.

Une affaire de sentiment?

NARCISSE.

Oui, une affaire de terrain... cent cinquante toises en litige, 43, rue Tronchet, bien situé... on élèverait là-dessus cinq ou six étages, avec trois boutiques et deux balcons... Ça se loue très-bien les balcons.

DUCOUDRAY.

Toujours la fureur de bâtir?

NARCISSE.

Que voulez-vous? mon père était architecte

DUCOUDRAY, *se penchant vers Mme de Kernadec*

Il veut dire maître maçon.

NARCISSE.

Voyez-vous... je ne serai pas content qu'il n'y ait à Paris une rue qui s'appelle rue Godard !...

Mme DE KERNADEC, *apercevant Clarisse qui arrive.*

Ah! enfin, la voilà! cette chère enfant!

SCENE III.

LES MÊMES, CLARISSE, ATHÉNAIS.

CLARISSE, *allant à Mme de Kernadec.*

Bonjour, maman.... Bonjour, monsieur Ducoudray.

Elle embrasse sa mère.

NARCISSE, *à part.*

Oh! la jolie petite femme!

Il salue, Clarisse lui fait une révérence.

Mme DE KERNADEC, *avec sollicitude.*

Tu n'as pas eu froid?

CLARISSE.

J'avais mon burnous. (*D'un ton caressant.*) Et vous, petite maman... vos migraines?

Mme DE KERNADEC.

J'en attends une demain. Ah! mon Dieu, comme elle a chaud! Prends bien garde.

DUCOUDRAY.

Allons, allons, la voila! vaut mieux tard que jamais.

CLARISSE, *à Ducoudray.*

Toujours trop tard, quand on vient pour vous voir.

DUCOUDRAY, *à Mme de Kernadec.*

Elle est charmante!

Mme DE KERNADEC.

Charmante!

ATHÉNAIS, *apercevant Narcisse.*

Ah! je ne voyais pas... M. Godard, qui nous est rendu!

NARCISSE.

Aimable veuve, je comptais vous envoyer ma carte.. visite de retour.

ATHÉNAIS.

Trop aimable.

Mme DE KERNADEC, *à Clarisse.*

Ah ça! tu es venue toute seule?

CLARISSE.

Oh! non, maman... ma cousine, ma bonne Athénaïs, qui s'est dérangée tout exprès pour venir me prendre...

Mme DE KERNADEC.

J'entends bien... mais ton mari?

CLARISSE.

Il nous a conduites jusqu'ici avec la voiture...

ATHÉNAIS, *l'interrompant.*

Et nous a quittées brusquement, sous le prétexte d'une visite très-pressée et très-importante, a ce qu'il dit.

CLARISSE.

Une visite dont il ne pouvait se dispenser.. (*d'un ton de regret*) et qui lui prendra peut-être toute la soirée.

Mme DE KERNADEC.

C'est fort galant!

NARCISSE, *à lui-même.*

Un mari absent, bon, ça me va.

Athenaïs lui parle bas.

Mme DE KERNADEC.

Vous voyez, Ducoudray; la liver ainsi a elle-même, laisser sa femme aller seule dans le monde, après six mois de ménage! Oh! les hommes! les hommes!

DUCOUDRAY.

S'il n'a pas pu faire autrement, ce garçon?

CLARISSE.

Maman, il ne faut pas lui en vouloir; il a été bien contrarié, je vous assure... (*Avec une joie enfantine.*) Et puis, d'ailleurs, il viendra me reprendre .. il me l'a bien promis.

Mme DE KERNADEC.

La belle grâce qu'il te fait là!

CLARISSE.

D'abord, je ne veux pas qu'on dise du mal de mon mari.

DUCOUDRAY.

Et vous avez parfaitement raison, madame Mérinville.

Il s'éloigne à gauche.

NARCISSE, *qui a entendu ces derniers mots, à lui-même.*

Mme Mérinville? j'ai vu ce nom-là sur mes registres de location. (*S'approchant de Clarisse.*) Oh! mais alors, belle dame, s'il en est ainsi, je suis votre propriétaire.. je suis votre propriétaire.

CLARISSE, *avec réserve.*

C'est possible, monsieur, et j'en serais très-flattée.

NARCISSE.

Je remercierai mon homme d'affaires de m'avoir choisi une locataire aussi jolie.

CLARISSE.

Monsieur, vous êtes bien bon. (*A Mme de Kernadec.*) Si vous voyiez le beau châle qu'Ernest m'a donné... un cachemire superbe de la rue de Richelieu, envoyé par le général Allard.

Mme DE KERNADEC.

Ce n'est pas là ce qui fait le bonheur.

CLARISSE.

Ça y contribue bien un peu.

NARCISSE, *se rapprochant de Clarisse.*

Et... l'appartement vous plaît-il? Quant à vous, vous n'avez pas besoin d'embellissemens.

CLARISSE, *saluant, dit à part.*

Dieu, que ce monsieur-là m'ennuie!..

Elle va causer avec Athénaïs.

NARCISSE, *à lui-même.*

Je produis toujours de l'effet sur les jeunes femmes.

DUCOUDRAY, *revenant.*

Monsieur Narcisse, on demande là-dedans un rentrant à la bouillotte.

NARCISSE.

Voila! (*A Clarisse.*) Sans adieu, mon aimable

locataire... je vous retiens pour la première contre-danse.

CLARISSE.

Je crois que j'ai promis... à M. Ducoudray...

Elle fait un signe à Ducoudray.

NARCISSE.

Eh bien, donc, pour la seconde. Inscrivez-moi sur votre calepin... Narcisse Godard.

CLARISSE, *souriant.*

Oh ! c'est inutile...

NARCISSE, *à lui-même.*

Elle a une drôle de manière de me regarder... Et le mari qui ne sera pas là de toute la soirée... très-bon, très-bon.

DUCOUDRAY, *qui est sorti un instant à gauche.*

Venez donc, mon cher Godard : on vous attend.

NARCISSE.

Voilà! voilà! (*En sortant.*) Tiens, le petit Jalabert! je vais tâcher de lui couler mon entresol de la rue des Jeûneurs.

Il sort à gauche avec Ducoudray.

SCENE IV.

Mme DE KERNADEC, CLARISSE, ATHÉNAIS.

Elles se sont assises.

CLARISSE.

Le drôle de monsieur!... Athénaïs, tu le connais?... Tu ne m'en avais jamais parlé.

ATHÉNAIS

C'est qu'on l'avouerait tout au plus... pour un mari.

CLARISSE.

Ah ! mon Dieu, tu me fais peur...

ATHÉNAIS.

Nous n'en sommes pas là... précisément... mais c'est bien avancé.

Mme DE KERNADEC.

Onze maisons... ma nièce, c'est un bon parti.

ATHÉNAIS.

Et puis, vraiment je serais ingrate...

CLARISSE.

Comment?...

ATHÉNAIS.

Oui... je dois peut-être à M. Godard mon meilleur chapitre d'Adalbert... l'aristocratie de 1839, avec ses titres... de propriétés... et, pour blason, une équerre et des balances, dans un nuage de chiffres... papillonnant, bourdonnant, cavalcadant, au bois, dans nos salons, dans nos théâtres, comme les marquis de l'ancien régime... Ton régence, amour régence... l'orgie, au lieu des petits soupers... avec la seule différence que le cabaret de 1750 s'appelle café de Paris, que le brelan se nomme bouillotte, et que la tabatière d'or a été remplacée par le cigarre de la Havane.

CLARISSE, *à Athénaïs.*

Oh! ces auteurs... rien ne leur échappe!

Mme DE KERNADEC.

Bravo, ma nièce! très-bien, ma nièce... c'est frappant, c'est parlant, c'est l'époque... et encore avez-vous omis de faire entrer en ligne de compte le profond dédain, le souverain mépris que ces messieurs professent généralement pour le beau sexe.

CLARISSE, *souriant.*

Ah ! maman! et M. Ducoudray?

Mme DE KERNADEC, *souriant.*

Flatteuse... Eh ! bien, oui, les vieux, encore... mais les jeunes... plus d'égards, plus d'attentions, un sans-gêne révoltant !... un positif épouvantable... toutes les affections concentrées à la bourse et au Jokey's-Club.

CLARISSE.

Heureusement il y a des exceptions... et ma bonne mère y a songé pour moi.

Elles se lèvent.

Mme DE KERNADEC.

J'ai fait de mon mieux, mon enfant; il ne faut pas m'en vouloir.

CLARISSE.

Vous en vouloir... je serais bien injuste... Ernest est si bon pour moi!... Enfin, je lui avais dit qu'une maison à Auteuil me ferait plaisir; il vient d'en louer une.

ATHÉNAIS.

Tu l'as désirée assez long-temps.

CLARISSE.

S'il n'aime pas la campagne, il n'en a que plus de mérite... Mauvais caractère, va !...

ATHÉNAIS.

Pourquoi donc n'es-tu pas venue, le jour de ma loge aux Italiens ?

CLARISSE.

Ernest était souffrant.

Mme DE KERNADEC.

Dis le fin mot... c'est lui qui n'a pas voulu; ta cousine n'a pas le don de lui plaire.

CLARISSE.

Mais non, maman; vous êtes toutes les deux contre lui... il ne me contrarie en rien... tout ce qu'une femme peut désirer, il me le donne.

Mme DE KERNADEC.

Tu ne te plains pas, et tu as raison... Aussi, va, mon enfant, on te rend bien justice, tous ceux qui te connaissent savent t'apprécier... (*Mouvement de Clarisse.*) Non... c'est au point qu'il y a des gens qui trouvent que tu aimes trop ton mari... Enfin, les petits soins, les prévenances, tout vient de toi ; lui reçoit tout cela très-froidement, tout lui est dû, et sa femme est encore trop heureuse que monsieur veuille bien se laisser aimer!

CLARISSE, *d'un petit ton de reproche.*

Ah ! maman, nous allons nous fâcher toutes les deux.

ATHÉNAIS.

Quant à moi, je n'ose plus t'aller voir, il me fait une si drôle de figure...

CLARISSE.

Tu auras cru cela... (*Regardant au fond.*) Ah! le voilà... Maman, vous voyez bien, il n'a pas été long-temps.

Mme DE KERNADEC.

Tout ce que je peux te dire, c'est qu'il n'y en a pas deux comme toi.

SCENE V.

LES MÊMES, ERNEST, *arrivant par le fond;* DUCOUDRAY, *revenant par la gauche.*

DUCOUDRAY.

Arrive donc, Mérinville; on t'espère, on te désire.

CLARISSE, *s'empressant au-devant de lui.*

Venez, monsieur, venez bien vite.

Elle l'amène par la main.

ERNEST.

Mesdames, vous me voyez charmé... (*Il salue Mme de Kernadee et Athénaïs.*) Chère belle-mère, je savais que j'aurais le plaisir de vous voir à la soirée de ce bon Ducoudray.

Mme DE KERNADEC, *froidement.*

Mon gendre... (*A part.*) Il ne fait seulement pas attention à sa femme.

ATHÉNAIS, *à Clarisse.*

As-tu vu comme il m'a saluée?

CLARISSE.

Il ne peut pas inventer des révérences exprès pour toi.

ERNEST.

Je vous prie de m'excuser si je ne suis pas arrivé aussitôt que je l'aurais voulu.

DUCOUDRAY.

On sait que tu n'as pas pu faire autrement.

CLARISSE, *avec amitié.*

Et moi, monsieur, on ne me dit rien?...

ERNEST, *de même.*

Je te regardais.

Il lui tend la main.

DUCOUDRAY, *à Mme de Kernadec.*

Hein?... vous voyez?...

CLARISSE.

Tu n'es pas contrarié?

ERNEST.

Non, ma bonne Clarisse.

CLARISSE.

Tu es peut-être fatigué?

ATHÉNAIS.

On le serait, à moins... tant d'affaires!... n'avoir pas même ses soirées libres!...

CLARISSE.

Pauvre homme! il est le premier puni. (*A Ernest.*) N'est-ce pas que ça te fait du chagrin, quand tu tu ne peux pas rester avec ta petite femme?

ERNEST.

Tu le sais bien.

DUCOUDRAY, *à Mme de Kernadec.*

Vous voyez.

Mme DE KERNADEC.

Laissez-moi donc tranquille!

ERNEST.

Ducoudray, j'aurais à causer avec vous.

DUCOUDRAY.

A tes ordres, mon ami.

ERNEST.

Clarisse, est-ce que tu ne danses pas?

ATHÉNAIS, *à part.*

C'est ça, il la renvoie.

CLARISSE, *à Ernest.*

Tu as donc deviné que j'avais envie de danser? justement, je suis invitée. (*A sa mère, en riant.*) N'est-il pas vrai qu'il est bien méchant?

Mme DE KERNADEC.

Enfin!

ATHÉNAIS.

Allons, mesdames, ne troublons pas plus longtemps les graves conférences de ces messieurs.

Mme DE KERNADEC, *à Clarisse.*

Que peut-il avoir à dire à Ducoudray?

CLARISSE.

Je ne peux pas le lui demander, il faut être discrète.

Mme DE KERNADEC, *à elle-même.*

Je n'aime pas les mystères.

CLARISSE, *à Ernest.*

Sans adieu, monsieur... j'espère avoir le plaisir de vous rencontrer dans le monde... ce soir, par exemple, chez M. Ducoudray... D'abord, je veux que tu viennes me voir danser.

ERNEST.

Oui.

CLARISSE.

Tu me diras si j'ai fait des progrès... et puis, tu me parleras tout bas, et tu me serreras la main, en cachette, pendant que mon cavalier aura le dos tourné... ça sera gentil.

En disant cela, elle lui prend la main; Ernest lui sourit.

ATHÉNAIS.

Viens donc, Clarisse.

CLARISSE.

Mon mari ne danse pas, il faut bien que je me rattrape.

ATHÉNAIS, *bas.*

C'est peine perdue, va.

Mme DE KERNADEC.

Il ne t'écoute seulement pas.

ATHÉNAIS.

Charmant mari!

CLARISSE, *se disposant à sortir.*

Pour ton malheur, je t'en souhaite un pareil... (*De loin, avant de sortir, a Ernest.*) Adieu, adieu, adieu.

Elles sortent toutes les trois, à droite.

SCENE VI.

ERNEST, DUCOUDRAY.

DUCOUDRAY.

Mon ami, veux-tu que je te dise une chose?... ta femme est une perle!

ERNEST, *souriant.*

Mais, je suis fort de cet avis.

DUCOUDRAY.

Ah çà! le ménage va bien?... je m'en flatte.

ERNEST.

Comme vous me demandez cela!

DUCOUDRAY.

Oh! c'est que je m'intéresse à ton bonheur... plus que tu ne peux le croire.

ERNEST.

Ce bon Ducoudray.

DUCOUDRAY.

Pas de remerciemens... tout ce que je demande, c'est de l'égalité d'humeur, des attentions réciproques... un petit baiser, par-ci, par-là... enfin, tout ce qui constitue un ménage modèle... il faut si peu de chose pour troubler la paix!... Tiens, par exemple, tu as l'air de te cacher de ta femme pour me parler... pourquoi?...

ERNEST.

Vous me voyez dans un grand embarras.

DUCOUDRAY.

Ah! mon Dieu, tu me fais déjà peur... quelque ancienne amourette qui revient sur l'eau?... des lettres posthumes que l'on t'adresse malgré toi?...

ERNEST.

Non, non...

DUCOUDRAY, *inquiet.*

Peut-être un rejeton illégal?...

ERNEST, *riant.*

Rien de tout cela, Dieu merci!

DUCOUDRAY.

A la bonne heure! Mme de Kernadec ne te l'aurait jamais pardonné... (*à lui-même*) ni à moi non plus. (*Haut.*) Mais enfin, qu'y a-t-il donc?

ERNEST.

Depuis quelque temps, je sollicite aux affaires étrangères...

DUCOUDRAY.

Pour obtenir une faveur?

ERNEST.

Du tout; on m'offre quelque chose, et je ne veux rien.

DUCOUDRAY

Tu ne veux rien? il faut espérer qu'avec des protections...

ERNEST.

Sûrement, ça fait cet effet-là, au premier abord; et pourtant ce n'est pas si facile. Le ministre s'est mis en tête de me donner de l'avancement, sous prétexte qu'il est content de mes services, que je l'ai mérité; enfin de ces choses auxquelles on ne pense jamais, et qui ont l'air d'être faites exprès pour moi.

DUCOUDRAY.

Il se commet tant d'injustices!

ERNEST.

Au lieu de me laisser modestement à Paris, diplomate en expectative, on veut me nommer secrétaire d'ambassade avec un magnifique traitement.

DUCOUDRAY.

En vérité!

ERNEST.

Et l'on m'envoie en mission à quatre cents lieues d'ici!

DUCOUDRAY.

C'est révoltant!

ERNEST.

Me voyez-vous, laissant Clarisse toute seule?

DUCOUDRAY, *vivement.*

Ça ne se peut pas, ça ne se peut pas... Que dirait Mme de Kernadec?

ERNEST.

Emmener ma femme! consentirait-elle à quitter ses parens, ses amis?

DUCOUDRAY, *avec feu.*

Sa fille chérie à quatre cents lieues?... jamais Mme de Kernadec...

ERNEST.

Mais alors que faut-il faire? J'espérais rencontrer ce soir un personnage influent qui peut beaucoup pour moi... le chef du cabinet du ministre.

DUCOUDRAY.

M. de Ronçay?

ERNEST.

Justement.

DUCOUDRAY, *gaîment.*

Si tu m'avais dit ça plus tôt...

ERNEST.

Je me suis morfondu deux heures dans les salons du ministre; il n'y était pas.

DUCOUDRAY.

Je crois bien; il est ici. Il aime mieux s'amuser...

ERNEST.

Ici? Oh! mais ça se trouve à merveille.

DUCOUDRAY.

Il fait là-bas sa partie d'échecs avec un député de l'opposition... je vais voir s'il gagne, s'il est de bonne humeur.

ERNEST.

Oui, c'est cela, préparez l'entrevue; j'irai vous retrouver.

DUCOUDRAY.

Je te dis qu'il arrangera ton affaire, et de cette façon-là, Mme de Kernadec...

ERNEST.

Toujours Mme de Kernadec!

DUCOUDRAY.

Il est charmant, lui, il ne pense qu'à sa femme, parce qu'il en a une... Sois tranquille, Ernest, tu n'auras pas d'avancement, tu n'obtiendras rien

et pour peu que ça te soit agréable, nous te ferons destituer !...

Il sort à gauche.

SCENE VII.

ERNEST, *seul.*

Non, non, je ne quitterai pas Clarisse, cela ne se peut pas. Moi seul je connais son véritable caractère; je ne suis pas toujours si heureux qu'on le croit. Mais en abandonnant ma femme à l'enthousiasme aveugle d'une mère, aux conseils presque perfides de sa cousine, à l'amitié trop indulgente de ce cher Ducoudray, je risquerais, à mon retour, de trouver une élève plus indocile encore, et de perdre à jamais le fruit de six mois d'efforts et de patience... et puis, après tout, je l'aime, oui, je l'aime !... Il faut rester, s'armer de courage, et rêver le bonheur... dans l'avenir.

SCENE VIII.

ERNEST, ATHÉNAIS, NARCISSE.

ATHÉNAIS, *arrivant, le bras passé au bras de Narcisse.*

Oh ! vous avez beau dire, je m'attache à vous, c'est moi qui vous fais la cour... vous êtes mon prisonnier, mon chevalier, vous êtes à moi... (*A part.*) Ah ! vous voulez faire le volage, monsieur Godard !

Ils marchent en causant.

NARCISSE.

Je ne demanderais pas mieux que d'être tout à vous; mais n'étant pas moi-même, pour l'instant, propriétaire de ma personne...

ATHÉNAIS.

C'est du malheur; vous, qui par état...

NARCISSE.

Je suis invité... c'est-à-dire, j'ai invité...

ATHÉNAIS.

Oui, je sais, cette petite dame qui était là tout-à-l'heure; mais vous avez le temps.

Ritournelle.

NARCISSE.

Voici la contre-danse.

Il veut s'en aller.

ATHÉNAIS, *le retenant.*

Ce n'est pas pour celle-ci.

NARCISSE.

Vous croyez?

ATHÉNAIS.

J'en suis sûre. (*Le conduisant à la table de jeu à gauche.*) Mettez-vous là-bas et faites un écarté avec monsieur, (*montrant Ernest*) qui est tout seul, l'vré à lui-même et qui doit s'ennuyer.

ERNEST, *à Athénaïs.*

Trop bonne de vous occuper de moi.

NARCISSE, *bas à Athénaïs.*

Quel est ce monsieur ?

ATHÉNAIS, *de même.*

Un original, un moraliste... il vous amusera.

NARCISSE, *de même.*

Vous croyez?

ATHÉNAIS, *de même.*

Au reste, il joue très-mal.

NARCISSE, *à Ernest.*

Monsieur, tout prêt à vous tenir tête...

ERNEST, *comme malgré lui.*

Monsieur, si vous le désirez absolument... (*A part.*) De quoi se mêle la chère cousine?

NARCISSE, *se plaçant à la table de jeu.*

Nous allons jouer de l'or, si vous le voulez bien.

Il jette une pièce d'or sur le tapis.

ERNEST, *se plaçant.*

Soit !

Il pose une pièce. On coupe les cartes.

ATHÉNAIS.

Là, amusez-vous bien, tous les deux; moi, je vais danser. (*A part.*) Et toi, tu ne danseras pas avec Clarisse !

NARCISSE.

A vous à faire !

ATHÉNAIS.

Monsieur Narcisse, je suis de moitié dans votre jeu.

NARCISSE.

Si je gagne, c'est convenu; c'est toujours comme ça avec les dames. (*Se levant.*) Ah ! chère veuve ! vous m'avertirez pour ma contre-danse ?

Il se rassied.

ATHENAIS, *en s'en allant.*

Oui, oui, je n'y manquerai pas. Amusez-vous bien, amusez-vous bien !...

Elle sort à droite.

SCENE IX.

ERNEST, NARCISSE, *jouant.*

ERNEST, *tournant une carte et marquant.*

Le roi !

NARCISSE, *étonné.*

Ah !... monsieur, telle que vous la voyez, cette jeune veuve est d'une jalousie... excentrique, (*changeant de ton*) comme le style de ses ouvrages.

ERNEST.

Oui, je la connais.

NARCISSE.

Elle vous connaît aussi, à ce qu'il paraît.

ERNEST.

Par la même raison.

NARCISSE.

Elle me parlait de vous tout-à-l'heure, et même avec éloge.

ERNEST, *s'inclinant.*

Trop indulgente...

NARCISSE.

Oui, elle me disait que vous étiez de première force à l'écarté. (*Ernest marque.*) Vous marquez le point ?... c'est juste, c'est juste, elle ne m'a pas trompé. (*A part.*) Ah çà ! mais elle est délicieuse... il est parfaitement à son jeu, cet homme-là ! (*Haut.*) Pour en revenir à la femme de lettres, je vous disais donc qu'elle est horriblement jalouse, et elle n'a peut-être pas tort.

ERNEST, *marquant.*

Je vous avouerai que je ne comprends pas.

NARCISSE.

Je vais me faire comprendre... Comment! vous avez gagné. J'ai la mauvaise habitude de parler en jouant, et ça me distrait.

ERNEST.

Votre revanche?

NARCISSE.

Bien entendu; mais, de ce coup-ci, je ne vais plus rien dire. (*Ils recommencent une autre partie.*) Pour vous achever l'histoire de la femme auteur, il est fortement question de mariage entre elle et moi; et nous sommes dépitée, mais dépitée au dernier point... pourquoi? parce que j'ai l'air de remarquer une petite dame qui est ici, une madame Mérinville.

ERNEST.

Ah! madame Mérinville?...

NARCISSE.

Monsieur connaît aussi?...

ERNEST.

Un peu.

NARCISSE.

Gentille.

ERNEST.

Mais, oui... pas mal.

NARCISSE.

Allons, allons, plus que pas mal... je ne vous en désire jamais de plus laide... et à moi aussi.

ERNEST.

Vous êtes bien bon.

NARCISSE.

Le mari ne viendra pas de toute la soirée,

ERNEST.

Ah! le mari?

NARCISSE.

Une affaire qui le retient ailleurs... ils sont tous de même!...

ERNEST.

Ces pauvres maris!

NARCISSE.

J'ai entendu ça, moi, dans mon petit coin... et je me suis dit : Bon, je n'en perdrai pas un mot. Du reste, vous sentez... je ne le dis qu'à vous.

ERNEST.

Et vous faites bien.

NARCISSE.

Que ça ne nous passe pas.

ERNEST.

Soyez tranquille.

NARCISSE.

De façon que j'ai, de prime abord, invité la jeune dame à danser... et que je compte bien aller mon petit bonhomme de chemin... (*Levant la tête.*) Si monsieur veut?...

ERNEST.

Je refuse.

NARCISSE.

Oh !... alors...

SCENE X.

LES MÊMES, CLARISSE.

Clarisse vient s'appuyer sur le dossier du fauteuil d'Ernest, et regarde le jeu, sans rien dire.

NARCISSE, *jetant des cartes.*

Atout...

ERNEST.

Je prends... je prends, et je prends.

NARCISSE, *relevant la tête et apercevant Clarisse, à lui-même.*

Tiens, tiens... la petite dame qui vient se poser là pour me regarder!... elle a peur que je l'oublie.

CLARISSE.

Qui est-ce qui gagne, messieurs?

ERNEST.

C'est moi, jusqu'à présent.

Clarisse quitte le dossier du fauteuil.

NARCISSE, *avec intention.*

Madame va me porter bonheur... (*Bas et se penchant vers Ernest.*) C'est elle... c'est la petite dame.

ERNEST, *d'un air indifférent.*

Je le sais bien.

Il prend les deux pièces d'or et se lève

NARCISSE.

Comment ! je perds encore la partie?...

SCENE XI.

LES MÊMES, ATHÉNAIS, *arrivant de l'autre côté.*

ATHÉNAIS.

Eh bien ! Clarisse, qu'est-ce que tu fais donc là?... Tu as manqué la contre-danse.

NARCISSE, *inquiet.*

Comment?

CLARISSE *gaîment.*

Mon danseur m'a oubliée, je ne pouvais pas danser toute seule.

NARCISSE, *se levant.*

Oh ! qu'est-ce que j'ai fait là?... (*A Athénaïs.*) Mais, belle veuve, vous aviez promis de m'avertir !

ATHÉNAIS.

Eh bien, je vous avertis que la contre-danse est finie ; on en est au galop.

NARCISSE.

C'est ça, merci... il est bien temps... (*A Er-*

nest.) Hein?... quand je vous le disais... la jalousie... c'est un tour qu'elle m'a joué.

ERNEST, *souriant.*

Ah! c'est très-mal de sa part.

NARCISSE, *à Clarisse.*

Belle dame, vous devez bien m'en vouloir?

CLARISSE, *riant.*

Moi, monsieur... je n'ai pas de rancune.

Elle regarde son mari.

ERNEST, *à lui-même.*

Allons, il n'est pas dangereux. (*Voyant entrer Ducoudray.*) Ah! voilà Ducoudray; comme il a l'air préoccupé!

Narcisse, placé entre Clarisse et Athénaïs, continue bas à faire des excuses à l'une et des reproches à l'autre.

SCENE XII.

LES MÊMES, DUCOUDRAY, *arrivant d'un air affairé.*

DUCOUDRAY, *à Ernest.*

Ernest, j'ai de mauvaises nouvelles à t'annoncer.

ERNEST.

Comment? monsieur de Ronçay... notre protecteur?...

DUCOUDRAY.

Au moment où je lui parlais de toi, un domestique lui a remis une lettre du ministère... il s'est levé, a quitté son jeu, et m'a dit : Priez M. Mérinville de venir me parler, à l'instant même, dans votre cabinet.

Ils continuent à parler bas.

ATHÉNAÏS.

Monsieur Godard, vous êtes impardonnable.

DUCOUDRAY, *à Ernest.*

Allons, viens, suis-moi, pas un instant à perdre .. si tu n'y prends garde, sais-tu que tu pourrais être forcé de partir, cette nuit, sur-le-champ?

ERNEST, *bas.*

Silence, devant Clarisse...

Ils vont pour sortir.

CLARISSE, *à Ducoudray et à Ernest.*

Comment, vous nous quittez encore?

ERNEST.

Nous revenons, nous revenons, ma chère Clarisse... ne t'impatiente pas.

Il sort avec Ducoudray.

SCENE XIII.

LES MÊMES, Mme DE KERNADEC.

Mme DE KERNADEC, *paraissant de l'autre côté.*

Personne pour faire mon impériale! (*De loin, à Ducoudray, qui sort.*) Ducoudray! Ducoudray! ..

DUCOUDRAY, *sortant.*

Je n'ai pas le temps!

Mme DE KERNADEC, *étonnée.*

Dieu me pardonne, je crois qu'il se révolte!

CLARISSE, *s'empressant.*

Maman, voulez-vous que je fasse votre petite partie?

Mme DE KERNADEC.

Amour d'enfant, va!... mais je sais que tu n'aimes pas le jeu.

NARCISSE, *à part.*

Bon, nous causerons...

Il se frotte les mains.

ATHÉNAÏS, *montrant Narcisse.*

Ma tante... voilà monsieur, qui se fera un plaisir...

NARCISSE, *contrarié.*

Comment donc... certainement... (*A part.*) Moi qui voulais faire du sentiment... avec la petite Mérinville!

ATHÉNAÏS, *le faisant asseoir à la table de droite.*

Mettez-vous là.

NARCISSE, *à part.*

Maudite veuve, avec sa jalousie!

Il s'assied vis-à-vis de Mme Kernadec.

CLARISSE, *à Athénaïs.*

Je crois que tu te moques un peu de lui, et tu fais bien.

NARCISSE, *à part.*

Quelle corvée!

Mme DE KERNADEC, *s'inclinant.*

Monsieur, vous êtes d'une galanterie... ce n'est pas mon gendre qui ferait cela pour moi.

NARCISSE, *à Mme de Kernadec.*

Madame ne joue pas d'or?

Mme DE KERNADEC, *prenant sa bourse.*

Je joue cinq sous.

NARCISSE, *à lui-même.*

Comme c'est agréable de jouer vingt-cinq centimes avec une vieille, quand on espérait causer avec une jeune!

ATHÉNAÏS, *à Clarisse.*

Mais dis donc, Clarisse, conçois-tu ton mari?... Encore des mystères avec M. Ducoudray?

CLARISSE.

Oh! va, cela ne m'inquiète pas.

NARCISSE, *tournant la tête.*

Elle est toujours là!... elle ne me perd pas de vue...

Mme DE KERNADEC.

Mais, monsieur, soyez donc à votre jeu... j'ai demandé du cœur.

NARCISSE, *distrait, jetant une carte.*

Voilà du carreau.

Il continue à jouer, tout en détournant la tête de temps à autre.

ATHÉNAÏS, *à Clarisse.*

Enfin, tout-à-l'heure, j'ai entendu qu'ils parlaient d'une lettre.

CLARISSE.

Une lettre?... il me dira cela... en rentrant... (*Allant à la table.*) Eh bien! bonne mère, es-tu contente?

Mme DE KERNADEC, *à Narcisse, qui regarde Clarisse.*

Mais, monsieur, soyez donc à votre jeu!

Ritournelle de walse dont le motif se continue jusqu'à la fin de l'acte.

NARCISSE, *se levant, à lui-même.*

Une valse?... quelle idée!... (*Regardant Athénaïs du coin de l'œil.*) Ah! tu m'as empêché de danser... attends, attends... (*A Clarisse.*) Madame valse-t-elle?

CLARISSE.

Mais, oui, monsieur.., avec le plus grand plaisir!...

Mme DE KERNADEC.

Eh bien, monsieur, vous avez quitté votre jeu?... Alors, j'ai gagné.

Elle ramasse les deux pièces de cinq sous et les met dans sa bourse.

NARCISSE, *à Clarisse.*

Cette fois, j'espère, je serai à mon poste... je n'aurai pas besoin qu'on m'avertisse!

Il regarde Athénaïs d'un air triomphant.

ATHÉNAÏS, *à Clarisse.*

Est-ce que tu ne crains pas de valser, Clarisse? Moi, ça m'étourdit, ça me fait un mal...

CLARISSE, *gaiement.*

La valse! oh! j'en raffole!... c'est divin, c'est charmant!...(*bas*) même avec un homme ridicule.

NARCISSE, *à part.*

Décidément, c'est une conquête.

CLARISSE, *toute joyeuse.*

Eh bien! qu'est-ce que nous attendons? (*A Narcisse.*) Monsieur, voici ma main... ne faisons pas languir l'orchestre...

Ils vont pour sortir.

SCENE XIV.

Les Mêmes, DUCOUDRAY, ERNEST.

ERNEST.

Clarisse, nous partons.

TOUS, *s'arrêtant.*

Comment?

CLARISSE, *avec douceur.*

Comment! déjà, mon ami?

NARCISSE, *à part.*

Mon ami!... pourquoi l'appelle-t-elle mon ami?

Mme DE KERNADEC, *très-étonnée.*

Vous l'emmenez? Mais vous n'y songez pas, il est à peine minuit.

ERNEST.

Croyez, madame, que, tout le premier, je regrette de priver Clarisse... mais je me vois forcé...

DUCOUDRAY.

Oui, une circonstance très-impérieuse...

Mme DE KERNADEC.

Eh bien! nous ne retenons pas monsieur. Qu'il nous laisse Clarisse... nous la reconduirons.

CLARISSE.

Oh! maman, y pensez-vous? mon mari s'en aller sans moi!

NARCISSE, *à part.*

C'était le mari?... je me suis bien adressé.

Mme DE KERNADEC.

Voyez un peu si ce n'est pas désolant... au moment où elle allait valser!

CLARISSE, *timidement.*

Oui, c'est vrai, j'allais... j'avais promis...

ERNEST.

Pour ce soir, chère amie, c'est impossible.

ATHÉNAÏS, *montrant Narcisse avec intention.*

Monsieur avait eu la complaisance d'inviter Clarisse...

ERNEST, *souriant.*

Ah! monsieur...

NARCISSE, *embarrassé.*

Oh! oh! je m'étais peut-être un peu avancé, je ne suis pas de première force.

CLARISSE, *à Narcisse.*

Monsieur voudra bien m'excuser...

Un domestique apporte le burnous de Clarisse, et tient sur son bras le paletot d'Ernest. Celui-ci place le burnous sur les épaules de sa femme.

TOUS.

Ah! quel dommage!

Mme DE KERNADEC.

Mais c'est une tyrannie!...

CLARISSE, *la voix émue et affectant la gaîté.*

Allez, maman, cela m'est bien égal, je valserai une autre fois, voilà tout! et du moment que cela pourrait contrarier Ernest...

Elle essuie furtivement une larme, et semble se réprimer.

ERNEST.

Viens, Clarisse... Mesdames, recevez nos adieux.

ATHÉNAÏS, *à part.*

Quel autocrate!

Mme DE KERNADEC, *à Ducoudray.*

Vous voyez, monsieur!... et vous croyez qu'après cela je vous épouserai?

DUCOUDRAY.

Il y a des momens dans la vie où il faut savoir concilier...

Mme DE KERNADEC.

Laissez-moi tranquille!...

NARCISSE, *à lui-même.*

C'est à cause de moi qu'il l'emmène; mais je trouverai bien moyen de la revoir.

CLARISSE.

Adieu, maman! adieu, cousine! adieu, monsieur Ducoudray!

NARCISSE, *à part.*

Elle est émue.

Mme DE KERNADEC.

Adieu, chère enfant, adieu! (*Elle l'embrasse avec effusion. A elle-même.*) A son âge, tant de résignation, de douceur! juste comme j'étais à vingt ans!

CLARISSE, *qui s'est remise du petit mouvement de contrariété qu'elle n'avait pu réprimer.*

Maman, je vous jure que cela ne me fait pas du tout de peine.

Mme DE KERNADEC.

Je t'ai vue essuyer une larme.

CLARISSE.

Eh bien, oui... d'abord, un regret, un chagrin d'enfant... mais, (*souriant*) tenez, regardez plutôt, n'est-ce pas qu'il n'y paraît plus?

Mme DE SAVIGNY.

Elle qui eût été la reine du bal!

CLARISSE.

Cousine, j'abdique en ta faveur... Vous, monsieur Ducoudray, je vous laisse ma mère, je vous la confie, et je veux qu'elle s'amuse bien!...

ERNEST, *du milieu de la scène.*

Je t'attends, Clarisse.

CLARISSE, *tout-à-fait avec expansion.*

Me voici, mon ami!...

Elle lui donne la main.

Mme DE KERNADEC.

C'est un ange!...

TOUS.

C'est un ange!

Clarisse, au fond, fait un dernier signe d'adieu. Les autres personnages la regardent partir avec regret.

ACTE DEUXIÈME.

Un cabinet de travail élégamment meublé, chez Mérinville. Porte au fond. Porte latérale. A droite, un bureau recouvert d'un tapis, sur lequel sont des papiers et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE.

ERNEST, *seul, achevant d'écrire à son bureau, et se levant.*

Chacun dans son appartement après six mois de mariage! c'est bien diplomatique; mais les nuits de bal font exception, et l'on n'a pas toujours des conférences nocturnes au cabinet du ministre.

Jenny paraît à gauche.

SCENE II.

ERNEST, JENNY, *venant à gauche, de la chambre de Clarisse.*

ERNEST.

Ah! Jenny, comment madame se trouve-t-elle?

JENNY, *qui s'est arrêtée au milieu du théâtre.*

Mais, monsieur, vous êtes bien bon; elle ne me l'a pas dit.

Elle va pour sortir au fond.

ERNEST.

Vous avez fait placer dans son boudoir la corbeille de camélias que l'on vient d'apporter?

JENNY.

Oui, monsieur. Est-ce tout?

ERNEST.

Dites à Baptiste... Le cabriolet, dans une heure.

JENNY.

Il suffit, monsieur.

Elle sort par le fond.

ERNEST, *à lui-même.*

Oui, c'est cela; j'irai moi-même m'assurer ce matin si Darac et Bellangé m'ont tenu parole, et si notre maison d'Auteuil est digne enfin de recevoir Clarisse. (*Souriant.*) J'espère que je suis un mari... irréprochable... de véritables surprises d'amoureux! j'emploie tous les moyens pour humaniser mon petit despote; j'use plus de diplomatie dans mon ménage qu'au service du gouvernement. Cette fois, pourtant, je dois l'avouer, j'ai bien un peu contrarié ma femme, sans le vouloir... l'enlever ainsi tout d'un coup pendant la ritournelle d'une valse, et la reconduire ici pour la quitter encore!... Je m'attendais à un éclat; non... elle avait bien un petit air rêveur dans la voiture; mais pas un mot, pas un reproche durant tout le chemin... en rentrant: Bonsoir! bonsoir!... l'explication s'est bornée là. Est-ce que son caractère commencerait à se former? (*Grand bruit de*

sonnette.) Ah! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça?

CLARISSE, *en dehors, à gauche.*

Jenny! Jenny!... viendrez-vous?

ERNEST.

C'est ma femme qui s'éveille... je crois que j'ai parlé trop tôt. (*Le bruit de sonnette continue.*) Elle sonne encore plus fort qu'à l'ordinaire.

SCENE III.

CLARISSE, *en négligé élégant*, ERNEST.

CLARISSE, *entrant par la gauche, et appelant vivement. Elle tient à la main un cordon de sonnette.*

Jenny! Jenny! mais où donc est-elle? (*Apercevant Ernest.*) Ah! c'est vous, monsieur? vous êtes là bien calme, bien tranquille, pendant que je suis seule, que j'attends, que j'appelle!

ERNEST, *à lui-même.*

Allons, la voilà revenue! je disais aussi...

CLARISSE.

Vous aurez envoyé Jenny quelque part... vous êtes cause que j'ai cassé une sonnette! (*Elle jette le cordon.*) Enfin, je ne puis pas même avoir une femme de chambre à moi!... monsieur n'a pas assez de ses domestiques, monsieur donne des ordres à tout le monde, et ne daigne pas même venir s'informer comment j'ai passé la nuit!

ERNEST, *gaîment.*

Je craignais de troubler ton sommeil.

CLARISSE.

Tout cela ne m'étonne pas, vous êtes si égoïste! Mon sommeil? ah! vous croyez peut-être que vos tyrannies m'ont empêchée de prendre du repos? Détrompez-vous, monsieur, j'ai dormi, très-bien dormi, ce qui m'a évité la peine de penser à vous; et, toute la nuit, les plus jolis rêves... mais ce matin, en m'éveillant, toute votre conduite d'hier soir m'est revenue à l'esprit plus réelle, plus odieuse que jamais. Après cela, étonnez-vous donc que je sois un peu de mauvaise humeur... Comment! mais ne faudrait-il pas être d'une gaîté charmante, chanter, sourire, vous remercier et vous sauter au cou?

ERNEST.

Cela vaudrait bien mieux! toi, hier encore, si douce, si bonne, si résignée!...

CLARISSE.

Il eût été plus convenable, n'est-il pas vrai, de laisser éclater mon dépit, mon chagrin, devant tout le monde?... Quand vous avez fait un si triste accueil à ma pauvre mère, qui m'aime tant, à cette bonne cousine, qui semble deviner mes peines et qui cherche tous les moyens de me distraire, j'aurais dû vous dire : « Mon ami, ma cousine te parle... Mon ami, adresse donc la parole à ma mère... » pour faire remarquer à tout le monde que vous ne leur parliez pas, que vous ne répondiez pas. Enfin, quand vous m'avez défendu de valser avec ce monsieur, si ridicule qu'il ne pouvait nullement vous porter ombrage, j'aurais dû me mettre bien en colère, afin qu'autour de nous chacun pût s'écrier : « Ah! cette petite femme, quel caractère! tout ce que son mari lui demande est juste; elle s'en offense! le peu qu'il lui refuse, c'est la raison qui s'y oppose, elle se révolte! ah! méchante femme! pauvre mari! petit démon! pauvre martyr!

ERNEST.

Mais, Clarisse, si tu me permettais de parler...

CLARISSE, *allant à droite.*

Non, monsieur, non, je n'ai pas oublié, Dieu merci, la manière dont on m'a élevée. Je sais qu'avant tout il faut respecter les convenances, savoir vivre pour le monde, avant de vivre pour soi. Jamais une plainte, jamais un murmure, ne sortira de ma bouche.

ERNEST.

Il y paraît.

CLARISSE.

J'ai lu dans un de ces beaux livres si ennuyeux dont vous m'avez fait cadeau que les philosophes cachent leur bonheur... je suis philosophe aussi, moi; mais c'est mon malheur que je cache. (*La voix émue.*) Je veux que l'on dise dans le monde : « Ils s'aiment, ils sont unis, leurs cœurs s'entendent, ils sont heureux! »

ERNEST.

Toujours le monde?... Quand on est seul, n'a-t-on plus rien à ménager?... faut-il tout donner aux autres et ne rien garder pour soi?... Va, crois-moi, dans l'intimité, la douceur, la patience.

CLARISSE, *très-vivement.*

La patience?... j'en fais preuve à chaque instant!

ERNEST, *souriant.*

Oui, témoin la sonnette.

CLARISSE, *avec contrainte.*

Eh bien! voyons, expliquons-nous... tranquillement!... cette visite si importante, hier soir, ces confidences continuelles avec M. Ducoudray; cet empressement à m'arracher du bal, pour me ramener bien vite ici, et me laisser seule, triste, abandonnée?...

ERNEST.

Si tu savais... tu cesserais de m'en vouloir.

CLARISSE.

Peut-on vous demander quelle fête nouvelle, où je n'étais pas?... quelle réunion plus attrayante pour vous que celle de nos amis?... car Jenny m'a tout dit, monsieur; vous êtes rentré à trois heures du matin.

ERNEST.

Tout cela, pour ne pas te quitter.

CLARISSE.

L'excuse est nouvelle!

ERNEST.

A présent, je puis te le dire : le ministre voulait me faire partir cette nuit même pour Madrid; par bonheur, une dépêche est survenue fort à propos;

et maintenant, j'ai vingt-quatre heures pour accepter ou refuser cette mission.

CLARISSE.

J'admire le sérieux avec lequel vous improvisez tout cela... En attendant, je n'ai pas valsé; j'en mourais d'envie, mais peu importe !

ERNEST.

Tu ne supposes pas que j'aie voulu faire le mari jaloux?

CLARISSE.

Oh! jaloux! je sais très-bien que vous ne l'êtes pas. Ce serait me faire trop d'honneur... Vous ne m'avez seulement pas demandé d'où me vient cette corbeille de camélias que j'ai trouvée tout-à-l'heure entrant dans mon boudoir.

ERNEST.

Non.

CLARISSE.

Vous trouvez cela tout naturel?

ERNEST.

Oui.

CLARISSE.

Ce n'est pas vous qui auriez de ces idées-là... et cependant vous savez que j'adore les fleurs.

ERNEST.

Je le sais.

CLARISSE.

Vous le savez, vous le savez, vous voyez bien ! et vous ne m'en donnez jamais!... Cette bonne Athénaïs, je suis sûre que cela vient d'elle... (*Avec intention.*) Elle se sera souvenue que c'est demain mon jour de naissance, et c'est pour faire son emplète qu'elle m'a envoyé demander le cabriolet ce matin.

ERNEST.

Comment ! le cabriolet?... Mais j'ai à sortir, moi!

CLARISSE.

Eh bien, vous irez à pied.

ERNEST.

C'est charmant!... c'est commode!... Mme de Savigny qui dispose de tout... elle sera bientôt la maîtresse ici.

CLARISSE.

Ah! voyez, le grand crime d'aimer ses parens!

ERNEST, *s'animant.*

Une femme légère, évaporée...

CLARISSE.

Tous les hommes lui en veulent parce qu'elle a de l'esprit.

ERNEST.

Une femme auteur, qui ruine son libraire, en attendant un second mari.

CLARISSE.

C'est cela, dites bien du mal d'elle, pendant qu'elle n'est pas là... Au surplus, il est tout simple que vous ne puissiez pas la souffrir, elle me donne de bons conseils.

ERNEST.

De bons conseils!... j'ai remarqué que, toutes les fois que vous l'aviez vue, nous avions une querelle. Si vous tenez à m'être agréable, vous cesserez de la voir... (*mouvement de Clarisse*) et surtout de l'attirer ici.

CLARISSE, *saluant avec ironie.*

Il suffit, monsieur.... il suffit...

Elle sonne, Jenny paraît.

SCENE IV.

LES MÊMES, JENNY, *au fond.*

CLARISSE.

Jenny, allez chez Mme de Savigny, et dites-lui que je désire la voir, à l'instant même.

Jenny va pour sortir.

ERNEST.

Non, restez, Jenny, c'est inutile. Je vais sortir, je la préviendrai moi-même.

Jenny s'éloigne.

CLARISSE, *bas à son mari.*

Ah! vous voulez m'humilier devant une domestique!...

ERNEST, *de même.*

Je voulais, au contraire...

CLARISSE, *haut.*

Jenny!

Elle remonte la scène.

ERNEST, *bas, la retenant.*

Clarisse, prenez garde... Voici quelqu'un.

Elle s'arrête et prend une figure riante.

JENNY, *annonçant.*

M. Ducoudray.

CLARISSE, *d'un ton enjoué.*

Ah!... monsieur Ducoudray !...

SCENE V.

ERNEST, DUCOUDRAY, CLARISSE.

DUCOUDRAY.

Toujours ensemble, comme deux tourtereaux... c'est touchant, c'est exemplaire.

ERNEST.

Bonjour, Ducoudray.

CLARISSE.

Monsieur Ducoudray, c'est bien aimable...

DUCOUDRAY, *à Clarisse.*

Je voulais savoir comment allait cette chère santé. (*Bas à Ernest.*) Et ton affaire?

ERNEST.

Arrangée.

DUCOUDRAY.

Bon!... Et la petite femme n'a rien dit?

ERNEST.

Rien.

DUCOUDRAY.

A merveille... (*Haut.*) Ces chers enfans, quelle union, quel accord, au bout du premier semestre de l'exercice conjugal!... l'année sera bonne, je le

vois: beau fixe, douce température, pas la moindre tempête; et, au moment de la récolte, c'est moi qui serai le parrain. (*A lui-même.*) Mme de Kernadec qui ne veut jamais me croire! (*A Ernest, qui se dispose à sortir.*) Tu vas sortir, Ernest?

CLARISSE, *jouant l'étonnement.*

Ah! tu sors, mon ami?

ERNEST.

Il me semblait te l'avoir dit. (*A part.*) Pour m'occuper d'elle encore!

CLARISSE.

Asseyez-vous donc, monsieur Ducoudray; que cela ne vous renvoie pas.

DUCOUDRAY.

Il faut que je m'en aille aussi; je suis venu vous dire un petit bonjour, entre deux arbitrages... une dame d'un certain âge, qui demande une diminution sur son portrait... parce qu'il est trop ressemblant; et une sylphide de l'Opéra, qui refuse de danser, sous prétexte qu'elle est enrhumée.

ERNEST.

Diable! deux affaires très-graves. Alors, vous descendez avec moi?

DUCOUDRAY.

Eh bien! et sa femme qu'on n'embrasse pas!... voilà de ces distractions... (*Ernest embrasse Clarisse.*) Il est vrai que tu ne m'auras pas attendu pour ça.

CLARISSE, *d'une voix caressante.*

Adieu, mon ami: ne sois pas long-temps.

DUCOUDRAY, *à lui-même, la contrefaisant.*

Adieu, mon ami: ne sois pas long-temps.. C'est gentil de s'entendre dire cela par une petite voix flûtée, ça fait naître une foule de réflexions... et Mme de Kernadec qui ne veut pas me croire!

ERNEST, *bas à Clarisse, avec un peu d'effort.*

Allons, sans rancune.

CLARISSE, *bas et sèchement.*

C'est bien, monsieur, nous verrons.

ERNEST, *de même, appuyant.*

Mais qu'il ne soit plus question de la cousine?

CLARISSE, *de même.*

Allez donc, on vous attend.

Ils continuent à parler bas.

DUCOUDRAY, *à lui-même.*

J'avais craint d'abord qu'il n'y eût un petit nuage; mais elle est si douce, elle est si bonne!... Quant à lui, il ne doit pas être toujours facile.

ERNEST, *a Ducoudray.*

Mon ami, je suis à vous.

DUCOUDRAY.

Quand tu voudras, mon bon Ernest.

CLARISSE, *souriant.*

Adieu, monsieur Ducoudray.

DUCOUDRAY, *ravi, la contrefaisant encore.*

Adieu, monsieur Ducoudray... (*Reprenant sa voix naturelle.*) Certainement, c'est bien peu de chose; mais elle a une manière de vous dire ça... (*A Clarisse.*) Adieu, petit ange, petit modèle, petite perfection... (*à lui-même*) tout le portrait de sa mère.

ERNEST, *au fond.*

Mais venez donc!

DUCOUDRAY, *s'éloignant à regret.*

Qu'est-ce que tu veux, mon ami? j'étais en contemplation devant ta femme!...

Il sort avec Ernest

SCENE VI.

CLARISSE, JENNY, *reparaissant à gauche.*

CLARISSE.

Jenny... vous irez chez ma cousine.

JENNY.

Mais, madame, puisque monsieur...

CLARISSE.

Vous irez sur-le-champ... faites ce que je vous dis.

JENNY.

Oui, madame.

Elle sort au fond.

SCENE VII.

CLARISSE, *seule.*

Il me défend de voir ma cousine, et il sort, il me laisse seule... Où va-t-il encore?... Depuis hier surtout, sa conduite n'est pas naturelle... (*Après un moment de silence.*) S'il me trompait... Athénaïs m'a toujours bien dit de prendre garde... oh! s'il me trompait, ce serait affreux! car enfin, je veux bien le tourmenter, mais je l'aime mon mari... *Elle s'est assise près du bureau.*) Ah! il a oublié son portefeuille... (*elle le prend*) son portefeuille, qui, d'ordinaire, ne le quitte pas, et qu'il ne veut jamais me laisser ouvrir... il a donc des secrets?... et s'il en a, c'est là dedans qu'ils sont. Je voudrais bien y jeter un petit coup d'œil... (*Elle va pour l'ouvrir.*) S'il rentrait pendant ce temps-là, c'est pour le coup qu'il y aurait une scène... d'abord, c'est moi qui la ferais. (*Elle l'ouvre.*) C'est bien heureux! mon portrait y est toujours; jusqu'à présent, il n'y a rien à dire; oui, mais c'est dans les petits coins qu'il faut voir... (*Elle cherche et prend un papier.*) Qu'est-ce que c'est que ça?... (*Elle lit.*) «Entre les soussignés...» Ah! le bail de notre maison d'Auteuil, ça n'a rien de séditieux... (*Elle remet le papier et cherche encore.*) Il doit y avoir des petites cachettes... (*Elle prend un autre papier.*) Un papier plié en quatre!...un nom de femme! (*Elle ouvre et lit.*) « Doit » M. Mérinville à Mme Prévost, fleuriste de la cour, » une jardinière de camélias... » (*Se levant.*) Comment! c'était lui? Pauvre Ernest!... c'était lui qui m'avait envoyé ces fleurs que je désirais tant... et je ne l'ai pas deviné... et je l'ai fait enrager comme de coutume... Ah! bien, j'ai eu tort, oui, et je le lui dirai... Oh! non, j'ai tort, je dois en convenir;

mais je n'en conviendrai jamais, Une idée! si je lui vais?... dame, il m'envoie des fleurs à domicile, je puis bien lui écrire de même, surtout pendant qu'il n'est pas là... (*Se mettant au bureau.*) C'est ça, une petite lettre bien gentille... Oh! c'est amusant! (*Elle écrit.*) « Ernest, tu as été bien bon... » tu as pensé à ta petite femme, et elle t'en remer- » cie beaucoup, beaucoup... Pour ta peine, elle » te promet de n'être plus méchante, si tu veux, » seulement, ne jamais la contrarier... Adieu, mon- » sieur, ou plutôt au revoir, car j'espère que vous » rentrerez bientôt... Je vous aime, et vous?... » Réponse, s'il vous plaît.» (*Parlant.*) Plions bien vite; et l'adresse. (*Elle plie la lettre et écrit.*) « A » monsieur Ernest Mérinville, chez nous, très- » pressé, et pour lui seul... » (*Parlant.* Là, le portefeuille à sa place, et la lettre à côté, sur son bureau... poste restante!

Elle se lève.

SCENE VIII.

CLARISSE, ATHENAIS.

ATHÉNAIS, *entrant étourdiment*

Me voilà!

Elle ôte sa mantille et la pose sur le dos d'un fauteuil.

CLARISSE, *comme un peu étonnée.*

Ah! c'est toi?

ATHÉNAIS.

Eh bien! on dirait que cela t'étonne!...

CLARISSE.

Non, non, au contraire...

ATHÉNAIS.

Au reste, Jenny a pris une peine inutile... Je venais, j'y allais!... comme dit le grand bonhomme La Fontaine... le contemporain de mon confrère Mme de Sévigné.

CLARISSE, *souriant.*

Oui, une femme de lettres comme toi.

ATHÉNAIS.

Nous sommes bien gaie, ce matin... Est-ce que tu t'es disputée avec ton mari?

CLARISSE.

Dieu merci, cela ne nous arrive jamais! (*A part.*) Oh! comme je sais bien mentir!

ATHÉNAIS.

Quant à moi, *Adalbert* m'ennuyait aujourd'hui: j'ai pensé que Mérinville te faisait peut-être le même effet, et je suis venue... Je m'installe ici pour toute la journée.

CLARISSE.

C'est bien gentil de ta part; mais je puis t'assurer que si Ernest me cause de l'ennui, c'est uniquement par son absence.

ATHÉNAIS.

Encore sorti! c'est singulier, il sort souvent.

CLARISSE.

Oh! je n'ai plus peur, va! Tu ne sais pas? une attention charmante de mon mari... une jardinière délicieuse, que j'ai trouvée, à mon réveil.. parce qu'il sait que j'aime les fleurs.

ATHÉNAIS.

Comme Adalbert à Julia .. c'est bien romanesque!

CLARISSE.

Laisse donc un peu ton Adalbert.

ATHÉNAIS.

C'est superbe, allons! c'est oriental, pour un mari de six mois; car, avec ces messieurs, tout ce qui dépasse la lune de miel, c'est autant de jours de grâce.

CLARISSE.

Oh! ces veuves! ces veuves! elles sont impitoyables.

ATHÉNAIS.

Elles ont de bonnes raisons pour ça... Au surplus, ton mari te doit bien quelques dédommagemens; car, je puis te le dire à toi, il est insupportable?

CLARISSE.

Mais non, je ne trouve pas.

ATHÉNAIS.

Tu es difficile... ou plutôt, heureux âge que le tien, où l'on s'ignore soi-même, où l'on a encore des illusions!...

CLARISSE.

A t'entendre, ne dirait-on pas que tu es une vieille?

ATHÉNAIS.

Vieille? J'espère bien ne jamais le devenir.

CLARISSE.

Tu me donneras ton secret.

ATHÉNAIS.

Mais j'écris, ma pauvre Clarisse, j'écris... et la littérature dévore l'existence avant les années! Je sais mieux que toi ce qui te manque; j'ai approfondi les mystères de la vie intime... il te faudrait de la distraction, des voyages. Oh! les voyages! c'est la vie! c'est l'avenir vers lequel on vole sans cesse.

CLARISSE.

Je ne comprends pas... et j'aime mieux mes fleurs, des camélias divins.

ATHÉNAIS.

Quand tu les auras regardés pendant une heure, tu n'en voudras plus... Le camélia, vois-tu? c'est très-joli, au premier coup d'œil... mais c'est une fleur sans parfum, absolument comme le mariage.

CLARISSE.

Toujours le mariage! Au bout du compte, tu n'en es pas morte.

ATHÉNAIS.

Il était temps... Et quand je pense que l'on veut m'exposer à de nouveaux périls... on dit que, la seconde fois, on n'en revient pas.

SCENE IX.

LES MÊMES, NARCISSE GODARD, JENNY.

JENNY, *annonçant.*

Monsieur Narcisse Godard.

CLARISSE, *très-étonnée.*

Mon valseur d'hier soir!

ATHÉNAIS.

Fais-le entrer, va; il ne s'attend pas à me trouver chez toi... ça nous amusera.

Clarisse fait un signe.

NARCISSE, *entrant et allant droit à Clarisse, sans voir Athénaïs.*

Belle dame...

Il salue en se dandinant la tête.

CLARISSE.

Monsieur...

NARCISSE.

Vous ne m'attendiez peut-être pas... si tôt?

CLARISSE.

Mais je vous avouerai même que je ne vous attendais... pas du tout...

NARCISSE.

Oh! je conçois : vous savez que j'ai tant d'affaires... Je fais une petite tournée chez mes différens locataires, et j ai cru devoir commencer par vous.

CLARISSE.

C'est une préférence bien flatteuse.

NARCISSE.

Je le devais, belle dame... je le devais, après ce qui nous est arrivé hier soir.

ATHÉNAIS.

Et puis vous saviez que j'aurais le plaisir de vous rencontrer ici?

NARCISSE, *embarrassé et tournant la tête.*

Hein! Ah! pardon, pardon, chère veuve; je ne vous voyais pas. (*A lui-même.*) Mon inévitable bas-bleu!

ATHÉNAIS.

On vous avait dit, n'est-ce pas, mon cher monsieur Godard?

NARCISSE.

Oui, oui, on m'avait bien dit... En même temps je venais voir si madame est contente de son appartement... Jolie distribution, n'est-ce pas? aucune pièce qui se commande... des dégagemens, ça tourne; et puis un escalier dérobé... je connais les êtres.

CLARISSE.

Oui, monsieur, tout cela est charmant. Monsieur arrive de voyage? Est-ce que monsieur ne va pas y retourner bientôt?

NARCISSE, *à part.*

Déjà inquiète. (*Haut.*) Non, je me sens en disposition de rester à poste fixe.

ATHÉNAIS.

Monsieur Godard est retenu à Paris par des... considérations...

NARCISSE.

Peut-être, peut-être... et cependant l'Italie!...

ATHÉNAIS.

Oh! l'Italie! Tiens, Clarisse, nous qui parlions de voyages tout-à-l'heure, voilà où nous devrions aller!...

CLARISSE.

Tu crois?

ATHÉNAIS.

Le premier pays du monde, ou plutôt le seul. Demande à M. Godard.

NARCISSE.

Oui, oui; on dit que c'est un pays fort agréable.

CLARISSE.

Comment? on dit?... Vous en venez?

NARCISSE.

Sans doute, sans doute, j'en viens... Mais, voyez-vous, il ne faut pas attendre de moi beaucoup de renseignemens, parce que je ne voyage pas comme tout le monde... d'abord, par caractère, je ne suis pas curieux...

CLARISSE.

C'est une qualité.

NARCISSE.

Vous avez des gens, en voyage, qui comptent les feuilles des arbres, les buissons, les petits cailloux, tout le long de la route... s'ils arrivent dans un village, ou dans une ville, crac, ils ont tout de suite le nez à la portière, ou bien ils descendent de voiture pour voir la mine des habitans, la hauteur des clochers, la physionomie des églises... Moi, je ne tiens pas à voir tout ça.

CLARISSE.

Alors, pourquoi donc voyagez-vous?

NARCISSE.

Dame... pour voyager... pour prendre de l'exercice... Mon docteur m'ordonne, tous les ans, un mois de locomotion, et quand j'ai fait cinq ou six cents lieues, n'importe où, je suis très-satisfait.

ATHÉNAIS.

Et votre médecin aussi.

NARCISSE.

Et mon médecin aussi. Je tiens à aller vite et à m'arrêter dans de bonnes auberges. Quant au reste, eh! mon Dieu, les hommes et les maisons sont bâtis partout de même... Ah! cependant, non... les hommes, oui; mais les maisons, non... c'est la seule chose qui m'ait frappé en Italie.

CLARISSE.

Monsieur l'a observée, en propriétaire!...

ATHÉNAIS.

Moi, c'est en poète que je voudrais la traverser... Nouvelle Corinne, monter au Capitole, soupirer dans la grotte du Pausilippe, rêver dans les Catacombes, et prier, à deux genoux, au tombeau de Virgile ou du Tasse!

NARCISSE, *prenant un ton larmoyant comme elle.*

Oui, oui, je me rappelle: vous avez écrit là-dessus des choses... fort tristes !...

CLARISSE.

Dis donc, nous commencerions par visiter la fontaine de Vaucluse?...

ATHÉNAIS.

Cela va sans dire.

NARCISSE.

Et le pont d'Avignon...

ATHÉNAIS.

La tour penchée de Pise.

NARCISSE.

Il ne fait pas bon s'en approcher de trop près, à ce qu'on dit.

CLARISSE.

Et puis Naples, Venise...

ATHÉNAIS.

Venezzia la Bella!...

CLARISSE.

Moi, d'abord, je veux me promener à Pompeï, à Herculanum...

NARCISSE.

Herculanum!... Il n'y a que des rez-de-chaussée, à ce qu'on dit.

ATHÉNAIS.

Taisez-vous donc, monsieur Godard! (*A Clarisse.*) Et puis le chapitre des aventures... Qui sait? nous pouvons être arrêtées par des brigands!

CLARISSE.

Oui, un Zampa, un Fra-Diavolo, dans les Abruzzes ou les marais Pontins; c'est cela qui doit être amusant... c'est si bon d'avoir peur!

NARCISSE.

Je ne suis pas positivement de cet avis-là.

ATHÉNAIS.

Mais, taisez-vous donc, monsieur Godard!

NARCISSE.

Il est incroyable que moi, qui arrive d'Italie...

ATHÉNAIS.

Et les voiturins qui versent en route...

CLARISSE.

Les hôtelleries où l'on ne trouve jamais de place...

ATHÉNAIS.

Les nuits à la belle étoile, sous un ciel bleu!...

CLARISSE.

Les promenades sur l'Adriatique, avec une petite tempête bien gentille...

ATHÉNAIS.

Une éruption du Vésuve que nous oublions.

NARCISSE.

Bien.

CLARISSE.

Et les mille et un accidens; les privations, les contrariétés, les fatigues, qui font le charme de tous les voyages d'agrément!

ATHÉNAIS.

C'est divin!

NARCISSE.

C'est fantastique!

CLARISSE.

Quand partons-nous?

ATHÉNAIS.

Mais tout de suite.

NARCISSE.

Partons!..

Ils remontent la scène.

CLARISSE, *comme frappée d'une idée.*

Et mon mari?

ATHÉNAIS.

Eh bien! ton mari... il viendra avec nous?

CLARISSE.

Au fait, c'est vrai, tu as raison. (*On entend la voix d'Ernest.*) Justement, le voilà!

NARCISSE, *à lui-même.*

Ah! diable, le mari! je n'y pensais pas.

SCENE X.

Les Mêmes, ERNEST.

ERNEST, *à lui-même, apercevant Athénaïs.*

La cousine avec elle! très-bien.

CLARISSE, *un peu embarrassée.*

Mon ami, je te présente M. Godard, qui a bien voulu ne pas nous garder rancune.

ERNEST, *d'un air contraint.*

Monsieur y met vraiment trop de bonté.

NARCISSE, *à part.*

J'ai fait ma visite trop longue. (*Haut, prenant un air aimable.*) J'ai pris la liberté, en qualité de propriétaire...

ERNEST.

Il m'était difficile de trouver, à mon retour, deux visites qui me fussent plus agréables.

NARCISSE, *à lui-même.*

Il ne pense pas un mot de ce qu'il dit, le diplomate!

CLARISSE, *gaîment.*

Tu ne sais pas, mon ami? Nous allons en Italie!

ERNEST.

En Italie? à quel propos?

CLARISSE.

Un voyage délicieux! Tu es trop bon pour me refuser... et puis, d'ailleurs, tu viendras avec nous.

ATHÉNAIS.

Oui; nous avons pensé que vous voudriez bien nous accompagner.

ERNEST.

Ah! je vois que ce voyage est une nouvelle création de l'auteur d'Adalbert.

ATHÉNAIS.

Quand cela serait, monsieur, qu'y aurait-il d'étonnant? Tout le monde va en Italie.

ERNEST.

Nous avons encore beaucoup de gens qui restent chez eux.

ATHÉNAIS.

Quand ils ne peuvent pas faire autrement. Après tout, si nous devons renoncer au bonheur de vous avoir pour guide, (*regardant Narcisse*) il est des personnes qui, j'en suis sûre, à cause de nous, se décideraient une seconde fois à traverser les Alpes.

NARCISSE, *à part.*

Qui est-ce qui la prie de parler de moi?

ERNEST, *à Athénaïs.*

Madame...

CLARISSE.

Tu ne veux pas, Ernest; n'en parlons plus. (*A part.*) Est-ce qu'il va encore me contrarier?

NARCISSE, *à part.*

Pauvre petite femme!...

ERNEST, *à Clarisse.*

Une seule chose m'afflige, c'est de te voir former un désir auquel je ne puisse me rendre... et j'en veux aux personnes qui t'exposent à un refus de moi.

NARCISSE, *à part.*

Mal élevé...

ATHÉNAIS.

Monsieur de Mérinville... vous avez une manière de dire les choses...

CLARISSE.

Mon ami! (*A part.*) Toujours obligée de se contraindre!...

NARCISSE.

Quant à moi... je pense...

ERNEST.

Eh! monsieur! qui vous demande votre avis?

ATHÉNAIS.

Clarisse, tu l'as entendu?... il ne reste plus à ton mari qu'à me prier de cesser mes visites.

ERNEST.

Ma foi, madame, sans la réserve extrême que je mets toujours à donner des conseils...

CLARISSE, *réprimant un mouvement de colère.*

Ernest!...

ATHÉNAIS, *à Ernest.*

Il suffit, monsieur, je n'en prendrai que de moi-même, et je tâcherai qu'ils soient conformes à vos désirs.

CLARISSE, *à Athénaïs.*

Ma cousine, ma pauvre cousine, ma meilleure amie!

ATHÉNAIS, *faisant une révérence.*

Je vais donner à l'étude les momens que j'aurais voulu consacrer à l'amitié.

ERNEST.

Madame, je craindrais, en vous retenant plus long-temps, de faire un vol à vos nombreux lecteurs.

ATHÉNAIS.

Monsieur Narcisse, je compte sur votre bras.

NARCISSE, *à lui-même.*

Allons, bon!... (*A Clarisse.*) Madame voudra bien m'excuser... on m'enlève...

CLARISSE, *aidant Athénaïs à mettre sa mantille, bas.*

Sois tranquille, va, je t'aime toujours, moi. (*A elle-même.*) Ça ne se passera pas comme ça!

Elles se parlent tout bas.

NARCISSE, *à Ernest, prenant une contenance.*

Monsieur voudra donc bien aussi recevoir mes adieux.

ERNEST.

A votre aise, monsieur, à votre aise.

ATHÉNAIS.

Eh bien! monsieur Godard, je vous attends.

NARCISSE.

Et moi aussi.

CLARISSE.

Adieu, cousine. (*Elle tend la main à Athénaïs.*) Adieu, bonne cousine.

NARCISSE, *à part, montrant Ernest, qui a le dos tourné.*

Quant à toi, jaloux, je reviendrai te voir... quand tu seras sorti. (*Haut.*) Monsieur... madame...

Il salue, et sort avec Athénaïs, à laquelle il donne la main.

ERNEST, *à lui-même, après avoir salué.*

C'est bien heureux.

SCENE XI.

ERNEST, CLARISSE.

CLARISSE, *redescendant vivement la scène et venant se placer vis-à-vis Ernest.*

Ah!... j'espère que j'en ai eu de la patience!...

ERNEST, *avec douceur.*

Eh bien! ne vas-tu pas encore te fâcher?

CLARISSE, *avec aigreur.*

Non, monsieur, non, je suis ravie, je suis enchantée, je suis la plus heureuse des femmes.

ERNEST.

Ta cousine est partie, où est le grand mal?... Tu ne voulais pas m'écouter, il fallait en venir là....

CLARISSE.

Alors, vous devez être content... demain, sans doute, ce sera le tour de ma mère!... et bientôt personne n'osera plus venir me voir... vous recevez si bien tous ceux qui m'aiment!

ERNEST, *se mettant à son bureau.*

Tiens, tu as de l'humeur, j'aime mieux me taire.

CLARISSE.

Quel sang-froid!... vous allez travailler? je ne veux pas qu'on travaille, moi, je veux qu'on me réponde.

ERNEST, *apercevant la lettre de Clarisse, à lui-même.*

Une lettre pour moi?

CLARISSE, *allant à lui, et lui secouant le bras.*

Mais répondez-moi donc, monsieur, répondez-moi donc!...

ERNEST, *qui ouvre la lettre.*

Qu'ai-je vu?

CLARISSE, *qui voit le mouvement, à part.*

Oh! ma lettre que j'ai oubliée! (*Haut, très-vivement.*) Monsieur, je ne veux pas que vous lisiez cette lettre-là.

Elle cherche à la prendre.

ERNEST, *continuant à lire, et se levant.*

Comment donc? une lettre de femme... j'y tiens, moi... lis plutôt. « Je vous aime. »

CLARISSE.

Je n'ai jamais écrit cela.

ERNEST.

Tu renies ta signature?

CLARISSE, *s'emparant de la lettre.*

Eh bien! oui, c'est moi, mais ce n'était pas pour vous! (*Déchirant la lettre en mille morceaux.*) Tiens! tiens! tiens! la voila ta lettre!

ERNEST.

Oh! Clarisse... c'est mal ce que tu fais là.

CLARISSE.

Et je verrai ma cousine tant que cela me conviendra... Vous l'avez chassée, elle est trop fière pour revenir... mais j'irai chez elle, tous les jours, et j'y resterai, du matin au soir.

ERNEST.

Clarisse...

CLARISSE.

Pendant ce temps-là, vous ne me ferez pas de querelles, et vous pourrez aller où bon vous semble. (*S'animant de plus en plus.*) Quant à moi, j'irai en Italie .. Oh! c'est bien décidé; je partirai avec ma cousine, avec M. Godard, avec tous ceux qu voudront venir, excepté vous... et l'on me fera la cour, et je danserai, et je valserai, et vous ne serez plus là pour me tyranniser.

ERNEST, *commençant à perdre patience.*

Encore une fois...

CLARISSE.

Je m'en irai, monsieur, je m'en irai... je vous dis que je m'en irai!

ERNEST, *élevant un peu la voix.*

Et moi, je vous dis à mon tour...

CLARISSE.

Tenez, tenez... laissez-moi... car je ne répondrais pas...! (*Elle trépigne des pieds.*) Ah! c'est fini... je ne peux plus vivre ainsi!...

Elle sort à gauche.

ERNEST.

Clarisse! (*Il va pour la suivre et s'arrête en apercevant Mme de Kernadec.*) Ma belle-mère! elle arrive bien!

SCENE XII.

ERNEST, Mme DE KERNADEC, DUCOUDRAY.

DUCOUDRAY, *au fond.*

Chère madame de Kernadec, venez voir ce couple intéressant, venez prendre des leçons de bonheur.

Mme DE KERNADEC.

Ah! voici mon gendre!

ERNEST, *allant au-devant de Mme de Kernadec.*

Madame...

Mme DE KERNADEC.

Eh bien! où est donc Clarisse?

ERNEST, *embarrassé.*

Clarisse, madame, elle est dans son appartement... avec son coiffeur... ou plutôt je crois qu'on lui essaie une robe nouvelle.

DUCOUDRAY.

Une robe nouvelle! encore une galanterie maritale.

Mme DE KERNADEC, *remarquant le trouble d'Ernest.*

Ah! très-bien, je serai ravie de juger par moi-même...

Elle va pour entrer chez Clarisse.

ERNEST, *vivement.*

Je vais la prévenir que vous êtes là.

Mme DE KERNADEC, *à Ducoudray.*

Mon Dieu! que de façons! que de cérémonies!

ERNEST, *à part.*

Il faut au moins qu'elle ait le temps de se remettre... car vraiment, je ne l'ai jamais vue si en colère. (*Haut.*) Ainsi, madame, ne vous impatientez pas... elle va venir dans l'instant... elle sera enchantée... (*A part.*) Des yeux rouges, des nerfs agacés, que dirait la mère? heureusement... moi... j'ai l'habitude.

Il entre vivement dans l'appartement de Clarisse.

SCENE XIII.

Mme DE KERNADEC, DUCOUDRAY

Mme DE KERNADEC.

Ducoudray, il se passe quelque chose.

DUCOUDRAY.

Mais non, chère amie, vous êtes folle.

Mme DE KERNADEC.

Mon instinct maternel ne peut s'y tromper.... avez-vous remarqué la figure de M. de Mérinville?

DUCOUDRAY.

Eh bien! qu'est-ce qu'elle avait, sa figure?

Mme DE KERNADEC.

Il était pâle, ému, embarrassé...

DUCOUDRAY.

Préoccupé, tout au plus... et c'est bien naturel... tant d'émotions en un jour... une femme adorée, loin de laquelle on voulait l'exiler.. et puis la plus jolie surprise qu'il lui ménage...

Mme DE KERNADEC.

Une surprise?

DUCOUDRAY.

Eh oui! la petite maison d'Auteuil qu'il a fait meubler dans le dernier goût. Il m'a conté cela ce matin.

Mme DE KERNADEC.

Ah!... à la bonne heure!

DUCOUDRAY.

Je vous le répète, c'est un ménage exceptionnel, un ménage... comme sera le nôtre.

Mme DE KERNADEC, *soupirant.*

Que ne dites-vous vrai!

DUCOUDRAY.

Un mari fidèle, délicat, empressé.

Mme DE KERNADEC.

Eh! mon Dieu! je ne demande pas mieux que de vous croire; car, après tout, qu'est-ce que je désire, moi? le bonheur de ma fille. (*Changeant de ton en prêtant l'oreille.*) Avez-vous entendu, Ducoudray?

DUCOUDRAY.

Non.

Mme DE KERNADEC, *se rapprochant de la porte.*

C'est la voix de Clarisse.

DUCOUDRAY.

Eh bien! il ne lui est pas défendu de parler.

Mme DE KERNADEC.

Oui; mais elle parle d'une façon très-animée.

DUCOUDRAY.

Elle gronde sa femme de chambre.

Mme DE KERNADEC.

Je vous dis que l'on se querelle ici.

DUCOUDRAY.

Laissez donc! vous vous croyez toujours du vivant de votre premier ou de votre second.

Mme DE KERNADEC.

Elle pleure, ma fille pleure!

DUCOUDRAY, *se rapprochant.*

Eh! non, elle rit, elle rit aux éclats.

Mme DE KERNADEC.

Je n'entends plus rien.

DUCOUDRAY.

Vous voyez...

Mme DE KERNADEC.

Il la fait taire, sans doute... il craint que je n'entende... (*Apercevant Jenny qui arrive tout effarée.*) Ah! Jenny! voilà Jenny!

DUCOUDRAY, *à part.*

Est-ce que réellement il y aurait quelque chose?

SCENE XIV.

LES MÊMES, JENNY.

JENNY.

Ah! monsieur... ah! madame, si vous saviez!...

Mme DE KERNADEC.

Là! quand je vous le disais...

DUCOUDRAY.

Eh bien, quoi?

Mme DE KERNADEC.

Parle, mon enfant, parle; on sait que tu es une honnête fille, dévouée à tes maîtres.

JENNY.

Ma pauvre maîtresse!

Mme DE KERNADEC.

Ma fille se meurt! ma fille se meurt!.. elle est morte, n'est-ce pas?

DUCOUDRAY.

Allons, allons!

JENNY.

Dieu merci, nous n'en sommes pas là; mais avoir un mari pareil! tous les jours des scènes! Je ne sais pas comment les voisins ne se sont pas encore plaints...

Mme DE KERNADEC, *à Ducoudray.*

Vous l'entendez! (*A Jenny.*) Mais parle donc, parle donc! qu'y a-t-il?

DUCOUDRAY.

S'en rapporter à une domestique!

JENNY.

Vous sentez, madame, nous autres, par état, nous devons tout voir, tout entendre et ne rien dire... Alors, j'étais donc à la porte de la chambre de madame, et j'écoutais, sans le vouloir. J'ai entendu d'abord des mots, des mots. . il fallait que madame eût bien à se plaindre pour parler si haut. C'était à fendre le cœur!

Mme DE KERNADEC.

Pauvre chérie!

JENNY.

Ensuite...

DUCOUDRAY.

Eh bien! ensuite?

JENNY.

On a renversé ..un guéridon, une pendule .. je ne sais pas au juste; je crois que c'est tous les deux.

Mme DE KERNADEC, *à Ducoudray.*

Hein? m'étais-je trompée?

DUCOUDRAY.

Qu'est-ce que ça prouve?

Mme DE KERNADEC.

Ah!... vous n'avez pas d'ame!... (*A Jenny.*) Ensuite?

JENNY.

Ensuite, madame a eu une attaque de nerfs.

Mme DE KERNADEC.

Pauvre enfant! elle tient de moi.

JENNY.

Et puis...

DUCOUDRAY.

Encore quelque chose?

Mme DE KERNADEC.

Ne l'interrompez donc pas.

JENNY.

Oh! mais je n'aurai pas le courage de dire cela.

Mme DE KERNADEC, *d'un ton solennel.*

Jenny, je vous l'ordonne.

JENNY.

Eh bien, j'ai entendu ..

DUCOUDRAY.

Eh bien, quoi donc?

JENNY.

Oh! mais je suis bien sûre d'avoir entendu...

Mme DE KERNADEC.

Tu as entendu?...

JENNY.

Un bruit... comme qui dirait... quelqu'un... qui... (*Elle fait un geste de la main.*) Vous ne devinez pas?

Mme DE KERNADEC.

Un soufflet!

JENNY.

Ma foi! je n'osais pas le dire!

Mme DE KERNADEC.

Il lui a donné un soufflet! O le monstre.... Une chaise, un fauteuil!

Elle s'assied.

DUCOUDRAY.

Calmez-vous, calmez-vous!

Mme DE KERNADEC, *se levant.*

Que je me calme! que je me calme! Mais il la bat, monsieur... Hier il l'a empêchée de valser, demain il la tuera. Il faut que je la voie, je veux la voir.

SCENE XV.

LES MÊMES, ERNEST.

Mme DE KERNADEC.

Ma fille, monsieur? où est ma fille? je veux voir ma fille.

ERNEST, *avec fermeté.*

Mme Mérinville ne peut recevoir personne.

Mme DE KERNADEC.

Quoi, monsieur, pas même sa mère?

ERNEST.

Pas même sa mère.

JENNY.

Cette chère maîtresse!

ERNEST, *à Jenny.*

Retirez-vous!

Jenny sort à gauche.

Mme DE KERNADEC, *avec une colère concentrée.*

Je sais tout, monsieur.

ERNEST, *à part.*

O ciel!

Mme DE KERNADEC.

Cette bonne Jenny m'a appris vos emportemens, vos affreux traitemens envers Clarisse.

ERNEST, *à part.*

Elle ne sait rien.

DUCOUDRAY.

Comment, Ernest, toi, tu as pu t'oublier jusqu'à...!

Mme DE KERNADEC.

Et après une pareille conduite, vous ne voulez pas même que je la voie, que je la console! vous voulez la séquestrer!

ERNEST, *froidement.*

Je désire être seule chez moi, madame.

Mme DE KERNADEC.

A merveille, monsieur. Je me retire, je m'abstiens de toute réflexion; je me respecte trop pour dire ce que je pense... Mais il y a des tribunaux, monsieur, et je vais consulter mon avoué.

ERNEST.

Adieu, madame.

DUCOUDRAY.

Élisabeth, voulez-vous mon bras?

Mme DE KERNADEC, *avec indignation.*

Laissez-moi, et ne me reparlez jamais; vous ne valez pas mieux les uns que les autres!

Elle sort avec agitation.

SCENE XVI.

LES MÊMES, *excepté* Mme DE KERNADEC.

DUCOUDRAY, *revenant à Ernest.*

Tu es un tyran; tu arranges bien nos affaires! tu as oublié tous tes devoirs, tu as manqué à toutes les convenances, et je te laisse pour ce que tu es. Élisabeth! Élisabeth!

Il sort vivement.

SCENE XVII.

ERNEST, *puis* JENNY.

ERNEST, *seul.*

Oh! qu'il m'en a coûté pour imposer silence à tous les sentimens qui m'agitent! Il le fallait; j'ai dû leur cacher que Clarisse seule était coupable. Mais si, rougissant de sa conduite, elle ne vient pas, cette fois, implorer son pardon, mon parti est pris; je saurai mettre un terme à une situation devenue, de jour en jour, plus intolérable... (*Apercevant Jenny, qui entre.*) Que voulez-vous?

JENNY.

Je voulais dire à monsieur...

ERNEST.

Eh bien! quoi?

JENNY.

Que je pense bien que monsieur n'a plus besoin de femme de chambre, puisque madame est partie...

ERNEST.

Partie! elle est partie?

JENNY.

Je croyais que monsieur le savait. Madame est allée prendre Mme de Savigny.

ERNEST, *à part.*

Partie!... sans un mot de regret, et avec cette femme, pour me braver encore!

JENNY.

D'après ça, monsieur fera ce qu'il voudra.

ERNEST.

Dites à Baptiste qu'il vous paie, et allez-vous-en...

JENNY.

Je m'en vas, monsieur... je m'en vas... (*A part.*) Allons trouver Mme de Kernadec.

Elle sort.

SCENE XVIII.

ERNEST *puis* NARCISSE.

ERNEST.

Partie! partie!... ainsi plus d'espoir!... ainsi toutes les perfections du cœur perdues, anéanties

par une tête inexplicable, incorrigible!... Ah! je n'hésite plus.

Il va pour écrire.

NARCISSE, *au fond, sans voir Ernest.*

Le concierge m'a dit qu'il venait de sortir avec sa belle-mère.

ERNEST.

Qu'est-ce encore? que me veut-on?

NARCISSE, *le voyant, à part.*

O imbécile de concierge!

ERNEST, *se croisant les bras.*

Encore vous, monsieur?

NARCISSE, *très-embarrassé.*

J'avais oublié de vous demander... si vos cheminées fument?...

ERNEST, *avec impatience.*

Est-ce là ce que vous avez à me dire?

NARCISSE.

Mon intention est de faire garnir les escaliers en stuc.

ERNEST.

Quand vous voudrez.

NARCISSE.

Ils sont déjà éclairés au gaz.

ERNEST.

J'en suis ravi.

NARCISSE.

Sans compter que je ferai daller la cour en asphalte, et que je mettrai des calorifères dans les vestibules.

ERNEST, *s'échauffant.*

Monsieur Narcisse Godard!

NARCISSE.

Mon cher locataire?...

ERNEST.

Je vous défends de remettre les pieds chez moi.

NARCISSE.

Ah! j'entends... vous ne voulez pas...

ERNEST.

Je me suis peut-être mal expliqué...

NARCISSE.

Non, non, c'est fort clair... j'attendrai donc vos ordres pour faire venir les ouvriers.

ERNEST, *lui tournant le dos.*

Pardon, si je ne vous reconduis pas.

NARCISSE.

Ne faites pas de façons, je vous en prie. (*A part, en sortant.*) Je vais mettre le concierge à la porte.

ERNEST, *se remettant à son bureau.*

Maintenant, écrivons au ministre!

ACTE TROISIEME.

Un jardin. Dans le fond, un mur avec une grille au milieu. A droite, un pavilion, une table et des chaises rustiques.

SCENE PREMIERE.

CLARISSE, ATHÉNAIS, DUCOUDRAY.

Au lever du rideau, ils sont assis tous les trois; Athénaïs, un calepin et un crayon a la main, compose des vers; Ducoudray lit le journal; Clarisse travaille à un ouvrage de tapisserie.

DUCOUDRAY.

Voilà trois fois que je recommence le journal, sans y rien comprendre.

ATHÉNAIS.

Mais cela se voit tous les jours. Monsieur Ducoudray, donnez-moi donc une rime à mariage?

DUCOUDRAY, *cherchant.*

Mais il me semble... qu'arbitrage... (*Soupirant.*) Je n'ose proposer bon ménage... (*Se penchant vers Clarisse.*) Et cependant, cela rimerait bien mieux, n'est-ce pas?

CLARISSE, *sortant de sa rêverie.*

Hein! que disiez-vous?

ATHÉNAIS.

Mon Dieu, Clarisse, comme te voilà distraite, préoccupée... est-ce que la campagne t'ennuie déjà?

CLARISSE, *avec contrainte.*

Moi? bien au contraire.

ATHÉNAIS.

Je ne suppose pas que tu penses à ton mari. Hier, en venant me chercher, tu n'as pas voulu me dire ce qui s'était passé entre vous; c'est très-généreux de ta part... car, j'en suis sûre, c'est encore lui qui a tort... règle générale, dans une querelle de ménage, les hommes n'ont jamais raison.

Clarisse baisse les yeux et s'occupe de sa broderie.

DUCOUDRAY, *à Athénaïs.*

Madame de Savigny, l'affaire est plus grave que vous ne le croyez.

ATHÉNAIS.

Moi... je crois tout possible avec un mari qui met une cousine à la porte.

Elle se remet à composer.

DUCOUDRAY, *continuant.*

Et je perdrais tout espoir de conciliation, si notre bien aimée Clarisse n'était un trésor d'indulgence

CLARISSE, *prêtant l'oreille.*

Je crois avoir entendu le bruit d'une voiture.

DUCOUDRAY.

Non, non, vous vous êtes trompée. (*Pliant son journal.*) Tenez, ma chère Clarisse, cette brouille me désole, et quoique je donne tous les torts à Ernest, je prendrai la liberté de vous dire que, dans la communauté, le pouvoir ayant été donné aux hommes, j'estime... (*A part.*) Elle ne m'écoute pas. Ah! dame. aussi, il a été bien loin !

ATHÉNAIS, *composant.*

Cette imitation fera bien comme épigraphe de mon cinquième chapitre.

Elle écrit :

Les hommes ne sont pas ce qu'un vain code pense,
Notre faiblesse, à nous, fait toute leur puissance.

DUCOUDRAY, *à Clarisse.*

Je disais donc que les hommes...

CLARISSE, *se levant.*

Ah! cette fois, c'est bien une voiture.

DUCOUDRAY, *allant à la grille.*

Oui, oui.

CLARISSE, *à part.*

Si c'était lui !

DUCOUDRAY.

C'est Mme de Kernadec.

CLARISSE.

Ma mère !

SCENE II.

LES MÊMES, Mme DE KERNADEC.

CLARISSE, *allant au-devant d'elle.*

Oh! que je suis contente de vous revoir!

Mme DE KERNADEC.

Te voilà donc, pauvre chère victime !

DUCOUDRAY.

Croyez que, de mon côté, malgré votre petite injustice de la veille, je suis enchanté...

Mme DE KERNADEC, *l'interrompant.*

Monsieur Ducoudray, votre conduite est indigne!

DUCOUDRAY, *étonné.*

Qu'est-ce que j'ai donc fait?

CLARISSE

Et mon mari?

Mme DE KERNADEC.

Ne pas venir seulement m'avertir que ma fille était ici... me laisser dans l'inquiétude!

DUCOUDRAY.

Vous m'aviez défendu de vous revoir.

Mme DE KERNADEC.

Ça n'est pas vrai ; vous ne comprenez jamais rien !

DUCOUDRAY, *à part.*

Je commence à croire qu'elle a un très-mauvais caractère, Élisabeth...

Mme DE KERNADEC.

Enfin, sans cette bonne Jenny, que ton tyran a mise à la porte, et qui est venue se réfugier chez moi, je ne saurais pas encore où tu es.

CLARISSE, *avec un peu d'impatience.*

Et mon mari?

Mme DE KERNADEC.

Oh! je l'ai traité... comme il le méritait.

ATHÉNAIS.

Je m'en rapporte à vous, ma tante.

CLARISSE.

Et, sans doute, il est bien triste, bien chagrin, ce pauvre Ernest?

Mme DE KERNADEC.

Bien triste... Ce matin, je lui avais envoyé mon avoué...

TOUS.

Comment?

Mme DE KERNADEC.

Mais monsieur n'était pas chez lui ; le concierge a répondu qu'il était sorti furieux, le soir même de ton départ, et que, depuis, on ne l'avait pas revu.

CLARISSE, *à elle-même.*

Mais que fait-il? Où est-il maintenant? (*Haut.*) Ma mère, votre voiture doit encore être attelée... je veux retourner à Paris.

Mme DE KERNADEC.

A Paris!... pourquoi faire?

ATHÉNAIS.

Pour retrouver son cher époux.

Mme DE KERNADEC.

Elle, s'humilier !... aller au-devant de lui!... Ducoudray, vous avez donné de mauvais conseils à ma fille.

DUCOUDRAY.

Moi! madame de Kernadec?... vous me rendez bien malheureux.

CLARISSE.

Non, maman, c'est moi qui désire parler à M. Mérinville; il m'attend, il me demande peut-être...

Mme DE KERNADEC.

C'est cela, sacrifie-toi... sois aimante, soumise, comme moi avec ton père ; va te jeter aux pieds d'un mari qui a osé... Ah ! c'est affreux !...Qui a passé vingt-quatre heures loin du toit conjugal, et qui t'accusera encore... qui te dira : « Madame, vous êtes coupable, car vous êtes ici depuis hier, et votre mari n'était pas là ! »

SCENE III.

LES MÊMES, ERNEST.

ERNEST, *sortant du pavillon à droite.*

Vous vous trompez, madame!

TOUS.

Lui!

CLARISSE, *à part, avec joie.*

Enfin... il est revenu !...

Mme DE KERNADEC, *à part, cherchant à se contenir.*

Si ce n'était pas son mari!

ERNEST.

Oui, éloignés l'un de l'autre par des motifs que madame et moi pouvons seuls apprécier, la femme et le mari ont habité la même maison... et le monde, si peu indulgent, d'ordinaire, ne pourra trouver dans cet événement ni le prétexte de nouvelles doléances sur les pauvres filles mal mariées, ni le sujet d'une satire ou d'un chapitre de roman.

Mme DE KERNADEC, *à Athénaïs.*

Hein, ma nièce, comme il vous arrange!

ATHÉNAIS, *à Mme de Kernadec.*

Mais du tout, ma tante, c'est pour vous.

CLARISSE, *à part.*

Je n'ose le regarder.

Mme DE KERNADEC, *avec contrainte.*

Monsieur Mérinville, j'espère que vous ne venez pas ici pour renouveler des scènes de scandale?

ERNEST.

Soyez tranquille, madame.

Mme DE KERNADEC.

Quelques amis viendront voir Clarisse, pour la consoler, lui donner du courage... daignez au moins devant eux garder le décorum.

Elle lui fait la révérence : Athénaïs l'imite ; Clarisse salue aussi, et elles sortent toutes trois.

CLARISSE, *à part.*

Il est revenu, toujours!

SCENE IV.

ERNEST, DUCOUDRAY.

ERNEST, *à part.*

Elle n'a pas seulement levé les yeux sur moi !

DUCOUDRAY.

Comment! pas un mot à ta femme!... Ah! Ernest, Ernest, si c'est pour cela que tu es venu... après ce que tu as fait... A propos, comment astu su qu'elle était ici?... comme moi, sans doute, par les gens de Mme de Savigny ?

ERNEST.

Oui... peu importe.

DUCOUDRAY.

Mais enfin, quel est ton projet?

ERNEST.

Ma résolution est arrêtée, et rien ne pourra m'en faire changer.

DUCOUDRAY.

Un parti violent peut-être?... Mon bon ami, réfléchis bien ; je sais qu'un homme a toujours de la peine à convenir de ses torts ; mais enfin, je crois que cette affaire-là peut s'arranger... Tiens, je me souviens qu'en 1807 j'avais été choisi pour arbitre entre deux époux ; c'était bien plus grave : le mari était colonel de dragons, et la petite femme avait une tête !... Eh bien! j'ai tout concilié, le mari et la femme ont vécu en bonne intelligence, et jamais ils ne se seraient séparés, si Napoléon n'avait pas réhabilité le divorce.

ERNEST.

Mon cher Ducoudray, obligez-moi de dire à Mme Mérinville que je lui demande un moment d'entretien, mais à elle seule, vous entendez.

DUCOUDRAY.

Oui, oui, sans la mère, ni la cousine... nous ne serons que nous trois.

ERNEST.

Je désire que personne ne soit présent à notre entrevue.

DUCOUDRAY.

Ah!... eh bien, c'est poli.

ERNEST.

Voulez-vous me rendre ce service?

DUCOUDRAY.

Certainement, certainement, quoique...(*Fausse sortie.*) Mais j'y pense... sais-tu qu'en pareille occasion, la petite femme de 1807 s'est mise à pleurer, à sangloter?... Si Mme Mérinville allait se formaliser, si elle ne voulait pas... que lui dirais-je ?

ERNEST, *avec fermeté.*

Vous lui diriez que je le veux!

DUCOUDRAY.

Je le veux?... mais c'est un coup d'état.

ERNEST.

J'attendrai ici sa réponse.

DUCOUDRAY.

Allons, puisque tu l'exiges... (*A part.*) Je vais dire à sa femme qu'il la prie, qu'il la supplie de revenir à lui... et une fois ensemble, ils s'aiment; ils s'arrangeront... (*En sortant.*) J'ai arrangé des affaires plus difficiles.

Il sort à gauche.

SCENE V.

ERNEST, *seul.*

Oui, c'est à elle seule que je dois parler... En présence de sa mère, de ses amis... il faudrait l'accuser, pour justifier le parti que je prends... seule elle connaît les raisons qui m'y auront forcé... seule aussi elle connaîtra le cœur qu'elle a perdu pour jamais.

SCENE VI.

ERNEST, NARCISSE.

NARCISSE, *paraissant au fond, un peu en dehors de la grille.*

A-t-on idée de cela?... ce concierge qui n'a pas retiré l'écriteau!

ERNEST, *l'apercevant.*

Encore cet homme!

NARCISSE, *à lui-même.*

Encore le mari!... (*Haut et saluant ridiculement.*) Monsieur de Mérinville...

ERNEST.

Vous avouerez, monsieur, que cette persistance... Me poursuivre jusqu'à la campagne !... Que venez-vous faire ici ?

NARCISSE.

Comment ! ce que je viens faire ?... mais il me semble qu'un propriétaire...

ERNEST.

Quoi !... cette maison ...?

NARCISSE.

Est à moi aussi... c'est ma onzième... extrà muros, celle-là.

ERNEST, *à part.*

Par exemple, c'est jouer de malheur.

NARCISSE.

Mais vous, qui parlez, vous êtes donc mon locataire, ici, aussi ?

ERNEST, *avec humeur.*

Eh ! mon Dieu, oui !... à ce qu'il paraît !

NARCISSE, *à part.*

Alors, la petite femme doit y être. (*Haut.*) J'ai l'intention de faire construire une salle de billard au milieu de la grande pelouse... je surveillerai les travaux moi-même ; je viendrai tous les jours, plutôt deux fois qu'une.

ERNEST, *à part.*

Oh ! ma patience !

NARCISSE.

Et Mme de Mérinville ? Est-ce que par hasard elle vous aurait accompagné ?

ERNEST, *cherchant à se contenir.*

Monsieur Godard, vous oubliez que je vous avais prié de nous priver du plaisir de vous voir.

NARCISSE.

Un petit mouvement d'humeur de votre part... je sais... mais je ne m'en souviens plus.

ERNEST, *le prenant par le bras et l'interrompant.*

Monsieur Godard, je n'ai ni le temps, ni la volonté de vous chercher querelle; mais je dois vous déclarer que vous êtes insoutenable !

NARCISSE.

Diable ! savez-vous que j'aurais le droit de me fâcher ?

ERNEST.

Fâchez-vous donc, et que cela finisse !

NARCISSE.

Eh bien ! non !... je ne me fâcherai pas... je vois ce que c'est... Tenez, avouons-le... nous sommes un peu jaloux.

ERNEST.

Jaloux !

NARCISSE.

Dame ! écoutez donc, après notre conversation d'avant-hier... mais on dit comme ça bien des choses...

ERNEST.

Assez, assez, je vous en prie.

NARCISSE.

Parole d'honneur, cette fois-ci, je suis venu véritablement comme propriétaire... je ne songeais pas du tout à Mme de Mérinville.

ERNEST, *s'emportant.*

Toujours le nom de ma femme !... à la fin, c'est d'une impertinence !...

NARCISSE.

Impertinence !... Me dire ça dans mon parc, dans mon immeuble !... monsieur, ça ne peut pas se passer comme ça.

ERNEST.

Comme vous voudrez.

NARCISSE.

Une pareille expression, à moi, homme d'honneur !... je vous donne congé.

ERNEST.

Et moi, je vous donne rendez-vous à la mare d'Auteuil.

NARCISSE.

J'en ai le droit, en vous avertissant, six mois d'avance.

ERNEST.

Et moi, en vous accordant le quart d'heure de grâce.

NARCISSE.

Si vous croyez me faire peur... la loi est pour moi et contre vous ; mais c'est égal, je brave la cour de cassation... demain, demain, monsieur, après demain, dans quinze jours... quand vous voudrez !

ERNEST.

Aujourd'hui même ; car je pars ce soir, quand je vous aurai donné la leçon que vous méritez.

SCENE VII.

LES MÊMES, DUCOUDRAY.

DUCOUDRAY, *entrant avec empressement.*

Ernest, Ernest, j'ai réussi.

NARCISSE, *à part.*

Ducoudray ! l'homme conciliant.

Il s'approche de lui et lui donne une poignée de main.

DUCOUDRAY, *à Ernest.*

Elle va venir, mon ami, elle va venir ! Dame, j'ai eu de la peine... on a fait des petites façons; mais j'ai employé les grands moyens, j'ai pris ma grosse voix... (*A part.*) Ça n'est pas vrai, mais c'est égal.

NARCISSE, *tirant Ducoudray par le pan de son habit.*

Monsieur Ducoudray, j'aurais un mot à vous dire.

DUCOUDRAY.

Tout-à-l'heure, je suis à vous... (*A Ernest.*) Ainsi, tu vois, Ernest, maintenant il dépend de toi qu'on fasse la paix. (*Se tournant du côté de Narcisse.*) Eh bien ! vous ?

NARCISSE, *bas.*

Je me bats avec M. Mérinville.

DUCOUDRAY, *reculant.*

Ah ! mon Dieu !...

ERNEST.

Qu'avez-vous donc ?

NARCISSE.

Rien, rien, je parlais à monsieur de changemens à faire dans le kiosque.

DUCOUDRAY, *à lui-même.*

Diable!... il faut pourtant que j'arrange cette nouvelle affaire-là... (*Apercevant Mme Mérinville.*) Clarisse!...

SCENE VIII.

LES MÊMES, CLARISSE.

NARCISSE, *à part.*

L'objet de la querelle!...

CLARISSE, *de même.*

Il n'est pas seul!

ERNEST, *bas à Narcisse.*

A deux heures.

NARCISSE, *de même.*

Oui... (*A Ducoudray.*) Monsieur Ducoudray, je ne vous quitte pas.

DUCOUDRAY, *à Ernest.*

Ernest, mets-y du tien... (*A Clarisse.*) Ma petite Clarisse, mettez-y du vôtre.

NARCISSE, *à part.*

Je n'ose seulement pas la regarder... l'autre ne me quitte pas des yeux... (*A Ducoudray.*) Vous, venez avec moi?

DUCOUDRAY.

Oui, oui. (*A lui-même.*) Un mari, une femme, un duel, une cousine, une belle-mère... mon Dieu, que d'arbitrages en un jour!

Il sort au fond; Narcisse, qui ne l'avait pas vu sortir d'abord, le suit en courant.

SCENE IX.

CLARISSE, ERNEST.

ERNEST, *à part.*

Enfin, les voilà partis!

CLARISSE, *après un moment de silence.*

Eh bien! monsieur, j'attends.

ERNEST, *avec effort.*

Je vous remercie, Clarisse, d'avoir consenti à cet entretien.

CLARISSE.

Pouvais-je faire autrement, quand M. Ducoudray est venu me prier si instamment de votre part?

ERNEST, *étonné.*

Vous prier!... Comment, Ducoudray?...

CLARISSE.

M'aurait-il trompée, monsieur?... je me retire.

ERNEST.

Non, restez... après tout... une concession de plus ou de moins...

CLARISSE, *à part.*

Il va revenir encore, comme les autres fois.

ERNEST.

Clarisse, il faut enfin que chacun de nous comprenne bien sa position... les reproches ne serviraient à rien... et si j'ai désiré vous parler... en secret... c'est qu'à nous deux, il sera bien plus facile de nous entendre!

CLARISSE, *avec joie.*

C'est donc un raccommodement que vous voulez?...

ERNEST, *froidement.*

Non, madame.

CLARISSE, *à elle-même.*

Comme il me regarde! Quel ton sévère! Je suis toute tremblante!... Ah! heureusement, j'aperçois ma mère!

ERNEST, *contrarié.*

Madame de Kernadec!

SCENE X.

LES MÊMES, Mme DE KERNADEC.

Mme DE KERNADEC, *entrant.*

Ah! la voilà! Clarisse, je te cherchais partout... Pauvre enfant... comme te voilà émue, agitée!...

CLARISSE.

Maman, je causais avec mon mari.

Mme DE KERNADEC.

Oui, je conçois... je m'en doutais, et je n'étais pas sans inquiétude... j'ai même quitté un instant nos amis qui viennent d'arriver.

ERNEST.

Madame, au moment où vous êtes entrée, j'allais avoir avec ma femme un dernier entretien (*mouvement de Clarisse et de Mme de Kernadec,*) d'où dépend notre avenir à tous les deux... j'espérais pouvoir lui parler à elle seule; mais puisque vous voilà, ce que j'avais à lui dire, je le dirai devant vous, je dirai tout!

CLARISSE, *à part.*

Ah! mon Dieu, il me fait peur... tout!

Mme DE KERNADEC.

Parlez, monsieur, expliquez-vous. (*A part.*) Il va nous faire de grandes phrases pour se justifier.

ERNEST.

A regret, j'ai dû le reconnaître... entre madame et moi, le bonheur est impossible.

Mme DE KERNADEC, *étonnée.*

Hein? comment?

ERNEST.

La faute en est à l'un de nous... Mais celui des deux qui n'a pas su donner le bonheur qu'il avait promis, doit au moins avoir la force de rendre à l'autre sa liberté.

CLARISSE, *timidement.*

Une séparation!

Mme DE KERNADEC.

Et c'est vous, monsieur, qui osez prononcer ce mot? (*A Clarisse, bas.*) De la fermeté, ma fille.

CLARISSE, *à part.*

Oh! ce n'est qu'une épreuve, sans doute.

Mme DE KERNADEC.

Fort bien, monsieur; c'est-à-dire qu'après six mois de mariage, je serai forcée de ramener chez moi mon enfant, et que vous, vous posant en victime devant le monde, vous irez dire partout que vous n'avez pu vivre avec cet ange de douceur.

ERNEST.

Non, madame... voici ce que saura le monde.

CLARISSE, *à part.*

Que va-t-il dire?

ERNEST.

Il saura que l'un de nous a méconnu l'attachement le plus pur, le plus sincère, qu'il a découragé un cœur qui, tout entier, s'était donné à lui... qu'il a été injuste jusqu'à la cruauté, jusqu'à la violence.

CLARISSE.

Ernest!

ERNEST.

Enfin, il saura que celui des deux qui est si coupable... c'est moi, c'est moi seul, madame.

CLARISSE, *à part.*

O mon Ernest!

Mme DE KERNADEC, *à part.*

Allons, il a du bon. (*Haut.*) Eh bien! mais, mon gendre, d'après cela, le monde ne pourrait-il pas apprendre aussi que vous avez avoué vos torts, et que votre femme et votre belle-mère vous ont pardonné?

ERNEST.

Jamais, madame.

Mme DE KERNADEC.

Jamais!

ERNEST.

Je veux qu'on sache en même temps que ce mari, auquel on a de si grands torts à reprocher, a voulu s'en punir lui-même... et que cette séparation indispensable, c'est lui qui l'a demandée... c'est lui qui exige qu'elle ait lieu.

CLARISSE, *à part.*

Oh! si j'osais!... mais devant ma mère!

Mme DE KERNADEC.

Monsieur de Mérinville, je vous ferai revenir de cette idée.

ERNEST.

La raison a dicté mon projet: elle me donnera le courage d'y persister.

Mme DE KERNADEC.

Eh bien! alors, je dois vous dire, moi, que votre raison n'est que de l'hypocrisie...

CLARISSE.

Ma mère!

Mme DE KERNADEC, *avec attendrissement.*

Oui, monsieur, oui... vous voulez cacher sous de faux dehors de repentir le désir que vous avez d'abandonner ma fille... Eh bien! monsieur, je tâcherai qu'elle soit heureuse sans vous: il lui reste sa mère, qui ne l'abandonnera pas... Nous ne serons pas long-temps importunes... Clarisse et moi, nous allons quitter cette maison, dont vous nous chassez.

ERNEST.

Madame...

Mme DE KERNADEC.

Plus un mot, monsieur!... Venez, ma fille, venez... notre place n'est plus ici... nous ne devons pas y rester plus long-temps.

CLARISSE, *avec contrainte.*

Oui, ma mère, oui, je vous suis...

Mme de Kernadec sort vivement; Clarisse la suit au fond, mais ne disparaît pas.

SCENE XI.

ERNEST, CLARISSE.

ERNEST, *sur le devant de la scène.*

Pas un mot!

CLARISSE, *a vu sortir sa mère; elle regarde de tous côtés. A part.*

Personne!... (*Haut, vivement, en revenant près d'Ernest, avec abandon.*) Ah! mon ami, que tu as été bon! que tu as été généreux!...

ERNEST.

Qu'entends-je!

CLARISSE.

Devant ma mère je n'ai rien dit... et, pourtant, si tu savais comme j'étais émue, attendrie, d'un si noble dévoûment!... mais cette séparation, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas? (*Ernest garde le silence.*) Eh bien! tu ne réponds pas... aurais-tu parlé sérieusement?... Oh! mais, non, cela n'est pas possible... d'abord, moi, monsieur, je ne le veux pas... vous êtes à moi, vous n'avez pas le droit de me quitter.

ERNEST.

J'ai pensé à tout, madame... votre fortune, je vous la rends... la mienne, je vous l'abandonne.

CLARISSE.

Eh! que m'importe la fortune? Ce que je demande, ce que je veux... mais c'est mon mari, c'est celui que j'ai préféré à tous, c'est celui que j'ai juré d'aimer toute la vie.

ERNEST.

Il est trop tard, Clarisse.

CLARISSE.

Trop tard!

ERNEST.

Cette mission que j'avais refusée d'abord pour rester près de vous...

CLARISSE.

Eh bien?

ERNEST.

Je l'ai acceptée... et ce soir même je quitte la France.

CLARISSE.

Il se pourrait! (*Changeant de ton.*) Eh bien! tant mieux!... je pars avec toi!

ERNEST.

Vous?

CLARISSE, *avec soumission.*

La femme ne doit-elle pas suivre son mari partout où il va?... C'est M. Ducoudray qui m'a appris cela!

ERNEST, *avec émotion.*

Quoi! vous renonceriez pour moi à tous ces plaisirs qui vous entourent, à ces triomphes du monde qui enivraient votre orgueil?

CLARISSE.

Je n'ai qu'un orgueil... c'est toi... qu'un amour, c'est toi... toi seul, toi, mon mari bien aimé.

ERNEST, *attendri.*

Clarisse!

CLARISSE.

Tiens... pendant que ma mère fait ses préparatifs pour m'emmener, partons tous les deux... à l'instant même... sans que personne me voie, me parle, me donne de mauvais conseils... Ernest, enlève-moi!

ERNEST, *à lui-même.*

Ah! que c'est difficile d'avoir du caractère!

CLARISSE.

Eh bien? tu hésites?... de la rancune?... Allez, monsieur, ce serait bien mal... Voyez, je n'en ai pas, moi.

Ernest sourit malgré lui en détournant la tête : Clarisse cherche à le regarder.

SCENE XII.

LES MÊMES, DUCOUDRAY.

DUCOUDRAY, *au fond.*

Ah! je suis tout en nage!... mais voilà toujours mon duel arrangé. (*Apercevant Ernest et Clarisse.*) Encore ensemble! c'est bon signe!

CLARISSE, *le câlinant.*

Mon Ernest! mon petit mari!

DUCOUDRAY, *à part.*

Qu'entends-je?

CLARISSE.

Tu as ri... je t'ai bien vu... ne dis pas non... tu mentirais... ainsi, tu ne m'en veux plus?...

Elle lui prend la main.

DUCOUDRAY.

Ça va bien! ça va bien!

Il fait signe à Mme de Kernadec, et à Athénaïs, qui arrivent, d'écouter comme lui.

SCENE XIII.

LES MÊMES, Mme DE KERNADEC, ATHENAIS, *au fond avec* DUCOUDRAY.

CLARISSE, *sans les voir.*

Moi seule, j'ai été méchante, là... j'en conviens, es-tu content?

TOUS, *au fond, à mi-voix.*

Que dit-elle?

DUCOUDRAY.

Silence!

ERNEST, *à Clarisse.*

Et demain, tu recommenceras?

CLARISSE.

Jamais, je te le jure... j'ai eu trop peur!

ERNEST.

Eh! bien, oui, tu me dis cela, à moi, parce que personne ne peut nous entendre... Tu n'aurais pas le courage de le répéter s'il y avait quelqu'un là...

CLARISSE.

Oh! m'accuser aux yeux de tous?... ne l'exige pas, Ernest, ce serait au-dessus de mes forces.

ERNEST, *avec douceur.*

Ne me suis-je pas accusé, moi?

CLARISSE.

Oui, de tous mes torts... Aussi, je t'aime... je t'aime encore plus, depuis ce moment-là... mais que diraient tous ces bons amis, si moqueurs, qui m'admirent... de confiance?...

Mouvement de Mme de Kernadec et d'Athénaïs.

DUCOUDRAY, *bas.*

Silence!

CLARISSE.

Et ma mère, ma bonne mère, qui me croit une merveille... quand, au fond, j'ai bien mes petits défauts... tout comme elle!

Mme DE KERNADEC, *au fond.*

Hein!...

DUCOUDRAY.

Silence donc!

CLARISSE.

Et ce brave M. Ducoudray, si clairvoyant, si habile... et que j'ai trompé comme un enfant!

DUCOUDRAY, *à part.*

Par exemple!

Mme DE KERNADEC.

Écoutez donc, Ducoudray!

CLARISSE.

Et cette excellente cousine... qui n'est pas déjà si bonne!

ATHÉNAIS, *à part.*

Ah! c'est indigne!

DUCOUDRAY.

Un peu de patience, madame de Savigny.

CLARISSE.

Pourvu que je te dise, à toi, que je regrette mes caprices, mes emportemens, mes querelles in-

justes, que je te promette de respecter à l'avenir... (*souriant*) les sonnettes, les porcelaines... (*changeant de ton*) et surtout de ne plus pousser l'oubli de moi-même jusqu'à oser lever la main sur ce que j'ai de plus cher au monde...

TOUS, *au fond*.

C'était elle!

CLARISSE.

Pourvu que j'implore mon pardon, et, s'il le faut, que je le demande à genoux !

Mme DE KERNADEC, *avec explosion*.

Ah ! c'est trop fort!...

CLARISSE, *interdite*.

Ils étaient là!...

Mme DE KERNADECK.

Ma fille, vous avez déshonoré la branche féminine des Kernadec!

CLARISSE.

Ils étaient là!... (*Avec abandon.*) Eh bien ! c'est égal, je ne m'en dédis pas!

Elle se jette dans les bras de son mari.

DUCOUDRAY.

Bravo! bravo! seconde et dernière affaire, terminée à la satisfaction générale!

SCENE XIV.

LES MÊMES, NARCISSE, GENDARMES.

NARCISSE, *dans le fond, aux Gendarmes*.

Ah çà, vous autres, voulez-vous bien me lâcher, à la fin?

ERNEST.

Quel est ce bruit?

DUCOUDRAY, *à lui-même*.

Bon!... les gendarmes m'ont tenu parole... ils ne l'ont pas manqué.

ERNEST, *apercevant Narcisse*.

Ah! mon Dieu! mon malheureux propriétaire que j'ai oublié d'aller tuer à la mare d'Auteuil! Mais par quel hasard ?...

NARCISSE.

Je vous dis que je suis propriétaire à Auteuil, que j'y paie quatre cents francs d'impositions, que c'est ici une de mes maisons... Que diable ! je ne suis pas un vagabond... (*Montrant Ernest.*) Demandez plutôt à monsieur, qui est mon locataire, et avec lequel je devais me battre.

TOUS.

Se battre!

CLARISSE.

Pour moi, sans doute... Ernest, je ne le veux pas!

Ernest la repousse doucement.

DUCOUDRAY, *aux Gendarmes*.

Messieurs, vous pouvez vous retirer, je vous donne ma caution et celle de M. Mérinville.

NARCISSE.

J'avais été suivi, dénoncé... (*A Ducoudray.*) Ah! si je connaissais l'imprudent... l'indiscret...

DUCOUDRAY.

L'indiscret, l'imprudent, c'est moi, monsieur Godard... vous m'aviez choisi pour témoin, et, dans mon système de conciliation, j'avais cru devoir provoquer des explications entre vous... et les gendarmes du département.

NARCISSE.

Monsieur, vous avez outrepassé vos pouvoirs!

ERNEST, *à Narcisse*.

Calmez-vous, monsieur Narcisse ; ce n'est que partie remise, et je suis toujours à vos ordres pour vous brûler la cervelle.

NARCISSE.

Il suffit, monsieur... je vois que vos intentions sont bonnes, et je déclare que l'honneur est satisfait ; je déclare que je n'ai jamais eu la moindre prétention sur le cœur des femmes mariées, et la preuve, c'est que j'épouse la charmante veuve que voilà, si elle y consent.

ATHÉNAÏS, *à part*.

Au fait, il a onze propriétés, et je n'en ai qu'une... c'est bien prosaïque, mais, au moins, je pourrai faire imprimer mes romans.

Elle lui tend la main.

NARCISSE, *lui baisant la main, à part*.

Ça me fera mes douze maisons.

DUCOUDRAY, *à Mme de Kernadec*.

Vous voyez, chère madame de Kernadec, qu'il peut encore exister des bons ménages.

Mme DE KERNADEC.

Nous causerons de cela !

DUCOUDRAY.

Je vous avouerai que je ne suis pas fâché moi-même de réfléchir un peu.

Mme DE KERNADEC, *à part*.

Ah! il ne veut plus! eh bien, je le forcerai à m'épouser tout de suite.

ERNEST.

Quant à moi, j'emmène ma femme pour quelque temps ; mais, à son retour, je promets de vous la rendre ; car je veux qu'elle soit toujours un ange dans le monde.

CLARISSE, *souriant*.

Oui, mais pas si diable à la maison!

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.


SCÈNE XXII.

UN VAUDEVILLISTE,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE,

par MM. T. Sauvage et Maurice Saint-Aguet,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIERE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA RENAISSANCE, LE 6 JUILLET 1839

Est-ce nouveau?... Je n'en sais rien ; mais je déclare que je viens de l'inventer.
SCÈNE V.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
ÉMILE BEAUMANOIR, vaudevilliste.	M. CHAMBERY.	MIRANCOURT, notaire à Abbeville.	M. LANDROL.
JENNY, sa femme.	Mme MAREUIL.	VALENTINE, sa fille.	Mlle C. FÉDÉ.
ATHANASE GIRAUMONT, collaborateur.	M. VALNAY.	ALBERT DUMESNIL, amant de Valentine.	M. LANGEVAL.

A Paris, chez Émile. — 1839.

Un salon décoré avec goût. Une porte au fond. Deux portes latérales. A droite, au premier plan, une quatrième porte, une table ronde. A gauche, une fenêtre, un bureau couvert de papiers, livres, écritoire garnie; un grand fauteuil; meubles élégans*.

SCENE PREMIERE.

ÉMILE *et* JENNY *entrant par la droite.*

ÉMILE.

Non! je ne le ferai pas : je ne suis pas en train aujourd'hui.

JENNY.

Tu sais bien, mon ami, que ce pair de France est de l'opposition : on ne lui refuse rien dans les administrations. Consens à composer un proverbe pour la fête qu'il donne a sa campagne : il paraît y tenir beaucoup ! il t'aime, te porte

* La droite est celle du spectateur ; l'acteur inscrit le premier tient la gauche.

de l'intérêt, et si tu lui rends ce service, je suis certaine qu'il te fera obtenir quelque bonne place.

ÉMILE.

Je n'en veux pas, de leurs places! Le beau plaisir de tailler des plumes et dormir de dix à quatre heures, au compte du gouvernement! moi, je veux conserver mon indépendance, ma chère indépendance!

JENNY.

Chère! oui; car elle nous coûte assez, et ne nous rapporte guère!

ÉMILE.

Le vaudevilliste a besoin de sa liberté.

Il fredonne.

Liberté chérie!
Seul bien de la vie!
Liberté cherie!...

JENNY, *l'interrompant.*

Et moi, j'ai besoin d'argent pour le ménage.

ÉMILE.

Le ménage! ça te regarde, ma petite femme.

JENNY.

Et l'argent?

ÉMILE.

Ah! l'argent, il viendra; j'ai trois pièces reçues.

JENNY.

Si elles tombent?

ÉMILE.

J'en ai cinq, en train!

JENNY.

Dieu sait quand elles seront achevées! avec une bonne place, du moins, les appointemens arrivent exactement à la fin de chaque mois, toujours les mêmes.

ÉMILE.

C'est cela : à la fin de chaque mois, toujours les mêmes... point de variations! point d'émotions; c'est monotone! Chez nous la hausse et la baisse c'est vrai; mais aussi quel plaisir, quelle joie, quand nous attrapons un succès! Je ne te parle pas de la gloire et des applaudissemens, nous savons ce que cela coûte... mais deux, trois, quatre, cinq billets de mille francs, tout d'un coup! un mois à soixante mille livres de rente! Vite, un châle à ma femme, un collier à ma fille, une partie de campagne avec les amis... le voyage à Dieppe! ohé! ohé! fouette, postillon, nous avons de l'argent!... Voilà qui réveille, anime la vie, la rend supportable, cette existence, trop souvent fort peu agréable! L'imagination fatiguée se retrempe, l'on se remet à l'ouvrage avec une nouvelle vigueur, un nouvel espoir, et l'on enfante un chef-d'œuvre!...

JENNY.

Qui est sifflé!

ÉMILE.

Quelquefois.

Jenny va s'asseoir près d'une table ronde à droite, et fait de la tapisserie pendant la scène suivante

SCENE II.

ÉMILE, ATHANASE, JENNY.

ATHANASE, *entrant par le fond.*

Bonjour, Émile! Madame, j'ai l'honneur de vous saluer.

ÉMILE.

Ah! te voilà, Athanase?

ATHANASE.

Je viens prendre le café avec vous; je sais que c'est votre première affaire.

JENNY.

Oui! c'est pour cela que c'est fini.

ATHANASE.

Ah! ah! eh bien! je m'invite pour le second déjeuner alors...

ÉMILE.

N'est-ce pas, confrère, que rien n'est plus amusant que notre joyeuse vie de vaudevilliste?

ATHANASE, *déposant une masse de livres sur le bureau.*

Eh! eh?... c'est fatigant... et l'on use bien des bottes.

ÉMILE.

Oui, toi qui fais les courses; mais enfin on y trouve plus de plaisir qu'à exercer un emploi du gouvernement.

ATHANASE.

Si cet emploi donne beaucoup d'argent et peu d'ouvrage... et il y en a comme ça!... inspecteur de n'importe quoi... général ou particulier... c'est bien gentil, et ça ne m'habillerait pas mal... A propos de ça, nous allons faire le proverbe!

ÉMILE.

Pour le duc de Lénoncourt? non, ma foi! j'ai refusé hier ..

ATHANASE.

Mais j'ai promis pour toi, pour nous deux.. j'ai besoin qu'il se fasse, ce proverbe, pour que le Duc m'accorde sa protection.

JENNY.

Là!.. voyez-vous, monsieur!

ÉMILE.

Comment donc, ambitieux?

ATHANASE.

Tu ne sais pas, cher ami, je vais me marier; comme à mon collaborateur, je dois t'en faire part.

ÉMILE.

C'est juste, et la future est jolie?

ATHANASE.

Je ne la connais pas.

JENNY.

Riche?

ATHANASE.

On le dit; ça s'est arrangé par correspondance, comme dans un vaudeville. Un ami de ma famille veut que je fasse une fin, et il se charge de m'obtenir une certaine place, si je puis avoir un mot de recommandation du Duc, parce que, vois-tu elle est promise à un autre, cette place.

ÉMILE.

Ah! ah! intrigant!

ATHANASE.

Et, si je fais... si tu fais... si nous faisons le proverbe, tu écriras au Duc, qui donnera la recommandation désirée.

ÉMILE.

Je suis bien fâché; mais je n'ai pas de sujet.

ATHANASE.

J'en ai toujours, moi! Tiens, voilà quatre romans nouveaux, et cinq vieilles pièces: c'est bien le diable, si nous ne trouvons pas, là-dedans, notre affaire.

ÉMILE.

Toujours des idées qui ne nous appartiennent pas! exciter des réclamations, ou se trouver en concurrence avec d'autres pillards! Non, je n'en veux pas! voyons... cherche... invente!

ATHANASE.

Mon Dieu! à quoi bon? Il y a une certaine masse de sujets dans la circulation, bien suffisante pour notre consommation; on les retourne, on les taille, on les ajuste, et ça devient du neuf... Tu te donnes bien de la peine pour trouver quelque chose d'original; et puis quand ton œuvre a paru au gaz, tu es tout étonné de lire dans un journal: Vieille idée! plagiat!

ÉMILE.

Qu'importe? j'ai ma conscience!

ATHANASE.

Combien ça rapporte-t-il de droit d'auteur, la conscience? zéro!... Puisque vous avez pris le café, je vous laisse; je vais chez Lambert; il se lève plus tard, lui... j'ai là un beau drame... ce n'est pas ton genre, à toi... Lui, il ne fait que le drame... mais comme il tient son Boccage!... A revoir. (*Revenant.*) Dis donc, sois bon garçon, cherche une idée... je reviens...

ÉMILE, *allant s'asseoir près du bureau à gauche.*

Oh! je ne cherche pas! Travaille tout seul.

ATHANASE.

Tu sais bien que je ne fais rien sans toi! mais je suis bien tranquille. (*Prêt à sortir, il revient encore vers Emile.*) Ah! j'oubliais! deux lettres, que ton portier m'a remises... Votre serviteur, madame, je serai revenu pour le second déjeuner.

SCENE III.

ÉMILE, JENNY.

ÉMILE, *toujours au bureau, décachetant une lettre.*

Oh! ça, j'en suis sûr... Tiens! c'est d'Albert.

JENNY, *allant à lui.*

Ton cousin!

ÉMILE.

Il arrive ce matin!... raison de plus pour ne pas travailler.

JENNY, *tristement.*

Allons, adieu le proverbe!... Au reste, j'en suis consolée, puisque ce serait au bénéfice de ce M. Athanase Giraumont.

ÉMILE, *ouvrant l'autre lettre.*

Et celle-ci : du ministère... justement ; ça le concerne, ce bon Albert! On m'a fait de belles promesses pour lui, je serais enchanté, à son arrivée, de lui dire : Grâce à mes soins, cher ami, tu es placé... Eh bien! pas du tout...

JENNY.

Il n'a pas la place?

ÉMILE, *lisant.*

« Mon cher Émile, j'ai fait tout mon possible » auprès du ministre pour l'intéresser à votre cou- » sin, M. Albert Dumesnil : ses droits étaient in- » contestables, son talent, son expérience recon- » nus; malheureusement il était trop tard. La » place d'inspecteur, qui lui appartenait, est pro- » mise à un solliciteur plus actif, qui doit épou- » ser mademoiselle Valentine Mirancourt, fille » d'un riche notaire d'Abbeville. » (*S'interrompant.*) Comment? d'Abbeville, mais Albert doit les connaître, puisqu'il est depuis un an dans cette ville! Pauvre garçon! c'était pour moi. (*Continuant.*) « Dans une autre occasion, usez de » moi, je vous prie, sans façon, comme je vous de- » mande pour demain une loge de six places, aux » premières, pour voir la pièce que l'on donne » avec votre vaudeville... VALBERG. » (*Il se lève et prend la droite.*) Merci! oui, compte là-dessus; ils sont aimables, les amis bureaucrates!

JENNY.

Dame, aussi!... pourquoi M. Albert reste-t-il là-bas, si long-temps?... les absens ont toujours tort!

ÉMILE.

Voyez-vous?... Tu ne sais donc pas pourquoi il est parti?

JENNY.

Non!

ÉMILE.

Avec son air froid et pacifique...

JENNY.

C'est vrai, qu'il n'est pas étourdi comme

ÉMILE.

Étourdi ! ah! mais, non !

JENNY.

Ah! mais, si ! vois-tu?

ÉMILE.

Enfin, n'importe... il était amoureux !

JENNY.

Amoureux!... lui?... un sage!

ÉMILE.

Ma bonne amie, le sage peut être amoureux sept fois par jour.

JENNY.

Et, de qui, le grave Albert était-il amoureux ?

ÉMILE.

D'une maligne petite personne... à qui je faisais la cour... et que j'ai eu le bonheur d'épouser depuis.

JENNY.

De moi? par exemple !

ÉMILE.

Oh ! je le sais bien !... on n'échappe pas à l'œil d'un ami... Pauvre cousin ! quand il a vu que nous étions rivaux, il est parti!

JENNY.

Sais-tu que c'est bien !... tu n'en ferais pas autant !... Mais, dis donc ? s'il revient et que...

ÉMILE.

Sois donc tranquille ! au bout d'un an, s'il n'a changé qu'une fois, je le déclare anté-diluvien. Eh! oui, j'en réponds, il a trouvé là-bas vingt distractions pour une ! il revient fou, passionné... je ne sais pas pour qui ; mais... (*Se frappant le front.*) Oh!...

JENNY.

Qu'est-ce que c'est?... tu as quelque chose au front?

ÉMILE.

Laisse-moi. (*Il se promène à grands pas.*) Oui... parbleu !... pourquoi pas?... (*Il s'arrête à gauche, et saisit la main de Jenny.*) Je tiens une idée!

JENNY.

Est-ce une idée de proverbe ?

ÉMILE.

Ma foi, oui!

JENNY

A la bonne heure ! (*D'un air caressant.*) Et ça finira-t-il par un mariage?

ÉMILE, *haussant les épaules.*

Cette question ! est-ce que ça ne finit pas toujours par là ?

JENNY.

Ah! tant mieux! Voyons!

ÉMILE.

Tu pourrais même m'aider à faire ma pièce... Veux-tu ?

JENNY.

Moi! travailler à une pièce de théâtre ?

ÉMILE.

C'est reçu aujourd'hui : nos dames font de la littérature en communauté et de la comédie de ménage; quelques-unes font au besoin très-joliment une scène à leur mari ; l'on en voit même qui savent fort bien filer une intrigue sans lui... je ne t'en demande pas tant, et je prétends être toujours ton collaborateur. Allons, y es-tu?

Il se promène.

JENNY.

Oui !

ÉMILE.

C'est Albert que nous marions.

JENNY.

Ah ! c'est Albert que...?

ÉMILE.

N'aie donc pas l'air étonné comme ça !... c'est écolier !

JENNY, *gravement.*

C'est Albert que nous marions.

ÉMILE.

Il se trouve justement... parce que dans les pièces c'est toujours ainsi... il se trouve justement... que la jeune personne... que l'imbécile veut épouser...

JENNY.

Quel imbécile ?

ÉMILE, *à part*

Pas forte. (*Haut.*) Mais celui qui prend la place d'Albert!... le protégé !... l'heureux... c'est toujours un imbécile... il y a des gens pour jouer ces rôles-là.

JENNY.

Ah! il y a des gens pour ces rôles-là?

ÉMILE.

Il se trouve justement que cette jeune personne, fille d'un riche notaire d'Abbeville... et comme Albert en revient, d'Abbeville... comprends-tu?

JENNY.

Pas du tout.

ÉMILE.

C'est manque d'habitude; puisqu'il revient d'Abbeville, je le marie avec cette demoiselle-là, précisément... ça fait que... (*On sonne.*) Tiens!... on sonne! si c'était lui!...

Il court vers le fond.

JENNY, *sortant par la gauche.*

Je me sauve!... je vais achever ma toilette.

SCENE IV.

ÉMILE, ALBERT, *en costume de voyage, un album sous le bras; il le dépose sur la table à droite.*

ÉMILE, *embrassant Albert.*

Eh! bonjour... ce cher ami!... ce bon cousin!...

ALBERT.

Que je suis heureux de te revoir!

ÉMILE.

Te voilà donc, enfin!

ALBERT.

Oui; et, cette fois, pour tout-à-fait.

ÉMILE, *à part..*

Voyons-le venir. (*Haut.*) Est-ce que tu es parti de là-bas sans regrets?

ALBERT.

Pour t'embrasser, mon cher ami!

ÉMILE, *à part.*

Hypocrite!

ALBERT.

D'ailleurs ta lettre était pressante!... Il paraît que cette place m'est accordée? j'y tiens, vois-tu, pour des raisons...

ÉMILE.

Pour des raisons?

ALBERT.

Particulières!

ÉMILE.

Ah! particulières? (*A part.*) Voilà! voilà! voilà. Abordons la question. (*Haut.*) Est-ce que tu connais, à Abbeville, un monsieur Mirancourt?

ALBERT.

M. Mirancourt? je ne connais que ça! un superbe notaire! un magnifique notaire! le plus beau du département!... une étude de trois cent mille francs! (*riant*) et une tête!

ÉMILE.

Ah! il a une tête?... (*A part.*) Ça vient!

ALBERT.

Oh!... à mettre dans un dossier! Figure-toi un gros papa, toujours émerveillé, se récriant d'admiration à propos de tout! Tiens, comme cela. (*Il met sa canne sous son bras, son chapeau sur ses yeux, et fait le geste de prendre une prise de tabac.*) Monsieur, c'est inimaginable!

ÉMILE, *riant.*

Ah! ah! ah!... c'est très-drôle! (*Gravement.*) Il a une fille fort aimable?

ALBERT, *vivement.*

Qui ça?... M. Mirancourt?

ÉMILE, *se croisant les bras.*

Je dis qu'il a une fille!

ALBERT, *s'échauffant.*

Eh bien, oui; il a une fille! mais fort peu aimable.

ÉMILE, *de même.*

Comment! c'est-à-dire qu'elle est ravissante!

ALBERT, *s'emportant.*

A-t-on jamais vu! mais c'est une personne odieuse! ridicule!

ÉMILE, *de même.*

En voici bien d'une autre!... Ah! mais, je te dis...

ALBERT, *en colère.*

Ah! mais, ah! mais... (*Se radoucissant tout-à-coup.*) Ah çà, mais tu la connais donc?

ÉMILE.

Si je la connais!... non, je ne la connais pas.

ALBERT.

Eh bien, alors?

ÉMILE.

Eh bien, j'en ai entendu parler... par ses amis.

ALBERT, *avec colère.*

Des amis!... elle!... tu ne sais ce que tu dis... elle en a si peu par là qu'on est obligé de l'amener à Paris pour la marier.

ÉMILE.

Ah! oui-dà? mais qu'est-ce qu'elle a donc de si épouvantable?

ALBERT, *avec une fureur toujours croissante.*

Comment? ce qu'elle a?... mais elle a une figure comme tout le monde, d'abord.

ÉMILE.

Eh bien, merci!

ALBERT, *de même.*

Seulement, on ne l'a pas vue deux fois, qu'on la trouve insupportable!

ÉMILE.

Alors, elle a donc quelque défaut? quelque... (*Confidentiellement.*) Est-ce qu'elle prend du tabac?

ALBERT, *toujours en colère.*

Non! Mais tu ne sais donc pas qu'il y a de ces figures qui déplaisent naturellement, qui impatientent, qui font mal...

ÉMILE, *très-froidement.*

Est-ce une brune?

ALBERT, *se radoucissant et avec complaisance.*

Au contraire... blonde... la peau très-blanche; jolies épaules; regard très-doux, bouche dédaigneuse!

ÉMILE.

Eh! mais, j'aime assez les bouches dédaigneuses: je suis fier de les faire sourire.

ALBERT, *furieux.*

Tu as bon goût!.:. (*Doucement.*) Sourire assez fin cependant.

ÉMILE.

Ah! le sourire?...

ALBERT, *affectueusement.*

Oui, il y a quelque chose...

ÉMILE.

Ah! il y a quelque chose? (*A part.*) Attends! attends!

ALBERT, *avec colère.*

En somme, physionomie odieuse! et caractère!...

ÉMILE, *l'interrompant.*

De sorte que, cette demoiselle Mirancourt, tu la détestes?

ALBERT.

Je la déteste.

ÉMILE.

Cordialement?

ALBERT.

Cordialement.

ÉMILE.

Veux-tu faire une gageure?

ALBERT.

Tout ce que tu voudras; mais dépêche-toi, car j'ai besoin de me reposer.

ÉMILE.

Je parie, avec toi, un déjeuner superbe que je te marie avant huit jours!

ALBERT.

Mon ami, je te prie de ne pas faire un vaudeville avec moi!... ils ont le diable au corps avec leurs mariages!

ÉMILE.

C'est mon état. Si tu n'es pas content, je te marie avant quatre jours; on ne peut pas plus tôt: le temps d'écrire à Abbeville.

ALBERT, *effrayé.*

Avec qui donc?

ÉMILE.

Avec qui? avec Mlle Valentine Mirancourt!... j'aime beaucoup ça!

ALBERT, *stupéfait.*

Avec... ah! c'est avec Mlle Valentine, que...

ÉMILE.

Mais oui; c'est convenu, arrangé...

ALBERT.

Comme c'est spirituel!... Eh bien, j'accepte!

ÉMILE.

Tu ne m'étonnes pas.

ALBERT.

Oui, va, mon ami, va la chercher à Abbeville; elle arrive à Paris, ce matin, par les Grandes-Messageries, sur les huit heures...

ÉMILE.

Tiens! tu es au courant?

ALBERT.

Pour signer le contrat aujourd'hui même et se marier demain! ainsi cherche dans Paris, amuse-toi!

ÉMILE.

Ah! elle arrive à huit heures? (*Le poussant vers la première porte, à droite.*) Alors, va te reposer; je te marie aujourd'hui... la règle des vingt-quatre heures... classique!

ALBERT, *à part.*

Il en est capable, le malheureux! (*Haut.*) Je n'ai plus qu'un mot à dire: c'est que, quand tout sera prêt, décidé, conclu, ce qui me paraît déjà trois fois impossible, surtout aujourd'hui, je refuserai, moi, et très-positivement.

ÉMILE, *frappant du pied.*

Va te coucher!

Il le pousse dans la chambre et ferme la porte.

ALBERT, *entr'ouvrant la porte.*

Ah! j'oubliais... et ma petite cousine que je n'ai pas vue encore?

ÉMILE, *refermant la porte.*

Elle s'habille, dors!

ALBERT, *même jeu.*

Je l'embrasserai à mon réveil, ta femme!

ÉMILE, *même jeu.*

Vas-tu finir? attends!

Il met le verrou.

SCENE V.

ÉMILE, *seul, se promenant, avec agitation, comme quelqu'un qui compose.*

Maintenant, ne rions plus!..... voyons..... la grande difficulté, c'est de rapprocher mes personnages... Cherchons! comment les trouver dans Paris?..: Ah! il a dit: A huit heures, Grandes-Messageries! c'est à deux pas... Le père? un original toujours étonné; la fille? facile à reconnaître; il m'a fait leurs portraits. (*Réfléchissant.*) Oui, comme cela... non, c'est mauvais; autre chose... Ah!... eh! mais, m'y voici! c'est simple comme bonjour... ah! diable! est-ce nouveau? je n'en sais rien... ma foi, tant pis! je déclare que je viens de l'inventer. (*Regardant à sa montre.*) Huit heures moins un quart! pas une minute à perdre! (*Écoutant.*) Bien! il ronfle déjà. (*Appelant à la porte de gauche.*) Jenny! es-tu prête?

SCENE VI.

JENNY, *en robe blanche, petit bonnet et tablier de soie,* ÉMILE.

JENNY.

Oui, mon ami.

ÉMILE.

Oh! parfait le costume!

JENNY.

Eh bien! où est M. Albert?

ÉMILE.

Il dort.

JENNY, *passant à droite.*

C'est honnête!

SCENE VII.

ATHANASE, ÉMILE, JENNY.

ATHANASE.

Me voici!

ÉMILE.

Arrive donc! je suis dans le feu de la composition, dans l'accès de l'inspiration.

ATHANASE.

Bon! j'étais bien sûr que nous trouverions quelque chose. (*Il se met devant le bureau et prend une plume.*) Dicte vite: j'écris le plan.

ÉMILE.

Inutile! non seulement nous allons faire notre pièce, mais nous allons la jouer.

ATHANASE, *vivement à Emile.*

Ah! bah! alors nous verrons tout de suite l'effet...

ÉMILE, *à Jenny.*

Tu as un rôle.

JENNY.

Moi!

ÉMILE.

Oui: soubrette de bonne maison, vive, coquette, bavarde et maladroite... maladroite surtout!

JENNY.

Mais explique-moi donc...

ÉMILE, *mettant ses gants.*

Est-ce que j'ai le temps?

ATHANASE.

Il faut bien que je sache ce que nous faisons.

ÉMILE.

A quoi bon? (*A Jenny.*) Je vais chercher ta maîtresse. (*A part.*) Ah! divin! moyen de comédie!... (*Il arrache la plume que tient encore Athanase, et se met au bureau, où il écrit vivement. A Athanase.*) J'annonce au duc de Lénoncourt qu'il aura son proverbe, (*à part*) et qu'il me faut la place pour Albert. (*A Athanase.*) Tu vas lui porter la lettre.

ATHANASE, *revenant au bureau et mettant la lettre sous enveloppe.*

Volontiers, cher ami! c'est ma fortune et mon mariage.

ÉMILE, *à part.*

Eh! je n'y pensais pas... voilà mon rival! la pièce est complète. J'ai tous mes personnages: l'amoureux et l'amoureuse, le père dindon, le rival imbécile, l'intrigant et la soubrette.... Au rideau! nous commençons. (*A Athanase.*) File à l'hôtel du duc, (*il le pousse dehors*), et moi aux Messageries.

Il sort.

SCENE VIII.

JENNY, *seule, le regardant partir.*

Le voilà parti! où va-t-il?... je n'en sais rien. J'ai pourtant un rôle: soubrette de bonne maison!... et le futur dort? et la mariée est à quarante lieues?... Décidément mon mari a la fièvre, ou bien le vaudevilliste est naturellement... Mais, j'y suis: il va se trouver *justement*, comme il dit, que la famille de la future est à Paris... Voyez-vous la malice? alors, en partant de là, ça devient très-facile... seulement je n'y comprends rien du tout. (*Elle s'arrête devant la porte d'Albert.*) Ah! c'est de moi que M. Albert était amoureux! (*Avec un soupir.*) Pauvre jeune homme!... tiens! sa porte est fermée!... encore une espièglerie de mon époux!... Ah! voici son album!... il dessinait bien autrefois; voyons s'il a continué. (*Elle parcourt l'album.*) Ce M. Albert!... il m'a oubliée pour une autre! ah! c'est mon mari qui dit cela. Un portrait! oh! la gracieuse personne!... Eh bien! mais si c'était cette demoiselle..... Valentine..... je crois..... ce serait singulier!... ah! sur cette page, en regard, quelques lignes... je suis bien curieuse!... il faut connaître la position des personnages... Juste ça commence par Valentine... oh! comme c'est griffonné! c'est écrit par la passion. (*Elle lit.*) « Valentine, » j'ai tracé votre image de souvenir... » Plus de doute, il l'aime, il en est fou!... «parce que...» Nous allons voir pourquoi. Parce que la haine » n'oublie pas.» La haine!... O mon Dieu, voilà qu'il la déteste, à présent! Il y en a toute une page... Ciel! on vient! (*Elle court à la porte*) J'entends plusieurs voix... si c'est la future, elle arrive bien! heureusement, c'est impossible...

SCENE IX.

VALENTINE, MIRANCOURT, ÉMILE, JENNY.

MIRANCOURT, *entrant le premier.*

C'est inimaginable! Valentine, ma fille... hein? qu'en dis-tu?

JENNY, *à part.*

Ce sont eux! il est sorcier!

Elle s'assied près de la table à droite, et travaille, en se détournant pour rire.

ÉMILE, *parlant haut et vite.*

Voilà, monsieur, voilà! vous serez content: l'hôtel Beaumanoir, place de la Bourse, est connu par les étrangers des quatre, et même des cinq parties du globe, y compris les Anglais et la Nouvelle-Hollande, pour l'agrément de sa situation, au centre des plaisirs, des affaires, des spectacles. Ici la Bourse; vous la quittez pour le Tribunal de Commerce; de là vous passez à la salle de vente: ça se touche, ça se suit, c'est la marche. Là l'Opéra-Comique et non loin le Concert Musard: par tout et toujours galops et quadrilles, c'est la musique à la mode. Tout autour, des cafés, des restaurans où l'on se repaît de dorures, se rassasie de peintures... la vue est complètement satisfaite, et pour peu qu'on jouisse d'une gastrite ou qu'on ait déjeûné au Rocher de Cancale, on en sort très-content. A deux pas, le musée de Susse, avec nos grands hommes, caricatures; nos célébrités colossales, statuettes de dix pouces; enfin, aux environs, vingt passages, temples de la mode, dont les prêtres et les vestales, nos tailleurs et nos modistes, sont célèbres dans toute l'Europe pour l'élégance de la coupe, leur probité sévère, la fraîcheur des chapeaux et la pureté de leur vertu.

JENNY, *à part.*

Quelle audace! je n'en reviens pas.

MIRANCOURT.

Permettez... vous avez dit l'hôtel?

ÉMILE.

L'hôtel Beaumanoir, monsieur : c'est mon nom.

MIRANCOURT.

Ah! vous vous appelez comme votre hôtel?

ÉMILE.

Et mon hôtel comme moi.

MIRANCOURT.

C'est singulier!

ÉMILE, *bas à Jenny.*

Ne ris donc pas!

VALENTINE.

Mais, mon père, c'est tout simple, au contraire! Pardon, monsieur, il me semble qu'il faut monter beaucoup!... Je vous parle en provinciale, n'est-ce pas?

ÉMILE.

Du tout, mademoiselle! (*A part.*) C'est qu'elle est charmante! et cet Albert qui... Mauvais menteur, va! (*Haut.*) Il est vrai que c'est un peu haut; mais aussi vous êtes logés supérieurement!

VALENTINE.

Monsieur, est-ce que vous avez beaucoup de monde?

ÉMILE.

C'est ici le rendez-vous de tout ce qu'il y a de distingué et de curieux!

MIRANCOURT, *ôtant son chapeau.*

Monsieur!

ÉMILE.

Nous avons eu les Osages, les frères Siamois, le neveu du Schah, avec sa queue, avec sa suite, veux-je dire, et le Dey d'Alger, avec ses sultanes et ses chameaux; nous possédons en ce moment un Lord de la Chambre haute, au rez-de-chaussée, et un Membre de la Chambre basse, au sixième... comme ils ne peuvent pas s'entendre, ça se trouve à merveille.

MIRANCOURT.

C'est extraordinaire!... Il faut que vous ayez un vaste local?

ÉMILE.

Immense, monsieur!... C'est donc une chose conclue!... Voici votre cabinet. Monsieur est dans les affaires?... avoué?... notaire?... Oui, monsieur est notaire.

MIRANCOURT.

C'est pourtant vrai, monsieur, je suis notaire... notaire royal à Abbeville.

ÉMILE, *saluant.*

Cela se voit tout de suite... à la tournure de monsieur.

Mirancourt ôte son chapeau.

JENNY, *à part.*

L'impertinent!

ÉMILE.

Voici votre chambre; voici celle de mademoiselle : un balcon donnant sur la Bourse, un air excellent; le tout à trois francs par jour, ce n'est pas cher... Mais ceci tient d'abord à la situation, puis à une circonstance particulière : nous avons ici une chambre occupée par un jeune homme arrivé depuis trois jours de la Picardie... ce jeune homme est amoureux, et chante perpétuellement des romances.

JENNY, *à part.*

Est-il effronté!

VALENTINE, *vivement et passant près d'Émile.*

Ah! un jeune homme arrivant de Picardie? d'Abbeville peut-être?

ÉMILE.

Justement! (*A part.*) Nouons l'intrigue!

VALENTINE.

Mon Dieu! mon père, si c'était?

MIRANCOURT.

Mais non, Valentine; monsieur t'a dit que ce jeune homme est ici depuis trois jours, et M. Albert Dumesnil était avec nous encore hier; à telle enseigne, que tu l'as même fort mal reçu! D'ailleurs il ne chante pas de romances.

JENNY, *à part.*

Et il n'est guère amoureux.

VALENTINE.

A la bonne heure! car sans cela...

MIRANCOURT.

Eh bien, voyons! vas-tu encore te monter la tête? toi si douce! si bonne avec tout le monde! Figurez-vous, monsieur, que depuis un an son caractère a changé...

VALENTINE, *l'interrompant.*

Oh! c'est que c'est un personnage qui me fait souffrir, et j'ai envie de pleurer toutes les fois que je le vois... et il y a une fatalité qui nous rapproche toujours... toujours cette figure froide, cet air moqueur et indifférent! Ah! cette figure seule est une persécution pour moi; et, si le hasard voulait que nous fussions sous le même toit, je m'en irais plutôt seule, à pied, que de rester une seconde!

MIRANCOURT.

Allons! allons!

Il parle bas à sa fille.

JENNY, *bas à Emile.*

Tu vois bien qu'ils se détestent.

ÉMILE, *de même.*

Laisse donc! c'est une manière de s'aimer comme une autre.

JENNY, *à part.*

Comme une autre? (*Regardant l'album.*) Dieu! ce portrait que j'ai laissé là!

Elle se lève et ferme l'album.

MIRANCOURT.

Eh bien! monsieur, je pense que nous acceptons, malgré le voisinage. (*Apercevant Jenny.*) Ah! madame.... (*A Emile, en ôtant son chapeau.*) C'est votre épouse, monsieur?

ÉMILE, *d'un air suffisant.*

Oh! du tout, monsieur!

JENNY, *le pinçant, bas.*

Eh bien, dis donc! a-t-on jamais vu

ÉMILE.

J'ai pensé que mademoiselle votre fille aurait besoin d'une personne de confiance; et j'ai fait choix de M[lle] Jenny parmi mes nombreux employés, pour la mettre à ses ordres.

Il prend l'extrême droite, et fait passer Jenny près de Valentine.

MIRANCOURT.

Oh! mais c'est prodigieux! Mademoiselle a l'air fort distingué!

VALENTINE.

Eh bien, mademoiselle... Jenny, je crois?...

JENNY, *avec une révérence.*

Pour vous servir, mademoiselle.

VALENTINE.

Voulez-vous que nous fassions connaissance tout de suite? ce voyage m'a fatiguée, et je serais bien aise...

JENNY.

Je vais conduire mademoiselle.

Elle hésite en se tournant à plusieurs reprises vers Emile.

ÉMILE, *bas, avec impatience.*

Mais va donc! va donc!

Jenny se dirige vers la chambre à gauche.

VALENTINE.

Au revoir, mon bon père. (*Saluant Emile.*) Monsieur...

JENNY, *qui est restée la dernière, bas à Emile.*

Tu me paieras tout çela!

SCENE X.

ÉMILE, MIRANCOURT.

ÉMILE, *à part.*

Nous voilà lancés: maintenant éloignons le père noble. (*Haut.*) Monsieur voudra peut-être se reposer: une nuit en voiture, à l'âge de monsieur... on a ses petites habitudes... l'appartement de monsieur est prêt.

MIRANCOURT.

Du tout, monsieur, du tout, bien obligé! quand ma nuit est perdue, voyez-vous, c'est fini!

ÉMILE, *à part.*

Aïe!

MIRANCOURT.

D'ailleurs, l'affaire qui m'amène à Paris est extrêmement pressante... je viens pour un mariage, monsieur.

ÉMILE.

Ah! le mariage de mademoiselle votre fille?

MIRANCOURT.

Justement, monsieur. (*A part.*) C'est particulier, l'intelligence de ces Parisiens!

ÉMILE.

Oh! l'on a toujours le temps... il est même bon de ne pas précipiter...

MIRANCOURT.

Du tout, monsieur, vous n'y êtes pas... le futur de ma fille est sur le point d'obtenir une très belle place...

ÉMILE, *l'interrompant.*

D'inspecteur, peut-être?

MIRANCOURT, *étonné.*

Oui, monsieur, d'inspecteur! C'est ce qui m'a décidé à...

ÉMILE.

Oh! monsieur, c'est naturel. (*A part.*) C'est Athanase!

MIRANCOURT.

Mais cette place lui est disputée précisément par ce M. Dumesnil, dont il était question tout-à-l'heure!

ÉMILE, *à part.*

Ah! l'espiègle! voilà ses raisons particulières! Essayons donc un peu d'aller tout droit... ça peut réussir. (*Haut.*) Alors, il est fâcheux qu'il ne puisse lui-même vous convenir... pour gendre.

MIRANCOURT.

Oh! monsieur, y pensez-vous? Je ne parle pas de moi; j'avouerai même que dans le temps j'y avais songé... Ce jeune homme est fort bien, son alliance eût été honorable, et avec une position... Mais que diable voulez-vous?... une pareille antipathie...

ÉMILE.

Vieilles idées, monsieur... le siècle a marché, nous ne croyons plus à cela... et un observateur...

MIRANCOURT.

Je m'en pique, monsieur, d'être observateur!... et, Dieu merci, je suis sûr de mon affaire; mais les choses sont très-avancées, nous n'avons plus que les dernières formalités; et puis, ce jeune homme a été trop loin... comment, il prétendait que ma fille ne se marierait jamais!

ÉMILE.

Ah! il prétendait...

MIRANCOURT.

Oui; aussi, dès qu'un parti s'est présenté, Valentine a-t-elle accepté tout de suite!

ÉMILE.

Sans connaître son prétendu?

MIRANCOURT.

Sans l'avoir vu!... Elle dit que cela lui est bien égal!... Ce n'est pas tout: nous nous mettons en route, et tout de suite l'autre prend la diligence: nous partons par Beauvais, lui, par Amiens... c'est une guerre ouverte, monsieur.

ÉMILE, *à part.*

Pauvre bonhomme!

MIRANCOURT.

Et tenez, dans ce moment, je suis bien sûr qu'il court déjà, qu'il sollicite...

ÉMILE, *à part.*

Oui, il dort... mais moi, je veille

MIRANCOURT.

Je n'ai pas une minute à perdre.

ÉMILE.

Diable!... mais à cette heure les bureaux...

MIRANCOURT.

Oh! oh! ce n'est pas dans les bureaux que je vais! c'est chez un ami de mon gendre futur, celui qui fait le mariage... j'y cours... ensuite, je passe chez mon gendre, et dans la matinée, le contrat... Ah! ayez donc la complaisance d'envoyer chercher un notaire; en même temps, vous ferez servir le déjeuner ici... un petit déjeuner d'accordailles.

Il sort par le fond.

ÉMILE.

C'est entendu, monsieur.

SCENE XI.

ÉMILE, *seul.*

Un moment, perruque de la Somme! comme vous y allez... et moi qui n'ai pas encore la lettre du Duc... ce maudit Athanase n'est pas revenu; il faut empêcher le notaire d'Abbeville d'arriver avant moi chez Valberg... courir après lui, l'arrêter à tout prix... (*il court à la fenêtre*) crier au voleur?... oh! non, un notaire!... au feu? il se sauvera... (*avec profondeur*) si je le faisais passer pour Louis XVII!... Voyons, voyons, il ne connaît pas Paris, il va demander son chemin, comptons sur l'obligeance des Parisiens, il sera ballotté pendant une heure... j'ai encore de l'avance sur lui, et si Athanase arrivait...

SCENE XII.

ÉMILE, ATHANASE.

ÉMILE.

Eh! justement, le voici!

ATHANASE, *se jetant dans un fauteuil à droite.*

Ouf! je n'en puis plus! aller au faubourg Saint-Germain, en revenir, monter tes quatre étages... Mais il s'agit de mon mariage et de ma fortune, ça donne des jambes et du cœur. Voici la réponse du Duc.

ÉMILE.

Admirable!

ATHANASE, *tandis qu'Emile parcourt la lettre.*

Il paraît que ta demande était drôlement tournée; car il a ri beaucoup, en la lisant et en me regardant.

ÉMILE.

Je le crois parbleu bien! la recommandation est chaude, à nous la victoire!

ATHANASE, *voulant prendre la lettre.*

Je cours, maintenant, chez mon protecteur, pour lui remettre l'épître du Duc.

ÉMILE, *poussant Athanase vers le fauteuil et le forçant à se rasseoir.*

Non, repose-toi, tu es fatigué; et puis, tu pourrais te trouver avec ton compétiteur : c'est toujours désagréable... j'y vais moi-même.

ATHANASE, *assis.*

Ah! c'est trop de complaisance, merci.

ÉMILE.

Il n'y a pas de quoi.

Il va pour sortir.

ATHANASE.

Ah çà, et notre proverbe?

ÉMILE, *revenant.*

Ça marche, ça marche.

ATHANASE.

Mets-moi donc un peu au fait, pour que je travaille pendant que tu cours.

ÉMILE.

Ce sera contre nos habitudes... (*rapidement*) en quatre mots, voici le point de départ : Un jeune homme, rempli de mérite, sollicite une place; elle lui est promise, il va l'obtenir, quand un chef de division s'avise de vouloir la donner à un imbécile qu'il protége; cette place doit en même temps amener le mariage de l'imbécile avec une riche héritière...

ATHANASE, *riant.*

Dis donc, cet imbécile-là me ressemble infiniment.

ÉMILE, *riant.*

Tout-à-fait : c'est même ce qui m'a donné l'idée de la pièce que nous jouons... Un ami de l'homme de mérite, c'est moi, s'est mis en tête d'empêcher et l'injustice et le mariage...

ATHANASE.

Bon!

ÉMILE.

Il découvre subtilement que son ami et la jeune fiancée s'aiment depuis long-temps..

ATHANASE.

Gentil! gentil!

ÉMILE.

En faisant accroire aux provinciaux que son appartement est un logement garni, il rapproche les amoureux... ils sont ici.

ATHANASE.

Bravo!

ÉMILE.

Il dupe le niais, et le force à travailler au bonheur de son rival...

ATHANASE.

Parfait! Et puis?

ÉMILE.

Nous en sommes là.

ATHANASE.

Ah! diable! c'est la fin qu'il faut trouver, alors?

ÉMILE.

Eh bien, cherche des incidens... moi, je vais porter la lettre. (*A part.*) Vite, un cabriolet.

Il sort par le fond.

SCENE XIII.

ATHANASE, *seul.*

Oui, si les moyens sont neufs, si le style est gai, s'il y a du trait, de l'esprit, de l'observation, ça ne sera pas mal... (*Il se lève.*) Voyons donc, voyons donc ce qu'on pourrait faire pour donner un peu de mouvement à l'action... quelque chose d'inattendu, de bien bouffon... une méprise?... un quiproquo?... Oh! les quiproquos, c'est bien vieux... c'est égal, ça ne manque jamais son effet. (*Il s'assied au bureau, prend du papier et une plume.*) Je n'ai pas vu que le père Dindon jouât un grand rôle dans tout cela: il faudrait l'utiliser, ce père Dindon.

SCENE XIV.

ATHANASE, MIRANCOURT.

MIRANCOURT.

J'oublie que je ne connais pas Paris, moi! Comment trouver cette rue d'Anjou ? j'en ai vu quatre sur le plan que je viens d'acheter... Monsieur... ah! il n'est plus là, je vais sonner... (*Il apercoit Athanase.*) Oh! oh! quel est donc ce monsieur, qui s'est installé à mon bureau, et qui a l'air de travailler avec tant d'application?

ATHANASE, *réfléchissant.*

Oui, les fiancés!... ça va tout seul... Mais le beau-père... il faut le faire intervenir...

MIRANCOURT.

Ah! ah! j'y suis, c'est le notaire que j'ai fait demander; c'est inimaginable comme on est exact dans ce pays!... Monsieur, j'ai bien l'honneur d'être votre serviteur de tout mon cœur.

ATHANASE, *se levant et saluant*

Monsieur...

MIRANCOURT.

Vous êtes sans doute le confrère que M. Beaumanoir a fait venir?...

ATHANASE, *étonné.*

Un confrère!... oui, monsieur!...

MIRANCOURT.

Car vous saurez que j'ai l'honneur d'être dans la partie.

ATHANASE.

Ah! ah! (*A part.*) Un collaborateur! nous serons donc trois!... c'est drôle, je ne le connais pas. (*Haut.*) Monsieur a sans doute déjà pratiqué beaucoup?

MIRANCOURT.

Ah! monsieur, c'est inimaginable ce que j'ai fait d'actes depuis trente ans... mais je travaille en province.

ATHANASE.

Ah! c'est donc cela que je n'avais pas l'honneur...

MIRANCOURT.

C'est moins brillant... Ici, sur un plus grand théâtre...

ATHANASE.

Sans doute, les grands théâtres, c'est honorable, c'est magnifique... mais les petits théâtres rapportent davantage.

MIRANCOURT.

Ce n'est pas l'embarras, nous faisons de bonnes affaires. Ah çà! je vais vous remettre mes pièces... cela vous donnera une idée...

ATHANASE.

Monsieur, je serai très-flatté de cette marque d'estime; croyez que je les lirai avec empressement. (*A part.*) Excellentes papillotes!

MIRANCOURT *dépose un énorme portefeuille sur la table à droite, et cherche des papiers.*

Oh! c'est bien simple, bien peu de chose...

ATHANASE, *à part.*

Modestie d'auteur! connu!... il les croit superbes, le provincial!

MIRANCOURT, *interrompant sa recherche.*

Monsieur, ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque chose de grand, de noble, de sublime dans notre état?

ATHANASE.

Mais oui, monsieur. (*A part.*) Il est enthousiaste, le vieux!

MIRANCOURT, *s'avançant vers Athanase.*

Pour moi, monsieur, je suis fier, je grandis de deux mètres à mes propres yeux, quand je me considère, là, dans mon cabinet et dans ma robe de chambre, la plume à la main et le bonnet au front, disposant des intérêts les plus chers de la société : aujourd'hui : un mariage!...

ATHANASE.

Souvent, souvent des mariages...

MIRANCOURT.

Demain : une reconnaissance!...

ATHANASE.

Ah! voilà qui est délicat, les reconnaissances!... il faut des préparations... des précautions...

MIRANCOURT.

Je regrette qu'on nous ait enlevé le divorce.

ATHANASE.

Et moi aussi... et moi aussi... parce que cela entraîne des complications... le mari, la femme... les enfans...

MIRANCOURT.

Et dans tout cela le notaire est indispensable.

ATHANASE.

Oh! oh! le notaire!... on s'en passe bien, maintenant.

MIRANCOURT.

Je le sais, je ne le sais que trop!... mais c'est un tort, monsieur, c'est un grand tort... on se crée des difficultés... des embarras; tandis qu'avec le notaire, ça va tout seul.

ATHANASE.

C'est vrai... (*A part.*) Il est un peu rococo; mais il entend bien le métier, ce vieil homme de lettres.

MIRANCOURT, *à part et retournant vers la table où il prend ses papiers.*

Ce jeune praticien me paraît très-fort! (*Haut.*) Nous ne ferons qu'un seul acte, n'est-ce pas?

ATHANASE.

Un seul et tout petit... tout petit...

MIRANCOURT.

Eh! mais, pas si petit : il s'agit de donner soixante mille francs à la future.

ATHANASE.

Soixante mille francs? une bagatelle! une misère! nous ne parlons que par deux, trois cent, cinq cent mille francs.

MIRANCOURT.

C'est inimaginable! en province nous ne sommes pas si généreux. Lorsque je suis entré, vous étiez à travailler, est-ce que vous aviez commencé?

ATHANASE.

Oui! je m'y mettais.

MIRANCOURT.

Dans la forme ordinaire.

ATHANASE.

Sans doute, d'après les règles l'exposition.

MIRANCOURT.

Vous voulez dire le protocole... l'intitulé... par devant...

ATHANASE.

L'intitulé! j'y pensais : tenez : *Ote-toi de là que je m'y mette!* hein? Ou bien, *Un clou chasse l'autre!*... qu'en dites-vous?...

MIRANCOURT.

Comment, ce que j'en dis? *Un clou chasse l'autre?*

ATHANASE.

Ce sont des proverbes.

MIRANCOURT.

Je le sais bien; mais je ne vois pas l'application.

ATHANASE.

Si fait! écoutez bien : Le jeune homme qui enlève la place du rival... *Ote-toi de là que je m'y mette.* L'amoureux qui épouse au lieu de l'imbécile : *Un clou chasse l'autre.* Oh! c'est ça!

MIRANCOURT.

Mais non, ce n'est pas ça.

ATHANASE.

Si fait, parfaitement; et puis ça peut faire un charmant vaudeville final (*Il chante.*) *Ot'-toi d'là que j'm'y mette!...* en patoisant; mais ça se fait comme ça, c'est plus facile. Patoisez-vous là-bas?...

MIRANCOURT.

Si je patoise!... par exemple! je parle et j'écris correctement, comme dit Lhomond.

ATHANASE.

Ah! vous êtes bien de votre village!

MIRANCOURT.

Ah çà! monsieur, quel diable de galimathias me faites-vous là? C'est inimaginable! je vous parle d'un contrat de mariage pour ma fille...

ATHANASE, *à part.*

Dieu, le papa beau-père!

MIRANCOURT.

Et vous me répondez chansons, proverbes, calembredaines et fariboles! Vous êtes notaire ou vous ne l'êtes pas.

ATHANASE.

Eh! non, monsieur, je ne le suis pas... je suis vaudevilliste!...

MIRANCOURT, *riant.*

Vaudevilliste!... vraiment! ah! ah! ah! ah! c'est prodigieux! et moi qui vous prenais...

ATHANASE.

Il n'y a pas tant de mal, monsieur... En voilà une méprise, avec redoublement de quiproquos! je m'en souviendrai!...

MIRANCOURT, *riant toujours.*

Ah! ah! et moi aussi! je vous réitère mes excuses; mais vous trouvant ici, dans l'appartement que j'ai loué dans cet hôtel garni...

ATHANASE.

Ah! oui! dans cet hôtel garni... (*A part.*) Satané Émile, l'a-t-il enfoncé!...

MIRANCOURT.

Dans l'hôtel Beaumanoir.

ATHANASE, *à part.*

Délicieux! divin! il est né sous cloche, le beau-père! (*Haut.*) Monsieur... je croyais être chez mon ami, monsieur Groslichard... Excusez, je vous prie.

MIRANCOURT.

C'est peut-être à côté, M. Groslichard.

ATHANASE, *allant vers la porte du fond.*

Je vais voir; mille pardons, monsieur... enchanté d'avoir fait votre connaissance... (*A part, en revenant à droite.*) Ah! farceur de beau-père!... Je ne sais où aller pour attendre Émile.

MIRANCOURT, *le retenant.*

Ah! monsieur! permettez, une question. Vous êtes Parisien, sans doute?...

ATHANASE.

Oui, monsieur, depuis ma naissance; prêt à vous obliger, si j'en étais capable...

MIRANCOURT.

Vous en êtes complètement capable, monsieur

car j'ignore les détours de votre labyrinthe, et je serais heureux si vous pouviez m'en donner le fil.

ATHANASE.

Voyons, monsieur, où voulez-vous aller ?

MIRANCOURT.

Rue d'Anjou-Saint-Honoré...

ATHANASE.

Fort bien, monsieur... près de la Place-Royale. Vous allez suivre la rue Vivienne, jusqu'au boulevart; vous tournerez à droite, et vous marcherez, vous marcherez, jusqu'à la trente-deuxième rue, toujours à droite! Là, vous demanderez, et l'on vous indiquera.

MIRANCOURT.

La trente-deuxième rue! c'est inimaginable, que vous sachiez précisément...

ATHANASE.

C'est tout simple : on a fondé au collége de France une chaire pour la topographie de la capitale, et j'ai obtenu le grand prix.

MIRANCOURT.

Vous en étiez bien digne... Recevez mes remerciemens, monsieur... Je cours bien vite à mes affaires! La trente-deuxième rue à droite! Votre très-humble serviteur... M. Groslichard est sans doute à côté.

Il sort.

SCENE XV.

ATHANASE, *puis* ÉMILE.

ATHANASE.

Ah! ah ah! en voilà une scène! je ne la perdrai pas, celle-là... et une invention!... Qu'Émile vienne encore dire que je ne fais pas ma part! Le succès de la pièce est là, j'en suis sûr... oui! si c'est bien pris... si ça fait rire... si c'est joué passablement... ça peut produire le plus grand effet!

ÉMILE, *entrant.*

Quand je disais que j'arriverais avant lui! il sort seulement à présent... Ah! te voilà!

ATHANASE.

Oui! et je n'ai pas perdu de temps, va.

ÉMILE.

Ni moi, je t'assure. Voyons, qu'est-ce que tu as fait?

ATHANASE.

As-tu vu un gros bonhomme qui sortait d'ici?

ÉMILE, *effrayé.*

Oui; est-ce que tu le connais ?

ATHANASE, *riant.*

C'est le beau-père que tu as logé en garni ?

ÉMILE.

Oui; eh bien!

ATHANASE.

Sais-tu où il voulait aller ?

ÉMILE, *intrigué.*

Où voulait-il aller?

ATHANASE.

Rue d'Anjou-Saint-Honoré... et je l'ai envoyé rue d'Anjou au Marais! Ah! ah! ah! voilà de l'intrigue! voilà du génie!

Il se jette en riant dans le grand fauteuil du bureau.

ÉMILE, *tombant dans un fauteuil en face d'Athanase.*

Ah! ah! ah! rue d'Anjou au Marais !

ATHANASE, *riant.*

Au Marais!

ÉMILE, *enthousiasmé.*

Athanase! tu es un grand homme!

ATHANASE.

Enfin, tu me rends justice.

ÉMILE.

Un homme majestueux! je te ferai mouler en plâtre!

ATHANASE.

Je l'espère bien, par Dantan; puisqu'on n'est célèbre que lorsqu'on a fait rire tout Paris à ses dépens.

ÉMILE.

Sais-tu qui tu as lancé sur cette route infiniment trop prolongée, mon brave ?

ATHANASE.

Sans doute : le père Dindon !

ÉMILE.

M. Mirancourt! ton propre beau-père!

ATHANASE, *se levant d'un saut.*

J'ai envoyé promener mon beau-père propre!

ÉMILE.

Lui-même, qui voulait aller solliciter en ta faveur.

ATHANASE, *marchant à Emile.*

Ah çà! mais dis donc! le proverbe, la place!... l'imbécile?

ÉMILE, *se levant.*

Allons donc, tu y es!

ATHANASE.

Ah! Émile! Émile, un collaborateur! ce n'est pas gentil... Je cours après mon beau-père, je le saisis, je le ramène, et peut-être sera-t-il temps encore... Émile, c'est une bien mauvaise plaisanterie!

Il sort en courant.

SCENE XVI.

ÉMILE, *seul; puis* JENNY.

ÉMILE.

Va! tu peux courir, tu n'attraperas pas ta place!... ici tous deux!... Je l'ai échappé belle... ils pouvaient s'expliquer... Vive la Providence! le champ de bataille est libre... Engageons tout! (*Il appelle.*) Jenny! Jenny!

JENNY, *sortant de la chambre à gauche.*

Voilà, monsieur, voilà!

ÉMILE.

Vite, ma chérie! la scène des amoureux maintenant : un tête-à-tête, un rapprochement.

JENNY.

Y penses-tu? avec ton idée fixe! J'avais beau te faire des signes... vois donc ce que j'ai trouvé.

Elle le conduit à la table à droite, et ouvre l'album.

ÉMILE.

Un portrait! c'est admirable!

JENNY.

Et ces réflexions?

ÉMILE.

De la haine! encore mieux. A toi le reste.

JENNY.

Alors, je vais cacher...

Elle veut fermer l'album.

ÉMILE.

Du tout! laisse cela en évidence! je vais commander le déjeuner et le notaire.

Il sort vivement.

JENNY, *seule.*

Mais écoute donc!... il est parti! Ah! bien oui! un rapprochement!... m'en a-t-elle dit, grand Dieu! Voyons d'abord lui.

Elle frappe à la porte de la chambre à droite.

ALBERT, *en dedans.*

Qui est là?

JENNY.

C'est moi, mon cousin.

ALBERT, *de même.*

Ah! ma petite cousine, pardon! je suis à vous dans l'instant.

JENNY.

Bon!

Elle ouvre le verrou qu'Émile avait fermé.

SCENE XVII.

VALENTINE, *en robe de dessous, blanche, avec un fichu sur ses épaules nues;* JENNY.

VALENTINE, *entrant par la gauche.*

Eh bien! mademoiselle, à quoi pensez-vous donc? Et ma robe?

JENNY.

J'y vais, mademoiselle, j'y vais...

VALENTINE, *souriant.*

Eh bien! voyons!

JENNY.

Mon Dieu, mademoiselle, c'est que... c'est monsieur, qui m'appelait... pour ôter cet album... débarrasser ce bureau... ce jeune homme est arrivé si brusquement... (*appuyant*) ce matin!...

VALENTINE, *étonnée.*

Ce matin!

JENNY, *à part.*

Holà là!

VALENTINE, *à part.*

Il faut que j'éclaircisse... (*Haut.*) Allez donc chercher ma robe, mademoiselle; je ne puis pas rester comme cela!

Elle s'approche de la table.

JENNY.

C'est fini, elle va tout lire!

Elle s'éloigne lentement, tout en regardant Valentine.

VALENTINE.

Encore là!... Allez donc!

Jenny rentre dans la chambre à gauche.

SCENE XVIII

VALENTINE, *seule; puis* ALBERT.

VALENTINE.

Serait-il bien possible!... Oh! non, (*regardant*) cet album... (*Voyant le portrait.*) Un portrait de femme!... O ciel! c'est moi, ce sont mes traits! (*Lisant.*) « Valentine, j'ai tracé votre image de » souvenir. » De souvenir? qui donc? (*Continuant.*) « Parce que la haine n'oublie pas. » La haine!... oh! c'est lui! (*Elle arrache le feuillet avec dépit.*) C'est lui!... là, tout près de moi!... et je ne me sauve pas. (*Elle fait deux ou trois pas.*) Quel enfantillage! Est-ce que je ne suis pas chez moi?

ALBERT, *sorti de sa chambre, s'avance à pas de loup et l'embrassant sur le cou.*

Bonjour, ma cousine!

VALENTINE, *se retournant.*

Ah !

ALBERT.

Oh ! Dieu ! oh !

Ils se tournent le dos.

TOUS DEUX, *ensemble.*

C'est impossible !

Ils se regardent, et se retournent vivement.

VALENTINE, *à part, très-agitée.*

C'est bien lui !

ALBERT, *à part.*

C'est un guet-apens !

VALENTINE, *de même.*

Quelle position !

ALBERT, *de même.*

Il faut pourtant sortir de là ! (*Haut.*) Mademoiselle... (*Ils se regardent et se retournent encore.*) Je suis désespéré... je ne puis en croire mes yeux !...

VALENTINE.

Monsieur, vous m'obligeriez beaucoup de vous retirer ; il est inconcevable que chez moi...

ALBERT, *même jeu.*

Chez vous ! (*A part.*) Comment Émile a-t-il fait ?

VALENTINE.

Sans doute, monsieur ! ce cabinet est celui de mon père.

ALBERT, *se retournant.*

De votre père !... Ah çà ! êtes-vous bien mademoiselle de Mirancourt ?

VALENTINE, *se retournant aussi.*

Cessez, de grâce, monsieur ! Quel que soit le hasard qui nous rapproche, vous avez assez d'esprit pour sentir que cette situation est ridicule !

ALBERT, *avec dépit.*

Mademoiselle, je me retire ; ce n'était certainement pas vous que je croyais...

VALENTINE, *de même.*

Je le pense bien, monsieur ! j'espère qu'à l'avenir vous m'épargnerez votre vue ; qu'aujourd'hui, à l'instant même, vous quitterez cet hôtel.

ALBERT.

Un hôtel !... comment ? mais permettez, mademoiselle...

SCENE XIX.

JENNY, VALENTINE, ALBERT.

JENNY, *portant une robe à la main entr'ouvre la porte de gauche ; à part.*

Ça se gâte ! ça se gâte ! (*Haut.*) Mademoiselle, voici votre robe... Tiens !... monsieur, ici.

VALENTINE, *vivement.*

Donnez, mademoiselle ! je m'habillerai seule ! (*Les larmes aux yeux.*) Vous êtes bien maladroite.

Elle rentre.

SCENE XX.

JENNY, ALBERT.

JENNY, *froidement à Albert.*

Eh bien, est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?

ALBERT, *stupéfait.*

Ma foi ! je n'en sais rien !

JENNY.

Est-ce que la surprise n'est pas piquante ?

ALBERT.

Très-piquante ! Et par quel beau stratagème êtes-vous arrivés là tous deux ?

JENNY.

Mais c'est ici l'hôtel Beaumanoir ! Je suis Jenny, la caméristc... une maladroite !

ALBERT.

Ah ! comme c'est fin ! La belle ruse de coulisse ! Oh ! oui, riez ! vous avez bien réussi !

JENNY.

Mon cousin, que je vous dise : elle a vu son portrait.

ALBERT, *regardant sur la table.*

Son portrait ? Hein ? qu'est-ce que vous dites ? mon album... (*A part, avec joie.*) Elle l'a vu !

JENNY, *à part.*

On dirait que ça ne le fâche pas beaucoup.

ALBERT.

Et la page en regard ! elle n'est plus là !

JENNY.

Comment !

ALBERT.

Elle l'a emportée !

JENNY, *contrariée.*

Allons ! j'en étais sûre ! nous jouons de malheur !

ALBERT.

Dites donc, ma cousine, je me sauve.

JENNY.

Et moi aussi !

ALBERT, *restant.*

Vous comprenez que je ne puis pas me trouver avec elle, maintenant qu'elle sait...

JENNY.

Oui, certainement, et ce que vous avez de mieux à faire... Eh bien, partez donc !

ALBERT, *restant toujours.*

Oh ! je m'en vais... je m'en vais.

JENNY.

Dieu ! la voici !

ALBERT.

Il n'est plus temps!

Ils se tiennent au fond.

SCENE XXI.

VALENTINE, JENNY, ALBERT.

Valentine entre, habillée, un peu rêveuse, le papier d'Albert à la main. Elle lit, et tout en lisant, vient s'asseoir dans le fauteuil près du bureau.

VALENTINE.

« Parce que la haine n'oublie pas.» (*Elle sourit.*) » J'ai fait des rêves de jeune homme; je me suis » dit : Il y a de l'amour, de la passion, du bon» heur dans cette femme... » C'est romanesque! « Elle aurait dû me comprendre. » Ils sont tous comme cela! il faut se compromettre pour ces messieurs! « Elle est fière. » Fière! « Je n'ai pas » dû me livrer; j'ai été son ennemi par crainte; » et pourtant, moi, riche... elle pauvre... il me » semble que j'aurais mis une fortune à ses pieds.» (*Jenny regarde en riant Albert, qui est un peu confus.*) Une fortune! c'est lui, qui est fier! (*Continuant.*) «Mais je suis pauvre, elle est riche!... elle a » trop d'esprit pour faire du roman... il faut m'é» tourdir avec la haine. Ah! suis-je bien sûr de » ma haine! » (*Avec joie.*) Il m'aime!

ALBERT, *se tournant vers Jenny, bas.*

Je l'aime!

JENNY, *bas.*

Oui, oui, vous l'aimez.

Elle le fait passer doucement du côté de Valentine.

VALENTINE.

Et moi, jusqu'ici, je croyais le détester... c'était juste, je pensais qu'il me haïssait. Mais à présent, je connais son amour! et s'il m'interrogeait... oh! je le sens, j'aurais bien de la peine à ne pas lui avouer que... moi aussi...

ALBERT, *à genoux près de Valentine.*

Achevez!

VALENTINE, *se levant et retombant.*

Encore lui!

Elle détourne la tête.

ALBERT *prend le papier, le chiffonne et baise la main de Valentine.*

Chère Valentine!

VALENTINE.

Oh! laissez-moi, monsieur! (*Elle se retourne.*) Albert!

Elle lui sourit.

ALBERT.

Que je suis heureux!

JENNY, *à part.*

Emile avait raison, le fou!

SCENE XXII.

VALENTINE, ALBERT, JENNY, ÉMILE.

Valentine et Albert sont sur le devant: Jenny est toujours au fond, Émile paraît brusquement à la porte; Jenny l'arrête.

JENNY.

Vois mon ouvrage!

Emile fait une pirouette involontaire, étouffe un éclat de rire; puis il étend les mains vers le couple amoureux.

ÉMILE.

Enfans, je vous bénis! En avant le dénoûment.

Il sort.

SCENE XXIII.

JENNY, *au fond,* VALENTINE, ALBERT.

VALENTINE, *à Albert, qui s'est levé.*

Heureux! dites-vous, et ne savez-vous pas que votre orgueil a tout perdu? Dans ce moment mon père achève de conclure une union à laquelle j'ai consenti!

ALBERT.

Est-il possible!

VALENTINE.

Que voulez-vous? Tous les hommes m'étaient indifférens!

JENNY, *à part.*

Comme tout s'explique!

ALBERT.

Oh! rassurez-vous! nous sommes forts maintenant : ce mariage ne se fera pas, je parlerai à votre père.

SCENE XXIV.

JENNY, MIRANCOURT, VALENTINE,

ALBERT, ÉMILE.

ÉMILE, *entrant vivement, et annonçant.*

Monsieur Mirancourt!

MIRANCOURT, *furieux.*

C'est inimaginable! trente-deuxième rue à droite! J'arpente, j'arpente les boulevarts, toujours comptant... Arrivé à la Seine, je n'en ai trouvé que vingt-sept, et je n'ai plus en perspective que le jardin des bêtes! Là, je me décide à demander

la rue d'Anjou-Saint-Honoré: l'on me rit au nez... Enfin, je monte en omnibus, pour venir déclarer à ce monsieur, qu'il s'est, ou qu'il m'a grossièrement trompé. (*Tout le monde rit.*) Alors, il paraît que c'est moi qu'il a baffoué! eh bien! que je le retrouve! (*Apercevant Albert.*) Ah çà, mais... Comment, vous ici, monsieur?... monsieur Albert Dumesnil auprès de ma fille!

VALENTINE, *doucement à son père.*

Oui, mon bon père ; tout est oublié.

MIRANCOURT.

Ah bah!

ALBERT.

Et si vous consentiez à m'agréer, monsieur...

MIRANCOURT.

Dame je ne dis pas... mais vous n'avez pas de place.

ÉMILE, *remettant une lettre à Albert.*

La lettre de rigueur, tiens!

ALBERT.

Ah! monsieur, je suis nommé inspecteur... voyez...

MIRANCOURT.

Ah bah! ma foi, j'en suis charmé, et si je n'avais pas une sorte d'engagement avec...

SCENE XXV.

ATHANASE, JENNY, MIRANCOURT, VALENTINE, ALBERT, ÉMILE.

ÉMILE, *voyant entrer Athanase couvert de sueur et de poussière.*

Monsieur Athanase Giraumont!

ATHANASE.

Je n'ai pas pu l'atteindre, et...

ATHANASE et MIRANCOURT *se regardent et s'écrient ensemble.*

Grand Dieu! c'est lui!

ATHANASE, *courant à Mirancourt, les bras ouverts.*

Le voilà, mon beau-père!

MIRANCOURT, *le repoussant et se retirant.*

Jamais! c'est mon homme à la trente-deuxième! J'aimerais mieux que ma fille ne se mariât de sa vie. (*Valentine le regarde d'un air suppliant. A Albert.*) Monsieur, elle est à vous... Mais que d'événemens dans une matinée! c'est prodigieux! j'en ai un éblouissement. Qui est-ce qui a fait cette macédoine-là?

JENNY.

Allons, on demande l'auteur, montre-toi!

ÉMILE, *s'avançant et se plaçant entre Mirancourt et Valentine.*

C'est moi, monsieur.

MIRANCOURT.

Vous?

ALBERT.

Mon ami.

ATHANASE, *avec indignation.*

Mon collaborateur!

MIRANCOURT.

Ah çà, monsieur n'est donc pas maître d'hôtel?

ALBERT, *riant.*

Monsieur fait des vaudevilles.

ÉMILE.

Et je viens d'en terminer un, dans lequel chacun de vous a fait sa part et joué son rôle.

ATHANASE.

J'en suis, j'ai assez couru pour cela.

MIRANCOURT.

C'est inimaginable! Vous vous amusiez là à composer un vaudeville... et je suis un des personnages...?

ÉMILE.

Remarquable, monsieur!

MIRANCOURT.

Ainsi vous êtes arrivé au dénouement, et il ne vous manque plus rien?

ATHANASE.

Que le vaudeville final!

ÉMILE.

C'est juste, nous allons le faire; chacun son couplet... Voyons: Air... *de la Famille de l'Apothicaire!....* le refrain?...

ATHANASE.

Ote-toi d' là que j' m'y mette.

ÉMILE.

Bien! Allons, ma femme, commence.

JENNY.

Comment, tu veux?...

ÉMILE.

N'es-tu pas de la pièce?... et puis, le premier couplet n'a pas besoin d'être fort.

JENNY.

Je vais essayer.

Elle chante.

A la fleur succède le fruit,
Au printemps l'été, qui le chasse;
Dans ce monde, hélas! tout finit,
Tout s'oublie et tout se remplace.
Grands, petits, gens d'états divers,
Beauté, talent, courbez la tête!
La loi, qui régit l'univers,
C'est: Ote-toi d' là que j' m'y mette.

ÉMILE.

Pas mal, pas mal... c'est suffisant! A toi, Albert.

ALBERT

Élections et changemens,
Cabinets de courte durée,
Chaque crise, pour bien des gens,

Est une nouvelle curée.
Fi donc d'un repos éternel !
Au mouvement qu'on se soumette :
L'état constitutionnel,
C'est : Ote-toi d' là que j' m'y mette.

ÉMILE.

Hum! hum! couplet politique!... la censure ne le laissera pas passer... Enfin, nous verrons... à moi.

ATHANASE, *raillant.*

Oh! le fort! écoutons!

ÉMILE.

Sur la rivière et sur la mer
J'aime que la vapeur m'entraîne ;
J'aime encor le chemin de fer,
Lorsque, sans malheur, il me mène.
Mais bientôt, pompt comme l'éclair,
Dans un ballon, moi, je m'apprête
A dire aux citoyens de l'air :
Otez-vous de là que j m'y mette.

ATHANASE.

Gentil, gentil!... Brazier en faisait de meilleurs... Oh! je tiens le mien! couplet de grâce... anacréontique...

Hier, j'offris à ma Chloris
Bouquet de fleurs fraîches écloses ;
A son corset elle l'a mis...
Son teint brave l'éclat des roses.
Je dis, le voyant enlacé
Aux rubans de sa collerette :
Heureux bouquet! trop bien placé,
Ote-toi de là que j' m'y mette.

ÉMILE.

Monsieur Athanase, monsieur Athanase, c'est un peu gaillard! Maintenant, le couplet au public... par une dame. C'est d'un bon effet.

Il prend Valentine par la main.

MIRANCOURT, *l'arrêtant.*

Eh bien! et moi donc!

ÉMILE.

Comment, monsieur Mirancourt, vous voulez chanter votre couplet?

MIRANCOURT.

Certainement! et m'y voici... c'est un couplet de circonstance.

Il chante.

La canne...

ÉMILE, *l'interrompant.*

La canne! vous allez parler de l'épouse du canard?

MIRANCOURT.

Eh! non; c'est de *la canne à sucre* qu'il 's'agit... ne m'interrompez pas.

Il chante.

La canne, qui jadis n'avait
Point de rivale pour le lucre,
A la cousine du navet
Disait : Va donc te faire sucre!
A son tour dans mon sucrier,
Chaque matin j'entends la bette
Rave, à feu la canne, crier :
Ote-toi de là que j' m'y mette...
J'entends la bett'-rave crier :
Ote-toi de là que j' m'y mette.

TOUS.

Bravo, monsieur Mirancourt!

MIRANCOURT, *avec modestie.*

C'est inimaginable avec quelle facilité il m'est venu.

Émile présente Valentine au public.

VALENTINE.

Soyez indulgens aujourd'hui
Pour cette bluette nouvelle ;
Et songez que, sans votre appui,
Un pauvre auteur bientôt chancelle.
Ses confrères plaindraient hélas!
Bien haut sa funeste défaite ;
Et diraient, en riant tout bas :
Ote-toi de là que j' m'y mette.

FIN.

PARIS.— IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE III SCÈNE XII.

MARIA PADILLA,

CHRONIQUE ESPAGNOLE, EN TROIS ACTES, UN PROLOGUE ET UN ÉPILOGUE,

Par M. Rosier,

MUSIQUE DE M. DOCHE, DÉCORS DE M. COUTANT,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE NATIONAL DU VAUDEVILLE, LE 9 DÉCEMBRE, 1837.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LUCIO.	M. Lafont.
PALMI.	M. Bardou.
DON FRÉDERIC D'ARAGON, grand-maître de Saint-Jacques.	M. Hippolyte.
DON PÈDRE, roi de Castille.	M. Fontenay.
NABAL, Juif.	M. Ballard.
DON TELLO D'ARAGON.	M. Louis.
DON HENRI DE TRANSTAMARE.	M. Félix.
UN HOMME DU PEUPLE.	
MARIA PADILLA.	Mlle Brohan.
BLANCHE DE BOURBON, reine de Castille.	Mlle Balthasar.
ANGELO, page de la reine.	Mlle Mayer.
UN OFFICIER DES GARDES.	
UN HOTELIER.	
Peuple, Gardes, Masques, Gentilshommes, Dames d'honneur, etc.	

Vers 1360.

Nota. L'aspect scénique et la place des personnages sont relatifs aux spectateurs.

PROLOGUE.

Place publique. A droite et à gauche, latéralement, sur le premier plan, une hôtellerie, Une table devant celle de droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

Peuple allant de droite à gauche, s'arrêtant, et désignant la cantonnade à gauche.

CHOEUR DU PEUPLE.

Air *du Duel sous Richelieu* (de Doche).

Voyez là-bas, là-bas, c'est elle !
Elle triomphe dans ce jour.
Le prince, à son amour fidèle,
Enfin la rappelle à la cour.

FRÉDÉRIC, TELLO, HENRI.

Tous trois sont enveloppés dans de grands manteaux et portent de larges chapeaux rabattus sur les yeux. Ils s'avancent à travers la foule, sur le devant de la scène.

FRÉDÉRIC, *regardant à gauche.* Le cortége n'est pas encore arrivé sur le pont.

HENRI. Quelle foule!

FRÉDÉRIC. C'est là que nous pourrons

* L'étendue de l'ouvrage et la longueur des entr'actes, nécessitée par les changemens de décors et de costumes, ont déterminé l'auteur à supprimer L'ÉPILOGUE à la première représentation. Toutefois, cet ÉPILOGUE n'étant pas seulement une action, mais une moralité, l'auteur engage les Directeurs de province à gagner assez de temps sur les entr'actes pour pouvoir le jouer. Il y aura avantage pour eux sous plusieurs rapports.

observer les dispositions du peuple... cela est nécessaire à mes projets.

LE PEUPLE, *sortant à gauche.* Vive le roi!

TELLO. Entendez-vous ces cris: Vive le roi?... c'est l'amour, l'enthousiasme!

FRÉDÉRIC. La peur ou l'intérêt plutôt.

HENRI. Mais si on allait nous reconnaître?

FRÉDÉRIC. Sous ces larges manteaux?... quelle apparence?... on nous prendra pour des Valenciens.

TELLO. Silence! voici quelqu'un.

SCENE II.

Les Mêmes, ANGELO.

Angelo porte un grand manteau et un large chapeau. Il cherche, n'aperçoit pas les trois frères et disparaît à gauche.

FRÉDÉRIC. C'est Angelo..... il nous cherche.

HENRI. Ce jeune page te suit partout comme ton ombre; il a ta confiance, c'est dangereux!... un enfant étourdi, indiscret sans doute!...

FRÉDÉRIC. Étourdi, oui; indiscret, non; c'est l'enfant gâté de notre jeune reine; elle l'aime comme si c'était son fils.

TELLO. La reine, soit; mais toi?

FRÉDÉRIC. Lorsqu'il y a trois mois, j'allai par les ordres du roi, au-devant de la future reine, jusqu'à Narbonne, pour la recevoir, je trouvai près d'elle ce page, si empressé, si zélé, si dévoué... il me provoqua d'amitié d'une si touchante façon, que, malgré mon rang et la différence de nos âges, je ne pus me défendre de l'aimer, de lui permettre la familiarité qu'il se permet avec tout le monde... C'est une ame forte sous une enveloppe si frêle encore...

HENRI, *apercevant Angelo qui revient.* Il nous a vus *.

ANGELO, *accourant.* Ah! je vous cherche. Eh bien, monseigneur! ce n'est pas une calomnie contre le roi?... il est bien vrai qu'elle arrive?

FRÉDÉRIC. Dans quelques minutes, elle sera sur cette place.

ANGELO. Quelle indignité! le bruit avait couru qu'elle avait été tuée cette nuit sur la route.

HENRI. Silence!

ANGELO. Vous avez raison, mais je n'aurai pas la patience d'attendre... On dit qu'elle est belle à me faire trembler pour la reine... Je cours jusqu'au pont, et je grimperai pour la voir sur les épaules de quelque manant.

* Angelo, Frédéric, Tello, Henri.

FRÉDÉRIC. Point d'imprudence!

ANGELO. Soyez tranquille. Je vous retrouverai là?

Il disparaît à gauche.

SCENE III.

PALMI, *il porte un costume de chanteur misérable, capuchon à ce costume,* FRÉDÉRIC, HENRI, TELLO.

PALMI, *sortant de l'hôtellerie à gauche, à part.* Des étrangers!... bonne aubaine!

Il fait quelques arpèges sur sa mandoline.

FRÉDÉRIC. Dis-moi, Castillan?

PALMI. Vous êtes des seigneurs étrangers, je présume?... Désirez-vous voir les curiosités de Valladolid?... je me mets à vos ordres.

FRÉDÉRIC, *lui donnant une pièce d'argent.* C'est bien.

PALMI, *à part.* Je me trompais, ce sont des agens secrets qui me donnent de l'or pour que j'aille crier: Vive le roi! (*Haut.*) J'y cours... Vive le roi!

FRÉDÉRIC. Où vas-tu?

PALMI. Gagner l'argent que vous m'avez donné.

FRÉDÉRIC. Viens donc ici!

PALMI. C'est que, ce matin, j'en ai reçu autant pour le même objet, et je croyais...

FRÉDÉRIC. Nous sommes étrangers, arrivés depuis une heure à Valladolid, et nous voulons savoir la cause de ce mouvement extraordinaire dans la ville.

PALMI. Je m'en vais vous le dire.

FRÉDÉRIC, *lui donnant de l'argent après avoir fait signe à ses frères de se tenir au fond en cas de surprise.* Tu ne mentiras pas?

PALMI. Me payez-vous pour ça?

FRÉDÉRIC. Non.

PALMI, *mystérieusement.* Alors, voici le fait: Il y a trois mois, notre bien-aimé souverain...

FRÉDÉRIC, *froid, le regardant.* Bien-aimé!

PALMI, *regardant autour de lui.* Pardon, l'habitude... Notre redouté souverain épousa Blanche de Bourbon, arrivée de France, sa patrie... Ce furent des fêtes, des cavalcades, des réjouissances... Le peuple était enchanté de sa jeune reine, et moi qui vous parle, je criai, je m'égosillai, je m'enrouai gratis.

FRÉDÉRIC, *faisant l'étonné.* Ah!

PALMI, *toujours avec mystère.* Quinze jours après, de misérables juifs, ayant entendu dire que la jeune reine avait l'intention de purger la Castille de leur abo-

minable secte, empoisonnèrent une écharpe que cette princesse devait offrir au roi... Le roi ne l'eut pas plutôt passée à son cou, qu'il crut sentir comme la morsure de mille couleuvres... Quelques courtisans, ennemis de la reine, ne manquèrent pas d'insinuer au roi qu'elle avait voulu attenter à ses jours... Depuis lors l'amour du roi s'est changé en haine ; et, comme si ce n'eût point été assez de cette calomnie pour irriter un prince aussi... aussi...

FRÉDÉRIC, *lui donnant de l'argent.* La vérité, va donc !

PALMI, *avec précaution.* Aussi farouche et cruel, on lui inspira des soupçons sur la fidélité de la reine.

FRÉDÉRIC. Ah !

PALMI. Oui, on a dit au roi qu'elle a un amant.

FRÉDÉRIC, *vivement.* Et qui désigne-t-on ?

PALMI. Personne... mais on prétend que la jeune reine, la nuit, fait des promenades mystérieuses dans le parc royal du Buen-Retiro.

FRÉDÉRIC, *à part.* Les infâmes !

PALMI. Aussi, le roi ne lui épargne aucun outrage ; mais c'est aujourd'hui qu'il lui fait le plus sanglant de tous.

FRÉDÉRIC. Voyons.

PALMI. Sa favorite, Maria Padilla, qu'il avait exilée quelques jours avant son mariage, il la rappelle aujourd'hui ; il lui rend toute la puissance dont elle jouissait avant sa disgrâce... il est allé au-devant d'elle avec toute sa cour... Voilà, monseigneur, la cause du mouvement que vous avez remarqué.

FRÉDÉRIC. Continue.

PALMI, *désignant la cantonnade à gauche.* Il a voulu que ce jour fut un jour de largesse, et il doit se montrer à ce balcon là-bas avec la favorite, pour jeter de l'argent au peuple et recevoir ses bénédictions.

FRÉDÉRIC, *le regardant avec expression.* Le peuple le bénit !

PALMI, *à mi-voix.* Des lèvres.

Henri et Tello redescendent la scène et se placent près de Frédéric.

FRÉDÉRIC. Et du cœur ?

PALMI. Il le maudit.

FRÉDÉRIC, *s'oubliant.* Ah !

PALMI, *à part.* Voilà un seigneur à qui la vérité fait bien plaisir.

FRÉDÉRIC. Ah ! le peuple le maudit ?

PALMI. Oui, ce qui ne l'empêche pas de crier : Vive le roi ! quand on le menace ou qu'on le paie.

FRÉDÉRIC. Poursuis.

PALMI, *en confidence.* Mais patience !... il y a, dit-on, trois hommes qui pourraient bien quelque jour délivrer la Castille de ce prince sanguinaire.

FRÉDÉRIC. Trois hommes !

PALMI, *de même.* Les trois frères bâtards du roi : don Frédéric d'Aragon, grand-maître de Saint-Jacques ; don Tello d'Aragon, et Henri de Transtamare.

Les trois frères serrent leurs manteaux à mesure que Palmi les nomme.

FRÉDÉRIC. Ah ! le peuple espère !

PALMI. Le roi fit couper la tête à leur mère, qui était la favorite d'Alphonse XI son père... (*Mouvement des trois frères.*) Ils s'étaient révoltés après ce meurtre. Le roi les a soumis, et il n'a pas encore osé les faire mourir, parce qu'ils sont aimés de toute la Castille... Le roi a voulu qu'ils vécussent à sa cour pour les mieux surveiller, et eux attendent ; ils dissimulent... mais ils ne sont pas contens... Ce sont des amis du peuple, ceux-là !... parce que voyez-vous, le peuple n'a pas de meilleurs amis que les gens de mauvaise humeur.

FRÉDÉRIC. C'est bien... il suffit... laisse-nous.

PALMI, *saluant.* Que Dieu vous soit en aide, messeigneurs !

Il disparaît à gauche.

FRÉDÉRIC. Voici donc cette artificieuse Maria Padilla, cette femme qui depuis dix ans maîtrise les volontés du roi, qu'il a plusieurs fois outragée, renvoyée, mais qui revient toujours et toujours plus puissante après une disgrâce !

HENRI, *avec reproche.* Cette femme, tu l'as aimée pourtant.

FRÉDÉRIC, *souriant amèrement.* Je l'ai ménagée, il le fallait pour notre sûreté... j'ai dû répondre à son amour par des apparences, mais ma bouche n'a jamais été complice du mensonge de mes regards.

HENRI. Nous n'avons pas eu, nous, la force d'imiter ton exemple, d'être ses courtisans.

FRÉDÉRIC. Aussi avez-vous encouru sa haine.

TELLO. Qu'importe !

FRÉDÉRIC, *avec énergie.* Il importe de n'avoir pas pour ennemie la femme qui va faire encore les destinées de la Castille ; il importe plus que jamais de la ménager pour sauver la reine des fureurs de son époux... Pauvre reine, si jeune et si belle !... (*A part.*) Oh ! je la sauverai !

HENRI. Silence !

La place se remplit de peuple qui afflue de toutes parts. Des gardes paraissent.

FRÉDÉRIC, *regardant à gauche, à la cantonnade.* Le cortége s'approche... il fait une halte.

LE PEUPLE. Vive le roi !... vive Maria Padilla!

PALMI. Vive le roi!

ANGELO, *arrivant près de Frédéric.* Je n'ai pu voir la favorite... le peuple ne veut pas se laisser monter sur les épaules.

FRÉDÉRIC. Perdons-nous dans la foule et observons.

Ils disparaissent à travers la foule.

SCENE IV.

PALMI, *devant la porte de l'hôtellerie de gauche*, LUCIO, *devant la porte de l'hôtellerie de droite d'où il sort.*

Lucio a un vieux costume de pèlerin: long bâton avec gourde, rochet garni de coquilles, croix rouge sur la poitrine. Il tire d'un vieux sac de petits morceaux de vieille étoffe brune. Il a une longue barbe. Le peuple est entre Lucio et Palmi.

LUCIO, *à la foule.* Chrétiens, mes frères, j'arrive de la Palestine et ne resterai qu'un jour à Valladolid ; j'ai rapporté de Jérusalem une sainte relique : c'est un lambeau précieux du manteau du prophète Jonas. (*Il se découvre, on l'imite.*) Deux maravédis le morceau béni par le saint-père.

Le peuple achète.

PALMI, *à l'autre extrémité de la scène, chante et pince de la guitare.*

AIR *nouveau de Doche.*

Don Pèdre de Castille,
Prince brave et galant,
Voit-il une mantille,
Il s'élance à l'instant.
Voit-il un infidèle,
Il court à lui soudain.
Il attrape la belle
Et prend le Sarrasin.

CHOEUR DU PEUPLE.

Voit-il un infidèle, etc., etc.

PALMI.

D'une main il terrasse
L'Arabe qui rugit;
Et de l'autre il enlace
La beauté qui rougit.
L'un et l'autre chancelle
Et lui résiste en vain.
Il subjugue la belle
Et bat le Sarrasin.

LE CHOEUR.

L'un et l'autre chancelle, etc., etc.

LUCIO, *avec colère.* Holà ! hé ! chanteur criard, un peu plus loin ou un peu plus bas!

PALMI, *de même.* Holà! hé! charlatan barbu, un peu plus bas ou un peu plus loin.

La foule s'agite, des gardes paraissent ; Lucio et Palmi échangent des gestes menaçans.

LUCIO, *à un homme du peuple.* Dis-moi, bon chrétien, qu'est ceci?

L'HOMME. Les gardes font évacuer la place un moment avant que le roi paraisse là-bas à ce balcon. (*Cantonnade.*) Quand il y paraîtra, il sera permis au peuple de venir le saluer de ses acclamations.

LUCIO. Permis?

L'HOMME. Oui, sous peine de mort.

Les gardes du bois de leurs piques repoussent la foule qui évacue la place par la droite.

UN GARDE, *à Palmi.* Arrière!

PALMI, *désignant la gauche.* Je loge en cette hôtellerie.

LE GARDE. C'est différent. (*A Lucio.*) Arrière!

LUCIO, *désignant la droite.* Je loge en cette hôtellerie.

LE GARDE. C'est différent.

Les gardes disparaissent à droite avec le peuple.

PALMI, *allant à Lucio.* Dites-moi, seigneur charlatan, tout-à-l'heure vous m'avez parlé d'un ton...

LUCIO, *s'avançant.* Et vous, seigneur chanteur, d'un air...

PALMI, *levant le poing.* Par ta barbe de bouc, je ne sais qui me tient...

LUCIO, *de même.* Par ta voix de chèvre, je vais t'apprendre...

Ils s'approchent.

PALMI, *étonné.* Lucio!

LUCIO, *de même.* Palmi!

PALMI. Charlatan!

LUCIO. Chanteur!

PALMI, *lui donnant la main.* Touche là!

LUCIO. Touche là!

PALMI. Je te croyais pendu.

LUCIO. Le sort m'a dépendu... Et toi, je te croyais pendable?

PALMI. Eh bien, n'ai-je pas pour moi l'avenir?

LUCIO. Tu n'es pas changé.

PALMI. Ni toi.

LUCIO. Parlons donc en toute assurance. Quel est ton présent?

PALMI. La triste répétition de mon passé; l'image de mon avenir peut-être : une mandoline et des chansons, voilà mon industrie.

Il soupire.

LUCIO. Du chagrin, mon ami ? (*A l'hôtellerie de droite.*) Seigneur hôtelier, un broc de ton meilleur vin!

L'hôtelier l'apporte et le sert sur une table placée devant l'hôtellerie. Ils boivent.

PALMI. Et toi, que fais-tu?

LUCIO.

AIR :

J'ai fait un peu de chaque état :
Marchand, baladin, pédagogue,

Ecrivain, moine, Turc, soldat,
Chansonnier, corsaire, astrologue.
Enfin, après avoir couru
Mille chances sur mer, sur terre,
J'en demeure bien convaincu,
Mon état est de ne rien faire.

PALMI. Absolument comme moi.

LUCIO. En ce moment, je reviens de Jérusalem, d'où les pères gardiens m'ont chassé.

PALMI. J'entends... pour avoir dérobé ce précieux lambeau.

LUCIO, *souriant*. Ah! oui; c'est un morceau de mes dernières chausses.

PALMI. Et que viens-tu faire ici?

LUCIO. Ce que j'irais faire ailleurs... chercher fortune... A vrai dire pourtant, Valladolid me plaît par-dessus les autres villes.

PALMI. Belle ville!

LUCIO. Oh! pas pour sa beauté.

PALMI. Pourquoi donc?

LUCIO. Pour une aventure de jeunesse... Il y a dix ans, six mois après avoir fait ta connaissance en prison... j'étais soldat... un jour, je me promenais aux environs de Valladolid, aux abords du château du comte d'Hinestrosa.

PALMI. L'oncle de Maria Padilla, aujourd'hui favorite du roi.

LUCIO. Beauté agaçante, dit-on, je ne l'ai jamais vue.

PALMI. Poursuis.

LUCIO. Je vis à une des fenêtres basses du château plusieurs dames, dont le voile de dentelle m'empêchait de distinguer les traits; je remarquai seulement qu'elles m'examinaient avec complaisance.

PALMI. Tu étais beau dans ce temps-là...

LUCIO. Oui, du teint, de la santé, et un peu de scélératesse dans la physionomie.

PALMI. Tu n'as conservé que ce dernier attrait.

LUCIO. Le lendemain, attiré au même endroit par je ne sais quelle folle espérance, je rencontrai sur la brune, à quelques pas du château, une jeune paysanne qui en était, piquante et jolie fille, déterminée comme une grande dame.

PALMI. Je comprends, tu fis son malheur.

LUCIO. Je lui offris ma main.

PALMI. Qu'est-ce que je disais?

LUCIO. Je voulus voir ses parens pour leur demander la sienne; elle s'y refusa, disant qu'ils n'y consentiraient jamais... je lui proposai de fuir à la faveur des désordres de ce temps-là; elle accepta... Nous nous mariâmes... et un mois après, dans la ville que nous habitions, je m'aperçus que j'étais suivi par deux gentilshommes... Un jour, en rentrant au logis je ne trouvai plus ma femme, je trouvai un billet sans signature... il était ainsi conçu: « Ton » mariage avec Frasquitta est nul, l'acte » est anéanti .. Renonce à Frasquitta, elle » n'est plus ta femme; et, si le hasard te » la fait rencontrer jamais, ne la reconnais » pas... il y va de ta vie! »

PALMI. Cela s'explique; ta femme était devenue amoureuse d'un de ces gentilshommes.

LUCIO. De tous les deux peut-être... Bientôt la guerre brouilla tout en Castille, choses et hommes, dans le feu et le sang. Je courus le monde, me souvenant de Frasquitta et de Valladolid.

PALMI, *se levant*. Ah! ah! les gardes laissent approcher le peuple... le roi et la favorite vont paraître à ce balcon.

Il montre la cantonnade à gauche; le peuple paraît de droite à gauche, contenu par des gardes.

LE PEUPLE. Vive le roi!

LUCIO. Voici des chalands qui m'arrivent et ma relique est épuisée... Ah!

Il arrache la doublure brune du capuchon de Palmi stupéfait; il la dépèce et la vend en guise de relique.

UN HOMME, *à Lucio*. Un morceau du manteau du prophète Jonas...

LUCIO. Voici.

L'HOMME. Ce drap est bien lustré pour être si vieux...

LUCIO. C'est sa vertu qui le conserve.

L'HOMME. Et cette relique garantit?.

LUCIO. D'une foule de choses et particulièrement du froid. (*A part.*) Quand on en prend beaucoup.

PALMI, *désignant le balcon qu'on ne voit pas, à la cantonnade*. Ah! ah! regarde, Lucio.

LUCIO, *à gauche*. Voyons. Quelle mosaïque de grands personnages!

PALMI. Voici le roi.

LE PEUPLE. Vive le roi!

LUCIO. Quelle est cette femme à qui le roi sourit et dont je ne vois pas les traits?

PALMI. Sa favorite, Maria Padilla... Regarde maintenant.

LUCIO, *poussant un cri*. Ah!

PALMI. N'est-ce pas qu'elle est jolie?

LUCIO, *ébahi*. Marïa Padilla, dis-tu?

PALMI. Sans doute.

LUCIO. La favorite du roi?

PALMI. La femme qui lui ferait renier Dieu.

LUCIO. Est-ce un rêve?

PALMI. Tiens! on dirait que la favorite te regarde et le roi aussi. Baisse les yeux ou tremble!

LUCIO, *regardant toujours.* Pourquoi ?

PALMI. C'est que tu la regardes d'une façon...

LUCIO, *à part, regardant toujours.* Éveille-toi, Lucio !

PEUPLE. Vive le roi !

LUCIO, *à part, regardant toujours.* Elle me regarde toujours, tandis que tous les yeux se dirigent d'un autre côté...

Palmi se perd dans la foule ébranlée.

UN HOMME. Le roi descend sur la place pour entendre de plus près les acclamations de son peuple.

LES GARDES. Place au roi ! — Place au roi !

Le peuple se sépare en deux haies.

PEUPLE. Vive le roi ! vive Maria Padilla !

Le roi s'avance, donnant la main à Maria; la cour suit.

UN GARDE, *à Lucio stupéfait.* Chapeau bas !

Lucio, irréfléchi, se précipitant au-devant de Maria, pour la voir de plus près.

MARIA, *reculant épouvantée.* Que me veut cet homme?

Un garde repousse violemment Lucio, qui résiste.

LE ROI. Gardes et peuple, châtiez l'insolent ou le fou !

La cour se retire et disparaît à droite.

LE CHOEUR *des gardes et du peuple.*

AIR *de Casanova.*

Voici, voici sa dernière heure !
Bientôt il subira son sort ;
Le roi le veut, il faut qu'il meure !
S'avançant sur Lucio.
A mort! à mort! à mort!

LUCIO, *montrant le capuchon de Palmi.* Par la vertu de ma sainte relique, le premier qui approche et me touche, tombe mort à mes pieds !

PALMI, *se faisant jour à travers la foule, à part.* Il faut le sauver !

GARDES ET PEUPLE. A mort! à mort!

Ils s'avancent.

PALMI, *s'avançant.* Éprouvons la vertu de ton bois. (*Il touche Lucio en criant.*) A mort !

Il se laisse tomber et demeure immobile.

LUCIO, *à part.* Il m'a sauvé !

Le peuple recule.

UN HOMME, *regardant Palmi.* Il est bien mort !

LUCIO, *allant au peuple.* Avancez, si vous l'osez !

Tout fuit, gardes et peuple.

SCENE V.

LUCIO, PALMI, *étendu et immobile.*

LUCIO, *revenant lentement.* Tu peux ressusciter.

PALMI, *se levant et riant.* C'est fait... Eh bien ! ah ! ah ! ah !

LUCIO, *sérieux.* Eh bien, ami, je suis à même de récompenser ce service...

PALMI. Que veux-tu dire?

LUCIO, *exalté.* La fortune est changée !

PALMI. Le mot de cette énigme?

LUCIO. Que t'importe de le savoir, s'il t'enrichit?

PALMI, *voulant s'en aller.* Adieu, Lucio; un fou et un sage ne vont pas bien ensemble.

LUCIO, *le retenant, lui dit avec exaltation.* Sans doute, Palmi ; mais deux hommes résolus vont bien ensemble; deux hommes qui ont à se venger des hommes et du sort; deux hommes foulés ensemble et qui foulent ensemble à leur tour. Sais-tu, Palmi, que c'est une poignante joie dans le cœur ulcéré des hommes que de salir le sommet des choses d'où l'oppression et le mépris sont long-temps descendus sur eux?

PALMI. Comment pourrions-nous le salir?

LUCIO, *terrible.* En y montant, Palmi!

PALMI, *le secouant.* Es-tu bien sûr de ne pas dormir?

LUCIO. Veux-tu m'écouter?

PALMI. La nature m'a fait patient; j'écoute.

LUCIO. As-tu de l'argent?

PALMI, *montrant sa bourse.* Assez pour séduire un juge ou une femme facile.

LUCIO. Ce n'est pas dire assez pour nous acheter un habit.

PALMI, *qui a compté.* Quinze réaux.

LUCIO. Qu'avais-je dit?

PALMI. Tu n'as rien, toi?

LUCIO. Je donnerais pour un réal ma bourse d'aujourd'hui; mais celle de demain pas pour un million.

PALMI. Combien te faudrait-il?

LUCIO, *désignant la bourse de Palmi.* Dix fois cette somme.

PALMI. Pour quel jour?

LUCIO. Celui-ci.

PALMI. Notre honnête industrie ne pourrait y suffire... Dis-moi, si nous empruntions de quoi décupler ces réaux?

LUCIO. Emprunter?

PALMI, *à demi-voix, souriant.* Sans prévenir le prêteur?

LUCIO. Et la justice?

PALMI. Tu la redoutes?

LUCIO. Je l'estime, la veille du jour où je ne dois plus la craindre. Ne compromettons pas l'avenir demain.

PALMI, *se touchant le front.* Comment donc faire?

LUCIO, *remarquant une bague au doigt de Palmi.* Cette bague!

PALMI, *vivement.* Oui, je n'y pensais pas. Elle est de prix.

LUCIO. De prix... tu l'as empruntée?

PALMI, *souriant et donnant la bague.* Voici.

LUCIO, *se posant devant Palmi.* Et maintenant, Palmi, dis-moi : saurais-tu t'incliner avec respect en ma présence?

PALMI. Avec respect?

LUCIO. Pour des poignées d'or.

PALMI, *s'inclinant.* Regarde un peu.

LUCIO. Fort bien. Et maintenant, écoute encore : te sens-tu bien lâche, Palmi?

PALMI, *blessé.* Lâche!

LUCIO, *souriant.* Non pas de cette lâcheté sans mérite et que le hasard donne de reculer devant un péril ; mais de cette lâcheté réfléchie qui, passant sur le ventre aux mots honneur et loyauté, atteint un ennemi et le terrasse.

PALMI. Quels ennemis?

LUCIO. Ceux de qui te récompenserait.

PALMI. Largement?

LUCIO. Royalement.

PALMI, *s'inclinant.* Je suis un lâche.

LUCIO. Tu parviendras... Tu auras de l'or, une dignité, des places...

PALMI. C'est convenu, quoique je n'y comprenne rien.

LUCIO. Si je te dis : Calomnie...

PALMI. Je calomnierai

LUCIO. Trahis...

PALMI. Je trahirai.

LUCIO. Vante-moi...

PALMI. Je te vanterai!

LUCIO, *gagnant la droite.* Viens.

PALMI. Où allons-nous?

LUCIO. Chez moi.

PALMI. Où donc?

LUCIO, *très-haut.* A la cour!!!

Il sortent rapidement et triomphalement par la droite.

ACTE PREMIER.

Salle du palais du roi. Porte au fond. Deux portes latérales. Une fenêtre à droite. Une table à écrire, à droite et à gauche.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, *assis; il écrit*; NABAL, *à distance.*

LE ROI. Tu dis, juif?

NABAL, *hypocrite.* Je dis, monseigneur, qu'on plaint la reine... on murmure.

LE ROI. Qui donc? les courtisans?

NABAL. Et le peuple.

LE ROI. Ils sont donc bien oublieux?.. Ne savent-ils pas que, dans mon royaume, le jour des murmures est la veille des cris de douleur?

NABAL. C'est le retour de Maria Padilla.

LE ROI. Le retour?.. Ils n'ont qu'un reproche raisonnable à me faire... c'est celui de l'avoir renvoyée trop souvent. C'est une femme de cœur et de tête, dont les conseils m'ont singulièrement aidé.

NABAL. Et c'est aussi la plus jolie Castillane...

LE ROI, *s'animant.* N'est-ce pas, Nabal? ne trouves-tu pas que l'or et les diamans mariés ensemble en forme de couronne... conviendraient à cette jolie tête?

NABAL, *donnant au roi une petite boîte.* Voici, monseigneur, le précieux bijou, pareil à celui que vous portez et que vous m'aviez dit de commander.

LE ROI, *prenant la bague.* Précieux, oui, précieux... moins encore par la matière que par la puissance qu'il donne à celui qui le porte... C'est pour Maria Padilla!

NABAL, *hypocrite.* Je le croyais destiné à la reine.

LE ROI, *amer, à part.* A la reine?

NABAL, *de même.* Peut-être les bruits que je recueille et que je transmets à votre grâce sont-ils calomnieux?

LE ROI. On ne nomme personne?

NABAL. Non, monseigneur; mais on assure que, durant la nuit, dans le parc du château, on a vu passer des ombres, des revenans, peut-être.

LE ROI, *colère.* Ils ne reviendront plus, si je les prends une fois... Laissons cela... Je compte sur toi pour la fête que je donne ce soir à Maria Padilla.... La plus grande magnificence! que le jardin royal soit tout

retentissant de danses et de musique.... et tout resplendissant de lumières.

NABAL. Votre grâce sera obéie... la mascarade sera charmante.

LE ROI, *souriant.* Un nouvel impôt m'acquittera, juif.

NABAL. Si même un seul ne suffisait pas...

LE ROI. Celui-ci en vaudra deux.

NABAL. C'est différent.

LE ROI. Va, juif.

NABAL, *s'inclinant et à part.* Ah! la jeune reine voulait nous chasser de la Castille!

SCENE II.

LE ROI, *debout.*

Un amant!.. la reine... je pénétrerai ce mystère... Cette écharpe empoisonnée, ces ombres du parc... Elle a demandé à me parler... que me veut-elle?... me tromper par sa feinte douceur... oh!

SCENE III.

LA REINE, LE ROI, UN GENTILHOMME, DAMES D'HONNEUR.

LE GENTILHOMME, *annonçant.* La reine.

Il se retire avec les dames par le fond d'où il vient.

BLANCHE, *tremblante et les yeux baissés.* Monseigneur...

LE ROI, *froid et sec.* Que me veut la reine?

BLANCHE. Vous demander une grâce.

LE ROI. Pourquoi trembler ainsi en ma présence? me craindre, c'est m'accuser de dureté ou vous accuser vous-même de quelque faute!

BLANCHE. Je crains de ne pas obtenir ce que je viens solliciter.

LE ROI. Je suis donc injuste, ou bien vous ne méritez pas cette grâce?

BLANCHE. Monseigneur...

LE ROI, *qui a frémi, se contraint.* Que me demandez-vous?

BLANCHE. Le regret du pays natal me tourmente et me consume.

AIR *du Porte-faix.*

Le souvenir de la patrie absente
Me poursuit, hélas! chaque jour.
Dans mes regrets je me la représente
Belle comme un premier amour.
Durant la nuit j'entends sa voix amie,
Et dans mon cœur je sens naître l'espoir.
Oh! laissez-moi partir, je vous en prie;
Je voudrais la revoir. (*Bis.*)

LE ROI. Vous voulez aller vous plaindre à votre frère, Charles V, des rigueurs de votre époux?

BLANCHE. Oh! monseigneur...

LE ROI. Vous voulez quitter la Castille pour n'y plus revenir?

BLANCHE. Oh! je vous proteste...

LE ROI, *d'un ton étrange..* Je vous aime trop, madame, pour vous laisser partir... pour me passer du bonheur de vous savoir près de moi.

BLANCHE. Avant l'automne je serai de retour, je vous le promets.

LE ROI. N'aviez-vous pas promis de m'aimer toujours?

BLANCHE, *troublée.* Je vous aime encore.

LE ROI, *après un affreux regard.* D'être heureuse près de moi?

BLANCHE. Je le suis.

LE ROI. Surtout d'être soumise?

BLANCHE. Je le suis.

LE ROI. Plus donc de ces larmes qui m'offensent, de ces tristesses d'enfant qui m'accusent.

BLANCHE. Eh bien! je ne répandrai plus de larmes.... j'aurai l'air d'être heureuse; je le serai, oh! oui, si...

LE ROI. Plus cette retraite solitaire dans votre appartement qu'on dirait imposée par moi... Il est arrivé ce matin, à Valladolid, à ma cour, une femme de haute intelligence, et dont les conseils m'ont rendu quelquefois léger le sceptre si lourd à porter dans ce turbulent pays de Castille. Cette femme, qu'une aveugle concession aux vains scrupules de votre frère et de ma mère me fit éloigner d'ici, lorsque vous vîntes partager avec moi le trône... cette femme, injustement disgraciée, je l'ai rappelée aujourd'hui, que les affaires de mon royaume se trouvent en un fâcheux état... aujourd'hui, que la révolte dresse de nouveau la tête dans les provinces... elle est ici comme le plus habile de mes conseillers. Je lui donne cette nuit, au Buen-Retiro, une fête brillante... vous y assisterez, madame, vous prendrez part à tous les plaisirs, vous sourirez à Maria Padilla... vous serez heureuse, vous me l'avez promis.

BLANCHE. J'obéirai, monseigneur.... je paraîtrai à cette fête; mais, je vous en supplie, quelques jours passés en France, oh! quelques jours seulement?...

LE ROI. Renoncez à ce désir insensé!.... vous êtes reine de Castille, vous devez rester en Castille; c'est en Castille qu'il vous faut vivre et mourir.

BLANCHE. J'y mourrai, monseigneur....

Elle sort par le fond.

SCENE IV.

LE ROI, *puis* MARIA, *venant de la porte latérale de droite.*

LE ROI, *seul, colère.* Les cortès l'avaient décidé... c'est la nation ; et la couronne n'eût point tenu sur ma tête, si je n'eusse consenti à ce mariage. Je l'ai épousée, on l'a voulu... mais pour l'aimer!... l'aimer! (*Il regarde du côté d'où va venir Maria.*) Ah! tout mon cœur est là!... (*Maria paraît.*) Chère Maria, es-tu heureuse de ton retour, de mon repentir?

MARIA, *artificieuse toute la scène.* Vous me le demandez?... mais, je l'avoue, monseigneur, un poignant souvenir ne peut s'effacer de mon cœur.

LE ROI. Quel est-il?

MARIA, *exagérant.* Comme ils durent triompher, tous mes ennemis, lorsque, il y a trois mois, à l'arrivée de la reine, il me fallut quitter la cour... Elle part, ont-ils dû dire, l'astre de la favorite est éclipsé par celui de la reine; le fier don Pèdre est vaincu par la cour!

LE ROI, *ulcéré.* Ils n'ont pas dit cela, ils ne l'eussent point osé. Ils savaient bien que ton départ était volontaire.

MARIA. D'ailleurs pour vous, monseigneur, il n'est pas de sacrifice que je ne sois toujours disposée à faire.

LE ROI. Va, tu seras dédommagée. Je veux, Maria, je veux renouveler ces fameux tournois de Tolède, t'en souvient-il, dis-moi?

MARIA. S'il m'en souvient! Alors j'étais heureuse, votre cœur était à moi; votre main n'était à personne. Votre cour était ma cour; on s'inclinait devant moi comme devant une reine, et nul, pas même votre mère, n'eût osé offenser la favorite du roi.

LE ROI. Et qui l'ose aujourd'hui?

MARIA. Qui? tous ceux que je rencontre sur mes pas. Ce sont ou des respects ironiques ou des mépris à découvert. Ils semblent oublier que c'est vous, le roi, qui m'avez rappelée de ma disgrâce, et s'ils méprisent la protégée, ils ne redoutent guère le protecteur.

LE ROI. Malheur à eux!... Est-ce un reproche que tu m'adresses?

MARIA, *très-hypocrite.* A vous des reproches, monseigneur? à vous qui m'avez comblée de bienfaits! à vous, qui avez fait de moi une reine jusqu'au jour de votre mariage?... Oh! non, monseigneur, non, je n'ai point oublié tout cela; je m'en souviens si bien que je veux à mon tour être généreuse au moins une fois.

LE ROI. Que veux-tu dire?

MARIA. Il est temps d'imposer à jamais silence aux injurieux propos de vos courtisans; il est temps de satisfaire et votre mère et votre tante Eléonor, et tous mes ennemis; ce serait un tourment pour vous que d'avoir à me protéger sans cesse contre leurs perfides discours et contre leurs violences!

LE ROI. Leurs violences?

MARIA. Qui puis-je soupçonner de l'attaque nocturne où j'ai failli perdre la vie?

LE ROI. Une attaque?

MARIA. Cette nuit, sur la route, des assassins apostés ont dispersé mes gens, et le fer était déjà levé sur ma poitrine, lorsque deux étrangers sont accourus à mes cris et, sans me connaître, m'ont arrachée à une mort certaine.

LE ROI. Oh! que ces généreux défenseurs se présentent, et qu'ils attendent tout de moi. Leurs noms?

MARIA. Je les ignore. Ils se sont dérobés à ma reconnaissance.

LE ROI. Je les découvrirai, et c'est toi, Maria, qui me diras ce qu'ils ont mérité.

MARIA. Moi, monseigneur, je vais partir.

LE ROI. Partir!

MARIA. Vous m'avez rappelée, je suis venue... Je désirais ardemment vous revoir; je vous ai vu, je suis heureuse... Dès demain, je vous quitte, je quitte la cour, la Castille, pour n'y rentrer jamais.

LE ROI, *très-agité.* Maria! tu resteras à la cour!

MARIA, *à part.* Je le sais bien. (*Haut.*) Non, non, je dois m'en bannir dans l'intérêt de votre gloire; je ne veux pas que mon amour soit pour vous une source d'outrages; car on vous outrage en m'outrageant.

LE ROI. Qui donc? ma mère, ma tante Eléonor? je vais leur ordonner de partir aujourd'hui même pour le Portugal... mes frères Henri et Tello? eh bien, je les bannis à l'instant de la Castille. Quant à Frédéric...

MARIA, *à part.* Ciel!

LE ROI. Le plus dissimulé, le plus ambitieux des trois...

MARIA, *vivement.* Il ne m'aime pas plus que les autres; mais du moins ses respects apparens...

LE ROI. Je veux qu'il reste près de moi; je veux pouvoir surveiller ses démarches.

MARIA. Oui, oui, cela est prudent.

LE ROI. N'est-ce point assez? j'entends que ta famille prime à la cour. Tu disposeras de toutes les places. Celles de capitaine et de lieutenant des gardes étaient

occupées par des créatures de la reine ; elles sont vacantes. Voici deux blancs-seings que tu rempliras à ton gré. Et cette bague, dont moi seul ai la pareille dans toute la Castille, cette bague, qu'il suffit de montrer pour se faire obéir, je te la donne... Eh bien, Maria?

MARIA. Oh ! je vois que tu m'aimes!... Mais tu es inconstant, et je crains que la reine... Je ne l'ai pas encore vue : elle est jeune, et on la dit si belle!... Sa haine contre moi peut beaucoup.

LE ROI. Rassure-toi... un jour peut-être... (*La regardant fixement.*) Les reines ne sont pas immortelles !

Il sort par le fond.

SCENE V.

MARIA, *seule.*

Enfin ! j'ai reconquis la puissance! Malheur à toi, roi lâche et cruel!... M'outrager, réparer son outrage, me chasser, me rappeler au gré de son caprice..... cela vingt fois depuis dix ans! Ce sera la dernière... Oh! il y a ici un homme qui pourrait seconder mes projets, en partager la gloire... Il m'aime... il m'aimait, du moins, avant ma dernière disgrâce... Ses regards seuls, il est vrai, avaient parlé; mais que ne m'ont-ils pas dit!... Cependant, quand le bruit que la reine a un amant est venu jusqu'à moi, j'ai aussitôt pensé à Frédéric... S'il l'aimait!... C'est lui que le roi envoya au-devant de la reine, tandis que je partais pour l'exil... On m'a parlé d'un jeune page, d'un enfant étourdi, ingénu, que la jeune reine a amené de France... Par lui, je puis savoir adroitement ce qui s'est passé entre Frédéric et Blanche, lorsqu'il la rencontra à Narbonne et l'accompagna jusqu'ici.

SCENE VI.

MARIA, ANGELO, *venant du fond, et jouant avec des dés.*

Il n'aperçoit pas Maria.

ANGELO. Sont-ils lugubres, tous ces Espagnols! ma gaîté les étonne et les scandalise... (*Il cesse de jouer.*) Et monseigneur Frédéric, qui ose me soutenir que j'ai vu Maria Padilla ici!... Il y avait tant de dames! Il est arrivé tant de visages nouveaux pour la fète de ce soir... Oh ! il faut que je la voie !

MARIA, *appelant.* Page?

ANGELO, *se retournant, à part.* Encore un visage inconnu !

MARIA. Viens... Le bel enfant!

ANGELO, *à part.* Elle a du goût.

MARIA. Ton nom?

ANGELO. Angelo, page de votre reine, si vous êtes Castillane, et je ne voudrais pas changer de condition, même pour être roi.

MARIA. Tu aimes donc bien la reine ?

ANGELO, *exalté.* Oh !... imaginez un enfant qui n'a pas de mère, qui en rêve une, belle, belle, bonne, bonne, tout ce qu'il y a de plus beau et de meilleur, et qui, un jour, trouve mieux que cela; car la reine Blanche me tient lieu de mère, je suis comme son enfant ; elle me sourit, elle me caresse, et moi, j'aime tant cela ! je n'aime pas à être gêné, et lorsqu'on a été gâté par une princesse du sang royal de France... Je vous salue.

MARIA. Attends.

ANGELO. Vous ne me gênerez pas ?

MARIA. Non, viens.

ANGELO. Ah! mon Dieu! pardon... Qui êtes-vous, madame, pour que je sache comment il faut vous saluer ?

MARIA. Que t'importe?

ANGELO. Comment donc voulez-vous que je vous salue? il y a des degrés de salut selon les rangs, à ce que m'enseigne le maître des cérémonies... Au fait, je m'en vais vous faire une très-grande courbette; vous en prendrez ce qui vous revient...

MARIA. Je t'en dispense... Tu as de l'esprit.

ANGELO, *à part.* C'est une femme charmante.

MARIA. Elle est donc bien belle, la reine Blanche?

ANGELO. Belle? Oh! dites-moi, madame, quand l'astre du jour se montre, que deviennent les étoiles du ciel?

MARIA. Elles s'effacent.

ANGELO. Ainsi, madame, sont les autres femmes quand la reine Blanche paraît.

MARIA Regarde-moi... Je ne suis rien auprès d'elle, n'est ce pas?

ANGELO, *galant.* Vous êtes, madame, la plus brillante des étoiles.

MARIA. C'est bien quelque chose... mais ton dévouement à la reine t'exagère peut-être sa beauté.

ANGELO. Je n'exagère rien, madame, et sa beauté produit le même effet sur tout le monde. Depuis Paris jusqu'ici, les populations se portaient en foule sur son chemin, en s'écriant : Oh! qu'elle est belle! Oui, madame, les vieillards, les enfans... même les femmes.

MARIA, *souriant.* Même les femmes! petit espiègle. (*Le caressant.*) Il est gentil.

ANGELO.

Air :

Sa voix légère est pleine de douceur ;
La grâce brille en toute sa personne,
Elle a des yeux qui vous touchent le cœur.
A son aspect, de plaisir on frissonne.
Vous la verrez, et vous ferez l'aveu
Que, lorsqu'on voit un si charmant visage,
Dieu serait là que l'on oublierait Dieu,
Pour admirer son plus parfait ouvrage.

MARIA, *souriant.* Ce que tu dis là est un peu idolâtre!

ANGELO. Demandez au plus galant, au plus difficile seigneur de la cour... au modèle de tous, à don Frédéric, grand-maître de Saint-Jacques.

MARIA, *émue.* Ah! il trouve... Parle, j'aime à t'entendre.

ANGELO. Le beau cavalier que celui-là! et la belle ame que cet extérieur annonce!

MARIA. C'est lui, n'est-ce pas, qui alla, il y a trois mois, à la rencontre de cette belle reine?

ANGELO. Qu'il est brave et galant!

MARIA. Il fut galant près de la reine?

ANGELO. Quel homme que celui-là pour bien représenter un époux royal! On eût dit qu'il venait épouser lui-meme. Ah! il s'acquitta bien des ordres du roi.

MARIA. Il fut modeste, silencieux, respectueux?

ANGELO. Assidu, zélé, empressé...

MARIA. Empressé?... C'était son devoir. Il représentait un époux au commencement du mariage, et même avant...

ANGELO. Toutefois il a représenté le roi mieux qu'il ne méritait.

MARIA. Comment cela?

ANGELO, *triste.* Hélas! madame, vous ne l'ignorez pas, le roi n'aime pas la reine, et je sais bien pourquoi.

MARIA. Pourquoi donc?

ANGELO. Aimez-vous Maria Padilla?

MARIA. Il ne m'appartient pas d'en dire du bien.

ANGELO. Alors je vous dirai que cette Maria Padilla a ensorcelé le roi. C'est une femme adroite, coquette, ambitieuse, qui a vendu son cœur pour recevoir le reflet d'une couronne...

MARIA. On l'a calomniée... elle aime le roi, voilà tout.

ANGELO. C'est-à-dire la royauté.

MARIA, *à part.* Petit fripon! (*Haut.*) Et qui a pu te lire ces choses?

ANGELO. Tout le monde (*En confidence.*) Maria Padilla aime bien les présens du roi et la bonne mine du grand-maître de Saint-Jacques.

MARIA, *lui saisissant le bras.* Impertinent! qu'oses-tu dire?...

ANGELO, *la regardant.* Oh! ces paroles, et ce regard plein de dépit, et votre main tremblante qui presse la mienne... oh! tout cela me dit que c'est vous qui êtes Maria Padilla... Oh! maintenant, je ne chercherai plus à vous voir.

Il sort effrayé par le fond.

SCENE VII.

MARIA, *seule.*

Ce que vient de me dire ce page... mes soupçons, qui étaient comme un pressentiment... Quelle horrible incertitude!... Heureusement la nuit approche... les fêtes du Buen-Retiro vont commencer... je ferai dire au grand-maître que j'ai à lui parler, je saurai enfin... Oh! oui, il m'aime... il m'avouera son amour... Il faut qu'il se prononce... Que je suis folle de m'alarmer ainsi! je suis injuste envers la fortune; elle m'a comblée aujourd'hui. (*Elle regarde les deux blancs-seings et la bague.*) Le beau diamant! quels feux il lance! Oh! ils verront ses éclairs se mêler à ceux de mes regards triomphans. Oh! je serai vengée... La vengeance est une chose si douce! (*Elle s'assied à droite.*) Un mot au grand-maître.

Elle écrit.

SCENE VIII.

PALMI, LUCIO, MARIA.

Palmi et Lucio sont en costume de gentilshommes. Le costume de Palmi est moins riche. Lucio n'a plus qu'une barbiche. Un officier arrête Palmi et Lucio à la porte du fond.

LUCIO, *insolemment.* Nous sommes de la suite de Maria Padilla.

L'officier se retire et ferme la porte du fond.

PALMI, *à demi-voix désignant Maria.* Et tu veux...

LUCIO, *de même.* Laisse-moi!

PALMI. Souviens-toi du billet : « Ne la » reconnais pas, il y va de ta vie! »

LUCIO, *de même, regardant Maria qui écrit toujours.* Il est des situations inflexibles où on n'a qu'un parti à prendre... je suis homme de résolutions.

PALMI. C'est vrai.

LUCIO. J'aurais peut-être mieux aimé la retrouver paysanne; mais c'est le sort qui fait les événemens, et c'est l'homme qui les exploite... l'homme habile est celui qui les exploite bien.

PALMI. Mais elle ne peut pas descendre jusqu'à toi.

LUCIO. Il faut donc qu'elle m'élève jusqu'à elle.

PALMI. Mais elle ne peut plus être ta femme.

LUCIO. Je le sais ; le destin a prononcé notre divorce... je me résigne.

PALMI. Prends garde au moins!

LUCIO. Laisse-moi!

PALMI. Tu vas jouer, Lucio...

LUCIO. La plus belle partie!... si je la gagne, brillante fortune!

PALMI. Et si tu la perds?

LUCIO. Je ne mets au jeu qu'une vie misérable, c'est moins que rien.

PALMI. Il a raison.

LUCIO. Attends-moi là. (*Palmi sort à gauche.*) C'est elle, c'est bien elle!

Il s'avance.

MARIA, *se tournant.* Qui vient là?

LUCIO, *se découvrant.* Moi, madame.

MARIA. Qui êtes-vous?

LUCIO. L'homme à la longue barbe, que le roi a voulu faire tuer ce matin, sur la place publique.

MARIA, *dédaigneuse et nonchalante.* Eh bien! la mort que tu as évitée, la viens-tu chercher ici?

LUCIO. La mort! non pas.. je viens chercher la vie avec tous les hochets de l'homme fait, à savoir : des dignités, des honneurs, des valets, des flatteurs, surtout beaucoup d'argent.

MARIA, *se tournant tout-à-fait sans se lever.* Es-tu le fou du roi? nous en attendons un.

LUCIO. Attendre un fou, à la cour?... c'est attendre mordieu ce qu'on a sous la main.

MARIA. Diras-tu enfin qui tu es?

LUCIO Vous ne me reconnaissez pas?

MARIA, *souriant.* Toi, non.

LUCIO. Alors je vous ai fait injure, car j'ai cru que, par souvenir, vous aviez reculé à mon aspect.

MARIA. Souvenir de toi!... quelle folie!... Ah! je vois bien que tu es fou.

Elle se lève.

LUCIO, *insolent et dominateur.* Vous voyez mal... Ecoutez-moi : Trouver la vie dans l'ordre d'une mort, et cela fait, exploitant un accident, en tirer des métamorphoses étranges; changer ses haillons en riches habits, une maigre besace en bourse de velours; n'avoir pas de nom et s'en faire un; pas de puissance et s'en faire une; pas de rang, pas un pauvre échelon pour monter, et pourtant sur les épaules du hasard, d'un seul bond s'élancer, se trouver des ailes, dévorer l'espace et se placer près d'un soleil. (*Il se place à côté d'elle.*) Tout cela, dites-moi, madame, est-ce l'œuvre d'un fou?

MARIA, *lui jetant quelques pièces d'or.* Tiens, fou, voilà de l'or, car tu m'as amusée.

Elle se retire.

LUCIO, *la retenant.* De l'or jeté!... oh! non! offert à la bonne heure, avec supplication de le prendre... Toute la bourse, bien.

Il désigne la bourse dans laquelle, avec des pièces d'or, sont les deux blancs-seings.

MARIA. Si j'avais le temps de prêter l'oreille à tes folies, je te trouve plaisant, tu aurais toute la bourse, moins ces papiers.

LUCIO Ils sont donc bien précieux?

MARIA, *souriant dédaigneusement.* Les brevets de capitaine et de lieutenant des gardes, il n'y manque plus que les noms.

LUCIO, *les prenant.* Merci.

MARIA. Eh bien!

LUCIO. Je les y mettrai.

MARIA, *en colère.* Fou, c'est tropde folie!... Rends-moi ces papiers et va-t'en, je l'ordonne.

LUCIO. Je reste, par ordre aussi.

MARIA. Par ordre de qui?

LUCIO. De moi.

MARIA. De toi! la belle autorité. (*Appelant.*) Gardes!... nous verrons.

LUCIO. Vous verrez.

Les gardes paraissent au fond.

MARIA, *bas.* Rends-tu ces papiers et me laisses?

LUCIO, *bas.* Dites à ces gardes de se retirer, ou je le leur dirai moi-même.

MARIA, *furieuse.* Gardes!...

LUCIO, *se couvrant.* Gardes, votre capitaine Lucio vous ordonne de vous retirer.

MARIA. Lucio!... Gardes, retirez-vous.

Les gardes disparaissent.

LUCIO, *regardant Maria.* Eh bien! que te disais-je?

MARIA, *le regardant.* Lucio! Lucio!... oui, c'est lui, c'est mon mari... Eh bien! que me veux-tu?... qu'espères-tu?... exploiter un scandale?... dénoncer au roi mon passé?

LUCIO, *railleur.* Moi, te faire du mal... quand c'est de toi que j'attends tout mon bien... oh! non, ma chère amie, non... que Dieu te conserve puissante, pour bien loger, vêtir et dorer ton mari.

MARIA. Combien de fois veux-tu cette bourse pleine d'or, dis?... Et puis pars et oublie mon nom.

LUCIO. Partir! je suis en trop bon gîte.

MARIA. Il le faut bien pourtant!

LUCIO, *s'asseyant.* Il le faut bien... Regarde un peu, Frasquitta.

MARIA. Je ne suis plus, Lucio, la paysanne Frasquitta.

LUCIO. Je dis mieux; je vois maintenant que tu ne l'as jamais été.

MARIA. Raison de plus.

LUCIO, *se levant.* Raison de moins. Oui, n'est-ce pas, noble signoretta, sous le déguisement d'une paysanne, un caprice vous aurait pris, quelques dix ans y a, de faire votre mari d'un homme de bonne mine, mais qui n'avait que cela; puis, comme fait un riche amant d'une pauvre maîtresse, le caprice satisfait et la fièvre passée, vous auriez dit à ce mari: Va-t'en, je ne veux plus de toi!

MARIA. Plus bas, Lucio, plus bas.

LUCIO, *triomphant, très-haut.* Bien tout cela, sans doute, s'il ne restait de cet hymen qu'un vague souvenir entre nous... mais ces deux lettres...

MARIA, *les saisissant.* Elles sont à moi!

LUCIO. Oui, les copies; mais les originaux sont en lieu de sûreté.

MARIA, *à demi-voix.* Des précautions contre ta femme...

LUCIO. N'en prenais-tu pas contre ton mari?

MARIA, *hypocrite, lui rendant les copies.* Tu ne m'avais pas comprise, Lucio... en m'emparant de ces lettres, je voulais te prouver que la crainte n'entre pour rien dans le bien que je veux te faire.

LUCIO, *railleur et bruyant.* Oh! pardon, je l'avais méconnue, cette chère femme!

MARIA. Oh! plus bas, plus bas!... c'est nous perdre tous deux... Ecoute: j'ai de grands projets; il me faut un homme résolu, sur qui je puisse compter. (*Avec effort.*) Sois le bien venu, Lucio!

LUCIO. Ah! à la bonne heure!

MARIA. Es-tu à moi corps et ame?

LUCIO. Et à qui, diantre! un mari pourrait-il être plus inévitablement qu'à sa femme?... Mais dis-moi, ces deux gentilshommes inconnus qui te dérobèrent à mon amour...

MARIA. L'un était mon oncle, l'autre mon frère; ils me cherchaient pour me livrer à l'infamie que j'avais voulu fuir en te suivant; la fortune leur manquait pour rehausser la noblesse de leur race; ils voulaient vendre ma jeunesse au roi de Castille... C'est pour me soustraire à cet odieux marché que je te suivis... il me sembla que mes aieux auraient moins à rougir, si j'aimais mieux être la femme d'un soldat que la maîtresse d'un prince... et si je te cachai ma naissance et mon nom, ce fut encore par respect pour ma famille vivante, car tu n'avais ni naissance ni nom.

LUCIO, *enchanté.* J'aurai tout cela maintenant!

MARIA. Mais la nuit s'avance... les jardins du Buen-Retiro sont déjà inondés de lumières... Je vais prendre mon costume de bal et mon masque... Dans les bosquets obscurs, à onze heures, tu sauras mes projets.

LUCIO, *qui a rempli les deux blancs-seings.* C'est ce que je demande.

MARIA. Quel nom as-tu mis là?

LUCIO. Le mien!

MARIA. Bien commun et bien court.

LUCIO. Donne-moi une terre pour l'anoblir et l'allonger... Ajoute le nom de ma seigneurie à mon nom. (*Il prend la plume.*) Cela fait?...

MARIA, *après avoir réfléchi.* Lucio d'Altariva.

LUCIO, *montrant le brevet après avoir écrit.* Vois donc comme le voisinage d'Altariva donne bel air à Lucio!

MARIA. Quant à la lieutenance...

LUCIO. J'en disporerai.

MARIA, *remontant la scène.* C'est bien; mais souviens-toi d'une chose: Je ne suis pas ta femme! je n'ai jamais été ta femme! il y a prescription.

LUCIO. C'est convenu.

MARIA. Et maintenant, je vais annoncer ta nomination au roi.

LUCIO. Va, mon amour.

MARIA, *revenant vivement.* Ah! souviens-toi aussi que tu m'as sauvé la vie, cette nuit, et ne sois pas étonné quand je te présenterai à don Pèdre comme un de mes deux libérateurs.

LUCIO, *froid.* Je veux bien.

MARIA. Ta main?

LUCIO. La voici.

MARIA. Et tu es à moi?

LUCIO. Et toi à moi?

MARIA. A toi.

LUCIO. A toi!

MARIA. Ce cher ami! (*A part.*) Impossible de faire autrement.

En passant au fond, elle désigne aux gardes Lucio comme leur capitaine.

SCENE IX.

LUCIO, *puis* PALMI.

LUCIO, *transporté.* Eh! qu'on vienne me

dire maintenant que le hasard est un mot! c'est une chose, pardieu!... qu'on me dise aussi que c'est un malheur de retrouver sa femme... ceci est un joli début... Quel va être l'étonnement de Palmi!...

Il remonte la scène et fait un signe. Palmi paraît à la porte latérale de gauche.

PALMI. Eh bien?

LUCIO. Incline-toi d'abord.

PALMI. Est-ce assez?

LUCIO. Encore.

PALMI, *s'inclinant davantage*. Tant mieux! car plus je serai bas, plus je te croirai haut.

LUCIO, *se pavanant*. Et maintenant regarde-moi; qu'en dis-tu?

PALMI. Je dis que tu as l'air trop insolent pour ne pas être un grand personnage.

LUCIO, *souriant*. C'est vrai; quand les petits s'élèvent, ils ont toujours peur de ne pas paraître assez grands.

PALMI. Le monde est une drôle de chose.

LUCIO, *se pavanant*. L'habit, comme il vous change! Ces gardes qui nous repoussaient hier du bois de leurs piques, s'inclinent devant nous et tremblent; c'est qu'hier, nous étions deux pauvres diables, gagnant misérablement la vie. A présent, nous sommes deux gentilshommes, deux hommes riches et nommés, deux brillans coquins, voleurs de haute volée, et les gardes nous respectent; c'est que les gardes sont du peuple, et le peuple est un sot.

PALMI. Nous en sommes aussi.

LUCIO. Nous en étions, Palmi!... Cette puissance que le peuple fait mine de haïr, il se courbe devant elle; cet éclat qu'il semble maudire, il s'en laisse éblouir; il est si bête, ce peuple, que si quelqu'un des siens s'élève, lui fangeux et misérable, il lui reproche la misère et la fange d'où il est sorti; il lui reproche l'arrogance, et il ne la permet, pour l'admirer, qu'à ceux que le hasard a fait naître dans les titres et l'or.

PALMI. C'est pourtant vrai... Fi! le peuple!

LUCIO. Oh! ris donc, Palmi, ris donc, je t'en supplie... admire ta bonne mine dans la mienne; sois insolent, Palmi; tu es chez toi... regarde les femmes dans les yeux, elles sont à toi, même celles qui sont aux autres; ces lambris sont à toi, tout cela est à nous, Palmi; donne-toi la peine de t'asseoir dans ces riches fauteuils.

Grands airs. Ils sont assis.

PALMI. Mais enfin qui es-tu?

LUCIO. Lucio d'Altariva, capitaine des gardes.

PALMI. Impossible!

LUCIO. Ne suis-je pas un homme? N'y a-t-il pas des gardes?

PALMI. Sans doute.

LUCIO. Voilà les élémens du possible, Palmi.

PALMI, *s'inclinant*. Monseigneur...

LUCIO, *debout*. Ecoute-moi, maintenant. Dans cette fête de ce soir, dans ce jardin royal, mille passions diverses vont s'agiter; tu plongeras, Palmi, au milieu de tous ces flots d'intrigue... il y a des secrets au fond; tu en recueilleras, tu les apporteras; ils valent de l'or, et nous partagerons.

PALMI. Je suis bon plongeur.

LUCIO. Avant de nous rendre ici, je me suis informé de tout, je sais tout: Frédéric, le grand maître de Saint-Jacques, suivra la jeune reine; ma femme suivra Frédéric; Angelo sera là, là le roi et les agens subalternes de toutes ces intrigues. Jetons-nous dans les tourbillons de ces masques, exploitons-les. Ces gens royaux, Palmi, sont notre peuple à nous.

PALMI, *se rengorgeant*. Je veux bien.

LUCIO, *souriant*. Je suis roi de Castille et te fais vice-roi.

Il lui donne le brevet de lieutenant.

PALMI. Lieutenant des gardes!

LUCIO. Un titre seulement; tu n'exerceras pas, tu n'as jamais servi... je te le donne pour qu'il ne soit pas à un autre: rien à fairet; beaucoup à recevoir.

PALMI. Tu as rencontré ma vocation.

LUCIO, *appelant*. Gardes du roi! (*Les gardes paraissent*; *bas à Palmi.*) Je connais la consigne, j'ai servi dans leurs rangs. (*Aux gardes.*) Gardes, vous savez l'ordre: Tout le monde peut entrer en masque dans le jardin royal; tout le monde doit en sortir démasqué, demi-heure avant la fin de la fête. A minuit, le jardin est évacué, et nul n'a le droit, excepté le roi, de s'y trouver après cette heure.

PALMI, *à part*. Quel aplomb!

LUCIO, *aux gardes*. Allez. (*Les gardes défilent du fond à la porte de droite*; *bas à Palmi.*) Ils vont!... des machines! (*Aux gardes.*) Halte!

Les gardes s'arrêtent.

PALMI, *à demi-voix*. A ce soir, capitaine.

LUCIO, *à demi-voix*. A ce soir, lieutenant: Confiance, arrogance, impertinence, trois vertus que j'exige de nous, pour que nous fassions honneur au choix de ma femme.

PALMI, *à demi-voix*. Je t'imiterai.

LUCIO, *de même*. A ce soir, flatteur!... (*Aux gardes.*) Marche!

Les gardes marchent.

ACTE DEUXIÈME.

Partie du jardin du Buen-Retiro. Une torche à droite et à gauche éclaire la scène, sur le premier plan. Des masques se rendent dans les parties lointaines du jardin, d'où arrivent de temps en temps des bouffées de musique douce et expirante. Les masques vont de gauche à droite.

SCENE PREMIERE.

FRÉDÉRIC, TELLO, HENRI, *puis* ANGELO.

Ils sont masqués tous trois et en dominos.

FRÉDÉRIC, *quand les masques ont disparu, se démasquant.* Quelle imprudence! si le roi, qui vous croit partis pour l'exil, se doutait que vous êtes ici!

HENRI, *se démasquant ainsi que Tello.* Nous avons voulu te voir avant de partir.

FRÉDÉRIC. Sortez du jardin. Tenez-vous cachés à Valladolid. Si mes projets sont découverts, toi, Henri, tu passeras en France pour demander du secours à Charles V; toi, Tello, tu soulèveras les provinces de Castille les moins dévouées à don Pèdre... Allez, allez, prudence d'abord; résolution ensuite. (*Angelo paraît non déguisé. Tello et Henri se retirent. Angelo s'approche sans être aperçu de Frédéric.*) Angelo ne vient pas. Comment reconnaître la reine, si elle est déguisée et masquée... Pauvre reine! comme elle a été impitoyablement brisée par la colère du roi... Oh! si elle était là, peut-être j'oserais, sous ce déguisement et sous ce masque...

ANGELO, *qui s'est approché sans bruit.* Osez donc, monseigneur? pourquoi n'oseriez-vous pas?

FRÉDÉRIC, *contrarié.* Tu étais là?

ANGELO. Je suis partout et je sais tout; oui, tout, vous dis-je... Pourquoi dissimuler?

FRÉDÉRIC. Angelo!... c'est assez.

ANGELO. Ah! bah! que voulez-vous après tout? la défendre, la protéger, au péril de vos jours, contre ses ennemis?

FRÉDÉRIC. Oh! oui, ma vie est à elle.

ANGELO. C'est comme moi, je le lui dis; elle ne se fâche pas.

FRÉDÉRIC. C'est que tu es un enfant.

ANGELO. Raison de plus, vous pouvez mieux la défendre; vous êtes plus grand et plus fort; elle se fâchera bien moins.

FRÉDÉRIC. Tais-toi... Quel est le déguisement de la reine?

ANGELO. Un domino bleu.

FRÉDÉRIC. *se promenant et rêvant.* C'est bien; cela suffit.

ANGELO. Mon Dieu! comme vous êtes triste! Oh! moi, quand j'aimerai quelque femme, je serai gai; c'est plus amusant... Il faudra que je m'informe à quel âge on aime. J'ai treize ans... je crois que ça ne tardera pas.

Il sort en courant par la gauche.

SCENE II.

FRÉDÉRIC, BLANCHE, *venant de la droite.*

BLANCHE, *à ses femmes.* Allez, mesdames, allez, je ne veux pas vous attrister de ma douleur. Prenez part à la fête; ce lieu est solitaire, je vous y attendrai.

Les femmes se retirent.

FRÉDÉRIC, *à part, mettant son masque.* La reine!

BLANCHE, *sans voir Frédéric.* Ah! pourquoi n'ai-je point écouté ma secrète pensée? Pourquoi suis-je venue en Castille, malgré la terreur que m'inspirait le nom seul du roi? Toute la cour de France pleurait en me voyant partir. Il y avait dans ces larmes un pressentiment de ma destinée... On vient... mon masque...

Elle n'a pas le temps de le mettre.

FRÉDÉRIC, *masqué.* Oh! restez ainsi, madame, vos traits augustes vous protégeraient mieux qu'un masque contre un outrage, s'il était quelqu'un capable d'un outrage envers la reine.

BLANCHE. Qui que vous soyez, le ton de vos paroles me répond de votre obéissance. Retirez-vous.

FRÉDÉRIC. Oh! laissez-moi vous dire, à la faveur de ce déguisement qui cache la personne et ne laisse voir que le cœur, laissez-moi vous dire qu'il est un homme entre tous vos sujets dévoués qui souffre plus cruellement que les autres de l'insulte faite à la reine; laissez-moi vous dire que cet homme, à votre insu, attend une occasion favorable de vous venger des injures de ceux qui devraient vous adorer à genoux. Ne lui enlevez pas, madame, l'espérance qui soutient sa vie, celle de la sacrifier pour assurer la vôtre. Un mot, un seul mot de votre bouche royale qui ap-

prouve ma résolution, qui m'accepte pour défenseur, et mes amis sont prêts, et l'occasion venue, nous combattrons pour vous.

BLANCHE. Oh ! je vous le défends. N'aggravez point mes peines des craintes que m'inspirerait pour mes rares amis l'exécution d'un projet insensé.

FRÉDÉRIC. Insensé? Non, madame, l'audace et l'activité peuvent en assurer la réussite.

BLANCHE. Non, non, je suis résignée à mon sort.

FRÉDÉRIC. Mais votre sort, le connaissez-vous bien? Connaissez-vous bien l'homme qui vous a marquée de sa haine ?

BLANCHE. Laissez-moi.

FRÉDÉRIC. Une écharpe fatale et une calomnie vous ont à jamais perdue dans le cœur du roi ; et vous savez comment la Castille l'appelle dans ses secrètes malédictions.

BLANCHE. Ne me le dites pas, car ce nom m'épouvante.

FRÉDÉRIC. Vous m'autorisez donc?

BLANCHE. Point de révolte, point de vengeance ; mais s'il est un moyen de me dérober à sa haine, j'y souscris. Sauvez-moi, sauvez-moi; je veux revoir la France; je ne veux pas mourir ici.

FRÉDÉRIC. Oh ! oui, vous sauver, madame, non pas pour fuir, mais pour vous laisser aux vœux de la Castille; sauver votre tête, madame, mais sans en faire tomber la couronne.

BLANCHE. La couronne? Oh ! elle me pèse déjà, et je la porte depuis si peu de temps! Délivrez-moi de la couronne. Avant de la porter, ma vie était douce et heureuse. Rendez-moi au ciel de la France, à l'amour de ma famille, à la liberté de mes premiers ans. Mon frère, le roi Charles vous récompensera, et moi, oh! moi, si par vous j'ai le bonheur de n'être plus reine, oh ! moi, je vous garderai une éternelle reconnaissance.

FRÉDÉRIC. Non, non, madame, ce serait une lâcheté à vos amis que de ne savoir pas d'autre réparation à vos injures qu'une fuite honteuse.

BLANCHE. Ah ! votre obstination commence à m'alarmer... et je crains que vous ne vouliez me faire servir d'instrument à d'ambitieux desseins... Et qui me dit encore que vous n'êtes pas un agent du roi lui-même ; que vous ne venez point sonder mes secrètes dispositions pour me dénoncer ensuite à sa haine ?

FRÉDÉRIC. Vous pouvez penser ?

BLANCHE. Oh ! ce serait affreux de cacher une lâche trahison sous l'apparence du dévouement.

FRÉDÉRIC, *se démasquant*. Voyez qui vous soupçonnez !

BLANCHE. Le grand-maître ! (*A part.*) mon cœur me l'avait presque dit.

FRÉDÉRIC, *s'inclinant avec respect*. Eh bien, madame, autorisez-vous un sujet dévoué?...

BLANCHE, *brusquement*. Silence ! on vient !

Frédéric et Blanche remettent leurs masques ; un masque rouge, venant de la gauche, suivi de quatre autres, s'arrête et examine Blanche et Frédéric.

FRÉDÉRIC, *à part*. Qu'ont-ils donc à nous examiner ainsi ? (*Aux masques.*) Le reste du parc royal vous est-il interdit, que vous vous arrêtiez ?...

BLANCHE, *bas à Frédéric*. Que faites-vous? une querelle! songez qui vous compromettez, si une indiscrétion violente m'arrachait ce masque.

FRÉDÉRIC, *bas*. J'ai mon épée.

BLANCHE, *bas*. Retirez-vous, je le veux. (*Frédéric s'incline.*) Point de respects ! vous révélez la reine à ces indiscrets !

Frédéric se retire et toise les masques en passant ; le masque rouge fait signe à ceux de sa suite de se retirer.

SCENE III.

BLANCHE, *masquée ;* LE MASQUE ROUGE.

BLANCHE, *voulant se retirer à droite*. Quel dessein...

LE MASQUE ROUGE, *l'arrêtant*. Dis-moi, beau masque, quel est ce cavalier qui se retire? Il te parlait d'amour? il te donnait un rendez-vous ?

BLANCHE, *fière, dégageant sa main*. Laissez-moi !

LE MASQUE ROUGE. Par saint Jacques de Compostelle, tu fais la fière, je crois. Tu ne l'étais pas tant avec ce cavalier. C'est que tu l'aimes, sans doute ? Eh bien, tant mieux ! je n'aurai que plus de mérite et de bonheur à rendre ton cœur infidèle.

BLANCHE. Je vous ordonne...

LE MASQUE ROUGE. Oh ! tu m'ordonnes ! je n'obéirai pas.

BLANCHE. Que prétendez-vous donc ?

LE MASQUE ROUGE. Te prouver que ton amant, quel qu'il soit, peut accepter pour rival un homme de ma sorte.

Il se démasque.

BLANCHE. Ciel ! le roi !

LE ROI. Tu trembles ? rassure-toi ; le roi

n'est à craindre que pour les rebelles. Ta main? La jolie main! elle me donne grande envie de voir ton visage.

BLANCHE, *portant la main à son masque.* Vous oseriez!

LE ROI. Un roi ose tout.

BLANCHE. J'appellerai.

LE ROI. Je renverrai.

BLANCHE. Oh! par pitié, monseigneur...

LE ROI. Par pitié, belle dame, découvre-moi des traits que je devine charmans.

BLANCHE, *vivement.* C'est une erreur.

LE ROI. Eh bien, montre-toi, je te laisse... Tu n'en fais rien? C'est que tu es jolie, et je vais...

BLANCHE. Qu'allez-vous faire?

LE ROI. Oter ou arracher ce masque.

BLANCHE. Jamais, plutôt mourir.

LE ROI. Ni l'un ni l'autre.

Il va porter la main au masque de Blanche; un masque rose s'interpose entre Blanche et le roi, un poignard à la main; le roi remet son masque.

LE MASQUE ROSE, *au roi qu'il n'a pas eu le temps de reconnaître.* Arrière! ou je te frappe!

LE ROI. Sais-tu qui tu veux frapper?

LE MASQUE ROSE. Sais-tu qui tu offenses?

LE ROI. Je verrai son visage!

LE MASQUE ROSE, *levant le poignard.* Tu ne le verras pas.

BLANCHE, *se démasquant, pour prévenir un régicide.* Angelo, c'est le roi!

LE ROI, *démasqué.* La reine!

ANGELO, *démasqué, au roi.* Pardonnez-moi, monseigneur; c'est un inconnu que que j'allais frapper.

LE ROI. Retire-toi. (*Angelo se retire sur un signe de Blanche. Le roi furieux.*) Quel est le cavalier qui osait vous parler, madame?

BLANCHE, *tremblante.* Je l'ignore, il était masqué.

LE ROI. Oh! ce n'est pas l'amour, gardez-vous de le croire, ce n'est pas la jalousie qui s'irrite, vous le savez, madame; c'est la majesté royale qui s'indigne. Son nom?

BLANCHE. Je l'ignore.

LE ROI. Vous craignez, en me le révélant, de me révéler un outrage et un complice. C'est votre amant sans doute, c'est celui qui vous a secondée dans l'enchantement de l'écharpe envenimée...

BLANCHE. Je n'ai pas d'amant, je n'ai pas de complice; mon cœur ne me reproche rien.

LE ROI. Mensonge!

BLANCHE. Ah! monseigneur, si vous vouliez m'entendre; si de perfides insinuations...

LE ROI, *la prenant par le bras.* Son nom, son nom? je vous dis que je veux savoir son nom?

Il la jette sur le siége.

BLANCHE. Oh! ce malheur m'avait été prédit, et déjà pour moi il commence.

LE ROI, *terrible.* Ne vous a-t-on pas prédit...

BLANCHE, *épouvantée.* Oui... Eh bien, tuez-moi; je ne sais pas son nom!

Angelo paraît avec d'autres masques auxquels il montre le roi.

LES MASQUES, *excités par Angelo.* Vive le roi!

LE ROI, *mettant son masque.* Malédiction! mon incognito est trahi!

LES MASQUES. Vive le roi!

LE ROI, *à Blanche.* Quittez la fête, je vous l'ordonne, et demain...

Le roi s'échappe à gauche voyant les masques qui approchent. La foule le suit en criant: VIVE LE ROI!

ANGELO *à Blanche.* Je n'ai pas trouvé d'autre moyen... Ah! vous pleurez! c'est le roi qui cause ces larmes.

BLANCHE. Il a promis d'y mettre un terme.

ANGELO, *se méprenant.* Serait-il vrai?

BLANCHE. Oui, Angelo, ses regards m'ont promis la mort.

Blanche sort soutenue par ses femmes.

ANGELO, *seul.* Pauvre reine!... quelle affreuse destinée!... on vient! Oh! ne la quittons plus. Soyons toujours près d'elle, pour partager ses chagrins.

Il sort à droite, par où est sortie la reine.

SCENE IV.

LUCIO, *en capitaine des gardes,* PALMI.

PALMI, *un domino sur le bras et un masque à la main.* Eh bien, es-tu content de moi?

LUCIO. Tu as été sublime d'assurance et d'insolence; tu m'as fait honneur... Je t'aimais, je t'estime.

PALMI. Lorsque Maria Padilla nous a présentés au roi comme ses deux libérateurs, m'as-tu vu perdre contenance, m'as-tu vu clignoter devant la majesté royale?

LUCIO. Aussi le roi nous a-t-il pris pour de braves gentilshommes. Au fait, n'avons-nous pas ce qui les distingue? Le costume et l'effronterie, plus l'esprit et le cœur?

PALMI. Je croyais que c'était plus difficile.

LUCIO. Souviens-toi de notre plan. Il se trame ici quelque chose. Si nous pouvions nous emparer de quelque secret important... Rien ne se vend cher à la cour

comme les secrets. Gravite sans cesse autour des grands de l'état et tu pourras trouver cette pierre précieuse.

PALMI. Et quand nous aurons fait fortune...

AIR :

Je veux acheter des châteaux
Hérissés de hautes tourelles,
Avec des droits seigneuriaux
Sur les manans et sur les belles;
Et puis, mourant en bon chrétien,
Sur un fastueux cénotaphe
On inscrira mon épitaphe :
Ici, gît un homme de bien!

LUCIO. Et la mort rira, sous cape; mais laisse-moi, j'attends Maria Padilla.

PALMI. Ta femme?

LUCIO. Elle n'est pas ma femme, ne l'oublie pas; fais comme moi. Elle est mieux que cela, elle est mon caissier.

Palmi disparaît parmi les arbres ; Maria s'avance.

SCENE V.

MARIA, LUCIO.

MARIA, *désignant Palmi qui sort.* Es-tu bien sûr de cet homme?

LUCIO. Comme de Lucio.

MARIA, *souriant.* Es-tu bien sûr de Lucio?

LUCIO. Plus que de toi; car je suis toujours ton mari, et tu ne veux plus être ma femme.

MARIA. Laisse-là tes souvenirs : chronique ancienne que notre amour.

LUCIO. Et nous ne voulons pas la relire.

MARIA. Ce n'est pas un tête-à-tête amoureux, mais un entretien politique que nous allons avoir.

LUCIO. La politique et l'amour ne vont pas bien ensemble. Je renferme mes sentimens. De quoi s'agit-il?

MARIA. Tu es capitaine des gardes, n'est-ce pas?

LUCIO. Depuis quelques heures.

MARIA. A qui dois-tu compte de ce corps d'élite?

LUCIO. Je dois compte au roi des gardes du roi.

MARIA. Non, pas au roi, Lucio, mais à Maria Padilla.

LUCIO. A Maria, au roi, qu'importe? Leurs intérêts ne sont-ils pas les mêmes!

MARIA, *à demi-voix.* Et s'ils étaient différens, opposés? Si je te disais un jour, bientôt peut-être : c'est à moi que tu dois ta place, c'est à moi que tu dois ton dévouement? Si je te disais : Lucio, le roi ne doit plus être roi!... que répondrais-tu?

LUCIO. Que les maris ont bien tort de se plaindre de l'infidélité de leurs femmes.... Elles trahissent jusqu'à leurs amans!

MARIA. Mon amant?... lui! il n'a jamais été que mon tyran ou mon esclave.

LUCIO. Tu l'as aimé pourtant.

MARIA. Jamais... il m'a achetée, je te l'ai dit. Mes indignes parens m'ont vendue à cet homme, vendue, livrée malgré moi. J'avais voulu descendre en t'épousant; il me fallut monter. Et une fois à ce sommet, j'ai du m'y bien tenir; car la pitié n'était pas au bas de ma fortune pour me consoler d'une chute. J'étais attendue là par le mépris... Lucio, j'ai bien souffert! et pas un seul ami, pas un qui me rendît justice; et j'ai passé dix ans comme cela, Lucio, dix ans dans les défiances, les perfidies et les mensonges... Va, va, tu dois en convenir, j'ai quelques droits à la puissance. Elle m'a coûté assez cher pour que je puisse dire : Elle est bien à moi!

LUCIO. Que veux-tu conclure de ceci?

MARIA. Que je n'en veux pas être dépossédée.

LUCIO. Le roi seul peut t'y maintenir!

MARIA, *mystérieuse.* C'est le roi que je crains; il m'a rappelée aujourd'hui, n'est-ce pas! il peut me chasser demain. Plusieurs fois déjà il m'a donné des rivales... Ce soir même, à cette fête qu'il donne pour moi, pour moi seule, il cherche des aventures, il poursuit des femmes dont il ne voit pas les traits. Cette nature inquiète et sombre court sans cesse après un bonheur qui fuit toujours. Tout ce qui est mystère lui plaît; tout ce qui est ténèbres le tente. Il se plonge dans l'inconnu par l'espérance d'un plaisir, et cette nuit, il peut se rencontrer une femme qui me remplace demain. Demain, il me faudra peut-être repartir pour l'exil entre deux haies de sourires moqueurs ou d'insultans mépris... non, non, non, c'est assez d'outrages. Le jour de la vengeance est venu.

LUCIO, *froidement.* Dois-je gagner à ce changement?

MARIA. Sans doute.

LUCIO. Je l'approuve.

MARIA. Et puis, il est un motif plus honorable, plus glorieux... il me semble que si la Castille me devait, un jour, d'être délivrée du tyran qui l'opprime, loin de me mépriser, comme elle fait, elle me bénirait. Alors, Lucio, je ne serais plus Maria Padilla, la frivole, comme ils m'appellent, je serais une héroïne!

LUCIO. Alors, je me déclare ton mari, afin d'être un héros... Mais qui mettre à la place du tyran?

MARIA. J'y ai songé, il est un homme... je dois le voir, ici, cette nuit.

LUCIO. Ah! oui, je comprends : mon autre collègue.

MARIA. Lorsqu'une femme peut faire les destinées d'un empire, Lucio, elle ne doit pas être jugée sur les règles vulgaires. Elle n'est pas une femme.

LUCIO. Est-elle plus ou moins?

MARIA. Elle est... elle est autre chose. Le voici. Laisse-moi; je te dirai plus tard le reste de mes projets et ce que j'attends de toi.

LUCIO. Si je puis tout attendre de toi, chère femme, tu peux tout attendre de moi.

MARIA. Voilà de la politique.

Lucio disparaît à droite; Frédéric, un instant après, paraît à gauche.

SCENE VI.

FRÉDÉRIC, MARIA.

FRÉDÉRIC, *à part, bien articulé.* C'est elle... de l'adresse et un mensonge... il le faut pour sauver la reine.

MARIA. Vous êtes exact; c'est bien.

FRÉDÉRIC, *comédien.* Mieux inspiré, madame, je n'aurais pas dû peut-être me trouver à ce rendez-vous.

MARIA. Pourquoi cela?

FRÉDÉRIC. Pour éviter des reproches et garder une illusion.

MARIA. Des reproches?

FRÉDÉRIC. Je crains d'en avoir mérité par l'imprudence de mes regards; et vous ne m'avez appelé près de vous sans doute que pour m'ordonner la réserve et le repentir, ou pour me menacer de votre haine.

MARIA. Ma haine!

FRÉDÉRIC. Mais dussiez-vous m'en accabler, je ne suis plus maître d'un secret gardé si long-temps : je vous aime!

MARIA. Et vous craignez ma colère? Ah! Frédéric, espérez une couronne!

FRÉDÉRIC, *jouant la passion.* Il serait possible!... oh! ne m'abusez pas; ce serait une cruelle dérision que promettre l'amour à qui on ne réserverait que la haine.

MARIA. Grand-maître de Saint-Jacques, vous êtes le seul homme que je puisse associer à mon noble dessein. Écoutez : le roi est mon esclave, et je n'en suis pas fière; car c'est un tigre qui rampe à mes pieds; mais cet esclave, je le puis enchaîner, je puis le livrer à vos vengeances que j'irriterai de toutes les miennes. Cet esclave a une couronne, je vous la donnerai. Je vous donnerai ses courtisans, j'ai de quoi les acheter tous, plusieurs fois; je vous donnerai sa vie, si vous la voulez, et vous ne serez pas, vous, mon esclave, vous serez mon maître... Parle, réponds, je t'aime, veux-tu régner?

FRÉDÉRIC, *à part.* La reine est sauvée! (*Haut.*) O Maria, chère Maria, toute tristesse se dissipe aux paroles que tu fais entendre.

MARIA. La Castille qui tremble et saigne sous la main de don Pèdre saluera ton avénement de ses acclamations. La Castille t'espère, mais n'ose te demander : réalise les espérances de la Castille.

FRÉDÉRIC. A moi donc?

MARIA. Ta couronne.

FRÉDERIC. A don Pèdre?

MARIA. L'exil.

FRÉDÉRIC. A la reine Blanche?

MARIA. Le retour dans sa patrie.

FRÉDÉRIC. Et tu penses, Maria, que ce projet n'est pas un songe, et que demain pour moi sera différent d'aujourd'hui?

MARIA. Aujourd'hui sujet, demain sur la voie du trône.

FRÉDÉRIC. Et dans quelques jours?...

MARIA. La couronne sur cette tête, et le sceptre dans cette main.

FRÉDÉRIC. Ton motif?

MARIA. Mon amour.

FRÉDÉRIC. Tes moyens?

MARIA. Les voici : don Pèdre, endormi dans le silence de la révolte qui n'attend qu'une occasion pour éclater encore, est livré tout entier à son amour pour Maria Padilla. Cet anneau royal me fait partager avec le roi la supreme puissance ou plutôt me fait régner seule près de lui. Cet anneau est comme une signature royale des ordres donnés par celui qui le porte; il élève et abat; il place et déplace; il donne et il retire... Cet anneau qui me fait reine te fera roi.

Ici Palmi paraît, caché derrière un arbre il écoute : il est en domino et masqué.

FRÉDÉRIC. C'est bien.

MARIA. Les places éminentes seront données à tes amis dévoués; et bientôt, à un signal, la Castille se lèvera tout entière pour proclamer roi don Frédéric d'Aragon!

FRÉDÉRIC. Il est ici deux postes qu'on ne saurait confier à des dévouemens trop éprouvés.

MARIA. Quels sont-ils?

FRÉDÉRIC. La capitainerie et la lieutenance des gardes.

MARIA. Ces postes sont occupés par deux hommes à moi.

FRÉDÉRIC, *à part.* Raison de plus pour les destituer. (*Haut.*) Je les demande pour deux hommes plus sûrs encore.

MARIA. On peut compter sur les miens; ils sont dévoués.

FRÉDÉRIC. Moins que ceux que j'ai en vue... c'est du reste une condition sans laquelle il m'est impossible de m'associer à vos projets.

MARIA. Mais...

FRÉDÉRIC. Voyez.

MARIA. Comment?

FRÉDÉRIC, *caressant.* Maria, vous me refusez?

MARIA. Ce sera faire deux mécontens, deux hommes dangereux.

FRÉDÉRIC. La prison me répondra d'eux; acceptez-vous?

Il va voir autour de lui en cas de surprise.

MARIA, *à part.* Refuser, c'est tout perdre... Au fait, dès qu'une indiscrétion de mon mari n'est plus à craindre... Pauvre mari! bah! en politique...

FRÉDÉRIC, *revenant.* Vous ne répondez pas?

MARIA. Une prison vaste et commode, mais surveillée par ces muets de l'Orient qui ne pourraient transmettre leurs paroles.

FRÉDÉRIC. J'y pensais.

MARIA, *s'inclinant et souriant.* Eh bien donc, que le roi dispose à son gré de toutes les places.

FRÉDÉRIC. C'est bien; mais silence; il me semblait...

Il va voir au fond.

MARIA, *seule sur le devant.* Son cœur est enchaîné.... enchaînons sa volonté pour l'exécution de ce hardi dessein.

FRÉDÉRIC, *revenant.* On pourrait nous surprendre.

MARIA. Frédéric, un engagement réciproque, en fermant tout accès à de timides réflexions, nous ferait l'un et l'autre marcher avec plus d'énergie vers le but désiré... Echangeons un engagement écrit.

FRÉDÉRIC. J'allais vous le proposer.

MARIA, *allant près de la torche de droite, à part.* Il est à moi.

FRÉDÉRIC, *allant près de la torche de gauche, à part.* Elle est à moi.

PALMI, *à part.* Ils sont à moi.

Maria et Frédéric, chacun de son côté, écrivant sur un calepin; Palmi tire le sien.

MARIA, *écrivant.* Je m'engage...

PALMI, *à part.* Ecoutons.

FRÉDÉRIC, *à part, tout en écrivant.* Enfin, notre plus dangereux ennemi se livre et par lui nous renversons les autres. L'ambitieuse Maria espère sans doute partager le trône avec moi; je n'en veux ni pour moi, ni pour elle.

MARIA, *à part, tout en écrivant.* Lucio est paresseux et gourmand; il n'aura rien à faire et sera bien traité.

FRÉDÉRIC, *à part.* La reine, la reine seule! oh! sa vie est sauvée et sa couronne aussi; que Maria me croie fidèle jusqu'au jour où les moyens d'exécution seront tous dans ma main...

Palmi trébuche et fait du bruit.

MARIA. Ciel! quelqu'un!

FRÉDÉRIC. Une surprise.

MARIA, *éteignant la torche de son côté.* Éteignez cette torche...

Frédéric éteint la sienne de son côté.

PALMI, *à part.* Heureux accident! quelle idée!

FRÉDÉRIC, *bas à Maria.* Je n'entends plus rien.

MARIA, *dans l'ombre.* Ou êtes-vous?

Palmi détache deux feuillets de son calepin et les plie; il s'avance entre Frédéric et Maria.

FRÉDÉRIC. Ici.

MARIA. Votre papier?

FRÉDÉRIC. Le voici.

PALMI, *le prenant, à part.* Merci.

Il donne un feuillet blanc à Maria.

FRÉDÉRIC. Et le vôtre?

MARIA. Le voici.

PALMI, *même jeu, à part.* Merci.

FRÉDÉRIC. C'est bien.

MARIA. Et maintenant, séparons-nous.

FRÉDÉRIC. Déjà... (*A part.*) Et cette puissante bague! il me la faut.

MARIA. Il serait imprudent de rester plus long-temps ensemble...

FRÉDÉRIC. Mais à minuit, quand tout le monde sera retiré, quand la fête sera finie, quand tout sera rentré dans l'ombre et le silence, seuls ici... pour nous entretenir de nos projets, pour te parler de mon amour.

MARIA. J'y serai.

FRÉDÉRIC. A minuit donc.

MARIA. A minuit.

Palmi prend la main que Maria donne à Frédéric et la baise, il donne la sienne à baiser à Frédéric; Frédéric sort par la gauche, Maria par la droite.

PALMI, *seul.* Ah! madame Lucio, vous jouez de ces tours à votre mari et à son ami; une séparation de dix ans ne vous suffit pas? peste!

SCENE VII.

LUCIO, DEUX GARDES, PALMI.

LUCIO, *aux gardes.* Rallumez. (*Les gardes rallument à droite et à gauche, au moyen de deux torches, les torches éteintes par Frédéric et Maria. Ils sortent à droite. A Palmi.*) Que faisais-tu là?

PALMI. Je pêchais une perle.

LUCIO. Dans les ténèbres?

PALMI. A la cour on ne pêche bien qu'en eau trouble.

LUCIO. Que veux-tu dire?

PALMI. Voici deux papiers.

LUCIO. De qui et pour qui?

PALMI. Ceci du grand-maître à la favorite, cela de la favorite au grand-maître.

LUCIO. Ah! ah! quelque mystère! Un mari peut, je crois, lire les lettres de sa femme, et même celles de l'amant de sa femme; voyons... (*Il lit et dit après.*) Ah! le grand-maître s'engage à faire asseoir Maria sur les premières marches d'un trône usurpé... Je veux bien.

PALMI. Tu ne seras pas aussi content du style de ta femme.

LUCIO. Voyons... Ah! Maria s'engage à fournir au grand-maître les moyens de monter sur le trône... Tant mieux, tout bien nous venant de Maria. (*Il lit.*) Je dis tout bien, voici qui n'en est pas... Maria promet ma destitution et la tienne au grand-maître.

PALMI. Il est vrai.

LUCIO. Vrai qu'elle promette, oui; mais que cela doive être, non.

PALMI. Qui l'empêchera?

LUCIO. Le plus intéressé.

PALMI. Qui donc?

LUCIO. Moi donc, Palmi... ces papiers sont ma fortune et ma vengeance.

PALMI. J'ai autre chose à te dire.

LUCIO, *froissant les papiers.* J'écoute.

PALMI. Maria trahit le roi, le grand-maître trahit Maria, je trahis le grand-maître.

LUCIO. Hommes, femmes, trahisons, cela se tient. Rien d'extraordinaire.... Après?

PALMI. Le grand-maître veut sauver la reine dont il est épris. La puissance que lui donne Maria, il la tourne contre elle-même. Il détrône, il renverse le roi, Maria, toi et cent autres.

LUCIO. Cent autres, soit; mais moi!... Après?

PALMI. Cette nuit, en secret, il va trouver la reine; il lui fait part de ses projets, et si la reine approuve, au bout de quelques jours...

LUCIO. Qui t'a dit tout cela?

PALMI. J'étais caché, j'écoutais; le grand-maître se le disait à lui-même, c'est comme s'il me l'eût dit.

LUCIO. Palmi, vous irez loin.

PALMI. Quoi! tu n'es pas alarmé?..

LUCIO. Incline-toi, Palmi... plus bas, plus bas encore.

PALMI, *s'inclinant.* Tu me rassures.

LUCIO. Frasquitta, ma bien-aimée, ne plus aimer votre mari, passe, c'est l'ordinaire; mais le destituer, cela ne passe pas... et vous aurez bientôt de mes nouvelles.

PALMI. Chut! ta femme d'un côté et le grand-maître de l'autre!

LUCIO. Derrière ces arbres.

Ils se cachent à gauche.

SCENE VIII.

LUCIO, PALMI, *cachés*; FRÉDÉRIC *de la gauche*, MARIA, *de la droite.*

FRÉDÉRIC. Maria!

MARIA, *montrant le feuillet blanc de Palmi.* Frédéric!... sur votre honneur de gentilhomme, grand-maître de Saint-Jacques, est-ce là le papier que vous m'avez remis?

FRÉDÉRIC, *de même.* Sur votre amour, Maria, est-ce là le papier que j'ai dû recevoir de votre main?

MARIA. Non, devant Dieu!

FRÉDÉRIC. Non, sur l'honneur!

MARIA. Ceci cache un horrible mystère!

FRÉDÉRIC. Je ne sais où arrêter ma pensée; mais si le roi vient à savoir... si notre engagement écrit est tombé entre ses mains....

MARIA. Tout serait perdu.

FRÉDÉRIC. Maria, n'imaginez-vous aucun moyen de prévenir les malheurs qui suivraient une pareille révélation?

MARIA, *le conduisant à l'extrémité à droite, bas.* Tiens, prends cette bague.

LUCIO, *bas à Palmi.* Je n'entends plus rien!

FRÉDÉDIC, *bas.* Et vous, Maria?

MARIA, *bas.* J'ai mon projet. Adieu.

FRÉDÉRIC, *à part.* Oh! la reine est sauvée.

Il sort par la droite.

LUCIO, *bas à Palmi.* Va dire à mes gardes de se tenir près d'ici.

Palmi sort à gauche.

SCENE IX.

LUCIO, MARIA.

Lucio sort de sa cachette, se croise les bras et regarde Maria, qui ne l'aperçoit pas.

MARIA. Ah! mon ame n'était point préparée à ce brusque passage de la joie la plus vive à la plus profonde terreur. D'où vient cette substitution?... quelque démon dans l'ombre...

LUCIO, *à part.* Comme on traite les gens d'esprit!

MARIA. Et Lucio à qui j'ai fait dire de venir me trouver ici, Lucio qui n'arrive pas! Lui seul peut me sauver; je me sens défaillir. Oh! si l'excès de mon trouble allait me rendre immobile et muette; si Lucio arrive et que je ne puisse ni le voir ni lui parler... Le roi bientôt...

LUCIO, *lui frappant l'épaule.* Chère amie...

MARIA. Lucio!... voici ma force.

LUCIO. Tu m'as fait appeler?

MARIA. Lucio, tu es ma providence.

LUCIO. Cela prouve que tu es abandonnée de celle de Dieu.

MARIA. Il faut me sauver.

LUCIO. Tu vas donc périr, ma bonne femme?

MARIA. Il faut me sauver, te dis-je.

LUCIO. Il faut! Comme tu parles à ta providence! Il faut d'abord que je le puisse, ensuite que je le veuille.

MARIA. Tu le peux, tu le veux.

LUCIO. Que tu saches mon pouvoir, puisque c'est de toi que je le tiens, à la bonne heure; mais ma volonté...

MARIA. N'as-tu pas fait serment d'être à moi?

LUCIO. Et toi à moi?

MARIA. J'ai tenu ma promesse.

LUCIO. Je tiendrai la mienne, comme tu as tenu la tienne, et s'il ne faut que cela pour te satisfaire...

MARIA. Voilà tout ce que je demande.

LUCIO. C'est tout ce que tu auras.

MARIA. Merci, Lucio.

LUCIO. De rien, Maria.

MARIA. Le temps est précieux.

LUCIO. Je n'ai pas perdu le mien cette nuit.

MARIA. Écoute. Une conspiration se tramait pour renverser don Pèdre du trône de Castille; les deux chefs du complot devaient l'occuper après lui.

LUCIO. Oui, c'est ainsi que cela se pratique.

MARIA. Des papiers ont été surpris. Ils sont en ce moment peut-être entre les mains du roi.

LUCIO. Ah! ah!

MARIA. Lucio, si je meurs, tu n'es plus rien.

LUCIO. Je suis veuf.

MARIA. N'as-tu que des railleries contre ce malheur?

LUCIO. Si tu n'as rien, j'ai plus que toi.

MARIA. Mais je te dis que tout espoir est perdu.

LUCIO. Au contraire, l'espérance n'est plus quand le bonheur est complet; elle revient quand le bonheur s'en va, c'est le bon côté du malheur.

MARIA. Lucio, le roi va venir.

LUCIO, *froid.* Tu veux que j'assassine le roi?

MARIA. Je veux que tu me sauves.

LUCIO. Cela revient au même.

MARIA. Aurais-tu ce courage? Oh! tu serais mon ange protecteur, Lucio!

LUCIO. Ton ange? oui, c'est ainsi qu'on appelle le diable quand il nous rend service.

MARIA. Parle, réponds-moi, aurais-tu ce courage?

LUCIO. J'aurais eu cette lâcheté peut-être avant cette nuit.

MARIA. Pourquoi n'oserais-tu pas maintenant?

LUCIO. C'est que maintenant j'attends tout du roi.

MARIA. Et de moi, Lucio, si je montais sur le trône?

LUCIO. De toi, mon cœur, je n'attends que parjure et trahison.

MARIA. Quels titres as-tu à la munificence du roi.

LUCIO. Vois ces papiers.

MARIA. Ciel!

LUCIO. Le roi ne les connaît pas encore; il les lira avant la fin de la nuit.

MARIA, *les mains jointes.* Lucio!

LUCIO. Ah! oui, n'est-ce pas, tu destituais le capitaine des gardes, ton ancien amant, ton mari, et tu disais à un cachot ou à la tombe de te garder de son indiscrétion.

MARIA. Oh! non, Lucio, ces papiers entre tes mains n'auront pas fait naître l'espérance dans mon ame, pour que le désespoir y rentre plus déchirant et plus affreux.

LUCIO. Ah! c'est que je hais aussi cordialement que j'aime.

MARIA. C'est que, vois-tu, l'amour égarait ma raison; c'est que j'étais folle quand je signai cette promesse.

LUCIO. Tu étais? ne l'es-tu pas encore de prétendre...

MARIA. Tu me donneras ces papiers, Lucio, mon chéri!

LUCIO. Non pas, mon ange!

MARIA. Tu me les vendras : mets-y un prix, quel qu'il soit, je te le promets.

LUCIO. Et que peux-tu promettre, pauvre folle, toi qui n'as pas une heure à te donner?

MARIA, *à genoux*. Grâce, grâce, Lucio, c'est une lâcheté à un mari de laisser ainsi une femme suppliante à ses pieds!

LUCIO. Tu voulais me destituer, et tu demandes de la galanterie!

MARIA. Lucio, grâce pour le grand-maître! Tiens, abandonne-moi, si tu veux, et sauve Frédéric!

LUCIO. Oui, tu disais bien, tu es folle, car c'est folie d'aimer qui nous hait, d'estimer qui nous méprise, d'être fidèle à qui nous trahit.

MARIA, *debout*. Tu outrages le grand-maître, et je te dis que tu mens.

LUCIO. Et moi je te dis avec calme : Frédéric d'Aragon, le noble grand-maître de Saint-Jacques est peut-être en ce moment chez la reine; il l'aime, il lui fait part de vos projets, il veut monter sur le trône avec elle, et te briser, toi, comme un vil instrument.

MARIA. Frédéric! il me trahirait! oh! alors, je ne crains plus rien; mais si tu refuses d'anéantir ces papiers, don Pèdre saura qui tu fus; je ne craindrai pas de me flétrir pour te nuire : je dirai que je suis ta femme; je mentirai : je dirai que je t'aime, que tu m'aimes, et le roi le croira, car c'est moi qui t'ai fait capitaine des gardes, et perdue que je suis, Lucio, j'aurai du moins la consolation de t'entraîner dans ma ruine, et tu mourras si je meurs.

LUCIO. Le roi ne te croira pas, moi seul j'ai les preuves que je suis ton mari, et je te renierai à mon tour!

MARIA. Eh bien! non, je ne dirai rien au roi... Le voici. (*Suppliante.*) Lucio, mon ami!

SCENE X.

LE ROI, LUCIO, MARIA.

LE ROI. Capitaine, demain, au point du jour, vous aurez soin de tenir prête l'escorte qui accompagnera la reine dans l'Alcazar de Medina-Sidonia.

LUCIO. Oui, monseigneur; mais voici des papiers...

LE ROI, *donnant un papier à Maria*. Maria, je laisse à votre choix le gouverneur de ce château-fort...

LUCIO, *donnant les papiers au roi*. Voici des papiers...

MARIA, *inspirée, passant entre le roi et Lucio*. Monseigneur, votre capitaine des gardes et moi venons, par notre adresse, de démasquer un traître qui aspirait au trône : se laissant prendre à un piége habilement tendu, voici ce qu'il écrit.

LE ROI, *parcourant les papiers*. Serait-il vrai?

LUCIO, *stupéfait*. Monseigneur...

MARIA, *l'interrompant*. Vous voyez, monseigneur, quels serviteurs je vous donne, et s'ils sont dignes de vos bienfaits.

LE ROI. Capitaine Lucio d'Altariva, je vous fais chevalier de la bande.

MARIA, *donnant secrètement la nomination du gouverneur de Medina-Sidonia à Lucio*. Il le mérite bien!

LUCIO, *stupefait, à part*. Je ne m'attendais pas à celui-là!

LE ROI. Frédéric! malédiction!

MARIA. Il en voulait à votre couronne.

LUCIO, *regardant Maria et la tourmentant du regard*. Et Maria...

MARIA, *regardant Lucio avec expression*. Ce brave Lucio!

LUCIO, *après l'avoir tourmentée du regard*. Maria n'eût été qu'un instrument. Son but était de faire mourir le roi, d'épouser la reine, de partager le trône avec elle.

LE ROI. Oui, oui, ce masque qui, cette nuit, parlait à la reine...

LUCIO. C'était lui!

LE ROI. Capitaine, don Frédéric d'Aragon ne doit pas sortir de ce parc royal. Vous me répondez de son arrestation sur votre tête!

Il sort au fond à droite.

LUCIO. Monseigneur, je cours... (*A Maria, bas.*) Bien joué, j'ai perdu.

MARIA. Nous gagnons tous les deux, et c'est le roi qui perd.

LUCIO. Si tu m'en crois, ma femme, ne jouons plus l'un contre l'autre.

MARIA. Ah! je te le promets bien, Lucio!

Lucio sort un instant à gauche.

LUCIO, *en sortant*. Gardes!

SCENE XI.

MARIA, *seule*.

Pas d'autre moyen de me sauver et de conserver un appui à ce traître qui aime la reine. Mais s'il est arrêté, c'est fait de lui... Oh! je vais...

MARIA. Oh! je suis bien lâche de l'aimer encore! de trembler ainsi à la seule pensée qu'il arrivera peut-être trop tard, et que Lucio... (*Regardant à gauche.*) Non, Lucio, le voici de ce côté, et Frédéric... (*Regardant à droite.*) Il montre la bague... la grille s'ouvre! il est sauvé!... Oh! il était temps.

SCENE XII.

LUCIO, MARIA.

LUCIO, *à des gardes.* Cherchez partout, fouillez tout; il ne peut être qu'ici.

Les gardes sortent à droite.

MARIA, *comédienne.* Qui donc?

LUCIO. Le grand-maître, et personne mieux que toi ne peut me dire...

MARIA, *vivement.* Je n'ai rien vu.

LUCIO, *qui a jeté un coup d'œil sur la main de Maria.* Rien?.... Dis-moi, Maria, cette bague...

MARIA. Cette... je l'ai perdue.

LUCIO. Perdue! tu la lui as donnée.

MARIA. Il me l'a arrachée; il en savait toute la puissance; il a meurtri ma main dans les violentes étreintes de la sienne.

LUCIO, *lui prenant la main.* Meurtrie?... Blanche et douce comme la main d'une femme qui sommeille... (*Tres-haut.*) Maria, tu es une insensée.

MARIA. Je le sais bien. C'est une fatalité.

LUCIO. Une sottise; car c'est la volonté qui fait le destin; mais j'ai répondu au roi du grand-maître; il faut que je le trouve, et je le trouverai.

MARIA. Quoi!

LUCIO. Toi, Maria, pour détourner de moi la colère du roi, va lui faire le mensonge que tu viens de me faire; va lui dire que Frédéric t'a arraché cette bague; vas-y à l'instant, ou je lui dis la vérité!

MARIA. J'y cours.

LUCIO. Et maintenant que la reine est condamnée, Maria, oublie ton amour; songe à ta fortune; le roi t'aime; si tu as de l'esprit comme je t'en souhaite, bientôt tu peux être reine.

MARIA, *résolument.* Je le serai.

Elle sort par le fond à droite.

SCENE XIII.

LUCIO, *seul.*

Singulière situation que la mienne! Confident des amours de ma femme, et confident assez peu ému... Mais quand je ferais le jaloux, d'abord il faudrait que je fusse amoureux... Si j'enlevais ma femme, je perdrais ma place... Et puis, ce n'est pas sa faute à cette pauvre femme. Ce n'est pas la mienne non plus. Restons donc comme nous sommes, puisque nous sommes bien. (*Otant son chapeau.*) Providence! merci de ce que vous avez fait pour moi... Maintenant, il s'agit de prendre le grand-maître.... il aime la reine.... c'est dans l'Alcazar de Medina-Sidonia que je dois le trouver dans quelques jours; mais j'ai besoin pour cela de mon confrère Palmi... il se fait bien attendre...

SCENE XIV.

PALMI, LUCIO.

PALMI, *accourant.* Tu sais sans doute ce qui se passe? le malheur qui t'arrive? Le bruit court que le grand-maître s'est échappé.

LUCIO. Je le sais.

PALMI. Le roi est furieux contre toi et moi. Adieu nos places et notre fortune. Il te faudra revendre des manteaux de prophète.

LUCIO. Incline-toi.

PALMI, *il s'incline.* Je veux bien.

LUCIO. Et maintenant, Palmi, relève-toi de toute ta hauteur.

PALMI. M'y voilà.

LUCIO. Dis-moi, Palmi, le grand-maître te connaît-il?

PALMI. Il me croit honnête et sensible.

LUCIO. Il ne te connaît pas; c'est ce que je voulais.

PALMI. Que fait cela? il t'échappe.

LUCIO. Que ferais-tu, Palmi, si ta maîtresse était privée de sa liberté dans un château-fort dont tu croirais le gouverneur honnête et sensible?

PALMI. Je prierais le gouverneur d'ouvrir les portes à ma maîtresse, pour qu'elle en sortît.

LUCIO. Et s'il refusait?

PALMI. Je le prierais de me les ouvrir à moi, pour y entrer et voir ma maîtresse.

LUCIO. Et qu'arriverait-il, Palmi, si le gouverneur n'était qu'un faux honnête homme, dévoué aux intérêts d'un roi ton persécuteur?

PALMI. Il arriverait qu'une fois fermées sur moi, les portes du château ne s'ouvriraient plus...

LUCIO. Bien répondu.... Et dis-moi, Palmi, quelles sont les qualités d'un bon gouverneur de prison?

PALMI. A quoi bon cette enquête?

LUCIO. Tu vas le savoir. Quelles sont, dis-je, les qualités d'un bon gouverneur?

PALMI. Fidélité inviolable à celui de qui il tient son gouvernement.

LUCIO. Très-bien ! Quant à la compassion pour ce qu'on appelle de nobles infortunes...

PALMI. Fidélité inviolable à celui....

LUCIO. Parfaitement. Quant à la séduction de l'or...

PALMI. On prend l'or.

LUCIO. Palmi !

PALMI. Ce qui n'empêche pas : fidélité inviolable...

LUCIO. A la bonne heure !

PALMI. J'ai des principes.

LUCIO. Serais-tu bon gouverneur, Palmi?

PALMI. Oui.

LUCIO. Ton cœur?

PALMI. Dur comme un roc.

LUCIO. Sans vanité?

PALMI. Je suis modeste.

LUCIO. L'œil?

PALMI. Vigilant.

LUCIO. Et l'oreille?

PALMI. Attentive.

LUCIO. Le sommeil?

PALMI. Très-léger.

LUCIO. La confiance?

PALMI. Nulle.

LUCIO, *tirant de sa poitrine le papier que Maria lui a glissé.* Gouverneur de l'Alcazar de Medina-Sidonia, seigneur Palmi, voici votre brevet signé de la main du roi de Castille!

PALMI. Excellent prince! On l'appelle cruel, je ne sais pas pourquoi.

LUCIO. Parce qu'il n'a pas de gouvernemens à donner à tout le monde. Résumons-nous. Ma charge m'appelle auprès du roi. Tu vas partir pour la tienne. Palmi, m'as-tu compris?

PALMI. Il en doute!

LUCIO. La reine Blanche...

PALMI. Est un appât.

LUCIO. La prison...

PALMI. Un filet.

LUCIO. Frédéric...

PALMI. Un poisson.

LUCIO. Toi...

PALMI. Je suis le pêcheur.

LUCIO. Bravo ! Palmi. Bon voya et bonne chance !

ACTE TROISIEME.

Une salle dans l'Alcazar de Medina-Sidonia. Porte latérale à droite et à gauche au fond. Fenêtre de même sur le premier plan. Une lampe allumée.

SCENE PREMIÈRE.

ANGELO, *devant la fenêtre de gauche.*

Il n'est pas encore jour.... Que ce château de Medina-Sidonia est triste!.... Et cependant, je suis heureux qu'on ne m'ait point séparé de la reine, qu'on m'ait permis de partager sa disgrâce. (*Regardant du côté de l'appartement de la reine, à droite.*) Pauvre reine! je puis d'ici apercevoir sa chambre à l'extrémité de cette longue galerie, et je passe quelquefois des nuits entières...: La porte s'ouvre : c'est elle, appuyée sur l'épaule de Flora.... Oh ! cachons mes larmes, essuyons mes yeux, jouons le calme et la sérénité. L'aspect de mon désespoir augmenterait le sien.

SCENE II.

ANGELO, LA REINE, FLORA.

ANGELO, *s'inclinant.* Madame...

LA REINE, *souriant tristement.* Angelo, je t'ai entendu et j'ai voulu recevoir tes hommages de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Tu es mon seul courtisan.

ANGELO. Mais bien dévoué, madame.

LA REINE. Oui, je le sais. Aussi je compte que tu feras ce que je vais te demander.

ANGELO, *exalté.* Ah! que ne suis-je un homme pour protéger vos jours, un homme ayant d'autres hommes à ses ordres; mais que peut un enfant? je puis vous distraire, mais non pas vous défendre. Je

voudrais être une arme, et ne suis qu'un jouet!

LA REINE. Écoute, je n'espère plus rien pour moi.

ANGELO. Oh! non; espérez, madame...

LA REINE. Regarde mes traits, Angelo; entends ma voix : mon visage est pâle et ma voix s'éteint. Demande à Flora : toutes mes nuits sont privées de sommeil.

ANGELO. Quoi!

LA REINE. Depuis dix jours, à chaque heure, à chaque instant, je me meurs et je me sens mourir.

ANGELO. Oh! il est sans doute quelque moyen...

LA REINE. Et voici ce que je désire que tu fasses pour moi.

ANGELO. J'écoute.

LA REINE. Ta captivité est volontaire, et tu n'auras qu'à réclamer la liberté pour l'obtenir.

ANGELO. Jamais, tant que...

LA REINE, *souriant tristement.* Je le veux; obéis, ou tu me feras souvenir, toi aussi, que je ne suis plus reine.

ANGELO. Vous me chassez?

LA REINE. Je t'envoie à mon frère, le roi de France. Tu lui remettras ce portrait et cette lettre, dans laquelle je lui fais mes derniers adieux.

ANGELO. Et vous voulez que je parte après m'avoir dit que vous allez mourir!

LA REINE. Oui, je le veux; je t'en prie.

ANGELO. Je ne partirai pas.

LA REINE, *avec douceur.* Tu partiras, et voici, avec mon amitié, la seule récompense que je puisse offrir à ton dévouement. C'est tout ce qui me reste de ma grandeur passée.

ANGELO. Des diamans!

LA REINE. Tu es orphelin, sans famille, tu pourras avoir besoin de leur valeur.

ANGELO. Je les refuse.

AIR :

Des diamans! et qu'en pourrai-je faire,
S'il me faut aller loin de vous?
Mon dévouement veut un autre salaire,
Et je le demande à genoux.

Il se met à genoux.

Oui, près de vous, toute ma récompense
Est de vivre, si vous vivez.

LA REINE.

Je vais mourir.

ANGELO.

Toute mon espérance
Est de mourir, si vous mourez.

LA REINE. Angelo!

ANGELO, *animé.* Je ne partirai pas, c'est impossible!... Oh! j'avais tout prévu; j'avais bien pensé, vous êtes si bonne, que vous voudriez me rendre à la liberté; mais j'ai pris mes mesures, et vous auriez beau dire je veux! vous ne seriez pas obéie... J'ai insulté exprès le gouverneur, et il m'a juré que je ne sortirais pas d'ici; je resterai près de vous... Je triomphe!

LA REINE, *faisant un signe à Flora qui se retire avec le portrait et l'écrin.* Noble et généreux enfant!

ANGELO. D'ailleurs pourquoi désespérer?... Moi, j'ai le pressentiment que bientôt vous reverrez votre patrie, votre famille...

LA REINE. Tu espères?... Et qui viendrait, qui oserait me prêter son appui?... Depuis trois mois que nous sommes ici avons-nous reçu quelques nouvelles? un seul de ces serviteurs qui me juraient fidélité à toute épreuve a-t-il fait quelque tentative?

ANGELO. C'est que le gouverneur est impitoyable.

LA REINE. C'est que mon infortune a glacé leur courage... tout le monde m'abandonne; et c'est de là, de cette affreuse pensée que me vient la douleur, le désespoir qui me tue.

Ici Frédéric paraît introduit par Palmi, il est en costume de guerre.

ANGELO. Oh! non, il est encore, j'en suis sûr, des cœurs fidèles; il est un homme surtout!

LA REINE. Aucun!

ANGELO. Frédéric d'Aragon!

SCENE III.

ANGELO, FRÉDÉRIC, LA REINE.

FRÉDÉRIC, *s'avançant.* Merci, Angelo, tu ne m'as pas méconnu, toi.

LA REINE. Frédéric!

FRÉDÉRIC. Cela vous étonne, madame; j'aurais cru cependant que vous m'attendiez.

LA REINE. Mais comment avez-vous pu?...

FRÉDÉRIC. Vous pensez donc que ce n'était pas là une chose bien aisée?... j'aime mieux, madame, cet étonnement que l'autre; il justifie mon retard.

ANGELO, *exalté.* Eh bien! que disais-je?

FRÉDÉRIC. Le gouverneur de ce château est un homme cupide, je le savais; mais la difficulté était de pouvoir lui parler sans être vu de personne, afin qu'il pût concilier les apparences de sa fidélité à son maître, avec les désirs secrets de son avarice.

ANGELO. Eh bien?

FRÉDÉRIC. Je suis parti seul ; je n'ai pas voulu être accompagné, pour ne pas éveiller de soupçons, et j'ai pu parvenir jusqu'au gouverneur.

ANGELO. Ensuite?

FRÉDÉRIC. Il a pris mes armes, et le reste a été facile ; de l'or et la certitude que nul autre que lui ne serait témoin de mon entrée ni de ma sortie, l'ont déterminé sur-le-champ.

LA REINE. Me pardonnez-vous d'avoir douté?

FRÉDÉRIC. Je vous apporte l'espérance !

ANGELO. Oh !

FRÉDÉRIC. Aussitôt que mon frère, Henri de Transtamare, eut appris votre captivité, il en instruisit le roi de France ; et du Guesclin doit faire tous ses efforts pour arriver jusqu'à vous, à la tête de l'armée française.

ANGELO. L'armée française!

FRÉDÉRIC. Il y a quinze jours que je l'ai quittée.

LA REINE. Oh ! que je revoie l'étendard de France, et je ne regrette plus de mourir!

FRÉDÉRIC. Mais les chances de la guerre sont incertaines, et voilà pourquoi je suis venu, voilà pourquoi, en attendant que nous puissions vous délivrer à force ouverte, j'ai dû songer à veiller sur vos jours.

LA REINE. Que voulez-vous dire?

FRÉDÉRIC, *exalté*. Il faut, madame, il faut que bientôt, lorsque nous pourrons pénétrer jusqu'à vous, les armes à la main, nous vous retrouvions vivante et heureuse ! il faut que de Castille en France, comme de France en Castille, les populations puissent s'écrier encore sur votre passage : Qu'elle est belle !

ANGELO. Quel bonheur!

LA REINE. Tout espoir n'est donc pas perdu?

FRÉDÉRIC. Mais défiez-vous de tout ici.

LA REINE. Allez, allez, sortez de ce château... je crains... n'exposez pas vos jours.

FRÉDÉRIC. Tenez-vous continuellement sur vos gardes, (*fausse sortie*) et surtout, surtout si Bozon, le médecin du roi, vient ici, défiez-vous de lui !

La reine s'appuie pâle et tremblante sur le dos d'un fauteuil.

ANGELO. Il y a dix jours qu'il est venu.

LA REINE. Et depuis, je me sens mourir...

FRÉDÉRIC. Malédiction !

ANGELO. Que faire ?

FRÉDÉRIC. Oh ! il n'est peut-être pas trop tard... je vais...

Frédéric court à la porte d'entrée à gauche.

UN GARDE. Vous ne pouvez pas sortir.

FRÉDÉRIC. Faites-moi parler au gouverneur.

LE GARDE. C'est l'ordre du gouverneur.

ANGELO. Ah ! monseigneur, la reine !

Frédéric court à la reine. Les femmes paraissent. On emmène la reine défaillante dans la galerie à droite.

SCENE IV.

MARIA PADILLA, PALMI *par la gauche.*

PALMI, *s'inclinant vers la porte par où il est entré.* Madame... (*Maria paraît*) nous voici dans la salle retirée où vous m'avez dit que vous vouliez avoir avec moi un entretien particulier.

MARIA. C'est bien.

PALMI. Quel est le motif qui me procure l'honneur inespéré de vous recevoir dans ce château?

MARIA. Le roi, qui s'est mis en marche pour étouffer une révolte aux frontières de la Castille, ne pouvant encore venir me joindre à Valladolid, m'a donné rendez-vous dans ce château, où il n'arrivera que demain avec son escorte.

PALMI. Je le sais ; le capitaine Lucio d'Altariva l'a devancé pour faire préparer les logemens.

MARIA. Le capitaine...

PALMI. Est arrivé une heure avant vous.

MARIA. Envoyez-le-moi.

PALMI. Il fait en ce moment l'inspection du château. Ah ! c'est que nous avons de grandes précautions à prendre ; je vous ai dit que le grand-maître est ici, mais j'ai eu le soin de le désarmer.

MARIA. Vous lui avez enlevé son épée ?

PALMI. Je vous demande...

MARIA. Je vous demande la vôtre pour la remplacer.

PALMI. Mais j'ai promis à Lucio d'Altariva...

MARIA. Et à moi, n'avez-vous rien promis ?

PALMI. Dévouement sans bornes, madame... ne vous dois-je pas tout ce que je suis ?

MARIA. Donc, votre épée.

PALMI. Mais Lucio...

MARIA. Le capitaine et moi, nous n'avons qu'une volonté ; d'ailleurs vous connaissez mon pouvoir... Si vous obéissez, magnifique récompense ; si vous résistez... pendu !

PALMI, *déposant son épée sur un fauteuil à droite.* Voici.

MARIA. C'est bien. (*Palmi s'en va.*) Mais ce n'est pas tout.

PALMI. Quoi?

MARIA. Il y a, n'est-ce pas, à l'extrémité de cette galerie, *à droite*, une porte ?

PALMI. Doublée en fer, madame.

MARIA. Cette porte ouverte, on trouve un escalier qui conduit à une poterne?

PALMI. Oui, madame, et en ouvrant une autre porte aussi solide que la première...

MARIA. On sort du château ?

PALMI. Oui, madame.

MARIA. Et si on prend la barque royale amarrée au bord de la rivière. .

PALMI. Madame...

MARIA. Répondez.

PALMI. Il n'y a que moi qui aie le droit et le moyen de démarrer cette barque.

MARIA. Et, une fois la rivière passée, on est hors de l'atteinte de ceux qui partiraient d'ici pour vous poursuivre.

PALMI. Oui, madame; la barque du roi est la seule...

MARIA. Monsieur le gouverneur, allez chercher les clefs de ces deux portes.

PALMI. Pourquoi?

MARIA. Vous le saurez.

PALMI. Mais...

MARIA. Allez, vous dis-je.

PALMI Toutefois...

MARIA. Pendu!

PALMI, *à part.* Ce mot-là vous prend à la gorge. (*Haut.*) Je n'ai plus rien à dire.

MARIA. A la bonne heure!

PALMI, *à part.* Prévenons Lucio. Pendu!

SCENE V.

MARIA.

C'est près de la reine que je le trouve, près de la reine qu'il aime... (*Elle soupire.*) Oh! qu'importe! il est noble et grand, cet homme! son dévouement est sublime!... Eh bien! je veux être pour lui ce qu'il est pour la reine; je veux être généreuse jusqu'au bout... Et d'ailleurs, en les sauvant tous deux, je concilie les intérêts de mon ambition avec ceux d'un amour que je ne puis vaincre, quoiqu'il soit désormais sans espérance. Oui, oui, je les sauverai. Lucio me secondera, je l'espère.... Depuis quelque temps mon mari semble me faire la cour.... La lettre qu'il m'a écrite de l'armée est pleine de protestations de dévouement; (*elle tire la lettre de son sein*) il m'appelle sa chère femme, son trésor... Il est vrai que, dans cette lettre, il me demande de l'argent, beaucoup d'argent... c'est de là peut-être que lui vient ce retour de tendresse.

SCENE VI.

MARIA, FRÉDÉRIC, *puis* LUCIO.

FRÉDÉRIC, *à la cantonnade.* Il faut absolument que je parle au gouverneur

MARIA. C'est lui.

FRÉDÉRIC, *étonné.* Maria!

MARIA. Mon aspect vous alarme?

FRÉDÉRIC. Vous venez vous venger, madame?

MARIA. J'en aurais le droit, peut-être; mais regardez-moi, Frédéric, ai-je l'air d'une femme qui vient se venger?

FRÉDÉRIC. Quoi! vous seriez assez généreuse?

MARIA. Je viens pour vous sauver!

FRÉDÉRIC. Moi seul?... Et la reine?

MARIA. Oh! que vous l'aimez!

FRÉDÉRIC. J'ai promis à son frère, le roi de France, de la ramener dans sa patrie.

MARIA. Vous tiendrez votre promesse.

FRÉDÉRIC, *tombant à ses pieds.* Oh! Maria! comment m'acquitter jamais?...

LUCIO *entre et dit à part.* J'arrive à temps, je me doutais du coup*.

MARIA. Relevez-vous, grand-maître de Saint-Jacques, et répondez avec franchise et loyauté aux questions que je vais vous faire.

FRÉDÉRIC. J'écoute.

LUCIO, *à part.* Moi aussi.

MARIA. Votre intention, m'avez-vous dit, est de délivrer la reine et de la conduire en France?

FRÉDÉRIC. Oui, madame.

MARIA. Et une fois là, de demander la rupture de son mariage?

FRÉDÉRIC. A l'instant.

MARIA. Eh bien! jurez-moi et je croirai à votre serment cette fois; car il ne sera pas fait contre elle; jurez-moi que vous et la reine, vous engagerez le roi de France à retirer les troupes qu'il dirige contre la Castille?

FRÉDÉRIC. Je le jure.

MARIA. A faire avec don Pèdre un traité de paix?

FRÉDÉRIC. Je le jure.

MARIA. Et vous espérez l'obtenir?

FRÉDÉRIC J'y compte...

LUCIO, *à part.* Oui, comptez-y.

FRÉDÉRIC. Quand j'aurai dit à Charles V : C'est à ces conditions que votre sœur et moi, nous avons été sauvés par la plus magnanime des femmes...

MARIA. Encore une promesse.

FRÉDÉRIC. Laquelle?

* Lucio, Maria, Frédéric.

MARIA. Promettez-moi que vous et vos frères vous n'exciterez plus de révolte en Castille, et que vous ferez déposer les armes à tous vos partisans.

FRÉDÉRIC. Je le promets.

MARIA. Eh bien! allez rassurer la reine; revenez ici dans quelques minutes; bientôt vous serez libres tous deux.

LUCIO, *à part.* S'il me plaît.

FRÉDÉRIC. Il serait possible!

MARIA. Le gouverneur est ma créature.

LUCIO, *à part.* La mienne, je vous prie.

MARIA. Il favorisera votre évasion. Une porte vous sera ouverte à l'extrémité de cette galerie. Puis la porte extérieure qui n'est point gardée...

LUCIO, *à part.* Elle va l'être.

Faisant signe à un garde qui s'approche jusqu'au seuil de la porte de gauche.

MARIA. C'est par là que vous serez rendu à la liberté.

LUCIO, *bas au garde.* Le gouverneur.

Le garde disparaît.

FRÉDÉRIC. O Maria! Maria! je ne vous connaissais pas!

LUCIO, *à part.* Il me connaîtra, moi aussi.

MARIA. Adieu, soyez heureux.

LUCIO, *à part.* Et écrivez-moi.

Frédéric baise la main de Maria et se précipite dans la galerie de droite.

SCENE VII.

LUCIO, MARIA.

MARIA. Le roi n'arrive que demain, mon projet réussira.

LUCIO, *s'avançant.* Tu crois?

MARIA. Tu étais là?

LUCIO. Si je ne te surveillais pas!

MARIA. Et tu as entendu?

LUCIO. Tout.

MARIA. Eh bien! c'était pour te communiquer mon projet que j'avais dit au gouverneur de t'envoyer près de moi. Qu'en penses-tu?

LUCIO. Folie!

MARIA. Pauvre esprit!

LUCIO. Pauvre cœur!

MARIA. Tu n'as donc pas compris?

LUCIO. Parfaitement.

MARIA. Quel est mon but?

LUCIO. De te faire aimer de ce grand-maître que je déteste!

MARIA. Me faire aimer? Il aime la reine.

LUCIO. Et c'est après m'avoir promis, il y a trois mois, d'oublier ton amour pour ne songer qu'à ta fortune, que je te retrouve près de lui.

MARIA. Mais c'est à ma fortune que je songe en sauvant la reine et le grand-maître.

LUCIO. Penses-tu m'abuser encore?

MARIA. Tu seras donc toujours méfiant?

LUCIO. Tu seras donc toujours perfide? Maria, ton amour t'égare et te perdra. Tu ne seras jamais reine.

MARIA. Je le serai, le roi me l'a promis; mais il ne suffit pas de prendre cette haute position, il faut encore s'y maintenir.

LUCIO. Je ne vois pas que le salut du grand-maître...

MARIA. Si le roi fait mourir demain la reine et Frédéric, l'armée française passera la frontière, les partisans du grand-maître exciteront de nouvelles révoltes à l'intérieur. Attaqué par tant d'ennemis, penses-tu que le trône de don Pèdre puisse rester long-temps debout?

LUCIO. Nous combattrons; j'aime la guerre.

MARIA. Mais d'où te vient cette haine?

LUCIO. Contre Frédéric? Il est plaisant que tu me le demandes!

MARIA. Mais une fois en France, je ne le verrai plus; il ne reviendra pas en Castille.

LUCIO. Les amans reviennent de partout... excepté de la tombe.

MARIA. Quoi! tu voudrais...

LUCIO. J'ai promis au roi d'arrêter le grand-maître; il y va de ma place.

MARIA. Mais le roi ne pourra t'accuser de cette évasion. Une fois la reine et le grand-maître loin d'ici, nous irons à la rencontre du roi, et nous lui dirons que le gouverneur est un traître, et que...

LUCIO. Je ne veux pas que le gouverneur soit compromis. Il m'a sauvé la vie le jour où le roi ordonnait ma mort.

MARIA. Mais il fuira avec eux.

LUCIO. Je t'ai dit que je hais le grand-maître et que le roi le trouvera ici demain.

UN GARDE. Madame, un messager du roi attend votre grâce.

MARIA, *à part.* Du roi! (*Haut, au garde.*) Je vous suis. (*Le garde sort.*) Lucio!

LUCIO, *froid.* Chère amie.

MARIA. Eh bien?

LUCIO. Inébranlable.

MARIA. Mon ami, mon mari!...

LUCIO. Ton mari?... Oui, j'ai les titres

sans la possession ; tu es ma propriété, et un autre en a l'usufruit.

MARIA. Je te laisse, je vais savoir ce que me veut ce messager du roi, et à mon retour, tu auras réfléchi, et je suis sûre que tu approuveras mon projet.

LUCIO. Je suis sûr du contraire.

MARIA. Tu as donc tout oublié? Il y a dix ans, Lucio, tu ne me refusais rien.

LUCIO. Et toi, tu m'accordais tout.

MARIA. Eh bien ! à mon retour, demande à ta femme ce que tu désires : de l'or, de nouveaux honneurs, tu auras ce que tu voudras ; (*coquette*) songes-y, ce que tu voudras.

Elle sort à gauche, en lui souriant.

SCENE VIII.

LUCIO, *seul.*

Je ne veux rien... que puiser à souhait dans les coffres du roi. Oui, oui, compte que tes cajoleries auront quelque puissance sur moi ! Elle est jolie pourtant, plus jolie que jamais.... Mais à quoi vais-je penser après dix ans d'interrègne?.. J'ai bien envie, pour répondre à ses hypocrites caresses, de la payer de la même monnaie et de faire le jaloux : c'est dans mon rôle de mari outragé.

SCENE IX.

PALMI, LUCIO.

PALMI, *accourant.* Lucio !

LUCIO. D'où te vient cet air effaré?

PALMI. Ta femme, que j'ai rencontrée, m'a renouvelé la menace de me faire pendre, si je ne consentais pas à favoriser l'évasion de la reine et du grand-maître.

LUCIO. Et je te fais pendre si tu la favorises... Choisis.

PALMI. Mais tu me donnes à choisir....

LUCIO. Rassure-toi ; ma femme ne fera que ce que je voudrai.

PALMI. Voilà un maître homme!

LUCIO, *désignant la droite.* Où sont les clefs de ces deux portes?

PALMI, *les donnant.* Les voici. Tu te défies de ton ami?

LUCIO. Non ; mais je compte beaucoup plus sur moi.

PALMI. Tu me blesses !

LUCIO, *à un garde à gauche.* Holà ! quatre gardes à l'extérieur de la dernière porte, avec injonction de ne pas bouger sans un ordre du roi, du roi, entendez-vous? (*Le garde sort.*) Et maintenant, que ma femme les délivre si elle peut !

PALMI. Vous faites un singulier ménage ensemble !

LUCIO. Mais non, ménage ordinaire : deux volontés opposées... Hâte-toi de placer ces gardes.

PALMI. Et tu me garantis que je ne serai pas...

LUCIO. Oui, si désormais tu exécutes sur-le-champ, sans examen, tout ce que je te dirai.

PALMI. Compte sur moi.

Il sort.

SCENE X.

LUCIO.

Enfin, je vous tiens et de manière à ce que vous ne puissiez plus m'échapper, grand-maître de Saint-Jacques. Ah ! vous aviez cru pouvoir vous passer de moi si vous fussiez monté sur le trône. Vous me sacrifiiez froidement à votre politique ; vous me jetiez dans les ténèbres d'un cachot. Faute grave, monseigneur : en voyant ce que je puis contre vous, vous saurez ce que j'aurais pu pour vous.

SCENE XI.

LUCIO, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *à Angelo, qui le suit à droite.* Angelo, veille bien sur la reine. Je vais voir si Maria...

Angelo rentre.

LUCIO. Maria Padilla a promis au grand-maître par-delà ses pouvoirs.

FRÉDÉRIC. Que voulez-vous dire ?

LUCIO. Elle vous a promis la liberté?

FRÉDÉRIC. Et vous vous opposez, capitaine, à ce qu'elle me soit rendue?

LUCIO. C'est mon devoir.

FRÉDÉRIC. Ne trouvez-vous pas du moins qu'il est bien pénible à remplir?

LUCIO. Non, monseigneur.

FRÉDÉRIC. Quoi ! cette reine infortunée...

LUCIO. La reine est à plaindre, car elle n'a pas mérité son sort.

FRÉDÉRIC. Et moi, monsieur ?

LUCIO. Ah ! vous, c'est différent.

FRÉDÉRIC. Pourquoi ?

LUCIO. Parce que vous avez conspiré, parce que vous avez voulu me faire destituer.

FRÉDÉRIC. C'était une nécessité de ma position.

LUCIO. C'est une nécessité de la mienne.

FRÉDÉRIC. Si je n'envisageais que moi seul, je subirais mon sort, et ne descendrais pas à des propositions ou à des prières; mais la reine, monsieur, n'aurez-vous point pitié de la reine?

LUCIO. Il ne m'appartient pas d'agir contrairement aux ordres de mon maître.

FRÉDÉRIC. Et si le roi de France promettait à votre ambition beaucoup plus que ne vous a donné le roi de Castille?

LUCIO. Je mets une grande différence entre tenir et attendre. Je garde ce que je tiens.

FRÉDÉRIC. Et si je vous jurais...

LUCIO. Vous aviez juré, monseigneur, d'être fidèle à Maria Padilla.

FRÉDÉRIC. Monsieur!

LUCIO. C'est un fait.

FRÉDÉRIC. Ainsi donc, vous voulez nous livrer à la vengeance du roi?

LUCIO. Je lui dois obéissance.

FRÉDÉRIC. Mais c'est un crime qu'il vous ordonne.

LUCIO. Un acte de justice, relativement à vous.

FRÉDÉRIC. Capitaine, vous oubliez trop que vous parlez au grand-maître de Saint-Jacques.

LUCIO. Grand-maître de Saint-Jacques, vous oubliez que vous êtes mon prisonnier.

FRÉDÉRIC, *s'avançant.* Je désire revoir Maria Padilla.

LUCIO. Vous ne passerez pas le seuil de cette porte.

FRÉDÉRIC. Capitaine!

LUCIO, *portant la main à son épée.* Vous ne passerez pas. (*A part.*) J'ai le droit d'empêcher un amant de parler à ma femme.

FRÉDÉRIC, *dédaigneux.* La belle prouesse pour un homme de guerre, que de barrer le passage avec une épée, à un homme sans armes!

LUCIO. Oh! qu'à cela ne tienne, monseigneur; le hasard nous sert bien tous deux. (*Désignant le siége sur leqnel est l'épée de Palmi.*) Voyez, voilà de quoi vous ouvrir un passage!

FRÉDÉRIC, *saisissant l'épée.* Ah!... maintenant, je reverrai Maria.

LUCIO. Vous ne la verrez pas!

FRÉDÉRIC. Eh bien! sachez que je vous fais honneur, monsieur, en croisant le fer avec vous

LUCIO. Honneur et plaisir, monseigneur.

FRÉDÉRIC, *dégaînant.* En garde donc, et pour la reine!

LUCIO, *dégaînant.* Pour le roi! (*A part.*) Et pour moi.

SCENE XII.

LUCIO, MARIA, FRÉDÉRIC.

MARIA, *accourant.* Que faites-vous?

FRÉDÉRIC. Maria!

LUCIO. Laissez-nous.

MARIA, *à Frédéric.* Au nom de la reine, retirez-vous!

FRÉDÉRIC. Il veut s'opposer à votre noble dessein.

MARIA. Il va s'y associer, je vous le jure.

LUCIO. Oui, vous m'avez trouvé dans de belles dispositions!

MARIA, *à Frédéric.* La reine est perdue, si vous restez...

FRÉDÉRIC. Perdue!... c'est à revoir, monsieur le capitaine.

LUCIO. Je l'entends bien ainsi, monseigneur.

Frédéric rentre à droite.

SCENE XIII.

LUCIO, MARIA.

MARIA. Tu es donc inexorable?

LUCIO. Que t'avais-je dit?

MARIA. Ecoute-moi, Lucio : le roi, dans son impatience de me revoir, a quitté un jour plus tôt le bourg de Santos Ladrones, et il me fait dire par son messager qu'il sera ici vers la fin du jour.

LUCIO, *froid.* Eh bien?

MARIA. Il faut que dans une heure la reine et le grand-maître soient hors du château.

LUCIO. Ils n'y seront pas.

MARIA. Ils y seront.

LUCIO. Oh! j'ai pris mes mesures. Quatre hommes gardent la porte de France à l'extérieur, et voici les clefs que je me suis fait remettre par Palmi.

MARIA. Ah!

LUCIO. Et je ne sors pas de cette salle.

MARIA. Ni moi non plus.

LUCIO. Nous voilà en tête à tête, comme il convient à une femme et à un mari.

MARIA, *s'asseyant à droite.* Viens donc t'asseoir près de ta femme.

LUCIO, *à part.* Elle veut me séduire.

MARIA. Regarde-moi.

LUCIO. Avec plaisir.

MARIA. Comment me trouves-tu?

LUCIO. Charmante.

MARIA. Et tu ne feras rien pour moi?

LUCIO. C'est pour toi que je voulais tuer le grand-maître.

MARIA. Donne-moi ta main.

LUCIO. La tienne est brûlante!... Ah! si le grand-maître n'était pas là, et qu'il me fût permis d'attribuer à mon mérite l'agitation de cette jolie main...

MARIA. Eh bien?

LUCIO. Eh bien, ce serait flatteur pour moi.

MARIA. Pourquoi cette modestie, Lucio? tu es mieux que le grand-maître.

LUCIO. Mais je suis ton mari; voilà ce qui me nuit.

MARIA. Tu as été mon premier amour.

LUCIO. Il ne paraît pas que je doive être le dernier.

MARIA. Cela dépend de toi.

LUCIO. Une femme fait quelquefois un mari de son amant; mais un amant de son mari! cela ne s'est jamais vu.

MARIA. Cela sera pourtant, Lucio, si tu cèdes à ma prière, si tu consens à sauver le grand-maître.

LUCIO, *se levant après l'avoir regardée.* Parlons d'autre chose, ma chère amie.

MARIA, *se levant.* Mais, mon Dieu! tu crois peut-être que je l'aime encore!... L'aimer, lui! après ce qu'il a fait!... Non, non, son salut est un acte politique, voilà tout.

LUCIO. Tant que cet homme vivra, je ne serai sûr de rien.

MARIA. Mais une fois parti, une fois loin de moi... Oh! que tu connais mal les femmes!

LUCIO. Et qui a la prétention de les bien connaître?

MARIA. Auprès d'elles, Lucio, les absens ont toujours tort.

LUCIO. Les morts ont bien plus tort encore, et voilà pourquoi...

MARIA. Tu me refuses?

LUCIO, *s'éloignant.* Brisons là.

MARIA. Et tu dis que tu m'aimes? Et moi qui étais assez folle pour le croire! Oui, il m'avait semblé, depuis quelque temps, que tes regards s'arrêtaient sur moi avec bonheur...

LUCIO, *à part.* Quand je manque d'argent, c'est vrai.

MARIA, *montrant la lettre de Lucio.* Il me semblait, en lisant cette lettre, lire encore celles qu'il m'écrivait, il y a dix ans, lorsque la guerre le tenait séparé de moi.

LUCIO. C'est le même sentiment qui a dicté celle-ci.

MARIA. Eh bien! si cela est vrai, Lucio, ne l'est-il pas aussi qu'on accorde tout à la femme qu'on aime?

LUCIO. Oui, tout, excepté de donner beau jeu à un rival.

MARIA, *s'animant.* Mais ce rival, Lucio, il y a quelques mois, ne te portait point ombrage; tu me laissais seule avec lui dans les bosquets du Buen-Retiro; tu t'associais à mon projet de le faire monter sur le trône.

LUCIO, *jouant le jaloux.* C'est qu'il y a trois mois, je n'étais pas jaloux; c'est qu'il y a trois mois je sortais d'une longue misère, et le bien-être matériel suffisait seul à mon bonheur. Mais, depuis quelque temps, mon indifférence pour l'amour que cet homme t'inspire n'est que de l'hypocrisie; je cherche à faire bonne contenance: je suis un fanfaron, Maria. Je sens l'amertume de la honte; mais je veux avoir l'air de la boire sans grimacer.

Il sourit à part.

MARIA. Lucio!

LUCIO. Cet homme ne sortira pas vivant d'ici.

MARIA. Décidément, tu me refuses?

LUCIO. Décidément.

MARIA. Ton parti est bien pris?

LUCIO. Bien pris.

MARIA. Eh bien! Lucio, désespérée de la mort du grand-maître, car c'est moi qui l'ai jeté dans une conspiration, qui suis la cause de sa perte, je n'attendrai pas que le remords me tue.

LUCIO. Oh! non, tu l'oublieras, Maria, et alors, j'espère...

MARIA. Tu espères?... Ceci, Lucio, est entre toi et moi un sujet de rupture éternelle, et en pareil cas, deux personnes qui ont cessé de s'aimer, se rendent réciproquement les gages d'un amour qui n'est plus.

LUCIO. Que veux-tu dire?

MARIA. Il y a dix ans, je t'ai écrit deux lettres que tu as conservées.

LUCIO. Précieusement; bien m'en a pris, chaque caractère m'a rapporté une poignée d'or.

MARIA. Rends-les moi et voici la tienne.

LUCIO. Te rendre tes lettres! Pour qui me prends-tu?... L'amour que j'ai pour toi, Maria, est sincère, mais il n'est pas fou.

MARIA. Quel prix peuvent-elles avoir pour toi?

LUCIO. C'est un talisman qui ne me quitte pas, et qui me garantit des mauvais desseins de ma femme.

MARIA. Quoi!

LUCIO. Tu sais bien que le jour même

où je m'apercevrais que ma présence t'importune, le roi lirait ces lettres, et nous serions perdus tous deux, n'est-ce pas, quand le roi saurait que les premiers battemens de ton cœur n'ont pas été pour lui ?

MARIA. Oh ! oui, perdus !

LUCIO. Voilà pourquoi je les garde... Quant à toi, Maria, tu ne dois pas tenir à conserver la mienne.

MARIA. Pour qui me prends-tu donc, Lucio?

LUCIO, *alarmé.* Eh !

MARIA, *animée.* Es tu persuadé que j'aime le grand-maître?

LUCIO. Il n'y a qu'à te regarder quand tu parles de lui.

MARIA. Eh bien ! cet homme que j'aurais fini par oublier, sans doute, s'il meurt, je le vengerai.

LUCIO. Comment?

MARIA. En donnant au roi cette lettre, et nous serons perdus tous deux, n'est-ce pas, quand le roi saura que les premiers battemens de mon cœur n'ont pas été pour lui, mais pour toi ?

LUCIO, *à part.* Le besoin d'argent m'a fait faire une sottise.

MARIA. Eh bien ?

SCENE XIV.

MARIA, PALMI, LUCIO.

PALMI, *accourant.* Le roi...

MARIA et **LUCIO.** Le roi!

PALMI. Est à quelques pas du château.

MARIA. Le grand-maître et la reine vont mourir ; le roi aura cette lettre.

LUCIO. Elle est capable de tout... elle a le diable au corps!

MARIA, *ouvrant la fenêtre de gauche.* Eh bien, Lucio?...

LUCIO. Il est trop tard maintenant.

MARIA. Trop tard par ta faute. Trouve un moyen, Lucio... Le roi traverse la cour, il va passer sous cette fenêtre. (*Elle met en dehors de la fenêtre la main qui tient la lettre.*) Et je puis... Eh bien! Lucio, ton esprit si fertile en expédiens serait-il tout-à-coup devenu stérile?... Le soin de conserver ta vie ne t'inspire donc rien?... Regarde, Lucio, ma main tremble, et je n'ai qu'à l'ouvrir pour que cette lettre s'en échappe et que l'arrêt de notre mort tombe aux pieds du roi... Rien ! rien ! tu restes immobile ; tu ne réponds pas?... Eh bien !

Mouvement pour jeter la lettre.

LUCIO, *vivement, après avoir rêvé.* Je les sauverai !

Maria retire la main.

PALMI. Que signifie ?...

LUCIO, *rapidement.* Palmi, tu dois exécuter sur-le-champ et sans examen tout ce que je te dirai.

PALMI. Mais je...

LUCIO. Ou pendu !

MARIA. Pendu !

LUCIO, *à Palmi.* Tu l'entends, nous sommes d'accord ; te voilà entre deux gibets.

PALMI. Sans compter le roi qui me fera mourir quand il saura...

LUCIO. Tu fuiras avec la reine et le grand-maître, et tu auras une bonne place à la cour de France.

PALMI. Mais je ne comprends pas ?

LUCIO. Eh! qu'as-tu besoin de comprendre? n'as tu pas fait fortune jusqu'ici sans cela? ne suis-je pas ton étoile ?... Palmi, le temps presse ! si ton hésitation fait avorter ce projet, je dis au roi que tu es un traître, et tu tombes mort à ses pieds.

PALMI. Que faut-il faire ?

LUCIO, *vivement.* Le roi sait-il que le grand-maître est ici?

PALMI. Oui.

LUCIO. Eh bien ! écoute...

SCENE XV.

LE ROI, MARIA, LUCIO, PALMI.

MARIA, *avec effroi, à part.* Le roi ! (*Avec sourire au roi.*) Le roi .

LE ROI. Bien impatient de vous revoir.

Il lui baise la main.

MARIA. J'arrive à l'instant , monseigneur.

LUCIO. Et j'entre avec ma f..... avec madame.

LE ROI. Capitaine, je suis content de votre zèle ; vous m'aviez promis d'arrêter le grand-maître, et je sais qu'il est ici.

LUCIO, *troublé.* Il ne peut vous échapper, monseigneur.

Il fait un signe à Maria.

LE ROI. Je ne prendrai dans ce château qu'un repos de quelques heures... L'armée française menace la frontière... nous marcherons à elle, et nous l'atteindrons dans quelques jours.

MARIA, *à Lucio, bas.* Eh bien ?

LE ROI, *désignant la porte de droite.* Capitaine, veillez à cette porte. Et vous, gou-

verneur, allez ordonner les apprêts du supplice du grand maître, je veux qu'il soit public, nous partirons après.

PALMI, *bas à Lucio.* Que faire?

LUCIO, *bas à Palmi.* Demande un ordre de sa main.

LE ROI. Eh bien?

PALMI. Monseigneur, dans une aussi grave circonstance, donne toujours un ordre signé de sa main.

LE ROI, *se dirigeant vers la table de gauche, il écrit.* C'est juste.

MARIA, *bas à Lucio.* Je vais...

LUCIO, *bas à Maria.* Attends. (*Bas à Palmi.*) Tu feras retirer les gardes en leur montrant cet ordre, et tu auras soin de fermer...

Il lui parle bas en lui montrant la galerie de droite et de gauche, puis il lui remet les clefs.

LE ROI, *écrivant.* Exécutez les ordres du gouverneur... moi, le roi.

PALMI, *prenant l'ordre, à part.* Je l'échapperai belle, si j'en réchappe.

Il sort par la gauche.

LUCIO, *bas vivement à Maria.* Gagne du temps.

MARIA, *allant au roi.* Enfin vous voici, monseigneur.

Elle va s'asseoir près de lui et déploie une grande hypocrisie de caresses.

LUCIO, *à part.* Comment faire? le roi m'a dit de ne pas quitter cette porte!

LE ROI. Eh bien! Maria, as-tu vu la reine?

MARIA. Non, monseigneur.

LUCIO, *à part.* Quel parti prendre?

LE ROI. Si tu l'avais vue, Maria, tu saurais que tu n'as pas long-temps à attendre.

MARIA. O monseigneur!...

LE ROI. Oui, Maria, avant la fin de ce jour, il n'y aura plus de reine en Castille; et alors...

MARIA. Et vous pensez, monseigneur, que c'est l'espérance d'une couronne qui m'éblouit; tout ce que je désire de vous, c'est votre amour, rien que cela.

LE ROI. Tu en auras bientôt une preuve éclatante.

MARIA. Moi, monseigneur, la femme de l'homme le plus vaillant de l'Europe?... mais c'est à en devenir folle!

LUCIO, *à la fenêtre de droite, à part.* Palmi fait retirer les gardes.

MARIA. Oh! je suis si émue!

Elle se tourne du côté de Lucio et le regarde avec expression.

LE ROI, *à part.* Comme elle m'aime!

Lucio fait à Maria un signe d'espérance.

MARIA, *épanouie, se tournant vers le roi.* Oh! si vous saviez ce que j'éprouve en ce moment?

LUCIO, *à part, à la fenêtre.* La reine et le grand-maître ne paraissent pas encore!

LE ROI. Et plus tard, Maria, après la guerre, quand tous les rebelles seront soumis...

MARIA. Que m'importe le reste!

LE ROI, *à part.* Elle n'est pas ambitieuse.

MARIA. Ne plus te quitter, t'environner de mon amour, voilà ce que je veux.

LE ROI. Tu seras reine.

MARIA. Eh bien! alors je prendrai pour moi les soucis de la suprême puissance, et ne t'en laisserai que les plaisirs; tu te reposeras sur mon amour et sur mon zèle du soin de nommer aux emplois tes amis les plus dévoués, qui me sont mieux connus qu'à toi-même.

LUCIO, *à part, à la fenêtre.* Les voilà!

MARIA. D'en éloigner ceux dont la fidélité est chancelante ou la félonie avérée.

LUCIO, *à part.* Si le roi se doutait...

MARIA. Ainsi jamais aucun soupçon n'arrivera jusqu'à toi; aucune crainte n'assiégera ta pensée; l'outrage et la rébellion commis et châtiés à ton insu ne seront pour toi ni rébellion ni outrage; et don Pèdre, du fond d'un sanctuaire impénétrable aux complots de ses ennemis, régnera sur la Castille, sans passion et sans colère, comme on voit Dieu régner sur l'univers!

LE ROI, *se levant.* Ton ame est noble et grande, Maria! et il me tarde de montrer à mes sujets que tu n'es pas seulement la plus jolie et la plus spirituelle femme de Castille.

LUCIO, *à part.* Oh! je tremble!

LE ROI. Mais le gouverneur se fait bien attendre.

LUCIO, *pour gagner du temps et prendre ses précautions.* Depuis quelque temps, le seigneur Palmi s'acquitte avec négligence de ses devoirs; en arrivant ici, j'ai trouvé un désordre...

LE ROI. Ah!

LUCIO. Oui, monseigneur, ma présence a paru le surprendre et le contrarier; il refusait même de me remettre le commandement du château, que je venais prendre de votre part.

LE ROI. Il sera remplacé demain ; et maintenant, je veux dégrader moi-même Frédéric de la grande-maîtrise de Saint-Jacques.

Il fait un pas vers Lucio.

MARIA, *bas à Lucio*. S'il les aperçoit...

LUCIO, *à part*. Prenons les devans. (*Haut à la fenêtre.*) Ciel !

LE ROI. Qu'y a-t-il ?

LUCIO. Le traître !

LE ROI. Qu'est-ce donc?

LUCIO. Le gouverneur qui fuit avec la reine et le grand-maître!

LE ROI, *courant à la fenêtre*. Se pourrait-il?... Capitaine, courez dans cette galerie, et moi je vais donner des ordres.

Il sort par la gauche.

MARIA. Tout est perdu !

LUCIO, *qui a fait quelques pas vers la galerie de droite revient vivement, et dit de même à Maria*. Ne crains rien ; j'ai dit à Palmi de fermer derrière lui toutes les portes ; c'est nous qui sommes prisonniers.

MARIA, *à la fenêtre*. Ils sont à l'autre bord.

LUCIO. Maintenant, impossible de les atteindre.

LE ROI, *revenant*. Tout est fermé de ce côté.

LUCIO, *désignant la galerie*. Ici de même.

LE ROI. Et ils m'échapperont ! (*Il court à la fenêtre de gauche.*) Au roi ! venez au roi !

LUCIO, *à Maria, bas*. Ils ont disparu !

MARIA, *heureuse*. Oh !

LE ROI. Brisez toutes les portes... et qu'à l'instant un ordre...

Il écrit.

LUCIO, *toujours près de la fenêtre de droite, bas à Maria*. Ils sont sauvés !

MARIA, *bas*. Par toi?

LUCIO, *bas*. Par moi.

MARIA, *bas*. Je t'aime!

LUCIO, *démasquant et désignant la fenêtre, bas*. Je m'efface pour que ton mot aille à son adresse.

MARIA, *court à la fenêtre, bas*. Sauvés ! oui, sauvés. (*Se tournant vers Lucio.*) Lucio, que veux-tu être ?

LUCIO. Grand d'Espagne !

MARIA. Tu le seras.

LUCIO. Et grand-maître de Saint-Jacques!

MARIA. Tu le seras.

On entend à droite et à gauche un grand bruit de portes brisées.

LE ROI, *se levant*. Enfin ! (*Des gardes, des officiers en grand nombre se précipitent dans la salle ; la scène est hérissée de piques et d'épées.*) Messieurs, la reine et le grand-maître... (*Il jette un coup d'œil à la fenêtre de droite et s'écrie.*) Trop tard ! vous arrivez trop tard ; mais n'importe, leur triomphe n'est pas complet... la reine emporte la mort avec elle ; elle n'atteindra pas la frontière. Maria Padilla, votre main. Messieurs, inclinez-vous devant la reine de Castille.

Il la prend par la main. Tout le monde s'incline. Le roi et Maria s'avancent pour sortir au milieu des gardes.

LUCIO. Voici une bonne journée! (*Désignant la fenêtre de droite.*) Je succède à un prince, (*désignant Maria et le roi*) et j'ai un roi pour successeur.

ÉPILOGUE.

Même décor qu'au Prologue.

SCENE PREMIERE.

Au lever du rideau, l'on voit des gens du peuple groupés autour de plusieurs tables, d'autres s'entretiennent avec action dans le fond.

CHOEUR.

Air *du Prologue.*

Le ciel nous est propice
Car nous triomphons en ce jour,
Que Valladolid retentisse
Des cris de notre amour; } *bis.*
Le ciel nous est propice,
Ah! pour nous quel beau jour! *4 fois.*

SCENE II.

Les Mêmes, ANGELO, *sortant du palais à droite.*

ANGELO. Oui, mes bons amis, livrez-vous à la joie. La mort de votre jeune reine sera vengée. Vous vous souvenez combien elle était douce et bonne! elle ne vous oublia jamais. J'ai recueilli ses dernières paroles : Angelo, me dit-elle, si, un jour, tu retournes en Espagne, dis à mes fidèles Castillans qu'une de mes dernières pensées a été pour eux.

LE PEUPLE, *attendri.* Oh!

ANGELO. Mais laissez-moi, mes amis, j'aperçois...

SCENE III.

Les Mêmes, FRÉDÉRIC, Deux Gentilshommes.

FRÉDÉRIC, *courant à Angelo.* Angelo!
ANGELO, *courant à lui.* Monseigneur!

REPRISE DU CHOEUR.

Pendant ce temps, Frédéric et Angelo se témoignent la plus vive amitié; puis le peuple sort à gauche, et sur un signe de Frédéric, les deux gentilshommes entrent dans le palais.

FRÉDÉRIC. Angelo, c'est donc toi? noble enfant, je n'espérais plus te revoir.

ANGELO. Ne vous avais-je pas dit, monseigneur, que si la reine succombait, je voulais suivre la fortune de ses vengeurs? Me voici. Oh! qu'il me tardait de me retrouver près de vous, pour vous parler d'elle! J'arrive à l'instant à Valladolid avec quelques seigneurs français, et ne vous ayant pas trouvé au palais, j'allais à votre rencontre. Quelles nouvelles, monsieur?

FRÉDÉRIC. Tu sais que lorsque j'eus accompagné la reine jusqu'à la frontière de France, et que je l'eus laissée sous la protection de ses serviteurs, l'honneur me faisait un devoir de rentrer en Castille, de joindre mon frère Henri, pour combattre don Pèdre?

ANGELO. Eh bien?

FRÉDÉRIC. Le ciel a favorisé nos armes. Don Pèdre a été battu dans plusieurs rencontres, et tandis que mon frère le tient assiégé dans le château de Montiel, je suis venu en son nom, il y a quelques jours, sommer Valladolid de m'ouvrir ses portes. J'ai été reçu au milieu des acclamations, et aujourd'hui, d'un moment à l'autre, j'attends des nouvelles de l'armée de Henri.

ANGELO. Oh! que la reine n'a-t-elle vécu jusqu'à ce jour, pour jouir de vos triomphes!

La porte l'hôtellerie de droite s'ouvre, et on voit l'hôtelier repoussant un homme dont on ne distingue pas les traits.

FRÉDÉRIC. Viens, Angelo, entrons au palais. Viens me parler de la reine.

SCENE IV.

LUCIO, *costume du prologue*, L'HOTELIER.

LUCIO, *à l'hôtelier.* J'arrive, je suis fatigué; je te paierai plus tard, hôtelier du diable. (*On lui ferme la porte au nez.*) Il me refuse un gîte, à moi, à moi qui, il y a un an, n'aurais eu qu'à dire à mes gardes :

Démolissez cett emaison, pour qu'il ne restât pas pierre sur pierre... O fortune! tu n'as jeté qu'un rapide éclair dans les ténèbres de ma vie, et me voici replongé dans mon obscurité!... je ne puis pas cependant loger à la belle étoile... J'ai écrit à Palmi pour le prévenir de mon arrivée à Valladolid... Sachons s'il est rentré au logis. (*Il va pour frapper à la porte de l'hôtellerie de gauche, et aperçoit Palmi qui vient du fond.*) Ah!

SCENE V.

LUCIO, PALMI, *costume du prologue.*

PALMI, *stupéfait.* C'est toi, cher ami!

Ils s'embrassent.

LUCIO, *l'examinant du haut en bas.* Et moi qui croyais te retrouver riche et partager avec toi!

PALMI, *de même.* Et moi à qui la nouvelle de ton arrivée avait aiguisé l'appétit!

LUCIO. Je suis allé en France pour te rejoindre.

PALMI. Tandis que je revenais en Castille pour te revoir!

LUCIO. Qui te prendrait pour un ex-gouverneur?

PALMI. Croirait-on que voilà un roi de Castille, comme tu t'appelais?

LUCIO. Le sort est un railleur froid et cruel!... Mais enfin comment se fait-il?...

PALMI. Je t'adresserai la même question après avoir répondu à la tienne. Lorsque je fus arrivé en France, je demandai à don Frédéric d'Aragon la récompense de mon service; mais il ne s'abusait pas plus sur le mérite de mon dévouement à la reine que sur le mérite du tien, et il me renvoya en me disant que tout ce qu'il me devait, c'était l'absolution de mes erreurs et une forte somme; il me donna l'une et l'autre.

LUCIO. Qu'as-tu gardé?

PALMI. L'absolution.

LUCIO. Et l'argent?

PALMI. Englouti; le jeu, les femmes....

LUCIO. Habitudes contractées à la cour.

PALMI. Et toi, Lucio, qu'as-tu fait de la fortune?

LUCIO. Demande-moi plutôt ce que la fortune a fait de moi.

PALMI. Je sais que tu as perdu ta protectrice?

LUCIO. Oui, le roi qui avait promis de l'épouser, et qui l'avait conduite à Tolède pour cela, rencontra dans cette ville une beauté nouvelle dont il fut épris, Juana de Castro. Un profond chagrin s'empara de Maria Padilla et...

PALMI. Pauvre femme!

Ils s'attendrissent hypocritement.

LUCIO. Dès ce moment mon étoile a pâli; et soit qu'un ami de cour m'eût desservi auprès du roi, soit que le roi eût trouvé des preuves de mes anciennes relations avec Maria Padilla, un soir mon logement fut brusquement envahi et je n'eus que le temps de fuir pour mettre mes jours en sûreté!

PALMI. Mais tu emportais avec toi...

LUCIO. Assez de philosophie pour me consoler de ma chute, comme dans ma fortuite grandeur, j'avais conservé assez de raison pour ne pas m'en laisser éblouir.

PALMI. Moi aussi, après avoir gémi quelques jours, j'ai pris mon parti et j'ai considéré notre élévation comme un rêve.

LUCIO. Oui un rêve; car nous voici comme il y a un an, sous le même costume, sur la même place.

PALMI. A l'endroit même où tu me disais: la fortune est changée!

LUCIO Je te le dis encore; mais ce n'est plus dans le même sens.

PALMI. Tu me disais aussi: Viens à la cour, chez moi!

LUCIO. Chez moi, veut dire aujourd'hui sur la place publique.

PALMI. Quoi! tu n'as pas de gîte?

LUCIO. Non.

PALMI. Alors nous logeons sous le même toit.

LUCIO. Ah!

PALMI. Mais l'amitié nous reste, nous partagerons la même fortune.

LUCIO. Rien dans ta bourse, rien dans la mienne; le partage est tout fait.

PALMI. Bah! dans quelques heures nous pourrons les remplir peut-être.

LUCIO. Tu cultives toujours les arts?

PALMI. Toujours. Et toi que vendras-tu aujourd'hui?

LUCIO. Je n'en sais rien encore; mais il faut que je vende quelque chose.

Il regarde autour de lui et ramasse des pierres qu'il met dans son sac.

PALMI. Que fais-tu donc?

LUCIO. Je cherche des reliques.

SCENE VI.

LES MÊMES, LE PEUPLE, UN MESSAGER.

LE MESSAGER, *une dépêche à la main.*

Bonnes nouvelles! bonnes nouvelles! Où est le grand-maître de St.-Jacques ?

Des gardes paraissent dans le vestibule du palais, et laissent passer le messager. Des groupes de peuple se forment. Ils expriment la curiosité, l'agitation.

LUCIO, *bas à Palmi.* C'est sans doute le triomphe de Henri que ce messager vient annoncer à son frère.

PALMI. De Henri, tu crois?...

LUCIO. Oui.

PALMI.

AIR *du Prologue.*

Henri, roi de Castille,
Prince brave et galant, etc., etc.

LUCIO. Chrétiens, mes frères, j'arrive de France et suis de passage à Valladolid. J'ai rapporté de Notre-Dame de Paris quelques débris sacrés du tombeau de St.-Denis, un maravédis le paquet.

Le peuple se détourne d'eux sans donner un maravédis.

PALMI, *à Lucio* Dis-donc : ils n'aiment plus la musique dans ce pays.

LUCIO. Et le commerce des reliques est usé.

SCENE VII.

LES MÊMES, ANGELO, FRÉDÉRIC, GARDES *et* GENTILSHOMMES.

ANGELO. Victoire! victoire!

FRÉDÉRIC. Oui, Castillans, celui qui vous opprimait n'est plus. Mon frère, Henri de Transtamare vient d'etre proclamé roi de Castille.

Il se perd parmi la foule.

LE PEUPLE. Vive le roi!

PALMI. Vive le roi!

ANGELO. Les hôteliers doivent aujourd'hui donner gratis au peuple ce qu'il demandera.

Le peuple s'attable. Les hôteliers portent du vin.

LUCIO, *bas à Palmi.* Nous prendrons part au banquet.

Ils s'asseoient.

ANGELO, *à un officier.* Monsieur de Novera, le roi Henri devant faire son entrée, demain dans Valladolid, l'ordre du grand-maître de Saint-Jacques est d'en chasser à l'instant meme tous les vagabonds et les gens sans aveu.

Il désigne Lucio et Palmi.

LUCIO, *bas à Palmi.* Dis-donc : mes gardes qui voudraient m'arrêter! (*Il se lève et Palmi aussi.*) Quittons la ville, Palmi, ne nous séparons plus et tâchons de devenir honnêtes, puisque nous ne pouvons plus devenir riches.

Les gardes s'avancent. Lucio et Palmi s'en vont lentement, tandis qu'Angelo et le peuple les regardent et les désignent du doigt, en chantant la reprise du chœur.

FIN.

PARIS. — Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, no 46, au Marais.



LA

CORDE DE PENDU,

FÉERIE EN TROIS ACTES ET DIX-NEUF TABLEAUX,

PAR MM. FERDINAND LALOUE ET ANICET-BOURGEOIS,

TRANSFORMATIONS DE M. LAURENT. — DÉCORATIONS DE MM. PHILASTRE ET CAMBON. — MACHINES DE M. SACRÉ. — BALLET DE M. LAURENT. — MUSIQUE DE M. FRANCASTEL.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Cirque-Olympique, le 12 octobre 1844.

DISTRIBUTION :

ARIEL, lutin des cheminées.	Mme GAUTHIER.
MARTIAL, trompette de mousquetaires............	Mme MINA-ROUSSEL.
PICPRUNE, tailleur..........	M. DUPUIS.
GROS-MENU, procureur...	M. LEBEL.
L'ECORCHÉ, clerc de procureur........................	M. HOSTER.
IGNACE BONAVENTURE, perruquier................	M. LAURENT.
RETORD, garçon tailleur...	M. FERDINAND.
COLAS........................	M. BOURDIER.
UN MONSIEUR............	M. CHÉRI-LOUIS.
UN AUBERGISTE...........	M. SIGNOL.
UN MARCHAND de meubles........................	M. ARNOLD.
L'ETUVÉ, garçon d'auberge.	M. THÉOL-PIERRET.
LE CHEF DES EUNUQUES.	M. MÉTEAU.
LE CHEF DES CUISINIERS.	M. BARBIER.
UN DOMESTIQUE..........	M. ACHILLE.
LAVAPEUR.....................	M. PATONNELLE.
UN BOURGEOIS............	M. BONET.
CORDONNET, garçon tailleur........................	M. LANGLOIS.
UN FIGURISTE............	M. L'ECOLLE.
UN SERGENT DU GUET...	M. PRÉAULON.
ANTOINETTE...............	Mlle LAURENT.
MARINETTE..................	Mlle PÉLAGIE.
LA MÈRE LACARPE........	Mme DUMONT.
LA MÈRE RADIS...........	Mme MÉCHIN.
FANCHETTE................	Mlle LAUDIER.

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

La salle à manger de Picprune. — Au fond, un peu à gauche, la porte qui conduit au-dehors. — A droite de la porte, un renfoncement éclairé par une fenêtre; ce renfoncement, qui sert d'atelier, est caché par de grands rideaux à ramages. — A gauche, au deuxième plan, la porte de la chambre à coucher de Picprune. Du même côté, au premier plan, la porte de la chambre d'Antoinette. — A droite, au premier plan, une grande et haute cheminée. — Au second plan, une fenêtre.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, minuit sonne.)

PICPRUNE, GROS-MENU, BONAVENTURE, ANTOINETTE, à table; L'ECORCHÉ et RETORD, servant; MARINETTE, allant et venant de la cuisine à la salle à manger.

CHŒUR DES CONVIVES.

Air de l'Ogresse.

A boire! à boire!
De ce festin annuel,
Nous gardons la mémoire;
On ne saurait trop boire
Pour bien fêter Noël.

GROS-MENU.

Fêter les saints, quand on les fête à table,
A ce devoir je sais m'associer.
Versez toujours de ce vin délectable;
Je fêterai tout le calendrier.

REPRISE.

A boire! à boire!

PICPRUNE.

Honneur à Noël ! Le réveillon est tout-à-fait dans mes croyances.... y compris le boudin et les saucisses..... et voire même le cochon de lait... Aimez-vous le cochon de lait, M. Bonaventure ?

BONAVENTURE.

Le cochon de lait ? je ne sais; mais j'ai eu un frère de lait que j'aimais beaucoup.

GROS-MENU.

Parbleu ! mon cher voisin, je partage votre opinion à l'égard de ce repas nocturne... Manger la nuit, c'est faire honte aux paresseux qui dorment...

PICPRUNE.

Des fainéans qui sont étendus dans leur lit, au lieu de chanter Noël à table !..

ANTOINETTE.

Mais, mon parrain, il y a de pauvres gens qui n'ont pas d'argent pour faire le réveillon...

GROS-MENU.

Et pourquoi sont-ils pauvres ?

ANTOINETTE.

Peut-être parce que vous êtes riche, M. le Procureur !..

BONAVENTURE.

Antoinette a raison... Si les tailleurs et les procureurs n'écorchaient pas autant leurs pratiques...

PICPRUNE.

Ça vous va bien de dire ça, vous, barbier... comme si vous n'écorchiez pas les vôtres...

BONAVENTURE.

Quelquefois, quand je les rase..... mais ce n'est qu'au menton... tandis que vous leur enlevez toute la peau, vous... Ah ! ah ! ah !

GROS-MENU, riant aussi.

Allons, voilà une petite guerre qui égaie le souper... A boire, voisin, pour faire passer le boudin et les épigrammes de M. Bonaventure...

PICPRUNE, versant.

Retord ! Retord !

RETORD.

Voilà, bourgeois !

PICPRUNE.

Quand nous aurons tous mangé, tu emporteras les restes, mon garçon.

GROS-MENU.

Eh bien ! L'Ecorché, vous allez vous régaler, mon ami. (A Picprune.) Tenez, voisin, quand j'ai pris ce garçon-là chez moi, il était très maigre... Regardez-le, maintenant...

BONAVENTURE.

Il est engraissé ?

GROS-MENU.

C'est à ne pas le reconnaître...

BONAVENTURE.

Je suis fâché de ne pas l'avoir vu avant, ça devait être curieux !

PICPRUNE, se levant.

Mes chers amis, vidons cette bouteille, et je vous demanderai ensuite un service important; c'est de me prêter...

GROS-MENU.

Vous savez, voisin, que ce n'est pas dans mes habitudes... Je ne prête jamais.

PICPRUNE.

Je vous demande de me prêter toute votre attention, au sujet d'un discours que je vais prononcer...

L'ÉCORCHÉ.

On peut desservir ?

PICPRUNE.

Tout à l'heure !.. Laissez-moi faire mon discours. Je commence... Vous voyez en moi un père qui n'a point d'enfans, mais qui est propriétaire d'une filleule que voici... Cette filleule, dont je suis le parrain, est privée de toute espèce de parens, ce qui la rend entièrement orpheline... L'orpheline qui n'a point fait d'héritage est presque toujours pauvre; c'est ce qui arrive à Antoinette : voilà pourquoi jusqu'ici je lui ai donné le couvert sous mon toit et le couvert à ma table. Maintenant, mes chers amis, je ne veux plus rien lui donner...

TOUS LES CONVIVES.

Ah ! M. Picprune !

PICPRUNE.

Attendez donc !.. Je ne veux rien lui donner... qu'un mari...

ANTOINETEE.

Un mari !

PICPRUNE.

Un mari à qui je concèderai, à partir de la noce, le droit de faire toutes les dépenses qu'il jugera convenables, pour le logement, la nourriture et le vêtement de sa moitié...

GROS-MENU.

Et quel est l'heureux mortel pour qui vous faites tous ces sacrifices ?

PICPRUNE.

M. Ignace Bonaventure, mon voisin, ici présent, barbier, ayant pour clientèle les plus fortes maisons du quartier... la fourniture des plus grosses perruques de la paroisse, et l'entretien des chignons de nos plus respectables dames..... ce qui lui donne un revenu qui lui permet de se mettre en ménage et d'avoir beaucoup d'enfans... La famille déjeunera avec les barbes, dînera avec les perruques, et soupera avec les chignons : ce qui lui fait une existence assurée. Voici mon discours... Quelqu'un a-t-il quelque observation à faire ?

ANTOINETTE.

Moi, mon parrain !..

PICPRUNE.

Cela ne vous regarde pas... Si l'on consultait les petites filles pour les marier, cela n'en finirait pas.

BONAVENTURE.

Moi, M. Picprune, je déclare que je suis le perruquier le plus heureux du quartier Saint-Pierre-aux-Bœufs... et la preuve, c'est que je vous commande un habit neuf pour ma noce...

PICPRUNE.

Vous savez que je n'en livre pas à moins de dix écus...

BONAVENTURE.

Vous les aurez, tailleur... Seulement, je demande que cet habit-ci soit solide; le dernier que vous m'avez fourni m'a paru n'être que simplement collé... il s'en allait par morceaux... et vous comprenez qu'il ne serait pas décent de se marier avec un air décousu.

PICPRUNE.

Jeune homme! je réponds de toutes mes coutures.

BONAVENTURE.

Permettez-moi, adorable Antoinette, de vous parler de mon bonheur et du vôtre.

ANTOINETTE.

Parlez de votre bonheur, si vous voulez, mais ne parlez pas du mien.

BONAVENTURE.

Je finirai par vous plaire.

ANTOINETTE, le quittant.

Vous commencez mal.

GROS-MENU.

Je vois qu'il y aura un acte à faire.... J'attendrai demain les futurs époux et leurs parens à mon étude.

PICPRUNE.

C'est ça... Nous serons chez vous à midi.

L'ECORCHÉ.

Puisque les discours sont terminés, et que tout le monde est d'accord, je demande à faire une simple question... Peut-on desservir?

RETORD.

Peut-on desservir?..

PICPRUNE.

Enlevez, mes enfans, et régalez-vous!..

GROS-MENU.

L'Ecorché va casser une croûte en marchant, car les rues ne sont pas sûres, et je tiens à ce qu'il me suive.

L'ECORCHÉ.

Ça m'est égal... j'ai si peu l'habitude de manger.

MARINETTE.

Tiens, mon garçon, voilà un chiffon de pâté et un pilon de dinde.

BONAVENTURE.

Père Picprune, n'oubliez pas mon habit.

PICPRUNE.

Je le taillerai en plein drap demain matin... Vous l'aurez pour aller chez le procureur.

GROS-MENU.

Je vous attendrai à midi... Je serai chez moi, c'est demain mon jour de goutte.

PICPRUNE.

Vous nous donnerez la goutte?..

GROS-MENU.

Non pas... Je dis que j'aurai probablement la goutte... Il y a huit jours qu'elle laisse mes jambes tranquilles.

BONAVENTURE.

A demain, charmante Antoinette!..

PICPRUNE, reconduisant tout le monde.

Adieu, mes amis, mes bons amis... Je vous remercie d'avoir bien voulu accepter mon petit repas.

ENSEMBLE.

Air: Rosière et Nourrice.

La fête est passée,
Voisins, au revoir!
L'heure est avancée,
Dormez bien, bonsoir!

(Gros-Menu sort avec L'Ecorché et Bonaventure, les voisins le suivent.)

SCÈNE II.

PICPRUNE, ANTOINETTE, RETORD, MARINETTE; les deux derniers ôtant la table.

PICPRUNE.

Allons, tout ça s'est bien passé... J'ai donné un joli petit souper à des amis; de plus, j'ai fait un mariage... ce qui fait deux heureux!

ANTOINETTE, tristement.

Deux heureux!..

PICPRUNE.

Comme tu dis ça tristement!.. Me serais-je trompé de cinquante pour cent?.. N'aurais-je fait qu'un heureux?..

ANTOINETTE.

Vous savez bien, mon parrain, que je n'aime pas M. Bonaventure.

PICPRUNE.

Et pourquoi cela, Mademoiselle?

MARINETTE, s'avançant.

Parce qu'il est laid et ridicule!.. si vous voulez le savoir.

PICPRUNE.

Qu'est-ce qui te parle, à toi?

MARINETTE.

Eh bien! si vous ne me parlez pas, je vous réponds!

PICPRUNE.

Mais je saurai bien te faire taire!

MARINETTE.

Vous?.. Il y a déjà quelque temps que vous essayez ça... vous n'avez pas encore pu réussir, et ce n'est pas dans ce moment-ci que vous me couperez la parole... quand il s'agit de rendre cette pauvre petite Antonette malheureuse pour le reste de ses jours, en la mariant à un mauvais barbier qui la prend pour achalander sa boutique!..

PICPRUNE.

Taisez-vous, Marinette, ou nous allons nous fâcher!..

MARINETTE.

Bah! bah! vos gros yeux ne m'effraient pas, moi!.. Vous me les avez fait de toutes les manières, les yeux... et vous savez bien que je m'en suis souciée comme de ça! Je vous dirai toujours que ce n'était pas la peine d'élever cette petite fille jusqu'à seize ans, pour en faire Mme Bonaventure!.. Tenez, M. Picprune... je ne suis qu'une pauvre fille... servante, sans doute, pour toute ma vie... eh bien! je ne voudrais ni du barbier, ni de sa boutique, ni de ses têtes à perruque... et j'engage mamzelle Antoinette à en faire autant!..

PICPRUNE.

Vous avez fini?..

MARINETTE, se croisant les bras.

Oui!..

PICPRUNE.

Eh bien ! d'après tous ces raisonnemens, je persiste complètement à marier Antoinette avec Bonaventure, et voici ma raison... Je n'en dis qu'une, mais elle vaut toutes celles de Mlle Mariette... Je suis le maître!.. et, la preuve, c'est que...

(On entend sonner de la trompette.)

ANTOINETTE, à part.

Ah ! c'est lui !

PICPRUNE.

Toujours ce sonneur de trompette !.. Il n'y a plus moyen de dormir tranquille... Je me plaindrai au commissaire !

MARINETTE, à part.

Et moi, si le monsieur vient sous nos fenêtres, je lui jetterai l'eau de mon savonnage sur la tête... Je ne pouvais m'en servir, parce qu'il y avait trop de bleu; le trompette profitera de l'occasion.

PICPRUNE.

Allons, qu'on se couche, pour penser demain à la signature du contrat!..

ANTOINETTE, à Marinette qui rentre dans sa chambre.

Ah! Marinette, je suis bien malheureuse!..

MARINETTE.

Laissez donc, il fera jour demain.

ENSEMBLE.

Air : Rosière et Nourrice.

MARINETTE.

Vous redoutez cet hymen ;
C'est vrai que dans l' mariage,
Il faudrait, pour rester sage,
Donner son cœur et sa main.

ANTOINETTE.

Je redoute cet hymen ;
Je sais que dans l' mariage
On doit toujours, et c'est sage,
Donner son cœur et sa main.

SCÈNE III.

ANTOINETTE, seule d'abord ; puis, MARTIAL et ensuite PICPRUNE.

ANTOINETTE.

Ah! sans cette pauvre Marinette, personne ne m'aurait aimée sur la terre !.. Ah! si, il y a encore une autre personne... M. Martial, ce petit trompette de mousquetaires qui fait tant enrager mon parrain quand il sonne sous nos fenêtres... C'est aux grandes eaux de Versailles que je l'ai connu.... Marinette m'y accompagnait.... Quelques insolens voulaient nous insulter, mais il nous a fait respecter, lui !.. Voilà de ces choses qu'une jeune fille n'oublie pas... Marinette ne se doute pas que ce petit trompette qui la réveille quelquefois est celui qu'elle trouvait si gentil... que je trouve aussi, moi, si aimable ! Avec ces idées-là, penser à épouser M. Bonaventure !.. ah! ça serre le cœur !.. (On entend la trompette.) Il est là... il attend!.. Dois-je lui parler ?.. Ce sera mal, peut-être !.. Mais, pourtant, si cela doit être la dernière fois.... Allons!..

(Elle ouvre la fenêtre.)

MARTIAL, en dehors.

Ma chère Antoinette!..

ANTOINETTE.

Je ne serai plus votre chère Antoinette, Monsieur... On va me marier.

MARTIAL.

Qui oserait se permettre?..

ANTOINETTE.

Mon parrain!..

MARTIAL.

Par exemple! je le tuerai avant!..

ANTOINETTE.

Je l'entends, retirez-vous!..

MARTIAL.

Un baiser, au moins!

ANTOINETTE.

C'est le dernier!..

MARTIAL, l'embrassant.

Nous verrons!..

(Antoinette referme la fenêtre et se cache derrière les rideaux de l'atelier.

PICPRUNE, sortant de sa chambre ; il est en pet-en-l'air.

Pardieu! ce drôle est bien insolent!.. Sonner de la trompette à une heure indue!.. Il faut que je le voie pour le signaler à la vindicte publique!..

(Il ouvre la fenêtre, et se penche à mi-corps pour voir dans la rue.

MARINETTE, du premier étage.

Gare là-dessous!..

PICPRUNE.

Qu'est-ce que c'est que ça? (Il reparaît, sa perruque est toute bleue.) C'est cette endiablée de Marinette qui m'a jeté de l'eau sur la tête... C'était pour le trompette, mais j'ai tout reçu... Me voilà bien!.. il faut à présent que je mette sécher ma perruque... Il doit être tard... Je ne sais pas si j'aurai le temps de me coucher, cette nuit...

(Il rentre.)

SCÈNE IV.

ANTOINETTE, seule d'abord ; puis, ARIEL.

ANTOINETTE.

Voyez ce que c'est que de faire des choses qu'on ne peut avouer... J'ai été obligée de me cacher... Si mon parrain m'avait vue!.. Ecouter un homme, le soir, c'est mal!.. Mais je suis si malheureuse!... Qui me protègera?... Ah ! mon petit Noël, peut-être!.. Si je le priais?.. C'est aujourd'hui sa fête... cette douce croyance ne m'a jamais fait faute, à moi... Toute petite encore, quand je mettais un de mes souliers dans la cheminée..... Noël m'envoyait des bonbons... plus tard, de jolis joyaux... et, l'an-

née dernière, ce gracieux bonnet dont j'avais tant d'envie, et qu'en me réveillant j'ai trouvé là... J'ai cru d'abord que c'était cette bonne Marinette qui me faisait tous ces petits présens... mais elle m'a juré qu'elle n'était pour rien dans les bonheurs qui m'arrivaient.... C'est donc Noël qui me protège!.. Eh bien! cette année encore, adressons-lui notre prière...

Air de Loïsa Puget.

Doux souvenir d'enfance,
Oh! mon beau Noël!
J'aime ta croyance
Qui nous vient du ciel!
J'aime ta croyance
Qui nous vient du ciel!
Noël! Noël! oh! mon beau Noël!
Dans ma peine amère,
Je n'ai plus sur terre
Que toi pour appui.
De l'enfant sans mère,
Entends la prière,
Noël, aujourd'hui!

REPRISE.

Doux souvenir d'enfance, etc.

(Antoinette s'endort sur la ritournelle; alors la grande cheminée se transforme, se développe, et devient une sorte de petite chapelle gothique dans laquelle apparaît Ariel.)

ARIEL.

Tu as toujours eu confiance en Noël; enfant, ce que tu lui as demandé, tu l'as obtenu; jeune fille, tu as gardé ta croyance, il t'en récompensera... Il m'envoie près de toi, moi, le lutin des cheminées, pour te protéger jusqu'à ton mariage avec Martial. Je me nomme Ariel... Quand tu auras besoin de moi, chante le refrain de ta prière, et tu me verras venir à ton aide.

(La cheminée se referme et le lutin disparait. — Le jour est venu; Antoinette se réveille.)

ANTOINETTE.

Ah! j'ai fait un joli rêve!.. c'est lui que j'ai vu... Ariel avec ses grandes ailes d'ange!.. et il me disait: « Je te protègerai!.. » Mais, hélas! ce n'était qu'un rêve!..

(On frappe à la porte.)

BONAVENTURE, en dehors.

C'est moi, parrain beau-père... Ouvrez!

ANTOINETTE.

Et voici la réalité!

(Elle se sauve dans sa chambre.)

SCÈNE V.

BONAVENTURE, MARINETTE, PICPRUNE, RETORD; puis, CORDONNET.

BONAVENTURE, frappant toujours.

Ouvrez donc, c'est moi...

MARINETTE, venant ouvrir.

Un instant! un instant!.. Vous faites du bruit comme si tout le monde ici était pressé de vous voir!..

BONAVENTURE.

Il y a deux jolis yeux qui sont plus pressés de me voir que vous ne le pensez, Marinette.

MARINETTE.

Oui, pressés de vous voir loin. (Appelant.) Retord! Cordonnet! descendrez-vous, paresseux?.. (Ouvrant les rideaux.) Tiens, ils sont à leur établi.

(Les garçons tailleurs sont assis, les jambes croisées.)

RETORD, bâillant.

Il y a long-temps que nous sommes là...

CORDONNET.

Nous attendons l'habit du marié...

PICPRUNE, paraissant.

Qu'est-ce qui parle de l'habit du marié... Le voilà... je l'ai coupé cette nuit!.. (Il jette les morceaux sur l'établi. Les garçons tailleurs s'en emparent.) Allons, que cet habit-là soit fait pour midi, et cousu solidement. (Bas.) Faufilez! faufilez!..

BONAVENTURE.

Respectable parrain, je vous remercie des soins que vous donnez à mon vêtement... Je viens aussi pour m'occuper de votre vénérable figure... Je suis armé de mes rasoirs et décoré de ma savonnette... Mettez-vous là...

PICPRUNE.

Marinette, allez me cherchez de l'eau chaude.

MARINETTE.

On y va... (Regardant son maître.) Ah çà! mais, qu'est-ce que vous avez donc de changé dans la figure? Vous avez mis une perruque bleue!.. Ah! ah! ah!..

BONAVENTURE, l'examinant.

J'avoue que cette perruque me paraît d'une couleur un peu hasardée... (Il rit aussi.) Ah! ah! ah!..

RETORD.

Tiens, le bourgeois qui est au bleu!.. comme un brochet.

(Tous les garçons tailleurs éclatent de rire.)

PICPRUNE, arrachant sa perruque.

Ah! je me souviens... C'est toi, Marinette, qui cette nuit m'as jeté je ne sais quoi sur la tête...

MARINETTE.

Ah! mon Dieu, c'est mon eau de savonnage que je croyais envoyer sur la tête du joueur de trompette!.. Ah! ah! ah!..

PICPRUNE.

Allons, c'est assez rire! Rasez-moi, Bonaventure.

BONAVENTURE, se mettant en devoir de raser Picprune.

Un coup de cuir, et vous croirez qu'une rosée vous passe sur le menton.

PICPRUNE, se retournant.

De la rosée... merci. (A Marinette, qui rit toujours.) Je vous dis que c'est assez rire!..

BONAVENTURE.

Prenez garde, vous allez vous faire couper...

MARINETTE, continuant de rire.

C'est que vous aviez une si bonne tête avec

cette perruque bleue... Vous aviez l'air d'un diable de l'Opéra.

PICPRUNE, se retournant encore.

Je vais te... Ah ! mon Dieu !..

(Il s'est retourné si brusquement que Bonaventure lui a enlevé l'oreille.)

BONAVENTURE, tenant l'oreille à la main.

Quand je vous disais que vous alliez vous faire couper !..

PICPRUNE, courant de long en large.

Elle m'a fait enlever l'oreille !.. Où est-elle, cette vipère?.. où est-elle? que je l'écrase !.. Oh ! là là... oh ! là là...

ANTOINETTE, accourant.

Ah ! mon Dieu, qu'avez-vous donc, mon parrain?..

PICPRUNE.

J'ai... j'ai que je n'ai plus qu'une oreille... et c'est la bonne que Monsieur tient...

BONAVENTURE.

Allons, vous criez là pour rien...

PICPRUNE.

Pour rien !..

BONAVENTURE.

Qu'est-ce que c'est que ça, une oreille ?.. J'en coupe dix par jour...

PICPRUNE.

Ça doit attirer du monde dans votre boutique... Vous n'aurez pas ma filleule...

ANTOINETTE.

Mon parrain a bien raison !.. Un homme qui coupe des oreilles...

BONAVENTURE.

C'est vrai !.. Mais, Mademoiselle, je les raccommode, je les rends comme neuves... Marinette, donnez-moi du fil et une aiguille...

PICPRUNE.

Vous allez me recoudre ?..

BONAVENTURE.

Sans douleur... Je travaille aussi en couture, moi !..

(Il lui raccommode l'oreille.)

PICPRUNE.

Ça va bien... ça va bien !.. ça me chatouille un peu, mais ce n'est pas désagréable !..

BONAVENTURE.

N'est-ce pas ?.. Donnez-moi le carreau, à présent !..

PICPRUNE.

Comment ! le carreau?.. Vous allez me brûler !

BONAVENTURE.

Ah ! il faut ça... Si vous ne passiez pas le carreau sur vos coutures, vous, que dirait-on de votre ouvrage ?.. Chacun a son amour-propre.

(Il lui passe le carreau sur l'oreille.)

PICPRUNE.

Diable ! ça chauffe !.. ça chauffe !.. Je vais avoir une oreille frite.

BONAVENTURE.

Vous aurez une oreille de chérubin !.. Là, c'est fait... (A tout le monde.) Eh bien ! qu'en dites-vous ?

MARINETTE.

Ça va fort bien !..

PICPRUNE, se tâtant l'oreille.

C'est merveilleux !.. je crois que j'entends mieux qu'avant. Parle-moi tout bas, Marinette.

MARINETTE, bien haut.

Vous êtes un vieux fou !..

PICPRUNE.

Très bien !.. très bien !.. J'entends parfaitement... Marinette, donne-moi mon habit et ma perruque...

MARINETTE.

Votre perruque bleue ?

PICPRUNE, avec colère.

Une autre...

MARINETTE.

Bien, bien... ne nous fâchons pas.

PICPRUNE, s'habillant.

Nous allons nous rendre, mon cher Bonaventure, chez M. Gros-Menu, le procureur, pour notre petit acte... Marinette, l'autre manche... En allant, nous passerons à la halle... Ma canne et mon chapeau... Et j'achèterai des provisions pour le dîner des fiançailles. Tu rapporteras ça, Marinette... Ce que j'aime dans les mariages c'est qu'on mange toujours... Venez, mon presque gendre... car, enfin, je suis presque père...

BONAVENTURE.

Oui, mais je ne voudrais pas être presque mari...

AIR de Ravel en voyage.

PICPRUNE.

Par le contrat il faut que l'on commence,
Puis du dîner vous serez satisfait.

MARINETTE, à Antoinette.

Pourquoi pleurer ? c'est s'y prendre d'avance,
Vous aurez tout le temps quand ça s'ra fait.

ENSEMBLE.

Puisqu'un seul but nous rassemble,
Courons-y du même pas,
Pour faire marcher ensemble
Le contrat et le repas.

SCÈNE VI.

ANTOINETTE, RETORD, CORDONNET, GARÇONS TAILLEURS ; ces derniers sur l'établi.

ANTOINETTE.

Marinette, qui me dit de ne pas pleurer, quand je vois que tout se prépare.. on va rédiger l'acte.. on fait l'habit de cet imbécille... tous ces garçons travaillent comme s'il s'agissait d'habiller un prince... Oh ! je voudrais que cet habit ne se fît jamais.

(L'orchestre joue en sourdine le refrain de la chanson de Noël.)

RETORD.

Faire travailler des jeunes gens le jour de

Noël, tandis que nous pourrions être à danser aux *Porcherons* avec les autres...

ANTOINETTE.

Ah! mon Dieu! qu'ils dansent et qu'ils s'en aillent....

(A ce moment, l'établi, avec les garçons tailleurs dessus, se met à danser et sort par la grande porte du fond. Antoinette, effrayée, rentre dans sa chambre.)

Deuxième tableau.

Le théâtre change et représente le marché des Innocens. Boutiques et étalages de marchandes. A gauche, une fruitière; à droite, une marchande de poisson. Devant la marchande de poisson, un énorme baquet dans lequel nagent des carpes et des anguilles. Devant la fruitière des potirons, et des bottes d'asperges.

SCÈNE VII.

LA MÈRE LACARPE, LA MÈRE RADIS; puis, MARTIAL.

CHOEUR DES MARCHANDES.

Vive la halle de Paris!
C'est la qu'on trouve réunis
Le fin gibier, le gros poisson
Et les fruits de toute saison.

(A la fin du chœur Martial paraît.)

LA MÈRE LACARPE.

Dites donc, mère Radis, ce petit trompette que v'là là-bas, qu'est reluisant comme un barbillon, n'est-ce pas le petit de la mère Martial, l'ancienne marchande de morue?

LA MÈRE RADIS.

Je crois bien que oui... On m'a dit qu'il était dans les mousquetaires du roi.

MARTIAL, approchant,

Bonjour, mère Lacarpe!.. bonjour, mère Radis...

LA MÈRE RADIS.

Je savais bien que c'était lui!...

LA MÈRE LACARPE, se levant aussi et venant à lui.

Est-il gentil comme ça!.. il est doré comme le suisse de Saint-Eustache...

LA MÈRE RADIS.

Eh bien! mon garçon, tu viens sentir un peu le goût du poisson... ça te rappelle le berceau de ton enfance, comme on dit dans les chansons..

MARTIAL.

Ah! oui, quand j'étais ici avec ma mère... j'étais plus heureux qu'aujourd'hui.

LA MÈRE LACARPE.

Qu'est-ce que tu as donc?

MARTIAL.

Je suis amoureux!..

LA MÈRE RADIS.

V'là tout?

MARTIAL.

C'est bien assez!

LA MÈRE LACARPE.

Ta belle ne t'aime donc pas?

MARTIAL.

Au contraire... elle m'adore...

LA MÈRE RADIS.

Eh bien!

MARTIAL.

Eh bien! aujourd'hui, on la marie avec un perruquier.

LA MÈRE RADIS.

L'aime-t-elle?

MARTIAL.

Elle le déteste?

LA MÈRE RADIS.

Eh bien!

MARTIAL.

Eh bien!.. je suis désolé... voilà!

LA MÈRE RADIS.

C'est que tu n'as pas de patience...

LA MÈRE LACARPE.

Ecoute, petit : tu es gentil.... tu es malin comme un enfant de la halle... il faut te mettre en travers... Que diable! un trompette de mousquetaires ne doit pas se laisser faire la barbe par un mauvais perruquier!.. Là-dessus, mère Radis, allons prendre notre café... c'est moi qui régale.. Adieu, mon garçon, bon courage!..

(Elles entrent toutes deux dans l'arrière-boutique de la mère Lacarpe.

SCÈNE VIII.

MARTIAL, seul d'abord ; puis, ARIEL.

MARTIAL.

Du courage!.. S'il ne fallait que ça pour empêcher ce mariage, le perruquier trouverait bientôt à qui parler... Mais il ne se battrait pas, et j'en serais pour le ridicule de ma provocation... Et pourtant c'est bien aujourd'hui que le contrat sera signé... Ce billet que j'ai trouvé dans ma trompette me l'annonce positivement... Il est signé Ariel... je ne connais personne de ce nom-là!.. Qu'est-ce que c'est que cet Ariel!

(A ce moment une borne, placée à droite au deuxième plan, s'ouvre et laisse voir Ariel en petit Savoyard; la borne, en se développant, se transforme en boîte de décrotteur.)

ARIEL.

C'est moi!

MARTIAL.

Qui es-tu?

ARIEL.

Un enfant de la Chavoie... qui fait dancher la marmotte le soir... la Catarina!.. et qui dans la journée fait reluire tout le monde pour deux petits chous... Ariel, pour vous chervir...

MARTIAL.

C'est toi qui m'as écrit ce matin?..

ARIEL.

Oh! che chais bien écrire, allez... Dans nos montagnes, c'est moi qui écris pour toutes les jeunes filles qui ont leurs amoureux à Paris...

MARTIAL.

Et quel intérêt prends-tu à moi?..

ARIEL.

J'ai su que vous étiez un bon garchon, et comme che suis le protecteur d'Antoinette...

MARTIAL.

Le protecteur!.. Il est joli, le protecteur!

ARIEL.

J'en ai protégé bien d'autres jeunes filles... c'est mon état...

MARTIAL.

Et tu y joins celui de décrotteur...

ARIEL.

Mais oui, je fais un peu de tout...

MARTIAL.

Eh bien! je te conseille de te dépêcher, si tu veux servir Antoinette. On s'occupe déjà du contrat chez le procureur... tout est sens dessus dessous dans la cuisine du tailleur.

ARIEL.

Eh bien! on ne chignera pas le contrat, il n'y aura pas de repas de noce... voilà!..

MARTIAL.

Et pourquoi cela?

ARIEL.

Parce que je ne le veux pas!..

MARTIAL.

Tiens! voilà toute la société qui vient faire les provisions!.. J'ai envie de passer mon sabre au travers de ce barbier.

ARIEL.

Gardez-vous-en bien!..

SCÈNE IX.

PICPRUNE, BONAVENTURE, MARINETTE, ARIEL, MARTIAL, LA MÈRE LACARPE et LA MÈRE RADIS, revenant à leur étalage.

LA MÈRE LACARPE.

Voyez, mes enfans.. des brochets comme des requins, des carpes comme des esturgeons, et des anguilles longues comme d'ici à Notre-Dame...

BONAVENTURE.

Cette femme exagère... ce comestible d'eau douce n'atteint jamais ce développement.

LA MÈRE RADIS.

Voyez, des asperges gigantesques et des potirons monstres...

PICPRUNE.

Barbier, il faut choisir... poisson ou légume..

BONAVENTURE.

Pour une si charmante cérémonie, rien ne doit coûter... Achetez des légumes et du poisson.

PICPRUNE.

Et vous?

BONAVENTURE.

Moi, j'achèterai les radis...

PICPRUNE.

Farceur!

MARTIAL.

C'est égal, j'aurais eu du plaisir à rosser ce drôle...

ARIEL.

C'est un divertissement que vous vous donnerez plus tard... Allons! partez, tournez-moi les talons. (Il le pousse dehors. A part.) Comme cela, il restera tranquille... (Haut.) Faites cirer vos bottes!.. faites cirer vos bottes!..

BONAVENTURE.

Il me semble que mes souliers ne sont pas assez propres pour signer un contrat!.. Voyons, Savoyard!..

ARIEL.

Che suis à vous, mon prinche...

BONAVENTURE.

Beaucoup de cire, Savoyard.. Je donne douze sous et j'en veux pour mon argent...

ARIEL.

Alors, c'est comme pour des bottes, notre bourgeois.

BONAVENTURE.

C'est ça, comme pour des bottes. Un jour de mariage, on n'y regarde pas de si près.. Ah! à propos de bottes... Ariel lui cire les jambes et lui fait des bottes avec ses bas.) Parrain futur, achetez-en donc quelques-unes, d'asperges!.. (Pendant ce dialogue, Ariel continue à cirer.) L'asperge, dans ce temps-ci, c'est cher, mais c'est distiugué...

PICPRUNE, à la mère Radis.

Combien ces six bottes d'asperges...

BONAVENTURE, qu'on cire toujours.

Six bottes, c'est bien!..

LA MÈRE RADIS.

Dix-huit livres...

PICPRUNE.

C'est trop cher!..

BONAVENTURE, qu'on cire toujours.

Est-ce qu'on marchande en un si beau jour!.. Mettez-les de côté... Prenez trois potirons... nous en ferons de la soupe, des tourtes!.. Est-ce fini, Savoyard?

ARIEL.

Oui, not' bourgeois.

BONAVENTURE, sans regarder.

Prends ces douze sous piémontais... (Il s'avance sur le théâtre.) Nous disons donc que voilà les légumes!..

PICPRUNE.

Vous avez acheté des bottes, perruquier?

MARINETTE.

Et qui sont bien luisantes, ma foi!

BONAVENTURE, examinant ses jambes.

Comment! ce Savoyard m'a ciré à mi-jambes... C'est un luxe que je n'avais point exigé! Pourquoi ton pinceau s'est-il exercé sur mes mollets?

ARIEL.

Vous m'avez donné douze sous... je vous ai mis pour douze sous de cirage... Ah! ch'est que, dans nos montagnes, nous avons de la probité..... Nous ne voulons rien avoir à perchonne, entendez-vous?..

BONAVENTURE.

Ce Savoyard est dans son droit!..

PICPRUNE.

D'autant plus que ça ne vous va pas mal...

BONAVENTURE.

Vous trouvez?

PICPRUNE.

Avec une paire d'éperons, vous aurez l'air tout-à-fait cavalier.

BONAVENTURE.

A la bonne heure !.. Avez-vous payé les légumes ?

MARINETTE.

Voyons ! que prenons-nous ?

BONAVENTURE.

Nous disons, six bottes d'asperges... D'abord, en voici deux. (Il les range.) Trois potirons.... Pour ne pas nous embrouiller, arrangeons ça... Un potiron, deux bottes d'asperges..... Deux bottes d'asperges, un potiron... Un potiron, deux bottes d'asperges... (Chaque potiron est posé sur deux bottes d'asperges.) Payez, parrain.

PICPRUNE.

Voilà... Marinette, prends et emporte tout...

MARINETTE.

Vous êtes bon enfant, si vous croyez que je vais me charger de tout ça... Vous me prenez donc pour un mulet?.. S'il n'y a que moi pour porter ce tas de légumes-là à la maison, il pourra bien y aller tout seul. (A peine a-t-elle dit cela, que les asperges et les potirons se sauvent en courant.) Ah ! Monsieur, les voilà qui vont chez nous !..

PICPRUNE.

Eh ! ils ne savent pas l'adresse... (Criant.) Rue Jean-Pain-Mollet, n. 27, au troisième ; la cuisine est à gauche en entrant.

BONAVENTURE.

Ils prennent bien le chemin !.. C'est étonnant comme depuis quelque temps les légumes ont fait des progrès !..

PICPRUNE.

Suis-les, Marinette... car, malgré cette intelligence que je suis forcé de leur reconnaître, les asperges ne s'éplucheraient peut-être pas elles-mêmes, et je veux dîner de bonne heure...

MARINETTE.

Oui, Monsieur !..

(Elle court après les asperges.)

BONAVENTURE.

Passons au poisson !..

LA MÈRE LACARPE.

Voyez, mes petits enfans, c'est frais comme l'œil.

PICPRUNE.

Ma brave femme, je voudrais une carpe !..

LA MÈRE LACARPE.

Vivante ?..

PICPRUNE.

Frétillante comme vous et moi...

LA MÈRE LACARPE

Voilà ce que j'ai de plus beau...

BONAVENTURE.

Allons donc ! c'est un goujon, ça...

LA MÈRE LACARPE.

Goujon vous-même... Voyez-vous ce merlan? qui attaque ma marchandise !..

PICPRUNE.

Allons, moi, je crois que ça peut faire une bonne friture !.. Ça grossit en cuisant, n'est-ce pas ?

LA MÈRE LACARPE.

Je crois bien...

PICPRUNE.

C'est ?..

LA MÈRE LACARPE.

Six livres.

PICPRUNE.

Voilà !..

(Il prend la carpe et veut mettre la tête dans sa poche; mais à mesure qu'il la tient, elle grossit et prend l'apparence d'un énorme poisson. Picprune a peine à la tenir dans ses bras.)

BONAVENTURE.

Êtes-vous content, parrain ?..

PICPRUNE, tournant sur le théâtre avec son énorme carpe.

Mais oui... mais oui... Je me sauve à la maison... je ferai élargir les portes pour entrer...

BONAVENTURE.

Les comestibles ont quelque chose de fantastique ici... Donnez-moi une anguille... Je ne demande pas le grand serpent marin... une simple anguille du Port-à-l'Anglais... anguille de Seine...

LA MÈRE LACARPE.

Choisissez...

BONAVENTURE.

Je prends cette petite-là...

(Il se baisse; l'anguille lui saute au nez. Il veut se sauver, mais l'anguille s'alonge jusqu'au bout du théâtre. La marchande, pour rattraper son anguille, tire à elle et ramène Bonaventure le nez dans le baquet.)

ARIEL.

Voilà le repas de noce dérangé... Je vais maintenant présider à la signature du contrat...

Troisième tableau.

Le théâtre représente l'étude du procureur.

SCÈNE X.

GROS-MENU, COLAS, FANCHETTE.

GROS-MENU, entrant soutenu par Colas et Fanchette; il est enveloppé dans une robe de chambre, le chef couvert d'un énorme bonnet de coton, et les jambes entourées de flanelle.

Aïe ! aïe !.. Tu vas trop vite !.. Comment te nommes-tu ?

COLAS.

Colas, Monsieur !

GROS-MENU, à Fanchette.

Et toi ?

FANCHETTE.

Fanchette, pour vous servir...

GROS-MENU.

Pour me servir ! je le crois bien : je ne vous ai pris que pour ça... Là, mettez-moi dans ce fauteuil... Écoutez bien tous deux... J'ai renvoyé hier ma cuisinière et mon domestique parce qu'ils me volaient...

COLAS.

Ils vous volaient... beaucoup ?..

GROS-MENU.

Beaucoup? non... mais ils me volaient un peu, et...

COLAS.

Rien qu'un peu ?.. Et vous les avez renvoyés ?.. ah !

FANCHETTE.

On nous avait pourtant dit que Monsieur était un bon maître.

GROS-MENU.

Bon maître tant que vous voudrez, mais je ne veux pas qu'on me vole...

COLAS.

Enfin, c'est une idée que vous avez comme ça...

FANCHETTE.

Que veux-tu? les maîtres ont toujours des manies!..

SCÈNE XI.

LES MÊMES, L'ECORCHÉ.

L'ECORCHÉ, à part.

Tiens, voilà de nouveaux visages ici... J'aime mieux cette petite que la vieille Catherine... (Haut.) Bonjour, patron. Eh bien! qu'est-ce que nous avons donc?..

GROS-MENU.

La goutte, M. L'Ecorché... la goutte.

L'ECORCHÉ.

Ah! c'est juste... ça ne vous manque pas, le lendemain d'un bon dîner.

GROS-MENU.

Colas, tu vas aller chercher mon médecin...

COLAS.

Oui, Monsieur... (Il court et revient.) A propos, où demeure-il?

GROS-MENU.

Tu demanderas le docteur Rhubardini, rue du Cimetière-Saint-André-des-Arcs, n. 9.

COLAS.

Oui, Monsieur!

(Il sort.)

FANCHETTE.

Pour donner à Monsieur un échantillon de mon savoir-faire, j'ai fait un petit consommé... c'est du vrai jus de viande... J'ai une jolie aile de poulet... avec deux petits pots de crême qui sentent la vanille comme la pommade de la reine.

GROS-MENU.

Garde tout cela, ma chère amie.. cette diable de goutte m'ôte l'appétit!..

FANCHETTE.

C'est bien, Monsieur; je vais mettre le tout de côté.

GROS-MENU.

Il ne faut pas que tout le monde jeûne ici... Prépare le déjeuner de MM. les clercs...

FANCHETTE.

Qu'est-ce que c'est que le déjeuner de MM. les clercs?

GROS-MENU.

Un pain de quatre livres...

FANCHETTE.

Bien, Monsieur... Et avec cela?

GROS-MENU.

De l'eau, s'ils en demandent.

(Fanchette sort.)

SCÈNE XII.

GROS-MENU, L'ECORCHÉ; puis, FANCHETTE.

GROS-MENU.

Aïe! aïe!.. Parbleu! L'Ecorché, tu es bien heureux... tu ne manges jamais de poularde, on ne te sert jamais de salmi de bécasses, tu n'as jamais entendu parler de foie gras de Strasbourg, tu ne t'exposes jamais à avaler deux ou trois bouteilles de champagne, et les liqueurs des îles ne t'échauffent pas le sang...

L'ECORCHÉ.

Non; j'avoue que je ne suis pas soumis à tous ces inconvéniens-là...

GROS-MENU.

Eh bien! moi, mon cher ami, il faut presque tous les jours que j'en passe par là... C'est dur!.. et pourtant je ne me plaindrais pas, non... je supporterais ça avec assez de résignation, si ça ne me donnait pas la goutte!.. Me voilà cloué sur mon fauteuil.. tandis que toi, qui as le droit de ne manger qu'un peu de soupe maigre et un morceau de fromage accompagné d'un verre d'eau, tu es leste et gaillard!.. tu es un drôle bien heureux, décidément!..

L'ECORCHÉ.

Oui, oui, je considère ça comme un grand bonheur!.. Cependant...

FANCHETTE.

Voilà le déjeuner de MM. les clercs. (Elle pose le pain sur une petite table.) C'est pour vous tout ça, Monsieur?..

L'ECORCHÉ.

Oh! nous sommes deux. M. Cascaret, le petit clerc, est en course.

FANCHETTE.

Comment! on vous donne du pain sec?

L'ECORCHÉ.

Aussi, vous voyez que je suis bâti à l'instar du déjeuner... Il n'y a ici que le patron qui mange.

FANCHETTE.

Oh! moi, je changerai ça.

L'ECORCHÉ, bas, à Fanchette.

Que Dieu vous entende! mais que le procureur ne vous entende pas : il vous chasserait....

(Fanchette sort.)

L'ECORCHÉ.

Patron, je dois vous avertir que la famille Picprune se rend ici pour la signature du contrat... Vous ne me paraissez pas trop avancé!..

GROS-MENU.

C'est vrai... la tenue n'est pas décente... Il faut imposer à ces imbécilles-là par le costume... Un procureur sans habit noir! ils n'y croiraient pas!.. Je vais me raser... mettre ma perruque, et l'acte leur coûtera dix écus de plus... (Il ôte sa robe de chambre, son grand bonnet, et sort en s'appuyant sur une béquille.) Vous, l'Écorché, mettez tout en place dans l'étude...

L'ECORCHÉ.

Oui, patron, soyez tranquille...

SCÈNE XIII.

L'ECORCHÉ, seul d'abord; puis, FANCHETTE, COLAS, et ARIEL, en vieux docteur.

L'ECORCHÉ.

Avez-vous jamais entendu rien de plus impertinent que ce vieux procureur, avec ses jérémiades sur son excellente nourriture?.. Je l'aurais battu, si cela avait pu me rapporter seulement une aile de poulet... Ah! que je mangerais avec volupté ce que ce vieux procureur a refusé à cette petite cuisinière... Et comme la faim rend inventif... cette robe de chambre et ce bonnet m'avaient donné une idée... cette idée me donnerait peut-être un bon déjeuner... Je me risque... (Il s'affuble de la défroque du procureur.) Ces domestiques, entrés ici ce matin, connaissent à peine le patron... C'est ça. (Il s'installe dans le fauteuil.) Une fois, dans ma vie, je vais donc manger, enfin!..

(Il sonne.)

FANCHETTE.

Voilà, Monsieur.

L'ECORCHÉ, imitant la voix de Gros-Menu.

Mon enfant, ma goutte me laisse un peu tranquille, je prendrais bien le consommé que vous avez confectionné...

FANCHETTE.

Il est tout prêt, Monsieur...

L'ECORCHÉ.

Aïe! aïe!.. Apportez-moi aussi un verre de vieux bordeaux... (Fanchette sort.) Ma foi! je vais me livrer au champagne, m'exposer au poulet, à la crême à la vanille, et me jeter dans la liqueur; il en arrivera ce qu'il pourra!

FANCHETTE, apportant le consommé et la bouteille de bordeaux.

Goûtez-moi ça.... il y a de quoi faire revenir un mort.

L'ECORCHÉ.

Il est très bon!..

FANCHETTE.

Là!.. Vous devez être bien, à présent?

L'ECORCHÉ.

Je suis bien... mais je voudrais être mieux... Ce poulet dont vous m'aviez parlé...

FANCHETTE.

Je vais apporter l'aile...

L'ECORCHÉ.

Oh!.. apportez tout bonnement le poulet... et une bouteille de champagne... C'est mon vin avec le rôti...

FANCHETTE, sortant.

Allons, allons, ça ne va pas mal...

(Fanchette sort.)

L'ECORCHÉ, seul.

Voilà donc comment vit un procureur!.. (Il boit.) Je n'avais bu de bordeaux qu'en imagination... C'est, ma foi! une bonne chose...

FANCHETTE, rentrant.

Voilà le poulet, le champagne et la crême...

L'ECORCHÉ.

A merveille!.. ma petite... Je vois que nous nous entendrons bien.

(Il dévore le poulet.)

FANCHETTE, à part.

Le maître est gourmand!.. une cuisinière peut faire ses affaires avec lui...

L'ECORCHÉ.

Versez, petite...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, COLAS, ARIEL, en vieux docteur.

COLAS.

Monsieur, je n'ai pas trouvé votre docteur, il était en train d'aider à mourir un malade qui n'était pas encore bien décidé.

L'ECORCHÉ, renfonçant son bonnet.

C'est bon, c'est bon, je n'ai plus besoin de lui...

COLAS.

Mais voici un de ses confrères qui vient à sa place...

L'ECORCHÉ.

Qu'il s'en aille... je ne souffre plus!..

ARIEL.

Permettez, Monsieur... Vous n'avez pas le droit de dire que vous ne souffrez plus, sans l'autorisation de la médecine...

L'ECORCHÉ.

Que diable! je sais bien ce que j'éprouve... j'en suis sûr...

ARIEL.

Vous en êtes sûr!.. Et quelles études avez-vous faites pour cela, Monsieur?.. Vous n'avez pas le droit d'émettre votre opinion.

COLAS.

C'est vrai.

FANCHETTE.

Le docteur a raison.

L'ECORCHÉ.

Ah! si j'osais...

ARIEL.

Donnez-moi votre pouls, Monsieur. (A part.) Ah! drôle, vous vous régalez aux dépens de votre patron! Nous allons voir!.. (Haut.) Battemens irréguliers!.. Il y a de bien vilaines choses dans ce corps-là... Je vais vous purger.

L'ECORCHÉ.

Je ne veux pas! (A part.) Que deviendrait mon excellent déjeuner...

ARIEL, aux domestiques.

Aimez-vous votre maître?

COLAS.

Je le crois bien... Il y a plus de trois heures que nous sommes à son service...

ARIEL.

Eh bien! aidez-moi à lui faire prendre ce purgatif, ou il est mort.

(Les domestiques tiennent L'Écorché sur le fauteuil, tandis qu'Ariel lui fait avaler la médecine.

L'ÉCORCHÉ.

Ah! pouah! pouah!

ARIEL.

Maintenant, vous êtes sauvé!.. Allez chercher du bouillon aux herbes, vous autres... (Ils sortent.) Je suis enchanté d'avoir rendu un procureur aussi intelligent à ses nombreux cliens.

L'ECORCHÉ.

Pouah! pouah!.. Mais je ne suis pas le procureur!..

ARIEL.

Je le savais bien, mon drôle... je vous avais parfaitement reconnu... Vous êtes L'Ecorché, son premier clerc...

L'ECORCHÉ.

Et vous m'avez purgé! petit vieux grigou de docteur.

ARIEL.

Non, j'ai purgé le procureur... Tu as bu pour lui, mais le reste le regarde... Il sera purgé, je t'en réponds... La potion a été préparée pour lui, c'est sur lui qu'elle fera son effet... La médecine ne se trompe jamais.

L'ECORCHÉ.

Vous êtes sûr?.. Je n'aurai pas à m'occuper des détails?..

ARIEL.

Cela ne dérangera rien à ta manière d'être...

L'ECORCHÉ.

Alors, je vais reprendre naturellement mes fonctions .. de premier clerc...

(Il jette la robe de chambre et le bonnet.)

ARIEL.

A la bonne heure!.. Je t'aime mieux comme ça... Qu'on donne du bouillon aux herbes au procureur... Adieu, mon garçon.

(L'Ecorché reconduit le docteur et ferme la porte sur lui; mais cette porte tourne sur pivot, et Ariel, en petit clerc de procureur, paraît de l'autre côté et va s'asseoir à la table des clercs.)

L'ECORCHÉ, le voyant occupé à écrire.

Tiens, te voilà, Cascaret... Bonjour, mon garçon.

ARIEL.

Bonjour, M. L'Ecorché.

L'ECORCHÉ.

Tu écris déjà comme un dératé. .

ARIEL.

Je cours aussi comme un dératé... Quand on est saute-ruisseau dans une étude!..

L'ECORCHÉ.

Je vais me mettre à la besogne aussi... (A part.) Pourvu que ce diable de docteur ne se soit pas trompé!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GROS-MENU.

L'ECORCHÉ.

Eh bien! patron, ça va-t-il un peu mieux?

GROS-MENU.

Oui, mes douleurs de goutte sont moins fortes... Vous arrivez bien tard, M. Cascaret.

COLAS, apportant une tasse de bouillon aux herbes.

Prenez, Monsieur...

FANCHETTE, en apportant une aussi.

Prenez, Monsieur...

GROS-MENU.

Pourquoi faire?

COLAS.

Pour aider Monsieur...

FANCHETTE.

Pour aider Monsieur...

GROS-MENU.

Pour aider quoi?

FANCHETTE.

La petite médecine...

GROS-MENU.

Quelle médecine?

COLAS.

Celle que le docteur a fait prendre à Monsieur...

GROS-MENU.

J'ai pris médecine, moi?

COLAS.

Dame! vous devez bien vous en apercevoir...

GROS-MENU, à part, se touchant le ventre.

C'est vrai qu'il se passe là des choses... Aurais-je pris médecine?.. Que diable! je n'aurais pas oublié ça... (Aux clercs.) Est-ce que vous m'avez vu prendre médecine, vous autres?..

ARIEL, très niaisement.

Moi, Monsieur, j'arrive de course... j'ai été au Châtelet, à la grand'chambre, dans la rue des Mauvaises-Paroles, et je ne vous ai pas rencontré prenant médecine.

GROS-MENU.

Est-ce qu'il croit que je prends médecine dans les rues? Est-il niais, ce petit Cascaret...

ARIEL, à part.

Tu crois?..

COLAS.

Mais, Monsieur, Fanchette et moi nous étions là... Prenez, prenez, ça aide!..

GROS-MENU.

Allez-vous-en au diable, et laissez-moi tranquille... Justement, voici mes cliens qui arrivent pour leur contrat de mariage...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, PICPRUNE, BONAVENTURE, ANTOINETTE.

PICPRUNE.

Nous voilà! nous voilà! mon cher voisin... Voici Bonaventure et Antoinette... Je n'ai pas amené Marinette, parce qu'elle court après cinq ou six bottes d'asperges qui se sont trompées de chemin...

GROS-MENU.

C'est bien... nous allons lire le contrat (A part.) Je ne sais pas ce que j'éprouve, mais il me sera difficile de rester là pendant toute cette lecture... (Haut, et lisant.) « Entre les soussignés, » Ignace Bonaventure et Antoinette Minard... » (A part.) Il n'y a pas moyen... (Haut.) L'Ecorché... tenez, venez continuer cette lecture... j'ai oublié quelque chose dans mon cabinet.

(Il sort précipitamment.)

PICPRUNE.

Où court donc Gros-Menu?

L'ECORCHÉ.

Je sais ce que c'est... (A part.) Voilà qui est particulier... J'ai bu pour lui, et il a la colique pour moi... Ça me va. (Reprenant la lecture.)

« Entre les soussignés... (S'interrompant.) Ah çà! est-ce que vous avez bien besoin d'entendre cette lecture?.. La mariée n'apporte rien... le marié n'apporte rien de plus, ils mettront le tout en communauté... C'est parfait.

PICPRUNE.

Qu'en pensez-vous, Bonaventure?..

BONAVENTURE.

Et vous, charmante Antoinette?

ANTOINETTE.

Ah! mon Dieu, tout cela m'est bien égal...

GROS-MENU, revenant, et à part.

A quel moment ai-je pu prendre?.. Je perds donc la mémoire. (Haut.) Eh bien! cette lecture?

L'ECORCHÉ.

On dit que c'est inutile.

GROS-MENU, assis.

Non pas, non pas, il faut lire avant de signer. (Il reprend l'acte et lit.) « Entre les soussignés, » Ignace Bonaventure et Antoinette Minard... » (A part.) Allons, il n'y a pas moyen!.. (Haut.) L'Ecorché, continuez la lecture... j'ai encore oublié quelque chose...

(Il sort.)

L'ECORCHÉ, à part.

Ce petit docteur avait, ma foi, raison!.. (Haut.) Le patron a la manie de faire lire ses actes... c'est de l'amour-propre d'auteur... Convenons que c'est lu... et signez...

PICPRUNE.

C'est dit...

BONAVENTURE.

C'est ce qu'il y a de plus simple...

GROS-MENU, revenant, à part.

Je l'aurai prise en dormant, c'est sûr... (Haut.) Eh bien?

PICPRUNE.

C'est lu.

GROS-MENU.

Alors, dépêchons nous de signer... Je suis très pressé...

PICPRUNE, s'asseyant dans le fauteuil pour signer.

Où faut-il mettre son paraphe?..

L'ECORCHÉ.

En bas de l'acte...

(Au moment où Picprune va pour signer, le fauteuil s'enfonce dans la muraille avec Picprune, et revient seul.)

GROS-MENU, qui n'a rien vu.

Dépêchons! dépêchons!.. Le père Picprune a signé. A vous, Bonaventure.

BONAVENTURE.

A moi?

(Même jeu de fauteuil.)

GROS-MENU.

Père Picprune, vous avez signé, votre gendre aussi; c'est à moi, maintenant... Je voudrais bien être quelque part...

(Même jeu de fauteuil.)

L'ECORCHÉ.

Ah çà! mais, où sont-ils donc?.. Il y a de la sorcellerie dans tout ça!..

(Il cherche sous le bureau et sous le fauteuil.)

ARIEL.

Antoinette, j'avais promis à Martial que le dîner des fiançailles ne se ferait pas, et que le contrat ne serait pas signé, j'ai tenu ma parole.

ANTOINETTE.

Qui êtes-vous donc?.. Il me semble que je vous ai déjà vu?

L'ECORCHÉ.

M. Cascaret, laissez cette jeune fille... Je vais la reconduire chez son parrain, si toutefois le diable ne l'a pas emporté!..

ARIEL.

C'est-à-dire que tu vas la traîner chez son parrain.

(A un signe d'Ariel, le bureau du procureur se change en une de ces petites brouettes qui stationnent sur les places. Ariel y fait entrer Antoinette et contraint L'Ecorché à traîner la brouette.)

ARIEL.

Allons, M. L'Ecorché, il faut vous atteler?

L'ECORCHÉ.

Pour qui me prenez-vous?

ARIEL.

Allons! (Il prend le pain de quatre livres, qui sous sa main se transforme en une boîte à pistolets.) Allons, marchez, ou je vous lâche mes chiens aux jambes...

L'ECORCHÉ.

Ne tirez pas!.. je vais tirer...

MORCEAU DE SORTIE.

Air de Ravel en voyage.

ENSEMBLE.

ARIEL.

Marchons, et pas de sornette!
Tu vas traîner la brouette,
Ou tu verras comme on fouette
Les ânes dans mon pays.

L'ECORCHÉ.

Mon Dieu, je n' dis pas d' sornette
Je vais traîner la brouette;
Je sais bien comment on fouette
Les ânes dans mon pays.

Quatrième tableau.

Le théâtre change et représente une place publique. Au fond, une fontaine avec quatre bornes aux quatre coins. A gauche, la maison de Picprune avec cette enseigne: PICPRUNE, TAILLEUR. A droite, la maison de Bonaventure avec cette enseigne: BONAVENTURE, PERRUQUIER. A gauche, aussi à l'angle de la place, une boutique de batteur d'or avec cette enseigne: AU BATTEUR D'OR. Un bras d'or tient un marteau d'or au-dessus de la porte. Une échoppe d'écrivain public au premier plan à gauche.

SCÈNE XVII.

PICPRUNE, BONAVENTURE.

(Ils sont attablés et ont devant eux deux tasses de café que leur remplit une femme.)

PICPRUNE.

Allons donc, mère Chicorée, servez chaud! Je trouve les cafés ambulans fort commodes. Remplissez bien la tasse. J'ai besoin de ce stimulant pour me remettre et pour aller chanter une gamme au procureur. (A Bonaventure.) Comprenez-vous quelque chose à la mauvaise plaisanterie de M. Gros-Menu? Comprenez-vous sur quels siéges il nous a fait asseoir?

BONAVENTURE.

Je ne comprends rien du tout... Je crois me rappeler d'être sorti avec vous... d'être allé chez le procureur, de m'être placé devant son bureau, et, pourtant, je me suis retrouvé dans ma boutique, tout à l'heure, tenant le nez d'une de mes pratiques.

PICPRUNE.

Et moi, je suis retombé sur mon établi au moment où Retord me volait mon drap.

BONAVENTURE.

Voyons, sommes-nous bien sûrs d'être allés chez le procureur?

PICPRUNE.

Quelle question?.. Mais j'en suis aussi sûr que je suis certain de prendre cette tasse de café. (La table baisse.) Voilà qui me paraît particulier... Bonaventure, voyez donc!..

BONAVENTURE.

Quoi?

PICPRUNE.

La table!

BONAVENTURE.

Eh bien!

PICPRUNE.

Elle est par terre!

BONAVENTURE.

En êtes-vous bien sûr?

PICPRUNE.

Vous ne voyez donc pas?

BONAVENTURE.

Je ne crois plus à rien de ce que je vois... et je trouverais ma tasse sous ma main, que ça ne m'étonnerait pas... (La table remonte.) Tenez! qu'est-ce que je disais?

(Il boit.)

PICPRUNE.

C'est, ma foi! vrai... Il paraît que ma vue baisse!..

(Il tend la main pour prendre la tasse. La table baisse.)

BONAVENTURE, buvant.

Ce café est excellent!

PICPRUNE.

Oh! cette fois, je ne me trompe pas; la table est par terre.

BONAVENTURE.

Je n'en jurerais pas.

PICPRUNE.

Mais il n'y a qu'à se baisser pour.... (Il se baisse, la table se lève et le frappe à l'œil.) Ah! ah!..

(La table disparaît.)

BONAVENTURE.

Qu'est-ce que vous avez encore?

PICPRUNE.

J'ai toute la table dans l'œil!..

BONAVENTURE.

C'est vrai... elle n'est plus là.

PICPRUNE.

Sauvons-nous... Si on la réclamait, je ne pourrais pas la rendre.

(Ils se sauvent.)

SCÈNE XVIII.

L'ECORCHÉ, RETORD.

L'ECORCHÉ, arrivant à droite.

Me voilà sur le pavé du roi...

RETORD, arrivant à gauche.

Je marche dans ma force et ma liberté, comme les lions du désert.

L'ECORCHÉ, apercevant Retord.

Hein? c'est toi, Retord? Pourquoi marches-tu avec cet air dégagé?..

RETORD.

Parce qu'en effet je suis dégagé de tous liens... Je m'appartiens à moi-même...Le vieux Picprune m'a chassé comme un lièvre...

L'ECORCHÉ.

Je suis dans une position parfaitement identique... Je suis maintenant clerc de procureur honoraire... et sans honoraires...

RETORD.

Gros-Menu vous a chassé aussi?..

L'ECORCHÉ.

Oh! c'est-à-dire chassé... Il m'a engagé à ne jamais remettre les pieds chez lui... voilà tout! Ah çà! pourquoi ce vieux tailleur t'a-t-il renvoyé, mon pauvre Retord?

RETORD.

Oh! pour rien!.. pour des rognures de drap...

L'ECORCHÉ.

Pour des rognures!..

RETORD.

Oui, je voulais me confectionner habit, veste et culotte, afin de faire honneur à la noce de Mlle Antoinette...

L'ECORCHÉ.

C'était bien naturel!... moi, j'ai été obligé d'accepter ma démission pour avoir déjeuné un peu mieux qu'à l'ordinaire...

RETORD.

Là! il faut donc mourir de faim, à présent... Les bourgeois sont atroces!..

L'ECORCHÉ.

Je partage entièrement cette opinion... Allons, mon cher Retord, il faut chercher fortune...

SCENE XIX.

LES MÊMES, ARIEL, sortant de l'échoppe d'écrivain; il est en vieil écrivain public.

ARIEL.

Vous cherchez fortune, mes enfans...

L'ECORCHÉ.

Fortune!.. C'est une manière de s'exprimer qui veut dire que nous cherchons à nous placer.

ARIEL.

Eh bien! il faut vous faire annoncer dans les gazettes?

L'ECORCHÉ.

A quoi ça peut-il servir?

ARIEL.

A tout, mon ami; les annonces, c'est la manière de faire valoir tout ce qui ne vaut rien...

RETORD.

Mais ça doit coûter cher?

L'ECORCHÉ.

Et nous n'avons pas le sou.

ARIEL.

Alors, il faut vous annoncer vous-mêmes...

RETORD.

Comment ça?

ARIEL.

Je vais vous composer deux écriteaux que vous porterez sur les épaules.

L'ECORCHÉ.

Ah! merci, brave homme. Comme ça, nous aurons toutes nos qualités dans le dos.

RETORD.

Ce que c'est que d'être savant! comme on a des idées!..

L'ECORCHÉ.

Je suis très savant, et je n'aurais pas pensé à cela!

ARIEL, revenant et apportant deux écriteaux.

Voilà votre moyen de publicité...

(Il fait voir deux écriteaux; sur l'un, on lit : CLERC A LOUER; sur l'autre : TAILLEUR A LOUER.)

L'ECORCHÉ.

C'est parfait!

ARIEL, leur mettant ces deux écriteaux sur les épaules.

Là, maintenant suivez les quais, les boulevarts, et vous serez arrêtés l'un ou l'autre...

RETORD.

Bien obligé, savant écrivain...

(Ils se mettent à marcher tous deux. Au moment où ils se retournent, les deux écriteaux ont changé d'inscription. On lit sur celui de L'Ecorché : GOURMAND! sur celui de Retord : VOLEUR!)

SCÈNE XX.

ARIEL, MARTIAL.

MARTIAL, regardant marcher L'Ecorché et Retord.

Voleur! et gourmand! Du moins, ceux-là y mettent de la franchise, ils ne veulent tromper personne!

ARIEL.

Oui, grâce à moi... le père Plume-d'Oie...

MARTIAL.

Ah! c'est vous qui m'avez écrit...

ARIEL.

Oui, c'est moi, mon cher ami, qui vous ai donné rendez-vous là, dans mon échoppe... (Reprenant le ton du Savoyard.) Ah cha! tu ne me reconnais donc jamais?

MARTIAL.

Quoi! c'est vous... mon petit Savoyard?.. Mais vous êtes donc sorcier?

ARIEL.

Sorcier, non. Je suis tout simplement ton ami et celui d'Antoinette...

MARTIAL.

Alors, mon pauvre ami, vous m'avez fait venir pour m'annoncer que le contrat a été signé aujourd'hui.

ARIEL.

Voilà ce qui te trompe.... il n'y a rien de signé du tout... Picprune et Bonaventure ont été mystifiés chez le procureur; ils sont furieux et viennent de prendre leur courage à deux mains pour aller lui chercher querelle... Antoinette est seule dans la maison avec Marinette.

MARTIAL.

Je veux entrer, alors; je veux la voir, ne fût-ce qu'un instant.

ARIEL.

Du tout... Je vous protège, mais je protège encore plus les mœurs... Écrivez-lui, c'est tout ce que je vous permets... et encore je veux vous dicter la lettre... Entrez... Comme il est important qu'on ne nous surprenne pas, je vais mettre un factionnaire à notre porte...

(Ariel va prendre un grenadier de plâtre à un étalage de figuriste et le met en faction devant l'échoppe.)

SCÈNE XXI.

PICPRUNE, BONAVENTURE.

PICPRUNE.

Ma foi! je n'en veux plus à ce pauvre procureur, je l'ai vu dans une situation si peu remarquable!.. Nous signerons le contrat aussitôt que Gros-Menu pourra tenir en place.

BONAVENTURE.

En attendant le mariage... il faut songer aux affaires.

PICPRUNE.

C'est ça... Moi, j'entre chez le voisin le batteur d'or, pour lui prendre mesure d'une culotte...

BONAVENTURE.

Et moi chez le père Plume-d'Oie.

PICPRUNE.

A la bonne heure!.. (Il va frapper à la porte du batteur d'or et reçoit sur la tête un coup du bras d'or.) Oh! là, là... Qu'est-ce que c'est que ça?

BONAVENTURE, se retournant.

Tailleur, je dois vous prévenir que vous avez la mauvaise habitude de crier comme un sourd...

PICPRUNE.

Je crois bien : je viens de recevoir un coup de massue sur la tête...

BONAVENTURE.

Vous avez trop bu hier au soir... c'est le vin qui vous frappe à la tête.

PICPRUNE.

C'est possible... (Il frappe de nouveau. Même jeu du bras d'or.) Ah! cette fois, je suis mort!..

BONAVENTURE, courant à lui.

Si vous êtes mort, il faut rentrez chez vous...

PICPRUNE.

Je ne suis pas tout-à-fait mort!..

BONAVENTURE.

C'est différent...

PICPRUNE.

Aidez-moi à m'asseoir sur cette borne. (Bonaventure aide Picprune à s'asseoir sur une des bornes de la fontaine.) J'ai la tête brisée!

BONAVENTURE.

Restez là un instant... J'entre chez cet homme de plume et je reviens.

(Il veut entrer chez le père Plume-d'Oie, mais le petit grenadier de plâtre croise la baïonnette, fait feu, et le plomb atteint Picprune, qui tournait le dos.)

PICPRUNE.

Ah! cette fois, je suis bien mort... ce n'est plus dans la tête!.. Au voleur!.. à l'assassin!..

(Il se sauve en criant.)

BONAVENTURE, à la petite figure de plâtre.

Comment, grenadier, vous faites feu sur des citoyens inoffensifs!.. Mon drôle, il faut que je vous mette en morceaux...

(Il cherche autour de lui un objet pour jeter sur le grenadier, et trouve un panier à l'étalage de la fruitière. Il élève ce panier sur sa tête; à l'instant même il est transformé en vieille femme.)

LE FIGURISTE, sortant de sa boutique.

On m'a pris mon grenadier! Où est le voleur? Ah! c'est cette vieille femme! Attends, vieille voleuse!..

(Il court après Bonaventure, qui se sauve à toutes jambes; puis, il reprend son grenadier qu'il replace à l'étalage.)

SCÈNE XXII.

ARIEL et MARTIAL, sortant de l'échoppe.

MARTIAL.

Voilà ma lettre, mais comment la faire parvenir, maintenant... La chambre d'Antoinette est là, au premier étage... tenez, justement où Marinette a mis la cage de son serin... J'ai envie de grimper...

ARIEL.

Non pas!.. On vous prendrait pour un voleur... Ce sera plus simple comme cela, tenez...

(La petite cage à serin qui était à la fenêtre d'Antoinette descend au rez-de-chaussée et se transforme en boîte aux lettres, dans laquelle Martial remet son billet. La boîte remonte; on entend comme la claquette du facteur.)

ANTOINETTE, ouvrant sa fenêtre.)

Attendez, Monsieur le facteur, je vais descendre. Tiens! la boîte qui est montée!.. (Elle ouvre et prend la lettre. Lisant la signature.) Martial!

MARTIAL.

Oui, c'est moi... Lisez. Antoinette, vous connaîtrez mes projets, mes espérances...

ANTOINETTE.

Ah! mon Dieu! sauvez-vous!.. Voici mon parrain, suivi de quatre soldats du guet... Il paraît furieux!..

(Elle referme la fenêtre et emporte la boîte.)

SCÈNE XXIII.

PICPRUNE, SOLDATS DU GUET; puis, BONAVENTURE et MARINETTE.

(Ariel et Martial sont rentrés dans l'échoppe.)

ENSEMBLE.

AIR : Rosière et Nourrice.

PICPRUNE.

C'est un affreux scandale,
Aux lois je signale, à présent,
La conduite immorale
De ce jouet d'enfant.
Ce bonhomme de plâtre
A troublé mon repos.
J'ai besoin d'un emplâtre
Tout à la fin du dos.

LES SOLDATS.

C'est un affreux scandale,
Aux lois il signale, à présent,
La conduite immorale
De ce jouet d'enfant.
Ce bonhomme de plâtre
A troublé son repos.
Il lui faut un emplâtre
Tout à la fin du dos.

REPRISE ENSEMBLE.

C'est un affreux scandale, etc.

PICPRUNE, furieux.

Oui, Messieurs, j'ai été assommé, fusillé et ça m'aigrit le caractère au point que je vous engage à arrêter tout ce qui se trouvera sur cette place...

MARINETTE, paraissant à la fenêtre.

Où est mon serin?.. Petit Fifi, petit Mignon! On me l'a volé!..

PICPRUNE.

Cherchez bien, braves guerriers... Je crois qu'il s'agit de sorciers et ils sont bien malins!..

LE SERGENT, après avoir cherché avec ses hommes.

Il n'y a personne ici... Il y a une heure que vous nous faites courir!.. j'ai les jambes rompues...

PICPRUNE.

Mettez-vous en faction... là, aux quatre coins... Tenez, asseyez-vous sur ces bornes... vous garderez la place sans vous fatiguer...

MARINETTE, sortant de la maison.

Avez-vous vu mon serin?

PICPRUNE.

D'abord, je ne vois plus rien, j'ai la tête brisée.. j'ai le crâne fendu depuis là jusqu'ici... et, de plus, j'ai été fusillé!..

MARINETTE.

Vous supportez assez bien ça...

BONAVENTURE, entrant en réfléchissant; il n'est plus travesti.

Etre convaincu qu'on est perruquier... être bien certain qu'on est homme, et se trouver en vieille femme!.. il y a de quoi déranger toutes les idées!..

PICPRUNE.

Ah! vous voilà, Bonaventure?.. Il m'en est arrivé de belles, allez!..

ARIEL, paraissant sur la porte de l'échoppe.

Ah!.. donnez-vous donc la peine d'entrer, M. Bonaventure... Vos notes sont là, sur mon pupître... à droite... (Bas.) Venez, Martial.

(Martial sort de l'échoppe.)

BONAVENTURE.

Ah! j'ai besoin de voir mes notes... de les toucher, surtout, pour me remettre un peu... Venez-vous avec moi, M. Picprune?

PICPRUNE.

Non, je reste ici... pour faire empoigner le mauvais plaisant qui m'a abymé le tympan et le reste...

BONAVENTURE.

Vous ne le connaissez pas.

PICPRUNE.

Je ne l'ai vu que par derrière, c'est vrai, mais je le reconnaîtrai...

BONAVENTURE.

Je vous laisse avec ces quatre bornes et le caporal... j'entre...

(Il entre.)

MARINETTE, qui a regardé Martial.

Ah! le joli petit soldat! (A Ariel.) Père Plume-d'Oie, avez-vous vu mon serin? Si on ne me le rend pas, j'en mourrai de chagrin, c'est sûr!..

ARIEL.

Oh! ce serait dommage!.. Je vais vous le restituer, votre serin... mais revu, corrigé et augmenté.

(A un signe d'Ariel, l'échoppe se change en une cage dans laquelle Bonaventure se démène sous la forme d'un énorme serin; il a conservé sa tête d'homme.)

MARINETTE.

Dieu de Dieu qu'il est engraissé!..

PICPRUNE, s'avançant.

Ventre de biche! quel serin! M. de Buffon, ma pratique, serait enchanté de le voir...

BONAVENTURE, se démenant toujours.

Du millet! du mouron! du biscuit!..

PICPRUNE, s'approchant toujours.

Pauvre petit, il parle comme un homme!.. Ah! mais c'est Bonaventure!.. Bonaventure transformé en serin avant la noce!.. C'est un triste pronostic... Voilà les mauvaises plaisanteries qui vont recommencer... Ce père Plume-d'Oie serait-il mon assassin de tout à l'heure?.. Son échoppe était dans la direction de la partie blessée... C'est lui... ou ce petit monsieur qui ricane là-bas... Sergent, emparez-vous de ce meurtrier, qui me goguenarde... il est là, vos hommes n'ont qu'à mettre la main dessus.

(Le sergent a ordonné à ses hommes d'arrêter Ariel et Martial, qui sont appuyés sur la colonne de la fontaine. Tout-à-coup la fontaine se transforme en un jeu de bague, et les quatre bornes en quatre fauteuils qui enlèvent les quatre soldats, lesquels tournent autour d'Ariel et de Martial, qui font l'office de maîtres de jeu de bagues.)

Cinquième tableau.

Le théâtre représente la boutique de Bonaventure. Au fond, devanture de la boutique, laissant voir la place. A droite, et presqu'au fond, une toilette surmontée d'une glace, faisant face au public. A gauche, aussi au fond, un chiffonnier sur lequel est un buste. A droite, une tête à perruque sur son bâton.

SCÈNE XXIV.

ARIEL, venant de la rue.

En bouleversant toutes les idées de Picprune et de Bonaventure, je les empêche de penser au mariage qu'ils complotent... Tandis qu'ils sont occupés de leurs affaires, ils ne pensent pas à celles des autres!.. Bonaventure va sans doute rentrer... il faut que je reste dans sa boutique.... pour le rendre tout-à-fait fou!.. Où me cacher?.. Quand je veux, je ne tiens pas beaucoup de place... Je serai fort bien dans ce chiffonnier.

(Il ôte un buste qui se trouve sur le marbre, et qu'il jette par la fenêtre; puis, il lève le dessus de marbre du chiffonnier, et le fourre dedans. Sa tête prend la place du petit buste.)

SCÈNE XXV.

ARIEL, dans le chiffonnier; BONAVENTURE, arrivant du dehors.

BONAVENTURE.

Ah! c'est trop fort!.. En dix minutes, être transformé deux fois sous des apparences aussi ridicules... c'est de la fantasmagorie!.. Qu'on me laisse à mes perruques, à mes rasoirs et à ma future... Pourvu qu'on ne sache pas dans le quartier ma dernière transformation... Après la noce, toutes les commères en diraient de belles!.. Je les entends déjà chuchoter : — Vous savez bien, la petite Antoinette Minard... la filleule du tailleur?.. Elle a épousé un serin!.. Comme ça serait flatteur pour une mariée!..

SCÈNE XXVI.

LES MÊMES, L'ÉCORCHÉ et RETORD.

L'ÉCORCHÉ, passant le nez à la porte.

A la boutique!..

RETORD, de même.

A la boutique!

BONAVENTURE, qui est tombé sur une chaise, se levant.

Ah! oui... la boutique!.. J'ai bien l'esprit à la boutique... Tiens! c'est M. L'Ecorché et Retord... Qu'est-ce que vous me voulez?..

L'ÉCORCHÉ.

Nous voulons nous faire coiffer proprement pour rentrer chez nos bourgeois... Ils nous avaient un peu chassés, mais ils nous ont repris, parce que personne ne voulait entrer chez eux.

RETORD.

Et ça nous fait honneur dans le quartier.

BONAVENTURE.

Et comment vont-ils, vos bourgeois?

L'ÉCORCHÉ.

Le procureur va toujours de même.

RETORD.

Et le tailleur est un peu timbré... Il parle d'un tas de choses... de coups de fusil, de jeu de bague, de serin...

BONAVENTURE.

En voilà assez... Placez-vous là.

L'ÉCORCHÉ.

Dites donc, Bonaventure, quoique nous soyons deux, faites-nous une coiffure pour un...

RETORD.

Nous vous la paierons au premier gage touché.

BONAVENTURE.

Fameuse pratique!.. Enfin!.. (A part.) Je leur en donnerai pour leur argent... (Il les fait asseoir tous deux sur la même chaise, et ne se sert que d'une serviette pour deux. Il les coiffe.) Vous etes donc rentré chez le procureur?

L'ÉCORCHÉ.

Oui, et le vieux cancre a abusé de ses avantages... Il m'a repris, à la condition que je travaillerais plus et que je mangerais moins... Je crois qu'il veut faire une expérience... il veut voir combien de temps un clerc peut vivre à jeûn...

RETORD.

Crêpez, crêpez ferme, perruquier!

BONAVENTURE.

Oh! ça sera solide... A propos, et Antoinette, ma future... que dit-elle de la signature du contrat?..

RETORD.

Elle dit que c'est toujours vingt-quatre heures de gagnées.

BONAVENTURE.

Ah! elle a dit ça!.. Soyez donc aimable! faites donc tout pour plaire!.. (Dans son trouble, il mêle les cheveux de L'Ecorché avec ceux de Retord, de sorte qu'ils sont attachés l'un à l'autre par la tête.) C'est fait, levez-vous... partez!..

L'ÉCORCHÉ, se levant.

Aïe!.. tu me tires les cheveux, Retord..

RETORD.

Du tout!.. c'est toi qui me les arraches!..

ENSEMBLE.

AIR :

RETORD et L'ÉCORCHÉ.

Mais, c'est une infamie!
Marcher toujours à deux!
Quelle plaisanterie!
J'y perdrai mes cheveux!

REPRISE.

(L'Ecorché et Retord, enchevêtrés l'un dans l'autre, sortent en pirouettant sur eux-mêmes.)

SCÈNE XXVII.

BONAVENTURE, seul.

Si je ne suis plus capable de coiffer sans mêler les cheveux de mes pratiques, je ne suis plus perruquier, alors... je ne suis plus qu'un sot!

ARIEL, dont la tête a remplacé le petit buste qui était sur le chiffonnier.

Sot!

LA TÊTE A PERRUQUE.

Sot!

BONAVENTURE.

Il y a ici un écho que je n'avais pas encore remarqué... Si à présent mon rasoir allait s'égarer comme mon peigne?.. je pourrais décoller mes pratiques, et alors je pourrais bien être pendu!..

ARIEL.

Pendu!

LA TÊTE A PERRUQUE.

Pendu!

BONAVENTURE.

Cet écho est bien insolent!

ARIEL.

Insolent!

BONAVENTURE, se retournant.

Mais, c'est le buste qui parle!..

LA TÊTE A PERRUQUE.

Insolent!

BONAVENTURE.

Et la tête à perruque!.. Voilà une conversation qui va être amusante!..

(Le buste disparaît dans le chiffonnier. Bonaventure ouvre le chiffonnier et ne trouve rien. Le buste reparaît sur le chiffonnier.)

LA TÊTE A PERRUQUE, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ah!..

BONAVENTURE.

La tête de bois qui s'en mêle!..

SCÈNE XXVIII.

BONAVENTURE, PICPRUNE.

PICPRUNE.

Mon ami, ça ne peut pas durer plus longtemps... Aussi suis-je résolu à aller trouver tout bonnement M. le lieutenant de police... et je viens ici pour que vous me donniez un œil de poudre.

BONAVENTURE.

Ah! mon Dieu! je ne sais si j'en serai capable... Enfin, je vais essayer... Mettez-vous là... (Picprune se met sur le fauteuil.) Fermez un peu les yeux...

(La figure de Picprune paraît dans la glace, mais elle est toute poudrée en noir.)

PICPRUNE.

Voyons, si je suis présentable... Qu'avez-vous fait, Bonaventure?.. Mais je suis noir comme tous les charbonniers du port Saint-Nicolas!.. Regardez dans la glace...

BONAVENTURE, lui regardant la figure.

C'est-à-dire que vous êtes blanc comme un meunier.

PICPRUNE.

Vous vous êtes trompé... vous avez pris la boîte au charbon.

BONAVENTURE.

Regardez plutôt... c'est blanc comme du lait!

PICPRUNE.

A la bonne heure!.. mettez-moi de ça...

BONAVENTURE.

Je ne vous ai pas mis autre chose... (Il se met à le poudrer, mais la poudre blanche s'est transformée en noir de fumée.) Oh! mon Dieu! ma poudre est noire comme du charbon!..

(La figure de Picprune, toute noire alors, paraît blanche dans la glace.)

PICPRUNE.

Voilà ce que c'est... Maintenant, je suis très présentable... et je pars.

BONAVENTURE, le reconduisant.

Vous êtes satisfait?

PICPRUNE.

Très satisfait!

BONAVENTURE.

Vous n'êtes pas difficile...

Air de la Peau du Lion.

PICPRUNE.

Ce moyen est un peu vieux,
Mais avec dame justice
Il faut, ça vaut toujours mieux,
Lui jeter d' la poudre aux yeux!

REPRISE ENSEMBLE.

SCENE XXIX.

BONAVENTURE, seul, d'abord; puis, UN MONSIEUR.

BONAVENTURE.

Il est noir comme la plaque de la cheminée, et, sur mon honneur, je l'ai poudré à blanc... Il va faire peur au lieutenant de police.

LE MONSIEUR, vêtu de noir et de rouge, chapeau noir, gilet rouge, habit noir, boutonnières rouges, bas de soie noire, souliers à rubans rouges, et queue rouge qui traîne jusqu'à terre.

Holà! barbier!..

BONAVENTURE.

Voilà un Monsieur singulièrement vêtu!

LE MONSIEUR.

Je viens me faire accommoder un peu... Etes-vous disponible?..

BONAVENTURE.

Dame! je crois que oui.

LE MONSIEUR.

Barbier, faites-moi la queue!..

BONAVENTURE.

Ah!.. elle est singulièrement placée...

LE MONSIEUR.

Il y a tant de poussière dans ces rues de Paris... J'ai besoin d'un coup de peigne...

BONAVENTURE, à part.

Je n'en ai jamais vu de cette longueur... Ce monsieur doit être Prussien.

(Il prend un peigne et arrange le bout de la queue.)

LE MONSIEUR, causant pendant que Bonaventure l'arrange.

Faites-vous vos affaires, mon brave?

BONAVENTURE.

Comme ci, comme ça... Je tire le diable par la queue...

LE MONSIEUR.

Cependant Paris me paraît une ville riche et où le luxe ne manque pas.

BONAVENTURE, causant aussi.

Vous n'étiez jamais venu dans la capitale?..

LE MONSIEUR.

Si, deux fois... La première, sous le consulat de Jules César; la seconde, sous l'empire de Charlemagne.

BONAVENTURE, étonné.

Ah!.. vous avez dû trouver un peu de changement...

LE MONSIEUR.

Tout change dans le monde... Jérusalem ne ressemble plus à ce que je l'ai vue sous le roi Salomon.

BONAVENTURE.

Pardon, Monsieur, est-ce que j'aurais l'honneur d'accommoder le Juif-Errant?

LE MONSIEUR.

Je ne suis pas juif... mon ami... Mais pourquoi trembles-tu?

BONAVENTURE.

J'ai tort.... car, après tout, vous n'êtes pas le diable...

LE MONSIEUR.

Peut-être!

BONAVENTURE.

Hein?

LE MONSIEUR.

Ne t'effraie pas... Le diable a parfois de bons momens, et je suis justement en belle humeur. En traversant cette place, j'ai senti chez toi une petite odeur de sorcellerie; voilà pourquoi je suis entré... J'ai deviné que tu étais victime d'un petit bonhomme avec lequel je ne suis pas cousin, et je veux te donner un talisman qui t'ai-

dera à te défendre contre lui à armes égales...

BONAVENTURE.

Un talisman?

LE MONSIEUR.

Oui; mais il faudra que tu ailles le prendre...

BONAVENTURE.

Chez vous?.. Merci.

LE MONSIEUR.

Non. Suis bien mon raisonnement. Que dit-on d'un homme qui fait de beaux héritages, qui a une femme fidèle, qui gagne toujours au jeu; d'un auteur qui fait de mauvaises pièces qu'on ne siffle pas; d'un peintre qui vend ses tableaux; d'un plaideur qui gagne un mauvais procès?.. que dit on de tous ces gens-là?

BONAVENTURE.

Dame! on dit qu'ils ont du bonheur... qu'ils ont de la chance... qu'ils ont de la corde de pendu dans leur poche...

LE MONSIEUR.

Voilà précisément ce qu'il te faut...

BONAVENTURE.

De la corde de pendu?

LE MONSIEUR.

Sans doute!

BONAVENTURE.

Mais où en trouver?

LE MONSIEUR.

Pour faire de la corde de pendu... il faut deux choses, de la corde et un homme à pendre.

BONAVENTURE.

J'aurais bien de la corde... mais je ne connais personne qui voudrait se laisser... Connais pas.

LE MONSIEUR.

Je te ferai trouver ce talisman... mais il faut, pour l'obtenir, du courage...

BONAVENTURE.

Pardon!.. je n'en ai pas du tout... du tout.

LE MONSIEUR.

Je t'en donnerai, moi, pour soutenir les combats que tu auras à livrer... Prends seulement un de tes fers à papillotes.

BONAVENTURE.

Vous croyez qu'un simple fer... Justement, j'en ai un là, dans ce tiroir. Tiens!.. c'est singulier!.. (Il regarde le meuble.) Allons, voilà un un autre tiroir, à présent!.. Voyons encore... (Il le tire, et un autre reparaît.) Continuons, je je veux savoir combien je possède de tiroirs!..

LE MONSIEUR.

On te fait de mauvaises plaisanteries, mon pauvre barbier!..

BONAVENTURE, tirant toujours des tiroirs.

Je crois qu'on veut me rendre furibond!.. Voilà encore un tiroir! Si au moins ils mettaient quelque chose dedans!.. quand ce ne serait que des rouleaux de pièces de six livres!.. Mais rien!.. Ils sont aussi vides que possible... Voyons dans ce chiffonnier!..

LE MONSIEUR.

Je vois que mon petit adversaire veut s'amuser!.. Il rendra fou ce pauvre diable!..

BONAVENTURE, ouvrant tous les tiroirs du chiffonnier.

Rien là-dedans non plus!.. Je vous déclare, Monsieur, que je suis sans aucune espèce de fer.

LE MONSIEUR, ôtant l'épingle de sa cravate.

Alors, prends cette épingle.

BONAVENTURE.

Pour me battre?..

LE MONSIEUR.

Cela te suffira...

BONAVENTURE.

Vous en êtes sûr?.. A quelle heure faut-il aller chercher la corde?

LE MONSIEUR.

A minuit.

BONAVENTURE.

Et où faut-il aller?..

LE MONSIEUR.

A Montfaucon.

BONAVENTURE.

Peste! il y a loin!

LE MONSIEUR.

Je vais te donner une voiture et des coursiers qui te conduiront là ventre à terre...

(Aussitôt la toilette se transforme en une petite calèche attelée de six chats. La voiture part et le théâtre change.)

Sixième tableau.

Le théâtre représente Montfaucon. Sur les hauteurs, les gibets se détachent en noir sur un ciel éclairé par la lune. Vue de Paris en perspective.)

BONAVENTURE, arrivant, traîné dans la calèche.

Là! là!.. Ces chats vont un train... (Il descend.) Allez paître, maintenant... Vous trouverez ici tout ce qu'il vous faut... ce lieu est renommé pour la beauté de ses rats... (La calèche part.) Orientons-nous un peu... Où prenons-nous les gibets?.. Ah! voilà, dans le fond... Il y pend, ma foi, de superbes cordes... le tout est d'aller les prendre!.. Je ne sais pas, mais je sens mes dents claquer comme des castagnettes... C'est peut-être le courage que m'a donné ce monsieur!.. C'est égal, il faut aller là-bas, car le talisman ne viendra pas me trouver... Allons!.. (Il va pour gravir le monticule, mais un être fantastique apparaît et lui barre le passage. Bonaventure recule épouvanté, puis il se rappelle l'épingle diabolique, frappe le personnage fantastique qui s'abyme, mais pour reparaître aussitôt. Il s'enfonce à gauche, il remonte à droite, en avant, au fond, partout; enfin, Bonaventure l'emporte et touche à la corde en coupe un morceau.) J'en suis venu à bout..... Il m'a dit que ce serait un talisman; je vais savoir tout de suite à quoi m'en tenir... Je désire être aux antipodes de Montfaucon, c'est-à-dire, quitter tout ce qu'il y a de plus triste et de plus hideux, pour ce qu'il y a de plus gai et de plus gracieux!

Septième tableau.

La décoration entière se transforme et représente un pays enchanteur. Des groupes de nymphes entourent Bonaventure forment tableau.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Huitième Tableau.

Le salon de Picprune. — Fenêtre en angle au deuxième plan à gauche; porte au fond. — A droite, en angle, une cheminée; une commode à droite de la porte; un secrétaire à gauche. — Au premier plan à gauche un petit bonheur du jour. — Au premier plan à droite un vieux canapé. — Une table ronde et quelques chaises.

SCÈNE I.

PICPRUNE, ANTOINETTE, MARINETTE.

PICPRUNE, assis sur le canapé.

Suis-je tailleur, ou ne suis-je plus qu'un être dégénéré, n'ayant aucune idée à lui appartenant? J'ai voulu couper cet habit ce matin, et j'ai oublié les basques; il en résulte tout naturellement une veste. Mais d'où tout cela vient-il?..

MARINETTE, qui range les meubles.

Ça vient de ce que vous voulez faire une bêtise en mariant votre filleule à cet idiot de Bonaventure.

PICPRUNE.

Etant propriétaire, établi et patenté, j'ai le droit de faire des bêtises sans que personne y puisse trouver à redire.

MARINETTE.

Vous voyez bien que si, puisqu'il vous arrive un tas d'histoires.. à ce que vous dites, au moins, car je n'en crois pas un mot!

PICPRUNE.

Et les deux cataplasmes que vous m'avez mis, un sur la tête... et l'autre, sur lequel j'ai été assis toute la journée... Sont-ce là des histoires, hein?..

MARINETTE.

Alors, c'est quelqu'un qui vous punit de votre entêtement... un lutin, un génie...

PICPRUNE.

Ils auront beau se démêner, Bonaventure a ma parole, et je la tiendrai!.. De plus, comme j'ai soupçonné qu'il y avait peut-être de la diablerie sous mes cataplasmes, j'ai été tout raconter au lieutenant de police.

MARINETTE.

Eh bien! que vous a-t-il dit?

PICPRUNE.

Il m'a dit que j'étais un niais!

MARINETTE.

Et qu'avez-vous répondu?

PICPRUNE.

Dame! quand un lieutenant de police dit une chose...

MARINETTE.

Il ne se trompe jamais!

ANTOINETTE.

Tenez, voilà ce pauvre L'Ecorché!..

SCENE II.

LES MÊMES, L'ECORCHÉ.

L'ÉCORCHÉ, entrant.

Je vous demande la permission de ne pas vous saluer: je n'en ai plus la force.

MARINETTE.

C'est vrai qu'il a l'air bien malade.

PICPRUNE.

Apportes-tu le contrat à signer?

L'ECORCHÉ.

Je n'apporte rien du tout, que la malédiction du procureur... Ce vieux podagre prétend que je l'ai empoisonné... à cause de ce que vous savez... Décidément, avec cet homme-là, on ne sait sur quoi compter... Il vous renvoie, il vous reprend... Dans cette maison-là, on chasse et on déchasse, comme dans *la monaco*... enfin, pour le quart d'heure, je suis rechassé.

PICPRUNE.

Diable! tu as perdu là une place qui te faisait vivre?

L'ECORCHÉ.

Qui me faisait vivre à jeûn. Depuis hier midi, je n'ai mangé que trois noisettes.

ANTOINETTE.

Pauvre homme! Il faut lui servir quelque chose, Marinette.

MARINETTE.

Oui, Mamzelle, soyez tranquille.

PICPRUNE.

Mangez prudemment, mon garçon; quant à vous, Antoinette, suivez-moi; j'ai à vous donner des instructions semi-paternelles...

ANTOINETTE.

Oui, mon parrain.

ENSEMBLE.

AIR:

PICPRUNE.

Il faut vous préparer, ma chère,
A signer le contrat demain.
Alors vous serez perruquière;
Je crois que c'est un bel hymen.

ANTOINETTE, à Marinette.

Il veut me préparer, ma chère,
A signer le contrat demain.
Me vois-tu déjà perruquière?
N'est-ce pas un bien triste hymen?

MARINETTE.

Ne vous troublez donc pas, ma chère,
Nous ne sommes pas à demain.
Vous ne serez pas perruquière,
Le ciel empêch'ra cet hymen.

SCÈNE III.

MARINETTE, L'ECORCHÉ.

MARINETTE.

Tenez, voilà des restans du dîner... Vous pouvez vous refaire avec cela.

L'ÉCORCHÉ, qui s'est assis devant une petite table placée à côté d'un fauteuil.

Oh ! quelle odeur suave !.. un pilon de dinde et un pigeon... Ça ferait revenir un mort... ça doit me remettre.

MARINETTE.

Là !.. mangez, dînez tranquillement... Moi, je vais à ma cuisine... J'espère que de la noce il ne restera que le dîner.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

L'ECORCHÉ, seul.

Du pain comme on ne m'en donnait pas en huit jours chez le procureur... un pigeon.... et... un pilon de dinde... Par où vais-je commencer ?.. Le pilon, peut-être... (Au moment où il va pour prendre le pilon, le fauteuil qui est près de la table se trouve tout-à-coup occupé par la figure du procureur, qui, ouvrant une énorme bouche, avale le pilon de volaille, puis disparaît dans le fauteuil.) Je croyais avoir vu un pilon de dinde; je me serai trompé... Je me contenterai du pigeon... (Même jeu que pour le pilon; seulement, la figure reste sur le fauteuil, et semble rire au nez de L'Ecorché.) Eh bien ! il n'y a plus rien !... (Apercevant la tête.) Ah ! la vilaine tête !.. Mais je ne me trompe pas, c'est cet infâme procureur, qui ne m'a jamais nourri et qui mange tout! Au voleur ! au secours !..

(Picprune, Marinette et Antoinette rentrent; la figure disparaît dans le fauteuil.)

PICPRUNE.

Eh bien ! qu'y a-t-il ?.. Est-ce que vous avez une indigestion ?

MARINETTE.

Il a mangé trop vite... il étouffe !..

L'ECORCHÉ.

Oui... j'étouffe... de colère... Je n'ai rien mangé du tout !.. Le procureur a tout avalé !..

PICPRUNE.

Le procureur !.. Où l'as-tu vu ?

L'ÉCORCHÉ.

Sur ce fauteuil.

MARINETTE.

Par où est-il entré ?

L'ECORCHÉ.

Par le fauteuil.

ANTOINETTE.

Où s'est-il caché ?

L'ECORCHÉ.

Dans le fauteuil !.. Laissez-moi le briser, le déchirer !..

PICPRUNE.

Briser qui ?.. déchirer quoi ?

L'ECORCHÉ.

Le fauteuil !.. Je veux le mettre en miettes !

(Bruit de voiture.)

MARINETTE.

Oh ! voyez donc, Mamzelle, M. Bonaventure qui descend de carrosse en habit à paillettes, avec des chevaux blancs et des domestiques noirs.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BONAVENTURE, en riche costume; il est suivi de quatre nègres.

Air de Rosière et Nourrice.

TOUT LE MONDE.

Quel étalage !
Quel superbe équipage !
Voyez encor
Ce brillant habit tout en or.

BONAVENTURE, montrant ses esclaves.

Mes domestiques sont plaisans,
Et surtout très allègres;
C'est pour qu'ils soient moins salissans
Que je les ai pris nègres.

REPRISE ENSEMBLE.

BONAVENTURE.

Saluez, esclaves !.. En ma nouvelle qualité de grand seigneur, je ne dois rien faire par moi-même... Eh bien ! tailleur, vous ouvrez de grands yeux... vous regardez cet habit flamboyant d'or... Il n'en est jamais sorti comme ça de votre boutique, mon brave homme.

PICPRUNE.

Le fait est que pour un perruquier...

BONAVENTURE.

Je ne suis plus perruquier, je suis marquis, et je viens déposer aux pieds d'Antoinette mes titres, mon habit brodé et mes quatre nègres.

PICPRUNE.

Déposez, mon ami, déposez.

BONAVENTURE.

Saluez, esclaves !..

ANTOINETTE.

M. Bonaventure ferait bien mieux de garder tout cela pour une autre.

BONAVENTURE.

Du tout ! J'ai la parole de Monsieur... je la retiens, et j'épouse... Nous verrons si un bel hôtel, un riche carrosse et des toilettes de duchesse, ne changeront pas vos idées.

ANTOINETTE.

Tous les carrosses du monde ne vous rendront pas plus agréable à mes yeux.

BONAVENTURE.

Nous verrons, nous verrons... En attendant,

tailleur, je vous engage à laisser là vos aiguilles et à rengaîner vos ciseaux... Je vous nomme intendant de ma garde-robe.

PICPRUNE.

Pardon... Qu'entendez-vous par ce mot?..

BONAVENTURE.

Quel mot?

PICPRUNE.

Garde-robe?

BONAVENTURE.

J'entends, ma toilette.

PICPRUNE.

Très bien!

BONAVENTURE.

Vous habiterez mon hôtel.

PICPRUNE.

Vous avez un hôtel?

BONAVENTURE.

Magnifique!

PICPRUNE.

Et vous n'aviez rien... Vous avez dû faire beaucoup de barbes depuis hier, pour acheter tout ça?

BONAVENTURE.

Acceptez-vous l'intendance?

PICPRUNE.

Oui, pardieu!.. c'est un bon métier!

BONAVENTURE.

Alors, suivez-moi... Mais, avant, il faut vous débarrasser de votre défroque... Vendez tous ces meubles.

ANTOINETTE.

Vendre ces meubles!

MARINETTE.

Comment!.. Mais songez donc que tout cela est ici depuis trente ans!

BONAVENTURE.

Raison de plus.... ils sont passés de mode.

ANTOINETTE.

Ce petit bonheur du jour me vient de ma mère, et personne n'a le droit de me priver de ce souvenir.

BONAVENTURE.

Vous le garderez, filleule... vous le ferez porter dans votre appartement... (Galamment.) J'espère que le bonheur du jour restera dans notre ménage comme un meuble de famille... (A part.) C'est assez joli, ce que j'ai dit là... Je crois que l'argent donne de l'esprit...

L'ECORCHÉ, s'avançant.

M. Bonaventure, maintenant que vous êtes riche, si vous aviez besoin d'un clerc écrivant, marchant couramment, et jouissant d'un bon appétit...

BONAVENTURE.

Ah! ce pauvre L'Ecorché!.. il n'engraisse décidément pas.... Mon ami, ma maison est montée, je n'ai besoin que d'un coureur.

L'ECORCHÉ.

Oh! comme je fais votre affaire... J'ai été un des premiers saute-ruisseaux du Châtelet..... Voyez si je n'ai pas des jambes taillées pour la course...

BONAVENTURE.

Oui, tu possèdes à peu près le jarret et le mollet du cerf.., Je t'arrête,.. Et comme tu es mon coureur, cours chez un marchand de meubles pour qu'il enlève toute cette vieillerie.

L'ECORCHÉ.

Tenez, regardez si je fais votre affaire...

(Il sort en deux enjambées.)

BONAVENTURE.

Ce garçon ira... Oh! j'ai encore une autre dignité à conférer ici... Avancez, Marinette... J'ai conservé le souvenir de vos soupes maigres et de vos poulets gras... Je vous nomme cordon bleu, et je vous mets à la tête de mes fourneaux... Vous aurez quatre marmitons sous vos ordres... Allez, et servez chaud!

MARINETTE, saluant.

C'est bien de l'honneur que vous me faites, M. Bonaventure... J'accepte.

ANTOINETTE, à part, à Marinette.

Vous acceptez, Marinette?

MARINETTE, de même.

Dame! écoutez donc, la maison sera cossue; et puis, faut se faire une raison... Vous serez marquise, et moi, cordon bleu... vous ferez sauter les écus, et moi, l'anse du panier.

ANTOINETTE, à part.

Oublier Martial, jamais!

BONAVENTURE, avec une dignité grotesque.

Que ma maison me suive!

PICPRUNE.

Je vous suis!

MARINETTE.

Je vous suis!

BONAVENTURE.

Charmante filleule, aussitôt que votre appartement sera préparé, j'enverrai mon coureur et mes quatre nègres pour vous conduire à mon hôtel jusqu'à notre hymen; vous y resterez sous la garde de ce parrain qui cumulera aux mêmes appointemens les fonctions de père et d'intendant... Que ma maison me suive!..

(Ils sortent tous.)

SCÈNE VI.

ANTOINETTE, seule.

Je le détestais moins quand il était seulement perruquier; il n'était que bête, le voilà devenu sot et ridicule.. Oh! quoi qu'il arrive, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, je ne serai jamais madame Bonaventure.

SCÈNE VII.

ANTOINETTE, UN MARCHAND DE MEUBLES et ses GARÇONS.

LE MARCHAND.

C'est bien ici que demeure M. Picprune? n'est-ce pas, Mademoiselle?

ANTOINETTE.

Il est sorti, Monsieur.

LE MARCHAND.

Ce n'est pas à lui que nous avons à faire, mais à ses meubles, que j'ai achetés, payés, et

que je vais emporter. Voici la quittance que le bonhomme vient de signer.

ANTOINETTE.

Quelle folie!.. dans quelques jours peut-être il aurait été bien heureux de rentrer chez lui... Enfin!.. prenez tout cela, Messieurs, mais vous savez sans doute que ce petit meuble est excepté...

LE MARCHAND.

C'est convenu. (A ses garçons.) Allons, vite, dépêchons-nous!

(On enlève la commode, le secrétaire, le buffet, le canapé et les chaises.)

SCÈNE VIII.

ANTOINETTE, seule, d'abord; puis, ARIEL et MARTIAL.

ANTOINETTE.

Je ne puis plus douter de l'extravagance de mon parrain... Le voilà maintenant tout-à-fait à la merci de Bonaventure... Et moi, que vais-je devenir?.. Voilà toute la fortune que m'a laissée ma pauvre mère, ce petit meuble dont je ne me séparerai jamais!.. Je crois la voir encore, cette bonne mère, elle me sourit comme autrefois... de là haut elle m'aime toujours.

Air de la Part du Diable.

Du haut du ciel, ma mère,
Tu vois ton enfant...
Oui, dans sa misère,
T'implore en pleurant.
Le bonheur, sur terre,
M'a quitté déjà!
Si ce n'est ma mère,
Qui donc me le rendra?
Mais, hélas! je n'ai plus de mère,
Mon Dieu, qui me protègera?

(En ce moment, le bonheur du jour se transforme en une petite guérite, et Ariel, en mousquetaire, apparaît à Antoinette.)

ARIEL.

Oui, mon enfant, c'est ta mère qui veille encore à ton bonheur... Je resterai sur la terre jusqu'à ce qu'il soit complet, et sous quelque forme que je t'apparaisse, rappelle-toi qu'il y a toujours en moi une pensée de ta mère...

ANTOINETTE.

Ah! que je suis heureuse de vous revoir!.. Je me croyais oubliée.

ARIEL.

Tu ne me verras jamais qu'au moment du danger.... Ton parrain a fait toutes sortes de sottises, mais je les réparerai...

ANTOINETTE.

Encore tout à l'heure, il a vendu tous ses meubles...

ARIEL.

Qu'il regrettera peut-être beaucoup demain.

ANTOINETTE.

Mais il sera trop tard.

ARIEL.

Non!.. tu va voir.

(A un signe d'Ariel, tous les meubles reparaissent à la même place qu'ils occupaient. La commode, le secrétaire, le canapé, sortent des murs; les chaises sortent du plancher.)

ANTOINETTE.

Ah! c'est que rien ne manque...

ARIEL.

On a même rendu plus qu'on n'avait emporté.. Regarde sur ce canapé.

(Martial est endormi et couché sur le canapé.)

ANTOINETTE.

Martial!..

ARIEL.

Allons, réveillez-vous, mon jeune ami; vous êtes arrivé.

MARTIAL.

Ariel!.. Antoinette!.. quelle joie!.. En dormant, il me semblait que j'allais vers vous... Je craignais le réveil!.. je le bénis maintenant, puisque j'ai passé du songe à la réalité... Mais à qui dois-je ce bonheur?

ARIEL.

A votre sagesse, à votre fidélité... Soyez toujours ainsi, et quel que soit le pouvoir qui favorise Bonaventure, vous serez uni à Antoinette.

MARTIAL.

Oh! s'il ne faut que l'aimer beaucoup...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, L'ECORCHÉ, en coureur; LES QUATRE NÈGRES.

L'ECORCHÉ.

Que vois-je? Comment! Mademoiselle, je vous trouve en tête-à-tête avec deux militaires!. Ceci me paraît un peu léger!

ANTOINETTE.

Que me voulez-vous?

L'ECORCHÉ.

Vous conduire à l'hôtel...

MARTIAL.

Elle ne veut pas se marier...

L'ECORCHÉ.

Pardon, Monsieur; je dis à l'hôtel, comme je dirais au palais de son futur époux... C'est là qu'on l'attend...

ARIEL, leur montrant la cheminée.

Ne craignez rien, et placez-vous là.

L'ECORCHÉ.

Esclaves gardez la porte, et si quelqu'un passe, je vous traite selon votre couleur.

(Ariel indique à Martial et à Antoinette les chenets de la cheminée. L'Écorché, qui a placé deux de ses nègres à la porte, revient avec les deux autres pour s'emparer de Martial et d'Antoinette, mais les chenets montent dans la cheminée et enlèvent Antoinette et Martial. L'Écorché, furieux de voir Ariel lui rire au nez, veut au moins l'arrêter. Il court après lui; Ariel s'élance par la fenêtre. L'Écorché veut suivre la même route; mais au moment où il saute la fenêtre se transforme en tête de procureur qui ouvre une énorme bouche et avale l'Écorché, après l'avoir mâché quelque temps. Les nègres se sauvent. Le théâtre change.)

Neuvième tableau.

Le théâtre represente une petite salle basse, dans une auberge. Portes à droite et à gauche. Une cheminée au deuxième plan à gauche.

SCENE X.

L'AUBERGISTE, GROS-MENU, PICPRUNE, L'ETUVÉ, garçon d'auberge.

L'AUBERGISTE, entrant le premier.

Messieurs, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire... je n'ai pas un lit vacant... N'est-ce pas, l'Étuvé?

L'ETUVÉ.

Non, notre maître...

GROS-MENU.

Pas un simple lit de sangle ?

L'AUBERGISTE.

Pas plus de sangle que de noyer!.. rien.

L'ETUVÉ.

Pas de quoi coucher un chien... quoi !..

PICPRUNE.

Il ne fait pourtant pas un temps à les mettre à la porte...

L'AUBERGISTE.

A la porte... qui?

PICPRUNE.

Les chiens... et encore moins les voyageurs.

L'ETUVÉ.

C'est vrai qu'il fait un drôle de temps...

GROS-MENU.

De la neige qui vous coupe la figure, du vent qui vous emporterait si on n'avait pas un peu de poids... Aubergiste, je veux me coucher... j'y tiens absolument...

L'ETUVÉ, bas, à l'aubergiste.

Dites donc, bourgeois?, vous n'avez qu'un voyageur dans le lit du cabinet.

L'AUBERGISTE.

C'est vrai; mais ce gros monsieur ne voudra peut-être pas s'aliter avec un...

L'ETUVÉ.

Faut toujours lui proposer.

L'AUBERGISTE.

C'est juste. Voyageur, j'ai bien encore un lit.

GROS-MENU.

Allons donc!..

PICPRUNE.

Nous en ferons assez pour deux.

L'AUBERGISTE.

Mais c'est qu'il y a déjà une personne couchée dedans.

GROS-MENU.

Le lit est-il grand?

PICPRUNE.

A la rigueur, pourraît-on tenir trois?

L'AUBERGISTE.

Dame!.. on peut tenir deux à l'aise, en se gênant un peu...

GROS-MENU.

Vous risquez fort de tomber dans la ruelle, Picprune... Ah ça! de qui allons nous partager la couche?

L'AUBERGISTE.

Vous aurez pour camarade de lit un monsieur tout noir... c'est ce qui nous a fait penser que c'était peut-être un nègre.

GROS-MENU.

Un nègre!

PICPRUNE, à Gros-Menu.

Vous coucheriez avec un nègre?

GROS-MENU.

S'il n'est pas trop foncé... Peut-on le voir?

L'AUBERGISTE.

Tenez, là, dans ce cabinet..

GROS-MENU.

Je vais voir la nuance...

(Il entre dans le cabinet.)

PICPRUNE.

Je ne coucherais pas avec un nègre... non, j'aime mieux passer une nuit blanche.

GROS-MENU, revenant.

Voilà un bien beau nègre!.. Il est noir comme un four... Mais les draps sont blancs... la nuit est froide... j'accepte. Et vous, Picprune?

PICPRUNE.

Moi... m'étendre auprès d'un nègre... Ah! ça m'en donne la chair de coq.

GROS-MENU.

Bah! bah! quand on a les yeux fermés, on voit tout le monde de la même couleur.. Enfin, à votre aise... Pour moi, j'aime mieux dormir à côté d'un nègre que de ne pas dormir du tout...

PICPRUNE.

Et moi, que vais-je devenir?

GROS-MENU.

Vous dormirez sur une chaise, et tout le monde sera content.

PICPRUNE.

Vous croyez?

L'AUBERGISTE.

Arrangez-vous avec L'Etuvé, qui vous donnera tout ce dont vous aurez besoin... Moi, je vais dormir... Bonsoir, Messieurs.

(Il sort.)

GROS-MENU.

Ecoute, garçon... Tu as ici des brosses et du cirage... demain matin je veux être luisant de la tête aux pieds... tu comprends, mon garçon?

L'ETUVÉ.

Ça suffit, Monsieur...

GROS-MENU.

De plus, tu viendras me réveiller à six heures précises... N'y manque pas...

L'ETUVÉ.

Soyez tranquille : c'est moi qui réveille tous les voyageurs ici.

(Il sort.)

PICPRUNE.

Il paraît que je vais passer une bonne nuit, moi...

GROS-MENU.

Parbleu ! c'est votre faute aussi... vous avez la manie des voyages.

PICPRUNE.

Ne fallait-il pas que nous rattrapassions ma filleule, que ce drôle de trompette a enlevée ?

GROS-MENU.

Vous pouviez bien laisser partir Bonaventure et son coureur L'Écorché !.. mais vous avez voulu les suivre...

PICPRUNE.

Les suivre !.. La poste... la grande poste ne les suivrait pas... ils ont l'air de voler...

GROS-MENU.

C'est vrai que ma carriole est restée bien en arrière; mais qu'ils courent tant qu'ils voudront, nous voilà abrités.. Bonsoir, tailleur, je vais me coucher...

(Il entre dans le cabinet.)

PICPRUNE.

Ce procureur tient bien peu son décorum... il déshonore sa couleur... Je préfère mille fois passer la nuit ici, à grelotter et à réfléchir sur mes chagrins domestiques... Ma filleule s'étant sauvée, si Bonaventure ne la rattrape pas, ce n'est pas moi qui mettrai la main dessus. Or, si ni lui, ni moi ne la rattrapons pas, il n'est pas probable qu'il l'épouse, et je cours grand risque de rester tailleur...

L'ETUVÉ, rentrant, et portant un gros pot sur lequel on lit : CIRE LUISANTE.

C'est peut-être une invention nouvelle contre le froid... On invente tant, aujourd'hui.

(Il entre dans le cabinet.)

PICPRUNE, seul.

S'il n'y a pas de lit dans cette auberge, il n'y a sans doute pas un garde-manger bien garni... et pourtant un petit repas ferait passer une partie du temps. (Appelant.) Aubergiste ! aubergiste !

L'AUBERGISTE, en bonnet de coton et prêt à se coucher.

Que voulez-vous, Monsieur, votre compagnon est couché... vous avez une bonne chaise... du feu...

PICPRUNE.

Je sais bien que je suis traité comme un prince, mais je voudrais que vous puissiez ajouter à toutes ces faveurs un peu de nourriture...

L'AUBERGISTE.

Les voyageurs ont tout dévoré... nous n'avons rien de cuit...

PICPRUNE.

Eh bien ! faites-moi cuire quelque chose...

L'AUBERGISTE.

Tous les fourneaux sont éteints...

PICPRUNE.

Mais il y a du feu, là...

L'AUBERGISTE.

C'est vrai ; mais, à l'heure qu'il est, je crois plus convenable de me coucher que de faire la cuisine... Si vous voulez vous confectionner une omelette vous-même, je vais vous envoyer du beurre et une poêle...

PICPRUNE.

Vous aurez l'obligeance d'y joindre quelques œufs, car, pour une omelette, vous savez...

L'AUBERGISTE.

C'est juste, vous aurez tout ça... Tenez, voilà justement L'Etuvé qui va vous servir... (A L'Etuvé.) Eh bien ! le voyageur dort-il ?

L'ETUVÉ.

Il ronflait déjà quand je suis entré... Je crois qu'il sera content.

PICPRUNE.

Mon garçon, vous allez m'apporter ce que votre maître vous remettra pour moi...

L'AUBERGISTE.

C'est ça... Viens, L'Etuvé... Bonsoir, Monsieur !..

PICPRUNE.

Très bien ! (L'aubergiste et L'Etuvé sortent.) Ma foi, j'aime autant me livrer à la confection de ce plat populaire, que de rester là les bras croisés... J'ai étudié cette préparation sous Marinette, promue au grade de cordon bleu... Je dois avoir du succès.

L'ETUVÉ, rentrant; il porte une poêle et un panier d'œufs.

Voilà, Monsieur... Maintenant, je vas dormir un brin... Il faut que je réveille votre compagnon à six heures... Je vous souhaite une bonne nuit et une bonne omelette.

(Il sort.)

PICPRUNE, seul.

Merci, mon garçon... Le feu va assez bien... il s'agit de mettre le beurre dans la poêle... c'est toujours par là que Marinette commence. Maintenant, voyons les œufs... (Les œufs se mettent à danser.) Allons, qu'est-ce que c'est que ça ?.. Voilà des œufs d'un gaîté peu ordinaire... La manie de la danse s'est emparée de toutes les classes de la société... Je croyais les œufs exempts de ce travers... Voyons, voyons, c'est assez de cabrioles comme ça... Je vais vous faire sauter à la poêle, moi... (Il rattrape les œufs et les casse dans la poêle; mais quand l'omelette est faite et qu'il veut la retourner, de la poêle s'échappent des oiseaux.) Bon !.. voilà mon souper qui voltige... Ces petits imbécilles-là qui ne vont trouver que de la neige dehors, tandis qu'ils auraient eu si chaud dans la poêle !.. Ainsi, voilà mon existence jusqu'à demain matin... Pas de lit... pas de souper... Il ne me reste que du feu... Je vais en user. Quand on a les pieds chauds, on dort plus calme... Installons-nous. (Il s'assied et allonge ses pieds vers le feu.) Ça ragaillardit... ça ragaillardit !.. (Le feu disparaît de la cheminée et paraît à une autre extrémité de la pièce.) Le feu est éteint !.. Mais c'est le diable qui se mêle de tout ça !.. Ah ! le voilà là-bas... je le suivrai... j'y mettrai de l'entêtement. (Il va s'asseoir auprès du feu, dans la position qu'il avait prise devant la cheminée.) J'aime autant le feu ici... Ils ont cru me faire une grande niche !.. (Le feu disparaît encore et on le voit au plafond.) Plus rien !.. C'est un feu folet, c'est sûr !.. Bien,

le voilà au plafond... Ce sera moins commode pour les pieds... c'est égal... j'ai les jambes longues!.. (Il se place sur sa chaise et se tenant les cuisses avec les mains, il lève les pieds en l'air.) Ça chauffe un peu moins, mais ça vaut mieux que rien...

(Il se penche un peu plus, et le poids de son corps entraîne sa chaise; il roule à terre.)

L'ETUVÉ, accourant et portant l'habit de Gros-Menu

Qu'est-ce qui appelle?

PICPRUNE, en se relevant, se jette sur L'Etuvé.

On n'appelle pas, imbécille... on se sauve de cette maison diabolique.

(Il sort en courant.)

L'ETUVÉ, seul.

Il est fou, celui-là... Il peut bien s'en aller, ce n'est pas lui qui m'a promis pour boire... (Six heures sonnent.) Ah! voilà l'heure de l'autre bourgeois... (A la porte du cabinet.) Monsieur!.. il est six heures! il faut vous lever.

GROS-MENU, dans le cabinet.

Et ma houppelande?

L'ETUVÉ, entrant.

Le voilà, bourgeois.

GROS-MENU.

Et ma cravate?..

L'ETUVÉ, sortant du cabinet.

Elle est sur le pied du lit...

GROS-MENU, toujours dans le cabinet.

C'est bien! Va atteler ma carriole...

L'ETUVÉ.

On y va, bourgeois.

GROS-MENU, sortant du cabinet en passant son habit; il a la figure toute barbouillée de noir.

Voyons, ma cravate, maintenant!.. Il n'y a pas de glace, ici... Ah! voilà... (Après s'être regardé un instant.) Voyez-vous cet imbécille qui a réveillé le nègre?.. Je vais me recoucher.

Dixième tableau.

Un riche salon de l'hôtel de Bonaventure. Porte au fond. A droite de la porte, un buffet sculpté. A gauche, au premier plan, une causeuse. A droite, un guéridon. A gauche, au deuxième plan, une cheminée.

SCÈNE XI.

MARINETTE, L'ECORCHÉ, suivant Marinette qui porte sur ses deux mains un plateau chargé de pâtisserie et de viandes froides.

MARINETTE.

Dépêchons-nous, M. L'Ecorché, dépêchons-nous. Toutes ces babioles devraient être dans le buffet.

(Elle va ouvrir le buffet.)

L'ECORCHÉ, regardant le plateau.

Des tartes aux cerises... des poulets froids... des babas chauds!.. Elle appelle ça des babioles... Oh! si j'avais trois mains!

MARINETTE.

Mettons cela avec les autres provisions.

(Elle prend le plateau et le serre dans le buffet, dont les tablettes sont garnies de comestibles.)

L'ECORCHÉ.

Marinette, tout homme a péché dans sa vie, et mérite de faire pénitence... Pour mes diverses peccadilles, on devrait bien m'enfermer là-dedans; je consens à y passer trois fois vingt-quatre heures.

MARINETTE, fermant le buffet à clé.

Tenez, vous êtes aussi gourmand que M. le marquis, notre maître, est fou. Certes, je ne le blâme pas, ayant trouvé un marquisat d'occasion, de l'avoir acheté... Je le trouve même plus bel homme depuis qu'il a un beau nom... Le marquis de las Farinas Bonaventuras! ça résonne. Mais il a une pauvre tête... il nous raconte des choses d'une invraisemblance... De son côté, le procureur, que je croyais un homme sensé, veut nous persuader qu'il a été nègre. Le vieux Picprune soutient qu'il a vu des cheminées au plafond... Enfin, vous avez tous couru après Antoinette, qui était bien tranquillement dans la jolie chambre qu'on lui a donnée dans l'hôtel du marquis.

L'ECORCHÉ.

Ecoutez, Marinette... Je ne croyais pas aux contes de fées de feu M. Perrault... mais j'y crois, à présent, j'y crois... Figurez-vous...

MARINETTE.

Oh! J'ai assez de vos contes en l'air... Tout ce qu'il y a de vrai, de réel, c'est que M. Bonaventure... a trouvé un trésor... qu'il a de l'argent à remplir des charrettes... et dont je garnis mes poches... Tout lui réussit, il gagne à tout les jeux... Et Antoinette est une petite sotte de ne pas se laisser faire marquise... Mais j'espère que la fête de ce soir la décidera... Ce sera éblouissant... M. le marquis est en train de sceller de ses armes ses lettres d'invitation.

L'ECORCHÉ.

Ah! il a des armes?

MARINETTE.

Un cachet superbe... une trompe d'éléphant sur un champ de gueules.

L'ECORCHÉ.

Voilà un vilain cachet!.. On voit bien qu'il a eu ça d'occasion..

MARINETTE.

Chut! Voici M. le marquis.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BONAVENTURE, précédé de deux valets en grande livrée, et suivi de deux autres.

BONAVENTURE, en riche robe de chambre.

Où est mon coureur?

L'ECORCHÉ.

Voilà, Monsieur.

BONAVENTURE.

Appelle-moi un peu... Monseigneur...

L'ECORCHÉ.

Oui, Monseigneur...

BONAVENTURE, aux deux valets qui l'ont suivi.

Bien ! remettez à ce drôle les quelques billets d'invitation qu'il doit porter.

(Les deux valets présentent une brassée de billets.)

L'ECORCHÉ.

Je ne pourrai jamais remettre tout ça, Monsieur !

BONAVENTURE.

Appelle-moi un peu... Excellence?

L'ECORCHÉ.

Je disais Excellence...

BONAVENTURE.

Très bien ! Tu porteras tout, et tu seras ici dans trois quarts d'heure.

L'ECORCHÉ, à part.

J'ai mon idée... (Haut, aux valets.) Donnez...

(On lui en met dans ses poches, dans ses mains, dans son chapeau, partout.)

BONAVENTURE, à part.

Je ne suis pas très répandu, mais j'ai pris l'*Almanach de la cour*, et j'ai invité tout l'*Almanach*.

L'ECORCHÉ, bourré de lettres.

Je suis prêt, Excellence.

BONAVENTURE.

Appelle-moi un peu... Altesse.

L'ECORCHÉ.

Je ne vous demande qu'une demi-heure, Altesse.

BONAVENTURE.

Très bien!..

L'ECORCHÉ, à part.

Si ces lettres arrivent, c'est que le diable lui-même se chargera de la distribution.

UN VALET, annonçant.

M. Gros-Menu, procureur au Châtelet de Paris.

L'ECORCHÉ.

Ma bête noire !.. Je me sauve.

(Il sort par une porte latérale; le procureur entre par le fond.

SCÈNE XIII.

BONAVENTURE, GROS-MENU, très pâle; VALETS.

BONAVENTURE.

Arrivez donc, Procureur... J'ai invité tout Paris à la signature de mon contrat... Paris va venir, et je n'avais pas mon contrat.

GROS-MENU.

Je l'ai rédigé, minuté, et je l'ai là, dans ma poche.

BONAVENTURE.

Très bien, Procureur. Asseyez-vous. (Gros-Menu va pour se mettre dans le grand fauteuil, Bonaventure l'arrête.) Vous ne voyez donc pas que j'ai fait broder mes armes sur ce fauteuil? Prenez une chaise.

GROS-MENU.

Je ne vois qu'un tabouret.

BONAVENTURE.

Eh bien !

GROS-MENU.

Eh bien !

BONAVENTURE.

Prenez une chaise; un tabouret ne serait pas convenable.

GROS-MENU.

Pardon, il n'y a pas de chaises.

BONAVENTURE.

Allons donc... il y en a à choisir...

(Le tabouret se transforme en six chaises.)

GROS-MENU.

Voilà des chaises qui ont été faites bien vite.

BONAVENTURE.

Oh ! rien n'y manque.

GROS-MENU.

On peut s'asseoir dessus, sans crainte de s'asseoir plus bas.

BONAVENTURE, prenant une chaise et s'asseyant.

Tenez, voyez...

GROS-MENU, s'asseyant.

C'est merveilleux.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PICPRUNE, suivi de quatre valets portant chacun une pièce d'habillement.

BONAVENTURE.

Eh bien ! parrain beau-père, avez-vous pu dormir?

PICPRUNE.

Dormir!.. j'en ai perdu l'habitude.. D'ailleurs, on m'a fait courir après mon lit, cette nuit, comme hier je courais après la cheminée... Alors, de désespoir et de rage, j'ai réveillé Retord et Cordonnet... j'étais comme inspiré... j'ai pris mes ciseaux... j'ai laissé courir mon génie.. j'ai coupé.... mes garçons ont cousu.... et voilà ce que nous avons créé.

(Il montre ce que portent les valets.)

BONAVENTURE.

C'est un costume !..

PICPRUNE.

Pour vous... et fait exprès.

BONAVENTURE.

Voilà une attention délicate... Mon parrain beau-père est tailleur dans l'âme!

GROS-MENU.

Habit de drap d'or !

PICPRUNE.

Veste de drap d'argent !

BONAVENTURE.

Bas blancs à coins brodés.

GROS-MENU.

Culotte rose... Le costume est assez coquet.

BONAVENTURE.

Je veux le mettre pour signer mon contrat... et le mettre ici... tout de suite... derrière ce paravent...

(Les domestiques ouvrent les feuilles du paravent.)

BONAVENTURE.

Venez m'habiller, parrain beau-père... C'est quand vous me verrez votre habit, que vous

serez fier de votre art!.. Procureur, lisez en m'attendant.. vous trouverez le *Mercure-Galant* sur la cheminée.

(Ils passent tous deux derrière le paravent.)

GROS-MENU.

Un journal... ça me fera peut-être trouver le le temps moins long.

(Il prend le journal, tourne le dos à la cheminée, et se chauffe les mollets en lisant.)

BONAVENTURE, derrière le paravent.

Allons, père Picprune, commençons par le commencement.. mettons les bas blancs à coins brodés.

PICPRUNE.

Voilà! voilà!.

(Il vient prendre les bas des mains du valet qui les tenait et rentre derrière le paravent. Au même instant les bas noirs du procureur disparaissent et il est chaussé de bas blancs à coins d'or.)

GROS-MENU, ne s'apercevant de rien, il lit toujours.

Ce journal est bien bête... il n'y a que des vers...

BONAVENTURE.

La culotte rose.

PICPRUNE.

Voilà!.. voilà!

(Même jeu pour la culotte que pour les bas.)

BONAVENTURE.

Dépêchons-nous!.. la veste en drap d'argent. et l'habit en drap d'or...

(Même jeu.)

GROS-MENU, cessant de lire.

Bonaventure va être superbe!

BONAVENTURE, sortant du paravent; il est complètement vêtu en procureur, il se met en face de Gros-Menu, et ils se regardent tous les deux.

Ah!

GROS-MENU.

Bah!

BONAVENTURE

Mon habit!

GROS-MENU.

Ma culotte!

PICPRUNE.

En voici bien d'une autre!

GROS-MENU.

C'est étonnant comme vous me ressemblez!

BONAVENTURE.

Mais je suis très laid... Je ne peux pas rester comme ça...

PICPRUNE.

Comment se fait-il que cette culotte que j'avais là se trouve ici?

BONAVENTURE.

Vous êtes bon, vous! Si vous vouliez nous expliquer ce qui nous arrive depuis deux jours... vous n'auriez pas assez d'années à vivre... et je ne veux pas attendre votre nièce pour changer de toilette... Tenez, voilà déjà l'heure de la réunion... je ne pourrai pas m'habiller... Ah bah! je dirai à tout le monde que j'ai pris le procureur en guise de mannequin pour essayer mon costume. Voyons, il nous reste quelques minutes... signons le contrat!.. Donnez-le-moi, Gros-Menu.

GROS-MENU, se fouillant.

Je ne l'ai plus!.. on me l'a volé!.. Oh! que je suis bête?.. Vous devez l'avoir dans... ma poche.

BONAVENTURE.

C'est juste... le voilà!.. (Il va se mettre près du guéridon et s'apprête à lire le contrat.) Ces deux bougies m'éblouissent... Picprune, enlevez celle-ci...

(Picprune prend une des bougies, et va la porter sur la cheminée.)

BONAVENTURE.

A la bonne heure!..

(La bougie disparaît de dessus la cheminée et reparaît sur le guéridon.)

PICPRUNE.

Tiens!.. vous l'avez donc rapportée, Gros-Menu?

GROS-MENU.

Moi... du tout!.. Je fouillais dans les poches de M. le Marquis.

BONAVENTURE, à Picprune.

Emportez cette bougie.

(La bougie reparaît sur le guéridon. quoique Picprune en tienne toujours une.)

PICPRUNE.

Je ne sais pas ce qui vous gêne... Je signerais aussi bien avec deux bougies... Enfin... c'est une manie.

BONAVENTURE.

Vous n'êtes qu'un misérable tailleur; mais, moi, je suis un grand seigneur, et j'ai le droit d'avoir des manies... (La bougie reparaît.) Encore une.. Emportez, Picprune. Mes meubles ont une tendance singulière à augmenter... Je me suis vu douze tiroirs dans une toilette... et me voilà à la tête d'une foule de chandeliers...

(La bougie que Picprune avait portée sur la cheminée reparaît sur la table.)

PICPRUNE, apercevant la bougie.

Je vous préviens, Marquis, que vous êtes propriétaire d'une bougie de plus.

BONAVENTURE.

C'est, pardieu! vrai... Mettez-la là-bas, tailleur... Bougies sur la cheminée! bougies sur la table! ça va devenir une illumination générale.

(Une bougie reparaît.)

PICPRUNE, montrant la bougie.

Vous pourrez joindre à votre titre de marquis celui d'épicier... voilà votre fonds qui se monte...

BONAVENTURE.

Je n'aime pas que mes gens se permettent ces plaisanteries... Intendant, ôtez cette bougie.

GROS-MENU.

Voilà les farces qui recommencent... Si j'allais redevenir nègre?.. ça me ferait bien jurer... avec mon habit...

BONAVENTURE.

Ah! il n'y en plus qu'une... Occupons-nous du contrat... S'ils était tous aussi difficiles à si-

gner que celui-là... (Les cinq bougies qui sont sur la cheminée disparaissent aussitôt et sortent toutes les cinq du seul chandelier qui était resté sur le guéridon.) Au diable!.. j'y vois trop... je n'y vois plus... Emportez cette table!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, L'ECORCHÉ, RETORD.

L'ECORCHÉ.

Monseigneur, suivant les ordres de Votre Excellence, j'ai remis toutes les invitations de Votre Altesse.

BONAVENTURE.

Toutes?

L'ECORCHÉ.

Toutes.

BONAVENTURE.

Et tu n'as été que seize minutes... Je double tes gages.

L'ECORCHÉ.

Merci, Monseigneur... (A part.) Voilà de l'argent bien gagné... J'ai couru jusque sur le quai, et j'ai jeté toutes les lettres par-dessus le Pont-Neuf.

BONAVENTURE.

Tu es sûr de ne pas en avoir oublié?

L'ECORCHÉ.

Très sûr... J'ai tout mis.

BONAVENTURE.

Nous signerons le contrat plus tard.

L'ECORCHÉ.

Il y aura du temps de reste...

BONAVENTURE, à Retord.

Et toi, as-tu porté mes cartes chez les personnes qui se sont fait inscrire chez moi?

RETORD.

Oui, Prince.

BONAVENTURE.

En as tu mis trois chez le marquis de la Truffinière, pour lui, sa femme et sa fille?

RETORD.

Non, Altesse; il ne m'en restait plus que deux!

BONAVENTURE.

Tu n'en avais donc pas assez pris?

RETORD.

J'ai pris tout ce qu'il y avait sur la table... Deux jeux, à peu près!..

BONAVENTURE.

Deux jeux!

RETORD.

Et comme il ne me restait que la dame de pique et l'as de trèfle...

BONAVENTURE.

La dame de pique et l'as de trèfle!.. Tu as donc porté des cartes à jouer?

RETORD.

Eh bien?

BONAVENTURE.

Imbécille! c'était des cartes de visite qu'il fallait porter...

RETORD.

Il fallait donc le dire...

(Bruit de voiture.)

GROS-MENU.

Qu'est-ce que c'est que ça?

PICPRUNE, à la fenêtre.

Oh! toute la rue est pleine de carrosses et de chaises à porteurs... Ce sont vos invités qui arrivent.

L'ECORCHÉ, à part.

Voilà qui est particulier... Je ne me doutais pas que la rivière faisait concurrence à la petite poste... Elle va même bien plus vite.

(On ouvre la porte du fond à deux battans.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, INVITÉS; puis, ARIEL et MARTIAL, en pages du régent.

(Chaque personne invitée va saluer en entrant le procureur, que tout le monde prend pour le maître de la maison.)

UN VALET, annonçant.

MM. les pages de monseigneur le régent.

BONAVENTURE.

Les pages du régent! quel bonheur!..

(Gros-Menu va à la droite du théâtre, Bonaventure reste à gauche.)

ARIEL.

M. le Marquis de las Farinas Bonaventuras?

GROS-MENU.

C'est...

ARIEL, au procureur.

C'est vous... cela se reconnaît tout de suite.

BONAVENTURE.

Permettez...

ARIEL.

Qu'est-ce que c'est que ce croquant?

GROS-MENUS.

C'est...

MARTIAL.

Un sot... il en a bien l'air.

(Tous les invités rient.)

PICPRUNE.

Si c'est pour qu'on lui dise tout ça que mon gendre donne une soirée...

ARIEL, à Gros-Menu.

Ah ça! Marquis, pourquoi donc recevez-vous cette espèce chez vous?

BONAVENTURE.

Espèce!

ARIEL, à Gros-Menu.

C'est mauvais genre... c'est bourgeois... c'est petites gens, c'est canaille.

GROS-MENU.

Cependant...

BONAVENTURE.

Mais je ne suis pas...

ARIEL.

A votre place, mon cher; allez-vous-en.

BONAVENTURE.

Ah! mais, je suis...

PICPRUNE, bas.

Très mal mis... Allez-vous-en.

BONAVENTURE, à L'Ecorché.

Ah! mais, dis-leur donc que j'étais...

L'ÉCORCHÉ.

Perruquier?.. Ça vous ferait du tort... Allez-vous-en.

MARTIAL, bas.

Il enrage!

ARIEL, bas.

Il n'est pas au bout.

BONAVENTURE.

Ah! je comprends, je n'ai plus mon talisman... Procureur, je vous laisse mon habit, ma veste, ma culotte.. Rendez-moi seulement un petit bout de corde que vous devez avoir dans la poche gauche.

GROS-MENU.

Je n'ai que de l'or sur moi... Si vous avez besoin de ficelle, vous en trouverez dans mon habit.

BONAVENTURE.

Je tiens à ma corde... Rendez-moi ma corde, ou je vous arrache votre perruque.

GROS-MENU.

Tu n'arracheras rien du tout.

(Aussitôt le fauteuil sur lequel étaient montés Bonaventure et Gros-Menu se transforme en baraque à Polichinelle. Gros-Menu, coiffé du chapeau doré de Polichinelle, se bat avec Bonaventure, coiffé du bonnet carré du commissaire.)

TOUS.

Bravo!

L'ÉCORCHÉ, à part.

Pendant que tout le monde est occupé, je vais glaner dans le buffet... j'ai pris la clé de Marinette.

(L'Écorché se glisse dans le buffet, qui se change en niche à chien. Nouvel effroi. De la niche sort L'Écorché, changé en énorme levrier, et qui mort à belles dents Picprune. Désordre général.)

Onzième tableau.

Le théâtre représente une campagne assez sombre. Quelques arbres ou taillis à droite et à gauche. Au fond, une colline assez élevée qui cache l'horizon. Il fait à peine jour.

SCÈNE XVII.

ANTOINETTE, MARTIAL.

(Antoinette entre vivement et comme si elle se sauvait.)

MARTIAL, courant après elle.

Antoinette!..

ANTOINETTE.

Ah! Monsieur, c'est très mal!.. c'est affreux!..

MARTIAL.

Que de bruit pour un pauvre petit baiser que je n'ai pu prendre.

ANTOINETTE.

Si vous l'aviez pris, Monsieur, que serions-nous devenus? Avez-vous oublié les recommandations de notre protecteur?.. Aussi, n'ai-je plus voulu rester seule avec vous dans ma chambre... Je me suis sauvée dans le jardin de l'hôtel, puis, comme le jardin est à l'extrémité de la ville, comme vous me poursuiviez toujours, j'ai couru jusqu'ici... Où sommes-nous?

MARTIAL.

Ma foi! je ne le sais pas plus que vous... Voyons, ma chère Antoinette, faites la paix, mettez votre jolie main dans la mienne.

(Il veut la baiser; Ariel vient se placer entre les deux amoureux.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, ARIEL.

ARIEL.

J'arrive à temps.

ANTOINETTE et MARTIAL.

Ariel!

ARIEL.

Imprudens! par votre faute, Bonaventure a repris son talisman. J'étais sur le point de m'en emparer, quand j'ai deviné que vous alliez manquer à nos conventions... et je suis accouru au plus pressé...

MARTIAL.

Que fait M. Bonaventure?

ARIEL.

Avec son talisman il a retrouvé son courage et son amour... il vous cherche. L'Écorché, qui a été chien de chasse quelques minutes, a conservé quelque chose de la nature canine... et il a senti et découvert votre trace... Tenez, le voici... Suivez-moi, ils ne vous tiennent pas encore.

(Ils se cachent derrière un taillis, au troisième plan à droite.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, L'ÉCORCHÉ, BONAVENTURE, LES QUATRE NÈGRES.

(L'Écorché entre comme s'il sentait la trace; il va, vient, retourne, comme un chien en plaine. Bonaventure entre à près lui, suivi des quatre nègres, portant à eux quatre un très long sabre.)

BONAVENTURE.

Suivez-moi, mes nègres. (A L'Écorché.) Où diable nous mènes-tu? Songe que si tu ne tiens pas ta promesse... si tu ne mets pas le nez dessus ma future ou mon rival, je te supprime comme coureur, et je te fais caniche.

L'ÉCORCHÉ, se plaçant devant le taillis, comme un chien en arrêt.

Ah !...

BONAVENTURE.

Hein ?

L'ÉCORCHÉ.

Ils sont là...

BONAVENTURE.

Où? là...

ARIEL écartant une branche.

Là... imbécille !

(Il referme la branche.)

BONAVENTURE.

Enfin !

(Au moment où il va s'élancer dans le taillis, le taillis devient un chêne, et Ariel, Martial et Antoinette paraissent dans le haut de l'arbre.)

BONAVENTURE.

Voilà un chêne qui a poussé bien vite... Mais nous prendrons ma future d'assaut... Une échelle, L'Écorché, une échelle...

L'ÉCORCHÉ, apportant une échelle double.

Voilà ce que j'ai trouvé de mieux.

BONAVENTURE.

En avant ! L'Écorché... en avant!

(Ils montent. Quand ils sont tout au haut de l'échelle, les branches de l'arbre se referment, cachant Ariel et ses amis ; puis le tronc de l'arbre s'ouvrant, ils sortent tous les trois.)

L'ÉCORCHÉ, les apercevant.

Hé ! les voilà en bas.

BONAVENTURE.

Descendons, L'Écorché, descendons.

(Tous les échelons de l'échelle se détachent. L'Écorché et Bonaventure restent en l'air.)

L'ÉCORCHÉ.

Si nous prenions le même chemin que les fugitifs... Je soupçonne cet arbre de renfermer un escalier à vis.

(Au moment où ils veulent enjamber dans l'arbre, la cime redescend, le tronc rentre en terre ; l'arbre est redevenu taillis.)

BONAVENTURE.

Nous voilà bien... Et ces imbécilles de nègres qui les ont laissé partir... Arrivez ici, marrons d'Inde... Aidez-moi à descendre, pour que je vous assomme.

(Les nègres, qui s'étaient approchés, reculent.)

L'ÉCORCHÉ.

Je vous engage à les prendre par la douceur.

BONAVENTURE.

Il faut que je les massacre... L'Écorché, saute, mon ami, saute... Je me lancerai après. et je tomberai sur toi.

L'ÉCORCHÉ.

Merci... Et votre talisman?

BONAVENTURE.

C'est vrai!.. je n'y pensais plus... Je veux que tu sautes.

L'ÉCORCHÉ, sautant.

Aïe...

BONAVENTURE, descendant sur son épaule.

Ah ! m'y voilà! Maintenant, mes nègres, à nous cinq.

(Il prend la poignée du grand sabre, tire la lame; les nègres tiennent tous quatre le fourreau.)

BONAVENTURE.

Tiens, l'Écorché, voilà comme je corrige mes gens.

(Il passe son sabre au travers des quatre nègres, qui se mettent à danser.)

L'ÉCORCHÉ.

Ça ne paraît pas leur produire une grande impression.

BONAVENTURE.

Comment ! drôles, vous vous permettez de me danser au nez... Attendez, mes gaillards, attendez.

(Il retire la lame du corps des nègres, puis, faisant le tourniquet avec cette lame, enlève les têtes des nègres. Les nègres, sans têtes, se retirent après avoir fait un grand salut.)

BONAVENTURE.

Ça les rendra plus respectueux... Ils n'ont plus envie de danser.

(Ici les têtes, qui étaient à terre, se mettent à danser.)

L'ÉCORCHÉ, effrayé.

Monsieur, Monsieur, voyez donc...

BONAVENTURE.

Ceci commence à m'étonner.

L'ÉCORCHÉ.

J'ai peur.

BONAVENTURE.

Allons-nous-en.

L'ÉCORCHÉ.

Sauve qui peut.

(Ils courent au fond et se mettent à gravir chacun de son côté la colline; peu après, cette colline laisse apercevoir un magnifique paysage au milieu duquel on aperçoit une immense cascade.)

L'ÉCORCHÉ.

Il n'y a que les chèvres qui puissent courir ici... et comme je n'ai été encore que chien de chasse...

BONAVENTURE.

Comment ! vraiment ? c'était toi qui courais après le peignoir de ce vieux pieprune, qui avait eu l'audace de prendre un bain dans mon salon ?..

L'ÉCORCHÉ.

Moi-même, à quatre pattes !..

BONAVENTURE.

Eh bien ! foi de gentilhomme, je t'aimais

mieux comme ça... Tu avais une belle peau... et à la fin de ta vie canine, je t'aurais fait empailler...

L'ÉCORCHÉ.

Merci, Monsieur, de vos bonnes intentions; c'est un avenir que j'ai manqué!..

BONAVENTURE.

Eh bien! arrivons-nous?

L'ÉCORCHÉ.

Je crois que nous voilà au haut de ce mont... Ah! Monsieur, quel beau pays!..

BONAVENTURE.

Oui, ma foi! Quoique grand seigneur, ce site me plaît.

Douzième tableau.

Le théâtre représente le pays des grosses têtes.

SCÈNE XX.

L'ÉCORCHÉ, BONAVENTURE.

BONAVENTURE.

Où diable sommmes-nous?

L'ÉCORCHÉ.

Le fait est que je ne reconnais guère Montmartre... Je ne vois aucun de ses moulins et pas le plus petit de ses habitans.

BONAVENTURE.

Ce pays est superbe, et peut-être trouverons-nous dans sa végétation quelque arbuste, quelque légume qui nous mettra sur la voie. J'ai quelque connaissance en géographie, et je suis assez ferré sur la botanique.

L'ÉCORCHÉ.

Moi, je suis très fin sur les légumes, et à nous deux nous allons nous reconnaître...

BONAVENTURE, s'arrêtant devant une petite éminence.

Qu'est-ce que c'est que ça?

L'ÉCORCHÉ.

On dirait d'un énorme champignon.

BONAVENTURE.

Allons donc... C'est quelque monument celtique, quelque tombeau de roi goth, visigoth, ou ostrogoth.

L'ÉCORCHÉ.

Monsieur, ce monument est un castor.

BONAVENTURE.

Un castor?

L'ÉCORCHÉ.

C'est léger comme une plume.

(Il le lève et le retourne.)

BONAVENTURE.

On dirait d'une énorme marmite... mais ça ne doit pas aller au feu?

L'ÉCORCHÉ.

Monsieur, voici l'adresse du fabricant qui est au fond... Nous allons bien voir ce que c'est. (Lisant) « Gibus aîné, chapelier, brévété de Sa Majesté et des princes.

BONAVENTURE.

Comment!.. ceci est un chapeau?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE MONSIEUR,

LE MONSIEUR.

Oui, ceci est un chapeau!

BONAVENTURE.

Que vois-je?

L'ÉCORCHÉ, à part.

Ah! ce Monsieur est bien rouge!

BONAVENTURE.

Je suis enchanté de vous rencontrer... D'abord, j'ai bien des remercîmens à vous faire... J'ai ma corde, mais je n'ai pas ma future.

LE MONSIEUR.

Vous y tenez donc toujours?

BONAVENTURE.

Beaucoup. Je désirerais savoir où elle est... et où je suis.

LE MONSIEUR.

Mon ami, vous êtes dans un monde que j'ai créé la semaine dernière pour mes menus-plaisirs. Tout ici est de mon invention, voire même les habitans.

L'ÉCORCHÉ.

Et les chapeaux?

LE MONSIEUR.

Cette coiffure que vous venez de trouver est celle d'un petit prince...

L'ÉCORCHÉ.

Ceci est un chapeau d'enfant?

LE MONSIEUR.

Il l'a perdu hier en jouant au cheval fondu, et il est rentré au palais avec une fluxion.

BONAVENTURE.

Comment les gazettes n'ont-elles pas encore parlé de ce pays, qui est si près de Montmartre?

LE MONSIEUR.

Vous êtes à 666,666,666 mètres au-dessus de Montmartre.

L'ÉCORCHÉ.

Comment! Monsieur, il y avait quelque chose au-dessus de Montmartre?

LE MONSIEUR.

Si je vous ai fait monter si haut, c'était pour vous rapprocher de la petite Antoinette.

BONAVENTURE.

Antoinette!

LE MONSIEUR.

Elle est ici.

L'ÉCORCHÉ.

Elle a donc pris un ballon?

LE MONSIEUR.

Son protecteur a cru qu'elle serait ici à l'abri de vos poursuites. Il ne faut pas qu'il vous sache dans le pays des grosses têtes.

BONAVENTURE.

C'est le nom de l'endroit?

L'ÉCORCHÉ.

Nous aurions dû le deviner, rien qu'en voyant le chapeau.

BONAVENTURE.

Les habitans doivent être de fameux savans!

LE MONSIEUR.

Ils sont tous de l'Académie!.. Pour tromper

les regards de votre belle et de votre rival, il faut vous coiffer à la mode de ce pays, sans cela vous seriez remarqués. Je vais vous conduire chez le chapelier le plus en vogue.

BONAVENTURE.

Permettez... Avant de chercher des chapeaux pour mettre sur nos têtes...

L'ECORCHÉ.

Il nous faudrait des têtes pour mettre sous vos chapeaux.

LE MONSIEUR.

Chez le chapelier, nous prendrons la mesure des chapeaux pour que les têtes y entrent bien. Hâtons-nous!.. Cette musique m'annonce que la fête va commencer.

BONAVENTURE.

Il y a une fête ici?

LE MONSIEUR.

Oui, une fête nationale, en réjouissance du rétablissement du petit dauphin, qu'on croyait atteint d'un érysipèle. et qui n'a qu'une fluxion. Le roi, sa famille, les ministres, et une députation de l'armée, doivent assister à cette fête, où figureront les premiers danseurs de l'Opéra. Pour ne pas être reconnus, vous vous glisserez au milieu du corps de ballet. Voici le cortége. Venez vite.

SCENE XXII.

LES MÊMES, LE CORTÉGE.

(Entrée et défilé du cortége. Gardes avec tambours et musique en tête. Officiers de différentes armes, puis, les seigneurs de la cour, le roi, la reine, le petit dauphin, avec une fluxion. Les dames d'honneur, puis, des gardes fermant la marche. Après le défilé, le roi, la reine et le dauphin se sont placés sur une éminence. On introduit Martial et Antoinette, qui, sur un signe du roi, se placent au pied du trône.)

MARTIAL, à Antoinette.

Pendant l'absence d'Ariel, nous allons nous amuser.

(Deux gardes apportent une grande affiche qu'ils déroulent, et sur laquelle on lit : ENLÈVEMENT DE FLORE PAR ZÉPHYRE. Le ballet commence. Après plusieurs pas, Zéphyre et Flore paraissent. Zéphyre, c'est Bonaventure, dont la tête a grossi à l'instar des autres. L'Ecorché est en berger, et semble jouer de la flûte pour accompagner le pas. Au moment où Zéphyre court après Flore et veut l'enlever, Flore trébuche et paraît s'être donnée une entorse. Le ballet est interrompu, il n'y a plus de Flore. Bonaventure vient près d'Antoinette, qui ne le reconnaît pas, et il semble la prier de remplacer Flore, blessée. Antoinette hésite.)

MARTIAL.

Ma chère amie, vous ne pouvez pas refuser, et vous êtes assez légère pour remplacer Flore.

(Antoinette, après avoir hésité, donne la main à Bonaventure. Après quelques passes, Bonaventure conduit Antoinette sur un petit tertre, en prenant une attitude. Aussitôt le tertre devient un nuage qui enlève les deux personnages. Martial veut s'élancer à la poursuite d'Antoinette, mais à sa place se dresse le Diable, qui lui rit au nez. Tout le paysage s'enflamme de feux rouges et verts. Toutes les grosses têtes sont dans le plus grand désordre. La reine se trouve mal, et la nourrice du dauphin l'emporte dans ses bras.)

(Tableau.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Treizième tableau.

Un site asiatique. — Au premier plan à gauche, un pavillon chinois élégant et riche; trois marches conduisent à la porte de ce pavillon. — A gauche, et près du pavillon, un mât de bois doré, avec traverse en haut, et aux deux extrémités de cette traverse deux riches lanternes en papier peint. — A droite, un buisson de roses; au milieu de ce buisson, on distingue une rose blanche. — Au fond, une petite pièce d'eau; au-delà, la campagne.

SCÈNE I.

BONAVENTURE, L'ECORCHÉ, ESCLAVES.

Au lever du rideau, Bonaventure, en costume asiatique, est assis sur une chaise de bambou. Un nègre lui tient un parasol au-dessus de la tête; un nègre lui passe au fer ses papillotes; un nègre lui tient sa pipe; enfin, deux autres nègres jouent de l'éventail. L'Ecorché est assis à gauche, sur un banc placé au pied du mât.)

BONAVENTURE.

Je trouve ce pays superbe,,, mais les coiffeurs y sont d'une maladresse!.. (Se regardant dans un petit miroir, et se voyant les cheveux tout droits.) Voilà deux heures que ce drôle me passe mes papillotes au fer... (S'adressant au chef des esclaves.) Mon cher ami, quand nous sommes tombés ici des nues, c'est vous qui êtes venu offrir la main à ma belle fiancée... Qu'en avez-vous fait?

LE CHEF.

Je l'ai conduite dans ce pavillon, et je l'y a enfermée.

BONAVENTURE.

Très bien!

LE CHEF.

J'ai pris la clé... et...

BONAVENTURE.

Et vous allez me la donner.

LE CHEF.

Je l'ai remise au maître.

BONAVENTURE.

Mais, je veux cette clé... je veux Antoinette !

LE CHEF.

Adressez-vous au maître.

(Il s'incline, et sort suivi des nègres. Pendant tout ce temps, L'Ecorché est resté assis, tenant un livre sur ses genoux, et comme absorbé dans ses réflexions.)

SCÈNE II.

BONAVENTURE, L'ECORCHÉ.

BONAVENTURE.

Ils me répondent tous la même chose... Décidément, mon talisman n'est pas de première qualité... Je ne réussis jamais qu'à moitié dans ce que j'entreprends, et si ça dure comme ça jusques et y compris nos noces... ce sera triste. (Allant à L'Ecorché.) Qu'est-ce que tu fais donc là?.. Tu apprends la langue de l'endroit.

L'ECORCHÉ.

Monsieur, j'étudie...

BONAVENTURE.

L'alcoran... de Mahomet?..

L'ECORCHÉ.

Monsieur, j'étudie le Cuisinier de Mahomet... afin de faire un repas suivant mon cœur... Je me suis fait un petit menu... Il s'agit maintenant d'appeler le chef des cuisiniers.

(Il sonne; un cuisinier, coiffé d'un énorme bonnet pointu, paraît.)

L'ECORCHÉ.

Mon ami, je viens de faire la carte de notre dîner... Servez vite et servez chaud.

LE CUISINIER.

Il me faut la permission du maître.

BONAVENTURE.

Toujours la même réponse, ça devient monotone. Je veux Antoinette!

L'ECORCHÉ.

Je veux mon dîner !

LE CUISINIER.

Adressez-vous au maître.

BONAVENTURE.

Mais quel est donc ce maître?

LE MONSIEUR, paraissant.

C'est moi. (Au chef.) Emmenez ce garçon... Servez-lui tout ce qu'il vous demandera.

L'ECORCHÉ.

Je vais donc manger !

(Il sort avec le chef des cuisiniers.)

SCÈNE III.

LE MONSIEUR, BONAVENTURE.

(Le Monsieur a un costume semi-fantastique, semi-oriental; mais ce costume est brillant et ne laisse plus voir la longue queue du personnage.)

LE MONSIEUR, se plaçant sur le siége où était placé Bonaventure.

Eh bien !.. comment te trouves-tu de ton voyage?

BONAVENTURE.

Très bien...

LE MONSIEUR.

Crois-tu à ton talisman?

BONAVENTURE.

C'est-à-dire, Monsieur, que si on connaissait au juste la valeur de la corde que j'ai dans ma poche, la moitié du genre humain ferait pendre l'autre moitié... Pourtant, je vous dirai qu'avant d'avoir fait enlever Antoinette à mon rival, je la voyais de temps en temps... Depuis que je l'ai à moi seul, je ne la vois plus du tout.

LE MONSIEUR.

Sais-tu que cette petite est charmante... et que tu n'es pas beau, mon garçon?

BONAVENTURE.

Ah! mais vous me dites des choses très désagréables.

LE MONSIEUR.

Ma foi, j'ai bien envie de...

BONAVENTURE.

De...

LE MONSIEUR, le regardant.

De t'envoyer promener...

BONAVENTURE.

Allons donc !...

LE MONSIEUR.

Sur un magnifique chameau.

BONAVENTURE.

Mais c'est une affreuse plaisanterie... Vous me prenez ma fiancée... et en place vous me donnez... Je n'en veux pas...

LE MONSIEUR.

Je ne permets pas qu'on refuse ce que j'offre.

(A ce moment, un chameau conduit par quatre nègres est amené.)

BONAVENTURE.

Je ne monterai jamais sur cette montagne-là.

(Les nègres se placent de façon à faire la courte échelle à Bonaventure.)

LE MONSIEUR.

Tu vois qu'avec ton talisman rien n'est impossible pour toi?

BONAVENTURE.

Je n'ai jamais pu me tenir à âne... Comment voulez-vous que je galope à chameau?

LE MONSIEUR.

Tu seras là comme dans un fauteuil.

BONAVENTURE, montant sur le chameau.

Si encore je pouvais chasser, ça me distrairait.

LE MONSIEUR.

Tu es chasseur?

BONAVENTURE.

J'allais quelquefois, dans la plaine Saint-Denis, tirer les moineaux avec une sarbacane.

LE MONSIEUR.

Tu pourras chasser le lion dans le désert... tu auras l'Ecorché pour limier.

BONAVENTURE.

J'aime mieux descendre.

LE MONSIEUR.

Bonne chance!

(Sur un signe du Monsieur, on pique le chameau qui part avec Bonaventure.)

SCÈNE IV.

LE MONSIEUR, puis, ANTOINETTE.

LE MONSIEUR.

Décidément, je ne ferai rien de cet imbécille... J'ai placé là un talisman à fonds perdu... Antoinette, à la bonne heure... Voilà une charmante créature pour laquelle je me damnerais si c'était encore possible, mais qui peut m'aider à perdre de bonnes âmes. Si je peux séduire ce petit cœur-là, je ferai d'Antoinette un démon tentateur auquel il sera bien difficile de résister... D'abord, donnons-lui la clé des champs.

(Il va ouvrir la porte du pavillon.)

ANTOINETTE, sortant du pavillon.

Où suis-je?

LE MONSIEUR, l'amenant en scène.

Dans un pays dont vous serez la reine, si vous le voulez.

ANTOINETTE.

Avec M. Bonaventure?.. Jamais!..

LE MONSIEUR.

Bonaventure est indigne de vous... Je vous en ai débarrassé... Il est parti.

ANTOINETTE.

Bien sûr?

LE MONSIEUR.

Tenez, voyez vous-même... au détour de cette colline.. Le voilà...

(Il montre au fond, à l'horizon, Bonaventure qu'on aperçoit en perspective, trottant sur son chameau.)

ANTOINETTE.

Oui. c'est bien lui... Où va-t-il?

LE MONSIEUR.

A la chasse.

ANTOINETTE.

N'est-ce pas l'Ecorché que je vois derrière lui?

LE MONSIEUR.

A pied?.. Oui.. il emboîte le pas avec le chameau.

(On aperçoit aussi l'Ecorché faisant de grandes enjambées.)

ANTOINETTE.

Comme ils sont loin!.. On ne les voit déjà plus!..

(Ils disparaissent.)

LE MONSIEUR.

Avez-vous encore d'autres vœux à former?.. Parlez... je vous promets qu'ils s'accompliront.

ANTOINETE.

En vérité, Monsieur, vous êtes bien bon... Ce que je désirais, c'était d'abord de ne plus voir M. Bonaventure, puis c'était de revoir mon parrain, Marinette et mes amis... J'en ai été éloignée si brusquement! Il me semble aussi que près d'eux je serais plus en sûreté... Mais, nous avons fait tant de chemin... nous sommes si loin de la France...

LE MONSIEUR.

Voulez-vous revoir votre parrain?.. Tenez... regardez... sur la route... là-bas... à droite...

(On aperçoit, au fond, comme des points noirs à l'horizon, puis on distingue Picprune, Gros-Menu et Marinette... Ces personnages grandissent à vue d'œil.)

ANTOINETTE.

Est-ce bien possible?... Oui, voilà mon parrain, Marinette et M. Gros-Menu... Ils approchent.

(Les personnages disparaissent un moment derrière la colline.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, PICPRUNE, GROS-MENU, MARINETTE.

CHOEUR.

AIR : Souvenirs de Lyon

PICPRUNE.

Quel pays!
Mes amis,
C'est bien plus beau que la plaine
Saint-Denis,
Près Paris,
Ah! c'est un joli pays.

REPRISE DU CHOEUR.

ANTOINETTE.

Mon parrain!.. mon cher parrain!..

(Elle l'embrasse.)

GROS-MENU.

J'ai marché vite, je trouve qu'il fait bien chaud.

MARINETTE, montrant le Monsieur à Picprune.

Dites donc, Monsieur, vous n'avez jamais établi de costumes dans ce genre-là?

PICPRUNE.

Je ne savais pas qu'il y eût des Turcs si près de Pantin... car nous devons être dans le rayon de ce village... (A Antoinette.) Figure-toi, ma chère amie. que pour nous consoler de ton absence, qui nous paraissait devoir être viagère...

nous nous étions dit, Gros-Menu et moi, qu'une promenade nous ferait grand bien, et, nous étions en route pour les Prés-Saint-Gervais... J'étais en tête... j'allais tourner à droite... Tout-à-coup... je pivote sur moi-même, je prends à gauche, sans savoir pourquoi, et je me mets à marcher d'un pas... de tambour-major... très pressé... Tout en arpentant... je me demandais où vais-je?.. où me dirigeai-je? Enfin, que te dirai-je?.. Je suis je ne sais où... j'y suis je ne sais comment... mais je t'ai retrouvée... je te tiens dans mes bras, sur mon cœur... et j'ai bien soif.

LE MONSIEUR.

On va vous présenter des glaces, des sorbets...

GROS-MENU.

Puis-je savoir par qui nous avons l'honneur d'être rafraîchis?

LE MONSIEUR.

Oh! nous nous connaissons, mon cher Monsieur, sans nous être jamais vus... Tous les procureurs sont mes amis... Reposez-vous ici, Messieurs... Quant à cette petite, elle va suivre Antoinette, qui, je le devine, grille d'envie de lui faire voir ces jardins.

ANTOINETTE.

Tu ne me quitteras plus, Marinette!

LE MONSIEUR, à part, en s'éloignant.

C'est ce que nous verrons.

(Antoinette, Marinette et le Monsieur sortent.)

SCÈNE VI.

GROS-MENU, PICPRUNE.

PICPRUNE.

Eh bien! procureur, qu'est-ce que vous dites de ce voyage improvisé?..

GROS-MENU.

Je dis qu'il est très malheureux que vous ayez retrouvé votre filleule... car sa présence ne nous vaut jamais que plaie et bosse... Pour ma part, j'ai une peur affreuse de redevenir nègre... Regardez-moi bien, tailleur. Quel teint ai-je?

PICPRUNE.

Quel teint ai-je?.. Vous avez bon teint.

GROS-MENU.

C'est égal, si vous m'en croyez, nous ne resterons pas céans... Il doit y avoir des fiacres, prenons-en un à la course; ça nous coûtera moins cher.

PICPRUNE.

Allons donc!.. Et les sorbets, et les glaces...

GROS-MENU.

Contes en l'air... Voyez s'ils arrivent.

(Une pierre, placée au pied du mât, se transforme en un petit guéridon chargé de glaces et de sorbets.)

PICPRUNE.

Les voilà... C'est très frais; on dirait que ça sort de la cave.

GROS-MENU.

C'est fort mal meublé ici... Il n'y a pas une chaise... pas un banc.

(Un banc sort du mât à gauche.)

PICPRUNE.

C'est étonnant; on n'a qu'à parler... Asseyez-vous, Gros-Menu... Je crois que je me plairai ici... C'est beaucoup mieux que Romainville.

(Gros-Menu veut s'asseoir; mais le banc, qui est à gauche du mât, rentre dans le mât et reparaît à droite. Gros-Menu s'est assis par terre.)

PICPRUNE.

Mais pourquoi vous asseyez-vous si bas?

GROS-MENU, se relevant.

J'ai la tête en compote.

PICPRUNE.

Ce n'est pourtant pas sur la tête que vous êtes tombé.

GROS-MENU.

Je suis fou, ou ce banc était à gauche...

PICPRUNE.

Du tout... Il était à droite, et la preuve, c'est que...

(Il s'asseoit, mais le banc rentre à droite et ressort à gauche. Picprune est à terre.)

GROS-MENU.

Ah! je savais bien qu'il était à gauche.

PICPRUNE.

C'est singulier! Je devais être sûr de ce que j'avais sous les yeux.

GROS-MENU.

Je suis bien plus sûr de ce que j'ai sous... moi... (Se levant.) Tenez, regardez.

(Le banc rentre dans le mât.)

PICPRUNE.

Ah! vous aviez raison... Ce banc n'était ni à droite, ni à gauche.

(Le banc sort du mât à droite et à gauche.)

GROS-MENU.

Si j'avais avalé autre chose que de la poussière, je croirais y voir double... Regardez donc.

PICPRUNE.

Ce banc ressemble beaucoup aux œufs de mon omelette... qui ne tenaient pas en place... Sauvons-nous!

GROS-MENU.

Je suis si fatigué que je me risque encore une fois... (Il s'assied.) Ah! ça tient... Vous pouvez vous risquer aussi, tailleur.

PICPRUNE.

Mon poids va tout faire écrouler.

GROS-MENU.

Allons donc, farceur... Vous pourriez vous asseoir sur votre chapeau, que cela ne le déformerait pas.

PICPRUNE, s'asseyant.

Ah! décidément, ça tient. Ce banc était neuf et, vous savez? le bois neuf ça joue toujours un peu. Maintenant, rafraîchissons-nous. J'adore les glaces.

GROS-MENU,

Moi... dans l'été, j'aime tout ce qui est froid.

(Au moment où ils vont manger leurs glaces, elles prennent feu et brûlent comme du punch.)

PICPRUNE.

C'est du punch à la romaine.

(Ils se sauvent. — Le Monsieur et Antoinette arrivent par la droite. Le Monsieur tient le bras d'Antoinette, qui semble l'écouter avec plaisir.)

SCÈNE .

LE MONSIEUR, ANTOINETTE; puis, ARIEL.

LE MONSIEUR.

Je vous dis, ma chère Antoinette, que vous n'avez plus rien à craindre de Bonaventure. Il a un talisman que je ne peux plus lui ôter. J'en conviens, mais il dépend de vous d'en prendre un beaucoup plus puissant.

ANTOINETTE.

Hélas! j'avais un protecteur bien gentil, bien secourable, mais depuis que je suis ici, j'ai beau l'appeler, il ne vient plus,

LE MONSIEUR.

Il vous oublie...

ANTOINETTE.

Oh! ce serait bien mal, car j'avais mis toute ma confiance en lui.

LE MONSIEUR.

Acceptez ce que je vous offre...

ANTOINETTE.

Ce talisman, quel est-il?

LE MONSIEUR.

Je le ferai gracieux et charmant comme vous... Tenez, prenez une des roses de ce buisson. Cette rose, quand vous l'aurez cueillie, deviendra une arme toute puissante entre vos mains. Chaque feuille de cette rose, arrachée par vous, amènera l'accomplissement d'un vœu... et vous avez là un buisson de roses à cent feuilles.

ANTOINETTE.

Serait-il possible?

(Allant au buisson.)

LE MONSIEUR.

J'ai réussi!

ENSEMBLE.

Air nouveau.

ANTOINETTE.

Dois-je cueillir la rose?

LE MONSIEUR.

Allons enfant, que craignez-vous?

ANTOINETTE,

En vérité, je n'ose,
Du ciel je redoute le courroux.
Dites-moi, d'où vient la puissance
De cette fleur qu'il faut cueillir.

LE MONSIEUR.

Vous avez trop d'innocence,
Qu'importe le moyen, s'il doit vous servir?
Allez donc...

(Pendant ce duo, la rose s'est ouverte, et Ariel a paru dans le cœur de la fleur.)

ARIEL.

Prends garde!

ANTOINETTE.

Ariel! ah! je me sens mourir!

ENSEMBLE.

ANTOINETTE.

Ah! Dieu, quel effroi!
Que mon âme est agitée,
Que se passe-t-il donc en moi?
Je me sens toute troublée.

LE MONSIEUR.

D'où vient cet effroi?
Quoi! votre âme est agitée,
Venez, restez auprès de moi.
Ne soyez donc pas troublée.

(La rose s'est refermée.)

ANTOINETTE.

Mais je ne vois plus rien,
L'apparition était un mensonge,
Je le vois bien.
Merci, mon Dieu, c'était un songe.

LE MONSIEUR.

Eh bien! voulez-vous choisir?..

ANTOINETTE.

Vous ne me trompez pas?

LE MONSIEUR.

Cueillez une rose, arrachez-en une feuille et formez un souhait, vous verrez alors si je vous trompe.

(Antoinette approche timidement du buisson et cueille une rose.)

LE MONSIEUR, à part.

Enfin!.. (Haut.) Que voulez-vous être? Princesse, reine, impératrice?.. Que souhaitez-vous? Un palais, un trésor, un temple? Parlez...

(Ici la foudre gronde et le ciel s'obscurcit.)

ANTOINETTE, courant au pavillon.

Oh! j'ai peur!...

LE MONSIEUR, allant à elle.

Eh bien! que désirez-vous? (A part.) Un désir de coquetterie ou d'ambition, et elle est à moi!

ANTOINETTE, arrachant une feuille de la rose.

Je désire... être à Paris... dans ma chambre, chez mon parrain?

(Aussitôt le Monsieur disparaît; le pavillon se change en un char fantastique, traîné ou plutôt enlevé par des petits anges aux ailes ouvertes. Le char disparaît par la droite. — Le théâtre change.)

Quinzième tableau.

Une campagne. Bois à droite et à gauche. Au fond, un poteau avec ces mots : FORÊT DE SÉNART.

SCÈNE VIII.

BONAVENTURE, L'ECORCHÉ.

(Bonaventure est en costume de chasseur parisien, guêtres de cuir, casquette, carnassière. Il tient un fusil sous le bras. L'Écorché est en costume de domestique, habit de chasse galonné, chapeau à cornes, culotte jaune, guêtres; fusil sous le bras.)

BONAVENTURE, devant le poteau,

Je ne me trompe pas... je lis bien là : « Forêt de Sénart. »

L'ÉCORCHÉ.

C'est-à-dire, Monsieur, que c'est à perdre le peu de bon sens qui nous reste... Nous allons de plus fort en plus fort. Tout à l'heure, j'allais me mettre à table, lorsque tout-à-coup je me trouve à la queue d'un chameau... qui m'était parfaitement inconnu... Enfin, je vous reconnais. de suprise, je ferme les yeux, et quand je les rouvre, nous étions, vous et moi, sur une grande route très mal pavée, nous avions changé de costume... Nous faisons quelques pas pour nous assurer que nous ne sommes plus dans l'Inde... et nous voilà en face de la forêt de Sénart... qui est parfaitement française... Monsieur, dormions-nous ce matin, ou rêvons-nous à présent?

BONAVENTURE.

Je voudrais avoir fait un rêve, car, alors, Antoinette ne m'aurait pas été ravie...

L'ÉCORCHÉ.

Vous y pensez encore ?..

BONAVENTURE.

Est-ce que lorsque tu es à jeûn tu ne penses pas toujours à manger.

L'ÉCORCHÉ.

C'est vrai... et vous êtes complètement à jeûn de ce côté-là.

BONAVENTURE, jetant un cri.

Ah!

L'ÉCORCHÉ, effrayé.

Ah ! sur quoi avez-vous marché ?

BONAVENTURE, qui a fouillé dans sa poche.

Je l'ai...

L'ECORCHÉ.

Quoi?

BONAVENTURE.

Ma corde.

L'ECORCHÉ.

Est-ce que vous auriez la fantaisie de vous pendre ?.. Je m'y opposerais.

BONAVENTURE.

Bon serviteur... tu tiens à ton maître.

L'ECORCHÉ.

Non, je tiens à ma place.

BONAVENTURE, regardant la corde.

Je n'avais pas remarqué... il y a un petit parchemin au bas de ma corde... c'est une lettre. (Lisant.) « A Monsieur Bonaventure, poste restante, P. P. affranchie... (Ouvrant la lettre.) « Imbécille!... » (S'arrêtant.) Qui est-ce qui peut m'écrire sur ce ton-là ?

L'ECORCHÉ,

Ça ne peut-être que quelqu'un qui vous connaît bien.

BONAVENTURE, lisant.

« Si je t'ai envoyé en France, c'est qu'Antoinette est à Paris, chez son parrain... » Antoinette à Paris !.. et nous sommes à Sénart, sous le même ciel, sur le même sol qu'elle !.. Nou allons nous remettre en marche.

L'ECORCHÉ.

Encore!

BONAVENTURE, sans l'écouter.

Je pense à une chose !.. Avec ce costume-là, je ne peux pas revenir à Paris sans quelques pièces de gibier... Je suis très adroit... et si je trouvais à acheter... un lièvre ou un faisan, je pourrais facilement faire croire à Antoinette que j'ai... Oh !

L'ÉCORCHÉ, se levant.

Hein ?

BONAVENTURE.

Voilà justement, là-bas... le lièvre et le faisan demandés... Ils viennent à nous.

L'ÉCORÇHÉ.

Vraiment?

BONAVENTURE.

Oui, sous le bras d'un domestique.

L'ÉCORCHÉ.

Ils ont déjà été tués une fois.

BONAVENTURE.

Voilà notre gibier tout trouvé.

L'ÉCORCHÉ.

Vous allez l'acheter...

BONAVENTURE.

Je vais le chasser ?

L'ÉCORCHÉ.

Le domestique ?

BONAVENTURE.

Non, le gibier.

(A ce moment, un domestique passe au fond, tenant sous le bras un lièvre et un faisan. Bonaventure ajuste le domestique, qui se sauve en criant et laisse à terre le lièvre et le faisan.)

BONAVENTURE, ramassant le gibier.

Voilà ce qui s'appelle faire coup double ?

L'ÉCORCHÉ.

Ce gibier-là doit être bien mort...

BONAVENTURE.

Ça m'a mis en train... Qu'est-ce que je pourrais donc bien tuer encore ?..

(Une cane sort de l'eau et vient se poser sous un buisson.)

BONAVENTURE.

Oh ! un canard sauvage

L'ÉCORCHÉ.

Vous vous trompez, Monsieur, c'est une cane, et je la crois domestique.

BONAVENTURE.

Laisse-moi me mettre à distance. (Il vient se mettre presqu'à bout portant et fait feu. Aussitôt la cane tombe derrière le buisson, qui lui-même se transforme, et l'on aperçoit la cane embrochée, tournant devant le feu.) Qu'est-ce que tu dis de ça ?..

L'ECORCHÉ.

Je dis, Monsieur, que les cailles vous tomberont toutes rôties, puisque les canes vous tombent toutes embrochées...

L'ECORCHÉ.

Bon, voilà la pluie !.. Notre poudre sera mouillée...

BONAVENTURE.

Et nous aussi.

L'ECORCHÉ.

Eh bien ! et votre talisman ?

BONAVENTURE.

C'est juste... O ma corde, je me pends à toi.. tire-nous de là...

(Aussitôt les fusils se changent en parapluies. — Bonaventure et L'Ecorché sortent.)

Seizième tableau.

La petite chambre d'Antoinette chez Picprune; petits meubles bien simples. Fenêtre mansardée, à droite. Porte à gauche. Cheminée au fond.

SCÈNE IX.

ANTOINETTE, seule, entrant et regardant autour d'elle.

Oui... voilà bien ma chambre... (Allant à la fenêtre.) Voilà le portail de notre paroisse... (Rentrant.) Tout est en place... jusqu'au dernier bouquet que m'avait donné Martial... (Il est sur la cheminée.) Pauvre Martial! où est-il?.. Mon souhait s'est accompli... Je suis chez moi... mais que ferai-je à Paris ?.. si j'y suis revenue seule ? (On entend la trompette de Martial.) Ah ! Martial est près de moi... (A la fenêtre.) Le voilà... quel bonheur !.. Il ne me manque plus que mon parrain, Marinette et M. Gros-Menu... Je les ai oubliés là-bas !

(On voit monter Gros-Menu assis sur une chaise et lisant. Picprune, assis et cousant; enfin, Marinette assise devant la cheminée et tricotant.)

SCÈNE X.

ANTOINETTE, PICPRUNE, GROS-MENU, MARINETTE.

PICPRUNE, appelant.

Antoinette !..

ANTOINETTE, se retournant et n'apercevant d'abord que Picprune.)

Mon parrain !..

PICPRUNE.

Donne-moi le cordonnet, ma fille... il est sur la cheminée.

ANTOINETTE.

Prodige !..

(Elle va vers la cheminée sans voir Marinette.)

MARINETTE.

Prenez garde, Mamzelle, vous me marchez sur les pieds.

ANTOINETTE, reculant avec surprise.

Marinette !..

(Elle manque de renverser Gros-Menu, qui se balançait en lisant.)

GROS-MENU.

Prenez votre droite, ma chère amie, prenez votre droite.

ANTOINETTE.

Monsieur Gros-Menu!..

PICPRUNE.

Sans doute !.. Il vient dîner avec nous... Je l'avais invité l'autre soir, à Noël.

GROS-MENU.

Nous avons le vin vieux et l'oie grasse... de l'amitié.

ANTOINETTE.

Oui, vous voilà bien tous les trois !.. Comment êtes-vous revenus ?..

PICPRUNE.

Revenu ?.. Je ne suis pas sorti...

ANTOINETTE, à Marinette.

Comment as-tu pu retrouver ton chemin ?

MARINETTE.

En voilà une bonne !.. Si je ne savais pas le chemin de la halle... je ne pourrais pas être cuisinière...

ANTOINETTE, à part.

Ils ne se souviennent plus... (A Gros-Menu.) Monsieur Gros-Menu... vous, qui avez si bonne mémoire, vous rappelez-vous ce que vous avez fait aujourd'hui ?

GROS-MENU.

Parfaitement... J'ai déjeuné dans mon cabinet avec une tranche de pâté et de foie gras, et j'ai goûté d'un beaune première qualité qu'on m'avait envoyé ce matin. Je suis allé au Châtelet, et me voilà... parfaitement disposé à manger l'oie.

ANTOINETTE.

Allons, vous vous moquez de moi tous les trois. Ce matin même, nous étions dans l'Inde, où vous étiez venus à pied... et où vous êtes arrivés très fatigués...

PICPRUNE.

De l'Inde... à pied !..

ANTOINETTE.

Certainement... Marinette était en extase devant tout ce qu'elle voyait.

MARINETTE.

Mamzelle, je n'ai vu aujourd'hui que votre parrain et M. Gros-Menu... et je n'ai pas été extasiée du tout.

GROS-MENU, se levant.

Vous avez fait un rêve, petite, et vous n'êtes pas encore bien éveillée, quoiqu'il soit bientôt trois heures de relevée, l'heure du potage !..

MARINETTE.

L'oie est cuite... le couvert est mis... et le potage est sur la table.

PICPRUNE, se levant.

Ça me va... J'ai un appétit de voyageur... quoique j'aie les jambes engourdies à force de rester en place... (A Antoinette.) Viens-tu avec nous ?

ANTOINETTE.

Non, mon parrain... je n'ai pas faim.

GROS-MENU.

Elle a probablement rêvé qu'elle avait dîné...

MARINETTE.

On vous gardera votre part, Mamzelle.

ENSEMBLE.

Air de la Sirène.

A ce petit festin,
Allons, venez prendre place,
Pour déguster le vin
Et savoir si l'oie est bien ras se.

SCÈNE XI.

ANTOINETTE, seule.

Suis-je folle ! ou n'ai-je fait qu'un rêve comme ils me le disaient tout à l'heure... Pourtant... je me souviens... de mon enlèvement... par Bonaventure... de ce nouveau protecteur... dont la voix est si douce et dont le regard est effrayant. Je me souviens... du talisman qu'il m'a donné... Ce talisman... le voilà !.. Je vais bien voir si tout est chimère ou réalité... La voilà bien, cette rose !.. c'est avec elle que je puis tout ce que je veux... (On entend au-dehors le son de la trompette de Martial.) Martial... oh ! il se souviendra, lui !.. (Elle va à la fenêtre.) Venez... je suis seule! (Revenant en scène.) Qu'ai-je fait ? C'est la première fois que je le reçois ici dans ma chambre; j'ai tort, peut-être... Elle est bien pauvre, bien laide, cette chambre... Mais, j'y songe... puisque ma jolie rose m'a ramenée du bout du monde, elle me donnera bien une autre chambre... Essayons... Je veux un boudoir de princesse. (Elle arrache une feuille de la rose; aussitôt la petite chambre mansardée devient un élégant boudoir. Sautant de joie.) Oh ! je ne rêve pas, cette fois... Comme c'est beau... comme c'est beau !.. Martial va-t-il être surpris !.. Mais ça va peut-être l'intimider !..

ANTOINETTE, allant à la toilette.

Pourvu que dans ce bel appartement il ne me trouve pas moins jolie...

(Martial ouvre la porte, entre sur la pointe des pieds et vient prendre la taille d'Antoinette.)

SCÈNE XII.

ANTOINETTE, MARTIAL.

ANTOINETTE, effrayée.

Ah !

MARTIAL.

Moins jolie !.. mais tu es charmante...

ANTOINETTE.

Martial !.. Comment, Monsieur, vous êtes entré sans frapper ?..

MARTIAL.

Oh ! je ne veux plus perdre de temps... Courir après le consentement d'un vieux sot de parrain, quand j'avais l'amour de la filleule... c'était de la folie... Oublier Picprune et ne songer qu'à Antoinette... voilà de la sagesse !..

ANTOINETTE.

Martial, rappelez-vous ce que nous avons promis à Ariel.

MARTIAL.

Qu'avons-nous promis ? et qu'est-ce qu'Ariel ? Que pouvait-il pour nous ? Nous réunir ? nous sommes ensemble... Nous débarrasser des importuns ? nous sommes seuls. Nous rendre heureux ? nous nous aimons... Tu vois bien que nous n'avons pas besoin de lui... qu'il nous gênerait beaucoup, au contraire, s'il était là.

ANTOINETTE.

Martial... taisez-vous... Vous me faites peur, à votre tour.

MARTIAL.

Peur! Mais qui peut t'effrayer? Regarde autour de nous... Tout ici respire la joie et le plaisir... dans ce luxe qui nous entoure, dans ces fleurs qui nous enivrent... jusque dans l'air que nous respirons... il y a de l'amour... et tu as peur!.. Pour te rassurer, laisse-moi prendre un baiser, mon Antoinette.

ANTOINETTE.

Un baiser!..

MARTIAL.

Et ce baiser nous réunira l'un à l'autre à jamais, malgré Picprune et Bonaventure !..

(Il prend Antoinette dans ses bras; elle se défend mal et va céder, quand on entend au dehors la voix d'Ariel chantant le refrain de la prière qu'a chantée Antoinette au premier tableau. Aussitôt celle-ci se détache du bras de Martial pour courir à la porte.)

MARTIAL, comme interdit.

Ariel !..

ANTOINETTE.

Ce chant... c'est celui d'Ariel !..

ANTOINETTE.

Cette voix !.. c'est celle d'Ariel... Oh! qu'il vienne... qu'il vienne !.. C'est Dieu qui l'envoie.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ARIEL, en petit mendiant.

ANTOINETTE.

C'est bien lui... mais sous quel costume!.. Ce n'est pas ainsi que vous m'êtes apparu ce matin... une étoile brillait à votre front, et vous aviez des ailes...

ARIEL.

Air de Monpou.

Si vous étiez, ingrats, restés fidèles
A l'amour pur,
J'aurais toujours gardé mes blanches ailes,
Mon ciel d'azur.
Je ne suis plus qu'un enfant de la terre.
J'ai tout perdu.
Et vous voyez, dans son humble misère,
L'ange déchu.

DEUXIÈME COUPLET.

Mais vous pouvez encor dans ma souffrance
Me secourir.
Pour nous le ciel créa dans sa clémence
Le repentir.
Par lui, là-haut, toute faute s'efface.
Je vous le dis,
Aidez-moi donc à reprendre ma place
Au paradis.

ARIEL.

J'avais répondu de vous... Vous avez succombé, et c'est moi qu'on a puni.

ANTOINETTE.

Je ne vous comprends pas.

ARIEL.

Vous êtes restée sourde à mon avertissement pour prêter l'oreille à un démon tentateur. Vous avez accepté une autre protection que la mienne... Et savez-vous d'où vous vient cette rose dont vous avez essayé la puissance?.. Elle vous vient du génie du mal... elle vous vient de Satan!..

ANTOINETTE et MARTIAL.

Satan!..

ARIEL, à Martial.

C'est lui aussi qui vous inspirait la coupable pensée de séduire une jeune fille...

ANTOINETTE.

Oh! sauvez-nous, bon Ariel, sauvez-nous!

ARIEL.

Je ne puis plus rien... Je ne suis plus qu'un pauvre petit mortel comme vous... jusqu'au moment où vous aurez racheté votre faute... jusqu'au moment où, par vous, Bonaventure aura perdu le talisman diabolique qui lui donne un pouvoir contre lequel je suis sans force à présent.

ANTOINETTE.

Oh! je ne me servirai plus de cette rose... qu'une fois... une fois encore... pour revoir ma petite chambre où je n'avais eu que de bonnes pensées... et dans laquelle Martial ne m'aurait pas fait entendre ce qu'il me disait tout à l'heure. (Elle arrache une feuille de la rose; la petite chambre en mansarde revient.) Et, maintenant, talisman maudit, retourne à ton maître... je ne veux plus de toi.

(Elle jette la rose.)

MARTIAL.

Antoinette, me pardonnerez-vous?

ANTOINETTE.

Oui, si vous m'aidez à réparer le mal que nous avons fait à notre bon génie.

BONAVENTURE, en dehors.

Antoinette est ici, je le sais.

TOUS.

Bonaventure!

MARTIAL.

Si je le tuais, vous pourriez lui prendre facilement après sa corde de pendu.

ARIEL.

Gardez-vous bien de le provoquer, vous seriez infailliblement vaincu; ce n'est pas par la force... c'est par l'adresse qu'il faut le combattre... Je vais me concerter avec Antoinette... Vous, mon ami, sauvez-vous.

MARTIAL.

Fuir devant Bonaventure!

ARIEL.

Non... mais devant son talisman... Prenez ce chemin...

(Il montre la cheminée.)

MARTIAL.

La cheminée!..

ARIEL.

C'était autrefois mon domaine, et je pourrai peut-être encore vous être utile là-dedans.

ANTOINETTE.

Obéissez, Martial.

ARIEL.

Vous, Antoinette, suivez-moi. Bonaventure voudra poursuivre Martial, et il nous laissera le temps de comploter contre lui.

(Ariel disparaît avec Antoinette.)

MARTIAL, seul.

Je t'attends de pied ferme, va, marquis de la savonnette... S'il m'était permis de te faire dégaîner, je t'éviterais la course en cheminée que nous allons faire... C'est égal, tiens-toi bien, je vais te faire courir comme un chat de gouttières.

SCÈNE XIV.

MARTIAL, BONAVENTURE, L'ECORCHÉ.

BONAVENTURE.

Belle Antoinette, je viens déposer à vos pieds un lièvre et un faisan que j'ai tués...

L'ECORCHÉ.

A coups de parapluie..,

BONAVENTURE, reconnaissant Martial.

Que vois-je?.. Un mousquetaire dans la chambre d'Antoinette!..

L'ECORCHÉ.

Prenez garde à vous...

BONAVENTURE.

Oh! oh!.. mon petit Monsieur... à nous deux, c'est-à-dire à nous trois.

MARTIAL, le faisant reculer.

Drôle... paltoquet... imbécille... je ne puis

ni me battre avec toi, ni te tuer... pour le moment; mais tu ne perdras rien pour attendre.

(Il lui donne un soufflet, puis un croc-en-jambe à L'Ecorché et se sauve dans la cheminée.)

BONAVENTURE, criant et se tenant la joue.

Arrête-le!.. arrête-le!..

L'ECORCHÉ, par terre.

Je ne peux pas, Monsieur, je suis arrêté moi-même...

BONAVENTURE.

Il va me payer... celui-là... il ne me fait pas peur.. (Il fouille dans sa poche, et en retire sa corde. Avec plus de force.) Il ne me fait pas peur... Je le poursuivrai jusque sur les toits...

(Il s'enfonce dans la cheminée à la poursuite de Martial.)

L'ECORCHÉ, toujours à terre.

Il l'attrapera... il est marquis!.. il a un talisman!.. Monsieur le Marquis, vous savez, c'est avec les coudes et les genoux?.. (Se penchant vers la cheminée.) Qu'est-ce que vous dites, Monsieur? Vous voulez que je vous suive... par ce chemin-là!.. Merci... Je suis coureur, mais je ne suis pas ramoneur... Si vous avez besoin de moi, je vais vous attendre dans la rue.

(Il sort. Le théâtre change.)

Dix-septième tableau.

Le théâtre représente une place publique. Au fond, une maison surmontée d'un tuyau de cheminée. A droite et à gauche des maisons, des arbres.

SCÈNE XV.

BONAVENTURE, L'ÉCORCHÉ, MARTIAL.

(Martial paraît sortant du tuyau de la cheminée; il enjambe sur le toit. Bonaventure paraît bientôt après et veut en faire autant; mais le toit descend et dépose Martial à terre. Pendant que Bonaventure reste une jambe dans la cheminée et l'autre pendante, Martial se sauve, et le toit remonte. On lit alors sur la façade de la maison : MADAME BIBERON PREND DES ENFANS EN SEVRAGE. Pendant ce mouvement de décoration, L'Écorché est arrivé sur la place.)

BONAVENTURE.

Ah! je te tiens, mon petit trompette!

MARTIAL, qui descend avec le toit.

Adieu, M. le Marquis... Je vais dire à Antoinette que vous l'attendez là!..

BONAVENTURE.

Ah! mon talisman! mon talisman!

MARTIAL, montant.

Votre talisman est usé jusqu'à la corde...

(En se sauvant, il heurte L'Écorché.)

BONAVENTURE.

L'Écorché! ohé! butor! animal!

L'ECORCHÉ.

Voilà! Monsieur, voilà!.. Qu'est-ce que vous attendez donc là-haut?

BONAVENTURE.

Une échelle, bourreau... une échelle pour descendre... On allume du feu dans cette cheminée... Je vais être enfumé comme si j'étais de Mayence.

L'ECORCHÉ.

Une échelle! Mais, Monsieur, on n'a pas ces choses-là sur soi.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, RETORD, donnant la main à un enfant en jacquette et en bourrelet, et portant une échelle sur son épaule. Il est en costume de couvreur.

L'ECORCHÉ.

Attendez, Monsieur, ne vous impatientez pas... je vois d'ici notre affaire... (Allant à Retord.) Monsieur, mon maître, en se promenant, s'est égaré sur une cheminée... Voudriez-vous bien?.. Ah bah! je ne me trompe pas, c'est Retord?..

RETORD.

Moi-même... Je vous reconnais aussi... Vous êtes L'Écorché!

BONAVENTURE.

Dépêche-toi, mon ami.

L'ECORCHÉ.

On y va, Monsieur, on y va...

BONAVENTURE.

La fumée monte.... j'étouffe, L'Écorché... j'étouffe.

L'ÉCORCHÉ.

On y va, Monsieur, on y va...

BONAVENTURE, criant.

On fait cuire des côtelettes... C'est insupportable!

L'ECORCHÉ.

On y va, Monsieur, on y va...

RETORD.

Vous êtes toujours, à ce que je vois, au service du perruquier?

BONAVENTURE.

Scélérat!.. la tête me tourne... je vais tomber sur toi et je t'écrase.

L'ÉCORCHÉ.

En voilà un qui n'a pas de patience... Prêtez-lui donc un peu votre échelle.

(Retord et L'Ecorché portent l'échelle près de la maison. Bonaventure descend, il a la figure et les mains noires de suie, les yeux rouges par la fumée.)

BONAVENTURE, en bas.

C'est bien heureux!

L'ÉCORCHÉ.

Ah! Monsieur, quelle figure vous avez?

BONAVENTURE.

Je dois être très pâle.

L'ECORCHÉ.

Vous êtes marron, Monsieur, marron foncé. Tenez, vous faites peur à cet enfant...

BONAVENTURE.

A qui est ce petit bonhomme?

RETORD.

A moi, Monsieur.

L'ECORCHÉ.

Ah ! c'est un petit Retord ! il en a bien l'air.

RETORD.

Je le ramène chez la mère Biberon, qui prend des enfans en sevrage... et qui en a bien soin.

BONAVENTURE.

Dans une maison de sevrage, le lait doit être abondant et l'on n'en doit pas manquer.... J'ai bien envie d'entrer chez Mme Biberon.

RETORD.

Alors je vous laisse Toto... Il vous conduira.

BONAVENTURE.

Très bien !..

(Il entre avec l'enfant chez Mme Biberon.)

RETORD, s'éloignant.

Adieu, L'Ecorché.

L'ECORCHÉ.

A revoir... J'y pense, moi... je me rafraîchirais bien aussi... d'abord, j'adore le laitage... Si j'avais été mon maître, je crois que je serais toujours resté en nourrice... Entrons chez Mme Biberon.

(A ce moment, la maison change d'aspect, et on lit sur l'enseigne : SERRE CHAUDE HUMAINE. BREVET D'INVENTION. M. LAVAPEUR PREND DES PENSIONNAIRES.)

SCÈNE XVII.

L'ECORCHÉ, LAVAPEUR.

M. LAVAPEUR, qui est sur sa porte.

Où allez-vous, jeune homme?

L'ECORCHÉ.

Chez madame Biberon... Je désire prendre quelque chose.

LAVAPEUR.

Madame Biberon est déménagée.

L'ECORCHÉ.

Ah bah! De quand donc?

LAVAPEUR.

De la minute dernière... Voyez.

L'ECORCHÉ.

C'est vrai... Il y a un autre établissement (Lisant.) « Serre chaude humaine, brevet d'invention... »

LAVAPEUR.

Et médaille d'or, Monsieur.

L'ÉCORCHÉ.

Je ne comprends pas bien.

LAVAPEUR.

On n'avait trouvé jusqu'ici que le moyen d'avancer les plantes. Ainsi, on criait au miracle quand on voyait des petits pois au mois de janvier... Moi, Monsieur, j'avance l'humanité... On me confie un enfant dont on veut faire un homme... Je le reçois sortant de nourrice... Je le rends, en dix minutes, en état de monter sa garde.

L'ECORCHÉ.

C'est merveilleux !

LAVAPEUR.

Par exemple, il ne faut pas avoir de distraction. Tenez, hier... un monsieur m'amène sa fille âgée de cinq ans... Il se présentait un fort beau parti pour elle; mais la demoiselle manquait d'âge. On me la confie... Dix minutes sous une de mes cloches suffisaient pour en faire une demoiselle parfaitement mariable. Pendant l'opération, je causais avec le papa... L'émotion, l'inquiétude, lui occasionnent un saignement de nez... Je le soigne... Quand il est revenu à lui... il pense à sa fille, que nous avions oubliée tous les deux... Je jette un cri... Je soulève la cloche; au lieu de dix minutes, elle était restée là trois quarts d'heure... Elle avait quarante-cinq ans... Cinq ans de plus que son père... Elle était hors d'âge et restera fille toute sa vie...

L'ECORCHÉ.

Diable!..

LAVAPEUR.

Sitôt qu'on a mis le pied chez moi, on vieillit d'un an par minute... Donnez-vous la peine d'entrer.

L'ECORCHÉ.

Merci... (Comme se souvenant.) Ah! grand Dieu!

LAVAPEUR.

Qu'avez-vous?

L'ECORCHÉ.

Le petit Retord et mon maître qui sont entrés là-dedans.

LAVAPEUR.

En effet, oui... Un monsieur et un enfant.

L'ECORCHÉ.

Et vous les avez laissé se mettre dans cette affreuse invention?

LAVAPEUR.

Sans doute... Ils me serviront de prospectus... Tenez, voilà l'enfant.

(On voit sortir le petit Retord, toujours en bourrelet et en jaquette; mais il est grand, gros et gras comme son père, à qui il ressemble comme deux gouttes d'eau.)

LE PETIT RETORD, ôtant son bonnet.

Pourriez-vous me dire où je trouverai M. Retard, mon père?

L'ECORCHÉ, saluant.

Monsieur, il a pris par là.

LE PETIT RETORD.

Je vous remercie.

(Il salue et sort.)

LAVAPEUR.

Qu'est-ce que vous dites de mon invention?

L'ECORCHÉ.

Je dis... je dis que je voudrais voir mon maître.

LAVAPEUR.

Venez, le voilà, lui, sa goutte et son catarrhe... (Bonaventure sort, vieux, cassé, toussant, boitant et tout blanc.) Voilà deux prospectus qui vaudront mieux que des réclames et qui me coûteront moins cher.

(Il rentre en se frottant les mains.)

SCÈNE XVIII.

L'ECORCHÉ, BONAVENTURE.

BONAVENTURE.

L'Ecorché... mon ami...

(Il tousse.)

L'ECORCHÉ.

Est-il permis de mettre un homme dans un état pareil.

BONAVENTURE.

Je ne sais pas ce que j'ai... mais je ne me sens pas comme à l'ordinaire... L'Ecorché, j'aurais bien besoin d'une paire de béquilles...

L'ECORCHÉ.

Il est vieux comme le Pont-Neuf.

BONAVENTURE.

Trouve-moi des béquilles... mes jambes ne peuvent plus me tenir.

L'ECORCHÉ.

A moins qu'il n'en pousse dans les pavés, où voulez-vous que j'en trouve?

(A ce moment, deux béquilles arrivent.)

L'ECORCHÉ.

On voit bien que vous avez un talisman... Voilà les béquilles demandées...

BONAVENTURE.

Elle sont justes à ma taille.

(Il se place entre les deux béquilles. Aussitôt elles montent, et Bonaventure se trouve à dix pieds de terre.)

L'ECORCHÉ.

Ah çà! vous avez donc la rage de monter, aujourd'hui?

BONAVENTURE.

Au contraire... je n'aspire qu'à descendre.

L'ECORCHÉ.

Je vous engage à vous faire faire une échelle de poche.

BONAVENTURE.

Je ne peux pas rester comme ça.

L'ECORCHÉ, s'asseyant.

Le fait est que vous devez être bien mal à votre aise, là-haut.

BONAVENTURE.

Au secours!.. à l'aide!.. au secours!

(Au bruit, des passans et des bourgeois accourent.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, BOURGEOIS et BOURGEOISES.

CHŒUR.

UN BOURGEOIS.

Qu'est-ce qu'il fait donc là-haut, ce monsieur?

L'ECORCHÉ.

Il fait beaucoup de mauvais sang.

BONAVENTURE.

Aidez-moi à descendre.

UN BOURGEOIS.

Il faudrait tenir les béquilles... il se laissera glisser...

BONAVENTURE.

Dépêchez-vous, j'ai les bras rompus.

L'ECORCHÉ.

Je vous préviens qu'il n'a pas de patience du tout.

(Le bourgeois dépose son chien, qui est un gros caniche blanc qu'il tenait sous le bras; le chien reste couché entre les deux béquilles.)

LE BOURGEOIS.

Ne bouge pas, Polka.

(A peine le chien est-il placé que les deux béquilles rentrent précipitamment en terre, et Bonaventure tombe en plein sur le caniche, qui ne jette qu'un cri et reste aplati.)

BONAVENTURE, en tombant.

Gare là-dessous!..

L'ECORCHÉ, relevant son maître.

Est-ce heureux que le caniche se soit trouvé là, vous auriez pu vous blesser.

LE BOURGEOIS.

Polka... (Il relève son chien à l'état de feuille de papier.) Je n'oserai jamais présenter ça à ma femme... mais je lui porterai tes oreilles, drôle.

L'ECORCHÉ.

Le bourgeois se fâche... Sauve qui peut!

LE BOURGEOIS, brandissant sa canne, court après Bonaventure.

BONAVENTURE.

Qui donc nous arrachera à sa fureur? Je voudrais être enlevé je ne sais où...

(Il s'appui contre un arbre. L'Ecorché s'y place aussi. L'arbre devient un géant qui, les prenant tous deux par les cheveux, les enlève au-dessus des bourgeois.)

CHOEUR.

Ah! voyez donc ce grand homme
Qui les tient dans ses deux mains,
Et les fait voltiger comme
De véritables pantins.

(Le théâtre change.)

Dix-huitième tableau.

La cave de Picprune. Pilier soutenant la voûte de la cave. Au milieu du théâtre, à droite et à gauche, futailles vides et planches à bouteilles.

SCENE XX.

ARIEL, ANTOINETTE, avec une petite lanterne à la main, introduisant Ariel avec précaution.

ARIEL.

Ou me conduisez-vous?

ANTOINETTE.

Dans une cachette sûre... dans la cave de mon parrain. Comme il n'y a plus ici que des futailles et des bouteilles vides, on n'y descend jamais. Vous serez en sûreté ici jusqu'à ce que j'aie enlevé à ce vilain Bonaventure le talisman qui nous a tous rendus si malheureux... De la corde de pendu!.. Je ne sais pas si j'oserai toucher à cela.

ARIEL.

Et vous vous défierez, à l'avenir, des protecteurs inconnus ?

ANTOINETTE.

Oh ! soyez tranquille... je n'aurai jamais confiance qu'en vous.

ARIEL.

C'est bien... Je suis arrivé encore assez à temps, je le vois... Enlevez le talisman de Bonaventure, et j'espère que nous retrouverons, vous, Martial et le bonheur ; moi, mes ailes et mon étoile.

ANTOINETTE.

Oh ! mon Dieu !

ARIEL.

Qu'avez-vous ?

ANTOINETTE.

J'entends descendre l'escalier... Cachez-vous (Montrant le pilier.) là.

ARIEL.

Et vous ?

ANTOINETTE.

Oh ! je ne vous quitte pas.

(Elle se place derrière le pilier avec Ariel et souffle la petite lanterne. Au même moment, Bonaventure, Picprune, Gros-Menu et L'Ecorché entrent par le fond. Chaque personnage tient un rat de cave.)

SCÈNE XXI.

ARIEL, ANTOINETTE, cachés ; BONAVENTURE, PICPRUNE, GROS-MENU, L'ECORCHÉ.

AIR : Le Bal masqué.

BONAVENTURE.

Bien !
Ayez bon maintien.
N'entendez-vous rien ?
Ne voyez-vous rien ?

TOUS.

Rien.

BONAVENTURE.

Bien !

TOUS.

Ecoutons donc bien.
Vrai, je n'entends rien,
Non, rien.
Bien.

PICPRUNE.

Nous direz-vous, enfin, Bonaventure, pourquoi vous nous avez fait descendre dans cette cave...

BONAVENTURE.

Chut !.. Laissez-moi fermer la porte.

GROS-MENU.

Est-ce que vous avez peur que les souris déménagent ?

L'ECORCHÉ, regardant.

Elles sont pourtant bien mal meublées.

GROS-MENU.

Voyons, pourquoi sommes-nous ici.

BONAVENTURE.

Vous allez le savoir... moi aussi... car je l'ignore encore. Figurez-vous qu'après mes dernières mésaventures, que j'attribuais à certaine petite corde que j'ai là... j'avais voulu la brûler pour en finir... et la tirant de ma poche, je trouvai au bout de la dite corde ce billet, franc de port, avec cette suscription : « Ne lire que dans la cave de Picprune. » Quand nous aurons lu, nous saurons pourquoi on nous y a fait descendre.

GROS-MENU.

C'est juste.

PICPRUNE.

Lisons... c'est-à-dire, lisez... car je n'ai pas mes lunettes.

BONAVENTURE.

D'ailleurs, je lis fort bien cette écriture... « Imbécille... C'est bien pour moi... c'est un petit nom d'amitié... (Lisant.) « Je me suis oc-« cupés trop long-temps de toi et de tes affai-« res... Un dernier avis pour adieu.. Le lutin « qui s'acharne après toi, après le vénérable Pic-« prune, l'honnête Gros-Menu et l'Intéressant « l'Ecorché... »

PICPRUNE.

Ceci est fort bien libellé.

BONAVENTURE.

« Ce lutin qui vous a valu tant d'aventures « pénibles et grotesques... il est en votre pou-« voir... »

TOUS, avec joie.

Ah ! enfin !..

BONAVENTURE, continuant.

» Si vous savez le saisir...

PICPRUNE.

Voilà... saurons-nous le saisir ?.. D'abord, l'habitude me manque.

GROS-MENU.

Comment ! nous avions un lutin acharné après nous. Je disais aussi : tout ce qui nous arrive n'est pas naturel.

L'ECORCHÉ.

Il n'a qu'à bien se tenir.. Mais, d'abord, où se tient-il ?..

BONAVENTURE.

Attendez... (Lisant.) « Quand vous lirez cette » lettre, il sera caché dans la cave de Picprune, » derrière les tonneaux. »

TOUS.

Il est là ?

BONAVENTURE.

Eh bien ! alors... il est pris...

TOUS.

Certainement...

PICPRUNE.

Certainement... Mais... qui le prendra ?.. Ça ne sera pas moi.

BONAVENTURE.

Ni moi.

GROS-MENU.

Ni moi.

L'ECORCHÉ.

Ni moi.

ANTOINETTE, paraissant, tenant Ariel par le bras.

Ce sera moi...

TOUS.

Antoinette !

ANTOINETTE, bas, à Ariel.

Vous l'avez voulu, je vous obéis... Mais êtes-vous bien sûr...

ARIEL.

Ne crains rien... et souviens-toi bien de ce que je t'ai dit...

PICPRUNE.

Ma filleule à la cave, tête-à-tête avec un lutin dont le sexe est douteux !..

BONAVENTURE.

Ce lutin aurait-il voulu me jouer un dernier tour plus effronté que les autres ?..

GROS-MENU.

Comment se fait-il ?..

ANTOINETTE.

J'ai reçu le même avis que M. Bonaventure... J'ai compris alors pourquoi j'avais été assez folle pour refuser son amour, sa fortune et sa main. Ce n'était pas moi qui agissais ainsi... c'était le lutin qui m'inspirait toutes les sottises que je faisais .. Pour en finir, j'ai voulu m'emparer de ce farfadet... Je l'ai découvert... je le tiens... Prenez-le... enfermez-le, et qu'il nous laisse tranquilles...

PICPRUNE, au lutin.

Jeune homme, promettez vous de ne pas faire de résistance ?..

ARIEL.

Je le promets...

PICPRUNE.

Alors, nous vous arrêtons...

GROS-MENU.

Il faut le conduire au Châtelet.

ANTOINETTE.

Y pensez-vous ? il vous glisserait dans les mains...

BONAVENTURE.

Antoinette a raison... il faut l'enfermer ici.

ANTOINETTE.

Il passera par la serrure.

PICPRUNE.

Allons donc !..

ANTOINETTE, montrant une bouteille placée près du mur.)

Mettez-le...

BONAVENTURE.

Où ça ?

ANTOINETTE.

Là-dedans.

GROS-MENU.

Un homme en bouteille !..

ANTOINETTE.

Mais ce n'est pas un homme, c'est un lutin... Il se cacherait dans un dé, s'il le voulait.

BONAVENTURE.

Antoinette a toujours raison... Là-dedans, le prisonnier sera facilement gardé à vue.

ARIEL.

Je ne veux pas être mis en bouteille.

BONAVENTURE.

Ah! mon gaillard, tu ne veux pas... Mes amis, défendez bien toutes les issues !..

L'ECORCHÉ.

Je vais garder le trou de la serrure.

BONAVENTURE.

A nous deux, Picprune !..

(Ils se mettent à poursuivre Ariel; en courant, il passe derrière le pilier, mais il est saisi par Bonaventure et L'Ecorché.)

ANTOINETTE.

Surtout, ne lui faites pas de mal !

BONAVENTURE.

Un entonnoir! L'Ecorché... un entonnoir !..

L'ÉCORCHÉ.

Voilà! voilà!.. (Il passe un entonnoir sur le goulot de la bouteille.) Je ne suis pas tonnelier, mais je serais curieux de voir cette opération.

(Bonaventure et L'Ecorché font entrer Ariel, qui se débat, dans une bouteille de grandeur ordinaire. Ariel disparaît tout entier dans la bouteille.)

BONAVENTURE.

Un bouchon !.. vite, un bouchon !..

GROS-MENU.

Voilà ! voilà !..

BONAVENTURE.

Il va le faire sauter... Une ficelle ! une ficelle !..

GROS-MENU.

Je n'en ai pas.

ANTOINETTE, à Bonaventure.

Mais vous en avez, vous.

BONAVENTURE.

C'est juste... et une solide !.. Ah! ah !.. le bouchon ne sautera pas... (Il entoure le bouchon avec sa corde.) Eh bien ! eh bien !..

PICPRUNE.

Qu'y a-t-il ?

BONAVENTURE.

Le bouchon s'enfonce dans la bouteille !.. ma corde aussi !..

ANTOINETTE.

Victoire !

(Tout le monde effrayé recule. On entend Ariel rire, puis, la bouteille éclate, et on aperçoit Ariel tout petit, mais ayant repris sa forme d'ange, et tenant à la main la corde de pendu.)

TOUS.

Le voilà !..

BONAVENTURE.

Ma corde !.. rends-moi ma corde !..

(Il veut sauter sur Ariel, mais Ariel monte dans les frises, puis il sort du théâtre à droite, court, ou plutôt vole dans la salle et jusqu'autour du lustre; puis, rentre dans les frises à gauche. Pendant tout ce temps, la foudre a grondé, et les personnages ont suivi Ariel des yeux.)

PICPRUNE, ne le voyant plus.

Il s'est perdu !..

ANTOINETTE.

Il est sauvé, au contraire.

LA VOIX D'ARIEL.

Et sauvé par Antoinette... Aussi, plus d'obstacles à ton mariage, qui se célèbrera aujourd'hui même, dans le palais d'un lutin de mes amis... du génie du mouvement perpétuel... Venez, suivez-moi !..

(Ils sortent tous. — Le théâtre change.)

Dix-neuvième tableau.

(Un palais fantastique. Les colonnes tournent. Le palais est éclairé par trois soleils qui tournent comme les colonnes. Ariel, avec ses ailes et son étoile, est sur un gradin à colonnettes d'or qui tournent aussi. Près de lui on voit Martial et Antoinette.)

(Tableau général.)

FIN.

NOTA. — Messieurs les Directeurs de province qui voudront monter la CORDE DE PENDU, pourront s'adressser, pour avoir le modèle des Machines et Transformations, à M. LAURENT, au théâtre du Cirque-Olympique.

Impr. de Mme DE LACOMBE, rue d'Enghien, 12.



LE MIRLITON,

FÉERIE EN TROIS ACTES ET VINGT-SEPT TABLEAUX,

PAR MM. FERDINAND-LALOUE, ANICET-BOURGEOIS ET LAURENT,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Cirque-Olympique, le 26 septembre 1840.

DISTRIBUTION :

PANTALON, père d'Isabelle....	M. Dupuis.
LÉLIO, jeune musicien, amant d'Isabelle........................	M. Ed. Galland.
LÉANDRE, prétendu d'Isabelle.	M. Raymond.
ARLEQUIN, domestique de Lélio..............................	M. Laurent.
PIERROT, domestique de Pantalon..............................	M. Lebel.
MEZZETIN, dom. de Léandre.	M. Willams.
Le Docteur BALOURDO........	M. Ferdinand.
CORNUOSOR, banquiste........	M. Signol.
UN CONVIVE, UN NOTAIRE, ...	M. Chéri.
UN CANONNIER..................	M. Gontard.
UN GARÇON MEUNIER.........	M. Lécolle.
UN QUINCAILLIER..............	M. Vézian.
UN PASSANT.....................	M. Théol.
UN SERGENT.....................	M. Gontard.
UN GEOLIER......................	M. Ahn.
UN CORDONNIER...............	M. Victor.
UN HOTELLIER..................	M. Préaulon.
UN ROTISSEUR..................	M. Moret.
ISABELLE, fille de Pantalon....	Mlle Faidy.
COLOMBINE, suiv. d'Isabelle..	Mlle Sophie.
LA FÉE SERPENTINE..........	Mlle Pélagie.
LÉONORA..........................	Mme Dumont.
THÉRÉSA..........................	Mme Delille.
UNE HOTELLIÈRE..............	Mme Méchin.
UNE MARCHANDE DE CAFÉ..	Mme Tanney.
UNE RAVAUDEUSE..............	Mlle Émelina.
UNE VIEILLE HOTELLIÈRE...	Mlle Aimée.

ACTE I.

Premier Tableau.

Un salon gothique.

SCÈNE I.

LÉLIO ET SES QUATRE CONVIVES.

CHŒUR.

Le présent seul me fait envie ;
Nos jours ont-ils un lendemain ?
Quittons l'ornière suivie
Par tout le pauvre genre humain.
Mes amis, pour doubler la vie,
Vivons la nuit, vivons le jour,
Et gaîment fêtons tour-à-tour
L'amitié, le vin et l'amour.

LÉLIO.

Allons, Léonora, sers-nous une dernière bouteille de ce vieux vin que mon oncle avait en réserve...

LÉONORA.

Une dernière bouteille ? Vous ne pouviez dire plus vrai... le caveau est entièrement vide...

LÉLIO.

Cela prouve que nous faisons honneur à la succession du bonhomme ! nous avons bu sa cave à sa mémoire... c'est de la reconnaissance...

LÉONORA.

Le pauvre cher homme ! c'était bien la peine de tant se priver de son vivant... pour qu'un héritier engloutisse tout en six mois...

LÉLIO.

En six mois!.. C'est juste... Il y a aujourd'hui six mois que le cher oncle est mort... à six heu- du matin... Et c'est aujourd'hui, selon ses respectables et dernières volontés, qu'on va ouvrir le testament...

UN CONVIVE.

Aujourd'hui ?

LÉLIO.

A six heures du matin... Voilà pourquoi j'ai voulu passer la nuit gaîment...

LÉONORA.

Oui, c'est ça... dans une orgie... au lieu de prier pour l'âme du pauvre défunt...

LÉLIO.

Prier ! Crois-tu, de bonne foi, que nos prières lui seraient bien agréables... Dis donc, vieille Léonora... Toi, qui étais dans toutes ses confi-

dences, conviens qu'il était un peu mécréant, le cher oncle...

LÉONORA.

Allons donc ! Propos que tout cela.

LÉLIO.

Oui, oui, il était un peu alchimiste, nécromancien, sorcier, enfin...

LÉONORA.

S'il avait été sorcier, il aurait deviné qu'il laissait sa fortune à un neveu dissipateur...

LÉLIO.

Eh ! eh ! je ne m'y fierais pas !... le testament n'est pas encore ouvert...

UN CONVIVE.

C'est juste... mais tu as pris un à-compte sur l'héritage...

LÉLIO.

J'ai trouvé de l'or dans quelques tiroirs... d'excellent vin dans la cave... et, ma foi, j'ai tout dévoré, dans la crainte d'avoir quelques comptes à rendre... N'est-ce pas, Léonora, que la maison a été bonne ?

LÉONORA.

Oui, bonne ! c'est-à-dire que c'est devenu un enfer...

LÉLIO, la prenant gaîment par la taille.

Eh bien ! ça ne doit pas te déplaire ?.. Tu connais ce pays-là, toi... tu as bien été un peu au sabbat sur ton manche à balai...

LÉONORA.

Le sabbat ! le sabbat !.. Je l'entends assez depuis que vous logez ici, vous et vos dignes compagnons... (Allant s'asseoir.) Enfin, c'est le dernier jour.

UN CONVIVE.

Je bois aux millions du vieil oncle.

LÉLIO.

Et moi aussi. S'il me les laisse... je promets qu'ils lui feront honneur.

LÉLIO et LES CONVIVES, ensemble.

Oui, par son testament,
Un oncle, en homme sage
Devrait dire, vraiment,
Qu'il faut manger gaîment
Son héritage. (BIS.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, PIERROT, qui frappe à la porte.

LÉLIO.

Qui diable nous arrive là ?.. les notaires, peut-être ?.. Non : c'est cet imbécille de Pierrot...

PIERROT, entrant en bâillant.

Ah ! ah, ah !

LÉLIO.

Comme tu bâilles, mon pauvre garçon !

PIERROT.

C'est vrai : je bâille comme une porte cochère... Dame, aussi, est-ce qu'on a le temps de dormir avec le seigneur Pantalon et sa fille, mademoiselle Isabelle ?.. Je suis le valet de pied, le cuisinier, l'intendant du père et la duègne de la fille... C'est trop de fonctions pour un seul Pierrot. A propos... j'ai une petite lettre pour vous.

LÉLIO, se levant et prenant la lettre.

Donne donc, animal... C'est plus pressé que toutes tes doléances... Tiens, voilà un ducat pour toi...

PIERROT, s'asseyant à la place de Lélio et mangeant gloutonnement.

C'est ça... Les amoureux sont toujours pressés... et, je vous demande un peu, pourquoi faire ?.. Une fois qu'ils sont mariés, ils s'ennuient.

LÉLIO, lisant.

« Mon cher Lélio, mon père étant sorti pour » toute la journée; je pourrai vous voir aujour- » d'hui, à midi... » (A Pierrot, qui cesse de manger quand Lélio lui parle, mais qui a une énorme bouchée du côté opposé à celui où se trouve Lélio.) Quand Isabelle t'a-t-elle remis cette lettre ?

PIERROT.

Avant mon départ.

LÉLIO.

Et tu as déjeuné avant de venir ?

PIERROT.

Pardine... (Il se remet à manger.)

LÉLIO.

Et tu es venu tout de suite ?

PIERROT, même jeu.

Non, j'avais quelques petites choses à faire dans la maison...

LÉLIO.

Diable ! on se lève de bonne heure chez M. Pantalon... Enfin, tu n'as pas perdu de temps...

PIERROT.

J'ai seulement pris le temps de dîner.

LÉLIO.

Tu as dîné ?..

PIERROT.

J'ai même soupé... je me suis couché... et me voilà... Je n'ai pas été long à venir, allez.

LÉLIO.

C'est donc hier matin qu'Isabelle t'a donné cette lettre ?

PIERROT.

Hier matin !

LÉLIO.

Et tu me l'apportes aujourd'hui... Mais tu mériterais...

PIERROT.

Ne vous fâchez pas ! ce n'est pas ma faute, après tout... Mademoiselle Isabelle m'a donné un ducat pour vous apporter cette lettre hier... Vous m'en avez donné un quand je vous l'ai remise... Ça fait deux ducats. Très bien. Mais son père m'en a donné trois pour ne vous la donner qu'aujourd'hui... Que diable ! il faut avoir de la conscience... Ce n'est pas pour un ducat de moins que j'irais trahir le seigneur Pantalon...

LÉLIO.

Et, moi, ce n'est pas pour un coup de pied de moins que je me priverai de te corriger... (Il lui donne un coup de pied qui le fait sauter à l'autre bout du théâtre.)

PIERROT, se frottant.

Ah ! vous avez fait là un beau coup... Ça m'est bien égal, allez... C'est toujours là que je les reçois ! (Six heures sonnent.)

LÉLIO.

Voilà l'heure du testament... Les notaires

vont sans doute venir... (A peine a-t-il dit cela, que les convives se transforment en notaires, en commissaires et en témoins, et la table en un bureau sur le pupitre duquel se trouve le testament.) Les notaires! par où diable sont-ils entrés?

SCÈNE III.

Les Mêmes, PANTALON, ISABELLE et LÉANDRE.

PANTALON, ISABELLE, LÉANDRE.

Air : Ah! c' cadet-là.

Nous nous pressons,
Nous accourons,
Salut à l'assistance.

LÉLIO.

Mes chers parens,
Nous allons, céans,
Bientôt ouvrir la séance.

LE NOTAIRE.

Silence!

LES TÉMOINS.

Silence!

LE NOTAIRE.

Moi, je vais présentement,
Ouvrir le testament;
Et lire chaque clause.

PIERROT.

Je puis bien espérer oui-dà,
Car ici j'ai déjà
Attrapé quelque chose.

LÉANDRE, à Isabelle

J'hérite en vertu du décès,
En m'épousant, ma chère,
Vous êtes sûre, sans procès,
D'avoir au moins un legs.

ENSEMBLE.

LE NOTAIRE.

Asseyez-vous
Et placez-vous,
Honorable assistance,
Le testament,
Est en ce moment
Le sujet de la séance.

LES PARENS.

Asseyons-nous, etc.

LE NOTAIRE.

Silence!

LES TÉMOINS.

Soyez attentifs, Messieurs.

LÉONORA.

Vous pouvez être tranquille, allez... ils ne vous interrompront pas... ils ont trop envie de savoir à quoi s'en tenir.

LÉANDRE.

Quelle est cette bonne femme?

LÉLIO.

C'est la vieille servante de mon oncle.

LÉANDRE.

Pourquoi se trouve-t-elle là?.. Il me semble que les valets doivent se tenir dans l'antichambre... Qu'en pensez-vous, seigneur Pantalon?

PANTALON.

Je voudrais entendre le testament.

LÉONORA, s'asseyant.

Pourquoi donc, dans l'antichambre? je suis peut-être aussi bien dans le testament que vous.

PANTALON.

Si elle est dans le testament.

LÉANDRE.

Et Pierrot?.. Voilà des valets fort singuliers!

PIERROT, s'asseyant.

Le vieux seigneur Chrysostôme me connaissait fort bien... à preuve qu'il m'a donné un jour une volée de coups de bâton, sous prétexte que je lui avais enlevé les poires de son jardin... Il est bien possible que je sois dans le testament.

PANTALON.

Au fait, s'il était dans le testament.

LÉANDRE.

A la bonne heure!.. Mais si j'hérite, ce sont là des faiblesses que je n'aurai jamais pour mes laquais. Vous pouvez commencer, monsieur le Notaire.

LE NOTAIRE.

« L'an 1576, le 1er mars, étant sain d'esprit, »mais le corps affaibli par l'âge et les infirmités, »j'ai rédigé le présent qui contient mes dernières »volontés. Le ciel ne m'a laissé que trois parens »pour lesquels j'ai toute l'estime que doivent »inspirer leurs qualités personnelles!..

PANTALON.

Saluez, mes enfans... Le pauvre cher défunt pousse la générosité jusqu'à mettre de la politesse dans son testament. (Tout le monde se lève et salue.) Continuez.

LE NOTAIRE, reprenant.

»Mon cousin Pantalon qui, avec sa barbe »grise, peut être considéré comme le plus grand »niais de l'époque...

LÉLIO, riant.

Faut-il saluer?

PANTALON.

Ceci me paraît bien inutile dans un testament.

LE NOTAIRE.

»Mon neveu Lélio, qui est un étourneau et »un dissipateur, et mon cousin Léandre qui n'est »qu'un sot...

LÉANDRE, se levant.

Il n'est pas possible qu'il y ait là-dedans des choses pareilles... monsieur brode, ceci est une plaisanterie de mauvais goût.

LE NOTAIRE.

Lisez vous-même, Seigneur... « Mon cousin Léandre qui n'est qu'un sot... » C'est authentique, c'est entièrement l'écriture du défunt.

LÉANDRE.

Alors, le bonhomme n'était pas sain d'esprit, comme il le dit... Je ferai casser le testament, pour cause de folie!..

LE NOTAIRE.

Attendez jusqu'au bout... peut-être les clauses répareront-elles ce qu'il y a d'un peu singulier dans ce début. (Reprenant.) « Qui est un sot... »Néanmoins, n'ayant qu'eux de parens directs, »je les choisis. J'institue mon cousin Léandre »mon légataire universel, lui laissant ainsi la »généralité de tous mes biens mobiliers et im»mobiliers...

LÉANDRE.

Allons, le bonhomme aimait à rire... Il me

laisse une grosse sottise et une grosse fortune... l'une fera passer l'autre! Monsieur le Notaire, j'ai bien l'honneur de vous remercier... Mes chers cousins, je suis enchanté de vous avoir reçus chez moi.

ISABELLE, bas à Lélio.

Nous sommes perdus! Mon père me fera épouser Léandre.

LÉLIO, de même.

Je le rouerai de coups, je lui casserai tous les membres, avant.

ISABELLE, de même.

Mais s'il faut que je l'épouse après, ce sera encore plus désagréable.

PANTALON, se levant.

Si c'est pour ça qu'on m'a fait venir entendre le testament...

LE NOTAIRE.

Permettez, Messieurs, il y a encore quelque chose à lire.

LÉANDRE.

Quelques détails, sans doute.

PANTALON, se rasseyant.

Puisque j'y suis, je veux bien entendre jusqu'au bout.

PIERROT.

Si on pouvait leur dire encore quelque sottise, ça me ferait bien plaisir... Je suis un bon domestique, mais je déteste les maîtres!

LE NOTAIRE, continuant.

»Du legs universel, je réserve néanmoins, à »mon neveu Lélio, dix ducats de rente, à la »charge par lui de porter tous les jours, à mon »serpent vert du vieux parc, la nourriture que »je me plaisais à lui donner moi-même...

LÉLIO.

Je le ferai, monsieur le Notaire; c'est une volonté de mon oncle. Il a été si bon, si indulgent pour ma jeunesse, qu'un désir de lui est un ordre pour moi... Mais je laisse les dix ducats à l'hospice de *Santa Maria*.

PIERROT.

Il aurait bien pu me les laisser à moi... Allons, ce sont tous des grigous!

LE NOTAIRE, continuant.

»Quant à mon cousin Pantalon, connaissant »son goût pour la musique, je lui laisse un mir- »liton, composé par moi. Je lui conseille de ne »pas dédaigner ce petit instrument; dans ses »momens d'ennui, il en retirera quelque divertis- »sement...

PANTALOT.

Parbleu! le cadeau est joli!.. un mirliton!.. si c'est pour ça qu'on m'a fait venir...

PIERROT.

Monsieur, c'est un instrument que je possède assez joliment... je vous en jouerai quelques petits airs, si vous le désirez...

PANTALON.

Tu en joueras tant que tu voudras... Je te le donne en toute propriété.

PIERROT.

Ah! voilà un trait que je n'oublierai de ma vie!.. Quelle générosité!.. ce mirliton m'attache à vous pour toujours!

LE NOTAIRE.

»Toute ma fortune est dans un coffre de fer »que Léonora remettra à mon légataire univer- »sel; le mirliton y est aussi. Je désire que l'ou- »verture de ce coffre soit faite devant les notaires »assemblés. »

LÉANDRE.

Léonora, apportez le coffre.

LÉONORA, à Pierrot.

Viens m'aider, toi! (Ils sortent.)

LÉANDRE.

Monsieur le Notaire, vous allez avoir un autre acte à faire, le contrat de mon mariage avec ma cousine Isabelle. (A Pantalon.) N'est-il pas vrai, cousin?..

PANTALON.

Mon cher cousin, il est vrai qu'autrefois je vous l'avais accordée, quand vous étiez sans fortune; mais les temps sont changés: aujourd'hui, vous voilà millionnaire... je vous donne ma fille avec plus de plaisir encore...

ISABELLE, bas à Lélio.

J'en étais sûre!

LÉLIO.

Ce mariage n'est pas encore fait.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LÉONORA ET PIERROT, portant un coffre de fer qui paraît très lourd.

PIERROT.

AIR des Fraises.

Vous s'rez l'plus rich' du canton,
Selon toute hypothèse;
Le magot doit être bon,
Car c'n'est pas mon mirliton
Qui pèse.

LÉANDRE.

C'est bien, c'est bien... fais-nous grace de tes réflexions... Mets ce coffre là, et procédons à l'ouverture... Monsieur le Notaire... (Le Notaire ouvre le coffre; tous les personnages s'approchent.) Oh! que de ducats!... oh! les magnifiques piles!.. (Pierrot, qui a passé son bras entre les personnages, prend une poignée de pièces.) Eh bien! que fais-tu là, maraud?..

PIERROT.

Tiens! j'ai cru prendre mon mirliton!..

LÉANDRE.

Le voici, votre mirliton, et rendez les ducats, drôle...

PIERROT.

Oh! mon dieu! les voilà vos ducats... et je mets dans ma poche ce petit meuble harmonique. Mezzetin, je t'en jouerai toute la journée.

MEZZETIN.

Merci pour moi; mais j'ai ma vieille tante qui est sourde, et ça lui sera très agréable.

LE NOTAIRE.

Voici qui est encore de l'écriture du défunt... c'est un codicile à une date postérieure au testament: « Ce coffre contient trois cent mille du- » cats, que je lègue à Léandre, ainsi que je l'ai » dit en mon testament...

LÉANDRE.

L'écrire deux fois!.. quel parent!.. c'est un testateur modèle!.. Il n'a pas voulu qu'il y eût le moindre doute.

LE NOTAIRE.

« A la charge seulement d'acquitter quelques » petits legs...

LÉANDRE.

Oh! je le ferai bien volontiers...

LE NOTAIRE.

» Quinze ducats à Pierrot, pour l'indemniser » de quelques coups de bâton que je lui ai » donnés...

PIERROT.

Tiens, le pauvre cher homme! il s'est rappelé ça... à la bonne heure, j'accepte.

LE NOTAIRE.

» Trente ducats à Bartolini, mon vieux por- » tier...

LÉANDRE.

Ce sont des misères!

LE NOTAIRE.

» Cent cinquante ducats à Léonora, à qui j'ai » déjà fait une petite fortune...

LÉANDRE.

Cent cinquante ducats! Enfin, c'est très bien!

LE NOTAIRE.

» Je prie aussi mon cousin Léandre, c'est » d'ailleurs ma volonté expresse, de donner » pour moi cent mille ducats aux révérends pères » de Saint-Bruno.

LÉANDRE.

Cent mille ducats!.. ce n'est pas possible...

LE NOTAIRE.

Lisez vous-même...

LÉANDRE.

Diable!

LE NOTAIRE.

» Vingt-cinq ducats au petit Mezzetin.

MEZZETIN.

Tiens, j'en suis donc aussi... ça me va.

LÉANDRE.

A la bonne heure! voilà un legs raisonnable! c'est tout, j'espère...

LE NOTAIRE.

Nous n'en avons plus qu'un... « Enfin, cent » quatre-vingt-dix-neuf mille trente-cinq ducats, » aux dames de Saint-Carmel...»

LÉANDRE.

Cent quatre-vingt-dix-neuf mille trente-cinq démons qui le poursuivent en enfer, le vieux cancre!.. A-t-on le droit de donner aux personnes des émotions de ce genre-là?.. faire des plaisanteries posthumes! c'est gentil!

LE NOTAIRE.

Mais voici ce qu'ajoute monsieur votre parent : « Voulant que ledit sieur Léandre dispose » du reste comme de chose à lui appartenant, » et pour s'en servir comme il l'entendra, dé- » clarons le lui donner en toute propriété. »

LÉANDRE.

Parbleu! elle est belle sa toute propriété!.. Enfin, que reste-t-il? car je suis brouillé dans toutes ces sommes...

LE NOTAIRE.

Je viens d'apurer le compte... et je vois qu'il vous reste encore quinze ducats.

LÉANDRE.

Un légataire universel!.. c'est une infamie! c'est une horreur! Quinze ducats!

PIERROT.

Dites donc, j'en ai quinze aussi... je vous les joue à pair ou non...

LÉANDRE.

Non!..

PIERROT.

Ça va!.. il est pair... Lâchez les quinze ducats!...

LÉANDRE.

Imbécille! je te dis que non... Jouer! au moment où je voudrais étrangler tout le monde!.. Eh bien! cousin, que dites-vous de cela?..

PANTALON, se levant.

Je dis que ce n'était pas la peine de nous déranger pour entendre le testament...

LÉANDRE.

Et moi, je dis que je vais plaider pour le faire annuler... Il sera facile de prouver que le bonhomme était en démence quand il a écrit toutes ces stupidités-là...

ISABELLE, bas à Lélio.

Je suis enchantée qu'il n'ait rien... Mon père y tiendra moins...

LÉLIO, de même.

Ceci nous laisse de l'espoir. (Haut.) Allons, cousin Léandre, il faut nous résigner... nous ne sommes pas mieux traités les uns que les autres... Je vous ai laissé passer un moment d'humeur... La plaisanterie de mon oncle a pu vous piquer un peu... mais je vous préviens que je ne souffrirai plus désormais qu'on insulte à sa mémoire... Mon oncle a disposé de son bien comme il l'a jugé bon... prenez-en votre parti... Que je n'entende plus aucune injure contre lui, ou cette épée vous les fera rentrer dans la gorge...

LÉANDRE.

Je sais par expérience que vous êtes un peu brutal, mon beau cousin; mais pourtant...

LÉLIO.

Il faut vous taire, c'est le plus sage...

LÉANDRE.

Savez-vous que je puis y perdre la main de ma jolie cousine.

PANTALON, avec expansion.

Ah! Léandre, comment avez vous de ces idées-là!.. Quoi! je vous avais donné ma fille quand vous étiez puissamment riche, et je vous la refuserais maintenant que vous êtes pauvre? ah! mon ami! je vous la donne toujours!.. seulement, je la garde jusqu'à ce que vous ayez fait fortune...

LÉANDRE, ému.

Voilà de ces vertus patriarchales qu'on ne trouve plus que dans l'illustre race des Pantalon. Ainsi, c'est entendu, Isabelle sera ma femme ou restera fille; c'est ce que nous verrons...

LÉLIO, à Isabelle.

Dans une heure, je vous attendrai à l'extrémité du parc de mon oncle, sous le grand peuplier...

ISABELLE, de même.

J'y serai.

PANTALON.

Pouvons-nous nous retirer, monsieur le Notaire?

LE NOTAIRE.

Je crois, en effet, que tout est terminé...

PANTALON.

Oui, la succession est entièrement liquidée... C'est égal : on a beau dire, c'est désagréable d'être héritier quand on n'hérite pas.

LES PARENS, LE NOTAIRE.

AIR : Rien, père Cyprien.

L'oncle, en son testament
Charmant, vraiment,
Nous a joliment,
Pour le moment,
Finalement
Prouvé son tendre attachement
Sans faire aucun déboursement
Malicieusement,
Le dénoûment
Est barbarement,
Atrocement
Fait sans versement.
C'lui bêtement
Qui poliment
Parle de son contentement,
Ment.
Allons tristement,
Tout piteusement
Et pédestrement,
Simplement,
Regagner notre logement.

REPRISE.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LÉLIO, LÉONORA, PIERROT et MEZZETIN.

LÉLIO,

Adieu, vieille Léonora ; sans rancune, n'est-ce pas ? pour les mauvais jours que je t'ai fait passer ici. Donne-moi ma cape et mon épée... C'est maintenant ma seule fortune...

LÉONORA.

Vous espériez trop, jeune homme... Maintenant, il ne faut pas trop désespérer... c'est l'excès contraire... Faites toujours ce que vous a prescrit votre oncle ; je vous le conseille.

LÉLIO.

Je n'y manquerai pas, va ! Mezzetin, dis de ma part à Léandre, ton maître, que s'il persiste à épouser Isabelle je le tuerai.

MEZZETIN

Oui, Monsieur... Vous n'avez pas autre chose à lui dire ?..

LÉLIO.

Non. (Il sort.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté LÉLIO.

LÉONORA.

Allons, vous allez aussi me tourner les talons, vous autres, n'est-ce pas ?.. C'est bien assez d'avoir eu les maîtres...

PIERROT.

On s'en va... on s'en va...

LÉONORA.

Je monte faire mes paquets... Que je ne vous retrouve plus dans la maison en revenant... Entendez-vous ?.. (A part.) S'il y avait quelque chose à prendre, je ne les laisserais pas seuls... Ce sont des gaillards !.. (Elle sort.)

PIERROT.

Dis donc, Mezzetin, il paraît qu'elle va faire ses paquets...

MEZZETIN.

Si nous faisions les nôtres aussi...

PIERROT.

Ça me va... Mais, quoi prendre ? il n'y a rien ici...

MEZZETIN.

Cherchons. Tiens, un pot à beurre !..

PIERROT.

Y a-t-il encore du beurre dedans?

MEZZETIN.

Pas de quoi faire la moindre tartine...

PIERROT.

C'est égal, j'emporte le pot...

MEZZETIN.

Deux tuyaux de poêle...

PIERROT.

Qu'est-ce que ça peut valoir, ça ?.. C'est égal, pour ce que cela coûte... Emportons les tuyaux de poêle... Faisons un petit tas... Arrange ça là... Bien...

MEZZETIN.

Voilà encore quelque chose : deux fers à repasser... une soupière... deux soufflets...

(Ils placent tous ces objets qui, par l'arrangement qu'ils en font, deviennent un petit bonhomme qui se sauve.)

PIERROT.

Tiens, notre batterie de cuisine qui court !.. Eh ! le pot à beurre ! la soupière ! les soufflets !.. attendez donc !.. (Ils sortent en courant.)

Le théâtre change.

Deuxième tableau.

Un site pittoresque, dans le parc du vieux château. Des arbres isolés à droite et à gauche.

SCÈNE VII.

PIERROT et MEZZETIN, courant après leur batterie de cuisine, qui traverse le théâtre.

PIERROT, restant.

Ma foi ! Mezzetin l'attrapera s'il peut... Je renonce à des tuyaux de poêle qui vont ce train-là... Mais voici venir par cette allée le seigneur Lélio, héritier fort peu joyeux, si j'en juge par sa triste figure... Je suis sûr qu'il trame quelque chose contre mademoiselle Isabelle... Ecoutons...

(Il se cache derrière un arbre auprès duquel Lélio vient s'asseoir.)

LÉLIO, tenant une lettre.

Elle viendra, sans doute... Relisons sa lettre...

(Pierrot avance la tête pour lire la lettre; Lélio le voit, se retourne très froidement et lui donne un soufflet.)

PIERROT, très froidement aussi.

C'est juste !

LÉLIO, se levant.

Ah ! c'est toi, Pierrot?

PIERROT.

Oui, seigneur Lélio, c'est moi... j'en suis même très fâché ; j'aimerais mieux que ce fût un autre... Qu'est-ce que vous venez donc faire ici ?..

LÉLIO.

Je viens, suivant les ordres de mon oncle...

PIERROT.

Encore un fier farceur que votre oncle... Il nous a donné là une fameuse succession... Justement j'ai là ma part. Voilà un mirliton. Voyez donc, seigneur Lélio...

LÉLIO, l'examinant.

Quelle bizarrerie!.. laisser un mirliton!.. (A part.) Que vois-je? Cette inscription latine!.. Je ne trompe pas, ceci veut dire : « Ce mirlititon, entre les mains de Pantalon, devient un talisman. Possédé par un autre, il donne tout le contraire de ce que l'on désire ». Ce Pierrot est dévoué à Pantalon. Si j'enlève Isabelle, ils voudront se servir du talisman pour la reprendre; laissons-le à ce Pierrot, qui nous servira en voulant nous nuire. (Haut.) Mon garçon, connais-tu le latin?..

PIERROT.

Je le connais de réputation seulement.

LÉLIO.

Mais, enfin, sais-tu l'expliquer, le parler?..

PIERROT.

Dame, je le parle peut-être... Quand on n'a pas essayé une chose, on ne peut pas dire...

LÉLIO, riant, à part.

Alors il n'y a pas de danger à le lui laisser. (Haut.) Ah! tu ne l'as pas essayé... alors, tu ne dois pas être un grand latiniste... Je vais te traduire ce que mon oncle a écrit sur ce mirliton : « Celui qui jouera de ce mirliton obtiendra à l'instant même tout ce qu'il voudra ».

PIERROT.

Pas possible! Vrai, il y a cela d'écrit?

LÉLIO.

Lis toi-même.

PIERROT, lisant.

Désiratum Pantalonus, contrarium mirlitonus... C'est bien ça... Alors, si je *desiratum* quelque chose, je n'ai qu'à jouer du mirliton?

LÉLIO.

C'est bien ça!

PIERROT.

Je vais essayer tout de suite : Je *desiratum* manger un macaroni qui file, mais qui file... pendant un quart de lieue. (Le mirliton, produisant le contraire de ce qui est demandé, il sort de la bouche de Pierrot un macaroni qui file en montant jusqu'aux frises. Pierrot sort en courant et en criant :) Mais je ne mange pas! au contraire! le mirliton s'est trompé... *Désiratum* manger! *désiratum* manger!

SCÈNE VIII.

LÉLIO, un instant seul; puis ISABELLE et UN SERPENT; puis LA FÉE SERPENTINE; puis ARLEQUIN.

Si tout lui réussit comme cela, nous n'avons pas beaucoup à redouter... Mais Isabelle ne vient point! dans sa lettre, elle me promet de me suivre pour échapper à Léandre qui s'est remis au mieux avec le seigneur Pantalon. J'aperçois là-bas, auprès de la grotte du serpent... oui, vraiment, c'est elle!

ISABELLE, accourant.

Ah! Lélio, Lélio! j'ai peur!.. le serpent me poursuit... cachez-moi!..

LÉLIO.

Ne redoutez rien... si cet animal était dangereux, mon oncle ne m'eût pas chargé de le nourrir.

ISABELLE.

Tenez, le voilà.

LÉLIO.

Rassurez-vous; je ne sais, mais il me semble que c'est pour nous rendre service qu'il vient à nous.

(Le serpent paraît; il traverse le théâtre, se roule autour d'un arbre, la tête sort au travers des branches.)

LE SERPENT.

Lélio! Isabelle! écoutez-moi!

LÉLIO.

D'où vient cette voix?

LE SERPENT.

Regarde ici! c'est le Serpent vert qui te parle.

LÉLIO, ISABELLE.

O prodige!

LE SERPENT.

Le vieux Chrysostôme a voulu t'éprouver, Lélio, il a voulu voir jusqu'à quel point tu respecterais sa mémoire et sa dernière volonté; en me laissant à toi, il t'a laissé bien plus que tu ne pouvais espérer : Regarde!

(Le serpent disparaît et l'arbre se change en un petit temple dans lequel on aperçoit la fée Serpentine.)

LÉLIO, gaîment.

Seigneur Serpent, je vous aime infiniment mieux comme cela!

LA FÉE.

Lélio, je suis la fée Serpentine, j'ai longtemps protégé ton oncle, je l'aurais rendu immortel, s'il l'avait voulu; mais il avait assez de cette vie, il a voulu connaître l'autre; maintenant, je t'appartiens. Écoute encore; je ne protége que les amours chastes et purs; tu vas enlever Isabelle à son père qui te la refuse, j'y consens; mais jusqu'à ce que le mariage vous ait unis, jure-moi de respecter la jeune fille qui, confiante en toi, te livre ainsi sa destinée.

LÉLIO.

Je le jure!

LA FÉE.

Et moi, je jure de te défendre contre tous tes ennemis; ne manque pas à ton serment, je serai fidèle au mien; je vais reprendre ma place parmi mes sœurs, je te laisse pour me remplacer un serviteur infatigable et dévoué.

LÉLIO.

Où est-il?

LA FÉE.

Je vais le créer pour toi; son habit, de toutes couleurs, annonce qu'il est propre à tout. Arlequin, viens à ma voix! (Le temple disparaît et l'arbre reprend sa forme première. Un peuplier du parc s'abaisse et dépose à terre Arlequin qui fait autour de son nouveau maître une foule de lazzis.) Arlequin, tu es au seigneur Lélio, songe qu'à la première négligence, tu rentreras dans le néant dont je t'ai fait sortir; je donnerai à un autre

cette puissance surnaturelle que je ne te confie que pour assurer le bonheur de mon protégé.

ARLEQUIN.

Je suis à vous corps et âme, seigneur Lélio! Venez, suivez-moi! Pantalon et Léandre, ayant appris que la Signora les avait quittés pour vous suivre, ont obtenu un ordre pour vous faire arrêter... ils vous accusent de rapt. Je vais vous mettre en sûreté dans le vieux château de *Villa-Rosa*. (Le théâtre change.)

Troisième tableau.

L'extérieur d'un château fort, entouré de larges fossés, recevant l'eau d'une rivière qui coule au fond.

ARLEQUIN.

Entrons, car voici vos ennemis... Ils traînent à leur suite des soldats, du canon... Ce sera un siége en règle... Tant mieux, je pourrai vous donner tout de suite un échantillon de mon savoir faire.

(Arlequin, Lélio et Isabelle entrent dans le château.)

SCÈNE IX.

PIERROT, PANTALON, LÉANDRE, SBIRES; LÉLIO, ISABELLE et ARLEQUIN, paraissent sur les remparts.

CHOEUR.

AIR : Ciel, l'univers.

O! ô! ô! ô! fureur! ô! perfidie!..
O! trahison!
O! consternation!
O! insigne fourberie!
O! sotte plaisanterie!
O! garnement!
O! couple impertinent!
O! fureur! ô! vengeance!
O! impudence!
O! insolence!
O! ô! bientôt
Nous prendrons le château!

LÉANDRE.

Mon cousin Pantalon, avant de procéder au siége, au sac, au pillage, à l'incendie de cette place forte et à l'incarcération de votre aimable fille, si toutefois nous la retrouvons dans les décombres, ne seriez-vous point d'avis de faire une sommation aux assiégés?

PANTALON.

Cousin Léandre, faisons une sommation, mais il faut la faire bonne, il faut la faire excellente.

LÉANDRE.

Eh bien! faites-là! L'enfant vous appartient et le château aussi!

PANTALON.

Il est vrai que j'ai toujours été propriétaire de l'un et de l'autre jusqu'ici... je les chérissais également... Mais ma fille m'a fermé son cœur, et par suite, on a fermé les portes du château, de sorte que je suis en dehors de toutes mes affections...

LÉANDRE.

C'est pour ça qu'il faut y rentrer... Allons, papa, la sommation!

PANTALON.

Je le veux bien! Un petit roulement de tambour pour demander l'attention de l'auditoire... Bien!.. Ma fille, au nom de votre père qui vous a donné le jour, et du fils de mon frère Cassandre, que je vous destine pour époux, faites ouvrir les portes de ce château!.. Ma chère fille, nous ne voulons employer contre vous que les moyens de douceur, désirant y joindre néanmoins, si besoin est, le canon, les fusées à la Congrève, les bombes et l'assaut, afin de vous prouver le désir que nous avons de nous rapprocher de vous...

LÉANDRE, portant son mouchoir à ses yeux.

Si elle n'est pas touchée de cette allocution paternelle, c'est un cœur de bronze.

LÉLIO, du haut des remparts.

Seigneur Pantalon, votre fille vous chérit autant qu'elle déteste Léandre; elle préfère les dangers qui se préparent, aux ennuis d'un mariage avec un homme aussi complétement ridicule que l'est mon cousin Léandre.

LÉANDRE.

Ridicule! et complétement encore!.. Canonniers, à vos pièces!

UN CANONNIER.

Nous avons bien un canon, mais il faut le charger.

LÉANDRE.

Allons, vivement la gargousse!

UN CANONNIER.

Nous n'avons pas de refouloir.

PIERROT, qui est armé d'une fourche.

Tenez, ceci est très bon!

(Le coup part, et la fourche va traverser Pantalon.)

PANTALON.

Ah! mon Dieu! je suis mort!..

AIR : On va lui percer le flanc.

On vient d' me percer le flanc,
En plein plan.

PIERROT.

Oui, vraiment,
Ah! quel accident!

LÉANDRE.

Voyez, pourtant, quel désagrément
Ici la guerre entraîne;
J'éprouve un' viv' peine
A voir votre dégaîne.

PANTALON.

Je souffre cruellement,
En plein plan
Dans le flanc.

LÉANDRE.

En examinant,
Je crois remarquer vraiment,
(Montrant la fourche.)
Qu' c'est ceci qui vous gêne.

PANTALON.

Ça me gêne! il est joli, le mot!.. Une fourche au travers du ventre!.. ça me brise! ça me brûle! ça me déchire!.. voilà tout!

LÉANDRE.

Voyez à combien de contrariétés on est exposé!.. On sort de chez soi bien frais, bien por-

tant, et... Un médecin! un apothicaire! un vétérinaire! quelqu'un, enfin!

PIERROT.

Voici précisément le docteur Balourdo... il entend fort bien ce genre de maladie.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

LÉANDRE, allant au Docteur.

Monsieur, accourez vite!

LE DOCTEUR, marchant fort lentement.

De quoi s'agit-il donc, Monsieur?

LÉANDRE.

Voici le seigneur Pantalon qui est affecté... d'une fourche au travers du ventre.

LE DOCTEUR.

Permettez-moi, Monsieur, de vérifier le cas.

PANTALON.

Mais, Monsieur, le cas est facile à vérifier, je suis exactement à la broche.

LE DOCTEUR.

C'est possible, Monsieur; nous ne devons pas nous en rapporter aux discours des malades... Voyons... Ceci est effectivement bien une fourche, entrant par la face de l'abdomen et sortant par le dos... La maladie avait été parfaitement définie par Monsieur... c'est bien ce qu'en pathologie nous appelons... une fourche au travers du ventre.

LÉANDRE.

Eh bien! savant docteur, maintenant que vous avez si ingénieusement découvert la cause du mal, quel remède indiquez-vous?

PANTALON.

Ah! Monsieur, un remède, je vous en prie!

LE DOCTEUR.

Tout à l'heure, bonhomme. Voici mon opinion : Si Monsieur trouve quelque inconvénient à conserver en lui cet instrument aratoire, mon avis serait qu'on en fît l'extraction, le plus légèrement possible; dans le cas contraire, et si Monsieur voulait rester dans le cas où il se trouve, je l'engagerai à ne se coucher que sur le côté, attendu qu'il serait fort gêné sur le dos.

PANTALON.

Je suis pour l'extraction, mais légère.

LÉANDRE.

Je suis aussi pour l'extraction, car, en définitive, cette fourche pourrait nuire à ses relations sociales.

LE DOCTEUR.

J'étais bien aise de consulter la famille... Je vais opérer, Monsieur... Tenez-le bien, là, sous les épaules... (Il tire la fourche; voyant qu'elle ne vient pas, il met le pied sur le ventre de Pantalon, tire violemment et par secousses.) De cette façon, Monsieur ne s'en apercevra seulement pas... C'est la méthode d'Hyppocrate.

PANTALON.

Vous m'arrachez le ventre!.. Ah! ah! ah!

LE DOCTEUR, ayant arraché la fourche.

Je suis bien sûr que c'est cela qui vous gênait!.. Vous devez être mieux?

PANTALON.

Je me sens très bien, vraiment... Combien vous dois-je, Monsieur?

LE DOCTEUR, sortant.

C'est bien, Monsieur; cela se retrouvera avec autre chose.

(On reconduit le Docteur avec force révérences.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, excepté LE DOCTEUR.

LÉANDRE.

Allons, puisque vous voilà tout-à-fait bien, je vais vous faire enfourcher...

PANTALON.

Du tout, du tout... j'en ai assez!

LÉANDRE.

Je vais vous faire enfourcher un cheval... et nous allons livrer l'assaut.

PANTALON.

Je veux combattre à pied!

LÉANDRE.

A la bonne heure... Le canon est-il rechargé?

LE CANONNIER.

Oui, Seigneur!

LÉANDRE.

Feu!.. (Le canon est tiré, la porte est enfoncée; Pantalon, Mezettin et les Sbires entrent dans le château. A ce moment, on voit une petite barque portant Arlequin, Lélio et Isabelle sortir derrière le château, glisser sur l'eau des fossés et gagner la rivière. Pantalon et Mezzetin sont sur les créneaux.) Ils se sauvent, les misérables!.. Si ma coupe ne me trahit pas, je vais les rattraper à la nage.

(Il se jette dans le fossé.)

PIERROT.

Il nage comme un canard! C'est vraiment beau à voir!

PANTALON, du haut des créneaux.

Courage, Léandre!

LÉANDRE.

Je n'en puis plus! je barbotte! envoyez-moi la perche, une corde! quelque chose!.. Je bois infiniment d'eau!..

(Du haut du château, Pantalon lui jette une corde.)

MEZZETIN.

Pierrot, jette-toi à l'eau, sauve mon infortuné maître.

PIERROT.

Plus souvent! moi qui nage comme une poule. Tiens, que je suis bête! avec mon talisman, je puis le tirer d'affaire... Je désire que le seigneur Pantalon attire à lui le seigneur Léandre.

(Il joue du mirliton et le château, attiré par Léandre, s'écroûle dans l'eau. — Le théâtre change.)

Quatrième tableau.

L'entrée de la maison, de Pantalon; une grille à droite; à gauche, une petite maisonnette, un grand arbre.

SCÈNE XII.

PANTALON, LÉANDRE, ISABELLE, SBIRES.

(Isabelle est conduite entre quatre soldats.)

LES SBIRES.

AIR : La victoire est à nous.

La victoire est à nous! (BIS)
On dira d'âge en âge,

Quel fut notre courage.
La victoire est à nous! (TER)

PANTALON, aux soldats.

Messieurs, votre valeur nous devient maintenant inutile; vous avez d'ailleurs besoin de vous remettre de vos fatigues après d'aussi glorieux exploits; vous n'étiez que vingt contre un, et cependant ce Lélio, ce lâche, ce poltron a été forcé de fuir et de nous laisser Isabelle que je vais mettre sous plusieurs clés forées. Allez, braves guerriers! je vous inviterais bien à prendre quelque chose, mais ce n'est pas dans mes habitudes; j'aime mieux vous présenter mes hommages.

LES SOLDATS.

Vive le seigneur Pantalon!

PANTALON, les reconduisant.

Ce souhait n'est pas superflu par le temps de fourche et de dégringolades qui court.

LES SBIRES, en sortant.

AIR des Puritains.

Braves soldats,
Marchons au pas;
L'affaire est finie,
Sans modestie,
Toute la vie,
Chantons ces combats!

(Ils sortent.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, excepté LES SOLDATS.

PANTALON, à Isabelle.

Maintenant, mon petit ange, vous allez me faire l'amitié d'entrer dans votre petite chambrette, où je vais avoir l'avantage de vous inclure à double tour... Comme je ne veux rien faire qui ne vous soit agréable, je me ferai un plaisir de vous y laisser jusqu'à ce que vous ayez renoncé à Lélio.

ISABELLE.

Je n'y resterai pas long-temps.

PANTALON.

Nous verrons cela... Toi, Pierrot, reste en sentinelle à la grille..,

PIERROT.

Monsieur, je crois qu'il y aura encore quelques coups à attraper.

PANTALON, entrant avec Léandre et Isabelle.

C'est possible, mon garçon, mais comme j'en ai reçu suffisamment aujourd'hui, j'aime autant que cela te revienne.

(Ils sortent en fermant la grille au nez de Pierrot.)

SCÈNE XIV.

PIERROT, un instant seul; puis ARLEQUIN, UN GARÇON MEUNIER et MEZZETIN.

Je commence à me fatiguer de mon état de domestique : tant qu'il ne s'est agi que de boire tout le vin que je pouvais attraper, de manger toutes les friandises que je dérobais, et de jouer les ducats que j'escamotais au vieux Pantalon et à son illustre famille... ça allait, ça allait même pas mal... mais à présent, il faut que je sois écuyer, coureur, soldat, pêcheur, et tout ça pour rien; ça ne peut plus aller; je veux qu'on m'augmente mes gages... pour ça, il faudrait rendre quelque grand service au patron... Tiens, justement j'aperçois là-bas ce moricaud, ce groom du seigneur Lélio, qui a l'air d'une carte d'échantillons! Celui qui arrêterait ce domestique ferait un beau coup... Allons, voilà une excellente circonstance pour se cacher.

ARLEQUIN, entrant et examinant la maison.

La grille est fermée!.. Il faut pourtant pénétrer là-dedans... il ne sera pas dit qu'un père dindon et un cousin de la meme famille, joueront Arlequin... Arlequin qui de temps immémorial à mystifié les Pantalon, Cassandre et autres niais de cette époque. (Un garçon meunier paraît.) Que veut cet homme?

LE GARÇON MEUNIER.

Monsieur, n'est-ce pas ici la maison du seigneur Pantalon?

ARLEQUIN.

Oui, mon garçon.

LE GARÇON MEUNIER.

Je viens le prévenir que je ne pourrai pas lui apporter sa farine aujourd'hui.

ARLEQUIN.

C'est très bien; mais nous avons besoin d'un sac, prêtez-moi celui-là... Voilà pour boire... vous le reprendrez demain.

LE GARÇON MEUNIER.

Merci, Monsieur; je le reprendrai en venant apporter la farine. (Il sort.)

ARLEQUIN.

Je vais me mettre dans ce sac, me placer auprès de la maison, sonner la cloche... il est probable qu'on viendra, et que trouvant le sac, on l'entrera dans la maison. Ce plan est parfait.

(Il se fourre dans le sac.)

PIERROT.

Voilà ma circonstance! (Appelant.) Mezzetin! Mezzetin!

MEZZETIN.

Que veux-tu, lourdeau?

PIERROT.

Oui, lourdeau! J'ai fait une fameuse découverte, va! Vois-tu ce sac, là-bas?

MEZZETIN.

Oui.

PIERROT.

Arlequin est là-dedans, il espère qu'on va l'entrer dans la maison... Va trouver Pantalon et Léandre; qu'ils viennent avec des bâtons, et qu'ils le rossent sur toutes les coutures. (Marchant à pas de loup vers le sac où est Arlequin.) Ah! mon petit moricaud, je vous tiens... Votre affaire est dans le sac... (Il prend le sac par en haut et le met sur ses épaules.) Il me paraît bien léger... (Laissant tomber le sac.) Tiens! mais cet Arlequin a donc bien peu de circonférence... (Ouvrant le sac.) Plus personne! Comment cela peut-il se faire? Je l'ai pourtant bien vu passer une jambe comme ceci... puis l'autre... (Il entre dans le sac.) Il s'est ensuite fourré la tête là-dedans...

ARLEQUIN, qui a reparu et qui l'a vu faire.

Ah! je t'y prends, nigaud...

(Il noue la corde du sac et se cache.)

SCÈNE XV.

PANTALON, LÉANDRE et MEZZETIN, accourant avec des bâtons.

PANTALON.

Où est-il?

MEZZETIN.

Là.

PIERROT, dans le sac.

A moi! à moi!

PANTALON.

Nous voilà, mon ami!

(Ils frappent tous trois à grands coups de bâton sur le sac où est Pierrot.)

PIERROT, dans le sac.

Au secours! on m'assassine! Je suis mort! je suis mort! je suis mort!

PANTALON.

Arrêtez... Il dit qu'il est mort... Ce n'est peut-être pas vrai... mais enfin il faut voir...

(Mezzetin ouvre le sac.)

PIERROT.

Oh! les bras! oh! les côtes! Je suis brisé!..

LÉANDRE.

Sur mon honneur, ceci est Pierrot!..

PIERROT.

Je le sens bien que c'est moi!..

PANTALON.

Alors, il y a donc erreur!.. Mais cela n'a rien d'humiliant, mon garçon... On ne voulait pas frapper sur toi... Ceci ne peut pas te blesser!..

PIERROT.

Au contraire, c'est que ça m'a blessé... Vous tapiez comme trois sourds...

LÉANDRE.

C'est sans doute ce qui fait que nous ne t'entendions pas...

PANTALON.

Ecoute, Pierrot, je suis d'avis que tu ne penses plus à ce quiproquo. Pour t'indemniser un peu, je vais te donner... la clé de la grille... On ne pourra entrer sans ta permission. Nous, Léandre et moi, allons nous remettre à table... Toi, Pierrot, tu vas continuer à garder la maison, et tout le monde sera content...

PIERROT, furieux.

Tout le monde sera content!.. oh! la la!.. Si vous n'étiez pas un vieillard, si je ne vous vénérais pas comme mon maître, je vous dirais que vous êtes le plus grand cuistre de la terre... mais...

PANTALON.

Cette marque de respect me suffit, mon cher Pierrot... Un maître est toujours heureux d'avoir l'estime de ses domestiques! Venez, Léandre, rentrons.

(Pantalon et Léandre, suivis de Mezzetin, rentrent dans la maison.)

SCÈNE XVI.

PIERROT, ARLEQUIN.

PIERROT.

Je n'ai jamais rien vu d'aussi bête que ce vieux Pantalon... Mais quant à rester dehors pour recevoir encore quelques torgnoles... Merci!.. Je vais me barricader à l'intérieur...

(Il rentre et ferme la grille.)

ARLEQUIN arrive en faisant toutes sortes de lazzis. Il approche de la grille.

Mon petit Pierrot!..

PIERROT.

Va-t'en! va-t'en! C'est toi et tes malices qui m'ont fait échiner tout à l'heure... Va-t'en!..

ARLEQUIN, mettant les pieds sur la grille et se tenant aux barreaux.

Je suis bien fâché, mon pauvre Pierrot, de ce qui est arrivé...

PIERROT, montant aussi sur la grille à l'intérieur.

Tu fais ton câlin... tes manières de chat... mais tu n'entreras pas, je tiens bien la grille.

(La grille tourne sur elle-même; Arlequin se trouve à l'intérieur et Pierrot dehors.)

PIERROT.

Bon, le voilà dedans... Si c'est pour ça que le vieux m'a donné la clef!...

(Il sonne la cloche; tout le monde accourt.

PANTALON.

Eh bien! qu'y a-t-il donc?..

PIERROT.

Il y a Arlequin dans la maison.

PANTALON.

Par où a-t-il passé?.. la grille est fermée... Donne-moi donc la clé... (Il ouvre la grille.) A double tour!..

PIERROT.

Il est dans la maison, voilà le fait... Cherchez-le si vous voulez... Moi, j'en ai assez.

LÉANDRE.

Armons-nous, prenons des épées, des fusils...

PANTALON.

Il ne nous échappera pas!

PIERROT.

Des fusils! je n'en suis pas!.. Ils sont si maladroits dans cette bête de famille-là qu'ils seraient dans le cas de tirer sur moi... Voici un arbre d'où je pourrai bien mieux juger les coups.

PANTALON, dans la maison.

Par ici... par ici... Le voilà!..

(Arlequin entre, poursuivi par Pantalon, Léandre, Mezzetin et deux domestiques portant des hallebardes. Léandre ajuste Arlequin, mais le fusil s'envole et fait feu au moment où il se trouve en face de Pierrot, qui est sur l'arbre.)

PIERROT.

Allons, bien! Voilà encore de leurs bêtises... Ah! mon Dieu!... je suis criblé!.. Cette fois-ci, ils m'ont tué. C'est fini... je me meurs... Aidez-moi donc à descendre... je veux mourir par terre... (Mezzetin et Léandre aident Pierrot à descendre. Sa figure blanche est tachée d'une quantité de petits points noirs.) Là, plein la figure...

LÉANDRE.

Ce n'était que du plomb à bécassine!

PIERROT,

Bécassine vous-même!., Je dois avoir la figure comme une écumoire...

PANTALON.

Eh bien! ça ne te va pas mal... ça change un peu l'uniformité de ton teint...

PIERROT.

Vous trouvez! (A part.) J'étranglerai ce bonhomme-là un jour... c'est parfaitement sûr!..

MEZZETIN.

Eh! eh!

PANTALON et LÉANDRE, soutenant Pierrot.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?

MEZZETIN.

Arlequin et mademoiselle Isabelle...

PANTALON et LÉANDRE, laissant tomber Pierrot.

Ah! misérables!

(Ils courent après Arlequin et Isabelle, qui entrent dans la petite maisonnette; ils les y suivent. A peine sont-ils entrés, qu'une partie de la maisonnette se change en chaise à porteurs et le reste en cabane à cochons. Les deux laquais sont changés en porteurs de chaise. Arlequin et Isabelle montent dans la chaise. Pantalon, Léandre et Mezzetin, à quatre pattes dans la boue, sont pêle-mêle avec des cochons. A leurs cris, Pierrot va leur ouvrir. Ils sortent poursuivis par les cochons.) — Le théâtre change.

Cinquième tableau.

Une place de village. A gauche, un quincaillier, ayant pour enseigne une grosse cloche; à droite, un marchand de vin ayant pour enseigne un gros tonneau au bout d'une perche.

SCÈNE XVII.

ARLEQUIN et ISABELLE arrivent dans leur chaise à porteurs.

ISABELLE.

Où me conduis-tu?

ARLEQUIN.

Auprès de Lélio... Je lui ai donné rendez-vous... là, dans cette auberge... Eh mais! que vois-je venir là-bas? une troupe de corbeaux... Ce sont des commissaires, ma foi!.. Le seigneur Pantalon est avec eux... Entrons, entrons...

ISABELLE.

Mais s'il visite cette auberge?..

ARLEQUIN.

C'est juste... Laissez-moi faire... (Il frappe le tonneau avec sa batte. Le tonneau se change en brouette et Isabelle en jardinière.) Là, maintenant vous pouvez passer entre tous les commissaires du monde...

SCÈNE XVIII.

PANTALON, LÉANDRE, MEZZETIN, QUATRE COMMISSAIRES.

PANTALON.

Messieurs, si nos informations sont exactes, ils sont ici... et s'ils sont ici nous les retrouverons...

LÉANDRE.

C'est aussi notre opinion!..

(Isabelle roule sa brouette dans les jambes de Léandre.)

LÉANDRE.

Mais ne pourriez-vous pas pousser votre brouette dans une autre direction que celle de mes jambes?

ISABELLE.

Pardon, excuse, Seigneur, je ne les voyais pas...

LÉANDRE.

Que diable!.. on regarde!.. Le populaire devient bien grossier... (Isabelle sort.)

PANTALON.

Mais voici Arlequin... Je ne me trompe pas... il danse, le scélérat.... C'est un scandale!... Danser après avoir commis autant de crimes!.. Messieurs les commissaires, emparez-vous de cet immoral saltimbanque.

(Les commissaires veulent arrêter Arlequin, mais il les frappe de sa batte, et ils sont transformés en clowns qui, dans des groupes et des attitudes singulières, effraient Pantalon et Léandre, et les mettent en fuite.)

SCÈNE XIX.

PIERROT, MEZZETIN.

MEZZETIN entre; il porte un grand coffre que Pierrot soutient par derrière.

Dis-donc, toi, une autre fois, tu me feras le plaisir de voler autre chose que du plomb... ça n'est pas d'un transport facile...

PIERROT.

Tu es charmant, toi; on vole ce qu'on peut... j'ai pris ça dans les démolitions du château... Qu'est-ce que tu as à dire? est-ce que je n'en porte pas la moitié?...

MEZZETIN, marchant péniblement.

Ah! oui, la moitié!

PIERROT.

Tu vas voir, si je lâche tout!.. D'ailleurs, nous voilà chez le quincaillier qui va nous acheter cela... (Il lâche le coffre, qui, pesant de tout son poids, écrase Mezzetin et l'aplatit.) Ah! mon Dieu!.. Mezzetin! Mezzetin!.. Le pauvre garçon est mort... il est plat comme une punaise!.. Au secours! au secours! (Des garçons quincailliers accourent et emportent le coffre et Mezzetin.) Comme ça l'a changé, ce pauvre Mezzetin!.. ce que c'est que de nous; il était gros et gras, le voilà comme une limande... Enfin, à quelque chose malheur est bon... je vais vendre le plomb tout seul... je le leur donnerai pour ce qu'ils voudront, et je leur laisserai Mezzetin par-dessus le marché.

(Il entre dans la boutique.)

SCÈNE XX.

PANTALON, LÉANDRE, ISABELLE, puis le QUINCAILLIER.

PANTALON.

Ah! vous vous déguisez en fruitière pour nous échapper, la belle!.. mais nous sommes clairvoyans...

LÉANDRE.

L'amour a des yeux de Lynx...

ISABELLE.

C'est possible, mais vous n'y verrez pas toujours...

PANTALON.

Mais où est donc Mezzetin?.. Mezzetin!.. Mezzetin!..

LE QUINCAILLIER.

Vous demandez votre domestique, seigneur Pantalon... il est là, dans ma boutique...

PANTALON.

Pourquoi ne me répond-il pas, ce drôle?

LE QUINCAILLIER.

C'est qu'il est dans une position fâcheuse...

PANTALON.

Qu'il vienne!

LE QUINCAILLIER.

C'est qu'il est blessé; il lui serait difficile de marcher.

PANTALON.

Eh bien! qu'on l'apporte... Ces impertinens-là se font blesser comme s'ils n'avaient pas leurs maîtres à servir...

(On apporte Mezzetin tout aplati et on le place contre la muraille.)

LÉANDRE, l'examinant.

Je le trouve singulièrement développé...

PANTALON.

Il y aurait de quoi en faire deux... en largeur... Comme te trouves-tu, mon garçon?..

MEZZETIN, d'une voix piteuse.

Ah! mon cher maître! je me trouve dans un état bien médiocre...

LÉANDRE.

Il faut appeler le docteur Balourdo... dont voici la maison! Docteur! docteur!

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, LE DOCTEUR, sortant de la maison du fond.

LÉANDRE.

Docteur, voici un garçon auquel vos soins sont nécessaires; veuillez bien l'examiner.

LE DOCTEUR, après avoir touché Mezzetin du haut en bas.

Je ne sais pas si cela vous frappe comme moi; je remarque qu'il est bien mince!

PANTALON.

Oui, ça nous a frappés d'abord.

LE DOCTEUR, tirant Pantalon et Léandre à part.

Dans toutes les maladies, et pour porter un diagnostic sûr, il faut s'enquérir des antécédens.... Dites-le moi franchement.... ce jeune homme est-il sujet à ce genre d'indisposition?..

PANTALON.

Il me semble que c'est la première fois...

LE DOCTEUR.

Alors, je vois ce que c'est... il aura été écrasé!

LÉANDRE.

Vous croyez!

PANTALON.

Que faut-il faire?

LE DOCTEUR.

Vous ne pensez pas pouvoir vous en servir dans l'état où il est...

PANTALON.

Mais non.

LE DOCTEUR.

Alors je vais le traiter par une méthode qui m'est particulière!... Donnez-moi un soufflet...

PANTALON.

Mais, docteur!.. à quoi ça peut-il servir?

LE DOCTEUR.

Voulez-vous m'apprendre mon métier?.. Donnez-moi un soufflet, vous dis-je!.. et tout de suite...

PANTALON.

Il paraît que c'est sa méthode!.. Puisque vous le voulez absolument! (Il lui donne un soufflet.)

LE DOCTEUR.

Eh bien! qu'est-ce que cela veut dire?.. Vous m'insultez!.. vous me frappez!..

PANTALON.

Mais ne m'avez-vous pas dit?..

LE DOCTEUR.

Que je voulais un soufflet... à souffler!..

PANTALON.

Alors, on s'explique... Monsieur le Quincaillier, donnez-nous un soufflet à souffler...

(On apporte un soufflet, et le docteur souffle Mezzetin, qui, petit à petit, reprend sa forme ordinaire.)

LE DOCTEUR.

Eh bien! jeune homme, êtes-vous mieux?..

MEZZETIN.

Mais oui, je me préfère comme ça.

PANTALON.

Docteur, nous vous remercions bien. Combien vous dois-je?

LE DOCTEUR.

Vous me paierez avec autre chose.

(Ils le reconduisent.)

SCÈNE XXII.

PIERROT, du coin de la maison.

Eh! les autres!.. vous ne voyez pas une grosse vilaine tête qui fait des grimaces?

LÉANDRE.

Nous ne voyons que la tienne...

PIERROT.

Alors, je me risque!..

PANTALON.

Mon cousin Léandre, je fais une réflexion... Ce pays me paraît produire entre autres céréales un grand nombre de coups de bâton, de fourches dans le ventre, etc., etc... C'est peut-être dans l'air... Je voudrais voyager...

LÉANDRE.

Où voulez-vous aller?

PANTALON.

Mais j'irais bien volontiers à Constantinople.

PIERROT.

Vous n'avez qu'à dire... J'ai un talisman de première qualité pour les voyages... Vous allez voir!.. Je désire être transporté à Constantinople avec toute la famille de mon respectable maître.

(Pierrot joue sur son mirliton l'air : A voyager, je passerais ma vie. — Le théâtre change.)

Sixième tableau.

La façade du Cirque olympique. La queue se forme. Les marchands du boulevart crient leurs fruits et leur limonade.

SCÈNE XXIII.

PANTALON, LÉANDRE, ISABELLE, PIERROT, MEZZETIN, PEUPLE.

LÉANDRE.

Où sommes-nous donc ici...

PIERROT.

Vous le voyez bien, à Constantinople... Tenez, voilà le jardin Turc...

PANTALON, montrant le Cirque.

C'est juste... Dites donc, Léandre, ce magnifique monument est sans doute la mosquée de Sainte-Sophie?

LÉANDRE.

Tous ces musulmans en casquette et ces odalisques en bonnet me paraissent peu asiatiques.. (A un passant.) Monsieur, pourriez-vous nous dire où nous sommes ici?

LE PASSANT.

Parbleu! vous êtes sur le boulevart du Temple, en face du Cirque.

PANTALON.

On a bien raison de dire que Constantinople a le plus beau port de l'univers; ce boulevart est magnifique.

LÉANDRE.

Qu'est-ce que c'est que le Cirque?.. et que fait-on dedans?..

LE PASSANT.

On y fait de l'argent, quand on peut.

LÉANDRE.

Mais enfin qu'y voit-on?

LE PASSANT.

AIR :

Ils ont d'élégans sauteurs
Et d'beaux quadrupèdes,
Ils ont aussi pour auteurs
De simples bipèdes.

On met assez peu de prix
A leurs mus's badines;
Quand ils n'peuvent pas mettr' d'esprit,
Ils mett'nt des machines.

Et parmi ces animaux,
Sauteurs et poètes,
Monsieur, ce sont les chevaux
Qui sont les moins bêtes...

ARLEQUIN, arrivant avec Lélio.

Tenez, voilà votre Isabelle... reprenez-la.

LÉLIO, bas à Isabelle.

C'est moi, venez...

ARLEQUIN.

Là, j'ai mes entrées au théâtre.

(Ils entrent au travers de la foule.)

LÉANDRE, apercevant Isabelle et Lélio.

Ciel! Lélio!.. Isabelle!... Ils sont entrés là; venez, venez donc!

(Pantalon, Léandre, Pierrot et Mezzetin veulent entrer au Cirque, mais ils sont au même instant déshabillés.)

TOUT LE PEUPLE.

AIR : Je le tiens.

Voyez donc
Le drôl' de costume;
Voyez donc!
Ils vont prendre un rhume.

PIERROT.

On laiss' sa canne au bureau,
J' sais qu' c'est la coutume;
Mais sa culotte, son chapeau,
Ça m' paraît nouveau.

Voyez donc, etc.

(La foule les poursuit avec des éclats de rire. Un omnibus passe, la famille Pantalon s'y réfugie. L'omnibus est transformé en barraque de banquistes, dans laquelle se trouve des bêtes féroces. Pantalon, Léandre et Pierrot jettent des cris affreux.)

TOUT LE PEUPLE.

AIR : Oh, oh, oh! ah, ah, ah!

Comme au travers de ces barreaux,
Ils ont de bonnes têtes,
Les uns sont d' méchans animaux,
Les autr's de bonnes bêtes.
Ils ont vraiment l'air bien piteux,
Les malheureux
Tremblent déjà,
Là, là,
Oh! oh! oh! ah! ah! ah!
La pauvre mine qu'ils font là.

(Le théâtre change.)

Septième tableau.

Un petit atelier de peinture. Plusieurs tableaux sont accrochés à la muraille : un joueur de violon, un soldat au port d'armes, un portrait en pied de femme, un paysage, et dans le fond, une grande toile représentant une scène d'enrôlement.

SCÈNF XXIV.

ISABELLE, entrant.

Me voilà encore dans ce petit pavillon où j'ai passé ma jeunesse, et qui me semble bien triste maintenant. Pour cette fois, Pierrot s'est servi utilement pour mon père du talisman qu'il possède. Ennuyé de tout ce qui lui arrivait en se mettant à notre poursuite, il a souhaité que je fusse entièrement à Lélio, et que mon père ne me revît jamais; le contraire s'est fait, et nous voilà de nouveau installés dans notre maison de Naples. Allons, le travail peut seul me distraire. (Pendant ce monologue, le portrait de Lélio s'est formé sur la toile.) Voilà bien ses traits!.. Cette image de celui que j'aime me consolera dans ma captivité.

SCÈNE XXV.

PIERROT, ISABELLE, LÉLIO, sous le costume d'un vieillard; il a une longue barbe grise.

PIERROT.

Voilà, Mademoiselle, le modèle que vous avez demandé... J'ai trouvé ce bonhomme assis

auprès de la maison... Vous voulez peindre Œdipe? je crois que voilà votre affaire... Si vous voulez, je poserai pour Antigone... Ah! la belle barbe!.. Je vous en prie, peignez-la, Mademoiselle.

ISABELLE.

C'est assez; laisse-moi!

PIERROT.

C'est bon, je m'en vais... Si vous avez besoin de quelque chose... Vous savez que le seigneur Pantalon m'a posé en sentinelle à votre porte... et je vous garde bien; on a trop de peine à vous rattraper. (Il sort.)

SCÈNE XXVI.

ISABELLE, LÉLIO.

ISABELLE.

Placez-vous là, bonhomme.

LÉLIO, jetant sa barbe.

Eh quoi! vous ne m'avez pas reconnu?

ISABELLE.

Lélio!

LÉLIO.

Partons! nous n'avons pas un instant à perdre!..

ISABELLE.

Toutes les portes sont gardées... Par où?

ARLEQUIN, paraissant à la fenêtre.

Par la fenêtre... Je viens de placer là une échelle.

SCÈNE XXVII.

PIERROT, entr'ouvrant la porte.

Vous n'avez besoin de rien?.. Tiens! ils ne sont plus là? elle l'aura fait passer dans son salon... (Allant frapper à la porte du salon.) Oh! elle ne répondra pas, allez... Ca m'est égal, j'aime autant la garder ici qu'à la porte!.. On ne m'a jamais laissé regarder tous ces tableaux, ils sont ma foi fort gentils... ça ne doit pas être bien difficile à faire... avec de la couleur.... J'ai envie d'essayer. (Il prend un pinceau, et sur une toile accrochée à la muraille, il dessine un bonhomme qui se met à danser. Le joueur de violon, que l'on voit dans un autre tableau, accompagne le petit danseur.) Il danse, ma foi!.. Si j'avais su cela, je lui aurais fait plus de mollets!.. Ah! il se repose; je le crois bien, au train dont il allait, il se donnerait une fière courbature... Voilà une jolie dame! c'est dommage que ce ne soit qu'en peinture... Oh! Pierrot, mon ami, comme ce serait votre affaire... Madame, vous êtes charmante, et si... (La dame salue.) Voilà de la politesse!.. Et dire que c'est à l'huile!.. C'est égal, j'ai envie de l'embrasser... je me ferai illusion. (Il veut s'approcher, mais le soldat de l'autre tableau le met en joue et lui tire un coup de fusil.) Aïe! aïe! si je ne m'étais pas retourné à temps, je recevais tout dans le dos... Ah ça! mais, depuis quand les portraits se permettent-ils de se livrer à des exercices aussi malhonnêtes?.. Ce ne sont pas les tableaux, ce sont les visiteurs qui sont exposés dans ce salon fantastique!.. Je n'ose plus rien regarder, ma parole d'honneur; et pourtant voilà ce soldat qui offre à ce nigaud de paysan une bourse qui me paraît bien ronde. C'est bien fait!.. ah! c'est joliment fait!.. ça ressort bien... On dirait qu'on peut la prendre... Prends-la donc, imbécille!.. il n'y a que cela à faire...

(Pierrot prend la bourse; aussitôt tout le tableau de l'enrôlement s'anime. Le tambour bat, les soldats défilent.)

LE SERGENT.

Tu es soldat du roi.

PIERROT.

Du tout! du tout! du tout!

LE SERGENT.

AIR du Pas redoublé.

Il faut battre nos ennemis.

PIERROT.

Je n'ai pas de courage.

LE SERGENT.

Les écraser comm' des fourmis.

PIERROT.

J' n'entends rien au carnage.
Tenez, pour que j' vous serve un peu,
Faut m' metrte dans la cantine,
Car j' n'ai jamais vu d'autre feu,
Que c'lui de la cuisine.

(On l'entraîne. — Le théâtre change.)

Huitième tableau.

Une campagne. Dans le fond, une vieille masure; à gauche, une auberge.

SCÈNE XXVIII.

LÉLIO, ISABELLE, ARLEQUIN, en homme du peuple; puis UNE AUBERGISTE.

LÉLIO.

Je crois, ma chère Isabelle, qu'ils auront perdu nos traces...

ISABELLE.

Mais que deviendrons-nous? La fée Serpentine semble nous avoir abandonnés...

ARLEQUIN.

Ne suis-je pas là, moi?

LÉLIO.

Et d'ailleurs, nos talens nous feront vivre... Moi, je donnerai des leçons de musique... vous, vous ferez de jolis tableaux... Nous ne dépendrons que de nous.

ARLEQUIN.

En attendant les écoliers et les amateurs de tableaux, il faut dîner... Voici justement une petite auberge. Eh! la maison!

UNE VIEILLE AUBERGISTE.

Qu'y a-t-il pour votre service?

ARLEQUIN.

Nous voulons dîner.

LA VIEILLE AUBERGISTE.

Ah! mon Dieu! mon bon seigneur, nous n'avons plus qu'une bouteille de vin et un morceau de pain... C'est moi qui suis encore la mieux fournie de tout le village... Le pays n'est pas riche.

LÉLIO.

Il y paraît.

ARLEQUIN.

Donnez toujours ça bonne femme... Nous nous en arrangerons.

(Elle rentre dans l'auberge.)

LÉLIO.

Vous allez faire un bien chétif repas, ma chère Isabelle.

ARLEQUIN.

Pourquoi ça, donc?.. Donnez-moi votre flûte et votre cahier de musique.

LÉLIO.

Tu veux nous jouer quelque chose pour nous faire oublier la médiocrité du festin.

ARLEQUIN.

Je veux vous faire cuire quelques côtelettes. (La flûte se transforme en un gril, et le cahier de musique en un carré de côtelettes.)

LÉLIO.

Parfait! elles ont ma foi bonne mine.

ARLEQUIN.

Pardieu! elles sont toutes fraîches. (A l'Aubergiste qui entre avec son morceau de pain et sa bouteille.) Tenez, bonne femme, mettez-nous ça sur le gril.

LA VIEILLE AUBERGISTE.

Ah! vous aviez vos provisions!.. Ça va être cuit dans l'instant.

ARLEQUIN.

Allons, à table. Goûtons d'abord le vin de cette bonne femme.

ISABELLE.

Pour moi, je ne boirai pas de vin, merci... Si cette bonne femme avait un peu de lait...

ARLEQUIN.

Du lait? en voilà... (Une seconde bouteille sort de la première. Léandre verse du lait à Isabelle.) Et vous, seigneur Lélio, que boirez-vous?..

LÉLIO.

Du vin.

ARLEQUIN.

Vous êtes servi... (Il sort une troisième bouteille. Arlequin verse du vin à Lélio.) Et moi, je boirai du rhum. (Il se verse du rhum.)

SCÈNE XXIX.

LES MÊMES, PANTALON, LÉANDRE, PIERROT.

(Pantalon, Léandre et Pierrot se cachent derrière un poteau.)

PANTALON.

Je vous dis que les voilà... Vous ne voyez pas, là, assis à cette table!.. Attendons l'arrivée des sbires...

ARLEQUIN, qui les a aperçus.

Le seigneur Pantalon!

ISABELLE.

Nous sommes perdus!

ARLEQUIN.

Ils ne nous suivront pas là où je vais vous conduire... Vous êtes à Venise.

Le théâtre change.

Neuvième tableau.

Une magnifique vue de Venise. Des gondoliers et des femmes du peuple arrivent sur le théâtre. On danse une tarentelle.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Une place de village. A droite du spectateur, une auberge; au fond, un mat de cocagne. Des boutiques en plein vent sont établies. Tout annonce une fête de campagne.

Dixième tableau.

Au lever du rideau, on voit une foule de moissonneurs et de moissonneuses qui se promènent. Tout annonce une réjouissance publique. Au milieu de la foule Isabelle et Lélio, qui regardent les préparatifs de la fête. Sur la place on distingue un optique.

SCÈNE I.

LÉLIO, ISABELLE, PEUPLE NAPOLITAIN; puis ARLEQUIN.

CHŒUR.

AIR: Marche de la Muette.

Fêtons cette heureuse journée
Par des danses et des chansons.
La récolte est terminée;
Le ciel a béni nos moissons;
Plus de tourmens, plus de labeur;
Tout au plaisir, tout au bonheur.

(A ce moment Arlequin paraît. Il arrête Lélio et Isabelle, qui allaient suivre les moissonneurs.)

ARLEQUIN.

Mon cher maître... je ne crois pas qu'il soit prudent de rester plus long-temps sur cette place. J'ai rencontré à quelques pas d'ici le seigneur Léandre qui demandait partout un podestat, et qui jurait de se venger des tours que je lui ai joués... Entrez dans cette auberge, et attendez là que j'aie trouvé un moyen de dépister nos poursuivans...

LÉLIO.

Arlequin a raison. Evitons les regards de nos ennemis. N'oublions pas que le seigneur Pantalon tient entre ses mains un talisman contre lequel Arlequin lui-même ne pourrait nous défendre... Qui vous arrête?... Que pouvez-vous craindre?..

ISABELLE.

Je ne crains rien, sans doute; mais je suis beaucoup plus rassurée quand nous sommes trois.

ARLEQUIN.

Eh bien! ma chère maîtresse, je vous don-

nerai aujourd'hui même, pour vous tranquilliser, une jeune et gentille camériste qui ne vous quittera ni le jour, ni la nuit.

ISABELLE.

Et cette camériste, quand l'aurai-je ?

ARLEQUIN.

Avant une heure... Mais jusque-là ayez foi dans la vertu du seigneur Lélio... Entrez vite.

ENSEMBLE.

AIR : Mon cœur à l'espoir s'abandonne.

ARLEQUIN.

A son amour, ma gentille maîtresse,
Laissez le soin de vous bien protéger.
Vous, Monseigneur, redoublez de sagesse,
Le tête-à-tête offre tant de danger.

ISABELLE.

Autant que lui, moi je crains ma faiblesse,
Il faut un tiers là, pour me protéger.
Dieu des amours, donnez-nous la sagesse,
Du tête-à-tête, écartez le danger.

LÉLIO.

Ah! je saurai maîtriser ma tendresse,
Et seul toujours je veux vous protéger.
Notre bonheur dépend de ma sagesse;
Le tête-à-tête est pour vous sans danger.

(Lélio et Isabelle sortent.)

SCÈNE II.

ARLEQUIN, seul.

La petite a raison : je n'entends rien au métier de duègne... et faute d'une compagnie d'assurance qui me garantisse la vertu de la Signora... il faut que je lui donne un bouclier, un porte-respect, une camériste, enfin, assez jeune et assez jolie pour détourner à son profit les baisers qu'on destinerait à sa maîtresse. Ça doit se trouver ici.

SCÈNE III.

ARLEQUIN, COLOMBINE, CORNUOSOR, BANQUISTES, PEUPLE.

CHŒUR.

AIR : Marche du Siége de Corinthe.

Place, place au devin
Qui commande au destin;
Déjà sa bonne humeur
Annonce du bonheur.

COLOMBINE.

Dans l'ciel qui brille,
Il lit, et sans mentir,
A chaque fille,
Il dira l'avenir.

REPRISE.

Place, place au devin, etc., etc.

(Un cercle se forme autour de l'optique, sur lequel Cornuosor et Colombine sont appuyés.)

CORNUOSOR, battant la caisse.

Charmans Napolitains, vous voyez en moi l'illustre Cornuosor, descendant en ligne droite du grand Nabuchodonosor que les poètes ont transformé en bête, et qui pourtant n'a jamais changé. Il m'a transmis l'art de lire dans les astres et de faire de la pommade du lion avec de la graisse d'ours... il m'a transmis en outre le talent de prédire l'avenir et d'enlever les taches. Je vous présente Colombine, ma fille, mon élève chérie; de plus, je vous ferai voir dans cette lanterne magique le portrait de mon aïeul dans son palais de Babylone, le tremblement de terre de la Martinique et le massacre des Innocens. Ma prédiction, la vue de Babylone et de ma fille, vous avez tout cela pour trois sous.

(Il bat la caisse.)

ARLEQUIN, qui a regardé Colombine.

Voilà mon affaire... L'ami, je vous donne trois ducats, et je paie d'avance.

CORNUOSOR, à part.

C'est quelque seigneur africain... (Haut.) Ah! Monseigneur, vous faites les choses... Mais je ne serai pas en reste... Colombine, une chaise à Monseigneur, une révérence et un roulement pour Monseigneur.

ARLEQUIN, l'arrêtant.

Je me contente de la révérence et de Colombine, que je te demande...

CORNUOSOR.

En mariage... Mon cœur en saignera; mais je vous la donne.

ARLEQUIN.

D'abord, cette fille n'est pas à toi... Tu l'as trouvée.

CORNUOSOR.

C'est vrai.

ARLEQUIN.

Donc, elle est libre et maîtresse de son sort. Maintenant, j'offre à cette petite de quitter son misérable costume de saltimbanque pour entrer au service d'une jeune signora.

COLOMBINE.

J'aurai d'autres habits!.. Seront-ils jolis?..

ARLEQUIN.

Tu peux en juger.

(Le costume misérable de Colombine disparaît; elle est en Colombine élégante et coquette.)

TOUS.

C'est un sorcier!

CORNUOSOR.

O grand homme!.. je m'incline... Mais si tu me prends ma Colombine, que me restera-t-il?..

ARLEQUIN.

En échange de Colombine, combien veux-tu de clowns?

CORNUOSOR.

Si j'osais t'en demander deux.

ARLEQUIN.

Je t'en donne quatre.

CORNUOSOR.

Quatre! Où sont-ils?

ARLEQUIN.

Les voilà!..

(Les parois de la lanterne magique tombent, et on aperçoit les quatre clowns qui se lèvent tout-à-coup dans une attitude grotesque.)

CHŒUR.

AIR : Amis, le soleil va paraître.

Ah! quel prodige! quel étonnant miracle!
En vérité, c'est un très grand sorcier.
Quand il nous donne un aussi beau spectacle,
Il est bien bon de n'pas l'faire payer.

CORNUOSOR.

Il y en a, ma foi, quatre... Mais ces gaillards-là ne doivent rien savoir, et leur éducation va me ruiner.

ARLEQUIN.

Tu n'as rien à leur apprendre... Venez, Colombine.

COLOMBINE.

Où me conduisez-vous?

ARLEQUIN.

Auprès de votre maîtresse, qui vous attend.

(Arlequin entre avec Colombine dans l'auberge. —

SCÈNE IV.

Exercice des clowns,

CORNUOSOR.

C'est admirable! Ma fortune est faite... Venez, mes amis, suivez-moi. C'est sur la grande place de Naples que je vais vous conduire ; là, vous ferez tous vos exercices.

(Les quatre clowns prennent Cornuosor et le portent en triomphe. Le peuple sort en reprenant le chœur.)

Ah ! quel prodige, etc., etc.

SCÈNE V.

PIERROT, PANTALON, LÉANDRE, MEZZETIN.

PANTALON.

Non, mon cher Léandre... non... Vous êtes d'une générosité que j'appelerais absurde si elle n'était pas stupide. Je ne veux plus de ce garçon, il ne fait que des malheurs.

PIERROT.

C'est vrai que j'ai pas la main heureuse... Mais c'est pas moi qui suis cause de toutes vos déconfitures. C'est ce diable de mirliton. On me dit : Avec ça, tu peux demander tout ce que tu voudras... Je demande blanc... y me vient noir.

PANTALON.

Laisse-moi tranquille !

PIERROT.

En voulez-vous une preuve?.. Je vais vous souhaiter de vivre cent ans... Vous allez être malade, mort et enterré en un clin d'œil. Ça en fera une de preuve... Je souffle...

PANTALON.

Du tout !

LÉANDRE.

Vous avez tort... Ce garçon demande à se justifier.

PANTALON.

Qu'il se justifie sur vous, j'y consens.

MEZZETIN.

Si j'osais, je donnerais un conseil au seigneur Pantalon. Qu'il essaie sur Pierrot du pouvoir malin de cet instrument à vent...

PANTALON.

Il a raison.

LÉANDRE.

Ça revient absolument au même.

PANTALON.

C'est possible, mais j'aime mieux ce moyen-là. Passe-moi ton talisman.

PIERROT.

Un moment, entendons-nous... Il faut me souhaiter quelque chose...

PANTALON.

D'heureux ?

PIERROT.

Du tout, ne confondons pas... Quelque chose de malheureux, de très malheureux; c'est toujours le contraire qui arrive. Tenez, je suis rompu, brisé; désirez que je marche une heure sans m'arrêter, il va m'arriver un fauteuil à la Voltaire.

PANTALON.

Tu crois ?

PIERROT.

J'en suis sûr!.. Allez, je m'asseois de confiance.

PANTALON.

Je souhaite que Pierrot marche une heure sans s'arrêter.

(Aussitôt Pierrot, qui se laisse aller comme dans un fauteuil, se relève tout-à-coup comme s'il avait rencontré un coup de pied, et se met à courir à droite et à gauche.)

PANTALON.

Je ne vois pas venir de fauteuil.

PIERROT, marchant.

Ni moi non plus... Vous vous êtes trompé.... Arrêtez... arrêtez-moi donc !

(On cherche à le retenir, mais il renverse tout.)

PIERROT.

Je ne peux pas aller toujours comme ça.... Soufflez, seigneur Pantalon, soufflez encore. (Pantalon souffle, Pierrot se met à courir.) C'est affreux... Oh ! le point de côté... la rate...

(A ce moment, le docteur Balourdo passe dans la rue ; il est bousculé par Pierrot.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BALOURDO.

BALOURDO.

Ouf! prends donc garde, animal.

PIERROT.

Gare !.. gare!..

PANTALON.

Seigneur docteur... ce garçon vient d'être pris d'une indisposition subite que je ne saurais appeler d'un autre nom que celui de courante.

BALOURDO.

Comment l'entendez-vous ? nous avons diverses affections qui portent cette dénomination.

PANTALON.

Regardez-le... il ne fait que cela depuis un quart-d'heure.

LÉANDRE.

C'est là sa maladie.

BALOURDO.

Je vais le guérir en un instant... Mezzetin, prenez un bâton, et cassez une jambe à Monsieur, il s'arrêtera instantanément.

MEZZETIN.

C'est juste.

LÉANDRE.

C'est juste.

PANTALON.

Ce que c'est que la science !

BALOURDO.

Il ne reste plus maintenant qu'à demander à ce garçon à laquelle de ses deux jambes il tient le moins.

PIERROT.

Je m'y oppose... je m'y oppose... Mezzetin, si tu m'approches, je te passe sur le corps.

PANTALON.

Je trouve en effet le remède un peu violent, et j'y renonce.

PIERROT.

Ah! merci, mon cher maître, merci!.. Si je l'osais, je vous embrasserais à la course... Oh! les jambes... Docteur, prêtez-moi votre canne.. ça me soulagera.

BALOURDO.

Volontiers....

(Il court après lui pour lui donner sa canne, Pierrot l'attrape au passage.)

PANTALON.

Décidément, ça me fatigue de lui voir faire comme ça le balancier de pendule. Je souhaite que Pierrot marche tout droit devant lui, comme feu le juif errant.

PIERROT.

Ah! ah!

(Il sort en courant droit comme une flèche.)

MEZZETIN.

Ah! comme il file!..

BALOURDO.

Et ma canne... ma canne. (Il sort en courant.)

LÉANDRE, revenant à Pantalon.

Mais c'est un trésor que vous avez là, seigneur Pantalon.

PANTALON.

Mes amis, j'ai bien réfléchi sur ce mirliton... je crois que j'ai là un trésor, et nous allons en avoir la preuve tout de suite. Je veux savoir où se trouvent en ce moment Isabelle et Lélio.

(Aussitôt, une des fenêtres de l'auberge s'ouvre, et on aperçoit Lélio et Isabelle à table, et Arlequin leur présentant Colombine.)

LÉANDRE.

Ah! pardieu! les voilà! oh! cette fois, nous les tenons.

PANTALON.

Mezzetin, appelle du monde; crie à la garde, au feu; crie tout ce que tu voudras.

ISABELLE.

Nous sommes perdus!

ARLEQUIN.

Je suis là.

(Aux cris de Mezzetin, tout le monde accourt.)

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, COLOMBINE, ISABELLE, LÉLIO, LÉANDRE, PANTALON, MEZZETIN, PEUPLE.

CHOEUR.

AIR : Clic, clac.

Qu'avez-vous?
Pourquoi donc ce tapage?
Nous accourons tous
Pour savoir ce qu'on veut de nous.
A-t-on mis le feu dans le village?
Qu'est-il arrivé?
Tout c' bruit, nous ne l'avons pas rêvé.

PANTALON.

Amis, prêtez-moi main forte
Pour arrêter un séducteur.
Avec nous gardez cette porte,
De ma fille sauvez l'honneur.

REPRISE.

Qu'avez-vous, etc.

(Pendant la reprise, Arlequin, Isabelle, Lélio et Colombine sont sortis de la maison.)

PANTALON.

Arrêtez-les.

ARLEQUIN.

Laissez-nous passer.

PANTALON.

Je vous promets dix ducats d'or.

ARLEQUIN.

Je vous en donne cent... Place! place!

(Il jette des pièces d'or, tout le monde les ramasse.)

ARLEQUIN.

Bonjour, seigneur Pantalon.

PANTALON.

Je les arrêterai moi-même.

(Il veut saisir Isabelle, mais Arlequin le fait pirouetter sur lui-même; dans ce moment, le mirliton tombe de la poche de Pantalon : Léandre le ramasse.)

LÉANDRE.

Victoire, seigneur Pantalon... ils sont à nous; je veux que Lélio, Isabelle et leurs accolytes soient immédiatement en prison.

ARLEQUIN.

Bravo!.. soufflez fort, seigneur Léandre.

(Léandre souffle dans le mirliton; aussitôt le mat de Cocagne se développe et devient une prison dans laquelle sont renfermés Pantalon, Léandre et Mezzetin. Le peuple s'est éloigné en portant presqu'en triomphe Arlequin, Isabelle, Colombine et Lélio. — Le théâtre change.)

Onzième tableau.

Une prison.

SCÈNE VIII.

PANTALON, LÉANDRE ET MEZZETIN.

PANTALON.

Où sommes-nous?

MEZZETIN.

Dans une cave.

LÉANDRE.

Je n'en reviens pas.

PANTALON.

Moi, je n'y reviendrai pas... sortons d'ici bien vite, ça me donne des idées noires.

(Il frappe, un geôlier paraît.)

LE GEOLIER.

Que demandez-vous?

PANTALON.

Mon ami, je ne demande qu'une seule petite chose... c'est à m'en aller.

LE GEOLIER.

Et c'est la seule chose que je ne puisse pas vous accorder.

PANTALON.

Comment?

MEZZETIN.

Nous voilà bien.

PANTALON.

Mais nous sommes ici par erreur.

LÉANDRE.

Par un malentendu.

LE GEOLIER.

Messeigneurs, excepté la clé des champs, je n'ai rien à vous refuser.

(Il referme la porte au verrou.)

PANTALON.

Cric, crac... Pardieu, Léandre, vous avez fait là un beau chef-d'œuvre.

LÉANDRE.

Je n'ai rien fait du tout. C'est votre damné mirliton qui nous amène toutes ces catastrophes. Je voudrais tenir là ce mauvais plaisant de Chrisostôme, je le briserais comme je brise ce legs ridicule qu'il ne nous a laissé que pour se moquer de nous. (Il le brise.)

PANTALON.

Arrêtez!.. qu'est-ce que vous faites, malheureux!

LÉANDRE.

Je ne veux pas qu'il en reste un vestige.

(Il en jette les morceaux.)

PANTALON.

Imprudent! ce mirliton nous aurait tiré d'ici.

LÉANDRE.

Laissez donc... c'est lui qui nous y a mis... Qu'est-ce que nous allons faire?

MEZZETIN.

Ai-je le droit d'avoir une idée?

PANTALON.

En prison, tous les hommes sont égaux... je t'accorde la permission d'avoir de l'esprit.

MEZZETIN.

Merci. Le geôlier nous a dit qu'à l'exception de la clé des champs il n'avait rien à nous refuser... si nous lui demandions à dîner?

PANTALON.

Qu'en pensez-vous, Léandre?

LÉANDRE.

Appelle ce geôlier, et dînons faute de mieux.

MEZZETIN, frappant à la porte.

Oh là! geôlier!

LE GEOLIER, paraissant.

Que désirez-vous?

PANTALON.

A dîner.

LÉANDRE.

Et servez-nous un repas splendide.

LE GEOLIER.

Combien de couverts?

LÉANDRE.

Deux.

MEZZETIN.

Trois... en prison, tous les hommes sont égaux.

LE GEOLIER.

Vous allez être servis!

(Sur un geste du geôlier, on apporte une table et trois tabourets.)

PANTALON, LÉANDRE, MEZZETIN.

Air : Je regardais Madelinette.

Allons vite, apportez la table,
Servez-nous à discrétion
Mets exquis et vin délectable
Pour égayer notre prison.

LÉANDRE.

Surtout, donnez-nous du champagne,
Nous en boirons jusqu'à ce soir,
Au moins, nous battrons la campagne,
Si nous ne pouvons plus la voir.

ENSEMBLE.

LE GEOLIER ET SES AIDES.

Allons vite, apportons la table;
Servons-leur à discrétion
Mets exquis et vin délectable,
Il faut égayer leur prison.

LE GEOLIER.

En attendant le rôti, voici le vin demandé et des hors-d'œuvre. (Il sort.)

LÉANDRE.

Allons, à table, seigneur Pantalon.

MEZZETIN.

C'est ça, à table. Je vais m'en donner de mon idée.

LÉANDRE, buvant.

Le champagne, voilà un talisman qui fait tout voir couleur de rose...

MEZZETIN.

Ce vin-là fait un drôle d'effet tout de même.

Air : Buvons amis, buvons frais.

Buvez-en, seigneur Pantalon,
Ça remet d'la gaîté dans l'âme.

PANTALON, tristement.

Non, je sens partout le charbon
Et je ne vois que feux ou flamme.

LÉANDRE, lui versant.

Avalez ceci tout d'un trait,
Car en moi ce vin fait merveille.
Prison, bûcher, mort, tout disparaît,
Et je n'ai pas fini la bouteille.

MEZZETIN, se versant à boire.

Finissons vite la bouteille.

LÉANDRE.

Grisez-vous, je vous le conseille.
La gaîté
C'est la liberté.

ENSEMBLE.

Grisons-nous, il nous le conseille.
La gaîté
C'est la liberté.

LÉANDRE.

Eh bien! seigneur Pantalon! comment vous trouvez-vous?

PANTALON.

Mieux... Je ne vois pas encore rose... mais ça va venir... Je ne sais pas si c'est la peur ou les alimens que je n'ai pas mangés, mais je suis fort malade.

LÉANDRE.

Je sais ce que c'est... Mezzetin, demande du thé.

MEZZETIN.

Oui, Seigneur, je vais demander du thé au punch... au rhum.... ça doit être plus souverain. (Il frappe à la porte; le geôlier paraît.) Le doyen de mes maîtres se trouve incommodé... Il désirerait du thé... mais du thé au punch et au rhum.

LE GEOLIER.

Nous avons plus fort que ça.

MEZZETIN.

Très bien !

LÉANDRE.

Dépêchez-vous, le seigneur Pantalon a le cœur sur la main.

LE GEOLIER.

J'ai là ce que vous demandez.

(On apporte sur un plateau une théière et trois tasses.)

MEZZETIN.

Plus fort que du rhum !.. qu'est-ce que ça peut-être ?... (Il lit.) Thé poudre à canon.... Fichtr'... ça doit être raide.

LÉANDRE, versant le thé à Pantalon.

Allons, prenez ça.

MEZZETIN.

Ça va vous remettre.

PANTALON, après avoir bu.

Qu'est-ce que c'est que ce thé-là ?

MEZZETIN, de même.

Oh !

LÉANDRE, de même.

Aïe !

MEZZETIN.

C'est du feu.

LÉANDRE.

C'est du plomb.

PANTALON.

C'est le diable !

MEZZETIN.

Je sens là...

LÉANDRE.

Comme une commotion...

PANTALON.

Intérieure.

MEZZETIN.

Je saute !

LÉANDRE.

J'éclate !

PANTALON.

Je.....

(Sous chaque tabouret éclate une pétarade ; ils se lèvent tous trois comme s'ils sautaient en l'air.)

ENSEMBLE.

Air : Gare au séducteur. (Mise 17.

Ah ! c'est une horreur !
On nous mine
Et contremine.
De cette liqueur
Le diable même est l'auteur.

(Ils sortent en courant. — Le théâtre change.)

Douzième tableau.

Une chambre d'auberge.

SCÈNE IX.

L'HOTELLIÈRE, PIERROT.

L'HÔTELLIÈRE.

Je vous répète, Monsieur, que tous mes lits sont pleins.

PIERROT.

Il ne me faut pas beaucoup de place... en se gênant un peu... Je suis très bon coucheur.

L'HÔTELLIÈRE.

Je ne puis faire cette proposition à aucun de nos voyageurs.

PIERROT.

Mais vous ne savez pas, femme éveillée que vous êtes, que je tombe de sommeil et de fatigue, que voilà trois heures que je cours tout droit devant moi comme un omnibus.

L'HÔTELLIÈRE.

Où alliez-vous ?

PIERROT.

Nulle part.

L'HÔTELLIÈRE.

Que cherchiez-vous ?

PIERROT.

Rien.

L'HÔTELLIÈRE.

Vous êtes fou, mon bon ami.

PIERROT.

Je suis éreinté ! Il me faut un lit ! tenez, je m'arrangerai du vôtre.

L'HÔTELLIÈRE.

Tout ce que je puis vous offrir, c'est ce canapé... Je ferai mettre un paravent pour que vous soyez moins importuné ; mais je ne vous réponds pas que les allans et venans ne vous réveilleront pas : c'est ici la salle commune.

PIERROT.

Ça m'est égal... Je tombe sur le canapé.

L'HÔTELLIÈRE.

Vous pourrez refermer le paravent, et vous serez presque chez vous. Que faut-il vous servir ?

PIERROT.

Une couverture et un verre d'eau.

L'HÔTELLIÈRE.

Vous ne prendrez que ça ?

PIERROT.

Quand je me réveillerai, j'irai faire un tour à la cuisine, et vous pouvez être sûre que je ne m'en irai pas sans prendre quelque chose.

Air : Valse de Robin des bois.

Avant d' quitter l'hôtellerie,
Je prétends bien goûter de tout ;
Mais hâtez-vous, je vous en prie,
Car, vous l' voyez, je dors debout.
Il m' faut peu d' chose pour que je m' lasse,
Voyez si j' peu encore marcher ;
J' brûlais l' pavé, j' fendais l'espace,
J'avais l'air d'une course au clocher.

REPRISE.

PIERROT.

Avant d' quitter, etc.

L'HÔTELLIÈRE.

Avant d' quitter l'hôtellerie,
Il compte bien goûter de tout ;
Hâtons-nous donc, puisqu'il m'en prie,
Car, je le vois, il dort debout.

(L'hôtellière sort.)

SCÈNE X.

PIERROT, seul.

Je me tâte... c'est bien moi... C'est qu'un moment, je me suis cru métamorphosé en mouvement de pendule... J'allais... j'allais... tout-à-

coup, je me suis arrêté comme un grand ressort qu'on vient de casser. Le vieux scélérat de Pantalon aura eu un remords de conscience... C'est égal, ça lui coûtera une paire de bottines, au vieux cuistre... Si ça avait duré une minute de plus, je m'entamais... Je crois même que... je verrai ça tout à l'heure... A-t-on idée d'une plaisanterie de ce genre-là? et quand je pense à tous ceux que j'ai jetés par terre... en ai-je reçu des sottises!.. Les sottises, il n'en reste rien... mais ça ne s'est pas borné à ça... puis, comme si ça n'était pas assez des coups, je passais toujours au moment où il tombait quelque chose des gouttières ou des croisées... Il en coûtera encore un habit à mon patron, car je ne peux plus me sentir avec celui-là.

SCÈNE XI.

PIERROT, L'HOTELLIÈRE, revenant et passant derrière le paravent.

L'HÔTELLIÈRE.

Voilà la couverture... vous pourrez dormir quand vous voudrez.

PIERROT.

Si je ne me réveillais pas pour dîner, faudrait pas vous inquiéter... Je dors quelquefois quarante-huit heures... ça m'arrive presque tous les deux jours. (Il passe derrière le paravent et se couche.) Je serai très bien... Bonjour, bonsoir, et bonne nuit.

L'HÔTELLIÈRE.

Saint Janvier me pardonne! il dort déjà.

(Elle referme tout-à-fait le paravent. A ce moment, Arlequin, Isabelle, Colombine et Lélio paraissent.)

SCÈNE XII.

PIERROT, endormi; L'HOTELLIÈRE, ARLEQUIN, COLOMBINE, LÉLIO, ISABELLE.

L'HÔTELLIÈRE.

Encore du monde!.. Ma foi, je ne sais plus où loger ceux-là.

ARLEQUIN.

Ainsi que je vous l'ai déjà dit, mon cher maître, vous n'avez plus à redouter le seigneur Pantalon. Je sais que le talisman qui faisait sa force n'est plus entre ses mains, et nous pourrons maintenant lutter avec avantage.

ISABELLE.

Mais s'il refuse toujours son consentement?

ARLEQUIN.

Je compte le tourmenter si bien qu'il sera fort heureux de nous l'accorder. La belle hôtellière, avez-vous un appartement à donner à mes maîtres?

L'HÔTELLIÈRE.

Je n'ai plus qu'une salle à manger.

ARLEQUIN.

Très bien! Garnissez la table de tout ce que vous avez de meilleur. Eh bien! l'hôtellière, vous n'êtes pas partie?

L'HÔTELLIÈRE.

J'attends la Signora pour lui montrer la route.

ARLEQUIN.

Allez, Signora; Colombine vous suit dans un instant.

LÉLIO, bas.

Retiens-la quelques minutes.

ARLEQUIN, bas.

Juste le temps de prendre un baiser sur la main... pas davantage.

AIR : Réveillons, réveillons. (DOMINO.)

Partez donc! partez donc! et soyez sans crainte,
Par ses soins, à l'instant, on va vous servir,
Avant peu vous pourrez aimer sans contrainte,
La table est encore un plaisir,
Sans scrupule on peut le saisir.

REPRISE.

Partons, etc.

(Isabelle et Lélio sortent, conduits par l'hôtellière.)

SCÈNE XIII.

PIERROT, endormi; COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

Si j'ai consenti à rester seule avec toi, c'est qu'il est temps, je crois, que tu me dises au juste ce que tu es : homme, diable ou sorcier?

ARLEQUIN.

Je suis Arlequin, et le meilleur enfant du monde. Écoute bien, petite, car nous avons été si tourmentés et si pressés par le seigneur Pantalon, que je n'ai pas eu le temps de te donner tes instructions. Sais-tu ce que c'est que la vertu?

COLOMBINE.

Je crois qu'oui.

ARLEQUIN.

Très bien. Sais-tu ce que c'est que l'amour?

COLOMBINE.

Tiens, c'te bêtise!

ARLEQUIN.

Très bien. Tu vas comprendre tout de suite ce que tu as à faire ici... La signora Isabelle représente la vertu au naturel, et mon maître, c'est l'amour en haut-de-chausses et en petit manteau... Il s'agit donc de défendre la vertu et de bien surveiller l'amour. Par exemple, il faut empêcher que mon maître prenne la main de la Signora... (Il prend la main de Colombine.) Et puis la lui baise... (Il la baise.) Il faut t'opposer à ce qu'il lui serre la taille... Ne souffre pas surtout qu'il l'embrasse. (Il l'embrasse.)

COLOMBINE.

Qu'est-ce que vous faites?

ARLEQUIN.

Je te fais ta leçon.

COLOMBINE.

Dites donc, beau professeur, pour garder les autres, il faut savoir se garder soi-même. Si quelqu'un nous avait vu?

ARLEQUIN.

Nous sommes seuls.

(Il veut encore l'embrasser; on entend un énorme bâillement.)

COLOMBINE.

Qu'est-ce que je vous disais?.. Le bruit venait de là.

ARLEQUIN, enlevant le paravent.

Je ne me trompe pas... c'est Pierrot.

COLOMBINE.

Pierrot!

PIERROT, se réveillant.

Qu'est-ce qui appelle?

ARLEQUIN.

Que fais-tu là, drôle? tu nous espionnais.

PIERROT.

Arlequin!.. J'ai le cauchemar, bien sûr!

ARLEQUIN.

Tu vas me payer les coups de bâton que tu m'as fait donner dans le sac.

PIERROT.

Oh! il est bon celui-là!.. c'est moi qui les ai reçus.

ARLEQUIN.

Lève-toi, et va-t'en!

PIERROT.

Du tout! je suis là-dessus pour quelques jours. Oh! c'est si bon d'étendre ses malheureux membres... Je voudrais pouvoir les allonger indéfiniment.

ARLEQUIN.

Eh bien! allonge-toi, Pierrot, mon ami.

(Pierrot et le canapé s'allongent ensemble, et tiennent toute la largeur du théâtre, puis disparaissent enfin par un des côtés.)

PIERROT.

Aïe! aïe!.. au secours! au secours!

SCÈNE XIV.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

Qu'est-ce que vous avez fait? Le pauvre garçon en mourra.

ARLEQUIN.

Du tout! Voilà ce que les talismans ont de particulier, c'est qu'ils vous cassent une de vos jambes, par exemple, une heure après, vous revenez avec la paire comme si de rien n'était, et ainsi de suite. Dans un moment, Pierrot ne pensera plus à ce qui vient de lui arriver.

L'HÔTELLIÈRE, entrant.

Ah! je vous cherchais, Monsieur. Il vient d'entrer dans mon hôtel des gens d'assez mauvaise mine qui sont à la poursuite de deux personnes. Au signalement qu'ils m'ont tracé, j'ai reconnu le jeune cavalier et la dame qui sont là. Comme vous le pensez bien, je me suis gardé de rien dire... mais s'ils veulent visiter mon hôtel, je suis seule, je suis veuve; mes garçons sont au marché, ils feraient chez moi tout ce qu'ils voudraient.

ARLEQUIN.

C'est le seigneur Pantalon qu'on aura laissé sortir de prison. Ne craignez rien... laissez monter ces Messieurs, et je serai là pour leur répondre... Toi, Colombine, va près d'Isabelle et ne lui dis rien de la présence de son père dans cette maison.... Je serai peut-être absent une heure ou deux... Ne quitte pas des yeux l'amour et la vertu.

COLOMBINE.

Sois tranquille, la leçon que tu m'as donnée était trop complète pour que j'aie pu l'oublier.

L'HÔTELLIÈRE.

Voilà ces Messieurs.

COLOMBINE.

Je rentre. (Elle sort avec Arlequin.)

SCÈNE XV.

L'HÔTELLIÈRE, LÉANDRE, PANTALON, MEZZETIN; puis ARLEQUIN.

PANTALON, LÉANDRE, MEZZETIN.

AIR : Honneur, honneur.

Nous n'pouvons avoir à présent
Recours à la magie;
Las! en perdant mon / son talisman,
J'perds ma fille chérie.
Il perd sa fille chérie.

PANTALON.

Un' paternité sûre
Est encore un tourment;
Sur ma tête je jure
De n'avoir plus d'enfant.

REPRISE.

Nous n'pouvons avoir à présent, etc.

LÉANDRE.

Seigneur Pantalon, il ne s'agit pas ici de geindre comme un mitron; il faut tirer vengeance de Lélio, et surtout de son pendard de domestique. Le trouble de l'hôtellière, en nous répondant, est un indice certain que nos fugitifs sont ici... Allons, seigneur Pantalon, rappelez donc votre vigueur passée.

PANTALON.

Mon jeune ami, elle est trop loin pour revenir.

LÉANDRE.

Je ne vous demande que de rester avec moi pour faire nombre... Un rassemblement, ça en impose toujours...

PANTALON.

S'il ne faut que faire nombre, je veux bien payer de ma personne.

LÉANDRE.

Hôtellière, ma mignonne, avez-vous un mari?

L'HÔTELLIÈRE.

Je suis veuve.

LÉANDRE.

Un frère?

L'HÔTELLIÈRE.

Je suis fille unique.

LÉANDRE.

Enfin, tu es seule ici?..

L'HÔTELLIÈRE.

Seule.

LÉANDRE.

Crois-tu donc m'effrayer par cette menace?.. Ceux que nous cherchons sont ici... Tu vas nous ouvrir toutes les portes, ou je te fais sauter toi et ta maison par les fenêtres.

PANTALON.

Vous êtes sûr qu'elle est seule?

ARLEQUIN, se montrant.

Qu'est-ce qui parle de me faire sauter par les fenêtres?...

LÉANDRE.

Monsieur, qui êtes-vous?

ARLEQUIN.

Je suis l'ami de Madame, et de plus capitaine dans les gardes wallones.

LÉANDRE.

Moi, Monsieur, je suis...

ARLEQUIN.

Un fat.

LÉANDRE.

Monsieur!

ARLEQUIN.

Un drôle!

LÉANDRE.

Monsieur!

ARLEQUIN.

Un paltoquet!

LÉANDRE.

Trois épithètes.. maisje n'en prendrai qu'une.. Nous sommes trois... et nous partageons.

PANTALON.

Gardez tout, mon ami.

ARLEQUIN.

Tout est pour vous, Monsieur! ainsi que ceci que je vous prie d'accepter.

(Il lui donne une pichenette.)

LÉANDRE.

Oh!

PANTALON.

Qu'est-ce qu'il y a? (Léandre lui repasse la pichenette.) Oh!

MEZZETIN.

Qu'est-ce que c'est? (Pantalon lui repasse la pichenette.) Oh!

LÉANDRE.

C'est trop fort.

PANTALON.

Beaucoup trop fort.

MEZZETIN.

Infiniment trop fort.

LÉANDRE.

Monsieur, je vous en demande raison...

PANTALON.

Moi, je ne demande plus rien.

MEZZETIN.

Ni moi non plus.

ARLEQUIN.

Justement, Monsieur, voici deux épées... Léandre en prend une et la présente à Pantalon.) Partageons...

PANTALON.

Du tout... Il a une manie insupportable.

LÉANDRE, à part.

J'ai envie d'appeler la garde.

ARLEQUIN.

C'est cela, Monsieur; en garde!.. Ces Messieurs seront nos témoins.

L'HÔTELLIÈRE.

Comment, Monsieur! chez moi? je ne souffrirai pas...

LÉANDRE.

Au fait, Madame est chez elle... Du moment qu'elle ne souffre pas... je respecte le domicile politique de Madame.

ARLEQUIN.

Je vous dois raison, et je paie toujours comptant... En garde, ou je vous embroche comme une alouette.

LÉANDRE.

Ça me décide... (Ils se battent; Arlequin tombe percé par l'épée de Léandre. Au cri qu'il jette, Léandre tombe d'un côté tandis qu'il tombe de l'autre.) Je suis mort!

L'HÔTELLIÈRE.

Hélas! au contraire, c'est Monsieur.

LÉANDRE.

En êtes-vous bien sûre?

PANTALON.

Oui, mon cher ami... il n'y a de tué ici que cet infortuné... je vous en donne ma parole d'honneur.

LÉANDRE, se relevant.

Il est mort? vraiment... Eh bien! ça vous étonne... mais je n'en fais jamais d'autres.

PANTALON.

C'est possible... mais qu'est-ce que nous allons faire de celui-ci?

L'HÔTELLIÈRE.

Pauvre homme! Oh! je le vengerai... Je vais prévenir le poste, la police: je vous ferai pendre tous les trois.

MEZZETIN.

Bon!..

PANTALON.

Ma bonne femme, taisez-vous, et prenez ceci.

L'HÔTELLIÈRE.

De l'argent pour me taire?.. par exemple!..

ARLEQUIN, se soulevant, et bas à l'hôtellière.

Prenez toujours.

L'HÔTELLIÈRE.

Ciel!

PANTALON.

Le ciel n'a rien à voir là-dedans... faites-moi le plaisir de nous faire apporter un brancard, et de ne rien dire de la petite discussion de ces Messieurs.

ARLEQUIN, bas.

Allez!..

L'HÔTELLIÈRE.

Au fait, tout ça ne me regarde pas. Je vais vous envoyer un brancard.

LÉANDRE.

Est-ce que vous voulez me porter en triomphe?

PANTALON.

Je veux n'avoir rien à démêler avec la police. Nous allons, vous et moi, emporter ce galant homme, l'enterrer dans mon jardin, et Mezzetin aussi.

MEZZETIN.

Comment! moi aussi.

LÉANDRE.

Vous êtes prudent comme un chat. Mais la sûreté étant fille de la prudence, je vous approuve.

L'HÔTELIÈRE, rentrant, suivie de deux garçons.

Voilà le brancard.

PANTALON.

Allons, Mezzetin, et vous, Madame, aidez-nous à le placer là-dessus. Quand cet homme sera chez moi, je serai tranquille.

ARLEQUIN, bas.

C'est ce que nous verrons.

(Léandre et Mezzetin portent le brancard.)

ENSEMBLE.

Mes amis,

Dans l'pays
Marchons en silence,
Et pas d'imprudence,
Car
Nous serions mis au rancart.

(Ils s'en vont tous trois, emportant Arlequin étendu sur le brancard.)

Troisième tableau.

(La maison de campagne de Pantalon; des arbres à droite et à gauche. Une fête pittoresque. Au changement on voit arriver Léandre et Mezzetin portant Arlequin; Pantalon les précède.)

SCÈNE XVI.

PANTALON, LÉANDRE, MEZZETIN, ARLEQUIN, sur le brancard.

PANTALON, ouvrant la porte de sa maison.

Grace au ciel, nous n'avons rencontré personne, et nous voici devant ma maison de campagne. En route, il m'est venu une idée. Mezzetin! approche, mon garçon. Tu es un bon domestique, mais l'homme est faible et bavard. Il t'arrive de boire un coup de plus et de dire une parole de trop. Tu ne voudrais pas compromettre ton excellent maître?..

MEZZETIN.

Non, certainement.

PANTALON.

Tu es prêt à tout faire pour me tranquilliser là-dessus?

MEZZETIN.

Absolument tout.

PANTALON.

Embrasse-moi, mon ami. En échange de ce bon procédé, je te promets d'exécuter ponctuellement tes dernières volontés.

MEZZETIN.

Qu'est-ce que vous entendez par là?

PANTALON.

Ne t'inquiète pas, mon ami... Léandre, vous que je reconnais à présent pour la plus forte lame de l'époque, faites-moi le chagrin et rendez-moi le service d'expédier ce pauvre Mezzetin, tuez-le sans lui faire de mal, si c'est possible.

MEZZETIN.

Me tuer!

PANTALON.

Mon ami, je te demande ça comme une dernière preuve d'attachement, et je te jure de n'en jamais exiger d'autres.

MEZZETIN.

Je la refuse, je la refuse absolument.

PANTALON.

Eh bien! voyons, laisse-toi seulement couper la langue. Je me contenterai de ce léger sacrifice.

MEZZETIN.

Je ne me laisserai rien couper du tout.

LÉANDRE.

Alors, flamberge au vent! (Il tire son épée.)

MEZZETIN, prenant Pantalon et le mettant devant lui.

Mon cher maître, nous y passerons tous les deux.

LÉANDRE.

Au fait, ce garçon m'ouvre une idée. La vieillesse est causeuse, seigneur Pantalon. Je vais faire coup double.

PANTALON.

Au secours! au secours!.. Léandre, Léandre, une idée...

MEZZETIN.

Vous avez encore une idée?..Il fait des excès, aujourd'hui.

PANTALON.

Il y aura complicité... Nous serons forcés tous les trois au silence. Prenons le corps de cet infortuné et jetons-le dans mon puits.

LÉANDRE.

C'est profond.

PANTALON.

Quarante pieds.

LÉANDRE.

Non, je veux dire que l'idée me paraît profondément ingénieuse.

PANTALON.

N'est-ce pas? Allons...

(Ils s'approchent du brancard. Arlequin disparaît. On le voit reparaître en commissaire.)

ARLEQUIN.

On dit qu'un meurtre a été commis ici. Je vais chercher mes sbires.

MEZZETIN.

Le commissaire!

LÉANDRE.

Je suis perdu!..

MEZZETIN.

Je suis sauvé!

PANTALON.

On a tout découvert!.. Cachons-nous!..

(Ils se heurtent, se bousculent pour entrer dans la maison. Mezzetin fait tourner Pantalon et entre; Pantalon fait tourner Léandre, entre et ferme la porte sur lui.)

LÉANDRE.

Il me laisse à la porte, un commissaire à mes trousses!..

(Arlequin reparaît immédiatement en Commissaire, suivi de sbires.)

SCÈNE XVII.

LÉANDRE, ARLEQUIN, SBIRES.

ARLEQUIN.

Arrêtez l'assassin!

LÉANDRE, apercevant l'échelle qui est dressée contre la maison.

Une échelle!

(Il veut monter à l'échelle, mais à mesure qu'il monte, elle descend, et pendant tout ce temps Arlequin et les siens frappent sur Léandre à coups de batte.)

ARLEQUIN et LES SIENS.

AIR : Barbe-Bleue.

Tu ne te sauveras pas.
C'est Arlequin en personne
Qui te donne
Tous ces bons coups d'échalas.
Il venge ainsi lui-même son trépas.

LÉANDRE.

Par pitié, laissez-moi donc!

ARLEQUIN.

Non, non, non, pas de pardon!
Pour te fair' changer de ton,
Rien d'meilleur que l'bâton.

REPRISE.

Tu ne te sauveras pas, etc.

(Après avoir bien battu Léandre, Arlequin et les siens se retirent. Léandre est à terre, et l'échelle est remontée.)

SCÈNE XVIII.

LÉANDRE, à terre, PANTALON, MEZZETIN.

MEZZETIN, ouvrant une fenêtre.

Je n'entends plus rien.

PANTALON, ouvrant l'autre.

Vois-tu quelque chose?..

MEZZETIN.

Rien... Si... si... Il y a un paquet devant notre porte.

PANTALON.

Un paquet... Il faut le rentrer chez nous... Descendons vite...

MEZZETIN, ouvrant la porte.

Miséricorde! c'est le seigneur Léandre! ils l'ont mis en capilotade; le malheureux! il est à la crapaudine. (Il veut le relever.) Il n'a plus que le souffle!..

LÉANDRE, se levant tout-à-coup.

Oh! vengeance! vengeance!

PANTALON.

Léandre, mon ami, ne criez pas si fort! Le commissaire pourrait nous entendre.

LÉANDRE.

Un commissaire!.. oui, c'est un commissaire qu'il me faut.

PANTALON.

Comment, vous n'en avez pas encore assez? Celui de tout à l'heure me paraît pourtant avoir très bien fait les choses.

LÉANDRE.

Savez-vous qui c'était que ce commissaire?.. C'était Arlequin!

PANTALON, MEZZETIN.

Arlequin!

PANTALON.

Comment, ce drôle vous a manqué au point de vous assommer?

LÉANDRE.

Je vais le faire pendre, éreinter, brûler, écarteler!..

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, PIERROT.

PIERROT.

Ah! je commence à raccourcir un peu... Je ne pouvais plus passer sous les lanternes.

LÉANDRE.

Pierrot, arrive ici.

PIERROT.

J'en ai long à vous conter. Figurez-vous...

LÉANDRE.

Tu vas prendre tes jambes à ton cou, courir à la ville, tu demanderas la maison du commissaire, tu la reconnaîtras facilement à ses petits volets peints en gris et à la lanterne qui est à la porte, tu l'amèneras.

PIERROT.

La lanterne?

LÉANDRE.

Le commissaire! Tu l'amèneras ventre à terre.

PIERROT.

Il ne voudra pas.

LÉANDRE.

Pourquoi?

PIERROT.

Ce n'est pas une posture à prendre, pour un magistrat.

LÉANDRE.

Tu le feras courir, comprends-tu mieux?.. Venez, seigneur Pantalon, je vais libeller ma plainte, et vous la signerez comme témoin. (A Pierrot.) Il est midi; si tu n'es pas revenu dans dix minutes, je t'assomme.

PANTALON, bas à Pierrot.

Ne perds pas de temps, mon ami; quand tu seras revenu, nous nous remettrons à la poursuite de ma fille chérie, que je commençais à oublier.

AIR du Plastron.

Il faut faire ici diligence,
Ne t'amuse pas en chemin,
Aide-nous à tirer vengeance
De ce scélérat d'Arlequin.

(Ils rentrent.

SCÈNE XX.

PIERROT, seul.

Il s'agit de corriger Arlequin, ça me me va. Ah! mon drôle! je vas t'apprendre à déranger l'harmonie de ma construction. J'amenerai trois commissaires au lieu d'un. (Il enfonce son chapeau et se met à marcher; il remue seulement les jambes, c'est le paysage qui marche. Pierrot, croyant avancer, reste toujours en place.) Ah! ah! il ne faut pas croire que ça peut aller comme ça longtemps... Par exemple, quand Arlequin sera pendu, mon maître pourra bien courir tout seul après sa fille... Je suis tout en eau!.. C'est égal, il ne faut pas manquer mon commissaire... Je suis fâché de n'avoir pas gardé mes grandes jambes de tout à l'heure, ça me serait fort utile, à présent. Crédié! qu'il fait chaud! Mais j'arrive, j'arrive... (A ce moment, on aperçoit la maison du commissaire, désignée par Léandre.) Ah! v'là mes petits volets gris... je suis arrivé... Je peux souffler... Qu'on dise encore que je ne fais pas bien les commissions... Frappons! (Il frappe, puis se retourne pour s'essuyer le front.) Ah! je tiens mon commissaire.

(A ce moment, la maison du commissaire se transforme, et devient la maison de Pantalon, ce dernier lui ouvre sa porte.)

PANTALON.

Le voilà, ce cher ami... il n'a été que neuf minutes, trois secondes un quart.

PIERROT.

Ah ça! reviens-je ou pars-je?

LÉANDRE.

Où est le commissaire?

PIERROT.

Comment, je suis chez nous?.. Ah! regardez-moi bien... Est-ce que je ne serais pas changé en écrevisse?

PANTALON.

Il bat la campagne.

LÉANDRE.

Le drôle se sera grisé en route.

PIERROT.

J'ai pas seulement tourné la tête.

MEZZETIN.

Je crois que Pierrot a été ensorcelé.

LÉANDRE.

Je te tuerais si j'avais le temps! Mais, avant tout, je veux trouver un commissaire... Vite, le cabriolet! c'est juste mon affaire. Cocher, cocher! (Un cabriolet passe et s'arrête.) Cocher, voilà ma bourse... prête-moi ton cheval et ton cabriolet pour aller à la ville.

LE COCHER.

Avec plaisir, mon bourgeois.

LÉANDRE.

Adieu! préparez-vous, alors; je prendrai Arlequin mort ou vif.

(A peine est-il monté dans le cabriolet, que celui-ci se transforme en une charrette pleine de légumes, au milieu desquels Léandre se débat.)

CHOEUR.

Ce beau seigneur fait pauvre figure,
Au milieu de tous ces choux;
Les sorciers, la chose est sûre,
Le rendront tout-à-fait fou.

(Le théâtre change.

Quatorzième tableau.

Un village. — Une mâsure au fond; au milieu, un poteau indiquant la route. Sur un des côtés, un cordonnier et une ravaudeuse dans son tonneau, filant avec son rouet; de l'autre côté, une marchande de café avec tous ses ustensiles.

SCÈNE XXI.

LE CORDONNIER, LA RAVAUDEUSE, LA MARCHANDE DE CAFÉ, PIERROT.

PIERROT.

Ah! cette fois-ci, je ne vas pas me retrouver encore devant la maison du vieux Pantalon; il a pourtant fini par me croire... Il a vu, par l'aventure du seigneur Léandre, que les sorciers s'en mêlaient. Voyons un peu, où prend-on le commissaire, ici?.. il ne s'agit pas de flâner... ah! que ça sent bon la chicorée... c'est pas étonnant, voilà une marchande de café... l'eau m'en vient à la bouche... Eh! la marchande, est-il bon votre café? — Oui. — Eh bien! donnez-m'en une tasse... allez, allez, le bain de pied, ma bonne... Tiens, il est tout sucré... ah! ça remet un homme... merci, la marchande.

LA MARCHANDE.

C'est six sous.

PIERROT, s'en allant.

C'est pour rien.

LA MARCHANDE, l'arrêtant.

C'est six sous.

PIERROT.

Eh bien! qu'est-ce que je dis? c'est pour rien. Faites-vous du crédit, dans votre branche de commerce?

LA MARCHANDE.

Jamais.

PIERROT, à part.

Diable! ça devient embarrassant.

LA MARCHANDE.

Voyons, payez.

PIERROT.

Ne crions pas... Vous ne tenez pas à ce que je vous paie en personne?.. j'ai un parent dans le pays, et c'est lui qui régale.

LA MARCHANDE.

Un parent? est-ce que vous seriez le neveu du père Talonfort, le cordonnier d'à-côté?

PIERROT.

C'est ça... je suis Talonfort neveu. (A part.) Si elle pouvait donner dedans.

LA MARCHANDE.

Vous êtes bien mal chaussé, pour le neveu d'un cordonnier.

PIERROT.

Mes bottes bâillent un peu, c'est vrai... vous me donnez une idée, cafetière... je vas voler chez mon oncle... vous n'avez plus d'inquiétude?

LA MARCHANDE.

Non, non, le père Talonfort est solide.

(Elle va se remettre à sa place.)

PIERROT, allant à la boutique du cordonnier.

Bonjour, père Talonfort... ça va bien et la vôtre?

LE CORDONNIER.

Qu'est-ce que vous voulez, jeune homme?

PIERROT.

Des bottes.

LE CORDONNIER.

En voilà une paire... c'est une occasion.

PIERROT.

C'est d'occasion... je n'en veux pas.

LE CORDONNIER.

Dix livres six deniers.

PIERROT.

Le bon marché me décide... passez-moi les bottes... Ma cousine vous paiera ça?

LE CORDONNIER.

Quelle cousine?

PIERROT.

La cafetière d'en face.

LE CORDONNIER.

Mme Putiphar?

PIERROT.

Elle est bonne pour dix livres.

LE CORDONNIER.

Certainement.

PIERROT, sortant avec les bottes.

Me voilà restauré et réchauffé; voyons donc, est-ce que je n'ai pas encore quelque parent dans ce pays-ci? Oh! la bonne vieille qui dort sur son rouet, elle va se faire voler bien sûr... quelle imprudence, de laisser traîner des bas comme ça; ils sont superbes, quel magnifique jabot! (Il en prend plusieurs paires qu'il fourre dans ses bottes.) C'est toujours ça de sauvé... Adieu, la mère Putiphar; indiquez-moi donc la maison du commissaire.

LA MARCHANDE.

Est-ce que c'est aussi votre parent?

PIERROT.

Non, nous ne sommes pas cousins.

LA MARCHANDE.

Là, au bout de l'avenue.

PIERROT.

Merci. (Il sort en courant.)

LE CORDONNIER.

J'ai eu tort de laisser partir comme ça mes bottes... il faut que je demande à la voisine...

LA MARCHANDE.

Il court bien vite, ce garçon, pour un neveu qui sort de chez son oncle... il faut que j'aille m'assurer...

(Le cordonnier et la marchande se rencontrent.)

LA MARCHANDE.

Tiens, j'allais chez vous.

LE CORDONNIER.

Et moi chez vous.

LA MARCHANDE.

J'ai vu votre neveu.

LE CORDONNIER.

J'ai vu votre cousin.

LA MARCHANDE.

Mon cousin?

LE CORDONNIER.

Mon neveu?

LA MARCHANDE.

Même que vous me devez six sous pour un déjeuner qu'il a consommé.

LE CORDONNIER.

A preuve que vous me devez une paire de bottes.

LA MARCHANDE.

J'ai pas de cousin.

LE CORDONNIER.

J'ai pas de neveu.

LA MARCHANDE.

Nous sommes trompés.

LE CORDONNIER.

Dupés.

LA MARCHANDE.

Au voleur!

LE CORDONNIER.

Au voleur!

LA RAVAUDEUSE, se réveillant et ne trouvant plus les bas.

Au voleur! on m'a pris mes bas!

LA MARCHANDE et LE CORDONNIER.

C'est lui!

LA RAVAUDEUSE.

Qui?

LA MARCHANDE.

Son neveu.

LE CORDONNIER.

Son cousin.

LA RAVAUDEUSE.

Vous paierez pour lui.

LE CORDONNIER.

Plus souvent!

LA MARCHANDE.

Attendez! il m'a dit qu'il allait chez le commissaire... courons-y.

LE CORDONNIER.

Il faudra qu'il me rende mes bottes.

LA RAVAUDEUSE.

Et mes bas.

LA MARCHANDE.

Hélas! il ne pourra pas me rendre mon café.

ENSEMBLE.

AIR : Gai, gai, mariez-vous.

Courons
Et nous aurons
Vengeance
De notre offense,
Il me faut la valeur,
De c' que m'a pris le voleur.

(Ils sortent en courant.)

SCÈNE XXII.

LÉLIO, ISABELLE, puis COLOMBINE.

LÉLIO.

Enfin, mon Isabelle, je puis être seul un moment avec vous.

ISABELLE.

C'est mal, Lélio... vous avez fait égarer cette pauvre Colombine, qui nous cherche partout, j'en suis sûre.

LÉLIO.

C'est un supplice d'avoir toujours entre nous cette camériste, qui ne nous quitte pas d'un instant... autant aurait valu vous laisser chez le seigneur Pantalon... Devant elle, mon amour doit se taire... devant elle, vous me refusez cette main qu'ici, du moins, je puis couvrir de baisers.

COLOMBINE, entrant.

Là... c'est gentil... je donne ma démission.

ISABELLE.

Colombine... c'est malgré moi.

COLOMBINE.

Mademoiselle, je n'y peux plus tenir... j'aimerais mieux garder une ville à moi toute seule qu'une vertu comme la vôtre. Là-dessus, je ne vous quitte plus des yeux. Mais au lieu de vous prêter à la chose, de vous défendre, vous aidez le seigneur Lélio à me tromper... quand je vous crois d'un côté, vous vous laissez conduire de l'autre... c'est affreux. Aussi je vais dire à Arlequin qu'il s'arrange, que je ne répond plus de rien.

ISABELLE.

Ne te fâche pas Colombine. Je te promets de ne te plus quitter... et si Lélio n'est pas raisonnable, je retournerai chez mon père.

COLOMBINE.

A la bonne heure, c'est parler cela. Et vous, seigneur Lélio, me promettez-vous?..

LÉLIO.

Tout ce que tu voudras. (Il l'embrasse.)

COLOMBINE.

Embrassez-moi si vous voulez, ça ne compromet personne.

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Alerte!

LÉLIO.

Qu'y a-t-il?

ARLEQUIN.

Léandre et Pantalon sont à ma piste, et pour leur échapper j'ai l'ordre de ma maîtresse Serpentine de vous conduire...

LÉLIO.

Où?

ARLEQUIN.

Au bout du monde.

COLOMBINE.

Qu'est-ce que c'est que ce pays-là?

ARLEQUIN.

Suivez-moi sans crainte... je vous conduirai dans une île délicieuse... l'île des Fleurs... Nous débarquerons dans le port de la ville des Roses, capitale du royaume de la fée Serpentine.

LÉLIO.

En route pour l'île des Fleurs.

COLOMBINE.

Comment irons-nous?

ARLEQUIN.

Nous allons nous embarquer.

LÉLIO.

Y pense-tu? la mer est à dix lieues d'ici... nous ne l'atteindrons jamais assez vite.

ARLEQUIN.

La mer sera assez aimable pour faire la moitié du chemin.

Quinzième tableau.

(Aussitôt, la décoration change, le pays se transforme : la route devient un quai, le site agreste un port de mer, la mâsure un bateau à vapeur dont le poteau forme la cheminée; seulement, les boutiques de la marchande de café, du cordonnier et de la ravaudeuse, étant aux premiers plans, sont restés en place. De nombreux voyageurs arrivent avec leurs paquets et montent sur le bateau. On entend sonner la cloche du départ.)

CHŒUR DES VOYAGEURS.

AIR : Ah, plus de prisons, plus de fers. (PUPILLES.)

De la cloch' c'est le tintement,
Voici l'heur' de l'embarquement;
Sur l' bateau montons sans retard,
Car c'est le signal du départ.

ARLEQUIN.

Eh vite! eh vite! voici Léandre, Pantalon et Mezzetin.

(Ils montent sur le bateau avec les voyageurs, et sur la reprise du chœur.)

SCÈNE XXIV.

PANTALON, LÉANDRE ET MEZZETIN.

LÉANDRE.

Ce sont eux... je les ai reconnus.

PANTALON.

Ce n'est pas possible.

LÉANDRE.

Les voyez-vous là, sur le pont?..

ARLEQUIN.

Seigneur Pantalon, consentez-vous à donner votre fille à mon maître, le seigneur Lélio?

PANTALON.

Non.

ARLEQUIN.

Une fois, deux fois, trois fois.

PANTALON et LÉANDRE.

Cent fois, non.

ARLEQUIN.

Alors, nous l'emmenons.

LÉANDRE.

C'est ce que nous verrons.

ARLEQUIN.

C'est ce que vous allez voir. Levez l'ancre, Capitaine, et en route.

PANTALON.

Capitaine, je vous le défends.

(L'ancre est levée, et le bateau se met en marche.)

LES MARINS.

AIR final du Corsaire noir.

Dans un instant la mer profonde,
Vous empêch'ra bien d'approcher,
Nous partons pour un autre monde,
C'est là qu'il faut v'nir nous chercher.

PANTALON.

Mais c'est affreux! c'est abominable! C'est donc pour cet usage immoral qu'on a inventé la vapeur? ah! si j'avais mon mirliton!

PIERROT.

Cachez-moi, cachez-moi.

LÉANDRE.

Où est le commissaire?

PIERROT.

Sur mes talons... il veut me faire arrêter.

PANTALON.

A quel propos?

PIERROT.

A propos de bottes.

PANTALON.

Le commissaire n'étant pas un magistrat amphibie... qu'en ferez-vous? je vous le demande.

PIERROT.

Comme je sais ce qu'il ferait de moi, je me sauve.

PANTALON.

Trouve-nous une barque, un paquebot, une frégate, la moindre des choses. Je crois que pour rattraper ma fille, je m'embarquerais sur un sabot.

PIERROT.

J'ai votre affaire... aide-moi, Mezzetin.

LÉANDRE.

J'aperçois le bateau à vapeur à l'horizon.

PIERROT.

Je vais vous en faire un. (Il prend le tonneau de la ravaudeuse, il en fait un bateau, de son rouet il fait la roue du bateau, de la cafetière de la marchande de café il fait la chaudière; enfin, il prend des bottes à l'écuyère dont il coupe les pieds et il en fait la cheminée de la machine. — Faisant son bateau.) En avant le tonneau de la vieille!.. voilà un rouet qui roulera très bien... il nous faut une chaudière, v'là la cafetière de ma cousine... un tuyau de cheminée, je vas encore emprunter quelque chose au père Talonfort... v'là de fameuses bottes... seigneur Pantalon, voulez-vous que je vous en fasse une paire de souliers.

PANTALON.

Nous avons bien le temps.

PIERROT.

Je parie vous en faire une en deux secondes.

PANTALON.

Allons donc!

(Pierrot prend son couteau, et coupe les pieds des bottes de manière à faire des souliers.)

PIERROT.

Voilà... je demanderai un brevet d'invention. (Avec les tiges des bottes, il fait un tuyau de cheminée.) V'là le bateau complet... allons, seigneur Pantalon.

PANTALON.

Nous ne tiendrons jamais là-dedans.

LÉANDRE.

Hâtons-nous, j'aperçois là-bas le bateau des fugitifs.

PIERROT.

Et de ce côté le commissaire et mes parens d'occasion.

LÉANDRE.

Mezzetin, mets-toi à fond de cale, tu lesteras le bâtiment... en route. (Le petit bâtiment se met en marche.) Nous enfonçons, le bateau est trop chargé.

PANTALON.

Il y a un moyen bien simple. Pierrot, un bon domestique doit se sacrifier pour ses maîtres.

(Sur un signe de Pantalon, Léandre aide celui-ci à jeter Pierrot par-dessus le bateau; Pierrot regagne le rivage en criant. A ce moment, le Cordonnier, la Ravaudeuse, la Marchande de café, suivis d'un Commissaire, arrivent avec des paysans. Ils crient AU VOLEUR! et s'emparent de Pierrot, puis ils aperçoivent le bateau à l'horizon.)

TALONFORT.

Voilà notre voleur à la nage!

PIERROT.

A moi! à moi!

LA RAVAUDEUSE.

Rends-moi mes bas.

PIERROT.

Ils sont à l'eau. Je vais vous payer tout à l'heure. Tenez, voyez-vous ce vieux qui est dans ce petit bateau, c'est mon maître, il me doit trois ans de gages... je vous solderai avec ça.

CHOEUR.

AIR du Domino noir.

Ah! le singulier navire
Qu'on voit là-bas à l'horizon;
Mais le voilà qui chavire
Et qui va faire le plongeon;
Grand Dieu! grand Dieu! ce beau vaisseau
Vient de s'enfoncer dans l'eau.

(A la fin du chœur, au moment où le petit bateau va atteindre le grand, il éclate, et on voit sauter en l'air Pantalon, Léandre et Mezzetin.)

Seizième tableau.

Un carrefour. Maison à droite, maison à gauche, maison au fond. Chaque porte est garnie d'un marteau. Une foule d'habitans ramène Pantalon, Léandre et Mezzetin. D'autres vont au fond frapper à la porte du docteur Balourdo.

SCÈNE XXV.

BALOURDO, PANTALON, LÉANDRE, MEZZETIN, HABITANS.

CHOEUR.

AIR : Le déjeuner vient de finir. (DAME BLANCHE.)

Ah! quel événement affreux
Vient de se passer sous nos yeux.
La barque et l'équipage
Ont sauté jusqu'aux cieux.
C'est encore un heureux destin
De se retrouver à la fin
Tous les trois au rivage
Et près d'un médecin.

BALOURDO.

Que vois-je? le seigneur Léandre.... le seigneur Pantalon et le petit Mezzetin... d'où viennent-ils?

LÉANDRE.

De bien loin...

MEZZETIN.

De bien haut...

PANTALON.

De bien bas...

LÉANDRE.

Pantalon...

PANTALON.

Léandre...

MEZZETIN.

Mes chers maîtres.

ENSEMBLE.

AIR : Faut d'la vertu.

Ah! quel plaisir de se revoir
Quand on n'en avait plus l'espoir.

LÉANDRE.

Au ciel, l'infernale chaudière
Nous fit sauter comme des bouchons.

MEZZETIN.

J'suis r'tombé la tête la première.

PANTALON.

J'ai bu la mer et les poissons.

ENSEMBLE.

Ah! quel plaisir de se revoir, etc.

BALOURDO.

Enfin, que vous est-il arrivé?

PANTALON.

Ah! c'est vous docteur?.. Je suis bien malade..

BALOURDO.

Le fait est qu'ils sont tous verts.

PANTALON.

Ouverts! brisés.. rompus.. c'est bien assez...

LÉANDRE.

Il est impossible qu'il ne me manque pas quelque chose...

MEZZETIN.

Docteur... passez moi en revue, s'il vous plaît.

BALOURDO.

Mes amis, faites entrer le seigneur Léandre chez le docteur Saignard, mon voisin... et ce garçon chez le docteur Coupard, mon autre voisin... Quant au seigneur Pantalon, je le garde chez moi.

PANTALON.

Dépêchons-nous, docteur... la mer me fait un singulier effet... J'éprouve dans cette région

des symptômes alarmans... et je ne voudrais pas me donner en spectacle.

BALOURDO.

Je vous comprends... Place!.. place!..

REPRISE DU CHOEUR.

Ah! quel événement affreux, etc.

(Quand tous les personnages sont rentrés et que les portes des maisons sont refermées, les habitans s'éloignent de différens côtés. La scène reste un moment vide; puis le marteau de la maison de Mezzetin se lève et retombe de lui-même.)

MEZZETIN, dans l'intérieur.

On y va. (Le marteau recommence. — Ouvrant.) On ne peut pas être malade tranquille... Qu'est-ce qui?.. tiens, personne... je me suis trompé.. c'est un effet de ma maladie... (Il rentre.)

(Aussitôt le marteau de la maison de Léandre se lève et retombe.)

LÉANDRE, à l'intérieur.

On y va. (Le marteau recommence. — Ouvrant.) On y va... Comment, personne!.. j'ai pourtant bien entendu... personne.. je me serai trompé.. C'est un effet de ma maladie.

(A peine est-il rentré que le marteau de la maison de Mezzetin et le marteau de la maison de Léandre frappent ensemble. Léandre et Mezzetin ouvrent en même temps.)

LÉANDRE.

Encore!

MEZZETIN.

Encore!

LÉANDRE.

Mezzetin!

MEZZETIN.

Mon maître!

LÉANDRE.

Comment, drôle, c'est toi qui te permets...

MEZZETIN.

Mon cher maître.. il paraît que ça va mieux.. vous vous amusez à mes dépens.

LÉANDRE.

Ce n'est pas toi qui a frappé à ma porte?

MEZZETIN.

Moi!.. je vous jure que j'étais occupé à toute autre chose... et vous m'avez dérangé bien mal à propos.

LÉANDRE.

Mais je n'y ai pas songé...

MEZZETIN.

Alors, c'est quelque mauvais plaisant qui se moque de nous.

LÉANDRE.

Ce doit être ça... Eh bien! qu'ils y reviennent... je vais leur préparer une bonne réception.

MEZZETIN.

Et moi aussi.

LÉANDRE, rentrant.

Attention, Mezzetin.

MEZZETIN, rentrant.

Garde à vous, Monseigneur.

(Ils referment leurs portes. C'est alors que Balourdo sort de chez lui.)

BALOURDO.

Le seigneur Pantalon est soulagé... allons voir un peu le seigneur Léandre.

(Il va frapper à la porte de Léandre. Une fenêtre au premier s'ouvre. On entend crier:)

UNE VOIX DE L'INTÉRIEUR.

Gare là-dessous!

(Une cuvette d'eau est vidée sur la tête de Balourdo.)

BALOURDO.

Qu'est-ce que c'est que ça?.. de l'eau... heureusement... Si c'est comme ça qu'on me reçoit chez le seigneur Léandre... il pourrait bien mourir tout seul... laissons-là le maître, et voyons dans quel état est le domestique...

(Il va frapper à la porte de Mezzetin. La fenêtre s'ouvre, et on vide une cruche d'eau. On entend aussi:)

UNE VOIX DE L'INTÉRIEUR.

Gare là-dessous!

BALOURDO.

Ah! c'est donc une monomanie.... Je suis trempé comme un caniche... On a bien raison de dire: tel maître, tel valet... qu'ils aillent au diable tous les deux!.. (Il sort en colère.)

SCÈNE XXVI.

PANTALON.

(A ce moment, le marteau de la maison de Pantalon se lève et frappe.)

PANTALON.

Je n'y suis pas. (Le marteau refrappe.) Mais c'est indécent de déranger un malade dans l'exercice de ses fonctions... Personne?... les coups de marteau sont dans ma tête... c'est un effet de ma maladie. (Il rentre. — Le marteau refrappe.) Encore... (Ouvrant.) Cette fois, j'ai parfaitement entendu... on me traite comme un Cassandre... comme une ganache.... En me faisant sortir si souvent de la maison, on me fera sortir de mon caractère... malheur à celui qui me dérangera encore... J'ai là une arme toute chargée et dont je connais le maniement... je lâcherai tout. (Il rentre.)

SCÈNE XXVII.

PIERROT.

C'est-y Dieu possible!... J'en viens d'apprendre de belles!.. le seigneur Léandre est revenu sans ses bras... Mezzetin sans ses jambes... et le seigneur Pantalon vient de rentrer chez lui sans sa tête... ça doit le gêner... mais il doit être mieux, et on ne parle que de ça dans toute la ville... Allons, j'ai eu du bonheur de ne pas monter dans mon bateau... Au moyen de la restitution, je me suis débarrassé de mes parens d'occasion, et je puis m'informer de l'état de mes trois malheureux sauteurs. On les a mis chez trois médecins... je dois ma première visite au seigneur Pantalon... mais chez qui est-il entré?.. à laquelle de ces trois portes faut-il frapper?.. (Alors les trois marteaux frappent ensemble à coups redoublés.) Ah ben! à la bonne heure... v'là des marteaux d'une nouvelle invention...

(Aussitôt les trois portes s'ouvrent. Léandre, armé d'une hallebarde, sort et court sur Pierrot; celui-

ci veut se sauver chez Mezzetin; celui-ci parait armé d'une énorme tête-de-loup. Pierrot veut se sauver chez Pantalon; celui-ci arrive armé d'une seringue. Tous trois poursuivent Pierrot qui se sauve.)

ENSEMBLE.

Air de la Sabotière.

Pan, pan, c'est toi, mon drôle
Qui frappe à nos maisons;
Pan, pan, nous changeons d'rôle,
Et sur toi nous frappons.

Dix-septième tableau.

Un site sauvage et aride. Au fond, une statue colossale et bizarre.

SCÈNE XXVIII.

LÉANDRE, ISABELLE.

LÉANDRE.

Décidément, nous sommes égarés, perdus dans ces vastes déserts. Arlequin, qui nous a quittés pour reconnaître son chemin, n'est pas revenu, et Colombine, accablée de fatigue, s'est endormie à l'ombre d'un bananier.

ISABELLE.

Cette position m'épouvante...

LÉANDRE.

Elle ne m'effraie que pour vous. Je me repens d'avoir confié notre destinée commune au pouvoir incertain de cette fée Serpentine, qui se moque de nous, et qui peut-être nous a attirés dans un piége...

ISABELLE.

Si nous restons encore quelque temps dans cet affreux séjour, je mourrai de chagrin et de peur.

LÉANDRE.

Mourir! vous, mon Isabelle! Oh! non pas... Et, je l'avoue pourtant, l'espoir me manque à mon tour. Mais si ce désert doit être notre tombeau, Isabelle, qu'il soit avant le temple de notre bonheur. Cette image est celle du dieu qu'on adore ici. Aux pieds de cette statue, je vais jurer de vous prendre pour épouse devant Dieu et devant les hommes, et puis après, mon Isabelle, vous serez à moi, toute à moi! Vienne la mort, elle ne nous séparera plus!..

ISABELLE.

Que dites-vous!

LÉANDRE.

Venez... venez...

(Il cherche à entraîner Isabelle aux pieds de la statue. Ici la foudre gronde, éclate; la statue se décompose et se divise en douze morceaux; chacun des morceaux est un homme revêtu d'un costume sombre. Isabelle, glacée d'effroi, se jette dans les bras de Léandre, qui tire son épée pour se défendre. On entend alors :)

LA FÉE SERPENTINE.

Léandre, un moment encore et tu perdais Isabelle et toi-même. Mais j'étais là, je veillais sur toi.

LÉANDRE.

Qui es-tu, toi qui viens jeter l'espérance dans notre âme!

LA FÉE SERPENTINE.

Oh! je ne suis pourtant pas trop effroyable. Regarde...

(Alors le site sauvage devient l'île des Fleurs. Le piédestal se transforme en un trône de fleurs sur lequel monte et vient s'asseoir la fée Serpentine. Les douze personnages à longues robes ont rejeté leur triste costume et paraissent habillés légèrement et couvertes aussi de fleurs.)

Dix-huitième tableau.

L'Île des Roses.

ISABELLE.

Où sommes-nous?

LA FÉE SERPENTINE.

Dans la capitale de mes Etats, dans la ville des Roses. Mais la loi de mon royaume ne permet pas qu'un étranger puisse y passer une seule nuit.

ISABELLE.

Vous nous renvoyez donc?

LA FÉE SERPENTINE.

Oh! pas encore... Je veux vous donner avant une idée de ma puissance. Je veux que mes sujets vous donnent une fête assez brillante pour vous faire oublier un moment tout ce que vous avez souffert... Surintendant des menus-plaisirs, donnez le signal de la fête. Arlequin, montre à ton maître de quel prix est le présent que je lui ai fait; anime ma fête par ton exemple et ta gaîté.

(Ballet. — Pas d'Arlequin.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Intérieur d'une maison rustique. A gauche, un lit; au milieu du théâtre, une table avec deux couverts.

Dix-neuvième tableau.

SCÈNE I.

THÉRÉSA, et UN ENFANT assis sur une petite chaise.

(Thérésa est occupée à préparer le dîner. Elle place plusieurs plats sur la table; l'enfant joue avec un polichinelle.)

THÉRÉSA.

Ah! mon Dieu! il faut tout faire ici, soigner l'enfant, faire le dîner, laver, repasser, c'est un rude métier que celui d'une femme honnête... Depuis les mioches jusqu'au mari, on est la servante de tout le monde... et ce qu'il y a de pis, c'est qu'on ne peut pas changer de maître... Enfin, voilà le dîner prêt... (L'enfant crie.) Oh! toi, tu cries toujours... Qu'est-ce que tu as donc, mon petit bichon? (L'enfant crie plus fort.) Veux-tu le nanan?

L'ENFANT.

Non, je veux aller sur la table.

(Il continue à crier.)

THÉRÉSA.

Ah! tu veux aller sur la table... c'est ton père qui t'a appris ça, n'est-ce pas?.. Peut-on gâter les enfans à ce point-là!.. (Elle le prend.) Allons, viens! car ça ne finirait pas.

L'ENFANT.

Merci, maman.

THÉRÉSA.

Prends bien garde de ne pas tomber... Je vas aller faire ta bouillie. Reste bien tranquille, petit amour, et ne touche à rien.

L'ENFANT.

Oui, maman. (Elle entre dans la cuisine.)

SCÈNE II.

PIERROT, MEZZETIN. Ils se disputent en entrant.

PIERROT.

Je te dis que c'est une auberge.

MEZZETIN.

Je te dis, moi, que c'est une ferme.

PIERROT.

Eh bien! une ferme ou une auberge, qu'est-ce que ça me fait? J'ai faim, je veux manger.

MEZZETIN.

Oui, mais partout, pour manger, il faut payer.

PIERROT.

Quand on a de l'argent!

MEZZETIN.

Et quand on n'en a pas, on se serre le ventre.

PIERROT.

C'est-à-dire qu'on ne paie pas et on mange tout de même... à preuve.

(Il prend un poulet qui est sur la table.)

MEZZETIN.

Comment, tu voles ce poulet devant cet enfant?..

PIERROT.

Du tout, je l'ai pris derrière lui.

MEZZETIN.

Quelle horreur!.. Donne-m'en un peu.

PIERROT.

Tu as trop de scrupules, pour manger sans payer.

MEZZETIN.

Oui, mais je n'en ai pas trop pour te rosser, si tu ne me donnes pas au moins une aile.

PIERROT, mangeant toujours.

Si tu es bien sage, je te donnerai la carcasse.

MEZZETIN.

Prends garde à la tienne!

PIERROT.

Tiens! ce petit Mezzetin qui se fâche... Il faut lui mettre un fil à la patte.

MEZZETIN.

Ah! gros goguenard, nous allons voir!

(Il prend un manche à balai.)

PIERROT.

Ah! des coups de bâton... c'est usé, mon ami... J'en ai reçu de tout le monde, aujourd'hui...

MEZZETIN.

Excepté de moi! je ne veux pas que tu aies cela à me reprocher.

ENSEMBLE.

MEZZETIN.

De la trouvaille,
Part à nous deux,
Vaille que vaille,
Pierrot, j'en veux.
Donne, ou je tape,
Il m' faut moitié,
Gare! ou j' t'attrape,
J' suis sans pitié.

PIERROT.

Une volaille,
C'est peu pour deux
Et ma trouvaille
Me rend heureux.
Pour une tape,
Donner moitié,
C'est une attrape,
J' suis sans pitié.

MEZZETIN.

L' pilon ou l'aile peuvent me suffire,
Je suis généreux jusqu'au bout;
Qu'aimes-tu mieux, il faut le dire?

PIERROT.

Franch'ment, j'aime mieux manger tout.

REPRISE.

De la trouvaille, etc.

(Il veut donner un coup de manche à balai à Pierrot, mais celui-ci se baisse, le coup frappe l'enfant et lui enlève la tête.)

PIERROT.

Bien! voilà un enfant dans un joli état!

MEZZETIN.

Ah! mon Dieu! que va dire sa mère?.. Je me sauve!..

PIERROT.

Tiens, c'est une idée! je me sauve aussi, moi!..

(Mezzetin court à la porte et la ferme sur lui en sortant.)

SCÈNE III.

PIERROT, seul; puis THÉRÉSA.

Voyez ce petit sournois de Mezzetin qui m'enferme pour que je réponde de ses sottises. Après avoir privé ce malheureux enfant d'une partie essentielle de son individu, il me laisse pour avoir une explication avec la mère... Pour peu que cette bonne femme ait la manie d'embrasser son enfant, elle finirait par s'apercevoir qu'il lui manque quelque chose. (La tête de l'enfant, qui a roulé par terre, crie.) Il se plaint, ce petit; il est dans son droit... Il doit avoir mal à la tête. C'est égal, il faut qu'il soit bien criard, pour que cet accident ne l'ait pas fait taire.

(La tête crie encore.)

THÉRÉSA, de sa cuisine.

Attends, mon petit, je t'apporte ta bouillie... Sois bien sage, bichon.

PIERROT.

Me voilà bien! au moment de la bouillie, la chose va se découvrir!.. Mais, j'y pense, j'ai le visage encore assez enfantin... avec le bonnet de cet innocent, ce sera à s'y méprendre.

(Il met le bonnet de l'enfant et place sa tête sur les épaules du petit.)

THÉRÉSA, entrant.

Pauvre enfant! je t'ai bien fait attendre, n'est-ce pas, mignon? Oh! comme il est pâle... C'est sans doute la faim... Tiens! bon nanan, mon petit. (Elle fait manger Pierrot qui ouvre une bouche énorme.) Quelle bouche il ouvre, ce pauvre enfant! Heureusement, j'ai fait une marmite de bouillie!

(Pierrot, étouffé par la bouillie que Thérésa lui entonne dans la gorge, retire sa tête.)

PIERROT.

Pouah! je n'en veux plus, j'aime mieux être pendu!..

THÉRÉSA, se sauvant.

Qu'est-ce que c'est que ça? Au secours! au secours!...

PIERROT.

J'avais bien entendu parler du bûcher, de la roue, de la potence, mais je ne connaissais pas encore le supplice de la bouillie. (Il sort en courant.) Je vais courir pour digérer.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN.

Pour chasser Pierrot et Mezzetin de cette maison, je leur ai fait commettre un meurtre... Il faut que je répare tout cela.

(Il prend la tête de l'enfant et la rajuste sur le corps.)

L'ENFANT.

Merci, Monsieur... bien obligé!

THÉRÉSA, dans la coulisse.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! pauvre enfant!.. Que va dire mon mari?

ARLEQUIN.

On vient... cachons-nous!

(Il se fourre dans le lit.)

THÉRÉSA, entrant.

Pas un voisin, quoi! pas moyen d'avoir du secours!

L'ENFANT.

Bonjour, maman! donne nanan à petit.

THÉRÈSA.

Bonté du ciel! mon enfant qui parle! avec sa vraie tête! mais c'était donc un cauchemar?.. Ça m'a fait bien mal!.. C'est égal, il y a eu quelque chose... Il a la figure fatiguée... j'ai envie de le coucher... (Elle va au lit pour relever la couverture, et elle aperçoit Arlequin couché.) Tiens! mon mari qui est rentré... (Elle lève la couverture et aperçoit la figure noire d'Arlequin.) C'est le diable!.. A moi! à moi! (Elle prend son enfant avec sa chaise, et continue à crier.) A moi! le diable! le diable!..

SCÈNE V.

LES MÊMES, PANTALON, LÉANDRE, MEZZETIN.

PANTALON.

Pourquoi criez-vous si fort, respectable prolétaire? Le feu serait-il dans la maison? ou auriez-vous perdu quelque animal domestique, tel que chien, chat, valet ou mari?

THÉRÉSA.

Je n'ai rien perdu, seulement, le diable est dans mon lit...

PANTALON.

Il n'y a pas de mal à ça... Tout le monde peut avoir besoin de se reposer... si c'est un pauvre diable.

THÉRÉSA.

C'est un diable tout noir!

LÉANDRE.

Mais c'est la couleur la plus ordinaire pour ce genre de personnage.

PANTALON.

Avez-vous remarqué s'il avait des cornes?

THÉRÉSA.

J'ai cru d'abord que c'était mon mari.

PANTALON.

C'est ça!.. il n'y a pas à s'y tromper. Voyons donc quelle mine le diable peut avoir sur un oreiller?.. (S'approchant du lit.) Mais, c'est ce scélérat d'Arlequin!

LÉANDRE, tirant son épée.

Arlequin!.. Je vais le perforer!..

(A ce moment, le lit dans lequel se trouve Arlequin se change en une commode. Pantalon et Léandre ouvrent plusieurs tiroirs, dans le dernier se trouve Arlequin qui, bondissant au milieu d'eux, donne un soufflet à Pantalon, qui le rend à Léandre, lequel le rend à Mezzetin. Pendant la stupéfaction

des personnages, Arlequin se sauve et Thérésa emporte son enfant.)

MEZZETIN.

Ah ça! il pleut donc des soufflets, ici?

LÉANDRE.

J'en ai reçu un que je crois tenir de vous, seigneur Pantalon... Si vous n'aviez pas eu l'obligeance d'ouvrir la main, ça aurait été un fameux coup de poing!

PANTALON.

Que voulez-vous? Moi, je suis dans un état d'exaspération qui approche de l'hydrophobie... Je cours toujours après ma fille sans l'attraper, et sans courir après, j'attrape un mélange de soufflets, de pichenettes, et autres fustigations qui ne sauraient convenir à un père de famille! Je n'attaque pas les sorciers dans leur vie privée; qu'ils exercent leur profession librement, c'est une industrie respectable comme une autre, mais il y faut mettre des égards et de la décence!.. J'aime à rire tout comme tout le monde, je ne suis pas ennemi de la plaisanterie, mais quand ça va jusqu'à vous faire sauter avec des bateaux à vapeur, ça me paraît de mauvais goût... et quand on a les membres brisés, on finit par prendre de l'humeur... Voilà, mon cher Léandre, que je vous ai rendu le soufflet que je venais de recevoir. Je suis fâché que ce ne soit pas Mezzetin qui ce soit trouvé sous ma main...

MEZZETIN.

Merci! ça m'en aurait fait deux.

PANTALON.

Ah! tu en as reçu un aussi, mon garçon? eh bien! ça me paraît complet.

LÉANDRE.

Foi de gentilhomme, je voudrais trouver quelqu'un à qui m'en prendre... Tout ceci me lasse.

PANTALON.

Ça me lasse tellement, aussi, que je vais m'asseoir.

LÉANDRE.

Il me faut de la vengeance... j'en suis altéré!

PANTALON.

Eh bien! buvons un coup, mon ami.

MEZZETIN.

Vous pouvez bien manger aussi, voilà une table toute servie.

LÉANDRE.

L'observation de ce maraud est judicieuse... En mangeant, je parviendrai peut-être à dévorer ma colère.

PANTALON.

C'est ça, calmons-nous, Léandre, calmons-nous... Nous reprendrons nos courses et notre fureur après boire...

(Ils se mettent à table; à peine sont-ils assis, que la table s'élève soulevée par un grand diable, qui, couché sur le dos, la porte avec ses pieds et ses mains. A une certaine élévation, le diable donne à la table un mouvement de balançoire qui fait heurter l'un contre l'autre Pantalon et Léandre qui sont aux deux bouts, et Mezzetin qui, dans sa frayeur, s'était jeté au milieu. Après avoir été vigoureusement secoués, ils disparaissent avec la table, en poussant des cris affreux.)

Vingtième tableau.

Une place de ville; à droite un marchand de parapluies.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, ISABELLE, LÉLIO, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

Nos jaloux sont encore tout étourdis d'un repas de ma façon que je viens de leur servir... J'ai retenu cette maison, où vous serez, j'espère, en sûreté...

ISABELLE.

Pourquoi ne sommes-nous pas restés auprès de cette gentille fée Serpentine?

ARLEQUIN.

Ah! Signora, c'est qu'on ne peut demeurer qu'un jour dans l'île des Fleurs; l'hospitalité n'y a pas plus de durée que les roses.

LÉLIO.

Mais, enfin, tout ceci doit avoir un terme. Serpentine nous protége, c'est fort bien; mais sa protection ne nous a servi jusqu'ici qu'à échapper à Léandre... C'est un véritable supplice que d'etre toujours auprès d'une femme charmante qu'on adore, et de voir toujours son bonheur ajourné... sans compter la surveillance de Colombine, qui se fait un malin plaisir de ne pas nous laisser le plus court tête-à-tête...

COLOMBINE.

Il en sera ainsi, mon jeune Seigneur, jusqu'à ce que l'hymen soit venu me relever de ma consigne... à moins pourtant que la Signora ne trouve aussi ma présence par trop fâcheuse...

ISABELLE.

Oh! non, Colombine, reste, je t'en prie...

COLOMBINE.

Vous avez raison, Signora, c'est de la prudence... Quand on est jeune, avec de la tendresse, du cœur, et que l'on voyage toute la journée en société d'un jeune et joli cavalier, un tiers est plus rassurant... L'amour va si vite dans les auberges!...

ARLEQUIN.

Eh mais! que vois-je là-bas?... une masse lourde et blanche qui s'avance par ici... c'est Pierrot!... Entrons, s'il vous plaît, ou nous allons avoir bientôt sur les bras el signor Pantalon et toute sa suite...

ISABELLE.

Nous nous sauverons donc toujours?...

ARLEQUIN.

Tant que l'on nous poursuivra... Entrons, mes amoureux... vous vous adorerez aussi bien là-dedans qu'ici... (Ils entrent.)

SCÈNE VII.

PIERROT seul; puis PANTALON, LÉANDRE, MEZZETIN ET QUATRE COMMISSAIRES.

PIERROT.

Ah! je me trouve un peu mieux... je viens de faire une bonne course, ça m'a fait du bien... je ne me sens plus aucune espèce de bouillie à l'intérieur... En ai-je avalé de toutes les façons depuis vingt-quatre heures?.. Des jambes de deux aunes, des courses de dix lieues, et des coups

de bâton de toutes les dimensions... C'est un joli état que celui de Pierrot! Qu'est-ce qui veut changer avec moi?

PANTALON, dans la coulisse.

Pierrot! Pierrot!...

PIERROT.

Allons, voilà encore ce vieux Pantalon qui crie après moi... Ce crétin, d'un âge mûr, a des idées si baroques qu'il va me causer encore quelques désagrémens, c'est sûr...

PANTALON, entrant suivi de Léandre, de Mezzetin et de quatre commissaires.

Que fais-tu donc, gros imbécille?... je te cherche depuis une heure!

PIERROT.

Où m'avez-vous cherché?

PANTALON.

Je t'ai cherché partout!

PIERROT.

Je n'y étais pas.

PANTALON.

Où étais-tu donc, alors?

PIERROT.

J'étais ici, vous le voyez bien... (A part.) Je crois que plus ça avance et plus il devient bête!

PANTALON.

Pierrot, je vous trouve un peu trop impertinent... Vous vous oubliez, mon drôle... Venez ici... Êtes-vous mon valet?

PIERROT.

Oui... et j'aimerais mieux être autre chose.

PANTALON.

N'est-ce pas moi qui vous paie vos gages?

PIERROT.

Quelquefois... mais c'est rare...

PANTALON.

N'est-ce pas moi qui vous habille?

PIERROT.

Tiens, est-ce que je ne vous habille pas aussi tous les matins?

PANTALON.

N'est-ce pas moi qui te nourris, drôle?

PIERROT.

Qu'est-ce que vous me chantez?... Est-ce que je ne vous nourris pas aussi? Qui est-ce qui vous apporte à boire et à manger quand vous êtes à table?...

PANTALON.

Enfin, malheureux, outre la nourriture, je te fournis le logement, je te donne un lit pour te coucher?

PIERROT.

Parbleu! est-ce que je ne fais pas le vôtre? Ah mais! faut pas croire que je sois en reste avec vous; vous ne me donnez déjà pas tant d'argent pour ça, mon brave homme; je suis entré chez vous pour servir à table, laver les assiettes, nétoyer les plats, faire votre barbe et vos bottes! bon! A présent, il faut se faire rosser toute la journée, et pour le même prix... Pour le même prix!... Je vous déclare que j'en ai assez comme ça; cherchez un autre Pierrot en service extraordinaire... Mademoiselle votre fille se fera peut-être attraper par quelqu'un, mais ça ne sera pas par moi.

PANTALON.

Il y a un peu de vrai dans ce que dit ce butor. Le métier est rude, et je ne serais pas fâché de me reposer un peu.

MEZZETIN.

Je suis éreinté!

PIERROT.

Moi, je commence à m'y faire!... Quand je suis cinq minutes sans recevoir une volée, il me semble qu'il me manque quelque chose...

LÉANDRE.

Les voilà!

PANTALON.

Nous les tenons! A moi les commissaires!

ARLEQUIN.

Pas encore!.. entrez là.

(Il désigne une maison au fond du théâtre. Lélio, Isabelle, Colombine et Arlequin entrent dans la maison. Pantalon, Léandre, Mezzetin et Pierrot les y suivent.

Vingt-unième tableau.

A ce moment, la place publique change en une place de village. La maison où sont entrés les personnages change en un moulin. Pantalon, Pierrot, Léandre et Mezzetin, accrochés aux ailes du moulin, tournent en criant au secours. Les commissaires, au moment du changement, sont transformés en garçons meuniers.)

CHOEUR de peuple.

Regardez donc leur promenade,
Au bout des ailes d'un moulin;
On peut bien se rendre malade.
En prenant un pareil chemin.
Ah! ah! ah! ah! ils sont charmans.

Vingt-deuxième tableau.

L'intérieur d'une boutique de pâtissier.

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, LÉLIO, ISABELLE, COLOMBINE.

CHOEUR.

AIR.

Puisque, dans ton hôtellerie,
Tu reçois bonne compagnie,
Allume les fourneaux,
Et vide tes caveaux.

L'HOTELLIER.

Je n'ai pas de charbon pour mes fourneaux, et je n'ai pas de vin dans mes caveaux.

ARLEQUIN, à l'hôtellier.

Vous avez beau dire, il nous faut absolument à souper.

L'HOTELLIER.

J'ai promis tout ce que vous voyez là à un voisin pour un repas de noces, et je ne puis y toucher.

ARLEQUIN.

Cherchez dans votre cuisine.

L'HOTELLIER.

Je le veux bien... mais je suis sûr de n'y rien trouver. (Il sort.)

ARLEQUIN.

Mettons-nous toujours là... les amoureux n'ont pas grand' faim d'ordinaire...

LÉLIO.

Oui, mais les amoureux qui se sauvent toujours finissent par gagner de l'appétit.

COLOMBINE.

Et ceux qui courent toujours sans être amoureux, c'est bien autre chose... Aussi, je souperai volontiers.

ARLEQUIN.

Alors, à table ! (On entend, dans la coulisse, la voix de Pantalon.) Diable ! j'entends, je crois, la voix de Pantalon... sauvez-vous, ou vous êtes pris... Moi, je me voue à toute la colère de ce père barbare !.. (Ils sortent.)

SCÈNE IX.

PANTALON, LÉANDRE, MEZZETIN, PIERROT, ARLEQUIN.

PANTALON.

Fermez toutes les portes; que personne ne sorte !.. Nos courses, enfin, vont être terminées... Ce n'est pas malheureux...

LÉANDRE, appuyé contre la porte.

Eh bien! voilà les portes fermées !.. Pourquoi faire?

PANTALON.

Ne bougez pas, Léandre... Moi, je garde cette autre porte...

PIERROT.

Ah çà! que voulez-vous donc prendre !.. Les broches ou les galettes du pâtissier?.. Il n'y a personne ici.

MEZZETIN, découvrant Arlequin, qui s'est blotti derrière une chaise.

Eh! eh!.. Arlequin! Arlequin!..

PANTALON.

Arlequin !.. Ah ! petit scélérat ! te voilà... Ton âme est aussi noire que ta figure!

ARLEQUIN.

Ah ! seigneur Pantalon, comment pouvez-vous traiter ainsi un homme qui vous est aussi dévoué ?..

PANTALON.

Oui, beau dévouement à me casser les os !

ARLEQUIN, pleurant.

Ah ! mon Dieu! est-ce pour ces malheureux coups de bâton ?.. Ils étaient destinés à Pierrot.

PIERROT.

Merci! moricaud.

ARLEQUIN, pleurant toujours.

Est-ce pour le petit événement dans le bateau à vapeur?.. Je pensais que le seigneur Léandre s'embarquerait tout seul...

LÉANDRE.

Maraud!.. je vais te couper les oreilles...

ARLEQUIN.

Ou bien cette petite course aérienne aux ailes d'un moulin ?.. C'était pour vous faire prendre l'air...

PANTALON.

Très bien ! Comme cet exercice m'a été très salutaire, je vais te faire prendre l'air aussi... mais au bout d'une corde.

ARLEQUIN.

Ah ! vous n'aurez pas cette cruauté-là... Je serais bien laid, si j'étais pendu...

PANTALON.

Qu'as-tu fait de ma fille ?..

ARLEQUIN.

Elle a fini par céder aux conseils que je lui donnais... Elle est rentrée dans votre maison de Naples... Je lui disais à chaque instant : Comment, Signora, pouvez-vous affliger un père aussi respectable que le vôtre? n'aurez-vous point pitié de sa barbe grise et de ses malheureuses jambes...

PANTALON, s'essuyant les yeux avec son mouchoir.

Ah ! tu lui disais ça ?.. Ce que c'est pourtant que de mal juger les gens ?..

ARLEQUIN.

Comment pouvez-vous, lui disais-je encore, préférer un freluquet comme ce Lélio, à un cavalier aussi parfait que le seigneur Léandre?..

LÉANDRE, vivement ému.

Ce trait me raccommode avec ce pauvre garçon...

ARLEQUIN.

Et ne voyez-vous pas, ajoutais-je, Signora, combien toutes ces courses auxquelles vous vous exposez causent de tribulations à deux fidèles domestiques?.. à ce bon Pierrot, qui depuis quarante-huit heures est roué de coups à votre intention... et ce pauvre Mezzetin, qui en reçoit sa part?..

PANTALON, sanglottant.

Arlequin, je demande à me jeter dans tes bras.

MEZZETIN, de même.

Après toi... Pierrot, s'il en reste.

PANTALON.

Voyez pourtant comme on est trompé par les apparences!.. J'aurais cru, vous le pensiez aussi, vous, Léandre, que ce garçon servait les intérêts de votre rival... Nous en avions le droit, car, enfin, toutes les mystifications qu'on nous faisait, tous les coups que nous recevions...

ARLEQUIN.

C'était par dévouement !.. c'était pour cacher mon jeu... pour faire croire aux fugitifs que je les servais... en un mot, pour les tromper !.. Et si j'avais le malheur de vous donner encore quelques coups de bâton... ce serait pour... pour mieux les abuser.

PANTALON.

Mon ami, il est inutile de les abuser plus long-temps !.. Je te prends à mon service... Eh !.. ma foi, comme tout cela me ragaillardit... j'ai envie de faire un petit repas... Léandre, n'êtes-vous pas de mon avis?

LÉANDRE.

Le repas me paraît tout-à-fait opportun...

PANTALON.

Le pâtissier n'est pas là... mais voici son four... Arlequin, mon garçon, veux-tu voir là-dedans s'il n'y aurait pas quelque pâté ?..

ARLEQUIN.

Comment donc !.. je n'ai rien à vous refuser : n'êtes-vous pas mon maître ?.. un maître que je respecte... (Arlequin donne un grand soufflet à Pantalon.) C'est pour les abuser !

(Il saute dans le four.)

PANTALON.

Ah ! le misérable !.. J'en ai vu trente-six chandelles !..

LÉANDRE.

Que parlez-vous de chandelles ?.. Nous sommes en plein midi...

PIERROT.

Je sais ce que c'est... je l'ai entendu ! C'était une fameuse claque !..

PANTALON.

Mais, où est-il, cet impertinent ?..

MEZZETIN.

Là, dans le four... Je viens de l'y voir sauter.

PANTALON.

Qu'on s'empare de la pelle et du fourgon... Il faut l'avoir vif ou rôti !..

(Mezzetin prend la pelle, Pierrot le fourgon ; on ouvre le four, mais on n'y trouve qu'un gros pâté.)

LÉANDRE.

Plus personne !.. qu'un gros pâté !.. J'aime mieux ça qu'Arlequin.

PANTALON.

Que voulez-vous ? Consolons-nous avec le pâté. Je ne me vengerai pas, mais je mangerai... C'est une compensation... Allons ! préparez la table.

PIERROT.

J'en serai-t-il !

PANTALON.

Tu auras ta tranche, mon garçon, tu auras ta tranche... Mezzetin aussi... Allez chercher ce pâté.

(Pierrot et Mezzetin tirent le pâté du four, étendent la nappe sur la table, y placent le pâté et amènent la table à l'avant-scène.)

LÉANDRE.

C'est ça... Je vais attaquer le pâté... Les laquais, aux deux bouts de la table... Le couvert est à peu près complet... Parbleu ! nous n'avons pas de sel !..

(Pierrot court à la boîte à sel. Arlequin sort de cette boîte et donne un grand coup de batte à Pierrot)

PIERROT.

Arlequin ! Arlequin !

(Tous les personnages courent à la boîte à sel pour s'emparer d'Arlequin, mais celui-ci disparaît. On le voit bientôt reparaître dans un moulin à café.)

MEZZETIN.

Là ! là ! là !

PANTALON.

Ah ! mon drôle, je vais te moudre un peu les os...

(Pantalon tourne la manivelle du moulin à café. On voit Arlequin, tout aplati, monter jusqu'au plafond. Pantalon tourne dans le sens contraire, et Arlequin redescend dans le moulin à café.)

PANTALON.

Je crois que ce farceur-là est enfin réduit à sa plus simple expression... Il doit être maintenant souple comme un gant... il passerait dans une bague...

LÉANDRE.

Je ne suis pas fâché de le voir dans cette position précaire... Le drôle le méritait à tous égards... Maintenant, à table... Ouvrez le pâté, seigneur Pantalon...

(Pantalon découvre le pâté. Arlequin en sort et poursuit à coups de batte tous les personnages, qui se sauvent en criant.)

CHOEUR.

Air d'Iphigénie.

C'est encor lui, le misérable !
Cet Arlequin veut donc ma mort ?
De m'éreinter il est capable.
Finissez, vous frappez trop fort.

Vingt-troisième tableau.

Une rue. Au fond, la devanture de la boutique d'un rôtisseur.

SCÈNE X.

LÉLIO, ISABELLE, COLOMBINE.

ENSEMBLE.

Air : Contredanse des gais loisirs.

Enfin le sort prospère,
Nous laissera, j'espère,
Pour oreiller la terre
Le ciel pour baldaquin.

COLOMBINE.

Au théâtre de toile,
J'ai su, sans voile,
M'endormir à la belle étoile.
Car dans la banque,
Le saltimbanque,
Sur son tapis, le plus souvent,
Couche en plein vent.

REPRISE.

Enfin le sort, etc.

LÉLIO.

Ma chère Isabelle, je commence à désespérer de ma destinée, le malin génie qui nous a promis son aide se moque de nous... il s'amuse à nos dépens aussi bien qu'à ceux de Léandre et de votre père. Si j'étais seul le jouet de la fée Serpentine, je lutterais peut-être... mais vous voir souffrir, vous, mon Isabelle, et souffrir pour l'amour de moi... oh! cela m'ôte tout mon courage, abandonnez-moi ; sous la conduite de Colombine, retournez chez le seigneur Pantalon... moi, j'irai trouver Léandre et je le tuerai... j'aurais dû commencer par-là.

ISABELLE.

Patientons encore... plus que vous j'ai confiance en la fée Serpentine... elle est femme, et doit avoir pitié de notre amour, elle nous l'a dit; nous aurons de dures épreuves à soutenir... faut-il donc que je vous donne l'exemple du courage ?

LÉLIO.

Chère Isabelle, mais où aller ? où vous conduire ? Je ne vois ici qu'un rôtisseur... qui sans doute va nous refuser aussi l'hospitalité.

SCÈNE XI.

LE ROTISSEUR, UN GARÇON ET DEUX SERVANTES.

LE ROTISSEUR, sortant de sa boutique.

Allez, mes enfans, courez au marché et rapportez-moi tout ce que vous trouverez de plus beau et de plus frais en volaille... J'ai à fournir un dîner de cent couverts... un repas de noces.

(Le Garçon et les deux Servantes sortent. Le Rôtisseur rentre chez lui.)

COLOMBINE.

Je tiendrais bien ma place à ce repas-là...

LÉLIO.

Tu as faim?

COLOMBINE.

Écoutez donc, je ne suis pas comme la Senora, je ne me nourris pas d'amour et d'exercice.

LÉLIO.

A tout prix, il faut entrer dans cette maison.

ARLEQUIN, paraissant.

Rien de plus facile, vous remplacerez merveilleusement le garçon et les deux servantes qui viennent d'en sortir.

LÉLIO.

Y penses-tu, par ces costumes?

ARLEQUIN.

Non pas, mais avec ceux-là.

(Aussitôt Lélio, Colombine et Isabelle paraissent avec les costumes que portaient les garçons et les deux servantes.)

COLOMBINE.

Arlequin, mon ami, si tu étais fille, je te prendrais pour femme de chambre.

LÉLIO.

Entrons.

COLOMBINE.

Les mains vides? et les poulets que nous devons rapporter, où sont-ils?

(Une pierre, sur laquelle s'est assise un moment Isabelle se transforme en un panier, plein de volailles.)

ARLEQUIN.

Voilà votre marché fait... allez... je ne vous laisserai pas long-temps à la cuisine sans vous y envoyer bonne et nombreuse compagnie.

AIR des trois Marteaux.

Chaud, chaud, chaud,
Du fourneau,
Qui pétille
Et qui brille,
Que la flamme désormais,
Ne se repose jamais.
Non, non, jamais.

Lélio, Isabelle et Colombine entrent chez le Rôtisseur avec le panier.)

ARLEQUIN.

La fée Serpentine m'a dit qu'avec la fin du jour nos amans seraient unis. Je n'ai plus que quelques instans peut-être à tourmenter Pantalon et sa sequelle... vive Dieu! je vais m'en donner.

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, PIERROT, LÉANDRE, PANTALON, MEZZETIN.

PANTALON, furieux.

J'en ai assez... je déclare à la face du globe que j'en ai assez...

ARLEQUIN, à part.

Pas encore.

LÉANDRE.

Et moi aussi.

PIERROT, s'arrêtant devant la boutique.

Oh! voilà de belles volailles!.. Tenez, achetez-moi cette belle oie, Monsieur, et je vous pardonne toutes mes avanies, et je courrai après votre fille.

PANTALON.

Ma fille! Je ne veux plus en entendre parler. Ma fille! mais elle serait là, il n'y aurait que la main à mettre dessus, que je mettrais cette même main dans ma poche... Quelle aille au diable!

PIERROT.

Du tout! Vous me l'y enverriez chercher... Si elle était chez ce rôtisseur, je ne dis pas.

LÉANDRE.

Ah!

PANTALON.

Qu'est-ce que vous avez vu?

PIERROT.

Une poularde.

LÉANDRE.

Isabelle!

PIERROT.

A la broche... Oui, elle est superbe!

PANTALON.

Qu'entends-je?.. Ma fille, ma propre fille serait dans cette position fâcheuse!

LÉANDRE.

La voilà dans ce comptoir?

PANTALON.

Ça n'est pas possible!

ARLEQUIN, paraissant.

C'est elle-même!

TOUS.

Arlequin!

ARLEQUIN.

Oui, Arlequin, qui voulait vous prouver son zèle... C'est moi qui ai fait tomber les fugitifs dans ce piége... vous les tenez. Entrez tous à la fois dans la maison pour vous emparer des coupables.

PANTALON.

Mes entrailles de père vont me faire faire une sottise... mais je jure que ce sera la dernière. Je vais m'emparer de ma fille... vous, Léandre, sautez sur Lélio... Mezzetin vous aidera.

PIERROT.

Moi, je vais sauter sur la poularde.

PANTALON.

Allons, mes amis, à l'assaut.

TOUS.

A l'assaut!

(Pantalon entre par la porte, Léandre par la fenêtre avec Mezzetin. Pierrot prend par le soupirail, mais il est trop gros, et Arlequin le pousse pour le faire passer.

Vingt-quatrième tableau.

L'extérieur du rôtisseur devient un intérieur. Pantalon est à la broche. Pierrot dans la roue qui fait tourner la broche. Léandre dans le fourneau. Mezzetin dans la fontaine. Colombine, une casserole à la main, renfonce la tête de Léandre toutes les fois que celui-ci la met dehors, et Lélio vide un pot d'eau sur Mezzetin, qui est dans la fontaine. Arlequin apporte un fagot pour jeter dans le feu devant lequel est Pantalon. Isabelle est au comptoir; elle écrit et semble ne rien voir.)

AIR : Chœur d'Iphigénie.

Pierrot remplace le caniche,
Le beau Léandre se niche
Tout au beau milieu du fourneau.
Mezzetin dans le pot à l'eau ;
C'est vraiment une bonne niche.
Le tour doit paraître nouveau.

SCÈNE XIII.

PIERROT, LÉANDRE.

PIERROT.

Ah ! en voilà un exercice d'écureuil.

LÉANDRE.

Pierrot, regarde-moi... En quel état suis-je ?

PIERROT.

Comment voulez-vous que je vous regarde, vous tournez toujours, comme une toupie d'Allemagne ?

LÉANDRE.

Ce garçon a le délire... mais je ne bouge pas.

PIERROT.

Vous tournez... moi aussi... la chambre aussi... tout tourne.... calez-moi... calez-moi... je crois que j'ai le mal de mer.

LÉANDRE.

Pierrot, ne va pas t'écarter du respect que tu me dois.

PIERROT.

Et mon infortuné maître où est-il ?

LÉANDRE.

On l'arrose.

PIERROT.

Et Mezzetin ?

LÉANDRE.

On le sèche.

PIERROT.

Mais si ça continue on nous mettra à la crapaudine.

LÉANDRE.

Le pauvre Pantalon a déjà passé par la broche, dans ce moment on lui découpe...

PIERROT.

On le découpe ?

LÉANDRE.

On lui découpe un habit pour remplacer celui qu'on lui a brûlé... il est chez un fripier voisin... il change...

PIERROT.

Vous avez raison, il change le pauvre homme, il change beaucoup.. ce n'est pas étonnant, avec le métier qu'il fait... savez-vous bien que ceux qui nous regardent faire doivent nous trouver bien bêtes.

LÉANDRE.

Parle pour toi, manant !

PIERROT.

Dites donc, si nous laissions le père Pantalon dans son habit et si nous allions vivre de vos rentes quelque part... c'est encore une idée ça.

LÉANDRE.

Je n'abandonnerai jamais ce vieillard dont je suis le seul soutien et le seul héritier... je me suis promis de l'enterrer, c'est un service que je serai fier et heureux de lui rendre.

PIERROT.

Ah ! mais dites donc, le v'là ce cher maître, il a fait peau neuve... il est superbe.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PANTALON ET MEZZETIN.

PANTALON.

Ah! vous voilà, Léandre, vous voyez un homme qu'on vient d'écorcher vif... ce drôle de fripier m'a volé comme un tailleur... à présent que je suis couvert, si...

MEZZETIN.

Nous le faisions mettre.

PANTALON.

Quoi ?.

MEZZETIN.

Le couvert.

LÉANDRE.

Une chaise, Mezzetin ; une chaise... j'ai des éblouissemens...

PANTALON.

Oui, une chaise... il n'y en a pas une seule ici ; c'est étonnant, chez un restaurateur.

(Arlequin paraît à ce moment.)

TOUS.

Arlequin !

(Ils se relèvent avec rage et veulent l'assommer.)

ARLEQUIN.

Oui, Arlequin... qui après vous avoir fait bonne et rude guerre vient vous proposer la paix.

PIERROT.

Je suis sûr qu'il va nous arriver une grêle de mauvais coups.

PANTALON.

Ce drôle-là est notre mauvais génie... il va nous faire tomber la maison sur la tête.

ARLEQUIN.

Je vais causer tranquillement avec vous... et d'abord on s'entend mieux quand on est assis... donnez-vous donc la peine...

LÉANDRE.

Mauvais plaisant !.. et des siéges ?

(Les chaises reviennent.)

ARLEQUIN.

Vous le voyez... vous n'avez qu'à parler.

PANTALON.

Ne vous asseyez pas... je suis sûr que ces chaises sont épinglées...

PIERROT.

Ça m'est égal... je me risque. (Il s'assied.)

MEZZETIN.

Moi aussi. (Il s'assied.)

ARLEQUIN.

Ne craignez rien... placez-vous là et causons...

PANTALON.

Malheureux!... vous m'avez réduit à l'état souffreteux de pomme cuite... je n'ai pas sur le corps une place intacte.

ARLEQUIN.

Nous allons réparer tout cela... Voyons... si vous consentez au mariage de votre fille avec le seigneur Lélio, je m'engage à vous accorder quelquefois la faveur que vous me demanderez.

PIERROT.

Dites oui, patron, et demandez-lui quelque chose pour moi.

PANTALON.

Si tu ne m'accordes pas ce que je vais te demander, mon consentement sera nul.

ARLEQUIN.

Oui, et la paix n'en sera pas moins faite.

PANTALON.

Touche là... c'est affaire convenue...

LÉANDRE.

Comment!

PANTALON, bas.

Soyez tranquille... je vais demander quelque chose d'inouï,.. quelque chose d'impossible.

ARLEQUIN.

Parlez, Seigneur... pour assurer le bonheur de mon maître, rien ne me coûtera.

PANTALON.

Je demande à...

ARLEQUIN.

A?..

PANTALON.

Tu ne pourras jamais...

ARLEQUIN.

Dites toujours...

PANTALON.

Regarde-moi bien... je demande à...

ARLEQUIN.

A?...

PANTALON.

A engraisser... je veux peser cinq cents livres, c'est-à-dire deux cent cinquante kilos... nouveau langage. (A Léandre.) A moins d'être le diable en personne...

ARLEQUIN.

Va donc pour cinq cents livres... Mettez-vous à table, et avant cinq minutes, vous passerez le poids demandé... Mangez de ce pâté de foie gras... buvez de cette liqueur, et de guêpe que vous êtes vous allez devenir hyppopotame.

PANTALON.

Parbleu! je suis curieux de voir ça... sers-moi, Pierrot.

AIR : Quand vous serez transformée. (ORANGERIE.)

Je crois encor que la chose
Est impossible, et pourtant
Aidons la métamorphose,
Mangeons sans perdre un instant.

(Pantalon se met à table; Pierrot le sert. Arlequin le fait boire, et pendant la reprise du morceau, Pantalon engraisse à vue d'œil.)

PIERROT.

Ah! v'là le patron qui engraisse.

LÉANDRE.

Quel prodige!...

PANTALON.

C'est ma foi vrai... je ne tiens plus sur ma chaise...

ARLEQUIN.

Seigneur Pantalon... les deux cent cinquante kilos sont livrés... si vous en doutez, vous pouvez faire apporter des balances...

PANTALON.

Je suis gros... je suis gras... je suis énorme... je suis immense... il faut que je t'embrasse...

(Il veut embrasser Arlequin, mais il ne peut pas en venir à bout.)

PIERROT.

En v'là une métamorphose!.. ça n'est plus mon maître... c'est un tonneau... mais vous ne verrez plus jamais vos genoux, mon brave homme.

PANTALON.

C'est un peu gênant.. mais ça donne du poids..

ARLEQUIN.

Êtes-vous content?

PANTALON.

Enchanté...

ARLEQUIN.

Vous pardonnez à votre fille... la voici...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ISABELLE, LÉLIO, COLOMBINE.

ISABELLE.

Mon père! mon bon père!.. que vois-je?

PANTALON.

Tu me trouves changé?.. oui, j'ai pris un peu de corps...

ISABELLE.

Vous me pardonnez?.. oh!.. embrassez-moi donc...

PANTALON.

Impossible.... je t'embrasse... de loin.

LÉANDRE.

Et vous consentiriez au mariage de ma cousine avec ce freluquet?..

PANTALON.

Je n'y mets plus d'opposition.

ARLEQUIN.

Eh bien! il faut que le mariage se fasse tout de suite... et ici.

PANTALON.

Dans un restaurant?.. ça ne me paraît pas convenable.

ARLEQUIN.

Qu'à cela ne tienne.

(Le théâtre change.)

Vingt-cinquième tableau.

Un site sauvage, des roches. Un grand arbre au milieu du théâtre.

SCÈNE XVI.

PIERROT.

Voilà un joli endroit! J'aimais bien mieux la maison du restaurateur.

LÉANDRE.

Ce drôle se moque de nous... le mariage se fera donc, à la belle étoile, au pied d'un arbre.

PANTALON.

C'est vrai ; je ne vois pas la plus petite chapelle.

ARLEQUIN.

Je ne l'ai pas oubliée... la voilà.

Vingt-sixième tableau.

(L'arbre se transforme en chapelle. Au moment où tous les personnages vont entrer dans la chapelle, Serpentine en sort.)

PANTALON.

Que vois-je ?

SERPENTINE.

Arrêtez... (La chapelle s'en va.) Je n'ai voulu que forcer le seigneur Pantalon à donner son consentement, mais ce n'est pas dans le pays des fées et des prodiges que votre hymen doit s'accomplir. Isabelle, demain, à l'église de Saint-Marc, vous serez unie à Lélio. Jusque-là, j'ai voulu vous recevoir tous dans mes domaines et vous y offrir une hospitalité et un repos dont vous devez avoir besoin.

PANTALON.

Madame, vous êtes bien bonne ; mais ce domaine me paraît assez triste... et je n'y vois ni table, ni chaise.

SERPENTINE.

Vous n'êtes, ici, que sur la frontière de mes états... et je vais vous faire les honneurs de ma capitale.

PANTALON.

Je vous prierai, alors, de me procurer un fiacre.

SERPENTINE.

A quoi bon ? nous sommes arrivés...

Vingt-septième tableau.

(Le théâtre change et représente un site charmant du pays des fées.)

FIN.

Imprimerie de Mme De Lacombe, rue d'Enghien, 12.

LA POULE AUX OEUFS D'OR

GRANDE FÉERIE EN TROIS ACTES,

UN PROLOGUE ET VINGT-QUATRE TABLEAUX ;

De MM. DENNERY et CLAIRVILLE,

MUSIQUE DE M. FESSY,

Airs nouveaux de M. Paul Henrion,

Divertissements de M. E. LEROUGE,

DÉCORATIONS DE MM. CAMBON, THIERRY, RIQUIER, WAGNER, RIVIÈRE ET LARA.

Les instruments du tableau de l'harmonie de MM. Bourdillat, Mira et Chatelet.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre ancien CIRQUE NATIONAL le 29 Novembre 1848.

Distribution du Prologue :

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BABYLAS	MM. FRANCISQUE jeune.
BARNABÉ	WILLLIAMS.
BABOLEIN	LESUEUR.
POLYCARPE	ROSIER.
URBAIN	FOSSE.
ANSELME	THÉOL-PERRET.
GROS MINET	LEBEL.
FLORINE	Mmes HETZEL.
FANFRELUCHE	LÉONTINE.
MARCELINE	CHEZA,
SEIGNEURS, GARDES, PIQUEURS	

S'adresser, pour la musique, à M. HEISSER, bibliothécaire et copiste au théâtre ancien Cirque National.

PROLOGUE.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente une Chaumière.

SCENE PREMIERE.

POLYCARPE, BABOLEIN, BARNABÉ.

(*Tous trois groupés de différentes manières et tournés vers un même point.*)

BARNABÉ, *à Babolein.* Eh bien ?.. vois-tu quelque chose ?

BABOLEIN. Oui, voilà grand papa qui ouvre le poulailler.

POLYCARPE, BARNABÉ. Et dans le poulailler ?...

BABOLEIN. Attendez donc ! il n'est pas encore ouvert... (*Poussant un grand cri.*) Ah !..

TOUS. Quoi donc ?...

BABOLEIN. La porte s'ouvre..

TOUS. Eh bien ?...

BABOLEIN. Allons, bon !... juste devant moi..

POLYCARPE. Devant toi... qui ?...

BABOLEIN. Grand papa...

BARNABÉ. Regarde par-dessus sa tête.

BABOLEIN. Il est trop grand...

BARNABÉ. Que c'est donc désagréable d'avoir un grand papa... grand !

POLYCARPE. Et la porte ?...

BABOLEIN. Elle est refermée.

BARNABÉ. Pas plus avancés qu'hier...

POLYCARPE. Qu'il y a un an !

BABOLEIN. Qu'il y a toujours

BARNABÉ. Je vous demande un peu ce que grand-père peut avoir caché dans ce poulailler mystérieux.

POLYCARPE. Dame !...

BABOLEIN. Tu crois...

POLYCARPE. Je crois... quoi ?

BABOLEIN. Crois quoi !... Comment ! crois quoi ?

POLYCARPE. Si c'était... Oh ! mais non... cela ne peut pas être ça...

BARNABÉ. Mais si, mais si, peut-être bien... je crois que c'est ça...

POLYCARPE. Ça quoi ?..

BARNABÉ. Ce que tu viens de dire...

POLYCARPE. Mais je n'ai rien dit du tout!

SCENE II.

LES MÊMES, BABYLAS, *accourant; ses vêtements sont trempés, il a des sangsues au bout du nez.*

BABYLAS. Ah! à moi... au secours!...

POLYCARPE. Babylas!...

TOUS. Qu'est-ce qu'il y a?...

BABOLEIN. Qu'as-tu donc?

BABYLAS. Des sangsues!...

TOUS. Des sangsues!

BABYLAS Regardez, regardez mes narines... il y a des sangsues dessus, et mon nez est tout sens dessus dessous!...

TOUS. Ce pauvre frère!...

BABYLAS. Otez-moi ces vilains insectes...

BARNABÉ. Attends, je vais leur mettre du sel sur la queue... là...

BABYLAS. Comprend-on ces maudites bêtes; venir me piquer au visage!...

POLYCARPE. C'est déplacé!..

BABYLAS. C'est déplacé?... je crois bien!

BABOLEIN. Mais enfin, comment cela t'est-il arrivé?

BABYLAS. Voici l'anecdote... Voulant, ainsi que vous, surprendre le secret du poulailler, je m'étais juché sur un tas de fumier...

BABOLEIN. Ah! oui.. le tas de fumier tout proche la mare aux canards.

BABYLAS. C'est-à-dire au sangsues, car au moment où père grand insinuait la clé dans la serrure... patatras... le pied me glisse et je tombe la tête la première... je dirai même le nez le premier... au milieu de ces reptibles.

AIR du *Piège*.

Et sans vous j'aurais succombé
Aux blessures que j'ai reçues,
Car par malheur j'étais tombé
Sur des bien bêtes de sangsues.
Sur le nez j'en avais un tas,
C' n'est pas la place ordinaire...
Les ignorantes n'avaient pas
Étudié chez un apothicaire!

SCÈNE III.

LES MÊMES, URBAIN.

URBAIN, *entrant*. Cela t'apprendra à vouloir découvrir des choses qui ne te regardent pas.

TOUS. Urbain!...

URBAIN. Que pouvez-vous désirer?... que vous manque-t-il ici?... Pourquoi ne respectez-vous pas le secret de notre aïeul?

BABYLAS. Tiens! pourquoi a-t-il des secrets pour nous?.. Est-ce que j'en ai pour lui, moi?... est-ce que je lui cache quelque chose?... Quand j'ai faim, je le lui dis franchement; quand j'ai soif, je le lui avoue sans mystère; quand j'ai besoin d'une paire de sabots, je le lui confie sans hésiter.

TOUS, *moins Urbain*. Et moi aussi!..

BABOLEIN. Au fait, c'est à la franchise, cela..

URBAIN. Et savez-vous si le secret de nos parents n'est pas celui de notre bonheur; car nous sommes heureux, bien heureux... Jamais la faim ne franchit le seuil de notre chaumière, jamais le froid ne s'est glissé au foyer domestique!.. La paix et l'abondance sont notre partage... que voulez-vous encore?..

BABYLAS. Du secret... Je veux du secret!..

URBAIN. Est-il une meilleure mère que Marceline? un père plus vénéré que le nôtre?

BARNABÉ. Oh! un père... tu veux dire un grand, grand, grand, grand-père!.. car enfin, lui et sa moitié, nous ne savons pas au juste ni ce qu'ils sont, ni ce que nous leur sommes...

BABYLAS. C'est vrai, ils sont si vieux, si vieux... qu'on ignore le numéro de notre génération... il y en a même dans le pays qui prétendent que grand-père est si âgé, que de son temps il a fait l'école buissonnière avec un ancien nommé *Mathieu Salé*, je crois!.. Oui, Mathieu Salé, c'est ça!

POLYCARPE. Mathusalem, bêta!..

BABYLAS. Mathusalembêta, c'est possible.

BABOLEIN. N'importe, pour un vieux de son âge, il est bien cachotier...

URBAIN. Oui, pour le bien qu'il fait... car dans le village personne ne sait encore que depuis quelque temps, il abrite dans sa chaumière une pauvre jeune fille qu'il a recueillie, mourante de faim et de froid...

POLYCARPE. La petite Florine..

BARNABÉ. Ah! ça c'est vrai qu'elle est gentille.

BABYLAS. Et reconnaissante donc!.. de beaux yeux bleus qui ont toujours l'air de vous dire: merci...

URBAIN. C'est une sœur pour nous...

BABOLEIN. Oh! une sœur... je crois que tu en serais bien fâché...

URBAIN. Moi?..

BABOLEIN. Tu en tiens..

URBAIN. Silence, mes amis, voici Marceline, notre excellente aïeule.

BABYLAS. Avec la petite Florine.

URBAIN, *tremblant*. Florine!

BARNABÉ. Tiens! comme ça l'a fait rougir!

BABYLAS. Ah! c'est vrai! Urbain, mon ami, défie-toi des coups de sang... tu devrais t'asseoir sur quelques-unes de mes sangsues.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARCELINE, *entrant la première, ensuite* ANSELME ET FLORINE.

MARCELINE. Comment! encore ici, paresseux, quand le soleil est levé depuis deux heures...

BABYLAS. Le soleil, le soleil, pardine, mère grand, ce n'est pas not' faute si le soleil se lève avant le jour, il n'a que ça à faire.

MARCELINE. Pas tant de raisons, et qu'on s'apprête pour se rendre aux champs.

BABOLEIN. Ah! grand'mère, pendant la canicule, vous ne vous doutez pas de ce que les champs sont...

ANSELME, *entrant avec Florine*. Oui, ma pauvre enfant, j'ai mûrement réfléchi, une jeune fille ne serait pas en sûreté au milieu de six garçons...

URBAIN. Que dites-vous donc, mon père?..

ANSELME. Je dis... je dis, que quoi que bien vieux, j'y vois encore assez clair, et que j'ai cru m'apercevoir... (*A Florine.*) Qu'avez-vous?.. vous pleurez mon enfant?..

FLORINE. Ah! Monsieur, je suis si malheureuse, je vous aimais déjà tant, vous et votre femme...

URBAIN. Vous l'entendez, mon père.

ANSELME. Oui, oui, j'entends qu'elle aime déjà beaucoup ma famille, et (*Regardant Urbain.*) je crois qu'il y a quelqu'un dans ma famille qui le lui rend bien.

URBAIN, *baissant les yeux*. Mon père!.. (*Tous les frères sont réunis à droite.*)

BABYLAS, *à ses frères*. Oh! quelle idée! pendant que tout le monde est occupé ici... le poulailler... si je pouvais...

TOUS LES FRÈRES, *moins Urbain*. Oui, oui, c'est ça.

BABOLEIN. Surtout, méfie-toi des sangsues...

BABYLAS. Sois tranquille, cette fois ci, j'aurai bon nez. (*Il sort.*)

ANSELME. Voyons, mon enfant, depuis que vous êtes parmi nous, nous ne vous avons pas encore demandé qui vous étiez, d'où vous veniez? notre charité à nous n'est pas questionneuse; mais si vous avez des parents, des amis qui puissent venir à votre secours, il faut nous le dire, il faut nous accorder toute votre confiance.

FLORINE. Des parents... je n'en ai plus!

BABOLEIN. Tiens! qu'est-ce qu'elle en a donc fait?

FLORINE. Je croyais, du moins, avoir rencontré des amis; mais il n'est pas dans ma destinée d'être heureuse...

URBAIN. Oh! croyez, chère Florine...

ANSELME. Taisez-vous, Urbain; et vous, mon enfant, continuez; dites-nous d'où vous veniez quand nous vous avons trouvée presque mourante à cette porte...

FLORINE. Oh! d'un village bien éloigné... où de pauvres gens m'avaient recueillie toute petite, et quand le bon Dieu les eut rappelés à lui, j'ai marché tout droit devant moi en priant pour eux, et quand je me suis arrêtée j'étais chez vous, le ciel avait eu pitié de l'orpheline.

ANSELME. Eh quoi! vous n'avez jamais connu votre père, ni votre mère?..

FLORINE. ! je les aurais bien aimés, mais ils ne l'ont pas voulu...

Air nouveau de *Paul Henrion*.

Plaignez, plaignez la pauvre fille,
Car on disait dans le hameau,
Qu'abandonnée auprès d'une charmille
J'eus la fougère pour berceau.
Voilà quelle est mon origine.
Oui, sur des fleurs je naquis un matin
Depuis on m'appela Florine.
Et le printemps fut mon parrain.
On devait m'appeler Florine
Car le printemps fut mon parrain.

URBAIN. Mon père, vous qui êtes si bon, j'espère que vous ne pensez plus à l'éloigner...

ANSELME. Il en coûte à mon cœur, mais c'est un devoir. (*A Urbain.*) Qui te dit que tôt ou tard tes frères ne l'aimeraient pas aussi, et de là des brouilles, des querelles, une famille divisée!...

FLORINE. Ah! Monsieur, je pars à l'instant...

ANSELME. Nous vous accompagnerons jusqu'à la lisière du bois, et je vous donnerai une lettre de recommandation pour un brave et digne homme, l'intendant des domaines royaux.

BABOLEIN. Tiens! comme ça se trouve, justement le roi Gros Minet et sa fille Fanfreluche chassent aujourd'hui dans la forêt...

ANSELME. Je le sais, et le temps nous presse... car il faut nous placer sur le passage du cortége. Vite, Poulot, mon chapeau.

AIR : *L'Abbé galant*.

Venez, ma chère,
Et Dieu vous bénira j'espère.
Non, plus d'effroi,
Je vous conduis auprès du roi.

URBAIN.

Ce grand monarque seul pourrait
Vous sauver.

BABOLEIN.

Ça le flatte,
Elle sera chez Gros Minet
Comme un' petite chatte.

FLORINE, *parlé*. Donnez-moi votre bras.

ANSELME. Du tout, prenez le mien, je suis solide encore, allez. (*A Babolein qui veut lui prendre le bras.*) Veux-tu bien me laisser tranquille, toi...

REPRISE.

ANSELME.

Venez ma chère, etc.

LES FRÈRES.

Allez, ma chère,
Et Dieu vous bénira, j'espère.
Non, plus d'effroi,
Il vous conduit auprès du roi.

(*Anselme, Marceline, Urbain et Florine sortent.*)

SCENE V.

BABOLEIN, POLYCARPE, BARNABÉ, *puis* BABYLAS.

BABOLEIN. Bravo! les voilà partis!..

POLYCARPE. Nous sommes maîtres de la maison...

BARNABÉ. Et Babylas qui ne revient pas...

POLYCARPE. Il faut aller au-devant de lui...

BABYLAS, *au dehors*. Grande nouvelle!.. grande nouvelle...

TOUS. Le voilà!..

BABYLAS, *entrant*. Vous êtes seuls?..

TOUS. Seuls...

BABYLAS, *riant*. Victoire!..

POLYCARPE. Ne crie donc pas si fort...

BABYLAS. J'ai le secret du poulailler.

TOUS. Vrai?..

BABYLAS, *montrant un œuf d'or*. Le voilà!..

TOUS. Ça?

BABYLAS. Un œuf d'or!..

TOUS. Un œuf d'or!..

BABYLAS. Rien que ça; j'ai trouvé dans le poulailler une grosse poule noire qui venait de se... soulager de ceci... et tenez, il est encore tout chaud.

BARNABÉ. Eh quoi! tu as vu...

BABYLAS. Non, cette poule est pudibonde; elle me tournait... le bec, mais si vous aviez vu tous les œufs qu'elle a pondus... Il y en a plein des paniers, des corbeilles, plein le poulailler.

AIR : *On dit que je suis sans malice*

Dieu! quel spectacle magnifique!
C'est magique, c'est fantastique!..
J'ai trouvé sur tous les rayons
Les œufs d'or rangés par quart'rons,
Des œufs d'or quelle bonne chose.

POLYCARPE.

Mais s'ils sont en or, je suppose
Que les mouillett's sont en argent.

BARNABÉ.

Et les coquetiers en diamant.

BABOLEIN.

On doit se casser plus d'un' dent.

TOUS. Quelle trouvaille!

BABYLAS. Ce sont de vrais lingots d'or..

POLYCARPE. Ah! pour des lingots, c'est trop léger,

BABYLAS. Trop léger... Voulez-vous parier que je le jette par terre et qu'il ne se casse pas...

BABOLEIN. Tu crois donc que ces œufs d'or sont des œufs durs?

BABYLAS. Des œufs d'or dur, certainement.. et.. tenez, pour vous le prouver (*Montrant l'œuf et le jetant par terre.*), je veux être pendu s'il se casse. (*L'œuf fait explosion et Babylas se trouve suspendu au plafond.*)

TOUS. Juste ciel!

BABYLAS. Miséricorde!..

CHŒUR.

Quel tapage effrayant. (Michel et Christine.)
Pendu! pendu! pendu!
Notre frayeur est grande,
Il faut qu'on le dépende

POLYCARPE.

Ton sort dépend de toi.

BABYLAS.

A moi, sans plus attendre
Si d' ça peut dépendre,
Vite, dépendez moi.

TOUS.

Pendu, etc.

(*Pendant le chœur Babolein et Polycarpe ont apporté une échelle et dépendent Babylas. Anselme et Urbain sont entrés.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, ANSELME, URBAIN.

ANSELME. Qu'y a-t-il? que se passe-t-il?

URBAIN. Mon frère!..

BABYLAS. Sapristi!.. voilà un œuf qui me tenait joliment à la gorge!

ANSELME. Mais qu'est-il donc arrivé?.. (*Tous les frères baissent la tête et tournent le dos.*) On se tait, on se cache. Je lis sur tous les visages, oh! je crains de deviner ; le poulailler... malheureux!.. vous avez enfreint ma défense.

TOUS, *tombant à ses pieds*. Grâce!..

ANSELME. Pauvres enfants, ce n'est pas moi qui souffrirai de votre désobéissance; voyez, déjà Babylas a été puni comme il l'avait mérité...

BABYLAS. C'est vrai... je me suis conduit comme un pendard, et j'ai été...

ANSELME. Maintenant, que vos destinées s'accomplissent ; je ne puis plus avoir de secrets pour vous, ma tâche ici-bas est terminée, la vôtre commence... Approchez, mes enfants, écoutez-moi et puissiez-vous ne jamais vous repentir de la découverte de ce trésor que je dérobais à vos yeux.

TOUS. Un trésor...

ANSELME. Il y a longtemps, bien longtemps de cela... votre grand-père venait de naître... un long hiver avait porté la désolation dans ce hameau, la famine décimait ses habitants; aussi, à l'exception d'une vieille poule noire dont notre compassion respectait la vieillesse, nous avions fait main basse sur tous les hôtes de notre poulailler.

BARNABÉ. C'était le massacre des innocents.

ANSELME. Un soir, deux hommes frappèrent à notre porte et demandèrent l'hospitalité. L'un était jeune et beau, l'autre était vieux et d'un aspect repoussant.

BABYLAS. Laid comme Babolein!

ANSELME. Plus laid que ça, si c'est possible : ils avaient faim, bien faim, disaient-ils! la force

leur manquait; ils seraient morts peut-être; et je n'hésitai pas. Je me dirigeai vers la basse cour, et tout tremblant j'allais en finir avec notre poule noire... lorsque tout à coup... (*On entend le son du cor.*) Qu'es-ce que c'est que ça?...

URBAIN. C'est la chasse du roi...

BABYLAS. N'importe, continuez, père grand, continuez, ce récit de vieille poule m'en a donné la chair... de poule.

ANSELME. Je me dirigeai donc vers le poulailler, lorsque tout à coup...

VOIX, *dans la coulisse.* A l'aide! au secours! la princesse!...

ANSELME. Ah! mon Dieu! ces clamours, ces cris...

URBAIN. Quelque malheur peut-être.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARCELINE, FLORINE.

MARCELINE, *accourant.* Sauvez, sauvez la princesse...

TOUS. La princesse.

FLORINE. Et dire que c'est moi...

TOUS. Vous!..

FLORINE. Ainsi que vous me l'aviez recommandé, je m'étais placée sur le passage de la chasse, lorsque j'aperçois la princesse qui seule et sans suite se dirige de mon côté... je m'approche vivement pour lui présenter ma demande, ma vue effraye son cheval qui se cabre et qui l'emporte à travers la forêt.

VOIX, *dans la coulisse.* Arrêtez! arrêtez!.. au secours! au secours!..

URBAIN. La princesse en danger, vite, vite, mes amis... (*Fausse sortie.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, GROS MINET, SEIGNEURS.

ROS MINET. Allez, courez, volez!.. dix-neuf francs de récompense à qui sauvera ma fille.

BABYLAS, *s'élançant.* Dix-neuf francs!.. ah! je cours...

GROS MINET. Dix-neuf francs et la croix de mon ordre.

BABYLAS. La croix... alors merci, je reste.

GROS MINET, *au fond.* Ah! la voilà qui revient, toujours emportée par son cheval... regardez, regardez!... ciel!... elle fait un faux pas!..

BABYLAS. La princesse.

GROS MINET. Non pas, sa monture.

TOUS. Ah!...

GROS MINET. Ne regardez pas... voulez-vous bien ne pas regarder... le premier qui regarde!..

CRIS, *au fond.* La voilà, la voilà!

GROS MINET. Ah! ma fille! ma fille est sauvée!..

SCENE IX.

LES MÊMES, LA PRINCESSE, TOUTE LA CHASSE.

LA PRINCESSE, *dans un grand désordre, faisant le tour du théâtre.* Pristi! cristi! sapristi!

GROS MINET, *la suivant.* Ma fille!...

LA PRINCESSE, *même jeu.* Corbleu! mordieu! pardieu!

GROS MINET. Chère Fanfreluche!

LA PRINCESSE, *même jeu.* Vertuchou!.. palsaugué!.. ventre jaune!

GROS MINET. Mon enfant!..

LA PRINCESSE. Qui est-ce qui m'appelle son enfant?

GROS MINET. C'est ton père...

LA PRINCESSE. Je ne vous reconnais pas...

GROS MINET. Ton père qui t'a portée dans son s... non, dans le sein de ta mère.

LA PRINCESSE. Je suis aveuglée par la vengeance!.. il m'en faut, j'en ai soif... vengez-moi... pristi! vengez-moi!

GROS MINET. Je le veux bien... veux-tu que je fasse éreinter la monture arabe.

LA PRINCESSE. Non, elle l'est déjà, vous n'avez que des rosses...

GROS MINET. Fanfreluche!

LA PRINCESSE. Ne m'agacez pas, mon père, ne m'agacez pas...

GROS MINET. Eh bien! non, te plairait-il que je fisse pendre un de ces manants?

LA PRINCESSE. Pendre ça! ah! fi! fi! fi!

BABYLAS. Aussi bonne que belle...

LA PRINCESSE, *lui donnant un soufflet.* Tiens, toi!..

BABYLAS. Aïe!..

BARNABÉ. Aussi belle que bonne.

LA PRINCESSE, *lui donnant un soufflet.* Attrape!..

BARNABÉ. Oh!..

POLYCARPE. Aussi douce que jolie.

LA PRINCESSE, *lui donnant un soufflet.* Empoche!

POLYCARPE. Ah!...

LA PRINCESSE. Ah! ça m'a fait du bien, ça m'a soulagée un peu.

GROS MINET. Eh bien! pour te calmer tout à fait, tu ne veux pas que j'en pende quelqu'un des trois?...

LA PRINCESSE. Y pensez-vous?... mais regardez-les, regardez-les donc, mon père!

BABYLAS. Oui, regardez-nous donc, son père!

LA PRINCESSE. Ils sont déjà si laids comme ça, que pendus vous en feriez des monstres.

LES TROIS FRÈRES. Ah!...

LA PRINCESSE. Mais il me faut une vengeance de ce qui vient de m'arriver.

GROS MINET. Mais qu'exiges-tu, fille exigeante?

LA PRINCESSE. C'est une fille de ce village qui est cause que j'ai perdu dans ce bois...

GROS MINET. Qu'avez-vous perdu dans le bois, princesse?

LA PRINCESSE. Mes étriers... et si on ne me la trouve pas, j'ordonne qu'on emprisonne toutes les femmes, filles ou veuves du pays, jusqu'à ce que je connaisse la coupable... Allez !

FLORINE, *se montrant*. Arrêtez !... ne punissez personne, princesse...

GROS MINET. Oh ! comme elle est jolie !...

LA PRINCESSE, *sévèrement*. *Pepa* !

GROS MINET, *se remettant*. Hum ! hum !... vous disiez donc, ma charmante enfant ?...

LA PRINCESSE. Encore !.. ventre de cerf, *pepa* !

GROS MINET, *prenant une grosse voix*. Vous disiez donc, Mademoiselle...

FLORINE. Que je suis seule coupable... et que seule je mérite un châtiment, si c'est un crime que d'implorer une grâce.

GROS MINET, *tendrement*. Une grâce ! on a tort d'en demander une quand on en possède déjà tant ! (*Soupirant*.) Ah !...

LA PRINCESSE, *bas*. Sire, si vous continuez, je vous mets aux arrêts forcés !... (*Haut*.) Gardes, qu'on entraîne cette petite malheureuse.

TOUS. Grâce ! grâce !

URBAIN. Oh ! je ne souffrirai pas...

ANSELME, *bas*. Silence, mon fils ; ce soir, si tu veux, tu pourras la sauver.

URBAIN. Ce soir... vous me le promettez ?...

LA PRINCESSE. Ah ! maintenant que je tiens ma vengeance, que la chasse continue.

GROS MINET. Vous entendez, chasseurs... chassons.

Air de *Robin des bois*.

Pendant que nous jasons
Notre gibier se lasse,
Elle a dit que l'on chasse,
Chasseurs, chassons.

ENSEMBLE.

Pendant que nous jasons, etc.

GROS MINET.

Que la bête féroce
Ne soit pas à la noce,
Qu'un châtiment atroce
En délivre le roi.

CHOEUR.

Que rien ne nous arrête
Et que chacun répète,
Mort à la grosse bête,

GROS MINET.

Prenez bien garde à moi.
Tra la, la, tra la, la, etc.

CHOEUR.

Tra la la, tra la la.

SCÈNE X.

ANSELME, MARCELINE, LES SIX FRÈRES.

BABYLAS. C'est drôle, le soufflet que m'a donné la princesse vient d'allumer dans mon cœur une flamme... il est vrai que les soufflets sont faits pour ça.

URBAIN. Ah ! mon père, vous m'avez dit que je pourrais la sauver...

ANSELME. Oui, mon enfant, oui, dans un instant tu pourras voir s'accomplir chacun de tes souhaits ! Marceline, notre secret ne nous appartient plus.

MARCELINE. Se peut-il ? ils auraient découvert ?

ANSELME. Oui, ma bonne Marceline ; mais approchez, mes enfants, et écoutez la fin de mon histoire :

Je vous disais donc que pour sauver ces deux étrangers je venais de tordre le cou à notre pauvre vieille poule ; mais quand je la laissai tomber à mes pieds je la vis tout à coup se ranimer, battre des ailes et s'éloigner en chantant !

TOUS. Ah bah !...

BABYLAS. Feue la poule chantait !...

ANSELME. Rempli d'étonnement, je me tournai vers les deux étrangers : il n'y en avait plus qu'un... le jeune, qui, me regardant avec bonté, me remercia de ce que j'avais voulu faire ! Grâce à toi, me dit-il, grâce à ta bienfaisance, je viens de gagner une gageure et de remporter une victoire sur mon terrible compagnon. — Mais qu'est-il devenu ? m'écriai-je. — Ce génie du mal est maintenant dans le corps de cette poule, qui lui servira de prison ; et pour te récompenser dignement, je forcerai cette poule de te donner chaque jour un œuf d'or, qu'il te suffira de briser pour voir s'accomplir un de tes souhaits !

TOUS. Des talismans !...

BABYLAS. Ah ! Dieu ! père grand, avez-vous dû en faire des omelettes !..

ANSELME. L'étranger s'était éloigné en me disant : Tu as été bon, sache aussi être sage ; et le lendemain, pour obtenir pour ma compagne et pour moi la paix et le bonheur paisible, j'ai cassé mon premier... et mon dernier œuf !...

POLYCARPE. Rien qu'un ?

ANSELME. Cent ans après, nous vivions encore heureux et calmes, mais bien surpris l'un et l'autre de ne pas voir arriver le jour du départ, lorsque l'étranger nous apparut de nouveau. — Jouis de ce bonheur que tu as su mériter, me dit-il, tu ne dois quitter ce monde qu'au jour où l'un de tes descendants aura découvert le secret de la poule aux œufs d'or.

URBAIN. Ainsi donc, mon père, c'est nous qui serons la cause...

ANSELME. Oh ! je ne m'en plains pas, mes enfants, notre vie a été si longue, qu'il est bien temps de nous reposer.

MARCELINE. Et puis le juste ne meurt pas, il s'endort pour se réveiller bientôt dans un monde tout rayonnant de joie et de bonheur !

ANSELME. A vous, mes enfants, à vous désormais ces trésors que nous avons méprisés ; puissiez-vous avoir le courage d'imiter notre sagesse.

URBAIN. Oui, mon père, dès que j'aurai délivré ma Florine, je jure de n'en briser qu'un.

TOUS. Et moi aussi.

POLYCARPE. Oh! oui, je n'en briserai qu'un. (*Bas.*) Qu'un quarteron.

BABYLAS. Oui, rien qu'un. (*Bas.*) Qu'un demi cent.

ANSELME. Et maintenant, recevez nos adieux et nos bénédictions...

MARCELINE. Adieu, mes enfants!

ANSELME. Adieu!...

FIN DU PREMIER TABLEAU.

DEUXIÈME TABLEAU.

On entend un chœur céleste.

CHŒUR.

Air de *Faust*.

Toujours unis, vers la voute éternelle
Allez! partez, heureux et triomphants,
Près du seigneur dont la voix vous appelle
Du haut du ciel veillez sur vos enfants.

(*Tous les enfants se mettent à genoux. Les deux vieillards se laissent tomber lentement sur un banc en les bénissant. Le fond de la chaumière se transforme tout à coup en temple brillant sous lequel sont les deux vieillards entourés de petits génies. Le trône monte lentement vers le ciel. — Le chœur reprend avec plus de force et le rideau baisse.*)

FIN DU PROLOGUE.

****

ACTE PREMIER.

TROISIÈME TABLEAU

Le Poulallier.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.	ACTEURS.
BABYLAS	MM. FRANCISQUE.
COCORICO	NEUVILLE
GROS MINET	LEBEL.
BABOLEIN	LESUEUR.
URBAIN	FOSSE.
POLYCARPE	ROSIER.
BARNABÉ	WILLIAMS.
LUCIFER	AMELINE.
UN PAYSAN	L'ECOLE.
UN HEIDUQUE	FÉLIX.
Mme SATAN	Mmes MÉLANIE.
FANFRELUCHE	LÉONTINE.
ESTHER	DARCY.
ÉMERAUDIN	ELÉONORE.
FLORINE	HETZEL.
AZARIEL	CÉLESTINE.
POMPADOUR	WEYS.
SATANAS	BRUNSWICK.
ZEPHIRIN	CLARA.
MOLIÈRE	JENNY.
FOLLET	PAULINI.
NINON	Joséphine.
AZOLI	GASPARD.
UNE DAME	JOSÉPHINI.
SCINTILLANTE	CÉCILE T.
ARC-EN-CIEL	BLANCHE T.

Seigneurs, Dames et Génies, Diables, Pages, Soldats, Domestiques, Chinois, Chinoises.

SCENE PREMIERE.

AZARIEL, ÉMERAUDIN, ÉTHER, FOLLET, ZÉPHIRIN, AZOLI.

(*Au lever du rideau les six lutins sont groupés de distance en distance, derrière six corbeilles pleines d'œufs d'or. Au milieu du théâtre; sur un fumier doré est une vieille poule noire.*)

AZARIEL.

AIR de l'*Oiseau bleu*.

Après deux cents ans d'esclavage,
Enfin le destin nous dégage
Du soin de garder davantage
Ce poulailler mystérieux.

LES LUTINS.

Quittons ces lieux, quittons ces lieux,

AZARIEL.

Sylphes joyeux,
Dans les airs prenez votre essor
Et laissez la poule aux œufs d'or.

LES LUTINS.

Sylphes joyeux,
Prenons notre essor
Et laissons la poule aux œufs d'or.

ÉMERAUDIN. Abandonner la poule aux œufs d'or!.. vous oubliez donc, mes frères, que cette enveloppe sert de prison à notre maître, à notre souverain.

ÉTHER. Émeraudin a raison... dans le corps de cette poule est enfermé ce génie persécuteur des hommes, qui leur souffle les pensées d'ambition et d'orgueil.

AZARIEL. Ce qui n'a pas empêché les humains d'être assez ambitieux et fort orgueilleux sans lui.

FOLLET. D'ailleurs, s'il est écrit dans le livre des destins que pour délivrer notre maître il faudra tuer la poule, son esclavage n'est pas loin de finir... ses nouveaux possesseurs seront d'abord trop altérés de plaisirs et de richesse pour attenter aux jours de leur ministre des finances; mais plus tard, qui sait s'ils ne se vengeront pas sur lui, des fautes qu'il leur aura fait commettre.

AZARIEL. C'est juste... et plus j'y pense, plus je m'applaudis d'avoir livré le secret du poulailler à cet imbécile de Babylas...

ZÉPHIRIN. C'est une excellente idée...

AZARIEL. Le vieux père Anselme était trop sage, trop vertueux...

AZOLI. Beaucoup trop... avec lui notre roi restait pour toujours dans sa prison, et nous, ses serviteurs, nous étions forcés de partager sa captivité; tandis qu'a présent...

ÉMERAUDIN. A présent, nous allons courir le monde...

FOLLET. Faire des folies.

TOUS. Oui! oui! des folies

ÉMERAUDIN. Oui, faire des folies, et en faire faire aux autres.. Car, voyez-vous, mes amis, les enfants du vieillard n'auront pas hérité de sa sagesse... ils se partageront les talismans, et nous serons là, visibles ou invisibles, pour leur souffler les idées les plus folles... les plus extravagantes...

TOUS. Approuvé, approuvé!

AZOLI. Et pour commencer, moi je m'empare de Babylas.

ÉTHER. Moi, de Polycarpe.

FOLLET. Moi, de Barnabé.

ÉMERAUDIN. Et moi, je me réserve Urbain.

AZARIEL. Prends garde... j'ai bien peur que celui-là ne marche sur les traces du vieil Anselme. Il est d'une sagesse...

AZOLI. Oui, mais il est amoureux... et l'amour, c'est aussi une bien grande source de folies ou de fautes. Maintenant, préparez ces corbeilles.

AZARIEL. Voyons, parmi les corbeilles amassées par le vieillard, il en est une, vous le savez, qui ne contient que les œufs pondus le 13 de chaque mois et le vendredi de chaque semaine.

ÉMERAUDIN, *montrant une corbeille*. Celle-ci, la corbeille noire.

AZOLI. Les œufs maudits.

ÉTHER. Tous les talismans qu'elle renferme ne réalisent que le contraire des vœux qu'on a formés...

TOUS. C'est vrai...

FOLLET. C'est vrai, le contraire toujours... je plains celui qui aura cette corbeille.

AZARIEL. A qui ferons-nous échoir cette corbeille?

TOUS, *ensemble*. A Babylas, à Polycarpe, à Barnabé, à Babolein, à Urbain.

COCORICO, *en dehors*. Cocorico!!... (*Il bâille.*)

AZARIEL. Ah!.. voilà le vieux Cocorico qui s'éveille.

AZOLI. Ah! en voilà un qui est drôle, enfermé jadis dans le corps d'un coq, avant même que notre maître habitât l'enveloppe d'une poule, Cocorico a repris tout à coup sa forme humaine.

ÉMERAUDIN. Oui, lorsque le secret du poulailler a été dévoilé...

AZARIEL. Et depuis ce matin, qu'il est redevenu homme, il n'a pas encore pu se défaire de la marche, des allures, et quelques fois même de la voix du coq...

ZÉPHIRIN. Il est moitié homme et moitié bête...

AZARIEL. C'est-à-dire, moitié homme, oui, mais bête tout à fait...

AZOLI. Chut! le voilà.

SCÈNE II.

LES MÊMES, COCORICO.

COCORICO, *entrant*. Cocoric... (*Apercevant les génies.*) Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous présenter mon... (*Imitant le coq.*) cocorico!... (*Il fait plusieurs pas en marchant à la manière des coqs.*)

AZARIEL. Bonjour, père Cocorico...

COCORICO. Comment! j'ai l'honneur d'être connu de ces messieurs?..

ÉTHER. Parfaitement...

FOLLET. Nous vous voyons tous les jours et depuis longtemps.

COCORICO. En vérité?..

AZOLI. Mais votre état de coq ne vous permettait pas de nous distinguer.

AZARIEL. Tandis qu'à présent que vous voilà redevenu homme...

COCORICO. C'est vrai... je suis homme!.. et assez joli homme, je m'en vante... (*S'admirant.*) Quelle taille, quelle démarche (*Il se promène en coq.*), et quel mollet! Je suis jambé comme...

ÉMERAUDIN. Comme un coq

COCORICO. Mais, d'où m'est venue cette transformation?..

AZARIEL. Eh! parbleu!.. de la découverte du grand mystère que renferme ce poulailler.

COCORICO. Se peut-il?.. le secret serait décou... Ah! l'émotion, la crainte, la surprise... (*S'agitant.*) Ah! ah! cocorico!!.. cocori... Ah! voilà que ça se calme...

AZOLI. Mais, qu'avez-vous donc?

COCORICO. Hélas! mes amis, vous venez de m'apprendre un grand malheur!

TOUS. Un malheur!..

COCORICO. Comme vous le savez, sans doute, j'ai été coq pendant bien longtemps.

TOUS. Nous le savons...

COCORICO. Non pas un coq vulgaire; j'étais un superbe coq, le coq des coqs enfin!..

TOUS. Après, après...

COCORICO. Et, en cette qualité, je courtisais, selon la coutume de mes semblables, sept jeunes poules, au nombre desquelles se trouvait celle que vous voyez là.

TOUS. La poule aux œufs d'or!..

COCORICO. Hélas! oui, je l'aimais!.. pas pour son argent, au moins!.. Je ne me souciais pas des lingots qu'elle... pondait, je n'en faisais aucun cas. Je l'aimais pour elle; car cette ponte dorée... elle n'en était pas affligée lorsque je lui donnai mon cœur de coq, un jour cette infirmité se développa en elle, et ce jour là un déplorable génie me déclara que si quelqu'un pénétrait le mystère de ce poulailler, je deviendrais moi-même la victime perpétuelle des talismans qu'il renferme.

AZARIEL. Ce pauvre Cocorico!.. c'est égal, il a dû bien s'ennuyer dans son état de coq.

COCORICO. Mais non, pas trop... et lorsque je me rappelle quel coquin de coq, quelle coqueluche de coq j'étais... lorsque je me rappelle certaines aventures amoureuses... Eh bien! tenez... ça m'émeut... ça m'émoustille... (*Marchant en coq.*) Il me semble qu'on me chatouille la plante des pieds... je sens... j'éprouve... je... cocorico!!.

ÉMERAUDIN. Oh! contez-nous donc ça...

TOUS. Oui, oui, contez-nous ça.

COCORICO.

AIR nouveau de Paul Henrion.

Dans mon bon temps, quand j'étais coq,
Mon cœur, beaucoup moins dur qu'un roc,
Au moindre mot, au moindre choc,
Faisant soudain tic toc, tic toc.
N'ayant aucun goût pour le froc,
Le jeûne ne m'étant pas hoc,
En amour j'étais un escroc,
J'attaquais de taille et d'estocq
Et prenais tous les cœurs en bloc,
Comme le grand roi de Maroc!..

(*Parlé.*) Ah! c'était un joli temps... c'était... cocorico!..

TOUS. Continuez, continuez...

C'est que j'étais un fameux coq,
Un coq natif du Languedoc,
J'aimais la poulette et le broc
Aussi bien qu'un porteur de froc.
Je buvais beaucoup de Médoc,
Bon vin qui ne fut jamais toc
Et qui me semble pour un coq
Valoir mille fois mieux qu'un lock.
Un jour après plusieurs estocqs,
Dans une bataille de coqs,
Je fus sur la butte Saint-Roch,
Proclamé capitaine coq,
Une poulette dans le choc,
M'ayant vu plus ferme qu'un roc,
De nos deux cœurs m'offrit le troc.
A sa vertu j' fis un accroc.
J'eus un fils nommé Paul ad hoc, (*bis.*)
Sa naissance me fit un choc.
Ah! que j'aimai ce Paul de coq!!

AZARIEL. C'est très intéressant...

ÉMERAUDIN. Silence, voici les fils d'Anselmo.

COCORICO. Les héritiers de ces talismans?

AZARIEL. Juste...

ÉMERAUDIN. Et ils vont joliment s'en servir... que de bonnes folies ils vont faire!

COCORICO. Ah! j'en frémis d'avance! dire que c'est moi qui vais payer les œufs cassés!.. (*Tous les lutins disparaissent.*)

SCENE III.

BABYLAS, POLYCARPE, BARNABÉ BABOLEIN, URBAIN.

CHŒUR.

Air: *Avançons en silence.*

Quel superbe héritage
Quel immense trésor!
Amis, rendons hommage
A la poule aux œufs d'or.

BABYLAS, *à ses frères.* Tiens, la voici cette respectable fabricante de lingots... saluez, Messieurs.. Madame la Poule, moi et mes frères nous sommes bien reconnaissants de ce que vous avez bien voulu *faire* pour nous... Eh bien! elle ne dit rien, mais c'est fort malhonnête et je vais...

COCORICO, *s'approchant.* Arrêtez! par grâce, Messieurs ..

BABOLEIN. Què que c'est que ça?

COCORICO. Comment, què que c'est que ça!

POLYCARPE. D'où sortez-vous, bonhomme!..

COCORICO. D'où je sors... je sors des gonds, à la fin; apprenez que je suis le coq de cette poule, et que si vous faites tomber une seule plume de sa tête... sapre!otte... je vous... je... cocorico!..

BABYLAS. Eh! c'est ce vieux Cocorico... je le reconnais à son accent aigu

COCORICO. Juste, c'est moi, Cocorico...

BARNABÉ. En ce cas, calme-toi... et nous, mes frères, aux talismans.

TOUS. Aux talismans !

BABOLEIN, *comptant les corbeilles.* Voyez donc, une, deux, trois, quatre, cinq corbeilles.

POLYCARPE. Chacun la sienne.

BABYLAS, *allant se placer derrière une corbeille.* Prenons possession.

TOUS. Oui, oui, prenons possession.

BABOLEIN. Ah ! la jolie corbeille rose, elle me va.

POLYCARPE. Je la prends.

BABOLEIN. Oh ! la belle jaune.

BARNABÉ. Je m'en empare.

BABOLEIN. Oh ! la jolie verte.

BABYLAS. Elle est à moi.

BABOLEIN. Oh ! la jolie bleue.

URBAIN. Je l'ai choisie.

BABOLEIN. Puisqu'il n'y a plus que la noire je la choisis. (*On entend les lutins éclater de rire.*)

BABOLEIN, *prenant la corbeille aux mauvais œufs.* Oh! les beaux œufs... j'ai bonne idée d'eux.

BABYLAS. En v'là-t-y de ces talismans, en v'là-t-y!.. allons-nous pouvoir nous en donner!.. Oh! Dieu ! à moi les plaisirs, les fêtes, la richesse... et les femmes... Oh ! des femmes ! des femmes par dixaines, par centaines ! Ah ! sapristi !.. quel petit pacha à trois cataquois je vais faire...

COCORICO. Il était né pour être coq !

URBAIN. Eh bien ! moi, je n'ai que deux désirs et je ne casserai que deux talismans... l'un pour délivrer Florine, l'autre pour vivre avec elle de ce bonheur tranquille dont Anselme a vécu avec Marceline.

COCORICO. Ah ! si j'en possédais, moi, je n'en casserais qu'un seul pour être heureux !

URBAIN. Vraiment ! et qu'en ferais-tu?..

COCORICO. Je m'en servirais pour redevenir coq! pour me réunir à jamais à ma poule chérie...

TOUS. Ah ! c'est bien ça...

URBAIN. Eh bien !.. tiens... sois heureux toi qui qui n'as pas d'ambition... je te donne un de mes œufs. (*Il lui donne un œuf.*)

COCORICO. Un œuf... un talisman, à moi!..

BABYLAS. Alions... réalise ton vœu.

COCORICO. Certainement je veux... j'ordonne... je désire... (*Il va pour casser ses œufs et s'arrête en regardant la poule.*)

TOUS. Eh bien?

COCORICO. Elle est bien vieillotte, ma pauvre vieille poule... et puis... une poule noire... je n'aime plus les brunes... bah ! je verrai, je verrai, je réfléchirai... (*Il met l'œuf dans sa poche.*) Au revoir, bobonne.

URBAIN. Va, tu ne seras pas plus sage que mes frères !..

TOUS. Comment !..

URBAIN. Eh ! sans doute, je le prévois.

Air nouveau de P. Henrion.

Le monde ne pourra suffire,
A vos désirs ambitieux,
Que votre erreur, votre délire
Ne m'affligent pas les yeux.
Frères, recevez mes adieux,
Vous ne serez jamais heureux.

(*Urbain sort.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, *moins Urbain.*

ÉMERAUDIN, *reparaissant.* Il n'emporte pas sa corbeille, mais elle le suivra. (*Il fait un signe, la corbeille sort toute seule.*)

POLYCARPE. Tiens, ses œufs qui le suivent !.. bon voyage !.. A nous maintenant !.. moi d'abord je ne suis pas exigeant, je ne demande que le strict nécessaire ; mais je veux que ce nécessaire soit celui d'un monarque...

Air : *Le peuple a ses représentants* (de P. Henrion.)

A moi, la pourpre et la splendeur du trône,
Qu'un vaste empire obéisse à mes lois,
Je veux porter le sceptre et la couronne,
Et me draper dans le manteau des rois.
(*Il casse un œuf et se trouve travesti en roi, un seigneur lui présente un coussin sur lequel se trouve une couronne et une main de justice.*)
Sur l'univers, ma puissance domine,
Peuple à genoux, troupeau du genre humain,
Que votre front jusqu'à terre s'incline
Devant l'orgueil de votre souverain.

CHOEUR.

Sur l'univers, sa puissance domine,
Peuple à genoux, troupeau du genre humain,
Que notre front jusqu'à terre s'incline
Devant l'orgueil de notre souverain.

(*Polycarpe sort avec les seigneurs.*)

COCORICO, *tirant son œuf de sa poche.* Monarque... Pristi, c'est joli, j'aime mieux ça que coq... si j'essayais... non... non... pas encore, et puis monarque par le temps qui court... non... non... (*Il remet son œuf dans sa poche.*)

BABYLAS. Et dire que c'est un œuf... je n'en reviens pas.

Air connu

Mon frère doit son trone
A l'œuf.
Son sceptre et sa couronne
A l'œuf.
Il devra son empire
A l'œuf;
Bref, il doit d'être sire
A l'œuf.

TOUS.

Certes, il doit d'être sire
A l'œuf.

BARNABÉ, *à part.* Ah! j'y pense, si c'était pour séduire la princesse que Polycarpe... et vite, ne nous laissons pas prévenir... (*Haut.*) Comme mon frère, je ne désire que le strict nécessaire, mais le strict nécessaire du monsieur dont parlait Babylas; je veux être Grand-Turc, avec un sérail au grand complet. (*Il casse un œuf; de tous les côtés du théâtre, des femmes vêtues en odaliques viennent l'entourer.*

CHŒUR D'ODALISQUES,

Air de la *Poudre coton.*

Heureux celui qui toujours
Nous appelle à son secours,
Vois tous nos divins contours
Parés de brillants atours.
La plus charmante des cours,
Oui, c'est la cour des amours
A ses dieux ayez recours
vous trouverez vos jours
Courts.

BARNABÉ. Mais je ne peux pas partir ainsi à pied, il me faut une voiture.

ZÉPHIRIN. Une voiture, sire, la voici. (*Un massif de fumier, sur lequel se trouvait la poule, se transforme en palanquin.*)

BARNABÉ. Une voiture ça?

ZÉPHIRIN. C'est ainsi que le sultan voyage en Orient, en palanquin.

BARNABÉ. En palan...quin, ça me va!

REPRISE DU CHŒUR.

Heureux celui qui toujours, etc.

(*Barnabé sort avec les odatisques.*)

COCORICO, *tenant son œuf qu'il va casser.* Ah! pour le coup, en voilà un qui a bien choisi, je vais... (*Remettant son œuf dans sa poche.*) Non, pas encore... pas encore!..

BABYLAS. Eh quoi! rois tous les deux... et moi, je ne suis roi de rien du tout .. Oh! si... oh! si... je veux régner sur... voyons, sur quoi, pourrais-je bien être appelé à régner. Ah! j'ai entendu parler... dis donc, Babolein, sais-tu ce que c'est que le règne animal?

BABOLEIN. Le règne animal?.. parbleu! c'est toi.

BABYLAS. Comment! c'est moi!

BABOLEIN. C'est toi, c'est lui, c'est moi aussi... c'est tout le monde.

BABYLAS. Le règne animal c'est tout le monde... mais alors, je veux être empereur de tout le règne animal; (*Il casse son œuf; à ce moment, il lui pousse une crinière, et tout son corps devient celui d'un lion.*

QUATRIÈME TABLEAU.

Un éléphant d'une grosseur prodigieuse paraît au fond du théâtre conduit par deux cornacs. Babylas monte dessus, et se trouve enlevé presque jusqu'aux frises.

Ah! que c'est gentil! que c'est gentil! Tiens, je suis à éléphant... je n'avais jamais été à éléphant... Allons maintenant, partons. (*L'éléphant sort en l'emportant.*)

Air des *Fraises.*

Voyez quel air triomphant,
Comme il marche avec pompe,
Dam! j'n'ai pas été souvent
A ch' val sur un éléphant,
Ça trompe. (*ter.*)

(*Il disparaît.*)

COCORICO, *levant son bras pour casser son œuf.* Ah! cette fois, je n'y résiste plus, je veux... avoir un E. (*Remettant son œuf dans sa poche.*) Non, pas encore.

BABOLEIN. Eh bien! puisque tout le monde règne, moi aussi je règnerai, mais sur quelque chose de bien gentil... sur quelque chose qui sente bon.

Air : *Tout comme à fait mon père.*

J'adore l'empire des fleurs,
Et je veux cet empire.
Heureux quand je respire
Je suis fou des bonnes odeurs!
La violette
Est si parfaite,
La tubéreuse
Me semble vaporeuse.
La jacinthe me plaît beaucoup,
Mais la rose par dessus tout.
Aussi,
Ici,
Grâce à l'œuf que voici.
Je veux sentir la rose,

(*Il jette l'œuf; la mangeoire se transforme en un voiture sur laquelle on lit* : VENDANGE-POSTE. *Babolein et Cocorico sont chacun dans un des tonneaux.*)

Suite de l'air.

Ça n'est pas la même chose,
La rose et ça, ça n'est pas la mêm' chose.

SCENE VI.

TOUS LES LUTINS.

ÉMERAUDIN. Ils sont à nous, victoir

TOUS. Victoire! victoire!

AZARIEL. Maintenant, frères, ne les quittons plus. (*La poule chante et pond un œuf.*) Courage, Madame la poule, voilà des gaillards qui n'économiseront pas vos œufs.

CINQUIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente un jardin du palais de Gros Minet.

SCENE PREMIERE.

FANFRELUCHE, SES FEMMES.

FANFRELUCHE, *à ses femmes.* Je vous dis que vous n'avez pas le moindre goût, et que vous n'entendez rien à la toilette d'une princesse qui a de quoi. C'est vrai ça... rien que trois panaches, six boucles d'oreilles, six colliers et soixante-neuf bagues en tout!... Je vais avoir l'air d'une de mes sujettes.

UNE DES FEMMES. Si Madame la princesse le désire, je puis aller chercher l'écrin.

FANFRELUCHE. Oui, allez... je mettrai l'écrin dans mes cheveux. (*A la femme qui est sur le point de sortir.*) Ah! faites venir la prisonnière, cette petite impertinente qui s'est avisée de découvrir ma majesté... Je veux l'interroger moi-même, la juger moi-même, et la condamner moi-même... Allez.

LA FEMMES. Hélas.

FANFRELUCHE. Quoi?

LA FEMME. Je n'ose...

FANFRELUCHE. Qu'est-ce?

LA FEMME. La prisonnière...

FANFRELUCHE. Eh bien?

LA FEMME. Elle s'est enfuie!

FANFRELUCHE. Enfuie.... malheureuse! (*Elle allonge la main pour donner un soufflet à la camériste; mais Gros Minet est accouru et s'est trouvé sous la main de sa fille.*

SCENE II.

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI. Aïe!... (*Il éternue.*) Ah! tzi!

FANFRELUCHE, *tranquillement.* Dieu vous bénisse, mon père.

GROS MINET. Merci, mon enfant... mais tu étais en train de distribuer....

FANFRELUCHE. Rien... quelques ordres.

GROS MINET. Tu appelles ça des ordres!... Eh bien, une autre fois, ne donne plus d'ordres à ton père.

FANFRELUCHE. Oui, c'étaient des ordres touchant...

GROS MINET. Très touchants, même...

FANFRELUCHE. Touchant ma prisonnière qui s'est enfuie. (*Aux gardes.*) Allez, courez, volez, ramenez la, morte ou vive... ou je vous livre aux bêtes. (*A Gros Minet.*) Sire, c'est vous qui les châtirez (*Les gardes sortent.*)

SCENE III.

GROS MINET, FANFRELUCHE.

GROS MINET. Oui, ma fille; mais calme-toi, réjouis-toi et embrasse-toi.... non, embrasse-moi...

FANFRELUCHE. Et pourquoi?

GROS MINET. Vois-tu ces trois lettres?

FANFRELUCHE. Je les vois.

GROS MINET. Elles m'annoncent que tu ne coifferas pas sainte Catherine.

FANFRELUCHE. Ciel! je rougis, ma pudeur s'effarouche... Est-ce qu'un jeune seigneur!...

GROS MINET. Tu n'y es pas.

FANFRELUCHE. Un jeune prince?

GROS MINET. Tu n'y es pas.

FANFRELUCHE. Un jeune roi?...

GROS MINET. Trois jeunes rois, trois têtes couronnées se disputent ta main... un monarque, un empereur... et un marchand de Vulnéraire... non... un grand Turc... qui te demandent en mariage s'ils ont le bonheur de te convenir.

FANFRELUCHE. Ils me conviennent.

GROS MINET. Mais ils sont trois.

FANFRELUCHE. Ils me conviennent tous les trois.

GROS MINET. Tu veux que j'accorde ta main à trois princes... mais c'est impossible... Ah! s'il n'étaient que deux, je ne dis pas, parcequ'à la rigueur tu as deux mains, mais ils sont trois...

FANFRELUCHE. Mais, mon père! ils me conviennent pour choisir... mon tendre cœur fera son choix... Dieu! et mes femmes que j'ai renvoyées.. Je n'ai que trois panaches, six boucles d'oreilles et soixante-neuf bagues... être obligée de les recevoir en négligé.

GROS MINET. Tiens! voilà leurs trois missives revêtues de leurs trois sceaux.

FANFRELUCHE. Ah! il y a trois sceaux?..

GROS MINET. Pardine!... puisqu'il y a trois maris.

UN HEIDUQUE, *annonçant.*

Le roi Polycarpo premier.

GROS MINET.

Le roi!... Tenez-vous droite ma fille? *(Il la fait courir au trône.)*

SCÈNE IV.

LES MÊMES, POLYCARPE, *suivi d'un cortége.*

CHŒUR.

Air: *C'est le roi Dagobert*

Au roi Polycarpo
Chacun doit ôter son chapeau,

On donnerait sa peau
Pour l'honneur de son vieux drapeau :
Généreux, dispos
Et brave à propos,
Le joyeux troupeau
De Polycarpo
Peut sans un sou d'impôt
Mettre souvent la poule au pot.

(*Le couplet se recommence jusqu'à la fin du cortége.*)

POLYCARPE. Céleste fille, fille céleste, permets à ma grandeur de s'incliner devant ta hauteur !

FANFRELUCHE, *bas à Gros Minet.* Ah! mon père, qu'il a l'air bête !

POLYCARPE, *à Gros Minet.* Pardon, prince, je n'ai pas bien saisi la réponse de la princesse, et je brûle de savoir l'impression que j'ai produit sur elle.

GROS MINET. Ma fille trouve que vous avez l'air très-spirituel.

POLYCARPE. Ah! princesse, quand la vérité est si charmante, qu'elle est douce à entendre !...

FANFRELUCHE. Nous n'êtes pas difficile !...

(*Une fanfare se fait entendre.*)

L'HEIDUQUE. Sa Hautesse Ali-Baba Barnabé.

GROS MINET. Le Grand-Turc !... retenez-vous droite, ma fille.

SCENE V.

LES MÊMES, BARNABÉ, SON CORTÉGE DE FEMMES. (*Cortége composé d'Odalisques portant Barnabé sur un palanquin.*)

CHOEUR.

Air du *Palanquin* (P. Henrion).

Sur un palanquin
Portons notre maître,
Et puisse-t-il être
Heureux en chemin.
C'est un souverain
Qu'il faut reconnaîtr
Adorons son être
Qui semble renaître
Sur un palanquin,
Tin, tin, tin, tin,tin,

BARNABÉ. Aurore du matin, étoile du soir, perle d'amour, mirage de mon âme, arc-en-ciel de ma vie, permets au soleil de l'Orient de prosterner son front dans la poussière de tes pieds.

FANFRELUCHE. Ah ! vous êtes le soleil... où donc est la lune?

BARNABÉ. Ma lune, ce sera toi... En acceptant le mouchoir, tu deviendras l'une... de mes épouses... Tu as le numéro soixante-sept.

FANFRELUCHE. Le numéro soixante-sept!... Je ne veux pas de votre numéro, entendez-vous?

BARNABÉ. Quand tu me connaîtras mieux...

FANFRELUCHE. Mais je vous reconnais parfaitement... vous êtes le petit laid de la chaumière.

BARNABÉ. Que parle-t-elle de petit laid?

(*Une nouvelle fanfare se fait entendre.*)

L'HEIDUQUE, *annonçant.* Babylas premier, empereur des animaux.

GROS MINET. Viens, mon petit lapin. (*Il la reconduit vivement au trône.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, COCORICO, BABYLAS, *précédé et suivi par une cour de bêtes; les ministres en ânes, les courtisans en renards, les gendarmes en ours, etc.*

CHOEUR

AIR : *Ah! c' cadet-là!*

Ah ! c'temp'reur-là
C'te cour qu'il a
Voyez les bonnes têtes·
Ah ! c'tempereur-là
C'te cour qu'il a,
C'est une cour de bêtes,
De bêtes, (*bis*).

FANFRELUCHE

Il n'est pas beau
Ce royaume nouveau,

GROS MINET.

Ma fille, sois des plus gracieuses.
Pense en ce jour
Que surtout à la cour
Les bêtes sont toujours dangereuses

BABYLAS.

Charmant tableau !
Que je suis beau !
Ma puissance
Commence ;
Je ne représente pas mal
Dans le règne animal.

TOUS.

Ah ! c'temp'reur-là, etc.

(*Pendant la reprise, Babylas descend en scène.*)

BABYLAS. Charmante princesse, daignez jeter les yeux sur la cour qui m'environne.

FANFRELUCHE. Comment, une cour, ça!..

BABYLAS. Oui, princesse... une cour recrutée par un brave militaire à mon service, un capitaine à moi dont le nom est sans doute venu jusqu'à vous, le brave capitaine Coc...

GROS MINET. Le capitaine Cock... oui, un brave marin, je connais.

BABYLAS. Non... le capitaine Coc... corico... Approche, Cocorico, et fais à cette noble princesse l'inventaire de mes sujets.

COCORICO. Oui, majestueuse Majesté.

AIR nouveau de Paul Henrion.

Pour faire votre cour,
Et ne pas rester court,
Même à ma basse-cour
J'ai dû recruter votre cour.

(Désignant un ours en lunettes d'or.)

Voyez cet ours, contre lui tout se ligue,
De nos auteurs c'est un des plus féconds;
Mais du théâtre éloigné par l'intrigue,
Ses manuscrits restent dans les cartons.

(L'ours tire un mouchoir et pleure.)

Ce dogue martial
Est un municipal,
Lequel traite assez mal
Ceux qui cancanent dans un bal.
Pour le nommer ministre des finances,
J'ai dû choisir ce crocodile abstrait,
Il est vivant, il a des dents immenses
Pour mordre ceux qui mordraient au budget.
Vos flatteurs sont des daims,
Vos courtiers des dauphins,
Vos huissiers des requins
Et vos écrivains
Des serins.
Puis je transforme en portiers en portières,
Le perroquet, la pie, et cœtera,
J'ai des dindons pour vos actionnaires
Et j'ai des rats pour filles d'opéra.
J'ai pour gardes des loups
Pour jaloux des hiboux,
Pour amants des matous
Et pour époux
J'ai des coucous.
Bref, à côté de légères gazelles,
De lourds taureaux montrent leurs fronts cornus,
Je vous promets de tendres tourterelles
Et des chameaux fort bien entretenus.
Pour faire votre cour,
Et ne pas rester court,
Même à la basse-cour
J'ai dû recruter votre cour.

POLYCARPE. Tout cela, c'est de la gloriole.

BARNABÉ. C'est de la banque. Princesse, j'ai mieux que cela à vous offrir : allons, mes Odalisques, déployez votre savoir-faire.

GROS MINET, *à Fanfreluche.* Viens, mon gros poulet. *(Ils se remettent sur le trône.)*

BALLET.

Et maintenant que vous nous connaissez tous les trois, Princesse, choisissez.

FANFRELUCHE. Eh! bien, oui, je me décide. Ni l'un.. ni l'autre.

GROS MINET. Ma fille, pas de précipitation; prends garde de te trouver... quelque chose entre trois selles.

BABYLAS. Ainsi, vous ne voulez pas m'aimer?

FANFRELUCHE. Impossible à mon cœur.

BARNABÉ. Ni moi?

FANFRELUCHE. Ni vous *(montrant Polycarpe)*, ni lui.

POLYCARPE. En avant les talismans!... Ah! je saurai bien te forcer à être à moi. *(Il brise un œuf en disant :)* Pour qu'elle m'aime!...

FANFRELUCHE, *portant la main à son cœur et regardant amoureusement Polycarpe.* Ah! qu'est-ce que je sens là... ça m'a pris comme une envie d'éternuer... *(Courant à Polycarpe; avec sentiment :)* Oh! que vous êtes joli!... que vous me semblez beau!

BARNABÉ. Que vois-je!... Polycarpe... elle lui fait de l'œil... *(Cassant un œuf.)* et vite, pour qu'elle m'adore!...

FANFRELUCHE, *portant la main à son cœur.* Ah! que sens-je?.., ou plutôt que ressens-je?...

BARNABÉ. Eh bien?... comment nous trouvons-nous?

FANFRELUCHE, *avec tendresse.* Ah!... sire!... mon petit Grand-Turc!... je crois que je vous adore...

GROS MINET. Lui aussi!... Comment!... elle en aime deux à la fois...

COCORICO. Dame! ça s'est vu quelquefois... j'en ai bien aimé sept.

POLYCARPE. Allons donc!... c'est moi que vous adorez, n'est-ce pas mon adorée?

FANFRELUCHE. Oui!...

BARNABÉ. C'est moi qu'elle chérit, n'est-ce pas, ma chérie?

FANFRELUCHE. Oui!...

BABYLAS. Ah! elle vous aime!... ah! elle vous adore... *(Cassant un œuf.)* Eh bien! pour qu'elle m'idolâtre!...

FANFRELUCHE, *portant la main à son cœur.* Ciel! que reressens-je! Cher Babylas!...

GROS MINET. Encore un!.. mais c'est monstrueux!...

COCORICO. Une idée.. si je me faisais aimer aussi.. *(Il va pour casser son œuf.)* Ma foi non... pour un quart de cœur... c'est trop peu...

GROS MINET. Enfin, ma fille, décidez-vous, quel est celui des trois que vous épousez?..

FANFRELUCHE. Lequel?.. Vous voulez savoir lequel?.. *(Allant alternativement de l'un à l'autre.)* C'est,.. c'est... c'est... Saprelotte, mon père, je ne peux pourtant pas...

GROS MINET. Quoi?

FANFRELUCHE. Je n'oserai jamais...

GROS MINET. Quoi?

FANFRELUCHE. Je ne puis vous dire...

GROS MINET. Quoi? quoi? quoi?

FANFRELUCHE. Enfin, mon père, il n'y aura jamais assez de place sur le trône... pour que nous y tenions tous les quatre!

TOUS. Tous les quatre!

COCORICO. Elle l'avoue !.. Une poule pour trois coqs, mais c'est le monde renversé.

FANFRELUCHE. Ah ! mon faible cœur s'est trahi, mon secret m'est échappé... Permettez que je m'échappe...

GROS MINET. Viens, ma fille, voile ta honte dans le sein de ton père... et dérobons à tous les yeux ta fâcheuse infirmité.

SCENE VII.

LES MÊMES, *moins* GROS MINET *et* FANFRELUCHE.

BABYLAS. Adorés tous les trois... ce n'est pas naturel... Messieurs mes frères, il doit y avoir des traîtres parmi nous.

POLYCARPE. Oui, toi, d'abord.

BABYLAS. C'est possible, et vous autres après !

BARNABÉ. Ou plutôt, c'est vous deux....

BABYLAS. Mais ça ne se passera pas comme ça.

POLYCARPE. Des menaces !.. Souviens-toi que mon armée fera respecter son chef.

BARNABÉ. Mes femmes défendront leur sultan.

BABYLAS. Mes bêtes protégeront leur empereur. A moi, Cocorico!

COCORICO. Saprelotte, qui est-ce qui en veut à mon monarque.. cocorico!..

POLYCARPE. Téméraires !

BARNABÉ, Insensés !

BABYLAS. Misérables !

SCENE VIII.

LES MÊMES, BABOLEIN, COCORICO.

BABOLEIN, *qui est arrivé à la fin de la scène.* Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que c'est? Comment ! on se dispute!

POLYCARPE. Barnabé et Babylas sont deux traîtres !

BARNABÉ. Babylas et Polycarpe sont deux despotes !

BABYLAS. Polycarpe et Barnabé sont deux rien du tout !

BABOLEIN. Là, quand on nous disait que ces talismans nous porteraient malheur.

LES TROIS FRÈRES. Comment ! est-ce que toi-même?..

COCORICO. Lui !.. Ne l'approchez pas, vous en seriez fâchés !

BABYLAS. Que lui est-il donc arrivé?

BABOLEIN.

AIR des *Trois couleurs.*

Quoi ! vous voulez en savoir davantage ?
Pour des motifs que je tiendrai secrets.
Ce que j'ai vu dans mon trop long voyage
Je n'oserai le raconter jamais.

COCORICO.

Pour découvrir les plus charmantes choses,
Cassant un œuf, il disait au destin
De le conduire au paradis des roses,
Et le destin l'a conduit à Pantin.

TOUS. Ce pauvre frère !

BABOLEIN. Mais la princesse, la princesse ; quel est celui qui l'épouse ?

BABYLAS. J'allais en triompher; mais quand on a pour rivaux des intrigants...

BARNABÉ *et* POLYCARPE. Intrigants !

BABYLAS. Casser des talismans pour empêcher un homme aimable d'être aimé.

BARNABÉ. User de magie pour se faire chérir.

POLYCARPE. Recourir à la sorcellerie pour m'enlever la victoire.

BABOLEIN, *s'interposant.* Mes frères !

COCORICO. Bon, bataille de rois, ça va être drôle.. Kiss, kiss !

BABYLAS. Il faut être bien laid.

BARNABÉ. Bien bête.

POLYCARPE. Bien sot.

BABOLEIN, *même jeu.* Mes frères!..

COCORICO. Kiss... kiss... kiss.

BABYLAS. Oh ! c'en est trop... Vengeance !

TOUS. Vengeance ! vengeance !

POLYCARPE. La guerre !

TOUS. La guerre !

BABOLEIN. Ah ! c'est comme ça... ils ne veulent pas entendre la raison... Eh bien ! pour que la concorde se rétablisse... (*Cassant un œuf.*) pour que mes frères s'embrassent à l'instant !..

CHOEUR.

AIR de l'*Homme qui bat sa femme.*

Des coups d' pied, des coups d' poin
On en donne
A qui raisonne.
Des coups d' pied, des coups d' poing,
Et ne les ménageons point.
Pif, pouf, pan, pan !
Il faut n'épargner personne.
Pif, pouf, pan, pan !
C'est un argument charmant,

BABOLEIN. Mais ce n'est pas ça, ce n'est pas ça du tout, il y a erreur. Gardes, rétablissez la paix. (*Tous les frères tombent les uns sur les autres à coups de poings et se poursuivent à coup de pied; tout le monde se bat. Changement.*

FIN DU CINQUIÈME TABLEAU.

SIXIÈME TABLEAU.

LA CHAUMIÈRE.

SCENE PREMIERE.

URBAIN, FLORINE.

URBAIN. Eh bien ! Florine, êtes-vous contente, et n'avez-vous plus rien à demander au sort ?..

FLORINE. Il faudrait être bien exigeante... quand vous m'avez soustraite à mes persécuteurs, quand vous m'avez tirée d'une prison pour faire de moi votre heureuse fiancée... ah ! Urbain, je vous aimais déjà, mais maintenant...

URBAIN. Ne me remerciez pas encore, Florine, car cette modeste chaumière et un amour pur et sincère, voilà tout ce que Urbain peut offrir à la compagne de sa vie.

FLORINE. Mais c'est le bonheur, Monsieur ; songez-y donc ; moi, pauvre orpheline, naguère encore sans abri, sans protecteurs, je vais être heureuse ici comme une reine...

URBAIN. Bien vrai? ah! si vous saviez quel plaisir vous me faites... ainsi, point d'ambition?..

FLORINE. Jamais d'autre que celle de vous plaire sans cesse.

URBAIN. Point de goût pour le luxe, les parures...

FLORINE. A quoi bon ?.. tant que vous me trouverez jolie...

URBAIN. Vous serez toujours charmante à mes yeux...

FLORINE. Mais pourquoi toutes ces questions, on dirait que vous vous méfiez de moi...

URBAIN. Oh ! non, Florine, et maintenant que je suis rassuré, je puis sans crainte vous dévoiler un secret.

FLORINE. Un secret ?..

URBAIN. Écoutez-moi, Florine, car je ne veux rien avoir de caché pour vous. Vous voyez cette corbeille... (*Elle se trouve sur la table.*)

FLORINE. Oui.

URBAIN. Eh bien ! chacun des œufs qu'elle renferme est un talisman qui réalise, à l'instant même, chacun de nos vœux.

FLORINE. Se peut-il?.. un pareil miracle !

URBAIN. J'ai tant de confiance en vous, Florine, que je vous remets la garde de cette précieuse corbeille.

FLORINE. A moi ?..

URBAIN. A une condition, pourtant ; c'est que vous ne mettiez jamais leur puissance à l'épreuve.

FLORINE. Jamais ?..

URBAIN. Chère Florine !.. mais d'autres ont été moins sages que nous ; mes frères, possesseurs ainsi que moi de ces œufs magiques, en ont fait un dangereux usage... Il faut que je vous quitte, que j'aille m'informer de leur sort.

FLORINE. Me quitter... déjà.

URBAIN. Pour revenir bientôt.

FLORINE. Adieu donc !

URBAIN, *lui montrant la corbeille.* Rappelez-vous votre promesse.

FLORINE. Soyez tranquille.

AIR de la *Barcarolle.* (Vicomtesse Lolotte.)

Lorsque je vous regarde,
Heureux je me hasarde,
A vous laisser la garde
De puissants
Talismans.
Près des charmes suprêmes
Que l'amour fait prévoir
Ces talismans eux-mêmes
N'auraient aucun pouvoir.

ENSEMBLE.

FLORINE.

Que rien ne vous retarde,
Et qu'Urbain se hasarde
A me laisser la garde
De puissants
Talismans.

URBAIN.

Lorsque je vous regarde, etc.

(*Ils sortent ensemble.*)

SCENE II.

ÉMERAUDIN, *sortant de la muraille ; ensuite* COCORICO, *puis* FLORINE.

ÉMERAUDIN. Confier votre secret à une femme, ah ! mon pauvre Urbain, j'ai bien fait dans notre poulailler de vous choisir pour ma victime, et cependant je vous croyais plus sage.

COCORICO, *entrant.* Oh ! la la... les reins... je suis rompu.

ÉMERAUDIN. Silence donc !

COCORICO. Maudits talismans, maudits frères.

ÉMERAUDIN. Est-ce que tu aurais été battu ?

COCORICO. Et jeté à terre donc !.. j'ai été battu, jeté... jeté battu ! quelle danse !

ÉMERAUDIN. Allons, console-toi, si tu es bien sage, je vais te montrer une jolie petite villageoise.

COCORICO. Une femme... oh! Dieu ! quand on me parle de femme, mon ancien naturel se réveille !... mon cœur bondit, ça m'exalte, ça me... cocorico !..

ÉMERAUDIN. Veux-tu te taire !

COCORICO. Pardon, Monsieur, c'est plus fort que moi.

ÉMERAUDIN. Ne pouvant triompher des vertus d'Urbain, je vais agir sur sa maîtresse, afin que sa maîtresse réagisse sur lui...

COCORICO. Oh ! laissez-moi agir sur elle à votre place.

ÉMERAUDIN. Non ; mais tu pourras me seconder ; on vient, c'est elle !

COCORICO. Elle... oh! qu'elle est jolie... oh! qu'elle est ravissante... oh! cocorico!

ÉMERAUDIN. Malheureux! veux-tu bien te taire.

FLORINE, *entrant*. Adieu. Ce bon Urbain : quel attachement!.. quelle confiance. Mais je saurai m'en montrer digne... et je suis si sûre de moi que je consens à ce que ces œufs se brisent d'eux-mêmes, à chacun des désirs que je pourrai former.

ÉMERAUDIN. Très bien; accepté!

COCORICO. Ah! saprelotte, mon bon ami, qu'elle est belle.

FLORINE. Oh! j'aime trop Urbain pour souhaiter autre chose que son amour.

ÉMERAUDIN, *jetant au milieu de la chaumière un joli petit soulier de satin blanc*. C'est ce que nous allons voir.

COCORICO. Que veux-tu faire?

ÉMERAUDIN. Tais-toi.

FLORINE, *trouvant le soulier*. Oh! le joli petit soulier de satin blanc!.. mais comment est-il venu ici!.. (*Prenant le soulier.*) Oh! comme il est petit!.. si je l'essayais, personne ne le saura, mais avec ces gros bas bleus, c'est impossible, il me faudrait un joli bas de soie : (*A ce moment elle se trouve chaussée avec le soulier de satin, et sautant de joie.*) Il me va!.. il me va!..

COCORICO. C'est vrai, il lui va comme un gant.

ÉMERAUDIN. Maintenant elle est à moi!

COCORICO. Oh! part à deux... part à deux, jeune homme!

FLORINE.

Air nouveau de Paul Henrion.

Vraiment, il me chausse à merveille,
Ce soulier n'a pas son égal...
De le garder tout me conseille,
Et quoiqu'il me fasse un peu mal.
Mon petit pied aurait grand tort de craindre
D'être à l'étroit dans ce juste escarpin...
Beau prisonnier tu ne dois pas te plaindre
De ta prison les murs sont en satin,
Heureux captif, que peux-tu craindre,
Tu dois bénir un tel destin :
Un prisonnier doit-il se plaindre
Quand sa prison est en satin.

(*Regardant le soulier.*) Oh! que c'est gentil! que c'est gentil!.. mais comme il jure avec son voisin... il me faudrait la paire; décidément, je veux la paire!

ÉMERAUDIN. Allons donc. (*Un œuf de la corbeille éclate et l'autre pied de Florine se trouve également chaussé d'un soulier de satin blanc.*)

FLORINE. Ah! mon Dieu! ce prodige... et ce bruit que je viens d'entendre!.. (*Regardant la corbeille et se rassurant.*) Non, non, ils y sont encore tous...

COCORICO. Oh! maintenant je crois comprendre.

FLORINE, *regardant ses bas*. Oh! les jolis bas! les jolis souliers!

COCORICO. Et les jolies jambes.

ÉMERAUDIN. Veux-tu te taire!

FLORINE, *regardant son jupon*. Mais quel affreux jupon...

ÉMERAUDIN. De mieux en mieux!..

FLORINE. Mais ça ne va plus du tout avec une semblable chaussure... il me faudrait une robe de satin avec de l'argent, des dentelles... Oh! que ce serait joli! que je voudrais en avoir une. (*Nouvelle détonation ; elle se trouve vêtue comme elle a demandé.*) Et la robe aussi... Oh! que je suis heureuse!.. qu'Urbain sera content.

COCORICO. Et moi donc... coc...

ÉMERAUDIN, *même jeu*. Silence, donc.

FLORINE. Ah! tout ce que je demande, je n'ai qu'à parler; que je dois être gentille maintenant... et personne pour me le dire.

COCORICO. Et moi donc.

ÉMERAUDIN. Tout à l'heure.

FLORINE. Pas même un miroir pour que je puisse m'admirer.

ÉMERAUDIN. Vous allez être obéie, ma belle! (*Nouvelle détonation ; un vieux bahut se trouve transformé en une élégante psyché.*)

FLORINE, *s'apercevant dans la glace et jetant un cri de surprise* Ah!..

Air nouveau de Paul Henrion.

Quelle est cette brillante femme?
Serait-ce moi?...je n'en crois rien,
Pourtant ce miroir le proclame,
Et ce miroir parle si bien...
Ne dit-il pas, que jamais noble dame
N'eut un aspect plus enchanteur.
Taisez-vous, taisez-vous, menteur,
Je ne veux pas croire un flatteur.

DEUXIÈME COUPLET.

Quoi! tu me dis qu'un charme étrange,
De mes attraits double le prix,
Voyez ce que peut la louange,
Je suis déjà de son avis.
Si je l'écoute, il dira que d'un ange,
J'ai le pouvoir fascinateur...
Taisez-vous, taisez-vous, menteur,
Nous aimons tant croire un flatteur.

Ah! je me sens d'une joie!... c'est singulier!... l'émotion, le plaisir.... Je me soutiens à peine..... oui, mais s'asseoir sur ce vilain escabeau, je gâterais ma belle robe... il me faudrait un siége qui répondit à l'élégance de ma toilette...

ÉMERAUDIN. Sois obéie!

(*Nouvelle détonation ; tous les vieux meubles se transforment en meubles dorés.*)

COCORICO. Tiens, décidément vous la mettez dans ses meubles?

FLORINE, *admirant*. A merveille... c'est superbe!... mais à présent ces beaux meubles sont déplacés dans cette chaumière... leur véritable place est dans un palais. (*Nouvelle détonation.*)

FIN DU SIXIÈME TABLEAU.

SEPTIÈME TABLEAU.

La chaumière se transforme en palais.

SCENE PREMIERE.

ÉMERAUDIN. Maintenant, tout est au complet, et voilà pourtant ce qu'a produit une simple petite pantouffle !...

COCORICO. Jeune homme, je vous prendrai pour mon cordonnier.

FLORINE. A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle aller vite en besogne. Quel dommage que personne ne soit là pour me voir, pour m'admirer...

COCORICO, *se montrant*. Oh! si, il y a quelqu'un, quelqu'un qui admire.

FLORINE. Un homme!

COCORICO. Non pas un homme, un coq; non pas un coq, un homme.

FLORINE. Qui êtes-vous? que voulez-vous?

COCORICO. Qui je suis? je n'en sais rien. Ce que je veux? je l'ignore (*Avec intention.*), mais je le soupçonne! oh! viens avec moi sur la verte prairie; je chercherai pour toi des grains de mille et de blé, je couverai tes œufs et j'abriterai nos petits poulets sous mes ailes...

FLORINE. Que signifie?...

ÉMERAUDIN, *bas*. Vous oubliez donc que vous êtes homme?

COCORICO. C'est juste, pardon, mille pardons, bel ange; mais l'émotion... auprès de vous, mon bec... non ma bouche divague; ma patte... non ma main brûle... je perds ma crête... non la tête!

FLORINE. Monsieur, je ne vous comprends pas..

COCORICO. Eh bien ! je vais tout vous dire... je... vais... vous... dire... cocorico !

FLORINE. Ah ! mon Dieu !

Air nouveau de Paul Henrion.

COCORICO.
Cocorico! (*bis*)
FLORINE.
Quel mot me faites-vous entendre.
COCORICO.
Si nous étions sous un berceau ;
Je saurais vous faire comprendre
Cocorico!
FLORINE.
Cocorico,
veut dire cocorico?
Cocorico ! !

DEUXIÈME COUPLET.

COCORICO.
Cocorico (*bis*)
Est-un moyen de correspondre;
Nous ferions un charmant duo
Si vous vouliez bien me répondre.
Cocorico !
FLORINE.
Cocorico ?
COCORICO.
Oh ! dites-moi cocorico!

(*Il tombe aux pieds de Florine. Urbain paraît au fond*)

SCENE II.

LES MÊMES, URBAIN, BABOLEIN.

URBAIN. Que vois-je?

FLORINE. Urbain...

BABOLEIN, *regardant le local.* Eh! mais c'est fort bien ici.

URBAIN. Ces meubles, ce palais, ce riche costume !

BABOLEIN. Qu'est-ce que tu nous disais donc que tu ne casserais qu'un seul œuf?

COCORICO, *avec jalousie.* Quel est ce jeune homme? Urbain !...

FLORINE. Ah! je me souviens.. ce que j'ai dit tout à l'heure : je consens à ce que ces œufs se brisent d'eux-mêmes à chaque désir que je formerai.

URBAIN. Malheureuse!

COCORICO. Il l'appelle malheureuse... Ah ! la colère me monte au visage, je sens ma crête qui rougit.

BABOLEIN. Tiens, Cocorico ici!

(*Cocorico s'est mis à se promener gravement en tournant sur lui-même et en roucoulant comme un coq jaloux et en colère. Babolein l'examine.*)

BABOLEIN. Ah ça ! qu'est-ce qu'il a donc ?

COCORICO. L'aimerait-elle !.. si je le savais ! Ah ! je suis jaloux.

(*Il se met à tourner autour d'Urbain et roucoule avec colère.*)

BABOLEIN. Ah ça ! il m'embête celui-là avec ses cocorrr.. Dites donc, vieux Cocorico, si vous êtes malade, veux-tu un lait de poule?

COCORICO. Un lait de poule, à moi !!

URBAIN. Ah ! Florine, de grâce, venez, suivez-moi, quittez ces vains atours.

COCORICO. Jamais! (*Il tourne autour d'Urbain avec colère.*) Cocorrr...

URBAIN. Que nous veut donc cet homme?

BABOLEIN. Attends, je ne sais pas ce qu'il veut ; mais je sais bien où il va aller.

URBAIN, *le voyant prendre un œuf.* Arrête, que vas-tu faire?

BABOLEIN. L'envoyer à vingt-sept mille lieues d'ici.

URBAIN. Babolein!

BABOLEIN. Pour qu'il s'envole à l'autre bout du monde!

COCORICO. Moi, par exemple... cocorrr... (*Babolein casse son œuf et Cocorico reste à l'état de statue sur un perchoir.*)

FLORINE. Que vois-je !

BABOLEIN. Comme ça, il ne nous gênera pas... Eh bien ! eh bien ! comment il reste... Ah ! je suis bien mal servi.

URBAIN. Vous le voyez, Florine, voilà le cou-

pable emploi que l'on fait de ces talismans qui, dans nos mains, pouvaient être des sources de joie, et qui seront des instruments de douleurs. Ah ! je vous en conjure, quittons ces lieux.

ÉMERAUDIN. Heureusement, je suis là.

URBAIN. Rendez-moi le bonheur, rendez-mo ma Florine d'autrefois.

FLORINE. Vous le voulez... eh bien ! je vais...

ÉMERAUDIN, *descendant au milieu.* Arrêtez !...

FLORINE et URBAIN. Un page.

ÉMERAUDIN. Je viens au nom du roi mon maître, qui m'a chargé de retrouver dans cette province un enfant enlevé il y a seize ans.

FLORINE. Il y a seize ans !...

ÉMERAUDIN. Une petite fille arrachée de son berceau et du palais de son père par de cruels ennemis qui, n'osant tuer l'héritière légitime de leur prince, l'abandonnèrent dans un champ.

FLORINE et URBAIN. Dans un champ, il y a seize années !...

ÉMERAUDIN. C'est du moins ce que vient de révéler l'un des coupables... La jeune princesse fut abandonnée dans un champ de fleurs, et les paysans qui la recueillirent, ignorant son nom illustre, lui donnèrent celui de son nouveau berceau : on l'appela Florine.

FLORINE. Florine !... mais c'est moi.

ÉMERAUDIN. C'est vous !.. (*Tombant à genoux.*) Oh ! princesse.

BABOLEIN. Florine, une princesse !

URBAIN. Oh ! mais non, c'est une illusion.

ÉMERAUDIN. Une illusion !.. regardez !..

(*Sur tous les siéges et sur tous les meubles, transformés en siéges, se trouvent des princes, des pages et des dames formant une cour.*)

BABOLEIN. Ah! mais, d'où sont-ils sortis, ceux-là?

CHŒUR.

Air nouveau de Paul Henrion.

Honneur et gloire à la princesse!
Qu'on s'empresse
A suivre sa loi.
Honneur et gloire à la Princesse!
A la fille de notre roi.

(*Pendant ce chœur tout le monde s'est rapproché de Florine en la séparant d'Urbain.*)

FLORINE.
Urbain, Urbain, veuillez m'entendre...
URBAIN.
Il est trop tard...
FLORINE.
Vous céderez.
URBAIN.
Jamais.
FLORINE.
Oh ! tant d'orgueil... je ne veux pas me rendre.
URBAIN.
Si vous m'aimez comme je vous aimais...
Je vous attends...
FLORINE.
Moi, je vais vous attendre...
URBAIN.
Dans ma chaumière.
FLORINE.
Et moi dans mon palais.

ÉMERAUDIN. Ah ! et ce pauvre Cocorico. (*Il le touche à l'épaule et lui tire le nez.*)

COCORICO, *se ranimant et achevant le cri qu'il avait commencé.* Corico!

CHŒUR.

Honneur et gloire à la princesse, etc.

(*Florine sort avec le cortège. Urbain sort désespéré. Le théâtre change.*)

FIN DU SEPTIÈME TABLEAU.

HUITIÈME TABLEAU.

Une campagne remplie de moulins.

SCENE PREMIERE.

BABYLAS, BARNABÉ, POLYCARPE, COCORICO, BABOLEIN.

BARNABÉ, *entrant le premier.* Par ici, par ici, mes amis.

BABYLAS. Ah ! ça... où sommes-nous donc?

POLYCARPE. Je ne vois que des moulins à vent.

BARNABÉ. Je ne vois même que des moulins... après.

COCORICO. Avant tout, Messieurs, si nous nous reposions ici...

TOUS. Oui, oui !..

BABYLAS. Dire que nous avons été en querelle! Nous, cinq frères unis jusqu'alors comme les dix doigts de la main !..

POLYCARPE. C'est vrai, nous avons été sur le *point...*

BABYLAS, *montrant son poing.* De nous battre à coup d'*idem.*

BABOLEIN. Ah ! si je n'avais pas sacrifié un œuf.. je ne sais guères jusqu'où vous alliez...

COCORICO. Ah! oui, ils te réussissent bien tes œufs tu te presses toujours trop. Tiens, moi, par exemple, je pense à penser à ce que je penserai quand je penserai à quelque chose.

SCENE II.

LES MÊMES, FLORINE, ÉMERAUDIN.

FLORINE, *dans la coulisse.* Venez, venez de ce côté.

BABYLAS. Cette voix...

POLYCARPE. C'est celle de Florine.

FLORINE, *s'arrêtant.* Mon nom...

TOUS. C'est elle !

FLORINE. Que vois-je !.. les frères d'Urbain !

BABYLAS. Quel changement !..

BARNABÉ. Comment se fait-il ?

FLORINE. Un prodige, un miracle... Mais je ne puis vous en instruire en ce moment.... Je suis poursuivie.

TOUS. Poursuivie !..

FLORINE. Par ma cousine, la prince Fanfreluche.

BABYLAS, POLYCARPE *et* BARNABÉ. Notre amoureuse !

FLORINE. Elle refuse de reconnaître mes droits au trône.

POLYCARPE. Vos droits au trône !

FLORINE. Oui, mes amis, c'est là ce mystère que je vous apprendrai plus tard,mais le temps presse et je dois...

ÉMERAUDIN. Si j'osais me permettre un conseil...

FLORINE. Parle.

ÉMERAUDIN. Ce matin, ce jeune homme que vous nommez Urbain, a laissé en vous quittant une corbeille qui, disait-il, contenait des talismans.

FLORINE. Oui... je sais... Eh bien ?

ÉMERAUDIN. Quand, d'après vos ordres, je voulus les lui rendre, il me répondit : Je n'en ai plus besoin, que votre maîtresse les garde, et puissent-ils à jamais la préserver des écueils du pouvoir.

FLORINE. Oui, vous m'avez dit cela... Mais je ne veux pas... je ne dois pas accepter...

ÉMERAUDIN, *à part.* C'est ce que nous verrons.

LA PRINCESSE, *en dehors.* Par ici, mon père, par ici.

FLORINE. Juste ciel ! la princesse !

ÉMERAUDIN. Impossible de fuir...

BABOLEIN. Oh ! que de soldats !

FLORINE. Ah ! ces moulins... cherchons-y un refuge.

TOUS. Aux moulins ! (*Les cinq frères, Florine et sa suite entrent dans les moulins.*)

SCENE III.

FANFRELUCHE, GROS MINET, SOLDATS.

FANFRELUCHE. Soldats, attendez mes ordres !

GROS MINET, *entrant le dernier.* Je n'en puis plus, je succombe !..

FANFRELUCHE. Et vous, mon père, cherchez ma rivale, battez la campagne.

GROS MINET. Mais je ne fais que cela, malheureuse ; mes sujets prétendent que je la bats toujours... la campagne.

FANFRELUCHE. L'audacieuse !... oser soutenir qu'elle est votre nièce, qu'elle est ma cousine.

GROS MINET. Mais elle a raison.

FANFRELUCHE. Qui le prouve ?

GROS MINET. Les sceaux.

FANFRELUCHE. Et vous écoutez les sots...

GROS MINET. Les sceaux de l'État.

FANFRELUCHE. Oh ! tenez, votre sang-froid m'irrite, il augmente ma haine, et si je la tenais...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FLORINE

FLORINE, *paraissant à la fenêtre du moulin.* Que lui feriez-vous, ma cousine ?

FANFRELUCHE. Ah ! c'est elle, enfin !

FLORINE. Etes-vous donc si méchante que le bonheur d'une parente vous afflige ?..

FANFRELUCHE. Oh ! la vengeance !

FLORINE. Que voulez-vous faire, ma cousine ?

FANFRELUCHE. Appeler mes gardes et faire incendier ce moulin.

FLORINE. Oh ! vous ne serez pas si cruelle.

FANFRELUCHE. C'est ce que tu vas voir...

GROS MINET. Ma fille... ma petite Fanfreluche...

FANFRELUCHE. Papa, vous m'ennuyez !...

GROS MINET. Mais tu veux donc une guerre horrible !

FANFRELUCHE. Est-ce que vous avez peur ?.... Mais vous n'avez donc jamais été à l'armée ?

GROS MINET. Alarmé !... Mais, au contraire, c'est parce que je suis très alarmé que j'ai peur...

FANFRELUCHE. Allons, c'en est assez !.. (*Appelant.*) Gardes !..

GROS MINET. Oui, c'en est assez.... Gardes.... rentrons chez nous...

FANFRELUCHE. Du tout, commencez l'attaque.

GROS MINET. Eh bien ! vous le voulez ! Tu le veux, Fanfreluche ? Gardes, en avant !

FLORINE. Arrêtez. Vous persistez encore, vous refusez la paix. Eh bien ! voyez, je suis bonne parente, ma cousine, vous m'apportez la guerre, et moi, c'est une fête que je vous donne, que tout le monde ici soit heureux. (*Elle casse un œuf.*)

TOUS. Une fête.

FIN DU HUITIÈME TABLEAU.

NEUVIÈME TABLEAU.

Tous les moulins se transforment en gondoles. Un lac sort de terre, tous les personnages voguent sur les eaux de ce lac improvisé.

CHOEUR.

AIR d'*Oberon*.

Emportez-nous, vers de loin
Barques, voguez en dépit des jaloux,
Bravez en paix les écueils, les orages,
Vers le bonheur, barques, emportez-nous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

DIXIÈME TABLEAU.

Un boudoir

SCENE PREMIERE.

BABYLAS, *seul, tenant un bouquet à la main.* Ce billet parfumé de la princesse Fanfreluche... une déclaration franche de port... Dieu! que ça sent donc bon pour mon amour... à la tubéreuse... elle me donne un rendez-vous à la tubéreuse... et dans ce délicieux boudoir; décidément c'est bien moi qu'elle aime... Ici, l'on ne viendra pas nous déranger... Oh! le charmant tête-à-tête!... Tiens, un seul fauteuil... Ah! voilà un boudoir bien peu meublé... mais je ne m'en plains pas...

AIR de *Madame Favart.*

Grâce à l'ameublement, je pense,
Être plus sûr d'un bon accueil,
Rien ne rapproche la distance,
Comme de n'avoir qu'un fauteuil.
Pour moi quelle aimable surprise
Et que mon bonheur serait doux,
Si la princesse un' fois assise,
Daignait me dire : Asseyez-vous.

D'ailleurs au besoin je casserais un des œufs de ma poule, et je pourrais lui offrir une chaise de canne... (*Allant s'asseoir.*) Relisons ce délicieux billet. (*Il se plonge dans le fauteuil et lit avec ivresse.*)

SCENE II.

LES MÊMES, POLYCARPE.

POLYCARPE, *lisant un billet.* Ah! par exemple, voilà un singulier rendez-vous... (*Lisant.*) « Dans un quart d'heure, venez me trouver dans la *crotte* du parc... C'est qu'il n'y a pas à dire, il y a bien (*Epelant.*) c, r, o, t, t... Ah! non, non, c'est grotte qu'elle aura voulu mettre... elle aura oublié de faire une queue à son g... elle n'a pas songé à son g, voilà! Décidément, c'est moi qu'elle préfère. Ah! tant d'émotions... j'ai besoin de me remettre... un peu de repos... (*Cherchant autour de lui.*) Tiens! un seul fauteuil, et il est pris... Bah! quelque manant, sans doute. (*Cassant un œuf.*) Pour que le fauteuil vienne m'offrir ses deux bras! (*Le fauteuil se dérobe sous Babylas, qui se trouve à terre et va rejoindre Polycarpe à l'extrémité du théâtre. Polycarpe s'assied sans faire attention à Babylas.*)

BABYLAS. Oh!... dites donc, Monsieur, vous n'êtes pas gêné.

POLYCARPE. Ne vous dérangez pas.

BABYLAS. Polycarpe!

POLYCARPE. Babylas!

BABYLAS. C'est toi!

POLYCARPE. C'est toi!

BABYLAS. Pas de bêtises! rends-moi mon fauteuil...

POLYCARPE. Du tout... je suis fatigué.

BABYLAS. Mais tu me l'a pris d'une façon...

POLYCARPE. Prends-le comme tu voudras.

BABYLAS. Oui, eh bien... j'en prends la moitié... (*Il casse un œuf, le fauteuil se dédouble et l'une des moitiés va rejoindre Babylas.*)

POLYCARPE. Ça m'est égal, pourvu que je puisse relire en silence ce délicieux madrigal.

BABYLAS. Pourvu que je puisse me rassasier de ce tendre poulet.

(*Tous deux s'asseyent et se mettent à lire.*)

SCENE III.

LES MÊMES, BARNABÉ.

BARNABÉ, *arrivant au fond, un papier à la main.* Elle me donne rendez-vous dans le petit kioske du jardin. Nous allons kiosker ensemble... Décidément, c'est moi qu'elle adore. Ah! l'excès de mon bonheur... mes jambes se dérobent sous moi... et pas un siége... ah! si, là bas, ces deux messieurs... ma foi tant pis... chacun son tour. Un fauteuil, vite, un fauteuil! (*Il casse un œuf; les deux parties du fauteuil vont se rejoindre au fond après avoir jeté par terre Babylas et Polycarpe. Barnabé s'assied sans y prendre garde.*)

BABYLAS. Sapristi!

POLYCARPE. Saperlotte

BABYLAS. Quel est l'insolent?

POLYCARPE. Barnabé!...

BARNABÉ, *assis.* Tiens, c'est vous!

BABYLAS.

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

Que fais-tu là-bas?

BARNABÉ.

Je lisais tout bas
Un billet d'amour...

BABYLAS ET POLYCARPE.

Moi d' même.

BARNABÉ.

Écrit de la main
D'un objet divin.

POLYCARPE ET BABYLAS.

D'un objet divin, moi d' même.

BARNABÉ.

J'ai le plus doux
Des rendez-vous.

POLYCARPE ET BABYLAS.

Moi d' même.

BARNABÉ.
Où l'on m'attend
Dans un instant.
POLYCARPE ET BABYLAS.
Moi d' même.
BARNABÉ, *montrant sa lettre.*
La princesse ici
M'aime!
POLYCARPE, *montrant la sienne.*
Ell' m'aime aussi.
BABYLAS, *montrant son billet.*
Ell' nous aim' tous les trois d' même

BARNABÉ. Trois billets de la princesse!

POLYCARPE. Trois rendez-vous!

BABYLAS. Je vois ce que c'est; nous avons abusé de nos talismans.

BARNABÉ. C'est vrai, nos moyens ne sont pas délicats.

POLYCARPE. Casser des œufs pour se faire aimer!..

BABYLAS. Nous faisons l'amour comme on fait une omelette...

POLYCARPE. C'est bien cuisinier!

BARNABÉ. C'est plat! c'est très-plat!

POLYCARPE. Eh bien... convenons qu'à l'avenir nous n'emploierons plus pour nous faire aimer que nos seuls avantages physiques.

BABYLAS, *avec fatuité.* Pour ma part, j'y consens volontiers, mais vous... vous, mes pauvres amis, croyez-vous que ces moyens-là vous suffisent?...

BARNABÉ et POLYCARPE. Pourquoi pas?

BABYLAS. Pourquoi?... ils demandent pourquoi, les malheureux!... mais regardez-vous et contemplez-moi... contemplez-moi et regardez-vous.

BARNABÉ. Eh bien, après?

BABYLAS. Après?... allons soit, luttons!... je suis prêt. Chacun de nous se rendra au rendez-vous indiqué, et celui que la princesse aura distingué deviendra son mari.

BARNABÉ et POLYCARPE. Adopté!

BABYLAS. Mais entendons-nous, nous ne combattrons que par des moyens naturels.

POLYCARPE. C'est convenu.

BABYLAS. Eh! bien donc, pour commencer, puisqu'elle m'a donné rendez-vous dans ce boudoir, je ne vous retiens plus, adieu.

POLYCARPE. Du tout, du tout... tu aurais trop d'avantages à lui parler le premier. Elle doit venir me trouver dans la petite grotte du parc, et pour rapprocher la distance, ici la grotte...

FIN DU DIXIÈME TABLEAU.

ONZIÈME TABLEAU.

Le théâtre change et représente une grotte.

(*Il casse un œuf; le boudoir devient une petite grotte.*) Je ne vous retiens plus... adieu.

BARNABÉ. Du tout, du tout... Toi tu aurais encore davantage d'avantages... C'est dans le kiosque du jardin qu'elle doit m'attendre... et pour la devancer, ici le kiosque du jardin...

FIN DU ONZIÈME TABLEAU.

DOUZIÈME TABLEAU.

Le théâtre change et représente un kiosque.

SCENE PREMIERE.

Vlan! (*Il casse un œuf; la grotte se change en kiosque.*) Je ne vous retiens plus... adieu.

BABYLAS. Ah! c'est comme ça. (*Cassant un œuf.*) Ici mon boudoir! (*Le kiosque devient boudoir.*)

ENSEMBLE, *s'arrêtant tous les trois quand le décor a repris son premier aspect.*) Ah!

POLYCARPE. Il est impossible que ça continue comme ça.

BABYLAS. Nous fatiguons la nature, nous la fatiguons, cette pauvre vieille.

BARNABÉ. Sans compter que nous faisons une consommation absurde de talismans.

POLYCARPE. C'est juste...

BABYLAS. Nous nous ruinons inutilement.... Soyons donc raisonnables...

BARNABÉ et POLYCARPE. Oui, soyons raisonnables...

BABYLAS. Ne jetons plus nos coquilles...

POLYCARPE. Certainement, mes amis, et puisque nous sommes d'accord (*cassant un œuf*), ici la grotte. (*La grotte revient.*)

BARNABÉ, *même jeu.* Du tout... ici le kiosque. (*Changement.*)

BABYLAS, *même jeu.* Non pas... ici le boudoir... (*Changement.*)

BARNABÉ. Encore!

POLYCARPE. Ça va donc recommencer?

BABYLAS. Au fait, il n'y a pas de raison pour que ça finisse... voyons mes amis, chacun à son rendez-vous.

POLYCARPE. Au fait, elle m'attend peut-être à la grotte.

BARNABÉ. Elle m'attend peut-être dans le kiosque.

POLYCARPE. Au revoir Babylas.

BARNABÉ. Au revoir Babylas.

SCENE III.

BABYLAS, *seul.* Bravo!.. Comme ça, je suis parfaitement tranquille!.. j'aurai bien du malheur, si je me dispute tout seul!.. Et plus souvent aussi que je me fierai à mes seuls avantages physiques pour charmer Fanfreluche! Certainement je suis beau... mais mes frères le sont aussi, je n'ai pas un seul frère de *laid,* et, tout bien considéré... puisque j'ai des talismans... c'est pour être heureux, et je le serai... (*Comptant ses œufs sur la table.*) Un, deux, trois, quatre, cinq et six... Ah! c'est bien peu... si je retournais à ma corbeille... non, j'en ferai assez... Mais la princesse tarde bien... ah! de ce côté, un délicieux cabinet de toilette; allons nous faire très joli... Méfie-toi Fanfreluche, je vais être un vrai Cupidon. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

GROS MINET, FANFRELUCHE, BABYLAS,

LA PRINCESSE. Reposons-nous un instant.

GROS MINET. Je ne demande pas mieux.

LA PRINCESSE. N'avoir pu découvrir cette rivale que je déteste.

LE ROI. Eh bien! tu as tort... cette jeune fille est charmante, et moi-même... je sens qu'auprès d'elle... (*Riant.*) hé, hé...

LA PRINCESSE. Ah! ça fait pitié.

LE ROI. Pitié parce que j'ai un cœur.

LA PRINCESSE. Un cœur, belle affaire... si comme moi, vous en aviez trois.

LE ROI. Comment, vraiment, tu crois toujours avoir...

LA PRINCESSE. Et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que mes trois cœurs battent pour trois princes, et ce ce qu'il y a de plus révoltant, c'est que depuis que j'ai trois cœurs... j'ai trois estomacs.

LE ROI. Trois estomacs, un de plus que le crocodile.

LA PRINCESSE. Et depuis que j'ai trois cœurs et trois estomacs, j'aime et je mange comme quatre.

LE ROI. As-tu déjeuné, Fanfreluche?

LA PRINCESSE. Oui, oui, oui.

LE ROI. Et de quoi?

LA PRINCESSE. De veau, de lapereau, de perdreaux, d'aloyau et de fricandeau.

LE ROI. Ce n'est pas trop.

LA PRINCESSE. Je mangerais bien un morceau.

LE ROI. Mange, ma fille, mange tout ce que tu voudras.

LA PRINCESSE, *prenant la main du roi.* Oh! oui, j'éprouve le besoin de mordre...

LE ROI, *retirant sa main.* Mange tout ce que tu voudras, excepté ton père.

LA PRINCESSE. Mais je n'ai rien sous la main.

LE ROI. Tu as sous la main ma main.

LA PRINCESSE, *apercevant les œufs de Babylas.* Ah! des œufs.

LE ROI. Et des œufs d'or.

LA PRINCESSE. Si je me faisais une petite omelette... justement ce plat... oh! quel bonheur. (*Cassant les œufs.*)

AIR : *Pan, pan, est-ce ma brune.* (Béranger.)

Pan, pan, rien ne m'arrête
Pan, pan, il faut casser;
Pan, pan, mon omelette,
Pan, pan, va commencer.
Nulle avant moi sans doute encor
N'eut une omelette princière,
Et je vais goûter la première
De cette omelette aux œufs d'or.

BABYLAS, *se montrant.* La princesse!

LA PRINCESSE, *cassant le cinquième œuf.* Pan! pan!

BABYLAS. Que fait-elle?

LA PRINCESSE. Rien ne m'arrête.

BABYLAS, *se précipitant.* Mais si, mais si, c'est moi qui vous arrête.

LE ROI. Porter la main sur mon sang.

BABYLAS. Imprudente, que faites-vous vous là?

LA PRINCESSE. Une omelette.

BABYLAS. Une omelette avec mes talismans.

LE ROI et LA PRINCESSE. Ses talismans.

BABYLAS.

AIR de *Calpigi.*

Oh! malheureuse que vous êtes,
Mais pour faire des omelettes
On prend des œufs à trois d' six blancs,
A c' prix on en a d'excellents,
Trois d'six blancs, les roug's et les blancs,
Mais des œufs d'or, des œufs magiques.
Des œufs merveilleux, fantastiques,
Des œufs qui sont des talismans,
On n'en trouv' pas à trois d' six blancs.

LE ROI. Eh! quoi, vous prétendez que ces œufs...

BABYLAS. Je les tiens d'une vieille sorcière de poule... heureusement j'en ai beaucoup d'autres... j'en ai plein une grande corbeille.

LA PRINCESSE. Oh! alors, donnez m'en quelques uns .. un quarteron.

BABYLAS. Non pas, non pas... vous n'êtes déjà que trop puissante...

LA PRINCESSE. Eh bien! un demi-quarteron.

BABYLAS. Pas un seul...

LA PRINCESSE. Eh bien! si, un seul, rien qu'un seul, et je vous embrasserai, je vous cajolerai... je vous chatouillerai.

LE ROI. Ma fille, vous allez trop loin.

BABYLAS. Cette considération me détermine. (*Lui donnant l'œuf.*) Je vous en donne un.

LA PRINCESSE. Et quelle est la manière de s'en servir?

BABYLAS. Voilà : vous formez un souhait.

LA PRINCESSE. Bon.

BABYLAS. Vous levez le bras.

LA PRINCESSE. Bien.

BABYLAS. Et vous brisez l'œuf, en disant : pour que mon souhait se réalise.

LA PRINCESSE. Eh bien ! je veux avoir tous vos œufs d'or, et je brise celui-ci, pour que tous les autres m'appartiennent (*Elle brise l'œuf. A l'instant, on voit entrer une foule d'œufs qui dansent et suivent la princesse.*)

BABYLAS. Ah ! que c'est traître.

CHŒUR.

AIR : *A la monaco.*

Quel pas
Plein d'appas,
Quelle réjouissance,
Tous les pas sont neufs
A la danse
Des œufs.

BABYLAS.

Cornes de bœuf!

LE ROI, *comptant.*

Quatre, cinq, six, sept, huit, neuf,
Dix-neuf, vingt-neuf,
Que d'œufs dorés à neuf.

BABYLAS.

Voilà du neuf,
De chaque œuf
Je suis veuf.

LA PRINCESSE.

J'ai cassé l'œuf
(*A Babylas.*)
Et vous êtes le bœuf!

REPRISE

Quel pas, etc.

(*Ils sortent tous en courant après les œufs.*)

FIN DU DOUZIEME TABLEAU.

TREIZIÈME TABLEAU.

L'île des demoiselles. — Un jardin magnifique.

SCENE PREMIERE.

DARDARINETTE, BRILLANTINE, AGILE, SCINTILLANTE, SERPENTINE, VOLANTE, GRACIEUSE, ARC-EN-CIEL, BOUTON-D'OR, PICAUVIF.

CHŒUR.

Air *des deux Mules du basque* (Paul Henrion.)

Filles du ciel et des zéphirs
Volons, au gré de nos désirs,
Où nous conduisent nos soupirs,
Où nous appelent nos plaisirs.
Voltigeons
Et passons
De plaisirs en plaisirs
Au gré de nos désirs,
Nous effleurons, du bout de notre aile,
Les prés ornés de vives couleurs;
Jamais le poids d'une demoiselle
Ne fait plier la tige des fleurs.

DARDARINETTE. Ah ! Mesdemoiselles, quel temps superbe !

BRILLANTINE. Un vrai temps de demoiselles... mais le soleil va bientôt se coucher, rappelons-nous que la lune est un astre qui nous est contraire.

SERPENTINE. C'est vrai, sur la terre il y a bien des demoiselles prises au clair de la lune...

VOLANTE. Ces maudits hommes, nous avons beau voltiger sans cesse...

GRACIEUSE. Ils nous poursuivent toujours...

ARC-EN-CIEL. Et ils nous attrapent souvent.

BOUTON-D'OR. On pourrait leur rendre la pareille.

ARC-EN-CIEL. S'ils en valaient la peine.

BOUTON-D'OR. Aussi, nous sommes trop curieuses; pourquoi papillonner sans cesse autour d'eux.

SCINTILLANTE. Et pourtant il faut convenir que c'est bien amusant, les hommes.

VOLANTE. Tu trouves?

AGILE. Il y en a de très gentils!

SERPENTINE. A mon dernier voyage, j'ai vu bien des choses...

VOLANTE. Et moi, donc.

GRACIEUSE. Et moi.

TOUTES. Et moi.

DARDARINETTE.

Air nouveau de Paul Henrion.

J'ai vu dans les montagnes
Des tendrons s'égarer.
J'ai vu dans les campagnes
Des amants soupirer.
Combien j'ai vu de belles
Loin de maris jaloux.
Qui sans avoir nos ailes
Voltigeaient plus que nous.
Gentilles demoiselles
A l'ombre des lilas,
Que ne voyons-nous pas (*bis*)

DEUXIÈME COUPLET.

Un soir dans un bocage
Je vins me repose .

Soudain, sous le feuillage
J'entendis un baiser ;
Tremblante sur ma branche,
Craignant pour ma vertu,
J'écoute, je me penche,
Et je vois.

TOUTES.

Que vois-tu?

DARDARINETTE.

Gentilles demoiselles
A l'ombre des lilas,
Que ne voyons-nous pas ? (*bis*)

TOUTES.

Gentilles demoiselles, etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BABYLAS, COCORICO BABOLEIN.

BABYLAS. Que vois-je?

COCORICO. Des demoiselles.

BABOLEIN. Des sujettes à Babylas.

BABYLAS. Comme elles sont jolies.

SERPENTINE. Ah! Mesdemoiselles, des hommes!..

TOUTES. Des hommes.

BABYLAS. Comment, Mesdemoiselles... vous êtes des demoiselles?..

TOUTES. Mais sans doute.

BABYLAS. De vraies demoiselles?..

DARDARINETTE. Qu'y a-t-il donc là de si surprenant?

BABYLAS. Oh! innocence! elle le demande... Permettez... c'est que, sur terre, nous avons beaucoup de demoiselles qui... que... qui ne le sont pas tout à fait.

DARDARINETTE. Ah! bah! comment donc ça se fait-il?

BABYLAS. Comment ça se fait?.. Je vous demanderai la permission de ne pas répondre à ceci... en public... (*Regardant les demoiselles.*) Mais qu'elles sont gentilles, qu'elles sont donc gracieuses!.. si je pouvais en attrapper quelques-unes.

BRILLANTINE. Oh! nous sommes des demoiselles qui ne se laissent pas attrapper.

BABYLAS. C'est dommage, j'en aurais voulu quelques-unes pour ma collection.

TOUTES. Téméraire!

BABYLAS. Un instant, un instant, crédienne! reconnaissez Babylas, l'empereur des animaux.

TOUTES. Notre empereur!

BABYLAS. Oui, votre empereur auquel vous devez respect et soumission... venez toutes baiser c' maître...

TOUTES, *se pressant autour de Babylas.* Ah! s'il en est ainsi...

BABOLEIN. Est-il heureux, ce gaillard-là?

BABYLAS. Un instant, que diable!.. vous m'étouffez, prenez vos numéros.

Air : *Grand merci, Mesdemoiselles.* (Barbe-Bleue, Gaîté.)

On me caresse, on me fête,
On m'embrasse à tout propos,
Ce n'est déjà pas si bête
Qu' d'être emp'reur des animaux.
Pourtant, dites-moi, mes belles,
Ce que vous ferez pour moi;
Serez-vous toujours fidèles
A votre petit roi?

TOUTES.

Je t'aimerai,
Te choirai,
Je te dorlotterai,
Je te câlinerai,
Je te cajolerai,
Je te régalerai,
Je te lutinerai,
Je te bassinerai,
Et je te coucherai.

BABYLAS. Merci, Mesdemoiselles.

DARDARINETTE. Maintenant, mes sœurs, donnons une fête à notre empereur?

BALLET.

BABOLEIN. Ah! c'est charmant, c'est ravissant: (*Cassant un œuf*) pour que nous soyons tous d'une gaieté folle : (*Tout le monde pleure.*)

COCORICO, *pleurant.* Cette vieille poule t'a donné des talismans qui te traitent comme une oie. (*On entend un grand bruit.*)

TOUS. Quel est ce bruit?

COCORICO. Oh! mon Dieu, les deux princesses et leurs deux armées; la bataille va recommencer.

TOUS. Florine!

SCENE I'

LES MÊMES, FLORINE ET SOLDATS.

FLORINE, *entrant.* Moi-même, qui suis forcée de me défendre contre ma cousine.

BABYLAS. En effet, hier, elle formait les projets les plus sinistres, à faire dresser les cheveux sur la tête de Cocorico.

TOUS. Explique-toi.

BABYLAS. Voilà... la princesse Fanfreluche, après s'être emparée de mes œufs par un subterfuge que je qualifie de mesquin, vient de rassembler tous ses sujets; un tas de mauvais sujets.

COCORICO. A quel sujet?

BABYLAS. Au sujet de sa cousine dont elle a juré de se venger d'une manière fâcheuse. . Je ne sais pas trop ce qu'elle a l'intention de lui faire, mais elle a ramassé une foule de petites branches de bouleau très-mince, dont elle a fait un paquet... j'ignore dans quel but.

COCORICO. Oh! je le devine... elle a une... arrière-pensée!..

Air de la *Petite poste de Paris.*

Elle manda
Et commanda
Qu'on vous gardât,
Qu'on vous bridât,
Qu'on vous lardât
Vous obsédât,
Vous poignardât,
Vous lapidât,
Vous bombardât,
C'est le mandat
De tout soldat
Qu'elle solda.

PLUSIEURS VOIX. La princesse! la princesse!

FLORINE. Gardes... à moi !

COCORICO, *aux soldats.* Gardes... à elle... et nous, garde à nous ! (*Tout un régiment se range devant le trône.*)

SCENE V.

LES MÊMES, LE ROI, LA PRINCESSE, SOLDATS DE LA PRINCESSE.

(*La princesse s'avance à la tête de ses soldats et vient se ranger à la droite de l'acteur. Florine est sur le trône, séparée de la princesse, par ses soldats rangés sur une ligne.*

LA PRINCESSE. Téméraire, qui n'as pas craint d'usurper ce trône, hâte-toi d'en descendre si tu ne veux pas que je t'en arrache !

FLORINE. Ce trône est à moi, et voici la barrière qui t'en sépare.

FANFRELUCHE. Je saurai la franchir.

COCORICO. Elle va franchir la barrière du trône!

BABYLAS. C'est fort!...

LE ROI. C'est bien haut, ma fille, et la pudeur..

FLORINE. Gardes, tombez sur elle.

LA PRINCESSE, *cassant un œuf.* Téméraires, oser s attaquer à moi, la princesse Fanfreluche! Tombez comme des capucins de cartes.

(*Tous les soldats de Florine, qui ont fait un pas vers la princesse, tombent les uns sur les autres.*)

LE ROI. Bravo! ma fille.

LA PRINCESSE. Je triomphe!

FLORINE. Pas encore...

LA PRINCESSE. Soldats, saisissez-la.

(*Tous les soldats de la princesse viennent se ranger sur une ligne à l'avant-scène.*)

FLORINE, *cassant un œuf.* A terre! soldats!

(*Tous les soldats de la princesse tombent aussi, mais en sens inverse.*)

LA PRINCESSE. O rage!

FLORINE, *descendant en scène.* Tu le vois, mon pouvoir est égal au tien.

LA PRINCESSE. Renverser mes soldats!...

LE ROI. Le fait est que maintenant c'est une armée de terre.

COCORICO. Une armée de terre à terre.

LA PRINCESSE. Eh bien! si notre pouvoir est égal. (*Cassant un œuf.*) Pour qu'elle perde son royal manteau.

(*Le manteau de Florine disparaît.*)

FLORINE, *même jeu.* Pour son manteau royal.

GROS MINET. Mais arrêtez donc.

LA PRINCESSE, *même jeu.* Pour sa robe.

FLORINE, *même jeu.* Pour sa robe.

GROS MINET. Mais arrêtez donc, malheureuses..

(*Elles se regardent, s'aperçoivent qu'elles sont en jupon et en corsage, jettent un cri et se sauvent ; mais le roi se trouve sur le passage de Florine et l'arrête un instant.*)

LE ROI. Oh! (*Florine casse un dernier œuf*; *il se trouve en chemise et en caleçon* ; *il jette un cri et se sauve à son tour.*

COCORICO. Oh! prodige, nous avons vu un roi sans culottes.

SCÈNE VI.

BABYLAS, BABOLEIN, COCORICO, LES SOLDATS.

BABOLEIN. Bigre! comme elles y allaient, les petites gaillardes!

BABYLAS. C'est égal, ils sont bien cocasses, ces soldats.

(*Tous les soldats se rangent en rond.*)

COCORICO. Ah! les voilà qui se rangent en demi-lune.

BABYLAS. Si je soufflais dessus?... Ça va, soufflons dessus.

(*Il souffle sur le dernier soldat qui tombe et fait tomber les autres. Babolein, qui se trouvait à l'avant-scène et qui ne faisait pas attention, se trouve surpris par le premier soldat, qui tombe sur lui et le fait tomber la face contre terre.*)

BABOLEIN. Aïe!... au secours! j'étouffe! à la garde!...

COCORICO. Il appelle la garde et il en a plein le dos...

BABOLEIN. Est-ce que ça ne va pas finir, à la fin des fins?

BABYLAS. Si fait, et je me charge de vous débarrasser de ces soldats. (*Cassant un œuf.*) Attention, debout... par file à droite, droite, gauche... en avant. marche.

(*Babylas marche en tête des soldats, qui sortent avec lui sur l'air :* Père capucin, etc.

BABOLEIN. Et nous, pour me remettre de mes fatigues, allons-nous-en bien tranquillement, bien doucement à la maison. (*Cassant un œuf.*) Vite, deux chaises à porteurs...

(*Quatre porteurs entrent, portant les deux chaises.*)

COCORICO. A la bonne heure, cette fois tu es obéi.

BABOLEIN. Allons, que chacun entre dans la sienne.

COCORICO. Partons, mais surtout pas de cahots.

BABOLEIN. Attendez, mes enfants, que je casse encore un œuf, pour que le voyage soit agréable. Je veux aller doucement, bien doucement, bien doucement.

(A peine a-t-il dit ces mots que les deux chaises à porteurs se transforment en deux grands mortiers, en même temps que les porteurs se changent en canonniers. Ils mettent le feu aux deux pièces, qui lancent en l'air Babolein et

FIN DU TREIZIÈME TABLEAU.

QUATORZIÈME TABLEAU.

La treille du roi. — Au fond est un berceau.

SCENE PREMIERE.

FANFRELUCHE, LE ROI.

FANFRELUCHE, *soupirant.* Hélas, hélas, hélas!

LE ROI. Qu'as-tu, mon enfant trop chéri?

FANFRELUCHE. Ce que j'ai, vous le savez bien. Mon cœur est comme une toute petite chambre de garçon, dans laquelle on aurait fourré trois locataires!

LE ROI. Eh bien! il faut donner deux congés; voyons, ma fille, interroge, sonde ton cœur, sonde-le ferme! Il est impossible que tu n'aies pas une préférence.

FANFRELUCHE. J'ai beau sonder, je les préfère tous les trois.

LE ROI. On peut être la femme d'un homme, mais on ne peut pas l'être, suivant la règle, de trois!

FANFRELUCHE. C'est vrai!.. c'est une multiplication de passion!

LE ROI. Écoute, Fanfreluche, tes trois amoureux vont venir, jette ton dévolu sur l'un d'eux, et je me charge des deux autres!.. Justement j'aperçois le seigneur Polycarpe.

FANFRELUCHE. Lui!... Ah! je me sens toute émue!

SCÈNE II.

LES MÊMES, POLYCARPE, *puis* BARNABÉ, *puis* BABYLAS.

POLYCARPE. Princesse, on m'a dit que je vous trouverais ici, que vous étiez dans les vignes du seigneur... votre père, et j'accours...

FANFRELUCHE. Papa!.. c'est celui-là!

LE ROI. Ça l'est!.. tu en es bien sûre!..

FANFRELUCHE. Oui, ça l'est... sûr!.. *(Mettant la main du roi sur son cœur.)* Tâtez plutôt.

LE ROI. Mazette!.. quel tic-tac!

POLYCARPE. Chère princesse, n'avez-vous rien à me dire?..

BARNABÉ. Où est-elle? où est-elle?

FANFRELUCHE. Oh!

LE ROI. Qu'est-ce qu'il y a?

FANFRELUCHE. Mon père, c'est celui-ci...

LE ROI. Comment!.. tu disais tout à l'heure....

FANFRELUCHE. Tâtez... tâtez... tâtez plutôt.

LE ROI. C'est vrai, ça bat plus fort.

BABYLAS, *accourant.* La princesse... On ma dit que la princesse...

FANFRELUCHE. Oh!

LE ROI. Quoi?

FANFRELUCHE. Mon père, c'est celui-là.

LE ROI. Ah!.. encore!

FANFRELUCHE. Tâtez toujours.

LE ROI. Je ne tâte plus... princesse, allez vous promener.

FANFRELUCHE. Eh bien! je m'en tiens à celui-ci.

POLYCARPE *et* BARNABÉ. Qu'entends-je?

BABYLAS. Elle s'en tient!.. Oh! c'est qu'elle en tient, puisqu'elle s'en tient.

LE ROI. Alors, tu ne dois plus tenir aux deux autres?

FANFRELUCHE. Pourquoi?

LE ROI. C'est que pour n'y plus revenir, je vais immédiatement leur faire couper la tête.

POLYCARPE *et* BARNABÉ. Eh! là bas!

FANFRELUCHE, *courant à Polycarpe.* Couper une si jolie tête!.. Ah! je ne pourrais plus vivre sans la voir.

POLYCARPE. C'est-à-dire que c'est moi qui ai besoin de l'avoir pour vivre.

LE ROI, *à sa fille.* Écoute, mon fruit, je ne voudrais pas te dire des choses désagréables, mais ta conduite est celle d'une rien du tout; voilà mon opinion.

FANFRELUCHE. Attendez, mon père, j'ai une idée!.. Nobles soupirants... je vais soumettre votre amour à une épreuve. On assure que vous avez chacun un pouvoir surnaturel; eh bien! usez-en...

BARNABÉ. J'ai bien fait de faire une dernière rafle au poulailler.

FANFRELUCHE. Dans un quart-d'heure, je viendrai m'asseoir sous cette treille... Celui des trois qui aura trouvé le moyen d'éloigner ses deux rivaux et qui m'attendra seul à l'ombre de ce berceau, sera mon époux.

LE ROI. Bravo!

LES TROIS FRÈRES. Très bien!

FANFRELUCHE.

Air nouveau de P. Henrion.

A mon époux
Je donne rendez-vous,
Ici le plus tendre
Doit m'attendre.
Je veux accorder et mon cœur et ma foi
A qui sera seul sous la treille du roi.

BARNABÉ, *à part.*

Vite, je veux
Aller chercher mes œufs.

POLYCARPE, *à part.*

Ciel! il en est temps.
Courons chercher mes talismans.

BABYLAS, *à part.*

Moi j'ai les miens,
Pour le coup je la tiens,
A moi le succès,
Je triompherai sous ces ceps.

ENSEMBLE.

A ton / votre époux
Tu donnes / Vous donnez rendez-vous,
Ici le plus tendre
Doit attendre.
Elle donnera son cœur et sa foi
A qui sera seul sous la treille du roi.

(*Fanfreluche et le roi sortent d'un côté, Policarpe et Barnabé de l'autre.*)

SCENE III.

BABYLAS, *seul.*

Comment! mes frères s'éloignent et me laissent maître de la place... tant mieux, moi j'attends au poste... Oh! cher berceau! treille attravante! douce et tendre princesse!

AIR de la *Favorite.*

Ah! reviens, je t'attends,
Reviens gentille dame, (*bis*)
Viens porter dans mes sens
Le feu qui les enflamme.
Oh! mon Dieu! (*bis*)
Ah! ah! quand je suis loin de toi
Je languis, je faiblis, je trébuche...
Uch... uch... uche.
Ah! sans toi, ma Fanfreluche,
Pas de bonheur pour toi... oi!..
Moi, c'est toi? toi c'est moi.

Mais, le quart d'heure doit s'avancer; prenons place. (*Il entre dans le bosquet.*) Et pour que personne ne puisse me déranger, je veux qu'on me laisse seul sous ce berceau.

SCENE IV.

BABYLAS, BARNABÉ, *ensuite* POLYCARPE.

BARNABÉ, *accourant.* Ouf! je suis tout en nage... mais l'amour me séchera... (*S'approchant de la treille.*) Attention, voici bien le local, prenons nos précautions. (*Il casse un œuf.*) Pour que ce berceau soit occupé par moi seul.

FIN DU QUATORZIÈME TABLEAU.

QUINZIÈME TABLEAU.

La treille sous laquelle Babylas est assis, monte avec lui d'un étage; une autre toute semblable sort de terre.

SCENE PREMIERE.

BARNABÉ. Maintenant, vienne la princesse, je suis prêt. (*Il entre sous la treille.*)

BABYLAS. En ne bougeant pas d'ici je suis sûr de mon affaire.

POLYCARPE, *accourant.* Ouf! m'y voici... pourvu qu'il soit temps encore... (*S'approchant de la treille.*) Vite, arrangeons-nous pour n'être pas dérangé, pour que je reste seul sous la treille. (*Il casse un œuf; la treille sous laquelle se trouve Barnabé monte à son tour d'un étage, en même temps qu'une troisième treille, en tout semblable aux deux premières, sort du dessous.—La treille de Babylas a monté de deux étages.*) Maintenant, bien fin sera celui qui prendra ma place.

BARNABÉ. Est-ce que la princesse ne va pas venir?

BABYLAS. Je commence à m'impatienter.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FANFRELUCHE.

FANFRELUCHE. Ah! le cœur me bat... que dis-je, le cœur?.. les cœurs me battent...

POLYCARPE. Que vois-je!.. c'est elle!..

FANFRELUCHE, *entrant sous la treille et s'asseyant.* Monsieur Polycarpe! c'est donc vous!... tant mieux, car c'est vous que je préfère... quand vous êtes tout seul.

POLYCARPE. Aveu délicat!

BARNABÉ. Ah! ma foi tant pis... je n'y résiste plus...

BABYLAS. Cristi! je m'impatiente!

POLYCARPE. Ainsi vous jurez de n'être jamais qu'à moi... de ne me quitter jamais.

FANFRELUCHE. Jamais!

POLYCARPE. Oh! bonheur! (*Il tombe à genoux.*)

BARNABÉ, *qui, pendant ces quelques répliques, a tiré un œuf de sa poche.* Pour que la princesse vienne me trouver à l'instant. (*Il brise l'œuf, la princesse quitte le premier berceau et monte au au deuxième.*)

POLYCARPE. Eh bien ! où est-elle donc...

FANFRELUCHE. Oui, mon joli Polycarpe... je jure... je... Qu'est-ce que c'est que cela? où suis-je?...

BARNABÉ. Près de moi, qui me meurs d'amour pour vous.

FANFRELUCHE, *à Barnabé.* Barnabé!.. je croyais que c'était... n'importe... c'est vous qui avez éloigné vos rivaux... Ah! tant mieux... c'est vous que je préfère quand vous êtes seul.

BARNABÉ. Je suis dans le deuxième ciel!..

POLYCARPE, *qui cherche partout.* Son éventail!.. Elle va revenir.

BABILAS. Ah ! je commence à trop croquer le marmot...

POLYCARPE. Attendons-la patiemment.

BARNABÉ. Ainsi vous jurez de m'aimer toujours...

FANFRELUCHE. Toujours !

BARNABÉ. De n'être qu'à moi... votre joli Barnabé...

BABYLAS, *cassant un œuf.* Allons, pour que la princesse arrive tout de suite.

(*Fanfreluche quitte le second berceau et se trouve à côté de Babylas.*

BARNABÉ, *cherchant Fanfreluche.* Eh bien, où est-elle donc?

FANFRELUCHE, *près de Babylas.* Oui, à toi... toujours à toi, mon joli Barnab...

BABYLAS. Ah ! la voilà!..

FANFRELUCHE. Mon joli Barnab...

BABYLAS. Non... Babylas, que tu veux dire, ton joli Babylas.

FANFRELUCHE. Babylas!.. c'est étonnant, javais cru...

BABYLAS. Etes-vous fâchée de me voir seul ici?

FANFRELUCHE. Oh! non, car c'est vous que je préfère; quand vous êtes seul.

BABYLAS. Aveu charmant!

FANFRELUCHE. Vous êtes bien supérieur à vos deux frères.

BABYLAS. Le fait est que je suis au dessus d'eux.

BARNABÉ. Que vois-je, son mouchoir!.. c'est qu'elle va revenir... elle sera allée quelque part... Mais ce gage ne saurait me suffire... (*Cassant un œuf.*) Pour que la princesse revienne.

BABYLAS. Eh quoi ! plus rien que son bouquet.

FANFRELUCHE, *descendant au second.* Oui, cher Babylas, je vous trouve le plus joli et...

BARNABÉ. Babylas... comment Babylas... Barnabé donc... Barnabé...

FANFRELUCHE. Ah bah ! Barnabé, à présent...

POLYCARPE. Ah ! ma foi, c'est trop me faire attendre .. Pour que la princesse revienne ! (*Il casse un œuf, Fanfreluche redescend au rez-de-chaussée.*)

FANFRELUCHE. Enfin, n'importe, je vous disais, mon charmant Barnabé...

POLYCARPE. Comment, Barnabé... Polycarpe donc... Polycarpe.

FANFRELUCHE. Polycarpe ! ah ! ça, mais j'ai donc aussi trois paires d'yeux... Ah ! c'est fini, ma pauvre tête se perd... (*Elle sort de la treille.*)

POLYCARPE, *courant après elle.* Princesse, princesse !..

(*Les deux treilles descendent ; à mesure qu'elles arrivent au niveau du théâtre Barnabé et Babylas en sortent.*)

ENSEMBLE.

Air : *C'est toi, c'est toi.*

C'est moi, c'est moi, c'est moi
Qui viens de recevoir sa foi,
Et sur son cœur, je crois,
Que de nous trois,
Seul j'ai des droits.

FANFRELUCHE.

Eh quoi ! serait-ce moi,
Qui trois fois ai donné ma foi,
Je ne sais, qui des trois
Sur mon cœur à les plus beaux droits.

BABYLAS.

J'ai ce bouquet, gage de sa tendresse.

BARNABÉ.

J'ai ce mouchoir, donné par la princesse.

POLYCARPE.

J'ai l'éventail...

FANFRELUCHE.

A chacun, je laisse en détail
Un gage ! Eh quoi !
J'aurais donné trois fois ma foi.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*Fanfreluche, sort poursuivie par les trois frères. Babylas retient Polycarpe et Barnabé.*

SCENE III.

LES MÊMES, *moins* FANFRELUCHE.

BABYLAS. Arrêtez, j'ai un moyen de nous mettre d'accord, je sacrifie un œuf pour ça... j'espère que c'est bien à moi.

BARNABÉ, POLYCARPE. Le moyen, le moyen ?

BABYLAS. Le voici : approchez, mes bons petits frères : écoute-moi, ô destin, mon ami ; je casse cet œuf pour que la concorde se rétablisse parmi nous; et afin que toute querelle soit impossible; je te prie, ô destin, mon ami, de prendre mes deux chers petits frères, et de les emporter au diable pendant deux petites heures.

BARNABÉ. Ah !..

POLYCARPE. Oh !.

(*Ils disparaissent dans le dessous.*)

BABYLAS. Bonsoir. (*Il sort.*)

FIN DU QUINZIÈME TABLEAU

SEIZIÈME TABLEAU.

Un boudoir de Madame Satan au XVIIIe siècle. — Un salon infernal chez Madame Lucifer. Mélange de meubles et tentures diaboliques, et d'ornements dans le style Louis XV.

SCÈNE PREMIÈRE.

SATANAS, PAGES, *puis* POLYCARPE *et* BARNABÉ

CHŒUR.

Air : *Robert le Diable.*

Qu'on apprête
Cette fête,
Que donne à l'Enfer,
La divine
Proserpine
Femme de Lucifer.

COCORICO, *entrant.* Comment, Messieurs, tout ce que vous venez de m'apprendre est bien vrai? je suis en enfer!

SATANAS. Et de plus dans le boudoir de Madame Satan.

COCORICO. De Madame Satan, quand on ne s'attend pas...

SATANAS. Qui a grande réception aujourd'hui et ce soir...

COCORICO. Ce soir...

SATANAS. Il y a grand bacchanal chez Monsieur son époux.

COCORICO. Ah! il y a bacchanal?

SATANAS. On compte vingt mille invités.

COCORICO. Alors, ils seront vingt mille qui feront le diable à quatre,

POLYCARPE, *entrant.* Pardon, Messieurs, l'enfer, s'il vous plaît?

COCORICO. Que vois-je?

BARNABÉ. Est-il possible!...

COCORICO. Vous ici!...

POLYCARPE. Mais vous-même?..

COCORICO. J'étais parti de là-bas avec ce pauvre Babolein ; mais je crois qu'il s'est égaré en route, je l'ai laissé au second nuage.

POLYCARPE. Ah! ça, où sommes-nous donc ici?

COCORICO. Dans l'enfer.

POLYCARPE. L'enfer! ce joli salon Louis XV?

COCORICO. C'est l'appartement de Madame.

BARNABÉ. Le fait est qu'il y fait pas mal chaud.

COCORICO. Mais non, chaleur tempérée, à ce que dit Monsieur, vingt-huit mille neuf cent quatre-vingt-douze degrés.

SATANAS. Et demi.

POLYCARPE. Que ça!... Heureusement nous avons oublié nos œufs; ils durciraient ici.

BARNABÉ. Mais comment êtes-vous venus en enfer?

COCORICO. Comment? en chaise à porteur, à ce que prétendait Babolein; mais, en réalité, nous sommes venus en obusiers.

TOUS. En obusiers?

COCORICO. Voilà un genre de locomotive qui rend des points aux chemins de fer. (*A Barnabé.*) Ah! ça, vous faites donc partie des invités?

POLYCARPE. Des invités?... Je ne croyais pas qu'on allait en enfer sur invitation!

COCORICO. C'est que l'enfer est ce soir en goguette... Il y a bal et thé.... à ce que dit Monsieur (*Il montre Satanas.*)

POLYCARPE. Bal et thé?

BARNABÉ. Oui, j'entends... bal... été comme hiver?

COCORICO. Non; bal et thé, c'est-à-dire que l'on dansera et qu'on prendra le thé... Bal et thé, bal au thé.

BARNABÉ. Oui, thé au bal.

POLYCARPE. Et ceux qui n'aiment pas le thé?

COCORICO. Ceux-là prendront l'air.

POLYCARPE. Ah! très-bien! très-bien!

SATANAS. Chut!... voici Madame la reine.

BARNABÉ. Oh!... attention, alors.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADAME LUCIFER *et sa suite.*

(*Tous en costumes mi-diaboliques et mi-Louis XV.*)

MADAME LUCIFER. Que vois-je?... des étrangers!..

COCORICO, POLYCARPE et BARNABÉ. Madame, nous avons bien l'honneur...

COCORICO. Mazette!... c'est une belle diablesse de femme! coco...

MADAME LUCIFER. Pardon, Messieurs, comment êtes-vous arrivés jusqu'ici?... Cerbère, mon concierge, n'était donc pas à sa loge?

POLYCARPE. Nous ne l'avons pas vu.

COCORICO. Je l'ai vu, moi, Cerbère; en voilà un chien de portier! Je lui demande : le cordon, s'il vous plaît?... et pour toute réponse il me mord les mollets.

MADAME LUCIFER. Enfin, comment avez-vous pénétré dans mon empire!...

BARNABÉ. C'est un frère à nous que nous gênions sur la terre, et qui, pour deux heures seulement, nous a donnés au diable.

MADAME LUCIFER. Pour deux heures seulement? c'est dommage. N'importe, vous arrivez à merveille pour prendre part à la petite fête que je donne.

POLYCARPE. C'est donc vrai? une fête...

MADAME LUCIFER. A propos, les préparatifs sont-ils terminés?

SATANAS. Les ordres de votre majesté ont été ponctuellement suivis.

COCORICO. Ah! j'ai visité ces superbes préparatifs... (*Aux deux frères.*) Les divans ont été rembourrés de baïonnettes et de fers de lances.

BARNABÉ, *qui s'est assis pendant ce temps, se relevant vivement.* Aïe!... ah! saprelotte, mais on prévient.

COCORICO. Justement, vous voilà fort prévenu.

BARNABÉ. Il fallait me prévenir antérieurement.

COCORICO. C'est juste, vous l'êtes postérieurement.

MADAME LUCIFER, *à Polycarpe.* Asseyez-vous donc, Monsieur.

POLYCARPE. Non, merci; je préfère rester debout.

MADAME LUCIFER. Et les petits salons de jeux, sont-ils en ordre?

SATANAS. Oui, Majesté.

COCORICO, *aux deux frères.* Dites donc, on a étendu des tapis de tôle rougie; on servira des rafraîchissements de plomb fondu, des glaces panachées au vitriol et des sorbets à l'arsenic.

BARNABÉ, *à Polycarpe.* Mon ami, je me priverai des rafraîchissements.

POLYCARPE. Mais je vois que l'on s'amuse beaucoup ici!.. Comme on nous trompait sur terre, en nous donnant l'enfer comme un lieu terrible, épouvantable.

MADAME LUCIFER. Calomnie, pure calomnie, Messieurs!

Air : *Quand on est mort, c'est pour longtemps.*

Vive l'Enfer!
Chez Lucifer,
En cadence
On saute, on chante, on danse;
Car notre devise est : gaîté,
Liberté
Et confraternité.
Lorsque l'accable
Un sort cruel,
Pas un mortel
Qui ne se donne au diable.
Aussi nous sommes
Nombreux ici,
Et de grands hommes
Notre enfer est rempli.
Dansant en rond,
Vadé, Scarron,
Collé, Piron,
Chantent des gaudrioles,
Des rondes folles
Que nous aimons;
Car leurs chansons
Font rougir les démons.
Plus loin,
Se cachant avec soin
Toujours éprise,
La tendre Héloïse
Par un baiser, par un regard,
A l'écart
Ressuscite Abeilard.
Quand sur la terre
Un séducteur,
Charme le cœur
D'une femme légère.
Dès qu'elle cède
Damnation!
Le mari plaide
En séparation.
Chez Lucifer
On est moins fier;
Car en enfer
Les diables ont des cornes.
Joyeux ou mornes,
Coiffés ou nus,
Les fronts cornus
N'y sont pas reconnus.

TOUS

Vive l'Enfer!
Chez Lucifer, etc.

POLYCARPE. Diable! mais voilà qui est piquant, et je ne serais pas fâché de voir toutes ces illustrations avant de partir.

MADAME LUCIFER. Vous serez satisfaits, car je les ai invités pour ce soir... (*Bruit dans la coulisse.*) et tenez, à cette gaîté bruyante, je reconnais mes convives... Ne vous étonnez pas si vous les trouvez un peu rajeunis; chaque damné qui passe l'Achéron doit, avant de paraître à mes yeux, se baigner à la fontaine de Jouvence.

SCÈNE III.

LES MÊMES, VADÉ, COLLÉ, PARNY, FAVARD, ROQUELAURE, GENTIL-BERNARD, *ensuite* VOLTAIRE, ROUSSEAU, BOILEAU, MOLIÈRE, *ensuite* MADAME DUBARRY, *ensuite* PIRON, *ensuite* LA GUIMARD, MADAME DE POMPADOUR *et* SOPHIE ARNOULD.

(*Tous ces personnages sont joués par des femmes revêtues du costume du personnage.*

VADÉ, COLLÉ, PARNY, FAVARD, ROQUELAURE *et* GENTIL-BERNARD, *arrivant bras dessus, bras dessous.*

ENSEMBLE.

AIR : *Vive, vive la mèr' Cannus.*

Vive, vive un joyeux enfer!
Pour nos honnêtes
Poètes.
Car, on le sait, chez Lucifer,
Le génie est chauffé l'hiver.

MADAME LUCIFER, *aux deux frères.*

De ces Messieurs le ton gaillard
Plut aux hommes.

POLYCARPE.

Et tu les nommes?

MADAME LUCIFER, *les désignant.*

Vadé, Collé, Fanny, Favard,
Roquelaure et Gentil-Bernard.

REPRISE.

Vive, vive un joyeux enfer, etc.

Sur la fin du chœur précédent on a vu entrer gravement Voltaire, Rousseau Boileau et Molière.)

COCORICO.

AIR du *Menuet d'Exaudet.*

Mais où vont
Et quels sont
Ces trois hommes?

MADAME LUCIFER.

Ce sont trois graves auteurs,
Trois sublimes penseurs.

POLYCARPE.

Il faut que tu me les nommes.

MADAME LUCIFER.

C'est Boileau,
C'est Rousseau
Et Voltaire ;
Et digne du premier rang
Voici venir le grand
Molière.

MADAME DUBARRY, *entrant.*

Air connu.

La belle Bourbonnaise,
La maîtresse de Blaise,
Elle est mal à son aise,
Elle est sur un grabat.

TOUS.

Ah ! ah! ah ! ah!

MADAME DUBARRY.

Ah ! de cette épigramme,
Je ris au fond de l'âme.

BARNABÉ.

Quelle est donc cette dame?

MADAME LUCIFER.

Madame Dubarry.

TOUS.

Hi! hi! hi! hi! hi!
C'est une grande dame
Madame Dubarry.

BARNABÉ, *voyant entrer la Pompadour.*

AIR : *J'ons un curé patriote.*

Dieu ! quelle femme jolie!

POMPADOUR.

La Dubarry !

MADAME DUBARRY.

Pompadour !
(*Elles s'embrassent.*)

MADAME LUCIFER.

Chez Lucifer on oublie
Les rivalités de cour.

(*Montrant deux dames qui paraissent.*)

Voici venir Marion,
Et la charmante Ninon.
Ninon qui, de son temps,
Fit l'amour à soixante ans.

COCORICO.

Je s'rais content
D'en faire autant.

SOPHIE ARNOULD, *entrant.*

AIR : *Le petit mot pour rire.*

Moi, la belle Sophie Arnould,
Je n'ai jamais aimé beaucoup
L'amoureux qui soupire.
Mais un galant me captivait
Quand à tout propos il avait
Le petit mot (*ter*) pour rire.

PIRON, *entrant.*

Air connu.

Et flon, flon, flon,
La rira dondaine,
Et gai, gai, gai,
La rira dondé.

MADAME LUCIFER.

C'est Piron, sa mémoire
Ne périra jamais,
Ses chansons font sa gloire
Il est le père des
Flon, flon, flon,
La rira dondaine.

TOUS.

Gai, gai, gai,
La rira dondé.

PIRON.

Pourtant, malheur extrême,
Je ne fus rien.

BARNABÉ.

Quoi, rien

PIRON.

Je ne fus rien, pas même
Académicien,

TOUS.

Et flon, flon, flon, etc.

COCORICO. Pardine, ces Messieurs et ces Dames devraient bien nous dire comment ils se sont damnés.

PIRON. Comment?.. Pour ma part, c'est bien simple!.. écoutez plutôt :

AIR : *Ah! qu'il est doux de.*

A la bouche en toute saison,
Avoir pinte ou chanson;
Préférer toujours au sermon
Le cabaret profane;
Et s'appeler Piron,
Voilà comme on se damne.

SOPHIE ARNOULD.

Sophie Arnould, j'eus dans mon temps,
Des à propos charmants.
Par des regards encourageants
Charmante courtisane,
J'ai fait damner les gens.
Voilà comme on se damne.

MADAME DUBARRY.

De la main droite j'ài par fois,
Vu s'unir des bourgeois.
Et de la main gauche des rois,
Moi j'épousais, profane,
Des deux mains à la fois,
Voilà comme on se damme.

NINON.

J'ai fait à Lachâtre autrefois
Un bon billet, je crois;
Mais par malheur je lui dois.
Ce billet me condamne.
Je fus sage une fois,
Voilà comme on se damne.

VOLTAIRE.

Moi, Voltaire, j'ai dans mes vers
Combattu les pervers.
Du pauvre j'ai brisé les fers,
J'ai chanté sa cabane.
Eclairer l'univers.
Voilà comme on se damne.

MOLIÈRE.

Moi, Molière, énergique auteur,
N'écoutant que mon cœur,
De Tartuffe j'ai, sans frayeur,
Déchiré la soutane.
Confondre un imposteur,
Voilà comme on se damne.

(On entend un grand coup de tam-tam. Lucifer entre tout à coup suivi de plusieurs démons.)

SCENE VI.

LES MÊMES, LUCIFER, DÉMONS. *(Lucifer est en grand costume infernal.)*

LUCIFER. Mille démons! que fait-on donc ici?

TOUS. Lucifer!

LUCIFER. Comment! Madame, j'apprends que des mortels sont venus me visiter, et voilà l'accueil que vous leur faites; vous les ennuyez aux récits d'un passé Pompadour et rococo.

MADAME LUCIFER. Mais...

LUCIFER. Mais, Madame, ça n'est pas ainsi que j'entends que l'on fasse les honneurs de chez moi. *(A Polycarpe et à Barnabé.)* Pardon, Messieurs, vous êtes venus visiter l'enfer, c'est l'enfer que je veux vous montrer. C'est aujourd'hui vendredi, et vous allez assister à la grande ronde du sabbat.

POLYCARPE. Du sabbat!..

LUCIFER. C'est la danse du diable; c'est mon véritable bal à moi.

BARNABÉ. Mais...

LUCIFER. Au sabbat!

TOUS. Au sabbat!

(Lucifer fait un signe, le théâtre change et représente un vaste enfer.

FIN DU SEIZIÈME TABLEAU.

DIX-SEPTIÈME TABLEA

L'ENFER.

SCENE PREMIERE.

LUCIFER, MADAME LUCIFER, TOUS LES PERSONNAGES INFERNAUX, POLYCARPE, COCORICO.

CHŒUR.

AIR de la *Tentation de saint Antoine.*

Diables et démons,
Chantons, dansons,
C'est jour de sabbat, } *(bis)*
Chacun s'ébat,
Faisons sabbat!

Ah! ah! ah! c'est vraiment
Charmant.
Rions, chantons, dansons gaiement,
Ah! ah! ah! quel moment
Charmant!
Dansons bruyamment
En frappant,
Pan!

LUCIFER. Silence!.. vous, Madame mon épouse, entonnez la ronde du sabbat, que chacun fasse chorus, et dansons sur son joyeux refrain!...

TOUS. La ronde! la ronde!

CHŒUR.

Air nouveau de Paul Henrion.

Lorsque Lucifer gronde,
Que le tocsin réponde
Et que pendant la ronde *(bis)*
Cent mille marteaux de charrons
Tombent sur cent mille chaudrons,
Carillon, *(bis)*
C'est jour de sabbat chez démon.
Carillon.

PREMIER COUPLET

MADAME LUCIFER.

Qu'on s'ingénie à faire
Mille bruits discordants
Que cent tailleurs de pierre
Fassent grincer nos dents.
Allons!..
Il faut que l'on se torde,
Qu'on se torde
En dansant,

Il faut que l'on se morde,
Se morde
En s'embrassant.

CHOEUR.

Lorsque Lucifer gronde, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

MADAME LUCIFER.

Sautez par ribambelle,
Au son de mon beffroi,
Démons... j'ai froid!,. je gèle!
Vite réchauffez-moi.
Allons!
Qu'ici le feu circule,
Circule
Ardent et clair,
Pour que tout l'enfer brûle,
Qu'on brûle
Mon enfer.

CHOEUR.

Lorsque Lucifer gronde, etc.

(*Après la reprise tout les démons exécutent une ronde infernale, un coup de tam-tam annonce que le sabbat est terminé.*)

LUCIFER. Deux heures, ils sont libres.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME.

DIX-HUITIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une vue des Alpes.

SCENE PREMIERE.

BABYLAS, BARNABÉ, POLYCARPE.

POLYCARPE. *Il souffle dans ses doigts.* Brrout!.. où sommes-nous? Oh! qu'il fait froid... qu'il fait froid...

BARNABÉ. C'est-à-dire que c'est tout le contraire de chez M. Satan ; il y a bien 28,992 degrés et demie au dessous de zéro.

BABYLAS. Ah! si je ne craignais pas de prodiguer mes derniers œufs, j'en casserais bien un pour avoir une chaufferette.

BARNABÉ. Et puis la fatigue, mes yeux clignottent.

POLYCARPE. C'est comme moi. J'éprouve une vague nécessité de faire dodo.

BABYLAS. Quant à moi, je ne sais pas si c'est le sommeil, mais j'ai envie de dormir.

BARNABÉ. Je me laisse allo

POLYCARPE. Et moi aussi.

BABYLAS. Ma foi! je n'y résiste plus.

(*Ils vont s'asseoir et s'endorment.*)

BARNABÉ. Bonsoir, Polycarpe.

POLYCARPE. Bonsoir, Babylas.

BABYLAS. Bonsoir, Barnabé.

SCENE II.

BABOLEIN.

Que vois-je! mes frères, mes bons petits frères qui sommeillent. Ah! tant mieux, ils sont bien plus sages quand ils dorment. Ce tableau m'intéresse, et je veux faire quelque chose pour eux... avec un des miens, (*Cassant un œuf.*) pour que rien ne trouble le sommeil de mes bons petits frères.

(*La scène se remplit d'animaux féroces.*)

BABOLEIN. Ah! mon Dieu!.. des lions... des ours... Au secours!... pour que deux hommes bien courageux viennent à notre secours. (*Il casse un œuf.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, GROS MINET, COCORICO.

(*Tous les personnages luttent avec les bêtes féroces et finissent par les écraser de telle sorte qu'il ne reste que leurs peaux.*)

TOUS. Nous sommes vainqueurs!

Air: *les Puritains.*

CHOEUR.

Notre valeur guerrière
Fit mordre la poussière,
Aux monstres que la terre
Vomissait contre nous:
Voilà donc ces colosses,
Ces animaux féroces,
Ces ennemis atroces
Aplatis sous nos coups.

COCORICO, *prenant toutes les peaux.* Je vais au galop à l'entrepôt déposer ces peaux au dépôt des peaux.

BABYLAS. Ah! maintenant que nous voilà délivrés, la princesse! Où est la princesse?

GROS MINET. Au bout du monde, en Chine, pour se soustraire à ses trois amours.

TOUS. En Chine!

POLYCARPE. Courons-y!

BARNABÉ. Volons-y!

BABOLEIN. Émigrons-y!

BABYLAS. Du tout. Ici la Chine.

(*Il casse un œuf. Changement.*)

FIN DU DIX-HUITIÈME TABLEAU

DIX-NEUVIÈME TABLEAU.

La Chine.

SCENE PREMIERE.

LES MÊMES, KIKI, KANKAN, NAKA, KOUKOULI, KELÉ, PEKINA, NIKA, NANKINETTE, CHINOIS, CHINOISES

CHŒUR.

Air du *Cheval de bronze*.

Clochettes de la pagode
Retentissez à la fois;
C'est l'instrument à la mode
Parmi le peuple chinois.

TOUS LES FRÈRES. Oh! c'est charmant! c'est délicieux!

BARNABÉ. Ah! les admirables Chinoises!

POLYCARPE. Et les jolis petits petons!

BABYLAS. C'est qu'elles ont les cheveux à la chinoise.

BARNABÉ. Les yeux à la chinoise.

POLYCARPE. Les nez à la chinoise.

GROS MINET. Elles ont tout à la chinoise.

BARNABÉ. Et d'où sortez-vous, célestes houris?

KIKI. Nous sortons du bain.

BALYLAS. Ah! je voudrais bien voir les bains chinois.

NAKA. Y penses-tu? Personne ne peut y pénétrer.

KANKAN. Pas même nos maris.

BARNABÉ. Où se baignent-ils vos chinois de maris?

KOUKOULI. Ils se baignent dans leur fleuve, le fleuve Jaune.

GROS MINET. Ah! elle rit; cette Chinoise rit.

KELÉ. Mais comment êtes-vous arrivés dans ce pays?

PEKINA. C'est vrai, nous n'avons pas aperçu de vaisseau.

BABYLAS. Il est parti, nous avons levé... l'encre de Chine. Mais, dites-moi, jeunes filles, est-on sage en Chine?

KANKAN. Si l'on est sage! demandez plutôt à nos magots.

NIKA. Voilà bien longtemps qu'on n'a entendu la fatale romance.

LES FRÈRES. La fatale romance!

NAKA. Oui, le drin, drin chinois.

GROS MINET. Le drin, drin... Qu'est-ce que c'est que ça?

NAKA. Ah! vous ne savez pas! Ecoutez, alors.

TOUTES. Écoutez!

NAKA.

Air du *Lion empaillé*.

C'est le refrain, qu'en Chine l'on répète
Au fond des bois, sous les bosquets fleuris.

KELÉ.

Ce doux refrain, vient d'une chansonnette
Qui fait trembler nos chinois de maris.
Drin, drin, drin, drin, drin.

TOUTES, *en sourdine*.

Drin, drin, drin, drin, drin.

DEUXIÈME COUPLET.

PEKINA.

Je fus toujours chaste et très réservée;
Mais quelquefois, j'ai chanté ce refrain,

KIKI.

Par mon mari, je fus un jour trouvée
Chantant en chœur avec un mandarin
Drin. Drin, drin.

TOUTES.

Drin, drin, drin, drin.

TROISIÈME COUPLET.

Drin, drin, drin, drin
Quand ce refrain commence;
Tous nos maris redoutent un affront
Quand nous chantons cet air en leur absence
Les Chinois sont...

TOUS.

Que sont-ils?

KOUKOULIS.

Ce qu'ils sont...
Drin, drin, drin, drin...

REPRISE.

Drin, drin, drin, drin, drin.

GROS MINET. Ah! en Chine, les maris sont faits drin, drin... En France, on les fait autre chose.

SCENE II.

LES MÊMES, FANFRELUCHE.

COCORICO. La princesse Fanfreluche!

TOUS LES FRÈRES. C'est elle!

BABYLAS, *bas à Cocorico*. Cocorico, à tout prix, il faut qu'elle soit à moi.

COCORICO, *bas*. Laisse-moi faire. (*Haut.*) Souvenez-vous que vous avez juré de ne plus casser d'œufs pour vous faire chérir.

TOUS. C'est convenu.

COCORICO. Songez que nous sommes en Chine, et que j'échigne celui qui machine quelque chose contre... machine.

FANFRELUCHE, *apercevant Gros Minet*. Ciel! mon père!

GROS MINET. Ma fille!

FANFRELUCHE, *apercevant les trois frères*. Que vois-je... mes trois...

GROS MINET. Tes trois infirmités!

POLYCARPE. Vous avez voulu me fuir ; vous ne m'aimez donc plus ?

FANFRELUCHE. Ah ! si.

COCORICO, *à Babylas*. Vite, un œuf !

BABYLAS. Mais j'ai promis...

COCORICO. De ne pas vous faire aimer, c'est juste, mais faites-lui abominer les autres.

BABYLAS, *à part*. Je saisis. Pour qu'elle déteste Polycarpe ! *(Il casse un œuf.)*

POLYCARPE. Charmante princesse, accordez-moi un sourire ?

FANFRELUCHE. Ah ! fi l'horreur !...

(Elle lui donne un soufflet.)

POLYCARPE. Comment !..

BARNABÉ. C'est donc moi, moi seul, que tu idolâtres ?

FANFRELUCHE. Oui, c'est toi !..

BARNABÉ. Oh ! bonheur !

COCORICO, *à Babylas*. Encore un œuf... Comme à la comédie, *bis*.

BABYLAS. Pour qu'elle haïsse Barnabé.

(Il casse un œuf.)

BARNABÉ. Accorde-moi un baiser.

FANFRELUCHE. Oh ! le monstre !!...

BABYLAS. Elle est à moi !..

FANFRELUCHE. Oh !.. oui, à toi, rien qu'à toi ! Mon père, c'est le roi de mon choix ; c'est celui que je choisis.

GROS MINET. Jeune homme, vous êtes choisi le roi ?

BARNABÉ. Trahison !...

POLYCARPE. Je me vengerai.

(Divertissements. Changement.)

FIN DU DIX-NEUVIÈME TABLEAU.

VINGTIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une forêt. — A gauche, une cabane de bucheron.

SCENE PREMIERE.

COCORICO, BARNABÉ, BABYLAS, BABOLEIN, POLYCARPE.

POLYCARPE. Je te dis que c'est une perfidie.

BARNABÉ. C'est une trahison.

POLYCARPE. Tu nous as enlevé la princesse par un moyen...

COCORICO. Que je suis forcé de trouver malin.

BABYLAS. Je crois bien, c'est lui qui me l'a soufflé.

TOUS, *avec colère*. Lui !...

BABOLEIN. Allons, encore des querelles !.. nous ferions bien mieux de nous reposer ici.

COCORICO. Et de nous faire servir un joli petit repas... Justement, voilà là bas une chaumière... Oh là ! l'homme !...

BABYLAS. Apportez-nous une table toute dressée et cinq siéges.

(On apporte une table toute dressée.)

TOUS. A la bonne heure. A table, à table.

BARNABÉ. Voyons, qui est-ce qui sacrifie un œuf pour que nous soyons bien servis ?

COCORICO. Je vous ferai observer que n'en ayant qu'un, si je vous le donne, je n'en aurai plus.

BABOLEIN. Je me dévoue, moi, je ne me fais jamais tirer l'oreille.

COCORICO. Méfions-nous.

BABOLEIN. Pour que nous puissions savourer ce joli petit repas bien tranquillement, sans crainte d'être contrariés par la moindre des choses. *(Il casse un œuf, la table monte avec Babylas.)* Holà ! je veux monter aussi... je veux être à la hauteur de mon frère. *(Il casse un œuf, la table redescend avec Babylas et Babolein monte.)* Mais je veux être au niveau de ce repas. *(Babolein casse un œuf, descend, et la table monte.)* Je veux être à table jusqu'au cou. *(Il casse un œuf, la table redescend. Babolein, qui se trouve dessous, se trouve coiffé d'un pâté. Polycarpe se met à découper le pâté. On voit la tête de Babolein coiffée de la croûte ; une écrevisse lui pince le nez. Il sort de dessous la table et se rassied.)*

BARNABÉ. Allons, voyons, ne te mêle plus de rien et laisse-nous manger à notre aise.

BABYLAS. Tiens, des œufs à la coque !

COCORICO. Des œufs !... je vais peut-être manger mes petits au maillot.

TOUS. Nous n'en voulons pas. Voyons, quelque chose de plus solide.

BABYLAS. Oh ! le beau coq !

COCORICO. Moi, manger du coq... non pas... je serais coquophage.

BABYLAS. Non, c'est un chapon qui me paraît cuit à point.

COCORICO. Arrêtez ! je crois le reconnaître ; c'est Hector, mon cousin, né sans fortune, cadet de famille ; il fut voué au célibat, voilà pourquoi il embrassa la profession de chapon. *(Il tend son assiette.)* Un peu de mon cousin, s'il vous plaît.

POLYCARPE. En ce cas, je l'entame.

(Une poule vivante sort de la volaille.)

Je découpe ce superbe lapin. *(Il va découper le lapin, un chat en sort et se sauve.)*

TOUS. Au chat ! au chat !

BARNABÉ. Plus rien, revenons à nos œufs...

BABOLEIN. Je suis sûr qu'ils sont d'une fraîcheur.. *(Il casse son œuf, il en sort un oiseau qui s'envole.* Ah ! saperlotte, mon œuf qui s'envole !

POLYCARPE. Ça ne finira donc pas ?

BARNABÉ. Voyons, prenons-en chacun un.

POLYCARPE. Et ouvrons-les tous ensemble.

COCORICO. Y êtes-vous?

TOUS. Oui, oui.

COCORICO. Une, deux, trois. (*Ils ouvrent leurs œufs et il en sort des feux d'artifice.*)

TOUS. Au secours! au secours! des pompiers!

BABYLAS. Ce cuisinier est plein d'artifice.

COCORICO. Il veut nous mettre le feu au corps.

BABYLAS. Décidément, c'est le diable qui s'en mêle.

SCENE II.

LES MÊMES, FANFRELUCHE, GROS MINET.

GROS MINET, *entrant.* Ah! grand Dieu!.. Que viens-je d'apprendre?

FANFRELUCHE. Quoi donc?

GROS MINET. Quatre armées qui marchent contre nous.

FANFRELUCHE. Quatre armées!

COCORICO, *allant au fond.* Oui, la princesse Florine marche sur votre aile gauche et trois autres corps menacent nos derrières.

GROS MINET. Cocorico... devant ma fille.

COCORICO. Pardon, prince Gros Minet!.. Je n'avais pas l'intention de dire quelque chose de leste à Minet.

FANFRELUCHE. Mon père, voici le moment de vaincre ou de mourir.

GROS MINET. J'aime mieux m'en aller.

TOUS. Oh!..

GROS MINET. Vaincre ou courir... Voilà ma devise!

TOUS. Les voilà!..

SCENE III.

LES MÊMES, FLORINE.

FLORINE. Je viens une dernière fois vous demander l'héritage de mes pères.

FANFRELUCHE. Jamais!..

FLORINE. Eh bien! la guerre!..

TOUS. La guerre!.. la guerre!..

BABOLEIN. Un instant... Ah! voilà l'usage que vous faites de vos talismans. Eh bien! oui, la guerre!.. mais une guerre d'extermination... une guerre comme naguère, on n'a guerre vu de guerre. (*Cassant un œuf.*) Pour que la discorde vous anéantisse, pour que nous soyons tous dans le royaume de la discorde.

FIN DU VINGTIÈME TABLEAU.

VINGT-ET-UNIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente l'île de l'harmonie

SCENE PREMIERE.

COCORICO, BABYLAS, BABOLEIN, POLYCARPE, BARNABÉ, GROS MINET, FANFRELUCHE ET FLORINE.

(*On entend de doux et tendres accords. — Tous les personnages qui, à la fin du tableau précédent, étaient restés dans des positions tragiques et menaçantes, se regardent avec tendresse et se tendent les bras.*)

BABYLAS. Où suis-je?

BABOLEIN. Que vois-je?

POLYCARPE. Qu'éprouvé-je?

GROS MINET. Que sens-je?

COCORICO. Et que ressens-je?

BABOLEIN. Babylas... mes frères.

FANFRELUCHE. Florine, ma cousine...

GROS MINET. Mes gendres, mes enfants.

COCORICO. Mes excellents amis. (*Tous les personnages s'embrassent.*)

BABYLAS. Mais où sommes-nous donc?

POLYCARPE. Quelle ravissante musique!

BARNABÉ. Quels délicieux accords!

BABOLEIN. On dirait un accordéon

FLORINE. Nous devons être dans l'île de l'harmonie.

POLYCARPE. Tiens, jusqu'à ce banc en doubles croches...

BABYLAS. Un banc croche.

BABOLEIN. Ah! et ce violon là-bas...

GROS MINET. Un violon, c'est sans doute dans la maison d'arrêt de la garde nationale.

FANFRELUCHE. Et plus loin, toutes ces petites flûtes.

COCORICO. Ce doit être la boulangerie.

BARNABÉ. Mais tous ces cors qui pendent à cette boutique.

GROS MINET. Des cors, c'est l'enseigne d'un pédicure.

GROS MINET. Je veux parcourir ce pays harmonieux pour une histoire que je médite... Dans l'île de la musique, il doit être facile de prendre des notes.

POLYCARPE. Moi, je veux le parcourir aussi.

TOUS. Et moi aussi.

BABOLEIN. Dispersons-nous de différents côtés.

GROS MINET.

Air du *Chien du château* (Dormille, Gymnase.)

Je fais un livre savant
Qui sera plein d'anecdotes,
Mais je veux prendre des notes
Sur chaque instrument avant.
Prenons bien garde toutefois,
Vous surtout fillettes gentilles,
Ici les bois, sont des *hautbois*
Où des serpents trompent les filles.

REPRISE EN CHŒUR.

Il fait / Je fais } un livre savant, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

BABOLEIN, *seul.* Comment, je demande à être transporté dans l'île de la discorde, et je me trouve dans le pays de l'harmonie... Mais qu'est-ce que je disais donc, que mes œufs se conduisaient mal; ils se conduisent à merveille... Si je profitais de mon séjour ici pour tirer de mon gosier quelques sons harmonieux. Dans ce pays-ci, je dois avoir un délicieux organe. *(Il prélude. Une personne placée dans le trou du souffleur chante, tandis qu'il fait les gestes :* Hélas! elle a fui, etc.) Oh! la jolie voix. *(Il chante.)* Oh! c'est charmant! c'est charmant; mais ça pourrait être mieux, je pèche un peu par le bas; c'est le bas qui blesse. *(Cassant un œuf)* pour que ça soit mieux. *(Voix naturelle.)* Ah! quel sol!.. ah! grand Dieu, quel sol fais-je?.. comme le ré-glisse... cette note me choque au la. Décidément, j'aime mieux m'en aller... Voyons, de quel côté vais-je me diriger... *(Lisant.)* Rue du Bel-Air... Tiens, la rue du Bel-Air, ça doit conduire rue de la Harpe ou rue des Moineaux; de la rue des Sept-Voies, j'en trouverai une pour remplacer la mienne; prenons la rue du Bel-Air. *(S'arrêtant au moment de sortir.)* Que vois-je, une armée qui s'avance...

SCENE III.

BABOLEIN, SOUPIR, ARMÉE DE CLARINETTES, *ensuite* LE ROI, LA REINE.

(On voit défiler sur le théâtre une armée composée de clarinettes.—L'armée se range.— Entrent le roi et la reine formant une lyre et suivie d'une harpe.

BABOLEIN. Oh! mais je n'en reviens pas...

SOUPIR. Jeune étranger, prosternez-vous devant le roi Bémol et son auguste épouse la reine Cadence.

BABOLEIN. C'est un ménage qui doit être très uni, car à deux ils ne font qu'un.

SOUPIR. Ils sont toujours d'accord : le matin, le roi pince de son épouse; le soir, la reine pince de son époux, et souvent ils se pincent toute la journée.

BABOLEIN. Diable! mais ils doivent se faire des noirs.

SOUPIR. Les noirs, nous ne les aimons pas, nous préférons les blanches.

BABOLEIN. Parce qu'une blanche vaut deux noires. Et ce Monsieur qui les suit par derrière.

SOUPIR. C'est le premier ministre, un grand poète.

BABOLEIN. Tu le nommes?

SOUPIR. C'est Laharpe

BABOLEIN. Je le connaissais de réputation; mais s'il est vrai que leurs majestés ne se séparent jamais, il doit être impossible d'écrire à la reine une déclaration d'amour.

SOUPIR. Pourquoi?

BABOLEIN. Parce qu'ils sont deux pour *la lire.*

SOUPIR. Chut! ne touchez pas cette corde là!

BABOLEIN. Et leurs majestés ont-elles des enfants...

SOUPIR. Une seule princesse, la princesse Fugue, âgée de trois mois.

BABOLEIN. Oh! la reine Cadence a fait une petite Fugue. Et vous, jeune homme, qui êtes vous?

SOUPIR. Je suis le page du roi, je m'appelle Soupir.

BABOLEIN. Soupir, c'est un joli nom pour un page.

SOUPIR. Mon père est un Soupir, je suis un demi-Soupir, et je suis moi-même père d'un quart de Soupir.

BABOLEIN. Mais leurs majestés sont bien silencieuses, ne parleraient-elles pas?

SOUPIR. Elles s'expriment au contraire de la façon la plus harmonieuse, tu peux les interroger.

BABOLEIN. Volontiers... *(Au roi et à la reine.)* Vos majestés sont-elles heureuses? *(Le roi et la reine pincent l'air :* Où peut-on être mieux, etc.)

BABOLEIN. Très bien, je comprends; et la reine, que fait-elle pour s'amuser? *(La reine pince l'air :* C'est l'amour, l'amour, l'amour, etc.)

BABOLEIN. Charmante occupation! et unis comme ils le sont, le roi ne risque jamais d'être... *(Le roi pince l'air :* Cocu, cocu, mon père.)

BABOLEIN. C'est prodigieux! c'est merveilleux! *(On entend une ritournelle.)*

BABOLEIN. Tiens, tiens, qu'est-ce que c'est que ça?

SOUPIR. C'est l'ange de l'harmonie?

FLORINE, *entrant, costume d'ange et d'orgue.*

Air nouveau de Paul Henrion.

Moi le génie
De l'harmonie
Je m'ingénie
A tout calmer,
Qu'on se pardonne,
Quand je l'ordonne, *(bis)*
Il faut s'aimer.

BABOLEIN. Ah! bravo!.. pour un ange, vous chantez comme un ange. Ah! si mes frères étaient là.

SOUPIR. Tes frères, tu vas les voir; les voilà déjà tous les trois qui se dirigent de ce côté.

BABYLAS.

Air de *Chasse.*

Je suis un cor, un cor solide,

BARNABÉ.

Je suis la basse.

ENSEMBLE.

Ecoutez donc!

(Jouant de leurs instruments.)

Ton, ton, romp, romp, tonton, romp romp, romp.

POLYCARPE, *entrant le dernier.*

En qualité d'ophicléide,
Pour moi, mon instrument répond.

ENSEMBLE, *et jouant tous.*

Ton, ton, tontaine, ton ton.

SCENE IV.

LES MÊMES, BABYLAS, *en cor;* BARNABÉ, *en basse;* POLYCARPE, *en ophicléïde.*

BABOLEIN. O ciel! j'avais un frère, et maintenant je l'ai en cor!

BABYLAS. Comment me trouves-tu?

BABOLEIN. Je te trouve drôle.

BABYLAS. Oui, je suis un drôle de cor.

BABOLEIN. Et ce pauvre Barnabé...

BARNABÉ. Mais je ne me plains pas, j'ai une voix superbe... *(Il râcle sur ses cordes.)*

BABOLEIN. Et ça ne t'empêche pas d'agir, de marcher?..

BARNABÉ. Comment donc; mais dans ce pays-ci la basse court...

POLYCARPE. Parlez-moi de l'ophycléide, avec un pareil costume, pas moyen de coucher à la porte.

TOUS. Pourquoi?

POLYCARPE. J'ai toutes mes clés sur moi.

BABYLAS. C'est vrai, il a la clé de tous les airs.

POLYCARPE. Oui, J'ai la clé des chants. *(L'on entend la grosse caisse.)*

BARNABÉ. Oh! oh! qui s'annonce ainsi?

BABYLAS. Eh! mais je le reconnais, c'est le roi Gros Minet.

SCENE V.

LES MÊMES, GROS MINET, *en grosse caisse, coiffé d'une cymbale.*

GROS MINET.

Air du *Maréchal ferrant.* (P. Henrion.)

Rangez-vous sur mon passage,
Partout mon nom retentit,
Je suis un gros personnage,
Et je fais beaucoup de bruit.
A chaque moment, j'engraisse,
Je m'assourdis en frappant.
Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan.
A me voir en grosse caisse
Si dodu et si replet,
On croirait voir le budjet.
C'est charmant
Les pans, pans
Se croisant,
Se mêlant,
Vont croissant,
Discordant
A briser tous les tympans
Ah! la drôle de musique,
Rien n'est plus charivarique.
Ah! vraiment,
C'est charmant,
Rien n'est plus étourdissant.
Ah! la drôle de musique,
ien n'est plus charivarique.
Ah! vraiment,
C'est charmant,
Rien n'est plus divertissant
Les pans, pans
Se mêlant,
Vont croissant,
Discordant
Et pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan,
Pan, pan, pan, pan, pan pan, pan, pan

(Il s'accompagne de la caisse.—Il accompagne le refrain lui-même et rentre sa tête dans la grosse caisse pour jouer de ses cymbales.)

BABYLAS. Est-il beau! est-il beau!

GROS MINET. Oh! c'est égal, l'état de caisse a bien ses contrariétés.

BARNABÉ. Qu'est-ce?

GROS MINET. Précisément, qu'est-ce?.. ce mot qu'on m'adresse à chaque instant, tout le monde me dit qu'est-ce? et c'est à qui battra la caisse. Ensuite, parce que j'ai de l'économie, on me prend pour une caisse... d'épargne... et pourtant je n'ai que mes *cinq balles.*

(Il se baisse et donne un coup de [cymbales. L'on entend au loin le son de la cornemuse jouant l'air de la Closeric.)

BARNABÉ. Tiens, c'est une cornemuse.

SCENE VI.

LES MÊMES, COCORICO, *en cornemuse.*

BABYLAS. Eh! mais je le reconnais, c'est ce pauvre Cocorico!.. Bonjour, vieux, comment ça va-t-il?

COCORICO.

Air : *Royale polka.*

Ah! c'est charmant,
Cet instrument
Est excellent
Pour faire danser les marmotes
Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do,
Comme c'est beau
Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do.
J'ai des effets
Qui sont parfaits,
Partout je plais;
Car je connais
Toutes mes notes;
D'abord mon ré
Est admiré,
Et quand ici
Je fais un si,

On dit qu'i si ;
Puis j'ai mon mi
Un mi
Ami
Cité parmi
Tous les mi que l'on exécute.
Quant à mon fa
Il triompha ;
Car un tel fa
Ne peut passer pour un sot là.
Si j'fais un la
On me dit : ah !
Restez-en là.
Mon sol, chacun se le dispute ;
Quant à mon do
En soufflant trop
Je fais un couac ;
Car, j'ai mon do dans l'estomac.

Do, ré, mi fa sol, la si do ré mi fa, sol, la si do, ré mi, fa, sol, la mi, fa, sol, la, si, do, ré, mi, fa, sol, la si do, ré mi fa sol, la, si, do.

BABYLAS. Comment nous trouvons-nous là-dedans?.. (*Cocorico commence sur la cornemuse l'air de la* Closerie)

BARNABÉ Ça n'est pas une réponse, on demande comment vous vous portez? (*Cocorico continue de même.*)

BABOLEIN. Êtes-vous satisfait de votre instrument? (*Cocorico continue.*)

POLYCARPE. Savez-vous que vous êtes impatientant? (*Cocorico finit son air.*)

BABYLAS. Il use ma patience, il use mon temps, je ne sais pas tout ce que cette corne m'use... ah! ça décidément, nous nous fixons ici?

BARNABÉ. Nous serons très heureux ; d'abord un soleil do-ré

COCORICO. Des nuits tranquilles pour faire des do-do.

BABOLEIN. On charme le temps par des ré-si.

GROS-MINET. Et comme tout le monde est d'accord, on a pour le moins mi-la-mi. Mais qu'est-ce que c'est que ça?

GROS MINET. C'est l'école mutuelle du pays.

(*Entrent des petits enfants en instruments divers.*)

Divertissement exécuté par tous les instruments.

POLKA.

FIN DU VINGT-ET-UNIÈME TABLEAU

VINGT-DEUXIÈME TABLEAU.

Le Poulaillier.

SCENE PREMIERE.

URBAIN, *seul.*

Mes frères. mes pauvres frères... Pour eux, le malheur, les haines... la guerre même... Oh! les hommes! les hommes!... Ils se plaignent de la Providence ; mais laissez-les régler leur sort, donnez-leur le pouvoir de commander à leur destinée, et voilà le premier usage qu'ils feront de de ce pouvoir. (*A la poule.*) O toi, génie du mal, toi qui, dans cette prison, où tu fus enfermée, trouves encore le moyen de nuire à ma famille, je serai là désormais pour te combattre, pour anéantir les talismans maudits que tu livres à la cupidité de mes frères... Je les briserai tous... entends-tu, et, fidèle à mon serment, je ne garderai que celui-ci, celui qui devait assurer mon bonheur, si Florine m'eût aimé.

SCENE II.

URBAIN, FLORINE, *en paysanne.*

FLORINE, *s'arrêtant au fond.* Mon nom... c'est lui, c'est Urbain.

URBAIN. Quand je pense que sans son ambition, elle serait ici près de moi.

FLORINE, *à part.* Eh bien ! m'y voici.

URBAIN. Qu'au lieu des riches costumes qui la parent, je la verrais encore sous ces habits villageois qui la rendaient si jolie.

FLORINE. C'est vrai qu'ils ne me vont pas mal.

URBAIN. Et toute ma vie je serai malheureux, car toute ma vie je penserai au bonheur d'Anselme. Je me dirais : si elle m'avait aimé, je la verrais assise près de moi, me disant : Urbain, me voilà, je t'aime toujours !

FLORINE. Urbain, me voilà, je t'aime toujours !

URBAIN. Est-ce un prodige, un rêve, une illusion !

FLORINE. Non, c'est une ingrate qui a tout sacrifié à l'orgueil, l'amitié, la reconnaissance, mais non pas son amour qui vous la ramène. Voulez-vous lui pardonner ?

Air : *Riez petits enfants.*

C'est à vos pieds, que je demande grâce,
Urbain, Urbain, me pardonnerez-vous,
Parlez, parlez que faut-il que je fasse,
Regardez-moi, suppliante à genoux !
L'amour conduit à la coquetterie ;
De vous charmer, mon cœur était jaloux,
Quand j'ai voulu paraître plus jolie ;
Urbain, Urbain, je n'ai pensé qu'à vous.

A la fin de ce couplet on entend un grand bruit au dehors.)

URBAIN. Chère Florine !

FLORINE. Ce bruit ?

URBAIN. Ce sont mes frères.

FLORINE. Ils sont accompagnés de la princesse et du roi.

URBAIN. Je devine le motif qui les amène... mais il est trop tard !

SCENE III.

LES MÊMES, GROS MINET, COCORICO, BABYLAS, POLYCARPE, BARNABÉ, BABOLEIN, LA PRINCESSE.

CHOEUR.

AIR :

Des œufs (*ter*)
J'ordonne
Qu'on m'en donne.
Des œufs, (*ter*)
J'en veux
Un quarteron ou deux

BARNABÉ. Ruinés ! Nous sommes tous ruinés !

BABYLAS. Plus un œuf, plus un simple œuf.

FANFRELUCHE. Mais je te reste, moi, mon beau Babylas.

BABYLAS. Je le sais bien. (*A part.*) Et c'est ce qui me désole. Cocorico, toi, qui n'a pas cassé le tien, si tu voulais m'en débarrasser un peu...

COCORICO. Merci, elle n'aurait qu'à me revenir ! Bon, je dis ça à son père !

POLYCARPE. Mais, vous, sire, que sont devenus vos états ?

GROS MINET. Ils sont dans un bel état, mes états. On m'a fourré à la porte.

COCORICO. Vous êtes portier.

BABOLEIN. Nous étions si bien dans le pays de l'harmonie.

COCORICO. Oui, mais tu t'es avisé de casser un œuf pour être encore mieux, et nous sommes gentils à présent.

BABYLAS. Mais nous retrouverons ici de nouveaux talismans ; cette veille volaille a dû en confectionner d'autres.

COCORICO. Merci, pour mon épouse.

URBAIN. Et vous les chercherez vainement.

TOUS. Urbain !

GROS MINET, *à Urbain.* Manant, réponds, qu'as-tu fait des œufs que cette poule a dû pondre ?...

URBAIN. Je les ai tous brisés.

TOUS. Brisés !

LA PRINCESSE. Téméraire !

BABYLAS. En voilà une bêtise !.

URBAIN. Et je briserai de même tous ceux qu'elle pondra désormais

GROS MINET. C'est ce qu'il faudra voir et pour commencer...

(*L'on entend la poule caqueter.*)

TOUS. Ah !

COCORICO. La poule va pondre, je m'y connais,

LA PRINCESSE. A moi son œuf !

TOUS. Non, à moi, à moi !

Même air.

C'est moi, (*ter.*)
Redoutez ma colère,
C'est moi (*ter.*)
Qui dois faire la loi.

TOUS, *s'arrêtant les uns les autres. Parlé.* Un œuf d'or.

(*Chanté.*) FANFRELUCHE.

Vite qu'on me le donne,
Je le veux !

URBAIN.

Non, jamais.
(*Prenant l'œuf et le brisant.*)
Je l'ai dit, à personne.

TOUS, *jetant un cri.*

Ah !

COCORICO

Nous voilà, sans œufs, frais.

BABYLAS. C'est une horreur !

TOUS. Une infamie !

LA PRINCESSE. Nous voilà obligés d'attendre jusqu'à demain.

GROS MINET. *jetant un cri.* Ah !

TOUS. Quoi ?

GROS MINET. J'ai un moyen.

TOUS. Lequel ?

GROS MINET. Puisque chaque jour cette poule pond un œuf d'or...

TOUS. Eh bien ?

GROS MINET. Son corps doit renfermer un trésor.

TOUS. C'est vrai.

GROS MINET. Pourquoi donc attendre

TOUS. C'est juste.

GROS MINET. Tuons-la !

TOUS Oui, tuons-la !

URBAIN. Arrêtez, malheureux !

TOUS.

REPRISE.

C'est moi (*ter*)
Qui ferai son affaire.
C'est moi (*ter*)
Qui veux faire
La loi.

(*On tue la poule. — Un bruit infernal se fait entendre et des entrailles de la terre sort un monstre hideux.*)

COCORICO. Elle est morte, je suis veuf.

LE MONSTRE.

Vous avez delivré votre mauvais génie.
Tremblez, car les enfers sont soumis à ma loi,
A moi, satan ! seconde ma furie
A moi ! démons, à moi !

(*Tous les personnages, moins Urbain et Florine sont tombés la face contre terre.*)

CHŒUR DES DÉMONS,

Vengeance, Vengeance!
Guerre aux humains,
Esprits malins.
Démons, lutins,
Guerre aux humains.
Vengeance! vengeance! vengeance!

URBAIN, *sur l'avant-scène.)*

Veille sur nous, ô providence!
Seigneur, j'ai tenu mon serment.
Seul j'ai gardé ce talisman;
Et je demande à ta bonté divine
Le pardon de tous nos amis.

(Cassant un œuf.)

Pour que nous soyons réunis
Près d'Anselme et de Marceline.

FIN DU VINGT-DEUXIÈME TABLEAU.

VINGT-TROISIÈME TABLEAU.

Le théâtre change et représente le ciel. — Anselme et Marceline tendent les bras à leurs enfants restés à genoux sur l'avant-scène. — On entend un chœur d'anges chanté au loin

CHŒUR.

Toujours unis vers la voûte éternelle,
Allez, partez heureux et triomphants,
Près du seigneur dont la voix vous appelle
Du haut du ciel, veillez sur vos enfants.

FIN DU VINGT-TROISIÈME TABLEAU.

VINGT-QUATRIÈME TABLEAU.

Cocorico, au moment où la toile baisse, se trouve pris sur l'avant-scène.

COCORICO. Eh! dites donc!.. Eh bien! et moi donc! ne vous en allez pas sans moi. *(Au public.)* C'est qu'ils vont souper chez le directeur, et ils ne veulent pas que j'en sois, parce qu'ils sont jaloux de moi, qui ai gardé mon œuf! A propos d'œuf, il serait pourtant temps.. et c'est tentant, que je le cassasse. Je sais ce que j'ai à demander dans ce moment-ci.... un succès.... Oh! mon Dieu, pourvu que ça ne soit pas un œuf de Babolein! Qu'est-ce qui me l'a donné? Est-ce Urbain ou Pabylas?... Non, c'est Polycarpe..... Non, c'est Barnabé!... Quel embarras!.... Ah! ma foi, en le cassant, je le verrai bien.... au petit bonheur!

AIR : *Vous avez des droits superbes.*

Voulant désarmer la critique
Dont le pouvoir est agressif,
J'ai conservé mon œuf magique
Jusqu'à ce moment décisif.
Longtemps j'ai cherché dans ma tête
Pour demander quelque chose de neuf;
Maintenant plus rien m'arrête
Aussi vais-je casser mon œuf.

(Parlé) Pour que toutes nos grosses bêtises vous paraissent amusantes; pour que ce petit ouvrage obtienne deux cent cinquante représentations; pour qu'il fasse tous les soirs trois mille francs de recette; pour que les dames disent dans tout Paris : mais, saprelotte, ma chère, allez donc, courez donc, volez donc au théâtre National. C'est là que les actrices sont charmantes et les acteurs très jolis; que les décors sont superbes, les pièces amusantes. C'est là qu'on oublie complétement tous les ennuis et les embêtements de la politique. Voilà, Messieurs et Mesdames, tout ce que je demande, et j'ose espérer, qu'en applaudissant à outrance, vous aurez la bonté de prouver.

Suite de l'air.

Que je conservais *(bis)* un bon œuf.

(Il le casse.)

FIN.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cᵉ.

